



Le Roman de Renart

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ARMAND STRUBEL,
AVEC LA COLLABORATION
DE ROGER HELLON, DOMINIQUE ROUTET
ET SYLVIE LEFÈVRE

BIBLIOTHÈQUE DE LA FÉLISSE

ur^s

*Le Roman
de Renart*

nrf

GALLIMARD

Ce volume appartient
au domaine « Littérature française du Moyen Âge »,
fondé par Daniel Poirion.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1998, pour l'ensemble du volume,
à l'exception du texte des « Mémoires » de Philippe de Novare.
Voir p. 842.

CE VOLUME CONTIENT :

Introduction

Repères chronologiques

Note sur la présente édition

par Armand Strubel

Le Roman de Renart

(Manuscrit de Paris, Arsenal 3334)

LE JUGEMENT DE RENART

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Dominique Boutet*

LE SIÈGE DE MAUPERTUIS

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Armand Strubel*

RENART TEINTURIER. RENART JONGLEUR

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Roger Bellon*

LE DUEL JUDICIAIRE

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Dominique Boutet*

LA CONFESSION DE RENART

LE PÈLERINAGE DE RENART

LE PUIITS

LE JAMBON ENLEVÉ. RENART ET LE GRILLON

L'ESCONDIT

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Armand Strubel*

LES VÊPRES DE TIBERT

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Dominique Boutet*

CHANTECLER, MÉSANGE ET TIBERT

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Armand Strubel*

TIBERT ET L'ANDOUILLE

*Texte établi et traduit par Dominique Boutet,
présenté par Dominique Boutet et Armand Strubel,
et annoté par Dominique Boutet*

TIBERT ET LES DEUX PRÊTRES

*Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Dominique Boutet*

TIÉCELIN. LE VIOL D'HERSENT

RENART ET LES ANGUILLES

PINÇART LE HÉRON

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Armand Strubel*

RENART ET LIÉTARD

RENART ET PRIMAUT

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Dominique Boutet*

RENART LE NOIR

RENART MÉDECIN

RENART EMPEREUR

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Roger Bellon*

LE PARTAGE DES PROIES

LA MORT DE RENART

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Armand Strubel*

*Les autres branches
du « Roman de Renart »*

LA MORT DE RENART

(fin)

ISENGRIN ET LE PRÊTRE MARTIN

ISENGRIN ET LA JUMENT

ISENGRIN ET LES DEUX BÉLIERS

LA MONSTRANCE DU CUL

COMMENT RENART PARFIT LE CON

RENART MAGICIEN

LES ENFANCES DE RENART

L'ANDOUILLE JOUÉE AU MORPION

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Sylvie Lefèvre*

Autres écrits renardiens

DU NOBLE LION

OU LA COMPAGNIE DE RENART

PHILIPPE DE NOVARE : MÉMOIRES

(extrait)

RÉCITS D'UN MÉNESTREL DE REIMS :
EXEMPLE D'ISENGRIN ET DE LA CHÈVRE

RUTEBEUF :

RENART LE BESTOURNÉ

SUR BRICHEMER

LE COURONNEMENT DE RENART

(vers 1675-2794)

JEAN DE CONDÉ :

DIT D'ENTENDEMENT

(vers 762-1075)

DIT DE LA QUEUE DE RENART

*Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Sylvie Lefèvre*

Notices

Bibliographies

Notes sur le texte et sur la traduction

Notes et variantes

par Roger Bellon, Dominique Boutet,
Sylvie Lefèvre et Armand Strubel

Répertoire

par Roger Bellon

Bibliographie générale

par Armand Strubel

INTRODUCTION

*Pour un public d'aujourd'hui, le Roman de Renart est à tous égards une œuvre singulière, sinon déconcertante. Le nom même prête à confusion : ce « roman » ne ressemble en rien à ce qu'entend, sous cette appellation générique, le lecteur de Chrétien de Troyes, pour ne pas évoquer celui de Balzac, dont les attentes seraient encore plus sûrement trompées. Le terme possède en l'occurrence un sens très restreint : il définit un choix linguistique, celui de la langue vulgaire, par opposition au latin¹. Le « roman de Renart » consiste en une série d'histoires, en langue d'oïl, datant de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle, dont le protagoniste est un dénommé Renart, et dont les acteurs sont essentiellement des animaux. Le succès de ces récits fut tel que le nom commun « goupil », qui désignait en ancien français le *Vulpes vulpes* des zoologues, disparut au profit de ce patronyme d'origine germanique.*

La nomenclature critique est facilement prise en défaut devant des textes aussi atypiques, qui ne se rattachent à aucun genre fixe. L'expression « conte d'animaux », proposée par Gaston Paris il y a plus d'un siècle,

1. Cette *translatio* est évoquée par le prologue de la branche VI, qui se donne pour la traduction d'une « estoire » en latin : « Mais or l'a uns maïstrez trovee / Qui l'a translatee en roumanc » (v. 4-5). Même si l'autorité fictive fait partie de la rhétorique habituelle du prologue, cette indication n'est pas à négliger, car elle contribue à définir la raison d'être d'un texte comme le *Roman de Renart* : imitation, vulgarisation, concurrence à la littérature savante... Le Renart en langue d'oïl se définit ainsi par rapport aux textes latins qui le précèdent, comme l'*Ecbasis cuiusdam captivi per tropologiam*, du X^e siècle, les fables du *Romulus* ou l'*Ysengrimus*.

semble encore la moins équivoque ; l'allemand Tierschwank, « facétie d'animaux », indique avec plus de précision le registre d'expression, où prédomine en effet la veine comique ¹. Original dans le contexte littéraire de son époque, le Roman de Renart n'a pas eu de véritable postérité. Des poèmes satiriques, polémiques et souvent lourdement allégoriques ont, pendant un siècle, adapté la matière renardienne à des finalités fort éloignées de l'inspiration initiale ². Mais les aventures de Renart, Isengrin, Noble, Chantecler... n'ont pas créé de véritable genre comme les poèmes de Chrétien de Troyes. Quelques modernes — Goethe en son temps, Maurice Genevoix — ont fait le pari de ressusciter l'héritage, sans arriver pour autant à le réenraciner dans le terreau de la littérature vivante.

Le conte d'animaux.

On peut parler, pour le Moyen Âge, d'une véritable « littérature animalière », d'un ensemble considérable de textes où les animaux sont objets de connaissance, support de sens symboliques ou acteurs principaux. D'innombrables encyclopédies, parmi lesquelles se détache le De animalibus d'Albert le Grand, des recueils de mirabilia, ces merveilles de la nature que l'on trouve surtout en Orient, ainsi que des traités de chasse, d'élevage, d'hippiatrie, réunissent et diffusent les savoirs anciens et nouveaux sur les bêtes. La faune sculptée des églises et des cloîtres témoigne de la vitalité d'une imagerie inaugurée par le Physiologus alexandrin et perpétuée dans les Bestiaires romans, qui font des animaux de la Bible les vecteurs privilégiés de la « senefiance », des vérités cachées de la foi. Les anecdotes dont les animaux sont les héros fournissent une vaste matière au projet didactique des exempla et fables. Le Roman de Renart a certes des affinités avec cette dernière rubrique, mais il affirme une originalité radicale, surtout par rapport à l'intention pédagogique qui domine nettement dans cette catégorie d'ouvrages.

L'existence d'une telle littérature n'a rien de surprenant dans une civilisation où l'animal tient une place considérable, comme moyen de transport,

1. Voir les *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, éd. M. Roques, Paris, 1960, p. 340 : pour Tierschwank, voir H.-R. Jauss, *Untersuchungen zur mittelalterlichen Tierdichtung*, Tübingen, 1959.

2. Renart le bestourné de Rutebeuf ; le Couronnement de Renart ; Renart le Nouvel ; Renart le Contrefait... On trouvera en fin de volume quelques représentants de ces épiques.

source d'énergie, auxiliaire de la chasse et de la guerre, et réserve de nourriture¹. Dans l'imaginaire zoologique de cette époque survit le fonds le plus archaïque de la mémoire collective, que les rationalisations successives n'ont pas encore complètement évacué. Des mythologies gréco-romaine, celtique et germanique viennent les histoires si prisées de chasses merveilleuses, de métamorphoses et de messagers de l'Autre Monde ; les guerriers-ours et les hommes-loups des récits scandinaves n'ont pas fini de hanter les nuits de l'Europe médiévale ; dans les « *lais* » et parfois dans les romans, les cerfs et sangliers blancs conduisent les chevaliers auprès des fées, et l'oiseau de proie se change en beau jeune homme pour consoler la solitude des femmes enfermées dans leur tour par un vieux mari.

Même les représentants d'une culture incontestablement savante, les fabulistes qui reprennent l'héritage antique, font du « temps où les animaux parlaient » leur horizon familial ; ils empruntent à une très vieille tradition orientale l'art d'exploiter, à des fins pédagogiques, le fonds de symboles qu'offre le monde des bêtes. Le christianisme, avec son emprise que l'on imagine volontiers pesante dans toutes les formes de la pensée et de la sensibilité, n'est pas étranger à la grande popularité de la représentation animale. Dieu a créé les animaux avant les hommes, et Adam les fait comparaître pour les nommer ; du serpent d'Éden à l'agneau mystique, en passant par l'arche de Noé, l'ânesse de Balaam, l'âne des Rameaux ou celui de la fuite en Égypte, nombreuses sont les références au monde animal dans la Bible, et plus fréquentes encore les métaphores et les comparaisons qu'elle y puise.

Les Bestiaires se fixent pour tâche de les inventorier et de les interpréter, pour y découvrir la « *senefiance* », ce sens caché dans lequel se lit le message divin. Ces textes méritent une mention spéciale, à cause de l'influence qu'ils ont eu sur la connaissance et la représentation de l'animal. Le crocodile dévoré de l'intérieur par l'hydre, la licorne capturée par la jeune fille vierge que l'on dispose comme appât sur un chemin, le castor qui se châtre pour échapper aux chasseurs : tout ce bric-à-brac d'affabulations, glanées dans les compilations antiques et largement reproduites dans l'iconographie, a laissé une empreinte profonde dans la mentalité de l'Occident, même après

1. Le livre de R. Delort, *Les animaux ont une histoire*, Seuil, 1984, offre des vues stimulantes sur la présence des animaux dans la société et l'histoire médiévales. Pour l'animal dans la littérature, la thèse de J. Bichon, *L'Animal dans la littérature française aux XII^e et XIII^e siècles*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1976, fait le point sur la diversité des occurrences. Pour l'iconographie, voir V.-H. Debidour, *Le Bestiaire sculpté en France au Moyen Âge*, Arthaud, 1961.

le Moyen Âge. Dans ces ouvrages de zoologie fantasmagorique, la faune locale des renards et des loups côtoie les créatures exotiques, comme le lion ou l'éléphant, et les monstres faits de toutes pièces, griffons, basilics et manticores. Mais les espèces les plus connues ne sont pas dépourvues d'étrangeté : le cerf noie les serpents dans leur trou ; le loup ôte toute force de crier à un homme quand il le voit le premier ; le hérisson embroche les grains de raisin sur ses piquants...

Renart le goupil, le loup Isengrin ou l'âne Bernard ne sont donc pas, pour les contemporains, des créations aussi extravagantes et fantaisistes, et a priori aussi incongrues, que pour nous les personnages animaux de bandes dessinées ou de dessins animés, mais des entités familières, des êtres vivants que l'on rencontre dans la vie quotidienne, riches de tous les symbolismes qui se sont accumulés¹. Le langage de tous les jours conserve les traces de cette imprégnation : des expressions comme l'« ours mal léché » ou la « jeune fille qui a vu le loup... » gardent les derniers vestiges de croyances aujourd'hui obsolètes. Toutes les figures du Roman de Renart n'ont sans doute pas la même importance : le limaçon Tardif, le lièvre Couart, ou le paon Petitpas ne dépassent pas le stade de l'allusion plaisante. D'autres, comme le loup et dans une moindre mesure l'ours, cristallisent les peurs immémoriales et les fantasmes ; ce n'est pas sans une secrète satisfaction qu'on les voit presque systématiquement humiliés, battus, voire tués². Mais le renard, tranche nettement sur les autres : le poids de la tradition est moins déterminant dans son cas, même si depuis longtemps il incarne l'archétype de la ruse³, que la dimension quasi mythique acquise à travers les aventures dont il est le protagoniste.

L'allégorie religieuse, le merveilleux et l'exemplarité sont les domaines de prédilection pour cette littérature animalière. Le Roman de Renart en renouvelle fondamentalement l'inspiration. Il élargit la palette à des effets d'abord comiques : satiriques et parodiques, ou simplement ludiques, les situations qui font intervenir des animaux sont destinées à faire rire. Mais l'innovation essentielle se situe dans le statut même qu'il donne à l'animal : fables, exempla et Bestiaires usent de l'animal comme d'un comparant,

1. Les dictionnaires de symboles proposent un répertoire, souvent insuffisamment référencé, de ces significations. Le *Bestiaire fabuleux* de P. Clebert, Albin Michel, 1971, est une mine de renseignements.

2. Voir par exemple l'ouvrage de Geneviève Carbonne, *La Peur du loup*, Découvertes Gallimard, 1991, et celui de D. Bernard et D. Dubois, *L'Homme et le Loup*, Berger-Levrault, « Espace des hommes », 1981.

3. Voir, pour le renard grec, M. Detienne et J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La Métis des grecs*, Flammarion, « Champs », 1974.

d'une métaphore ou d'un support pour un sens dont la vérité est ailleurs ; les caractéristiques physiques du coq ou du renard ont, au fond, peu d'importance pour le fabuliste qui s'en tient à une vague caractérisation psychologique ou à la valeur pittoresque d'une situation. Quant aux « natures » des Bestiaires, elles n'ont souvent qu'un lointain rapport avec l'observation, et le comportement de l'« aspic » qui, afin de résister aux séductions de la belette, se bouche une oreille en la collant au sol tandis qu'il ferme l'autre de sa queue peut plonger plus d'un naturaliste dans la perplexité. Les conteurs du Roman de Renart, en revanche, mettent en scène des animaux travestis et humanisés, mais qui sont d'abord et avant tout des animaux.

On n'oublie jamais, en effet, que les acteurs sont des bêtes, avec des mœurs correspondant à leur espèce : Renart, fidèle à sa nature, chasse comme un renard et fait ses délices de poules et de chapons, Brun l'ours aime le miel, le chat Tibert joue avec sa queue et l'archiprêtre Bernard est plus âne qu'ecclesiastique quand il broute des chardons dans le fossé... Derrière la pose, sous l'armure ou le déguisement perce toujours un détail qui rappelle, non sans malice parfois, la réalité première : Chantecler est le seigneur de sa (basse) Cour, il parle avec sa poule favorite comme un héros romanesque, mais il dort debout sur une seule patte, juché sur un tas d'ordures. Les effets obtenus par cette présence simultanée des deux univers, animal et humain, grâce à un habile dosage et à un jeu constant sur les équivoques du langage, constituent l'originalité par excellence du Roman de Renart à l'intérieur de ce domaine si fécond de la littérature médiévale.

Le texte du « Roman de Renart ».

Le « roman » qualifie un phénomène culturel, celui de la conquête de l'écriture par la langue vernaculaire, et non un type littéraire. Avec l'œuvre que nous présentons, il s'applique à une réalité mouvante. En effet, le terme « Roman de Renart » correspond à des recueils, à des collections de textes différents qui possèdent une homogénéité thématique et stylistique. Le Moyen Âge nous a habitués à ces manuscrits rassemblant des écrits qui ont des affinités génériques : chansonniers, séries de lais ou de fabliaux. Le Roman de Renart n'est cependant pas une simple réunion de productions indépendantes. Il y a entre les unités qui le composent une interrelation plus étroite : mêmes personnages, mêmes canevas, échos et rappels d'un conte à l'autre, créent une situation unique dans la littérature et qui ne se confond pas avec les procédés utilisés dans les cycles épiques et romanesques

ou dans les continuations ; un ensemble cohérent, mais qui n'est pas une suite, même s'il arrive que des récits se rattachent volontairement à certains de ceux qui les précèdent.

Le tronc et les branches.

Il s'agit en effet de textes narratifs en octosyllabes à rimes plates, proposés selon un ordre qui change suivant les manuscrits ; leur longueur va de 100 à 3 500 vers, et ils sont en nombre variable selon les témoins : 18 pour notre manuscrit et l'une des grandes familles, 24 ou plus, jusqu'à 27. À vrai dire, il n'y a pas un Roman de Renart, mais au moins quatorze : autant d'élaborations différentes d'un même fonds de textes. Cette forme particulière de l'interdépendance est parfaitement résumée dans le terme par lequel un certain nombre de ces récits se nomment eux-mêmes : celui de « branche ». Cette métaphore de l'arbre, avec son tronc unique et ses ramifications, convient fort bien au mode de création propre au Roman de Renart : le tronc est constitué par le registre d'expression, les acteurs récurrents et l'identité des schémas ; les textes individuels sont autant de dérivations, avec la diversité de leurs situations et leurs innovations dans l'invention des péripéties. L'image de la « branche » souligne l'intégration de l'histoire singulière dans un système plus vaste, dans une totalité, tout en sauvegardant l'individualité du poème singulier¹.

La multiplication des récits se fait selon un processus bien différent de l'amplification qui a cours dans la chanson de geste ou le roman, où le facteur chronologique est le moyen privilégié de l'organisation et du développement des histoires : à l'histoire du héros viennent s'ajouter les « enfances », puis celle des personnages secondaires, des parents, etc. ; les romans du Graal offrent l'exemple d'un enrichissement permanent par le recours aux successions de générations. Dans le Roman de Renart, seule la branche XXV, qui raconte la naissance de Renart et Isengrin, répond à cette préoc-

1. Les textes qui se désignent comme « branche » sont la branche III (« La Confession »), la branche Va (« Le Puits »), la branche XII (« Renart et Liétard ») du manuscrit H, ainsi que la branche XXI. Pour une analyse plus détaillée de cette image, voir H.-R. Jauss, p. 121 et suiv., ainsi que J.-R. Scheidegger, *Le Roman de Renart ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 99 et suiv. La première occurrence du mot dans ce sens remonte à 980, dans une *Passion du Christ*. La métaphore du tronc et des ramifications est fort prisée de l'allégorie : l'arbre des Vertus, l'arbre d'Amour ou l'arbre des Vices se prêtent aisément à une décomposition énumérative. Voir A. Strubel, *La Rose, Renart et le Graal*, « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », Champion, 1989. Notre numérotation des branches sera celle du manuscrit H, qui sert de base à cette édition, pour les textes qu'il contient.

cupation. Dans la plupart des cas, le travail de l'écrivain consiste à trouver une « *novele estoire* », comme le dit le prologue des « *Vêpres de Tibert* », à ajouter un épisode de plus aux mauvais tours du goupil, à imaginer un nouveau « *gabet* », sans souci de chronologie. La marge de liberté du conteur est dans cette dialectique de l'innovation et de l'inscription dans un cadre préexistant mais souple, quitte à revendiquer la supériorité sur les prédécesseurs, à leur reprocher leurs oublis¹ ou à pratiquer la surenchère comme le font volontiers ceux qui reprennent le scénario d'un Renart condamné, la corde autour du cou et sauvé une fois de plus in extremis.

Les conditions même dans lesquelles se construit le Roman de Renart ont des répercussions sur le mode d'écriture des branches, notamment dans les séquences — prologues et épilogues — dont le rôle principal est d'insérer le récit dans l'ensemble. Le dénouement est la plupart du temps ouvert : nombre de branches se terminent par une défaite d'Isengrin qui jure de se venger et donnent ainsi l'occasion à un autre auteur de prendre le relais et d'offrir une nouvelle variation sur le canevas inépuisable de la querelle entre le loup et le renard. Le prologue évoque souvent la « *figure bien connue* » du goupil², et le trait qui définit sa nature : la ruse. La topique de l'ouverture, où reviennent fréquemment les motifs de la faim et du départ en quête de nourriture, ainsi que les allusions internes et les techniques de récapitulation des exploits du protagoniste que sont les « *confessions* » et les « *jugements* », contribuent à renforcer l'impression d'une cohérence profonde du corpus. Certaines branches cependant — VIIa (l'épisode de Chantecler), IX (Tiécelin. Le Viol d'Hersent), ou X (« *Renart et les Anguilles* ») — ne renvoient à aucune autre. Faut-il voir là le signe de leur ancienneté, de leur appartenance au noyau initial dont l'expansion a donné le Roman de Renart ?

À partir d'un certain degré d'élaboration de la matière, la familiarité des écrivains et du public avec les schémas narratifs types est telle que quelques branches sont de véritables marqueteries de situations et de thèmes

1. Voir le prologue de la branche Ia, où le narrateur accuse « *Perrot* » d'avoir négligé l'essentiel en ne parlant pas du procès et du jugement de Renart ; d'autres, comme le conteur de la branche III, se donnent comme seuls garants de la vérité sur le sujet, renvoyant les autres à leurs « *fables* ».

2. « *C'est de Renart, bien le savés / Et bien oï dire l'avés* », dit le prologue de Va, v. 21-22, l'un des plus significatifs. Sur les prologues renardiens, voir E. Baumgartner, « *Les Prologues du Roman de Renart* », *Le Goupil et le Paysan*, éd. J. Dufournet, Champion, « *Unichamp* », 1990, p. 201-216. Quelques branches n'ont pas de prologue, comme VIIb : mais sont-elles indépendantes ? Le motif d'ouverture est soit la « *reverdie* » empruntée au lyrisme et au roman, soit la Cour de Noble (Ia, II, XV).

déjà exploités : « Le Duel judiciaire » en est l'exemple le plus frappant. La création, dans le corpus renardien, passe d'abord par la réécriture : « Le Siège de Maupertuis » est une habile broderie sur l'argument déjà utilisé par « Le Jugement de Renart », qui le précède ; la branche XVI/II (« Le Partage des proies ») s'inspire de l'épisode de Chantecler et de celui de Liétard ; « La Mort de Renart » ressemble à une récapitulation des aventures passées. Les liens entre la branche III (« La Confession ») et la branche XI (« Pinçart le héron ») sont particulièrement étroits. Mais avec les échanges constants entre les textes, avec la circulation en tous sens des motifs, il est difficile de se fonder sur les emprunts apparents pour en déduire une chronologie.

La question de la datation des récits du Roman de Renart fut, au début du siècle, la grande préoccupation d'une critique obsédée par l'idée de l'« original » perdu, de l'archétype, de cet Urtext dont les multiples versions ultérieures ne seraient que l'héritage dégradé. L. Foulet consacre une grande partie de son travail à de minutieuses recherches pour traquer le moindre indice interne ou externe qui permettrait d'ordonner ce qui, pour un esprit positif, ne peut apparaître que comme une grande confusion¹. Les conclusions de ses travaux sont encore acceptées comme référence : un noyau initial, attribué à « Pierre de Saint-Cloud » et formé des épisodes de Chantecler, Mésange, Tibert (la branche VIIa de notre manuscrit), Tiécelin et du viol d'Hersent (la branche IX), complétés par l'« escondit » (branche Vc) suivi d'un premier conglomérat composé des branches X, Va, XIII, XIV et Vb. Cet ensemble aurait été composé autour des années 1170-1180. Inaugurée avec les branches XV (1180-1190) et II (1190), une deuxième série englobe les branches III, XVI, XII, VIIb, VI et IV, jusque vers 1200 ; les branches XVI/II et XVI/III auraient été écrites respectivement aux alentours de 1202 et de 1205. Les autres branches, parmi lesquelles figure l'histoire de Pinçart (notre branche XI) sont considérées comme des épigones.

De même que la numérotation proposée par l'édition d'Ernest Martin et la répartition des manuscrits en trois familles ont définitivement marqué les habitudes, ce classement garde une valeur fondatrice. Sa cohérence évidente ne doit cependant pas cacher sa grande fragilité. En l'absence de tout document autorisant une datation externe — dédicace, commande,

1. Voir L. Foulet, *Roman de Renard*, Champion, 1914, et en particulier p. 32 et suiv., ainsi que la réflexion critique de J.-R. Scheidegger, p. 30 et suiv., sur ces tentatives de chronologie.

etc. —, seuls des éléments internes peuvent intervenir : des allusions historiques, des citations d'œuvres connues. Les manuscrits remontent, au mieux, à la fin du XIII^e siècle, un demi-siècle après la rédaction supposée des dernières branches ; beaucoup appartiennent au XIV^e siècle et parmi eux, un seul peut être daté avec précision, grâce à un post-scriptum qui indique l'année 1339. « La Mort de Renart » bénéficie d'une citation par Eudes de Cheriton dans ses Parabolae, qui fournissent un terminus ante quem de 1219 : encore faut-il que ce soit bien le Roman de Renart qui ait inspiré cet auteur, et non l'iconographie...

La même incertitude règne dans le recours aux références historiques, peu fréquentes¹ et rendues encore plus précaires par les variations de graphie, qui tendent à prouver que les allusions ne sont pas comprises par les copistes. Comme c'est la règle générale, à de rares exceptions près, les raisonnements qui visent à dater les textes médiévaux sont des châteaux de cartes, des imbrications d'hypothèses dont la logique finit par apparaître comme une vérité et une nécessité, alors que le point de départ est rien moins qu'assuré. Il semble donc sage de penser que l'on ne peut, pour le moment, avancer dans cette voie, et l'on se contentera de situer globalement la composition de l'essentiel du Roman de Renart dans le dernier quart du XII^e siècle et le premier quart du XIII^e.

Auteurs et publics.

Les renseignements dont nous disposons sur les écrivains à qui nous devons tous ces textes sont tout aussi fragmentaires, mais cette pauvreté d'indices n'est pas propre au corpus renardien. Les « auteurs » sont au nombre d'une vingtaine, parmi lesquels deux seulement ont un nom propre — Pierre de Saint-Cloud, personnage quasi mythique auquel se réfèrent d'autres conteurs renardiens, et Richard de Lison, qui se donne comme auteur des « Vêpres de Tibert » — tandis qu'un troisième est appelé le « prêtre de la Croix-en-Brie ». Le nom de Pierre de Saint-Cloud est cité explicitement par la branche XI et la branche XVII ; peut-être est-ce lui que désigne le « Perrot » de la branche Ia. Mais chaque fois, c'est comme

1. Elles concernent les branches Ia (l'allusion à Noradin, qui régna entre 1146 et 1173, sous la graphie « Loradins », v. 1557), Ic (l'allusion à Thomas de Canterbury, canonisé en 1173), II (l'allusion à Bernard de Coudrai, co-recteur de Grandmont entre 1169 et 1195, v. 1470), Va (l'allusion à Alep, v. 444) qui placerait le texte après 1165), Vc (l'allusion, à travers Musart le chameau, à Pierre de Pavie, légat du pape à la Cour de France entre 1174 et 1178), et VI (double allusion, à Guillaume Bacon, v. 131, et à Gautier de Coutances, v. 1445).

prédécesseur prestigieux, comme source ou modèle à imiter, voire à compléter, qu'il apparaît, et non comme l'auteur d'une branche. Quant à l'attribution qu'on lui fait, traditionnellement, de l'ensemble formé par les branches VIIa, IX et Vc, elle repose sur l'interprétation du début du « Jugement de Renart », où le narrateur reproche à un certain « Perrot » d'avoir traité de la guerre des barons, mais en négligeant l'essentiel, le procès du goupil¹. Au demeurant, l'existence de noms d'auteurs ne nous avance guère, dans la mesure où ces auteurs sont de parfaits inconnus : seule la mention du prêtre peut être exploitée pour la connaissance des milieux dans lesquels est né le Roman de Renart.

Silhouette évanescence de l'écrivain, qui n'existe que dans l'instance textuelle du narrateur, et mouvance des textes eux-mêmes, tels sont les aspects les plus déroutants du corpus renardien, qui ont conduit J.-R. Scheidegger à imaginer la figure du « polygraphe », de cette écriture à plusieurs mains, qui reprend, remanie et recompose une œuvre en perpétuel devenir². La question de l'origine se trouve ainsi reléguée au chapitre des utopies ou des faux problèmes, car cet Urtext que la critique a cherché longtemps, est « toujours déjà perdu ». On ne peut, en effet, que constater l'existence dans la littérature latine d'antécédents, comme l'Ecbasis capitivi et l'Ysengrimus, mais aussi des recueils de fables et d'exempla comme le Romulus et la Disciplina clericalis. Les relations entre certains épisodes du Roman de Renart et des passages de l'Ysengrimus sont évidentes et étroites³. Le poème de 6 500 vers, en distiques élégiaques, est une savante et même pédante composition dont on donne la paternité à

1. Voir L. Foulet, p. 217 et suiv. L'hypothèse est généralement reprise par la critique, mais de plus en plus nombreux sont ceux qui en dénoncent la fragilité comme F. Lecoy, dans son introduction au volume VI de l'édition M. Roques, comme A. Lodge et K. Varty, « Pierre de Saint-Cloud's *Roman de Renart* : Foulet's Thesis Re-examined » ; J. Goossens et T. Sodmann, *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium*, Münster 1979, 1981, p. 189-195, ou comme J.-R. Scheidegger, p. 165 et suiv.

2. Voir *Ibid.*, p. 98 : « Chaque branche, en incluant par citation la matière, en retravaillant les textes qui la précèdent, n'a pas ainsi un auteur unique, mais plusieurs ; chaque version du roman se constitue de la sédimentation de strates diverses, de "l'auteur primitif" au "copiste remanieur". Le roman a plusieurs auteurs, et chaque "auteur" du texte actuel d'une branche est constitué de divers individus ayant travaillé à des degrés divers à sa constitution [...]. L'écriture renardienne est *polygraphique*, à plusieurs mains, à plusieurs voix. »

3. Voir l'introduction d'É. Charbonnier à sa traduction du poème de Nivard, « La Roue aux Livres », Les Belles Lettres, 1991, p. 17 et suiv. ; les aventures reprises sont nombreuses : du « bacon enlevé » (Ysengrimus I, v. 1-528 et branche Vb), de la « pêche à la queue » (YI, v. 529-fin et branche X), du « loup arpenteur » (YII, v. 159-fin, et branche XXI de notre édition, « Isen-

un clerc flamand de Gand, maître Nivard, par ailleurs inconnu, peut-être moine en rupture de convent, sans doute ecclésiastique. La filiation avec la littérature cléricale et scolaire ne semble pas contestable.

La vie réelle du roman commence au moment où s'opère la première réécriture du matériau, en langue vernaculaire et en octosyllabes, par un clerc, sans doute, qui lit le latin et le traduit, comme ce « maître » qu'évoque le prologue des « Vêpres de Tibert »¹. Mais ces sources parfois identifiées des branches françaises renvoient elles-mêmes à un avant-texte qui se perd dans la circulation ininterrompue des contes. Les thèses d'inspiration romantique qui, à la suite des frères Grimm, imaginent en amont de l'œuvre, comme pour l'épopée, une tradition populaire et purement orale, de préférence germanique, profitent de l'absence, de la disparition, de toute trace écrite de cette vie antérieure et cachée des histoires dont le Roman de Renart a tiré son profit.

À l'incertitude des origines et à l'anonymat des auteurs s'ajoute la difficulté qu'il y a d'identifier le public auquel s'adressent les conteurs. L'idée d'une « littérature bourgeoise », par opposition à une littérature aristocratique, a longtemps prévalu ; le Roman de Renart serait l'un de ses plus beaux fleurons : l'importance de la parodie, la présence des réalités « basses » et le choix des décors ou des acteurs ont été souvent mis en rapport avec une esthétique nouvelle, celle d'une bourgeoisie urbaine en plein essor, qui aurait une affinité particulière pour ce type d'œuvres, auxquelles on associe fabliaux et farces, plutôt que pour les genres nobles que sont la poésie lyrique, le roman et l'épopée. Une interprétation sociologique de cette sorte a d'évidentes faiblesses : le fait, d'abord, que le concept de « littérature bourgeoise » ne devrait s'appliquer, en toute rigueur, qu'à une production parfaitement circonscrite dans le cadre limité d'une ville, comme Arras, et accessible essentiellement à un auditoire local² ; mais surtout, un défaut de raisonnement, la confusion entre un registre d'expression et une fonction sociale, qui traduit une méconnaissance totale des mécanismes d'inversion parodique.

grin et les deux béliers », du « loup médecin » (Y III et branche XV), du « pèlerinage » (Y IV, v. 1-810 et branche IV), du renard et du coq (Y IV, v. 811-fin et branche VIIa), etc.

1. Voir branche VI, v. 1-5 : « Oïés une nouvele estoire / Qui devroit estre en mimoire. / Lonc tens a esté adirée, / Mais or l'a uns maïstrez trovee / Qui l'a translatee en roumanc. »

2. C'est le cas de certaines œuvres d'Adam de la Halle, comme le *Jeu de la Fenille*, ou de Jean Bodel.

Modèles souvent cités de l'inspiration populaire, la fête des Fous ou la fête de l'Âne ne sont pas une revanche du peuple contre l'Église et le sacré, mais, au moins au départ, une institution interne au monde clérical. Il en va de même pour les récits renardiens par rapport aux prestiges de la littérature de Cour : les conteurs renouvellent l'inspiration en transposant sur le mode bouffon ses thèmes et ses situations. Le bon fonctionnement de cette réécriture comique suppose même la familiarité du public avec les particularités stylistiques et la thématique des textes imités. Le succès du Roman de Renart a dû toucher toutes les franges de la population, au moins celles qui avaient accès à quelque forme de littérature par l'intermédiaire des jongleurs.

Ce succès est d'ailleurs parfaitement attesté, par des allusions dans toutes sortes de textes, à partir de 1180. Dès le début du XIII^e siècle, les contes renardiens sont pris comme archétypes de la « fable », de la littérature de fiction et de divertissement, comme le montre une allusion dans le Remède d'Amour de Jacques d'Amiens. L'austère Gautier de Coincy, dans ses Miracles de Notre-Dame, se plaint de la concurrence que ces écrits profanes et bien irrévérencieux font aux lectures pieuses et s'indigne de voir les bons moines peindre des scènes de la vie du goupil dans leurs « chambres »¹. On ne s'étonnera pas de cette faveur auprès des clercs et dans les ordres. Les motifs du Roman de Renart s'imposent au langage, l'enrichissant de comparaisons et de locutions proverbiales : « c'est la confession Renart » devient la formule par excellence pour désigner un repentir hypocrite aussitôt suivi d'une rechute².

Si le public ne se laisse pas enfermer dans une catégorie précise et limitée, il n'en est pas moins omniprésent dans les récits, au même titre que le narrateur, comme pôle indispensable d'un mode de communication qui se réfère explicitement à l'oralité, même si celle-ci n'est que fictive ou virtuelle. On sait l'importance du facteur oral dans l'actualisation du texte au Moyen Âge : le poème, le roman et le conte sont destinés à être récités, déclamés ou

1. Voir Gautier de Coincy, *Les Miracles de la Sainte Vierge*, éd. A.-E. Poquet, Paris 1857 : « Plus volentiers oent un conte / Ou une trufe, s'en leur conte / Si con Tardius li limeçon / Lut et chanta les trois liçons / Seur la biere Dame Coupee [...] / Qu'il ne feroient, par saint Gil / Un bon serment d'une evangile. » Les références au *Roman de Renart* ont été largement étudiées par J. Flinn, « *Le Roman de Renart* » dans *la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Paris-Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 112 et suiv. Nous renvoyons le lecteur à cette liste plus complète.

2. Voir J. Flinn, p. 118-119, pour deux occurrences, dans le *Chevalier au Barizel* et le *Roman de Robert le Diable*.

chantés en public par des exécutants professionnels. La plupart des œuvres comportent des indices de cette réalité concrète : appels au public, qui peuvent aller jusqu'à l'allusion aux conditions matérielles de la représentation, quand le jongleur demande à boire, ou réclame la pièce, pour continuer ; apostrophes qui visent à dramatiser, souligner les effets ou les articulations ; commentaires, même, qui jugent l'action ou les personnages.

Le Roman de Renart est particulièrement riche en procédés de ce type. J. Rychner a analysé les diverses modalités de la présence du conteur et du public dans le récit, et définit la forme originale de connivence, de complicité ainsi établie, l'étroite interpénétration du discours et du récit, par l'expression « style de la sympathie ¹ ». Le contact avec l'auditoire ne connaît pas de solution de continuité : la narration est découpée en séquences par des prolepses du genre « or vos dirai » ; le public est pris à partie pour participer aux joies et peines du protagoniste ; l'action est anticipée pour obtenir un effet dramatique ; l'attention est relancée aux moments où l'intérêt risquerait de baisser ; l'éclairage ironique fait l'originalité des branches les plus élaborées, comme celle du « Puits », tandis que l'indignation vertueuse d'un conteur moralisateur éclate dans des branches plus primaires, comme celle de la « Confession » ou de « Pinçart ». Les marques de l'oralité sont variables selon les textes : absentes dans l'épisode de Chantecler (branche VIIa) ou dans « Le Partage des proies » (branche XVII), rares dans l'histoire des anguilles (branche X), elles sont surabondantes dans le « Puits » ².

Le Roman de Renart dans la littérature de son temps.

Le registre littéraire dans lequel s'inscrivent les aventures de Renart se détermine par rapport aux genres « nobles » : chanson de geste et roman pour les œuvres de grande ampleur, poésie lyrique et lais narratifs pour les pièces courtes, appartiennent à un ensemble qui se définit moins par des critères sociologiques que par des exigences rhétoriques, stylistiques et lexicales, par le choix des sujets, des acteurs et des lieux. On peut, grossièrement, isoler quelques traits communs à tous ces genres : la femme y est idéalisée ; l'héroïsme, l'exploit et la prouesse ont la part belle dans le récit ; les

1. Voir J. Rychner, « Renart et ses conteurs, ou le style de la sympathie », *Travaux de linguistique et de littérature*, IX/1, Strasbourg, 1971 ; la branche qu'il a choisie est celle du « Puits » (a), spécialement favorisée à cet égard. H.-R. Jauss s'est lui aussi intéressé à la question, p. 145-148, et emploie le terme de *Vertragsdichtung*.

2. Pour le détail de ces interventions du narrateur (*Einschaltung des Rezitators* selon l'expression de H.-R. Jauss), on se reportera aux Notices des différentes branches.

valeurs sont nettement établies et perçues ; l'action est exemplaire, sinon édifiante ; les tabous linguistiques, la litote et l'euphémisme sont généralement respectés. Le Roman de Renart, comme les fabliaux, relève d'une autre logique : la ruse y remplace le courage ; la transgression est volontiers recherchée, aussi bien dans l'érotisme que dans la scatologie ; les personnages féminins réunissent toutes les perversions, de la luxure au mensonge ; les motivations sont l'intérêt, le désir, la faim ou la volonté de puissance.

Le plaisir du récit n'est pas étranger à la satisfaction quelque peu sadique de voir le protagoniste d'abord abattu puis triomphant sur un adversaire cruellement humilié : ce que l'allemand appelle Schadenfreude (« la joie du préjudice subi par autrui ») est une réaction implicitement postulée par un nombre non négligeable d'interventions du narrateur. La morale est à l'unisson : loi du talion, loi de la jungle et constats empiriques de succès ou d'échec constituent l'essentiel des « leçons » que dispense cette littérature. Un lecteur moderne aura naturellement tendance à privilégier, dans cette démarche, les aspects polémiques, critiques et satiriques : une telle férocité ne révèle-t-elle pas une volonté de contestation des institutions et croyances, une remise en question des principes de la société féodale et de la religion ? On ne niera certes pas que le Roman de Renart soit un texte subversif, mais la subversion qu'il opère ne se situe pas, ou pas uniquement, à ce niveau.

Les univers créés par ces deux registres, noble et trivial, semblent donc totalement opposés, mais le lien avec les formes et les thèmes nobles reste étroit et constant, car souvent les effets les plus réussis sont obtenus par le décalage, l'inversion et l'imitation burlesque : un lion assis sur son trône au milieu d'une Cour qui offre à celle du roi Arthur un miroir déformant, un renard assiégé dans son château ou un loup disant la messe ne prennent pleinement leur signification que dans ce jeu à l'intérieur d'une littérature très codifiée. À la bouffonnerie du premier degré, produit par l'incongruité de l'image, ces animaux travestis ajoutent la saveur plus subtile d'une « transposition d'art », d'un dialogue entre les textes.

Les récits renardiens se rapprochent par plusieurs traits d'une autre veine très féconde à cette époque, celle des fabliaux, ces brefs « contes à rire en vers », selon l'expression de Bédier. La ruse et la duperie y sont omniprésentes, surtout chez les personnages féminins, et constituent le ressort par excellence de l'intrigue. Épouses infidèles, prêtres libidineux, vilains sots ou matois et fripons de toute espèce y occupent le devant de la scène. La grivoiserie, l'obscénité et la scatologie offrent une source inépuisable de comique. Mais les fabliaux et le Roman de Renart ont chacun leur originalité. Érotisme et pornographie ne représentent dans le corpus renardien

qu'un effet accessoire et marginal : la « grant fornication » dont parle « Le Jugement de Renart »¹, le viol de la louve, n'est pas traité comme une scène érotique, mais comme un épisode de la « guerre des barons ». La grossièreté du milan Hubert, quand il essaie, dans la branche III, de détourner Renart de ses amours avec Hersent, est un exemple isolé, auquel on comparera « La Monstrance du cul » de la branche XXII. Si le terrain d'aventures favori de Renart est le monde rural, les fabliaux ont généralement pour cadre le monde urbain, avec ses marchands et ses bourgeois. La « femelle de l'homme »² n'a qu'un rôle discret dans les contes d'animaux, et quand elle tient une place plus importante, comme dans la branche XII l'épouse de Liétard, c'est plutôt à son honneur.

La ruse et la tromperie sont, dans les deux types de textes, le moteur de l'action. Cependant, le Roman de Renart a créé des structures narratives qui lui sont propres. Même si la variété des schémas interdit toute généralisation, on constate la récurrence d'un modèle de composition binaire. Nombreuses sont les branches qui combinent deux aventures, une première habituellement assez brève, dans le monde des hommes, et qui consiste en une expédition de prédation du goupil dans la basse-cour ; une autre plus développée, qui se passe entre animaux et représente le nœud de l'intrigue. C'est le cas de la branche III, qui raconte d'abord l'exploit du goupil dans le poulailler d'une abbaye, puis la confrontation avec le milan. La branche IV montre Renart avec un vilain et un ermite, puis avec ses acolytes le mouton et l'âne, engagés dans un pèlerinage. La branche V a commence par la visite de la grange d'un couvent de moines blancs, et continue par l'épisode du puits, entre Renart et Isengrin. La branche VI oppose le chat et le renard à un prêtre, et se concentre ensuite sur les démêlés de Renart et Tybert dans l'église. La branche X s'ouvre sur le vol des anguilles aux poissonniers et se poursuit par le récit des humiliations subies par le loup qui surprend le festin de la famille de Renart.

La branche XI, « Pinçart le héron », inverse cet ordre, avec un épisode purement animalier au départ, suivi par la lutte entre Renart et le paysan qui veut le capturer. La branche XVII dédouble le canevas, en insérant dans le premier épisode, celui du vilain Bertold, une aventure animale, le rapt du coq, et dans le second, qui évoque le partage de la proie avec Isengrin et Noble, une brève et violente scène entre Renart et le gardien des bêtes. L'architecture

1. Voir la branche Ia, v. 8, et, pour l'épisode du viol, la branche IX, v. 393 et suiv.

2. L'expression est empruntée à J. Batany, *Scènes et coulisses du « Roman de Renart »*, Paris, SEDES, 1989, p. 251 et suiv.

duelle s'enrichit souvent d'une autre logique binaire, inhérente au thème dominant du recueil : l'alternance de la ruse et de la contre-ruse, du succès et de l'échec. À l'image de la roue de Fortune, les victoires et les revers se succèdent dans les aventures de Renart : il fait bombance dans la grange de l'abbaye, mais tombe au fond d'un puits ; l'arrivée inopinée du loup lui permet d'en ressortir ; le mécanisme des deux seaux illustre de manière emblématique cet ordre du monde¹. Le renversement de situation est le ressort privilégié de l'action renardienne : le récit est ponctué par ces points de bascule, la plupart du temps prévisibles et anticipés, et toujours amplement soulignés.

Quelques branches renoncent à la construction en diptyque pour suivre un ordre plus souple, tout en conservant, au fond, le principe binaire indissociable de la ruse. Les différents épisodes de Chantecler, Mésange, Tibert, Tiécelin et du viol d'Hersent, que certains manuscrits regroupent en une seule branche, alors que d'autres, dont H, les séparent en deux récits, sont l'exemple d'une composition sérielle, fondée sur l'enchaînement d'aventures similaires au hasard des rencontres. Dans ce système de tiroirs, la continuité est cependant assurée par une logique moins apparente, dans la juxtaposition de réussites et de défaites partielles ou totales, jusqu'au triomphe final. On peut rapprocher de ce procédé les branches IX, XIII et XIV, ou la branche XVIII de « La Mort de Renart ». Mais entre les différentes formes de « conjointure² », il existe une unité profonde, celle que confère à toutes les aventures la figure du « décepteur », animal tantôt chassé tantôt chasseur, dont l'ambivalence permet tous les retournements³.

Des animaux et des hommes.

Les acteurs du Roman de Renart sont des animaux qui jouent aux hommes. La dialectique de l'anthropomorphisme et du zoomorphisme est au cœur de l'écriture du recueil, qui en tire ses effets les plus originaux. Cependant, elle ne touche pas l'ensemble des personnages. L'index de M. de Combarieu et J. Subrenat⁴ compte quelque soixante-cinq noms d'animaux, mais cette richesse n'est pas significative en elle-même. En effet, dans cette liste figu-

1. Voir à ce sujet la Notice de la branche Va, p. 1019.

2. C'est le terme par lequel Chrétien de Troyes désigne ses efforts de composition dans ses romans. Voir le prologue d'*Érec et Énide*, v. 12, dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 3.

3. Voir J. Batany, *Scènes et coulisses [...]*, p. 27 et suiv.

4. Voir M. de Combarieu du Grès et J. Subrenat, *Le « Roman de Renart »*. Index des thèmes et des personnages, *Senefiance* 22, Université de Provence, 1987.

rent bon nombre de comparses sans épaisseur, parfois simples noms, ou apparitions sans lendemain dont les désignations varient selon les manuscrits : Moce la Brebis (Martin VII), Musart le chameau (branche Vc), le chien Morant (branche XVI), la corneille Brune (branche XVIII), la taupe Corte ou la souris Fauve (branche Vc)... Les branches considérées comme « épigones » tentent de renouveler la distribution en introduisant des patronymes jamais utilisés auparavant : Blanche l'hermine et Faisiaux / Fromond la fourmi (branche XXVI), Frimaux le putois (branche XXIV), Rainsent / Mainsant la jument (branche XX) ou Frumant le léopard (branche XXIV) ; il s'agit parfois de doublets, pour des bêtes qui existent ailleurs sous d'autres noms, comme Bernart le mouton (branche XXI), Patous l'ours (branche XXII) ou le roi Yvoris (branche XXIV).

Mais les récits supposés tardifs n'ont pas le monopole des redondances, puisque la branche Ic évoque un blaireau appelé Poincet, rival de Renart auprès d'Hermeline, et que Primaux remplace Isengrin dans les branches IV et XIII. Certaines espèces, comme le lièvre, semblent se prêter tout spécialement à cette démultiplication : à côté de Couart, on a des hapax comme Galopin, Hardi et Sauteret. Certaines situations favorisent la multiplication des noms et les occurrences isolées : le serment de Renart (branche Vc) ou ses obsèques (branche XVIII), les scènes de poursuite ou de combat (branche XVI). Le catalogue ne serait pas complet si l'on négligeait les énumérations de chiens qui se lancent si souvent aux trousses du goupil ou, poussant encore plus loin l'insignifiance, la masse des poules victimes de Renart. Ces deux catégories forment une sorte de zone tampon avec le monde des hommes, dont elles sont le prolongement, négatif pour les chiens, exécuteurs des basses œuvres, positif pour les volatiles qui constituent le garde-manger des prédateurs.

L'effet de masse est frappant, surtout quand on le met en balance avec la discrétion de la présence humaine : à peine une vingtaine de noms, parmi lesquels dominent les paysans¹ et le clergé² ; avec Brunmatin la femme de Liétard et sa fille Constancette, pour les figures féminines, le vavasour Constant Des Granges de la branche X et le comte Thibaut de la branche XII

1. Bertold (branche XVII), Liétard et son valet Triboulet (branche XII), Constant des Noues (branche VIIa), Frobert de la Fontaine (branche Vc), Gombaut (branche XIII), Gombert du Frêne (Ia, III et XXIV), auxquels on peut ajouter Lanfroi le forestier (Ia).

2. L'abbé Huon (branche VI), le prêtre Martin de la branche XIX, Martin d'Orléans, fils de prêtre et lui-même dans les ordres (Ia), Turgis et Rufrangier (VIIb), frère Bernard de Grandmont (II).

pour la noblesse, ou le riche bourgeois Thibaut de la branche II, l'onomastique est épuisée. Les autres personnages humains se fondent dans l'anonymat de leur « état » ou de leur fonction : charretiers ou poissonniers, ermite ou frère convers, moines innombrables et silhouettes fugitives de vilains composent l'essentiel de ce monde des hommes, qui reste en périphérie. Mais cette indigence est largement compensée par le transfert aux animaux des attributs anthropomorphiques : nom, parole, gestes, vêtements et fonctions, rien de ce qui est humain ne leur est refusé.

Parmi la quarantaine de bêtes dont le nom recouvre un rôle véritable, toutes ne sont pas logées à la même enseigne. Renart est omniprésent et ne manque que dans quatre branches épigonales (XIX, XX, XXI et XXII). Le loup Isengrin le suit de près, et n'est absent que dans sept textes (branches IV, VI, XI, XIII, VIIa, VIIb et XXVI). Viennent ensuite, pour le gros des troupes au premier plan, le chat Tibert, la louve Hersent, le lion Noble, le cerf Brichemer ; l'ours Brun, le coq Chantecler, le chien Roonel et le blaireau Grimbert ; l'écureuil Roussel, le mouton Belin et la renarde Hermeline. Au second plan, une série de personnages qui apparaissent entre quatre et six fois : le sanglier Baucent, l'âne Bernard, le taureau Bruiant, le lièvre Couard, la poule Coupée, le hérisson Épinart, la lionne Fièvre, le grillon Frobert, la poule Pinte, le limaçon Tardif et le corbeau Tiécelin ; encore faudrait-il distinguer dans cet ensemble ceux qui ont un véritable rôle de ceux qui, comme Coupée ou Tiécelin, ne doivent leur existence qu'au fait d'être victimes de Renart.

Le jeu complexe du travestissement et de l'anthropomorphisation touche essentiellement ces figures qui ont une histoire et une certaine profondeur de champ. Leur nom est le premier degré de l'humanisation. Les appellations ont des origines diverses ; termes parlants qui renvoient à une caractéristique physique : la couleur pour Brun l'ours et Roussel l'écureuil ; le comportement, l'attitude, pour Tardif (« lent »), Noble et Fièvre ; le cri et l'expression pour Belin, Bruiant et Chantecler ; l'apparence pour Épinart (« plein de piquants ») ; un trait « psychologique » pour Couard le lièvre. Isengrin vient directement, sans doute, de l'Ysengrimus. Bernard semble prédisposé à nommer un ecclésiastique. Renart vient d'un patronyme germanique « Reinhardt », dont on trouve des traces dans l'onomastique aristocratique ¹, et offre une rime facile avec « art », le concept qui qualifie son principal talent.

1. Voir J. Batany, « Renart et les archétypes historiques de la duplicité vers l'an mille », *Niederdeutsche Studien*, XXX, p. 1-20.

Renart le goupil.

À tout seigneur tout honneur : c'est Renart le goupil qui donne son titre au recueil. Il se distingue de tous les autres acteurs par la richesse et la complexité de son personnage. À l'aspect extérieur du renard, à ses mœurs parfaitement observées et souvent évoquées, il ajoute des caractéristiques d'ordre psychologique et moral, parmi lesquelles la ruse tient une place de choix. L'assimilation du goupil à l'astuce et à la fourberie n'est certes pas une invention du Roman de Renart, mais c'est dans cette œuvre que la notion est exploitée jusque dans ses implications les plus subtiles et profondes. C'est parce que la « nature » de Renart se confond avec la ruse, par définition ondoïyante et diverse, qu'il représente une entité à part, insaisissable et irréductible.

Renart est d'abord un renard, avec les traits spécifiques de son espèce biologique, régulièrement évoqués. Il est la bête rousse de petite taille, dont la fourrure possède une grande valeur. Renart, c'est « le roux », « ce roux », « Renart le roux ¹ ». Aussi bien Tibert qu'Hersent l'identifient immédiatement à son aspect physique : le chat « le reconnaît bien à son poil roux ² », de même que la louve ³ ; le rêve de Chantecler a pour image obsédante la « pelisse rousse ⁴ » dans laquelle il se voit enfermé, et qui représente évidemment son prédateur ; l'ancêtre de Renart, au temps de la création des animaux par Adam et Ève, affiche cette particularité comme signe distinctif ⁵.

Le réalisme zoologique n'est pas seul en cause, car si la rousseur est bien un signe distinctif du renard, elle a aussi une connotation morale : le « mauvais jaune » est associé à la fausseté et à la trahison, à Judas ; l'expression canonique, « fel rous ⁶ », définit ce lien indissoluble entre l'apparence physique et la nature profonde du personnage, qui ne relève plus de l'animalité : la couleur du poil est l'indice d'une nature perverse ⁷. La rousseur de Renart bénéficie dans le recueil d'un statut privilégié : la fourrure grise de Tibert ou d'Isengrin, à peine mentionnée, ne suggère pas de rapprochements avec des qualités ou des défauts particuliers.

1. Respectivement branche Ia, v. 35, 103, 906 et 1332 ; branche II, v. 44 et 467 ; branche Va, v. 218 et 233.

2. Branche VIIa, v. 667.

3. Branche IX, v. 189.

4. Branche VIIa, v. 138, 192, 223.

5. Branche XXV, « Les Enfances de Renart ».

6. Le roux félon de la branche III, v. 477.

7. Branche IX, v. 200-201.

L'adjectif substantivé « rous » intervient souvent, en compagnie d'un qualificatif péjoratif, comme apostrophe et injure ; Chantecler, à la fin de son aventure, traite son bourreau de « put rous », « sale rous » ; « le rous puant » est la désignation favorite employée par les victimes et adversaires du goupil¹, quand ce n'est pas par le narrateur indigné ; d'autres adjectifs comme « deputaire² » complètent ces jugements inséparables de la rousseur, et systématiquement négatifs. Des vers entiers peuvent se construire sur les divers défauts impliqués : « rous venimeus de pute foi » et « puant rous de pute estrace » en sont de bons exemples³.

Autre caractéristique inséparable de cette description, la taille réduite : par opposition aux grands fauves que sont le loup, le lion ou l'ours. Renart est un « puant nain⁴ » pour le conteur de la branche XV/II. Si Brun est « gros et bien visible », lui, « petit et menu⁵ » réussit plus facilement à échapper ; l'ours, en racontant après coup sa mésaventure aux barons réunis à la Cour, comprend un peu tard l'astuce de son partenaire et le guet-apens dans lequel il l'a entraîné. « Grailles et menus » est l'expression qui résume cette réalité concrète : si le goupil n'est pas très fier quand il se rend compte qu'il s'est jeté littéralement dans la gueule du loup en tombant dans la tanière d'Isengrin, c'est qu'il ne fait pas le poids, même devant Hersent⁶. La même formule revient dans la branche XV/II, au vers 925, lorsque le loup propose d'envoyer Renart en éclaireur pour vérifier si les proies ne sont pas trop bien gardées : sa taille le rend plus discret. Et c'est sans doute encore la taille du goupil qu'évoque le qualificatif « Renart le court », dont l'unique exemple se trouve au vers 1134 de la branche Vc.

En bons connaisseurs du renard, les auteurs n'ont garde d'oublier que l'animal n'est pas entièrement rous : la gorge blanche fait l'admiration des poissonniers qui découvrent le faux cadavre sur le chemin⁷. Ce poil si décrié, les conteurs savent bien qu'il est précieux, et souvent, Renart sauve sa peau au sens le plus concret du terme. Le pelage est aussi la partie la plus

1. Respectivement, branches VIIa, v. 449 et Ia, v. 1379.

2. « Mauvaise engance », branches Ia, v. 734 et II, v. 436.

3. Respectivement branches II, v. 173 et XVII, v. 633. Pour cet imaginaire de la couleur et l'interprétation du rous, voir en particulier R. Bellon, « Renart li Rous : remarques sur un point de l'ononastique renardienne », *Les Couleurs au Moyen Âge, Senefiance* 24, Aix-en-Provence, 1988, p. 17-28.

4. V. 7.

5. Branche Vc, v. 1353-1354.

6. Branche IX, v. 186.

7. Branche X, v. 74. Voir également la branche XII, v. 1161 où Liétard évalue la seule gorge du goupil à sept sols.

exposée et la plus souvent malmenée, quand volent les touffes de poils sous les coups de bâton des hommes, les dents des chiens ou les crocs d'Isengrin.

Mais un renard, ce n'est pas seulement une apparence physique, c'est aussi une méthode de chasse et de prédation : furtivité, préférence pour les détours et les fourrés, reptation sournoise à l'approche de la proie. Les passages sont nombreux où l'on voit Renart, après avoir quitté son terrier, se faufiler parmi les buissons, évitant la voie droite et les lieux découverts. Une progression heurtée, amplement décrite au début de la branche V a, et qui est souvent interrompue par des moments d'affût et d'exploration : le goupil avance « cheant levant¹ », se couchant de temps en temps puis se relevant ; il « coloie », tendant le cou pour regarder ou prendre le vent². Tout cela révèle la familiarité des auteurs avec les mœurs de l'animal et une observation attentive. Pourtant, là encore, l'anthropomorphisme interfère dans la description : les instants où Renart s'arrête sont aussi ceux où il « se porpense », où il réfléchit, hésite ou combine ses mauvais coups.

Le régime alimentaire fait partie des éléments les plus constants de cette animalité. Le paradis des renards est plein de volailles de toutes sortes : dans son oraison funèbre, l'âne Bernard imagine plaisamment un Renart bordé dans son lit par des poules³ ; lorsque le goupil, saisi par le repentir, jette sur sa vie passée un regard ému, il s'attarde sur ses exploits dans les poulaillers et rêve à ses moments de bonheur, quand les poussins jouaient entre ses pattes⁴... Le terrain de chasse favori du renard est la basse-cour, et les Bestiaires font de cette vérité d'expérience le premier trait de sa « nature » : le goupil est celui qui aime à faire craquer les os sous ses dents, avant d'être l'incarnation de la ruse.

L'attrance qu'exercent sur Renart les fermes opulentes et les couvents trop bien garnis pour une vie austère n'est pas due, cependant, à la gloutonnerie : les moines semblent y résister bien moins que lui... Le motif du départ à l'aventure est souvent l'âpre nécessité, qui se manifeste très concrètement par la faim. Si le Roman de Renart a pu être qualifié d'« épopee de la faim », n'est-ce pas parce que l'animalité constitue l'essence de tous ses personnages ? Il est vrai qu'à cette époque de fréquente disette, le monde des hommes n'échappe pas toujours à la préoccupation de la subsistance immédiate. Renart est la victime privilégiée de cette fatalité.

1. Branche XVII, v. 79.

2. Branche VIIa, v. 60.

3. Branche XVIII (fin), v. 1001.

4. Branche IV, v. 37-38.

*Isengrin est lui aussi obsédé par la nourriture, mais il est poussé par une voracité qui dépasse la simple satisfaction du besoin vital et qui, associée à une incurable stupidité, le prédispose à être berné. Il en va de même pour le goût immodéré que l'ours Brun a pour le miel : c'est la gourmandise qui le précipite dans le piège*¹.

La faim, réalité physique fondamentale, est le motif d'ouverture par excellence : elle touche Renart seul dans un certain nombre de textes — branches III, Va, XII, XIII —, mais le début de plusieurs contes — branches VI, XVI, XVII, XVIII — offre le tableau encore plus pathétique de la maisonnée tout entière criant famine au retour de la belle saison ; les enfants pleurent, Hermeline est malade, et la quête de nourriture jette le goupil sur les chemins ; le hasard des rencontres fait ensuite dériver l'action vers d'autres horizons, et l'histoire se termine parfois sans que l'estomac soit rempli (branche XVII). L'obligation de calmer sa faim est le principal mobile qui conduit Renart à affronter les dangers : point d'héroïsme, mais le « besoin qui fait trotter même les vieilles », selon l'expression proverbiale qui traverse tout le recueil.

Renart, les renards et la renardie.

Comme d'autres bêtes qui portent un nom et incarnent une espèce, le goupil est le modèle de tous les renards, et ses comportements se distinguent de ceux du loup, de l'ours ou du lion. Il est le renard par excellence, somme des traits de sa race. Il symbolise les caractéristiques physiques que l'on peut observer, mais aussi des valeurs « psychologiques » et morales que l'on attribue généralement, et par métaphore, à tous les représentants de l'espèce. Ce premier degré de généralisation, qu'il partage avec d'autres acteurs du Roman de Renart, se résume dans sa « nature », qui définit sa place dans la hiérarchie des êtres vivants et un horizon d'attente, une sphère de possibilités ou de limites pour ses actions : croquer les poules des paysans, se trouver en concurrence avec le chat sauvage et le loup, etc. Mais la nature de Renart ne se restreint pas à ses déterminations zoologiques.

Elle englobe en effet l'apparence physique, les mœurs et les qualités ou défauts traditionnellement associés à telle ou telle espèce : pour le renard, depuis l'Antiquité, la ruse. C'est ainsi que le goupil ne se contente pas de

1. Pour le thème de la faim et de la nourriture dans le *Roman de Renart*, voir M. Augier, « Le Thème de la faim dans les premières branches du *Roman de Renart* », *Mélanges J. Lods*, Paris, 1978, p. 40-48, et M. de Combarieu, « Manger et boire dans le *Roman de Renart* », dans *Manger et boire au Moyen Âge, Actes du colloque de Nice 1982*, Les Belles Lettres, 1984, I, p. 117-125.

renvoyer à l'ensemble des renards et à leurs particularités physiques ou éthologiques ; il est aussi, à cause de ce lien consacré par la tradition entre un animal et une notion définissant des conduites de l'homme, l'image et la synthèse de toutes les actions humaines que l'on peut rapporter à la ruse, et même le type de tous les hommes rusés. L'auteur des « *Enfances de Renart* » a parfaitement défini le spectre de cette notion : on appelle « Renart » tous ceux qui sont pleins de félonie, tous ceux qui appartiennent au domaine de l'« *engin* » et de l'« *art* », qui font de la fourberie et de l'astuce leur mode d'existence¹. Ce n'est pas encore le Vice personnifié, mais le stade préliminaire de l'allégorisation. Le statut du personnage est hybride : il se situe entre la singularité, l'unité irréductible de l'individu, et l'universalité du concept².

Cette complexité des niveaux de sens ne concerne pas toutes les figures du Roman de Renart. Elle est inégalement répartie, comme l'est le degré d'anthropomorphisation. Renart, tout en restant sous la dépendance de sa « *nature* », de l'état qui lui a été assigné dans la Création, jouit d'une liberté inconnue de la plus grande partie du monde animal. La notion qu'il incarne, la ruse, le fait bénéficier d'un surplus d'individualité : elle est en effet, par elle-même, insaisissable, ondoiyante et diverse. D'autres bêtes, comme Isengrin ou Brun, sont figées dans leur mode d'existence, dans des attitudes stéréotypées et prévisibles : stupidité, férocité et voracité pour l'un ; naïveté, lourdeur et gourmandise pour l'autre.

La figure de Renart trouve sa richesse et sa densité dans cette dialectique du vice et de la « *nature* » : la ruse par exemple est pour l'homme qui la pratique un choix, une volonté mauvaise, l'indice de la perversité ou du cynisme ; pour le goupil, c'est d'abord une contrainte liée à sa nature, à sa taille et à sa façon d'être. Mais à mesure qu'évolue le personnage, émerge l'idée d'une malignité foncière, d'une préférence délibérée pour les actions blâmables. Renart se rapproche de plus en plus d'une personnification. Toutefois, plutôt que de représenter un travers privilégié, il devient l'archétype de tous les vices, le prince du Mal, un démon en chair et en os, un « *vis maufès* », qui « *œuvre contre nature* », selon les termes utilisés par le conteur

1. Voir branche XXV, v. 103 et suiv. : « Tot cil qui sunt d'anging et d'art, / Sunt mes tuit apelez Renart / Por Renart et por son gorpil. / Molt par sorent et cil et cil : / Se Renars sot gent conchier, / Li gorpix bestes engingnier. / Molt par furent bien d'un linage / Et d'unes meurs et d'un corage. »

2. Pour ce problème de l'individualité et de la généralité des acteurs animaux, voir H.-R. Jauss, p. 24-35 et p. 201-205, ainsi que A. Strubel, *La Rose, Renart et le Graal*, p. 230-233.

morose de la branche III¹ ; plus que suppôt de Satan, un avatar du diable. Le terme de « renardie² » rend compte de cette collection de tares qu'il incarne : mensonge, déloyauté, hypocrisie, trahison, sadisme, etc. Paradoxalement, la « renardie » est ce qu'il y a de plus humain chez le goupil.

Les animaux qui parlent.

Tous ces animaux parlent : les fables et les mythologies ont si souvent exploité cet adunaton, que l'effet d'incongruité en est largement émoussé. Dans le Roman de Renart, cette transgression n'est même pas exploitée pour produire un effet de merveilleux comme c'est le cas dans les Lais de Marie de France où une biche, un oiseau de proie peuvent prendre la parole, parce qu'il s'agit d'entités de l'Autre Monde. Les récits renardiens ne renvoient pas au temps « où les animaux parlaient », ce temps prestigieux des Origines, où les limites et séparations entre les êtres n'existaient pas encore ; au contraire, ils multiplient les références au monde familier de leur public.

La parole accordée aux animaux est pourtant le premier et le plus surprenant degré de l'anthropomorphisation. Le récit est régulièrement interrompu par les dialogues ou même, pour Renart, des monologues : non seulement les animaux parlent, mais il semble que ce soit là leur occupation principale. Certaines branches, comme celle de « Renart et Liétard », sont composées de deux tiers de parole et d'un tiers de récit. Rares sont les passages narratifs qui atteignent une succession d'une cinquantaine de vers ininterrompus. Les textes sont ponctués d'incises du type « dist Renars », « fet Isengrins ». Les propos tenus sont un décalque parfait du discours humain : les bêtes s'apostrophent par le terme de « sire », Hermeline s'adresse à son époux comme le ferait une héroïne de roman, Pinte la poule donne au coq Chantecler du « biau douls sire³ » et leur conversation ne déparerait pas une scène courtoise. Lorsque le goupil emporte son « ami », la poule se lance d'ailleurs dans un monologue de déploration qui recourt à tous les procédés de la rhétorique du planctus.

Plaidoyers, délibérations, disputes, invectives, négociations, flatteries, promesses ou sermons : toutes les formes de la parole humaine sont représentées, avec une prédilection évidente pour les langages techniques ou particulièrement typiques d'une activité : la discordance entre le locuteur animal

1. V. 49.

2. Branche Ia, v. 1306.

3. Branche VIIa, v. 173.

et le discours qu'il tient permet les jeux de parodie. Les séquences les plus explicites à cet égard concernent l'appropriation des formules et rites religieux : les prières, confessions et offices, l'évocation par Renart du paradis des loups et de la pesée des âmes, les sermons peu édifiants débités par l'âne Bernard aux obsèques du goupil dans la branche XV/III, ou par le milan Hubert qui s'apprête à le confesser dans la branche III. L'intérêt du débat organisé entre les conseillers de Noble sur la recevabilité des plaintes d'Isengrin vient d'une parfaite connaissance du jargon juridique ¹, largement sollicité (Ia, II, Vc, XV/III...). Il arrive même que les conteurs poussent la transposition jusqu'à imiter les différences entre les langues humaines pour en tirer des moments de comique : le jargon de Renart déguisé en jongleur dans la branche Ic ou le sabir du chameau Musart, légat papal dans la branche Vc.

La place prépondérante qu'occupe la parole s'explique, entre autres, par l'omniprésence de la ruse, dont l'arme favorite est le langage, la persuasion et la séduction. Dans ce domaine aussi, le goupil est le maître incontesté, véritable virtuose du discours dont il possède toutes les ficelles. Renart incarne les aspects les plus fascinants et les plus inquiétants de cette puissance irrésistible du langage. Son pouvoir est généralement bien plus efficace que la force brutale d'Isengrin ou de Brun. Flatteur, menteur, inlassable auteur de serments bafoués aussitôt que prononcés, Renart fait entrevoir, sous le brio et la maestria de sa rhétorique, l'abîme d'une parole détachée de toute référence à la Vérité, indifférente aux repères habituels du bien et du mal, et transformée en outil par excellence de la manipulation. De la mystification si habilement imaginée au fond du puits jusqu'aux contrats passés avec Liétard, en passant par les compliments sournois dispensés à Chantecler, les fausses promesses de réconciliation offertes à Mésange ou la duplicité affichée avec Tibert, la parole biaisée, véritable fausse monnaie du langage, est la forme accomplie de la « renardie » et de la « diabolie ».

Le mélange des règnes.

On a vu à quel point la part d'animalité est fidèlement conservée dans la figure de Renart, comme point de départ de toutes les autres significations. Il en va de même pour la plupart des autres personnages : on n'oublie jamais totalement leur nature première. Dans les séquences les plus homogènes, par exemple au début de la branche Ib, où l'on a affaire à une

1. Voir la branche Vc, v. 1241 et suiv.

situation caractéristique de l'épopée, on finit toujours par découvrir un indice discordant. On semble avoir perdu de vue que les soldats de l'armée de Noble, en train d'assiéger le château du baron rebelle, ne sont que des bêtes déguisées ; mais un épisode vient à point nommé nous rappeler la réalité de la situation : Renart fait une sortie nocturne, et attache tous ses ennemis aux arbres par la patte ou par la queue ; même le roi subit ce traitement humiliant, qui le réduit brutalement à la réalité de son être. Brun ergote avec le vilain, mais il finit comme un vulgaire gibier dans son lardier. Ces détails concrets n'ont pas la prétention d'obtenir une quelconque illusion de réalité. Au contraire, ils renforcent le sentiment d'inadéquation entre les actions et les protagonistes. Cela n'empêche pas qu'à quelques vers de distance, le même personnage s'introduise dans une tente, où dort la reine, « couchée sur le dos », et lui inflige les derniers outrages *more hominum*...

Les animaux imitent l'homme, se travestissent, usurpent son langage, ses gestes et ses dignités. L'effet littéraire qui résulte du décalage entre l'acteur et le rôle qui lui est imparti est d'autant plus réussi que les deux pôles du personnage sont réellement et même simultanément présents dans le texte. Le principe d'écriture qui fait l'irremplaçable saveur du Roman de Renart est cette juxtaposition des univers, l'alternance et le mélange des règnes. Rares sont les branches où une scène, un tableau, voire un simple trait ne vient pas individualiser l'animal en tant que tel. Un coup de griffe dévastateur du lion mutile, dans la branche XVII, la tête du loup ; Tibert est, dans la branche VIIa, un chat qui joue au soleil avec sa queue mais aussi, comme le vrai chat sauvage, un redoutable fauve capable de damer le pion au renard ; une mésange que l'on apostrophe avec le terme de « commère », vient de pondre et cache ses œufs au creux d'un chêne ; le grillon réfugié dans le four (branche Vb) se garde bien de se montrer à Renart, quitte à être emmuré dans son abri ; l'âne broute des chardons dans le fossé au bord du chemin avant de se faire pèlerin.

Les changements de registre rythment les textes : Renart s'approche d'un poulailler à la manière d'un renard et bondit pour attraper le coq, mais il parle à ce dernier comme à son « cousin » ; redevenu prédateur de volailles, il l'emporte dans sa gueule, poursuivi par les chiens. L'anthropomorphisme fonctionne selon deux niveaux qui interfèrent constamment ; d'une part, une équivalence globale, qui sert de métaphore-matrice au Roman de Renart, et qui affirme le double sens : dans ces animaux il faut voir la projection des comportements humains ; d'autre part, une fluctuation et un glissement systématique dans le détail, entre les attributs

de l'un ou l'autre univers de référence. Il est vain, dès lors, de traquer à chaque fois la part respective d'humanité et d'animalité, car l'esprit même du texte et son originalité radicale tiennent à la coexistence des traits, à la double appartenance simultanée. C'est ainsi qu'en une cinquantaine de vers l'épisode de la capture de Couard par Renart, à la fin de la branche Ia, montre successivement le lièvre dressé en pied, saisi au frein de sa monture par Renart, pendu au cheval du goupil comme un butin de chasse, puis détalant lui-même à cheval.

Le télescopage est permanent. Dans la scène du viol d'Hersent (branche IX), on trouve côte à côte des termes qui relèvent des relations et des institutions humaines — l'expression « a lui gesir », les « noces », « jurer par les saints » — et les détails les plus crus sur l'anatomie de la louve : la queue retournée, les deux orifices « estoupés ». Certaines situations se prêtent tout particulièrement à des variations continues, à des oscillations ininterrompues : l'évocation du terrier de Renart, à la fois demeure humaine, avec porte et fenêtres, cuisine et mobilier (branche X) et trou dans lequel on coince la louve pour en abuser ; brusquement, Maupertuis (« trou funeste ») se change en château, et Renart, du haut de son donjon, invective ses ennemis (branche Va). La tanière des loups, simple terrier, abrite une Hersent allaitant un louveteau et portant la coiffe des accouchées.

L'anthropomorphisme n'est pas, comme dans la mythologie ou les fables, une donnée fixe, mais un processus dynamique, une métamorphose incessante plutôt qu'une métaphore. L'équilibre entre les deux mondes est précaire, et les personnages ne relèvent jamais complètement de l'un ou de l'autre. Ils ne sont pas des hybrides, des hommes changés provisoirement en bêtes ou des bêtes prenant forme humaine comme on en rencontre dans les contes merveilleux — pas plus des monstres semblables à ceux que l'on trouve dans les catalogues de mirabilia, tels les Cynocéphales. Ils sont des êtres intermédiaires et éphémères. La transformation n'est pas achevée, elle est suggérée, partielle, toujours recommencée¹. Tibert à cheval est en même temps un chat, une sorte d'adunaton, combinaison saugrenue de deux animaux, et l'image d'un cavalier, voire du prêtre auquel il se substitue après lui avoir fait la leçon.

1. Voir, sur ce sujet, l'article d'E. Charbonnier, « Animalité et anthropomorphisme dans le *Pèlerinage de Renart*. Du déguisement à la métamorphose », *Métamorphose et bestiaire fantastique*, éd. L. Harf-Lancner, Presses de l'ENS, 1985, p. 164-184.

Le tableau cocasse proposé par la branche VI d'un renard et d'un chat à cheval avec des livres, ou par la branche XV/III, d'un lièvre sur sa monture, transportant au travers de l'encolure, comme un butin, un homme ficelé, constituent un cas extrême de l'anthropomorphisme et de l'incongruité burlesque. Mais des tableaux aussi explicites sont rares. La plupart du temps, les conteurs se contentent de quelques touches, au détour d'une formule toute faite, d'une expression conventionnelle qui se trouve ainsi remotivee. Le domaine de prédilection de cette « rhétorique de l'ambiguïté ¹ », ce sont les formules stéréotypées qui désignent les allures, si fréquentes dans les scènes de poursuite, et qui empruntent volontiers au lexique de l'équitation. « Renart éperonne son cheval » : il n'a jamais été question auparavant de cette monture, et elle disparaît aussi vite qu'elle est intervenue, providentiellement ; mais sans doute n'est-ce là qu'un automatisme de langage, un tic d'expression, une variante stylistique pour un adjectif désignant la rapidité ; ce cheval n'existe-t-il que pendant le bref instant d'une illusion littéraire ?

L'image s'est pourtant imposée à l'esprit : un être intermédiaire entre le renard et un cavalier est créé pour la circonstance, mais il n'a aucune existence indépendante. Le souvenir de la chanson de geste lui confère d'ailleurs une richesse de sens supplémentaire, même si le texte renonce à l'essentiel de la phraséologie épique. À peine la métamorphose est-elle entamée, qu'elle se trouve interrompue : Renart poursuit son galop à quatre pattes et saute dans son terrier... Réalités fluctuantes et instables, l'animalité comme l'humanité sont interchangeables. Les mutations restent incomplètes : la notion de surimpression, de superposition des plans en transparence, employée par G. Bianciotto pour décrire ces phénomènes, éclaire parfaitement cette exploitation subtile de l'ambivalence des mots, ce jeu avec les équivoques, les glissements et les impropriétés du langage ². Mais ce n'est qu'à travers une analyse attentive, et quelque peu arbitraire, des séquences de ce type, que l'on peut démêler les registres, isoler les moments successifs, les états du système ; la première impression est celle d'un mélange inextricable.

1. L'expression est de G. Bianciotto, qui analyse ce phénomène dans son article « Renart et son cheval », *Mélanges Félix-Lecoy*, Champion, 1973, p. 27-42.

2. Voir G. Bianciotto : « Tout en utilisant les choses et les mots du monde réel, animal et humain, le poète de la branche I n'assimile pas totalement l'univers de son conte à l'un ou à l'autre, évoquant des métamorphoses par la superposition de plans en transparence [...]. Les mots, par l'imbrication qu'ils suggèrent de réalités contradictoires, engendrent un univers mythique instable où un personnage peut être lui-même en même temps qu'un autre. »

Un miroir déformant ?

Si le Roman de Renart nous montre des animaux qui singent l'homme, ce n'est pas sans arrière-pensée satirique ou critique : souvent, en effet, les hommes se conduisent comme des animaux. La société animale est, globalement, une métaphore de la société humaine ; P. Zumthor y voit une forme d'« allégorie », au sens le plus général du terme¹. Cet aspect de l'anthropomorphisme paraît aller de soi, mais il ne constitue pas, comme l'ambiguïté, une source permanente de jeux littéraires. Il est partagé avec d'autres genres de la littérature animalière, surtout avec la fable. Pourtant, les conteurs du Roman de Renart ne l'explicitent pas systématiquement selon la méthode des fabulistes, qui n'oublent presque jamais de formuler la similitude pour en tirer la leçon. La morale des apologues passe, en effet, par une comparaison développée, à la manière d'une parabole.

Rien de tel chez nos auteurs, qui n'indiquent pas ouvertement qu'il faut constamment songer aux hommes quand on entend parler des bêtes : l'équivalence entre l'animal et l'homme s'impose avec une telle évidence qu'elle peut rester implicite. Ce niveau élémentaire de signification est suggéré dans les prologues, quand le narrateur met son public en garde contre Renart, et souligne les dangers qu'il y aurait « à servir un tel maître² ». Rares sont les textes où, comme dans la branche XXV, la figure de Renart représente l'ensemble des hommes qui rusent et trompent.

Les effets de miroir interviennent à deux niveaux : par la conception de l'univers animal dans son ensemble, reflet de l'organisation, mais aussi des mauvais fonctionnements de la société des hommes ; par la caractérisation psychologique plus ou moins individualisée des animaux qui offrent une image de certains types humains. Dans les deux cas, la perspective est avant tout satirique. Le monde des bêtes a la même structure et les mêmes institutions que la société féodale de l'époque : les protagonistes sont des « barons » qui se réunissent à la Cour du roi Noble pour composer son Conseil, l'assister dans ses décisions ou l'aider à rendre justice ; le scénario de la branche Va est l'illustration parfaite de cette transposition des réali-

1. Voir P. Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Seuil, 1972, p. 379 : « Textuellement, Renart est une figure allégorique : il personnifie des comportements humains — ultérieurement les défauts impliqués par ces comportements ; et c'est sur ce plan métaphorique que le récit possède sa cohérence. » Pour le fonctionnement très particulier de cette forme de personnification, voir la rubrique « Renart le goupil », p. xxix.

2. Branches III, v. 59 et Va, v. 23 et suiv.

tés politiques et juridiques de l'époque. Renart se conduit comme un petit seigneur, indépendant, turbulent, voire rebelle.

Quelques personnages remplissent une fonction officielle : la souveraineté pour le lion, figure dont l'adéquation avec le rôle est la plus complète ; le loup est connétable, mais cette dignité, régulièrement rappelée, n'a pas d'incidence directe sur ses actions. On a le sentiment que la finalité recherchée est plutôt le décalage entre l'espèce, les attitudes et l'emploi : l'archiprêtre, qui joue parfaitement sa partie en célébrant les offices, en confessant ou en débitant ses sermons, est un âne ¹, et le légat papal un chameau. Mais tous les récits ne développent pas également ce mimétisme. C'est lorsque les hommes sont exclus du texte et que les animaux restent entre eux ² que le monde des bêtes offre la copie la plus conforme de la société humaine. Les conteurs renoncent assez souvent à ces facilités : on n'en trouve pas de trace, par exemple, dans les branches VI, X ou XI.

Les acteurs, avec leurs comportements stéréotypés décrits en termes humains, sont, pour un certain nombre, associés à des vices ou à des vertus : les rôles se distribuent selon des concepts relevant de la psychologie humaine et de l'éthique. On y montre plus souvent les travers et les tares que les exemples à suivre. Chantecler incarne la vanité, Brun la naïveté pataude, Isengrin la violence impulsive, la voracité et la stupidité, tandis qu'Hersent réunit en elle tous les défauts que les moralistes attribuent traditionnellement aux filles d'Ève : lubricité, rouerie et dissimulation. À l'arrière-plan de ces assimilations, on devine l'influence d'une tradition iconographique et symbolique très ancienne, qui représente les Vices sous forme d'animaux. Souvenirs du platonisme, pour qui l'homme dominé par les vices retombe dans l'animalité, ou réminiscence du pythagorisme qui conçoit la réincarnation animale comme châtiment d'une vie dissolue ?

Cependant, certains échappent à cette interprétation : quelle « qualité » faut-il mettre en face du limaçon Tardif, du sanglier Baucent ou du cerf

1. Les motivations d'un tel choix sont complexes : l'âne, emblème de l'humilité, est la monture ecclésiastique par excellence ; le souvenir de la Bible est à cet égard déterminant (l'entrée à Jérusalem, la fuite en Égypte) ; par ailleurs, l'âne est, depuis l'Antiquité, étroitement associé à la laideur et à la stupidité ; enfin, ses attributs et ses performances dans le domaine génésique en font avec le bouc l'animal lubrique et paillard qui renvoie à ce vice privilégié des moines et prêtres, à en croire les fabliaux et la tradition satirique. On voit ainsi que l'équivalence psychologique ou sociologique n'est qu'un aspect, très superficiel, du système métaphorique de l'anthropomorphisme.

2. Branches Ia, Ib ou Va.

Brichemer ? Le nom de Couard renvoie aussi bien aux traits spécifiques du lièvre qu'au travers humain de la lâcheté. Mais le comportement de Couard n'est pas toujours dicté par la peur ; dans l'épisode de la branche XVIII, il transporte sur son cheval un pelletier ficelé comme une proie. Dans la majorité des cas, il est difficile de poser une équation univoque, de faire correspondre un concept unique à chaque figure animale. La plupart se situent en deçà d'une telle caractérisation. Quant à Renart, il la dépasse radicalement, en raison de la nature même de ce qu'il représente, la ruse, protéiforme par définition.

Une gigantesque mascarade ?

Entre les bêtes qui exhibent tous les signes extérieurs de l'humanité, sans jamais se confondre avec elle, et les hommes qui, masqués, envahissent les rues de la cité à certaines occasions, les affinités ne manquent pas. Le loup Primaut affublé des ornements sacerdotaux ou les chanteurs de Vigiles à la veillée funèbre de Renart, et d'autre part les acteurs du « charivari » de Fauvel qui se font des têtes d'animaux, en particulier de cerf, se rejoignent dans une même pratique carnavalesque. Cela est d'autant plus vrai que, dans les mascarades humaines, la mimesis fonctionne au deuxième degré : les hommes portent des masques animaux, font semblant d'être des cerfs, des ours ou des loups, mais ce jeu est surdéterminé par la présence d'attributs et d'emblèmes sociaux, sceptres ou couronnes, armes ou insignes de rang. La superposition des masques et des attributs intervient aussi dans le Roman de Renart : l'animal humanisé se couvre d'un déguisement, ou, tombant dans la cuve du teinturier, change de couleur et devient jongleur anglais.

Le travestissement n'est jamais une opération innocente. Il implique la transgression des sexes, des statuts, voire des règnes. Il signifie une liberté totale, au-delà des limites imposées par la nature. Il permet le dévouement des frustrations, des angoisses et des fantasmes les plus secrets. Le « style de la sympathie », la complicité entre narrateur et public, repose en partie sur ces processus de projection et d'identification : tout un chacun peut, sous le masque de Renart, assouvir ses désirs de vengeance, se moquer des puissances et rêver à son affranchissement des règles. Chacun peut se réjouir de voir ridiculisés, battus et détruits, sous leur déguisement humain, les êtres qui incarnent les peurs ataviques, comme l'ours ou le loup. Les masques révèlent autant qu'ils dissimulent : le Roman de Renart apprend à les lever, à endosser l'identité du goupil pour mieux se défendre de tous les « Renart ».

L'interférence de l'anthropomorphisme et du zoomorphisme participe parfois directement du carnaval, au sens où l'entend M. Bakhtine ¹, avec ses excès et ses folies, ses rites et ses croyances. Les offices burlesques célébrés par le goupil, le chat ou le loup, les sermons de Bernard et la cérémonie funéraire de la « procession » minutieusement organisée dans la branche XV/III offrent des points communs avec les débordements de la fête de l'Âne. Cet aspect particulier de l'humanisation, le déguisement sacrilège accompagné d'une imitation grotesque de la liturgie, est déjà bien présent dans les laborieuses facéties de l'Ysengrimus. Il apporte des arguments à la thèse d'une origine cléricale de nos textes. Mais l'inversion comique, pour spectaculaire qu'elle soit, n'est pas plus subversive ici que ne l'était à l'origine la véritable fête des Fous, avec ses extravagances conventionnelles, ses transgressions codifiées et sa diffusion restreinte aux milieux inférieurs du clergé.

Les animaux contre l'homme ?

La relation entre les règnes animal et humain dans le Roman de Renart n'est pas seulement symbolique ou métaphorique. Les deux univers sont en conflit permanent. À côté de la guerre sans fin des barons, les conteurs ne cessent d'évoquer les affrontements presque toujours violents qui opposent aux propriétaires de fermes, de basse-cours et de garde-mangers des bêtes qui vivent uniquement de rapine, et dont la niche écologique est la campagne cultivée. Fromage volé à une vieille bien imprudente (branche IX) ou miel convoité par l'ours (branches Ia et V'a) ; poules, chapons et coqs dont les os craquent sous les mâchoires du goupil ; jambon dérobé au bord du chemin ou famille de bovins tuée sur le pré : c'est au détriment des hommes que se nourrissent Tiécelin, Isengrin, Renart ou Noble.

La forme élémentaire de cet antagonisme est la prédation de type parasitaire que ces animaux « nuisibles » infligent aux réserves alimentaires de

1. Voir M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et à la Renaissance*, Gallimard, 1970, ainsi que le livre de Cl. Gaignebet, *Le Carnaval*, Fayard, 1974 et celui de J. Heers, *Fête des Fous et Carnavals*, Fayard, 1983. Pour les aspects carnavalesques du *Roman de Renart*, voir l'article de Ph. Walter sur les « Vêpres de Tibert » : « Renart le Fol. Motifs carnavalesques dans la branche XI du *Roman de Renart* », *L'Information littéraire*, 1990, p. 3-13, qui propose l'image d'un Renart mélancolique. J. Flinn consacre lui aussi quelques pages de la même inspiration à cette branche (p. 82-90), en évoquant la fête de la Circoncision à Sens et en rappelant le rôle du chant « en fausset » ou de la sonnerie des cloches dans ces rituels. Pour une étude plus approfondie de la mascarade, voir les Notices des branches VI et XVIII, respectivement p. 1074 et 1292.

l'homme, et les réactions violentes qu'elle déclenche. Clôtures et murs transforment les demeures paysannes et les abbayes en forteresses à conquérir ; la première partie de la branche Va est un modèle d'exploitation comique de cette situation. L'irruption dans le monde des hommes est rarement pacifique, et la branche XII constitue à cet égard une exception notable : Renart propose ses services en entendant les plaintes de Liétard¹, mais les rapports ne vont pas tarder à se dégrader ; le seul passage comparable se trouve dans la branche IV, lorsque le goupil, repentant, croise un paysan qui le conduit jusqu'à l'ermite². Ailleurs, c'est l'agressivité qui domine, dans les paroles et les actes : injures, menaces et railleries cruelles précèdent, accompagnent ou suivent les coups³.

À l'intrusion sournoise, au brigandage, répondent les bâtons, les pièges et les chiens. Les touffes de poils volent, les massues se déchaînent sur le dos du renard ou du loup, quand ce n'est pas l'épée du seigneur qui coupe un bout de queue, sort humiliant que l'on inflige dans la branche X à Isengrin bloqué par les glaces dans l'étang ; l'acharnement est identique chez les paysans et les bons moines, qui rossent Isengrin avec une collection d'objets hétéroclites lorsqu'ils le tirent du puits à la fin de la branche Va. Mais les hostilités ne se déclenchent que pour les besoins de l'action et, bien souvent, l'intervention des mâtins ou des meutes de chasse sert d'abord de conclusion toute prête à l'aventure et de transition entre les épisodes : la branche VIIa profite largement de cette facilité.

Devant le déferlement de la violence des hommes, l'animal cède généralement le terrain, non sans avoir causé parfois de cuisantes défaites à ses adversaires : le chasseur féroce ment mordu de la branche XIV⁴ s'en tire mieux que les trois clercs « escoillés » : le prêtre, père du petit Martin d'Orléans, que Tibert châtre d'un coup de dents au grand désespoir de sa femme⁵, celui qu'il mutile dans la branche II⁶ ou le moine à qui Renart inflige le même sort au début de la branche XVIII⁷. La séquence la plus

1. V. 461 et suiv.

2. V. 61 et suiv.

3. Voir, à propos de la branche XII, l'article de M. de Combarieu, « Des animaux et des hommes : se parler / se battre », *Études sur la branche X du « Roman de Renart »*, éd. J. Dufournet, Champion, « Unichamp », 1990, p. 35-56, et : « Les Rapports entre les animaux et les hommes dans le *Roman de Renart* : langage de la force et force du langage », *À la recherche du « Roman de Renart »*, éd. K. Varty, Lochee Publications, 1988, p. 163-216.

4. V. 828 et suiv.

5. Branche Ia, v. 877 et suiv.

6. V. 313 et suiv.

7. V. 50-52.

cruelle est le meurtre délibéré du gardien de troupeau dans la branche XVI : non content de l'humilier en le couvrant de ses excréments, Renart le lapide et le noie, à la grande joie de Noble et d'Isengrin¹.

Il ne s'agit pas seulement, ici, de se défendre : l'enjeu est plus profond. Il est rare, en effet, que la confrontation, lorsqu'elle sort du cadre stéréotypé de la poursuite ou de la chasse, soit équilibrée, et qu'elle tourne à l'avantage de l'homme, presque systématiquement victime. Le paysan et le prêtre sont alors les grands perdants, et les rôles s'inversent : le chat sait mieux le latin que le curé et lui rappelle les devoirs de sa charge ; l'ours fait la leçon au vilain sur la loyauté ; Renart reçoit l'hommage de Liétard et de Bertold, et le rituel se déroule selon les règles, ou presque ; le pelletier qui a osé menacer le lièvre se retrouve ficelé sur le cheval de Couard. La revanche des animaux sur les humains se fait au détriment des catégories sociales les plus décriées, des cibles privilégiées de la satire : pour le conteur, le paysan ne peut qu'être inférieur aux bêtes...

La ruse, la violence et la morale.

Mais la violence régit aussi les relations entre les bêtes elles-mêmes, qui entretiennent avant tout des rapports d'agression, de force et de domination. Le cynisme brutal du pouvoir royal se traduit, dans la branche XVII, par le coup de griffes du lion qui affirme ainsi le droit du plus fort ; dans la branche Ib, la brutalité de la justice royale n'a d'égal que l'acharnement collectif sur Renart une fois qu'il est réduit à l'impuissance ; les sévices se succèdent sans fin, dans la logique de la vengeance, entre Renart et Isengrin. Le début de la branche Vb montre à quel point la confrontation est défavorable au goupil quand elle est franche et directe : la colère du loup tourne au jeu de massacre, et le narrateur n'interrompt la scène qu'au prix d'un remords soudain et bien invraisemblable d'Isengrin. Lorsque Renart, dans la branche IX, tombe dans la tanière des loups, il a sans doute raison de redouter le pire. Face au déchaînement de la violence humaine et animale, il ne peut y avoir qu'un seul contrepois, un moyen de régulation : la ruse.

« Renart qui tant set d'abet ».

Dans cet univers sans pitié, Renart occupe, on l'a dit, une place à part, qui ne se confond pas avec le rang que lui assigneraient sa petite taille et ses

1. V. 972 et suiv.

moyens limités. Il dispose d'un « savoir » qui lui confère un immense pouvoir. Il est celui « qui tant set d'abet ¹ », celui « qui tant par sot d'engien et d'art / Et qui tant sot toz jors de guille ² ». Rares sont, en effet, les situations où il se résigne à la supériorité naturelle d'autrui, comme dans « Le Partage des proies ». Cette compétence particulière, qu'il ne partage guère, car seul Tibert empiète parfois sur ce domaine, lui permet d'esquiver ou d'échapper, de sortir des situations les plus désespérées, mais aussi de triompher de plus fort que lui : le loup et l'ours offrent presque constamment l'exemple réjouissant de la force vaincue.

Le chasseur qui se faufile, se tapit, évite le droit chemin et fait le mort pour duper les oiseaux trop curieux, est évoqué dans les Bestiaires, mais uniquement pour mettre en garde contre les insidiae diaboli, les pièges que le démon tend au chrétien. Dans le Roman de Renart, les conteurs sont partagés entre la fascination et la répulsion, l'admiration pour l'habileté jamais prise en défaut, et la peur de sa capacité de nuire. La ruse, en tant que pouvoir d'adaptation et d'improvisation, suscite la sympathie, parce qu'elle garantit un espace de liberté au faible, et le public s'identifie volontiers à celui qui, d'Ulysse à Figaro, en passant par Panurge et Till Eulenspiegel, lutte ainsi contre son destin. Cependant, l'intelligence souple, imprévisible et « diverse » ne laisse pas d'inquiéter, d'autant plus qu'elle est souvent un jeu. Et quand on se prend au jeu de la ruse, le sadisme n'est jamais très loin ; la volonté de puissance prend simplement des formes plus surnoises qu'avec la force brutale, beaucoup plus facile à combattre.

Pour décrire cet « art » du goupil, les conteurs déploient toutes les ressources d'un vocabulaire exceptionnellement riche, que nous sommes réduits à rendre à l'aide de vocables plus ou moins synonymes et appartenant tous au champ sémantique de la ruse : astuce, ingéniosité, roubardise, fourberie, tromperie... Le lexique du Roman de Renart est d'une extraordinaire variété : substantifs, adjectifs et verbes multiplient les synonymes et les nuances autour de cette notion centrale ³ ; les termes désignent la capacité du goupil ou ses résultats. On trouve ainsi : « abet », « guile », « barat », « guanche », « engin », « sens », « lobe », « bole », « voisdie »... Des verbes se créent à partir des substantifs, comme « guiler », « engingnier »,

1. Branches Va, v. 20, et XVII, v. 6.

2. Branche VIIa, v. 24-25.

3. Rappelons que le terme générique de « ruse » que nous utilisons ici n'existe pas au temps du *Roman de Renart* : il apparaît sous la forme « reüse » au ^{xiv}^e siècle, pour désigner de façon très spécialisée les tours et détours du cerf qui brouille ses voies (branche XII, v. 6, 964 et 253).

« bareter », mais le plus fréquent est sans doute « decevoir » ; parmi les adjectifs, « vezié », « guilieres ». Nombreux aussi sont les mots pour le piège (« laz », « croignole », « roiz », « trebuchet », « loviere », « trape »), pour la dissimulation (« tapir », « mucier », « cropir »), ou l'embuscade (« agait »).

Comme le héros épique, Renart bénéficie d'une qualification quasi formulaire, qui lui sert de signe d'identification, autant que le pelage roux. Il s'agit surtout de propositions relatives par lesquelles le narrateur définit sa « science » — « Renart qui tant set de ganche », « Renart qui tant set d'engien et d'art » — ou la permanence de sa nature — « Renart qui guiler ne fine » ; il arrive que le protagoniste lui-même se présente ainsi : « Je sai tant d'engien et d'art ¹ », « Renart qui tant sai d'angin et d'art ² ». Le lion accorde volontiers au goupil une suprématie incontestable dans ce registre : « molt ses de boule / Tu es issus de mainte foule ³ ». Sans égal pour ce qui est de la puissance, il reconnaît au goupil une position analogue dans le registre de la ruse ; ainsi se crée entre eux — aux dépens du naïf Isengrin — une complicité teintée d'ironie.

Mauvais tours et blanches paroles.

La « ruse » ne se trouve pas à l'état « chimiquement pur » ; le concept recouvre une multitude de comportements différents, du plus anodin au plus grave. Y entrent aussi bien les paroles rusées, mensonges, fausses promesses et flatteries ; les violences sournoises, les pièges et les coups en traître ; les alliances aussitôt rompues, les confessions transformées en imposture et les fausses morts ; le déguisement, la simulation et la dissimulation. Le spectre est large, et l'enjeu n'est pas le même quand il s'agit d'une simple effraction en cachette, comme le vol des courroies dans la branche XII, ou quand Renart se livre à une véritable mystification, en promettant, littéralement, le paradis. La ruse, dans le Roman de Renart, ne peut se comprendre qu'en étroite liaison avec deux autres termes : la parole, qui est son instrument favori ; la violence qui en est souvent le parèdre, le point de départ ou l'aboutissement.

Le premier degré de la ruse est représenté par la prudence et la méfiance, seule défense efficace du plus petit, illustrée dans la branche VIIa par l'attitude sage de Mésange devant les paroles fallacieuses de son « compère ». Il

1. *Ibid.*, v. 1281.

2. Branche Va, v. 260.

3. Branche XVII, v. 1365-1366.

s'agit encore d'une ruse par défaut, qui ne constitue pas, cependant, une protection absolue, comme le montre la mésaventure du grillon, emmuré dans son four dans la branche V^b. Tibert fait preuve d'une autre efficacité : chez lui, la défiance naturelle s'associe à l'inventivité ; il est capable de retourner contre son adversaire un piège qu'on lui avait destiné ; par ailleurs, ses dents et ses griffes sont redoutables. Mais là non plus, le succès n'est pas toujours au rendez-vous, car les épisodes ne manquent pas où le chat est battu ou mis à mal pour avoir accordé sa confiance au goupil¹.

La technique de prédation du goupil représente un deuxième stade, plus complexe, déjà affecté de connotations négatives : approche discrète et insidieuse, dissimulation et surprise ; les poules de l'abbaye, dans la branche V^a, n'ont aucune chance, et quand elles sentent bouger le tas de foin il est déjà trop tard² ; Chantecler est plus heureux en esquivant de justesse le saut du renard caché dans une haie... Les trésors d'ingéniosité déployés par Renart pour semer ses poursuivants rentrent aussi dans cette rubrique. Nous restons encore là dans le registre de la « ruse animale », celle qui a pour but la survie. On en trouve la variante la plus aboutie dans les séquences où le goupil fait le mort, afin de tromper les marchands de poisson dans la branche X ou les oiseaux dans les branches XIV et XVIII. Ce subterfuge, moins invraisemblable sur le plan zoologique qu'on ne pourrait le penser, rejoint les conduites « rusées » que l'on observe habituellement chez les hommes.

Le niveau le plus élaboré de la ruse est aussi le plus fréquemment évoqué dans le Roman de Renart : manipulation des apparences et de la parole, la ruse renardienne par excellence repose sur l'anthropomorphisme. Il ne s'agit plus seulement de s'en sortir, mais d'imposer sa volonté de puissance à autrui, voire de le détruire. Mensonge, simulation et duplicité sont les armes favorites : avant Faux Semblant, l'inquiétant moine que Jean de Meun associe à l'armée d'Amour dans le Roman de la Rose, Renart incarne les périls de l'hypocrisie, de la parole qui pare le faux des couleurs de la vérité, du déguisement qui endort la prudence et la méfiance de la victime.

Le pèlerinage entraîne le pardon des fautes : il suffit au goupil, à l'article de la mort, la corde au cou, de s'engager dans cette voie du repentir et de s'affubler des signes évidents de ce nouvel état, croix, besace et bâton³ ;

1. Voir les branches Ia, II, VI, XIII, XIV.

2. V. 123 et suiv.

3. Branche Ia, v. 1458 et suiv.

mais l'illusion ne dure qu'un moment : dès qu'il est hors d'atteinte, le larron retourne à ses forfaits ; le lièvre Couard ne s'y trompe pas et ne songe qu'à la fuite quand il est confronté à ce nouveau converti¹. Sans doute y a-t-il quelque ironie dans les commentaires du narrateur de la branche IV lorsqu'il signale que Renart « ressemble parfaitement à un pèlerin² ». Mais c'est le propre de l'hypocrisie d'offrir toujours une « semblance » parfaite.

Les mécanismes de la ruse sont, par définition, inépuisables et adaptés à chaque situation. Les modalités concrètes ne sont pas, cependant, en nombre infini et, d'une branche à l'autre, on retrouve les mêmes motifs. La rupture du contrat est un point commun à de multiples mauvais tours : l'alliance proposée pour partager un éventuel butin est immédiatement rompue ; la promesse n'engage que la victime assez innocente pour y croire. C'est ainsi que Tibert dans la branche VI, Primaud dans la branche XIII et Brun, dans le récit qu'il fait de sa mésaventure chez Constant des Noues (branche Vc), subissent les conséquences de leur crédulité, oubliant qu'en se frottant à Renart, comme le rappelle le prologue du « Puits », nul ne s'en tire « les braies nettes ». La paix annoncée à Mésange ne vaut pas mieux que la réconciliation feinte avec Tibert, dans la branche VIIa : la parole donnée est reprise, et la vérité systématiquement bafouée. Renart est celui à qui on ne peut se « fier » : il n'y a pas avec lui de repère fixe, de terrain stable. Mais s'il réussit presque toujours dans ses entreprises, c'est bien parce que les autres, par naïveté ou par vertu, ont des certitudes et des valeurs ; parce qu'ils croient en l'authenticité du langage, en l'existence d'une vérité absolue. Le faux monnayeur ne prospère que là où circule un argent de bon aloi.

La tâche lui est souvent facilitée, parce que ses interlocuteurs ne demandent pas mieux que de croire ce qu'ils désirent en secret. Dans la plupart des ruses, on repère sans peine la transgression du code universellement accepté, de la vérité des mots et des apparences. Dans les récits les plus travaillés, la force de Renart se fonde sur les failles et les faiblesses de ses victimes : éveiller le désir ou le créer par la flatterie bien tournée, c'est ce qu'il réussit dans la branche VIIa avec Chantecler, qui se montre pourtant bien réticent au départ ; la vanité, l'honneur du lignage et la rivalité du fils à l'égard du père sont les fibres sensibles habilement sollicitées par le goupil. La partie est plus vite gagnée avec Tiécelin, qui ne songe pas un instant à la

1. Branche Ia, v. 1510 et suiv.

2. V. 168.

part d'antiphrase contenue dans les propos de Renart. Avec Isengrin et Brun, la manipulation devient un jeu d'enfant : l'appétit insatiable du loup et le goût immodéré de l'ours pour le miel transforment les deux lourdauds en cibles de choix.

Pour quelques morceaux de poisson, le connétable de Noble est prêt à toutes les humiliations. Mais la complexité de la situation exige parfois un investissement plus important. Pour attirer le loup dans le puits, il ne suffit pas de faire appel à son péché mignon, la gourmandise, même si l'évocation du paradis des animaux vise essentiellement à réveiller ses instincts gloutons. Renart se sert du vice privilégié d'Isengrin, mais à travers une savante construction de paroles fausses ou détournées, qui est une mystification de première force et qui se joue des croyances comme des dogmes. La ruse se fait ici mystification : elle crée pour quelque temps un univers d'illusions, subitement dissipé par le retour à la réalité. C'est là que se rejoignent et se confondent ruse du goupil et talent du conteur. L'un et l'autre, en effet, usent et abusent des prestiges et des pouvoirs du langage.

Devant Liétard, Renart définit lui-même ses capacités, afin de le convaincre de l'intérêt de ses services. Il expose d'abord l'art qu'il fait valoir à la Cour, où il est le spécialiste du « plait », du discours qui permet de sauver sa peau ou de masquer ses crimes : « Je sui bons maïstrez de plaidier », déclare-t-il au vers 483 de la branche XII, en se vantant d'avoir souvent transformé le droit en tort et le tort en droit. Il complète le tableau en énumérant quelques vilains tours joués au loup — le puits, l'étang gelé, la tonsure —, comme il le fait ailleurs dans ses « confessions ». Cette primauté que le goupil accorde lui-même à sa virtuosité rhétorique est significative : la parole efficace est le moyen par excellence du pouvoir sur autrui. Dans les séquences les plus réussies, comme celle de Chantecler ou du puits, c'est uniquement sur la façon de Renart que repose l'action.

« Losengier », « atraire » ou manipuler par de « blanches paroles », telles sont les armes irrésistibles du séducteur. Comme don Juan, Renart offre à ses victimes un bref instant de liberté et de rêve, il leur fait miroiter la satisfaction du désir inavoué : pot de miel, triomphe sur le père ou garde-manger céleste... La « diabolie ¹ » est d'abord dans la virtuosité rhétorique et sophistique. C'est à travers le discours fallacieux, flatteur et tentateur que s'exerce la séduction au sens étymologique du terme : l'interlocuteur est

1. Voir Cl. Reichler qui, dans *La Diabolie : la Séduction, la Renardie, l'Écriture*, Minuit, 1979, évoque Renart, don Juan et l'écriture de Roland Barthes comme exemples de la séduction et de l'inversion.

conduit insensiblement hors du droit chemin, dans un espace où il est entièrement à la merci de l'autre. Les plus simples, comme Isengrin et Brun, n'ont besoin que d'une légère impulsion pour se jeter d'eux-mêmes dans le piège. Renart peut alors se payer le luxe d'éprouver son pouvoir en jouant avec le désir qu'il a fait naître : il retient Isengrin au bord du puits et fait taire son impatience, il le retient à la porte de Maupertuis sous le fumet des anguilles. Il savoure ces moments de totale domination en infligeant à la victime, véritable pantin, les dernières humiliations.

La puissance des mots est telle qu'ils contredisent les preuves les plus criantes : la réalité la mieux établie ne fait pas le poids. Isengrin prend son ennemi sur le fait, en flagrant délit de viol, mais le gou pil arrive à nier l'évidence. *Que vaut le témoignage des sens, dont on sait qu'ils sont les voies par excellence de l'erreur et de l'illusion, devant la force de la parole qui brouille les pistes, sème le doute et crée sa propre vérité ? Le paradoxe — mais faut-il vraiment s'en étonner ? — est que personne ne croira jamais complètement Isengrin ; pour établir la culpabilité de Renart, on argumentera longuement autour de la crédibilité, de la dignité et des mérites du connétable, plutôt que sur la réalité des faits, comme on le voit dans les débats de la branche Vc.*

Dans la séquence où Renart rappelle et vante ses talents devant le vilain, il n'oublie pas d'évoquer, avec une joie féroce, les souffrances infligées à mainte bête et surtout à son éternel ennemi : têtes brisées des poules, dont il fait craquer les os sous ses dents avec un évident plaisir ; cul mouillé du loup au fond du puits, queue gelée, peau écorchée par la tonsure¹, queue de Tibert coupée par le couvercle de la huche... L'accomplissement de la ruse fait presque toujours appel à la violence : coups, mutilations, meurtre même sont la conclusion habituelle des mauvais tours ou des confrontations. Le « barat », l'« engin » se confondent généralement avec le mal causé à autrui, en réponse au préjudice subi, ou pour l'intérêt, la satisfaction du désir, et le plaisir du jeu. Après la parole séductrice et la flatterie doucereuse, la réalité reprend brutalement ses droits : les mâchoires du prédateur se referment sur un coq trop fier de ses dons...

Vol, viol, menaces et chantages, démembrement et dévoration remplacent rapidement les mots, et Renart ne manque pas de s'impatienter lorsque le jeu dure trop². Certains récits, comme celui qui oppose Liétard à Renart, ne sont qu'une succession d'agressions et de brutalités ; la violence

1. Branche X, v. 481 et suiv.

2. Branche VIIa, v. 340.

verbale engendre les actes de violence physique : meurtre de l'ours, attaque des chiens contre le goupil, mutilation de l'âne, humiliation du paysan. Le texte manifeste par moments une véritable jubilation de la cruauté. Ni le roman ni la chanson de geste ne ménagent leur admiration pour les beaux coups d'épée et les évocations sanglantes. Mais la différence réside dans le sens de la scène : pour le chevalier, la souffrance est rédemptrice et source de valeur et la mort de l'ennemi supprime le désordre ou punit le crime. Rien de tel, bien sûr, dans le Roman de Renart.

Le traître et le trickster.

Les qualifications les plus courantes de Renart — rusé, séducteur, mystificateur — ne définissent pas seulement une caractéristique psychologique ou une fonction éthique ; elles permettent également d'inscrire le goupil dans la catégorie des figures mythiques du fauteur de troubles. L'archétype du trickster¹, du fripon qui joue de mauvais tours, qui échappe toujours et ignore superbement les critères de la morale, de la justice ou de la vérité, a connu un certain succès dans les études renardiennes. Être de feinte et de fuite, toujours prêt aux plaisanteries les plus cruelles, et souvent gratuites, Renart offre le rêve d'une véritable libération des contraintes sociales, et représente la permanence du chaos dans un ordre difficilement conquis et maintenu.

Il est tentant, en effet, d'assimiler le goupil à l'un des multiples avatars de ce qui, pour J. Batany, est un « faux type universel² ». La galerie des ancêtres et des épigones est disparate : on y compte Ulysse, Hermès et Panurge, le « picaro » et Loki. L'espièglerie recouvre des modes d'action variés, avec des enjeux différents. Avec le coyote, le glouton ou le corbeau des mythes amérindiens, Renart partage un certain nombre de traits, dont le premier est l'animalité. On y ajoutera volontiers le cynisme et le sadisme, la

1. Voir l'ouvrage fameux de C.-G. Jung et Ch. Kereniy, *Le Fripon divin*, Genève, Georg, 1958 : les auteurs étudient la figure du « joueur de tours », animal présent dans de nombreuses cosmogonies indiennes d'Amérique du Nord, sous la forme du lièvre, du corbeau, du coyote... Cf. Lévi-Strauss a repris le thème dans *La Pensée sauvage*, Plon, 1962, p. 67 et suiv., à propos du glouton, seul animal de la famille des mustélidés à ne pouvoir être pris dans un piège, dévastateur des campements humains... Voir aussi E. Morin, *Le Paradigme perdu. La Nature humaine*, Seuil, 1973, p. 63-73.

2. Voir J. Batany, *Scènes et coulisses [...]*, p. 23 et suiv. (« Un faux type universel : le décepteur »), qui s'en prend à cette facilité qui consiste à hypostasier, sous une notion elle-même fuyante et insaisissable, plusieurs variantes de la « déception » : l'esprit démoniaque et destructeur, l'hypocrite, le marginal amateur de désordre, l'obsédé sensuel, l'imbécile plus malin que les malins, le bon petit diable, le redresseur de torts...

transgression joyeuse des lois, le détournement des codes, le dévoiement des mots, l'inversion des valeurs, l'indifférence aux règles de la récompense et du châtement...

Le trickster intervient aux commencements du monde et de la société, avant que ne soient déterminées les frontières du bien et du mal. Le conteur de la branche XXV est le seul à évoquer la présence de Renart au début de l'humanité, dans la Création : le goupil suscité par le coup de baguette d'Ève introduit la ruse dans le temps magique de l'Origine. La renardie fera partie intégrante de la vie des hommes, comme le diable est l'élément indispensable de l'histoire du Salut. Une fois que les institutions sont en place, le fripon se glisse dans les failles, qu'il exploite et dénonce. Pour les ethnologues, le décepteur, sous son apparence animale, reflète l'ambivalence du chasseur chassé ; c'est également le cas dans le Roman de Renart, où le goupil est tour à tour prédateur et proie.

Avec son polymorphisme, ses dons de métamorphose et d'improvisation, cette « diversité » qui le rend si dangereux parce qu'imprévisible dans un univers figé et hiérarchisé, Renart participe de cette forme particulière de l'intelligence souple et inventive, que M. Detienne et J.-P. Vernant ont décrite sous le nom de mêtis dans le monde grec, où elle est représentée par le poulpe et le renard chez les animaux. L'esprit retors qui fascine tant chez Zeus et qui touche toutes sortes de divinités grecques ne jouit pas de la même faveur dans l'univers médiéval, où les capacités trop brillantes et trop voyantes de la raison humaine, de la déduction et de la spéculation suscitent de la part de certains théologiens une condamnation sans appel, en tant que déviations de l'orgueil : c'est le fossé qui sépare saint Bernard d'Abélard. Sous la forme particulièrement redoutable de l'hypocrisie, qu'elle adopte volontiers, l'intelligence rusée constitue une hantise permanente du christianisme : dès l'Évangile, elle est symbolisée par l'image du loup qui se glisse au milieu des brebis.

Si la « renardie » ne peut être qu'un repoussoir aux yeux de la théologie, elle n'est pas moins provocatrice à l'égard des fondements même de la société féodale. Ses méthodes de prédilection la mettent nécessairement en porte à faux avec un univers fondé sur la parole donnée, la loyauté entre les hommes, et l'affrontement franc, de face, selon des règles acceptées par tous. Le comportement du goupil est l'exacte antithèse de toutes ces valeurs. On ne sera donc pas surpris de voir que « traître » et « félon » font partie des qualificatifs les plus employés pour désigner Renart, aussi bien par ses adversaires que par les conteurs. Le baron rebelle s'inscrit en effet dans la lignée maudite de Judas et de Ganelon, et il occupe, par sa déloyauté

systématique, une place de choix parmi les figures emblématiques de la trahison : « un traître qui pour un œuf trahirait huit hommes ou neuf », telle est la définition qu'en donne le milan dans la branche III¹ ; il est vrai qu'il a de sérieux griefs contre cet étrange pénitent qui a déjà tenté de le dévorer.

Une grande part des succès de la ruse renardienne tient à la perversion que le goupil introduit dans les relations fondées sur la confiance mutuelle et la foi jurée. Cette corruption du principe de fidélité affecte en premier lieu l'ordre institutionnel — celui des liens féodo-vassaliques —, mais aussi les multiples rapports d'individu à individu, avec Tibert, Isengrin, Mésange, Brun ou Roonel : le spectre est large, et va de la haute trahison aux petites traîtrises. Le seigneur de Maupertuis n'hésite pas à se dresser parfois contre son suzerain, et à assumer jusqu'au bout sa révolte. Dans la branche Ib, c'est une véritable guerre qui l'oppose à Noble. Dans la branche XV, il fortifie son château contre le roi, qui lui envoie Roonel ; l'ambassadeur se trouve vite pris au piège, tandis que Renart s'acharne dans ses travaux. Dans la branche XVI, il franchit un pas de plus et, à la manière du Mordret de La Mort le roi Artu, fait circuler la fausse nouvelle de la mort du souverain, usurpe le trône et vit maritalement avec la reine.

Mais ce type de rébellion ouverte ne se rencontre que dans les récits à forte coloration épique. La trahison au quotidien, cette menue monnaie de la « renardie », est bien plus souvent représentée : le goupil profite et abuse d'un lien social ou parental pour endormir sa proie ; se faire appeler « cousin », « compère » ou « commère » par Renart est la première étape vers une perte certaine. C'est dans les « jugements de Renart » que le goupil tient le mieux ce rôle : au cours de ces procès devant les animaux rassemblés, les victimes et détracteurs énumèrent la longue liste des infractions aux serments, des manquements de toute sorte dont le larron s'est rendu coupable. Il est indispensable, alors, de nommer le traître pour le démasquer, afin de fixer les bornes du bien et du mal, et de sauvegarder l'autorité de la parole donnée. La dénonciation et l'identification du coupable de tous les désordres est un rituel cathartique auquel la Cour se livre régulièrement. Encore faudrait-il que les accusateurs, parmi lesquels Isengrin est le plus acharné, n'aient rien à se reprocher. Mais dans le Roman de Renart, les choses ne sont pas aussi tranchées : aux exigences du droit se mêlent l'intérêt et la force, quand ce n'est pas simplement le ressentiment et le désir obsessionnel de la vengeance.

Un monde sans foi ni loi ?

La topique du prologue impose au conteur une référence à l'« utilité » du texte, en même temps qu'à son agrément. Mais ce qui, partout ailleurs, semble aller de soi, et relève du lieu commun le plus éculé, fait difficulté dans le Roman de Renart : quelle leçon tirer, en effet, de ces aventures qui ne sont rien moins que morales ? Le conteur de l'épisode du « Puits » qui annonce en trois vers ¹ le profit que l'on tirera de sa prestation, met en garde son public contre un personnage qui est « de male escole ² » et qu'il vaut mieux éviter de fréquenter. C'est en vain que l'on chercherait un modèle de vertu ou une conduite exemplaire dans tous ces récits. Tout au plus y voit-on quelquefois des animaux qui incarnent une certaine constance dans leur être, comme Mésange dans sa sagesse, Hermeline dans son soutien à Renart, Grimbart dans son indéfectible amitié pour son cousin. Est-il possible, d'ailleurs, de tirer de ces situations répétitives une leçon ou de dépasser le simple constat ?

Renart se sort de toutes les situations, mais n'apprend rien et n'évolue guère. Son parcours n'a rien d'initiatique. Les aventures se suivent, souvent semblables ; le succès et l'échec alternent sans raison, selon les caprices de Fortune ou la logique des retournements narratifs, à peine corrigés par les efforts d'une intelligence capable d'une adaptation rapide : le mécanisme du puits est l'illustration parfaite du fonctionnement de ce monde sans règle ni transcendance : une fois en bas, l'autre en haut, et chacun à son tour. Mais s'il est imprévisible et chaotique, l'univers du Roman de Renart est, d'une certaine manière, en équilibre : la ruse fait contrepoids à la force, la contre-ruse fait face à la ruse, la naïveté et l'imprudence sont punies. Le seul facteur de perturbation dans le dispositif est le protagoniste lui-même, qui échappe systématiquement, fût-ce dans un piteux état ³, et ne reste jamais sur un revers, même si son état, à la fin de l'histoire, n'est pas toujours très brillant. Les conteurs prennent soin, cependant, de respecter la règle générale et soumettent Renart à des épreuves qui le font passer de justesse à côté de la mort.

L'épilogue d'une branche, rarement moral, est souvent réduit à un simple bilan comptable des profits et pertes, commenté par le narrateur :

1. « Se vous me volies entendre, / Tel cose pories aprendre / Qui bien feroit a retenir » (branche Va, v. 11-13).

2. V. 26.

3. Voir les branches Vc et XVIII.

encore une fois, Renart s'en est bien tiré... C'est le proverbe, avec son relativisme et son empirisme fonciers, qui convient le mieux à l'expression de cette philosophie pratique : « *encontre vezzié recuit* ¹ » est l'un des plus pertinents, parce qu'il résume de manière économique la logique de nombreuses péripéties. Le proverbe, indémontrable en dehors de circonstances précises et concrètes, représente une sorte de degré minimal de la généralisation : il relève du constat et formalise de façon élémentaire l'expérience et la « sagesse des nations ». Chez les fabulistes, le proverbe constitue l'aboutissement par excellence du récit, sa finalité. Le Roman de Renart reste la plupart du temps en deçà de cet effort, pourtant limité, de rationalisation.

Si les conteurs se contentent le plus souvent de cette morale implicite et rudimentaire, c'est qu'elle semble la mieux adaptée à un univers sans absolu ni transcendance, sans Dieu, livré au jeu des instincts, de la force et de la violence : les mobiles des actions se réduisent au désir et à la faim, à la pulsion de vengeance et à l'appétit de puissance. La « loi de la jungle » offrirait ici une métaphore commode, si elle ne supposait pas tout simplement la domination du plus fort et la résignation des faibles, c'est-à-dire une certaine logique des événements ; mais le monde renardien n'est pas aussi univoque, et l'essence de la ruse est de déjouer les prévisions les plus évidentes. Le cynique *quia nominor leo*, expression la plus parfaite de cette loi, ne s'applique qu'une seule fois, à la fin de la branche XVI/III, lors du partage des proies : encore faut-il observer qu'il ne vaut, dans sa forme la plus abrupte, que pour Isengrin, car Renart réussit à le détourner à son profit, en assouvissant son ressentiment contre le loup. Il semble même abusif de parler, dans ce contexte, de la « loi du talion », car si l'on rend coup pour coup, il n'est pas rare que la riposte soit sans commune mesure avec l'agression ; le plaisir de la souffrance infligée et de l'humiliation des adversaires fausse ce qui pourrait être un équilibre purement mécanique.

Les motivations de Renart sont à l'image de cet univers. Dans le royaume de Noble, les valeurs du monde arthurien n'ont pas cours et, lorsque les conteurs les évoquent, c'est avec distance et ironie. La faim, la disette à Maupertuis, tels sont les points de départ à l'aventure les plus fréquents lorsque Renart n'est pas obligé de se défendre contre les accusations de ses rivaux et victimes à la Cour. Il part en quête et se lance seul sur les chemins, à l'instar du chevalier. Son estomac lui fait la guerre, et quand il se trouve devant le « château » à prendre d'assaut, c'est-à-dire devant la grange des moines, il s'arrête, hésite et recule : la peur des coups et des chiens

1. « À malin malin et demi », branche XII, v. 1605.

est le principal ressort de la sagesse. Le monologue intérieur qui précède l'action, selon les habitudes de l'écriture romanesque, permet de donner une voix aux craintes et aux doutes du personnage. Et si la décision de se jeter dans les périls est prise, ce n'est pas par héroïsme ; nécessité fait loi et, selon une formule souvent alléguée, « le besoin fait trotter même les vieilles ¹ ».

« Tout est en aventure ² », s'exclame Renart avant de risquer sa peau dans le poulailler de l'abbaye : fière déclaration d'un chevalier qui sait que rien ne s'obtient sans sacrifice ? Preuve de cette hardiesse qui, pour Calogrenant, est inséparable de la prouesse ³ ? Il s'agit plutôt de la résignation aux impératifs d'une « nature » qui impose toujours ses limites : dans le même vers, l'expression « cui caut ? », malicieusement empruntée à la chanson de geste, traduit la soumission à l'irréversible. « Fatalité » et « destin » seraient pourtant des notions tout à fait inadéquates aux circonstances : ce qui apparaît ici, c'est uniquement la loi d'un monde où les renards mangent des poules, où les poules se trouvent dans des lieux bien protégés, où il faut, enfin, les conquérir de haute lutte sur des humains qui les défendent avec acharnement, parce que eux aussi s'en régalent.

Au bout de la route, il n'y a pas de gloire à attendre, ni de « los » ou de « pris » à récolter : les adversaires vaincus ne sont pas envoyés à la Cour du roi pour y célébrer la vaillance du vainqueur ; ils sont battus et humiliés, moqués et même croqués. Comme l'a abondamment montré H.-R. Jauss, le gou pil ne rencontre pas sur son trajet les signes de l'élection et les occasions de montrer sa bravoure, mais des épreuves physiques, des obstacles matériels et concrets, qu'il faut surmonter pour manger et survivre, sans autre bénéfice que la satisfaction de voir les autres subir à leur tour les mêmes infortunes, ou pire encore.

Faire rire.

« Or me covient tel cose dire / Dont je vous puis tous faire rire. » Cette apostrophe du prologue de la branche V a résumé en termes simples l'ambition des conteurs : raconter des histoires drôles, qui ne se confondent pas avec les « sermons » et les « vies de saints ». Le récit des aventures du renard et du loup dans le puits illustre parfaitement ce programme : erreur

1. Branches Va, v. 116 ; Vc, v. 1401 et 1939 ; XVII, v. 55.

2. Branche Va, v. 106.

3. Voir le célèbre passage du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, où Calogrenant explique au monstrueux gardien de taureaux ce qu'est un chevalier.

plaisante du goupil trompé par son reflet, situation cocasse d'un Renart mouillé au fond du puits, colère bouffonne du mari trompé, fausse voix d'outre-tombe, tableau provocateur d'un renard partageant au ciel la félicité des élus, évocation d'un paradis animal, imitation burlesque de la confession et de la prière, association de réalités triviales (les deux seaux) avec des représentations sacrées (en l'occurrence la balance de la psychostasie), bastonnade subie par Isengrin, moines stupides embarrassés par leur digestion ; les formes du rire y sont multiples et, à force d'en démonter les ressorts, on en oublie le premier effet, le plus évident et le plus gros : il suffit de s'arrêter un instant sur l'image de ces deux animaux, chacun dans un seau, pour se persuader qu'il y a dans l'écriture du Roman de Renart une charge comique fondamentale ¹.

Dans les moments les plus horribles, le simple souvenir de la situation concrète — celle des animaux qui jouent aux hommes — empêche toute véritable émotion et désamorce le pathétique : qui songerait à lire de la même manière la déploration de Pinte au moment de l'enlèvement de Chantecler, et celle de la cousine de Perceval qui tient dans ses bras la dépouille de son ami ? Les corps mutilés, démembrés et martyrisés, les cadavres même, jonchent les terrains d'exploit de Renart, mais les plaies se referment, les morts ressuscitent, et Isengrin survit à un écorchage complet, puisqu'il s'enfuit à la fin de la branche XV. La castration — des hommes et des animaux — et les sévices sexuels y tiennent une place de choix. L'outrance dans la cruauté est, à elle seule, significative. Tout est rejeté dans le même univers de fantaisie, fictif et improbable, où le principe de réalité n'a pas cours — pas plus que dans un dessin animé où les personnages, souvent animaux, subissent les pires supplices : écrasement, laminage, déchiquètement... avant de reprendre leur forme initiale, infiniment malléable. Sans doute trouve-t-on dans cette violence abstraite et jubilatoire, projetée dans l'irréalité du conte, une occasion de satisfaire à peu de frais et peu de risques des pulsions inquiétantes.

Le rire libérateur comporte des degrés variés, parfois très anodins. Ce comique, qu'il est convenu d'appeler « de situation », « de farce » ou « de détente », utilise dans le Roman de Renart les ingrédients stéréotypés que l'on rencontrera aussi bien chez Molière que dans le cinéma muet :

1. Sur cet aspect, bien étudié, du *Roman de Renart*, voir K. Varty, « Sur le comique du *Roman de Renart* : des premières branches à Renart et le vilain Liétart », *Le Goupil et le Paysan*, p. 167-200, ainsi que le recueil *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne*, Actes du colloque d'Amiens, éd. D. Buschinger et A. Crepin, Göppingen, 1983.

chutes, coups de bâton, retournements imprévus, quiproquos et malentendus. Plusieurs scènes dans la branche Ic fonctionnent de cette manière : le goupil tombe dans la cuve du teinturier et en ressort « jaune et luisant » ; un renard, un âne et un mouton, réfugiés sur un arbre, gigotent et finissent par s'écraser sur les loups... La bastonnade est l'une des valeurs les plus sûres de ce registre : mais si le gendarme rossé par Guignol incarne la revanche du faible sur une autorité abusive, les massues et autres objets contondants qui s'abattent sur le dos de Renart ou d'Isengrin ne sont que rarement les instruments d'une telle justice distributive. Le plaisir du stratagème réussi, la satisfaction de voir le méchant ou l'imbécile châtié, la joie de voir le trompeur trompé, représentent les primes de séduction habituelles à ce genre de situations ; mais le principe de ces épisodes est aussi celui, beaucoup moins moral, de la Schadenfreude, de la satisfaction de voir les autres prendre les coups ; il s'agit d'une véritable catharsis inverse.

L'incongruité fondamentale de ces bêtes qui jouent aux hommes est sans doute l'aspect le plus pur et le plus immédiat du rire dans le Roman de Renart. La fréquence du procédé donne au récit une tonalité comique presque constante, que seule vient contrecarrer la frénésie de moralisation de quelques conteurs isolés, plus ou moins grincheux, comme ceux de la branche III ou de la branche XI. Le spectacle d'un renard et d'un chat à cheval avec des livres en bandoulière produit un effet d'oxymore irrésistible, qui confine au non-sens ; de même pour d'innombrables tableaux, comme celui du chat suspendu aux cloches, du limaçon qui porte l'enseigne ou du renard qui sonne du cor... Les sculpteurs qui représentent la « procession de Renart », avec des animaux portant la bière, ou qui affublent un âne de la lyre, exploitent eux aussi ce filon.

Il est pourtant difficile d'isoler un comique de détente qui soit sans mélange : le vilain grotesque, le renard affublé d'une armure, le chat substitué au curé sur sa monture ou la femme du prêtre qui pleure l'impuissance de son mari font rire par leur aspect ou leur comportement hors normes, mais aussi parce qu'il existe des catégories d'humains particulièrement exposées à la raillerie, ou que l'on reconnaît le clin d'œil d'un conteur expérimenté à un auditoire d'initiés. Parodie et satire sont les deux sources privilégiées de la création dans le registre qu'occupent le Roman de Renart, les fabliaux et les farces.

La part de la parodie.

La parodie fonctionne d'autant mieux qu'il existe des genres bien établis, prestigieux et familiers au public. Il faut aussi que leur registre d'ex-

pression, leur langage et leurs schémas soient suffisamment typiques pour être facilement reproductibles et reconnaissables. C'est le cas dans la deuxième moitié du XII^e siècle, où s'impose le roman, alors que la chanson de geste a déjà connu un certain développement. L'un et l'autre fournissent des modèles aux conteurs, qui transposent dans l'univers animal des situations caractéristiques de la littérature courtoise ou épique. On se contentera ici de donner quelques aperçus des procédés utilisés¹.

Le souvenir des stichomythies de l'Énéas, lorsque Constant et sa femme échangent des propos triviaux², donne au texte une épaisseur et une densité nouvelles, au-delà du gros rire que provoquent ici la grossièreté et la brutalité du vilain. Dans le même récit, la douleur de Pinte qui assiste, impuissante, à l'enlèvement de Chantecler, s'exprime en des termes que ne renierait pas une « pucele desconfortee » du roman. Plus généralement, le thème de la Cour de Noble en réunion plénière³ offre des ressemblances avec la scène d'ouverture des romans de Chrétien de Troyes, tandis que la quête de nourriture du goupil peut être comparée à l'itinéraire solitaire du chevalier à la recherche d'aventures. L'attitude d'Hersent face aux accusations d'adultère se rapproche de celle d'Yseut ; des affinités avec le Tristan de Béroul apparaissent, par exemple, dans le motif de l'« escondit ». Dans l'anneau confié par Fièvre à Renart, on retrouve celui que remet Laudine à Yvain. Pour autant, il n'est pas toujours facile de repérer un lien précis et délibéré entre un passage du Roman de Renart et les romans arthuriens : le rêve prémonitoire de Chantecler est un écho de traditions variées, bibliques aussi bien qu'épiques ou romanesques.

La chanson de geste constitue une référence plus solide, moins imprécise, donc plus aisée à déceler : certaines situations narratives — poursuites, batailles, charges, sièges — possèdent une coloration épique évidente. L'effet comique provient du décalage entre la solennité de l'amplification et la réalité évoquée : un renard pourchassé par des chiens, un ours mis à mal par des paysans. Les formules de dramatisation comme « Lors veïssiez... » ou « *Qui* lors veïst... », « *Qui* donc veïst... » (« alors on aurait pu voir... »), les tournures hyperboliques et les procédés d'intensification typiques de l'épopée sont utilisés tout naturellement par les conteurs lorsqu'ils évoquent des scènes d'affrontement entre animaux, ou entre hommes et bêtes. La

1. Le lecteur pourra se reporter pour une étude plus détaillée aux différentes Notices, en particulier des branches Ia, Ib, VIIa. Pour les mécanismes de la parodie, voir par exemple, le numéro VI des *Cahiers du XX^e siècle*, 1976.

2. Branche VIIa, v. 384 et suiv.

3. Branches Ia, II et XV.

structure même de la chanson de geste, avec ses motifs récurrents, favorise la transposition.

Nombreuses sont les séquences que l'on pourrait alléguer ici : l'énumération — discrète dans le manuscrit H, plus claire dans d'autres témoins — des mâlins qui s'élancent derrière le goupil après le guet-apens tendu par Isengrin et Roonel¹ ; la scène où Brun affronte la horde des vilains équipés d'armes hétéroclites², et dont on retrouve les éléments avec le branle-bas de combat dans l'abbaye de la branche V'a, lorsque les moines s'en prennent au loup, ou dans les « Vêpres de Tibert », quand le chat, suspendu aux cloches, est découvert par les villageois. Il y a des parties du Roman de Renart plus marquées par les tics du style épique et l'imagerie de la chanson de geste, par exemple « Le Siège de Maupertuis », la grande fresque de la branche XVI, dans laquelle Martin et Foulet ont vu des allusions à la Chanson de Guillaume.

L'identification d'une intention parodique ne va jamais de soi ; on hésite constamment entre une définition étroite et technique (la reprise avouée ou vérifiable d'un texte modèle, voire d'un endroit précis d'un texte) et une acception large, aux contours incertains (la transposition d'un registre à un autre). Les habitudes médiévales de la mémoire, de la citation, de la réécriture, pour ne pas dire de la rumination des œuvres qui font autorité, crée un terrain propice à toutes les pratiques de la « seconde main », plus ou moins conscientes et volontaires. Toute forme de langage qui atteint un certain degré de codification, toute activité ritualisée, est susceptibles de se prêter à l'imitation parodique. Le formalisme juridique en fait les frais, par exemple dans la branche Vc, mais c'est surtout la religion qui offre les possibilités les plus variées. Confession, messe, vêpres, vigiles ou office des morts offrent à cet égard une riche matière : c'est là que l'on touche au « noyau clérical » le plus authentique du corpus renardien, et sans doute à l'une de ses inspirations originelles ; l'Ysengrimus joue la même partition.

L'impact de la satire.

La frontière entre la parodie et la satire est floue : dans les « Vêpres de Tibert », l'imitation burlesque de la liturgie par des animaux relève d'abord de la parodie, dans un domaine où ce mode d'expression est bien attesté ; il n'est pas interdit d'y voir aussi une allusion ironique au formalisme du rituel, au manque de ferveur éventuel des officiants, à leur degré de

1. Branche Vc, v. 1912 et suiv.

2. Branche Ia, v. 659 et suiv.

compréhension de la langue sacrée : la joute oratoire du chat et du curé, qui se termine par la déconfiture de l'ecclésiastique, laisse mal augurer de la compétence de ce dernier en matière de subtilités latines... Si la parodie est surtout un jeu (pas tout à fait innocent), la satire implique une prise de position critique sur des événements, des institutions ou des comportements. La littérature médiévale en pratique une forme extrêmement conventionnelle, avec des cibles traditionnelles et stéréotypées, femmes et moines, et des reproches toujours identiques. Elle connaît aussi l'attaque occasionnelle, la relation précise à l'actualité¹.

Dans le Roman de Renart, cette deuxième variante existe sans doute, mais reste fort difficile à repérer. Peut-être faut-il voir dans la figure du chameau de la branche Vc une allusion plaisante au légat Pierre de Pavie et se souvenir, à propos du scénario de la branche XVI, de Boniface de Montferrat et des mésaventures du royaume de Jérusalem. Les effets de ce type de références restent cependant tout à fait marginaux. En revanche, les modalités habituelles de la satire sociale, politique et morale sont abondamment représentées : les mœurs du temps et les travers des hommes trouvent dans le travestissement animal un miroir sans pitié. Noble est un roi, Isengrin un connétable et Bernard un prêtre : aucune de ces fonctions n'y gagne en prestige ou dignité.

Les conteurs renardiens dénoncent, eux aussi, les excès, les écarts et les abus, au nom d'une idéologie qui assigne à chacun une place définitive ; le rang ou l'« état » imposent des devoirs et soumettent à des tentations, des déviations ou des perversions qui leur sont propres. Le noble est orgueilleux et violent, le marchand cupide et fraudeur, la femme dominatrice et rouée, le moine grossier et libidineux, le juge corrompu et partial²... Cependant, la satire, qui est un mouvement d'indignation, d'humeur et de fiel, ne semble pas être la finalité principale de la majorité des branches. Mise en cause de la justice et du pouvoir royal, antiféminisme, attaques contre le clergé tant

1. Sur cette question, voir J. Flinn, p. 35 et suiv., qui, dans sa présentation du *Roman de Renart* privilégie le comique de satire, parfois de manière trop systématique. L'auteur insiste sur la « prédominance de la veine satirique sur le comique » (p. 102), et constate la disparition progressive de la parodie, associée au développement de l'anthropomorphisation, au fur et à mesure des branches. Il en arrive à relever une satire « sans souci d'amuser » (p. 98) dans certains récits, et perçoit des « arrière-pensées satiriques » même dans les caricatures des offices religieux ; ainsi, dans l'éloge funèbre prononcé par Bernard, il voit la critique de l'absolution imméritée des grands seigneurs et la défense ironique des mœurs de la noblesse (p. 104-105). C'est accorder, à notre avis, trop de sérieux aux conteurs.

2. Voir, sur le fonctionnement de la satire, J. Alter, *Les Origines de la satire antibourgeoise en France*, Genève, 1966.

régulier que séculier, mépris des paysans : le Roman de Renart n'innove pas dans ces domaines ; il l'enrichit simplement de quelques exemples particulièrement féroces, dont on ne proposera ici que quelques échantillons.

Le public moderne, habitué à considérer la littérature comme un contre-poids aux puissances établies, n'aura aucune difficulté à découvrir dans le corpus renardien des passages critiques vis-à-vis de la société féodale ou de la royauté. Le serment d'Hersent, les intrigues d'Isengrin dans la branche Vc donnent une piètre idée de la justice à la Cour de Noble : les formes sont respectées, mais elles habillent d'un dehors respectable le choc des intérêts et des vengeances ; la procédure solennelle du serment de disculpation est mise à mal, et c'est le chameau Musart (« étourdi ») qui donne au roi des conseils sur la marche à suivre. L'arbitraire du pouvoir éclate dans le partage des proies de la branche XVII ; sa corruption est manifeste dans l'épisode du chariot chargé de trésors que lui apportent Hermeline et ses fils et qui décide de sa clémence, à la fin de la branche Ib. Ce texte ne lui fait d'ailleurs pas la part belle, puisqu'il le montre successivement humilié — attaché par la queue à un arbre — et cocu. Mais le roi des chansons de geste n'est pas toujours une figure au-dessus de tout soupçon ; c'est un piètre souverain, un « mauvés roi faillis » qui reçoit Guillaume d'Orange dans les laisses LXVI et suivantes des Aliscans.

La Cour des animaux ne fonctionne pas mieux que les Cours des monarques et seigneurs chez les hommes, dénoncées depuis l'Antiquité comme lieux de tous les vices, et où se déchirent les courtisans dans leur rivalité pour la faveur : le gou pil, médecin improvisé de la branche X, réussit à faire écorcher le loup pour guérir Noble. Malgré les innombrables méfaits commis par son vassal, le lion lui témoigne une coupable indulgence ; ce n'est pas la vertu qui est récompensée dans ce milieu, et ceux qui réclament justice contre le fripon ne valent sans doute guère mieux que celui qu'ils dénoncent. Isengrin incarne le modèle du noble brutal qui impose sans détours la loi de sa force. Renart lui-même se conduit dans certains récits, en particulier dans la branche XVI, en baron ambitieux et sans scrupule.

La méfiance et la peur des filles d'Ève qui menacent le salut de l'homme font partie des constantes de la satire cléricale. Dans le corpus renardien, l'antiféminisme apparaît de temps en temps, au détour d'un récit, sans que cela constitue un objectif prioritaire. Rien à voir, ici, avec les diatribes du Roman de la Rose, des Quinze Joies de Mariage ou du Matheolus. L'anthropomorphisation élargit la palette : la « femelle de l'homme » et celle de l'animal offrent une double possibilité de satire, assez peu sollicitée. Il est rare que la première démerite : l'épouse de Liétard est la conseillère

avisée de son lourdaud de mari ; si elle exerce une évidente emprise sur le paysan, c'est qu'elle est d'origine noble. La servante du curé de Blagny¹ donne avec sa quenouille un exemple de courage aux hommes terrorisés par le chat. Dans l'épisode de Chantecler, Constant est plus grotesque que sa femme, qui assiste, impuissante, au vol du coq et se fait copieusement insulter ; elle est inefficace, comme la vieille à qui Tiécelin vole un fromage.

Hermeline et Hersent, en tant que compagnes des protagonistes, étaient toutes désignées comme miroirs déformants des travers féminins. Le traitement de ces deux figures n'est cependant pas identique : Hermeline se comporte la plupart du temps en bonne épouse qui accueille avec joie le chasseur rentrant avec son butin (branche X), qui panse les plaies et qui soutient son mari dans les moments difficiles (branche Ib). Il est vrai que le goupil l'aime d'« amor fine ». Mais ce tableau idyllique est quelque peu terni par des séquences comme ce passage de la même branche où Renart, sur le point d'être pendu, déshérite sa femme si elle se remarie et ne se fait guère d'illusions sur la fidélité de la veuve². Le conteur de la branche Ic semble lui donner raison : Hermeline ne tarde pas à remplacer Renart par Poincet ; au retour du goupil, elle est injuriée et battue, puis chassée du château. Le récit qu'elle fait de ses mésaventures à Hersent se termine en pugilat : non sans ironie, quand on connaît la vertu de la louve³...

La louve semble avoir déteint ici sur la renarde, contaminée par la malignité foncière de celle qui, par son nom même, évoque la débauche⁴ et qui concentre sur elle tous les poncifs de la misogynie : l'infidélité et l'inconstance, illustrées par l'accueil qu'elle réserve au goupil, tombé par mégarde dans sa tanière ; la fausseté et la duplicité dont elle fait preuve à l'égard d'Isengrin, au sujet de la réalité de son adultère, ce qui donne lieu à d'incessantes scènes de ménage ; la lascivité que le conteur de la branche Ic laisse supposer plaisamment à travers les protestations indignées de la louve découvrant que son époux est privé de son « andouille⁵ »... Lorsque Isengrin se bat en duel contre Renart, elle souhaite la défaite de son mari et s'apprête à suivre le vainqueur.

Isengrin se lamente à juste titre, dans la branche II⁶, sur le triste sort de qui se fie aux femmes : son expérience conjugale le met en bonne place dans

1. Branche Ia, v. 868 et suiv.

2. V. 2015 et suiv.

3. V. 3121 et suiv.

4. *Lupa* en latin est une désignation de la prostituée (cf. « lupanar »).

5. V. 2681.

6. V. 1371 et suiv.

la galerie de ces victimes des « meurs femenins ¹ » qu'alignent avec complaisance les auteurs satiriques. La palme de la féroçité et de la grossièreté quasi pathologiques revient, dans ce registre, au milan Hubert, qui se lance dans une véritable diatribe contre la gent féminine : il transforme Hersent en vieille sorcière, abîme de lubricité et de perdition ². Le « confesseur » a de qui tenir : c'est au près des moines et des théologiens qu'il a pu trouver les mots les plus féroces contre les femmes.. À côté de ce portrait, les faiblesses de Fièrre pour le goupil, évoquées par les branches Ia, Ib et XVI, sont d'aimables badinages.

Une seule « femelle d'homme » est à la hauteur de ces portraits ; il s'agit de la mère de Martin d'Orléans, la « putain » qui a ruiné et déshonoré le prêtre de la branche Ia ³. Encore faut-il se demander si elle ne doit pas son discrédit au fait qu'elle vit avec un ecclésiastique, plutôt qu'à sa condition de femme. Ce curé de campagne qui, comme un vilain, épand du fumier appartient en effet au groupe qui fait l'objet du plus grand nombre de sarcasmes et de quolibets. Si l'on excepte Bernard et le chameau, les représentants du clergé sont tous des hommes. Même si l'ironie n'est pas absente du portrait qui est fait de l'âne lors du pèlerinage, c'est là bien peu de chose au regard des charges parfois féroces portées contre les membres bien humains de l'Église.

Les curés de campagne partagent avec leurs paroissiens tous les travers des rustres : grossièreté, inculture et cupidité. On songe par exemple au ridicule de ce curé du Breuil qui se fait passer pour chasseur et subit toutes les humiliations : battu et raillé par ses compagnons, il est supplanté par Tibert pour la connaissance du latin et essuie les quolibets du chat ⁴ ; son ignorance crasse, sa passion scandaleuse pour la chasse que l'on retrouve chez le frère convers rencontré dans la branche VIIa par Renart et le soupçon d'entretenir une femme en font un représentant typique de cette catégorie constamment vilipendée. Quand le renard et le chat se lancent dans une dispute scolastique absconse, tout en anticipant la répartition des profits qu'ils tireront de l'usurpation des fonctions sacerdotales, c'est encore le clergé séculier qui est visé. Turgis et Rufrangier, les deux prêtres que Tibert rencontre sur son chemin dans la branche VIII, accumulent les

1. L'expression est de Jean de Meun, dans le *Roman de la Rose*, v. 8779 ; voir notre édition dans la collection « Lettres gothiques », Livre de Poche, 1992, p. 526.

2. Branche III, v. 477 et suiv.

3. V. 837.

4. Branche VI, v. 382 et suiv.

défauts : leur discussion sordide trahit leur avarice, leur manque de charité et leur naïveté.

Les moines ne sont pas mieux lotis ¹ : adversaires privilégiés du goupil, qui prélève volontiers sa part dans leurs opulents poulaillers, ils manipulent plus souvent le bâton que les objets du culte ². Dès le premier récit du recueil, le ton est donné : devant la sommation lue par Grimbert, Renart envisage un instant de se faire moine, mais ses réflexions sur leur fausseté lui font vite abandonner cette idée ³. Deux textes sont particulièrement virulents à cet égard : la branche Va, qui laisse deviner la vie fort peu ascétique que mènent les cisterciens, en insistant sur leur conception singulière de la charité, leur gloutonnerie et leur violence ; la branche III, où le confesseur et le pénitent s'acharnent sur le clergé régulier. Le tableau que brosse Renart de la vie monacale est particulièrement cocasse quand il imagine un couvent saisi de folie libidineuse et où tous les frères se libèrent des appétits sexuels trop longtemps refoulés ⁴. Isengrin dans la branche X est prêt à subir tous les sévices pour intégrer un ordre qu'il imagine voué aux plaisirs de la table ; ce « moniage » manqué ne lui donne pas l'occasion de laisser libre cours à ses mauvais penchants, comme le fait son modèle de l'Ysengrimus. Renart a plus de chance : reçu à Grandmont, à la fin de la branche II, il a tout loisir d'y exercer ses talents et de s'y conduire de façon rien moins qu'édifiante ⁵.

Les institutions religieuses n'échappent pas au sarcasme : la confession dévoyée est un leitmotiv ⁶ ; quand Renart ne gobe pas celui qui a l'imprudence de l'écouter, il en profite pour faire étalage de ses méfaits, sans la moindre trace de repentir. Le pèlerinage, moyen commode pour se tirer d'un mauvais pas, comme dans la branche Ia, lui permet surtout de bénéficier, avec la besace et le bâton, d'une apparence de vertu, afin de mieux endormir sa proie ⁷. Au mieux, l'expédition n'est qu'une mascarade qui se termine par le saccage du manoir des loups : les mobiles qui ont conduit Belin et Bernard sur le chemin de Rome manquent, il est vrai, de ferveur. Quant aux miracles, la guérison de Couard sur la tombe de Coupée suffit à les discréditer ⁸.

1. Pour la satire antimonacale, voir J. Batany, *Scènes et coulisses [...]*, p. 109 et suiv.

2. Branches III, Va et XVIII.

3. Branche Ia, v. 1017.

4. V. 387 et suiv.

5. V. 1540 et suiv.

6. Voir la Notice de la branche III, p. 991-992.

7. Voir la branche Vb.

8. Branche Ia, v. 469 et suiv.

Le reproche général fait à la religion et à ses pratiques est celui de l'hypocrisie : Renart, virtuose en matière de falsification des apparences, est particulièrement bien placé pour en incarner les périls. Rien de comparable, cependant, avec les textes polémiques qui, après 1260, se servent du modèle fourni par le Roman de Renart pour dénoncer systématiquement, sous la renardie, l'hypocrisie comme expression privilégiée de la volonté de puissance des ordres mendiants.

Autre catégorie décriée : les paysans. Dans la mesure où la « vilenie » est l'antithèse de la « courtoisie », ils servent volontiers de repoussoirs dans les romans. Mais les conteurs et les animaux acteurs de nos branches vont plus loin encore dans le mépris et le dénigrement. Richesse et avarice, usure et âpreté au gain, sottise, ridicule, grossièreté, lâcheté et déloyauté : il n'y a sorte de vice que l'on ne rassemble sous le nom de « vilain », pourrait-on dire à la manière de La Bruyère. La rudesse de Constant à l'égard de sa femme, qui s'est laissé dérober le coq, n'a d'égale que la poltronnerie et la maladresse de Bertold qui, tentant de manier un filet, instrument pourtant peu glorieux, ne réussit qu'à se ridiculiser. L'épée rouillée de Liétard n'est pas plus à l'avantage de son propriétaire, qui se livre avec Renart à un véritable concours de trahison ; la déconfiture n'en est que plus cuisante.

Trois passages sont particulièrement éloquentes. Dans la branche III, Renart, installé sur sa meule de foin, prévoit une expédition chez « maître Raoul » pour lui dérober son oie ; un tel morceau de choix est réservé aux « barons », quant au paysan, qu'il se contente de manger des chardons ¹ ! Lorsque Primaut lui propose de partager un morceau de fesse arraché à un vilain, Renart repousse dédaigneusement une si infâme nourriture ². Mais rien n'égale la morgue aristocratique de Noble déclarant qu'il préfère toucher un « ort mesel », un lépreux répugnant, plutôt qu'un paysan ³.

Sans doute ne faut-il pas accorder trop de portée à ces aspects du Roman de Renart. Ce ne sont pas les plus originaux, et ils restent tout à fait superficiels. La satire, elle, se prend au sérieux : quand elle stigmatise les déviations, c'est au nom de la loi. Quelques rares conteurs présentent explicitement Renart comme suppôt de tous les vices, et ne cachent pas leur réprobation, en associant le public à leur jugement : c'est le cas dans la branche III ou dans la branche XI ; mais une telle inspiration est assez peu répandue dans l'ensemble du corpus, où triomphent, non sans quelque

1. V. 299-304.

2. Branche XIII, v. 1946 et suiv.

3. Branche XVII, v. 1191.

inquiétude parfois, le goût du jeu, de la transgression des règles et de l'inversion des valeurs.

Transgression et subversion.

Quand Raison, dans le Roman de la Rose, parle des « couillons » de Saturne, elle choque le jeune homme qui fait son apprentissage amoureux et se souvient des recommandations d'Amour. Du verger de Deduit, les mots « laids et vilains », les « ordes paroles » sont bannies, et le Dieu a défendu que sorte de la bouche de l'Amant « parole qui ribaudie approche » ; le tabou linguistique, la litote et l'euphémisme font partie des conventions courtoises. Et Raison d'expliquer au jeune homme que « coilles » est un « beau nom ¹ » et qu'il n'aurait tenu qu'à elle de les appeler « reliques »... Mais quand le Roman de Renart fait appel à ce vocabulaire, ce n'est pas pour les mêmes motifs que la noble dame, ni pour nous convaincre de l'arbitraire du langage : l'effet comique du mot cru est souvent recherché, même si le choix de la trivialité, de l'obscénité ou de la scatologie n'est pas aussi systématique que dans les fabliaux.

Ce choix peut produire un contraste cocasse comme dans le dialogue entre Constant et sa femme, dont la vulgarité détonne par rapport à l'élégance de la conversation entre Chantecler et Pinte. Les injures, généreusement distribuées au cours des nombreux conflits qui opposent les animaux entre eux ou les hommes aux bêtes, constituent l'essentiel du registre « bas » : la fréquence de « fil a putain » est impressionnante dans des scènes de confrontation — celle où Renart affronte Bertold, par exemple, dans la branche XVII ² —, comme l'est celle des variations autour du mot « pute » (« pute orde vile ») dans les invectives d'Isengrin contre sa femme ou dans le crêpage de chignons entre la louve et la renarde ³. Là encore, le but recherché semble être avant tout la rupture de ton : la branche Va en offre une bonne illustration dans le parallèle qu'elle établit entre les apostrophes de Renart à son reflet dans l'eau et celles d'Isengrin à Hersent quand il croit surprendre au fond du puits ses amours coupables avec Renart. La provocation est évidente quand le conteur associe, dans la branche III, une prière blasphématoire et un chapelet de sept pets dédiés à ses bienfaiteurs et ennemis ⁴. Mais la scatologie peut se suffire à elle-même,

1. V. 5712 et 7112.

2. V. 216, 324 et 339.

3. Branche Ic, v. 3116 et suiv.

4. V. 225 et suiv.

comme dans les considérations de Renart sur la puanteur de « l'ignoble trou » de l'âne Timer¹.

Mais parfois la transgression linguistique (et la jouissance qu'elle procure) suffit à faire l'intérêt des passages où prolifèrent les mots « gras » ; la branche III en fournit un bon exemple, par la répétition lancinante de termes comme « con », « cul » ou « foutre » dans la scène où Renart se livre au panégyrique du « pertuis » d'Hersent. La scène du viol de la louve est traitée avec une verve similaire, bien que moins brutale. Lors des obsèques de Renart, les oraisons funèbres paillardes débitées par Bernard et Ferrant² renforcent l'effet parodique. On accordera volontiers à M. Bakhtine que s'impose, dans ces passages, la revanche du « bas corporel ». Mais le Roman de Renart met en scène des animaux dont le caractère bestial ne devrait pas trop surprendre.

Le Christ a-t-il ri ? Le rire n'est-il pas l'arme par excellence du diable ? Telle est la question qui hante le sinistre Jorge du Nom de la rose. *Qu'il* soit libérateur ou subversif, le rire introduit le doute et le désordre ; il se moque du bien comme du mal et ne laisse rien indemne. Celui de Renart inquiète ; il traduit la supériorité de l'intelligence, ne respecte rien ni personne, même pas le roi, et ne laisse aucune chance à l'esprit de sérieux ; les victimes sont presque toujours tournées en dérision, et les « gabs » accompagnent ironiquement leurs souffrances et leurs larmes. Mais la pitié n'est pas de saison : le naïf, le présomptueux ou le détenteur peu subtil de la force brutale n'ont que ce qu'ils méritent ; le conteur nous invite à nous associer à la jubilation du goupil victorieux³.

ARMAND STRUBEL.

1. Branche XII, v. 1706.

2. Branche XVIII, v. 852 et suiv.

3. Sur la conjonction du rire et du mal, voir D. Boutet, « Renart, le plaisir, le rire et le mal », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, t. I, p. 257-268.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Ces repères proposent un ordre possible plutôt que des dates assurées. Les branches du *Roman de Renart* sont datées d'après les hypothèses de Lucien Foulet (*Le Roman de Renard*, Champion, 1914 ; rééd. 1968), qui sont communément admises. Les numéros des branches sont ceux de la présente édition.

x ^e siècle	<i>Ecbasis cujusdam captivi per tropologiam</i> , poème allégorique.
Dès le x ^e	Différentes versions du <i>Romulus</i> : recueils de fables éso-piques, en vers ou en prose.
1106	Pierre Alphonse, <i>Disciplina clericalis</i> , recueil de contes d'origine orientale. L'ouvrage sera adapté en français au début du xiii ^e siècle, sous le titre <i>Chastoiement d'un père à son fils</i> .
1121-1135	Philippe de Thaon, <i>Bestiaire</i> , première traduction en langue vernaculaire du <i>Physiologus</i> (ii ^e siècle).
1137-1180	Règne de Louis VII, époux d'Aliénor d'Aquitaine jusqu'en 1152.
1144-1146	Grande famine en Occident.
1148-1152	Nivard de Gand, <i>Ysengrimus</i> .
1160	Marie de France, <i>Lais</i> .
1162	Grande famine en Occident.
1163-1260	Construction de Notre-Dame de Paris.
1167-1189	Marie de France, <i>Fables</i> (ou <i>Iso-pets</i>).
1169-1170	Chrétien de Troyes, <i>Érec et Énide</i> .
1170-1173	Thomas, <i>Tristan et Y'sent</i> .
1174-1177	Premières branches du <i>Roman de Renart</i> , attribuées à Pierre de Saint-Cloud : Branche VIIa : « Chantecler. Mésange. Tibert ». Branche IX : « Tiécelin. Le Viol d'Hersent ».

- Branche Vc : « L'Escondit ».
- 1176-1177 Chrétien de Troyes, *Cligès*.
- 1178 Branche X : « Renart et les anguilles ».
- Branches Va : « Le Puits » et Vb : « Le Jambon enlevé. Renart et le grillon ».
- Branche XIII : « Renart et Primaut ».
- Branches VIIb : « Tibert et l'andouille » et VIII : « Tibert et les deux prêtres ».
- 1179 Branche Ia : « Le Jugement de Renart ».
- 1180 Bérout, *Tristan et Yseut*.
- 1180-1190 Branche XV : « Renart médecin ».
- Heinrich der Gliechezaere (poète alsacien), *Reinhart Fuchs*.
- 1180-1223 Règne de Philippe II Auguste.
- 1181 Fin de la rédaction par Chrétien de Troyes d'*Yvain ou le Chevalier au Lion* et de *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*. *Perceval ou le Conte du Graal* est de peu postérieur à cette date.
- 1189-1192 Troisième croisade ; Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion prennent Acre en 1191.
- 1190 Branche II : « Le Duel judiciaire ».
- Branche IV : « Le Pèlerinage de Renart ».
- Branche VI : « Les Vêpres de Tibert », attribuée à Richard de Lison.
- 1190-1195 Branches Ib : « Le Siège de Maupertuis » et Ic : « Renart teinturier. Renart jongleur ».
- À cette époque, le genre des *Fabliaux* est constitué.
- 1194 Cathédrale gothique de Chartres.
- 1195-1200 Branche III : « La Confession de Renart ».
- Branche XVI : « Renart empereur ». K. Varty date cette branche de 1235-1240.
- 1196-1197 Grande famine en Occident.
- 1196-1198 Premières chartes d'hommage des grands vassaux à Philippe Auguste.
- 1200 Branche XII : « Renart et Liétard », attribuée au « prêtre de la Croix-en-Brie ».
- Jean Bodel, *Jeu de saint Nicolas*.
- 1200-1206 Pierre de Beauvais, *Bestiaire*.
- 1215 Gervaise, *Bestiaire*.
- 1202 Branche XVII : « Le Partage des proies ».
- Du noble lion*, également intitulé *La Compagnie de Renart*, est postérieur à cette branche.
- 1202-1204 Quatrième croisade ; Constantinople est prise en 1204.
- 1205 Branche XVIII : « La Mort de Renart ».
- 1205-1250 Branches XI, XIV et XIX à XXVI.
- 1209 Concile d'Avignon : interdiction des danses et des jeux dans les églises.
- 1209-1215 Première croisade contre les Albigeois (Simon de Montfort).

- 1210-1211 Guillaume Le Clerc (de Normandie), *Bestiaire divin*.
 1212-1218 Villehardouin, *Histoire de la conquête de Constantinople*.
 1214 Bataille de Bouvines.
 1217-1221 Cinquième croisade ; siège, prise (1219) et abandon (1221) de Damiette.
 1220-1230 *Lancelot en prose*.
 1223-1226 Règne de Louis VIII.
 1223-1242 Guerre entre l'empereur Frédéric II et les Ibelin, régents du royaume de Chypre.
 1223-1256 Conflit entre les Avesnes et les Dampierre au sujet de la possession du Hainaut et de la Flandre.
 1224-1226 Grande famine en Occident.
 1226-1270 Règne de Louis IX (Saint Louis).
 1228-1229 Sixième croisade (Frédéric II).
 1229-1250 Expéditions contre les Albigeois (1244 : bûchers de Montségur).
 1230 Guillaume de Lorris, *Roman de la Rose*.
 1235 Thibaut de Champagne, *Chansons*.
 1243-1247 Philippe de Novare, *Mémoires* : une « fausse branche » y représente les Ibelin sous les traits des ennemis de Renart.
 1248-1254 Septième croisade ; défaite de la Mansourah et capture de Louis IX (1250).
Van den Vos Reinarde et Reinaert, adaptations flamandes du *Roman de Renart*, dateraient au plus tard de cette époque.
 1252-1260 Conflit au sein de l'Université entre les maîtres séculiers (dont Rutebeuf est partisan) et les ordres mendiants, pour lesquels Louis IX a une prédilection marquée et qui l'emporteront.
 1256 Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*.
 1260 Louis IX interdit le duel judiciaire.
Récits d'un ménestrel de Reims : « Exemple d'Isengrin et de la chèvre », sur la querelle des Avesnes et des Dampierre.
 1260-1268 Brunetto Latini, *Le Livre du Trésor*.
 1261 Par souci d'austérité, Louis IX ferme ses portes aux poètes et aux ménestrels.
 1261-1265 Rutebeuf, *Renart le bestourné*, en réponse à la décision du roi.
 Jacques de Voragine, *La Légende dorée*.
 1263-1270 *Le Couronnement de Renart*.
 1270 Louis IX meurt devant Tunis au cours de la huitième croisade.
 Rutebeuf, *Sur Brichemer*.
 Jean de Meun, *Roman de la Rose*.
 1270-1285 Règne de Philippe III le Hardi.
 1285-1314 Règne de Philippe IV le Bel.

- 1288-1289 Jacquemart Gielée, *Renart le Nouvel*.
1290-1303 *Rainaldo e Lesengrino* (italien).
1309 Installation de la papauté à Avignon.
1310-1314 *Roman de Fauvel*.
Le *Dit de la Queue de Renart* doit être postérieur à *Fauvel* et est de peu antérieur au *Rosarius* (1330), dans lequel il est recueilli.
1310-1340 Jean de Condé, *Dit d'Entendement*, dont la onzième « merveille » présente un tableau négatif de la vie de Cour, avec des personnages renardiens.
1319-1342 Le Clerc de Troyes, *Renart le Contrefait*.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les manuscrits et les éditions du « Roman de Renart ».

Il existe, pour une œuvre aussi importante, de nombreux témoins : quatorze manuscrits plus ou moins complets, auxquels E. Martin a attribué les sigles majuscules *A* à *O*, et seize fragments affectés des lettres minuscules *a* à *q*. Le matériau est moins impressionnant que pour le *Roman de la Rose*, par exemple, dont il subsiste plus de 300 manuscrits, mais la situation du *Roman de Renart* est particulière : le principe de la réécriture, celui de la collection de branches ainsi que l'organisation différente des recueils, contribuent à rendre la tâche de l'éditeur complexe.

À la fin du siècle dernier, après une première édition qui nous semble aujourd'hui arbitraire — selon les critères de son temps — de D.-M. Méon¹, la philologie allemande a entrepris de défricher le terrain et de regrouper les témoins. Depuis les travaux d'E. Martin et H. Büttner², il est de coutume de répartir les manuscrits du *Roman de Renart* en trois « familles », caractérisées par leur nombre de branches :

— la famille α , la plus représentée, est constituée de 18 branches (manuscrits *A, D, E, F, G* et *N*) et comprend 4 branches qui ne sont pas dans β ;

— la famille β qui propose de 21 à 22 branches (manuscrits *B, K, L*, et fragments *e* et *h*) dont 15 communes à α et comprend cinq branches absentes de la précédente (les branches XVIII à XXII de l'édition Martin) ;

— la famille γ où figurent 23 branches (manuscrits *C, M* et *n*) ;

1. Dominique M. Méon, *Le Roman de Renart publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, Treuttel et Würtz, 1826, 4 vol.

2. E. Martin, *Examen critique des manuscrits du « Roman de Renart »*, Bâle, 1872. H. Büttner, *Studien zu den « Roman de Renart » und den « Reinbart Fuchs »*, *Die Überlieferung des « Roman de Renart »*, und die Handschrift O, Strasbourg, Trübner, 1891.

— les manuscrits qui ne rentrent pas dans ce système, parmi lesquels celui qui sert de base à notre édition, sont classés dans la catégorie des « composites » (*H, I, O* et fragment *o*).

Chacune de ces collections propose une exploitation différente de la matière, dans le nombre des textes, leur ordre, leur ampleur. Mais l'ordre établi autrefois par Hermann Büttner n'est pas aussi intangible qu'il a pu le paraître pendant presque un siècle. Ainsi, en reprenant l'étude des anthologies du *Roman de Renart*, K. Varty distingue plutôt, à côté d'une famille α où entrent aussi les manuscrits jusque-là considérés comme composites (*H, I, O*), une seule autre famille, l'ancien groupe γ , tandis que le groupe β se désorganise au profit d'une nouvelle indépendance des manuscrits qui le constituaient auparavant.

Au-delà de cette répartition, quatre grands ensembles se dégagent, semble-t-il, dans la totalité des manuscrits, à l'exception du manuscrit *K* (Chantilly, musée de Condé, 472). La famille α et le manuscrit de Cangé (*B*) offrent d'abord une anthologie de textes qui gravitent autour du « Jugement », puis une version étendue de l'anthologie dite de « Pierre de Saint-Cloud »¹. La famille γ et le manuscrit *L* font de même, mais en inversant l'ordre de ces deux premières parties. La troisième partie, dans l'ensemble des volumes, fournit un mélange de récits dont certains sont organisés entre eux et d'autres simplement juxtaposés. La quatrième partie est constituée de textes qui couronnent chaque recueil d'une fin en point d'orgue (« Renart médecin », « Renart empereur », « La Mort de Renart »)².

Il existe à l'heure actuelle une édition critique pour chacune des trois familles : dans l'ordre chronologique, celle d'E. Martin pour α ; celle de M. Roques pour β et celle de N. Fukumoto, N. Harano et S. Suzuki pour γ .

La première, qui a marqué définitivement la tradition en imposant le découpage et la numérotation des récits, est celle d'Ernest Martin (Strasbourg-Paris, Trübner, 1882-1887, 3 volumes). Le texte est, selon les propos de l'auteur, fondé « pour chaque branche sur celui des manuscrits qui paraît se rapprocher le plus de l'original »³. Il s'agit, en l'occurrence pour les branches I à XIV du manuscrit *A* (Paris, BNF, fr. 20043), dont les lacunes sont comblées par *D* (Oxford, Bibliothèque bodléienne, Douce 360) ; pour les branches XV, XVI et XVII, du manuscrit *N* (Rome, Vatican, ms. Regina lat. 1699) ; enfin, pour les branches XVIII à XXII, avec XXIV, de *B* (BNF, fr. 371). Dans

1. L'anthologie de « Pierre de Saint-Cloud » comprend les branches VIIa, IX et V de notre manuscrit.

2. Ces remarques sont inspirées par l'article de K. Varty, « The Transformations of Pierre de Saint-Cloud's *Roman de Renart* within the Renart Manuscripts », *Farai chansoneta novele, Hommage à Jean-Charles Payen*, Caen, 1989, p. 419-435.

3. Voir l'introduction du volume I, p. xxv. Pour ce paragraphe, nous donnons les numéros de branches de l'édition Martin.

chaque branche, Martin pratique la correction des fautes évidentes du manuscrit principal et refuse le mélange des leçons venant de familles différentes là où le texte est satisfaisant. Cependant, comme Martin effectue aussi une régularisation de l'orthographe de *A*, qu'il intervient parfois de manière intempestive quand le sens et la cohérence ne répondent pas à l'idée qu'il s'en fait, et que l'apparat critique qu'il publie dans son troisième volume comporte de nombreuses erreurs de lecture¹, l'instrument n'est pas d'une fiabilité absolue.

M. Roques (Paris, Champion, « Classiques français du Moyen Âge », 1948-1963, 6 volumes) a publié une reproduction du manuscrit *B*, dit de Cangé, de la fin du XIII^e siècle, le meilleur témoin de β (*K* étant incomplet, *L* tardif). L'édition Fukumoto-Harano-Susuki, Tokyo, France Tosho, 1983-1985 (2 volumes) se fonde sur le manuscrit *C* (BNF, fr. 1579), contrôlé par *M* (Bibliothèque Royale, Varia 151).

Aucun témoin « composite » n'a encore été publié. Cette édition a pour objet de combler cette lacune. Or, le manuscrit *H*, qui en est le représentant le plus intéressant², présente des aspects qui méritent d'être retenus, tant pour son texte, que pour le découpage des branches qu'il adopte.

Le manuscrit H (Arsenal 3334).

Notre manuscrit de base provient de la bibliothèque de M. de Paulmy (B.L. 17250). Il s'agit d'un in-4° (270 x 200 millimètres) de 170 feuillets sur vélin copié sur 4 colonnes de 41 vers, comportant des indications de fin de quaternions (réclames en bas de la seizième page). Le volume est en bon état, mais souffre, à la fin, d'une lacune (f° 169d à 175d, six folios, environ mille vers de « La Mort de Renart »). L'écriture est de la fin du XIII^e siècle et se caractérise par de nombreuses abréviations. Le manuscrit ne comporte pas de rubrique initiale, ni de miniatures. Dix-neuf grandes lettres initiales en rouge et noir découpent le texte ; leur dimension est de six à huit lignes, tandis que les majuscules de séparation de paragraphes n'en font que deux ou trois. Le dialecte est picardisant. Un *explicit* y figure à deux reprises : au folio 176b — « Explicit li roumans de Renart » — et au folio 35d avec, pour la conclusion de « La Confession Renart », « Explicit la seconde vie / De Renart ou a tant boidie ».

Le manuscrit *H* ne représente certes pas une « famille », mais on a vu que cette notion, pratique au départ pour mettre de l'ordre dans une tradition proliférante, ne saurait constituer un cadre définitif et absolu. Il offre pourtant plusieurs types d'intérêts qui le recomman-

1. Nous avons pu constater que, pour certaines des branches du manuscrit *H*, un tiers des leçons référencées sous ce sigle sont des lectures erronées voire fantaisistes.

2. En effet, *I* (BNF, fr. 12584) offre un texte copié sur un modèle proche de *H*, mais en abrégé, tandis que *O* ne contient que 13 branches, dont une fortement lacunaire.

dent à l'attention d'un éditeur. Moins sans doute la qualité du texte — parfois médiocre, comme dans « Le Jugement de Renart »¹ — que le caractère relativement complet des branches rassemblées ici (en dehors de la lacune finale, il n'y a pas de manque essentiel, tout au plus des versions condensées). Ensuite, le nombre des récits : les branches I à XVII selon le classement de Martin, auxquelles s'ajoutent l'unique exemple de l'histoire du hêron Pinçart (Martin XXV), et une curieuse deuxième version de l'épisode du « Puits »². On peut y ajouter que la succession des textes et le regroupement des aventures manifestent, chez le responsable de la collection, une volonté d'ordre et d'originalité : enchaînement sans solution de continuité des épisodes du puits, du jambon, du grillon, et de l'« escondit » ; insertion de l'aventure de l'andouille et de celle des deux prêtres dans le dispositif de la branche Martin II. L'interventionnisme est cependant moins drastique que dans les manuscrits B et C, par exemple. Enfin, sa position dans l'ensemble de la tradition du *Roman de Renart* : Martin lui accordait « une certaine importance à cause de la place intermédiaire que son texte occupe entre les différentes classes », et le considérait comme un témoin ancien de la famille γ³.

La langue du manuscrit H.

Comme le note E. Martin dans ses *Observations*, l'orthographe du copiste a « un caractère picard très prononcé ». Parmi les traits à relever : *au* pour *a* (*hauster* pour *haster*, Vc, v. 1400 ; *fauble* pour *fable*, III, v. 463, Vc, v. 1016, VIIa, v. 269 ; *diauble*, Ia, v. 534 et Va, v. 163) ; *jou* (Ia, v. 400 et Ib, v. 1731, etc.) et *çou* (Ia, v. 498 et Ib, v. 1726, etc.) ; *el* remplacé par *ou* (Ib, v. 1886, 1978, 2215 et Vc, v. 1349) ; *u* comme évolution du *aut* latin (Vc, v. 1356 et X, v. 152) ; l'alternance de *careton* / *chareton* (voir aussi *acater*, *careté*, X, v. 72-73 et *carchié*, IX, v. 293) ; *chaiens* pour *çaiens* (Ib, v. 1760) ; *houpil* (III, v. 73) et *woupil* (Ia, v. 851), *waignon* (X, v. 56), *wason* (X, v. 45), *widiés* (X, v. 89) ; *lassié* pour *laissié* (X, v. 146), *plassié* pour *plaissié* (X, v. 145) ; *evous* pour *es vos* (Vc, v. 1009 et 1759 ; VIIa, v. 462 et 620 ; X, v. 52, etc.) ; *cius* pour le démonstratif (X, v. 149) ; *signor* (Vc, v. 1153, 1170 et 1200, etc.).

Dans la morphologie verbale, on remarque l'assimilation de *l* à *r* (*farra*, Ia, v. 1306 ; XII, v. 1133 ; *sarrez*, XVII, v. 217) ; les formes *voel* (X, v. 249), *poi* (Vc, v. 1471), *solt* (X, v. 98), *fisent* (Ib, v. 2104) et *misent* (IV, v. 386), *fésist* (III, v. 694) et *presist* (Ia, v. 292) ; *averoie* (XIII, v. 447), *prenderont* (X, v. 142), *iera* pour *ira* ; le refus fréquent de la valeur de syllabe pour *i* suivi de voyelle (dans les deuxième personnes du pluriel d'imparfaits et de futurs du passé en *-iès* : Ia, v. 397, 580, 645, 648, 808, etc.).

1. E. Martin, dans ses *Observations sur le « Roman de Renart »* (Supplément à l'édition, Strasbourg, Trübner, 1887), note le « peu de respect du scribe pour le texte qu'il copiait ».

2. Voir p. 1032-1037.

3. Voir E. Martin, le *Roman de Renart*, t. I, p. xxvi.

Le copiste fait rimer *dame* avec *feme* (X, v. 153-154), *manece* avec *face* (X, v. 201-202).

L'ordre des branches dans H.

L'ordre de l'édition Martin est devenu une référence, et sert toujours à l'identification des récits : parler de la « branche IV du *Roman de Renart* », c'est évoquer l'histoire du puits. La succession des branches de *H* ne correspond évidemment pas à la numérotation de Martin qui lui-même, d'ailleurs, ne reproduit pas l'ordre de son manuscrit de base, *A*. Nous respectons dans la numérotation de cette édition le découpage de notre manuscrit, tout en indiquant systématiquement la correspondance à l'édition Martin, ainsi qu'aux éditions Roques et Fukumoto-Harano-Suzuki. Nos numéros de branches correspondent aux 19 grandes initiales de *H*. Un seul aménagement a été introduit dans la série : nous supprimons, au deuxième rang, le doublet du « Puits », que nous publions en document¹, parce que le texte ne comporte que peu de divergences avec la première version. Il reste donc 18 branches numérotées.

À trois reprises, nous avons été conduits à opérer des subdivisions à l'intérieur d'une « grande branche », pour ne pas désorienter un public habitué aux divisions des éditions précédentes : c'est ainsi que nous désignons par Ia, Ib et Ic les trois « parties » de la première branche (« Le Jugement de Renart », « Le Siège de Maupertuis », « Renart teinturier. Renart jongleur ») ; par Va, Vb et Vc les trois histoires du puits, du grillon, et de l'« escondit », habituellement séparées, et qui sont réunies ici sans transition aucune ; par VIIb, l'épisode de l'andouille, en le distinguant ainsi de l'ensemble VIIa (« Chantecler, Mésange et Tibert ») auquel il est joint sans coupure.

Le texte du manuscrit H et les manuscrits de contrôle.

La place du texte de *H* dans la tradition foisonnante du *Roman de Renart* a créé suffisamment de difficultés à E. Martin pour qu'il le range, mais nous l'avons dit, parmi les manuscrits « composites », c'est-à-dire inclassables, ou du moins, impossibles à intégrer dans le schéma des trois familles. Le choix du manuscrit de contrôle se révèle donc particulièrement difficile, puisque, suivant les branches, *H* est proche tantôt de α , tantôt de β , tantôt de γ , et parfois complètement original.

H est le plus souvent proche de α (manuscrit *A* surtout) pour les branches III, Va, Vc, XII et XIV ; mais la réalité est plus complexe : pour Va, par exemple, il offre une version amplifiée à la manière de *C* et *M*. Il suit un texte de type β (manuscrit *B*) pour les branches I, X, XV et XVII. Pour les branches II, IV, VIIb, VIII, XIII, XVI et XVIII, *H*

1. Voir p. 1029.

ne présente pas de divergences significatives avec *C* ; enfin, les branches Vb, VI, VIIa constituent des exemples d'hybridation ; ainsi Vb est composé de deux parties : l'épisode du jambon suit plutôt *A*, tandis que celui du grillon se rapproche de *C*. Une seule branche, celle du héron Pinçart, ne figure que dans notre manuscrit.

Dans la mesure du possible, parce que les affinités avec *C* sont les plus fréquentes — ce qui avait conduit Martin à considérer *H* comme la trace d'un état ancien de cette collection — nous prenons *C* comme texte de contrôle ; il s'agit du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, fr. 1579, un vélin in-4° d'un format de 280 x 195 millimètres, datant de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e, et copié sur deux colonnes de 40 lignes. Les débuts de branches sont marqués par des lettrines ornées sur huit unités de réglure. Les titres rubriqués des branches manquent vers la fin du volume. Pour les parties défailtantes de *C*, pour les branches où le texte est trop éloigné — ainsi, pour les branches VI ou Ia — le manuscrit de contrôle de substitution est *B*. Ce manuscrit provient de la bibliothèque de Cangé ; entré dans la Bibliothèque du Roi, il y porta le numéro 68. Il s'agit d'un in-4° sur vélin copié sur 2 colonnes, les débuts de branches y sont marqués par des lettres puzzles sur 6 et plus souvent 4 unités de réglure. Les divisions du texte à l'intérieur des branches sont indiquées par des lettres filigranées aux deux encres sur deux unités de réglure. La parenté de *B* avec *H*, en particulier pour la branche I, a été longuement commentée par M. Roques dans l'introduction du premier volume de son édition (p. ix-xii). Il arrive cependant que l'on soit obligé de choisir *A* lorsque *C* et *B* se montrent également muets ; c'est le cas de la branche XIV, « Renart le Noir ».

Branches ne figurant pas dans H.

La partie manquante de « La Mort de Renart » (notre branche XVIII) est complétée par le recours au seul manuscrit qui contienne le texte dans son intégralité, le manuscrit *N* (Rome, Vatican, ms. Regina lat. 1699, ff^{os} 52d-65d)¹.

Les branches numérotées, selon le système d'E. Martin, XVIII (« Isengrin et le prêtre Martin »), XIX (« Isengrin et la jument »), XX (« Isengrin et les béliers »), XXI (« La monstration des culs »), XXII (« L'Essart Renart »), XXIII (« Renart nigromancien »), XXIV (« Les Enfances Renart ») et XXVI (« L'Andouille jouée à la marelle ») n'existent pas dans le manuscrit *H*². Martin lui-même ne les a pas tirées des témoins de sa famille, car XVIII à XXII se trouvent dans *B*, *L*, *C* et *M* ; XXIII uniquement dans *M* ; XXIV dans *B*, *C* et *M*. Elles font cependant partie du corpus renardien, et un *Roman de Renart* ne

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction de la branche XVIII *fin*, p. 1299-1301.

2. Dans notre édition, ces branches portent respectivement les numéros XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV et XXVI.

saurait être complet sans elles, d'autant plus que le caractère tardif, voire « épigonal », que Martin leur attribue, est loin d'être avéré¹. Nous les donnons ici, après celles de *H*, dans leur désignation habituelle. Pour les textes de XVIII à XXII (numérotation Martin) et XXVI, Martin a utilisé le manuscrit *B*. Comme *C* et *M* sont bien connus maintenant, nous prenons comme base de notre édition le manuscrit *L* (Arsenal 3335)².

Autres écrits renardiens.

Pour donner un aperçu de l'évolution ultérieure de la matière renardienne, nous donnons en complément quelques textes qui font partie des épigones immédiats du *Roman de Renart*, au XIII^e siècle : *Renart le bestourné* et *Sur Brichemer* de Rutebeuf, qui donne au thème une orientation nettement polémique et politique ; *Du noble lion*, qui est une sorte de résumé du « Partage des proies » ; le poème satirique anonyme intitulé *Dit de la queue de Renart*, un extrait des *Récits d'un ménestrel de Reims*, en prose ; le *Dit d'Entendement* de Jean de Condé ; les poèmes de Philippe de Novare sur la guerre de Chypre, insérés dans ses *Mémoires*. Nous publions un extrait du *Couronnement de Renart*, encore proche de l'esprit des branches du *Roman de Renart*. Mais on ne trouvera pas ici les grandes machines allégoriques que sont *Renart le Nouvel*, et *Renart le Contrefait* : leurs principes d'écriture ne sont plus ceux de nos conteurs.

Présentation de l'apparat critique.

Les variantes qui sont uniquement de synonymie ou de construction ne sont pas retenues : seules sont conservées les leçons significatives, ou permettant de cerner l'originalité du manuscrit édité. Pour les vers manquants dans *H*, pour les vers oubliés par le copiste, le texte proposé ou figurant dans les variantes est celui du manuscrit de contrôle choisi pour la branche. Toute correction apportée au texte de *H* est évidemment signalée.

Pour les sigles, *Mar.* ne renvoie pas à un manuscrit, mais au texte de l'édition E. Martin. Le sigle *Mar.* s'est imposé à nous pour deux raisons : d'abord, les divergences qu'il peut y avoir entre le manuscrit *A* et l'édition Martin (voire la possibilité de changement de manuscrit de base pour Martin, comme c'est le cas pour la branche de « Pinçart le héron »), ensuite, parce que le texte de Martin constitue encore la référence par excellence, d'après laquelle sont faites la plupart des citations dans la littérature critique, ou les traductions les plus usitées à ce jour. Les autres majuscules font référence, selon les règles habituelles, aux manuscrits :

— *A* renvoie au manuscrit BNF, fr. 20043 ;

— *B* renvoie au manuscrit BNF, fr. 371 ;

1. Voir à ce sujet la Notice générale des branches XIX à XXVI, p. 1309-1311.

2. Voir la Note sur le texte et sur la traduction des branches XIX à XXVI, p. 1314-1315.

- C renvoie au manuscrit BNF, fr. 1579 ;
- L renvoie au manuscrit 3335 de l'Arsenal ;
- M renvoie au manuscrit Turin Bibliothèque Royale, Varia 151.

A. S.

Tableau de concordance.

Nous proposons dans le tableau qui suit une concordance entre les découpages du manuscrit *H*, de l'édition Martin et du manuscrit *C*, qui est notre principal manuscrit de contrôle.

Numéros de nos branches	Titres	Découpage		
		dans H	dans Mar.	dans C.
Ia	Le Jugement de Renart	I	I	IX
Ib	Le Siège de Maupertuis	I	Ia	X
Ic	Renart teinturier. Renart jongleur	I	Ib	XI
II	Le Duel judiciaire	II	VI	XXIV
III	La Confession de Renart	III	VII	XXII
IV	Le Pèlerinage de Renart	IV	VIII	XXIII
Va	Le Puits	V	IV	XXI
Vb	Le Jambon enlevé. Renart et le grillon	V	V	XX
Vc	L'Escondit	V	Va	VIII
VI	Les Vêpres de Tibert	VI	XII	
VIIa	Chantecler-Mésange-Tibert	VII	II	IV
VIIb	Tibert et l'andouille	VII	XV	V
VIII	Tibert et les deux prêtres	VIII	XV	XIII
IX	Tiécelin. Le Viol d'Hersent	IX	II	II, XVI
X	Renart et les anguilles	X	III	III
XI	Pinçart le héron	XI	XXV	
	Le Puits (deuxième version)	XII ¹		
XII	Renart et Liétard	XIII	IX	XXVI
XIII	Renart et Primaut	XIV	XIV	VI, VII
XIV	Renart le Noir	XV	XIII	
XV	Renart médecin	XVI	X	XXVII
XVI	Renart empereur	XVII	XI	XXVIII
XVII	Le Partage des proies	XVIII	XVI	XII
XVIII	La Mort de Renart	XIX	XVII	XXIX
XVIII (fin)	La Mort de Renart (<i>fin</i>)		XVII	XXIX
XIX	Isengrin et le prêtre Martin		XVIII	XVII
XX	Isengrin et la jument		XIX	XVIII
XXI	Isengrin et les deux béliers		XX	XIV
XXII	La Monstrance du cul		XXI	XV
XXIII	Comment Renart parfit le con		XXII	XXV
XXIV	Renart magicien		XXIII	
XXV	Les Enfances de Renart		XXIV	I
XXVI	L'Andouille jouée au morpion		XXVI	

1. Nous donnons cette deuxième version dans l'appareil critique, p. 1029-1037.

LE ROMAN DE RENART

(Manuscrit de Paris, Arsenal 3334)

Branche Ia

LE JUGEMENT DE RENART

Pierrot, qui a exercé son habileté et son art à versifier les aventures de Renart et d'Isengrin son cher compère, a négligé le meilleur de son sujet en ne racontant pas le procès et le jugement qui eurent lieu à la Cour de Noble, le lion, à propos de la grande fornication dont Renart, qui cultive tous les vices, accabla dame Hersent, la louve. L'histoire raconte en son début que l'hiver était déjà fini, que l'aubépine fleurissait et que la rose s'épanouissait¹, que l'Ascension approchait et que monseigneur Noble le lion convoqua toutes les bêtes dans son palais pour tenir sa Cour². Aucune bête n'eut l'audace de différer sa venue pour quelque raison que ce fût, à la seule exception de Renart, le mauvais larron, le trompeur contre qui tous les autres élèvent leurs clameurs et qu'ils dénoncent devant le roi pour son outrecuidance et ses désordres. Isengrin, qui ne l'aime pas et voudrait plutôt le voir dans les tourments, a déclaré au roi : « Très noble seigneur, rendez-moi justice pour l'adultère

Perrot^a, qui son enging et s'art
Mist es vers faire de Renart
Et d'Ysengrin^b son chier compere,

⁴ Laissa le miex de sa matere
Quant il entroublia le plait
Et le jugement que fu fait
En la court Noble le lyon

⁸ De la grant fornication
Que Renars fist, qui tousmaus keuve,
Envers dame Hersent la leuve.
Ce dist l'estoire es premiers vers

¹² Que ja estoit passés yvers,
Et l'aube espine florissoit
Et la rose espanissoit,
Et que près fu l'Ascensions,

¹⁶ Que sires Nobles li lions
Toutes les bestes fist venir
En son palais por cour tenir.
Onques n'i ot beste tant oze

²⁰ Qui se tardaist por nule coze
Que n'i venist isnellement^c,
Fors dans Renars tant seulement,
Le mal larron, le soudoiant

²⁴ Que tuit li autre vont huiant^d
Et encusant devant le roi
Par son orguel, par son desroi.
Et Ysengrins, qui pas ne l'aime,

²⁸ Ains vosist qu'il eüst grant painne,
A dit' au roi : « Biax gentils sires,
Faites moi droit de l'avoutire

que Renart a commis avec mon épouse, dame Hersent, qu'il avait coïncée à Maupertuis, sa forteresse, quand il chercha à la violer : et il la viola, le rouquin¹ ! J'en suis triste et furieux. Ensuite, il souilla de son urine tous mes louveteaux : c'est le plus récent de mes sujets de plainte. Renart avait pris date pour se disculper de l'accusation d'adultère.

« Quand on apporta les reliques, je ne sais qui lui en avait donné le conseil, il fit très vite demi-tour, et se réfugia dans sa tanière. — Isengrin, abandonnez la partie, vous n'avez rien à gagner à rappeler votre honte. Les rois et les comtes sont irréflechis, et ceux qui tiennent de grandes Cours sont aujourd'hui fréquemment cocus : jamais ils ne manifestent pareille douleur ni pareille colère pour un si petit dommage. Beaucoup le dissimulent délibérément, car il ne sert à rien d'en parler. » Brun l'ours intervient : « Très noble seigneur, vous pouvez même aller plus loin : Isengrin a-t-il été tué ou retenu prisonnier, pour être dans l'incapacité de se venger des offenses de Renart ? Isengrin est bien assez puissant pour que Renart, s'il lui tombait sous la main, et n'était la paix qui vient tout juste d'être jurée², ne puisse lui résister longtemps. Mais vous gouvernez cette terre : faites cesser cette guerre, rétablissez la paix entre vos barons, nous partagerons vos haines, convoquez-le vous-même. Si Isengrin se plaint de Renart, que le procès ait lieu : je ne vois pas de meilleure solution.

Que Renars fist a m'espousee,
³² Dame Hersent, qu'ot enserree
 A Malpertruis, son fort repaire,
 Quant il par force li volt faire ;
 Et a force li fist li rous !

³⁶ Dolans en sui et coureçous.
 Puis conpissa tous mes louviaus :
 C'est li duels qui plus m'est noviaus^d.
 Renars prist jour de l'escondire

⁴⁰ Qu'il n'avoit fait tel avoultire.
 « Quant li saint furent aporté,
 Ne sai qui li ot enorté,
 Mais il se traist molt tost arriere,

⁴⁴ Si se feri en sa taisniere^b.
 - Ysengrin, lassies dou ester,
 Vos n'i poés riens conquêster
 A ramentevoir vostre honte.

⁴⁸ Musart sont li roy et li conte,
 Et cil qui tienent les grans cors
 Devient couz hui est li jours :
 Onques por si peu de damaige

⁵² Ne fisent tel duel ne tel raige.
 Maint le çoillent a essient^c,
 Car li parlars n'en vaut nient. »
 Dist Bruns li ours : « Biax gentix sire,

⁵⁶ Vos porrés moult miex assés dire.
 Est Ysengrins ne mors ne pris,
 Se Renars a vers lui mespris,
 Que bien n'en soit prise venjance ?

⁶⁰ Ysengrins a bien telle puissance,
 Se Renars près de lui estoit,
 Et por la pais ne remanoit
 Qui novelement est juree,

⁶⁴ Ja envers lui n'avroit duree.
 Mais vos estes princes de terre,
 Si metés pais en ceste guerre,
 Faites pais entre vos barons,

⁶⁸ Cui vos harés, nos le harons,
 Et si mandés de vostre part.
 S'Ysengrins se plainst de Renart
 Faites le jugement seoir :

⁷² C'est li miex que g'i puis veoir.

Quand l'un a volé l'autre, qu'il le dédommage, et que le coupable paie l'amende ! Envoyez chercher Renart à Maupertuis : je l'amènerai si je le trouve et si vous voulez bien m'en charger. Nous lui apprendrons bien alors à venir à la Cour¹. — Seigneur Brun, dit Bruiant le taureau, maudit soit — je ne parle pas de vous ! — celui qui conseillera au roi d'accepter réparation pour l'inconduite, la honte et l'adultère dont fut victime la commère de Renart, car il a commis tant de violences et outragé tant de bêtes que l'on ne saurait prendre sa défense. Isengrin a-t-il besoin de plaider sur une question qui est vraiment de notoriété publique ? Je sais parfaitement, quoi qu'on puisse dire, que le coupable est celui qui déshonore le monde, Renart, ce sale débauché, qui a passé toute sa vie à tromper : s'il s'était ainsi attaqué à ma femme pour la posséder contre son gré, jamais Maupertuis ni aucune forteresse qu'il aurait construite n'aurait pu lui éviter que je l'émascule et que je l'abandonne ensuite sur un boubier. Hersent, qu'aviez-vous en tête ? Certes, ce fut un bien grand crime quand Renart, ce traître de rouquin, vous a battu la touffe !

— Seigneur Bruiant, dit le blaireau, ce méfait, si nous ne l'étouffons, pourra prendre des proportions considérables, car on peut bien encourager au mal, le répandre et le semer, et se montrer incapable de l'arrêter. Si Renart a fait cela par amour, que devient l'action en justice ?

Se li un tolt l'autre, si l'amende,
Et li mesfais vous paist l'amende^a !
Mandés Renart a Malpertruis,

⁷⁶ Je l'amenrai se je le truis,
Et vous m'i vuelliés envoier.
Puis l'apprendrons a courtoier. »
- Sire Bruns, dist Bruians li tors,

⁸⁰ Mal déhé ait, sans vostre cors,
Qui ja consillera le roy
Qu'il pregne amende del desroi,
De la honte et de l'avoultire

⁸⁴ Que Renars fist a sa commere,
Car il a fait tantes molestes^b
Et cunchiies tantes bestes
Que mais ne doit on lui aidier.

⁸⁸ Couvient dont Ysengrin plaidier
De choze qui si est aperte
Et conneüe et descoverte ?
Et je bien sai, que que nus die,

⁹² Que c'est cils qui le mont cunchie,

Renars, icils malvais lichieres,
Qui adés a esté trichieres^c ;
S'euist ma feme ensi baillie

⁹⁶ Que contre son cuer l'euist saillie,
Ja mais pertruis^d nel garesist,
Ne forteresse qu'il fesisst,
Que je ne l'euisse escoué

¹⁰⁰ Et puis en un compiang jeté.
Hersent, dont vous vint cis corages ?
Certes, ce fu molt grans damages,
Quant dant Renart^e, cils fel, cils rous,

¹⁰⁴ Vous bati onques le pelous.
- Sire Bruians, dist li taissons,
Cils mals, se nous ne l'abaissons,
Porra encore en haut monter,

¹⁰⁸ Car tels puet le mal enorter
Et bien espandre et bien semer,
Qu'il nel poroit mie amender.
Se Renars li fist par amor,

¹¹² Quel plainte i a, ne quel clamor ?

Il y a bien longtemps qu'il est amoureux d'elle. Jamais elle n'aurait porté plainte, s'il l'avait fait ; mais, par ma tête, Isengrin l'a pris trop à cœur. Le tort sera réparé devant le roi et ses barons. Si le vase a subi un dommage ou a été rétréci du fait de Renart de la valeur d'une noisette, je suis prêt à le lui faire payer quand il sera là, au moment du procès. Mais il vaudrait mieux, à mon sens, que le blâme retombe sur dame Hersent. Hélas ! quel honneur votre mari vous a fait avec un tel procès, sous les regards de tant de bêtes ! Assurément, on devrait vous percer de coups si, lorsqu'il vous appelle sa tendre amie, vous lui accordez votre amour, car il ne vous aime pas et ne se soucie pas de vous ! » Hersent rougit de honte ; tous ses poils se hérissent, et elle répond dans un soupir : « Seigneur Grimbert, je n'en puis mais ! J'aurais de loin préféré que la paix règne entre mon époux et Renart ; car, en vérité, je ne suis nullement responsable comme on l'insinue : je suis prête à me soumettre à l'ordalie de l'eau froide ou du feu brûlant¹. Mais à quoi bon me disculper ? Malheureuse, infortunée, pauvre de moi, on ne me croira jamais ! Mais, par tous les saints que l'on vénère, aussi vrai que je demande à Dieu de me venir en aide, je jure que Renart ne m'a jamais rien fait qu'il n'ait pu faire à sa mère. Je ne dis pas cela pour maître Renart et pour préserver ses intérêts : son sort, qu'on l'aime ou le haïsse, m'importe

Pieç'a qu'il l'a molt enamee.
 Ja cele ne s'en fußt clamee,
 Se fait l'euïst, mais, par mon chief,
¹¹⁶ Ysengrins l'a trop pris en grief.
 Voiant le roy et son barnage
 Sera amendé le damage.
 Se li vassiaus est empiriés,
¹²⁰ Ne par Renart apeticíes
 Le vallant d'une nois de corre,
 Prés sui que je li fache sorre
 Lors quant Renars sera venus
¹²⁴ Et li jugemens iert tenus.
 Mais molt miex iert, si com je cuic",
 Quant li blasmes iert dame Hersent.
 Haÿ ! quel honor de tel plait
¹²⁸ Voſtres maris vous a ci fait,
 A tantes bestes regarder !
 Certes, on vous devroit larder,
 S'il vous apele bele suer,
¹³² Se jamais li portés bon cuer,
 Qu'il ne vous ainme ne resoigne ! »

Hersens rougiſt, si ot vergoigne ;
 Treſtous li poils li va levant,
¹³⁶ Et puis respont en souspirant :
 « Sire Grimbert, je n'en puis mais !
 J'amaïſſe miex assés la pais
 Entre mon signor et Renart ;
¹⁴⁰ Car onques, voir, n'ot en moi part,
 En tel maniere ne en tel guise,
 Si que j'en feroie une guisse
 En iauve froide u en feu chaut.
¹⁴⁴ Mais escondires riens n'i vaut,
 Lasse, chaitive, maloſtrue,
 Que je n'en serai ja creüe !
 Mais par tous les saints c'on aeure,
¹⁴⁸ Ne se Damredíex me sousceure,
 Onques Renars de moi ne fiſt
 Que faire se mere ne peuïſt.
 Por dan Renart nel di ge mie,
¹⁵² Ne por amender sa partie,
 Qu'autretant^b m'est c'on de lui face,
 Qui que l'aint ne qui que le hace,

aussi peu qu'un chardon pour ânes. Mais je le dis pour Isengrin, qui éprouve tant de jalousie à mon égard qu'il se croit sans cesse cocu. Par la foi que je dois à mon fils Pinçart, cette année, au premier jour d'avril, il y a eu dix ans qu'Isengrin m'a épousée, le jour de Pâques, comme il dit. Mes noces furent si fastueuses que toutes nos salles et nos tanières¹ étaient remplies de bêtes, c'est la pure vérité, au point que vous auriez difficilement pu trouver assez de place pour y faire couvrir une oie. C'est ainsi que je devins son épouse. Ne me considérez pas comme une menteuse, une débauchée ou une bête sans cervelle. Mais revenons à notre propos. Jamais, depuis ce jour — Dieu me donne joie ! — me croie qui veut, je ne me suis livrée à la moindre débauche, à la moindre turpitude, au moindre dévergondage ni à aucune vilenie qu'une nonne n'aurait pu commettre². »

Une fois qu'Hersent se fut excusée et eut bien exposé son propos, l'âne, qui l'avait entendue, se réjouit tout le premier au fond de lui-même, car il fut aussitôt persuadé qu'Isengrin n'était pas cocu : « Ah ! fait-il, noble baronne, puissent mon ânesse, et le chien, et le loup, et tous les animaux être aussi loyaux que vous, dame Hersent ! En faisant un serment si détaillé, vous m'avez complètement convaincu : je ne mettrai jamais en doute votre parole. Je suis prêt à jurer — Dieu me pardonne mes péchés et me laisse trouver des chardons

Con il m'est d'un cardon asnin¹.

- ¹⁵⁶ Mais je le di por Ysengrin
Qui de moi est ensi jalous
Qu'il en cuide adés estre cous.
Foi que je doi Pinçart mon fil,
¹⁶⁰ Ahain^b le premier jor d'avril
Or dis ans qu'Isengrins me prist,
Que Pasques furent, si come il dist.
Mes noces furent si plenieres
¹⁶⁴ Que nos salles et nos duieres^c
Furent toutes de bestes plainnes,
Voire certes, qu'a molt grant peine
I peuïssiés tant de vuit trouver
¹⁶⁸ Qu'une oe i peuïst couvrir.
La devin ge ensi s'espouse.
Ne m'en tenés mie a mentouse,
Ne a soignant n'a beste fole.
¹⁷² Or revenraia ma parole.
Onques puis, se Diex me doinst joie,
Qui m'en voet croire si m'en croie,

Ne fis de mon cors licherie,

- ¹⁷⁶ Ne malvaistié, ne puterie,
Ne nesun vilain^d affaire
C'une nonains ne peuïst faire. »
Quant Hersens se fu escondite
¹⁸⁰ Et ele ot bien sa raison ditte,
Premiers^e li asnes qui l'oï
Dedens son cuer s'en esjoï,
Que lors cuida il a estrous
¹⁸⁴ Que Ysengrins ne fust pas cous.
« Ahi ! fait il, gentil barnesse,
Car fust or si loiaus m'anesse,
Et chien, et leu, et toutes bestes,
¹⁸⁸ Dame Hersent, si con vous estes !
Quant vous en avés tant juré,
Tout m'en avés asseuré :
Jamais ne vous en mescrerai.
¹⁹² Tel sairement je vous en frai
Que, si me face Diex pardon,
Ne si me laiïst trover cardon

tendres pour mes repas ! — que vous ne vous êtes jamais intéressée à Renart ni à son plaisir, ni à son amour, comme j'en suis convaincu. Mais le monde est si mauvais, si médisant et si infecte qu'il blâme ce qu'il devrait louer et fait de faux témoignages. Ah ! Renart, malheureux, c'est sous une mauvaise étoile que tu es né, que tu as été engendré et conçu, car on ne te croira jamais ! La nouvelle s'était déjà répandue que tu avais joui d'Hersent. Elle veut prouver en jugement que tu ne l'as jamais sollicitée. » Isengrin¹ l'écoute et ne dit mot : il se garde bien de se mettre en colère et, au contraire, se tait et n'ajoute rien. Vous savez bien que l'on se jette habituellement sur celui qui ne peut se défendre : tous les autres crient haro sur lui. Grimbert le blaireau se leva : s'il le peut, il aidera Renart, car c'est son cousin germain. Il vint directement devant le roi, ôta son chapeau et se secoua : « Barons, dit-il, faites tous silence.

« Ah ! noble roi de haute lignée, apaisez donc cette querelle, et prenez pitié de Renart ! Permettez-moi de l'amener ici et de l'accompagner avec un sauf-conduit. Pour tout ce dont Isengrin l'a accusé il acceptera la sentence que votre Cour prononcera. Et, si c'est par mépris qu'il a tant tardé et différé de venir à la Cour, il en fera amende honorable avant de repartir. — Seigneur, répond l'assemblée, au nom de l'assistance que peut vous apporter saint Gilles², si tel est du

Qui tenres soit a ma pasture,
¹⁹⁶ Que vous onques n'eüistes cure
 De Renart ne de son desduit,
 Ne de s'amour, si con je cuit.
 Mais li siecles est si malvais,
²⁰⁰ Si mesdisans et si pusnais,
 Qu'il blame ce que loer doit',
 Et tesmoigne çou qu'il ne voit.
 Ahi, Renars, malaourés^b,
²⁰⁴ Con de male eure tu fus nés
 Et engenrés et conceüs,
 Car tu ne seras ja creüs.
 Ja estoit la novele issue
²⁰⁸ Que Hersent avies croissue.
 Elle en veut faire^c une joise,
 C'onques par vous ne fu requise. »
 Ysengrins l'oït^d, si ne dist rien,
²¹² De courecier se garde bien,
 Ançois se taïst, si ne dist plus.
 Vous savés que tout queurent sus

Celui qui ne se puet rescoure :
²¹⁶ Tout li autre li ceurent seurre.
 Grimbers^e li taissons se leva :
 S'il puet, a Renart aidera,
 Car ses cousins germaines estoit.
²²⁰ Devant le roi en vint tout droit.
 Son capel oste, si s'escoust :
 « Baron, dist il, tasiés vous tout.
 « Ha ! gentils roys et debonnaïres,
²²⁴ Car metés pais en cest affaire,
 Et aïiés de Renart merci !
 Lassïés le moi amener ci
 Et aconduire a salveté.
²²⁸ De quanque Ysengrins l'a reté,
 Tele amendise l'en fera
 Con vostre cors esgardera :
 Que, se il l'a fait par despit,
²³² Le tagement et le respit
 Qu'il a fait de venir a cort,
 Si l'amendra ains qu'il s'en tourt.

moins votre bon plaisir, ne convoquez Renart ni aujourd'hui ni demain, si cela vous convient ; après-demain, si cela ne vous pèse pas, faites-le amener de force, et réservez-lui un tel traitement qu'il y réfléchisse la fois suivante. Ce n'est pas la première fois qu'il prend ainsi ses aises : que la prochaine fois, il s'en souviennne ! » Noble réplique : « Vous avez tort de vouloir condamner Renart. Vous pouvez bien ronger le même os : si l'un quelconque d'entre vous me manifeste de l'arrogance, la même chose lui pend au nez. Ma haine de Renart n'est pas telle que, parce que certains s'acharnent contre lui, je veuille le couvrir encore davantage de honte, s'il est disposé à m'obéir. Isengrin, acceptez cette ordalie que votre femme vous propose, si vous ne voulez pas renoncer à votre accusation. — Je l'accepte tout de suite avec joie ! Mais si Hersent était confondue par l'ordalie, et qu'elle fût brûlée ou perdue, même ceux qui l'ignoraient seraient au courant, et mes ennemis s'en réjouiraient. Ils s'esclafferaient alors aussitôt : “ Huez le cocu, voyez le jaloux ! ” Il vaut mieux pour moi, d'après ce raisonnement, que je supporte la honte qu'il m'a infligée jusqu'à ce que je puisse me venger. Mais je compte bien, avant la saison des vendanges, déclencher contre Renart une guerre telle que ni le ciel ni la terre ne le protégeront. — Qu'est-ce donc ? reprend Noble, par le cœur de Dieu, seigneur Isengrin,

- Sire, ce respont li conciles,

²³⁶ Onques ne vous aïst sainz Giles,
S'il vous plaist et vous le comandés,

Que ja Renars ne soit mandés

Hui ne demain, se il vous siet^a ;

²⁴⁰ Après demain, s'il ne vous griet^b,

Le faites a force amener,

Et puis tellivrisson donner

Que une autre fois s'en castit.

²⁴⁴ Maintes fois a pris tel respit^c

Et une autre fois s'en recort^d. »

Ce dist Nobles : « Vous avés tort,

Qui Renart volés fourjugier.

²⁴⁸ Tel os poés vous bien rugnier^e :

Se nuls de vous me mainne orguel

Çou meïsmes li pent a l'uel.

Renart ne hai je mie tant,

²⁵² Por riens que nuls li voïst nuisant,

Que le voelle encor honir

S'envers moi se voet obeïr.

Ysengrins, pregnés cest juse

²⁵⁶ Que vostre feme vous devise,

Se relassier ne l'en voliés.

- Je l'en penrai errant tous liés.

Se Hersens perdoit la juse,

²⁶⁰ Que elle fuist ou arse ou prise,

Dont le saroit qui nel set mie,

Liés en seroit qui ne m'ainme mie^f.

Lors diroient tout a estrous :

²⁶⁴ “ Huiés le cous, veés le jaloux ! ”

Miex me^g vient il, selonc cel plait,

Souffrir la honte qu'il m'a fait^b

Tant que je m'en puisse vengier ;

²⁶⁸ Mais ains c'on doive vendengier,

Cui je Renart movoir tel gerre,

Ne le garra ne ciel ne terre'. [dit,

- Qu'es ce dont ? que^h Nobles a

²⁷² Por le cuer Bieu, sire Ysengrin,

votre guerre ne finira-t-elle jamais ? Et espérez-vous tant gagner à menacer ainsi Renart ? Par la foi que je dois à saint Bernard, je connais si bien les exploits de Renart que je sais qu'il peut vous causer plus de tourments, de honte et de déshonneur que vous ne pouvez lui en infliger. Par ailleurs, dans mon royaume la paix a été jurée et confirmée par serment. *Quiconque l'enfreindra, si on le tient, sera rigoureusement puni.*

Quand Isengrin entendit que le roi se préoccupait de la paix, il fut tout honteux et ne sut que faire ni à quoi se résoudre. Renart avait à présent bien de la chance, si Dieu y avait pris soin, car le roi était ainsi disposé que la paix aurait été faite, n'en déplaise aux mécontents, et que la guerre entre Renart et Isengrin aurait bientôt pris fin sans l'arrivée devant la Cour de Chantecler, de Pinte, et de trois compagnes, pour se plaindre de Renart. Maintenant le feu est difficile à éteindre, car messire Chantecler le coq, et Pinte qui pond de gros œufs, ainsi que Noire, Blanche et Roussette, tirent une charrette bâchée avec une tenture ; à l'intérieur gît une poule qu'elles apportent dans une bière en forme de litière. Renart l'avait tellement maltraitée et défigurée à coups de dents qu'il lui avait brisé la cuisse et arraché l'aile droite. C'est au moment où le roi, las des procès, avait mangé à satiété, qu'arrivent les poules et Chantecler, frappant leurs paumes¹. Pinte lance la première sa plainte, suivie des

Ne prendra ja vo gerre fin ?
 I cuidiés vous tant gaignier
 De Renart ensi manecier ?
²⁷⁶ Foi que je doi a saint Bernart,
 Je connois tant les fais Renart^a,
 C'ainçois vous puet il faire anui,
 Honte et vergoigne, que vous lui.
²⁸⁰ D'autre part la pais est juree
 Et en ma terre est afiee.
 Cui le fraindra, s'il est tenus,
 Molt sera malement venus. »
²⁸⁴ Quant Ysengrins oï le roi
 Qui de la pais prenoit conroi,
 Tous fu honteux, ne set que faire,
 Ne il n'en set a quel chief traire^b.
²⁸⁸ Or estoit bien Renart cheü,
 Se Diex li eüist pourveü,
 Qu'en tel point l'avoit pris li rois,
 La pais fust malgré^c as ygrois,
²⁹² Que la gerre presist^d ja fin
 Entre Renart et Ysengrin,

Se ne fuist Kanteclers et Pinte^e
 Qui a la cort venoit soi quinte
²⁹⁶ Devant le roi de Renart plaindre.
 Or est li feus griés a estaindre,
 Car sire Cantecler li cos
 Et Pinte qui pont les oes gros,
³⁰⁰ Et Noire et Blanche et Roussette
 Atrainent une carete
 Envoltee d'une gourdine ;
 Dedens se gist une geline
³⁰⁴ Qu'elles amainent em biere
 Faite ensi con une litiere.
 Renars l'avoit si malmenee
 Et as dens si defiguree
³⁰⁸ Qu'il li avoit la cuisse fraite
 Et le destre ele del cors traite.
 Quant ot li^f rois mangiet assés,
 Qui de plaidier estoit lassés,
³¹² E vous les gelines atant,
 Et Kantecler paumes batant.
 Pinte s'escrie premerainne,

autres, en s'époumonant : « Par Dieu, disent-elles, nobles personnes, chiens, loups et toutes les races de bêtes, réconfortez cette malheureuse ! Maudite soit l'heure de ma naissance ! Mon père me donna cinq frères : Renart le brigand les a tous mangés. Ce fut une grande perte et un grand deuil. Du côté de ma mère, j'avais cinq sœurs, de jeunes poulettes, des jeunes filles ; c'eût été de bien belles poules. Girard du Fresne les nourrissait ; il les élevait pour en avoir des œufs. Le pauvre homme les engraisssa pour son malheur, car Renart ne lui en laissa pas une seule sur les cinq : toutes passèrent dans sa gueule, et vous qui êtes là dans ce cercueil, ma douce sœur, mon amie chère, comme vous étiez tendre et dodue ! Que deviendra votre sœur, la malheureuse, qui porte sur vous des regards désespérés ? Renart, puisse la flamme infernale te consumer ! Tu nous auras tant de fois meurtries, poursuivies et tourmentées, tant de fois déchiré nos pelisses, tant de fois chassées dans nos enclos ! Hier, à l'heure de none, près de ma porte tu m'as jeté le cadavre de ma sœur avant de t'enfuir dans une vallée. Le cheval de Girard n'était pas rapide, aussi ne put-il te rattraper. Je suis venue porter plainte contre toi, mais je ne trouve personne qui m'en fasse justice, car tu ne crains si peu que ce soit ni les menaces, ni la colère d'autrui. » La malheureuse Pinte, à ces mots, tombe évanouie sur le sol ainsi que toutes les autres, et, pour porter secours aux trois dames,

Et les autres a grant alainne :
 316 « Por Dieu, font elles, gens honestes,
 Et chien et leu et toutes bestes^a,
 Car consilliés ceste chaitive.
 Molt hac l'eure que je sui vive.
 320 Cinc freres oc de^b par mon pere :
 Tos^c les mainga Renars li leres.
 Ce fu grans perte et grans dolours.
 De par ma mere oc cinc serous,
 324 Jones pouilletes et meschines^d ;
 Molt i euißt beles gelines.
 Gerars dou Frasne^e les passoit,
 Qui por ponre les nourrissoit.
 328 Li las mar les encrassa,
 C'onques Renars ne l'en laissa
 De toutes cinc nes une seule :
 Toutes passerent par sa geule,
 332 Et vous, qui la gisiés em biere,
 Ma douce suer, m'amie chiere,
 Con vous estiés et tenre et crasse !

Que fera vostre suer, la lasse,
 336 Qui a grant dolour vous regarde ?
 Renars, la male flanme t'arde !
 Tantes fois nous avras foulees,
 Et cacies et triboulees,
 340 Et deschirees nos pelices
 Et enbatues en nos lices !
 Hier a nonne, près de ma porte,
 Me jetas tu ma serour morte,
 344 Puis t'enfuïs parmi un val.
 Gerars n'ot mie isnel cheval,
 Si ne te poot mie ataindre.
 Venue me sui de toi plaindre,
 348 Mais je ne truis qui droit m'en face,
 Car tu ne criens autrui manace,
 N'autrui corouç pas deus fioles^g. »
 Pinte la lasse, a ces paroles,
 352 Chaï pasmee ou pavement,
 Et les autres tout ensement,
 Et por souscourre les trois dames

chiens, loups et autres bêtes se sont levés de leurs bancs. Ils leur versent de l'eau sur la tête. Quand elles eurent retrouvé leurs esprits, comme nous le dit l'histoire, elles virent le roi assis et se jetèrent toutes à ses pieds, tandis que Chantecler s'agenouillant devant lui, baigna ses pieds de larmes. Le lion, devant ce spectacle, eut pitié du jeune homme. Il soupira profondément, rien au monde n'aurait pu l'en empêcher. Il dressa la tête, plein de courroux : il n'y avait absolument aucune bête, si hardie fût-elle, ni ours, ni sanglier, qui ne fût prise de terreur en entendant les soupirs et les cris de son seigneur. Couard le lièvre eut si peur que les fièvres ne le quittèrent pas de deux jours. Toute la Cour frémissait à l'unisson, même le plus courageux tremblait de peur : jamais ils n'avaient entendu pire colère que celle que manifestaient les hurlements de leur seigneur. Celui-ci dresse la tête, plein de courroux, et se démène avec une telle violence que toute la maison en résonne. Puis il tient ce discours : « Dame Pinte, dit l'empereur, par la foi que je dois à l'âme de mon père, à laquelle je n'ai pas encore fait d'aumône aujourd'hui, votre désarroi m'afflige beaucoup, mais je ne puis y remédier pour le moment. Je vais faire convoquer Renart dès que cette dépouille sera enterrée, ainsi, vous pourrez voir de vos propres yeux l'importance de la vengeance qui en sera tirée, car je serai d'une rigueur impi-

Se leverent de lor esquames
³⁵⁶ Chien et leu et autres bestes ;
 L'ieve lor versent sor lor testez.
 Quant revinrent de pasmisonz,
 Si con nous en escrit trovons,
³⁶¹ Quant le roi virent asseoir,
 Toutes li vont as piés cheoir,
 Et Cantecler s'agenoilla.
 De larmes ses piés li moulla.
³⁶⁴ Quant li lions vit Cantecler,
 Pitié li prist del bacheler.
 Un sospir a fait de parfont,
 Ne s'en tenist por tout le mont.
³⁶⁸ Par maltalent dreça la teste :
 Ains n'i ot si hardie beste,
 Ours ne sengler, que paor n'ait
 Quant lor sirez sospire et brait.
³⁷² Tel poour ot Couars li lievres
 Que deus jours l'en tinrent les fievers.
 Toute la cors fremist ensamble,

Li plus hardis de poour tramble,
³⁷⁶ Ains mais courouç n'orent grignor,
 Quant braire oïrent lor signor.
 Par maltalent la teste drece,
 Si se debat par tel destrece
³⁸⁰ Que toute en sone la maisonz.
 Et puis fu tele sa raisons :
 « Dame Pinte, dist l'emperere,
 Foi que je doi l'arme mon pere,
³⁸⁴ Dont je ne fis aumosne hui,
 Molt me poise de vostre anui,
 Mais je nel puis ore amender.
 Je ferai Renart ja mander
³⁸⁸ Quant cis cors sera enterrés,
 Si que a vos ioeuls le verrés
 Con grant venjance en sera prise,
 Car j'en ferai molt grant juïse
³⁹² De l'omecide, dou desroi. »
 Quant Ysengrins oï le roi,
 Isnellement en piés se drece :

toyable envers cet homicide et ce dommage. » Isengrin, à ces mots, bondit immédiatement : « Seigneur, dit-il, ce serait un acte mémorable dont vous tireriez grand honneur, si vous parveniez à venger Pinte et sa sœur Coupée, que Renart a dévorée ainsi. Assurément je ne le dis pas haineusement, mais pour la poule qui est morte : je ne le fais pas par haine personnelle contre Renart. » L'empereur lui répond : « Cher ami, cette douleur que m'a causée Renart est loin d'être la première. À vous, aux autres souverains, je me plains, comme c'est mon devoir, de l'adultère et de l'outrage, de la trahison qu'il a commise à mon égard et de la paix qu'il a violée. Mais parlons d'autre chose. Seigneur Brun, prenez cette étole, et vous, seigneur Bruiant le taureau, recommandez l'âme de cette malheureuse. Là-bas, sous ces feuillages, creusez-moi sa sépulture entre ce terrain plat et ce jardin¹, et ensuite nous penserons à autre chose². — Seigneur, dit Brun, à vos ordres. » Il va alors chercher l'étole et n'officie pas seul : le roi en tête et toute l'assemblée commencent l'office des morts. Messire Tardif le limaçon lut à lui seul les trois leçons, Roenel chanta les versets et prononça l'oraison avec Brichemer le cerf et Brun l'ours, pour que Dieu sauve son âme de l'inférieure prison. Quand la vigile³ fut terminée, et c'était déjà le matin, ils portèrent le corps en terre

« Sire, fait il, c'iert grant proece
³⁹⁶ Se vous Pinte vengier poés,
 Dont seriés sires honéré,
 Et sa serour dame Coupee
 Que Renars a si devoree.

⁴⁰⁰ Si nel di jou pas par haïne,
 Ainçois le di por la geline
 Qui est morte, qe je ne face
 Por cose que je Renart hace. »

⁴⁰⁴ Dist l'empereres : « Biâx amis,
 Cest duel en coi Renars m'a mis
 N'est or mie li proumerains.
 A vous, as autres souverains^a,

⁴⁰⁸ M'en plaing si con faire le doi
 De l'avoultire et del desroi,
 Del traïson que il m'a faite
 Et de la pais que il a fraite.

⁴¹² Mais or parlons d'autre parole.
 Sire Bruns, prenés ceste estole,
 Et vous, sire Bruians li tors,

Recomandés l'arme en cel cors.

⁴¹⁶ La, enmi cele covreture^b,
 Me faites une^c sepulture
 Entre cel plain et cel gardin,
 Puis parlerons d'autre Martin.

⁴²⁰ - Sire, fait Bruns, a vos plaisir. »
 Atant va^d l'estole saisir ;
 Et non mie tant seulement,
 Mais li rois el commencement^e,

⁴²⁴ Et tout li autre del concile
 Ont commencie la vigile.
 Sires Tardis li limeçons
 Luit par lui seul les trois leçons,

⁴²⁸ Et Roeniaus canta les vers,
 Et il et Bricemers^f li cers
 Et Bruns li ours dist l'orison,
 Que Diex get l'arme de prison.

⁴³² Quant la vigile fu finée,
 Et ce vint a la matinee,
 Le cors porterent enterrer,

après l'avoir enfermé dans un riche cercueil de plomb, le plus somptueux que l'on ait jamais vu. Ils l'inhumèrent sous un arbre et le recouvrirent d'une dalle de marbre : on inscrivit le nom de la dame et son histoire sur la tombe ; on y porta une épitaphe, au ciseau ou au burin, je ne sais : « Sous cet arbre, en ce terrain plat, ci-gît Coupée, la sœur de Pinte. Renart, qui est pire de jour en jour, lui fit subir de ses dents un grand martyre. » Si vous aviez vu alors Pinte pleurer, maudire Renart et le vouer à tous les diables, et Chantecler tendre ses pattes, vous en auriez éprouvé beaucoup de pitié. Quand l'enterrement fut achevé, le deuil fut quelque peu oublié. « Empereur, dirent les barons, vengez-nous donc de ce brigand qui nous a fait tant de guerres et qui a tant de fois violé la paix ! — Volontiers, répondit l'empereur. Allez-y donc en mon nom, Brun l'ours, vous n'avez rien à craindre de lui. Dites à Renart de ma part que je l'ai attendu trois jours entiers. — Seigneur, dit Brun, avec grand plaisir. »

Il s'en va alors, chevauchant l'amble dans une vallée cultivée. Brun progresse sans prendre de repos. Pendant ce temps se produisit à la Cour un événement qui accabla encore davantage Renart : Coupée se mit à faire des miracles. En effet messire Couard le lièvre, que les fièvres faisaient trembler de peur depuis deux jours, s'en est trouvé

Mais ançois l'ont fait saïeler
⁴³⁰ En un riche vassel de plonc,
 Onques plus riche ne vit on.
 Si l'enfoïrent sous un arbre,
 Et par desus misent un marbre,
⁴⁴⁰ Si ont escrit le non la dame
 Et sa vie desor la lame,
 Ne sai a cizel ou a^e graffe,
 I ont escrit une leptaffe :
⁴⁴⁴ « Desour cel arbre, enmi cel plain,
 Giſt Coupee, li suers Pintain.
 Renars, qui cascun jor empire,
 En fist as dens molt grant martire. »
⁴⁴⁸ Qui dont veïst Pinte plorer,
 Renart maldire et devorer,
 Et Cantecler ses piés estendre,
 Molt grant pitié l'en peuïst prendre.
⁴⁵² Quant li cors fu bien enterrés,
 Li duels fu auques oubliés^b :
 « Empereres, font li baron,

Car nous vengiés de ce larron
⁴⁵⁶ Qui tantes gerres^e nous a faites
 Et tantes pais nous a defaites !
 - Volentiers, ce diſt l'empereour.
 Car m'i alés, Bruns li ours^d,
⁴⁶⁰ Vous n'avrés ja de lui regart.
 Dites Renart de moie part
 K'atendu l'ai trois jors entiers.
 - Sire, fait Bruns, molt volentiers. »
⁴⁶⁴ Atant s'en torne l'ambleüre
 Parmi un val d'une couture.
 Brun ne cesse ne ne repose.
 Lors avint a cort une coze
⁴⁶⁸ Qui empira Renart son plait,
 Car Coupee grans vertus fait :
 Car mesires Couars li lievres,
 Qui de paour tranloit les fievres,
⁴⁷² Deus jors les avoit ja eües,
 Merci Dieu or les a perdues
 Sor la tombe dame Coupee,

guéri, grâce à Dieu, sur la tombe de dame Coupée, car lorsqu'on l'eut enterrée il refusa de quitter les lieux et dormit sur la dalle de la martyre. Et quand Isengrin apprit que celle-ci faisait pareils miracles, il déclara qu'il avait mal à l'oreille. Roonel lui donna le bon conseil d'aller dormir sur la tombe : il fut aussitôt guéri, à ce qu'il dit. Mais, si ce n'avait été matière de foi, dont nul ne doit douter, et sans le témoignage de Roonel, la Cour n'y aurait vu que mensonge. Quand la nouvelle se répandit à la Cour, beaucoup s'en réjouirent, mais nullement Grimbart, qui se faisait le défenseur de Renart avec Tibert le chat. Si Renart ne sait pas user de fourberie, il lui en cuira si on s'empare de lui, car Brun l'ours vient d'arriver à Maupertuis, son repaire, par un raccourci à travers les broussailles¹. Sa grande taille l'obligea à rester à l'extérieur. Il s'approcha de la barbacane, tandis que Renart était dans la tour bise². Pour se reposer il s'était retiré au fond de sa tanière. Il avait confortablement garni son garde-manger d'une grosse poule bien dodue, et avait déjeuné le matin avec la cuisse d'un lapin gras. Il prend ainsi du repos et se prélassa. Mais voici Brun devant la barrière : « Renart, dit Brun, répondez-moi ! Je suis Brun, porteur d'un message du roi. Venez me rejoindre dans cette lande, je vous dirai ce qu'il vous commande. » Renart sait bien que c'est l'ours,

Car quant elle fu enterree,
⁴⁷⁶ Ains ne se volt d'iluec partir,
 Si ot dormi sor le martir.
 Et quant Ysengrins l'oï dire,
 Que tels vertus fait la martire,
⁴⁸⁰ Dist qu'il avoit mal en s'orelle ;
 Et Roeniaus bien li conselle :
 Sor la tombe dormir le fiât,
 Lors fu garis, si conme il dist.
⁴⁸⁴ Mais, se ne fust bone creance,
 Dont nuls ne doit avoir doutance,
 Et Roeniaus qui le tesmoigne^a,
 La cors cuidast ce fust mençoigne.
⁴⁸⁸ Quant^b a la cort vint la novele,
 Tels i ot cui elle fu bele,
 Mais a Grimbart fu elle laide,
 Qui por Renart parole et plaide
⁴⁹² Entre lui et Tibert le cat.
 S'or ne set Renars de barat,
 Mal iert bailis s'il est tenus,

Car Bruns li ors est ja venus
⁴⁹⁶ A Malpertruis, a son repaire,
 Parmi l'adrece d'une agaire^c.
 Por çou que trop fu grans par cors
 Le covint demorer defors.
⁵⁰⁰ Trai soi devant la barbaqane,
 Et Renars en la tor moraine^d
 Por reposer s'est trais arriere
 Enmi le fons de sa taisniere.
⁵⁰⁴ Garnie avoit molt bien sa fosse
 D'une geline crasse et grosse,
 Et avoit mangiet au matin
 Une cuisse d'un cras counin :
⁵⁰⁸ Si se repose et se gist aise.
 Atant e vous Brun a le haise :
 « Renars, fait Bruns, parole a moi !
 Je sui Bruns, messagers le roy,
⁵¹² Venés ça fors en ceeste lande,
 Si vous dirai que il vous mande. »
 Renars set bien que c'est li ours.

il l'a reconnu à sa démarche. Il se demande aussitôt comment il va lui chercher querelle. Il se met en peine de réfléchir à la façon dont il va le moquer.

« Brun, dit Renart, mon très cher ami, combien vous a causé de tourment celui qui vous a fait franchir cette montagne ! J'avais l'intention de me rendre à la Cour, mais je voulais auparavant me régaler d'une succulente spécialité française. Seigneur Brun, vous le savez bien, à la Cour on dit au puissant dès son arrivée : " Seigneur, lavez-vous les mains. " Il a tout ce qu'il lui faut, celui qui lui tient les manches¹. Ils ont d'abord du bœuf à l'ail, viennent ensuite les mets somptueux dès que le seigneur les désire, mais le pauvre qui ne possède rien est fait de la merde du diable : on ne le prie pas de s'asseoir près du feu, ni à la table d'honneur ; il lui faut manger sur ses genoux, au milieu des chiens qui lui arrachent le pain des mains. Ils attendront pour rien, c'est sans importance, qu'on les serve deux fois à boire, assurément il n'y aura pas de seconde fois. Les valets rongent les os qu'ils vous donnent, qui² sont plus secs qu'une aile. Chacun tient son pain serré dans son poing, car tous, sénéchaux³ et cuisiniers, sont coulés dans le même moule. Souvent les seigneurs manquent de ce dont la piétaille regorge. Puisent-ils être tous jetés au feu ! Ils se mettent dans la manche la viande et le pain pour les donner à leurs putains ! C'est pour

Bien l'a reconneü au cours.

⁵¹⁶ Or se commence a porpenser
Comment il se puisse tenser.

En grant painne est d'estudier
Comment il le puisse cunchier.

⁵²⁰ « Brun, fait Renars, biax dous amis,
Comme en grant painne vous a mis
Qui cest mont vous fist avaler^e !
Je m'en devoie a court aler,

⁵²⁴ Mais que j'eusse mangié ançois
D'un mervillous mangier François.
Sire Brun, car bien le savés,
Qu'on dist a cort : « Sire, lavés »

⁵²⁸ Au riche home quant il i vient.
Garis est qui ses mances tient.
Premiers ont buef as ailés^b,
Aprés viennent li riche mes

⁵³² Quant li sires en voet avoir,
Mais povres hons qui n'a avoir

Fu fais de la merde au diauble :

Ne siet au feu n'a bele tauble,

⁵³⁶ Ains manjue sor son geron,
Et li chien li vont environ,
Qui le pain li tollent des mains.

De deus fois boire, c'est li mains,

⁵⁴⁰ Por noient s'i regarderont,
Ja por voir deus fois n'i buvront.
Les os vous rungent cil garçon
Qui plus sont sec que aleron^f.

⁵⁴⁴ Cascuns tient son pain en son puing,
Car tout sont ferut en un cuing
Et li senescal et li keu.

⁵⁴⁸ De tel choze ont li signor peu
Dont li serjant ont a plenté.
Tout fussent il ou feu jeté !

Le^d char reponent et les pains
Que il donent a lor putains.

⁵⁵² Por tel afaire con je di,

cette raison, très cher seigneur, que j'ai dès midi rassemblé tous mes mets et que je m'en suis régale : j'ai mangé ainsi pour six deniers d'excellents gâteaux de miel nouveau¹. — *Nomini patre, Christum file*², dit Brun, par le doux corps de saint Gilles, Renart, ce mets dont tu as abondance est la chose du monde que mon pauvre ventre désire le plus ardemment. Ah ! donnez-m'en donc, très cher seigneur, au nom de Dieu, *mea culpa* ! » Et Renart lui fait une grimace, tout heureux de le tromper. Mais le malheureux ne s'aperçoit pas que l'autre est en train de le berner³. « Brun, dit Renart, si j'étais sûr de pouvoir te faire confiance, d'être en sécurité et d'avoir ton appui, par la foi que je dois à mon fils Rovel, je te remplirais bientôt le ventre de miel frais et nouveau. Car là, en face, dès l'orée du bois de Lanfroï le forestier... Mais qu'importe ! Cela n'en vaut pas la peine, car si je vous y conduisais maintenant et me préoccupais de votre intérêt, vous en profiteriez pour me nuire. — *Que* dites-vous, seigneur Renart ? N'avez-vous donc aucune confiance en moi ? — Assurément. — *Que* redoutez-vous ? — Je le sais bien : un coup en traître, une perfidie. — Renart, vous m'insultez en me calomniant de cette façon ! — Je ne recommencerai plus, n'ayez aucune crainte, je n'ai aucun grief contre vous. — Ce n'est que justice, car, depuis que j'ai fait hommage à Noble le lion,

Biax dous sires, des miedi
 Ai ge tous mes mes aünés,
 Dont je me sui ja desjunés,
⁵⁵⁶ Et si ai mengié six denrees
 De novel miel en bonnes rees^a.
 - *Nomini patre, Christum file*,
 Fait Bruns, par le bial cors saint Gile,
⁵⁶⁰ Renars, cils mels dont vous abonde,
 Ja es ce la riens ens el monde
Que mes las ventres plus desire.
 Ha ! Car m'en donés, biax dous sire,
⁵⁶⁴ Par le cors bieu, Diex, moie coupe ! »
 Et Renars li a faite la loupe,
 Si riët por çou qu'il le deçoit.
 Mais li caitis ne s'aperçoit
⁵⁶⁸ Con cils li ploie la coroe.
 « Brun, fait Renars, se je savoe
Que je trovasse en toi fiance,
 Et seürté, et aliance^b,

⁵⁷² Foi que je doi mon fil Rovel,
Que jou dou miel fres et novel
 Vous empliroie ancuï le ventre.
 Car ci devant, si com on entre
⁵⁷⁶ El bos Lanfroï le forestier...
 Mais çou que vaut ? Vous n'a meüer,
Que se jou ore vous i menoeie
 Et de vostre preu me penoeie,
⁵⁸⁰ Si m'en feriés vous male part.
 - *Qu'avés vous dit*, sire Renars ?
 Me mescréés vous dont de rien ?
 - Oïl. - De coi ? - Ce saige bien :
⁵⁸⁴ De traïson, de felonnie.
 - Renars, or es ce vilonnie,
 Quant de tel coze^d me sordittes !
 - Non ferai, ains soïés tous quites,
⁵⁸⁸ Ne vous en porc mais nul coraige.
 - Vous avés droit, que par l'oumaige
Que je fis Noble le lyon,

j'ai abandonné tout désir d'être envers vous traître et trompeur. — Je vous en fais crédit, répondit cette canaille, je n'en demande aucune assurance, je m'en remets à votre sincérité. »

Brun s'accorde en tout point à ces paroles, et les voilà en route. Ils ne retinrent pas leur cheval avant d'être arrivés au bois de Lanfroï le forestier. C'est là qu'ils arrêterent leurs destriers. Lanfroï, qui entretenait les bois, avait commencé à fendre un chêne dont il voulait tirer des planches pour faire des tables de grande largeur. Le charpentier y avait disposé deux gros coins de chêne, dont l'un pendait vers le bas et l'autre derrière pour faciliter le travail. « Brun, dit Renart, très cher ami, voici ce que je t'ai promis : la ruche se trouve dans ce chêne. Mangeons vite, ensuite nous irons boire ! J'y parviendrai avec un bout de bois. » Et pendant que Brun l'ours mettait son museau dans le chêne avec ses pattes de devant, Renart alla enlever le coin en le relevant en l'air. Il s'écarta et sermona l'ours : « Canaille, dit-il, ouvre la bouche, ta langue l'atteint presque ! Fils de pute, ouvre ta gueule ! » Il se moque bien de lui et lui joue un bien mauvais tour, car il n'y a ni miel ni rayon. Pendant que Brun s'affaire, Renart a empoigné les coins et les a ôtés non sans peine. Quand il eut retiré tous les coins, la tête et les flancs de Brun étaient prisonniers du chêne. Le malheureux fut alors au supplice : sa peau s'étirait et s'arrachait vers le haut, il était sur le point de défaillir. Renart l'avait mis dans une situation bien

Puis n'oc vers vous entencion
⁵⁹² D'estre traïtres ne trichieres⁶¹.
 - Bien vous en croi, dist li lichieres,
 Je n'en quier autre seürté,
⁵⁹⁶ Mis me sui en vostre purté. »
 Quant que cils dist, il li otroie.
 Atant se sont mis a la voie.
 Onques n'i ot cheval tenu
 De ci a tant qu'il sont venu
⁶⁰⁰ Au bos Lanfroï^b le forestier.
 La sont aresté li destrier.
 Lanfrois, qui les bos suet deffendre^c,
 Un chaisne ot commenciet a fendre
⁶⁰⁴ Ou il voloit prendre des es
 Por faire taubles de grans les^d.
 Deus cuingz de chaisne tous entiers
 I avoit mis li charpentiers.
⁶⁰⁸ L'un des cuins ot fait aval pendre,
 Et l'autre après por miex a fendre.
 « Brun, fait Renars, biaux dols amis,
 Vois ci çou que je t'ai promis :

⁶¹² Dedens ce chaisne est la catoire.
 Or del mangier, puis irons boire^e !
 G'i avenroie d'un fusiel. »
 Et Bruns li ours mist le musel
⁶¹⁶ Ou chaisne et les deus piés devant,
 Et Renars vait le cuing levant
 Et adreçant encontremont.
 Ensus esta, si le semont :
⁶²⁰ « Cuivers, fait il, ouevre la bouce,
 Por peu que ta langue n'i touce !
 Fil a putain, ouevre la goule ! »
 Bien le cunchie et bien le boule^f,
⁶²⁴ Car il n'i a ne miel ne ree^g.
 Endementrués que Bruns i bee,
 Renars a les cuins empuignies
 Et a grant painne defichiés.
⁶²⁸ Quant tout li cuing furent osté,
 La teste Brun et li costé
 Furent dedens le chaisne enclos.
 Lors fu li las a mal repos :
⁶³² Estent li cuirs et riffe en haut,

fâcheuse, lui qui n'a jamais été à confesse et n'a jamais fait le moindre bien ni la moindre aumône. Il s'écarte et le couvre de sarcasmes : « Brun, dit-il, je savais bien — et vous dépensez des trésors de ruse ! — que je n'avais aucune chance d'en manger : je sais bien ce que je ferais si j'avais à le faire. Quelle canaille vous êtes, vous qui ne me donnez pas de ce miel ! Hélas ! Comme vous seriez prompt à me conduire à l'hôpital de Saint-Gilles, si je tombais dans la misère ! J'aurais vite droit à des poires blettes ! » Sur ces mots surgit messire Lanfroi le forestier : Renart prend la poudre d'escampette. Dès que le paysan vit Brun pendu au chêne qu'il devait achever de fendre, il retourna à toutes jambes au village en s'écriant : « Seigneurs, l'ours est là, dehors ! nous allons pouvoir nous emparer de lui ! » Vous auriez vu les paysans sortir et se précipiter tous ensemble dans la rue ! L'un porte un manche, l'autre une massue, l'un un fléau, un autre un bâton d'aubépine. Brun trembla de peur pour son échine. En tête arrivait Hurtevilain, avec Geldon Grosseputain, Baudouin Portecivière qui prend sa femme par derrière, et Trotte-aux-noces le puant, qui court toujours à cause des mouches. Quand l'ours aperçoit ces paysans, il tremble et pense au fond de lui-même qu'il vaut mieux pour lui perdre son museau que de tomber entre les mains de Lanfroi. Il a tant tiré, avec de telles souffrances, que sa peau s'étire, les veines se rompent, il défaille, sa tête se brise ;

A poi que li cuers ne li faut.
 Molt l'avoit mis en male presse
 Renars, qui onques n'ot confesse,
⁶³⁶ Qui ains ne fist bien ne amosne.
 Ensus se traïst, si le ramprogne :
 « Brun, fait il, jel savoie bien,
 Et' or querés art et engien,
⁶⁴⁰ Que ja ensi ne mengerioie,
 Mais je sai bien que j'en feroie
 Se ensi jel'avoie a faire.
 Con estes ore deputaire,
⁶⁴⁴ Que de cel mies ne me rués !
 Ahi ! con me conduiriés^b
 Jusqu'a Saint Gile en infierté,
 Se je chaioie en povreté !
⁶⁴⁸ Vous me donriés ja poires moles. »
 Atant e vous a ces paroles
 Sire Lanfroi le forestier,
 Et Renars se meit ou sentier.
⁶⁵² Quant' li vilains vit lors Brun pendre
 Au chaisne qu'il devoit parfendre,

A la ville s'en vint le cours,
 Criant : « Signor, ça f'ors est l'ors !
⁶⁵⁶ Ja le porons as mains tenir ! »
 Qui dont veïst vilains salir
 Et fuir tout parmi la rue !
 L'uns porte hanste, l'autres maçue,
⁶⁶⁰ L'uns floiel, l'autres baston d'espine.
 Grant poor ot Bruns de s'eschine.
 Devant en vint Hurtevilain^d,
 Et Geldons Grosseputain,
⁶⁶⁴ Et Bauduins Portecivière,
 Qui croïst sa feme par derriere,
 Et Trote as Noces^e li puans,
 Qui por les mousques est fuians.
⁶⁶⁸ Quant li ours ces vilains vit,
 Pense en son coraige et fremißt,
 Que miels li vient le musel perdre,
 Ains que Lanfrois le puïst aherdre.
⁶⁷² Tant a sachiet a molt grant paine,
 Estent la pel, rompent les vainnes,
 Faut li li cuers, la teste casse,

il perd une grande quantité de sang et laisse sur place la peau de ses pattes et de sa tête : on n'a jamais vu bête si horrible. Son museau est couvert de sang, il n'a plus de peau sur le visage. Il s'enfuit à travers bois, et les vilains le poursuivent en poussant des cris. L'ours se réfugie près d'un rocher. Le prêtre de la paroisse, qui était le père de Martin d'Orléans, revenait de répandre son fumier. Il le frappa en plein sur les reins, et il y avait tant d'autres paysans qui le battaient à qui mieux mieux qu'il en réchappa de justesse. Sans mentir, Renart sera perdu si Brun l'ours parvient à l'atteindre, mais il a entendu ses gémissements de loin, et il est rentré par un chemin de traverse à Maupertuis, sa forteresse, où il ne craint ni armée ni embuscade. Au moment où Brun le dépasse, Renart lui décoche ses sarcasmes : « Brun, dit-il, as-tu profité, cher ami, du miel de Lanfroï que tu as mangé sans moi ? Ton manque de parole te perdra ! Certes, il t'en cuira : aucun prêtre ne voudra t'assister dans tes derniers moments. À quel ordre veux-tu appartenir, avec ton chaperon rouge ? » L'ours était si accablé de douleur qu'il ne répondit mot : il s'enfuit au grand galop. Il redoutait encore de tomber entre les mains du prêtre et des paysans.

Brun a parcouru, en courant, tant de chemin qu'avant midi sonnait il est revenu à la carrière où le lion tenait sa cour plénière. Il tombe évanoui sur le pavement : le sang lui dégouline

Mais de son sanc i lait grant masse,

⁶⁷⁶ La pial des piés et de la teste :
Ains nuls ne vit si laide beste.
Dou sanc li cuevre le musel ;
Entour le vis n'ot point de pel¹⁷.

⁶⁸⁰ Parmi le bos s'en va fuiant,
Et li vilain le vont huiant.
Li ours s'en va lés une roche.
Et li prestres de la parroche,

⁶⁸⁴ Qui peres fu Martin d'Orliens,
Revenoit d'esparre son tiens.
Si le feri parmi les rains,
Et d'autrez vilains i a mains^b

⁶⁸⁸ Qui miex miex le vont batant^c,
Qu'a paines s'en va escapant.
Or i ert pris Renars sans faindre
Se Bruns li ours le puet ataindre,

⁶⁹² Mais il l'a oï de lonc plaindre,
Si se remist par une adrece
En Malpertruis, sa forteresse,

Ou il ne crient oïst ne agait.

⁶⁹⁶ Au trespasser que Bruns li fait
Li a Renars ses gas lanchiés :
« Brun, fait il, es tu avanchiés,
Douls amis, dou miel Lanfroï

⁷⁰⁰ Que vous avés mangiet sans moi ?
Vostre male fois vous parra !
Certes, il vous en mescherra,
Que ja a vo fin n'avrés prestre.

⁷⁰⁴ De quel ordene volés vous estre,
Qui rouge caperon avés ? »
Li ours estoit si adolés
Qu'il ne li pot respondre mot.

⁷⁰⁸ Fuiant s'en va plus que le trot.
Encor cuide il cheoir^d es mains
Le prestre^e et les autres vilains.

Tant a alé Bruns en corant
⁷¹² Que devant le midi sounant^f
Est revenues a la quarriere
Ou li lions tint cort pleniére.

du visage, et il n'a plus d'oreilles. Ce spectacle plonge la Cour dans la stupeur : « Brun, dit le roi, qui t'a fait cela ? Il t'a affreusement ôté ta coiffe ! — Roi, répondit-il, c'est Renart qui m'a mis dans l'état que vous pouvez voir. » Il se jette alors à ses pieds. Ah ! si vous aviez vu le lion pousser des cris et s'arracher les crins de fureur ! Il jure par le cœur et la mort de Jésus : « Brun, dit le roi, Renart t'a tué, tu n'en obtiendras à mon avis nulle miséricorde ! Mais, par la mort et par les plaies de Jésus, j'en tirerai une vengeance si implacable qu'on en parlera jusqu'en France ! Où êtes-vous, Tibert le chat ? Allez vite de ma part chercher Renart. Dites en mon nom à ce vil rouquin qu'il vienne immédiatement me faire droit dans ma grande salle, devant ma Cour, et qu'il n'apporte ni or, ni argent, ni discours pour assurer sa défense, mais la corde pour le pendre par la gueule. » Tibert n'ose refuser, mais, s'il avait pu se récuser, le sentier n'aurait pas encore vu ses pattes. Cependant, bon gré mal gré, le prêtre doit aller dire la messe, et Tibert s'en va en prenant la voie de gauche. À force d'éperonner sa mule au fond d'une vallée, il arrive à la demeure de Renart, puis il prie saint Léonard, qui délivre les prisonniers, de le mettre à l'abri d'une trahison¹ et de le préserver de son compagnon Renart, dont il connaît la grande félonie et qu'il sait être une bête sans foi ni loi, qui ne respecterait même pas un honnête homme. Mais ce qui inquiéta le plus Tibert,

Pasmés chei el paveis ;

⁷¹⁶ Li sans li couroit jus dou vis,
Et si n'apporte nule oreille.

La cours le voit, molt s'esmerveille :
« Bruns, fait li rois, qui t'a çou fait ?

⁷²⁰ Laidement t'a ton capel trait^a !
- Rois, fait il, ensi m'a baili
Renars con vous poés veïr. »
Atant li vait as piés cheïr.

⁷²⁴ Qui dont veïst le lion braire,
Par^b maltalent ses crins detraire,
Et jure le cuer et la mort !

« Bruns, fait li rois, Renars t'a mort,
⁷²⁸ Ne cuic qu'autre marcie en aies !
Mais, par la mort et par les plaies,
Je t'en ferai si grant venjance
C'on en parlera jusqu'en France !

⁷³² Ou estes vous, Tysbers li cas ?
Alés moi por^c Renart v'iaus.
Dites moi a rous deputaire
Que il me vegne tost droit faire

⁷³⁶ En ma sale devant ma gent,
Si n'apporte or ne argent,
Ne parole por lui deffendre,
Mais le hart por sa geule pendre. »

⁷⁴⁰ Tysbers ne l'ose renfuser,
Car, s'il le peuiſt contreſter,
Encor fuſt sans lui li sentiers.

Mais ou envis ou volentiers
⁷⁴⁴ Covient a messe aler le preſtre,
Et Tysbers s'en iſt a ſeneſtre.
Tant a sa mule espouronee
Parmi le fons d'une valee,

⁷⁴⁸ Dont eſt venus au meis Renart.
Puis reclaime a saint Lienart^d,
Qui delivrer sieut les prisons^e,
Qu'il le garde de traison^f

⁷⁵² Des mains Renart son compaignon,
Car il le seut tant a felon
Et a beſte de pute foi,
Preudome ne portroit il foi.

⁷⁵⁶ La riens que Tysbert desconforte,

ce fut lorsqu'il se trouva devant la porte : entre un frêne et un sapin il vit l'oiseau de saint Martin¹ : il lui cria tant qu'il put : « À droite ! à droite ! », mais l'oiseau tourna vers la gauche. Tibert s'arrêta un bon moment. Je vous assure que c'est là ce qui l'abat et le mate le plus. Son cœur lui dit qu'il va connaître la honte, de grands tourments et un terrible déshonneur. Il redoute et craint tellement Renart qu'il n'ose pénétrer dans sa demeure. Il lui tient son discours de l'extérieur, mais il n'y gagnera rien : « Renart, dit-il, très cher compagnon, dis-moi, es-tu donc là ? » Renart marmonna entre ses dents, à voix basse pour n'être entendu de personne : « Tibert, puissiez-vous être entré sur mon territoire pour votre tristesse et pour votre malheur ! C'est ce qui vous arrivera, si j'ai assez d'habileté. » Puis il répond à haute voix : « Tibert, *welcome* ! comme si vous reveniez tout juste de Rome ou de Saint-Gilles, ou comme si c'était le jour de la Pentecôte, soyez le très bienvenu ! » car il ne lui coûtait rien de faire le beau parleur, et il le salue avec humilité. Tibert lui dit avec bénignité : « Renart, n'y voyez pas d'outrage, je suis venu vous trouver de la part du roi. Ne croyez pas que j'éprouve de la haine à votre égard : c'est le roi qui vous hait au plus haut point et qui vous menace, car Brun, et Isengrin le cocu, et le monde entier se plaignent de vous. — Tibert, n'en parlons plus ! Vous pouvez aborder d'autres sujets. Je vivrai tant que je

Ce fu quant il vint a la porte :
Entre un frasne et un sapin
A veü l'oisel saint Martin.

⁷⁶¹ Assés huica : « A deestre ! a deestre^a ! »

Et li oisiaus torne a senestre^b.

Tysbers s'estut une grant pose.

Si vous di que ce fu la cose

⁷⁶⁴ Qui plus le mate et plus le donte.

Li cuers li dist qu'il avra honte

Et grant anui et grant vergoigne.

Tant doute Renart et resoigne

⁷⁶⁸ Qu'il n'ose entrer en sa maison.

Par defors conte sa raison,

Mais il n'i avra ja gaing^c :

« Renars, fait il, biaux dous compains,

⁷⁷² Di moi, es tu donc la dedens ? »

Ce dist Renars entre ses dens

Tout coïement que nuls ne l'oïe :

« Tysbers, par vostre male joie

⁷⁷⁶ Et par vostre male aventure

Soiés entrés en ma pasture !

Si serés vous, s'engiens n'i^d faut. »

Et puis a respondu en haut :

⁷⁸¹ « Tysbert, fait Renars, villecome,

Conme se vous veniés de Roume

Ou de Saint Gile novelement,

Bien soiés venus hautement,

⁷⁸⁴ Et s'il fust jours de Pentecouste ! »

Que bials parlers riens ne li couste,

Ains le salue humeement^e.

Tysber li a dit bonement :

⁷⁸⁸ « Renars, nel tenés a desroi,

Je ving ici de par le roi.

Ne cuidiés mie je vous hace ;

Li rois vous het molt et manace,

⁷⁹² Car Bruns et Ysengrins li cous

Et tous li mons se plaint de vous^f.

- Tysbert, or lassies çou ester !

D'autre cose poés parler.

⁷⁹⁶ Je vivrai tant con je porai.

pourrai. J'irai à la Cour et j'écouterai quiconque voudra m'accuser de quoi que ce soit. — Ce sera d'une grande sagesse, cher seigneur, et je vous conseille de le faire parce que j'ai une grande amitié pour vous. Mais pour le moment j'ai une faim de loup, au point d'avoir le dos qui fléchit. Auriez-vous un coq, ou une poule, ou autre chose à manger ? — Tibert, vous êtes trop difficile, lui répond Renart : des quantités¹ de souris et de rats, vous n'en mangeriez pas, je crois. — Si, au contraire ! Jamais je ne m'en lasserai ! — Eh bien, je vous en donnerai en abondance au matin, au soleil levant. Suivez-moi donc, je vous précéderai ! »

Renart sort de sa tanière, suivi par Tibert qui n'y voit pas malice. Ils arrivent rapidement à un village qui ne comporte qu'une vingtaine de maisons. « Tibert, savez-vous ce que nous allons faire ? dit Renart : ici demeure un prêtre dont je connais parfaitement la maison. Il a beaucoup de froment et d'avoine, mais les souris lui font de grands ravages : elles lui en ont mangé plus d'un muid. Je me trouvais là, il n'y a pas bien longtemps, et je me suis mis en chasse : j'en ai attrapé dix. J'en ai laissé une partie dans mon garde-manger, et j'ai croqué les autres aujourd'hui. Voici le passage par où j'y entre : franchis-le, et rassasie ton ventre ! » Mais le trompeur lui mentait, car le prêtre qui résidait là n'avait ni orge ni avoine, et il s'en moquait bien. Tout le village le détestait

G'irai a cort et⁸⁰⁹ si orai

Qui sor moi vorra nient dire.

- Ce sera grans savoirs, biaux sire,

⁸⁰⁹ Et jel vous loc car molt vous aing.

Mais jou ai molt tresgrant fain,

Que toute en ai foible l'eschine.

Avés vous ne cok ne geline,

⁸¹⁴ Ne cose c'on puißt mengier ?

- Tysbert, trop menés grantdangier,

Ce li respont Renars ; baras

De soris crasses et de ras,

⁸⁰⁸ Je cuic que ja n'en mengeriés.

- Si feroie molt volentiers^b !

Ja d'ials ne serai trop lassés.

- Et je vous en donrai assés

⁸¹² Le matin, a solel levant.

Or me sivés, g'irai avant. »

Renars issi de sa taisniere,

Et Tysbers le siut par derriere,

⁸¹⁶ Qui n'i entent barat ne guille.

Errant^c vinrent a une vile

Ou il n'avoit que vinz maisons.

« Tysbert, savés que nous ferons ? »

⁸²⁰ Cedißt Renars : « Ci maintuns prestres,

Et je connois molt bien son estre.

Assez a fourment et avainne,

Mais les soris l'en font grantpainne :

⁸²⁴ Mangié l'en ont plus que d'un mui.

N'a encore gaires que j'i fui,

Mais je lor fis une esvaie :

Dis en retinc en ma partie.

⁸²⁸ L'une partie mis en mon estui

Et l'autre ai mangie hui.

Vois les pertruis par ou^d g'i entre.

Passé outre, si sole te ventre ! »

⁸³² Mais li lichieres le mentoit,

Car li prestres qui la manoit

N'avoit ne orge ne avainne,

De çou n'ert il en nule painne.

⁸³⁶ Toute la ville le haoit^c

à cause d'une putain qu'il entretenait, car elle l'avait ruiné (c'était la mère de Martin d'Orléans), si bien qu'il n'avait ni bœuf, ni vache, ni aucun autre bétail à ma connaissance, seulement dix poules d'une même parenté. Renart lui avait subtilisé trois poules et un coq. Et Martin, qui depuis a pris le froc et qui est devenu moine par la suite, avait tendu un piège dans le trou pour prendre Renart le goupil. Que Dieu préserve pour le prêtre un tel fils, qui s'entend si bien en ruse pour capturer renards et chats ! Renart, bien sûr, avait flairé le piège, mais il n'en souffla mot à son compagnon. « Tibert, avance ! dit Renart, eh ! merde, comme tu es peureux ! Je vais faire le guet dehors, de ce côté. » Et Tibert s'élance. Mais il n'y trouve ni froment ni orge, et les lacets lui serrent la gorge. Tibert le chat tire en tous sens, mais le lacet le retient par le cou. Il cherche à s'échapper, mais c'est inutile, car Martinet, le brave clerc, bondit : « Debout ! debout ! fait-il, cher père ! De l'aide, de l'aide, chère mère ! allumez la chandelle, le renard est pris au lacet ! »

La mère de Martinet s'éveille, bondit, allume la chandelle ; le prêtre, sa couille dans une main, prend une quenouille dans l'autre¹ et saute immédiatement du lit. Tibert subit alors un rude assaut : il reçoit une volée de cent coups avant de quitter les lieux. Le prêtre et sa concubine frappent, mais

Por une putain qu'il tenoit,
Que l'ot getee de molt grans biens^a
(Mere estoit a Martin d'Orliens),
⁸⁴⁰ Si qu'il n'avoit^b ne buef ne vache,
Ne autre beste que je sace,
Fors dis gelines d'un parage.
Renars l'en avoit fait damaige
⁸⁴⁴ De trois gelines et d'un cok.
Et Martins qui puis ot le frok,
Et qui fu puis moisnes rendus,
Avoit au trou ses las tendus
⁸⁴⁸ Por prendre Renart le woupil.
Diex gart a provoivre tel fil,
Qui aprent si bien a barat
Por prendre et woupil et cat !
⁸⁵² Et Renars l'engien savoit bien,
Et son conpaignon n'en dist rien.
« Tysbert, passe outre ! dist Renars,
Fi ! merde, con tu es couars !
⁸⁵⁶ Je gaiterai par ça defors. »

Et Tybers lance outre son cors,
Mais n'i trueve fourment ne orge,
Et li lac li mansent la gorge.
⁸⁶⁰ Tire, saiche Tysbers li cas,
Mais par le col le tient li las.
Escaper cuide, mais ne li vaut,
Car Martinés, li bons clers, saut :
⁸⁶⁴ « Or sus ! or sus ! fait il, biaux perez,
Aiwe, aiwe ! bele mere,
Alumés le candoille au feu,
Li woupis est au lac venus^d ! »
⁸⁶⁸ La mere Martinet s'esvelle,
Saut sus, s'alume la candelle ;
Li prestres, en sa main sa couille,
En l'autre a prise une kenoille^e,
⁸⁷² Erramment est del lit saillis.
Lors fu Tysbers si asaillis
Qu'il ot cenz cols de livrison
Ains qu'il issist de la maison.
⁸⁷⁶ Fiert li prestres et sa soignant

Tibert a la dent acérée. Il vise la couille du prêtre, comme l'histoire le raconte. Avec ses dents et ses ongles tranchants il lui a arraché un de ses pendentifs. Lorsque la dame constata cette perte irrémédiable et incontestable, elle se traita trois fois de malheureuse avant de s'évanouir à la cinquième. Tandis que Martin se lamentait devant la pâmoison de sa mère, Tibert trancha les lacets avec ses dents : ainsi le chat s'échappa. Il a été bien maltraité, mais au bout du compte il s'est bien vengé du prêtre qui l'avait ainsi frappé. Dieu ! Comme il aimerait se venger de Renart s'il pouvait en triompher ! Mais ce trompeur, depuis l'instant où Martin a crié : « Debout ! », n'a pas eu envie de rester : il s'est enfui vers sa tanière, tandis que l'autre restait pour essuyer les coups. Si vous aviez entendu Tibert le chat maudire Renart et sa fourberie ! « Hélas ! dit-il, Renart, Renart, Dieu n'accueille jamais votre âme ! J'avais bien besoin d'une leçon, moi qui ne cesse d'essuyer les ruses de ce rouquin de Renart ! Quant au prêtre, ce méchant cocu, que Dieu le plonge dans le malheur et lui retire son pain, à lui et à sa femme, la sale putain qui m'a livré un pareil assaut ! Mais il a perdu un de ses pendentifs : j'ai bien vengé sa paroisse, il ne peut plus sonner les deux cloches ! Et Martin, son fils d'Orléans, malheur à lui, qui ce matin m'a donné cette correction ;

Et Tysbers ot le dent poignant.
 S'esgarda le couille a provoïre,
 Si con nous trovons en l'estoire,
 880 As dens et as ongles fendans
 Li a tolu un des pendans.
 Quant la dame vit la grant perte
 Et l'uevre vit si aperte,
 884 Trois fois s'est chaïrive clamee,
 Et a la qinte s'est pasmee.
 Au duel que Martins menoit
 De sa mere qui se pasmoit,
 888 Defist Tysbers as dens les las :
 Ensi s'en escapa li cas.
 Il a esté molt laidengîés,
 Mais en la fin s'est bien vengîés
 892 Del prestre qui si le batoit.
 Diex ! con volentiers se vengeroit^d
 De Renart s'il en ert au deseure,
 Mais li lichieres, puis cele eure
 896 Que Martins ot dit : « Levés sus ! »

Onques n'i volt arester plus,
 Ains s'en fui vers son repaire,
 Et cils remest por le mal traire.
 900 Qui dont oïst Tysbert le cat
 Renart maldire et son barat !
 « Ahi ! fait il, Renart, Renart,
 Ja Diex n'ait a vostre arme part !
 904 Bien deuïsse estre castoiés,
 Qui tantes fois sui cunchiés
 Par les engiens Renart le rous ;
 Et li prestres, li mal vais cous,
 908 Diex li doinst mal traire et pau pain,
 Et sa feme, l'orde putain
 Qui or me fist tele envaie !
 Mais un des pendans n'a il mie,
 912 Vengîés en ai bien sa paroche^d :
 Ne puet sonner andeus les cloques ;
 Et Martin, son fil d'Orliens,
 Onques n'ait il un grain de bien,
 916 Qui hui' main m'aloit si batant,

puisse-t-il ne pas vivre assez longtemps pour devenir moine, et être pendu comme voleur¹ ! » Ses lamentations ont duré tant et si bien qu'il est arrivé dans la vallée, à la Cour où siège le roi. Dès qu'il le voit, il se prosterne à ses pieds et lui raconte ces nouvelles stupéfiantes. « Dieu ! dit Noble, viens à mon secours ! Voilà une bien incroyable diablerie de Renart, qui ainsi me déshonore, et je ne puis trouver personne qui me venge de ce dommage. Seigneur Grimbert, je me demande bien si ce n'est pas à votre instigation que maître Renart me marque ainsi son mépris. — Je vous jure que non, seigneur ! — Allez donc vite le trouver, amenez-le, et gardez-vous bien de revenir sans lui.

— Seigneur, c'est impossible. Renart est tellement vicieux, que je sais bien que je ne pourrai jamais l'amener si je ne suis pas porteur d'une lettre de vous. Mais s'il voit votre sceau, par la foi que je porte à saint Israël, il ne fera aucune objection. Je suis convaincu qu'alors il m'accompagnera. — Tu as raison », dit l'empereur. Il dicte alors le message, Baucent le sanglier transcrit fidèlement et met le sceau sur la lettre, qu'il remet ensuite à Grimbert. Après quoi celui-ci s'en va à travers champs et pénètre dans un grand bois. Il sue à grosses gouttes avant d'arriver à la résidence de Renart. Il trouve, tout près de son essart, un sentier qui le mène à bon port : il est chez Renart avant la nuit. Les murs et les défilés

Ja ne vive il deci a tant
 Qu'il ait esté moisnes rendus,
 Ainssoit par larrechin pendus^a. »
 920 Tant a sa plainte demenee
 Qu'il est venus en la valee,
 Ens en la cort ou li rois siet.
 U qu'il le vit, as piés li chiet
 924 Et li raconte les mervelles.
 « Diex ! dist Nobles, car me conselles.
 Molt par est ore grant dialblie
 De Renart qui si me cunchie,
 928 Ne je ne puis trouver nului
 Qui me venge de cest anui.
 Sire Grimbert, molt m'esmervel
 Se ce est par vostre conseil
 932 Que dans Renars m'a si por vil.
 - Je vous plevi, sire, nenil !
 - Dont alés tost, si l'amenés.
 Gardés sans lui ne revenés.
 936 - Sire, ce ne puis je pas faire.

Renars set tant de put afaire,
 Bien sai que ja ne l'amenroie
 Se jou vos lettres ne portioie.
 940 Mais s'il veoit vostre saiel,
 Foi que je doi saint Israël,
 Ja soins nuls ne le tenra^b.
 Lors cuic je bien qu'il i venra.
 944 - Tu as bien dit », dist l'empereres.
 Il li devise la matere,
 Bauchans li senglers li escrit
 Et saiel a quanques il dist,
 948 Puis bailla Grimbert le saiel.
 Après s'en va par un praiel
 Et puis se mist par un grant bos.
 Molt li sua la pias dou dos
 952 Ains qu'il venist au meis Renart.
 Auques près trueve son essart^c
 Un sentier qui bien le conduit.
 Au meis Renart vint devant nuit.
 956 Li mur sont haut et li destroit^d.

sont hauts. Grimbert entre dans la première enceinte par la petite porte¹ dont il connaît l'existence. Renart, qui redoute une attaque lorsqu'il entend le blaireau entrer, tient à rester près de sa demeure jusqu'à ce qu'il sache ce qui se passe. Voilà Grimbert entré dans le château. À la façon dont il a fait descendre le pont-levis, à sa manière de se cacher et de s'introduire, en entrant dans la tanière le cul en avant, la tête ensuite², Renart l'a parfaitement reconnu avant même qu'il ne soit arrivé près de lui. Il lui fait grande fête et grande joie, lui passe les bras autour du cou ; comme c'était son cousin³, il le fit asseoir sur deux coussins. Grimbert fit montre, à mon sens, d'une grande sagesse en ne transmettant pas son message avant d'avoir mangé à loisir. Lorsque le repas fut terminé : « Seigneur Renart, dit Grimbert, votre fourberie est trop manifeste. Savez-vous ce que le roi vous fait savoir ? Il ne demande pas, il ordonne que vous veniez lui faire droit dans sa résidence, où qu'il se trouve. Votre guerre ne prendra-t-elle jamais fin ? Que reprochez-vous à Isengrin, à Brun l'ours, ou à Tibert le chat ? Votre tromperie vous perdra ! Si vous ne changez pas d'attitude, vous n'y gagnerez que la mort, vous et toute votre descendance. Tenez donc, brisez ce sceau : prenez connaissance du contenu de cette lettre. » La canaille tremble et frémit. Il brise le sceau avec terreur,

Par le guicet que il savoit
 Entre Grimbers el premier baile^a.
 Renars, qui crient c'on ne l'asaille
⁹⁶¹ Quant il ot le taison venir^b,
 Prés de maison se volt tenir
 Tant qu'il sace la verité.
 Es vous Grimbers laiens entré ;
⁹⁶⁴ Au pont torneïs avaler,
 Et a mucier et a passer^c,
 A çou q'il entre en la taisniere
 Le cul avant, la teste arriere,
⁹⁶⁸ L'a bien Renars reconneü
 Ains qu'il ait de plus près venu^d.
 Grant joie en fist et grant solas :
 Au col li gette andeus les bras ;
⁹⁷² Por çou qu'il estoit ses cousins
 Desous lui ploie deus coussins.
 De ce tin ge Grimbert a saige
 Qu'il ne volt dire son messaige :

⁹⁷⁶ Si ot avant mangiet assés,
 Et quant li mangiers fu passés :
 « Sire Renars, çou dist Grimbers,
 Voestre barate est trop apert.
⁹⁸¹ Savés vous que li rois vous mande ?
 Ne mande pas^e, mais il commande
 Que vous li vegniés faire droit
 En se maison, u que il soit.
⁹⁸⁴ Prendra ja voestre guerre fin ?
 Que demandés vous Ysengrin,
 Ne Bruns l'ors, ne Tysbers li cas ?
 Mar veïstes voestre barat !
⁹⁸⁸ Se n'en prenés autre confort,
 Ja n'en aurés el que la mort,
 Ne vous, ne tuit voestre chael.
 Tenés mon, brisiés cest saiel :
⁹⁹² Gardés que la lettre vous dist. »
 Li licieres tramble et fremist.
 Par grant poor le saiel brise,

lit la lettre, et soupire dès les premiers mots. Il sut parfaitement la lire en entier :

« Monseigneur Noble le lion, qui dans toutes les régions est roi et seigneur des bêtes, promet à Renart honte, supplices, guerre à outrance et de terribles représailles s'il ne se présente immédiatement devant lui pour se soumettre à son jugement devant ses vassaux. Qu'il n'apporte ni or, ni argent, ni discours pour sa défense, mais seulement la corde pour le pendre par la gueule¹. » Quand Renart apprit cette nouvelle, son cœur défaillit dans sa poitrine, son visage s'assombrit : « Pour Dieu, dit-il, Grimbert, pitié ! Secourez ce malheureux affligé ! Ah ! pourquoi ai-je tant vécu ? Demain je serai pendu ! Dieu, que ne suis-je à présent moine à Cluny ou à Clairvaux² ! Mais les moines me paraissent hypocrites, et je crains qu'il ne m'arrive malheur, si je fais en sorte d'en devenir un. » Grimbert répond : « Ne vous en souciez pas. Votre vie ou votre mort se jouent demain. Pendant que vous êtes libre, confessez-vous rapidement à moi, nous partirons avec l'esprit plus tranquille. — Seigneur Grimbert, dit Renart, voilà un bon conseil, et habile, car si je me confesse à vous avant les affres du procès, il ne peut m'en venir aucun mal : si je meurs, j'en serai plus facilement sauvé.

« Écoutez donc mes péchés. Seigneur, j'ai fauté avec Hersent, l'épouse d'Isengrin. Mais je vous assure bien à la fin qu'elle a été soupçonnée à juste titre, car je l'ai véritablement possédée.

Voit que la lettre li devise,
⁹⁹⁶ Si souspire au premier mot.
 Bien sot lire quanquez il i ot :
 « Mesires Nobles li lions,
 Qui par toutes les regions
¹⁰⁰⁰ Éstoit des bestes rois et sires,
 Mande Renart honte et martires,
 Et mortel guerre, et grant contraire,
 S'il ne li vient orendroit faire
¹⁰⁰⁴ Droit et raison devant sa gent ;
 Si n'i aporte or, ne argent,
 Ne parole por lui deffendre,
 Mais le hart por sa geule pendre. »
¹⁰⁰⁸ Quant Renars oï la novele,
 Li cuers li faut sous la mamelle,
 Et li viaires li noirci :
 « Por Dieu, fait il, Grimbert, merci !
¹⁰¹² Consilliés cest dolant chaitif !
 Molt hauc l'eure que je tant vif,
 Car je serai demain pendus !
 Diex, car fuisse ore moines rendus
¹⁰¹⁶ A Cligni u a Clerevaus³ !

Mais je tieng tant moignes a fax,
 Je crien qu'il ne m'en mesavegne,
 Se fac tant que moisnes devegne. »
¹⁰²⁰ Dist Grimbers : « De ce n'aiés cure.
 Vous estes en grant aventure
 Demain de morir ou de vivre.
 En tant con estes a delivre,
¹⁰²⁴ Confessés vous a moi briement,
 S'en irons plus seürement.
 - Sire Grimbers, ce dist Renars^b,
 Ci a conseil boin et apert,
¹⁰²⁸ Car se je vous di ma confesse
 Ançois que jugement m'apresse,
 De ce ne puet venir nuls mals :
 Se g'i muir, s'en serai plus saus.
¹⁰³² « Or entendés a mes pichiés.
 Sire, j'ai esté entichiés
 De Hersent, la feme Ysengrin.
 Mais or vous di a la parfin
¹⁰³⁶ Qu'elle en est a droit mescreüe,
 Car voirement l'ai je croissue.
 Or m'en repent, Diex, moie coupe !

Maintenant je m'en repens, *mea culpa* ! car je lui ai battu une fois la croupe. J'ai causé un tel tort à Isengrin qu'il m'a traîné en justice¹. Dieu en sauve mon âme ! Par trois fois je l'ai fait prendre, je vais vous dire comment. Je l'ai fait tomber dans le piège à loups, le jour où il dévora un agneau : on lui a tant battu le cuir qu'il a pris une volée de cent coups avant de s'extraire de la fosse. Je l'ai fait installer dans la bergerie : les bergers qui l'y découvrirent le frappèrent comme on bat un âne pour lui faire passer un pont². Je savais qu'un prêtre, dans une église, avait amassé dix jambons : je lui en fis tellement manger qu'il ne pouvait plus sortir, en vérité, par le trou par où il était entré³. Je l'ai fait asseoir sur la glace, jusqu'à ce que sa queue fût gelée⁴. Je l'ai fait pêcher dans la fontaine une nuit de pleine lune en lui faisant croire que le reflet de cette blanche image était un fromage⁵. Enfin, je l'ai trompé une nouvelle fois devant la charrette aux poissons⁶. Cent fois, je l'ai accablé et fait mat en usant de la force ou de la ruse. Je parvins même à le faire moine, puis il déclara qu'il était chanoine quand on le vit manger de la viande. On aurait bien dû l'écorcher pour cela⁷ ! Je ne saurais vous raconter en un jour tous les torts que je lui ai causés. J'ai fait tomber Tibert dans des lacets en lui faisant croire qu'il mangerait des rats⁸. De tout le lignage de Pinte, sauf elle-même et sa tante, il ne reste coq ni poule dont je n'aie fait mes délices.

« Quand devant mon terrier se présenta l'armée des sangliers, des vaches, des bœufs et d'autres bêtes bien équipées

Que onques libatila crupe.
¹⁰⁴⁰ Ysengrin ai jou tant meffait
 Que j'en ai vers lui eü plaisir.
 Diex en tout m'arme a garison !
 Trois fois l'ai fait metre en prison,
¹⁰⁴⁴ Si vous dirai en quel maniere.
 Gel fis cheoir en la louviere,
 La ou il manga un agnel.
 Ja ot tant batue le pel
¹⁰⁴⁸ Qu'il prist cenz cops de livrison
 Ains qu'il issist de la prison.
 Jel fist el berquerie herbergier^b,
 La le troverent li brigier,
¹⁰⁵² Sel batirent comme asne a pont.
 Dis bacons savoie en un mont
 Chiés un provoie en un moustier :
 De chiaux li fis je tant mangier,
¹⁰⁵⁶ N'en pot issir, ce fu vretés',
 Par le trau u il fu entrés.
 Jel fisseoir en la gelee
 Tant que la keue fu engelee.
¹⁰⁶⁰ Jel fis peschier en la fontainne

La nuit que la lune fu plainne :
 De l'ombre de la blanche ymage
 Li dis pour voir que c'est fromaje.
¹⁰⁶⁴ Et si refu par moi trahis^d
 Devant la karete as' plais.
 Cenz fois l'a recreüt et mat
 Par droite force et par barat.
¹⁰⁶⁸ Ge li fis tant qu'il devint moines,
 Puis dist il qu'il estoit canoines,
 Quant on li vit la char mangier :
 Bien l'en deuïst on escorchier^e !
¹⁰⁷² Ne vous aroie hui retrait
 Le honte que je li ai fait.
 Je fis Tysbert cheoir ou las
 Quant il cuida mengier les ras.
¹⁰⁷⁶ De tout le lignage Pintain,
 Fors seulement li et s'antain,
 N'i a remés cok ne geline
 Dont je n'aie fait ma cuisine.
¹⁰⁸⁰ « Quant li os fu devant mon crues
 Des sanglers, des vaches, des bues
 Et d'autres bieſtes bien armees

qu'Isengrin avait amenées pour mettre fin à cette guerre, j'ai recruté Roonel le matin. Ils furent une bonne trentaine de compagnons, des chiens, des chiennes, des mâtins, à être couverts de coups et de plaies, et ils furent bien mal payés, car je retins une partie de leur solde : lorsque les armées furent réunies, par ruse et par moquerie j'ai subtilisé toute la solde ! Lorsqu'ils sont partis je leur ai tiré la langue¹. À présent je m'en repens, *mea culpa* ! J'ai causé du tort au monde entier, j'en suis affligé et repentant. Je veux maintenant faire pénitence pour tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse.

— Seigneur Renart, répondit Grimbert, vous m'avez énuméré vos péchés, tous ces crimes que vous avez commis. Si Dieu vous permet de réchapper de ce procès, gardez-vous bien de rechuter ! — Puisse Dieu ne pas me haïr, dit Renart, au point que je commette le moindre méfait qui me ferait détester ! » Et il accorda tout ce que voulait l'autre. Il s'agenouilla quand l'autre lui donna l'absolution, moitié en français, moitié en latin. Et Renart, le lendemain matin, embrassa sa femme et ses enfants. La séparation fut très douloureuse. Il prit congé de sa maisonnée : « Mes enfants, dit-il, noble lignée, quoi qu'il puisse m'advenir, prenez soin de tenir mon château. Il vous protégerait contre le monde entier, car vous ne trouverez pas de sitôt prince, comte ou capitaine qui vous fasse le moindre tort. Si vous tenez fermé le pont-levis,

Qu'Ysengrins avoit amenees
 1084 Por celle gerre traire a fin,
 Retinge Raonelle maſtin.
 Bien furent trente conpaignon,
 Que chien, que lisses, que gaignon,
 1088 Tout furent batu et plaié,
 Mais malement^e furent païé,
 Car je detinc de lor sauldees ;
 Quant les os furent acordees,
 1092 Par guille et par cunchiement
 Lor toli tout lor paiement ;
 Au departir lor fis la loupe.
 Or m'en repent, Diex, moie coupe !
 1096 A tout le mont ai fait anui,
 Dolans et repentans en sui.
 Or woel venir a repentance
 De quanques j'ai fait de m'enfance.
 1100 - Sire Renars, ce diſt Grimbers,
 Vos pichiés m'avés descovers
 De ces maus que vous avés fait.

Se Diex vous gette de ce plait,
 1104 Gardés vous bien dou rencheïr.
 - Ja Diex ne me puiſt tant haïr,
 Ce diſt Renars, que je mefface
 Nule riens par coi on me hace^b ! »
 1108 Et il otroïa quanquez il volt ;
 Si s'abaïssa quant cils l'asolt^e,
 Moitiet roumanc, moitiet latin.
 Et Renars, quant vint au matin,
 1112 Baïsa sa feme et ses enfans.
 Au departir fu li duel grans.
 Congié a pris a sa maisnie :
 « Enfant, fait il, gentil lignie,
 1116 Que que de moi doive avenir,
 Pensés de mon caſtel tenir.
 Contre treſtous vous guerrirois^d,
 Car vous ne troverés des mois
 1120 Prince, conte ne chievetaïne^e
 Qui vous fourfasse une caſtaigne.
 Se vous avés le pont levé,

personne ne vous causera de dommage, car vous avez assez de ravitaillement : vous en avez, à mon avis, pour plus d'un an. À quoi bon vous nommer l'un après l'autre ? Je vous recommande tous à Dieu : puisse-t-il me laisser revenir comme je le souhaite. » Alors il frappa du pied le seuil. Au moment de quitter définitivement sa tanière, il commença sa prière : « Dieu Tout-puissant, dit Renart, accorde ta protection à mon savoir et à ma sagesse : que je ne les perde pas devant le lion, mon suzerain, quand Isengrin m'accusera. Permets-moi de me justifier de tout ce qu'il me demandera, soit en niant, soit en plaidant ma cause. Laisse-moi revenir sain et sauf, que je puisse me soulager le cœur contre ceux qui ont ouvert les hostilités contre moi. » Renart alors se prosterna, se déclara trois fois coupable, puis fit le signe de croix par crainte du diable et de Monseigneur Noble le lion : il était plongé dans la détresse.

Les barons s'en vont donc à la Cour, traversent la rivière et franchissent les défilés de la montagne, puis parviennent dans la plaine. Pendant que Renart se lamente, tous deux ont perdu leur sentier et la grand-route. Cependant ils ont tant cheminé qu'ils sont arrivés dans une plaine, près d'une grange appartenant à des religieuses. La ferme était bien pourvue de toute sorte de produits de la terre, d'oies et d'autres animaux domestiques, et Renart s'exclama : « Dirigeons-nous vers cette ferme où il y a des poules.

- Ja par nul n'en serés grevé,
 1124 Car vous avés assés vitaille :
 Ne cuic devant un an vous faille.
 Qu'iroie ja cascun noumant ?
 A Damedieu tous vous conmanç,
 1128 Qui me ramainst si con je voel. »
 Atant féri le piet au suel.
 A parissir de sa taisniere
 A conmençiè sa proiere :
 1132 « Diex, fait Renars, omnipotens,
 Gari mon savoir et mon sens,
 Que ne le perde par paour
 Devant le lion, mon signor,
 1136 Quant Ysengrins m'accusera.
 De quanquez il me demandera
 Que je li sace raison rendre,
 Ou bien noier ou bien deffendre.
 1140 Lai moi sain et sauf repairier,
 Que je mon cuer puisse esclairier
 Deciaus quim'ont mis en tel gerre. »

- Lors s'enclina Renars a terre,
 1144 Trois fois se rent a Dieu coupaubles,
 Puis se saigna^a por le dyauble,
 Et por dan Noble le lyon :
 Molt fu en grant aflétion.
 1148 Or s'en vont li baron a court,
 Et passent l'iawe qui la cort
 Et le destroit de la montaigne,
 Après entrent en la chanpaigne^b.
 1152 A ce que Renars se demente,
 Andoi ont perdue lor sente,
 La voie et le chemin ferré,
 Et nequedent tant ont erré
 1156 Que il vinrent enmi un plains,
 Lés une grence de nonnains.
 La cors estoit molt bien garnie
 De toute cose que terre crie,
 1160 D'ues et d'autres noureçons^c,
 Et dist Renars : « Ça nous traïons
 A ceste cort, vers ces gelines.

Là, du côté de ces épineux, se trouve le chemin que nous avons perdu. — Renart, Renart, dit le blaireau, Dieu sait bien ce qui vous fait parler. Fils de pute, hérétique endurci, ne vous êtes-vous donc pas confessé à moi ? À présent, vous voulez retomber dans le péché, après avoir crié merci à Dieu ? » Renart l'avait déjà oublié : « Partons, vous m'y voyez tout prêt. — Renart, Renart, c'est inutile, sale parjure, sale renégat, vous êtes incorrigible ! Dis-moi, créature insensée : tu es en danger de mort, tu t'es confessé, et pourtant tu veux commettre un meurtre ? Certes, tu es la proie d'un grand péché ! Vraiment maudite soit l'heure où ta mère t'a mis au monde ! Ton père doit être au désespoir de t'avoir engendré sous une étoile qui te fait maudire par le monde entier ! » Tous deux vont l'amble agréablement, et Renart n'ose manifester d'autres sentiments à cause des remontrances de son cousin, mais cependant il lorgne souvent droit dans la direction des poules : il est triste de s'en éloigner ainsi. Il les aurait matées, si Grimbart le blaireau n'avait pas été là.

Donc les barons cheminent ensemble. Dieu ! comme la mule de Grimbart va bien l'amble ! Mais le cheval de Renart trotte ; le cœur lui bat dans la poitrine, il redoute terriblement son maître, plus qu'il ne l'a jamais fait. Ils ont tant et si bien voyagé à travers plaines, à travers bois, à l'amble et au galop, et franchi la montagne, qu'ils sont arrivés dans la vallée qui

Illuec, par devers ces espines,
 1164 Est la voie que nous laissons.
 - Renars, Renars, dist li taissons,
 Diex set bien por quoi vous le dites.
 Fil a putain, provés herites,
 1168 Dont n'estes vous a moi confés ?
 Or volés rencheïr après,
 Et si as Dieu merci crié ? »
 Renars l'avoit ja oublié^a :
 1172 « Alons, veés moi ci tout prés.
 - Renars, Renars, por noient est,
 Dans parjurés, dans renoiés,
 Vous ne serés ja castoiés !
 1176 Or me di, fole creature,
 Tu es de mort en aventure,
 Et as dit ta confession,
 Et si voes faire occision !
 1180 Certes, grans pechiés te ceurt seure !
 Toute soit maleoite l'eure
 Que tu nasquesis de ta mere !

Dolans en doit estre tes peres,
 1184 Qui t'enjena en itel heure^b
 Qui tous les siecles te deveure. »
 Andoi s'en vont souef amblant,
 Cils n'ose faire autre samblant
 1188 Por son cousin qui le castie,
 Mais nequedent sovent colie
 Vers les gelines droite part :
 Dolans est quant ensi s'en part.
 1192 Mises les euiât a raison,
 Se ne fuât Grimbart li taissonz.
 Or s'en vont li baron ensamble.
 Diex, con la mule Grimbart amble !
 1196 Mais li chevaux a Renart trote ;
 Li cuers li bat desus la cote.
 Mout crient et doute son signor,
 Onques mais n'ot paor grignor.
 1200 Tant ont erré et plains et bos,
 Et l'ambleüre et les galos,
 Et ont tant la montagne alee,

descend tout droit vers le lieu où se tient la Cour. Ils passent le pont et entrent dans la grande salle. Dès que Renart pénètre au milieu de la Cour, il n'y a bête qui ne se prépare à formuler sa plainte ou à répondre. Renart ne va plus tarder à être confondu. Il ne repartira pas sans avoir été malmené, car Isengrin aiguise ses crocs, Tibert le chat se prépare, comme Brun, qui avait la tête toute vermeille, et Chantecler ne perd pas son temps, ni Roonel qui de son côté le guette du coin de l'œil. Mais, qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, Renart ne se montre pas couard : il prend la parole au milieu du palais, la tête haute : « Roi, dit Renart, je vous salue comme celui qui vous a été plus utile que tous les barons de l'empire : on a tort si l'on me dénigre auprès de vous. Je ne sais si c'est à cause de mon étoile, je n'ai jamais été un jour entier bien assuré de votre amour¹. J'ai quitté la Cour avant-hier avec votre congé et votre affection, sans irritation et sans protestations. À présent, les médisants qui veulent se venger de moi ont tant fait que vous m'avez mal jugé. Mais à partir du moment, sire, où un roi s'attache à croire ses mauvais sujets et ignore ses grands barons², lâchant la tête pour la queue, eh bien ! son royaume périclité, car ceux qui sont de nature servile ignorent le sens de la mesure. S'ils peuvent s'élever à la Cour, ils épuisent leurs forces à accabler autrui, car à la cuisine chien affamé

- Qu'il sont venu en la valee
¹²¹⁴ Qui vers la court tout droit' avale.
 Par le pont entrent en la sale.
 Si con Renars vint en la court,
 Il n'i a beste ne s'atourt
¹²⁰⁸ Ou de clamer ou de respondre.
 Or est Renars prés de confondre ;
 Ne tornera c'on ne li nuise,
 Car Ysengrins ses dens aguise,
¹²¹² Et Tiebers li cas s'aparelle,
 Et Bruns, qui la teste ot vermelle,
 Et Cantecler ne s'i oublie,
 Et Roenias qui le respie^b.
¹²¹⁶ Mais, qui c'aint ne hace Renart,
 Ne fait pas chiere de couart,
 Ains commence d'enmi maison,
 Teste levee, sa raison :
¹²²⁰ « Rois, fait Renars, je vous salu
 Con cius qui plus vous a valu
 Que tout li baron de l'empire :

- Mal fait qui envers vous m'enpire.
¹²²⁴ Ne sai se c'est pour mon eür,
 Ne fui onques bien asseür
 De vostre amor un jor entier.
 Je parti de court avant ier
¹²²⁸ Par vostre gré, par vostre amour,
 Sans maltalent et sans clamour.
 Or ont tant fait li losengier
 Qui de moi se voelent vengier,
¹²³² Que vous m'avés jugié a tort.
 Mais puis ains, sires, rois s'amort
 A croire ses malvais larrons,
 Et il laisse ses haus barons
¹²³⁶ Et guerpißt le chief por la ceue,
 Puis voïst sa terre a male veue',
 Car cil qui sont serf de nature
 Ne sevent regarder mesure.
¹²⁴⁰ S'a cort se puent alever,
 Molt se painnent d'autrui grever,
 Car chiens familleus en cuisine

ne se soucie pas de son voisin. Ceux-là font périr les pauvres gens et changer le cours de la monnaie. Ils encouragent à faire le mal, mais ils savent parfaitement en tirer profit et empocher le bien d'autrui. Mais je voudrais bien savoir ce que Brun et Tibert me reprochent. Il est vrai que, si le roi l'ordonne, ils peuvent me causer du tort, bien que je ne leur aie fait aucun dommage, et qu'ils soient incapables de donner des explications. Si Brun a mangé le miel de Lanfroï et que le paysan l'a mis à mal, pourquoi ne s'est-il pas vengé sur lui ? Si messire Tibert le chat a croqué les souris et les rats, si on l'a traité outrageusement quand on l'a attrapé, Dieu saint ! en quoi cela me concerne-t-il ? Je ne suis encore ni prévôt, ni maire, pour qu'il puisse se plaindre de moi ! Veulent-ils donc m'accuser des affaires qu'ils sont incapables de résoudre ? Pour Isengrin, je ne sais que dire : dans cette affaire, je ne puis me justifier ; mais puisqu'elle n'a pas porté plainte, qu'il n'y a pas eu de violence, de porte brisée ni d'atteinte à la paix, si elle me chérit et m'aime, de quoi ce stupide jaloux se plaint-il ? Est-il juste que l'on me pendre pour cela ? Non, assurément, Dieu m'en protège ! Roi juste, est-ce la récompense de la fidélité, du respect et de l'amitié que je vous ai tant manifestés, que vous me donnez là si durement ? Je suis vieux, sans force, et je ne suis plus en état de plaider : c'est un péché de me convoquer à la Cour, mais lorsque mon suzerain l'ordonne, il est bien juste que je

N'a cure^a de beste voisine ;
 1244 Cil font la povre gent tuer
 Et la monnoie remuer.
 Cil amonestent mal a faire,
 Mais molt bien sevent lor preut faire
 1248 Et embourser autrui avoir.
 Mais çou vorroie bien savoir
 Que Bruns et Tysbers me demande.
 Il est voirs, se li rois le commande
 1252 Que bien me pueent faire lait,
 Et si ne lor ai riens meffait,
 Ne ne sevent dire por coi.
 Se Bruns manga le miel Lanfroï
 1256 Et li vilains le laidenja,
 Por quoi dont ne se revenga^b ?
 Se mesires Tisberz li cas
 Manja les soris et les ras,
 1260 Quant il fu pris, s'on l'en fist honte,
 Por lesaint Dieu, a moi qu'en monte ?
 Ja ne sui je provos ne maires,

Que je l'en puisse nul tort faire !
 1264 Me voelent il dont demander
 Çou que il ne pueent amender ?
 D'Ysengrin ne vous sai ge que dire :
 De çou ne me puis escondire,
 1268 Mais puis qu'el ne s'en est clamee^c,
 Ne qu'il n'i ot force moustree,
 Ne huis brisie, ne pais frainte^d,
 S'ele m'a chier et elle m'ainme,
 1272 Cils fols jaloux, de coi se clainme ?
 Est il por çou drois c'on m'en pendre ?
 Nenil voir, Diex m'en deffende !
 Boins rois, es ce por foiauté
 1276 Et l'onnor, et le privauté^e
 Que j'ai vers vous tant maintenue,
 Et si gries m'est ore rendue^f ?
 Viels sui, ne me puis mais aidier,
 1280 Et mais n'ai pooir de plaider :
 Si fait pechié qu'a cort me mande,
 Mais quant me sires le commande,

m'y rende. Maintenant je suis devant lui : qu'il me fasse saisir, brûler vif ou pendre ! Je ne veux pas m'opposer à ses décisions, et d'ailleurs je n'en aurais pas la force. Mais ce serait une pauvre vengeance. Si je meurs ici sans avoir été jugé, on en jaspera longtemps.

— Renart, Renart, dit l'empereur, maudites soient l'âme de ton père et la putain qui t'enfanta sans avoir avorté ! Dites-moi donc, sale traître, pourquoi vous mentez si facilement ? Vous savez habilement flatter et plaider, mais rien ne pourra vous sauver, ni les fleurs ni les couleurs de rhétorique. Vous seriez très fort en physique si vous nous échappiez ainsi, car à présent vous mordez la poussière. Inutile de prendre de la graisse de chat¹ : votre tromperie prendra fin aujourd'hui. Inutile de jouer les audacieux : aujourd'hui cessera votre renardie². Que l'on ne me donne plus jamais l'absolution, s'il ne vous arrive pas aujourd'hui ce que je vous ai promis ! — Seigneur, dit Grimbert le blaireau, si nous nous inclinons devant votre volonté³, pour nous soumettre à la justice et au droit comme l'exigent la raison, la sagesse et la mesure, vous ne devez pas nous traduire en justice⁴, mais faire la paix et trouver un arrangement avec votre baron au moyen d'un arbitrage, fondé sur un serment judiciaire⁵. Écoutez-moi, si vous le voulez bien : Renart est venu avec un sauf-conduit pour se soumettre à la justice et donner dédommagement pour tout ce qu'on lui reprochera,

Bien est drois que jou i viegne.
¹²⁸⁴ Or sui devant lui, si me pregne,
 Si me face ardoir ou pendre !
 Contre lui ne me voel deffendre,
 Ne n'i avroie ja puissance.
¹²⁸⁸ Mais ce seroit povre venjance.
 Se je i muir sans jugement,
 Trop en parleront les gens^a.
 - Renart, Renart, dist l'empereres,
¹²⁹² Dehé ait l'arme vostre pere
 Et la putain qui vous porta,
 Quant elle ne vous avourta^b !
 Or me dittes, traitres lerres,
¹²⁹⁶ Por quoi estes vous si menterres ?
 Bien savés blandir et plaidier,
 Mais riens ne vous avra mestier,
 Fleurs ne couleurs de tortherique.
¹³⁰⁰ Assés sariés ja de fusique,
 Se vous ensi nous escapiés,

Por que ci estes entrepiés.
 N'i a mestier sains de cat :
¹³⁰⁴ Hui prendra fin vostre barat.
 N'i a mestier chiere hardie,
 Hui farra vostre renardie^c.
 Ja a nul jour n'aie confesse,
¹³⁰⁸ Se n'avés hui vostre promesse^d !
 - Sire, dist Grimberz li taissons,
 Se nous vers vous obeissons^e
 Por raison faire et pour droiture,
¹³¹² Par raison, par sens, par mesure,
 Ne nous devés por ce traitier,
 Mais en pais faire et afaitier
 Vostre baron par jugement^f,
¹³¹⁶ Mais par loy et par sairement.
 Or m'oïés, si ne vous anuit :
 Renars est venus par conduit
 Por droit faire et por amender
¹³²⁰ Quantqu'on li sara demander,

si jamais quelqu'un intende une action contre lui et que vous déférez à son vœu par votre grâce. »

Avant que Grimbart eût achevé son discours, Isengrin se leva de son siège, ainsi que le mouton, messire Belin, Tibert le chat, Roonel, messire Planteneau le daim, Brun, qui avait essuyé son visage, et messire Brichemer le cerf. Quand le conseil fut réuni, Renart le roux frémit de tous ses membres. Il sait bien que sa mort est jurée, qu'il n'y a plus rien à faire. Il voudrait se trouver à Maupertuis, dont il barricaderait la porte ; si maître Grimbart, Brun l'ours, maître Tibert et monseigneur Noble le lion s'y présentaient à nouveau, toute leur troupe ne pourrait le faire sortir de sa tanière, tant sa tour est puissante et haute. Mais à présent Renart est pris au collet, et il sait bien que ce n'est pas pour rire, car il lui est impossible de se disculper sur quoi que ce soit. Mais écoutez ce qu'a fait maître Belin, qui n'a jamais aimé Isengrin, car celui-ci naguère a voulu le croquer. Belin a décidé que le moment était venu de se venger : « Isengrin, vous êtes trop jaloux : est-ce si grave, si Renart vous a cocufié ? Il l'a fait pour votre bien. À présent, si les chiens vous attaquent et que vous tombiez dans une douve quelque peu large et profonde, vous la traverseriez sans dommage, vous n'auriez pas de crainte à avoir. Vous savez ce que l'on dit aux sales cocus ? “ Fils de pute,

S'il est qui de lui fait clamor
Et vous l'otroïés par amour. »

Ains que Grimbers euiſt contee

- 1324 Sa raison ne definee,
Se leva en piés Ysengrinz,
Et li moutons, sire Belins,
Tysberz li cas, et Roeniaus,
1328 Et li dains, sire Planteniaus,
Et Bruns qui son vis avoit ters^a,
Et sire Brichemers li cers^b.
Quant li conciles fu ensamble,
1332 Renars li rous fremist et tranble.
Bien set que sa mort est juree,
Ne puet mais estre destornee^c.
Or vorroit estre a Malpertruis,
1336 Si frumeroit si bien son huis ;
S'encor i venoit dans Grimbers
Et Bruns li ours, et dans Tysbers,
Et sire Noble le lyon,
1340 O lui et tout si conpaignon^d

Nel traieroient de sa taisniere,
Tant est la tours^e et forte et fiere.
Mais or est Renars pris au las :

- 1344 Or set il bien n'est mie gas,
Qu'il ne se puet nul point deffendre :
A male hart le feront pandre^f.
Or escoutés de dan Belin,
1348 Qui n'ama onques Ysengrin,
Car il le volt l'autrier mengier.
Or s'en vorra Belins vengier :
« Ysengrins, trop estes jalous,
1352 Qu'es ce se Renars vous fist cous ?
Ce fist il tout por vostre bien.
Se or vous assalent li chien,
Et venissiés a une fosse
1356 Auques perfons et auques grosse,
Vous iriés outre sans dolour,
N'i porriés ja avoir pooor.
Savés c'on dist as cous malvais ?
1360 « “ Fils a putain, vilains pugnaïs^g,

manant puant, traversez : si vous tombez, soyez sûr que vous flotterez ! ” »

Belin n'en dit pas plus. Ses propos ne plaisent guère à ceux qui détestent Renart, le trompeur endurci. Bruiant, qui s'était levé, prit la parole, furieux contre Belin : « Seigneur Belin, tenez-vous tranquille ! Nous n'avons pas de temps à perdre ! Je crois bien que Renart vous a soudoyé et vous a donné de son miel. Mais, par la fidélité que je vous dois, à vous et à mon seigneur Noble, le roi, si Renart n'est pas pendu ce soir, vous l'aurez bien protégé. Seigneurs, vous tous qui êtes là, dites-moi : que ferons-nous de ce mauvais larron, de ce fourbe de rouquin puant qui nous couvre chaque jour d'outrages ? » Brichemer, qui était impatient de parler, lui succède : « Écoutez-moi tous avec attention, dit-il. J'ordonne au nom du roi que Renart soit mis à mort ce soir, car ce jugement agrée tout à fait aux barons. » Ceux-ci se présentent devant le roi, après s'être emparés de Renart. Tous s'écrient : « Au gibet ! Pendons tout de suite Renart ! Sa ruse ne le protégera plus, jamais il ne s'échappera d'ici ! » L'assemblée se réunit. On bande les yeux à Renart, et on le conduit au gibet pour le pendre. Hélas ! il ne peut se défendre ! Il se serait volontiers échappé pour rentrer à Maupertuis, où il aurait été confortablement installé ! Mais il ne le peut, tant qu'il ne plaît à Dieu.

Passés outre, se vous chaés
Soiés seürs vous floterés.” »
A iceßt mot Belins se taißt.
1364 Sa parole mie ne plaïst
A ciaus qui haoient Renart
Por çou que trop fu de viel art.
Bruians parla, qui fu em piés”,
1368 Qui sour Belin fu molt iriés :
« Sire Belin, lassiés eßer !
Nous n'avons soing de demorer^b !
Je cuic Renars vous a loué,
1372 Et de son miel vous a donné.
Mais, par la foi que je vous doi,
N'a mon signor Noble le roi”,
Se Renars n'est anuit pendus,
1376 Dont li serés vous bons escus.
Signor, car dittes environ :
Que ferons nous dou mal larron
Et del puant rous souduiant
1380 Qui tous jors nous va cunchiant ? »

Brichemers a parlé après,
Qui de parler estoit engrés :
« Entendés tout, fait il, a moi !
1384 Je vous conmant de par le roi
Que Renars soit anuit deffais,
Car as barons plaïst molt cis plais. »
Au roi sont^d li baron venu ;
1388 S'ont Renart pris et retenu.
Tout s'escrierent : « A le hart !
Nous penderoumes ja Renart !
Ja ses baras nel garira,
1392 Jamais de ci n'escapera. »
Li conciles fu assamblés.
Renart ont les deus iex bendés.
Or l'en mainent as forches pendre.
1396 Ha ! las, qu'il ne se puet deffendre !
Molt volentiers s'en escapast
Et a Malpertruis s'en alaßt,
Et fußt a son oßtel bien aise !
1400 Mais il ne puet tant que Dieu plaise^e.

Renart est maintenant pris et attaché. Dieu ! Quelle joie est celle d'Isengrin, et de Pinte, et de Chantecler le coq ! Ils pensent être désormais tranquilles, mais s'il pouvait se tirer de ce mauvais pas, il les ferait de nouveau danser. Tel serait à terre la gueule ouverte qui fait à présent le fier, ou se lamenterait sur sa selle. Tel ne lui accorde même pas la valeur d'une cenelle, qu'il fera encore pleurer s'il peut s'échapper de là. Grimbert est au supplice : il pleure et soupire pour son cousin. Il s'est présenté devant le roi : « Seigneur, je vous en fais le serment solennel, et je vous en donnerai des gages, Renart ne causera plus de tort à personne de toute sa vie, s'il peut en réchapper cette fois-ci. Par Dieu, jugez selon la raison, ayez pitié de votre baron ! Si on le pend, sachez-le bien, toute sa parenté sera honnie, déshonorée à tout jamais. Mais s'il peut en réchapper, je lui ferai prendre la croix. Je vous en supplie de toutes mes forces, pardonnez-lui cette fois-ci ! » Le roi accéda alors à sa requête, et fit ramener Renart. Il le fit rester debout : « Hélas ! dit-il, misérable rouquin, tu es toujours prêt à faire le mal ! Quelle méprisable créature tu fais ! Certes, Nature s'est trompée en te concevant, toi qui es incapable de faire le bien. Fils de pute, digne d'être pendu ! » Debout devant le roi, il déclara en soupirant : « Ah ! noble roi, pour Dieu, miséricorde ! Acceptez ma parole : je vous fais le serment que personne ne portera jamais plainte contre moi. » Noble répond :

Or est Renars pris et loïés.
 Diex ! conme ore est Ysengrins liés,
 Et Pinte, et Cantecler li cos !
 1404 Des or cuident estre a repos,
 Mais s'il de ci pooit garir,
 Il les feroit encor salir.
 Tels en giroit geule bae
 1408 Qui ore a le teste levee,
 Ou serroit dolans sor sa sele^b.
 Tels ne prise ore une cenele^c,
 Se de ci se puet escaper,
 1412 Que il fera encor plorer.
 Molt est Grimbers en grant martyre ;
 Por son cousin pleure et souspire.
 Il est venus devant le roy :
 1416 « Sire, je vous pluis ma foi,
 Si vous en donrai aliance,
 Mais ne fera Renars pesance
 A nului en toute^d sa vie,
 1420 S'escaper puet a ceste fie^e.
 Por Dieu, or esgardés raison,

Aiés merci de vo baron !
 S'il est pendus, sachiés de fi,
 1424 Tout si parent seront honni,
 Avillié en seront tous dis.
 Mais se il poet escaper vis,
 Je li ferai prendre la crois.
 1428 Je vous em prie a haute vois,
 Pardonés li a ceste fois^f ! »
 Adont li otria li rois.
 Lors le fist li rois ramener.
 1432 En son étant le fist ester.
 « Ahi ! fait il, rous deputaire,
 Con aparliés es de mal faire !
 Con tu es male creature !
 1436 Certes, en toi picha Nature,
 Quant tu ne pues a bien entendre.
 Fils a putain disnes de pendre ! »
 Devant le roi fu en étant
 1440 Renars, si dist en souspirant :
 « Ha ! gentils rois, por Dieu, merci !
 Tenés ma foi, je vous plevis

« Je l'accepte. Si à l'avenir tu commets la moindre faute, un crime ou un vol, sache avec certitude que tu seras pendu à une branche. » En entendant ces mots, Renart exulte de joie. Il va se prosterner aux pieds du roi, qui le relève. Il ordonne qu'on apporte la croix : maître Brun l'ours s'en est chargé, et on la lui coud sur l'épaule. Renart est très heureux de l'avoir. Je ne sais s'il accomplira le pèlerinage, mais, quoi qu'il doive arriver, il porte la croix sur l'épaule droite, et on lui apporte écharpe et bourdon¹. Les bêtes sont au désespoir. Celles qui lui ont porté des coups disent qu'elles ne tarderont pas à le payer cher.

Voici Renart le pèlerin, l'écharpe au cou, portant un bourdon de frêne. Le roi le prie de leur pardonner tout le mal qu'elles lui ont fait, et qu'à son tour il renonce aux ruses et aux méchancetés. Alors, s'il meurt, son âme sera sauvée. Renart ne fait pas la moindre réserve aux prières du roi, mais lui accorde au contraire tout ce qu'il veut jusqu'au moment de son départ. Il rompt la paille² et leur pardonne. Il quitte la Cour un peu avant l'heure de none³, sans daigner saluer personne : au fond de lui-même il les défie, à l'exception du roi et de son épouse, Madame Fièrè l'orgueilleuse, qui est d'une grande courtoisie et d'une grande beauté. Elle s'adresse avec beaucoup de noblesse à Renart : « Seigneur Renart, priez pour nous, et en retour nous prierons pour vous.

Jamais clamor n'arois de moi. »

¹⁴⁴⁴ Nobles respont : « Et je l'otroi.
Se mais mesprens ne tant ne quant,
Ne en tuer ne en emblant,
Saches le bien et sans doutance^a,

¹⁴⁴⁸ Pendus seras a une branche. »
Renars l'entent, grant joie en a.
As piés le roicheoir^b en va,
Li rois li aida a lever.

¹⁴⁵² La crois conmanda a porter ;
Dans Bruns li ors l'a aportee,
En l'espale li ont fermee.
Quant Renars l'ot, s'en ot grant joie^c.

¹⁴⁵⁶ Ne sai s'il fournirra la voie,
Mais, comment qu'il en doie estre,
La crois a en^d l'espaule destre,
Esquerpe et bordon li aportent.

¹⁴⁶⁰ Les bestes mout se desconfortent ;
Cil qui enpoint et boutet l'ont
Dient qu'encor le conparront.

E vous Renart le pelerin,

¹⁴⁶⁴ Escerpe au col, bourdon frasnin.
Li rois li prie que lor pardonst
Trestous les maus que fais li ont,
Et deguerpisse engiens et maus.

¹⁴⁶⁸ Adont, s'il muert, si sera saus.
Renars ne met riens en defois
De quanquez li prie li rois,
Ains otroie trestous ses dis

¹⁴⁷² Tant qu'il se soit d'iluec partis.
Ront le festur, si lor pardone.
Un poi se part de court ains nonne.
Onques nuls d'ials ne salua^f ;

¹⁴⁷⁶ Dedens son cuer les desfia,
Ne mais le roi et sen espouse,
Madame Fièrè l'orgueilleuse,
Ki molt estoit courtoise et bele ;

¹⁴⁸⁰ Renart molt gentement apele :
« Sire Renars, proiés pour nous,
Et nous reproierons por vous.

— Dame, certes, je dois apprécier hautement votre prière. Il devrait n'avoir rien à craindre, celui pour qui vous prierez ! Mais si vous me donniez votre anneau que je vois là, ma route serait plus sûre. Si vous m'en faites cadeau, vous en serez bien récompensée : je vous donnerai à mon tour de mes joyaux¹, pour la valeur de plus de cent anneaux. »

La reine lui tend sa main, et Renart prend l'anneau avec joie, disant pour lui-même à voix basse : « Certes, par Dieu, celui qui n'aura pas vu l'anneau le paiera cher, car il n'aura aucune protection². » Renart le passe à son doigt, puis demande son congé au roi. Il éperonne son cheval, et s'en va au grand trot. Il arrive à proximité de la haie où Couard s'était couché³. Sa faim est plus grande que de coutume, et il n'a aucune envie de jeûner : il pénètre aussitôt dans la haie. Couard, voyant cela, est pris de frayeur : la peur le fait se lever, et il lui donne le bonjour en ajoutant : « Je suis ravi que vous soyez sain et sauf. » Renart, le trompeur universel, répond : « Puisque mon malheur vous afflige et que vous y prenez part, que Dieu m'accorde de me charger aussi du poids du vôtre⁴ ! » Couard comprend parfaitement ces propos, qui ne le rassurent nullement : au contraire, il se prépare à fuir, car il craint beaucoup pour sa vie. Aussi cherche-t-il à aller vers le terrain découvert. Renart le saisit par le frein de son cheval : « Corbleu, dit Renart, vous voilà bien

- Dame, certes, vostre proiere
¹⁴⁸⁴ Doi je, fait il, avoir molt chiere.
 Molt par devroit estre haitiés
 Cils por cui vous proierés !
 Et se cel vostre anel avoie,
¹⁴⁸⁸ Mout en seroit mieldre ma voie.
 Çou sachiés, se le me donnés,
 Bien vous sera guerredonnés :
 Redonrai nule de mes juiaus,
¹⁴⁹² Tantque bien varront cenz anniaus. »

La roïne la main li tent^a,
 Renars par joie l'anel prent.
 Entre ses dens basset a dit :
¹⁴⁹⁶ « Cils certes qui onques nel vit^b,
 L'anel, par Dieu le conparra,
 Que riens nule ne l'en garra. »
 Renars mist l'anel en son doi
¹⁵⁰⁰ Et puis a pris congiet au roi.
 Son cheval point des esporons,
 Fuiant s'en vait le grant troton.
 Vers la haie s'est aprochiés,

¹⁵⁰⁴ La ou Couars s'estoit couchiés.
 Fain a plus grande qu'il ne suet,
 Et de juner li cuers li duet :
 Atant s'en entra en la haie.
¹⁵⁰⁸ Couars le vit, si s'en esmaie ;
 Em piés se drece de paour,
 Et li a otroiet bon jour,
 Si li a dit : « Molt par sui liés
¹⁵¹² Que vous estes sains et haitiés^d. »
 Renars, qui tout le monde boise,
 Dist : « Quant demon anuivouspoise
 Et que bial ne vous est del nostre,
¹⁵¹⁶ Diex doinst qu'il me repoist del vostre ! »
 Quant Couars l'oï, bien l'entent,
 Mais ne s'i assure de nient,
 Ains s'aparelle de fuir^e,
¹⁵²⁰ Car mout se doute de morir ;
 Si se volt traire vers le plain.
 Renars le saisi par le frain :
 « Par le cuer bieu, ce dist Renars,
¹⁵²⁴ Orendroit estes vous couars^f,

couard, mais votre fringant coursier ne vous empêchera pas de servir de pâture à mes renardeaux ! » Et il le pique de son bourdon. La Cour, le roi et ses hommes d'armes se trouvent dans une très grande vallée, encadrée par deux hauts pitons rocheux qui s'élèvent vers les nuages. Renart escalade le plus haut avec Couard, qu'il outrage. Renart, qui est plein de bassesse, compte bien le livrer à ses enfants sans tarder. Puisse Dieu veiller à le délivrer ! Renart regarde vers la forêt et voit le roi et la reine, et tant de barons, tant de bêtes que le bois est agité comme par une tempête. Ils parlent entre eux de Renart, mais ils ne savent pas qu'il est en train de mener Couard dans sa prison comme un vulgaire larron. Renart, prenant la croix dans ses mains, leur crie d'une voix puissante : « Seigneur roi, reprenez votre défroque ! Puisse Dieu confondre le museau qui m'a embarrassé de cette haire, du bourdon et de l'écharpe ! » Il s'en torche le cul devant les bêtes, puis le jette sur leurs têtes. Il parle d'une voix forte et s'adresse au roi : « Seigneur, dit-il, écoute-moi bien ! Nouradin t'adresse son salut par mon intermédiaire, puisque je suis un pèlerin ; assurément tous les païens vous redoutent, peu s'en faut que chacun ne prenne la fuite¹. »

Renart a tant lancé de quolibets que Couard s'est détaché. Il est sur un cheval rapide et fait un bond très remarquable.

Mais vostre corans chevaus^a
 Ne vous gardra de mes cheaus
 Ne lor en face livroison ! »
 1528 Poignant le vait de son bordon.
 La cort, li rois et si serjant
 Furent en un val molt grant^b
 Entre quatre roches agües
 1532 Encontremont haut vers les nues.
 En la plus haute Renars monte
 O tout Couart cui il fait honte^c.
 Renars, qui molt fu deputaire,
 1536 En cuide bien livrison faire
 As ses enfans sans demorance.
 Or pensât Diex de la delivrance !
 Renars regarde en la gaudine
 1540 Et vit le roi et la roïne,
 Tant baron vit^d et tante beste,
 Li bos fremist comme tenpeste.
 Entr'iaus parloient de Renart,
 1544 Mais ne sevent mot de Couart

Qu'il' en maine en sa prison
 Tout ausi conme un larron.
 Renars a pris as mains la crois,
 1548 Si lor escrie a haute vois :
 « Dans rois, tenés vostre drapel,
 Que Diex confonde le musel
 Qui m'enconbra de ceste haire^e,
 1552 Et dou bordon et de l'escherpe ! »
 Son cul en tert voiant les bestes,
 Puis le jeta desur lor testes.
 En haut parole et dist au roi :
 1556 « Sire, fait il, entent a moi !
 Salus te mande Loradins
 Par moi, que jou sui pelerins ;
 Si vous crient li païen tuit,
 1560 Por poi que cascuns ne s'en fuit. »
 Tant a Renars de gas rués
 Que dans Couars est desliés,
 Et sist sor un cheval corant.
 1564 Un saut a fait molt avenant.

Avant que Renart ait eu le temps de s'en apercevoir et même de s'en méfier, Couard est presque arrivé auprès de la Cour avec son cheval qui court comme une flèche. Ses côtes sont en charpie, le bourdon y est encore fiché, et la peau de ses pieds et de ses mains est si lacérée qu'il est en piteux état. Il a fait tant d'efforts pour y arriver qu'il s'est jeté aux pieds du roi : « Seigneur, pour Dieu, dit-il, à l'aide ! Écoutez la diablerie de Renart ! — Dieu ! dit le roi, j'ai été bien trahi, ridiculisé et aba-sourdi par Renart qui me craint si peu ! Je sais bien à présent qu'il me méprise¹ ! Seigneurs, dit-il, en avant, vous tous ! Voyez-le, là-bas, en train de s'enfuir ! Par les yeux de Dieu, s'il vous échappe, vous serez tous livrés à la mort ; mais celui d'entre vous qui s'en emparera, tout son lignage en sera anobli ! » Si vous aviez vu alors maître Isengrin, et le mouton, messire Belin, et Brun l'ours, et Tibert le chat, et monseigneur Pelé le rat, et Chantecler, et dame Pinte avec les quatre volatiles qui l'avaient accompagnée à la Cour, et messire Ferrant le roncín, et maître Roonel le mâtin, et messire Blanchart le chevreau, et Tiécelin le jeune corbeau ! Foibert, le grillon, les suit, avec Petitporchas² le furet ; et derrière Belin va Baucent, le sanglier à la dent acérée. Bruiant le taureau s'est calé dans ses étriérs, et Brichemer s'est élancé. Le limaçon porte l'enseigne et leur fait traverser parfaitement toute la plaine.

Ains que Renars se regardast,
Ne que il garde s'en donaſt,
Fu Couars molt près de la court,
1568 Et son cheval qui molt toſt court.
Les coſtes a tous depeciés,
Et li bourdons i fu fichiés,
Que la piel des piés et des mains
1572 Eſt si rompue que n'est pas sains.
Tant s'est penés de l'avanchier
Qu'a piés le roi s'ala lancier :
« Sire, por Dieu, fait il, aïe !
1576 Escoutés Renart la diaublie^a !
- Diex ! diſt li rois, ch sui trahis
Et assotés et esbahis
De Renart qui si peu me crient !
1580 Or sai bien qu'a malvés me tient^b.
Signor, fait il, or après, tuit !
Veés le la ou il s'enfuit !
Par les iex bieu, s'il vous eſtort,
1584 Vous serés tout livré a mort,

Et cils de vous qui le prendra,
Tous ses lignages frans sera ! »
Qui dont veïſt dant Ysengrin,
1588 Et le mouton, sire Belin,
Et Brun l'ours, et Tyebert le cat,
Et monsignor Pelet le rat,
Et Cantecler et dame Pinte,
1592 Si conme vint a court soi quinte,
Et signor Ferrant le roncís,
Et dant Roeniaul le maſtin,
Et signor Blanchart le chievret,
1596 Et Thiecelin le corbillet !
Foibers les suit, li gresillons,
Et Petis Porcas li fuirons,
Et après Belin va Bachant,
1600 Li senglers au dent trenchant^c ;
Bruians li tors s'est afichiés,
Et Bricemers s'est eslassiés.
Li limeçons porte l'enseigne,
1604 Bien les conduit toute la plaigne.

Renart, regardant derrière lui, voit approcher les armées du roi avec l'enseigne qui flotte au vent, et Tardif qui les mène au combat. Il ne sait plus trop que faire. Il fait un bond de côté et emprunte un chemin de traverse. Toute la troupe le suit de près, ce qui ne le rassure guère. Ils lui lancent des menaces et font le serment que ni palissade, ni muraille, ni fossé, ni fortification ne l'empêcheront d'être pris, tué ou fait prisonnier, puis écorché vif et pendu. Renart voit bien qu'il ne peut plus résister, qu'il lui est impossible de fuir et de disparaître. Sa bouche est couverte d'écume, et les autres le déplument et lui étrillent¹ si bien sa pelisse que des touffes volent en l'air. Et une fois qu'ils l'ont encerclé, il serait bien extraordinaire qu'il s'échappe. Et pourtant il a réussi à se réfugier à Maupertuis, son solide château fort, son puissant donjon, sa forteresse et sa demeure où il ne redoute ni armée ni assaut. Maintenant qu'il est dans son essart, il ne craint plus les menaces : si on ne veut l'aimer, qu'on le haïsse ! Sa femme, qui l'aimait et le chérissait tant, vint à sa rencontre. La noble dame avait trois fils : Percehaie, Malebranche, et le dernier, Renardeau, qui était le plus beau de tous. Tous trois vinrent l'entourer, lui tirant le pan de sa tunique. Voyant ses plaies qui saignaient, ils poussèrent des plaintes et des gémissements. On les lava avec du vin blanc, puis on le fit asseoir sur un coussin

Renars regarde arriere soi
 Et vit venir les os le roi
 O l'enseigne qu'a vent ventelle,
 1608 Et voit que Tardis les chaele^a.
 Ne set sous ciel que faire doie ;
 Un saut a fait fors de la voie,
 Entrés s'en est en une rote^b.
 1612 De près le suit toute la route^c,
 Que treüstout pas ne l'aseürent^d,
 Molt le manacent et si jurent
 Que ja nel garra plasseïs,
 1616 Murs, ne fossés, ne roüillis^e,
 Qu'il ne soit pris mors u rendus,
 Et puis escorchiés et pendus.
 Renars vit qu'il ne puet durer,
 1620 Ne puet fuir, ne puet^f aler.
 La bouche li va escumant,
 Et cil le vont si esplumant
 Et li polent son peligon,
 1624 Qu'en haut en volent li flocon^g.
 Et quant l'ont mis en male frape,

Mervelles iert grans s'il escape.
 Nonporquant s'est tant avanchiés
 1628 Qu'en Malpertruis^h s'en est muciés,
 Son bon castel, son bon donjon,
 Sa forteresse et sa maison,
 U il ne crient oït ne assaut.
 1632 Puis que il est en son essartⁱ,
 Huïmais li est peu de manace :
 Qui ne voet amer, si le hace^j !
 Sa feme a l'encontre li vint,
 1636 Qui molt l'amoit et chier le tint.
 Trois^k ties avoit la dame franche :
 C'ert Percehaie et Malebranche ;
 Li tiers^l ot a non Renardiaus,
 1640 Si ert des autres li plus biaux.
 Tout troi li vinrent environ,
 Si le prennent par le geron.
 Virent ses plaies qui li saignent,
 1644 Molt le dolosent et le plaignent^m.
 Toutes li levant de blanc vin,
 Puis l'assient sour un coussin.

et on prépara le repas. Il était si las et si exténué qu'il ne mangea que la cuisse et la patte d'une poule. La dame lui prépara un bon bain, lui fit poser des ventouses et pratiquer une saignée, si bien qu'il retrouva sa santé de naguère.

Li disners fu aparilliés.
¹⁶⁴⁸ Tant fu lassés et travilliés
Qu'il ne menja que le braon
D'une geline et le pieçon^u.

La dame l'a bien fait baignier
¹⁶⁵² Et puis ventouser et saignier^u,
Tant qu'il refu en la santé
Ou il avoit devant esté.

Branche Ib

LE SIÈGE DE MAUPERTUIS

Monseigneur Noble, l'empereur, vint au château où Renart s'était réfugié, et constata qu'étaient fort solides l'enceinte, les murs, les tours, les retranchements¹, les fortifications et les donjons : un gros trait d'arbalète n'aurait pas pu être tiré si haut ! Tout autour il vit les fossés, profonds, larges et réparés ; il regarde et voit encore l'eau, le pont-levis et, au-dessus, la chaîne. Le château était construit sur un rocher : le roi s'en approche autant qu'il peut ; devant la porte, il met pied à terre, imité par ses barons. Ils vinrent s'établir autour du château, et chacun y déploie sa tente ; ils sont installés de tous les côtés. Maintenant Renart a de quoi s'inquiéter ; jamais, pourtant, on n'en viendra à bout par un assaut et il ne sera pas pris par force : s'il n'est pas victime d'une trahison ou affamé, jamais une armée ne lui fera de mal. Renart était en pleine possession de ses forces. Le voilà monté au sommet de sa tour d'où il vit Hersent et Isengrin, qui se sont logés au pied d'un pin. En criant fort, il les héla : « Seigneur, mon compagnon, que vois-je là ?

Mesires^a Nobles l'empereres
¹⁶⁵⁶ Vint au chaſtel^b u Renars ere
Et vit molt fort le plasseïs,
Les murs, la tor, le roubleïs,
Les forteresses et les donjons.
¹⁶⁶¹ Si haut n'i trasiſt un bouions !
Treſtout entors vit les fossés
Parfons et lès et réparés^c,
Garde, si vit l'iawe et le pont
¹⁶⁶⁴ Et la caine contremont.
Li caſtiaus siſt sour une roche :
Li rois tant comme il puet l'aproche ;
Devant la porte a piet descent
¹⁶⁶⁸ Et si baron tout ensement

Au caſtel vinrent environ,
Cascuns i tent son pavillon ;
Herbergiés sont de toutes pars.
¹⁶⁷² Or puet avoir paour Renars,
Mais par assaut n'iert ja conquis
Ne ne sera par force pris :
Se traïs n'est u affamés,
¹⁶⁷⁶ Ja ne sera par oſt grevés.
Renars fu bien en sa vigour.
Montés en eſt desor sa tour
Et vit Hersent et Yſengrin
¹⁶⁸⁰ Ki sont logiet desous^d un pin.
A haute vois li escria :
« Sire conpains, que voi je la ?

Que vous semble de mon château ? En avez-vous jamais vu, à ce jour, d'aussi beau ? Dame Hersent, quoi qu'il arrive, j'ai déjà foulé votre vendange ; avant de sortir de captivité, vous en avez eu une belle ration — je crois que vous avez eu plus de cent coups — dont vous n'avez guère eu le temps de boire le vin¹ ! Je me moque de savoir s'il en est courroucé, le cocu qui vous entretient et nourrit ! Quant à vous, monseigneur Brun l'ours, eh bien, je vous ai vu faire une course si superbe, après que vous eûtes mangé le miel, que j'ai bien cru être vengé de vous ! Vous y avez laissé vos oreilles : tout le monde a trouvé la chose extraordinaire ! Et vous, seigneur Tibert le chat, je vous ai fait prendre dans un piège : avant de vous sauver de son emprise, vous avez vous aussi eu votre compte ; en effet, vous y avez récolté une centaine de coups, dont vous ne m'avez pas su gré ! Et vous, monseigneur Chantecler, je vous ai déjà fait chanter bien haut, quand je vous ai tenu par la gorge ; mais vous m'avez échappé par ruse ! À vous aussi je le dis, Brichemer, que je vous ai déjà fait tourner en bourrique : grâce à mon astuce et à ma supercherie, on vous a arraché du dos trois lanières de cuir, qui vous ont fait bien souffrir ; il y en eut que cela fit beaucoup rire ! Et vous, seigneur Pelé le rat, je vous ai fait retenir par les chats, une fois que vous eûtes mangé l'orge, et vous ai fait bien serrer la gorge en l'occurrence ! Et à vous, monseigneur Tiécelin, et de même à vous, seigneur Belin, je vous le dis, je vous ai déjà

Que vous samble de mon caſtel ?

¹⁶⁸⁴ Veïſtes vous huïmais ſi bel ?
Dame Hersent, comment qu'il pregne,

Je vous foulai ja vo vendenje^a ;

Ains qu'ïſſiſſe de la priſon,

¹⁶⁸⁸ Euiſtes vous tel livriſon,

Je cuic, plus de cent cols euiſtes,

C'onques vin vous n'en buſtez^b.

Il ne m'en chaut s'iriez en eſt

¹⁶⁹² Li couſ qui vous nourïſt et peſt.

Et vous, meſire Bruns li ours,

Je vous vi ja faire tel cours

Quant vous euiſtes le miel mengié :

¹⁶⁹⁶ Bien me cuidai de vous vengier.

Vous ja laiſſaſtes les orelles :

Treſtout le tinrent a mervelles^c !

Et vous, ſire Tyebers li caſ,

¹⁷⁰⁰ Je vous fiſ prendre a un laſ ;

Ains qu'ïſſiſſiſſe de la priſon

I euiſtes de livroiſon :

Car tels cent couſ i rechuiſtez

¹⁷⁰⁴ Dont paſ gre vous ne me ſeuiſtez^d !

Et vous, meſire Cantecler,

Je vous fiſ ja ſi haut chanter

Quant par vo gorge je vous tinc ;

¹⁷⁰⁸ Vous m'eſcapaſtes par enginc !

Auſi vous di je, Brichemer,

Je vous fiſ ja fol reſamblere^e :

Par mon engin et par mon loſ

¹⁷¹² Euiſtes vous oſté dou doſ

Trois corioies qui mal vous fiſent ;

De ciaus ot qui molt en riſent^f !

Et vous, ſire Pelés li raſ,

¹⁷¹⁶ Je vous fiſ retenir aſ caſ

Quant vous euiſtes mangié l'orge,

Bien vous eſtraint iluec la gorge !

Et vous meſire Tiencelin^g,

¹⁷²⁰ Et a vous di je, dan Belin,

fait vous repentir de m'avoir connu¹ : si tu n'avais pas bien réussi à fuir tu aurais laissé quelque chose en gage² comme cela t'est arrivé pour le fromage, que j'ai mangé avec un très grand plaisir, car j'en avais besoin ! Et vous, Rousseau l'écureuil, je vous ai déjà bien fait souffrir, lorsque je vous ai dit que la paix était jurée et parfaitement garantie ; je vous ai fait descendre du chêne : j'ai bien cru vous le faire payer ! Je vous ai tenu par la queue avec mes dents, et vous n'avez pas été loin de passer un mauvais quart d'heure ! À quoi bon continuer cette énumération ? Il n'y en pas un que je n'aie couvert de honte ! Et je crois que je vais encore vous en faire assez avant que ne soit passé cet été, car j'ai en ma possession l'anneau que me donna hier la reine ! Et sachez que si Renart survit, il y en aura qui le paieront cher, comme jamais ils ne l'ont vu ! Que la Cour le sache bien, la chose est sûre !

— Renart, Renart, dit le lion, certes, votre donjon est extrêmement solide, mais la pierre grise ne sera pas assez solide pour m'obliger à retourner chez moi, car je l'aurai prise avant. Je vous garantis une chose, c'est que je jure d'y mettre le siège aussi longtemps que je vivrai ; ni pluie ni orage ne me feront retourner chez moi de mon vivant, avant que le château ne se soit rendu et que vous ne soyez pendu par la gorge ! — Sire, sire, dit Renart, ce sont là menaces de couard ! Avant que le château ne vous ait fait reddition, on vous le vendra fort cher ! J'ai, en effet, assez de vivres ici,

Je vous fis ja mon gieu puïr :
Se bien ne seüssiés fuir,
Tu i eüsses lassié dou gage,
¹⁷²⁴ Si con tu fesis le froumage^a
Que je menjai a molt grant joie
Por çou que mestier en avoie.
Et vous, Roussiaus li escuireuels,
¹⁷²⁸ Je vous fis ja de molt grant duels
Quant je vous di qu'estoie juree
La pais et bien asseüree ;
Dou chaisne vous fi jou descendre :
¹⁷³² Ice vous cuidai jou bien vendre^b !
Par la queue vous tin ge as dens :
Molt fustes prés d'estre dolens !
K'iroie jou fesant^c lonc conte ?
¹⁷³⁶ N'i a celui n'aie fait honte !
Encore vous en cuic faire assés
Anchois que passe cils estés^d,
Car l'anel ai en ma saisinne

¹⁷⁴⁰ Que me donna hier la roïne !
Et saciés que se Renars vit
Tels le conparra, onques nel vit !
Bien le sace la cors de fit^r !
¹⁷⁴⁴ - Renars, Renars, dist li lions,
Molt par est fors vostre donjonz
Ja n'iert si fort la roche bise
Qu'en doie torner, si l'auréprise.
¹⁷⁴⁸ D'une coze vous asseür,
Qu'a mon vivant le siege i juir^d ;
Ne por plueve ne por oraige
N'en tornerai en mon age,
¹⁷⁵² Tant que li caüstiaus soit rendus^e
Et vous par le geule pendus !
- Sire, sire, ce dist Renars,
Ensi manachent li couart^f !
¹⁷⁵⁶ Mais ançois que vous soit rendus,
Vous sera il molt chier vendus !
Car j'ai chaiens assés vitaille,

et je ne crois pas qu'elles viendront à me manquer avant un an : ainsi, j'ai en ce lieu mainte poule — Hermeline en a fait bonne provision — et il y a des œufs et du fromage en quantité suffisante, de grasses brebis et des vaches grasses ! Dans ce château, il y a une source dont l'eau est belle et claire, fraîche et saine. Il est une chose dont je puis me vanter : il pourra pleuvoir et venter autant qu'il voudra, même si toute l'eau du ciel me tombait dessus, pas une goutte ne pénétrerait ici. Ce château est si bien construit que jamais il ne sera pris de force ! Faites donc votre siège, moi je vais m'en aller : je suis fatigué, et je vais manger avec mon épouse, la courtoise ; si vous, vous jeûnez, cela ne me dérange guère ! »

Cela dit, il descend de la tour et, par une petite porte, entre dans la grande salle. Les assaillants se reposent pendant la nuit, et le lendemain, ils se lèvent de bonne heure. Le roi fit venir ses barons et leur déclara : « Seigneurs, il faut nous préparer rapidement à attaquer, car je veux faire sortir ce brigand de son nid ! » À ces mots, ils se lèvent tous et se dirigent vers le château en faisant un grand vacarme. L'assaut fut vraiment extraordinaire, et jamais on n'en avait vu d'aussi périlleux ; depuis le matin jusqu'à la nuit, ils ne cessèrent de donner l'assaut, tous ensemble. La nuit les a fait partir : ils quittent les lieux et abandonnent l'attaque. Le lendemain, après le repas, ils se remettent tous à l'ouvrage. Mais toutes leurs peines furent vaines et il leur fut impossible d'enlever une seule pierre. Le roi y demeura bien

Ne cuic devant un an me faille :
 1760 Si ai chaiens mainte geline,
 Bien s'en est proventé Hermeline^a ;
 Si a assés oes et froumaiges,
 Grasses brebis et crasses vaches^b !
 1764 En cest castel est la fontainne
 Et bele et clere, froide et saine.
 D'une coze me puis vanter :
 Tant ne sara plovoir, venter,
 1768 Se l'ewe del ciel caioit toute,
 N'en enteroit il chaiens goute.
 Cils castiaus est si bien assis,
 Ja par force ne sera pris !
 1772 Or vous seés, je m'en irai :
 Travilliez sui, si mengerai
 Avoec ma feme la cortoise ;
 Se vous junés, pas ne m'en poise ! »
 1776 A icest mot jus s'en avale,
 Par un guicet entre en la sale.

La nuit se sousjournent cil de l'oïst
 Et lendemain se lievent toïst.
 1778 Ses barons fiïst li rois venir :
 « Signor, fait il, del assalir
 Nous estuet toïst aparillier,
 Car cel larron voel desnigier ! »
 1784 A icest mot se lievent tuit,
 Au castel vinrent a grant bruit.
 Li assaus fut molt merveilleuz,
 Ains nus ne vit si perilleuz ;
 1788 Des le matin jusqu'a la nuit
 Ne cesserent d'assalir tuit^c.
 La nuit les a fait departir :
 Vont s'ent, si lassent l'assalir.
 1792 Et lendemain après mengier
 Reconnencent tuit lor mestier.
 Ains ne se sorent tant pener^d.
 Que pierre en peussent lever.
 1796 Bien i fu demi an li rois,

six mois, sans que Renart n'y perdît la valeur d'un pois ; pour-
tant, pas un seul jour ils n'ont cessé d'assaillir la tour, sans pou-
voir lui causer un dommage qu'on eût pu évaluer à un seul
denier.

Un jour que le roi se trouvait fort contrarié et las de don-
ner l'assaut, chacun s'en alla dormir profondément, dans sa
tente, en toute sécurité ; la reine, elle, était fâchée et courrou-
cée contre le roi ; elle s'était couchée à l'écart. Voici qu'alors
Renart est sorti en cachette de son château ; il les a vus dor-
mir en toute confiance. Renart a vite fait de lier chacun par le
poing ou par le pied ; ce qu'il a fait est vraiment diabolique !
À chaque arbre il attache son animal, et même le roi, par la
queue : ce sera un miracle s'il arrive à se détacher ! Ensuite il
va trouver la reine, là où elle était couchée, sur le dos, et se
glissa entre ses jambes ; elle ne fit pas attention à lui, pensant
qu'il s'agissait de son mari qui venait pour se réconcilier avec
elle. C'est une chose tout à fait extraordinaire que vous pour-
rez entendre maintenant : il s'accouple avec elle et elle se
réveille. Quand elle se rendit compte que Renart l'avait abu-
sée, elle se mit à crier, tout effarée. L'aube s'était déjà levée,
le jour brillait de tout son éclat, et la matinée était entamée.
Ceux qui s'étaient endormis sont réveillés brutalement par
le cri. Grande fut leur stupéfaction en voyant Renart le
roux en compagnie de la reine et ce qu'il lui faisait subir :

Que Renars n'i perdi un pois ;
Ains n'i lassierent un seul jour
Qu'il n'assalissent a la tour¹⁸¹⁰,
¹⁸¹¹ Ains ne le porent empirier,
Dont on denast un seul denier.

Un jor estoit molt anuiés
Li rois^b, d'assalir travilliés :
¹⁸¹⁴ Cascuns s'ala dormir forment
En sa loge seurement^c,
Et la roine estoit iree
Envers le roi et courecie ;
¹⁸¹⁸ S'estoit couchié d'une part.
Atant evous issu Renars
De son castel celeement ;
Veus les a dormir seurement^d.
¹⁸¹² Renars a bien cascun loié
Ou par le puing^e ou par le pié ;
Molt par a fait grande dyaublie !
A cascun arbre le sien lie,

¹⁸¹⁶ Meïsmes le roi par la keue :
Mervelles iert se le desneue !
Après s'en va a la roine
La ou ele gisoit souvine :
¹⁸²⁰ Entre les jambes li entra ;
Cele de li ne se garda,
Ains cuida que çou fust li ber
Qu'a li se veniist racorder.
¹⁸²⁴ Ja porés oïr grant merveille :
Cils li fait et ele s'esvelle.
Quant sot que Renars l'ot traïe,
Si s'escria toute esbahie^f.
¹⁸²⁸ Et ja estoit l'aube crevee,
Li jors grans et la matinee.
Par le cri sont tout estormi
Cil qui s'estoient endormi.
¹⁸³² De Renart le rous s'esbahirent
Quant avoec la roine le virent
Et pour çou que il li faisoit :

sachez que cela ne les réjouissait guère, et ils dirent tous ensemble : « Debout ! debout ! attrapez ce brigand que l'on prend sur le fait ! » Monseigneur Noble se redresse sur ses pieds, il tire et essaie d'arracher les liens, mais rien à faire : il s'en faut de peu qu'il ne rompe sa queue qu'il a étirée d'un bon demi-pied ; les autres aussi tirent de toutes leurs forces et manquent lui déchirer le cul. Mais seigneur Tardif le limaçon, celui qui avait pour tâche de porter le gonfanon, Renart avait oublié de l'attacher ; il court délier les autres : il sort son épée du fourreau, il les détache, en coupant à chacun un bout de queue. Il s'est tellement dépêché de les délier qu'il en est resté beaucoup d'enchaînés. Avant que tout le monde ne soit libéré des entraves, bon nombre se sont emmêlés. Ils se mettent tous contre Renart autant qu'ils peuvent, à grand bruit. Et quand Renart les voit venir, il s'apprête à fuir. Au moment où il allait entrer dans sa tanière, Tardif, qui le suit et se trouve juste derrière, le tire vers lui par une de ses pattes : il s'est bien comporté en seigneur ! Sur quoi, le roi arriva, piquant des deux, ainsi que tous les autres qui accourent. Et le seigneur Tardif, qui retient Renart, le remet au roi qui les précède. De tous les côtés ils le saisissent tous ensemble : toute l'armée est en effervescence¹.

Voici donc Renart capturé, à la grande joie des gens du pays. Isengrin dit au roi : « Sire, pour l'amour de Dieu, livre-le-moi, et j'en tirerai une si éclatante vengeance, qu'on le saura dans la

Sachiés que bial ne lor estoit,
 1836 Si dient tuit : « Levés ! levés !
 Et cel larron prové prenés ! »
 Messirez Nobles en piés saut,
 Saiche et tire, mais ne li vaut :
 1840 Por peu la keüe n'a rompue^d :
 Grant demi pié l'a estendue ;
 Et li autre saïchent et tirent,
 Por peu le cul ne li descirent^b,
 1844 Mais dans Tardis li limeçons,
 Qui dut porter le confanon,
 Oublia Renart a loier^c ;
 Cils court les autres desloier :
 1848 Trait l'espee, si les desneuë,
 A cascun cope de la keüe^d.
 Del desloier s'est si hastés
 Qu'assés i ot des enchainés.
 1852 Ains que tuit soient desnoë,
 Se sont li pluisor embroë.

Envers Renart s'adrecent tuit^c
 Si conme il porent, par grant bruit.
 1856 Et quant Renars les vit venir,
 Si s'aparelle de fuir.
 Quant dut entrer en sa taisniere,
 Tardis, qui le suit par deriere,
 1860 Par un des piés a soi le tire :
 Bien se contint molt conme sire^f !
 Atant vint li rois poignant
 Et tuit li autre affuaient^g
 1864 Et dans Tardis qui Renart tient,
 Au roi le rent qui devant vient.
 De toutes pars le tienent tuit,
 Toute l'oïst en fremiēt et bruit^h.
 1868 Eïstes vous Renars qui est pris.
 Molt en sont liercil del païsⁱ :
 « Sire, dist Ysengrins au roy,
 Por amour Dieu, baille le moi
 1872 Et j'en ferai si grant venjance

France entière. » Le roi n'y veut pas donner suite : tous en sont ravis et réjouis. Ils ont fait bander les yeux de Renart ; le roi se mit à lui faire des reproches : « Renart ! Renart ! dit le lion, je vois ici des scorpions¹ tout à fait aptes à vous faire payer tout à l'heure les excès dont vous vous êtes rendu coupable durant votre existence, ainsi que le plaisir pris avec la reine que vous teniez à l'instant couchée sur le dos ; je vous ai vu tout prêt à me couvrir de honte ; mais je sais bien ce qu'il en est : nous allons vous mettre la corde au cou sans autre forme de procès² ! » Le seigneur Isengrin se remet sur ses pieds et empoigne Renart par l'encolure ; du poing il lui assène un coup si violent qu'il lui ébranle tous les os. Vous auriez pu voir les animaux arriver en masse : aucun ne pouvait prendre la place d'un autre, ils étaient si nombreux à descendre la rue que chacun s'y précipitait, craignant de ne pouvoir arriver à temps.

Sur Renart, l'universel trompeur, ils sont nombreux à frapper et à le houspiller : il ne sait plus quoi faire ici-bas, car il a trop peur de ne pouvoir échapper à la mort ; Renart n'avait point d'amis en la circonstance, et tous étaient ses ennemis. Sachez-le tous, soyez parfaitement convaincus de cette vérité : à partir du moment où un homme est saisi, pris de force et enchaîné, il peut aisément se rendre compte, en se trouvant dans cette extrémité, de qui l'aime et de qui se préoccupe de lui ! Si je le dis, c'est à cause du seigneur Grimbart, qui pleure de voir Renart ainsi mis en pièces : il était son parent et son ami ;

Con le saura par toute France ! »
 Li rois ne voet faire noient :
 De çou sont tuit het et joiant.
¹⁸⁷⁶ Les ieus ont fait Renart bender ;
 Li rois li prist a demander :
 « Renars, Renars, dist li lions,
 Ci voi de tels escorpions
¹⁸⁸⁰ Qui vous vendront ancuï l'outraje
 Que fait avés en vostre eage
 Et le desduit de la roïne
 Que vous teniés ore souvine ;
¹⁸⁸⁴ De moi honir vous vi tout prest ;
 Mais je sai bien comment il est,
 Nos vous metrons ou col la hart
 Puis parlerons d'autre Renart^a ! »
¹⁸⁸⁸ Dans Ysengrins em piés se drece,
 Si prent Renart par la kevece :
 Del puing un si grant cop li donne
 Que les os treštous li estoune^b ;

¹⁸⁹² Tant veïssiés bestes venir,
 L'uns por l'autre n'i puet venir,
 Tant en vint aval la rue :
 Qui n'i pot avenir s'i rue.
¹⁸⁹⁶ Sour Renart qui le monde engigne
 Fierent i maint et houcepignent^c :
 Ne set sous ciel que faire puisse,
 Trop crient que morir ne l'estuisse ;
¹⁹⁰⁰ Renars n'i avoit nul ami,
 Treštout li furent anemi.
 Bien sachiés tuit certainement
 Ceste parole partitement,
¹⁹⁰⁴ Puis que li ons est entrepris
 Et a force loïes et pris,
 Bien puet savoir a ce besoing
 Qui l'ainme et qui de lui a soing !
¹⁹⁰⁸ Por dan Grimbart le di qui pleure^d
 Por Renart con si le deveure :
 Ses parens fu et ses amis ;

il le voit enchaîné et captif et ne sait comment lui porter secours ; il ne disposait pas de la force nécessaire pour cela. Le rat Pelé s'en est indigné : il s'est jeté sur Renart, tombant entre ses pieds au milieu de la foule : Renart l'a saisi en pleine gueule et le serre si fort entre ses dents qu'il ne peut échapper à la mort, tant il l'étreint. Nul d'entre eux, à aucun moment, n'y prit garde, ne le vit ou n'y fit attention. Madame Fièr l'orgueilleuse — sa fierté est extraordinaire —, elle aussi est sortie de sa chambre ; de colère elle était noire et couverte de sueur tant à cause de Renart que du préjudice qu'il lui a fait subir ce jour devant tout le monde. Elle regrette sa douleur et le mal subi, car elle sait bien ce qui lui pend au nez¹ ; elle pense qu'elle aura encore besoin de Renart quand cette affaire sera réglée, mais elle ne veut pas le montrer. Elle allait, marchant de son petit pas, s'arrêtant devant Grimbert. Elle lui adressa des propos pleins de bon sens : « Seigneur Grimbert, lui dit-elle, la conduite de Renart, sa folie et ses excès passés ne lui ont pas porté chance ! Il en reçoit aujourd'hui grand dommage. Je vous apporte là une lettre : il n'y a personne qui, risquant de mourir d'une mort cruelle, n'en soit délivré en la voyant avec de bonnes dispositions. Si le seigneur Renart l'avait sur lui, cela lui éviterait de mourir aujourd'hui et il n'aurait plus désormais, à tort ou à raison, à avoir peur de la mort. Dites-lui qu'il la reçoive de ma part, à voix basse afin que personne ne l'entende, car je suis prise d'une grande pitié

- Loiet le vit et entrepris
¹⁹¹² Ne set comment il le rescoue ;
 La force n'en ert pas soue.
 Pelés li ras s'en est corchiés
 Contre Renart s'en est lanchiés^a ;
¹⁹¹⁶ Entre les piés chiet en la foule :
 Renars le prent ens en sa goule,
 Entre ses dens si fort l'estraint,
 Morir l'estuet, tant le destraint.
¹⁹²⁰ Onques nuls d'ials ne s'en garda
 Ne ne le vit ne esgarda.
 Madame Fièr l'orgueilleuse
 (Qui mout est fièr et merueilleuse^b)
¹⁹²⁴ Si s'en est de sa cambre issue :
 D'ire noirçist et si tressue^c
 Et por Renart et por l'annui
 Que devant tous li a fait hui.
¹⁹²⁸ Dou duel, de l'anui se^d repent,
 Car molt set bien qu'en l'uel li pent ;
 Encore en cuide avoir mestier^e

- Quant cils affaires passés iert,
¹⁹³² Mais el/ n'en veut faire samblant
 Son petit pas estoit amblant,
 Devant Grinbert s'est arestee ;
 A lui parla conme senee :
¹⁹³⁶ « Sire Grinbert, dist la roïne,
 Mar vit Renars ains sa covine
 Et sa folie et son outrage !
 Hui en reçoit grant damaige.
¹⁹⁴⁰ Je vous aporte ci un brief,
 Ja nuls ne morra de mort grief
 S'il le voit par bone raison,
 Que n'ait de mort redemption^g.
¹⁹⁴⁴ Se dans Renars l'avoit sor lui,
 Il ne recevroit mort hui,
 Ne por nul droit, ne por nul tort
 N'aueroit huïmais poor de mort.
¹⁹⁴⁸ Dites de moie part le reçoive^h,
 En basset, que nuls ja ne l'oie,
 Que grant pités me prent de lui ;

pour lui ; faites attention de ne le dire à personne ! Grimbert, que Dieu me bénisse, je ne dis pas cela par esprit de luxure, mais parce que c'est quelqu'un de bien éduqué, et aussi parce qu'il est blessé et que je le vois à ce point couvert de honte : grande est, en effet, sa générosité et sa noblesse ! » Grimbert lui répond : « Grande dame honorée, noble reine couronnée, que Celui qui trône là-haut selon ses volontés et qui est de tous roi et juge, lui qui vous a établi dans de grands honneurs, vous préserve du déshonneur, car si Renart peut en réchapper vivant, il continuera d'être votre ami ! »

À ces mots, elle lui tend la lettre et Grimbert la prend volontiers. La reine, dans le plus grand secret, lui chuchote à l'oreille de dire à Renart que, lorsqu'il se sera échappé de l'endroit où il est retenu prisonnier, il n'oublie en aucune manière « à cause de l'amour que je lui ai juré, dit elle, de venir me parler en cachette, sans qu'on ne s'en aperçoive ». Sur ces paroles, ils se séparèrent. Il est venu à l'endroit où ils font souffrir à Renart le martyre ; déjà ils lui avaient mis la corde au cou et sa dernière heure était vraiment proche, quand son cousin Grimbert arriva sur les lieux. Il y trouva Isengrin qui empoignait Renart et voulait le soulever de force¹, les autres s'étaient retirés plus haut. Le seigneur Grimbert parla à voix haute, tous l'écoutaient et il s'exprimait avec sagesse : « Renart, vous voilà arrivé, sans autre forme de procès, à l'heure du jugement : il va vous falloir en passer par là !

Gardés nel dites a nului !

- ¹⁹⁵² Grinbert, se Dieus me beneïe^a,
Je nel di pas par lecherie,
Mais por çou qu'il est afaitiés
Et por tiant qu'il est blechiés
¹⁹⁵⁶ Et que tel honte li voi faire^b,
Car molt est frans et debonaire ! »
Grimbers respont : « France honeree,
Gentils roïne couronee,
¹⁹⁶⁰ Cils qui haut siet a sa devise
Et qui de tous est rois et guise^c
Qui vous a mise a grant honor,
Icils vous gart de deshonor,
¹⁹⁶⁴ Car s'il s'en puet escaper vis
Encor sera il voſtrez amis. »
A iceſt mot le brief li tent
Et Grimbers volentiers le prent.
¹⁹⁶⁸ Et la roïne^d li conselle
Molt priveement en l'orelle

Que quant il sera escapés

- De la u il est atrapés,
¹⁹⁷² Que il ne laiſt en nule guise,
« Por l'amor que li ai promise,
Que il a mi parler veniſt
Priveement, c'on n'aperçiſt. »
¹⁹⁷⁶ A ices mos se departirent.
Venus est u Renart martirent^e :
Ou col li eurent la hart mise ;
Molt ert ja près de sa juise,
¹⁹⁸⁰ Quant Grimbers ses cousins i vint.
Trueve Renart qu'Isengrins tint
Traire le volt a force sus,
Li autre se sont trait en sus.
¹⁹⁸⁴ Dans Grimbers parla hautement
Oians treſtous et saïgement :
« Renars, sans nule autre devise
Eſtez venus a vo juise :
¹⁹⁸⁸ Par ci vous en convient passer.

Vous devriez vous confesser et faire votre testament pour vos enfants, car vous avez des enfants petits ! — Vous dites vrai, déclare Renart, il est juste qu'ils reçoivent leur part : mon château, qui jamais ne sera pris par un homme vivant, je le lègue à mon fils aîné ; mes tours et mes autres forteresses, je les lègue à ma femme aux petits tétins ; et à mon autre fils, Percehaie, je laisse l'essart de Robert Fressaie si riche en souris et en rats qu'on n'en trouve autant d'ici jusqu'à Arras ! Quant à mon fils Renardel, le petit, je lui laisse l'essart de Martin Laiel ainsi que le jardin derrière sa grange, qui recèle mainte poule blanche : il y trouvera de quoi vivre en suffisance et je ne crois pas que la nourriture lui fasse un jour défaut ; avec cela il arrivera bien à subvenir à ses besoins. Je ne sais pas quoi leur distribuer de plus. — Votre fin est proche, et je suis là, moi votre cousin : léguez moi quelque chose de votre patrimoine, vous ferez une bonne action et vous ferez preuve d'une très grande sagesse ! » Renart répond : « Vous dites vrai ! Par la foi que vous devez à Sainte Marie, si jamais ma femme est remariée, eh bien, prenez-lui tout ce que je lui lègue, et gardez ma terre en paix, car elle m'aura bien vite oublié, quand elle me saura passé de vie à trépas ! En effet, quand le mari gît en bière, sa femme, par-dérrière, regarde : si elle voit un homme qui lui plaît, elle ne peut pas celer ses désirs et, alors qu'elle est au plus fort de ses regrets et de ses pleurs, elle ne peut s'empêcher de le lui manifester par ses mines ; la mienne

Vous vos deussiez confesser
Et faire lais a vos enfans,
Car vous avés petis enfans^a !
1992 - Vous dites voir, ce dist Renars,
Drois est qu'il aient la lor part :
Mon castel lais mon fil l'aisné
Qui ja n'iert pris par home né ;
1996 Mes tors, mes autres forterescas
Lais ma feme as courtes tettes ;
Et mon fil l'autre, Percehaie,
Lais je l'esart Robert Fresseaie
2000 U il a tant soris et ras
Qu'il n'en a tant jusque Arras !
Et mon petit fil Renardel
Lai^b ge l'esart Martin Laiel
2004 Et le courtil derrier sa grance,
Ou a mainte geline blanche :
Assés i trovera vitaille,
Je ne cuic qu'a nul jor li faille ;

2008 De çou se porra bien garir.
Ne lor sai plus que departir^c.
- Pres estez de la vostre fin
Et je sui ci vostre cousin :
2012 De vostre avoir aucune rien
Moi lassies, si ferés bien
Et si ferés molt grant savoir ! »
Ce dist Renars : « Vous dites voir,
2016 Foi que devés sainte Marie,
Se ma feme est remariee^d,
Tollés li quanquez je li lais
Et si tenés ma terre en pais,
2020 Car molt m'aura tost oublié
Quant elle me saura devie^e !
Car quant li hons gist en la biere,
Sa feme regarde par deriere
2024 S'elle voit home a son plaisir :
Ne puet pas son voloir taisir,
Quant plus regrete et vait plorant^f,

fera exactement pareil. Il ne se passera pas trois jours avant qu'elle retrouve la joie. S'il agréait à monseigneur le roi, et s'il me faisait la grâce de vouloir que je devienne moine, ermite reclus ou chanoine, et qu'il me permît de revêtir la haire, assurément, si la chose pouvait lui plaire, en ce monde et cette vie mortelle, je renoncerais à toutes les folies ! »

Isengrin se récria : « Vil traître, qu'est-ce encore que vous nous chantez là ? Vous avez commis tant d'horreurs et raconté tant de sornettes que, si vous aviez revêtu l'habit, il serait beau le saint homme que vous feriez ! Que Dieu prive à tout jamais le roi d'honneur, s'il ne vous fait pendre ignominieusement ou s'il vous donne quelque autre garantie, car la corde est ce qui vous revient de droit ! Qui vous accordera un sursis pour mourir, celui-là jamais mon cœur ne l'aimera ! » Renart dit alors : « Seigneur Isengrin, vous ferez maintenant ce que vous voudrez¹. Dieu se trouve encore là où il est d'habitude : il vous aidera s'il le veut. » Le roi déclare : « Allez ! pendez-le vite ! Certes, je n'ai plus envie d'attendre ! » Il aurait été bientôt pendu, sans que quiconque s'en plaigne, quand le roi, regardant la plaine en contrebas, vit une grande cavalcade avec mainte dame en colère : c'était la femme du seigneur Renart, qui arrivait piquant des éperons le long d'un essart et venait à toute vitesse, avec des manifestations de douleur extravagantes. Ses trois fils n'étaient pas en reste,

Que ne li face aucun samblant ;
²⁰²⁸ Tout autretel fera la moie.
 Jusqu'a tiers jor raura sa joie.
 Se mon signor le roi plaisoit
 Et une chose me faisoit
²⁰³² Qu'il vosist que je fusse moignes,
 Reclus hermites u chanoignes,
 Et me laissast vestir la haire,
 Certes, se çou li pooit plaire,
²⁰³⁶ Cest mortel siecle et ceste vie
 J'oublieroie toute folie² ! »
 Dist Ysengrins : « Cuivers traîtres,
 Et qu'es ce ore que vous dites ?
²⁰⁴⁰ Tantes laid ures avés faites
 Et tantes faveles retraites³,
 Se vestue aviés la goune,
 En vous auroit bel prodome⁴ !
²⁰⁴⁴ Ja Dieus au roi ne doinst honnor
 S'il ne vous pent a deshonor,

S'il autrement vous asseure,
 Car la hart est vostre droiture !
²⁰⁴⁸ Qui de mort vous respitera,
 Jamais mes cuers ne l'amera^d ! »
 Ce dist Renars : « Dans Ysengrin,
 Or seront vostre li chemin.
²⁰⁵² Encore est Dieus la u il suet :
 Vous consillera se il voet. »
 Ce dist li rois : « Or tost dou pendre^e !
 Jou n'i quier certes plus atendre ! »
²⁰⁵⁶ Ja fust pendus, qui que s'em plaigne,
 Quant li rois garde aval la plaigne
 Et vit une grant chevalchie
 U mainte dame avoit irie :
²⁰⁶⁰ Ce fu la feme dan Renart
 Qui vint poignant tout un essart^f
 Et molt venoit hastivement ;
 Merveilleus duel aloit menant.
²⁰⁶⁴ Si troi fil pas ne s'atardoient,

car en même temps qu'elle, ils manifestaient vivement leur douleur. Ils se tordent les poings et les étirent, ils arrachent leurs cheveux et déchirent leurs vêtements ; le vacarme qu'ils font et les cris qu'ils poussent sont si forts qu'on eût pu les entendre d'une lieue. Ils amènent un cheval de bât tout chargé de richesses pour délivrer Renart. Avant qu'il ait prononcé sa confession, ils ont fendu la foule et sont arrivés en si grand désarroi qu'ils sont tombés aux pieds du roi. La dame s'est avancée et s'y est jetée la première : « Sire, ayez pitié de mon époux, au nom de Dieu le Père, le Créateur ! Je vous donnerai toute cette fortune si vous consentez à avoir pitié de lui. » Le roi vit le trésor considérable, de grands deniers d'argent et d'or ; il convoitait fort les richesses, et lui déclara tout de go : « Renart s'est rendu coupable de bien des méfaits envers moi, il a causé tant de maux aux bêtes que personne ne pourrait vous les énumérer ; aussi faut-il que justice soit rendue, s'il ne s'amende de ses crimes. Il a bien mérité d'être pendu ! Voilà le jugement que me proposent tous mes barons, qu'on pendre au gibet le larron. Sachez pour de vrai que, si je ne manque pas à ma parole, bientôt il sera livré aux tourments. — Sire, au nom du Dieu en qui tu crois, pardonne-lui pour cette fois ! » Le roi répond : « Pour l'amour de Dieu, je lui pardonne par affection pour vous ! Il vous sera rendu à une condition : qu'au premier méfait commis, il soit pendu. — Sire, dit elle, j'en suis d'accord : je promets

Car avoec li grant duel menoient^a.
 Lor puins detordent et detirent,
 Lor cheviaus et lor dras deschirent ;
 2106R Tel noise font et tel crie
 C'on les oïst d'une liwee^b.
 Un soumier tout carchiéd'avoir
 Amainent por Renart avoir^c
 21072 Ainsçois qu'il ait dit sa confesse,
 Ont il desrompue la presse
 Et vinrent par si grant desroi
 Que cheü sont as piés le roi.
 21076 La dame s'est tant avancie
 Que tout devant s'i est lancie :
 « Sire, merci de mon Signour,
 Por Dieu le pere creatour !
 21081 Je vous donrai tout cel avoir
 Se de lui volés merci avoir. »
 Li rois coisi le grant tresor
 Des grans deniersd'argent^d et d'or ;

21064 Del avoir fu molt convoitous,
 Se li a dit tout a estrous
 « Renars est molt vers moi mesfais,
 Tant a annuis as bestes fais,
 21068 Nus ne le vous poroit retraire^e ;
 Si en doit on justice faire,
 Quant de son meffait ne s'amende.
 Bien a deservi c'on l'en pendre !
 21072 Ce me jugent tout mi baron,
 Qu'a forcez pendre le larron.
 Saciés por voir, se ne lor ment,
 Par tans iert livrés a torment.
 21076 - Sire, por Dieu en cui tu crois,
 Pardonés li a ceste fois ! »
 Li rois respont : « En Dieu amor,
 Je li pardoins por vostre amor !
 21081 Par tel couvent vousiert rendus
 Qu'a premier mesfait iert pendus.
 - Sire, fait elle, et je l'otroi :

qu'il ne sera pas réclamé par moi ! » Alors ils le firent détacher ; le roi le fit mander et il vint à lui entièrement débarrassé de ses liens, par petits bonds, ravi et joyeux : « Renart, dit il, prenez garde désormais, car vous vous en tirez sain et sauf, mais au premier écart de conduite, vous en reviendrez à la même situation ! — Sire, répond-il, que Dieu me préserve de faire en sorte que je mérite la pendaison ! » Il fait de grandes démonstrations de joie à sa maisonnée qui était réunie devant lui, en colère ; il embrasse l'un et donne des baisers à l'autre, et ne voit plus désormais de sujets de déplaisir.

Quand Isengrin le voit délivré, il préférerait être mort que vif. Tous ont très peur de Renart et redoutent qu'il ne leur cause encore des ennuis. Et c'est bien ce qu'il fera, si Dieu lui en donne l'occasion, avant que n'arrive le soir et l'heure de none ! Renart voulait partir et s'en retourner, quand le roi regarde vers le chemin et voit venir, le long de la voie, une bière portée comme litière¹ : c'était la chauve-souris, avec le rat Pelé son mari que le seigneur Renart avait étranglé quand il l'avait coincé sous lui. En la compagnie de dame Chauve se trouvait sa sœur dame Fauve : en tout ils étaient à dix, autant de frères que de sœurs. Se dirigèrent vers le roi en poussant des clameurs, bien quarante fils et filles, sans parler des autres parents, qui étaient plus de soixante². Les démonstrations de douleur auxquelles ils se livraient tous, comme ils arrivaient, faisaient résonner l'air jusqu'au ciel

Ja ne sera requis par moi ! »

²¹⁰⁴ Atant le fisent desbender ;

Li rois le fist a soi mander

Et il i vint tous desliés

Les menus saus, joians et liés :

²¹⁰⁸ « Renars, fait il, gardés vos mais^a,

Car vous en tirés saus et sains,

Mais quant vous mesferés primes,

Vous revenrés a çou meïsmes !

²¹¹² - Sire, fait il, Dieus m'en deffende

Que je deserve c'on me pende ! »

Grant joie fait a sa maisnie

Qui devant lui estoit irie ;

²¹¹⁶ L'un embrace et l'autre baise,

Ne voit mais riens qui li desplaise^b.

Quant Ysengrins le voit delivre,

Il vosist mieus morir que vivre.

²¹³⁰ Grant pooor ont trestoutz de lui

Qu'il ne lor face encor annui.

Si fera il, se Dieus li done,

Ains que il soit vespres ne nonne !

²¹²⁴ Torner se volt Renars arriere^c,

Quant li rois garde en la quariere

Et vit venir toute une adrece

Une biere chevalereche :

²¹²⁸ Cou estoit li chauve soris^d

Que Pelés li ras ses maris,

Que dans Renars ot estranlé

Quant desous lui l'ot enanglé.

²¹³² En la conpaignie^e dame Chauve

Estoit sa suer dame Fauve :

Dis furent que frere que serour.

Au roy vinrent tout a clamor

²¹³⁶ Que fil que fillez bien quarante,

D'autre parens plus de soixante.

De la dolor qu'il demenoient

Trestout ensi conme il venoient,

²¹⁴⁰ L'airs del ciel en retentissoit,

et frémir la terre entière. Le roi se tenait debout, un peu sur la droite, voulant savoir ce que cela pouvait être ; il entend les cris, il perçoit le vacarme et n'a plus dès lors envie de s'amuser. Quand il entendit venir la troupe en deuil, Renart commença à frémir de peur ; il envoya sa femme en arrière, de même que sa maisonnée et ses enfants, tant cette bière lui causait de crainte, mais lui, le fourbe, il reste sur place. Avec beaucoup de discrétion ils sortent du camp et s'en viennent vite à leur château. Renart demeure là, sa situation est critique ! La bière s'approchait à grande allure, madame Chauve voyant le roi, à travers la foule, se dirige droit sur lui : « Pitié, sire ! » s'écrie-t-elle haut et fort, puis elle tombe à terre, le cœur lui manque, tandis que Fauve se pâme de son côté. Tous en chœur se plaignent de Renart et font un si grand tapage que je n'en ai jamais entendu de tel de mon vivant ! Le roi veut se saisir à nouveau de Renart mais ce dernier ne voulut pas l'attendre et s'enfuit : sage conduite, car il était près de passer un mauvais quart d'heure ! Il n'avait que faire de ce que le roi lui raconterait ! Il grimpe en haut d'un grand chêne ; derrière lui, ils se précipitent, tous ensemble, et se sont arrêtés, montés sur leurs chevaux. Ils jurent de faire le siège tout autour de l'arbre : ils l'en feront descendre, et il n'en descendra pas autrement ! Le roi lui enjoint et ordonne de venir à terre et de se rendre : « Sire, répond Renart, je n'en

Toutela terre en fremissoit.
 Li rois s'estut un poi sor destre
 Por savoir que çou pooit estre ;
 2144 Entent le cris et ot la noise :
 Lors n'a talent que il s'envoie.
 Quant ot le duel venir Renars,
 De paour commence a fremir ;
 2148 Sa feme envoia arriere,
 Tel paour a de cele biere,
 Et sa maisnie et ses enfans,
 Mais il remest li soudoians^a
 2152 Molt coïement issent de l'oïst,
 A lor castel en vienent toïst.
 Renars remest en aventure !
 La biere vint grant aleüre.
 2156 Madame Chauve, par la presse,
 Ou vit le roi, vers lui s'adrece :
 « Sire mercit ! » fait elle en haut,

A terre chiet, li cuers li faut
 2160 Et Fauve chiet de l'autre part.
 Treïstout se clament de Renart
 Et font une noise si grant,
 Ains n'oïe tele en mon vivant^b !
 2164 Et li rois volt Renart repprendre,
 Mais cils ne le volt pas atendre,
 Ains s'en fui : si fist que saiges
 Que pres li estoit ses damages !
 2168 N'avoit que faire de son conte !
 Desus un grant chaisne se monte ;
 Après lui vont tout arouté^c,
 Sor lor chevaux^d sont aresté.
 2172 Le siege jurent tout environ :
 N'en descendra se par iaus non !
 Li rois li diïst et li commande
 Qu'il viengne jus et si se rende :
 2176 « Sire, fait Renars, çou ne frai mie,

ferai rien, si l'assemblée de tes barons ne me donne des garanties, et si vous m'en faites l'hommage, que cela ne me créera aucun préjudice, car je vois là, à ce qu'il me semble, tout autour de moi, mes ennemis. Si chacun d'eux me tenait entièrement à sa merci, il me donnerait autre chose que du pain ! Restez donc là-dessous, tout tranquilles, chantez les exploits d'Ogier et de Lanfroi¹, et si l'un de vous connaît une belle histoire, qu'il la raconte ; je l'apprécierai depuis là-haut ! »

Le roi entendit le persiflage de Renart ; la colère le fait frémir et bouillir : il fait apporter deux cognées, et ils se mettent à couper le chêne. La panique a saisi Renart quand il s'est rendu compte de la chose : il voit les barons, tous en rang, et chacun attend de tirer vengeance. Il ne sait comment s'en sortir. Renart commence à descendre : dans sa main il tient une grosse pierre², il voit Isengrin qui s'approche de lui ; écoutez ce qu'il a fait de tout à fait extraordinaire ! Il en frappe le roi à côté de l'oreille : lui aurait-on donné cent marcs d'or que cela ne l'aurait pas empêché de tomber à terre. Tous les barons, qui ont entendu, sont accourus entre-temps. Renart saute en bas de l'arbre, il prend la fuite, tandis que de l'autre côté chacun lui crie après. Ils disent tous maintenant, autant qu'ils sont, que jamais ils ne se mettront à sa poursuite car ce n'est pas chose raisonnable :

Se tes barnaiges ne m'afie
Et vous ne me donés homaige^a
Qu'il ne m'en venra nul damage,
²¹⁸⁰ Car je voi la, ce m'est avis,
Environ moi mes anemis.
Se cascuns me tenoit a plain,
Il me donroient el que pain !
²¹⁸⁴ Or vous tenés la jus tout quoi,
Cantés d'Auchier et de Lanfroi,
Et qui set faule, si le racont^b,
Je loerai de ça amont ! »
²¹⁸⁸ Li rois oï gaber Renart.
De maltalent fremist et art^c
Deus cuignies fist apporter,
Le chaisne prisent a colper.
²¹⁹² Renars a grant paour eüe
Quant ceste coze a conneüe :

Les barons vit tous arengiés ;
Cascuns atent qu'il soit vengiés.
²¹⁹⁶ Ne set comment s'en puisse aler.
Renars commence a avaler :
Tint en sa main une pieroiche^d,
Vit Ysengrin qui si l'aproche ;
²²⁰⁰ Oiez con il fist grant merveille !
Le roi en fiert jouste l'orelle,
Por cent mars d'or ne s'en tenist
Li rois qu'a terre ne venist.
²²⁰⁴ Tout li baron i acourirent
Endementiers qui entendirent^e.
Saut jus Renars, si torne en fuie,
Et d'autre part cascuns le hue.
²²⁰⁸ Or dient tout si con nul sont
Que jamais ne le caceront,
Car ce n'est pas coze raisniable,

c'est vraiment un grand démon. Voilà le bon diable qui, lui, est tiré d'affaire ; il fuit le long d'un jardin ; les barons emportent le roi tout droit en sa demeure, au palais. Toute une journée le roi se fit baigner, et poser des ventouses, et puis saigner, jusqu'à ce qu'il recouvre l'état de santé dans lequel il se trouvait auparavant. Ainsi en réchappe Renart : que désormais chacun se méfie bien !

Ains est un grans vis diaubles^a.
²²¹² Or rest remés li bons chaitis :
 Fuiant s'en va le plaseïs ;
 Le roi emportent li baron
 Droit ou palais en sa maison.
²²¹⁶ Un jour^b se fist li rois baignier

Et ventouser et puis saignier^c
 Tant qu'il revint en sa santé
 U il avoit devant esté.
²²²⁰ Et Renars ensi en escape ;
 Des or gart bien cascuns se chape !

Branche Ic

RENART TEINTURIER
RENART JONGLEUR

Le roi a fait proclamer dans tous les lieux publics cette injonction solennelle : si quelqu'un peut se saisir de Renart, qu'il ne le fasse pas venir à la Cour, qu'il n'attende personne, ni roi ni comte, mais qu'il le fasse immédiatement mourir par pendaison. Tout cela n'inquiète que fort peu Renart : fuyant à pas bien mesurés à travers un essart, il surveille soigneusement les environs ; une telle méfiance n'a rien d'extraordinaire, car il redoute toutes les bêtes. S'arrêtant au sommet d'un grand tertre¹ et tournant la tête du côté du soleil levant², il prononce une prière de la plus haute importance : « Ha ! Dieu unique en trois personnes, toi qui m'as délivré de tant de périls³ et qui as permis⁴ que je commette tant de méfaits que je n'aurais pas dû commettre, protège-moi dorénavant, au nom de ta très sainte volonté, et arrange-moi de telle façon, mets-moi dans un tel état que pas une seule bête, en me voyant, ne soit capable de dire qui je suis⁵. » Il se frappe vigoureusement la poitrine et la tête toujours inclinée

²²²² Li^a rois a fait son ban crier,
Par tout plevir et afier,
²²²⁴ Qui qui porra^b Renart tenir,
Ja ne le face a court venir,
Ne roi ne conte n'i atende,
Mais maintenant l'ocie et pende.
²²²⁸ De tout çou fu molt peu Renart :
Fuiant s'en va tout un essart,
Son petit pas sovent tardant^c,
Environ soi molt regardant.
²²³² N'est merveille^d s'il se regarde,
Qu'il a de toutes bestes garde^e.
En sonc un grant tertre s'areste,
Vers orient tourne sa teste.

²²³⁶ Lorsdiât Renars une proiere
Qui molt fu precieuse et chiere :
« Ha Dieu qui mains en Trinité,
Qui de tans peris m'as jeté
²²⁴⁰ Et m'as souffert tans mals a faire
Que je ne deuisse pas faire,
Garde mon cors d'ore en avant
Par le tien saintisme conmant,
²²⁴⁴ Et si m'atorne en tele guise,
En tel maniere me devise^f
Ja ne soit beste qui me voie
Qui sache a dire qui je soie. »
²²⁴⁸ Grant cop se donne en la poitrine,
Vers orient sa teste encline^g,

du côté du soleil levant, il dresse la patte et fait le signe de la croix. Cheminant entre le tertre et la montagne, il se dirige, mort de faim, vers un village et parvient jusqu'à la maison d'un teinturier expert en son métier. Celui-ci avait préparé de son mieux le mélange fait pour teindre en jaune et était parti chercher une règle d'une aune afin de mesurer une pièce d'étoffe qu'il voulait jeter dans la cuve. Il avait laissé découverte la cuve et ouverte la fenêtre pour vérifier l'état de sa teinture au moment de l'opération¹.

Renart entre dans l'enclos afin de chercher une proie pour se remplir le ventre². Il explore tous les coins et les recoins, mais il ne peut trouver de quoi manger et il se cache dans l'embrasure de la fenêtre. Ne voyant personne à l'intérieur, il y bondit les pieds joints. Comble de la malédiction pour Renart : le voilà tombé dans la cuve ! Il coule à pic mais tout aussitôt il remonte à la surface et la profondeur de la cuve l'oblige à nager s'il ne veut pas s'enfoncer et se noyer. Voici à ce moment qu'arrive le paysan³, une règle d'une aune à la main. Dressant l'oreille, il entend le bruit que fait Renart et en est tout étonné. Il jette à terre toutes ses pièces d'étoffe et se dirige de ce côté en pressant le pas. Quand il distingue Renart dans la teinture, il se précipite vers lui avec l'intention de le frapper à la tête car il a bien compris qu'il s'agissait d'une bête.

Drece sa poe, si se saigne.
 Entre le tertre et la montaigne
 2252 Devers une vile s'adresce,
 Car de fain avoit grant deütrece^a,
 A le maison d'un tainturier
 Qui molt savoit de son mestier.
 2256 Sa tainture avoit descoverte
 Au mielz qu'il pot et aouverte^b ;
 Faite l'avoit por taindre gaune^c.
 Alez estoit por querre une aune,
 2260 Dont il voloit un drap auner
 Qu'en la cuve voloit bouter.
 Lassié l'avoit descoverte
 Et la fenestre estoit overte^d,
 2264 Dont il veoit a sa tainture
 Quant a l'ouvrer metoit sa cure^e.
 Renars enz ou cortil s'en entre^f
 Por querre proie a eus son^g ventre.
 2268 Le courtil a trestot cercié
 Et de toutes parz froussié^h.

Ne puet trouver que il manjuce ;
 Par mi laⁱ fenestre enz se mucce.
 2272 Renars ne vit homme dedenz :
 Il joint les piez, si sali enzⁱ.
 Malbahis est et decheüz,
 Car dedenz la cuve est cheüz.
 2276 Au fons s'en va, mais ne demeure,
 Tout erramment revint deseure.
 La cuve ot auques de parfont,
 Par desus noe qu'il n'enfont^k.
 2280 Este vous atant le vilain,
 Qui portoit une aune en se main.
 Et li vilains drece^l l'orelle,
 Oi celui, molt s'esmerveille.
 2284 A terre jeta tous ses dras,
 A lui en vint plus que le pas.
 Coisi Renart en la tainture :
 A lui s'en vint grant aleüre,
 2288 Ferir le voloit en la teste
 Quant le connut que çou ert beste.

Mais Renart lui crie tout haut : « Cher seigneur, ne me frappez pas ! Je suis un animal de votre profession et je peux bien vous être utile. Je me suis plus d'une fois épuisé à la tâche et j'ai bien plus d'expérience que vous : j'ai l'intention de vous apprendre tous les secrets du mélange de la teinture et de la cendre, car vous ne savez pas comment on procède. — Quel beau discours j'entends là ! Par où avez-vous pénétré ici et pour quelle raison êtes-vous entré dans cette cuve ? — Pour remuer cette teinture et bien la mélanger ! C'est l'usage à Paris et dans tout notre pays. Elle est maintenant, grâce à moi, parfaitement au point. Aidez-moi à sortir de là et je vous dirai ensuite ce que j'ai l'intention de faire. »

Quand le paysan entend Renart et voit la patte qu'il lui tend, il le tire hors de la cuve avec tant d'énergie qu'il la lui arrache presque ! Quand il se voit hors de danger à terre¹, Renart dit en deux mots au paysan : « Mon brave, débrouille-toi² tout seul car je n'y connais rien ! Je suis tombé dans ta cuve et tout cela a failli mal se terminer car, par le Saint-Esprit, j'aurais dû mourir noyé. J'ai eu bien peur, mais avec l'aide de Dieu j'en suis sorti. Ta teinture tient très bien : je suis d'une couleur jaune éclatante et personne ne me reconnaîtra dans les lieux où on aurait pu me voir³. J'en suis très heureux, Dieu le sait, car tout le monde me hait. »

Mais Renars forment li escrie :
 « Biax sire, ne me ferés^a mie !
 2292 Je sui beste de ton mestier,
 Si^b te puis bien avoir mestier.
 Sovent en ai esté lassez,
 Molt en sai plus de toi assez :
 2296 Encor t'en cuic assez aprendre
 De mesler teinture avoc cendre^c,
 Car ne ses pas coment on^d fait. »
 Dist li vilains : « Or oi bial plait !
 2300 Par ou venistes vous chaiens ?
 Ne por coi entraistes dedens ? »
 Ce dist Renars : « Por destemprer
 Ceste tainture et atemprer !
 2304 C'est la coustume de Paris
 Et de par tout nostre pais.
 Ceste tainture est tout a droit,
 Bien l'ai atornee a son droit^e.
 2308 Aidiés moi tant que forz en soie,
 Puis vous dirai que je feroie. »

Quant li vilains Renart entent
 Et vit la poe qu'il li tent,
 2312 Par tel vertu l'a sachie fors
 A poi ne li saiche dou cors.
 Quant Renars vit^f qu'il fu au plain
 Trois paroles dist au vilain :
 2316 « Preudons, entent a ton affaire
 Car je ne sai a nul chief traire.
 Mais en ta cuve sui salis,
 Por poi n'ai esté mal bailis,
 2320 Car, si m'aît sains Esperis,
 Noiez i dui^g estre et peris.
 Grant pouour ai eü del cors :
 Diex m'a aidiet, quant je sui fors.
 2324 Ta tainture est molt bien^h prenanz,
 Gaunes en sui et tous luisanzⁱ,
 Ja mais ne serai conneüs
 En liu ou aie esté veüs.
 2328 Molt par en sui liés, Diex le set,
 Car trestous li mondes me het. »

Sur ces mots Renart quitte son paysan¹ et s'en va fuyant à travers un essart. Il se regarde très attentivement des pieds à la tête et se met à en rire de joie. À l'écart du chemin, le long d'une haie², il aperçoit Isengrin qui allait à la recherche d'une bonne occasion, car il mourait de faim ; ce spectacle le terrifie car Isengrin était de grande taille et robuste. « C'est maintenant, dit-il, l'heure de ma mort ! Isengrin est gros et grand, tandis que moi, à cause des atroces tourments que j'ai endurés, je suis amaigri et affaibli. Je ne pense pas qu'il puisse me reconnaître ; mais si je parle, il me reconnaîtra entre mille, j'en suis sûr. Je vais m'avancer vers lui, quoi qu'il puisse en advenir : je pourrai avoir des nouvelles de la Cour. » Il s'encourage³ vivement lui-même à déguiser son langage.

Isengrin se dirige du côté de Renart et en le voyant venir, il dresse la patte ; avant que Renart le rejoigne, il fait, je le crois bien, plus de cent fois le signe de la croix : il est saisi d'une telle panique que pour un peu il prendrait la fuite. Puis il s'arrête et se dit que jamais il n'a vu une pareille bête : elle ne peut venir que des contrées éloignées. Voici Renart qui le salue : « Godehiere ! cher seigneur ! fait-il. Je ne sais pas parler votre langue. — Dieu vous garde ! répond Isengrin. D'où êtes-vous originaire ? De quel pays ? Vous n'êtes pas né en France ou dans une de nos régions. — Non, seigneur, mais en Bretagne⁴. J'ai perdu ma compagne

Quant Renars vit qu'il fu au plain,
Si se depart de son vilain^a.

²³³² A icest mot de lui se part
Et va fuiant tout un essart.
Molt se regarde, molt se mire ;
De joie comença a rire.

²³³⁶ Fors del chemin, les une haie^b,
Vit Ysengrin, molt s'en esmaie,
U il atendoit aventure
Car fain avoit a demesure ;

²³⁴⁰ Molt par estoit et grans et fors.
Cediât Renars : « Or sui je mors.
Ysengrins est et gros et grans,
Et jou de fain maigres et lens ;

²³⁴⁴ Molt en ai souffert grant angoisse.
Ne cuic que ja me reconnoisse,
Mais a parler sor toute rien
Me conniâtra, je le sai bien.

²³⁴⁸ G'irai avant 'a coi qu'il tort,
S'orainoveles de la court. »

Molt s'ahatiât en^d son corage
Que il cangera son langage.

²³⁵² Isengrins torne cele part
Et vit vers lui venir Renart.
Drece la palme^e, si se saigne,
Ainz que Renars a lui parvaigne,
²³⁵⁶ Plus de cent fois, si con je cuit :

Tel paour a por poi n'en fuit.
Quant çou ot fait, lors si' s'areste
Et dist qu'ainz mais ne vit tel beste ;

²³⁶⁰ D'estraignes terres ert venue.
E vous Renart qui le salue :
« Godehiere^g ! fait il, biau sire !
Je ne sai vostre raison dire.

²³⁶⁴ - Se Diex vous saut ! dist Ysengrins^h,
Dont estes vous ? De quel pais ?
Vous ne fustes pas nés en France
Ne de la nostre conissance.

²³⁶⁸ - Nienhic, signour, mais de Bretagne.
Si ai tout perdut ma conpaigne

et j'ai parcouru toute la campagne, je n'ai trouvé personne pour me renseigner à son sujet. J'ai parcouru la France entière, toute l'Angleterre à la recherche de mon compagnon. J'ai tant journé dans ce pays que j'aurai bientôt pris tout le langage français ; je voudrai ensuite moi repartir, mais je ne sais où le chercher. Je veux auparavant aller à Paris de façon à bien prendre le français. — Avez-vous un bon métier ? — Oui assurément, j'étais un bon jongleur, mais j'ai été battu et on m'a volé : on m'a pris mon vielle, il n'y a pas de cela deux jours. Maintenant je mangerai bien volontiers quelque chose. — Comment t'appelles-tu ? fait Isengrin. — On m'appelle d'habitude Galopin¹. Et vous, noble seigneur ? — Mon ami, on m'appelle Isengrin. — Es-tu originaire de ce pays ? — Oui, j'y habite depuis longtemps. — Comment appelle-t-on ce pays ? — La France, cher ami. — Avez-vous entendu des nouvelles du roi ? — Pourquoi ne possèdes-tu pas de vielle² ? — Il serait homme de bien, il reçoit très volontiers les gens de ma profession. Je connais bien les lais bretons qui parlent de Merlin et de Noton, du roi Arthur et de sire Trïstan, du chèvrefeuille et de saint Brandan³. — Connais-tu le lai qui parle de dame Iseut ? — Oui, oui, Gordatouet ! Assurément, je les connaîtrai tous sans exception. — Tu as de très grandes capacités ! dit Isengrin. Tu connais beaucoup de choses, j'en suis sûr, par la fidélité que tu dois au roi Arthur !

Et chierqué par tout campagne.
 N'ai voir trové qui le m'enseigne ;
²³⁷² Toute France, toute Angleterre
 Ai cerchié por mon conpain querre.
 Si morrai tant en cest païs
 Que j'avrai trestout France pris,
²³⁷⁶ Puis vorrai moi torner arrier,
 Mais je ne sai u je le quier.
 Si voel Paris trover ancois,
 Tant que j'avrai bien pris françois'.
²³⁸⁰ - Et savez vous nul bon mestier ?
 - Oïl voir, je fui bons jouglier,
 Mais je fui robert et batu
 Et mon viël me fu tolu,
²³⁸⁴ Non dirai voir deus^b jors entiers.
 Or mengerai molt volontiers.
 - Comment as non ? diât Ysengrin.
 - Ge suel avoir non Galopin.
²³⁸⁸ Et vous, comment, signor preudon ?

- Frere, Ysengrin m'apele on.
 - Et fus tu nés en cește contré ?
 - Oïl, maint' jour i ai esté.
²³⁹² - Comment apele on cest païs ?
 - Il a non France, biax amis'.
 - Et savés vous dou roy novele' ?
 - Por coi n'as tu point de viële ?
²³⁹⁶ - Il fuât preudon, molt volontiers
 Reçoit la gent de mon mestier'.
 Je suel^s savoir bien lé breton
 Et de Merlin et de Noton^b,
²⁴⁰⁰ Dou roi Artu et dan Trïstan,
 De chavrefuel, de saint Brandan'.
 - Et ses tu le lais dam Iset' ?
 - Ya ! Ya ! Gordatouet !
²⁴⁰⁴ Jou les savrai bien voir trestous. »
 Diât Ysengrin : « Tu es molt prous !
 Et si ses molt, si con je croi,
 Foi que tu dois Artus le roy^k.

Aurais-tu vu, que Dieu te protège, un méchant rouquin de sale race, qui flatte bassement et qui trahit, qui jamais ne se prit d'affection pour quiconque, qui ne cesse de tromper et de ruser ? Mais si Dieu permet que je mette la main sur lui, ses jours seront comptés, car la terre sera vite débarrassée de lui. Il y a peu de temps, il échappa, tant il est rusé et dégourdi, des mains du roi : il avait été capturé pour avoir outragé la reine¹ qu'il avait tenue allongée sous lui, et pour de multiples autres méfaits ; jamais il ne peut se lasser d'en commettre ! Il m'a tant fait de mal que je voudrais bien le voir prendre la mauvaise pente. Si je pouvais le tenir entre mes mains, dans la seconde qui suit il mourrait obligatoirement ; le roi m'en a donné l'autorisation et même l'ordre. »

Renart tenait la tête penchée. « Par ma foi, fait-il, Isengrin, ce personnage redoutable fout² un bien mauvais drôle ! Et comment se fait-il peler ? Dites-le-moi. — Comment il a nom ? — On le pèle donc ânon³ ? » Isengrin rit en l'entendant et se réjouit du mot « ânon » : il aurait donné très cher pour avoir trouvé lui-même cette plaisanterie. « Vous voulez savoir son nom ? fait-il. — Oui, assurément, comment se pèle-t-il ? — Cet enragé s'appelle Renart ; il sème autour de lui humiliations et souffrances. Que Dieu lui envoie toutes les malédictions pour son repas ! La male mort puisse le terrasser ! Tôt ou tard, tout ira mal pour lui et il ne prendra pas garde au moment où ses malheurs vont commencer.

²⁴⁰⁸ Veïsses tu, se Diex te gart,
Un rous garçon de pute part,
Un losengier, un traïtour,
Qui ainc n'ot vers nului amor,
²⁴¹² Qui tout deçoit et tout engigne ?
Mais, se Diex done que jel tiegne,
Sa vie sera molt petite,
Car de lui iert la terre quite^a
²⁴¹⁶ Avant hier escapa au roy,
Tant sot d'engien et de desroi^b,
Que pris estoit por la roïne
Que desous lui jeta sovīne,
²⁴²⁰ Et por autres forfaīs assēs,
Dont il ne puet estre lassēs.
Tant m'a mesfait que je vorroie
Que il tornašt a male voie.
²⁴²⁴ Se gel pooie as mains tenir,
Tošt le covenroit ja morir ;
Li roīs m'en a donē congiē

Et comandē et otroiē. »
²⁴²⁸ Renars tenoit le chief enclin
« Par foi, fait il, dant Ysengrin,
Mauvais lecher fot cix douter^c !
Et comment se fait il peler^d ?
²⁴³² Dites moi. - Comment il a non ?
- Fait il adont pelēs^e anon ? »
Ysengrins rit quant il çou ot,
Et por le non d'anson s'esjot ;
²⁴³⁶ Molt l'amašt miels que nul avoir.
« Volēs, fait il, son non savoir ?
- Oēl voir, con fuil pelez ?
- Renars a non li desrees^f,
²⁴⁴⁰ Qui grant honte et dolor pormaine.
Damnediex li doint male painne
Et male painne a son disner !
Male^g mort le puisse acorer !
²⁴⁴⁴ Anui avra que qu'il demeure,
Et si ne gardera ja l'eure.

— Alors il serait bien mal tombé si vous le rencontriez ! Par la fidélité que je dois au saint martyr, celui qui s'appelle saint Thomas de Cantorbery¹, pour toutes les richesses de la terre je ne voudrais lui ressembler. — Vous avez raison, dit Isengrin, ni Dieu, ni Apollin² ni tout l'or du monde ne sauraient dans ce cas vous protéger de la guerre. Mais dis-moi donc, cher ami³, es-tu assez habile dans la profession que tu as choisi d'exercer pour ne pas avoir à rougir à la Cour devant un jongleur⁴ et pour ne pas être mis en difficulté par le premier venu de ce pays ? — Cela ne saurait se produire avant bien longtemps, par monseigneur Jérusalem⁵ ! — Viens donc avec moi ; je te présenterai au roi et à ma dame la reine qui est une fort aimable personne. Je vois que tu as de la prestance, je te présenterai aux gens que je connais. Si tu veux venir avec moi à la Cour, je t'y ferai devenir célèbre et apprécié. — Je vous en remercie, dit Galopin. Je sais jouer de grands coups d'instruments⁶, je connais vraiment des bonnes blagues, et c'est pour cela qu'on m'apprécie à la Cour. Je le sais, moi avoir un vielle, je pourrai jouer un nouvel air ; je peux réciter des vers de chansons pour toi qui as le visage d'un homme de bien. »

Isengrin lui dit alors : « Sais-tu ce que je vais faire ? Viens donc avec moi ! Je sais qu'il y a une vielle chez un paysan : toutes les nuits, ses voisins se réunissent chez lui et il en régale ses enfants ; il n'y a guère de nuit où je ne l'entende.

- Donquesseroit il mal mené,
Se vous aviés lui encontré^a !

²⁴⁴⁸ Par la foi que doi saint martir,
Non saint Thomas de Cantorbir,
Por tout l'avoir que Diex avés,
Ne volroie avoir samblés.

²⁴⁵² - Vous avés droit, diêt Ysengrin.
Ne vous garroit Diex n'Apolin
Ne tout li ors qui soit en terre,
Que jamais vous^b meüssiez guerre.

²⁴⁵⁶ Mais^c or me di, biax dous amis,
Dou mestier dont t'ies entremis,
En ses tu^d si servir en court
Que nuls jougleres ne t'en tourt,

²⁴⁶¹ Et que n'en soies entrepris
Por hom qui soit en cest païs ?
- Par mon signor Jherusalem,
Ne fust icel trovés awan^f.

²⁴⁶⁴ - Donques t'en vien aveques moi^g,
Et je t'acointerai au roy^b

Et a ma dame la royne,
Qui molt par est gente meschineⁱ.

²⁴⁶⁸ Et je te voi et bel et gent
Si t'acointerai a la gent ;
Se tu voes a la cort venir,
Je t'i ferai molt chier tenir.

²⁴⁷² - Voestre^j merci ! diêt Galopins,
Je sai soner bien fai chopins^k,
Si sai voir de boin lecheri,
Dont je sui molt a cort cheri.

²⁴⁷⁶ Si sai avoir moi un viel,
Je savrai bien bon son novel,
Si sai maint ver dir de chançons
Por toi qui me sables preudons^l. »

²⁴⁸¹ Diêt Ysengrins : « Sés que ferai ?
Vien t'en^m ! Une vielle sai
Chiés un vilain u toute nuit
S'i assanlent si voisin tuit.

²⁴⁸⁴ A ses enfans en fait grant joie,
N'est gaires nuis que je ne l'oie.

Par la foi que je dois à saint Pierre, l'instrument a un son clair et harmonieux. Si tu viens avec moi à la Cour, tu auras cette vielle, quoi qu'il puisse arriver. » Tous deux se mettent en chemin et ils sont extrêmement joyeux. Maître Isengrin raconte à l'autre comment Renart l'a humilié, il est intarissable et ce dernier lui répond en anglais. Ils finissent par arriver près de l'enclos d'un moine¹, exactement là où Isengrin savait que le possesseur de la vielle se trouvait. Tous les deux pénètrent aussitôt à l'intérieur de l'enclos du paysan. Craignant fort le paysan, ils se sont appuyés au mur et là, ils l'écoutent se régaler à jouer de son instrument toute la nuit. Quand enfin le sommeil le prend, il va se coucher sans plus attendre. Isengrin a dressé l'oreille : très méfiant, il cherche à entendre les bruits de l'intérieur par une fissure qu'il connaissait dans le mur depuis plus d'un an, et par une fente dans une planche, il voit la vielle accrochée à un clou. À la respiration et aux très forts ronflements, il comprend que les gens se sont endormis. Un grand mâtin s'est installé près du lit et s'est couché là ; il touche presque le feu, mais la pénombre autour du lit empêche Isengrin de le voir. « Mon ami, fait-il à Galopin, attends-moi ici, je vais aller voir comment nous pourrions nous en emparer. — Vais-je rester moi tout seul ? dit Renart. — Comment ? Es-tu donc peureux ? — Peureux ? Non assurément, mais j'ai peur que quelqu'un ne passe ici si par hasard je restais seul au moment du vol ; c'est cela qui me

Por la foi que je doi saint Pierre,
La vielle est molt bone et clere.
²⁴⁸⁸ Se vous venés o moi a cort,
Cele avrés vous, a coi qu'il tort. »
A tant se metent a la voie,
Andoi s'en vont a molt grant joie.
²⁴⁹² Dans Ysengrins assés li conte
Coment Renars li a fait honte.
Assés li dist de son jenglois,
Et cixli respont en englois^a.
²⁴⁹⁶ Tant ont alé qu'il sont venu
Vers le cortil a un rendu^b,
Tout droit ou Ysengrins savoit
Celui qui la vielle avoit.
²⁵⁰¹ Dedens le cortil au vilain
S'en entrèrent andui a plain.
Le vilain ont molt redouté :
Lés la paroit sont akeuté,
²⁵⁰⁴ Illuec escoutent le desduit
Que li vilains fait toute nuit.
Quant li dormirs le vait haſtant^c,

Couchier s'en va, plus n'i atent.
²⁵⁰⁸ Ysengrins a drecié l'orelle,
Primes s'esgarde et oreille^d,
Qu'en la paroit un trau avoit.
Plus a d'un an qu'il l'i savoit,
²⁵¹² Et par une es qui iert fendue
Vit la vielle a clau pendue.
Soufflent et ronflent molt forment,
Dont vit qu'il se vont endormant.
²⁵¹⁶ Un grant maſtin giſt lés le feu ;
Deles la couche a fait son leu,
Por un petit au feu ne touche ;
Mais li essonbres de la couce
²⁵²⁰ Nel laissa veoir Ysengrin^e.
« Frere, fait il a Galopin,
Atent moi ci, g'irai savoir
Comment nous la porrons avoir.
²⁵²⁴ - Tout sui moi seul^f ? ce dist Renars.
- Comment ? Es tu donques couars ?
- Couars ? Nai voir, mais j'ai paour,
Par ci ne passe la contour

tourmente beaucoup. » À ces mots Isengrin se met à sourire ; son cœur en est tout attendri et il lui dit : « Jamais, par l'amour de Dieu, je n'ai vu un jongleur audacieux, un clerc audacieux ou une femme pourvue de sagesse¹ : plus elle possède et plus la folie l'égare ; lorsqu'elle est dans une situation confortable, elle recherche d'autant plus encore ce qui va lui amener l'inconfort et lorsqu'elle a ce qu'elle veut, elle recherche encore davantage ce qui va l'affliger. »

Renart qui jamais ne porta foi à rien dit : « Ya, ya ! je comprends tout ! Si ce Renart était maintenant ici, il serait vite pendu à la corde². — Laisse cela, dit Isengrin, je connais bien toutes les astuces³. Couche-toi donc plutôt à terre et moi je vais aller chercher la vielle. » Connaissant parfaitement les lieux, il s'en va directement à la fenêtre. Elle était maintenue ouverte par un petit morceau de bois et on avait oublié de la refermer. Isengrin escalade la fenêtre et bondit à l'intérieur. Il va directement à l'endroit où la vielle était accrochée, la décroche puis la tend à son compagnon et ce dernier la pend à son cou. Renart réfléchit à un moyen de tromper Isengrin. « Que plus jamais il ne m'arrive quelque bonheur si je ne parviens pas à le tromper, quoi qu'il puisse en advenir. » Il va tout droit vers la fenêtre et fait tomber le morceau de bois qui la maintenait ouverte : la fenêtre se referme et Isengrin est ainsi enfermé à l'intérieur, mais il pense qu'elle s'est refermée toute seule et alors il craint pour sa propre vie.

²⁵²⁸ Se fuisse seus quant fu portés,
Por çou sui molt desconfortés^a. »
Ysengrins l'ot et si a sourrist ;
Li cuers forment li atendrist

²⁵³² Et se li diât : « En Dieu amor,
Ainc ne vi hardi jougleor
Ne hardi clerc ne^b saige feme :
Quant el plus a et plus forsene^c,
²⁵³⁶ Car tant conme ele est plus a aise
Tant quiert elle plus sa mesaise^d ;
Et com plus a çou qu'ele voet,
Tant quiert elle dont plus se deut^e. »

²⁵⁴⁰ Ce diât Renars qui ainc n'ot foi :
« Ya ! Ya ! Voir, voet j'oi, j'oi !
Se fuât or ci celui Renart^f,
Ja fuât il tot pendu a hart.

²⁵⁴⁴ - Lassiés ester, diât Ysengrins,
Je sai molt bien tous les chemins^g.
Mais or te couche a ceste terre,
Et g'irai la vielle querre. »

²⁵⁴⁸ Puis en vint droit a la fenestre,
Si con cix qui bien savoit l'estre.
D'un bastonet fu apoïie
Et si fu a clore laissie^h.

²⁵⁵² Ysengrins est montés en haut,
Par la fenestre laiens saut.
Illuec ou la vielle pent
S'en va tout droit, si la despent,
²⁵⁵⁶ Puis l'a son compaignon tendue,
Et cil l'a a son col pendue.
Renars porpense qu'il fera,
Com Ysengrin engigneraⁱ.

²⁵⁶⁰ « Ja bien, diât Renars, ne m'aviegne
Se ne l'engning comment^j qu'il
A la fenestre droit en vint, [preigne. »
Au bastonet qui la soustint.

²⁵⁶⁴ Le baston boute^k et elle clot,
Et Ysengrin laiens enclot.
Cuida close fuât par lui seule,
Lors ot il paor de sa geule^l.

Au bruit que fait la fenestre en tombant, le paysan croit qu'on vient pour le voler et pris de panique, il se lève encore tout endormi. Il appelle sa femme et ses enfants : « Tout le monde debout ! Il y a des voleurs chez nous ! » Le paysan se lève d'un bond ; comme à son habitude, il vient au feu et le rallume. Quand Isengrin le voit se lever et aller rallumer le feu, il fait un mouvement en arrière et le saisit par une fesse. Au cri que pousse le paysan, aussitôt le mâtin saisit Isengrin par les parties¹ et il tire et tire encore, il tire sur tout ce qui pend. Voyant cela, Isengrin saisit le paysan encore plus fortement par les fesses, mais le cœur lui manque, autant à cause de la douleur qui le tourmente qu'à cause du chien qui ne cesse de le tirer avec les dents. Après tant d'acharnement, Isengrin doit y laisser ses parties². Le paysan bat le rappel de ses voisins et de tous ses parents : « À l'aide ! Au nom de Dieu qui est pur Esprit ! Les diables vivants se sont introduits chez nous ! » Isengrin voit que la porte est ouverte et que les paysans fous furieux arrivent en courant dans les rues avec leurs cognées et leurs massues. Profitant d'un espace entre la porte et le paysan, il bondit aussitôt à l'extérieur et, au passage, il le heurte si violemment qu'il le renverse dans la boue. Une fois retombé à terre, Isengrin ne sait où chercher son compagnon et il s'enfuit en passant au milieu des paysans qui s'élancent à sa poursuite en criant. Devant la porte, ces derniers trouvent le paysan qui patauge dans la boue et ils ont beaucoup

²⁵⁶⁸ Au saut que la fenestre fist,
Il ot voison que on le prist^a,
Fu li vilains toz estormis
Et sali jus comme^b endormis.

²⁵⁷² Sa feme apele et ses enfans :
« Or sus ! Que larrons a ciens ! »
Li vilains saut, c'est la costume,
Vint a son feu et si l'alume.

²⁵⁷⁶ Quant Ysengrins le vit lever
Et qu'il veut le feu alumer,
Un petitet s'est trais arriere ;
Par la naje le prent derriere.

²⁵⁸⁰ Li vilains a jeté un cri,
Li mastins l'a tantoist oï ;
Ysengrin a pris par la coulle,
Et prent et saiche et tire et roulle.

²⁵⁸⁴ Tout en saiche quanqu'il i pent.
Voit Ysengrins^c, molt près se prent
Derier as naijes au vilain.

Mais de çou avoit le cuer vain,
²⁵⁸⁸ Et sa dolorz l'i engingnoit

Et li chiens a dens le tiroit.
Tant se sont laiens travailliet
Qu'il ont Ysengrin escouilliet^d.

²⁵⁹² Li vilains huce ses voisins
Et ses parens et ses cousins :
« Aidiés ! Por Dieu l'esperitable !
Car chaiens ont conversé diable ! »

²⁵⁹⁶ Ysengrins vit les huis ouvers
Et les vilains fels et cuivers.
A cuingnies et a machues
Vient courant parmi les rues.

²⁶⁰⁰ Entre la porte et le vilain
Fait Ysengrins un saut a plain,
Si fort le hurte qu'il l'abat
En mi la boe treštout plat.

²⁶⁰⁴ Des quatre piés vint a la terre.
Ne sot son conpaignon u querre ;
Par les vilains en vint fuiant.
Et cil le vont après huiant,

²⁶⁰⁸ Tres devant l'huis enmi la boe
Truevent le vilain u il noe.

de mal à l'en tirer ; ses blessures vont mettre plus d'un mois à guérir. Isengrin ne se sent pas en sécurité et il s'enfuit à vive allure, car il n'a nulle envie de s'attarder. Jusqu'à la tombée de la nuit, il fuit à travers le bois en empruntant un sentier ; plongé dans une extrême affliction, il se désole d'avoir perdu ses parties. Mais il n'ose en parler à personne, car si sa femme venait à le savoir, plus jamais elle n'éprouverait pour lui un amour sincère. Néanmoins il s'en va à vive allure, sans savoir désormais à qui faire confiance. Isengrin ne cesse d'aller par les sentiers, les routes et les chemins, hurlant pour manifester son immense rage et il s'en faut de peu que la douleur ne le rende fou. Enfin il parvient à sa louvière, dans laquelle il pénètre par la porte de derrière. Il y trouve toute sa famille. « Dieu soit parmi vous dans cette maison ! » dit-il, non pas tout haut, mais d'une voix très faible. Dame Hersent est au comble de la joie : elle se jette à son cou et le couvre de baisers, et ses fils¹ se précipitent pour l'embrasser. Tous jouent, chantent et parlent, mais s'ils avaient été au courant de son histoire, ils auraient été forcés de changer de ton. Après avoir mangé à satiété, ils parlent d'aller se coucher. Sachez qu'Isengrin poursuit longuement la conversation avant de se coucher ; il en retarda longtemps le moment mais il lui fallut néanmoins se mettre au lit. Hersent la louve est allongée à côté de lui, le visage tourné vers le sien, et elle l'entoure de ses bras. Isengrin tente de s'esquiver et de s'écarter rapidement

Trait l'en ont hors a dure paine ;
 D'un mois ne fu sa plaie saine.
²⁶¹² Ysengrins^a pas ne s'aseüre,
 Fuiant s'en vagrant aleüre ;
 N'avoit cure de sejourner.
 Tant qu'il comence a avesprer^b,
²⁶¹⁶ Ou bos s'en va en une sente ;
 Trop fu dolans, molt se demente,
 Por çou qu'il a perdu sa^c cose.
 Mais a nului parler n'en ose,
²⁶²⁰ Car^d se sa feme le savoit,
 Jamais de cuer ne l'amerait^e.
 Mais neporés va s'ent grant oire,
 Or ne se set mais en cui croire.
²⁶²⁴ Tant trote^f et va dans Ysengrins
 Sentiers et voies et chemins,
 Hurlant et menant molt grant raige ;
 Par un petit de duel n'enraige.
²⁶²⁸ Tant fait qu'il vient a sa loviere,
 Par l'uis s'en entre de derriere.

Se maisnie trueve laiens :
 « Diex soit, fait il, o vous caiens. »
²⁶³² Ne parla gaires hautement,
 Mais tout basset et^g matement.
 Dame Hersens estoit a aise :
 A col li saut, cent fois le baise,
²⁶³⁶ Et si fil salent, si l'acolent.
 Geuent et cantent et parolent^h,
 Mais s'il seuissent son affaire,
 Autre joie covenist faireⁱ.
²⁶⁴⁰ Quant ot mengié tout a loisir,
 Si parolent d'aler gesir.
 Assés i ot, bien le saciés,
 Paroles ains qu'il fust couchiés.
²⁶⁴⁴ Molt grant piece s'en arestut,
 Mais nonporquant couchier l'estut.
 Hersens la louve face a face
 Jut^j avoeclui et si l'enbrace.
²⁶⁴⁸ Cil se comence a reüser
 Et durement a reculer

mais, à mon avis, cela ne lui sert à rien : il va bientôt entendre des mots dont il se serait volontiers passé, car il n'a nulle envie d'un moment intime avec elle. Hersent l'entoure de ses bras, mais lui se recule, dédaignant ses câlineries. « Qu'est-ce donc, cher seigneur ? Êtes-vous fâché contre moi ? — Dame, fait-il, que me voulez-vous ? — Faites donc comme à votre habitude. — Actuellement je n'en ai pas envie ; mais dormez donc et silence ! — Non, je ne me tairai pas ! Vous devez faire la chose. — Que dois-je donc faire ? — Ce que l'on fait avec toutes les femmes. — Laissez-moi tranquille, je ne le ferai pas ! À cette heure vous devriez vous être endormie après avoir dit votre prière, car nous sommes à la veille¹ de la fête d'un saint apôtre. — Seigneur, au nom de saint Gilles, cette veille de fête n'y fera rien : si vous voulez que je vous aime encore, faites donc tout ce qui est en votre pouvoir. » Dame Hersent le presse vivement d'agir, mais lui se retourne et elle tâte l'endroit où doivent normalement et logiquement se trouver les parties. Elle n'y trouva absolument rien. « Malheureux ! fait-elle, où est passée l'andouille qui d'ordinaire était pendue là ? Vous devez la rendre tout entière. — Dame, je l'ai prêtée à une nonne bien peu sage, qui m'avait capturé dans son enclos. Mais elle m'a bien juré de me la rendre. » Hersent lui répond du tac au tac : « Seigneur, cela n'est pas raisonnable ; même si elle avait fait cent mille promesses et donné autant de gages, la chose serait de toute façon perdue. Allez plutôt, sans vous arrêter une

Mais ne lui vaut^a, si con je cuit ;
 Il ora tele cose anuit
 2652 Dont il n'eüst or nule envie,
 Car n'a soing de sa compaignie^b.
 Hersens l'enbrace et cil se trait
 En sus, n'a soing de son atrait.
 2656 « Et qu'est ce, fait ele, biau sire ?
 Avés me vous cuellu en ire ?
 - Dame, fait il, que me volés ?
 - Faites içou que vous solés.
 2660 « Jou n'en sui ore mie aisiés,
 Mais dormés^c vous, si vous taisiés. »
 Fait Hersens : « Je ne m'en puis taire,
 Il vous covient la cose faire.
 2664 - Que ferai jou ne que covient ?
 - Çou qu'a toutes femes avient^d.
 - Laissiés me eſter, non ferai mie !
 Or deüssiés eſtre endormie
 2668 Et avoir dit la patrenostre,
 Car vigile eſt de saint apôtre.

- Sire, fait elle, par saint Gile,
 Ja n'i avra mestier vigile.
 2672 Se vous m'amor volés avoir,
 Faites ent tout vostre^e pooir. »
 Dame Hersent forment le haste,
 Il se retorne et cele taste
 2676 Iluec ou la coille soloit
 Eſtre par raison et par droit ;
 N'i trova mie de la coille.
 « Chaitif, fait elle, u eſt l'andoille/
 2680 Qui ici endroit soloit pendre ?
 Toute la vous covient a rendre.
 - Dame, fait il, je l'ai preſtee
 A une nonain molt dervée,
 2684 Qui en son cortil m'eſtut prendre^g.
 Mais bien le m'afia a rendre. »
 Hersens respont tout maintenant :
 « Sire, ce n'eſt pas avenant :
 2688 S'elle avoit fait trente afiances,
 Doné pleges et aliances,

seule seconde, et dites à cette nonne, à cette sale et maudite putain, que sans le moindre retard elle vous rende vos parties¹ ; car si elle les touchait une seule fois, aussitôt elle préférerait trahir son serment plutôt que de vous les rendre un jour. Vous devriez bien être pendu pour les lui avoir confiées. Je vois bien que vous ne connaissez rien à rien ; vous m'avez fort maltraitée et vous m'avez tuée en faisant en sorte qu'elle les possède. Vous m'avez plongée dans l'affliction et demain j'irai me plaindre² auprès du roi.

— Vieille putain, que demain matin se lève pour vous un jour de malheur ! Taisez-vous donc et faites le signe de la croix ! Que demain soit pour vous un jour maudit ! Veillez bien à ne plus ajouter un seul mot. » Alors Hersent saute du lit : « Fils de putain, sale traître, vous ne vous en tirerez pas comme cela ! Je ne sais ce qui me retient de vous jeter hors de ce lit, et c'est ce que je ferai si Dieu me donne la grâce d'y parvenir. » Alors elle va s'asseoir sur le seuil de la maison et se met à pousser des gémissements de douleur ; elle s'arrache les cheveux, met en pièce ses vêtements et se tord les mains. Plus de cent fois elle appelle sur elle la mort, plus de cent fois en un moment elle s'évanouit, elle s'agite sans cesse et se couvre de malédictions répétées : « Que vais-je faire, pauvre malheureuse que je suis ! Je suis lasse de vivre ! J'ai maintenant perdu tout motif de joie puisque j'ai perdu la chose que j'aimais le plus ! Jamais je n'ai connu un tel malheur ! Malheureuse accablée de douleur,

Si seroit elle toute encore^a.

Mais alés, ne finés de corre,

²⁶⁹² Et si dites a la nonain,

A l'orde, a la male putain^b,

Que plus n'i demort ne n'atende,

Mais tost vostre coille vous rende,

²⁶⁹⁶ Car s'une fois l'avoit sentie,

Tost en avroit sa foi mentie

Ains que jamais la vous rendist.

Si seroit drois c'onvous pendiſt,

²⁷⁰⁰ Quant vous baillie li avés.

Bien voi que nul bien ne savés^c.

Molt m'avés morte et mal bailie,

Quant elle l'a en sa baillie.

²⁷⁰⁴ Mise m'avés en^d grant effroi :

Demain m'en clamerai au roi.

- Pute viele, diſt Ysengrins,

Demain vous viegne mal matins !

²⁷⁰⁸ Car vous taisiés, si vos sinés^e !

Que mal jors vous soit ajournés.

Gardés bien que ne parlés plus. »

A tant Hersens dou lit saut sus^f :

²⁷¹² « Filz a putain, malvais traîtres,

A tant n'en serés vous pas cuites.

S'il ne m'estoit por un petit,

Je vous traitroie hors dou lit,

²⁷¹⁶ Se Diex me laiſt demain veoir »

A tant s'en va a l'uis seoir,

De duel commence a souspirer

Et ses cheviais a detirer,

²⁷²⁰ Ses dras deront, ses puins detort^g,

Plus de cent fois huce^h la mort,

Cent fois se pasme en petit d'eure,

Molt se debat, molt se deveureⁱ :

²⁷²⁴ « Que ferai jou, lasse chaitive ?

Molt me poise que je sui vive !

Or ai perdue^j toute joie,

Et la riens que jou plus amoie !

²⁷²⁸ Onques n'oi plus si grant esmai !

Dolante lasse, que ferai

que vais-je faire après un tel drame ? Qu'ai-je désormais à faire de lui ? Ce serait folie de se coucher auprès d'un tel individu, pas plus efficace qu'une souche de bois ! Je ne souhaite plus coucher avec lui et il ne doit plus s'approcher de moi, puisqu'il ne veut faire la chose. Qu'ai-je désormais à faire de lui ? Qu'il se fasse plutôt ermite dans la forêt, au service de Dieu. Celui qui est mutilé dans cette partie perd, il faut le savoir, toute joie de vivre et toute vaillance en même temps que sa barbe et son bon teint : il a perdu tout ce pour quoi il était fait. »

Hersent a tant manifesté sa douleur que les gens s'étaient rassemblés nombreux dans la cour. Elle rentre dans la maison et, toute à sa furie, se précipite vers le lit. « Debout maintenant, monsieur le rustre ! Allez donc retrouver vos putains ! Je ne sais où vous avez été pris au piège, mais elles en ont retenu un bon gage. C'est ainsi qu'on doit traiter celui qui est marié et qui prend la femme d'autrui ! » Ne sachant que lui répondre, Isengrin n'ose émettre le moindre grognement. Dame Hersent, noble et farouche, avait toujours eu une conduite légère, et elle était coquette et fort orgueilleuse. Elle a frappé des quatre pieds le seuil de la maison et a pris la direction¹ du vent. C'est ce qui se passe bien souvent ! Elle ne demande aucune autorisation à son mari, pour lequel elle n'éprouve plus une grande affection.

Maintenant je vais vous parler de ce grand traître de Renart qui a trompé Isengrin avec son jargon anglais. Il a pris la direction

Quant j'ai receü tel anui ?

Qu'ai je mais a faire de lui ?

²⁷³² Fole est qui mais o lui se couce,
Qu'autant li varroit une çouce^a.

Je ne quier mais o lui couchier
N'il ne doit a moi aprochier^b,

²⁷³⁶ Puis qu'il ne voet la cose faire.

Que ai je mais de lui a faire ?

Mais voist hermites^c devenir
En aucun bos, por Dieu servir.

²⁷⁴¹ Qui de la cose est mehaignies,
Joie en pert toute, ce sachiés^d,
Et hardement, barbe, coulour ;
Perdue a toute sa valour^e. »

²⁷⁴⁴ A icel duel qu'ele demaine,
De gent^f fu toute la cors plaine.
En la maison s'en est entree,
Au lit en va comme desvee.

²⁷⁴⁸ « Or sus, fait ele, dans vilains !

Alés vous ent a vous putains !

Ne sai ou fuistes entrepris,
Mais bien en ont le gaige pris.

²⁷⁵² Ensi doit on mener celui
Qui sa feme a et prent l'autrui. »
De lui ne set mais que respondre,
Cils n'ose vers li un mot grondre.

²⁷⁵⁶ Dame Hersens fu noble et fiere,
Et tous jours ot es tē ligiere,
Cointe et plaine de grant orguel.
Les quatre piés a mis au sueil^g

²⁷⁶¹ Et a torné le cul au vent.
C'est la coustume molt sovent ;
Ne prist congié a son baron,
Ne l'ainme mais se petit non.

²⁷⁶⁴ Or vos dirai^h de l'autre part
Dou felon outraigexⁱ Renart,
Qui Ysengrin engingniet a
En son englois que il parla,

des bois lorsqu'il laissa Isengrin en gage dans la maison. Il est au comble de la joie à cause de la vielle qu'il emporte. Il s'en va avec son instrument et par la suite il n'entend plus parler d'Isengrin. Renart fit tant qu'en quinze jours il savait parfaitement jouer de la vielle ; il était habile et expérimenté, jamais on ne trouva son pareil ! Cheminant ainsi à travers le pays, il finit par rencontrer sa femme en compagnie d'un jeune homme avec lequel elle avait l'intention de se remarier¹ ; c'était un cousin de maître Grimbart. Renart le vit à visage découvert et aussitôt, sachez-le, il les a tous les deux parfaitement reconnus. Le jeune homme l'aurait épousée depuis longtemps s'il avait rencontré un jongleur². Mais la dame n'avait aucun tort dans l'affaire car tout le monde disait que Renart était mort. Tibert lui avait assuré, en prenant Dieu à témoin, qu'il l'avait vu soulevé au gibet pour y être pendu. C'est ce qui décida la dame à se remarier ; elle lui dit en deux mots : « Je n'ai pas le moindre doute sur vos paroles ; je sais bien qu'il avait commis tant de méfaits envers son seigneur que son sort était joué : le baron qui pourrait le capturer n'aurait plus qu'à le pendre. »

Sans en dire davantage, Hermeline et Poincet se sont tendrement embrassés et ils sont au comble du bonheur. Renart ne peut plus se retenir, il soupire et dit plusieurs fois tout bas : « Poincet³, tu le payeras cher ! »

²⁷⁶⁸ Et s'en torna par les boscages,
Quant Ysengrin laissa en gaiges.
Molt s'esbaudit, molt se conforte
Por la vielle qu'il en porte^a.

²⁷⁷² Va s'ent a toute la vielle,
N'oi puis d'Ysengrin novele.
Tant fist Renars c'ains quinze dis^b
Fu bien de la vielle apris ;

²⁷⁷⁶ Saiges fu et bien esprovés^c,
Ains ses parials ne^d fu trovés !
Ensi s'en va par la contree,
Tant qu'il a sa feme trovee,

²⁷⁸⁰ Qu'elle menoit^e un jovencel
Que voloit prendre de novel.
Cosins estoit près dan Grimbart.
Renars le vit tot en apert^f ;

²⁷⁸⁴ Saciés^g, bien les a conneüs,
Tantoſt com il les a veüs.
Pieça qu'il l'euiſt espousé,
S'il euiſt jougleor trové.

²⁷⁸⁸ Mais la dame nul tort n'avoit,
Tout disoient que mors estoit.
Tyberz lor dist, se Diex le saut,
Que il le vit levet en haut

²⁷⁹² A unes forches por lui pendre.
Ce fist la damemari prendre,
La dame respondi briement^h :
« Je ne vos en mescroi noient,

²⁷⁹⁶ Car bien sai qu'il avoit tant fait
Vers son signor de malvais fais,
Se nus des barons le puet prendre,
Il n'i avra mais que le pendreⁱ. »

²⁸⁰⁰ N'i ont plus tenu parlement,
Baisier s'en vont estroitement.
Quant se furent entrebaisié,
Molt en furent joiant et lié.

²⁸⁰⁴ Renars ne se pot plus tenir,
Ains en a jeté un souspir,
Si dist sovent tot belement^k :
« Poincés, tu en seras dolans. »

Le jeune homme aimait depuis longtemps Hermeline, à l'insu de Renart ; cet amour qui durait depuis fort longtemps était réciproque, comme Renart va bientôt s'en rendre compte. C'est ainsi, à mon avis, qu'agissent beaucoup de dames de ce pays. La dame couvrait affectueusement de baisers son futur époux et le tenait enlacé. Ils virent Renart qui venait vers eux, tenant sa vieille autour du cou. Ils ne le reconnurent pas et très joyeux, ils l'ont salué comme il se doit : « *Qui* êtes-vous, font-ils, cher ami ? — Chers seigneurs, je suis un bon jongleur, capable moi de chanter de fort beaux chansons pris à Besançon¹. En outre je saurai de bons lais et vous n'aurez meilleur jongleur que moi. Je peux bien me produire pour tout le monde, réciter et chanter de beaux récits. Par la foi que je dois à dame saint Thomas, tout montrera que tu l'aimes bien et elle bien aimer toi. Où as-tu l'intention d'aller ? » Seigneur Poincet s'adresse à lui en ces termes : « Nous voulons faire dire une messe, c'est pourquoi nous nous dirigeons vers cette église ; je veux y épouser cette dame. Son mari est mort récemment, le roi lui a infligé une mort humiliante. Il avait souvent mal agi envers lui, c'est pour cette raison que le roi l'a fait pendre haut et court. Ce débauché s'appelait Renart, il était fourbe, traître et trompeur ; ses nombreuses trahisons l'ont conduit au gibet. Il reste ses trois beaux enfants, qui sont de très charmants jeunes hommes. Ils ont bon espoir de venger leur père avant le temps des vendanges.

²⁸⁰⁸ Grant piece avoit qu'amee l'ot,
Mais dans Renars n'en savoit mot.
Amé s'estoient molt lons^a tens,
Renars le savra tot a tens ;

²⁸¹² Autel refont, ce m'est avis,
Tels dames a en cest païs.
La dame son novel signor
Baise et acole par amor.

²⁸¹⁶ Renart virent vers iaus venir
Et la vïele au col seïr^b.
Molt furent lié, pas nel conurent ;
Salué l'ont^c si con il durent :

²⁸²¹ « *Qui* estes vos, font il, biau frere ?
- Biau signor, je sui^d bon jouglere,
Et savrai moi molt boin cançon,
Qui furent pris^e a Besençon.

²⁸²⁴ Et encor moi bons lais savré,
Nul millor jougleor n'avré.
Je sai molt bien jougler a tos,
Bien sai dire et chanter bons mos^f ;

²⁸²⁸ Par foi que dame saint Thomas,
Sanblant ferés, bien tu l'amas,
Et si sanbla bien toi amer^g ;
Ou voras tu ensi aler ? »

²⁸³² Sire Poincet li prent a dire :
« La messe volons faire lire,
Si en alons vers le nocier ;
Ceste dame i voel nocier.

²⁸³⁶ Ses sires est mors novelement,
Li rois l'ociet vilainement^h.
Maintes fois li avoit forfait,
Si le fist pendre tout a fait.

²⁸⁴⁰ Renart ot a non li lichierres,
Fel fu, traîtres et trichierresⁱ ;
Mainte traïson avoit faite^j,
S'en est en haut sa geule traite.

²⁸⁴⁴ Troi fil li sont remès trop bel,
Qui molt sont cointe damoisel.
Lor pere cuident bien vengier
Ains que on doie vendengier ;

Ils sont partis solliciter de l'aide auprès de dame Honte¹, celle que l'on hait. Le monde entier, les plaines comme les montagnes, est entre ses mains ; il n'y a pas, jusqu'au bord de la mer, une bête assez audacieuse et robuste, ours, lion ou autre, pour oser relever la tête devant elle. Les trois frères sont allés s'engager à son service et ils abandonnent tout ce qu'ils possèdent à leur mère, qui est une bien courtoise dame. Je vais bientôt l'épouser ; l'affaire est réglée et demain nous serons mariés. » Renart répondit entre ses dents : « Assurément, tu vas beaucoup souffrir. Tu tomberas bientôt dans un tel piège que même en échange d'une pièce de lard² tu préférerais que cela n'arrive pas. — Assurément, seigneur, dit Poincet, qui était la cordialité et l'élégance mêmes, si vous voulez participer à ces noces, vous le pouvez, il ne nous manque plus que le prêtre. Je vous rétribuerai largement si vous voulez venir avec nous. — Soyez-en remercié, cher seigneur. Je suis à vos ordres pour vous servir. Je connais une bonne chanson sur Ogier, sur Roland et Olivier, et sur Charles le vieillard chenu. — Soyez donc le bienvenu ! » Et le maudit de répliquer entre ses dents : « Et vous, soyez celui qui fait une maudite rencontre ! »

Alors ils se mettent en chemin : Renart vieille joyeusement et il finit par arriver à sa tanière, qui était vaste et bien pourvue. Quand il vit son château dépourvu de tout et en bien triste état, il n'en laissa rien paraître mais il en fut frappé en plein cœur ;

²⁸⁴⁸ Meü sont ja por querre aïe
A ma dame Honte haïe^a.

Toz li siecles est en sa main
Et tot li mont et tot li plain^b ;

²⁸⁵² Il n'en a bestes trusqu'a pors
Ne tant hardie ne tant fors,
Our ne lion ne autre beste
Qui vers li ost lever la teste.

²⁸⁵⁶ Por soldees i vont li frere,
Quanque il ont lassentlor mere^c,
Qui molt par est cortoise dame.
Je la prendrai par tens a feme,

²⁸⁶⁰ Ensi est la cose atornee,
Demain me sera espousee^d. »
Renars respont entre ses dens :
« Certes, tu feras que dolans.

²⁸⁶⁴ Encor enteras en tel briche,
Nel voroies por une fliche.
- Certes, sire, ce dist Ponciaus,
Qui molt fu avenans et biaux^e,

²⁸⁶⁸ Se vous as noces volés estre,
Or ne nous faut il que le prestre !
Je vous donrai dou mien assés,
Se vous o nous venir volés.

²⁸⁷² - Vostre merci^g, fait il, biau sire !
Et je vous ser a vo plaisir^h.
Je sai bone cançon d'Ogier
Et de Rollant et d'Ollivierⁱ

²⁸⁷⁶ Et de Carlon le viel chenu.
- Bien soïés vous donques venu^j ! »
Entre ses dens dist li malfés :
« Et vous soïés li mal trovés^k ! »

²⁸⁸⁰ Atant se metent a la voie ;
Renars vïele et fait grant joie,
Tant qu'il vint en sa taisniere
Qui molt estoit grant et pleniere.

²⁸⁸⁴ Quant Renars vit adeserti
Son castel, gasté et honni^l,
Mais il n'en a fait nul sanblant,
Le cuer en a triste et dolant :

en lui-même il se dit que, si Dieu lui prête vie, ceux qui rient aujourd'hui pleureront demain. Poincet envoie chercher ses amis à travers tout le pays. Vous auriez pu voir alors tant d'animaux que personne n'aurait pu parvenir à les compter. Venus de bien loin, ils se rassemblent bruyamment à travers le village. Dame Hersent y est venue tandis qu'Isengrin reste enfermé chez lui¹ ; à cause d'une blessure qu'il avait reçue, elle l'avait récemment abandonné, en jurant par Dieu et sainte Patenôte² que plus jamais elle ne partagerait la même couche. À quoi peut bien servir un homme dans une chambre s'il ne possède pas toutes les parties de son corps ? Qu'il se consacre donc à Dieu et se débrouille tout seul ! Il est normal que tout le monde le haïsse. Tout récemment elle l'a quitté et elle est venue aux noces dans une élégante tenue. Les invités étaient fort nombreux et Renart poussait la chansonnette. Les noces se déroulèrent dans une très grande joie : Tibert le chat et Belin assurèrent le service et les cuisines regorgeaient de rats, de coqs, de gelines et de toutes sortes de nourritures pour les goûts de chacun³. Le jongleur, pour sa part, chanta à la satisfaction générale. Jamais les invités n'entendirent un jargon anglais comme celui de Renart ! Après le repas, savez-vous ce qu'ils firent ? Ils se séparèrent très rapidement et il ne resta absolument personne⁴, à l'exception des mariés : chacun rentra chez soi, mais Renart

²⁸⁸⁸ En son cuer pense, se il vit,
Tex en plora qui ore en rit.
Par le païs et par la terre
Envoie cix ses amis querre.

²⁸⁹² Tant peüssiés bestes veoir,
Conte n'en peüist nuls savoir^a.
De molt loing s'i asament^b tuit,
Par la vile mainnent grant bruit.

²⁸⁹⁶ Dame Hersens i est venue ;
Ysengrin est remés en mue,
Novelement laissié l'avoit
Por un mehaing que il avoit^c.

²⁹⁰⁰ Dieu jure et sainte Patrenoestre,
Ja ne girra mes a sa coëte.
Qu'a on a faire d'ome en chambres
Puis que il n'a trestous ses membres ?

²⁹¹⁴ Mais voïst a Dieu, si se porcat !
Drois est que tous li mons le hat.
Por tant s'en est de lui tornee,

As noces vint bien atornee,
²⁹⁰⁸ Et des autres i ot grant flote^d.
Et Renars chantoit une note.
A grant joie les noces firent ;
Tybers li cas, Belin servirent^e.

²⁹¹² Toutes sont plaines les cuisines
De ras, de cos et de gelines ;
D'autres viandes i avoit
Selonc çou que cascuns devoit^f.

²⁹¹⁶ Et li jougleres lor canta,
Qui a tous molt entalenta.
Ains n'oïrent mais tel jenglois^g
Con il demainne en son englois.

²⁹²¹ Apres mengier savés que firent ?
Haüstivement se departirent^h,
Ainc n'i remest ne bons ne mals,
Fors iaus, ne chevelus ne chaus ;

²⁹²⁴ Cascuns s'en va a son repaire.
Renars remest son mestier faire ;

resta sur place pour exercer sa profession. Hersent est entrée avec la mariée dans la chambre nuptiale pour préparer le lit dans lequel Poincet pense connaître les plaisirs de l'amour. À une lieue de là il y avait, et Renart le savait parfaitement, le tombeau d'une martyre que vous connaissez bien ; il s'agit de dame Coupée¹ qui était enterrée là. Tout le monde savait qu'elle faisait régulièrement des miracles que chacun pouvait constater. Personne, quel que soit son degré d'infirmité, qu'il soit moine soumis à la règle ou clerc, ne s'y rend sans être guéri rapidement de tous les maux dont il pourrait souffrir. Renart y était allé auparavant et il avait tendu à cet endroit deux lacets et fixé en terre un piège bien assujéti au moyen de quatre clous. Ce piège, il l'avait volé à un paysan et l'avait caché là, sachant dans sa grande habileté qu'il pourrait en avoir besoin². Quand il vit que Poincet devait aller se coucher, il fit venir auprès de lui le jeune marié et lui dit dans son jargon : « Ami Poincet, il agira sagement ; si tu crois ce que je vas te dire, il t'arrivera une chose extraordinaire. Laquelle ? J'ai l'audace de te le dire. Là-bas sera enterré un bon martyr par lequel Dieu fera de grands miracles. Si tu y vas toi les pieds nus, une chandelle à la main et si toi veiller aujourd'hui et demain, et faire brûler ta chandelle, aussitôt Dieu toi fera à protéger³. »

Dame Hersens o l'esposee
 S'en est dedens la chanbre entree,
²⁹²⁸ Et a Poincet a fait son lit
 U cuide faire son delit.
 A une liue d'iluec ot,
 Si que Renars molt bien le sot^a,
²⁹³² Une tonbe d'une martire
 Dont vous avés bien oï dire,
 C'iert Coupee qui la gisoit.
 Treüstous li mondes le savoit
²⁹³⁶ Qu'ele faisoit^b apertement
 A tous vertus comunement.
 Nuls hons n'i vient, tant soit enfers,
 U soit moines riulés u clers^c,
²⁹⁴⁰ De toz les maus que il eüst
 Qu'isnelement garis ne fust.
 Devant i fu Renars venus,
 S'avoit iluec deus las tendus^d
²⁹⁴⁴ Et un broion en terre enclos ;

Bien le ferma a quatre clos.
 A un vilain l'avoit emblé,
 Iluec l'a repus et enté.
²⁹⁴⁸ Bien^e sot qu'il en avroit a faire,
 Car il savoit de maint afaire.
 Quant vit que dut aler gesir,
 L'espousé fist a lui venir
²⁹⁵² Et si li dist en son langage :
 « Amis Poincet, fait il que saige^f ;
 Se tu crois çou que jou dira,
 Mervelles bien a toi venra.
²⁹⁵⁶ Et quoi est-ce ? Moi os bien dir^g :
 Lassus girra un boin martir,
 Por lui fera Diex grans vertus.
 Si i vas tu^h o les pies nus
²⁹⁶⁰ Et porte un candel en ta main,
 Et vellier toi hui et demain,
 Ton candel faire iluec lumer,
 Toüst fait il fiu a toi garderⁱ. »

Poincet lui répond qu'il le fera très volontiers. Alors ils se mettent en route ; Poincet porte à la main une chandelle plus brillante qu'une étoile. Au pied d'une montagne, au sommet d'un tertre, ils trouvent une belle tombe. Renart s'arrête et il presse Poincet : « Passez, seigneur, allons donc de l'avant. » L'autre va tout doucement car il a bien peur, mais Renart le pousse sans cesse vers l'avant, si fort qu'il tombe dans les lacets où il est pris par le cou et par un bras. Le voici tombé dans le piège bien assujéti à la clôture¹. Il tire vigoureusement et se démet un bras. Les lacets le font horriblement souffrir ; Poincet tire de toutes ses forces et il appelle à l'aide la martyre pour qu'elle le protège efficacement car il n'y a ici aucun de ses parents. Il tire et retire, mais en vain et Renart se moque tout haut de lui : « Poincet, vous avez suffisamment prié et vous vous êtes beaucoup tardé. Ce martyr aura pour vous beaucoup d'affection, car il ne pourra pas vous laisser partir. Voudriez-vous devenir ermite, moine ou prendre l'habit de reclus ? Si toi vouloir et suivre moi, bien volontiers je te ferai devenir ermite et le martyr restera avec toi. Ce sera extraordinaire si vous vouloir veiller davantage, car vous êtes jeune marié et votre épouse fait tout ce que vous souhaitez. » Le jour tombe et c'est la nuit noire. Voici qu'arrivent à vive allure quatre chiens menés par un paysan, qui était le frère de maître Brehain et qui connaissait bien la forêt. Ils trouvèrent Poincet pris au piège ; ils l'ont tant tiré et secoué qu'ils

²⁹⁶⁴ Ce dist Poincés : « Molt volenters. »

A tant se metent an sentiers,
En sa main porte une candoille
Qui plus clere est que une estoille.

²⁹⁶⁸ De sous un mont^e, en un haut conble,
Iluec troverent bele tombe.

Renars s'estut, sel va hastant :

« Passés, signor, diva avant ! »

²⁹⁷² Ore va souef, molt se redoute.

Renars toujours avant le bout^b,
Tant fort l'espoint que chiet es las
Par le col et par l'un des bras.

²⁹⁷⁶ Il est cheüs ens ou broion^c,

Qui chevilliet fu el cloion^d.

Cil tire fort et li bras frosse,

Li las li refont grant angoisie.

²⁹⁸⁰ Forment s'esforce, forment tire.

Poincés reclame la martire^e

Que il li soit verais garans,

Qu'il n'a ci nul de ses parens.

²⁹⁸⁴ Tire et retire, ne li vaut.

Renars le ranprosne de haut :

« Poincés, vous a asses oré
Et vous avés fait trop moré.

²⁹⁸⁸ Molt amera vous cel martir,
Con n'en porra vous departir^f.

Vorroies devenir hermit,
Moinnes ou renclus en habit ?

²⁹⁹² Se te vorrai et moi sivré,

Et je le ferai de bon gré,
Que vous hermit fait devenir
Et o vous le martir tenir^g.

²⁹⁹⁶ Ce sera molt fort merviller,
Se vous vorra hui mais viller,
Que vous fustes novel bousé
Et ta mollier fait molt ton gré. »

³⁰⁰⁰ Li jors s'en va, la nuit oscure^b.

A tant e vous grant aleüre
Quatre gaignonsⁱ et un vilain
Qui estoit freres dan Brehain^j.

³⁰⁰⁴ Le boscaige avoit bien apri^k.

Poincet troverent entrepris,

l'ont mis en pièces et l'ont tué. Renart fut tout effrayé en voyant cela et il s'enfuit près d'une haie. Au grand galop il revint en arrière et se précipita dans sa tanière. Il y trouva sa femme allongée sur le dos qui attendait la suite logique des événements ; le grand retard de Poincet l'accablait et elle s'impatientait. Quand elle vit revenir le jongleur tout seul, elle fut prise de panique.

Renart lui dit quand il la trouva allongée : « Allons, véritable putain, debout maintenant, continuez votre chemin et gare à vous si un jour je vous revois ! Votre destinée prend un cours tragique ! Je ne suis pas encore mort, bien au contraire je suis Renart, c'est là ce que je pense, sain et sauf et bien vivant. Vous avez bien vite avalé le chagrin que vous aviez pour moi. Debout maintenant, quittez les lieux et allez voir votre mari ! Allez voir comment il se comporte car la martyre le retient de force auprès d'elle. » Quand la dame entend ces mots, peu s'en faut que la douleur ne la rende folle. « Malheureuse que je suis ! fait-elle entre ses dents. Je vais souffrir le martyre¹ ici dans cette maison ! » Maître Renart se saisit d'un gros bâton et lui donne une grêle de coups ; il frappe et cogne, il la bat tant et si bien qu'elle lui demande grâce : « Seigneur, fait-elle, pitié, laisse-moi partir d'ici vivante. — Dehors immédiatement, fait-il, je le jure sur ma tête, plus jamais vous n'entrerez dans cette maison, plus jamais vous ne vous coucherez à côté de moi, du moment que vous avez accueilli un tel hôte.

Tant l'ont tiré et desachié
Que tout l'ont mort et depechié.
 3008 Renars le vit, fort s'en esmaie² ;
 Fuiant s'en va vers une haie,
 Les grans galos s'en vait arriere,
 Si se refiert en sa tainsiere.
 3012 Sa feme trova sovinee
Qui atendoit³ sa destinee.
 Molt li poise que tant demeure,
 Ja ne cuide venir a l'eure⁴.
 3016 Quant vit venir le jougleor
 Tout seul, si ot molt grant paour.
Quant Renars l'a gisant trovee,
 « Ore, fait il, pute provee,
 3020 Or sus, si tenés vostre voie !
 Gardés que jamais ne vous voie,
 Molt est malvais li vostres sors⁵.
 Je ne sui mie encore mors,
 3024 Ains sui Renars, ce m'est avis,
 Sains et haitiés et trestous vis.

Molt avés tost le duel beü
Que vous avés de moi eü.
 3028 Or sus, fait il, alés⁶ de ci,
 Alés veoir vostre mari !
 Saciés conment il se contient,
 Car la martire le retient. »
 3032 Quant la dame ot cešte parole,
 Par poi que de duel ne s'afole.
 « Lasse, fait elle entre ses dens,
 C'est mes martiresça dedens⁷. »
 3036 Dans Renars prent un grant baſton,
 Si li paie la livrison
 Et fier et hurte, si la bat⁸
 Tant qu'el crie merci Renart.
 3040 « Sire, fait el, merci te cri,
 Laisse moi vive aler de ci⁹.
 - Or hors, fait il, car par mes dens,
 Mar entrérés ja mais chaisens,
 3044 Ja mais ne girés a ma coſte,
Quant receü avés tel oſte !

Je vais vous couper ces lèvres et ce grand nez au-dessus, et je vais vous écraser le ventre si bien que les boyaux qui sont à l'intérieur vous sortiront par le derrière et votre nouveau mari n'y pourra rien. Et vous, dame Hersent, laissez faire le mal, c'est aussi faire le mal ! Sale vieille putain, qu'est-ce qui vous prend ? Celui qui tient le pied écorche lui aussi¹. Ah, Dieu, quelles drôlesses ! C'étaient donc cela les belles messes que vous faisiez chanter pour moi, en vous faisant frictionner la croupe ! Par Dieu et saint Martin, c'est maintenant l'heure de votre mort. » Toutes les deux, sachez-le, n'éprouvèrent pas la moindre joie en entendant ces paroles ; elles comprirent en reconnaissant le son de sa voix qu'elles avaient bien été trompées. Mais elles se demandèrent avec une grande stupéfaction comment il avait pu se teindre d'une si belle couleur² et s'imaginant victimes d'un sortilège, elles furent prises de panique : l'une et l'autre tremblent de peur et toutes les deux ensemble sont frappées de la même épouvante. Renart, quant à lui, les a saisies et mises à la porte de sa maison. Dame Hersent est inquiète³ à cause de son mari qui a perdu son bon teint et sa barbe depuis qu'il a perdu ses parties. Dame Hermeline lui raconte la grande humiliation qu'elle a dû subir à cause de Poincet à la blonde chevelure, avec lequel elle n'a connu qu'un court instant de bonheur. « Qu'importe ? dit dame Hersent, nous serons vraiment idiotes si nous ne retrouvons pas un mari ou alors ce sera la fin du monde !

Je vous trencherai la baulevre
Et ce grant nés sor cele levre,
3048 Et si vous foulerai^a ce ventre.
La boiele qui est soventre
Vous sarra fors par la poitron^b,
Malgré vostre novial baron.
3052 Et vous, fait il, dame Hersent,
Assés fait le mal quil consent !
Pute vielle orde, dont vous vient ?
Assés escorche qui pié tient.
3056 Et Dieu, fait il, quels deus larnesses^c !
S'estoient or les beles messes
Que vous faisiez por moi canter
De vos crupes faire hurter^d !
3060 Ce sache Diex et sains Martins,
C'or est venue vostres fins. »
Et quant elles deus çou oïrent,
Sachiés pas ne s'en esjoïrent,
3064 Bien sorent engingnies furent
Quant a parler le reconurent.

Mais grant merveille lor est prise
Ou si faite color a prise^e.
3068 Bien cuidoiient estre enchantees,
Forment en sont espoentees ;
S'a paor l'une et l'autre tranble,
Molt s'esmaïent ambdex ensamble,
3072 Et^f Renars andeus les a prises,
Fors de sa maison les a mises ;
Dame Hersens^g por son signor
Qui ot perdue la colour
3076 Et la barbe li est cheüe,
Puis qu'il ot la coulle perdue.
Dame Hermeline li raconte
Qu'avenue li est grant honte
3080 De Poincet a la crine bloie
Dont elle a eü corte joie^h.
« Cui chaut ? ce dist dame Hersens,
Molt sera povrez notrez sens
3084 Se nous ne retrovons maris ;
Dont sera tous li mons falis !

Nous trouverons en grand nombre des jeunes gens beaux et élégants, qui feront bien tout ce que nous voudrons. Vous êtes bien sotté de vous lamenter à ce sujet. — Ce que vous dites est bien vrai, répond dame Hermeline. Mais on ne peut que condamner la conduite d'une femme d'âge mûr qui ne redoute ni la honte ni le déshonneur dont elle se couvre elle-même et qui rejaillissent sur son mari. En ce qui me concerne, on me disait que mon mari avait été pendu ; en épousant un nouveau mari, en quoi aurais-je pu être si peu que ce soit coupable ? J'en ai bien fait l'expérience : plus d'une fois la femme se trompe¹. — Ce que vous dites est bien vrai, dit Hersent ; mais une telle conduite n'est pas acceptable : c'est pour cela qu'on vous prend pour une femme facile qui se donne à tous les mauvais drôles, qui tous peuvent la chevaucher. Mais moi, jamais je n'ai eu une conduite coupable, on le sait bien, ou même légère, excepté une seule fois, par erreur, avec maître Renart votre mari, après qu'il eut couvert d'urine, insulté et maltraité mes louveteaux². »

Apprenant ainsi que son mari l'a aimée³, dame Hermeline devient folle furieuse et, toute enflammée de jalousie, elle lui dit : « N'était-ce pas là se conduire comme une traînée, une salope et une dévergondée ? Vous avez atteint les limites du déshonneur et de la débauche, vous avez même dépassé les bornes en acceptant que mon mari s'ébroue sur votre croupe puante. Vieille putain, toujours putain, on devrait vous brûler et disperser vos cendres

Nous troverons des jovenciaus^a,
D'uns et d'autres, de gens, de biaux,
³⁰⁸⁸ Qui bien feront nos volentés.

De folie vous dementés.
- Vous dites voir, ce dist la dame,
Mais molt est lait de vielle feme

³¹⁰² Qui ne crient honte et deshonor
De li honir et son signor.
Ensorquetout on me disoit
Que mesirez pendus estoit ;

³¹⁰⁶ Se j'avoie^b autre mari pris,
Avoie je de riens mespris ?
J'ai bien ceste cose essaie :
Feme mesprent^c a la foie.

³¹¹⁰ - Vous dites voir, ce dist Hersens,
Mais cils mesprendres n'est pas gent.
Mespris avés en tel maniere^d

Que on vous tient con camberiere^e,
³¹¹⁴ Qui commune estes a garçons :

Trestout vous montent es arçons.
Mais je ne fis onques folie,
Ce set on bien, ne ligerie^f,

³¹¹⁸ Fors une fois par mesprison
A dan Renart vostre baron,
Quant mes louviaus ot^g conpiessiés,
Mesaesmé et ledengiés. »

³¹¹² Dame Hermeline ot la parole^h,
Respont li conme fame fole.
Jalouse fu et enflammee
Que ses sires l'avoit amee

³¹¹⁶ Et dist : « Ne fu ce puterie
Et malvaistié et licherie ?
Grant deshonor et grant putaige
Fesiistes vous et grant outraige,

³¹²¹ Quant vous soufristes mon baron
Qu'il vous bati cel ort crepon !
Pute vielle, puteⁱ remese,
On vous deuïst ardoir en brese

au vent, vous qui vous êtes vantée de ce que mon mari vous a fait. Ha ! Ha ! Comme vous avez mérité que l'on vous enfonce dans le sexe un fer rougi au feu ! Vous aviez un mari et vous vous couvriez d'infamie avec quelqu'un qui est lui aussi marié. Vos enfants sont donc tous des bâtards et vous ne vous êtes pas sentie longtemps gênée de les avoir flétris par votre adultère¹ ; vous avez tellement couvert de honte votre mari que plus personne n'aura d'estime pour lui et que partout on le traitera de cocu. » Hermeline prononce ces mots blessants tout en grognant sous le coup de la colère, mais Hersent lui répond avec un sourire : « Vous êtes vraiment une putain toujours en chaleur : vous aviez encore votre mari et vous en épousiez un autre ! Votre mari est un fou et un moins que rien de ne pas vous avoir fait griller le derrière. Vous êtes de la pire espèce, on ne pourrait trouver pire, vous êtes plus salope que les mouches qui harcèlent les gens lorsqu'ils sont épuisés. Tous ceux qui passent trouvent la porte de votre tanière ouverte et vous les attirez chez vous. Par la fidélité que je dois à Sainte Marie, si mes fils sont des bâtards, je n'ai pas du tout l'intention de les renier et de les priver d'héritage. Celui qui voudrait chasser tous les bâtards devrait avoir plus de pouvoirs que le meilleur baron de France² ! Mais vous qui êtes une dévergondée, vous avez, comme les mendiante, fait rejaillir sur vos enfants le déshonneur de votre adultère. On connaît d'ailleurs bien votre jeunesse³ : jamais vous ne vous êtes refusée

³¹²⁴ Si que la porre en fußt ventee,
Quant a moi vous estes vantee
De mon signor qu'il vous a fait.
Haï ! Con avés^a bien forfait

³¹²⁶ Con vous mesist un fer el con,
Si chaut con il ist de charbon^b,
Quant vous avés vostre signor
Et fesiétez tel deshonor

³¹³² Et si a feme d'autre part.
Or sont tot vostre fil bastart^c.
Toßt vos en fu li duels outrés,
Quant les euiés avoutrés,

³¹³⁶ Et meïsmes vostre signor
Avés faite tel deshonor
Que jamais ne sera amés
Et tout adés iert cous clamés. »

³¹⁴⁰ Molt li dist lait, molt se degrouce,
Saciés que forment se corouce.
Hersens li respont en riant
« Molt a en vous pute friant^d,

³¹⁴⁴ Quant vostre signor aviés
Et puis un autre vous preniés !
Molt est dervés, vains et escars
Quant ne vous a tot le cul ars^e.

³¹⁴⁸ Molt par estes de malvais estre,
De pior ne poés vous estre,
Que plus estes pute que mouce
Qui en last é la gent entouce^f.

³¹⁵² Qui que vienne^g ne qui que aut,
Vostre taisniere ne li faut,
Le miex tenés a^h vostre part.
Se por çou sont mi fil bastart,

³¹⁵⁶ Foi que je doi sainte Marie,
Por çou nes geterai jou mie.
Qui les vorroit tos fors jeter
Les bastars et desirere,

³¹⁶⁰ Assés auroit plus de poissance
Que n'a li mieudres bers de Franceⁱ.
Mais vous qui estes bordeliere
Les avoltrés comme mendiere ;

à aucun chien. — Vous mentez, putain et sorcière ! Taisez-vous avant que je vous frappe. — Vous allez me frapper, putain merdeuse, putain puante, putain d'une laideur qui fait peur ? Si vraiment vous en aviez eu l'intention, vous auriez déjà les paumes de la main ouvertes et la peau coupée et arrachée par lambeaux, si du moins mes dents tranchantes¹ ne me trahissent pas. » Hermeline n'y tient plus : toute en rage, elle se précipite sur Hersent et cette dernière, dans une colère extrême, s'empare d'Hermeline. Elles sont enragées et elles se mordent, se labourent la chair de leurs dents pointues ; elles font éclater la peau et s'entre-déchirent, elles tirent et tirent encore ; avec leurs dents elles se blessent furieusement. En un instant vous auriez pu les voir l'une sous l'autre, puis voir très vite les positions s'inverser.

Dame Hersent était grande et avait de la force : elle tenait l'autre plaquée au sol si solidement qu'elle l'avait coincée entre deux arbres ; elle allait l'étrangler et la laisser morte sur place. Mais voici qu'arrive un pèlerin qui avance en boitant sur le chemin. Trouvant les dames en train de se battre, aussitôt il en saisit une et la relève en la prenant par la main ; il leur dit alors : « Arrêtez-vous maintenant. » Une fois qu'il les a séparées, il leur fait la leçon² sur un ton plein de douceur. Il leur demande qui elles sont, d'où elles viennent et où elles vont. Celles-ci lui expliquent tout leur différend, car elles voient qu'il était un saint prêtre. Il leur donne de bons conseils : que chacune d'elles rejoigne son conjoint,

³¹⁶⁴ Les vos enfances set on bien^a,
Ains nel veastes a nul chien.

- Vous i mentés, pute sorchiere.
Taisiés vous tost que ne vos fiere.

³¹⁶⁸ - Vous me ferrez, pute merdeuse,
Pute puans, pute hideuse^b ?
Se vous l'aviés pensé a certes,
Ja i auroit paumes ouvertes

³¹⁷² Et piax trenchies et ronpues^c,
Se ne me falent dens agües. »
Hermeline plus ne demeure,
Ireement tost li quert seure.

³¹⁷⁶ Et Hersens par molt grant air
Reva Hermeline saisir.
Par ire se vorent^d et hercent,
A dens agües^e lor piax perchent,

³¹⁸⁰ Ronpent et saichent et detirent^f ;
As dens s'afolent et martirent^f.
La veüssiés^g en molt poi d'eure

L'une desous, l'autre deseure.

³¹⁸⁴ Dame Hersens fu grans et fors,
Sous soi la tient par teles fors
Qu'entre deus fus l'a enanglee^h.

Ja l'euïst morte et estranglee,
³¹⁸⁸ Mais estes vous un pelerin
Qui vient clochant par leⁱ chemin.
Trova les dames conbatant,
L'une en a prise maintenant,

³¹⁹² Par la main l'a levee sus,
Si lor a dit : « N'en faites plus. »

Et quant departies les ot,
Molt doucement les castiot.

³¹⁹⁶ Demanda^j lor dont eles sont,
Dont elles viennent et u vont.
Celles li content tot lor estre,
Car il estoit sains hom et prestre.

³²⁰⁰ Et il lor done bon conseil
Que cascade voïst a son pareil^k,

que chacune implore son pardon en lui demandant de l'aimer et de la chérir. Il renvoie dame Hersent auprès d'Isengrin pour se réconcilier avec lui et dame Hermeline rejoint Renart dans sa tanière. Le pèlerin était si pieux et dévôt qu'il a rétabli la concorde dans chacun des deux couples et il s'est tant dépensé qu'il a réconcilié les deux femmes. À la suite de cela, Renart resta longtemps auprès d'Hermeline, filant le parfait bonheur. Il lui raconte¹ en détail comment il aurait dû recevoir un châtiment humiliant quand il tomba dans la cuve du teinturier et comment il se joua de ce dernier en lui disant qu'il connaissait son métier. Il lui raconte comment il a fait perdre ses parties à Isengrin, qui désormais ne peut plus avoir de rapports sexuels². Renart raconte tout sans omettre le moindre détail et Hermeline ne se prive pas d'en rire. Renart resta ensuite longtemps enfermé chez lui sans mettre le bout du nez dehors³.

Merci li crit et li requiere
Qu'i l'aint et qu'il la tiegne chiere.

³²¹⁴ Dame Hersent a fait aler
A Ysengrin por acorder.
Dame Hermeline en va arriere^a
A dant Renart en sa taisniere.

³²¹⁸ Tant fu sains et religieus
Que acordees sont andeus,
Et tant i a s'entente mise
Qu'entr'eles a la pais assise.

³²¹² Puis fu Renars molt longuement
O sa feme molt liement^b.

Trestot li dist et li reconte
Comment il dut recevoir honte,

³²¹⁶ Coment dut estre mal bailis,
Quant en la cuve fu salis,
Come escharni le^c tainturier
Et dist qu'il ert de son mestier,

³²²⁰ Et come il fist sa coulle perdre
A Ysengrin c'or ne puet s'erdre.
Trestot li conte, tout li dist,
Celle n'en fait mais qu'el s'en rit.

³²²⁴ Puis fu lonc tens Renars en mue,
Ne va, ne vient, ne se remue^d.

Branche II

LE DUEL JUDICIAIRE

Monseigneur Noble le lion avait tous ses barons autour de lui au moment précis où le loup se trouva si mal en point¹. Il avait tenu sa Cour pendant quatre jours ; les barons lui avaient fait honneur, sachez-en bien la vérité, car ils étaient une multitude à s'être rassemblés, de maints pays, de maintes terres, sans que le roi ait eu besoin de les y contraindre. Tous les barons s'assemblèrent, sauf sire Renart, à ce que je crois, et sire Isengrin le moine à qui Renart avait fait une tonsure² et qui, à cause de Renart, avait dû abandonner sa queue, à la pêche. Isengrin au poil chenu avait retenu auprès de lui Renart³, car celui-ci n'osait se rendre à la Cour et l'honorer de sa présence. Il s'en abstenait, non sans raison, à cause des accusations et de la crainte de n'y être guère apprécié. La Cour royale n'est pas silencieuse : les courtisans mangent et mènent grande fête. Ils font grand bruit par le palais, chantent chansons et lais⁴, et tambourins et tambours résonnent. C'est alors qu'arrive en courant Isengrin,

Messires Nobles li lions
O lui avoit tous ses barons
A cel termine et a cel point
⁴ Que li leus fu en si mal point.
Quatre^a jors ot sa cort tenue ;
Bien l'ont li baron maintenue,
Sachiés molt bien de verité^b,
⁸ Que molt en i ot assamblé
De maint païs, de mainte terre,
Sains çou qu'il les envoiaüst querre.
Tuit li baron viennent ensamble
¹² Fors sire Renars, ce me samble,
Et sire Ysengrins l'ordené
Que Renars avoit coroné,
Par cui il li covint lassier

¹⁶ La queue, quant ala pessier.
Por çou ot Ysengrins li chenu
Renart avoec lui retenu,
Qu'il n'ose a la cort venir
²⁰ Ne la cort le roy maintenir.
Si s'avoit auques de raison,
Si le lassoit par ocoison,
Et por içoü et por la doute
²⁴ De çou que ne l'amoient goute.
La gent le roi n'est mie coïe,
Ains manjuent et font grant joie.
Grant joie font par le palais
²⁸ Et chantoient cançons et lais,
Et sonent tymbres et tabours.
Atant vint Ysengrin le cors :

qui s'installe ostensiblement au milieu d'eux. Son derrière était à l'air libre, car il n'avait de quoi le couvrir : en le voyant arriver, ils se mettent à le railler : « Vous ne devez pas vous promener ainsi, cher seigneur ! couvrez votre trou ! Êtes-vous de l'ordre de saint Paul, pour porter une si grande tonsure¹ ? » Isengrin ne répond à personne, mais passe son chemin et va tout droit vers le lieu où messire Noble se tenait. Là, il se met à genoux, porte plainte contre Renart le roux qui l'a mis en si piteux état : ses moustaches sont toutes brûlées et il a perdu sa queue — avec quelle douleur ! — par manque de méfiance. Messire Noble le regarde et éclate de rire : « Isengrin, dit-il, celui qui t'a mis dans cet état t'a bien assassiné : il t'a bien salement tonsuré, tu n'as plus un cheveu sur le crâne. Tu ressembles plus à un diable qu'à une bête ! — Beau seigneur, c'est Renart qui m'a fait cela avec ses tromperies et ses tours, et il m'a fait pis encore : il m'a enlevé mon chasse-mouches et m'a ainsi salement mis à mal ; car lorsque viendra l'été, les mouches viendront me dévorer et je ne pourrai y remédier ; cela me met hors de moi. » Noble répondit : « Tu n'as pas tort d'en être marri et furieux. Mais tu en seras bien vengé : je le convoquerai à la Cour et il le paiera avant de repartir. Où êtes-vous, seigneur Grimbert ? Cette fois, Renart s'est trop découvert : sa fourberie est ici trop manifeste. Allez vite me le

Entr'iaus se mist tout en apert ;

³² Son cul aporte desouvert
Car ne l'avoit de coi covrir :
Et quant il le voient venir,
Si le commençent a gaber

³⁶ « Ensi ne devés pas aler,
Bials sire ! Covrés voestre trou !
Êstes vous de l'ordene saint Pol,
Qui aportés si grant couronne ? »

⁴⁰ Ysengrins nul n'en aresoigne,
Ançois se passe et va tot droit
La u messirez Noble estoit.
Iluec se met a genoillons,

⁴⁴ Claime soi de Renart le rous
Par cui il est si atornés
Qu'il a tous les grenons brullés^d
Et si a la keue perdue,

⁴⁸ Dont il a grant dolor eüe,
Qui trop en a fait male garde.
Messires Nobles le regarde,
Si commence a rire molt fort :

⁵² « Ysengrins, fait il, bien t'a mort

Cils qui ensi t'a atorné :

Molt t'a malement coroné,
Ne t'a remés poil en la teste ;
⁵⁶ Miex sanbles diaublez que beste !

- Biaux sire, ce m'a fait Renars
Par ses engiens et par ses ars,
Et encore m'a il pis fait :

⁶⁰ Mon esmoscheoir m'a toloit^b,
Dont malement m'a tempesté ;
Car quant je venrai en esté,
Les mousses me vorront mengier

⁶⁴ Et je ne me porrai vengier^c ;
Si en sui coreciés molt fort. »
Dist Nobles : « Tu n'as mie tort,
S'il t'em poise et en es iriés.

⁶⁸ Mais tu en seras bien vengiés,
Car jel ferai venir a cort,
Sel conparra ains qu'il s'en tort.
U estes vous, sire Grimbert ?

⁷² Or s'est Renars trop descouvert :
Or est trop apers ses baras.
Alés le moi querre vias.

chercher. Je sais parfaitement qu'il est si enragé que vous êtes le seul à pouvoir me l'amener¹. Allez, et faites-lui savoir que j'exige qu'il se rende à la Cour. » Grimbart accourt aussitôt devant lui : « Seigneur, dit-il, faire votre volonté est ce que je désire le plus. J'irai très volontiers le voir ; si je le trouve, je l'amènerai. » Sur quoi, il quitte la Cour et se dirige droit vers le château de Renart, contre qui les petites gens ont porté plainte devant Noble. Bien qu'il soit très fâché qu'Isengrin ait perdu sa queue, le roi ordonne que chacun s'installe et que ceux qui se sentent en liesse dansent, ballent et fassent des rondes, battent du tambour, chantent et jouent de la cithare. Chacun s'emploie à bien chanter, d'une voix forte, avec un long phrasé, et accorde son chant à celui de son partenaire. Le palais et la grande salle retentissent des chants et des mélodies auxquels s'adonnent les barons. Lorsqu'ils eurent ballé, dansé et sauté tout leur souïl, voici maître Grimbart, le sage, qui avait bien accompli sa mission car il amène Renart avec lui. Il a eu bien du mal à l'entraîner. Bientôt, à ce que nous croyons, le goupil aura sa récompense. À présent, si Renart n'a pas suffisamment d'adresse, il sera dans de mauvais draps : chacun aiguise ses dents sur lui. Isengrin, qui l'accuse devant le roi, est assis aux pieds du souverain. Renart est terrorisé : personne ne doit s'en étonner, car il est dans une situation critique.

Biensai que tant est forsenés

⁷⁶ *Que* se vous ne le m'amenés,
Nuls autres nel poroit avoir.
Alés, si li faites^a savoir
Que je voel que il viegne a cort. »

⁸⁰ Et Grimbartz devant li acort :
« Sire, fait il, vostre plaisir,
C'est la riens que je plus desir.
Molt volontiers veoir irai ;

⁸⁴ Se je le truis, si l'amenrai. »
A itant de la cort se part,
Va s'ent droit au castel Renart
De cui la clamor est meüe

⁸⁸ A Noble de la gent menue.
Ja soi ce qu'il soit molt irés^b
D'Ysengrin qui est escohés
Comande que se logent tuit.

⁹² Et cil qui sont^c de grant desduit
Dansent et balent et carolent,
Tamburent, chantent et citolent.
A haute vois, a longe alainne

⁹⁶ Cascuns de bien canter se painne ;
L'uns a l'autre son chant avale,
Tentiât li palais et li sale
Dou chant et de la melodie

¹⁰⁰ *Que* demainne la baronnie.
Quant il orent assés balé,
Assés dansé, assés trepé^d,
Estes vous dan Grimbart le saige

¹⁰⁴ *Qui* bien ot furni son messaige,
*Qu'*avoec lui Renart amainne.
Atrait l'i a a molt grant painne.
Par tens, si conme nous cuidons,

¹⁰⁸ Li ert rendus ses guerredons.
S'or ne set molt Renars de frape,
Il iert cheüs en male trape.
Cascuns sor lui ses dens aguise.

¹¹² Ysengrins, qui au roi l'acuse,
Siet deçoïste les piés le roy.
Se Renars fu en grant effroi,
Nuls hons ne s'en doit mervillier,

¹¹⁶ *Qu'*il ert en se derrain millier :

En effet Tiécelin réfléchit profondément et la mésange se prépare à l'accuser de trahison, ainsi que Chantecler qui s'était échappé de sa prison grâce à son bagout¹. Isengrin rassemble son conseil et ses amis à l'écart. Renart est à présent en mauvaise posture. Il vous est aisé de voir et de comprendre qu'il ne repartira pas sans avoir perdu des plumes². Brun l'ours et Tibert le chat ont fait venir leurs avocats : ils déclarent qu'ils feront tout pour l'accabler et qu'il ne pourra y échapper. Il aurait volontiers fait demi-tour s'il l'avait pu de quelque façon. Mais, qu'il le veuille ou non, son chemin passera par la Cour. Sur le seuil de la porte, il se met à reculer ; Grimbert le réconforte avec conviction en lui disant : « N'ayez crainte ; de deux maux il faut choisir le moindre. Si tu fais demi-tour, tu sais parfaitement que tu devras revenir de gré ou de force ; tu ne pourras te protéger contre le roi. Renart, reste serein ! Personne ne connaît la durée de sa vie. Renart, fais bonne figure, car mieux vaut tenir que courir. Ce sont les couards qui craignent toujours de mourir. Mon cousin, reprends courage ! Fortune sourit aux audacieux, comme le dit le proverbe. » Renart, voyant que l'autre lui fait la leçon et lui donne de bons conseils, reprend courage et pénètre dans le palais, lui devant, Grimbert derrière. Renart a fière allure ; il tient son cousin par la main³. Il fend la presse : tous les regards sont fixés sur lui. Dès qu'il aperçoit le roi, il s'agenouille

Car Ciecelins molt se conselle
 Et la mesange s'aparelle
 Por lui retter de traïson,
¹²⁰ Et Canteclers qui de prison
 Iert escapés par sa favele ;
 Ysengrins son consel apele
 Et ses amis a une part.
¹²⁴ Or est mal avvenu Renart.
 Bien poés savoir et entendre
 N'en ira mais sans beste rendre^a.
 Bruns li ours et Tysberz li cas
¹²⁸ Ont amenés lor avocas ;
 Dient qu'il le vorront grever,
 Ja ne s'en pora eschiver.
 Volentiers s'en tornaüst arriere
¹³² S'il peuïst en nule maniere ;
 Mais a envis ou volentiers
 Sera a la cort ses sentiers.
 Tout droit a l'entree de la porte
¹³⁶ Va reculant ; molt le conforte
 Grimberz et dit : « N'aiés paor,

Mais de deus maus prent le millor ;
 Se tu te tornoies de ci,
¹⁴⁰ Sipues tu bien savoir de fi,
 Voelles u non retorneras ;
 Vers le roi garir ne poras ;
 Renars, ne t'esmaier tu mie !
¹⁴⁴ Nuls ne set con longe est sa vie.
 Renars, soies de biau samblant,
 Car uns jors vaut miex que un an^b.
 Coars doute tous jors la mort.
¹⁴⁸ Cosins, soies de bial confort :
 Fortune secort les hardis,
 Si conme conte li escriis. »
 Renars ot que cix le sermone
¹⁵² Et que molt bon' conseil li done,
 Prent cuer, si s'en entre ou palais,
 Renars avant, Grimberz après^d.
 Renars ne sanbla pas vilain ;
¹⁵⁶ Son cosin tenoit par la main ;
 La presse derront et depart,
 N'i a celui qui ne l'esgart.

devant lui et lui déclare : « Seigneur roi, que le Fils de Sainte Marie vous protège, vous et votre suite ! » Il parle vraiment à contrecœur, mais il salue néanmoins le roi. Il préférerait de loin être retenu ailleurs que rendre son salut au souverain.

Les barons font tous silence. Dans la salle, personne n'a l'audace de faire le moindre bruit. Renart se tut quand le roi prit la parole et lui dit avec fureur : « Je ne vous rends pas votre salut, rouquin venimeux sans foi ni loi ! Vous me tiendrez un autre langage : avant que vous ne quittiez cette demeure, vous nous laisserez un bon gage, j'en suis sûr : à tout le moins cette pelisse rousse ! Quand tu dors à l'abri de ton mur d'enceinte, ce n'est pas dans l'intention d'y séjourner : tu comptes tromper le monde entier. Tant que tourne ta roue¹, tu nous sers tes beaux discours. Mais tu as souvent entendu dire qu'après grande joie vient grande peine, et qu'après le vent d'ouest² souffle la bise ; tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Je crois bien, seigneur Renart, que c'est le cas de la vôtre. » Renart écoute le roi parler, et celui-ci ajoute, de telle manière que toute sa Cour l'entende : « Renart, à ton visage, on voit que tu es vil ; les tessons témoignent bien de la valeur du pot³ ; tu es venimeux comme un crapaud. Tu n'as jamais fait le bien, tu es plein de méchanceté. Parce que tu m'as tant trompé et que tu as irrité à ce point Isengrin,

Devant le roi, con ains le vit,
¹⁶⁰ S'ajenoilla puis li a dit :

« Dans rois, li fix sainte Marie
 Vous gart et vostre conpaignie^a ! »

Forment sa parole en argüe,
¹⁶⁴ Et nonporquant si le salue.
 Miels vosist estre allora tenus
 Que au roi rendre ses salus.

Li^b baron sont tuit a repos.

¹⁶⁸ Par la sale n'i a tant os
 Que il face ne bruit ne noise.
 Li rois parla, Renars s'aquoise,
 Puis li a dit par felonie :

¹⁷² « Cest salu ne vous renge mie,
 Rous venimex de pute foi !
 Autrement parleroïs a moi :
 Ains que issiés de cest estaige
¹⁷⁶ Nous lairés vous, ce cuic, bon gage :
 Au mains cele rousse pelice !
 Quant tu te dors dedens ta lice

Tu ne cuides mais repairier :

¹⁸⁰ Tout le mont cuides engignier^f.

Tant conme torne ta roele
 Nous as servi de ta favele,
 Mais maintes fois as oï dire

¹⁸⁴ Qu'après grant joie vient grant ire,
 Et après plougel vente^d bise ;
 Tant va pos a l'ewe qu'il brise.

Ce cui je bien, sire Renars,

¹⁸⁸ Qu'il est brisiés de vostre part. »

Li rois parla, Renars l'escoute,
 Et a dit que sa gent l'ot toute :
 « Renars, fait il, a ton viare

¹⁹² Sambles bien home^e deputaire.
 Bien pert as tes quels est li pos ;
 Plains es de venin conme bos.

Onques nul jor ne feïs bien,
¹⁹⁶ Molt a en toi de mal engien.
 Por çou que m'as tant engignié^f
 Et Ysengrins si courecié,

et parce que Tibert le chat, à cause de ta ruse, a été pris au lacet et Brun par le museau, car tu avais habilement enlevé le coin¹, et à cause de Chantecler², le baron, que tu as saisi par trahison en lui faisant fermer les yeux, et parce que tu as cherché à mordre maître Tiécelin — quel brigand tu faisais ! — ainsi que la mésange ta commère, quand tu lui as pris son fromage par ruse, et que tu as emporté en gage, avec tes dents, quatre de ses plus belles plumes³, pour tout cela, je te ferai donner bonne récompense : je vais te faire pendre au gibet. » Renart avait une bonne éducation, aussi répondit-il très courtoisement : « Cher seigneur, sauf votre respect, je n'ai jamais été d'une race qui nuise à son seigneur, ni qui commette des actes inconvenants : je suis votre vassal et vous êtes mon seigneur, vous ne devez rien dire de moi qui puisse me nuire⁴. Mais votre puissance vous permet de m'ôter mon fief. Je ne suis pas en mesure de soutenir une guerre contre vous, et, de plus, je redoute beaucoup mes ennemis. Si j'ai causé du tort à l'un quelconque de ceux qui vous sont liés, je le regrette profondément, mais je n'en ai pas le souvenir. On a dû médire de moi pour me nuire auprès de vous, sans être en mesure d'apporter de preuve. On peut bien inventer des mensonges, mais je sais bien, c'est la pure vérité, que je n'ai rien fait de mal. Jamais on n'aimera les gens de bien, le plus loyal sera toujours le plus blâmé. Bien fou

Et por çou que Tyberz li cas
²⁰⁹¹ Parton engien fu pris a las,
 Et Bruns li ours parmi le groing,
 Que par engien ostras le cuing,
 Et por Cantecler le baron
²¹¹⁴ Que tu presis en traïson
 Quant tu fesis li les iex clore,
 Et por ce que tu volsis mordre
 Dan Tiecelin (con tu fus lerre !)
²¹⁰⁸ Et la mesange ta conmere,
 Par barat tolis son fromaige,
 Et tu li em presis^a tel gaige
 Que tu li ostras a tes quennes
²¹¹² Quatre de ses plus beles penes,
 Tel guerredon t'en ferai rendre
 Qu'as forches te ferai ja pendre. »
 Renars sot molt d'afaitement,
²¹¹⁶ Si respondit molt gentement :
 « Biau sire, sauve vostre grasce,
 Onques ne fui de tele estrace

Qui face a son signor contraire,
²²⁰¹ Ne chose qui ne face a faire :
 Je sui vostre hon et vous mes sires,
 De moi ne devés cose dire
 Qui estre me puisse en nuisance.
²²²⁴ Mais vous estes de tel poisçance
 Que jeter me poés de terre ;
 Je ne puis souffrir vostre guerre,
 Et si douc molt mes anemis.
²²²⁸ Molt me poise se j'ai mespris
 De riens qui a vous apartiegne,
 Mais non ai pas dont moi sovegne.
 Tels vous a fait le mal entendre
²³¹² Et conté por moi entreprendre,
 Qui ne poroient pas prover.
 Mençoignes puent il bien trover,
 Mais de voir dire sai ge bien
²³¹⁶ Que je n'i ai mespris de rien.
 Jamais nuls preudons n'iert amés^b,
 Li plus loiax iert plus blasmés.

désormais qui dit la vérité : beaucoup en perdent leurs biens et sont bannis à tort de leur fief. Les vantards sont les plus forts. Nul ne devrait pouvoir vous tromper au point de vous rendre incapable de distinguer un menteur d'un homme sincère. Vous me connaissez depuis vingt ans, et aucun autre de vos vassaux ne s'est dépensé pour vous comme je l'ai fait. J'ai encore la chair toute meurtrie des grands tourments que j'ai accumulés lorsque je me suis rendu, pour vous, à Rome, à Salerne, à Montpellier, pour préparer le remède susceptible de soigner la maladie dont vous étiez gravement atteint¹. J'ai fait tout mon possible pour vous secourir. — Seigneur, dit Grimberty, il dit vrai. Par Dieu, il vous a rendu service : il vous a bien trompé celui qui prétend qu'il vous a causé du tort. Par Dieu, il ne le voudrait pour rien au monde ! Est bien vil qui répand de tels propos ! » Noble modère ses sentiments : « Grimberty, dit-il, vous avez bien parlé. Qui ne dit mot consent² : il est vrai que Renart m'a secouru. Tibert est allé le trouver de ma part pour lui signifier de se rendre à la Cour, sans manifester de dédain³. Renart, qui est expert en ruse et en promesses mensongères, répondit qu'il acceptait volontiers et qu'il se rendrait à la Cour avec lui. Il fit mine d'y aller. Tibert cheminait devant lui. Ils arrivèrent près d'un village : Renart, qui s'y connaît en tromperie, connaissait la maison d'un prêtre qui se méfiait fort de lui.

Fols est qui dist mais verité,
²⁴⁰ Pluisor en sont desherité
 Et de terre jeté a tort.
 Li vanteour^a sont li plus fort.
 Nuls ne vous devoit tant deçoivre^b
²⁴⁴ Que ne deuissiés aperçoivre
 Qui mençoigne vous fait acroire
 Et qui vous conte cose voire.
 Vint ans a que me conneuistes,
²⁴⁸ Mais onques nul home n'euiestes
 Qui por vous ait tant painne eüe.
 Encor en ai la char rompue
 Des grans travaus dont j'oi la sonme,
²⁵² Quant jou^c por vous alai a Romme,
 A Salerne, a Monpellier
 Por la mecine aparellier,
 Qui bone estoit a mal saner
²⁵⁶ Qui forment vous faisoit grever.
 Aidié vous ai de mon pooir.
 - Sire, dist Grimberty, il dist voir :
 Par Dieu, mestier vous a eü ;

²⁵⁸ Si vous ai^d or trop deceü
 Cix qui dist qu'il vous a meffait^e,
 Par Dieu, nel voroit avoir fait !
 Molt est vilains qui çou retret^f. »
²⁶⁴ Nobles son coraige refraint^g :
 « Grimberty, fait il, bien avés dit.
 Bien otroie que ne desdit^h :
 C'est vretes que m'aidaiⁱ Renars.
²⁶⁸ Tyeberz i fu de moie part
 Qui bien li dist qu'a cort venist,
 Que ja en desdaing nel tenist ;
 Renars, qui set de fave arnesse
²⁷² Et de mainte fausse promesse,
 Respondi que bien le feroit
 Et qu'o lui a la cort iroit.
 Renars fist de l'alee samblant ;
²⁷⁶ Tyeberz va le chemin devant ;
 Quant il furent a une ville,
 Renars, qui sot de mainte guille,
 L'oïstel a un provoire sot
²⁸⁰ Qui de lui molt fort se gaitoit.

Sa demeure n'avait qu'une entrée, et un boyau¹ quand elle était fermée : il avait tendu là un lacet pour le prendre. Renart fit croire à Tibert qu'il avait l'habitude d'entrer par là pour s'approcher des poules. Et il y avait assez de souris et de rats pour repaître une bonne centaine de chats. Tibert crut qu'il disait vrai et ne pensa pas à mal. Il s'étira pour y pénétrer : il commit là une grande folie, et s'en tint pour fou au bout du compte : le lacet lui tomba sur le cou. Il eut beau donner des coups, tirer, il ne put se sortir du piège. Ceux qui avaient installé les lacets où il était pris, quand ils entendent que le chat est prisonnier, arrivent l'un avec un pieu, l'autre avec un bâton, tandis que Renart décampe, préférant passer inaperçu. Ils rouent Tibert de coups. Le lacet qui lui tenait le cou se rompt. Tibert, dès qu'il sent qu'il touche terre, tord ses moustaches et serre les dents. Il lui arrive alors une aventure plaisante, comme personne n'en a jamais connu : car le prêtre est venu sans chausses, sans braies et tout nu. Il se dirige vers Tibert pour le frapper ; ce dernier esquive le coup pour se protéger, et attrape la couille du prêtre : l'autre ne peut lui faire de mal. Je sais bien, et c'est la vérité, qu'il a mangé un grand morceau de la couille du prêtre avant de quitter la maison. Jamais Tibert ne s'était tiré de pareille aventure ! La femme du prêtre est tout étonnée de voir la couille détruite : " Hélas², dit-elle, malheureuse, il ne me chérira plus jamais !

En sa maison n'ot c'une entree,
 Fors un bouet quant^a fu fermee :
 La ot tendus las por lui prendre.
²⁸⁴ Renars fist a Tyeberz entendre
 Par iluec i soloit venir
 Et as gelines avenir,
 Et tans i a soris et ras,
²⁸⁸ Bien en puet on paistre cenx cas.
 Tyeberz cuida que voir desiât,
 Et que nul mal ne li quesist ;
 Tous estendus dedens se mist.
²⁹² De grant folie s'entremist,
 Car au partir s'en tint por fol :
 Li las li descent sor le col.
 Il ne sot tant bouter ne traire
²⁹⁶ Que d'ilueques se peüst trere.
 Cil qui s'estoient entremis
 Des las tendre u il fu pris,
 Quant oent qu'il ert en prison,
³⁰⁰ L'uns porte un pel, l'autre un bâston,
 Et Renars se met a la voie,

Qui talent n'a que on le voie.
 Tyeberz batent et donent cops.
³⁰⁴ Li las ront u tenoit li cols.
 Des que Tyeberz se sent a terre,
 Les grenons tort et les dens serre.
 Si li avint bele aventure :
³⁰⁸ N'avint si bele a creature :
 Que li prestres i ert venus
 Deschaus, sans braiez et tous nus.
 Vint a Tyeberz, sel volt ferir ;
³¹² Cils guencist qui se volt garir ;
 Le prestre par la couille prent,
 Si que il de riens n'i mesprent.
 Je sai bien, et ce est la voire,
³¹⁶ Le plus de la coulle a provoivre
 Mainja ains qu'issist de l'oïstel.
 N'escapa mais Tyeberz de tel !
 La prestresse est toute esbaïe
³²⁰ De la coulle qui est perie :
 " Lasse ! fait elle, maloïstrue,
 Ne serai mais chiere tenue !

Mon seigneur a perdu ce qui faisait ma joie et qui me rendait chère à ses yeux ! Désormais il ne se souciera plus de moi, puisqu'il a perdu l'art de chevaucher. Je suis bien convaincue qu'il me mettra à la porte quand il ne pourra plus satisfaire son désir. Il me procurait de bons repas et me faisait plus volontiers de beaux cadeaux : je sais bien à présent que je vais tout perdre. Nécessité fait loi. Maintenant il a perdu sa virilité ! Le chat l'a cruellement servi ! » Tandis qu'ils mènent ainsi leur deuil, Tibert s'échappe par un boyau et disparaît : ainsi finit le jeu. Tibert a porté plainte pour cette affaire : les autres en ont déposé de nombreuses.

« Brun, quant à lui, se plaint que Renart l'ait fait battre au chêne où il l'avait incité à enfoncer son museau, et que les charpentiers avaient fendu et abandonné bien en vue : il prétendit que du miel s'y trouvait. L'autre voulut y mettre les dents : il y plongea vigoureusement son museau. Renart fit sauter les coins et n'en laissa aucun, retenant ainsi Brun par le museau : le malheureux endura de grandes souffrances et était sur le point de défaillir. Renart ne fut capable que de sourire en assistant à un tel martyre, et dit à Brun : “ Mangez tout votre soûl ! Le miel est à vous, je vous le laisse, et je m'en vais à toute bride : il ne fait pas bon cheminer avec vous, je ne vous le proposerai plus, foi de Renart, cher seigneur Brun. Cette aubaine n'est pas partagée également : vous voulez tout avoir pour vous ; je ne me battraï pas avec vous pour cela,

Mesire a perdue ma^a joie

³²⁴ Por coi chiere tenue estoie !

Or n'avra il mais de moi cure,

Qu'il a perdue s'ambleüre !

Or sai bien qu'il me guerpira

³²⁸ Quant il aidier ne se porra^b.

Il me donoit mes bons mengiers

Et les biaux dons^c plus volontiers :

Or sai bien falir m'i estuet,

³³² Grant cose a en faire l'estuet.

Or a perdu son hardement !

Li cas l'a servi malement !”

En ce que il mainnent lor duel,

³³⁶ Tyeberz s'en ist par un boel.

Tyebers s'en est atant partis.

Ensi fu cis jeux departis^d.

De ceste cose a fait la plainte

³⁴⁰ Tyeberz ; des autres i a mainte.

« Bruns se replainst qu'il le fist battre

Ou chaisne ou il le fist enbatte,

Que carpentier orent ouvert

³⁴⁴ Et lassies iert et decouvert :

Dist il que miel avoit dedens.

Il i cuida metre les dens,

Son groing i mist et embati.

³⁴⁸ Renars les cuins en abati,

Onques des cuins n'i laissa un.

Parmi le groing retint^e dan Brun :

Or fu li las en grant dolor.

³⁵² Tout ot perdue la color.

Renars n'en fist fors que sourire

Quant il le vit en tel martire,

Et dist a Brun : “ Mengiés assés,

³⁵⁶ Tant que soiés bien soolés !

Li miels est vostre, jel vous lais,

Et je m'en vois as grans eslais :

Molt fait o vous malvais aler !

³⁶⁰ Ja ne m'en orois mais parler :

J'ai non Renars, biau sire Brun,

Cis gaains^f n'est pas tout comun :

Vous volés tout avoir, sans falle !

³⁶⁴ Ja n'en ferai vers vous bataille,

je vous l'abandonne sans compensation, je n'ai aucune envie de vous le disputer ! ” Quand il lui eut décoché assez de railleries et fait assez de moqueries et de grimaces, il partit sans rien ajouter, mais maître Brun n'avait pas envie de rire. Il étendait son museau, le secouait et tirait, mais il ne pouvait le libérer sans le déchirer. Il n'était pas du tout à son aise. Les forestiers vinrent dans le bois, un groupe de vingt-deux. Dès qu'ils voient l'ours, ils se donnent des coups de coude : “ Je vois un ours ”, dit le premier. “ On verra bien, nobles bûcherons ! Je vois bien qu'il ne peut s'en sortir : saisissons-le, c'est l'occasion ! ” Quand Brun l'ours les entend approcher, il ne tient plus en place : il tire vers lui avec une telle violence qu'il arrache tout le cuir de son museau et de ses joues, et qu'il ne lui en reste plus sur les pattes. Mais avant d'avoir pu se dégager, il reçut une volée de massues et de bâtons sur les flancs. Il s'en est allé à reculons. Renart l'a pris pour un idiot, et il a joué de malchance¹. Il s'enfuit ainsi à perdre haleine, après avoir enduré de terribles tourments. C'est ainsi que Renart a traité mon vassal, par les saints que l'on invoque à Rome. C'est alors que Chantecler à son tour présenta ses doléances, et que la mésange se plaignit de ce que, lorsqu'elle voulut lui donner un baiser et faire la paix avec lui, il fit claquer sa mâchoire pour la happer ; c'est ainsi qu'il chercha à lui nuire. Elle battit des ailes sur-le-champ et se réfugia au creux de son arbre.

Ains le vous clamerai tout cuite,
Je n'ai mestier de faire luite ! ”

Quant ramprones ot assés tretres^d,

³⁶⁸ Loufes et moes assés faites,
Tornés s'en est, ne volt plus dire,
Mais dans Bruns n'ot talent de rire.
Le groing estent et saiche et tire,

³⁷² Nel puet avoir s'il nel descire^b,
N'estoit pas de tout a son cois.
Li forestier^c vinrent au bois ;
Vint et deux furent en la route.

³⁷⁶ Quant voient l'ors, l'uns l'autre boutte :
“ Je voi un ours ”, dist li premiers ;
“ Or i parra, frans forestiers !

Bien voi que aidier ne se puet :

³⁸⁰ Or le prenons, faire l'estuet ! ”
Quant Bruns li ours les ot venir,
Adont ne se pot plus tenir,
Ains saiche a li de tel air

³⁸⁴ Que tout le cuir fait departir

D'entors son groing et de ses joes ;
N'en remest point entre ses poes.

Mais ançois qu'il s'en fust ostés

³⁸⁸ Ot il bien batus les costés
De maques et de bastons.

Issus s'en est a reculons.

Renars l'a tenu por vilain,

³⁹² Hasart jeta arriere main.

Ensi s'en^d va a longe alainne,

Mais ains ot molt soffert de painne^e.

Ensi servi Renars mon home,

³⁹⁶ Par les sains que on quiert a Rome.

Lors refist Canteclers son plaint^f,

Et la mesange se complaint

Que quant ele le volt baisier

⁴⁰⁰ Et a li se volt apoier,

Les dens jeta, sel volt haper ;

Ensi le voloit enconbrer.

Elle esbati ses ailes lués^g,

⁴⁰⁴ Arriere sali en son crues ;

Il fut complètement fou de songer à lui faire une pareille vilenie ; le jeu n'était pas honnête, et Renart se montra déloyal : qui voit son poil ne doit pas le croire, par nature il doit être soupçonné¹. Dame Pinte aussi, elle que bien des gens aimaient, a porté plainte pour sa sœur, dame Coupée, que Renart lui a estropiée, ainsi que pour la mort de cinq autres de ses sœurs, qu'il a plongée dans un grand deuil². Il a causé du tort à bien des gens : ni or, ni argent ne doivent empêcher qu'on le juge pour le punir de ses perfidies. »

Le roi parla avec sagesse et déclara : « Seigneurs, écoutez-moi ! Isengrin s'est plaint devant nous de Renart, qui reçoit tant de blâmes, et qui a maltraité sa femme et l'a violentée aussi injurieusement qu'il l'aurait fait d'une femme de chambre. Tous ses désirs furent satisfaits. Si je n'en rends pas justice, je suis complètement déshonoré. On lui fit prêter serment de venir se disculper, car il l'avait promis à notre connétable³. Encore une tromperie : ce n'était que paroles en l'air ! Au moment de se rendre sur les reliques⁴, le rouquin de sale race s'est enfui : il me faut en faire justice, si je ne veux pas perdre l'amour de mes sujets.

« Maître Roonel, le vieux mâtin, qui est fort savant et dont l'âme est très fière, a porté plainte : quoique je l'eusse envoyé porter de ma part l'ordre de ramener Renart, ce dernier lui fit une honte inqualifiable. Je n'en connais pas, à ce que je sache, le détail,

Molt par faisoit grant derverie
 Quant vers li pensoit vilonnie^a ;
 Li jeus ne fu pas vers li biaux,
⁴⁰⁸ Et Renars fist que desloiaus :
 Qui son poil voit ne le doit croire,
 Par nature fait a mescroire.
 Dame Pinte si s'est clamee,
⁴¹² Qui de maintes gens fu amee,
 De sa serour dame Coupee
 Que Renars li a esclopee
 Et cinc mortes d'autres serours
⁴¹⁶ Dont ses cuers est en grans dolors.
 Grant mal a fait a mainte gent :
 Ja ne por or ne por argent
 Nel doit on lassier a jugier
⁴²⁰ Por ses felonies vengier^b. »
 Li rois parla comme senés
 Et dist : « Signor, or m'entendés !
 Ysengrins s'est a nous clamés
⁴²⁴ De Renart qui si est blasmés,
 Qui sa feme li a malmise

Et sor lui a sa force mise
 Si vilment et en tel maniere
⁴²⁸ Conme a une autre chambriere.
 Tous ses pensés i fu furnis.
 Se droit n'en ai, tous sui honis.
 Il en fu a sairement mis
⁴³² Porsoiescuser, car promis
 L'avoit a nostre connestable.
 Oel barat, fu çou treštot fauble^c :
 Quant dut aler al saintuaire,
⁴³⁶ Fuīt ent li rous^d de pute aire
 Qui me convient que droit en face,
 Se ne voel que ma gent me hace.
 « Dans Roenials li viex maštins,
⁴⁴⁰ Qui reset de pluisors latins
 Et qui molt a fier le coraige
 S'est clamés : que que el messaige
 L'avoie tramis de ma part
⁴⁴⁴ Qu'il me fesišt venir Renart,
 Dont li fist Renars si grant honte.
 Mie n'en sai, ce cuic, le conte^e,

mais j'ai parfaitement eu connaissance de ce dont Rooneel l'accuse : il affirme que, par trahison, il le fit retenir prisonnier à un moment où il ne se méfiait pas. Renart, que l'on devrait larder de coups, l'a tellement circonvenu qu'il l'a cru sur parole, lui qui avait d'ordinaire tant de sagesse. Nul n'est à l'abri d'un égarement : en se baissant, il vit le fromage qui lui coûta si cher. Il voulut à toute force mordre dedans ; en se retirant il serra la corde qui lui tomba sur le cou et tira aussi fort qu'un bateau que l'on hale. Il fut soulevé en l'air, à la renverse, et Renart, qui ne s'attarda pas et qui l'avait bien berné, l'abandonna suspendu par le cou. Renart le roux — que le feu d'enfer le dévore ! — lui dit de veiller sur les vignes. Rooneel fut bien trompé : des gardes l'aperçurent, si bien qu'ils le rouèrent tellement de coups qu'ils le firent tomber à terre. Il en réchappa de justesse, selon ses dires, je vous l'assure¹. Renart nuit aux gens honnêtes. Je n'accepterai ni or ni argent², mais m'appliquerai à l'exterminer ou à le faire pendre, s'il est incapable de prouver son innocence. Il m'a couvert de honte et avili, j'ai trop longtemps supporté sa perfidie. Cette année, quand nous avons délibéré avant la Saint-Jean, Brun l'ours, Tibert le chat et moi-même, de ce qu'il avait cocufié Isengrin, celui-ci lui avait complètement pardonné lorsqu'il avait pris la croix pour partir en pèlerinage outre-mer³.

Mais bien ai oï la novele
⁴⁴⁸ De coi dans Roeniaus l'apele :
 Si dist que par sa traïson
 Le fist retenir em prison,
 Ne se sot pas contregarder^a ;
⁴⁵² Renars, que on devoit larder,
 Tant li fist sa parole acroire
 Que Rooniaus le tint a voire,
 Qui si sages estre soloit.
⁴⁵⁶ Nuls n'est si saiges ne foloit^b :
 A l'abassier vit le fromage
 Qui li fist rendre le paage^c.
 Ne volt lassier que il n'i morde ;
⁴⁶⁰ A resachier estraint la corde
 Que desor le col li avale ;
 Ausi deuant con nef qu'on hale.
 Cils monte amont et si restone^d,
⁴⁶⁴ Et Renars, qui point ne sejourne,
 Et qui l'amena comme fol,
 Le laisse pendant par le col.
 Renars li rous (que mal feus arde !)

⁴⁶⁸ Li dist que des vignes soit garde.
 Bien fu Roeniaus deceüs :
 Des gardes fu aperceüs^e,
 Que ilueques l'ont tant batu
⁴⁷² Qu'a la terre l'ont abatu^f.
 A grant paine en eschapa^g vis,
 Si come il dist, je vous plevis.
 Renars fait mal a bones gens :
⁴⁷⁶ Je n'en prendroie or ne argent
 Que nel destruisse u ne le pende,
 Se il n'est tels qu'il se defende.
 Honte m'a fait et vilonnie,
⁴⁸⁰ Trop ai soffert sa felonnie^h.
 Quant il fu consilliés auan,
 Deuant la feste saint Jehan,
 De Brun l'ors, de Tybert le cat
⁴⁸⁴ Et de moi, que par son barat
 Avoitⁱ Ysengrin escoupé,
 Il li avoit tout pardonné
 Quant il prist la crois por aler
⁴⁸⁸ Comme pelerins outre mer.

Mais sitôt qu'il nous eut quittés, il attaqua maître Couard, le lièvre. Il lui transperça les flancs avec son bourdon ferré¹, car il voulait l'emporter. Quand celui-ci vint se plaindre devant moi, je poursuivis Renart en hâte avec tous mes barons. Mais il ne se soucia pas de nous complaire et se réfugia dans son château. C'est la vérité, j'y mis le siège², mais il me fut impossible de m'en emparer. Vint la nuit des Rogations : il savait parfaitement que nous dormions. Il sortit alors de son château et se dirigea vers le camp à petits sauts. Tous sans exception se retrouvèrent attachés aux arbres par la queue ou par la patte. Il se conduisit alors en scélérat, car il m'attacha moi aussi, avant d'aller vers la reine qu'il avait vue couchée sur le dos. Il monta sur elle aussitôt ; il faillit bien me couvrir de honte, mais dame Noble poussa des cris si puissants que tous les barons en furent réveillés et s'apprêtèrent à la secourir : ils voulaient se précipiter sur Renart, mais ils durent changer d'idée, car ils étaient dans l'incapacité totale de quitter leur place. Moi-même je me levai ; je tirai tant et si bien que je me fis mal : peu s'en fallut que je ne brisasse ma queue, qui s'est fortement allongée. Nous nous trouvions tous dans cet état, lorsque Tardif, le limaçon, bondit en tirant son épée. Il s'est tant et si bien activé qu'il nous a tous détachés : lui n'avait pas été attaché. Quand celui qui déshonore le monde s'en aperçoit, il prend la fuite,

Si tost con de nous departi,
 Dan Couart le lievre asali.
 De son bordon qui ert ferrés
⁴⁹² Li a tous perciés les costés,
 Que o soi le voloit porter.
 Quant ça s'en vint a moi clamer,
 Por lui prendre corui^a après,
⁴⁹⁶ Et mi barontout a eslés.
 Il n'ot cure de nostre avel,
 Ains se feri en son castel.
 Ce fu verités, je l'assis,
⁵⁰⁰ Mais onques ne pot estre pris
 Tresque la nuit de Rovisons,
 Que bien sot que nous dormions.
 Il est de son castel issus ;
⁵⁰⁴ A l'ost s'en vint les saus menus ;
 N'i a celui qu'il n'ait loié
 A arbre par queue u par pié,
 Dont il fist molt que felencrimes,
⁵⁰⁸ Que il loia nes moi meïsmes,
 Puis est alés vers la roïne
 Que veüe a gesir sovine.

Maintenant sor le cors li monte,
⁵¹² Tous fu près de moi faire honte,
 Quant dame Noble s'escria
 Si durement que il n'i a
 Baron qui n'en soit esvilliés,
⁵¹⁶ De li aidier aparilliés :
 Vers Renars voloient descendre,
 Mais a el les covint entendre,
 Que por force ne por pooir
⁵²⁰ D'iluec ne se puent movoir.
 Je meïsmes me sui levés ;
 Tant sachai que me sui grevés :
 A poi n'ai la queue rompue,
⁵²⁴ Dont je l'ai forment estendue.
 Ensi nous trestout estïon,
 Quant dans Tardis li limeçons
 Saut sus, si a l'espee traite ;
⁵²⁸ Si a si le besoigne faite
 Que il nous a tous desliés :
 Il n'avoit pas esté liés.
 Quant Renart^b qui le mont cunchie
⁵³² A veü çou, si torne en fuie,

et nous lui courons tous après. Comme il approchait de sa porte et qu'il s'apprêtait à entrer, Tardif, qui était étonnamment vaillant, se présenta pour l'affronter et le saisit par une oreille : l'autre eut beau secouer et tirer, il ne put avancer davantage. Il me fut aussitôt livré. J'ordonnai qu'il fût pendu ; on l'avait conduit au gibet, lorsque, à la requête d'Hermeline, qui est jeune et courtoise, je lui pardonnai toutes ses fautes. Pourtant, quand on l'avait mené au gibet, il s'était comporté en fou furieux : c'est là qu'il a assassiné Pelé, sans que personne l'ait remarqué¹. Puis il s'enfuit à travers une vallée. Tous mes hommes le poursuivirent. Quand il vit qu'il ne pouvait s'échapper, il grimpa sur un chêne. Je fis apporter deux cognées et ordonnai de couper l'arbre. Il se demanda alors ce qu'il pourrait faire. Ah, certes ! il montra bien sa vilénie : il tenait dans sa main un grand morceau de bois ; se rapprochant légèrement du sol, il m'en donna un tel coup sur l'oreille que mon crâne en devint tout vermeil. Il me fallut tomber à terre : jamais je n'avais su me tenir aussi bien ! Dès que mes barons s'en sont aperçus, ils se sont précipités vers moi, renonçant à l'assiéger. Renart, bien sûr, prit la poudre d'escampette. C'est alors que j'ai fait proclamer mon ban et jurer par serment dans tout le royaume que quiconque parviendrait à s'emparer de lui le ferait pendre aussitôt. Tout cela, vous en avez été le témoin et vous l'avez su, seigneur Grimbert, car vous y étiez. Depuis, on n'a jamais pu le tenir,

Et nous nos soumes mis après.
 Si con il iert de son huis près,
 Que il voloit dedens entrer,
⁵³⁶ Tardis li vint a l'encontrer,
 Qui molt iert prex a grant merveille,
 Si l'a si pris^a par une oreille :
 Que por sachier ne por tirer
⁵⁴⁰ Ne pot onques avant aler.
 Il me fut maintenant rendus.
 Je comandai qu'il fuist pendus ;
 As forches l'avoient mené,
⁵⁴⁴ Quant je li oi tout pardonné
 Por la requeste d'Ermeline,
 Qui molt est cortoise et meschine.
 Et quant fu as forches menés
⁵⁴⁸ Ne fist il bien que forsenés :
 Ilueques a Pelé murtri,
 Onques nule ame nel senti,
 Puis s'enfui une valee.
⁵⁵² Magent est toute après alee.
 Quant vit que ne pot escaper,

Sor un chaisne prist a monter.
 Deus cuignies fis apporter :
⁵⁵⁶ Conmandai le chaisne a colper.
 Lors se pensa qu'il poroit faire ;
 Enne fu il bien deputaire :
 En sa main tint une grant touce^b.
⁵⁶⁰ Un petit vers terre s'aproche ;
 Tel m'en a doné vers l'orelle,
 La teste en oi toute vermelle.
 A terre me covint venir,
⁵⁶⁴ Ains ne me soi si bien tenir.
 Et quant mi baron l'ont veü,
 Atant sont a moi acouru.
 N'entendent pas a lui gaitier,
⁵⁶⁸ Et Renars se mist au frapier.
 Lors ai ge fait mon ban crier,
 Par tot plevir et afier
 Que quiconques le porroit prendre
⁵⁷² Tout maintenant le feroit pendre.
 Tout çou veïstes et seuistes,
 Sire Grimbert, que vous i fustes.

mais il est à présent venu à la Cour : avant qu'il en reparte, elle l'aura fait passer en jugement. Renart, vous m'avez causé tout ce tort : malheur à qui s'en réjouit ! Vous n'avez cessé de nous faire des dommages ; toutes les bêtes se plaignent de vous. Mais, par ma barbe, si j'en ai le pouvoir, et si je trouve comment faire, quand vous vous échapperez d'ici vous n'attraperez plus aucune bête. Par Dieu, Renart, on te hait trop ! » Celui-ci, qui ne se troublait pas et réfléchissait avant de parler — il avait été à très bonne école —, tenait la tête penchée vers le sol et faisait mine d'être affligé. Il connaissait l'art de se taire et de parler, de répondre et de faire des discours en temps et en heure. À présent il ne convient pas qu'il se taise, puisqu'il voit le roi en colère : aussi relève-t-il la tête. Il n'a pas besoin de leçons, et sait parfaitement se défendre. Il demande alors que le roi lui accorde de répondre selon le droit ; lui-même est prêt à dire la vérité : il en dira tant qu'il sera excusé.

« Renart, dit Noble, tu as bien parlé : sur ce point tu auras entière satisfaction. Tu parleras et nous t'écouterons : nous saurons bien si tu dis la vérité. » Renart répond : « Seigneur, vous parlez comme il convient. Vous avez bien dit que je ne me suis pas acquitté des assignations que vous m'avez adressées, et que vous venez de me rappeler, au sujet de Tibert et de la mésange. Mais, quoi qu'il en soit, je me suis excusé pleinement

Ains puis ne pot estre tenus,
⁵⁷⁶ Mais or est il a cort venus :
 Traitiés sera ains qu'il s'en tort^a
 Par le jugement de ma court.
 Renars, tout çou m'avés vous fait :
⁵⁸⁰ Cui bel il est mal dehet ait !
 Tous jors nous avés fait moleste ;
 De vous se plaint cascune beste.
 Mais, par ma barbe, se je puis,
⁵⁸⁴ Et se en mon conseil le truis,
 Quant vous de ci m'escaperois,
 Jamais beste n'atraperois.
 Par Dieu, Renars, trop es haïs ! »
⁵⁸⁸ Cix, qui n'estoit pas esbahis,
 Ne trophastis en sa parole
 (Trop a esté a bone escole)
 Vers terre tint enclin le chief,
⁵⁹² Si fait samblant que li soit griés.
 Bien se set taire et bien parler,
 Et bien respondre et enparler

Quant il en est et lius et aise.
⁵⁹⁶ Or ne covient pas qu'il^b se taise,
 Quant il voit le roi courecié,
 Et il a son chief redrecié.
 Il n'ot en lui riens a aprendre,
⁶⁰⁰ Bien se sot aidier et defendre^c.
 Atant a dit qu'il li otroit
 Que il puisât respondre par droit,
 Et que a droit dire s'acort :
⁶⁰⁴ Tant en fera n'en avra tort^d.
 « Renars, dist Nobles, bien as dit,
 Ja en çou n'avras contredit.
 Or diras, nous t'escouterons^e.
⁶⁰⁸ Se tu dis bien, nous le savrons^f. »
 Renars respont : « Sire, bien dites,
 Bien avés dit ne sui pas cuites
 Des semonnes^g que m'avés faites,
⁶¹² Que vous m'avés ici retraites^h
 De Tyebert et de la masenge.
 M'escondi bien, comment qu'il pregne,

dans les affaires du corbeau et de Coupée : ce n'est pas moi qui l'ai estropiée, pas plus que je n'ai causé de tort à Chantecler, ni au corbeau avec son fromage. Brun l'ours a renouvelé sa plainte : certes, elle est abusive, jamais je ne lui ai fait écorcher sa peau, pas plus que je ne fis de mal à Roonel ni à mon compère Isengrin. Mes voisins m'accusent à tort. Hélas ! Je suis bien récompensé de mes services ! Pour m'être bien comporté on me brise le cou ! Chacun le sait bien, si puissant que l'on soit, ce n'est jamais le coupable que l'on punit. Dieu m'a privé de sa grâce, mais telle est ma destinée que, si bien que je puisse faire, cela se retourne toujours contre moi. Assurément, j'ai fait beaucoup de bien à ceux qui à présent me font un tel procès. Vous m'avez assigné aujourd'hui à comparaître pour cela, et je suis tout à fait disposé à respecter le jugement de votre Cour.» À ces mots, Isengrin accourt devant le roi, fendant la presse, ainsi que Roonel, le perfide mâtin, la mésange, Tibert le chat, et Brun qui était si actif, dame Roussette la poule et dame Pinte, sa voisine, qui pondait toujours de gros œufs¹, et messire Chantecler le coq : tous répètent leurs plaintes devant le roi, il ne sert à rien de maquiller la vérité.

Renart se signe de la main gauche ; il voit bien qu'aucune dérobade n'est possible. Le moment est venu de rendre raison, car il a peur d'être pendu. Le voilà tombé dans un mauvais pas : il aura été bon acteur s'il en réchappe sans dommage, sans y laisser chaperon ou chape², lui qui s'entend accuser de tant

Et del corbel et de Coupee,
⁶¹⁶ Que par moi ne fu esclopee,
 N'a Cantecler ne fis outrage,
 Ne a corbel de son fromage.
 Bruns li ours si se rest clamés :
⁶²⁰ Certes a tort s'en est clamés^a,
 Ains ne perdi par moi sa pel,
 Ne mal ne fis a Roenel
 Ne a mon compere Ysengrin.
⁶²⁴ A tort m'acusent mi voisin.
 Las ! tant mal service i ai fait !
 Por bien faire ai je le col frait !
 Cascuns le set, n'i a si fort
⁶²⁸ Que cils ne peche qui encort ;
 Male grasse m'a Diex donee,
 Mais itele est ma destinee
 Que ja si bien ne savrai faire
⁶³² Ne me soit torné a contraire.
 Certes, molt ai a ciaus bien fait
 Qui or m'ont porcacié tel plaît.
 Vous m'en avés hui fait semondre

⁶³⁶ Et je sui tous près de respondre
 Au jugement de vostre cort. »
 A cest mot Ysengrins acourt
 Devant le roi entre les autres,
⁶⁴⁰ Et Rooniaus, li fallis viautres,
 La masenge, et Tyeberz li cas,
 Et Bruns qui ert de bon porcas,
 Dame Roussette la geline
⁶⁴⁴ Et dame Pinte sa voisine
 Qui soloit ponre les oes gros,
 Et sire Cantecler li cos,
 Tot font devant le roiloir plainte,
⁶⁴⁸ N'i a mestier parole fainte.
 Renars se saigne a main esclence
 Bien voit que n'i a mestier guenche :
 Or li covient que raison rende,
⁶⁵² Que paour a c'on ne le pende^b.
 Or est cheüs en maus liens^c :
 Molt sera boins actoriens
 Se il sans perte s'en escape,
⁶⁵⁶ Sans lassier caperon u cape^d,

de crimes qu'il lui est difficile de donner des explications. Noble prend la parole : « *Que* vous en semble ? » Renart répond : « Je vous jure que je n'ai pas souvenir de méfait qui me mette en tort envers eux. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, ils ne me déposséderont de rien, si telle est votre volonté à vous, qui êtes mon seigneur. Plusieurs bêtes médisent de moi : j'ai manifesté beaucoup d'affection à tel qui à présent cherche à me déshonorer. Je sais que je ne suis pas dans mon tort ; le bien triomphera de toute façon. Je n'ai jamais rien entrepris qui me vaille l'hostilité de maître Isengrin, mon cher compère ; et jamais, je le jure sur la tête de ma mère, je n'ai déshonoré son épouse. C'est lui qui vient de la couvrir de honte. Je suis tout disposé à le prouver, si vous voulez m'en confier la charge, par l'ordalie ou par un duel judiciaire¹. Je vous l'assure, sans faute. » Isengrin s'est levé aussitôt : il prie le roi de bien vouloir accepter qu'il prouve son bon droit sans inventer de mensonge.

Noble lui ordonne de parler, et personne ne s'y oppose. « Renart, dit Isengrin, écoute ! C'est moi qui attends qu'on me rende justice pour les grands dommages que tu m'as causés et que nous venons de rappeler : je n'en ai pas encore obtenu réparation, et pourtant le roi l'avait ordonné. Tu as grandement fait souffrir les bêtes avant que l'on puisse te traduire devant la Cour, et tu en as beaucoup trop tenu pour sottes,

Qui de tantes s'ot acuser
Qu'a painnes se puet escuser.
Ce dist Nobles : « *Que* vousestvis ? »

⁶⁶⁰ Renars respont : « Je vous plevis »

Que au mesfait ne me recort,
Que envers iaus euisse tort.
Il diront çou que il vorront,

⁶⁶⁴ Ja por çou riens ne me torront
Se il vous plaist, qui mes sire estes.
Molt sui sordis de pluisors bestes :
A tel ai porté grant amour^b

⁶⁶⁸ Qui or me fait grant deshonor.
Je sai que li tors' n'est pas miens,
Toutevoies vaincra li biens ;
Onques de riens ne m'entremis

⁶⁷² Por coi deuisse estre anemis
Dant Ysengrin, mon chier compere,
Ne onques, par la moie mere,
A sa feme ne fis folie ;

⁶⁷⁶ Si l'en a il molt asalie :

Je m'en sui tous près de deffendre,
Se vous m'en volés entreprendre,
U par juise u par bataille.

⁶⁸⁰ Içou vous di ge bien sans faille^d. »

Ysengrins est salis en place :
Prie le roi ne se deplace^e
Se sa droiture voet prover

⁶⁸⁴ Tous sans' mençoigne controver.
Nobles commande que il die,
N'i a celui quel contredie.

« Renart, dist Ysengrins, entent !

⁶⁸⁸ Jou sui cix qui son droit atent
Des grans anuis que tu m'as fais
Que nous avons ceans retrais :
Ne me sont encor amendé,

⁶⁹² Si l'avoit li rois commandé.
Molt as ains fait bestes pener
Qu'a cort te peüst amener,
Et de juenes et de cenus^g

⁶⁹⁶ En as assés por fols tenus.

des jeunes comme des vieilles. Au nom de ceux qui se plaignent de toi et qui se tiennent ici près de toi, je veux que ce procès aille à son terme grâce à moi, que tu as honni. Je m'en tiendrai à la vérité. S'il plaît à Dieu, je n'en mentirai d'un mot : je dirai toute la vérité dont j'aurai connaissance. Je n'ai pas besoin de réclamer un délai ni d'inventer ici de mensonge, car nous trouverons des garants ; nous te convaincrons de trahison et nous démontrons, preuves en main, ta perfidie et ta trahison : je saurai bien en dire les circonstances, si jamais tu cherchais à le dénier. » Renart répond : « C'est bien parlé. Expliquez-le-nous en détail. » Et Isengrin : « Je vais vous le dire sans mentir d'un seul mot. Vous êtes mon compère selon la loi, et cependant vous m'avez trompé plus de cent fois, sans mentir. Vous avez plongé mainte bête dans la douleur, et plusieurs ont parfaitement vu que tu m'as maintes fois abusé. À présent je sais avec certitude que, si la Cour fait son devoir, tu ne peux plus reculer. J'ai souffert beaucoup de maux par ta faute, tu t'es maintes fois parjuré et, avec ma femme, tu m'as déshonoré. » Renart rétorque : « Tu as menti ! Je n'ai jamais fait aucun mal à ta femme, et je ne t'ai jamais causé le moindre tort. » Isengrin réplique : « Assurément, Renart, je démontrerai quant à moi que vous l'avez violentée : vous avez su parfaitement trouver le trou. Sous mes yeux, sans me demander mon avis, vous lui avez bien battu la croupe. Je vous ai vu pousser et battre vigoureusement, et serrer fortement la queue.

Poriaus qui de toi clamor font
 Et qui ci emprés toi s'estont,
 Par moi qui sui par toi honis,
⁷¹⁰¹ Voel je que cils plais soit fenis.
 Par la verité m'en irai ;
 Ja, se Dieu^u plaist, n'en mentirai,
 Que je n'en die tout le voir,
⁷¹⁰⁴ Se je le puis apercevoir.
 Je n'ai mestier de querre aslonge,
 Ne de ci controver mençoigne,
 Si que garans en troverons^b ;
⁷¹⁰⁶ De traïson te proverons
 Et mosterons tout par raison
 Et felonie et traïson :
 Bien en savrai l'ocoïson dire
⁷¹¹² Se t'en voloies escondire. »
 Renars respont : « Bien dit avés.
 Or dites comment le savés. »
 Dist Ysengrins : « Jel vous dirai,
⁷¹¹⁶ Ja mot ne vous en mentirai.
 Mes conperes estes en loy,

Si m'avés mené en belloï
 Plus de cent fois, que je n'en mente.
⁷²⁰¹ Mainte beste avés fait dolante,
 Bien ont pluisor aperceü
 Que maintes fois m'as deceü ;
 Or sai de voir, se cort ne faut,
⁷²⁴ Que ça en es venus au saut^f.
 Molt ai por toi maus endurez,
 Maintes fois t'en es parjurés,
 De ma feme^d m'as malballi. »
⁷²⁸ Ce dist Renars : « Tu as fali !
 Ains mal a ta feme ne fis,
 Ne de riens vers toi ne mespris. »
 Dist Ysengrins : « Certes, Renars,
⁷³² Je mosterai de moie part
 Que vous par force li feïstes :
 Au trau trover pas ne fausistes.
 Voiant moi, u volsisse^u u non,
⁷³⁶ Li batistes bien le crepon.
 Molt vous vi bouter et enpaïndre
 Et durement la queue estraindre ;

Vous l'avez prise alors pour une demeurée. Vous n'aviez pas l'air de jouer à la pelote ! Vous ne pouvez pas nier que je vous ai vu en descendre et remonter vos braies. Il n'est pas honteux que je le raconte, mais, si j'avais pu le cacher, je ne l'aurais dit à personne. — Puisse Dieu, dit Renart, ne me haïr jamais au point de me laisser aller jusqu'à frapper ma comère plus bas que l'œil, comme vous le dites. Je serais pire alors qu'un hérétique ! À présent, je sais en toute certitude que vous êtes incapable d'avoir de la pudeur, vous qui avez raconté ce que les autres ont tu. Vous auriez dû vous abstenir de faire un récit extrêmement déshonorant pour vous. Mais il est une chose que vous savez bien faire : vous avez bien négligé le déshonneur et tourné le dos à la pudeur en couvrant de honte votre épouse. Si j'ai poussé et soulevé, c'était seulement pour la délivrer¹. Vous m'avez vu battre et tirer : je sais que vous avez pensé à mal, mais je ne le faisais que pour le bien. Vous me récompensez bien mal ! J'ai manqué de sagesse quand je m'en suis mêlé : à présent, vous êtes devenu mon ennemi.

— Renart, tu peux toujours t'en vanter, tu sais bien chanter la messe pour les fous ! Tu as une telle autorité que tu peux t'amuser à mentir. Tu m'as si bien embobeliné que tu m'as fait monter dans le seau et descendre dans le puits². Puisses-tu avoir une rage de dents ! Tu as déshonoré tant de monde qu'on ne saurait en faire le compte.

Iluec la tenistes por sote.

⁷⁴⁰ Ne sanbloit pas jeu de pelote !

Ce ne poroies pas deffendre
Ne vous en veisse descendre,
Et vos braies amont monter.

⁷⁴⁴ Ne m'est hontes del raconter,
Mais se je celer le peüsse,
A nului dire nel deüsse. »
Ce dist Renars : « Ja Dieu ne place

⁷⁴⁸ Que ja tant a nul jor me hace,
Que la cose soit si courue^a
Que ma conmere aie ferue
Plus bas qu'en l'uel, si con vous dites.

⁷⁵² Dont seroie pires qu'erites !
Or puis je bien de fi savoir
Que vous ne savès honte avoir,
Qui çou avès amenteü

⁷⁵⁶ Dont li autre se sont teü.
Mais vous deuüssiès tenir conte^b
Qui vous torna trop a grant honte.
Mais bien avès tel cose aprise :

⁷⁶⁰ Bien avès honte arriere mise,
Bien avès vergoigne endossee,
Qui honissiès voëtre espousee.
Le bouter et le sosfachier

⁷⁶⁴ Fis je tout por li alassier.
Enpaindre et traire me veïstes,
Bien sai que mal i entendistes,
Mais je nel fis se por bien non ;

⁷⁶⁸ Si mal me rendès gerredon !
Que fols fis quant m'en entremis :
Or en estes mes anemis.

- Renars, de tant te pues vanter,

⁷⁷² Bien ses a fol messe canter^c !
Tu es de tele auctorité
Qu'en toi n'a point de verité^d.

⁷⁷⁶ Tant me consella en l'orelle
Qu'entrer me feïs en la selle
Et avaler ou puis dedens.
La male goute aies es dens !

⁷⁸⁰ A tante riens as tu fait honte,
N'est hons qui en face le conte.

Tu m'as raconté que je pourrais te rejoindre au fond, dans le paradis terrestre, et qu'il n'existait rien au monde que l'on ne puisse y trouver. Je te crus sur parole, mais c'était folie : tu m'as bien trompé alors. Je montai sans hésiter dans le seau, la corde se déroula ; tu te trouvais déjà dans l'autre seau. Tu es traître et trompeur : je pesais lourd, toi, tu étais léger, je descendis et tu montas. Quand tu me croisas au milieu du puits, je fus pris de colère et changeai de couleur. Tu n'es qu'un fourbe. Je te demandai où tu allais, et tu me répondis que tu partais : telle était la règle, quand l'un arrive, l'autre s'en va ; tu avais échappé à l'enfer, où j'allais à mon tour être prisonnier. À moi d'y rester, tandis que tu en sortais. Voilà quelle trahison tu m'as servie. J'ai enduré de grands tourments dans l'eau : trois fois elle s'est refermée au-dessus de ma tête ; j'y endurai de pénibles désagréments, je pouvais boire tout mon soûl ! Les moines blancs¹ m'ont sorti de là, mais ils m'ont tant battu avec béquilles et gourdins qu'ils m'ont aplati ; ils m'ont donné tant de coups qu'ils m'ont laissé pour mort là, dans un fossé puant ; ils m'y ont traîné par la queue et puis s'en sont retournés : quel logement repoussant ils m'avaient donné ! Je faillis crever de peur ! Tu m'as copieusement tourmenté. Je me sortis de là à grand-peine, car j'avais bien du mal à retrouver mon souffle. Tous mes membres me font encore mal. Quelle douleur, quand j'y pense !

Tu deïs qu'o toi poroie estre
Laiens en paradis terrestre,
Ne riens que on peüst trover
⁷⁸⁴ L'on ne peüist laiens trover^a
Je cuidai que deïsses voir,
Mais je ne fis mie savoir :
Molt m'engignas a icele eure.
⁷⁸⁸ Ou saïel entrai sans demeure,
Et la corde se destortelle ;
Tu eres ja en l'autre selle.
Traïtres es et losengiers^b :
⁷⁹² Je fui pesans et tu ligiers,
Je avalai et tu montas.
Quant enmi le puis m'encontras,
Dont fu mes cuers iriés et tains ;
⁷⁹⁶ Molt es de felonie plains.
Je demandai u tu aloies :
Tu me deïs tu t'en iroies :
C'est la coustume qui avient,
⁸⁰⁰ Quant li li uns va, li autres vient ;
D'infer estoies^c escapés,

U je reseroie atrapés.
Iluec remés, tu t'en issis ;
⁸⁰⁴ Tel traïson de moi fesis.
En l'eve soufri grant moleste^d :
Trois fois me recloïst sor la teste ;
Molt i endurai grant mesaise,
⁸⁰⁸ De boivre estoie auques aise.
Li blanc moïne me traïrent fors,
Mais tant me batirent le cors
A potences et as bâstons
⁸¹² Qu'il me misent a ventrillons ;
De cops me fissent tel aport
Qu'iluec me lassierent por mort
En une fosse qu'est puans ;
⁸¹⁶ Par la queue me^e misent ens
Et après s'en sont retorné :
En ort leu m'orent ostelé.
De poor duic estre crevés !
⁸²⁰ Molt ai esté par toi grevés.
D'iluec me parti a grant painne,
Qu'a poi que n'i perdi m'alaine ;

— Isengrin, parles-tu sérieusement en m'accusant de ces malheurs ? Par ma foi, tu y vas fort ! C'est ta gourmandise qui t'a poussé ! Si tu t'en es trouvé mal, pourquoi m'en blâmer ? Nous n'y avons pas gagné grand-chose !

— Renart, tu connais l'art de te disculper et de faire de beaux discours. La journée ne me suffirait pas pour rapporter les turpitudes que tu m'as dites et faites. Tu m'as toujours pris pour un imbécile. Le jour où je mangeais le jambon, et où j'avais soif, tu sus bien encore me tromper : tu prétendis que l'on t'avait fait le gardien d'un important cellier ; les vins t'étaient confiés soir et matin. Tu m'y conduisis, espèce de fourbe scélérat : tu m'en as conté de belles ! — Holà ! dit Renart, cette fois tu te trompes ! Je m'en souviens parfaitement, car j'avais tant bu que j'étais complètement ivre. Tu te vantais alors que, même sans livre, tu pourrais chanter un conduit¹. Tu commenças en faisant un tel vacarme que tous les gens du village accoururent et en furent frappés d'étonnement. *Qu'y puis-je*, si je me suis enfui dès que j'ai entendu venir pareil vacarme ? Je fis aussitôt demi-tour, car j'avais très peur des moines. J'ai bien failli être pris, mais je suis reparti de mon mieux. Si tu as été battu, qu'y puis-je ? *Qui* sème le vent récolte la tempête !

— Renart, Renart, tu es expert en tromperie ! Tu t'es tiré de maintes difficultés. Renart, dit-il, sale engeance, tu m'as pris pour un sot

Encor me duelent tot li menbre.

⁸²⁴ Molt sui dolans quant il me menbre^a.

- Ysengrins, le dis tu a certes,
Qu'aries par moi eü ces pertes ?
Par foi, tu paroles a force !

⁸²⁸ Ta licherie te fist force^b !
Semalst'envint, porcoim'en blasmes ?
En çou gaires ne gaaignanmes^c !

- Renars, bien te ses escuser,

⁸³² Et bien de ta parole user^d.
Ne poroie hui avoir retrais
Les mals que tu m'as dis et fais ;
Toz jors m'as tenu por bricon.

⁸³⁶ Le jor que manjai le bacon,
Que talent avoie de boire,
Lors me seüs tu bien deçoivre :
Tu me deïs^e que celorier

⁸⁴⁰ T'avoit on fait d'un grant celier :
En ta garde estoient li vin
Tout droit au soir et au matin.
La me menas, dans faus cuivers :

⁸⁴⁴ Tu m'as chanté de mains faus vers^f !
- Ha ! dist Renars, or as tu tort !

De çou sui bien en mon recort,
Que tant buis que tous fus yvres,

⁸⁴⁸ Si te vantais que toz sans livres
Canteroies bien un conduit.

Lors conmenças a si grant bruit,
Cil de la vile tuit i vinrent,

⁸⁵² Qui a grant merveille le tinrent.

Qu'en poi jou, se je m'enfui
Quant j'oï venir si grant bruit ?

Je me mis tantoüst au retor,

⁸⁵⁶ Car des moines oi grant poor.

Retenus i fui par un poi,
Mais je m'en ving miex que je poi^g.
Se fus batus, a moi que tient ?

⁸⁶⁰ Qui mal porcace, mals li vient.

- Renars, Renars, molt ses de boule !
Tu t'ies jetés de mainte fole.

Renars, fait il, de pute part,

⁸⁶⁴ La me tenis tu por musart,

quand tu m'as fait comme à nul autre, avec de l'eau chaude, une tonsure si grande, si étendue, si large que ma tête en fut toute pelée, et qu'il ne me restait plus de poil sous les joues ; tu t'en allas en faisant tes grimaces. Tu devais faire de moi un moine ! En ce monde ta conduite est inqualifiable : tu m'as ruiné la santé. Je t'ai cru une autre fois encore, bien follement : tu m'avais donné un morceau d'anguille que tu avais volée grâce à ta ruse, pour m'enflammer et m'allécher. Plus d'une fois tu m'as fait rouler à terre ! Je te demandai où tu l'avais trouvée : pour me tromper tu prétendis que des charrettes en transportaient et qu'on les jetait presque par-dessus bord, tant la charge était excessive. Elles avançaient ainsi, bien chargées, et s'arrêtaient souvent. Il y avait tellement d'anguilles, mais aussi de leviers et de gourdins¹, que mon derrière me fait encore mal. Il ne faut pas s'étonner si je suis contrarié tant que je ne me suis pas vengé de toi. Le plus long jour de l'été ne me suffirait pas pour raconter les maux, les tourments que tu m'as causés. Mais à présent le procès en est arrivé au point que nous sommes devant la Cour. Si on nous traite selon le droit, je serai bientôt vengé de toi : j'ai une parfaite confiance en Dieu là-dessus. Quand je te relâcherai, quoi qu'on dise, tu auras oublié l'art de tromper². » Renart répond sans appréhension : « Seigneur Isengrin, vous avez tort, car vous parlez trop : on peut bien

Ou tu me fesis la corone
 D'eve^u caude con a persone,
 Sigrant et si ample et si lee,
⁸⁶⁸ La teste en oi toute pelee,
 Ne me remest poils sous les joues ;
 Tu t'en alas faisant tes moes.
 De moi devoies moine faire !
⁸⁷² En cest mont es de put affaire :
 Par toi est ma cars afoiblee.
 Aillors te cruic, si fis folie :
 Un tronçon me donas d'anguille
⁸⁷⁶ Qu'euïs conquise par ta guille,
 Por moi esprendre et alechier.
 En main liu m'as fait trebuchier.
 Jou demandai u le trovas
⁸⁸⁰ Por moi deçoivre controvas
 Que charettes si les portoient,
 A poi que fors ne les çaçoient,
 Car il avoient trop carcié^b.
⁸⁸⁴ Si s'en aloient bien carcié,
 Sovent s'aloient arestant.

Des anguilles i avoit tant^f,
 Et des leviers^d et des bastons,
⁸⁸⁸ Qu'encor m'en duelttoz li crepons.
 N'est merveille se j'ai anui
 Quant de toi vengîés ne me sui.
 En un des plus lonc jor d'esté
⁸⁹² N'avroie jou pas aconté
 Les mals, les anuis que m'as fais.
 Mais or est tant meüs li plais
 Qu'a la cort en somes venu.
⁸⁹⁶ Se nous somes a droit tenu,
 De toi avrai encor venjance,
 Bien en ai en Dieu ma fiance^e.
 Quant m'estordras, que que nuls die,
⁹⁰⁰ Petit savras de renardie. »
 Renars respont par bon confort :
 « Sire Ysengrins, vous avés tort^f,
 Dit Renars, por çou que dis^g trop :
⁹⁰⁴ Tel i a qui vous tient por sot.
 Vostre raisons est descouverte,
 Que mençoigne avés dit aperte,

vous prendre pour un sot. Votre pensée apparaît en plein jour : vous avez proféré un mensonge évident, et tout grand menteur perd son âme. — Hélas ! Renart, je n'ai que trop supporté ta méchanceté et tes désordres. Mais si le roi m'en donne l'autorisation, la bataille te pend à l'œil. — Je ne demande que cela », répond Renart. Isengrin tend son gage pour le duel, et le roi l'accepte. Renart tend ensuite le sien, en toute clarté pour le roi. Les barons savent avec certitude que si la bataille fait rage, Renart se souviendra de ce duel s'il ne s'y connaît pas en escrime. Le roi, qui était très courtois et sage, réclame ses otages : il n'en dispense aucun des deux. Isengrin a livré les siens : il a fait prendre parti pour lui Brun l'ours, Tibert le chat et Chantecler, Tiécelin et maître Couard ; ceux-là étaient de son côté. Ceux de Renart étaient des plus nobles ; il les avait entraînés à l'écart : il y avait Baucent le sanglier, qu'il avait appelé auprès de lui, et Espinard le hérisson, et messire Belin le mouton ; ceux-là vinrent soutenir Renart. Cela ennuya fort maître Brun l'ours. La bataille aura lieu dans quinze jours, sans retard : Grimbert fit le serment que rien n'empêcherait Renart d'aller se battre avec Isengrin, car il voulait abattre son orgueil. Le roi conclut : « Allez en paix ! Retournez à présent chez vous. »

Les barons se sont séparés. Ils ont inégalement réparti le jeu entre Renart et Isengrin, qui étaient de bien mauvais voisins.

Et cils qui trop ment s'aume pert.

⁹⁰⁸ - Hai, Renars ! trop ai souffert
Ton grant annui et ton desroi ;
Mais se j'en ai congié del roi,
Ja avras la bataille au uel. »

⁹¹² Renars respont : « Riens tant nevoel ! »
De bataille son gaige tent^a
Ysengrins, et li rois le prent.

⁹¹⁶ Renars après le sien tendi,
Si que li rois bien l'entendi.
Bien se vent li baron sans doute

Que se la bataille fiert toute,
Mar vit Renars ceste aramie

⁹²⁰ Se il ne set de l'escrime^b.
Li rois demande ses oſtages,
Qui molt estoit cortois et sages :
A nul d'ials nes a pardonés.

⁹²⁴ Ysengrins a les siens livrés :
Por lui a fait Brun l'ors eſter,
Tyebert le cat et Cantecler,
Et Tyecelin et dans Couart ;

⁹²⁸ Cil i furent de soie part.

Renars en ot des miex vannés^c
Qu'il ot a une part tornés :
Si i fut Baucent li senglers

⁹³² Qu'il ot fait o soi assamblar,
Et Espinars li ireçons,
Et segnor Belin le mouton^d ;
Cil firent a Renars secors ;

⁹³⁶ Molt en pesa a dan Brun l'ors.
A quinze jors sans demoree
Sera la bataille atornee^e :
Grimberz si acreanta bien

⁹⁴⁰ Que ne faudra por nule rien
Qu'a Ysengrin ne voïst combatre,
Que son orguel li voet abatre.
Li rois a dit : « Estés en pais !

⁹⁴⁴ A vos hoſtels alés huimais. »
Li baron se sont departi.

Malement ont le jeu parti^f
Entre Renart et Ysengrin,

⁹⁴⁸ Qui molt estoient mal voisin.

Renart n'avait pas la puissance d'Isengrin, mais il avait confiance en l'escrime : c'est pourquoi il avait accepté le duel. Lui, était astucieux, et l'autre fort : son intelligence valait tout un trésor. Il savait se protéger des coups donnés sur la tête, et frapper habilement pour mettre à découvert son adversaire quand il entrevoyait la possibilité d'un coup efficace. Il s'est tellement entraîné que personne ne pourrait émettre la moindre critique. Renart est très expert en ruses, en lutte, en crocs-en-jambe, en tours : avant qu'Isengrin parvienne à le maîtriser, il lui aura brisé le pied ou la cuisse. Isengrin pense à tout autre chose ; il se repose dans sa demeure, ayant pleinement confiance en son bon droit, et il défie Renart au fond de lui-même : s'il parvient à le tenir entre ses mains, il lui fera passer un très mauvais quart d'heure. Il attend avec impatience le jour où il le tiendra à sa merci au combat. Au fond de lui-même il est très mécontent que cette bataille tarde tant, il a l'impression qu'elle ne viendra jamais : il lui tarde excessivement qu'elle ait lieu. Renart s'est activé à se procurer des armes cette semaine-là, et Isengrin a fait de même de son côté : il s'est mis en quête d'une cotte et d'une armure, d'un bouclier et d'une selle, et de chausses de fer d'excellente qualité dont il a protégé ses jambes. Son bouclier était tout blanc, et, en dessous, la cotte vermeille. Il avait un bâton de néflier de bonne facture : il était parfaitement armé le jour du procès. Renart, qui en a outragé plus d'un,

Renars n'ert pas de tel poissance
 Con Ysengrin, mais sa fiance
 Avoit Renars en l'escrémie :
 952 Por çou ot bataille aramie^a.
 Engigneus est et cils est fors :
 Ses sens valoit un grant tresor^b.
 De l'entre deus se sot covrir
 956 Et bien taper por descovrir
 Son conpaignon quant avoit aise
 De faire cose qui li plaise.
 Tant s'est entremis de l'aprendre
 960 Que nuls ne l'en poroit reprendre.
 Molt set Renars d'engiens pluisors,
 De luite, de jambet, de cors^c.
 Ains qu'Ysengrins baillier le puisse,
 964 Li brisera ou piet ou cuisse.
 Ysengrins entent molt a el ;
 Em pais se tient a son ostel,
 Por çou qu'en son droit molt se fie,
 968 Et Renart en son cuer defie :
 Se il le puet as mains baillier,

Forment le cuide travailler.
 Molt desirre que li jors viegne
 972 Que en la bataille le tiegne^d.
 Molt li desplaist en son coraige
 Que cele bataille tant targe,
 Que ja ne cuide veoir l'heure ;
 976 Que elle soit trop li demeure.
 Et Renars fu en molt grant painne
 D'armes querre cele semaine,
 Et Ysengrins tout ensemment
 980 Reporcace armes durement^e :
 Cote a quise et armeüre
 Et escu et afautreüre,
 Et cauces de fer molt bien faites
 984 Qu'il a entor ses jambes traites.
 Ses escus estoit blans trestous,
 La cote vermelle desous.
 Baïton ot de neflier^f bien fait
 988 Bien fu armés au jor del plait.
 Renars, qui a mains escarnis,
 Si ne fu mie desgarnis.

n'était pas mal équipé lui non plus. Il avait beaucoup de bons amis qui se sont occupés de lui. Il a commandé qu'on lui cherche un bouclier qui lui soit adapté : ils en ont trouvé un tout jaune¹. Sa cotte n'était pas très grande, mais elle était très belle et confortable ; ses chausses étaient rembourrées. Il avait un bâton d'aubépine qui était bien adapté à un duel judiciaire², et qu'il sut manier artistement. Il était complété par des courroies bien serrées aux deux extrémités. Il se rendit à la Cour dans cet équipage. Et Isengrin a pris le même chemin, parfaitement équipé lui aussi. Renart et Isengrin sont arrivés à la Cour, chacun de son côté. Les barons étaient assemblés, et chacun a donné son opinion. Renart ne se désespérait pas : il s'était fait tondre complètement la tête et raser la nuque et la barbe pour faire rager son compère. Isengrin était plein de mépris à son égard et se moquait de sa force : il ne daigna se faire couper le moindre cheveu. S'il ne tenait qu'à lui, ils seraient déjà en lice ; il s'impatiente de le tenir entre ses poings : va-t-il bientôt le tenir ? Mais avant d'y parvenir, il sera plus mal en point que vaillant.

Hermeline était terrorisée, elle craignait pour Renart, comme Percheaie et Malebranche. C'était une dame d'une grande noblesse. Les bras en croix dans sa tanière, elle faisait une digne prière pour Renart. Hersent prie aussi pour son époux, demandant à Dieu de lui accorder l'honneur qu'il ne sorte pas vivant de la bataille et que Renart puisse l'emporter,

Assés avoit des bons amis
⁹⁹² Qui de lui se sont entremis.
 Escu bien fait a sa maniere
 A conmandé que on li quiere.
 Un en ont quis qui fu tous jaunes.
⁹⁹⁶ En sa coute n'ot que deus aunes,
 Moltestoit bonne et aaisie ;
 N'ot cauce ne fust gambisie.
 Si ot un bâston d'aubespine
¹⁰⁰⁰ Qui molt estoit bons en plevine :
 En lui fu molt bien emploïés.
 De corioies fu bien loïiés
 De chief en autre bien estroit".
¹⁰⁰⁴ Ensi a la cort s'en aloit.
 Et Ysengrins s'en est tornés,
 Qui molt estoit bien atornés.
 A la corte est venus Renars,
¹⁰⁰⁸ Et Ysengrins de l'autre part.
 Li baron furent assamblé,
 Si a cascuns dit son pensé.
 Renars ne fu pas esperdus :

¹⁰¹² Haut fu roigniés et tondus,
 Et col et barbe se fist rere
 Por le despit de son conpere.
 Ysengrins l'ot en grant despit
¹⁰¹⁶ Et sa force prisoit petit,
 Ains n'i daigna oster chevel.
 Ja fussent ensanble son vel^b :
 Molt desirre qu'a poins le tiegne,
¹⁰²⁰ Ja ne cuide qu'a tens i viegne^c ;
 Mais ançois qu'il le tiegne as mains,
 Sera plus malades que sains.
 Hermeline fu em poor,
¹⁰²⁴ Por dan Renart fu en freor,
 Et Perchehaie et Malebranche.
 Molt par estoit la dame franche.
 En crois se tint en sa taisniere ;
¹⁰²⁸ Por Renart fist digne proiere^d.
 Hersent prie^e por son signor
 Que Diex^f li face tel hounor
 Que de la bataille nis isse,
¹⁰³² Et que dan Renars vaintre puisse,

lui qui lui a fait si longuement l'amour dans la tanière où elle était coincée. Jamais elle n'aurait porté plainte contre lui, mais Isengrin, qui l'a convaincue, a déposé cette plainte qui la contrarie beaucoup. C'est une bien belle bourgeoise.

Pauvres et riches sont à la Cour. Isengrin jouera de mauvais tours à Renart, s'il le peut, dans la bataille, mais son ingéniosité ne vaut rien. Quand le roi vit qu'étaient arrivés ceux¹ qui devaient être témoins du duel, il appela Brichemer pour arbitrer et prononcer le jugement de la bataille, et le pria de veiller au respect du droit. Brichemer s'est avancé et lui a répondu qu'il exécuterait ses ordres. Il réunit autour de lui trois des barons, qui étaient des vassaux très puissants : le premier était le léopard, qui était très orgueilleux et redoutable, il y avait aussi Baucent dont la corpulence est impressionnante et messire Bruiant le taureau. Ils se sont avancés tous les quatre : ils sont considérés comme les plus sages de l'assistance ; tous sont parfaitement capables d'être garants d'un jugement important et d'assumer une charge aussi lourde. Tous quatre tiennent conseil. Brichemer déclare : « Je m'étonne que Renart ait osé entreprendre ce dont je l'ai entendu accuser par Roonel, Tibert et Brun l'ours qui est un excellent vassal. Les autres plaintes sont si nombreuses que je ne sais les dénombrer : Pinte se plaint, ainsi que Tiécelin. Isengrin les prend toutes en charge, et

Qui molt sovent^a li fiât la coze
 En la taisniere u ert enclose.
 Ja de lui ne feïst complainte,
 1036 Mais Ysengrins qui l'a atainte
 En fiât la plainte dont li poise ;
 Molt a en li bele borjoise.
 Tuit sont a cort et povre et riche.
 1040 Ysengrins metra en la briche
 Renart, s'il puet, en la bataille,
 Mais ne vaut son engien maaile.
 Quant li rois vit la gent venue^b
 1044 Par cui la bataille iert^c tenue,
 Brichemer fait avant venir
 Por acorder et por tenir
 Le jugement de la bataille,
 1048 Et prie que por son droit aille.
 Brichemer est venus avant
 Et dist qu'il fera son conmant.
 A soi a trait trois des barons
 1052 Qui molt estoient riches hons :
 Li liepars en fu li premiers,

Qui molt estoit estoiz et fiers,
 Et Bauçans qui a grant le cors,
 1056 Et mesires Bruians li tors.
 Cil quatre sont avant venu,
 Qui au plus saige sont tenu
 Qui fussent le jor en la place,
 1060 N'i a celui qui bien ne face
 Un grant jugement maintenir
 Et un bien grant fais soustenir.
 Cil quatre vont a un consel.
 1064 Dist Brichemer : « Je m'esmervelle
 Que Renars osa çou penser
 Dont je l'ai oï acuser
 A Roenel et a Tyebert,
 1068 Et a Bruns l'ors qui molt bien sert.
 Des autres clamors i a tantes
 Que je ne sai a dire quantes :
 Pinte se plaint, et Tiecelins.
 1072 Tout a pris sor soi Ysengrins,
 Et por tos a baillié son gaje
 Et se sont livré li ostaige,

c'est au nom de tous qu'il a donné son gage et que les otages se sont livrés, pour tirer de lui aujourd'hui des aveux, s'il vient ici. Seigneurs, si l'on pouvait trouver des apaisements, extirper le mal et tout calmer, ce serait la voie du bon sens, me semble-t-il. Ai-je bien parlé ? Qu'en pensez-vous ? » Baucent répond : « Vous avez raison. Nous nous y accordons pleinement. » Tous quatre sont retournés voir le roi et lui ont dit en secret : « Seigneur, vos barons vous conseilleraient de faire s'accorder ces deux barons. Si ton honneur et ton droit sont saufs, nous apprécions la valeur de la paix. » Ces paroles plaisent beaucoup au roi : ce n'est pas lui qui s'y opposera : « Seigneurs, dit-il, proposez-le. Appelez d'abord Isengrin, puisqu'il est le plaignant. La décision ne me revient pas, et j'aime mieux la paix que la guerre, si vous pouvez l'obtenir d'eux. »

Brichemer est reparti aussitôt, au grand galop, pour dire dans le creux de l'oreille d'Isengrin que « le roi s'étonne fort de ne pouvoir apaiser votre querelle ni par des dons ni par des promesses. Faites-le, acceptez une compensation de Renart pour cette forfaiture dont vous l'avez accusé, le viol d'Hersent ». Isengrin répond : « N'y songez pas ! La bataille aura lieu tout de suite, et je n'accepterai aucun accord : je ne veux pas qu'il recommence ! Je verrai bien qui est dans son droit ! » Brichemer lui répond qu'il souhaiterait que l'affaire évolue de telle manière

Que il hui connoïstre li face,
 1076 Se li vient enmi ceſte place.
 Signor, qui peüſt abassier,
 Le mal oſter et tot paisier,
 Ce fuſt bons ſens, ce m'eſt avis.
 1080 Ai ge bien dit ? Que vous eſt viſ ? »
 Bauchans reſpont : « Bien avés dit.
 Nous l'otrions ſans contredit. »
 Tout quatre en ſont venu au roi,
 1084 Si li conterent en recoi :
 « Sire, voſtre baron loaiſſent
 Que cil doi baron ſ'acordaïſſent.
 Sauve t'onor et ta queſele :
 1088 Molt conïſſons la pais a bele. »
 Molt plaïſt au roi çou qu'il ont dit,
 Ja par lui n'en ſeront deſdit :
 « Signor, fait il, or en parlés !
 1092 Yſengrin premiers apelés,
 Que toute la cauſe a lui tient.
 De riens a moi n'en apartient »,

Et miex voel la pais que la gerre,
 1096 Se vers iaus la poés enquerre. »
 Quant Brichemers l'a entendu,
 Tornés s'en eſt col eſtendu.
 A Yſengrin diſt en l'orelle
 1100 Que « li rois forment s'esmerveille
 Qu'il ne puet pais en vous deus metre,
 Ne por doner ne por prometre.
 Faites le bien, prenés droiture
 1104 De^b Renars por la forfaiture
 De la clamor qu'avés traitie,
 De Hersent qu'il a efforcie ». Diſt Yſengrins : « N'en parlés pas.
 1108 La bataille iert inel le pas,
 Que n'en feroie nule acorde,
 Que autre fois ne s'i amorde^c !
 Je verrai bien qui avra droit. »
 1112 Brichemers diſt que il voroit
 Que la coſe fuſt ſi alee,
 Si deſduite et ſi demenee

qu'ils se réconcilient plutôt qu'ils demeurent ennemis, pourvu que justice fût rendue à chacun, afin qu'on ne lui fasse pas de reproche. Isengrin réplique : « À Dieu ne plaise que j'accepte une paix ou un accord avant que j'aie pu voir qui l'emportera et savoir qui est dans son tort ! Vous me prendriez pour un ivrogne si je le laissais partir librement ! Dites au roi et à ses barons que tous, fous comme sages, sachent bien qu'il recherche inutilement la paix. S'il plaît à Dieu, cela n'arrivera pas. Chacun dira ce qu'il voudra : on verra bien qui sera le vainqueur en champ clos. Dites au roi de considérer le duel comme recevable, quoi qu'il arrive. »

Quand Brichemer comprit que la paix avec Isengrin était impossible, il alla annoncer au roi cette nouvelle, qui redoubla sa colère : « Seigneur, dit-il, écoute-moi ! Isengrin attend le duel et n'a aucune envie de faire la paix ; et il dit qu'il n'acceptera jamais ni accord ni paix en dehors du champ clos, sans quoi on le prendrait pour un fou. » Le procès à présent s'est envenimé, car Isengrin est furieux des paroles outrageantes que Brichemer lui a adressées en lui proposant la paix. Ce dernier dit : « Si vous voulez rendre la justice comme à votre habitude, et suivre la voie du bon droit, la meilleure solution à mes yeux est de les mettre tous les deux sur le terrain, et que chacun se défende de son mieux. Quand ils seront sur les lieux, que le meilleur gagne ! » Le roi répondit : « Par saint Riquier je peux bien vous certifier que je

Que il andui fussent ami
 1116 Ains que il fussent anemi,
 Mais cascuns d'iaus son droit eüst,
 Que a mal torné ne^u li fußt.

Dist Ysengrins : « Ja Diex ne place

1120 Que ja pais ne acorde en face
 Tant que j'en voie le plus fort
 Et savrai qui avra le tort !
 Bien me tenriés or a ivre,

1124 Se l'en lassoie aler delivre.
 Dites le roi et son barnage
 Que bien sacent et fol et saige,
 Que por noient la pais requiert :

1128 Ja, se Dieu plaist, au faire n'iert.
 Cascuns dira çou qu'il vorra :
 En camp verra on qui vaincra !
 Dites le roi que a droit tiengne

1132 La bataille, comment qu'il prengne. »

Quant Brichemers ot en la fin
 N'en avra pais vers Ysengrin,
 Au roi a dite la novele

1136 Par coi s'ire li renovele :
 « Sire, fait il, a moi entent !
 Ysengrins la bataille atent,
 Que n'a talent de faire pais ;

1140 Et dist que il ne fera mais
 Acorde ne pais s'ou camp non,
 Que on l'en tenroit a bricon. »
 Or est li plais bien enpiriés,

1144 Que Ysengrins^b est coureciés
 Por l'orguel que il li^c a dit
 Quant de pais faire s'entremist^d.
 Dist Brichemer : « Se vos volés^e

1148 Droit faire si con vous solés,
 Et si tenés la droite voie,
 Ce est li miels que jou i voie,
 Qu'anbedeus les metons la fors,

1152 Lors si gart bien cascuns son cors.
 Quant il seront enmi la place
 Qui miels porra faire, si face ! »
 Ce dist li rois : « Par saint Richier,

1156 De voir vous puis bien afichier,

refuserais toute la fortune que peut posséder l'homme le plus riche, plutôt que de renoncer à voir ce duel, aussi vrai que je demande à Dieu assistance et joie ! Je ne sais pourquoi je le différerais : mettez-les sur le terrain, je l'ordonne ! » Dès que l'ordre fut entendu, la bataille pouvait commencer sans retard, et on les mit face à face dans le champ. Même le plus hardi tremble de peur ; ils se tiennent l'un l'autre par la main. Le roi fait venir un chapelain, monseigneur Belin le mouton, un homme plein de sagesse, à n'en pas douter. Celui-ci apporte le reliquaie, car il leur faut prêter serment. Le roi a fait proclamer l'ordre que nul n'ait l'audace de faire du bruit : que tous gardent le silence, comme doivent le faire des hommes sages.

Le roi était très respectueux de la justice ; Brichemer et Brun l'ours, que l'on tenait pour les deux meilleurs vassaux, lirent le texte du serment. « Barons, dit le roi, écoutez-moi donc ! Si je profère une erreur, reprenez-moi ! Renart jurera le premier et fera le serment qu'il n'a causé aucun tort à Isengrin, ni à Tibert le chat, ni à Tiécelin, ni à la mésange, ni à Roonel, quoiqu'il arrive, ni à Brun, ni à Chantecler : il lui faut jurer tout cela. » Renart prononce son serment, et aussi maître Isengrin. Renart s'agenouille. Il retrousse bien son vêtement et ses manches, tend sa main au-dessus de son bouclier, et jure au nom de saint Germain et des reliques qui lui sont présentées qu'il n'a aucun tort dans cette affaire.

N'en prendroie pas tout l'avoir
 Que le plus riche puisse avoir,
 Et je la bataille ne voie,
 1160 Se Diex me doinst secors et joie^a.
 Ne sai que alaisse attendant :
 Ou champ les metés, jel conmant^b. »
 Quant la parole ont entendue,
 1164 La bataille iert sans atendue,
 Si les ont mis ou champ ensanble.
 Li plus hardis de poor tranble ;
 Li uns tient l'autre par la main.
 1168 Li rois apele un chapelain,
 Mon signor Belin le mouton,
 Qui saiges est, pas n'en dout on.
 Cils aporte le saintuaire,
 1172 Que sairement lor covient faire.
 Li rois a fait crier son ban,
 Qu'il n'ait nul de tel beuban
 Qui facent noise, en pais se tiegnent,
 1176 Comme pseudome se contiegnent.
 Molt fu li rois de grant justice ;

Del sairement fait la devise
 Dans^c Brichemers et Bruns li ors,
 1180 Que on tenoit as deus millors^d.
 « Baron, fait il, or m'escoutés !
 Si ne di bien, si m'amendés.
 Renars jurra premierement
 1184 Et si fera le sairement
 Qu'a Ysengrin n'a rien meffait,
 N'a Tiebert le cat nul tort fait,
 N'a Tiecelin n'a la masange,
 1188 N'a Roenel, comment qu'il prengne,
 Ne a Brun ne a Cantecler :
 Tout çou li covient il jurer^e. »
 Renars a fait son sairement
 1192 Et dans Ysengrins ensement^f.
 Renars s'agenoille en la place ;
 Molt^g se escorce et se rebrace ;
 Des us l'escu tendi sa main,
 1196 Si a juré par saint Germain
 Et par les sains que iluec voit
 Que de cel plait nul tort n'avoit.

Il baise les reliques et se relève. Cela déplaît fort à Isengrin, car par son habileté il fait passer un mensonge pour la vérité. Le loup s'est agenouillé sur le sol. Brichemer dit : « Voilà, cher ami : vous jurez que Renart a fait un faux serment et que le vôtre est loyal. » Isengrin répond : « Je le jure. » Il baise aussitôt les reliques, puis se relève et s'en va. Il va s'asseoir au milieu du champ et prie Dieu, qui gouverne le monde, qu'il lui accorde de venger la honte que lui a infligée Renart, qui a été odieux envers lui, si bien qu'à la fin il soit victorieux. Il baise la terre, se redresse, dispose et pointe son bâton et le fait tournoyer à toute vitesse. Il lace la courroie à sa main, prend son bouclier et s'en va. Il tourne son bâton en tous sens, puis salue l'assistance : il se comporte très noblement. Il invite Renart à se garder de lui, car il ne veut pas perdre sa journée. En entendant ces mots, Renart soupire profondément et reste tout coi, sans rien répondre.

Renart était instruit depuis son enfance, et il avait des connaissances en magie. Mais, depuis lors, il s'était intéressé à tant d'autres matières qu'il avait oublié les formules les plus efficaces. Il saisit son bâton et le prépare, et se lamente terriblement. Il le manie de diverses manières, sans paraître effrayé. Il lace la courroie autour de ses doigts, se redresse au milieu du champ : Renart est alors aussi sûr de lui qu'un château avec des remparts. Il a très envie de se battre, car il en connaît tous les tours. Il tient son

Les sains baise, si se relieve.

¹²⁰⁰ A Ysengrin durement grieve,
Que il fait acroire por voir
La mençoigne por son savoir.
A genols s'est a terre mis.

¹²⁰⁴ Diât Brichemers : « Vès^a, amis !
Vous jurés que Renars est faus
Del sairement et vous loiaus. »
Diât Ysengrins : « Je le creant. »

¹²⁰⁸ Les saints a baisiés maintenant,
Puis s'est levés et si s'en vait.
Enmi le camp seoir s'en vait^b,
Et prie Dieu qui tot sormonte

¹²¹² Que il li doinst vengier sa honte
De Renart, qui li a fait lait,
Si qu'au partir l'onor en ait.
Baise la terre, si se drece,

¹²¹⁶ Son baston atire et adrece,
Et molt tres sovent le tornoie.
En sa main lace la corioe,

Son escu prent et puis s'en torne^c.

¹²²⁰ En pluisors sans son baston torne,
Si a encliné a la gent,
Molt se demainne bel et gent.

Diât a Renart que il se gart,
¹²²⁴ Ne voet metre le jor a gaât.
Quant Renars l'ot, dou cuer sospire,
Tous cois s'estut, ne volt mot dire.

Renars sot letres de^d s'enfance,
¹²²⁸ Si ot oï de nigremance.

Tant ot puis entendu aillors
C'oubliés ot les mos millors.
Son baston prent et si l'afait,
¹²³² Et molt durement se dement^e.

En pluisors sens l'a essayé,
Ne fait samblant d'onme esmaié.
En ses dois la corioe lace,

¹²³⁶ Si se radrece enmi la place :
Lors fu Renars ausi seür
Conme caüstaus qui est sor mur.

bouclier au-dessus de la tête, tandis qu'Isengrin s'approche de lui et lui assène un tel coup¹ qu'il en est très commotionné. Isengrin, plein de fureur, se lance très vite contre Renart : « Renart, dit-il, tu es en mauvaise posture, puissé-je mourir et être honni si je n'obtiens justice de la vilenie que tu m'as faite dans ton arrogance quand tu as possédé ma femme et que tu as abusé d'elle. » Renart répond : « Seigneur, vous avez tort, accordez-moi d'en être quitte. J'obligerai des chevaliers de haute naissance à vous faire hommage, puis je partirai pour vous outre-mer, si vous acceptez de me déclarer quitte. — Renart, tu te fatigues pour rien : à mon avis cela ne te servira nullement, car lorsque tu seras passé entre mes mains, tu ne m'adresseras plus jamais de railleries. » Renart rétorque : « Pure imagination ! On verra bien au résultat de la bataille lequel de nous deux triomphera. » Et Isengrin : « Je n'aurai aucune estime pour moi, si je ne parviens pas à me venger de vous. » Renart, à son tour : « J'entends des forfanteries, vous passez votre temps à proférer des menaces : passez donc maintenant à l'attaque ! » À ces mots Isengrin se précipite, et Renart ne cherche pas à fuir : il se protège le front avec son bouclier, avance un pied, pousse des grognements répétés. Isengrin ne cesse de le harceler, et Renart résiste pied à pied. Il lance son bâton² et donne des coups au milieu du crâne. Le jeu tournera mal pour l'un des deux,

Li escremirs li est molt biaux,

¹²⁴⁰ Que tous en set les enviaus.
Son escu sor sa teste tient,
Et Ysengrins pres de lui vient.
Tele colee lui dona

¹²⁴⁴ Que a grant anui li torna.
Ysengrins est de grant air,
Molt tost va Renart envair :
« Renars, fait il, mal es baillis,

¹²⁴⁸ Tous soie je mors et honnis
Se je n'ai droit de la viltance'
Que me feïs par sorcuïdace
Quant tu a ma feme geüs

¹²⁵² Et a forcel'a porgeüs^b. »
Renars respont : « Sire, mal dites,
Otroïes que j'en soie quites.
Feraï jou faire grant hounage

¹²⁵⁶ A chevaliers de grant parage,
Puis irai por vous outre mer,
Se me volés cuite clamer.

- Renars, por noient te travelles :

¹²⁶⁰ Je cuic que noiant ne te vaille,
Car quant de mes mains torneras,
Ja puis ne me ramprosneras. »
Renars respont : « C'est devinaille !

¹²⁶⁴ Bien verra on a la bataille
Liquels de nous avra le pris. »
Dist Ysengrins : « Noient me pris,
Se de vous ne me puis vengier. »

¹²⁶⁸ Et dist Renars : « Or oi dangier,
Qu'alés toute jour maneçant,
Mais assalés tot maintenant. »
A cest mot Ysengrins acort,

¹²⁷² Renars n'a talent qu'il s'en tort :
Son escu met devant son front,
Met piet avant, sovent s'esgront.
Molt le va Ysengrins hastant,

¹²⁷⁶ Et Renars se va desfendant.
Jete retraite et entredeus :
Auquel que soit iert lais li jeus^d

quel qu'il soit, avant que l'assaut ne soit terminé. Renart le frappe sans le manquer et lui donne un tel coup près de l'oreille que celle-ci en est tout assourdie : peu s'en faut qu'il ne s'écroule. Cet assaut ne lui est pas favorable. Quand il voit sa tête saigner, il fait avec sa main un signe de croix et prie le Dieu fidèle et véridique de le protéger de la mort. Sa femme, dit-il, l'a trahi. Il reste longtemps assommé par le coup qu'il a reçu, si bien que Renart s'en rend compte. Il fait celui qui n'a rien vu et ne s'est aperçu de rien, et regarde dans une autre direction. Il lui faut à présent veiller à ne pas recevoir de nouveau coup : s'il en a la possibilité, il lui montrera bientôt son habileté, car il n'a aucune envie d'un corps à corps : il l'écartera de lui et ne le laissera pas approcher. Il va l'agacer avec son bâton. Maître Isengrin observe de loin ; Renart lui demande pourquoi il s'attarde au lieu de revenir se battre ; il sait bien ce qu'il lui faut faire. Isengrin s'est mis à réfléchir : il voit bien qu'il a reçu un mauvais coup. Il se précipite brusquement sur Renart, s'étant dit qu'il attendait trop. Il avance un pied, lance son bâton, mais Renart est vraiment sur ses gardes. Isengrin lance son bâton en plein élan, l'extrémité vole en l'air, puis il revient en rappel. Renart, qui a beaucoup d'expérience, lui dit : « Maître Isengrin, ce Dieu qui sait tout sait bien quel droit vous avez contre moi. Votre bâton vous déçoit, ne le voyez-vous pas ? Faisons donc la paix

Ains que se partent de l'assaut.
 1280 Renars le fiert, mie ne faut ;
 Tel cop lés l'orelle li done,
 Toute l'orelle li estone,
 Si que a poi que il ne chiet ;
 1284 A cel assaut mal li en chiet.
 Quant sa teste a veue sainier,
 De sa main se prent a saignier
 Dieu prie, qui ne faut ne ment,
 1288 Que il le gart d'afollement.
 Par sa feme est, ce dist, traïs.
 Longement fu si estordis^a
 Por le cop qu'il a receü,
 1292 Que Renars l'a aperceü.
 Ne fait samblant veü l'eüst
 Ne que aperceü l'eüst,
 Mais d'autre part torne sa chiere.
 1296 Or se gart qu'encor ne le fiere :
 Se il en puet loisir avoir,
 Encor li fera bien savoir,

Que n'a talent de lui atraire :
 1300 En sus de lui le fera traire,
 Ne l'en lerra pas aprochier,
 Al baston le va esmauchier.
 Dans Ysengrins de loing esgarde ;
 1304 Renars li dist por coi se tarde,
 Qu'a la bataille ne revient ;
 Bien set que faire li covient.
 Ysengrins s'est lors apensés,
 1308 Bien set qu'il a esté grevés ;
 Isnelement li courut seure^b,
 Porpensés s'est que trop demeure.
 Met piet avant, jete retraite,
 1312 Mais durement Renars se gaite.
 Ysengrins jete, pas n'areste,
 De son baston vole la teste ;
 Met piet arriere, si se retrait.
 1316 Renars, qui set assés de fait^c,
 Si li a dit : « Dant Ysengrin,
 Cils Diex qui est vrai devin

devant notre seigneur, avant que vous ne soyez couvert de honte. » Isengrin lui répond : « Faites-moi tondre, si je ne suis pas capable de vous abattre ! »

Quand les deux vassaux qui étaient dans le champ clos se sont insultés à loisir, il reviennent tous deux au combat. Ils manient leur bouclier avec habileté. Isengrin ajuste son coup, car il veut atteindre la tête de son adversaire : il s'efforce de le surprendre. Il dissimule son bâton derrière son bouclier, laisse tomber celui-ci au milieu du terrain, tandis que Renart lance vigoureusement son bâton. Il lui donne, avant de le tenir, un coup dont il se souviendra toute sa vie, et lui brise le bras gauche. Isengrin s'est montré bien malhabile ! Tous deux ont repris leur bouclier et se frappent avec une telle ardeur qu'il est impossible d'assister à plus beau combat. Aucun des deux ne parvenait à abattre l'autre, c'est incontestable, car Isengrin ne pouvait se servir que de son bras droit, ayant perdu le gauche. Ils tournent l'un autour de l'autre, aucun des deux ne prend de repos : ils font beaucoup de tours avant que l'un d'eux ne s'écroule. Isengrin souffre un grand martyre, il hérisse son poil devant Renart, lui déchire bien sa pelisse, le presse tant et plus — il ne fait pas semblant ! —, lui fait un croc-en-jambe, le pousse avec violence, le jette à terre en travers. Mais Renart, étendu à la renverse, lui brise les dents et lui crache et lui envoie de la morve dans les yeux :

Set bien quel droit vers moi avés.

¹³²⁰ Bastons vos faut, dont nels savés ?

Car faisons pais a no signor,

Ançois qu'aiés honte grignor. »

Dist Ysengrins : « Faites moi tondre,

¹³²⁴ S'assés n'en ai porvous confondre ! »

Quant assés ranprosné se furent

Li dui vassal qui ou camp furent^a,

Derechief andui s'en revienent.

¹³²⁸ Molt cointement lors escus tiennent.

Ysengrins de jeter fait esme,

Que jeter voelle vers la teste :

De lui sousprendre s'entremet.

¹³³² Entre l'escu son baston met,

Enmi le champ son escu lasse,

Et Renars son baston eslasse.

Tele li done ains qu'il le tiegne

¹³³⁶ Que n'iert mais jor ne l'en sovegne :

Le bras senestre li a frait.

Or a Ysengrins molt mestrait.

Andoi ont les escus repris,

¹³⁴⁰ Andeus se fierent si espris^b

Ne veïstes miels gens conbatre.

Li uns ne pooit l'autre abatre,

Mais de çou ne doit on plaidier,

¹³⁴⁴ Qu' Ysengrins ne se poit aidier

Fors seulement de son bras destre,

Qu'il avoit perdu le senestre.

Li uns torne, l'autre trestorne^c,

¹³⁴⁸ Nuls des deus vassaus ne sejourne,

Molt tornent ains que li uns chieche.

Ysengrins sueffre grant haschiere^d,

Contre Renart molt se herice ;

¹³⁵² Bien li deschire sa pelice^e,

Molt fort l'estraint, pas ne se faint,

Jamber li fait, de lui l'empaint,

A terre le jete a trevers^f,

¹³⁵⁶ Et Renars, qui se gißt envers,

Les dens li brisa en la bouce

Et es euls li craiche, li mouce^g ;

il le met en très fâcheuse posture, puis l'apostrophe : « Seigneur Isengrin, nous verrons bientôt qui a le droit pour lui, et qui sera le meilleur ! Vous me soupçonniez pour votre femme, vous en voilà couvert de honte, vous qui, pour elle, vous battez avec moi et endurez ces tourments ! » Isengrin comprend qu'il le raille : il enragera s'il ne se venge. Il s'irrite de ne pouvoir mieux faire, Renart l'accable de honte et de contrariétés. En lui-même il se lamente et dit : « Bien fou qui s'intéresse aux femmes, quoi qu'elles racontent ; bien peu de femmes sont honnêtes, beaucoup d'hommes sont honnis par les femmes ; celles-ci sont un condensé de tous les maux, bien fou qui s'intéresse à elles. » Ainsi se lamente Isengrin, ainsi se plaint-il. Renart l'accable de coups sur le visage et sur la face¹, dont il arrache la peau et la fourrure. Il voit bien qu'il est en mauvaise posture. À ce moment, le bâton que Renart tenait à pleines mains lui échappe. Celui qui n'avait pas un cœur de lâche veut se lever, mais il en est incapable, tant ses blessures lui font mal. Renart lui inflige de grands tourments, et s'en réjouit fort. Il voudrait bien l'avoir vaincu. Il lui envoie de la poussière en plein visage. Isengrin, tant bien que mal, cherche à tâtons à l'atteindre aux yeux, mais pour son grand malheur il lui arrive cette chose étonnante : son doigt entre dans la bouche de Renart, et celui-ci le saisit avec ses dents, tranche la chair jusqu'à l'os. Isengrin lui bloque la main

Traire li fait molt male fin,
¹³⁶⁰ Puis li a dit : « Sire Ysengrin,
 Ancui verrons qui droit avra,
 Et qui miels faire le savra !
 De vostre feme me cuidiés,
¹³⁶⁴ Molt vos en estes avilliés,
 Quant isi por vostre mollier
 Faites moi et vous travailler. »
 Ysengrins voit qu'il le laidenge,
¹³⁶⁸ Molt iert dolans s'il ne s'en venge.
 Ce poise lui, n'en puet plus faire,
 Renars li fait honte et contraire^b.
 Entre ses dens molt se demente
¹³⁷² Et dist : « Fols est qui met s'entente
 En femme, que que elle die :
 Peu sont de femmes sans boidie^c,
 Par femes sont honni maint home ;
¹³⁷⁶ De tous maus sont femes la somme,
 Molt est fols qui i met s'entente. »
 Ensi Ysengrins se demente,
 Ensi se complaint durement.
¹³⁸⁰ Renars le fiert menuement

Sus le viaire et sus la face,
 Que poil et cuir jus en avale.
 Bien voit qu'il est en male trape.
¹³⁸⁴ A ce mot li bastons escape
 Que Renars tenoit en sa main.
 Cix qui n'ot pas le cuer trop vain
 Se volt lever, mais il ne puet^d,
¹³⁸⁸ Que por les cols doloir l'estuet.
 Renars li fait de grans anuis^e,
 Et si nel fait pas^f a envis.
 Bien le voroit avoir conquis.
¹³⁹² De la porre li gete ou vis.
 Ysengrin, si con est poissans^g,
 As mains li va les iex cercant,
 Mais por sa grant mal aventure
¹³⁹⁶ Li avint si forte aventure :
 Son doi en sa bouche dedens
 Li chiet, et cils le prent as dens,
 La char trenche de ci as os.
¹⁴⁰⁰ Sa main lace derrier son dos,
 De l'estraindre pas ne se faint.
 En tel manere le destraint

derrière le dos, il ne fait pas semblant de l'étreindre ! Il le serre tellement que, de gré ou de force, l'autre doit fléchir les genoux, et Isengrin le plaque au sol. Renart, cette fois, est mort d'inquiétude : je ne m'étonne pas qu'il ait peur. Isengrin le serre avec ses genoux ; Renart ne voit ni ciel ni terre : il avait fait un faux serment, et il découvrira bientôt à quelle justice il s'est exposé. Son jour fatidique est arrivé : il crie merci en invoquant les reliques de Rome, mais c'est sans effet, car Isengrin le frappe et le bat, et Renart geint la bouche ouverte. Renart est dans l'incapacité de se défendre ; il lui faut supporter et accepter cette angoisse et ce tourment. Isengrin lui inflige force souffrances. Renart préférerait être ailleurs que supporter ici de pareilles douleurs. Il est devenu plus raide que de la glace : « J'aime mieux mourir sur place, dit-il, que reconnaître la défaite. » Il lança alors un soupir : son cœur était bien plus oppressé qu'il ne l'avait imaginé. Il était à bout de forces, et donnait toute l'apparence de la mort. Isengrin le frappe de ses poings. Renart est en mauvaise posture : il ne remue ni pied ni main, et l'on voit bien qu'il ne respire pas la santé. Isengrin l'a frappé si fort qu'il l'a laissé pour mort. Les barons se sont éloignés, et la Cour s'est alors séparée. Jamais la joie ne fut si grande, car tous croient bel et bien mort Renart le déloyal : Brun l'ours et Isengrin, et Chantecler, et Tiécelin, et dame Pinte, et Rooneil.

Que voelle u non, l'estuet descendre,
¹⁴⁰⁴ Par desouz lui le fait estendre.

Or est Renars en mal trepel^a,
 S'il a poor ne m'esmervel.
 Ysengrins des genols le^b serre ;

¹⁴⁰⁸ Renars ne voit ne ciel ne terre :
 Juré avoit faus sairement,
 Si li parra prochainement
 Confaite loi il a menee.

¹⁴¹² Hui est venue sa journée :
 Merci quiert por les sains de Rome,
 Mais ne li vaut pas une pome,
 Que Ysengrins le fiert et malle,

¹⁴¹⁶ Et dans Renars gient et baaille^d.
 Renars n'a pooir^e de deffendre,
 Tout li covient soffrir et prendre
 Icel angoisse et ce travail.

¹⁴²⁰ Traire li fait Ysengrins mal.
 Renars amast miex estre aillors
 Que iluec soffrir tel dolors.
 Devenus est plus fors^f que glace ;

¹⁴²⁴ « Miex velt^g morir, ce dist, en place,
 Que por recreant se rendist. »

A ce mot geta un souspir ;
 Au cuer sen toit molt grant anui,
¹⁴²⁸ Plus que ne cuidoit avoir hui.

En lui n'avoit mais point d'esfort ;
 Sanblant fait d'onme qui soit mort.
 Ysengrins a ses puins le frape.

¹⁴³² Or est Renars en male trape^h ;
 Il ne movoit ne piet ne main,
 Bien faitsamblant qu'il n'est pas sain.
 Ysengrins l'a batu si fort

¹⁴³⁶ Que il l'avoit lassieⁱ por mort.
 Li baron l'ont d'iluec parti.
 Atant la cort se departi.

Onques mais n'orent tele joie^j,

¹⁴⁴⁰ Que tot mort le cuident et croient
 Et Bruns li ors et Ysengrins,
 Et Cantecler et Tiecelins,
 Et dame Pinte et Roeniaus,

¹⁴⁴⁴ De Renars qui ert desloiaus.

Les parents de Renart sont couverts de honte et ne veulent pas entendre parler de lui : au contraire, ils ordonnent qu'on le pende. Tibert le chat lui bande les yeux, et Roonel lui lie les poings. Renart touche réellement le fond, car il a fait un faux serment : il avait foutu dame Hersent. Il a retrouvé ses esprits : il lui serait bien agréable de s'échapper d'entre leurs mains ; plus jamais il ne maltraiterait quiconque. Si vous aviez entendu alors toute la Cour s'agiter ! Chacun se précipite pour le tuer. Mais maître Renart, le jeune et vaillant, prie qu'on le laisse repartir, car il lui faut confesser tous les péchés qui lui inspirent de l'effroi. On appelle Belin auprès de lui, qui se fait accompagner de Tiécelin : Renart se confesse à lui, se chargeant de tous les péchés qu'il a commis et qui ont offensé Dieu. Voici frère Bernard, de retour de l'abbaye de Grandmont¹. Voyant Renart pieds et poings liés, il se lamente et pleure tant et plus, et maudit Isengrin et le voue à tous les diables. Il lui² demande ce que le roi a ordonné : « *Que Renart soit aussitôt pendu, et que personne ne s'y oppose.* » Quand le frère entend cette réponse, il est terrifié à l'idée qu'on le tue. C'est un homme d'une grande sainteté, qui n'est ni sot ni vil : il est bien décidé, au fond de son cœur, en raison de la grande douleur qu'il vient d'éprouver, à demander qu'on lui confie maître Renart pour qu'il devienne moine dans son abbaye. Il vient aussitôt trouver le roi et le salue avec douceur.

Li parent Renars ont grant honte,
De lui ne voelent oïr conte^a,
Ains commandent que on le pende.
¹⁴⁴⁸ Tyeberz li cas les iex li bende
Et Roeniaus les poins li lie.
Bien est Renars mis a la lie^b,
Car il fist malvais sairement,
¹⁴⁵² *Que* il futoit dame Hersent.
De pasmison est revenus ;
Molt li seroit bien avenu
Se de lor mains pooit partir,
¹⁴⁵⁶ Jamais n'iroit home honnir.
Toute la cort oïssiés bruire :
Molt se hastent de lui destruire.
Et dans Renars li bachelers^c
¹⁴⁶⁰ Prie que on le laist aler,
Car a regehir li covient
Tous les pechiés dont il se crient.
Il li ont fait venir Belin,
¹⁴⁶⁴ O lui amainne Tiecelin^d :
Renars se fait a lui confés,
Et il li a carcié son fais

Selonc les pechiés qu'il a fais,
¹⁴⁶⁸ De çou que il a Dieu meffait.
Si comme il confessoit Renart,
Atant e vous frere Bernart
Qui de Grant Mont fu repairiés.
¹⁴⁷² Renart trueve qui fu loiés :
Molt se conplaint, durement pleure,
Ysengrin maldiist et deveure.
Enquis li a et demandé
¹⁴⁷⁶ Coment li rois a comandé :
« *Que* Renars fust si tost pendus,
Par nului ne fust deffendus. »
Quant li freres ot la parole,
¹⁴⁸⁰ Molt li poise se on l'afole^e.
Il est de grant saintee plains,
Il n'estoit ne sos ne vilains :
En son cuer a bien porveü^f,
¹⁴⁸⁴ Por le grant duel qu'il a eü,
Que dans Renart demandera,
En sa maison moisne en fera.
Au roy en est venus errant,
¹⁴⁸⁸ Si le salue doucement ;

Le roi se lève — il n'y a de frère qu'il aime autant — et le prie de s'asseoir auprès de lui. Le frère entreprend de le prier de lui octroyer, au nom de Dieu, s'il le veut bien, d'emmener Renart sain et sauf. Noble regarde alors le frère : « Seigneur, vous devez le faire pour Dieu ; je me permets de vous conseiller de laisser Renart partir. » Il prie avec insistance l'empereur de lui confier Renart en signe d'amitié : « Je suis venu vous trouver, dit-il, pour que vous ne le fassiez pas pendre, et que vous me laissiez l'emmener : Dieu puisse vous en récompenser ! Donnez-le-moi pour qu'il serve Dieu, qui a accepté de mourir pour nous. J'en ferai un moine cloître : il sera plein de sagesse, sachez-le bien. Remettez-le-moi, pour Dieu, car si vous le faisiez pendre vous n'en tireriez aucun honneur. Dieu a pitié du pécheur, pourvu qu'il se confesse et se surveille bien ; je n'ai aucun doute sur son salut. Vous ne pouvez pas me refuser ce don ; donnez-le-moi par faveur. »

Noble estime ses paroles sensées. Il ne saurait rien refuser de ce que le frère pourrait lui demander ou lui ordonner de faire. Il lui remettra Renart gracieusement, sans la moindre opposition. Il a tiré Renart de prison et l'a conduit dans son abbaye. Il lui donne du poisson pour l'attirer, et ils le reçoivent définitivement dans leur ordre. Ils l'ont revêtu d'un habit monastique et l'ont reçu avec très bonne grâce. En moins de quinze jours il était rétabli, et il n'en était nullement chagriné :

Li rois se dreça en estant :
 Il n'est freres cui il aint tant.
 Dejoſte lui le fiſt seoir^a.
 1492 Li freres li prent^b a prier
 Por Dieu li otroit, se lui plaiſt,
 Que Renart sain et ſauf li laiſt.
 Et Nobles regarde le frere :
 1496 « Sire, por Dieu le devés fere^c,
 Icel conſel vous voel doner
 Que vous laſſiés Renart aler. »
 Molt deprie l'empereor
 1500 Que Renart li doinſt par amor^d :
 « Por çou, fait il, ſui je venus,
 Que par vous voel ne ſoit pendus,
 Ançois le m'en laſſiés mener :
 1504 Diex le vous puiſt gerredoner !
 Donés le moi a Dieu ſervir,
 Qui por nous ſe laſſa morir^e
 Si en ferai moine cloiſtrier :
 1508 Preudons ſera, ce ſachiés.
 Por Dieu ſi le me faites rendre,

Car ſe vous le faiſiés pendre
 Vous n'i' avriés point d'onour.
 1512 Diex a pité de picheur,
 Mais ſoit confés et ſe gart bien,
 Qu'il ſera ſaus je n'en dout rien,
 Que ne me refusés le don.
 1516 Donés le moi par guerredon. »
 Nobles entent que bien a dit,
 Nel voroit avoir eſcondit
 De riens que il li demandaſt,
 1520 Ne que a faire conmandaſt^f.
 Renart li rendra bonement,
 Tout^g ſans nul contredielement.
 Renart a geté de prison,
 1524 Si l'a mené en ſa maiſon.
 Poiſſon li done por amordre,
 Bien le conferment en lor ordene :
 Robe a moine li ont veſtue
 1528 Et molt tres bien l'ont recëu.
 Ains la quinsaine fu garis,
 Si ne fu mie molt maris :

il avait retrouvé une parfaite santé. Il l'a échappé belle ! Il s'applique à retenir ce qu'on lui enseigne et n'y montre aucune hypocrisie. Il se comporte en bon moine : dans l'abbaye, tous apprécient sa sagesse. On l'estime et on l'aime beaucoup. À présent, Renart est considéré comme un religieux. Il se montre d'un grand mérite et accomplit volontiers son office. Il se souvient des poules, dont il avait l'habitude de croquer les reins. Renart passe sa vie à prier et à se prosterner. Son comportement est parfaitement honorable, ses habits lui vont comme un gant. Il s'applique à connaître les règles de l'ordre, et on ne peut lui adresser le moindre reproche. Renart est maintenant un vrai moine, il endure les grands tourments et les grandes souffrances des jeûnes et des veilles, du chant et de la psalmodie. Un jour, après la messe qu'il avait suivie avec conviction, Renart sortit le dernier de l'église, un psautier à la main. Un bourgeois nommé Thibaud le Riche leur avait donné quatre chapons, tous âgés de plus d'un an. Il n'avait pas manqué de générosité envers eux ! Renart les a aperçus. Il sera bien attrapé s'il ne peut y mettre les crocs. Il compte bien y trouver son plaisir : « Par Dieu, dit-il, je ne suis pas parent de ceux qui s'abstiennent de manger de la viande ; je n'ai pas fait de vœu en ce domaine¹, ce serait une trop grande privation. Celui qui exigerait de moi un tel vœu commettrait certes une grave faute, car je ne puis m'abstenir de viande.

Tous fu garis et respasés.
 1532 Par mainz malstrespasés passés.
 Bien retient çou c'on li enseigne,
 Ne fait pas sanblant que s'en faigne.
 Les signes fait de monniage ;
 1536 Molt le tienent laiens a saige.
 Chiers est tenus et bien amés.
 Or est Renars freres clamés^a.
 Molt est Renars de bon service,
 1540 Volentiers va a son service^b.
 Sovent li membre des gelines
 Dont il suet rongier les eschines.
 Molt faisoit Renars d'orisons
 1544 Et se tient en affliçons.
 Molt se desduit honestement,
 Bien li sient si vestement.
 S'entente met en l'ordene aprendre
 1548 Et si n'a en lui que reprendre.
 Or est Renars devenus moisnes,
 Grant travail endure et grans painnes

Et de juner et de villier,
 1552 De canter et de versillier.
 Un jour fu la messe cantee :
 Renars l'ot de cuer escoutee ;
 Tot derrains issi dou mostier,
 1556 En sa main tenoit un sautier.
 Quatre capons tous sorannés
 Lor avoit un borjois donés
 Qui avoit non Tiebos li riches.
 1560 Vers iaus ne fu avers ne chiches^c.
 Renars les a aperçeus
 Or sera il bien decëus
 Se il ne fait ses grenons bruire.
 1564 Belement s'en cuide deduire :
 « Par Dieu, fait il, ne m'apartient
 Cil qui de char mengier se tientent ;
 N'ai fait pas veut de mengier char,
 1568 Molt le tenroie a grant eschar.
 Qui tel veu faire me feroit
 Certes, durement mesferoit,

Si l'occasion s'en présente, je montrerai à ces volatiles ce que je sais faire, je les croquerai dans ma gueule. »

La journée s'achève, la nuit est venue. Renart, qui pensait aux chapons, ne parvenait pas à les oublier. La nuit, il enfreint la règle : il s'approche d'eux, les sort du juchoir. Il en mange un : son cœur en frémit. Il cache dans la terre les trois autres : il reviendra les chercher le lendemain. Il les a donc recouverts de terre et est rentré se coucher. Nul ne l'a surpris pendant qu'il guettait ou qu'il accomplissait son larcin. Si le hasard l'a rendu gourmand, sa nature y était pour beaucoup. Le lendemain, après les matines, Renart, qui apprécie tant les poules, s'est repu des autres avant de retourner dans le cloître. Il mangea le troisième à l'insu de tous. Mais pendant qu'il mangeait le quatrième passa un frère qui allait par là : il vit Renart et ressentit l'outrage. Il alla raconter la chose au couvent, et Renart fut copieusement blâmé. Il voulait leur en donner réparation, mais maître Bernard s'y refusa, car en outre Renart avait mangé un corbeau qu'ils avaient dans leur pré. Ils ont défroqué Renart. Quand il s'en alla, il était bien gras et ne demandait rien d'autre que de leur avoir échappé, et il débordait de joie, car la vie monastique lui déplaisait. Il se remet en route, bien décidé à nuire à Isengrin. Les moines l'ont chassé, il chemine seul, personne ne l'accompagne.

Car de char ne me puis tenir.

¹⁵⁷² Se je en puis en liu venir,
Cials mostèrai que faire sai,
Qu'a ma geule les mengerai.

Li jors' trespasse, la nuit vint.

¹⁵⁷⁶ Renars cui des capons souvint
Ne les pot metre en oubliance.
Le nuit^b trespasse obediencia :

Vint as capons, si les desjouque,

¹⁵⁸⁰ Un en menjue, au cuer li touce ;
Les autres trois a mis a terre,
L'endemain les revenra querre,

Si les a couvers del terrier,

¹⁵⁸⁴ Si s'est venus arrier couchier.

Nuls ne set riens de son agait
Ne dou larrecin qu'il a fait.

Se liches est par aventure^c,

¹⁵⁸⁸ Bien s'en retrait a sa nature.
L'endemain, après les matines,
Renars, qui tant aime gelines,
S'est^d des autres desjeünés,

¹⁵⁹² Puis est es cloïstre retornés.

Le tierc menja que nuls nel sot ;
Au quart mengier illuec passoit^e
Uns freres, par iluec aloit,

¹⁵⁹⁶ Et Renart voit, grant honte en ot.

Au covent le va cils contant,
Et Renars en ot blasma grant.

Renars lor en volt faire droit,

¹⁶⁰⁰ Mais dans Bernars pas nel soffroit,

Qu'il ravoit mengié un corbel

Qu'il avoient en lor praiel^f.

A Renart ont tolus les dras.

¹⁶⁰⁴ Quant il s'em parti, tout fu cras,

Ne demandoit autres lorains,

Mais que issus fust de lor mains,

Et durement liés se faisoit,

¹⁶⁰⁸ Que li ordenes li desplaisoit.

Tornés s'en est tout le chemin,

Encor nuira il Ysengrin.

Li moine l'ont mis a la voie,

¹⁶¹² Tous seuls s'en va, nuls nel convoie.

Il profère force menaces contre ses ennemis, tous ceux qui lui ont causé ces tourments. Il jure par sa tonsure que sa colère ne s'éteindra jamais contre Isengrin et Tibert, qui lui ont causé tant de souffrances. Il rencontre Roonel en chemin : celui-ci le voit de loin, s'en trouble fort¹ et l'apostrophe : « Voyez le moine que nous devons pendre ! Les diables l'ont tellement avili que les moines ne peuvent le supporter ! » Mais Renart n'a pas envie de chercher querelle, et il passe son chemin. Il se rend directement à sa tanière, où il retrouve sa chère épouse. Quand elle le voit, elle lui fait fête, lui passant les deux bras autour du cou : elle avait été si malheureuse lors de la victoire d'Isengrin ! Ses fils débordent de joie quand ils voient leur père arriver. Comme il est revenu en pleine santé, rien ne pourrait les fâcher. La maison était fort confortable. Renart, qui était rasé comme un prêtre, avait grand faim. Il commença à demander qu'on lui apporte l'eau², ce que l'on fit aussitôt. Ses fils installèrent la table. Renart mangea avec grand plaisir, et on lui servit en abondance d'excellentes nourritures. Il se rassasia et fut à son aise. Il ne tardera pas à malmenier monseigneur Isengrin le loup, si l'occasion se présente. Qu'Isengrin prenne bien garde désormais, ainsi que Roonel, Tiécelin, Bruiant le taureau, Tibert le chat, car si l'habileté et la ruse ne lui font pas défaut, Renart leur fera, tôt ou tard, un mauvais tour auquel ils ne s'attendent pas.

Molt manace ses anemis,
 Ciaus par cui fu en painne mis.
 Sa teste jure couronnee
¹⁶¹⁶ Que ja s'ire n'iert pardonnee
 A Ysengrin ne a Tyebert,
 Par cui il a tant mal soffert.
 Roenias iert enmi le voie ;
¹⁶²⁰ De long le vit, molt s'en esmoie^d,
 Si li crie : « Veés le rendu
 Que deviens avoir pendu !
 Diable l'ont ore si ors mis,
¹⁶²⁴ Li moine nel voelent soffrir ! »
 Il n'a talent de ranprosner,
 Ains s'en prist tantoſt a aler.
 Si s'en va droit en sa tainiere,
¹⁶²⁸ Si a trové sa feme chiere.
 Quant elle le voit, grant joie a,
 Ses deus bras au col li jeta^b,
 Qui molt grant duel avoit eü
¹⁶³² Quant Ysengrins l'avoit vaincu.
 Si fil en ont joie molt grant

Quant lor pere voient venant.
 Por que sains s'en est repairiés
¹⁶³⁶ Riens ne les porroit corehier.
 Molt fu bien aaisiés li aïstres.
 Renars, qui fu rés conme prestres,
 Ot molt grant^c talent de mengier.
¹⁶⁴⁰ Eve conmença a huchier,
 Et on li a toſt aportee :
 Si fil ont la tauble posee^d.
 Renars menja molt volentiers,
¹⁶⁴⁴ A plenté ot de bons mengiers.
 Assés menja et fu a aise.
 Encor metra a malaise
 Monsignor Ysengrin le leu,
¹⁶⁴⁸ Se il en puet venir en leu.
 Des or se gart bien Ysengrins,
 Et Roenias, et Tiecelins,
 Bruians li tors, Tyberz li cas,
¹⁶⁵² Car, s'engiengs ne faut et baras,
 Renars lor f'era, que qu'il tarde,
 Tel saut dont ne se donent garde.

Branche III

LA CONFESSION DE RENART

Bien fou celui qui croit à la réalisation de ses folles pensées : l'écart est grand entre ce que pense l'insensé et la réalité¹ ; bien fou qui croit à ses folles espérances, car rien n'est stable en ce bas monde². Fortune se joue de l'humanité : les uns s'élèvent, les autres disparaissent, l'un arrive à quelque chose, l'autre tombe dans le malheur, celui-ci fait le bien et l'autre trompe son monde : c'est la loi de Fortune, que d'aimer l'un et d'en vouloir à l'autre ; elle n'est pas l'amie de tous ! Elle met l'un au-dessus du panier, et l'autre tout en dessous : celui qu'elle place sur le pinacle, qui réussit le mieux et dont la valeur est la plus réelle, elle lui fait faire un méchant saut, à l'entrée ou à la sortie³. Seigneurs, le monde nous est juste prêté ; les uns possèdent peu, les autres beaucoup, et ceux qui en ont le plus ont les plus grandes dettes ; voilà ce qui fait la supériorité des pauvres : celui qui possède peu emprunte peu⁴ et on le laisse vivre tranquillement. Tel se trouve maintenant au faite de la puissance, qui se retrouvera fort pauvre, en vérité, avant la fin du mois. Soyez certains de la chose, c'est la vérité !

Fols est qui croit sa fole pense^a
Molt remaint de çoü que fols pense ;

Fols est qui croit fole esperance,

⁴ Car tous li mons est en balance.

Fortune se jeuë dou monde :

Li un vient, li autre vont,

L'uns va a bien, l'autre a briche,

⁸ Si fait l'un bien et l'autre triche :

Tels est la costume Fortune

Que l'un aime, l'autre rancune.

Elle n'est mie amie a tous !

¹² L'un met desus, l'autre desous :

A celui qu'ele met^b plus haut

Et qui mieus fait et qui plus vout,

Fait elle malvais saut salir,

¹⁶ U a l'entrer u a l'issir.

Signor, li mondes est prestés ;

Li un ont poi, li autre assés,

Et qui plus a, tant doit il plus ;

²⁰ De çoü sont li^c povre a desus,

Qui petit a et petit prent :

On le lait aler bonement^d.

Tels a ore grans poestés,

²⁴ Ançois que li mois soit passés,

Sera il molt povres por voir.

Içou^e saciés vous bien de voir !

Je vous jure que ce n'est pas une plaisanterie : il est facile de tomber de haut, et ma foi, il arrive que de tout en bas on remonte jusqu'en haut ! Aussi est-il juste que j'arrête d'en parler ; du bien d'autrui on jouit tout à son aise. Or, je crois qu'il y aurait grand profit à s'en garder, comme le veut la raison, car celui qui agit de manière raisonnable ne peut en retirer que du bénéfice. Bien fou celui qui manifeste de l'arrogance pour quelque chose qui ne lui est que prêté. La coutume veut que, lorsque l'on emprunte l'habit d'autrui, le prenant froid, on le rende chaud. Bien fou celui qui, à un moment de grande chance, a confiance dans la permanence des choses d'ici-bas ! Je vous l'affirme absolument sans détours : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Tôt ou tard, de près ou de loin, le besoin finit par rendre raisonnable le fol¹. Je vous ai donné cette leçon de morale, à propos de Renart que sa folie pousse à agir contre nature. Jamais l'on n'obtiendra qu'il se conduise avec droiture : il vole à tort et à travers, et ce serait le comble si on ne le croyait pas ! Lui, jamais il ne prendra garde avant qu'il ne lui arrive une catastrophe, car c'est le diable qui le mène ! C'est un personnage abject, entièrement sous l'empire du démon ! Personne ne peut se débarrasser de lui : il vous tient jusqu'à ce qu'il vous ait fait mourir. Il n'est pas bon de servir un tel maître qui finit par vous réduire à néant. Renart peut bien triompher un temps, mais l'instant d'après le fait tomber, le fait pendre au gibet ou lui fait perdre ses yeux, le fait

Par mon chief, ce n'est mie gas,
²⁸ Qu'on vient bien de haut en bas,
 Et, par mon chief, de grant bassece
 Revient on bien en grant hautece !
 Por çou est drois que je m'en taise ;
³² D'autrui avoir a on grant aise.
 Je cuic que bien i avenroit
 Qui a raison i garderoit^b,
 Car qui oevre selonc raison
³⁶ Ne puet avoir se nul bien non.
 Molt est fols qui mainne posnee
 De cose qui li est prestece.
 Costume est d'autrui garnement,
⁴⁰ Qui froit l'enprunte, caut le rent.
 Fols est qui por son grant eür
 Est en cest siecle asseür !
 Et je vous di bien sans faintise :
⁴⁴ Tant va pos a l'ewe qu'il brise.
 U tost u tart, u pres u loing^d

Fait li faus penser le besoiñf.
 Cest exemple vous ai mostré
⁴⁸ Pour Renart, qui tant est dervés,
 Qu'il oevre contre nature.
 Ja de lui n'aura on droiture :
 Il prent a tort, il prent a droit,
⁵² Mervelles est qui ne ce croit !
 Mais il' ja ne se gardera
 Devant que il li mescherra,
 Que li diables li demaine !
⁵⁶ Cuivers est et en son demaine.
 De lui ne se puet nuls partir
 De si que il l'ait fait morir^e.
 A tel signor fait mal servir,
⁶⁰ Qui a noient le fait venir^b.
 Une piece puet il regner,
 Mais apres le fait trebucher,
 Pendre as forches u essorber,
⁶⁴ Ardoir en feu, noier en mer.

brûler sur le bûcher ou noyer dans la mer. Assurément, celui qui est au service d'un tel seigneur, il doit recevoir la récompense qu'il mérite ! Je ne vois pas partout la folie, et il ne serait pas juste que je le dise, mais suivant le lieu et le temps, sagesse et folie sont aussi nécessaires l'une que l'autre.

Seigneurs, si vous voulez bien l'entendre, je vous retrace-
rai, sans jamais mentir, la vie de Renart le goupil, l'auteur de
tant de perfidies, celui qui a roulé tant d'hommes aussi bien
par la ruse que par la force. Il a réussi à faire croire à des mil-
liers de discours dont pas un seul n'était vrai. Il se passe des
choses bien surprenantes ! L'autre jour, à Compiègne, voici
ce qui est arrivé : Renart quitte le bois et s'en va par petits
bonds vers une abbaye de moines noirs, où se trouve une
compagnie de chapons gras et vigoureux. C'est par là que se
dirige Renart, allant tout droit, sans s'arrêter, à l'endroit où
il y a le poulailler. Une fois sur les lieux, il commence par
dresser l'oreille pour écouter si les poules sont réveillées.
Quand il constate qu'elles dorment, il tire vers lui le bâton¹
qui était attaché avec une petite corde : tel était le dispositif
qui fermait la porte. Il le tire vers lui et pénètre dans les
lieux, tout doucement et sans bruit. Il saisit un chapon, sans
manquer son coup, qui valait bien cinq sous et quelques
mailles ; il n'a vraiment pas besoin de nappe et de serviette,
car il lui brise la tête sur-le-champ. Renart mange et fêstoie ;

Certes, qui sert a tel baron,
Bien doit avoir son guerredon !
Je n'ai pas partout folie,
⁶⁸ N'il n'est pas drois que je le die,
Mais selonc le lieu et le tens,
A grant mestier folie et sens.
Segnor, se vous volés oïr,
⁷² Je vous dirai tout sans mentir
De Renart le houpil la vie,
Qui tant a faite lecherie
Et qui tant home a deceü
⁷⁶ Et par engien et par vertu.
Tels mile paroles a fait croire
Dont il n'i avoit nule voire.
Il n'est mervelle qui n'aviegne⁷⁷ !
⁸⁰ Il avint l'autrier a Conpiegne
Que Renars fu del bos issus ;
Si s'en revint les saus menus
Droit a une noire abie.

⁸⁴ La avoit une conpaignie
De capons cras et sejoynés.
Cele part est Renars alés,
Ains ne fina, si vint tot droit
⁸⁸ La u li geliniers estoit.
Et quant il vint al gelinier
Si conmença a orillier
Se les gelines s'esvilloient.
⁹² Et quant il vit qu'eles dormoient,
A soi saiche le chevillon
Qui fu loies d'un hardillon
De coi li huis estoit fermés.
⁹⁶ A soi le trait, ens est entrés,
Tout coiemement et asseri.
Un capon^b prent, n'a pas fali
Qui bien valoit cinc et maaille ;
¹⁰⁰ Ains n'i quist nape ne touaille,
Tot maintenant li ront la teste.
Renars manje et fait grant feste :

pendant qu'il le déguste, il ne donne pas l'impression de porter les chapons dans son cœur ; il fait payer très cher au pauvre petit chapon, qui ne lui avait rien fait, son exaspération. Mais vous le savez bien, c'est le cours habituel des choses, et à la Cour c'est celui qui n'a rien fait qui paie, le fait n'est pas rare ! Renart voit ses désirs totalement satisfaits car il savoure de bons morceaux qui lui réjouissent le cœur. Il jette dehors les plumes et les os. Renart fait ripaille, et il jure, sur sa tête, qu'à la barbe de tous les moinillons, il en mangera encore, bientôt, et des plus beaux ; il se montre très affirmatif dans son serment, ignorant ce qui lui pend au nez !

Cessons, maintenant de nous intéresser à Renart, et je vais vous parler d'un serviteur qui, se levant cette nuit pour aller pisser, a entendu Renart ronger. Sa surprise est grande, et il pense immédiatement qu'il s'agit là d'un renard ou d'un blaireau qui est venu s'attaquer à leurs chapons. Il s'en vient promptement au poulailler, tire aussitôt le verrou, refermant la porte hermétiquement : voilà Renart bien attrapé ! Il retourne à la maison, et hurle à pleine voix : « Allez, debout ! Levez-vous tout de suite et aidez-moi : maître Renart est pris à la trappe ! Bien malin sera-t-il s'il réussit à échapper du lieu où il est pris ! » C'est là qu'on aurait pu voir les moines se lever à toute vitesse, courir et aller droit au poulailler pour porter secours aux poules ! Ils s'y précipitent comme les guerriers dans la mêlée. Ce vacarme ne

Ne fist pas samblant au mangier
¹⁰⁴ Que li capon fussent trop chier,
 Mais molt par vendi chierement^a
 Al caponet son maltalent^b,
 Qui riens ne li avoit meffait !
¹⁰⁸ Mais vous savés bien qu'ensi vait
 Et maintes fois avient a cort,
 Que tieus ne peche qui encort !
 Molt a Renars de ses aviaus,
¹¹² Qu'il menjue de bons morsiaus
 Qui molt grant bien li font al cuer.
 La plume et les os gete puer.
 Molt fait Renars riche mengier
¹¹⁶ Et si en a juré son chief
 Que mal grés tous les monniaus
 Mengera il or des plus biaux^c
 Molt afiche son sairement,
¹²⁰ Mais ne set pas qu'a l'uel li pent !
 Or lairons de Renart atant

Et si vous dirai d'un serjant
 Qui la nuit releva pissier,
¹²⁴ Si a oï Renart rungier.
 Molt durement s'esmerbella
 Et maintenant se^d porpensa
 Que c'estoit houpil u taissons
¹²⁸ Qui est venus a lor capons.
 Au gelinier en vint errant,
 Le clavel prist demaintenant,
 Si avoit molt bien l'uis serré^e :
¹³² Eêtes vous Renart atrapé !
 Puis s'en retourne en la maison,
 En haut s'escrie : « Or sus, baron !
 Levés tost sus et si m'aidiés
¹³⁶ Que dans Renars est engingniés !
 Or saura il assés de frape,
 Se de ceste prison escape ! »
 Qui donc veïst moïnes lever
¹⁴⁰ Et molt tost et corre et aler

signifie rien de bon pour Renart : il risque de le payer fort cher ! Il n'y en a pas un seul qui ne porte une massue, et ils menacent bruyamment d'en frapper Renart s'ils réussissent à l'attraper. Une fois arrivés à la porte, ils l'ouvrent et tous sans exception s'apprêtent à bien cogner ; ils se précipitent à l'intérieur, bien effrayés cependant, tandis que Renart est fort en colère. Il est au comble du désespoir et de la terreur, car il sait bien qu'il ne pourra pas sortir du poulailler sans recevoir de coups et de blessures : « Hélas, se dit-il, les moines sont bien féroces et ce sont des gens qui ont mauvais esprit : on n'arriverait à rien, chez eux, par la prière ! Mon Dieu ! que faire ? Si j'avais à ma disposition un prêtre, je pourrais recevoir la communion et me confesser à lui ; je lui avouerais tous mes péchés ! Rien de mal ne pourrait m'arriver après cela : si jamais je mourais, le salut de mon âme serait assuré ! Tout ce qui brille n'est pas d'or, et on ne peut attendre de l'aide de la part de celui est en train de vous faire du mal. Du fait qu'ils ont revêtu des capes noires, je pourrais bien les appeler prêtres ; mais ce serait folie que de le faire, je pourrais plutôt les traiter de démons ! Les démons sont noirs et les moines le sont de même, je puis bien les nommer démons, c'est bien ainsi que je peux les appeler ! C'est le moment de les mettre à l'épreuve ! » À ces mots, Renart bondit sur place, il retrousse ses vêtements et ses manches et se prépare pour prendre la fuite. Il voit venir sur lui un moine,

Tout droitement au gelinier
 Por les gelines aaidier !
 Ensi i vont con m'a mellee.
¹⁴⁴ Mar vit Renars ceſte goulee,
 Ja li sera molt chier vendue !
 N'i a celui ne port maçe
 Dont molt manachent a ferir
¹⁴⁸ Renart, s'il le pueent^b tenir.
 A l'uis viennent, si le desferment.
 Treſtout de bien ferir s'acesment ;
 Si entrent ens, molt effraé
¹⁵² Et Renars fu molt aïrés.
 Molt se demente, molt s'esmaie,
 Bien set que sans cop u sans plaie
 Ne puet issir dou gelinier :
¹⁵⁶ « Las ! fait il, moine sont trop fier
 Et si sont de mal^d manière :
 Ne feroient riens por priere !
 Dieus ! que ferai je ? Se prestre eüsse,

¹⁶⁰ Corpus domini receüsse
 Et a lui confès me feïſſe ;
 Tous mes pechiés li regehiſſe !
 Ne m'en peüst venir nuls mals :
¹⁶⁴ Se morusse, si fusse saus !
 N'est pas tous ors çou que reluist,
 Tels ne puet aidier qui bien nuist.
 Por çou, s'il veſtent capes' noires
¹⁶⁸ Ses puis bien nomer provaires ;
 Bien feroie que forsenés,
 Mais les puis apeler malfés !
 Malfés sont noir^e et il ausi,
¹⁷² Bien les puis apeler ansi
 Bien les puis ensi apeler !
 Or les me covient esprover ! »
 A ceſt mot saut Renars en place
¹⁷⁶ Bien se recorce et se rebrace
 Si s'apareille de fuïr.
 Vers lui voit un moine venir

qui lui assène un coup entre les reins, avec une grande massue qu'il tient des deux mains, et qui l'aplatit à terre : voilà Renart humilié et vaincu. Pourtant, il se redresse, en homme qui a réchappé de mainte situation périlleuse. Voyant que tous se jettent sur lui, d'un bond il se lance au milieu d'eux, sautant par-dessus deux moines, mais peine perdue ! L'un le dépasse et le frappe vigoureusement, l'autre le tire. Renart souffre le martyre : sa cotte de maille en sera mise en pièces, et son bouclier brisé. En fin de compte, ils l'ont à ce point maltraité, rossé et traîné en tous sens, que sa cape s'en trouve fort abîmée, et pourtant il réussit à leur échapper, car il en a roulé plus d'un ! Je vais vous donner la vraie version de cette branche, sans plus attendre ; n'y voyez pas une invention ! Lorsque Renart a repris sa liberté et a échappé aux moines, sachez qu'il en a été fort ravi. Sa fuite le conduit à travers un vallon puis lui fait traverser un bois : il a la peau du dos bien mouillée par la sueur ! Il s'enfuit à toutes jambes, car il ne se sent pas du tout en sécurité. Il ne dit pas : « Cul, suis-moi ! » mais plutôt : « Si tu le peux, débrouille-toi ! » Il aurait bien du mal à s'occuper d'autrui, l'homme qui laisse son cul derrière lui ! Il ne s'arrête pas, pendant longtemps, de courir et finit par atteindre la rivière appelée l'Oise. Une fois au bord de de la rivière, il regarde en tous sens et aperçoit une meule de foin qui avait été dressée en plein milieu d'un pré et qu'on avait laissée sur place parce que le foin n'était pas encore bien sec : c'est là que le renard a fait son lit ;

Qui le feri parmi les rains
 180 D'une grant maçe a deus mains,
 A terre l'abati tout plat :
 Es vous Renars honteus et mat.
 Si se redrece conme cil
 184 Qui est issus de maint peril.
 Quant il voit que cascuns l'assaut,
 Parmi iaus tous a fait un saut,
 Si que deus moignes il trespasse,
 188 Mais çou que vaut ? Li uns le passe
 Qui bien le fiert, li autrez le tire.
 Or est Renars a tel martire"
 Dont ses hauberz et ses escuz
 192 Sera depeciés et rompus.
 A la parfin l'ont tant mené,
 Tant batu et tant traîné,
 Que molt ot blemie sa cape
 196 Et neporquant de ciaus escape
 Car mainte gent a li gabé !
 Je vous dirai par verité

De ceste brance sans aloinge^b ;
 200 Si nel tenés pas a mençoingne !
 Quant Renars se fu delivrés
 Et des moines fu escapés,
 Saciés que il li fu molt bel.
 204 Fuiant s'en va tot un valcel ;
 Après si passa par un bos :
 Molt li sue la piaus dou dos !
 Fuiant s'en va grant aleüre,
 208 Que de noient ne s'aseüre^c.
 Il ne dist mie : « culs, sui moi ! »
 Mais : « se tu pues, pense de toi ! »
 A grant painne atendroit autrui^d
 212 Cius qui son cullaisse après lui^e !
 Ains ne fina de corre a toise,
 Si vint a le riviere d'Oise ;
 Et quant il vint a la riviere,
 216 Garda avant, garda arriere,
 Si a coisi enmi un pré
 Une mule de fuoin aüné

il s'en éloigne seulement un peu parce qu'il voulait se soulager avant d'aller se coucher. Ensuite il recourba sa queue en arc et lâcha sept pets en rafale, les accompagnant de ces mots : « *Que le premier soit pour mon père, le second pour ma mère, le troisième pour mes bienfaiteurs et pour tous mes ancêtres sans en oublier aucun, le quatrième pour les poules dont j'ai mangé le dos, et le cinquième pour le paysan qui a amené ici son foin ! Que le sixième soit pour dame Hersent, ma douce amie, en gage d'amour ; le septième pour Isengrin, auquel je souhaite que Dieu donne demain à son lever une mauvaise matinée et une mauvaise querelle ! Si seulement une mort cruelle pouvait en avoir raison ! Jamais Dieu n'a fait de créature que je hâisse à ce point, au-delà de toute mesure ; qu'il ne vive pas assez pour voir la Saint-Jean ! Il m'en a fait voir des vertes et des pas mûres : si seulement il pouvait finir pendu à une vilaine corde, sans que personne ne puisse l'en préserver !* »

Après ces imprécations, il est allé se coucher, car il avait fort envie de dormir ; il se recommande aux douze apôtres, puis récite trois patenôtres : « *Que Dieu protège tous les voleurs, tous les traîtres et tous les faux frères, tous les faux frères et tous les traîtres, ainsi que tous les pécheurs invétérés, qui préfèrent les bons morceaux aux tuniques et aux manteaux d'apparat ; qu'il protège tous ceux qui vivent de ruse et qui prennent tout ce qu'ils peuvent obtenir !*

Qui ilueques estoit lassies.

²³⁰ Pourçou qu'il n'iert pas bien sichiés,
La a fait li houpis son lit ;
Ensus se trait un seul petit,
Qu'il se voloit alaschier

²²⁴ Ançois que il alast^a couchier.
Puis mist la queue sor l'arçon,
Si fist set pes en un randon :
« Cis premiers, dist il, soit mon pere !

²²⁸ Et li autres soit por me mere^b
Et li tiers por mes bienfaiteurs
Et por treštous mes ancisseurs,
Et li quars soit por les gelines

²³² Dont j'ai mengiés les eschines,
Et li quins soit por le vilain
Qui ici amena se fain' !
Li sistez soit por druerie

²³⁶ Dame Hersent ma douce amie ;
Li septimes por Ysengrin,
Cui Dieus doinst demain mal matin

Et male eſtrive a son lever !

²⁴⁰ Male mort le puisse acorer !
Onques Dieus ne fist creature
Cui jou tant hace a demesure :
Ja ne voie il la saint Jehan !

²⁴⁴ Il m'a fait soffrir maint ahan^d :
A male hart puisse il pendre,
Que nuls ne l'en puisse desfendre ! »
Aÿtant s'est aler gesir.

²⁴⁸ Grant talent avoit de dormir ;
Si se comande as douze apostres,
Puis avoit dit trois patrenostres :
« *Que Dieus garisse tous larrons,*

²⁵² Tous traïteurs et tous felons,
Tous felons et tous traïteurs
Et tous encrimies pecheurs,
Qui mieus aiment les bons morsiaus

²⁵⁶ Qu'il ne font cotes ne mantiaus,
Et tous ciaux qui de barat vivent
Et qui prennent çou qu'il consivent !

Mais pour les moines et les abbés, pour tous les prêtres tonsurés et pour les ermites des bois — dont on ne craint nul dommage —, je prie Dieu qu'il leur envoie de grands tourments, et de telle façon que je puisse assister au spectacle ! » Voilà ce que dit Renart l'enragé, celui qui en a abusé plus d'un : « Celui qui fait le bien n'est pas digne de vivre, mais celui qui est ivre en permanence, celui qui vole, dérobe et dépouille, qui emprunte et ne rend jamais rien, ceux-là ne devraient jamais pouvoir mourir ! Ce serait un péché que de les faire disparaître ! » Telle fut la prière de Renart, de cette sale engeance de traître ; après cela, le renégat se tait, et met son museau entre ses pattes. Croyez-moi, car c'est la vérité vraie, qu'il savait avec certitude que si Dieu aide les méchants, il sera, lui aussi, sauvé pour de bon ! Depuis le jour de sa naissance, on n'a pas pu trouver plus déloyal que lui. Il s'endort donc aussitôt, car son lit est fort moelleux.

Le matin, au réveil, il dit aussitôt, sans attendre : « Je vais me lever et partir en chasse ; maître Raoul a une oie grasse qu'il a fait gaver sans compter ; il croit se la faire servir et la déguster à Noël ! Mais moi je crois bien que je me débrouillerai pour la faire craquer entre mes mâchoires : il n'aura guère le temps de la voir cuire ! Aujourd'hui même, sans tarder, je vais savoir ce qu'elle a dans le ventre. Malédiction sur celui qui imagina qu'un

Mais as moines et as abés
²⁶⁰ Et a tous prestres couronés
 Et as hermites des bocaiges,
 Dont il ne seroit pas damaiges,
 Prie je que Dieus lor doinst torment,
²⁶⁴ Que je le voie apertement ! »
 Ce dist Renars li forsenés
 Qui mains homes a abetés :
 « Cius qui bien fait ne doit pas vivre,
²⁶⁸ Mais cils qui tout adés est yvres
 Et cils qui emble et prent et tolt
 Et qui emprunte et nient ne solt,
 Ja tel gent ne puissent morir !
²⁷² Et Dieus, vous m'en puissiés oïr,
 Dieus doinst que a tel gent ne muire !
 Car pechiés seroit dou destruire. »
 Tel fu la proiere Renart
²⁷⁶ Le traïtor de male part ;
 Atant se taïst li renoïés
 Et mist le gruing entre ses piés^a
 Or sachiés bien tot voirement

²⁸⁰ Qu'il savoit certainement
 Que se Dieus aidoit as maus,
 Adonques seroit il tous saus !
 Ains puis l'eure que il nés fu
²⁸⁴ Plus desloiaus de lui ne fu.
 Tout maintenant s'est endormis
 Que molt estoit soues ses lis.
 Au matin, quant il s'esvilla,
²⁸⁸ Dist un mot qu'il n'i demora^b :
 « Leverai moi, s'irai^c en proie ;
 Dans Raous^d a une crasse oie
 Qu'il a fait^e en franc nourrir ;
²⁹² Il s'en cuide faire servir,
 Au noël le cuide mengier !
 Mais je cuit bien tant exploïtier
 Que j'en ferai mes grenons bruïre
²⁹⁶ Ne ja ne la verra trop cuire^f !
 Hui en cest jor sans demorance
 Saurai je qu'ele a en la panse.
 Mal dehé ait qui destina
³⁰⁰ C'onques vilains d'oe menja !

paysan puisse un jour manger de l'oie ! Le paysan doit vivre de chardons, et c'est moi et les autres grands seigneurs que l'on doit laisser savourer les mets délicieux, car nous les mangeons bien volontiers ! » L'eau avait bien monté pendant cette nuit et Renart fut floué des plaisirs qu'il attendait. Quand Renart voit la rivière sortir de son lit et la meule de foin s'y enfoncer, il commence à se lamenter et à se demander comment il pourra sortir de là, car il sait bien qu'en restant sur la meule de foin, il mourra de faim. Voilà qu'arrive, à tire-d'aile, un milan, qui a l'intention de se reposer en ce lieu, car il était vraiment épuisé ; Renart l'aperçoit aussitôt, en est fort ravi et s'adresse à lui en ces termes : « Seigneur, bienvenue à vous ! Prenez donc place à côté de moi, à côté de cette misérable créature qui se trouve ici en grand danger de mourir ! Seigneur, soyez le bienvenu ! Dieu m'a fait une immense faveur en vous envoyant ici. Je vais pouvoir me confesser, je crois bien. » Le milan, en le voyant pleurer, est allé s'installer à côté de lui, et se met à lui débiter un sermon, afin de le reconforter. Le seigneur Hubert lui dit :

« Renart, par le temple où Dieu fut présenté, les moines et les prêtres sont tous des fous. Qu'il ne plaise à Dieu que je vole jamais depuis le sommet de cette meule jusqu'à la terre ferme : personne, s'il n'est pécheur, ne vaut tripette, et il en va de même pour celui qui ne fait pas assez le mal ! Les parjures, les faux frères,

Vilains doit vivre de cardons,
 Mais moi et ces autres barons
 Laißt on mengier les bons mengiers
 304 Car nous les menjons volentiers ! »
 L'ewe crut molt icele nuit,
 Dont perdi Renars son desduit.
 Quant' Renars vit l'ewe desvoier
 308 Et le mulon de fain plonjier,
 Dont se comence a dementer
 Conment d'iluec porra torner,
 Car s'il remaint desus le fain,
 312 Bien set qu'il i morra de fain.
 Evous un escoufle a voler
 Qui la se voloit reposer
 Por çou que las ert durement ;
 316 Et Renars le voit maintenant,
 Si en fu molt durement liès,
 Et envers lui s'est adreciés^b :
 « Sire, fait il, bien vegniés vous !
 320 Seés vous ci de joëte nous

Lés ceste lasse creature
 Qui ci est en grant aventure
 Et en grant peril de morir !
 324 Sire, bien puissiés vous venir !
 Vous soiés or li bien venus^c !
 Molt m'a fait Dieus beles vertus
 Quant il ci vous a envoié.
 328 Or serai confés, çou cuit gié^d. »
 Quant l'escoufles le vit plorer,
 Lés lui s'est alés demorer,
 Si le conmente a sermoner
 332 Et durement a conforter.
 « Renars, ce a dit dans Hubers,
 Par le temple ou Dieu fu offers,
 Moine et provoire sont tuit fol.
 336 Ja Dieu ne place que j'en vol
 Desus cest fain a terre seche :
 Nuls ne vaut noient qui ne peche,
 Ne cius qui ne fait pas assés mal^e !
 340 Li parjure, li desloiaul,

les hérétiques et les hypocrites, eux, sont à l'abri des châtimens infernaux ! » Là-dessus, il achève son sermon : « Renart, mon cher frère, dis-moi tout, il faut que tu avoues tes péchés et je suis prêt à entendre ta confession. — Seigneur, répond Renart, volontiers ! Pendant vingt années entières, j'ai été parjure et excommunié, mais ce n'est point là un grand péché ! Certes, ce n'est pas une excommunication qui vaudra à l'âme la damnation. Seigneur, j'ai été sodomite, et je suis encore actuellement un hérétique endurci ; j'ai été popelicaïn¹ et je suis un chrétien renégat. Cher seigneur, noble homme de bien, très volontiers j'aurais revêtu la haire et je serais devenu moine blanc, mais j'ai une douleur dans les flancs qui chaque jour revient régulièrement et me prend au moins vingt ou trente fois ; quant aux moines noirs, je le sais bien, cela ne fait pas un pli, ils ne s'intéressent pas à un homme s'il n'est pas en parfaite santé, ou s'il n'est pas clerc ou chapelain. Seigneur, je souffre d'un important handicap, qui m'empêche de devenir moine ! Je ne sais pas parler en latin, et par ailleurs, j'aime bien manger le matin : je ne pourrais pas jeûner, ni répandre ou entasser du fumier, ni me consacrer à ces travaux qu'ils accomplissent, même si on m'offrait tout l'or du monde. De plus, j'ai la croupe trop légère, un air frivole et la mine insouciant, qui me vaudraient bien souvent de recevoir des coups : voilà pourquoi je n'ose entrer dans les ordres ! Par le cœur de Dieu, là où on donne des coups,

Li herite, li ypocrite^a,
Cil sont des painnes d'enfer cuite ! »

Atant a son sermon feni :

³⁴⁴ « Renars, biau frere, car me di,
Tes pechiés dois tu regehir
Et je suis tous pres de l'oïr.
- Sire, dist Renars, volontiers !

³⁴⁸ J'ai esté quinze ans tous entiers
Parjures et escomniés,
Mais ce n'est mie grans pechiés !
Ja voir d'escumination

³⁵² N'aura m'anme dampnation.
Sire, j'ai esté soudomites
Et encor^b sui jou fins erites ;
Jou ai esté popelicans

³⁵⁶ Et sui renoiés chrestiens.
Sire gentius hons debonaires^c,
Volentiers vestisse la haire
Et devenisse moines blans,

³⁶⁰ Mais j'ai un mal parmi les flans
Qui cascun jor par droite rente
Me prentau mains vint fois ou trente ;
Et si sai bien que moine noir

³⁶⁴ Tout sans faille, jel sai de voir^d,
N'ont cure d'ome s'il n'est sains
Ou s'il n'est clers u chapelains.
Sire, jou ai molt grant essoigne

³⁶⁸ Por coi ne puis devenir moine !
Je ne sai parler en latin,
Si menjus volontiers matin :
Je ne poroie pas juner,

³⁷² Ne fiens espandre n'aüner,
Ne faire ces cosez qu'il font,
Qui me donroit tout l'or dou mont.
Si ai trop la crupe ligiere,

³⁷⁶ Et fol samblant et fole chiere
Qui molt sovent me feroit battre :
Pour çou ne m'os en ordre enbatre !

bien fou celui qui s'y précipite ! Les moines blancs ont une existence trop pénible pour moi : jamais ils n'auront de quoi se faire du bien et du plaisir, car ils vivent dans des contraintes trop sévères ; même leur abbé, celui qui les conduit, ils lui donnent des coups, par-derrière, sur le dos, quant il a un comportement léger ; mais ce qui est le plus déficient dans leur système, c'est qu'ils n'organisent pas une séance générale de foutre trois fois la semaine ; leur ordre s'en trouverait en bien meilleure santé ! Une fois qu'ils l'auraient foutue et lui auraient sauté le cul, ils chasseraient la femme de l'ordre, jusqu'à ce que revienne le moment de baiser ; en effet, si elle restait en permanence dans le couvent, ils se l'enverraient trop souvent, et elle ne pourrait en supporter la peine, car les moines sont de sacrés paillards : ils la mettraient complètement en pièces et il lui serait impossible de résister à ce régime ; et il n'est pas impossible que de grands malheurs en découlent, car ils se battraient entre eux au point de s'entre-tuer. Chacun voudrait foutre le premier, aussi bien les vieux que les tout jeunes, et les valets comme les maîtres. Cela ne pourrait être toléré, et ce ne serait pas raisonnable, car le couvent pourrait encourir le blâme et l'ordre en serait déprécié. Voilà pourquoi il est mauvais de les engager à ce genre de pratiques. L'ordre des moines blancs est vraiment très rigoureux, et personne n'y entre sans mourir : c'est ce que disent ceux qui y sont allés, car moi je ne sais pas ce qu'il en est véritablement,

Par le cuer bieu, la ou l'em bat
³⁸¹ Dont est il fols qui s'i embat !
 Moine blanc^a sont trop a malaise :
 Il n'auront ja ne bien ne aise,
 Car il sont en trop grant deestrece ;
³⁸⁴ Nes lor abés qui lez adrece^b
 Batent il bien le dos derriere
 Quant il fait une fole chiere :
 De çou exploient il molt mal,
³⁸⁸ Qu'il ne font un general
 De foutre trois fois la semaine ;
 S'en seroit lor ordene plus saine !
 Et quant il eüssent foutu^c
³⁹² Et eüssent le cul batu^d,
 Si la meüssent hors du cloïstre^e
 Tant que il fuüst saison de croïstre ;
 Car, se tous jors iert en covent,
³⁹⁶ Il la foutroient trop souvent^f,
 Si n'en poroit soffrir la painne,

Car trop licheor sont li moinne :
 Il la debriserioient toute
⁴⁰⁰ Si que jamais ne tenroit goute ;
 Et il poroit bien avenir
 Que grans maus en poroit venir,
 Qu'entr'iaus se conbateroient,
⁴⁰⁴ Si que il s'entretueroient^g.
 Si vorroit cascuns foutre avant,
 Ausi li viel con li enfant
 Et li serjant comme li maiître.
⁴⁰⁸ Mais çou ne poroit pas bien estre
 Et si ne seroit pas raison,
 Que blasme en auroit la maison.
 Bien seroit pire lor ordene.
⁴¹² Por çou lor fait malvais amordre.
 Molt par est la blanche ordre fors
 Nuls n'i entre qui ne soit mors^h
 Ce dient cil qui ont esté,
⁴¹⁶ Que je n'en sai la verité,

mais j'en ai juste entendu s'en plaindre amèrement quelqu'un, qui avait voulu rejoindre leur ordre, et qui pourtant était de très bonne origine; il me disait qu'un scélérat de valet l'avait copieusement rossé en plein chapitre, parce qu'il a commis une faute en lisant l'Épître; il avait trop de mal à veiller, à chanter et lire des versets, à se priver de sommeil et à travailler; il ne fait pas bon y séjourner! Pas un jour où la situation ne soit encore pire: on pourrait lui donner tout l'Empire et le faire le roi du monde et de tous ceux qui y vivent qu'il ne retournerait pas à l'abbaye, si grande est devenue sa haine contre l'ordre! Et moi, comment pourrais-je y entrer, moi qui suis incapable de supporter le moindre désagrément et qui ne puis m'abstenir d'Hersent et de son trou? Un trou? Ce serait mentir! C'est quelque chose de prodigieux! Il est déjà extraordinaire que j'ose le nommer, et le simple fait de m'en souvenir me fait trembler tous les membres sans exception et hérissier toute ma chair! Je le jure sur ma tête, ce n'est pas une plaisanterie, le plus noble des noms qui soit en ce bas monde est celui de con! Il est extraordinaire que je puisse le nommer: c'est la chose au monde qui tue le plus sûrement les hommes et qui leur crée le plus vite des ennuis quand elle veut les pervertir. Mais, à partir du moment où elle veut leur venir en aide, inutile d'en discuter: elle leur offre en un jour plus de bien, de joie et d'honneur que bouche humaine ne saurait dire. Le con est le médecin le plus infail-
lible

Mais je en oï un molt plaindre
 Qui a lor ordene se volt joindre,
 Et molt estoit de bone part^a,
⁴²⁰ Si me dist c'uns trop malvais gars
 L'avoit molt batu en chapitre
 Por çou qu'il fali a l'epistre^b:
 Il ot trop painne de villier,
⁴²⁴ De canter et de versillier,
 De villier et de labourer;
 Il n'i fait pas boin demorer^c!
 Jamais n'iert jor qu'il n'en soit pire:
⁴²⁸ Qui li donroit toute l'empire
 Et le feroit signor dou mont
 Et de treštous ciaus qui i sont,
 Ne rentreroit en l'abeïe,
⁴³² Tant par a l'ordene enhaïe!
 Et jou, coment i enterioie,
 Qui nul mal soffrir ne poroie
 Et qui consirer ne me puis

⁴³⁶ De Hersent et de son pertuis ?
 Pertuis ? Je ment ! Ains est grant coze !
 C'est merveille que nomer l'ose,
 Et por çou que il m'en ramenbre,
⁴⁴⁰ Me remetent treštout li membre
 Et herice toute la chars !
 Par mon chief, ce n'est mie gas^d
 Que ce est li plus nobles nons
⁴⁴⁴ Qui soit en cest monde que cons !
 C'est merveille que je le nomme :
 C'est la riens qui plus ocist l'omme
 Et qui plus tost li done mal^e
⁴⁴⁸ Quant il le voet torner a mal ;
 Et puis quant il li voet aidier,
 De ce n'estuet mie plaidier :
 Il li done plus en un jour
⁴⁵² De bien, de joie et d'onor
 Que bouche d'onme ne puet dire.
 Cons est la plus souverains mire^f

que l'on puisse trouver au monde. Ce n'est pas la peine, ici, de le démontrer : plus d'un a été sauvé grâce à lui, qui autrement aurait perdu son honneur, et nombreux sont ceux qui en seront encore sauvés si leur méchanceté ne les en empêche pas ; et si un homme périt à cause de sa méchanceté, malédiction sur celui qui lui portera secours ! N'allez pas croire que ce sont des sornettes : je ne voudrais pas être abbé si Hersent n'était abbesse ou économe ou prieure, ou si elle n'était installée dans un lieu susceptible de la soustraire à toute autorité¹, de telle façon que je puisse librement jouir d'elle et qu'elle puisse aussi prendre, à son aise, du plaisir avec moi. Il est, en effet, bon et beau, l'ordre qui met ensemble mâles et femelles ! » Le milan commence alors à parler, car il n'y tient plus, et il se met à cha-pitrer Renart et à le malmener sérieusement : « Salaud de rou-quin, pervers et lâche, tu es donc tombé si bas que tu as donné ton amour à Hersent, à une vieille rosse fourbue² qui n'arrive plus à retenir ses pets ! Tu n'auras guère de mal à la garder, Renart, car ton corps est fort beau, tandis que celui d'Hersent a tout du corbeau : c'est une sorcière barbue qui a porté la trique pelée³ à travers le pays depuis plus de cent ans, plus ou moins, je ne sais combien de temps, mais ce que je sais bien, et que tu devrais bien savoir, c'est que d'ici jusqu'à la mer, il n'existe pas de gibier de bordel qui ne l'ait baisée ! Ah ! quelle belle histoire d'amour ! Il y a belle lurette qu'elle fait la putain :

Qu'on peüss ou mont trover.
⁴⁵⁶ Ce n'est or mie a esprover
 Que maint en ont esté gari
 Qui autrement fussent honni.
 Et encore en garront maint
⁴⁶¹ S'en lor malvaistié ne remaint ;
 Et qui par malvaistié perdra
 Mal dehé ait qui le garra !
 Ne cuidiés pas que ce soit fauble :
⁴⁶⁴ Je ne vorroie mie estre abé
 Se Hersent n'éstoit abeesse
 Ou celeriere u prioresse,
 U qu'ele fust en tel lieu mise
⁴⁶⁸ Qu'ele fust si fors de justice
 Que j'en puisse avoir mon boin
 Et elle aise de moi le suen^b.
 Que molt est l'ordene bone et bele
⁴⁷² Qui est de male et de fumele ! »
 Li escoufles prist a parler
 Qui plus n'i voloit demorer ;

Si le comence a castoier
⁴⁷⁶ Et durement a laidengier :
 « Fel rous, malvais et recreüs^c,
 Tant par es ore decheüs
 Qu'a Hersent as t'amor donee,
⁴⁸¹ A une vielle espouronnee
 Qui ne puet mais ses pes tenir !
 Tu la porras bien trop tenir,
 Renars, molt par est tes cors biaux
⁴⁸⁴ Et li Hersent samble corbiaus :
 Ce est une estrie barbee^d
 Qui a porté verge pelee
 Par le país plus de cent ans^e
⁴⁸⁸ Plus ou mains, je ne sai quans,
 Mais de tant sai ge bien le voir
 Que tu deüsses bien savoir
 Qu'il n'a jusqu'a la mer salee
⁴⁹² Bordelier ne l'ait bordelee !
 Haï ! Haï ! quel druerie^f !
 Trop est vielle sa puterie :

elle a plus de rides autour de l'œil qu'il n'y a de ronces dans un arpent de bois ! Pas de doute, tu devrais mourir de confusion, car tu pourrais bien te cacher dans la peau qui lui pend du cul ! Confesse-toi, repens-toi de ce péché et des autres, afin de ne pas suivre les autres pécheurs qui s'en iront directement en enfer ! Ou alors, va-t'en rejoindre l'Inde ou l'Égypte, ou n'importe quelle terre étrangère, afin qu'elle ne sache plus où te chercher. Elle aurait bien vite fait de t'oublier si tu étais loin d'elle, car même si tu n'étais qu'à Ronquerolles, pour peu que les terres fussent détrempees, elle n'irait te rendre visite de toute l'année ; tu pourrais t'y établir pour toujours ! Pour te remplacer, elle prendrait un voyou avec le vit gros et dur dont elle se ferait sonder sa plaie, celle qui est située tout à côté du passage infâme. Il n'existe pas au monde de sonde assez grosse pour qu'elle puisse lui donner, une fois introduite, la moindre sensation. De la plaie qui se trouve là — le coup a porté trop profond, bien plus que pour les plaies causées par les archers, qui ne seront jamais si terribles qu'on ne puisse bien les explorer, et d'ailleurs qu'on réussit bien à guérir — je vous dis cela sans mentir ; hélas, jamais elle ne sera cicatrisée¹, et l'on y perdrait sa peine, car c'est une plaie qu'on ne peut pas vaincre et dont on ne peut pas toucher le fond. Et je vous déclare sans détour que jamais elle ne sera guérie, cette vieille bossue et desséchée qui brûle plus vite de se faire foutre que ne s'enflamme le bois sec.

Elle a entor l'uel^a plus de fronces
 496 Qu'en un arpent de bois n'a ronces !

Certes, tu devroies bien fondre
 Que tu te poroies bien reponre^b
 En la pel qui au cul li pent !

500 Fai toi confés, si te repent
 De cestui pechié et des autres,
 Que tu n'en ailles o les autres
 Qui en enfer s'en iront cuite^c !

514 U atent en Ynde u en Egypte
 U en aucune estraïne terre
 Qu'ele ne te sache u querre^d.

Molt t'auroit tost mis en oubli,
 518 Se tu estoies loing de li,
 Que s'estoies en Ronqueroles^e,
 Puis que les terres fussent moles,
 El ne t'iroit auan veoir ;

512 Toz dis i poroies seoir !
 Ançois reprendroit un taphur
 Qui auroit le vit gros et dur

Si en feroit tanter sa plaie
 516 Qui siet tout delés l'orde voie.

Il n'a ou monde si grant tente^f
 Se elle i est^g, que ja le sente
 Rien plus que se^h estoit niens !

520 De la plaie qui est laiens
 Qui trop fuist ferue en parfont
 Que es plaies que cil archier fontⁱ,
 Si ne par seront ja si gries

524 Que ne les puisse bien cherchier,
 Et si les puet on bien garir,
 Ice vous di je sans mentir ;

Mais lasse ne n'iert jamais sainne
 528 Por nient i meteroit on painne
 Qu'on ne puet la plaie vaincre^j
 Ne on ne puet au fons ataindre.
 Et si vous di bien sans celee

532 Que jamais ne sera sanee
 Cele vielle boque et seche
 Qui plus art de foutre que seche !

Voilà ce que je veux que vous sachiez : quatre sous de vieux suif ne suffiraient pas à boucher les plis qui déparent l'aine d'Hersent ! Hersent n'a plus une dent dans la gueule, et elle a fait plus de mal à elle toute seule que toutes les putains du monde réunies. Hersent la putain détruit tout : Hersent écorche, Hersent plume ; maudite soit son enclume, qui a reçu plus de coups qu'il n'y a de feuilles sur cent hêtres ! Hé, Renart, tu n'y connais rien en matière de ruse, en comparaison d'Hersent ! Qui serait experte en la matière, sinon elle ? Elle a exercé ce métier depuis le temps du roi Pharaon. Il n'existe pas dans le monde entier, sachez-le, de mortier en bois ou en cuivre qui, pour peu qu'on l'eût soumis au cruel traitement qu'a connu le cul puant d'Hersent, n'eût été bien vite démoli ! Son con ne sera jamais en repos, pourvu qu'elle puisse aller trouver les loups. On a beau y faire son va-et-vient, le lendemain il n'y paraît plus guère ! Tout ce qu'on y met est perdu, car la vieille est terriblement rouée. Par le cœur de Dieu, je n'hésite pas à le dire, pour la baiser, fixes-tu des échasses à tes jambes, ou prends-tu un escalier pour y grimper, est-ce elle qui se couche de son plein gré ? Par le cœur de Dieu, c'est la source qui toujours jaillit et ne débordera jamais. C'est à juste titre qu'elle se nomme Hersent la louve, car c'est elle qui couve tous les maux et qui a eu Renart par son cul, car elle connaît toutes les ficelles, et elle te fait bien marcher et te roule dans la farine, au su et au vu de tout le monde :

Itant voel je que vous saciés^d :
 536 De quatre soldees d'oïnt viés
 Ne seroient les fronches plainnes
 Que Hersent a entre deus aines^b !
 Hersent n'a mais dent en la geule
 540 Si a plus mal fet toute seule
 Que toutes les putains dou mont.
 Hersent la pute tout confont^c
 Hersent escorche, Hersent plume ;
 544 Maldite soit la siene englume
 Que elle a plus eu de cops
 Qu'il n'a de fuelles en cent fols^d !
 He ! Renars, tu ne ses noient
 548 De nul barat envers Hersent !
 Qui sauroit dont, se li non^e ?
 Des le tens au roi pharaon
 A elle mené tel meüstier,
 552 En tout le monde n'a mortier,
 Sachiés, de bois ne de cuivre
 Por qu'il fußt lonc tens en tel cuivre

Conm'a esté ses puans culs
 556 Qui molt tost ne fußt abatus !
 Ses cons ne sera ja oiseus
 Por qu'ele puißt trover les leus
 Tant^f n'i puet on bouter ne traire
 560 Que ja a lendemain i paire !
 Tout est perdu quanqu'on^g i met
 Car la vielle set molt d'abet.
 Par le cuer bieu, jel di a certes
 564 As tu escaces jamberescs
 U tu i montes a degrès,
 U elle se couche de ses grès ?
 Par le cuer bieu, c'est la fontaine
 568 Qui toz dis sort et ja n'iert plaine.
 A droit a non Hersent la louve
 Car c'est celle qui tous maus couve
 Et qui au cul a pris Renart
 572 Car elle sait tout le barat
 Et bien t'engigne et deçoit
 Si que toz li mondez le voit^h :

je ne connais personne de plus emmerdé que celui qui est attrapé par le cul ! Renart, choisis-toi une autre amie un peu plus versée dans les règles de la courtoisie, et qui soit un peu plus présentable ; c'est une bien belle chose que la jeunesse ! J'en connais une de plus agréable, de meilleure compagnie et de meilleure éducation : c'est dans les lieux où il est toujours facile d'accéder, qu'il faut aller et venir. Mais pas chez Hersent, cette paillardie, que tous les vauriens vont voir ! Il n'y a pas au monde de chien en rut qu'elle n'accueille les bras ouverts ! Et toi tu l'aimes aussi affectueusement que si elle était ta sœur ! Pourtant, le jeu est bien inégal, dans la mesure où elle est grande et toi petit, et qu'il te faut monter par un escalier si elle ne consent pas à se coucher de plein gré ! Par le cœur de Dieu, lorsque tu y entres, on se demande vraiment ce que tu deviens, dans cette fosse où le monde entier vient se souiller ; si tu étais tout entier vit et couilles — aussi bien la croupe et le cul que les bras et les pieds —, la fosse n'en serait pas remplie ! C'est le golfe de Sathalie¹ qui ne sera jamais comblé ! Je ne t'en dirai pas plus pour le moment, car il ne convient pas à un reclus, ni à un moine, ni à un prêtre, de dire autre chose que la vérité. »

Renart, en entendant décrier, injurier et maltraiter son amie, en conçoit de l'irritation, et ne trouve pas le milan bien sage ; il grommelle entre ses dents : « Tu me le paieras d'avoir outragé Hersent ! Je me vengerai de toi, si je ne te laisse pas échapper

Mieus cunchié ne sai je nul
⁵⁷⁶ De celui qui est pris au cul^a !
 Renars, faites une autre amie
 Qui plus sache de cortoisie
 Et qui soit un petit plus gente ;
⁵⁸⁰ Molt a bone coze en jovente !
 Si sai une mieus aaisie
 Plus courtoise et mieus enseignie
 La doit^b on aler et venir
⁵⁸⁴ U on puet toz jors avenir.
 Mais Hersent, cele lecheresse,
 A cui cascuns malvais s'adrece^c !
 Ou mont n'a chien qui croistre voelle
⁵⁸⁸ Qu'ele molt volentiers n'acuelle !
 Et vous l'amés de si bon cuer
 Comme s'ele fust vostre suer !
 De tant est mal li geus partis
⁵⁹² Qu'ele est grans et tu es petis
 Si t'estuet monter a degrès

S'el ne se couche de grés !
 Par le cuer bieu, quant tu i viens
⁵⁹⁶ C'est merveille que tu deviens
 Ou bies ou tous li mons se soille ;
 Se^d tous estoies vit ne coille
 Et crupe et cul et bras et piés,
⁶⁰⁰ Ne seroit mie plains li biés !
 C'est li goffe de Sacellie
 Qui ja ne sera raemplier^e !
 Je ne t'en dirai ore plus,
⁶⁰⁴ Qu'il n'afiert mie a renclus
 Ne a moine ne a provoire
 Qu'il die cose qui n'est voire. »
 Renars ot sa mie blasmer
⁶⁰⁸ Et laidenger et mesamer :
 S'en fu iriés en son coraige
 Et si ne le tint pas a saige^f ;
 Si avoit dit entre ses dens :
⁶¹² « Mar fu laidengie Hersens !

par malchance ! Monsieur le fils de pute, qui bousculez tout sur votre passage, c'est un bien mauvais reclus que vous faites là, en disant du mal de la plus noble créature qui ait jamais porté une coiffure ou une ceinture de soie ! Son corps ressemble à une peinture, faite pour être contemplée ! Par Dieu, on devrait te percer de coups pour les insanités que tu viens de débiter sur son compte, car sa douceur me prend d'assaut et me retient prisonnier ! Tu as tenu sur elle des propos vraiment scandaleux, ton comportement est insensé et perfide ; c'est à ton corps que je vais causer des dommages, sans toucher à rien d'autre ; maudit celui qui en usera autrement et qui acceptera une autre rançon que le corps même, et sur-le-champ, de quelqu'un qui raconte de telles insanités ! Je vais te faire croire en mon Dieu, et si jamais quelqu'un a dévoré son prêtre un jour, je m'en vais, moi, vous manger aujourd'hui même, sans plus attendre ! Mais je m'en tiendrai là et me tairai maintenant, car je redoute tout ce qui vole : si le milan savait ce que je suis en train de penser, ni prière ni défense ne l'empêcheraient de s'envoler. Il ne se soucierait pas de savoir à qui la chose déplairait ! » Renart se tait alors et l'autre, qui se trouve dans une situation critique, se met à parler : « Allez, continue ta confession, ton cas est désespéré, tu ne seras jamais racheté ! — Seigneur, grande a été ma perversité, et j'ai fait mainte chose à l'envers, car je n'avais pas le désir de bien faire. J'ai vécu dans l'abjection,

Je prendrai de vous la vengeance
 Se ne vous pers par mescheance !
 Dans fils a putain, boutecus,
⁶¹⁶ En vous a molt malvais renclus,
 Qui mesdites de la plus france
 Qui ains portaüst capel de venque
 Ne de soie nule çainture !
⁶²⁰ Ses cors resamble une pointure
 Qui soit faite por esgarder !
 Par Dieu, on vous devoit larder
 Quant vous en dites ci folie^a,
⁶²⁴ Que sa douçors m'asaut et lie !
 Si en par avés dit trop mal^b,
 Conme fol et con desloiaus ;
 Je vous ferai damage avoir
⁶²⁸ De vostre cors, non d'autre avoir ;
 Dehé ait qui el en fera
 Et qui autre avoir en prendra
 Se le cors non de maintenant

⁶³² Qui parole si folement !
 Je vous ferai en mon Dieu croire :
 S'onques nuls menja son provoire,
 Je vous menjerai hui cest jour,
⁶³⁶ Ja n'i aura plus de demor^c !
 Je m'en tairai or a itant,
 Que je dout molt coze volant :
 Se savoit or çou que je pense,
⁶⁴⁰ Por proiere ne por deffense
 Ne lairoit que ne s'envolaüst.
 Ne lui charoit cui en pesaüst ! »
 Renars se taüst et cils parole
⁶⁴⁴ Qui est venus a male escole :
 « Di, di avant, mal es bailis,
 Ja ne seras espaneis ! »
 - Sire^d, j'ai esté molt pervers,
⁶⁴⁸ Mainte cose ai faite a envers
 Que je n'oi talent de bien faire.
 Molt ai esté de mal afaire^e

plus encore que le sieur Adam Pet-de-Levrette, qui prend sa serviette comme nappe ; que Monté, le clerc d'une autre ville, qui se croit expert ès ruses ; que Toſtereau le foreſtier, le parangon de trahifre, que le grand Richard et Tempête : non, en vérité, tous les gens de cet acabit n'ont pas accumulé autant d'ignominies que j'en ai commis à moi tout ſeul dans mon exiſtence de pécheur ! J'ai baifé la fille et la mère, ainſi que tous les enfants et le père compris ; il m'eſt arrivé parfois de foutre quinze fois de ſuite ! Je ſuis vraiment un chaud lapin et je ne connais aucune meſure ! Je ſuis bien capable de foutre dix fois coup ſur coup, et neuf fois immédiatement après ! Jamais aucune bête ne ſera trop laide pour moi, lui manqueroit-il les yeux dans la tête — un monſtre qui pour toi n'aurait l'air de rien qui exiſte, que perſonne ne pourroit imaginer¹. J'ai même mangé un de mes rejets ! Si ſeulement je pouvais être à Montcibel², pendu par ma chienne de gorge ! » Le milan, de peur qu'il ne le dévore, recule, l'observe et lui dit : « Renart, que le feu infernal te brûle ! car tout mon cœur tremble comme une feuille de tremble, et j'ignore ce que cela pourrait être ! » Renart lui répond : « Par ma foi, mon cher maître, je vais bien vous dire le fin mot de l'hiſtoire : c'eſt la coutume, et je vous le dis tout de go, qu'un ſaint homme, en entendant les paroles du pécheur, prenne peur et ſoit terroriſé par le riſque de prendre lui auſſi le mauvais chemin et de vivre dans le mal ! » Écoutez comment cette canaille réuſſit à le

Que ſire Adans pet de Levriere
⁶⁵² Qui fait nape de ſa ſivere
 Ne Montes li clers d'autre ville^a
 Qui molt cuide ſavoir de guille,
 Ne Toſteraus^b li foreſtiers
⁶⁵⁶ Qui ſe fait noviaus loſengiers^c
 Ne Richars li grans ne Tempeſte,
 Non voir pas tuit cil de ſa geſte
 N'ont pas fait tant de malvaiſtié^d
⁶⁶⁰ Con j'ai tous ſeus par mon pechié !
 J'ai foutu la fille et la mere
 Et tous les enfans et le pere ;
 Avenu m'eſt aucune fois
⁶⁶⁴ Que je ai foutu quinze fois !
 Je ſuis^e de molt caude nature :
 Il n'a en moi point de meſure^f !
 Je fout bien dis fois prés a prés
⁶⁶⁸ Et neuf foiees tout adés !
 Ja tant n'iert ſi laide la beſte
 Nes s'ele n'avoit oeil en teſte ;

Riens ne te poroit reſamblar !
⁶⁷² Ne ne poroit un ſeul penſer^g.
 Jou ai mengié un mien fael !
 Car fuſſe jou a Moncibel^h
 Pendus par ma liſſe de gorge ! »
⁶⁷⁶ Li hurans crient qu'il ne l'engorge,
 Arrier ſe trait, ſi le regarde :
 « Renars, fait il, li maus feus t'arde,
 Que treſtous li cuers ſi me tramble
⁶⁸⁰ Auſi comme fuele de tranle,
 Et ſi ne ſai que ce puet eſtre !
 - Parfoiⁱ, cediſt Renars, biau maître,
 De çou vous dirai bien la ſoume :
⁶⁸⁴ C'eſt la couſtume de ſaint houme,
 Ice vous di je ſans demour,
 Quant cil ot parler pecheor^j
 Dont a poour et ſi s'esmaie
⁶⁸⁸ Que il ne tourt a male voie
 Et que male vie ne maint ! »
 Oès comment li glous l'ataint

convaincre et comment il le séduisit par sa parole : qu'elles soient maudites, les pratiques qui sont les siennes, car jamais il ne s'en prit à un animal sans l'avoir fait souffrir ! Et celui-là aussi, il le fera souffrir, et méchamment, car il le hait à mort ! Il enfonce ses dents en plein milieu de sa queue : la chose lui est aisée, puisque c'est la sienne ; il en arrache tout le poil et toute la peau, et s'écrie : « Misère de moi, j'ai envie de mourir ! » Il s'est retourné et s'est couché sur le ventre, feignant l'évanouissement : « Assurément, cet animal a une crise de folie, dit l'archiprêtre, ma foi, j'irais bien lui porter secours, mais j'aurais peur de m'en tirer avec une blessure.

« Par l'ordre auquel j'appartiens, je ne puis croire que Renart voudrait faire un mauvais sort à son confesseur, car il a déjà commis trop de crimes par ailleurs. Il en a tant fait qu'il est arrivé au bout du rouleau. Je vais de ce pas lui tenir la tête : je ne vais pas me conduire à ce point comme un chien ! Le bien finira de toute façon par triompher ! » Le milan a un bec très puissant : il saisit Renart par l'oreille, tire dessus et lui lève la tête en l'air. Renart, cette sale bête, en profite pour avancer les dents et le happer ; Hubert s'en va et lui échappe, en se signant à quatre reprises de sa patte, avec les quatre doigts réunis ; le milan s'écrie : « Je fais le signe de croix, au nom de *fiat voluntas tuas*, de *debitoribus noster* et de *credo in deum pater* ! En qui pourrat-on désormais avoir confiance, si celui qui vient se confesser

Et conment l'atrait de parole^a

⁶⁹² Maudite soit la siene escole,

Que onques ne se prist a beſte

Qu'il ne li fesiſt moleſte !

Si fera il a ceſtui lait

⁶⁹⁶ Car il le het de mortel plaît !

As dens se prent parmi la queue :

Bien le puet faire, qu'ele eſt ſeue ;

Tout en esrache cuir et poil :

⁷⁰⁰ « Ha ! Las ! fait Renars, morirvoel^b ! »

Il s'eſt tornés a ventrillons,

Comme s'il fuſt en paſmisons :

« Desvoisons tient iceſte beſte,

⁷⁰⁴ Certes ! ce diſt li arcepreſtre^c,

Par foi, je li alſſe aidier,

Mais je me cremroie blecier.

« Par mon ordene, je ne puis croire

⁷⁰⁸ C'onques Renars a ſon provoïre

Vouiſt or faire un malvais plaît,

Car trop a aillors meſfait.

Or a tant fait qu'il eſt a chief.

⁷¹² Orendroit li tenrai le chief :

Ja ne ſerai ore ſi chiens !

Toutevoies vaincra li biens ! »

Li huas avoit molt grant bec :

⁷¹⁶ Par l'orelle le prent, ſel tret^d

Et le lieve en haut la teſte.

De çou Renars, pute beſte

Les dens li giete et ſi le hape^e

⁷²⁰ Et Hubers tire, ſi eſcape.

Si s'eſtoit ſaigniés quatre fois

Dou pié o tout les quatre dois :

« Saigniés ſoie, diſt li huas

⁷²⁴ De *fiat voluntas tuas*

Et de *debitoribus noster*

De *credo in deum pater* !

En cui ſe fiera on mais^f

⁷²⁸ Quant cils qui ſe faiſoit confés

avait l'intention de manger son confesseur ? Jamais encore, par l'ânesse de Béranger¹, il ne s'est rien passé d'aussi extravagant ! Si seulement il pouvait être en ce moment dans un seau de poix bouillante et de plomb fondu ! Maudit soit celui qui se soucie de savoir où il ira et ce qu'il deviendra ! *Qu'*il soit couvert d'opprobre ! Il m'a fait si peur : c'est une puanteur, une saloperie, une ordure, une infection ! Il faut être fou pour s'approcher de lui ! Un traître qui, pour un œuf, trahirait huit hommes ou neuf ! C'est un scélérat, un fourbe, qui s'est fait jeter dans le tombereau des charretiers en simulant la mort² ! *Que* le haut mal l'attaque ! Continue encore, ton cas est désespéré, jamais tu ne seras pardonné ! — Bien volontiers, seigneur ! dit Renart, je me trouvais l'autre jour dans un lieu défriché, et j'y ai découvert quatre petits milans qui étaient gros et gras : c'étaient les fils du milan Hubert, un hypocrite fort dévot³ qui cherche à faire régner la paix en ce pays et se charge volontiers de confesser le malade et le pécheur, et qui a peur du péché de celui-ci. Seigneur, je les ai dévorés tous les quatre : dès ce moment-là on aurait dû bien me rosser, mais par Dieu, maintenant je m'en repens et je viens faire amende honorable. » Le milan lève les sourcils quand il entend évoquer ses fils : « *Que* je sois béni, s'écrie le milan, par les corbeilles, par les vans, par les paniers et les bourriches ! Canaille, pourquoi les as-tu dévorés ?

Voloit son provoire mengier ?
Ains, par l'ânesse^a Berengier
N'eümes si très grant merveille !
⁷³² Car fuist il ore en une selle
De poic boli et de plonc caut !
Dehé ait ore cui en chaut
Quele part voise et qu'il deviegne^b !
⁷³⁶ La male honte li aviegne !
Tele paor m'a or faite,
Une pueur, une orde faite,
Une ordure, une pusnaise !
⁷⁴⁰ Fols est qui delés lui s'apresse^c !
Un traïroit qui por un oef
Traïroit huit homes u noef !
C'est un lerres, uns losengiers
⁷⁴⁴ *Qui* en la bene les chartriers
Se fist jeter con beste morte !
La male passions l'acorre^d !
Or di avant, mal es bailis,

⁷⁴⁸ Ja n'ieres mais espanéis !
- Volentiers, sire ! fist Renars,
J'ere l'atrier en un essart,
Si trovai quatre huauas
⁷⁵² *Qui* estoient gros et cras^e
Qui erent fil Hubert l'escoufle,
Un molt religieux hermoufle
Qui quiert par cest pais la pes
⁷⁵⁶ Et se fait volentiers confés^f
Le malade et le pecheour,
Qui de son pechié a paour.
Sire, si les manjai tous quatre :
⁷⁶⁰ Des lors me deüst on bien battre,
Mais Diaus, orendroit me repent^g
Si en vieng a amendement. »
Li huas lieve les sorcils
⁷⁶⁴ *Quant* il ot parler de ses fils :
« Saigniés soie, dist li huans,
Et de corbelles et de vans

C'étaient les miens, ces petits milans : vous m'avez plongé dans une profonde affliction. Je les avais bien cherchés pendant un mois à travers la terre et par tout le pays, et vous, vous les aviez mangés entre-temps, abject individu, traître et renégat ! Tous les quatre, ils étaient mes fils ! Ah, si seulement vous ne pouviez vous tirer de ce péril autrement qu'en étant noyé, car j'en suis absolument furieux. » Renart, s'entendant ainsi maudire, n'a pas envie de rire, sachez-le ; il réfléchit à ce qu'il va faire et à la façon de s'en sortir ; il dit : « Seigneur, par la grâce de Dieu, ne me malmenez donc pas de la sorte ! Ce n'est pas la coutume qu'un confesseur offense le pécheur lorsqu'il se confesse à lui ! Mais, au nom de Dieu, approchez plus près et écoutez mes péchés : fixez-moi la pénitence que je dois accomplir car — que Dieu me donne la joie — je ne savais pas ce que je faisais. — Par ma foi, réplique Hubert, je te crois bien volontiers là-dessus et je te le pardonne en toute sincérité, mais si j'avais la force pour moi, j'en tirerais une terrible vengeance ! » Voici quelle fut la réponse du goupil : « Seigneur, si ce sont vos fils que j'ai mangés, je viens vers vous pour en faire pénitence ; aussi, faisons un accord sur ce point : en compensation de vos enfants que j'ai dévorés, je deviendrai votre vassal, ici même ; échangeons le baiser en toute bonne foi¹ ! — Bien volontiers, ma foi ! » dit Hubert.

Et de panners et de benaſtes !

⁷⁶⁸ Lechieres, por coi les menjaſtes ?

Il erent mien li huanel :

Grant duel m'avés mis ou cervel.

Jes avoie bien un mois quis

⁷⁷² Par la terre et par païs,

Et vous les avés ja mengiés,

Cuivers, traîtres, renoiés !

Il erent tout quatre mi fil !

⁷⁷⁶ Ja n'issiés vous de ceſt peril

Jusqu'a tant que soiés noiés,

Que forment en sui corociés^a. »

Quant Renars s'oï si mal dire,

⁷⁸⁰ Sachiez que n'ot talent de rire,

Ains se porpense qu'il fera

Et coument il se chevira :

- Sire, diſt il, por Dieu merci,

⁷⁸⁴ Ne me laidengiés ore si !

N'est pas couſtume a confessor

Que il laidenge le pechor

Quant il se fait a lui confés !

⁷⁸⁸ Mais por Dieu traiés vous plus prés

Et si escoutez mes pechiés :

Ma penance me carchiés

Que, se Damedieus me doinſt joie,

⁷⁹² Ne ſavoie que je faisoie.

- Par foi, diſt Hubers, bient'en croi :

Jel te pardoins en bone foi^b,

Mais se la force en eſtot moie,

⁷⁹⁶ Grant venjance en prendroie^c !

- Sire, çou respont li houpils,

Se je vous ai mengié vos fils,

Je vieng a vous a penance

⁸⁰⁰ Et si en faisons acordance :

Por vos enfans que je menjai,

Voſtre home ici en devenrai ;

Si nous entrebaisons en foi^d !

⁸⁰⁴ - Volentiers, diſt Hubers, par foi ! »

Le milan s'avance pour le recevoir tandis que Renart ne pense qu'à le berner, et il l'a complètement dévoré bien avant qu'il ait eu le temps de tourner ses talons. Hélas ! quel mauvais pécheur que celui qui a mangé son confesseur !

► C'EST LÀ QUE S'ARRÊTE LA DEUXIÈME VIE DE RENART,
LE MAÎTRE DE LA RUSE.

Li huars tent a lui recevoir
Et Renars pense a lui deçoivre^a,
Si l'ot ançois tot devouré
⁸¹⁰⁸ Qu'il euiſt son pié torné

Ha ! Las ! Ci a mal pecheor
Qui a mengié son^b confessor !
EXPLICIT LA SECONDE VIE
⁸¹² DE RENART OU A TANT VOIDIE^c.

Branche IV

LE PÈLERINAGE DE RENART

Il y a quelque temps de cela, Renart vivait en paix dans son palais de Malpertuis : il avait renoncé à guerroyer, et il ne voulait plus vivre du métier qu'il avait fait jusque-là. Si souvent il avait accaparé le bien d'autrui à tort et de manière indue, que le haïssaient à mort bien plus de gens qu'il n'y a de fêtes dans une année ; et les animaux étaient tout aussi nombreux à le faire, je crois. Voilà ce qui est arrivé, en ce temps-là, un vendredi matin : Renart est sorti de sa tanière à reculons, le cul en premier, la tête ensuite ; sa course était moins rapide qu'à l'accoutumée, il s'en fallait de beaucoup ; il était bien las et se disait : « Hélas ! cela ne vaut plus la peine de faire le mal et de pécher ! Parce que j'avais confiance dans la vitesse de mes pieds, j'ai commis de bien grands péchés. Je courais, en règle générale, si vite que la totalité des chevaux d'une armée n'auraient pu me rattraper en une journée, pour peu que j'eusse voulu faire un détour. Dans cette ville, il n'y a pas un matin qui aurait pu récupérer un poussin, à partir du moment où je le tenais en gueule. Mon Dieu ! j'en ai dérobé tant et de si bons,

Jadis estoit Renars en pais^a
En Malpertruis en son palais :
Lassiet avoit le guerrier,
⁴ Ne voloit mais de tel mestier
Vivre con il avoit vescu.
Tant avoit de l'autrui eü
Par male raison et a tort
⁸ Que bien le haoient de mort
Plus de gens qu'il n'a en l'an festes,
Et autretant, ce cuic, de bestes.
Or avint il jadis ensi,
¹² Par un matin d'un venredi :
Issi Renars de sa tainiere,
Le cul avant, le chief derriere^b ;

Ne corut pas si tost d'assés
¹⁶ Comme il soloit ; molt fulassés :
« He las ! fait il, n'ai mais mestier
De mal faire ne de pechier !
Par la fiance de mes piés,
²⁰ Ai je fait de molt grans pechiés.
Je soloie corre si tost
Que trestot li cheval d'un oïst
Ne m'atainissent en un jor,
²⁴ Por coi vosisse faire un tor.
En ceïte ville n'a mastin
Qui me rescousist un poucín
Puis que je l'eüsse en goule.
²⁸ He Dieus ! tant boin en ai emblé

tant de chapons et de poules, sans y ajouter jamais ni assaisonnement de grande cuisine, ni sauce verte, ni ail, ni poivre, et sans les arroser de bière ou de vin ! J'ai toujours été un scélérat et je me suis rendu fort volontiers dans les endroits que je savais très fréquentés par des poules et des poussins ; ils venaient m'épouiller¹ et picorer entre mes pattes. Quand j'arrivais à en attraper un, je l'obligeais à venir avec moi ; il ne lui servait à rien de crier : il lui fallait combattre jusqu'à la mort. J'en ai tué plusieurs de cette façon² ! Il y en a une que j'ai fait porter, dans un cercueil, devant Monseigneur Noble le lion³ ; je l'avais tuée, et ce fut une erreur. Mais celle-là me fut enlevée, et à cause d'elle, mon cou a failli sentir la corde. Je n'ai jamais rien possédé, fût-ce la valeur d'une aile de pinson, sans l'avoir volé à autrui ! J'en suis affligé, et maintenant je m'en repens : Seigneur miséricordieux, Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi, misérable pécheur ! je regrette d'avoir tant vécu⁴ ! » Au milieu des lamentations de Renart, voici que surgit un paysan qui s'en venait à pied à travers la lande, son capuchon rabattu sur la tête. Renart voit qu'il arrive tout seul et va à sa rencontre sans chercher à s'enfuir. Il l'apostrophe : « Manant, viens ici ! As-tu un chien avec toi ? — Non, n'aies pas peur ! Eh bien, Renart, qu'as-tu à pleurer ainsi ? — Comment, répond Renart, tu ne le sais donc pas ? Il n'y a vraiment personne, pour vieux et chenu qu'il soit, dans ce pays, qui ne sache que jamais, en me trouvant

Tant capon et tante geline,
Ains n'i ot saveur de cuisine
Ne vers sausse ne aus ne poivre
³² Ne cerveise ne vin a boivre !
J'ai tous jors^a esté pautonniers,
Si ai alé molt volentiers
La u je savoie hautins^b
³⁶ Degelines et de poucins^c ;
Il me venoient peoillier
Et entre les jambes bechier.
Quant un em pooie tenir
⁴⁰ O moi l'en faisoie venir^d ;
Ne li avoit crier mestier :
A la mort l'estavoit luitier.
Maint en ocis en tel maniere !
⁴⁴ Une en fi je porter en biere
Devant dant Noble le lion
Que jou ocis par mesprison^e ;
Mais icele me fu tolie,

⁴⁸ S'en dut ma geule estre pendue.
Ains vaillant l'ele d'un pinçon
N'oi je riens se de l'autrui non !
Ce poise moi, or m'en repens^f :
⁵² Biaus sire dieus omnipotent,
Aiéz merci de cest caïtif !
Ce poise moi que je tant vis ! »
Si con Renars se dementoït,
⁵⁶ Evous un vilain qui venoit
Par mi la lande tot a pié ;
Son caperon ot embronchié.
Renars le voit tout seul venir,
⁶⁰ Encontre va, ne volt fuir.
Renars li dist : « Vilains, ça vien !
Maines tu avoec toi nul chien ?
- Naie, ne t'en estuet douter !
⁶⁴ Renars, que as tu a plorer ?
- Coi ? dist Renars, enne ses tu ?
Ja n'a il ne viel ne chenu^g

dans un lieu où je pusse faire du mal, je n'ai voulu y renoncer ; mais maintenant, j'ai l'intention d'arrêter enfin, car j'ai ouï dire au prêche que, s'il se confesse avec sincérité, celui qui crie miséricorde trouvera le pardon. — Renart, tu veux te confesser ? — Oui, si je pouvais trouver un prêtre pour m'imposer une pénitence. » Le paysan dit alors : « Renart, ne raconte pas de balivernes¹ ! Tu es passé maître dans l'art des ruses et des feintes ! Je sais bien que tu me prends pour un benêt ! — Certes non, répond Renart, je te jure que je n'ai aucune mauvaise intention à ton égard. Je te prie, au contraire, et t'implore au nom de Dieu, de me conduire en une église, où je puisse trouver un prêtre qui veuille bien me confesser sur-le-champ. » Le vilain réplique : « Là, dans ce bois, il y en a un ; viens avec moi, car je m'y rends. » Le paysan savait en effet fort bien qu'il y avait un ermite dans ce bois. Ils traversent le bosquet et finissent par arriver à l'ermitage. Ils trouvent le marteau qui pend sur le devant de la porte. Le paysan frappe énergiquement et l'ermite apparaît ; il enlève le verrou de la gâche. En voyant Renart, le prêtre, frappé de stupeur, s'exclame : « *Nomini dame*², Renart, que viens-tu chercher en ces lieux ? Depuis que Dieu les a créés, tu n'y a pas mis les pieds, car jamais jusque-là tu ne m'as fait profiter de ta présence ! — Ah, seigneur, pitié ! s'écrie Renart, quoi que j'aie fait, maintenant je me trouve ici. Pour tout le mal que je vous ai fait, à vous ainsi qu'à tous mes ennemis,

En ceste terre qui ne sace
⁶⁸ C'onques ne fui en cele place
 U je peüsse nul mal faire,
 Que je m'en volsisse retraire ;
 Mais or le voel enfin lassier,
⁷² Que j'oi dire au sermoner
 Que par vraie confession
 Qui merci crie, avra pardon"
 - Renars, voes te tu confesser ?
⁷⁶ - Oïl, se peüsse trover
 Prestre qui penance m'enjoigne^b. »
 Dist li vilains : « Renars, ne hoigne !
 Trop ses de guille et de barat !
⁸⁰ Bien sai, tu me tiens por musart !
 - Non fas, dist Renars, tien ma foi
 Que je ne pens nul mal vers toi.
 Mais je te pri por Dieu et quier
⁸⁴ Que me mainnes a un moustier
 Ou je puisse prestre trouver
 Qui or me voelle confesser. »

Dist li vilains : « Ça, en cest bos,
⁸⁸ En a uns, i vien, ge i vois^c ! »
 Et li vilains molt bien savoit
 Que un pseudomme ou bos avoit^d.
 Tant ont alé par le boscaige
⁹² Qu'il sont venu a l'ermitaige.
 Le mallet troverent pendant
 A la porte par dedevant.
 Li vilains hurte durement
⁹⁶ Et li hermites vint avant ;
 Le fermel^e oste de l'orelle.
 Quant vit Renart, si s'esmerveille :
 « *Nomini dame*, dist li prestre,
¹⁰⁰ Renars, que quiers tu en cest estre ?
 Dieus l'a fait, bien puis n'i fus tu,
 C'onques de riens miels ne me fu^f !
 - Ha, sire ! dist Renars, merci !
¹⁰⁴ Que que j'ai fait, or sui jou ci.
 De quanque je vous ai mespris
 Et a treštous mes anemis,

j'implore votre miséricorde et le pardon ! » Il tombe en prière à ses pieds, et l'ermite aussitôt le redresse, en lui disant : « Renart, tu vas t'asseoir ici, devant moi, et me révéler toutes tes mauvaises actions, d'un bout à l'autre. — Bien volontiers, seigneur, répond Renart : j'ai été un jeune étourdi, croquant volontiers les poules quand j'en trouvais dans les haies ; je les attrapais traîtreusement et les mangeais goulûment¹. Je me suis acoquiné avec Isengrin, après lui avoir donné ma parole de me conduire loyalement envers lui ; je lui fis épouser, de force, Hersent, qui a bien des qualités ; mais avant que trois jours ne fussent passés, je l'en ai bien mal récompensé, car je l'ai fait devenir moine dans un monastère et, en plus, je l'ai fait prêtre ; mais au moment de repartir, il n'aurait pour rien au monde, même pour une tête de sanglier, voulu y être, car je lui fis sonner les cloches ! Alors, arrivèrent le prêtre du village et, de ses habitants, je crois plus de deux mille, qui l'ont battu et bastonné de telle façon qu'ils manquèrent le tuer² ; ensuite je lui ai fait pêcher toute une nuit, dans un étang, des harengs³, jusqu'au matin, quand arriva sur lui un paysan, armé de sa massue, qui lui déchira la peau, car il était accompagné d'un mâtin qui la lui mit en morceaux. Il n'a guère apprécié ce traitement, croyez-le bien ! Ensuite, j'ai fait en sorte qu'il tombe dans le piège, dans lequel il tint le siège pendant deux jours ; en partant, il y laissa un pied. Mon Dieu, ce péché, je l'ai commis, je l'avoue !

Vous cri je merci et pardon ! »

¹⁰⁸ A piet li chiet a orison

Et l'ermitez l'a redreciet

Puis li dist : « Renars, or te sier^a

Ci devant moi et me descuevre

¹¹² Tot de chief en chief ta male oeuvre.

- Sire, dist Renars, molt volontiers :

J'ai esté bachelers ligiers,

Volentiers gelines menjoie

¹¹⁶ Quant en ces haies les trovoie^b,

Ses prenoie par traïson,

Ses menjoie come glotons.

A Ysengrin pris conpaïgnie :

¹²⁰ Quant je li oi ma foi plevie,

De loialment^c vers lui errer ;

Par force li fis espouser

Hersent qui molt a de valor^d ;

¹²⁴ Mais ains que passaït li tiers jors,

L'en rendi je malvais loier,

Que jel fis moine en un moïstier

Et si le fis devenir prestre ;

¹²⁸ Mais au partir n'i vosist estre

Por une teste de sengler,

Que li fis les sains souner !

Si vint li prestres de la ville

¹³² Et des vilains, je cuic, deus mille,

Qui le batirent et fuïrent,

Que por poi qu'il ne le tuerent ;

Puis li fis je en un vivier

¹³⁶ Toute une nuit harens^e peschier,

Jusqu'a matin que un vilain

Li vint, sa maque en sa main,

Qui li rompi son pelïçon,

¹⁴⁰ Car avoec lui ot un gaignon

Qui li descira molt la pel^f.

Saciés que ne li fu pas bel !

Et puis le fis je prendre au piege

¹⁴⁴ U il garda deus jors le siege :

Au partir i laissa le pié.

Dieus, moie coupe dou pechié !

J'ai aussi attaché dame Hersent à la queue d'une jument que j'ai mordue et fait regimber, si bien que Hersent fut, par ma faute, couverte de honte. Je me suis rendu coupable d'innombrables trahisons, mauvaises actions et tricheries : je suis bien conscient que je suis condamné à la mort ! Je vous assure qu'aujourd'hui, de toute la journée, je ne vous aurai même pas dit la moitié de mes péchés. Infligez-moi la pénitence que vous voudrez. Voilà, je vous ai dit ce que j'avais à dire. — Renart, il te faut aller à Rome, là tu t'adresseras au pape, tu lui conteras cette histoire et tu te confesseras à lui. — Eh bien, dit Renart, c'est là une lourde pénitence¹ ! » Et l'ermite de répondre : « Il faut qu'il souffre, celui qui veut faire pénitence ! » Renart voit qu'il n'y a pas d'autre solution : il prend la sacoche et le bâton² et se met en route ; le voilà qui a entamé son voyage. Il a bien l'air d'un authentique pèlerin, et la besace en bandoulière lui sied fort ! Mais il se juge bien imprudent d'être parti sans compagnie. Il n'emprunte pas le grand chemin, qu'il laisse sur sa droite ; il prend un sentier à sa gauche ; il regarde devant lui, dans la plaine, et il aperçoit, dans la campagne, des brebis qui brouaient au pâturage, et parmi elles se trouve maître Belin, le mouton, qui était en train de se remettre, épuisé qu'il était d'avoir sailli tant de brebis. Renart l'interpelle : « Belin, que fais-tu ? — Je me repose ici, et je suis furieux. — Par ma foi, ce repos est mauvais pour toi ! » Belin répond : « Je n'en peux plus !

Si atachai dame Hersent

¹⁴⁸ A la queue d'une jument,
Si la mors et fis repaner
Tant qu'a honte la fis livrer.

¹⁵² Molt ai fait de granz felonnie,
De malvaistiés, de trecherie.

Bien sai que jou a la mort sui⁴ !
Certes, je ne vous auroi hui
Dit la moitié de mes pechiés !

¹⁵⁶ Cou que volés, si me carchiés
Or vous en ai ditte la soume.
- Renars, aler t'estuet a Roume,
Si parleras a l'apoštoile,

¹⁶⁰ Si li conteras ceſte eſtoire
Et te feras a lui confes.
- Certes, diſt Renars, c'eſt grans fais ! »
Diſt l'ermite : « Mal eſtuet traire

¹⁶⁴ Celui qui penance voet faire ! »
Renars voit faire li eſtuet :
Escherpe et bordon prent, si muet ;

Si eſt entrés en son chemin.

¹⁶⁸ Molt samble bien boins pelerin,
Et bien li siet l'escherpe au col !
Mais de çou se tient il por fol
Qu'il eſt meüs sans compaignie.

¹⁷² Le grant chemin n'ala il mie⁹,
Ains le laissa par devers destré^c :
Une sente torne a senestre ;
Garda avant enmi la plaigne,

¹⁷⁶ Si a veü en la campagne
Brebis qui passoient gaïn,
Et entr'eles fu dan Belin
Li motons qui se repassoit ;

¹⁸⁰ Tant avoit luit que⁹ las eſtoit.
Tout maintenant eſt la ralés
Que il n'i eſt pas demorés :
« Belin, diſt Renars, que fais tu ?

¹⁸⁴ - Ci me repos tout irascu.
- Par foi, cils repos eſt malvais ! »
Et diſt Belins : « Je n'en puis mais !

Je suis au service d'un salaud de paysan qui ne m'a jamais fait que du mal : depuis que je suis capable de bêler et crier, je n'ai jamais cessé de couvrir ses brebis ; j'ai engendré toutes les bêtes que tu vois rassemblées dans ce pré. Mais j'ai mal employé mes services, car le paysan m'a donné pour être tué ; en effet, il a pris femme, et en plus, il a promis ma peau à un personnage, pour lui fabriquer des bottes, et ce monsieur doit les porter pour aller à Rome. — À Rome ? Au nom de Dieu, répond Renart, tu ne seras pas du voyage ! Il vaudrait bien mieux que tu ailles toi-même y porter ta peau que de te faire tuer. Et s'il t'épargne la mort ce coup-ci, tu te retrouveras dans la même situation après Pâques, à la saison des Rogations, où l'on mange les moutons gras¹. Tu es promis à la mort, je m'en rends bien compte, si tu ne prends pas très vite des mesures et si tu ne t'en vas pas ailleurs ! — Pour l'amour de Dieu, seigneur Renart donnez-moi un conseil en toute bonne foi ! Vous êtes en pèlerinage, je le vois bien. — Je suis effectivement en pèlerinage, mais tu risquerais de n'en rien croire, si tu te fais à ma réputation passée ; à l'heure qu'il est, pourtant, je me suis repenti. J'ai trouvé un homme de foi, qui m'a donné un excellent conseil, qui me garantira le salut, s'il plaît à Dieu. Car Dieu commande d'abandonner père et mère, frère et sœur, terre et herbe, pour l'amour de Lui. Ce bas monde n'est qu'un lieu de passage ! Bien malheureux et bien

Je serf a un vilain felon

¹⁸⁸ Qui ains ne me fiât se mal non :

Ains puis que soc beler ne muire^a

Ne finai de ses berbis luire ;

Toutes cestes ai engenees

¹⁹² Que tu vois ici aïnees.

Mal ai mon service employé,

Car li vilains m'a otroié

A tuer, qu'il a feme prise^b,

¹⁹⁶ Et s'a encor ma pel promise

A housiaus^c faire a un preudoume

Et cis les doit porter a Roume.

- A Roume ? Por Dieu, fait Renars,

²⁰⁰ Ja en la voie n'auras part !

Molt mieus le t'i venroit porter

Ta pel que faire toi tuer !

Et se il ceste mort te lasce,

²¹⁴ Si revenras après la pasque,

En ce tens que sont rovisons,

Qu'on menjue ces cras moutons.

Tu es a la mort, bien le vois,

²⁰⁸ Se tu n'en prens hastius conrois

Et se ne tornes autre part !

- Por l'amor Dieu, sire Renars,

Consilliés moi en bone foi !

²¹² Pelerins estes, bien le voi.

- Pelerins sui je voirement,

Mais tu n'en croeroies nient

Por le mal cris que j'ai eü ;

²¹⁶ Si me sui ore repentu.

Trové ai un home fael^d

Qui m'a doné molt bon conseil,

Par cui serai saus, se Dieu plaist.

²²⁰ Et Dieus commande que on laist

Pere et mere, frere^e et serour

Et terre et herbe por s'amour.

Cils siecles n'est que uns trespas !

²²⁴ Molt par est cils chaitis et las

misérable, celui qui ne s'amende jamais¹. Voici ce que l'on trouve écrit dans la Bible : Dieu est plus heureux d'un seul méchant qui vient à se repentir, que de quarante-neuf justes². Ce bas monde ne vaut rien, pas même un œuf ! Je veux me rendre auprès du pape pour chercher et demander conseil sur la conduite à adopter. Si vous vouliez bien venir avec moi, on ne ferait plus, cette année, de bottes, de chaussures ou de chapeau avec votre peau, je vous l'affirme ! — On ne contredit pas un pèlerin : je viens avec vous ! » déclare Belin. Ils ont pris la route, et n'ont marché que peu de temps, quand ils voient Bernard, l'archiprêtre, en train de brouter les chardons dans un fossé³. Renart l'appelle : « Bernard, que Dieu sauve ton âme ! » et l'autre lève les yeux, et répond : « Et que Dieu te bénisse ! Est-ce toi, Renart, le goupil ? — Oui, c'est moi, effectivement. — Par le cœur divin, quel dépit t'a poussé à te faire pèlerin, toi ainsi que le seigneur Belin ? — Ce n'est pas le dépit ni la colère qui sont en cause, au contraire : nous voulons servir Notre-Seigneur, et souffrir pour nous amender et pour lui être utiles. Mais cela ne fait pas partie, en ce moment, de tes préoccupations, et tu ne te soucies pas non plus d'aller en pèlerinage ; tu préfères porter pendant toute l'année un énorme fardeau de bûches et de grands sacs de charbon, quitte à te retrouver avec toute la peau de ta croupe enlevée à coups d'aiguillon ;

Qui aucune fois ne meüre.
Ja trueve on en escripture
Que Dieus est plus liés d'un felon

²²⁸ Quant vient a repentation
Que de justes quarante-neuf^a
Cils siecles ne vaut pas un oef !
A l'apostoile voel aler

²³² Por consel querre et demander
Conment je me doi contenir.
S'avoec moi voliés venir,
On ne feroit awan housel

²³⁶ Ne cauchemente ne capel^b
De vostre pel, je vous afi !
Ensi seriés vous bien gari !
- On ne desdit pas pelerin :

²⁴¹ Je vois o vos ! » ce dist^c Belin.
En lor chemin s'en sont entré,
Mais il n'orent guaires alé
Quant voient Bernart l'achepestre

²⁴⁴ En un fossé les chardons peestre.
« Bernart, dist Renars, Dieus te saut ! »
Et il lieve les euls en haut :

« Et Dieus te benie ! dist il,
²⁴⁸ Es tu çou Renars li houpil ?
- Oïl, çou sui je voirement.
- Par le cuer bieu, quel maltalent
T'a fait devenir pelerin

²⁵² Entre toi et sire Belin ?
- Ce ne fist maltalent ne ire,
Ains volons servir nostre sire^d
Et travillier por amender

²⁵⁶ Et por Damredieu acater.
Mais de çou n'as tu or couraige,
Ne d'aler en pelerinaige ;
Tu voes mieus porter awan mais

²⁶¹ De la buche grandime fais
Et grans sachiés de carbon,
Et si auras de l'aguillon

et quand viendra l'été, et que les mouches seront légion, alors tu ne seras certes pas couché à l'ombre ! Fais le bon choix : viens avec nous : jamais tu ne manqueras de rien que nous puissions te procurer ; tu auras suffisamment à manger¹. » Bernard répond : « Je viendrais bien volontiers, si j'avais suffisamment à manger. — Eh bien, ce sera le cas, je te le promets, sur ma foi ! Nous partirons donc ensemble, tous les trois ! » Les voilà repartis. Ils se sont mis en route, et sont entrés dans un grand bois où ils trouvent en abondance des cerfs, des biches et des daims. Mais de ce genre de choses ils ne font pas grand cas² ! Pendant la journée entière ils marchent avec entrain, à travers la forêt, sans y trouver ni ferme, ni refuge, ni maison. Bernard dit alors : « Seigneurs, comment allons-nous faire pour nous loger, car il se fait tard ? — C'est vrai », lui répond Renart et il déclare : « Mes chers compagnons, nous autres, pourquoi chercherions-nous un autre gîte que la belle herbe sous cet arbre ? Elle me plaît plus qu'un palais de marbre ! — Ma foi, dit le mouton Belin, moi je préfère dormir à l'abri d'une maison ! Deux, trois ou quatre loups auraient vite fait de se jeter au milieu de nous : il s'en trouve assez dans ce bois ! » L'archiprêtre dit alors : « Voilà qui est vrai ! » Renart leur répond, conciliant : « Seigneurs, vos désirs seront les miens ; devant nous, par là, se trouve la demeure de Primaut³, mon compagnon, en qui nous pouvons nous fier : allons-y, nous y serons

Tout le crepon desus pelé ;
²⁶⁴ Et quant ce venra en esté,
 Que des mosches sera grant nombre,
 La n'i gerras non pas en l'ombre^a !
 Fai le bien, si te vien o nous :
²⁶⁸ Tu ne seras ja souffraitous
 De riens dont te puissons aidier ;
 Tu auras assés a mengier. »
 Dist Bernars : « Volentiers iroie,
²⁷² Se a mengier assés avoie.
 - Si auras tu, t'afis par foi !
 Or irons ensamble tot troi^b ! »
 Atant d'ilueques sont parti
²⁷⁶ Et se metent en lor chemin^c.
 En un grant bos en sont entré
 Ou il troverent a plenté
 De cers, de bisses et de dains.
²⁸⁰ Mais de ciaux prisent il^d le mains !
 Toute jor a esplot alerent

Par la forest, ains n'i troverent
 Vile ne recet ne maison.
²⁸⁴ « Signor, dist Bernars^e, que feron
 De herbergier, car il est tart ?
 - Voirs est », ce li a dit Renars^f
 Renarts a dit : « Biau compaignon,
²⁸⁸ Et nous, quel hošte querriön,
 Fors la bele herbe soz cest arbre ?
 Mieux l'aim qu'un palais de marbre !
 - Par foi, fait Belins li mouton,
²⁹² J'aim mieux a gesir en maison !
 Ja se venroient tost enbatre
 Entre nous trois, deus leu ou quatre,
 Dont il a assés en cest bos ! »
²⁹⁶ Dist l'arceprestres : « Çou est voirs^g, »
 Renars lor respont sans orguel :
 « Signor, çou que vous volés je voel ;
 Ci devant est l'osteus Primaut,
³⁰⁰ Mon compaignon, qui ne nous faut :

rapidement ! » Aussitôt ils se dirigent droit vers elle et après avoir un peu marché, ils y parviennent, mais ils seront fort fâchés avant de quitter les lieux, si Renart ne les tire de la situation par son habileté¹ ! Le loup était sorti dans la lande, avec Hersent, pour chercher sa provende. Nos pèlerins s'installent : ils trouvent en quantité du pain et d'autres victuailles, de la viande salée, du fromage et des œufs, et tout ce qu'il faut à un pèlerin ; ils trouvent aussi de la bonne bière. Belin en boit tant qu'il en devient gai. Le voilà qui s'est mis à chanter ; l'archiprêtre fait la voix de basse, tandis que Renart chante en fausset². Ils auraient certes bien fait leur affaire, s'ils avaient été laissés en paix. Mais le loup revient, chargé, portant son butin dans sa gueule, en compagnie d'Hersent, qui n'était pas rassasiée, ce qui la mettait hors d'elle. Quand ils entendent le vacarme que l'on fait chez eux, ils s'arrêtent un court instant et tendent l'oreille ; le loup dit alors : « J'entends du monde là-dedans. — Je vais aller voir », dit Hersent. Elle met à terre le fardeau qu'elle porte et regarde par un trou ; elle voit les pèlerins auprès du feu puis revient près de son loup de mari et lui dit : « Seigneur, sais-tu ce qui nous arrive ? Il y a là Belin, Renart et l'âne ; tout ce beau monde, tu l'as dans ton filet ! » Les voilà qui ont cogné la porte avec grande violence, mais elle était fort bien fermée. Ils crient : « Ouvrez ! ouvrez ! ouvrez ! — Taisez-vous, s'exclame Renart, pas de blagues !

Alons i, nous i serons ja ! »
Maintenant s'en tornent droit la³.
Tant ont alé, la sont venu,

³⁰⁴ Mais il seront molt irascu
Ains qu'il s'en partent, se Renars
Ne les en jete par son art !
Li leus ert alés en la lande,

³⁰⁸ Et Hersens, por querre viande.
Li pelerin prenent l'oſtel :
Assés i truevent pain et el,
Char salee, froumaige et oes

³¹² Et quanque pelerin eſtuet ;
Et si truevent bone cervoise.
Tant boit Belins que il s'envoie.
Lors a coumencié a chanter

³¹⁶ Et l'arcepreſtre a orgener,
Et dans Renars cante en fausset.
Bien eussent fait lor farret
Se il fussent lassiet en pais.

³²⁰ Mais li leus vient a tot son fais

Que il aportoit en sa geule,
Et Hersens qui n'ert pas soole,
Dont ele estoit toute dervée.

³²⁴ Quant il oïrent la crie
En lor oſtel, si s'aresterent
Un petitet, si escouterent^b,
Et dist li leus : « J'oi laiens gent.

³²⁸ - G'irai veoir », ce dist Hersent.
Son fais qu'ele porte a mis jus,
Et regarda par un pertuis,
Si voit les pelerins au feu ;

³³² Puis s'en retorna a son leu :
« Sire, fait ele, ne ses tu'
Comment il nous eſt venu ?
Cou eſt Belins, Renars et l'asne,

³³⁶ Ici aus as tu ore en ta nasse^d ! »
Par grant air ont l'uis hurté,
Mais il estoit molt bien fermés.
« Ovrés ! font il, ovrés, ovrés !

³⁴⁰ - Taisiés ! dist Renars, ne gonglés !

— Renart, inutile de faire silence ! Il vous faut ouvrir cette porte, sale traître, sale renégat ! À cause de vous, j'ai perdu un pied : vous êtes tous condamnés à mourir ! Tant pis pour vous si vous vous êtes réfugiés ici, vous l'âne et vous le mouton ! — Hélas ! dit Belin, que faire ? » Et Renart lui répond : « N'aies pas peur, car nous nous sortirons bien de cette situation si vous consentez à faire ce que je vous conseillerai. — C'est ce que nous allons faire, dit l'archiprêtre, nous ferons tout ce que tu voudras bien nous dire, Renart, puisque tu es notre chef, et que c'est toi qui nous a conduits en ce lieu. — Bernard, dit alors Renart, toi qui as les reins puissants, va ! appuie-toi contre cette porte et entrebâille-la légèrement, juste ce qu'il faut pour que le loup puisse y passer, laisse-le introduire sa tête puis referme énergiquement la porte : notre bête à cornes que voici jouera contre lui ! » Bernard s'est appuyé contre la porte et l'a entrouverte, juste un peu : le loup glisse sa tête et avance, et l'autre ferme la porte d'un seul coup : la prison n'aurait rien été en comparaison de ce qui lui arrive là ! C'est alors qu'on aurait pu voir le mouton s'élancer impétueusement et reculer pour mieux frapper ! Renart l'encourage et l'excite : « Belin, fais-lui gicler la cervelle ! Prends garde qu'il n'en réchappe ! » Jamais jusque-là, même à la porte d'une ville, on n'avait assisté à un assaut aussi féroce que celui de Belin contre Primaut. À force de frapper et de cogner, il a fini par lui faire sauter complètement

- Renars, n'i a meſtier tairir !
Il vous covient ceſt huis ovrir,
Fel traîtres, fel renoiés !

³⁴⁴ Par vous oi ge perdu le pié :
Vous eſtes tuit livré a mort !
Mar arivaſtes a ceſt port,
Et vous l'asne et vous mouton !

³⁴⁸ - He las ! diſt Belin, que feron ? »
Et diſt Renars : « N'aies paour !
Que bien iſtrons de ceſt eſtour
Se vous volés mon conſel faire^b.

³⁵² - Si ferons nous, diſt l'arcepreſtre,
Treſtot çou que vous vorois dire',
Renars, ja es tu noſtre sire ;
Et en ceſt lieu nous amenas^d.

³⁵⁶ - Bernars, diſt il, qui fors rains as,
Va ! si t'acule a cel huisſet,
Et si l'entruève un petitet,
Tant que li leus i puiſſe entrer,

³⁶⁰ Et li lai sa teſte bouter,
Puis reclo' l'uis par grant vertu :
A lui jouſtera cils cornuz ! »

Bernars s'eſt a l'uis aculés,
³⁶⁴ Si l'a un petitet entrové ;
Li leus bout sa teſte avant
Et cils clot l'uis de maintenant :
Por noient fuſt il em prison^e !

³⁶⁸ Qui donques veiſt le mouton,
Com il s'eſcuelloit d'air
Et reculoit por mieus ferir !
Renars le ſemont et apele :

³⁷² « Belin, eſpant li la cervelle !
Garde que il ne s'en eſtorde ! »
Onques encore a nule porte
Ne veiſtes si fort assaut

³⁷⁶ Come Belins fait a Primaut.
Tant a feru, tant a hurté
Qu'il l'a tout eſcervelé.

la cervelle. Hersent, qui était restée à l'extérieur, et dans l'incapacité de lui porter secours, s'en va en hurlant à travers la forêt, et ameuté les autres loups. En très peu de temps elle en réunit plus de cent qu'elle emmena avec elle jusqu'à la maison, pour venger Primaute. Mais nos compères avaient pris la clef des champs, et les loups les suivent à la trace; Hersent, qui leur lance force menaces, a juré que les loups les dévoreront. Mais ils ne les trouveront pas sur place. Renart, en entendant hurler les loups, se met à presser ses compagnons, disant: « Seigneurs, venez, vite! » Voilà l'âne qui commence à lâcher des pets, car il n'avait jamais appris à courir. Renart se rend compte qu'il n'y a pas de secours ni de salut possible pour eux en dehors de la ruse; il dit: « Seigneurs, que faire? Nous sommes tous morts et anéantis! Montons sur cet arbre feuillu et nous leur ferons perdre la trace. Hersent est folle de rage à cause de la perte de son mari que nous avons tué. — Par ma foi, dit le mouton Belin, je n'ai jamais appris à grimper! » Bernard ajoute: « Je ne suis pas capable d'y monter! — Messieurs, la nécessité fait apprendre bien des choses et elle fait accomplir des actions que jamais on n'entreprendrait, si on ne se trouvait pas le couteau sur la gorge! Exécutez-vous, messieurs, montez à l'arbre, montez! Songez désormais à sauver votre vie! » Ils se hissent non sans mal et s'accotent à l'arbre. Et voici que surgissent, piquant des éperons, Hersent en même temps que ses compagnons.

Hersens, qui par defors estoit
 380 Et qui aidier ne li pooit,
 Par mi le bos s'en va hurlant
 Et les autres leus assamblant.
 En molt peu d'eure en assambla
 384 Plus de cent qu'avoec li mena
 A l'ostel pour Primaute vengier.
 Mais cil se misent a frapier
 Et li leu les sivent par trace
 388 Et Hersent qui molt les menace
 A juré qu'il les menjeront.
 Ja en ce lieu nes troveront.
 Renars qui oit les leus hurler,
 392 Ses compaignons prist a haister :
 « Signor, dist il, venés grant oire ! »
 Et li asnes commence a poire,
 Qui n'avoit pas apris a corre.
 396 Renars voit qu'il nes puet secorre
 Ne gardier se par engin non :

« Signor, dist Renars, que feron ?
 Tuit soumes mort et confondu !
 400 Montons sor cel arbre fuellu,
 Si auront la trace perdue.
 Hersent est forment irascue
 Por son signor que mort avons.
 404 - Par foi ! dist Belins li moutons,
 Je n'apris onques a ramper ! »
 Dist Bernars : « Je ne puis monter !
 - Signor, besoins fait molt aprendre
 408 Et tele cose fait enprendre »
 Dont ja on ne s'enremetroit
 Se li grans besoins n'i estoit !
 Faites, signor, montés ! montés !
 412 De vos vies des or pensés ! »
 A molt^h grant paine sus monterent
 Et desus l'arbre s'aceuterent^f.
 Evous poignant des esperons
 416 Hersent atous ses compaignons.

Quand ils sont arrivés sur les lieux, ils perdent la trace ; ils ne savent plus où aller chercher les fuyards, et se disent qu'ils ont disparu dans la terre. Ils sont fatigués et à bout. Ils se sont couchés au pied de l'arbre. Belin, en apercevant les loups — il n'est pas étonnant qu'il s'en effraie — se plaint : « Hélas ! pauvre de moi ! Je voudrais bien être avec mes brebis ! » L'archiprêtre déclare : « Quel supplice ! je n'ai pas envie d'un tel logis ! je veux changer de position ! » Renart se met à lui faire des reproches : « Vous pouvez, en effet, vous tourner, et de telle façon que ça finira mal pour vous ! » Belin dit alors : « Je vais me tourner ! » Bernard enchaîne : « Et moi, je ferai de même ! — Eh bien, tournez-vous, si vous voulez ! » Et ils se sont tous deux tournés, mais, incapables de se retenir, ils ne peuvent s'empêcher de tomber par terre. Bernard écrase quatre loups et Belin en écrase deux. Les autres loups, terrorisés de voir leurs compagnons morts, prennent la fuite et s'égaillent, tandis que Renart, qui assiste au spectacle, s'écrie : « Sus ! sus ! Attrape-le, Belin ! Prends-le, Bernard ! Tiens-le, Belin, et toi aussi, le prêtre ! » Les loups, alors, s'enfuient à toute vitesse, fût-ce pour cinquante marcs d'argent, dame Hersent elle-même ne serait pas revenue sur ses pas. Renart, qui était juché sur l'arbre, rejoint ses compagnons au sol et leur dit : « Seigneurs, que faites-vous ? Vous ai-je bien sauvés de la mort ?

Quant il sont venu en la place,
Si en ont perdue la trace ;
Ne sevent mais u aler querre,
⁴²⁰ Dient qu'il sont entré en terre^d.
Lassé furent et travillié.
Desous l'arbre se sont cochié^b
Belins, qui les leus esgarda,
⁴²⁴ N'est merveille s'il s'esmaia !
« He las ! dist il, con sui chaitis !
Or vorroie estre o mes brebis ! »
Dist l'arceprestre : « Je me duel ;
⁴²⁸ Teus ostel pas avoir ne^c voel !
Je me voel d'autre part torner ! »
Et Renars le prent a blasmer :
« Vous porés bien itel tor faire,
⁴³² Qu'il vous tornera a contraire ! »
Dist Belins : « Je me tornerai !
Dist Bernars : « Et jou si ferai !
- Or vous tornés se vous volés ! »

⁴³⁶ Et il se sont andoi tornés^d,
Si ne se porent soustenir :
A terre les covint venir.
Bernars escaça quatre leus
⁴⁴⁰ Et Belins en escaça deus
Et li autre leu molt s'esmaient
De lor conpaignons que mors voient :
Li uns fuit ça, li autres la
⁴⁴⁴ Et Renars qui les esgarda
Si s'escria : « La hart ! la hart !
Tien le, Belin ! Pren le, Bernart !
Tien le, Belin, et tu provoie ! »
⁴⁴⁸ Lors s'enfuient li leu grant oire,
Que por^c cinquante mars d'argent
Nes retornaſt dame Hersent.
Renars, qui fu en l'arbre sus
⁴⁵² A ses conpaignons descent jus :
« Signor, dist il, que faites vous ?
Ai vous bien de la mort rescous ?

Y en a-t-il un de vous deux qui est blessé ? » Bernard répond : « Je suis en triste état, et je ne suis pas capable d'aller plus loin ; il faut que je rentre. » Belin, à son tour : « Et moi, je ferai de même ! Jamais je ne serai pèlerin ! — Seigneurs, dit Renart, sur ma tête, cette entreprise-là est dure et pénible ; il existe en ce bas monde quantité de gens de bien qui n'ont jamais fait le voyage de Rome ! J'en connais un qui est revenu de sept pèlerinages pire qu'il n'avait été auparavant ! Je me mettrai aujourd'hui sur le chemin du retour, et je vivrai de mon travail, je gagnerai ma vie honnêtement et je ferai le bien aux pauvres ! » Alors, en criant : « En avant ! en avant ! », ils ont pris le chemin du retour.

A il nul de vous deus bleciés ? »
⁴⁵⁶ Dist Bernars : « Je sui méhaigniés,
 Je ne puis mais avant aler ;
 Arriere m'estuet retorner. »
 Dist Belins : « Et jou si ferai !
⁴⁶⁰ Jamais pelerins ne serai !
 - Signor, dist Renars, par mon chief,
 Ci a ouevre pesant et grief ;
 Il a au siecle maint preudomme

⁴⁶⁴ Qui onques ne furent a Roume !
 Teus est revenus de set sains
 Qui est pires qu'il ne fust ains !
 Je me metrai hui a retor
⁴⁶⁸ Et si vivrai de mon labor
 Et si gagnerai loialment,
 Si ferai bien a povre gent ! »
 Lors ont crié : « Outree ! outree ! »
⁴⁷² Si ont faite la retornee.

Branche Va

LE PUIITS

Il me faut maintenant vous raconter quelque chose dont je peux tous vous faire rire, car je sais bien, c'est la pure vérité, que vous n'avez cure d'entendre un sermon ou la vie d'un saint ; de cela vous n'avez aucune envie, mais plutôt de quelque chose qui puisse vous faire plaisir. Eh bien, que chacun prenne garde de se taire, car j'ai l'intention de vous dire une belle histoire, et j'y suis tout à fait prêt, que Dieu me guide ! Si vous vouliez bien me prêter l'oreille, vous pourriez apprendre quelque chose qu'il ferait bon retenir. Certes, on me tient, d'habitude, pour fou, mais j'ai entendu dire à l'école : « D'un fol peut venir une sage parole. » Inutile de faire un long prologue. Je vais donc vous raconter et ne pas vous taire plus longtemps, une branche et un mauvais tour, un seul, de celui qui sait tant de ruses, il s'agit de Renart, vous le savez bien, et vous en avez déjà beaucoup entendu parler. Renart n'indique à personne le chemin le plus direct¹ ; Renart met tout le monde en détresse ; Renart séduit, Renart cajole : c'est une fort mauvaise école que celle de Renart.

Or me covient tel cose dire^a
Dont je vous puis tous^b faire rire
Car je sai bien, çou est la pure,
⁴ Que de sermon n'avés^c vous cure
Ne de cor saint oïr la vie :
De ce ne vous prent nule envie,
Mais de tel cose qui vous plaise.
⁸ Or gart bien cascuns qu'il se taise,
Que de bien dire sui en voie,
Et bien garnis, se Dieus m'avoie !
Se vous me volïés entendre,
¹² Tel cose porïés apprendre
Qui bien feroit a retenir.

Si me suet on por fol tenir,
Mais j'oi dire a l'escole :
¹⁶ « De fol home, sage parole. »
Lons prologes n'est preus a faire ;
Or dirai, ne vous voel plus taire,
Une branche et un seul gabet
²⁰ De celui qui tant set d'abet :
C'est de Renart, bien le savés,
Et bien oï dire l'avés.
De Renart n'a nuls hons adrece ;
²⁴ Renars fait tout le mont destrece^d ;
Renars atrait, Renars acole :
Molt est Renars de male escole.

Avec lui on ne s'en tire pas avec les braies nettes¹ : jamais on ne sera assez son ami pour cela. Il est, de façon superlative, habile et rusé, Renart, et pourtant, ce n'est pas quelqu'un qui cherche des histoires. Mais en ce bas monde il n'y a personne d'assez sage pour ne pas commettre un jour de folies. Je vais donc vous dire quel malheur et quelle peine a subis Renart. L'autre jour, il était parti en terre étrangère² pour chercher sa subsistance, à cause de la disette et d'une cruelle faim qui le faisait souffrir. Il arrive à une terre de labour, puis s'engage dans un pré. Ensuite il s'en va droit à un fourré, fort affligé ; grande est sa colère de ne pouvoir trouver de quoi manger à son souper, et il ne voit rien là qui puisse servir à sa pâture. Alors il se remet à l'amble³, sort du bois et en atteint la lisière. Il s'est arrêté là, bâillant de faim : il était maigre et bien affaibli, car il y avait grande famine en son pays. De temps à autre il s'étire, et son ventre, ainsi que les boyaux, à l'intérieur, se demandent ce que peuvent bien faire ses pattes et ses dents⁴. Il gémit d'angoisse et de détresse et de la cruelle faim qui le tourmente fort. Il se dit alors qu'il n'est pas bon d'attendre là où il n'y a pas de proie à capturer. À ces mots, il prend un sentier et court toute la longueur d'un arpent, sans jamais vouloir ralentir au pas, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à un passage. Dès qu'il eut fini de courir, il a remarqué, dans un enclos de buissons, jouxtant un champ d'avoine, une abbaye de moines blancs, et tout à côté, une grange où Renart a l'intention

De lui n'a nuls corroies ointes,
²⁸ Ja tant ne sera ses acointes.
 Molt par est saiges et voisous
 Renars et si n'est pas noisous.
 Mais en cest monde n'a si sage
³² Qui bien ne face aucun folage^a.
 Or vous dirai quel mesestance
 Avint Renart et quel pesance.
 L'atrier estoit alés por querre
³⁶ Sa garison en autre terre
 Comme cils qui avoit soffraite
 Et grant fain qui le dehaite^b.
 Si comme il vint a une aree,
⁴⁰ Si s'en entra en une pree.
 Puis s'en vint droit a une broce
 Molt dolans, et molt se courouce
 Qu'il ne puet cose trover
⁴⁴ Qu'il puisse mengier au souper,
 Ne n'i voit riens de sa pasture.
 Puis se remet en l'ambleüre

Fors dou bos et vint a l'orelle.
⁴⁸ Arestés s'est ; de fain baaille^c :
 Maigres estoit et molt chetis,
 Grant fain avoit en son pais.
 D'eures en autres s'estendelle
⁵² Et ses ventres si s'esmerveille
 Et si boel qui sont dedens
 Que font ses poes et ses dens.
 D'angoisse gient et de destresce
⁵⁶ Et dou grant fain qui molt le blesce.
 Lors dist qu'il fait malvais atendre
 A çou u on ne puet riens prendre.
 A icest mot par un sentier
⁶⁰ S'en court un arpent entier :
 Onques ne volt entrer ou pas,
 Tant qu'il vint a un trespas.
 Si comme ot le corre lassie^d,
⁶⁴ Si a coisi en un plaisié,
 Par encostes d'unes avaines,
 Une abeie de blans moisnes

de faire une joute¹. La grange était fort bien construite : ses murs étaient de pierre grise, très solides, sans mentir, et ils étaient entourés sans discontinuité d'un fossé aux bords élevés, si bien qu'aucun être vivant ne peut leur enlever quelque chose par la force, car la grange est fortifiée et bien fermée. Elle regorge de nourriture, car l'abbaye est fort prospère ; c'était un lieu extrêmement intéressant que cette grange mais elle restait inaccessible à la plupart. Elle renferme en abondance le genre de nourriture que Renart le goupil recherche : des poules, des chapons de plus d'un an. Renart a pris cette direction : il a sauté au milieu du chemin, tout impatient de monter à l'assaut. Il n'a pas tiré sur le mors de son cheval² avant l'endroit où sont les chapons. Il s'est immobilisé sur le bord du fossé, tout prêt à piller et à attaquer les poules. Mais il ne peut arriver jusqu'à elles. Il court et court encore en faisant le tour de la grange, mais n'y découvre ni pont, ni planche, ni passage, et s'en désole fort. Il dirige alors ses regards vers la porte et voit le guichet³ entrouvert ainsi que le poulailler. Il vient de ce côté-là et se précipite à l'intérieur. Voici Renart dans une situation très critique, car si on peut se rendre compte qu'il a l'intention de les flouer, les moines retiendront un gage et le prendront lui-même en otage⁴ ! Ils sont, en effet, cruels au-delà de toute mesure ! Mais qu'importe⁵ ! Qui ne risque rien n'a rien...

Et une graigne par d'encoëte
⁶⁸ U Renars voet faire une joëte.
 La graigne fu molt bien asise :
 Li mur furent de roche bise,
 Molt fort, ne vous en mentirons,
⁷² Et furent clos tout environ
 D'un fossé dont haute est la rive,
 Si que ne lor puet riens qui vive
 Tolir par force nule cose,
⁷⁶ Puisque la graigne est ferme et close.
 Plentiveuse est de noretur
 Car elle est en bone pasture ;
 Molt par estoit bone la graigne,
⁸⁰ Mais a pluisors estoit estraigne.
 Assés i a de tel viande
 Con Renars li houpils demande :
 Gelines, capons sorannés.
⁸⁴ Renars est cele part alés :
 Par mi la voie a fait un saut,
 Tous abrivés de faire assaut.

Onques ne fu ses frains tenus
⁸⁸ Tant qu'il est as capons venus.
 Sor le fossés s'est arestés
 De gaignier toz apreëstés^a
 Et des gelines assalir.
⁹² Mais a elles ne puet venir.
 Cort et recort entor la graigne :
 N'i trueve mais ne pont ne planche
 Ne pertuis ; molt se desconforte.
⁹⁶ Lors regarde devers la porte
 Et vit le guicet entrovert
 Et le gelinier entrovert^b.
 Cele part vint ; outre se lance.
¹⁰⁰ Or est Renars en grant balance,
 Car se on puet apercevoir
 Qu'il les voelle decevoir,
 Li moine retenront son gaige
¹⁰⁴ Et lui meïsmes en otage !
 Car felon sont a demesure !
 Cui caut ? Tout est en aventure...

Voilà Renart se déplaçant à l'intérieur de l'enceinte : il a très peur d'être surpris. Il vient à l'endroit où sont les poules et écoute. Il est vrai qu'il est en proie à une grande frayeur, car il sait bien qu'il fait une bêtise ! La couardise l'a fait revenir sur ses pas : il craint fort qu'on ne l'entende. Il quitte la cour, retourne sur le chemin et commence à méditer, car le besoin fait trotter même les vieilles, et la faim lui cause de si cruels tourments, qu'elle le fait se précipiter en arrière — peu importe si cela lui fait plaisir ou s'il s'en repent — pour s'attaquer aux poules. Voilà donc Renart qui rebrousse chemin : il entre dans la grange par l'arrière en faisant si peu de bruit que les poules ne bronchèrent pas et ne se rendirent compte de rien. Il y en avait trois perchées sur une poutre, qui étaient condamnées à mort, et Renart, qui s'était introduit en maraudeur¹, grimpa sur un tas de foin pour s'approcher d'elles. Les poules sentent remuer le foin et le bruit les fait sursauter ; elles vont se tapir dans un coin ; Renart se met après elles, et les saisit l'une après l'autre, à l'endroit où elles se sont rencognées : il les a étranglées toutes trois. Il a fait crisser ses mâchoires avec deux d'entre elles, et la troisième, il a l'intention de l'emporter pour la cuire. Quand il eut mangé, il fut bien aise. Il sort de la grange par une barrière de branches, emportant sa précieuse poule. Mais au moment d'arriver à la porte, il eut grande envie de boire, lui qui savait si bien abuser son monde². Il y avait un puits au milieu de la cour :

Or va Renars par le porpris :

¹⁰⁸ Grant paor a d'estre sorpris.
Vint as gelines, si escoute.
C'est verités que molt se doute,
Que bien sait qu'il fait musardie !

¹¹² Revenus est par couardie :
Grant paor a que on ne l'oïe.
Ist de la cort, entre en la voie
Et se comence a porpenser,

¹¹⁶ Que besoins fait vielle troter
Et la fains tant le partormente,
Ou biau li soit ou se repente,
Qu'elle le fait arriers fichier

¹²⁰ Pour les gelines arochier.
Or retorne Renars arriere :
En la graigne entre par deriere
Si coïement que ne se murent

¹²⁴ Les gelines ne n'aperçurent.
Sor un tref en ot trois fichies
Qui estoient a mort jugies,

Et cils qui est alés en fuerre

¹²⁸ Se monta sor un tas de fuerre
Por les gelines aprochier.
Les gelines sentent logier
Li fuerre, si en tressalirent

¹³² Et en un angle se tapirent ;
Et Renars après elles s'en torne,
Si les a prises tout a orne
La u il les vit enanglées :

¹³⁶ Toutes trois les a estranlées.
Des deus en fait ses grenons bruire,
La tierce vorra porter cuire.
Quant ot mengié, si fu aaise.

¹⁴⁰ De la graigne ist par une haise
Et sa chiere geline^a en porte.
Mais si comme il vint à la porte
Si ot molt grant talent de boire

¹⁴⁴ Cius qui sot bien la gent deçoivre.
Un puc avoit en mi la cort :
Renars le vit, cele part cort

Renart l'aperçoit et court de ce côté-là, poussé par la soif qu'il veut étancher ; mais il ne peut atteindre la surface de l'eau.

Renart a donc découvert ce puits : il constate qu'il est fort profond et large, aussi ne veut-il pas sauter dedans, de peur de se trouver mal en point, et d'autre part il n'arrive pas à trouver un moyen pour obtenir de l'eau. Seigneurs, écoutez, ce que je vais vous raconter maintenant est extraordinaire ! Dans ce puits il y avait deux seaux : quand l'un monte, l'autre descend ; et Renart, qui a fait tant de mal, s'est appuyé sur la margelle du puits, triste, affligé et plongé dans de mornes pensées. Il se met à regarder à l'intérieur du puits et à contempler son reflet¹. C'est alors que les diables l'ont trompé, au moyen de son reflet qu'il a vu ainsi : il s'imaginait qu'il s'agissait d'Hermeline, son épouse, qu'il aime d'amour courtois, et qu'elle séjournait là, au fond du puits. Voilà Renart perdu dans ses pensées² et mélancolique. Il a demandé : « *Qui es-tu, dis-le-moi, que fais-tu là-dedans ?* » La voix remonte en écho du fond du puits : Renart, en l'entendant, dresse la tête ; il rappelle une nouvelle fois ; la voix ressort en écho du puits. Renart entend, il est au comble de l'étonnement. Il a mis ses pieds dans l'un des seaux. Avant de piper mot, il se trouva en bas : le voilà dans un fort mauvais cas. Une fois tombé dans l'eau, il se rend bien compte qu'il s'est fait avoir, car il n'y a pas étreint sa femme qu'il croyait avoir aperçue. Renart se trouve maintenant en triste situation ! Ce sont les diables qui l'ont ainsi piégé !

Pour sa soif que il voet estaindre ;

¹⁴⁸ Mais il ne puet a l'ewe ataindre.

Or a Renars cel puc trouvé :

Molt par le vit parfont et lé ;

Dedens ne voit il pas salir :

¹⁵² Paor ot de soi mal bailir,

Ne il ne puet engien savoir

Coment il puist de l'ewe avoir^a.

Signor, or escoutés mervelles !

¹⁵⁶ En ce puc i avoit deus selles :

Quant l'une vient, et l'autre vait ;

Et Renars, qui tant mal a fait,

Selonc le puc s'est acostés,

¹⁶⁰ Grains et maris et trespensés.

Dedens commence a esgarder

Et son ombre a abooter.

Lors l'ont diauble deceü

¹⁶⁴ De son ombre qu'il a veü^b :

Cuida que ce fuist Armeline,

Sa feme, qu'aime d'amor fine,

Qui herbergie fuist la dedens.

¹⁶⁸ Renars fu pensis et dolens.

Il a demandé : « *Qui es-tu ?* »

Di moi, la dedens que fais tu ? »

La vois dou puc vient contremont :

¹⁷² Renars l'oï, drece le front ;

Il rapela une autre fois :

Contremont resorti la vois.

Renars l'oï ; molt se mervelle

¹⁷⁶ Ses pies a mis en une selle.

Ains ne sot mot, si vint aval :

Or li est encontre molt mal.

Quant il fu en l'ewe cheüs,

¹⁸⁰ Bien sot que il fu deceüs,

Quant sa feme n'i a tenue

Qu'il cuidoit avoir veüe^c.

Or est Renars en male frappe !

¹⁸⁴ Diauble l'ont mis en cele trape.

Il s'est appuyé sur une pierre : il préférerait être mort et mis en bière ! Le malheureux souffre le martyr : bien souvent il se mouille le pelage ; le voilà bien plus prisonnier que s'il était dans les fers ou attaché par des courroies¹ ! Il est juste que soit roulé à son tour celui qui à longueur de temps met tout son pouvoir à tromper le monde entier ! Maintenant Renart est incapable de trouver un stratagème pour sortir de ce puits. Le voilà en bonne posture pour pêcher ! Personne n'arriverait à le faire rire ; une grande fureur l'envahit de se voir ainsi trompé. Il n'estime guère plus toute son intelligence qu'on ne le ferait d'un bouton. Seigneurs, il arriva qu'à ce moment-là, cette nuit justement et à cette heure précise, Isengrin, sans perdre de temps, vint à sortir d'une vaste lande ; il lui fallait en effet chercher sa provende, car la faim l'accablait cruellement ; il a tourné ses pas, de fort mauvaise humeur, pour venir devant la maison des moines : il y est venu au grand galop. Il trouva le pays en fort piteux état : « C'est un pays de démons, se dit-il ; impossible d'y dénicher de quoi manger, et rien de ce dont on a besoin ! » Il s'est mis au petit pas et s'en est allé tout droit vers le guichet : le voilà arrivé au grand trot devant le couvent. Sur son chemin, il tombe sur le puits dans lequel Renart le roux prend du bon temps. Il s'est penché sur le puits, triste, affligé et plongé dans de mornes pensées ; il se met à regarder à l'intérieur du puits et à contempler son

Acoûtes s'est a une pierre :

Bien volsist estre mors en bierre !

Li caitis sueffre grant haschie :

¹⁸⁸ Molt a sovent la pel mollie ;

Or est mieus qu'en fers ne en giés !

A bon droit est cius cunchiés

Qui toz jors met tout son pooir

¹⁹² A tout le monde decevoir.

Or ne set Renars trover guise

En quel maniere dou puc isse^e.

Or est a aise de peschier !

¹⁹⁶ Nuls nel poroit esleeschier :

De molt grant ire est esmeüs

Quant ilest ensi deceüs.

Ne prise un bouton tot son sens.

²⁰⁰ Signor, il avint a cel tens,

A cele nuit et a cele eure,

Qu'Ysengrins, sans nule demeure,

S'en est issus d'une grant lande,

²⁰⁴ Que querre li couvint viande,

Que li fains li grieve forment ;

Tornés s'en est iriement

Devant la maison as rendus :

²⁰⁸ Les grans galos i est venus.

Le païstrova molt gasté :

« Ci conversent, fait il, malfé,

Qu'on n'i puet trover vande

²¹² Ne riens^b nule que on demande ! »

Tornés en est tout le passet ;

Corant s'en vint vers le guicet :

Par devant la rendation^c

²¹⁶ S'en est venus le grant troton.

Le puc trova enmi sa voie

U Renars li rous s'esbanoie.

Desus le puc s'est aclinés,

²²⁰ Grains et maris et trespensés ;

Dedens commence a esgarder

Et son ombre a aboeter^d.

reflet¹. Plus il le vit, plus il l'examina attentivement ; il fit exactement de la même façon que Renart : en se couchant sur la margelle à plat ventre pour mieux voir son reflet dans l'eau, il s'imagina qu'il s'agissait de dame Hersent, qu'elle était installée là-dedans, et que Renart se trouvait avec elle... sachez qu'il n'en fut pas content ! « Me voici bien mal traité ! Ma femme m'avilit et me couvre de honte ! Renart le roux me l'a enlevée et l'a entraînée avec lui dans ce puits ! Le misérable traître, le brigand ! Abuser ainsi sa commère ! Je n'ai pourtant pas réussi à m'en défendre, mais si jamais je l'attrapais, je m'en vengerais si parfaitement, que jamais on ne m'en blâmerait ! » Il a poussé un hurlement puissant ; s'adressant à son reflet, il crie : « Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu manigances, sale pute que je prends sur le fait, et que j'ai trouvée ici en compagnie de Renart ? » La voix remonte en écho du fond du puits et il lui semble qu'on lui répond ; il s'est remis à hurler et la voix remonte du puits.

Tandis qu'Isengrin se lamentait, Renart était tout oreilles. Après l'avoir laissé suffisamment hurler, il s'est mis à l'interpeller : « Qui est-ce, mon Dieu², qui m'adresse la parole ? Désormais c'est là-dedans que je tiens mon école. — Qui es-tu donc ? dit Isengrin. — Eh bien, je suis votre bon voisin ; jadis, je fus votre compère. Vous m'aimiez plus que votre frère ! Par ma foi, on m'appelle Renart : j'ai été le spécialiste de la ruse et de la fourberie.

Con plus i vit, plus esgarda ;
²²⁴ Tout ensi con Renars ouvra :
 Comme il se coucha sus adens,
 Pour son ombre qu'il vit laiens,
 Cuida que fust dame Hersens
²²⁸ Qui herbergie fust dedens,
 Et que Renars fust avoec li ;
 Saciés, pas ne li abeli !
 Et dist : « Molt par sui mal bailis,
²³² De ma feme vils et honis,
 Que Renars li rous m'a fors traite
 Et avoec soi ceans a traite !
 Molt est ore traitres larres,
²³⁶ Qui ensi deçoit sa comere !
 Si ne me puis de li garder,
 Mais se jel pooie atraper,
 Si faitement m'en vengeroie,
²⁴⁰ Jamais blasme n'en averoie ! »
 Lors a hurlé par grant vertu ;

A son ombre dist : « Qui es tu ?
 Que penses tu, pute provée,
²⁴⁴ Quant o Renart t'ai ci trovée ? »
 La vois resorti contremont :
 Si li samble que li respont ;
 Lors a hurlé une autre fois :
²⁴⁸ Contremont resorti la vois.
 Que qu'Ysengrins se dementoit,
 Et Renars trestout escoutoit.
Quant assés l'ot lassier hurler,
²⁵² Puis si l'a pris a apeler :
 « Ki est çou, Dieus, qui m'aparole ?
 Ja tien ge ça dedens escole.
 - Qui es tu, va ? dist Ysengrins.
²⁵⁶ - Ja sui je vostre bons voisins
Qui fui jadis vostre conpere.
 Plus m'amiés que vostre frere !
 On m'apele, par foi, Renart,
²⁶⁰ Qui tant sai et d'engien et d'art.

Mais maintenant je suis mort, miséricorde divine ! et je fais ici ma pénitence. » Isengrin s'exclame : « J'en suis fort aise ! Eh bien, Renart, depuis quand es-tu donc mort ? » Et lui de répondre : « Il n'y a guère longtemps. Il n'y a pas de quoi s'étonner si je suis mort ! C'est ainsi que trépasseront tous ceux qui sont en vie, sans exception : il leur faudra passer par la mort le jour que Dieu décidera ! Maintenant, mon âme est entre les mains de Notre-Seigneur, qui m'a délivré de cette vie de souffrances, de la puanteur de ce monde où je me vautrais ; que Dieu vous guide jusqu'à la mort ! Je vous prie, cher doux compère, de me pardonner les sujets de colère que je vous ai donnés contre moi naguère. » Isengrin dit : « Soit, je vous l'accorde : que vous soient donc pardonnés tous les griefs que j'avais, compère, ici même et devant Dieu ! Mais votre mort me rend chagrin¹. — Eh bien, moi j'en suis bien heureux ! répond Renart. — Tu en es bien heureux ! — Vrai, par ma foi ! — Cher compère, dis-moi pourquoi ! — Parce que, tandis que mon corps est couché en bière chez Hermeline, dans sa tanière, mon âme est installée au paradis, assise aux pieds de Jésus, compère ! Voilà pourquoi je veux me réjouir² ! Jamais je ne me suis rendu coupable du péché d'orgueil ! Si toi tu es encore dans le royaume de la terre, moi je me trouve au paradis, au ciel. Ici, il n'y a que champs labourés, bois, plaines cultivées, prairies ; ici, quelle richesse en poussins ! C'est ici que l'on peut voir en nombre brebis, oies et chèvres ; c'est ici

Mais or sui mors, la Dieu merci,
Ma peneance fais ici^a. »

Dist Ysengrins : « C'est mes confors !

²⁶⁴ Renars, des quant es tu dont mors ? »

Et il li respont : « Des l'autrier.

Nuls hons ne se doit merviller

Se je sui mors ! Ansi morront

²⁶⁸ Treſtout cil qui en vie sont :

Par mi la mort les convenra

Passer au jor que Dieus vorra !

Or atent m'arme noſtrez sirez,

²⁷² Qui m'a mis hors de ceſt martire,

De cel puant siecle u j'ēstoie :

Mais que Dieus a la mort vous voie^b !

Je vous prie, bials conperes dols,

²⁷⁶ Que me pardonēs les corous

Que l'autrier eūſtes vers moi. »

Dist Ysengrins : « Et je l'otroie :

Or vous soient tuit pardonné,

²⁸¹ Conperes, ci et devant Dé !

Mais de voſtre mort sui dolans. »

Dist Renars : « Et j'en sui joians !

- Joians en iēs ? -Voire, par foi !

²⁸⁴ - Biaus conperes, di moi por coi !

- Que li miens cors giſt en la biere

Cies Hermeline en sa taisniere,

Et m'ame est en paradis mise,

²⁸⁸ Devant les piēs Jhesu asise,

Conperes ; s'est por coi jel voel^c !

Je n'oi onques cure d'orguel !

Se tu es ou regne terreſtre,

²⁹² Je sui en paradis celeſtre.

Caiens sont les gaaigneries,

Li bos, li plain, les prairies ;

Ciens a riche poucinaille ;

²⁹⁶ Ciens puet on veoir mainte ouaille

Et mainte oe et mainte chievre ;

Ciens puet on veoir maint lievre

que l'on peut voir en masse des lièvres, des bœufs, des vaches, des moutons, des éperviers, des autours et des faucons¹ ! » Isengrin jure par saint Sylvestre qu'il voudrait y être. Renart lui réplique : « Renoncez à cette idée ! Impossible pour vous d'entrer ici ! Le paradis est un lieu spirituel, et il n'est pas accessible à tous les mortels. Tu as toujours été un pécheur endurci, un félon, un traître et un tricheur ! À propos de ta femme, tu m'as soupçonné à tort : au nom de Dieu et de sa toute-puissance, jamais je ne lui ai manqué de respect et jamais je ne l'ai sautée ! Tu prétends que j'ai traité tes fils en bâtards : jamais, certes, je n'y ai pensé ! Que me soit témoin le Seigneur qui m'a créé, ce que je t'en ai dit, c'est la vérité ! Je t'en fais le serment de toute façon, même si je ne t'en devais pas. — Je vous crois là-dessus et je vous tiens quitte, en toute bonne foi, mais faites-moi donc entrer là-dedans ! » Et Renart de répondre : « Laissez tomber ! Ici, il n'y a pas de place pour les ennuis ! Regardez, là, cette balance². » Avec son doigt, il lui a montré le seau. Écoutez ce qui va arriver d'extraordinaire ! Renart, qui sait parfaitement manier la parole, l'avait convaincu que, pour de vrai, les seaux qui se trouvaient là, suspendus à la poulie, étaient la balance du bien et du mal, par Dieu, notre Père et Saint-Esprit ! Maître Renart, qui sait tricher de toutes les façons et qui désirait le piéger, explique : « Voici comment ils fonctionnent : quand l'âme se sépare du corps,

Et bues et vaiches et moutons,
³¹⁰ Espriviers, oštours et faucons ! »
 Ysengrins jure saint Silvestre
 Qu'il vorroit la dedens estre.
 Renars dist : « Lassiés çou ester !
³¹⁴ Ciens ne poés vous entrer !
 Paradis est celestiaus
 Mais n'est mie a tous communiaus.
 Molt as esté tous jors pechierres,
³¹⁸ Fel, traîtres et trichierres !
 De ta feme m'as mescreü :
 Par Dieu et par sa grant vertu,
 Ains ne li fis desconvenue
³¹² N'onques par moi ne fu croissue !
 Tu dis que tes fils avoutrai :
 Onques certes ne le pensai !
 Par cel signor qui me fist né,
³¹⁶ Ditte t'en ai la verité !
 Sairement en as toutes voies

Sanz que point ne t'en devoie^b. »
 Dist Ysengrins : « Je vous en croi
³²⁰ Sel vous pardoin en bone foi,
 Mais faites moi laiens entrer ! »
 Renars respont : « Lassiés ester !
 Caiens n'avons cure de noise !
³²⁴ La poés veoir cele boise. »
 Au doi li a mošttré la selle.
 Or escoutés une merveille !
 Renars set bien son sens espandre :
³²⁸ Pour voir li avoit fait entendre
 Que les selles qui la estoient^c,
 Qui a la polië pendoient,
 Poises sont de bien et de mal,
³³² Par Dieu le pere espirital !
 Dans Renars qui tout seit trichier
 Qui le baoit a engignier :
 « Faites sont par itel esgart^d
³³⁶ Que quant l'aume dou cors se part,

que cela lui convienne ou la contraire, elle s'installe bien sur un plateau, et la toute-puissance de Dieu est si grande que, si l'homme se repent bien de ses péchés, il descend ici, au fond, tandis que le mal reste tout entier là-haut¹. Mais sans s'être confessé, un homme ne saurait en aucune façon descendre ici, je te le dis. » Isengrin répond : « Dis-moi donc comment y aller, et que le Saint-Esprit te vienne en aide ! — As-tu avoué tes péchés ? — Oui, fait-il, à un vieux lièvre et à une chèvre à barbiche, tout à fait selon les règles et de sainte manière. Désormais mon âme ne risquera plus la damnation pour ce que j'ai pu faire, chercher à obtenir ou accomplir en ce bas monde. — Puisque vous le voulez, descendez me rejoindre, mais auparavant il vous faut vous confesser et vous repentir de vos péchés, car seule la confession peut faire descendre quelqu'un ici. — Compagnon, qu'à cela ne tienne, ce n'est pas cette formalité qui m'empêchera de venir vous retrouver en bas. Sachez — sans mentir, pour l'amour de Jésus ! — que j'ai rencontré aujourd'hui, chemin faisant, en venant ce matin, maître Hubert, le milan, en train de voler. J'ai couru me confesser à lui car je ne voulais pas attendre plus longtemps ; j'ai voulu qu'il me donnât ma pénitence, ce qu'il fit volontiers : il m'accorda le pardon de tous mes péchés, ce qui me causa, tenez la chose pour véridique, une grande joie ! — Cher compère, si je pouvais croire que fût vrai ce que vous me dites

U bien li siece u bien li griet,
A une poise bien s'asiet^d,
Et Dieus par est ansi poissans,

³⁴⁰ Se li hons est bien repentans,
Il se devale cha dejus
Et li maus remaint tous lassus.
Mais hons, s'il n'a confesse prise,
³⁴⁴ Ne porroit pas, en nule guise,
Ci avaler, je le te di. »

Ysengrins respont : « Or me di
Si t'aïst li sains esperis^b.

³⁴⁸ - As tu tes pechies regehis ?
- Oïl, fait il, a un viel lievre
Et a une barbue chievre,
Molt tres bien et molt saintement.

³⁵² N'avra mais m'anme dampnement !
Pour cose qu'a siecle aie faite
Ne porcacié ne portraite.
- Se vous volés ça avaler,

³⁵⁰ Ançois vous covient confesser
Et de vos pechiés repentir^f
Car nuls ne puet ça jus venir
Se confesse ne l'i amainne.

³⁶⁰ - Conpains, ja por ce ne remaigne,
Que jou la aval a vous n'aïlle :
Sachiés, qu'il m'avint hui, sans faille :
J'encontrai hui enmi ma voie,

³⁶⁴ Ensi comme hui matin venoie,
Dant Hubert l'esoufle volant ;
A lui me confessai corant,
Que onques n'i veuc plus atendre ;
³⁶⁸ De lui veuc peneance prendre,
Et volentiers le me dona :
Tous mes pechies me pardona,
Dont j'oi, saciés de voir, grant^d joie !

³⁷² - Bials conperes, se je cuidoie
Que ce fust voirs que vous me dittes,
Que de vos pechiés soies cuites,

là, que vous êtes en règle avec votre conscience, je prierais le roi du ciel qu'il vous installe ici, où vous pourriez vivre dans la félicité. — Compère, allez, vite ! faites-moi rapidement entrer là-dedans, car j'ai le vif désir d'y aller ! En effet, par la foi que je dois à l'Esprit-Saint, je vous ai dit là-dessus la vérité ; au nom de Dieu, prenez-moi sous votre protection ! » Voici ce que Renart se met à lui crier : « Il vous faut donc prier Dieu et le remercier affectueusement, afin qu'il vous accorde un véritable pardon et qu'il vous fasse rémission de vos péchés : c'est ainsi que vous pourrez entrer ici. » Isengrin n'y tient plus : il tourne son cul vers l'orient et sa tête vers l'occident et commence à brailler et à pousser de grands hurlements. Renart, capable de mainte merveille, était installé, en bas, dans l'autre seau, celui qui était descendu au fond du puits : si Renart s'y est couché, c'est que les choses vont mal tourner ; Isengrin aura de quoi se mettre en colère, ça ne traînera pas ! Isengrin s'écrie : « J'ai fait ma prière à Dieu ! — Et moi, dit Renart, je lui ai rendu grâces ! Vous allez venir au fond, sans attendre ! » Il faisait nuit à ce moment-là et les étoiles brillaient de toute leur clarté, se reflétant dans l'eau du puits. Renart, à qui il tardait de sortir, lui a monté une supercherie : « Isengrin, vois-tu ce miracle ? Devant moi brillent mille chandelles. Jésus t'accordera un vrai pardon et totale rémission ! » Que la maladie le prenne aux oreilles ! Pas trace de feu ou de chandelles !

Au roi prieroie celestre
 376 Qu'il vous doinst^r ceens vostre estre,
 U vous seriés bien liëment^b.
 - Conpere, or tost, haïstivement
 Me faites la dedens entrer
 380 Car molt i desir a aler !
 Car, foi que doi sainte esperite,
 La verité vous en ai ditte ;
 Por Dieu, pensés de moi tenser^r ! »
 384 Renars li comence a crier :
 « Il vous estuet dont Dieu prier
 Et molt doucement gracier,
 Qu'il vous face vrai pardon,
 388 De vos pechiés remision :
 Ensi i porrés entrer. »
 Ysengrins n'i volt plus ester :
 Son cul torna vers orient
 392 Et sa teste vers occident,
 Et commença a orguener
 Et molt durement^r a hurler.

Renars, qui fait mainte merveille,
 396 Estoit aval en l'autre selle
 Qui ou puc estoit avalee :
 Ce fu par pute destinee
 Que Renars s'est dedens couchiés ;
 400 Ysengrins iert par tens iriés !
 Dist Ysengrins : « J'ai Dieu proié !
 - Et jou, dist Renars, gracié !
 Vous venrés aval sans demeure ! »
 404 Il estoit nuis a icele eure
 Et les estoiles cler luisoient
 Et en l'ewe dou puis paroient.
 Renars cui tart estoit l'issue,
 408 Li avoit fait une treslue^r :
 « Ysengrins, vois tu ces merelles,
 Que devant moi ardent candoilles.
 Jhesus te fera vrai pardon
 412 Et molt bone remision ! »
 Passion le fiere en l'orelle :
 Ja n'i avoit feu ne candoille,

Ce qu'on y trouvait, en revanche, suffisamment, c'est le froid, l'obscurité et l'infamie. Isengrin, qui n'a jamais eu le moindre grain de sagesse, croit bien qu'il dit la vérité. Le voici donc qui fait tous ses efforts et qui se débat pour ramener le seau sur la margelle. À pieds joints il saute dedans : Isengrin était le plus lourd et il se précipite au fond. Écoutez donc ce que fut leur discussion ! Ils se sont croisés dans le puits ; Isengrin a interpellé Renart : « Compère, pourquoi t'en vas-tu ? » et Renart lui a répondu : « Pas la peine de faire une telle tête ; je vais vous expliquer la coutume du lieu : quand l'un descend, l'autre monte, tel est l'usage que l'on pratique ici ! Moi, je monte au paradis, là-haut, et toi tu dégringoles en enfer. Moi j'ai réussi à échapper aux diables, et toi tu t'en vas chez les vrais démons : te voilà tombé fort bas, dans l'ignominie, et moi je m'en suis sorti, que tu le saches bien ! Par Dieu le Père et Saint-Esprit, là, au fond, se trouve le séjour des diables ! » Dès que Renart a touché la terre, il est tout ragaillardisé de faire la guerre à Isengrin, qui lui, est en mauvaise posture : aurait-il été fait prisonnier devant Alep¹, il n'aurait pas été aussi misérable qu'après être tombé dans le puits.

Seigneurs, écoutez maintenant ce qu'il en est des moines et comment ils perdirent leurs forces : leurs fèves, qu'ils avaient mangées réduites en purée, étaient trop salées ; aussi avaient-ils trop bu le soir, et la nuit ils dormirent comme des loirs. Les

Ains i avoit assés froidure^a

⁴¹⁶ Et obscurté et grant laidure.
Ysengrins, ki ains n'ot savoir,
Cuide bien k'il li die voir^b.

Adonc s'esforce, atant estrive
⁴²⁰ Au saiel abatre de rive.
Il joint les piés, si saut dedens :
Ysengrins fu li plus pesans,
Si se devala contreval.

⁴²⁴ Or escoutés le batestal !
Ou puc se sont entrecontré ;
Ysengrins l'a araisoné :
« Conpere, por coi t'en vas tu ? »

⁴²⁸ Et Renars li a respondu :
« N'en faites ja chiere ne frume ;
Bien vous en dirai la coustume :
Quant li uns va, li autres vient,
⁴³² C'est la coustume qui avient !

Je vois en paradis la sus
Et tu vas en enfer la jus !

Des diaubles sui escapés

⁴³⁶ Et tu t'en vas as vis malfeis' :
Molt es en grant honte cheois
Et j'en sui fors, bien le sachoï.
Par Dieu le pere esperitauble,

⁴⁴⁰ La jus conversent li diable ! »
Des que Renars vint a la terre,
Molt s'esbaudist de faire guerre.
Ysengrins est en male trape :

⁴⁴⁴ Se il fust pris devant Halape,
Ne fust il pas si adolés
Con quant ou puc fu avalés.

Signor, or oés des rendus,
⁴⁴⁸ Con il perdirent lor vertus :
Lor feves furent trop saalees,
Qu'il orent mengies esgrunees ;
Si orent trop beü^d le soir :

⁴⁵² La nuit dormirent comme loir^e.
Li serjant furent pereceus,
Ki d'ewe furent soffreteus.

serviteurs étaient paresseux et l'eau manquait. Mais il arriva que le cuisinier, qui avait la charge du garde-manger, retrouva ses moyens : il s'en vint au puits le matin, conduisant un âne d'Espagne et des compagnons, qui étaient trois. Tous les quatre atteignent le puits au bon trot, attellent l'âne à la corde de la poulie, et l'animal tire sans ménager ses efforts. Les moines ne cessent de le frapper, l'âne ne cesse de tirer de toutes ses forces, sans arriver à avancer ni à reculer, malgré la volée de coups qu'il reçoit. Un moine alors s'est appuyé sur le bord du puits et s'est couché sur la margelle ; il se met à regarder vers le fond et découvre Isengrin¹. Il s'adresse aux autres : « Que faites-vous donc, par Dieu le Père glorieux ! C'est un loup que vous êtes en train de tirer ! » Et tous, saisis de panique, de se précipiter vers le couvent, plus vite que le pas ou le grand trot, mais sans oublier de bloquer la poulie : Isengrin souffre mille morts. Les frères appellent les domestiques : Isengrin ne va pas tarder à passer un mauvais quart d'heure ! L'abbé se saisit d'une massue, de bonne taille et pleine de nœuds, le prieur d'un chandelier. Il ne demeure au monastère pas un seul moine qui n'emporte un bâton ou un épieu : tous sont sortis de leur logis et se mettent à courir vers le puits, bien décidés à donner des coups. Ils font tirer l'âne qui était resté là et l'aident de toutes leurs forces, si bien que le seau finit par arriver au bord. Isengrin n'attend pas qu'on lui offre une trêve :

Mais il avint dou cuisinier,
⁴⁵⁶ Celui qui gardoit le mengier,
 Qu'il ot sa force recovree :
 Au puc s'en vint la matinee,
 Si menoit un asne espaignois
⁴⁶⁰ Et compaignons de ci a trois.
 Au puc en viennent le troton
 Trestitout li quatre compaignon ;
 L'asne acouplant a la polie,
⁴⁶⁴ Qui de traire pas ne s'oublie.
 Li rendu le vont molt ferant
 Et li asnes forment tirant,
 Qu'il ne puet n'avant n'ariere
⁴⁶⁸ Ne por cose que on le fiere,
 Quant uns rendus s'est apoiés
 Qui desus le puis s'est couciés,
 Si prend dedens a regarder
⁴⁷² Et Ysengrin a aviser.
 As autres dist : « Que faites vous,
 Par Dieu le pere glorïous !

Ce est uns leus que vous traïés ! »
⁴⁷⁶ Este les vous tous esmaïés,
 Si s'en queurent tout en maison
 Plus que le pas ne le troton ;
 Mais la polie ont atachie :
⁴⁸⁰ Ysengrins sueffre grant hascie.
 Li frere apelent les serjans :
 Par tens iert Ysengrins dolans !
 Li abes prent une maque
⁴⁸⁴ Qui molt estoit grans et cornue,
 Et li prieurs un chandelier.
 Il ne remest moins ou mostier
 Qui ne portaist baston u pel :
⁴⁸⁸ Tot sont issu de lor ostel ;
 Au puc en prennent a venir
 Et bien s'aprestrent de ferir.
 L'asne font traire qui la fu
⁴⁹² Et il li aident par vertu,
 Tant que la selle vint a rive.
 Ysengrins n'atent nulle trive :

il fait un bond tout à fait remarquable, et les chiens se mettent à sa poursuite, lui déchirant la fourrure dont ils font voler les touffes. Entre-temps, les moines l'ont attrapé et vigoureusement rossé. L'un d'eux le frappe au niveau des reins : Isengrin est tombé entre de mauvaises mains ; quatre fois de suite il s'est évanoui ; il en voit vraiment de toutes les couleurs. Il s'est allongé sur la margelle du puits et là, il fait le mort. Voici qu'arrive le prieur — que Dieu lui réserve la honte et le déshonneur ! — qui prend son couteau à la main avec l'intention de l'écorcher. Il était tout près de lui faire la peau, quand l'abbé l'interrompt : « Laissez tomber ! Il a le pelage en lambeaux et il a succombé sous les coups que nous lui avons assés ; il ne fera plus la guerre à personne, et laissera cette terre en paix. Retournons au couvent et laissez-le tranquille : il n'a guère envie de partir. » Chaque moine a repris son épieu et tous s'en reviennent au logis. Isengrin, qui a souffert un tel martyre, constate qu'il n'y a plus personne ; il s'en va, au supplice, car il a la croupe rompue. Il est arrivé à un buisson, mais son échine a reçu tant de coups qu'il ne peut plus bouger. Il vit son fils qui venait au-devant de lui, et lui demanda sur-le-champ : « Cher père, qui vous a ainsi arrangé ? — Mon fils, c'est Renart qui m'a assassiné et m'a trahi par sa fourberie. Il m'a fait tomber dans un puits ; plus jamais je ne pourrai retrouver mes forces. »

Un saut a fait molt avenant,
 496 Et ligaignon le vont sivant ;
 Descirent li son pelicon,
 Amont en volent li flocon
 Et li rendu l'ont atrapé,
 500 Qui l'ont molt durement frapé.
 Li uns le fiert par mi les rains :
 Ysengrins est en males mains ;
 Iluec s'est quatre fois pasmés,
 504 Molt par est grains et adolés.
 Il est couchiés desoz le bort :
 Ilueques fait samblant de mort.
 Atant estes vous le prior,
 508 Cui Dieus acort grant deshonor !
 Il met sa main a son coutel,
 Si en voloit prendre la pel.
 Tous estoit pres de l'acorer,
 512 Quant l'abes dist : « Lassiéz ester !
 Assés a sa pel depecie
 Et soffert a mortel hassie ;

Ne fera mais a nului guerre ;
 516 Apasie en est ceste terre.
 Tornons nous et lassiez le ester' :
 Il ne s'en a talent d'aler. »
 Cascuns rendus a pris son pel
 520 Si s'en retournent a l'ostel.
 Ysengrins voit n'i a nului,
 Qui a soffert si grant anui ;
 Va s'en et sueffre grant haschie
 524 Car il a la crupe brisie.
 A un busson s'en est venus,
 Mais tant ert ses crepons batus
 Qu'il ne se puet remüer.
 528 Devant lui vit son fil aler
 Qui li demanda entresait :
 « Biau peres, qui vous a çou fait ?
 - Biaus fils, Renars qui m'a mordre,
 532 Qui par son barat m'a trahi :
 En un puc me fist trebuchier^b ;
 Ne me pourrai jamais aidier. »

Quand l'autre l'entend ainsi parler, il en est fort irrité : il jure par Dieu qui a subi le martyre que s'il peut l'attraper et le tenir entre ses poings, il lui fera payer son mauvais tour ! « Si je le tiens, je vous promets qu'il ne m'échappera pas vivant, car devant moi il a forniqué avec ma mère, et il m'a pissé dessus, à moi et à mon frère ; mais je lui rendrai la monnaie de sa pièce ! Ce qui l'attend, c'est la mort et rien d'autre ! »

Alors Isengrin se retire dans ses terres et fait mander les médecins qui se sont occupés de le soigner : il y en eut jusqu'à dix à son chevet, et à force de remèdes, il finit par recouvrer ses forces. Voilà Isengrin à nouveau grand et fort : si maître Renart franchit les limites de son territoire et que lui, il lui tombe dessus tandis qu'il chemine, sachez qu'il lui en fera voir !

Quant cils l'oi, molt s'en aire :
⁵³⁶ Dieu jure qui soffri martire,
 Sel as puins le puet tenir,
 Il li fera son gieu puïr !
 « Se je le tieng, je vous plevis
⁵⁴⁰ K'il ne m'estordra mie vis,
 Que devant moi croissi ma mere
 Et conpissa moi et mon frere ;
 Mais je l'en rendrai guerredon !
⁵⁴⁴ Il n'en aura se la mort non ! »

Atant s'en entra en sa terre
 Ysengrins et fait mirres querre,
 Qui de lui se sont entremis :
⁵⁴⁸ Avoec lui furent par tant dis^b,
 Qu'il li ont mecine donee,
 Por coi sa force ot recovree.
 Ysengrins est et grans et fors :
⁵⁵² Se dans Renars passe les pors,
 Et cius le truißt dedens sa marche,
 Sachiés qu'il li fera damaige !

Branche Vb

LE JAMBON ENLEVÉ
RENART ET LE GRILLON

Un jour Isengrin était sorti d'une lande afin de trouver sa provende, et le seigneur Renart en avait fait de même : ils ne vont pas tarder à se croiser ! Renart se met à prier Dieu qu'il puisse ce jour-là le préserver des mains de son compère Isengrin, disant : « J'ai là un si méchant voisin que je ne sais plus à qui me fier ! » Et voilà qu'Isengrin tombe sur lui, dévalant une grande butte : bientôt il va lui faire des misères ! Renart se rend bien compte qu'il ne peut esquiver ni fuir, où que ce soit ! Aussi lui déclare-t-il sur-le-champ : « Mon cher compère, bienvenue à vous ! Que Dieu vous donne honneur et joie ! » Et l'autre de lui répondre : « Que Dieu me garde, quelle grande joie pour moi quand je te vois ! Au nom de Dieu le père, dans lequel je crois, lorsque je te vois, je n'ai envie de voir personne d'autre ; je vais encore te faire souffrir : tu vas être hébergé dans mon ventre, ce sort, tu ne pourras pas y échapper, tu n'as pas d'autre issue. Il te faudrait un cheval bien rapide pour ne pas avoir à me livrer combat ! De ta viande se gonfleront mes flancs,

Un jor^a issi fors d'une lande
⁵⁵⁶ Ysengrins por querre viande,
Et dans Renars tout ensemement :
Par tens feront acointement !
Renars prent Dieu a reclamer
⁵⁶⁰ Qu'il le puiſt cel jor garder
Des mains son compere Ysengrin :
« J'ai, fait il, tant malvais voisin
Que ne me sai en cui fier ! »
⁵⁶⁴ A un grant terre davalier
Li vint Ysengrins devant lui,
Qui par tens li fera anui^b,
Renars voit bien ne puet guenchir

⁵⁶⁸ Ne nule part ne puet fuir.
Si li a dit tout a estrous :
« Biau conperes, bien vegniés vous^c
Et Dieus vous doinst honor et joie ! »
⁵⁷² Et cius li dist : « Se Dieus m'en voie,
Grant joie ai je^d quant je vous voi !
Par Dieu le pere en cui je croi,
Quant je te ferai encor anui :
⁵⁷⁶ En mon ventre prendras hostel,
Tu ne t'en pues partir par el^f,
Molt auroies isnel cheval,
Se ne te fas livrer éstal !
⁵⁸⁰ De toi me leveront li flanc^f

et plus grande en sera la peur que j'inspirerai aux hommes ! Eh bien, que fais-tu ? Tu ne te jettes pas dans ma gueule ? Qu'est-ce que tu attends ? » Isengrin aiguise ses dents : Renart risque de passer bientôt un mauvais quart d'heure ! Jamais homme — même prisonnier, ou retenu captif au pays des Sarrasins — ne fut autant battu et maltraité que le fut Renart.

Voici Renart en situation critique : de son dos s'envolent les touffes de poils comme d'un coussin de plumes que l'on secoue ; la douleur est si vive qu'elle lui met l'écume au museau. Les violences d'Isengrin cessent et Renart se retrouve avec le pelage en triste état ; il est bel et bien pelé, ce n'est pas pour faire semblant ! Renart ne bouge plus, et commence à se lamenter. Isengrin, à le voir, est pris de pitié : le souvenir lui revient de l'amitié qui a toujours existé entre eux ; ses yeux se troublent, et il se met à pleurer et à pousser de grands soupirs. Tout près de Renart il s'est accroupi, disant : « Ah ! je suis trahi ! Je me suis laissé emporter par la colère ; je me suis très mal conduit ! Aucun plaisir ne m'intéressera plus désormais, puisque j'ai tué mon conseiller ! » Renart l'entend, il s'étire un peu. « Qu'est-ce que je sens ? dit le loup, il a encore une veine qui bat, la chaleur et le souffle vital ne l'ont pas quitté ! » Renart se remet sur ses pieds et lui dit : « Seigneur, c'est mal agir de me traiter si méchamment ! Ne soyez pas à ce point enragé : je suis votre neveu, c'est le plus important ; vous auriez tort, à l'avenir, de

Molt m'en douteront plus la gent !
Que faites vous, que vous n'entrés
En ma geule ? Que demorés ? »

⁵⁸⁴ Y'sengrins aguise ses dens :
Par ters sera Renars dolens !
Onques nuls^a hons, tant fust chetis
N'en terre de Sarrasins pris,

⁵⁸⁸ Ne fu si bien hocepiniés
Con Renars fu, ne laidengiés.

Or est Renars en mal troton :
De son dos volent li floclum

⁵⁹² Comme d'une coste de plume ;
Tel dolor a que tous escume.
Y'sengrin^b a fait son revel :
Renart a pelee la pel ;

⁵⁹⁶ Cils fu pelés, pas ne s'en fainst !
Ne se remue ançois se plainst^c.
A Y'sengrin en prent pitié :
Ramenbra li de l'amistié

⁶⁰⁰ Qu'il ont tous jors entre aus eüe ;
Troublee li est la veüe,
Et si comença a plorer
Et durement a sospirer.

⁶⁰⁴ Desus Renart s'est acroupis :
« Ahi ! dist il, je sui trahis !
Mes maltalens m'a sorporté ;
Trop ai vilainement ovré !

⁶⁰⁸ Je n'ai mais cure de deport
Quant jou mon consillier ai mort ! »
Renars l'oï, un poi s'estent.
Dist li leus : « Qu'est ce que je sent ?

⁶¹² Encor li bat une vaine
Et si n'en ist fus ne alaine^d ! »
Renars se drece sor ses piés
Et dist : « Sire, çou est pechiés

⁶¹⁶ Que si malement me menés !
Ne soies pas si forsenés :
Vostre niés sui, ce est la somme ;

tenir les faibles pour quantité négligeable ! » Renart regarde vers la plaine et voit arriver, du côté du bois, un paysan qui transportait, suspendu à son cou, un jambon ; il sortait de chez lui. Renart, en le voyant, se met à sourire : « Eh bien, vous m'êtes un ami très cher — il va s'en tirer grâce à son bagou¹ —, mon oncle, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : ce paysan, là, transporte un jambon ; mettons-le entre nos mains et changeons-nous en marchands ! À quoi sert-il de s'attarder ici ? À l'attaque, sans attendre ! Je sais parfaitement vendre de la viande, sans que le client refuse. Procédons ici même au partage² : j'en aurai pour moi le tiers, et vous, qui êtes de grande taille, vous en aurez les deux autres ; c'est la façon de faire des marchands, car ils mènent joyeuse vie ! » Isengrin lui montre les dents et lui répond : « Par saint Clair, je n'ai guère envie de m'en prendre à un paysan ! Je passais hier par la rue d'un village, et il y a un homme qui m'a frappé avec une massue, si fort qu'il m'a étendu raide ! C'est très humiliant pour moi de me faire battre ! » Renart rétorque : « Qu'à cela ne tienne ! Pour moi, c'est le moment ou jamais de tester mon astuce : si je n'arrive pas à vous procurer le jambon, faites-moi pendre à une corde ! Mon oncle, ajoute-t-il, attendez-moi, j'y vais, et vous, restez ici ! — D'accord », dit Isengrin, et Renart se met en chemin. Il se traîne au-devant du paysan, simulant une infirmité. C'est ainsi qu'il arriva au milieu du chemin charretier.

Ja mar tenrois nul petit home ! »

⁶²¹ Renars regarde vers un plain,
Delés le bos vit un vilain :
Sor son col^{re} portoit un bacon ;
Venus estoit de sa maison.

⁶²⁴ Renars le vit, si a sozris :
« Or ça, molt estes mes amis,
Il garra ja par sa favele ;
Oncle, or oès bone novele^b :

⁶²⁸ Un bacon porte cils vilains ;
Car le metons entre nos mains^c
Et si devenons marchant !
Qu'alons nous ici demorant ?

⁶³² Corons li sus, or n'i a plus !
Bien sai vendre char sans refus.
Or faisomes ci nostre esgart :
Jou en aurai la tierce part

⁶³⁶ Et vous le deus, qui estes grans ;
C'est coëstume de marcheans,

Qu'il se desduisent liëment ! »

Ysengrins li monstre le dent
⁶⁴⁰ Et li respondi : « Par saint Cler,
Vers vilain n'ai cure d'aler !

Je passai hier par une rue,
Un m'en feri d'une maque
⁶⁴⁴ Si que il m'abati tout plat !
Grant honte me fait qui me bat ! »
Dist Renars : « Lassiés çou ester !

Or m'estuet me sens esprover :
⁶⁴⁸ Se le bacon ne vous puis rendre,
A une hart me faites pendre !
Oncles, fait il, or m'atendés
G'irai avant, or demorés !

⁶⁵² - Je l'otroi », ce dist Ysengrins,
Et Renars acuet son chemin.
Par devant^d le vilain s'est trais,
Ausi fait con s'il fuëst contrais^e.

⁶⁵⁶ S'en vint parmi une charriere.

Le paysan fit bien grise mine en voyant surgir le renard. Voilà le jambon fort menacé ! Renart s'avance en traînant ses reins, et le paysan croit bien pouvoir l'attraper de ses mains. Renart a fait un petit saut pour l'éviter ; le paysan dit alors : « Peine perdue ! Ta gorge sera fixée au col de mon manteau ! » Renart l'entend et s'en trouve fort aise, car il y a une grande différence entre dire et faire : s'il en est capable, il fera mentir ses prévisions ! Il n'arrête pas d'accélérer son trot, et l'autre presse son allure. Le paysan souffre le martyre ; il ne peut poursuivre, le souffle lui manque, et il a abandonné son jambon à terre. Isengrin s'écrie : « Allez, il n'y a plus à attendre ! » Renart se précipite au grand galop, et Isengrin le suit, dans son dos : Isengrin n'a pas besoin de chaussures¹ ; il se dirige à grands sauts vers le jambon qu'il prend et jette sur sa nuque ; il s'enfuit avec son butin jusque dans son buisson. Là, il a vite fait de le dévorer ; pour Renart, il n'en a gardé que la corde. Le paysan revient sur ses pas, et fait bien triste mine en découvrant que son jambon est perdu : jamais on n'a vu homme manifester tant de chagrin ! Renart n'accorde aucune importance au paysan et met fin à sa course à travers la plaine. Il s'en revient au buisson où il croit pouvoir partager son jambon. Mais Isengrin, qui l'a pris et partagé à lui tout seul², montre à Renart la corde ; Renart ne veut pas l'affronter et préfère lui répondre en ces termes : « Que la corde reste à celui qui la mérite³ ! Vous êtes quelqu'un d'infréquentable ! Je ne saurais rester plus longtemps

Li vilains fist molt laide chiere
 Conme il apergut le houpil.
 Or est li bacons en peril !
⁶⁶⁰ Renars vint traînant ses rains^d
 Et bien le cuida prendre as mains.
 Renars li fait un petit saut ;
 Dist li vilains : « Riens ne te vaut !
⁶⁶⁴ Ta gorge iert mise en mon mantel ! »
 Renars l'oi, molt li fu bel,
 Que molt a^b entre dire et faire :
 S'il puet il li fera contraire !
⁶⁶⁸ Tous tens efforce s'anbleüre
 Et cius enforce s'aleüre.
 Li vilains sueffre moltgrant painne ;
 Ne puet aler, faut li l'alaine,
⁶⁷² Si a jeté le bacon jus.
 Dist Ysengrins : « Or n'i a plus ! »
 Renars s'en va tous les galos
 Et Ysengrins le suit au dos :
⁶⁷⁶ Ysengrins n'a cure de caus^d ;

Au bacon est venus les saus,
 Sel jete sor son caignon ;
 Fuit s'en atout a son buisson^f.
⁶⁸⁰ La le menja sans demoree ;
 A Renars a la hart gardee.
 Li vilains retorna arriere
 Qui molt faisoit dolante chiere
⁶⁸⁴ Quant il ot perdu son bacon :
 Ains mais tel duel ne fist nuls hom !
 Renars n'ot cure dou vilain,
 Laissa le corre par le plain^f.
⁶⁸⁸ Si s'en est venus au buisson
 U cuida partir son bacon^g.
 Mais Ysengrins qui prent et part
 A Renart a mostree le hart^h ;
⁶⁹² Renars ne voet bataille faireⁱ,
 Ançois li comence a retraire :
 « La hart ait qui l'a deservie^j !
 Malvaise est vostre compaignie !
⁶⁹⁶ Ne puis ci longuement durer :

ici, et je voudrais vous demander congé ! Je n'ai jamais cessé de me disputer. Cher ami, je vous demande maintenant la permission d'aller à Saint-Jacques-de-Compostelle et de me faire pèlerin de par la terre. » Isengrin répond : « D'accord ! » Renart s'en réjouit, du moins à ce que j'en crois ; Renart s'en va, plein d'entrain, et n'a aucune envie de s'attarder sur place : il lui semble qu'il vient d'échapper à un vrai diable, aux démons.

Renart s'en va, poursuivant son chemin, et se met en tête de rouler Isengrin, croyant bien lui faire payer le jambon dont il n'avait pas voulu lui donner sa part. C'est bien là l'habitude du goupil ! Il regarde et voit devant lui une maison, vers laquelle il se dirige — c'est la vérité —, arrivant ainsi au jardin du prêtre ; il y trouve grande abondance de rats, et déclare : « Mon Dieu, je ne me suis pas trompé de chemin, car j'avais exagérément faim ! Dieu m'a offert une bonne occasion ! Il a bien du mal à les attraper par ruse : il s'arrête, épuisé, et c'est à ce moment qu'il aperçoit un grillon. Renart en frissonne de tout le corps, car il a peur que l'animal ne le dénonce. Il descend le long du jardin en prenant son temps, écoutant le chanteur qui se trouvait en ces lieux, près d'un four¹. Le grillon l'entend fort bien arriver : il se tait, reste coi, ne sonne mot, et commence à regarder quelles sont les intentions de Renart ; Renart s'est rendu parfaitement compte que l'autre le surveille, quand il voit qu'il l'observe et qu'il veut connaître son sort ;

Voestre congié voel demander !

Onques ne finai de plaider.

Biaus amis, or vous requier,

⁷¹⁸¹ Congié de saint Jahe requerre :

Pelerins serai par la terre. »

Dist Ysengrins : « Et je l'otroi ! »

Renars est liés, si com je croi¹⁶ ;

⁷¹⁸⁴ Va sent Renars a grant baudour

N'i voet plus faire de sejour :

Vis li est qu'il est escapés

A fins diaubles, as malfès.

⁷¹⁸⁸ Va s'ent Renars tout son chemin ;

Bien cuide engignier Ysengrin,

Bien li cuide le bacon vendre

Dont il ne li volt sa part rendre.

⁷¹² Bien a la coustume au houpil ;

Devant soi garde a un mesnil.

La s'en torna, ce est la voire

Et vint au cortil au provoire ;

⁷¹⁶ Ras trova a grant plenté :

« Dieus, dist Renars, bien ai erré

Car fain avoie a demesure !

Dieus m'a doné bone aventure ! »

⁷²⁰¹ Des ras engignier molt se painne :

Arestés s'est a molt grant painne,

Si aperçoit un gresillon.

Renars en fu en grant friçon

⁷²⁴ Car paor a qu'il ne l'encuse.

Tout contreval le cortil muse

Si escoute le chanteour

Qui estoit illuec près d'un for.

⁷²⁸ Li gresillons l'oï molt bien :

Tous cois se taist ne ne dist rien^b,

Ains commença a regarder

Coument Renars vorra ovrer.

⁷³² Bien aperçut qu'il le gaitoit.

Quant vit qu'il l'esgardoit,

Et qu'il voloit savoir sa fin ;

il tient alors sa tête plus inclinée. Puis il se met à lui parler en ces termes : « Maître le clerc, voulez-vous écrire en ces lieux ? Avez-vous récité toutes vos prières en latin¹ ? Il est encore bien tôt : vous n'y verriez goutte pour écrire ! Si vous faisiez un effort pour me chanter votre livre de psaumes, eh bien, par mon père, je vous payerais largement ; ce genre de chose, je n'ai pourtant envie de le faire à personne... » Le grillon le prend de haut et répond : « Taisez-vous, traître que vous êtes, ce n'est pas un berger que vous avez trouvé ici² ! Votre regard est bien torve ! — Par saint Denis, je veux juste savoir de quel pied vous boitez³ ! » Il est allé du côté de Renart et s'est approché de lui, car il veut l'observer de près, et Renart, qui veut se venger et qui s'inquiète d'être ainsi guetté, tire de sa manche une massue⁴ et vise le grillon pour le frapper ; le grillon ne veut pas fuir et préfère pousser un cri. Renart, l'expert en ruses, a jeté sa massue et dit : « Frobert, ton heure est venue ! Je vois bien que si je te laisse vivre, tu pourrais me causer de gros ennuis ! » Il réfléchit alors à sa tactique, à la manière de se venger de lui. Il ouvre sa gueule, écarte ses mâchoires, avec l'intention d'y retenir Frobert. Le grillon recule en disant : « Renart, que la colique te terrasse, tu es vraiment une sale engeance ! Va te faire pendre ! Ce sont les démons qui tiennent le pèlerin qui est capable de mordre les gens en fin de compte ; si tu m'avais eu dans ta gueule, tu m'aurais tué net ! J'ai été bien près de mourir !

Si avoit le chief plus enclin.
⁷³⁶ Lors li a comencié a dire :
 « Dans clers, volés vous ci escrire ?
 Avés tout dit vostre latin ?
 Il est encor assés matin :
⁷⁴⁰ Ne verriés goutte a escrire !
 Se vous entendîés a lire,
 Por mon pere, vostre sautier,
 Je vous donroie boin loier,
⁷⁴⁴ Cou qu'a nului faire ne voel. »
 Li gresillons^a dist grant orgueil :
 « Taisiés vous, traîtres provés,
 N'avés pas ci bergiers trovés !
⁷⁴⁸ Trop me regardés de put oeil !
 - Par saint Denis, enquerre voeil
 De quel pié, fait il, vous clochiés ! »
 Envers Renart s'est aprochiés
⁷⁵² Car il le voet de près gaitier ;
 Et Renars, qui se voet vengier,
 Qui a paor de son agait,

De son bras une maque trait,
⁷⁵⁶ Si l'en a esmé a ferir ;
 Li gresillons ne volt fuïr,
 Ançois avoit geté un bret.
 Et Renars qui tant sot d'agait
⁷⁶⁰ A la maque jeteé jus :
 « Frobert, fait il, or n'i a plus !
 Bien voi, se te lassoie vivre,
 Tu me poroies faire cuire^b »
⁷⁶⁴ Lors se porpense qu'il fera,
 Coument de lui se vengera.
 Bee la geule, ovre les dens,
 Flobert voet enclore dedens.
⁷⁶⁸ Li gresillons se trait arriere :
 « Renars, fait il, passion te fiere !
 Tant es ore de pute part !
 Pendus soies tu a la hart^c !
⁷⁷² Or ont diauble un pelerin
 Qui la gent mordra en la fin ;
 Se tu m'avoies en goule

Dieu m'a sauvé parce qu'il lui a plu de le faire ! Je vais me retirer dans mon enclos et toi, reste dehors ! » Renart lui répond : « Vous êtes ivre ! Je croyais que c'était un livre ! Pour sûr, si je l'avais gobé, je connaîtrais tout ce répertoire ! Tu peux¹ sans difficulté te rendre compte et penser que je n'ai pas la vue bien claire, puisque je ne t'ai pas découvert avec mes yeux ; par Dieu, cela ne m'étonne guère ! Je suis frappé d'une terrible maladie, car j'ai accompli maints pèlerinages qui ont bien fatigué mon corps ; ils ont fait naître en moi des maux dont l'issue sera fatale. Je vois bien que je n'en ai plus pour longtemps ! Vous êtes un fort bon et sage clerc. Dans tous mes pèlerinages, je vous prendrai comme compagnon, que Dieu me guide ! car je sais bien, même si je cherchais à travers toute la région et tout le pays, que je ne trouverais pas meilleur maître² ! » Le grillon se met à rire : il ne se soucie pas de pousser sa chanson. Il connaissait parfaitement les agissements de Renart. Il lui dit alors : « Que Dieu me garde, Renart, n'ayez crainte de ne pouvoir vous confesser à temps, car d'ici peu vous aurez des prêtres à en revendre ! Vous pourrez leur confier vos dernières volontés ! »

Tandis qu'ils parlaient ainsi et qu'ils étaient tout à leur entretien, avant qu'ils aient eu le temps de se regarder, arrivent sept mâtins, détachés. Renart évite de justesse la catastrophe pour s'être laissé ainsi surprendre ! Derrière déboulent les chasseurs,

Mort m'aroyes et afolé !

⁷⁷⁶ Molt ai prés esté de morir !
Deus m'a gari par son plaisir !
Je me rendrai dedens mon clos
Et tu te tiegnes par dehors. »

⁷⁸¹ Renars respont : « Vous estes yvres^d
Je cuidois ce fust un livres !
Certes, se jou mengié l'eüsse,
Trestitotes ces cançons seüsse^b !

⁷⁸⁴ Or pues' savoir et bien penser
Que je ne voi mie bien cler
Quant je ne te choisi a l'oeil ;
Et par Dieu, pas ne m'esmervel !

⁷⁸⁸ Trop sui souspris de grant malaige
Car j'ai fait maint pelerinaige
Qui molt m'ont fort mon cors grevé
Tel mal m'ont ou cors alevé^d

⁷⁹² Par coi me covient a finer :
Bien voi ne puis longues durer !
Vous estes clers molt bons et saiges.

En trestos mes pelerinaiges
⁷⁹⁶ Vous recevrai, se Dieus me voie,
Car je sai bien, se je cercoie
Tout cest païs et tot cest estre
Ne troverois millor maïstre ! »

⁸⁰¹ Li gresillons^d comence a rire,
N'avoit soing de sa cançon dire.
Bien conissoit les fais Renart,
Lors li a dit : « Se Dieus me gart,

⁸⁰⁴ Renars, ne soies en effroi,
De confesser que jusqu'a poi
Arés prestres a grant plentés !
Dire porez vo volentés ! »

⁸⁰⁸ Endementres qu'ensi parloient,
Et que au parler entendoient,
Ains qu'il se fussent regardé,
Set gaignon viennent descouplé.

⁸¹² A poi qu'a Renart n'est mal pris
Des uaignons qui si l'ont sospris !
Après viennent li chaceour,

les archers et les veneurs ; l'un des veneurs excite les chiens de ses cris : Renart entend le vacarme et ne sait pas ce qu'il va devenir. Il se prépare à la fuite, et le veneur le poursuit, encourageant ses chiens féroces de la voix : « Allez Triboule, allez Rigaut ! C'est par là que s'enfuit cette canaille de goupil ! Vas-y Plaisance, après lui ! » Il fait détacher tous ses lévriers, tandis que Renart s'enfuit au plus vite, sans demander son reste. Il se répand en menaces contre le grillon qui l'a trahi si vilainement, mais il renonce à sa fréquentation quand il se rend compte que les mâtins le serrent de près et qu'il peut apercevoir leurs corps. Et quand Renart a couru jusqu'à être épuisé et complètement à bout, il revient et s'approche du four, les pattes pleines de boue, souillées par une terre argileuse ; au galop il saute sur l'entrée de l'orifice où s'est réfugié le grillon par qui il avait été si mal traité ; il en a bien tiré vengeance ! Il lui a si bien bouché sa maison que l'autre n'en sortira plus de l'année.

Renart ne s'y attarde pas longtemps ; il saute sur le faîte du four et s'y tapit ; les chiens le dépassent ; ils perdent sa trace et passent à côté de lui. Et quand Renart voit qu'ils sont passés et qu'il leur a échappé, il rejoint le sol par petits bonds. Il arrive droit au trou où le grillon est enfermé ; de l'extérieur, il l'accable de ses sarcasmes : « Saint homme, que Dieu te vienne en aide, es-tu bien au chaud là-dedans ? J'ai l'impression que tu n'as pas

Li archier et li veneour^a,
⁸¹⁶ Un des veneures huie et crie :
 Renars entent la tabourie,
 Ne set que puisse devenir.
 Lors s'aparelle de fuïr,
⁸²⁰ Et li veneures vient après
 Qui li huie les chiens engrés :
 « Or Triboule, or la Rigaut !
 Par la fuit li houpil ribaut^b !
⁸²⁴ Ore Plesence, après d'aler ! »
 Ses levriers fait tous descoupler,
 Renars s'en va tele aleüre
 Comme plus puet et sans fainture^c.
⁸²⁸ Molt manace le gresillon
 Qui li a fait tel traïson,
 C'onques ne le voit acointier
 Quant il vit les uaignons coitier
⁸³² Et lor cors ot aparceü^d
 Et quant Renars ot tant coru
 Qu'il fu amatis et lassés,

Vers le for se rest apressés
⁸³⁶ A ses piés qu'il ot emboés
 Et del'arzilliere enterrés ;
 Sus le partruis saut les galos
 U li gresillons fu enclos
⁸⁴⁰ Par cui il fu si laidengies ;
 Or s'est il bien de lui vengies !
 Sa maison a si estoupee,
 N'en i stra mais de ceste annee.
⁸⁴⁴ Renars n'i fait pas grant sojour,
 Ains saut sor la creste dou for :
 La se tapi ; li chien l'outrentent,
 Le flair perdirent sel passerent,
⁸⁴⁸ Et quant Renars les vit passés
 Et que il lor est escapés,
 A terre vient les saus menus.
 Droit au pertruis en est venus
⁸⁵² U li gresillons est enclos ;
 Ses gas li lance par defors :
 « Preudom, fait il, se Dieus t'ament,

de mal à prendre un bain chaud, car il n'y a pas de froid qui puisse y pénétrer ! Tu n'as pas de risque de gel, car j'ai fort bien bouché l'entrée, que Dieu me garde, du mieux que j'ai pu ! Veille à être un bon reclus : évite la luxure et la convoitise pernicieuse ! Et si toutefois tu fais quoi que ce soit, de toute façon, tu n'auras pas de voisins pour te voir : ce ne sont pas eux qui te feront mauvaise réputation, car je t'ai fort bien enfermé ! Tu n'as aucun risque, par saint Mandé, d'être encore vu pendant ce règne : ta situation sera bien cachée ! Fils de pute, tas d'ordures, que celle qui t'a porté soit honnie de ne pas avoir avorté ! Si ma peau n'avait été si tendre, tu n'aurais guère l'occasion, maintenant, de méditer là-dedans sur les mauvais traitements que tu m'as fait subir ! Dorénavant, dans ton trou, tu peux chanter, du moins si tu connais des chants par cœur, car tu n'y verras goutte pour lire, à ce qu'il me semble, dans ton livre de psaumes ! Je crois qu'il est vraiment indispensable que tu saches quelque chose par cœur, quoi que ce soit, par la foi que je dois à ma sœur Hersent ! Quant à moi, je suis en mesure, là-dehors, de faire absolument tout ce qu'il me plaira de faire ; la nouvelle année sera venue sans que tu aies jamais la possibilité d'y voir ; ce n'est pas par toi que je serai dénoncé, car tu ne verras rien de ce que je pourrai faire ! Tiens-toi bien tranquille dans ton trou, tu n'as plus d'inquiétude à avoir ; je veillerai là, à l'extérieur, pour voir

Es tu or laiens chaudement ?
 856 Je cuit bien i pues estuver
 Car point de froit n'i puet entrer !
 Tu n'as garde de la gelee,
 Car j'ai si estoupé l'entree,
 860 Se Dieus me gart, mieus que je puis^e !
 Gardes que soies boins reclus :
 N'aies cure de lecherie
 Ne de malvaïse convoitise^b !
 864 Et se riens faites toutevoie,
 N'avés voisin qui ja vous voie :
 Par iaus n'aquerrés malvais los
 Car je^c vous ai molt bien enclos !
 868 N'avés garde, par saint Mandé,
 Qu'en vous voie de cest regne :
 Voſtre affaire iert bien celés !
 Fil a putain, escoupelés,
 872 Que honnis soit qui vous porta,
 Quant elle ne vous avorta !

Se n'eüſt eſté la pel tenre,
 Or poés laiens conseil prendre^d
 876 De moi faire si malmener !
 Or poés laiens orguer
 Se vous savés riens par cuer dire,
 Que vous n'i verrois goute a lire,
 880 Ce me samble, en voſtre sautier !
 Je cuit qu'il vous a bien meſtier
 Que sachiés que que soit par cuer,
 Foi que je doi Hersent ma suer.
 884 Or puis je molt bien ça hors faire
 Treſtout çou qui me vorra plaire ;
 Ains iert ceſte annee venue
 Que vous i aiés mais veüe !
 888 Par vous ne serai encusés,
 Car riens que face ne verrés^e !
 Or vous tenés laiens tous cois,
 Vous n'avés mais garde d'effroi ;
 892 Je garderai par ça defors

s'il y a des poules et des coqs, ou quelque chose que je puisse manger, car j'en aurais le plus grand besoin¹ ! »

C'est ainsi que Renart débite ses sarcasmes, tandis que les chiens qui l'avaient laissé sur le faite du four² poursuivent vers le bois. Voici ce qu'il leur arrive, ce jour-là : entre le bois et le chemin, ils rencontrent le seigneur Isengrin ; ce sont les diables qui l'ont amené en ce lieu, telle était la destinée qu'ils lui avaient fixé. Avant même de lui lancer un défi, ils se mettent à lui arracher des morceaux de pelage, et lui, il fait face avec acharnement, déchirant de ses crocs les chiens qu'il réussit à atteindre ; effrayante est pour lui la bataille, les touffes de poil d'Isengrin volent en tous sens. Ce spectacle réjouit fort Renart : le voilà bien vengé d'Isengrin ! Il se met à contempler le combat, et à persifler Isengrin : « De manger le jambon ne vous a guère réussi ! Vous en avez, maintenant, la récompense ! C'est une inspiration diabolique qui vous a poussé à en manger autant : vous auriez, sans cela, le corps plus léger ! Il aurait mieux valu me laisser ma part ! » Isengrin découvre Renart et se rend compte qu'il est ravi et réjouit de le voir en bien mauvaise compagnie³ ; le loup serait volontiers allé lui dire deux mots, mais les chiens lui font bien des misères et ne lui donnent pas le loisir de s'en aller de ce côté ; Renart, pendant ce temps, s'en retourne à son repaire et se dirige vers Maupertuis. Arrivé chez lui, il prend ses aises, tandis que le loup se trouve dans une

S'il i a gelines ne cos
Ne riens que peüsse mengier,
Car j'en auroie grant mestier ! »

⁸⁹⁶ Ensi dist Renars ses gabois
Et li chien s'en vont vers le bois,
Qui l'orent lassé sor l'estor⁴ :
Si lor est avenu le jor

⁹⁰⁰ *Qu'*entre le bos et le chemin
Encontrerent sire Ysengrin.
D'iaubles l'orent amené
Qui li avoient destiné.

⁹⁰⁴ Onques nel vorent desfier,
Sa pel conmençent^b a peler
Et il durement se desfent,
Cui il consuit, as dens le fent ;
⁹⁰⁸ De bataille est en grant fricon^c,
D'Ysengrin volent li flocon.
Renars le vit, molt fu liés,
Or est bien d'Ysengrin vengies !

⁹¹² Prent la bataille a regarder
Et Ysengrin a ramprosner :
« Mar i menjastes le bacon !
Or en avés le guerredon !

⁹¹⁶ Malfé vous firent tant mengier :
Le cors eüssiés plus legier^d !
Mieus fust qu'eüsse eü ma part ! »
Ysengrins aparçoit Renart

⁹²⁰ Et voit qu'il est liés et joians
De çou qu'il est a maus parens ;
Volentiers s'en alast a lui
Mais li chien li font grant anui^e,

⁹²⁴ *Qu'*il nel laissent cele part traire,
Et Renars s'en va au repaire,
Vers Malpartruis est adreciés.
Ilueques s'est molt aaisiés.

⁹²⁸ Et li leus est en mal deport !
Iluec avoit un uaignon fort :
Ysengrin a saisi as bras :

mauvaise passe ! Il y avait là un mâtin puissant : il a attaqué Isengrin aux bras : le voilà tombé dans un beau traquenard, car l'autre lui montre les dents et les enfonce en plein dans la peau ! Lui leur rend les coups, féroce, et dans son acharnement, il en tue plus d'un ; les chiens ne peuvent tenir face à lui et laissent partir Isengrin. Il a pris la fuite, les jambes à son cou, et s'en va chercher ailleurs sa provende¹. C'est alors qu'il lui souvient de Renart, parangon de perversité, « car, se dit-il, il était, je l'ai bien vu, ravi et réjoui de mes ennuis » ; il médite aux moyens de lui créer des tracasseries et des motifs de colère.

Or est il cheüs en mal las,
⁹³² Car cius li presente les dens
 Et li boute en la pel dedens !
 Il les reblece malement,
 Maint en ocist destroitement ;
⁹³⁶ Li chien nel porent endurer :
 Ysengrin lassierent aler.
 Tornés s'en est grant aleüre,

Aillors s'en va querre pasture^a.
⁹⁴⁰ Lors li remembre de Renart
 Qui tant par est de male part,
 « Car il estoit, bien le connui,
 Liez et joians de mon anui » ;
⁹⁴⁴ Porpense soi par quel afaire
 Li puißt anui et corouz faire^b.

L'ESCONDIT

Alors, une chose lui revient à l'esprit : il en veut à sa femme au fond de son cœur parce que Renart l'a sautée ; quelle humiliation quand il l'a trouvé en train de coucher avec elle ! Il se dit qu'il ne peut se taire là-dessus ; il s'est trouvé dans un tel état de colère, de ce que Renart ait couché avec elle, que son cœur à manqué éclater ; aussitôt il se relève, il la frappe de son pied comme s'il était ivre, en criant : « Tiens, misérable putain, ignoble salope, répugnante et toujours en chaleur, c'est bien toi qui es responsable de tout ça ! Renart a bien réussi à me cocufier : je l'ai parfaitement vu se vautrer sur vous, impossible de vous en défendre ! » Hersent manque devenir folle de rage, en entendant Isengrin l'accuser ainsi, et pourtant elle lui raconte l'affaire toute entière d'un bout à l'autre : « Seigneur, il est vrai, il m'a déshonorée, mais le plus grave dans le crime qu'il a perpétré contre moi, c'est qu'il m'a fait violence¹. Laissez tomber cette triste histoire, ce qui est fait est fait ; changez-vous les idées ! Ce crime ne sera jamais effacé par des paroles,

Lors s'est apensés^a d'une cose,
De coi sa feme en son cuer cose
⁹⁴⁸ Por çou que il ferue l'a,
Renars molt par s'en abaissa
Quant il le vit o li gesir
Et dist qu'il ne se puet taisir ;
⁹⁵² Telle ire en a au cuer eü
De çou qu'il a o li geü
Que par peu li cuers ne li crieve ;
Maintenant de terre se lieve^b,
⁹⁵⁶ Dou pié le fiert con s'il fuist ivre :
« Ahi ! fait il, pute chaitive,
Pute vils, orde et chaude d'oivre,
Bien as esmeü toute l'uevre^c !

⁹⁶¹ Bien me set Renars acoupir :
Je le vi bien sor vous croupir,
Ne vous en poés escondire ! »
A poi Hersens n'enraige d'ire
⁹⁶⁴ Por Ysengrin qui si la cose,
Mais nonporquant cele la coze
De chief en chief trestot li conte :
« Sire, voirs est, il^d m'a fete honte,
⁹⁶⁸ Mais ne m'a mie tant mesfait
Endroit ce que force m'a fait.
Lassiés ester tout cest contraire,
Cou qui est fait n'est mie a faire ;
⁹⁷² A une autre coze entendés !
Ja cils mesfes n'iert amendés

quoi que nous puissions en dire ! C'est à la Cour de Noble le lion que se tiennent les procès et les audiences à propos des conflits à mort aussi bien que des simples disputes ; rendons-nous là pour porter plainte contre lui : il est bien possible qu'il vous en rende raison, et peut-être en sera-t-il contraint au combat en champ clos. » Ces mots ont complètement apaisé le courroux de maître Isengrin, qui dit : « Bon ! j'ai trop grogné ! Je suis bien sot, et je n'ai pas beaucoup réfléchi ; mais ce conseil que tu m'as donné m'a indiqué la voie. Renart paiera les scandaleux excès qu'il a commis, si j'arrive à lui mettre la main dessus à la Cour du roi ! » Cela dit, ils se mettent en chemin et voyagent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils atteignent la Cour. Je crois qu'Ysengrin serrera Renart le roux de près, s'il réussit à le faire venir à la Cour, car le loup est fort astucieux et habile, et sait tenir plusieurs langages ; le roi, d'ailleurs, l'avait fait connétable de sa maison et de sa table¹. Une fois qu'ils sont arrivés au palais, au lieu où le roi tient ses audiences, ils trouvent la Cour réunie en grande séance plénière : il y avait des animaux de toute espèce, de tout genre, des faibles et des puissants, tous vassaux du roi. Le monarque était assis sur un siège² dont la richesse était bien digne d'un roi. Tout autour de lui, en cercle, siègent les membres de sa suite ; pas un seul ne fait de bruit. Voici que se présentent en ces lieux maître Isengrin et sa chère amie qui ont aussitôt pris la parole.

Les autres, au grand complet, font silence. Hersent et Isengrin

Por cose que vous en dïon !
 En la cort Noble le lion
⁹⁷⁶ Tient on les plais et les oïances
 De mortels guerres et de tences ;
 La nous alons de lui clamer :
 Bien le vous porra amender,
⁹⁸⁰ De ce puet en champorte estre^a. »
 Cils dist a tout reconforté
 Dans Ysengrins li coureçies :
 « Ahi ! fait il, trop ai groncié !
⁹⁸⁴ Trop sui fols et petit savoie^c
 Mais cils consaus m'a mis en voie.
 Mar vit Renars son grant desroi
 Sel puis tenir a cort de roi ! »
⁹⁸⁸ A ces paroles cheminerent,
 Onques de l'errer ne finerent
 Tant que il vinrent a la cort.
 Or cuit qu'Ysengrins tenra cort^b
⁹⁹² Renart li roux, se tant puet faire

Qu'il le puisse a cort traire,
 Car molt est viseus et saiges
 Et si set de plusors langaiges
⁹⁹⁶ Et li rois l'a fait connestauble
 De sa maison et de sa tauble.
 Quant venus furent ou palais,
 La ou li rois tenoit ses plais,
¹⁰⁰⁰ La cors estoit grans et pleniére :
 Beêtes i ot de grant maniere,
 Foibles et fors de toutes guises
 Qui toutes sont au roi sousmises.
¹⁰⁰⁴ Li rois sist sor un faudestuet
 Si riche comme a roi estuet^c
 Tout entors lui siet a coronne
 Sa maisnie qui l'avironne ;
¹⁰⁰⁸ Ni a celui qui noise face.
 Atant e vous venu en place
 Dant Ysengrins o lui s'amie
 Qui la parole ont aramie.

commencent leur discours devant le roi, en poussant force soupîrs : « Sire roi, la justice est en décadence ! On se moque de la vérité et plus aucune parole n'est respectée ! Vous avez fait proclamer un ban royal interdisant que nul n'ait l'audace de rompre ou de briser les mariages. Renart ne vous estime pas suffisamment pour considérer comme un obstacle votre ban et votre édit, et il ne l'a jamais pris pour tel¹. Renart, c'est celui qui sème tous les maux ! Renart a déshonoré ma femme : Renart ne respecte pas l'institution du mariage, ni les liens de parenté, ni ceux de cousinage ; il est pire que ce que je peux vous dire ! N'allez pas imaginer, cher et vénéré sire, que je dis cela pour le calomnier, ou pour jeter l'opprobre sur lui, ou pour faire rejallir sur lui la honte et le déshonneur ! Hersent, que vous voyez ici, est là pour en témoigner. — Certes, sire, il dit vrai, ajoute-t-elle, depuis longtemps, alors que je n'étais que jeune fille, Renart me poursuit de ses assiduités, mais moi je l'ai toujours fui ; jamais je n'ai consenti à accéder à aucune des prières qu'il voulait me faire. Depuis que j'ai pris un mari, il a renouvelé ses avances et aggravé le scandale, mais moi je n'ai jamais voulu lui prêter attention, d'ailleurs, il n'a jamais pu me prendre de force, jusqu'à ce qu'il me coince à l'entrée d'une fosse : je n'ai pas pu y entrer, parce que j'étais trop grosse ; Renart me vit par un trou, se précipita au-dehors en passant par une autre issue, se plaça derrière moi et me fit subir le déshonneur aussi longtemps que le jeu lui a fait plaisir.

¹⁰¹² Treſtuit li autre font silence.

Hersens et Ysengrins comence^a
Devant le roi en souspirant :
« Rois, justice va empirant !

¹⁰¹⁶ Verités est torneé a fauble,
Nule parole n'est estauble !
Vous fesiſtes le ban roiaul
Que nuls mariaiges par mal

¹⁰²¹ N'osaſt estaindre ne brisier^b.
Rernars ne vous voet^c tant prisier
N'onques ne tint por contredit
Ne voſtre ban ne voſtre dit.

¹⁰²⁴ Renars est cils qui tous maus seme
Renars m'a honie ma feme^d
Renars ne doute mariaige
Ne parenté ne cousinaige^e ;

¹⁰²⁸ Il est pire que ne puis dire !
Ne cuidiés mie, biaux dous sire,
Que jel die por lui reter,

Ne por blasme^f sor lui jeter

¹⁰³² Ne por honte ne por vergoigne^g !
Veés ci Hersent qui le tesmoigne.
- Certes, sire, il diſt voir, fait elle,

Puis celle eure que fus pucelle
¹⁰³⁶ M'aama Renars et porsui
Et je li ai toz jors fui ;
Onques ne me voel apoier^h

A riens qu'il me voſiſt proier.

¹⁰⁴⁰ Puis que oi pris mon seignorⁱ
Me refiſt il honte grignor
Mais je nel veus onques atendre,
Ne as mains ne me pooit prendre^j,

¹⁰⁴⁴ Trusqu'a l'entree d'une fosse :
N'i poi entrer que trop fu grosse ;
Vit moi Renars par un pertruis
Et salli fors tres parmi l'uis^k,

¹⁰⁴⁸ Si vint derriers, si me honni
Tant con li geus li abeli.

Isengrin, mon mari, a assisté au spectacle, et s'en trouve malheureux et fort marri, et moi je suis là devant vous, et la honte est sur moi ! » Quand elle a achevé sa tirade, maître Isengrin aussitôt enchaîne : « Sire, c'est la vérité vraie, je l'ai pris en flagrant délit, le seigneur Renart ! Que vous semble-t-il, sire, de ce forfait ? S'est-il bien conduit, et conformément à la raison, en cette circonstance ? Je porte plainte auprès de vous pour ce crime, rendez-moi justice devant l'ensemble de vos barons de tous les griefs que nous avons contre lui ! Pour commencer la liste, je porte plainte sur le fait que maître Renart est allé quereller mes louveteaux dans ma tanière, qu'il leur a passé sur le ventre¹, qu'il les a battus et maltraités, qu'il les a appelés bâtards et déclaré qu'il était leur père, et que c'est lui qui avait sauté leur mère. Voilà tout ce qu'il a dit, mais tout n'est que mensonges ! Cela n'a pas calmé ses ardeurs à rechercher toutes les occasions de me mettre au comble du déshonneur : l'autre jour, j'étais parti à la chasse, Hersent m'avait accompagné, et c'est alors que se produisit ce triste incident que je vous ai raconté ici-même ; je l'ai surpris et je l'ai soumis², le blâmant de cette vilaine affaire, et il m'a offert alors de se justifier par un serment, pour sa défense, à tout endroit où je voudrais l'accepter ; sur ces griefs je demande que vous me rendiez justice, et je souhaite obtenir une rapide réparation de ce crime et de cette cause de discorde, pour éviter qu'un autre hurluberlu ne se livre à ce genre de plaisanterie ! » Isengrin a fini d'exposer sa plainte.

Ce vit Ysengrins mes maris
 Qui dolens en est et maris,
 1052 Et je sui ci qui oi la honte ! »
 Et quant elle ot finé se conte,
 Dans Ysengrins si l'a repris :
 « Sire, voire voir, je le pris,
 1056 Sire Renart ! De ce forfait
 Que vous samble, sire ? A il fait
 Bien, n'a reson^a a cest endroit ?
 A vous m'en claim, faites m'en droit
 1060 Par dedevant toz vos barons
 De çou dont nous reté l'avons !
 Por çou me claim a comenchier^b
 Que dans Renars ala tancier
 1064 A mes loviaus en ma loviere
 Et lor passa sor le ventriere^c
 Si les bati^d et laidenja
 Et avoltres les apela,

1058 Et dist que il estoit^e lor pere,
 Qu'il avoit croissié lor mere.
 Tout çou dist il, mais il menti !
 Onques por çou ne s'alenti
 1072 De ma grant honte porcachier :
 L'atrier estoie alés cachier,
 Hersent estoit a moi venue ;
 La fu cešte desconvenue
 1076 Que^f je vous ai ici conté :
 Je le souspris et le mate^g
 Et le blasmai de cest affaire,
 Et il m'en offri lors a faire
 1080 Un sairement por lui desfendre^h
 Totⁱ la ou je le vorroie prendre ;
 Sor çou me faites jugement
 Et amender delivrement
 1084 Cešt mesfait et cešte descorde
 Qu'autres musars ne s'i amorde ! »

Le roi baisse la tête et se met à sourire légèrement, disant : « Avez-vous quelque chose à ajouter ? — Sire, non, non ! je trouve d'ailleurs très pénible qu'il y ait eu du bruit autour de cette affaire et que mon honneur en soit atteint ! — Hersent, dit alors le roi, répondez-moi, vous qui êtes venue vous plaindre ici que maître Renart vous ait aimée ! Et vous, lui avez-vous jamais témoigné de l'amour ? — Moi ? Non, sire ! — Eh bien, expliquez-moi donc pour quelle raison vous avez poussé l'imprudence jusqu'à vous rendre seule en sa maison, du moment que vous n'étiez pas son amie ? — Je vous demande pardon, sire, vous n'y êtes pas du tout. Vous pourriez dire plus justement, si vous le voulez bien, si vous vous référez à la plainte que vous venez d'entendre et que vous a exposée le connétable, mon mari, un homme parfaitement sûr, qu'il était là et que c'est lui qui m'a vue en compagnie de Renart au moment où il m'a fait subir cet outrage. — Cela est-il vrai ? — Oui, incontestablement ! — Qui donc pourrait imaginer que Renart soit une crapule¹ au point d'arriver à vous violer en sachant que votre mari est présent ? » Isengrin se lève à nouveau et déclare : « Sire, vous ne devriez, s'il vous plaît, prendre parti ni pour moi ni pour lui, mais plutôt prêter toute votre attention à la plainte, quoi que l'on puisse dire, et quel que soit le résultat, réparation ou justification de la part de Renart, car je vous jure solennellement que je veux tirer vengeance de ce crime, et si Renart était présent ici, j'établirais à l'égard d'Hersent,

Ysengrins a son plait finé.

Li rois en a son chief cliné,

¹⁰⁸⁸ Si comence un poi a sozrire :

« Avés vous, fait il', plus que dire ?

- Sire, naie, naie, de tant me poise

C'onques en fu menee noise

¹⁰⁹² Et que j'en sui si vergondés !

- Hersent, dist li rois, respondés

Qui vous estes issi clamee

Que dans Renars vous a amee !

¹⁰⁹⁶ Et vous, amastes vous lui onques ?

- Je non, sire ! - Or me dites donques

Por quoi estiés vous si fole

Qu'en sa maison aliés seule

¹¹⁰⁰ Puis que vous n'estiés s'amie ?

- Merci, sire, ce n'i est mie ;

S'il vous plaist, miels dire poés

Selonc le clam que vous oés,

¹¹⁰⁴ Que vous a dit li conestables,

Messires qui bien est estables

Qu'il ensamble o moi le vit,

La u la vergoigne me fist.

¹¹⁰⁸ - Est içou voirs ? - Oil, sans faille !

- Qui cuidast or que tel ringaille^b,

Qu'il esforcier vous deust

La ou vostre maris seüst ? »

¹¹¹² Lors se rest Ysengrins levés :

« Sire, dist il, vos ne devés

S'il vous plaist, moi ne lui desfendre

Ains devés plainement entendre

¹¹¹⁶ A la clamor, que que nus die,

Qu'il l'ament ou escondie,

Que je vous di bien a fiance

Que j'en voel avoir la venjance^c,

¹¹²⁰ Que se Renars iert ci presens,

Jel mostreroie vers Hersens

la preuve qu'il a couché avec elle sous mes yeux, au nom de la fidélité que je vous ai jurée ! » Le roi, dans sa grande magnanimité, ne veut en aucune façon tolérer que soit maltraité à sa Cour un homme que l'on met en cause pour avoir commis une faute par amour. Rien n'aurait pu le résoudre à saisir le gage pour un combat judiciaire, et il préférerait tenir Renart quitte de toutes les accusations dont monseigneur Isengrin le charge. Il parle à Isengrin en ces termes : « Que Dieu me guide ! Pour rien au monde, je ne permettrais que vous vous affrontiez, vous et Renart le Court¹, dans ma Cour, ni que naisse une guerre entre vous ! — Sire, répond le loup, il me semble là que vous prenez son parti ; mais, par la foi que je dois à sainte Marie, vous devriez me venir mieux en aide et soutenir mon parti, car je vous ai toujours aimé et j'ai toujours sauvegardé votre honneur, bien plus que ne l'a fait Renart ; voilà la récompense que vous me rendez de mes bonnes actions ; si j'avais été un filou, un faux-jeton, un traître et un tricheur, vous m'aimeriez plus, par mon museau ! Maudit soit-il celui qui trouve convenable qu'après vous avoir si bien servi, j'en reçoive si mauvais salaire ! Il est vrai que j'ai entendu dire, en manière de proverbe, “ tel seigneur, telle récompense ! ”. Vous êtes de la merde, que Dieu me vienne en aide, et de votre part il n'y a que de la merde à attendre en récompense ! » Le roi, voyant qu'il se met en colère, commence à montrer sa mauvaise humeur, et lui répond, mot

Qu'il jut a li, que je le vi^a,
Par la foi que je vous plevi ! »

¹¹²⁴ Et li rois par sa grant francise
Ne veult souffrir en nule guise
Hom fust en sa cort mal menés
Qui d'amors fust ocoisonnés.

¹¹²⁸ Por riens le gaige ne preïst
De la bataille, ançois guerpist
A Renart toute la querelle
Dont mesire Ysengrins l'apele.

¹¹³² Si li a dit : « Se Dieus m'avoie
Por riens nule ne sofferoie
Qu'entre vous et Renart le court
Vous combatissiés a ma cort

¹¹³⁶ Ne que meüssiés guerre^e ensamble !
- Sire, fait li leus, or me samble
Que vous soustenés sa partie,
Mais, foi que doi a sainte Marie,

¹¹⁴⁰ Mieux me deüssiez vous aidier

Et ma partie consillier,
Car je vous ai tous jors amé

Et vostre honor vous ai gardé
¹¹⁴⁴ Assés plus que Renars n'a fait ;
De bienfait me rendés ço frait ;

Se je eüss^e esté boisieres,
Faus et traîtres et trichieres,
¹¹⁴⁸ Mieux m'amissiez, par mon musel !

Mal dehé ait cui ço est bel,
Quant je si bien servi vous ai,
Quant si malvais loier en ai !

¹¹⁵² Mais j'oi dire en reprovier
Que “ de tel signor, tel loier ” !
Merde estes, se Dieus m'ament,
De vous merde loier atent ! »

¹¹⁵⁶ Quant li rois voit qu'il est correciés,
Si se comence a engroignier^e,
Si li respondi mot a mot :
« Ce, fait il, que Renars l'amoit,

pour mot : « Le fait que Renart ait agi par amour pour elle constitue une circonstance atténuante pour son péché ; si c'est par amour qu'il vous a trompé, cela n'est pas incompatible avec la valeur et la distinction, mais il sera, néanmoins, traité selon les règles en usage dans ma maison, d'après les principes de la justice et du droit. Vous vous occuperez de l'affaire dans les formes. » Le chameau siégeait à côté du roi : il jouissait à la Cour d'une grande estime ; il était venu de Lombardie apporter à Monseigneur Noble le tribut versé par Constantinople¹. Le pape le lui avait confié : il était son légat et son ami, homme de grande sagesse et fort bon juriste. « Maître, lui dit le roi, s'il vous est jamais arrivé d'entendre en votre pays une plainte de ce genre — le fait n'est pas rare dans mon royaume —, nous souhaiterions que vous nous appreniez quel jugement on doit prononcer là-dessus. — La misère dé loui tou as dité ; nous trouvons écrité en Décret² en la roubriqué poublité dé matrimonié violatée : premier on doit examinare et si l'accusé né sé pouét espourgare, tou le poux accablare commé à toi plaisir car fort gravé cosé a faitché ; vérité est dans la mienné sentencé que si être il né veut en amendement, fais disperser et rendre propriété commouné universe sa pécouné, ou lapidare lé cors ou ardré lé diablé dé Rénardé. Et vous devoir être molto bon roi, et si est quelqu'un qui destruit la lege et qui la vout outrazer, il lé doit molto fort pagare !

¹¹⁶⁰ Le quite auques^a de son pechié ;
Se par amors vos a trichié,
En çou preus est et afaitiés,
Et nonporquant il iert traitiés

¹¹⁶⁴ Selon l'esgart de ma maison
Par jugement et par raison^b
Bien en ferés prendre conroi. »
Li chameus sist delés le roi,

¹¹⁶⁸ Molt fu en la cort ciers tenus :
De Lombardie estoit venus
Por apporter monsignor Noble
Trives devers Costantinoble.

¹¹⁷² Li papes li avoit tramis ;
Ses liegaus iert et ses amis,
Molt saiges et molt bon legistres :
« Maïstres, fait li rois, s'ainc oïstes

¹¹⁷⁶ En vostre terre tel complainte
Conme en ma terre al'en fait^c mainte
Or volons nous de vous apprendre

Quel jugement on en doit rendre.

¹¹⁸⁰ - La misere de lui as dite^d ;
Nous trovons en decres escrite
En la pepris publicite^e
De matremoine vialate :

¹¹⁸⁴ Premier on doit examiner
Et s'il ne se puet espurgar
Grever le pues si con toi place
Car molt grande coze faiche^f ;

¹¹⁸⁸ Ver est en la moie sentence,
S'estre ne voet en amendance,
Destipe parmane commune^g
Universe seue pecune,

¹¹⁹² U lapidar le cors u ardre
De l'avresier de la renarde.
Et vous fui molt tres bone rege^h
Si est qui destruitⁱ sa lege

¹¹⁹⁶ Et qui la voet vituperar^j,
Il le doit molt fort conparar !

Maïstré, par la sainté Coupée, si lé djoudjément ainsi est faité et si tou veus estre bon signore, fais lé droit, mais par l'amore dé toi, par la sainté crotché dé dié ! Car tou no sèras bon roi si raison et droit né veus fare commé Julius César, et en cé procès ne veus diré lé droit ; si tou veus estre bon sire et qué dé toi boné parolé ait, par la foi bien ténir dois. Si né tiens la tarté amie¹ toi té fairé moiné pour amender ta vie. Né té soucié plous dé djouer lé roi si tou né djoudgé avec bonté ! Et si tou fais dou droit tort, tou né pas étre bon signore ! Parlare qué zé sais étre bon pour toi, pas plous n'en dis, moi n'en savoir pas plous pour toi ! »

Quand les barons eurent entendu ce discours, il y en eut plus d'un pour s'en réjouir, tandis que d'autres en furent fort irrités. Le lion a relevé la tête et dit : « Allez, vous qui êtes ici, vous qui êtes les animaux les plus valeureux et les plus puissants, rendez votre jugement sur cette plainte ! La question est de savoir s'il faut mettre au compte de celui qui agit sous l'impulsion de l'amour une action dont son compagnon est disculpé ! » À ces mots ils se lèvent et sortent de la tente royale, se dirigeant du même côté, afin de rendre une sentence équitable ; ils sont plus d'un millier à y aller : maître Brichemer, le cerf, y va, qui enrage de voir les troubles subis par Isengrin, de même que l'ours Brun qui ne cache pas ses intentions et déclare qu'il veut accabler Renart ; à eux se joint Baucent le sanglier, qui ne voudrait

Maïstre, par le coupee sainte
Se li jugemens si a fainte
¹²⁰⁰ Et tu voes estre bon signor,
Fai droit, mais par teue amor^a,
Par la sainte croisse de dé !
Que tu no soies bone ré,
¹²⁰⁴ Se raison et droit ne voes far
Ausi con Juliens Cesar
Et en cause volles droit di
Se tu voes estre bone sir.
¹²⁰⁸ Et de toi bone favelar
Par la foi bene tiegnes ar
Se ne tiens la tarte amie^b
Rendar por amender ta vie.
¹²¹² N'aies cure de roi autar
Se tu ne juges par bontar
Et se tu ne faces droit tort^c
Tu ne soies bone signor !
¹²¹⁶ Favelar çou que bon te sache,
Plus ne te di, plus ne te saiche^d ! »

Quant li baron orent oi,
Tels i a se sont esjoi
¹²²⁰ Et tels i a molt courecié.
Li lyons a le chief drechié :
« Alés, fait il, vous qui ci estes
Li plus vaillant, les grignors bestes,
¹²²⁴ Si jugiés d'iceste clamor !
Si cius qui est souspris d'amor
Doit estre de çou encoupés
Dont ses conpains est escoupés ! »
¹²²⁸ A ces paroles lievent sus,
Dou trefroial s'en sont issu
A une part por droit jugier ;
Plus en i ala d'un millier :
¹²³² Dans Brichemers li cers i va,
Qui de maltalent s'aïra
Por Ysengrin qui est torblés,
Et Bruns li ours s'est atichiés,
¹²³⁶ Dist qu'il vorra Renart grever ;
Avoec ials iront reveler

en aucune façon faire la moindre incartade en matière de droit. Ils se sont réunis en conseil ; l'un deux parla d'abord, en s'appuyant sur Baucent, et dit : « Seigneurs, écoutez-moi ! Vous avez entendu de quelle façon Isengrin, votre ami et votre cousin a accusé Renart ; cependant, nous avons pour règle en usage à la Cour que, lorsque quelqu'un se plaint d'avoir été victime d'un délit et qu'il veut en obtenir une juste réparation, il faut établir le fait par le témoignage d'un tiers, car n'importe qui pourrait du jour au lendemain porter plainte selon sa fantaisie et causer ainsi du tort à autrui. En ce qui concerne sa femme, je vais vous dire ce que j'en crois : il la tient sous sa coupe, et tout ce qu'il a envie de lui faire dire ou taire, il le peut comme il veut, et même parfaitement mentir en toute connaissance de cause. De tels témoignages ne sont pas suffisamment solides pour être recevables : il leur en faudra apporter d'autres ! — Par Dieu, seigneurs, dit Brun, je suis l'un des juges ! Puisque nous voilà réunis ici, je vais vous dire ce qu'il m'en semble : maître Isengrin a la charge de connétable, et cela lui vaut la faveur de la Cour ; si, en revanche, il était un fripon, un traître ou un voleur, sa femme ne pourrait en aucun cas témoigner pour lui et lui fournir une garantie ; mais le prestige d'Isengrin est tel, que même s'il n'y avait que sa propre caution, on pourrait lui accorder foi sans aucune réserve ! — Ma foi, fait Baucent, seigneur, vous dites vrai ! mais il y a autre chose ; ajoutez à votre discours ce point :

Bauçant li sangler qui de droit
 En nul sens guencir ne vorroit.
 1240¹ Assamblé sont au parlement ;
 Li uns parla^a premierement
 Qui sor Bauçant fu aqueutes :
 « Signor, fait il, or entendés !
 1244 Vous avés oï d'Ysengrin
 Voestre ami et voestre cousin
 Conme il a Renart acusé ;
 Mais nous avons a cort usé,
 1248 Quant on se plaint de forfaiture
 Et on en voet avoir droiture,
 Mostrer l'estuet par tierce main
 Que cius porroit d'ui a demain
 1252 Faire clamor a son voloir
 Dont autres se poroit doloir.
 De sa feme vous di raison^b :
 Celi a il en sa prison,
 1256 Quantque il voet dire u taisir
 Li puet il' faire a son plaisir

Et bien mentir a essient.
 Ne sont mie susfficient
 1260¹ Intel tesmoing a recevoir :
 Autres lor covenra avoir !
 - Par Dieu, signor, ce a dit Bruns,
 Des jugeors sui jou li uns !
 1264 Puis que nous somes ci ensemble,
 Si en dirai çou que moi samble :
 Dans Ysengrins est conestables
 Et de la cort bien acceptables ;
 1268 Mais se ce fuist un bareterres,
 Un traîtres u un lerrés,
 Sa feme ne li peüst mie
 Porter tesmoing ne garantie ;
 1272 Mais Ysengrins est de tel non
 Que s'il i eüst se lui non,
 Si l'en peüst on molt bien croire !
 - Par foi, fait Bauçans, sire, voire !
 1276 Mais une cose i a encore :
 En voestre dit dites encore^d

qui est le pire, qui est le meilleur ? Chacun entend prendre son propre parti. Si vous affirmez qu'Isengrin est le meilleur de ses voisins, Renart voudra soutenir la contradiction en prétendant qu'il n'est ni moins loyal ni plus mauvais que le loup. Chacun se prend pour un homme de bien. C'est pourquoi je vous dis pour conclure, vos arguments ne tiennent pas ! Si on les suit, impossible de récuser quoi que ce soit ! Chacun pourrait porter plainte de cette façon, en se contentant de fournir le témoignage de sa femme, affirmer ce qu'il voudrait, et causer du tort aux honnêtes gens ! Ce genre de chose ne se produira pas en ma présence ; vous êtes sortis du droit chemin. Je me rallie à vous, maître Brichemer ; il n'y a pas d'homme, d'ici à la mer, qui puisse s'exprimer là-dessus avec plus de sagesse, et proposer une solution conforme à la loyauté et la justice. — Seigneurs, dit le daim Plateau¹, la plainte porte encore sur un autre point : Isengrin réclame désespérément la nourriture que Renart a volée dans sa maison, de force et avec des intentions perverses ; il demande réparation, aussi, parce que Renart a pissé sur ses enfants pour les humilier et pour montrer son mépris, qu'il les a battus et maltraités et appelés bâtards ; cela mérite une très forte réparation ; si le seigneur Renart ne fait pas amende honorable envers lui et s'il réussit à s'en tirer comme cela, il n'hésitera pas à se livrer encore à ce genre de méfaits. » Brun dit alors : « C'est la vérité ; honte et déshonneur à qui

Qui est li pire ne li mieuldre !
 Cascuns se voelt au sien aqueudre".
 1280 Se vous dites que Ysengrins
 Est li mieldres de ses voisins,
 Renars vorra encontre dire
 Qu'il n'est ne mains loiaus ne pire ;
 1284 Cascuns si se tient por preudome.
 Por çou vous di a la parsome,
 Ce ne puet estre que vous dites !
 Dont n'i a plus cosez eslites^b.
 1288 Cascuns poroit tel clamor faire
 Por sa feme a tesmoing traire
 Et dire çou que il vorroit,
 Dont mains prodons grevés seroit !
 1292 Ce n'iert ja fait la ou je soie :
 Issus estes fors de la voie.
 A vous me tieng, dan Brichemer ;
 Il n'a home jusqu'a la mer
 1296 Qui en deïst plus saïgement

Ne loialté ne jugement.
 - Signor, ce dist Platiaus li dains,
 D'autre coze est ore li claims,
 1301 Que mesure Ysengrin demande
 Estroitement de sa viande
 Que Renars prist en sa maison,
 A force par male raison,
 1304 Et qu'il pissa par mal despit
 Sor ses enfans en son despit
 Si les bati et laidenja
 Et avoutres les apela ;
 1308 A çou afiert molt grant amende
 Se dans Renars ne li amende,
 Et il s'en puet ensi estordre,
 Encor s'i vorra li amordre. »
 1312 Et dist dans Bruns : « C'est verités.
 Honnis soit et deshonorés
 Qui ja Renart si soustenra
 C'un preudome ensi honnira !

tolérera que Renart couvre ainsi d'opprobre un homme de bien ! Et s'il lui dérobe ce qu'il possède et qu'Isengrin ne peut obtenir justice, on peut dire qu'il aura trouvé le bon filon : ce serait, à l'évidence, une folie que le roi ne venge pas son baron que Renart déshonore et outrage ! Mais suivant le morceau, on change d'appât : le chat sait bien de qui il lèche les moustaches ! Et je ne crois pas, sauf votre respect, que ce serait bien agir que de quitter ces lieux en riant et en apportant la contradiction à Isengrin, pour un vaurien, une crapule ; que Dieu me permette de me venger de lui ! Aussi vous prierai-je de ne pas m'en vouloir si je vous fais un bref récit de la manière dont ce traître, ce scélérat, ce criminel, m'a roulé moi-même.

« Renart, universel objet de haine, avait guetté, à côté d'une palissade, une ferme prospère nouvellement construite. À côté du bois il y avait une demeure, résidence habituelle d'un paysan, qui possédait en abondance coqs et poules ; Renart en fit un immense carnage : il en a bien dévoré plus de trente. Il n'avait pas épargné ses efforts. Le paysan fit alors surveiller Renart, et avait fait dresser ses chiens. Dans le bois, il n'y avait plus ni sentier ni carrefour sans lacet, sans collet, sans trébuchet ou autre piège tendu¹ : à travers le bois, en était réparti un grand nombre. Renart fut contrarié quand il s'en rendit compte et se désola de ne pouvoir entrer dans la ferme. Il songea alors, ce diable incarné, que j'étais gros et facilement visible,

- ¹³¹⁶ Et se li torra son avoir^a,
 S'Ysengrins ne puet droit avoir,
 Dont auroit il bourse trovee :
 Ce seroit folie provee
¹³²⁰ Se li rois son baron ne venge
 Que Renart honniſt et laidenge !
 Mais a tel morsel, itel leche :
 Cas set bien cui barbes il leche !
¹³²⁴ Et ne cuit pas, sauve vo grasce
 Que nuls feïſt bien de ceſte place^b
 Se il aloit ore riant
 Et Ysengrin contraliant
¹³²⁸ Por un garçon, un losengier ;
 Dieus me laiſt de son cors vengier !
 Por çou vous prie, ne^c vous soit grief
 Se je vous fas un conte brief
¹³³² Dou traïtor felon encrime,
 Con il cunchia moi meïsme.
 « Renars, qui molt par eſt hais,

- Avoit dejoſte un plasseïs
¹³³⁶ Une riche vile espiee,
 Novelement edifiee^d.
 Lés le bois avoit un manoir
 U un vilains soloit manoir
¹³⁴⁰ Qui molt avoit cos et gelines ;
 Renars en fiſt grans deseplines
 Qui bien en menja plus de trente.
 Tornee i a toute s'entente.
¹³⁴⁴ Li vilains fiſt Renart gaitier,
 Ses chiens avoit fait afaitier.
 Ou bos n'ot ne sentier ne triegie
 U il n'eüſt u las u piege,
¹³⁴⁸ Tresbucet u enguing tendu :
 Ou bos en ot maint eſtandu.
 Renart greva quant il le sot
 Quant en la ville entrer ne pot
¹³⁵² Dont^e se pensa li vis diaubles
 Que g'iere gros et bien veaubles

alors que lui est petit et menu, et que dans ces conditions je serais capturé avant lui, aussi bien dans le bois qu'en terrain découvert, et qu'on mettrait plus rapidement la main sur moi que sur lui ; où que nous fussions tous les deux en même temps, on s'attaquerait à moi avant de s'en prendre à lui, et je serais alors plus facilement attrapé et, quant à lui, il s'échapperait plus vite. Il sait que j'aime le miel plus que n'importe quoi au monde. Il vint me voir en été, l'an dernier, avant la fête de la Saint-Jean, disant : " Ah, monseigneur Brun, si vous saviez le pot de miel que je connais ! — Où ça ? — Chez Constant Des Noues ! — Pourrai-je y plonger les pattes ? — Oui, je l'ai parfaitement repéré ! " Les blés étaient montés en épis et nous étions donc complètement à couvert ; nous sommes entrés par une porte qui se trouvait ouverte, à côté d'une grange, dans un verger ; c'est là que nous avons dû rester et demeurer couchés sans bouger jusqu'au soir, au milieu des choux. C'est à la tombée de la nuit, ce jour-là, qu'il était prévu de casser le pot pour nous emparer du miel et le déguster, mais le glouton n'a pas pu se retenir : il a vu les poules dans leur enclos et s'est mis à bâiller de faim. Il en attrape une et les autres poussent des cris ; les paysans, qui se trouvaient au logis, font grand tapage à travers la ferme ; bientôt il y en eut plus de deux mille ! Ils se précipitent à plus de quarante, en une seule bande, vers le jardin, en hurlant et criant vigoureusement pour chasser Renart : il n'y a pas de quoi

Et il ert petis et menus,
Si seroie ançois retenus
1356 U fußt au bos u fußt a plain,
Plus toßt meißt on en me main ;
U que nous fuissions ambedui,
Ains tendist' on a moi qu'a lui
1360 Et je miels i fusse atrapés
Et il plus toßt fußt escapés.
Il savoit que j'amoie miel^b
Plus que cose qui soit soz ciel !
1364 A moi vint en esté awan
Devant la feste saint Jehan :
" Ahi ! fait il, mesire Brun,
Quel vassel de miel je sai un !
1368 - Et ou est ? - Chiés Coßtant des Noes !
- Poroie i je metre les poes ?
- Oil, je l'ai tout espïé !"
Li blé estoient espïé
1372 Dont nous estions tot covert' ;

S'entrammes par un huis ouvert
Lés une grange^d en un vergier ;
La nous deuismes herbergier
1376 Et gesir trestit a repos
De ci au vespre, entre les cos.
Cele nuit, a l'aserier
Deuismes le vassel brisier,
1380 Le miel mengier et retenir,
Mais li glos ne se pot tenir :
Vit les gelines ou plassier
Si comença a baaillier.
1384 Une en prent, les autres crient ;
Li vilain qui de laiens erent
Lievent la noise par la ville ;
Toßt en i ot plus de deus mille !
1388 Vers le cortil viennent criant
Et Renart durement huiant
Plus de quarante en une rote,
Ne fu mervelle s'en oi doute !

s'étonner si j'ai pris peur ! J'ai fui au grand galop, tandis que Renart s'en tirait rapidement, car il connaissait les passages et les détours : c'est sur moi que tomba l'ensemble des troupes ! Quand je le vis s'enfuir de son côté, je lui dis : " Comment, seigneur Renart, vous voulez m'abandonner sur place ? " — Que chacun se débrouille du mieux qu'il peut ! Hâtez-vous, mon cher seigneur Brun ! La nécessité fait trotter les vieilles. Faites au mieux que vous pourrez, si vous n'avez pas des épérons pointus ou un bon cheval pour partir vite ! Ces paysans ont l'intention de vous mettre au saloir ! Écoutez donc le vacarme qu'ils font ! Si votre pelage vous pèse trop, vous n'avez pas à vous en faire, d'ici peu un autre le portera à votre place ! Je prends les devants et vais à la cuisine porter cette poule que je préparerai pour vous : dites-moi à quelle sauce je dois la faire cuire ! " Alors, le traître s'est élancé, et m'a abandonné sur place ; le vacarme allait en s'amplifiant, les chiens me viennent dessus et m'attaquent pêle-mêle, et voici les javelots qui se mettent à tomber comme la grêle ! Les paysans, eux, courent et poussent des cris d'encouragement, au point que toute la campagne alentour en retentit ; lorsque j'entendis les cris des paysans, si on avait pu me voir me retourner et faire face aux mâlins avec une belle énergie, les fouler aux pieds, les mordre, tout à la ronde, les frapper, les bousculer et les mettre en déroute, on aurait pu dire en vérité que jamais on ne vit animal faire un tel carnage avec des chiens !

¹³⁹² Les grans galos m'en sui tornés,

Renars se fu tost destornés

Qui sot les pas et les destors :

Sor moi torna tous li estors !

¹³⁹⁶ Quant jel vi traire a une part,

" Coument, di ge, sire Renars,

Volés me vous lassier en place ?

- Qui mienz pora faire si face,

¹⁴⁰⁰ Biau sire Brun, or del hauster !

Car besoins fait vielle trotter.

Faites or mienz que vous savés,

Se tranchans esporons n'avés

¹⁴⁰⁴ Ou bon cheval por tost aler !

Cil vilain vous vorront saler !

Oés con il mainent grant noise !

Se vostre pelicon trop poise,

¹⁴⁰⁸ Ja ne vous en desconfortés,

Il vous sera par tens portés !

G'irai avant a la cuisine,

Si porterai ceste geline,

¹⁴¹² Si la vous aparelleraï :

Dites quel saveur i ferai ! "

Li traîtres avant s'eslaisse

Si me lascia enmi la place :

¹⁴¹⁶ La noise ala si engrignant,

Li chien me vinrent au devant,

A moi se lient pelle et melle,

Et pilet volent conme gresle !

¹⁴²⁰ Si courent li vilain et huient

Que tot li champ environ bruient ;

Quant j'oi les vilains huer,

Qui lors me veïst trestorner

¹⁴²⁴ Vers les mastins tot a bandon

Et foler et mordre environ,

Hurter, bouter et desconfire,

Bien peuiſt por verité dire

¹⁴²⁸ C'onques ne fu veüe beſte

Qui de chiens feïſt tel moleſte !

Je mettais toutes mes forces à me défendre contre eux. Mais quand je vis pleuvoir les javelots et tomber à côté de moi les flèches barbelées longues et grosses, tandis que les paysans déboulaient d'une autre direction, j'ai quitté les chiens et changé de front ; de tout mon élan je me suis jeté sur les paysans : aussitôt ils me laissèrent le champ libre ; il n'y en eut aucun d'assez audacieux ou vaillant, à partir du moment où j'avais lancé ma charge sur eux, pour ne pas s'enfuir à toutes jambes ! Je suis arrivé à en attraper un, que j'ai piétiné. Un autre s'enfuit droit devant lui, armé d'une grosse massue. Celui que je tenais à merci crie et appelle, et l'autre s'en revient et me met à mal : il brandit la massue des deux mains et me porta du côté de l'oreille un coup si violent que je suis tombé à la renverse, bien malgré moi ; en me sentant si gravement touché, je lui ai abandonné son compagnon. Je me suis redressé, ils poussent des cris et les chiens se retournent contre moi, ils viennent sur mes talons et me déchirent. Quand les paysans m'ont bloqué entre les chiens, ils ne perdent pas de temps en discussions, et viennent prêter main forte aux mâties qui, immédiatement, s'acharnent sur moi plus féroce-ment encore : c'est alors que je reçus encore maint mauvais coup, mais je me suis si bien battu qu'aucun paysan n'ose s'avancer ; au contraire, tous ont entrepris de se sauver ! Mais les paysans m'avaient grièvement blessé, et m'avaient terrorisé, en recommençant à exciter leurs chiens ; aussi ai-je pris la fuite ;

Bien me penoie de desfendre
 Quant je vi les piles descendre
¹⁴³² Et les saietes barbeleees
 Lés moi cheoir et grans et lees,
 Et les vilains de l'une part
 Les chiens guerpi de l'autre part^a ;
¹⁴³⁶ Vers les vilains ving eslassiés :
 Atant me fu li chans lassiés ;
 N'i ot si hardi ne si cointe
 Puis que je fis vers iaus ma pointe,
¹⁴⁴⁰ Qui lors ne s'en tornašt fuiant !
 Et je ving l'un d'iaus consivant
 A terre a mes piés le cravant.
 Un autres s'en fui avant
¹⁴⁴⁴ Qui portoit une grant maque :
 Cils cui je ting il crie et hue
 Et cius retorne, si me grieve ;
 As deus mains la maque lieve,
¹⁴⁴⁸ Tel cop me dona lés l'orelle

Que je chei, voelle u ne voelle ;
 Quant je me senti si blechié,
 Son conpaignon li ai lassié ;
¹⁴⁵² Je sali sus et il s'escrient
 Et li chien a moi se ralient,
 Si m'enchaucet et me deschirent.
 Quant li vilain entr'iaus me tinrent^b,
¹⁴⁵⁶ Lors n'i ont cure de plaidier ;
 As uaignons sont venu aidier
 Et li uaignon tot erraument
 M'enchaucet plus hardiement :
¹⁴⁶⁰ Ilueques refui tant batus,
 Mais je m'i sui bien conbatus,
 Que nuls d'iaus n'ose avant venir,
 Ains se sont tuit pris au fuir !
¹⁴⁶⁴ Mais durement m'i ont plaié
 Et li vilain m'ont esmaié
 Qui me coumenchent a huier,
 Et je me sui mis au frapier^c ;

j'ai pris la direction du bois, où je voyais que la foule était moins dense, et je m'en suis sorti du mieux que j'ai pu. Il s'en est fallu de très peu que je ne fusse capturé, mais, en alternant fuite et contre-attaque, en dévalant une pente à travers les broussailles, malgré tous mes ennemis, j'ai fini par réussir à me mettre à couvert dans le bois. Voilà le sort que Renart m'a fait subir, pour avoir attaqué une poule. Si je le raconte, ce n'est pas pour porter plainte, mais pour que vous ayez un exemple de ses agissements. Des plaintes, il y en eut de la part d'Isengrin ; l'autre jour c'est Tiécelin qui s'est plaint de Renart qui l'avait plumé par trahison puis avait voulu le mettre en prison ; Tibert le chat, il a essayé de le prendre dans un piège où le malheureux aurait dû laisser sa peau ; ensuite, il a renouvelé ses exploits en se conduisant comme un scélérat avec la mésange, sa commère, quand il l'a agressée au moment où elle mangeait, en vrai Judas, celui qui a trahi Dieu ! Il faut maintenant prendre des mesures contre cela, vu le nombre des accusations qui se répètent ! Nous avons commis une faute énorme en montrant tant d'indulgence à son égard. »

À ce long discours de l'ours, le sanglier répond par cette brève déclaration : « Monseigneur Brun, ce procès ne sera pas réglé aussi rapidement¹. Je constate que la plainte qui a été déposée n'a pas encore été instruite. Bien sage celui qui serait capable de juger une version des faits avant d'avoir seulement contacté l'autre partie. Nous avons entendu la plainte,

¹⁴⁶⁸ Vers le bos commençai a tendre,

La u je vi la presse menre,

Si m'estors au miels que je poi^a.

Retenus i fui a bien poi,

¹⁴⁷² Mais que fuïant, que desfendant,

Par une broce en un pendant,

Malgré trestoz mes anemis,

Fis je tant que ou bos me mis.

¹⁴⁷⁶ Renars li rous m'a si baili

Por la geline qu'assali.

Je nel di pas por clamor faire

Mais por exemple de lui faire.

¹⁴⁸⁰ Clamés s'en est sire Ysengrins ;

L'atrier s'en clama Tiecelins,

K'il le pluma en traïson

Puis le volt il metre en prison ;

¹⁴⁸⁴ Tiebert le cat a un coupel,

U il redut perdre la pel ;

Et puis refist il molt que lerre

De la masenge sa conmere

¹⁴⁸⁸ Quant a son mengier l'asali^b

Conme Judas qui Dieu traï !

Or en doit consaus estre pris

Conme il est si sovent repris !

¹⁴⁹² Nous i avons molt grant pechié

Quant tant l'i avons alaschié. »

Li ours a parlé longuement.

Li senglers li a dit briement :

¹⁴⁹⁶ « Messire Brun, fait il, cils plains

N'iert pas finés as premiers trais.

Encor voi ge n'est conseüe

La clamor qui ja est venue.

¹⁵⁰⁰ Molt seroit saiges qui sauroit

Jugier d'un conte, et il n'auroit^d

L'autre partie encore atainte.

Nous avons oïe la conplainte^e

c'est à Renart que nous devons donner la possibilité de se défendre contre elle, et faire respecter le droit de l'un après celui de l'autre, jusqu'à ce que l'on arrive à la conclusion : Rome ne s'est pas édifiée en un jour ! Je ne dis pas cela pour défendre Renart, mais l'idée ne doit venir à personne que nous sommes en train de nous brouiller avec lui en pleine Cour, car ce serait un péché et une grave injustice ; j'ignore ce que nous devons en dire aussi longtemps que nous ne les confrontons pas. Une fois que Renart sera venu à la Cour, cette plainte qu'Isengrin a déposée sera considérée. Alors, immédiatement, les dispositions seront prises en ce qui concerne la réparation : elle sera fixée par un jugement dans les formes. » Le sage Cointerel¹ dit alors : « Malédiction sur cette tête² si les accusations dépassent la réalité des faits ! » Et l'ours lui répond du tac au tac : « N'êtes-vous pas complètement fou de vous mettre du côté de Renart ? À vous deux, vous formez une belle paire d'habiles fripons. Il a réussi à se sortir de maint mauvais procès, et il y arrivera fort bien avec celui-ci, si on consent à vous croire, vous et lui ! » Le singe s'apercevant que Brun grogne en entendant ses propos — mais il se moque de le savoir en colère et lui adresse une grimace pour le faire souffrir encore plus —, ajoute : « Que Dieu vous sauve, beau maître ! Confiez- moi donc ce que vous proposeriez dans cette affaire, pour respecter le droit, en ce qui vous concerne ? — Il n'existe pas, sous le ciel, de Cour, par saint Riquier, où je n'oserais affirmer publiquement, pour peu

¹⁵¹⁴ Renart devons le conplaint rendre^a

Et l'un droit après l'autre rendre,
Tant que on viegne a la parsome,
En un jor ne fist on pas Rome !

¹⁵⁰⁸ Nel di pas por Renart tenser
Mais nuls ne doit a çou penser,
Que nous le mellomes a cort,
Que pechiés seroit et grant tort ;

¹⁵¹² Je ne sai que dire en doions
Tant que ensamble les aions.
Quant Renars est a cort venus
Ici clains sera retenus

¹⁵¹⁶ Que Ysengrins a esmené.
Lors primes sera ordené
Comment sera de l'amendise :
Par jugement i aura mise. »

¹⁵²⁰ Ce dist li saiges Cointeriaus^b :
« Mal dehé ait cils hateriaus

Se on en dist plus qu'il n'i a^c ! »
Et li ors^d respondu li a :

¹⁵²⁴ « N'êtes mie trop forsenés
Quant devers Renart vous tenés ?
Entre vous deus assés savés.

Maint malvais plais a il passés
¹⁵²⁸ Si fera il molt bien cestui,
Se on voet croire et vous et lui ! »

Li synges voit que Bruns en grouce
Petit li est s'il se courouce ;

¹⁵³² Moe li fait por dolant estre^e [meestre !
« Et Dieus vous saut, fait il, biau
Que me dites en vostre endroit
Que vous en diriés par droit ?

¹⁵³⁶ - Sos ciel n'a cort, par saint Richier,
Que n'osaïsse bien afichier
Se je devoie estre creüs
Que trestous cils mals est venus,

qu'on y accepte de me croire, que tout ce mal est venu de maître Renart, que tout est de sa faute et qu'Isengrin l'accuse à juste titre ! Pourquoi donc attendre ici, puisque la chose est entendue : il a été pris en flagrant délit d'adultère avec sa commère et a été nommément dénoncé, et les victimes ont exposé les misères qu'elles ont subies, Isengrin et Hersent réunis ? Il serait juste et convenable, à présent, que Renart soit arrêté sur le champ, qu'il ait pieds et mains liés et qu'ainsi ligoté il soit jeté dans un cachot, sans autre forme de discussion ! Il ne devrait désormais plus y avoir d'autre discours que celui du bâton et des coups, puisqu'il prend de force la femme d'autrui que ce soit une femme publique ou une autre, même si c'était une prostituée ! Il faut qu'il y ait châtement pour ce crime afin qu'il n'ose plus y porter la main. Surtout s'il s'agit d'une femme mariée, qui subit le désespoir et la honte, parce que son mari est au courant ! *Qui* pourrait croire Isengrin assez sot pour avoir esté en justice sans avoir vu le méfait de ses propres yeux ? Son déshonneur est d'autant plus cuisant, si ce crime n'est pas réparé, qu'Hersent lui apporte la garantie de son témoignage. J'en conclurai qu'il n'y a plus de justice. » Le sanglier intervient et dit : « Objection ! À tout pécheur, miséricorde ! Au nom de Dieu, si Renart a mal agi, le crime n'est pas si considérable qu'il empêche tout accord satisfaisant ! Les grandes guerres font les grands accords. Le loup est un plus petit personnage qu'on ne le clame, et petit vent fait cesser grande pluie !

¹⁵⁴⁰ Par dan Renart et par sa coupe
Et Ysengrins a droit l'encoupe !
Et qu'alons nous ci atendant,
Quant la coze est venue avant

¹⁵⁴⁴ *Que* il est pris a avolture
Nomeement a sa conmere,
Et cil ont moſtré lor anui^a,
Ysengrins et Hersens andui ?

¹⁵⁴⁸ Par droit fuſt il ore avenant
Que Renars fuſt pris maintenant,
S'eüſt loies et piés et mains,
Si fuſt jetés enſi loies

¹⁵⁵² En la chartre, tot sans prologue^b !
Ja n'i eüſt autre parole
Que de fuſter et de rollier^c
Puis qu'il esforce autrui molher

¹⁵⁵⁶ Ne feme commune ne el
Ne se c'estoit a un jael^d !
Si en doit on justice prendre,

Que autre fois n'i oſt main tendre.

¹⁵⁶⁰ Nequedent d'une feme espouse
Qui dolante en est et hontouse
De çou que ses maris le sot !
Et qui cuide^e Ysengrin si sot

¹⁵⁶⁴ *Qu'*il eüſt plait de çou meü
S'il ne l'eüſt as ieus veü ?
De tant est il plus vergondés
Se cils mesfais n'est amendés

¹⁵⁶⁸ De coi Hersens garant li porte^f.
Dont sai je bien, justice est morte. »
Diſt li senglers : « Ci a descorde^g ;
De pecheor misericorde !

¹⁵⁷² Por Dieu, se Renars a mesfait,
Il n'i a pas si grant forfait
Que bien n'i puis avoir acorde !
De grant guerre vient grande acorde^h.

¹⁵⁷⁶ Li leus est menres c'on ne crie,
Par petit vent chiet il grant pluieⁱ !

Renart n'est pas encore condamné, et avant que cela n'arrive il trouvera une autre occasion pour se disculper ! Vous avez parlé à votre aise mais vous avez perdu une excellente occasion de vous taire. »

Maître Brichemer était quelqu'un de fort avisé, il ne perdait pas son temps en vaines paroles et en chicanes comme les autres, ses compagnons ; il dit : « Seigneurs, fixons maintenant le jour pour cette conciliation ; que Renart prononce son serment et qu'il fasse réparation dans les termes qu'il a promis à Isengrin. Tous d'ailleurs le disent, c'est la bonne solution, ce serait une bonne chose que de faire la paix entre les deux ; comme le dit le sage, pour un délit — qu'il soit en actes ou en paroles —, qui n'est ni patent ni reconnu, il ne faut jamais rendre un jugement qui serait une condamnation à la peine de mort ; il convient, dans ce cas, de chercher à faire la paix. Veillons tout d'abord, pour garder la mesure, qu'il n'y ait pas de méprise. Il y a une chose qui m'angoisse, c'est qu'il n'y a pas sur cette terre un homme capable de démêler cette affaire, sauf si Roonel, le chien de Thierry de la Fontaine, se trouvait dans d'agréables dispositions ; lui nous tirerait de cet embarras ; c'est un homme de bien et de vérité, impossible de trouver quelqu'un qui ne dise : “ Tu as bien fait ! qu'on porte l'affaire devant lui ! ” » Et tous se rallient à cette proposition, sans qu'aucun d'entre eux ne s'en repentisse. Là-dessus, la délibération s'interrompt, et les voici qui s'en reviennent, pleins de joie et d'allégresse, devant le roi,

Renars n'est condampnés encore,
Ançois aura il un autre oré !
1580 Dit en avés vostre plaisir,
S'avés perdu un bon taisir ! »
Dans Brichemers fu moltvoiseus,
Ne fu jangleres ne noiseus
1584 Comme li autre conpaignon :
« Biau signor, fait il, or prenon
Un jor de cest acordement ;
Renars face le sairement
1588 Et l'amende par tel devise
Com il a Ysengrin promise ;
Et dient tuit c'est bien a faire,
Bon seroit d'entr'iaus deus pais faire ».
1592 Ensi comme li saiges dist,
Ne por mesfet ne por mesdit
Qui n'est apers ne coneüs
Ne doit ja plais estre meüs
1596 D'ome a foler ne de desfaire,

Ains i afiert la pais a faire.
Et primes gardons par mesure
Qu'il n'i ait point de mespresure.
1600 Une cose i a qui m'enserre,
Qu'il n'a home en ceeste terre
Par cui cils plais soit entriciés
Mais se Roenias fust haitiés^b
1604 Li chiens Tieri' de la Fontainne
Cils nous en mesist hors de painne ;
En lui a boin home verai^d
Ne ja nului ne troverai
1608 Qui ne die : “ Tu as bien fait !
Devant lui soit l'affaire trait' ”. »
A çou se sont tout asenti,
Nes un d'iaus ne s'en repenti.
1612 Cils consaus ne fu plus tenus.
Estez les vous arrier venus
A grant joie et a grant baudor
Devant le roi ou asinsitor.

dans l'assemblée. Tous s'arrêtent. Brichemer se tient debout et commence son discours qu'il prononce et introduit avec la maîtrise du parfait orateur qu'il est, disant : « Sire, selon votre idée, nous devons chercher à prononcer un jugement conforme à la juridiction de votre terre ; nous l'avons trouvé ; s'il n'y a personne d'autre pour l'exposer, c'est moi qui vais le faire, puisqu'on me le demande, et je le ferai volontiers, si vous le permettez. » Le lion tourne la tête vers lui, et lui fait signe qu'il est d'accord ; maître Brichemer s'incline devant lui et déclare : « Seigneurs, écoutez-moi bien, et si je me trompe, n'hésitez pas à me reprendre ! Il me semble que nous avons dit, à propos de la plainte qu'Isengrin fut le premier à déposer, qu'on lui rendrait pleine et entière justice sur tous les points. Mais il faudrait qu'il puisse produire, s'il veut établir la preuve de ce qu'il dit, deux autres témoins pour soutenir sa cause, au jour que nous lui fixons ici dès maintenant. Puis nous avons décidé, par respect de la légalité, de lui interdire dorénavant de tirer quelque argument que ce soit, à tort ou à raison, des déclarations que pourrait faire sa femme. Brun et Baucent se sont opposés sur cette question, mais ceux qui les avaient accompagnés ont préféré s'en tenir à ma proposition. L'affaire me paraît maintenant engagée de telle façon que chacun y obtienne justice. Puis nous avons regardé de quelle manière et à quel moment sera fixée la procédure qui permettra à Isengrin de déclarer Renart quitte de toute poursuite. Ce sera dimanche matin, en présence du mâtin Roonel :

¹⁶¹⁶ Tuit li autre vont arestant
Et Brichemers fu en estant
S'a sa parole commencié
Bien l'avoit dite et anoncié
¹⁶²⁰ Si con cius qui bien est parlans^a :
« Sire, fait il, a vostre sens
Devons cest jugement enquerre
Au jugement de vostre terre^b ;
¹⁶²⁴ Trové l'avons ; s'il n'est quil die,
Jel dirai, puis que on m'en prie,
Volentiers, sauve vostre grascie ! »
Li lions li torne la face ;
¹⁶²⁸ Del otrier li a fait signe
Et dans Brichemer li encline :
« Signor, fait il, or m'entendés
Et se je faut, si m'amendés !
¹⁶³² Ce m'est avis que nous deïsmes
D'Ysengrin qui se clama primes,
Que toute sa droiture auroit

De çou que demander sauroit.
¹⁶³⁶ Mais il li covenroit mostrer
Se la cose prover voloit,
Soi tiers por deraisnier son droit
A jor nomé ci orendroit.
¹⁶⁴⁰ Puis feïmes por droit ester
Qu'il ne peüst riens conquerer
Ne droit ne tort que ne prist
De ce que sa feme deïst.
¹⁶⁴⁴ Bruns et Bauchans en desputerent
Mais cil qui avoec iaus alerent
Se tinrent plus a ma partie.
Or est la coze ensi partie
¹⁶⁴⁸ Que cascuns aura sa droiture.
Puis gardomes en quel mesure^d
Et quant la lois en sera descrite,
Qu'Ysengrins claint Renart cuite.
¹⁶⁵² Cou iert diemence par matin
Devant Roenial le maïstin :

nous convoquerons Renart et lui enjoindrons d'agir en sorte qu'il face la paix au nom de Dieu, comme nous l'avons décidé. » Le lion répond en riant : « Par tous les saints de Bethléem, j'aurais mille livres, que je ne serais pas aussi heureux que je le suis d'être délivré de cette histoire ! Je ne veux plus m'en mêler à l'avenir, je leur signifierai juste qu'ils ont à faire la paix devant le matin Roonel, qui est un bon compagnon, le chien de Thierry de la Fontaine, et cela après la messe dominicale. Renart devra y répondre des accusations portées contre lui, mais il faut auparavant lui faire parvenir la convocation. Grimbert le blaireau se rendra auprès de lui, et lui dira de votre part, qu'il devra donner satisfaction à son adversaire après la procession, et qu'il prenne bien garde de s'opposer à quoi que puisse lui dire Roonel ! »

À ces mots, ils se sont tous tus, les plus jeunes comme les plus vieux et chacun s'en retourne chez soi, aussi bien Briche-mer, Baucent et Brun, qu'une partie des autres. Et quand la Cour s'est séparée, Grimbert s'en va porter son message. Il trouve Renart juste chez lui, à Maupertuis, et lui fait part de l'échéance que lui ont fixée les barons et les comtes pour qu'il fasse la paix. L'arbitrage du différend sera assuré par Roonel ; Renart doit veiller à s'y rendre, c'est le roi qui le lui fait dire. Renart lui répond qu'il ne demande rien d'autre, il s'y trouvera au moment voulu et se pliera en tout à ce que la Cour aura décidé. Grimbert repart et Renart reste chez lui. Il lui faut

La manderons Renart qu'il viegne
Et en tel guise se contiegne
1656 *Que* la pais face de par Dé
Si con nous l'avons esgardé. »
Li lions respont en riant :
« Par tous les sains de Beliant,
1660 Ne fusse si liés por mil livres
Con de çou que j'en sui delivres !
Or ne m'en voel plus entre metre,
Ains lor dorrai or al pais metre^d
1664 Devant Roenel le uaignon
En cui il a boin conpaignon^b,
Le chien Tieri de la Fontaine,
Aprés la messe diemainne.
1668 Renart convenra il respondre^c,
Mais avant le covient semondre ;
Grimbers li taissons ira
Qui de vostre part li dira
1672 *Que* après la porcession

Li face satisfacion,
Et gart que riens ne contredie
De çou que Roeniaus en die ! »
1676 A cest mot se sont tout teü,
Li plus jone et li plus chenu
A son repaire va cascuns,
Brichemers et Bauchans et Bruns
1680 Et des autres une partie.
Et quant la cors fu departie,
Grimerz va son mesaige faire.
Droit a Malpertruis son repaire^d
1684 Trova Renart et puis li conte
Coument li baron et li conte
L'ont ajorné por la pais faire^c.
Del plait^f sera Roeniaus maires ;
1688 Gart qu'il i soit, li rois li mande.
Renars dist que plus ne demande,
A tens i ert et bien fera
Cou que li cors esgardera.

désormais se montrer plus sage qu'il ne l'a été jusque-là. Mais il ne cesse pas pour autant d'être sur ses gardes, et il ne se soucie guère de savoir qui le hait ; il ne s'inquiète et ne se tourmente pas de la tournure que prend son affaire. En revanche, son adversaire Isengrin n'a pas la même indifférence envers la chose : un jour avant le terme fixé, il va tout droit chez Roonel qui est en train de batifoler et de s'ébrouer, couché tout à son aise, devant la maison, dans la paille, à côté de la clôture ; Isengrin, en le découvrant, s'incline devant lui et l'autre lui répond d'un signe de tête. Isengrin lui parle doucement et lui dit : « Roonel, écoute-moi ! je suis venu chercher conseil auprès de toi : entre Renart et moi, c'est la guerre, car il a commis contre moi de graves forfaits ; j'ai déposé plainte, j'ai fixé le jour de la réparation à dimanche après la messe, à ce spécialiste en fourberie. Voilà les circonstances par lesquelles Renart y sera, et c'est vous qui arbitrez le différend. Et je me suis laissé dire, à propos de ce jugement, que Renart doit, par un serment, se justifier envers moi de tous les chefs d'accusation que je pourrai lui reprocher. Aussi vous prierai-je — je m'adresse à vous comme à un ami — de prendre entièrement mon parti, jusqu'à ce qu'il ait reconnu les fautes dont il est accusé et dont il doit répondre. Vous n'avez pas à vous occuper d'autre chose dans cette affaire, juste vous procurer le reliquaire ; c'est le point qui m'embarasse fort ! » Roonel dit alors : « Vous trouverez assez de saints

¹⁶⁹² Grimbers s'en va, Renars remaint.

Or li couvient qu'il se demaint
Plus saïgement que il n'a fait.
Mais ne laisse qu'il ne se gait,

¹⁶⁹⁶ Ne li chaut gaires qui le hace,
Ne se porquiert ne se porcace
Comment pregneli siens affaires^a.

Mais Ysengrins ses aversaires

¹⁷⁰⁰ N'a mie la cose en despit :

A un jour devant le respit
Vint droit a Roenel errant
Qui se deduit en esbatant

¹⁷⁰⁴ Et gïst li sires a grant aise,
Devant es pailles, lés la haise ;
Ysengrins le vit, si l'encline
Et cius li respondi par signe.

¹⁷⁰⁸ Ysengrins li diât doucement.

« Roonel, fait il, or entent !
Consel sui venus a toi querre^b :

Entre moi et Renart a guerre,

¹⁷¹² Qu'il a molt vers moi mespris ;
Clamés m'en sui, jor en ai pris

Après la messe diemence

A celui qui tant set de quence^c.

¹⁷¹⁶ Renars i ert par tel devise

Et vous ferés dou plait justice.

Et on m'a dit del jugement

Que Renars par un sairement

¹⁷²⁰ Se doit envers moi escondire

De çou que jou li saurai dire.

Or si vous pri con mon ami

Que vous soïés dou tout a mi

¹⁷²⁴ Tant que il ait reconneü^d

Dont est clamés et respondu.

N'i a mais autre coze a faire,

Mais porcaciés le saintuaire ;

¹⁷²⁸ Mais de çou sui molt esgarés ! »

Diât Ronnaus : « Assés en aurés

et de sages dans cette ville, il n'y a pas lieu de pleurer pour cela ! Vous bénéficiez, en l'occasion, d'une aide précieuse : les reliques ; je les aurai placées hors de la ville dans un fossé, et vous ferez comme si j'étais en train de m'étouffer avec un os ; vous direz que je suis dans un triste état, et moi je serai allongé, les babines retroussées, la tête tournée et la langue sortie. Organisez votre rencontre à cet endroit-là. Renart sera présent et vous lui direz qu'il sera quitte de toute obligation envers vous s'il peut jurer sur ma dent qu'il n'a pas commis d'offense envers Hersent. S'il approche de mon museau assez près pour que je puisse le saisir par son poing, il pourra dire, avant d'arriver à m'échapper, qu'il n'a encore jamais vu d'animal mordre si cruellement ! Et s'il veut éviter ce sort et ne pas s'approcher des reliques, il ne pourra pas en réchapper — qu'il s'en garde bien ! — car j'aurai placé en embuscade, pris parmi mes meilleurs compagnons, jusqu'à quarante mâtins, bien comptés, des plus chevronnés et des plus vicieux : il faudra, par conséquent, que Renart soit vraiment très fort pour ne pas tomber, que ce soit à cause des reliques ou des chiens, dans mes filets ! *Que* Dieu vous sauve, veillez à ce que tout soit bien fait ! » Voilà Isengrin qui s'en retourne chez lui, vers la forêt de Jeumande. Il se met fébrilement à la recherche de ses amis, là où il sait qu'il en a ; il n'envoie pas de messenger, allant au contraire les trouver lui-même, aussi bien dans la forêt que dans la plaine cultivée : pas un seul, chevelu ou chauve, ne reste chez lui. Maître Brichemer,

En ceste ville et sains et saiges ;
 Ja mar en ferois tel conplainte !
 1732 Très bien en serois consilliés
 Car jes aurai aparilliés
 Fors de la ville en un fossé,
 Si me tenrois por enossé ;
 1736 Dirés que sui mehaigniés :
 Je me gerrai dens rechigniés^a,
 Le col torné, le langue traite.
 La soit voestre assamblee faite.
 1740 Renars i ert et vous li dîtes
 Que il sera envers vous quites,
 S'il puet jurer desus ma dent
 Que mespris n'ait envers Hersent.
 1744 Se tant s'aproche de mon groing
 Que je le tiegne par le poing,
 Bien porra dire ains qu'il m'estorde,
 C'ains ne vit beste qui^b si morde !
 1748 Et se de çou se voet retraire,

Que il ne viegne au saintuaire,
 Ne pora garir, bien s'en gart^c
 Car j'aurai mis en un esgart
 1752 De tous mes millors conpaignons
 Jusqu'a bien quarante vaignons,
 Des plus vieus et des plus felons,
 Donques sera Renars trop bons^d
 1756 Se par reliques u par chiens
 Ne puet cheoir en mes loiens !
 Dieus vous saut, pensés dou bien
 Evous Ysengrins qui repaire [faire ! »
 1760 Vers la forest de Jüemande^e
 Molt se porquiert et se demande
 La u il savoit ses amis
 N'i a nul mesaige tramis ;
 1764 Mais il meïsmes les va querre
 Et en bos et en plaine terre :
 N'i remainst chevelus ne chaus.
 Dans Brichemers li senescaus

le sénéchal, est arrivé sur place la tête haute, tandis que l'ours Brun y vient en toute hâte ; le sanglier Baucent lui aussi est venu à la Cour, et Musart le chameau y accourt. Le lion convoque le léopard et lui fait dire de venir de son côté ; le tigre s'y rend aussi, ainsi que la panthère, de même que Cointerel l'enchanter, le singe né en Espagne¹ qui rejoint lui aussi l'assemblée. Quand ils sont tous réunis, Isengrin — à ce qu'il me semble² — leur adresse ces injonctions et prières pressantes : « Chers seigneurs, écoutez-moi ! Je vous ai fait venir pour mon procès : je vous prie maintenant de soutenir ma cause, du moment que vous êtes rassemblés en masse, aussi bien les étrangers que les proches ! » Tous ceux qui appartiennent à sa parenté lui ont promis et assuré qu'ils n'abandonneront pas avant qu'Isengrin n'ait obtenu toutes les garanties. C'est le moins qu'ils en attendent, tel est le serment qu'ils font, et il les tient tous bien en main. C'est ainsi qu'il a préparé ses troupes, et tous ceux, sans exception, qui font partie de son entourage : tous ceux que l'on peut avoir par la prière, se sont rassemblés sous sa bannière. Ce jour-là, son gonfanon est porté par le putois, un triste sire, accompagné du chat Tibert, poussé par sa haine de Renart, et pourtant, il en reste un grand nombre qui se rangent avec Renart et soutiennent tous son parti : monseigneur Grimbert est l'un d'eux, lui qui n'a jamais pu porter maître Brun dans son cœur, et qui est le cousin germain de Renart — celui-là au moins ne pouvait pas lui manquer —,

¹⁷⁶⁸ I est venus la teste droite
Et Bruns li ours molt s'en exploite ;
Bauçans li senglers vint a cort,
Musars li cameus i acort.

¹⁷⁷² Li lions mande le liepart
K'il viegne de la soie part ;
Li tygres vint et la pantere^a

Et Cointeriaus li enchantere,
¹⁷⁷⁶ Li synges qui fu nés d'Espaigne,
Cil si fu en cele compaignie.

Quant il furent venu ensamble
Et Ysengrins, si con moi samble,

¹⁷⁸⁰ Les a molt semons^b et proiés :
« Biau signor, dist il, or oïés !
A mon plaitvous ai amenés :
Or vous pri que le maintenés,

¹⁷⁸⁴ Puis que ci estes aüné
Et li estraigne et li privé ! »
Et tout cil de son parenté

Li ont pluvi et creanté
¹⁷⁸⁸ Que ja ne seront recreant
Devant qu'il ait tot son creant.

Ice jurent atot le mains,
Bien les a toz entre ses mains^c.

¹⁷⁹² Ensi a sa gent atiree
Et treštous ciaux de sa maisnie,
Quantquez pot avoir par proiere,
Sont aüné a sa baniere.

¹⁷⁹⁶ Ce jor porta son confanon
Li putois, qui est malvais hon^d
Et Tybers li cas est avoec,
Qui Renart het, et non por oec,

¹⁸⁰⁰ Molt i en ot de par Renart
Qui tuit se tienent de sa part :
Mesire Grimberz en fu uns
C'onques ne pot amer dans Bruns^e ;

¹⁸⁰⁴ Cousins estoit Renart germaines,
Cils ne li puet falir au mains^f,

ni d'ailleurs Rousselet l'écureuil qui n'est pas peureux : il n'y va pas en courant, mais au trot ; il y a aussi dame More la linotte¹, Torte la taupe et maître Pelé, le rat, qui avait été mandé ; le hérisson et la belette y sont ; la fourmi ne se cache pas, au contraire, elle y va fièrement, car elle a l'intention d'apporter courageusement son appui à Renart en cas de besoin. Elle le rejoint donc sans aucune discussion.

Il y a foule à l'assemblée : Renart et ceux qui ont pris fait et cause pour lui n'ont de cesse qu'ils soient descendus jusqu'à la ville où doit se dérouler l'arbitrage. Isengrin y est déjà arrivé. Lui et Renart ont réparti leurs compagnies en trois groupes. Le seigneur Isengrin prend place dans la plaine, tandis que Renart se met du côté de la montagne. Pendant ce temps, Roonel, qui guette Renart, le cou replié et la langue tirée, arrive si bien à faire le mort qu'il ne bouge ni pied ni tête. Il est en position, dans le fossé : l'embuscade qu'il a manigancée, avec les chiens qu'il a amenés avec lui, est tendue dans un verger, à côté de la clôture : il y a là quatre chiennes et des mâtiens, plus de cent de ses compagnons, bêtes d'élite, choisies nommément, animées d'une haine particulière contre Renart. Brichemer préside la réunion : devant lui s'incline la Cour tout entière, car il a été désigné d'un commun accord pour être le porte-parole du conseil. Aussi est-il le premier à se lever ; il dit : « Renart, vous qui devez vous disculper vis-à-vis d'Isengrin, comme l'ont

Ne Rosseles li escuirues
 Qui n'estoit mie poereus :
¹⁸⁰ N'i va pas corant, ains i trote ;
 Et dame More la linote,
 Torte la taupe^a et dans Pelés
 Li ras qui i fu apelés^b,
¹⁸¹² Li yreçons et la moustoile ;
 Li formis pas ne s'i çoile
 Qu'il n'i viegne fierement
 Car il vorra hardiement
¹⁸¹⁶ Renart aidier a son besoing :
 A lui s'en vint sans nul raison'.
 Al'assamblerot molt grant presse :
 Renars ne fine ne ne cesse
¹⁸²⁰ Et cil qui avoec lui alerent ;
 Jusqu'a la ville s'avalent
 U li plais doit estre tenus.
 Ysengrins y est ja venus.
¹⁸²⁴ Il et Renars ont departies

Lor conpaignes en trois parties.
 Sire Ysengrins fu en la plaine
 Et Renars fu en la montaigne
¹⁸²⁸ Et Roeniaus qui Renart gaité,
 Le col ploïé, le langue traite,
 Contrefait si la morte beste
 Qu'il ne muet ne piet ne teste.
¹⁸³² Sor le fossé s'est arestés :
 Tous li agais fu porpensés
 En un vergié delés la soi
 De ciaux qu'il ot mandés o soi ;
¹⁸³⁶ Bien quatre lisses et uaignons,
 Plus de cent de ses conpaignons,
 Bien priés, eslus par non
 Qui ne heent se Renart non.
¹⁸⁴⁰ Brichemers fu chies de la route :
 A lui s'encline la cors toute
 Qui par commun acordement
 Fu anparliers au^d parlement

décidé les barons, approchez-vous pour prononcer le serment et dépêchez-vous de le faire ; nous savons bien que si Isengrin y avait consenti, il aurait dû se contenter de vous croire sur parole, sans que vous soyez obligé de jurer ; ce nonobstant, vous jurez sur la dent de saint Roonel aux babines retroussées que vous n'avez pas trompé ni berné en aucune façon Isengrin et que l'on a eu tort de ne pas vous croire là-dessus. » À ces mots, Renart bondit et prend sa place : il retrouse sa manche et la remonte sur son bras ; il se dépêche de prendre ses dispositions pour prêter serment. Mais Renart a toujours plus d'un tour dans son sac : même les biches, dans les forêts, ne lui arrivent pas à la cheville¹ ! Il se rend parfaitement compte qu'il est tombé dans une embuscade et voit que Roonel est plein d'agressivité², à la manière dont ses flancs battent et bougent, et au rythme de sa respiration ; il recule brusquement, sous l'impulsion de la peur. Brichemer, voyant qu'il s'écarte, lui dit : « Que se passe-t-il, Renart ? Il faut que vous posiez votre main droite directement sur la dent de Roonel ! — Seigneur, répond l'autre, que ce soit à tort ou à raison, il est vrai que je dois accomplir rigoureusement les rites que vous m'imposez, sans avoir l'audace de les modifier, mais je vois ici quelque chose d'autre que ce qu'il devrait y avoir, et que peut-être vous ne voyez pas ; j'ai bien envie de vous dire ce que c'est, mais ce n'est pas possible, alors, restons-en là ! » Son neveu maître Grimbert, le blaireau,

¹⁸⁴⁴ Tout premiers s'en estoit levés :

« Renars, fait il, vos qui devés
A Ysengrin faire escondit,
Ensi con li baron ont dit,

¹⁸⁴⁸ Aprochiés vous a sairement,
Si le faites isnellement ;
Nous savons bien, se lui pleüst,
Assés^a croire vous en deüst,

¹⁸⁵² Sans ja jurer, et nequedent
Vous jurerois desus^b la dent
Saint Roënel le rechignié,
Qu'Ysengrin n'avés engignié^c

¹⁸⁵⁶ N'en tel maniere deceü.
A tort vous en a mescreü. »
A cest mot saut Renars en place
Si se recorce et embrace^d :

¹⁸⁶⁰ Molt s'aparelle vistement
Conme de faire sairement.

Tous jors sot molt Renars de guence :

Ainz n'en sot tant bische soz brance !

¹⁸⁶⁴ Bien aperçut qu'il est gaitiés
Et que Roëniaus est iriés

Au flanc qu'il debat^e et demainne
Et au reprendre de s'alainne^f ;

¹⁸⁶⁸ Arrier se trait et le resoigne.
Quant Brichemers vit que s'esloige :
« Renars, fait il, çou que puet estre ?

¹⁸⁷² Metre vous covient la main destre
Sor le dent Roënel tout droit !

- Sire, fait il, u tort u droit
Me covient faire voirement
Et tout vostre comandement^g,

¹⁸⁷⁶ Conme cius qui müer ne l'ose
Mais je voi ci une autre cose,
Espoir que vous n'i veés mie :

¹⁸⁸⁰ Talent ai que je le vous die,
Mais ne puet estre, or le lairons ! »
Dans Grimberz ses niés li taissons

a bien vu le guet-apens, mais il propose à Brichemer une autre explication : « Seigneur, écoutez-moi donc ! À mon avis, ce que je vous dis là, du moins je le crois, est juste et raisonnable, dans la mesure où je puis l'être. Maître Renart ne devrait pas être entouré de toute cette foule : il ne serait pas convenable ni très élégant pour un baron de ce rang et de cette valeur qu'on puisse lui sauter au cou ! Faites éloigner vos barons, de manière qu'il puisse au moins s'approcher du reliquaire, afin de pouvoir prononcer son serment de disculpation ! » Brichemer répond : « Je n'y prenais pas garde ! je vais lui faire dégager la voie de telle façon qu'il puisse aller et venir à sa guise ! » Il a fait descendre ses hommes et les a fait reculer plus loin qu'auparavant. Entre-temps, Renart a pris la clef des champs, car il n'a pas envie de s'attarder. Au moment de se diriger vers les reliques, il a pris la direction opposée : le méchant traître a pris la fuite ! Renart s'enfuit, la tête haute par un vieux chemin creux. Il a bien vu que les autres crient après lui, et les chiens qui étaient postés en embuscade bondissent derrière lui et le poursuivent ; vous n'allez pas tarder à entendre leurs noms !

Celui qui s'élance avant les autres, la lance levée plus haut que celle des autres, c'est Roonel, le chien de maître Frobert¹ accompagné d'Espilart le chien de Robert ; derrière viennent, à toute allure, Harpin, Morant et Bruïé, Epinart et Heurtevilain, ainsi que Rechigné, le chien de Galienne, la femme

Aperçut bien la traïson,
Si li a trait autre ocoïson :
1884 « Sire, car entendés a moi !
Je cuit bien que dire vous croi
Raison et droit a mon pooir^a.
Dans Renars ne doit pas avoir
1888 Presse de tote^b ceste gent :
Ne seroit mie bel ne gent,
A tel baron n'a si vaillant
Qu'en li voïst^c sor le col salant !
1892 Faites vos barons eslongier
Tant que il se puißt aprochier
Au mains devers le saintuaire
Tant qu'il puisse l'escondit faire ! »
1896 Dist Brichemers : « Ne m'en gardoie !
Je li ferai vuidier la voie
Tant qu'il puißt venir et aler ! »
Ses homes a fait avaler
1900 Et traire arriere plus qu'ançois.

Renars a fait le tour guençois,
Qui n'a cure de sejourner.
Quant as reliques dut torner,
1914 D'autre part a torné sa chiere.
Fuis s'en est li maus trichier !
Renars s'en fuit teste levee
Par une vies voie chevee.
1908 Si a veü qu'il l'escrïerent^d.
Et li chien qui en agit ere,
Il salent après et corurent ;
Ja m'orés dire qui i furent !
1912 Premiers i cort ains que li autre,
Lance levee sor les autres
Roëniaus li chiens dan Frobert
Et Espilas li chiens Robert^e ;
1916 Après revint a grant eslais
Arpins et Morans et Bruiais,
Espinars et Hurtevilain
Et Rechingnés li chiens Galain^f,

d'Évart le drapier. Ensuite se lancent à sa poursuite tous ceux qui étaient en embuscade ; aucun ne reste en arrière, tous se précipitent. Il n'y en a pas un seul qui ne quitte sa place, et derrière eux il ne demeure même pas une chienne ; toutes crient et font grand vacarme ; c'est ainsi qu'arrivent en courant Baude et Falaise, et Genterose et Primevère, la chienne du curé ; et puis Belle qui se donne du mal pour avoir Renart à sa merci ; elle l'empêche de revenir en arrière et l'oblige, avec tous les efforts qu'elle déploie pour l'attraper, à prendre maint tour et détour avant qu'il puisse rejoindre son trou. Isengrin s'emploie à exciter les chiens de ses cris, et si Renart prend ses jambes à son cou, il ne faut point y voir de mal, car nécessité fait trotter même les vieilles¹ ! À la lisière du petit bois il y en a quatre qui ont pris les devants, et parmi eux, Tranchant, Bruiant et Faît ; Renart, à qui l'on voue une haine incroyable, a grand-peur, alors, d'être arrivé à l'heure de sa mort, et n'est plus du tout rassuré ! Jusqu'à présent, la chance lui a toujours souri, mais là, elle l'a bien abandonné ! Ses malices ne lui servent à rien et n'empêchent pas les touffes de poil de voler en tous sens ! Les chiens ont complètement pelé Renart, ils l'ont tiré et déchiré si féroce-ment qu'en plus de quatorze endroits apparaît la peau nue ! À force de le malmen-er, tourmenter, torturer, piétiner et rosser, ils ont fini par le pousser dans Maupertuis.

¹⁹²⁰ Qui fu feme Evart le drapier.
Après se metent ou sentier^a
Tot cil qui furent en l'agait ;
N'i remaint nuls, cascuns i vait^b.

¹⁹²⁴ N'i a un seul qui ne s'en isse,
Ne après iaus ne remaint lisse
Qui ne crie ne ne face noise ;
Si acorent Baude et Faloise^c

¹⁹²⁸ Et Genterose et Primevoire
La lisse qui fu au provoire ;
Et puis Bele qui^d se painne
De Renart tenir en demainne.

¹⁹³² Renart ne laisse retorner,
Ains li a fait maint tor torner
Ains qu'il pûist au tro venir,
Molt se painne dou retenir.

¹⁹³⁶ Ysengrin va les chiens huiant,
Et se Renars s'en va fuiant,
Ja n'i doit on nul mal noter,

Car besoins fait vielle troter !

¹⁹⁴⁰ A l'entree dou bos menu
Li en sont quatre avant venu :
Trenchans et Bruians et Faïs^e ;
Renars qui molt estoit haïs

¹⁹⁴⁴ Ot isi grant pooour de mort,
N'avoit en lui nul reconfort !
Toz jors iert bien Renars cheü,
Mais or li est si mescheü !

¹⁹⁴⁸ Ne li orent mestier ses bordes
Que n'en volassent les palordes !
Tout ont li chien Renart pelé^f
Et desachié et detiré

¹⁹⁵² Qu'en bien plus de quatorze lieux
I est apparissans li jeus !
A la parfin l'ont tant mené,
Tant travaillé et tant pené,

¹⁹⁵⁶ Tant l'ont foulé et debatu
Qu'en Malpertruis l'ont enbatu^g.

Branche VI

LES VÊPRES DE TIBERT

Écoutez une histoire nouvelle qui mérite bien d'être retenue. Elle a été longtemps perdue¹, mais un érudit vient de la retrouver et de la traduire en français. Écoutez bien le début ! C'était en mai, au temps où tout renaît² : un matin, Renart tenait sur ses genoux son tout jeune fils³. L'enfant pleurait de faim car il n'avait rien à manger. Renart chercha à l'apaiser en lui disant : « Mon fils, mon cœur de roi, pour toi je vais me mettre en quête de nourriture dans le bois de Veneroi. » Il se met aussitôt en route à travers la lande, tendant fréquemment le cou pour savoir s'il pourrait mettre les dents sur quelque chose qui puisse profiter à son fils, coq, poule ou oison. On en aurait bien besoin à la maison, car il n'y a ni pain, ni farine, et sa femme est en couches : sa demeure est bien vide ! Soudain il voit surgir devant lui cinq volatiles, poules et chapons : Renart se met à trotter tout droit vers eux à vive allure, lorsqu'il voit venir l'amble l'abbé Huon et sa suite. Renart maudit cette chevauchée

Oiiés^a une nouvele estoire
Qui bien devroit estre en mimore.
Lonc tens a esté adirée,

⁴ Mais or l'a uns maïstrez trovee
Qui l'a translatee^b en roumanc.
Oiiiez comment je le conmenç.

Ce fu en may, au tens novel,
⁸ Que Renars tint sen fil novel^c
Sos ses genols a un matin.
Li enfes ploroit de grant fin,
Por çou qu'il n'avoit que mengier.

¹² Renars le prist a apaier,
Si li a dit : « Fix^d, cuer de roi,
Je vois ou bois de Veneroi^e
Porcachier a ton cors viande. »

¹⁶ Atant se met parmi la lande

Et s'en entre en la voie errant,
Et va molt sovent coloiant
Savoir s'il poroit acrochier

²⁰ Qui a son fil eüst mestier,
U coc u geline u oison.
Bien avroit mestier en maison,

Car il n'i a pain ne farrine^f,

²⁴ Et sa feme gist en gesine,
S'est molt ses hošteus desgarnis.
Atant vit devant lui saillir^g

Cinc que gelines que capons,
²⁸ Et Renars s'est mis es trotons
Tot droit vers iaus grant aleüre,
Tant qu'il vit venir l'ambleüre
Huon l'abé et sa maisnie.

³² Renars maldišt sa chevalchie,

qui l'a grevé à ce point¹. Il s'enfuit sans chercher bataille, n'osant rester plus longtemps par peur des lévriers de l'équipage. Il détale vers la forêt et abandonne le terrain à l'abbé Huon² : « Hélas ! dit-il, abbé Huon, malheur à toi en ce jour ! Tu viens de me causer un grand tort en t'emparant d'une proie que j'avais presque dans la bouche ! Que ta vie entière soit maudite : tu m'as trop accablé aujourd'hui. J'en aurais déjà enlevé un si tu n'étais pas arrivé si vite. Mais puisque je mesure la situation, je m'en irai tant bien que mal : je préfère en rester là, sain et sauf³, que mourir pour un butin. »

Il s'en va aussitôt à vive allure. Il se lamente et s'irrite de n'avoir rien pris, car il aurait emporté sa proie chez lui pour nourrir sa femme. Il ne cessa de marcher jusqu'aux environs de midi. C'est alors que son regard se posa sur Tibert le chat, qui se prélassait sur un rocher et rôtissait sa panse au soleil. Renart lui tint ces propos : « Que vois-je ? Est-ce bien Tibert qui est allongé là ? — Oui, c'est bien moi, cher ami. — Eh bien, puisque c'est vous, je veux bavarder et me reposer avec vous, dit Renart, car je n'ai cessé de marcher aujourd'hui. — Allez donc dormir dans un coin ! Je n'ai cure de vos railleries, ni d'entendre vos bourdes : partez, et laissez-moi dormir ! Je n'ai pas envie de veiller : déguerpissez, allez vous promener ! — Holà !

Que sor lui a hui fait tel taille ;
Fuiant s'en torne sanz bataille^a,
Qu'il n'i ose plus demorer
³⁶ Por les levriers que voit mener.
Vers la forest s'en va corant,
Et Huon l'abé demorant :
« Ahi ! fait il, Huon l'abé,
⁴⁰ Mal jor te soit hui ajorné !
Molt m'as^b hui fait grant destorbier,
Qu'entre ma bouche et ma culier
As hui proie sor moi saisie !
⁴⁴ Maldite soit toute ta vie^c,
Que trop me par as hui grevé !
J'en eüsse ja un levé,
Se ne fussiés si tost venus.
⁴⁸ Mais quant me sui aperceüs^d,
Je m'en irai or mal que mal ;
Miels me vient partir par egal,
Treštout sans perte et sans mehaing^e,
⁵² Que recovrer mortel gaaing. »
Atant/ s'en va tous eslassiés.
Molt est dolans et coreciés

De çou qu'il n'a riens conquesté,
⁵⁶ Qu'en son ostel l'eüst porté
Por sa feme desgeüner.
Toute jour ne fina d'errer
Dusqu'a tant qu'il vint vers midi.
⁶⁰ Adont garda, si a coisi
Tiebert le cat qui se gisoit
Sor une roche et rotissoit
Sa pance au rai de soloil^f.
⁶⁴ Ce dist Renars : « Molt m'esmerveil
Se c'est Tyebers qui la s'acošte !
- Oïl voir, ce sui je, biaux hošte.
- Et por ce que ce estes vous^g,
⁶⁸ Me voel je desraissier a vous,
Ce dist Renars, et reposer,
Car je ne finai hui d'aler.
- Si alés dormir en cel angle !
⁷² Je n'ai cure de vostre jangle,
Ne de vos fallourdes oïr :
Fuiés, si me lassiés dormir !
Je n'ai or cure de villier^h ;
⁷⁶ Fuiés de ci, alés billier !

sire Tibert le chat, vous avez beau avoir tout ce qu'il vous faut, et la panse bien pleine, votre orgueil ne tiendra pas une semaine ! Parce que vous êtes repu, vous me faites grise mine. Je raconterai à Hermeline les marques de votre fidélité et de votre reconnaissance ! Je l'ai laissée à la maison, où elle vient tout juste de mettre au monde un très beau fils et une fille. — Assurément, dit Tibert, je ne donnerais pas une bille d'eux ni de toi ! — Holà ! sire Tibert, par ma foi, ce n'est pas ma faute si je me lamente, car je suis terriblement démuni : à mon départ, il n'y avait à la maison ni pain, ni vin, ni viande, ni sel pour son repas. Et j'ai rencontré aujourd'hui l'abbé Huon, un diable vivant. — Renart, celui qui jeûne et fait pénitence doit-il donc dire des balivernes ? Assurément non : il doit montrer du repentir et cheminer paisiblement, sans se moquer des gens qu'il rencontre en route ; il lui faut tenir le visage baissé. Quand on va en pèlerinage, on doit se tenir tranquille. — Holà ! Tibert, c'en est assez ! N'êtes-vous pas encore las de vous moquer de moi ? dit Renart. Vous n'auriez jamais dû y songer. Si je suis misérable à présent, Dieu sait bien quel genre de pèlerins nous sommes. » Et Tibert réplique : « Au nom de Dieu, Renart, dis-moi dans quelle église tu vas écouter le service divin. Tu ne comprends rien à la messe ! Je t'ai vu deux fois recevoir

- Avoi ! sire Tyebers li cas,
 Por çou s'ore avés vos degas,
 Et se vostre pance est plainne,
⁸⁰ Ne durra mie une semaine
 Cils orguels que vous demenés.
 Por çou s'or estes soolés,
 Si me faites chiere lovine.
⁸⁴ Jel conterai a Hermeline,
 La foi et la reconnaissance
 Dont vous estes, et la porvance.
 Et je l'ai en maison lassie
⁸⁸ Toute de novel acouchie
 D'un molt bial fil et d'une fille.
 - Par foi, n'i donroie une bille,
 Ce dist Tyebers, en iaus n'en toi !
⁹² - Avoi ! sire Tyebert, par foi,
 Ge n'en puis mais se me demenc,
 Car desgarnis sui malement :
 Je ne lassai hui a l'oſtel
⁹⁶ Ne pain, ne vin, ne char, ne sel
 Dont elle se peüst disner.
 Si m'avint hui a rencontrer

Huon l'abé, un vif dyauble.
¹⁰⁰ - Renars, doit il dont dire fauble,
 Que jeûne et fait peneance ?
 Nenil, mais estre en repentance :
 Si doit aler paisiiblement,
¹⁰⁴ Ne mie jangler a la gent^a
 Qu'il trovera par les chemins,
 Ains se doit tenir tous enclins ;
 Quant il va en pelerinage,
¹⁰⁸ Ne doit mie demener raige.
 - Avoi ! Tyebers, or est assés !
 N'estes vos mie encor lassés,
 Fait soi Renars, de moi gaber ?
¹¹² Ja nel vous deüssés penser.
 Por ce se je sui or frarin,
 Assés set Diex quel pelerin
 Est^b en nous », Renars li a dit.
¹¹⁶ Et Tyeberz dist : « Se Diex t'aït,
 Renars, di moi u est l'iglise
 U tu vas oïr le service.
 Ja ne ses tu messe entendre.
¹²⁰ Je t'ai veü carité prendre

l'aumône sans entrer dans l'église ! Te voilà devenu bien pieux en peu de temps, depuis hier ! D'où t'est venu ce changement ? — Par Dieu, Tibert, tu as tort : un faible peut devenir fort. Tibert, dit Renart, sois miséricordieux : c'est dans le besoin que l'on connaît ses amis¹. Montre-toi courtois : viens avec moi derrière une palissade, dans l'enclos de Guillaume Bacon², pour voir si nous y trouverions quelque chose d'utile pour ma femme. — Sûrement pas, par mon âme ! Je n'ai pas besoin de me fatiguer à présent. — Je pensais que cela vous distrairait et que vous me tiendriez compagnie : vous me seriez fort agréable si vous veniez vous amuser avec moi. — Certainement : mais si ta ruse ne me valait que coups et honte ? — Holà ! Tibert, qu'est-ce que cela signifie ? Par la foi que je dois à Rovel, je ne voudrais pas, même pour le manteau qui tombe de mon cou, que l'on vous causât le moindre tort, ni qu'il vous arrivât malheur, tant que nous resterons ensemble. » Et il ajouta à voix basse : « Tibert, puisse Dieu t'envoyer à la male heure, toi qui t'es si bien moqué de moi aujourd'hui ! Mais tu auras ta récompense, si j'en ai l'occasion et le moyen. » Après quoi il répond à haute voix : « Seigneur Tibert, je vous aime beaucoup, j'en atteste Dieu. — Je vous crois volontiers ! » rétorque Tibert. Sur ce, ils sortent du Molay³ et se précipitent vers le bois. Ils s'élancent dans un enclos, loin du château, en contrebas du

Deus fois sans aler au moſtier !
Molt ies religieux des hier
En petit d'eure^a devenus.

¹²⁴ Comment dont t'est ice venu^b ?
- Par Dieu, Tyebert, vous avés tort !
Tels est foibles puis devient fort.
Tyebert, ce dist Renars, merci !

¹²⁸ Au besoing voit on son ami.
Mais faites le vous esbanoier :
Venés o moi en un deffois,
El plessié^c Guillaume Bacon,

¹³² Savoir se ja troverion
Aucune coze a wes ma feme.
- Non ferai, dist Tyebers, par m'ame,
N'ai or mestier de travillier.

¹³⁶ - Gel di por vous esbanoier
Et por moi tenir compaignie :
Si ferois molt grant cortoisie
Se vous venés o moi esbatre.

¹⁴⁰ - Voire, mais se tu me fais batre
Par ton engin et faire honte ?

- Avoi, Tyebert, a çou que monte ?
Par la foi que je doi Rovel,

¹⁴⁴ Ne vorroie por le mantel
Qui orendroit au col me pent
C'on vous i forfesiſt noient,
Nequ'ieüſsiés se bien non !gnon. »

¹⁴⁸ Tant con nous fuissons conpai-
Et puis dist en bas belement :
« Tyebert, Diex t'envoie murement,
Que molt m'avras hui ranposné ;

¹⁵² Mais il t'iert bien guerredonné,
Se je puis et engiens ne faut. »
Et après a parlé plus haut :

« Sire Tyebert, Renars a dit,
¹⁵⁶ Je vous aim molt, se Diex m'aït. »
Cediſt Tyebers : « Bienvousen croi ! »
Atant sont issu del Meloi,
Vers le bos vont tout eslassié^d ;

¹⁶⁰ Si se fierent en un plaissié,
Loing dou caſtel, desous la ville,
Et Renars, qui molt sot de guille,

village. Renart, si expert en ruse, s'adresse à Tibert : « Tibert, par ta foi, dis-moi la vérité : si la meute des chiens de Guillaume Bacon surgissait, aussi vrai que je souhaite que Dieu t'accorde le pardon, dis-moi donc ce que tu ferais : t'enfuirais-tu en me laissant tout seul ? — Je n'aurais rien d'autre à faire que de grimper là-haut, d'où j'estimerai leur force. Si je trouvais un creux ou une écorce pour me cacher, je les laisserais passer leur chemin avec leurs chevaux : mon ventre est trop rebondi, je manquerais de souffle pour courir. Et vous, Renart, que feriez-vous ? Je sais bien que vous détaleriez et me laisseriez me débrouiller. » C'est alors qu'ils voient surgir Guillaume Bacon accompagné de ses chiens. « Je n'y vois guère de mes amis, seigneur Tibert, dit Renart ; que chacun se débrouille au mieux, selon son habileté ! » Et Renart s'éclipse sans tarder : « Sire Tibert, grimpez vite ! Ce n'est plus le moment de railler : à présent, vous n'êtes plus sur le rocher où votre bouche m'a décoché sans réflexion des propos cuisants. Essayez donc de discuter avec ces gens : ils ne songeront qu'à vous attraper si vous commencez à leur faire un sermon : si vous le faites, vous regretterez votre bêtise car, si haut que vous grimpez, ils pourront toujours vous faire tomber de votre perchoir avec leurs bâtons, leurs arcs et leurs bourdons. Et si vous êtes en difficulté, je ne pourrai pas vous racheter : ils n'accepteront nulle autre rançon¹ que votre pelisse grise. »

Avoit Tyebert mis a raison :

- ¹⁶⁴ « Tyebert, par ta confession,
Fait soi Renars, di moi verté :
S'or venoient ci arouté
Tuit li chien Guillaume Bacon,
¹⁶⁸ Se Diex te face voir pardon,
Car me di or que tu feroies :
Fuiroies tu, si me lairoies ? »
Ce dist Tyeberz : « N'i avroit plus^a,
¹⁷² Ains me monteroie lasus,
Si esgarderoie la force :
Se je trovoie crues n'escorce
U je me peüsse muchier,
¹⁷⁶ Ses lairoie outre chevalchier,
Que par trop est ma pance plainne,
Au corre me fauroit l'alainne.
Et vos, Renars, que fériés ?
¹⁸⁰ Bien sai que vous en iriès,
Et si me lairiès couvenir. »
Atant voient avant venir
Guillaume Bacon o ses chiens.
¹⁸⁴ « Ici ne voige nul des miens^b,

Sire Tyebert, ce dist Renars.

- Or face cascuns de ses ars
Et tout au mielz que il pora ! »
¹⁸⁸ Et Renars plus n'i demora :
« Sire Tyebert, or dou monter !
Ne vous caille ore de gaber !
N'estes or mie sor la roche
¹⁹² U ore me dist vostre bouche
Les foles paroles cuisans !
Ja parlerois avoec ces gens^c :
Il vous vorront ja descroer^d
¹⁹⁶ Se conmenchiés a sermonner ;
Se vous lor i traîés sermon,
Vous vos en tenrés a bricon,
Que ja ne monteroie si haut
²⁰⁰ Que a terre, de l'eschaufaut,
Ne vous metent a lor^e bâstons,
De lor ars et de lor bordons,
Et se vous estes entrepris,
²⁰⁴ Ja par moi ne serois requis,
N'il n'en penront^f ja raençon,
Fors que vostre gris peliçon. »

Renart prit alors un chemin de traverse, tandis que Tibert escaladait un chêne sans hésiter, car il n'était pas sûr de lui¹ : il se sentait bien trop alourdi pour courir. Il ne cessait de marmonner son Credo et son Notre-Père : « Ah ! Dieu, dit-il, vous dont la générosité est universelle, protégez mes pattes et mes dents, ma santé, ma prouesse (évittez-moi de mourir à cause de ma lenteur !), ma tête, mon corps et ma personne, et envoyez au diable Renart qui m'a conduit ici². » Aussitôt les braconniers, qui ont vu Renart, poussent des huées, et les chiens s'élancent droit vers le chêne où Tibert le chat s'est réfugié. Là, ils se mettent à aboyer et s'obstinent jusqu'à l'arrivée de tous les chasseurs et des piqueurs³, qui se demandent ce qu'ont les chiens. Levant les yeux vers la cime du chêne, ils aperçoivent Tibert le chat. S'il ne s'en tire pas par la ruse, il devra bientôt payer son écot, car tous commencent à lancer en l'air pierres et bâtons, qu'il esquivé en faisant des bonds. Par chance, aucun n'utilise d'arc : mais, en lui lançant leurs bâtons, ils le font souvent déloger. Lui s'en moque bien, il les tient pour des gens de rien. Peu lui importent leurs assauts, qui ne font que l'amuser, car ils ne risquent pas de lui faire grand mal. Surgit alors un prêtre à cheval, qui avait fait trousser ses livres pour aller chanter la messe à Blagny⁴, dont le curé était parti à la foire. Il était

Lors se mist Renars a travers,
²⁰⁸ Et Tyeberz s'est al' chaisne ahers ;
 S'i est montés sans demorance^b,
 Car en core n'avoit fiance :
 Trop se sentoît pesans et lens.
²¹² Sovent disoit entre ses dens
 Se credo et se patrenoître :
 « Ha ! Diex, fait sil, Pere noître,
 Abandonés a toutes gens,
²¹⁶ Garissiés mes piés et mes dens,
 Et ma santé^c et ma proece,
 Que je n'i muire par parece,
 Mon chief, mon cors et ma faiture,
²²⁰ Et si donés mal aventure
 Renart, qui ci m'a amené. »
 Atant ont Renart escrié^d
 Li braconnier qui l'ont veü,
²²⁴ Et li brachet sont esmeü ;
 Si viennent sor le chaisne^e droit
 U dans Tyeberz li cas estoit.
 Iluec coumencent a glatir,
²²⁸ Ne s'en voelent por riens partir

Devant que tot li poigneor
 Sont venu et li correour.
 Mervellent soi que li chien ont.
²³² Conme il gardent ou chaisne amont,
 Si ont choisi Tyebert le cat ;
 S'or ne s'eschuißt par barat,
 Ja i porra toît escouter,
²³⁶ Car il commencent a ruer
 Et pierres et bâstons en haut,
 Et il lor guencißt et tressaut.
 Si li est bien de çou venu^f
²⁴⁰ Que il n'i a nul arc tendu,
 Mais a lor bâstons en jetant
 Le font salir sovent avant :
 Mais il ne l'en est noient,
²⁴⁴ Ains les tient a malvaïse gent.
 Ne prise riens tot lor ruer,
 Ains ne s'en faisoit que gaber,
 Que ja par iaus n'eüst nul mal,
²⁴⁸ Quant uns prestres vint a cheval,
 Que ses livres ot fait torser
 Por messe qu'il voloît chanter

incapable de lire et de comprendre quoi que ce soit dans d'autres livres : ce qu'il en savait, il l'avait appris difficilement dans les siens, c'est pourquoi il les emportait avec lui. On l'appelait le prêtre du Breuil. Il arrivait à toute vitesse, quand il les vit en train d'assiéger le chat : il se précipita dans leur direction. Ceux-ci l'apostrophèrent : « Au nom de Dieu, seigneur prêtre, où allez-vous donc ? — Je voulais aller à Blagny, mais j'ai envie de rester avec vous jusqu'à la fin de cet assaut¹. » Le prêtre met alors pied à terre et dépose le frein sur l'encolure de son poulain, qu'il néglige d'attacher. Il va couper des bâtons robustes, et Tibert le chat l'observe : « Ah ! prêtre, que le feu de l'enfer te consume ! dit Tibert, je me serais bien passé de ta venue ! »

Sur ce, le prêtre s'approche du chêne, et maître Tibert le chat l'interpelle : « Seigneur prêtre, que me voulez-vous ? Sachez bien que vous ne venez pas vers moi convenablement, comme doit le faire un prêtre, pour me donner la confession : je ne suis pourtant pas un homme qui mérite qu'on l'attaque et qu'on le tue. Je me serais volontiers confessé si vous aviez eu votre étole, mais votre femme s'en est judicieusement servie pour attacher son veau. Mais, par la foi que je dois à saint Israël, vous êtes bien vil de vous approcher de moi, dont on veut la peau, avec une telle témérité ! Il pourrait bien encore vous mettre à mal² !

A Blaagni, por le provoier
²⁵² Qui estoit alés a la foire.
 Ne savoit d'autres livres rien,
 N'i conneüst ne mal ne bien :
 Çou qu'il en sot, sot par anui,
²⁵⁶ Por çou les portoit avoec lui.
 Li prestres de Bruel^a avoit non.
 Cele part vint a espouron
 Quant vit ciaux qui getent al cat :
²⁶⁰ Tot prestement en iaus s'enbat.
 Cil li dient : « Se Diex vous voie,
 Dans prestres, u en est la voie ?
 - A Blaaigni voloie aler,
²⁶⁴ Mais o vous vorrai demorer
 Tant que cil plais soit abatus. »
 Lors est li prestres descendus
 Tot maintenant et met le frain
²⁶⁸ Desoz le col a son polain,
 Sel laisse tout sans atachier.
 Bastons aqueult fort a trainchier^b,
 Et Tyeberz li cas le garde :

²⁷² « Ha ! prestres, male flamme t'arde !
 Ce dist Tyebbers, de ton venir
 Me peüsse jou bien souffrir ! »
 Atant vient li prestres au chaisne,
²⁷⁶ Et dans Tyebbers li cas l'aresne :
 « Sire prestres, que me volès ?
 Saciés bien que pas ne venès
 Vers moi a raison ne a droit,
²⁸⁰ Si conme prestrez faire doit,
 A doner moi confession ;
 Ja ne sui je mie tels hom^c
 C'on^d doie assalir ne tuer.
²⁸⁴ Je me voloie confesser
 Se vous eüssiès vostre estole,
 Mais vostre feme n'est pas fole,
 Qui en a loié son vel.
²⁸⁸ Mais, foi que doi saint Israël,
 Vous faites molt grant vilonie,
 Qui venès par cel estoutie
 Vers moi c'on voet ici destruire.
²⁹² Il vous poroit bien encor nuire^e !

Vous auriez dû, dans ces circonstances, prier ceux qui m'ont ainsi assiégé de se retirer pour vous permettre de parler en privé avec ce pécheur, et de me confesser. » Sur ces mots, le prêtre saisit un des bâtons qu'il avait coupés et lui en donna un coup sur l'échine, qui le plaqua sur une branche : « Holà ! seigneur prêtre, dit Tibert, vous m'avez frappé à découvert ! Vous n'êtes pas un prêtre loyal : au lieu d'être un pasteur de brebis, vous êtes un *lupus rapax* qui fait tout le mal qu'il peut. Si vous aviez été *pastor ovion*¹, vous n'auriez pensé qu'à mon bien : vous connaissez mal l'Écriture. Que Dieu vous maudisse, lui qui vous a conféré le titre de prêtre : jamais de sa vie il ne commit pareille erreur. Seigneur prêtre, allez-vous-en ! Vous avez toujours bien servi Dieu : malheur à qui a peur de vous ! » Alors le prêtre l'assaillit de nouveau : Tibert sut bien esquiver le coup et lui tint ces propos : « Pourquoi voulez-vous me faire tomber ? Je m'apprête à descendre pour battre ma coulpe : vous êtes un bien mauvais confesseur ! » Le prêtre lance une nouvelle fois l'un des bâtons qui étaient retombés, tandis que Tibert est subitement descendu de branche en branche. Il a médité un exploit : s'il pouvait sauter sur le cheval de ce prêtre qui lui cause tant de maux et qui avait troussé ses livres, ses désirs seraient comblés, car l'autre devrait aller à pied. Tibert est descendu si bas que tous pensent qu'il cherche à s'échapper.

Or deüssiés avoir proié
 A ciaux qui m'ont^a ci asségié
 Que il se trasissent arriere
²⁹⁶ Tant qu'eüssiés a cest pechierre
 Priveement un pau parlé,
 Et que m'eüssiés confessé. »
 A cest mot li prestres pris a
³⁰⁰ Un des bastons que il colpa,
 Si le feri desor l'eschine,
 Que sor une branche l'encline :
 « Avoi, dans prestres, diât Tyebers,
³⁰⁴ Feru m'avés a descouvert !
 Vous n'êtes mie loiaus prestres :
 Pasteur d'oes deüssiés être,
 Mais vous êtes *lupus rapax*^b,
³⁰⁸ Qui fait a son pooir tous max.
 Se fussiés *pastor ovion*,
 Ne me fesissiés se bien non :
 Poi entendés a l'escripture.
³¹² Que Diex li doinst male aventure,
 Qui primes clerc vous apela,
 Qu'en sa vie tant ne fola !

Dans prestres, fuiés vous de ci !
³¹⁶ Dieu avés tous jors bien servi,
 Dehé ait qui paour en a ! »
 A tant li prestres regeta,
 Et Tyeberz molt bien li guenciât ;
³²⁰ Et puis après itant li diât :
 « Por coi me volés vous abatre ?
 Ja voi je jus ma coupe batre :
 Il a en vous mal confessor ! »
³²⁴ Et li prestres rejete encor
 Un des bastons qui est cheüs,
 Et Tyebers est aval venus
 De branche en branche belement.
³²⁸ Apensés s'est d'un hardement :
 S'il pooit salir ou cheval
 Au prestre qui tant li fait mal,
 Que ses livres avoit torsés,
³³² Lors avroit de ses boins assés :
 Aler l'en feroit as ses piés.
 Tant par est^d Tyebert abaissiés
 Que tot cuident que traire voise^e ;
³³⁶ Lor chiens huiet et font grant noise :

Les chiens aboient à tout rompre, persuadés qu'il veut descendre : mais il songe à tout autre chose. Il s'approche si bien du poulain qu'il constate que la bride est entièrement libre sur l'encolure : le prêtre se traitera d'ivrogne de ne l'avoir pas attaché. Tibert s'est approché bien près du cheval ; le bon prêtre, lui, appelle Malvoisin¹, son chien : « Viens ici ! viens ici ! » et ajoute : « Il ne lui échappera pas, je vous le dis, quand celui-ci l'aura saisi par la peau. Faisons-le donc tomber au milieu des chiens, pour voir comment le mien se comportera ! » Ils recommencent alors à les exciter, et Tibert s'est tellement approché qu'ils lui lancent leurs bâtons. Il bondit alors sur la selle. Le poulain, effrayé, est parti au grand galop dans la direction de Blagny, tandis que les braconniers, furieux d'avoir perdu le chat, ont roué de coups le prêtre et appelé leurs chiens tachetés². Et le prêtre s'en va, éploré, sur les traces de Tibert, tout seul avec Malvoisin, son chien, qu'il excite de ses cris. Maître Tibert, quant à lui, poursuit sa route, trotant, galopant, les rênes bien ajustées : il se tient parfaitement en selle et se retourne pour regarder le prêtre qui le suit tout en sueur : « Holà ! sire prêtre, dit Tibert, tel qui croit gagner perd, et c'est un autre qui gagne : que le Ciel accable de maux, dans sa chair comme dans ses biens, le prêtre qui se met en route pour le service de Dieu et qui cherche à nuire aux bêtes !

Cil cuident qu'il voelle descendre,
 Mais il vorra a el entendre.
 Tant se trait envers le poulain^a
 340 Qu'il ot bien veü que le frain
 Ot sor le col tot a delivre.
 Li prestres se tenra por yvre
 De çou que il n'iert atachiés,
 344 Et Tyeberz s'est tant aprochiés
 Et tant trais envers le roncín ;
 Et li bons prestres Malvoisin,
 Son chien, apele : « Or ça ! or ça !
 348 Ja a cestui n'escapera,
 Fait soi li prestres, jel vous di,
 Puis que la pel l'avra saisi.
 Or l'abatons entre les chiens,
 352 Si verons que ferali miens ! »
 Lors les ont derechief hués,
 Et Tyebers s'est tant aprochiés
 Que il li ruent lor bâstons.
 356 Lors sali entre les arçons.
 Li poulains, qui fu effraés,
 S'en est les grans galos tornés

Tout le chemin de Blaignié ;
 360 Et li braconnier, tuit irié
 Por le cat qu'il orent perdu,
 Ont le provoire tant batu ;
 Puis apelent les chientz bauchentz^b,
 364 Et li prestres s'en va plorant
 Après Tyebert tout le chemin,
 Tous seus fors que de Malvoisin,
 Son chien, qu'il va après huiant.
 368 Et dans Tyebers s'en va trotant^c
 Et galope et retient son frain :
 Molt par siet bien sor le poulain.
 Le provoire va regardant,
 372 Qui après lui vient tressuant :
 « Avoi, dans prestres ! dist Tyebers,
 Tels cuide gaaignier qui pert,
 Et autres en a le gaaign :
 376 Mal duel li sorde et mal mehaing
 De son catel et de son cors
 Au provoire, quant il va^d hors
 Por le mestier' Damredieu faire,
 380 Qui voet les bestes contrefaire.

Malheur au prêtre qui chasse ! Il doit vivre d'un autre travail ! Une fois qu'il est sacré prêtre et a reçu l'ordination, il doit vivre du service divin. Vous étiez un prêtre insensé et ivrogne, vous qui avez oublié votre devoir pour une chasse au chat. En fait, vous vouliez en faire une pelisse pour la putain qui vit avec vous. Quelle folie ! À présent, vous en subissez le dommage, la perte et le malheur. Quant à moi, je suis bon chrétien : je vais me rendre à l'église et faire le service à votre place. Vous avez vraiment réussi : vous avez perdu tout votre savoir. Vous avez égaré vos livres : quel malheur pour vous ! Vous êtes désormais incapable de lire. Vous n'étiez pas fait pour vous occuper des âmes. Il devait bien vous arriver malheur, à vous qui aviez troussé derrière votre dos les missels que l'on utilise nuit et jour pour le service divin. Mais vous le faisiez parce que tout autre livre vous était inutile¹ ; vous n'avez pas ma science, car je me crois capable de lire n'importe quel livre au monde aussi bien que ceux que j'ai là.

— Hélas, Tibert, dit le prêtre, mon doux ami et mon cher maître, rends-moi mes livres, je t'en prie, je ferai tout ce que tu voudras, mais rends-moi mon palefroi. — Gardez donc votre calme, dit Tibert, par saint Martin ! Mais dites-moi d'abord comment on dit “ fable ” en latin, s'il vous plaît. — *Faba* ! maître Tibert, voilà le terme ! » Tibert rétorque : « C'est impossible :

Dehé ait prestres veneor^a !
 Il doit vivre d'autre labor !
 Puis qu'il est a prestre sacrez,
³⁸⁴ Et tant fait qu'il est ordenés,
 Dou mestier Damredieu doit vivre.
 En vous avoit fol prestre et yvre,
 Qui ja lassiés vostre mestier
³⁸⁸ Por un cat veoir decacier^b.
 Mais c'iert por metre or peliçon
 A vostre putain de maison.
 Vous ne faisies mie que saiges !
³⁹² Or en est vostre li damaiges
 Et la perte et la meschanche.
 Et je sui en ferme creance :
 S'irai mais awan au mostier,
³⁹⁶ Por vous ferai or le mestier.
 Molt vous en est bien avenu :
 Tout vostre sens avés perdu,
 Vos livres avés desreés^c ;
⁴⁰⁰ Molt estes or maleürs :
 Ne savés or mais une lettre.
 D'el vos deüssiés entremetre

Que de cure d'ames tenir^d.
⁴⁰⁴ Bien vous devoit mesaverin,
 Qui deriers vous aviés torsés
 Et a vostre dos adossés
 Les sains livres Noëtre Signor,
⁴⁰⁸ Dont on le sert et nuit et jour.
 Mais por içou le fesissiés
 Qu'en autre riens n'en aviés^e ;
 Vous n'êtes pas de mon savoir,
⁴¹² Car je cuic autretant savoir
 En trestout le pooir^f qui soit
 Con en ciaus que j'ai orendroit.
 - Hai ! Tyebert, ce diët li prestres,
⁴¹⁶ Biaus dous amis et biaus dols mais-
 Rent moi mes livres, je t'en pri, [trez,
 Contendrai moi en ta merci :
 Si me rendés mon palefroi.
⁴²⁰ - Or n'en soiés ja en effroi,
 Ce diët Tyebers, par saint Martin !
 Ançois m'avrois dit en latin
 Come on diët fauble, se volés^g.
⁴²⁴ - *Faba*, dan Tybers, or l'avés. »

faba, c'est " fève ", sans conteste, et *fabula*, voilà le mot " fable " ! Allez au diable, faux prêtre, qu'il vous brise le cou ! Apprenez donc un autre métier, quand vous répondez comme un âne à ma première question ! Mais dites-moi tout de suite si vous savez par où la chèvre cause du désagrément². — Par le cul, quand il est ouvert. — Non ! c'est avec sa corne³, dit Tibert. Venons-en maintenant à la grammaire : ne seriez-vous pas au courant de ce que les prêtres ont coutume de faire aux jeunes clercs quand ils leur donnent des leçons ? — Par ma foi, je n'ai rien à apprendre en cette matière ! — Je vous en crois volontiers, mais vous vous rapprochez trop de moi, cela m'est désagréable. Mais connaîtriez-vous quelque alléluia, ou des chants suaves pour m'endormir ? Vous voudriez bien me retenir par les rênes de ce frein, pour me contraindre à abandonner le poulain avec tous les bagages : mais que Dieu maudisse celui qui vous verra l'emmener ! » Il se met alors à donner des éperons, si bien qu'il disparaît à l'horizon. Tibert est tout joyeux, tandis que le prêtre, triste, affligé, le suit en demandant aux gens qu'il rencontre en chemin : « Dites-moi, Dieu vous bénisse, avez-vous vu sur ce chemin Tibert le chat monté sur un mauvais cheval ? L'avez-vous vu diriger et éperonner par ici un cheval, qui vient tout juste de vous⁴ quitter ? — Ce prêtre qui vient ici tout seul, disent ceux à qui il s'adresse, a tout l'air de déraisonner,

Ce dist Tybers : « Ce ne puet estre^a :
Faba, c'est feve, sans areste,
 Et *fabula*, içou est fauble !

⁴²⁸ Alès, fax prestres, al dialble,
 Qui vous puisse le col brisier !
 Si aprenés autre mestier,
 Que la premiere question

⁴³² M'avés solse comme bricon.
 Mais dites moi ici endroit
 Se savés par u chievre poit.

- Par le cul, quant il est ouvers.

⁴³⁶ - Mais par la corne, dist Tyeberz.
 Or me respondés de gramaire :
 Savés vous point de cest afaire
 Que li prestres font a clerçons

⁴⁴⁰ Quant il lor prenent lor leçons ?
 - Par foi, j'en suel savoir assés !
 - Bien vous en croi, mais trop venés
 Prés de moi, que il m'en anuie !

⁴⁴⁴ Mais savés vous nulle alleluie,
 Ne douls chants por moi endormir ?

Vous me voriés or tenir
 Par les resnes de cestui frain :

⁴⁴⁸ Laisser m'estavroit le polain
 Et trestoute la trousseüre^b.
 Mais Diex li doinst pute aventure
 Qui le vous en verra mener ! »

⁴⁵² Lors comence a espouronner,
 Tant que de lui pert la veüe.
 Lors a Tybers grant joie eüe,
 Et li prestres, tristres, dolans,

⁴⁵⁶ Va après demandant as gens
 Qu'il encontre parmi la voie :
 « Dites, fait il, se Diex vous voie,
 Veïstes vous par cest chemin^c

⁴⁶⁰ Tybert le cat sor un roncin ?
 Veïstes vous par ci mener
 Un cheval, et espouronner
 Qui or se departi de vous ?

⁴⁶⁴ - Cils prestres qui ci vient tous sous^d,
 Font se cil a cui il parole,
 Bien puet estre que il afole ;

à moins qu'il ait trop bu ! — Seigneurs, dit-il, on m'a volé mon cheval avec tous mes livres. — Entendez-le, font-ils, il est complètement ivre ! Seigneur prêtre, c'est la fête des Fous : demain, on fera une grande distribution de choux à Bayeux¹ ; allez-y, vous verrez les jeux² ! »

Le prêtre comprend bien qu'ils se moquent de lui. Aussi fait-il demi-tour et rentre-t-il chez lui avec son chien. Tibert, de son côté, s'en va au trot, au galop ou l'amble, lorsqu'il aperçoit par hasard, près d'une haie, entre deux champs de blé, Renart épuisé d'avoir couru toute la journée sans manger : aussi était-il de fort mauvaise humeur. Tibert descendit la pente, et Renart l'aperçut. À sa vue, il se signe mille fois. Il le regarde fixement et n'ose croire fermement que c'est Tibert qu'il voit là. Ce dernier, qui l'a parfaitement vu, fait comme si de rien n'était et chevauche avec naturel et élégance. Il ne cesse de regarder ses pieds et tout son corps de haut en bas ; il porte un chapeau de cerfeuil et d'églantier³. Renart le regarde du coin de l'œil et voit son allure : « Holà ! dit-il, au nom de la mémoire, des plaies et de la mort de Dieu, je ne sais où je vais, ni en quel lieu. J'ignore qui chevauche là. C'est Tibert ! Qui l'a adoubé ? Il a tout l'air d'un chevalier. Corbleu, c'est plutôt un vrai moine ! Il transporte toute une cargaison de livres : on l'a élu abbé. Ah ! Dieu,

Ou il a espoir trop beü !

⁴⁶⁸ - Signor, fait il, on m'a tolu
Mon cheval a trestous mes livres.

- Oés, font il, est il bien yvres !

Dan prestre, il est la feste as fols :

⁴⁷² Si fera on demain as cos

Grant departie a Bahieus^a :

Alés i, si verrois les geus ! »

Cix ot bien qu'il le vont gabant ;

⁴⁷⁶ Si s'en est retornés atant^b,

Il et ses chiens, en sa maison.

Et Tyebers s'en va le troton,

Et les galos, et l'ambleüre,

⁴⁸⁰ Tant qu'il garde par aventure

Lés une haie, entre deus blés^c,

Renart qui molt estoit lassés,

Tant avoit le jor coureü^d,

⁴⁸⁴ Et de la faim qu'il ot eü :

Si n'avoit en lui qu'äïrer.

Et Tyebers priât a devaler

Le val, et Renars l'aperçoit ;

⁴⁸⁸ Mil fois se saigne quant le voit.

Molt le regarde apertement ;

N'ose pas croire fermement

Que ce fust Tyebert qu'il voit la.

⁴⁹² Et Tyebers molt bien veü l'a :

Ne fait pas samblant qu'il le voie,

Ains chevalche molt bel sa voie,

Et si s'en va molt cointement.

⁴⁹⁶ Ses piés regarde molt sovent,

Et puis son cors de chief en chief ;

Un chapel avoit en son chief,

Qu'est d'aiglentier et de cerfuef^e.

⁵⁰⁰ Renars le regarde a un oeil^f,

Bien voit toute sa contenance :

« Avoi ! dist il, por la membrane^g

Por les plaie, por la mort beu,

⁵⁰⁴ Ne sai u vois ne en quel leu.

Ne sai qui c'est qui s'en va la^b.

Çou est Tyebers ! Qui l'adouba ?

Il me resamble chevaliers !

⁵⁰⁸ Por le cuer bieu, mais uns cloïsterés :

De livres porte grant planté :

Il est eslieus a abé.

de quelle abbaye ? Ne serait-ce pas de Clairvaux¹ ? Certes non : elle a un abbé. Quelle honte pour moi si je ne vais pas lui parler ! Il aurait tôt fait de m'estropier ou de me mettre à mal avec son palefroi. Il le mène à un train d'enfer : que ce soit pour son malheur ! C'est à cela que je m'appliquerai si je peux lui tenir compagnie. Mais je ne sais comment lui adresser la parole : je l'ai mis en colère ce matin même, et c'est ce qui me retient de me mettre sur son chemin et d'aller vers lui. » Quant à Tibert, il se met à chanter un cantique romain extrêmement beau. Et quand il eut fini de chanter, il porta son regard vers Renart, qui l'avait abandonné ce matin même : « Dieu, dit-il, je suis tellement mécontent de ne pouvoir retrouver Renart ! Si je venais à le rencontrer, je ferais aussitôt la paix avec lui : il deviendrait désormais mon écuyer. »

Alors il corrige son assiette, fait bondir son cheval et dit : « Qu'est-il arrivé à Renart ? Je suis triste de l'avoir perdu. » Renart, qui l'a parfaitement entendu, bondit immédiatement et s'écrie : « Je ne suis pas perdu ! Seigneur, soyez le bienvenu, et que ce jour vous soit favorable ! » Tibert se dresse alors sur ses étriers, les regarde et prend son temps pour répondre, tandis que Renart s'est approché pour lui dire : « Seigneur, je vous salue bien bas et vous souhaite le bonjour. — À qui parlez-vous donc ? »

Ha ! Diex, et de quele abeie^a ?
⁵¹² De Clerevaus seroit ce mie ?
 Nenil, car il i a abé.
 Bien sui honis, par le cuer bé,
 Que je ne voise a lui parler ;
⁵¹⁶ Il me feroit tost afoler
 U laidir a son palefroi ;
 Trop le main or a grant desroi,
 Ce soit par sa male aventure !
⁵²⁰ Si sera ce, g'i metrai cure,
 S'a lui me puis acompagnier.
 Mais nel sai coment araisnier :
 Je le coureçai hui matin,
⁵²⁴ Por çou ne m'os en son chemin
 Metre, n'a lui abandonner^b. »
 Et Tyebers comence a chanter
 Une cançon toute de Rome ;
⁵²⁸ Tele ne fu oïe d'ome.
 Et quant ot laissié a chanter,
 Si comença a regarder
 Renart, qui hui main l'ot lassié :

⁵³² « Diex, dist il, tant ai cuer irié
 De Renart que ne puis trover !
 Se je le puisse enconter,
 Molt le mesisse ore em pais ;
⁵³⁶ Mes escuiers fuist owan mais. »
 Lors se raquet a estargir.
 Son cheval fait avant salir
 Et dist : « Qu'est Renars devenu ?
⁵⁴⁰ Ce poise moi qu'il est perdus. »
 Tout maintenant en piés sali^c
 Renars, qui molt bien l'a oï,
 Et dist : « Je ne sui pas perdus !
⁵⁴⁴ Sire^d, ke bien soiés venus,
 Et que beneoit jour aiés ! »
 Et Tyebers s'est lors afichiés
 Sor les estriers, si les regarde,
⁵⁴⁸ Et de parler un poi se tarde.
 Et Renars est avant venus,
 Si li dist : « Sire, bons salus
 Et boins jors vous soit hui donés.
⁵⁵² - A cui est ce que vous parlés ? »

Renart réplique : « Et en quoi cela vous intéresse-t-il ? Seigneur, je dis que Dieu vous assiste et vous accorde joie et bonheur. — Je me moque bien de votre salut, répond Tibert, j'ai tout ce qu'il me faut ; je me plains seulement de ne pouvoir trouver Renart. Je voulais l'emmener avec moi à Saint-Martin, à Blagny, car il me fait grande pitié, et je vais y chanter la messe. Il me faut m'occuper de l'église pendant huit jours, à la place du prêtre qui est allé à la foire. Comme on dit¹ en Bretagne : " À Dieu ne plaise qu'il revienne ! " Il va chercher un vêtement pour sa putain. Aussi dois-je y chanter demain, mais je n'ai pas de clerc pour faire les réponses. — Je ferais volontiers ce travail : je le possède parfaitement. Je vous aiderai bien, par ma tête ! répond Renart, si vous le voulez : je suis celui que vous cherchez, Renart, votre bon compère. — Passe ton chemin, imbécile ! C'est toi, Renart ? — Assurément, je le jure ! — Ferais-tu pour cela un faux serment ? — Mais oui, c'est bien moi ! rétorque Renart. — Passe ton chemin ! dit Tibert, fainéant ! Renart n'oserait pour rien au monde se présenter devant moi : car il s'est amplement moqué de moi, m'a injurié et m'a fait grand-honte. — Ce n'était que paroles en l'air ! — Non pas : il m'a fait un grand outrage, en m'abandonnant tout seul sur les lieux où j'étais allé en toute bonne foi en sa compagnie : il ne se montra guère courtois ! Mais dis-moi donc, par

Fait Renars : « Et a vous qu'en taint ?
Sire, je di que Diex vous maint
Et doinst joie et bone aventure.

⁵⁵⁶ - De vostre salu n'ai jou cure,
Fait soi Tyebers, çou que je voeil
Ai ge trestout, et si me duel
De Renart que ne puis trouver.

⁵⁶¹ Je le voloie o moi mener
A Saint Martin, a Blaignié,
Que j'ai de li molt grant pitié,
Et g'i vois la messe chanter.

⁵⁶⁴ L'église m'estuet deporter
Trusqu'a uit jors por le provoie
Qui est alés a une foire.

Adonques dient en Bretaigne :
⁵⁶⁸ " Ja Diex ne doinst que il revegne ! "

Robe va querre a sa putain,
Si m'estuet la chanter demain,
Et je n'ai clerc qui me respoigne.

⁵⁷² - Je ferai bien ceste besoigne,
Le mestier sai de chief en chief :

Bien vous aiderai, par mon chief,
Fai soi Renars, se vous volés :

⁵⁷⁶ Je sui icix que vous querés,
Renart, vostre bon conpaignon.
- Va ta voie, fait il, bricon !
Tu es Renars ? - Voire, par foi !

⁵⁸¹ - Mentiroides ent tu ta foi ?
- Oïl, voir, ce a dit Renars.
- Va ta voie, fait il, musars !
Renars ne s'oseroit veoir

⁵⁸⁴ Devant moi por nul estavoir :
Car il m'a hui molt ranproné
Et molt laidengié et blasmé.
- Ja n'i ot se paroles non.

⁵⁸⁸ - Si ot ; il fist grant mesproison,
Que iluec me lascia par moi
U iere alés en bone foi ;
O lui estoie en compaignie :

⁵⁹² Il ne me fist pas cortoisie.
Mais or me di, se Diex te gart,
Se tu me veïs hui Renart.

Dieu, si tu as vu Renart aujourd'hui. — Non, assurément, je ne vous en mentirais jamais de toute ma vie, lui répond Renart, mais vous, Tibert, je vous ai vu. — Vous m'avez vu ? — Oui, corbleu ! — Voyez comme ce rustaud vient de se moquer de moi ! — Se moquer ? Et comment ? C'est l'évidence : n'êtes-vous pas seigneur Tibert ? — Assurément. — Et moi, je suis Renart. La preuve : aujourd'hui même, je vous ai rencontré en train de vous chauffer au soleil sur un rocher. — Tu as dit vrai, répond Tibert. Mais dis-moi donc, par Dieu : si je reste avec toi, te comporteras-tu loyalement ? — Assurément, dit Renart. Mais expliquez-moi donc comment vous vous êtes procuré cet équipement. — Les hommes de main de Guillaume Bacon me voyaient déjà pris, quand un prêtre arriva à toute vitesse sur son cheval qui allait l'amble. Il mit aussitôt pied à terre et coupa je ne sais combien de bâtons, puis m'assailit comme un dragon. Sur l'arbre, je me rapprochai du cheval, en bonne position, tandis que les chiens me guettaient. Loin de chercher à descendre, je sautai entre les arçons. Le cheval, rapide comme un émerillon, m'emporta aussitôt. Lorsque je pris garde à la situation, je vis le prêtre qui se lamentait désespérément en me suivant à la course. Ils lui avaient brisé les os pour m'avoir laissé échapper. Tout en me poursuivant, il m'aborda pour me réclamer son poulain : en réponse, je l'interrogeai sur la grammaire,

- Nenil, certes, jor de ma vie
⁵⁹⁶ Je ne vous en mentisse mie,
 Celi a Renars respondu,
 Mais, Tyebers, vous ai ge veü.
 - Avès ? - Oïl, par le cuer bé^e !
⁶⁰⁰ - Con m'a or cil vilain gabé !
 - Gabé de coi ? Encor i pert ;
 Dont n'estes vous sire Tyebers ?
 - Oïl voir. - Et jou Renars sui,
⁶⁰⁴ A celes enseignes que hui
 Vous trovai sor la roche en haut
 U vous vos rostissiés a chaut. »
 Tyebers respont : « Tu as voir dit.
⁶⁰⁸ Mais or me di, se Diex t'ait,
 Se je remaing avec toi,
 Seras me tu de bone foi ?
 - Certes, oïl, ce dist Renars.
⁶¹² Mais or me dites par quel part
 Vous avès cest harnois conquis.
 - Ja me cuidoiient avoir pris
 Li garçon Guillaume Bacon,

⁶¹⁶ Quant uns prestres a esporon
 I vint sor son cheval anblant,
 Et il descendi maintenant
 Et cuelli ne sai quans bastons ;
⁶²⁰ Si m'asali conme dragons,
 Et je vinc enprès le cheval
 Desor l'arbre, tout a estal ;
 Et li chien me^b voloient prendre,
⁶²⁴ Mais je n'oi cure de descendre,
 Ains sali entre les arçons.
 Et il, come uns esmerillons,
 S'en va atout moi maintenant^c.
⁶²⁸ Quant je m'aloie regardant,
 Vi le prestre dolant et las
 Qui me sivoit plus que le pas.
 Toz les os li orent quassés,
⁶³² Por ce que lor ere escapés.
 Après moi vint, si m'araisna,
 Et son poulain me demanda ;
 Et jou si le questionnai :
⁶³⁶ De gramaire li demandai,

les sophismes et les questions¹ : il se montra incapable de me répondre. Quand je l'eus mis hors de combat je l'abandonnai sans autre forme de procès, lui conseillant d'aller à l'école et d'envisager de changer de métier.

— Sire Tibert, dit Renart, si les livres que vous portez contenaient les sept arts², Dieu nous aurait bien lotis : nous pourrions tenir école et devenir des personnages puissants. — Par ma foi, dit Tibert, je n'en sais rien : je ne les ai pas regardés. — Vraiment ? dit Renart, jetons-y donc un œil ! Descendez, et défaisons-les ! — Non, car il se fait tard. Mais rendez-vous donc, Renart, à bonne allure à Blagny. — Comment ? Irai-je à pied ? —

Oui, vous viendrez à ma rencontre pour vous occuper de mon cheval ; allez donc demander aux gens s'il y a un mort à enterrer ou un enfant à baptiser : qu'ils l'amènent vite à l'église, pour que j'officie tout de suite. » Renart répondit qu'il ne saurait y aller, tant ses pattes étaient en charpie : il était las et épuisé. Le ventre vide, il ne pouvait marcher : « Laissez-moi donc monter un peu ! — Montez vite », dit Tibert. Renart s'approche aussitôt, s'enlève sur l'étrier et monte derrière lui, bien décidé à lui nuire.

Les barons sont à présent à cheval et dévalent un coteau, chevauchant à vive allure dans un vallon cultivé, Tibert devant et Renart derrière. Celui-ci réfléchit à ce qu'il va dire à l'autre : « Tibert, dit-il, au nom de ton salut, dis-moi ce que tu comptes

De sophime et de question :
Ne m'en sot respondre un bouton.
Qant je l'oi fait dou tot conclus^a

⁶⁴⁰ Je m'en parti, il n'i ot plus.

Si le rovai aler aprendre

Et a autre mestier entendre.

- Sire Tyebert, ce dist Renars,

⁶⁴⁴ S'ore i estoient li set art

En ces livres que vous avés,

Bien nous avroit Diex assenés :

Escoles porions tenir,

⁶⁴⁸ Et grant riche home devenir.

- Par foi, dist Tyebers : je ne sai,

C'onques es livres ne gardai.

- Non ? dist Renars^b, or i gardons !

⁶⁵² Descendés, et si destorsons.

- Non ferai, car il est trop tart.

Mais alés ent, fait il, Renart,

Bone aleüre a Blaaignié.

⁶⁵⁶ - Coment ? iroie jou a pié ?

- Bien ! si venrois avant de moi,

Et recevrois mon palefroï.

Et as gens alés demander

⁶⁶⁰ S'il i a cors a enterrer,

Ne nul enfant a batizier,

Que tost l'aportent au mostier.

Et je i ferai orendroit. »

⁶⁶⁴ Renars dist aler n'i porroit,

Que trop a les piés depeciés,

Si est lassés et travilliés ;

Ne menja hui, ne puet aler :

⁶⁶⁸ « Si me lassés un poi monter !

- Montés, fait Tyebers, vîstement ! »

Atant va Renars, si se prent,

Si est montés derriere lui.

⁶⁷² Il li fera par tens annui.

Or sont li baron a cheval,

Si chevalchierent contreval.

Si s'en fuient grant aleüre

⁶⁷⁶ Parmi les vaus d'une couture,

Tyeberz devant, Renars derriere,

Qui se porpense en quel maniere

faire de ce cheval : le donner, ou le vendre ? — Je le vendrai, répond Tibert. — Et à quel prix, je t'en conjure, le céderas-tu ? Va, dis-le-moi ! — Et pourquoi te le dirais-je ? Voudrais-tu l'acheter ? — Oui, si tu en demandes un prix raisonnable. Pour combien me céderas-tu ta part ? poursuit Renart, dis-moi un prix correct. — N'en suis-je donc pas l'unique propriétaire ? répond Tibert, c'est moi qui l'ai gagné ! — Et pourquoi n'en aurais-je rien, seigneur Tibert ? réplique Renart. — Par ma foi, tu n'en auras pas une once ! dit Tibert. — Bien sûr que si, si je le justifie. » Et Renart d'ajouter¹ : « Par le cœur Dieu, ne suis-je pas en selle comme vous, seigneur Tibert ? Il est très clair que vous voulez me berner, vous qui, par tromperie, cherchez à m'exclure de votre compagnie. Je partagerai avec vous à parts égales les livres et le cheval, mot pour mot et feuille pour feuille. — Qu'une mauvaise goutte te crève l'œil, diable de Renart ! es-tu donc ivre ? Que ferais-tu de mes livres ? Tu n'y connais pas plus qu'une chèvre ! — Que la fièvre t'emporte si je n'y connais rien, dit Renart, j'en sais trois fois plus que toi ! — T'y connais-tu en dialectique² ? — Oui, toute la clique. — Me répondras-tu, si j'avance des objections ? — Oui, les yeux fermés ! — Prête donc attention à l'argument : je dis : “ Pain d'orge et de froment ”, et je dis : “ Pain de froment et d'orge. ” — Que ta gorge te brûle,

Il metroit Tyeberz a raison :

⁶⁸¹ « Tyeberz, par ta confession,
Di que de ce cheval feras.

Donras le tu u le vendras ?

- Je le vendrai, Tyeberz a dit.

⁶⁸⁴ - Et por combien, se Diex t'ait,

Le donras tu ? Va, di le moi.

- Jel te dirai ? Et jou por coi ?

Vorroies le tu acater ?

⁶⁸⁸ - Oïl, se tu le voes donner

A raison et a droit esgart :

Por combien avrai je ta part ?

Fait soi Renars, di moi raison.

⁶⁹² - A il dont nuls part se jou non ?

Ce dist Tyebers, gel gaaignai !

- Et je por coi n'i partirai,

Sire Tyeberz ? ce dist Renars^a.

⁶⁹⁶ - Par foi tu n'i avras ja part,

Fait soi Tyeberz, male ne bonne.

- Si avrai, se raison le done^b. »

Et dist Renars : « Por le cuer bé,

⁷⁰⁰ Ne sui je autresi monté

Con vous estes, sire Tyeberz ?

Trop est vostre barat apert,

Qui me volés de conpaignie

⁷⁰⁴ Jeter par vostre tricherie^c ;

Et es livres et ou cheval

Partirai je tout par egal,

Et mot a mot et fuel a fuel.

⁷⁰⁸ - Male goutte te crieve l'uel,

Dyaubles^d Renars, es tu donc yvres ?

Que feroies tu de mes livres ?

Ja n'i ses tu nes c'une chievre.

⁷¹² - Si te puisse tornoier fièvre,

Con riens n'i sai, ce dist Renars ;

G'i sai plus que tu les trois pars.

- Ses tu riens de dialectique ?

⁷¹⁶ - Oïl, toute quiquilique^e.

- Respondras moi, se je t'oupos ?

- Oïl, par derriere mon dos.

- Orentent dont a l'argument :

⁷²⁰ Je di : “ pain d'orge et de forment ”,

Si di : “ pain de forment et d'orge ”.

- Malaventure ait ta gorge,

si du pain d'orge est de froment ! — Tu n'y as rien compris, réplique Tibert, ce n'est pas cela : tu connais bien mal l'astronomie ! Si je peux démontrer l'argument, me laisseras-tu emmener mon cheval ? — Oui ! Et si tu échoues, n'accepteras-tu pas de le partager avec moi ? — D'accord ! alors tu en auras ta part. — Dans ce cas, je t'écoute. — Je dirai donc, pour conclure, que qui n'entreprend rien n'a rien. Suis donc à présent la démonstration, et prépare-toi à l'accepter¹. Je pose que l'on fait un pain entièrement de froment, sans orge ni autre céréale. — Tu m'avais caché ce point, dit Renart. Continue. — Cher ami, j'ajoute que l'on fait avec de l'orge un autre pain, sans aucun autre type de grain. Sont-ce deux pains ? Qu'en penses-tu² ? — Non pas ! assurément, tu t'es trompé : il ne peut y avoir qu'un pain. — Il n'y a donc qu'un fils de pute, réplique Tibert, dans le monde entier ! — Tu mens ! — Non, c'est toi ! — Dieu te confonde ! dit Renart avec franchise. Que le menteur n'a-t-il perdu la parole ! — Ton erreur t'a trompé, tu t'es montré trop présomptueux : il n'existera donc qu'une seule main, si l'on ne peut faire avec dix céréales dix pains distincts : y en a-t-il dix, à ton avis ? Vois à présent comme tu connais les sciences. — Passe ton chemin, dit Renart : le blé n'est-il pas du blé, et le pain du pain ? — Oui, et toi un fils de pute ! dit Tibert, là-dessus, il n'y a rien à répondre ; mais entre les pains il y a une

Que pain d'orge soit de froment !

⁷²⁴ - Tu l'as entendu malement,
Fait soi Tyebers', çou n'i a mie :
Tu ses trop pau d'astrenomie !
Se l'argument te puis prover,

⁷²⁸ Lairas moi mon cheval mener ?
- Oïl, et se tu pues falir,
Dont ne m'i lairas tu partir ?
- Oïl voir, lors i partiras.

⁷³² - Or orai dont que tu feras.
- Ge dirai dont, por estre cuites,
Que cil n'abat pas qui ne luite.
Or entent dont a la provance,

⁷³⁶ Si aparelle ta fiance.
Je pos ce point que de froment
Fait on un pain tout seulement,
Ne a orge ne autre^b blé.

⁷⁴⁰ - Ce point m'avés vous oublé,
Ce dist Renars, or di avant.
- Biaux amis, et puis si di tant
Que on fait d'orge un autre pain',

⁷⁴⁴ Treštout pur et sans autre grain.
Sont ce dui pain ? Que t'est avis ?
- Nenil, certes, tu as mespris :
Il ne puet estre que un pain.

⁷⁴⁸ - Dont n'est il c'un fil a putain,
Fait Tyebers', en treštout le monde !
- Tu mens ! - Mais tu ! - Diex te con-
Ce dist Renars apertement', [fonde,

⁷⁵² Perdu eüst la vois qui ment !
- Deceüs es par ta fallance,
Tu as fait trop fole samblance :
Dont ne sera que une mains,

⁷⁵⁶ S'en dis blés ne puet on dis pains'^f
Faire de cascun un par soi ;
Son çou dis, par la tuie foi ?
Or garde con tu ses les ars.

⁷⁶⁰ - Va ta voie ! ce dist Renars, [pains ?
Dont n'est blés blés, dont n'est pains
- Oïl, et vous, fils a putain !
Fait Tyebers, par ceste raison

⁷⁶⁴ N'i a nule deffention ;

grande différence. — Holà ! vous avez mangé du chien, dit Renart, pour me chercher ainsi querelle ! — Non pas ! mais je ne vous trouve guère raisonnable : qui sauve un chien de l'eau en tire la même reconnaissance ! Quand je vous ai, en toute confiance, fait monter sur mon palefroi, vous vous êtes mis à me le disputer une fois en selle. Ce n'était guère sage : ce n'est pas en se payant de mots que l'on obtient un bien, dit Tibert. N'y pensez plus. » Renart dit alors : « Je m'amusais ! » Et il ajouta à voix basse : « Si, sur cette route, je ne trouve pas à vous nuire, je suis bien mauvais magicien ! Si je n'arrive pas, avant qu'on se sépare, à rapiécer votre pelisse, que Dieu me fasse mourir tout de suite ! » À force de chevaucher à leur aise tout en discutant, ils sont entrés à Blagny. Ils déballetent leurs livres en contrebas du village, au milieu des prés. Laissant leur cheval paître en liberté tout son soûl, ils se dirigent vers l'église. C'était presque la tombée de la nuit, et les gens étaient partis. Ils pénétrèrent aussitôt dans le bâtiment : les lampes étaient allumées, mais il n'y avait plus personne. Renart prit la parole : « Commencez donc ! Par Dieu, vous avez trop tardé : ils sont tous partis sans entendre les vêpres ! — Seigneur Renart, soyez sans inquiétude : ils vont les entendre largement. En attendant, allumez ces cierges ! répondit Tibert, car on doit faire scrupuleusement le service dans l'église,

Mais entr'iaus a grant difference".
 - Avoi ! vous avés mengié tance,
 Fait soi Renars, qui voes tenchier
 768 Et meslee a moi comencier !
 - Non fas, mais ne vous tiegn a saige,
 Et itel gré a qui chien naige ;
 Quant je vous ai en bone foi
 772 Monté desor mon palefroi,
 A calengier le coumenchastes
 Maintenant que vous i montastes.
 Vous ne feïstes pas savoir :
 776 Si ne conquiert on pas avoir,
 Ce dist Tyebers, par son⁷⁷ jangler.
 Bien le poés laisser ester. »
 Lors dist Renars : « Je me jouoie ! »
 780 Puis dist en bas : « S'en ceste voie
 Ne vos fas anui⁷⁸ et pesance,
 Dont sai jou pou de nigremance.
 Se ainçois⁷⁹ que nous departons
 784 N'est ramendés cils pelîçons,
 Ja Diex nemedoinst mais plus vivre ! »

Tant ont chevalcié a delivre
 Et tant ont entr'iaus desputé,
 788 Qu'il sont a Blaaignié entré.
 Desous la ville, enmi les prés,
 La ont lor livres destorsés.
 Lor cheval lassierent aler
 792 Por l'erbe paistre et sooler.
 Si se sont trait vers le mostier.
 Ja estoit près de l'anuitier,
 Si s'en erent alé les gens.
 796 Au mostier vienent, s'entrent ens.
 Les lampes furent alumées
 Et les gens s'en furent alées.
 Ce dist Renars : « Or comenchiés !
 800 Par Dieu, trop vous estes targiez !
 Sans vespres oïr s'en vont tuit.
 - Sire Renars, ne vous anuit,
 Il lor avespiras assés.
 804 Mais ces candelles alumés,
 Ce dist Tyebers, que le service
 Doit on dire a trait en l'église,

qu'il faut rendre très belle. Ouvrez les portes de la grille du chœur, nous aurons encore suffisamment de lumière. Je m'occuperai des antiennes et vous de ce psautier : allez remplir votre office avec ces versets et ces psaumes. » Renart se met à tourner avec ses mains les feuillets si rapidement que vous n'auriez pu les compter.

Une fois leur service préparé, ils se sont apprêtés : Tibert revêtit son surplis, puis bondit vers l'autel. Il ôta son chapeau et commença ainsi : « *Domine, labia mea...* — Au nom de Dieu, qu'est-ce là ? lui répondit Renart, ce sont les matines, pauvre imbécile, que tu commences, au lieu des vêpres ! » Tibert alors se mit à rire : « *Que* faut-il donc dire ? — C'est par *Deus in adjutorium*, dit Renart, qu'il faut commencer. Maître Tibert, ou vous êtes ivre, ou vous ne connaissez rien à ces livres. Hélas ! que ne vous ont entendu l'archiprêtre, ou maître David, ou le prêtre de la Folie ! Ne pensez-vous pas qu'ils auraient ri s'ils vous avaient entendu comme moi, Tibert, commencer de la sorte ? — Imbécile, j'ai voulu te mettre à l'épreuve ! À vrai dire, je ne te croyais pas si savant : mais à présent, je t'ai bien testé. Si tu veux rester cet été dans ce village et t'y installer, je veillerai à t'enrichir¹ ! — Voilà qui est parfait, dit Renart, mais commencez, car il se fait tard ! » Tibert se recoiffe et reprend à nouveau. Il dit le

Et faire le mostier molt bel.
⁸⁰⁸ Ouvrés les huis de ce chancel,
 Nous verrons encore bien cler.
 As antevenes vorrai torner,
 Et vous, reprenés cel sautier :
⁸¹² Si tornés a vostre mestier,
 A ces versés et a ces saumes. »
 Et Renars aquet a ses paumes
 Plus menu fuelles a torner
⁸¹⁶ *Que* vous nes peüssiés conter.
 Quant a lor mestier ont torné,
 Amedui se sont atorné.
 Tyebers vesti son soupelis
⁸²⁰ Et puis est vers l'autel salis.
 Son chapel de son chief osta ;
 En tel maniere coumença :
 « *Domine, labia mea...* »
⁸²⁴ - Si t'aiist Diex, con çou i a ?
 Ce li a respondu Renars,
 Ce sont matines, fols musars",
Que tu voes ci por vespres dire. »
⁸²⁸ Et Tyebers comença a rire,

Se li a dit : « *Que* i a dom ?
Deus in adjutorium,
 Fait Renars, au comenchement
⁸³² Doit on dire premierement.
 Dan Tyebers, u vous estes yvres,
 Ou riens ne savés en ces livres.
 Ahi ! *Que* ne vous ont oï
⁸³⁶ U l'arceprestres u dans^b Davi,
 U li prestres de la Folie !
 Cuidiés qu'il ne resissent mie
 S'il vous oïssent autresi,
⁸⁴⁰ Tyebers, con je vous ai oï
 En tel maniere coumençier ?
 - Fols, jel fis por toi essayer !
 Je ne cuidois pas por voir
⁸⁴⁴ *Que* vous fussiés de tel savoir,
 Mais or t'ai je bien esprové.
 Se remanoir voes cest esté
 En ceste ville et sejourner,
⁸⁴⁸ Molt te ferai jarbes doner.
 - Ja est çou bien, ce dist Renars,
 Mais commenciés, que il est^d tart. »

Deus in adiutorium, tandis que Renart lit les antiennes. Ils chantent les psaumes et les versets à haute voix sur deux tons différents : seigneur Tibert déclame les antiennes sur un ton élevé et le capitule avec simplicité ; maître Renart, de son côté, dit le verset. Ils chantent chaque ligne mot après mot à l'unisson. Seigneur Renart dit le verset et maître Tibert la réplique. Tibert le chat prononce l'antienne du *Magnificat* et chante avec emphase. Tibert mérite bien la rente ecclésiastique ! Puis Tibert dit les versets, et Renart lui répond de travers ; puis Tibert dit à la perfection dans son langage le *Dominus vobiscum*. Renart lui répond d'une voix claire. Tibert prononce l'oraison avec habileté et le *per omnia*, et s'agenouille devant l'autel. Renart répond *amen*, puis lui dit : « Levez-vous et allez fermer les portes, je vais dire le *Benedicamus*. »

Alors Renart entonne un *Benedicamus* farci d'un motet à trois voix et d'un contre-chant¹ : personne au monde, si solide ou si malade fût-il, n'aurait pu éprouver, à l'entendre, moins de pitié pour lui-même que pour Renart. Celui-ci, en chantant son oraison, aurait fait mourir d'ennui le monde entier² : on aurait pu parcourir deux lieues avant qu'il eût fini. Puis Tibert a fermé la porte. Ils échangèrent alors des propos. Renart parla le premier : « Seigneur Tibert, dit-il, je voudrais savoir quelle part

Ja aplanie Tyebers^a son chief,
⁸⁵² Si recomence derechief.
Deus in adiutorium dist,
 Et Renars les antevenes list.
 Si ont chanté saumez et vers
⁸⁵⁶ Molt hautement a deus envers :
 Les antevenes molt hautement,
 Le capitel dist simplement
 Sire Tyebers, et dans Renars
⁸⁶⁰ Redist le verset a sa part,
 Si ont cantee toute ligne
 Tot mot a mot et tout a ligne.
 Sire Renars le verset dist,
⁸⁶⁴ Et dans Tyebers le respons fist.
 L'antienne dou Magnificas
 Ce li dist^b dans Tyebers li cas,
 Et molt glorieusement cante.
⁸⁶⁸ Tyebers bien doit avoir la rente^c !
 Tyebers^d a dit après les vers,
 Renars li respont a envers^e ;
 Puis dist Tyebers en sa raison
⁸⁷² Molt bel *Dominus vobiscum*.
 Renars li respont hautement ;

L'orison dist apertement
 Tyebers et le^f *per omnia*,
⁸⁷⁶ Devant l'autel s'agenoilla,
 Et Renars respondi *amen*,
 Puis li a dit : « Levés vous en,
 Et si alés clore ces huis,
⁸⁸⁰ Je dirai *Benedicamus*. »
 A tant a Renars envai
 Un *Benedicamus* farsis^g
 A orgue, a treble et a descant,
⁸⁸⁴ Que il n'a home si vaillant
 Ou mont, n'a si meseaisé,
 De soi n'eüst grignor pité^h,
 S'il oïst Renars, que de lui.
⁸⁸⁸ Tot le mont en repeuist d'anui
 Renars de s'orison canter :
 Deus liues peüst on aler
 Ains que il eüst parfiné.
⁸⁹² Et Tyebers si a l'uis ferméⁱ.
 Si prist l'uns l'autre a araisnier,
 Et Renars^j a premiers parlé :
 « Sire Tyebers, ce dist Renars,
⁸⁹⁶ Je vorroie savoir quel part

j'aurai de tout ce que nous gagnerons si nous restons dans ce village : de la dîme des porceaux, des brebis, des veaux, des poules, des oisons. Dites-moi comment nous nous les partagerons ; réfléchissez et dites-moi tranquillement ce que j'aurai des oblations et des legs. — Vous en aurez le quart, répond Tibert, s'il n'y a pas d'avis contraire. » Renart alors lui fait la moue : « Comment, fait-il, par le cœur Dieu, n'ai-je donc pas aussi bien chanté que vous ce soir, aux vêpres ? J'ai autant de piété, et je suis même homme de valeur. Serais-je plus que vous un fils de pute, pour ne pas avoir de la dîme et des oblations une part égale à la vôtre ? — Renart, tu me prends pour un idiot, par ma foi ! dit Tibert : tu m'as encore à peine servi, et tu veux déjà partager avec moi ! — Je ne veux pas que tu partages, mais j'aimerais savoir ce que je pourrai attendre s'il me convient de rester ici. — Si tu es de bonne foi, je te fais loyalement le serment que je t'accorderai la moitié de ce que me rapporteront les morts, les vivants, les rentrées imprévues, les offrandes et les sépultures : et toi, tu es mon ami fidèle. — Je te l'accorde, dit Renart, mais j'ai assurément grand-faim. — Si tu voulais manger du pain, vois celui-ci, près de l'autel. — Je n'ai jamais mangé pareille nourriture de toute ma vie : mais n'y aurait-il pas du fromage ? — Ma foi, je n'en sais rien », répondit Tibert. Il scruta

Je avrai de tout le gaaing,
S'en ceste ville o vous remaing :
De la dime de ces porchiaus,
9101 De ces brebis, de ces viaus,
De ces poules, de ces oisons,
Dites coument les partirons ;
De l'oblation et des lais,
9104 Dites et devisés em pais
Combien j'en avrai en ma part.
- Vous en avrés trestout le quart,
Fait soi Tyebers, s'en le me loe. »
9108 Et Renars li a fait la moe :
« Coument, fait il, por le cuer bé,
N'ai je dont ausi bien chanté
Anuit a vespres conme vous ?
9112 Et autant sui religious,
Et neis et preudon de ma main.
Serai je plus fils a putain
Que vous, que n'avrai de la disme
9116 Autretant conme vous meisme,
Et de toute l'oblation ?
- Renars, tu me tiens a bricon,

Fait soi Tyebers, je le t'afi !
9201 Ne m'as encor gaires servi,
Si voes ja a moi partir !
- Partir n'en voel, ains' voel oïr
En coi je me porai fier
9204 Se ci me siet a demorer.
- Ja, se tu es de boine foi,
Loiaument te plusis ma foi
L'une moitié te partirai
9208 De ce que je gaaignerai,
De morz^b, de vis et d'aventures,
D'offerandes, de sepoultures,
Et j'ai en toi mon boin ami.
9212 - Je l'otroi, diât Renars, ensi,
Mais certes jou ai molt grant fain.
- Se tu voloies mengier pain,
Vois en la un lés cel autel.
9216 - Je ne menjai onques de tel,
Fait Renars, en jor de ma vie.
De froumaige i avroit il mie ?
- Par foi, ne sai », Tyebers a dit.
9240 Atant garda avant, si vit

les lieux et vit, sur le rebord d'une fenêtre, une serviette où étaient enveloppés deux fromages, un frais et un vieux. Tibert les sortit de la serviette : « Grâces à Dieu ! à coup sûr chacun va avoir le sien ! — Par ma foi, dit Renart, voilà qui est parfait ! Donnez-moi donc le blanc, bien mou. — Comment cela ? Voulez-vous devenir fou¹, dit Tibert, seigneur Renart ? Vous prendrez le dur, car il tient au corps. Et, si l'on voulait le découper, il ferait plus de profit que l'autre. — Vous voulez en faire des réserves ? dit Renart, donnez-moi celui-ci ! — Sur ma tête, vous n'en aurez pas une miette ! répliqua Tibert. — Par le cœur Dieu, répondit Renart, vous voilà malhonnête envers moi. — Passe ton chemin, sale débauché ! Tu auras du frais demain soir. — Par ma foi, vous m'avez pris pour un idiot, dit Renart, et vous vous parjurez : je vais vous en accuser à Rouen devant le tribunal du doyen Huon, au couvent de la confrérie. » En dépit de l'envie de Renart, Tibert a finalement mangé tout le fromage, et son compagnon s'en affligea fort : il aurait bien voulu en avoir, mais ce n'était pas possible. Il marmonna doucement entre ses dents : « Si je ne me venge pas de toi aujourd'hui même, je serai fou de rage. » Il mord alors dans son fromage avec grand appétit, et en mange tant qu'il peut. Une fois rassasié, il enveloppe le reste dans un pan de sa robe pour l'emporter chez lui.

Une touaille envolepee
En une fenestre boutee ;
Doi en i ot entortaillies :

⁹⁴⁴ Li uns ert frés, li autres viés^b.

Tyebers les trait de la touaille :
« Diex aide ! ce n'est pas faille,
Or avra ja cascuns le suen.

⁹⁴⁸ - Par foi, diât Renars, çou est buen !

Mais donés moi ce blanc, ce mol.
- Coment ? Volés vous estre fol,
Ce diât Tyebers, sire Renars ?

⁹⁵² Cest dur avrés en vostre part,
Que il est boins au cuer tenir ;
Et qui le vorroit^c departir,
Assés durroit plus que cestui.

⁹⁵⁶ - Volés le vous metre^d en estui ?

Fait Renars, celui me donnés !
- Ja par mon chief n'en mengerés,
Ce diât Tyebers, grant ne petit !

⁹⁶⁰ - Par le cuer bé, Renars a dit,
Donc estes vous vers moi trichere.
- Or va ta voie, follichiere !

Demain au soir^e avras del mol.

⁹⁶⁴ - Vous m'avés or tenu por fol,
Fait Renars, en la moie foi,
Et si me mentés vostre foi :
Si vous en apel a Ruen

⁹⁶⁸ Devant dan Huon le doien,
Au covent de la confrarie. »
Que que Renars Tyebert envie,
Si a Tyebert tant exploitié

⁹⁷² Qu'il a le froumaige mengié ;
S'en a Renars eü grant duel.
Il en eüst eü son voel,

Mais ne puet ore estre autrement.

⁹⁷⁶ Entre ses dens diât belement :
« Se hui ne sui de toi vengies,
Molt en sera mes cuers iriés. »

Lors a son fromaige entamé,
⁹⁸⁰ Que bien sambloit home afamé ;
S'en a mengié tant con il pot,
Et quant assés mengié en ot,

⁹⁸⁴ Qu'il portera en sa maison.

Cependant, tout en mangeant, il réfléchit à la façon dont il se vengerait de Tibert qui ne lui a pas fait la part belle. Il s'adresse alors à Tibert : « Seigneur, si je vous ai offensé en vous injuriant, j'avoue que je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon : ce fromage était délicieux, et vous avez montré beaucoup de sagesse en me le donnant. Mais quelque chose me tracasse : nous avons ce soir oublié de sonner les cloches pour les vêpres et pour la vigile. — Vous avez raison, par saint Gilles, répondit Tibert, allons donc tirer les cordes ! » Ils y vont alors et Renart, qui était plus rusé, dit qu'il sonnerait le premier. Il se suspend aussitôt aux cordes, mais ne peut sonner les cloches depuis le sol : il lui faut monter sur un banc. Il fit avec les cordes un nœud coulant qu'il passa autour de son cou, en y introduisant ses pattes par devant. Tibert l'observe attentivement. Renart saisit les cordes avec ses dents et sonne tellement qu'il réveille même ceux qui se sont endormis. Mais il avait agencé le nœud de telle manière qu'il ne pouvait pas coulisser. Renart en effet était fort rusé : il tenait les cordes avec ses dents, mais Tibert n'y avait pris garde, et croyait qu'il sonnait avec ses pattes, qui passaient aussi dans le nœud : « À mon tour de sonner ! » dit Tibert. Et Renart lui répondit : « Par saint Riquier, que celui qui sonnera le moins bien paye un setier de vin ; malheur à qui s'y opposera !

Mais entretant con il menja
 Toutes voies se porpensa
 Coument Tyebert conchieroit,
 988 Qui si mal parti li avoit.
 Lors a Tyebert a raison mis :
 « Sire, se j'ai vers vous mespris
 De ce que je vous laidenjai,
 992 Onques mais de tel ne menjai :
 Molt a esté bons li fromaiges,
 Et vous partiistes conme saiges
 Quant vous me donastes cestui.
 996 Mais il me torne a grant anui
 Qu'anuit nos soumes oblié,
 Que nous n'avons mie soné
 A vespres ne a la vigile.
 1000 - Vous me dites voir, par saint Gile,
 Ce dist Tyebers^b, car i alons
 A ces cordes, et si traions. »
 Atant sont as cordes venu.
 1004 Renars, qui plus voiseüs fu,
 Dist que il soneroit avant.
 As cordes s'ahert maintenant,

Mais ne puet de terre sonner :
 1008 Sor un banc le covint monter.
 Des cordes fist un las couror,
 A son col le mist alentor^c
 Et ses deus piés avoec devant.
 1012 Tyebers le va molt regardant ;
 Et il prent les cordes as dens,
 Et sone tant que nes les jens
 Qui dorment se sont esvillié.
 1016 Mais le las ot si adrecié
 Qu'il ne pooit pas corre aval.
 Mais trop savoit Renars de mal,
 Que as dens les cordes tenoit :
 1020 Tyebers garde ne s'en donoît,
 Ainçois cuidoit que o les piés
 Sonaist, qu'il ot avoec loiés^d.
 Et dist Tyebers : « Or est li drois
 1024 Que je sonne la moie fois ! »
 Et dist Renars : « Par saint Richier,
 Je voel que il doinst un setier
 De vin, cil qui pis sonera ;
 1028 Dehé ait qui le veera ! »

— D'accord ! » répondit Tibert. Il se leva aussitôt, monta sur le banc, passa ses pattes dans le lacet, puis y introduisit son cou. À mon avis, il s'en repentira ! Il saisit les cordes avec ses dents : c'est alors que les gens qui sont venus voir dans l'église qui peut bien sonner ainsi les cloches l'aperçoivent. Aussitôt Renart interpelle Tibert : « Vous avez bien fait de grimper au chêne où vous a trouvé le prêtre qui vous a envoyé ici ! Dites-moi, n'en êtes vous pas heureux ? » Tibert voulut répondre « Oui ! » : il ouvrit la bouche et le nœud lui bloqua le cou. Quand ses dents lâchèrent la corde, le nœud lui serra la gorge ainsi que ses deux pattes. Celles-ci le soulagèrent quelque peu, car il aurait été immédiatement étranglé s'il les avait retirées : grâce à elles, en effet, le nœud s'élargit. « Êtes-vous à votre aise ? dit Renart. Vous ne savez pas parfaitement sonner. Arrêtez-vous, je vais vous tirer de là. » Tibert le crut. Mais Renart, qui ne pensait qu'à le tromper, vint retirer le banc qui était sous ses pattes : à présent, Tibert est encore davantage pris au collet. Et tandis qu'il espère s'échapper, Renart le raille : « Voilà qui suffit, seigneur Tibert ! Comment donc ? Vous ne vous arrêterez pas aujourd'hui ? » Tibert se met à grogner. « Comment ? Vous ne daignez pas me répondre ? » rétorque Renart. « Quel orgueil ! Que je perde la vue

Ce dist Tyebers : « Or soit ainsi ! »
 Atant Tyebers en piés sali,
 Si est desus le banc montés,
¹⁰³² Si a ses piés es las boutés,
 Et après i bouta son col.
 Je cuic qu'il s'en tenra por fol.
 Les cordes^a a prises as dens ;
¹⁰³⁶ Lors primes le voient les gens
 Qui vinrent au mostier garder
 Qui çou est qui tant puet sonner.
 Atant Renars Tyebert araisne :
¹⁰⁴⁰ « Buer montastes^b, fait il, ou chaisne,
 La u li prestre vous trova,
 Qui en cest lieu vous envoia.
 Ice, dites, ne vous plaist il ? »
¹⁰⁴⁴ Si con Tyebers volt dire « oïl »,
 Et si conme la bouche ovri,
 Li las par le col le saisi ;
 Quant les dens de la corde osta^c
¹⁰⁴⁸ Li las entor le col serra,
 Et avoeques ot les deus piés

De coi fu auques aligiés^d,
 Car maintenant fust estranglés
¹⁰⁵² Se ses piés en eüst ostés,
 Car o les piés li las eslaise.
 Ce dist Renars : « Eêtes vous aise ?
 Ne savés mie bien sonner.
¹⁰⁵⁶ Estés, je vous irai oster^e. »
 Tyebers cuida qu'il deïst voir.
 Renars, qui le voet decevoir^f,
 Quant des las le dut delivrer,
¹⁰⁶⁰ Si li ala le banc oster
 Que il avoit desous ses piés :
 Or est Tyebers plus enlaciés^g.
 Et come il se cuide escaper,
¹⁰⁶⁴ Et Renars le prent a gaber^h :
 « Sire Tyebers, ci a annui !
 Coment ! ne finerois mais hui ? »
 Et Tyebers comence a grondre.
¹⁰⁶⁸ « Comment ? Ne me daignîés respon-
 Ce dist Renars, ci a orgueil ! [dre ?
 Male aventure aient mi' oel

si à l'avenir je ne fais pas la sourde oreille ! Assurément, Tibert, je suis vraiment surpris de vous voir une telle arrogance : vous me méprisez au point de refuser de me parler ! Eh quoi ? voulez-vous déjà monter là-haut au ciel, auprès de Dieu ? Holà ! Pour moi, cela n'a rien d'un jeu : on ne monte pas ainsi dans les nuages ! D'où vous sont venues ces idées folles ? Vous imaginiez-vous assez saint pour aller rejoindre les cloches et m'abandonner ainsi ? Vous n'avez pas encore assez servi Dieu pour monter déjà là-haut dans la gloire. Vous n'êtes pas allé à confesse, hier soir, après les vêpres de la fête. Vous devriez avoir mal à la tête de regarder toujours en l'air ! Et pourquoi ne me parlez-vous pas, pourquoi me détestez-vous à ce point ? Pourtant, je n'ai pas trahi Dieu ! En refusant de me parler, vous ne respectez pas vos engagements. Et c'est la deuxième fois que vous le faites, maintenant et déjà lors du partage des fromages : vous avez manqué de sagesse. Aussi, par saint Sanson, je vous l'assure, je vous tiens pour une canaille. Vous ne me paraissez pas aussi magistral que vous sembliez l'être hier soir, quand vous m'avez rencontré dans le vallon où vous montiez le cheval qui portait les livres que vous aviez volés au prêtre, par trahison, en même temps que sa monture. À présent, vous êtes pendu comme un voleur, et vous avez un bien bon chapeau ! Et que va-t-il advenir de l'appel que j'ai introduit

S'autre fois ne fas sorde orelle !

¹⁰⁷² Par foi, Tyebers, ce est merveille^a

Que ici vous voi araisnant,

Ne ne me prisiés mie tant^b

Que vous voelliés a moi parler.

¹⁰⁷⁶ Coment ? Volés vous ja monter

Lassus au ciel a Damredieu ?

Avoi ! Je nel tieng mie a gieu^c :

On ne monte pas si as nues !

¹⁰⁸⁰ Dont vous sont ces folors venues ?

Cuidiés vous ore estre si sains

Que vous ailliés avoec les sains,

Et me volés guerpiren^csi ?

¹⁰⁸⁴ Poi avés encor Dieu servi

Por aler ja lassus en gloire !

Vous ne fesiés pas mimoire

Ersoir a vespres de la feste.

¹⁰⁸⁸ Molt vous devoit doloir la teste,

Que tous jours amont regardés.

Et a moi por coi ne parlés ?

Por coi m'avés si enhaï ?

¹⁰⁹² Ja n'ai je mie Dieu trahi !

De çou que ne parlés a moi,

Vous me mentés la vostre foi :

Or le m'avés deus fois mentie,

¹⁰⁹⁶ Une eure et autre a la partie,

Quant vous partistés les fromages,

Vous ne feïstes pas que saiges.

Se vous di bien, par saint Sanson,

¹¹⁰⁰ Que je vous en tieng a bricon^d.

Ne me samblés pas ansi maiïstre

Con vous sambliés ersoir estre,

Quant vous me trovaïstes ou val,

¹¹⁰⁴ U^e vous chevalchiés le cheval

Qui portoit les livres torsés

Qu'avïés au provoïre emblés,

Et son poulain, par traïson.

¹¹⁰⁸ Or em pendés come larron,

Et si avés molt boin chapel !

Et que sera il de l'apel

contre vous ? Comment le procès se déroulera-t-il ? Vous ne pourriez pas vous y rendre ! Faites différer votre assignation à comparaître devant la confrérie des moniales d'au moins trois semaines ou un mois. Dites-moi donc quelles sont vos intentions ! Par Dieu, vous êtes bien orgueilleux pour avoir autorité sur des pauvres gens : vous les traiteriez trop honteusement s'ils étaient sous votre coupe. À Dieu ne plaise, le Fils de Marie, qu'ils comptent sur vous ! Ils en tireraient bien peu de profit. Jamais vous ne leur adresseriez la parole, ni ne voudriez leur rendre la justice. Mais je vais à l'instant ouvrir les portes, car j'entends venir les gens qui veulent entrer dans l'église. Vous devriez avoir votre psautier ouvert sur vos genoux, et vous voilà la gueule attachée aux cordes par un triple nœud : vous n'avez pas été très malin. Que vont dire les gens de bien ? À présent, vous ne chantez plus la liturgie romaine comme hier soir ! Vous connaissiez si bien les sept arts, à vous en croire : et maintenant vous ne savez même pas vous détacher ! C'est la folie qui vous fait sonner ainsi : vous devriez renoncer à cette sonnerie de cloches. Vous auriez mieux fait d'aller à la pêche aux loches¹ que de vous mêler de ce que vous êtes incapable de mener à bien. Vous n'y connaissez rien, mais vous vouliez vous faire valoir en jouant au marguillier. Quelle conduite insensée ! Je vous le dis nettement : par Dieu, vous êtes trop plein d'orgueil !

Que je ai encontre vous fait ?

¹¹¹² Comment iert de l'aler a plait ?

Vous n'i porriés pas aler !

Faites le mans contremander

A la confrarie as nonnains

¹¹¹⁶ Trois semaines et un mois mains.

Or me dittes qu'en ferois vous !

Par Dieu, trop estes orguillous

Por estre maïstre a povre gent :

¹¹²⁰ Trop les menriés vous malement

Se sor iaus aviés baillie.

Ne place Dieu, le fil Marie,

Que en vos aient lor atente !

¹¹²⁴ Trop i aroient male rente.

Vous ne vorriés a lui parler,

N'entr'iaus lor droit a esgarder.

Je^o vois ore les huis ouvrir,

¹¹²⁸ Car j'ai oï les gens venir

Qui voelent entrer ou moïtier.

Or deüssiés vostre sautier

Tenir ouvert sor vos genols,

¹¹³² Et vos vous estes a trois nols

Loiés a cordes par la geule :

La seuïstes vous pau de boule.

Que diront ore li preudome ?

¹¹³⁶ Or ne chantés vous mais de Rome

Si con vous faisîés ersoir !

Vous deviés si bien savoir

Les set ars, ce disîés hier :

¹¹⁴⁰ Or ne vous savés desloïier !

Folie vous fait tant sonner,

Vous deüssiés lassier ester

Le debateïs de ces cloches.

¹¹⁴⁴ Miex vous venîst peschier as loques

Qu'entremetre de tel meïtier

Dont vous ne vos savés aidier ;

Ne vous en savés entremetre,

¹¹⁴⁸ Mais en pris vous voliés metre

De tenir la maroglerie.

Vous fesiés molt grant folie.

Je vous di bien tot a estrous :

¹¹⁵² Par Dieu, trop estes orguillous !

Je pensais, par saint Gui¹, que ma femme viendrait vous trouver demain pour la purification, mais elle ne parviendrait même pas à atteindre votre main pour vous donner l'offrande, ni pour baiser cette belle main, tant je vous vois haut perché : elle vous prendrait pour un fou furieux et en serait terriblement effrayée ! Changez-moi donc par amitié deux mailles contre un denier², car je voudrais les envoyer ailleurs. Que dites-vous ? Les aurai-je ? Voyez donc, par Sainte Marie, s'il daigne encore me parler ? Vous parleriez bien mal à un pauvre homme, quand moi, envers qui vous vous êtes engagé par serment à être un compagnon loyal, vous ne daignez même pas me parler. Mais vous voulez peut-être m'entendre d'abord complètement : répondez-moi à présent mot pour mot ! Mais peut-être mes propos vous mettent-ils trop en colère pour que vous daigniez le faire ? Mais, par Dieu, seigneur, je vous en prie, ne le prenez nullement à cœur : je ne voudrais aucunement que vous en souffriez. Bien que vous n'ayez pas voulu partager le cheval avec moi, seigneur Tibert, je pourrais porter quelque chose à Hermeline pour sa messe de relevailles : elle n'a jamais été cruelle envers vous, vous devez être généreux envers elle, et lui donner de vos chandelles. En aura-t-elle, très cher seigneur ? Oui ! Que Dieu vous en soit reconnaissant ! C'est grâce à Dieu et malgré vous ! Elle dira son *Notre-Père*, pour que Dieu vous couvre de honte

Je cuidioie, par saint Guion^a,
 Qu'a la purification
 Venist ma feme a vous demain,
 1156 Mais ne poroit a vostre main
 Ataindre a l'offrande baillier,
 Ne vostre bele main baisier,
 Que trop vous voi en haut levé ;
 1160 Si vos tenroit a fol dervé
 Et en auroit trop grant pooir !
 Et car me cangies par amor
 Deus maaillies pour un denier,
 1164 Qu'aillors les vorrai envoier.
 Que dites vous ? avrai^b les mie ?
 Voi, par le cors sainte Marie,
 S'il daigne a moi parler encor ?
 1168 Malement parleriés vous or
 A un povre home come a moi,
 A cui vous estes par vos foi,
 Demener loial compaignie
 1172 Ne daigniés parler a moi mie.
 Mais avant volés oïr tout :

Or me respondés mot a mot !
 Espoir vous ne daigneriés
 1176 Car vos estes trop coureciés,
 Espoir, de çou^c que je vous di ?
 Mais por Dieu, sire, je vous pri,
 N'en metés riens a vostre cuer,
 1180 Que je ne vorroie a nul fuer
 Que vous en eüssiés nul mal.
 Parmi tot ce que le cheval
 U ne volsisse que partisse,
 1184 Sire Tyebers, un jour préisse
 A porter^d Hermeline a messe,
 C'onques ne vous fu felenesse,
 Volentiers li devés prester,
 1188 Et de vos candoilles doner.
 Avra le elle, biaux dols sire ?
 Oïl, Damedie le vous mire !
 C'est boin gré Dieu et malgré vostre !
 1192 Elle dira sa patenoestre.
 Que Diex vous doinst honte en cest
 Ains que viegne la saint Jehan ! [an,

cette année avant la Saint-Jean ! Vous allez en avoir dès cette nuit ! Au nom de Dieu, seigneur, sans vous offenser, je vous parle volontiers, et vous montrez trop de colère en refusant de me répondre. Voudriez-vous passer votre temps à sonner ? Je vous le répète, c'est de la folie ! On dirait bien de la fureur ! »

À ce moment Renart met fin à sa raillerie : c'est qu'il a vu approcher de la porte un paysan costaud, stupide et scélérat, et aussi hardi qu'un lièvre. Il avait ceint au côté son épée qui était toute teinte de rouge. Et, dès qu'il vit Tibert le chat qui sonnait si fort les cloches et Renart auprès de lui, il fut si terrifié que les fièvres s'emparèrent aussitôt de lui et qu'il s'enfuit comme un lièvre. Renart alors s'est avancé et lui a crié : « Arrêtez-vous ! arrêtez-vous ! Paysan stupide, tu chierais sur place ! » Il éprouva alors une telle angoisse de voir Renart l'interpeller, et une telle peur, qu'il faillit devenir fou. Il ne s'arrêta pas avant d'être remonté en plein milieu du village. Renart, si expert en ruse, s'en retourna dans l'église, arracha un feuillet du psautier et le dissimula sous son vêtement. Puis il s'adressa à Tibert : « Seigneur Tibert, dit Renart, je vous annonce, et j'en atteste Dieu, que je ne reste plus avec vous, car vous avez trop de religion. Dépensez toute votre peine pour Dieu : moi, je ne saurais veiller à ce point. Je m'en irai et vous demeurerez. Recevez vos offrandes

Si avrés vous en ceste nuit !

¹¹⁹⁶ Por Dieu, sire, ne vous anuit,
Je parol volontiers a vous,
Et vous estes trop aïrous,
Ki a moi^b ne daignies parler.

¹²⁰¹ Vorriés voustous jorrs soner ?
Je vous di bien, çou est folie !
Il samble ce soit estoutie ! »

Atant lait Renars le jangler,

¹²¹⁴ Que a l'uis vit abooter
Un fort vilain fol et encrime,
Hardi autresi come un lievre.
Al costé ot s'espee chainte,

¹²¹⁸ Qui toute estoit de rouge tainte ;
Et quant il vit Tyebert le chat
Qui si fort les cloches debat,
Et Renart vit ester lés lui,

¹²¹² Tel poor a et tel annui
Que maintenant le prenent fievres,
Et il s'enfui comme lievres.
Et Renars est avant passés,

¹²¹⁶ Si li a dit : « Estés ! estés !
Fols vilains, par ça chierois' ! »
Adonc fu li vilains destruis
Quant vit Renart qui l'escria ;

¹²²⁰ Et si tres grant poor en a,
Qui duit estre dou sens issus.
Ains ne fina, si est venus
Lasus amont enmi la ville,

¹²²⁴ Et Renars, qui molt sot de guille,
S'en est retornés au mostier.
Si erraige un fuel dou sautier,
Si l'a dedens son sain bouté ;

¹²²⁸ Et Tyebert a araisonné :
« Sire Tyebert, Renars a dit,
Je vous di bien, se Diex m'ait,
Que je ne demeure plus o vous,

¹²³² Car trop estes religieux.
Trop poés por Dieu travailler,
Je ne porroie tant villier.

Je m'en irai, vous remanrés,
¹²³⁶ Et vostre offrande' recevés

pour ce qu'elles seront, bonnes ou mauvaises, et sachez bien que je ne m'en soucie du tiers comme du quart. » Renart aussitôt le quitte et se dirige droit vers une haie. Quant à Tibert, il s'effraye de toujours sonner : il en est si accablé qu'il est bien près de mourir. Il ne pouvait se tirer d'affaire, et le vilain qui s'était enfui de l'église en découvrant Tibert avait bientôt rencontré plus de dix paysans en colère, qui lui avaient tous demandé s'il était entré dans l'église : « Oui, dit-il, et j'y ai vu un diable, je vous le jure ! N'allez pas plus loin, car un diable est suspendu aux cordes — ce ne sont pas des histoires, soyez-en sûrs — et un autre se tient auprès de lui. Sachez qu'ils m'ont tourmenté : lorsque je m'apprêtais à entrer, ils se mirent à m'apostropher, et je détalai comme un lièvre, saisi que je fus aussitôt par les fièvres et par bien d'autres maux encore. Ma frayeur fut si grande que je crains pour ma vie. Je me suis enfui loin d'eux bien malgré moi, et encore sont-ils à ma poursuite. — Retournez-y ! » font-ils.

Alors, le paysan dont la fièvre s'était emparée fait demi-tour et revient avec eux à l'église et leur déclare : « Par saint Riquier, si vous m'en croyez, vous n'entrerez pas, car le diable est suspendu tout droit, solidement attaché aux cordes par le cou et par les pieds. — C'est bien ! répondit un paysan. En avant ! vaillants barons ! » Ils arrivèrent alors à l'église. Le paysan qui

Tel conme elle iert, u mal u dure,
Que bien saciés je n'en ai cure
Ne de la moietie ne dou quart. »
1240¹ Atant Renars de lui se part,
Si s'en va droit a une haie.
Et Tyebers de sonner s'esmaie,
Qui de sonner fu si atains
1244 Qu'a bien poi qu'il ne fu estains.
Il ne se pooit mais aidier,
Et li vilains qui dou mostier
Estoit devant Tyebert² tornés
1248 Si avoit tantoist encontrés
Plus de dis vilains tous plains d'ire,
Qui tot li comenchent a dire :
« Et fuistes vous a cel mostier ?
1252 - Oïl, fait il, et avressier
J'ai veü, je vous aï !
N'alés pas en avant de ci,
Car as cordes a uns dyaubles,
1256 Ne cuidiés pas que ce soit fauble,
Et uns autres s'esta lés lui.

Saciés que i m'ont fait annui,
Car quant je voil laiens entrer,
1260¹ Il me prennent a escrier,
Et je m'enfui comme lievres,
Si m'en sont ja prises les fievers
Et autre mal encor assés.
1264 Tant ai esté espoentés
Que grant paor ai de mon cors^b.
Molt a envis lor sui estors,
Et encore me sivent il.
1268 - Venés ent arriere », font il.
Atant retourne li vilains
Qui de la fievre estoit ja plains,
Si va avoec iaus au moustier,
1272 Et si lor dist : « Par saint Richier,
Se me créés, n'i enterrois,
Car li dyaubles pent tous drois,
Et par le col et par les piés
1276 Bien est as cordes atachiés.
- C'est buen, li vilains respondi'.
Or toïst, fait il, baron hardi ! »

était terrorisé traînait toujours derrière. Il courait d'une façon admirable, laissant les autres le précéder. Ils découvrirent Tibert suspendu aux cordes et n'eurent de cesse de le conjurer de leur dire véritablement s'il était ou non une bonne créature. Comme il ne répond ni oui ni non, ils en discutent entre eux et le conjurent une nouvelle fois : mais il ne répond pas plus qu'avant. « Il faut le conjurer d'abord une troisième fois, déclarent certains, et s'il refuse de nous parler, alors, attaquons-le hardiment ! » Ils le conjurent alors promptement. Un jeune homme preux et hardi surgit devant eux à grands pas et l'apostrophe : « Toi qui es suspendu là, je te conjure, au nom du monde entier et du pape de Rome (car je ne connais pas d'homme plus important excepté Notre-Seigneur, qui est Dieu), je te conjure, si ta nature te permet de parler aux gens, de me parler immédiatement de ta foi et de ta croyance. Je te conjure, au nom du roi de France et de toute la suite qu'il emmène avec lui quand il chevauche, et au nom du roi d'Angleterre, au nom des bois, des prés, de toute terre et de toute créature, au nom de tes yeux et de ta personne, de me dire si tu viens de Dieu : sinon, par Celui qui m'a fait naître, tu vas bientôt te voir mis en pièces ! Ne vois-tu pas ma lame d'acier ? — Cela ne sert à rien, répliquent les autres. En avant, disent-ils, barons redoutés ! Attaquons de droite et de gauche ! » Surgit alors la servante du prêtre :

Autant sont au mostier venu.
 1260 Li vilains qui esperdus fu
 S'en va tous jors traiant arriere.
 Molt fu corans^a de grant maniere :
 Les autres laisse aler avant.

1264 Dan Tyebert troverent pendant
 As cordes ; molt l'ont conjuré
 Qu'i lor die la verité,
 Se il est bone cose u non.

1268 Il ne respont ne o ne non,
 Et il en ont entr'iaus parlé
 Et autre fois reconjuré :
 Il ne respont nes que devant.

1292 « Tierce fois, font soi li auquant,
 Le covient ançois conjurer,
 Et se il nous ne voet parler,
 Si l'assalons hardiement ! »

1296 Lors reconjurent^b erranment.
 Uns bachelers preus et hardis
 Plain pié est devantiaus salis,
 Si li a dit : « Tu qui la pens,

1300 Je te conjur de toutes gens

Et de l'apostoile de Roume
 (Que je ne sai nul si haut home
 Fors que Nostres Sirez, c'est Diex),

1304 Je te conjur, se tu es tex
 Que tu doies parler a gent,
 Parole a moi isnellement
 De ta foi et de ta creance.

1308 Te conjur et dou roi de France
 Et de trestoute sa maisnie
 Qu'il maine o lui en chevalchie,
 Et de par le roy d'Amgleterre,

1312 De bos, de prés, de toute terre
 Et de toute la creature,
 De tes ieuls et de ta faiture,
 Que me dies si es de par Dé,

1316 U, par celui qui me fist né,
 Ja te verras tout detrenchier !
 Ne vois tu ci mon branc d'acier ?
 - C'est noiens, cil ont respondu.

1320 Avant, font il, baron cremu !
 Assallons destre et a sseñestre ! »
 Atant vint la meschine au prestre ;

« Est-ce une mauvaise fortune qui vous a conduit dans cette église ? C'est celle de mon seigneur et maître. Vous allez le payer cher, j'en atteste Dieu, si ma quenouille ne me trahit pas ! » Elle lui donne alors de la quenouille, lui battant copieusement l'échine, mais Tibert fait des bonds violents. Cependant cela ne lui sert à rien, car il ne peut leur échapper. Voici le vaillant jeune homme, celui qui a tiré l'épée : il lui livre un rude assaut. Quant à celui qui a tant conjuré Tibert, le voici qui s'avance, entortille son manteau autour de son bras, puis l'attaque. Il fait d'abord le signe de croix, puis s'élance : il lui porte un coup tout en reculant, si bien qu'il lui déchire, délace et disloque les mailles de sa pelisse. Il le frappa avec tant de fureur qu'il en fit tomber un brin à terre ; mais il n'a pas entamé la chair, car l'épée a tourné dans son poing et, ce faisant, a glissé vers le bas sans lui faire grand mal : « Voyez, dit-il, comme mon épée tranche bien ! Si elle n'avait pas tourné dans ma main, j'aurais déjà accompli ma vengeance ! » Survint alors un paysan armé d'une lance, qui attaqua à son tour le chat en la brandissant vigoureusement avec ses deux mains : il chercha à le frapper en pleine poitrine, mais Tibert sut bien esquiver le coup, et le paysan, frappant dans le vide, alla heurter une pierre sur laquelle, sachez-le, il brisa sa lance et se cassa une côte. Quant au jeune homme à l'épée, qui avait retrouvé sa vaillance

Si li passe comne desvee :
 1324 « Avés vous, fait elle, trovee'
 Ceste esglise par pute estrinne ?
 Ja est el mon signor demainne.
 Ja conparrois, se Diex me saut,
 1328 Se ma quenouille ne me faut ! »
 Lors li passa o^b la quenouille ;
 Molt durement le dos li roule,
 Mais Tyebers durement tressaut,
 1332 Mais por noient, riens ne li vaut,
 Car il ne lor puet escaper.
 E vous le cointe bachelier,
 Celui qui a s'espee traite :
 1336 Grant envaie li a faite.
 Celui qui tant l'a conjuré,
 Este le vous vers lui alé,
 Entor son braç met et amasse
 1340 Son mantel, et puis si li passe.
 Saigniés s'est, et puis va avant ;
 Un cop li donne en reculant,
 Que les mailles de la pelice^c

1344 Li fraint et deslace et deslice ;
 Si le feri de grant air,
 Qu'a terre en fait un poil venir ;
 Mais la char n'a pas adesee,
 1348 Car ou puing li torna l'espee^d :
 En tornant descendi aval,
 Ne li a fait gaires de mal :
 « Veés, fait il, con trenche m'espee !
 1352 Se ne me fust ou puing torneé,
 Ja en eüsse pris venjance. »
 Lors vint uns vilains o sa lance ;
 Si li refait une envaie,
 1356 As deus mains l'a forment brandie ;
 Parmi le cors le volt ferir,
 Et Tyebers le solt bien guencir.
 Et li vilains outre passa,
 1360 A une pierre s'acoupa :
 Sachiés que sa lance a brisié
 Et une coëte pechoié.
 Et li bachelers^e o l'espee,
 1364 Qui ot sa bonté recovree

et toute sa hardiesse, il l'assailit courageusement. Son nom était Guillaume¹ ; il voulut le frapper sur son heaume, mais manqua son coup, car Tibert sut bien l'esquiver : il ne l'a pas touché cette fois-ci. L'épée se brise dans ses mains et il attaque avec le tronçon : il le frappe sur la nuque, si bien qu'il tranche avec ce coup le lacet qui le retenait. Et Tibert, qui était épuisé, s'enfuit au grand galop. Il s'échappa par la porte, et le paysan resta tout ébahi, lui qui rêvait de le tuer. Il leur cria donc : « Poursuivez-le vite ! » Et ils se lancèrent dans une poursuite effrénée : mais le chat ne les redoutait nullement, car l'obscurité de la nuit leur avait fait perdre sa trace en même temps que l'aventure qui leur était réservée : c'est que son heure n'avait pas sonné.

Les paysans s'en retournent alors, tandis que Tibert les maudit, eux et la putain du prêtre : il les voue au diable, eux et toutes leurs manières, et aussi Renart et son acharnement. Tandis que Tibert chemine ainsi, Renart se présente devant lui et s'incline profondément : « Hélas ! dit-il, bon moine, pour l'amour de Dieu, faites-moi la charité ; que Dieu vous récompense de votre aumône, noble seigneur ; parlez-moi donc de votre vie, car je voudrais entrer dans votre ordre : cette étole, qui orne votre cou, vous va à ravir. Au nom de Dieu, seigneur, celui qui l'y a mise a commis un acte bien insensé :

Et tot repris son hardement,
Si est passés hardiement.
Li bachelers ot non Guillaume ;
¹³⁶⁸ Ferir le volt desor son hiaume,
Mais a cestui cop a fali,
Car Tyebers li est bien guenchi,
Ne l'a mie a ce cop ataint.
¹³⁷² L'espee entre les poins li fraint
Et li passa o le tronçon,
Si le feri ou caaignon,
Que les las u il iert laciés
¹³⁷⁶ A a ce cop outre trenchiés.
Et Tyebers, qui molt estoit las,
S'en va fuiant plus que le pas.
Parmi l'uis s'en estoit salis,
¹³⁸⁰ Et li vilains fu esbahis^a,
Qui de lui ocirre est engrés.
S'ilor escrie : « Or tost après ! »
Si l'encaucherent durement,
¹³⁸⁴ Et il nes doute de noient,
Que la nuis qui estoit obscure

Lor a fait perdre, et l'aventure
Qui lor estoit a avenir,
¹³⁸⁸ Qu'il ne devoit mie morir.
Li vilain s'en tornent atant,
Et Tyebers s'en va devorant
Les vilains et la pute au prestre :
¹³⁹² Molt les maudiât et tot lor estre,
Et puis Renart et s'ataine.
Que que Tyebers ensi chemine,
Li est venus Renars devant,
¹³⁹⁶ Si le va perfont enclinant^b :
« Ahi ! fait il, bons ordenés,
Por amor Dieu, car me donés^c,
Que Diex li peres le vous mire,
¹⁴⁰⁰ De vostre offerande, biau sire,
Et si me contés de vostre estre,
Que de vostre ordene voroie estre,
Et molt vos siet bien celle estoile
¹⁴⁰⁴ Qui le vostre bial col acole :
Et por Dieu, sire, qui l'i mist
De grant folie s'entremist :

on dirait une chaîne pour suspendre un voleur ! — Hélas, hélas ! répondit le chat, au diable ta fourberie et tous tes serments ! — Est-ce à moi que vous parlez ? dit Renart. — Oui, assurément, répondit Tibert. — En quoi vous ai-je causé du tort, seigneur Tibert ? rétorqua Renart ; vous disposez de tout sans contredit : gardez pour vous toutes les offrandes ! N'êtes-vous pas à présent bien payé ? Cette nuit vous vous êtes servi lors du partage, et vous vous êtes si mal comporté que celui qui concélébraït avec vous la vigile n'a rien eu, Renart, votre loyal compagnon. Mais tenez, voyez donc ce qui est écrit dans cette lettre que vient de m'adresser monseigneur Herbert¹, le doyen : il vous ordonne de vous rendre à Rouen lundi, avant le repas, tout prêt à défendre votre cause contre le prêtre du Breuil qui a porté par écrit sur ce parchemin toutes ses récriminations. Il vient de me le faire parvenir et, si vous ne voulez m'en croire, venez le voir de plus près ! Mais la lettre ne s'arrête pas là : elle vous interdit d'officier dans l'église, par ma tête ; vous n'y chanterez pas avant des mois, à supposer que vous le fassiez cette année, tant que vous n'aurez pas répondu *de fide lesa* devant l'archevêque ou devant la cour de l'évêque, monseigneur Gautier de Coutances. C'est à lui que nous avons remis nos plaintes, le prêtre et moi : sans mentir, vous voulons faire cause commune, si vous le voulez bien », dit Renart. Alors Tibert fut

Elle resamble caaignon
¹⁴⁰⁸ A coi on ait pendu larron !
 - Ahi, ahi ! ce dist li chas^a,
 Malaventure ait tes baras
 Et trestoute la tuie fois !
¹⁴¹² - Dites vous, fait Renars, a moi ?
 - Oïl voir, Tyebers respondi.
 - De coi vous ai je mal parti,
 Sire Tyebers ? Renars a dit,
¹⁴¹⁶ Trestout avés sans contredit :
 Voſtre offerande toute aiés !
 Eſtes vous ore bien païés ?
 Anuit avés parti et pris,
¹⁴²⁰ Et de tant avés vous mespris
 Que nule riens n'en a eü
 Qui a la vigile^b o vous fu,
 Renars, voſtre boin compaignon.
¹⁴²⁴ Mais or tenés, si veés mon
 Que dedens ceſt brief ici a :
 Car orendroit le m'envoia
 Mes sirez Herberz li doiens ;

¹⁴²⁸ Et si vous mande qu'a Ruen
 Soiés lundi, devant mengier,
 Toz prez a heure de plaidier
 Encontre le preſtre de Bruel,
¹⁴³² Qui a escrit dedens ceſt fuel
 Trestout quanquez il i volt metre^c.
 Orendroit le me fiſt tranetre,
 Et, se vous bien ne m'en creés,
¹⁴³⁶ Venés avant, si i gardés !
 Et plus i a encor ou brief,
 Qu'il vous contredit, par mon chief,
 Le moſtier et met en^d deſois :
¹⁴⁴⁰ Vous n'i chanterés mais des mois,
 Se mes awan, de si que la
 Qu'en avrois *de fide lesa*^e
 Respondu devant l'arcevesque
¹⁴⁴⁴ Ou a la cort devant l'evesque
 Mon signor Gautiers de Coſtances :
 Sor lui avons mis nos sentences,
 Li preſtres et jou, sans mentir :
¹⁴⁴⁸ Ensamble nous volons tenir,

affligé, triste, désespéré et las, tant à cause des coups que des railleries. Il rentre directement chez lui : les deux compères se séparent alors, comme le dit l'histoire qui s'achève ici. En retournant auprès d'Hermeline, Renart a trouvé un seul oison, qu'il a emporté chez lui ; il le donne à manger à sa femme, qui en a grand besoin, et lui raconte dans le détail comment il s'est joué de Tibert.

Fait soi Renars, se vous volés. »
 Lors par fu Tyeberz adolés,
 Tristres et dolereus et las,
¹⁴⁵² Que por les cops, que por les gas.
 Si s'en va droit en sa maison :
 Ci departent li conpaignon,
 Ce dist l'estoire qui ci fine.

¹⁴⁵⁵ Renars s'en va a Hermeline ;
 Si encontra un seul^u oison
 Qu'il emporta en sa maison ;
 A sa feme atorne a mengier,
¹⁴⁶⁰ Qui en avoit molt grant mestier ;
 Et si li a trestout conté
 Coment il a Tyebert mené^b.

Branche VIIa
CHANTECLER, MÉSANGE
ET TIBERT

Seigneurs, vous avez entendu bien des histoires que vous ont racontées nombre de conteurs, sur la façon dont Pâris enleva Hélène, sur les malheurs et les peines que cela lui causa ; vous avez entendu parler de Tristan, dans le récit qu'en a fait avec un certain talent La Chèvre, ainsi que des fabliaux et des chansons de geste ; vous connaissez des histoires en français sur Lui et sur la bête¹ que beaucoup d'autres relatent à travers la terre ; mais jamais vous n'avez entendu parler de la guerre qui fut si épouvantable et si dure², celle qui opposa Renart et Isengrin ; elle dura longtemps et fut très violente ; c'est la vérité toute pure que les deux seigneurs n'ont jamais, au grand jamais, eu d'affection l'un pour l'autre ; ils se sont affrontés en mainte bataille et maint combat, voilà la vérité. Je vais donc commencer mon histoire : écoutez et vous entendrez le début de la querelle et du conflit ; vous saurez pour quelle raison et par quelles fâcheuses circonstances se sont ouvertes les hostilités entre eux. Voici ce qui est arrivé : Renart, le grand spécialiste des mauvais tours et des stratagèmes,

Signor^a, oïavés maint conte
Que maint conteor vous raconte,
Coment Paris ravi Helainne,
⁴ Le mal qu'il en ot et le painne ;
De Tristan que La^b Chievre fist,
Qui assés belement en dist,
Et faubliaus et cançons de jeſte ;
⁸ Romans de li et de la beste
Maint autre conte par la terre :
Mais onques n'oïstes la guerre
Qui tant fu^c dure de grant fin
¹² Entre Renart et Ysengrin,

Qui molt dura et molt fu dure :
Des deus barons, ce est la pure,
Qu'ains ne s'entrainerent nul jor ;
¹⁶ Mainte meslee et maint estor
Ont entr'aus, çou est la voire.
Des or commencerai l'estoire :
Or oïes le commencement
²⁰ Et de la noise et dou content,
Par quoi et par quel meseſtance
Fu entr'iaus deus la defiance.
Il avint cose que Renars^d,
²⁴ Qui tant par sot d'engien et d'art

toujours expert en matière de ruse, s'en vint cheminant vers un hameau. Le hameau se trouvait en pleine forêt ; il regorgeait de poules et de coqs ; les canards y étaient en abondance ainsi que les oies ; le seigneur du lieu, Constant des Noues, un riche propriétaire, habitait tout près de leur enclos : sa maison était richement fournie ; il avait abondamment pourvu sa demeure de poules et de chapons. Il y avait quantité de vin et d'autres choses, de la viande salée, du blé et des flèches¹ de lard : le paysan avait du bien à profusion. Il était fort bien logé, et son verger était fécond : il donnait une belle récolte de bonnes cerises, et beaucoup de fruits de plusieurs variétés, pommes et autres. C'est vers là que Renart s'en va, en musardant : le jardin était parfaitement clôturé avec de gros pieux de chêne munis de pointes, qui maintenaient une palissade d'aubépines. C'est là-dedans que maître Constant avait enfermé ses poules, parce que le lieu était protégé. Renart s'en va dans cette direction, sans faire aucun bruit, le museau à terre : il se dirige droit sur l'enclos ; certes, Renart était très fort pour trouver ses proies² mais la force de la haie d'épines perturbe à ce point ses projets, qu'il ne peut en venir à bout ; il ne peut ni en approcher en cachette ni sauter l'obstacle, et pourtant il ne veut pas renoncer aux poules ; il s'est accroupi au milieu du chemin, il se démène, il tend son cou dans tous les sens : il réfléchit et se dit que s'il saute par-dessus, il risque — dans la mesure où il tomberait de

Et qui tant sot toz jors de guille^a,
S'en vint errant a une ville.

La ville seoit en un bos ;

²⁸ Molt i ot gelines et cos,
Annes i avoit molt et oes
Et li sires Coſtans^b des Noes,
Un sires qui bien ert garnis,

³² Manoit molt pres dou plasseis :
Planteïve estoit sa maisons ;
De gelines et de chapons
Bien avoit garni son oſtel.

³⁶ Assés i avoit vin et el,
Char salee et bleit et fliches :
De bien estoit li vilains riches.
Molt par estoit bien herbergiés

⁴⁰ Et molt est riches ses vergiès^c
Assés i ot bones cherises
Et pluisors fruis de maintes guises :
Pumes i ot et autre fruit.

⁴⁴ La va Renars par son desduit :

Li cortils estoit bien enclos
De pieus de chaisne agus et gros ;
Hordés estoit d'aubes espines.

⁴⁸ Laiens avoit mis ses gelines
Dans Coſtans por la forteree.
Et Renars cele part s'adrece,
Tout coïement, le col bassié :

⁵² S'en vint tot droit vers le plassié ;
Molt fu Renars de grant porcach,
Mais la force des espinas
Li destorbe si son affaire,

⁵⁶ Qu'il n'en puet a boin chief traire^d,
Ne por mucier ne por salir,
N'an gelines ne voet falir^e ;
Acropis s'est en mi la voie,

⁶⁰ Molt se defripe, molt coloïe^f :
Il se porpense, s'il i saut,
Pour çou qu'il chiece de si haut^g,

si haut, pour le cas où on le verrait et où les poules se réfugiaient sous les aubépines — d'être rapidement surpris, avant même qu'il n'ait attrapé quelque chose. Le voilà dans une grande agitation : il voudrait attirer à lui les poules qui sont en train de picorer devant lui. Et Renart progresse en se levant et en s'aplatissant tour à tour¹ ; il se tapit à l'abri de la clôture², et découvre, du côté intérieur, un pieu brisé ; à l'endroit où la palissade présente une brèche, le paysan avait planté quelques clous³. Renart s'avance, franchit la clôture, se laisse tomber d'un bloc pour éviter que les gens ne le voient. Mais le choc fait lever la tête aux poules : elles l'ont entendu dans sa chute. Toutes se dépêchent de fuir.

Monseigneur Chantecler le coq se trouvait dans un petit sentier du bois ; il avait passé entre deux pieux, par la rigole⁴, et s'était retiré un peu à l'écart. Il vient se planter fièrement devant les poules, avec son cou emplumé, et se rengorge⁵ ; il demande pour quelle raison elles s'enfuient vers la maison. Pinte prend la parole, elle qui était la plus sage, celle qui pondait les plus gros œufs et qui couchait près du coq, à sa droite. Elle lui a raconté son affaire, déclarant : « Nous avons eu peur ! — Pour quelle raison ? Quelle genre de chose avez-vous vue ? — Je ne sais quelle bête sauvage, qui risque de nous faire rapidement des dégâts, si vous ne faites vite évacuer cet enclos. — Tout cela n'est rien, je vous assure, dit le coq, n'ayez crainte, restez ici en toute confiance ! »

S'il eüst veüs et les gelines

⁶⁴ Se reponront soz les espines,
Si porroit tost estre souspris
Ains qu'il eüst gaires conquis.
Molt par estoit en grant esfroï :

⁶⁸ Les gelines veult traire o soi
Qui devant lui vont paſturant.
Et Renars va chanlevant :
Ou recoi de la soif se miſt,

⁷² Un pel brisié par dedens vir" ;
La ou li palis eüst desclos
Avoit li vilains planté clos.
Renars vint, outre s'en passe,

⁷⁶ Chaoir se lait a une masse
Por çou que les gens ne le voient.
Mais les gelines en coloient,
Qui l'ont oï a sa chaoite^b.

⁸⁰ Chascune de fuir s'esploite.
Mesire Chantecler li cos,

En une sentele dou bos,
Entre deus pieus sor la raiere

⁸⁴ S'estoit traïs un petit arriere.
Molt fierement lor vint devant,
La plume ou col, le col tordant ;
Si demande par quel raison

⁸⁸ Elles s'enfuient vers maison.
Pinte parla, qui plus savoit,
Celle qui les gros oës ponnoit,
Qui pres dou coc gisoit a deſtre.

⁹² Si li a raconte son estre,
Et diſt : « Poor avons eü !
- Por coi, quel cose avés veü' ?
- Je ne sai quel beſte ſalvaige,

⁹⁶ Qui tost nous puet faire damaige
Se tost ne widiés ce porpris.
- C'eſt tout noiens, je vous plevis,
Ce diſt li cos, n'aiés pooor,

¹⁰⁰ Mais eſtes tot aſſeür ! »

Pinte dit alors : « Par ma foi, je l'ai vue, et je vous l'affirme en toute loyauté : je l'ai vue, c'est absolument certain ! — Et comment l'avez-vous vue ? — Comment ? J'ai vu la clôture trembler et bouger la feuille du chou derrière lequel se tapit la bête. — Pinte, répond-il, cela suffit ! Vous êtes en période de trêve, je vous le garantis, car, au nom de la foi que je vous dois, je ne connais pas de putois ou de renard qui oserait pénétrer dans ce jardin : c'est une plaisanterie ; retournez d'où vous venez ! » Et il s'en revient vers son fumier, car il ne redoute rien de ce que pourrait lui faire renard ou chien. Il se comporte tout à fait comme s'il n'avait rien à craindre, sans se rendre compte de ce qui lui pend au nez ! Il ne redoute rien : quelle folie ! Un œil ouvert et l'autre fermé, une patte repliée et l'autre droite, il s'est installé près d'un toit. C'est là que Chantecler s'est appuyé, las de chanter et de veiller, et le voilà qui commence à s'assoupir. Tandis qu'il s'endort et profite d'un agréable sommeil, le coq commence à rêver. Ne me prenez pas pour un menteur¹ : en effet, il songe, c'est la vérité pure — on peut le trouver dans l'histoire dont je m'inspire² — qu'il y a dans la cour, pourtant bien fermée, je ne sais quelle chose qui lui arrive droit dessus, c'est du moins son sentiment ; il en a une peur bleue ; la chose porte une pelisse rousse dont la bordure est faite d'os, et elle la lui met de force sur le dos. Chantecler est fort tourmenté par ce

Dist Pinte : « Par ma foi, jel vi,
Et loialment le vous afi

Que je le vi tout a estrous !

¹⁰⁴ - Et coment le veïstes vous ?

- Coment ? Je vi la soif tranbler

Et la fuelle dou chol branler

U cil se gîst qui est repus.

¹⁰⁸ - Pinte, fait il, or n'i a plus !

Trives avés, je vous otroi,

Car par la foi que vous doi,

Je ne sai putois ne houpil

¹¹² Qui osaït entrer ou cortil :

Ce est gas ; retornés arriere ! »

Cils se radrece en sa porriere

Que n' a poor de nule riens

¹¹⁶ Que li face houpils ne chiens^a

Molt se contient seurement

Mais ne set pas qu'a l'uel li pent^b !

Riens ne douta : si fîst que fols ;

¹²⁰ L'un oeil ouvert et l'autre clos,

L'un pié crampi et l'autre droit
S'est acroupis delés un toit.

La s'est Chantecler apoiés

¹²⁴ Comme cil qui est annuiés

Et de canter et de villier.

Si commença a soumillier.

El soumillier que il faisoit

¹²⁸ Et ou dormir qui li plaisoit

Coumença li cos a songier.

Ne me tenés a mençoignier,

Qu'il sonja, çou est la voire

¹³² (Trover le puet on en l'estoire)

Que il avoit ne sai quel cose

Dedens la cort qui bien ert close

Qui li venoit enmi le vis,

¹³⁶ Ensi con il li ert avis ;

Si en avoit molt grant friçon ;

Et tenoit un rous peliçon

Dont les geules estoient d'os,

¹⁴⁰ Si li veïstoit par force ou dos.

songe qui l'agite ainsi, alors qu'il continue de dormir. Il est intrigué par cette pelisse dont l'encolure est de travers et qu'il a, en plus, mise à l'envers ; il est très serré à l'encolure, il y est tellement à l'étroit qu'il a failli se réveiller ; mais la chose qui l'a stupéfait le plus, c'est que la pelisse est blanche au niveau du ventre et qu'il y entre par l'encolure. Le songe l'a fait sursauter, car il croit bien qu'un malheur lui est arrivé, à cause des visions qu'il a eues et qui l'ont terrorisé. Le coq s'est réveillé, il a repris ses sens, et s'écrie : « Saint-Esprit, protège-moi en ce jour de la prison et garde-moi sain et sauf ! »

Il s'en revient alors à vive allure, point du tout rassuré, et arrive en courant auprès des poules qui étaient rassemblées sous les aubépines. Il ne s'arrête pas avant de les avoir trouvées : il appelle Pinte, en qui il a la plus grande confiance ; il la fait venir à l'écart : « Pinte, il ne sert plus à rien de dissimuler ! Me voilà bien en peine et tout abasourdi ; je crains fort d'être attaqué en traître par un rapace ou une bête sauvage qui risque de me mettre à mal, cela ne va pas tarder. — Allons ! dit-elle, mon cher et tendre époux, il ne faut pas dire des choses pareilles ! Vous avez tort de vous effrayer ainsi ; je vais vous dire une chose, venez par ici : par tous les saints que l'on invoque, vous ressemblez au chien qui crie avant que la pierre qu'on lui jette ne tombe. Pourquoi avoir eu si peur ?

Molt est Chantecler en grant painne
 Dou songe qui si le demaine
 Endementiers qu'il somnilloit.
 144 Dou pelicon s'esmerilloit
 Dont la chevece iert a travers
 Et si l'avoit vestu envers ;
 Estrois¹⁴⁴ estoit a la chevece,
 148 Si qu'il est a si grant destrece
 Qu'a painne s'en est esvilliés ;
 Mais de ce est molt merveilleés
 Que blans estoit desous le ventre
 152 Et que par le chevece i entre^b.
 Por le songe s'est tressallis
 Que bien cuide estre mal baillis
 Por l'avisïon qu'a veüe
 156 Dont si grant poor a eüe.
 Esveilliés est et esperis
 Li cos et dist : « Saint esperis,
 Gari hui mon cors de prison
 160 Et mes a' sauvegarison ! »

Lors s'en torne grant aleüre
 Con cius^d qui point ne s'aseüre
 Et vint corant vers les gelines
 164 Qui estoient soz^f les espines.
 Jusqu'a eles ne se recroit :
 Pinte apella u plus se croit ;
 A une part l'a apelee :
 168 « Pinte, n'i a mestier celee !
 Molt sui dolans et esbahis,
 Grant paor ai d'estre trahis
 D'oiseil ou de beste salvaige
 172 Qui tost me puet faire damage.
 - Avoi ! fait ele, biau doulz sire,
 Ice ne devés vous pas dire !
 Mal faites qui vous esmaïés ;
 176 Si vous dirai, ça vous traiés,
 Par tous les sains que on deprie,
 Vous resamblés le chien qui crie
 Ains que la pierre soit cheüe.
 180 Por qu'avés tel poor eüe ?

Dites-moi donc ce qui vous tracasse ! — De quoi ? dit le coq, vous ne savez donc pas que j'ai fait un rêve étrange, près de ce trou, là, à côté de la grange, qui fait que vous me voyez devenu si pâle, et que j'ai eu des visions vraiment affreuses ! Je vais vous raconter tout ce que j'ai vu en songe, et je ne vous en cacherai rien. Serez-vous en mesure de m'aider de vos conseils ? J'ai rêvé dans mon sommeil que je ne sais quelle bête arrivait, avec une pelisse rousse fabriquée d'un seul morceau, sans coups de ciseaux, et qu'elle me la faisait revêtir de force ; l'embouchure était faite d'os, toute blanche, mais très dure ; le poil était tourné vers l'extérieur. Cette pelisse ainsi faite, je me la passais par l'encolure, mais je séjournais fort peu de temps à l'intérieur. C'est ainsi que j'avais enfilé la pelisse, mais j'en sortis à reculons. À ce stade de l'opération, j'étais intrigué de voir la queue au-dessus de moi. Je suis arrivé ici complètement désarmé. Pinte, ne vous étonnez pas si mon cœur en frémit et tremble ! Mais dites-moi, que vous en semble ? Le songe me tourmente beaucoup. Au nom de la foi que vous me devez, savez-vous quelle est la signification de tout cela ? » Pinte, en qui il a toute confiance, prend la parole et dit : « Vous m'avez exposé le songe ; mais, s'il plaît à Dieu, il se révélera mensonge ! Et pourtant je vais vous l'interpréter¹, car je saurai sans difficulté vous en répondre. Cette chose que vous avez vue pendant que vous dormiez, qui vous revêtait de la pelisse, et qui

Car me dites que vous avés !

- Coi ? fait li cos, vous ne savés

Que j'ai songié un songe estraingne

¹⁸⁴ Delés ce tro les celle graigne,

Por coi vous me veés si pale,

Et une avision molt male^a !

Tout le songe vous conterai,

¹⁸⁸ Ja riens ne vous en celeraï.

Sauriés me vous consillier ?

Avis me fu el soumillier^b

Que ne sai quel beste venoit

¹⁹² Qui un rous pelicon avoit

Bien fait sans cisel et sans force,

Sel me faisoit veſtir a force ;

D'os est faite l'angouleüre^c,

¹⁹⁶ Molt blanche, mais molt estoit dure ;

Le poil avoit defors torné.

Le pelicon si atorné

Par mi la chevece veſtoie^d,

²⁰¹ Mais molt petit i areſtoie.

Le pelicon veſtiensi

Mais a reculons m'en issi.

Lors m'esmerveillai a cele eure

²⁰⁴ Por coi la queue estoit deſeure^e.

Ca sui venus desconsillies.

Pinte, ne vous en merveillies

Se li cuers me fremist et tramble !

²⁰⁸ Mais dites moi, que vous en samble ?

Molt sui por le songe grevés.

Par cele fois que me devés,

Savés vous que çou senefie ? »

²¹² Pinte parla, u molt se fie :

« Dit m'avés, fait elle, le songe ;

Mais se Dieu plaist, çou iert mençoigne !

Nonporquant le vous voel espondre,

²¹⁶ Que bien vous en saurai respondre.

Cele cose que vous veistes

El somellier que vous feistes,

vous plongeait dans un tel état d'abattement, eh bien, c'est le renard, j'en ai la certitude ; il vous est facile d'en avoir la preuve, avec la pelisse de couleur rousse qu'il vous revêtait de force ; l'embouchure faite d'os, ce sont les dents, qu'il plantera sans aucun doute là-dedans ; l'encolure qui est de travers, qui vous paraissait si pénible et si étroite, c'est la gueule de l'animal, dans laquelle il vous serrera la tête : c'est de ce côté-là que vous y entrerez ; incontestablement, vous allez y entrer ; la queue relevée, par tous les saints du monde entier, signifie que le renard qui vous attrapera par le cou, quand il arrivera, aura la queue dressée. Voilà ce qu'il en est, que Dieu me vienne en aide ! Ni or ni argent ne vous en sauveront ! Les poils tournés vers l'extérieur correspondent à la réalité, car le renard porte toujours son pelage tourné à l'envers¹, même sous une forte pluie, quand il tombe des cordes. Vous venez d'entendre, sans erreur possible, l'explication de ce qui vous est apparu en songe² : je vous le déclare sans aucune ambiguïté, avant que vous n'ayez vu passer midi, il vous attaquera, voilà la vérité ! Aussi, si vous vouliez m'en croire, vous retourneriez d'où vous venez, car il est caché là derrière, dans ce buisson, j'en ai la certitude, pour vous assaillir en traître et vous prendre au piège. »

Quand le coq eut entendu l'explication de son rêve, selon l'interprétation qu'en donna la poule, il lui dit : « Pinte, tu es complètement folle ! Quel vilain discours tu m'as tenu là !

Qui le pelïçon vos veïtoit^a
³²⁰ Qui ensi vous desconfortoit,
 C'est li houpils, jel sai de voir ;
 Bien le poës apercevoir
 Au pelïçon qui rous estoit
³²⁴ Et que a force vous veïtoit ;
 Les geules d'os, c'est les dens
 Qu'il metra bien la dedens^b,
 La chevece qui n'est pas droite,
³²⁸ Qui si vous est male et étroite,
 Cou est la bouche de la beste,
 Dont il vous estraindra la teste :
 Par ilueques i enterois^c ;
³³² Sans faille vous i enterois ;
 La queue qui ert contremont,
 Par les sains de trestot le mont,
 C'est li houpils qui vous prendra
³³⁶ Parmi le col, quant il venra :
 Dont sera la queue deseure.

Ensi est, se dieus me sousqueure^d :
 Ne vous garra argens ne ors !
²⁴⁰ Li poils qui tornés iert dehors,
 C'est voirs, que toz jors porte enverse
 Sa pel, con mieus pluet et mieus verse.
 Or avés oï sans faillance
²⁴⁴ De vostre songe la samblance :
 Tout seürement le vous di,
 Ains que voïés passé midi,
 Vous asarra, ce est la voire !
²⁴⁸ Mais se vous me volïés croire,
 Vous en retournerois arriere,
 Car il est repus ça derriere,
 En ce buisson, jel sai de voir,
²⁵² Pour vous traïr et decevoir. »
 Quant cius ot oï le respons
 Del songe, que cele ot espons,
 « Pinte, fait il, molt par es fole !
²⁵⁶ Trop as dit vilainne parole,

Tu prétends que je serai attrapé par surprise et que la bête qui s'emparera de moi par la force se trouve déjà à l'intérieur de l'enclos ; au diable qui croira jamais de telles sornettes ! Tu ne m'as rien dit à quoi je puisse m'en tenir : je ne croirai jamais, à cause d'un rêve de ce genre, si du moins les choses tournent bien¹, qu'un malheur m'arrivera. — Seigneur, lui répond-elle, que Dieu vous l'accorde ! Mais si la situation n'évolue pas comme je vous l'ai annoncé, je veux bien, sans contredit, ne plus être votre amie ! — Pinte, dit le coq, il n'en est pas question ! Il est clair que ce rêve n'est qu'affabulation² ! » Après cela, il s'en est retourné à son tas de balayures pour se chauffer au soleil, et recommence à somnoler. Et dès qu'il est sûr de son coup, Renart, si prudent et extraordinairement malin, voyant que le coq est en train de dormir, s'approche de lui sans perdre de temps ; il s'approche, Renart qui s'en prend au monde entier et qui connaît tant de mauvais tours, pas à pas, mais sans faire aucun détour ; il s'en va en baissant sa tête. Si Chantecler attend assez longtemps pour risquer d'être saisi à belles dents, Renart le lui fera regretter !

Quand Renart aperçoit Chantecler, aussitôt il veut le haper. Renart bondit, impatient, et Chantecler esquivé d'un saut de côté. Il découvre Renart, et le reconnaît sans peine : il s'arrête sur le fumier. Quand Renart voit qu'il a manqué son coup, il se sent tout déconfit. Il médite alors au moyen de se

Qui dis que je serai souspris
Et que la beste est el porpris
Qui par force me conquerra ;
²⁶⁰ Dehé ait qui ja le crera !
Ne m'as dit riens dont je me tiegne :
Ja ne croirai, si boins i viegne
Que j'aie mal por itel songe^a !
²⁶⁴ - Sire, fait ele, Dieus le donge !
Mais s'il n'est si con vous ai dit,
Je vous otroi, sans contredit,
Ja ne soie mais vostre amie !
²⁶⁸ - Pinte, fait il, çou n'i a mie !
A fauble est li songes tornés. »
Atant s'en est retornés
En la pourriere au sorillier,
²⁷² Si comença a soumillier.
Et quant il fu asseürés^b,
Renars, qui molt estoit senés^c
Et veziez^d a grant merveille,

²⁷⁶ Que que il voit que il soumelle,
Vers lui s'aproche sans demore
Renars qui tout le monde acore
Et qui tant set de de malvais tors,
²⁸⁰ Pas avant autre, tot sans tors,
Sen va Renars le col baissant.
Se Cantecler paratent tant
Que cius le puisse as dens tenir,
²⁸⁴ Il li fera son jeu puïr !
Quant Renars coisi Cantecler,
Sempres le volt as dens haper.
Renars sali, qui fu engrés,
²⁸⁸ Et Canteclers saut a travers.
Renars coisi, bien le connut :
Desus le fumier s'arestut.
Quant Renars voit qu'il a fali,
²⁹² Forment s'en tint a mal baili.
Or se porpense lors a celer^e,
Coument il poroit Cantecler

dissimuler, et à la façon dont il pourrait piéger Chantecler, car s'il n'arrive pas à le manger, alors il aura perdu son temps. « Chantecler, lui dit Renart, ne t'enfuis pas, n'aies pas peur ! Je suis fort aise de te voir en bonne santé, car tu es mon cousin germain ! » Chantecler est alors rassuré : de joie il poussa un petit cocorico. Renart dit à son cousin : « Te souvient-il encore de Chanteclin, ton cher père, qui t'engendra ? En effet, jamais aucun coq n'a chanté aussi bien ! On aurait pu l'entendre à une grande lieue de distance ! Il chantait fort haut, la chose est bien connue. Il avait assez de souffle pour chanter longtemps, haut et fort, d'une voix puissante. » Chantecler lui répond : « Renart, mon cousin, nous irons jouer ensemble le matin¹ ! — Certes, dit Renart, je n'en ai pas l'intention, mais chantez donc et fermez les yeux : nous sommes d'une même chair et d'un même sang ; je préférerais perdre une jambe plutôt que de voir qu'il t'arrive malheur, car tu es mon très proche parent ! » Chantecler réplique : « Je n'en crois pas un mot ! Retire-toi un peu à l'écart : je vais chanter une chanson, et il n'y aura pas de voisin tout à la ronde qui n'entendra parfaitement ma voix de fausset ! » Et Renart de se mettre à rire : « Eh bien ! dit-il, chantez donc, mon cousin ! Je saurai bien si mon oncle Chanteclin ne valait rien en comparaison de vous² ! Le coq commence à chanter haut et fort et pousse un cri ; il garde un œil fermé et l'autre ouvert, car il avait grand-peur de Renart. Il n'arrête pas de regarder dans sa direction.

- Engingnier, car s'il nel menjue,
²⁹⁶ Dont a il sa voieperdue.
 « Cantecler, ce li dist Renars,
 Ne fuir pas, n'aiés regart !
 Molt par sui liés quant tu es sains,
³⁰⁰ Car tu es mes cousins germain ! »
 Canteclers lors s'aseüra :
 Por la joie un sonnet canta.
 Ce dist Renars a son cousin :
³⁰⁴ « Membre toi mais de Canteclin,
 Ton boin pere qui t'engendra ?
 C'onques nus cos si ne^d canta !
 D'une grant liue l'oïst on !
³⁰⁸ Molt haut cantoit, bien le set on.
 Molt par avoit longuete alainne
 Et haute et fort et la vois sainne^b. »
 Dist Canteclers : « Renars cosin,
³¹² Nous irons jouer le matin^c !
 - Certes, dist Renars, non voeil,

- Mais chantés et si cligniés de l'uel :
 D'une char soumes et d'un sanc ;
³¹⁶ Miels vorroie estre d'un pié manc
 Que ja eüsses marrement^d,
 Car tu es trop pres mon parent ! »
 Dist Cantecler : « Pas ne t'en croi !
³²⁰ Poi te trai en sus de moi :
 Je canterai une cançon,
 N'aura voisin ci environ
 Qui bien n'entende mon faussez ! »
³²⁴ Et lores s'en rit Renardet :
 « Or dont, dist il, chantés, cosins !
 Je saurai bien se Canteclins
 Mes oncles vo fu ains noient ! »
³²⁸ Lors a comencié hautement
 A chanter et jeta un brait ;
 Ceil ot clos et l'autre ouvert,
 Qui molt se doutoit de Renart.
³³² Sovent regarde cele part.

Renart lui dit : « Ce que tu viens de faire ne vaut rien ! Chanteclin se débrouillait autrement : à longs traits, les deux yeux fermés ; on l'aurait bien entendu dans vingt basses-cours ! » Chantecler s'imagine qu'il dit vrai : il laisse courir sa mélodie, les yeux fermés, avec grande énergie. Alors Renart ne veut plus attendre. Bondissant depuis un chou rouge sous lequel il était tapi, Renart saisit le coq en plein milieu du cou ; il s'enfuit et se réjouit fort d'avoir réussi à attraper une proie. Pinte se rend compte que Renart l'emporte, elle en est accablée et complètement désespérée ; en voyant Chantecler enlevé, elle se met à se lamenter, disant : « Seigneur, je vous l'avais bien dit, et vous, vous n'avez pas cessé de vous moquer de moi et de me traiter de folle ! Mais voici que se sont réalisés les avertissements dont je vous avais fait bénéficier ! Vos raisonnements vous ont trompé¹. Vous avez été fou de vous laisser attraper, le fou n'a pas peur tant qu'il n'est pas attrapé ; Renart vous tient et vous emporte : pauvre de moi ! malheur à moi ! je suis comme morte d'avoir ainsi perdu mon mari et seigneur² ! À tout jamais, j'ai perdu mon honneur ! »

La brave dame du lieu avait ouvert la porte de sa basse-cour, car c'était le soir et elle voulait enfermer ses poules. Elle appelle Pinte, Bise et Roussette : ni l'une ni l'autre ne revient³. Quand elle voit que les poules ne sont pas arrivées, elle se demande ce qu'elles peuvent bien faire. Elle pousse de grands cris pour rappeler son coq : elle aperçoit alors Renart qui le fait tant souffrir ; elle se précipite pour le secourir et le renard se met à détalier.

Ce diſt Renars : « Ne fais noient !
Chanteclins faisoit autrement :
A lons trais, les deus ieus cligniez ;
³³⁶ On l'oiſt bien par vint plissiés^a ! »
Canteclers cuide que voir die :
Lors laisse aler sa melodie,
Les ieus cligniés, par grant aïr.
³⁴⁰ Lors ne voet plus Renars soffrir.
Par dedesous un rouge chol
Le prent Renars par mi le col ;
Fuiant s'en va, si fait grant joie
³⁴⁴ De çou qu'il a encontré proie.
Pinte voit que Renars l'en porte,
Dolante est, molt se desconforte ;
Si se commence a dementer
³⁴⁸ Quant Cantecler en vit porter
Et diſt : « Sire, bien le vous dis,
Et vous me gabiés tout dis
Et si me teniés por fole !

³⁵² Mais ore est voire la parole
Dont je vous avoie garni !
Voſtre sens vous a escharni :
Fols fuſtes quant il vous a pris^b,
³⁵⁶ Et fols ne crient tant qu'il soit pris ;
Renars vous tient, qui vous en porte :
Lasse, dolante ! con sui morte,
Que jou ensi pert mon signor !
³⁶⁰ A tous jors ai perdu m'onor^c ! »
La bone dame del mesnil
Ot ouvert l'uis de son cortil,
Car vespres ert : por çou voloit
³⁶⁴ Ses gelines remetre en toit.
Pinte apela, Bise, Roussette :
L'une ne l'autre ne recete.
Quant voit que venues ne sont,
³⁶⁸ Molt s'esmerveille qu'elles font.
Son coc rehuiche a grantalainne :
Renart voit qui si mal le mainne ;

Voyant qu'elle n'arrivera pas à le rattraper, elle se décide à crier : « Haro ! » à pleine voix. Les paysans qui sont en train de jouer à la choules¹, en entendant la femme appeler, se sont tous dirigés de ce côté et lui demandent ce qu'elle a ; elle leur raconte l'incident en poussant des soupirs : « Pauvre de moi ! quel affreux malheur ! — Comment, font-ils, qu'avez-vous perdu ? — Mon coq, que le renard emporte ! » Et Constant de l'apostropher : « Sale vieille putain ! qu'avez-vous fait pour ne pas l'attraper ? — Seigneur, répond-elle, vous avez tort de parler ainsi ! Par les saints du Paradis, il m'était impossible de le prendre ! — Pourquoi ? — Il n'a pas voulu m'attendre !... — Et si vous l'aviez frappé ! — Je n'avais rien sous la main ! — Et avec ce bâton ? — Par Dieu, impossible ! Car il s'en va à une telle allure que deux mâtins ne pourraient l'attraper ! — Par où est-il parti ? — Par là, tout droit ! Les paysans se précipitent, criant tous ensemble : « Là, allez ! Là, allez ! » Renart qui se trouve devant, entend le vacarme : il arrive au passage dans la clôture, il saute en bas et heurte le sol de son cul. Les autres ont entendu le bruit qu'il a fait en sautant ; ils s'écrient tous ensemble : « Allez, par là ! allez, par ici ! » Constant les interpelle : « Allez, dépêchez-vous, prenez-le en chasse ! » Les vilains courent à toutes jambes. Constant hèle son mâtin, celui que l'on appelait Malvoisin. À force de courir, ils arrivent à portée de vue de Renart. Tous se mettent à crier : « Regardez, là, le renard ! » Voilà Chantecler en péril de mort

Lors passe avant por le rescorre

³⁷² Et li houpils comence a corre.

Quant voit qu'ataindre nel pora,

Porpense soi qu'el criera :

« Haro ! » s'escrie a plaine goule.

³⁷⁶ Li vilain qui sont a la çoule,

Quant oïrent que cele brait,

Trestout se sont cele part trait,

Si li demandent que elle a ;

³⁸⁰ En sospirant lor raconta :

« Lasse ! trop m'est mal avenu !

- Coment ? font il, qu'avés perdu ?

- Mon coc, quel li houpils en porte ! »

³⁸⁴ Ce dist Coûtans : « Pute vieille orde !

Qu'avés vous fait que nel preïstes ?

- Sire, fait ele, mar le dittes^d !

Par les seins Dieu, je ne poc prendre !

³⁸⁸ - Por coi ? - Il ne me volt atendre...

- Sel^b ferissiés ? - Je n'oi de quoi !

- De cel baston ! - Par Dieu, ne poi,
Car il s'en va si grant troton,

³⁹² Nel prenderoient doi vaignon^c !

- Par u s'en va ? - Par ci tot droit ! »

Li vilain queurent a exploit ;

Tout escrient : « Or ça ! or ça ! »

³⁹⁶ Renars l'oï qui devant va :

Au pertuis vint, si sali jus^d,

Si qu'a la terre fiert li culs.

Le saut qu'il fiât ont cil oï ;

⁴⁰⁰ Tout escrient : « Or ça ! or ci ! »

Coûtans lor dist : « Or tost après ! »

Li vilain courent as eslais.

Couûtans apele son mastin

⁴⁰⁴ Que on apeloit Malvoisin.

Au corre qu'il font l'ont veü

Et Renart ont aperceü.

Tout s'escrient : « Vois le houpil ! »

⁴⁰⁸ Or est Chanteclers em peril

s'il n'use, à son tour, d'un stratagème et d'une feinte ; il dit : « Comment, seigneur Renart, vous n'entendez donc pas qu'ils vous font honte, ces paysans qui crient ainsi après vous ? Constant vous poursuit à toute allure : lancez-lui donc une de vos plaisanteries, en sortant par cette porte ! Quand il hurlera : " Renart l'emporte ! " vous pourrez lui rétorquer : " À votre nez et à votre barbe ! " Vous ne sauriez mieux le mettre en déconfiture ! »

Il n'y a pas de sage qui ne commette une fois de folie : Renart, qui trompe le monde entier se laisse piéger cette fois-là ; il s'écrie à haute voix : « À votre nez et à votre barbe ! dit-il, j'emporte ma part de celui-là ! C'est malgré vous qu'il vous sera enlevé ! » Le coq, qui est à l'article de la mort, sentant l'étreinte de la gueule se relâcher, se met à battre des ailes et se ramasse sur lui-même¹ ; à tire-d'aile il s'en vient sur un pommier, et Renart reste en bas sur le fumier, furieux et accablé, tout à ses morne pensées, à cause du coq qui lui a échappé. Chantecler le raille, lui disant : « Renart, que vous en semble-t-il ? Que pensez-vous de ce bas monde ? » Le coquin frémit et tremble, il lui dit en traître : « Seigneur, maudite soit la bouche qui se mêle de faire du bruit au moment où elle devrait se taire ! » Chantecler réplique : « Telle est ma volonté ! Que la male goutte lui crève l'œil, à celui qui se permet de dormir au moment où il devrait veiller ! Renart, mon cousin, ajoute Chantecler, on ne peut plus avoir confiance en vous ! je renonce

S'il ne reset engien et art^a :

« Coument ? fait il, sire Renars,
Dont n'oés que honte vous dient

⁴¹² Cil vilain qui si vous escriënt ?
Coustans vous suit plus que le pas :
Car li lanciés un de^b vos gas
A l'issue de cele porte !

⁴¹⁶ Quant il dira " Renars l'en porte ",
" Malgre voestre ! " ce poés dire :
Ne le poés miels desconfire ! »

N'i a si sage ne foloit :

⁴²⁰ Renars, qui tout le monde deçoit,
Fu deceüs a cele fois ;
Il escriä a haute vois :

« Malgre voestre ! ce diät Renars,
⁴²⁴ En port jou de cestui ma part !
Malgre voestre en iert il portés ! »

Li cos qui ert tous amortés,
Quant il sentit laschier la bouche,

⁴²⁸ Bati ses elles, si s'en couche ;

Si vint volant sor un pumier.
Renars fu bas sur le fumier^c,
Grains et maris, tous trespensés

⁴³² Del coc qui li est escapés.
Chanteclers si jeta un ris :
« Renars, fait il, que vous est vis ?

De cest siecles que vous en samble ? »
⁴³⁶ Li lichieres fremist et tramble,
Si li a dit par felonnie :

« Sire, la bouche soit honnie
Qui s'entremet de noise faire
⁴⁴⁰ A l'eure qu'e le se doit taire ! »

Fait Chanteclers : « Et je le voel !
Que male goutte li criet l'ueil
Qui s'entremet de soumillier

⁴⁴⁴ A l'eure que il doit villier !
Cousins Renars, diät Canteclers,
Plus ne se puet en vous fier !

à votre cousinage et vous le laisse ; il a failli me causer des ennuis. Renart, sale bête rousse, allez-vous-en ! Si vous restez ici plus longtemps, vous y laisserez votre peau ! » Renart ne se soucie guère de ses boutades ; il n'a pas envie de poursuivre l'entretien, et il s'en retourne sans prendre de repos ni faire de pause ; il est affamé et son cœur est sans force ; à travers des broussailles, en bordure d'un champ, il prend la fuite, en suivant un sentier ; grande est sa peine, et il se lamente amèrement sur le coq qu'il a laissé échapper, car en l'occurrence il n'est pas du tout rassasié.

Tandis qu'il se plaint de la ruse dont il a été victime de la part du coq, voici qu'il découvre une mésange perchée sur la branche d'un chêne creux dans lequel elle avait abrité ses œufs. Renart l'aperçoit et la salue : « Commère¹, bienvenue à vous ! Descendez donc et venez m'embrasser ! — Renart, dit-elle, taisez-vous ! Vous êtes, il est vrai, mon compère : si seulement vous n'étiez pas aussi tricheur² ! Mais vous avez joué tant de tours pendables à tant d'oiseaux, à tant de biches, qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir avec vous ! Les diables vous ont à ce point corrompu qu'il est impossible de croire à la vérité de ce que vous dites. » Le renard lui répond : « Dame, aussi vrai que votre fils est mon filleul, de façon régulière, par son baptême, jamais je n'ai manifesté ne serait-ce que la moindre apparence d'un comportement qui pût vous déplaire. Savez-vous pourquoi je veux renoncer au mal³ ? Il est juste que nous vous le disions : Monseigneur Noble le lion

Je vous rent vostre cousinage ;
 448 Il me dut torner a damaige.

Renars, pus rous, alés vous ent !
 Se vous estes ci longuement,
 Vous i lerés vostre gounele ! »

452 Renars n'a soing de sa favele ;
 Ne voet plus dire, atant s'en torne,
 Ne repose ne ne sejourne !
 Besoigneus est, le cuer a vain,

456 Par une brouce les un plain,
 S'en va fuiant lés une sente^d ;
 Molt est dolans, molt se demente
 Dou coc qui li est escapés,

460 Que iluec n'est mie soolés^b.

Que qu'il se plaint de sa losenge
 Atant evous une masenge
 Sur la branche d'un chaisne crués

464 U ele avoit repus^c ses hués.
 Renars la vit, si la salue :

« Conmere, bien soiés vous venue^d !
 Car descendés, si me baisiés !

468 - Renars, fait ele, or vous taisiés !
 Voirement estes mes conperes^e,
 Se vous ne fussiés si trichieres ;
 Mais vous avés fait tante guice

472 A tant oisel, a tante bische,
 C'on ne s'en set a coi tenir !
 Et que cudiés vos devenir ?
 Malfé vous ont si deserté

476 C'on ne vous puet prendre en verté.
 - Dame, ce respont li houpils,
 Si voirement con vostre fils
 Est mes fillues en droit baptesme,

480 Onques ne fis samblant ne esme
 De riens qui vous deüst desplaire.
 Savés por quoi me voel retraire ?
 Drois est que nous le vous dions :

484 Messire Nobles li lions

a fait actuellement jurer la paix partout, et cette paix, s'il plaît à Dieu, sera durable ; il l'a fait proclamer à travers son royaume et a ordonné à ses vassaux qu'ils la respectent et la conservent : les petites gens en sont fort heureux car maintenant, en de nombreuses régions, cesseront les querelles, les conflits et les guerres mortelles ; les animaux, grands et petits, Dieu merci ! sont grâce à cela, bien tranquilles ! » La mésange répond à ces propos : « Renart, vous essayez là de m'embobiner¹ ! Non ! au nom de Dieu, cherchez une autre victime, car moi, vous ne m'embrasserez pas aujourd'hui ; jamais, quels que soient les discours que vous me teniez, ce baiser ne vous sera accordé ! »

Quand Renart entend que la commère ne fera rien pour son compère, il lui dit : « Dame, écoutez-moi ! Puisque vous avez peur de moi, je vous embrasserai les yeux fermés. — Ma foi, répond-elle, je vais donc le faire ! Fermez les yeux ! » Renart alors a fermé les yeux, et la mésange a saisi une pleine poignée de mousse et de feuilles : elle n'a aucune envie d'aller l'embrasser ! Elle commence à lui en frotter les moustaches, et quand Renart croit la happer il n'attrape que la mousse qui est restée accrochée à ses moustaches. La mésange lui crie : « Eh bien, Renart, quelle est cette drôle de paix ? Vous auriez eu vite fait de rompre la trêve si je ne m'étais pas reculée ! Vous disiez à l'instant que la paix était confirmée et qu'elle était jurée, et que c'est votre suzerain qui l'avait fait jurer ! » Renart se met à lui

A or partout la pais juree,
Qui aura, se Dieu plaist duree ;
Par sa terre l'a fait crier

⁴⁸⁸ Et a ses homes comander^a
Que soit gardee et maintenue :
Molt lie en est la gent menue,
Car or cherront par pluisors terrez
⁴⁹² Plait et tençons et morteus guerres^b
Et les bestes grans et petites,
La merci Dieu, en sont bien cuitez ! »

La masenge respont atant :
⁴⁹⁶ « Renars, or m'alés vous flatant !
Mais, en non Dieu, querrés autrui,
Que moi ne beserois vous hui,
Ne ja por riens que vous diés
⁵⁰⁰ Cils baisiers n'en iert otroiés^c ! »

Quant Renars ot que sa conmere
Ne fera riens por son conpere :
« Dame, fait il, or escoutés !

⁵⁰⁴ Por çou que vous me redoutés,
Les ieus cligniés vous baiseraï.
- Par foi, fait elle, et jel ferai !
Or cligniés ! » Dont cius a cligné

⁵⁰⁸ Et la masenge a empoignié
Plains son puins de mousse et de fuel :
N'a talent que baisier le voeille !
Les grenons li comence a tordre,

⁵¹² Et quant Renars la cuide aherdre
Ne trueve se le mousset non
Qui li est remés au grenon.
La masenge li escria :

⁵¹⁶ « Haï ! Renars, quel pais ci a ?
Toït eüssies la trive fraite^d
Se ne me fusse arriere traite !
Vous disiés or qu'ert atiee

⁵²⁰ La pais et qu'ele estoit juree,
Que jurer l'avoit fait vo sire ! »
Renars li coumença a dire,

parler, en poussant un glapisement : « Certes, ce n'était qu'une plaisanterie, pour vous faire peur ! Mais quelle importance ? Allons, recommençons ! Je vais fermer les yeux une nouvelle fois. » Elle répond : « Eh bien ! restez sans bouger ! » Le renard, expert en tromperie, baisse les paupières : la mésange s'approche par-devant et lui frôle la gueule, mais n'y pénètre pas, tandis que Renart a jeté ses mâchoires en avant ; il croit l'attraper mais manque son coup. « Renart, lui dit-elle, que signifie ce manège ? Il n'est plus jamais question de vous croire ! Comment pourrais-je vous croire ? S'il m'arrive encore d'avoir confiance en vous, que le feu de l'Enfer me consume ! » Renart lui dit alors : « Tu es trop peureuse ! Je l'ai fait pour te faire quelques émotions et te mettre un peu à l'épreuve, car tu peux être sûre que je n'y mets aucune volonté de trahison ou de perfidie. Allez, revenez donc une fois de plus ! La troisième fois est la bonne, c'est la règle. Au nom de la sainte vertu de charité, du bien et de l'humilité, chère commère, levez-vous ! au nom de cette foi que vous me devez et que vous devez à votre filleul qui chante là sur ce tilleul, scellons cette réconciliation ! Tout pécheur mérite miséricorde¹ ! » Mais la mésange fait la sourde oreille, car elle n'est ni folle ni naïve : elle reste perchée sur la branche du chêne. Tandis que Renart plaide ainsi sa cause, voici que surgissent des veneurs, des valets menant des braques et des chiens courants² qui lui tombent sur le paletot. D'avoir été reconnu,

Si li a jeté un abai :

⁵²⁴ « Certes, fait il, je me gabai !
Ce tis je por vous poor faire !
Mais cui chaut ? Or soit au refaire !
Je reclineraï autre fois.

⁵²⁸ - Ordont, faitele, estés tous cois^a ! »
Cius cligne qui molt sot de boule :
Celle li vint pres de la goule
Devant, mais^b n'entre pas dedens,

⁵³² Et Renars ageté les dens ;
Prendre la cuide, mais il faut.

« Renars, fait ele, çou que vaut ?
Ce n'ert ja que croire vous doie !

⁵³⁶ En quel maniere vous creroie ?
Se ja vous croi, li maus feus m'arde ! »
Ce dist Renars : « Trop es coarde !
Ce tis je por toi esmaier

⁵⁴⁰ Et por toi auques essaier,
Car certes je n'i entent mie

Ne traïson ne felonnie.

Mais or revenés autre fois !

⁵⁴⁴ Tierce fie, car çou est drois.

Par non de sainte carité,

Par bien et par humilité,

Bele comere, sus levés !

⁵⁴⁸ Par cele foi que me devés
Et que vous devés mon filluel

Qui la chante sor ce tilluel,

Si faisomes ceste racorde !

⁵⁵² De picheor misericorde ! »
Mais cele^c fait oreille sorde,
Qu'elle n'est ne fole ne lorde,
Ains siet sor la branche dou chaisne.

⁵⁵⁶ Que que Renars si se desraine,

Atant estes vous veneors

Et bracquieniers et coureors

Qui sor le col li sont cheü.

⁵⁶⁰ Et quant Renart ont conneü,

Renart est tout abasourdi : il se prépare à fuir et redresse sa queue en arc. La valetaille pousse de grands cris, les trompes et les cornets résonnent ; quant à Renart, il met les jambes à son cou¹ car il n'est que très peu rassuré de les voir. Et la mésange l'interpelle : « Renart, voilà une paix publiquement proclamée, comme vous le prétendiez, bien vite interrompue ! Attendez-moi, je vais vous rejoindre et vous donner un baiser d'affection ! Où fuyez-vous ? Revenez par ici² ! Renart est assez habile et malin pour lui parler tout en s'éloignant, et lui adresser ce mensonge : « Dame, il est vrai que la trêve est jurée, promise et confirmée, et que la paix est parfaitement établie, mais on n'est pas au courant de la chose partout : ce sont des jeunes chiens qui viennent ici et ils n'ont pas encore fait le serment, comme l'ont juré leurs pères, de maintenir la paix que ceux-ci respectent. Ils n'avaient pas encore l'âge de raison, le jour où leurs parents ont juré de maintenir la paix, pour qu'on les fit venir à la cérémonie. — En vérité, vous voilà bien méchant ! vous croyez qu'ils enfreindraient la paix ? Revenez donc et embrassez-moi ! — Je n'en ai pas tellement le loisir maintenant ! mais il est vrai que votre suzerain a juré la paix. » Renart s'en va et ne veut rien ajouter ; il connaît les chemins de traverse. C'est alors qu'il rencontre un frère convers qui avait emmené avec lui deux vautres enchaînés³. Le valet qui est le premier à poursuivre Renart, en voyant les limiers et découvrant le convers, lui crie :

Forment s'en est esmervilliés :
De fuirs s'est aparilliés,
Si drece la queue en l'archon^a.
⁵⁶⁴ Forment s'escrient li garçon,
Sonnent grailles et menuiaus ;
Et Renars torse ses peniaus,
Qui molt petit en iaus se fie.
⁵⁶⁸ Et la masenge li escrie :
« Renars, cis bans est tost brisiés
Et la pais que vous disiés !
Atendés moi, a vous irai
⁵⁷² Et par amors vous baiseraï !
U' fuiés vous ? Ca revenés ! »
Renars fu cointes et senés,
Si li tramist une mençoigne.
⁵⁷⁶ Que qu'il parole, si s'eslongne :
« Dame, les trives sont jurees
Et plevies et afiees,
La pais faite de tot en tout,
⁵⁸⁰ Mais ne le sevent pas partout^b :

Ce sont chaail qui ici viennent,
Qui la pais que lor pere tient
N'ont encor pas asseüree
⁵⁸⁴ Si con lor pere l'ont juree !
N'erent pas encor si saige,
A cel jor que lor parentaige^c
Jurerent la pais a tenir,
⁵⁸⁸ Que on les i feïst venir.
- Certes, or estes molt mauvais !
Cuidiés qu'il enfraignent^d la pais ?
Car revenés, si me baisiés !
⁵⁹² - Je n'en sui or pas aisiés !
Ja jura la pais vostre sire. »
Renars s'en va, ne voet plus dire
Conme cil^e qui sot les travers.
⁵⁹⁶ Atant encontra un convers
Qui deus vautres enchaenés
Avoit avoec lui^f amenés
Li gars qui suit Renart premiers,
⁶⁰⁰ Quant il choisi les loiemiers^g

« Délie, allez, délie tes chiens ! Regarde là, il y a un renard, il ne s'en tirera pas sans mal ! » Renart, en l'entendant, soupire, car il sait bien qu'il sera en mauvaise posture si on arrive à le retenir ; il voit avec le valet des gens parfaitement capables, chacun d'eux, s'ils le tenaient entre leurs mains, de l'écorcher sans hésiter à la pointe de leurs couteaux. Il a peur de perdre sa peau, à moins que la ruse ne triomphe de la force. Il craint fort d'y laisser sa pelisse si sa rhétorique ne lui est pas de quelque secours. Le convers musarde en chemin et va à droite et à gauche ; Renart, lui, ne recule pas, mais il ne peut ni se cacher ni s'esquiver ; impossible de fuir nulle part ni d'échapper en aucune manière. Voici que le convers le découvre ; il se précipite sur lui, menaçant : « Ha ! ha ! vaurien, tu ne te sauveras pas ! — Seigneur, au nom de Dieu, fait Renart, ne parlez pas ainsi, car vous êtes un saint homme, un ermite, et cela vous interdit de priver, où que ce soit, un homme de ses droits. Si j'étais, maintenant, arrêté en ce lieu ou gêné dans ma fuite par vos chiens, c'est sur vous que retomberait le péché, et moi j'en serais furieux, car j'en assumerais tout le préjudice : nous faisons la course, ici, suite à un pari entre moi et cette bande de chiens ; l'enjeu en est considérable ! »

Le religieux pense qu'il dit la vérité ; il le recommande à Dieu et à saint Julien, et s'en va. Renart ne perd pas de temps, éperonne vigoureusement son cheval¹ ; par un sentier qui suit une vallée,

Voit le convers, si li escrie :
« Desloie, va ! les chiens deslie !
Voi le houpil, mal en ira ! »

⁶¹⁴ Renars l'oï, si souspira^a,
Bien set que il est mal venus
Se il puet estre retenus,
Car tele gent avoec lui voit,

⁶¹⁸ N'i a celui, s'il le^b tenoit,
Qui bien ne li otast sa pel
A la pointe^c de son coutel.
Poor a de perdre s'escorce

⁶¹² Se plus ne vaut engien que force.
Molt doute a perdre sa jonelle
S'auques ne li vaut sa favele.
Li convers^d de toute pars muse,

⁶¹⁶ Et Renars qui pas ne reüse
Ne puet mucier, ne puet guencir^e,
Ne nule part ne puet fuïr
Ne trestorner en nule guise.
⁶²⁰ Evous le convers qui l'avise ;

Devant li vient tous aïriés :

« Ha ha ! cuivers, vous n'en irés !
- Sire, por Dieu, fait il, nel dites,

⁶²⁴ Car sains hons estes et hermites,
Si ne devés a nul endroit
A nul home tolir son droit.
S'or estoie ci arestés

⁶²⁸ Ne par vos chiens ne destorbés,
Sor vous en seroit li pechiés
Et j'en seroie coreciés
Car miens en seroit li damaiges :

⁶³² Nous corrommes ici a gaiges
Entre moi et ceste chienaille ;
Molt a grant cose en la fermaille^f ! »

Cils se pense que il dist bien ;

⁶³⁶ A Dieu et a saint Julien
Le comande, si s'en retourne.
Et Renars qui pas ne sejourne
Molt espouronne son cheval ;
⁶⁴⁰ Parmi une sente d'un val

il fuit, traversant les champs. Les cris qui s'intensifient derrière lui font accélérer l'allure. Arrivé à un chemin, il trouve un passage qui lui permet de sauter par-dessus un grand fossé : les chiens, à cet endroit, l'ont perdu ; ils sont désormais incapables de prendre le vent ou de suivre la trace, et Renart, qui a bien brouillé la piste, ne perd pas de temps à attendre un quelconque compagnon, car il redoute fort les morsures de mâtin. Pas étonnant qu'il soit épuisé, car il a passé beaucoup de temps à fuir ce jour-là, et n'a trouvé que mésaventures. Mais qu'importe ? Le voilà en sécurité ! Il a eu bien des fatigues, parce que la malchance s'est acharnée sur lui. Parce qu'il est obligé de s'en aller et de fuir, il abreuve ses ennemis de menaces. Tandis qu'il se plaint de l'aventure qu'il a vécue, il regarde et voit au milieu d'une rue Tibert le chat qui s'amuse, sans compagnon et sans escorte, en jouant avec sa queue et faisant de grands sauts et des tours sur lui-même. En plein bond, il regarde et voit Renart — que les flammes de l'enfer le brûlent ! — il le reconnaît bien à son pelage roux : « Seigneur, soyez le bienvenu ! » lui dit-il. Renart lui répond avec méchanceté : « Tibert, je ne vous salue pas, moi ! Il vous en cuirait si vous veniez là où je risque de me trouver, car, par ma tête, je vous rosserais bien volontiers, si j'en avais l'occasion ! » Tibert n'a plus qu'à se taire, car Renart est fort irrité. Tibert s'avance vers lui, l'air humble et sans faire aucun bruit, en lui disant : « Cher seigneur, je suis bien fâché de

S'en va fuiant par une plaine.
 Li cris qui après lui engraigne
 L'a fait aler plus que le pas.
 644 A une voie, a un trespas,
 A un grant fossé tresali :
 Ilueques l'ont li chien guerpi ;
 N'en sevent mais ne vent ne voie,
 648 Et Renars, qui bien se desvoie,
 N'i atent per ne conpaignon,
 Que molt doute mors de gaignon.
 N'est mervelle s'il est lassés,
 652 Que le jour ot fui assés,
 Si a trové malvais eür.
 Mais cui chaut ? Or est asseür !
 Assés a grant travail eü,
 656 Por çou qu'il li est mescheü.
 Por çou que il s'en va fuitis^a,
 Manace molt ses anemis.
 Que qu'il se plaint de s'aventure,
 661 Garde et vit enmi une rue

Tyebert le cat qui se desduit^b
 Sans conpaignie et sans conduit.
 De sa queue se va jouant
 664 Et entor lui grans saus faisant^c.
 A un saut qu'il fiât si regarde
 Et voit Renart, que maus feus arde !
 Il le connut bien au poil rous :
 668 « Sire, fait il, bien vegniés vous ! »
 Renars li diât par felonnie :
 « Tyebert, je ne vous salue mie !
 Ja mar venrois la u je soie,
 672 Que par mon chief, je vous ferroie
 Volentiers se j'en avoie aise^d ! »
 Tyebers besoigne qu'il se taise,
 Car Renars est molt courechies.
 676 Et Tyebers est vers lui drechiés ;
 Tot simplement et tout sans noise
 Li diât : « Biau sire, molt me poise
 Quant vous estes vers moi iriés ! »
 680 Renars fu auques empiriés

vous voir en colère contre moi ! » L'état de Renart s'était plutôt détérioré, à force de jeûne et de mauvais traitements. Il n'a pour le moment aucune envie de faire des histoires, car il avait beaucoup jeûné ce jour-là. Tibert, lui, était bien reposé, il avait tous les poils de sa moustache blancs et les dents petites mais tranchantes ; il avait aussi de grands ongles pour griffer. Si Renart avait l'intention d'en triompher, je crois que l'autre voudrait se défendre ; mais Renart ne veut pas se lancer dans un conflit contre Tibert, car en plusieurs endroits, il a la peau déchirée. Il change de langage et dit : « Tibert, j'ai entrepris une guerre très dure et très féroce contre mon compère Isengrin, et j'ai, dans ce but, engagé maints mercenaires ; aussi voudrais-je vous prier instamment de rester avec moi, à ma solde, car avant que la trêve ne soit rétablie entre lui et moi, je pense lui créer encore bien des ennuis ! »

Tibert le chat est tout à fait ravi de la requête que lui présente Renart, et il se retourne vers lui en disant : « Seigneur, je vous promets de ne jamais vous faire défaut, et que j'irai volontiers attaquer maître Isengrin, car il a mal agi à mon égard aussi bien en paroles qu'en actes ! » Renart l'a si bien embobiné qu'ils passent tous les deux un accord : ils s'en vont de concert et se tiennent compagnie. Renart, qui est foncièrement pervers, ne cessa pas un seul instant de haïr le chat, et s'efforce de le prendre en traître : il s'attache tout entier à la réalisation de ce projet. Il examine un étroit sentier

De jeûner^a et de mal traire.

N'a or soing de noise faire

Que molt ot jeûné cel jour.

⁶⁸⁴ Et Tyebers fu plains de sejour,

Si ot tous les grenons chenus

Et les dens trenchans et menus,

Si ot grans ongles por grater.

⁶⁸⁸ Se Renars le voloit mater,

Je cuic qu'il s'en vorroit defendre ;

Mais Renars ne volt mie emprendre

Envers Tyebert nulle mellee,

⁶⁹² Qu'en mains lieus ot la pel aree^b.

Ses mos retorne en autre guise :

« Tyebert, fait il, jou ai emprise

Guerre molt dure et molt amere

⁶⁹⁶ Envers Ysengrin mon compere,

S'ai retenu maint saudoyer,

Et vous en voel je molt proyer

Qu'a moi remanés en saudees,

⁷⁰⁰ Car ains que soient racordees

Les trives d'entre moi et lui,

Li cuit jou faire grant anui ! »

Tyebers li cas fait molt grant joie

⁷⁰⁴ De çou dont dan Renars li proie,

Sili a retorné le vis :

« Sire, fait il, je vous plevi

Que ja nul jor ne vous faurai

⁷⁰⁸ Et que volentiers assaurai

Dant Ysengrin, qu'il a meffait

Vers moi et en dit et en fait ! »

Or l'a tant Renars aboutdé^c

⁷¹² Qu'entr'eus deus sont acordé :

Andoi s'en vont par conpaignie.

Renars qui est de male vie

Ne laissa onques a haïr,

⁷¹⁶ Ains se painne de lui traïr :

En çou^d a mis toute s'entente.

Il garde en une étroite sente,

et découvre dans une ornière, entre le bois et le chemin, un piège fait d'un tronçon de chêne fendu, qu'un vilain y avait déposé. Il est malin et l'évite très facilement ; maître Tibert ne perd rien pour attendre, car s'il arrive à l'attirer dans le piège, il lui fera passer un mauvais moment ! Renart l'apostrophe en riant. « Tibert, lui dit-il, voilà pourquoi je vous estime : vous êtes brave, vous avez belle allure et votre cheval est très rapide ; montrez-moi ses talents à la course ! Prenez ce chemin où il y a beaucoup de poussière et faites-le courir sur toute la longueur de ce sentier ! Le terrain est plat et de belle qualité. » Tibert le chat est très excité, et le comportement de Renart est tout à fait diabolique : il veut lui faire commettre une folie. Tibert s'apprête à éperonner sa monture, il court et court encore, à petits bonds¹ jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur du piège ; quand il y arrive, il se rend bien compte que Renart essaye de s'en servir pour lui jouer un tour, mais il n'en laisse absolument rien voir². Il esquive et saute par-dessus le piège en s'écartant d'un demi-pied, et Renart, qui l'a bien guetté, lui dit : « Vous vous y prenez mal, vous faites courir le cheval de travers ; vous vous êtes éloigné de la trajectoire, il faut recommencer, allez, éperonnez encore une fois et menez votre cheval plus droit ! — Volontiers, lui répond le chat, dites-moi comment je dois faire ! — Comment ? Il faut aller tout droit, l'empêcher de faire un écart et de sortir du chemin ! »

- Si a choisi en une orniere,
⁷²⁰ Entre le bos et le charriere
 Un broion de chaisne fendu
 C'uns vilains i avoit tendu.
 Il fu recuis : molt bien l'eschive,
⁷²⁴ Mais dans Tyebert n'a nule trive"
 S'il le puet au broion atraire
 Qu'il ne li face un mal jor traire^b !
 Renars li a jeté un ris :
⁷²⁸ « Tyebert, fait il, de ce vous pris,
 Que vous estes et preus et biaux,
 Et vos chevaus est molt isniaus,
 Mostrés moi comment il set corre !
⁷³² Par ceste voie u a grant porre
 Courés toute ceste sentele !
 La voie i est egal et bele. »
 Tyebers li cas fu escaufés,
⁷³⁶ Et Renars fu un vis malfés

- Qui li volt la folie enjoindre.
 Tyebers s'aparelle de poindre :
 Cort et recort les saus menus
⁷⁴⁰ Tant qu'il est au broion venus ;
 Con il vint, s'aperçut bien
 Que Renars i entent engien,
 Mais il n'en fait samblant ne chiere.
⁷⁴⁴ En eschivant se traist arriere
 Ensus dou broion demi pié,
 Et Renars l'a bien agaitié^c
 Si li a dit : « Vous alés mal
⁷⁴⁸ Qui a travers courés cheval ;
 Dou cors vous estes eslongiés
 Au refaire est, or repoigniés !
 Menés le un poi plus droitement !
⁷⁵² - Volentiers, dites moi comment !
 - Comment ? A droit, qu'il ne guenchisse
 Ne fors de la voie n'en isse ! »

Le chat lance sa monture à bride abattue, jusqu'à l'endroit où il voit le piège posé ; il ne l'esquive pas, mais le franchit d'un bond. Renart, qui a vu le saut, se rend parfaitement compte que le chat a aperçu le piège et qu'il n'arrivera pas à le tromper. Il réfléchit à ce qu'il va dire et à la façon de lui jouer un tour. Il s'approche de lui et l'interpelle de la sorte, sur un ton d'irritation et de provocation : « Tibert, je n'hésite pas à vous le dire, votre cheval a vraiment les pires défauts, et à la vente, il perdra en valeur, parce qu'il est rétif et quinteux. » Tibert le chat se défend énergiquement contre les accusations de maître Renart ; il a accéléré vigoureusement son allure et recommencé avec conviction. Pendant qu'il déploie ses efforts, voici que surgissent deux mâtins, à toute vitesse ; ils voient Renart, ils aboient ; nos deux compères en sont fort effrayés. Ils prennent la fuite le long du sentier : ils se bousculent l'un l'autre et finissent par tomber tout droit sur l'endroit où le piège était posé. Renart l'aperçoit et pense pouvoir l'esquiver, mais Tibert qui le serre de trop près lui a donné de son bras gauche un coup si puissant que Renart y tombe de son pied droit et fait sauter la clavette hors du tronc. Le piège se referme, et le mécanisme fonctionne parfaitement : il lui a complètement bloqué le pied ; Tibert lui a bien rendu la monnaie de sa pièce en le poussant dans le piège, où il va récolter une raclée : voilà un compagnonnage de mauvais aloi, où Renart a trahi sa parole.

Cius lait corre^a a col estendu
⁷⁵⁶ Tant qu'il vit le broion tendu
 Ne guencionques, ains tressaut.
 Renars qui a veü le saut
 Sot bien qu'il s'ert aperceüs
⁷⁶⁰ Et que par lui n'iert deceüs.
 Porpense soi que il dira
 Et coument il le decevra.
 Devant lui vient, si li a dit
⁷⁶⁴ Par maltalent et par affit^b :
 « Tyebert, fait il, bien vous os^c dire,
 Vostre cheval est assés pire
 Et por vendre en est mains vaillanz
⁷⁶⁸ Por çou qu'est escis et saillans^d. »
 Tyeberts li cas forment s'escuse
 De çou dont dans Renars l'acuse ;
 Forment a son cors engrinié
⁷⁷² Et durement recomencié.
 Que qu'il s'efforce, evous atant

Deus mastins qui viennent batant ;
 Renart voient, s'ont abaïé :
⁷⁷⁶ Andui en sont molt esmaïé.
 Par la sente s'en vont fuiant :
 Li uns aloit l'autre boutant,
 Tant que vinrent au liu tout droit
⁷⁸⁰ U li broions tendus estoit.
 Renars le vit, guencir cuida,
 Mais Tyeberts qui trop l'angoissa
 L'a si feru dou brac senestre/
⁷⁸⁴ Que Renars chëi dou piet deestre
 Si que la clef en est salie.
 Li engiens clot, si ne faut mie^g :
 Le pié li a tres bien serré ;
⁷⁸⁸ Molt l'a Tyeberts bien enerré
 Car ou broion l'a enbatu
 U il aura le col batu :
 Ci a malvaïse conpaignie,
⁷⁹² Que Renars^b a sa foi mentie.

Renart reste immobilisé, tandis que Tibert s'enfuit, en lui criant à pleine voix : « Renart, Renart, vous restez là, mais moi je m'en vais parce que je suis tout effrayé. Seigneur Renart, le chat n'est pas né de la dernière pluie ! Vos efforts ne vous servent pas à grand-chose ! Vous allez loger sur place cette nuit, et vous le paierez cher, je crois ! » Voilà Renart en mauvaise posture car les chiens le tiennent à leur merci dans le piège, et le paysan qui les suit approche en brandissant sa hache : il la lève avec grande violence pour porter son coup ; Renart a peur de mourir, il est terrorisé ; mais le coup a glissé vers le bas, si bien qu'il a fendu en deux le piège. Renart a dégagé son pied, bien meurtri, et le ramène à lui ; il prend la fuite, accablé et sérieusement atteint¹ ; il est accablé de sa blessure, mais bien heureux de ne pas avoir perdu son pied dans l'aventure.

Lorsqu'il sent qu'il est libre, il n'en est pas pour autant étourdi et ne perd pas la tête, il se remet, au contraire, à fuir, tandis que le paysan qui se sent bien floué, crie et s'égosille. Les chiens accélèrent leur course et se remettent à aboyer, tandis que Renart n'ose pas se cacher avant d'avoir franchi tout le bois. À la sortie du bois les chiens sont épuisés, ils abandonnent la poursuite et s'en retournent. Renart, lui, tourne et prend un chemin charretier, continuant à fuir ; grande est, en effet, sa frayeur ; sa plaie le fait cruellement souffrir et le brûle. Il ne sait plus quoi faire maintenant : il s'en est fallu de peu qu'il n'y perdît la cuisse !

Renars remaint, Tyebers s'en touche,
Qui li escrie a plaine bouche :

« Renars, Renars, vous remannés

⁷⁹⁶ Mais je m'en vois tous effraés

Sire Renars viels est li cas !

Petit vous vaut vostre porcas !

Ci vous herbergerés anuit

⁸⁰⁰ Et si le comparrés, je cuit^a ! »

Or est Renars en male frape

Car li chien le tienent en trape^b,

Et li vilains qui vint après

⁸⁰⁴ Leva sa haice, s'ala prés :

Son cop leva par grant air ;

Poor ot Renars de morir,

Si a esté molt effraés ;

⁸⁰⁸ Mais li cops est jus devalés,

Si qu'il a le broion fendu.

Renars a son pié estendu :

Molt fu blediés, a lui le trait ;

⁸¹² Fuiant s'en va, dolant et lait',
Dolant quant il se sent blediés
Liés qu'il n'i a le pié lassé.

Quant il senti qu'il fu delivres,

⁸¹⁶ Ne fu pas estordis ne yvres,

Ains se rest mis a la fuie ;

Et li vilains l'escrïe et huie

Qui molt se tient a engignié.

⁸²⁰ Li chien ont lor cors engrenié

Si recomenchent a glatir,

Et Renars ne s'osa quatir

Tant que il ot le bos passé.

⁸²⁴ Iluec furent li chien lassé :

Recreant sont torné arriere.

Renars torne une grant cariere,

S'en va fuiant, que molt s'esmaie^d ;

⁸²⁸ Forment li duelt et cuißt sa plaie.

Or ne set mais que faire puisse :

A poi qu'il n'a perdu sa cuisse !

Branche VIIb

TIBERT ET L'ANDOUILLE

Renart, très expert en tromperie, et très affamé, est reparti à grand-peine. Il s'est enfui en bâillant, à l'aventure. Comme il suivait le sentier, se lamentant sur sa souffrance physique¹, il vit cheminer Tibert qui l'avait abandonné dans le piège. Il se dirige vers lui, la tête basse, et ravale sa rancœur. De peur que Tibert ne s'en aille, il s'avance pas à pas, comme s'il était exténué. Tibert ne s'en aperçut qu'une fois pris dans ses rets. Renart, à sa vue, frémit de gourmandise dans tous ses membres : tout à l'idée de sa vengeance, il veut prendre sa revanche du piège où on l'avait jeté. Mais il lui fera en apparence bon accueil. Il lui adresse alors la parole :

« Tibert, dit-il, quel bon vent vous amène ? » Et Tibert de prendre la fuite. « Holà, Tibert, dit Renart, ne fuyez pas, soyez sans crainte ! Arrêtez-vous pour me parler ! Souvenez-vous de votre parole ! Que craignez-vous de moi ? N' imaginez pas, à Dieu ne plaise, que je puisse violer un jour mon serment ! Je ne me serais pas engagé aujourd'hui dans ce sentier

Renars^a, qui molt sot de treslue,
⁸³² Et qui avoit grant fain eüe,
S'en est tornés a molt grant painne.
Si con aventure le mainne^b
S'est mis baaillant a frapier.

⁸³⁶ Si conme il eroit son sentier,
Plaignant de ce qu'il se doloit,
Si vit Tyebert qui s'en aloit,
Qui ou broion l'avoit lassie.

⁸⁴⁰ Vers lui s'en va le col baisié,
Si laisse son plait et sa noise ;
Poor a que Tyebers s'en voise.

Vers lui s'adrece pas pour pas
⁸⁴⁴ Come cix qui trop estoit las^c.
Ains ne sot mot Tyebers li cas
Tant que il se vit en ses las.
Renars le voit, se li fremie

⁸⁴⁸ Toute la char de lecherie :
Grant talent a de lui vengier,
Et si se vorra revengier
De ce qu'el broion le bouta.

⁸⁵² Mais ja semblant ne l'en fera
Que il li voelle se bien non.
Lors l'a Renars mis a raison :
« Tyebert, faitil, quels vens vous guie ? »

⁸⁵⁶ Et Tybers se mist a la fuie.
« Avoi, Tyebert, ce dist Renars,
Ne fuiés pas, n'aiés regart !
Arestés vous, parlés a moi !

⁸⁶⁰ Soviegne vous de vostre foi !
Que cuidiés vous que je vous face ?
Ne cuidiés pas^d, ja Dieu ne place,
Que ja nul jor ma foi vous mente !

⁸⁶⁴ Je n'entrasse hui en ceste sente

si je n'avais pas compté vous trouver, car je voulais tenir ma promesse. Maître Tibert, ne brûlez-vous pas de tenir la vôtre ? » Tibert se retourne, marque un arrêt et tourne la tête vers Renart. Il aiguise énergiquement ses griffes et se prépare manifestement à se défendre contre tout coup de patte de Renart. Mais celui-ci, que la faim fait bâiller, n'a cure de se battre. Il a une tout autre idée. Il s'applique à rassurer Tibert : « Tibert, dit-il, on est surpris de la méchanceté des gens : ils refusent de se porter secours, et chacun ne s'applique qu'à tromper son voisin, assurément. Pour finir, je vous l'affirme, on ne trouve chez personne sincérité ni loyauté, et pourtant il est bien prouvé que celui qui entreprend de tromper autrui finit par être châtié. Je vous le dis d'après ce prêcheur qu'est monseigneur Isengrin, qui vient d'entrer dans les ordres¹. Récemment encore, il a joué les trompeurs trompés. Voilà pourquoi je refuse d'agir en traître : on s'en trouve toujours puni. Je n'ai jamais vu les trompeurs et les malfaisants se tirer d'affaire. Les traîtres sont en mauvaise posture, personne ne les aimera jamais. J'ai constaté par moi-même que celui qui ne sait se tirer d'affaire est méprisé et rejeté de tous. Vous avez vite détalé, tout à l'heure, quand vous m'avez cru mort ! Mais non, je me trompe, assurément, vous en étiez affligé : honni soit qui en doutera ! Mais dites-moi

Se ne vos cuidaïsse trover,
 Que ma foi voloie aquiter.
 Dan Tyeibert, de la vostre foi
⁸⁶⁸ N'estes vous mie en grant effroi ? »
 Tyeibert se torne, si s'areste,
 Vers Renart a torné sa teste.
 Ses ongles va fort aguissant,
⁸⁷² Bien s'aparele par semblant
 Que formant se vorra deffendre
 Se Renars li voet le doi tendre.
 Mais Renars, qui de fain baaille,
⁸⁷⁶ N'a cure de faire bataille.
 Tout autre cose a empensé.
 Molt a Tyeibert asseüré :
 « Tyeibert, fait il, estragnement
⁸⁸⁰ A en cest siecle male gent :
 Li uns ne voet a l'autre aidier²,
 Cascuns se painne d'engignier
 Son compaignon, saciés de voir.
⁸⁸⁴ A la parfin, vous di³ pour voir,
 On ne trueve mais verité⁴
 En nul houme, ne loialté,

Et si^d est il cose provee
⁸⁸⁸ Que cils en porte la colee
 Qui s'entremet d'autre engignier⁵.
 Jel vous di por un sermonnier,
 Ce est messirez Ysegrinz
⁸⁹² Qui a de novel ordene pris.
 N'a encor gaires qu'il cuida
 Tel engignier qui l'engigna :
 Por çou ne voel estre traîtres,
⁸⁹⁶ Car tuit en ont male merite :
 De losengier ne de mal faire
 Ne voi je nul a boin chief traire.
 Mal chief timent li traïtor,
⁹⁰⁰ Qu'il n'avront ja nul jor amor⁶ :
 De tant me sui apercheüs
 Qu'il est et vils et mal venus,
 Qui de riens ne se puet aidier.
⁹⁰⁴ Tost vous meïstes a frapier
 Ja hui, quant veïstes ma mort ;
 Et neporquant si ai ge a tort,
 Certes que il vous en pesa :
⁹⁰⁸ Honis soit qui vous mescrera⁷ !

donc franchement la vérité : n'avez-vous pas été très peiné de me voir tomber droit dans le piège, et rivé au mécanisme, la proie des chiens et du paysan qui levait sur moi sa cognée pour m'assommer ? Il comptait bien se payer sur moi¹, mais le profit lui échappa : j'ai encore ma fourrure ! » Tibert répond : « J'en suis très heureux ! — J'en suis bien convaincu, rétorque Renart. — Je le sais bien, réplique Tibert. — Soyez-en désormais pardonné, seigneur : je le dis en toute sérénité. »

Tibert se confond en excuses et se déclare coupable envers lui. Mais Renart, qu'il le veuille ou non, le manœuvre complètement : Tibert ne sait que dire. Renart lui jure à nouveau fidélité, et le chat renouvelle son serment. Tout a été solennisé dans les règles, mais ce ne sera pas pour longtemps : Renart ne sera pas loyal envers lui, et Tibert ne manquera pas de sagesse, il ne se laissera pas faire et s'en gardera bien, à mon avis. Tous deux s'engagent dans un sentier, tombant presque d'inanition, car une faim terrible les tenaille. Mais, par un hasard extraordinaire, ils découvrent une grande andouille au bord du chemin, près d'un labour. Renart s'en est emparé le premier, et Tibert s'est écrié : « Dieu, au secours ! Renart, mon cher ami, j'en veux ma part ! — Comment cela ? dit Renart ; qui donc cherche à vous en priver ? Ne vous ai-je pas juré fidélité ?

Mais nonporquant en loyauté
 M'en connessiés la verité :
 N'eüstes vous grant marrement
⁹¹² Quant cheï ou broion corant"
 Et chevilliez fui ou broion
 Ou me destrainrent li vaignon,
 Et li vilains avoit haucie
⁹¹⁶ Por moi assonmer sa cuignie ?
 Bien cuida sor moi escoter,
 Mais il n'i pot preu assener^b :
 Encor port jou sor moi ma pel ! »
⁹²⁰ Tyebert respont « Çoum'est molt bel !
 - De ce sui, dist Renars, tout cert.
 - Ce sai je bien, ce dist Tyebert^c.
 Des or vous soit pardoné, sire,
⁹²⁴ Je nel di par mal ne par ire. »
 Tiebers s'escuse durement^d,
 Qui vers lui corpaubles se rent.
 Mais Renars, ou il voelle u non,
⁹²⁸ Le conduit par grant traïson^e :
 Tyebers ne set que il li die.

Renars derechief li afie
 Foi a porter d'orez en avant,
⁹³² Et Tyebers li fait son creant.
 Bien ont la cose confermee,
 Mais n'avra pas longe duree :
 Ja Renars foi ne li tenra,
⁹³⁶ Ne Tyebers plus fols ne sera,
 Point de son droit ne li laira^f,
 Je cuic que bien s'en gardera.
 Andoi s'en tornent une sente,
⁹⁴⁰ N'i a celui qui son cuer sente
 Car fain avoient fort et dure,
 Mais, par merveilleuse aventure,
 Une grant andoille ont trovee
⁹⁴⁴ Lés le chemin, delés l'aree.
 Renars l'a primerains saisie,
 Et Tyebers a dit : « Diex, aïe !
 Biax conpains Renars, g'i ai part !
⁹⁴⁸ - Et conment dont ? ce dist Renars,
 Qui vous en voet oster partie ?
 Ne vous ai je ma foi pluvie^g ?

— Cher seigneur, allons, mangeons-la donc ! — Holà ! dit Renart, que nenni : si nous restions ici, nous risquerions d'être dérangés. Il nous faut l'emporter plus loin. » Tibert répondit : « D'accord ! » quand il vit qu'il ne pouvait s'y opposer. Renart s'empare de l'andouille : il la prend entre ses dents par le milieu, la laissant pendre de part et d'autre. Quand Tibert voit qu'il l'emporte, il est au désespoir. Il aimerait bien l'avoir, car il sait parfaitement que s'il lui faut la partager avec Renart, celui-ci en aura le meilleur morceau. Il réfléchit à la façon dont il pourra le tromper. S'approchant un peu de lui : « Vous vous y prenez bien mal ! dit-il ; comment portez-vous cette andouille ? Ne voyez-vous pas comme vous la souillez ? Vous la traînez dans la poussière, et vous la déchiquetez avec vos dents. J'en ai le cœur malade ! Oui, je vous l'affirme : si vous la portez ainsi longtemps, je vous l'abandonnerai librement. Moi, je l'aurais portée tout autrement. — Et comment donc ? » réplique Renart « Apporte-la-moi et tu le verras, dit Tibert ; il est juste que je vous en soulage, vous qui l'avez trouvée le premier. » Renart ne cherche pas à l'en empêcher, car il lui vient une idée : en effet, si l'autre portait cette charge, il serait plus facile de le maîtriser¹, et il pourrait moins se défendre. Renart lui confie l'andouille ; Tibert s'en réjouit fort, et attrape l'andouille avec grand art : il en prend une

- Biau sire, or dont, si la menjons !

⁹⁵² - Avoi, dist Renars, non ferons :

Se nous ja ci demorions,

Ja en pais n'i esterions.

Porter le nous^u covient avant. »

⁹⁵⁶ Ce dist Tyebers : « Je le creant »,
Quant vit qu'autrement ne puet estre.

Renars fu de l'andoille mestre.

Par le milieu as dens le prent^b,

⁹⁶⁰ Que de cascune part li pent.

Quant Tyebers vit que il l'en porte,

Molt durement se deconforte.

Volentiers le vorroit avoir^c,

⁹⁶⁴ Car il set bien trestot de voir,

S'elle est a partir a Renart,

Il en avra la millor part^d.

Porpense soi que il fera,

⁹⁶⁸ Et coment il engignera.

Un poi s'est de lui aprochiés :

« Or est, dist il, grans malvaistiés !

Coment portés vous cel andoille ?

⁹⁷² Ne veés vous conme elle soille ?

Par la porre la traînés,

Et as vos dens la desbarés^e :

Tous li cuers m'en va or dolant^f !

⁹⁷⁶ Mais une coze vous creant :

S'ensi le portés longuement,

Je la vous lairai sooltement^g.

Molt la portasse ore autrement. »

⁹⁸⁰ Ce dist Renars : « Et vous coment ? »

« Moſtre le ça, si le verrois,

Ce dist Tyebers^b, çou est bien drois

Que je le vous doie aligier,

⁹⁸⁴ Et vous la trovaſtes premier. »

Renars ne li quiert çou veer,

Car il se prent a porpenser :

Car se cix est auques carchiés,

⁹⁸⁸ Tant seroit il plus plesiez,

Et mains se porroit il deffendre.

Renars liⁱ fait l'andoille prendre.

Tyebers ne fu pas petis liés,

⁹⁹² L'andoille prent conme afaitiés :

extrémité dans sa gueule, puis lui imprime un balancement pour la coucher habilement sur son cou, et se tourne vers Renart : « Cher compagnon, dit-il, voilà comment vous la prendrez et la porterez sans qu'elle traîne par terre ; moi, je ne la souille pas avec ma bouche. Je ne la porte pas comme un souillon : elle vaut bien quelques belles manières ! Nous nous en irons ainsi jusqu'à ce tertre où je vois cette croix plantée : allons donc y manger notre andouille. Je ne veux pas qu'on l'emporte plus loin, débarrassons-nous-en là-bas : nous y serons en sécurité, car nous verrons à la ronde d'éventuels agresseurs. Pour cette raison, il est bon que nous y allions. »

Renart s'en serait bien moqué, mais Tibert court à toute vitesse devant lui sur le chemin : il courut sans s'arrêter jusqu'à la croix. Renart en fut très irrité : il avait compris la ruse. Vite, il lui cria d'une voix forte : « Tibert, mon camarade, attendez-moi ! — Renart, répondit l'autre, ne vous tourmentez pas ! Vous n'avez rien à craindre ! Suivez-moi donc au grand galop ! » Tibert n'était pas novice : il savait bien monter et descendre. De ses griffes, il s'agrippa à la croix, y grimpa lestement et s'assit sur un des bras. Renart était triste et pensif, car il savait pertinemment qu'il avait été joué : « Tibert, dit-il, que mijotez-vous ? — Rien que d'excellent, dit Tibert ; mais grimpez ici, nous mangerons !

L'un des chiés en met en^a sa bouche,
 Puis la balance, si la couche
 Desor son col con afaitiés,
 996 Puis s'est vers Renart adreciés :
 « Conpains, fait il, ensi ferois,
 Et tout ensi la porterois,
 Que elle^b a la terre ne touche,
 1000 Ne je ne la soille a la bouche ;
 Ne la port pas vilainement :
 Molt vaut un poi d'afaitement^c !
 Mais ensi or nous en irons
 1004 Tant que a cel tertre verrons
 U' je vois cele crois fichie :
 La soit nostre andoille mengie.
 Ne voel que avant le portons,
 1008 Mais iluec nous en delivrons :
 La ne poons nous riens cremir,
 Car de partout verrons venir
 Tous ciaux qui nous vorront mal faire.
 1012 Por çou nous i fait il boin traire. »
 Renars de tot çou n'eüst cure,

Mais Tyebers molt grant aleüre
 Se met devant lui au chemin ;
 1016 Onques de corre ne prist fin
 Tant qu'il est a la crois venus.
 Renars en fu molt irascus,
 Qui s'aperçut de la boidie.
 1020 A haute vois tost li escrie :
 « Conpains Tyebers, car m'atendés !
 - Renars, fait il, ne vous tanés^d !
 Ja n'i avra riens se bien non !
 1024 Mais sivés moi a esporon ! »
 Tyebers ne fu pas a aprendre :
 Bien sot monter, bien sot descendre ;
 As ongles a la crois se prent,
 1028 Si monte sus molt viêtement.
 Desus un des bras s'est assis.
 Renars fu dolans et pensis,
 Que de voir set que moqué l'a :
 1032 « Tyebert, fait il, ce que sera ?
 - N'est riens, dist Tyebers, se bien non :
 Mais venés sus, si menjérons !

— Ce serait très mal, dit Renart : descendez plutôt vous-même, Tibert, car cela pourrait me faire du mal de grimper. Montrez-vous donc parfaitement courtois, jetez-moi ma part : vous respecterez ainsi votre serment. — Renart, que dites-vous là ? Seriez-vous donc ivre ? Je ne le ferais pas pour cent livres ! Vous devriez bien savoir qu'un tel objet a de grandes vertus, car il est sanctifié, aussi ne doit-on pas le manger ailleurs que sur une croix ou dans une église. On lui doit une grande vénération. — Tibert, cher ami, peu vous importe ! La place est réduite là-haut, nous ne pourrions y tenir tous deux. Mais faites preuve de générosité : pourquoi refusez-vous de descendre ? Tibert, cher camarade, vous vous souvenez que vous avez prêté serment d'être loyal avec moi : et des compagnons qui cheminent ensemble doivent, me semble-t-il, se partager tout ce qu'ils trouvent. Si vous ne voulez pas être parjure, partagez cette andouille là-haut, et jetez-moi en bas ma part : j'assumerai le poids de ce péché ! — Je refuse, dit Tibert, par ma foi ! Renart mon ami, vous dites des choses étonnantes ! Vous êtes pire qu'un hérétique, en me demandant de jeter un objet que l'on doit vénérer. Par ma foi, je ne serai jamais ivre au point de vous le jeter à terre ! Ce serait bien mal respecter ma foi ! La loi divine en fait une chose très sainte : on la nomme andouille¹, comme vous le savez, vous l'avez souvent entendu dire. Eh bien, je vais vous

- Ce seroit, diât Renars, grant mal :

¹⁰³⁶ Mais vous, Tyebert, venés aval',
Car trop me poroie grever
S'il me convenoit sus monter.

Car faites or grant cortoisie,

¹⁰⁴⁰ Si me jetés jus ma partie :

Si serés de vostre foi quites.

- Renars, que est ce que vous dittes ?

Il samble que vous soiés yvres :

¹⁰⁴⁴ Je nel feroie por cent livres !

Vous deüssiés^b molt bien savoir

Que tel cose a molt grant pooir :

Que c'est cose saintefiée,

¹⁰⁴⁸ Si ne doit pas estre mengiée'

Se sor crois non u sor moustier.

Molt la doit on bien essaucier.

- Biau sire Tyebers, ne vous chaut,

¹⁰⁵² Petit de place a la en haut,

Si n'i porions conbiner.

Mais or le faites conme ber !

Por qu'aval' venir ne volés ?

¹⁰⁵⁶ Conpains Tiebers, bien le savés,

Vous m'avés vostre foi pluvie

De porter loiaul conpaignie,

Et conpaignon qui sont ensamble,

¹⁰⁶⁰ Se il truevent riens, ce me samble

Que cascuns d'iaus i doit partir :

Se vo foi ne volés mentir',

Partés celle andoille la sus,

¹⁰⁶⁴ Si m'en jetés ma part ça jus ;

J'en prendrai le pechié sor moi !

- Non ferei, diât Tyebers, par foi !

Conpains Renars, merelles dites !

¹⁰⁶⁸ Pires estes que uns herites',

Qui me rovés cose geter

Que on ne doit deshonorer.

Par foi, ja n'avrai tant beü

¹⁰⁷² Que jou a terre le vous ru !

Molt en empirroie ma foi !

Ce est saintisme chose en loi.

Andoille a non, bien le savés,

¹⁰⁷⁶ Dire l'avés oï assés.

expliquer ce que vous allez faire. Pour cette fois, vous vous en passerez, mais je vous en fais ici la promesse : la prochaine que nous trouverons sera à vous tout entière, vous ne m'en donnerez pas une miette ! — Tibert, Tibert, dit Renart, tu auras encore affaire à moi ! Je t'en prie, jette-m'en un peu ! — J'entends là des propos incroyables : ne pouvez-vous donc attendre d'en tenir dans vos poings une plus petite ou une plus grande qui sera à vous à coup sûr ? » Ainsi Renart se dispute avec Tibert.

Celui-ci a renoncé à discuter, et se met à manger l'andouille. À ce spectacle, la vue de Renart se trouble : « Renart, dit Tibert, je me réjouis que vous pleuriez pour vos péchés. Que Dieu, qui voit votre repentir, vous en accorde la pénitence. — N'en parlons plus, rétorque Renart, mais il te faudra bien descendre, ne serait-ce que lorsque tu auras soif il te faudra passer près de moi ! — Vous n'imaginez pas à quel point Dieu est pour moi un ami efficace ; il y a près de moi une cavité qui suffira à étancher ma soif ; il a plu récemment, et la valeur d'un bon seau d'eau s'y est déposée : je la boirai à loisir. — Malgré tout, dit Renart, vous descendrez à un moment ou à un autre ! — Ce ne sera pas avant des mois ! réplique Tibert. — Mais ce sera avant sept ans, dit Renart. — Que n'en faites-vous le serment ? » Et Renart de répondre : « Je jure de maintenir ce siège tant que tu ne seras pas tombé entre mes mains.

Or vous dirai que vous ferois.
A ceste fois vous soufferois,
Et je vous endoingci le don :
¹⁰⁸¹ La premiere que troveron,
Que elle iert vostre sans partie,
Ja mar m'en donnois une mie.
- Tyebert, Tyebert, ce dist Renars,
¹⁰⁸⁴ Tu cherras encor en mes las !
Se tu voes, car m'en jete un poi !
- Mervelles, ce dist Tyeberts, oi ;
Ne poés vous dont tant atendre [dre^a,
¹⁰⁸⁸ Qu'aspuins vous viegne grande umen-
Que vostre sera sans doutance ? »
Ensi Renars a Tyebert tance^b.
Tyeberts a lassié le plaidier,
¹⁰⁹² Si aqueut l'andoille a mengier.
Quant Renars voit qu'il la menguë,
Si li torble auques la vue :
« Renars, fait Tyeberts, molt sui liés
¹⁰⁹⁶ Que vous plorés por vos pechiez.
Diex, qui voit vostre repentance,

Vous en aliet la peneance^c. »
Ce dist Renars : « Or n'i a plus.
¹¹⁰⁰ Mais tu venras encor ça jus,
A tout le mains quant avras soi
T'en convenra venir par moi !
- Ne savés pas, ce dist Tyeberts,
¹¹⁰⁴ Conme Diex m'est amis apert :
Encor a tel crues delés moi
Qui m'estaindra molt bien ma soi ;
N'a encor gaires que il pleut,
¹¹⁰⁸ Et de l'ewe s'i arestut
U plus ou moins d'une jaloie,
Que jou buvrai conme la moie.
- Toute voie, ce dist Renars,
¹¹¹² Venrés vous jus u tost u tart !
- Ce n'iert, ce dist Tyeberts, des mois !
- Ce sera, dist Renars, ançois
Que set an soient trespasé.
¹¹¹⁶ - Et car l'eüssiés vous juré ! »
Ce dist Renars : « Je jur le siege
Tant que je t'avrai en mon piege.

— Il te faudrait être un démon, dit Tibert, pour être incapable de tenir ce serment. Fais-le donc sur cette croix, il me paraîtra mieux garanti. » Renart déclare : « Et je le jure : je ne m'en irai pas d'ici avant ce terme. Me croiras-tu, à présent ? — Cela me suffit, dit-il. Mais quelque chose me chagrine et m'afflige terriblement : vous n'avez pas encore mangé, et il va vous falloir jeûner sept ans. Pourrez-vous le supporter si longtemps ? Vous ne pouvez vous dédire : il vous faut respecter votre serment et la foi que vous avez jurée. — Ne vous tourmentez pas ! » dit Renart. Et Tibert : « N'en parlons plus ! Certes, je n'en soufflerai mot ! Je dois m'en taire, cela est juste : mais veillez à ne pas bouger. » Tibert se tait et mange, et Renart tremble et transpire de gourmandise et de rage. Pendant qu'il souffre ainsi le martyre, quelque chose le trouble : c'est un chien qui, ayant senti sa trace, arrive en aboyant. Il lui faut à présent décamper s'il ne veut pas y laisser sa peau, car tous les autres chiens suivent celui qui l'a flairé. Le chasseur marque là un arrêt, s'adresse aux chiens, les excite. Renart, lui, lève la tête : « Tibert, dit-il, qu'est-ce que j'entends ? — Attendez un peu, dit Tibert, et ne bougez pas, c'est une mélodie bien douce : c'est une procession qui vient dans la campagne ; au milieu des buissons, près de ces épineux, ils chantent vêpres et matines. Ensuite, ils chanteront

- Or serois, dist Tyebers, diaubles,
 1120 Se cils sairemens n'est tenables.

Mais a la crois car l'afiés,
 S'en serai plus asseürés. »
 Ce dist Renars : « Et je l'afi,

1124 Que je ne me movrai de ci
 Tant que li termes soit venus.
 Puis en encor estre creüs ?

- Assés en avés, dist il, fait,

1128 Mais d'une cose me deshait,
 Et si en ai molt grant pitié :
 Que vous n'avés noient mengié,
 Et set ans devés jeûner.

1132 Porrois vous dont tant endurer ?
 Ne vos en poés resortir :
 Le sairement covient tenir
 Et la foi que pluie avés. »

1136 Ce dist Renars : « Ne vous tanés ! »
 Ce dist Tyebert : « Et je m'en tais !
 Certes je n'en parlerai mais !
 Taïre m'en doi et il est drois,

1140 Mais gardés que ne vous movois. »

Tyebers se taïst et si menjue,
 Et Renars fremiüst et tressue
 De lecherie et de fine ire.

1144 En tant qu'il iert en tel martire
 Si ot tel cose qui l'esmaie,
 Car uns chiens vient et si abaie,
 Qui en avoit sentu la trace :

1148 Or li covient guerpir la place,
 Se li n'i voet lassier la pel,
 Car tuit sivoient li chael
 A celui qui avoit la quête.

1152 Li venerres illuec s'arestes ;
 As chiens parole, ses semont,
 Et Renars garde contremont :
 « Tyebers, dist il, qu'es ce que j'oi ?

1156 - Atendés, dist Tyebers, un poi,
 Et si ne vous remués mie,
 C'est une dolce melodie :
 Par ci trespasse une conpaïgne

1160 Qui vient parmi une canpaïgne ;
 Par ces buissons, lés ces espines,
 Vont chantant vespres et matines.

pour les morts¹ et adoreront cette croix. Il vous faut y participer vous aussi : n'avez-vous pas été prêtre jadis ? » Renart, qui sait que ce sont des chiens, se voit en mauvaise posture : il décide de prendre la fuite. Quand Tibert le voit debout : « Renart, dit-il, quel besoin vous met en branle ? Que voulez-vous donc faire ? — Je veux m'en aller, dit-il. — Vous en aller, par Dieu ? Comment le pourriez-vous ? Souvenez-vous du serment et de la foi que vous avez jurés ! Ah, non ! vous ne partirez pas ! Restez ici, je vous l'ordonne ! Au nom de Dieu, si vous avancez, vous comparâtes devant la Cour de Noble, soyez-en sûr. Vous y serez accusé de parjure et, de plus, de trahison : double félonie ! Vous avez juré un siège de sept années, et vous y avez engagé pleinement votre foi : vous vous conduisez lâchement, en déguerpissant dès le premier jour. Ces chiens sont mes amis : s'ils vous font peur, plutôt que de vous voir commettre pareille faute, je m'engagerai pour vous et leur demanderai une trêve. » Renart l'abandonne et se met en route. Les chiens, qui l'ont aperçu, se lancent à sa poursuite. Inutilement, car Renart connaît si bien le terrain qu'il ne se fera jamais prendre. Il en réchappe sans la moindre morsure. Il profère des menaces contre Tibert et jure d'en venir aux mains avec lui, s'il le trouve sur son chemin. La guerre est déclarée entre eux, et il ne cherche ni trêve ni paix.

Après por les mors canteront
¹¹⁶⁴ Et ceste crois aoreront.
 Ausi vous i covient a estre :
 Ausi fustes vous jadis prestres. »
 Renars, qui set que ce sont chien,
¹¹⁶⁸ S'aperchoit qu'il n'est mie bien ;
 Metre se volt es desarés.
 Quant Tyebers vit qu'il est levés :
 « Renars, fait il, por quel mestier
¹¹⁷² Vous voi ge si aparillier ?
 Que es ce que vous volés faire ?
 - Je me voel, dist il, en sus traire.
 - Ensus, por Dieu ? et vous conment ?
¹¹⁷⁶ Sovegne vous dou sairement
 Et de la foi qui est pluvie !
 Par certes, vous n'en irés mie !
 E stés iluec, je le conmant !
¹¹⁸⁰ Par Dieu, se vous alés avant,
 Vous tenrés, çou est bien la pure,
 En la cort dan Noble droiture,
 Car la serés vous apelés
¹¹⁸⁴ De çou dont vous vos parjurés,

Et de plus c'est de foi mentie :
 Si doublera la felonnie.
 Set anz^b est li sieges jurés,
¹¹⁸⁸ Par foi pluvie et afiés :
 Con malvais vous en desduisiés,
 Quant au premier jour en fuisés !
 Molt par sont bien de moi cil chien :
¹¹⁹² Se vous ja les doutés de rien,
 Ains que vous faciés tel outraige
 Donroie je por vous mon gaige,
 Et vers iaus trives vous prandroie. »
¹¹⁹⁶ Renars le lait, si tient sa voie.
 Li chien, qui l'ont aparceü,
 Se sont après lui esmeü,
 Mais por noient, car le pais
¹²⁰⁰ Sor si Renars que ja n'iert pris.
 Bien s'en escape sans morsure^d.
 Molt manace Tyebert et jure
 O lui se vorra acoupler,
¹²⁰⁴ Se jamais le puet encontrer.
 Effondree est entr'iaus la gerre,
 Ne voet mais trives ne pais querre.

Branche VIII

TIBERT ET LES DEUX PRÊTRES

Tibert le chat, dont je viens de parler, redoute fort peu Renart. Il ne recherche ni trêve ni paix¹. Mais voici que surgissent deux prêtres, à grande vitesse, qui se rendaient au synode. L'un avait une jument tachetée, l'autre chevauchait un palefroï² à l'amble agréable. Celui qui montait la jument a remarqué Tibert : « Camarade, dit-il, ne bougez pas. Quelle est cette bête que j'aperçois là ? — Coquin, dit l'autre, halte ! C'est un splendide chat brun-noir³. Ah, Dieu ! Je serais heureux comme un roi, si je pouvais m'emparer de lui pour en faire un couvre-chef contre le froid, car le Diable m'a tout pris. Cela ferait un excellent chapeau : assurément, j'en aurais bien besoin ! Dieu, en nous conduisant par ici, connaissait ce grand besoin. Je vais en faire faire un chapeau, si cela vous agréé. Et pour qu'il soit plus beau, j'ai une idée que je sou mets à votre approbation : je laisserai la queue, pour agrandir le chapeau et couvrir mon cou par-derrière ; regardez comme elle est grande et touffue⁴ ! »

Tyebers^a li cas, dont jou ai dit,
Doute Renart assés petit.

Ne quiert avoir trives ne pais.

⁴ Es vous dui prestres a eslais
Qui en aloient a saint sanne.

Li uns ot une yve baucene^b,
Et li autres ot desous soi

⁸ Un soef ambiant palefroï.
Cix a l'yve a Tyebert choisi :
« Compains, dist il, estez ici.
Quel beste est ce que je voi la ?

¹² - Cuivers, dist li autres, esta !
C'est uns mervilleus cas morois.
Ha ! Diex, con je seroie rois
Se jel pooie as mains^d tenir

¹⁶ A mon chief por le froit covrir,
Que enermi m'a tout toloit^f.

Bon capel et bel i avroit :
Certes, grant mestier en avroie.

²⁰ Diex nous^f amena ceste voie,
Qui bien savoit le grant mestier^g.
Or en ferai aparillier

Tout a voestre los un capel,
²⁴ Et por agencier^h le plus bel,
Me sui porpensés d'une rien,
Se vous loés que ce soit bien,
Que g'i voel la queu lassier

²⁸ Por le chapel agrandoier
Et por mon col covrir derriere :
Veés comme elle est grans et pleniére ! »

L'autre lui rétorque : « Voilà bien de belles paroles ! Pour l'amour de Dieu, quelle faute ai-je commise ? Me suis-je mal comporté de quelque manière, pour devoir perdre ma part ? » L'autre lui réplique : « Certes non ! seigneur Turgis¹, vous savez bien que j'en ai grand besoin : c'est pour cela que vous devez me la laisser. — Vous la laisser ? dit-il, et pour quel service ? M'avez-vous fait quelque bonté ? Pour quelle raison, en récompense de quoi vous la laisserais-je, dites-moi ? — À la male heure, dit Rufrangier, vous êtes toujours bien pointilleux : on ne peut rien attendre de vous. Allez, je veux bien qu'on le partage, mais je me demande comment on va le faire. — Je le vois très bien, par ma foi, ne vous tourmentez pas : puisque vous voulez en faire un chapeau, faisons évaluer la fourrure, et versez-moi ensuite la moitié de la somme. » Rufrangier lui répond : « D'accord ! Je veux avoir tout le chat pour moi, et nous allons ensemble au synode ; or vous savez bien, je pense, que nous ne pouvons éviter de payer notre écot : je paierai pour nous deux, et réglerai tous vos frais. De votre côté, donnez-moi votre parole que vous me laisserez le chat sans revenir sur notre accord : vous ne réclamerez plus rien. — Honni soit qui ne s'en satisfait pas ! dit Turgis. Tenez, seigneur, je vous le jure loyalement et vous en donne ma parole. — C'est parfait, dit Rufrangier, mais qui de nous s'en emparera ? » Turgis répond : « Son futur propriétaire !

Dist li autres : « Or oi bon plait !

³² Por amor Dieu, qu'ai je mesfait ?

Ai meffait en nulle baillie,

Qu'en doie perdre ma partie ? »

Ce dist li autres : « Non avés !

³⁶ Mesire Turgis, vous savés^a

Que je en ai molt grant mestier :

Por çou sel me devés lassier.

- Laissier ? fait il, por quel servise ?

⁴⁰ Quel bonté ai ge de vous prise ?

Por quel cose, por quel merites

La vous lairoie, or me dites ?

- A^b mal eür, dist Rufengiers,

⁴⁴ Trop estes toz jors meneurs.

Ja mar del vostre i avra riens.

Or soit partis, je le voel bien,

Mais de tant sui tous esbahis^c

⁴⁸ Comment il puisse estre partis.

- Je le sai molt bien, par ma foi,

Ja mar i serois en effroi :

Que, se faire en volés chapel,

⁵² Si en faisons prisier la pel,

Et de la moitié le vallant^d

Faites en après mon creant. »

Dist Rufengiers : « Faisons le bien.

⁵⁶ Le cat voel tout que ce soit mien,

Et nous alons au sane^e ensamble,

Et vous savés bien, ce me samble,

Que çou ne poons nous veer^f

⁶⁰ Qui ne nous coviegne escouter.

Por moi et por vous paierai,

Et par tot vous acuteraï.

Et vous m'afiés loaument

⁶⁴ Que nel ferois mie autrement,

Mais le cat cuite me lairois,

Ne jamais riens n'i clameriois.

- Honte ait qui miex voet^g ! dist Turgis.

⁶⁸ Tenés, sire, je vos plevis,

Et loaument le vous affi.

- Bien est, dist Rufengiers, ensi.

Mais li quels de nous le prendra ? »

⁷² Ce dist Turgis : « Cui il sera.

Je n'en réclame rien, je n'y ai pas part, et je refuse de m'en mêler : ne comptez pas sur mon aide. — Peu importe, dit Rufrangier, puisqu'il est à moi. — Bonne réussite, donc ! » Rufrangier s'approche de la croix, convaincu que rien ne compte plus pour lui que de s'emparer de Tibert le chat¹. Mais son cheval était trop petit, aussi ne pouvait-il l'atteindre en restant assis. Il se mit donc debout sur la selle. Quand Tibert le vit tout droit, il hérissa ses poils de colère : il lui cracha en plein visage, puis bondit et lui lacéra la figure d'un coup de griffe. Il le renversa, les quatre fers en l'air, si bien que sa nuque heurta les pierres du chemin, lui faisant presque sauter la cervelle. Il s'évanouit à quatre reprises.

Tandis que le prêtre reste évanoui, Tibert se cale dans les arçons que celui-ci avait vidés. Le cheval, pris de frayeur, part au grand galop. Il traverse dans sa fuite tant de champs et de prés et parcourt une telle distance qu'il arrive tout droit à la maison d'où il était parti. La femme du prêtre² se tenait au milieu de la cour, où elle coupait du bois. Elle ne vit pas le cheval venir : il entra à bride abattue et la heurta si fort en pleine poitrine qu'elle tomba sur le dos. Elle était blessée et prit peur quand elle ne vit pas son mari. Sur la selle où il s'asseyait habituellement, elle vit Tibert accroupi, et fut bien persuadée que c'était un démon. Le cheval, qui connaissait parfaitement la maison,

Je n'i claign riens ne riens n'ai,
Ne ja ne m'entemetarai,
Ne par moi n'i avrois aïe.

⁷⁶ - Por çou ne remanra il mie,
Dist Rufengier, car il est mien.
- Or vous en convegne dont bien ! »
Rufengierz de la crois approche ;

⁸⁰ Cuide que plus ne li estoiche^a
Fors Tyebert le cat traire a soi.
Mais trop ot petit palefroi,
Si n'i pot ataindre en seant.

⁸⁴ Sor la selle monte en estant^b.
Quant Tyebers vit qu'il est dreciés,
Par maltalent s'est hericiés :
Escopi li enmi le vis,

⁸⁸ Puis done un saut, sel fier des gris,
La fache li a esgratinee ;
Jus l'abati jambe levee^c,
Si que li hauteriaus derriere

⁹² Li est ferus en la carriere :
Par poi qu'il n'est escervelés.

Quatre foies s'est pasmés.

Li prestres jut es pamisons,

⁹⁶ Et Tyebers s'asist es arçons
Qui widié erent dou provoire ;
Li chevaus s'en torne grant oire,
Qui avoit esté effraés.

¹⁰⁰ Tant fuit par chans et par arés,
S'a tant erré qu'il vint tot droit
A l'oïstel dont tornés estoit.

La feme au provoire s'estoit
¹⁰⁴ Enmi la cort, si buchetoit.

Ne vit pas le cheval venir,
Et il vint ens de grant air ;
Tel cop li done en la poitrine^d

¹⁰⁸ Qu'il l'agetee sor l'eschine :
Blecie fu, et ot pouour

Quant elle ne vit son^e signor.
En la selle u il suet seïr,

¹¹² Vit dan Tyebert desus croupir :
Bien cuidoit que ce fuist dyaubles.
Li chevals va droit en s'estable,

alla droit dans son étable, toujours monté par Tibert, qui avait eu une grande chance de n'être ni tué ni pris. Rendant au cheval sa liberté, il se remit en chasse. Quant au prêtre qui est étendu par terre, il ne sait où chercher son palefroi. Il interpelle son compagnon : « Dites-moi où est mon cheval, mon cher ami, dites-le-moi donc ! — Êtes-vous blessé ? dit Turgis. — Blessé ? répondit-il, plutôt tué ! Ce n'était pas un chat, mais un démon¹ qui nous a ainsi attaqués : un vrai diable, n'en doutez pas. Je suis absolument certain qu'on nous a ensorcelés : soyez-en sûr, nous mourrons avant ce soir. Je ne me sens pas en sécurité sans mon cheval. » Il se met alors à réciter le *Kyrie*, le *Credo*, le *Miserere*, le *Notre-Père*, la litanie, et sire Turgis l'accompagne. Avant de se remettre en route, ils ont souvent regardé si Tibert ne reparaitrait pas avec le cheval, mais, à ce qu'il me semble, ce fut en vain. Ne voyant rien, ils s'en allèrent. Chacun se signa sur le front. À présent ils renoncent au synode, car Rufrangier est grièvement blessé. Il est retourné chez lui, plein de tristesse et la rage au cœur. Sa femme lui demande : « Quel vent vous amène, ou plutôt quelle tempête ? — Le péché, répondit-il, et le malheur ! Avec mon compagnon, le seigneur Turgis de Long-Buisson, j'ai rencontré aujourd'hui un démon qui nous a ensorcelés. C'est miracle que je m'en sois sorti vivant. »

Et dans Tyebers toz jors en sonc,
¹¹⁶ Qui bien connoissoit la maison.
 Molt li estoit bien avenu
 Quant ne l'ont mort ne retenu.
 Le cheval laissa estraier,
¹²⁰ Puis s'en est alés porcachier.
 Li prestres qui jut contre terre
 Ne set son palefroït u querre.
 Son compaignon apele a soi :
¹²⁴ « Ensegniés moi mon palefroï,
 Biax conpains, car le m'ensegniés !
 - Estes vous, dist Turgis, blechiés ?
 - Blechiés ? dist il, ains sui tués !
¹²⁸ Ne fu pas cas, ains fu malfés
 Qui nous a fait ceste envaie :
 Dyaubles fu, n'en doutés mie.
 Je çou sai ge de verité
¹³² Que nous soumes ensorcelé,
 Ne ja de cest jor n'en iſtrons,
 Ce sachiés, que nous ne muïrons.
 Ne sui pas asseür de moi,
¹³⁶ Mais perdu ai mon palefroï. »

Lors comence une *keiriele*,
 Se *credo* et sa *miserere*
Pater noster, le letanie,
¹⁴⁰ Et sire Turgis li aïe.
 Sovent gardoient s'il veissent,
 Ains qu'a la voie se meissent,
 Tyebert et le cheval ensamble,
¹⁴⁴ Mais n'en virent point, ce me samble.
 Quant ne voient nul, si s'en vont ;
 Chascuns fiſt crois enmi son front.
 Or est li sannes despoitiés,
¹⁴⁸ Car Rufengiers est molt blechiés.
 A son oſtel en est venus ;
 Molt fu dolans et irascus.
 Sa feme li a demandé : [oréz ?
¹⁵² « Quels vens vous mainne, et quels
 - Pechiés, dist il, et enconbriers !
 J'encontrai hui un avresier
 Entre moi et mon compaignon,
¹⁵⁶ Signor Turgis de Lonc Buisson,
 Qui nous a tous enfantosmés.
 A painne en sui vis eschapés ! »

Branche IX
TIÉCELIN
LE VIOL D'HERSENT

Entre deux collines, dans une plaine tout juste située au pied d'une montagne, avec sur la droite, une rivière, Renart découvre un endroit tout à fait charmant ; en plein milieu du pré, de l'autre côté du cours d'eau qui le divise, Renart voit un hêtre dressé ; le lieu n'était guère fréquenté. Après avoir tourné autour de l'arbre, il se couche sur l'herbe fraîche : il s'y est roulé et mis à l'aise ; il a trouvé là un bon gîte, dont il ne voudrait jamais plus changer, si seulement il y avait le couvert ! Le séjour lui plaisait. Entre-temps, maître Tiécelin le corbeau, qui n'avait rien eu à manger de la journée, se souciait peu, lui, de la beauté du lieu ! Le besoin l'avait chassé du bois et il arrivait en fendant les airs au-dessus d'un enclos, vers un coin retiré, sans se faire voir et très impatient de livrer bataille¹. Il voit un millier de fromages qu'on avait mis à sécher au soleil. La femme chargée de leur surveillance était rentrée chez elle. Elle se trouvait à l'intérieur : Tiécelin se rend compte que c'est le moment où jamais

Entre deus mons, en une plaine^a
Tot droit al pié d'une montaigne,
Desus une riviere a deestre,
⁴ La vit Renars un molt bel estre ;
Enmi le pré de l'autre part,
Si come l'ewe le depart,
La vit Renars un fol planté,
⁸ *Que* les gens n'ont gaires anté.
Entor le fol a fait la tresche,
Puis se coucha sour l'erbe fresce :
Voutrés s'i est aaisiez^b ;
¹² A boin ostel s'est herbegiés,
Ja ne le quesist recangier
S'il eüst auques a mengier !

Li sejonners li estoit biaux.
¹⁶ Mais dans Tyecelins li corbiaus
Qui molt ot jeüné le jour
N'avoit cure de tel sejour !
Par besoing ot le bos laissié
²⁰ Et vint fendant par un plaissié^c
Priveement en un destour,
Tous abrievés de faire estor.
De froumaiges vit un millier
²⁴ C'on avoit mis es soellier.
Celle qui garder les devoit
En sa maison entree estoit.
Elle ert entree en sa maison :
²⁸ Tyecelins vit c'or a saison

de faire du butin et s'élançait ; il en saisit un ; la vieille se précipite au milieu du chemin pour le rattraper. Tiécelin voit qu'elle lui jette des cailloux et des pierres ; elle l'invective en ces termes : « Jeune vaurien ! tu ne l'emporteras pas ! » Tiécelin voit qu'elle est comme folle et lui dit : « Si on en parle, la vieille, dites que je l'ai emporté ! Défaut de surveillance nourrit le pré² ! Vous pourrez bien dire que je l'emporte ; peu importe que j'aie tort ou raison ! J'ai profité de la bonne occasion que j'avais de le prendre : mauvaise surveillance nourrit le loup ! »

Il s'en retourne alors et s'en vient tout droit à l'arbre où se trouvait Renart. Les voici, à ce moment-là, qui se sont rencontrés : Renart sous l'arbre et l'autre en haut. Mais il y a quelque chose qui les sépare : l'un mange, tandis que l'autre bâille de faim. Le fromage était assez moelleux, et Tiécelin y frappe de grands coups de bec, si bien qu'il l'entame : il en a mangé la partie la plus jeune³ et la plus tendre, malgré qu'en ait la femme, qui lui a fait tant d'histoires quand il l'a volé ! Tiécelin y pioche à coups redoublés et, sans qu'il ne s'aperçoive de rien, fait tomber par terre une miette, devant Renart, qui la voit. Celui-ci comprend bien de quel genre d'animal il s'agit et il hoche deux fois la tête, se redressant pour mieux voir : il découvre, perché au-dessus de lui, Tiécelin, son compère depuis belle lurette, qui tient le bon fromage entre ses pattes, et pour commencer l'apostrophe ainsi : « Par les saints du ciel, qui

De gaaignier, si laisse corre ;
Un en a pris ; por le rescorre
Sali la vielle enmi la rue.

³² Tyecelins vit que vers lui rue
Cailliaus, pierres, si li escrie :
« Vassaus, vous n'enporterois mie ! »
Tyecelins la vit auques fole :
³⁶ « Vielle, fait il, s'en en parole,
Dites que je l'en ai porté !
La male garde paist le pret !
Bien porés dire je l'en port
⁴⁰ U soit a droit u soit a tort.
Del prendre en ai bon leu :
La male garde paist le leu ! »

Atant s'en torne et vint tot droit
⁴⁴ Au foil u dans Renars estoit.
Assamblé furent a cele heure :
Renars desous et cius deseure.
Mais tant i a de desevraille

⁴⁸ Que cils menjue et cius baaille.
Li fromaiges fu auques mous
Et Tyecelins i fiert grans cops
De sen bec, si que il l'endanne :

⁵² Mengié en a malgre la femme,
Dou plus jone et dou plus tenre,
Qui tel anui li fist ou prendre !
Tyecelins fiert a une hie.

⁵⁶ Onc n'en sot mot, quant une mie^b
Li est a la terre chouee,
Devant Renart, qui l'a veüe.
Il conut bien itel beste,

⁶⁰ Si en crolla' deus fois la teste ;
Il lieve sus por mieus veoir :
Tyecelins vit la sus seoir
Qui son conpere estoit de viez^d,

⁶⁴ Le bon fromaige entre ses piés.
Premierment l'en apela :
« Par les sains Dieu, cui voi ge la ?

vois-je là ? Que Dieu vous accorde le salut, mon cher compère ! Paix à l'âme de votre bon père, maître Rohart, qui savait si bien chanter ! Maintes fois je l'ai entendu se glorifier d'être en la matière le champion de France ; vous-même, quand vous étiez jeune, vous avez passé votre temps et fait de grands efforts pour essayer ! Avez-vous jamais eu des talents de musicien ? Chantez donc une ritournelle ! » Tiécelin, entendant ces flagorneries, ouvre la bouche et pousse un cri. Renart dit alors : « Voilà qui est bien fait ! quel progrès ! d'ailleurs, si vous le vouliez, vous pourriez monter d'une octave ! » Et l'autre, qui se flatte de chanter, se remet aussitôt à brailler. « Mon Dieu, dit Renart, comme votre voix s'éclaircit, comme elle devient nette ! Si vous évitiez de manger des noix¹, vous chanteriez le mieux du monde ! Chantez encore une autre fois ! » Le corbeau veut prouver sa supériorité au chant, et il s'y est remis derechef. Il s'égosille de toute la force de sa voix, si bien que, sans en avoir conscience, car il est tout entier à ses efforts, sa patte droite desserre sa prise et le fromage tombe par terre, directement devant les pieds de Renart. Le coquin brûle du désir de le manger, sa gourmandise le met sur les charbons ardents, et pourtant il n'en touche pas une miette, car il a l'intention encore, si la chose peut se faire, d'attraper Tiécelin. Le fromage est par terre, devant son museau : il se redresse et s'assied, il traîne la patte qui le fait boîter et la recourbe, les morceaux de peau pendent tout autour.

Et Dieus vous saut, sire compere !

⁶⁸ Bien ait l'aume vostre bon pere,
Dan Rohart, qui si sot chanter !

Maintes fois l'en oï vanter
Qu'il en avoit le pris en France^a ;

⁷² Vous meïsmes en vostre enfance
Vous vos en soliés molt pener !
Seüstes onques orguener ?
Chantés une rotruenge ! »

⁷⁶ Tiechelins entent la losenge :
Ouvre la bouche et gete un brait
Et dist Renars : « Cou est bien fait !
Mielz cantés vous que ne soliés,

⁸⁰ Et encore, se vous voliés,
Iriés plus haut une jointe ! »
Cius qui de canter se fait cointe
Comence derechief a braire.

⁸⁴ « Dieus, dist Renars, com ore esclaire
Et conme espurge vostre vois !

Se vous vos gardiés de nois,
Au miels dou monde cantissois !

⁸⁸ Cantés encor une autre fois ! »

De canter volt avoir le pris,
Si le ra derechief repris^b.
Si s'escría a haute alainne,

⁹² Ains ne sot' mot, que qu'il se painne,
Que li piés destres li desserre
Et li froumaiges chiet a terre,
Endroit devant les piés Renart.

⁹⁶ Li lechierres fremišt et art
Et tous defrit de lecherie,
Ne toucha onques une mie,
Car encor, s'il puet avenir,

¹⁰⁰ Vorra il Tiecelin tenir.
Li fromaiges li jut devant :
Il leva sus en son seant,
Le pié trait acin dont il cloche
¹⁰⁴ Et la pel qui entor li loiche.

Il veut que Tiécelin la voie parfaitement : « Ah ! mon Dieu, dit-il, comme Dieu m'a donné peu de joie en cette vie ! Mais à quoi bon m'étendre là-dessus ? Je trouve que ce fromage pue si fort, son odeur m'est si insupportable, qu'il ne va pas tarder à m'achever ! En plus, il y a autre chose qui m'inquiète : c'est que le fromage ne fait vraiment pas de bien aux plaies ; ah ! Tiécelin, descendez donc, délivrez-moi de ce mal ! Certes, je n'aurais jamais osé vous en prier, mais je n'ai pas eu de chance : j'ai eu l'autre jour une jambe cassée dans un piège ; c'est là que m'est arrivé cet accident. »

Tiécelin se laisse persuader qu'il dit vrai, par les larmes qui accompagnent sa prière. Il descend de son arbre, il saute à terre, mais il aurait été mieux inspiré d'être là-haut, si jamais maître Renart arrivait à l'attraper ! Il n'ose pas encore s'avancer : la peur le fait reculer ; il craint fort que Renart ne l'attaque. « Par Dieu, dit Renart, venez par ici ! Quel mal peut vous faire un blessé ? Cher compère, venez par ici ! » L'insensé, qui s'est bien trompé, n'a pas le temps de se rendre compte que Renart bondit sur lui ; il croit l'attraper mais manque son coup ; cependant, quatre plumes lui restent entre les mâchoires. Voici Tiécelin fort en colère. Renart propose de se justifier, mais maître Tiécelin l'interrompt, car il n'a guère envie de discuter avec lui : « Mon ami, gardez le fromage ! Aujourd'hui vous n'aurez plus rien de moi : j'ai été bien fou de vous croire blessé, alors même

Bien voet que Tyecelins la voie :
« Ha ! Dieus, fait il, con peu de joie
M'a Dieus doné en ceste vie !

¹⁰⁸ Mais je ne sai que jou en die :
Cils fromaiges me put si fort
Et flaire, qu'il m'aura ja mort !
Si ra tel cose qui m'esmaie,
¹¹² Que fromaiges n'est preus a plaie ;
Ha ! Tiecelin, car descendés,
De cel mal car me delivrés !
Certes, ja ne vous em priasse,
¹¹⁶ Mais j'oi l'atrier la janbe qasse
En un braion par mescheance :
La m'avint ceste mesestance. »

Tyecelins pense que voir die
¹²⁰ Por ce que en plorant li prie.
Il descent jus, a terre saut,
Mais mieus li venist estre haut,
Se dans Renars le puet tenir !

¹²⁴ N'ose encor pas avant venir :
Doutant s'en va traiaint arriere ;
Molt crient que Renars ne le fiere.
« Par Dieu^a ! fait il, ça vous traiés !
¹²⁸ Quels maus vous puet faire un plaies ?
Biaus conperez, traiés vous ça ! »
Li fols, qui trop se devala^b,
Ains ne sot mot quant cius sali :
¹³² Prendre le cuida, si fali
Mais nequedent quatre des panes
Li remesent entre les james.
Or est Tyecelins molt plains d'ire.
¹³⁶ Renars s'en offre a escondire,
Mais dans Tyecelins l'entrelait :
N'est or mie atornés de plait :
« Amis, li fromages soit vostre !
¹⁴⁰ Huimais n'aurois vous plus do noîtres
Je fis que fols quant vous creioie
Puis que sozhaucier vous veoie^c ! »

que je vous voyais vous lever ! » À ces propos de Tiécelin accompagnés de grognements, Renart ne répondit pas un mot ; il s'est facilement dédommagé de son dépit en mangeant le fromage tout entier ; il ne déplore qu'une chose, c'est qu'il y en ait si peu : ce chant du corbeau ne lui apporte qu'une bouchée¹ ! Le déjeuner achevé, il se dit que jamais depuis le jour de sa naissance, en aucun lieu qu'il ait fréquenté, il n'a mangé de si bon fromage. Sa plaie ne s'en porte vraiment pas plus mal ; sur ce, il part sans rien ajouter, et s'enfuit à petits bonds : il s'en sort, à la confusion de ses adversaires² !

Cette affaire ainsi réglée, Renart s'est remis en chemin. Il coupe à travers bois, par une pente pleine de broussailles ; il ne s'arrête pas, alors qu'il s'égar³, jusqu'à tomber sur une haie qui recouvrait un trou sombre. Là, lui est arrivée une aventure qui lui cause encore bien des ennuis et des peines, car elle est à l'origine de sa querelle avec le connétable Isengrin : le funeste péché de Renart et une inspiration diabolique en furent cause⁴. Quand il voit le rocher creusé, il ignore de quoi il s'agit : d'abord il approche pour l'examiner et savoir comment l'utiliser pour prendre du repos ; avant de comprendre ce qui se passe, il dévale, et se retrouve au milieu de la grande salle⁵ de son ennemi, maître Isengrin : quatre louveteaux sont couchés au centre, autour de dame Hersent qui allaite et choie sa progéniture ; à chacun elle donne la tétée. Elle avait accouché récemment,

Tyecelins parla et grondi,
¹⁴⁴ Renars un mot ne respondi^a :
 Soër en a le duel vengié
 Car le fromaige a tot mengié ;
 N'en plaint fors la male fuison :
¹⁴⁸ Cel cant li vaut une puison !
 Quant il se fu desgeünés,
 Ce dist des l'eure qu'il fu nés
 Ne menja mais si bon fromage
¹⁵² En nule terre que il sache.
 Onques se plaie ne fu pire ;
 Atant s'en va, ne volt plus dire,
 Fuiant s'en va les saus menus :
¹⁵⁶ Ses anemis a confonduz^b !
 Cils plais fu ensi afinés
 Et Renars s'est acheminés.
 Renars vint par un bos fendant,
¹⁶⁰ Par une bronche en un pendant ;
 Onc' ne fina que qu'il s'esgaie

Tant qu'il s'embat^d en une haie
 Dedesus une fosse obscure.
¹⁶⁴ La li avint une aventure
 De coi molt li anuie et poise,
 Car par çou commença la noise,
 Par mal pechié et par dyauble
¹⁶⁸ Vers Ysengrin le conestable.
 Quant il vit la chevee roiche,
 Ne set que c'est : avant s'aproche
 Por enquerre et por savoir
¹⁷² Con i peüst repos avoir^f ;
 Ains ne sot mot que qu'il avale,
 Qu'il se trova enmi la sale
 Dant Ysengrin son anemi^f :
¹⁷⁶ Quatre louvel gisent en mi
 Et ma dame Hersens la love
 Qui ses louviaus nourist et cove ;
 A chascun done sa bouchie.
¹⁸⁰ Novelement iert acouchie,

mais ne portait pas sa coiffe. Elle regarde et voit la porte ouverte ; la lumière l'importune fort, et elle lève la tête pour mieux observer et savoir qui était entré au logis. Renart était fluët et menu : il s'était caché derrière la porte. Mais Hersent, qui a la queue de travers, le reconnaît facilement à son pelage roux ; comme il ne peut s'empêcher de remuer, elle lui adresse la parole, en riant : « Eh bien, Renart, qu'êtes-vous en train d'espionner ? » Voilà l'autre tout déconfit, il croit qu'il n'échappera pas à l'humiliation, il n'arrive pas à articuler un traître mot, sous le coup de la frayeur, car Isengrin ne le porte pas dans son cœur ! Hersent a relevé la tête, le devisage à nouveau et lui fait signe de son doigt amaigri, lui disant : « Renart, votre pelage montre bien que vous êtes fourbe et pervers¹. Jamais, jusque-là, vous n'avez voulu me témoigner de la bonté ni venir me rendre visite chez moi : drôle de compère que celui qui ne visite pas sa commère ! » La peur et l'effroi paralysent à ce point Renart qu'il est incapable de prononcer un mot et de répondre. Il dit enfin : « Dame, que Dieu me confonde si jamais la malice ou la haine m'ont empêché de vous faire mes visites de relevailles ; au contraire, c'est bien volontiers que je serais venu vous voir, mais quand j'emprunte les sentiers du pays, maître Isengrin me guette dans tous mes déplacements, et moi je ne sais pas ce que je peux faire devant une telle haine de la part de votre époux. C'est un bien grand péché que de me haïr ainsi. Que mon corps souffre mille maux, si jamais je lui ai fait ne

Mais n'avoit pas son chief covert.
 Garda et si voit l'uis ouvert ;
 Por la clarté qui molt la grieve,
¹⁸⁴ Por esgarder, sa teste lieve,
 Savoir qui laiens fu venus.
 Renars fu grailles et menus
 Et fu repus derriars la porte,
¹⁸⁸ Mais Hersens a la queue torte^a
 Le conut bien a la pel rousse ;
 Ne puet muer que ne s'escosse,
 Si li a dit tout en riant :
¹⁹² « Renars, qu'alés vous espïant ? »
 Adonc fu cils tous deconfis,
 De honte avoïr cuide estre fis,
 Ne set mot dire, tant se doute,
¹⁹⁶ Car Ysengrins ne l'aime goute^b !
 Hersens a sus levé le chief
 Si le regarde^c de rechief
 Et acésne a son graille doit :

²⁰⁰ « Renars, fait elle, li piaus le doit
 Que soïés fel et deputaire.
 Aïnc ne me vosistez bien faire
 Ne ne venistés la u g'ere :
²⁰⁴ Je ne sai^d rien de tel conpere
 Qui sa comere ne revide ! »
 Cius a tel poor et tel hide,
 Ne puet mot dire ne respondre^e :
²⁰⁸ « Dame, fait il, Dieus me confonde
 S'onques por mal ne por haïne
 Ai eschivé vostre gesine ;
 Ains i venisse volentiers,
²¹² Mais quant je vois par ces sentiers
 Si m'espïe dans Ysengrins
 Et en voies et en chemins,
 Ne je ne sai que jou i face
²¹⁶ Tant que vostre sire me hace.
 Molt est grans pechiés qu'il me het,
 Mais li miens cors ait mal dehet

serait-ce qu'une seule chose dont il dût me garder rancune ! Je vous aime d'amour, dit-il, et il est allé s'en plaindre à mainte reprise auprès des amis qu'il a en ce pays, allant jusqu'à leur promettre de l'argent pour qu'ils me couvrent de honte et d'ignominie. Mais, dites-moi donc, quel intérêt aurais-je, moi, de vous faire une requête aussi insensée ? Certes, jamais je ne ferais une telle chose, et de tels propos sont scandaleux. » Quand Hersent entend la nouvelle, elle se met à suer et à bouillir d'indignation : « Comment, seigneur Renart, déclare-t-elle, on ajoute donc foi à de tels racontars ? On me le paiera, de me soupçonner ainsi à tort : c'est en croyant venger sa honte que l'on s'attire des ennuis. Non, maintenant je n'ai pas honte de le dire : jamais, jusqu'à présent, je n'ai pensé à mal pour ce genre de choses. Mais, pour le punir de s'en être plaint, je veux que désormais vous m'aimiez ! Seigneur, venez me voir souvent, et je vous prendrai comme ami de cœur ; allez, dans mes bras et embrassez-moi ! Vous en avez maintenant toute latitude : il n'y a pas de témoin ici qui puisse vous accuser ! » Ces propos remplissent Renart d'une joie profonde ; il s'avance et se hâte de l'embrasser ; Hersent a levé la cuisse, car ce manège lui plaît fort. Renart se remet sur le chemin du retour, car il ne tient pas à avoir d'histoires, il redoute l'arrivée d'Isengrin, mais toutefois, avant de sortir, il s'en va vers les louveteaux et leur pisse dessus, les uns après les autres, dans l'ordre où ils étaient placés. Il a par ailleurs tout pris et tout mangé,

S'onques li fis cose nesune
 221 Dont me deüst porter rancune.
 Je vous aime, ce diüst, par amors,
 Si en a fait maintes clamors
 Par ceste terre a ses amis
 224 Et si lor a avoir promis
 Por moi faire laidure et honte.
 Mais dites or a moi qu'en monte
 De vous requerre tel folie ?
 228 Certes je nel feroie mie
 Ne tel parole n'est pas bele. »
 Quant Hersens entent la novele,
 De maltalent tressue et art :
 232 « Comment, fait elle, sire Renars,
 Est en dont parole creüe ?
 Certes, mar i sui mescreüe :
 Tels cuide sa honte vengier
 236 Qui porcace son enconbrier ;
 Ne m'est or pas honte nel die :

Ainc mais n'i pensai a folie^b.
 Mais por ce qu'il s'en est clamés,
 240 Voel je des or que vous m'amés !
 Si revenés sovent a mi,
 Et je vous tenrai por ami ;
 Or m'acolés, si me baisiés !
 244 C'or en estes vous bien aisiés :
 Ci n'a qui encuser vous doie ! »
 Renars en demainne grant joie
 Et va avant, si l'a baisie ;
 248 Hersens a la cuisse haucie,
 Qui molt amoit itel ator.
 Puis s'est Renars mis au retor,
 Qui n'a cure de tel bargaigne :
 252 Il crient que Ysengrins ne viegne^c,
 Mais non porquant, ains qu'il s'en isse
 Va as loviaus, si les conpisse,
 Si con il erent arengié.
 256 Si a tot pris et tot mengié,

jetant dehors tout ce qu'il trouve, la viande de conserve comme la viande fraîche¹. Les petits, il les a précipités hors de leur lit, insultés et battus comme plâtre, comme s'il était leur maître, et il les a traités de vils bâtards², en toute familiarité, comme s'ils étaient à lui, car il n'a peur de personne, sauf de son amie dame Hersent, mais elle ne dénoncera pas ses exactions. Il a laissé les louveteaux en pleurs : Hersent, alors, les voyant en larmes, les cajole et les supplie, disant : « Mes enfants, soyez loyaux, ne me trahissez pas et ne soyez pas sots : votre père ne doit pas avoir à évoquer la chose, il ne faut pas qu'il sache que vous avez vu Renart ici, dans notre maison ! — Comment, diable ! nous devons nier que Renart le roux, pour qui nous avons une haine mortelle, vous l'avez reçu ici même ? Il nous a insultés et battus, parce qu'il s'est engagé avec vous ! Il n'est pas question, s'il plaît à Dieu, que cet affront reste impuni, du moment que nous avons été à ce point maltraités ! »

Renart les a entendus grogner et se fâcher contre leur mère. Il se dépêche de reprendre son chemin, tête baissée, pour éviter d'être vu, et s'en retourne vaquer à ses occupations. Entre-temps, voici maître Isengrin de retour auprès des siens, qu'il trouve en grande colère. Il a tant couru, tant fouillé, tant cherché et tant prospecté qu'il est rentré tout chargé de victuailles. Il se moque bien des malheurs d'autrui ! Quand il a retrouvé sa maisonnée, que Renart a mise à mal, ses fils se sont plaint

Et fors jete quanqu'il i trueve :
 La viande vielle et la nueve.
 Ses a de de lor lit abatus
 260 Et laidengiés et bien batus
 Autresi con s'il fust lor maïstrez,
 Ses a clamés avoltres quatrez^d,
 Priveement conme de lui,
 264 Qu'il ne se doute de nului,
 Fors de dame Hersent s'amie,
 Qui ne l'en descouvriera mie.
 Les loviaus a lassiez plorant :
 268 Evous Hersens ques vit plorant^b ;
 Molt les a blandis et proiés :
 « Enfant, fait ele, ne soiés
 En vostre foi felon ne sot,
 272 Que vostre pere en face mot,
 Ne ja ne li soit coneü
 Qu'aiés çaiens Renart veü !
 - Coï, d'yauble, renoierons
 276 Renart le rous que nous haons

De mort qu'^d avés ci receü ?
 Laidengiés nous a' et batu
 Por çou qu'en vous a sa fiance !
 280 Ja, se Dieu plaïst, ceste viltance,
 Que nous somes si laidangié,
 Ne remanra ne soit vengie ! »
 Renars les oi groignoier
 284 Et vers lor mere corecier.
 Molt tost se remist a la voie
 Le col baissié, c'on ne le voie,
 Si reporcace son affaire.
 288 Atant estes vous qu'il repaire,
 Dans Ysengrins, a sa maisnee
 Qui forment estoit coreciee^f.
 Tant a coru et tant tracié
 292 Et tant a quis et porcachié
 Que tous est carchiez de vitaille.
 D'autrui damage ne li caille !
 Quant il a trove sa maisnie
 296 Que Renars ot mal atirie,

d'avoir été battus, piétinés, compissés et traités comme des petits chiens, injuriés, appelés fils de putain, bâtards, fruits de l'adultère ! « Et par-dessus le marché, Renart a déclaré sans ambages que vous êtes cocu ! » Isengrin frémit de rage en entendant ainsi blâmer sa femme ; il ne manque pas grand-chose pour qu'il s'évanouisse ; il se met à hurler et brailler comme un vrai diable : « Hersent ! c'est un mauvais coup que vous me faites là, sale putain, espèce de salope ! Je vous ai entretenue largement, bien protégée et bien nourrie, et un autre vous a baisée ! Tu as le cœur bien volage d'avoir laissé Renart, ce rousseau, cet individu puant, ce salopard de débauché, cette crapule, te grimper dessus¹ ! Par les yeux de Dieu, tu me le paieras de m'avoir fait cocu ! Vous m'avez couvert de honte, la chose est patente. Plus jamais vous ne coucherez à mes côtés, puisque vous avez accueilli un tel hôte, si vous ne faites pas toutes mes volontés ! » Hersent aurait eu de bonnes raisons de le regretter, si elle n'avait promis de se plier en tout à son plaisir et à ses désirs : « Seigneur, dit-elle, dites toujours : la colère vous égare, et vous avez tort d'étaler ici votre ressentiment ! En effet, si on me donnait la possibilité de me justifier, par serment ou par ordalie, je le ferais de telle façon que j'accepterais de me laisser brûlervive ou pendre si je ne pouvais me disculper. Et je vous affirme solennellement, en outre, que j'accomplirai dans la mesure de mes capacités tout, sans exception,

Si fil s'en sont a lui clamé
 Qu'il sont batu et confoulé
 Et conpissié et chaalé
³⁰⁰ Et laidengié et apelé
 Fil a putain, bastart, avoltre !
 « Et encor dist Renars tot outre,
 Car il dist que vous estes cous ! »
³⁰⁴ Dont s'est Ysengrins d'ire escous
 Quant de sa feme oi le blasme ;
 Por un poi qu'il ne se pasme ;
 Il urlé et brait con un malfés :
³⁰⁸ « Hersent ! or sui jou mal menés,
 Pute orde vils ! pute malvaise !
 Je vous ai norrie a grant aise
 Et bien gardeé et bien peüe,
³¹² Et uns autres vous a foutue !
 Molt est tes coraiges muans
 Quant Renars, cils rous, cils puans,
 Cils ors lichieres, cils garçons,

³¹⁶ Vous monta onques en arçons^a !
 Par les ieus beu, mar i sui cous !
 Honni m'avés tot a estros.
 Jamais ne girrés a ma coste
³²⁰ Quant receü avés tel oste,
 Se ne faites tot mon voloir ! »
 Ja se peüst Hersens doloir
 S'ele n'eüst acreanté
³²⁴ Tot son boin et sa volenté :
 « Sire, fait elle, vous dirois :
 Coureciés^b estes, n'est pas drois
 Que vous mostrés ici vostre ire !
³²⁸ Car s'on m'en lassoit escondire
 Par sairement u par jouise,
 Jel feroie par tel devise
 C'on me feïst ardoir u pendre
³³² Se ne me pooie defendre.
 Si vous aï ensorquetout
 Que mon pooir ferai treštout

ce que vous voudrez bien me demander. » Isengrin, en entendant qu'elle lui donne toute satisfaction par ces propos, ne sait que demander en plus : sa colère s'est calmée, il lui fait simplement jurer qu'à l'avenir elle ne laissera pas survivre Renart, si elle peut en trouver l'occasion. Qu'il prenne garde désormais, ce serait la voie de la sagesse !

Isengrin a retrouvé son ardeur et sa joie, il dit qu'à partir de maintenant Renart sera épié ; souvent, ajoute-t-il, le goupil aura à se méfier, car ce serait folie s'il n'était sur ses gardes ! Les loups font de grands efforts pour l'espionner, mais avant la fin de la semaine, il leur arriva une curieuse aventure, lorsque, au détour d'un chemin, près d'un essart clôturé de branchages, Renart fut en passe d'être encerclé. On avait déjà récolté les petits pois ; les rames avaient été attachées ensemble, mises en tas et placées au bord du chemin¹. En cet endroit, Renart connaissait bien le chemin : il y était venu pour fouiller, pour chercher, pour fouiner et trouver de quoi faire sa provende. Isengrin qui ne demande pas mieux que de pouvoir lui mettre le grappin dessus, baisse la tête et le reconnaît ; il pousse un cri pour l'appeler. Renart, qui n'a aucune confiance en lui, l'a bien perçu et entendu et s'enfuit aussitôt à toutes jambes. Hersent et Isengrin se lancent à sa poursuite, de concert : ils mettent tous leurs efforts à le pourchasser, mais n'arrivent pas à le rattraper. Renart s'enfuit par un étroit sentier tandis qu'Isengrin coupe à

De quanquez vorrois demander^d. »

³³⁶ Cius ne sot plus que demander,

Qu'il ot qu'elle dist assés :

Ses maltalens fu trespasés,

Mais que tant li a fait jurer

³⁴⁰ Que jamais nel laira durer,

Renart, s'elle en puet aise avoir^d.

Or se gart, si fera savoir !

Isengrins est baus et haitiés

³⁴⁴ Et dist c'or iert Renars gaitiés ;

Sovent, ce dist, s'en prendra garde^c,

Que fols fera s'il ne se garde.

De lui gaitier sont en grant painne,

³⁴⁸ Mais ains que passaſt la semaine^d

Lor avint aventure eſtraigne,

Quant ensi con la voie cange,

Les un essart de verges clos^c,

³⁵² La dut Renars estre entreclos.

On avoit ja les pois soiés

Et li pecas estoit loiés

Et amassés et trait a voie^f.

³⁵⁶ La savoit bien Renars la voie :

Venus i estoit por surgier

Et por enquerre et por foigier

Dont il peüst avoir viande.

³⁶⁰ Ysengrins qui el ne demande

Mais que il tenir le peüst,

Baisse la teste, sel conut ;

Jeta un brait, si s'escria.

³⁶⁴ Renars, qui point ne s'i fia,

L'a bien oï et entendu,

Si s'en fuit a col estendu.

Après se metent ou chemin

³⁶⁸ Entre Hersent et Ysengrin :

Molt se painent de lui cacier

Mais ne le puent devancier^c.

Renars corut la voie étroite

³⁷² Et Ysengrins court la plus droite ;

travers champs ; Hersent accélère son allure, poussée par le désir de rejoindre Renart : elle se rend compte qu'Isengrin a manqué son coup et que Renart saute dans une autre direction. Hersent se dirige de ce côté et le prend en chasse : Renart, la voyant en grande colère, n'a pas le courage de se mettre à sa merci ; il ne cesse d'éperonner son cheval jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son château de Val Creux. Aussitôt il se précipite à l'intérieur, et voit son amie dame Hersent qui, dans sa course impétueuse, vient sur lui ; mais il n'a plus besoin désormais de s'en protéger. C'est là qu'Hersent commit une grande imprudence : derrière Renart, de tout son élan, elle s'enfonce dans la tanière jusqu'au ventre. Le château était construit assez solidement, et Hersent s'est précipitée si vigoureusement dans cette voie ouverte qu'elle est incapable de s'en dégager.

Renart, voyant qu'elle est prisonnière, ne veut en aucune manière renoncer à son envie de coucher avec elle et d'en jouir. Il s'en faut de peu que Hersent n'en crève, car la tanière et Renart à la fois la font souffrir : la tanière qui la serre par-dessous, et Renart qui la pousse violemment. Elle ne trouve aucun autre moyen de se protéger que sa queue, qu'elle serre contre ses reins, si bien que des deux trous de son derrière, aucun n'est ouvert et accessible. Renart attrape la queue avec les dents, la lui retourne sur la croupe et débouche les deux orifices, puis il lui saute dessus, au grand jour, et jouit d'elle, sans se cacher

Hersens a enforcié son poindre,
 Que a Renart se vorra joindre :
 Voit Ysengrin qui a fali,
³⁷⁶ Que Renars d'autre part sali.
 Après s'est Hersens adrecie :
 Renars la vit molt correcie,
 Ne s'ose a li abandoner ;
³⁸⁰ Ainc ne fina d'espouronner
 Trusqu'a son castel de Val Crues^b.
 Quant il vint ens, si entra lues,
 Quant vit dame Hersent s'amie
³⁸⁴ Qui vers lui vient si arramie ;
 Mais de li n'a il huimais garde^c.
 La fiât Hersens trop que musarde,
 Qu'après Renart en la fosse entre
³⁸⁸ De plains eslais de ci qu'au ventre.
 Li caüstiaus estoit auques fors
 Et Hersens par si grans effors
 Se feri ens en la carriere^d

³⁹² Qu'el ne se pot retraire arriere.
 Quant Renars vit qu'ele fu prise,
 Ne volt lassier en nule guise
 Que il ne voelle o li gesir
³⁹⁶ Et fera de li son plaisir.
 Par un poi que Hersens ne crieve
 Car la fosse et Renars li grieve :
 La fosse qui desous l'estraint
⁴⁰⁰ Et Renars qui molt bien l'empaint.
 El ne trueve dont se resqueue
 Fors que seulement de la queue
 Que elle estraint devers ses rains,
⁴⁰⁴ Que des deus pertruis derrains
 Ne pert uns defors ne dedens.
 Et Renars prent la queue as dens
 Et li reverse sor la croupe
⁴⁰⁸ Et andeus les pertruis destoupe^e
 Puis li saut sus, ses ieus^f voiant
 Si li a fait, ses ieus voiant,

— on ne sait si le bien qu'on lui fait lui pèse, ou si la souffrance lui plaît —, en prenant tout son temps et tout son plaisir. Elle dit, pendant qu'il la besogne : « Renart, vous me forcez, eh bien ! je cède à la force¹ ! » Le seigneur Renart lui en met si vigoureusement que toute la tanière en résonne. Avant d'achever son affaire, Renart lui dit perfidement : « Dame Hersent, vous m'avez dit que jamais vous ne m'apprécieriez, et que jamais je ne vous le ferais, pour l'unique raison que je m'en vantaï ! Jamais, au grand jamais, je ne chercherai à m'en justifier ! Si je le dis maintenant, eh bien, je le dirai encore, je l'ai fait et je le referai, je le dis et le redirai² ! » Plus de sept fois, voire plus de dix, il a repris l'ouvrage avant qu'ils n'aient fini de discuter. Voici qu'arrive, piquant des éperons à travers les fourrés, Isengrin qui tombe en plein milieu des noces ! Il ne peut pas se retenir, rien ne l'empêcherait de venir jusqu'à eux ; il les hèle à grands cris : « Holà ! Renart, tout beau ! par les clous de la Croix, vous allez me le payer, cet affront ! » Renart est vif et leste, et il lui répond tout en se retirant : « Seigneur Isengrin, ce ressentiment, je l'ai gagné en vous rendant un fier service : voyez comme Hersent est bloquée ici ! Si je l'aide à se débarrasser de cette terre et à se décoincer de ce trou, faut-il que vous en soyez si alarmé ? Par Dieu, cher seigneur, n'allez pas croire que j'aie fait quoi que ce soit, ni troussé sa robe ni déchiré sa culotte ! Jamais, je le jure sur mon corps et sur mon âme, je n'ai fauté à l'égard de votre

Ou bien li poist u mal li plaise,

⁴¹² Tout a loisir et a grant aise.

Elle dist, que qu'il li faisoit :

« Renars, c'est force et force soit ! »

Sire Renars telle li donne

⁴¹⁶ Que toute⁴¹ la fosse en resonne.

Ains que la cose fust fenie,

Li dist Renars par felonnie :

« Dame Hersent, vous disiés

⁴²⁰ Que ja de vous n'iere prisiés⁴

Ne que jamais nel vous feroie

Por seul itant que m'en vantoie !

Ja voir ne m'en escondirai !

⁴²⁴ Se jel dis, encor le dirai,

Fis et ferai, dirai et dis ! »

Plus de set fois, voire de dis

A l'affaire recommencié

⁴²⁸ Ains qu'il eüssent partencié.

Evous poignant parmi les broce

Ysengrins qui s'embat es noces !

Ne se pot mie tant tenir

⁴³² Qu'il peüst a iaus venir,

Ains s'escrie molt hautement :

« Avoi, Renars, or belement,

Parles clos Dieu^d, mar m'i honistes ! »

⁴³⁶ Renars fu remuans et vistes,

Si li a dit tout en alant :

« Sire Ysengrin, cest maltalent

Ai je conquis par biau servise :

⁴⁴⁰ Veeés con Hersent est ci prise !

Se je l'aide a desterrer

Et le pertruïs a deserrer^e,

Por çou si estes effraës !

⁴⁴⁴ Por Dieu, biau sire, ne créés

Que nule riens j'aie faite,

Ne dras levés ne braies fraite !

Ainc par ce cors et par ceste aume,

⁴⁴⁸ Ne mesfis riens a vostre femme !

femme ! D'ailleurs, pour la défendre et me défendre en même temps, là où tu voudras le recevoir, je prononcerai un serment, avec l'assentiment de vos meilleurs amis ! — De quoi ? Un serment ? Sale traître, à d'autres les fables que vous inventez, vos mensonges, vos paroles creuses et vos songes ! pas la peine de chercher d'échappatoire : l'aventure est parfaitement claire ! — Holà ! réplique Renart, cher seigneur, vous pourriez parler beaucoup mieux : vous ne devriez pas continuer à soutenir ces erreurs ! — Comment ? M'a-t-on crevé les yeux ? Vous vous imaginez que je n'y vois goutte ? Quel est le pays où l'on pousse et enfonce ce que l'on va tirer à soi comme je vous ai vu faire avec Hersent ? — Par Dieu, seigneur, dit Renart, vous savez bien que la ruse et l'astuce sont tout indiquées pour régler les problèmes qu'on ne peut résoudre par la force ! Ma dame est prisonnière dans cette tanière, et comme elle est fort épaisse et grosse, eh bien ! en aucune façon je ne pense la tirer de ce trou. Elle s'y est enfoncée jusqu'au niveau du ventre, et si le terrier a l'entrée étroite, en revanche, à l'intérieur, il s'élargit : c'est pour-quoi je voulais la pousser à l'intérieur ; il n'aurait servi à rien de la tirer à moi, d'autant plus que j'eus l'autre jour la jambe cassée. Voilà ! vous avez entendu la vérité et il faut bien que vous m'en croyiez, maintenant, si vous ne voulez pas inventer des pré-textes pour m'accuser, selon votre habitude. Et lorsque ma dame sera sortie d'ici, je crois que plus personne ne s'en plaindra,

Et por li et por moi deffendre,
 Tout par la u le vorrois prendre,
 Un sairement vous aramis,
⁴⁵² Au los de vos millors amis !
 - Sairement ? Traïstres provés
 Voir por noient i controvés
 Controveüre ne mençoignes^a,
⁴⁵⁶ Ne vaines paroles ne songes !
 N'i covient une couverture :
 Toute est aperte l'aventure !
 - Avoi ! ce dist Renars, biau sire,
⁴⁶⁰ Vous porriés assés mieus dire :
 Içou maintenir ne devés !
 - Comment ? Ai je les ieus crevés ?
 Cuidiés que je ne voie goutte ?
⁴⁶⁴ En quel terre enpoint on et boutte
 Cose que on aut a soi traire
 Si con je vous vi Hersent faire ?
 - Par Dieu, sire, ce dist Renars,

⁴⁶⁸ Vous savés bien engien et art
 Vaut mieus a cose mainburnir^b
 C'on ne puet a force furnir !
 Ma dame est prise en ceste fosse
⁴⁷² Et elle est molt espesse et grosse,
 Que nuls sens traire ne l'en puis
 A reculons par cel pertruïf.
 Elle i est trusqu'a ventre entree,
⁴⁷⁶ Et la fosse a estroite entree !
 Mais elle est dedens auques graindre^d :
 Por çou le voloie ens enpaindre ;
 Por noiant a moi la sacheisse,
⁴⁸⁰ Que j'oi l'autrier la janbe quassee.
 Or en avés oï la voire,
 Si m'en devés bien atant croire
 Se vous controver ne volés
⁴⁸⁴ Acoïson, si con vous solés.
 Et quant ma dame iert de ci traite,
 Ja ne cuit qu'en soit clamor faite,

et que vous ne l'entendrez souffler mot là-dessus, à moins qu'elle n'ait envie de mentir. » À ces mots il s'est réfugié dans sa tanière, jugeant son plaidoyer suffisant. Isengrin est à l'autre bout et voit Renart qui prend la route et s'en va, lui qui l'a déshonoré sous ses yeux : il le raille et se moque de lui. Mais pour le moment il se soucie peu de discuter, non, il retrousses ses manches pour porter secours à sa femme qui est dans une situation désastreuse : il la saisit par la queue et la tire vers lui avec une telle violence qu'Hersent est au supplice et ne peut empêcher, sous le coup de la douleur, que son orifice postérieur ne se brise ; Isengrin l'entend se vider : maintenant, à mon avis, il la récupérera ! Il recule un peu et voit bien que si le passage n'était d'abord un peu élargi, il serait impossible d'en retirer Hersent. S'il n'arrive pas à la sortir de là, il en sera fort marri, car il n'est ni paresseux ni lent. S'aidant de ses ongles, il se met à gratter, dégageant la terre vers l'extérieur avec sa patte, il regarde d'un côté puis de l'autre ; ce sera bien le diable s'il ne la récupère pas ! Quand il a enlevé assez de terre, au-dessus, en dessous et sur les côtés, il s'approche d'Hersent, et tire doucement ; la tenant, il la soulève, il pousse et tire, il tire et pousse encore, en manquant lui rompre la queue ! Heureusement, elle était bien attachée. À force de presser et de tirer, il a fini par l'extraire du terrier à grand-

Ne ja, s'elle n'en voet mentir,
⁴⁸⁸ Ne l'en oroï un mot tentir. »
 A icest mot s'est entaisniés,
 Quant assés se fu desraisniés.
 Ysengrins est de l'autre part
⁴⁹² Et vit Renart qui prent et part "
 Qui l'a honni, ses ieus voiant,
 Et si le gabe et va moquant.
 Mais n'a ore soing de plaidier,
⁴⁹⁶ Ains se rebrace por aidier
 Sa feme qui va male veüe :
 Il li saisi devers la queue ;
 De tel air a soi⁶ la tire
⁵⁰⁰ Que Hersens est en cel martire
 Qu'il covient par droite angoisse
 Que li pertruis derriers li croisse ;
 Ysengrins ot qu'ele se vuide.
⁵⁰⁴ Or l'aura il si com il cuide !
 Un petitet s'est trais arriere :

Il voit bien que se la carriere
 N'estoit un petit' alaschie,
⁵⁰⁸ Hersent ne puet estre sachie.
 S'il ne l'en trait, molt iert dolans,
 Qu'il n'est pereceus ne lens.
 As ses ongles s'est pris et grate :
⁵¹² Trait la terre fors a sa pate,
 Garde de ci et puis de la ;
 Diauble i seront se il ne l'a !
 Quant il en a assés osté
⁵¹⁶ Et sus et jus et ou costé,
 Vint a Hersent, un petitet saiche ;
 Quant il la tint, si la soffache,
 Enpaint et saiche, tire et bout^d,
⁵²⁰ A peu la queue ne ront toute !
 Mais elle estoit bien ataichie.
 Tant l'a enpainte et tant saichie^e
 Que traite l'en a grant painne,
⁵²⁴ Mais a peu ne li faut l'alainne.

peine, mais il a failli y perdre haleine. Isengrin constate que Renart n'a plus rien à craindre, car il s'est retiré dans son trou. Il s'en retourne auprès des siens, qui l'attendaient dans la tanière sous la roche.

Ysengrins voit Renars nel doute,
Qu'il s'estoit mis dedens sa croute^e.

Arriere vient a sa maisnie
⁵²⁸ Qui soz la roche iert entaisnie.

Branche X

RENART ET LES ANGUILLES

Seigneurs, cela se passait à l'époque de l'année où le doux temps d'été tire sur sa fin et que revient la saison hivernale : Renart se trouvait dans sa maison, mais il était à court de provisions, situation inouïe et mortelle ! Il n'avait plus les moyens de dépenser ou de débours¹, il était incapable de rembourser toutes ses dettes ; plus rien à donner, impossible d'acheter à manger ; il n'a pas de quoi soutenir ses forces. Le besoin l'a mis sur la route. Bien prudemment, afin que nul ne le voie, il s'en va à travers les joncs qui séparent le bois de la rivière : son trajet finit par le mener à un chemin, dans lequel il s'engage. Voilà Renart qui s'accroupit au milieu du chemin : il tend son cou frénétiquement dans toutes les directions, ne sachant où trouver de quoi se nourrir ; la faim lui fait une guerre cruelle ; il ne sait que faire, et son inquiétude est grande. Il se couche alors à côté d'une haie : il attendra là ce que le hasard lui réserve. Voici qu'arrivent à toute vitesse des marchands qui transportaient des poissons ; ils venaient de la mer

Signor ce fu en tel termine^a
Que li douls tens d'esté decline
Et yvers revient en saison,
⁴ Que Renars fu en sa maison
Mais sa garison a perdue :
Ce fu mortel desconneue^b !
N'ot qu'aloer ne que despendre,
⁸ Toutes ses dettes ne pot rendre,
Ni que donner ne qu'acater ;
Si ne s'a de coi conforter.
Par besoing s'est mis a la voie :
¹² Tout belement, que nuls nel voie,
S'en va parmi une jonchiere

Entre le bos et la riviere :
Et a tant fait et tant erré
¹⁶ Qu'il est un chemin entrés^c.
Ou chemin s'acroupi Renars :
Molt coloie de toutes pars,
Ne set sa garison u querre
²⁰ Et la faim li fait forment guerre ;
Ne set que fere, molt s'esmaie.
Lors s'est couchiés les une haie :
Iluec atendra aventure.
²⁴ Atant evous grant alëure
Marcheans qui poisson menoient
Et qui devers la mer venoient :

avec un gros chargement de harengs frais, car le vent du nord avait bien soufflé sans discontinuer pendant toute la semaine passée. Ils avaient aussi de bons poissons d'autres espèces, grands et petits, à pleins paniers : la charrette était bien chargée, entre autres, de lamproies et d'anguilles qu'ils avaient acheminées vers les villes de l'intérieur¹. Renart, qui trompe le monde entier, se trouvait bien à plus d'une portée d'arc de la charrette. Quand il la vit ainsi chargée d'anguilles et de lamproies, il court au-devant des marchands, par les voies détournées, en tapiinois², pour les berner : ils n'y virent que du feu. Il s'est allongé en plein milieu du chemin : écoutez donc comment il s'y prend pour les égarer ! Il s'est couché à plat et fait le mort³, Renart, celui qui sait abuser son monde ; les paupières baissées, il découvre ses dents et retient son haleine. A-t-on jamais entendu parler de semblable perfidie ? Il demeure sur place dans cet état, couché par terre. Les marchands arrivent, sans prendre garde à la chose. Le premier qui le découvre l'examine et appelle son compagnon : « Regarde, là, un renard ou un chien ! » L'autre l'aperçoit et s'écrie : « C'est un renard, va le prendre, va. Fils de pute, gare à toi s'il t'échappe ! Il sera drôlement malin, Renart, s'il ne laisse pas sa peau dans l'aventure ! » Le marchand se précipite aussi vite qu'il peut, suivi de son compagnon ; les voici arrivés près de Renart. Ils trouvent le goupil sur le dos : ils le tournent dans tous les sens, lui pincet le dos puis la gorge ; ils n'ont pas

Herens fres menoient^a a plenté

²⁸ Car bise avoit auques venté
Trestoute la semaine entiere.
Et bons poissons d'autre maniere
Orent assés, grans et petis

³² Dont les paniers furent empli,
Que de lamproies, que d'anguilles,
Qu'il orent charié as villes,
Fu bien carchie la charete.

³⁶ Et Renars qui tout siecle abete
Fubien loing d'iaus plus d'unearchie.
Quant vit la charete quarchie
Des anguilles et des lamproies,
⁴⁰ Musant fichant parmi les voies
Cort as devans por iaus deçoivre :
Ains ne s'en porent aperçoivre.
Lors s'est couciés enmi la voie :

⁴⁴ Or oés com il les desvoie !
En un wason s'est ventrilliés
Et comme mors aparilliés

Renars cqui tout le mont engigne ;

⁴⁸ Les ieus cliniés, les dens esquigne^b
Et tenoit s'alainne en prison.
Oïstes mais tel traïson ?
Ilueques est remés gisant.

⁵² Atant evous les marcheans :
De çou ne se prenoient garde.
Li premiers le vit, si l'esgarde,
Si apela son compaignon :

⁵⁶ « Veés ci u houpil u waïgnon^c ! »
Cius le vit, si s'escria :
« C'est uns houpils, va, sel prent, va !
Fils a putain, gar ne t'escap !

⁶⁰ Or savra li trop de barat,
Renars, se il n'i lait l'escorce ! »
Li marcheans d'aler s'esforce,
Et ses conpains venoit après,

⁶⁴ Tant qu'il furent de Renart prés.
Le houpil truevent enversé :
De toutes pars l'ont enversé,

peur de se faire mordre ! L'un a déclaré : « Il vaut quatre sous ! » et l'autre renchérit : « Dieu me sauve ! non ! il vaut bien cinq sous, et c'est bon marché ! Nous ne sommes pas trop chargés : jetons-le dans notre charrette. Vois comme sa gorge est blanche et nette ! » Cela dit, sans perdre de temps, ils l'ont lancé dans la charrette et se sont remis en route. Grande est leur joie à tous deux ; ils se disent : « Voilà pour le moment, mais cette nuit, quand nous serons chez nous, nous lui retournerons la casaque¹ ! » Ils se satisfont, pour le moment, de cette fanfaronnade², mais Renart se contente d'en sourire, car il y a un fossé entre les paroles et les actes. Il était couché sur les paniers, le nez dessus : d'un coup de dents il en a ouvert un dont il a tiré, croyez-m'en, plus de trente harengs. Le panier se trouva presque vide, car il avait mangé de bon appétit, en se passant complètement de sel comme de sauge. Et avant de s'en aller, il lancera encore une fois sa ligne, je n'en doute pas un instant ! Il s'en est pris à un second panier : il y a plongé le museau et n'a pas manqué son coup, car il en retire deux chapelets d'anguilles. Renart, qui a plus d'un tour dans son sac, passe sa tête et son encolure au travers et pose les deux bouts de corde sur son dos, bien serrés l'un contre l'autre, de manière à en être bien recouvert ; désormais, plus besoin de continuer sa besogne. Il lui faut trouver maintenant un moyen pour redescendre à terre : il ne trouve ni planche ni marchepied. Il s'est agenouillé délibérément

Pinchent le dos et puis la gorge ;

⁶⁸ N'ont pas poor que il les morde⁶⁸ !

Li uns a dit : « Quatre sols vaut ! »

Li autres dist : « Se dieus me saut^b,

Ains vaut cinc sols a bon marchié !

⁷² Ne somes mie trop carchié :

Getons le en nostre carete !

Vés la la gorge et blanche et nete ! »

A icest mot sont avanchié,

⁷⁶ Si l'ont ou caretil lancié

Et puis se sont mis a la voie.

Li uns a l'autre fait grant joie

Et dient : « N'en ferons ore el,

⁸⁰ Mais anquenuit a nostre hostel

Li reverserons la gonnele ! »

Or ont il auques la favele,

Mais Renars n'en fait fors sourire,

⁸⁴ Car molt a entre faire et dire.

Sus les paniers se jut adens^c,

Si en a un ouvert as dens,

Et si en a, bien le saciés,

⁸⁸ Plus de trente herens sachiés.

Auques fu widiés li panniers

Car molt en menja volentiers,

Qu'onques n'i quist ne sel ne sauge.

⁹² Encor, ançois que il s'en aille

Jetera il son ameçon,

Je n'en sui mie en soupeçon !

Un autre pannier a asali :

⁹⁶ Son groing i mist, n'a pas fali,

Qu'il en traist fors deus rens d'anguilles

Renars, qui solt de tantes guilles,

Son col^d et sa teste passe outre,

¹⁰⁰ Les deus ardillons bien encontre

Desus son dos, que bien s'en cuevre :

Des or puet il bien laisier ouevre.

Or li estuet engien porquerre

¹⁰⁴ Coment il revenra a terre :

N'i trueve plance ne degrés.

Agenoillés s'est de son gré

afin d'étudier tout à loisir la façon dont il pourra toucher terre. Il s'est légèrement avancé, et, s'aidant de ses antérieurs, s'est élancé du haut de la charrette jusqu'en plein milieu du chemin, emportant sa proie enroulée autour du cou. Une fois qu'il a sauté, il dit aux marchands : « Que Dieu ait votre âme ! ces quelques anguilles¹ sont pour moi, gardez tout le reste ! » Et quand les marchands l'entendent, leur étonnement ne connaît pas de bornes ; ils s'écrient : « Tiens, le renard ! » Et de sauter sur la charrette où ils s'imaginaient capturer Renart. Mais lui n'a pas voulu les attendre ! Le premier des marchands, quand il se rend compte de la chose, déclare : « Que Dieu m'assiste, nous l'avons mal surveillé, il me semble ! » Ils frappent leurs mains l'une contre l'autre, et l'un dit à l'autre : « Compagnon, nous avons subi des pertes à cause de notre présomption ; nous avons été bien fous et bien sots, tous autant que nous sommes, en faisant confiance à Renart : il a bien soupesé les paniers et les a quelque peu allégés, car il emporte deux chapelets d'anguilles ; que la colique lui torde les entrailles ! — Ah ! s'écrient les deux marchands, Renart, c'est vraiment une sale race que la vôtre ! Que les anguilles vous restent sur l'estomac² ! » Et Renart de leur répondre : « Vous pouvez dire ce qui vous plaira, Renart, quant à lui, se taira ! » Les marchands se mettent à sa poursuite, mais ce n'est pas aujourd'hui qu'ils le captureront, car il a un cheval trop rapide³. Il court à

Por esgarder a son plaisir
¹⁰⁸ Comment il puisse jus venir.
 Lors s'est un petit avanciés,
 Des piés devant s'est eslassié
 De la carete enmi la voie :
¹¹² Entor son col porte sa proie.
 Et puis quant il a fait son saut,
 As marcheanz dist : « Dieus vos saut^a !
 Cils sameaus d'anguilles est nostrez^b
¹¹⁶ Et li remanans soit tous vôtres ! »
 Et quant li marchean l'oïrent,
 A merveilles s'en esbahirent,
 Si escrient : « Vois le houpil ! »
¹²⁰ Cil salirent ou caretil
 U il cuidoiënt Renart prendre.
 Mes il nes volt pas tant attendre !
 Li premiers dist, quant se regarde :
¹²⁴ « Si m'ait Dieus, malvaïse garde
 En avons prise, ce me samble ! »

Dont fierent lor paumes ensamble ;
 Lors dist li uns : « Conpains, damaige^d
¹²⁸ Avons eü par nostre outraige ;
 Molt estiens fol et musart
 Treštout quant nos creïens Renart :
 Les paniers a bien soufflassiés
¹³² Et ses a auques alaschiés,
 Car deus rens d'anguilles emporte :
 La male passion le torde !
 - Ha ! font li marchean, Renars,
¹³⁶ Tant par estes de male part !
 Mal bien vos puissent elles faire ! »
 Et Renars lor prist a retraire :
 « Or dirois çou que vos plaira,
¹⁴⁰ Et c'est Renars qui se taira^e ! »
 Li marchean vont après lui,
 Mais il nel prenderont mais^f hui
 Car il a trop isnel cheval.
¹⁴⁴ Ainz ne fina parmi un val,

travers un vallon sans s'arrêter avant d'être arrivé à l'enceinte de sa demeure. Les marchands, alors, renoncent à l'attraper, se traitant d'imbéciles. Ils se déclarent vaincus et s'en retournent tandis que Renart continue, plus vite qu'au pas, lui qui s'est tiré de bien des mauvais pas ; il arrive tout droit à son château où l'attend sa famille. La dame de la maison, madame Hermeline, son épouse, dont la courtoisie et la noblesse sont éminentes, se jette à son cou. Perchehaie et Malebranche, les deux frères, sautent sur leur père, qui s'en venait à petits bonds, bien gros et traînant son fardeau, heureux et réjoui, les anguilles enroulées autour du cou. Il se moque bien de passer pour sot : derrière lui, il a refermé la porte, à cause des anguilles qu'il apporte.

Voilà Renart dans sa forteresse où les siens lui font un fort bel accueil : ils lui essuient bien les jambes, ils écorchent les anguilles, les coupent en tronçons et fabriquent des brochettes avec des petites branches de coudrier sur lesquelles ils fixent les morceaux ; ils ont vite fait d'allumer le feu car il y avait des bûches en grande quantité ; ils attisent le feu en soufflant dessus de tous côtés. Ensuite, ils disposent les brochettes sur la braise qui s'est formée à partir des tisons. Tandis qu'ils faisaient cuire les anguilles et les rôtaient, voici qu'arrive monseigneur Isengrin, qui avait erré depuis le petit matin jusqu'à cette heure, traversant mainte terre sans pouvoir y trouver de butin :

Tant que il vint a son plassié.
Lors l'ont li marcheant lassié
Qui por malvais musart se tienent.

¹⁴⁸ Recreant sont : il s'en revienent
Et cius s'en va plus que le pas
Qui passés ot maint malvais pas,
Et vint a son castel tout droit

¹⁵² U sa maisnie l'atendoit.
Encontre lui sali la dame,
Madame Hermeline sa feme
Qui molt^a estoit cortoise et franche.

¹⁵⁶ Et Perchehaie et Malebranche,
Qui estoient amedui frere,
Cil sallirent contre lor pere
Qui s'en venoit les menus saus,

¹⁶⁰ Gros et sacans, joians et baus,
Les anguilles entors son col.
Mais qui que le tiegne por fol,
Après lui a close la porte,

¹⁶⁴ Por les anguilles qu'il aporte^b.
Or est Renars dedens sa tor
Ou cil li font molt bel ator :

Bien li ont les jambes torciés
¹⁶⁸ Et les anguilles escorchies.
Puis les colperent par trouçons
Et les espois font de plançons
De codre^c u ens les ont boutés,

¹⁷² Et li feus fu tost allumés
Car buche^d orent a grant plenté ;
Puis ont de toutes pars venté.

Lors les ont mises sor la brese
¹⁷⁶ Qui des tisons lor fu remese.
Endementres qu'il les cuisoient
Les anguilles et rotissoient,
Evous monsignor Ysengrin

¹⁸⁰ Qui ot erré des le matin
Trusqu'a cele eure en mainte terre
Et onques n'i pot riens conquerre :

il était tout efflanqué à force de jeûner, car il avait traversé une période très difficile. À ce moment il se dirigeait, dans un espace défriché, tout droit vers le château de Renart ; il vit fumer sa cuisinette, où il avait fait allumer le feu, et où rôtaient les anguilles que ses fils tournaient sur les brochettes. Isengrin en sent le fumet, inhabituel pour lui. Il se met à renifler et commence à se lécher les babines ; bien volontiers il serait allé se mettre à leur service, si seulement ils avaient consenti à lui ouvrir la porte ! Il s'avance vers une fenêtre pour regarder ce que cela pouvait bien être. Alors il commence à réfléchir au moyen d'entrer là-dedans et se demande s'il doit employer la prière ou la menace : mais il ne sait quelle solution choisir, car Renart est ainsi fait qu'il ne se laissera persuader de rien par la prière. Isengrin s'est accroupi sur une souche : la bouche lui fait déjà mal à force de bâiller ; il court à droite et à gauche, il regarde de tous côtés, mais il n'est pas en mesure d'obtenir, malgré ses efforts, qu'il puisse mettre un pied à l'intérieur ; il n'a rien à donner et rien à promettre. Il finit par prendre la résolution de fléchir son compère par la prière et de lui demander qu'au nom de Dieu il lui donne, s'il l'exige, un peu ou beaucoup de sa provende. Il l'appelle donc par l'ouverture : « Seigneur, mon compère, ouvrez-moi la porte ! je vous apporte de bonnes nouvelles : je crois que vous allez les trouver excellentes ! » Renart, en l'entendant, le reconnut bien, mais de tout ce qu'il lui demandait, il ne lui accorda rien ; au contraire, il a fait

De juner ot grailles les flans
 184 Car molt avoit eü mal tens⁹⁷.
 Lors s'en torna en un essart
 Droit devant le castel Renart,
 Et vit sa cuisine fumer
 188 Ou il ot fait feu alumer
 U les anguilles rostissoient
 Que si fil en espois tornoient.
 Ysengrins en sent la fumee
 192 Qu'il n'avoit mie acostumee :
 Dou nés commença a fronchier
 Et ses grenons a delechier ;
 Volentiers les alaüst servir
 196 S'il li volsissent l'uis ouvrir !
 Il se trait vers une fenestre
 Por esgarder que ce puet estre.
 Los se commence a porpenser
 200 Coment porra laiens entrer
 Ou par priere ou par manece :

Mais il ne set lequel il face,
 Car Renars est de tel maniere
 204 Qu'il ne fera rien por priere.
 Acroupis s'est sor une couche :
 De baailler li duet ja la bouche ;
 Cort et recort, garde et regarde,
 208 Mais tant ne se set doner garde
 Qu'il puisse dedens le pied metre,
 Ne por doner ne por prometre.
 A la parfin se porpensa
 212 Que son conpere aproiera
 Que por Dieu li doinst, s'il commande,
 U poi ou grant de sa viande.
 Lors l'apele par le pertruis :
 216 « Sire conpere, ouvres moi l'uis !
 Je vos aport bones noveles :
 Je cuit vos les tenrés a beles ! »
 Renars l'oï, sel connut bien,
 220 Mais de tout çou ne li fiüst rien ;

la sourde oreille, et Isengrin s'en étonne fort ; il reste dehors, plein d'angoisse, et convoite les anguilles. Il lui dit : « Ouvrez-moi, cher seigneur ! » Renart se mit à rire et lui demanda : « *Qui* êtes-vous ? » L'autre répondit : « C'est nous ! — *Qui* ça, vous ? — C'est votre compère ! — Nous nous imaginions que vous étiez un voleur ! — Je ne le suis pas, dit Isengrin, ouvrez ! » Renart lui dit alors : « Attendez donc qu'ils aient fini de manger, les moines qui se sont installés à table ! — Comment, fait Isengrin, ce sont donc des moines ? » Renart répond : « Mieux que cela, ce sont des chanoines de l'abbaye de Tiron¹. *Qu'*à Dieu ne plaise que je mente là-dessus ! je me suis retiré dans leur ordre. — Nom de Dieu², dit le loup, m'avez-vous bien dit la vérité ? — Oh oui, au nom de la sainte charité ! — Accordez-moi donc l'hospitalité³ ! — Vous n'auriez plus rien à manger ! — Mais dites-moi, vous n'avez donc plus de quoi me nourrir ? » Renart répond : « Ma foi, si ! Mais laissez-moi vous poser d'abord une question : êtes-vous venu pour mendier ? — Non, je veux voir comment vous êtes installés⁴ ! » Renart réplique : « Cela ne se peut ! — Et pourquoi donc ? » demande le loup. Renart répond : « Ce n'est pas le moment. — Eh bien, dites-moi : étiez-vous en train de manger de la viande ? » À quoi Renart répond : « Vous vous moquez ! — *Que* mangent donc vos moines ? — Je vais vous le dire sans plus tarder : nous ne mangeons pas des fromages mous, mais des poissons à grosses têtes.

Ançois li a fait sorde orelle,
Et Ysengrins molt s'esmerveille,
Que defors fu molt anguisseus

²²⁴ Et des anguilles covoitheus.

Si li a dit : « Ovrés, biau sire ! »
Et Renars comença a rire,
Si demande : « *Qui* estes vous ? »

²²⁸ Et cil respont : « Ce somes nous !

- *Qui* vous ? - Ce est vostre comperes !

- Nous cuidions que fuissiez lerres !

- Non sui, dist Ysengrins, ouvrés ! »

²³² Ce dist Renars : « Or vous souffrés

Tant que li moine aient mengié

Qui as taubles sont arengié !

- Coment, fait il, sont cedont moine ? »

²³⁶ Ce dist Renars : « Ains sont canoine

De l'abeie de Tyron.

Ja se Dieu plaist n'en mentiron,

Que je me sui rendus a euls.

²⁴⁰ - Nominasi dame, dist li leus,

Avés me vous dit verité ?

- Oïl, par sainte carité !

- Donques me faites herbergier !

²⁴⁴ - Ja n'avriés vous que mengier !

- Dites moi, dont n'avés vous quoi ? »

Ce dist Renars : « Oïl, par foi !

Or me lassies dont demander :

²⁴⁸ Venistes vous por truander ?

- Je non, ains voel veoir vostre estre ! »

Ce dist Renars : « Ce ne puet estre !

- Et por coi donques ? » dist li leus.

²⁵² Ce dist Renars : « N'est ore lieus.

- Or me dites : mengiés vous char ? »

Et dist Renars : « Cou est eschar !

- Que menjuent dont vostre moine ?

²⁵⁶ - Jel vous dirai sans nule aloigne :

Ne menjons pas fromages mous

Mais poissons qui ont les grans cous^b.

C'est la règle de saint Benoît : nous ne devons pas avoir de pire nourriture que celle-là. » Isengrin dit : « Je ne m'en étais jamais rendu compte, et je ne savais rien de tout cela ; allez, accordez-moi donc l'hospitalité ! je ne saurais où aller encore aujourd'hui ! » Renart répond : « Ne me parlez pas d'hospitalité ! Nul, à moins d'être moine ou ermite, ne peut bénéficier de l'hospitalité céans ; passez votre chemin ! il n'y a rien d'autre à faire ! » En entendant cela, Isengrin comprend parfaitement que rien de ce qu'il pourra dire ne le fera entrer dans la maison de Renart. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il patientera ! Et pourtant il lui demande encore : « Le poisson, est-ce bon à manger ? Donnez-m'en, s'il vous plaît, juste un bout ! Si je le dis, c'est que je veux juste goûter : quelle chance elles ont eu d'être pêchées et écorchées, les anguilles, si vous daignez en manger ! » Renart, chez qui l'habitude de tromper était bien ancrée, prit deux tronçons d'une anguille qui venaient de rôtir sur les charbons. Ils étaient si bien cuits que la chair partait en miettes. Quand il les eut en main, il n'hésita pas à manger l'un et à porter le second à celui qui l'attend à la porte. Il lui dit alors : « Compère, venez, avancez un peu ! tenez, voici de la nourriture de ceux qui sont bien convaincus que vous serez moine un jour. » Isengrin déclare : « Pour le moment je ne sais ce qu'il en sera pour moi ; c'est bien possible ; mais la nourriture, bien cher maître et seigneur, donnez-la-moi donc vite ! » Renart la lui donne et lui la saisit ;

Sains Beneois le nous commande
²⁶⁰ Que ja n'aions pior viande. »
 Dist Ysengrins : « Ne m'en gardoie,
 Ne de tout çou riens ne savoie ;
 Mais car me faites oſtel ! »
²⁶⁴ Huimais ne sauroie u aler. »
 Ce dist Renars : « Oſtes nel dites !
 Nuls s'il n'est moines u hermites
 Ne puet chiens avoir oſtel ;
²⁶⁸ Mais alés outre : n'i a el ! »
 Ysengrins ot et entent bien
Qu'en la maison Renars por rien
Qu'il puisse dire n'entrera.
²⁷² Que volés vous ? Si soufferra !
 Et nonporquant si li demande :
 « Poissons, est çou bonne viande » ?
 Donés m'en, se volés, un tronçon !
²⁷⁶ Nel di se por essayer non :
 Mais buer fussent elles psciés

Les anguilles et escorchies,
 Se vous en dagniés mengier ! »
²⁸⁰ Renars, qui bien solt losangier
 Priſt d'une anguille deus tronçons
 Qui roſti sont sor les carbons.
 Tant fu cuite, toute s'esmie.
²⁸⁴ Quant il les tint ne laissa mie^b :
 L'un en menja, l'autre en aporte
 Celui^c qui l'atent a la porte.
 Lors dist : « Comperes, ça venés
²⁸⁸ Un poi avant et si tenés,
 Par carité, de la pitance
 A chiaus qui sont bien a fiance
Que vous serés moines encore. »
²⁹² Dist Ysengrins : « Je ne sai ore
Qu'il me sera, bien porra estre,
 Mais la pitance, biaux dols maiſtre,
 Car me bailliés isnellement ! »
²⁹⁶ Renars li baille et cil la prent

il s'en est très vite débarrassé ; il en mangerait bien encore, et en quantité. Renart dit alors : « Comment la trouvez-vous ? » Le glouton frémit et tremble, il brûle et se consume de gourmandise. « Assurément, fait-il, on vous le rendra au centuple ! Donnez-moi encore un morceau comme celui-là, mon bien cher compère, pour que je m'y habitue, en attendant que je fasse partie de votre ordre !

— Par vos bottes, dit Renart, dont la perfidie était sans bornes, si vous aviez l'intention de vous faire moine, je ferais de vous mon supérieur, car je sais bien que la majorité vous élirait pour chef ou abbé, avant la Pentecôte ! — Est-ce pour me railler que vous venez de dire cela ? » Renart répond : « Non point, cher seigneur, sur ma tête, j'ose vous le dire : vous feriez un moine superbe une fois que vous auriez revêtu l'habit par-dessus le pelage gris : on ne trouverait plus bel homme à l'église ! — Aurai-je suffisamment de poisson pour être enfin guéri de ce mal qui m'a abattu ? » Renart aussitôt lui répond : « Mais bien sûr ! autant que vous pourrez en manger ! Faites-vous donc tonsurer et faites-vous raser et tondre la barbe ! » En entendant parler de se faire raser, Isengrin commença à grogner : « Il faut en passer par là¹, dit-il, compère ! Allez, vite, rasez-moi ! » Renart répond : « Vous allez rapidement bénéficier d'une grande et large tonsure ; juste le temps de chauffer l'eau ! » C'est maintenant que vous pourrez entendre un bon tour : Renart met l'eau sur le feu

Qui molt tost s'en fu délivrés ;
 Encor en menjaſt il assés. [ble ? »
 Ce diſt Renars : « Que vous en sam-
³⁰⁰ Li lichierres fremiſt et tremble :
 De lecherie eſprent et art.
 « Certes, fait il, sire Renars,
 Ciſt vous iert bien guerredonnés !
³⁰⁴ Encor un tel car me donnés,
 Biaux dols comperes, por amordre,
 Tant que je ſoie de voſtre ordre !
 - Par vos botes, ce diſt Renars,
³⁰⁸ Qui molt étoit plains de mal art^a,
 Se vous moines voliés eſtre,
 Je feroie de vous mon meſtre,
 Car je ſai bien que li pluiſour
³¹² Vous eſliroient a ſignor^b,
 Ains Pentecoſte u a abé !
 - Avés me vous ore gabé ? »
 Ce diſt Renars : « Naie, biau sire^c,
³¹⁶ Par mon chief, je vous os bien dire

Qu'en vous avroit bele perſone
 Puis que avrés veſtu la gonne
 Par deſus la pelice griſe :
³²⁰ N'auroit ſi bial home en eglise !
 - Auroie jou poiſſon assés
 Tant que fuſſe je reſpaſſés
 De ce mal qui m'a confondu ? »
³²⁴ Et Renars li a reſpondu :
 « Mais tant con vous porois mengier !
 Et car vous faites roognier
 Et voſtre barbe rere et tondre^d ! »
³²⁸ Yſengrins comença a gendre
 Quant il oï parler de rere :
 « N'i aura plus, fait il, compere !
 Mes reés moi haſtivement^e ! »
³³² Renars reſpont : « Inſnellement
 Aurois courone grans et lee,
 Ne mais que l'ewe ſoit cauf ee. »
 Ici poés oïr boin geu :
³³⁶ Renars miſt l'ewe ſeur le feu

et la laisse assez longtemps pour qu'elle soit bouillante ; il est revenu ensuite à l'avant de la maison et lui a fait passer la tête par une ouverture ménagée à côté de la porte ; Isengrin tend le cou. Renart, qui le trouve bien sot, lui a versé l'eau bouillante et l'a envoyée sur la nuque : il s'est vraiment conduit là comme une sale bête ! Quant à Isengrin, il secoue la tête, il grince des dents et fait une bien vilaine grimace ; il recule et bat en retraite en s'écriant : « Renart, je suis mort ! Puisse une catastrophe vous arriver aujourd'hui ! Vous m'avez fait une tonsure trop large ! » Sur ce, Renart lui tire la langue ; il la sort d'un bon demi-pied de sa gueule : « Seigneur, cette tonsure, vous n'êtes pas seul à l'avoir, car tout le couvent a la même ! » Isengrin lui dit : « J'ai l'impression que tu mens ! — Pas du tout, seigneur, ne vous en déplaie : pendant cette première nuit que vous passez ici, il vous faut subir les épreuves : c'est la règle de notre saint ordre. » Isengrin déclare alors : « Je me soumettrai de bonne grâce à toutes les exigences de l'ordre ; vous auriez tort d'avoir le moindre doute là-dessus. » Alors Renart accepte l'engagement solennel que le loup ne causera aucun mal à l'ordre, et qu'il se conformera aux ordres qu'il lui donnera. Renart l'a si bien embobiné qu'il a fini par le faire vraiment tourner en bourrique¹. Il sort alors par une brèche qu'il avait faite derrière la porte, et se dirige droit sur Isengrin, qui se plaignait amèrement d'avoir été rasé de si près qu'il ne lui restait ni poil ni peau. Ils arrêtent là leur

Et lait tant qu'il la fait boulant,
 Puis li est revenus devant,
 Et sa teste encoïste de l'uis
³⁴⁰ Li fait metre par un pertruis ;
 Et Ysengrins estent le col.
 Renars, qui bien le tint por fol,
 L'ewe boullant li a versee
³⁴⁴ Et sor le haterel getee^d :
 Molt par a fait que pute beste !
 Et Ysengrins esqueut la teste,
 Resquigne et fait molt laide chiere ;
³⁴⁸ A reculons se trait arriere
 Et s'escrie : « Renars, mors sui !
 Malaventure aiës vous hui !
 Trop grant coronne m'avés faite ! »
³⁵² Et Renars a la langue traite
 Bien demi pied fors de la geule :
 « Sire, ne l'avés mie seule,
 Car autresi l'a li couvens ! »
³⁵⁶ Diët Ysengrins : « Je cuit tu mens !

- Non fas, sire, ne vous anuit :
 A ceste premerainne nuit
 Vous covient a estre en esprueve
³⁶⁰ Car li sains ordres le vous rueve. »
 Diët Ysengrins : « Molt bonement
 Ferai tout çou qu'a l'ordre^b apent.
 Ja mar en serois en doutance. »
³⁶⁴ Et Renars en prent la fiance
 Que par lui maus ne lor venra
 Et que par lui se contenra.
 Or a tant fait et tant roté,
³⁶⁸ Renars, que bien l'a assoté.
 Puis en issi par une fraite
 Qu'il ot deriers la porte faite^d,
 Et vint a Ysengrins tout droit,
³⁷² Qui durement se complaignoit
 De çou qu'il estoit si pres rés
 Que poils ne cuirs n'i est remés.
 N'i ont plus dit ne sejoïné :
³⁷⁶ Andoi s'en sont d'iluec torné,

entretien et ne perdent pas de temps : tous les deux ont quitté les lieux, Renart en tête et le loup derrière, et ont fini par atteindre un vivier qui se trouvait tout près.

C'était un peu avant Noël, à l'époque où l'on met le jambon en saumure. L'air était limpide, les étoiles brillaient, et le vivier où Isengrin devait pêcher était gelé, au point qu'on aurait pu danser dessus ; il y avait juste un trou que les paysans avaient pratiqué dans la glace : ils y menaient chaque nuit leurs bêtes pour qu'elles puissent s'ébattre et boire. Ils avaient laissé sur place un seau : Renart se dirigea vers l'endroit tête baissée et tourna son regard vers son compère, lui disant : « Seigneur, venez par ici ! C'est là que se trouve profusion de poissons, et voici l'instrument avec lequel nous pêchons les anguilles, les barbeaux¹ et autres poissons bons et beaux. » Isengrin lui dit : « Frère Renart, prenez-le donc à un bout et fixez-le-moi solidement à la queue ! » Renart saisit le seau et le lui attache autour de la queue du mieux qu'il peut : « Mon frère, dit-il, maintenant il faut vous tenir bien tranquille au bout de ce seau, pour faire venir les poissons. » Il est allé se tapir dans un buisson, son museau entre les pattes, de façon à voir ce que l'autre fera. Isengrin est assis sur la glace : le seau est dans l'eau, rempli de glaçons de belle manière ; l'eau commence à geler et à prendre tout autour du seau, attaché à la queue. Le seau est plein de glace et en est submergé : l'eau froide a fait geler la queue qui se trouve scellée dans la glace ;

Renars avant et cius après,
Tantqu'il vindrent d'un vivier près.

Ce fu un poi devant noel,
³⁸¹ Qu'on metoit bacons en sel.
Li aïrs fu clers et estelés
Et li viviers estoit gelés
U Ysengrins devoit peschier,
³⁸⁴ Qu'on peüst desus treschier,
Fors tant qu'un pertruis i avoit
Qui de vilains fais i estoit,
Ou il menoient lor atovre

³⁸⁸ Cascune nuit jouer et boivre'.
Un saiel i orent laissé :
La vint Renars le col baissié
Et son compere regarda :

³⁹² « Sire, fait il, traïés vous ça !
Ca est la plenté des poissons
Et li engiens dont nous pessons
Les anguilles et les barbiaus

³⁹⁶ Et autres poissons bons et biaux. »

Dist Ysengrins : « Frere Renars,
Or le prendés de l'une part
Sel me lachiés bien a la queue ! »

⁴⁰⁰ Renars le prent et si li neue
Entors la queue al mieus qu'il puet :
« Frere, fait il, or vous estuet
Molt saïgement a çou tenir
⁴⁰⁴ Por les poissons faire venir. »
Lors s'est en un buisson fichiés,
Si mist son groing entre ses piés
Tant que il voie que il face.

⁴⁰⁸ Et Ysengrins est sor la glace :
Li saiaus fu en la fontaine
Plains de glaçons a bone estraine ;
L'ewe comence a englacier

⁴¹² Et li saiaus a enlacier,
Qui a la queue fu noé.
De glace est plains et soronde' :
La queue est de l'ewe gelee

⁴¹⁶ Et en la glace saielee ;

Isengrin commence à la soulever ; il croit qu'il arrivera à tirer le seau à lui et multiplie les tentatives ; il ne sait que faire et s'en inquiète fort. Il se met à appeler Renart quand il ne peut pas passer inaperçu plus longtemps, car déjà le jour s'était levé. Renart dresse la tête. Il regarde autour de lui, ouvrant les yeux, et lui dit : « Mon frère, arrêtez là ! allons-nous-en, mon bien cher ami ; vous avez pris assez de poisson ! » Isengrin lui crie : « Renart, il y en a trop ; j'en ai pris tellement, je ne saurais dire combien ! » Renart se mit à rire, et lui déclare tout de go que « celui qui convoite tout perd tout¹ ». La nuit s'achève, le jour apparaît et le soleil matinal se lève. Les chemins sont blancs de neige. Monseigneur Constant Des Granges, un petit noble² bien à l'aise, dont la demeure était située au-dessus de l'étang, s'est levé, ainsi que sa maisonnée, tous pleins d'entrain et d'allégresse. Il a saisi un cor de chasse, appelle ses chiens, ordonne que l'on selle son cheval ; s'adressant à ses gens, il crie et donne de la voix³. Renart entend le vacarme et prend la fuite, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il se soit réfugié dans sa tanière. Quant à Isengrin, il reste, dans une situation bien fâcheuse : il fait des efforts désespérés pour tirer et extraire le seau, manquant de se déchirer la peau. S'il a l'intention de quitter les lieux, il faut qu'il dégage sa queue de la glace.

Tandis qu'Isengrin se débat, voici qu'arrive, au trot, un valet qui tient en laisse deux lévriers ; il découvre Isengrin, s'élance

Cius la conmenge a soffassier ;
 Le saiel cuide a soi saichier,
 En mainte guise s'en essaie,
⁴²⁰ Ne set que faire, molt s'esmaie.
 Renart comence a apeler
 Quant il plus ne se puet celer^a,
 Car ja estoit l'aube crevee.
⁴²⁴ Renars a la teste levee.
 Il se regarde, les ieus ouevre :
 « Frere, fait il, car lassies ouevre !
 Alons nous ent, biaux dols amis ;
⁴²⁸ Assés avés de poissons pris ! »
 Et Ysengrins li escria :
 « Renars, dist il, trop en i a ;
 Tant en ai pris, ne sai que dire ! »
⁴³² Et Renars conmença a rire^b,
 Si li a dit tout en apert
 Que qui tout convoite tout pert.
 La nuit trespasse, l'aube crieve
⁴³⁶ Et li solaus par matin lieve.

De noif furent les voies blanches.
 Et messires Coſtans des Granches,
 Un vavassours bien aesiés,
⁴⁴⁰ Qui sor l'estant fu herbergiés,
 Levés estoit et sa maisnie
 Qui molt estoit joieuse et lie.
 Un cor a pris, ses chiens apele ;
⁴⁴⁴ Il conmande metre sa selle ;
 A sa maisnie crie et huë.
 Renars l'ot, si tourne en fuë
 Tant qu'en sa tainiere se fiche.
⁴⁴⁸ Ysengrins remest en la briche
 Qui molt s'esforce et saiche et tire :
 A poi la pel' ne li deschirre.
 Se d'iluec se voelt de partir,
⁴⁵² La queue estuet d'iluec partir.
 Que qu'Ysengrins se va frotant^d,
 Estes vous un garçon trotant :
 Deus levriers tint en une lasse ;
⁴⁵⁶ Voit Ysengrin, sour lui s'eslaisse,

vers le loup qui est complètement bloqué par la glace, et le crâne pelé. Il regarde ce que c'est et s'écrie : « Holà ! il y a un loup ! à l'aide ! à l'aide ! » Les chasseurs, en l'entendant, se précipitent immédiatement hors de la maison, avec leurs chiens, et franchissent les haies de clôture. Voilà Isengrin en bien mauvaise posture, car le seigneur Martin venait derrière eux, sur son cheval, à toute bride ; il met pied à terre et crie bien fort : « Lâchez les chiens, allez, laissez les chiens courir ! » Les veneurs¹ découplent la meute et les braques s'en prennent au loup ; les poils d'Isengrin se hérissent. Le veneur excite les chiens et les encourage vigoureusement ; Isengrin se défend vaillamment, les mordant à pleines dents — que peut-il faire de plus ? Il aurait assurément préféré vivre en paix ! Maître Martin a sorti l'épée du fourreau et se met dans les meilleures conditions pour frapper. Il descend à pied jusqu'au lieu de l'action, et s'approche du loup en marchant sur la glace : il l'attaque par-derrière ; il croit le toucher mais manque son coup ; le coup glisse et dévie et maître Martin tombe à la renverse, si bien qu'il a le crâne en sang. Il a bien du mal à se relever : au comble de la fureur, il reprend l'assaut. Quelle féroce mêlée² ! Maître Martin croit le toucher à la tête mais le coup s'arrête ailleurs ; l'épée descend jusqu'à la queue, il la lui coupe net au ras de l'anus, sans mentir ! Isengrin l'a bien senti : il saute de côté et prend la fuite ; il mord tout à la ronde les chiens

Sor la glace tot engelé,
 O tout son haterel pelé.
 Cius l'esgarde, puis li escrie :
 458 « Ha ! ha ! le leu ! aïe ! aïe ! »
 Li veneor, quant il l'oïrent,
 Hors de la maison tost sallirent
 O tout les chiens par une haise.
 464 Or est Ysengrins a malaise^a,
 Car dans Martins venoit après
 Sor un cheval tout a eslais,
 Qui molt s'escrie : « A l'avalier :
 468 Lai, va ! lai, va les chiens aler ! »
 Li braconnier les chiens descouplent
 Et li braquet a leu s'acouplent,
 Et Ysengrins molt se herice.
 472 Li venerres les chiens atice
 Et amoneste durement ;
 Et Ysengrins bien se deffent :
 As dens les mort, quan puet il mais ?
 476 Assés amaist il mieu la pais !

Dans Martins a l'espee traite
 Et por le mieu s'afaite.
 A pié descendi en la place
 480 Et vint au leu desus la glace :
 Par derriere l'a asalli ;
 Ferir le cuide^b, mais si falli ;
 Li cols escoula a travers
 484 Et dans Martins chiet tous envers,
 Si que li hateriaus li saine.
 Il se leva a molt grant painne :
 Par grant air le va requerre.
 488 Or oroïa ja molt fierre guerre !
 Ferir le cuida en la teste,
 Et d'autre part li cols areste ;
 Vers la queue descent l'espee^c,
 492 Tout res a res li a copee
 Pres de l'anel, n'ai pas menti !
 Et Ysengrins qui l'a senti,
 Saut a travers, fuiant s'en torne ;
 496 Les chiens mordans trestot aorne^d,

qui lui attrapent bien souvent les fesses ; mais la queue reste en gage, et la perte le met au désespoir : c'est tout juste s'il n'en crève de douleur ! Il ne peut plus rien faire d'autre, il prend ses jambes à son cou et finit par se réfugier sur un grand tertre. Les chiens n'arrêtent pas de le mordre et le loup se défend avec acharnement. Quand ils sont au sommet du tertre, les chiens sont épuisés et s'avouent battus, mais Isengrin ne perd pas son temps. Il continue dans sa fuite, il regarde souvent autour de lui et s'en va à toute allure jusque dans le bois : c'est là qu'il s'arrête et jure de se venger de Renart ; jamais plus il ne sera son ami.

Qui molt souvent li vont as naiges ;
 Mais la queue remaint en gaige,
 Dont molt li poise et molt li grieve :
 500 Par poi ses cuers de duel ne crieve''!
 N'en puet plus faire, torne en fuie,
 Tant qu'a un grant tertre s'apuie.
 Li chien le vont sovent mordant
 504 Et il se va molt deffendant.

Quant il furent ou tertre amont,
 Li chien sont las, recreant sont,
 Mais Ysengrins point ne se tarde.
 508 Fuiant s'en va, molt se regarde
 Et va ou bos grant aleüre :
 Iluec s'areste et dist et jure
 Que de Renars se vengera
 512 Ne jamais jor ne l'amera^b.

Branche XI
PINÇART LE HÉRON

Seigneurs, vous avez abondamment entendu parler, cela fait des jours et des années, des aventures et du récit que Pierre de Saint-Cloud en a fait, de Renart et de ses affaires. Il en est qui n'apprécient guère ni les aventures ni leur récit, car ils ne savent pas à quoi cela sert. Pourtant, celui qui voudrait bien y prêter attention pourrait y puiser grand savoir et y trouver maint bon exemple à méditer¹, car la matière est vaste et ample. Tous ceux qui la racontent sans la mettre en vers ne savent pas le dixième de ce que je sais : ils font le contraire de ce qu'il faut faire ! Mais moi je la mets en rimes et en vers. Voici ce qui est arrivé jadis en Angleterre : Renart s'en était allé en quête. Un beau jour, il s'était levé de bon matin. Sorti du bois, il était arrivé à découvert : le voilà prêt à faire grand butin, Renart, et il n'y avait à cela rien d'étonnant, car il avait fort jeûné toute la journée d'avant ; aussi ne pense-t-il pas s'attarder. Il court d'un côté et de l'autre, à petits bonds, et finit par arriver droit sur le bord d'une rivière. Il veut alors revenir sur son chemin,

Signor", oï avés assés,

Et ans et jors a ja passés,

Les aventures et le conte

⁴ Que Pierres de Saint Cloot conte

De Renart et de ses affaires.

Tels i a qui ne prise^b gaires

Ne l'aventure ne le conte

⁸ Car il ne sevent que ce monte.

Mais qui bien i vorroit entendre

Grant savoir i porroit apprendre

Et oïr mainte bone exemple

¹² Car la matere est large et ample.

Tout cil qui en content sans rime,

Ne sevent pas vers moi la dime :

Il le vous content a envers !

¹⁶ Mais jel cont' par rime et par vers.

Jadis avint en Engleterre

Que Renars s'ert alés pourquerre.

Un jour s'estoit levés bien main.

²⁰ Dou bos iert venus a un plain :

De gaaignier molt s'aparelle

Renars, et si n'iert pas merveille,

Qu'il ot molt jeûné le jour ;

²⁴ Por çou n'a cure de sejour.

Cort et racort les saus menus,

Et a tant fait qu'il est venus

Tot droit sor l'eur d'une riviere.

²⁸ Lors s'en revolt aler arriere

lui qui est le maître de toutes les ruses, quand, regardant à sa gauche par-dessous l'ombre d'une meule à charbon, il découvre maître Pinçart le héron qui pêchait dans la rivière de son bec les poissons. Renart l'aperçoit : il baisse la tête, se laisse tomber à terre et réfléchit à ce qu'il va faire, et à la manière dont il le piégera. En son for intérieur il se lamente, car la faim le fait bien souffrir. « Mon Dieu, dit Renart, que pourrai-je faire ? Par quel stratagème arriverai-je à l'attirer ? Si j'attends qu'il vienne ici, et pour peu qu'il commette quelque imprudence, peut-être bien pourrai-je l'attraper. Mais l'attente risque d'être longue, avant qu'il ne vienne pêcher de ce côté... Et je risque de le payer fort cher, car si je me fais apercevoir, que les chiens me découvrent et me voient, ils me le feront regretter, si je ne réussis pas bien à m'échapper. D'autre part, si le héron me voit, c'est lui qui s'en ira et s'éloignera de l'eau : j'aurai dans ce cas perdu ma peine. Et, mon Dieu, que ferai-je si je manque mon coup et si je reste planté là toute la journée ? Si je demeure, quel en sera le profit, sinon la peine que j'aurai prise à me fatiguer ? Je peux passer ici toute la journée à bâiller de faim... Ainsi va notre monde : sans se fatiguer, on n'a rien ! » Sur le rivage il s'est laissé tomber, face contre terre, une fois terminées ses lamentations. Souvent il regarde le héron. Bien grande est la trahison que le remplit : de ses dents, il arrache de la fougère qui pousse

Cius qui de tous barasest mestre,
Quant il regarda sor senestre
Par desous l'ombre d'un carbon ;
³² Si vit dan Pinçart le hairon
Qui en la rivièrre pescoit
Et les poissons au bech chercoit.
Renars le vit : la teste abaisse,
³⁶ A la terre cheoir se laisse
Et se porpense qu'il fera,
Et comment il l'engignera.
A soi meisme se demente
⁴⁰ Por le fain qui molt le tormente :
« Dieus, fait Renars, que porai faire ?
Par quel engien^a le porai traire ?
Se je atent tant que ci vegne,
⁴⁴ Por coi folement se contiegne,
Espoir jel poroie bien prendre.
Mais longement i puis atendre
Ançois qu'il viegne ci peschier
⁴⁸ Et jel puis comparer molt chier

Car se je sui aperceüs,
Des maistins trovés ne veüs,
Il me feront lor jeu puür
⁵² Se je ne m'en puis bien fuür.
Et s'il me voit, il s'en ira
Et de l'ewe se partira :
Si aurai perdu mon travail.
⁵⁶ Et dieus, que ferai se g'i fail,
Et se je sui ci toute jour ?
Quel preut aurai en mon sejour
Se paine^b n'ai par mon travailler ?
⁶⁰ Toute jour i puis baaillier...
Tels est li siecles dont rien
Sans travail n'a on gaires bien ! »
Sor la rive s'est adentés
⁶⁴ Quant assés se fu dementés.
Sovent regarde le hairon.
Molt est plains de grans traison :
As dens esraiche la feuchiere
⁶⁸ Dont plenté a sor la rivièrre ;

en abondance sur les bords de la rivière ; Renart en a pris une grosse brassée et l'a disposée à côté de lui. Il la met à l'eau et lui fait suivre le courant ; elle descend vers le héron. Le héron, alors, dresse la tête, cesse de pêcher et s'immobilise. Il recule un petit peu et, voyant que c'est de la fougère, il la pousse vers l'aval et se remet à pêcher. Renart était assis sur l'herbe fraîche ; de ses dents il a arraché une autre brassée de fougère. Il ne tarde pas à la jeter dans le courant de la rivière. Le héron, une fois de plus, a sursauté : il croit bien être en mauvaise posture ; il s'approche du tas de fougère ; avec ses pattes et son bec il le frappe et le retourne en tous sens et, se rendant compte que ce n'est que de la fougère, il se remet de nouveau à pêcher et à chercher les poissons de son bec. Renart était aux aguets : il a bien vu tout ce que le héron a fait. La gourmandise le met à la torture, et il médite de mainte façon sur le moyen de lui faire du mal et de l'attirer hors de la rivière. Il se dit, en fin de compte, qu'il entrera dans l'eau et se jettera dans l'aventure, enveloppé dans les fougères, et qu'il flottera, parce qu'elles sont légères. Ils pourront assez bien se confondre, car la couleur des fougères est semblable à la sienne : il ne sera pas facile de l'apercevoir, et de la sorte, il pourra bien abuser le héron. Alors il arrache une grande quantité de fougères qu'il entasse ; une fois qu'il les a mises en gerbe, il décide de s'y glisser, mais ne dit mot.

Une grant bracie en a prise
Renars et entor soi l'a mise.

Tout contreval la lait aler

⁷² Et sor le hairon avaler.

Et li hairons drece la teste ;
Le peschier lait et si s'aresté.

Un petitet se trait arriere,

⁷⁶ Et quant il vit que c'est feuchiere,

Aval l'enpoint et puis repesche.

Renars seoit sor l'erbe fresche

Si a a ses dens esrachie

⁸⁰ De la fouchiere une brachie ;

Il la gete en l'ewe courant

Et si ne va pas demorant.

Li hairons se rest tresailis

⁸⁴ Qui bien cuide estre malbaillis.

De la fouchiere se raproche :

Des pies et de son bec l'arouche

Et reverse en mainte maniere ;

⁸⁸ Et quant il voit que c'est fouchiere,

Derechief commence a peschier

Et les poissons al bec cerchier.

Renars estoit en son agait :

⁹² Bien a veü quanqu'il a fait.

De lecherie se debrise

Et se porpense en mainte guise

Conme il le puisse damagier

⁹⁶ Et de la riviere sachier.

Mais il dist qu'en l'ewe enterra,

Et en aventure^a se metra

Envelopés en la fouchiere,

¹⁰⁰ Si flotera, qu'ele est ligiere.

Assés porront bien estre ensamble

Car la fouchiere le resamble :

N'ert pas ligiers a aperçoivre ;

¹⁰⁴ Ensi le porra bien deçoivre.

Lors aracha une grant masse

De la fouchiere et si l'amasse ;

Et quant il l'a mis en reorte,

¹⁰⁸ Entrer i voet mais ne parole^b

Mon Dieu, voilà une conduite bien lâche ! « Nom de Dieu, dit-il, je vais y entrer et si j'y arrive, je le frapperai ! » À ces mots, Renart s'est couché au milieu des fougères et s'y est embusqué. La rivière était assez étroite. Renart, qui convoite le héron, se jette à l'eau depuis la rive. Il n'a jamais existé d'être vivant, créé par Dieu, qui pût alors l'apercevoir, par-devant ni par-derrrière, quelle qu'en fût l'habileté et la sagacité, à moins qu'il n'ait été signalé par avance. Le courant l'emporte plus bas, vers le héron qui a fort à faire pour trouver de quoi manger : il n'était pas sur ses gardes contre une possible trahison ; bien au contraire, il mettait toute son attention à pêcher et à attraper des poissons. Pourtant, il voyait bien le tas de fougères flotter en descendant la rivière et venir tout droit sur lui. Il reste tout à fait confiant : il ignore qui se cache dans le tas de fougères et n'a pas de quoi avoir peur. Mais Renart, qui ne l'aime guère, et qui sait nuire à plus d'un homme, se dirige vers lui sans tarder ; et quand il voit que le héron n'y prend pas garde, sans plus attendre il donne un coup de dents : il le saisit par le milieu du cou, le tire à lui avec une telle violence qu'il lui casse la tête.

Voilà cette guerre terminée : Renart regagne la terre en emportant sa proie ; il traîne le héron jusqu'à un buisson, sous une aubépine. Le héron se met alors à crier mais Renart a le souci de ne pas faire de bruit : du buisson il le tire dans un coin

Dieus ! Tant par est couarde cose !
 « Par Dieu, fait il, g'i enterrai,
 Et se je puis, je le ferrai. »
 112 A ces mos s'est Renars couchiés
 En la fouchiere et enbussiés.
 La rivièrte ert auques estroite.
 Renars, qui le hairon convoite,
 116 S'empaint en l'ewe de la rive.
 Onques Dieus ne fist riens qui vive
 Qui aperçoivre le peüst,
 Tant fuüst saiges ne tant seüst,
 120 Se il ne li fuüst dit avant,
 Par derriere ne par devant.
 L'ewe tot contreval le mainne
 Vers le hairon qui molt se painne
 124 De porcachier sa garison,
 Ne se gardoit de traïson,
 Ançois entendoit al peschier
 Et a poissonnes acrochier.
 128 Et si veoit bien la fouchiere

Floter contreval la rivièrte
 Et venir vers lui durement.
 Molt se contient seürement
 132 Si comme cius qui ne savoit
 Qui dedens la fouchiere avoit
 Et qui nule cose ne doute.
 Mais Renars qui ne l'aïme goute
 136 Et qui maint home desavance,
 Se trait vers lui sans demorance ;
 Et quant il voit qu'il ne prent garde,
 Jete les dens, plus ne se tarde :
 140 Vers soi par mi le col le saiche
 Si que la testè li escaiche.
 Evous finée ceste guerre :
 Atout lui va Renars a terre ;
 144 Jusqu'a un buisson le traïne
 Qui est desous une aube espine.
 Et li hairons comence a braire ;
 Renars n'a soing de noise faire :
 148 Dou buisson le trait en un angle,

et là il le serre si fort qu'il l'étrangle. Lorsqu'il l'eut étranglé, il le mangea sans en laisser le moindre morceau. Il n'avait pas envie de s'y attarder¹ ! Renart s'en retourne à sa demeure. C'était l'époque où l'on fauchait les prés ; le jour commençait à décliner. Il s'arrête alors au milieu d'un pré. Voyant que le soleil était bas sur l'horizon, il se dit qu'il attendra là le soir. Se glissant bien sous² une meule de foin, il y va pour dormir et se reposer : il n'est pas bon de marcher après manger, c'est ce que nous font croire les médecins et vous l'avez entendu déclarer maintes fois. Il s'est endormi sur sa meule, mais il sera bientôt réveillé³ ! L'eau avait monté et la rivière était sortie de son lit : jamais on n'avait vu une telle crue en cette saison ! Le débordement dépassait toute mesure et le pays tout entier était inondé par une masse d'eau considérable et qui s'étendait au loin. Elle avait déjà atteint la meule et recouvert l'herbe rase, et le flot continuait à monter. Que vous dire de plus ? La meule où Renart s'était réfugié pour dormir s'en va à toute vitesse et dérive, entraînée par le flux. Il commence à trembler de peur et n'a pas mis longtemps à se réveiller : son étonnement est sans bornes lorsqu'il voit que les flots l'emportent ; le spectacle le désole fort, et il s'écrie : « Hélas ! Pauvre de moi ! Malheureux que je suis, insensé, j'ai perdu toute mesure ! Vil paresseux, plein de présomption !

La le tient tant que il l'estrange.
Quant estranglé l'ot, sel menja
Ensi que point n'en i laissa.

¹⁵² N'en volt longue parole faire.
Renars s'en va a son repaire.
Ce fu en fauquison de prés ;
Li jors iert auques avesprés.

¹⁵⁶ Lors s'aresta enmi un pré.
Le solel vit bas avesprés :
Iluec atendra le serain.

Tresdesous une mule de fain
¹⁶⁰ S'en va dormir et reposer :
Après mengier fait mal aler,
Ce nous font acroire li mire,
Maintes fois l'aves oï dire.

¹⁶⁴ Sor le mullon s'est endormis,
Mais par tens sera estormis !
L'ewe iert desrivee et creüe :
Onques si grant ne fu veüe

¹⁶⁸ Com elle fu en cel saison !
Desrivee iert outre raison :
Toute iert couverte la ctree
De l'ewe qui ert grant et lee.

¹⁷² Jusqu'al mulon¹⁷² iert ja venue,
Couverte en iert l'erbe menue,
Et li flos si venoit montant.
Que vous iroie jou contant ?

¹⁷⁶ Tout contreval o la cretine
S'en va li mulons de ravine
U Renars s'ert alés dormir.
De pœir comence a fremir,
¹⁸⁰ Et puis après s'est esvilliés :
Estrangement s'est mervilliés
Quant il voit que li flos l'enporte,
Qui durement le desconforte.

¹⁸⁴ « Hailas, fait il, mal aeurés,
Chetis, folz et desmesurés,
Pereceus malvais, plains d'outraige !

Certes, on me tient d'habitude pour avisé, mais à vrai dire je n'ai jamais possédé un grain de bon sens et je n'ai jamais songé à rien de bien ! Ce sont les diables qui m'ont fait coucher ici sur le foin et m'enfoncer dans la meule, alors que j'aurais dû partir d'ici et descendre dans ma tanière ! Me voici près de la mort, je le sais bien : pas moyen désormais d'y échapper, car la crue, qui noie ou embarrasse maint homme se retire lorsqu'il fait sombre. Si je saute de la meule, je me noierai : pas d'échappatoire ! Je n'ai le courage ni de sauter ni de rester : ce qui me fait le moins peur est le plus à redouter¹, en effet, l'un comme l'autre, la noyade ou la capture, me font également peur, car si on peut m'apercevoir, je le sais, c'est la vérité absolue, on m'arrachera la fourrure ! »

Tandis qu'au milieu de ces cruels tourments, Renart se lamente, voici que surgit un paysan dans sa barque, qu'il pousse vers la meule de foin en maniant une longue rame : il revenait de la pêche. *Que* d'aventures arrivent en ce bas monde ! Il naviguait en remontant le courant, tenant la rame dans sa main. *Quand* il fut près de la meule de foin, il vit Renart qui était accroupi dessus ; dès qu'il le vit, sans plus attendre, il se dirigea de ce côté à grande allure, en homme qui n'a point confiance. Voilà Renart en grand embarras, lui qui en a berné tant et qui a fait tourner en bourrique les plus habiles, sur sa meule de foin qui flotte. Il est assis là, affligé et abattu : il se

Ja me suet on tenir pour saige,
¹⁸⁸ Mais onques voir n'oi point de sens,
 Ne ne fis^a de nul biens porpens !
 Dyauble me firent^b ci couchier
 Desus le fain et embussier,
¹⁹² *Quant* je m'en deüsse estre alés
 Et en ma taisniere avalés !
 Pres sui de mort, or le sai bien :
 De l'escaper n'i a mais rien
¹⁹⁶ Car li flos se retrait en l'ombre
Qui maint home noie et encombre.
 Se je saut jus, me noierai :
 Ja autre cose n'en ferai.
²⁰¹ N'i os salir, n'i os remaindre :
 La menre poor est la graindre,
Quar s'on me puet apercevoir,
 Içou sai ge trestot de voir
²⁰⁴ *Que* d'un que d'el ai grant fricon
 C'on me torra mon pelicon ! »

Endementres que se demente
 Renars en cele grant tormentte,
²⁰⁸ Atant estes vous uns vilains
 Naïant vers le mullon de fain,
 D'un grant naviron qu'il tenoit :
 De la pescherie venoit.
²¹² Mainte aventure avient ou mont !
 Najant s'en venoit contremont :
 L'aviron tenoit en sa main.
Quant fu pres dou mulon de fain,
²¹⁶ Si vit Renart croprir deseure ;
Quant il le vit, plus n'i demeure :
 Cele part vint grant aleüre
 Con cius qui point ne s'aseüre.
²²⁰ Or est Renars en grant barate,
Qui tantes gens a mis en flate
 Et qui les plus cointes assote,
 Sor le mullon de fain qui flote.
²²⁴ Se siet dolans et esbahis :

croit bien arrivé à l'heure de sa mort et trahi : « Eh bien ! au nom de Dieu, dit le paysan, Seigneur ! ce spectacle me réjouit au point que je ne sais quoi dire ! Saint Julien, quelle découverte ! Quel beau dos et quelle belle gorge¹ ! Voilà Renart bien attrapé : si je le puis, il sera saisi. Je lui ferai étirer le cou et sur le champ, je l'emporterai pour le vendre. À qui que ce soit, je vendrai le dos et je garderai pour moi la gorge ; j'en fabriquerai une bordure pour mon manteau. Il me faut avoir sa peau ! C'est la parfaite vérité ! Ensuite, la dépouille sera jetée à l'eau... En effet, il n'a aucun moyen de se défendre contre moi ! » De ce que pense l'insensé, il n'y a pas grand-chose qui se réalise.

Les choses en iront tout autrement ! Le paysan ne s'arrête ni ne se repose jusqu'à ce qu'il arrive tout droit à la meule où Renart était couché. Il le menace énergiquement, il empoigne sa rame des deux mains : il veut le frapper, mais l'a manqué, car Renart a sauté sur le côté. Le paysan le poursuit autour de la meule et fait tourner sa rame. Il crut qu'il pourrait le toucher à la tête, mais Renart qui ne reste pas immobile, esquivé par un bond de côté, de telle façon que le paysan qui le menace violemment, le manque. Renart fuit, le paysan le pourchasse et le chasse en tous sens ; grande sera sa fureur s'il ne l'attrape pas ! Mais il peut encore prendre bien de la peine avant qu'il ne puisse l'atteindre. Il voit bien qu'il lui faut monter sur la meule :

Bien cuide estre mors et trahis.
 « Hé Dieus ! fait li vilains », bial sire !
 Si sui haitiés, ne sai que dire !
²²⁸ Saint Juliens, quel troveüre !
 Quel dos et quele engorgeüre !
 Or est Renars bien atrapés :
 Se je puis, il sera hapés.
²³² Ja li ferai le col estendre
 Et sempres le porterai vendre.
 A que que soit le dos vendrai
 Et la gorge si retendrai ;
²³⁶ Orle en ferai a mon mantel.
 Il me covient avoir sa pel !
 Cou est la fine verité !
 Puis sera en l'ewe geté...
²⁴¹ Qu'il n'a vers moi point de deffense ! »
 Molt remaint de çou que fols pense.
 Tout autrement ira la cose !
 Or ne fine ne ne repose,

²⁴⁴ Trusqu'il fu^b au mulle tout droit
 Ou Renars estendus estoit.
 Molt le manace li vilains.
 Son naviron prent as deus mains :
²⁴⁸ Ferir le volt, mais a faili,
 Car Renars d'autre part sali.
 Li vilains li cort environ
 Et lait corre son naviron.
²⁵² Ferir le cuida en la teste
 Mais Renars' qui pas ne s'areste
 De l'autre part guenciست et saut
 En tel maniere que cil faut
²⁵⁶ Qui molt durement le manace.
 Renars fuit, li vilains le chache
 Chace de ça, chace de la ;
 Molt iert corochiés s'il ne l'a !
²⁶¹ Mais assés se puet travailler
 Ançois qu'il le puisse baillier.
 Bien voit^d que monter li estuet.

le paysan constate qu'il n'est pas en mesure de le capturer. Aussi veut-il se hisser sur la meule car il n'arrive ni à lui porter atteinte ni à le blesser d'aucune façon, ni par-devant ni par-derrrière. Il s'arrête à côté de la meule de foin, et enlève ses souliers pour y grimper. Pourquoi vous en dire plus ? Le paysan monte sur la meule, et le bateau s'éloigne du tas de foin. Renart, à qui le paysan crée bien du souci, lorsqu'il le vit venir sur lui, brandissant sa longue rame, saute à pieds joints dans la barque ; voilà le paysan tout penaud, à cause de sa convoitise et de sa présomption. Aussi les sages nous apprennent-ils que « tel s' imagine tirer profit d'une situation, qui n'y trouve que sa honte et son désavantage ». C'est la sentence que l'on emploie habituellement par mépris. Moi, je vous l'ai rappelée pour le paysan. Le voilà qui reste, en fin de compte, en grand péril, pour avoir convoité un renard. Il est donc demeuré sur la meule, tandis que Renart s'en va avec sa barque. L'eau s'en éloigne, l'eau l'enferme¹ : il ne s'arrête pas avant de toucher terre. Ensuite il s'en va dans sa forteresse, et le vilain est en détresse : de toutes parts l'eau le mouille ; de peur, il enlève ses vêtements, en homme qui croit bien qu'il va se noyer. Le vent lui donne de grandes frayeurs : souvent il bat sa coulpe. Alors se lève une vague qui se précipite sur la meule et le renverse : le flot et la tempête l'emportent vers un pieu, manquant de le

Li vilains voit prendre nel puet^a.
²⁶⁴ Sor le mullon si s'en volt traire,
 Car ne li puet damaige faire
 Ne ferir en nule maniere
 Ne par devant ne par derriere.
²⁶⁸ Les le mullon de fain s'aresté
 Et por ramper ses sollers oste.
 Que vous feroie jou lonc conte ?
 Sor le mullon li vilains monte
²⁷² Et li batiaus dou fain s'eslonge.
 Renars qui le vilain resoigne,
 Quant il le vit vers li venir
 Et le grant aviron tenir,
²⁷⁶ As joins pies ou batel sali ;
 Evous le vilain esbahi,
 Par convoitise et par outraige ;
 Por çou nous retraient li saige
²⁸⁰ Que tels cuide bien son preu faire
 Qui quiert son honte et se contraire.

Içou suet on dire en despit.
 Por le vilain le vous ai dit.
²⁸⁴ Ore est remes en grant peril
 Par convoitise d'un houpil.
 Ore est sor le mullon remes.
 Atout Renars s'en va la nes.
²⁸⁸ L'onde s'en part, l'onde la serre^b :
 Ains ne fina trusqu'a la terre.
 Puis s'en va en sa forterece,
 Et li vilains est en destrece :
²⁹² De toutes pars l'ewe le molle ;
 De poor oste sa despoille
 Con cius qui bien quide noier.
 Li vens le fait molt esmaier.
²⁹⁶ Sa colpe batoit molt sovent.
 Lors vint une vague levant
 Qui sor le mullon l'acravante :
 Li flos l'enporte^c et la tormente
³⁰⁰ Vers un pel, par poi nel tua.

tuer. Mais le paysan multiplia ses efforts, en homme qui savait bien nager : fort louable conduite ! À force de couler et de se démener, il finit par atteindre la terre, non sans peine, et quand il fut arrivé sur la rive, il se dit que jamais, au grand jamais, il ne s'en prendra à un renard, et que plus jamais ne lui en viendront des ennuis.

Mais li vilains s'esvertua
Con cius qui bien savoit noer :
De çou fiist il molt a loer !
³⁶⁴ Tants'est plonchies, tantse demainne,
Qu'a terre vint a quelque painne

Et quant il fu venus a rive,
Si dist jamais jor que il vive
³⁶⁸ A houpil plait nul ne tenra
Ne par lui mais ne lui venra.

Branche XII

RENART ET LIÉTARD

Un prêtre de la Croix-en-Brie — Dieu lui accorde une longue vie et comble ses désirs ! — a mis tout son soin et toute son application à composer une nouvelle branche de Renart, qui s'y connaît tant en tromperie. Sans mentir, un bon conteur témoigne de la véracité de l'histoire : car je l'ai entendu la raconter, lui qui l'emporte sur tous ses confrères d'ici jusqu'en Pouille. Assurément il¹ connaît aussi bien la force que la ruse. Ce conteur affirme que l'histoire est vraie, et pour cette raison nous devons lui accorder davantage de crédit. Au temps jadis, si le récit qui se prétend véridique n'est pas mensonger, un paysan largement nanti, avare, économe et chiche, plus riche que Constant des Noues² que l'on considérait pourtant comme fortuné et aisé, attela ses bœufs de bon matin, dans son nouvel essart, près d'un grand bois. Devant l'étendue à labourer, il jugea qu'il était venu y travailler bien tard ce matin-là, et pourtant le jour n'était pas levé depuis longtemps : mais le repos, la vie facile et l'inaction

Uns prestres de la Crois en Brie,
Cui Damediex doinst bone vie
Et çou qui plus li atalente,
⁴ A mis sen estude et s'entente
A faire une novele branche
De Renart, qui tant set de guanche.
L'estoïre tesmoigne a veraie
⁸ Uns boins conteres, la veraie,
Car i l'oi conter le conte
Que tout les conteors sormonte
Qui soient^a de ci trusqu'en Puille,
¹² Si set molt de force et de guille^b.
Molt tesmoigne l'estoïre a voire,
Et por çou la devons miex croire.

Il avint ancienement,
¹⁶ Se l'aventure^c ne nous ment
Qui afferme le conte a voir,
Q'uns vilains qui molt ot d'avoir,
Tenans, espargnaubles et ciches,
²⁰ Plus que Costans de Noes riches
C'on tenoit a riche et a plain,
En son novelessart, bien main,
Prés d'un grant bos ses bues lia
²⁴ Por le grant gaaing que il i a.
Li est avis qu'il est trop tart
Venus cel jor en son essart,
Si ert encor jones le jour,
²⁸ Mais repos, n'ese, ne sejour

ne conviennent ni ne plaisent au paysan. Il n'a aucune envie de rester au lit dès qu'il voit l'aube pointer, car un paysan ne peut prendre ses aises : il commencerait plutôt un autre travail. Un paysan est capable de se tuer à la tâche. Celui dont j'ai entrepris de vous raconter en français l'histoire extraordinaire avait huit bœufs pour tirer sa charrue¹. Dans tout le pays on n'en connaissait pas de meilleurs que les siens. Le meilleur de tous s'appelait Rougel : mais il l'avait mis à bout de forces en lui faisant tirer son fumier par fortes gelées et l'avait malmené en toute saison, si bien que, faible, exténué par tant de labeur et assez amaigri, le bœuf avançait lentement. Le paysan, qui était cruel et violent, le trouvant trop peu rapide, le pique et lui dit rageusement : « Rougel, tu es trop lent ! À ton sujet, j'ai souvent protesté quand mes voisins, parce qu'ils méprisaient mes bœufs², me disaient que je n'obtiendrais pas de vous vingt-deux sous de maître Durant³, même si j'avais grand besoin d'argent. Je leur répondais en riant, en jurant mes grands dieux, que je n'en accepterais ni trente, ni même trente-deux sous au marché. À présent, tu sens plus le poids du labourage journalier⁴ sur tes épaules qu'aucun des sept autres, et pourtant tu n'as encore guère tiré ! Tu es fatigué de bien bon matin ! Puisse le méchant ours te dévorer avant la fin de la journée : tu me fais passer trop de temps à labourer un même sillon ! Il va me falloir te remplacer par un autre bœuf à

Ne duïst au vilain ne ne plaïst^d.

N'a talent qu'en son lit s'arest

Puis c'un poi voit le jour paroir,

³² Car ne puet vilains aise avoir,

Ains iroit en autre oeuvre faire.

Molt par pueent vilain mal traire.

Cils vilains, dont je vous coumanc

³⁶ A conter mervillous roumanc,

Uit bues a sa charue avoit.

En la contree on ne^b savoit

Millors bues qu'estoient li sien,

⁴⁰ Mais sor tous en i ot un boin

Qui estoit apelés Rougeus,

Mais il l'avoit par les for geus^f

A traire son fiens sormené,

⁴⁴ Et toutes les saisons pené,

Que lentement aloit le pas

Por çou que foibles iert et las

Dou grant travail, et auques maigres.

⁴⁸ Li vilains, qui fu fel et aigres,

Por çou que trop le sent a lent

Le poinst et dist par maltalent :

« Rougel, trop estes alentis,

⁵² Por vous ai sovent desmentis

Tous mes voisins qui me disoient,

Por mes bues qui me mesprisoient^d,

Que je n'avroie pas de vous,

⁵⁶ Tant fusse d'argent souffratous,

Vint et deus sols de dant Durant.

Et je lor disoie en riant^f

Par verité, que je n'en mente,

⁶⁰ Que je n'en prendroie pas trente,

Non pas trente et deus, au marchié.

Or avés plus le col carchié

Dou jor que n'a nus de ces set,

⁶⁴ Si n'avés encor gaires trait !

Trop matin estes ja lassés !

Ains que cilz^f jors d'ui soit passés

Vous puisse mals ours^s devorer,

⁶⁸ Car trop me faites demorer

la foire de mai. De la même façon que je demande à Dieu de me préserver de la peur, je veux qu'un loup ou un ours t'arrache dans l'instant même ta fourrure, car désormais je ne tire plus parti de ta force : tu tiens la tête trop basse ; que le méchant ours te frappe aujourd'hui même ! »

Tout ce qu'a dit le cruel paysan, Brun l'ours, qui était tout près dans le bois, l'a entendu et écouté attentivement, caché dans un buisson où il avait étendu son cou et ses pattes de devant. Il n'avait pas peur du vent, car aucun chien ne pouvait venir le surprendre à cet endroit. Pour mieux écouter et entendre, il s'était entièrement dissimulé, tout près, dans le buisson. Il n'aurait pas voulu pour treize sous que le paysan l'entendît. La promesse l'a transporté de joie ; il s'est dit à lui-même, à voix basse : « Cette fois, j'ai de la chance : je vais avoir, Dieu merci, à coup sûr une proie ici même. Il ne me faut pas perdre mon temps au risque qu'elle m'échappe ! Je sais assurément où je porterai la proie dont je vais me saisir. J'aurai un bœuf pour moi tout seul, Rougel, qui appartenait au seigneur Liétard. Mais avant qu'il fût à lui, Liétard m'a souvent fait pourchasser par ses chiens, et m'a fait deux ou trois fois arracher ma pelisse malgré moi. Aujourd'hui, je vais le lui faire payer cher : je vais tout de suite me régaler de la chair grasse et tendre de Rougel, que cela plaise ou non.

A erer un sellon de terre.

En lieu de vous m'estuet aquerre

Un buef a la foire de mai.

⁷² Se Diex me deffende d'esmai,

Je vorroie que leus u ours

Vous eüst osté au rebous

Le pelïçon sans demorance^a,

⁷⁶ Car poi pris mais vostre puissance :

Trop portés basse cele chiere,

Mals ours hui cest jor vous fiere ! »

Quant ç'ot dit li vilains engrés,

⁸⁰ Bruns li ours, qui en bos fu prés,

A tout oï et escouté

En un boisson u ot bouté

Le col et les pates devant.

⁸⁴ N'avoit mie poor dou vent,

Carnulschiens nel pot iluec prendre.

Por miex escouter et entendre

S'iert près d'eus ou buisson repus^b.

⁸⁸ Ne volsiât pas por treze sous

Que l'eüst li vilains oï.

Molt l'a la premesse esjoï ;

A soi meïsmes dist tous quois :

⁹² « Bien m'est avvenu ceste fois :

Or avrai ge, Dieu' merci, proie

Sans nulle faille en ceste voie.

Ne m'irai or pas delaiant

⁹⁶ En^d aventure por noient.

Por voir sai u je carcherai

La proie qui j'en porterai.

Un buef avrai seul en ma part,

¹⁰⁰ Rougel, qui fu signor Lietart.

Mais ançois qu'il fuât primes sienz',

Sovent m'a fait sivre as ses chiens

Et fait detirer sor mon pois

¹⁰⁴ Mon pelïçon deus fois u trois.

Ancui le vorrai molt chier vendre :

De la char Rougel crasse et tenre

Ferai ancui mes grenons bruiere,

¹⁰⁸ Cui que doie abelir ne nuire.

Le paysan peut bien être sûr et certain que j'exigerai d'avoir mon bœuf, car je tiens une promesse pour argent comptant. Il ne le fera pas travailler un jour de plus, car j'aime mieux manger sa chair que mes provisions. Et s'il cherche à s'y opposer ou à faire des difficultés, il peut être bien assuré de s'être engagé dans une dure bataille. Je n'accorderai jamais ni paix ni trêve à ce paysan puant : au contraire, je ne cesserai de lui nuire. Si je peux mettre la main sur lui dans les champs ou, pour son malheur, dans les bois où je serai plus en sûreté, je n'aurai de cesse d'obtenir ce que je veux. S'il ne me rend pas Rougel, mon bœuf, je lui donnerai un tel coup avec ma patte puissante, musclée et plate sur l'échine, la poitrine ou le visage, que je le renverserai sur place. Mais je suis en train de m'égarer : je suis bien convaincu qu'il ne fera rien pour m'empêcher d'avoir pacifiquement mon bœuf, comme il m'en a fait la promesse. Je l'ai entendu à plusieurs reprises le dire et le confirmer solennellement : il respectera sa parole. Il ne peut rien m'enlever : nécessité fait loi¹. Qu'il le veuille ou non, je l'aurai, et peut-être ne lui en saurai-je aucun gré. » Ainsi se parle à lui-même Brun l'ours, qui est tenaillé par la faim qui le mortifie, mais il conçoit quelque réconfort à l'idée d'avoir Rougel à coup sûr. Il bondit hors du buisson, rassemble farouchement ses forces et lance un puissant cri de joie sans craindre qu'on

Ce puet bien li vilains savoir
 Que je vorrai mon buief avoir,
 Car je tienc premesse a catel,
¹¹² N'en fera mais autre jornal,
 Que j'ainc miex sa char que despense.
 Et s'il i voet metre defense
 Ne arest, savoir puet^d sans faille
¹¹⁶ Que pris avra aspre bataille.
 Jamais n'avra envers moi pais
 Ne trives li vilains pusnais,
 Ançois le greverai tous tens ;
¹²⁰ S'aconsivre le puis as chans
 Ou en bos, par son mal eür,
 Ou jou serai plus asseür,
 A çou querre avrai vers lui grant.
¹²⁴ Se Rougel, mon buief, ne me rent,
 Tel cop^b li donrai de ma pate,
 Que j'ai fort et charnue et plate,
 Ou col, ou pis, ou en la face,
¹²⁸ Que je l'abatrai en la place.

Mais c'est folie que je di,
 Car je cuic bien savoir de fi
 Que ja n'i metra nul arest
¹³² Que mon buief en pais ne me laist
 Si conme il le m'a en couvent.
 Je l'ai oi loer souvent
 Et affermer por veritauble ;
¹³⁶ Bien fera^c sa parole estauble.
 Nule riens tolir ne me puet :
 Grant cose a en faire l'estuet !
 Voelle u ne voelle, je l'avrai,
¹⁴⁰ Ja, espoir, gré ne l'en savrai. »
 Ensi parole a soi touz seus
 Bruns li ours, qui est angoiseus
 De^d fain dont il est amortés,
¹⁴⁴ Mais auques^c s'est reconfortés
 Por çou qu'il est en esperance
 De Rougel avoir sans doutance.
 Dou buisson se trait molt tost fors,
¹⁴⁸ Fierement esqueut tot son cors

l'entende, car il n'y avait tout alentour personne d'autre que Liétard qui était tout faible et vieux, et qui n'avait qu'un valet au lieu de deux pour la moitié de la saison. Mais laissons là ce valet¹.

Revenons à Brun l'ours, qui s'approche du paysan à grandes enjambées. Il a bien visé sa proie : il va bientôt chercher à détacher Rougel. Dès qu'il arrive à proximité de la charrue, il salue Liétard d'une voix forte : « Dieu te sauve, Liétard, cher ami ; ta promesse, ce matin, m'a laissé espérer un gain considérable : je considère que Rougel, ton bœuf, m'appartient, et c'est à juste titre, car ce qui m'a attiré ici de si bon matin, c'est la promesse² que tu m'as faite lorsque tu as souhaité, dans ta colère, que le méchant ours puisse venir le manger : tu ne peux revenir sur ta parole. Tu te repens trop tard : je lui ferai sentir mes crocs. Détache-le-moi sans faire de manières : ce n'est plus le moment de rêvasser ! Détache-le-moi immédiatement, car ce n'est plus le moment, pour un homme de bon sens, de faire triste figure : il doit au contraire, dès le point du jour, comme tu le fais, se mettre à l'ouvrage, par ta richesse³ ! et c'est ainsi qu'il se tire d'affaire. Me fais-tu mauvais accueil ? Paie, car je veux ce qui m'a été promis ! Ne fais pas grise mine pour autant ! J'aimerais mieux être en bière que de voir m'échapper ce butin ! Rougel est un animal exténué,

Et jete un molt haut brai de joie,
N'a mie poor que on l'oie,
Qu'il n'avoit près de nule part
¹⁵² Nului, f'ors seulement Liétart,
Qui estoit tous foibles et viels,
Qu'il n'avoit c'un garçon de deus
Fors que demie la saison.
¹⁵⁶ Atant dou garçon nous taison.
Si reparlerons de Brun l'ors
Qui vers le vilain vint le cors.
Molt set bien sa proie espiier :
¹⁶⁰ Ja vorra Rougel desloier.
Quant il fu près de la charue,
A haute vois Liétart salue :
« Diex te saut, Liétart, biaux amis,
¹⁶⁴ Ta premesse en ces main m'a mis
En grant esperance de bien :
Je tienc Rougel, ton buief, a mien^b,
Et bien le doi a mien tenir,
¹⁶⁸ Car ça m'as fait si main venir

La premesse que me feïs,
Quant tu par maltalent deïs
Que maus ours le peüst mengier :
¹⁷² Ne pues ta parole cangier.
Tu es trop tart au repentir :
Je li ferai mes dens^c sentir.
Desloïés^d le moi sans dangier :
¹⁷⁶ Il n'est or pas tens de songier !
Deslie le moi sans demeure,
Car il n'est or pas tens ne eure
Que preudons face chiere morne,
¹⁸⁰ Ains doit tantoſt con il ajourne,
Si con tu fais, coumencier s'uevre,
Par ta richece, et lors recuevre^e.
Fais me tu chiere felenesse ?
¹⁸⁴ Paie, que je voel ma promesse !
N'en fai ja por çou laide chiere !
Je volroie miel estre en biere
Que ma promesse n'en portasse.
¹⁸⁸ Rougel est une beste lasse,

chétif, misérable, peu efficace : il ne tire plus rien du tout. Moi, je ne l'attellerai plus, je ne lui ferai plus tirer la charrue ni accomplir d'autre besogne : il remplira bientôt ma panse. Ne fais donc pas cette tête-là, cela ne sert à rien. Si tu refuses de t'arrêter et de détacher Rougel sans protestations, j'ai très envie de venir te donner un bon coup de patte et de t'allonger par terre. À ce moment-là, à ce que je crois, tous tes bœufs seront en mon pouvoir. C'est pourquoi je te dis qu'il vaudrait mieux pour toi que Rougel, accablé par l'âge, m'appartienne tout seul plutôt qu'avec tous les autres. Tu ne connaîtrais plus ni joie ni plaisir si tu les perdais tous. » Le paysan est complètement bouleversé par les propos de Brun : l'angoisse et la colère lui donnent des sueurs. Il est perplexe et accablé d'être trahi par sa propre promesse. Il regrette profondément les mots qu'il a prononcés, et les tient pour folie. Son esprit bouillonne, mais il sait bien qu'il est impossible de s'opposer à Brun, qui est grand et puissant. Rien ne saurait le reconforter, car il aura étranglé en un clin d'œil tous ses bœufs à l'insu de tout le monde, et lui avec, avant que quiconque le sache. Il vaut mieux pour lui qu'il accepte la perte d'un seul bœuf plutôt que de tous, les uns après les autres, car il sait bien que, s'il se rebiffe contre Brun, l'autre l'étranglera et qu'il n'aura aucune chance d'en réchapper. Il sait bien que la contestation n'est pas de saison : il pourra mieux arriver à ses fins par la prière

Chetive et povre et mal traiant :
De son traire est il mais neant.

Ja nel ferai loier ne traire,
192 Ne nule autre besoigne faire,
Ains en enplirai ja ma pance.
N'en fai ja laide contenance,
Car tu n'i pues riens conquêter.

196 Se tu ne te voes arester
Et desloier Rougel sans noise,
J'ai grant talent que je te voise
Doner de ma pate dou flat,

201 Qu'a terre t'abatrai tout plat,
Et lors seront, si con moi samble,
A mon voloir li buef ensamble.

Por çou te di ge que mierz t'iert
204 Que Rougel, que vellece aquiert,
Soit miens tous seus qu'ensamble tuit.
N'i avroit joie ne deduit
Se tous les avoies perdus. »

208 Tous s'est li vilains esperdus

De çou que Brun l'ors oï dire ;
De maltalent tressue et d'ire.
Molt est pensis et esbahis

212 Quant par sa promesse est traïs.
Molt li poise de la parole

Qu'il dist, et molt la tient a fole.
En mainte guise se porpense,

216 Bien set n'i a mestier deffense
Vers Brun, car trop est grans et forz,
N'i a mestiers nulz reconfors,
Qu'en poi d'eure estranglé avra

221 Tous ses bues, ja^b nuls nel savra,
Et lui mort ançois c'un le sace.
Mielz li vient soffrir le damage
D'un seul buef que de tous a tire,

224 Car bien set, se vers lui s'aïre,
Que lui meisme estranglera,
Ne ja vis n'en escapera.

Bien set n'i a tençon mestier ;

228 Mielz puet par proiere exploitier

que par la colère et l'affrontement physique. Il arrête ses bœufs au milieu du pré.

Il s'incline humblement devant Brun et détache en pleurant son bœuf, Rougel, de si bon matin que sa journée est complètement perdue : il ne pourra plus travailler, car les sept bœufs ne parviendront pas à tirer la charrue, tant la terre est résistante et dure¹. Il ne cesse de lui jurer ses grands dieux qu'il lui devra une grande reconnaissance s'il accepte d'attendre, pour avoir Rougel, seulement jusqu'au lendemain : « Je vous le donnerai de bon cœur dès le petit matin, par la foi que je dois à mon fils Martin et à ma chère fille Constance, n'ayez aucune crainte à ce sujet. Par pitié, laissez-le-moi jusqu'au matin, vous avez ma parole, pour que Dieu vous mette en joie ! — Liétard, dit l'autre, il n'en est pas question : ne cherchez pas à me causer des embarras ! *Qui* laisse passer l'occasion ne la retrouve pas. C'est de Renart, qui s'y connaît en tromperie, que je tiens cette maxime : « mieux vaut tenir² ! » Je serais le dernier des derniers si je me laissais convaincre par de belles paroles de rendre ce dont j'ai pris possession ! Il est bien fou, celui qu'un autre fou fait déraisonner : si je remettais à demain ce que je tiens à présent en main, tu pourrais dire effectivement que tu as trouvé en moi un vrai fou. Si je remettais au hasard un bien qui à présent m'appartient, je serais complètement fou³. Si tu t'échappais de mes pattes, je suis bien convaincu, par saint Jean, que je ne serais pas près de te revoir.

Que par couros ne par meeslee.
Ses bues areste en mi la pree.

Vers Brun l'ors forments'umelie,

²³² Et en plorant son buief deslie,
Rougel, si main que sa journee^a
Est toute a nient atornee,

Que nul exploit ne pora faire,

²³⁶ Que li set buief ne poront traire,
Car trop est fors la terre et dure.

Molt sovent li aferme et jure
Que grant merci li devra rendre

²⁴⁰ Se de Rougel le voet atendre
Trusqu'a l'endemain seulement :
« Molt volentiers et bonement

Le vous rendrai bien matinet,

²⁴⁴ Foi que doi mon fil Martinet
Ne ma belle fille Constance,
N'en soies vous ja en doutance.
Vostre merci, prestés le moi

²⁴⁸ Trusqu'a le matin, par ma foi,

Que Diex bone joie vous doinst !

- Lietart, fait il, n'en^b avrois point,
Nel tenés vers moi cest anuis^c.

²⁵² *Qui* aise atent, aise le fuit :
De Renart, qui guillier ne fine,
Tinc je cest sens : molt vaut sesine^d.
Molt par seroie ore falis

²⁵⁶ Se jou ce dont je sui saisis
Rendoie por bele parole.
Trop^e est cils folz cui folz afole :
Se je metoie^f ore a demain

²⁶⁰ Çou que je tieng ore en me main,
Dont m'avroies tu bien trové
Apertement por fol prouvé.
S'en aventure me metoie

²⁶⁴ De la cose qui ore est moie,
Bien seroie folz atapés.
Se de moi ere eschapés,
Je cuic et croi, par saint Jehan,

²⁶⁸ Ne te verroie mais auuan.

Tu ferais tout ton possible pour éviter de te trouver sur mon chemin : de cette façon, tu aurais vite fait de m'appliquer le proverbe " un mal pour un bien ". Quand on rend service, on est mal récompensé. Si j'avais accepté que tu me fasses un serment, tu te serais vite parjuré. Je me défie de tous les paysans du monde depuis une expérience mémorable que j'ai faite. On dit que chat échaudé craint l'eau froide : on peut à juste titre me dire échaudé. En effet, un cochon de paysan sans foi a été parjure envers moi l'an dernier, sans s'en repentir le moins du monde, sans m'en demander pardon et sans me donner de compensation. C'était l'année passée, avant les vendanges : il jura Dieu et ses anges que, aussi vrai qu'il demandait à Dieu de lui donner la santé, il me donnerait à foison de ses brèches et de son miel, que j'aime par-dessus tout, si je lui laissais deux chiots sur lesquels je comptais, le soir, pour mon dîner. Je lui fis confiance, comme un imbécile : il n'y a pas de pire gage chez un paysan. Non, vraiment, je ne l'aime pas : aucun homme de bon sens ne doit lui porter de l'estime, car il est impossible de soumettre un paysan à la justice, comme de le mater. Il est persuadé de s'être tiré d'affaire du moment que l'on fait confiance à sa parole. Il ne fera plus ensuite aucun effort pour demander un délai. Le paysan fait trop peu de cas de ses serments : il n'a pour eux ni attachement, ni crainte, ni estime. Il faut être

A ton pooir te garderoies
De toi metre mais en mes voies :
Ainsi m'avroies tu tost^a fait [frait !]"
272 Çou qu'on dist : " de bienfait, col
Mal^b por bien a on por service :
Se ta foi en avoie prise,
Tost en mentiroies ta foi.
276 Tous les vilains dou mont mescroi
Por un vilain dont me sovient.
On dist : " Escaudés ewe crient " ;
Par droit escaudés en doi estre,
281 Por un fel vilain de put estre
Qui awan sa foi me menti,
Ne onques ne s'en repenti
Ne respit ne m'en demanda,
284 Ne envers moi ne s'amenda.
Ce fu awan, devant vendenges,
Que on jura Dieu et ses angles',
Ne, se Diex li dona^t santé,

288 Qu'il me donroit a grant planté
De ses bresses et de son miel,
Que je ainc plus que riens soz ciel,
Se deus chaeles^d li rendoie
292 Qu'au soir au mengier atendoie.
J'en pris la foi, n'en fui pas saiges,
Qui ore est mais li pires gaiges
Qui soit en l'o^stél au vilain.
296 Je ne sui mie cius qui l'ain :
Nuls preudons ne le doit prisier,
C'on ne puet mie justicier
Vilain, ne avoir en destrait.
300 Bien li samble qu'escapés soit
Puis c'on le voet par sa foi croire,
Ja puis n'en fera un seul oirre
Por querre de sa foi respit.
304 Trop a foi vilains en despit,
Ne l'ainme, ne crient ne ne prise.
Folz est qui par foi le justise

insensé pour traiter avec lui en se fiant à sa parole quand on dispose d'autres moyens, car il lui est bien trop peu fidèle. Je ne conseille à aucun seigneur au monde, s'il se saisit de son paysan et le met en prison à la suite d'un délit ou d'une fraude sur la taille, de le libérer simplement sur parole : ce n'est pas une garantie suffisante. Je parle par expérience : les paysans se sentent bien tranquilles, dès qu'on leur propose d'engager leur parole. Aucun homme sensé ne doit s'y fier. Je ne vois pas comment je pourrais te faire confiance au point de renoncer à Rougel, mon bœuf, car je redoute, en te faisant confiance, la tromperie et le manque de foi que j'ai rencontrés chez maint autre. — Seigneur Brun, cela est certain, répond Liétard en pleurant tant et plus, je le sais bien, j'en prends Dieu à témoin, il y a dans le monde des gens de toute sorte : les uns sont purs de tout péché, et beaucoup d'autres ont commis les fautes les plus criminelles. Et il y en a beaucoup plus de déloyaux que d'honnêtes, qui n'ont aucun scrupule à manquer à leur parole pour un rien ; mais il y en a un certain nombre, ce ne sont pas des histoires, qui sont des hommes honnêtes et sincères, fidèles à Dieu, et qui ne voudraient jamais, pour rien au monde, être parjures. Puisse Dieu ne jamais me laisser consentir à renier ma parole envers quiconque ! Je serais vraiment en proie au péché, et Dieu m'aurait bien oublié, si je ne tenais pas parole :

S'il le puet en autre maniere
³⁰⁸ Justicier, car trop l'a poi chiere.
 Ne io a nul signor en terre",
 Se son vilain prent et enserre
 Por son forfai^t ne por sa taille,
³¹² Que li vilains cuite s'en aille
 Et s'afiance seulement :
 Poi i a d'asseurement.
 Je di çou que j'ai essayé :
³¹⁶ Ne sont pas vilain esmaïé,
 Puis que vient as fois affier.
 Nuls pseudons ne s'i doit fier.
 Je ne sai coment tant te croie
³²⁰ Que Rougel mon buef te recroie,
 Car je douc molt, se jel te croi,
 La tricherie et la nonfoi
 Que j'ai en maint autre trové.
³²⁴ - Sire Brun, vretés est prové,
 Respont Lietars, et forment plore,

Bien le sai, se Diex me secore,
 De maintes guisez a gens el monde,
³²⁸ Car li un sont de pechié monde,
 Et mains en i a entechiés
 De tous les crimineus pechiés,
 Et desloiaus en i a mains
³³² A grignor planté que des sains,
 Qui ne se vont pas esmaiant
 De mentir lor fois por noiant,
 Et pluisor sont, ce n'est pas fauble,
³³⁶ Qui sont proudome et veritable
 Et ont vers Damredieu^b bon cuer,
 Ne ne vouroient a nul fuer
 Por nule riens lor fois mentir.
³⁴⁰ Ja Diex ne me lai^st consentir
 Que ma foi mente a home né !
 Trop m'avroit pechié sormonté
 Et Diex mis en grant oubliance,
³⁴⁴ Se je mentoie ma fiance :

pour Dieu, laissez-moi Rougel, demain vous en disposerez en toute liberté. Par la foi que je dois à Brunmatin, ma femme, je vous le ramènerai ici même demain, de bon matin, sans chercher à vous faire tort. »

Brun l'ours répond : « Eh bien, emmène-le ! Donne-lui donc du foin et de l'avoine : je le préférerais plus gras, mais cela n'est guère possible, car il lui faudrait un long repos. Je comptais bien, avec lui, satisfaire ma faim immédiatement, mais je l'apprécierai tout autant demain que je l'aurais fait aujourd'hui, et je vais me remettre en chasse dès maintenant. »

Il fit alors prêter serment au paysan et quitta la plaine à grandes enjambées. Il entra dans le bois, dans une lande touffue, pour y chercher pitance. Pendant ce temps le paysan, en proie à l'angoisse et à la colère, détacha ses huit bœufs pour les faire paître : il ne se sentait pas bien, c'est pourquoi il les détacha si vite ; la colère et l'angoisse lui ôtaient jusqu'à l'appât du gain. Tout en marchant, il se mit à se plaindre à haute voix à Rougel — il n'avait pas alors envie de chanter ! — : « Hélas ! Rougel, mon bœuf beau et grand, j'ai bien des raisons de me lamenter à ton sujet ! Il est normal que je le fasse, quand je me suis moi-même privé de toi ! Ma langue folle et perverse te mettra demain en mauvaise posture ! Je t'ai livré entre des mains cruelles, celles de Brun l'ours qui n'a aucune pitié. Demain, tu

Por Dieu, Rougel me recreés,
Ja demain ne vous iert veés.
Par la foi que doi Brunmatin,
348 Ma mollier, demain, bien matin,
Ci meïsmes le ramenrai,
Que ja vers vous ne mesprendrai. »

Bruns li ours respont : « Dont l'en
352 Si li donne fain et avainne : [mainne,
Je vorroie qu'il fust plus cras,
Mais ce ne puet ore estre pas,
Car sejour i convenroit grant.

356 De lui me cuidai maintenant
Orendroit me fain^a estanchier,
Mais je le ravrai autant chier
Demain conme orendroit aroie,
360 Et le porquerai^b a des proies. »

Atant prit la foi dou vilain,
Si se mist grant cors hors dou plain.
Ou bos, en une espesse lande
364 Entra por querre sa viande.

Entre ces coses li vilains,
Qui d'ire et d'anguisse fu plains,
Desloia ses uit bues por paistre :
368 Ne puet a aise des cors estre,
Por çou les desloia si tost,
Que l'ire et l'angoisse li tolt
De gaaignier tout le talent^c.

372 A Rougel se prist en alant
A haute vois a dementer,
N'a^d or pas talent de chanter :
« Ahi ! Rougel, biaux buief et grans,

376 Por vous doi estre molt dolans !
Si sui je si conme estre doi,
Quant je vous ai tolu a moi !
Ma parole fole et malvaise

380 Vous mettra demain a malaise !
En males mains vous ai gitié,
A Brun^e l'ors qui est sans pitié.
Demain de vous se goustera ;

384 Cilz gousters trop me coûtera.

feras son régal, et cela me coûtera bien cher. On a bien raison de dire : “ À force de gratter, la chèvre a mauvaise litière¹. ” J’étais trop heureux ce matin, quand je livrais par des promesses mon bien à autrui. Si à présent Brunmatin, la belle si habile, me blâme âprement et me tance pour ma légèreté et pour la perte subie, je ne dois pas en être surpris. Moi qui avais coutume de prodiguer des conseils à tous mes voisins, même aux plus sages, j’ai bien cherché mon propre malheur. Hélas ! Dieu m’a grandement pris en haine, pour que j’en sois venu à me trahir moi-même ! À présent je suis plus niais qu’un fou, moi qui me trahis moi-même ! Maudite soit ma langue ! Un malheur n’arrive jamais seul : ce que je redoute le plus, c’est de perdre tout ce que je possède, et que le malheur s’acharne sur moi jusqu’à ce qu’il ne me reste plus rien, car la semaine commence bien mal. Je ne ferai plus d’affaires désormais. Parti de rien, j’avais en dix ans mis quelques biens au soleil ; j’avais bien amassé cent livres ou plus, sans compter le reste : de terres, vignes, prés, bœufs et vaches, blé, vin, lard et fromages j’avais plus, grâce à Dieu, que n’importe quel paysan des environs. Maintenant je crains que tout cela ne disparaisse, et je suis vraiment persuadé et convaincu que je cours à la catastrophe. Ce matin, je pensais que j’avais trop de huit bœufs pour tirer ma charrue ! Il y en a qui tiennent une marotte et une massue

Voirement, dist voir cius qui dist :
 “ Tant grate chievre que mal gist. ”
 G’ëstoie trop a aise hui main,
 388 Quant je metoie en autrui main
 Par promesse la moie cose.
 S’or me blasme forment et cose
 De ma folie et de ma perte
 392 Brunsmatins, la bele, l’aperte“,
 Ne m’en doi mie mervillier.
 Jou, qui soloie consillier
 Tous mes voisins et les plus saiges,
 396 Ai quis mon mal et mon damage.
 Las ! or m’a Diex trop enhaï,
 Quant j’ai moi meismes trahi !
 Or sui je plus que fols nais^b,
 400 Quant je meismes me traïs !
 Dehé ait hui tote ma geule,
 Cui avient une, n’avient seule :
 C’est çou que jou crien plus et dout,
 404 Que je ne perde le mien tout,

Et que si sovent me meschiece^c
 Que mes avoirs a nient chiece,
 Car donee m’ëst male estraine^d
 408 Au premier jor de la semaine.
 Or ne serai mais marchant ;
 J’ëstoie de si grant neant
 Venus a auques en dis ans,
 412 Que deniers avoie gisans
 Bien entor cent livres u plus,
 Sans autres coses le sorplus :
 Terrez, vignes, prés, buez et vaches,
 416 Froment, vin et lart et fromaiges
 Aveie plus, la Dieu merci,
 Que vilains qui fust prés de ci.
 Or crienc que tout a neant aille,
 420 Et cuic et croi sans nulle faille
 Entrés sui de perdre^e en la voie.
 Hui / main m’iert avis que j’avoie
 Trop en uit bues en ma carue.
 424 Telz porte borrel et maçe

énorme et pesante sur leurs épaules et que l'on devrait considérer à tous égards comme moins fous que moi¹. Il est parfaitement normal que je récolte les embarras que j'ai recherchés : il me faut boire le vin de ma folie. Assurément, aucun homme de bon sens ne me plaindra pour le dommage que je subirai, car je l'ai bien cherché, et je récolte ce que j'ai semé : il est logique que je le subisse ! » C'est ainsi que gémit et s'effraie maître Liétard face à lui-même. Pendant ce temps, maître Renart s'était mis en chasse de bon matin dans un bois très proche du chemin, quand il entendit aboyer tout près de lui des chiens qui le talonnaient, et les cris d'un paysan qui les excitait par la forêt : il ne songe nullement à s'arrêter, mais court vite se mettre à l'abri. Il se dissimule dans le creux d'un chêne jusqu'à ce que se soient éloignés les chiens qui l'avaient mis à bout de forces. Il n'a aucune envie de sortir de ce creux tant que les chiens sont à proximité : au contraire, il s'y repose et s'y prélassse, et y fait un petit somme. Tandis qu'il se repose dans ce creux, il entend le paysan qui pleure et gémit à haute voix auprès de ses bœufs : il saute alors de sa cachette. Il lui semble qu'il peut bien la quitter, puisqu'il n'entend plus de chien aboyer. Il sort du bois, va droit vers l'essart où il voit le paysan qui se lamente en pleurant. Il s'élance vers ce dernier. Quand il arriva auprès de lui d'un bond rapide, il lui dit : « Dieu te sauve, manant ! Qu'as-tu ? Pourquoi

Grosse et pesant desus son col
 Qu'on devreit tenir a mains fol,
 En tous endrois, que je ne sui.
⁴²⁸ Il est bien raison que l'anui
 Que je m'ai porcacié reçoive :
 Drois est que ma folie boive.
 Certes, ja mais hons qui riens sace"
⁴³² Ne me plaindra de mon damage,
 Car jel m'ai quis u porcacié,
 Si l'ai si con je l'ai tracié :
 Il est bien raisons que je l'aie ! »
⁴³⁶ Ensi se demente et esmaie
 A soi meïsmes dan Lietart.
 Entre ces coses dans Renart
 Proie porcaçoit par matin
⁴⁴⁰ En un bos molt près dou chemin,
 Quant il oï abai des chiens
 Qui molt li estoient prochien,
 Car molt près l'aloient sivant,
⁴⁴⁴ Et uns vilains après huiant
 Après les chiens par la forest :

N'a or pas talent qu'il s'arest,
 Ains cort a garison molt tost.
⁴⁴⁸ Ou cruelz d'un chaisne se repošt
 Tant que li chien soient passé
 Qui molt l'avoient ja lassé.
 N'a talent d'ïstre dou cruez mais^b
⁴⁵² Tant quel i chien soient si prés,
 Ains se repose et estendelle^c
 Ou crues, et un poi i soumelle.
 Tandis con se repose ou crues,
⁴⁵⁶ Li vilains qui est a ses bues,
 Qui pleure et se demente en haut,
 Entroï, et fors dou^d crues saut.
 Vis li est qu'aler s'en puet bien,
⁴⁶⁰ Puisqu'il n'oï abai de chien.
 Dou bos ist, a l'essart va droit,
 La ou le vilain ester voit
 Qui se dementoit en plorant.
⁴⁶⁴ Vers le vilain s'en vient corant.
 Quant près de lui vint le grant saut,
 Si li dišt : « Vilain, Diex te saut !

te lamentes-tu ainsi ? — Seigneur, je ne te le dirai pas, par mon œil, car si je le faisais, je n'y gagnerais rien. Si je te livrais mes réflexions, tes conseils ne pourraient m'être d'aucun secours¹. — Misérable manant, que Dieu te maudisse ! Tu es vraiment insensé ! Je vois bien que tu ne sais pas à qui tu as affaire. Certes, si tu le savais, si désespérée que fût ta situation, si grande que fût ton inquiétude, tu te serais calmé à la seule idée que je puisse voler à ton secours. Je suis bon avocat, par la foi que je dois à saint Pantaléon ! À la Cour de Noble le lion j'ai intenté nombre d'âpres actions et j'ai souvent transformé le droit en tort ou le tort en droit : c'est ce qui se produit souvent, car c'est l'habitude des plaideurs. J'ai plus d'une fois fait perdre son temps à mainte bête sauvage : à l'une, j'ai fait briser la tête, à l'autre le cou, ou encore la cuisse. Tu n'imagines pas que l'on puisse faire autant de mal ou de bien que je sais moi-même en faire. Un jour j'ai fait descendre dans le puits Isengrin, mon cher compère² : je l'aurais fait alors aussi bien à mon père. On ne doit pas s'en étonner ; je le fis monter dans un seau, à un puits où il y en avait deux : ce fut une plaisanterie amusante à laquelle je me livrai dans une abbaye de moines blancs. J'aurais eu bien du mal à m'échapper de ce puits : j'y serais mort ou j'aurais été pris si je n'y avais coincé Isengrin. Il s'était appuyé sur la margelle du puits, qui avait une voûte de plâtre.

Que as tu ? Por quoi fais tel duel ?

⁴⁶⁸ - Sire, nel savrois, par mon oel,
Car se jel vous avoie dit,
G'i conquerroie molt petit.

Se mon consel vous descouvroie,

⁴⁷² Ja par vostre consel n'avroie³
Ne nul consel ne nul aïe.

- Folz vilains, que Diex te maldie !
Trop par es folz, or sai je bien

⁴⁷⁶ Que tu ne me connois de rien.
Certes, se tu me coneüsses,
Ja si desconsilliés ne fusses,
Ne de nule riens esmaiés,

⁴⁸⁰ Que tot ne fusses apaiés
Por tant que^b te voisisse aidier.
Je sui bons maïstrez de plaidier,
Foi que doi saint Pantelion.

⁴⁸⁴ Ens en la cort Noble le lion^c
Ai ge meü maint apres plait,
Et ai souvent de droit tort fait,
Et mainte fois de tort le droit :

⁴⁸⁸ Ensi covient sovent qu'il soit,
Car^d plaideor l'ont a usage.
Sovent a rendu le musage^e
Par moi mainte salvaige beste^f :

⁴⁹² A l'une ai fait brisier la teste,
L'autre le col, l'autre la cuisse.
Tu ne ses pas c'on faire^g puisse
Tant mal, tant bien con faire puis.

⁴⁹⁶ Je fis ja avaler ou puis
Dant Ysengrin mon chier conpere,
Si feïsse jou lor mon pere.
Nel doit on tenir a merveille :

⁵⁰⁰ Jel fis entrer en une selle
Ou puis ou avoit saiaus deus,
Ce^h fu bone guille et boins jeus,
En une abeïe as blans moines.

⁵⁰⁴ D'iluec escapasse a grant painneⁱ,
Ou mors ou retenus i fusse
S'Ysengrin detenu n'eüsse ;
Si s'ert apoiés a l'enchaître

⁵⁰⁸ Dou puis qui ert voltez de plaître.

Je lui attendris pieusement le cœur en lui faisant croire que j'étais au paradis terrestre, et il déclara qu'il voudrait s'y trouver. Mais ce désir lui causa des ennuis : je lui appris à prendre un bon bain, et je sortis du puits. C'est encore lui que, avant Noël, à l'époque où l'on met les jambons au saloir, je fis pêcher dans un étang en usant de ruse et de subtilité : ainsi, sa queue fut prise par la glace gelée avant qu'il s'aperçût de ma ruse¹. J'ai mangé maint bon poisson et mainte anguille, par une grande chance, dans la charrette du marchand, en faisant le mort au milieu du chemin, parce que la faim me tenaillait. On me jeta dans la charrette : les poissons m'incommodèrent². J'emportai deux colliers d'anguilles fraîches et salées, dont je fis ensuite se régaler Isengrin, mon cher compère. Il me suivit jusque dans ma demeure, où il sentit l'odeur des poissons. Il me pria avec simplicité, à voix basse et avec assurance, de l'héberger, mais je lui répondis qu'il lui était impossible d'entrer, car seuls pouvaient le faire ceux qui étaient de notre ordre. Pour l'allécher et le piéger je lui donnai un morceau d'anguille dont il délecta ses mâchoires. Il dit qu'il souhaiterait recevoir la tonsure, et je lui en fis une large, assurément, sans utiliser de rasoir ni de ciseaux : je lui fis tomber violemment les poils en versant dessus une pleine marmite d'eau bouillante. La tonsure fut si vigoureuse que les poils et le cuir dégringolèrent partout où

De pitié li fis le cuer tenre
 Que je li fis croire et entendre
 Que j'iere^e en paradis terrestre,
 512 Et il dist qu'il i vorroit estre.
 Mais ses voloirs le fist doloir :
 En l'ewe li apris son cors^b
 A baignier, et j'en issi fors.
 516 Lui meïsmes devant Noël,
 Quant on met les bacons en sel,
 Fis je peschier en un estan
 Par mon barat et par mon san,
 520 Si q'ançois li fu saielee^c
 La queue a la glace gelee
 Que il s'aperçust de ma guille.
 Maint bon poisson et mainte anguille
 524 Menjai, car molt en fui cheant,
 En la charete au marchant,
 Que mort me fis enmi ma voie,
 Por çou que trop grant fain avoie.
 528 En la charete fui rués :

Des poissons fui tous anuiés.
 D'anguilles fresses et saiees
 Enportai ge deus hardelees,
 532 Dont je fis puis tous delichier
 Ysengrin mon conpere chier.
 Après moi vint a mon manoir,
 Si senti les poissons oloir.
 536 Simplement, o vois clere et basse,
 Me proia que jel herbergaisse,
 Mais je li dis que c'ert noient
 De l'entrer, car n'entroit laiens
 540 Nulz hons qui ne soit de nostre ordre.
 Por alichier et por amordre^d
 Li donai d'anguille un tronçon
 Dont il delecha son grenon.
 544 Dist qu'il vorroit couroune avoir,
 Et je li fis large, por voir,
 C'onques n'i ot rasoir ne force ;
 Les poils li abati a force
 548 A plaine ole d'ewe boutice^e.

l'eau était tombée, et je lui ai tellement meurtri la tête et le visage qu'on aurait dit un chat écorché. Voilà quel tour j'ai joué à Isengrin. Ce ne sont pas des histoires : beaucoup de gens le savent. J'ai trompé maint homme sensé et filouté maint sage, et j'ai aussi donné maint bon conseil. Il est bien juste que l'on m'appelle Renart. — Par les saints de Dieu, répond Liétard, c'est donc vous Renart, noble seigneur ? J'ai souvent entendu maint sage parler de vous en bien comme en mal. Il n'y a, je crois, nulle part jusqu'à Rome d'individu plus rusé ni plus savant que vous, car vous avez volé, grâce à votre subtilité, le fromage de Tiécelin, le corbeau, le fils de Chanteclin : vous avez bien su le berner, en le faisant chanter tant et si bien que le fromage lui échappa. Vous en avez ébahi plus d'un, vous avez une grande réputation de subtilité. Je crois que même le plus insensé des hommes n'a jamais manqué de trouver auprès de vous une aide efficace s'il vous a demandé conseil d'un cœur sincère. Seigneur, pour Dieu, venez à mon secours, vous qui avez donné maint bon conseil à tant de désespérés. J'ai la tête toute tourneboulée par la douleur, la colère et le souci qui me troublent complètement l'esprit.

« Parle donc, manant : je te conseillerai sur ce que tu sauras m'expliquer. Tu pourras vite en faire l'expérience, pourvu que tu me dises toute la vérité. — Oui, seigneur, je vais le faire.

La courone fu si foitice
 Que poilz et cuirs tous jus ala
 Par la ou l'ewe avala,
 552 Et teste et vis li ai torcié,
 Si qu'il samble cat escorché.
 Ysengrin fis je ceeste sausse :
 Ce n'est or pas parole fausse,
 556 Ains est de mainte gent seü ;
 Maint prudome ai je deceü
 Et maint saige abriconné,
 Et s'ai maint bon conseil donné.
 560 Par mon droit non ai non Renart.
 - Par les sains Dieu, respont Lietars,
 Estes vous çou Renart, biau sire ?
 J'ai sovent de vous oï dire
 564 Et bien et mal a maint prudome.
 Il n'a, je cuic, lieu jusqu'a Rome
 Plus requis de vous ne plus saige,
 Car vous eüstes le froumaige,
 568 Par vostre sens, de Tiecelin

Le corbel, le fil Canteclin :
 Bien le seüstes enchanter,
 Qui tant le fesiistes chanter
 572 Que li froumaiges li chaî.
 Maint preudome avés esbahi,
 Molt par avés de sens grant los ;
 Je cuit qu'il n'est nuls hon tant folz'
 576 Qui de cuer conseil vous rovašt,
 Que sempres en vous nel trovašt.
 Sire, por Dieu me consilliez,
 Vous qui a mains desconsillies
 580 Avés maint bon conseil donné.
 Le chief ai wit et estoné
 De duel, de l'ire et de l'espant
 Dont tous est desvoies mes sans^b.
 584 - Or di, vilains, conseil avras
 De que çou dire me savras.
 Tošt t'en poras apercevoir,
 Mais que dou tot me dies voir.
 588 - Certes, sire, si ferai je^c.

Ce matin, le démon m'avait bien assiégé et retenu dans ses liens, pour que moi, qui ai tant d'expérience, j'aie dire pareille folie : mais il arrive à un sage de commettre des actes insensés. Ce matin, par malheur, à cause de la grande dureté de ma terre, je dis dans ma colère à Rougel, qui avait bien du mal à tirer, que le méchant ours pouvait le manger, ou encore un loup qui l'attaquerait. Brun l'ours ne se le fit pas répéter : il voulut l'avoir sans conteste, et il est vrai qu'il lui revenait. Il me l'a laissé jusqu'à demain. Au matin, quand il se lèvera, il me faudra perdre mon bœuf. Mais ce qui me plonge dans le désespoir, et le dommage est important, c'est que jamais je ne retrouverai nulle part un si bon bœuf. » En le voyant si affligé, Renart lui répondit en riant : « Manant, dit-il, calme-toi ! Un jour de délai vaut cent sous. Je ne veux plus t'entendre te lamenter : après la tristesse vient une grande joie. Grâce à ma ruse et à mon habileté, je te ferai vite retrouver le sourire. Je suis impatient de t'exposer une ruse extraordinaire, par laquelle je te permettrai de conserver Rougel et d'avoir l'ours de surcroît. À ce moment-là, tu serais bien tranquille. Mais tu m'en récompenserais bien mal, selon mon opinion : un paysan ment volontiers à longueur de journée, et ne pense qu'au mal. — Seigneur, fait l'autre, vous n'y pensez pas ! Puisse le Haut Roi ne pas me haïr au point que je

Bien m'avoit hui main assegié
 Malfés et mis en ses liens,
 Quant jou qui bien sui anciens
⁵⁹² Si fole parole disoie,
 Mais saiges hons sovent foloie.
 Hui matin, par maisaventure,
 Por ma terre qui trop est dure,
⁵⁹⁶ Dis a Rougel^a con hom iriés,
 Qui trop est de traire enpiriés,
 Que malz ours mengier le peüst,
 U leus qui sore li corüst.
⁶⁰⁰ Bruns li ours en oubli nel miſt^b :
 Avoir le volt sans contredit,
 Et il fu voirs qu'avoir le dut.
 Jusqu'a demain le me recrut.
⁶⁰⁴ Le matin, quant se levera,
 A perdre le me covenra ;
 Mais çou por coi je sui dolens,
 Que li damaiges i' est grans,
⁶⁰⁸ Jamais nul si bon buief n'avrai,
 N'en nul lieu ne le troverai. »

Renars en riant li a dit,
 Por çou que trop destrôit le vit :
⁶¹² « Vilains, fet il, or ne te chaut !
 Un jors de respit cent sols vaut.
 Gar que plus dementer ne t'oie :
 Après le duel vient la grant joie.
⁶¹⁶ Par ma guille et par mon savoir
 Te ferait tost grant joie avoir.
 J'ai en talent que je te die
 Une merveilleuse voidie,
⁶²⁰ Que Rougel cuiter te ferai,
 Et l'ors meismes te rendrai.
 Lores seroies tu bien cuites.
 Mais i avroie povres merites^d
⁶²⁴ De toi, si con je croi et pens :
 Vilains ment volentiers tous tens^e,
 Et trop est de mal apensés.
 - Sire, fait^f cil, ja n'i pensés !
⁶²⁸ Ja li Haus Rois si ne me hee
 Que ja cose vous soit vee !
 Se vos Rovel^g me poés rendre,

vous refuse quoi que ce soit. Si vous parvenez à me rendre Rougel, vous pourriez considérer comme vôtre tout ce que je possède. — Je vais donc m'en occuper, et je me mettrai vite au travail si j'avais ton beau coq Blanchart¹, que j'ai vu hier dans ton enclos. — Seigneur, j'irai vous le donner avant demain matin : avec dix petits poulets gras, vous en ferez ce que vous voudrez. Je vous les remettrai² demain, n'ayez aucun doute là-dessus. » Et Renart lui a dit sans crainte : « Par la mort de Dieu, écoutez-moi ! Brun l'ours viendra ici demain matin avant la messe, persuadé d'obtenir son dû. Demain matin, quand tu viendras, tu prendras, sous ton manteau, discrètement, une cognée qui soit tranchante et fraîchement aiguisée avec un manche solide, et un couteau bien effilé comme un couteau de boucher. Et moi, qui sais bien écorcher³, je l'épieraï sans délai et, dès que je le verrai approcher, je ferai près d'ici une telle sonnerie de cor, un tel vacarme et je pousserai de tels cris que le bois et la plaine, sans mentir, retentiront tout alentour. Brun l'ours, tout étonné, te demandera qui fait tout ce bruit : il faut que tu lui dises aussitôt, sans avoir honte de mentir, que c'est la suite du comte qui possède ce bois et cette terre, qui est partie à la chasse, les uns à cheval, les autres à pied. Tous portent un épieu, un bon bâton, un arc, ou une hache.

Tout çou que j'ai poriés prendre
⁶³² Con la vostre cose demainne.

- Dont en enterrai jou en painne,
 Et tost en seroie en la voie^a

Se ton bel coc Blanchet avoie,

⁶³⁶ Que je vi ier en ton plaissier.

- Sire, jel vous irai baillier
 Ançois demain al matinnet,
 Et o tout dis cras poucinet

⁶⁴¹ Seront tout a vostre plaisir :

Demain vous en ferai saisir,
 N'en soies ja en nule doute. »
 Et Renars li a dit sans doute^b :

⁶⁴⁴ « Por la mor Dieu, entendés ça !

Bruns li ours venra demain ça
 Le matinnet, devant la messe.
 Avoir cuidera sa promesse.

⁶⁴⁸ Demain matin, quant tu venras,
 Soz ta chape en ta main prenras
 Tout coïement une cuignie
 Qui soit trenchant et aguïsie

⁶⁵² Tot de novel en un fort mance,
 Et un coutel qui bien fort tranche
 Con ce fust coutialz a bouchier.

Et jou, qui bien sai escorchier,

⁶⁵⁶ L'espierai sans atendue,
 Et quant je savrai sa venue

Ferai ci prés tel cornerie

Et tel cri, et tel huerie,

⁶⁶¹ Que tot entor moi, sans mentir,
 Ferai plain et bos retentir.

Bruns li ors te demandera,
 Por çou qu'il s'esmeruillera,

⁶⁶⁴ Qui est ce qui tel noise fait :

Qu'e tu li dies entresait,

N'aies mie^c de mentir honte,

Que c'est la maisnie le conte,

⁶⁶⁸ Cui cilz bos est et ceste terre,

Qui venu sont venison querre,

Maint a cheval et main a pié ;

N'i a nul qui ne port espie

⁶⁷² U bon levier, u arc, ou hache ;

Ils ont tous l'intention de mettre à mal maintes bêtes sauvages, car le comte veut, à l'occasion de la fête de Pentecôte, remplir son château de venaison. Quand tu lui auras raconté cette histoire le mieux possible, sache bien qu'il sera tout heureux que tu l'aides à s'allonger dans un sillon et à le recouvrir de terre. Toi, fais-le s'il t'en prie — et il le fera, j'en suis bien sûr. Tiens ta cognée à portée de main ; quand tu le verras bien allongé, attends encore quelques instants et ne te montre pas peureux : assomme-le vite avec la cognée ; frappe et refrappe, cogne et recogne, jusqu'à ce qu'il ait une couronne sanglante. Enfonce-lui alors dans la gorge le couteau de bonne forge, et laisse-le largement saigner : sa chair n'en sera que meilleure. Tu l'emporteras de nuit, en cachette, car tu aurais vite de graves ennuis si le comte venait à le savoir¹ : il te priverait de tous tes biens, et peut-être même te ferait-il exécuter. Tu pourras découper l'ours en bons morceaux, tu le saleras dans ton lardier et avec le cuir tu feras faire d'excellentes attaches pour les fléaux. Mais prends garde à être bien loyal et à me payer de retour : car tu profiteras plus de l'affaire que moi, puisque je te rendrai Rougel intact et que grâce à moi tu auras, discrètement, chez toi l'ours en salaison. Tu te seras bien débrouillé. » L'astuce que Renart a exposée a bien remonté le moral du

Ancui vorront faire damaige
 Tuit a mainte salvaige beste,
 Que li cuens voet contre la feste
⁶⁷⁶ De Pentecoste sa maison
 Molt bien garnir de venison.
 Quant cest barat dit li avras
 Molt bien, au mielz que tu savras,
⁶⁸¹ Ce sachiés qu'il l'avra molt chier
 Que tu l'aides a couchier"
 Et a covrir dedens ta roie,
 Et tu le fais si le te proie :
⁶⁸⁴ Si fera il, ce sai ge bien.
 Ta coignie près de toi tien :
 Quant le verras bien estendu
 Et un poi avras atendu,
⁶⁸⁸ Ne samble mie couart homme,
 De la cuignie tost l'assomme ;
 Fier et refier, done et redone,
 Tant qu'il ait vermelle corone,
⁶⁹² Et le coutel de bone forge
 Li bute par desous la gorge.

Lors le fai durement sainnier,
 Miex varra sa char au mengier.
⁶⁹⁶ De nuit l'en menras en repost,
 Que damaige i avroies tost
 Se li cuens le pooit savoir :
 Il te torroit tot ton avoir
⁷⁰¹ Et te feroit espoir deffaïre.
 Bones pieces en poras faire,
 En ton lardier le saleras
 Et de la pel faire feras
⁷⁰⁴ Molt bones chapes a flaiaus.
 Mais gardes que soies loiaus
 De rendre moi le^b guerredon,
 Car tu avras trop grignor don
⁷⁰⁸ De moi que de toi ne prendrai,
 Car Rougel cuite te rendrai
 Et par moi avras l'ors en sel
 Tot coïement en ton ostel.
⁷¹² Lors avras tu bien exploitié. »
 Bien a fait le vilain haitié
 La guille que Renars a dite,

paysan, et celui-ci en est très heureux : jamais il n'en a entendu d'aussi bonne. Il l'en remercie plus de cinq cents fois. Et il dit à Renart : « Vous aurez à foison, à votre gré, chapons, poules et coqs. Je vous recommande à Dieu, et je m'en vais. »

Le paysan rentre chez lui, tandis que Renart se dirige vers le bois qu'il préférerait au terrain découvert. La ruse que Renart a préparée réjouit beaucoup le manant, qui n'a plus de sujet d'inquiétude : au contraire, son cœur est en joie. Il rentre chez lui en chantant, car il compte bien avoir sous peu de la viande d'ours dans son lardier. Dès la pointe de l'aube, le paysan se leva dans l'allégresse. Il prit un bon couteau sous son manteau : si Brun l'ours en réchappe vivant, il s'en voudra à mort. Il prend une cognée tranchante, qu'il dissimule de même, et il appelle un jeune valet. Il a l'impression d'être trop lent : il est impatient de retrousser la peau de Brun l'ours avec son couteau affûté. Il pique ses bœufs le plus possible et va au trot vers son essart, le couteau et la cognée cachés sous son manteau. Pendant qu'il s'applique à labourer, Brun, impatient d'arriver, et connaissant tous les passages du bois, vient vers l'essart au grand galop, désespéré, regrettant sincèrement¹, mais il ignore ce qui lui pend au nez. Il est persuadé que Rougel va lui échoir. Il se dirige tout droit vers la charrue et crie d'une voix forte à Liétard :

Et li vilains molt se delite :
⁷¹⁶ Onques si bonne n'ot oïe.
 Plus de cinc cenx fois l'en mercie.
 Si diât Renart^e : « A grant plenté
 Avrois a vostre volenté

⁷²⁰ Chapons et gelines et cois.
 A Dieuvous comant, je m'en vois^f ! »

Li vilains a l'ostel s'en vait,
 Et Renars vers le bos se trait
⁷²⁴ Que il amoit plus que le plain.
 Molt a esbaudi le vilain
 La guille que Renars a faite.
 De noiant mais ne se dehaite,

⁷²⁸ Ains a le cuer liet et joiant.
 A son ostel s'en va chantant,
 Que il cuide bien sans targier
 Avoir char d'ours en son lardier.

⁷³² Tantoût con l'aube s'escreva,
 Li vilains molt liés se leva.
 Un bon coutel miât soz sa chape :
 Se Bruns li ours vis s'en eschape,

⁷³⁶ Il ne s'aimme ne ne se prise^e.
 Une tranchant cuignie a prise,
 Qu'il miât sous sa chape a celé.
 Un garçonnet a apelé.

⁷⁴⁰ Avis li est que trop demore :
 Il ne cuide ja veoir l'ore
 Qu'il ait a son tranchant coutel
 A Brun l'ours reversé la pel.

⁷⁴⁴ Ses bues chace plus que il pot,
 A son essart en vint le trot,
 Et le coutel et le cuignie
 Ot desouz sa chape mucie.

⁷⁴⁸ Tandis qu'il entent a erer^d,
 Bruns, qui ne se volt atarder,
 Qui sot dou bos tous les trespas,
 Vint a l'essart plus que le pas,

⁷⁵² Desperés, de cuer regretant,
 Mais il ne set qu'a l'uel li pant.
 Bien cuide que Rougel siens soit.
 Vers la charrue vient tot droit.

⁷⁵⁶ A haute vois Lietart escrie :

« Allez, détache les bœufs, détache-les ! Pourquoi lui as-tu mis le joug ? Tu ne m'avais pas promis, sale manant déloyal, de mettre les bœufs à la charrue : tu as fait à présent ce qu'il te plaisait ! » Liétard, qui sut parfaitement contrefaire la couardise, lui répondit en tremblant, d'une voix éteinte : « Seigneur, ne vous mettez donc pas en colère, Rougel n'a guère subi de dommage, et je vous l'amènerais tout de suite si j'étais au bout de mon sillon. Laissez-moi l'achever ! » Renart, qui a vu de près et épié toute cette scène, porte à sa bouche un long cor qu'il avait attaché à son cou et en joue si fort et si bien, si vigoureusement, qu'il en fait retentir le bois. Et quand il se lasse de sonner du cor, il pousse de grands cris et des huées comme un chasseur en pleine action qui lance ses chiens sur une piste.

Le remue-ménage et le vacarme étaient grands, car Renart était expert à sonner du cor et à crier. Brun l'ours se met à écouter tout ce vacarme qu'il entend et qui ne lui dit rien de bon : il se désespère de l'entendre, car il sait bien qu'il ne sera pas à la fête. Il s'inquiète fort et s'étonne tout autant, écoute attentivement et tend l'oreille : plus il tend l'oreille et écoute, plus sa crainte grandit. Il redoute que les lévriers ne le débusquent ou que les chasseurs ne l'assaillent. Tremblant de peur, il s'approche de Liétard : il a bien oublié Rougel et ne se soucie plus que le paysan détache son bœuf. Il lui dit humblement et à voix

“ Desloie, va, les bues deslie !
 Por coi l'as tu soz le jou mis ?
 Tu nel m'avoies pas promis,
 761 Desloiaus vilains deputaire,
 Que tu les bues fesissés traire !
 Tu as or fait çou qu'il te plot ! »
 Lietars, qui molt bien faire sot
 764 D'ome couart chiere et samblant,
 Li respont basset en tramblant :
 « Sire, or ne soies pas iriés,
 Rougel n'est gaires enpiriés,
 768 C'orendroit le vous ramenroie
 Se j'estoie au chief de la roie.
 Me roie me lassies parfaire ! »
 Renars, qui tout ot cel afaire
 772 Veü de prés et espié,
 Un lonc cor, qu'il avoit lié
 A son col, a mis a sa bouche ;
 Si fort et si tres bien le touche,
 776 Et commence a corner si haut
 Que retentir a fait le gaut ;

Et quant li corners li anuie,
 Si escrie forment et huie
 780 Ausi con veneres qui chace,
 Qui ses chiens envoie a la trace.
 Molt fu grans la noise et li bruis,
 Car molt en fu Renars bien duis
 784 Et dou corner et dou huer.
 Bruns li ours prent a escouter^b
 Le bruit et la noise qu'il ot,
 Qui riens ne li sist ne li plot :
 788 Ne la vosist or pas oïr,
 Qu'il en cuide molt mal joïr.
 Molt s'esmaie, molt s'esmervelle,
 Assés escoute, assés orelle :
 792 Con plus orelle et escoute,
 De tant se crient il plus et doute.
 Molt crient que levrier ne li sallent
 U que veneres ne l'assaillent.
 796 De poor tranble, a Lietart vient ;
 De Rougel pas ne li sovient,
 N'a or talent qu'il le deslit.

basse : « Dis-moi donc, Liétard, s'il te plaît, qui a entrepris ce remue-ménage et ce vacarme dans cette forêt. Au nom de Dieu, dis-le-moi, s'il te plaît : je te promets que tu n'y perdras pas. » Pendant ce temps, Liétard se préoccupe de faire à Brun une réponse habile et vraisemblable. En homme rusé, il lui répond : « Je vais te dire mon opinion. J'ai entendu un ribaud dire que c'est la suite du comte Thibaut¹, le seigneur de cette terre. Elle est venue dans cette forêt dont le comte dispose en toute liberté et qui est interdite à quiconque, excepté lui-même et ses gens. Si quelqu'un d'autre y était surpris en train de chasser, le comte le ferait immédiatement arrêter : ni des amis influents, ni la qualité de noble ne pourraient rien y faire, pas plus que de l'argent, des prières ou des exploits. C'est, à mon avis, l'ensemble de sa suite, car il y en a une grande troupe. Ils sont venus à la chasse de bon matin ; les uns portent des épieux d'acier, d'autres des arcs et des flèches. Ils tirent sur le gibier et lui donnent force coups mortels, tandis que d'autres ont des cors pendus à leur cou dont ils sonnent, et d'autres poussent des huées. Les bêtes s'enfuient à travers le bois, et ceux qui tiennent les lévriers, qui sont bien meilleurs que des chiens de gardiens de chèvres, bondissent à travers le couvert ; le comte en personne les suit sur un cheval de chasse très rapide ; il veut faire provision de venaison pour sa Cour de Pentecôte,

Simplement et bas li a dit :

- ⁸⁰⁰ « Or me di, Lietart, ne t'anuit,
 Qui a ceste noise et cel bruit
 Comencié en ceste forest.
 Par Dieu, di le moi, si te plaist,
⁸⁰⁴ Par tel covent que miex t'en soit. »
 Et Lieters tendis s'aparçoit
 De respondre Brun par savoir
 Tel cose qui resanblast voir.
⁸⁰⁸ Si dist a loi d'ome recuit :
 « Je t'en dirai ce que je cuit.
 J'ai oï dire a un ribaut
 C'est la gent au conte Tiebaut
⁸¹² Par cui la terre est maintenue.
 En ceste forest est venue,
 Qui est au conte toute quite
 Et a toute gent contredite,
⁸¹⁶ Fors seul au conte et a sa gent :
 S'on i trovoit autre chaçant,
 Li cuens le feroit errant prandre,

Que ja ne l'en poroit deffendre

- ⁸²⁰ Force d'amis ne gentillece,
 Avoir, proiere ne prouece".
 C'est, ce cuic, sa mainie toute,
 Qu'il en i a une grant route.
⁸²⁴ Venu sont au matin cachier ;
 Li un portent espiex d'acier,
 Li autre ars et saietes tiennent.
 Par les bestes traiant s'en viennent,
⁸²⁸ Et lor donent maint mortex cox,
 Et li autre ont cors a lor cox
 Et cornent^b, et li autre huient.
 Les bestes par le bos s'en fuient,
⁸³² Et cil qui tiennent les levriers,
 Molt millors que chiens a chevriers',
 Courent par le bos a eslais,
 Et li quens meismes après
⁸³⁶ Sor un chaceor qui tost cort,
 Que de venison velt sa cort
 Garnir a ceste Pentecouste,

qui lui coûte chaque année mille marcs et lui coûtera davantage cette année, car je crois que le comte fera bien vingt nouveaux chevaliers : il y a bien longtemps qu'il n'a pas tenu une Cour aussi importante que celle qu'il s'apprête à réunir, car il va y faire venir les meilleurs de tous les chevaliers qui le servent. C'est pour ce seigneur que cette affaire est en route. » Une si grande peur s'empara de Brun qu'il ne put demeurer debout : il tomba par terre.

« Liétard, dit-il, si je te laisse définitivement Rougel et me dis ton ami sincère, en remerciement, laisse-moi me coucher dans ton sillon, puis recouvre-moi bien de terre ! Je t'en prie, au nom de Dieu, ne me découvre pas, ne me dénonce pas à ces chasseurs, car si d'aventure on me prenait, le comte me ferait arracher la peau ! — Maître Brun, dit Liétard, je suis tout prêt à faire vos volontés, mais je vous demanderai d'être silencieux, afin qu'aucun chasseur ne vous entende, car le comte serait tout joyeux s'il pouvait vous avoir pour sa fête. » Il s'arrête au milieu d'un sillon. Brun l'ours, qui est tellement terrorisé, s'y couche, s'y étend, persuadé qu'il est à l'abri des chasseurs : mais il court après sa propre mort ! Il pense y avoir échappé, mais elle lui frôle la main, et tel s' imagine repousser le terme de sa vie qui s'en rapproche dangereusement. Il est persuadé qu'il a échappé au péril, et il est victime de sa propre tromperie.

Qui cascun an mil mars li coûte
⁸⁴⁰ Et awan plus li coustera,
 Que je cuic que li cuens fera
 Noviaus chevaliers jusqu'a vint :
 Pieça mais si grant cort ne tint
⁸⁴⁴ Com il vorra awan tenir,
 Car a sa cort fera venir
 Le mielz de sa chevalerie
 Qui soit desous sa signorie.
⁸⁴⁸ Por cest signor la cose est prise^b. »
 Si grant poor est a Brun prise^c
 Qu'il ne se puet sor piés tenir,
 A terre le covint venir :
⁸⁵² « Lietart, fait il, par ta merite
 Que je te claim Rougel tot quite
 Et que tes vrais amis soie,
 Laisse moi couchier en ta roie,
⁸⁵⁶ Puis de la terre bien me cuevre !
 Por Dieu te pri, ne me descuevre,
 A ces veneors ne m'enseigne,

Que s'il avient que on me pregne,
⁸⁶⁰ Escorchier me fera li cuens !
 - Dans Bruns, fait Lietars, tous vos
 Sui bien aparilliez de faire, [buenz
 Mais je vous loeroie a taire,
⁸⁶⁴ Qu'aucuns venerres ne vous oie,
 Que li cuens avroit molt grant joie
 S'avoir vous pooit a sa feste. »
 Enmi une roie s'areste.
⁸⁶⁸ Bruns li ours, qui se doute tant,
 Iluec se couche, iluec s'estant.
 Se li samble qu'escapés est
 Des veneors, mais sa mort quiert !
⁸⁷² Il cuide estre de la mort loinge^d,
 Mais elle li est pres dou poing^e,
 Et telz cuide eslongier sa mort
 Qui l'aproche et l'apprime fort.
⁸⁷⁶ Escapés cuide estre por voir,
 Et il s'aide a decevoir.
 Lietart, cui la noise bien plest

Liétard, qui se réjouit fort du vacarme que fait Renart dans la forêt, se cache le visage des deux mains : il a bien du mal à se retenir de rire, car il se réjouit d'avoir récupéré Rougel ; aussi s'empresse-t-il de recouvrir énergiquement Brun de terre¹. En même temps, il serre sur lui sa cognée, ainsi que son couteau. Il met tout son cœur à recouvrir Brun. Quand celui-ci fut bien recouvert, Liétard lui ordonna de fermer les yeux qu'il gardait ouverts. L'autre fait ce qu'on lui ordonne, car il ne se méfie de rien. Liétard n'attend pas plus longtemps, et lève de ses deux mains la cognée : d'un mouvement ample, il la brandit bien haut pour mieux frapper. Il voudra d'abord lui faire payer son outrecuidance et les menaces qu'il a proférées la veille au sujet de son bœuf. Après avoir longuement préparé son coup, en homme plein de sagesse qui a peur de frapper, il frappe en pleine tête. Il frappe et frappe encore avec une telle violence qu'il fait jaillir le sang. Il assène un nouveau coup si puissant qu'il lui brise le crâne. Désormais sans crainte, il lui enfonce sous la gorge le bon couteau qui tranche parfaitement. Il se venge à présent de l'outrage que l'autre lui a fait, et il ne l'épargne pas : il le transperce jusqu'au cœur, si bien qu'il pisse tout le sang de son corps par la blessure. Il le fait saigner abondamment, comme il faut. Puis il le tire péniblement, car il pèse très lourd, pour l'écarter un peu de la flaque de sang.

Que Renars fait par la forest,
⁸⁸¹ De ses deus mains sa face tient :
 De rire a grant painne se tient,
 Que molt tresgrant joie en a eu
 De Rougel qu'il li a rendu ;
⁸⁸⁴ Si l'aquelli lors a covrir
 De la terre par grant air.
 Que qu'il l'aquevre de la terre^a,
 Sa cuignie près de lui serre,
⁸⁸⁸ Et son coutel près de lui met.
 De lui covrir molt s'entremet.
 Quant il fu auques bien covers,
 Les iex que il tenoit overs
⁸⁹² Li a conmandé que il cloe.
 Cius fait ensi con on li loe,
 Que de nul agait ne se garde.
 Lietars de riens plus n'i tarde^b,
⁸⁹⁶ As deus mains hauce la coignie :
 De soi l'a forment esloignie,
 Bien le hauce por miex ferir ;
 Au premier li vorra merir

⁹⁰¹ Le grant orguel et le dangier
 Qu'il li mena de son buief hier.
 Quant longement l'ot avisé
 Son cop a loi d'ome sené
⁹⁰⁴ Qui de ferir^c se doute trop,
 Sor la teste jete le cop,
 Fiert et refiert de tel air
 Que hors en fait le sanc venir.
⁹⁰⁸ Tel cop li done derechief
 Que tot li a brisié le chief.
 Ne le crient mais ne ne le dote.
 Par desous la gorge li boute
⁹¹² Le bon coutel qui souef trenche.
 Maintenant de l'orguel se venge
 Qu'il li fist, ne l'espargne point :
 Maintenant jusqu'a cuer li point,
⁹¹⁶ Si que li sans en cort et raie
 De tot le cors parmi la plaie,
 Bien et forment saignier le fait.
 Un poi en sus dou sanc le trait^d
⁹²⁰ A paines, car molt ert pesans.

Il se gardera bien de le partager : il n'en soufflera mot à personne, car pour rien au monde il ne voudrait que l'un de ses voisins sache qu'il a de la viande d'ours dans son garde-manger. Il le recouvre de ses mains du mieux qu'il peut et se met tout de suite en route vers sa maison. Sa joie se lisait sur son visage : il fit venir sa femme, qu'il chérissait beaucoup, seule, sans compagnie, et lui dit : « Ma douce amie, vous qui êtes avec Dieu le soutien de ma vie, le paysan a bien raison de dire sans s'embarasser, en toutes circonstances, qu'il n'y a si grand malheur qui ne produise un bien, ni bien qui ne nuise quelquefois. Aussi vrai que je demande à Dieu de me donner des mûres à foison dans mon enclos pour me permettre de faire un vin de mûre qui convienne à un homme puissant, je puis bien affirmer en vérité que je l'ai bien mis à l'épreuve hier soir, j'en jure par la grande fidélité que je vous dois, et je vais vous dire pourquoi. Je croyais bien avoir causé mon propre malheur quand je déclarai hier matin à Rougel, qui tirait lentement la charrue, que le méchant ours pourrait sans tarder me l'enlever et le manger : car tout aussitôt Brun vint s'asseoir près de moi et le réclama. J'aurais payé cher, de mes biens et de ma personne, sa cruauté et son hostilité, si je ne m'étais incliné humblement devant lui. Il avait commencé à me menacer, mais je sus bien l'entortiller et le repaître de paroles lénifiantes, car j'ai été à bonne école. Je suis très habile en tromperie : il m'accorda un délai jusqu'à

N'en fera gaires de presens,
Par lui nel savra nulz qui soit,
Que por nulle riens ne vorroit^d

⁹²⁴ Que nuls de ses voisins seüst
Qu'en son lardier char d'ours eüst.
As mains le cuevre au miex qu'il puet.
A l'ostel maintenant s'esmuet.

⁹²⁸ Il fu liés et fist bele chiere :
Sa feme, que il ot molt chiere,
Apele tot sans conpaignie,
Si li a dit : « Ma douce amie^b,

⁹³² Qui après Dieu me faites vivre,
Voirement dist voir a delivre
Li vilains qui partot bien dist
Qu'il n'est si grans malz qui n'aißt,

⁹³⁶ Ne bien qui ne nuise par eures.
Se Diex me doinst plenté de meures
En mon plassié por moré faire
Tel qu'il puisse a riche home plaire,
⁹⁴⁰ Je puis bien afermer de voir

Que je l'essaiai bien ersoir^c,
Por la grant foi que je vous doi,
Et si vous dirai bien por quoi.

⁹⁴⁴ Bien cuidai mon mal avoir quis
Quant hier matin a Rougel dis,
Por çou qu'il treoit lentement,
Que mals ours sans porlongement

⁹⁴⁸ Le menjaßt et le me tolist.
Treßtöt maintenant Bruns s'asist
Joße moi et se le vint querre.
Sa felonie et sa guerre

⁹⁵² De moi et do mien conparasse
Se vers lui ne m'umeliasse^d.
Il m'avoit pris a manecier,
Et je le seuc bien enlacier

⁹⁵⁶ De blanches paroles et peßtre^e,
Que j'en ai esté a bon mestre.
De bien lober bons maîtres sui :
Respit me dona jusqu'a hui,
⁹⁶⁰ Voire, se Diex me gart de honte !

aujourd'hui, assurément, Dieu puisse me garder de la honte ! Mais pourquoi m'attarderais-je ? Je suivis le conseil de Renart, qui est si habile et si rusé : il m'enseigna une ruse, une tromperie, grâce à laquelle maître Brun gît à présent mort, recouvert de terre, dans mon sillon. Maintenant, à toi de me conseiller avec justesse comment faire pour que personne ne le sache, car si le comte ou sa suite venait à le découvrir, ni or ni argent ne nous protégerait de la mort. » L'autre, qui était si experte en tromperie, l'a enlacé avec une grande douceur. Sa seule guimpe valait plus cher que toute la tenue du paysan. Elle le trouvait simplet : il n'osait jamais faire quoi que ce soit qui risquât de lui déplaire, et elle dominait le paysan parce qu'elle était de naissance noble.

Elle lui répondit dans un éclat de rire : « Certes, je vous conseillerai en connaissance de cause, mon doux seigneur, sur ce dont vous m'avez parlé. La nuit prochaine, avant le lever du jour, préparez une charrette, et nous y prendrons place, la petite Constance et moi ; notre valet Triboulet nous accompagnera, si vous le voulez bien : ainsi nous pourrions passer inaperçus, personne ne viendra vous épier. » Sur ces paroles, elle lui donne un baiser. Le paysan était maintenant bien aise du conseil que sa femme lui avait donné, et s'en réjouissait beaucoup : il n'avait pas envie de consulter quelqu'un d'autre. Aussi lui a-t-il répondu : « Ma chère compagne, nous suivrons votre avis.

Mais por quoi feroie lonc conte ?
J'ovrai par le consel Renart,
Qui tant set et d'engien et d'art :

⁹⁶⁴ Tel guille^a et tel barat m'aprist
Par coi dans Bruns orendroit gist
Mors et covers dedens la roie.
Mais or me conselle et avoie

⁹⁶⁸ Comment il ne fuist ja seüt,
Que s'il estoit aperceüt
U dou conte u de sa gent,
Ne nous garroit or ne argent

⁹⁷² Que nous ne fussiens afolé. »
Molt docement l'a acolé
Celle qui tant savoit de lobe.
Miex valoit que toute la robe

⁹⁷⁶ Au vilain seulement la guimpe,
Que trovee l'avoit a simple^b :
Ne li osoit dire ne faire
Cose qui li deüst desplaire,

⁹⁸⁰ Et desus le vilain ert dame

Por çou que elle ert gentilz feme.

Responduli a en riant :

« Certes, tout a mon essiant
⁹⁸⁴ Vous donrai jou consel, bial sire,
De çou que vous ai oï dire.
Anquenuit, devant l'ajornee,

Soit une carete atornee,
⁹⁸⁸ Et entre moi et Costancete

Si nous metrons en^c la carete,
Et nostre garçons Tribulés
Sera o nous, se vous volés :

⁹⁹² Ensi porrons nous escaper,
Nuls ne vous venra escouter. »
Come ell'a^d çou dit, se le baise.
Or estoit li vilains a aise

⁹⁹⁶ De çou que sa feme dit ot,
Et dou consel de li s'esjot^e,
N'a talent qu'autre consel pregne.
Si li a dit : « Bele compaigne^f,

¹⁰⁰⁰ Nous le ferons a vostre los.

Triboulet n'aura jamais l'audace de répandre ce que vous avez dit. Nous ne lui cacherons rien de notre projet : son aide nous sera précieuse. S'il plaît à Dieu et à Sainte Marie, nous enlèverons tous les quatre Brun sans en être inquiétés. » Ils laissent là leur conversation. Il va préparer sa charrette jusque vers le milieu de la nuit : peu lui importe de dormir, il ne dort ni ne sommeille. À minuit, il réveille sa femme, la petite Constance et son valet. Il a pris à la main son arc et mis deux flèches à sa ceinture, car il avait le don de tirer à l'arc. Liétard ne s'attarde pas auprès d'eux, il prépare la charrette du mieux qu'il peut, sans faire de bruit. Il ne met pas le cheval au trot, mais le fait marcher d'un bon pas, et la charrette ne crisse pas, car il l'a bien graissée avec du suif. Il fait la leçon à sa femme et à sa fille pour qu'elles restent silencieuses, leur interdisant avec vigueur de souffler mot, car ils ont très peur d'être surpris. Dès qu'ils se sont éloignés de la ferme de cinq ou six portées d'arc, le paysan, qui était assis sur la selle du cheval, le met au trot dans une vallée. Il a tant et si bien cheminé au petit trot qu'il est arrivé à son essart, où il avait recouvert de terre l'ours Brun. Après l'avoir déterré, ils l'ont mis avec de grandes difficultés dans la charrette, et Liétard l'emporte à la ferme. Il le découpe comme il faut avec son couteau. Il confie à la petite Constance et à sa mère la tâche de

Triboulés n'est mie si os
Que de ce conseil vous^a descuevre.

Ja ne li celerons cest ouevre :

¹⁰¹⁴ Bien avrons mestier de s'aie.

Se Dieu plaist et sainte Marie,

Entre nous quatre leverrons^b

Brun, que ja grevé n'en serons. »

¹⁰¹⁸ La parole laissent atant.

Jusqu'à la mienuit venant

Sa charete va aparillier :

N'avoit cure de somillier,

¹⁰¹² Il ne dort pas ne ne soumelle.

A mienuit sa feme esvelle

Et Constancete et son garçon.

S'a pris en sa main son arçon

¹⁰¹⁶ Et deus fleches a sa cainture,

Que bien sot trare par nature.

Lietars après iaus ne sejourne,

La carrete afaite et atorne

¹⁰²⁰ Sans noise faire mielz qu'il pot^d.

Li chevalz ne va pas le trot,

Aler le fait plus que le pas,

Et la charrete ne brait pas,

¹⁰²⁴ Que il l'avoit de siu bien ointe.

Sa moillier et sa fille acointe,

Que elles ne dient un mot,

Et lor deffent plus que il pot,

¹⁰²⁸ Que de l'agait grant^c poor ont.

Quant de la ville eslongié sont

Entor cinc archies ou sis,

Li vilains qui estoit asis

¹⁰³² En la selle sor le cheval

Le fait troter encontre un val.

Tant est alés les tros^f menus

Qu'a son essart s'en est venus

¹⁰³⁶ U il avoit covert Brun l'ours.

De la terrel'avoient sours.

Ou caretil l'ont mis a painne.

Lietars a son ostel l'enmaine.

¹⁰⁴⁰ A son coutel^g bien le depiece.

A son ostel^h cascunne piece

Faisoit laver en l'ewe clere

laver dans la maison chaque morceau à l'eau claire, et il les dépose ensuite dans une huche. Liétard, qui ne peut plus rien cacher¹, s'empresse d'appeler le valet, qu'il redoute beaucoup car ils ne sont pas parents. Et il le prie avec bénignité, le visage souriant, au nom de sa vie, qui lui est chère, de n'en parler à personne. Le valet lui en donne sa parole : « Seigneur, dit-il, n'en doutez pas : jamais je ne révélerai quoi que ce soit qui puisse vous causer un dommage. »

Dès le lever du jour, Renart, qui ne fera jamais le bien, est sorti ventre à terre de Maupertuis, son enclos fortifié. Il presse alors le pas, car il espère bien, sans l'ombre d'un doute, avoir les poules de Liétard, ainsi que le coq Blanchard qui, se dit-il, perdra la vie. Il est absolument convaincu que tout va tomber en son pouvoir, Liétard et tout son bien, pour lui avoir permis de garder Rougel. Il épia de loin le paysan. Puis Renart bondit vers la haie comme un affamé, mais les choses ne tourneront pas comme il le pense. Liétard, qui l'a vu, se souvient de la promesse qu'il lui a faite. Il prend sa serpe et sa cognée, avec lesquelles il avait taillé ses pieux. La maison était tout près de la haie qui en faisait le tour. Il jura Dieu et ses saints, entre ses dents, qu'avant de s'enfuir Renart recevra mauvais accueil s'il cherche à lui réclamer son compte :

Entre Coſtancete et sa mere.
¹⁰⁴⁴ Les pieces ainsi com il sont
 En une huche les repont.
 Lietars, qui plus celer ne vialt,
 Ne se targe que il n'apialt
¹⁰⁴⁸ Le garçon, que il doute et crient
 Por çou que il ne l'apertient.
 Et belement, a bele chiere,
 Li prie, si com il l'a chiere,
¹⁰⁵² La mort^a et la vie de lui,
 Qu'il ne le die a nului.
 Li garçons li jure et afie :
 « Sire, fait il, n'en doutés mie,
¹⁰⁵⁶ Que ja par moi n'iert descouverte
 Chose dont vous viegne perte. »
 Si toſt^b con li jors esclaira,
 Renars, qui ja bien ne fera,
¹⁰⁶⁰ De Malpertuis, son fort plassié,
 S'en eſt iſſus le col baſſié.
 A itant del'alereſtuide^c,
 Que il bien de verité cuide

¹⁰⁶⁴ Avoir les gelines Lietart
 Et avocques le coc Blanchart :
 Il ne sera, ce diſt, plus viſ.
 Il cuide, et ſi li eſt avis,
¹⁰⁶⁸ Que de tot ſires eſtre doie,
 Et de Lietart et de la proie,
 Por Rougel que ſalvé li a.
 Le vilain de loing eſpia.
¹⁰⁷² Vers la haie Renars s'eſlaiſſe
 Comme cil cui li fains apreſſe,
 Mais autrement^d iert qu'il ne penſe.
 Lietars l'a veü, ſi s'apenſe
¹⁰⁷⁶ De la promeſſe qu'il li fiſt.
 Sa ſarpe et ſa cuignie priſt
 Dont aguſiés avoit ſes pels.
 Prés de la haie eſt li oſtels
¹⁰⁸⁰ Qui de la haie eſtoit açains.
 Damredieu jura et ſes ſains
 Entre ſes dens ains qu'il s'en cort
 Que Renars ert a povre cort
¹⁰⁸⁴ S'il atent a lui aconter^e :

« Renart s'imagine qu'il va me faire déboursier plus que je ne le fais en plusieurs mois. Il pense avoir immédiatement ce que je lui ai promis, mais, comme il lui est arrivé bien souvent de manquer à sa parole, il est parfaitement juste que le trompeur se trouve trompé. » Tout en disant ces mots, il arriva à la maison et trouva sa femme en train de filer, qui lui dit en riant : « Vous quittez le travail bien matin ! » Et il lui répondit : « Demoiselle¹, au nom de Dieu, ne vous fâchez donc pas, et ne vous mettez pas en colère contre moi : je ne suis pas encore fou au point de renoncer à travailler. Mais je revenais ici pour savoir comment je pourrais jouer un tour à Renart, qui arrive ici même. Il considère que nos poules sont à lui, ainsi que vos poulets, et il est bien convaincu que Blanchart, notre coq, lui appartient : le voilà, il arrive à toutes jambes. Ce sera pour son plus grand malheur si tu peux trouver une solution efficace : à toi maintenant de montrer ce que vaut ton habileté à tromper. Je ne suis pas rentré pour autre chose, et, aussi vrai que je demande à Dieu de faire mon salut, je ne connais personne, hormis toi, qui puisse me conseiller, ni qui en ait autant le devoir, car nous nous appartenons l'un à l'autre. Tu peux dire tout ce que tu veux, car la question t'intéresse autant que moi. Réfléchis donc immédiatement à la façon dont nous pourrions expulser Renart, qui compte bien manger nos poules et nos chapons. Assurément, si grâce à toi nous échappons à ses griffes sans recevoir de

« Renars me cuide plus couster
 Qu'il ne me coustera des mois.
 Il cuide or avoir demanois
¹⁰⁸⁸ Çou que jou li oi en covent,
 Mais ausi con il a sovent
 Covent faussé et tantez fois,
 Si est il et raisons et drois
¹⁰⁹² De l'enguingneor c'on l'engint. »
 Ensi parlant a l'oſtel vint
 Et trova sa feme filant,
 Qui li avoit dit en riant :
¹⁰⁹⁶ « Matin lassies ouevre », fait elle ;
 Et il li a dit : « Damoiselle »,
 Por Dieu, or ne vous coureciés,
 Ne a moi ne vous aiariés,
¹¹⁰⁰ Que ne sui pas encor si fols
 Que le matin mece a repols.
 Ains venoie ici savoir
 Comment peüsse decevoir
¹¹⁰⁴ Renart, qui ci ilueques vient.
 Nos gelines a soues tient,

Et vos poucins, et cuide et croit
 Que Blanchés, nostre cos, sienz soit¹¹ :
¹¹⁰⁸ Por çou vient il tous abrievés.
 Molt malement iert arivés
 Se bon conseil i pues trouver :
 Or i pues ton sens esprover
¹¹¹² Se tu ses barat ne enging^e,
 Que por autre rien ça ne ving,
 Et je ne sai, se Diex me saut,
 Ame, fors toi, qui me consaut,
¹¹¹⁶ Ne qui si conseller me doie,
 Que je sui tiens et tu iés moie.
 Or em pues dire tous tes boins,
 Que li consaus est ausi tiens
¹¹²⁰ Con il est miens en un endroit.
 Pens i de boin cuer orendroit
 Coment nous puissons estrengier
 Renart, qui bien cuide mengier
¹¹²⁴ Nos gelines et nos chapons.
 Certes, se de lui eschapons
 Par toi sans cous et sans despens,

coups et sans rien dépenser, ce sera que ta ruse et ta subtilité sont efficaces, et que Dieu t'aura inspirée. » L'autre, qui avait réfléchi, lui répond aussitôt : « J'ai trouvé, Dieu me garde ! une bonne ruse qui sera très efficace pour empêcher Renart d'obtenir quoi que ce soit de ce que vous lui avez promis, si du moins vous voulez bien suivre mes avis. Discrètement, sans être vu, emmenez en homme sage trois des meilleurs mâtins de France — dont le pire ne le redoute nullement — qui sont là-bas, dans cette niche. En homme rusé, amenez-les et attachez-les dans votre grange, et assurez-vous qu'ils ont de bons liens. Donnez-leur du pain, pour qu'ils n'aboient pas, car leurs aboiements pourraient vite donner l'alerte à maître Renart, qui s'enfuirait chez lui : ce serait un coup pour rien et il faudrait recommencer. Laissez-le donc bien avancer et venir jusqu'ici en toute sérénité. Chargez votre jeune valet de tenir les trois mâtins derrière la porte de la grange.

« Quand Renart se sera rapproché, qu'il détache les chiens ; excitez-les, et lancez-les à sa poursuite. S'ils peuvent le serrer de près, ils lui déchireront sa fourrure et lui feront un couvre-chef sanglant. À mon avis, sa gorge nous rapportera bien sept ou huit sous, car elle est dans sa meilleure saison¹. Faisons comme je le dis : c'est la meilleure solution. Quant à vous, pour mieux attirer Renart, qui est déjà descendu si près, retournez à votre palissade et remettez-vous à votre travail ;

Bons ert tes baras et tes sens,
¹¹²⁸ Et si t'avra Diex apensee^a. »
 Cele qui estoit apensee
 Li a respondu sans demeure :
 « Trové ai, se Diex me sosqueure,
¹¹³² Un bon barat qui molt varra,
 Par quoi Renars a tout farra,
 A^b çou que promis li avés,
 Se vous bien faire le volés.
¹¹³⁶ Coiement, sans aperceance,
 Trois maštins des millors de France
 (Li pires des trois ne le doute)
 Qui sont laiens en cele croute
¹¹⁴⁰ Amenés les conme voisies.
 En voſtre grange les loies,
 Et gardés que il lians aient.
 Dou pain lor donés, qu'il n'abaient,
¹¹⁴⁴ Que toſt poroient esmaier
 Dan Renart por lor abaier,
 Si s'en fuiroit a son recet,
 Ainsi n'avriens nous riens fet

¹¹⁴⁸ Et feroit au reconmencier.
 Or le lassies bien avancier
 Et tot asseür ça venir.
 Les maštins faites detenir
¹¹⁵² A voſtre garçonnet tous trois
 A l'uis de la granche detrois^c.
 « Quant Renars sera aprochiés,
 Laiſt aler les chiens et huie^d,
¹¹⁵⁶ Si les faites aler après.
 Se il le puent tenir de près
 Il li depecheront^e la pel,
 Si li feront rouge chapel.
¹¹⁶⁰ Bien nous varra, si con je cuit,
 Sa gorgete set sols u uit,
 A çou que elle est de saison.
 Ensi con je di le faisons,
¹¹⁶⁴ Que ja nel poriens mielz faire,
 Et vous, por plus Renart atraire,
 Qui ja est si près avalés,
 A voſtre soif vous en alés
¹¹⁶⁸ Et voſtre ouevre recomenciés :

ne vous fâchez pas contre Renart s'il vous dit : " Donnez-moi Blanchart ! ", mais parlez-lui courtoisement, sans faire de grandes phrases : " Renart, je vous l'affirme, vous ne devriez pas vous intéresser à Blanchart, car sa chair est dure et il ne mange rien qui vaille : il se contente de ce qu'il trouve dans la paille, et deux jours et une nuit ne suffiraient pas pour le cuire, si on entreprenait de le faire maintenant. Vous préféreriez quelque chose de tendre pour votre repas : de jeunes poules, des chapons, des oiseaux et des poulettes, et, si vous voulez bien le laisser, je vous le mettrai à engraisser pendant quinze jours ; vous aurez tout à y gagner, car en ce moment il n'est pas bon à manger. " De cette façon nous pourrions le rouler dans la farine, ce traître, ce menteur : ces propos vaudront bien toutes les excuses, si vous les prononcez. Vous l'éconduirez beaucoup mieux que si vous le prenez à partie. Vous vous vengerez de lui aujourd'hui même. S'il peut avoir affaire à Clavel¹, Corbel et Tison, qui l'amèneront à la maison, jamais il ne partagera votre souper ni ne vous réclamera quoi que ce soit. — Par la foi que je dois à saint Pierre l'apôtre, ma douce amie, voilà un bon conseil ! Renart aura beau s'en aller à grands bonds, nous l'attraperons quand même avec les trois molosses qui lui livreront assaut. Il aura bien besoin de renforts, s'ils parviennent à l'abattre ! Je m'en vais m'occuper près de la palissade, pour qu'il

A Renart de riens ne tenciés
Se il dist : " Blanchet me donés ! " ¹¹⁷²
Et vos par bel a lui parlés
A poi' de parole briement :
" Renars, sachiés veraïement,
Ja ne deveriés avoir cure
De Blanchet, qu'il a la char dure
Et ne manjue riens qui vaille, ¹¹⁷⁶
Fors çou que il prent en la paille,
Et si ne l'avroit on mie cuit
En deus jors et en une nuit,
¹¹⁸¹ Qui le meteroit cuire orendroit.
Tenre cose vous covenroit
A vostre mengier : gelinetes,
Chapons et oisiaus et pouletes^b,
¹¹⁸⁴ Et, se vous le' volés lassier,
Je le vous ferai encrassier
Quinze jours, si ert vostre preus,
Que il n'est ore a mengier preus. " ¹¹⁸⁸
Ensi le porons engingnier,
Le traïtor, le losengier ;

Teles paroles et tels dis
Vauront molt bien un escondis,
¹¹⁹² Quant ces paroles li dirois,
Assés plus bel l'escondirois
Que se vous tenciés a lui.
De lui vous vengerois ancuï.
¹¹⁹⁶ Claviaus^d et Corbel et Tyson
Qui l'en amerront en maison^f,
S' a ces trois se puet acoper,
Jamais n'iert o vous au souper,
¹²⁰¹ Ne ne querra mais riens dou vostre.
- Foi que doi saint Pierre l'apôtre,
Belle suer, bons est li consaus !
Ja si n'en ira or les saus
¹²⁰⁴ Renars, que nous ne le pregnons
A l'aide des trois gaignons,
Qui li feront une envaïe ;
Si avra bien mestier aiie,
¹²⁰⁸ Se il le pooient abatre.
Je m'en vois a la soif esbatre^f,
Que il ne face aucune ganche,

ne nous joue pas de mauvais tour ; que le valet prenne avec lui les chiens dans la grange comme vous avez dit : quand je crierai, qu'il les détache. » Sur ce, il retourne vers la haie. Renart, que la faim tenaille, se dirige au trot vers la haie où le paysan répare sa palissade et aiguise et plante ses pieux. Il jure ses grands dieux, entre ses dents, qu'il lui fera payer cher cette venue. Pour éviter que Renart le voie, il tient la tête baissée. Renart bondit vers le paysan et lui dit : « Dieu te bénisse, Liétard ! Va me chercher le coq Blanchart ! Il est juste que je l'aie : tu n'aurais pas Brun l'ours dans ta réserve si je ne t'avais pas enseigné la ruse qui t'a permis de le prendre et de le tuer ; tu dois me faire bon accueil. » Liétard fait la sourde oreille, comme s'il n'entendait rien. Renart s'enfonce dans la haie à la manière d'un furet et réfléchit à ce qu'il va dire. Puis il l'a de nouveau apostrophé : le paysan relève la tête et lui lance un regard oblique : « Seigneur, dit-il, au nom de Dieu, êtes-vous venu pour le coq ? Il est tout maigre et efflanqué, car il ne mange que ce qu'il peut trouver dans le fumier. Il est trop chétif : il n'a que la peau sur les os, ce sont les plumes qui le font paraître si gros. Si cela ne vous ennuie pas d'attendre, ne vous faites pas de souci pour le coq : laissez-le une semaine ou deux, le temps qu'il ait un peu engraisé, et alors il sera beaucoup mieux. Mais surtout il est très vieux, il a bien dépassé trois ans, et même quatre :

Et li garçons praigne en la granche
 1212 Les chiens, ensi con^a vous avés dit :
 Quant je huierai, se deslit. »
 Atant va arriere a^b la haie.
 Renars cui fains grieve et esmaie,
 1216 S'en vient vers le haie le trot,
 La ou li vilains la soif clot^c
 Et aguise les pelz et fiche.
 Entre ses dens jure et afiche
 1221 Que chier li vendra ceste voie.
 Por çou que Renars ne le voie,
 Enbronche sa chiere et abasse.
 Renars vers le vilains s'eslaisse
 1224 Et li diât : « Diex te saut, Lietart !
 Va me querre le coc Blanchart !
 Je le doi avoir par raison :
 N'eüsses pas en ta maison
 1228 Brun l'ors se ne t'eüsse apris
 L'engien coment l'as^d mort et pris :
 Je en doi estre bien a cort. »
 Lietars a fait samblant de sort

1232 Ausi conme s'il n'oïst goute.
 Renars en la haie se bouté
 En la maniere de furet,
 Et s'apense que il diret.
 1236 Lors li a huchiet derechief.
 Li vilains a haucié le chief^e
 Et l'a a travers regardé :
 « Sire, fait il, de la par Dé,
 1241 Êstes vous por le coc venus ?
 Il est et maigres et menus,
 K'il ne manjue nule riens
 Fors çou qu'il puet trover el fiens.
 1244 Trope est chaitis, n'a que les os,
 Mais la plume le fait si gros.
 Se la demeure ne vous tarde,
 Encore n'avra li cos garde :
 1248 Uit jors ou quinze le laissiés,
 Tant qu'il soit un poi encrassiés,
 Et lores vaura assés mielz.
 Ensorquetot il est trop vielz,
 1252 Bien a passé trois ans u quatre :

vous ne pourriez y enfoncer les dents sans vous les blesser. Aussi vrai que je demande à Dieu de faire mon salut, je serais très affligé si vous aviez des ennuis à cause de moi. Ah ! si j'avais de jeunes poulets, ou un petit oison rebondi et tendre, vous pourriez bien y trouver votre compte. Mais je n'ai ni oison, ni chapon, ni poule : assurément, j'aurais bien aimé vous en régaler si j'avais pu vous en procurer, car il ne faut pas repousser un ami qui s'en remet à vous. Certes, c'est avec plaisir que je vous considère comme un bon ami, et je vous l'aurais volontiers montré ; si j'avais disposé de quelque bonne chose à quoi je pusse vous convier, je n'aurais pas cherché à vous la dissimuler : puissé-je plaire ainsi à Dieu ! » À présent Renart ne peut plus se retenir de parler.

Il en a assez de se taire, car l'autre l'irrite et lui déplaît avec les mensonges qu'il lui sert : « Stupide paysan, tu as trop parlé ! À mon tour, maintenant ! Tu t'imagines que tu m'as bel et bien privé de Blanchart, mais je suis beaucoup plus subtil et rusé que toi. Je t'ai soulagé et délivré d'une très grave difficulté en te faisant différer la livraison de Rougel, et, grâce à mon intelligence, je t'ai fait cadeau de Brun. Tu m'avais donné ta parole que ton coq Blanchart serait à moi : à présent, tu as changé d'avis ! Paysan déloyal et fourbe, sale serf, tu me sers des belles paroles ! Mais je suis bien capable de reconnaître tes mensonges, tes flatteries et tes balivernes ! Tu n'as pas tenu parole, mais, au nom de celui qui fait le tonnerre, tu paieras les conséquences de ta

Ja n'i porîés les dens enbatre,
Si vous blecherîés es dens.
Se Jhesus Cris me soit garans,
¹²⁵⁶ Je seroie molt fort irîés
Se vous estiîés empirîés
Por cose qui de moi meüst.
Mais qui jeunes pincins eüst
¹²⁶⁰ U' un oisonet gros et tenre,
Bien vous i porîés entendre.
Je n'ai oison, chapon^a ne polle :
Voir, molt l'amaïsse a voſtre gole
¹²⁶⁴ Se l'eüsse de coi saignier,
Que ja hom ne doit esloignier
Son ami qui se met en soi.
Certes, molt volentiers vous voi
¹²⁶⁸ Conme^b bon ami, et le fusse :
S'aucune rien eüsse bonne^c
Dont je vous peüsse semondre,
Ne le seüsse a vous repondre,
¹²⁷² Ensi peüsse je a Dieu plaire^d. »
Or ne se puet Renars plus taire.

Avis li eſt que trop se taiſt,
Que cius li anuie et desplaiſt,
¹²⁷⁶ Et la mençoigne qu'il entent :
« Folz vilains, trop as dit atant^e !
Or me repreſtes le freſtel.
Tu me cuides et bien et bel
¹²⁸⁰ Avoir escondit de Blanchart,
Et je sai tant d'engien et d'art
Assés et plus que tu ne fais.
Je t'ai d'un molt anieus fais
¹²⁸⁴ Et delivré et descarchié,
Que je t'ai Rougiel atargié/
Et t'ai Brun par mon sens doné.
Tu m'avoies abandonné
¹²⁸⁸ Blanchart ton cok par ta parole :
Or as eſté en autre escole^g !
Desloiaus vilains faus et sers,
De beles paroles me sers !
¹²⁹² Je sai bien connoistre tes bordes,
Et tes lobes, et tes falordes !
Et tu m'as promis sans donner,

fausse promesse avant la fin de la quinzaine. Tu t'appliques à présent à me flatter, mais je te ferai te gratter de douleur ! Tu comptes t'en tirer avec des bobards, mais tu n'as pas fini de prendre des coups, sale traître, excommunié ! Voilà comment tu me remercies ! Car tu m'as fait bon accueil et as été tout sourire avec moi aujourd'hui. Paysan puant, quel bandit tu fais ! Maintenant tu es devenu trompeur ? Je te ferai payer cher tes tromperies ! Au jour d'aujourd'hui, la flatterie est trop injurieuse et la tromperie trop pernicieuse, quand tu t'imagines m'abattre ! Vous y perdrez des plumes, je vous en fais le serment : à partir de maintenant, je vous défie ; désormais je m'appliquerai à vous nuire. » Liétard, qui pense à son traquenard et a confiance en ses trois mâstins, lui répond avec arrogance :

« Renart, d'après mon expérience, ceux qui sont forts pour proférer des menaces sont rarement courageux. Tu peux montrer tes capacités sans lancer de menaces ! Tu ne me verras jamais te prendre par le cou, ni te supplier de faire la paix ou d'accepter une trêve. Je n'estime pas plus que deux feuilles de cive tes menaces et tes forfanteries. Crois-tu m'effrayer comme un chat ? J'ai déjà entendu bien des menaces : ma maisonnée n'en perdra pas pour autant le sourire, et je ne fermerai pas plus tôt ma porte pour autant ! Je suis un homme qui n'estime ni ne redoute ton pouvoir, ni ta force. Je n'ai ni peur ni souci de toi. J'ai rencontré peu de grandes gueules, pleines de fiel,

Mais, par celui qui fait tonner,
 1296 Damaige avras ains^a la quinzainne
 En ta promesse qui est vaine ;
 Tu entens ore a moi flatier,
 Mais de duel te ferai grater !
 1300 Par bordes cuides escaper,
 Mais encor te ferai fraper,
 Desloiaus^b, escommuniés !
 Or ai bien esté merchiés
 1304 Par toi, car bel m'as acuell
 Et bele chiere m'as fait hui^c.
 Puans vilains, con estes lerres !
 Or estes devenus guilleres ?
 1308 Je vous vendrai chier vostre guille !
 Hui est li jors que trop aville
 Lecherie et bole empire,
 Quant vous me cuidiés desconfire !
 1312 Damaige avrés, je vous ati :
 Desor^d en avant vous deffi,
 Des ore vous serai nuisans. »

Lietars, qui fu a mal pensans
 1316 Et qui en trois mastins se fie,
 A respondu par felonnie :
 « Renars, poi voi nului qui face
 Grant hardement qui si manace !
 1320 Trop pues faire sans manecier.
 Ja ne t'i verras enbracier
 Ne prier por pais ne por trives^e.
 Ne pris pas^f deus fuelles de cives
 1324 Ton manecier ne ton vanter.
 Sui je cas a espoenter ?
 Je ai mainte manace oïe :
 Ja por çou n'iert mains esjoie
 1328 Ma maisnie por ceste cose,
 Ne nostre porte plus tost close.
 Je sui cius qui poi crient^g et dote
 Ton pooir et ta force toute.
 1332 N'ai poor ne garde de toi.
 Poi de telz maneçors voi
 Qui parolent si aigrement,

qui soient capables de montrer la moindre hardiesse dès qu'elles rencontrent un peu de résistance ! Puisque tu es très grand et très fort, mets toute ton application à me nuire, par tous les moyens ! Ainsi, tu m'as traité ici de serf, seul à seul et publiquement, et de traître et d'homme déloyal : mais je puis te faire plus de mal que tu n'es capable de m'en faire. Je ne te prie plus de renoncer à me causer du tort et du tourment. C'est moi qui vais commencer dès aujourd'hui à te nuire et à te combattre. Petit Robin, va vite délier les trois mâtons, et excite-les ! » Le valet jette à terre sa cape, excite les chiens et court derrière eux. Les mâtons bondissent de la cour et poursuivent Renart à toute allure, mais ils ne pourront pas l'attraper : ils ne le réduiront pas à leur merci¹. Clavel le rejoint et lui écharpe avec ses crocs l'oreille, qui devint vite toute rouge. Renart n'aime guère ce jeu, car derrière arrive Corbel qui lui plante ses crocs dans la queue et la lui coupe complètement : il ne lui en reste qu'un petit bout au-dessus du croupion. Mais il aurait pu échapper à ces deux-là si Tison n'était survenu à leur suite, qui le mord et lui arrache du dos sa pelisse qui était grande et large : il la lui a alors complètement ôtée, le mordant jusqu'à dégager la chair nue. Renart en a réchappé à grand-peine, couvert de plaies et affaibli d'avoir perdu beaucoup de sang : on aurait pu le suivre à la trace. Il est perplexe, ne sait que faire, mais il sait

Qui aient gaires hardement

¹³³⁶ Quant viennent a^u un poi d'esfors !

Tu es assés et grans et fors,
En tot me nuisement te met
De moi nuire, et tant i met !

¹³⁴⁰ Tu m'as si ci serf apelé
Et en apert et en celé,
Et traïtor et desloiaul,
Mais je te puis faire plus mal

¹³⁴⁴ Que tu ne poroies moi faire.
Je nel requier mais a retraire
De moi faire mal ne anui.

Je te commencerai anui

¹³⁴⁸ A nuire et a contraliier^b.
Robines, va tost deslier
Les trois mâstins, et si les hue ! »

Li gars sa chape a terre^c rue,

¹³⁵² Les chiens hua et après cort ;

Li mâstin sallent de la cort,

Aprés lui corent viſtement,

Mais de l'ataindre est il noient ;

¹³⁵⁶ Ne li feront pas lor aviaus^d.

Prés de lui s'atroche Claviaus,
Si l'ahertas dens par l'orelle,
Qui en pau d'eure fu vermelle.

¹³⁶⁰ Ne li est mie li jeus biaux,
Qu'après celui venoit Corbiaus :
Les dens en la queue li boutte,

Qu'il li a rompue trestoute,
¹³⁶⁴ Et par deſoste le crepon
N'i remest que le bouteron^e.

Par ciaux ne fust ja retenu,
S'après ne fust Tison venu,

¹³⁶⁸ Qui l'a mors et li despelice
Par desus le dos le pelice
Que il avoit et grant^f et lee :

Iluec li a toute pelee,

¹³⁷² Jusqu'a la nue char l'a mors.

A paines est d'iluec estors

Renars, qui estoit deplaiés

Et de saignier afoibliés :

¹³⁷⁶ Sivre li pueſsiés par trace.

bien que ce n'est pas le moment de prêcher¹ : son esprit est occupé ailleurs, car il est incapable de résister aux chiens ; il ne songe qu'à déguerpir.

À petits sauts il arrive à Maupertuis, où il ne redoute guère leurs assauts. Sitôt entré, il barricade la grande porte et la petite. Il se lamente et gémit. Hermeline, son épouse, lui bande et lui nettoie ses plaies. Renart lui dit : « Ma douce dame, il y a une chose qui m'étonne dans ce monde : celui qui cherche à faire le mal, qui commet des meurtres, ou des vols, et qui s'approprie le bien d'autrui en détournant le droit ou en recourant à l'usure, qui se moque de la loyauté, à celui-là, il n'arrivera aucun mal, et il ne connaîtra jamais le malheur ; il arrive plus de maux et de mésaventures à celui qui se soucie de faire le bien. Je le dis en connaissance de cause : lorsque je me complaisais dans la tromperie, je n'étais privé d'aucun des agréments de la vie. Mais le jour où j'ai entrepris de faire le bien, ce qui ne m'a jamais plu et que j'ai peu pratiqué, il m'en a cuit. Plus jamais de ma vie je ne ferai le bien, ni ne dirai la vérité, ni ne me montrerai raisonnable, loyal et juste. Parce qu'une fois dans l'année je me suis appliqué à faire le bien, les diables s'en sont ainsi vengés. Non, je ne ferai plus jamais le bien, ni ne prendrai sa défense. J'ai été plus accablé de honte et d'infamie pour une seule bonne action que pour n'importe lequel des forfaits que j'ai commis.

Si est pensis, ne set que face,
 Bien set n'i a mestier preeche.
 Or est son cuer d'autre leece,
 1380 **Q**ue vers les chiens n'a nule force ;
 De son cors esclassier s'esforce.

A Malpertuis^a en vient les saus,
 U gaires ne crient lor assaus.
 1384 **Q**uant il entra en Malpertuis,
 Si ferma la porte et son huis.
 Il se plaint et si se dehaite.

Ses plaies li lie et afaite
 1388 Hermeline, qui ert sa feme.
 Renars li a dit : « Douce dame^b,
 En ce monde a une meruelle,
Que cil qui a mal faire velle,

1392 Cil qui mordrist et cil qui amble,
 Et qui autrui avoir assamble
 U par faus plait u par usure,
 Et qui de loialté n'a cure,

1396 A celui ja mal ne cherra,
 Ne ja ne li mesavenra :

Plus meschiet il et mesavient
 A celui qui en bien se tient.

1400 Je di çou que je sai de voir :
Quant je soloie decevoir,
 N'avoie de chose disete

Qui por aise d'ome fust faite ;
 1404 Et por çou que^c je voel bien faire,
 Ki onques mais ne me pot plaire
 Et que jou ai poi maintenu,
 Por çou m'est il mesavenu.

1408 Jamais nul jor bien ne ferai
 Ne mais verité ne dirai^d,
 Raison, ne loialté ne droit.
 Por çou que avan une fois

1412 Avoie a bien faire entendu,
 M'ont^e li dyable si rendu.
 Certes, jamais bien ne ferai,
 Ne jamais ne le maintendrai.

1416 Plus ai^f eü et honte et lait
 Por un seul bien que je ai fait
Que por mal que je fesisse onques.

— Seigneur, fait-elle, dites-moi donc qui vous a mis dans cet état, et comment ? Dites-le-moi, je vous l'ordonne ! Vous avez été complètement écorché ! Racontez-moi avec exactitude comment vous avez été à ce point lacéré. » Renart, qui était fort furieux, lui répondit en soupirant : « Je vais perdre de plus en plus mes forces, Hermeline, ma tendre amie, c'est pourquoi, en dépit de la douleur et de ma faiblesse, je ne laisserai pas de vous raconter exactement comment on m'a assailli et comment on m'a traité, comment j'ai reçu un mal pour un bien. Moi qui ai souvent éprouvé ma sagesse et ma prouesse en tant de circonstances, je cheminais l'autre jour, tout affamé, un peu avant l'heure de none, quand je m'engageai dans un sentier qui côtoyait l'essart d'un paysan puant, Liétard, qui m'a préparé ce bouillon. Je venais d'avoir eu très peur à cause de trois mâins qui me poursuivaient et s'approchaient bien près de moi. Je m'écartai un peu du sentier, car je savais bien que s'ils étaient parvenus à me tenir, ils m'auraient sérieusement mis à mal sur place en peu de temps. Je vis alors un chemin¹ creux ; j'étais harassé. Je me remis rapidement, car je n'avais reçu aucune morsure pendant la poursuite. Pendant que je me reposais dans ce creux, au bord de la route qui était proche de l'essart de Liétard, j'entendis ce paysan cruel qui se lamentait auprès de son bœuf et n'avait envie ni de danser ni de chanter : il pleurait, et ce

- Sire, fait elle, dites donques,

1420 Qui çou vous a fait, et comment ?
Dites, que je le vous conmant^c !
Molt par estes despelechiés !
La verité en desliciés

1424 Con vous estes si^b descirés. »
Renars, qui molt estoit irés,
A respondu en soupirant :
« Or m'ira ma force empirant,

1428 Hermeline, ma douce amie,
Et por çou ne lairai je mie,
Por dolor ne por foibleté,
Que vous n'oïés la verité

1432 Coment ai esté asallis
Et coment ai esté ballis^c,
Coment ai por bien mal trové.
Jou qui sovent ai esprové

1436 Mon sens, ma proece en tant leus^d,
M'en aloie tous familleus
Un poi devant nonne, l'atrier,
Tant que j'entrai en un sentier

1440 Ki bien estoit près de l'essart
A un puant vilain, Lietart,
Qui m'a ceste sause meüe.
Molt grant poor avoie eüe

1444 De trois mastins qui me sivoient,
Et bien près de moi habitoient.
Un poi genci hors de la voie
Por çou que sans doute savioe

1448 Se il retenir me peüssent,
Qu'en petitet d'eure m'eüssent
Ilueques molt mal demené^c,
Quant trovai un chemin chevê,

1452 Que molt^e estoie alassés.
En poi d'eure fui respassés
Car en nul lieu n'ai esté mors,
Tant que fui des mastins estors.

1456 Tandis con^g je me reposoie
El crues qui est delés la voie^b
Qui de l'essart Lietart fu près,
Si oï le vilain engrés

1460 Qui a son buef se dementoit

n'était pas sans raison, car, dans sa colère et son découragement, il l'avait promis à Brun l'ours, et il ne savait que faire. Quand il me raconta son affaire, j'entrepris de faire une bonne action, mais je fis le bien pour mon malheur. Je réjouis et rassérénai le paysan. À cause du vilain je me transformai en veneur, et je fis tant que ce menteur de paysan tua Brun l'ours et l'emporta. Voilà comment il m'en a récompensé : il a excité ses chiens contre moi, et j'ai été bien écorché, comme on le voit : j'ai encore l'impression de sentir les crocs dans mes oreilles et dans mes fesses. Les trois mâtins, à force de tirer, ont retenu ma queue en gage, mais Liétard le paiera cher si je ne perds pas mon ingéniosité. — Vous êtes las, dit Hermeline, ne vous troublez pas ainsi ! Vous n'êtes guère blessé. Vous devriez au contraire vous réjouir et vous reconforter, car vous pouvez aisément espérer en tirer une vengeance rapide. Si vous vouliez vous donner un peu de mal, vous pourriez emporter sa charrue, la mettre en morceaux et la cacher dans le bois : vous pourriez ainsi faire mourir ce paysan, à petit feu mais à coup sûr ; ou encore, vous lui subtilisez ses courroies : vous pourriez lui nuire de cette façon, car vous le feriez crever de douleur, ce maudit paysan de sale race. Pourquoi continuer de vous lamenter ? Vous devriez vous consoler en pensant que vous allez pouvoir, tout à loisir, vous soulager le cœur.

Et ne baloit ne ne chantoit :
 Il ploroit, il n'avoit pas tort,
 Que par ire et par desconfort
 1464 A dan Brun l'ors promis l'avoit,
 Que de lui consel ne savoit.
 Quant il me conta son affaire,
 Lors commençai ge bien a faire,
 1468 Quant je fis bien a mal eür.
 Le vilain fis liet et seür.
 Par le vilain^a devinc venerres,
 Tant fis que li vilains menterres
 1472 Brun l'ors ocist, si l'en mena.
 Tel guerredon rendu m'en a :
 Après moi a ses chiens huiés,
 Bien ai esté pelichiés
 1476 Si con il est aparissant,
 Et si m'est avis que je sent^b
 Les dens es orelles et en nages ;
 Ma queue ont retenu en gaiges
 1480 Li trois mastin a lor sachier,
 Mais Lietars le conparra chier,

Se de tot mon sens ne decline.
 - Lassies estes, dist Ermeline,
 1484 Ne soies pas si esmoies !
 Ja n'estes vous gaires plaiés.
 Or vous deüssiés deporter
 Et de ce mal^c reconforter,
 1488 Que vous estes en esperance
 De prendre haüstive venjance.
 S'un poi vous volliés pener,
 La charrue en poriés mener,
 1492 Despecier et ou bos reponre :
 Le vilain porois si confondre
 Petit et petit toutes voies ;
 U vous li emblés ses coriois.
 1496 Tot ensi le poriés grever,
 Que de duel le feriés crever,
 Le vilain felon deputaire.
 Ja ne deuüssiés tel duel faire,
 1500 Ce vous deuïst tot desdoloir^d,
 Que vous, selonc vostre pooir,
 En esclairirés vostre cuer.

— Ma chère compagne, ma tendre amie, dit-il, c'est ce que je vais faire. » Renart prend ses aises et se repose, ce dont il a grand besoin. Il s'est fait bien souvent soigner ses plaies par Hermeline, qui s'y applique de bon cœur.

Renart souffre de sa plaie. Comme il veut récupérer ses forces perdues, il reste inactif et ne sort pas de Maupertuis, sa forteresse. Ce qui le réconforte grandement, c'est qu'il sait bien qu'il causera du tort à Liétard, quand il se mêlera de le faire. Il reste au repos huit jours entiers. Un matin, il se prépare à se mettre en route pour s'attaquer au paysan qui a commencé à atteler ses bœufs. Pendant qu'il les assemble, Renart lui subtilise ses courroies, lui qui est un voleur chevronné. Le paysan peut bien rassembler ses bœufs et les ramener à l'étable ! Il parlait d'une voix forte et chantait sans se méfier d'aucun piège ; sans tarder, il se dirigea droit vers le buisson, où il ne vit plus ses courroies. Il les chercha partout, en tous sens, et il pourrait être encore à les chercher, car, comme on dit, « qui ne trouve rien ne prend rien ». Et le paysan de s'enflammer de colère, de jurer encore et encore, de se désespérer de perdre sa journée. Il est affligé et perplexe, quand il se souvient de Renart qui, dans sa colère, l'avait défié : « Ah ! malheureux ! dit-il, il m'a guetté, Renart, le brigand, le traître ! Que fonde sur lui un malheur fatal¹ ! Il a entrepris de me rendre la monnaie de ma pièce, pour

- Bele conpaing ne doce suer,
¹⁵⁰⁴ Dist il, bien iert faite la cose. »
 Renars se aise et se repose,
 Que il en avoit grant mestier.
 Ses plaies a fait afaitier

¹⁵⁰⁸ A Hermeline bien sovent,
 Et elle de cuer i entent.

Renars^u de sa plaie se deult.
 Por çou que il recouvrer veult
¹⁵¹² Sa force qu'il avoit perdue,
 Ne fait riens ne ne se remue
 De Malpertruis, sa maison fort.
 Çou li donne grant reconfort,

¹⁵¹⁶ Que il set bien que il greva
 Lietart, quant s'en penera.
 Uit jors tous plieniers i sejourne.
 A mienuit un main s'atorne

¹⁵²⁰ Por le vilain contralier
 Qui ses bues a pris a liier.
 Et tandis con il les assemble,
 Renars les corioies li emble^b,

¹⁵²⁴ Que bons mestres estoit d'emblen.
 Or puet li vilains assamblen
 Ses bues et amener en toït !
 Il croït en haut et chantoit^c

¹⁵²⁸ Con hons qui d'agait ne se garde,
 Et plus n'i demeure ne tarde,
 Vers le buisson en ala droit
 U les corioies pas ne voit^d.

¹⁵³² Quiert les et requiert par la terre,
 Et encor les pooit il querre,
 C'on dit c'on ne^e trueve ne prent.
 Et li vilains tot d'ire^f esprent,

¹⁵³⁶ Jure et rejure, si s'espert,
 Por çou que sa jornee pert.
 Il est dolens et trespensés,
 Et de Renart s'est apensés,

¹⁵⁴⁰ Que par ire le defia :
 « Ha ! las, fait il, il m'espia,
 Renars, li leres, li traïtres !
 Sur lui chiece li maus bissistres !

¹⁵⁴⁴ Le guerredon m'a pris a rendre^g,

lui avoir refusé Blanchart que je devais lui remettre. À présent, c'est moi qui en fais les frais ! Je ne puis m'opposer à lui par la force : il m'aurait brisé la tête avant même que je l'aie aperçu. Je m'en repentirais volontiers, si cela pouvait servir à quelque chose. Quel malheur d'avoir défié Renart qui peut me nuire à ce point ! S'il le veut, il peut me réduire vite à néant, puisqu'il me vole ce qui m'est nécessaire. Il sait que le marché est éloigné : j'aurais à marcher longtemps avant d'y arriver, et le trajet me serait pénible, car la route est loin d'être facile avec mes deux hanches tortes. Je peux désormais laisser mes bœufs aller à l'aventure dans les champs¹ ! Renart a bien su comment me détourner de ma tâche et m'empêcher de l'accomplir ! C'est malgré moi qu'il me faut m'interrompre : je n'avais vraiment pas besoin de me reposer, ni la nuit ni le jour, car j'ai de plus en plus d'embarras et de choses à quoi m'appliquer. » Tandis que Liétard se lamente, Timert², l'âne espagnol, qui ne craint pas la neige ni les gelées, entend son maître se tourmenter. Il s'approche de lui sans attendre, pour savoir autant que possible ce qui lui arrive : « Seigneur, dit-il, il vous faut solliciter et recueillir de bons avis, car on ne saurait ainsi sauver vos biens ni les accroître, ne serait-ce que de la valeur d'un malheureux licol. Renart, s'il le peut, ne vous laissera rien, car il est furieux contre vous et ne songe qu'à vous détruire. Mais je saurai parfaitement vous dire comment duper Renart,

Por çou que je ne li veul rendre
 Blanchart qui devoit estre siens.
 Or en est cilz guerredons miens.
¹⁵⁴⁸ Je ne puis a lui forçoier,
 Il me poroit ja peçoier
 La teste que ja nel veroie.
 Volentiers m'en repentiroie,
¹⁵⁵² Se riens i valoit repentance.
 Mar i fis onques desfiance
 A Renart qui si me puet nuire ;
 Tost me puet, se il voet, destruire,
¹⁵⁵⁶ Qu'il m'emble ce dont j'ai besoing.
 Il set que li marchiés est loing :
 J'avroie ançois mains pas marchié
 Que fuisse venus au marchié,
¹⁵⁶⁰ Si en seroit li alers griès,
 Que la voie n'est mie briès
 A çou que tors sui de deus hanches.
 Or puis awan mais en amances
¹⁵⁶⁴ Les bues par ces chans envoyer !
 Bien m'a fait Renars desvoier

De mon besoing et destorner !
 Mal gré m'i estuet sejourner :
¹⁵⁶⁸ N'eüsse mestier de sejour
 Ne de repos ne nuit ne jour ;
 Tous jors me croist paine et entente ! »
 Tandis con Lietars se demente,
¹⁵⁷² Tiniars li asnes espanois,
 Qui ne crient jelee ne nois,
 Oïdementer son seignor.
 A lui est venus sans demor".
¹⁵⁷⁶ Or savra il qu'il a, s'il puet :
 « Sire, fait il, il vous estuet
 Bon conseil prendre et demander,
 C'on ne poroit pas amender
¹⁵⁸⁰ Ensi vostre avoir ne accroïstre
 Le vaillant d'un povre chevoïstre.
 Renars, s'il puet, ne vous laira
 Riens, que vers vous felon cuer a,
¹⁵⁸⁴ S'entente est a vous essillier.
 Et bien vous en sai consellier
 Coment Renars iert abetés,

si vous me promettez loyalement de me donner une mine d'orge¹. — Timert, dit Liétard, par saint Georges, si tu parvenais à tromper ce cruel, ce redoutable individu, je te donnerais tant et plus de tendres chardons. Mais qui donc pourrait le prendre ? Il dupe les gens, les oiseaux et les animaux, à qui il brise plus d'une fois la tête : si je venais à avoir connaissance à présent de l'existence d'un homme, d'un oiseau ou d'une bête sauvage qui soit assez subtil pour tromper Renart, je n'aurais de cesse de partir à sa recherche, même de l'autre côté de la Manche, car Renart connaît trop de mauvais tours : aucune bête n'a autant d'audace. »

Timert répond : « On dit, je crois : « À malin, malin et demi ! » Croyez-vous que Renart soit assez chanceux pour être désormais à l'abri ? Je vous livrerai Renart le larron et sa femme, solidement attachés à vos courroies par le col ou par la patte. — Et comment t'y prendrais-tu ? — J'ai eu l'idée d'une bonne ruse : ils seront facilement bernés, et ils en mourront tous les deux. Je ferai le mort devant la porte de Maupertuis, son repaire : je saurai bien en donner l'apparence. Dès qu'ils m'auront trouvé, ils s'attacheront à mes membres avec vos courroies, sans réfléchir, et je relèverai mon encolure : je les ramènerai de là-bas à toutes jambes. — Timert, je me montrerai loyal envers vous, répondit cette

Se loiaument me prometés
¹⁵⁸⁸ A doner une mine d'orge.
 - Timers, dist Lieters, par saint Gorge^d,
 Se par vous estoit engigniés
 Li crueus et^b li resoigniés,
¹⁵⁹² Je vous donrai tant cardon tenre.
 Et qui est qui le poroit prendre ?
 Gens engigne^e, oisiaus et bestes,
 Cui sovent fait croissir les testes ;
¹⁵⁹⁶ Je ne sai ore home si saige,
 Ne oisel, ne beste salvaige,
 Qui Renart peüst decevoir,
 Puis^d que jel peüsse savoir,
¹⁶⁰¹ Que ne l'alaisse ja requerre^e
 La outre la mer d'Engleterre^f,
 Que trop set Renars renardie :
 Nule beste n'est si hardie^g. »
¹⁶⁰⁴ Tymers respont : « On dist, ce cuit :
 " Encontre vezié^b recuit. "
 Cuidiés Renars ait tel eür

Que il soit adés asseür ?
¹⁶⁰⁸ Renart^e le larron et sa feme
 Vous rendrai, par col u par jame
 Forment lié a vos corroies.
 - Et coment faire le porroies ?
¹⁶¹² - Jou ai^f bien barat porveü :
 Par petit seront deceü,
 Dont il iert mors et elle morte.
 Mors me ferai devant la porte
¹⁶¹⁶ A Malpertuis, le sien repaire ;
 Bien savrai sanblant de mort faire.
 Si tost con il me troveront,
 A mes membres s'alieront
¹⁶²⁰ De vos corroies come fol,
 Et je sosleverai le col^g ;
 Fuiant jou les en amenrai.
 - Timer, loialté vous ferai,
¹⁶²⁴ Ce dist li vilains deputaire,
 Se vous ensi le poés faire,
 De mon orge avrés vo part. »

sale engeance de paysan : si vous réussissez à le faire, vous aurez votre part de mon orge. » L'âne quitte alors les lieux et s'en va à toute allure, au grand trot et à l'amble, jusqu'à Mau-pertuis. Il s'étend de tout son long à la porte, le museau recouvert de terre. Hermeline a ouvert sa porte et dit à Renart, après avoir vu Timert : « Seigneur Renart — Dieu me guide ! — nous avons abondance de viande ! Deux mois de l'année ne suffiront pas pour en consommer pareille quantité ! Devant cette porte, grâce à Dieu, je vois tout étendu un âne très gros et très grand : il est mort tout à l'heure, avant none. Donne-moi les courroies de Liétard, car je compte m'attacher à lui avec elles pour le tirer et l'amener à l'intérieur. — Insensée, dit Renart, surtout pas ! Si tu y tiens, tire-le et secoue-le, moi, je ne m'en mêlerai pas le moins du monde ! Que ni Dieu ni ses saints ne me viennent plus jamais en aide, si je ne suis pas convaincu qu'il fait semblant : peut-être me prend-il pour un nigaud ! Il pourra bien t'en cuire si tu t'attaches aux courroies. Commence donc par lui mordre les fesses, le poitrail, la tête et les flancs, jusqu'au sang. Si après cela il reste immobile, tu auras tout loisir de le mettre à l'abri, car nous serons certains qu'il est bien mort. » Elle se précipite alors pour le mordre, et l'attaque férocement à la fesse, au point de faire jaillir le sang au poitrail, aux flancs et aux côtés,

Atant d'ilueques se depart^a
 1628 Et s'en ala grant aleüre
 Et le grant trot et l'ambleüre,
 Tant que il vint a Malpertuis.
 Tous estendus se couche a l'uis^b.
 1632 De terre a le musel covert.
 Hermeline a son huis ouvert ;
 A Renart dist quant Timer voit :
 « Sire Renars, se Diex m'avoit,
 1636 A planté de la char avons,
 Ja tant despendre ne savrons
 Deus mois de l'an' conme en a ci :
 Devant ces huis, la Dieu merci,
 1640 Je vois ester ici selonc
 Un asne molt gros et molt lonc.
 Il fu mors orains devant nonne.
 Les corroies Lietart me donne,
 1644 Que je les vorrai atachier
 A moi et a lui por sachier

Et por atraire lui cheens !
 - Fole, dist Renars, c'est niens !
 1648 Se tu voes, si i tire et sache,
 Je n'i trairai hui que je sace.
 Ja Diex ne m'aiist ne si saint,
 Se je ne cuit^d que il se faint :
 1652 Por fol me voet espoir tenir !
 Bien t'en porra mesavenir,
 Se tu as corroies t'ataches.
 Mor le tot avant par les naiges,
 1656 Ou pis, en la teste et en flans,
 Si forment qu'en saille li sans,
 Et se par çou ne se remue,
 Bien l'en poras mener en mue,
 1660 Puis que por voir le savrons mort. »
 Atant cort cele, si le mort,
 Par devers la naige l'assaut
 Durement, que li sans en saut,
 1664 Ou pis, es flans et es costés,

mais Timert, qui a la tête dure et qui est dur à la souffrance, reste parfaitement immobile.

« Renart, dit-elle, tu es un poltron, quand tu refuses de t'attacher. Il est mort, je te le dis en toute certitude : as-tu peur qu'il te saute dessus ? Tes craintes et tes peurs sont complètement illusoires. Apporte toutes les courroies, que tu as jetées derrière la porte ! » Renart apporte les courroies, bien qu'il redoute encore une ruse, mais elle lui montre et lui explique comment ils vont s'y prendre, et lui noue à la queue la courroie la plus solide. « Renart, dit-elle, tu tireras ici, et ce sera ta fonction de tirer : comme il est mort, il pèse lourd, et toi, qui as toujours plus de forces que moi dans toutes les activités, tu dois tirer du côté le plus lourd ; moi, je le ferai selon mes moyens ; toi, efforce-toi de tirer convenablement. » Sans plus attendre ni discuter, ils s'attachent solidement aux courroies, puis, une fois cela fait, ils tirent l'âne et le remuent tant et si bien qu'ils le traînent sur le seuil. L'âne Timert ouvrit l'œil et souleva la tête : il avait l'intention de s'en aller, après s'être assuré qu'ils étaient bien attachés. Mais Renart, toujours avisé, le vit relever la tête. Il comprend que l'autre veut lui causer des ennuis, et il est en effet en danger de mort s'il ne lui échappe pas grâce à quelque ruse. Plein d'inquiétude, il appelle sa femme : « Hermeline, ma belle amie, viens vite me détacher, je perds l'usage de la parole à

Mais Timers, qui est durs le tes
Et qui trop mal endurer puet,
Ne se remue ne ne muet.

1668 « Renars, fait elle, or es mauvais^b,
Que por le corroies ne vais.
Il est mors, jel te di sans faille :
As tu poor que il t'asaille ?

1672 Tu criens por fin noient et dotez.
Aporte les corroies toutes,
Que tu jetas derriars la porte ! »
Renars les corroies aporte,

1676 Qui doute encor que il se faigne,
Mais elle li mostre et enseigne
Comment il feront, et li neue
La plus fort corroie a la queue.

1680 « Renars, fait elle, ci tirras,
Et de tirer carchiés seras :
Il poise por çou qu'il est mors,
Et tu, qui es adés plus fors

1684 Que je de totes ovres faire',
Dois devers le plus pesant traire,
Et je traitrai selonc ma force,

Et tu de bien traire t'esforce^d. »

1688 Plus ne demeurent ne ne dient,
As corroies forment se lient.

Quant il se furent atachié,
Tant l'ont tiré et tant sachié

1692 Que trainé l'ont sor le suel.
Timers li asnes ouvri l'uel
Et a levé la teste en haut :
En talent a que il s'en aut,

1696 Mais que bien les voie liés.
Et Renars, come veziés,
Li vit la teste sus lever.

Bien set que il le voet grever,
1700 Et si est en peril de mort
Se par guille' ne li estort.

Molt se doute, sa feme apele :
« Hermeline, amie bele,

1704 Aqueur ça tost, si me deslie,
La parole m'empire et lie
De la puor de l'ort pertuis

Qui me vient au nés : plus ne puis^f
1708 Pueur souffrir ne endurer.

cause de la puanteur de l'ignoble trou qui vient à mes narines : je ne puis la supporter davantage. Je ne peux pas résister longtemps à cet endroit. Accourez donc, au nom de Dieu, peu s'en faut que je ne m'évanouisse ! Cette puanteur plus ignoble et fétide qu'un trou de latrines m'a déjà ôté mes forces et m'empêche de tirer ! Si je me plains, tu ne dois pas me critiquer : cette puanteur qui m'envahit me fait presque m'évanouir. Les vents fétides de ce trou ignoble me lèvent le cœur : j'aimerais mieux être étendu sous une planche de latrines qu'à côté du trou de ce cul qui m'a ainsi levé le cœur. À coup sûr je vais en mourir, ma douce amie ! Il m'envoie un gaz trop âcre ! Si j'étais attaché à l'avant, je suis sûr que je serais capable de le tirer rapidement à moi tout seul : tu n'aurais pas besoin de t'y mettre. Tu ne peux pas m'apporter en ce moment d'aide plus appréciable que de me tirer de cette misère : je suis déjà tout couvert de sueur à cause du tourment et de la puanteur qui me met ainsi le cœur au bord des lèvres. Au nom de Dieu, viens donc respirer ! Tu peux sentir, si tu ne me crois pas : viens ici et détache-moi vite ! Cette puanteur me fait défaillir, j'en suis presque mort. » Hermeline le prend en grande pitié : elle croit ce qu'il dit et redoute, si elle ne lui obéit pas immédiatement, d'en subir les conséquences. Elle le détacha le plus vite possible. Renart, dès qu'il se vit détaché, lui cria : « Nous avons bien failli être bernés à cause de tes conseils, pauvre folle !

Ne puis ci longement durer.
 Acourés ça, se Diex vous saut,
 À poi que li cuers ne me faut !
¹⁷¹² Ceste pueur orde et pusnaise
 Plus que n'est pertuis de privaise"
 M'a ja le cors afoiblet,
 Et de traire tout desvoiet !
¹⁷¹⁶ Se me plaing, ne me dois blasmer :
 A poi que ne me fait pasmer
 Cele pueurs qui ou cors m'entre^b.
 Doloir me fait le cuer ou ventre
¹⁷²⁰ Li ors vens dou pertuis punais ;
 Miex volsisse estre sous un ais
 De privee u me jeüsse,
 Que prés dou pertuis dou cul fusse
¹⁷²⁴ Qui ici m'a fait mal au cuer.
 Certes, ja morrai, bele suer !
 Il me sert de trop aigre vent !
 S'or estoie liés devent,
¹⁷²⁸ Je sai bien que sans nul secors
 Le traioie je le grant cors :
 Ja ne t'i covenroit atraire.

Ne me puis ore secors faire
¹⁷³² Ici endroit qui tant me plaise
 Se tu m'ostes de tel' mesaise :
 Tous sui ja covers de sueur
 De l'angoisse et de la pueur
¹⁷³⁶ Qui si me fait le cuer doloir.
 Si t'aißt Diex, car vien oloir !
 La pueur dont je sui destrois
 Pues sentir, se tu ne me crois :
¹⁷⁴⁰ Vien ça, si me deslie toßt^d !
 Cele pueur le cuer me toßt,
 A poi qu'el ne m'a mort jeté. »
 Hermeline en a grant pité :
¹⁷⁴⁴ Si cuida que voir li deïst,
 Si doutoit, s'ele nel feïst
 Sans delai son commandement,
 Que ele eüst son paiement^e.
¹⁷⁴⁸ Plus toßt que pot le deslia.
 Renars tantost li escria
 Conm il se senti deslié :
 « A poi ne sonmes cunchié
¹⁷⁵² Par ton conseil, fole chetive !

Tu serais morte avant cette nuit ; Timert nous a tendu un bon piège : il voulait nous emmener, tout attachés, là-bas, à la ferme de Liétard. Il a bien de la ruse et de la subtilité, lui qui fait le mort alors qu'il est bien vivant ! Jamais je n'ai été convaincu qu'il était mort comme tu le prétendais ; es-tu stupide, toi qui le croyais ? Bien fou, assurément, qui se fie aux apparences aujourd'hui ! Chacun consacre le plus clair de son temps à tromper, et l'on ne sait plus que croire. Timert nous aurait déjà emmenés chez le paysan Liétard, c'est certain, si j'avais parlé un peu trop tard, mais le paysan va le payer cher ! — Renart, dit-elle, on verra bien comment tu le lui feras payer ! Tu t'y connais mieux en la matière que des bœufs pour tirer la charrue, mais maître Couard le lièvre en personne, à qui la peur donne les fièvres, n'a jamais été aussi terrorisé que tu l'es à présent, toi qui redoutes une bête morte ! — Je l'ai vu soulever la tête, sale folle, et ouvrir les yeux : penses-tu que je fasse plus confiance à ce que tu dis qu'à ce que je vois ? — Je ne te croirai jamais, dit-elle, c'est la peur qui te le fait inventer. À présent j'ai bien vu ce que tu vaux devant l'obstacle, et ta lâcheté, qui t'a pressé à abandonner une proie qui t'aurait nourri. Je peux bien dire en toute liberté que c'est un comportement de lâche ! Si par hasard Isengrin et la louve Hersent viennent à passer, nous n'y goûterons guère, car ils en feront craquer leurs mâchoires ! Puisque nous ne prenons pas la viande qui est à notre porte, tu

Ne fussiés pas anquenuit vive,
 Bien nous a Tymers espiés,
 Qui mener nous voloit liés
 1756 A dan Lietart, la, a la vile.
 Trop set de barat et de guille
 Qui mors se fait et il est vis !
 Onques ne me pot estre avis
 1760 Qu'il fust mors si con tu disoies ;
 Iés tu fole, qui le cuidoies ?
 Molt est mais fols coupés qui cuide !
 Cascons met si tote s'estude
 1764 En barat, c'on ne set que croire.
 Ja nous emenast, c'est la voire",
 Tymers chiés le vilain Lietart
 Se je parlasse un poi a tart,
 1768 Mais li vilains le conparra !
 - Renars, fait elle, or i parra
 Que tu le feras conparer !
 Tu en ses plus que bues d'ererb,
 1772 Mais onques dans Couars li lievrez,

Cui de poor prisent les fievres,
 Ne fu si de paor destrois
 Con tu iés ore a ceste fois,
 1776 Qui doute une morte beste !
 - Je li vi or lever la teste,
 Pute fole, et ouvrir les iex :
 Cuides tu que je' croie miex
 1780 Ton dit que ce que je verrai ?
 - Ja, fait elle, ne te crerai,
 Que par paor l'as contrové.
 Or ai ton coraige esprové
 1784 Au besoing, et ta malvaistié,
 Qui si t'a semons et hastié
 De lassier çou dont tu dois vivre.
 Bien puis dire tot a delivre
 1788 Que de grant malvaistié te vient !
 Se ça par aventure vient
 Ysengrins et Hersens la loue,
 Povre en ert ma part et la toue,
 1792 Que bruire en feralor grenons^d.

iras t'épuiser à en rechercher au loin ! Couvre-toi bien la tête jusqu'aux oreilles, bichonne-toi et repose-toi, puisque tu ne sais plus faire autre chose ! Tu es devenu une vraie lavette ! — Dame, dit-il, je suis au contraire hardi lorsque j'y vois mon avantage et mon intérêt : mais aujourd'hui vous ne me trouverez pas téméraire au point de risquer ma vie. — Renart, dit-elle, tu as tort de me mentir ainsi habilement. Mais sache-le bien, si tu ne t'attaches pas aux courroies, tu auras beau dire, tu ne parviendras pas à m'effrayer au point de me faire renoncer à m'y essayer tout de suite, comme on va le voir. — Et moi, je supporterai les conséquences de cette aventure, quelles qu'elles soient. Assurément, celui qui ne pêche pas n'est pas puni¹ : ne me blâme pas s'il t'arrive malheur ! » L'autre, qui n'estime ni ne craint les propos de son époux, noue à l'arrière, à la cuisse, la courroie la plus forte, la plus grande, qu'elle avait attachée à la queue ; elle la lie et l'attache solidement ; pour qu'elle tienne mieux, elle la tire et la secoue. Elle s'y attache par le cou et la cuisse, pour avoir une meilleure prise. Tandis qu'elle tirait et secouait, Timert l'âne, qui voyait bien qu'il ne pouvait berner Renart, commençait à enrager : il montre sauvagement les dents et se lève. Renart est chagriné et accablé quand il le voit emmener Hermeline : « Vous vous êtes comportée comme une écervelée, dit-il, et vous avez été stupide, de vous moquer éperdument de mes conseils et de mes propos.

Quant a nostre huis char ne prenons,
 A paines^a l'iras loing conquerre.
 Cuevre ton chief bien et enserre,
 1796 S'espargne ton cors et repose,
 Que tu n'as meſtier d'autre cose !
 Trop par es ore acouardis !
 - Dame, fait il, ains sui hardis
 1800 Quant je voi m'onnor et mon preu,
 Mais ne m'i troveroïſ hui preu
 Por moi metre en peril de mort.
 - Renars, fait elle, tu as tort,
 1804 Que si me mans espertement^b.
 Or saciés bien tot vraiment^c,
 Se as corioies ne te lies,
 Certes, ja por riens que tu dies
 1808 Ne m'i porras tant esmaier
 Que je ne m'aïlle essaier
 Orendroit si qu'on le verra.
 - Et je sui cius qui sosferra
 1812 Ceste aventure a coi qu'il tort.
 Voirs, qui ne peche n'encort :

Ne me blasme se maus t'en vient ! »
 Cele qui ne prise^d ne crient
 1816 La parole de son signor
 La corroie fort, la grignor
 Qu'elle avoit lié a la queue,
 A la cuisse derriers la neuve.
 1820 Forment la lie et ataiche ;
 Por mielz tenir la tire et saiche ;
 Son col i lie et puis sa cuisse,
 Por çou que mielz tenir i puisse.
 1824 Tandis con tiroit et sachoit,
 Tymers li asnes, qui bien soit
 Que Renart ne puet engignier,
 Forment s'en est pris a irer^e :
 1828 Durement requigne et se lieve.
 Molt ennuie Renart et grieve
 Quant mener en voit Hermeline :
 « Trop avez esté fole vive^f,
 1832 Fet il, et si as esté fole,
 Quant mon conseil et ma parole
 As dou tout mis en nonchaloir !

Maintenant, je ne peux plus t'aider en rien. Cependant tu aurais tiré un grand profit de mes conseils si tu les avais écoutés. Je ne peux plus rien pour toi. Tu vas payer très cher aujourd'hui encore ton grand orgueil et tes caprices ! Timert pensait m'attacher pour me livrer aux mains dans lesquelles tu vas tomber : la prochaine fois, tu me feras confiance, si du moins tu en sors vivante : mais c'est impossible. Tu es perdue, je recommande ton âme à Dieu ! — Comment cela, Renart ? dit-elle. — Comment pourrai-je aller plaider devant le paysan pour tenter de te porter secours ? Je ne crois pas que tu me reverras un jour¹. » Timert, quoi qu'il en soit, se pressait, ne cessant de courir jusqu'à ce qu'il arrivât à la porte de Liétard.

Ce dernier eut une surprise qui le mit en joie quand il entendit son âne et ensuite quand il vit Hermeline, triste et muette, qu'il traînait par terre. Il alla aussitôt chercher son épée, dans la ferme intention d'accomplir sa vengeance. À un moment il pensa lui couper la tête, mais il manqua son coup : Hermeline, qui n'avait pas trop de blessures, fit un bond si haut qu'elle ne fut pas touchée. Elle a eu peur, mais c'est Timert qui a reçu le coup : il a eu la cuisse tranchée. Liétard en personne l'a vengée de son ennemi mortel ! Tout heureuse, elle emporte la cuisse, en la traînant derrière elle, jusqu'à sa demeure, où elle trouve Renart muet et silencieux. Quand il la voit arriver, avec la cuisse qu'elle traîne, il ne peut se retenir de

Ne te puis ore riens valoir.

¹⁸³⁶ Mais grant mestier t'eüst eü

Se mon los eüsses creü.

De toi aidier n'ai nul pooir.

Ton grant orguel et ton voloir

¹⁸⁴⁰ Conparras encor hui trop chier !

Tymers me cuida acrochier

Por metre es mains u tu cherras :

Une autre fois si me creras,

¹⁸⁴⁴ Se vive t'en pues revenir :

Mais ce ne puet mais avenir ;

Perdue es, a Dieu te conmant !

- Comment, fait elle, Renars ? - Con-

¹⁸⁴⁸ Irai je au vilain pledier [ment

Savoir se te poroie aidier ?

Je ne cuit que jamais me voiez. »

Tymers s'en coroit toutes voies,

¹⁸⁵² Onques de corre ne se tint

Tant qu'a la porte Lietart vint.

A grant merveille s'esjoï

Lietars, quant son asne ot oï,

¹⁸⁵⁶ Et puis qu'Ermeline a veüe,

Qui molt estoit et mate et mue,

Que il vient traînant par terre.

S'espee ala maintenant querre^b :

¹⁸⁶⁰ Bien se cuide de li vengier.

A un cop li cuida trenchier

La teste, mais il i fali :

Hermeline si haut sali,

¹⁸⁶⁴ Qui n'ert mie trop entesteë,

Que li colz ne l'a adeseë.

Hermeline a poor eüe,

Mais la coleë a receüe

¹⁸⁶⁸ Tymers, qui la cuisse a trenchie :

Lietars meïsmes l'a wenchie,

C'est de son anemi mortel.

Trainant enporte a l'oſtel

¹⁸⁷² La cuisse a grant joie faisant.

Renart trova mui et taisant.

Quant il l'a veüe venir,

De rire ne se pot tenir,

¹⁸⁷⁶ Quant la cuisse vint traînant :

rire : « Renart, je ne suis pas triste : Timert peut bien lâcher des vents, moi, je peux me vanter d'avoir récupéré sa cuisse ! Plus jamais il ne tirera de charrette de fumier. Liétard escomptait bien me tuer, mais je sus faire les mouvements qu'il fallait, esquiver et faire des bonds, si bien qu'il m'a manquée : il ne m'a ni blessée ni prise ! — Ce qui est arrivé, dit Renart, personne ne pouvait le prévoir : aucun oiseau ni aucune bête ne doit être reconnaissant à Dieu comme toi pour un pareil cadeau, quand il t'a protégée ainsi. Liétard, cet ignoble parjure, pense-t-il être quitte à présent ? Il ne perd rien pour attendre ! Je prendrai tout mon temps, et, à mon avis, je l'outragerai comme il ne l'a jamais été. — Misérable lâche, qu'attends-tu donc ? J'ai bien peur que le courage ne te manque ! — Crois-tu donc, pauvre sotte, que je vais aller l'attaquer dans sa maison ? Je risquerais vite d'être rattrapé à la course s'il excitait contre moi ses trois molosses : je serais en mauvaise compagnie avec eux ! Mais je patienterai encore un peu, jusqu'à ce que je le trouve tout seul au bois, sans chien pour venir à son secours. Je me montrerai alors tellement violent, par mes propos et mes menaces, qu'il ne tentera plus jamais rien qui puisse me causer du tort. — Renart, dit-elle, je le souhaite, mais ne fais jamais confiance à un paysan, même s'il te jure ses grands dieux, même s'il te propose des garanties avec de grands serments : les paysans ont des façons pernicieuses. »

« Renars, dont n'ai ge cuer dolant :
 Or se puet Timers esventer,
 De çou me puis je bien vanter¹⁸⁸⁰,
 Que la cuisse en avons de ça !
 Jamais Timers fiens ne menra.
 Bien me cuida Lietars tuer,
 Mais je me soi bien remuer,
 Et gandillier et tressallir,
 Tant que a moi le fis faillir¹⁸⁸⁴ :
 Ne m'a blecie ne tenue !
 - Tele aventure est avenue,
 Fait Renars, qui nus ne cuidoit :
 Ne oisiaus ne beste ne doit
 Con tu fais, ne tel guerredon
 Damredieu de si large don',
 De çou qu'il t'a si garantie.
 Lietars, li punais foimentie,
 Cuide il estre cuites atant ?
 Mais bien atant qui paratant !
 Je atendrai molt bien lonc tens,
 Que jel ferai, si con je pens,

Plus courocié qu'il ne fu onques.
 - Malvais coars, qu'atens tu donques ?
 Je douc molt que cuers ne te faille !
 - Cuides tu, fole, que je l'aille
 Dedens sa maison asalir ?
 Toft poroie a mon cors falir,
 S'il me huiot ses trois gaignons :
 J'avroie en iaus maus conpaignons.
 Mais encore un poi soufferrai
 Tant c'ou bos seul le troverai,
 U n'avra ja de chien aïe.
 Lors li ferai telle envaïe,
 Que par parole et par manace,
 Que jamais n'iert jors qu'il me face
 Cose qui anuiet me doie.
 - Renars, fait elle, jel vorroie,
 Mais ja en vilain ne te fie
 Por çou qu'il te jure et afie,
 Ne por nul asseurement
 Par sa foi, par son sairement :
 Prent en vilain de male escole. »

Ils arrêterent là leur conversation. Mais Renart restait vigilant : le lendemain il guetta Liétard qui pénétrait dans la forêt. Il savait parfaitement qu'il n'emmenait aucun de ses chiens avec lui. Il l'apostropha hardiment : « Crapule, dit-il, de quel droit as-tu dans le sel la venaison que¹ tu as prise malgré l'interdiction du comte ? Je te conduirai à une mort ignominieuse, et personne ne pourra t'en protéger : assurément, je vais te faire pendre au plus haut chêne de ce bois ! Je vais le raconter immédiatement au comte ou à ses forestiers. Quand bien même tu aurais cinq setiers de deniers valant autant de besants² et que tu lui en ferais cadeau, cela ne t'empêcherait nullement³ d'être pendu immédiatement ! Dès le moment où je t'aurai dénoncé, tu ne pourras t'en tirer en payant une rançon⁴. Il n'aura aucune pitié de toi, sitôt qu'il connaîtra la vérité : le comte est impitoyable envers quiconque chasse sans autorisation dans le bois où il lui vole son gibier. » Liétard tremble de peur comme une feuille et lui dit : « Seigneur, attendez-moi un instant, si vous le voulez bien. Il est juste que l'on soit miséricordieux envers celui qui supplie d'un cœur sincère. Je me suis comporté ignominieusement envers vous, et je vous en crie et demande miséricorde : au nom de Dieu, prenez pitié de moi ! C'est sur les conseils de ma compagne que je vous ai causé du tort comme un sot : je regrette profondément d'avoir montré tant d'audace, maintenant que j'en vois les conséquences. Désormais,

Atant lassierent leur parole.

¹⁹²⁰ Mais Renars pas ne s'oublia :

Lendemain Lietart espia

Qui dedens la forêt venoit.

Bien set qu'avoec lui n'amenoit

¹⁹²⁴ Nul de ses chiens en conpaaignie.

Hardiement Lietart escrie :

« Cuivers, fait il, par quel raison

As tu en sel la venison

¹⁹²⁸ « Qui fu pris ou de fois le conte ?

Je te ferai morir a honte,

Nulz hom ne t'en poroit defendre :

Certes, je te ferai ja pendre

¹⁹³² Au plus haut chaisne de ce bos !

Tot orendroit conter le vois

Au conte u a ses forestiers.

Se tu avoies cinc sestiers

¹⁹³⁶ De deniers qui fussent besant,

Et tu l'en faisoies^a presant,

Ne te varroit il une amende

Que la maintenant ne te pende !

¹⁹⁴⁰ Puis que je li ferai savoir,

Ne poras raençon avoir.

De toi nulle pitié n'avra,

Si tost con le voir en savra :

¹⁹⁴⁴ Li cuens molt volentiers destruit

Celui qui cace sans conduit

Ou bos ou sa venison enble. »

Lietars trestous de poor tranble,

¹⁹⁴⁸ Li dist : « Sire, car m'atendés^b

Un petit, se vous comandés.

Par raison doit merci trover

Qui de bon cuer le voet rover.

¹⁹⁵² J'ai mespris vers vous laidement,

Merci vous en cri et demanc :

Por Dieu, de moi pitez vous pragne !

Par le conseil de ma conpaaigne

¹⁹⁵⁶ Ai vers vous mespris conme fols :

Molt me poise que fui si ols,

Des que si ert a avenir.

vous pouvez me considérer comme votre serf et votre vassal. Par la foi que je dois à saint Pierre de Rome, jamais plus je ne vous causerai de tort : au contraire, je tiendrai de vous, comme de mon seigneur, tout ce que je possède¹ : ma douleur est aussi grande, et même plus, que la vôtre, sachez-le bien. Si j'ai commis la moindre faute à votre égard, je suis tout disposé à vous servir. — J'accepterai volontiers ton hommage comme tu le dis, à condition que tu ne cherches jamais délibérément à me causer honte ou dommage, et que tu fasses tuer les trois mâtins. Tu feras amende honorable à genoux, et tu me livreras les dix poulets, ainsi que Blanchart, que tu m'avais promis au moment où tu m'as demandé de l'aide. — Seigneur, dit Liétard, je vous l'accorde. Les mâtins seront tués tous les trois immédiatement devant vous. Je sais parfaitement que vous avez de bonnes raisons de les avoir pris en haine : ils vous ont livré un rude assaut, et je vous donnerai volontiers satisfaction. Je veux être désormais pour vous un ami sincère et loyal. Que Dieu me maudisse si je vends désormais quoi que ce soit de mon élevage ! Je prendrai dorénavant si grand soin de vous que tout sera à votre disposition, oies, chapons ou poules. Chaque jour vous aurez en abondance, à volonté, la viande dont vous aurez envie. Je vous remettrai solennellement² les dix poussins et Blanchart, immédiatement, mais veillez, au nom de Dieu, à ne me causer aucun tort³.

Des or mais me poés tenir
 1960 A voſtre ſerf et a voſtre home.
 Foi que doi ſaint Pierre de Rome,
 Jamais vers vous ne meſprendrai,
 Mais tot quanquez je ai tenrai
 1964 De vous conme de mon ſignor.
 Ausi tresgrant duel u grignor
 Ai conme vous, ce ſachiés bien.
 Se vers vous ai meſpris de rien,
 1968 Tous ſui prés de voſtre ſervice.
 - Volentiers, a voſtre devise
 Prendrai volentiers voſtre honmaje,
Que tu ne honte ne damage
 1972 A ton pooir ne me porcaces,
 Et les trois maſtins tuer faces.
 A genoillons droit me feras,
 Et les dis poucins me rendras,
 1976 Et Blanchet, que me promesis
 Quant mon conſel me requesis.
 - Sire, fait Lietars, je l'otroi :

Li maſtin ſi ſeront tuit troi
 1980 Tué devant vous orendroit.
 Bien ſai' que vous avés grant droit,
Qui lor vie avés enhaïe :
 Il vous fiſent grant envaïe,
 1984 Droit vous en ferai volentiers.
 Voſtre amis verrés et entiers
 Vuol eſtre des or en avant :
 Diex me hee ſe je ja vant
 1988 Nullui point de ma^b norreture !
 De vous prendré mais ſi grant cure
Que tout ert a voſtre ſaiſine,
 Oe u chapon u geline.
 1992 Caſcun jor avrois a plenté,
 Tot ſelonc voſtre volenté,
 Tel char con vous deviserois.
 Des dis poucins ſaiſis ſerois
 1996 Et de Blanchart ja ſans demeure,
 Mes gardés, ſe Diex' vous ſequeure,
Que par vous mals^d ne me viegne.

Je suis disposé à faire toutes vos volontés : vous viendrez désormais séjourner tout à loisir dans notre maison, et je ne chercherai jamais à vous en faire partir, tant que vous voudrez y demeurer. Vous avez conquis et obtenu un bon havre à tous égards¹. Aussi, si je me suis comporté stupidement envers vous en suivant de mauvais conseils, ne soyez pas pour autant sur vos gardes, car, j'en invoque la protection divine et tous les saints de France, plus jamais je ne tenterai de faire quoi que ce soit qui puisse vous déplaire. Tu n'aurais rien à gagner si j'étais expulsé du pays, moi, ma femme et mes enfants, ou si je me balançais au vent : maintenant vous devez me chérir, puisque vous pourrez désormais déclarer vôtre tout ce que je possède : tout sera à votre disposition. »

Renart répond : « Je vais bientôt savoir si tu es sincère ou si tu me mens, et si tu fais mes volontés. Tu auras vite fait de t'en repentir, si tu m'obliges à le faire savoir au comte. Au contraire, si tu es sage, je ne te causerai jamais d'ennui ni de tort. Mais je n'entrerais pas chez toi tant que tu n'auras pas tué les chiens. — Cher seigneur, inutile de vous déplacer, dit Liétard, j'irai les tuer. — Je n'ai pas l'intention de bouger tant qu'ils ne seront pas morts tous les trois. Allez-y, dit Renart, je vous l'accorde ! Vous tenez des propos justes et sensés. » Alors Liétard, qui était au désespoir, s'en retourne chez lui en

Je sui près que je me contiegne
²¹⁰⁰ Vers vous tout a voestre plaisir :
 Vous venrés mais tout a loisir
 En nostre maison sejourner,
 Ja ne vous en querrai torner
²¹⁰⁴ Tant con demorer i vorrois.
 Un bon recet en tous endrois
 « Avés conquis et recouvré.
 Por ce, se j'ai vers vous ouvré
²¹⁰⁸ Folement par malvais conseil,
 Ne soiés vous ja en esveil,
 Que, se Diex me gart de pesance,
 Ne partrestoz les sains de France'',
²¹¹² Jamais nul jor ne vorrai faire
 Chose qui vous doie desplaire.
 N'i porroies noient conquerre
 Se g'iere caciés de la terre,
²¹¹⁶ Moi et ma feme et mi enfant,
 Ou se je ere mis a vant :
 Molt devés or ma vie amer,
 Que por voestre porois clamer

²¹²⁰ Toz jors mais quanquez jou avrai :
 Tout ert a voestre volenté. »
 Renars dist : « Par tens woel savoir
 Se tu me dis mençoigne u voir,
²¹²⁴ Et se tu me fais mon plesir.
 Par tens t'en ferai repentir,
 Se tant fais que^b li cuens le sace.
 Mais jamais anui ne danmage,
²¹²⁸ Se tu es preus, ne te querroie.
 Mais en ta maison n'enteroie
 Tant que les chienz avras tués.
 -Bial sire, or ne vous remués,
²¹³² Fait Lietars, jes irai tuer.
 -Ja ne me' quier a remuer
 Tant qu'il soient tué tot trois.
 Alés, fait Renars, je l'otroi !
²¹³⁶ Vous dites et bien et raison. »
 Atant s'en cort a sa maison
 Lietars, qui molt adolés fu.
 A sa feme dist : « Se volés,
²¹⁴⁰ Et vous cuidiés que ce soit biens,

courant. Il dit à sa femme : « Si vous le voulez bien, et si vous l'estimez utile, il nous faut tuer nos trois chiens pour que Renart nous laisse en paix ; et nous lui livrerons aussi Blanchart, ainsi que les dix poulets que je lui ai promis à l'instant dans la forêt où il m'attend. Vous n'y perdrez jamais plus que vous ne le feriez s'il allait raconter au comte que j'ai pris son gibier dans le bois : il aurait vite fait de me condamner, et je ne tarderais pas à être brûlé vif ou pendu, sans qu'aucune rançon ni rien d'autre au monde puisse m'y faire échapper. Il exilerait nos enfants, et nous serions morts et détruits. » Brunmatin lui répond, sans oser le contredire : « Nécessité fait loi. Faites tout ce qu'il vous demande si vous tenez à votre santé, à vos biens et à votre vie : vous devez être plus attaché à votre vie qu'à l'argent. — Ma douce amie, c'est sagement parlé. — Prenez Blanchart et les poulets, et amenez-lui les trois mâtins. » Liétard a pris le chemin du retour. Le valet emmène, bien attachés, les chiens, le coq et les poulets, et Renart, avec sagesse, se dirige vers la maison du paysan, car il redoute un piège : s'il lâchait les chiens contre lui ? Il marmonne des menaces entre ses dents : si jamais l'autre se comporte mal envers lui, il sera furieux s'il ne le fait pas pendre. Il voit arriver Liétard et les chiens qu'il avait confiés au valet. Renart se met à l'apostropher : « Ne laisse pas les chiens m'approcher, tue-les immédiatement ! »

A tuer covient nos trois chiens
 S'avoir volons pais a Renart,
 Et si li rendrons le Blanchart,
 2044 Et les poucins avoec tous dis
 Avra il c'orendroit li dis,
 En la forest u il m'atent.
 Il ne vous" coustera ja tant
 2048 Que plus ne vous peuiſt coſter
 S'il au conte l'aloit conter,
Qu'en bos ai sa venison prise :
 Tantoſt feroit de moi juſtice,
 2052 Tantoſt seroie ars u pendus,
 N'en poroie eſtre deffendus
 Por avoir ne por riens qui soit.
 Nos enfans essillier feroit,
 2056 Mort serions et confondu. »
 Brunmatin li a respondu,
Qui contredire ne li ose :
 « En faire l'eſtuet a grant cose.
 2060 Dou tout faites sa volenté,
 Se vous amés voſtre ſanté,

Et voſtre bien, et voſtre vie :
 Avoir devés grignor envie
 2064 De voſtre vie que d'avoir.
 - Bele suer, vous dites ſavoir.
 - Blanchart et les poucins prenés,
 Et les trois maſtins li menés. »
 2068 Lieters ens el retor s'eſt mis.
 Les chiens, le cok et les poucins
 Enmainne li garçons liés,
 Et Renars, come voiziés,
 2072 Vers l'oſtel au vilain se traîſt,
Que molt redoute son agait,
Qu'assalir as chiens ne le face.
 Entre ses dens molt le manace,
 2076 Que, se jamais vers lui mesprent,
 Molt sera iriés s'il n'en pent.
 Lieters et les chiens voit venir,
Qu'il faſſoit al garçon tenir.
 2080 Renars li comence a huchier :
 « Nes fai pas vers moi aprochier
 Les chiens, mais orendroit les tue ! »

Liétard tenait une lourde massue, qu'il avait taillée en traversant le bois. Il attache les mâtins à un chêne et les assomme avec son arme ; Renart le tient pour sage, maintenant qu'il voit les trois molosses morts : « Liétard, dit-il, vous êtes très costaud, vous qui savez donner des coups si efficaces. Je vais vous en récompenser comme il faut : je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait, et je vous donne toute mon amitié ; voilà un bien beau cadeau. — Renart, dit l'autre, grand merci à vous, puisque vous m'avez donné votre amitié : tout ce que j'élève et tout ce que j'ai sera à vous. Je serais plus caquetteur qu'un geai¹, si d'aventure je vous causais du tort. » Renart saisit et tâte alors Blanchart et les dix jeunes poulets que lui apporte le petit Martin. De ses dents il croqua Blanchart, sans le faire plumer ni cuire : il lui sembla bien gras et gros. Puis il troussa sur son dos les dix poulets et recommanda le paysan à Dieu. Il emporta ses victuailles chez lui, où il retrouva sa maisonnée qui mourait de faim : elle en était livide et épuisée. Sa femme éclata de joie quand elle vit son époux arriver avec les poulets attachés au cou. Elle s'estime comblée et riche, car à présent Liétard n'est plus trompeur : « Non pas, dit Renart, mais au contraire bien empressé ! Cette fois, j'ai parfaitement réussi, avec tout ce que j'ai ainsi rapporté. Si Liétard ne s'était pas rendu² totalement à

Lietars une pesans maque
 2084 Tenoit, qu'il ot en bos coillie ;
 Les mastins a un chaisne lie,
 De la maque les assonme.
 Or le tient Renars a preudonme^a
 2088 Puis que les trois mastins voit mors :
 « Lietart, fait il, molt estes fors,
 Qui si bons cols savés ferir.
 Je vous vorrai molt bien merir :
 2092 Çou que vous m'avés fait pardon,
 Toute m'amor vous abandon,
 Que molt par a bel present ci.
 - Renars, fait il, vostre merci,
 2096 Que vostre amor m'avés donee :
 Tote vous iert abandonee
 Ma noreture et quanquez j'ai.
 Plus ere janglerie que j'ai^b
 2100 Se ç' jamais vers vous mesprenoie. »
 Atant prent Renars, si manoie^d,
 Blanchart et les dis pocinnés

Que li aporte Martinés^c.
 2104 De Blanchart fist son grenon bruire,
 Onques nel fist plumer ne cuire ;
 Molt le trova crasset et gros.
 Les dis poucins torse a son dos,
 2108 Et a Dieu le vilain coumande.
 S'en porte a l'oïstel sa viande,
 U il a trovee sa maisnie
 Qui de fain estoit mesaisie.
 2112 De fain estoit et noire et vaine.
 De joie^f fu sa feme plainne
 Quant el voit son signor venir,
 A son col les poucins tenir.
 2116 Por conblé se tient et por riche,
 Que or n'est pas Lietars triche :
 « Non, fait Renars, mais bien haïtié !
 Bien ai ceste fois exploitié,
 2120 Qui si m'en sui venus torsés.
 Se je n'eüsse esté loés
 De Lietart tot a ma devise,

mes exigences, je l'aurais fait se balancer au vent en le dénonçant au comte et à ses agents : on l'aurait pendu dans la forêt, puisqu'il lui a volé son gibier. Il s'est agenouillé pour me prêter hommage ; jamais il ne me causera de tort ni de déplaisir. — Renart, vous êtes tout à votre aise, dit Hermeline, car je crois que vous n'avez pas le ventre vide ! Vous êtes mieux loti que moi, car vous avez mangé Blanchart qui était gras et dodu. Si vous avez bien raillé Liétard, qu'est-ce que cela peut me faire ? Je ne peux guère en tirer profit : si tu as tout ce que tu peux désirer, tu me laisses mourir de faim dans la misère avec mes enfants qui sont aussi les tiens ! Mais je serais vraiment stupide si je me laissais mourir de faim alors que j'ai ces poulets à portée de main. Il fait bon s'intéresser à eux ! » Elle accourt alors, attrape le plus tendre, et n'en fait qu'une bouchée. Elle tord le cou d'un second qu'elle partage entre ses enfants, donnant à chacun sa part.

Renart, qui ne perd pas de vue son intérêt, quitte le lendemain de bon matin Maupertuis, sa puissante demeure, pour rendre visite à Liétard, son bon voisin, qui le reçut très chaleureusement. Il lui offrit pour son repas une oie grasse qu'il avait préparée exprès, et qu'il avait bien fait engraisser. Brunmatin, qui lui prodigue en tremblant des marques d'amitié, le plaint souvent et fait son éloge ;

Jel fessisse metre a la bise :

2124 Au conte et sa gent le desisse,

Pendre en la forest le fessisse^d,

Que sa venison li embla.

Il tressalli molt e trambla.

2128 A genoillons me fist homaige,

Ja mais ne me fera damaige

De nulle^b riens qui me desplaise.

- Renars, molt estes ore aises,

2132 Dist Hermeline, que je cuit

Que n'avés pas le ventre wit !

Plus estes aisiés^c que gié,

Que vos avés Blanchart mangié

2136 Qui molt ert et cras et rosnés.

Se Lietars est bien ranprosnés

Par vous, que me puet çou valoir ?

Ne me puet pas granment caloir :

2140 Se tu as ton aise et tes bons,

Moi et mes enfans et les tuens

Lais de fain morir a mesaise.

Mais je seroie molt malvaïse

2144 Se de fain morir me lassoie^d

Tant con près de ces poucins soie.

A ces poucins^f fait bon entendre ! »

Atant cort, si prent le plus tenre,

2148 Si le menja a un seul mors.

Un des autres a le col tors,

A sa maisnie le depart,

A cascun en done sa part.

2152 Renars, qui bee a son preu faire,

De Malpertuis, son fort repaire,

Vint lendemain bien par matin

Veoir Lietart, son bon voisin,

2156 Qui le reçut a molt grant joie.

Disner le fist d'une crasse oe

Que il li avoit destinee

Et bien li avoit encrassie.

2160 Brunmatin, qui tot en tramblant

Li mostre d'amors bial sanblant,

Molt le plaïne et sovent le loe ;

et Renart se plaît à lui faire la grimace en cachette, sans qu'elle le voie. Elle ne cherche nullement à le berner : elle n'ose rien lui refuser, car elle craint par-dessus tout ses accusations. Elle le nourrit à volonté, et Renart grossit tant et plus, lui qui raffole de la viande. Liétard, quant à lui, est plein d'empressement : il fait tout son possible pour bien le servir, lui apporte les mets. Renart, qui se sert chaque fois qu'il en a envie, y passe de longs moments : si bien que, quand il rentre chez lui, il ne reste plus au paysan ni oie, ni chapon, blanc ou noir, ni poulet, ni oison bien gras (Renart emporte tout chez lui), ni poule, les maigres comme les grasses. Je vous aurais volontiers raconté de bonne manière d'autres aventures de Renart, mais je n'en ai pas le loisir, car un autre travail me presse. Je veux m'appliquer à d'autres discours d'une inspiration plus élevée, s'il plaît à Dieu et s'il veut bien m'aider. Jamais aucun clerc qui ait du jugement ne me blâmera ni ne me reprendra si j'ai commis quelque faute dans ce tout premier ouvrage, car il arrive rarement que l'on ne commette aucune erreur du début jusqu'à la fin, à moins d'être expérimenté.

Renars li fait sovent la moe
 2164 En repoins, qu'ele nel voit mie,
 Et elle le fait sans boidie :
 Ne li ose riens refuser,
 Car molt redoutel'encuser :
 2168 A sa volenté le paissoit,
 Et Renars mout bien s'encrassoit,
 Qui de la char ert anvieus,
 Et Lietars fu bien convoiteus :
 2172 De bien servir prent molt grant cure,
 Bien aprocha sa norreture.
 Renars^b, qui sovent en prenoit,
 Toutes les eures qu'il voloit^c,
 2176 Sovent i demeure et sejourne,
 Si que, quant a l'oſtel retorne^d,
 Ne puet au vilain remanoir
 Oe, chapon, ne blanc ne noir,

2180 Ne poucinet, ne cras oison
 (Tot porte Renars en maison),
 Geline ne maigre ne crasse^e.
 De Renart encor vous contaïsse
 2184 En bon endroit, mais ne me loïst,
 Car autre besoigne me croïst.
 A autre raison voel entendre
 U on porra grignor sens prendre,
 2188 Se Dieu plaïst et se Diex m'amende.
 Ja de clerc qui raison entende
 Ne serai blasmés ne repris,
 Se j'ai en aucun lieu mespris
 2192 En tote ma premiere ovraigne,
 Que pau avient qu'an ne mespraigne,
 Ou an chief o a la parclose,
 S'il n'est aüsés de la chose.

Branche XIII

RENART ET PRIMAUT

C'était en mai, au temps où tout renaît, où l'air est serein et doux, aux environs de l'Ascension. Renart était dans sa demeure, sans provisions et sans nourriture. Il a si grand-faim qu'il en bâille : celle-ci le met au supplice. Il est sorti de Mau-pertuis. Il trotte allégrement et pénètre dans un enclos. Son cœur est complètement épuisé et abattu. Là il rencontre Tibert le chat, qui était parti en chasse. Renart marmonne force menaces entre ses dents et déclare fermement qu'il lui causera des ennuis avant qu'il ne s'en aille. Il l'apostrophe aussitôt : « Tibert, très cher ami, dites-moi, quel bon vent vous amène ? — Seigneur, dit Tibert, par ma foi, je m'en allais chez un paysan, près de cette haie que vous voyez là devant vous. Le paysan a, par la foi que je vous dois, une femme qu'il aime tant qu'il lui laisse faire tout ce qu'elle veut, même des vilénies. Celle-ci a caché un plein pot de lait dans une huche, et c'est là que je vais à bride abattue à travers ces bois,

Ce fu en may^a, au tans novel,
Que il faisoit seri et bel,
Tot droit entor l'Assention,
⁴ Que Renars fu en sa maison
Sans garison et sans vitalle.
Si grant fain a que il baaille,
De la fain li duet molt li cors.
⁸ De Malpertuis est issus hors.
Tant erre le trot eslassié
Qu'il se feri en un plassié.
Molt a le cuer vain et maté.
¹² Tyebert le cat a encontré,
Que iluec s'aloit porcachant.
Renars le va molt^b maneçant
Entre ses dens, et dist sans faille

¹⁶ Qu'anui avra ains qu'il s'en aille^c.
Maintenant l'a a raison mis :
« Tyebert, fait il, biaux dols amis,
Quelz vens vous mainne, dites moi ?
²⁰ - Sire, dist Tyeberts, par ma foi,
Je avoie enprise ma voie
Ciés un vilain, les cele hoie
Que vous veés la devant vos.
²⁴ Li vilains a, foi que doi vous,
Une feme qu'il ainme tant
Que riens qu'el voelle tant ne quant
Ne li contredist, tant soit lait.
²⁸ Cele^d a mucié plain pot de lait
En une huge, et la m'en vois
Tous eslassiés parmi ces bois,

pour voir si j'obtiendrai quelque chose. Si tu veux venir avec moi, je te conduirai vers cette maison. Mais soyons des compagnons loyaux : il y a des poules et des chapons.» Renart répond : « Ya, ya¹ ! Je t'accompagne très volontiers. » Ils se mettent alors en route à toute allure comme il convient, si bien qu'ils arrivent à la maison tout entourée de pieux. « Ah ! dit Renart, doux Seigneur Dieu, comment pourrons-nous pénétrer à l'intérieur ? Ces pieux sont plantés si serrés que nous ne pourrons y mettre les pieds ! » Tibert répond : « Ne vous inquiétez pas ! Nous y parviendrons très bien, j'en suis sûr. » Ils font alors le tour de la maison, bien calmement, d'un pas tranquille, et finissent par trouver un pieu cassé. Ils s'introduisent à l'intérieur sans tarder. Renart se dirige vers le poulailler : il n'a plus besoin de suivre le chat. Et Tibert, qui a plus d'un tour dans son sac, se demande comment il va entreprendre son affaire : « Renart, dit-il, la ruse est encore plus efficace que la force : il nous faut donc user de ruse, car la perte serait irrémédiable si nous laissions échapper ce que nous tenons entre nos mains. Le paysan assurément dort à poings fermés : comportons-nous avec sagesse. Nous ne pouvons pas tout faire à la fois : le mieux, à mon avis, est que l'un s'occupe d'abord de ses affaires et l'autre ensuite des siennes, je l'affirme. » Renart lui réplique : « Il sera fait en tout point comme vous le voudrez. »

Savoir se porroie avenir.

- ³² Se tu en voes o moi venir,
Je te menrai vers la maison.
Mais par foi soions conpaignon :
Gelines et chapons i a. »

- ³⁶ Renars respont : « Ya, Ya !
Je t'aconpaing molt^a volontiers ! »
Atant se metent es sentiers
Grant aleüre par raison,

- ⁴⁰ Tant qu'il vinrent en la maison
Qui tot estoit close de pels.
« Ha ! dist Renars, biax sire Diex,
Coment porrons entrer dedens ?

- ⁴⁴ Ces pex voi si entretenans
Que n'i porons metre les piés ! »
Tyebers dist : « Ne vous esmaies !
Molt bien, ce croi, nous i metron. »

- ⁴⁸ Lors s'en vont entor le maison^b,
Tot belement, le pas soué,
Tant qu'il truevent un pel froé.

Ens se metent sans atargier.

- ⁵² Renars va vers le gelinnier,
Que plus ne voet sivre le cat,
Et Tyebers, qui tant set barat,
S'apense comment pora faire

- ⁵⁶ Premièrement le sien affaire :
« Renars, ce dist Tyebers li cas,
Assés vaut force et plus barat^c :
Par barat nous covient ouvrer,

- ⁶⁰ Car ne poriens recouvrer
Ceste perte se nous perdons
Çou qu'entre nos mains nous tenons.
Li vilains si dort fermement :

- ⁶⁴ Or nous contenons saïgement !
Ne poons pas tout faire ensamble :
Li mielz que voie, ce me sanble,
Si est que l'un face avant

- ⁶⁸ Et puis l'autre, que jel creant. »
Ce dist Renars : « En tous endrois
Fait iert ensi con vous vorrois. »

Alors Tibert déclare : « Sais-tu ce que tu vas faire ? Tu entreras avec moi dans la maison, car si tu vas seul te jeter sur les chapons et qu'ils se mettent à piailler, il y a ici de tels mâtins qui t'attaqueront et auront vite fait de te retenir ou de te blesser, que je serais furieux de voir mon affaire compromise. Mais, si tu veux te montrer utile, viens donc avec moi jusqu'à ce que j'aie fini ; et si tu veux avoir du lait, tu en auras tant que tu voudras. » Renart répond : « Je ferai ce que vous voudrez, quelles qu'en soient les conséquences ; je veux m'en tenir à ce que vous me direz de faire : passez devant, et moi derrière. Soyez sûr que je vous suivrai de près. » Les voilà arrivés devant la maison. Tibert, qui était plus avisé, y a pénétré le premier ; puis il dit : « Renart — que Dieu t'accorde ses faveurs ! —, viens ici, et soulève le couvercle de ce coffre : il y a une cruche pleine de lait. Comporte-toi en ami sincère ! — Par ma foi, dit Renart, avec plaisir ! » Renart alors passe à l'action et va ouvrir le coffre : maître Tibert bondit à l'intérieur, s'approche du pot (il ne s'est pas trompé), y introduit sa tête et est tout occupé à boire. Pendant ce temps, Renart maintient le coffre ouvert. Il grille et geint de gourmandise, sa langue lui paraît en feu, et il regarde d'un air très pitoyable Tibert qui lape et avale le lait. Celui qui tenait le couvercle n'était pas du tout à son aise : « Tibert, dit-il, es-tu bien satisfait ?

Et dist Tyebers : « Ses que feras ?

⁷² En la maison o moi venras,
Car se tu vas selz as chapons,
Il a ceans de tels gaignons,
Se il crient, qui t'asarront,

⁷⁶ Et molt tost retenu t'avront,
U tu seroies tost blechiés,
Dont je seroie courouchiés :
S'en perdroie le mien affaire.

⁸⁰¹ Mais vien ent, se tu wes bien faire,
Avoques moi tant qu'aie fait,
Et, se tu voes avoir del lait,
Tu en avras a grant plenté. »

⁸⁴ Renars dist : « Voestre volenté
Feraï, que qu'en doie avenir,
A voestre los m'en voel tenir :
Alés avant, g'irai après.

⁸⁸⁸ Saciés je vous sirrai de prés. »
A tant sont a l'oſtel venu.
Tyebers, qui plus voizieï fu,

S'en est dedens entrez avant,

⁹² Puis dist : « Renars, se Diex t'avant',
Vien ça, si soulieve la huge :
De lait i a plainne une cruche^b.
Or soies mes amis entiers !

⁹⁶ - Par foi, dist Renars, volentiers ! »
Lors ne se volt plus astenir
Renars, ains va le huge ouvrir,
Et dans Tyebers dedens sali :

¹⁰⁰¹ Au pot en vint, n'a pas fali,
Dedens a sa teſte boutee :
Au lait boire a mis sa pensee,
Et Renars la huge soustient.

¹⁰⁴⁴ De lecherie frit et' gient,
Il samble la langue li arde,
Et molt piteusement regarde
Tybert qui le lait hume et boit.

¹⁰⁶⁸ Et cius qui la huge tenoit
Eſtoit durement a malaise :
« Tyebers, fait il, es tu bien aise ?

As-tu tout ce à quoi tu aspirais ? Maintenant tu as ce qui te meurtrissait si durement le cœur aujourd'hui. Montre-toi courtois — que Dieu te vienne en aide ! — : lape vite et sors d'ici : par la foi que je dois à saint Denis, ce couvercle me fatigue, peu s'en faut que je ne meure ! »

Tibert s'applique à laper et ne peut répondre le moindre mot à Renart. Celui-ci recommence à l'apostropher : « Tibert, Tibert, très cher ami, pour Dieu, lape vite, hâte-toi, ou le couvercle va se refermer sur toi ! » Tibert ne prête aucune attention à ce que lui dit maître Renart : il ne pense qu'à boire. Il a tant lapé à loisir que, quand il eut bu tout son souïl, il renversa le pot par terre et le lait eut vite fait de se répandre. Renart protesta : « Tu es une vraie canaille ! Pourquoi as-tu renversé le pot ? J'aurais préféré que tu me roues de coups ou que tu me piques jusqu'au sang. Je vois bien que je n'aurai pas de lait, mais peu importe ! Saute dehors, car je suis trop fatigué de soutenir ce couvercle : il te faut sortir. — Camarade, dit Tibert, je le veux bien, mais attendez encore un peu. — Je n'en puis plus, dit Renart, je te l'assure, je le laisserai se refermer sur toi si tu ne te presses pas de sortir, car je suis exténué. » Tibert lance alors un profond soupir quand il voit qu'il ne peut pas s'attarder davantage. Il prend son élan et bondit. Renart tenait le couvercle levé : quand Tibert saute droit sur le rebord, Renart le laisse

As tu quanquez^a tes cuers voloit ?

¹¹² Or as tu çou dont^b te doloit
Li cuers ja hui si durement.
Soies cortois, se Diex t'ament !
Si hume tost et si t'en is :

¹¹⁶ Par foi que je doi saint Denis,
Ceste huge forment me grieve,
Que par un poi que je ne crieve ! »

Tyebers si entent a humer,

¹²⁰ A Renart ne puet mot sonner.
Autre fois l'a a raison mis :
« Tyebers, Tyebers, biaux dous amis,
Por Dieu, hume tost, hauste toi,

¹²⁴ U la huge cherra sor toi ! »
Tyebers si entent molt petit
A çou que dans Renars li dist :
A humer a s'entente mise,

¹²⁸ Tant en huma a sa devise.
Quant tant ot humé con il pot,
Si trebuscha tot jus le pot,
Si est li lais espandus tost.

¹³² Renars' li dist : « Molt ies or glous !
Por coi as le pot abatu ?
Mielz vosisse que bien batu
M'eüsses u jusqu'a sanc point^d.

¹³⁶ Bien voi que du let n'avré point !
Et nonporquant fai, si saut hors,
Car trop sui travilliez dou cors
De ceste huge soustenir :

¹⁴⁰ Il te covient hors avenir.
- Conpains, dist Tyebers, je l'otroi,
Mais atendes encor un poi.

- Ne puis plus, fait Renars, por voir,
¹⁴⁴ Je la lairai sor toi chaïr,
Se ne viens hors hastivement,
Que trop me grieve durement. »

Tyebers prent lors a souspirer
¹⁴⁸ Quant voit n'i puet plus demorer.
Acorsés s'est, si fait un saut.

Renart tint le couvercle haut :
Tyebers sali droit sor le bort^e,
¹⁵² Et Renars laist cheoir si fort

retomber si fort et avec une telle violence qu'il s'abat sur la queue de Tibert d'un coup qui n'a rien d'un jeu : elle est coupée en deux morceaux, et le bout tombe dans le coffre. Tibert le chat, qui est éberlué, a senti au cœur une telle douleur qu'il n'aurait pu rester debout. Il lui fallut tomber à terre : pour rien au monde il n'aurait pu se soutenir. Il s'adressa à Renart : « Renart, tu m'as mis bien mal en point : tu m'as coupé la queue, et je suis au supplice. — Comment ? dit Renart, par ma vertu, ce n'est pas moi ! — Et qui donc ? — Toi ! Tu as bondi si violemment que tu as fait tomber le couvercle. — Moi ? Sûrement pas, par saint Léonard ! Il faudrait bien me tenir pour un nigaud si j'avais fait cela. Certes, si je n'étais hors de moi, je te prendrais pour un étourdi¹. — Holà ! tais-toi, répliqua Renart. Tu dois au contraire t'en réjouir, car tu vois bien — j'en prends Dieu à témoin — que ton corps s'en trouve allégé ! — Je m'en moque bien, dit Tibert, soyez-en sûr : je ne le souhaiterais pour rien au monde² ! » Renart réplique : « Rien n'est plus vrai, par Dieu, Tibert, tu n'as pas deux sous de bon sens : ta queue était un fardeau qui te battait le cul³. Mais ne parlons plus de cette queue, que l'on ne peut recoller. Dis-moi en toute sincérité : ne t'en trouves-tu pas bien allégé ? — Renart, dit l'autre, vous me raillez ! — Raillé ? dit Renart. Et pourquoi cela ? As-tu besoin d'une si grande queue ?

Le covercle, et si l'enpaint,
 Tyebert en la queue ataint
 Si grant cop que ce n'est pas jeus :
¹⁵⁶ Tronçoné li a en deus leus :
 Li bous en la huge cheï^a.
 Tyebers li cas, qui s'esbahi,
 Tel dolor senti a son cuer,
¹⁶⁰ Ne se soustenist a nul fuer.
 A terre le covint venir :
 Por riens ne se peüst tenir.
 Renart avoit araisonné :
¹⁶⁴ « Renars, molt m'as mal atorné,
 Que tu m'as la queue trenchie,
 Si en ai soufert grant hassie.
 - *Quoi ?* dist Renars, par ma vertu,
¹⁶⁸ Ce n'ai je pas fait ! - *Qui* dont ? - Tu^b,
 Qui salis de si grant air
 Que la huge fesis cheïr.
 - Je ? Non ai, par saint Liénard !
¹⁷² Ja n'est il hons qui por musart
 Ne me tenist, se fait l'eüsse,

Certes, se corrouciés ne fusse,
 Je te tenisse por musart^c.
¹⁷⁶ - Diva, tais toi, se dist Renars,
 Ains en dois avoir trop grant joie,
 Car tu ses bien, se Diex me voie,
 Que plus en as le cors legier.
¹⁸⁰ - De çou n'a je pas mestier,
 Dist Tyebers, ce sachiés de voir :
 Ne vosisse por plus d'avoir
 Que tu ne cuideroies ore. »
¹⁸⁴ Dist Renars : « Tot est cose voir^d,
 Par Dieu, Tyebers, tu es musars,
 Ta queue estoit uns aspesars
 Qui au cul t'aloit debatant.
¹⁸⁸ Or laissez de la queue atant,
 Qui ne puet estre renoee.
 Di moi en verité provee :
 N'en es tu plus legiers assés ?
¹⁹² - Renars, dist il, vous me gabés !
 - Gabé ? dist Renars, a que faire ?
 Qu'as tu de si grant queue a faire ?

Si l'on te poursuivait, j'en atteste Dieu, tu fuirais plus aisément. Sache-le bien, je ne plaisante pas, par la foi que je dois à Hersent, mon amie, et à Hermeline et à mes enfants, je voudrais bien que la mienne, qui est si fournie, soit coupée en deux¹. » Tibert répond : « Tu l'appréciais pourtant ! Mais passons à autre chose et rendons-nous immédiatement tous les deux droit au poulailler, où les chapons vont jucher, car, par la foi que je dois à saint Riquier, je veux que tu aies à manger. »

Ils sortirent alors sans difficulté de la maison par un trou dans la porte. Ils s'en vont à toutes jambes vers les chapons, sans s'arrêter, et arrivent au poulailler. Tibert, après avoir bien réfléchi, s'adresse à Renart : « Renart, très cher ami, les chapons se trouvent là-dedans. Mais, si vous m'en croyez — j'en atteste mes dents ! —, vous ne toucherez pas aux poules. Voici ce que vous ferez : vous commencerez par vous emparer du coq, qui est grand et gros, et vous laisserez les poules tranquilles, qui n'ont que la peau sur les os : elles sont maigres et dégarnies de plumes, vieilles, coriaces et décharnées ; le coq, lui, est jeune, bien moins âgé, et de plus il est grassouillet et tendre, donc plus agréable à manger. Si vous vous attaquez aux poules en laissant le coq seul, il s'égosillerait si fort qu'il réveillerait maître Gombaut : vous le paieriez trop cher si on vous attrapait ; vous

S'on te caçoit, se Diex m'ament,
¹⁹⁶ Plus fuiroies ligierement.
 Bien sé, ce n'est pas gaberie,
 Foi que je doi Hersent ma mie
 Et Hermeline et mes enfans,
²⁰⁰ La moie qui est ensi grant
 Vorroie fust par mi copee. »
 Dist Tyebers : « Bone l'as trovee !
 Mais or lassons atant ester,
²⁰⁴ Si en alons sans arester
 Droit, jou et vous, a gelinier,
 La ou li chapon vont jugier,
 Car, foi que je doi saint Richier,
²⁰⁸ Je voel que aies a mengier^d. »
 Atant s'en issirent de l'uis
 Tot belement par un pertuis.
 Por les chapons s'en vont corant,
²¹² Onques n'i vont point demorant,
 S'en sont au glirenier venu.
 Tyebers, qui porpensés se fu,
 En a Renart a raison mis :

²¹⁶ « Renars, fait il, biax dols amis,
 Li chapon sont ici dedens,
 Mais, se m'en créés, par mes dens,
 As gelines ne toucherois,
²²⁰ Ains vous dirai que vous ferois :
 Vous prendrés le cok tot avant,
 Qui a le cors et gros et grant,
 Et lerés ester les gelines,
²²⁴ Car trop leur saillent les eschines :
 Maigres sont et entrepelees,
 Vieilles, dures et escouees^b ;
 Li cos si est jones et menres,
²²⁸ Et si est et crassés et tenres,
 Si est plus sades a mengier.
 Se les gelines vous preniés
 Et seul le cok laisseriés,
²³² Que il s'esvellerait si haut^c
 Qu'il esvillerait dan Gonbaut^d,
 Si vous feroit trop acheter
 S'on vous i pooit atraper :
²³⁶ La pel i perderiés por voir. »

y laisseriez votre pelisse, sans aucun doute. » Renart croit qu'il dit la vérité, mais c'est faux : l'autre se moquait. Renart manqua de méfiance. Il se dirigea tout droit vers Chantecler, qui tenait son bec enfoncé dans ses plumes. Il était couché à la droite de Pinte. Renart le saisit par la tête : il fut tout heureux de l'avoir saisi. Tibert, qui faisait le guet et qui cherchait à lui jouer un mauvais tour, fit le signe de croix et lui demanda : « Le tiens-tu bien ? Veille surtout bien à ce qu'il ne t'échappe pas ! Le tiens-tu fermement ? Dis-le-moi ! » Renart lui répond : « Oui, assurément, je lui tiens le corps et la cuisse, il ne risque pas de m'échapper. Au moment où notre trompeur universel commença à répondre, le coq sentit que la gueule se relâchait : il battit des ailes et s'échappa¹. Il se mit alors à chanter si fort que le paysan, le seigneur Gombaut, qui dormait, se réveilla. Il leva la tête, prêta l'oreille et entendit les grognements de ceux qui s'affairaient dans le poulailler. Il pensa qu'on lui volait tout. Il bondit de son lit, plein de frayeur, appelle ses chiens et sa maisonnée, prend une brassée de paille qu'il jette sur les cendres rougeoyantes : le feu prend, les flammes s'élèvent, et il voit clair dans toute la maison. Il se précipite vers le poulailler, accompagné de ses chiens. La porte s'ouvre difficilement. Tibert, dès qu'il l'entend, s'enfuit sans demander son reste : il leur échappe discrètement, tandis que Renart est cerné. Celui-ci se sauve à toutes jambes,

Renars cuide qu'il die voir,
Mais non fait, ançois se gaboit.
Lors sot Renars trop pou d'aguet²⁴¹ :

²⁴¹ A Chantecler tot droit s'en vient,
Qui son bec an sa plume tient.
Delés Pinte ert couchiés a destre.

Renars le prent parmi la teste :
²⁴⁴ Quant il le tient, grant joie fait.

Tyebers, qui estoit en agait,
Qui molt le bee a engignier,
De la main se prant a seignier,

²⁴⁸ Si li a dit : « Tien le tu^b bien ?
Gar qu'il ne t'escape por rien !
Dont nel tiens tu bien ? Di le moi ! »

Renars li dist : « Oïl, par foi,
²⁵² Jel tieng par cor et par cuisse,
Ne m'escapera que je puisse. »

Si con cil qui tot le mont bole
Ot commencie sa parole^c,

²⁵⁶ Li cos senti lassier la bouche,
Bat les elles et si s'en touche^d ;

Si conmece a chanter si haut

Que li vilains, sire Conbaut,

²⁶¹ Qui se dormoit, s'en esvilla.

La teste lieve, s'orilla,

Si a oïs ciaus gondrillier

Qui estoient au gelinier^e :

²⁶⁴ Bien cuida estre tous robés.

De son lit saut tous effreés,

Ses chiens apele et sa maisnie ;

De fuerre prent une brachie,

²⁶⁸ Si l'a seur le brasier getee.

Li feus prent, la flanbe est levee,

Si que par sa maison cler voit.

Au gelinier s'en va tot droit,

²⁷² Et avoec lui ses chiens amainne.

L'uis a ouvert a quelque painne.

Et quant Tyebers l'a entendu,

Fuit s'ent, n'i a plus atendu :

²⁷⁶ Tot coiemment d'ials s'en escape,

Et Renars remaint en la trape,

Qui molt fort a fuir se torne.

sans moisir dans les lieux, faisant de grands bonds, et le paysan, qui l'a vu le premier, excite ses chiens après lui. Quand les chiens l'aperçoivent, ils se lancent sur ses traces. Il se lamente fort, et profère force menaces contre Tibert : s'il peut mettre la main dessus, il le fera hurler et geindre, car tout ce malheur lui est venu de ce qu'il a eu confiance en ses conseils. Pendant que le paysan pousse des huées, Tibert est aux anges : il est tout joyeux et s'amuse beaucoup, car il s'est bien vengé de Renart, le fourbe, qui lui avait coupé la queue. Il retourne tout droit vers le pieu cassé et sort de l'enclos. Peu lui importe, du moment que lui-même s'est échappé, le sort réservé à Renart le roux : qu'il se débrouille du mieux qu'il peut ! Mais Renart, poursuivi par les chiens, le suit de plus près qu'il ne le pense.

Celui-ci arrive près du trou, près du passage étroit par où il était entré dans la maison, et pense s'y élancer. Mais les chiens l'y devancent et l'attrapent par la pelisse. Cela lui valut une belle frayeur ! Ils l'ont abattu sous leurs pattes, mordu et frappé à outrance : il est en bien piteux état. Renart supporte avec résignation, il voit bien qu'il n'y a rien d'autre à faire : ni crier, ni faire du tapage. Mais pendant que les chiens le tirent de partout, Renart, qui ne cesse de soupirer, en attrape un par les narines avec ses dents qui sont tranchantes et fines, et lui fait pousser

Plus n'i demeure ne sejourne :
 280 Les grans^a saus se met a la fuie,
 Et li vilains après lui huie
 Ses chiens, qui l'a premiers veü.
 Quant li chien l'ont aperceü,
 284 Après se metent a la trache.
 Molt se demente, molt manace
 Tyebert s'il le puet ataindre :
 Il le fera crier et gainbre,
 288 Car tot ce li est avenu
 Par son conseil qu'il a creü^b.
 Que que li vilains va huiant,
 Tyebers li cas s'en va juiant^c :
 292 Molt fait grant joie, molt est liés,
 Que de Renart s'est bien vengies
 Qui par barat l'ot escoé.
 Vient s'en tot droit a pel froé,
 296 Si est salis hors dou porpris.
 Ne li chaut, quant il n'iest pris,
 Que de Renart le rous aviegne :

Al mielz qu'il porra se contiegne !
 300 Mais Renars le siut plus de près
 Qu'il ne cuide, et li chien après.
 Au pertuis vint et a destroit,
 Par la u antrés i estoit,
 304 Si se cuide dedens lancer.
 Li chien prenent a devancier,
 Si l'aherdent par le pliçon.
 Bien li valut une friçon !
 308 Desous leur piés l'ont abatu,
 Molt l'ont demors et debatü,
 Molt l'ont atorné malement.
 Renars endure bonement,
 312 Bien voit n'en puet faire autre cose :
 Crier n'en puet ne faire noise^d.
 Si con li chien le vont tirant,
 Renars, qui molt va souspirant,
 316 En ahert l'un par les narines
 As dens qu'il a trençans et fines :
 Molt le fait fort crier et braire.

force cris et hurlements. Quand le chien voit qu'il n'a pas le dessus, il fait un saut de travers, secoue sa tête, et Renart, la mauvaise bête, lui a coupé les narines et les a emportées entre ses dents. Il arriva devant le trou et sortit à toutes jambes : je crois qu'ils l'ont bel et bien perdu pour aujourd'hui, car il s'enfuit à toute allure, donnant des éperons à la limite de ses possibilités¹. Il comptait rencontrer Tibert le chat, mais il ne l'a pas trouvé. Sachez qu'il est furieux que Tibert ne l'ait pas attendu : il lui aurait fait payer très cher le combat qu'il a livré contre les chiens. Il s'enfuit très vite, le cou tendu en avant, car il redoute encore le matin : il n'attend ni pair ni compagnon !

Nous ne parlerons plus de Tibert, dont nous ne vous dirons plus ni vérité ni mensonge. Nous vous parlerons d'un prêtre qui traversait une plaine. Il tenait dans sa main une boîte pleine d'hosties. Le prêtre eut bien du mal à franchir une clôture qui se trouvait sur son chemin. Il ne s'aperçut pas qu'il avait perdu sa boîte en cette circonstance. Renart, qui courait de ce côté, la trouva et l'emporta, la mettant soigneusement sur sa poitrine. Il était tout à fait silencieux et s'enfuyait à travers champs, s'éloignant beaucoup de son chemin. Il se dit alors : « Par Dieu, je vais savoir ce qu'il y a là-dedans. » Il ouvre la boîte, et y trouve une bonne centaine d'hosties et même davantage.

Quant li chiens voit n'en puet plus

³²⁰ Saut a trevers, esqueut la teste, [faire,
Et Renars, qui fu male beste,
L'i a la narine copee,
Entre ses dens l'en a portee.

³²⁴ Vint au pertuis, outre s'en fuit.
Nel bailleront huimais, ce cuit,
Car il s'en fuit de grant randon,
Trestot poignant a esporon

³²⁸ Tant con piet l'en puent porter.
Tyebert le cat cuida trover,
Mais il ne l'a mie trové.

Saciés que molt li a grevé
³³² Quant Tyebers ne l'a atendu :
Ja li eüst molt chier vendu
L'estrit qu'il a as chiens rendu.
Fuit s'en molt tost col estendu",

³³⁶ Encor a poor dou gaignon :
N'i atent per ne conpaignon.
Atant de Tyebers vous lairons,

Que riens plus ne vous en dirons

³⁴⁰ Cose qui soit fause^b ne voire.
Si vous conterons d'un provoire
Qui passoit de trevers un plain.
Une boïste avoit en sa main,

³⁴⁴ Qui tote estoit d'obles plainne^c.
Li prestres passa a grant painne
Une soif que a passer ot.

La boïste, si conme il passoit,
³⁴⁸ Li chiet si qu'il ne s'en perçut^d.
Renars, qui cele part corut,
Trueve la boïste, si la prent,
En son sain le met belement.

³⁵² Onques ne fist noise ne bruit ;
Tot a travers les chans s'en fuit,
Tant qu'il fu bien loing de la voie.
Lors dist Renars : « Se Diex m'en voie,

³⁵⁶ Je savrai ja que ici a. »
La boïste ouevre, trové i a
Bien un cent d'ouables u plus.

Il les mange aussitôt toutes sans hésitation, sauf deux qu'il emporte. Il se plaît à courir vite. Il tient les hosties dans sa gueule, pliées en deux. C'est alors qu'il escalade un tertre élevé, regarde au loin et voit Primaut, le loup, le frère d'Isengrin, qui avance sur le chemin et fait tout ce qu'il peut pour aller vite. Dès qu'il voit Renart, il le salue : « Renart, soyez le bienvenu ! — Primaut, Dieu vous bénisse ! dit Renart, je vous souhaite le bonjour ! D'où venez-vous à cette allure ? — Par ma foi, dit-il, de ces bois. — Où allez-vous ? — À la chasse : je trotte ainsi pour trouver ma pitance. Mais qu'est-ce donc que vous portez ? — Par Dieu, répond Renart, des gâteaux d'église bien bons et beaux. — Des gâteaux ? dit Primaut, par saint Gilles, où les avez-vous pris, cher seigneur ? — Où cela ? Par ma foi, là où ils se trouvaient : ils n'attendaient que moi. — Donnez-les-moi, très cher ami, dit Primaut. — Par ma foi, avec plaisir, dit Renart, qui n'était pas ivre, même s'ils valaient cinq cents livres. » Renart lui a alors donné les hosties avec joie. Primaut les trouva fort à son goût : « Renart, dit-il, au nom de Dieu, où les as-tu prises ? en as-tu d'autres ? — Non, dit Renart, mais je les ai prises près d'ici, dans une église. — Elles sont exquises à manger, rétorque Primaut, si j'en avais davantage, j'en mangerais volontiers, par la foi que je dois à l'âme de mon père, car je sens une faim très amère qui me torture, par saint Germain !

Iluec les menja sans refus
³⁶⁰ Totes, fors deus que il enporte.
 En tost aler molt se deporté.
 En sa bouche tient les oubles
 Qui furent en deus plois doublees.
³⁶⁴ Atant s'en monte un tertre haut,
 Garde avant, si coisi Primaut
 Le leu qui fu frere Ysengrin,
 Qui s'en venoit tot le chemin,
³⁶⁸ De tost aler molt s'esvertue.
 Ou voit Renart, si le salue :
 « Renars, fait il, bien vegniés vous !
 - Primaut, Diex beneie vous,
³⁷² Fait Renars, et bon jor aiés !
 Dont venés vous si eslassiés ?
 - Par ma foi, fait il, de ces bois.
 - U alés vous ? - Porcachier vois :
³⁷⁶ Por mangier sui ci atrotés.
 Mais que es çou que vous portés ?
 - Par Dieu, ce dist Renars, gaüstiaus
 De mostier molt bons et molt biaux.

³⁸⁰ - Gaüstiaus ? fait Primaus, par saint
 U les preïstes vous, biaux sire ? [Gile,
 - U ? Par foi, la u il estoient,
 Nul autre fors moi n'atendoient.
³⁸⁴ - Donés les moi, biaux amis chers,
 Fait Primaus. - Par foi, volentiers^b,
 Fait Renars, qui ne fu pas ivres,
 S'eles valoient^c cinc cent livres. »
³⁸⁸ Atant li a Renars donees
 A bele chiere les oubles.
 Molt furent chieres a Primaut :
 « Renars, fait il, se Diex te saut,
³⁹² U les preïs ? en as tu mais ?
 - Naie, fait Renars, mais ci près
 Les pris de dedens un mostier.
 - Molt par sont bones a mengier,
³⁹⁶ Fait Primaus, se plus en avoie,
 Molt volentiers en mengeroie,
 Foi que je doi l'arme mon pere,
 Car je senc le fain trop amere
⁴⁰⁰ Qui me destraint, par saint Germain !

Je n'ai mangé de la journée ni viande, ni pain, ni poisson, ni d'autres victuailles. J'ai peur de défaillir. — *Qu'importe!* dit Renart. Viens donc, nous irons dans l'église où il y en a encore en abondance : je t'en donnerai, par saint Boniface, jusqu'à ce que tu sois guéri de la faim qui te tenaille tant : tu n'y trouveras aucune autre nourriture, mais tu en prendras à satiété. — Renart, dit l'autre, vous me sauvez, par Dieu, si vous me permettez de remplir ma panse. Je ne manquerai pas de vous récompenser lorsque j'en aurai la possibilité. — Par ma tête, vous aurez des hosties, dit Renart, que cela plaise ou non au prêtre¹. L'église est près d'ici : je passe devant, suivez-moi. »

Aussitôt Renart et Primaute se mettent en route, le cœur joyeux. Ils ne se sont pas écartés du bon chemin, et sont arrivés à l'église dont le prêtre qui avait laissé tomber la boîte était chapelain. Dès que Primaute l'aperçut, il fut tout joyeux. Avec leurs mains et leurs pieds ils creusent, sous le seuil, un trou sous une marche². Ils entrent très facilement et se dirigent derrière l'autel, ouvrent une armoire — il n'y avait rien d'autre — où ils trouvent en grande quantité des hosties soigneusement enveloppées dans une belle serviette. Primaute, que la faim tenaille et fait méchamment bâiller, s'en saisit et les serre près de lui : il les dévore en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire³. Il en a bien soulagé l'armoire.

Ne menjai hui ne char ne pain,
Ne poisson, ne autre vitaille.
Poor ai que li cuers me faille.

⁴⁰⁴ - Tot ce, dist Renars, n'a mestier !
Vien ent, si irons au mostier
U il en a encor assés :

Tant que tu soies respassés
⁴⁰⁸ De la fain qui si mal te grate
T'en donrai, par saint Boniface,
Qu'autre viande n'i avras^a,
A ta volenté en prendras.

⁴¹² - Renars, fait il, gari m'avés,
Par Dieu, se tant faire poés
Que je puisse ma pance enplir.
Encor le vous vorrai merir

⁴¹⁶ Tele eure que je m'en savrois^b.
- Par mon chief, et vous en avrois,
Fait Renars, se me volés croire,
Tot mal gré le nés au provoivre.

⁴²⁰ Li mostiers si est ici prés,
G'irai avant, venés après^c. »

Atant se metent a la voie
Renars et Primaus a grant joie.

⁴²⁴ Bien ont le droit chemin tenu,
Tant qu'il sont au mostier venu
Dont li prestres fu chapelains,
Cui la boïste chei des mains.

⁴²⁸ Quant Primaute le vit, si fu liés.
Sous le suel as mains et as piés
Font fosse desoz un degre^d.

Tot belement sont ens entré,
⁴³² Si s'en viennent derriers l'autel.
Une aumaire ouevrent, n'i ot el^e,
A grant planté i ont trovees
Oïstes molt bien envolepees

⁴³⁶ Dedens une bele touaille.
Primaute, qui durement baaille
De la fain qui si le destraint,
Les prent, prés de lui les estraint :

⁴⁴⁰ Si les ot plus tost devorees^f
Que on eüst ses mains tornees.
L'aumaire en a bien delivré.

« Renart, dit-il, tu as bien agi, car tu m'as permis d'avoir ce dont j'avais envie. Mais ce repas me désespère : plus j'en mangerais, plus j'aurais faim ! Mais je vois là une huche : peut-être renferme-t-elle quelque chose de bon à manger ! Allons la mettre en pièces, nous verrons ce qu'elle contient : ce serait sage, par mes dents ! — Allons, dit Renart, par Dieu, pas d'hésitation ! Je suis entièrement d'accord. » Ils se lèvent alors pour s'approcher de la huche. Primaud, qui était plus habile, la saisit et, au prix de quelques efforts, en a brisé la trappe principale. Ils l'ouvrent avec impatience. Le prêtre avait déposé à l'intérieur du pain, du vin et de la viande en quantité. Renart déclara : « Primaud, à présent nous avons largement de quoi manger, Dieu merci ! Étends donc ici la serviette que tu vois sur cet autel, et apporte là ce sel, nous goûterons à cette viande. Certes, ce n'est pas un avare, celui qui l'a cachée ici ! Mangeons donc, que Dieu nous conduise ! » Sitôt dit, sitôt fait : Primaud a sorti de la huche le pain et l'excellent vin d'Auxerre¹. Tous deux s'assoient par terre et mangent ensemble, là, à ce qu'il me semble, une vraie débauche de pain, de vin et de viande. Ils n'auraient été plus joyeux s'ils avaient été chez eux. Renart dit tout bas, pour ne pas être entendu : « Primaud, tu es heureux, mais, aussi vrai que je demande à Dieu d'avoir pitié de moi, je manquerai vraiment d'habileté si tu ne te lamentes pas au bout

« Renars, fait il, bien as ouvré,
⁴⁴⁴ Que tu m'as ma volenté^a faite.
 Mais cilz mengiers molt me dehaite,
 Car quant jou plus en mengeroie,
 Et jou grignor fain averoie !

⁴⁴⁸ Mais je voi une huge la :
 Espoir aucune cose i a
 Qui bone seroit a mengier.
 Alons la huge depechier.
⁴⁵² Si verrons que il a dedens :
 Çou sera savoir, par mes dens !
 - Alons, fait Renars, de par Dé,
 Ore n'i ait mais plus tardé,

⁴⁵⁶ Car je l'otroi bien et creant ! »
 Lors se lievent de lor seant,
 Si sont a la huge venu.
 Primaud, qui plus voiziex fu,
⁴⁶⁰ Priſt la huge et au quelque paine
 En a brisié la maïstre vainne^b.
 La huge ont ouverte molt tost.
 Dedens ot li prestres reposit

⁴⁶⁴ Pain et vin et char a foison^c.
 Renars dist : « Primaus, or avons
 Assés a mengier, Dieu merci !
 Or eſtent la touaille ci,

⁴⁶⁸ Que tu vois desus cel atel,
 Et si aporte ça ce sel,
 Si mengerons de cele char.
 Ne tien pas celui a eschar
⁴⁷² Qui ici mucie l'avoit !
 Or manjons, que Diex nous avoit^d ! »

Treſtot eſt ore ce bien fait :
 Primaud a de le huge trait
⁴⁷⁶ Le pain et le bon vin d'Aucuerre^e.

Andui s'asient a la terre,
 Si ont iluec mengié ensamble
 Pain et vin et char, ce me sanble,
⁴⁸⁰ A grant plenté et a fuison.
 Se il fussent en lor maison,
 N'i euiſt il pas grignor joie.
 Renars dist souef, c'on ne l'oie :

⁴⁸⁴ « Primaus, molt es ore haitiés,

du compte. J'y mettrai toute ma subtilité et mon application. Primaute, dit-il, je suis très heureux que vous soyez ainsi à votre aise. Versez de ce vin, et buvez, vous n'avez rien à craindre. Quelle bonne journée pour vous ! » Primaute répond : « Sachez, sans mentir, que nous en boirons tant que nous voudrions, car nous en aurions encore à satiété si nous étions trois de plus. » Ils burent tellement à volonté que Primaute sentait son cerveau bouillir. Renart, qui s'en rendait parfaitement compte, lui dit : « Camarade, nous perdons notre temps quand nous ne buvons pas de ce vin : buvez-en donc, seigneur Primaute, soyez joyeux et réjouissez-vous ! — C'est ce que je fais, dit Primaute, par ma foi ; et toi, Renart, verse et bois ! — Je ne m'en prive pas, fait Renart. Mais vous, très cher ami, buvez : vous me semblez le faire sans grand entrain ! Buvez avec un peu plus d'ardeur : vous me paraissez faiblir ! » Primaute rétorque : « Je bois plus que toi ! — Non pas, dit Renart, par ma foi, j'en ai bu bien plus que toi, largement une bonne lichette. Mais tiens ton hanap : santé, donc¹ ! Vieux camarade, je te dis “ tchin tchin² ! ”. — Par ma foi, dit Primaute, je veux bien ! Nous verrons bien qui se dédiera et qui boira le plus vite le vin et videra le premier le hanap ! Renart, je crois que vous pensez me battre sur ce terrain, mais vous n'y arriverez pas : voyons comment vous allez boire ! Videz ce hanap que vous avez à la main,

Mais, se Diex ait de moi pitié,
Je savrai molt petit d'enging
Se ne t'en dues a la parfin.
⁴⁸⁸ G'i metrai engien et encante^a.
Primaute, fait il, molt m'atalente
Que si bien estes conreés.
Versés de ce vin, si buvés,
⁴⁹² Et n'aiés poor de nului.
Molt vous est bien avenu hui. »
Dist Primaute : « Sacié, sans mentir,
Que nous en buvrans par loisir,
⁴⁹⁶ Car assés en avrons, ce croi,
Se nous estions encor troi,
A grant fuison et a plenté. »
Tant burent a lor volenté
⁵⁰⁰ Qu'a Primaute li cervials bouloit.
Renars, qui molt bien l'aperçoit,
Li dist : « Conpains, riens ne faisons
Quant de ce bon vin ne buvons :
⁵⁰⁴ Car en buvés, sire Primaute,
Et si soiés joians et baus !

- Si fai je, fait Primaute, par foi,
Et tu, Renars, verse, si boi !
⁵⁰⁸ - Si fai je, fait Renars, assés.
Mais vous, biaux dolz amis, buvés,
Que trop vous voi del boire lent !
Buvés un poi plus durement,
⁵¹² De boire vous voi recreü ! »
Dist Primaute : « Je boi plus que tu !
- Non fais, dist Renars, par ma foi,
J'en ai bien plus beü que toi
⁵¹⁶ Qui vaut la monte d'un fer lonc.
Mais tien le hanap, have dons^b !
Biaux conpains, je te di “ wairsoi ” !
- Par foi, fait Primaute, je l'otroi^c !
⁵²⁰ Or verrons qui ert recreüz
Et par^d qui ert plus tost beüs
Li vins et li hannas widiés.
Renars, je cuit que me cuidiés
⁵²⁴ De vin mater, mais non ferois :
Or verrons comment vous buvrois.
Vuidiés ce hanap que tenés,

et ensuite remplissez-le et donnez-le-moi, je tiendrai mon pari. » Renart fait mine de boire mais jette le vin sous son vêtement. L'autre, dont le cerveau est embrumé, ne s'aperçoit de rien. Renart remplit le hanap et Primaute le boit dans la joie et l'allégresse. Ses yeux brillent dans son visage comme deux charbons enflammés. Il est persuadé qu'il est plus fort à lui tout seul que Noble le lion et toute sa suite. Renart est d'humeur joyeuse et ne cesse de lui donner à boire : inutile d'être à côté du tonneau ! Primaute buvait tant et plus, et Renart lui faisait constamment lever le coude : quelle fête c'était pour lui ! Le vin est monté à la tête de Primaute, tant il en a bu : « Renart, dit-il, avez-vous vu, c'est Dieu qui nous a conduits ici : nous avons été bien servis pour ce souper, Dieu merci ! Nous ne saurions être plus à l'aise si nous étions maire ou pair. Assurément, je vous le dis, par mes yeux, je veux aller maintenant chanter la messe à cet autel, car j'y vois déjà tout prêts les ornements et le missel. C'est dans cette intention qu'ils y ont été placés, à coup sûr. Et je me souviens que dans ma jeunesse j'ai appris à chanter et à lire : vous allez en entendre de ma bouche la meilleure partie. »

Quand Renart entendit ces mots, il se réjouit fort en lui-même, car il était désormais certain que Primaute devrait payer son écot avant de sortir de là. « Primaute, dit Renart, ce n'est pas

Puis l'enplissies, sel me donés,
⁵²⁸ Ja n'en irai a vous flablant^a. »
 Renars fait de boivre sanblant,
 Le vin jete parmi son sain.
 Cius qui n'a pas le cervel sain
⁵³² De riens nule ne s'aperçoit.
 Renars le renble et il le boit
 A molt grant joie et a grant feste.
 Li oelli luisent en la teste
⁵³⁶ Ausi comme deus vis carbons.
 Bien cuide Noble li lion
 Valoir et tote sa maisnie^b.
 Renars fait bele chiere et lie,
⁵⁴⁰ Et sovent a boire li donne,
 Por noient fust delés la tonne.
 Primaus si buvoit durement,
 Renars li renforce sovent
⁵⁴⁴ Ausi comme s'il fust a feste.
 Li vins est montés en la teste
 A Primaute, tant en a beü :
 « Renars, fait il, avés veü

⁵⁴⁸ Que Diex nous a amenés ci :
 Molt avons bien esté servi,
 La merci Dieu, a cest souper.
 Se nous fussiens maieur ou per,
⁵⁵² Ne peüssiens nous estre miex.
 Or vous di je bien, par mes iex,
 Que je voel orendroit aler
 A cel autel messe canter,
⁵⁵⁶ Car je voi tot prest sor l'autel
 Les vestemens et le messel.
 Por ce i furent mis sans atente,
 Et je m'en recort qu'en m'enfance
⁵⁶⁰ Apris a canter et a lire :
 Ja m'en orois le plus bel dire. »
 Quant Renars la parole oï,
 Dedens son cuer molt s'esjoï,
⁵⁶⁴ Car or set bien tot vraiment
 Primaus avra son paiement
 Ançois qu'il isse de laiens.
 « Primaute, dist Renars, c'est noiens !
⁵⁶⁸ Tu poras molt tost tel chant faire^c

convenable ! Tu risquerais de te mettre à chanter un chant dont il te cuirait ! Tu sais bien que l'on n'a pas le droit de chanter si l'on n'a pas été ordonné et si l'on n'est pas prêtre ou chapelain, ou au moins tonsuré. — Par la foi que je dois à saint Léonard, vous avez raison, seigneur Renart », dit Primaut qui était dépourvu de sagesse, « je sais bien que vous avez raison. Mais cela ne changera rien à l'affaire¹ : pour Dieu, conseillez-moi donc ; qui pourrait me faire la tonsure ? Je ne veux pas renoncer à ce projet. Je tiens à respecter ma parole : il me faut sans faute chanter ici même les vêpres, la vigile et la messe, tout cela, avant que je m'en aille, si je trouve quelqu'un pour me faire une tonsure. » Renart lui dit : « J'en invoque Dieu : si je puis trouver un rasoir, je vais vous la faire et vous passer l'étole au cou, sans l'autorisation du pape. De ma propre autorité, je vous accorde la permission de chanter. Vous vous passerez d'évêque et vous aurez tout de suite votre tonsure. Je puis bien vous conférer l'ordination : dans mon jeune temps, j'ai été aussi prêtre. — Bien parlé », déclara Primaut. Renart et Primaut se lèvent aussitôt d'un bond et parcoururent l'église, examinant les recoins et les fenêtres. Primaut, qui voulait être prêtre, avance en chancelant, en tombant, et en s'appuyant sur les piliers. Et Renart, qui est très rusé, regarda du côté de l'autel de saint Jacques. Il y trouva une armoire, comme le raconte l'histoire. C'est la pure vérité, sachez-le :

Qui te tornera a contraire.
 Canter ne doit nuls, bien le ses,
 Devant que^a il soit ordenés
 572 Et soit prestres et chapelains,
 Ou il soit coronés au mains.
 - Foi que je doi saint Lienart,
 Vous dites voir, sire Renart,
 576 Fait Primaut, qui n'ot ains savoir,
 Bien sai et voi que dites voir.
 Ja por çou n'iert li dés changiés,
 Mais, por Dieu, car me consillies :
 580 Qui me poroit corrone faire ?
 Ne voel pas^b lassier cest affaire ;
 Ma parole voel bien salver :
 Vespres m'estuet ici canter,
 584 Vegiles et messe sans faille,
 Tot ce faire ains que m'en aille,
 Se truis qui corone me face. »
 Renars dist : « Se Diex bien me face,
 588 Se je puis un rasoir trover,
 Je vous vorrai ja coroner

Et vous metrai au coll'estole,
 Tout sans le congiet l'apostole ;
 592 Tot de la moie auctorité,
 Vous doing de chanter charité.
 Ja autre evesque n'i avrois,
 Maintenant coronés serois.
 596 Bien en puis estre vostre maistre,
 Car ausi fui ge jadis prestre.
 - Vous dites bien », ce dist Primaut.
 Tot maintenant en estant saut
 600 Renars et Primaus autresi.
 Par le mostier s'en vont ensi,
 Cerchent et angles et fenestres.
 Primaus, qui voloit estre prestres,
 604 Si va chancelant et cheant^c
 Et par ces pilers apoiant.
 Et Renars, qui molt set de frape,
 Garda devers l'autel saint Jaque,
 608 S'i a trovee^d un amoire
 Si con nous trovons en l'estoire.
 Saciés c'est verités aperte :

Renart l'a ouverte aussitôt et a trouvé dedans un rasoir bien tranchant, bien effilé, des ciseaux et un bassin fait d'un laiton brillant et fin. Renart le prend et dit à Primaute : « J'en atteste Dieu, Primaute, vous avez beaucoup de chance : Dieu vous a vu aujourd'hui et vous a exaucé, car nous avons foison d'hosties, des ciseaux qui coupent bien, un bassin et un excellent rasoir au fil très fin. Il nous manque seulement de l'eau. » Et l'autre, qui ne comprend pas grand-chose à ce que lui dit Renart, se tient coi et ne répond pas. Renart, si expert en tromperie, se retourne et regarde autour de lui. Il remarque alors, au pied de la tour, les fonts baptismaux tout découverts. Il s'y précipite et manifeste une grande joie. Il plonge son bassin dedans le mieux possible, sans que Primaute le sache ni ne s'en doute. Il revient vers lui et lui adresse la parole : « Camarade, dit-il, regardez-moi cela ! Je crois que Dieu vous soutiendra : il vous a donné cela de bon cœur. — Dieu, dit Primaute, il m'envoie sa grâce ! Renart, vous pouvez être sûr, avec tout cela, qu'il veut que je fasse son service. Eh bien, n'attendons plus : venez me faire ma tonsure ! — Par ma foi, dit Renart, avec plaisir ! Je vois bien qu'il le faut. » Alors Primaute s'est assis sur le sol et Renart l'a pris entre ses mains. Il lui verse l'eau sur la tête ; l'autre ne dit mot et ne bouge pas, il se tient au contraire parfaitement tranquille, et Renart, le brigand, le rase : cela ne lui coûte pas deux

Maintenant l'a Renars ouverte,
⁶¹² S'a dedens un rasoir trouvé
 Bien trenchant et bien afilé,
 Et un cisiaus et un bacin
 D'un bon laiton et cler et fin.
⁶¹⁶ Maintenant l'a saisi Renars.
 A Primaute dist : « Se Diex me gart,
 Primaute, molt vous est bien cheü :
 Diex vous a hui cest jor veü,
⁶²⁰ Bien vous fait vostre volenté,
 Car oëtiex avons a plenté,
 Cisial bien trenchant et bacin,
 Et rasoir molt bon et molt fin.
⁶²⁴ De l'ewe nous faut seulement. »
 Et cius qui molt petit entent
 A cose que Renars li die
 Cois se tient, si ne respont mie.
⁶²⁸ Renars, qui tant set de mallart,
 Si se torne de l'autre part,
 Si se regarde tot entor.
 Garda et vit desous la tor

⁶³² Les fons trestot sans couverture.
 La s'en torne grant aleüre
 Et fait bien sanblant d'ome lié.
 Dedens a son bacin^e puisié
⁶³⁶ Au plus belement que il pot,
 Si c'onques Primaus ne le sot
 N'onques garde ne s'en dona.
 A lui vient, si l'araisona :
⁶⁴⁰ « Conpains, fait il, esgardés ça !
 Je cuit que Diex vous aidera :
 Ce vous est venu a son hait.
 - Diex, fait Primaus, grant part i ai^b !
⁶⁴⁴ Renars, por çou poés savoir
 Que Diex^e voet mon service avoir.
 Or n'i a donques plus a faire^d :
 Venés moi la corone faire !
⁶⁴⁸ - Par foi, fait Renars, volentiers !
 Je voi bien qu'il en est meëtiars. »
 Lors s'est Primaus a terre^e assis
 Et Renars l'a entre mains pris.
⁶⁵² L'ewe sor la teste li rue.

billes. Il lui a étendu la tonsure jusqu'aux oreilles, puis lui a dit : « Primaut, j'en atteste Dieu, tu dois m'être très reconnaissant de t'avoir tonsuré. — C'est bien le cas, par la foi que je te dois ! Ai-je ma tonsure ? — Oui, assurément : si vous ne me croyez pas, tâtez-la ! — Avec plaisir, par saint Rémi ! » dit Primaut tout doucement : et il passe la main.

Il a bien tâté de partout sa tonsure : elle lui paraît grande et large, dégarnie de place en place. Il manifesta alors une grande joie, puis déclara : « Renart, cher maître, par ma foi, maintenant me voilà un vrai prêtre ! À présent je veux sans plus attendre aller chanter la messe. » Il n'attend pas davantage, et Renart lui a répondu : « Primaut, cher ami, pas encore : vous devez d'abord sonner les cloches, car on ne doit jamais chanter la messe sans avoir commencé par sonner les cloches. Sonnez-les, n'en soyez pas chagrin ! — Vous avez raison, par ma tête, dit Primaut, je vais les sonner, après quoi je chanterai un motet à deux et à trois voix¹, d'une voix forte puis d'une voix douce. » Sur quoi il s'est dirigé vers les cloches du plus vite qu'il pouvait dans son état. Il se rue sur les cordes et sonne de toutes ses forces le glas, à trois puis à quatre cloches, et Renart a pris un pan de son vêtement pour dissimuler son hilarité : même la mort de toute sa famille n'aurait pu le retenir de rire. Il enfonce un pan dans sa bouche,

Cil ne diſt mot ne se remue,
Ains se tient tous cois et en pes,
Et Renars li lerres l'a res,
⁶⁵⁶ A cui il ne fu pas deus billes.
La coronne jusqu'as orilles
Li a faite, puis li a dit :
« Primaus, fait il, se Diex m'aït,
⁶⁶¹ Tu me dois savoir molt bon gré
De çou que je t'ai coronné !
- Si fas je, foi que je te doi !
Ai je corone ? - Oil, par foi,
⁶⁶⁴ Se ne m'en créés, taſtés i !
- Molt volentiers, par saint Remi ! »
Fait Primaut treſtot ſouavet :
Tot maintenant la main i met.
⁶⁶⁸ La corone a bien detaſtee :
Molt la trova et grant et lee,
De lieus en lieus entrepelee.
Adont a grant joie menee,
⁶⁷² Puis li a dit : « Renars, biaux maiſtres,
Par ma foi, or sui je bons preſtres !
Or ne voel je plus demorer

Que je n'aïlle messe canter. »
⁶⁷⁶ Ja n'i avra plus atendu,
Et Renars li a respondu :
« Primaut, biaux amis, non feras,
Les sains tot avant soneras,
⁶⁸⁰ Car nuls ne doit messe canter
Devant qu'ait fait les sains sonner.
Sonés les, si ne vous soit grief !
- Vous avés bien dit, par mon chief,
⁶⁸⁴ Fait Primaut, je les sonnerai,
Et puis après si chanterai
À orgue, a double et a treble
Et a grosse vois et a foible^a. »
⁶⁸⁸ Atant s'en eſt venus as sains
Si bon erre con il puer^b ains.
Les cordes queurt a envair :
Les sains sone de grant air
⁶⁹² A glas, a treble, a quareillon,
Et Renars a pris son geron,
Qui de rire ne se teniſt,
Se toz ses parens mors veiſt.
⁶⁹⁶ Sa bouche en eſtoute del pan,

puis lui dit : « Ho ! hisse ! Ho ! hisse ! Tirez bien ces cordes, tirez ! — C'est ce que je fais, dit-il, sachez-le : jamais prêtre ordonné n'a si bien sonné les cloches que je le ferai, si je puis ! » Et Renart lui répond : « Tu ne sonnes plus !

« Mais tirez donc ces cordes ensemble ! Elles sonnent bien peu, à ce qu'il me semble ! Cette petite cloche, là-bas, Dieu, quel merveilleux son elle a ! Certes, quand on la sonne bien, on l'entend parfaitement à une portée de voix. Tirez la corde, vous l'entendrez ! — Par ma foi, dit Primaut, cela est juste ! » Personne, même en apprenant que son père était mis en bière, n'aurait pu se retenir de rire en le voyant multiplier ses efforts, tirer et agiter ces cloches. Et Renart, qui est ravi, ne cesse de l'exciter ; l'autre tire si fort les cordes qu'il en a les membres rompus : il est vraiment persuadé qu'il réalise un exploit. Quand il eut assez sonné pour que fussent tout étourdis ceux qui dormaient dans le village, Renart, qui s'y connaissait si bien en ruse, lui dit : « Primaut, mon ami, je vous ai causé bien de la fatigue : cela suffit, vous sonnez trop. » L'autre répond : « Si vous le souhaitez, je ne demande pas mieux que d'arrêter. » Il cesse alors de sonner le glas, après une si longue tirade. Il s'élance aussitôt vers l'autel où il va le plus vite possible revêtir les habits sacerdotaux. Il passe sans tarder l'aube et l'amict, avec l'aide de Renart qui fut très substantielle : il lui donne la

Puis li a dit : « Auhan, auhan !
Sachiés bien ces cordes, sachiés !
- Si fai jou, fait il, gou sachiés :
789 Ains mais par provoie ordené
Ne furent saint si bien soné
Come cil seront, se je puis ! »
Et Renars respont : « Plus n'a ruis⁹ :
704 « Mais tirés ces cordes ensamble !
Trop sonent petit, ce me sanble !
Cele eschelete par dela,
Diex, con glorieus son elle a !
708 Certes, quant elle est bien sonnee^b,
On l'ot molt bien d'une huee.
Sachiés la corde, si l'orois !
- Par foi, fait Primaut, bien est drois ! »
712 Qui dont le veïst efforcier,
Ces cordes tirer et sachier,
Ne seteniât il pas de rire,
Ja soit ce que il l'oïst dire
716 Que ses peres fust en la biere.
Et Renars, qui fait lie chiere,

Le va durement atiçant^c ;
Et cils va les cordes tirant
720 Si fort que il s'en derront tous :
Molt cuide faire comme prous.
Et quant il ot assés sonné,
Tant que tot furent estonné
724 Cil qui dormoient par la ville,
Renars, qui tant savoit de guille,
Si li a dit : « Primaus, amis,
Je vous ai en grant painne mis ;
728 Lassiés ester, que trop sonnés. »
Cil respont : « Quant vous le volés,
Il me vient molt bien a plisir. »
Atant a fait les glas fenir,
732 Qui molt avoit fait longue lasse.
Maintenant vers l'autel s'eslasse ;
Au plus tost que il puet venir
Se va des vestemens vestir.
736 L'aube et l'amit vest sans targier,
Et Renars li corut aidier.
Molt fierement li aïda :

ceinture, puis le manipule et l'étole. Renart s'amuse à le maltraiter et dit, comme il faut pour ne pas être entendu : « Primaute, je vais encore bien m'amuser aujourd'hui quand on vous donnera une volée de coups sur les os. Les démons vous ont donné cette audace : vous auriez mieux fait d'aller pêcher au filet ! » Primaute prit alors la chasuble et la passa sur ses épaules. Il aplanit avec sa main sa tonsure qui était grande et large, puis se dirige aussitôt vers l'autel. Immédiatement, sans plus tarder, il court ouvrir le missel : « Sapristi ! » marmonne-t-il entre ses dents. Il se met à tourner les feuillets. Renart n'a cure de rester, car il redoute les mauvaises rencontres : il s'en retourne droit vers la porte, sort à plat ventre par où il est entré, et remblaie immédiatement le trou qui était grand et large, en y remettant toute la terre déblayée. Primaute, lui, reste dans l'église, tout équipé, devant l'autel. Il s'est appliqué à chanter : il hurle et s'époumone de toutes ses forces. Le prêtre a entendu le bruit, après la sonnerie de cloches. Il saute de son lit, tout éveillé, prend une chandelle, vient vers le foyer, l'y allume, réveille son clerc Tierçain, sa femme et son chapelain, puis court chercher la clé de l'église. Il prend sur ses épaules une grande barre, et la dame sa quenouille ; le chapelain prend sa couille¹, et le clerc, hardi comme une limace², une massue. Tous sortent de leur maison et se dirigent droit vers l'église.

Le souschainte baillié li a,
⁷⁴⁰ Et puis le fanon et l'estole.
 Renars rit de çou qu'il l'afole ;
 Tot belement dist, qu'il ne l'oïe :
 « Primaus, encor hui avrai joie
⁷⁴⁴ Quant on vous roullera ces os.
 Dyauble vous ont fait tant os :
 Mielz vous venist peschier a truble^a ! »
 Atant prist Primaus la casuble ;
⁷⁴⁸ Tot maintenant l'a endossée.
 La corone qu'ert grant et lee
 A adesee de sa main,
 Puis vient a l'autel tot de plain.
⁷⁵² Tot maintenant, que n'i ot el,
 Cort et si oeuvre le messel :
 « Male gouste ! » dist il en ses dens^b.
 Les fueilles a pris a torner.
⁷⁵⁶ Renars n'a soing de sejourner,
 Qui avoit d'encontre poor.
 Droit vers l'uis est mis el retor^c.
 Par la u il iert entrés
⁷⁶⁰ S'en est issis tous adantés.

La fosse qui ert grant et lee
 A tot maintenant estoupee :
 La terre a tote arriere mise.
⁷⁶⁴ Et Primaus remest en l'eglise,
 Tous revestus devant l'autel.
 Son penser a mis a chanter :
 Durement urlé et braie et crie.
⁷⁶⁸ Li prestres a la noise^d oïe
 Et si avoit les sains oïs.
 De son lit saut tous estormis ;
 Si a une chandoille prise,
⁷⁷² Au feu^e en vient, si l'a esprise,
 Si esvelle son clerc Tierçain^f
 Et sa feme et son chapelain,
 Puis cort a la clef dou mostier.
⁷⁷⁶ Sor son col prist un grant levier,
 Et la dame prent sa quenouille,
 Et li chapelains prent sa couille^g,
 Et li clers a pris une mace,
⁷⁸⁰ Qui fu hardis comme limace.
 Tuit se sont de l'ostel issu,
 Droit au mostier s'en sont venu.

Le prêtre était pressé. Il regarda par un trou et vit Primaut en train de s'époumoner, mais il ne le reconnut pas. Il vit la tête toute pelée, et il lui vit ouvrir et fermer sans cesse sa gueule qui était grande et large ; il l'entendait hurler et aboyer comme un vrai diable ; ne croyez pas que j'exagère : il en fut si effrayé que sa vue se troubla complètement et qu'il s'effondra sur le sol, évanoui. La dame, voyant cela, commence à pousser des cris et des hurlements, et le clerc ne peut plus rester coi : il s'en va criant à travers le village, réveillant tous les paysans : « Debout, dit-il, seigneurs, debout ! Armez-vous immédiatement, équipez-vous¹ ! Des diables sont dans cette église, et ils ont tué mon maître : ils l'ont abattu mort devant la porte ! Nous sommes presque faits ! » Les paysans qui l'ont entendu sautent de leur lit et accourent.

Quiconque aurait vu alors les paysans bondir et se précipiter vers l'église aurait su qu'ils étaient en fureur. L'un endosse sa cuirasse, l'autre prend sa coiffe de fer qui semble bien venir de l'enfer, tant elle a séjourné dans la fumée ; tel autre prend la fourche redoutable qui lui sert à répandre son fumier ; un autre encore, qui n'en possède pas, porte sa massue à la main. Ils étaient bien quatre cents paysans montrant les dents, d'une sale engeance. Chacun porte un bâton ou une masse, un fléau, une massue ou une hache, et compte bien mettre à mal celui qui est dans l'église : ils s'apprêtent à lui donner une terrible correction

Li prestres ne se volt tarder.

⁷⁸⁴ Par un tro priſt a regarder^d
Et vit Primaus qui urle et crie :
Mais il ne le reconut mie.

Vit la teste qu'il ot pelee,
⁷⁸⁸ Et la geule qu'ot grant et lee
Li voit sovent^b clore et ovrir,

Et si l'ot urler et glatir
Ensi con se ce fuſt diables,
⁷⁹² Ne cuidiés pas que ce soit fauble,
Que si grant pouor a eüe,
Tout li trible la veüe,
S'est a terre pasmés cheüs.

⁷⁹⁶ La dame, qui a çou veü,
Comence a crier et a braire,
Et li clers ne se volt plus taire :
Par la ville s'en va criant.

⁸⁰⁰ Les vilains va tous esvillant :
« Or sus, fait il, signor, or sus !
Armés vous, n'i atendés plus,
Faites vos cors aparillier !

⁸⁰⁴ Dyable sont en ce mostier,

Qui nous ont mon signor tué :
Devant l'uis l'ont tot mort rué !
A poi que ne sonmes trahi ! »

⁸⁰⁸ Li vilain qui l'orent oï
De lor lis sallent, si s'en tornent^f.

Qui lors veïst vilains sallir
Et droit vers le mostier venir,
⁸¹² Bien li menbraſt de gent irie^d.
Li uns endosse sa cuirie,
L'autre prent son chapel de fer
Qui bien samble venir d'ynfer,
⁸¹⁶ Tant avoit geü en fumiére ;

Li autres prent sa force fiere
Dont il suelt espandre son fiens,
Et li autres, qui n'en a gien,
⁸²⁰ Porte sa maque en^f sa main.

Bien furent quatre cent vilain
Resquignië et de male estrace.
Chascuns porte baſton u mace,
⁸²⁴ Ou flael, ou maque ou hace ;
Molt cuident bien faire damage
A celui qui est au mostier^f :

s'ils peuvent s'emparer de lui. Le prêtre, qui était revenu à lui et s'était relevé, vient au-devant d'eux comme un fou furieux, leur criant à pleins poumons : « Seigneurs, venez vite ! Un diable, qui s'est installé dans l'église, veut vous surprendre ! » Les sales paysans accourent alors, et le prêtre a ouvert la porte : ils pénètrent d'une seule masse à l'intérieur. Primaut, qui a entendu le vacarme, se demande ce que cela peut bien être. Il se dirige vers le trou, sans ralentir sa course, et le trouve rempli de terre. Il s'en retourne aussitôt vers l'autel, comme un être égaré. Il se fait avec les habits un bon rembourrage, puis s'avance au milieu de l'église. Le prêtre, qui tenait une barre avec ses deux mains, l'a frappé et presque abattu. Quand Primaut se sentit touché, il se précipita sur le prêtre, fou de rage et comme aveuglé. Il a bien failli se venger de lui, mais les paysans l'importunent en le poursuivant tous ensemble de leurs cris et le rouent de coups, si bien qu'il a tous les os rompus. L'un le frappe, l'autre le pousse, on le traite plus qu'outrageusement. L'un le frappe en pleine poitrine, l'autre sur l'échine ; il voit bien qu'il est venu pour son malheur. Peu s'en faut qu'ils ne l'emportent : mais quand il se sent à bout de forces et voit qu'il ne peut plus bouger — comme il aurait aimé être dans le bois ! —, il remarque une fenêtre bien haute de dix pieds et demi, s'élance et saute à travers. Il est affligé et furieux

Il le vorront molt mal traitier
⁸²⁸ Se il i puet estre tenus.
 Li prestres ert la revenus
 De pasmisons et relevés.
 Vers iaus s'en vient conme dervés,
⁸³² Si leur escrie durement :
 « Signor, venés hastivement !
 Dyaubles vous wet agaitier,
 Qui s'est mis en nostre mostier ! »
⁸³⁶ Lors queurent li vilain cuivert,
 Et li prestres a l'uis ouvert,
 Si entrent ens a une hie.
 Primaut, qui la noise a oïe,
⁸⁴⁰ S'esmerveille que ce puet estre.
 A pertuis vient, pas ne s'areste,
 Si l'a trové de terre plain.
 Vers l'autel s'en revient a plain
⁸⁴⁴ Conme cix qui fu esgarés.
 Des vestemens s'est bien hordés,
 Puis s'en vient enmi le moustier.
 Li prestres, qui tint un levier
⁸⁴⁸ As deus mains, si l'a feru si

Que par un peu ne l'abati.
 Quant Primaus se senti ferus,
 Envers le provoire est courus
⁸⁵² Tous hors del sens et aveulés.
 Ja fuist dou provoire vengies^b,
 Mais li vilain trop li auient
 Qui trestot ensamble le huient,
⁸⁵⁶ Si li donent des cos assés,
 Tant que tous a les os quassés.
 L'un le fiert et l'autre le boutte,
 Molt a iluec eü de honte.
⁸⁶⁰ Li uns le fiert en la poitrine,
 Et il autres desor l'eschine,
 Bien voit que il est mal venus.
 A poi n'esté retenus.
⁸⁶⁴ Mais quant voit ne puet plus durer,
 Ne por fuir ne por aler^c,
 (Bien vosist dedens le bos estre !)
 Lors a coisi une fenestre
⁸⁶⁸ Bien haute dis piés et demi :
 Il s'escorse, si saut parmi.
 Molt fu dolans et coreciés

d'avoir reçu tant de blessures : il n'a pas cherché de meilleure issue. Il emporte les habits avec lui ; dès qu'il est dehors, sa joie éclate. Il s'enfuit le plus vite possible à travers le bois, ventre à terre, et les paysans se sont mis à sa poursuite à toutes jambes, mais ils le perdent de vue, car la nuit est trop obscure. Et il s'en va à toute allure et ne s'arrête guère jusqu'à la forêt. Il profère des menaces contre le prêtre qui l'a battu si furieusement, et dit qu'il saura bien s'en venger : jamais, s'il le peut, il ne lui laissera un seul agneau ni une seule brebis, tous passeront dans ses mâchoires ; il le réduira à la misère. Si l'autre l'a harcelé si vilainement, tant pis pour lui : « À tout le moins, dit-il, assurément, j'ai bien commencé à lui causer du souci et à le mettre en colère : car j'emporte tous ses habits. Demain, s'il veut chanter la messe, il n'aura qu'à prendre la chemise de la prêtresse, sa servante, et à en faire une aube ! Car, j'en atteste Dieu, il ne récupérera jamais celle-ci, si j'en ai le pouvoir. Puisse Dieu m'accorder de le rencontrer un jour tout seul, en pleine campagne ! Je le mettrai en piteux état. Par la foi que je dois à mon épouse Hermengart, je lui extirperai l'âme du corps, il n'y laissera d'autre gage ! Et Renart également — Dieu le honnise ! —, lui qui m'a emmené ainsi dans l'église avant de s'enfuir et de m'abandonner quand il entendit la foule approcher ! Mais si je peux le tenir entre mes poings, je le réduirai à ma merci : je n'irai pas me plaindre devant Monseigneur Noble le lion de la trahi-

De çou qu'il est si fort bleciez :

⁸⁷² Il n'i quist onques autre porte.
O soi les vestemens enporte^a,
Et quant il fu hors, grant joie^b ot.

Fuiant s'en va plus que li pot,

⁸⁷⁶ Parmi le bos, le col bassié,
Et li vilain sont ellassié ;
Après lui vont plus que le pas,
Mais il ne le coissent pas,

⁸⁸⁰ Car la nuis estoit trop obscure.
Et il s'en va grant aleüre,
Si n'est gaires aresteüs
Tant qu'en la forest est venus.

⁸⁸⁴ Le provoire va maneçant
Qui or l'aloit si fort batant,
Et dist que bien s'en vengera,
Que ja, s'il puet, ne li laira

⁸⁸⁸ Agnel ne brebis une seule,
Toutes passeront par sa geule ;
Il le menra a' povreté,
Mar l'a si malement beté :

⁸⁹² « A tot le mains, fait il, sans faille,
Eü ge bone conmençaïlle
De lui faire anui et corous,
Car j'enport ses vestemens tous.

⁸⁹⁶ Se il voet demain canter messe,
Pregne le chainze le prestresse,
Sa meschine^d, et aube en face,
Car, se Damedieix bien me face,

⁹⁰⁰ Ceste n'avra mais que je puisse :
Diex doinst qu'encor tot seulle truisse,
Que il soit venus as chans fors,
Honte li feroie dou cors.

⁹⁰⁴ Foi que doi Hermengart^e ma feme,
Je li traioie dou cors l'arme,
Que il n'i lairoit autre gaige,
Et Renart, cui Diex doinst hontaige,

⁹⁰⁸ Qui ou mostier si me mena
Puis s'en fuï et me laissa
Quant il oi la gent venir.

⁹¹² Mais se jel puis as puins tenir,
Je le ferai en mon Dieu croire :

son qu'il m'a faite, mais j'en prendrai une telle vengeance qu'on en parlera dans la France entière : il ne trompera plus jamais personne ! J'aurais pourtant bien dû me méfier, sachant comment il a outragé mon frère : mais, par la foi que je dois à l'âme de mon père, je lui causerai bien des souffrances. Si je le tiens en mon pouvoir, soyez sûrs que lorsque je le laisserai partir il ne trompera plus jamais personne ! » Il se répandait ainsi en lamentations, lorsque son regard se posa sur Renart qui l'attendait, allongé sous un chêne. Il donnait toutes les apparences d'une grande douleur, ses yeux étaient baignés de larmes. Il s'élança vers Primaut qui était fou de colère : « Seigneur, dit-il, soyez le bienvenu ! Comment se fait-il que vous veniez à si grands pas ? — Renart, je ne vous salue pas, dit Primaut. — Ah bon, seigneur, pourquoi ? Quel tort ai-je commis ? Dites-le-moi ! — Par ma foi, parce que vous m'avez abandonné tout seul, en vous éclipsant et en comblant le trou pour m'empêcher de sortir. S'il n'avait tenu qu'à vous, j'y serais bel et bien mort. Vous m'avez fait une bien douloureuse fourberie : j'ai dû combattre seul contre tous. Fils de pute, sale nain mécréant, vous en avez trompé bien d'autres avec votre habileté et votre ruse ! Mais, par la foi que je dois à l'Huile Sainte¹, si cela ne m'était compté pour un péché, j'en serais déjà bien vengé : plus jamais vous ne feriez enrager ni ne déshonoreriez qui que ce soit ! »

Ja n'en ira la clamor faire
 Devant dan Noble le lion
 De çou qu'il m'a fait traïson,
⁹¹⁶ Ains en prendrai tele venjance
 C'on en parlera par tot France :
 Jamais nulz n'en iert cunchiez !
 Bien deüsse estre caștiés,
⁹²¹ Tant a fait de honte a mon frere ;
 Mais, foi que doi l'ame mon pere,
 Je l'en ferai molt fort doloir :
 Se je le tieng en mon pooir,
⁹²⁴ Sachiés quant il m'escapera
 Jamais nul n'en engignera ! »
 Ensi s'en aloit dementant.
 Garde, voit Renars qui l'atent
⁹²⁸ Sous un chaisne u il se gisoit.
 Molt grant duel par sanblant faisoit,
 Les iex ot par devant molliés.
 Devant Primaut s'est eslassiés,
⁹³² Qui molt est d'ire angoisseus :

« Sire, fait il, bien vegniés vous !
 Conment venés vous si grant pas ?
 - Renars^a, je ne vous salu pas,
⁹³⁶ Fait Primaut. - Ah, sire, pour coi ?
 Qu'ai je forfait ? Dites le moi !
 - Par foi, pour çou que me laissastes
 Treštöt seul, si vous en alaſtes,
⁹⁴⁰ Et après le tro eſtopaſtes^b
 Por çou qu'issir ne m'en peüsse :
 S'en vous alaſt, tous mors i fusse^c.
 Molt m'avés fait male barate :
⁹⁴⁴ A treštous me covint^d combatre.
 Filz a putain, nains descreüs,
 Maint autre avés vous deceüs
 Par voſtre engien, par voſtre boule !
⁹⁴⁸ Mais, foi que je doi a saint Oule^e,
 Se çou ne me fuſt por pechié,
 J'en fusse ja si bien vengié,
 Mais home ne coroucissiés,
⁹⁵² Ne honte ne li feſissiés ! »

Quand Renart voit qu'il cherche querelle, il réfléchit à ce qu'il va dire et fait mine de pleurer à chaudes larmes. Aussi lui répond-il en tremblant : « Seigneur, dit-il, au nom de Dieu, pitié ! Nous sommes ici tous les deux, tout seuls, dans ce lieu : je vois bien que vous pouvez me couvrir de honte. Mais, par la foi que je dois à mon épouse, Hermeline, si noble, si renommée, et à Malebranche et Percehaie, je n'ai pas le souvenir de vous avoir causé le moindre tort qui justifierait la querelle que vous me cherchez. Par la foi que je dois à Sainte Marie, ce n'est pas moi qui ai rebouché le trou, c'est le prêtre qui vous a entendu, je l'ai vu le faire, et ma présence ne l'a pas dissuadé de continuer. J'eus beau lui crier que, au nom de Dieu, il ne comble pas le trou, il me répliqua de façon méprisante que, s'il pouvait me tenir, il m'en ferait repentir. Quand je vis qu'il prenait son arme et ne me voulait pas que du bien, et que je ne pouvais vous rejoindre, je me mis à descendre ces collines à petits sauts ; jusqu'à ce que j'arrive dans ce bois, j'ai chevauché à bride abattue ! Je vous ai attendu sous ce chêne, tout bouillant de colère et de dépit : j'étais bien convaincu que le prêtre vous ferait rouer de coups, qu'il vous attaquerait et vous ferait endurer mille tourments ; vous ne pouviez y échapper. Par la foi que je dois au Saint-Esprit, je vous en ai dit la vérité. Jusqu'à présent je n'ai rien dit qui ne soit vérité prouvée.

Quant Renars voit qu'il voet
 Prent sa parole a agencier [tencer,
 Et fait de plorer" grant senblant.
⁹⁵⁶ Se li respondi en tranblant :
 « Sire, fait il, por Dieu, merci !
 Entre moi et vous somes ci,
 Tot seul a seul en cest repaire :
⁹⁶⁰ Bien foi honte me poés faire.
 Mais, foi que je doi m'espousee,
 Hermeline, france, loee,
 Et Malebrance et Percehaie,
⁹⁶⁴ Je ne me recort pas que j'aie^b
 Vers vous nesune rien mesfait,
 Par quoi me movés vous tel plaît.
 A foi que doi sainte Marie,
⁹⁶⁸ Le pertruis n'estoupai ge mie,
 Mais li prestres qui vous oï
 Si l'estoupa, car je le vi :
 Onques por moi nel volt lassier,
⁹⁷² Si li conmença a hucier
 Que por Dieu ne l'estoupaſt mie,

Et il me diſt tel vilonnie
 Que, se il me peüſt tenir,
⁹⁷⁶ Il me feſiſt ſon jeu pür.
 Que je le vi que il ſ'armoît
 Et que point ne m'aſeüroit,
 Et qu'a vous ne pooie aler,
⁹⁸⁰ Lors ſi me pris a devaler
 Par ces terres les ſaus menus
 Tant qu'en ce bos m'en ſui venus,
 Onques n'i ot tenue reſne !
⁹⁸⁴ Atendu vous ai ſoz ceſt chaisne,
 Tous plain d'ire et de maltalent ;
 Bien penſoie veraïement
 Que li prestres vous feroit battre,
⁹⁸⁸ Et qu'a lui vous feroit conbatre
 Et tot endurer et ſoffrir :
 Par el vous n'en poiés partir.
 Foi que je doi Saint Esperite
⁹⁹² La verité vous en a ditte.
 Parole n'en diſ trusque ci
 Voire ne fuſt a deſmentir^c.

Depuis, je n'ai pas cessé de pleurer, et vous tardiez tant à arriver que j'eus grand-peur — que Dieu me garde ! —, que vous n'eussiez commis un acte hasardeux et qu'ils ne se fussent saisis de vous : mais ils n'y sont pas parvenus, à ce que je vois. » Ainsi s'excuse-t-il, tout tremblant de peur que l'autre ne l'assaille. Primaut lui répondit sans chercher à le tromper, car il avait éprouvé pour lui une grande pitié en le voyant pleurer. Il lui dit : « Je vous crois tout à fait, mais tranquillisez-vous, ne craignez plus rien, soyez tout à fait rassuré. Je causerai préjudice au prêtre, et les choses ont bien commencé puisque j'ai son aube, sa chasuble brodée, l'amict, le manipule et la ceinture. Quand il va vouloir chanter la messe, il lui faudra en emprunter d'autres car, par la foi que je dois à saint Protais, il ne reverra jamais les habits que voici. — Par ma foi, seigneur, si vous m'en croyez, je vous dirai ce que nous allons faire, dit Renart : nous les porterons demain de bon matin à la foire, que cela plaise ou non au prêtre. Nous en tirerons un bon prix, à mon avis. — Renart, dit Primaut, c'est d'accord ! mais écoute-moi, s'il te plaît : reposons-nous ici pour cette nuit, car je tombe de fatigue. Ma chair et mes os me font très mal, tant j'ai été battu ; j'ai reçu tant de coups ! Reposons-nous donc ici même cette nuit. Et demain, levons-nous de bon matin, dès le point du jour, aux premières lueurs de l'aube, et rendons-nous

Ainc puis ne finai de plorer,
⁹⁹⁶ Et je vous vi tant demorer,
 Grant poor oi^a, se Diex me saut,
 Que vous n'euissies fait un saut
 Et que ne fuist si avenu
¹⁰⁰⁰ Que vous eüssent retenu :
 Mais non ont pas, ice me samble. »
 Ensi s'escuse cius qui tranble
 De poor que cius ne l'asaille.
¹⁰⁰⁴ Primaus li respondi sans faille,
 Qui grant pitié en a eü
 Por çou que plorer l'a veü.
 Et dist Primaus^b : « Bien vous en croi,
¹⁰⁰⁸ Mais ne soies pas en effroi :
 N'aiés de riens nule poor,
 Mais soiez trestot asseür.
 Mais au prestre ferai damage,
¹⁰¹² Au mains en ai grant avantage^c,
 Que l'aube ai, la chasure pointe,
 Amit, confanon^d et sorçainte.
 Quant il vorra messe canter,

¹⁰¹⁶ Autre covenra enprunter,
 Car, foi que je doi saint Procès,
 Il ne les avra nul jor mais,
 Les vestemens^e que ci veés.
¹⁰²⁰ - Par foi, sire, se me creés,
 Je vous dirai que nous ferons,
 Fait Renars : nous les porterons
 Demain par matin a la foire,
¹⁰²⁴ Tot mal gré le nés au provoire.
 Bien les vendrons, si con je croi.
 - Renars, fait Primaus, je l'otroi !
 Mais or escoute, ne t'anuit :
¹⁰²⁸ Reposons nous ci mais anuit,
 Que grant mestier ai de repos.
 Molt me duelt la char et li os,
 Por çou qu'ai esté tant batus,
¹⁰³² Et des cops que j'ai receüs :
 Si nous reposons anuit ci.
 Et demain si levons matin,
 Trestot a droit a l'ajornee,
¹⁰³⁶ Si com l'aube sera crevee,

directement à la foire. Et si nous rencontrons en chemin un prêtre qui veuille nous les acheter, vendons-les, ce sera la sagesse même, et partageons-en courtoisement le produit, pour que nous soyons quittes l'un envers l'autre. — Par ma foi, dit Renart, c'est bien parlé ! »

Ils¹ ne discutèrent pas davantage, et se reposèrent toute la nuit jusqu'à la pointe de l'aube, aux premiers rayons du soleil. Tous deux se sont alors éveillés et ont fort bien troussé leur paquet comme des marchands. Primaut a pris une corde pour le suspendre à son cou. Tous deux s'en vont à vive allure à la foire, éclatants de joie. À mi-chemin, ils voient s'avancer un prêtre qui se rendait à la foire pour acheter un habit. Mais il devait d'abord rendre visite à l'un de ses amis, chez qui il comptait déjeuner : aussi y emportait-il un oison. Renart l'avait remarqué : « Camarade, dit-il, nous avons de la chance : je vois là venir un prêtre. Si nous pouvons le manipuler pour lui faire acheter ces habits, je suis parfaitement convaincu que, par mes dents, ce sera sage de les lui vendre ; de plus, il porte un tendre oison. Que ces habits passent entre ses mains, si nous le pouvons, car peut-être nous ferions-nous prendre si nous les portions à la foire : et nous risquerions bien, croyez-moi, de le payer de notre vie. — D'accord, dit Primaut. Vendons-les maintenant ! » Alors le prêtre, poursuivant sa route, les croisa.

Si en alons droit a la foire.

Et s'en voie trovons provoire

Qui par achat les voelle avoir,

¹⁰⁴⁰ Vendons les, si ferons savoir,

Et debonairement partonz

Treſtot çou que nous en avrons,

Que li uns soit vers l'autre cuites.

¹⁰⁴⁴ - Par foi, fait Renars, molt bien dites ! »

Atant la parole laissierent,

Tote la nuit se reposerent

Jusqu'a tant que l'aube creva

¹⁰⁴⁸ Et que li solaus clers leva.

Si se sont andui esvillié

Et ont molt bien aparillié

Come marchant lor fardel,

¹⁰⁵² Et Primaus a pris un hardel

Puis si l'a a son col pendu.

Andui s'en vont col estendu

A la foire, si font grant joie.

¹⁰⁵⁶ Si con il vinrent en mi voie,

Si voient venir un provoire

Qui estoit meüs a la foire

Por achater un vestement.

¹⁰⁶⁰ Mais il devoit priveement

Chiés un sien conpaignon aler,

Car iluec se devoit disner

Avoeques lui en sa maison :

¹⁰⁶⁴ Si faisoit porter un oison.

Renars l'avoit aperceü :

« Conpains, fait il, bien est cheü :

Ci voi un provoire venir.

¹⁰⁶⁸ Se por fol le poons tenir

Qu'il achetast ces garnemens,

Je cuic et croi que, par mes dens,

Que ce sera savoir de vendre ;

¹⁰⁷² Et il porte un oison tendre^b.

Sien soient sel poons avoir,

Car on nous feroit prendre^c, espoir,

S'a la foire les portions.

¹⁰⁷⁶ Si vous di bien qu'i porions

Escouter deci a la mort. »

Et dist Primaus : « Je m'i acort.

Que il soit vendus orendroit ! »

¹⁰⁸⁰ Atant vint li prestres tot droit

Il les salue, rejette son manteau sur son épaule : « Seigneurs, dit-il, que Dieu vous garde ! » Renart lève la tête, plein de convoitise pour l'oison : « Seigneur, que Dieu vous bénisse, dit-il, vous et votre compagnie ! » Et l'autre leur dit : « Quel bon vent vous amène ? D'où êtes-vous, et de quel pays ? — Nous sommes des marchands d'Angleterre. — Et où allez-vous ? — À la foire : nous y portons des habits sacerdotaux, aube, amict, belle chasuble de soie, manipule, étole et ceinture, dont nous vendons un grand nombre au long de l'année¹ aux chanoines. Mais si vous en aviez l'utilité, nous serions prêts à vous faire un bon prix, dans toute la mesure du possible. — Et en avez-vous ici ? — Oui, seigneur, grâce à Dieu : un ensemble bel et bon qui se trouve dans ce baluchon. » Le prêtre réplique : « Montrez-le-moi tout de suite : je ne me suis mis en route que pour cela ! Si vous voulez, je vous l'achète. » Primaut déclare : « Je veux bien le vendre, si vous avez envie de l'acheter. » Il pose alors son baluchon et montre l'habit. Et le prêtre leur déclare alors : « Seigneurs, dites-moi, au nom de Dieu, il est inutile de tergiverser : combien en voulez-vous ? — Vous voulez le savoir ? dit Primaut : étant le plus grand, je vous le dirai, en toute sincérité, et je crois que le prix est raisonnable : si vous me donnez cet oison, l'affaire est conclue. — Par ma foi, dit le prêtre, c'est bien parlé ! Cela me convient : topez là ! » Il prend l'oison, le lui donne,

Tot son chemin, si les salue,
 Son mantel sus s'espale rue :
 « Signor, fait il, et Diex vous saut ! »
¹⁰⁸⁴ Renars lieve la teste en haut,
 Qui de l'oison fu convoiteus :
 « Sire, Diex beneie vous,
 Fait il, et vostrecompaignie ! » [guie ?
¹⁰⁸⁸ Et cius lor dist : « Quelz vens vous
 Dont estes vous, et de quel terre ?
 - Marcheant sonmes d'Angleterre.
 - Et quel part alés ? - A la foire :
¹⁰⁹² Garnemens portons a provoivre,
 Si conme est aube et amit,
 Bele casure de samit,
 Et fanon, estole et sousçainte^a,
¹⁰⁹⁶ Dont nous vendons ensor an mainte
 A ces canoines de moustier,
 Et se vous en aviés mestier,
 Molt grant marchié vous en ferons,
¹¹⁰⁰ Tel conme soffrir^d le porrons.
 - Et en avés vous nulici ?
 - Oïl, sire, la Dieu merci :

Un garnement molt bon et bel
¹¹⁰⁴ Qui est loies en cel fardel. »
 Fait li prestres : « Or soit veüs,
 Que por el ne sui je meüs !
 Se volés, je l'achaterai. »
¹¹⁰⁸ Fait Primaus : « Et je le vendrai,
 Se de l'avoir avés talent. »
 Lors a mis le fardel avant,
 Si a moustré le vestement ;
¹¹¹² Et li prestres lor dist itant :
 « Signor, dites, se Diex vous saut,
 Longe parole rien ne vaut,
 Por combien le porroie avoir.
¹¹¹⁶ - Volés le, dist Primaus, savoir ?
 Je sui plus grans, si le dirai,
 Que ja de mot n'en mentirai,
 Et si dirai, ce cuit, raison :
¹¹²⁰ Se vous me donés cel oison,
 Porter les en porois tous cuites.
 - Par foi, dist li prestres, bien dites !
 Bien m'i acore et ensi aille ! »
¹¹²⁴ L'oison prent et celui le baille.

et Primaute le reçoit et le soupèse, puis le charge sur son épaule et s'enfuit. Renart, qui le voit partir au galop, espérait bien en avoir sa part, mais il n'en aura que la corde¹ : si Primaute le peut, il le gardera pour lui ; Primaute s'en emparera et s'en ira. Ainsi s'en vont les deux amis qui vont bientôt devenir ennemis, dès que le moment du partage sera venu. Ils ont continué leur route jusqu'à un bois proche de la foire, Primaute devant, Renart derrière. Ils ne cherchent pas à rencontrer de paysan, et tiennent pour sot le chapelain qui emporte les habits. Renart s'en joue et s'en amuse, et Primaute lui-même en plaisante. Pourquoi allonger l'histoire ? Ils ont fini par pénétrer dans le bois. Tous deux se sont arrêtés sous un chêne. Primaute, qui était d'une mauvaise engeance, prend l'oison, le jette à terre, et s'adresse alors à Renart : « Camarade, nous avons commis une erreur : nous aurions pu à coup sûr en obtenir deux, si nous les avions demandés. Renart, ajoute Primaute, écoutez-moi : que l'on jette les chats dans le feu² ! Par la foi que je dois à saint Leu³, vous ne goûterez pas à celui-ci. — Ah ! seigneur, vous ne ferez pas cela, ce serait m'exclure de votre compagnie : ce serait une bien grande vilénie, un péché et une honte ! — Renart, dit Primaute, qu'est-ce que cela peut faire ? Ne jouez pas ainsi avec moi les sermonneurs ni les railleurs, cela m'indiffère, par saint Martin ! Si vous voulez manger ce matin, allez donc à la chasse dans ce

Primaute le prent, si le souspoise,
 Grant joie fet et molt s'envoise,
 Sor son col le met, si s'en fuit.
¹¹²⁸ Et Renars, qui courre le vit,
 Bien en cuidoit avoir sa part,
 Mais ja n'en avra que le hart :
 Se Primaute puet, tous siens sera,
¹¹³² Primaute prendra et partira.
 Ensi s'en vont li dui ami,
 Qui par tens seront anemi,
 Mais qu'a partir soient venu.
¹¹³⁶ Lor chemin ont tot droit tenu
 Vers un bos de la foire près^a,
 Primaute avant, Renars après,
 N'ont cure d'acoüst de vilain.
¹¹⁴⁰ Por fol tienent le chapelain
 Qui les aornemens en porte.
 Renars s'en joue^b et s'en deporté,
 Et Primaute meïsmez s'en gabe.
¹¹⁴⁴ Que vous feroie longe fauble ?
 Tant ont fait qu'ou bos sont entré.

Ambedui se sont aresté
 Desouz un chaisne en une place.
¹¹⁴⁸ Primaute, qui fu de male estrace,
 Prent l'oison, a terre l'a mis,
 Lors a Renart a raison mis :
 « Conpains, bien fumes deceüs :
¹¹⁵² Bien en eüssiens deus eüs
 Se les eüssons demandés.
 Renars, fait Primaute, entendés,
 Que l'en boute les chas ou feu !
¹¹⁵⁶ Par la foi que je doi saint Leu,
 Ja de cestui ne goûterois.
 - Ha, sire, ja çou ne ferois,
 Que m'en jetés de conpaigie :
¹¹⁶⁰ Ce seroit trop grant vilonie,
 Et si seroit pechié ethonte. [monte ?
 - Renars, fait Primaute, çou que
 Ne m'alés pas si sermonant
¹¹⁶⁴ Et ne m'alés pas ranprosnant,
 N'en ai cure, par saint Martin !
 Se volés mengier au matin,

bois, en quête de nourriture, comme vous en avez l'habitude ! » Renart voit qu'il est inutile d'insister, et il ne veut pas se battre contre l'autre, qui est de grande taille et pourrait bien le rouer de coups. Il n'a pas envie de jouer ni de rire : il fond en larmes, soupire profondément ; sa gourmandise le torture. Il quitte son compagnon bien difficilement et lui dit : « Primaut, par ma foi, vous n'avez pas de parole. Par la foi que je dois à mon fils Rovel, vous vous montrez réellement un compagnon déloyal ! » Puis il ajouta à voix basse, pour lui-même : « Il est juste que j'essuie pareille déconvenue, j'ai été trop loyal envers vous ; ce sont les diables qui m'ont poussé à la loyauté envers un traître sans foi ni loi, mais, par la foi que je dois à ceux d'Arras, si je me montre habile et rusé, domaine où je suis expert entre tous², je vous le ferai payer cher, fils de pute, coquin, traître ! Voilà une belle récompense pour vous avoir tenu une compagnie aussi loyale ! »

Renart s'en va sans s'arrêter et laisse Primaut dans la forêt, l'oison entre les pattes, plein de joie et d'allégresse, tout réconforté, débordant de bonheur ; il compte bien lui tordre le cou, mais il ignore ce qui lui pend au nez : le sot ne regarde pas avant de prendre, et n' imagine pas que dans le monde entier, tout à la ronde, il existe un être qui puisse le déposer. Il avait commencé à y mettre les crocs et pensait le manger immédiatement. Mais voici le vautour en plein vol,

Si alés en ce bos cachier,
¹¹⁶⁸ U vos vous alés porchachier
 Ausi conme vous solés faire. »
 Renars voit qu'il ne puet plus faire,
 Ne a lui ne s'en voet conbatre :
¹¹⁷² Grans est, si le poroit bien batre.
 N'a soing de joer ne de rire,
 Des iex plore, dou cuer sospire ;
 Sa lecherie le demainne.
¹¹⁷⁶ De lui se part a molt grant painne,
 Si li a dit : « Primaus, par foi,
 Ne me portés pas bone foi.
 Foi que je doi mon fil Rovel,
¹¹⁸⁰ C'est la conpaignie Tassel
 Que vous me faites voirement ! »
 Puis dist em bas tout coiemment :
 « A droit ai tel desconneüe,
¹¹⁸⁴ Trop vous ai loialté tenue :
 Dyauble m'ont fait si loial
 Envers traïtor desloiaul,
 Mais, foi que je doi ciaus d'Arras,

¹¹⁸⁸ S'engiens ne me faut et baras,
 Dont je sai plus que bues d'errer,
 Je le vous ferai comparer,
 Fius a putain, lerres, traîtres !
¹¹⁹² Ce sont ore beles merites
 Que j'avrai de la conpaignie
 Que vous ai si loial furnie ! »
 Renars s'en va tot sans arest,
¹¹⁹⁶ Laisse Primaut en la forest
 Qui l'oison tient entre ses piés ;
 Molt fait grant joie, molt est liés,
 Molts'en conforte et fait grant feste,
¹²⁰⁰ Bien li cuide croissir^b la teste,
 Mais ne set pas qu'a l'uel li pent :
 Folz ne garde devant qu'il prant,
 Ne cuide pas qu'en tot le monde,
¹²⁰⁴ Tant con il cuide a la reonde,
 Fust nulz qui li peüst tolir.
 Lors l'avoit pris a asalir :
 Mangier le cuide maintenant.
¹²⁰⁸ Estes vous le voutoir volant,

le seigneur Mouflart, en quête d'une proie : il remarque Primaut sur le chemin avec l'oison entre les pattes. Il arrive en plein élan, fatigué de voler et mort de faim, le cœur complètement épuisé, détend ses serres et le happe. Primaut a beau tirer, la proie et le vautour lui échappent à la fois. Ce gourmand frémit et tremble quand il voit son oison disparaître : plus rien ne peut le réconforter. Il le suit du regard dans le ciel, mais cela ne lui sert à rien : il n'en tirera rien de bon, le seigneur Mouflart le mangera : « Au nom de Dieu, voilà bien une injustice, vous avez commis une faute très blâmable, vous qui m'avez volé ma proie ! Je ne vous l'aurais pas cédée pour dix livres, j'en prends Dieu à témoin. Mais descendez donc ici, soyons bons amis et partageons l'oie en deux, que chacun en ait la moitié ! Pour Dieu, ayez pitié de moi, car la faim me tiraille durement. — Primaut, dit-il, cela ne te sert à rien ! Ne t'en préoccupe plus désormais, cet oison sera à moi pour commencer, et que les autres soient pour toi ! Je dirai une patenôtre, pour que Dieu ait pitié de l'âme de celui qui l'a apporté ici, car il était bien gras et dodu. — Ah ! cher seigneur, dit Primaut, donnez-m'en au moins une cuisse ! — À Dieu ne plaise que je puisse descendre d'où je suis jusque-là, tout en bas ! Que je vous fasse du bien ou du mal, dit Mouflart, autant que je sache cela ne vous causera pas de tort, car vous en aurez assez avec les autres. Mais j'étais très las de

Signor Mosflart qui queroit proie :
 Coisi Primaus en mi sa voie
 Qui tient l'oison entre ses piés.
¹²¹² Si com il vint tous esclassiés,
 Las de voler et mas de fain,
 Et il avoit tot le cuer vain,
 Jete la pate, si le hape ;
¹²¹⁶ Primaus tire, si li escape
 La proie et le votoir ensanble.
 Li lechierres fremiât et tranble
 Quant son oison en voit porter,
¹²²⁰ N'est riens qui le pûist conforter.
 Après va regardant en haut,
 Mais nesune riens ne li vaut,
 Que ja nul bien^a ne li fera,
¹²²⁴ Sirez Mosflars le mengera^b :
 « Par Dieu, que ce est desraison,
 Et avés fait grant mesprison
 Qui m'avés ma proie tolete !
¹²²⁸ Ja ne le vous eüsse faite
 Por dis livres, se Diex me saut.
 Mais or faites ça jus un saut,

Et si soiomes bon ami
¹²³² Et partonmes l'oe par mi,
 Si en ait cascuns la moitié !
 Por Dieu, aiés de moi pitié,
 Que li fains durement me boutte !
¹²³⁶ - Primaus, fait il, riens ne te monte !
 Onques ore ne vous en caille,
 Cilz ert miens a la conmençaïlle,
 Et li autre soient tot voestre.
¹²⁴⁰ Je dirai une paternoestre,
 Que Diex ait de l'anme merci
 De celui qui l'aporta ci,
 Qui molt estoit cras et rosnés.
¹²⁴⁴ - Ha ! biau sire, car me donés,
 Fait Primaus, au mains une cuisse !
 - Ja Dieu ne place que je puisse
 Voler de ça jus la aval !
¹²⁴⁸ Se jamais vous fas^c bien ne mal,
 Diât Mosflars, au mains que je sace,
 De ce n'avrois ja pas damaïe,
 Que des autres avrois assés.
¹²⁵² Mais jou estoie trop lassés

voler, et mort de faim, car je n'avais pas mangé depuis hier matin. Je serais bien fou, par saint Germain, si je ne profitais pas de ce que je tiens dans ma main ! Je mangerai la viande, mais tu auras les os, qui sont gras et tendres : tu les auras si tu veux les prendre, car je te les jetterai par terre. » Primaut voit qu'il n'y a rien à espérer, car il tient tous ces propos pour paroles oiseuses. Il se couche sous l'arbre, très triste et courroucé d'avoir ainsi traité Renart : il regrette de ne pas avoir fait le partage, car chacun en aurait eu la moitié. Mais il avait convoité le tout, et il constate à présent clairement qu'à tout convoiter on perd tout.

Nous laisserons là le conte de Primaut à qui Mouffart a joué un si mauvais tour, pour vous raconter à présent la conduite de Renart qui s'en va par les sentiers. Sachez qu'il aurait volontiers pris n'importe quoi pour manger, si son adresse le lui avait permis ; aussi s'avavançait-il en tendant vigoureusement le cou, mais il n'a rien trouvé, et cela le fâche énormément. Par un sentier, il a repris directement le chemin de la foire. Il ne sait plus que dire ni que faire : il attendra là, se dit-il, pour voir si quelque'un passera et lui donnera quelque chose à manger, car il en a grand besoin. Il guette de tous côtés et, au bout de quelque temps, il voit par hasard des charrettes arriver à vive allure. Elles étaient chargées de poissons¹ qu'on apportait à la foire :

De voler, et matés de fain,
Car je ne menjai des hier main".
Folz seroie, par saint Germain,
¹²⁵⁶ Se çou que je^u tieng en ma main
Metoie derriere mon dos !
La char mengerai, mais les os
Avras, qui sont et cras et tenre :
¹²⁶⁰ Vous les avrois ses volés prendre,
Je les vous jeterai la jus. »
Primaus voit que il n'i a plus,
Que il tient trestot^r a venvole
¹²⁶⁴ Son dit et toute sa parole.
Il s'est desoz^d l'arbre couchiez,
Molt est dolans et coreciés
Qu'il a ensi Renart servi :
¹²⁶⁸ Molt l'amaist mielz avoir parti,
S'en eüst cascuns la moitié ;
Mais il avoit tot convoitié,
Si voit or bien tot en apert
¹²⁷² Que qui tot convoite tot pert.
Or lairons de Primaut le conte,
A qui Mosflars a fait tel honte,

Si vous dirons de l'autre part
¹²⁷⁶ La contenance de Renart
Qui s'en va parmi ces sentiers.
Saciés molt preïst volentiers
Chose que il peüst mengier,
¹²⁸⁰ S'il la peüst escoubichier.
Si s'en aloit fort colioiant,
Mais il n'i a trové noient,
Si en est forment coreciés.
¹²⁸⁴ Par un sentier s'est adreciés
Tot droit au chemin de la foire.
Ne set que dire ne que fere :
Iluec, ce dist, atendra,
¹²⁸⁸ Savoir se aucuns hons venra
Dont peüst avoir a mengier,
Car il en avoit grant mestier.
De totes pars va agaitant,
¹²⁹² Et quant il ot agaitiet tant,
Vit caretes par aventure
Qui venoient grant aleüre.
De poissons carchieze estoient
¹²⁹⁶ Que a la foire amenoient,

des harengs et des plies. Renart ne perdit pas le nord : dès qu'il les eut vues venir, il ne quitta pas le chemin, mais se dit qu'il mangerait des harengs sans que le marchand le sache. Il s'avance alors au milieu des sureaux. Il se met en travers du chemin, couché sur le dos, les babines retroussées pour mieux tromper son monde. Il rentre ses deux lèvres, ferme les yeux et tire sa langue, après s'être roulé dans l'argile pour en être complètement souillé : on dirait un vrai cadavre¹. Et les marchands qui vont vendre leurs poissons avancent rapidement. Ils voient tout à coup devant eux Renart le roux étendu de tout son long. Celui qui l'a aperçu le premier de s'écrier : « Holà ! Regardez Renart, là ! Je compte bien sur sa fourrure pour payer notre écot la nuit prochaine : elle est bonne pour faire un surcot², et nous en obtiendrons très aisément quatre sous et quatre deniers. — Par ma foi, dit l'autre, c'est bien vrai ! Je pense que c'est la sagesse même : voyez comme sa petite gorge est blanche³ ! Mettons-le donc sur la charrette : elle n'est pas trop chargée, elle supportera facilement ce poids. — Par ma foi, camarade, c'est bien parlé ! Charge-le donc, par Dieu ! Nous le dépouillerons sans tarder de sa fourrure avec la pointe de mon couteau dès que nous serons à l'auberge. » Et le charretier l'a mis sur la charrette et l'a recouvert avec un panier, après quoi il a repris la route. Et Renart s'est emparé d'un panier qui

Si conme herens et plaïs.
 Renars ne fu pas esbahis,
 Que quant les a veüs venir
¹³⁰⁰ Dou chemin ne se volt partir,
 Ains s'apense qu'il en avra,
 Ja li marcheans nel savra.
 Lors s'avance^a par ces ceüs,
¹³⁰⁴ Qu'il ne voet pas estre seüs.
 Ou chemin se mißt a travers,
 Si s'estoit couchiez a envers
 Et prent les dens a resquignier,
¹³⁰⁸ Por plus tost la gent engignier.
 Si a sa balevre retraite,
 Les eulz clot et la langue^b traite ;
 En l'arzille s'est toilliés
¹³¹² Tant que trestöz estoit soilliés :
 A merveille resamble mort.
 Et cil menent a grant effort,
 Qui le poisson vendre menoient.
¹³¹⁶ Devant ialz ont gardé, si voient
 Renart le rous^c tot estendu,
 Et cilz qui primes l'a veü :

« Eäta ! fait il, Renart voi ça !
¹³²⁰ Je cuic bien nos acuitera
 Sa pel anquenuit nostre escot :
 Elle est bone a metre en sorcot,
 Si en avrons molt volentiers
¹³²⁴ Quatre sous et quatre deniers.
 - Par foi, dist li autre, c'est voir,
 Je cuit que ce sera savoir :
 Veës conme est blanche la gorgete !
¹³²⁸ Or le metons en la carete,
 Car ele n'est pas trop carcie,
 Bien souffera ceste hascie.
 - Par foi, compains, bien avés dit.
¹³³² Or le carche, se Diex t'ait !
 S'en osterons semples la pel
 A la pointe de mon coutel
 Quant nous seronmes herbergié. »
¹³³⁶ Et li charretiers l'a carchié,
 Si l'a covert d'une banaeste,
 Et tantoüst se mißt a la frape.
 Renars si saisi un pannier
¹³⁴⁰ U il avoit bien un millier

contenait bien, par bonne fortune, un millier de harengs frais. Il en a mangé une douzaine, jusqu'à satiété. Aucun marchand ni aucun paysan ne s'en est aperçu. Et quand Renart est bien repu, il se met à réfléchir au moyen de s'échapper. Mais il pense d'abord à la vengeance qu'il médite contre Primaut, qui s'est moqué de lui. Il empoigne un hareng frais qu'il décide d'emporter. Puis il n'attend pas davantage ; il saute à pieds joints et apostrophe le charretier : « Dieu te sauve ! Je puis bien reprendre ma route, maintenant que j'ai trouvé ce que je cherchais. Je mourais de faim, mais à présent, par chance, je me suis bien repu de vos harengs : j'en ai mangé une douzaine, je vous assure qu'ils sont délicieux, ils valent largement ce qu'ils m'ont coûté ! Je vous laisse tout le reste et vous recommande tous à Dieu, qui m'a donné cette bonne fortune. J'emporte seulement un hareng, ni plus, ni moins, sachez-le bien. » Renart part alors au grand galop, sans se soucier de leur compagnie, et eux, qui comptaient sur lui pour payer leur écot, sont désespérés et frappés de stupeur d'entendre ces propos. Ils voient bien qu'ils ont été trompés, et dès qu'ils ont compris, ils l'ont poursuivi de leurs huées. Mais lui, qui avait pris la fuite, ne se souciait nullement de ce qu'ils disaient. Il marche au trot et va l'amble par monts et par vaux, à travers bois et plaines, si bien qu'il est arrivé à l'endroit précis où il avait laissé le loup Primaut.

De herens fres a bone estraine.
 Mengié en a une dousainne,
 Tant que tot ot le ventre plain.
 1344 N'i a marchant ne vilain
 Qui s'en soit pas aperceüs.
 Et quant Renars fu bien peüs,
 Si se comence a porpenser
 1348 Conment s'en pora escaper.
 Mais ains s'apense qu'il fera
 Et coment il se vengera
 De Primaut qui l'a engigné.
 1352 Un herenc fres a enpugnié
 Que il enportera, ce dist.
 Lors n'i atent plus de respit :
 Il joint les piés et fait un saut,
 1356 Au careton dist : « Diex te saut,
 Bien puis huimais tenir ma voie,
 Que fait ai çou que je queroie.
 De fain estoie sormenés,
 1360 Bien me sui ore desjeunés
 De vos herens a bone estrinne :
 Mengié en ai une douzainne,

Bien sai qu'il sont de grant bonté,
 1364 Bien valent çou qu'il m'ont costé !
 Je vous lais tot le remanant,
 A Damredieu tous vous comant,
 Qui m'ariva a icest port.
 1368 Un herenc seulement en port,
 Ne plus ne mains, bien le saciés. »
 Lors s'en va Renars elassiés,
 N'a plus cure de lor acost,
 1372 Et cil qui avoir lor escoft
 En cuiderent, quant l'ont oï
 Esperdu sont et esbahi,
 Bien voient qu'il sont deceü,
 1376 Et quant se sont aperceü,
 Tot ensamble le vont huiant,
 Et cius^b qui s'en ala fuint
 N'avoit de lor paroles cure.
 1380 Va s'ent le trot et l'anbleüre^c
 Par valees et par montaignes,
 Et tant par bos et tant par plaines
 Que il est venus droit au lieu
 1384 U il laissa Primaut le leu.

Quand celui-ci le vit venir, il ne put se retenir de pleurer pour s'être mal comporté envers lui, car il se doutait bien que l'autre en était furieux. Il se relève alors de toute sa hauteur et va à sa rencontre. Quand ils sont côte à côte, il le salue en tremblant, tandis que Renart fait mine de ne l'avoir ni vu ni entendu. Primaud est très surpris de voir qu'il ne veut pas lui adresser la parole : « Ah ! dit Primaud, très cher seigneur, répondez-moi, s'il vous plaît, ne soyez pas aussi affligé de ce que j'ai pu vous faire ! Mais si je me suis, si peu que ce soit, mal comporté à votre égard, je suis tout prêt à vous en dédommager à votre gré, je ne me heurterai pas à vous. — Au nom de Dieu, dit Renart le roux, Primaud, ne vous moquez pas de moi ! Si, dans votre gloutonnerie, vous avez mangé tout seul votre oison, ne jouez pas au plus fin, ce ne serait pas sage : cela n'arrangerait ni vos affaires, ni votre réputation, ni votre valeur. Si vous m'avez outragé, je sais bien que vous m'en dédommageriez aussi souvent que vous le voudrez, et l'occasion s'en présentera. — Seigneur, dit Primaud le loup, au nom de Dieu, je me souviens que je vous ai causé désagrément et tort, et il est juste qu'on m'en fasse reproche. Mais vous avez été bien vengé car, au moment où je voulais le manger, Mouflart qui était en chasse le vit entre mes pattes, s'approcha de moi, détendit sa patte et l'arracha : c'est la vérité, l'oison

Quant Primaus l'a veü venir,
 Ne se pot de plorer tenir
 Por çou que forfai li avoit,
 1388 Car il pensoit bien et savoit
 Que il en estoit coreciés.
 Lors s'est en son étant dreciés,
 Si est encontre lui alés.
 1392 Et quant il furent lés a lés,
 Si le salue en tramblant,
 Et Renars li a fait samblant
 Qu'il ne l'ait oï ne veü.
 1396 Primaus se tient por deceü
 Quant voit que ne li voet mot dire :
 « Ha ! fait Primaus, biaux tresdous
 Respondés moi, se vous volés, [sire,
 1400 Ne soïés pas si adolés
 Por riens que je vous aie fait !
 Mais se je vous ai riens forfait,
 Je sui toz près de l'amender
 1404 Si con vous vorrois demander.
 Ja n'en irai encontre vous.

- Por Dieu, ce diüst Renars li rous,
 Primaus, or ne me gabés mie !
 1408 Se vous avés par gloternie
 Tot par vous mengié voëtre oison,
 Ne m'en dites pas desraison,
 Car ce ne seroit pas savoir :
 1412 N'en croïsteriés pas voëtre avoir,
 Ne voëtre los, ne voëtre pris.
 Se vous avés vers moi mespris,
 Bien sai que bien l'amenderois
 1416 Toutes les eures que vorrois,
 Et il en sera tens et leus.
 - Sire, ce diüst Primaus li leus,
 Se Diex me gart, je me recort
 1420 Que fait vous ai anui et tort :
 Bien en doi estre laidengiés.
 Mais bien avés esté vengiés,
 Car si con mengier" le voloie,
 1424 Moflars qui aloit querant proie
 Garda, si le me vit tenir,
 Vers moi conmença a venir,

m'échappa. Alors je sus d'expérience que le paysan a pleinement raison de dire qu'il y a loin de la cuillère à la bouche¹. Je n'y prenais pas garde, mais le vautour n'a pas tardé. Il alla se poser sur un chêne. Je me lançai à sa poursuite et le priai, au nom de l'amitié, de m'en donner la moitié : il me répondit que j'usais inutilement ma salive, que je n'en aurais pas une miette, que ce soit au nom de la haine ou de l'amitié. J'en prends Dieu à témoin, j'eus beau le prier et discourir, jamais il ne daigna m'en donner un morceau. C'est ainsi que j'ai été berné, et j'en suis triste et malheureux. Si je me suis mal comporté à votre égard, j'en suis triste et navré. Je ne possède pas votre sagesse ; une fois sa folie commise, le fou y met un terme. Par Dieu, seigneur, n'en ayez pas de rancune ! Faisons tout de suite la paix : à tout pécheur miséricorde ! Je me rendrai à votre merci. — Par ma foi, dit Renart, j'accepte : vous m'avez assurément causé un dommage, mais je vous le pardonne de bon cœur. Puisque vous vous en remettez à moi, je voudrais avoir votre parole que dorénavant vous serez loyal envers moi, et c'est bien juste, et vous aurez aussi ma parole. » Primaut répond : « Je vous l'accorde. » Ils se sont fait alors un serment mutuel, mettant un terme à leurs railleries et à leur querelle. Mais assurément, si Renart en a l'occasion, il manquera bientôt à sa parole.

Jete la poe^e, se le hapa,
¹⁴²⁸ Voirs est li oisons m'escapa.
 Lors soi je bien et poi savoir
 Que vilains dist raison et voir
 Qui dist qu'entre bouce et cuillier
¹⁴³² Avient sovent grant enconbrier.
 De çou ne me donoie garde,
 Et li voutoirs point ne se tarde.
 Sor un chaisne s'en volt voler.
¹⁴³⁶ J'alai après tous aroutés,
 Si li priai par amistié
 Que il m'en donast la moitié :
 Il dist que mon françois gastoie,
¹⁴⁴⁰ Que je jamais n'en mengeroie,
 Par haïne ne par amors.
 Onques, se Diex me doinst honors,
 Por proier^b ne por sermonner
¹⁴⁴⁴ Ne m'en volt un petit doner.
 Ensi en ai esté trichiés,
 S'en sui dolans et corouciés.
 Quant je onques vers vous mespris,

¹⁴⁴⁸ Si en sui dolans et pensis.
 Ne sui pas saiges con vous estes :
 S'uns folz a sa folie fete,
 Après si en vient il a chief.
¹⁴⁵² Par Dieu, sire, ne vous soit grief !
 Si en faisomes ci l'acorde :
 De pecheor^c misericorde !
 En vostre merci me metrai.
¹⁴⁵⁶ - Par foi, dist Renars, ge lo frai^d !
 Tort me feïstes voirement,
 Si le vous pardoing bonement.
 Puis que vous en metés sor moi,
¹⁴⁶⁰ J'en vorrai avoir vostre foi,
 Que bone foi me porterois
 D'ore en avant, et il est drois,
 Et vous avrés la moie ausi. »
¹⁴⁶⁴ Dist Primaus : « Je l'otroie ensi. »
 Lors se sont entrefiancié,
 N'i ont plus jenglé ne tencié,
 Mais se Renars puet voirement,
¹⁴⁶⁸ Sa foi farra prochainement.

Quand les barons eurent fait la paix, Primaud, qui était torturé par la faim, prêta attention au hareng que tenait Renart : « Compagnon, par saint Germain, que tiens-tu donc à la main¹ ? — C'est un hareng, répondit Renart, j'en ai mangé tant et plus, Dieu m'est témoin, car j'ai rencontré un charretier qui conduisait une charrette où je me suis bien rempli la panse. Ah oui ! j'en ai mangé tant et plus, à volonté. — Cher camarade, donnez-le-moi, dit Primaud, par la foi que vous me devez, car je n'ai rien mangé depuis hier matin, et je suis tout affaibli par la faim. » Renart réfléchit un instant, et répondit qu'il le lui donnerait volontiers : « Vous l'aurez, dit-il, ce sera avec plaisir, je ne serai pas scélérat à ce point ! » Il lui tend alors le hareng. Primaud le prend et dit : « Ah, ah ! sois le bienvenu, car j'ai bien peu mangé et la fin me tirait bien durement : je n'avais pas mangé depuis hier matin, et je ne plaisante pas. Je mangerai celui-ci de toute façon, il me soulagera de la faim qui m'accable. » Il l'avale vite, puis s'adresse à Renart : « Renart, explique-moi, au nom de Dieu et de ton âme, comment tu t'es procuré ces harengs. Tu n'as pas pu le faire sans quelque ruse ! Car, si j'en avais d'autres, je les mangerais avec grand plaisir. » Renart lui dit : « Sachez-le, sans mentir : quand j'ai vu la charrette arriver, j'avais tellement faim que je me suis couché au

Quant li baron ont la pais faite,
 Primaus, qui de fain se dehaite,
 Garda, si a choisi et voit
¹⁴⁷² Le herenc que Renars tenoit :
 « Conpains, por le cors saint Germain,
 Qu'es ce que tu tiens en ta main ?
 -C'est un herens, ce dist Renars :
¹⁴⁷⁶ Mengié en ai, se Diex me gart,
 A grant plenté et a fuison,
 Car je trovai un carreteon
 Qui en menoit une carrete
¹⁴⁸⁰ U' j'ai bien ma pance refete.
 Mengié en ai a grant plenté,
 Certes, tot a ma volenté.
 - Biaus conpains, car le me donés,
¹⁴⁸⁴ Fait Primaud, foi que me^u devés,
 Car je ne menjai des hier main,
 Si sui tous deshaitiés de fain. »
 Renars un poi se porpensa,
¹⁴⁸⁸ Dist que volentiers li donra :
 « Vous l'arés, fait il, volentiers,
 Ja n'en serai si pautonniers ! »

Atant li tendi le harenc.
¹⁴⁹² Primaud le prent et dist : « Henhenc,
 Bien puisses tu estre venus,
 Que molt ai esté mal peüs
 Et si moroie trop de fain^u,
¹⁴⁹⁶ Car je ne menjai des hier main :
 Je le vous di tot sans gaboie.
 Cestui mengerai tote voie,
 Si serai plus asouagiés
¹⁵⁰⁰ De la fain dont je sui carchiés. »
 Lors l'a isnellement mengié,
 Puis si a Renart araisnié :
 « Renars, fait il, enseigne moi,
¹⁵⁰⁴ Por Dieu et por l'anme de toi,
 Comment tu ces herens eüs.
 Sans engien avoir ne peüs !
 Que, se jou encor en avoie,
¹⁵⁰⁸ Molt volentiers en mengeroie. »
 Dist Renars : « Saciés, sans mentir,
 Quant vi la carette venir,
 Por çou que trop grant fain avoie,
¹⁵¹² Je me couchai en mi la voie,

milieu de la route, tenant la tête de côté comme si j'étais mort. Dès que les charretiers m'ont vu gisant sur le chemin, ils ont été pleinement convaincus que j'étais réellement mort. Ils m'ont saisi, sans hésitation, car ils convoitaient ma fourrure, et m'ont jeté dans la charrette. Je me suis alors comporté avec sagesse et subtilité : je me suis approché des paniers et j'ai mangé autant que j'ai pu. Et, une fois rassasié, j'ai sauté en emportant ce hareng que je vous ai apporté. Si tu souhaites en avoir davantage, vas-y, ce sera sage, et fais comme moi : je suis certain qu'ils feront la même chose avec toi. — Par ma foi, dit Primaute, bonne idée ! J'y vais, je vous l'assure. Attendez-moi dans ce bois, et j'irai pendant ce temps. — Par ma foi, dit Renart, avec plaisir. »

Primaute s'en est allé aussitôt au trot, à l'amble, en faisant des sauts et en courant, sans perdre de temps. Il voit la charrette sur la route, à peu de distance de la foire, toute chargée de harengs frais, et s'en réjouit profondément. Il s'étend de tout son long au milieu du chemin et attend ainsi l'arrivée du charretier. Dès que celui-ci le voit, il s'écrie : « Ha ! ha ! le loup qui est mort ! Seigneurs, allons ! allons-y vite ! Nous pourrions bientôt le tenir dans nos poings : à mon avis il croit nous jouer le même tour que Renart, par ma foi ! Venez donc vite ici, nous saurons bien si le loup est mort ! »

Si tenoie la teste en tort
 Ausi con se je fusse mort.
 Si tost conme li charetier
¹⁵¹⁶ Me virent gesir ou sentier,
 Si cuidierent a essient
 Que fuisse mors veraïement.
 Il me prisent, qu'il n'i ot el,
¹⁵²⁰ Que molt desiroient ma pel,
 Si me misent ou charretil,
 Et je le fis lors conme cil
 Qui estoie preus et legiers :
¹⁵²⁴ Si m'en vinc tantoüst as paniers,
 Si menjai tant conme je poi,
 Et quant assés mengié en oi,
 Si sali sus atot cestui
¹⁵²⁸ Que je vous ai aporté ci.
 Et se tu en voes plus avoir,
 Va après, si feras savoir,
 Et si t'aparelle autresi :
¹⁵³² Je cuic et croi, par saint Remi,
 Que il feront autel de toi.
 - Par foi, dist Primaute, je l'otroi !

Je vous aï que jou i vois.
¹⁵³⁶ Mais atendés moi en ce bois,
 Et je irai endementiers.
 - Par foi, dist Renars, volentiers. »
 Atant s'en est alés Primaute
¹⁵⁴⁰ Le trot, l'ambleüre, le saut,
 Et le cors, que pas n'i deloie.
 La carrete voit en la voie,
 Qui estoit de la foire près,
¹⁵⁴⁴ Toute plainne de herens fres.
 Quant il la voit, s'en fu molt liés.
 En mi la voie s'est couchiés,
 Tous estendus, et la se tint
¹⁵⁴⁸ Tant que la charretier i vint.
 Et quant l'a veü, si s'escrie :
 « Ha ! ha ! le leu qui est sans vie !
 Signour, or dont ! tost dou venir !
¹⁵⁵² Ja le porons as puins tenir :
 Il nous cuide engignier, ce croi,
 Ausi conme Renars, par foi !
 Or ça venés a grant effort^b,
¹⁵⁵⁶ Si savrons se li leus est mors ! »

Tous les autres charretiers se précipitent alors dans le tumulte. Les marchands qui étaient plus loin pensèrent qu'ils avaient besoin de secours quand ils les entendirent crier : ils décidèrent de faire vite et bondirent jusqu'à eux. Cependant Primaud, lui, ne bougeait pas. Ils se précipitèrent tous à l'endroit où il était étendu : « Il est mort, dit l'un. — Non pas ! — Par la cervelle de Dieu, il l'est vraiment ! — Fou que tu es, fait l'autre, c'est une feinte ! » Il le frappa alors vigoureusement avec un bâton, mais le loup ne bougea pas. Un charretier accourut avec une barre de fer à la main et lui asséna sur les reins un coup si violent qu'il faillit bien le tuer. Primaud le sent et pousse un profond soupir, mais ne bouge toujours pas. Un des marchands, qui l'a vu soupiner, l'observe et commence à tirer son épée du fourreau pour le frapper. Quand Primaud le voit approcher, il rassemble ses pattes et prend la fuite, tandis que chacun le poursuit avec des huées. Il est fou de rage et triste : il a reçu une bonne correction pour avoir cru avoir sa part des harengs. Il vint directement rejoindre Renart sous le chêne à l'ombre duquel il se prélassait. Se postant devant lui, il l'apostropha : « Renart, dit-il, j'ai été bien trahi, et peu s'en faut que je n'aie été honni ! Les charretiers m'ont maltraité. — Comment cela, Primaud ? As-tu raté ton coup ? N'as-tu pas pu manger de harengs ? — J'ai bien failli être mutilé, les charretiers m'ont malmené. Jamais aucun être

Lors i viennent a grant frapier^a
 Trestot li autre carretier.
 Li marcheant qui furent loing
 1560 Cuidoient qu'eüssent besoing
 Quant il les oïrent crier :
 Si penserent de tost aler
 Tant qu'a iaus vinrent les grans saus.
 1564 Mais onques ne se mut Primaus.
 Si se sont sor lui enbatu
 La ou il estoit estendu :
 « Il est mors, fait li uns. - Non est !
 1568 - Par la cervelle Beu, si est !
 - Folz, fait li autre, il se faint ! »
 Adont l'a d'un baston enpoint
 Durement, mais il ne se mut.
 1572 Uns carretiers i acorut^b
 Atot un levier en ses mains,
 Si l'aferu parmi les rains
 Sigrant cop qu'a poi ne l'a mort.
 1576 Primaus le sent et si gient fort,
 Mais onques ne se remua.

Uns des marcheans l'esgarda,
 Qui l'avoit veü sospirer.
 1580 Lors prist s'espee a tirer
 Del fuerre, si le volt ferir ;
 Et quant Primaus le vit venir,
 Si joint les piés et torne en fuie,
 1584 Et cascuns après lui le huie.
 Molt est iriés, molt est dolans :
 Bien est batus por les harens
 Dont il cuida avoir sa part.
 1588 Ne fina, si vint a Renart
 Ou se gisoit, desous un chaisne.
 Devant lui vint et si l'aresne :
 « Renars^c, fait il, bien sui trahis,
 1592 A poi que n'ai esté honis.
 Li charreton m'ont^d mal baili.
 - Coment, Primaus ? as tu failli ?
 N'as tu pas des herens mengié^e ?
 1596 - A poi n'ai esté mehaignié,
 Li carreton m'ont malmené.
 Onques mais hons de mere né

humain n'a connu pareille aventure. Ils m'ont battu au-delà de toute mesure ! Malheur à ces charretiers ! Les bâtons n'ont pas coûté cher ! J'ai bien failli y laisser la vie. Si je n'avais pas déguerpi, je sais bien que je n'aurais plus eu de longtemps le souci de porter ma pelisse, car un marchand allait tirer son épée pour me la passer au travers du corps : rien ne l'en aurait empêché si je n'avais pas pris les devants. Mais, dès que je le vis, je bondis sur mes pattes et m'enfuis à toutes jambes, du plus vite que je pus. Ils m'ont mis en piteux état : les muscles et les os me font si mal ! Ils m'ont tout écorché le dos ! Dans l'état où je suis, par saint Germain, je crois bien que je ne guérirai jamais. — Camarade, dit Renart, pourquoi vous inquiéter ? Les paysans sont de vrais diables, assurément. Certes, on ne raconte pas d'histoire de paysans, car on ne saurait en relater de bonne. Un paysan ignore l'amitié, un paysan n'a pitié de personne. Je crois que vous êtes bien blessé, mais vous devez remercier Dieu d'être revenu vivant. Venez donc vous reposer un peu ici ; ensuite nous irons voir s'il nous est possible de trouver quelque nourriture pour vous : je sais bien que vous en avez besoin. — Renart, dit Primaut, bien parlé ! Puisse le Saint-Esprit me venir en aide ! C'est maintenant que j'aurais bien eu besoin de me reposer et de manger. » Il s'est alors assis confortablement à côté de Renart, sur sa gauche. Il ne cesse de se lamenter et de se plaindre, car la faim le torture durement,

N'avint ensi faite aventure.
 1640 Trop m'ont batu outre mesure !
 Mal dehé ait li carreton !
 N'ont pas esté chier li baston !
 A poi que n'ai esté tués.
 1644 Se ne me fusse remués,
 Bien sai ne fusse mais en painne
 De me pial porter de semaine,
 Car uns marcheans trašt s'espee,
 1648 Qui le m'eüst ou cors boutee :
 Ja ne s'en fust aresteüs
 Se je ne m'en fusse meüs.
 Mais ausi tost com je le vi,
 1652 Je sali sus, si m'en fui
 Au plus tost que poi durement.
 Il m'ont atoré malement :
 Tant me duelt la char et li os,
 1656 Il m'ont tot depechié le dos.
 Se ensi m'est, par saint Germain,
 Jamais, ce cuic, ne seraisain. [caille ?
 - Conpains, dist Renars, vous que

1620 Vilain sont dyauble sans faille.
 Voir, de vilain n'est il nuls contez,
 Que en n'enpuet conterboinscontes :
 Vilains si est sans amistié^b,
 1624 Vilains si n'a d'ome pitié.
 Molt cuit que vous estes bleciés,
 Mais quant vis' estes repairiés,
 Vous en devés Dieu aourer.
 1628 Car vous venés ci reposer
 Un petit, puis si en irons,
 Savoir se ja trover porons
 Cose que peüssiés mengier :
 1632 Bien sai que en avés mestier.
 - Renars, ce dist Primaus, bien dis !
 Ensi m'aît saint Esperis !
 Il me fust ore bien mestiers
 1636 De reposer et de mengier. »
 Lors s'est assis jouste Renars,
 Tout souef, a seneestre part.
 Molt se demente, molt se plaint,
 1640 Que li fains forment le destraint,

et il a reçu une rude correction là où il s'était précipité, sur le chemin des charretiers. Et maître Renart, qui se moque éperdument du malheur de Primaut, se couche au milieu de la place et pose son museau entre ses pattes, bien à son aise, car il a assez mangé. Il s'est un peu endormi, jusque vers la tombée de la nuit. Il ne songeait pas que cela ennuyait Primaut qui était auprès de lui et que la faim tourmentait au possible. Quand Renart eut dormi un bon moment, Primaut, qui s'impatientait, lui donna une tape et le réveilla. Renart fut fort étonné que la nuit fût déjà si proche. L'autre, désireux d'apaiser la faim qui le tourmente âprement, l'interroge aussitôt : « Renart, dit-il, explique-moi par quelle ruse, par quel tour surprenant, je pourrais trouver à manger, car j'en ai vraiment grand besoin. » Renart se met à réfléchir à la façon dont il pourrait lui causer des ennuis. Puis il lui dit : « Par la foi que je me dois, vous n'allez pas tarder à en avoir en abondance, à ce que je crois, car il y a près d'ici la maison d'un paysan, là, juste à côté, qui a trois bons jambons salés¹, et je sais parfaitement, par saint Simon, par où nous pourrons y entrer. Vous en aurez, je vous le jure, si vous voulez venir avec moi. » Primaut répond : « Merci à vous ! Levez-vous donc tout de suite d'ici ! Car je ne souhaite rien autant que de pouvoir aller dans cette maison, assurément ! Je crains de ne pas y arriver à temps, et de ne pouvoir me remplir

Et si a esté molt batus
 La ou il se fu enbatus,
 Devant la voie as carreteons.
 1641 Et dans Renars, qui deus boutons
 Ne donroit pas en son affaire,
 Si se couche en milieu de l'aire^a,
 Si met son groing entre ses piés
 1648 Con cix qui bien est aaisiés,
 Car il avoit assés mengié.
 Un petit a soumillié,
 Tant que il prés fu de la nuit.
 1652 Ne cuidoit^b pas que il anuit
 A Primaut qui le lui estoit,
 Cui li fains forment demenoit.
 Quant Renars ot dormi assés,
 1656 Et Primaus, qui estoit lassés,
 Le boute et il est esvilliés,
 Et Renars s'est molt mervilliés
 Quant se vit de la nuit si prés.
 1660 Cil qui de la fain fu engrés,
 Qui molt malement le tormente,
 Tot maintenant si li demande :

« Renars, fait il, car me conselle
 1664 Par quel engien, par quel merveille
 Je peüsse avoir a mengier,
 Que je en ai molt grant mestier. »
 Renars commence a porpenser
 1668 Coment porra vers lui tenser.
 Lors li a dit : « Foi que doi moi',
 Vous en avrois par tens, ce croi,
 A grant plenté et a fuison,
 1672 Que ci prés a une maison
 A un vilain la de delés
 Qui a trois boins bacons salés.
 Et je sai bien, par saint Symon,
 1676 Par quel lieu nous i enteron,
 Si en avrois, en moie foi,
 Se vous volés venir o moi. »
 Dist Primaus : « La vostre merci,
 1680 Or vous levés donques de ci !
 Car riens nule tant ne desir
 Conme çou que peusse venir
 A cel ostel, si con je pens :
 1684 Je n'i cuit ja venir a tens,

la panse ! — Mais si, par Sainte Marie, dit Renart, si vous voulez me faire confiance ! Suivez-moi donc à toute allure ! »

Renart se lève aussitôt, et sachez qu'il n'est pas mécontent de voir Primaut si malheureux. Et le pauvre bougre ne se rend compte de rien ; il le suit au contraire à toutes jambes. Ils vont l'amble vers la maison, et suivent le chemin le plus direct pour y parvenir. Renart, qui connaissait bien les lieux, regarda par une fenêtre si les portes étaient fermées, mais il les vit bien barricadées ; les portes d'entrée étaient closes, et les occupants endormis, le maître de céans comme toute sa maisonnée. Renart, qui voulait faire endurer des tourments à maître Primaut le loup, venait de penser à un endroit qu'il avait aperçu récemment : il avait précisément remarqué qu'il y avait dans la maison une ouverture située juste derrière la porte du jardin. Il se dirige de ce côté, suivi promptement par Primaut, et ils finissent par trouver l'ouverture. Ils y pénétrèrent aussitôt, mais le trou est étroit à l'intérieur. Primaut mourait de faim, il y entra avec empressement, et Renart se dirigea vers le lardier, dont il connaissait bien l'emplacement. Primaut le suivit de près jusqu'aux jambons. « Primaut, vous avez de la chance, dit Renart : vous pouvez manger tout votre soûl ! voilà ce que je vous avais promis : à table, très cher ami ! Vous voilà à pied d'œuvre¹ : vite, mangez, ensuite nous irons boire. »

Ne que j'aie ma pance enplie.
- Si ferois, par sainte Marie,
Fait Renars, se me volès croire !
¹⁶⁸⁸ Or venès après moi grant oirre. »
Renars tot maintenant se lieve,
Et sachiés que pas ne li grieve
De Primaut qui est si destrois.
¹⁶⁹² Et li chaitis ne s'aperçoit,
Ançois le sieut grant aleüre.
Vers le maison vont l'anbleüre.
Bien ont le droit chemin tenu
¹⁶⁹⁶ Tant qu'a la maison sont venu.
Renars, qui savoit trestot l'estre,
Regarda par une fenestre
Se li huis² estoient fermé,
¹⁷⁰⁰ Mais il les voit trestous barés.
Et li huis devant clos estoient,
Et cil de laiens se dormoient,
Le sire et toute sa maisnie.
¹⁷⁰⁴ Renars, qui volt faire hascie
Souf rir a dan Primaut le leu,
Si s'estoit apensés d'un lieu

Que l'autre jor ot perceü.
¹⁷⁰⁸ Bien ot noté et bien veü^b
Qu'en la maison ot un pertruis
Qui estoit droit derriere l'uis
Dou cortil : cele part s'en vait,
¹⁷¹² Primaut le suit a grant exploit,
Tant qu'il ont le pertruis trové.
Maintenant sont dedens entré,
Et li pertuis dedens estoit
¹⁷¹⁶ Petis ; Primaus de fain moroit,
Si i entra a grant destrece,
Et Renars a lardier s'adrece,
Qui bien sot le lieu et le place.
¹⁷²⁰ Et dans Primaus le sieut par trace
Tant que sont a bacon venu.
« Primaus, or t'est bien avenu,
Fait Renars, que mengier poés
¹⁷²⁴ Tant que soiés toz soolés !
Vès ci çou que vous ai promis :
Or dou mengier, biaux dolz amis !
Venus estes a la charroie^c :
¹⁷²⁸ Or del mengier, si irons boire ! »

Celui que la faim tenaillait restait dans un coin, dévorant avec appétit. « Hélas ! fait Renart, assurément, Primaud, vous vous moquez de moi : si je ne goûte pas à cette viande, je deviens fou, par saint Simon ! Je puis bien en manger après le poisson, puisque je suis venu au bon endroit et puisque j'en ai l'occasion ! » Sans plus tarder, il entame le jambon. Primaud mangeait d'un côté et le seigneur Renart de l'autre : il était infiniment plus rusé que Primaud, le frère d'Isengrin. Ils mangeaient goulument et à toute vitesse, car ils se cachaient et redoutaient le paysan. Renart tend l'oreille et écoute attentivement, car il ne tient pas à être surpris, au cas où le paysan se réveillerait. Primaud mange sans se méfier, il ne pense à rien d'autre qu'à avaler. Il a tant mangé de jambon qu'il est devenu plus large que long : « Renart, dit-il, vous pourrez sortir d'ici quand vous voudrez, car j'ai l'estomac archiplein. » Ils s'en retournent alors vers l'ouverture, à travers laquelle Renart s'est élancé. Mais Primaud était devenu si gros qu'il ne put franchir le passage. Il se mit à gémir quand il vit qu'il ne pouvait sortir : « Ah ! Dieu, que vais-je devenir, dit-il, et que vais-je faire ? » Renart répond : « Qu'as-tu, mon frère ? — Ce que j'ai ? dit-il, par saint Riquier : j'ai que je ne puis m'extraire d'ici. — T'extraire ? dit Renart, tu me racontes des blagues ! — Non pas, réplique l'autre, par mes dents ! je n'en puis sortir, je te le dis.

Cius qui estoit de fain destruis

A une part se reſtoit trais,

Si a mengié molt durement.

¹⁷³² « Haï ! fait Renars, voirement,
Primaus, vous me servés d'eschar,

Se ne menjus de ceste char

Dont sui je folz, par saint Symon !

¹⁷³⁶ Bien puis mengier après poisson,

Puis que je sui venus ou lieu,

Et puis que je en ai le lieu ! »

Lors ne s'i volt plus atargier,

¹⁷⁴⁰ Dou bacon commence a mengier.

Primaus menjue d'une part

Et de l'autre sire Renars,

Qui savoit assés plus d'enging

¹⁷⁴⁴ Que Primaus, li frere Ysengrin.

Durement menjuent et toſt,

Que il estoient en repos,

Et del vilain avoient doute.

¹⁷⁴⁸ Renars si orelle et escoute ;

En escoutant' fu ententis,

Qu'il ne volt pas estre soupris

Se par aventure avenist

¹⁷⁵² Que li vilains s'espereist.

Primaus menjue sans dangier,

A riens n'entent fors a mengier.

Il a tant mengié⁶ dou bacon

¹⁷⁵⁶ Que il est plus gros qu'il n'est lonc :

« Renars, fait il, quant vous vorrois,

Fors de chaîens vous nous metrois,

Que tant ai mengié plus ne puis ! »

¹⁷⁶⁰ Lors s'en revont vers le pertuis,

Et Renars si s'est lanciaés hors.

Et Primaus si estoit tant gros

Qu'il ne pot le pertuis outrer.

¹⁷⁶⁴ Lors s'estoit pris a dementer,

Quant voit que il n'en puet issir :

« Ha ! Diex, que porai devenir,

Fait se il, et que porai faire ? »

¹⁷⁶⁸ Renars dist : « Que as tu, biau frere ?

- Que j'ai ? fait il, par saint Richier,

Que outre ne me puis fichier !

- Fichier ? fist Renars, tu me mens !

¹⁷⁷² - Non fac, fait se il, par mes dens :

— Avance donc ta tête par ici, dit Renart, pour voir si tu pourrais passer ou pousser d'une façon ou d'une autre. » Puisse-t-il être frappé d'épilepsie ! Il le détestait plus que personne, et ne lui disait pas cela pour son bien : au contraire, j'en prends Dieu à témoin, il cherchait à lui attirer des ennuis. Primaut n'y entendit pas malice : il s'allongea et introduisit sa tête dans le trou ; Renart le prit par les oreilles et les tira et les secoua si violemment que la peau se déchira presque. Il tira en bas, puis en haut, puis par-dessous, mais cela ne servait à rien, car il eut beau tirer, il ne parvint pas à le faire sortir de là. « Renart, dit Primaut, tire fort ! Si je reste, le pire m'attend, car je vous le dis sans feinte, si le paysan venait à savoir que je suis enrhumé ici, je crois que ma fin serait proche : mes arguments ne vaudraient rien. » Renart lui répliqua alors : « Ne t'affole pas ! Je te l'affirme, si je le puis, tu sortiras par ce trou. » Il quitte alors les lieux et va dans le bois préparer un nœud coulant qu'il veut lui passer autour du cou. Quand il a bien tordu et apprêté la baguette, il revient sur ses pas tout frétilant d'allégresse à l'idée des malheurs que va endurer Primaut ; il sait comme une chose certaine qu'avant de pouvoir s'échapper l'autre passera un mauvais quart d'heure. Il lui passe alors le nœud autour du cou : « Primaut, dit-il, sachez qu'en aucune façon je ne vous abandonnerai ici. — Seigneur, dit-il, grand merci.

Je n'en puis issir, jel te di.
 - Or boute ta teste par ci,
 Fait soi Renars, por essayer
 1776 Se tu li pooies ficher
 Ne bouter en nulle maniere. »
 Que male passion le tiere !
 Plus le haoit que nule rien,
 1780 Ne li disoit pas por son bien,
 Ains le disoit, se Diex me saut,
 Por faire lui un malvais saut.
 Primaus n'i entendi a mal :
 1784 Adonques s'abaissa aval
 Et ou pertuis sa teste mist.
 Renars as orelles le prist,
 Si saiche durement et tire,
 1788 A poi le cuir ne li descire.
 Il saige en bas et puis en haut,
 Et puis desous, mais ne li vaut
 Riens, que il ne sot tant tirer
 1792 Que d'iluec le peüst oster.
 « Renars, fait Primaus, saiche fort !
 Se je remaing, c'est sans confort,

Car je vous di sans decevoir,
 1796 Se li vilains pooit savoir
 Que je fusse ci enserré,
 Je cuic j'avroie trop alé,
 Ja devers lui raison n'avroie. »
 1800 Dont dist Renars : « Or ne t'esmoie,
 Je te di, se jou onques puis,
 Tu t'en istras par ce pertuis ! »
 Atant d'iluecques se depart,
 1804 Si va ou bos faire une hart
 Qu'il li voet metre entor la teste.
 Quant il l'ot bien torse et bien fete,
 Si est arriere repairiés
 1808 Con cius qui est joians et liés,
 Qu'a Primaut voit tel mal avoir,
 Et bien set de fi et de voir
 Que ançois qu'il en isse fors
 1812 En sera coreciés dou cors.
 Lors li a le hart au col mise :
 « Primaus, fait il, en nulle guise
 Saciés que vous lairoie ci.
 1816 - Sire, dist il, vostre merci.

Allez-y donc, par Dieu, tirez ! Ne me laissez pas mourir ! — Mais non, dit-il, par ma foi ! » Il cale son pied sur la paroi et tire autant qu'il peut, et maître Primaut, qui ne bouge pas davantage, l'incite plutôt¹ à tirer fort. Et Renart se met à pousser force soupirs et grognements, mais rien de tout cela ne sert : en effet, malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à le faire sortir du passage, et pourtant il ne se lasse pas de tirer : « Dieu, dit Renart, qu'est-ce que cela veut dire ? Saint-Esprit, que ferons-nous donc ? Abandonnerai-je ici mon compagnon ? Non, je finirai bien par y arriver ! » Alors il s'est remis à tirer et à secouer, à arracher et à soulever. Il a tellement tiré de toutes parts, tant tordu et déchiré, qu'il lui a retroussé la peau du cou jusqu'à la nuque, et qu'il lui arrache la chair qui est dure : Primaut pousse un hurlement, car il sent bien qu'il est blessé, et le paysan s'est réveillé et a bondi de son lit. Primaut va passer une mauvaise nuit si le paysan peut le tenir ! Quand il l'entendit approcher, il en fut terrorisé : « Ah ! Renart, dit-il, laisse-moi, je dois me préoccuper d'autre chose : il me faut me défendre contre le paysan, sinon, il m'aura vite maltraité. » À ces mots, Renart l'a abandonné et n'en est pas mécontent. Il prend la poudre d'escampette sans plus attendre : la suite ne l'intéresse pas, du moment qu'il échappe au paysan.

Or dont tost, por Dieu, si sachiés !
 Gardés morir ne^a me laissiés !
 - Non ferai je, fait il, par foi ! »
 1820 Dou pié s'apoie a la paroi,
 Se saiche tant con il plus puet,
 Et Primaus del pertuis ne muet^b,
 Ains le semont de bien tirer.
 1824 Et Renars prent a souspirer
 Et a groindre molt durement,
 Mais tot çou ne li vaut noient,
 Que por riens que il puisse faire
 1828 Ne le pooit dou pertuis traire,
 Ne de sachier ne se recroit^c :
 « Diex, dist Renars, ice que doit,
 Saint Esperis, et que feron ?
 1832 Lairai ge ci mon compaignon ?
 Nenil, que je puisse sans doute ! »
 Lors ra commencie la route
 Et de tirer et de sachier,
 1836 D'estordre et de souffascier.
 Tant a de toutes pars tiré^d

Et tant deüstors et deschiré
 Que dou col trusqu'a haterel
 1840 Li a reborsee la pel,
 Et la char qu'est dure li tret :
 Et Primaut a jeté un brait,
 Que bien sent que il est bleciés.
 1844 Et li vilains s'est esvilliés,
 Si est salis hors de son lit.
 Primaus avra ja male nuit
 Se li vilains le puet tenir !
 1848 Quant il ot le vilain venir,
 Adonques ot poor de soi :
 « Ha ! Renars, fait il, laisse moi,
 Que ne puis plus a çou entendre^e :
 1852 Vers le vilain m'estuet deffendre,
 U il m'avroit ja mehaignié ! »
 Renars l'oï, si l'a lassié,
 Qui n'en a pas le cuer dolent.
 1856 D'iluec se part, plus n'i atent.
 Ne li chaut comment il avegne,
 Mais que li vilains ne le tegne.

Primaut n'est pas à la fête. Le rustre a bondi vers le foyer pour allumer une chandelle. S'emparant d'une latte de bois, il fonce sur Primaut qui fait un petit bond de côté, le poursuit et la lui lance : il l'atteint en plein dos, et la chandelle s'éteint. Aussitôt Primaut, qui a subi bien des tourments, se précipite sur le paysan. Celui-ci s'était dirigé vers le foyer pour rallumer sa chandelle. Primaut, fou de rage, le vit fourgonner dans le feu et se jeta sur lui : il le saisit aux fesses, tandis que l'autre se mettait à hurler : « Au secours, au secours, bonnes gens ! » Alors sa femme ne fait qu'un bond et s'empare d'une quenouille. Primaut, qui retient le paysan, les crocs enfoncés dans la chair, ne s'en inquiète guère et ne bouge pas d'un pouce. Elle arrive aussi vite qu'elle le peut, lève le bâton avec ses deux bras et le frappe sur le croupion : elle pousse et tire, frappe et charge, soyez sûrs qu'elle y met toute son ardeur. Mais c'est peine perdue, car Primaut s'en moque bien. Ni les coups ni les menaces ne l'incitent à lâcher le paysan, qu'il tient bien solidement : « Douce sœur, dit l'autre, appelle au secours, car la douleur devient insupportable ! » Celle-ci se précipite sur la porte, l'ouvre et crie de toutes ses forces : « Ah ! bonnes gens, au secours, au secours ! Les diables sont entrés ici, et ils auront bientôt tué mon mari ! »

Primaus remaint en malvais liu.

¹⁸⁶⁴ Li vilains est corus au feu,
Si a espris une candoille.
En sa main a prise une astelle,
Si en est venus a Primaut.

¹⁸⁶⁴ Et Primaus li a fait un saut
Un petitet en loing de lui.
Et cil gete, sel consui,
Si que desus le dos l'ataint,

¹⁸⁶⁸ Et la candoille si estaint.
Quant la candoille fu estainte,
Primaus, qui painne a eü mainte,
Est au vilain seure corus.

¹⁸⁷² Li vilains est au feu venus
Por sa candoille ralumer.
Primaus, u il n'a qu'airer,
Le vit au feu boutecalant,

¹⁸⁷⁶ S'en est venus vers lui errant :
Par les naiges dou cul l'a pris,
Et cius a escrier s'est pris :
« Aïde, aide bone gent ! »

¹⁸⁸⁰ Et sa feme saut viſtement

Et prist la quenouille en sa main.

Et Primaus qui tient le vilain,
Qui ses dens en la char li boute,
¹⁸⁸⁴ Ne le crient gaires ne le doute,
Ne se remue ne se muet.

Et cele vient quanqu'ele puet :
As deus mains hauce le baſton,
¹⁸⁸⁸ Sel va ferir sor le crepon ;
Boute et saiche, fier et enpoint,
Et saciez que pas ne se faint.

Mais treſtot çou riens ne li vaut,
¹⁸⁹² Car a Primaut gaires ne chaut.

Por ferir ne por manecier
Ne volt onc le vilain lassier,
Ains le tient molt bel et molt gent :

¹⁸⁹⁶ « Suer, fet il, apele la gent,
Car plus endurer ne le puis ! »

Cele s'en cort, si oeuvre l'uis,
A haute vois durement crie :

¹⁹⁰⁰ « A ! bone gent, aïe, aïe !
Cheans sont venu li malfé,
Ja avront mon ſignor tué ! »

Quand Primaut voit la porte ouverte, lui qui tenait ce maudit scélérat de paysan par les fesses avec ses crocs bien enfoncées dans les chairs, et remarque qu'il peut sortir facilement, il serre de toutes ses forces, tire et emporte le morceau, puis s'enfuit par la porte. Il bouscule dans la boue la femme qui se trouvait sur le seuil et se précipite à toute allure vers la forêt. Là, il rencontre Renart le roux qui l'y attend en menant grand deuil, plein de trahison et de haine. Sachez bien, en effet, qu'il se moque complètement de la vie du loup : pourtant il lui fait bonne mine, pour dissimuler ses sentiments. Mais je crains qu'au bout du compte il en soit mal récompensé. Primaut n'eut de cesse de le rejoindre. Renart, qui l'avait trouvé pensif et pâle, paraissait plongé dans une grande douleur. Primaut l'apostropha : « Renart, dit-il, veux-tu manger ? — Manger ? dit l'autre, par le cœur de Dieu, tu t'es bien moqué du paysan ! Dis-moi donc, par ton âme, s'il t'a blessé. — Nullement, par ma foi ! dit Primaut, soyez-en sûr ! Au contraire, c'est moi qui lui ai causé des dégâts, sachez-le : je t'ai rapporté ici un morceau de sa fesse. » Et il le lui jette entre les genoux : « Tenez, dit-il, et mangez cette viande de paysan, c'est un mets de choix qui vaut plus que je ne saurais dire. — Primaut, dit Renart, par ma peau, et par la foi que je dois à Malebranche, la viande de paysan, qu'elle soit noire ou blanche, n'est bonne en aucune

Quant choisi Primaus l'uis ouvert,
¹⁹¹⁴ Qui le vilain^a fel et cuivert
 Tenoit par les naiges as dens,
 Totes li ot misez dedens,
 Et voit que bien s'en puet aler,
¹⁹¹⁸ Lors lait tote sa force aler
 Et saiche, que la piece en porte ;
 Fuis s'en est parmi la porte.
 La feme a sus le suel trovee^b,
¹⁹¹² Si l'aen la boe boutee.
 Vers la forest s'en va le cors,
 Si a trové Renart le rous
 Qui en la forest l'atendoit
¹⁹¹⁶ Et durement se dementoit
 Par traïson et par envie.
 Neporquant saciez que sa vie
 N'aime^c il gaires ne n'a chiere :
¹⁹²⁰ Et se li faisoit bele chiere,
 Que ne voet qu'il s'en aperçoive,
 Et je douc^d que il en reçoive
 Males soldees en la fin.
¹⁹²⁴ Et Primaus ne prist onques fin

Tant que il est a lui venu.
 Et Renars, qui l'avoit veü
 Pensis et si descoulouré,
¹⁹²⁸ Chiere faisoit d'ome adolé.
 Primaus le prent a araisnier :
 « Renars, fait il, voes tu mengier ?
 - Mengier ? fait il, por le cuer Bé,
¹⁹³² Tu as bien le vilain gabé !
 Or me di par l'ame de toi
 S'il t'a blecié. - Nenil, par foi,
 Fait Primaus, ce saciés de voir.
¹⁹³⁶ Et si puez bien de voir savoir
 Que je li ai fait grant damaige :
 J'ai une piece de se naige
 Que je t'ai ici aportee. »
¹⁹⁴⁰ Lors li a ou geron boutee :
 « Tenés, fait il, et si mengiés
 Char de vilain, si est daintiés,
 Elle vaut plus que je n'apel.
¹⁹⁴⁴ - Primaus, dist Renars, par ma pel,
 Ne foi que je doi Malebranche,
 Char de vilain noire ne blanche

saison : la viande de paysan, non ! mais un oison, oui¹ ! » Primaut² se mit dans une colère noire et jura qu'il le lui ferait payer. Il roua Renart de coups sans l'avoir menacé. Quelle volée il lui a donnée, et comme il l'a insulté ! Renart fut tout ébahi de voir Primaut l'attaquer : « Primaut, sachez que, si vous m'aviez tué, j'ai des enfants aux âmes bien nées qui auraient eu tôt fait de vous ôter l'âme du corps dès qu'ils l'auraient appris³ ! » Ces menaces mirent Primaut en fureur. Il saisit Renart par le collet, montrant sa grande valeur, le jeta à terre et lui piétina le ventre, lui foulant la panse avec ardeur. Renart est rongé par l'inquiétude, il a très peur de mourir. Et Primaut se met à le frapper violemment, de tout son cœur, tandis que Renart lui crie avec force merci pour Dieu et son saint Nom : que Dieu lui accorde son pardon, car « je n'ai jamais commis de faute envers lui ». Primaut fut pris de pitié quand il l'entendit crier merci : il n'eut plus envie de le piétiner davantage, et se repentit fort de ce qu'il venait de faire : « Renart, dit-il, écoute-moi : tu m'as mis dans une situation périlleuse et m'as livré entre les mains du paysan. » Renart rétorque : « Par saint Simon, Noble le lion saura comment tu m'as traité ici même, par la foi que je dois à saint Rémi ! » À quoi Primaut réplique aussitôt : « Prenez-en tout de suite réparation ! » Renart ne demande pas mieux : « Primaut, dit-il, je suis très satisfait

Si n'est preus en nule saison,
¹⁹⁴⁸ Char de vilain, si est oison^a ! »
 Primaus forment se courouça
 Et jure qu'il le conperra.
 Il bati Renars durement
¹⁹⁵² Sans nul autre manachement,
 Si l'avra ja molt fort frapé^b
 Et si l'a molt fort ranprosné :
 Renars fu trestoz esbahis
¹⁹⁵⁶ Quant Primaus le vait esvaïr :
 « Primaus, se m'aviés^c ocis,
 J'ai enfans qui sont de haut pris,
 Qui bien tost, se il le savoient,
¹⁹⁶⁰ L'ame dou cors vous osterioient ! »
 Quant Primaus s'oi manecier,
 Si n'ot en lui que couroucier.
 Par la chevetaille l'a pris
¹⁹⁶⁴ Por çou que il ert de grant pris.
 Contre terre l'a trebuchié,
 Sor le ventre li a marchié,
 Durement li foule la pance.
¹⁹⁶⁸ Or est Renars en grant dotance,

Molt a grant poor de morir.
 Et Primaus commence a ferir
 Molt durement, ne s'en faint mie,
¹⁹⁷² Et Renars durement li crie^d
 Merci por Dieu et por son non ;
 Si li doinst Diex^e confession,
 « Que onques riens ne li forfis^f ».
¹⁹⁷⁶ A Primaut grant pitié en prist
 Quant il oi merci crier :
 N'a talent de lui plus fouler,
 De çou qu'a fait molt se repent :
¹⁹⁸⁰ « Renars, fait il, a moi entent :
 Tu m'as fait molt mal atorner,
 Au vilain m'as fait malmener. »
 Renars li dist : « Par saint Symon,
¹⁹⁸⁴ Ce savra Nobles li lions,
 Que tu m'as malmené ici^g,
 Foi que je doi a saint Remi ! »
 Et Primaus dist isnellement :
¹⁹⁸⁸ « Tenés m'amande viètement ! »
 Renars ne voet autre rien nee :
 « Primaus, fait il, forment m'agree

que l'on puisse faire la paix. — Renart, dit Primaut, je suis très heureux, car elle sera faite tout de suite. — Venez donc vite dans ce bois et prêtez-moi serment. — Très volontiers, j'en prends Dieu à témoin, dit Primaut, et avec grand plaisir, car je tiens beaucoup à votre amitié. »

Renart et Primaut se mettent aussitôt en route dans l'allégresse, très noblement et pacifiquement, Primaut devant, Renart derrière. À force de cheminer, ils sont arrivés à un piège dont Renart connaissait l'existence. « Primaut, dit Renart, approche donc ! À cet endroit précis repose la sainte dépouille d'un homme qui est au ciel parmi les saints : son âme est auprès de Dieu, car il mena une vie d'une grande piété, adorant Dieu chaque jour et l'aimant et le servant d'un cœur parfait ; c'est un vrai martyr et un vrai confesseur. Son corps repose ici. Il a été longtemps ermite, et on l'a inhumé ici quand il est mort. Il gît ici et il est digne d'amour : c'est ici que vous pouvez jurer que vous ne me battrez plus jamais et que, toi et moi, nous serons bons amis. Si tu ne veux pas, je n'en puis mais. — Par la foi que je dois à sainte Agnès, dit Primaut, je le ferai avec plaisir, vous n'avez rien à craindre, vous pouvez en être sûr. » Renart lui dit : « Baissez-vous donc et agenouillez-vous ici. » Primaut fléchit les genoux et posa sa main sur le piège, puis déclara : « J'en prends à témoin saint Germain, tous les saints du monde et

Que l'acordance sera faite.

¹⁹⁹² - Renars, fait Primaus, molt me haïte,

Que sera faite demanois.

- Or en venés tost en ce bois,

Si me faites dont sairement.

¹⁹⁹⁶ - Molt volontiers, se Diex m'ament,

Fait Primaus, et a bele chiere,

Que vostre amor ai je mout^d chiere. »

Atant se metent a la voie

²⁰⁰¹ Renars et Primaus a grant joie,

Tot gentement et tot en pes,

Primaus avant, Renars après.

Tant ont alé et tant venu

²⁰⁰⁴ Qu'il sont a un piege venu,

Que Renars i savoit devant.

« Primaus, dist Renars, vien avant !

Ici endroit gist uns corz sains

²⁰⁰⁸ Qui est ou ciel avec les sains^b :

L'ame est en la Dieu compaignie,

Ja fu preudonz de sainte vie,

Si a toz jors Dieu aouré,

²⁰¹² De bon cuer servi et amé,

Boins martirs et boins confessors ;

Ci elueques en gist li cors.

Hermite a esté lonc tens,

²⁰¹⁶ Ci fu mis quant feni son tens.

Ci gist et molt fait a amer :

Ici endroit poés jurer

Que par toi n'iere plus batu,

²⁰²⁰ Boin ami serons moi et tu.

Se tu ne voes, se n'en puis mais^c.

- Par la foi que doi saint Agnès,

Ce dist Primaus, jel ferai bien,

²⁰²⁴ Ne vous estuet douter de rien,

Mais vraiment vous le saciés. »

Dist Renars : « Or^d vous abassiés

Et ici vous agenouilliés. »

²⁰²⁸ Primaus flecist andeus ses piés

Et mist sor le piege sa main,

Puis dist : « Si m'aïst saint Germain,

Et par trestoz les sains dou mont,

²⁰³² Et par tous ciaux qui ici sont,

tous ceux qui sont ici, jamais, jusqu'à ma mort, je ne ferai de mal à Renart ni à aucun de ses hommes, mais au contraire je serai en bons termes avec lui. » Primaute s'est alors agenouillé : il s'appuie sur le piège bien tranquillement. Puis il veut se relever : il pose le pied dessus, détend si doucement le ressort qu'il ne s'en aperçoit pas : le piège retient maître Primaute par la patte. Quand Renart voit cela, il fait un bond de côté, tandis que Primaute s'écrie : « Seigneur Renart, au secours ! à l'aide ! Venez à mon secours, saint Léonard ! — Tu es parjure, dit Renart, c'est pour cela que le corps saint te retient ! En quoi ton salut dépend-il de moi, quand est venue l'heure de la vengeance divine ? Je n'ai pas à te tendre la main pour te sauver. Reste donc ici, moi, je m'en vais, je ne me soucie plus de ton caquet ! Je me suis bien vengé de toi : Dieu sait combien j'en suis heureux ! » Il s'éloigne alors, frais et dispos, et abandonne Primaute dans les tourments. Sachez que celui-ci souffrit le martyre, car il se cassa la patte. Il supporta bien des souffrances : il n'était pas à la fête ! Et maître Renart, ce fou furieux, avait déjà fait demi-tour pour rentrer à Maupertuis, sa tanière, mais il n'avait rien à manger. Il se mit en chasse avec tant d'obstination, par les plaines et par les bois, qu'il trouva un mets à son goût : et il emporta sur ses épaules un oison rencontré sur sa route près de la ferme d'un paysan. Quelle ne fut pas alors sa joie !

Que jamais jor de mon aé
A dan Renart ne mefferé,
N'a home qui soit de sa part,
2136 Ains en serai bien de Renart. »
Atant s'est Primaus abassiés,
Sor le pieges s'est apoiés,
Tot souef va et belement.
2141 Lever se voloit voirement :
Le pié met sus, le clef deüstort
Si très souef c'onques nel sot,
A pris par le piet dan Primaute.
2144 Quant Renars l'a veü, si saut
D'autre part, et Primaute s'escrîe :
« Sire Renars, aïe, aïe !
Aidiés moi, sire saint Lienart !
2148 - Tu es parjures, dist Renars,
Por coi li cors sains te detient.
De toi aidier a moi que tient,
Quant Diex envøet vengeance prendre ?
2152 Por toi aidier n'i voel main tendre.
Or remaing ci, car je m'en vois,

N'ai plus cure de ton jenglois !
Je me sui bien de toi vengîs :
2156 Diex le set que bien en sui liés ! »
Atant s'en va delivrement
Et lait dan Primaute ou torment.
Saciés que grant painne sosfri,
2160 Car le piet iluec li ronpi.
Molt i souffri malaise et painne^a,
Entrés fu en male semaine.
Et dans Renars, li forsenés,
2164 Si s'en estoit ja retournés,
Et si s'en est alés ariere
A Malpertuis, a sa tainsiere,
Mais il n'avoit riens a mengier^b.
2168 Tant s'estoit alés porcacier
Et parmi plain et parmi bois,
Que il ot viande a son cois :
Sor son col en porte un oison^c
2172 Qu'il trova lés une maison
A un vilain ou il^d passoit.
Molt est liés, grant joie faisoit.

Hermeline, qui l'aime d'un parfait amour, vient à sa rencontre, et ses enfants lui font fête : ils sont pleins de joie et d'allégresse. Et Renart raconte à sa femme comment il a mis à mal Primaut, et que, par sa ruse, il a fait perdre sa queue à Tibert le chat dans la huche où il lapait le lait. Hermeline s'en amuse et s'en réjouit : elle est au comble du bonheur, puisqu'elle a retrouvé son époux.

Encontre li vint Ermeline
²⁰⁷⁶ Qui l'ainme d'amor enterine,
Et grant joie en font li enfant :
Molt par furent lié et joiant.
Et Renars a sa feme conte
²⁰⁸⁰ Con il a fait a Primaut honte,

Et qu'il fist a Tybert le cat
La queue perdre par barat
En la huche u humoit le lait.
²⁰⁸⁴ Cele s'en rit et joie en fait :
Avis^u li est qu'a tot trové,
Quant son baron a recovré.

Branche XIV
RENART LE NOIR

Voici le début d'une histoire qui mérite d'être fort appréciée et dont vous pourrez tirer grand profit, si vous vouliez bien y prêter attention. Écoutez-moi donc sans faire de bruit : celui qui se plaît dans le bruit ne saurait goûter le charme d'un récit, *Que* celui qui désire en tirer avantage se dispose à l'écouter. Écoutez donc ce que dit le récit¹. Il était une fois un chevalier dont la vaillance n'avait d'égale que la sagesse ; il fit construire un magnifique château : il n'y en avait pas un pareil jusqu'à Constantinople. La position de ce château était parfaite, sur un piton rocheux à flanc de colline, et l'architecture avait été soignée. Il était entouré de murailles et de fossés entièrement remplis par l'eau d'une rivière qui passait là, et franchissables au moyen d'un pont tournant. Il y avait là un très beau château, comme jamais personne n'en vit de plus beau. On avait fait construire une solide tour et la rivière qui entourait le château servait à la navigation : c'est par là que les marchandises arrivaient depuis la mer². Le pays était très charmant.

¹ Une^a estoire voel conmençier,
Qui durement fait a prisier,
Et grant bien i porés aprendre,

⁴ Se vous i plaisoit a entendre.
Or m'escoutés sans noise faire,
Car nuls contes ne poroit plaire
A home qui est trop noiseus.

⁸ Mais de l'oïr soit convoiteus
Cius qui entendre le vorra.
Or oés que on vous dira.

Il avint ja c'uns chevaliers,

¹² Qui molt estoit preus et ligiers,
Fist faire un castel bel et noble.
N'ot tel jusqu'en Coſtantinoble.

Li caſtiaus si fu bien seans

¹⁶ Sor une roche en un pendans.
Avoit esté bien compassés ;
Clos fu de mur et de fossés,
Plains d'ewe qui coroit entor,

²⁰ Un pont torneïs par desor^b.
Et molt par i ot bial castel,
Onques nulz honz ne vit tant bel,
Et molt i fist faire fort tor.

²⁴ Et l'ewe qui coroit entor
Si ert grant et portoit navie^c.
Par la vient la marchéandie
Tot contreval dusque la mer.

²⁸ Molt fait li païs a amer.

À côté du château s'étendait une prairie de cinq lieues de long et de quatre au moins de large. Les vignes, dont il n'existait pas l'équivalent en France, méritaient d'être très appréciées. Quant à la forêt¹, je vous le dis sans mentir, elle était belle et vaste : jusqu'en Hollande on n'aurait pas pu trouver forêt plus somptueuse et plus agréable pour un homme de noble condition. Elle s'étendait sur deux cents arpents et toutes les espèces animales connues y vivaient en très grand nombre. Un jour, le seigneur de ce château avait enfourché son destrier rapide dans l'intention d'aller poursuivre le gibier dans la forêt. Il fait aussitôt attacher les chiens et il s'avance le premier sur un grand cheval gris pommelé, accompagné des jeunes écuyers² et des serviteurs. C'est alors qu'ils rencontrent maître Renart ; le grand veneur³, en le voyant, crie aux chiens : « Par ici, par ici ! Allez, vite ! Après le goupil ! Vite, il s'enfuit par là ! Nous allons lui retourner la fourrure⁴. Il sera vraiment très rusé s'il parvient à nous échapper. » Les chiens sont lâchés et, en les voyant arriver, Renart se dirige dans sa fuite vers le château dont il connaissait tous les recoins pour y avoir dévoré en grand nombre chapons, coqs et poules. Il continue de courir de ce côté et les chiens le pourchassent sans perdre de temps, suivis des chasseurs qui n'ont qu'une idée : le capturer. Renart ne céda pas à la panique, mais il bondit sur le pont tournant, en

La prairie fu selonc
Qui avoit cinc lieues^a de lonc
Et quatre de lé sans faillance.

³² Les vignes, teles n'ot en France,
Si firent forment a cherir.

Et si vous di bien sans mentir
Que forest i ot bele et grande^b.

³⁶ N'ot tele de ci en Hillande,
Plus bele ne plus honerauble,
Ne franc home plus delitable.
Deus cens arpens en i avoit ;

⁴⁰ Salvaige beste ne savoit^c
Dont il n'i eüst grant plenté.

Un jor fu li sirez monté
De desus son corant destrier

⁴⁴ Et dist qu'il voet aleir chacier^d
Por venison en la forest.

Les chiens acouple sans arest
Et li sirez si va^e devant,

⁴⁸ Li escuier^f et si serjant,
Desus un grant cheval liart.

Si ont enconré dan Renart^g :

Li veneres qui veü l'a

⁵² As chiens a dit : « Or ça, or ça !

Or tost, or après le houpil !

Or tost, par ici s'en va il !

Nous li reverserons la chape.

⁵⁶ Ore savra il trop de frape,

Se il nous puet ci escaper. »

Atant lassent les chiens aler.

Quant Renars voit^b les chiens venir,

⁶⁰ Vers le castel prist a fuïr,

Dont il tous les angles savoit.

Maint chapon mangié i avoit,

Et maint cok et mainte geline.

⁶⁴ Cele part de corre ne fine.

Li chien penserent de l'aler

Que il n'ont soing de demorer,

Et tuit li veneor après,

⁶⁸ Qui de lui prendre sont engrés.

Renars ne fu pas esbahis,

Ains saut sor le pont torneïs,

grand rusé qu'il était. Les chasseurs se réjouirent fort de le voir entrer par la porte et le chevalier déclara : « Il est à nous ! Il vient de se piéger lui-même ! Poursuivez-le, ne perdez pas de temps ! » Les chevaliers continuent leur poursuite ; le seigneur entre le premier au château et descend de cheval, les autres, qui arrivent à toute allure, en font de même. « Vite, fait-il, recherchez-le ! Fouillez partout, c'est un ordre ! » Tous se mettent à la recherche du goupil, se déployant de tous côtés. Chacun s'active à chercher par les cuisines et les écuries et sous les tables de la grande salle du palais. Tout est renversé, mais impossible de le trouver ! Sur l'ordre du chevalier, qui demande que l'on fouille également les salles et les celliers, ils s'appliquent à chercher partout, dans les plus petits recoins. Tous les endroits où maître Renart aurait pu se cacher sont explorés, il faut le savoir, tous sans exception, sous les bancs et dans les huches, et même sous une vieille ruche dont on avait extrait le miel, mais leurs recherches ne donnent rien. « Dieu, disent-ils, qu'est devenu le goupil, aucun de nous ne l'a vu ? Nous le jurons, nous ne savons plus où le chercher ! Peut-être est-il rentré sous terre. — Je n'en sais rien, dit le chevalier, mais puisque nous ne l'avons pas trouvé, il faut tout arrêter, et pourtant je l'ai vu entrer ici à l'intérieur. Ce sont les diables¹ qui maintenant l'ont mis dans la terre, abandonnons donc les recherches pour aujourd'hui.

Que trop est engigneuse beste.

⁷² Li veneor en font grant feste,
Por çou qu'entrés^a est en la porte.
Dist li chevaliers : « Il est nostre !
Il meïsmes s'est engigniés.

⁷⁶ Or après, ne vous atargiés ! »
Lors corurent li chevalier.
Ou castel s'en entra premer^b,
De son cheval descent a pié.

⁸⁰ Li autre vienent eslassié,
Des chevauz descendent a terre.
« Or tost, fait il, pensés dou querre !
Cerciés partot, jel vous comant. »

⁸⁴ Et cil le vont partot querant^c,
Li uns de ça, l'autre de là.
Dou querre cascuns ahaïta^d.

⁸⁸ Et ou palais desous les taublez,
Ne lassierent que reverser,
Mais encore nel porent trover^e.
Par les sales, par les celiers,

⁹² A fait querre li chevaliers.
Molt sont en grant paine dou querre,
Cercent en haut, cercent en terre
Et en celier et hors celier.

⁹⁶ Il n'i remest riens que cerchier,
Nule cose, bien le saciés,
Que dans Renars^f n'i fuist muciés.
Il n'i remest ne banc ne huce,

¹⁰⁰ Neïs desous une viés russe
Dont on avoit le miel osté
L'ont quis mais ne l'ont pas trové.
« Diex, font il, qu'est il devenu

¹⁰⁴ Quant nus de nos ne l'a veü^g ?
Par foi, nel savons mais u querre,
Espoir il est entrés en terre. »
Dist li chevaliers : « Je ne sai^h,

¹⁰⁸ Mais quant ne l'avomes trové,
Si laïssomes atant eïter,
Mais je le vi ceans entrer.

Or l'ont diauble mis en terre,
¹¹² Laïssomez le hui mais a querre.

— Sur notre foi, seigneur, répondent tous les autres, cherchons-le plutôt jusqu'à la nuit : on nous considérera comme des incapables si nous laissons échapper le goupil en une telle occasion. — Cherchez-le donc sans perdre une minute, répond le seigneur, je vous le laisse. Sachez qu'en ce qui me concerne, c'est terminé pour aujourd'hui. » Tous repartent bien ennuyés et chacun jure sur sa tête que, quoi qu'il arrive, il n'abandonnera pas les recherches¹ avant la nuit noire. C'est ainsi qu'ils les poursuivirent durant toute la journée, je vous l'assure, et n'arrêtèrent pas de fouiller sous les bancs et sous les lits. Quand ils entendirent sonner le couvre-feu, aussitôt ils décidèrent d'arrêter leurs recherches et s'en allèrent bien fatigués ; ils montèrent au palais alors qu'il faisait nuit depuis un bon moment et allèrent trouver leur seigneur pour lui dire d'un ton très bienveillant : « Renart nous a bien trompés et il nous a joué un bien mauvais tour de sa façon² ! — Comment, fait-il, vous ne l'avez pas retrouvé ? Je ne sais pas ce qu'il y a là-dessous ! Il y a quelque chose à découvrir et Dieu, à mon avis, nous envoie un signe³ : il veut nous faire découvrir quelque chose, mais je ne vois pas de quoi il peut s'agir. Il est vrai que Renart est un animal qui, cela ne fait aucun doute, en sait plus long que n'importe qui. Il nous a trompés plus d'une fois en nous dérochant nos chapons. Maintenant il s'imagine nous avoir roulés et

- Par foi, sire^a, ce dient tuit,
Ains le querrons jusque la nuit.
Que por malvais nous^b tenra on,
¹¹⁶ Se ensi le houpil perdon.
- Or le querez donques adés,
Fait li sires, je le vous les.
Saciés, je nel querrai mais hui. »
¹²⁰ Et cil s'en partent a anuif.
Si a cascuns juré son chief,
Cui que soit bel ne cui soit grief,
Que de querre ne finera
¹²⁴ Jusqu'a tant que la nuit venra.
Trestoute jor ont quis ensi,
Onc ne finerent, jel vous di,
Sous bans, sous lis^d de reverser.
¹²⁸ S'oïrent cuevrefeu sonner,
Et quant il l'orent entendu,
Il n'i sont lors plus atendu,
Ains dient qu'il n'i querront plus.
¹³² Si en alerent tuit repus,

Ou palais en monterent tuit,
Et fu ja grant piece de nuit.
Si sont venu a lor signor,
¹³⁶ Si li ont di par grant amor :
« Bien nous a engigniés Renars
Par son engin et par son art.
- Qu'est ce^e, fait il, ne l'avés mie ?
¹⁴⁰ Je ne sai que çou senefie.
C'est aucune senefiance,
Damledieus^f nous fait demonstiance,
Mien ensient, d'aucune cose :
¹⁴⁴ Mostrer nous voet aucune cose^g,
Et si ne sai que çou puet estre.
Nonporquant Renars est tel beste
Qu'il n'est nuls, içou^b sai je bien,
¹⁴⁸ Qui contre lui i seuišt rien.
Maintes fois nous a deceüs',
Tous nos chapons nous a tolus.
Or nous cuide bien avoir pris',
¹⁵² Mais ne sai, Diex ou anemis

j'ignore si c'est Dieu ou le diable qui nous l'a, c'est sûr, enlevé. Mais par saint Denis de France à qui je me suis donné, il sera chassé un autre jour. Demain, si je ne meurs pas auparavant, il va arriver à la fin de sa vie ; demain, sans attendre, nous irons chasser en forêt, et si nous pouvons le capturer, je mettrai sa peau sur mon manteau fourré avec celles qui y sont déjà. Mais allumez donc les chandelles et passons à table. Je ne veux plus un seul instant penser au goupil qui nous a tant fait attendre ; que la male mort le terrasse, puisqu'il nous a obligés à jeûner. Allons, que l'on fasse le service de l'eau, nous allons nous laver. » Après s'être lavé les mains, le chevalier et tous les gens de sa maisonnée s'assirent à la table du souper ; dame Florie son épouse s'était placée à côté de lui. Je ne vous dirai rien de plus de sa beauté et de son maintien : il ne saurait exister plus belle femme qu'elle. Assise à côté de son mari, elle lança des plaisanteries et des railleries sur le bon tour que venait de leur jouer Renart. Mais ce dernier s'était caché si près des convives qu'il entendait absolument tous leurs propos ; il eut un sourire, tout réjouï de les avoir ainsi bernés. Eux continuèrent à parler longtemps de cette affaire et ils en plaisantèrent ; le chevalier lui-même en riait, assis en haut de la table. On avait servi deux perdrix bardées de lard que Renart, de l'endroit où il se trouvait, regardait attentivement. Tandis que chacun se moque de lui,

Le nous a tolu sans doutance.
Mais par saint Denise de France,
A cui je me sui otroiés,

¹⁵⁶ Il sera autre fois caciés.

Demain, se jou ne muir de mort,
Il est arivés a mal port,
Que demain sanz nul delaïr

¹⁵⁸ Iron en la forest chacer.

Et se nous prendre^a le poon,
La pel ert en mon peliçon,
Que çaien en a^b d'autres teles.

¹⁶⁴ Mais or alumés ces candelles
Et si asserrons au mengier,
Le houpil voel dou tot lassier,
Qui tant nous a fait demorer.

¹⁶⁸ Male mort le puisse acorer,
Que par lui geüné avons.
Or ça, l'ewe ! Si laverons. »

Lors commencierent a laver
¹⁷² Et se sont assis au souper

Li chevaliers et sa mainie,
Et sa feme dame Florie^c
Si s'est de costé lui assise.

¹⁷⁶ Ne vous en fas autre devise
De sa biauté ne de son estre,
Que plus bele ne poroit estre.
De joste son signor s'asist,

¹⁸⁰ De Renart degaba et rist,
Qui ensi les a engigniés^d.
Mais si près d'iaus s'estoit fchiez
Que rien ne dient que il n'oïe ;

¹⁸⁴ Si sorrir et fait grant joie
De ce qu'il les a afolé^e.
Et il en ont assés parlé
Et si en firent lor gaboïs ;

¹⁸⁸ Li chevaliers s'en rist au dois.
Si avoit deus pertris lardees
Et Renars les a regardees
Molt bien de la u il estoit.

¹⁹² Tot coïement que nulz nel voit,

il se précipite, si discrètement que personne ne peut le voir, sur la table. Il prend une perdrix et l'emporte en fuyant tout droit vers la porte, car il se rend bien compte qu'il n'a pas manqué son coup, mais les serviteurs se lèvent d'un bond. « Ha ! font-ils, cette fois, nous le tenons, le roux ne peut plus nous échapper ! » Mais avant même qu'ils se soient levés, ils l'avaient déjà complètement perdu de vue. Renart file tout droit vers un trou qu'il connaissait dans la muraille de la cour et qui servait à l'évacuation de l'eau après de fortes pluies¹. Sans attendre qui que ce soit, il s'enfuit par ce trou à toute allure. On se mit à le chercher en s'éclairant de chandelles et de torches, dans les chambres, dans les celliers voûtés, les salles et les terrasses, et le chevalier alla même dans les cuisines et les écuries. Pourquoi en parler longuement ? Tout fut fouillé, mais ils ne purent le trouver, malgré tout le tapage qu'ils firent pour l'effrayer. « Renart, s'exclama le seigneur, quelle sale engeance tu es, toi qui te moques de nous de cette façon ! Que plus jamais je ne tienne debout sur mes jambes si je ne te rends pas la monnaie de ta pièce ; assurément, je n'arrêterai jamais la poursuite avant de t'avoir capturé. Tu as poussé trop loin ton audace en venant me dérober ma nourriture sous le nez. Puisses-tu mourir dans d'atroces souffrances ! C'est la science du diable qui te fait agir. Allez, enlevez donc cette table !

Si con cascuns de lui se gabe,
 Si lait corre de sus la table.
 Une pertris prent, si l'en porte.
¹⁹⁶ Si s'en fui droit a la porte,
 Bien voit que il n'a pas fali
 Et li serjant sont sus sali.
 « Enhen, fontil, or l'avons nous,
²⁰⁰ Ne nous puet escaper li rous ! »
 Mais ains qu'il se soient levé,
 L'ont il perdu et adiré.
 Et Renars si s'en fuit tout droit
²⁰⁴ A un pertuis que il savoit,
 Qui ert sor le mur de la cort
 Par mi la ou l'ewe s'en cort,
 Quant il a pleü durement.
²⁰⁸ Per ne compaignon n'i atent,
 Par le pertuis s'en fuit grant erre.
 Et cil le commencent a querre
 A candoilles et a tortils,
²¹² Par chanbres, par celiers voltiz

Et par sales et par soliers,
 Et meïsmes li chevaliers,
 En cuisines et en estaubles.
²¹⁶ Que vous feroie longes faubles ?
 Ne lessierent que reverser,
 Mais nel porent onques trover
 Por poor^r qu'il peüssent faire.
²²⁰ « Renars, con tu es deputaire,
 Fait li sires, quant si nous gabes,
 Ja ne soie jou mais estables,
 Se je ne t'en renc le loier,
²²⁴ Ja ne finerai do chacier,
 Certes, devant que t'avrai pris.
 Tu as trop hardement enpris
 Quant prins devant moi ma viande.
²²⁸ La male passion t'estende !
 Tu ouevres par art do diable.
 Or tost, si oïstes ceste table !
 Trop m'a fait li houpil anui,
²³² Je ne mengerai voir mais hui. »

Le goupil m'a tellement contrarié qu'il m'a coupé l'appétit pour aujourd'hui. »

Alors ils abandonnèrent leurs recherches, tout en riant de ce que Renart leur imposait. Les tables furent enlevées, puis la dame ne tarda pas à se lever, riant joyeusement de voir le goupil se moquer d'eux. Venant auprès de son mari, elle l'embrassa et lui dit : « Seigneur, par saint Nicolas, si vous m'en croyez, venez vous coucher et vous reposer, car c'est bien l'heure aujourd'hui : la nuit est presque à moitié passée, vous en avez grand besoin, car toute la journée vous n'avez fait que poursuivre le goupil qui vous a causé bien des tourments. — Dame, répondit-il, quelle bonne plaisanterie ! Le goupil ne m'intéresse pas du tout. Allons dormir, je le veux bien, c'est tout ce que nous souhaitons. » Le seigneur se leva alors et entra dans sa chambre qui était toute décorée avec de l'ambre. Tous les animaux et tous les oiseaux de la création étaient sculptés au ciseau, de même que la Procession funèbre de Renart¹, le maître de toutes les ruses ; l'auteur de ces œuvres était capable de reproduire tout ce qu'on lui demandait. Mais je n'en dirai pas plus pour ne pas alourdir le récit. Aussitôt le chevalier se fit déshabiller et il se coucha. Son épouse, d'un caractère très accommodant, fit de même, puis ce fut au tour de toute la maisonnée. Ceux qui avaient veillé pendant la nuit s'endormirent aussitôt

Atant ont lassié lor queste,
 Cascuns se rit et fait grant feste
 Que Renars les va si menant,
²³⁶ La table ostant maintenant,
 Et quant la table fu ostee,
 Tantoist s'est la dame levee
 Qui si se rit et s'esjoioit
²⁴⁰ De çou que Renars les gaboit.
 A son signor^d vint, si l'acole
 Et dist : « Sire, par saint Nicole,
 Se vous me creés, vous venrois
²⁴⁴ Coucher, si vous reposerois,
 Que il en est bien tensmaishui,
 Car il est près de mie nuit
 Et vous en avés bien mestier :
²⁴⁸ Ne finaistes hui de cacier
 Le houpil qui vous a mal fait.
 - Dame, dist il, ci a bon^h plait,
 Dou houpil ne m'est il a rien.
²⁵² Alons dormir, je le voel bien,

Pour acomplir nos volentés^f. »
 Atant s'est li sires levés,
 Si est entrés dedens sa chanbre
²⁵⁶ Qui toute estoit ovree a l'anbre.
 N'a el monde beste n'oiseil
 Qui n'i soit ovree a cisel,
 Ne la possession Renart
²⁶⁰ Qui tant set de barat et d'art,
 Qu'ovres a faire n'i lascia
 Cius qui si bien le compassa
 C'on li seuißt onques nonmer.
²⁶⁴ Mais or le voel lassier eſter,
 Que le conte voel abrigier.
 Maintenant se fiſt descauchier
 Li chevaliers, lors si se couche.
²⁶⁸ La feme ne fu pas farouce,
 Autresi s'est elle couchie.
 Après se couche la maisnie.
 Cil qui orent^d villié la nuit
²⁷² Endormi furent tantoist tuit,

et tout le monde dormit jusqu'au lever du jour, à l'arrivée de la grande clarté. À ce moment-là, écuyers et serviteurs se levèrent immédiatement ; le grand veneur est entré le premier dans la chambre du seigneur qui était déjà levé, il lui a souhaité une bonne journée puis il est ressorti pour aller préparer les chiens et faire seller son cheval de chasse¹. Le seigneur, de son côté, ne s'est pas attardé mais il est entré dans la salle où tous les jeunes chevaliers l'accueillirent chaleureusement en se levant à son arrivée et en lui souhaitant une bonne journée. « Allons, dit-il, vite, que l'on selle sans tarder mon cheval : je veux aller chasser le goupil ; il sera trop rusé s'il me berne encore aujourd'hui. Je veux lui faire payer l'oiseau qu'il m'a volé hier soir à souper. » Conformément aux ordres donnés, le cheval du seigneur avait été sellé et conduit en bas des escaliers, tandis que le grand veneur s'activait à préparer les lévriers. Ils montèrent aussitôt à cheval et sortirent par la grande porte. Mais ils n'avaient pas galopé longtemps quand ils trouvèrent le goupil couché sur un tas de fumier. Aussitôt, sur ordre du chevalier, les chiens et les lévriers sont découplés et on les excite par des cris. Renart fut très contrarié de les entendre arriver, il faut le savoir. Il interrompt son repos et jaillit d'un bond sans prendre la peine de dire « mon derrière, suis-moi² » ; les chasseurs se lancèrent aussitôt à toute allure à sa poursuite derrière les lévriers, ce que

Que onques nuls ne s'esvilla
 Tant que li jors lor esclaira
 Qui lor rendi molt grant clarté.
²⁷⁶ Lors se sont maintenant levé
 Li escuier et li serjant,
 Et li veneres^a tout avant
 S'en est dedens le chanbre entré.
²⁸⁰ Et li sires ert ja levé,
 Et cil li a oré^b bon jor,
 Puis se rest mis en son retor.
 Si fait les brachés atoner
²⁸⁴ Et son chaceor enseller.
 Et li sires tot errament
 Se lieve que plus^c n'i atent,
 Si est en la sale venus
²⁸⁸ U gentement fu receüs.
 Tot sont levé encontre lui.
 « Sire, boin jor aiés vous hui ! »
 Ce lui ont dit tuit li vallet.
²⁹² « Met tost ma selle, diva, met
 Sor mon caceor sans targier,

Le houpil voel aler cacier.
 Or savra il trop de Renart,
²⁹⁶ S'encore me tient por musart.
 L'oiseil li ferai acater
 Qu'er soir me toli au soper. »
 Cius la cui il l'ot^d conmandé
³⁰⁰ Si a son cheval enselé
 Et jus au degré li amainne.
 Et li veneres molt se painne
 De ses levriers aparillier.
³⁰⁴ Lors monterent sans atargier,
 Si s'en sont par la porte issu.
 Mais il n'ont pas long coreü
 Ne gaires ne sont il alé^e
³⁰⁸ Quant il ont le houpil trové
 Qui se gisoit sor un fumier.
 Tantost fait les chiens deslier
 Et les levriers et si' les hue.
³¹² Quant Renars entent lor venue,
 Sachies que forment l'en^f pesa.
 Ilueques point ne s'aresta ;

Renart n'appréciait pas du tout. Il entra par la porte du château au vu et au su de tout le monde, mais aussitôt il fit un écart et disparut en un endroit où plus personne ne le vit.

Les lévriers perdirent la trace et s'arrêtèrent : la poursuite n'alla pas plus loin, personne n'ayant plus la moindre idée de la piste à suivre. « Par Dieu, seigneurs, fait le chevalier, Renart s'y entend pour nous égarer, nous qui ne parvenons pas à le capturer. Il nous prend vraiment pour des incapables. Allons, il faut continuer la poursuite pour tenter de le retrouver. » Alors ils se mirent à fouiller sous les huches et sous les lits. Jamais à Paris ou à Senlis¹, il n'y a, quand on va pendre un voleur, un tel vacarme et un tel désordre. « Tout ceci est inutile, dit le chevalier, arrêtez donc, pour notre malheur, les recherches : nous ne pourrions pas le retrouver. » Aussitôt tout le monde s'arrêta, personne n'osant aller contre les ordres reçus. Le seigneur s'assit et se plongea dans ses réflexions, mais quelques instants plus tard, il vit venir par une porte deux écuyers ; chacun des deux apportait, fixée sur la selle derrière lui, une énorme pièce de viande dont j'ignore si elle provenait d'un sanglier ou d'une biche ; ils allèrent déposer en lieu sûr ce qu'ils apportaient². Le seigneur était allé s'appuyer aux fenêtres donnant sur la cour et il regardait de tous les côtés, quand il distingua nettement Renart dans la garenne

Sus saut sans dire « culz sui moi »,

³¹⁶ Et li veneor sans deloy³¹⁶
L'enchauchierent grant aleüre,
Et li levrer vont l'ambleüre.
Mais a Renart pas ne fu bel.

³²¹ Parmi la porte entre el castel,
N'i a celui qui ne le voie.
Et Renars tantost se desvoie
La u il ne l'ont pas veü.

³²⁴ Li^b levrer se sont arestu
Qui en ont perdue la trace.
Atant est remese la cace,
Que nulz n'en set ne vent^c ne voie.

³²⁸ « Por Dieu, signor, bien nous desvoie
Renars, fait soi li chevaliers,
Quant nous ne le poons ballier.
Bien nous tient ore a^d mauvais.

³³² Or dou querre n'i ait relais,
Savoir se le porons trover. »
Lors commenchent a remuer
Desous huges et desous lis.

³³⁶ Onques n'a Paris n'a Senlis³³⁶
N'ot tel noise ne tel tençon,
Quant on va prendre le larron,
Conme f ont cil qui sont laiens.

³⁴⁰ Dist li chevaliers : « C'est niens,
Lassiés en mal eür ester,
Ne le poriens pas trover. »

Tuit leissent enesle pas,
³⁴⁴ Que il ne l'osent veer pas.
Li sires s'asist tous pensis³⁴⁴,
Mais il n'i avoit gaire sis

Quant il voit venir par la porte
³⁴⁸ Deus escuiers ; cascuns aporte
Derere lui une grant fliche
Ne sai de sengler ou de biche.
Cou qu'aportent^e vont estuier.

³⁵² Et il s'est alés apuier
As fenestres qu'en la cort sont.
Si garde aval et puis amont
Tant qu'il coisi en la geraigne

³⁵⁶ Renart, qui ait male gaaigne,

— qu'il en retire un maudit profit ! — tout chargé de nourriture. À sa vue, le seigneur se mit à rire et dit : « Seigneurs, regardez donc là-bas ! Regardez où s'en va Renart, il emporte une grande galette. Chaque jour il nous sert un nouveau tour et c'est la deuxième fois qu'il nous met à mal. » Les chevaliers bondissent tous auprès de leur seigneur pour regarder du côté de la forêt et voir Renart qui s'enfuit. Ils ne cessent de lui lancer des insultes, mais Renart dans sa fuite reste indifférent à leurs railleries. « Allons, allons, au galop, fait le seigneur, nous allons le poursuivre pour nous venger enfin de lui. Faites seller nos chevaux et accoupler tous nos lévriers ; nous irons chasser dans la forêt pour ramener du gibier que nous préparerons en l'honneur de nos futurs hôtes¹. » Personne n'a l'intention de rester là plus longtemps. Le comte² demande qu'on lui amène sans attendre son cheval et que les écuyers soient prêts. Le grand veneur fait aussitôt accoupler les lévriers. Immédiatement le chevalier monte à cheval, imité en cela par tous les autres et ils sortent par la grande porte. Le seigneur était tout heureux de savoir que son père, pour lequel il avait une très grande affection, serait là le lendemain matin, accompagné de ses deux frères. Une fois entrés dans la forêt, ils n'avaient pas beaucoup cheminé quand ils levèrent un grand et beau cerf, qui aussitôt s'enfuit devant eux.

Qui de char bien carchiés estoit.

Li sirez se rist quant le voit :

« Signor, fait il, or ça, or ça !

³⁶⁰ Vés la Renart u il s'en va,

Et si enporte une flamiche.

Tous jors nous sert il de la briche ;

Bien nous a deus fois mal bailis. »

³⁶⁴ Cil sont a lor signor salis.

Vers la forest regardent tuit

Et voient Renart qui s'en fuit.

Si le vont durement gabant

³⁶⁸ Et Renars s'en va tout fuint

Qui de lor gabois n'avoit cure,

« Or tost, or tost, grant aleüre,

Fait li sires, si le sivrons ;

³⁷² Encore nous en vengerons.

Faites nous chevaux enseller

Et tous nous levriers acoupler,

S'iron en la forest chacier

³⁷⁶ Por venison aparillier,

Contre ciaux qui doivent venir. »

Il ne s'en voelent plus tenir.

Li cuens commande a amener

³⁸⁰ Le sien cheval sans demorer

Et li escuier soient prest.

Et li veneres sans arest

Refait acoupler les levriers.

³⁸⁴ Tantoost monte li chevaliers,

Et tot li autre sont monté,

Que il n'i ont plus demoré,

Ains s'en issent parmi la porte.

³⁸⁸ Li sires molt se reconforte

De la novele que il set

De son pere que pas ne het

Et de ses deus freres avoec,

³⁹² Qui le matin seront iluec.

En la forest en sont entré,

Mais il n'orent gaires erré^a

Que il i ont levé un cerf

³⁹⁶ Qui estoit et grans et apers^b.

Molt tost lor a guerpi la place.

Li chien se sont mis a la trace,

Les chiens, qui étaient des animaux renommés, se lancent sur sa trace, suivis des chasseurs à toute allure. Le cerf, n'appréciant pas du tout cette poursuite, file en faisant de grands sauts et a toute confiance en sa rapidité. Mais voici qu'un archer, qui avait eu le temps de bien placer sa flèche sur la corde, tire sur le cerf en visant avec attention. Il l'atteint au côté et fait pénétrer la flèche dans le corps de l'animal. Ce dernier tombe de tout son long, terrassé par le coup meurtrier. Les chiens, qui l'ont suivi à vive allure et qui sont harassés de fatigue, s'approchent de l'animal, et tous les chasseurs, arrivés sur les lieux, achèvent le cerf. Alors ils rappellent leurs lévriers et laissent auprès du cerf deux écuyers qui s'occupent de l'animal et le font porter au château. Les chasseurs s'engagent dans les taillis ; le chevalier ne cesse d'explorer les buissons avec un grand bâton ; et le grand veneur, de sonner du cor : la sonnerie est si forte et si claire qu'elle résonne dans toute la forêt. En entendant le son clair du cor, Renart comprend bien leurs intentions et à toute allure il se dirige vers Maupertuis sa forteresse, bien approvisionnée par ses soins grâce à la viande volée au château¹. Il ne se soucie pas du grand tapage qu'ils mènent et souhaite seulement passer inaperçu. C'est alors qu'un sanglier², qui avait bien entendu tout le raffût, bondit et se met à fuir dans la forêt le plus vite qu'il peut. Un lévrier s'élance à sa poursuite,

Qui estoient de grant renon,
⁴⁰¹ Et cil après tot a bandon.
 Et li cers s'en fuit les grans saus
 Cui n'est pas bel de lor encaus.
 Molt se fie en son cors ligier.

⁴⁰⁴ Atant estes vous un archier,
 Qui sa fleche avoit encoichie,
 Envers le cerf l'a descochie,
 Que il avoit bien avisé.

⁴⁰⁸ Si le feri par le costé,
 Ou cors la fleche li enbat.
 Este le vous cheü tot plat
 Dou cop qu'il ot eü felon.

⁴¹² Li chien li viennent environ,
 Qui l'ont suï plus que le pas,
 Et si estoient forment las⁴.
 Et tout li autre sont venu,

⁴¹⁶ Si ont le cerf tot retenu.
 Adont rapellent les levriers,
 Au cerf laissent deus escuiers,
 Qui l'ont molt bien aparillié

⁴²¹ Et au castel l'ont envoie.
 Et cil se metent en la broce ;
 Li chevaliers tint une croce
 Dont il va les buissons cerchant,

⁴²⁴ Et li veneres vait cornant
 Si fort et si haut et si cler,
 Tout le bos en fait resonner.
 Au cler son que li cor rendi,

⁴²⁸ Renars qui bien les entendi
 S'en cort molt^b tost et si adrece
 A Malpertuis sa forteresse
 Que il avoit molt bien garnie

⁴³² De la char que il ot stoie
 Qu'il avoit enblé au castel.
 N'a or cure de lor revel,
 Ne voet que soit aperceüs.

⁴³⁶ Atant s'est uns senglers meüs,
 Qui avoit bien la noise oïe^c.
 Molt durement torna en fuie
 Par la forest quanque il puet.

⁴⁴⁰ Uns levriers après lui s'esmuet,

encouragé par le grand veneur, qui n'avait rien d'un sot. Le lévrier saisit le sanglier à l'oreille sans avoir besoin de s'y reprendre à deux fois ; il croit pouvoir capturer l'animal, mais le sanglier, qui était d'une énergie féroce, frappe le chien et le blesse profondément.

Devenu fou de rage, le sanglier saisit le chien dans sa gueule et le projette contre un chêne avec tant de force que les deux yeux lui sortent du crâne. Les autres chiens arrivent alors à toute vitesse et commencent à maltraiter le sanglier qu'ils voulaient capturer sur-le-champ. Mais lui, au lieu de les attendre, reprend sa fuite sans tarder, suivi par les lévriers et par le grand veneur qui fonce derrière eux à bride abattue, vivement contrarié par ce qui vient de se passer, il faut le savoir. Le sanglier sort du bois, il a compris qu'il ne pourrait pas leur échapper s'il y restait ; c'est pourquoi il fuit vers la rivière, et le chevalier, qui le suit le plus rapidement qu'il peut, n'apprécie pas du tout de le voir quitter le bois. Le sanglier se dirige vers les berges abruptes de la rivière et d'un bond vigoureux il saute dans l'eau. Il croyait y être hors d'atteinte, mais un lévrier lui saute sur le dos et le saisit à pleines dents par le cou. Les autres chiens arrivent tous ensemble pour porter secours à leur compagnon qui en avait bien besoin. Mais avant qu'ils puissent le rejoindre, le sanglier le noie en le tenant sous lui. Les autres chiens sont effrayés par ce spectacle, mais loin de

Que li veneres acuelli,
 Qui ne fu mie esbahi.
 Et li levriers si le prent
 444 Par l'orelle^a qui n'i mesprent.
 Molt le cuida bien retenir
 Et li pors fu de grant air^b.
 Si a si le levrier feru
 448 Que il l'a trestot porfendu.
 Lors se corouce et d'ire esprent
 Et as dens vîstement le prent,
 A un chaisne l'a si hurté
 452 Que li doi oelli sont volé.
 Atant li autre chien salirent
 Qui durement le malbailirent^c,
 Que maintenant le vorrent prendre.
 456 Mais il ne les volt pas atendre,
 Ains s'en fuioit sans demorer
 Et li levrier après d'aler^d.
 Et li veneres de randon
 460 Si va après tot a bandon^e.
 Molt li anuie, ce saciés.
 Hors dou bois s'estoit desbuciés,

Que bien voit ne la puet durer,
 464 Ne volt pas cele part aler,
 Ains s'en fuit^f al'ewe courant.
 Li chevaliers espouronnant
 Le suit au plus tost que il puet,
 468 Molt li anuie s'il s'en vet
 De la forest et si l'en poise.
 Et li pors vint vers la faloise,
 Sus la rive qui haute fu.
 472 En l'ewe saut a grant vertu.
 Lors cuida il estre a repos^g.
 Uns levriers li saut sor le dos,
 Si le prent as dens par le col.
 476 Li autre viennent de plain vol,
 Et si vont a celui aidier
 Car il en avoit bon mestier.
 Mais ains qu'il l'eüssent^h atains,
 480 L'avoit li senglers si atains
 Que desous lui l'avoit noïé.
 Li autre en sont tot esmaïé ;
 Et nonporquant il n'i arestent,
 484 Après iax vont tant qu'il le truevent.

s'arrêter, ils continuent leur poursuite. Le chevalier et les autres chasseurs bondissent dans l'eau sans ralentir leur allure, fâchés de voir quel carnage le sanglier fait de leurs chiens. Ils traversent la rivière et finissent par atteindre l'autre berge, toujours derrière les chiens qui poursuivent le sanglier. Mais rien ne change : le sanglier ne cesse de fuir à toute allure et ils vont avoir du mal à le prendre. Il continue sa course à travers le terrain découvert, poursuivi par les chiens qui se donnent à fond. Les chasseurs accélèrent encore l'allure pour venir aider leurs chiens ; mais le sanglier qui file au trot commence à donner des signes de grande fatigue. Un lévrier, d'un bond, parvient à s'agripper à sa cuisse, lui infligeant d'atroces souffrances. Quand il sent la mâchoire qui le tient, le sanglier s'empare du chien avec ses dents pointues et il le soulève bien haut : au moment où il retombe, il lui donne un tel coup que toute la cervelle se répand par terre. Les autres chiens, loin d'avoir peur du sanglier qui vient de porter un tel coup, continuent à poursuivre l'animal qui fuit sans les attendre. Le chevalier est pris d'une violente colère et il jure qu'il n'arrêtera la poursuite qu'à la mort de son dernier chien, si la bête n'est pas capturée auparavant. Le sanglier continue de fuir, tout trempé de sueur : arrivé à la rivière, il saute dans l'eau, toujours poursuivi par tous les chiens et par les chasseurs en un groupe compact ; en un seul mouvement tous parviennent sur l'autre rive.

Et li chevaliers et li autre
 Salent après, lance sor fautre,
 Qui molt sont de lor chiens dolant,
⁴⁸⁸ Que li pors lor va ociant.
 Tant ont parmi l'ewe noé
 Que^d d'autre part sont arivé
 Li pors avant, après li chien^b,
⁴⁹² Mais por noient ni li vaut rien.
 Li pors s'en fuit a grant alainne,
 Jamais ne le tenront sanz painne.
 Par la chanpaigne va fuiant,
⁴⁹⁶ Li chien le vont après suiant,
 Qui ne se faignent pas de corre.
 Li veneor por iaus secorre
 Fierent tantoüst des esperons^c ;
⁵⁰⁰ Et li pors s'en va les trotons,
 Qu'il en ala ja recreant.
 Uns des levriers sali avant,
 Qui l'avoit ahers par la cuisse,
⁵⁰⁴ Et se li faisoit grant angoisse.
 Quant il se senti as dens pris,
 Le levrier si a entrepris^d

As dens que il avoit agües^e,
⁵⁰⁸ Et si l'a jeté vers les nues,
 Et a cheoir done tel flat
 Que tot le cervel li abat.
 Et li autre quil regarderent
⁵¹² Onques por çou nel redouterent,
 Ains vont vers lui sans atargier.
 Et il se rest mis au frapier,
 Que pas ne les voloit atendre.
⁵¹⁶ Li chevaliers prent a esprendre
 Molt durement de maltalent,
 Si a juré son sairement
 Que dou chacier ne finera
⁵²⁰ Tant come chien vif avera,
 Se il n'est retenus avant.
 Et li pors s'en reva fuiant^f,
 Qui de corre fu tous suans,
⁵²⁴ Et vint a l'ewe, si saut ens,
 Et li chien vont après trestit,
 Et li veneor a un bruit,
 Que onques n'i firent regart,
⁵²⁸ Si sont arivé d'autre part.

Le sanglier continue de fuir à vive allure, les chiens, au bord de l'épuisement total, toujours à ses trousses. Il pénètre à nouveau dans la forêt d'où il était sorti tout à l'heure. Les chasseurs le suivent à bride abattue dans la forêt, mais ils sont eux aussi exténués. Le sanglier, quant à lui, continue de fuir sans désespérer à travers la forêt. Les lévriers sont toujours à ses trousses, impatients de capturer l'animal. Un des lévriers s'avance et saisit le sanglier à une patte, persuadé qu'il le tient bien. Le sanglier, fou de rage, le saisit par la peau du cou et le jette si violemment contre un hêtre que les deux yeux jaillissent de leurs orbites¹. Rassuré sur le sort de ce chien qu'il laisse mort, le sanglier continue sa course. Le grand veneur sonne du cor et encourage les chiens par ses cris, tandis que le chevalier enrage de voir ses chiens massacrés d'une telle façon : sur quatorze il ne lui en reste que dix, quatre ayant été tués par le sanglier. Un écuyer prend un raccourci et devance l'animal d'environ une portée d'arc, bien décidé à lui faire payer chèrement tout le mal qu'il a fait et à lui porter, s'il le peut, un coup fatal. La bête fonce sur lui, la gueule ouverte, mais le chevalier tient l'épieu fermement calé à un chêne pour donner plus de force au coup. Le sanglier arrive à vive allure, sa course folle de toute la journée l'a rendu dégoulinant de sueur. Il se précipite sur l'épieu et le chevalier lui porte en plein poitrail un coup énergique. Sa vitesse

Li pors s'en fuit grant aleüre,
 Et li chien après l'ambleüre,
 Ki molt estoient^a travillié.
⁵³² Et li pors est ou bos fichié
 Dont il estoit partis avant.
 Li veneor viennent poignant
 Au bos molt plus tost que le pas
⁵³⁶ Et il sont travillié et las.
 Et li pors fuit sans demorance,
 Molt tost par la forêt se lance,
 Et li levrier s'en vont après
⁵⁴⁰ Qui dou prendre sont molt engres.
 Et li uns s'en est avancié,
 Si l'a ahers parmi le pié,
 Que bien le cuidoit retenir.
⁵⁴⁴ Li pors estoit de grant air,
 Si le prist par la pel dou cou,
 Si le hurta si a un fou^b,
 Que li dui oel si sont volé.
⁵⁴⁸ De cestui est asseüré^c,
 Mort le laisse, si torne en fuie.
 Et li veneres corne et huie.

Li chevaliers fu molt iriés,
⁵⁵² Quant voit ses chiens si empiriés.
 De quatorze n'en a que dis^d,
 Quatre en a si li pors ocis.
 Uns escuiers s'en est tornés,
⁵⁵⁶ Qui au devant li est alés
 Tant con un arc pooit destendre.
 Molt li vorra chierement vendre
 Le damaige qu'il li a fait.
⁵⁶⁰ S'il puet, il morra a mal plait,
 Por coi la mors li ert donee.
 Li pors li vient^e geule bae,
 Et li chevaliers tint l'espié
⁵⁶⁴ A un chaisne bien apoïé
 Por ferir le plus radement.
 Li pors vint abrièvement,
 Qui toute jor couru avoit,
⁵⁶⁸ Si que tous tressuans estoit
 De la sueur et dou courous.
 En l'espiel^f se feri de bout.
 Li chevaliers l'a bien feru
⁵⁷² Enmi le pis de grant vertu.

est telle qu'il s'empale sur toute la longueur de l'épieu. Celui-ci, avec sa partie en fer épaisse et solide, lui transperce tout le ventre et le bois vole en deux morceaux. Le chevalier, après un tel coup, raffermi aussitôt sa position sur la selle et éperonne son cheval pour s'écarter de la trajectoire du sanglier qui continue sa course à perdre haleine, tandis que les lévriers ne le lâchent pas et le talonnent de près.

Après avoir couru encore un moment, le sanglier cesse de se défendre et s'écroule raide mort. Le chevalier descendit aussitôt de cheval et les autres chasseurs arrivèrent, épuisés, et ils rendirent grâce à Dieu. Le sanglier, qui avait tout le côté couvert de sang, fut ouvert et préparé comme il convient par les chasseurs. Les chiens, qui étaient exténués, reçurent la part qui leur revenait, puis on chargea l'animal sur un cheval de transport. Une fois arrivés au château, on mit pied à terre dans la cour. Le chevalier, que l'extrême fatigue rendait tout pâle, entra dans la salle tandis que les chasseurs s'occupaient de la bête qui était d'un bon poids et de grande qualité. La dame fut ravie par ce retour, il en allait de même pour son mari, mais il était épuisé. Ils montèrent dans la tour pour se détendre et s'installèrent aux fenêtres. Ils commencèrent à regarder tous les environs, où s'étendaient en grand nombre les vignes, les prairies et de vastes champs

Et cius li vint de tel randon
Qu'el cors li mist l'espiel tot lonc^a.

Tous les boiaus li a perciés,
576 La hante vole en deus moitiés
Et li fers fu et grans et fors.

Li chevaliers li met ou cors,
Puis sali tantoüst es arçons,
580 Et fiert cheval des esperons,
Sor son cheval s'est destornés

Et li pors en fuie tornés
Et si a coru s'alenée,
584 Et li levrier de randonnee

Le vont tantoüst après sivant,
Et le vont après ataignant.

Quant une piece ot coru,
588 Si estoit treüstoz morz cheü,
C'onques puis ne se desfendi.
Et li chevaliers^b descendi
De son cheval sans nul demor.

592 Lors sont venu li veneor,
Qui furent las et travaillié.
D'autre part ont Dieu^c gracié.

Le costé ot^d de sanc couvert
596 Et li veneor l'ont ouvert
Et bien afeitaié a son droit.
As chiens en ont doné lor droit,
Qui^e lassé furent de grant fin.

600 Puis le torsent sor un roncín.
Si sont droit au castel venu,
Enmi la cort sont descendu,
Li chevaliers entre en la sale,

604 De lasté ot la color pale.
Li veneor prennent la beste,
Qui estoit molt bele et honeste.
Si l'ont molt bien aparillié.

608 La dame si en fu molt lie
Et li sires joians et liés,
Mais il estoit trop travaillés.
Si s'en vont esbatre en la tor,

612 As fenestres vont tot entor.
Si comencent a regarder
Par les chans et a aviser
Les vignes et les praeries

616 Et les beles gaigneries

cultivés. En regardant ainsi, le chevalier aperçut dans la plaine une troupe de jeunes hommes qui emmenaient des lévriers d'Espagne. Ils venaient au trot en direction du château et l'un d'eux sonnait à tout va du cor qu'il portait suspendu à son cou. Derrière arrivaient deux chars remplis de vêtements et de nourriture, conduits par deux écuyers et un nain en tout et pour tout. Le cortège avançait gracieusement et derrière eux, le chevalier vit venir plus de quatorze personnes qui marchaient ensemble en direction du château dans la joie la plus débridée. À ce spectacle le chevalier appela les écuyers qui avaient été envoyés par son père et il les interrogea : « Dites-moi donc, chers amis, s'agit-il là des bagages de mon seigneur et père ? — Oui, nous l'attestons par Dieu, répondent-ils, vous pouvez en être sûr. » Le cortège qui avançait toujours à vive allure franchit la porte en bon ordre et les hommes se dépêchèrent de décharger les bagages car la nuit tombait. Sitôt cette besogne finie, ils montèrent dans la salle en empruntant l'escalier. Pour les accueillir, le seigneur s'était assis dans la salle et les nouveaux arrivés, qui connaissaient les usages, vinrent le saluer en lui souhaitant une bonne nuit. Le seigneur leur rendit leur salut de la façon la plus chaleureuse. Il leur fit le meilleur accueil possible, montrant ainsi la joie que lui causait l'annonce de l'arrivée de son père, et il les installa au mieux.

Dont a grant plenté i avoit.
 Li chevaliers garde, si voit
 Plenté de vallés en la plaigne
 621 Qui menoient levrers d'Espaigne".
 Vers le castel en vont le trot,
 Li uns a son col un cor ot^b,
 Dont il va durement cornant.
 624 Après vont dui char tornoiant,
 De dras et de vitaille plain.
 Et deus escuiers et un nain
 Les condurent sans plus de gent.
 628 Assés viennent et bel et gent.
 Après ciaux voit venir sans dote
 Plus de quatorze en une route
 Qui molt menoient grant liesce.
 632 Cascuns vers le castel s'adrece^c.
 Quant ça veü li chevaliers,
 Si apele les escuiers
 Qui sont venu de par son pere ;
 636 « Or me dites, fait il, biau frere,
 Est çou li harnois mon signor ?
 - Oil, se Diex me doinst honor,

Font il, sire, n'en doutés pas. »
 640 Et cil vient enesle pas
 Et sont dedens la porte entré,
 Li uns après l'autre a costé.
 Dou destrosser se vont hastant,
 644 Car la nuis les va aprochant.
 Et quant il ont tout destrosset,
 En la sale s'en sont montet^d,
 Tot contremont par les degrés.
 648 Li sires est encontre alés,
 Si se fu en la sale assis
 Et cil qui furent bien apris
 Le saluent^e, qui dient tuit :
 652 « Sire, vous aiés bone nuit. »
 Li sires lor salu lor rent
 Molt^f bel et molt cortoisement.
 Molt lor a bele chiere faite^g,
 656 Molt lor sanble que il li haïte
 Cou que ses peres ot seü.
 Molt ont esté bien receü.
 Li jors s'en va, la nuis aproche,
 660 Li sire et la dame se couche,

Le jour avait décliné et la nuit était tombée ; le seigneur et son épouse allèrent se coucher, car la journée avait été fort longue. La dame fit sa toilette pour la nuit et ils dormirent d'une seule traite, à cause de leur grande fatigue, jusqu'au lever du jour, au moment où le gardien du haut de la tour donne le signal avec son cor. Tous sont alors réveillés et chacun quitte rapidement son lit. Une fois habillés, ils sortent. Immédiatement le seigneur se rend à l'église, accompagnée de sa belle épouse, pour entendre la messe. Puis ils reviennent s'habiller de leurs plus beaux vêtements, et le seigneur ordonne de seller les chevaux pour aller à la rencontre de son père. Les jeunes gens exécutent sans discuter les ordres de leur frère¹, ils lui amènent son cheval et le seigneur monte ainsi que tous ceux qui l'entourent, pour aller en bon ordre au-devant de son père. Ils avancent sur le grand chemin mais ne tardent pas à apercevoir un cortège dans lequel tous vont à cheval ; en tête on voit deux jeunes hommes à pied qui, sans se soucier de la foule, avancent en tenant une laisse à la main. Le chevalier les dépasse et court embrasser son père, pour lequel il avait une bien légitime affection. Il l'embrasse plusieurs fois très cordialement et ses deux frères font de même ; tous se manifestent mutuellement une grande joie. On discute longuement

Que molt fu longe la jornee.
 La dame se rest atornee
 Pour dormir et por reposer.
⁶⁶⁴ Si dormirent jusqu'a jor cler
 Con cil qui furent travillié
 Qu'onc ne furent esvillié.
 Quant ce vint a la matinee,
⁶⁶⁸ La gaité corne l'ajornee^a,
 Qui estoit en la tour en haut ;
 Tuit s'esvellent et cascuns saut
 De son lit molt delivrement.
⁶⁷² Si s'aparellent vistement
 Et issent hors la matinee.
 Et maintenant sans demoree,
 Li sires s'en va au moustier
⁶⁷⁶ Et la dame au cors ligier,
 Si ont ensamble messe oïe.
 Quant elle fu dite et fenie,
 Si ont arriere repairié,
⁶⁸⁰ Molt se sont bien aparillié
 De riches robes et de beles.
 Si comande a metre les seles,

Qu'il voet aler contre son pere.
⁶⁸⁴ Li vallet entendent lor frere,
 Son comant font sans batestal.
 Lors li amainent son cheval,
 Si monte o lui toute sa gent,
⁶⁸⁸ Molt vont encontre belement,
 Si vont tot le chemin ferré,
 Mais n'orent pas granment alé
 Quant il ont^b veüe une route,
⁶⁹² Qui bien estoit a cheval toute^c,
 De gent molt bien enchevalchié.
 Devant voit deus vallés a pié,
 Qui n'avoient cure de presse.
⁶⁹⁶ En sa main tint cascuns sa lesse.
 Outre^d s'en passent sans targier.
 Lors s'avance li chevalier,
 Si corut son pere acoler,
⁷⁰⁰ Que durement devoit amer.
 Molt l'a baisié et conjoï,
 Et si dui frere autresi ;
 La s'entre sont grant joie fete.
⁷⁰⁴ Mainte parole i ot retere

et tout en parlant on se dirige vers le château. Chemin faisant, ils regardent du côté de la forêt et voient Renart qui s'en allait à vive allure à cause d'eux, sans manifester toutefois une crainte excessive. À sa vue, le chevalier, qui n'avait pas amené avec lui un seul chien, se rendit compte de son erreur et il dit : « Par ma foi, c'est le goupil que je vois là ! Il m'a berné plusieurs fois, c'est bien lui, je le reconnais. Je lui ai donné la chasse deux fois : quand il voit venir les chiens, il se met à fuir vers le château et une fois entré, il devient introuvable. Je ne sais pas où il peut bien se cacher. — Par ma foi, mon cher fils, répond aussitôt le père, vous le savez bien : c'est un animal rusé plus que tout autre et il est très dur de le tromper. Mais faites tout de suite découpler les chiens pour qu'ils le poursuivent. Nous verrons bien s'il nous échappe. » Ils lâchent les chiens et ceux-ci s'élancent aussitôt derrière Renart. En les voyant venir, Renart fait un bond et se met à fuir, aussi vite qu'il le peut, tout droit en direction du château. Toute la troupe se lance à sa poursuite en poussant des cris, mais Renart continue de fuir, peu soucieux de les voir s'amuser avec lui. Les chiens sont toujours à ses trousses et redoublent de vitesse. Renart, qui n'a pourtant aucune envie de rencontrer les gens de l'intérieur du château, s'engouffre à l'intérieur de celui-ci devant tout le monde. Tous les écuyers et les

Et contee ; tout en oiant
Dou castel s'en vont aprochant.
Ensi con au castel aloient,

⁷¹⁰⁸ Vers la forest gardent, si voient,
Renars qui s'en aloit grant pas
Por iaus et si ne doutoit pas.

Quant li chevaliers l'a veü,

⁷¹² Qui des chiens n'avoit seüs eü,
Por fol se tint et dist : « Par foi,
C'est li houpils que jou la voi.
Si m'a gabé aucune fois,

⁷¹⁶ Çou est il, molt bien le connois.
Je^a l'ai fait par deus fois chacier,
Et si ne le puis je baillier,
Que quant il voit les chiens venir,

⁷²⁰ Vers mon castel prent a fuir,
Et puis qu'il est dedens entrés,
Ne puet por riens estre trovés.
Si ne sai u il se repont. »

⁷²⁴ Tantoſt ses peres li respont :
« Par foi, biaux filz, vous savés bien

Qu'engignieres sor toute rien,
Si est trop fors a engignier.

⁷²⁸ Mais faites les chiens deslier
Orendroit, que caciés sera.
Or verrons s'il escapera. »
Lors ont lassié les chiens aler,

⁷³² Et il s'en vont sans demorer.
Et quant^b Renars les vit venir,
Si saut et comence a fuir,
Droit au castel quanque il puet.

⁷³⁶ Toute la route après s'esmuet,
N'i a nul qui nel voist huiant.
Et Renars si s'en va fuiant,
Qui n'a cure de lor deduit.

⁷⁴⁰ Et li braquet le suient tuit
Tant con il porent eslassier.
Renars qui n'a nul desirrier
De l'encontre a ciaus dedens

⁷⁴⁴ Laiens entre voiant^c les gens,
Si que il l'ont bien tot veü.
Lors i sont tuit acoreü

jeunes gens accourent et chacun s'active pour le retrouver. Ils le cherchent de tous les côtés et fouillent partout, mais en vain. Les recherches se font dans la joie et personne n'est en retard pour rire. Le chevalier crie à ceux qui sont avec lui : « Seigneurs, par saint Lambert, vous voyez de quelle façon Renart se comporte avec moi. Vite, descendez de cheval. » Ils mettent tous pied à terre rapidement, dans la joie et la bonne humeur. Le chevalier prend par la main son père et son cousin germain : ils gravissent les marches et entrent dans la salle, où ils trouvent le nain¹ assis sur la table. Il avait le physique d'un diable : ses deux bosses, l'une par-devant et l'autre dans le dos, faisaient de lui un être d'une laideur extrême. Ses pieds étaient tordus et ses hanches difformes et je vous le dis, il ne fallait pas beaucoup d'étoffe pour lui faire des manches. En guise de bras il avait un moignon de sapin, et tout son corps était hideux à voir. Jamais vous n'avez vu sur terre une telle créature ! Il s'amuse de façon très drôle. Un chapeau de fenouil sur la tête, il regarde droit dans les yeux ceux qui arrivent. « Dieu t'accorde le salut ! » lui dit le seigneur, mais le nain reste muet et ne daigne répondre à son salut, il se contente de dresser les oreilles en grognant. Tous les chevaliers s'assoient et ils sont tous de très bonne humeur. La dame arrive et fait le tour de la salle pour les saluer très cordialement :

Li escuier et li vallet.

⁷⁴⁸ Cascuns de querre s'entremet.

Et puis aval et puis amont,
De toutes pars querant le vont
Et par treüstot ont reversé^a,

⁷⁵² Mais il ne l'ont mie trouvé.

Si s'ent sont il molt entremis,
Assés i ot joie et ris,
N'en i a nul qui ne s'en rie.

⁷⁵⁶ Et li chevaliers leur escrie :

« Signor, fait il, par saint Lanbert,
En tele maniere me sert
Li houpilz comme ci veés ;

⁷⁶⁰ Mais faites tost, si descendés. »

Or sont descendu tot a pié.
Tant joie font et molt sont lié,
Li chevaliers prent par la main

⁷⁶⁴ Son pere et son cousin germain.

Les degrés contremont monterent
Et en la sale s'en entrerent
Truevent le nain, siet sor la table,

⁷⁶⁸ Qui molt resanbloit diable :

Boceus ert devant et derriere
Et molt ert de laide maniere.
Si fu tors des piés^b et des hanches,

⁷⁷² Et si vous di que en ses mances

N'ot pas demi quartier de drap.
Son braz sanbloit bouce de sap,
Son cors ot laide forneture.

⁷⁷⁶ Ne veïtes tel creature

Ne ne fu sous le firmament^c.
Il se deduit molt cointement.
Capel avoit fait de fenuel.

⁷⁸⁰ Ceus qui viennent esgarde^d a l'uel.

« Et Diex te saut ! » fait soi li sirez,
Et cius ne li daigne mot dire
N'a son salu ne li respont,

⁷⁸⁴ Ains oreille et si s'esgront.

Li chevalier s'asient tuit
Qui molt sont plain de grant deduit.
Estez vous la dame venue,

⁷⁸⁸ De chief en chief tous les salue^e,

elle leur réserve un accueil joyeux et eux y répondent de la même façon, comme cela est normal. Il me faut maintenant vous parler de Renart et de sa façon d'agir. Il y avait dans la salle une corde à laquelle on suspendait les peaux de goupil et je crois qu'il y en avait au moins huit. Deux chiens de chasse se mirent à les regarder et à aboyer frénétiquement. Le seigneur, en les voyant, appela immédiatement son grand veneur et lui demanda : « Dites donc, au nom de Dieu, combien avons-nous de peaux de goupil ? — Seigneur, répond-il, nous en avons neuf. — Neuf ? Par tous les saints, j'en vois dix. » Stupéfait par ce qu'il vient de découvrir, il fait un bond et va de ce côté-là ; il voit très distinctement seigneur Renart suspendu à la corde. Il se tenait là en s'accrochant par les dents et par les pattes. Le grand veneur en reste ébahi, car il l'a bien reconnu. « Seigneur, fait-il, avez-vous vu comme maître Renart est fourbe ? Il s'est accroché au milieu des peaux et ce sont les diables qui le font se suspendre là ! Ce qui est sûr, c'est que je vais le faire descendre de là ! Sachez-le, par saint Marcel, je vous l'affirme, il va devoir me laisser sa peau. » Il jette les mains pour le capturer, mais Renart en le voyant se dévie, et se suspend à la corde par les pattes. Le chasseur se précipite sur lui dans l'intention de lui donner un coup fatal ; Renart le mord et l'autre se met à hurler de douleur. Il retire sa main, mais il doit laisser l'ongle, ainsi

Et si lor a fait molt grant joie
 Et molt durement les conjoie,
 Et il li, quar il est raisons.
 792 Or est drois que nous vous dïons
 La contenance de Renart.
 Enmi la sale ot une hart
 U il ot pendues, ce cuit,
 796 Pialz de houpilz dusques a uit.
 Dui braquet les vont regardant
 Et molt durement abaïant.
 Et li sires si les regarde,
 800 Son veneor que plus n'i tarde
 A apelé et se li diât :
 « Diva, fait il, se Diex t'aït,
 Quantes piaus avons de houpil ?
 804 - Sire, nuef en avons, fait il.
 - Nuef ? Por les sains Dieu, j'en voi
 Cilz saut avant tous esbahis [dis. »
 Et s'en vint tot droit cele part.
 808 Si a coïsi sire Renart

Qui a la hart pendus estoit.
 Illueques forment se tenoit,
 Tenoit soi as^a dens et as piés.
 812 Li veneres s'est merveilliés,
 Qui bien l'avoit reconneü.
 « Sire, fait il, avés veü
 Con dans Renars est desloiaus ?
 816 Pendus s'est avoeques les piaus^b,
 U li diable l'ont fait pendre.
 Certes^c je l'en ferai descendre.
 Saciés qu'il me laira la pel,
 820 Ce vous di bien, par saint Marcel. »
 Jete les mains, prendre^d le veut.
 Renars le coïsi, si s'esqueut
 Et a hardel as piés se prent.
 824 Et cilz vient vers lui erramment,
 Qui grant anui li quidoit faire.
 Renars l'ahert, cius prent a braire
 Por Renars qui trop le destraint.
 828 Sa main estort, si i remaint

qu'un morceau de chair, entre les dents de Renart, à ce qu'il me semble. Il se met alors à pleurer de douleur, et Renart, qui n'avait aucune envie de rester là où il était, en profite pour prendre la fuite. Il voit bien qu'il vaut mieux pour sa propre sécurité ne pas rester au milieu de tous ces gens : chacun d'eux, il le sait très bien, par saint Marcel, ne souhaite qu'une chose : s'emparer de lui pour lui enlever immédiatement sa fourrure. Il se met à fuir à toute allure et les jeunes gens le poursuivent de leurs cris. Les chiens s'élancèrent à ses trousses, mais ils furent bien trompés, car ils avaient perdu sa trace. Renart franchit la porte et se dirigea tout droit vers la forêt, jamais plus il ne revint au château, jamais plus on ne l'y revit. Quand il se vit découvert, il abandonna les lieux et se mit à fuir, ne sachant pas que faire, car il était intimement persuadé que la forêt n'était pas un lieu sûr pour lui : s'il y entraît, il serait capturé et n'en ressortirait jamais vivant. Comme il lui fallait absolument un autre refuge, il fila, en négligeant la forêt, directement au milieu des prés. Le hasard lui fit alors apercevoir, au milieu d'un pré, une meule de foin dressée par un paysan pour que l'herbe sèche mieux. C'est là que Renart va s'installer pour se reposer des fatigues de sa longue course. C'est là, se dit-il, qu'il s'installera pour le moment et qu'il se reposera ; à cet endroit, il va pouvoir se tenir en toute sécurité, comme dans un lieu fortifié.

Son ongle et la char ensanble
 Es dens Renart, si con moi sanble.
 Lors commence fort a plorer.
 832 Et Renars n'i volt demorer,
 Ains s'en est en fuie tornés.
 Bien voit que n'est asseürés
 De remanoir entre tel gent,
 836 N'i a nul, ce set et entent,
 S'il le tenist, par saint Marcel,
 Que il ne preïst tost sa pel.
 Molt s'en va durement fuiant
 840 Et li vallet le vont huiant.
 Et li chien i sont coureü,
 Mais bien ont esté deceü
 Qu'il en ont la trace perdue.
 844 Parmi la porte fait s'issue,
 Vers la forest tout droit s'en va,
 Ainc puis laiens ne retorna
 Ne n'i fu oïs ne veüs.
 848 Quant voit qu'il est aparceüs,

Or a il perdu^a le repaire.
 Fuiant s'en va, ne set que faire.
 Bien set et croit et voit et pense
 852 Que laiens n'avra mais desfense :
 S'il i venoit, il seroit pris,
 Si ne s'en estordroit ja vis.
 Autre repaire li covient.
 856 Tot droit as prés son chemin tient,
 Car de la forest n'a il cure.
 Garda et vit par aventure
 Un mullon de fain en un pré,
 860 Qu'un vilains i ot aüné
 Por^b essuer, por esventer.
 La se va Renars ošteler
 Et reposer que las estoit
 864 Iluec, ce diſt, hui mais sera
 Et hui mais s'i reposera.
 En cel país pora bien faire
 868 Sa fortecece et son repaire.

Il court de ce côté-là, bondit rapidement sur le foin et s'installe tout au sommet de la meule. Désormais il se sent tout à fait en sécurité et il ne lui manque que de quoi manger¹. Sachez-le, s'il avait à manger, il serait le plus heureux et assurément, pendant une année entière il n'aurait plus envie de quitter cet endroit.

Maintenant Renart est installé sur la meule de foin ; il supplie Dieu et saint Germain de lui envoyer de quoi manger : il n'a pas besoin d'autre chose, il a un lit bien douillet dans ce foin qui sent si bon et dans lequel il est au chaud ! Mais il est tellement épuisé qu'il aurait bien besoin de nourriture et il ne demande qu'une chose, c'est de rencontrer une proie. Renart ne cesse de se lamenter et de se désoler, il ne sait que faire et que dire. Il écume de rage car de toute la journée, je crois, il n'avait encore rien bu ni rien mangé. Au milieu de toutes ces lamentations, il aperçoit, en levant la tête, une corneille qui arrive à tire-d'aile. Renart l'a bien vue. Il se dit en lui-même, après réflexion, qu'elle lui servira de nourriture. Elle sera vraiment très rusée, pense-t-il, si elle parvient à lui échapper ; il va bientôt s'en graisser les moustaches. Il s'étend alors à terre², les pattes en l'air, allongé sur le dos, la langue tirée, sans bouger. Il a tout l'air d'une bête morte, les yeux retournés, bien allongé par terre. La corneille se dirige de ce côté-là ; elle était affamée,

Cele part cort, durement saut
Desus le fain, s'en monte en haut.

Or prise pau mauvais dangier,

⁸⁷² Or ne li faut fors a mengier,

Et saciés, s'a mengier eüst,

Nule riens ne li displeüst :

Devant un an, ce sai de voir,

⁸⁷⁶ Ne se queïst d'iluec movoir.

Or est Renars⁸⁷⁶ desus le fain,

Si prie Dieu et saint Germain

Que il li envoit a mengier,

⁸⁸⁰ Que d'autre cose n'a mestier,

Qu'un lit a il bon et souef

Dou fain qui li flaire soef,

Et chaudement est il assés.

⁸⁸⁴ Mais por çou qu'il estoit lassés,

Si eüst mestier de viande,

Que riens nee plus ne demande

Fors qu'il eüst aucune proie.

⁸⁸⁸ Molt se demente, molt s'esmoie,
Ne set que faire ne que dire.

Tous art et frit et esprent d'ire,

Car n'avoit beü ne mengié

⁸⁹² Mais devant le jor, ce cui gié.

Ensi con⁸⁹² il se dementoit,

Lieve la teste, venir voit

Une cornelle a la volée.

⁸⁹⁶ Renars l'avoit bien esgardee.

A soimeïsmes dist et pense

Qu'il en fera sa despense.

Elle savra or trop de frape,

⁹⁰⁰ Ce dist, se elle li escape ;

Il en oindra ja ses grenons.

Lors s'est tornés a ventrillons,

Le dos desous, les piés desus,

⁹⁰⁴ La langue traite, n'a plus.

Molt par sanble bien morte beste.

Les iez a tornés en la teste,

n'ayant rien mangé de toute la journée. « Quelle aubaine pour moi, se dit-elle, d'avoir trouvé ici Renart mort ! Je vais maintenant manger tout mon saoul, car j'ai jeûné trop longtemps aujourd'hui. » Elle se posa sur la meule de foin et sans prendre le temps de lui dire « Que Dieu sauve votre âme ! » elle fonda sur lui le bec levé ; elle allait¹ lui arracher l'œil, et elle aurait alors pris Renart pour un grand niais, mais ce dernier la saisit par le cou et une telle capture le mit en joie. Il se dressa alors sur ses pattes et comme il était tourmenté par la faim, aussitôt il lui écrasa la tête ; sans la plonger dans l'eau chaude ni la faire cuire, il fit travailler bruyamment ses mâchoires. Il ne se plaignit de rien, sinon du peu de quantité et s'estima heureux d'avoir calmé sa faim. C'est très volontiers qu'il l'avait dévorée, pour son plus grand bien, à son avis. Il jeta loin de lui les plumes dont il n'avait plus que faire. Ce repas l'avait rempli d'aise et ensuite il s'endormit sur le foin, quoi que puisse en dire le sale paysan qui l'avait mis en meule à cet endroit. Pleinement satisfait², il ne souhaitait rien d'autre que de pouvoir se coucher et dormir. Après avoir soigneusement préparé son lit, il fit quatre tours et se coucha, le groin entre les pattes³. Il avait tout pour être pleinement satisfait et, comme celui qui se trouve bien, il ne bouge plus, sur son lit bien doux qui n'a rien vraiment de malodurant.

La se gißt et la se ventrelle.

⁹⁰⁸ Cele part en vient la cornelle,
Qui grant fain^a a son cuer avoit.
De tot le jor mengié n'avoit
Et dist : « Venue sui a^b bon port

⁹¹² Quant j'ai ci trové Renart mort.
Or mengerai ge a plenté,
Car je ai hui trop jeûné. »
Desus le fain s'asißt en haut,

⁹¹⁶ Onques ne li dist « Diex te saut ! »
Mais li cort sus le bec haucié,
Et ja li eüst l'ueil sachié,
Si l'eüst bien tenu por fol,

⁹²⁰ Quant Renars le prent par le col,
Et quant le tint, molt en fu liés.
Lors se drece desus ses piés,
Por la fain qui li fait moleste,

⁹²⁴ Li croissi maintenant la teste,
Ne le fait escauder ne cuire,
Ains en a fait ses grenons bruire.

N'en plaint fors la male fuison.

⁹²⁸ Bien li vint lors a son bandon,
Que le fain li a estanchié.
Molt l'avoit volenters mengié,
Grant bien li fißt, ce li est vis.

⁹³² La plume en a jeté laïs,
Que il n'en avoit plus que faire.
Et quant ot mengié, si fu aise^c,
Puis s'endormi desus le fain,

⁹³⁶ Tot mal gré le pusnais vilain
Par cui il i fu aünés.
Il s'estoit molt bien aïsés,
N'avoit de nule riens mestier

⁹⁴⁰ Fors de dormir et de couchier.
Molt bien avoit faite sa couche,
Quatre tors a fait et puis se couche
Et met son groing entre ses piés.

⁹⁴⁴ Molt par s'estoit bien aaisiés,
Et qui bien est ne se remut ;
Lit a soef qui pas ne put.

Maintenant Renart est couché sur le foin ; il n'a besoin ni de pain, ni de vin, ni de viande, ni de quoi que ce soit : il est repu et dort bien. Toute la nuit il dort très calmement, loin de toute souffrance ou de tout ennui. Quand arriva l'heure où les coqs se mettent à chanter, Renart commença à se tourner et se retourner et il se mit à rêver¹. Ne me prenez pas pour un menteur, tout ce que je dis est absolument vrai, vous pouvez le vérifier dans le texte. Voici le rêve que fit Renart : il était en train de dormir en compagnie de sa femme à Maupertuis son logis ; c'est alors qu'arriva la catastrophe : il voyait son château brûler et il se trouvait à l'intérieur sans pouvoir en sortir. Pris de panique, il parvenait à échapper aux flammes et à en tirer Hermeline sa femme. Au comble de l'accablement, il ne savait que dire. Dans sa colère et sa rage, il se trouvait totalement perdu. Ce rêve le réveilla et il pensait bien qu'il allait lui arriver un malheur. Il se leva d'un bond, tout effrayé et regarda du haut de la meule, il se rendit compte que tout le pré était envahi par l'eau à cause des pluies de la nuit² : caché dans le foin, il ne s'était aperçu de rien ! Quelles ne furent pas sa stupéfaction et sa colère quand il se vit entièrement encerclé par l'eau ! « Ha, mon Dieu ! Que vais-je faire ? Saint-Esprit, que vais-je devenir ? L'eau a tant monté que je serai mort de faim avant que n'arrive la décrue : il n'y a ici que du foin et jamais de ma vie je n'en ai mangé ; je ne suis pas assez audacieux pour me jeter dans

Or se gîst Renars sor le fain ;

⁹⁴⁸ N'a mestier de vin ne de pain,
De char ne de nule autre rien :

Saous estoit, si dormi bien.

Toute la nuit dort et repose,

⁹⁵² Nul mal ne sent ne autre cose.

Et quant ce vint as cos chanter,

Renars se comence a torner

Et si comença a songier.

⁹⁵⁶ Ne me tenés a mençoingnier,

Je n'en di riens qui ne soit voire,

Trover le poés en l'estoire.

Renars sonja qu'il se dormoit,

⁹⁶⁰ Que avoeques sa feme estoit,

A Malpertuis, le sien repaire ;

Avenu li ert telz contraire

Qu'il veoit son castel ardoir.

⁹⁶⁴ Dedens ert, n'i avoit pooir

Que il en peüst issir hors.

En grant poor avoit son cors,

Jete dou feu et de la flame

⁹⁶⁸ Lui et Hermeline sa feme.

Molt est dolans, ne set que dire.

Plains estoit de courous et d'ire,

Et molt estoit desconsiliés.

⁹⁷² Por le songe s'est esvilliés,

Que bien cuidoit estre trahis,

Et sali sus tous esbahis.

Si garda contreval le fain

⁹⁷⁶ Et vit d'ewe le pret tot plain,

Car la nuit avoit bien pleü,

Mais ne l'avoit aperceü,

Car ou fain ert repus dedens.

⁹⁸⁰ Molt fu esmaris et dolens,

Quant il a veü tel ator,

Car il est d'ewe enclos entor.

« Ha ! Diex, fait se il, que ferai ?

⁹⁸⁴ Sains Esperis, que devenirai ?

Tant par est ceste^b ewe creüe,

Ains qu'ele soit mais descreüe

Serai je ci toz mors de fain,

⁹⁸⁸ Que je n'ai que mengier que fain,

cette eau, car avant de l'avoir traversée je ne pourrais pas échapper à la mort. J'en suis arrivé à la dernière extrémité¹. Mon Dieu, qui pourra me dire comment sortir de là ? Mon Dieu, quelle maudite alternative ! Si je reste ici, je mourrai, mais si je saute dans l'eau, je me noierai, car je ne sais pas nager². » Telles sont les lamentations de Renart ; puisse le feu de l'enfer le brûler ! Il inspecte soigneusement tous les environs, le terrain boisé comme le terrain découvert, lorsqu'il voit venir un paysan qui descendait le courant sur une barque. « Ha ! mon Dieu, cher Dieu le Père qui êtes Esprit, c'est cette barque qui me permettra de regagner la rive là-bas, si du moins je pouvais embobiner par mon discours ce paysan bien niais. » Le paysan a vu Renart et dès qu'il l'aperçut, il se dit : « Mon Dieu, quelle sorte de bête est-ce là, que je vois aller et venir sans cesse sur ce meulon ? » Il dirige alors sa barque de ce côté-là sans cesser de regarder très attentivement et de surveiller. Renart lui crie alors tout fort : « Paysan, paysan, dirige ta barque jusqu'à moi, je t'en conjure au nom de Dieu, et place-moi à l'intérieur ; tu ne pourras, je le jure sur ma tête, que te féliciter de ce que je te donnerai en échange ! Assurément, c'est une bien bonne action que tu feras là. — Attendez-moi, je conduis ma barque jusqu'à vous, mais il vous faut descendre de ce tas de foin : ma barque ne pourra jamais arriver jusqu'à vous. » Le paysan file tout droit jusqu'au

Que ne menjai onques tel cose,
Ne je ne sui pas tels que j'ose
En cele ewe laïs salir,
⁹⁹² Que je ne poroie fallir
Que je la mort n'i receüsse
Ainçois que passee l'eüsse.
Jou sui ens ou derrain miller.
⁹⁹⁶ Diex ! Qui me porra consillier
Coment puisse issir de ceens ?
Ici ai, Diex, maus convenens,
Que se je remain, je morrai,
¹⁰⁰⁰ S'en l'ewe saut, je noierai,
Car je ne soi onques noer. »
Ensi se prent a dementer
Renars, cui male flame arde !
¹⁰⁰⁴ Treüstout entour lui se regarde
Et voit le bos et voit le plain,
S'a veü venir un vilain^a,
Qui menoit une nef aval.
¹⁰⁰⁸ « He, Diex, biaux pere esperital,
Iceste nef me jetera

A cele rive par dela,
Se je pooie abriconner
¹⁰¹² Le fol vilain par sermoner. »
Li vilains a Renart veü.
Si tost con l'a aperceü,
« Diex, fait il, quel beste est ce la
¹⁰¹⁶ Que je voi sus ce muilon la
Toute jour venir et aler ? »
Cele part prent a avaler,
Molt le regarde, molt l'espie.
¹⁰²⁰ Et Renars forment li escrie :
« Vilains, vilains, ce dist Renart,
Amaine ça, se Diex te gart,
Cele nef, si me met dedens
¹⁰²⁴ Et je te donrai, par mes dens,
Tant que de moi te loeras.
Certes, grant ausmone feras.
- Atendés moi, je le vous moing,
¹⁰²⁸ Mais venés jus de sus ce faing,
Que ma nef monter n'i porroit. »
Lors va la li vilains tot droit,

meulon, bien persuadé qu'il ne va pas manquer de fourrer son capuchon avec la peau du goupil¹, mais il en ira tout autrement, car pour finir, j'en suis persuadé, c'est lui qui sera bien berné². Il surveille Renart perché sur le tas de foin. « Seigneur, fait-il, descendez donc et entrez, au nom de Dieu. — Mon très cher ami, répond Renart, je l'atteste par Dieu, vous parlez inutilement. Il faut que vous m'aidiez, sinon comment pourrais-je descendre ? Je ne peux pas allonger ma jambe car j'ai eu hier une attaque de goutte qui m'empêche de me déplacer librement³. Approchez-vous et aidez-moi ; laissez votre barque là en bas et venez de ce côté : l'accès est plus commode et vous aurez plus de facilité pour monter ici et pour me porter jusqu'en bas dans la barque. » Le paysan crut que Renart parlait sérieusement⁴, mais il ne fut pas bien avisé. En sortant de sa barque il faillit trébucher : il fait le tour du tas de foin, mais Renart, qui jamais ne s'est soucié de faire une bonne action, se dépêche de descendre et tandis que l'autre s'applique à grimper, Renart d'un bond saute dans la barque, s'empare de la perche et aussitôt se met à avancer sur l'eau ; sa joie ne connaît pas de limite : il a pu s'échapper et il a berné le paysan ! Assis à l'avant de la barque, il abandonne la rame et prend à deux mains le gouvernail ; il se met à suivre le fil de l'eau en manœuvrant habilement, je peux l'affirmer, car la navigation n'avait

Si maine la nef au muillon.

¹⁰³² Molt cuide bien son chaperon

Forer de la pel voirement.

Mais il sera tot autrement,

Car au partir, ice croi gié,

¹⁰³⁶ En aura il le cunchië.

Renart regarde, qui est sus.

« Sire, fait il, car venés jus,

Si entrés ens en la Dieu part.

¹⁰⁴⁰ - Biaus dols amis, se Diex me gart,

Fait soi Renars, en vain plaidiës.

Il covient que vous m'i aidiës ;

Coment poroie jou descendre^a ?

¹⁰⁴⁴ Je ne puis bien ma janbe estendre,

Car une goutte m'i prißt hier,

Si ne me puis encore aidier.

Venés avant, si m'i aidiës

¹⁰⁴⁸ Et vostre nef la jus lassiés^b

Et si venés par ça entor

Qu'il i a mellor monteor,

Plus aïse i porrois monter.

¹⁰⁵² Si me porrois la jus porter. »

Cius cuide qu'il li die voir,

Mais il ne fißt mie savoir.

Quant il issi de sa nacele,

¹⁰⁵⁶ A par un poi qu'il ne chancele.

Si est entor le fain alës,

Et Renars s'est tant avalës,

Qui a nul bien faire n'entent.

¹⁰⁶⁰ Que que cius a monter entent,

Renars saut en la nef abrive,

Prent la perche toute de rive,

Si se met tantoüst a la voie,

¹⁰⁶⁴ Qui molt est liés et fait grant joie

De ce que il est escapës

Et li vilains est atrapës.

El chief de la nef est assis,

¹⁰⁶⁸ La perche lasse, si a pris

A ses deus mains le goveral,

Si prent a gouverner aval

aucun secret pour lui. Il commence à inveſtiver le paysan qui eſt en train de grimper ſur la meule de foin : « Paysan, que Dieu te couvre de honte. Si tu avais pu me tenir, tu m'aurais fait paſſer un ſale quart d'heure. Mais, Dieu en ſoit remercié, tu ne me tiens paſ. On dit des horreurs ſur les paysans et il eſt vrai que vous ne cherchez qu'à tromper, mais je te ferai payer très cher tes mauvaiſes intentions. Le paysan ſe ſent malheureux quand il ne peut paſ tromper, il s'agit vraiment d'une ſale engeance qui jamais ne ſe ſoucie de faire le bien, mais qui ne ceſſe d'intriguer pour duper les clercs ou les chevaliers. Il n'y a chez le paysan que trahitriſe, rage, colère et jaloſie : il hait tous ceux qui agiſſent convenablement et il enrage, c'eſt la vérité, quand il voit quelqu'un réuſſir. J'ai pour le paysan pluſ de haine que pour tout autre individu au monde. Où qu'il aille, je peux bien m'en vanter, je n'ai jamais entendu parler en bien de lui une ſeule fois¹. Tu t'imaginais me jouer un de tes tours, mais c'eſt moi qui t'en ai joué un bon : par la foi que je dois à ma bien-aimée, tu ne reverras paſ ta barque avant longtempſ. Regarde bien où Renart l'emmène. Assieds-toi ſur ce foin et je te ſouhaite le malheur pour demain. Veille bien ſur ce foin, que perſonne ne l'emporte ; moi, je rejoins directement le port. Surveille donc bien ce foin en toute tranquillité, moi je m'en vais en te le laiſſant². »

Bel et bien, ce puis ge bien dire,
¹⁰⁷² Que il en ſavoit la matire
 De nagier et de gouverner.
 Lors comença a ranproſner
 Le vilain qui ſor le fain monte^d.
¹⁰⁷⁶ « Vilains, fait il, Diex te doint honte.
 Se tu me peüſſes tenir,
 Ton geu me feïſſe puïr.
 Mais, Dieu merci, ne me tienz mie.
¹⁰⁸⁰ On diſt de vilain vilenie.
 Si ne penſés que decevoir.
 Ton penſer te fera doloir.
 Vilain ſi eſt trop en priſon
¹⁰⁸⁴ Quant ne puet faire traïſon.
 Vilains ſi eſt de put afaire,
 Vilains n'a cure de bien faire.
 Tous jors entent a cunchier
¹⁰⁸⁸ U le clerc u le chevalier.
 Vilain ſont plain de felonie,

De courous, d'ire et d'envie.
 Vilains het tous ciaux qui bien font.
¹⁰⁹² Li vilains certes ſe confont
 Quant il voit nului avoir bien.
 Vilain ha ge ſor toute rien.
 Ou qu'il voiſt, ce me puis vanter,
¹⁰⁹⁶ N'en oi un ſeul mot bien ſonner.
 Tu me cuidas joer dou^b tien,
 Mais je t'ai or joé dou mien,
 Que, foi que je doi a m'amie,
¹¹⁰⁰ De ta nacele n'as tu mie,
 N'en auras mais de la ſemaine.
 Vois ci Renart ou il l'enmaine.
 Or te ſiet la deſus cel fain^f,
¹¹⁰⁴ Que mal jor aies tu demain.
 Garde bien que nuls ne l'enport,
 Et je m'en vois tot droit au port.
 Or le garde bien et en paiſ,
¹¹⁰⁸ Car je m'en vois, ſi le te laiſ. »

Le paysan, quand il se rend compte que Renart s'est bien joué de lui, se met à soupirer puis à pleurer. « Renart, dit-il, au nom de Dieu, pitié ! Ne me laissez pas tout seul ici, car ce serait un péché. Vous n'en seriez guère plus avancé ; agissez plutôt en homme de bien et je deviendrai votre homme lige¹, ainsi que ma femme Gilain. Je te le jure en y mettant la main : plus jamais je ne te ferai de mal, mais je te transporterai volontiers chaque fois que tu l'exigeras. — Maudit soit celui qui ment, dit Renart, tu jures bien que tu ne me feras aucun mal. Descends donc de ce foin et j'aurai pitié de toi. Descends, je t'attendrai ici. — Seigneur, dit-il, que Dieu vous en récompense ! » Alors finies la colère et la rage, le paysan descend sans plus attendre. Renart cherche un moyen pour l'embobiner. C'est bien volontiers qu'il lui ferait prendre un bain tout habillé, s'il en avait l'occasion. Alors il recommence à naviguer et quand il le voit près d'un très grand trou d'eau, il se dit qu'il veut bien que Dieu l'anéantisse s'il ne fait pas prendre un bain au paysan. Ce dernier se met à crier : « Renart, ramène la barque ici. » Renart lui répond par une plaisanterie, assis sur le bord de la barque et bien décidé à ne pas bouger d'un pouce pour le paysan jusqu'au jour du Jugement dernier. Le paysan, qui n'y voyait pas malice, s'élance pour sauter au moment même où Renart s'éloigne : il tombe de tout son long dans l'eau et Renart en profite pour le

Quant li vilains a conneü
 Que si l'a Renars deceü,
 Dou cuer commence a soupirer
 1112 Et si commence a plorer^a.
 « Renars, fait il, por Dieu merci !
 Ne me laisse pas seul ici,
 Que vous i averiés pechié.
 1116 Gaires n'en serés avanchié.
 Mais faites le come preudom,
 Je serai vostre liges hom,
 Et moi et ma feme Gilain.
 1120 Ce te fianc je de me main
 Que ja mais mal ne te ferai^b
 Et volontiers te passerai
 Tous jors a ton comandement^c.
 1124 - Dehé ait, dist Renars, qui ment,
 Que ja mais ne me feras mal.
 Descent tout de ce fain aval,
 Et je aurai de toi merci.
 1128 Vien avant, je t'attendrai ci.
 -Sire, fait il, Diex le vous mire. »
 Lors n'a il ne coroz ne ire.

Il descendi, n'i demora^d.
 1132 Et dans Renars se porpensa
 Comment le poroit cunchier.
 Volentiers le feroit baigner
 En sa robe et en sa chemise,
 1136 Se il pooit en nule guise,
 Quant il fait bien cest anemis.
 Lors se rest il au chemin mis.
 Quant il le vit a la faloise,
 1140 Prés de la rive a une toise,
 Qui molt^e estoit grant et parfonde
 Et dit que Diex le confonde,
 Se le vilain ne fait baignier.
 1144 Li vilains le prent a huchier.
 « Renars, ramaine la nacele. »
 Et/ Renars li respont favele,
 Qui sus un des bors s'est assis,
 1148 Ne devant le jour dou joïs
 N'en seroit il croslés par lui.
 Et li vilains avant saili,
 Qui a nul mal n'i esgarda.
 1152 Et dans Renars si s'esloigna

frapper copieusement sur le dos à coups de rame et lui meurtrir la chair. Le paysan implore sa pitié au nom de Dieu. « Jamais, répond Renart, par la foi que je dois à Dieu, je n'aurai pitié de toi, bien au contraire je vais te tuer. » Il le frappe et le roue de coups au point de le mettre dans un piteux état. *Quoi* qu'il en soit, le paysan est bien obligé de couler et par deux fois il va au fond de l'eau. Renart, qui s'était bien vengé de lui en le maltraitant de la sorte, s'en va sur la barque : il s'aide vigoureusement de la rame puis s'assied et prend le gouvernail, qu'il manie avec tant d'énergie qu'il en a les mains entièrement écorchées. Il continue d'avancer rapidement sur l'eau, en jouant de la godille qu'il tient de ses mains. Le vilain, qui avait pris un bain forcé tout en recevant les coups donnés par Renart, eut beaucoup de mal à se tirer de là. Assis sur la rive, silencieux et plongé dans ses pensées, il vit Renart emmener sa barque ; comprenant qu'il ne la reverrait pas avant longtemps, il s'exclama : « Renart, tu es une créature ensorcelée. » Il le recommanda au diable et rentra directement chez lui. *Quant* à Renart, il s'éloigne rapidement sur la barque du paysan, la godille bien en main. Il dirige la barque et navigue si bien qu'il finit par apercevoir Hersent son amie et son mari Isengrin qui marchaient sur le chemin. À leur vue Renart éprouva une très grande joie : il s'estimera bien peu avisé, se dit-il, s'il ne parvient pas à jouer un bon tour

Et cil chiet en l'ewe tot plat^a.
 Renars molt durement le bat
 Dou gouvernal parmi le dos.
 1156 La char li serre sor les os.
 Et cius crie merci por Deu.
 « Ja par la foi que je doi Deu,
 Fait Renars, n'en aurai merci,
 1160 Ançois vous ocirrai ja ci. »
 Tant l'a batu, tant l'a frapé,
 Que il fu molt mal atorné.
 Cui que il en deüst^b peser,
 1164 Estut le vilain afondrer,
 Au fons de l'ewe deus fois fu.
 Et Renars qui vengies en fu
 Et qui l'ot atorné si mal,
 1168 S'en va a tout la nef aval,
 Boute de perce durement,
 Puis s'asiet, le gouvernal prent
 Et si se gouverne a grant force,
 1172 Si que toutes les mains escorche.
 Et molt ala forment naiant,
 Et par l'ewe s'en va joant

Au gouvernal^c que il tenoit.
 1176 Et li vilains qui se baignoit
 En l'ewe u Renars l'a batu
 A grant paine s'en est issu.
 Desus la rive s'est assis,
 1180 Molt estoit et mus et pensis.
 Voit Renart qui la nef enmaine ;
 Ne l'avra mais ceste semaine,
 Et dist : « Renars, tu es faé. »
 1184 Au diauble l'a conmandé^d,
 Si s'en va droit en sa maison.
 Et Renart s'en va de rondon
 A tote la nef au vilain,
 1188 Le gouvernal tient en sa main.
 Tant le governe, tant s'esprent,
 Tant a alé qu'il voit Hersent
 S'amie et son sire Ysengrin^e
 1192 Qui venoient tot le chemin.
 Et quant Renars veüs les a,
 Molt grant joie en demena
 Et dist que poi prisoit son sens
 1196 S'il ne faisoit aucun porpens

à Isengrin, quoi qu'il arrive ; il veut à tout prix s'unir à sa femme de telle façon qu'il en soit témoin¹. Isengrin et Hersent arrivent, sans se douter de rien. Renart — que le feu de l'enfer le dévore ! — décide de se rendre auprès d'Isengrin : ainsi il sera reconnu par Hersent sa tendre amie, si chère à son cœur. Il vient alors en toute hâte au port et, en raison de la haine mortelle qu'il porte à Isengrin, il se frotte énergiquement le visage puis tout le corps avec une poudre qu'il a trouvée² : il devient alors plus noir que l'encre.

Ainsi déguisé, il arrive près d'Isengrin qui avait atteint le bord de la rivière et attendait le passeur. « Venez ici, dit Renart, mon bon monsieur ; c'est volontiers que je vous ferai traverser, au nom de Dieu et de saint Riquier, et pas question d'argent entre nous³ ! » Isengrin l'en remercie et il entre dans l'embarcation, accompagné de dame Hersent. Isengrin se met à ramer avec énergie et Renart tient la godille, mais il en profite pour réfléchir et il se souvient d'un piège qu'il connaît bien, placé à l'entrée d'une île. S'il peut y faire prendre Isengrin, il imposera ensuite ses volontés à Hersent ; que cela lui plaise ou non, il cherche à nuire à Isengrin. Maître Renart dirigea si bien la barque qu'ils arrivèrent à l'île où se trouvait le piège dans lequel Isengrin était censé tomber, victime d'un guet-apens, sitôt débarqué. Renart rangea sa godille ; il avait

Vers Ysengrin comment qu'il aille^a
 Sa feme veult croistre sans faile,
 En tel maniere qu'il le voie.
¹²¹⁰⁰ Et il viennent toute la voie,
 Que de çou ne se prenent garde.
 Et dant Renars, que maus fex arde,
 Se porpensa qu'il se traioit
¹²¹⁰⁴ Vers Ysengrin, sel conistroit
 Dame Hersent sa chiere amie
 Que il avoit forment cherie.
 Lors se haušte si vient au port,
¹²¹⁰⁸ Car Ysengrin haoit de mort.
 D'une porre qu'il a trovee
 Avoit molt sa chiere frotee
 Et tot son cors delivrement
¹²¹¹² Lors^b fu plus noirs que airement.
 Quant il fu ensi atornés,
 Vers Ysengrin s'en est tornés,
 Qui al'ewe venus estoit
¹²¹¹⁶ Et le passeor atendoit.

« Ca venés, fait Renars, preudons^c,
 Que volentiers vous passerons,
 Tot por Dieu et por saint Richer ;
¹²²⁰¹ N'en voel maaile ne dener. »
 Ysengrins l'en a mercié.
 Puis si sont ou batel entré
 Entre lui et dame Hersent.
¹²²⁰⁴ Ysengrins a nagier se prent
 Forment et Renars governa.
 Que qu'il gouvernoit s'apensa
 D'un piege que il bien savoit
¹²²⁰⁸ Qu'a l'entree d'un isle estoit.
 Se ens le puet faire cheoir,
 De Hersent fera son voloir ;
 U bien li poist u mal li saïie^d,
¹²²³² Ysengrin porcace damaige.
 Tant a danz Renars gouverné
 Que il sont en l'isle arivé
 Ou li pieges estoit fichiés,
¹²²³⁶ Dont Ysengrins sera trichiés,

bien navigué. Voici Isengrin au comble de la joie : il s'imagine que tout lui sourit. Il sort le pied droit de la barque, soulageant ainsi l'embarcation du poids de son corps, et aussitôt il tombe dans le piège¹ qui se referme violemment sur lui. Renart ne perd pas de temps : il repart sur l'eau en emmenant avec lui Hersent, tandis qu'Isengrin reste dans une situation très douloureuse, le pied pris dans le piège. Il s'approche de Hersent, passe ses bras autour de son cou et la couvre de baisers, lui embrassant la bouche et le visage. « Mon amie, lui dit-il, écoutez-moi. Je suis Renart, c'est bien la vérité, Renart pour qui vous aviez toujours tant d'affection et que vous appeliez toujours votre ami. Au nom de Dieu, ne me repoussez pas si je me suis ainsi teint tout le corps : c'est que dès l'instant où je vous ai vus, je ne voulais pas être reconnu. » Ces quelques paroles réjouissent vraiment Hersent et elle lui passe les deux bras autour du cou ; tous deux manifestent la joie qu'ils ont d'être ensemble. Renart relève sa pelisse fourrée terminée par une queue et il fait avec Hersent ce que vous savez bien². Isengrin, qui se trouve tout près de là, peut tout voir. Renart se démène tant que toute la barque se met à trembler. Une fois qu'il a fait tout ce qu'il voulait, Renart vient prendre la godille dans l'intention de ramener Hersent au port. Il se met à ramer énergiquement et dirige la barque, tant et si bien

Si tost con il seront a terre.

Et Renars le governal serre^c,

Si a bien son batel nagié.

¹²⁴⁰ Este vous Ysengrin molt lié,

Que molt cuida richement estre.

Hors dou batel mist le pié destre

Et de son cors la nef alege^b,

¹²⁴⁴ Et tantost est cheüs ou piege^c

Qui fort et durement l'estraint.

Et Renars en l'ewe s'espaint,

O lui Hersent que il en mainne.

¹²⁴⁸ Ysengrins remest en la painne,

Dedens le piege son pié tient.

Et Renars a Hersent s'en vient,

Si l'acole et si l'enbrace,

¹²⁵² Baise li la bouche et la face.

Et dist Renars : « Amie, entent.

Je sui Renars tot vraiment,

Que vous soliiés tant amer.

¹²⁵⁶ Ami me soliiés clamer,

Por Dieu, ne m'aiés en despit,

Que je me sui^d ensi ternit.

Des lors que je vous oi veüs,

¹²⁶⁰ Ne voloie estre conneüs. »

Quant elle entent^e, si ot grant joie

Ses deus bras au col li envoie.

Andui grant joie s'entrefont.

¹²⁶⁴ Et Renars lieve contremont

Le peliçon qui ert couës,

Si li a fait çou que savés.

Bien le puet veoir Ysengrin

¹²⁶⁸ Que il estoient près voisin.

Renars prent si fort a fraper

Que tote la nef fist crosler.

Quant il ot fait tot son talent,

¹²⁷² Vint au gouvernal, si le prent.

Hersent veult droit mener al port.

Lors commence a nager molt fort,

Et durement a gouverner^f,

¹²⁷⁶ Tant que la nef fist ariver

qu'en douceur il atteint la rive. Hersent ne perd pas de temps pour descendre : elle recommande Renart à Dieu, mais elle ne demande rien pour Isengrin qui restait prisonnier du piège et souffrait énormément.

Isengrin était bel et bien pris au piège : il souffre le martyre à cause de son pied et rien de ce qu'il voit ne saurait le réjouir. La journée tout entière se passa ainsi, jusqu'à la tombée de la nuit ; c'est à ce moment-là que celui qui avait tendu le piège arriva sur les lieux à vive allure, accompagné de quatre paysans, et tous avaient en main un bâton. Ils s'imaginent trouver du gibier à emporter chez eux. Ils ont vu le loup pris au piège. Le premier à l'avoir aperçu dit aux autres : « Chers compagnons, je crois que nous avons là un chien de garde pris dans le piège. — Tu te trompes, dit l'autre, je crois plutôt que c'est un loup¹, par la foi que je dois à mes deux enfants. » Puis tous en chœur, ils se mettent à crier : « Ha ! Ha ! Regardez le loup ! » Isengrin a de bonnes raisons d'avoir peur, mais il n'y a pour lui aucun moyen de s'enfuir. Les paysans se précipitent sur lui, bien décidés à lui faire un mauvais sort : ils le corrigent² comme on le fait avec un ennemi. Ils l'ont tant poussé, tant tiré qu'il y a laissé un pied. Isengrin s'enfuit, ne sachant que faire : désormais il a besoin d'une jambe de bois³. Quant à Renart, il continue d'aller sur l'eau avec sa barque. Il pilote avec une grande habileté et descend la rivière rapidement, lorsque, regardant vers la rive, il

A terre molt bel et molt gent.
Hersens s'en iſt haſtivement,
S'a Renart a Dieu comandé,
¹²⁸⁰ N'a riens a Yſengrin mandé^d,
Qui eſtoit ens ou piege pris.
Durement eſtoit entrepris.
Pris fu^b Yſengrins tot ſans faille
¹²⁸⁴ Ou piege u durement travaille.
Molt eſt de ſon piet a malaiſe,
Nule riens ne voit qu'il li plaiſe.
Enſi fu^c tot le jor entier,
¹²⁸⁸ Tant que ce vint a l'anuitier,
Que cius qui le piege ot tendu
Vint cele part col eſtendu.
O lui vinrent quatre vilain,
¹²⁹² Cascuns un baſton en ſa main.
Bien cuident^d avoir veniſon
Qu'il portaeſſent en lor maiſon.
Le leu ont ou piege veü,
¹²⁹⁶ Li premiers l'a aperceü,
As autres diſt : « Biau conpaignon,

Je cuic qu'aions un gaaignon,
Qui eſt dedens le piege pris. »
¹³⁰⁰ Diſt li autres : « Tu as meſpris,
Ains cui je que çou eſt un leus,
Foi que doi mes enfans andeus. »
Puis s'eſcrient tuit a un heu :
¹³⁰⁴ « Aha ! Aha ! Veës le leu ! »
Saciés grant poor puet avoir,
Mais ne s'en puet encor movoir.
Et cil s'en ſont vers lui alé,
¹³⁰⁸ De ſon anui tot apreſté.
Cascuns a ſon baſton ſaiſi
Si l'ont courcié^e com anemi.
Tant l'ont bouté, tant l'ont ſachié
¹³¹² Que il i a laſſié le pié.
Fuiant s'en va, ne ſeit que faire.
Or li covient eſcace faire,
Autrement ne poroit aler.
¹³¹⁶ Et Renars prent a devaler
A tot ſa nef^f molt durement,
Molt ſe demainne cointement^g,

aperçoit un paysan qui lui fait signe et lui dit : « Mon ami, dirigez ici votre barque, si vous voulez la vendre. — Sur ma tête je le jure, répond Renart, c'est bien volontiers que je la vendrai. — Dites-moi donc, très cher ami, pour quel prix vous me la céderez. — Par ma foi, dit Renart, vous allez le savoir : mais cessez de discuter, car tous vos discours ne parviendraient pas à vous faire obtenir le moindre rabais¹. Inutile de parler longtemps : par la foi que je dois à l'apôtre saint Pierre, cette barque sera à vous pour quatre chapons et qu'on n'en parle plus. » Le paysan lui répondit : « D'accord, je vais vous les donner bien volontiers, aussi gras que vous les souhaitez. Je ne dirai rien de plus. » Il se précipite chez lui, s'empare aussitôt de quatre chapons et va en toute hâte retrouver Renart. Il les lui donne aussitôt et celui-ci les soupèse². C'étaient, je crois, des bêtes de qualité. Renart dit au paysan : « Je vous abandonne la barque, vous pouvez l'emmener ; pour moi, je repars sans attendre, mais auparavant je vais croquer ce chapon au croupion si jaune : il y a un moment que je n'ai pas mangé de viande. — Par ma foi, fait le paysan, je vous l'accorde ; vous en aurez moins à surveiller et vous pourrez, si vous le voulez, emporter les trois autres chez vous. Restez donc ici, moi, je m'en vais. » Il quitte les lieux.

Le paysan saute dans la barque, prend la godille et emmène l'embarcation. Quant à Renart, il est tout occupé à dévorer

Aval s'en va tot abrievé,
¹³²⁰ S'a vers la rive regardé,
 Si voit un vilain qui l'acenne,
 Qui li a dit : « Amis, ça mainne
 Cele nef, se vendre la^a veus. »
¹³²⁴ Et dist Renars : « Par mes cheveus,
 Je la vendrai molt volenters.
 - Or me dites, biaux amis chiers,
 Por con bien vous le me donrois.
¹³²⁸ - Par foi, dist il, ja le saurois.
 Mais n'alés ja plus bargignant,
 Que n'en abateriés noient
 Por riens que seüssiés retraire.
¹³³² Longe fauble n'est preus a faire,
 Foi que doi saint Piere l'apostre,
 Por quatre capons sera vostre,
 Si gardés que n'en parlés plus. »
¹³³⁶ Cius dist : « Ja n'i aura refus,
 Mais molt volenters les aurois
 Si cras come vous les vorrois.
 Je n'en ferai^b mie lonc plait. »

¹³⁴⁰ Tantoüst a son ostel s'en vait,
 Quatre capons prent maintenant,
 Puis vient arriere tot courant.
 Renars les a tantoüst bailliez
¹³⁴⁴ Et Renars les a soufasciés ;
 Si estoient il boin, ce cuit.
 Au vilain a dit : « Je vous cuit
 La nef, bien l'en poés mener,
¹³⁴⁸ Et je m'en vois sans demorer,
 Mais ains mengerai cest capon
 Qui si a jaune le crepon,
 Que pieça de char ne menjai. »
¹³⁵² Par foi, fait cilz, et je l'otroi.
 Tant aurois vous mains a garder,
 Et a l'ostel porrois porter,
 Se vous volés, les autres trois.
¹³⁵⁶ Or remanés, que je m'en vois. »
 Atant estoit d'iluec parti.
 Li vilains en la nef sali,
 Le gouvernal prent, si l'enmenne.
¹³⁶⁰ Et Renars' de menger se painne

le gros et gras chapon. Il met les trois autres sur son dos et sans plus attendre il s'en va : il avait su profiter d'une bonne aubaine, car il n'avait rien mangé de toute la journée et s'en trouvait épuisé.

Renart s'en alla au trot, emportant sur son dos les chapons. Fuyant à travers les terrains en friche, il ne cessa de cheminer toute la journée, jusqu'à la nuit. Alors il mangea, je crois, un des chapons pour son souper. Il était grand temps de trouver un endroit pour passer la nuit : regardant autour de lui, il aperçut tout droit au pied d'une montagne un arbre qui était un très beau pin entouré d'herbe verte. Il se dirigea de ce côté et une fois arrivé sur les lieux, il dormit jusqu'au matin, car il était épuisé. Il dormit jusqu'au jour et une fois réveillé, il se leva, se prépara et se plaça sous la protection de saint Gilles. Il se dirigea alors vers un village, persuadé de ne pas être reconnu ; à peine s'était-il mis en route qu'en regardant à proximité du village, dans une belle prairie, il aperçut Roonel¹ en quête d'une proie à dévorer. À cette vue il fut pris de panique, mais néanmoins il reprit confiance, sachant que jamais Roonel ne le reconnaîtrait, et il se dit que ses pouvoirs étaient bien limités s'il ne parvenait pas à lui faire du mal. Renart se dirigea vers lui à vive allure, ayant repris entièrement confiance et se disant qu'il n'imaginait pas que Roonel puisse lui jouer un mauvais tour.

Le capon qui est gras et gros.
 Les autres trois mist sor son dos,
 Si s'en va, que plus n'i demeure.
¹³⁶⁴ Molt li avint bien a cele eure,
 Que de tot le jor n'ot mengié
 Et si ot il molt travillié.
 Renars s'en va les grans trotons,
¹³⁶⁸ Sor son col porte les capons.
 Fuiant s'en va par la gaistine,
 Trestitout le jour d'errer ne fine
 Tant que il vint près de la nuit.
¹³⁷² Lors menja, ensi con je cuit,
 Un de ses capons au souper.
 Por çou qu'il ert tens d'oisteler,
 Regarde parmi la chanpaigne.
¹³⁷⁶ Tot droit au pié d'une montaigne
 Vit un bial pin qui d'aubre sert
 Et par desous ert l'erbe vert.
 Cele part drece son chemin.
¹³⁸⁰ La se dormi trusqu'a matin
 Por le travail qu'il ot eü.

Tant se dormi que li jors fu.
 Et quant ot dormi, si s'esvelle,
¹³⁸⁴ Si se lieve, si s'aparelle,
 Si se comanda a saint Gile.
 Atant s'en vient vers une vile.
 Bien set que ja n'ert conneüs ;
¹³⁸⁸ Si con il^a estoit esmeüs,
 Desous la ville en un pré bel
 Garda et si vit Roonel^b
 Qui aloit la querant sa proie.
¹³⁹² Quant il le vit, si s'en esmoie,
 Et nonporquant molt s'aficha :
 Ja Rooniaus nel conistra
 Et dist molt a poi de pooir,
¹³⁹⁶ S'il ne li fait anui avoir.
 Vers lui s'en va grant aleüre
 Et molt durement s'aseüre
 Et dist que il ne cuide mie
¹⁴⁰⁰ Que cius li face vilonnie.
 Et quant Rooniaus^c l'a veü,
 Ne l'a mie reconneü

Mais Roonel, en le voyant, ne l'a pas reconnu à cause de la couleur noire dont il s'était teint. S'imaginant avoir affaire au diable¹, il fit le signe de la croix et prit la fuite. Renart lui cria alors : « Revenez, par saint Leu, je suis une créature de Dieu. Ne vous enfuyez donc pas ainsi. » En l'entendant dire qu'il lui fait bon accueil, Roonel retourna sur ses pas tout en tremblant ; il n'était pas encore très assuré que celui-ci ne fût pas une créature maléfique. Il s'approcha de Renart, la tête basse et n'osant lui faire fête par crainte d'une trahison. Renart, loin d'être intimidé, devint volubile : « Mon ami, soyez le bienvenu ! Ne vous tourmentez pas ! Je suis une bonne créature, il faut que vous le sachiez, et vraiment je n'ai aucune mauvaise intention. » Le matin fut alors rassuré et tout doucement s'approcha de lui : « Seigneur, fait-il, que Celui qui créa le ciel et le firmament vous accorde sa protection. Je n'ai pas peur — je le jure sur Dieu — de ce que je pourrais voir, mais, par le Seigneur Dieu, jamais de ma vie je n'ai vu, où que ce soit, créature aussi laide que vous, j'en suis sûr. D'où venez-vous, par saint Martin, vous qui avez une fourrure noire ? — Par saint Simon, répondit Renart, je suis natif d'Amiens², mais toutes les richesses de l'endroit ne sont pas à moi. — D'Amiens, seigneur ? Comment vous appelez-vous ? — Seigneur, mon nom est Chufet³. Depuis le jour de mon baptême⁴ c'est ainsi qu'on m'appelle.

Por le noir dont il tains estoit.
¹⁴⁰⁴ Cuide que li diaubles soit,
 Saigniez s'est et tournez en fuie.
 Et Renars après li escrie :
 « Venés arriere, por saint Leu,
¹⁴⁰⁸ Que je sui cose de par Dieu.
 Ne vous en fuies pas ensi. »
 Et quant Rooniaus l'entendi
 Que il li fait si bel sanblant,
¹⁴¹² Arriers retorna en tranblant,
 N'ert pas encor bien asseür
 Que cil ne fust de mal eür.
 Vers lui va et baisse la teste,
¹⁴¹⁶ Si ne li ose faire feste,
 Que poor a d'estre trahis.
 Renars ne fu pas esbahis,
 Si li dist, ne s'est pas teüs :
¹⁴²⁰ « Amis, bien soies vous venus.
 Ne seiés pas si dehaiüés.
 Bone chose sui, ce saciés,

Et si n'ai voir de nul mal cure. »
¹⁴²⁴ Li mastins lors si s'aseüre,
 Tout souef se trait cele part.
 « Sire, fait il, cius vous gart
 Qui fist et ciel et firmament.
¹⁴²⁸ N'ai pas poor, se Diex m'ament,
 Encor de chose que je voie.
 Mais, se Damedie me doinst joie,
 Onques ne vi si laide rien
¹⁴³² Con vous estes, ce sai ge bien,
 Ne en chemin ne hors chemin.
 Dont estes vous", por saint Martin,
 Qui si avés noir peligon ? »
¹⁴³⁶ Et dist Renars : « Par saint Simon,
 Sire, je sui nés a Amiens,
 Mais tous li avoires n'est pas miens.
 - D'Amienz, sire ? Com avés non ?
¹⁴⁴⁰ - Sire, Chufet m'apele on.
 Puis que fui de fons relevés^b
 Sui ge par ce non apelés.

— Seigneur, par saint Simon, je n'ai jamais entendu un tel nom et jamais connu quelqu'un qui porte ce nom. — C'est mon vrai nom, fait Renart, sachez bien que c'est la vérité. Mais dites-moi donc toute la vérité sans rien me cacher : comment vous appelez-vous, vous qui avez tant de prestance et d'élégance ? — Sur ma foi, répond-il, dans ce pays où je suis né on m'appelle Roonel. Mais par saint Denis, je dois m'en aller. — J'ai bien entendu parler de vous, de ce que vous faites et de ce que vous êtes. Je veux désormais être votre ami, et même votre ami très intime. Dites-moi donc, quel bon vent vous conduit, vous qui allez ainsi solitaire ? — Sur ma foi, sans mentir, répond Roonel, je suis à la recherche d'une proie : je le jure sur Dieu, la faim qui me tourmente me tord le ventre¹ ; je mangerais bien volontiers quelque chose, car depuis deux jours je n'ai rien avalé, ni fromage, ni viande, ni pain. — Assurément, par saint Germain, pourquoi vous tracassez-vous ainsi ? N'y a-t-il pas des raisins en abondance dans cette vigne qui est tout près d'ici ? En mangerez-vous, dites-moi ? — Assurément, dit Roonel, par saint Rémi, mais j'ai peur d'être obligé d'y laisser ma pelisse en y allant en manger, si le paysan gardien des vignes² — que le feu de l'enfer le dévore — survenait à ce moment-là. C'est pour cette raison que je ne veux pas y aller. — Tu ne dois pas parler ainsi, dit Renart, tu es vraiment un grand peureux. Jamais tu n'as eu

- Sire, fait il, par saint Symon,
¹⁴⁴⁴ N'oï mais parler de tel non,
 Ne hom qui fuist ensi nommés.
 - Ensi sui ge voir apelés,
 Fait Renars, ce saciés de voir.
¹⁴⁴⁸ Mais or me dites dont le voir,
 Si gardés que nel me celés,
 Coment vous estes apelés
 Qui si estes et gens et biaux ?
¹⁴⁵² - Par foi, fait se il, Rooniaus
 Sui apelés en cest pais.
 Si sui de ci entor naïs.
 Par saint Denis, en doi aler.
¹⁴⁵⁶ - Bien ai de vous oï parler
 Et de vos fais et de vostre estre.
 Des ore voel vos amis estre
 Et vostre privés bien demainne.
¹⁴⁶⁰ Or me dites quels vens vous mainne,
 Qui si alés sans compaignie ?
 - Par foi, ne vous mentirai mie,

- Fait Rooniaus, je vois en proie,
¹⁴⁶⁴ Car se Damedieix me doinst joie,
 De la faim dont sui entechiés
 Ai je tous les boiaus trenchiés ;
 Si menjasse molt volentiers.
¹⁴⁶⁸ Ne menjai, deus jors a entiers,
 Ne fromaige ne char ne pain.
 - Voire, dist cius, par saint Germain,
 De quoi es tu si esgarés ?
¹⁴⁷² Dont n'a ci près resins assés
 En celle vigne près de ci ?
 En' menjeroies, ce me di ?
 - Oïl, fait cil, par saint Remis.
¹⁴⁷⁶ Mais j'ai paor de mon pelis,
 Il la me covenroit lassier
 Se g'i aloie por mengier,
 Se li vilains cui maus feus arde
¹⁴⁸⁰ I venoit qui les vignes garde.
 Por çou ne voel pas la aler.
 - Tu ne dois mie ensi parler,

quelque chose de commun avec Renart, qui était si vaillant¹ ; j'en suis persuadé, je le jure sur ma tête, puisque tu as peur du paysan. Viens avec moi, par saint Germain, tu n'as rien à craindre, même s'ils étaient sept ! Pour moi, le paysan n'a pas plus de force qu'un pet de lapin, lui et toute sa clique. Tu auras des raisins en abondance, quoi qu'on en dise, si tu veux suivre mon plan. — Par ma foi, fait Rooneel, c'est ce que je vais faire, en me gardant bien de négliger ce que tu me dis : je vois bien que tu es animé de bonnes intentions. Va donc le premier, je te suivrai. »

Chufet et le mâtin se mettent alors en route. Une fois qu'ils sont entrés dans la vigne, Chufet voit le nœud coulant et le piège à bascule² que le vilain y avait installé : il s'en réjouit en se disant qu'il veut bien être pendu s'il ne parvient pas par un moyen quelconque à y faire prendre Rooneel. Continuant à avancer à très vive allure par un sentier, ils arrivent devant le nœud coulant, très bien amorcé au moyen d'un gros morceau de viande. C'est alors que Chufet lui lance son bobard : « Mon Dieu, quelle bonne aubaine ce serait pour quelqu'un qui pourrait en ce moment manger de la viande ! Maudit soit le mercredi, ainsi que le prêtre qui m'interdit la viande le mercredi ! Je n'en mangerai pas et c'est ce qui me chagrine. — Chufet, dit Rooneel, sur ma foi, je vais en manger très volontiers. — Avance donc, mon très cher ami,

Fait se il, tu es trop couars.

¹⁴⁸⁴ Onques ne te fu riens Renars
Qui si estoit de son cors preus ;
Ice croi je bien, par mes eus,
Quant tu as poor dou vilain.

¹⁴⁸⁸ Vien ent o moi, par saint Germain,
Tu n'as garde, s'estoient set.
Vilain ne pris je pas un pet,
Lui ne toute sa poesté.

¹⁴⁹² Des resins auras a plenté,
A cui que il doie desplaie,
Se tu voes a mon conseil faire.
- Par foi, fait Rooniaus, si ferai,
¹⁴⁹⁶ Ja le tuen conseil ne lairai,
Que bien voi que por bien le fais.
Or va avant, g'irai après. »

Atant^a se metent an chemin,
¹⁵⁰¹ Entre Chufet et le maſtin.
Dedens la vigne s'ont entré,
Ou li vilains avoit enté

Un plançon et un^b trebuchet.

¹⁵⁰⁴ Chuffet le voit, grant joie en fet
Et dist que encor puisse il pendre
Se il n'i fait Rooneel prendre^c,
Se il onques puet exploitier.

¹⁵⁰⁸ Lors s'en vont parmi un sentier
Bone aleüre le troton,
Tant qu'il sont venu au plançon
Qui bien aparilliez estoit.

¹⁵¹² Grant piece de char i avoit.
Lors a Chuffet trait son eschar^d.
« Diex, fait il, qui or menjast char,
Molt par li fuſt bien venu.

¹⁵¹⁶ Mal soit li mercredis venu
Et li provoires autresi^e,
Qui me carcha le mercredi !
N'en mengerai, ce poise moi.

¹⁵²⁰ - Chuffet, dist Rooniaus, par foi^f,
J'en mengerai molt volenters.
- Vien dont avant, biaux amis chers,

fait Chufet, il y en a un gros morceau. Que la malédiction tombe sur celui qui m'interdit la viande au point que je n'ose pas encore y goûter. » Roonel vient tout droit vers le nœud coulant, tout heureux de profiter, se dit-il, d'une telle aubaine. Alors Chufet lui dit : « Tu peux en manger jusqu'à en être complètement rassasié. » Roonel tout en lançant les dents met sa tête dans le nœud coulant, mais il ne va pas tarder à se rendre compte de sa sottise : le lacet le prend au cou et la branche auquel le lacet est accroché se détend ; voici Roonel pendu par le cou, bien mal lui en a pris ! Quand Chufet le voit pris au piège et bien pendu, il lui dit¹ : « Qu'est-ce là au nom de Dieu ? Cher compagnon, où allez-vous donc ? Cette viande, allez-vous me la laisser ? je n'en mange pas, je vous l'ai dit : je jeûne le mercredi. Descendez donc et mangez-la ! Vous me disiez que vous avez faim et pourtant vous ne voulez pas descendre ! Mais je vous vois pendu à cette branche comme on le fait pour les voleurs ! Ce n'est pas raisonnable de votre part et, sachez-le, cela vous sera reproché quand vous irez à la Cour du roi. On saura bien que vous avez été pendu et on dira, je le devine, que vous avez été pendu pour vol. Personne ne vous en croirait, si vous vouliez apporter un démenti à cette affirmation. Au nom de Dieu, parlez-nous, cher seigneur ! Pourquoi êtes-vous si orgueilleux, vous qui ne daignez pas nous adresser la parole ?

Fait Chuffez, grant piece en i a.
¹⁵²⁴ Dehait qui char nous devea,
 Quant ore menger n'en oson. »
 Rooniaus vint droit au plançon,
 Qui molt liez et joians en fu.
¹⁵²⁸ Et dist bien li est avenu.
 Lors dist Chuffet : « Mengier poés,
 Tant que soiés bien soolés. »
 Rooniaus a geté les dens,
¹⁵³² Sa teste met au plançon ens,
 Mais por tens se tenra por fol,
 Car li las le prent par le col
 Et li plançon est destendus.
¹⁵³⁶ Et Rooniaus remest pendus
 Par le col, molt li est mal pris.
 Quant Chuffet le vit entrepris
 Et en haut le vit encroé,
¹⁵⁴⁰ « Qu'est ce la, fait il, de par Dé ?
 Biaux conpains, et ou alés vous ?
 Ceste char, le me lairois vous ?

Je n'en men jus pas, ce vous di,
¹⁵⁴⁴ Car je june au mercredi.
 Venés jus et si la mengiés.
 Vous dites que fain aviiés,
 Et si ne volés pas descendre.
¹⁵⁴⁸ Mais vous voi a cel plançon pendre
 En la maniere de larron.
 Vous ne faites mie raison
 Et saciés que blasme en arois,
¹⁵⁵² Quant a la cort le roi venrois.
 Vous serés bien reconneüs
 Que vous avrés esté pendus.
 Si dira on, bien le devin,
¹⁵⁵⁶ Que ça êtes par larrecin,
 Que vous avés esté pendus.
 Si n'en seriez vous pas creüs,
 Se vous en volliés desdire.
¹⁵⁶⁰ Por Dieu parlés a nous, biau sire.
 Por cui êtes si orguillous,
 Qui ne daignés parler a nous ?

Ce n'est pas de vous que je pourrais attendre du secours face au paysan qui arrive en courant, si ce dernier venait me frapper. » Chufet voit alors venir le paysan qui devait surveiller les vignes. Ce dernier a très bien aperçu le chien pendu à la branche. Il descendit à toute allure le vallon, un bâton à la main et il était accompagné de trois paysans qui avaient en main une massue ou un bâton ; ils vinrent directement vers la branche où était pendu Roonel. En les voyant, Chufet, craignant fort d'être battu, prit aussitôt la fuite sans demander son reste. Il dit au chien : « Je vais m'en aller, cher compagnon, et vous, vous resterez ici pour surveiller les vignes : surveillez-les bien, que personne ne vienne y prendre ne serait-ce qu'un seul raisin. »

Alors Chufet s'enfuit, tout réjoui d'avoir dupé le mâtin qui ne manquerait pas d'être rossé. Les paysans, qui avaient vu Roonel pendu, arrivèrent alors aussitôt jusqu'à lui. Le premier leva son gourdin et lui porta sur l'arrière-train un coup qui faillit le tuer. Le second a ajusté son coup pour le frapper, mais il manqua sa cible, Roonel ayant fait un bond quant il a vu venir le bâton. Le coup, porté avec une extrême énergie, tomba sur son compagnon. Les paysans, en prenant de très grandes précautions l'emportèrent¹ tout doucement chez lui et le mirent au lit : il lui fallut un mois entier pour se rétablir.

De vous n'avrai ge nul secors
¹⁵⁶⁴ Vers le vilain qui vient le cors,
 Se il me venoit or ferir. »
 Atant garde, si voit venir
 Le vilain qui devoit garder
¹⁵⁶⁸ La vigne et vit bien lever
 Le plançon u li chiens pendi.
 Le grant val errant^a descendi,
 Tot un^b bâston en sa main ;
¹⁵⁷² O lui estoient troi vilain,
 Cascuns tenoit maque u bâston.
 Si sont venu droit au plançon.
 Et quant Chuffet les a veüs,
¹⁵⁷⁶ Poor a grant d'estre batus,
 Si s'en fuit tost sans demorer.
 Au chien dist : « Je m'en voel aler,
 Biaux conpains, et vous remanrois
¹⁵⁸⁰ Ci' et les vignes garderois.
 Et gardés bien que nulz n'i vegne,
 Que nes un des resins i pregne. »

Lors torne en fuie, molt est liés
¹⁵⁸⁴ Dou maſtin qui est engigniés,
 Qui avra batue la pel.
 Et cil viennent a Roonel,
 Qui la l'avoient veü pendre.
¹⁵⁸⁸ A lui viennent sans plus atendre.
 Li premiers^d hauce le bâston,
 Si l'a feru sus le crepon
 Tel cop que peu ne l'a tué.
¹⁵⁹² Li autres a son cop rué,
 Sel cuide ferir mais il faut
 Et Rooniaus a fait un saut
 Quant il vit le bâston venir.
¹⁵⁹⁶ Li cops descent de grant air,
 Que il avoit de fort enpaint.
 Si a son conpaignon ataint.
 Molt souef et molt belement
¹⁶⁰⁰ Si l'enporterent doucement,
 A son oſtel si l'ont couchié,
 De tout le mois ne fu haitiez^e.

Roonel, lorsqu'il put s'échapper, prit la fuite à travers les vignes, complètement affolé. Renart, caché dans une haie où il avait repéré un trou, éprouva une grande joie à voir comment le chien avait été rossé. Roonel, sans faire la moindre halte, je vous le jure, alla d'une traite à la Cour du roi. Arrivant dans le piteux état où l'avait mis la bastonnade, il tomba presque évanoui devant le roi et dit : « Sire, pitié, au nom de Dieu. Ne croyez pas que je plaisante ; je porte plainte devant vous contre un voyou qui, par une honteuse trahison, m'a fait pendre à une branche où quatre vilains m'ont assailli : ils m'ont tellement maltraité que j'en ai le corps tout meurtri et endolori ; ils ont bien failli me tuer. » Le lion se leva, tout frémissant de rage et de douleur. Il demanda à Roonel de lui dire qui était le responsable de ses malheurs. « Sire, dit Roonel, c'est Chufet ; tel est bien le nom qu'il m'a indiqué. Il porte une pelisse noire. — C'est un diable tout de noir vêtu, dit le lion, il n'est pas de nos contrées. Mais je te ferai obtenir vengeance, dans la mesure de mes moyens. » Aussitôt, sans perdre un seul instant, le roi fit proclamer publiquement son ordre : celui qui peut s'emparer de Chufet doit le faire venir à la Cour¹.

Nous allons maintenant quitter la Cour pour revenir à Renart, qui était caché dans la haie, très heureux d'avoir fait

Rooniaus, quant il s'eschapa,
¹⁶¹⁴ Parmi les vignes fuiant va
 Molt durement et molt s'esmaie.
 Et Renars est en une haie,
 Ou il avoit un treu veü^d.
¹⁶¹⁸ Voit le chien qui fu si batu,
 Si en a molt grant joie eüe.
 Rooniaus n'i fist arestue
 Ne ça ne la, foi que vous doi,
¹⁶¹² Tant qu'il vint a la cort le roi.
 Trestot ensi mal atornés,
 Devant le roi cheï pasmés
 Et dist : « Sire, merci, por Deu.
¹⁶¹⁶ Si ne le tenés mie a geu,
 Je me plaing a vous d'un larron
 Qui m'a fait pendre a un plançon,
 Par traïson, par fauseté,
¹⁶²¹ U quatre vilain m'ont beté
 Et si m'ont si mal atorné
 Que tous les rains en ai enflés,
 Apoi que n'ai esté tués. »
¹⁶²⁴ Li lions est en piés levés,

D'ire et de maltalent fremie.
 Si dist Roonial que il die
 Qui c'est qui ce mal li a fet ;
¹⁶²⁸ « Sire, fait il, ç'a fait Chufet,
 Ensi me dist qu'il avoit non.
 Vestu a un noir peliçon.
 - Noir diauble, dist li lions,
¹⁶³² Il n'est pas de nos regions,
 Mais toutesvoies t'en ferai
 Tel justice con je porrai. »
 Tantoïst^b et sans point demorer,
¹⁶³⁶ A fait li rois son ban crier,
 Qui ce Chufel porra tenir^c,
 Que il^d le face a cort venir.
 De la cort ici le laïrons
¹⁶⁴⁰ Et a Renars retournerons,
 Qui est en la haie mucïés.
 Molt fu ses cuers joians et liés
 Por le maïstin dan Roonel
¹⁶⁴⁴ Cui il a fait battre la pel
 As quatre vilains anemis^e.
 Lors se rest a la voie mis

rosser maître Roonel le matin par quatre vilains qui lui voulaient du mal. Il reprit alors sa route et chemina jusqu'à la tombée du jour ; il entra alors dans une forêt, ce qui le rassura quelque peu. Il chemina, sans s'arrêter, à travers la forêt à vive allure jusqu'à la nuit noire, redoutant fort de rencontrer Roonel. Regardant alors autour de lui, il vit un ormeau très feuillu, au pied duquel il y avait une belle herbe haute de trois pieds. Il vint jusqu'à l'arbre à toute allure, mais je ne dois pas oublier de dire qu'il trouva là un nid de pie avec quatre œufs à l'intérieur¹. Renart s'allongea à cet endroit sur le dos, sans plus attendre. Voici qu'arrive l'écureuil tout seul, allant droit au nid où il savait qu'étaient les œufs ; il avait l'intention de les manger, car il avait grand besoin de nourriture. Il vit Renart et aussitôt il le salua, tout en tremblant de peur, avec ces mots : « *Que* la nuit soit bonne pour vous ! » mais il aurait préféré se trouver ailleurs. Renart lui répondit sans cligner de l'œil : « *Que* Dieu te protège, écureuil ! *Que* cherches-tu par ici ? Tu agis bien à la légère. Viens plutôt ici te reposer près de moi. Je veux te demander des nouvelles, et si tu en connais, tu me les diras. » L'écureuil lui répondit : « Assurément, seigneur, si j'en connais, c'est très volontiers que je vous les dirai. » Alors il s'assied près de Renart ; ce dernier le prend par la main et lui dit : « Mon ami, dis-moi donc la vérité : dis-moi si tu connais une maison

Et erre toute la journee,
¹⁶⁴⁸ Tant que ce vint a la vespree
 Qu'en une forest est entrés.
 Or fu auques asseürés ;
 Parmi la forest chemina
¹⁶⁵² *Que* onques ne s'i aresta,
 Ains erre molt grant aleüre
 De ci que a la nuit obscure ;
 Molt se doute de Roonel.
¹⁶⁵⁶ Atant garde, vit un ormel
 Et si fu molt tres bien fuellu,
 Et bele herbe de desous fu ;
 L'erbe fu haute de trois piés.
¹⁶⁶⁰ La s'en vint trestout eslassiés ;
 Mais ce ne voel oublier mie,
 Iluec trova un nit de pie
 Ou il avoit encor quatre oés.
¹⁶⁶⁴ La s'est couchiés Renars envers,
Que il n'i a plus atendu.
 Atant e vous tot seul venu
 L'escuriel qui tout droit venoit
¹⁶⁶⁸ Au nit ou il les oés savoit.

Tous quatre les voloit mengier
 Car il en avoit grant mestier.
 Et vit Renart qui se gisoit.
¹⁶⁷² Ausi tost con il l'aperçoit,
 Le salue tous poerous
 Et dist : « Bone nuit aiés vous ! »
 Mais il vosist k'il fust ailleurs.
¹⁶⁷⁶ Et Renars li respondi leurs
 Et dist : « Diex te saut escurel !
 Et il ne clignoit pas de l'uel.
 Et que vas tu ici querant ?
¹⁶⁸⁰ Fait Renars, tu vas folement.
 Vien toi o moi ci reposer.
 Noveles te voel demander.
 Se tu les ses, si les me di. »
¹⁶⁸⁴ Li escuireus li respondi :
 « Certes, sire, se je les sai,
 Molt volentiers les vous dirai. »
 A tant s'est delés lui assis.
¹⁶⁸⁸ Et Renars l'a par la main pris.
 « Amis, fait il, or me di voir,
 Se tu ses après un manoir

où je pourrais trouver de quoi manger. Je n'ai pas mangé depuis longtemps, et comme je viens d'un pays étranger, je ne sais pas où trouver ma nourriture, car je ne sais pas où il faut aller. Dis-moi donc où je pourrai trouver un coq, une poule ou un chapon au croupion rebondi. — Seigneur, répond l'écureuil, je crois, et même j'en suis sûr, je l'atteste par Dieu, que vous avez de la chance : je connais la maison d'un moine¹ tout près d'ici dans la forêt, et dans cette maison il y a des chapons et plus de trente poules. En outre je sais bien par où on doit entrer. Sans mentir, c'est volontiers que je vous y conduirai, si vous voulez bien venir avec moi. » À ces mots Renart éprouva une grande joie. Passant un bras autour du cou de l'écureuil, il lui dit : « Vous êtes mon ami intime. Pour moi vous allez faire des prouesses ! Nous serons, vous et moi, bons amis. Allons donc à la maison des moines : ce sont des faux-jetons qui ont tout en abondance ! »

Renart se mit alors en route, accompagné de l'écureuil. Ils parvinrent sans s'arrêter à la maison qui était entourée de murs très hauts et très solides. Dans l'un des murs il y avait un trou que l'animal roux² connaissait fort bien. Ils parvinrent au trou et l'écureuil entra le premier, suivi par Renart. Ils entrent sans problème, mais ils ne rebouchent pas le trou et se dirigent directement vers le poulailler ; Renart commence à dresser

Ou je trovasse que mengier.

¹⁶⁹² Je ne menjai des avant hier ;
Si fui nés en estraïne terre
Ne ne sai u viande querre,
Car ne sai u puisse torner.

¹⁶⁹⁶ Or me di u porai trover
Cok ne geline ne chapon
Qui soit cras desus le crepon.

- Sire^e, fait soi li escuireluz,

¹⁷⁰¹ Je cuic et croi, si m'ait Diex,
Que bien vous en est avenu,
Car la maison a un rendu
Sai ge en la forest ci près

¹⁷⁰⁴ Que il a des capons adés
Et des gelines plus de trente.

Si sai bien par u on i entre.
Bien vous i menrai sans mentir,

¹⁷⁰⁸ Se avoec moi volés venir. »

Quant Renars l'ot, si ot grant joie.
Un de ses bras au col li ploie
Et dist : « Vous estes mes aointes.

¹⁷¹² Pour moi vous ferés encor cointes !
Moi et vous bon ami serons.

Or en alons a la maison
Qui est a ces faus moiniaus ;

¹⁷¹⁶ Assés i font de lor aviaus. »

Lors se mešt Renars a la voie^b
Et li escuireluz le convoie.

Ne se sont pas aresteü

¹⁷²⁰ Tant qu'a la maison sont venu,
Qui bien estoit close de mur,
Si estoient molt fort et dur.

En la paroit un trou avoit,

¹⁷²⁴ Que li rous^c molt bien i savoit.

Au trou en sont venu atant,

Li rous i entre tout avant

Et puis Renars. Bien sont passé,

¹⁷²⁸ Mais n'ont pas le tro estopé.

Si s'en vont droit au gelinier.

Renars comence a esrallier

S'il oroit riens qui li desplaise.

¹⁷³² Li rous ouevre l'uis de la haise

l'oreille pour vérifier s'il n'entendrait pas quelque bruit fâcheux. L'écureuil ouvre le portillon qui était fermé par une petite barre¹ et ils entrent aussitôt sans un bruit, sans un cri. Renart s'est emparé d'un chapon bien gros et bien gras et le dévore immédiatement. L'écureuil glouton lui montre alors l'endroit où se trouvaient les poules qui couvaient ; sous l'une d'elles il y avait vingt œufs dont il s'empare pour son usage personnel : l'un après l'autre il les gobe jusqu'au dernier, tandis que Renart dévore son chapon. Voici qu'un serviteur s'était levé pour uriner². Entendant Renart qui rongait les os, il tendit l'oreille pour écouter. D'un bond il se précipita pour boucher le trou, car il avait bien compris qu'il s'agissait de Renart le goupil. Sans perdre un instant il revint sur ses pas. « Debout, allons, fait-il, seigneurs barons, il y a une bête, goupil ou blaireau, enfermé avec nos chapons. Debout, vite ! Allons lui caresser l'échine à coups de bâton. » Tous se sont alors déplacés pour venir jusqu'au poulailler, un gourdin à la main. Ils ouvrent tout grand la porte. Celui qui tenait une torche passe le premier et voit Renart qui était noir comme une mûre. C'est alors que ce dernier se précipite comme s'il voulait s'emparer de lui. Le moine, sans attendre Renart, laisse tomber à terre sa torche et aussitôt referme la petite porte, puis il s'écrie : « À l'aide ! À l'aide ! Ma bonne dame Sainte Marie, aidez-moi et venez à mon secours. J'ai failli être tué ;

Qui fu fermés a un laidon.
Si entrèrent ens a bandon.
Onques n'i ot noise ne cri.
¹⁷³⁶ Renars a un capon saisi
Qui molt estoit et gros et gras.
Si le menja ensi le pas.
Li glous li commence a moſtrer
¹⁷⁴⁰ Ou vit les gelines couver^a.
De sous une i avoit^b vint oés
Qu'il a retenus a son oés.
Ses hume que nul n'en laissa,
¹⁷⁴⁴ L'un après l'autre les huma,
Et Renars menja son chapon.
Atant estes vous un garçon
Qui se fu levés au pissier.
¹⁷⁴⁸ Si a oi Renart rungier,
Si orilla et escouta.
Saut avant, le trau estoſta.
Bien sot et en fu avertis
¹⁷⁵² Que ce fu Renars li houpis.
Arriere s'en est retournés,

Que il n'i est point demorés.
« Or sus^c, fait il, signor baron,
¹⁷⁵⁶ Que ne ça houpil u tesson
Est avoec nous chapons enclos.
Or toſt, sili batons les os. »
Atant s'en sont tuit retourné^d,
¹⁷⁶⁰ Au gelinier en sont alé,
Cascuns un baſton en sa main.
L'huis ont ouvert treſtout de plain.
Li uns qui un tortis tenoit
¹⁷⁶⁴ Passe premiers, garde, si voit
Renart qui fu noirs come meure.
Et Renars tantoſt li cort seure
Ausi con si le volsiſt prendre.
¹⁷⁶⁸ Et cil qui ne le volt atendre
Lait le tortis cheoir a terre,
Tot maintenant le guichet serre,
Puis s'escria : « Aïe ! Aïe !
¹⁷⁷² Douce dame sainte Marie,
Aidiés moi, si me secourés.
A poi que n'ai esté tués.

ce n'est pas un goupil, mais un diable¹. Ne croyez pas que je l'invente, dès qu'il m'a vu, il s'est précipité sur moi sans dire un mot. Il allait m'étrangler, je ne mens pas, mais dès que je l'ai vu venir, je me suis échappé et j'ai très bien refermé la porte. Jamais de ma vie je n'ai vu pareille bête. » Aussitôt le prêtre se réveille et se lève sans perdre une seconde. Clercs et chapelains ont tous dans leurs mains de saintes reliques et le prêtre, prenant l'étole, la passe sans tarder autour de son cou ; ainsi parés, ils se mettent en route. Maintenant Renart est dans une bien mauvaise situation. Ils avancent derrière le porteur de la croix en chantant à très haute voix ; telle est la vérité sur le cortège qui arrive. Marchant à vive allure, ils s'engouffrent tous comme un seul homme à l'intérieur. Aussitôt l'écureuil prend la fuite², abandonnant Renart. Le prêtre s'avance et il voit Renart debout qui tente de se cacher dans un coin. Ce dernier, en voyant venir le prêtre, ne peut s'empêcher de se précipiter sur lui. Mais le prêtre ne perd pas la tête : il prend son étole et la passe autour du cou de Renart, puis il le tire hors du bâtiment et se met à le traîner dans la cour comme on le fait pour un voleur. Aussitôt un paysan accourt, une massue à la main et en voyant Renart, il le menace d'un mauvais sort ; il ajuste son coup et lève la massue, s'imaginant le frapper sur le dos, mais Renart, qui craint fort pour ses os et considère qu'il est perdu, fait un

N'est pas houpil, ains est diable,
¹⁷⁷⁶ Et si nel tenés pas a fauble,
 Tout maintenant con il me vit,
 Si m'acort que mot ne dist.
 Estranglé m'eüst sans mentir,
¹⁷⁸⁰ Mais si tost con jel vi venir
 Vers moi, et je m'en retornai
 Et molt très bien l'huis refermai.
 Onques mais ne vi tele beste. »
¹⁷⁸⁴ Tantoüst s'est esvillés li prestre.
 Li prestrez^a se leva errant,
 Qu'il n'i fîst nul delaïement.
 N'i remest^b clerc ne capelain
¹⁷⁸⁸ Qui n'ait saintuaire en sa main.
 Et li prestre l'estole prist,
 Maintenant a son col la mist.
 Si s'en sont a la voie mis.
¹⁷⁹² Or est Renars en trop mal pris.
 Chantant s'en vont molt hautement
 Et si portent la crois devant ;
 Ensi s'en vont, ne doutés pas.

¹⁷⁹⁶ Avant vinrent plus que le pas,
 Si entrent ens en une hie.
 Maintenant est tornés en fuie
 Li rous, si a Renart lassie.
¹⁸⁰⁰ Et li prestres s'est avancie,
 Si^d a veü trestout debout
 Renart qui en un angle crouit.
 Quant il vit le prestre venir,
¹⁸⁰⁴ Lors ne se pot plus atenir
 Que encontre lui ne venist.
 Li prestres l'estole saisißt,
 Qui ne se tint mie por fol.
¹⁸⁰⁸ Renart enlace par le col,
 Si le met hors de la maison ;
 Tout autresi comme un larron
 Le va traînant par la cort.
¹⁸¹² Maintenant un vilain acort,
 Qui en sa main tint une mace.
 Quant voit Renart, si le manace
 Qu'il li fera estre a malaise ;
¹⁸¹⁶ Hauce son coup, la mace entoise,

bond de côté par peur du paysan. Ce dernier frappe le prêtre à la main, l'obligeant ainsi à lâcher son étole. Renart en profite pour prendre la fuite en emportant l'étole du prêtre. Il ne cherche ni grande porte ni petite porte, mais il s'enfuit en passant par le trou. À l'extérieur, il trouve l'écureuil, son compagnon, qui l'attendait, en train de pleurer ; il s'était dit qu'il ne bougerait pas avant d'avoir retrouvé son compagnon retenu prisonnier à l'intérieur.

C'est dans ces conditions que l'écureuil donnait libre cours à son chagrin. Renart, sorti du trou par lequel il était entré, dès qu'il vit l'écureuil, lui demanda pourquoi il pleurait. « Pourquoi je pleure ? C'est que j'ai été pris de panique à cause de vous ; vous avez failli être tué et j'ai bien cru que vous étiez mort. — Ne vous tracassez donc plus, répondit Renart. Je les ai davantage volés qu'ils ne m'ont dépouillé : regardez cette étole que j'ai en main ; c'est avec cela qu'ils voulaient m'étrangler¹, mais j'ai réussi à leur échapper et ils ne m'ont pas fait beaucoup de mal. Mais allons donc un peu plus loin et reposons-nous dans cet endroit tranquille : c'est bien le moment de le faire. — Par ma foi, je suis d'accord. » Tous deux reprirent la route et s'en perdre de temps ils allèrent s'installer pour la nuit sur un chêne. Ils y dormirent, je vous l'affirme, jusqu'au lever du jour ; quand ce fut vraiment le plein jour², ils se mirent à se préparer

Ferir le cuide^a sour le dos.
 Et Renars molt doute ses os,
 Et molt se sent a mal bailli.
 1820 Si est de l'autre part sailli,
 Que poor avoit clou vilain.
 Et cil fier^b le prestre en la main,
 Que l'estole li fist lassier.
 1824 Et Renars se mist au frapier
 Et avoec soi l'estole emporte.
 Et si n'i quist ne huis ne porte,
 Par le pertruiss' s'en va courant.
 1828 Dehors trova le rous plorant,
 Son conpaignon qui l'atendoit.
 Dit avoit qu'il ne se movroit,
 De ci c'avoit son conpaignon
 1832 Qui leians estoit en prison.
 Ensi menoit li rous son duel.
 Renars s'en ist par le bouel,
 Par la ou il entrés i fu.
 1836 Si tost com a le rous veü,
 Si li dist : « Por quoi plorés vous ?

- Por coi je pleure ? Fait li rous,
 Por vous ai esté esfraés,
 1840 Apoi n'avés esté tués.
 Bien cuidai que mors i fussiés. »
 Fait Renars : « Ne vos esmaïés !
 Plus ai del lor qu'il n'ont del mien.
 1844 Vés ci l'estole que je tieng,
 Dont me voloient estrangler.
 Mais bien me soi d'iaus escaper,
 Que ne m'ont fait gaires de mal.
 1848 Mais or en alons la aval,
 En cel requoi nous reposons,
 Il en est bien tens et saisons.
 - Par foi, fait li rous, je l'otroi. »
 1852 Au chemin s'en revont andoi,
 N'ont demoré ne delaié.
 Sor un chaisne se sont couchié,
 Si ont dormi, je le vous di^d,
 1856 De ci que il lor esclarci.
 Quant li jors fu et biaux et cler,
 Si se prisent a atorner^e.

et en un instant ils furent habillés. L'écureuil s'adressa alors à Renart : « Par saint Simon, je ne connais pas encore votre nom ; si vous le voulez bien, vous allez me le dire. — On m'appelle Chufet, répondit Renart, et je suis votre cousin germain. Mais allons nous laver les mains à ce cours d'eau que je vois là-bas. » Ils montèrent sur leurs bons chevaux rapides et arrivèrent rapidement à la rivière ; ils se lavèrent les mains et le visage¹, puis Renart dit : « Mon très cher ami, il est maintenant grand temps d'aller à la recherche de notre nourriture. — Tout à fait d'accord, répondit l'écureuil, que Dieu veuille nous conduire à bon port. » Alors nos deux jeunes gens montent à cheval et partent en chasse. Ils chevauchèrent toute la journée, sans s'arrêter une seule fois, jusqu'à la tombée de la nuit. Allant au pas et non en courant, ils explorèrent tout le pays à la recherche de nourriture, mais ils ne trouvèrent rien à se mettre sous la dent. Renart bâillait à se décrocher la mâchoire, persuadé qu'il allait mourir de faim. Renart et l'écureuil allèrent se coucher pour la nuit sans avoir ni mangé ni bu, mais, sachez-le, ils eurent un repos agité, car la faim les tourmentait et les accablait au point qu'ils faillirent manger leurs mains. Renart se mit à réfléchir et il se dit que c'était d'une extraordinaire naïveté de sa part de ne pas manger l'écureuil, tant les diables l'ont attaché à lui. Mieux vaut manger l'écureuil tout cru plutôt que mourir de faim ! C'est pure folie, se dit Renart, alors qu'il sent l'écureuil là tout près de

Tost furent veſtu et cauchié.
 1860 Li rous a Renart araisnié,
 Si li a dit : « Par saint Simon,
 Encor ne sai ge voſtre non.
 Vous le me dirois se volés. »
 1864 Diſt Renars : « Chuffés ſui clamés,
 Et tu es mes cousins germainſ.
 Mais en alons laver nos mains
 A cele ewe qu'eſt la aval. »
 1868 Cascuns monte ſor ſon cheval
 Que il avoit bon et courant.
 Vinrent a l'ewe maintenant,
 Lors mains laverent et lor viſ.
 1872 Lors diſt Renars : « Biaus dous amis,
 Il eſt huimais molt bien ſaiſon
 D'aler querre no garison. »
 Et diſt li rous : « Bien m'i acort,
 1876 Et Diex nous amaint a bon port. »
 Lors monterent li bachelier
 Andui por en porcas aler.
 Si chevalchent ſans demoree

1880 Toute jor duſqu'al'avespree.
 Le paſſet vont non paſ corant,
 Par tout vont vitaille querant.
 Ne truevent riens nee qui vaille,
 1884 Et Renars durement baaille,
 Qui bien cuidoit de fain morir.
 La nuit ſe ſont alé geſir
 Qui ne burent ne ne mengierent.
 1888 Saciés que poi i reposerent.
 Renars et li rous ſont couchié,
 Molt ſont dolant, molt ſont irié,
 Que tant les agrevés li fains
 1892 Qu'a poi ne manjuent lor mains.
 Renars a porpenser s'eſt pris^d
 Et diſt que molt eſt fox naïſ
 Quant il ne menjue le rous,
 1896 Diauble l'ont fait ſi amorous.
 Mielz vient menjut le rous ſans cuire
 Que il enſi de fain ſe muire.
 Folie eſt a ſon eſcient
 1900 Quant il ſi près de lui ſe ſent

lui, de se laisser mourir de faim. S'approchant alors de lui, il le tire par la queue et manque la lui arracher. Lorsqu'il se sent blessé, l'écureuil se lève d'un bond : il sait bien que le responsable est Chufet. « Compagnon, dit-il, que fais-tu ? Veux-tu me couper la queue ? — Pas du tout, fait Chufet, au contraire je veux te manger ; je n'en peux plus et mieux vaut que tu sois le seul à mourir plutôt que nous mourrions tous deux de faim. » L'écureuil tremble de peur, croyant être arrivé à son dernier moment et il redoute très fort de mourir. « Chufet, dit-il, c'est du brigandage ; vous étiez mon cousin, mais je constate que les liens de parenté n'ont plus aucune valeur. — Sur ma foi, ils n'ont plus la moindre valeur, répond Chufet, et à partir de maintenant votre vie est terminée. — Je me mets entre les mains de Dieu, répond l'écureuil, de Dieu notre créateur à tous. Cela n'arrivera pas, si telle est sa volonté. »

Renart tient entre ses dents la queue de Roussel, mais ce dernier n'apprécie pas du tout et chacun tire de son côté. Quand Renart voit qu'il a échoué et qu'il ne pourra pas l'approcher, il entre dans une telle fureur qu'il tire sur la queue de l'écureuil et l'écorce sur toute sa longueur. Roussel eut beaucoup de mal à s'échapper : il s'enfuit à toute allure en disant qu'il irait sans tarder se plaindre auprès du roi. Toute la nuit et le lendemain de l'aube jusqu'à la fin de l'après-midi, il courut et finit par arriver à la Cour. Dès qu'il vit le roi,

Se il de fain morir se lait^a.

A itant vers le rous se trait,

Si le saiche parmi la queue

¹⁹⁰⁴ Par poi que il ne li desnoe.

Li escuirués se sent bliciés,

Tot maintenant sali en piés

Et seit bien que ce fu Chuffet.

¹⁹⁰⁸ « Conpains, fait il, qu'es ce que fais ?

Voés me tu la queue trenchier ?

- Nenil, ançois te voel mengier^b,

Fait Chufés, ne puis endurer

¹⁹¹² Et mielz te vient totsol finer

Que de fain morisson ensamble. »

Li escuirués de paor tranble ;

Arivés cuide estre a mal port,

¹⁹¹⁶ Car molt a grant poor de mort.

« Chufet, fait il, c'est larrecins.

Ja estiés vous mes cousins,

Mais bien voi li parentés faut.

¹⁹²⁰ - Par foi, fait Chufet, riens ne vaut !

Ne vivrés plus hui^c en avant. »

Dist li rous : « A Dieu me conmant,

Qui treštous nous fîst et forma.

¹⁹²⁴ Ja se Dieu plaišt, çou n'avenra. »

Renars tient la queue Roussel

As dens, ne l'en fu mie bel ;

Il saiche et Renars ausin.

¹⁹²⁸ Et quant voit que il a fali,

Que ne le poroit aprochier,

Lors se commence a airier.

Lors l'a de tel air sachié

¹⁹³² Que tot li avoit escorché^d.

Roussiaus s'en escape a grant paine ;

Fuiant s'en va a grant alaine

Et dist qu'il s'en ira clamer

¹⁹³⁶ Au roi tantošt sans demorer.

Treštote la nuit espouronne

Et l'endemain deci a nonne

Que il est a la cort venu.

¹⁹⁴⁰ Si tošt con le roy a veü,

il se laissa tomber à ses pieds en disant : « Sire, écoutez-moi ; au nom de Dieu, prêtez donc attention à ce que je vais dire. » Le roi fut extrêmement chagriné de voir pleurer Roussel, il faut que vous le sachiez, et il fut pris d'une grande pitié pour lui. « Mon ami, dit-il, vous pouvez parler : vous serez écouté attentivement. — Sire, dit-il, je porte plainte auprès de vous contre Chufet mon cousin germain. Il se disait mon cousin, mais tout récemment il a voulu me dévorer et m'a maltraité la queue de telle façon que plus jamais elle ne retrouvera son état normal ; voila ce qui m'attriste et m'afflige. Il est vêtu d'une pelisse noire, mais c'est un sale traître. » Roonel se leva alors d'un bond et dit : « Sire, il n'est pas convenable qu'il maltraite ainsi vos hommes. Il s'en est pris à Roussel et à moi. » À ces mots voici que se présente Isengrin, venu pour porter plainte lui aussi ; désormais il va être dur d'arrêter la propagation de l'incendie¹ ! Isengrin s'imaginait trouver Chufet à la Cour, c'est pourquoi il était venu avec son pied en bois, ayant perdu le sien dans le piège. Quand il entendit Roussel et Roonel qui n'avaient pas peur de porter plainte auprès du roi contre Chufet qui les avait tant maltraités, il vint directement devant le roi, se mit à genoux et tout en lui baignant les pieds de ses larmes², il déclara : « Sire, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! Je viens ici déposer une plainte pour la perte de mon pied. Je vous en supplie, rendez-moi justice conformément à l'avis de

Si se lait a ses piés cheïr.
 « Sire, fait il, fai moi oïr,
 Por Dieu, car m'entent a parler. »
 1944 Quant li rois vit Rossel plorer,
 Molt li anuie, ce saciés,
 Si l'en est prise grant pitiés^a
 Et dist : « Amis, dire poés
 1948 Que vous serés bien escoutés.
 - Sire, fait il, a vous me claing
 De Chufet mon cousin germain.
 Mon cousin dist que il estoit,
 1952 Mais ersoir mengier me voloit
 Et si m'a ma queue^b atornee
 Que jamais ne sera sanee,
 Dont j'ai mon cuer dolant et noir
 1956 Qu'a vestu un peliçon noir,
 Mais felon cuer a et puant^c. »
 Atant saut Rooniaus avant,
 Si dist : « Sire, ce n'est pas gent
 1960 Que si demaine vostre gent^d.

Moi et le rous il a tenu. »
 A icest mot ez vous venu
 Ysengrin qui se revient plaindre ;
 1964 Or est li feus maus a estaindre !
 Bien^e cuidoit que Chufet i fust,
 Si aporta un pié de fust ;
 Au piege avoit le sien perdu.
 1968 Et quant Rossel a entendu
 Et Roonel qui^f sans cremor
 Font de Chufet au roi clamor,
 Qui tant de maus fait lor avoit,
 1972 Cele part est venu tout droit,
 Devant le roi s'agenoilla,
 De larmes ses piés li moulla
 Et dist : « Sire, por Dieu merci.
 1976 A vous me vieng clamer ici
 De mon pié que on m'a toloit.
 Si vous pri que m'en faciez droit
 Conme vostre cors jugera. »
 1980 Ysengrin li rois esgarda

votre Cour. » Le roi regarda Isengrin et vit qu'il avait perdu un pied. La vue de ce pied mutilé le remplit de douleur et de colère ; il se leva et dressant sa queue, il en fouetta l'air avec tant de rage¹ que tout le palais se mit à résonner ! Il dit alors au connétable : « Seigneur, où est donc votre pied ? Vous êtes en piteux état ! Dites-moi pourquoi vous l'avez perdu : le responsable de ce méfait, si l'on peut mettre la main sur lui, ne pourra en aucun cas échapper au bûcher ou à la pendaison. Même en échange de la France entière, jamais je ne renoncerai à me venger de lui et à lui infliger, dès qu'il comparaitra, la punition décidée par la Cour.

— Sire, dit Isengrin, je vous en conjure au nom de Dieu, voyez la sinistre plaisanterie dont je suis victime. Chufet m'a mis dans un tel état que plus jamais personne n'aura de considération pour moi. Mais, par ma foi, il y a bien pis encore : il a pris ma femme devant moi, et sous mes yeux il a fait de moi un mari cocu en la sautant². Il n'est pas convenable de votre part de laisser vivre ce diable qui maltraite ainsi vos barons. Par la foi que je porte à Dieu et à tous les noms sous lesquels on l'invoque, il devrait bien être exterminé. » Le roi se leva alors, et sous le coup de la colère, il se mit à rire jaune, puis il regarda tout autour de lui ; il repéra Tibert le chat : noyé dans la foule, il ne perdait pas un mot des plaintes des autres. « Tibert, dit le roi, approchez ; pour mettre fin à cette sale affaire,

Et vit qu'il ot le pié perdu.

Si en fu molt fort esperdu

Et en fu dolans et iriés

1984 Por son pié qui ert retaiillié.

Puis se lieve, sa queue dresce,

Si se debat par tel destrece

Que tout li palais en resonance.

1988 Le conneestable en araisonne :

« Sire, ou est, fait il, vostre pié ?

Malement estes atirié.

Dites moi por qu'ile perdistes,

1992 Car icus ne sera ja quites

S'il est nulz qui le puisse prendre

Que ne le face ardoir u pendre.

N'en prendroie pas toute France

1996 Que je n'en face la vengeance,

Si tost conme venus sera,

Tel con ma cors esgardera.

- Sire, dist Ysengrins, pour Dieu,

2000 Veés con ci a malvais jeu.

Par Chufet sui si atornés

Que jamais n'iere honerés.

Encor fist il pis, par ma foi :

2004 Ma feme croissi devant moi

Et voiant mes^a iels me coupa,

Et le tro ma feme estoupa.

Cou n'est cose pas convenable

2008 Que lassiez vivre^b cest diauble

Qui si atorne vos barons.

Foi que doi a Dieu et ses nons,

Il deüst^c bien estre afinés. »

2012 Lors s'est li rois en piés levés,

Par grant maltalent et par ire

Commença un petit a rire,

Puis regarda tot entor lui,

2016 Si a Tyebert le cat coisi,

Qui entre les autres estoit ;

Le clamor des autres ooit.

« Tyebers, fait il, avant venés,

2020 Ceste bataille afinés.

il ne vous reste plus qu'à aller chercher Chufet. Où qu'il se trouve, vous devez le ramener et malheur à vous si je vous vois revenir sans lui. » Quand il entendit les paroles du roi, Tibert accourut auprès de lui, tout en jouant de sa queue¹ ; il n'était pas du tout intimidé. « Sire, dit-il, c'est très volontiers que je vais exécuter vos ordres. Si je le trouve, je le ramènerai, à condition toutefois qu'il veuille bien me suivre pour venir à la Cour. » Tibert ordonne que l'on prépare immédiatement son palefroi : il ne veut pas rester une seconde de plus et il cherchera Chufet pendant deux mois entiers s'il le faut, par les chemins et les sentiers, à travers les champs, les forêts et les prés, plutôt que de ne pas exécuter la mission qu'on lui a confiée. Ses ordres sont exécutés et le singe, qui ne rougit pas d'être à son service, lui amène sa monture qu'il enfourche aussitôt. Tibert prend congé et quitte la Cour, mais je lui conseillerais de se tenir sur ses gardes : si Renart peut le tenir, il ne pourra que revenir tout honteux.

Tibert s'en va à vive allure ; il a la contenance d'un noble baron. Sans faire un seul arrêt, il chemine à travers la forêt durant toute la journée, mais il est extrêmement inquiet, car il n'a aucune certitude sur le pays ou l'endroit où il pourrait chercher et trouver Chufet, à moins de tomber sur lui par hasard. Toute la journée il va l'amble, demandant à tous ceux qu'il rencontre s'ils peuvent lui donner un renseignement, et ceux-ci estiment qu'il n'est pas très avisé. Jusqu'à la fin de l'après-midi,

Aler^a vous convient Chufet querre.

Ja ne sera en cele terre

Que nel vous coviegne amener

2024 U mal vous verrai retourner

Se vous en retornés sans lui. »

Et Tyebers le roi entendit,

A lui en vient molt tost corant,

2028 De sa queue se va jouant.

Ne fu pas tropespoenté.

« Sire, la vostre volenté,

Fait il, molt volenters ferai.

2032 Se je le truis, je l'amenrai,

Se por moi voet venir a cort. »

Lors commande c'on l'en atort

Son palefroi sans demorer

2036 Car il ne voet plus arester,

Ains le querra deus mois entiers

Et par chemins et par sentiers,

Par plains, par bos et par herbages^b,

2040 Qu'il ne furnisse son message.

Fait fu quant il l'ot conmandé ;

Li synges li a amené,

Qui de lui servir n'ot pas honte.

2044 Atant Tyeberz maintenant monte.

Congiet prent et de cort se part,

Mais je loc bien que il se gart,

Que se Renars le puet tenir,

2048 N'en porra sans honte venir.

Tyeberz s'en va a esperon,

Molt a en lui noble baron.

Parmi la forest s'achemine,

2052 Trestit le jor d'errer ne fine,

Mais il a le cuer mat et vain

De çou qu'il n'est mie certains

En quel pais ne en quel terre

2056 On le puisse trover ne querre,

S'il nel trueve par aventure.

Toute jour s'en va l'anbleüre,

A cascun demande qu'il voit

2060 Se riens a dire on savoit,

il chemine aussi bien à travers plaines qu'à travers bois. Il sort de la forêt pour entrer dans une belle prairie toute verdoyante ; il y avait au milieu une source qui donnait une eau claire et bonne à boire. Se laissant aller à l'aventure, Tibert va dans cette direction et il voit, près de la source, Renart qui était plus noir qu'un diable. Tibert croit alors que tout lui a réussi, persuadé qu'il a en face de lui celui qu'il recherche. Il éperonne sa monture, lâchant les rênes pour aller rapidement vers lui. Quand Renart le voit venir, il se lève aussitôt, ce sale rouquin, et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu. Pourquoi venez-vous si vite ? » Tibert ne cherche pas à gagner du temps et il engage la conversation en lui demandant : « Comment vous appelez-vous ? — Seigneur, répond-il, mon nom est Chufet. — Par ma foi, la bonne affaire ! fait Tibert. C'est de la part du roi que je viens vous trouver ; il vous envoie l'ordre de venir avec moi, toutes affaires cessantes, à la Cour, avec une corde passée autour du cou¹ ; c'est avec cette corde que le roi vous fera pendre. Aucune promesse d'argent ne pourra le dissuader de vous faire pendre dès demain. » À ces mots, Renart prend un air accablé et il murmure tout bas entre ses dents : « Que ce voyage pour m'apporter pareille nouvelle tourne à votre plus grand malheur ! C'est bien ce qui arrivera, si du moins l'habileté ne me fait pas défaut. » Puis Renart répond tout haut² à Tibert : « Mon très cher ami, quelles sont les raisons de cette colère du roi envers moi ?

Et il nel tienent pas a saige.
 Va par plain et par bosquaige,
 Tant que ce vint a l'avespree.
 2064 Dou bos ist, si entre en la pree
 Qui molt estoit et vert et bele^a.
 En mi ot une fontenelle,
 Qui molt estoit et clere et saine.
 2068 Si con aventure le maine,
 Si en est venus cele part.
 A la fontainne voit Renart,
 Qui plus estoit noirs que maufés.
 2072 Or cuide bien estre assenés
 Et pense que c'est cilz qu'il quiert.
 Des esperons le cheval fiert,
 Vint a lui sans resne tenir.
 2076 Et quant Renars le vit venir,
 Si s'est decrés li puans rous^b.
 « Sire, fait il, bien vegniés vous.
 Coment venés vous si courant ? »
 2080 Tyberz n'i va pas demorant,

Molt bel l'avoit mis a raison.
 Fait il : « Coment avés vous non ?
 - Sire, fait il, j'ai non Chufet.
 2084 - Par foi, dist Tyebert, c'est bon plet.
 A vous vieng ci de par le roy^c
 Qui vous mande que avoec moi
 Venés a cort sans nul regart,
 2088 Entor vostre col une hart
 Dont li rois pendre vous fera.
 Por nul avoir ne le laira
 Que demain ne soies pendu. »
 2092 Et quant Renars l'a entendu,
 Samblant fait que il soit dolans,
 Belement dist entre ses dens :
 « Ce soit par vostre grant damaige
 2096 Que vous m'aportés tel messaige ;
 Si çou sera s'engiens ne faut. »
 Puis li a respondu en haut :
 « Biais doulz amis, fait^d il, por quoi
 2100 S'est li rois coureciez a moi ?

Je ne m'imaginai pas qu'il connaisse mon existence et qu'il sache quoi que ce soit de moi : la vérité est que je ne le connais pas et que je ne suis jamais allé à la Cour. Je ne croyais pas, je le jure par saint Nicolas, qu'il ait un jour entendu parler de moi. Dites-moi donc, si vous le voulez bien, pour quels motifs il me convoque à la Cour. — Par saint Mandé, répond Tibert, vous le saurez parfaitement bien demain, quand vous serez arrivé à la Cour. Vous ne pourrez pas en apprendre davantage avec moi : je ne connais pas exactement toute la vérité¹, je me suis contenté de vous dire ce que l'on m'avait chargé de transmettre. Faites-moi connaître vos intentions : viendrez-vous avec moi à la Cour ? Je vous conseille d'y venir et de vous conduire dignement devant Noble le lion, car il vous jugera équitablement. Si vous restez ici, vous êtes perdu, mais si vous venez à la Cour, vous aurez un jugement dans les formes. De ces deux maux choisissez donc le moindre et venez à la Cour avec moi. »

À ces mots Renart jette un soupir puis dit : « J'irai bien volontiers, quoique j'ignore tout de cette histoire. Mais j'ai la tête complètement vide aujourd'hui, car je n'ai encore ni mangé ni bu. C'est pourquoi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais vous prier de venir vous restaurer avec moi dans ma maison qui est tout près d'ici. — Je vous en remercie,

Ne cuiclai pas qu'il me seüst
Ne que de riens me conneüst,
Car onques voir ne le conui

²¹⁰⁴ Ne onques a la cort ne fui.
Ne cuidoie, par saint Nicole,
Que il seüst de moi parole,
Ne de moi seüst verités.

²¹⁰⁸ Or me dites, se vous volès,
Por quel cose il m'a mandé. »
Et fait Tyberz : « Par saint Mandé,
Demain molt très bien le savrois,

²¹¹² Quant a la cort venus serois.
N'en poès plus par moi savoir,
Car je ne sai pas bien le voir,
Mais ce que me fu enchargié

²¹¹⁶ Vous ai ge ici anoncié.
Dites moi que vous en ferois,
Se a la cort o moi venrois ;
Je vous lo que vous i viegniés

²¹²⁰ Et que molt bel vous^a contaigniés
Par devant Noble le lion ;
Ja ne vous fera se droit non.

Se remanés, jugiés serois,
²¹²⁴ Se vous i venés, droit aurois.
De deus maus le millor prenés,
Avoec moi a la court venés. »

Renars l'ot, il a souspiré,
²¹²⁸ Puis a dit : « Volenters iré,
Ja soit^b ce que ne conois l'estre.
Mais j'ai trop vuidie la teste,
Encor hui^c ne menjai ne bui.

²¹³² Se ne vous tornašt a anui,
Molt biau vous vorroie proier
Que o moi venissiez mengier,
Que ma maisons est près de ci. »

²¹³⁶ Tybers respont : « Voštre merci,
Car ausi ai ge molt grant fain
Car je ne finai des hui main

répond Tibert ; moi aussi je meurs de faim : je n'ai cessé depuis ce matin de courir les chemins pour vous chercher. Mais je remercie Dieu : j'ai mené à bien ma mission puisque je vous ai trouvé ici. Nous pouvons bien maintenant, quoi que l'on puisse en penser, prendre du repos, puis demain matin nous reprendrons la route ensemble pour aller à la Cour, je le jure par le Saint-Esprit. — Vous avez bien parlé, dit Renart. Soyez le bienvenu, à partir de maintenant vous serez mon ami intime¹. Partons donc tout de suite, il ne sert à rien de traîner. » Renart enfourche sa monture, et il chevauche en compagnie de Tibert en suivant le fond d'un vallon. Il se réjouit en pensant au bon tour² par lequel il est en train de le rouler dans la farine. « Seigneur³, fait Renart, avancez donc et veillez à ne pas perdre votre bonne humeur. Au nom de Dieu, je vous en prie, dites-moi tout sur cette Cour. » Tibert éperonne son cheval et vient à toute allure se placer à côté de Renart. Je crois bien que cette compagnie lui sera fatale, avant même demain matin ! Renart interpelle Tibert en ces termes : « Seigneur, au nom de Dieu, ne me cachez rien, comment vous appelez-vous ? — Tibert, répond-il, je le jure sur Dieu. — Seigneur Tibert, dit Renart, dites-moi donc quel est le nom du roi ; par la foi que je dois à saint Simon, je n'ai encore jamais entendu prononcer son nom et je n'ai encore jamais mis les pieds à sa Cour. — Apprenez donc la vérité, répond Tibert ;

Et d'errer et de chevalchier
²¹⁴⁰ Par ces sentes por vous cerchier.

Mais, Dieu merci, bien ai ouvré
 Quant je vous ai ici trouvé.

Or nous poons bien mais anuit

²¹⁴⁴ Reposer, cui que il anuit,
 Puis si nous metrons au chemin,
 Ensamble en irons le matin
 A cort, de par saint Esperit. »

²¹⁴⁸ Et dist Renars : « Bien avés dit.
 Que vous soiés li bien venus,
 Des ore mais serés mes drus.
 Or en alons sans atargier,

²¹⁵² N'avons mestier de delaiier. »
 Renars monte^a sor son cheval,
 Si chevauchent le fons d'un val
 Entre lui et Tyebert le cat.

²¹⁵⁶ Molt est liez quant par son barat^b
 Le va ensi tout decevant^c.

« Sire, fait il, venés avant,
 Et si gardés que soiés liés.

²¹⁶⁰ Por Dieu vous pri que m'ensaigniés
 De l'afer de cele court. »

Tyebertz fiert le cheval, si cort
 Durement et lés lui s'acoste,

²¹⁶⁴ Je cuist qu'il avra molt mal oște^d,
 Ains que soit li jors esclairié.
 Lors l'en a Renars araisnié :

« Sire, por Dieu, ne me celés,

²¹⁶⁸ Coment estes vous apelés ?

- Tyebert, fait il, se Diex m'agart^e.

- Sire Tyebert, ce dist Renart,

Car me dites, par vostre foi,

²¹⁷² Coment apele on le roi,
 Car, foi que doi a saint Symon,
 Onques encor n'oi son non

Ne en sa cort je n'oi mes piés. »

²¹⁷⁶ Tyeberts li dist : « De voir saciés

il s'appelle Monseigneur Noble et il est un roi généreux et valeureux, qui préférerait mourir plutôt que de faire du tort à quiconque. Messire fait régner la justice¹, il ne se prononce pas à la légère et n'a pas l'esprit versatile. On dit qu'il est plus sage qu'aucun autre, je le jure sur Dieu. — Par ma foi, sa valeur n'en est que plus grande, dit Renart. Est-il généreux ? — Oui, assurément, il doit plaire à tout le monde. Il a plus de douceur qu'une colombe² dans ses relations avec ses vassaux et ses barons ; il ne trouve rien à redire à tout ce qu'ils font. — Sa valeur n'en est que plus grande, je le jure sur ma tête, s'il chérit autant tous ceux qui l'entourent, par la foi que je dois à Sainte Marie. — Je le sais bien, il a surtout une grande affection pour ses barons et ses chevaliers ; il est en outre d'une grande vaillance au combat. Inutile de chercher ailleurs, dans un autre pays ou une autre terre, un meilleur prince. Messire est plus hardi et plus entreprenant au combat qu'on ne pourrait le raconter, et je peux bien le dire, sa renommée dépasse celle de tous pour les bonnes manières, la générosité, la vaillance et la prouesse, la sagesse, la bonté d'âme, l'affection et l'esprit d'humilité³ ; dans tous ces domaines, personne ne le dépasse, je le jure sur Dieu. — Par ma foi, Tibert, fait Renart, s'il est tel que tu me le dépeins, quelle bénédiction pour celui qui est son intime ! Mais parle-moi donc de ses barons, dis-moi qui ils sont et comment ils

Que il a non mon signor Noble.
Molt a en lui bon roi et noble,
Qui miex vorroit avoir la mort
2180 Que il feïst a nului tort.
Molt est mes sirez droituriers
Et si n'est mie trop legiers,
Ne trop remuans ses coraiges.
2184 Et si dist on qu'il est plus saiges
Que nulz autres, se Diex me saut.
- Par foi, dist Renars, miex en vaut.
Est il donques si debonaires ?
2188 - Oïl, certes, a tous doit plaire.
Plus est sinples que uns colons
Vers ses homes, vers ses barons.
Riens que il font ne li est grief.
2192 - Mielz en vaut, fait il, par mon chief,
Que tant a chiere sa maisnie,
Foi que doi a sainte Marie. »
Fait Tyebers : « Içou sai ge bien
2196 Que il aime sor toute rien

Ses barons et ses chevaliers,
Et si est molt de son cors fiers.
Nul millor prince n'estuet querre
2200 En nul pais ne nule terre.
Plus est hardis et conbatans
Que nuls ne vous iroit contant
Mes sires, que bien dire l'os,
2204 Sor toz a le pris et le los
De cortoisie et de largece
Et de valor et de prouese,
De sens, de debonaireté,
2208 D'amiëtië et d'umilité :
Nuls n'en a tant, se Diex me gart.
- Par foi, Tyebert, ce dist Renart,
S'il est telz come tu me pointes,
2212 Buer fu nés qui est ses acointes.
Mais or me di de ses barons
De lor estre et de lor nons,
S'il en i a nes un pseudome.
2216 - Oïl, fait Tyebers, molt grant some.

s'appellent ; dis-moi s'il y a parmi eux au moins un homme de valeur. — Assurément, dit Tibert, il y en a un grand nombre. Il y a Isengrin le loup, qui a été pris plusieurs fois par la ruse de Renart son compère, ce Renart qui jamais ne voulut faire le bien, il y a Brichemer le cerf, Baucent le sanglier aux dents acérées, Brun l'ours et Bruiant le taureau, qui est grand et robuste, et puis Roonel le vieux mâtin qui connaît diverses langues¹, Plateau le daim, le léopard et encore le chameau, seigneur Musart. Tous font partie du conseil du roi et sont pourvus d'une grande sagesse. Chacun d'entre eux, sachez-le bien, a été la victime des mauvais tours de Renart le rouquin. Par la foi que je vous dois, il y a encore d'autres barons aussi expérimentés, mais dont la valeur n'est pas aussi grande² : Grimbert le blaireau, Petitpas le furet, Espinart le hérisson, maître Frobert le grillon, et encore, Rousselet l'écureuil, maître Tiécelin le corbeau et encore beaucoup d'autres ; je ne pourrais aujourd'hui tous les citer et les nommer tant ils sont nombreux. Je vous l'assure, il n'y en a pas un qui n'ait été trompé par maître Renart qui n'a ni foi ni loi, ce félon de sale engeance qui ne doit faire le bien qu'à contrecœur. Je vais vous dire la vérité : un rouquin doit bien connaître des malheurs. Un rouquin est une sale créature venimeuse comme un serpent, un rouquin est un traître et un félon, un monstre qui connaît toutes les méchancetés³. Assurément ce sale individu

Ja i est Ysengrins le leus,
 Qui a esté pris en mains leus
 Par l'engien Renart son compere,
 2220 Qui onques jour ne volt bien fere,
 Brichemers li cers et Baucens
 Li senglers as aguës dens⁴,
 Et Bruns li ors, Bruians li tors,
 2224 Qui a grans menbres et grant cors,
 Et Rooniaus li vielz mastins,
 Qui reset de pluisors latins,
 Plateaus li dains et li liepars,
 2228 Et li chameus sire Musars.
 Tuit sont del conseil au roi,
 Tuit sont molt saiges, par ma foi.
 Si n'i a nul, bien le saciés,
 2232 D'iaus qui n'ait esté engigniez
 Par le barat Renart le rous.
 Et par la foi que je doi vous,
 Des autres barons bien apris,
 2236 Mais ne sont pas de si grant pris,

Ja i est Grimberz li taissons,
 Si est Petispas li fuirons
 Et Espinars li yreçons
 2240 Et dans Froberz li gresillons
 Et Rousselez li escuireus
 Et dans Tyecelins li corbeus
 Et des autres i a assés,
 2244 Ne les auroie hui tous nonmés
 Ne racontés tant en i a.
 Et si vous di que il n'i a
 Nul qui n'ait esté deceüs
 2248 Par dan Renart le mescreü,
 Qui tant est fel et deputaire,
 Mais il doit a envis bien faire.
 Ice vous di ge bien de voir,
 2252 Que rous doit bien anui avoir.
 Rous est puans et venimeus,
 Rous est traîtres, si est feus
 Et de tous les maus nices plains.
 2256 Certes li descreüs vilains,

sans foi ni loi agit comme il doit le faire. Il n'y a pas à la Cour un animal qu'il n'ait précipité dans un piège pour le faire battre et mutiler. Je souhaite que Dieu me permette de le voir ! Je donnerais très cher pour le tenir. *Que* Dieu ne me laisse plus un seul jour dormir sous une couverture de plume si le jour où je pourrai le tenir en mon pouvoir, je ne le corrige pas au point qu'en repartant il ait perdu l'envie de tromper quiconque ! — De qui s'agit-il donc ? — Seigneur, c'est Renart le goupil, qui connaît tant de bons tours¹ et de bonnes affaires et qui a mal agi envers tant de barons que je ne pourrais vous les citer tous. En ce qui me concerne, il m'a humilié quand, pour m'emmener manger le lard², il m'a fait prendre à un nœud coulant ; au moment où je sortais de la maison on m'a battu sans raison au point de m'endolorir tout le corps. Il fit subir la même humiliation à Brun l'ours³ : il le fit prendre au chêne que l'on avait commencé de fendre et il y laissa toute sa peau, des oreilles jusqu'au bout du museau. *Que* Dieu fasse qu'il vienne en un endroit où je pourrais le tenir ! Celui qui trouverait une occasion favorable ne manquerait pas de lui faire payer très cher tout le mal qu'il a fait ! » En entendant les menaces proférées contre lui, Renart, sachez-le bien, n'en éprouva aucune joie, bien au contraire il en fut profondément affecté et il murmura entre ses dents : « Tibert, aussi vrai que je demande à Dieu de m'accorder le salut, si mon esprit fertile à toujours employer la ruse ne me fait

Il fait molt bien que faire doit.
N'a beste a cort tot orendroit
Qu'il n'ait fait en tel leu enbatre
²²⁶¹¹ *Que* il le fist fuister et battre.
Se Diex me doinst sa garde avoir,
Je vorroie molt grant avoir
Avoir doné que jel tenisse.
²²⁶¹⁴ Ja Dieu ne place que je gise
Sus cuete de plume a nul jor,
Se je le tenoie en m'anour,
Que quant de moi departiroit,
²²⁶¹⁸ Ja mais home n'engigneroit.
- Coment, fait Renars, qui est il ?
- Sire, c'est Renars li houpil
Qui tant set d'engien et de plait
²²⁷² Et a tant barons a mesfait
Que je ne sai dire le conte.
A moi meismez fist il honte
Quant me mena mengier le lart
²²⁷⁶ *Que* il me fist pendre a un lac^a.

La fui batus et sans raison,
Tant que j'issi de la maison
Ou on me fist doloir les ors.
²²⁸¹¹ Autretant fist il a Brun l'ors
Que il le fist au chaisne pendre
Qui estoit comenciés a fendre,
Ou il lassa toute sa pel
²²⁸¹⁴ Des orelles trusqu'a musel.
Diex doinst que il puisse venir
En tel leu quel puisse tenir.
N'est hons qui lieu peüst trouver
²²⁸¹⁸ Ne li fesiست ce^b comparer. »
Quant Renars s'oi manacier,
Saciés que il n'en fu pas liés,
Ançois en fu forment^c dolans,
²²⁹² Si avoit dit entre ses dens :
« Tyebers^d, fait il, se Diex me saut,
Se li miens engiens ne me faut,
Dont je sui plains et doctrinés,
²²⁹⁶ Cher le vous ferai comparer

pas défaut, je vous ferai payer très cher les paroles que vous venez de prononcer contre moi et les calomnies dont vous m'avez accablé. » Puis il dit : « Tibert, laissons là les discours et pressons donc le pas ! La nuit va bientôt tomber, allons-nous-en donc vite. — Seigneur, fait Tibert, je suis tout à fait d'accord. » Éperonnant leur palefroi, ils partent à très vive allure, mais Tibert recherche son propre malheur.

Ils s'en vont ainsi au grand galop, Renart en tête, Tibert à l'arrière et ils finissent par arriver dans la forêt, à la maison du bûcheron¹, alors que la nuit était déjà tombée. Dans la porte il y avait un trou que Renart avait fait lui-même pour aller au poulailler et c'est là que le bûcheron avait placé une corde avec un nœud coulant. *Que* Tibert fasse bien attention à ne pas s'y lancer², car s'il y va, il se comportera comme un sot. Mais voici que monseigneur Renart le Noir descend le premier de cheval puis met la main à l'étrier de Tibert en lui disant : « Mon cher ami, descendez et entrez dans ma maison³. » Tibert, sitôt descendu de cheval, se précipite vers la porte ; aussitôt qu'il s'engagea dans le trou, la corde le saisit par le cou. C'est maintenant le moment de se rendre compte de sa sottise ! Aussitôt qu'il vit Tibert pendu, Renart se mit à fuir sans plus attendre, car il redoutait le bûcheron. Il s'est méchamment joué de Tibert, qui désormais n'est pas logé à la bonne enseigne ! Je crois bien qu'il devra y laisser sa fourrure.

Cou que m'alés ici disant
Et que si m'alés despitant. »
Puis dist : « Tyeberz, or del hauster,
²³⁰⁸ Lassons ces paroles ester.
La nuis aproche durement,
Alons nous ent delivrement.
- Sire, fait Tyebers, je l'otroi. »
²³⁰⁴ Et cascuns point son palefroi,
Si s'en vont molt grant aleüre ;
Tyebert quiert sa mesaventure.
Ensi s'en vont trestout d'eslés,
²³⁰⁸ Renars avant, Tyebers après,
Et ont tant le chemin tenu
Qu'il sont en la forest venu,
A la maison du forestier.
²³¹² Si estoit près de l'anuitier.
Un pertuis dedens l'uis avoit,
Que dans Renars fait i avoit.
Par la aloit au gelinier
²³¹⁶ Et meïsmes le forestier

I ot tendu un lac de corde.
Or gart Tyebers que il n'i morde,
Que s'il i va n'iert pas savoirs.
²³²⁰ Et mes sirez Renars li noirs
Descent premiers de son cheval,
Prist Tyebert par l'estrier aval,
Si dist : « Biaux amis, descendés,
²³²⁴ Et dedens ma maison venés. »
Tyebers a son cheval lassiet^a
Et si s'est vers l'uis^b eslassiés.
Tot maintenant dedens se mist
²³²⁸ Et li las tantoist le saisiist
Maintenant très par mi le col.
Or se puet il tenir por fol.
Et quant Renars l'a veü pendre,
²³³² Fuit s'en qu'il ne volt plus atendre
Por la poor dou forestier.
Malement l'a fait engignier.
Or a Tyebers molt mal hostel,
²³³⁶ Je cuit qu'il i laira la pel.

Il fait de violents efforts pour se dégager, mais c'est de la pure folie, car plus il tire, plus il a le cou serré par la corde. C'est parce qu'il a trop mal parlé de Chufet que ce dernier a tout manigancé pour le faire tomber dans ce piège. Maintenant Tibert va être battu et rossé, il en a la certitude, avant de pouvoir repartir. En tirant dans tous les sens, Tibert fait un tel tapage qu'il réveille le bûcheron. Celui-ci, une fois réveillé, tend un instant l'oreille et finit par se rendre compte qu'il y a quelqu'un pris dans le nœud coulant ; il ne peut s'agir, il le sait bien, que de Renart ou de Tibert. Fort de sa grande expérience, il ne se trompe pas : « Nous avons, dit-il, un prisonnier, goupil ou chat, je le jure sur Dieu. » Il saute hors de son lit, prend en main une chandelle, qu'il allume avec un peu de paille, puis bondit vers la porte, où il trouve Tibert qui tirait pour se dégager. Un bâton à la main, le bûcheron se précipite sur lui, qui se trouvait pris dans la corde, pour le rosser. Assurément je ne m'étonne pas de voir Tibert trembler de peur pour sa fourrure. Le bûcheron lui caresse l'échine¹ à grands coups de bâton, tandis que lui s'active à ronger le nœud coulant qui lui serre le cou. Tibert dit au paysan qui le roue de coups : « Vous n'agissez pas correctement, j'en suis sûr, car je suis le messager du roi, chargé d'une mission auprès de celui qui m'a fait venir ici en me disant qu'il s'agissait de sa propre

Forment tyre, si fait que folz,
 Plus tire, plus estraint li cols.
 Durement a mal dit Chufet,
 2340 *Qu'il* li a porcacié tel plet
 Por coi il s'est la enbatus.
 Or sera robés et batus,
 Ce set bien, avant qu'il s'en voise.
 2344 Tel batestal fait et tel noise
 A son sachier, a son tirer
Qu'il esvelle le forestier.
 Et quant il se fu esvilliez
 2348 Un petitet a orillié.
 Bien s'apense et aperçoit
 Que en son las prison avoit.
 Bien set c'est Renart ou Tyeibert ;
 2352 Il fu saiges et bien apert,
 En lui n'ot point de mesprison
 Et dit : « Nous avons un prison,
 Houpil ou chat, se Diex m'ament. »
 2356 De son lit saut isnellement,

Prent une candoille en sa main,
 Si l'alume d'un poi d'estrain,
 Puis vient a l'uis tout maintenant,
 2360 Si a trové Tyeibert tyrant.
 En sa main ot un baston pris,
 Vers dan Tyeibert qui estoit pris
 Vint por faire une envaie.
 2364 Certes or ne m'en merveil mie
 Se il a poor de sa pel.
 Et cius li aune son burel,
Qui sovent va ses cops ruant.
 2368 Et Tyebers" va les las runjant,
Qui entor le col le tenoit.
 Au vilain dist qui le batoit :
 « Vous ne faites pas bien, ce croi,
 2372 Car je sui messagers le roi ;
 En messaige m'a envoié
 A cel qui ci m'a envoié,
Qui me dist que c'ert sa maison.
 2376 Sachiez que ce n'est pas raison

maison. Sachez-le, vous avez tort de me battre comme vous le faites. Au nom de Dieu, laissez-moi tranquille, vous ferez une bonne action. — Ah ! fait le bûcheron, quelle bonne plaisanterie vous venez de me servir là ! Mais vous ne me la ferez pas à moi ! Que saint Marcel ne me vienne plus jamais en aide si je ne vous enlève pas votre fourrure. » Le bûcheron s'avance alors, mais Tibert, très avisé comme toujours, a déjà fini de ronger le nœud coulant. Craignant d'être mutilé, il n'a pas voulu attendre les coups, mais il prend la fuite à toute allure sans demander son reste. Il s'enfuit très vite, mais il est dans un piteux état, perdant du sang à gros bouillons par le nez et par la bouche. Il s'enfuit tout en ne cessant de maudire le paysan qui l'a tant maltraité, et il souhaite ne pas mourir avant que ce paysan ne soit pendu haut et court. Il se plaint amèrement de Chuffet qui a monté contre lui ce traquenard et il affirme, en prenant à témoin saint Leu, que si l'occasion s'en présente, il l'éliminera définitivement. C'est ainsi que Tibert s'en allait tout en remâchant sa douleur. Il ne marqua aucun arrêt avant la forêt, et en regardant devant lui, il aperçut Renart sous un arbre feuillu. Dès qu'il le vit, Renart lui lança une de ses railleries : « Tibert, soyez donc le bienvenu ici même ! Venez vous reposer un moment, puis sans attendre nous irons ensemble tous les deux à la Cour. » Tibert fit celui qui n'entendait pas :

Que vous m'alés ensi batant.
 Por Dieu, or me lassies atant,
 Si ferés et bien et aumosne.
 2380 - Ahi, fait il, quele ranprosne
 M'avés ore ici retraite"
 Ne me servirés pas de ceste.
 Jamais ne m'aïst saint Marcel,
 2384 Se ne vous reverse la pel ! »
 Lors^b s'estoit tantoïst avancié
 Et Tyebers ot son las rungîe
 Come cil qui fu vezîés.
 2388 Bien cuidoit estre mehaignéés,
 N'a mie son cop atendu,
 Ains s'en fuit a col estendu,
 Que il n'i est point delaiés.
 2392 Si s'en fuit treïtous eslassiez,
 Mais il fu molt mal atornés.
 Li sans li saut parmi le nés
 Et par la bouche a grant randon.
 2396 Fuiant s'en va tota bandon.

Le vilain aloit mal disant,
 Qui li a fait anui si grant,
 Que il ne soit mors estendus.
 2400 Devant qu'il soit en haut pendus.
 Durement se plaint de Chuffet
 Qui li a porcacié ce plait
 Et dit, foi que il doit saint Leu,
 2404 Se il en puet veniren leu,
 Il le fera mat et taisant.
 Ensi s'en va son duel faisant.
 De ci au bos ne s'aresta,
 2408 Garda avant, si vit Renart^d
 De desous un arbre fuellu.
 Si toïst con Renars l'a veü,
 Li a un de ses gas lanciés :
 2412 « Or ça, Tyebers, que bien vegniés !
 Venés vous' un poi reposer,
 Puis en irons sans demorer
 Entre moi et vous a la court. »
 2416 Et Tyebers li a fait le sourt,

il n'avait pas la tête à prendre du bon temps. Il poursuivit son chemin à toute allure et parvient à la Cour du roi. Dès qu'il le vit, il se laissa tomber à ses pieds en disant : « Sire, au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! Je viens ici même porter plainte contre Chufet auprès de qui j'ai été envoyé. C'est un être totalement diabolique : à cause de lui j'ai tant été battu que j'ai failli être taillé en pièces. Jamais je n'ai été autant maltraité par les mauvais tours de Renart. Il s'est comporté avec moi comme un traître ; c'est pour cette raison que, loin de le ramener, me voici revenu sans lui. Sire, ne m'en tenez pas rigueur, car il m'a mis dans l'état que vous voyez¹. » Le roi se mit à hocher la tête de colère en voyant Tibert couvert de sang. La rage l'oblige à serrer les dents, puis il lui dit : « Tibert, tu as été bien maltraité, mais celui qui t'a mis dans un tel état sera pendu sans rémission. Au nom de Dieu, maintenant il est de trop sur terre, ce vrai diable qui jamais n'a fait le bien durant toute sa vie. » Regardant sa Cour, le roi n'attendit pas longtemps pour appeler le mouton, monseigneur Belin, connu pour sa très grande sagesse². « Belin, dit-il, avancez jusqu'ici et allez me chercher Chufet, qui pendant si longtemps s'est moqué de moi ; dites-lui de ma part de venir en toute hâte à la Cour : qu'il n'invoque aucun prétexte pour se dispenser de venir, et qu'il n'apporte pas de discours pour sa défense, mais seulement la corde avec laquelle on le pendra. Vous remplirez

Qui de son solas n'avoit cure.
Fuiant s'en va grant aleüre
Tant qu'il vint la u li rois siet^a.

²⁴²⁰ Quant il le vit, as piès li chiet.

« Sire, fait il, por Dieu merci !
A vous me clain orendroit ci
De Chufet cui je fui tramis.

²⁴²⁴ C'est un malfès, un anemis.

Por lui ai esté tant batus
Qu'a poi ne fui tous desrunpus.
Onques par engien ne par art

²⁴²⁸ Ne m'en fist tant faire Renart.

Molt m'a desloiaument mené
Et si ne l'ai mie amené,
Ains en sui ça venus sans lui.

²⁴³² Por Dieu, nel tenés a anui,

Ce m'a fait que poés veïr^b. »

Li rois crolle le chief d'air
Quant voit Tyebert qui fu sanglans.

²⁴³⁶ De maltalent estraint les dens
Et dist : « Tyebers, tu es bleciés.

Pendus en iert, n'iert respitiés,
Celui qui t'a si atorné.

²⁴⁴⁰ Por Dieu, or a il trop duré,
Il est diaublez et malfès,
Ainc ne fist bien en son aé. »

Lors a par la cort regardé.

²⁴⁴⁴ Viètement avoit apelé
Le mouton mon signor Belin
Qui molt estoit saiges de grant fin.
« Belin, fait il, avant venés

²⁴⁴⁸ Et Chufet querre m'en alés,
Qui tant m'a tenu por musart,
Et li dites de moie part

Que viètement a la cort vegne,

²⁴⁵² Que nule riens ne le detegne.
N'aport parole a lui desfendre,
Mais la hart a sa geule pendre.

bien cette mission, car je n'en vois pas de plus avisé que vous. »

Un tel discours était loin de plaire à Belin, qui répondit : « Sire, ne vous formalisez pas, mais pour l'amour de Dieu, si telle était votre volonté, un plus jeune que moi irait là-bas : je suis âgé et j'ai les cheveux blancs, je ne pourrais pas revenir avant longtemps. Néanmoins, si votre volonté est que j'y aille, assurément, je le dis sans mentir, c'est très volontiers que j'irai, quoi qu'il puisse m'arriver. » Ces paroles sonnèrent désagréablement aux oreilles du roi, qui répondit en hochant plusieurs fois la tête : « Personne d'autre que vous n'ira. » Le mouton, mis en fureur par cette réponse, se prépara rapidement pour partir ; une fois monté à cheval, il prit congé du roi et s'en alla. À très vive allure, il se dirigea directement vers la forêt. Mais sachez-le, s'il ne sait pas garder la tête froide¹, il devra s'en repentir. Cheminant sans faire de pause à travers la forêt, il aperçut, en regardant devant lui, Renart allongé sous un orme. Tout en se dirigeant vers lui, il est en proie à un vif débat intérieur : « C'est lui, incontestablement : on dit qu'il est noir, or celui-ci est noir comme la poix, c'est donc lui et il ne faut plus en douter, je viens de le trouver. » Il l'interpelle alors en ces termes : « Mon ami, que Dieu vous accorde d'être sauvé ! » Renart leva la tête et lui répondit : « Que Dieu vous donne sa bénédiction ! — Mon ami, ne me mentez pas,

Bien furnirés icest messaige,
2456 Je n'i voi nul de vous plus saige. »

A Belin içou pas ne siet.

« Sire, fait il, or ne vous griet,
Por l'amor Dieu, s'il vous plaisoit,

2460 Plus jouenes de moi i iroit^b,
Car je sui et vielz et chenus,
Ne seroie a piece venus.

Mais por ce nel di je sans faille

2464 Que s'il vous plaist que jou i aille,
Que que il m'en doie avenir,
Volenters irai sans mentir. »

Li rois l'entent, molt li est grief,

2468 Durement a croslé le chief
Et dist : « N'i ira se vous non. »

Lors n'ot qu'airer ou mouton ;
De l'aler tost s'aparilla,

2472 Quant montés fu, si s'en torna
Et si a pris congié au roy.

Vers la forest s'en va tout droit
Grant cors et molt grant aleüre.

2476 S'or ne set garder s'ambleüre,
Saciés qu'il^d s'en repentira.

Par la forest s'achemina
Molt grant erre sans arester,

2480 Garda et vit Renart ester
Desouz un ourme u se gisoit ;

Cele part va ou il le voit,
A soi meismes fait bataille,

2484 En son cuer dist : « C'est il sans faille,
Car cascuns dist que il est noirs,
Si est cilz ausi comme pois.

C'est il, por voir je l'ai trové. »

2488 Lors l'a molt bel araisoné :

« Amis, fait se il, Diex vous saut ! »
Renars lieve la teste en haut

Et dist : « Que Diex vous beneie !

2492 - Amis, ne me mentés vous mie,

fait Belin, dites-moi quel est votre nom. — Seigneur, dit-il, par saint Simon, depuis le jour de mon baptême on m'appelle Chufet. — Chufet, dit Belin, la situation est grave pour toi¹, il vaut mieux que tu le saches ; tu dois venir immédiatement avec moi à la Cour et je ne te dirai pas pourquoi on te demande. Mais il faut que tu viennes immédiatement. » Renart, après avoir réfléchi quelques instants, lui répondit : « Seigneur, vous faites erreur, je ne suis pas celui que vous cherchez. Je ne crois pas, je le jure par Dieu, que le roi puisse savoir qui je suis. Je ne suis pas né dans ce pays, mais dans un pays étranger et je n'ai pas séjourné longtemps dans cette région. Il vous faut donc chercher quelqu'un d'autre que moi. » À ces mots Belin se mit à rire et lui dit : « Chufet, je te le garantis, c'est bien toi que je cherche et personne d'autre. Celui que je cherche s'appelle Chufet et toi tu t'appelles Chufet, tu es donc celui que je recherche² et tu dois venir à la Cour. — Seigneur, je ferai ce que vous voulez, du moment que le roi me fait demander ; que dis-je ? Il ne me fait pas demander, il m'ordonne d'aller le trouver ; c'est volontiers que j'irai à la Cour, mais, mon très cher ami, si vous le voulez bien, je mangerai auparavant quelque chose³ : la route est bien longue jusqu'à la Cour et il y a tout près d'ici un champ d'avoine ; si vous le voulez bien, vous y trouverez de quoi vous rassasier, je le pense. — Un champ d'avoine, seigneur, dit

Fait Belins, coment avés non ?

- Sire, fait il, par saint Simon,
J'ai non Chufet, quant levés fui.

²⁴⁹⁶ - Chufet, il t'est mal avenu,
Fait Belins, saciés sans mentir^a,
A la cort te covient venir
Orendroites avoecques moi,

²⁵⁰⁰ Et si ne dirai pas por quoi.
Mais vien tost et delivrement. »
Renars a porpenser se prent
Et dist : « Sire, mespris avés,

²⁵⁰⁴ Ne sui pas cius que vous querés.
Or ne cui pas, se Diex me voie,
Que li rois sace qui je soie.
Ge ne sui pas de ci naïs,

²⁵⁰⁸ Ains sui d'un estraigne païs,
N'ai gaire esté en ceste terre.
Autre de moi vous covient querre. »
Belins l'entent, si fait un ris ;

²⁵¹² « Chufet, fait il, je te plevis
Que nul autre de toi ne quier.
Chufet a non cil que je quier,
Et ce es tu, foi que te doi.

²⁵¹⁶ Je ne quier nul autre de toi,
A la cort te covient venir.

- Sire, voir, a vostre plaisir
Feraï puis que li rois me mande
²⁵²⁰ Non mie mande mais commande ;
Je irai a cort volentiers^b.

Mais s'il vous plaist, biaux amis chierz,
Un petit avant mangeroie :
²⁵²⁴ Truqu'a la cort a molt grant voie^c,
Et une avaine a ci delés^d ;
Se il vous plaist, vous en aurés
Aises ensi con je devin.

²⁵²⁸ - Avaine, sire, dist Belin !
Par saint Thumas le bon martir,
G'en vorroie ma panse emplir ;

Belin ! Par saint Thomas le bon martyr, je voudrais bien m'en remplir la panse ; s'il vous plaît, dites-moi où il se trouve. — Seigneur, répond Renart, je le jure, c'est très volontiers que je vous y conduirai. » Renart et le mouton partirent alors à très vive allure et arrivèrent tout droit dans le champ d'avoine. Le propriétaire de la récolte y était venu lui aussi, accompagné d'un mâtin. Dès qu'il a vu Belin, il lance d'un cri son chien contre celui-ci. Renart, lui, prend aussitôt la fuite, laissant ainsi Belin tombé dans le guet-apens. Le chien le saisit par les dents et ne le lâche pas, il lui déchire la fourrure, faisant voler les flocons de laine. Il le tond soigneusement et le met dans un piteux état. Le paysan crie à son chien : « Malheur à nous, vraiment, s'il parvient à nous fausser compagnie ! Fais bien attention qu'il ne t'échappe pas ! Si je peux lui passer la corde autour du cou, je l'emmènerai chez moi pour le dépouiller de sa toison. »

Belin, en entendant le paysan, pense qu'il va subir une terrible humiliation : « Chufet, dit-il, c'est toi le responsable de ce qui m'arrive, mais j'irai me plaindre de toi au roi, si Dieu permet que je puisse repartir d'ici. » Le chien se met à le dépouiller, il lui arrache toute la laine et en plusieurs endroits il arrache la laine et la peau. « Hélas, fait Belin, je suis si maltraité que je suis en train de mourir ! Seigneur Dieu, venez à mon secours, j'en aurais grand besoin. » Le vilain se met à crier à son chien :

S'il vous plaist, ensegniés le moi.
 2532 - Sire, diât Renars, par ma foi,
 Molt volenters vous i menrai. »
 Atant se sont acheminé
 Grant aleüre^a le troton
 2536 Entre Renart et le mouton ;
 Droit a l'avaine sont venu.
 Cius cui ele ert venus i fu,
 Si ot avoec soi un maştin.
 2540 Si toşt con a veü Belin
 En l'avaine, son chien li huie.
 Et Renars est tournés en fuie,
 Si lasse Belin en la trape.
 2544 Li chiens li descirre sa chape,
 As dens le prent, que pas ne faut.
 Li flocon sont volé en haut,
 De la laine l'a bien plumé
 2548 Et molt l'a malement mené.
 Et li vilains li escria :

« Certes mar nous escapera.
 Garde bien que il ne t'estorde !
 2552 Se le puis tenir a ma corde,
 Je l'en menrai en ma maison,
 Si li osterons la toison. »
 Belins a le vilain oï
 2556 Et diât que il seroit honni.
 « Chufet, fait il, tu m'as çou fait,
 Envers le roi ferai ton plait,
 Se Diex m'en laisse retourner. »
 2560 Et li chiens le prent a plumer^b,
 Toute sa laine li esraiche,
 En son dos en a mainte place
 Le poil enraché o le cuir.
 2564 « Hé, las ! fait Belins, je me muir,
 Tant sui ore mal atournés.
 Sire Diex, car me secourés,
 C'or en auroie grant meştier. »
 2568 Et li vilains prent a huchier :

« Tiens-le bien, dis, tiens-le bien ! » Alors le chien, croyant que le paysan allait venir, regarde dans sa direction. Belin prend la fuite dès qu'il sent qu'il est débarrassé du chien ; il fuit à travers une prairie sans s'arrêter jusqu'à la Cour du roi. Il se laisse tomber, tout en pleurs, aux pieds du roi et lui dit : « Seigneur, quel malheur pour moi ! Pour l'amour de Dieu, regardez donc comment on m'a dépouillé. C'est ainsi que Chufet m'a traité ! — Il m'a bien couvert de ridicule, répond le roi. Je ne sais que faire de ce maudit traître qui se fait appeler Chufet et qui maltraite ainsi mes hommes, en les mettant dans un piteux état. » Descendant alors dans la salle, le roi aperçut Bernard l'archiprêtre : il tenait par la main droite Brun l'ours et se trouvait avec seigneur Baucent, le sanglier aux dents pointues¹ ; tous trois étaient venus à la Cour. Le roi les aperçut et leur dit : « Avancez, seigneurs, soyez les bienvenus. J'ai besoin de vous : j'ai l'intention maintenant de vous envoyer tous trois chercher celui qui ne cesse de nous tourmenter. Il a fait perdre à Belin toute sa laine ; vous qui êtes de mes intimes, allez le chercher et amenez-le-moi ; prenez toutes vos dispositions, mais ne revenez pas sans lui : ramenez-moi ce brigand. — Sire, répondent les barons, nous exécuterons vos ordres et maudit soit celui qui se dérobera ! Nous ne voulons pas nous attarder davantage et nous allons partir immédiatement. — Barons, allez, c'est un

« Tien le, di va, tien le, di va ! »
 Atant li chiens se regarda,
 Qui cuidoit bien que il venist
 2572 Et Belins a fuïr s'em prist,
 Quant dou chien se fu delivrés.
 Fuiant s'en va parmi uns prés,
 Ainc tant ne quant ne s'aresta,
 2576 Tant que la cort le roi trova.
 Plorant li est as piés cheüs,
 Et dist : « Sire, mal sui venus !
 Por amor Dieu, or esgardés
 2580 Conme je sui entrepelés.
 Tout ensi m'a Chufet servi. »
 Et dist li rois : « Bien m'a honni.
 Si ne sai que j'en puisse faire
 2584 Dou mal traïteur deputaire
 Qui se fait apeler Chufet
 Et ensi qu'il ma gent malfet
 Et mes houmes atornés mal. »
 2588 Lors va parmi la sale aval,
 S'a veü Bernart l'arceprestre

Et tint Brun l'ors par la main destre.
 Si ert avoec sire Baucens,
 2592 Li senglers as aguës dens^a.
 Si sont laiens tuit troi venus.
 Si con li rois les a veüs,
 Si lor a dit : « Venés avant,
 2596 Signor, que bien soïes venant.
 De vous avoie je mestier,
 Car je vous voel or envoier
 Entre vous trois querre celui
 2600 Qui tant nous^b avra fait anui.
 Belin m'a il trestout plumé
 Et vous estes tuit mi privé.
 Alés et si' le m'aménés,
 2604 Gardés sans lui ne revenés,
 Mais amenés moi le larron.
 - Sire, ce dient li baron,
 Nous ferons çou que vous plera.
 2608 Dehé ait qui vous en faurra.
 Plus n'i vorromes demorer,
 Ains en iron sans arester.

ordre que je vous donne. » Aussitôt, voilà les trois barons partis : ils se mettent en route sans perdre une seconde. « Seigneurs, dit l'archiprêtre, nous devons agir finement¹ afin qu'il ne puisse pas nous échapper. L'un d'entre nous passera devant les autres et chevauchera bien tranquillement ; en ne voyant qu'une seule personne, Chufet n'aura pas peur, à mon avis. — Par ma foi, vous dites vrai, mais il faudrait savoir lequel de nous trois ira le premier. — Seigneur, celui que vous voudrez désigner ; en ce qui me concerne, j'irai, si vous en êtes d'accord et si vous m'en donnez l'ordre. — Seigneur, répondent-ils, qu'il en soit fait comme Dieu le voudra et qu'il vous permette de mener à bien cette mission. » L'archiprêtre s'en va alors et il chevauche à très vive allure à travers un essart, en devançant ses compagnons d'un jet d'arbalète. Il entre dans une prairie et continue de chevaucher en longeant la forêt feuillue et verdoyante. Il trouve Renart allongé sous un coudrier de petite taille. En le voyant, celui-ci se relève d'un bond et lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu. — Traître, fait Bernard, taisez-vous ! Ne vous appelez-vous pas Chufet ? — Oui, seigneur, c'est bien mon nom, vous devez le savoir ; que voulez-vous ? » Bernard s'avance et lui dit : « Je ne vous salue pas, mais je vous ordonne de venir auprès du roi en pressant le pas. Sachez-le, il n'a aucune affection pour vous qui avez maltraité ses hommes

- Baron, fait il, jel vous conmant. »
 2612 Et cil s'en vont tot maintenant.
 Si s'en vont tost sans sejourner,
 Tuit troi prennent a cheminer,
 Et si s'en vont sans nulle areste^d.
 2616 « Signor, ce a dit l'arcepreste,
 Saigement nous covient ouvrer,
 Que il ne nous puisse escaper.
 Li uns de nous^b ira avant,
 2620 Trestitout belement chevauchant^c,
 Que s'il n'en voit que un ensamble,
 N'aura pas poor, ce me semble.
 - Par foi, fait il, vous dites voir,
 2624 Mais ce seroit molt boin savoir
 Liqueus de nous trois i ira^d.
 - Sire, liquelz qui vous plaira,
 Et je irai se vous volés
 2628 Et entre vous le comandés.
 - Sire, font il, a Dieu plaisir
 Qui vous en doint^e a chief venir. »
 Atant^f l'arcepreste s'en part

- 2632 Et chevalche tout un essart
 Auques loing de ses conpaignons,
 Grant aleüre les trotons,
 Bien entor une arbaleste^e.
 2636 Si est entrés en une pree
 Et va chevauchant sans arest
 Entre le pré et la forest
 Qui molt estoit vert et foillue.
 2640 Desous une corde menue
 A trové dant Renart gisant.
 Quant il l'ot, si saut en estant.
 Si li dist : « Sire, bien vegniés.
 2644 - Traîtres, fait Bernars, taisiés,
 N'estes vous Chufet apelés ?
 - Oïl, voir, sire, que volés ?
 Chufet ai non, içou saciés. »
 2648 L'arceprestres s'est avanciés
 Et dist^g : « Je ne vous salu pas,
 Venés au roy plus que le pas.
 Saciés qu'il ne vous aime mie,
 2652 Sa gent li avés mal baillie,

et trompé les meilleurs de ses barons. Vous serez jugé pour tout cela à la Cour et quand la Cour vous aura jugé, le roi fera exécuter le jugement énoncé par les barons¹. » Renart lui répond aussitôt : « Seigneur, vous vous égarez et vous perdez votre bon sens : sachez-le, le roi, je l'atteste par Dieu, ne m'a jamais vu et ce n'est pas à moi qu'il envoie l'ordre de venir. — Par ma foi, rétorque Bernard, quelle bonne plaisanterie ! Son ordre n'est destiné à personne d'autre qu'à vous. » C'est alors qu'arrivent les deux autres compagnons, monseigneur Brun l'ours et Baucens : chevauchant à vive allure ils sont aussitôt sur place, tandis que Renart se lance sur le sentier, s'imaginant bien pouvoir s'échapper. « Par ma foi, font-ils, Bernard a besoin d'aide, dépêchons-nous donc ! » Ils éperonnent leurs montures et aussitôt se précipitent sur Renart. Ils mettent pied à terre et après s'en être emparé, ils le ligotent, puis lui disent : « Ne prenez pas mal ce qui vous arrive ; maintenant vous allez venir avec nous à la Cour, je crois bien. Avant que vous n'en repartiez, nous vous aurons appris les bonnes manières. Vous devez savoir que sous le nom de Chufet vous vous êtes bien moqué de nos barons et vous les avez couverts de ridicule. À l'avenir vous ne les tourmenterez plus car aujourd'hui vous allez recevoir la récompense² pour vos actes. » Ils jettent Renart sur un cheval et chevauchent en suivant le fond d'un vallon, sans

Des miex de ses barons trichiés.
Si en serés a cort jugiés.

2656 Quant la cors jugié vous aura,
Li rois tel justice en fera
Con si baron esgarderont. »
Et Renars tantoist li respont :
« Sire, fait il vous^a forsenés,
2661 Vous n'êtes pas bien assenés^b,
Que bien saciés, se Diex m'aiïst,
C'onques li rois jour ne me vit
Ne moi ne demande il pas.
2664 - Par foi, fait Bernars, or est gas !
Il ne demande se vous non. »
Atant vienent li conpaignon,
Mesirez Bruns l'ors et Baucens

2668 Et chevalcherent vïstement
Et vinrent la sans delaier.
Et Renars fu ens ou sentier,
Qui molt bien escaper se cuide.
2672 « Par foi, il a mestier d'aïde,

Font se il, or tost de l'aler ! »

Lors font chevaus esporonner ;
Ainc ne furent aperceü,
2676 Si sont desus Renart venu,
Et puis sont descendu a pié.
Renart prennent, si l'ont loïé
Puis li ont dit : « Ne vous anuit,
2680 Or venrés vous a cort, ce cuit.
Ains que vous puissiés repairier,
Vous aprendrons a cortioier.
Mestiers est que saciés dou fait
2684 Por çou que avés non Chufet,
Nos barons avés bien chufés
Et engigniés et abufés.
Ne lor ferois jamais anui,
2688 Le guerredon aurois ancui. »
Lors l'ont jeté sor un cheval
Et chevauchent le fons d'un val.
Ne se sont pas aresteü,
2692 Si en sont a la cort venu.

s'arrêter jusqu'à la Cour : ils sont particulièrement joyeux, tandis que Renart enrage, car il sait bien qu'il va être châtié pour tous ses méfaits. Tous les trois mettent pied à terre devant les escaliers et déchargent leur prisonnier, puis ils montent au palais, où le roi siégeait en toute sérénité, entouré de nombreux barons. Ils transportent le brigand solidement ligoté, ce qui provoque la joie de tous.

Isengrin, voyant venir Renart, se lève aussitôt d'un bond pour dire au roi : « Sire, voici celui qui m'a fait perdre mon pied. Sachez que je ne mens pas. » Les trois barons s'avancent aussitôt en tenant Renart et ils disent au roi : « Sire, Sire, voici Chufet, nous vous l'amérons. Nous agirons avec lui conformément à vos ordres. » Le roi leur répond alors : « Soyez donc les bienvenus tous trois ! Mais lui, je ne le salue pas : il m'a trop fait subir d'humiliations. Maintenant que nous le tenons, il est juste qu'avant de repartir il plaide bien sa propre cause¹. Assurément, tout cela n'a rien d'étonnant pour moi : celui qui commet une faute doit payer pour cela. » Chufet lui répond tout haut : « Mon bon roi, que le Seigneur qui est la vérité même protège comme il convient votre propre personne ! Je ne connais pas de meilleure salutation. Vous m'avez fait venir ici, et pourtant je ne crois pas que vous me connaissiez ; mais si vous le voulez bien, vous expliquerez ce que vous voulez que je fasse.

Molt sont joiant et molt sont lié,
 Mais Renars a le cuer irié
 Que il set trestout voirement
 2696 Que il aura son paiement.
 Tuit troi^a descendent al degré,
 Si ont le prison destrossé,
 Puis ont monté ens ou palais
 2701 Ou li rois se seoit en pais.
 Si ot entor lui maint baron.
 Devant aportent le larron,
 Molt bien loïé d'une corroie.
 2704 Trestot en i font^b très grant joie.
 Quant Ysengrins^c le voit venant,
 En piés saut sus tot erranment
 Et dist : « Sire, veés ci celui
 2708 Qui m'a dou pié si malbailli.
 Saciés, fait il, je n'en menc pas. »
 Et cil viennent isnele pas.
 Si tenoient Renart tout troy.
 2712 « Sire, sire, font il au roy,

Vés ci Chufet que amenons.
 Çou que vous plaira en férons. »
 Et li rois lor respont atant :
 2716 « Signor, bien soiés vous venant
 Tout troi, mais lui ne salu mie
 Que trop m'a fet grant vilonie.
 Or le tenons, si est bien drois,
 2720 Qu'il face resne de bourgeois,
 Ains qu'il se parte de la court.
 Puis que il peche, si l'encourt.
 Certes, je ne me merveil mie. »
 2724 Et Chufet en haut li escrie^d :
 « Bons rois, cilz sires qui ne ment,
 Ilgart voestre cors dignement.
 Je ne vous sai mie^e saluer.
 2728 Vous m'avés fait ici mander
 Et si ne cuit pas, ce saciés,
 Que vous encor me connessiés,
 Que si vous plaist^f, vous me dirois
 2732 Tout ce que vous conmanderois. »

— Soyez donc maudit, répond Noble. Je veux que vous soyez pendu mais auparavant, je te¹ dirai pourquoi. Maître Isengrin se plaint de toi, ainsi que le mâtin maître Roonel, l'écureuil maître Roussel, Tibert le chat et le mouton qui perdit de grands flocons de laine. Au nom de Dieu, si tu n'es pas capable de te défendre de ces accusations, je te ferai noyer ou pendre ; tu ne peux pas en réchapper. — Sire, dit Renart, écoutez-moi. Au nom de tous les saints qu'on prie à Liège, je vous le demande : si Isengrin a été pris au piège et y a perdu son pied, est-ce là une raison pour que l'on me pendre ? Que Dieu veuille bien m'en protéger, ainsi que saint Martin ! Si Roonel le mâtin a mangé le lard placé dans la corde, en quoi suis-je responsable ? Dois-je pour cela y perdre personnellement ? Par la foi que je dois à saint Julien, qu'ai-je gagné ou perdu dans cette affaire ? Si les paysans l'ont copieusement battu, qu'y puis-je, très cher Sire ? Toute la responsabilité lui en incombe, à lui qui fut si stupide. Ai-je pour cela mérité d'être pendu ? Non, que Dieu veuille m'en protéger ! Et si Tibert, que nous voyons ici, est entré dans la maison d'autrui de son propre chef sans demander la permission, et si on l'a rossé sur tout le corps et si on lui a écorché la pelisse, en quoi ai-je dans cette affaire mal agi ? Quand je ne porte aucune responsabilité, je ne dois en aucun cas être inquiété. Et si maître Belin, votre mouton², a mangé l'avoine du paysan et si celui-ci l'a dépouillé de sa laine, cher Sire, que puis-

Diët Nobles : « Mal soiés venus !
 Je voel que vous soiés pendus »,
 Mais avant te dirai por coi.
²⁷³⁶ Dans Ysengrin se plaint de toi
 Et li maſtins dans Rooniaus
 Et li escuruelz dans Rousiaus,
 Tyebers li cas et li moutons
²⁷⁴⁰ Qui perdi sa laine a flocons.
 PorDieu, se ne t'enpués desfendre,
 Je te ferai noier ou pendre,
 Tu n'en pués estre racatés.
²⁷⁴⁴ - Sire, diët Renars, entendés.
 Par tous les sains^b c'on prie a Liege,
 Se Ysengrins chaï ou piege
 Et il i a le pié perdu,
²⁷⁴⁸ Doi je por çou estre pendu ?
 Diex m'endesfende^c et saint Martins !
 Se dans Rooniaus li maſtins
 A^d de plançon le lart mengié,
²⁷⁵² De coi ai ge en çou pechié ?

I doi je perdre riens dou mien ?
 Foi que doi a saint Julien,
 N'i ai gaaignié ne perdu ?
²⁷⁵⁶ Se li vilain l'ont bien batu,
 Que en puis je, biaux très dous sire ?
 Ce fu par sa grant estoutie.
 Ai je por çou deservi a pendre ?
²⁷⁶⁰ Nenil, Diex m'en puisse desfendre !
 Et se' Tyeberz que la veon
 Fu entré en autrui maison
 Tous seulz sans demander oſtel,
²⁷⁶⁴ Et on li a batu la pel,
 Les os roillés et le crepon
 Et bien plumé son pelicon,
 En ce que ai je dont mesfait/?
²⁷⁶⁸ Quant çou par moi ne li fu fait,
 Je nen doi avoir se bien non.
 Et dan Belin voſtre mouton,
 S'il menja au vilain s'avaine
²⁷⁷² Et il li a oſté sa laine,

je faire de plus pour lui ? S'il vous plaît, laissez-moi en dehors de toutes ces histoires ! En ce qui concerne Roussel l'écureuil, je vous affirme que jamais de ma vie je ne l'ai vu. Par la foi que je dois à saint Pierre de Rome, jamais je n'ai fais du tort à qui que ce soit et jamais je n'ai agi basement envers un homme de votre maison. Si quelqu'un veut pour cela prendre son bouclier, je suis tout prêt à me défendre contre celui qui le voudra bien. — Chufet, dit le roi, je le jure sur ma tête, toutes vos belles paroles n'ont pas la moindre valeur. » Alors Roonel le chien bondit en avant et dit au roi devant tout le monde : « Voyez mon gage¹ pour un combat judiciaire au nom de tous, au nom de Tibert, d'Isengrin, de Roussel et de Belin, et en mon nom personnel en tout premier lieu. » Renart ne peut s'empêcher de grimacer en voyant Roonel tendre son gage pour un combat, car il sait bien qu'il lui faudra apporter la contradiction. Il en reste tout stupéfait ; le roi accepte le gage, puis il demande des otages. Aussitôt seigneur Frobert le grillon et maître Tardif le limaçon se lèvent pour dire au roi : « Nous nous constituons otages pour Roonel contre tous ceux qui se présenteront. » Le roi accepte leur proposition et Renart s'avance alors en disant : « Sire, voici mon gage pour le combat : jamais je n'ai fait le moindre tort à quiconque et jamais je ne le ferai ; mon adversaire, je le battrai pour vous prouver que je dis la vérité. » Le roi, dans sa très grande sagesse, lui répondit : « Chufet, où sont les otages ?

Biaus sire, que en puis je mes ?
 S'il vous plaïst, lassies m'en pais^a.
 De Roussel l'escuiruel vous di
²⁷⁷⁶ C'onques mais a nul jor nel vi.
 Foi que doi saint Piere de Rome,
 Onques ne mesfis a nul home
 Ne onques ne fis vilonie
²⁷⁸¹ A home de vostre maisnie.
 Se uns en voloit l'escu prendre^b,
 Je sui tous près de moi desfendre
 Contre celui qui vorra d'ialz.
²⁷⁸⁴ - Chufet, diêt li rois, par mes eulz,
 Vos faubles si ne valent riens. »
 Atant saut Rooniaus li chiens,
 Si a dit au roioiant tous^d :
²⁷⁸⁸ « Veés ci mon gaige por tous,
 Por Tyebert et por Ysengrin
 Et por Roussel et por Belin
 Et por moi, sire, tout avant. »

²⁷⁹² Renars s'en va tout defripant,
 Quant voit celui son gaige tendre.
 Bien seit qu'il le covient desfendre,
 Molt est durement eshahis.
²⁷⁹⁶ Et Nobles a le gaige pris,
 Puis a ostaiges demandé.
 Maintenant sont en piés levé
 Sire Frobers li gresillons
²⁸⁰⁰ Et dan Tardis li limeçons,
 Au roi dient : « Ostaige somes
 Pour Roonel contre tous homes. »
 Et diêt li rois : « Bien soit creans. »
²⁸⁰⁴ Lors est Renars venus avant.
 « Sire, fait il, vés ci mon gaige,
 Car nul home ne fis damaige
 Ne mesfis ne ja ne ferai,
²⁸⁰⁸ Et cestui vancu vous rendrai. »
 Li rois fu molt durement saiges.
 « Chufet, fait il, ou sont ostaiges^e ?

Par la foi que vous me devez, vous allez en fournir. » Renart regarde autour de lui : tout au fond de la pièce il a aperçu Grimbart le blaireau et il lui dit : « Grimbart, approchez, ainsi que maître Brichemer ; vous ne pouvez pas me refuser cela, j'ai à vous parler, car je vous ai vus en de nombreux endroits. Ici je ne connais que vous deux et un jour vous m'avez secouru et accordé votre affection, vous, Brichemer et vous, Grimbart. Aujourd'hui je vais voir qui est vraiment mon ami, aujourd'hui même où j'ai besoin de votre amitié. » Le blaireau répond qu'il se moque de tout cela et qu'il ne se constituera comme otage que pour quelqu'un qu'il connaîtra mieux que lui. Renart va alors le trouver et lui dit : « Seigneur, parlez-moi. J'en suis sûr, si vous me reconnaissiez, vous ne feriez plus aucune difficulté pour vous constituer comme otage pour moi. — Seigneur, dit Grimbart, qui êtes-vous ? — Seigneur, je suis Renart le roux, et je ne veux absolument pas être reconnu. Soyez-en assuré, je vais battre le chien, car le tort est de son côté et le bon droit du mien¹. » Grimbart reconnaît Renart à son parler et se dit prêt à servir d'otage. Il appelle Brichemer le sage et lui dit : « Présentons-nous comme otages, nous ne pouvons pas nous dérober ; Renart est votre cousin germain, je l'ai bien reconnu à son parler. » Alors tous deux viennent devant le roi et se constituent otages pour Renart en donnant leurs gages de combat.

Vous les donrois, foi que doi moi. »

²⁸¹² Renars regarda entour soi
Et tout contreval le maison,
S'a veü Grinbert le taisson.

« Grinbert, fait il, avant venés

²⁸¹⁶ Entre vous et dan Brichemer,
Ne me devés pas refuser,
Por çou vous voel araisonner
Que veüs vous ai en main leus.

²⁸²⁰ Ceans ne connois fors vous deus.
Vous m'otroiastes ja un jour
Et vostre aide et vostre amor,
Vous Brichemer et vous Grinbert.

²⁸²⁴ Or savrai que bons amis iert,
Or ai de vostre amor besoing^a. »
Li taissons dist que il n'a soing,
Celui cui hoštaiges sera

²⁸²⁸ Molt miex de lui le conistra.

Lors est Renars a lui alés.

« Sire, fait il, a moi parlés.

Bien sai, se vous me connessiés,

²⁸³² Molt volenters m'oſtagissiés.

- Sire, fait il, qui^b estes vous ?

- Sire, je sui Renars li rous,

Qui ne voel estre conneüs

²⁸³⁶ Ne de nului aperceüs.

Bien le saciés de verité,

Se vous rendrai le chien maté^c,

Car il a tort et jou ai droit. »

²⁸⁴⁰ Grinbers li taissons l'aperçoit,

Si l'a coneü au parler.

Lors dist qu'il est tous prés d'aler.

Brichemer apele le saige.

²⁸⁴⁴ « Entromes, fait il, en l'oſtaige,

Ne li poons veer au mains,

Renars est vos cousins germain.

Au parler l'aireconneü. »

²⁸⁴⁸ Lors sont devant le roi venu,

Pour Renart entrent en oſtaiges

Et si en ont bailliez lor gages.

Une fois les gages donnés, tout le monde rentra chez soi, la date du combat ayant été irrémédiablement fixée d'ici à huit jours. Ils profitèrent de ce temps pour préparer leur équipement. Monseigneur Roonel recherche le bouclier qui lui convient, avec une bonne lanière de cuir et un solide bâton bien entouré de fer à son extrémité. Renart, de son côté, s'est occupé de trouver son équipement et tout le nécessaire : il s'est fait préparer, je vous l'affirme, un bouclier rond de couleur noire, ainsi qu'un grand bâton, noir aussi, en bois de pommier, et il l'a fait attacher très serré. Quand il fut parfaitement équipé, il vint à la Cour tout réjoui, sans crainte pour le combat. Roonel ne manqua pas d'y être, entièrement équipé pour abattre en combattant la morgue insolente de Chufet. Il se tint devant le roi et lui dit : « Sire, je vous demande de m'accorder le combat pour lequel j'ai donné mon gage devant tous vos barons. Sire, au nom de Dieu, accordez-moi l'autorisation de combattre. — Je vous l'accorde, répondit Noble, mais vous devez le savoir, si vous me croyiez, vous signeriez la paix entre vous deux : en effet, le vaincu sera pendu sans aucune possibilité de se racheter, car il n'y aura aucune possibilité de rançon et aucun moyen d'échapper à la mort, même en versant de l'argent¹. Même si l'on me proposait le monde entier, je n'accepterais pas de prendre comme rançon une immense somme d'or. — Cela ne risque pas de se produire, dit Roonel ;

Quant^a li gaige furent doné,
 2852 Si sont droit a l'ostel alé.
 Respit ont pris de la bataille
 Trusqu'a uit jors sans nule faille.
 Et tandis se sont^b porcachié,
 2856 Lor harnois ont aparillié.
 Mesire Rooneaus pourquiert
 Tel escu con a lui afiert,
 Bone cuiriere et bon baston,
 2860 Qui fu bien ferrés en viron.
 Et Renars s'est bien entremis,
 Bien s'est porcaciés et porquis
 Son arnois et son estavoir.
 2864 Et un escu reont et noir
 A aparillié, jel vous di,
 Et un grant baston noir ausi,
 Qui estoit bien fait de pumier,
 2868 Et bien l'a fait estroit loier.
 Quant il fu bien aparilliés,
 A la cort vint joians et liés,

N'a pas poor de la bataille.
 2872 Et Rooniaus i fu sans faille,
 Tous aparillés de conbatre
 Pour l'orguel de Chufet abatre.
 Devant le roi fu en estant.
 2876 « Sire, ma bataille demant
 Dont je ai mon gaige donné
 Voiant tout le vostre barné.
 Sire, por Dieu donés le moi. »
 2880 Et dist Nobles : « Et je l'otroï',
 Mais saciés, se me creiés,
 Entre vous deus pais feriés,
 Car celui qui sera vaincus
 2884 Sans nul racat sera pendus,
 Que ja raençon n'en avra,
 Ne por avoir n'eschepara.
 Neïs s'il donnoit tot le mont,
 2888 N'en prendroie d'or un grant mont.
 Ja voir raençon n'en avra^d. »
 Dist Rooniaus : « Ja n'avenra

il ne pourra pas ressortir libre de ce combat, et je vous remettrai ce traître une fois qu'il sera vaincu ; pour toutes les humiliations et les souffrances qu'il a fait subir, il sera pendu aujourd'hui et il ne pourra plus continuer à se moquer de tout le monde. » Renart, qui était tout près, dit en l'entendant : « Par la foi que je dois à saint Denis, même si l'on m'offrait le chargement d'une bête de somme en monnaie de Paris, ou même de deux, je ne l'accepterais pas : je souhaite que sans tarder nous descendions tous les deux, vous et moi, dans l'arène pour le combat. Les reliques tardent vraiment à arriver et ce retard me peine vraiment, je le jure par le saint martyr ! Sire, faites-les apporter tout de suite. »

Le roi, quand il vit que leur réconciliation était impossible à obtenir, fit apporter les reliques par monseigneur Tibert le chat ; c'était sur le crâne de Pelé le rat¹ que le serment allait être fait. Maître Roonel se mit à genoux et dit en étant entendu de tous : « Je le jure en prenant à témoin Dieu et toutes les reliques ici présentes, Chufet a commis tous les méfaits qui ont été rappelés à la Cour : méfaits commis envers Isengrin, envers le mouton, envers moi-même (il m'a fait prendre au piège), envers Roussel qu'il a agressé et envers monseigneur Tibert le chat. Tout ce que je dis est parfaitement exact. — Par ma foi, vous mentez, dit Renart et vous avez menti sur tous les points. » Il saisit Roonel par le poing droit et l'obligea à se

Que il ensiques s'en voïst quites,
 2892 Vaincu vous rendrai le traître,
 Et por la^a honte et por l'anui
 Sera pendus encor ancui,
 Ja si ne s'en ira gabant. »
 2896 Et Renars fu près qui l'entent
 Et dist : « Foi que doi saint Denis^b,
 N'en prendroie de paresis
 Un somier cargié, non pas deus,
 2901 Que ou champ ne soiens andeus
 Et moi et vous sans arester.
 Trop puënt li sain demorer,
 Si m'en poise, par saint martir^c,
 2904 Sire, faites les tost venir. »

Li rois fist les sains apoter,
 Car en iaus ne puet pais trover,
 A mon signor^d Tyebert le cat.
 2908 Ce fu le chief Pelé le rat
 Sor coi le sairement sera.

Dans Rooniaus s'agenoila
 Et si dist que l'oïrent maint :
 2912 « Si m'aiïst Diex et tuit cils saint,
 Que Chufes a tot ce malfait
 Qui a esté a court retrait,
 Et d'Ysengrin et dou mouton
 2916 Et de moi qu'il priïst au pançon
 Et de Roussel que il ahert
 Et de monsignor dan Tyebert.
 Quanqu'i ai dit est verites^e.
 2920 - Par foi, dist Renars, vous mentés,
 De treïstout i avés menti. »
 Par le puïng destre le saisi
 Et si l'a fait sus redrecier,
 2924 Mais ançois offri set deners.
 Lors s'est Renars agenoilliés
 Et dist : « Signor, or vous taisiés,
 Si serés tuit taisant et mu,
 2928 Que il n'i ait mot respondu,

redresser, mais auparavant il offrit sept deniers. Alors Renart se mit à genoux et dit : « Seigneurs, taisez-vous ; vous allez observer un silence absolu et vous écouterez ce que je vais dire, car je ne mentirai pas. Je le jure sur toutes les reliques que je vois ici, Roonel n'a fait que mentir et il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il a dit. » En prononçant ses paroles, il embrassa les reliques et offrit une pièce de monnaie de Paris. « Maintenant, dit Tibert, on va voir clairement si vous avez le droit pour vous, car vous allez en avoir vraiment besoin. » Une fois les serments prononcés, ils se retirèrent sur le côté. Alors le roi n'attendit pas un instant de plus pour les faire descendre dans l'arène. Renart était tout à fait placide, la courroie lacée dans la main et tenait bien son bâton et son bouclier rond. Roonel, quant à lui, ne craignait pas son adversaire : il connaissait parfaitement le maniement des armes, l'ayant appris dès son jeune âge et étant devenu le meilleur maître en son pays¹. Quand on les mit face à face, ils tremblaient de peur l'un et l'autre ; Roonel serre bien contre lui son bouclier et il va attaquer Renart. Il lui porte un violent coup, mais Renart sait bien se protéger, n'étant pas un novice en la matière. Pour se défendre, il lève son bâton tout en serrant son bouclier et porte à Roonel un tel coup près de l'oreille que celui-ci en reste tout étourdi. Ils se séparent alors, chacun ne laissant rien paraître de ses souffrances. De nouveau ils se rapprochent et, tenant le bouclier devant eux,

Et si oroïz que je dirai
 Que ja de mot n'en mentirai.
 Par tout les sains que vois ici^d,
²⁹³² Rooniaus a de tout menti
 Onques de voir un mot n'i ot. »
 Les sains baisa a icest mot,
 Si a un paresis offert.
²⁹³⁶ « Or i parra, ce dist Tyebers,
 Con vostre droit vous aidera
 Quant au très grant besoing venra. »
 Quant li sairement furent fait,
²⁹⁴⁰ Si se sont a une part trait.
 Et^b li rois sans plus de respit
 Les fait en la place venir.
 Renars de noient ne s'esmaie,
²⁹⁴⁴ En sa main lace la corroie
 Et si tint molt bien son baston
 Et son escu qui fu reon.
 Et Rooniaus nel doute mie,

²⁹⁴⁸ Qui molt savoit de l'escremie^c,
 Car des l'enfance en ot appris,
 N'ot si bon maistre en son païs.
 A itant furent mis ensamble,
²⁹⁵² L'un et l'autre de poor tranble.
 Et Rooniaus son escu serre,
 Et si va dant Renart requerre.
 Un cop li a geté d'aïr,
²⁹⁵⁶ Et Renars se sot bien covrir,
 Que il n'estoit pas a aprendre^d.
 Contre lui s'en vorra desfendre.
 Le baston hauce et tint l'escu,
²⁹⁶⁰ Si a si Roonial feru
 Dou baston de delés l'oye
 Toute la teste a estordie.
 Et puis se sont ensus retrait.
²⁹⁶⁴ Onques n'i ot nul sanblant fait
 Se de bien non, si s'entrevient
 Et les escus devant iaus tienent,

ils échangent de grands coups. Renart, expert dans le maniement des armes et spécialiste des coups à la tête, frappe Roonel entre les deux yeux et manque lui faire éclater le front : « Brigand, dit-il, voilà qui est fort bien venu pour vous, morbleu ! Tout à l'heure vous serez pendu, car jamais vous n'obtiendrez de grâce. » Ces paroles accablent Roonel : il tient bien son bouclier autour du bras et, empoignant son bâton, il s' imagine frapper Renart, mais le coup est manqué, car Renart a fait un saut de côté. Néanmoins le coup vigoureusement asséné vient frapper le bouclier et en arrache la moitié, tandis que le bâton se casse en son milieu et que les deux morceaux volent en l'air. Roonel est fou de rage d'avoir perdu son bâton. Il prend son bouclier des deux mains et le jette sur Renart, qui sous la violence du choc tombe de tout son long. Roonel d'un bond saute sur lui et lui assène sur les dents tant de coups de poing que Renart en est tout ensanglanté. Roonel ne cesse de lui frapper les joues, lui enlevant ainsi toute envie de faire des grimaces, je vous l'assure sans risque de me tromper. Le matin lui danse sur le ventre et le maltraite : il lui porte de grands coups et de fréquentes morsures. Mais Renart parvient à se dégager et à libérer sa main droite : il se relève, fonce sur Roonel et le frappe en plein front, faisant jaillir, je ne mens pas, un œil de son orbite. Après une aussi grave blessure, Renart

Grans cops se vont entreferir.
 2968 Renars, qui bien sot escremir
 Et bien sot geter entre deus,
 Fiert Roonel en mi les euls,
 A poi qu'il ne l'a enfronté.
 2972 « Lerres, fait il, par la mort Dé,
 Molt par vous est bien avenu,
 Que vous serois ancuï pendus,
 Ja autre merci n'en avrois. »
 2976 Rooniaus l'ot, si fu destrois,
 Si a son escu enbracié
 Et tint le baston empoigné.
 Ferir le cuida, mais il faut
 2980 Que dans Renars a fait un saut.
 Et li cops descent de vertu,
 Si feri si desus l'escu
 Que pié et demi en abat.
 2984 Dou baston volent li esclat,
 Si est par mi outre brisiés.
 Molt en fu Rooniaus iriés
 Quant il ot son baston perdu.

2988 A deus mains saisiât son escu,
 Encontre Renart l'a geté,
 Si l'a si durement hurté
 Qu'il le fist voler tot envers.
 2992 Lors sali sor lui de travers,
 Dou puing li done en mi les dens
 Tant que Renars est tous sanglans.
 Molt li bat durement les joes,
 2996 N'a or talent de faire moes
 Renart, ce vous di sans faillance.
 Li mastins li foule la pance
 Et molt très durement le baille
 3000 Et de grans cops sovent le maille^b
 Et as ses dens souvent l'a mort.
 Mais dans Renars un poi s'estort
 Tant que il ot sa destre main.
 3004 Si se leva et vint a plain,
 Si a Roonel si frapé
 Entor le front, c'est verité,
 Que un des iex li fist voler.
 3008 Molt durement l'avoit nauvré,

l'empoigne énergiquement et le fait tomber à terre. Renart est maintenant debout et tout joyeux, il distribue à Roonel une volée de coups, mais soudain son bâton lui échappe¹ ; alors il s'allonge sur Roonel et le frappe violemment avec les poings. Celui-ci sent bien que son cœur n'est pas du tout atteint, mais la perte de son œil l'inquiète beaucoup et le fait atrocement souffrir. Il parvient néanmoins à se relever et il jette Renart sous lui, avec l'intention, s'il le peut, de lui faire passer un sale moment.

Désormais maître Roonel a le dessus et il soigne la pelisse de Renart ; il le mord, lui donne sur le museau de violents coups de poing et lui dit tout haut devant tout le monde : « Chufet, reconnais que tu es battu ; sinon, je vais te tuer. — Assurément, je n'en ferai rien, répond Renart, même si je dois en mourir ici même. » Roonel lui donne alors un coup de pied si violent qu'il lui casse le nez, et le fait souffrir en le serrant autant qu'il peut. Renart laisse alors échapper un soupir et il étend les mains et les pieds, prenant l'allure de quelqu'un qui est mort². Le matin se met alors à appeler ceux qui devaient assurer la régularité du combat : « Barons, venez ici ; je crois que mon adversaire est bel et bien battu et qu'il est mort. Il est bien mort, me semble-t-il, je le jure par saint Germain, car il ne bouge plus ni pied ni main. J'ai donc, je crois, remporté le combat. » Tous accourent alors

Puis l'a enpoint de tel air,
De l'autre part le fist flatir.
Et Renars est saillis en piés,
3012 Son baston tint, molt en est liés,
Le maſtin durement en frape,
Mais li bastons si li escape.
Quant il ot son baston perdu,
3016 Sus Roonel s'est eſtendu,
Dou poing le fiert si durement^a
Et Rooniaus bien son cuer sent
Que tos est sains mais il s'esmaie
3020 Por son oel qui si le desvoie,
Durement li anue et grieve.
Un tor a fait et si se lieve,
Si a Renart jeté sous lui,
3024 Ja li fera s'il puet anui.
Or fu desus dans Rooniaus,
A Renartafaites ses piaus,
As dens le mort et fiert dou puing
3028 Molt durement desus^b le gruing
Et li diſt bien que cascuns l'ot :

« Chufet, car di toſt le mal mot.
Se nel di, je te tuerai.
3032 - Ja voir, diſt Renars, nel dirai,
Por tant i puis morir ici. »
Et Rooniaus si le fiert si
Un grant cop durement dou pié,
3036 Tout li a le nés^c debrisié.
Molt li fait mal, molt le deſtraint.
Et Renars a geté un plain,
Si eſtent les mains et les piés^d,
3040 Comme mort s'est aparilliés.
Li maſtins prent a apeler
Ciaus qui doivent le camp garder :
« Baron, fait il, avant venés,
3044 Je cuic que cilz est afinéſ
Et que il est mors et vaincus.
De sa vie n'i a il plus,
Il m'est avis, par saint Germain^e,
3048 Que il ne muet ne pié ne main.
Je cuic qu'i ai le camp vaincu. »
Atant i sont acoureü,

et ils trouvent Renart étendu sans vie. Aussitôt ils le prennent et le transportent devant le roi, pour avoir son avis et savoir quelle sentence il prononcera.

Quand Renart se rend compte qu'on l'a levé de terre, il jette un profond soupir et dit : « Ah, mon Dieu, je me meurs ! J'ai perdu toute ma peau et des lambeaux de ma chair. Dieu en a fait selon sa volonté, mais moi je ne suis coupable d'aucune mauvaise action. » Les responsables du combat le transportent immédiatement devant le roi et celui-ci leur demande, dès qu'il le voit, ce qui s'est passé et qui est le vaincu. « Sire, répondent-ils, c'est Chufet, sans aucune contestation possible. — Chufet est-il vaincu ? — Oui, Sire. Mais que voulez-vous que l'on fasse de lui ? — Ne perdez pas une seconde, fait-il, qu'on le pendre ou¹ qu'on le jette à l'eau. Plus jamais il ne se moquera de quelqu'un, il va mourir aujourd'hui de la male mort. Je ne voudrais même pas prendre une corde, mettez-le plutôt dans un sac, allez sur le pont et jetez-le dans la rivière. » Ils le mettent dans un sac, sans même le laisser se confesser et se précipitent vers la rivière. Grimbart s'était caché sous le pont et avait pris toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le sac ; il avait une grande affection pour Renart² qu'il avait très bien reconnu. Les hommes du roi, après avoir enfermé Renart dans un sac, viennent sur le pont et sans attendre plus longtemps le jettent dans la rivière. Le sac en

Si ont trouvé Renart gisant,
 3052 Puis si l'ont pris de maintenant,
 Au roy le portent, qu'en dira
 Et quele justice en fera.
 Quant Renars^a sent qu'il l'ont levé,
 3056 De parfont a un plain jeté,
 Et si diât : « Ha, Diex, je me muir,
 Tout ai perdu et char et cuir.
 Damledieux^b a son plaisir fait.
 3060 Nule riens n'ai ore mesfait. »
 Les gardes n'i ont demoré,
 Devant le roy l'en ont porté.
 Si tost con li rois l'a veü,
 3064 « Coment, fait il, est avenu ?
 Li quelz est vaincus en bataille ?
 - Sire, font il, Chufés sans faille.
 - Est Chufés vaincus ? - Sire, oïl.
 3068 Mais de lui que en fera il ?
 - Or tost, fait il, n'i delaiés.

Tost soit u pendus u noïés.
 Jamais home ne honira,
 3072 De male mort ancui morra.
 Je n'en prendroie ja le lac,
 Faites le bouter en un sac^d,
 Sel jetés en l'ewe^e dou pont. »
 3076 Et cil en un sac bouté l'ont,
 Si c'onques confessés ne fu.
 Vers l'ewe sont acoureü ;
 De sous le pont s'estoit muciés
 3080 Grinbers, molt bien aparillés
 Treštout por recevoir le sac,
 Que il amoit forment Renart
 Que bien savoit treštot de voir.
 3084 Et cil sont la venu tot droit,
 Qui ou sac l'avoient bouté^f.
 De sus le pont en sont monté,
 Mais n'i ont gaires deloié,
 3088 Renart ont en l'ewe lancié.

tombant dans l'eau fait une grande éclaboussure ; Grimberty, le cousin de Renart, se saisit du sac et en tire aussitôt Renart en lui disant : « Mon cousin, tu as mal agi. Maintenant tout le monde te croit mort par noyade. — Seigneur, fait Renart, vous m'avez sauvé la vie cette fois-ci. Lorsque je le voudrai, je retrouverai mon ancienne couleur rousse. — Je l'atteste par Dieu, fait Grimberty, si tu le peux, retrouve immédiatement cette couleur, sinon nous sommes perdus. Nous pourrions bien subir la honte de notre vie. — Tenez, fait-il, je vous le promets, vous allez, séance tenante, me voir faire disparaître la couleur noire. »

Il se met alors à réciter toutes les prières et les litanies apprises depuis son jeune âge¹ et il retrouve, je vous jure que c'est la vérité, la couleur rousse qui était la sienne auparavant ; ainsi personne ne pourra plus le reconnaître. « Regardez donc, mon cousin, fait-il, n'ai-je pas retrouvé une belle allure ? — Oui, bien sûr, répond maître Grimberty, tu es encore plus beau et plus séduisant qu'auparavant, je crois. Restons ici jusqu'à la nuit, car assurément, si quelqu'un te voyait, tu serais alors perdu sans aucune possibilité de rachat. — Seigneur, prenons donc patience, et personne ne nous verra, car nous sommes bien cachés. » Ils restent tapis sous le pont et les autres retournent dans la salle auprès du roi ; ils lui disent : « Sire, nous vous le jurons sur notre foi,

Au chaoir molt grant escroit fist
Et Grinberz ses cousins le prißt,
Si l'a tantost dou sac oßté ;

³⁰⁹² « Cousins, fait il, mal as ovré.
Or cuident il que noiës soies.
- Sire, fait Renars, toutes voies
M'avés de ceste mort rescous.

³⁰⁹⁵ Quant je volrai, je serai rous
Ensi con j'estoie devant. »
Et dist Grinberz : « Se Diex t'ament,
Se le peüs faire, si le fai,

³¹⁰¹ Ou autrement sommes alé.
Si porriõs estre honi.

- Tenés, fait il, je vous afi
Que^e orendroit sans arester

³¹⁰⁴ Me verrois la nerté oster. »

Lors commence ses orisons,
Ses proieres et ses sermons
Qu'il avoit des enfance apri.

³¹⁰⁸ Lors devint rous, ce vous plevi,
Ausi com il fu onques plus.
Jamais n'iert coneüs de nus.

« Cousins, fait il, or esgardés,
³¹¹² Ne me sui ge bien atournés^b ?
- Oïl, certes, fait dans Grinbers,
Tu es plus biaux et plus apers
Que n'estoies devant, ce cuit.

³¹¹⁶ Demorés ci jusqu'a la nuit.

Certes, se on te veoit ci,
Tu seroies ja tost honi,
Ja n'averroies raençon.

³¹²⁰ - Sire, fait il, si nous soufrons,
Ne serons pas aperceü,
Nous ne poons estre veü. »
Desous le pont^c sont ostelé,

³¹²⁴ Et li autre s'en sont alé
En la sale devant le roy.

« Sire, font il, par nostre foy,

vous êtes débarrassé de ce brigand ; il ne pourra plus jamais faire du mal à quiconque. — Par ma foi, répond le roi, j'en suis bien content. » La Cour se disperse et tous rentrent alors chez eux, la mine réjouie, car ils croient être définitivement débarrassés de Renart ; mais en fait, si ce dernier en a la possibilité, c'est une année de malheur qui commence pour eux¹. Renart et Grimbert, une fois la nuit tombée, sortent de sous le pont et viennent au palais. N'y trouvant personne, ils se séparent en multipliant les politesses. Grimbert s'éloigne à toute allure et Renart ne s'attarde pas ; il regagne Maupertuis tout en proférant des menaces contre Roonel, contre seigneur Roussel l'écureuil, contre Tibert le chat, contre Isengrin et seigneur Belin le mouton ; il jure que partout où il les rencontrera, il leur fera du mal. Renart entre à Maupertuis² et fort sagement, sachez-le, il referme la porte derrière lui. C'est ici que j'arrête de vous parler de Renart le Noir, enfermé dans sa maison : le récit est en effet achevé.

De celui estes delivrés,
³¹²⁸ Por lui n'iert mais nuls honz grevés.
 - Par foi, fait li rois, ce m'est bel. »
 Cascuns s'en va a son ostel.
 Ensi fu la cort departie,
³¹³² Cascuns fist chiere esbaudie.
 Bien cuident estre delivré,
 Mais il sont' en male an entré
 Se dans Renars puet exploitier.
³¹³⁶ Lui et Grimbert a l'anuitier
 De sous le pont s'en sont issu
 Vers le palais en sont venu,
 Mais ne truevent nului dedens.
³¹⁴⁰ Departi sont molt gentement^b
 Entre Renart et le taïsson.

Grimbert s'en va a esperon^c
 Et mesire Renars s'en tourne
³¹⁴⁴ Vers Malpertuis, qu'il ne sojorne.
 Molt va maneçant Roonel
 Et l'escuirel sire Roussel,
 Tyebert le cat et Ysengrin
³¹⁴⁸ Et le mouton sire Belin,
 Et dist bien que il lor nuira,
 Ja en cest lieu nes trovera.
 Si s'en entra en Malpertuis
³¹⁵² Et après lui ferma son huis.
 Et saciés que il fist savoir.
 Ci vos lais de Renart le noir,
 En son ostel^d est enfermés.
³¹⁵⁶ Atant est li contes finés.

Branche XV

RENART MÉDECIN

Si maintenant vous vouliez faire silence¹, seigneurs, vous pourriez, avec un effort d'attention, entendre² une partie de l'histoire qui conte la guerre que Renart mena jusqu'au bout contre Isengrin. Si vous me prêtez une oreille attentive, vous entendrez raconter des histoires extraordinaires³ sur Renart qui est un diable vivant⁴. J'entre dans un état de grande excitation à l'idée de raconter ici même une histoire sur Renart, sans attendre une seconde de plus. Jamais jusqu'ici vous n'avez entendu parler, en si bon lieu, de lui ni d'Isengrin le loup. C'était aux environs de la Pentecôte⁵ — cette fête qui coûte si cher — que Noble tint sa réunion. De nombreuses bêtes s'y trouvaient rassemblées, si bien que tout le pays en était rempli. Un paysan n'aurait osé y être présent, car il en aurait été chassé brutalement. Il n'y avait là que des hommes redoutés, de haute valeur et de grande réputation. Il n'y avait que des barons de rang élevé qui, pour honorer leur seigneur, faisaient la fête la plus grande que l'on puisse décrire, la plus grande qui se soit jamais déroulée en une Cour ;

¹ Se^a or vous voliés taisir,
Signour, ja porriés oïr,
S'estiés de bonne mimore,

⁴ Une partie de l'estoire
Si con Renars contre Ysengrin
Gerroia de ci en la fin.

Se vous me prestés vos^b orelles,
⁸ Ja en orés^c dire mervelles
De Renart qui est vis malfés.
Tous sui espris et escaufés
De Renart dire en tel endroit

¹² Sans delaïement orendroit.
Ains n'oïstes en si bon lieu
De lui et d'Ysengrin le leu.

Ce fu entor la Pentecoïste,

¹⁶ Icele feste qui tant coûte,
Que sires Noblez tint sa feste^d.
Assanblé i ot mainte beste,
Tous li païs si en fu plains.

²⁰ La n'osaït pas estre vilains
Car laidement i fuït boutez.
Nul n'en i ot n'en fuït doutés
Et de haut pris et de haut non.

²⁴ N'i avoit se haus barons non
Ki por honorer lor signor
Faisoient feste la grignor
Que nuls hons deviser seüst

²⁸ Ne qui ainc en nule cort fuït.

ils étaient vêtus de fourrures de petit-gris¹. Mais le châtelain de Valgris², maître Renart, sur qui le malheur va s'abattre, n'était pas venu à la Cour ; et pourtant il avait été convoqué, c'est la pure vérité, et sollicité par au moins vingt messagers³. Il n'y vint pas plus vite pour autant et jamais pour autant que cela soit en son pouvoir il n'y viendra. Mais le roi lui fit immédiatement dire que, s'il pouvait mettre la main sur lui, il lui infligerait une mort ignominieuse, à cause du mépris dans lequel il tenait sa Cour. Le roi dit alors : « Seigneurs, je dépose plainte auprès de vous au sujet de Renart, de qui j'ai tant à me plaindre, ce traître, cette canaille. Vous ne devez pas me déguiser ou me taire la bonne décision à prendre, si vous la connaissez. Vous qui êtes mes intimes, je vous en prie et je vous en donne l'ordre, jugez-le-moi sur-le-champ, selon le droit et selon la raison, pour le mépris dont il fait preuve. Ensuite, si vous le voulez et si vous l'exigez, je vous expliquerai pour quel motif je vous ai convoqués ici. »

Quand le roi a achevé son discours, chacun tient la tête baissée. Tous sans exception sont plongés, en raison de l'obligation qui leur est faite de se prononcer, dans le plus grand accablement et le plus grand abattement. Pas un seul n'ose murmurer, chacun laissant à l'autre le soin de répondre. Chacun se tait⁴, chacun est saisi de crainte, chacun dresse l'oreille et chacun écoute ; si quelqu'un émet sur Renart un jugement susceptible de lui causer du tort, il sait bien que celui-ci lui infligera un traitement humiliant à la première occasion, sans

Robes ont de vairs et de gris^a.
Mais li chasteleins de Valgris,
Dans Renars, a cui tormens sort^b,

³² Si ne fu pas venus a cort ;
Nonporquant si fu il mandés,
Voire por Dieu, et demandés
Par dis mes, voire bien par vint.

³⁶ Onques por çou plus tost n'i vint
Ne qu'il puisse ja n'i venra.
Mais li rois tantost li manda
Que s'il le puet as puins tenir,

⁴⁰ A honte le fera morir ;
Ja n'en aura autre respit
Por çou que sa cort en despit^c.
Lors dist : « Signor, a vous me claim

⁴⁴ De Renart dont ai tant reclaim,
Dou traïtor, dou deputaire.
Ne le devés celer ne taire
Le bon conseil se le savés.

⁴⁸ A vous come a mes privés
Pri et coumant que orendroit
Le me jugiés et selonc droit
Dou despit et selonc raison^d.

⁵² Après vous dirai l'ocoïson,
S'il vous plaist et vous comandés,
Por coi vous ai tous ci mandés. »

Quant il ot sa raison finée,

⁵⁶ Chascuns a la teste enclinee.
Molt sont forment^e pensis et morne
Dou jugement trestot a orne.

N'i a celui qui osa^f / grondre,
⁶⁰ Li uns lait bien l'autre respondre.
Cascuns se taist, cascuns se doute,
Cascuns oreille et escoute^g.

Se sor Renart met jugement
⁶⁴ Que il li tort^h a nuisement,
Bien set que honte li fera,
Ja si bien ne s'en gardera,

qu'il lui soit possible de s'en protéger. Sachant que c'est là la vérité, chacun est dans l'angoisse. Aussitôt Isengrin se lève, lui qui de nombreuses fois a été victime des mauvais tours de Renart ; maintenant il se couvrirait de déshonneur s'il ne se vengeait pas de lui, car une telle occasion ne se représentera plus. Isengrin dit : « Roi, veuillez maintenant écouter ce que j'ai l'intention de dire. Je suis votre vassal et vous êtes mon seigneur, j'ai donc le devoir de vous conseiller. Ceux qui sont favorables à Renart ne doivent pas s'en étonner, mais, tout au contraire, que maintenant ils écoutent et prêtent attention. Puisque personne ne veut prendre la parole en premier, je vais m'engager sur le chemin de la vérité. Roi, fait Isengrin, l'avis que vous réclamez exige un examen très minutieux de l'affaire. Mais selon moi — que saint Liénart me vienne en aide —, Renart a commis envers vous une très mauvaise action quand il a négligé vos ordres au point de ne pas daigner venir auprès de vous ; c'est pourquoi il mérite bien d'en subir les cuisantes conséquences. Assurément il vous a fortement humilié, lui qui n'est que merde et latrines¹ ; vous l'aviez convoqué il y a plus d'un mois, mais il n'eut pas pour vous assez de respect pour s'excuser de son absence ou demander une autre date ou un délai. Roi, maintenant vengez-vous pour ce mépris, pour cette négligence, pour cette humiliation qu'il vous fait subir ; je m'en tiens au droit, sans autre considération : faites saisir sa terre et disposez-en comme vous l'entendez,

Se il en puet le lieu avoir.

⁶⁸ Içou sevent il bien de voir,
Ains est cascuns en grant destrece.

Maintenant Ysengrins se drece,
Cui Renars ot fait maint gence ;

⁷² Or est honis s'il ne s'en venge,
Que ja mais n'en aura cele aise.
Dist Ysengrins : « Rois, or vous plaise
A escoter que vous vuel dire.

⁷⁶ Je sui vostre hon et vous mes sires,
Por çou si vous doi consillier.
Ne s'en doivent pas merviller
Cil qui de vers Renart se pendent,

⁸⁰ Mais or oient et si entendent
Et quant nuls ne s'en voet movoir,
Je m'en irai parmi le voir.

Rois, fait Isengrins, entendés :

⁸⁴ Dou jugement que demandés
Il i afiert molt grant esgart,

Mais moi sanble de moie part

Que, si m'aißt saint Liénars^a,

⁸⁸ Que molt vous a mesfait Renars

Quant il vostre comandement

A trespasé si faitement

Que il ne daigne a vous venir,

⁹² Et bien l'en doit mesavenir.

Certes grant honte vous a faite

Cele merdè et cele sete ;

Mandé l'aviés un mois a^b,

⁹⁶ Mais onques tant ne vous pris
Que miex veniüst contremander,
Ne jor ne respit demander.

Rois, or en prenés la vengeance

¹⁰⁰ Por le despit, por la viltance,

Por la honte qu'il vous a fait :

Je di por droit, sans autre fait^c,

Que sa terre faisois saisir,

¹⁰⁴ Si en faites vostre plaisir,

et lui, faites-le jeter en prison. Il ne doit pas en sortir vivant¹, afin que les autres ne soient pas tentés de suivre son exemple. » Le roi et quelques-uns de ses barons sont d'accord avec l'avis donné par Isengrin et la décision qu'il propose pour Renart, mais d'autres en sont affligés ; néanmoins ils n'osent se livrer à des manifestations bruyantes, car la haine envers Renart est la plus forte. Ce jour-là, Renart — c'est la pure vérité — aurait été mort et enterré, sans espoir de résurrection, s'il n'y avait eu maître Tibert le chat ; en effet c'est l'intervention de ce dernier qui le sauva. Tibert réfléchit aux souffrances et à l'humiliation qu'il a infligées à Renart en le faisant prendre dans le piège². Renart a bien l'intention de le lui faire payer s'il trouve une occasion favorable ; c'est pour cette raison que Tibert veut en guise de compensation voler à son secours devant le roi. Maintenant nous allons entendre Tibert exposer ses arguments, lui qui, dans l'espoir de se réconcilier, apporterait volontiers son aide à Renart, qui lui en veut toujours. Alors Tibert s'est dressé, il rejette sa queue sur son dos et aiguise et dénoue sa langue pour bien parler ; tous les poils de sa fourrure se hérissent.

Dans le silence général de la salle, Tibert prend la parole et dit : « Cher Sire, écoutez ; de deux propositions, retenez la meilleure³. En toute chose il convient de rester sage et mesuré. Roi, écoutez donc ce que je dis : Isengrin n'a pas reçu la

Et^a lui faites metre en prison.

Ja n'en doit avoir garison^b,

Que li autre ne s'i amordent. »

¹⁰⁸ Li rois et tex i a s'acordent

Al jugement et a l'esgart

Qu'Ysengrins a fait sur Renart,

Et telz i a cui molt en poise ;

¹¹² Mais il n'en osent faire noise,

Car trop estoit Renars haïs.

Le jor i fuist mors et trahis,

Que ja ne fuist resuscités,

¹¹⁶ Cou est la fine verités,

Se ne fuist dans Tyebers li cas

Quel' delivra par son porcas.

Il se porpense dou damage

¹²⁰ Qu'il fist Renart et dou hontaige,

Que il le fist ou piege prendre.

Encor li cuide Renars rendre

Se il en puet venir en lieu ;

¹²⁴ Por çou li voet or metre en lieu

Devant le roi por aidier^d.

Huimais orrons Tyebert plaidier,

Qui volentiers le^e secourroit,

¹²⁸ Savoir s'accorder se poroit

A Renart qui est courouciés.

Lors s'est Tyeberz en piés dreciés,

Si jete sour son dos sa queue,

¹³² Et sa langue aguise et desneue^f

Por bien parler et se herice

Trestous li poilz de^g sa pelice.

Tuit se taisent parmi la sale

¹³⁶ Et Tyebers desferme sa male

Et dist au roy : « Biau sire, escoute ;

Lai le coissin et prent la coute.

De toute riens est il droiture

¹⁴⁰ Que on esgart sens et mesure.

Rois, or escoute ma parole ;

N'a pas^b esté a bone escole

formation nécessaire pour émettre un avis ; il aurait mieux valu qu'il se taise plutôt que d'émettre un jugement ou un avis qui pourrait ensuite lui valoir l'accusation de mensonge. L'avis qu'il a donné, loin d'être inspiré par le souci de la justice, est entaché de partialité. Assurément, pas une seule affirmation d'Isengrin ne mérite d'être crue, voilà la vérité. D'ailleurs vous le savez très bien : jamais un seul jour de leur vie les deux guerriers ne purent vivre en paix, au contraire ils se maudissent et se jaloussent ; il y a entre eux deux une haine mortelle si vive que jamais leurs relations n'ont été bonnes¹. C'est pourquoi je vous le dis, selon moi, Isengrin a émis à propos de Renart un avis insensé et il a prononcé un jugement d'une grande légèreté. La guerre entre eux deux est impitoyable et le loup a tort de vouloir ainsi juger son compère en son absence et de vouloir le faire chasser de la Cour. Assurément, il est un mauvais conseiller lorsqu'il vous suggère de faire dépouiller Renart de ses biens et de le faire expulser. Ne suivez pas son avis, très cher Sire. Savez-vous ce que je peux dire de Renart ? Vous n'avez pas dans votre royaume un baron qui sache mieux mener la guerre contre tous ses ennemis et qui s'en soit préoccupé davantage que lui. Il pourrait vous être utile si vous vouliez engager une guerre. En cas de nécessité, son aide, à ce que je crois, vous serait plus précieuse que celle de tous les barons de votre maison. C'est pourquoi il me semblerait raisonnable

Ysengrins por jugement faire.
¹⁴⁴ Por çou li venist mielz a taire
 Qu'a faire esgart ne jugement
 Dont on dië apres qu'il ment'.
 N'est^b pas li jugement loiaus
¹⁴⁸ Que il a fait, ainçois est faus.
 Certes, il n'en fait pas a croire
 De riens qu'il die, c'est la voire.
 Et si poës molt bien' savoir
¹⁵² C'onques ne porent pais avoir
 Li vassal nul jor de lor vie,
 Ains sont par mal et par envie,
 Et si sont par mortel haïne
¹⁵⁶ Qui lor est prochaine visine^d,
 Onques ne furent bien ensanble.
 Et por çou vous di, ce me sanble,
 Qu'Ysengrins a fait sur Renart
¹⁶⁰ Fol jugement et fol esgart.
 Trop est d'iax deus la guerre amere ;

Tort a li leus qui son conpere
 Voelt forjugier en tel maniere
¹⁶⁴ Et de la cort bouter arriere.
 Certes malvais conseil vous donne
 Quant il de çou vous araisonne
 Que Renars soit desherités
¹⁶⁸ Et fors de vostre cort jetés.
 Ne le créés pas, biaux dous sire.
 Savés que de Renart puis dire ?
 N'avés gairez en vostre terre
¹⁷² Baron mielz sace mener guerre
 Encontre toz ses' anemis,
 Ne qui plus s'en soit entremis.
 Si vous poroit avoir mestier
¹⁷⁶ Se guerre volliés traitier.
 Se besoins vous venoit, ce cuit,
 Plus vous i aideroit que tuit
 Li baron de vostre maison.
¹⁸⁰ Por çou me sanbleroit raison^f

qu'avant tout jugement vous fassiez citer à comparaître Renart et le fassiez convoquer par l'un de vos pairs. Vous ne devriez pas confier à un simple serviteur la mission de porter la convocation à un tel chevalier et à un tel baron. Sire, au nom de Dieu, je me demande avec stupéfaction si vous allez suivre le conseil d'Isengrin : jamais, quoi qu'il puisse en dire, vous ne devriez jeter le déshonneur sur un homme de noble condition. Je l'atteste sur Dieu, ce serait là le comble de la bassesse et de la sévérité, s'il n'y avait pas un autre motif pour agir ainsi. Roi, restez dans les limites de la raison et de la mesure, car celui qui franchit ces limites voit rapidement s'amoindrir ses ressources. Néanmoins, je vais vous donner mon sentiment personnel : miséricorde pour celui qui commet une faute¹ ! On accepte bien une transaction pour un crime de sang. Bon roi, faites donc convoquer Renart et faites-le venir à la Cour pour qu'il réponde de toutes vos accusations. Jamais on ne saurait mieux vous conseiller ; s'il ne vient pas à la Cour, alors personne ne doit s'étonner des conséquences funestes de cette décision ; et si vous refusez à ce moment-là de le juger², on devra vous en blâmer, car ce serait agir en enfant ; à ce moment-là vengez-vous de lui. » Tibert s'arrête car il n'a plus rien à dire. Le roi se met alors à rire et les barons disent d'une même voix : « À notre avis, Tibert a bien parlé. » Isengrin en éprouve une très grande honte, car Tibert a détruit toute son argumentation. Tous commencent à

Qu'ençois que feïssiés^a esgart,
 Fesissiez semondre Renart
 Par un de vos pers et mander.
¹⁸⁴ Ne deuïssiés pas conmander
 A semondre par un garçon
 Tel chevalier ne tel baron.
 Par Dieu, sire, molt me merveil
¹⁸⁸ Se d'Ysengrin creés conseil ;
 Ja por son dit ne por sa sonme
 Ne deveriez honir franc home.
 Se Diex me doinst bone aventure,
¹⁹² Trop seroit laide coze et dure,
 S'il n'i avoit autre ocoison.
 Rois regardez^b a la raison,
 Car qui raison ne fait et tient
¹⁹⁶ Sa vitaille vait tost et vient.
 Et nonporquant, selonc mon sens,
 Vous dirai je çou que je pens :
 De picheour misericorde !

²⁰¹ D'onme ocirre prent on acorde.
 Bons rois, or le faites semondre ;
 Que il viegne a cort por respondre
 De quanque demander savrois.
²⁰⁴ Ja millor conseil n'en avrois ;
 Et se il ne vient a la court,
 N'est mervelles se maus l'en sort ;
 Et se vous le plaïst refusés,
²⁰⁸ Vos en devés estre blasmés',
 Car ce ressembleroit enfance,
 Et lores en prenés venjance. »
 Tyebers s'arest, ne^d volt plus dire,
²¹² Et li rois conmença a rire^e ;
 Et li baron dient ensamble :
 « Bien a dit Tyebers, ce nous^f samble. »
 Lors ot Ysengrin molt grant honte,
²¹⁶ Quant Tyebers ot desfait son conte.
 Trestot le prennent a huiier,
 Saciés molt l'en puet anuier ;

lui adresser des huées qui sont autant d'humiliations pour lui, sachez-le. Les huées obligent le roi à se lever. « Seigneurs, fait-il, vos cris me font beaucoup de peine ; vous n'êtes pas ici pour cela. Arrêtez donc les clameurs et le tumulte, et éclairez-moi sur la conduite à tenir envers Renart qui se joue si bien de moi : que dois-je faire pour en finir avec lui ? C'est bien volontiers que je lui enverrais un messenger pourvu d'expérience, si je savais lequel envoyer. — Sire, dit Belin le mouton, nous vous écoutons attentivement. Si vous voulez envoyer quelqu'un auprès de Renart, il n'est pas nécessaire d'en prier quiconque, et je réponds pour tous : le mieux à faire, à mon avis, est d'ordonner à celui sur lequel se portera votre choix de partir en mission, et il exécutera votre ordre.

— Belin, Belin, dit le roi, vous avez beaucoup d'expérience et de savoir-vivre, jamais vous ne donnerez un mauvais conseil. Savez-vous ce que vous allez faire ? Dites à Roonel le matin d'être ici même dès demain matin, fin prêt pour la mission, et de venir sans faute. Je ne peux avoir un meilleur messenger, plus alerte et plus expérimenté. » À ces mots Roonel se lève et s'avance au milieu de l'assemblée pour parvenir devant le roi ; il lui parle ainsi : « Sire, Sire, je l'atteste sur Dieu, je ne me soucie nullement d'obtenir un délai, mais au contraire, sans un murmure, je partirai en mission si vous m'y envoyez ; je connais bien la route qui mène à son pays. — Pars donc, dit le roi, et dis-lui d'être devant moi mercredi,

Et li rois por le hui se lieve :
²²⁰ « Signor, fait il, forment me grieve
 Quant le cri avés tant tenu ;
 Ne soiez^a pas por çou venu.
 Or lassiez le cri et la noise,
²²⁴ Et de Renart qui tant me boise
 M'en consilliez qu'en porrai faire,
 Et a quel chief en porai traire.
 Volentiers i envoieroie
²²⁸ Un pseudome se jel savioie.
 - Sire, diêt Belins li moutons,
 Nous escoutons et entendons.
 Se vous i voliés envoier,
²³² Ne vous en estuet nul proier,
 Et je responc por tous ensamble
 Que c'est li mielz, si con moi sanble,
 Que comandés^b cui vous plaira
²³⁶ Le messaige et il le fera.
 - Belin, Belin, ce diêt li rois,

Molt estez saiges et cortois,
 Ja malvais consel ne donrois.
²⁴⁰ Savés ore que vous ferois ?
 Dites Roonial le maſtin
 Que il soit ici le matin
 Tous apreſtez de la besoigne,
²⁴⁴ Et qu'il i voïst sans nule aloigne^c.
 Ne puis avoir^d millor messaige,
 Ne plus delivre ne plus saige. »
 Rooniaus l'ot, en piés se drece
²⁴⁸ Et parmi les autres s'adrece
 Devant le roy, si li a dit :
 « Sire, sire, se Diex^e m'ait,
 Je n'ai cure de nul respit,
²⁵² Ains movrai sans nul contredit
 Ou messaige s'on m'i envoie^f ;
 En son païs sai bien la voie.
 - Va donc, diêt^g li rois, si li di
²⁵⁶ Que devant moi soit mercredi,

sinon je le ferai pendre au motif qu'il n'a pas répondu à ma convocation en s'octroyant de lui-même, de façon insultante pour moi, un délai. Porte ma lettre pourvue du sceau et veille à ne pas la lui cacher. S'il ne veut pas en tenir compte et trouve le moindre prétexte, alors défie-le de ma part en portant contre lui l'accusation de félonie. » Roonel lui répond : « Cher Sire, je saurai bien, sans omettre le moindre détail, lui rapporter tout cela, en ces termes ou d'une façon encore plus efficace. » Après avoir obtenu du roi l'autorisation de partir, il quitte la Cour et retourne à son campement et, du mieux qu'il peut, il fait tous les préparatifs nécessaires. Les gens de sa maison se demandent avec stupéfaction où il veut aller et commencent à l'interroger. Sa femme¹ engage la conversation en lui disant : « Seigneur, cher ami, pour quelle affaire, pour quelle mission agissez-vous ainsi ? » Il lui révèle qu'il doit partir en mission, sur ordre du roi, pour ramener Renart à la Cour. « Maintenant, fait-il, je veux me consacrer jusqu'à l'épuisement de mes forces à l'exécution des ordres du roi. C'est pourquoi je prépare tout ce qu'il me faut pour ce voyage, car je voudrais avoir envers Renart une conduite dont il ne pourrait que se féliciter. Au petit matin, dès le lever du jour, je dois me mettre en route, si Dieu veut bien me conduire. — Seigneur, fait-elle, qu'il puisse vous en arriver malheur ! C'est bien ce qui se produira, que Dieu me vienne en aide ! Vous n'en retirerez que les pires ennuis et des

Tous aprestés de soi desfendre,
 Ou se çou non jel ferai pendre
 De la semonce et dou despit
²⁶⁰ Dont il prißt par soi le respit.
 Portés mes lettres saieeles,
 Gardés que n'i soient celes,
 Et se il les lettres refuse^e,
²⁶⁴ Et il de noient s'en escuse^b,
 De la moie part le destlie
 Et apele de felonnie^e. »
 Et^d Rooniaus li dist : « Biau sire,
²⁶⁸ Tout çou li saurai je bien dire,
 Si que riens nule n'i faura,
 U tel cose qui miex vaura. »
 Au roy prent congié, si s'en torne
²⁷² Et vint a son tref, si s'atorne,
 A l'ainz que il puet s'aparelle.
 Sa maisnie molt s'esmervelle
 En quel lieu il en voet aler ;

²⁷⁶ Si l'en ont pris a apeler.
 Sa femel'a a raison mis :
 « Dites, fait elle, biaux amis,
 Por queil affaire, por quelle ouevre
²⁸⁰ Faites vous çou ? » Il li descuevre
 Qu'ou messaige le roy ira^f,
 Car li rois comandé li a
 Por Renart a court amener.
²⁸⁴ « Et or me voel, fait il, pener
 De sa volenté acomplir.
 Por ce fas mes males emplir
 Et bien atorner mon affaire,
²⁸⁸ Car je vorroie envers lui faire
 Cose dont se peuïst loer.
 Le matinet, a l'ajorner,
 M'estuet movoir, se Diex m'avoit^f.
²⁹² - Sire, fait elle, ançois otroit^g
 Que il vous en puisst venir duels.
 Si fera il, si m'aït Diex ;

humiliations ; jamais je ne vis quelqu'un, roi ou comte, traiter avec Renart sans que pour finir il ne lui en arrive malheur. Ce sont les démons qui vous ont transformé en messager lorsque vous avez entrepris de vous rendre auprès de Renart le rusé¹. Souvenez-vous de Tibert le chat à qui il fit subir un si odieux traitement et de Belin, et de Brun l'ours à qui il fit perdre la peau des oreilles jusqu'au museau ! Par le corps bleu², ne savez-vous pas que jamais Renart le roux ne commit la moindre bonne action, lui qui est de si maudite extraction ! Et vous, vous imaginez maintenant qu'il puisse bien se comporter avec vous ! Que Dieu me vienne en aide, je tombe des nues et je m'interroge : qui a bien pu vous suggérer une telle décision ? Je le sais bien, si vous vouliez me croire sur ce sujet, jamais vous ne vous rendriez auprès de lui. — Dame, fait Roonel, par saint Mandé, du moment que le roi m'en a donné l'ordre et qu'il m'en a prié, par saint Boniface, n'est-il pas juste que j'exécute son ordre ? Il ne serait pas juste, je l'atteste sur Dieu, que je me dérobe à l'exécution de l'un de ses ordres. Puisque j'ai commencé et que la décision en est prise, si j'ai mal agi cette fois-ci, je serai plus vigilant une autre fois, mais j'accomplirai cette mission : je le veux et j'ai promis au roi que personne ne pourrait m'en détourner. — Seigneur, fait-elle, maintenant je vais me taire, car je vois bien que rien n'y fera et qu'en aucun cas je ne pourrais vous faire revenir sur votre décision. »

Vos en avrois anui et honte ;
²⁹⁶ Onques ne vi ne roy ne conte
 Qui de Renart s'entremeist
 Qu'en la fin maus ne l'en venist.
 Diable vous ont fait mesaige
³⁰⁰ Quant vous avés^a enpris voiaige
 Por aler a^b Renart barat.
 Menbre vos de Tybert^c le cat
 Cui il fist prendre tant mal mors,
³⁰⁴ Et de Belin et de Brun l'ors
 A cui il fist prendre la pel
 Des orelles trusqu'a musel !
 Par la char beu, ne savés vous
³⁰⁸ C'onques nul bien ne fist li rous,
 Cius qui tant est^d de pute estrace.
 Et or cuidiez que bien vous face !
 Si m'aït Diex, molt me mervell
³¹² Ou vous avés pris tel conseil.
 Bien sai, se vous m'en creïés,

Que ja cele part n'iries.
 - Dame, fait il, par saint Mandé,
³¹⁶ Quant li rois le m'a comandé
 Et prié, por saint Boniface^e
 Dont n'est il drois que je le face ?
 Ne fust pas drois, se Diex m'aïst,
³²⁰ Que je l'en eüsse escondist
 De cose qu'il li plaise a faire^f.
 Puis que l'ai comencié a faire
 Et li conselz si en est pris,
³²⁴ Se j'ai a ceste fois mespris,
 Une autre fois me garderai
 Mais cestui messaige ferai,
 Puis qu'il me vient^g a volenté
³²⁸ Et je li ai acreanté
 Que ja por home ne lairai.
 - Sire, fait elle, or m'en tairai,
 Que bien voi que riens n'i feroie
³³² Et que pas ne vous en tenroie. »

Las de discuter, les lits étant prêts, ils vont se coucher jusqu'au matin, avant le lever du jour. Avant l'aube, Roonel s'est levé et, sans plus attendre, il a pris congé des siens. Une fois monté à cheval, il s'est éloigné sans perdre un instant et s'en est allé au grand trot ; chevauchant à vive allure et sachant bien tenir le chemin le plus direct, il se hâte et il a si bien pressé l'allure qu'il est arrivé sur la terre de Renart. Celui-ci, craignant fort la guerre, avait fait rechercher différents charpentiers qui lui fabriquaient des perrières qu'ils installeraient sur les murs du château et diverses machines de guerre, ainsi que de solides portes coulissantes ; ils élevaient des murs d'enceinte sur le devant du château. Renart faisait réparer les fossés et fortifier les points de passage afin qu'on ne puisse pas endommager son château. Voici qu'arrive Roonel le messager, porteur de la lettre. Il trouve devant la porte Renart qui ne se méfiait pas de lui. Regardant derrière son dos, il a vu venir Roonel et cela lui déplait, sachez-le, car avec lui il ne sert à rien de ruser. « Renart, fait Roonel, mon seigneur vous salue, lui qui est le meilleur roi qui soit, même dans le pays des Irlandais, le meilleur que l'on puisse rencontrer. » Renart lui répondit : « *Que* Dieu assure sa protection ! — Je vais maintenant vous exposer l'objet de ma mission, dit Roonel, sans outrepasser mes pouvoirs. Soyez donc attentif : le roi vous demande et plus précisément vous

Atant lasserent le plaidier ;
Li lit sont prest, si vont couchier
Dusqu'an matin, ains l'ajournee.

³³⁶ Ançois que l'aube fust crevee,
S'est levé, si a pris congié
Que il n'i a plus delaïe^a.

Montés est, si s'en est tornés
³⁴⁰ *Que* il n'i est plus demorés,
Le grant^b troton s'en est alé ;
Tant chevauche^c, tant a erré,
Bien set tenir la voie droite,

³⁴⁴ Tant se hašte et tant exploite,
Tant chevalche, tant a erré
Que en la terre est arivé^d.

Renars qui se doute de guerre
³⁴⁸ Avoit fait porcasser et querre
Carpentiers de pluisors manieres,
Qui li faisoient ses perieres
Qui ou castel seront assises,

³⁵² Et mangoniaus de maintez guisez
Et bones portes couleices
Et par devant font il les lices^e.
Les fossés faisoit afaitier

³⁵⁶ Et les passaigez enforcier
Que on nes peuïst damagier.
A tant e vous le messagier,
Roonial, qui les letres porte.

³⁶⁰ Renart trueve devant la porte,
Qui de lui ne se donoit garde.
Par derriere son dos regarde,
S'a veü venir Roonel^f.

³⁶⁴ Saciés que ne li fu pas bel
Que vers lui n'a mestier treslue.
« Renars, mes sires vous salue,
Fait Rooniaus, li mieudres rois

³⁶⁸ *Qui* soit en la terre a^g Yrois,
Cou est li mieudrez que nuls truisse^h. »
Et diüst Renars : « Diex le garrisce.

ordonne, voyez ici la lettre qui en fait foi, de venir sans retard auprès de lui pour vous expliquer devant sa Cour de votre mépris et de votre insolence. Soyez à la Cour mercredi, prêt à vous expliquer, je vous le dis de sa part. Vous avez mal agi envers votre seigneur, jamais personne ne fit un tel affront à son seigneur. Récemment, il a envoyé quelqu'un pour vous chercher et vous, vous n'avez pas daigné venir ; vous devez donc en être puni. Il vous le fait savoir par moi et par cette lettre que voici : si vous ne daignez pas venir à la Cour et si vous voulez manquer ainsi à votre devoir, le roi en personne vous lance un défi. » Renart répondit : « Il n'en est pas question ; c'est folie de s'opposer à son seigneur¹ ! Jamais, à aucun jour de ma vie, je n'accomplirai le moindre geste qui puisse lui déplaire, mais au contraire je supporterai, s'il le fallait, les pires tourments. Sans perdre un seul instant, je vais me rendre auprès de lui, qu'il n'ait sur ce point aucune crainte. Ce sont ses vassaux qui m'ont brouillé avec lui, par la foi que je dois à saint Pierre de Rome. Jamais je ne vis son messenger, je vous le jure sur ma foi ; mais on condamne souvent quelqu'un qui n'est pas coupable². Pour l'heure je vais aller avec vous à la Cour pour entendre ce que le roi veut me dire. J'exécuterai sans l'ombre d'une contestation tous ses ordres. » Rooneil lui dit : « Vous agirez bien et on vous en tiendra pour avisé. J'ai donc maintenant accompli ma mission,

- Or vous conterai mon messaije,

³⁷² Dist Rooniaus, et sans outraije.

Or entendés : li rois vous mande

Et tout a estros vous commande,

Veés ci la lettre quel tesmoigne,

³⁷⁶ Que a lui vegniés sans aloigne^a

Dedens sa cort faire droiture

Dou despit et de la laidure ;

I soiés tous prés mercredi,

³⁸⁰ De la soie part le vous di.

Mespris avés vers vo signor,

Onques mais hons tel deshonor

Ne fist a son signor en terre.

³⁸⁴ L'autre jour vous envoia querre

Et vous n'i daignaestes venir,

Si vous en doit mesavenir.

Par moi vous mande, jel vous di,

³⁸⁸ Et par ces lettres qui sont ci,

Se vous i daigniés venir.

Et se vous en volés faillir^b,

Li rois meïsmes vous desfie. »

³⁹² Et dist Renars : « Çou n'i a mie ;

Folz est qu'a son signor estrive.

Ja mais a nul jour que je vive

Ne ferai riens qui li desplaise,

³⁹⁶ Ains soufferroie grant mesaise.

A lui irai sans demorance,

Ja mar en sera^c en doutance.

Envers lui m'ont meslé si home,

⁴⁰⁰ Foi que doi saint Pierre de Rome^d.

Onques son messaige ne vi,

La moie foi vous en pluvi ;

Mais telz ne peche qui encort.

⁴⁰⁴ Or irai avoec vous a court

Oïr^e qu'il me demendera.

Tot çou qu'il me commandera

Ferai sans contredit de rien. »

⁴⁰⁸ Dist Roëniaus : « Vous ferés bien,

Si en serés tenus por saige.

Or ai dont bien fait mon messaige,

il ne nous reste plus qu'à partir. Faites bien fortifier vos châteaux, car nous devons, je vous le dis, être à la Cour mercredi. Pour vous dire la vérité, je n'ai pas l'intention de partir sans vous, bien au contraire nous partirons tous deux ensemble. » Renart répondit : « Cela me paraît une sage décision ; je laisserai ici ceux qui travaillent pour moi : ils continueront leur besogne pendant ce temps. »

Sur ces paroles, les deux ennemis mortels¹ quittèrent les lieux rapidement. Voici désormais Renart en proie à une vive agitation ; il ne cesse de se gratter les tempes et Roonel, toujours le premier, lui demande de garder le trot, tandis que Renart s'emploie à freiner l'allure² : il le suit bien calmement, mais il a la tête ailleurs. Il réfléchit au moyen de se débarrasser de Roonel en se jouant de lui. Les chevaliers chevauchèrent tant qu'ils sont arrivés dans le fond d'une vallée devant un village, en pleine campagne. À côté du village, sur la droite, se trouvait un vignoble, me semble-t-il ; on était au début de septembre. Renart, très irrité contre Roonel qui le terrorise, s'est alors dirigé vers les vignes. Au premier coup d'œil, il aperçut, étendue le long d'une haie, une courroie³ tendue là par le vilain qui était chargé de surveiller les vignes. Il reconnut bien l'objet et, en y regardant bien, il vit l'appât dans la corde. Mais Renart n'a pas la moindre envie d'y jeter les dents, il se dit au contraire

Or n'i a mais fors de l'aler.

⁴¹² Faites bien vous castiaus fermer^a,

Car il le convient, ce vous di,

Que a cort soions mercredi.

Et si vous en dirai le voir,

⁴¹⁶ Je ne voel pas sans vous movoir,

Ains an irons andoi ensanble^b.

Renars respont : « Çou bon me sanble,

Et je lairai ci mes ovriers

⁴²⁰ Qui ouverront endementiers^c. »

A ces paroles s'en tornerent

Cil qui onques ne s'entrainerent ;

Si se metent a desarés^d.

⁴²⁴ Or est Renars molt esgarés,

Si aloit ses tenples gratant

Et Rooniaus si va devant

Qui l'amoneste de troter.

⁴²⁸ Et Renars pense de froter

Et va tout belement derriere^e.

Si se porpense en quel maniere

De/ Roonial se partira

⁴³² Et coment il l'engignera.

Tant chevalchierent li vassal

Qu'il sont venu ou fons d'un val,

Devant une ville chanpestre.

⁴³⁶ Par devers la ville, a main destre,

Si avoit vignes, ce me sanble^g ;

Ce fu a l'entrer de septembre.

Vers les vignes s'est adreciés

⁴⁴⁰ Renars qui molt fu coureciés

Por Roonial qui si l'esmaie.

Garda et vit sor une haie

Une corgie estendue^h

⁴⁴⁴ Que li vilains i ot tendueⁱ,

Qui des vignes avoit la garde.

Bien la conut et bien l'esgarde,

Et vit le morsel en la corde ;

⁴⁴⁸ Mais n'a talent que il i morde,

qu'il y fera prendre et malmener son compagnon, si celui-ci ne fait pas preuve d'une extrême vigilance. Auteur de nombreuses trahisons, il veut encore en faire autant avec celui-ci, quelles qu'en soient les conséquences. Savez-vous comment il est parvenu à le tromper ? Sitôt le piège aperçu, Renart s'est prosterné à genoux devant le lacet tendu ; il demande au Créateur de lui accorder sa pitié, le priant de le protéger des mains du matin, maître Roonel son compagnon. Ce dernier a alors regardé derrière lui et dit : « Renart, pourquoi vous attarder quand vous devez avancer ? Pourquoi restez-vous sur place ? Levez-vous et venez, vous n'êtes pas sensé. Vous devrez vous en justifier : pourquoi cherchez-vous un prétexte, pourquoi traînez-vous et pourquoi vous attardez-vous ? — Que la malédiction tombe sur vous ! dit Renart. Compagnon, ne savez-vous pas pourquoi j'agis ainsi ? J'adresse ici de grandes prières à ces reliques¹ qui sont précieuses et dont les grands pouvoirs ont été vérifiés. Elles font l'objet des plus grands honneurs, mais vous manquez tant de sagesse et de modération que vous vous moquez des reliques. — Comment, Renart, dit Roonel, s'agit-il là d'un nouveau dépôt de reliques ? — Oui, cher seigneur, dit Renart. Savez-vous ce que je peux en dire ? Je pense personnellement que dans toute la France il n'y a pas de reliques qui aient autant de pouvoir

Ains dist que il i fera prendre^a
 Son conpaignon et entreprendre,
 Se il molt tres bien ne se gaite.

⁴⁵² Mainte traison a il faite,
 Encore en voet faire a cestui,
 U tort a bien u a anui.
 Savés coment l'a deceü ?

⁴⁵⁶ Quant l'enging a aperceü,
 Devant le las qui est tendus
 S'est mis Renars tous estendus
 A genillons et merci crie

⁴⁶⁰ Au criatour, et si li prie
 Qu'il le gart des mains au gaignon,
 Dan Roonial son conpaignon.
 Lors s'est Rooniaus regardés.

⁴⁶⁴ « Renars, fait il, por quoi tardés,
 Quant vos devés venir avant ?
 Por quoi alés vous demorant ?
 Levés d'iluec, si en venés,

⁴⁶⁸ Vous n'estes mie bien senés.
 Rendre vous covenra raison
 Por coi querés vous oquoison,
 Por quoi alés vous delaiant,

⁴⁷² Ne por quoi alés vous tarjant^b.
 - En mal eür ! Ce dist Renars.
 Conpains, ne savés que je fas ?
 Je fas ici mes grans prieres

⁴⁷⁶ A ces reliques qui sont chieres
 Et de grant vertu esprovees.
 Molt durement sont honorees^c,
 Mais vous estes tant fox et grains

⁴⁸⁰ Que vous n'avés cure de sains.
 - Coment, Renars, dist Rooniaus,
 Est çou saintuaires noviaus ?
 - Oïl, ce dist Renars, biaux sire.

⁴⁸⁴ Et savés que je vous puis dire ?
 Je cuit que ce en^d toute France
 N'a reliques de tel poissance,

ou qui produisent autant de miracles, pas même les eaux de saint Minacle¹. Je vous dis bien la vérité, il n'y a pas un homme atteint de la plus grave maladie à qui il puisse arriver un malheur une fois qu'il a touché ces reliques. Aucun animal, s'il porte ces reliques à ses yeux ou à sa bouche, ne sera plus jamais touché par la maladie, une fois ce contact opéré. »

Renart a toujours bien su amuser le monde et se tirer d'affaires par des paroles. Il connaît de nombreux tours et de nombreuses ruses, il peut s'en vanter dans beaucoup de villages. Mais cette fois-ci Roonel n'a pas été suffisamment vigilant et il en subira une humiliation publique. Renart parvient à lui faire perdre la tête : il se rend près du trébuchet, tenant pour vrai ce que Renart lui a fait croire. L'appât placé dans le piège était composé de fromage d'automne et le nœud coulant était placé entre deux bâtons fendus. La corde était si ingénieusement disposée que, si Roonel s'avance, d'un côté ou de l'autre, et s'il approche son museau du fromage, il pourra bien en subir de fâcheuses conséquences. Roonel s'est avancé mais la vue du piège l'effraie beaucoup et il veut faire demi-tour, redoutant de s'être engagé sur une piste maudite. Il sort à reculons de la vigne, mais celui qui trompe le monde entier le reconforte et le remet sur le chemin des reliques en lui disant : « Seigneur,

Ne ou aviegne tel miracle,
⁴⁸⁸ Neis as poissons saint Minacle.
 Si vos di bien de verité,
 Que nuls n'a tele^e enfermeté,
 Se il atouche au saintuaire,
⁴⁹² Que il ja puis en ait contraire.
 N'est nule beste, si la touche^b
 Et a ses ieulz et a sa bouche^c,
 Que ja mais soit envenimé
⁴⁹⁶ Puis que il l'avra aprimé^d. »
 Bien sot Renars gens amuser
 Et soi par parole escuser.
 Molt seit de tors, molt set de gilles,
⁵⁰⁰ Vanter s'en puet en maintez viles^e.
 Mais or s'en est si mal gardés
 Qu'a honte sera regardés^f.
 Tant fait que a force l'afole,
⁵⁰⁴ Et va pres^g de la çoaignole ;
 Et tint bien la parole a voire
 Que Renars li a fait acroire.

Li morsiaus qui fu en l'enging
⁵⁰⁸ Fu de fromaige de gaing
 Et li las estoit estandus
 Par desouz^b deus pecous fendus.
 Molt estoit bien la corde mise
⁵¹² Par tel engien, par tele guise
 Que se Rooniaus vient avant,
 Ou par derriere ou par devant,
 Et il tent le groing au fromaige^c,
⁵¹⁶ Bien i pora avoir damaige.
 Rooniaus a passé la voie,
 Quant vit l'engien^d, molt s'en esmoie.
 Reculer voet, car il se doute
⁵²⁰ Que il ne tiegne male route^e.
 Reculant s'en va de la vigne,
 Mais cius qui tout le mont engigne
 Le reconforte et met en voie
⁵²⁴ Et au saintuaire l'envoie
 Et dist : « Sire, ne doutés pas,
 Mais alés belement le pas.

n'ayez aucune crainte ! Allez plutôt d'un pas bien assuré et baissez les reliques, n'oubliez pas d'accomplir ce geste ! » À ces mots Roonel se baisse et se met à genoux pour implorer les reliques. En se baissant, il voit le fromage et c'est là l'origine de son humiliation et de ses ennuis à venir ; il est pris, à la vue de ce fromage gras et tendre, d'une grande envie de s'en saisir. Sans attendre plus longtemps, il jette les dents pour l'emporter mais il ne se méfie pas : le piège se détend et vient le saisir par le cou et le lacet le projette dans les airs¹. Sachez-le, il se désespère d'être ainsi capturé : le piège a bien failli lui rompre le cou.

Roonel se met à hurler : « Hé, Dieu, que pourrais-je faire ? Pendu par le cou et avec le visage tout enflé, me voici bien mal installé ! Maudites soient ces reliques qui font de cette façon se balancer tous ceux qui viennent les adorer. Je croyais bien — c'est la pure vérité — me tenir à l'écart d'une telle atteinte. Il a bien raison, le proverbe qui dit que celui qui croit apaiser son chagrin poursuit en réalité son malheur, sa honte et sa perte. » Renart lui répond : « Ce sont les péchés dont vous êtes souillés qui sont la cause de ce malheur. Les reliques sont irritées parce que vous vouliez les voler. Cela était bien évident quand, au moment de les toucher, vous avez lancé les dents, avec l'intention de les engloutir ; c'est pour cette raison qu'elles vous ont capturé, et vous méritez bien ce qui vous arrive.

Baisiés le saint, si nell lassiés^a. »

- ⁵²⁸ A ce mot s'est cilz abassiés
Et a genolz se met a terre
Por le saintuaire^b requerre.
A l'abassier vit le fromaige
⁵³² Dont il ot puis honte et damage,
Et molt grant talent ot dou prendre
Por çou qu'il le uit cras et tenre.
Jete les dens que il ne tarde,
⁵³⁶ Porter l'en voet^c mais ne se garde,
Quant la çoaignole^d destent
Et desus le col li descent,
Et li las tout a mont l'enporte^e.
⁵⁴¹ Saciés que molt se desconforte,
Qu'en tel maniere le destraint
Que a poi le col ne li fraint.
Rooniaus comença a braire :

- ⁵⁴⁴ « Et Diex, fait il, que porai faire ?
A mal ostel sui descendus,
Quant jou par le col sui pendus ;

Trestous^f m'est enflés li viaires.

- ⁵⁴⁸ Mal dehé ait cel saintuaires,
Qu'en tel maniere fait baler
Tous ciaux qui le vont aorer.
Je me cuidoie, c'est la pure,
⁵⁵² Molt bien garder de tel morsure^g.
Por çou dist on^h en reprovier
Que telz cuide son duel vengier,
Qui son anui molt bien porcace
⁵⁵⁶ Et sa hontè et son damageⁱ. »
Renars respont : « Par les pechiés
Dont vous estes si entechiés
Vous est venus icilz contraires.
⁵⁶⁰ Coreciés est li saintuaires
Car vous le voliés embler.
Bien i parut a l'asssembler,
Quant vous i getastes les dens^j ;
⁵⁶⁴ Metre le voliés dedens ;
Por çou vous a il retenu,
A bon droit vous est avenu.

Le vol vraiment ne donne jamais rien de bon et ne procure jamais d'avantage à personne. Je peux bien m'en rendre compte maintenant : vous vouliez me tromper, tout à l'heure quand nous partions, en me faisant croire — vous affirmiez qu'il s'agissait bien de la vérité —, pour m'emmener loin de ce pays, que le Seigneur Noble m'envoyait chercher. Mais jamais le Seigneur Noble le lion ne fit d'un voleur son messenger, tant il possède de sagesse. Les reliques, qui par leur puissance vous retiennent prisonnier, m'ont vengé de vous. Il est juste que celui qui veut faire du mal aux autres voit le mal retomber sur lui. Je m'en vais et vous, vous resterez : surveillez les vignes¹, car c'est le moment. » Sur ces mots, Renart reprend sa route tandis que l'autre reste dans la vigne ; il s'est débarrassé de lui d'une bien belle façon ! Renart a pris la fuite : il se dirige à si vive allure vers son château qu'il aperçoit le rocher sur lequel il est construit. Une fois arrivé, il descend devant le pont-levis. Aux artisans compétents qui travaillent pour lui, il donne l'ordre de soigner leur ouvrage, de renforcer très rapidement la protection des portes et de bien équiper les fossés. Il sait bien que tout est fini pour lui² si le roi vient l'attaquer avec son armée, car il n'est pas assez puissant pour l'obliger à se retirer, mais au contraire une telle attaque lui ferait subir de lourdes pertes. L'enragé se démène pour faire creuser des fossés et des tranchées. Sur une longueur de quinze portées d'arc tout autour du château, il fait creuser un

Ja voir d'emblen biens ne venra,
 568 Ne nuls ja boin chief n'en prendra^a.

Or m'en puis bien apercevoir
 Que me volliés decevoir,
 Que vous entendre me faisiez,

572 Et por voir si le me disiés
 Por mener hors de ceste terre,
 Que dans Noblez m'envoioit querre,
 Orains quant nous en alions.

576 Mais ains dans Nobles li lions
 Ne fist de larron son messaige,
 Tant est li rois durement saiges^b.
 De vous m'ont vengié li cor saint

580 Et la vertu qui vous destraint.
 Drois est qui mal voet faire autrui
 Que li maus se viegne par lui.
 Je m'en vois et vous remanrois,

584 Gardés les vignes qu'il est drois. »
 A ces paroles s'achemine

Renars, cius remaint en la vigne ;
 Molt s'en estoit bien delivrés.

588 Si s'est au foir atornés,
 Vers son castel point tant et broche
 Qu'il en a veüe la roche^c.
 Venus i est, descent au pont.

592 Les boins ovriers qui s'uevre font^d
 Amoneste de bien ouvrer
 Et des portes molt tost fermer
 Et de bien parer^e les fossés.

596 Bien set que il est confessés
 Se li rois vient sus lui a ost,
 Qu'il n'a pas pooir qu'il l'en ost^f,
 Ançois en seroit^g molt penés.

600 Molt s'esforce li forsenés
 De faire fossés et tranchies.
 Tout entor lui a quinze archies
 Fait un fossé d'ewe perfont,

604 Riens n'i puet entrer qui n'enfont.

fossé profond rempli d'eau, dans lequel tous ceux qui entrent se noient. Sur le fossé il y avait un pont tournant et au-devant une palissade faite de troncs d'arbres ; sur les tours sont installées les catapultes qui lanceront d'énormes blocs de pierre ; l'homme qui en est frappé ne sera plus jamais vu vivant. Les archers postés aux créneaux tirent des flèches et des carreaux d'arbaleètes en vue de mettre à mal la troupe du roi. Renart est vraiment dans son tort en faisant de tels préparatifs de guerre contre le roi ! Sur chacune des tours il a posté une sentinelle pour surveiller la campagne environnante, car cela lui est absolument nécessaire. Tel est le dispositif mis en place par Renart ; il est bien entouré d'eau. Il fait installer de grandes galeries en bois par-dessus les murailles et dresser des barbacanes pour améliorer la défense de son château. Il fait venir des mercenaires recrutés à travers le pays et attirés par les gains, des hommes de guerre à pied ou à cheval. Ils viennent si nombreux qu'ils recouvrent tout un vallon, à la grande joie de Renart. Aussitôt il les fait se poster aux barbacanes afin d'assurer la défense, car personne ne peut connaître ses intentions. Renart a pris ses dispositions pour solliciter l'aide de ses amis car il est persuadé qu'il ne peut échapper au siège de sa forteresse¹. Cette perspective le terrorise, mais, sachez-le, il se défendra et celui qui l'attaque ne repartira pas sans avoir subi de riposte. Je vais maintenant arrêter de parler de Renart pour revenir à Roonel, pendu au piège,

Desus fu li pons torneïs
Et par devant li roulléis^c,
Et sus les tors sont les perieres

⁶⁰⁸ Qui jeteront pieres plenieres ;
N'est nulz hons, s'il en est ferus,
Qui mais en vie soit veüs^b.

Li archier si sont as creniaus,

⁶¹² Saietes traient et quariaus^c
Por damagier la gent le roy.
Molt est Renars de grant desroy,
Qui si contre le roi s'afaite !

⁶¹⁶ Sus cascade tour une gaite
A mise por as chans gaitier^d,
Car il en avoit grant mestier.
Ainsi s'est Renars atournés^e ;

⁶²⁰ Molt fu bien d'ewe avironés.
Horder se fist et bien et bel
Par desus les murs del castel,
Barbaquanes i fist^f drecier

⁶²⁴ Por son castel miex enforcier.
Soldoiers mande par la terre
Qu'il vieignent a lui por conquerre,
Serjans a pié et a cheval.

⁶²⁸ Tant en i vint que tot un val
En fu couvers, grant joie en fist.
Et Renars maintenant les mist

As barbaquanes por desfense,
⁶³² Que nulz ne puet savoir qu'il pense.
Or s'est Renars bien entremis
D'aide querre a ses amis
Et bien cuide sans nul retor

⁶³⁶ Que assis soit dedens sa tour.
Grant criesme et grant pooir en a,
Mais saciés qu'il se desfendra,
Et s'il i vient nul qui l'assaille

⁶⁴⁰ Ne s'en partira sans bataille.
De lui me tairai ore ci,
Mais de Roonial qui pendi

car je me souviens maintenant de lui. Tout a tourné au malheur pour lui ; il pousse de profonds gémissements et ne cesse de bâiller. Il serait bien incapable de faire le moindre mouvement¹ ! Renart est un mauvais voisin, lui qui l'a fait prendre au piège. Roonel se débat énergiquement pour s'en échapper, mais en vain², car il est bien pris par le nœud coulant qui lui serre le cou. Il enrage et se débat tout en aboyant. Le vigneron chargé de surveiller les vignes saute par-dessus la haie ; il le voit pendu et le regarde bien. Avec son compagnon, il est déjà arrivé, tout disposé à le maltraiter, auprès du mâtin. Roonel ne sait que faire quand il les voit arriver. Son sang se glace car il pense bien qu'il va passer un sale moment, persuadé qu'il sera attaqué. Les paysans se précipitent sur lui, l'un derrière l'autre. Le premier le frappe, l'autre le bat ; le mâtin ouvre la gueule à s'en décrocher la mâchoire, redoutant de mourir ou de devoir y laisser un bras ou une cuisse. Il est au supplice et je ne pense pas que cela lui plaise, car il n'aime pas un tel divertissement. Les paysans, qui n'ont pas la moindre affection pour lui, s'avancent à toute allure. Ils se précipitent sur lui tous les deux pour le maltraiter et, sachez-le, ils vont le mettre à mal. Le premier le frappe avec une massue et il dit à l'autre : « Frappe-le et tue-le ; s'il en réchappe, quelle honte pour toi ! » Ce dernier ne se laisse pas décontenancer : il le frappe sur le dos, avec une

Dirai, qu'il m'en est souvenu^d.

⁶⁴⁴ Malement li est avenu ;
Durement gient et fort baaille.
Ne canjaſt pas une maaille
Qui li donaſt un eſtrelin.

⁶⁴⁸ Molt ot en lui malvais voisin,
Que iluec^b le fiſt atraper.
Molt se debat por escaper,
Mais çou ne li vaut un bouton^c,
⁶⁵² Que molt tient bien par le lacon
Qu'il a entor le col lacié.
Le cuer avoit molt corecié
Et la se debat et abaie.

⁶⁵⁶ Et li vigniers saut de la haie,
Qui des vignes estoit la garde ;
Veü l'a pendre, si l'esgarde^d.
Entre lui et son conpaignon

⁶⁶⁰ En sont venu vers le gaignon,
Bien entalenté de mal faire.
Lors ne sot Rooniaus que faire,
Quant il les vit vers lui venir.

⁶⁶⁴ Tous li sans li priſt a fremir,
Que bien cuide estre mal baillis ;
Bien seit qu'il sera asaillis^c.
Li vilain salent maintenant,

⁶⁶⁸ L'uns derriere, l'autre devant.
Li uns le tiert, l'autres le maille :
Li maſtins durement baaille,
Molt crient que morir ne l'eſtueice
⁶⁷² Ou qu'il n'i laiſt ou bras ou cuisse.

Durement en est a malaise ;
Je ne cuit mie qu'il li plaise,
Que tel desduit n'amoit il pas.

⁶⁷⁶ Et cil vient plus que le pas,
Qui tant ne quant ne l'orent chier.
Maintenant por lui damagier
Salirent avant ambedui ;
⁶⁸⁰ Sachiez ja li feront anui^f.

Li uns lait corre une maque
Et diſt a l'autre : « Fier et tue^g,
S'il escape tu es honnis. »

⁶⁸⁴ Et cius ne fu pas esbahis,

grande massue qu'il tient des deux mains. Tous deux le rossent copieusement¹ et voici Roonel en fâcheuse posture, chose qu'il n'avait pas souhaitée. Les paysans l'ont tant secoué et bousculé, ils l'ont tant frappé sur le dos, qu'ils ont rompu les lacets qui le retenaient pendu par le cou. Si copieusement battu, ayant perdu toute vigueur, il est tombé à terre. Pattes étendues et dents serrées, il gémit et se plaint près d'un fossé. Les deux paysans se précipitent ensemble sur lui, là où il s'était appuyé ; ils lui ont tellement battu les flancs avec une grande et lourde massue qu'ils l'ont laissé pour mort tout étendu. Après l'avoir ainsi traité, ils sont repartis. Roonel, lui, reste sur place, copieusement rossé. Je ne pense pas qu'il ait envie de rire ; il a besoin de trouver un bon médecin, s'il parvient à survivre à cette correction. Ce jour-là, il n'a pas fait preuve de beaucoup d'astuce quand il s'est laissé piéger par un tel stratagème. Il se considère, à bon droit, comme avili par Renart, qui l'accable ainsi et le jette dans un pareil traquenard. À l'heure qu'il est, il a été tellement torturé qu'il ne s'en remettra jamais. Telle est la plainte de Roonel, qui s'en prend à lui-même et souvent se met à s'adresser des reproches pour s'être ainsi laissé duper. *Que* vous dirais-je ? C'est vrai, l'affaire a très mal tourné pour lui ; voilà l'exakte vérité, le destin ne lui a pas été favorable. Il dort là jusqu'au lendemain.

Ains l'a feru parmi les rains
 D'une grant maque^e as deus mains.
 Molt li aurent bien ses buriaus.
⁶⁸⁸ A maus parens est Rooniaus^b,
 Dont n'avoit mie convoitié.
 Tant l'ont tiré, tant l'ont sachié
 Et tant li ont le dos batu
⁶⁹² *Que* il li ont les las rompu
 A coi il pendoit par le col.
 Tant l'ont batu, tot l'ont fait mol,
 Si estoit cheüs a la terre.
⁶⁹⁶ Les piés estent et les dens serre,
 Les un fossé se plaint et pleure.
 Et cil li queurent andui seure,
 La ou il se fu acostés^c.
⁷⁰⁰ Tant li ont batus les costés
 D'une grant maque pesant
Que por mort l'ont lassié gisant.
 A tant se sont d'iluec torné
⁷⁰⁴ *Quant* il l'orent si atourné.
 Et Rooniaus illuec remaint,

Qui des bons cops ot eüs maint.
 Ne cuit qu'il ait talent de rire ;
⁷⁰⁸ Molt li estuet avoir bon mire,
 Se de la bateüre escape^d.
 Ilueques sot il pou de frape,
Quant ilueques fu pris au las
⁷¹² Par tel engien, par tels baras^e.
 Molt se tint por vil, si a droit,
 Por Renart qui si l'a destroit^f
 Et qui en tel prison l'enpaint.
⁷¹⁶ Or a esté forment destraint^g
 Dont ja mais ne sera leaus.
 Ensi se conplaint Rooniaus,
 Tous seus a soi meïsmez tence.
⁷²⁰ Sovent a blasmer se comence,
Quant il fu pris en tel mesure.
Que vous diroie ? C'est la pure,
 Malement est la cose alee^h.
⁷²⁴ Ce est la verités provee,
 Hasard jeta arriere main.
 La jut de ci a l'endemain.

Alors il s'est levé et commence à s'agiter, ouvrant les yeux avec beaucoup de difficultés. Quand il voit l'aube se lever, il s'avance en chancelant. Du mieux qu'il peut, il quitte l'endroit et se dirige sans tarder vers la Cour. Il sort de la vigne et s'en éloigne mais le fait est qu'il n'a pas rempli sa mission ni transmis le message du roi, car Renart est excessivement rusé. Que voulez-vous ? Les choses sont ainsi. Roonel s'imagine bien pouvoir se venger un jour ou l'autre ; se parlant à lui-même et regardant le piège, il dit : « Renart, que Dieu t'anéantisse ! Le traitement que tu m'as infligé me laisse dans le plus grand accablement. Par trahison tu m'as fait tendre le cou et tu m'as fait prendre à ce piège d'une méchante façon, mais je pense te le faire payer un jour ou l'autre et tu ne pourras pas t'en défendre, même si je dois pour cela entrer en guerre avec toi. » Il cesse alors de proférer des menaces et dirige sa course vers la Cour. Se parlant à lui-même, il dit qu'il ne retrouvera la joie que le jour où il se sera vengé.

C'est en ces termes que le matin exhale ses plaintes sur Renart, son cher compagnon, qui l'a tant fait souffrir. Tout doucement, il s'en va par le fond d'un vallon, se traînant avec difficulté. Il fait tous les efforts qu'il lui est possible de faire pour aller à la Cour, mais souvent il est obligé de se reposer. Il peut bien se vanter, pour son malheur, d'être un bon et vaillant messenger ! Tout le monde se moquera de lui à son arrivée à la Cour. Malheur à celui qui ne connaîtra pas la nouvelle !

Lors s'est levés et se demaine,
 728 Les ieulz ovria quel que painne.
 Et quant il vit l'aube crever,
 Si comença a chanceler^d.

Au miex qu'il puet, d'iluec s'en torne,
 732 Vers le cort va, plus ne sejourne.
 De la vigne^b ist et s'en eslongne,
 Mais n'a pas bien fait sa besoigne,
 Ne le message le roi fait,

736 Que trop savoit Renars de plait.
 Que volés vous ? Ensi est ore.
 Vengier se cuide bien encore,
 Ireement a soi parole

740 Et regarde la ceügnolle :
 « Renars, fait il, Diex te destruite !
 Cose m'as fait qui molt m'anuie^c.
 Par traïson m'as ci fait prendre

744 Et laidement le col estendre,
 Mais encore le te cuit rendre,
 Ja si ne t'en savras desfendre,

Por guerre vers toi porcacier. »

748 A tant laisse le manecier
 Et vers le court torne sa resne.
 A soi meïsmez se desresne
 Et dist que ja mais n'iert haitiès

752 De ci al jor qu'il iert vengies.

Ensi se plaignoit le gagnon
 De Renart, son chier compaignon,
 Qui tant li a fait trere mal.

756 Tout belement^d le fons d'un val
 S'en va traînant a grant painne.
 D'aler^e a cort forment se painne,
 Mais sovent l'estuet reposer.

760 Malement se puet aloser
 Qu'il^f soit bons messages ne prous.
 Il en sera gabés de tous
 A la cort quant il i venra.

764 Dehé ait qui ne le saura,
 S'il pueent et si feront il.
 Je ne cuit pas qu'ili ait cil

C'est ainsi que tous, s'ils le peuvent, agiront. Je ne pense pas qu'il y ait un seul des amis de Renart qui ne lui adresse, gentiment ou méchamment, un mot ! Ce jour-là, Roonel chemina tant qu'il arriva à la Cour de son seigneur avant midi ; mais il était épuisé par les attaques subies et par les coups sévères reçus en grand nombre. Il avait le corps entièrement brisé au point qu'il n'avait plus la libre disposition de ses membres et qu'il ne pouvait se tenir debout, étant donné son état de grand épuisement. Il tomba un nombre incalculable de fois au cours du trajet, ce qui le désespérait, mais malgré tout cela, Roonel parvint à la Cour. Le roi était allé se divertir avec quatre de ses barons. Ces quatre-là étaient en bons termes avec lui, c'étaient des hommes pacifiques, bons chrétiens, valeureux, issus d'anciennes familles et d'une excellente réputation. Ils étaient allés se distraire en compagnie de Noble le lion. Laissant de côté toute inquiétude, ils manifestaient leur grande joie, sans se soucier de qui pourrait les voir. Tous les cinq, sans personne d'autre avec eux, les barons allaient à vive allure dans la forêt. Chacun tenait sa lance prête à charger¹, par crainte d'une attaque contre le roi, car beaucoup le haïssaient ; c'est pour cette raison qu'ils avançaient en formation compacte. Le roi a pris la parole le premier : « Seigneurs, dit-il, vous qui êtes ici présents, hommes valeureux et honnêtes, j'ai pour vous une grande et sincère affection ; sachez-le, il y a peu de barons à la Cour,

Qui aint Renart de nulle rien

⁷⁶⁸ Qui ne li die mal u bien.

Tant ala Rooniaus le jour

Qu'il vint a la cort son signor

Ançois que midis fuist passés ;

⁷⁷² Mais molt durement fu lassés,
Car de cops crueus et d'ancorses

I ot pris a coles grosses.

Tant durement fu debrisiés

⁷⁷⁶ Que ne se pot mais aidier^a
Ne soustenir, tant fu destrois.

Il chaï bien vint et trois fois

En la voie que il a faite,

⁷⁸⁰ Dont molt durement se dehaite.

Toutevoies coment que tort,

Est Rooniaus venus a cort.

Li rois s'estoit alés esbatre,

⁷⁸⁴ De ses barons avec lui quatre.

Cil¹ quatre estoient bien dou roi,

Et en iaus n'ot point de desroi,

Molt estoient bon crestien

⁷⁸⁸ Et preudome et ancien,

Et estoient de grant renon.

Avoeques Noble le lion

Furent alé esbanoier.

⁷⁹² N'avoient cure d'esmaier,
Entr'iaus demenoient grant joie,
Ne lor chaut gairez qui les voie.

Ensanble s'en vont li baron

⁷⁹⁶ Parmi la forest a bandon,
Cinc estoient qu'i n'i ot autre.

Cascuns tenoit lance sor fautre,

Que li rois ne fuist asalis,

⁸⁰⁰ Car il estoit de molt haïs ;

Por çou aloient si serré.

Et^e li rois a premiers parlé

« Seignor, fait il, vous qui ci estes,

⁸⁰⁴ Qui estes preudome et honestez,

Je vous aim molt en bone foi.

Saciés qu'en la cort a molt poi

aussi haut placés soient-ils, en qui j'ai autant confiance, je le jure sur la fidélité que je vous dois. C'est pourquoi, seigneurs, je dois vous donner les raisons qui m'ont fait rassembler mes hommes. Personne, à l'exception de moi-même, ne connaît ces vraies raisons. Vous quatre, c'est mon opinion, vous êtes des hommes de valeur et d'expérience ; c'est pourquoi je vous exposerai mes idées, car je veux agir conformément à l'avis que vous me donnerez. Vous le constatez, par saint Liénart, Renart n'a aucune considération pour moi et pour moi il ne fait pas le moindre geste¹. Vous le constatez, il refuse de venir à ma Cour pour y être jugé. Il ne cesse d'esquiver le débat et de déshonorer mes messagers, ce qui m'accable et m'humilie. Vous connaissez bien la gravité de tels agissements. Je veux en finir avec sa rébellion : j'irai assiéger son château. C'est la raison pour laquelle j'ai fait rassembler mes hommes et je les ai réunis à la Cour. Je lui ai envoyé mes messagers, au moins cinq ou six ; je l'ai fait convoquer plusieurs fois, mais personne au monde ne saurait le contraindre à exécuter le moindre de mes ordres. Ce comportement m'irrite et me fait souffrir. — Sire, Sire, dit Isengrin, le matin que vous avez envoyé à Renart reviendra demain ; s'il n'a pas ramené Renart et si ce dernier ne vient pas avec lui, au nom de la grande fidélité que je vous dois, si l'on veut suivre mon conseil, son château sera abattu et lui-même jeté en prison. — Seigneur, dit le blaireau, endossez-

Ou tant me fi con fas en vous
⁸⁰⁸ Des barons, foi que je doi vous,
 Nul tant soit haut si con je croi.
 Signor', por çou dire vous doi
 Por coi ai ma gent assenblee.
⁸¹² Nuls n'en seit verité provee,
 Ne nuls ne le seit fors que jou^b.
 Et vous estes pseudome et saige,
 Tot quatre si come je pens ;
⁸¹⁶ Por çou vos dirai mon assens,
 Que j'en voeil faire a voustre esgart.
 Bien veés vous, par saint Lienart',
 Que Renars me prise molt poi ;
⁸²⁰ Por moi ne fait ne çou ne coi^d.
 Bien veés qu'il ne voet venir
 Dedens ma cort por droit tenir'.
 Il se va tous jors defuiant
⁸²⁴ Et mes messaigez cunchiant,
 Dont il me fait anui et honte.
 Et vous savés bien que ce^f monte.

Je voel abatre^g son revel :
⁸²⁸ G'irai assigier son castel.
 Por ç' ai fait ma gent assanbler
 Et fet a le cort aüner.
 Mes messaiges^b i ai tramis,
⁸³² Au mains ou a cinc ou a sis ;
 Par maintez fois l'ai fait mander,
 Mais rien que saice conmander
 Ne voet faire por riens vivant.
⁸³⁶ Si en sui iriez et dolant'.
 - Sire, sire, dist Ysengrins
 Demain revenra li mastrins
 Qui i ala par voustre gré ;
⁸⁴⁰ Et se il ne l'a amené,
 Se il ne vient avoecques soi,
 Par la grant foi que je vous doi,
 Se mes consaus en est creüs,
⁸⁴⁴ Ses castiaus sera abatus
 Et il sera mis en prison.
 - Sire, ce a dit li taïsson,

vous la responsabilité d'une telle décision ? Le roi qui gouverne tout le royaume ne suivra pas votre conseil. Vous imaginez-vous donc, je l'atteste par Dieu, que Renart, s'il entend la convocation, ne vienne pas aussitôt à la Cour pour entendre les accusations que le roi porte contre lui ? Si Roonel revient sans lui à la Cour, c'est qu'il n'a pas transmis le message¹. Je le sais bien, à l'heure qu'il est, si Renart a connaissance du message, il viendra dès le premier mot, sans solliciter de délai ; voilà ce que je peux dire de cette affaire. » Alors le débat en resta là et ils prirent le chemin du retour et s'en revinrent tous ensemble, le roi, Grimbert, Isengrin et Belin le mouton. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'être parvenus à la Cour. Et voici Roonel qui, sitôt arrivé, a mis pied à terre au milieu de la Cour. Chacun se précipite à sa rencontre et lui demande si Renart accepte de se présenter et quelles preuves il avance pour justifier son retard. Roonel ne veut répondre à personne, se contentant de pleurer abondamment et de soupirer. Il ressent de vives douleurs au cou et à l'échine. Blessé à la patte droite, il marche en traînant les reins. Chacun lui fait la grimace et tous ensemble ils crient à son adresse : « Seigneur Roonel, vous avez l'allure à nos yeux de quelqu'un qui revient de la chasse aux loups². Que vous a fait Renart le roux, vous obligeant à avancer d'une démarche hésitante et pénible ? Il vous a bien immobilisé en vous tenant de tous les côtés. Bonne chance à Renart !

Prenés sour vous iceste mise ?
⁸⁴⁸ Li rois qui l'empire justice
 N'en fera pas a vostre esgart.
 Cuidiez vous dont, se Diex vous gart,
 Se Renars ot le mandement,
⁸⁵² Qu'il ne vigne delivrement
 A cort por oïr la demande
 Et que mes sirez li demande^a ?
 Se Rooniaus revient sans lui,
⁸⁵⁴ N'a pas le messaige forni^b.
 Or je sai bien que se il l'ot,
 Que il venra au premier mot,
 Ja n'i aura respit requis,
⁸⁶⁰ Tant ai ge de l'affaire enquis. »
 A tant lassierent le noisier,
 Si se prenent au repairier,
 Si s'en viennent tout le^c chemin
⁸⁶⁴ Li rois, Grinbers et Ysengrin
 Et Belins li moutons ensamble.
 Il ne finerent, ce me sanble,

Tant que sont a la cort venu.
⁸⁶⁸ E vous Roonial descendu
 Tantoost en mi lieu de la cort.
 A l'encontre cascuns li cort
 Et demandent se Renars vient
⁸⁷² Et quelz ensoignes le detient^d.
 Roonials ne li veut mot dire,
 Ançois pleure fort et sospire.
 Molt li duelt li cols et l'eschine^e.
⁸⁷⁶ Parmi la cort ses rains traïne,
 Bleciez fu en la destre poe.
 Cascuns li a faite la moe
 Et li escrient tuit ensamble :
⁸⁸⁰ « Sire Roonel, il nous samble
 Que vous avés caciés les lous^f.
 Que vous a fait Renars^g li rous
 Qui vous fait venir de travers ?
⁸⁸⁴ Tenu vous a devers les ners^h
 Et del lonc et de toutes pars.
 Bone aventure ait or Renars !

font tous ceux qui voient le chien, voyez comme il a tout à fait l'air d'un homme qui sort de son sommeil. Il sait fort bien accomplir une mission ! »

Au milieu de toutes ces railleries¹ adressées au mâtin, le roi arriva avec ses compagnons. Il descendit de cheval devant la salle et Roonel tomba aussitôt à ses pieds : « Sire, fait-il, au nom de Dieu, pitié ! Je suis venu ici en souffrant le martyre. J'ai bien exécuté vos ordres et rempli la mission que vous m'avez confiée. Je portai votre lettre à Renart en lui disant de votre part d'être devant vous aujourd'hui même sans s'attarder davantage. Il me répondit aussitôt d'un ton joyeux qu'il serait extrêmement heureux de venir à la Cour. Ensuite nous nous mîmes en chemin sans plus attendre, très contents, et je commençai à le presser en lui demandant d'accélérer l'allure. Le traître me répondit alors qu'il ne pouvait pas avancer plus vite. Animé du désir de me tromper, il me dit que nous devrions aller d'un pas calme et mesuré, tout doucement, pour ne pas nous fatiguer. Je me rendis à sa demande et alors les ennuis commencèrent. Pendant le voyage, le traître que j'amenais m'endormit par ses propos, me faisant croire à propos d'un piège à bascule que c'était un lieu où se produisaient des miracles et qu'il s'agissait du tombeau de saint Romacle. Il me demanda d'aller embrasser les reliques avant de continuer mon chemin. Croyant qu'il

Font tuit cil qui voient le chien,
⁸⁸⁸ Veës con il resamble bien
 Home qui lieve de dormir.
 Molt seit bien messaige furnir ! »
 Que qu'il gaboient le gaignon,

⁸⁹² Li rois vint et si compaignon,
 Devant la sale descendie.
 Et cil li eüst cheüs au pié.
 « Sire, fait-il, por Dieu merci !
⁸⁹⁶ A grant dolor sui venus ci.
 Bien fis çou que me comandastes
 Et le messaige^b ou m'envoiastes.
 Vous lettres portai a Renart

⁹⁰⁰ Et se li dis de voustre part
 Que devant vous fuüst hui cest jor
 Et n'i feïst plus de sejour.
 Et il me repondi errant
⁹⁰⁴ Et si me dist joieusement^c
 Que il i venroit a grant joie.
 Puis^d nos meïsmes a la voie

Lié et joiant, sans demorer,
⁹⁰⁸ Et jel començai a haſter^e
 Por plus toſt aler un petit.
 Et li traïtres si me diſt
 Qu'il ne pooit plus toſt aler.
⁹¹² Por çou qu'il me voloit lober,
 Me respondi que belement
 Alissiens et cortoisement,
 Treſtout souef et tout le pas
⁹¹⁶ Por çou que ne fuſſiens trop las.
 Ge li otroiai son plaisir ;
 Lors conmença mesavenir^f.
 Endementiers que je venoie,
⁹²⁰ Li traïtres que j'amenoeie
 M'abricona par sa parole,
 Qu'il me fiſt d'une çainole
 Acroire que c'eſtoit miraclez
⁹²⁴ Et que la gisoit ſains Romaclez^g.
 Et^b si me diſt que jel baisasse
 Ainçois que jou outre paſſaſſe.

disait vrai et qu'il ne me voulait aucun mal, j'allai sans tarder de ce côté pour adorer les reliques, mais pour finir, je dois reconnaître la légèreté de ma conduite : je restai suspendu par le cou si bien que mes yeux faillirent sortir de leurs orbites. Voilà ce que me fit Renart en m'accompagnant, ce traître, cet individu sans foi ni loi, ce parjure, ce déloyal, ce faux-jeton, ce malhonnête, ce voleur qui ne cesse de tromper et d'abuser le monde. Il me laissa pendu au piège, dans la vigne, en me disant de la surveiller sans m'en éloigner. Après ce discours il partit en me laissant dans le plus grand accablement. Aussitôt deux paysans surgirent devant moi, ayant chacun un bâton à la main ; ils me frappèrent tant que j'en ai encore les flancs moulus. *Que* vous dire de plus et pourquoi détailler mes malheurs ? Chacun des deux me frappa à son tour au point que j'en ai encore l'échine brisée. Roi, si les choses ne se sont pas passées comme je viens de le dire, alors faites-moi pendre ou noyer, je vous en accorde le droit sans aucune contestation ; si Renart veut nier les faits, je suis prêt à l'affronter en combat judiciaire et à l'obliger à s'avouer vaincu devant votre Cour¹. Roi, tirez vengeance de son méfait, car les conséquences en sont très lourdes. Vengez l'affront qu'il vous a fait subir ainsi que celui qu'il m'a fait sur le chemin de ma mission. » Roonel a terminé et le roi qui l'a bien entendu en est affligé et indigné. « Chers seigneurs, fait-il, conseillez-moi donc,

Je cuidai que voir me deïst
⁹²⁸ Et que nul mal ne me fesiſt.
 Cele part ving sans demorer
 Por le saintuaire aouer,
 Et au derrain me ting por fol^a,
⁹³² Que je en pendi par le col,
 Si que au pau li oel dou front
 Ne me volerent contremont.
 Ce me fiſt en sa conpaignie
⁹³⁶ Li traïtrez, li foi mentie^b,
 Li parjures et li trichieres,
 Li faus, li desloiaus, li leres^c,
 Qui le mont abete et engigne.
⁹⁴⁰ Pendant me lassa en la vigne
 Et diſt que la vigne gardasse
 Et de la ne me remuaisse.
 Quant il çou ot dit, si s'en torne,
⁹⁴⁴ Si me lassa pensis et morne.
 Tantoſt me vinrent doi vilain,
 Cascuns un baſton^d en sa main,

Qui tant me donerent de cols
⁹⁴⁸ Qu'encor en ai les costés molz.
 Que vous iroie jou disant
 Ne mon damaige devisant ?
 Cascuns me bati sa foïe
⁹⁵² Tant que l'eschine en ai ploïe^e.
 Rois, s'il n'est si con vous ai dit,
 Je vous otroi sans contredit
 Que me faciez pendre ou noier,
⁹⁵⁶ Et se Renars le voet noier,
 Prés sui que vers lui me conbate
 Et que en voſtre cort l'en mate.
 Rois, si en prenés la venjance,
⁹⁶⁰ Que molt est grans la mesteſtance.
 Vengïés voſtre honte^f et la moie,
 Que Renars m'a fait en la voie. »
 A tant la parole a fenie,
⁹⁶⁴ Et li rois l'a molt bien oïe,
 Si en fu marris et irïés.
 « Bial ſignor, car me conſilliés,

je vous en fais à tous la demande. Que ferai-je de ce démon, ce diable, cet être sans foi ni loi, qui m'a tant de fois trompé ? Sa ruse ne connaît aucune limite, puisse-t-il mourir dans la malédiction ! Je lui infligerais volontiers le châtement qu'il mérite. » Isengrin, ennemi de Renart qu'il haïssait mortellement, a rapidement répondu : « Seigneurs, fait-il, observez donc un silence absolu ! Que cette affaire soit mise en jugement. Celui qui peut donner un bon conseil ne doit pas le dissimuler, mais il doit en faire bénéficier mon seigneur. En effet, jamais prince suzerain ne subit plus grand affront. Il est bien légitime qu'un tel comportement déclenche la guerre, et on ne doit avoir pour lui aucune pitié, à cause du délai qu'il n'a pas, de sa propre initiative, respecté, sans même fournir la moindre excuse. Jamais il ne daigna demander un autre délai, ne serait-ce que d'un seul jour. Je le jure sur ma tête, il y a là beaucoup de mépris. Si j'étais juge, je déciderais que ce débauché, cette canaille, cet être qui ne connaît pas la mesure soit pendu et que son corps soit traîné par un cheval, lui qui a infligé à Roonel, qui était le messenger du roi, de si graves dommages par sa ruse et par sa déloyauté. Il est normal qu'il reçoive pour cela un châtement dégradant. » Belin, qui avait entendu les propos d'Isengrin, se leva d'un bond et dit : « Isengrin, n'ajoutez donc pas un mot, car vous avez déjà trop parlé. nous savons tous très bien que votre haine pour Renart est si forte que vous ne souhaitez

Fait il, a vous tous conseil quier^d.

⁹⁶⁸ Que ferai de cel avressier,
Cel diauble, cel mescreü,
Qui tantes fois m'a deceü ?
Molt par est plain de grant enging,

⁹⁷² Il puisse prendre male fin,
Droit en prendroie volentiers^b. »
Ysengrins, qui fu ses guerriers,
Et qui le haoit mortelment,

⁹⁷⁶ A respondu isnellement^c :
« Signor, fait il, or vous taisiés !
Et soit cilz afairez jugiés.

Cilquiseit bien conseil doner^d,

⁹⁸⁰ Si ne le doit mie celer^c,
Ains doit consellier mon^f signor,
Car onques mais honte grignor
Ne fist nuls a prince de terre.

⁹⁸⁴ Bien est drois qu'il en sorde guerre,
Si n'en doit nuls avoir pitié

Por le terme qu'a^d respoitié
Par lui seul sans contremander.

⁹⁸⁸ Onques ne daigna demander
Un jor de terme ne respit.

Par mon chief, ci a grant despit,
Et se je en fusse jugieres,

⁹⁹² Je jugasse que li lichieres,
Li ribaus, li demesurés^b,
Qu'il fust pendu^c et traînés,
Qui Roonel le messagier

⁹⁹⁶ A fait si forment damagier
Par son engien, par son desroi,
Qui estoit messagiers au roy,
Et on l'en doit bien faire honte. »

¹⁰⁰⁰ Belinz qui ot oï le conte
Tout maintenant est salis sus.
« Ysengrins, or n'en parlés plus,
Fait il, car trop en^c avés dit.

¹⁰⁰⁴ Nous savons bien sans contredit

qu'une chose, sa mort. Maintenant je vous en prie, n'en parlez pas davantage, car de tels propos et de tels avis vous vaudraient l'accusation de méchanceté. Si mon seigneur le roi en prend la décision et en donne l'ordre, qu'on le pend, quel que soit le moment où l'on mettra la main sur lui. Mais, si la volonté de Dieu en qui je crois se réalise, personne ne donnera au roi un avis qui risque de lui porter préjudice, car sa réputation est très grande. Si maître Roonel le matin n'a pas bien accompli sa mission et exécuté les ordres qu'on lui avait donnés, un autre s'en acquittera fort bien ; je conseille donc au roi d'envoyer quelqu'un. Celui qui a assez d'audace pour émettre un jugement sans y avoir été invité sera sévèrement réprimandé. Je conseillerais que l'on envoie à Renart, sans attendre davantage, dès le matin, un messenger plus persuasif, qui saurait parler le français et le latin. » Le roi répond sans tarder : « Belin, vous méritez l'estime de tous, car vous avez, je le sais bien, une grande expérience. Par la foi que je dois à saint Pierre de Rome, vous suivez là le chemin de la justice. Mais dites-nous tout de suite qui pourrait porter le message. Il me tarde maintenant de le savoir, jamais je n'ai autant désiré quelque chose. — Sire, Brichemer¹ pourra bien y aller. Il est en effet courtois et valeureux et je sais qu'il n'y a pas ici plus éloquent que lui, j'en suis persuadé. Si vous lui en donnez l'autorisation, vous le verrez se mettre en route dans l'instant. — Belin, allez donc vous informer

Que vous haés Renart si fort
 Que le vorriés avoir mort.
 Or vous pri que n'en parlés mais,
¹⁰⁰⁸ Que on vos tenroit a malvais
 De tel dit et de tel comande.
 Se mes sires li rois comande,
 Et il en son conseil le truisse,
¹⁰¹² Qu'il soit pendus ou qu'on le truisse^b.
 Mais se Dieu plaist en cui je croi,
 Ja tel conseil n'avra le roy
 Que on li face se bien non,
¹⁰¹⁶ Car il est molt de grant renon.
 Se dans Rooniaus li maistins
 N'a pas bien tenus ses chemins
 Et fait çou qu'on li comanda^c,
¹⁰²⁰ Uns autres molt bien li fera,
 Si envoit li rois par mon los.
 Et se il i a nul si os^d
 Qui juge sans comandement,
¹⁰²⁴ Blasmés en sera durement.

Uns messaiges qui mielz parlaist
 Loroie qu'il i envoiaist
 Sans plus atargier le matin,
¹⁰²⁸ Qui parlaist roumanc et latin. »
 Li rois respont sans atargier :
 « Belin, vous^e faites a proisier,
 Bien sai que vous estes saige home.
¹⁰³² Foi que doi saint Piere de Rome,
 Vous vous en alés par le droit.
 Mais ce nous dites orendroit
 Qui poroit faire le messaige.
¹⁰³⁶ Molt m'est or tart que je le sace,
 Onques n'oi tel talent de rien.
 - Sire, Brichemer ira bien,
 Et si est cortois et vaillans,
¹⁰⁴⁰ Et si sai que mielz parlans
 N'a il mie ceans, ce croi.
 Se il en a de vous l'otroi,
 Maintenant le verrois movoir.
¹⁰⁴⁴ - Belin, car i alés savoir,

et dites-lui que je lui demande de venir immédiatement me voir. » Brichemer qui avait tout entendu se lève et répond : « Sire roi, me voici tout disposé à exécuter vos ordres. Si vous voulez m'envoyer auprès de lui, je partirai sans perdre un instant ; si je le trouve, je l'amènerai à la Cour, quoi qu'il arrive. — Brichemer, dit le roi, vous êtes pourvu au plus haut degré de vaillance et de courtoisie, et votre connaissance de nombreuses langues accroît encore votre sagesse. Vous vous rendrez de ma part, sans faire aucun détour, au château de Renart. Dites-lui clairement qu'il vienne, sans délai et sans chercher à ruser, apprendre les bonnes manières de la Cour, ou alors, par la foi que je dois à saint Gilles, s'il m'oblige à envoyer encore quelqu'un, son château sera détruit de fond en comble et lui-même finira dans la honte et le déshonneur. Vous porterez la lettre signée de ma main, afin qu'il accorde bien foi au message que vous lui transmettez. » Emportant la lettre, Brichemer se met en route. Il prend congé et déjà il s'est éloigné, laissant à la Cour le roi plongé dans une grande affliction. Brichemer s'en va remplir sa mission, persuadé qu'il agira sagement, plus sagement qu'il ne le fera en réalité. Il chemina si longtemps à travers bois, terrains découverts et bocages et donna tant des éperons que, sans le moindre détour, il parvint avant midi sonnant au château de Renart ; celui-ci ne craignait personne, protégé par de

Et li dites que je li mant
 Que a moi vegne maintenant. »
 Brichemers qui tout entendī
 1048 En piés se drece et respondi :
 « Sire rois, je sui en present
 De faire vo comandement.
 Se volés vous m'i envoyer^a,
 1052 Tantoſt irai sans delaier
 Et se jel truis, a cui qu'il tort,
 Ge l'en amenrai a la cort.
 - Brichemers, ce a dit li rois,
 1056 Molt par eſtes preus et cortois,
 Et si savés de mains langaiges,
 Dont vous eſtes assés plus saiges.
 Vous irois de la moie part
 1060 Treſtout droit au caſtel Renart.
 Si li dites sans delaier
 Qu'il viegne aprendre^b a cortoiier,
 Sans ocoison n'i quiere guille^c,

1064 U, par la foi que doi saint Gille,
 Se il m'i^d fait envoier plus,
 Ses caſtiaus sera jetés jus
 Et il meïsmes iert honis.
 1068 Et mes lettres et mes escriis
 Porterois^e que bien vous en croie. »
 Cil prent les letres, si s'avoie.
 Congié prent, si s'en eſt partis
 1072 Et li rois remeſt tous maris.
 Brichemers s'en va el messaige,
 Bien cuide faire conme saige^f.
 Mielz qu'il ne fera. Tant chemine
 1076 Par bos, par plains et par gaudine,
 Et tant ala espouronnant
 Que il vint ains midi sonant
 Treſtout droit au caſtel Renart,
 1080 Qui de nul home n'a regart,
 Que tant eſt bien de murs fermés,
 Ja n'iert pris s'il n'eſt afamés.

telles fortifications que l'on ne pourrait le prendre que par la famine. Personne ne saurait lui faire le moindre mal en donnant l'assaut à son château.

Brichemer s'est arrêté, stupéfait à la vue du château si bien équipé. Quand il arriva sur le pont, les soldats postés en hauteur lui lancèrent des flèches empennées. Tout aurait été fini pour Brichemer s'il n'avait pas porté sur lui son haubert. Plus de vingt flèches vinrent se ficher dans son bouclier et il en fut terrorisé. Les soldats tirant sans discontinuer, Brichemer, incapable de supporter une telle attaque, est obligé de battre en retraite, qu'il le veuille ou non, par le pont de bois. Renart était allé se promener à quelques pas de là¹. À son retour, il trouva Brichemer près du pont. Dès que ce dernier le vit et le reconnut, il accourut vers lui et lui dit : « Seigneur, que Dieu vous protège, lui qui donne et distribue tous les biens. Je vous apporte un message de la part de Noble, le meilleur roi et le plus sage qui soit dans toute la chrétienté. — Que Dieu qui forme la Sainte Trinité, Dieu le maître de tous les biens le protège ! Comment va aujourd'hui mon suzerain ? Et les barons ? Tout est-il au mieux pour eux ? — Ils sont tous très joyeux, fait Brichemer, par ma foi. Mais je viens vous voir de la part du roi, puisque vous ne daignez pas paraître à sa Cour. Seigneur, pourquoi tant de dédain envers lui ?

Par home quil puisse assalir
 1084 Ne li puet nuls maus avenir.
 Brichemers s'est aresteü,
 Quant il a le castel veü
 Qui estoit si^a aparilliés,
 1088 Durement s'en est mervilliés.
 Quant il vint de desus^b le pont,
 Li serjant qui furent amont
 Descoichent quariaus enpanés.
 1092 Ja fußt Brichemers afinés,
 Ne fußt li haubers qu'ot vestu.
 Plus de vint fierent en l'escu,
 Dont il s'esmaie durement.
 1096 Et il traioient maintenant^c,
 Brichemers ne le pot soffrir.
 Arriere l'estuet resortir,
 Ou ne vousist ou bial li fußt,
 1100 Arriere par le pont de fußt.
 Renars s'estoit alés esbatre

En sus d'iluec trois piés ou quatre
 Et quant il venoit de jouer,
 1104 Lés le pont trova Brichemer.
 Tantoüst con le vit et connut,
 Brichemer vers lui acourut
 Et dist : « Sire, cilz Diex vous gart
 1108 Qui tous les biens done et depart.
 Par Noble vous aport messaige^d,
 Le millor roi et le plus saige
 Qui soit en la crestienté.
 1112 - Cix Diex qui maint en trinité
 Le gart qui de tous biens est sirez.
 Coment le fait ore mes sirez^e ?
 Et li baron^f sont il haitié ?
 1116 - Il sont trestit joiant et lié,
 Fait Brichemers, en moie foi.
 Mais a vous vieng de par le roy,
 Qu'an sa cort venir ne dagniés.
 1120 Sire, por coi le desdaignés^g ?

Je vous le dis, cela est insensé. Il m'a prié de vous le dire : vous devez, sans chercher de faux-fuyant, venir demain à sa Cour pour lui rendre des comptes et lui expliquer pourquoi vous le méprisez et pourquoi vous vous accordez de votre propre chef un délai supplémentaire. Je ne considère pas comme inspirée par la sagesse une telle attitude. Le roi vous fait savoir ce qui suit par mon intermédiaire : demain, au moment où l'on juge les affaires, vous devez être sans faute devant lui, c'est ce que j'ai à vous dire de sa part. Si vous n'y venez pas, je vous lance, en tant que messenger, un défi de sa part. » Renart se met alors à lui parler sur le ton le plus aimable : « Mon ami, dit-il, écoutez-moi bien. Si vous l'exigez, nous irons maintenant à la Cour, sans le moindre délai, sans la moindre minute de retard. » Brichemer lui a répondu : « Allons donc, fait-il, en route immédiatement ! Je redoute au plus haut point vos soldats ; ils ont failli me mettre à mal. » Ils se sont alors mis en route.

Maintenant les barons cheminent ensemble¹ ; Renart tremble de tous ses membres, à cause de la terreur que lui inspire le lion. S'il avait trouvé quelqu'un pour le confesser et lui donner l'absolution, il l'aurait acceptée. Avancant par les sentiers, le cerfle premier et Renart derrière lui, ils finirent par arriver près d'un village. Renart prit la direction de ce village en disant : « C'est de ce côté que nous allons nous diriger, je l'atteste par Dieu : c'est le chemin le plus direct. » Brichemer n'entend malice à une telle proposition² ; par un vallon ils s'en

Je vous di que çou est folie.
Il m'a rové que je vous die
Que demain sans aloigne faire^a

¹¹²⁴ Li venés a la cort droit faire
De ce que l'avés en despit
Et que par vous prennés respit.
Si ne le tieng pas a savoir^b.

¹¹²⁸ Li rois vous fait par moi savoir
Que demain a eure de pleit,
Soiés devant lui entresait,
Ice vous di ge de par lui.

¹¹³² Se nel faites, je vous deffi
De par lui comme messagers^c. »
Renars le prent a losengier :
« Amis, dist Renars, entendés.

¹¹³⁶ A la cort, se vous comandés,
Irons moi et vous orendroit,
Que fine ne respit n'i ait,
Ne ja n'i ait plus atendu. »

¹¹⁴⁰ Brichemers li a respondu :
« Or^d donc, fait il, montés tantoſt,
Que durement redout voſtre^e oſt ;
Par poi que il ne m'ont mal mis. »

¹¹⁴⁴ A tant se sont au chemin mis.
Or s'en vont libaron ensamble
Et Renars molt durement tramble
Que grant paor a del^f lion.

¹¹⁴⁸ S'il trovaſt qui confession
Li donaſt, molt tres volentiers
La preiſt^g. Tant vont les sentiers,
Li cers avant, Renars aprés

¹¹⁵² Qu'il vindrent^h d'une vile prés.
Droit a la vile s'adreça
Et dist Renars : « Par de deçaⁱ
Nous en irons, se Diex me voie^j,

¹¹⁵⁶ Car ce est la plus droite voie. »
Brichemers n'i pensa nul mal.
Vers la ville parmi un val

vont tout droit vers le village en empruntant un terrain découvert. Voici que survient un paysan qui avait avec lui trois chiens. « Il n'y a ici, dit Renart, personne de ma famille ; nous sommes découverts. » Les ayant aperçus, le paysan lance aussitôt ses chiens en les excitant de la voix ; tous les trois se précipitent immédiatement sur Brichemer et finissent par s'emparer de lui. Et Renart de prendre la fuite ! Il se dirige au trot vers son château, en prenant le chemin le plus direct qu'il peut. Il se précipite à l'intérieur et relève le pont. Brichemer, quant à lui, est dans une situation périlleuse : les chiens — c'est ce que nous affirmons — lui mettent en lambeaux son gilet rembourré, lui infligeant une sévère correction. Le paysan arrive sans tarder, le bâton à la main, et il lui en donne aussitôt un grand coup. Brichemer est pris dans un méchant piège : il reçoit les coups de bâton du paysan sans pouvoir se défendre. Les chiens se mettent à lui arracher violemment des morceaux de peau : ils ne font pas semblant et peu s'en faut qu'ils ne le mettent à mort. L'un d'eux le maltraite tellement qu'il lui arrache du dos une bande de peau dont on pourrait faire une ceinture. Brichemer, au comble de l'épouvante, a les plus grandes difficultés pour se tirer d'affaire¹ et s' imagine qu'il va en mourir. Il s'enfuit, courant à perdre haleine, et ne reviendra pas de la semaine. Il s'enfuit au comble de l'épouvante, car il ressent de sa blessure une cuisante brûlure. Maintenant Brichemer s'en va à la Cour le plus rapidement possible.

S'envont tout droit parmi un plain^e.

¹¹⁶⁰ A tant estes vous un^b vilain
Qui avoit avoec lui trois chiens.
« Ici n'ai ge nes un des miens,
Fait Renars, cil nous ont veü. »

¹¹⁶⁴ Li vilains les a perceü,
Si huie^e ses chiens maintenant.
Tot trois s'en vont en un tenant
Vers Brichemer et si l'ont pris.

¹¹⁶⁸ Et Renars s'est au fuir pris,
Vers son castel en va le trot
Au plus droitement que il pot.
Dedens se mist et le pont drece.

¹¹⁷² Et Brichemers fu en destrece,
Car li chien, si con nous dison,
Li depechent son ganbison ;
Molt l'atornerent laidement.

¹¹⁷⁶ Et li vilains en vint errant
A tout un baston en sa main,

Grant cop l'en a cloné de plain.

Brichemers est en male trape,
¹¹⁸⁰ Li vilains clou baston le frape.
Sa desfense^d n'i a mestier.

Li chien le prenent a sachier
Durement, que pas ne se fignent,
¹¹⁸⁴ Por un petit qu'il ne l'estaignent.
Uns d'iaus si vilment le conroie,
Dou dos li oste une corroie^e
Dont on peüst faire un braier.

¹¹⁸⁸ En Brichemer n'ot qu'esmaier,
A molt grant painne s'en estort,
Ja n'en cuide partir sans mort.
Fuiant s'en va a grant alaine^f,

¹¹⁹² Ne revenra mais de^g semaine.
Fuiant s'en va et molt s'esmaie,
Que durement li duelt sa^h plaie.

Or s'en va Brichemers a cort
¹¹⁹⁶ Sor un cheval qui molt tost cort.

Il s'enfuit à travers un terrain défriché, se plaignant amèrement de Renart. Il ne cesse sa course à très vive allure qu'une fois arrivé au palais où Noble a réuni sa Cour. Sitôt arrivé, il descendit au milieu de la place. Quand les barons virent la trace que Brichemer portait sur le dos, ils lui demandèrent comment cela était arrivé, mais il ne voulut répondre un seul mot avant d'être arrivé à la salle du haut, où étaient réunis tous les barons. Il tomba en pâmoison devant le roi : « Sire, dit-il, j'implore votre pitié, tout en sachant que je n'ai plus besoin de rien. J'ai bien accompli la mission que vous m'avez confiée, mais Renart m'a traité d'une telle façon que je crois bien qu'il m'a tué. Rien ne pourrait désormais me reconforter. Sire, poursuivit Brichemer en s'adressant au roi, écoutez-moi. Vous m'avez envoyé comme messenger auprès de Renart et j'en ai été méchamment récompensé : on m'a tellement tanné le cuir que je n'en réchapperai pas. » Le roi regarda attentivement Brichemer ; en le voyant blessé et couvert de sang et en apercevant de nombreuses flèches empennées dans le bouclier qu'il apporte, il fut frappé d'accablement. « Brichemer, dit le roi, mon ami, le spectacle de tes malheurs a plongé mon cœur dans une profonde douleur. Mais tu en seras bien vengé, je te le garantis et je te le promets. » Brichemer répondit : « Je vous en remercie. » Le roi fut tant accablé de douleur qu'il en eut les sangs tout

S'en va fuiant par un essart,
Durement se plaint de Renart.
Ne fine de corre a eslais
1200 Tant qu'il est venus al palais
Ou li rois Noblez se cort tint.
Il ne fina, jusque la vint,
Si descendi en mi la place.
1204 Quant li baron virent la trace
Qui ou dos Brichemer estoit,
Demandent comment li estoit,
Mais a nului mot ne respont
1208 Tant qu'il fu en la sale amont
Ou ert assemblez li barnés.
Devant le roi chei pasmés.
« Sire, fait il, merci vous quier.
1212 Bien sai que n'aurai mes mestier.
Voustre messaige ai bien furni,
Mais ensi m'a Renars bailli,
Bien cuit qu'il m'a mis a la mort.
1216 N'en puis avoir autre confort.

Sire, dist Brichemers au roy,
Por l'amor Dieu entendés moy.
Vous m'envoiastes ou messaige
1220 A Renart fere le voiaige^b,
S'en ai male merite eüe,
Que tant en ai la pial batue
Que je n'en escaperai ja. »
1224 Li rois Brichemer esgarda,
Si le voit sanglant et navré,
Et voit maint quarel enpené
Dedens l'escu que il aporte.
1228 Adont seit bien, se desconforte.
« Brichemers, dist li rois, amis,
En grant doleur as mon cuer mis
Por çou que es si domagiés^c.
1232 Mais tu en seras bien vengies,
Je le t'acreant et afi. »
Dist Brichemerz : « Voustre merci. »
Tant par fu li rois adolés
1236 Que il en fu tous sansmellés.

retournés. Sous le coup de la douleur qui le frappait au cœur, le sang lui jaillit dans la bouche et on dut le mettre au lit. Après un moment de repos, il fut saisi de très violents tremblements, en proie à la fièvre quarte. Il était si gravement atteint par la maladie qu'il faillit en mourir ; on était au moment de la fête de la Saint-Jean¹ et il resta dans cet état pendant environ six mois. Il a fait venir de partout des médecins : dans tout le pays aucun ne fit défaut et tous vinrent pour apaiser ses souffrances ; il en vint tant de tous côtés que je ne peux en donner le nombre. Il vint également de nombreux rois et de nombreux comtes dont je ne peux donner le nom pour rendre visite au roi malade. Les médecins vinrent très nombreux sitôt connu l'ordre du roi, mais il n'en vint pas un seul capable de le guérir. Grimbert le blaireau, qui se trouvait là, se rendit compte dans sa grande sagesse que s'il pouvait réconcilier Renart son cousin avec le roi, celui-ci en serait très heureux. Aussitôt il s'est mis en route, se jurant de ne pas s'arrêter avant d'avoir trouvé Renart. Il alla son chemin durant toute la matinée si bien qu'avant le milieu de l'après-midi², il était arrivé, en empruntant un sentier de traverse, directement devant la forteresse de Renart, son bon cousin germain. Renart, cet être de maudite espèce, était appuyé à la muraille : la vue de Grimbert lui apporta une grande joie ; aussitôt, abandonnant tout le reste, il donna l'ordre de relever la barrière,

De la dolor qu'au cuer li touche
 Li saut li sans par mi sa bouche,
 Si est dedens son lit couchiés.
 1240 Et quant un poi fu refroidiés,
 Li cors li tranble et se demainne,
 Cheüs est en fievre quartainne.
 Molt est sospri de maladie,
 1244 Bien en cuida perdre la vie^a.
 Et ce fu a la saint Jehan,
 Si li tint pres de demi an.
 Partout a fait mires mander :
 1248 N'en remest nuls trusqu'a la mer,
 Por lui faire alegier son mal
 En vint tant d'amont et d'aval
 Que je ne sai dire le conte.
 1252 Si i vint maint roi et maint conte
 De tels^b que je ne sai nomer
 Por sa maladie esgarder^c.
 Tant en i vinrent sans deloi
 1256 Par le comandement le roy,

Onques n'en i pot nuls venir
 Qui dou mal le peüst garir.
 Grimberz li taissons qui la fu
 1260 S'est de Renart aperceü,
 Son cousin, qui sages estoit,
 S'au roi acorder se pooit^d,
 Il en avroit au cuer grant joie.
 1264 Maintenant s'est mis a^e la voie
 Et dist que mais ne finera^f
 Trusqu'a tant que trové l'avra.
 Tant va Grinberz la matinee
 1268 Qu'ençois que nonne fust sonnee,
 En est venus par une adrece
 Trestit droit a la forteresse
 Renart, son bon cousin germain.
 1272 Renars qui tant a male main^g
 Si se fu as murs aqueutés,
 Voit Grinbert, si ot joie assés.
 Tantoist, sans autre cose faire,
 1276 Comande la barre sus traire,

car il voulait voir son cousin. Ceux à qui cet ordre était adressé l'exécutèrent aussitôt ; Grimbert s'est alors avancé à l'intérieur, de sa démarche calme et posée¹. Il salua son cousin ainsi que les nombreuses personnes qui l'entouraient et Renart l'accueillit très chaleureusement, lui manifestant une très grande joie. Grimbert lui dit : « Je souhaitais vivement m'entretenir avec vous. Le roi Noble est si atteint par la maladie qui l'a frappé et qui lui fait pousser de grands gémissements plaintifs que peu s'en faut qu'il n'en meure, sachez-le, et il est extrêmement irrité contre vous. Si vous pouviez lui faire retrouver la santé, vous deviendriez son véritable ami. C'est pour cela que je suis venu ici dans la plus grande discrétion, sans que personne au monde ne soit informé de quoi que ce soit. » À ces mots Renart se mit à rire et dit : « Mon cousin, écoutez-moi donc, au nom de la fidélité que vous me devez. Quelle est la raison de la colère du roi envers moi et qui est responsable de cette détérioration de mon crédit auprès de lui ? Dites-moi qui m'a brouillé avec le roi. — C'est votre compère, je vous l'affirme, dit Grimbert, qui vous a brouillé avec le roi ; Roonel vous a accablé de critiques, ainsi que Brichemer qui fut envoyé ici comme messenger. Vous vous êtes fort mal comporté avec eux, lorsque dans le vallon vous avez fait prendre au piège Roonel, et vous méritez d'être sévèrement réprimandé : vous avez fait battre Brichemer par les chiens, je ne sais s'ils étaient trois ou quatre, qui lui ont tant lacéré la peau du dos que l'on voit maintenant les os. » Renart a

Que son cousin voloit veïr^a.
Et tantoïst ont fait son plaisir^b
Cil a cui il l'ot comandé.
1280 Et Grinberz est dedens entré,
Tot belement pas avant autre.
Son cosin salue et maint autre
De ceus^d qui erent avoec lui.
1284 Renars forment l'a conjoï,
Si li fist grant feste et grant joie.
Dist Grinberz : « Grant talent avoie
De parler a vous une fois.
1288 Li rois Nobles est si destrois
D'un mal qui par le cors le tient
Dont durement souspire^e et gient,
Morir en cuide, ce saciés,
1292 Et il est vers vous molt iriés.
Se le poiés respasser,
S'amour avriés sans fausser.
Por çou vingça tot coïement,

1296 Sans le seü de nulle gent
Ne onques nulz hons n'en sot mot. »
Renars prent a rire^f a ceït mot
Et dist : « Cousins, or m'escoutés,
1300 Par cele foi que me devés^g.
Por qu'est li rois vers moi iriés
Et par cui i sui enpiriés ?
Dites qui m'a meslé vers lui.
1304 - Voïtre conpere, jel vous di,
Fait Grinbers, vous i a meslé,
Et vous a Rooniaus blasme,
Et Brichemers qui ou messaige^h
1308 Fu ça envoiés con messaigeⁱ.
Et vous en ovraïtes molt mal,
Quant Rooniaus dedens le val
Fesistes a l'engien prendre^j,
1312 Molt en fesistes a reprendre,
Et Brichemer fesistes batre
Ne sai a trois chiens ou a quatre,

bien écouté ce que vient de dire Grimbert et il lui répond : « Dites-vous qu'Isengrin est parvenu par ses manœuvres et ses intrigues déloyales¹ à me brouiller définitivement avec le roi ? C'est pour son malheur que ce renégat a imaginé un tel plan. Allez-vous-en, vous tardez trop ; en ce qui me concerne, j'irai à la Cour demain et dès le matin je serai devant le roi ; alors, par la foi que je dois à saint Martin, je ferai éclater mon innocence face à toutes les accusations d'Isengrin. — Renart, fait Grimbert, par ma foi, c'est bien là, à mon avis, la meilleure solution. Agissez donc ainsi sans tarder ; moi, je m'en vais, tout en vous recommandant à Dieu. » Grimbert s'en va sans ajouter un mot, laissant Renart qui n'était pas mécontent d'avoir si bien remercié ceux qui lui avaient été envoyés, munis d'une lettre, de la part du roi. Mais, que cela plaise ou non, il se dégagera de toutes les accusations, s'il en a les moyens. Le lendemain matin il s'éloigne de sa cour, mais auparavant il fait venir auprès de lui tous les gens de sa maison et il leur donne l'ordre de très bien surveiller son château afin que personne ne puisse lui causer le moindre dommage : qu'ils ne laissent personne pénétrer à l'intérieur, afin de ne pas être espionnés, car ce serait là conduite légère et source de malheurs. « Seigneur, dit le sénéchal², vous ne devez avoir sur ce point aucune crainte, car jamais sous aucun prétexte, nous ne laisserons pénétrer quel qu'un. » Alors les gens de la maison, une fois la porte fermée, retournèrent dans la tour. Renart, lui, sans perdre un instant

Qui li ont escorchié le dos
¹³¹⁶ Si que bien en perent li os. »
 Renars a la parole oïe :
 « Dites vous que par Ysengrin
 Sui ensi fort meslés au roy,
¹³²⁰ Par son engin, par son desroi ?
 Mar le pensa li renoiés.
 Alés ent, que trop delaiés,
 Et je irai a court demain.
¹³²⁴ Devant le roi serai bien main,
 Se m'escuserai d'Ysengrin,
 Foi que je doi a saint Martin^b.
 - Renars, fait Grinberz, par ma foi,
¹³²⁸ Ce est li mielz que je i voi.
 Or faites et ne delaiés,
 Et je m'en vois, a Dieu soiés. »
 Grinberz s'en va, ne volt plus dire.
¹³³² Renars remaint, qui fu sans ire
 De çou qu'il a si bien païés

Ciaus qu'a lui furent envoie
 De par le roi a tous les briés.
¹³³⁶ Mais a qui il soit biaux ne^c griés
 Il s'en escondira s'il puet.
 Et l'endemain par matin muet
 De sa cort, mes ançois il mande^d
¹³⁴⁰ Sa maisnie, si lor commande
 Qu'il gardent son castel molt bien,
 Que home n'i mesface rien^e,
 N'i lassent nului metre pié
¹³⁴⁴ Que il ne soient espïé,
 Car ce seroit folie et maus^f.
 « Sire, ce dist li senescaus,
 De çou ne vous estuet douter,
¹³⁴⁸ Que ja home ne feme entrer
 Ne laisserons por nule cose. »
 A itant ont la porte close,
 Si s'en tornerent^g en la tour.
¹³⁵² Et Renars s'en va sans demour

s'en va à très vive allure à travers la lande. Il ne cesse d'implorer instamment la miséricorde de Dieu, afin que celui-ci veuille bien lui envoyer de quoi redonner au roi la bonne santé. Renart poursuit son chemin, tout en priant Dieu et saint Martin de lui envoyer un moyen qui lui permette de guérir le roi, car c'est là son désir le plus cher. Il continue sa chevauchée, sans pouvoir trouver la moindre source de réconfort. Il a tant cheminé et tant réfléchi que son estomac crie famine, tandis qu'il est accablé par le souvenir de sa conduite passée. Cette nuit-là il dort dans la prairie jusqu'à la pointe de l'aube. Quand le jour fut là, il se leva, en proie au plus grand accablement, sachez-le, à l'idée de ne pas trouver un remède qu'il pourrait emporter avec lui pour guérir le roi. Ce jour-là il fit de nombreuses prières. Dès le matin, Renart chemina tant qu'il finit par prendre la direction d'un jardin où se trouvaient différentes herbes¹ extrêmement précieuses et efficaces pour guérir toutes les maladies. Il dirigea sa course de ce côté et en passant à travers un champ cultivé, dans un vallon, il entra dans le verger. Il courut attacher son cheval par la bride à un arbre et l'animal mangea là herbe et foin. Renart se mit en quête à travers le verger² et arracha des herbes qui se trouvaient là en grand nombre. Il savait très bien reconnaître celles qui étaient bonnes, mieux que je ne pourrais vous le dire. C'est avec une grande joie qu'il les cueillit, et une fois qu'il les eut

Par mi la lande espouronant.
Durement va Dieu reclamant
Que Diex doinst par sa volenté^a
1356 Cose dont li rois ait santé.
Renars s'en entre en son chemin
Et prie Dieu et saint Martin
Que tele cose li envoie
1360 De coi li rois bien garis soit,
Car molt en a grant desirrier.
Tous jors pense de chevalchier,
Si ne pooit cose trover
1364 Qui le peuiſt reconforter.
Et tant a erré et tant pense
Que treſtoz li en duelt le ventre^b,
Et d'autre part molt se dehaite
1368 De la posnee qu'il a faite.
La nuit jut^c en la prairie
Tant que l'aube soit esclarcie.
Et quant il fu jors, si se lieve,
1372 Et si saciez que molt li grieve
Quant il ne puet cose trover
Qu'il peuiſt avoec lui porter

Por doner au roy garison.
1376 Le jor en fiſt mainte orison.
Tant erra Renars au matin
Qu'il s'adreça vers un jardin
Ou il ot herbes de manieres
1380 Qui sont precieusez et chieres
Et bones por tous maus saner.
Icele part prent a torner,
La resne anbandone al cheval.
1384 Par mi la couture d'un val
Est entrés dedens le vergier.
Son cheval corut atachier
A un arbre par mi le fraïn.
1388 La menja de l'erbe et dou fain.
Et Renars comença a querre
Par le vergier et trait de terre
Herbes dont il i ot assés.
1392 De bonez en connut assés,
Plus que dire^d ne vous savroie.
Renars les cuelli a grant joie^e,
Et quant il les ot esragies,
1396 Si les a un petit mollies

arrachées, il les a rapidement trempées dans l'eau d'une source qui court à travers le verger et l'enclos, et ainsi il les a nettoyées. Après les avoir broyées entre deux morceaux de tuile, il en emplit un petit baril qu'il portait avec lui. Revenant sur ses pas, il a attaché très solidement son petit baril à l'arçon de sa selle puis il est remonté à cheval sans plus attendre. Il sort du verger et s'en éloigne en manifestant la plus grande joie.

Renart s'en va à vive allure, menant le train d'un noble baron. Il est entré dans une lande sans demander son chemin, car il connaissait très bien tous les sentiers et tous les chemins et n'avait rien à apprendre sur ce chapitre. Après la lande il entra dans une forêt, son terrain de prédilection, et il y trouva un pèlerin¹ qui dormait sous un pin ; ce pèlerin endormi là possédait une belle aumônière attachée à sa ceinture. Aussitôt Renart descendit de sa mule bien harnachée, et sans que le pèlerin s'en aperçoive, il lui a enlevé son aumônière. Renart, qui le trompa de cette façon, y a trouvé à l'intérieur une herbe bonne pour soigner les dents et de nombreuses autres herbes qui serviront à guérir le roi. Il y a trouvé de l'ellébore², plante à la vertu reconnue pour revigorer le corps et faire disparaître la fièvre. Renart en fut enchanté, sachez-le. Il vit aussi le manteau que le pèlerin avait placé sous sa tête ; sans rien demander à personne, il s'en empara et dans le même mouvement il l'endossa, puis, remonté sur son cheval,

En une fontaine qui cort
Par le vergier et par la cort,
Et si les a faites molt netes.
¹⁴⁰⁰ Si les bat entre deus tuilettes,
Puis en emplit un barillet
Qu'il ot avoec lui petitet.
Tant est arriere repairié,
¹⁴⁰⁴ Si a son barillet loié
A son arçon molt fermement,
Et monta que plus n'i atent.
Dou vergier i st et si s'en vet,
¹⁴⁰⁸ Molt durement grant^a joie fait.
Renars s'en va a espouron,
Molt a en lui noble baron.
Entrés s'en est en une lande,
¹⁴¹² Voie ne sentier ne demande,
Car il les savoit molt très bien,
Ne l'en estuet aprendre rien.
De la lande^b en une forest
¹⁴¹⁶ Entra que assés mielz li plest.
En^c la forest desous un pin
Trova dormant un pelerin.

Cilz pelerins qui la dormoit^d
¹⁴²⁰ Une riche aumosniere avoit
Qui ert lacie a sa corioie.
Renars descent en mi la voie
Molt tost de la mule affautree,
¹⁴²⁴ Si li a l'aumosniere^e oſtee
Si c'onques ne s'en aperçut.
Renars qui ensi le deçut
Si i avoit trové dedens^f
¹⁴²⁸ Une herbe qui ert bone as dens,
Et herbes i avoit assés
Dont li rois sera respasés.
Aliborum i a trové,
¹⁴³² Que plusors gens ont esprové
Qui estoit bons a escaüfer
Et por fievers de cors oſter.
Saciés que molt plot a Renart.
¹⁴³⁶ L'esclavine vit d'autre part^g,
Que cil avoit desous son chief ;
Il la prent, a cui qu'il soit grief^h,
Si l'afubla sans arester
¹⁴⁴⁰ Et va sor son cheval monter,

il se mit à aller l'amble. Chevauchant à vive allure à travers la forêt, il parvint enfin à la Cour et mit pied à terre.

Quand Renart arrive à la Cour, tout le monde se précipite vers lui ; toutes les bêtes, même les plus craintives, viennent rapidement vers la porte uniquement pour l'accabler de railleries. Tous sans exception viennent se moquer de lui et certains lui jettent de la boue, mais Renart leur répond par une grimace. Il est monté dans la salle où se tenait le roi, qui avait le visage décomposé et pâli à cause de violentes douleurs à la tête, et qui atteint le comble de l'infortune quand il voit entrer Renart. Ce dernier, toujours habile à parler, le salue selon les meilleurs usages et lui dit : « Que Dieu qui jamais ne mentit et qui créa tout l'univers, la mer aussi bien que la terre, prenne sous sa protection le meilleur roi de la terre, je veux parler de Monseigneur le lion, comme l'attestent tous ses barons, que l'on considère comme des hommes de la plus grande valeur. Sire, j'ai fait le voyage jusqu'à Rome, jusqu'à Salerne¹ et je me suis rendu au-delà de la mer pour chercher le remède nécessaire à votre guérison. » Le roi lui répliqua aussitôt : « Renart, vous êtes expert en tromperies. Malheur à vous d'être venu ici, fils de putain, nain sans foi ni loi ! Je le jure sur ma tête, vous êtes perdu à l'heure qu'il est. D'où vous vient cette audace qui fait que vous osez paraître devant moi ? Que je perde à tout jamais ma réputation

Puis si se met en l'anbleüre.

Par la forest grant aleüre

Tant a erré et entendu

¹⁴⁴⁴ Que il est a cort descendu^d.

Quant Renars fu venus a cort,

Trestous li mondes i acort.

Ains n'i ot beste si repose

¹⁴⁴⁸ Qui ne venist tost a la porte

Por Renart seulement gaber.

N'i a nul qui nel voïst lober,

Tel i a qui^b li jete boe

¹⁴⁵² Et Renars lor a fait la moe,

Si est montés sus en la sale.

Li rois ot le vis taint et pale,

Qui grant dolor avoit ou chief^c,

¹⁴⁵⁶ Mais molt li torne a grant meschief

Quant voit Renart laiens entrer.

Et Renars qui bien set parler

Le salue cortoisement :

¹⁴⁶⁰ « Icix Dix, fait^d il, qui ne ment

Et qui fist tout et mer et terre^c

Gart le millor roi de la terre,

Cou est mes sirez li lions,

¹⁴⁶⁴ A tesmoing de tous ses barons

Qui sont tenu a molt preudome.

Sire, je sui venus de Roume

Et de Salerne et d'outremer

¹⁴⁶⁸ Por vostre garison trover. »

Li rois respont sans atendue :

« Renars, vous savés molt d'elue^f.

Or ça que mal soïés venus,

¹⁴⁷² Filz a putain, nains descreüs !

Par mon chief, or serés vous pris.

Ou avés tel hardement pris

Que devant moi venir osés ?

¹⁴⁷⁶ Ja ne soie mais alosés,

Puis que vous tieng dedens ma lice,

Se je ne fas de vous justice

si, vous tenant dans mon enceinte, je ne vous fais pas subir le châtiment auquel ma Cour décidera de vous condamner. — Hélas, Sire, fait Renart, qu'est-ce que cela signifie ? Surveillez vos paroles. Est-ce donc là la récompense¹ de ce que j'ai fait pour vous servir en allant chercher le remède efficace contre votre maladie ? Par Dieu le Père qui est pur Esprit, j'ai enduré pour cela tant de souffrances ! Et maintenant vous voulez me faire mettre à mort sans savoir pour quel motif. Au nom de Dieu, Sire, écoutez-moi : modérez quelque peu votre colère et vous écouterez ce que je veux vous dire. Vous l'ignorez, eh bien, sachez-le : je me suis donné pour vous le plus grand mal. J'ai tant et tant cheminé à travers l'immense terre, j'ai traversé toutes les Ardennes², la Lombardie et la Toscane ; depuis le moment où j'appris votre maladie jamais, sachez-le bien, je ne dormis plus d'une nuit dans la même ville ou la même cité³. J'ai parlé de vous à tous les médecins des pays d'au-delà de la mer, de Salerne ou d'ailleurs. Il y a bien trois mois passés, je crois, que je n'ai pas dormi dans notre pays. À Salerne je trouvai un savant à qui j'expliquai de quoi vous souffrez. Il vous envoie un moyen de retrouver la santé. — Me dis-tu la vérité ? dit le lion. — Oui, Sire, la pure vérité. Voyez ici même le remède qui guérira votre maladie. Je l'ai apporté pour vous faire retrouver la santé, par la foi que je dois à saint Pierre de Rome. Je vous rendrai sain comme une pomme,

Tel com ma cors esgardera.
¹⁴⁸⁰ - Avoi, sire, çou que fera ?
 Fait Renars, gardés que vous dites.
 Sont or ce donques les merites
 Que jou avrai de mon service,
¹⁴⁸⁴ Por cou que j'ai la puison quise,
 Qui bone est contre vostre mal ?
 Par Dieu le pere esperital,
 Et maint mal m'en avés fait traire^a !
¹⁴⁸⁸ Et or me volés ja desfaire,
 Si ne savés encor por quoi.
 Por Dieu, sire, entendés moi^b ;
 Refrenés un petit vostre ire,
¹⁴⁹² Si orrois que je vous voel dire.
 Nel savés pas, or le saciés,
 Que molt sui por vous travilliés^c.
 Tant ai alé par la contree
¹⁴⁹⁶ Qui est assés et grans et lee,
 Si ai esté par toute Ardene,

En Lombardie et en Tosquane ;
 Puis que soi vostre enfermeté,
¹⁵⁰⁰ Ne guic en ville n'en cité^d
 Plus d'une nuit, ce saciés bien ;
 N'a^e dela mer fuscien
 Ne en Salerne ne aillors
¹⁵⁰⁴ A cui n'aie parlé de vous.
 Bien a passé trois mois, ce cuit,
 Que en cest païs ne guic nuit.
 En Salerne trovai un saige
¹⁵⁰⁸ A cui je dis vostre malaige^f.
 Cil vous envoie garison.
 - Dis me tu voir^g ? dist li lions.
 - Oïl, sire, veraïement.
¹⁵¹² Ves ci la puison em present
 Qui vostre mal fera garir.
 Aporté l'ai por vous garir^h,
 Foi que doi saint Pierre de Rome.
¹⁵¹⁶ Je vous rendrai sain comme pume,

si vous voulez m'accorder votre confiance en suivant mes conseils. — Comment, dit Noble, dis-tu la vérité quand tu prétends me guérir ? Je ne sais si tu y parviendras. — Oui, Sire, j'y parviendrai, par la foi que je vous dois. N'ayez à ce sujet la moindre crainte, j'ai l'intention de vous conduire rapidement à la guérison. » Renart entreprend alors de quitter son manteau de pèlerin et, une fois qu'il l'a quitté, il place sur celui-ci son petit baril. Mais voici qu'intervient Roonel. Il lui avait été particulièrement agréable de voir arriver Renart : il pensait bien pouvoir le mettre à mal et tirer une fort belle vengeance pour le jour où il fut pendu, le cou tout étiré, à cause de lui ; il porte encore au cou les traces de ce jour où Renart le tint vraiment pour un simple d'esprit. « Sire roi, dit le chien, prêtez donc attention à mes paroles. Croyez-vous ce que dit ce scélérat ? Il dit qu'il s'est rendu à Montpellier¹ et à Salerne, et il s'en vante, mais jamais il ne dépassa Valence² ! Le voici devenu médecin, mais il y a longtemps qu'on aurait dû le pendre. Souvenez-vous donc du grand affront qu'il vous infligea à travers la personne de votre messenger, quand il me fit prendre au piège dans la vigne et qu'il me fit passer le cou dans le lacet. Sa compagnie ne m'a valu que des malheurs et il a parjuré la foi qu'il vous avait jurée. C'est pour cette raison que je l'accuse de trahison, voici le gage que je donne pour une telle accusation.

Se vous volés mon conseil croire.
 - Coment, dist Noblez, est ce voire
 Que tu dis que me gariras ?
 1520 Ne sai se faire^a le poras.
 - Oïl, sire, foi que vous doi.
 Ja mar en seras^b en esfroï,
 Que je vous quit tot respasser. »
 1524 Lors prent Renars a desfubler
 L'eslavine et l'a mise jus,
 Si a son barill mis desus.
 A tant estes vos Roonel.
 1528 Quant vit Renart, molt l'en fu bel,
 Car bien le cuida damagier
 Et de son cors molt bien vengier^c
 Dou col qui li fu estendus,
 1532 Lors quant il fu par lui pendus.
 Encor li pert la trace ou col,
 De coi Renars le tint por fol^d.
 « Dans rois, ce a dit li gaignonz,

1536 Car entendés a me raison.
 Creés vous or cel pautonnier ?
 Il dist qu'il fu a Monpellier
 Et a Salerne, si s'en vante,
 1540 Mais onques ne passa Vallance.
 Si est or mires devenus^e,
 Pieça deüst estre pendus.
 Or vous membre dou grant outraige
 1544 Qu'il vous fist en vostre messaige,
 Quant en la vigne me fist prendre
 Et au las fist mon col estendre^f.
 Molt me fist mal sa conpaignie,
 1548 Il a vers vous sa foi mentie.
 Je l'en apel de traïson,
 Vés ci mon gaige que j'en don.
 - Sire, fait Renars, car oiés^g.
 1552 Cilz maistins est molt desreés.
 Il radote ou trop a beü
 Ou il a son sens tot perdu.

— Sire, dit Renart, ce matin s'égare complètement. Il retombe en enfance ou il a trop bu, ou alors il a tout à fait perdu la raison. Il y a bien trois mois que je n'ai pas séjourné dans ce pays. Peut-être Roonel vint-il chez moi, ce vieux chien et ce mâtin de basse espèce ; ma femme est une fort belle jeune personne, elle s'appelle Hermeline ; si ce dernier lui a fait des propositions malhonnêtes ou insensées, il n'y a pas lieu de s'étonner si ma femme, habile à ruses de toutes sortes, s'est vengée du scélérat. » Alors le chat, que Renart fit naguère prendre au lacet, s'est levé et a dit : « Poursuis ton chemin, mâtin ! *Qu'*il soit maudit — excepté Noble le lion dont je suis le vassal et qui est mon seigneur — celui qui vous donna la permission de tenir de tels propos outranciers et insensés : accuser de bassesse un grand baron comme Renart ! Sur ma foi, tu racontes n'importe quoi ! Le jour où tu fus pris au piège et où tu vins t'en plaindre, je passai devant la demeure de Renart. Je trouvai là dame Hermeline, qui est de très noble origine. Comme je lui demandai des nouvelles de Renart, elle me répondit, je l'atteste sur Dieu, qu'il était allé en Sulie ; emportant avec lui cent livres en monnaie, il était allé chercher des remèdes pour que Noble le lion torturé par la maladie recouvre la santé ; il savait bien que Monseigneur souffrait déjà de sa grave maladie, même s'il n'en disait encore rien. » Noble dit : « Par saint Nicolas,

Trois mois a bien, je vous plevis,
 1556 *Que* je ne fui en cest païs.
 Se Rooniaus fu en maison,
 Cilz viex chiens et cix vilz gaignons,
 Ma feme est molt bele meschine,
 1560 Et si a non dame Hermeline.
 Se il li quist honte ou folie,
 Et ele sot tant de boidie^a
*Qu'*el se venja dou pautonnier,
 1564 Ce ne fait pas a mervillier. »
 Adonques s'est levés li cas
Que Renars fist ja prendre au las.
 « Va ta voie, fait il, gaignon !
 1568 Dehait sans Noble le lion
 Cui je sui hon, il est mes sire,
Qui vous dona congié de dire
 Tel goulee, tele estoutie^b
 1572 *Que* apelas de vilonnie^c
 Si haut baron con est Renars.

Par ma foi, tu es trop musars.
 Le jour que tu fus atrapés
 1576 Et que tu te refus clamés^d,
 Passai je devant le plaissié
 Ou dans Renars s'est herbergiés.
 La trouvai je dame Hermeline
 1580 *Qui* molt par est de franque^e orine.
 Noveles/ enquis de Renart,
 Et el me dist, se Diex me gart,
*Qu'*il estoit^g en Sulie alés
 1584 A tot cent livres monaés
 Por faire bonez les puissons^h
 Par coi dans Noblez li lions
 Peuiſt encor avoir santé,
 1588 *Qui* molt avoit son cors penéⁱ.
 Et bien sot que mesires avoit
 Le grant mal dont il se doloit,
 Ja soit^j ce qu'il ne deïst pas. »
 1592 Dist Noblez : « Par saint Nicolas,

Tibert, vous dites bien la vérité, cela durait depuis plus d'un mois¹. — Sire, dit Renart, ce qu'il dit est vrai. À l'heure qu'il est, vous le savez en toute certitude, Tibert me voue une haine plus que mortelle. S'il me savait coupable de quoi que ce soit, assurément il ne se tairait pas, bien au contraire il ferait tout pour me nuire, je n'en doute pas ; mais il est sage et sincère et l'on peut se fier à sa parole. — Tout cela est très bien ainsi², dit Noble ; Tibert, restez-en là et vous, Renart, occupez-vous de moi et prenez rapidement les dispositions nécessaires : ce que vous ordonnerez sera fait sans que jamais quiconque ne vous contredise ou n'en fasse le moindre commentaire. Je m'en remets entièrement à vous³. Je souffre tant que je ne vois plus rien et je ne pense pas voir la fête de Pentecôte, si Dieu ne me prend pas en pitié. La moitié des souffrances qui m'accablent me suffiraient largement, si Dieu le voulait bien. Je ressens dans la tête de telles douleurs que j'ai l'impression, je l'atteste par Dieu, que l'on est en train de la fendre par morceaux ; ma vue se trouble souvent, si bien que je n'y vois goutte ; j'ai dans la bouche une telle amertume que je ne trouve plus de goût à rien. Tout mon corps est parcouru par une intense douleur et je ressens dans la poitrine de telles souffrances que j'ai les plus grandes difficultés à conserver mon souffle. Il m'est impossible de vous expliquer la moitié seulement des douleurs qui me

Tyebert, vous dites verité,
Voire devant le mois passé.
- Sire, dist Renars, il dist voir.
¹⁵⁹⁶ Or poés bien de fi savoir
Que Tyeberz me het molt de mort.
S'il seüst devers moi le tort,
Certes il ne me celaüst mie,
¹⁶⁰⁰ Ains me nuisist, ce ne douc mie,
Mes^e preudons est et veritablez,
Si est bien de parole estaublez.
- Couest, dist Noblez, molt bien fait,
¹⁶⁰⁴ Tyeberz, lassiez ester vo plait,
Et vous, Renars, pensez de moi
Si en prenez haustif conroy.
Cou que vous ferois fait sera,
¹⁶⁰⁸ Que ja nulz ne le desdira
Ne n'en dira ne plus ne mains.
De tout me mec entre vous mains.
J'ai un tel mal que ne voi^b goutte,

¹⁶¹² Ja ne cuit veoir Pentecošte,
Se Diex n'en a de moi pitié.
Trop eüsse de la moitié
Dou mal dont me senc si grevé,
¹⁶¹⁶ Se il venist a Dieu a gré.
A la teste ai ge mal molt grant,
Qu'il me semble, se Diex m'amant,
Qu'ele soit par quartiers fendue^e,
¹⁶²⁰ Et si me torble la veüe
Sovent si que je ne voi goutte,
Si ai^d la bouche amere toute
Que riens nule ne m'a savor.
¹⁶²⁴ Par tout le cors ai grant dolor,
Ou pis ai tel que a grant painne
Puis je a moi traire m'alainne.
Je ne vous puis^e la moitié dire
¹⁶²⁸ De la dolor qui me fait frire. »
Et dist Renars : « Garis serés
Ains que trois jors soient passé.

martyrisent. » Renart lui répondit : « Vous serez guéri avant trois jours passés. Apportez-moi un urinal et je me rendrai compte de la gravité de la maladie. » L'urinal lui fut apporté : Noble, se levant sur son séant, l'a plus qu'à moitié rempli. Renart dit alors : « C'est bien ainsi. » Puis, prenant l'urinal, il va au soleil, lève vers le haut l'urinal et l'observe attentivement devant tout le monde, le tournant et le retournant pour en voir le mouvement. Il voit dans l'urinal le cercle des humeurs¹ ; il est alors persuadé, à ce qu'il dit, que le roi a bien besoin de secours. Renart vient auprès du roi d'un air réjoui et fier. « Sire, fait-il, je l'atteste par Dieu, vous avez une très forte fièvre. J'ai le remède qui la fera tomber, Sire roi, par la foi que je vous dois. » Renart lui prend le bras et, lui tâtant le pouls, il constate qu'il n'est pas irrégulier. Il place sa main sur les côtés, sur la poitrine et sur les flancs et il dit : « Sire, par saint Éblanc, peu s'en est fallu que je n'arrive trop tard. Votre maladie demande que l'on s'en préoccupe, si vous voulez arriver à la guérison. » Noble lui répondit : « Je ne désire pas autre chose. J'aurais volontiers donné la moitié de mon royaume, par saint Guillaume, pour rester en bonne santé. — Vous êtes tombé en de bonnes mains, fait Renart, et si vous le voulez, vous ne souffrirez plus : avant la fin de la semaine, je vous ferai retrouver la santé.

« Faites-moi donc fermer cette porte et faites-moi apporter

Aportez moi un oriniaul,
 1632 Si verrai la force dou mal. »
 L'oriniaul li fu aportés ;
 Nobles s'est en seant levés,
 Si l'a pissié plus de demi.
 1636 Et dist Renars : « Bien est ensi. »
 Lors le prent et au solet va,
 Et l'orinal en haut leva,
 Molt le regarde apertement,
 1641 Si l'a retorné molt sovent
 Por veoir s'ele torneroit.
 Le cercle des humeurs i voit,
 Bien seit, ce dist, et bien le cuide
 1644 Que li rois ait mestier d'aïde.
 Au roy en vint et fier et baut.
 « Sire, fait il, se Diex me saut^a,
 Vous avés molt fort fievre agüe.
 1648 J'ai la puison qui bien la tue,
 Sire rois, foi que je doi vous. »

Le braz^b prent et tašte le pos,
 Voit que n'est pas trop deſtempés.
 1652 Sa main li met sus les costés
 Et sus le pis et sus les flans,
 Et dist : « Sire, par saint Eblans^c,
 A poi ne sui venus trop tart.
 1656 En vostre mal covient esgart,
 Se talent avés de garir^d. »
 Et dist Noblez : « Plus ne desir^e.
 Bien vorroie de mon roiaime
 1661 Avoir doné, par saint Guillame,
 La moitié, que je fusse sains.
 - Chaois estes en bones mains,
 Fait soi Renars, se vous volés,
 1664 Ja ne serés si adolés,
 Que, ançois que paſt la semaine,
 Vous ferai je^f la teſte saine.
 Or me faites ceſt huis fermer,
 1668 Et si me faites apporter

tout ce que je vous demanderai. Je chasserai de votre corps la maladie, je ferai disparaître la fièvre quarte qui vous ôte la respiration. » Noble lui dit : « Tout à fait d'accord ; tu auras tout ce qui te sera nécessaire. — Sire, dit Renart, prenez vos dispositions. En tout premier lieu il me faut la peau d'un loup tout entière, y compris les poils de la tête. Alors tout un chacun pourra voir l'étendue de ma science. Je vous rendrai bientôt la vie. » En l'entendant parler ainsi, Isengrin fut totalement épouvané ; il prie Dieu de bien vouloir le protéger en lui évitant de tomber sous la coupe de Renart. Il se rend bien compte que, dans ce cas, Renart va lui infliger de grandes souffrances, car il n'y a pas d'autre loup que lui. Il va se venger de lui ce jour même, il s'en rend bien compte. Isengrin se déplace à travers la Cour, mais il aurait préféré être ailleurs. Noble, ayant entendu Renart, avait soulevé ses moustaches et il observa attentivement toute l'assistance des barons. Plongé dans ses pensées, il regarda le loup et lui dit : « Très cher ami, vous pouvez m'être utile et faire reculer la maladie qui me frappe. » Renart dit : « Ce que vous déclarez est bien vrai, il peut vous être très utile, s'il consent à vous prêter sa peau. Voici qu'arrive la belle saison : sa peau repoussera bien vite et il n'aura pas froid même si sa chair est à vif¹. » Isengrin répondit : « Au nom de Dieu, ne faites pas cela ! Voulez-vous donc couvrir de honte vos bêtes ? Sachez-le, ce n'est pas une partie de plaisir pour moi que de me laisser

Tout ce que vous demanderai.
Le mal dou cors vous osterai,
S'osterai la fievre quartainne
¹⁶⁷² Qui² si vous fait perdre l'alainne. »
Et dist Nobles : « Molt volentiers,
Tu auras quanque t'iert mestiers.
- Sire, fait il, prenès en cure.
¹⁶⁷⁶ La pel dou leu a tout la hure
M'estuet avoir premierement.
Ja verront tuit communement
Con bien je sai d'aſtrenomie.
¹⁶⁸¹ Ja vous metrai ou cors la vie. »
Quant Ysengrins l'ot si parler,
Si n'ot en lui qu'espoenter ;
A Dieu prie que il le gart
¹⁶⁸⁴ Qu'il ne soit au voloir Renars^b.
Bien voit, s'il est a son voloir,
Que Renars le fera doloir,
Que il n'a plus leu^c que lui.

¹⁶⁸⁸ Renars se vengera de lui,
Ce voit il bien, en iceſt jour.
Parmi la cort a fait maint tor,
Bien vosist estre autre part^d.
¹⁶⁹² Nobles qui ot oï Renart
Si a souslevés les grenons^e
Et regarda^f tous ses barons.
Le leu regarde tous pensis,
¹⁶⁹⁶ Si li a dit : « Biax douz amis,
Vous me poés avoir mestier
Et mon malaige assouagier. »
Et dist Renars : « Vous dites voir,
¹⁷⁰¹ Il vous puet bien mestier avoir,
Se il vous voet preſter sa pel.
Et veés ci le tens^g novel
Que sa pel iert toſt revenue,
¹⁷⁰⁴ N'avra pas froit a la char nue. »
Dist Ysengrins : « Por Dieu nel faites !
Volés vos dont honir vos beſtes ?

dépouiller de ma peau. Assurément celui qui me dépouille ainsi de ce qui m'appartient n'a pas pour moi, je le constate, la moindre affection. Au nom de Dieu, laissez-la-moi encore. » Ces paroles mirent le roi en rage : « Par mes yeux, fait-il, maître loup, votre conduite présente m'accable : avoir osé contredire mes paroles ! Vous en recevrez bientôt votre récompense. Je verrai bien alors qui sera mon ami ; barons, fait-il, on va bientôt y voir très clair. Emparez-vous sans tarder de lui, ici même devant moi, et enlevez-lui immédiatement cette peau pour laquelle il vous crée tant de difficultés. » Les barons se saisissent d'Isengrin en le prenant par les pieds et par les bras, et ils lui arrachent la peau du dos. Alors le malheureux dut souffrir le martyre. Il s'échappe de la salle au trot : il s'est bien acquitté de son écot.

Renart dit : « Sire, si telle est ta volonté, fais accomplir sur-le-champ tout ce que je demanderai. Il te faut maintenant prendre le nerf principal des bois du cerf sur toute sa longueur, en faisant en sorte qu'il soit tiré vers l'arrière. C'est dans l'urine que j'ai vu la façon de procéder et le remède qui te guérira. Prends toutes les dispositions nécessaires, tout cela t'est indispensable. Si tu utilises comme ceinture une grande lanière prise sur le dos, tu en obtiendras un grand soulagement, sois sans crainte sur ce sujet : aucune fièvre au monde, aucune goutte ne pourra plus jamais te faire souffrir, je l'ai vu dans l'urinal. — Cela est fort possible », dit le roi. Voyant Brichemer assis à la table,

Sachiez, ce n'est mie ligier
 1708 Moi de ma pel a despoullier.
 Certes, qui tant me tolt dou mien,
 Bien voi que il ne m'ainme rien.
 Por Dieu, or la me respitiés^d. »

1712 Li rois l'entent, s'en fu iriés.
 « Par mes ielz^b, fait se il, dans leus,
 Molt estes ore anuieus^c,
 Qui ma parole desdesistes.

1716 Vous en aurés ja vous merites.
 Je verrai ja qui m'amera,
 Baron, fait il, or i parra.
 Prenés le tost, mes ielz voiant,

1720 Et se li tolés maintenant
 La pel dont il vous fait dangier. »
 Cil courent por lui damagier,
 Si le prenent de toutes pars^d

1724 Et par les piés et par les bras.
 La pelli traient hors dou dos.

Lors fu li las en mal repos.

De la sale s'en ist le trot,

1728 Il a bien paiet son escot.

Diist Renars : « Sire, s'il te plet,
 Fai mon vouloir tot entreset.

Il te restuet la corne al cerf

1732 De^c lonc prendre le maistre nerf,

Qui soit un poi retrais arriere.

En l'orine vi la maniere,

La mecine dont tu garras.

1736 Porcache toi, mestier en as.

Et une corroie dou dos,

Se tu l'as çainte, en grant repos

En seras mis, n'en aies doute.

1740 Sous ciel^f n'est ne fievre ne gote

Que ja mais te face nul mal,

Je l'ai veü en l'orinal.

- Ce puet bien estre », fait li rois.

1744 Brichemer vit seoir au dois,

il l'a désigné de la patte, car il était incapable de remuer les joues pour parler. Sur ordre du roi, le cerf dut affronter une situation terrifiante : on le renversa à terre, on lui préleva sur toute la longueur du dos une bande de peau, coupée au couteau après incision de la peau ; on lui brisa les bois et on le chassa de la salle. Tous deux ont bien payé leur écot : plus jamais sur une foire ou sur un marché ils n'auront à payer un droit d'entrée¹, ils pourront aller partout librement.

« Tibert, dit Renart, viens ici ; à ton tour de nous laisser une partie de ce que tu possèdes. Tu seras dépouillé de ta peau et Monseigneur le roi y mettra ses pieds. » À ces mots Tibert se mit à émettre des grondements, mais il n'eut pas le cœur à répondre ou à entamer une querelle devant tout le monde, car il n'y avait là personne de sa famille. D'un bond il fut debout et se mit sur la défensive. Sans prendre congé il quitta la Cour. La porte était fermée, mais d'un bond il s'échappa par un trou situé tout en haut et à toute allure il est allé se réfugier dans un terrain clos². « Par ma foi, fait Renart, celui-ci s'en va ; malheur à celui qui m'engendra si, le jour où je pourrai le tenir dans mes poings, je ne le lui fais pas payer très cher. » Renart regarda autour de lui et il vit les barons accablés par tout ce qu'il faisait ; chacun avait pour lui-même les plus grandes craintes. Il appela maître Roonel : « Fils de putain, fait-il,

Si l'a acené^a a sa poe,
Car il ne puet movoir la joe.
Par le comandement le roi

¹⁷⁴⁸ Fu li cers mis en grant esfroï.
Il l'abatirent tout envers ;
La corroie ont pris de travers,
Si l'ont trenchie a un coutel,

¹⁷⁵² Bien ont^b encisee la pel,
Et les deus cornes li briserent,
Hors de la sale le bouterent.
Cil ont bien lor escot^c païé,

¹⁷⁵⁶ Ja mais en foire n'en marchié
Tout l'an paaigne ne donront^d,
Par tout mais quitement iront.

« Tyebert, ce dist Renars, ça vien,

¹⁷⁶⁴ Tu nous relasseras dou tien,
De ta pel seras despoulliés,
U mesiresmetras ses piés. »
Tyebers l'ot, si comence a grondre,

¹⁷⁶⁴ Mais n'ot mie cuer de^e respondre
Ne de tencier voiant la gent,
Car il n'i avoit nul parent.

Il sali sus, si s'aficha^f,
¹⁷⁶⁸ Sans congié de la cort torna.
Li huis iert fermés, mais il saut
Par un pertuis qui ert en haut.
Tyebers s'en va tous eslassiés,

¹⁷⁷² Si est venus^g en un plessiés.
« Par foi, fait Renars, cilz s'en va,
Mal dehé ait qui m'engenra,
Se je le puis as puins tenir,

¹⁷⁷⁶ Se ne li fas mon jeu puir. »
Renars regarda entour lui,
Vit les barons qui grant anui
An orent de çou qu'il faisoit.

¹⁷⁸⁰ Cascuns de soi fort se doutoit,
Il apela dant Roonel :
« Filz a putain, fait il, mesel,

vieux dégoûtant, faites-moi immédiatement un feu ici, prenez la peau du loup, nettoyez-la, essuyez-la et installez-la devant moi. — Volontiers, seigneur, j'agirai selon vos désirs ; tous vos ordres sans exception seront exécutés. — Et vous, maître Grimbert le blaireau, venez immédiatement ici vous mettre à genoux ; quant à vous, Belin, venez près de moi. » Tous accourent dans le plus grand désordre. « Allez sans perdre une minute auprès de mon seigneur et transportez-le ici. » Ils s'exécutent tout aussitôt et Renart prend un onguent. « Sire, dit-il, je vous guérirai en vous débarrassant de votre fièvre, mais il vous faut encore un peu de patience. » Noble lui répond : « Mon plus vif désir est d'être guéri de cette maladie qui m'a mis dans un état de si grande faiblesse. » Renart le fit allonger sur le ventre et lui plaça dans le nez l'ellébore qu'il avait et qui constitue un remède très actif. Noble se mit à étouffer de chaleur et son corps se mit à enfler. Il recommanda son âme à Dieu, puis un pet lui échappa. Il ne cessait d'éternuer et de remuer, en proie à une grande agitation ; son corps était enflé et il avait la peau du dos mouillée par la transpiration. Noble dit : « Mon corps est enflé au maximum. — Sire, dit Renart, n'ayez pas peur, vous êtes guéri, vous n'aurez plus de souci de ce côté-là. » Le roi se mit aussitôt à lâcher des pets, car le remède qui lui chauffait tout le corps produisait son effet¹.

Faites moi ci molt tost un feu,
 1784 Si me prenés la pel dou leu,
 Si la lavés, si l'esués,
 Et devant moi l'aparilliés.
 - Volentiers, sire, quant vous plaist,
 1788 Quantque vous vorés sera fait.
 - Et vous, dan Grimbert li tasson,
 Venés tost ci a genillons,
 Et vous, Belin, venés a moi. »
 1792 Cil aqueurent a grant desroi.
 « Alés molt tost a mon signor,
 Faites le moi ci apporter^d. »
 Cil li aportent vïstement.
 1796 Et Renars prent un oignement.
 « Sire, fait il, je vous garrai,
 Et ceſte fievre vous torrai.
 Mais un poi vous covient soffrir. »
 1800 Et respont Noblez : « Molt desir
 Que de ceſt mal fusse haitiés,

Que molt en sui affaibloïés. »
 Renars le fiſt couchier as dens
 1804 Et si li miſt ou nés dedens
 Aliborum^b que il avoit,
 Qui molt durement fors eſtoit.
 Et Noblez priſt a^c eschauffer,
 1808 Et li cors li priſt a enfler.
 A Damedieu se comanda^d,
 Tant c'uns pès dou cul li vola.
 Il eſternue et se demaine.
 1812 Molt eſtoit li rois en grant paine,
 Enflés fu, mais il eſternue
 Et la pias dou dos li tressue.
 Et diſt Nobles : « Molt sui enflés.
 1816 - Sire, diſt Renars, ne damés^e,
 Garis eſtes, n'i avrez garde. »
 Et cilz de poire ne se tarde,
 Car la puisons le deſtragnoit
 1820 Qui tot le cors li escauſoit.

Renart l'a fait allonger près du feu, puis il a pris la peau du loup et il en a enveloppé le lion¹. Sortant ensuite un autre remède dérobé au pèlerin, il en fit goûter à son seigneur. Dès que celui-ci en eut goûté, il ne ressentit plus la moindre douleur, ni à la main, ni au pied, ni en une quelconque autre partie du corps. Il remercia chaleureusement Renart en lui disant :

« Renart, je suis guéri, je vous en remercie mille fois : je vous fais seigneur de ma terre. Celui à qui vous voudrez faire la guerre aura la guerre, car je vous viendrai en aide. Je ferai de vous mon conseiller. Je suis tout à fait guéri, je ne ressens plus aucune douleur ; pour cela vous serez somptueusement récompensé. — Que Dieu en soit remercié, dit Renart, si j'ai pu vous ramener à la santé ; mais, si telle était votre volonté, Sire, j'ai grand désir de m'en aller pour rendre visite aux gens de ma maison et reconforter Hermeline que je n'ai pas vue depuis au moins deux mois. Elle éprouvera une très grande joie en me revoyant, et je lui donnerai de vos nouvelles qui lui seront, sachez-le, très agréables. Sire, Brichemer éprouve de la haine envers moi, alors que je ne lui ai fait aucun mal, Dieu le sait, et il en va de même pour Isengrin votre prévôt² ; ils ont déjà rassemblé leurs troupes et s'ils peuvent s'emparer de moi, ils me feront mourir dans les pires souffrances, sans que je puisse

Renars l'estendi lés le feu,
Puis a prise le pial dou lou,
S'a dedens couchié le lion.

1824 Puis a trait hors de la puison
Qu'il avoit emblee^e al paumier,
A son signor en fist mengier
Tantost come il en ot gousté,
1828 Ne sent mal ne enfermeté,
En main n'en pié de^e nulle part.
Molt en a mercié Renart.

« Renart, fait il, je sui garis^e,
1832 Je vous en renc cinc cent mercis,
Et signor vous fac de^e ma terre.
Cui vous vorrois si avra guerre,
Car en aide vous serai.
1836 De vous mon consiller ferai.
Tous sui garis, nul mal ne sent,
Vous en aurois riche present.
- Diex, dist Renars, en ait les grés,

1840 Que^e par moi estes respasés,
Mais s'il vous venoit a plaisir,
Sire, de l'aler me desir,
Por ma maisnie visiter
1844 Et por ma feme conforter,
Que je ne vi bien deus mois a^e.
S'ele me voit grant joie avra.
Je li dirai de vous noveles,
1848 Saciés, qui molt li seront beles.
Sire, Brichemerz si me het
Et tot sanz mesfait, Diex le set^e,
Et Ysengrins vostre provoost,
1852 Il ont ja assamblé lor ost,
Et se il me püent tenir,
Il me feront a duel morir.
Ja n'en avrai se le mort non.
1856 Por çou vous pri en guerredon
Que vous tel conduit me bailliez
Que je n'i soie damagiés. »

y échapper. C'est pourquoi je vous demande qu'en guise de récompense vous m'accordiez une escorte qui me mette à l'abri de tout dommage pendant le voyage. » Noble lui répond : « Très volontiers. » Alors il fait monter cent chevaliers, armés et protégés par un haubert en fer. Il leur confie la protection de Renart avec mission de lui éviter tout désagrément. Faisant route le long de la mer, ils chevauchent à si vive allure qu'ils arrivent bien avant midi au château de Renart. Ils ont fait entrer Renart en toute sécurité chez lui, dans son château, puis sans perdre un instant ils sont repartis par le même chemin. Dès qu'elle le voit de retour, sa femme accourt, le cœur plein d'une immense joie à l'idée qu'il avait satisfait les désirs du roi ; elle le couvre de baisers et lui passe les bras autour du cou, puis elle l'interroge. Renart lui expose en détail de quelle manière il couvrit de honte Isengrin, obligé de lui abandonner sa peau, et comment il se joua de Brichemer, à qui il fit briser les bois et qui dut laisser une lanière de peau sur toute la longueur de son corps. Hermeline¹, toute réjouie par ce récit, lui assura qu'il s'était bien vengé. Renart tirait de cette vengeance sur ses ennemis une immense joie. Alors il séjourna, me semble-t-il, très longtemps dans son château, n'osant pas s'aventurer à l'extérieur par crainte pour sa sécurité. Ici s'achèvent les aventures de Renart médecin².

Et dist Nobles^d : « Molt volontiers. »
¹⁸⁷⁰ Lors fait monter cent chevaliers,
 Bien sont ferveſtu et armé.
 Si lor a Renars comandé
 Por çou que son cors n'ait damaije,
¹⁸⁶⁴ Si s'en revont par un marage^b.
 Chevalchent toſt a grant vertu,
 Tant que au caſtel ſont venu^f,
 Grans piece ains miedi paſſé.
¹⁸⁶⁸ Renart ont mis a ſalveté
 En ſon caſtel, en ſa quarriere.
 Tantoſt ſont retorné arriere.
 Si toſt come vit ſa venue,
¹⁸⁷² Sa feme ſi eſt acourue,
 Molt grant joie en ſon cuer avoit
 Por çou qu'au roi chevi avoit^d,
 Si le baiſe et ſi l'acole,

¹⁸⁷¹ Et Renart enquier de parole.
 Et cix li diſt et ſi li conte
 Coment fiſt a Yſengrin honte,
 Que la pel laſſie li a
¹⁸⁸¹ Et con Brichemer cunchia,
 Que les cornes li fiſt briſier,
 Et une partie laſſier
 De la pel, ſi con il ert lons.
¹⁸⁸⁴ Et cele en ot^f grant joie, adons
 Li diſt que il s'eſt bien vengies.
 Molt eſt Renars joians et liés,
 Vengies s'eſt de ſes^f anemis.
¹⁸⁸⁸ Lors ſejorna tant, ce m'eſt vis,
 En ſon caſtel molt très grant poſe,
 Car aſſeur iſſir n'en oſe.
 Ici faut la fuſique Renart^g.

Branche XVI

RENART EMPEREUR

C'était à la belle saison, à l'époque où les oiseaux font entendre leur chant mélodieux pour saluer le temps clair et pur : Renart¹ était à l'intérieur de Maupertuis, sa demeure fortifiée, mais il n'avait au cœur que tristesse et amertume, car ses provisions étaient épuisées. Il s'étire et se soulève, car la faim lui tord le ventre. Il voit venir devant lui Rovel son fils², qui ne cesse de pleurer de faim et aussitôt après lui Hermeline, silencieuse dans son chagrin, puis Malebranche et Percheaie, la mine défaite. Chacun des trois enfants se lamente et souffre à cause de leur mère, qui pleure de faim tout doucement, la mine défaite. Renart lui dit : « Ma chère amie, pourquoi vous mettez-vous dans un état pareil ? — Seigneur, répond-elle, c'est que je suis enceinte et grosse d'un enfant : j'ai tellement faim que je crois que je vais perdre cet enfant que j'attends. » Ces paroles plongent Renart dans l'affliction et peu s'en faut qu'il ne perde l'esprit. Il répond à Hermeline : « Dame, ne vous désolez pas : par la foi que je dois à saint Nicolas,

¹ Ce^a fu en la douce saison
Que cler chantent li oisillon,
Por le tens qui est nés et purs
² Que Renars fu dedens les murs
De Malpertuis son fort manoir,
Mais molt ot le cuer triste et noir
Por sa viande qui li lasche.
³ Durement s'estent et soufface,
De fain li duellent li bouel.
Devant lui voit venir Rovel,
Son fil qui de fain va plorant,
¹² Et Hermeline maintenant
Qui molt estoit et simple et quoei
Et Malebranche et Percheaie,
Qui^b molt par font chiere dolente.

¹⁶ N'i a celui ne se demente,
De lor mere' sont molt dolant,
Que pleure de fain tenrement
Et molt par fait dolante chiere.
²⁰ Renars li dist : « Amie chiere^d,
Por coi vous voi je si atainte ?
- Sire, fait elle', je sui enchainte,
D'enfant ai tot le ventre plain,
²⁴ Si ai certes ensi grant fain,
Si en cuic perdre mon enfant. »
Duel ot Renars quant il l'entent,
A poi qu'i n'a le sens perdu ;
²⁸ A Hermeline a respondu :
« Dame, or ne vous aïrés pas,
Que, foi que doi saint Nicolas,

je vous obtiendrai de la nourriture en grande quantité. Maintenant je vais devoir sortir pour me rendre là où Dieu voudra bien me conduire et où il voudra bien m'envoyer autant de nourriture que j'en souhaite. » Frappant le seuil du pied, il sortit tout aussitôt et partit en ne cessant d'invoquer Dieu pour qu'il l'aide à trouver de quoi manger, car il en avait grand besoin. Il se dirigea vers un enclos ; tête basse et à pas mesurés, il avance en furetant à la recherche de nourriture. Il s'en va bien prudemment, ne cessant de lever et de baisser la tête. Au bout d'un moment il regarde autour de lui et voit venir seigneur Isengrin, son compère ; jamais, je le jure sur la foi que je dois à saint Pierre, il ne vit une bête à l'aspect aussi farouche. Il lui souhaite la bienvenue, mais le loup lui répond : « Renart, que va-t-il se passer ? Partez très vite d'ici : je suis poursuivi, je vous l'affirme, par tous les paysans d'un village. S'ils s'emparent de vous, par saint Gilles, ils vous tueront. — Seigneur, répond le goupil, partons vite d'ici. » Renart et Isengrin s'enfuirent sans se soucier de suivre la route, pris de panique tous les deux. Mais les paysans perdirent leur trace et rebroussèrent chemin. Renart et Isengrin continuaient à fuir sans s'arrêter, puis, regardant autour d'eux, ils ne virent plus les paysans, ce qui fit dire à Isengrin : « Je suis tellement épuisé, par saint Omer, que, sachez-le bien, je ne peux pas faire un pas de plus : je suis obligé de me

Assés vous en ferai avoir.

³² Or m'estuet orendroit movoir^a
D'aler en lieu ou Diex m'avait
Qui por tens viande m'envoit
Trestot ensi con je le voeil. »

³⁶ Atant feri le pié au sueil,
Si s'en ist hors tout maintenant.
Durement va Dieu reclamant
Que il viande li envoit^b,

⁴⁰ Que molt grant mestier en avroit.
Atant s'en torne en un plassié ;
Tot belement le col bassié,
Va par la voie et por prover^c

⁴⁴ Se viande porroit trover.
Belement s'en va tout le pas,
Sovent coloie haut et bas,
Et quant il a coloie tant,

⁴⁸ Si se regarde et voit venant
Signor Ysengrin son compere.
Mais onques, fœi que doi saint Pere,
Ne vint beste de tel air.

⁵² « Sire, bien puissiés vous venir »,

Fait il, et li leus l'esgarda.

« Renart, fait il, çou que sera ?
Venés vous ent molt tost de ci,

⁵⁶ Qu'après moi viennent, ce vous di,
Trestot li vilain d'une ville.
Se il vous prennent, par saint Gile,
Il vous liverront a essil^d.

⁶⁰ - Sire, çou respont li houpil,
Alons en dont sans atargier. »
Atant se metent al frapier
Entre Renart et Ysengrin.

⁶⁴ Ne tinrent voie ne chemin,
Car cascuns durement se doute,
Mais li vilain en ont^e la route
Perdue, retourné s'en sont.

⁶⁸ Et cil molt durement s'en vont,
Qui n'orent cure d'arêster.
Lors se prennent a regarder,
Mais les vilains ne virent pas.

⁷² Dist Ysengrins : « Je sui si las
Que bien saciés, par saint Omer,
Que je ne puis avant aler.

reposer un moment. — C'est ce que l'on doit faire quand on ne peut mieux faire¹, dit Renart ; de mon côté, je m'en irai en quête de nourriture, car je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. » Isengrin, brisé de fatigue², le recommanda à Dieu puis il s'allongea sous un arbre. Renart le quitta aussitôt, mais il avait à peine fait quelques pas qu'il jura, sur la foi qu'il doit à saint Pierre, qu'il jouerait un mauvais tour à son compagnon, pour voir sa réaction. Il se dissimula dans un buisson et Isengrin ne tarda pas à s'endormir. Renart ne perdit pas de temps, il réfléchit à ce qu'il ferait et au moyen de le duper. Il sortit du buisson et, venant à petits sauts auprès du loup, il constata qu'il dormait profondément. Aussitôt il confectionna un lien³ avec une petite branche de chêne. Le voici maintenant à côté du loup qui est étendu sous l'arbre et dort innocemment du sommeil du juste. Renart, qui n'est que félonie, esprit de malfaisance et grande malice, l'attacha avec sa corde au chêne en lui serrant si fort les pieds que, même menacé de mort, il n'aurait pu remuer d'un pouce. En voyant le résultat, Renart ne put s'empêcher de rire, puis il s'éloigna et se mit un peu en retrait du chemin, pour voir ce qu'il allait arriver à Isengrin endormi.

Renart se rassit dans son buisson, mais, peu de temps après, il vit venir un paysan qui portait à la main un grand bâton de houx ; ce spectacle ne put que ravir Renart le roux.

Un petit reposer m'estuet.

⁷⁶ - Ensi le fait qui mienz ne puet,
Fait Renars ; et je m'en irai,
Que hui en cest jor ne menjai.
Si irai querre ma viande. »

⁸⁰¹ Ysengrins a Dieu le comande
Qui molt fu las et travilliés.
Lors s'est sous un arbre cochiez.
Et Renars s'en va maintenant,

⁸⁴ Mais n'ot gaires alé avant,
Ains jure, foi qu'il doi saint Pere,
Qu'il engignera son conpere ;
Savoir voelt con se contenra,

⁸⁸ En un bussonnet se muça
Et Ysengrins si s'en dormi.
Renars nel mist pas en oubli,
Ains se porpense qu'il fera

⁹² Et coment il l'engignera.
Lors est fors dou buisson issus
Et vient au leu les saus menus
Et voit qu'il dormoit durement.

⁹⁶ Une hart a fait maintenant

D'un plançon de chaisne menu.

Estes le vous au leu venu⁴,

Qui desous l'arbre se gisoit

¹⁰⁰ Con cix qui nul mal ne pensoit,

Ains se gisoit trestout en pais.

Renars qui fu fel et⁵ engrés

Et qui fu plains de grant boidie

¹⁰⁴ Par les piés derriere le lie

De la hart au chaisne si fort

Que se on le caçast a mort,

Ne s'en peuiſt ains remuer.

¹⁰⁸ Renars le voit, ne puet muer

Qu'il n'en rie, puis si s'en torne.

Un poi hors de la voie torne

Por savoir comment avenroit

¹¹² A Ysengrin qui se gisoit.

Lors s'est en son buisson rassis,

Mais n'i ot mie grantment sis

Quant il voit venir un vilain

¹¹⁶ Qui un bâston porte en sa main,

Qui ert grans et gros et de hous.

Quant l'aperçoit Renars li rous,

Le paysan, quant à lui, poursuit son chemin sans s'en écarter, et quand il vit Isengrin attaché par les pieds, il courut vite vers lui. Il leva avec toute son énergie le bâton et courut frapper Isengrin derrière les oreilles. Ce dernier peut maintenant se rendre compte de la sottise qu'il a commise en s'endormant là. Tout aussitôt Isengrin, ouvrant les yeux, vit le paysan qui avait ajusté son coup et s'apprêtait à le frapper. Isengrin pensait se redresser pour foncer sur le paysan, mais aussitôt il retomba à terre, incapable de se tenir debout sur ses pieds. Le paysan en profite alors pour frapper Isengrin à coups redoublés. Pour ce dernier la situation se présente on ne peut plus mal; néanmoins, il s'agite tellement qu'il parvient à attirer sous lui le paysan qu'il avait fait tomber de tout son long. Le loup pris de rage le saisit et le malmène à grands coups de dents. Le paysan redoute, et il a raison, que l'heure de sa mort ne soit arrivée et il prie instamment Dieu, sous tous les noms qu'on lui connaît, de bien vouloir, de par sa grâce, lui apporter sa protection en empêchant Isengrin de le mettre à mal.

Isengrin, la rage au cœur, tient le paysan au-dessous de lui et il le mord et le malmène cruellement; peu s'en faut qu'il ne le tue. C'est ce qui allait arriver, il faut le savoir, mais le paysan, retrouvant du courage et reprenant son souffle, parvient, avec toutes les peines du monde, à se tirer de là. Il était dans un

Si en ot a son cuer grant joie.

¹²⁰ Et li vilains ne se desvoie,
Ains s'en va treſtot le chemin.

Quant li vilains vit Ysengrin
Qui fu loîs devers les piés

¹²⁴ Vers lui corut tous eslassiés,

Le baſton hauce par air,

Si courut Ysengrin ferir

Parmi le chaîgnon dou col.

¹²⁸ Or se puet bien tenir por fol

Quant il ilueques s'endormi.

Tout maintenant les ielz ouvri,

Si a le vilain esgardé,

¹³² Qui avoit son cop entesé^a;

Ferir le voloit sans targier.

Ysengrins se cuidoit drecier

Qu'au vilain^b voloit corre sus.

¹³⁶ Mais maintenant rechaï jus,

Car il ne pot sor piés eſter.

Et li vilains le va fraper

Dou baſton menu et sovent;

¹⁴⁰ A Ysengrin va malement

Et nequedent tant agaita

Que le vilain sous lui saicha^c,

Tout eſtendu le fiſt chaïr.

¹⁴⁴ Li leus le prent par grant air^d,

As dens le houcepine et mort.

Or a molt grant poor de mort

Li vilains si a grant raison,

¹⁴⁸ Forment prie Dieu et son non

Que il le gart si par sa grascie

Que Ysengrins mal ne li face.

Isengrins ot le cuer iriê,

¹⁵² Le vilain a sous^e lui sachiê,

Durement le mort et eſtraint.

A poi le cuer ne li eſtaint,

Si euiſt il, bien le saciês,

¹⁵⁶ Mais li vilains s'eſt eſforciês,

Si a repris cuer et alainne,

D'iluec s'eſtort au quel que painne^f.

Molt fu malement atornê;

¹⁶⁰ Tantoſt eſt en fuie tornê,

piteux état et aussitôt il prit la fuite : même si on lui avait offert un marc d'or fin, il ne serait pas revenu vers Isengrin. Il s'enfuit, l'angoisse au cœur à cause de ses graves blessures. Renart, en le voyant s'éloigner, se recula un peu pour qu'Isengrin ne le voie pas. Il rejoignit un peu plus loin le chemin, qui était très large. Il chantait à haute voix une fort belle chansonnette d'amour toute récente. Un petit chapeau sur la tête, il manifestait une très grande joie et rien sur son visage ne laissait transparaître qu'il fût au courant des malheurs d'Isengrin¹. Celui-ci, le voyant venir, lui crie aussitôt : « Venez donc ici, Renart, mon très cher ami ! J'ai failli être mis à mal : je me suis retrouvé, là où je suis, attaché très solidement par les deux pieds à ce grand chêne et un paysan m'a tant roué de coups que j'en ai encore tous les os ramollis. Il a bien failli me tuer, mais moi, je l'ai sévèrement corrigé ; je lui ai bien arraché les cheveux, sachez-le, et c'est ce qui me réjouit. — Par ma foi, répond Renart, je m'en réjouis aussi, mais ce qui vous est arrivé me met dans une grande colère. Vous allez être détaché et je vous l'assure, par la foi que je vous dois, à vous qui êtes mon très cher compère, j'aurais préféré être battu plutôt que pareille mésaventure ne vous arrive à vous. — Je vous crois tout à fait, répond Isengrin, mais, par pitié, détachez-moi et je vous prouverai ma reconnaissance. — D'accord », dit Renart. Il va alors le détacher :

Que sâciés por^a un marc d'or fin
 Ne retornaſt vers Yſengrin.
 Fuiant s'en va tous correciés,
¹⁶⁴ Car durement estoit bleciés.
 Et quant Renars voit qu'il s'en vait,
 Un petitet en sus se trait,
 Qu'il ne voelt qu'Yſengrin le voie.
¹⁶⁸ Ou chemin entre et en la voie^b,
 Qui molt estoit et bel et grant.
 A haute vois s'en va chantant
 Une cançon toute novele
¹⁷² D'amorettes qui molt ert bele.
 Un chapelet ot en sa teste,
 Moltmainne grant joie et grant feste
 Et fait sanblant que riens n'en sace
¹⁷⁶ D'Yſengrin et de son damage.
 Quant Yſengrins^c le voit venant,
 Si li escrie maintenant^d :
 « Or ça, Renars, biaux doulz amis !
¹⁸¹ A poi que n'ai esté malmis :
 Je me sui ci trovés loiés

D'une hart parmi les deus piés
 Molt fort a ce chaine brançu,
¹⁸⁴ Et uns vilains qui m'a batu
 D'un baſton m'a tant donné cops
 Que treſtous les os en ai mols.
 A poi que il ne m'a tué,
¹⁸⁸ Mais je le rai molt bien plumé,
 Bien li ai les cheveux sachiés,
 Tout de verité le sachiés,
 Par quoi je me confort plus bel.
¹⁹² - Par foi, fait Renart, ce m'est molt
 Mais de vous sui forment iriés. [bel,
 Mais vous serés ja desloiés,
 Que je vous di, foi que doi vous,
¹⁹⁶ Qui estes mes conperez doulz,
 Que mielz amasse estre batus
 Que vous fussiés ci enbatus. »
 Dist Yſengrins : « Bien vous en croi.
²⁰⁰ Mais par amors, desloiés moi,
 Et je vous en savrai bon gré. »
 Dist Renars : « Ce me vient a gré. »

sans plus attendre, il le débarrasse de ses liens. Isengrin d'un bond se remet sur pied, car c'est ce qu'il souhaitait ardemment. Il va embrasser Renart et lui dit : « Renart, par saint Éloi, j'ai pour vous une très sincère affection, et en cela je n'ai pas tort : vous m'avez sauvé, car si vous n'étiez pas venu ici, je serais mort, vous le savez bien. Dieu en a décidé ainsi par amour pour moi, mais par la foi que je vous dois, maintenant sans plus attendre, vous allez venir avec moi manger une cuisse d'un jeune agneau que j'ai laissée chez moi. Venez donc sans perdre un instant. » Renart et Isengrin prirent le sentier et ils ne le quittèrent pas jusqu'au moment où ils parvinrent à la demeure du seigneur Isengrin le baron. Dans cette demeure entourée d'une muraille, ils trouvèrent dame Hersent qui les accueillit très joyeusement. Aussitôt elle leur prépara le repas du mieux qu'elle put ; elle cuisina en grande quantité agneaux et chapons rôtis, et les barons mangèrent jusqu'à satiété. Renart ne tarda pas à manifester son intention de repartir ; il alla trouver dame Hersent pour obtenir d'elle l'autorisation de s'en aller, soucieux qu'il était de retourner dans son domaine pour se mettre en quête de nourriture. Isengrin lui dit : « N'y pensez plus : par la foi que je dois à saint Germain, vous ne partirez d'ici ni aujourd'hui ni demain. — Ah ! seigneur, dit Renart, accordez-moi cette faveur : je ne peux rester plus longtemps ici, car j'ai à

Lors le va desloier Renars.

- ²⁰⁴ Les piés li a osthés des hars,
 Que il n'i a demoré plus.
 Et Ysengrins est salis sus,
 Qui molt en ot grant desirier.
²⁰⁸ Si est alés Renart baisier
 Et dist : « Renars, par saint Eloy »,
 Je vous aing molt en bone foi
 Et se vous aingje n'ai pas tort,
²¹² Car vous m'avés gari de mort,
 Que mors fusse, bien le savés,
 Se ça ne fussiés repariés.
 Diex le fist por l'amor de moi,
²¹⁶ Mais par la foi que je vous doi,
 Orendroites sans delaier,
 Venrés avoeques moi mengier
 Une cuisse d'agnel novel
²²⁰ Que je lesai a mon ostel.
 Or en venés sans atargier. »
 Atant se metent ou sentier
 Entre Renart et Ysengrin.
²²⁴ Onques ne guerpirent chemin,

Si sont venu a la maison
 Signor Ysengrin le baron,
 Qui bien estoit de mur fermee.
²²⁸ Dame Hersent i ont^b trovee,
 Qui molt grant joie lor a faite.
 Tantoost a mengier lor afaite
 Tel viande com ele pot,
²³² Agniaus rostis, capons en rot.
 Lors aparilla a fuison,
 Si en mengierent li baron
 Tant com il lor vint a talent.
²³⁶ Renars ne se fist mie lent,
 Ains dist qu'il s'en voloit aler.
 A dame Hersent va parler
 Por congié demander et querre,
²⁴⁰ Car aler s'en voelt en sa terre
 Son preu porcacier et trover.
 Dist Ysengrins : « Lassiés ester,
 Que, foi que doi a saint Germain,
²⁴⁴ Ne vous movrois hui ne demain.
 - Ha, sire, dist Renars, merci.
 Je ne puis plus demorer ci,

faire ailleurs. — Vous ne partirez, répète le loup, par la foi que je vous dois, ni aujourd'hui ni demain. — Seigneur, dit Renart, je vous en supplie, pour rien au monde je ne m'attarderais ; mais, sachez-le car c'est la vérité, dès que je le pourrai, je reviendrai ici même auprès de vous. — Partez donc, dit Isengrin, mais vous me jurez de revenir ici avant trois jours pour un plus long séjour, car j'ai pour vous une sincère affection. — D'accord », répondit Renart. Il prit congé et s'en alla ; il chemina absolument tout seul le long d'un terrain défriché, priant instamment Dieu de le diriger en un endroit où trouver de la nourriture qu'il pût apporter à sa femme, enceinte, qu'il a laissée¹. Il vit alors devant lui un grand fossé très profond. Sans perdre un instant il se dirigea de ce côté-là et s'arrêta longuement devant le fossé pour voir ce qui s'y trouvait. Après une minutieuse inspection, il se rendit compte que dans ce fossé il n'y avait que des ronces et rien d'autre. En regardant d'encore plus près, il se rendit compte qu'il y avait des mûres² en si grande quantité que jamais de toute sa vie il n'en avait vu autant au même endroit. « Par ma foi, dit Renart, je crois que cet endroit conviendrait parfaitement à celui qui voudrait manger des mûres : il serait là parfaitement bien logé³. » Il se mit alors à faire le tour du fossé pour voir s'il lui serait possible d'avoir des mûres, mais, ne voyant pas comment il pourrait en obtenir,

Car j'ai a faire en autres leus.
²⁴⁸ - N'en irés pas, ce dist li leus,
 Hui ne demain, foi que vous doi.
 - Sire, dist Renars, par ma foi,
 Je ne demorroie por rien,
²⁵² Mais de verité saciés bien
 Que au plus tost que je porrai,
 Ci iluec a vous revenrai. »
 Dist Ysengrins : « Dont en irois,
²⁵⁶ Mais vostre foi me pluviros
 Que revenrois jusque trois jors »
 Ci iluec por faire séjour,
 Car molt vous aing de bone foi. »
²⁶⁰ Et dist Renars : « Ensî l'otroi. »
 Renars prent congî, si s'en part
 Et chemine coste⁴ un essart
 Sans compaignie que il oit.
²⁶⁴ Molt prie Dieu que il l'avoit
 En tel lieu ou viande truisse
 Que a sa feme porter puisse
 Que il lascia ençainte et grosse.
²⁶⁸ Lors vit devant lui une fosse

Qui molt estoit parfons et grans.
 Ains ne fina, si vint devant,
 Desus la fosse s'aresta,
²⁷² Longuement i fist son esta
 Por esgarder que dedens ot.
 Et quant assés esgardé ot,
 Vit qu'ele fu de ronches plainne
²⁷⁶ Si durement que a grant painne
 I paroit il se ronces non.
 Tant a esgardé environ
 Qu'il vit que meures i ot tant
²⁸⁰ Que onques mais en son vivant
 N'en avoit tant veü ensamble.
 « Par foi, fait Renars, ce me samble
 Que ci se feroit bon logier
²⁸⁴ Qui de meures vorroit mengier.
 Molt s'i feïst bon osteler. »
 Adonc commença a aler
 Entor la fosse por savoir
²⁸⁸ Se des meures porroit avoir,
 Mais il ne voit mie par ont
 Il en puisse avoir, si en gront

il poussa des grognements de rage et se mit à remuer la langue de gourmandise mais aussi de colère. Pour avoir enfin des mûres, il bondit dans le fossé, mais il fit là, sachez-le, une belle sottise : il eut beau faire, il fut obligé d'aller tout en bas et, que cela lui plaise ou non, il ne cessa de rouler jusqu'au fond du fossé. Il eut, sachez-le, beaucoup de mal pour en sortir : le malheureux soupira plus d'une fois, car les parois étaient fort escarpées et ce n'est qu'à grand-peine qu'il put en sortir¹, tout endolori par les efforts qu'il dut faire. Il parvint néanmoins à en sortir et à se hisser sur le bord du fossé ; tout brûlant de convoitise pour les mûres, il s'écria : « Cher Seigneur Dieu, venez-moi en aide ! Comment donc ? Je devrais me passer de ces mûres ? Non, assurément, mais tôt ou tard j'en mangerai, que cela plaise ou non, même si je dois rester ici jusqu'à la nuit. » Renart s'assit, chagriné, vous devez le savoir, de ne pouvoir atteindre les mûres et n'osant pas se risquer dans le fossé où il venait de connaître tant de difficultés. Il se leva alors sans plus attendre et, avec les pierres dont il avait auparavant rempli son giron, il se mit à bombarder le buisson dans l'intention d'en faire tomber les mûres. Il en fit bien tomber en grand nombre² mais toutes finirent leur chute dans le fossé. Renart en fut très vivement contrarié et il dit dans un mouvement de colère : « Je suis fou de rester ici sans pouvoir manger une seule mûre ! Il y a

Por çou qu'il n'i puet avenir.

²⁹² La langue li prent a fremir
De lecherie et de courous.

En la fosse sali debous

Por çou qu'il en voloit avoir.

²⁹⁶ Saciés qu'il ne fist pas savoir,
Car il ne se pot detenir

Qu'aval nel covenist venir,

Ou li pesast ou bial li fuist,

³⁰⁰ Mais ne fina, dusqu'a fonz fuist^a,

De rooler tout contreval ;

Bien saciés qu'il ot assés mal

Ançois qu'il en peüst issir.

³⁰⁴ La fait li las maint souspir,

Car li fossés estoit trop haut.

Mais comment qu'il vegne ne aut^b,

A grant painne s'en est estors,

³⁰⁸ Mais molt fu ains dolans do cors.

Toutevoie en est escapés,

Si rest sor le fossé montés

Con cius qui art de lecherie.

³¹² « Biaus sire Diex, fait il, aïe !

Conment ! N'avrai je nule meure ?

Oïl, certes, que qu'il demeure,

G'en avrai a qui qu'il anuit,

³¹⁶ Ains i serai jusqu'a la nuit

Que je n'en aie. » Lors s'asiet

Et saciés que pas ne li siet

Que as meures ne puet ataindre

³²⁰ Ne ou fossé ne s'ose enpaindre,

Car trop i ot grant painne eüe.

Lors se lieve sans atendue,

De pierres c'ot plain son giron

³²⁴ Si en a hogié^c le busson

Car les meurez en veult abatre.

Bien en i gete trente quatre,

Mais celes qu'il a abatus

³²⁸ Sont dedens le fossé cheües.

Si li anuie molt forment.

Lors dist Renars iriement :

« Je sui fox qui ici demeure

³³² Que je ne menjus nule meure.

N'en menjai lonc tans a passé

Et par mon chief je l'ai voué

bien longtemps que je n'en ai pas mangé et je jure sur ma tête que je n'en mangerai plus jamais. » Il quitta alors très rapidement l'endroit, ne cessant de ruminer son chagrin au plus profond de son cœur. Il n'avait pas parcouru plus de deux ou trois arpents quand il trouva au milieu de la forêt monseigneur Roonel allongé par terre. Il était étendu au pied d'un grand et bel arbre ; un paysan l'avait tellement roué de coups qu'il avait failli le tuer : il ne pouvait plus remuer ni un pied ni une main. Renart se dirigea vers lui à toute allure, encore tout meurtri dans son cœur de n'avoir pu manger des mûres. Il fit un bond en direction de Roonel, pensant le trouver endormi, mais aussitôt celui-ci lui dit : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Je ne me lève pas pour aller à votre rencontre, car j'en suis totalement incapable. — Inutile de vous déplacer, dit Renart, par saint Denis ! Dites-moi plutôt, mon très cher ami, qui vous a si cruellement frappé ? — Seigneur, c'est un paysan qui m'a battu et je sais bien que je n'en réchapperai pas. » Renart comprit bien à sa voix qu'il était très grièvement blessé et il en conçut une grande joie intérieure car Roonel avait plusieurs fois mal agi envers lui¹. Il regarda dans le bois pour voir s'il y avait quelqu'un, et quand il vit le bois désert, il jura, sur l'âme de celui qui l'engendra, de pendre Roonel à l'arbre de sorte qu'il ne puisse en réchapper. Regardant en direction d'un taillis, il trouva une corde oubliée là par un paysan.

Que je n'en menjerai jamais. »

³³⁶ Atant s'en est tornés d'eslais,
Molt a le cuer triste et dolant^e,
Mais il n'iert mie alés avant
Plus de deus arpens u de trois

³⁴⁰ Quant a trové en mi le bos
Gisant mon signor Roonel.
Desous un arbre grant et bel
Se jut^b Rooniaus estendus

³⁴⁴ Car il avoit esté batus
D'un vilain si fort et frapés
A poi n'avoit esté tués ;
Ne pot movoir ne pié ne main.

³⁴⁸ Renars s'en va vers lui de plain
Quanque il puet, tous eslassiés.
Mout est dolans et coreciés
Des meures ou il ot falli.

³⁵² Tantoſt vers Roonial salli,
Si le cuida trover dormant,
Mais Rooniaus de maintenant
Li dist : « Sire, bien vegniés vous !

³⁵⁶ Ne me puis lever contre vous,
Que n'en ai aise^e ne pooir.

- Il ne vous estuet ja movoir,
Fait soi Renars, par saint Denis,

³⁶⁰ Mais dites moi, biaux dols amis,
Qui vous a si vilment feru ?
- Sire, uns vilains qui m'a batu.

Bien sai n'en porrai eschaper. »

³⁶⁴ Renars entent bien a^d parler
Qu'il est molt durement bleciés,
Forment en est esleesciés,
Que^e maintes fois li ot fait mal.

³⁶⁸ Lors regarde tot contreval
Le bos pour savoir s'aume orroit
Et quant il nule ame ne voit,
Celui jure qui l'engendra

³⁷² Que Roonel iluec pendra/
Que ja n'en aura raençon.
Lors regarde vers un busson,
Si a une corde trovee

³⁷⁶ C'uns vilains i ot oubliee.

Aussitôt Renart s'empare de la corde : que cet individu n'obtienne jamais miséricorde, c'est d'ailleurs bien ce qui arrivera à la fin ! Renart, lui qui jamais de sa vie n'a commis une bonne action, fait avec la corde un bon nœud coulant, qu'il place autour du cou de Roonel, mais il fait une erreur, sachez-le, en prenant aussi les deux pattes. Une fois la corde passée autour du cou, Renart, plus expert en méchants tours que n'importe lequel des autres animaux, qu'il soit noir ou blanc, la fait passer par-dessus une branche, puis il la tire à lui. Il pend ainsi, du mieux qu'il peut, le mâtin à l'arbre et attache la corde. Du fait qu'il a pris les deux pattes dans le nœud coulant, celui-ci ne l'étrangle pas complètement¹ : en effet, il aurait été immédiatement étranglé si les deux pattes n'avaient pas été prises dans le nœud coulant. En voyant Roonel pendu, Renart lui dit : « Seigneur, que Dieu vous accorde le salut ! Parlez-moi si vous le voulez. Pourquoi êtes-vous si haut perché ? Comment, diable ? Pour qui vous prenez-vous ? Avez-vous donc l'intention de monter là-haut dans les cieus, dans la demeure céleste de Dieu ? Vous êtes le plus stupide de toute la terre et vous devriez avoir honte de vouloir devenir un saint. Dites-moi où vous avez si bien accompli le service de Dieu que vous vous imaginez atteindre la sainteté. » Roonel l'entend bien, mais il ne peut lui répondre tellement la corde le serre ; maître Renart le prend alors par les pieds et le fait balancer, car l'idée lui vient qu'il va

Maintenant a prise la corde
 Renars qui n'ait misericorde^a,
 Non avrail au chef dou tor !
³⁸⁰ De la corde un bon las corsor
 A fait cius qui ainc bien ne fist.
 A Roonel ou col le mist^b,
 Mais de tant mespriest, ce saciés,
³⁸⁴ Qu'il mist avoecques les deus piés^c.
 Quant li ot mis ou col le laz
 Renars qui sot tous les baraz
 Plus que beste noire ou blanche,
³⁸⁸ La corde de sus une branche
 A jeteé, puis sache a lui.
 Le maſtin a l'arbre pendi
 A miex qu'il pot et ataicha.
³⁹² Li piez le laz li alaischa^d,
 Car maintenant fuſt eſtranglez
 Se les piez n'i eüſt boutés.
 Quant Renars l'a veü en haut,
³⁹⁶ Si li diſt : « Sire, Diex vous saut !

Parlés a moi se vous volés.
 Por qu'estes si haut encroés ?
 Conment dyaubles, estes vous teus ?
⁴⁰⁰ Cuidiez vous monter es sains cieus
 Avoec Damledieu^e la amont ?
 Vous estes li plus fox dou mont.
 Bien vous devroit honte venir
⁴⁰⁴ Quant vous voléz sains devenir.
 Dites moi, fait il, en quell lieu
 Vous avés si fort servi Dieu
 Que vous cuidiés aler a lui ? »
⁴⁰⁸ Rooniaus l'ot, ne^f respondi
 Que il ne puet, trop l'estraint
 Li las et dans Renars l'enpait
 Par les piez et le fait branler.
⁴¹² A lui se prent a porpenser
 Que il eſtrangler le voloit.
 Derrier soi regarde, si voit
 Venir la maisnie le roi.
⁴¹⁶ Adonques fu en grant esmoi,

pouvoir l'étrangler. Regardant autour de lui, il voit venir les hommes du roi et ce spectacle le glace d'effroi, car il a de grandes craintes pour sa vie. Sans perdre un instant, Renart s'enfuit le plus vite qu'il peut. Quant aux hommes du roi, ils chevauchent à vive allure et arrivent le plus rapidement qu'ils peuvent, sans chercher à retenir leurs montures. Les écuyers venaient en tête et précédaient le roi qui chevauchait en compagnie de ses barons. Voici que les valets, arrivés au pied de l'arbre, trouvent Roonel pendu ; ils s'arrêtent et attendent. Le roi arrive alors avec ses barons. Le spectacle qu'offre la pendaison de Roonel leur emplit le cœur de douleur et de rage. Le roi, accablé, le fait aussitôt décrocher et les barons se dépêchent, avec d'infinies précautions, de l'allonger par terre. Roonel ouvre alors les yeux et se met à parler : « Seigneur Dieu, ayez pitié de moi ! J'ai bien failli mourir. »

Quand le roi l'entend parler, il descend aussitôt de cheval et va s'asseoir à côté de lui. Il place la tête de Roonel contre sa poitrine et sa générosité et sa bonté d'âme se manifestent alors : il se met à pleurer, pris de pitié pour Roonel. En l'entendant, ce dernier se demande, tout étonné, de quoi il s'agit, et le roi lui pose la question suivante : « Comment vous sentez-vous, mon très cher ami, dites-le-moi. — Seigneur, dit Roonel, par ma foi, j'ai passé un très mauvais moment, mais dites-moi la vérité : qui êtes-vous donc ? Assurément je ne pourrai pas vous reconnaître

Car de sa vie ot grant poor.
Fuiant s'en va sans nul demor,
Quant il puet de grant randon.

⁴²⁰ Et cil vient a esperon,
Al plus tost qu'il porent venir,
Ains ne se vorrent retenir.
Devant vient li escuier

⁴²⁴ Et li rois si venoit derrier,
Chevalchant avoec ses barons.
Atant estes vous les garçons
Qui sont desous l'arbre venu,

⁴²⁸ Roonel ont trové pendu.
Tuit s'arestent, ne vont avant.
Este vous le roy a itant
Et ses barons avoèques li.

⁴³² Roonial voient qui pendi,
Si en sont tuit triste et dolant.
Li rois le fist prendre erranment^b,
Qui molt en fu maltalentis.

⁴³⁶ Si l'ont molt tost a terre mis

Trestot belement et soëf.
Les eulz ouvri, si a parlé
Et dist : « Ha ! Sire Diex, merci !

⁴⁴⁰ A pou que n'ai esté peris. »

Quant li rois l'a oï parler,
Descendus est sans demorer,
Delés lui s'asist maintenant.

⁴⁴⁴ Son chief li mist en son devant.
Com deboneres et courtois
Comença a plorer li rois
Por la piré qu'il a de lui.

⁴⁴⁸ Et quant Rooniaus l'a oï,
Si s'esmerveille que çou est.
Li rois li dist : « Coment vous est ?
Biaus dous amis, dites le moi.

⁴⁵² - Sire, dist Rooniaus, par foi,
Molt ai esté en grant torment,
Mais or ne me celés noient :
Qui vous estes tout demanois ?

⁴⁵⁶ Car certes, je ne vous connois

si vous ne me dites pas votre nom. — Mon ami, répond le lion, je suis le roi de ce pays. » Cette réponse satisfait Roonel qui en éprouve une très grande joie ; il lève aussitôt la tête et regarde son seigneur en lui disant : « Sire, je vous remercie pour la très grande générosité dont vous avez fait preuve à mon égard. Sire, quand êtes-vous arrivé ici ? — Il y a un instant, mon très cher ami. Mais qui vous a mis dans un si horrible état ? — Sire, répond-il, par la foi que je vous dois, c'est Renart le roux et je ne pense pas en réchapper. » Roonel soupira puis il se mit à gémir ; son visage avait perdu sa couleur¹ tant il avait dû souffrir. « Seigneurs, dit le roi, voyez quelle perte je subis avec la mort d'un tel baron ! Si je peux me saisir de ce brigand, il sera pendu sur-le-champ. — Cher Sire, répondent les barons, laissez donc cela et faites plutôt confectionner une bière pour que nous puissions emporter Roonel. » Personne ne vient s'opposer à une telle proposition et les barons fabriquent une bière avec du bois de charpente², faute d'autre bois. Ils allongent Roonel sur cette civière³, après l'avoir tapissée avec de l'herbe. Le roi dit devant tout le monde : « Roonel, vous êtes grièvement blessé, mais je le jure par Dieu, je suis accablé par ce qu'on vous a fait. » Aussitôt il donne des ordres à ses hommes et tous, les exécutant, prennent soin du mâtin blessé. Sans plus attendre ils installent la bière pour qu'elle soit portée par les

Se ne me dites vostre non.

- Amis, ce respont li lion,

Je sui rois de ceste contree. »

⁴⁶⁰ Rooniaus l'ot, molt li agree

Et molt en a eü grant joie ;

La teste lieve sans deloie,

Si a son signor regardé.

⁴⁶⁴ « Sire, fait il, molt grant bonté

M'avés faite, vostre merci.

Sire, quant venistes vous ci ?

- Orendroit voir, biaux dolz amis.

⁴⁶⁸ Mais qui vous a ensi malmis ?

- Sire, fait il, foi que doi vous,

Tout çou m'a fait Renars li rous

De cui je ne cuit mais garir^a. »

⁴⁷² Adonques a fait un souspir,

Si a après jeté un plaint.

Le visaige a nerci et taint^b

De la paine qu'il ot soufferte.

⁴⁷⁶ « Signor, fait li rois, vez quel perte,

Qu'ensi ai perdu mon baron !

Se je puis prendre le larron,

Il sera maintenant pendu. »

⁴⁸⁰ Et li baron ont respondu :

« Biau sire, lassies cest affaire,

Mais faites une biere faire,

Si porterons Roonel tost. »

⁴⁸⁴ Il n'i a nul qui le deslot

Ne le contredie^c de rien.

Une biere font de mairien

Li baron, onques n'i ot autre.

⁴⁸⁸ Si ont dedens couchié le vialtre,

Mais ains ont mis herbe desous.

Li rois li a dit oiant tous :

« Roonial, molt estes bleciés,

⁴⁹² Mais, se Diex ait de moi pitié,

Il me poise molt durement. »

Maintenant conmande a sa gent :

Dou mastin qui^d malades fu

⁴⁹⁶ S'en entremetent et fait fu

Çou que li rois ot comandé.

Onques plus n'i ot demoré,

chevaux et avancent à travers un vallon, bien calmement jusqu'à la tombée de la nuit.

Roonel était entièrement satisfait ; en effet, le roi, accablé de douleur devant la gravité de son état, le faisait traiter exactement comme il voulait et personne ne manqua d'exécuter à la lettre ses ordres ; le convoi avançait bien doucement et vous devez savoir que tout cela, loin de gêner Roonel, lui était bien agréable. Après avoir longtemps cheminé à travers la forêt et s'en être écartés sans que personne ne s'éloigne loin du cortège, ils sont arrivés à la demeure de Monseigneur Noble le lion et ont mis pied à terre devant la porte. Brichemer et Brun l'ours emportent Roonel à l'étage dans la salle ; ce dernier avait le visage tout pâle parce qu'il avait été roué de coups et pendu. Le roi a envoyé chercher ses médecins et il leur demande de s'occuper du blessé et de mettre à le soigner autant de zèle que s'il s'agissait de lui-même. Les médecins venus de Nîmes et de Montpellier mirent tous leurs talents à satisfaire les prières du roi. Ils pansèrent chacune des blessures¹ avec de la charpie, si bien qu'en moins d'un mois Roonel fut guéri et remis sur pied. Cette guérison fit plaisir à de nombreuses personnes, en particulier au roi qui avait beaucoup d'affection pour lui. Les barons s'en réjouirent et manifestèrent leur grande joie, ainsi que le roi qui voulait que l'on sache la nouvelle

La biere toursent es chevals
⁵⁰⁰ Et chevalchent parmi un valz,
 Tout belement et a loisir,
 Tant que ce vint a l'enserir.
 Molt ot Rooniaus son voloir,
⁵⁰⁴ Car li rois u n'ot que doloir
 Por lui^a qui malades estoit
 Le mainne ensi con il voloit.
 Ne^b onques son comandement
⁵⁰⁸ Ne trespasa nulz de noient,
 Ains s'en vont belement le pas
 Et saciés que ne nuisoit pas
 A Roonial, ainçois li plaist.
⁵¹² Tant ont erré par la forest
 Qu'il l'ont eslognié grant partie,
 Onques n'i ot gent departie,
 Si sont venu a la maison
⁵¹⁶ Monsignor Noble le lion.
 Descendu sont devant la porte,
 Brichemers et Bruns l'ours aporte^c
 Roonel amont an la sale

⁵²⁰ Qui ot le vis et taint et pale ;
 Por les cols que il ot reüs
 Et por çou que il fu pendus
 Ert pales et descoulorés.
⁵²⁴ Li rois a ses mires mandés
 Et lor prie qu'il s'entremetent
 De lui et que grant painne i metent
 Ausi grant conme a lui meïsmes.
⁵²⁸ Li mire qui vinrent de Nimes^d
 Et de Monpellier par dela
 Por le roi qui les en pria
 I ont mis toute lor entente.
⁵³² En toutes ses plaies ot tante
 Qu'ençois que li mois fuist passés
 Fu il garis et respasés.
 S'en fu molt bel a telz i ot
⁵³⁶ Et au roi qui forment l'amot.
 De çou qu'il l'ont rendu tout^e sain
 Sont li baron de joie plain.
 Si en demainent tout grant joie
⁵⁴⁰ Et li rois qui voet que on l'oie

et que la fête ne soit pas discrète. Il hoche la tête de joie et laisse éclater son bonheur de voir le chien pleinement rétabli, et il en va de même pour les autres barons. À cet endroit du récit, nous allons cesser de vous parler de la Cour et nous y reviendrons en temps utile.

Nous allons maintenant vous parler de Renart qui chevauchait à vive allure. Au comble de la joie, il se dirige vers un bel orme, arbre superbe de belle épaisseur et de grande taille. Regardant vers le haut, il vit un grand nid de milans où il y avait quatre petits milans dodus comme leurs parents. Renart jure sur l'âme de son père qu'il va y aller tout droit si le milan ne l'en empêche pas ; mais il saura bien s'en venger s'il manifeste la moindre opposition. Il commence alors à retrousser ses vêtements et se met à grimper à l'arbre du mieux qu'il peut ; sans se tromper, il va directement au nid et dans un accès de rage incontrôlée il a tôt fait de dévorer en un instant les quatre oisillons, car il était mort de faim. Maintenant il a le ventre plein, mais avant qu'il soit redescendu, voici que sont arrivés les milans. Ne trouvant pas leurs petits oiseaux, chacun des deux, fou furieux, fonce sur Renart, bien décidé à le malmenier. Ce dernier ne peut s'enfuir, gêné par le poids de sa panse remplie. L'un des milans s'avance et donne à Renart un tel coup de patte qu'il le fait tomber à terre, man-

Et c'on sace qu'il en fait feste".
 En crosle de joie la teste.
 Li rois fait joie por le chien
 544 Qui est garis et bel et bien ;
 Si font tuit li autre baron.
 Ici de la cort v'ous^b lairon
 Et quant lieus en sera et tens,
 548 Si vous en dirons tout a tens.
 Des or de Renart vous diron
 Qui chevauchoit^c a esperon.
 Tous plains de joie et de liece,
 552 Envers un grant orme s'adrece,
 Molt gros et haut et parcreü.
 A mont regarda, s'a veü
 Un nit d'escoufle qui ert biaux.
 556 Dedens avoit quatre escoufliaus
 Ansi drus comme pere et mere.
 Renart jure l'arme son pere
 Qu'il est venus a droite voie
 560 Se li escoufles nel desvoie,
 Mais il s'en vorra bien vengier

S'il i mainne point de dangier.
 Lors se comence a rebracier,
 564 Amont l'arbre^d prent a puier,
 Al mielz qu'il pot monta en haut,
 Al nit en vient que pas ne faut ;
 Comme dervés et enragiés
 568 Si les a tous quatre mengiés,
 Car a son cuer avoit grant fain.
 Or en a il son ventre plain.
 Mais ains que il fust descendus
 572 E vous les escoufles venus.
 Quant n'ont lor oiseles trovés,
 Cascuns li cort come^e dervés,
 Bien entalenté de mal faire.
 576 Renars ne se puet arriers traire,
 Que trop avoit plainne la pance.
 Li uns des escoufles s'avance,
 Si a Renart done tel flat
 580 Que jus a la terre l'abat,
 A poi n'a esté mehaigné.
 Isnellement s'est redreciés

quant de le mutiler. Très rapidement Renart s'est redressé, avec l'intention de s'enfuir, mais le second milan lui a coupé la route, aussi furieux qu'un lion. Il prend Renart par la peau et le jette à terre puis tous deux le frappent copieusement. Ils fondent sur lui et le tirent de tous côtés. Battant des ailes et agitant les pattes, ils le frappent furieusement avec le bec. Renart est dans l'incapacité de se défendre. Les milans se précipitent pour le prendre avec leurs serres et plantent celles-ci dans sa chair mais Renart a lancé les dents avec toute son énergie : il a saisi l'un¹ des milans par la peau et le serre si fort qu'il lui fait éclater le cœur puis il le met en pièces. Mais cela n'effraie pas l'autre milan : il ne va pas attaquer Renart à contrecœur, mais au contraire il le frappe à grands coups redoublés ; Renart est en très mauvaise posture, car l'oiseau intrépide a foncé énergiquement sur lui et le maltraite du mieux qu'il peut. Renart aurait pu crier et implorer sa pitié, il n'aurait rien obtenu car l'oiseau était fou de colère : il lui aurait crevé les yeux sans qu'il puisse s'en défendre, quand Renart a fait un petit bond vers l'avant ; il saisit l'oiseau par le cou et à pleines dents : celui-ci ne s'en ira plus aujourd'hui, car Renart, de façon énergique et sans appel, lui a arraché la vie. Mais même si on lui avait donné cinq cents livres, il n'aurait pas fait un pas de plus ; il se couche sur place.

Et fuïr s'en voloït atant,
⁵⁸⁴ Quant li autres vint au devant,
 Tous aïriés come lion^a.
 Renart saisi au pelïçon,
 Si l'a a la terre abatu^b ;
⁵⁸⁸ Molt par ont bien Renart batu.
 Amedui li corurent sus,
 Si le traînent sus et jus.
 Batent des eles et des piés,
⁵⁹² Fierent des bés come esragiés
 Ne Renars ne se puet desfendre.
 As ongles le corurent prendre,
 En la char li metent dedens.
⁵⁹⁶ Et Renars a geté les dens
 A tant de force con il a :
 L'une^c des escouffes prise a
 Parmi le cuir, si^d l'estraint si
⁶⁰¹ Que le cuer en deus li parti,
 Et puis l'a depecie toute.
 L'autre escouffe por çou nel dote
 Ne plus envis ne le requiert,

⁶⁰⁴ Vers lui s'en va, si le refiert
 Grans cops et menu et sovent.
 Molt est a Renart villement^e,
 Car cil qui estoit sans poor
⁶⁰⁸ Li est sus corus par vigour,
 Si li fist tout le pis qu'il pot.
 Ainc Renars tant crier ne pot,
 Merci ne crier ne rouver
⁶¹² Que en lui puißt point trouver,
 Car il estoit trop angoisseus :
 Ja^f li eüst crevé les euls
 Andeus, ja n'en eüst garant,
⁶¹⁶ Quant Renart saut un poi avant^g ;
 Par le col le prent si as dens
 Que toutes li enbatiens :
 Il ne s'en ira mais hui mie^b,
⁶²⁰ Dou cors li a traite le vie
 Con cil qui fu preus et delivres.
 Mais qui li donaßt cinc cent livres,
 Ne marchaßt il un pas avant,
⁶²⁴ Iluec se couche. Es vous a tant

Voici¹ que passe un chevalier qui emmenait avec lui un écuyer et un jeune serviteur. Passant à vive allure entre le bois et l'essart, ils regardent et voient Renart allongé sur le dos au milieu du chemin. Ses blessures avaient donné à son visage un teint très pâle et il avait perdu connaissance. Après l'avoir regardé, le chevalier appelle son écuyer et lui dit : « Je te le jure sur Dieu, n'est-ce pas un goupil allongé ici ? — Oui, seigneur, par la foi que je vous dois ; mais il est mort, à mon avis. — Je le crois aussi, dit le chevalier ; le milan qui est là l'a tué et c'est le goupil qui les a mortellement blessés tous les deux². — Seigneur, ce n'est pas une plaisanterie ! Le goupil connaît vraiment trop de méchants tours. Je veux avoir la peau de celui qui est là, elle pourra bien vous être utile. — Tu as raison, dit le chevalier, fais-le donc porter à la maison : la peau est belle et c'est la bonne saison³. »

L'écuyer descend alors de cheval et prend Renart par les deux jambes ; immédiatement il tire son épée et il coupe une perche de chêne sur laquelle il attache le goupil par les pattes⁴. Il appelle le serviteur, celui-ci arrive et il lui donne le goupil qu'il tient ; le serviteur le prend bien volontiers. « Tiens, va-t'en, dit l'écuyer, prends cette bête et emporte-la à la maison ; fais attention, ne t'arrête nulle part et une fois arrivé, tu la dépouilleras de sa peau. — Volontiers, répond-il, par saint

Un chevalier qui trespasloit
Par ilueques et si menoit
Un escuier et un garçon.
⁶²⁸ Si con il viennent a bandon,
Par entre le bos et l'essart,
Gardent, si ont veü Renart^a
En mi le chemin tot envers.
⁶³² Molt ot le vis et pale et pers,
Si con me il ot esté bleciés,
Si ert ses cuers tout depeciés^b.
Li chevaliers l'a regardé,
⁶³⁶ Son escuier a apelé,
Si li a dit : « Se Diex t'ait,
N'est çou houpil qui ici gißt ?
- Oïl, sire, foi que vous doi,
⁶⁴⁰ Mais il est mors si con je croi. »
Fait li chevaliers^c : « Ce m'est vis,
Que cilz escouffles l'a^d ocis
Et il les a mors amedeus.
⁶⁴⁴ - Sire, fait il, ce n'est pas jeus.

Houpilz seit trop de mal por voir.
De cestui voeil la pel avoir,
Bien vous porra avoir mestier^f.
⁶⁴⁸ - Tu dis voir, fait li chevaliers.
Fai le dont porter en maison,
La piax est bone et de saison. »
Li escuiers descent a tant,
⁶⁵² Renart par les deus janbes prent,
Et maintenant a trait l'espee,
Par les jarrés li a boutee^g,
Un plançon de chesne a copé,
⁶⁵⁶ Si le li a par mi bouté.
Le garçon apele et il vient,
Le houpil li baille qu'il tient,
Et cil le prent molt volentiers.
⁶⁶⁰ « Tien, va, fait soi^h li escuiers,
Prent, porte en maison ceste beste
Et garde en nulⁱ lieu ne t'arestes
⁶⁶⁴ La pel dou dos li osteras.

Paul. » Le serviteur met le goupil sur son dos et s'en va aussitôt : laissant son maître dans le bois, il rentre directement à la maison. Pour Renart la situation est maintenant des plus critiques : c'est la mort assurée s'il ne trouve pas un bon moyen de se tirer de là, car il est mieux pris que dans un piège. Le serviteur a lancé sa monture au trot et, après avoir traversé la forêt, il est entré dans une grande prairie, aussi longue que large. Renart n'apprécie pas du tout d'être porté de façon aussi malcommode pour lui : en effet, il pend la tête en bas et il considère cette position comme un mauvais coup du destin. Il regarde alors tout autour de lui pour voir s'il y aurait quelqu'un, tout en s'accusant de lâcheté parce qu'il se laisse ainsi transporter. Il se met à réfléchir sur un bon moyen à utiliser pour échapper au scélérat. Après mûres réflexions, ne voyant personne autour de lui, il s'empresse de planter ses dents dans le gras des fesses de celui qui le transporte. Le serviteur se met à hurler de toutes ses forces, sans jouer la comédie, tandis que Renart continue de lui mordre les fesses ; il serre les dents autant qu'il le peut, si bien que le serviteur est obligé, qu'il le veuille ou non, de se laisser tomber à terre. Renart continue de tirer avec les dents, sans vouloir lâcher prise, tant et si bien que le serviteur entreprend de retirer le bâton qu'il lui avait passé entre les pattes, car il voulait s'en servir pour le frapper.

- Volentiers, fait il, par saint Pol. »
 Le houpil a mis sor son col,
 Si s'en est tornés demanois,
 668 Et laisse son signor ou bois,
 A l'ostel va son droit chemin^a.
 Or^b est Renars en mal traîn ;
 Se par engin ne s'en estort,
 672 Il ne puet escaper de mort,
 Car il est miex pris qu'an broion.
 Et li gars s'est mis ou troton
 Tant que le bos a trespassé.
 676 En la prairie est entré^c,
 Qui estoit grant et longe et lee.
 Renart porte qui pas n'agree
 Çou que le tient si malement
 680 Que par les piés contreval pent.
 Forment s'en tient a mal baili^d.
 Lors regarde tout entor li
 S'il veïst nul home vivant
 684 Et molt se tient a recreant

Quant ensi s'en lasse porter.
 Si se comence a porpenser
 Coment il pora exploitier
 688 Por escaper au pautonnier.
 Quant Renars porpensés se fu
 Et il ot entor lui veü
 Que il n'i choisi home nul,
 692 Celui par les naigez dou cul
 A pris as dens sans delaier.
 Et li gars comence a crier
 Quanque il puet, pas ne se faint.
 696 Et Renars les naiges estraint
 Et au plus qu'il puet les dens^e serre
 Tant que li gars cheï a terre,
 Ou bial li soit u mal li sace.
 700 Et dans Renars tout adés sache
 Ne onques ne le volt lassier
 Tant que li gars prist a sachier
 Le baston qu'es jarrés avoit,
 704 Por çou que ferir le voloït.

Quand Renart se voit libéré du bâton et qu'il voit à terre le serviteur qui veut lui donner des coups, aussitôt il s'éloigne sans demander son reste. Il se met à fuir le plus rapidement qu'il peut. Maintenant le serviteur, en voyant Renart s'en aller, peut se rendre compte qu'il a été berné. De rage, il se met à pleurer, et tout en pleurant il revient sur ses pas ; sans s'arrêter il rejoint son maître et lui raconte ses mésaventures : Renart, qui maintenant s'enfuit à travers un terrain défriché, lui a planté les dents dans le gras des fesses et, lui, il a tiré le bâton dans l'intention de le frapper, mais aussitôt Renart a pris la fuite et a filé à travers les champs. « Et moi, ajoute le serviteur, je suis resté là, furieux de le voir s'échapper. » À ces mots, le chevalier se met à battre des mains de joie en disant : « Par ma foi, je crois bien que jamais je n'ai entendu raconter une aussi plaisante aventure. » Laissant là cette affaire, ils continuent leur route à vive allure. Quant à Renart, il va bon train à travers champs, lui qui s'y connaît en matière de bons tours plus que n'importe qui. Il continue de fuir à toute allure à travers la prairie, mais il n'a au cœur que tristesse, accablement et vive souffrance. Il ne sait plus que faire ni que penser, car ses blessures le font atrocement souffrir. Il doit ralentir son allure et se dit que s'il pouvait trouver une herbe qu'il connaît bien, ses blessures seraient immédiatement guéries. Très humblement il implore Dieu de

Quant Renars^a se vit delivré
 Et le garçon vit a terré
 Qui dou bâston le volt fraper,
⁷⁰⁸ De lui se part sans demorer,
 Que poor ot que nel ferist.
 Atant a la voie se mißt
 Au plus durement que il pot.
⁷¹² Or se puet bien tenir por sot
 Ligars quant il l'en vit aler.
 De duel comença a plorer
 Et tor en plorant s'en retorne^b.
⁷¹⁶ Dusque son signor ne sejourne,
 Si li conte coment Renart
 S'en va fuiant par un essart
 Et coment il le prißt as dens
⁷²⁰ Et coment il li mißt^c dedens
 Les naiges par u il le prißt
 Et coment le bâston hors mißt
 Por çou qu'il l'en voloit ferir,
⁷²⁴ Mais tantoßt se mißt au fuir,
 Si s'en torna par mi les plains.
 « Je remes qui fuid i're plains

Por çou que jou aler l'en vi. »
⁷²⁸ Quant li chevaliers l'entendi,
 Ses paumes en bati de joie.
 « Par foi, fait il, ne cuit que j'oië
 Ja mais ensi bele aventure. »
⁷³² Atant s'en vont grant aleüre,
 Si lassierent eßer a atant.
 Et Renars s'en va ça devant^d
 Par mi les prés a grant exploit
⁷³⁶ Come cil qui assès savoit
 Plus que nuls autres de barat.
 Fuiant s'en va pensis et mat,
 Tristes, dolans et courouciés,
⁷⁴⁰ Par mi les prés tous eslassiés.
 Molt se demente, molt s'esmaie,
 Car molt li cuißt et duelt la plaie^e.
 Si^f ne puet pas si toßt aler
⁷⁴⁴ Et dißt s'il i pooit trover
 Une herbe que il conissoit,
 Tantoßt sa plaie gariroit.
 Molt reclaime Dieu doucement
⁷⁴⁸ Qu'illi envoit prochainement

lui envoyer cette herbe dont il a tant besoin¹. Tout en poursuivant sa route par un sentier à travers la prairie, il regarde dans un fossé et il y aperçoit l'herbe qu'il recherche. Aussitôt il se précipite pour l'arracher avec ses pattes et, sans la triturer ni la malaxer, il en mange, puis avec ce qui lui reste il se met à frotter toutes ses blessures. Aussitôt celles-ci commencent à se refermer et il est tout à fait guéri : tendant les mains vers le ciel en guise de remerciement, il bondit de joie et saute par-dessus le fossé. Il se sent maintenant léger et alerte, et immédiatement il reprend sa course pour arriver dans la forêt. Plein d'assurance et de confiance, il s'en va tout guilleret et il finit par trouver dans un coteau un cerisier chargé de fruits. Le voici qui s'approche et vient sous l'arbre ; personne n'a jamais été aussi heureux que Renart, cet individu sans foi ni loi ; il regarde de tous côtés et finit par apercevoir en haut de l'arbre un moineau² qui sautille joyeusement de branche en branche. Renart l'interpelle en ces termes : « Drouin, tu as vraiment tout ce que tu veux ! Tu es plus gâté que n'importe lequel des oiseaux, toi qui te régales de ces cerises ! — Renart, je te³ les abandonne toutes, car j'en suis dégoûté. — Au diable un tel dégoût, répond Renart, du moment que je ne peux pas avoir de ces cerises ! Donne-m'en donc deux pour que je voie si elles sont bonnes à manger⁴. — Jamais de ta vie tu n'as goûté

Si con il en a grant mestier.

Atant trespasse un sentier

Qui en la praerie estoit.

⁷⁵² Sor un fossé garde, si voit
L'erbe que il demande et quiert.

Maintenant ses pates i fiert,

Si l'en a molt tost esrachie,

⁷⁵⁶ Ne l'a triblee n'esquacie,
Ains la menjue sans tribler^a.

Dou remanant prist a froter

Trestouttez les plaiez qu'il ot

⁷⁶¹ Et li cuirs maintenant reclot
Et fu garis et trestous sains ;
Vers le ciel en tendi ses mains,
De^b la joie qu'il a tressaut.

⁷⁶⁴ Outre le fossé fist un saut,
Molt se senti fors et ligiers ;
Maintenant s'est mis au frapier
Tant qu'en la forest est venu.

⁷⁶⁸ Ne fait pas sanblant d'esperdu,
Liement se va envoiant

Tant qu'il trova en un pendant
Un cerisier molt bien qerchié.

⁷⁷² Estes le vous tant aprochié
Qu'il est desous l'arbre venu,
Mais onques tel joie ne fu
Con Renars fait li desloiaus ;

⁷⁷⁶ Puis bee amont et bee aval,
Tant qu'il choisi sus l'arbre en haut
Le moinel qui saut et resaut
De branche en branche molt sœe.

⁷⁸⁰ Renars l'en a raisonné :

« Druin, molt as de tes aviaus !
Plus en as que nuls autre osiaus,
Qu'en ces cerises te delites.

⁷⁸⁴ - Renars, jes vous clain toutes quites,
Fait Droïns, qu'annuiés en sui.
- Diauble en portent tel anui^c,
Fait Renars, quant n'en puis avoir !

⁷⁸⁸ Qar m'en done deus^d por savoir
S'eles sont bonez a mengier.
- Ains ne menjas de tel mengier,

quelque chose d'aussi délicieux, fait Drouin. Je ne sais pas si tu en as envie, mais c'est bien volontiers que je vais t'en donner. — Merci beaucoup, mon très cher ami, fait Renart. Une fois que tu me les auras données, je te revaudrai très largement cela. » Renart cesse de parler et Drouin lui jette trois cerises en un bouquet ; et Renart aussitôt de les manger sans se faire prier. « Ah, Drouin, dit Renart, donne-m'en beaucoup, elles sont vraiment excellentes. — Vraiment, jure-le-moi sur ta tête, sont-elles bonnes ? — Oui, je te le jure. — Tu en auras à foison, quoi qu'il puisse arriver. » Drouin en envoya alors de quoi remplir tout un tablier et Renart en mangea jusqu'à en être pleinement rassasié. Il en mangea tant qu'il ne pouvait pas en avaler une de plus. Drouin lui demanda alors : « En veux-tu encore ? — Non, merci beaucoup, répondit Renart, je ne peux pas en manger une de plus, je te l'assure.

— Renart, lui dit Drouin, écoute-moi donc. Je viens de faire exactement tout ce que tu voulais et d'accomplir tout ce dont tu m'as prié ; tu t'es occupé de nombreuses affaires partout où tu es allé ; en toutes saisons, tu as voyagé dans de nombreux pays, tu as vécu de nombreuses expériences et tu en as retiré de grandes leçons, qui, si tu as su les retenir, pourront un jour te valoir beaucoup de prestige. Je ne sais si tu veux faire profiter les petites gens¹ de ton savoir ; dis-moi ce qu'il en est, car j'en ai grand

Fait Droïns, en tote ta vie.

⁷⁹² Ne sai se tu en as envie,

Mais je t'en donrai volentiers.

- Moltgrans mercis, mes amis chierz,

Fait Renars^d ; quant je les tenrai,

⁷⁹⁶ Grant guerredon vous en rendrai. »

Renars se taïst, si ne dist plus.

Et Droïns li a jeté jus

Trois cerises en un tenant.

⁸⁰¹ Et cius les menja maintenant

Molt volentiers et de bon grés.

« Ah, Droïn, done m'ent assés,

Fait soi Renars, que bones sont.

⁸⁰⁴ - Par l'ame de toi, enne sont ?

Fait Droïns. - Oïl, par mon chief.

- Tu en avras, cui qu'il soit grief,

A grant plenté et a foison. »

⁸⁰⁸ Lors l'en geta plain son geron,

Si en menja Renars assés,

Tant que il en fu tous lassiés.

Tant en menja que ne pot mais.

⁸¹² Et Droïns dist : « Voelz en tu mais ?

- Nenil, fait il, voestre merci^b,

N'en puis plus mengier, ce vous di.

- Renars, dist Droïns, or entent.

⁸¹⁶ Je t'ai or bien fait ton talent

Et^c tout çou que tu m'as requis ;

Et tu as maint affaire enquis

En pluisors lius ou as esté.

⁸²⁰ En ce hyver, en cest esté

As esté en mainte contree,

Mainte aventure as encontree,

De telz ou tu as molt apris

⁸²⁴ Dont tu poras monter en pris,

Se tu les as bien retenues.

Mais ne sai se as gens^d menues

Vorroies point de ton savoir

⁸²⁸ Ensegnier ; fai le moi savoir,

Por çou que j'en ai grant meſtier.

Conseil te demant et enquier. »

besoin. C'est un conseil et une aide que j'attends de toi. — Par saint Nicolas, répond Renart, je vais te conseiller efficacement, car tu as fait tout ce que je t'avais demandé. Dis-moi donc ce qui te préoccupe, je t'écouterai bien, n'aie sur ce point aucune crainte. Si j'en ai les moyens, je t'aiderai : par la foi que je te dois, toutes tes demandes seront immédiatement satisfaites. Si tu m'interroges sur un sujet que je connais, à condition que cela ne me porte pas préjudice, aussitôt, sans chercher à te tromper, je t'en dirai la vérité. Dis-moi donc tout ce que tu souhaites me dire. » Drouin, installé dans l'arbre, lui répond : « Renart, écoute donc ce que je vais te dire en quelques mots. J'ai ici à côté de moi neuf moïnillons qui, je te le jure, perdent chaque jour un peu plus de leur vitalité à cause de la goutte. — N'aie donc plus aucune crainte, fait Renart, je vais bien les guérir. Ne te fais donc plus aucun souci pour eux : il y a moins de deux ans, je suis allé en Calabre et dans le pays de Rome, en Toscane et en Arménie. J'ai à quatre reprises traversé la mer afin de chercher un remède pour Monseigneur Noble l'empereur. Pour lui je suis allé à Constantinople, je suis allé dans de nombreux autres pays et j'ai traversé la mer d'Angleterre ; pour le roi, je suis allé deux fois, ou plutôt trois, dans le pays des Irlandais. J'ai tant exploré tout le pays que j'ai trouvé le remède grâce auquel le roi a été parfaitement guéri ; et moi, c'est ainsi que je suis devenu le châtelain du pays¹.

Diſt Renars : « Par ſaint Nicolas,
⁸³² Ne te meſconſellerai pas,
 Que bien m'as ma volenté faite.
 Or^a pués dire çou qui te haite,
 Que je t'escouterai molt bien^b,
⁸³⁶ Ne t'en eſtuet douter de rien.
 Se je puis conſeli metroi,
 Que, par la foi que je te doi^c,
 Ja riens ne ſavras conmander^d
⁸⁴⁰ Que ne face ſans demorer.
 Se tu diſ coſe que je ſache,
 Par coi n'i doie avoir damage,
 Tot maintenant ſans devevoir
⁸⁴⁴ T'en vorrai je dire le voir.
 Mais di moi quanque il te ſiet. »
 Droïns qui ſor l'arbre ſe ſiet
 Li reſpont : « Renars, or entent
⁸⁴⁸ Çou que je te dirai briement.
 J'ai ci ilueques delés moi
 Neuf moïniaus, foï que je doi toi,

Qui caſcun jor chient de goutte.
⁸⁵² - Or n'en ſoiez jamais en doute,
 Fait Renars, que bien les garrai.
 Or n'en ſoiez plus en eſmai :
 Tu ſes bien qu'il n'a pas paſſé
⁸⁵⁶ Plus de deus ans que j'ai eſté^e
 En Calabre et en Roumenie^f,
 En Toscane et en Hermenie.
 J'ai quatre fois paſſee mer
⁸⁶⁰ Por mecine querre et trover
 Mon ſignor l'enpereo^g Noble.
 Por lui en fui en Coſtantinoble,
 S'ai eſté en mainte autre terre,
⁸⁶⁴ Je paſſai la mer d'Engleterre ;
 Por le roi deus fois voire trois
 Je fui en la terre a yrois.
 Tant alai cerçant la contree^h
⁸⁶⁸ Que j'ai la mecine trovee
 Dont li rois eſt garis et ſains
 Et je dou païs chaſtelainsⁱ. »

— Renart, fait Drouin, indique-moi donc comment tu comptes guérir mes enfants. — Drouin, dit Renart, par saint Omer, tu vas les faire baptiser ; aussitôt qu'ils auront reçu le baptême, ils ne subiront plus les atteintes de la maladie qui les fait souffrir. — Fort bien, dit Drouin, mais où pourrais-je trouver un prêtre ? — Un prêtre ? Par ta foi, ne suis-je donc pas prêtre, dis-moi ? — Je le jure sur l'âme de mon père, dit Drouin, je l'avais oublié¹, mon cher frère. Mais maintenant, je t'en prie instamment, viens donc leur administrer le baptême. — Très volontiers, répond Renart, l'aîné s'appellera Liénart² et pour les autres nous aviserons en temps utile. — Très bien », dit Drouin. Le voici donc venu à son nid : il prend son fils aîné et ne fait aucune difficulté pour l'envoyer à Renart qui, tendant son giron, le reçoit facilement ; il l'emprisonna dans son propre corps en l'avalant. Drouin les envoie l'un après l'autre et Renart les baptise. À Drouin qui lui demande de bien les baptiser Renart répond : « N'ayez donc aucune inquiétude à ce sujet ; plus jamais ils ne seront atteints de la maladie qui les faisait souffrir. » Drouin regarde alors vers le bas et, ne voyant plus la moindre trace de ses enfants, il se rend compte qu'il a été cruellement dupé. « Renart, dit-il, où sont mes enfants ? Je crois bien que vous les avez massacrés. — Non, pas du tout, je suis en train de les baptiser ici en bas. — Ah ! traître sans foi ni loi, dit Drouin, tu les as dévorés. — Pas du tout, dit Renart, sachez-le.

- Renars, fait il, or m'ensaigniés

⁸⁷² Coment mes enfans garissiés.

- Droïn, fait il, par saint Omer,

Tous les feras crestiënner :

Si tost con batizié seront,

⁸⁷⁴ Ja mais de tel mal ne cherront. »

Et dist Droïns : « Ce puet bien estre,

Mais ou troveroie je prestre ?

- Prestre ? dist Renars, par ta foi

⁸⁸⁰ Ne sui je prestrez, di le moi ? »

Dist Droïns : « Par l'ame mon pere,

Je l'avoie oublié, biau frere.

Mais or vous pri je et requier

⁸⁸⁴ Que vous les vegniés baptisier.

- Molt volentiers, ce dist Renart.

L'ainez avra non Lienart

Et des autres penserons bien. »

⁸⁸⁸ Dist Droïns : « Vousdites molt bien. »

E vous Droïn ou nit entré

Et si a pris son fil l'aisné,

Si li a geté sans tençon.

⁸⁹² Et Renars tendi son geron,

Si les reçut^b tot sans dangier,

En son cors les fist prisaignier.

Un et un les i a jetés,

⁸⁹⁶ Renars les a crestiënnes.

Dist Droïns : « Baptisiez les bien.

- Ne vous estuet douter de rien,

Qu'il ne cherront plus de tel mal. »

⁹⁰⁰ Droïns regarde contreval,

N'a ses fix veüs ne coisis :

Bien s'aparçoit qu'il est trahis.

« Renars, fait il, ou sont mi fil ?

⁹⁰⁴ Je cuit, fait en avés essil.

- Non, n'ai ! Jes baptis ça aval.

- Ahi, traîtres desloial !

Fait Droïns, tu les as mengiez.

⁹⁰⁸ - Non ai, fait Renars, ce saciés.

— Tu les as mangés, répond Drouin, et, assurément, tu m'as ainsi très mal récompensé pour le service que je t'ai rendu. — Tu es fou, dit Renart, ils se sont envolés. — Envolés ? Pas du tout. — Si, c'est la vérité, je le jure. — Serais-tu prêt à faire un faux serment ? — Par ma foi, oui, si je le veux. — Que la maudite goutte te crève l'œil ! fait Drouin. — À toi donc ! — Si je pouvais te tenir, je te donnerai sur la figure... — Tu veux me frapper ? Viens donc me frapper ! — Non. — Pourquoi ? — Je ne peux pas. — Tu ne peux pas ? — Non, et je n'en ai pas envie. Mais dis-moi donc, maudit traître, qu'as-tu fait de mes enfants ? — Ce que j'en ai fait ? — Dis-moi donc la vérité ! — Je les ai mangés, je te le jure. — Mangés ? Les malheureux ! — Oui, je le jure sur ma tête, tu ne les reverras plus et eux, par tous les saints de la terre, ils ne souffriront plus du mal qui les tourmentait ; quoi qu'il puisse arriver, je voudrais bien te tenir toi aussi. »

À ces mots, Renart s'en va sans s'attarder davantage. Drouin, quant à lui, donne libre cours à son chagrin ; il commence par s'accabler de reproches en se disant à lui-même : « Malheureux, misérable que je suis, mes enfants ! Celui qui était mon parent vous a tués et c'est bien à cause de moi que vous êtes morts. Personne n'a plus mal agi que moi, moi qui vous ai envoyés à une mort certaine ; j'en suis entièrement responsable et je ne souhaite pas vivre une seconde de plus. » Alors il se laisse tomber à terre, évanoui. S'accablant de reproches

- Si avés, fait soi Droïns. Certes
Rendu m'avés males dessertes
De ce que je servi vous ai.

⁹¹² - Tu es foz, il s'en sont volé.

- Volez ? Non sont - Si sont, par foi.

- Mentiroiez ent tu ta foi ?

- Par foi, oïl bien, se je voel.

⁹¹⁶ - La male gouste te criet l'uel !

Fait Droïns. - Mais a toi si face !

- Je te donroie les le face

Se je te pooie tenir. . .

⁹²⁰ - Tu me ferras ? Vien moi ferir.

- Non ferai. - Por coi ? - Je ne puis.

- Tu ne pués ? - Non, ne je ne ruis".

Mais or me di, traïtes faus,

⁹²⁴ Qu'as tu or fait de mes oisiaus ?

- Qu'en ai je ? - Voire di le moi^b.

- Les ai mengiez en moie foi.

- Mengiez ? las ! - Voire parmon chief.

⁹²⁸ Tu n'en venras ja mais a chief
Et par trestoz les sains dou mont
Ja mais de tel mal ne cherront
Et que qu'en deüst avenir,

⁹³² Je te volroie ausi tenir. »

A icest mot s'en est tornés

Renars, n'i est plus sejoinés.

Et Droïns son duel recomence ;

⁹³⁶ Tous seus a soi meïsmes tence

Et dist : « Las, chetis, mi enfant !

Cilz vos a mors ciët mien parent',

Receüe avés mort par moi.

⁹⁴⁰ Nulz n'i a plus mesfait de moi,

Tous certainement vous ai mors ;

Sor moi en est treštous li tors,

Ne je ne quier ja vivre plus. »

⁹⁴⁴ A tant se laisse cheoir jus

A la terre treštou pasmés.

Durement s'est meseesméd,

et se disant malheureux et stupide, il se donne avec le bec de grands coups et se frappe énergiquement ; il s'arrache presque toutes les plumes ; il souffre alors un vrai martyre. Après s'être longtemps frappé et après avoir déployé toute son énergie à s'accabler de reproches et à se faire du mal, Drouin cherche un moyen de mettre un terme à son martyre. Il se met aussitôt à réfléchir à un moyen de se venger de Renart qui a si mal agi envers lui : se venger de Renart lui ferait vraiment chaud au cœur ! Il projette alors de parcourir tout le pays pour trouver quelqu'un qui soit capable de le venger de Renart. Il se met en route tout en priant Dieu de l'envoyer en un lieu où il puisse trouver du secours. Il faut que vous le sachiez, par saint Martin, il n'y a dans tout le pays pas une seule lice, pas un seul mâtin qu'il ne soit allé trouver pour le prier d'infliger en son nom à Renart la correction qu'il lui a promise. Drouin ne ménage pas ses efforts, mais tous ceux à qui il s'adresse lui répondent bien poliment qu'ils ne veulent pas se lancer dans une telle entreprise. « Tout cela demanderait, disent-ils, beaucoup d'efforts et nous ne voulons pas nous lancer dans une guerre contre Renart le roux ; en aucun cas nous ne marcherons contre lui pour vous venger de lui. Allez donc chercher de l'aide ailleurs. » Une telle réponse laisse Drouin dans une profonde colère. Sans plus attendre, il quitte ses interlocuteurs et s'en va, plongé dans

Si se claime chetis et fos.

⁹⁴⁸ De son bech se done grans cops,
Si durement se fiert et plume.
Po a sor lui lassié de plume
Que il ne l'ait toute esraichie ;

⁹⁵² Molt a sofferte grant hascie.
Quant il se fu tant conbatus
Et a soi mal faire esbatus,
A laidengier ne a malmetre^a,

⁹⁵⁶ Pense coment il puiſt fin metre
A lassier le duel qu'il demainne,
Car molt i a soffert grant painne.
Tantost a porpenser se priſt

⁹⁶⁰ De Renart qui vers lui mespriſt
Coment il s'en porra vengier,
Car la venjance avroit molt chier.
Lors se porpensa qu'il ira

⁹⁶⁴ Et tot le païs chercera^b
S'il pooit trover nule part
Qui le puiſt vengier de Renart.

A itant s'est mis a la voie,

⁹⁶⁸ Molt pria Deu que' il l'avoie
En itel lieu et en tel cors
Que trover puisse aucun secors.
Et saciés bien par saint Martin

⁹⁷² Ne laisse lisse ne maſtin
En tout le païs qu'il n'en prit
Que il envers Renart l'aquit^d
De ce que il li a premis.

⁹⁷⁶ Durement s'en eſt entremis,
Mais cascuns a qui il parloit
Molt gentement li responoit
Qu'il ne s'en voelent entremetre.

⁹⁸⁰ « Grant entente i covenroit metre,
Font cil, ne nous entremetons
De guerroier Renart le rous^e
Ne ja sor lui en nulle guise
⁹⁸⁴ Ne movrons por faire justice.
Alés vous aillors porcacier. »
En Droin n'ot que courociier

l'affliction et la douleur. Drouin s'en va, triste et furieux, manifestant bruyamment sa douleur, car il était plongé dans une profonde amertume. Tandis qu'il revenait chez lui, il trouva sur un tas de fumier un mâtin d'une extrême maigreur et presque mort de faim¹. Il ne pouvait plus remuer ni pied ni patte, tant il souffrait de la faim. Dès qu'il le vit, Drouin se dirigea vers lui et lui demanda : « Morant, comment vas-tu ? — Très mal, seigneur ; je ne suis plus capable de me déplacer par mes propres moyens, car je ne trouve plus rien à manger. J'ai été au service d'un mauvais paysan² qui redoute toujours de mourir de faim. — Je le jure sur ma tête, Morant, répond Drouin, il s' imagine, à cause de la dureté de la vie, que le temps de la famine³ est arrivé. Mais viens donc avec moi, mon très cher ami. Si tu peux me rendre un service, je te l'assure sans chercher à te tromper, jamais depuis le jour de ta naissance tu n'auras servi quelqu'un d'aussi généreux ; je te le dis sans flatterie, tu auras très largement de quoi manger. — Seigneur, dit Morant, écoutez-moi⁴ ; si vous me donnez à manger suffisamment pour que je retrouve mes esprits, je vous l'affirme, toutes vos demandes, sans exception, je les satisferai sur l'heure. Il faut que vous le sachiez, lorsque j'étais en pleine possession de mes moyens, je ne laissais échapper, en forêt aussi bien qu'en terrain découvert, aucun animal, ni biche, ni cerf, ni sanglier, ni daim,

Quant le respons a entendu.

⁹⁸⁸ Onques n'i ot plus atendu,
Ains se depart d'iaus, si s'en vait,
Molt dolanz et molt grant duel fait.

Quant Droïns fu d'iaus departis,

⁹⁹² Vait s'ent correciez et marris
Et demainne si grant dolour
Con cius qui assés ot tristior.

Que qu'il vint en son repairier,

⁹⁹⁶ Si trova desus un fumier
Un mastin et maigre et menu,
Qui^d de fain estoit tout velu.

Ne pot movoir ne pié ne main,

¹⁰⁰⁰ Molt ot en son pais grant fain.
Quant Droïns l'a trové gisant,
Devant lui vient de maintenant.

« Morant^b, fait il, coment t'esta ?

¹⁰⁰⁴ - Sire, fait il, molt mal me va,
Fait Morans, ne' me puis aidier,
Car ne puis trover que mengier.
J'ai servi un malvais vilain

¹⁰⁰⁸ Qui crient ouan morir de fain.

- Parmon chief, fait Droïns, Morant,
Il cuide avoir trové herbout^d,
Por le tens qui est un poi chiers ;

¹⁰¹² Mais ore en vien, biaux amis chiers.

Se tu me voés faire un servise,
Je te di bien et sans faintise

¹⁰¹⁶ Que puis l'eure que tu nasquis

Nul si preudome ne servis ;

Car je te di sans losengier,

Tu avras assés a mengier.

- Sire, fait Morans, entendés.

¹⁰²⁰ Se vous a mengier me donés

Tant que je sente un poi mon cuer,

Je vous di bien que a nul fuer

Ne savrois cose demander

¹⁰²⁴ Que ne face sans demorer.

Et bien saciés sans nule doute,

Quant j'avoie ma force toute,

Ne m'eschapaît n'a bos n'a plain

¹⁰²⁸ Bisse ne cers ne pors ne dains

aussi rapide soit-il. Ma vaillance n'avait pas de limite, car j'étais pourvu d'une grande capacité de résistance. Mais je reprendrais des forces si j'avais à manger, quelle que soit l'origine de cette nourriture. J'en suis sûr, une fois convenablement restauré, je retrouverais alors encore plus de forces que je n'en avais auparavant. »

Morant continue de parler tandis que Drouin reste silencieux : « Cher seigneur, si vous le voulez, pourvu que j'aie à manger autant que je le veux, j'exécuterai immédiatement tous vos ordres. En me donnant de quoi manger, vous me rendrez toutes mes forces et je vous serai alors attaché par une très grande affection. — Vous aurez tellement de nourriture, répond Drouin, que même en mangeant beaucoup vous serez obligé de laisser une grande quantité de restes¹. — Prenez vos dispositions, dit Morant ; en ce qui me concerne, je suis prêt à me mettre à votre service. Mais pour qui avez-vous tant de haine ? Gardez-vous de me cacher de qui il s'agit. — Par la foi que je vous dois, il s'agit de Renart, le maudit rouquin, qui a dévoré tous mes enfants. J'ai été cruellement maltraité par cet individu qui m'a apporté malheur et humiliation. Si je pouvais me venger de lui, Dieu le sait, alors je serais le plus heureux au monde. — Vous avez bien raison, Drouin, fait Morant ; vous obtiendrez une juste vengeance. Renart, en agissant ainsi envers vous, a dépassé toutes les limites, mais par ma foi, n'ayez plus la

Ne beste nule tant fuüst saige.
Trop avoie grant vasselaige,
Car molt avoie grant esfors.
¹⁰³² Mais dont que viegne li confors,
A mengier me conforteroie ;
Que bien sai, se mengié avoie,
Ainc ne fui si fors a nul tens
¹⁰³⁶ Conme je seroie par tens. »
Morans parole, cil se taïst.
« Bial sire, fait il, s'il vous plaïst,
Qu'a mengier aie a mon voloir,
¹⁰⁴⁰ Ne savés rien amentevoir
Ne conmander que je ne face.
S'a mengier ai par vostre grasce,
En ma force me rauois mis
¹⁰⁴⁴ Et je serai molt vos amis. »
Dist Droïns : « Assés en avrois
Que ja tant mengier ne savrois
Que ne vous en remagne assés². »
¹⁰⁴⁸ Morans respont : « Or en pensés,

Que prés sui a vostre devise
Que je face vostre service.
Mais qui est cius que vous haës ?
¹⁰⁵² Gardés que ne me soit celés. »
Dist Droïns : « Foi que je doi vous,
Çou est Renart li malvais rous,
Qui tos mes enfans a mengiez.
¹⁰⁵⁶ Forment par lui sui damageiez,
Grant damage m'a fait et let.
S'estoie vengiez³, Diex le seit,
Riens ou monde ne me feroit.
¹⁰⁶⁰ - Droïns, dist Morans, tu as droit ;
Mais tu en seras bien vengiez.
Molt est Renart outrecuidiés
Quant t'a çou fait, mais par ma foi,
¹⁰⁶⁴ Ne soiez jamais en esfroï,
Fait Morans, ne ne doute ja,
Que par celui qui m'engendra,
Se vous mes covens me tenez,
¹⁰⁶⁸ Renart si sera mal menés,

moindre crainte, je le jure sur la tête de celui qui m'engendra, si vous tenez vos engagements, et si je peux le tenir entre mes pattes, Renart passera vraiment un sale moment. — Levez-vous, mettez-vous sur vos jambes, fait Drouin, et venez sans plus attendre avec moi. » À ces mots Morant s'est levé, mais la faim le tourmentait tellement qu'il pouvait à peine se déplacer. À tout petits pas, Morant s'en alla derrière Drouin, suivant bien tranquillement le chemin, maintenant qu'il savait qu'il allait avoir de quoi manger. Drouin le fit se cacher dans un buisson tout près du chemin et il lui dit : « Attends-moi donc ici bien tranquillement et, dans peu de temps, tu auras de quoi manger : je vois venir là-bas une charrette abondamment chargée de pain et de viande. Je vais aller amuser le charretier et toi, dépêche-toi de passer à l'action ; quand tu verras que le charretier s'intéresse à moi, va à la charrette et, aussitôt, sans te poser de question, rapporte jusqu'ici une pièce de lard, d'une taille suffisante pour calmer ta faim. — Par ma foi, répond Morant, très volontiers. »

Drouin s'en va très vite et voici le charretier qui arrive à vive allure, monté sur son cheval¹. Drouin, qui courait dans sa direction, ne perd pas un instant : il va au-devant du charretier en prenant l'allure d'un oiseau blessé. Dès qu'il le voit, le charretier descend de cheval et se met à le poursuivre pour l'attraper ; mais en le voyant venir, Drouin se met à voleter de-ci, de-là et le charretier court après lui,

Se jel puis tenirentrepiés.
 - Levés sus et si vous dreciez^a,
 Fait Droïns, et avoeques moi
¹⁰⁷² Vous en venés sans nul deloi. »
 A cest mot s'est Morans levés,
 Mais tant estoit de fain grevez^b
 Qu'a painnes se pooit aidier.
¹⁰⁷⁶ Tout souef et par dangier
 S'en va Morans après Droïn
 Trestitout belement le chemin
 Car renonciet^c ot de mengier.
¹⁰⁸⁰ En un busson le fist mucier,
 Prés d'un chemin qui ert delés.
 Droïns li dist : « Or m'attendés^d
 Ici ilueques belement ;
¹⁰⁸⁴ Vous aurés a mengier briement,
 Car je voi la venir un char
 Ou il a assés pain et char.
 G'irai le careton lober
¹⁰⁸⁸ Et tu penses de tost aler ;

Quant tu verras qu'il entendra
 A moi, vers le carrete va,
 Maintenant et sans contençon
¹⁰⁹² Entraîne ça un baçon,
 Si con tu seis qu'il est mestiers.
 - Par foi, fait Morans, volentiers. »
 A tant s'en va Droïns corant ;
¹⁰⁹⁶ E vous le carreton errant
 Qui molt grant erre chevalchoit^e.
 Droïns qui cele part coroit
 Molt bone erre sans atargier
¹¹⁰⁰ S'en va devant le caretier
 Tout ausi con s'il fust fergus.
 Li caretonz est descendus
 Ausi tost con il l'aperçoit.
¹¹⁰⁴ Maintenant cele part coroit,
 Molt le cuida bien detenir,
 Mais quant Droïns le vit venir,
 Saletant s'en va ça et la.
¹¹⁰⁸ Et li carretiers/ après va

un gourdin sur l'épaule. Drouin n'agit pas à la légère : il n'a pas du tout l'intention de l'attendre. Le charretier continue de le poursuivre avec l'intention de l'attraper. Drouin ne cesse de courir devant lui en voletant. Alors Morant, couché dans le buisson, n'hésite plus : il se précipite aussi vite qu'il le peut pour venir auprès de la charrette, mais comme il est obligé de grimper sur celle-ci, il est gêné par son état de grande faiblesse. C'est avec beaucoup de difficultés qu'il parvient à y grimper : il envoie à terre une pièce de lard puis aussitôt redescend. Il emporte la pièce mais il a beaucoup de mal à la traîner. Alors, sans plus attendre, Drouin qui s'amuse devant le charretier pour distraire son attention s'envole et laisse là le charretier. Celui-ci fait demi-tour et tout en sueur revient à sa charrette, ne cessant de pester contre lui-même en se reprochant d'avoir poursuivi Drouin. Furieux de son échec, il se considère comme volé. Il saute sur son cheval et s'en va avec tout son chargement de nourriture, tout en envoyant Drouin au diable. Mais ce dernier, qui avait d'autres sujets de préoccupation, s'est posé sur le buisson : il retrouve Morant en train de manger. « Morant, fait-il, que Dieu veille sur ton chemin ! — Seigneur, répond-il, bienvenue à toi ! Je me serais bien levé pour aller à ta rencontre, mais cela risque de me déranger. — Reste assis et tais-toi donc, fait Drouin ; reste là bien tranquillement, car tu ne manques de rien.

Corant, un levier sor son col.
 Mais Droïns ne fist pas que fol,
 Que pas atendre ne le veult.
¹¹¹² Li carretons quanqu'il puet queurt
 Après, que prendre le voloit.
 Droïns toz jors devant coroit,
 Quanque il pooit voletant.
¹¹¹⁶ Et Morans n'i va demorant,
 Qui se gisoit lès le buisson ;
 A la carrete de randon
 S'en est venus si con il puet,
¹¹²⁰ Mais çou qu'en haut monter l'estuet
 Li anuie molt, ce saciés,
 Car molt estoit mesaiesiés.
 A quel que painne est montés sus,
¹¹²⁴ Si a jeté un bacon jus,
 Puis descendi de maintenant^b.
 Son bacon en va traînant ;
 A paine et a dolor l'enporte.
¹¹²⁸ Et Droïnés qui se deporté
 Au carreton qu'il fait muser

S'en vole sans plus demorer.
 Si a lassié le carretier.
¹¹³² Et cil se met al repairier,
 A sa carrete vient corant,
 Dont ot la pel dou dos suant.
 Durement se laidenge et blasme,
¹¹³⁶ Il meïsmes se meseaime
 De çou qu'il a Droïn cacié.
 Forment se tient a cunchié^c,
 Molt est correciés et marris.
¹¹⁴⁰ Desus son cheval est salis
 Et s'en va atout sa viande ;
 Droïn al diable comande.
 Et cius qui aillors fu pensis
¹¹⁴⁴ Desus le busson s'est assis,
 Si trueve Morant qui menjoit.
 « Morant, fait il, se Diex t'avoit !
 - Sire, fait il, bien vegniés vous !
¹¹⁴⁸ Je me levasse contre vous,
 Mais je n'en sui pas aaisiés.
 - Seés vous et si vous taisiés,

— Seigneur, c'est bien vrai, je le jure par Dieu ; mais, par ma foi, si j'ai à manger en abondance, il me manque cependant de quoi boire. — Tu auras de quoi boire, fait Drouin, si cela est dans mes moyens, en tout cas, dans peu de temps et en grande quantité ; je vois en effet, si je ne me trompe pas, une charrette qui transporte du vin, et tu en auras beaucoup, car je suis toujours tout disposé à satisfaire le moindre de tes désirs. — Tu agis toujours, répondit Morant, avec une très grande sagesse. »

Sur ces mots, Drouin, qui connaît toutes les ruses¹, s'en va sans se faire prier au milieu du chemin et s'arrête. Voici qu'arrive à très vive allure le charretier : il n'allait pas à reculons ! Drouin saute aussitôt sur la tête du cheval des limons et le pique si fort de son bec qu'il manque de lui crever l'œil. Le charretier se fâche et en est très agacé. D'un geste brusque il prend son gourdin pour frapper Drouin mais, comme celui-ci fait un petit saut de côté pour ne pas être touché, le coup qui lui était destiné atteint² le cheval en pleine tête ; il est si violent que le cheval tombe mort sur le chemin, l'encolure et les deux pattes brisées. Le charretier n'a pas de chance, car lui-même fait un faux pas et trébuche. Le poids du vin fait se rompre l'essieu et le tonneau se brise en tombant à terre. Alors le moineau va trouver Morant, qui est toujours caché dans la haie. « Morant, dit-il, n'aie pas peur :

Fait Droïns, et soïés en pose,

¹¹⁵² Car n'avés mestier d'autre cose.

- Sire, c'est voirs, se Diex me saut,

Mais, par foi, a boivre me faut.

Car a mengier ai a fuison.

¹¹⁵⁶ - Tu en avras, se nous poon,

Fait Droïns, cui que il anuit,

A grant plenté encor annuit,

Car je voi, si con je devin,

¹¹⁶⁰ Une carretee de vin

Dont tu avras a grant plenté.

Car" je sui bien entalenté

De toi servir a ton voloir.

¹¹⁶⁴ - Vous faites, fait il, grant savoir. »

A cest mot s'est Droïns levés

Con cius qui le fait de bons grés

Et qui assés savoit d'engin.

¹¹⁶⁸ Venus est en mi le chemin,

Iluec s'aresté. E vous atant

Un carreton qui vint batant

Et ne vint pas a reculons.

¹¹⁷² Drouïns au cheval de limons

Saut sus la teste maintenant

Et de son bech le va bechant

En l'uel que a poi ne li crieve^b.

¹¹⁷⁶ Au carreton durement grieve

Et li anuie molt forment.

Son levier a pris erranment,

Sel voloit ferir mais il faut,

¹¹⁸⁰ Car Droïns d'autre part tressaut

Qui ne volt pas estre feru,

Eins a son cheval conseü

Par mi la teste si très fort

¹¹⁸⁴ Qu'en mi la voie l'abat mort ;

Le col li brise et les deus piés.

Licarretons ne fu pas liés,

Car il meismez trebucha.

¹¹⁸⁸ Li fais dou vin l'essuel brisa,

Si est enfondrez li tonniaus^d.

D'autre part s'en va li moiniaus

A Morant qui fu en la haie.

¹¹⁹² « Morant, fait Droïns, ne t'esmaie,

tu vas avoir à boire tant que tu veux. — Seigneur, que Dieu te récompense pour cela, je sais bien que c'est la vérité. » Le charretier est fou de rage en voyant son cheval étendu raide mort et son vin répandu. Accablé par cet accident, il sort son couteau et tout tranquillement il écorche le cheval. Sa colère et sa rage, Morant s'en moque bien. Drouin lui dit : « Par ma foi, je vois que le charretier s'en va ; tu as largement de quoi manger : après la viande salée, voici de la viande fraîche ! Viens donc boire si cela te convient : tu auras largement de quoi le faire. » Tous deux se dirigèrent du côté où se trouvait le vin et Morant but autant qu'il le voulut. Drouin lui demanda alors : « Morant, est-ce que tout va bien pour toi ? As-tu tout ce que tu désires ? — Seigneur, je t'en prie, tout est parfait et je t'en remercie. » Ils restèrent quelque temps ainsi : Morant mangea et but à satiété : il put de cette façon reprendre des forces et retrouver toute sa vitalité et sa rapidité à la course. Il dit alors au moineau :

« Seigneur, je te remercie ! Tu t'es entièrement et généreusement mis à mon service : grâce à toi j'ai retrouvé mes forces et ma rapidité. Je suis maintenant tout prêt à te venger de Renart dont tu te plains. Il va bientôt payer tout le mal qu'il t'a fait, tu dois le savoir. » À ces mots, Drouin se leva et lui répondit d'un ton aimable : « Très cher ami, tu parles bien. Je ne demanderais plus rien à la vie si je peux avoir ma vengeance sur lui. Je vais

Car tu auras a boire assés.

- Sire, Diex vous en sace grés,
Fait Morans, et je si sai voir. »

¹¹⁹⁶ Ou carreton n'ot que doloir,
Son cheval vit mort estendu
Et si vit son vin espandu.

Grant duel en ot, son cotel trait,
¹²⁰⁰ Tout belement et tout a trait
Si a son cheval escorché.

Molt avoit le cuer correcié,
Mais a Morant en est molt poi⁹.

¹²⁰⁴ Et Droïns li dist : « Par ma foi,
J'en voi aler le carretier
Et tu as assés a mengier

Deus mes de char fresse et salee.

¹²⁰⁸ Or vien boire se il t'agree
Quant tu en avras a plenté. »

Andui sont cele part alé,
Si but assés tant con il volt.

¹²¹² « Es tu bien a ese, Morolt,
Fait Droïns, as or ton voloir ?

- Sire, s'il vous plaist, oïl voir,
Fait Moranz, la vostre merci^b. »

¹²¹⁶ Une piece furent ensi,
Morans menja et but a tas
Tant que il fu et fors et cras,
S'ot le cors ligier et isnel.

¹²²⁰ Adonques a dit au moisnel :

« Sire, fait il, vostre merci !
Molt m'avés bien et bial servi,
Tant qu'ai le cors fort et legier.

¹²²⁴ Or sui tous près de vous vengier
De Renart dont vous plaigniez si.
Il conparra par tens l'anui
Que il vous a fait, ce saciés. »

¹²²⁸ Et Droïns s'est levés en piés
Si tost con il l'a entendu ;
Doucelement li a respondu :
« Biaux dous amis, vous ditez bien.

¹²³² Ne me faurroit ou monde rien
Se j'estoie vengiez de lui.
Je m'en vois, vous m'atendrois ci.

partir et, toi, tu m'attendras ici. Je vais aller voir si je peux le trouver. Attention, ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne. Je vais aller à son repaire tout tranquillement et sans faire d'histoire et, si je peux, je l'attirerai jusqu'ici. — Si je peux le tenir, je ne demanderai rien d'autre. » Drouin s'en va tandis que l'autre reste tranquille. Tout en voletant à travers un essart il va jusqu'au repaire de Renart, car il savait bien où il était. Drouin, qui n'a absolument pas peur de lui, descend devant la maison, regarde par la porte et voit Renart qui était couché. Alors il lui crie de toutes ses forces, animé de mauvaises intentions : « Renart, viens me faire mourir ! Viens vite m'étrangler ! Je ne bougerai plus de cet endroit, je ne veux plus me déplacer. La douleur m'a rendu fou, je crois. Viens délivrer la terre ! Du moment que tu as tué mes enfants, je ne souhaite pas vivre davantage, cela est sûr. » Renart était tranquillement allongé, il se reposait en toute quiétude¹. Quand il entendit Drouin qui, de l'extérieur, lui demandait en criant de venir le dévorer, d'un bond il fut dehors et dès qu'il vit Drouin, il se précipita vers lui. Mais ce dernier, qui n'avait aucune envie de mourir, goûta peu une telle arrivée. Il se mit à fuir sur une courte distance puis s'arrêta. « Fi, fait Renart, méchante et pauvre créature, tu fuis sans vouloir m'attendre. Crois-tu que je veuille me saisir de toi ? Par saint Simon, ce n'est qu'un jeu,

J'irai savoir et esprover
¹²³⁶ Se ja le porroie trover,
 Et gardez que ne vous movez
 Dusqu'a tant que vous me ravrez.
 Je m'en irai a son recet
¹²⁴⁰ Treſtot belement et sanz plet,
 Si l'amenrai ça se je puis. »
 Diſt Morans : « Se tenir le puis,
 Je ne demant nule autre cose^a. »
¹²⁴⁴ Droïns s'en va, cius se repose,
 Voletant par mi un essart,
 Droitement al recet Renart,
 Car il le savoit molt très bien.
¹²⁴⁸ Droïns qui nel doute de rien
 Est illuec devant descenduz,
 Si a regardé par mi l'uis^b
 Et voit Renart qui se gisoit.
¹²⁵² Et il qui assés mal savoit
 S'escrie quanque puet crier :
 « Renars, et car me vien tuer !
 Vien tost a mont et si m'eſtrangle !

¹²⁵⁶ Je ne me movrai de cest angle
 Ne me voel de ci desrengier^c.
 Tel duel ai je cuit esragier.
 Vien, s'en delivre le païs !
¹²⁶⁰ Quant tu as mes enfans ocis,
 Car certes ne quier vivre mez. »
 Renars se gisoit tot em païs,
 Molt a aise se reposoit.
¹²⁶⁴ Quant oï Droïn qui crioit
 Que il l'alaſt mengier la fors,
 Treſtot maintenant sali fors ;
 Ou qu'il voit Droïn si li cort,
¹²⁶⁸ Mais il n'ot cure de tel cort
 Qu'il ne voelt pas encor morir.
 Un petit a pris a fuïr
 Avant et puis se reſt assis.
¹²⁷² « Fi, fait Renars, malvais chetis,
 Tu fuis, si ne m'oses atendre.
 Cuides tu que te voelle prendre ?
 Par la foi que doi saint Symon,
¹²⁷⁶ Je ne me fas se jouer non,

et je n'ai nullement l'intention de te prendre ; je préférerais avoir un œil crevé plutôt que de te faire du mal. Je n'ai aucune mauvaise intention à ton égard. Assieds-toi ici dans ce vallon et repose-toi à côté de moi, car, je te le jure, je ne te veux aucun mal. Je t'assure que je ne te prendrai pas et que tu n'auras aucun mal venant de moi. — Non, dit Drouin, je le jure sur ton âme ; viens plutôt près de moi, je ne bougerai pas d'ici. Je suis désolé de m'être enfui. Prends-moi, je ne m'éloignerai plus. » Renart, fou de convoitise, s'imagine qu'il lui dit la vérité¹ : il court vers lui et fait un bond, mais Drouin fait tranquillement un petit saut qui l'amène près du buisson. Alors il s'assied en disant : « Par ma foi, tu ne me feras plus bouger d'ici ; c'est ici que je veux mourir. » Renart, enflammé du désir de s'emparer de lui, fonça vers lui au trot, mais Morant, qui était resté caché, jaillit aussitôt d'un bond, et assaille Renart en fonçant sur lui du plus vite qu'il peut. En le voyant, Renart se rend compte de son erreur et il tourne les talons. Mais l'autre le prend par la croupe, et avec les dents il tire, retire et le happe. Renart parvient à lui échapper et il prend la fuite. Morant le poursuit et il ne manque pas son affaire : il le rattrape en le saisissant par la cuisse, et le lance aussitôt à terre, puis il lui monte sur le ventre, le malmène à coups de dents et le déchire ; il lui arrache sur le dos une lanière de peau de plus de trois doigts de large. Renart souffre et

Que je ne bé a toi touchier ;
 Nient plus que vorroie sachier
 Mon oel de ma teste et crever,
 1280 Ne te vorroie ja grever.
 Je ne te voeil certez nul mal.
 Siet toi ci iluec en cest val,
 Si te repose delez moi,
 1284 Ne te voel nul mal, par ma foi.
 Certez je ne te prendrai pas,
 Ne ja par moi nul mal n'avras.
 - Si feras, par l'ame de toi,
 1288 Fait soi Droïns, vien près de moi,
 Que je ne me movrai de ci.
 Ce poise moi que je fui.
 Prent moi, je n'irai en avant^a. »
 1292 Renars qui molt va desirrant
 Et convoitant lui a avoir
 Cuide molt bien qu'il die voir,
 Si li corut et si li saut ;
 1296 Et Droïns fait un petit saut,
 Tot coïement et sans tençon,
 Tant que vint devant^b le buisson.

Adont s'asist et dist : « Par foi,
 1300 De ci ne me movrai pour toi ;
 Ci illueques voel je morir. »
 Renars fu en molt grant desir
 De lui prendre et entalentés,
 1304 Molt en avoit grant volentés.
 Si li est sus courus les tros,
 Mais Moranz qui estoit repolz
 Si est maintenant fors salis^c.
 1308 Par lui fu Renars asalis ;
 Si li cort sus plus tost qu'il pot.
 Quant Renars l'a veü, por sot
 Se tint, se torne le talon.
 1312 Et cilz le prent par le crepon,
 As dens le tire et pigne et hape.
 Renars s'estort, si li escape,
 Si cort après, si le reprent
 1316 Par la cuisse, pas ne mesprent,
 Et tantoüst a terre le lance,
 Puis li est montés sus la pance,
 As dens le hucepine et haïche ;
 1320 Tel corroie dou dos li saïche

enrage, mais il ne peut rien faire : Morant le tient bien et n'enlève pas ses dents de son dos. Renart se serait bien passé d'un tel compagnon, mais il ne peut pas se débarrasser de lui. Morant lui déchire cruellement la peau, il le tire, le malmène et le mord tant qu'il finit, lassé d'un tel traitement, par le laisser pour mort. Voici qu'arrive devant Morant Drouin tout réjoui. « Comment, demande Drouin, les choses se sont-elles passées pour toi ? — Bien, sois sans crainte. Je crois qu'il n'a plus envie de manger : je l'ai tant maltraité que je suis sûr qu'il est bien mal en point. S'il en réchappe, ce ne peut être qu'avec l'aide du diable. Assurément, il ne pourra pas en réchapper : je l'ai tellement battu, le misérable, que jamais il ne pourra se rétablir. Il est passé en de trop méchantes mains pour en réchapper. » Drouin lui dit : « Tout cela me plaît. Tu m'as bien rendu tout ce que je t'avais fait. » Sur ces paroles, Morant s'en va et très généreusement ils se recommandent l'un l'autre à Dieu.

Morant s'en va sans poser plus de question ; il recommande Drouin à Dieu et part. Drouin n'était pas mécontent de la tournure des événements : il s'approcha en courant de Renart, car il brûlait d'envie de lui dire tout ce qu'il avait à lui dire. À petits sauts il vint vers lui et lui demanda comment il se sentait : « Comment allez-vous, seigneur Renart ? Ici votre habileté vous a été d'un piètre secours. Vous êtes mal en point et votre fourrure part en lam-

Qui plus de trois doie ot de lé.
 E vos Renart molt adolé
 Et correcié, si n'en pot mais,
 1324 Que Morans le tient de si prés
 C'onques les dens de son dos n'oste.
 Renars^d n'eüst soing de tel hošte,
 Mes il ne s'en puet escondire.
 1328 Durement la pel li dessirre ;
 Tant le dessaiche et tire et mort
 Morans qu'i le laisse por mort^b.
 Par anui l'a Morans lassies.
 1332 E vos Droïn esleecié,
 Si est devant Morant venu.
 « Conment, fait il, t'est avenu ?
 - Bien, dist Morans, ne doutés ja.
 1336 Je cuit jamés ne mengera :
 Tant est par moi mal desachiez'
 Que bien sai qu'il est mehaigniés.
 S'il escape, n'en doutez mie,
 1340 Le diauble aura en aïe.
 Certes, n'en escapera pas,
 Que je l'ai tant batu le las

Que ja mais biaux il ne sera^d
 1344 Ne ja mais sor piez n'estera.
 Trop a en malez mains esté. »
 Dist Droïns : « Molt me vient a gré.
 Bien m'as rendu çou que t'ai fet. »
 1348 A icest mot Morans s'en vet,
 S'a li uns l'autre conmandé
 Molt debonairement a Dé.
 Morans s'en va, plus ne demande,
 1352 Droïn a Damedieu conmande.
 A icest mot s'en est tornés.
 Droïns qui ne fu pas irés
 Remešt', s'est venus a Renart
 1356 Corant car molt li estoit tart
 Qu'il li eüst dist son plesir,
 Et molt en avoit grant desir.
 Les saus menus a lui s'en vient,
 1360 Demande li con se contient :
 « Coment vous est, sire Renars ?
 Ci endroit vaut petit vostre art.
 Vous estes malement bailis ;
 1364 Vostre peliçons est failis,

beaux : vite, du fil et des ciseaux¹, votre peau est toute déchirée. Si ce temps continue, il vous faudra une autre fourrure sous peine de mourir de froid, à moins que dame Hersent ne vous glisse contre elle sous sa chemise. Ne croyez donc pas que je me moque en vous rappelant cela. » Renart ne répondit rien ; il l'avait bien entendu mais il ne pouvait plus faire le moindre mouvement.

Drouin, après l'avoir accablé de railleries autant qu'il le voulait, le laissa et s'en alla, montrant le grand plaisir qu'il avait de s'être vengé de Renart. Ce dernier resta sur place, le corps tellement tailladé par les coups de dents de Morant qu'il était incapable de se déplacer, même si on l'avait menacé de lui couper les jambes. Il resta sur place, fou de douleur et incapable de faire le moindre mouvement, ne sentant même plus battre son cœur. Voici qu'arrive dame Hersent, sa commère, qui avait pour lui beaucoup d'affection et lui donnait le titre de cher ami ; elle était accompagnée d'Isengrin. Sitôt qu'ils aperçurent Renart et qu'ils virent dans quel état il était, ils se dirigèrent vers lui, accablés de colère et de douleur. « Malheureuse que je suis, fait Hersent, je vois ici mon compère mort ! Quel malheur pour moi ! Où trouverai-je un réconfort ? Ah ! Malheureuse que je suis, accablée par le destin ! Je suis vraiment née sous une mauvaise étoile² ! » Isengrin dit : « Pauvre malheureux que je suis ! Je suis accablé de vivre encore quand j'ai perdu mon compère

Baenes i faut et cluteaus^a.

Molt sont descirees vous piaus.

Se li tens un petit se tient,

1368 Autrepeliçon li covient,
Ou vous morrois de froit sans dote,

Se dame Hersens^b ne vous boute
Entre sa chemise et sa char.

1372 Or nel tenés mie a eschar

Se ce vous ai amenteü. »

Renars n'a nul mot respondu ;

Si l'ot il bien, mais n'ot pooir

1376 De nul de ses membres movoir.

Quant Droïns l'ot assés gabé

Tant con li plot et vint a gré,

De lui se part et si s'en vet,

1380 A son sanblant grant joie fet^c

De Renart dont il est vengiés.

Renars remest toz detrenchiés

Des dens Morant en tel maniere

1384 Que il n'alast n'avant n'arriere,

Qui li deuïst colper les piés.

Iluec remest grains et iriés

Con cil qui ne se puet movoir

1388 D'ilueques por nul estavoir.

Ne tant ne quant son cuer ne sent.

Atant e vous dame Hersent,

Sa comere qui tant l'amoit

1392 Que son doulc ami le clamoit

Et Ysengrin avoecques li.

Quant iluec ont Renart choisi

Et si le virent atorné,

1396 Maintenant sont vers lui torné,

Molt correcié et molt dolent.

« Lasse, chaitive, fait Hersent,

Je voi ci mon conpere mort !

1400 Dolante, u prendrai je confort ?

Ha ! chetive malaüree,

Con je sui de male eure nee ! »

Diüst Ysengrins : « Dolans, chetis !

1404 Molt me poise que tant sui vis^d

qui m'avait si bien porté secours. Il me resta fidèle quand j'avais besoin de lui. Maintenant je le vois mort et j'en suis effondré. Malheureux que je suis ! Celui qui l'a tué a commis une très mauvaise action envers moi. J'en appelle à Dieu ; si je savais qui il est, je m'en vengerais de façon exemplaire. Si je pouvais le tenir entre mes mains, il ne pourrait échapper à une mort immédiate et, je le jure par Dieu, il ne pourrait en aucune manière racheter sa vie contre une rançon. Mais à quoi bon ? Tout cela ne sert à rien. Mon compère est tombé entre de mauvaises mains¹ et tout cela m'accable. Ah, le malheureux, d'où revenait-il ? Pourquoi, pour quelle occasion avait-il quitté sa maison ? Ah ! Quelle cruelle destinée que de finir ainsi ! Mais je vois bien que la mort l'attendait ici et qu'il ne devait pas vivre plus longtemps. » Renart entendit se lamenter sa commère et crier son compère, qui manifestait le grand chagrin que lui causait sa situation. Il rassembla ses forces pour lui répondre : « Cher compère, ne pleurez pas. Si telle est la volonté de Dieu, je ne vais pas mourir, j'en réchapperai, n'ayez aucune crainte, si Dieu et sa douce mère le veulent bien. » En entendant parler son compère, Isengrin fut fou de joie ; il lui dit : « Vous êtes bien mal en point, mon très cher ami ; j'en suis tellement bouleversé que pour longtemps je ne pourrai me réjouir. Qui vous a mis la croupe dans un tel état et qui vous a mis la peau en lambeaux ? C'était vraiment un jour maudit pour vous.

Quant mon conpere ai si perdu,
 Qui m'avoit bien secoureü ;
 Au grant besoing me porta foi.
¹⁴⁰⁸ Or le voi mort, ce poise moi.
 Las, chetis ! Qui li a çou fait
 Durement a vers moi mesfait.
 Si m'aißt Diex, se jel savoie,
¹⁴¹² Molt hautement l'en vengeroie.
 Se jel pooie as mains tenir,
 Molt tost le covenroit fenir ;
 Que si me face Diex pardon,
¹⁴¹⁶ Il n'en avroit ja raençon.
 Mais çou que vaut ? Ceeßt dou mains.
 Molt a esté en males mains
 Mes conperes, dont sui iriés.
¹⁴²⁰ Hé ! Las, dont est il repaieriez ?
 Par coi et par quele oquison
 Se departi de sa" maison ?
 Haï ! Con grant malaëurté
¹⁴²⁴ En male prison a esté,

Mais bien voi sa mors i gisoit,
 En avant aler ne pooit. »
 Renars entendi sa conmere
¹⁴²⁸ Et oï crier son conpere
 Qui por lui molt grant duel menoit.
 Si respondi al mielz qu'il pot^b :
 « Biaux conperes, ne plorés pas.
¹⁴³² Se Dieu plaïst, je ne morrai pas,
 Ançois en escaperai bien.
 Ne vous estuet douter de rien,
 Se Dieu plaïst et sa douce mere. »
¹⁴³⁶ Quant Ysengrins ot son conpere
 Qui parole, molt en fu liés.
 « Vous estes molt mesaiesiés^c,
 Fait Ysengrins, biaux dols amis ;
¹⁴⁴⁰ En tel dolor as mon cors^d mis,
 Ne l'avrai mais a piece lié.
 Qui ensi vous a damaigié
 Cel crepon et cele pel frete ?
¹⁴⁴⁴ Male journee avés hui fete.

— C'est vrai, par la grâce de Dieu, dit Renart. J'ai été sévèrement maltraité, tirailé et mordu ; j'ai été si sévèrement arrangé que je ne sais si je pourrai en guérir. — Mon plus cher désir, dit Isengrin, est que vous guérissiez. — Par ma foi, dit Renart, cher ami, si j'avais un médecin¹, je crois bien que je pourrais guérir. — Renart, cher ami, dit Hersent, qui vous a mis dans un tel état ? — Par saint Julien, c'est un chien. Je ne peux plus remuer ni pied ni patte. — Si vous pouviez guérir, dit Isengrin, peu m'importerait le prix à payer : je donnerais volontiers, mon cher ami, trois ou même quatre marcs en pièces d'estérilins au médecin qui pourra vous soigner et vous guérir. — Cher compère, dit Renart, par saint Simon, j'en réchapperai bien. » Alors Isengrin le prit dans ses bras et l'embrassa trois fois sur le visage. Renart lui dit : « Je le jure par Dieu, je ne peux pas bouger d'ici. Si vous ne me faites pas transporter, je ne verrai pas la fin de la journée. » Isengrin et Hersent se précipitèrent alors et le prirent dans leurs bras ; ils l'emportèrent avec beaucoup de difficultés jusqu'à leur maison. Chacun fait tout ce qu'il peut pour le servir et ils lui consacrent tous leurs soins : toutes ses blessures furent entourées de charpie, on lui fait boire des potions et des remèdes, il doit manger de nombreuses plantes médicinales, selon les instructions du médecin. Celui-ci ne ménage pas sa peine pour le soigner et le gué-

- Voire, dist Renars, Dieu merci.
Malement m'a le cors nerci
Et desachié et detiré,
1448 Si m'a malement atiré
Que ne sai se porrai garir. »
Et dist Ysengrins : « Molt desir
Que a garison soies mis.
1452 - Par foi, fait Renars, biaux amis,
Se j'avoie un fuscien,
Je cuit que ge garroie² bien. »
Dist Hersens : « Renars, biaux amis,
1456 Qui est qui vous a si mal mis ?
- Ensi m'aiist saint Juliens,
Dame, tout ce m'a fait uns chiens ;
Ne puis traire a moi mains ne piés.
1460 - Se vous garir en poés,
Ne m'en charroit, fait Ysengrins,
Trois mars ou quatre d'estérilins
Ou plus encor, biaux amis chiers,
1464 Donrai a mirre volentiers,

- S'il vous puet metre a garison³.
- Biaux conperes, par saint Symon,
Fait Renars, bien escaperé. »
1468 Lors l'a Ysengrins acolé
Et basié trois fois en la face.
Dist Renars : « Se Diex bien me face,
Ne me puis de ci remuer ;
1472 Se vous ne me faites porter,
Je ne verrai ja l'asserir. »
Atant le corurent saisir
Ysengrins et Hersent vias⁴,
1476 Si l'enportèrent entre bras
A lor ostel a molt grant painne.
De lui servir cascuns se painne,
Molt par i metent grant entente.
1480 En toutes ses plaies ot tante,
Puison li fontboivre et mecine ;
D'erbe a mengié mainte racine
Si com li mires li ensaigne.
1484 Ne cuit mie que il se faigne

rir, si bien qu'au bout d'un mois la guérison était totale. Ce médecin qui s'était dépensé sans compter pour soigner et guérir Renart était venu de Montpellier où Isengrin l'avait envoyé quérir. Il n'y avait pas, à mon avis, meilleur médecin que lui en France ; il était compétent et expérimenté dans l'art de soigner les blessures. Il mit un point d'honneur à guérir complètement Renart, et Isengrin lui donna le marc d'argent qu'il lui avait promis. Le lendemain, le médecin s'en alla et Renart resta en ces lieux où il croit que l'on a de l'affection pour lui, et effectivement Hersent et Isengrin le chérissaient sans compter. Il séjourna auprès d'eux pendant environ un mois ; puis arriva un vendredi matin : à son lever Renart sollicita l'autorisation de s'en aller et Isengrin, qui avait du savoir-vivre et connaissait les usages, la lui accorda, mais Hersent fut accablée par ce départ et elle jura par saint Jean que, s'il ne tenait qu'à elle, ce départ ne se ferait pas. « Je crois tout à fait en votre sincérité, dit Renart, mais, par celui en qui je crois, vous avez fait pour moi tout ce que je demandais¹. » Renart descendit alors les escaliers et partit aussitôt, laissant dame Hersent en pleurs, tandis qu'Isengrin l'accompagnait : il l'aida à se mettre en chemin puis rentra chez lui tout songeur. Renart se mit à courir, à travers forêts et terrains vagues, tout à la joie d'être enfin guéri.

De lui garir et respasser,
 Qu'ains que veïst le mois passé
 Fu il garis et respassés.
 1488 Li mires qui se fu lassés
 A lui garir et aligier
 Estoit^a venus de Montpellier
 Ou Ysengrins l'envoia querre.
 1492 N'ot millor mire en nulle terre
 N'en France ensi con je le cuit^b ;
 En lui ot saïge home et recuit
 De plaies garir et saner.
 1496 Tant se volt de Renart pener
 Que il l'a a garison mis ;
 Un mar d'or li avoit promis
 Ysengrins, si li a baillié.
 1500 Tant en a son cors travillié
 Qu'il l'a rendu gari et sain.
 Congié a pris a l'endemain
 Li mires et Renars remaint
 1504 La ou il cuide que on l'aint,
 Et si faisoit on sans gaboïs.

Iluec sejorna près d'un mois
 Avoec Hersent et Ysengrin,
 1508 Tant que un vendredi matin
 Se leva, si a congié pris.
 Comme courtois et bien apris
 Li done Ysengrinz doucement,
 1512 Mais molt en pesa a Hersent
 Et jure le cors saint Jehan
 Que sen voel n'en partist auuan.
 « Dame, fait il, bien vous en croi,
 1516 Mais par celui en qui je croi,
 Vous m'avés bien servi a gré. »
 A tant avale le degré,
 Si s'en issi de maintenant.
 1520 Dame Hersens remest plorant
 Et Ysengrins si le convoie
 Tant que il l'ot mis en la voie ;
 Retournez s'en est tous pensis.
 1524 Et Renars s'est a corre pris,
 Par mi forés, par mi larris.
 Grant joie a quant il est garis^c.

Renart s'en va à vive allure, tout guilleret d'avoir retrouvé forces et vitalité, mais, même en échange de six cents livres, il ne voudrait se retrouver dans la situation qu'il a connue. Il accélère¹ encore l'allure et le hasard le conduit à regarder du côté d'un grand buisson où il voit un écuyer en train d'uriner, qui avait laissé son cheval au milieu du chemin. Renart se dirige aussitôt de ce côté et voit attaché à la selle du cheval une sorte de récipient dont on se sert pour effrayer les canards sauvages. C'était un beau tambour et près de celui-ci il y avait un faucon attaché à l'arçon de la selle. Renart, après avoir bien examiné tout cela, se dirige sans traîner de ce côté et il voit l'écuyer en train d'uriner. Il se dirige aussitôt vers l'animal de très grande valeur² et d'un bond s'installe sur le cheval, qu'il éperonne à grands coups de talons pour détaler à toute allure. Pour parer à toute éventualité, il met le faucon sur son poing, ce faucon qu'il est si content d'avoir, et poursuit son chemin en éperonnant le cheval. L'écuyer, qui avait entendu le galop de l'animal, tire l'épée qu'il avait à la ceinture et se précipite aussitôt à sa poursuite, mais Renart, qui n'avait aucune envie de lui prêter attention, continue d'éperonner sa monture et l'écuyer, qui ne pouvait suivre l'allure, a rapidement perdu sa trace. Renart poursuit sa chevauchée à vive allure à travers la forêt et il voit à l'orée du grand bois un marécage ; les canards s'étaient rassemblés en

Renars s'en va a grant alainne.
¹⁵²⁸ Molt grant joie^a en son cuer demainne
 De çou qu'il est fors et delivres.
 Mais qui li donaüst siscent livres
 Ne vorroit il estre en tel point
¹⁵³² Con il a esté. Adont point
 Et va fuiant grant aleüre,
 S'a regardé par aventure^b
 Delez un buisson bel et gent,
¹⁵³⁶ Un escuier trova pissant^c ;
 Ses chevalz fu en mi la voie.
 Et Renars cele part s'avoie
 Et voit qu'en la sele au roncín
¹⁵⁴⁰ Si avoit pendu un bacín
 Dont on faitas anez pour.
 Molt i avoit cointe tabour ;
 Delez le tabor a l'arçon
¹⁵⁴⁴ Avoit atachié un faucon.
 Renars qui molt l'a regardé
 Cele part va, n'i a tardé
 Et coisi celui qui pissoit.

¹⁵⁴⁸ Vers le roncín que tant prisoit
 Vient que n'i a demoré plus.
 Tot maintenant est salís sus,
 Si le fíert grans cols^d des talons.
¹⁵⁵² Renars s'en va de grans randons ;
 Treštout ausi com a besoing
 Le faucon a mis sor son puing
 Dont il a son cuer grant joie.
¹⁵⁵⁶ Esporonant s'en va se voie.
 Li escuiers oï la frainte,
 S'espee trait qu'il avoit çainte,
 Si cort après de maintenant.
¹⁵⁶⁰ Et cius s'en va espouronnant^e
 Qui n'avoit soing de son ascout :
 Li escuiers l'ot perdu tošt
 Qui ne pot pas si tošt aler.
¹⁵⁶⁴ Renars pense d'espouroner
 Grant aleüre par le bois,
 Tant qu'il a coisi un marois
 A l'issue dou bos ramé.
¹⁵⁶⁸ Anes i avoit a plenté

grand nombre autour d'un étang qui se trouvait là. Renart se dirige tout droit vers cet étang dont la vue le comble de joie. Il joue du tambour et les canards s'envolent mais je ne crois pas qu'ils aillent loin : Renart fera tout pour en capturer quelques-uns. Sans perdre de temps il libère l'épervier en lâchant les lanières¹ à la volée : l'oiseau s'envole à tire-d'aile et déploie toute son énergie. Il abat un canard et le prend entre ses serres. Renart rejoint vite le faucon, il le reprend en main et le renvoie à la chasse ; aussitôt il s'élance et capture un autre canard qu'il fait tomber à terre. Renart aussitôt le prend, tout content du travail de ce faucon qu'il estime être un oiseau de grande valeur. Il le renvoie à la chasse. Pourquoi continuer le récit ? Le faucon captura quatre canards à la suite, ce qui combla de joie Renart. Il attacha son gibier à la selle et poursuivit sa route, tout content de sa belle chasse et portant son faucon sur le poing. Entré dans la forêt, Renart n'avait pas cheminé longtemps quand il vit venir le limaçon, armé de pied en cap sur un cheval lancé au galop : la lance au poing, le bouclier en position de défense et le heaume lacé², il traversait à toute allure un essart. En voyant Renart, il en conçut intérieurement une très grande joie, car Renart lui avait causé beaucoup de tort et de tracas ; il pensa pouvoir s'en venger en lui faisant payer immédiatement tout le mal qu'il lui avait infligé.

En un estanc qui i estoit.
 Renars s'en va cele part droit ;
 Quant Renars a l'estanc veü
 1572 Onques mais plus joians ne fu.
 Son tabur sone et elles salent.
 Je ne cuit pas qu'ensi s'en aillent :
 Se Renars puet, il en avra.
 1576 Tantoüst l'esprevier deslasça,
 Les jes lasça a la volee^a
 Et cius s'en iſt a la volee^b
 Qui molt durement s'esvertue.
 1580 Atant a une ane abatue,
 Soz' lui la tint entre ses piés.
 Renars i vint toz eslassiés ;
 Le faucon reprent, si le jete
 1584 Et il tout maintenant s'adrece,
 Si en a une autre saisie,
 Contre la terre la chaſtie^d.
 Et Renars si l'a tantoüst prise,
 1588 Molt en fait grant joie et molt prise
 Le faucon et molt le tient chier.

Tantoüst le ra mis au frapier.
 Qu'iroie lonc conte tenant ?
 1592 Quatre anes priſt en un tenant.
 Renars molt grant joie en a fait ;
 Derier lui les torse, si s'en vait^e,
 De son gaaing biau se deporté,
 1596 Desor son puing le faucon porte.
 Estes le vous ou bois entré,
 Mais il n'ot pas granment erré
 Quant vit le limeçon venir,
 1600 La lance ou puing, l'escu tenir,
 Sor un cheval tout eslassié,
 Bien armé, le hiaume lacié ;
 Poignant s'en vient par un essart.
 1604 Si toſt en a veü Renart,
 Grant joie en ot en son corage,
 Qu'illi ot fait maint grant damaje,
 Mainte rancune et maint anui ;
 1608 Vengier s'en cuide encor ancui :
 Treſtout l'anui que fait li a
 Orendroit, ce diſt, li vendra.

Renart, quand il aperçut le limaçon, aurait préféré être à cent lieues de là¹, sans son cheval et sans son faucon ! Mais voici que le limaçon fonce dans sa direction sans plus attendre. Renart voit rouge : il attache son faucon à l'arçon de la selle avec les lanières, mais Tardif le frappe avec son épieu et du premier coup il le fait tomber de cheval et l'envoie s'étaler de tout son long ; Renart se relève tout étourdi et prend son tambour par les lanières, se précipite aussitôt sur Tardif et ajuste son coup. Tardif de son côté a déjà tiré l'épée et se prépare à frapper, mais Renart est le plus rapide : il lui assène avec son tambour un coup qui le fait tomber de son cheval de combat². Quand Renart voit que Tardif est tombé de toute sa hauteur à la renverse sur son bouclier, il se précipite sur lui, lui arrache son bouclier et lui assène sur la tempe un coup de tambour³ qui lui ensanglante la tête en lui écorchant tout le visage. Renart lui arrache son épieu qui était de dimensions respectables et le lui enfonce dans le corps, le tuant sur le coup ; puis il remonte à cheval et s'en va. L'épée passée au côté, il est tout heureux d'emporter l'épieu vermeil qui brille au soleil. Renart poursuit son chemin, le cœur joyeux, éperonnant son cheval qui allait à toute allure : il tenait à la main l'épieu du limaçon, une arme solide, légère et bien polie, et il avait attaché son gibier à la selle du cheval du limaçon ; il conduisait ce cheval, animal tout à fait docile, de la main droite. Regardant autour de lui sur la

Quant Renars a Tardif^a coisi,

¹⁶¹² Lors vوسیѣ bien eſtre a Coisi,
Tout sans cheval et sans faucon.
A tant e vous le limeçon,
Envers lui vient sans atargier.

¹⁶¹⁶ En Renart n'ot que correcier ;
Son faucon^b atache vias
Desus son arçon o lez las.
Tardis le fiert de son espie^c,

¹⁶²⁰ Au premier cop l'a mis a pié,
Touz eſtendus chei et plas ;
Si resaut sus pensis et mas
Et son tabor par les las tint^d,

¹⁶²⁴ Maintenant vers Tardif en vint,
De lui ferir molt fort s'afaite.
La ot Tardis l'espee traite,
Si s'est de ferir apreſtés.

¹⁶²⁸ Mais Renars s'est un poi haſtés,
Si le fiert tel cop dou tabor
Que jus l'abat del missodour.
De si haut come Tardis fu

¹⁶³² Chaï envers sor son escu.

Et quant Renars le vit cheü,
Vers lui cort, si li tolt l'escu^e,
Sel fiert dou tabor lés l'oreille

¹⁶³⁶ Que la teſte li fiſt vermeille.
Tout le vis li a escorchie.

Lors li a tolu son espie
Qui estoit fors et grans et gros,

¹⁶⁴⁰ Si li lance par mi le cors ;
Mort l'a, puis monte, si s'en vait.
L'espee çaint, grant joie en fait,
S'enporte l'espier tout vermeil^f

¹⁶⁴⁴ Qui reluiſt contre le soleil.
Renars s'en va, s'a son cuer lié,
En son puing porte son espie^g
Fort et legier et bien plasné.

¹⁶⁴⁸ Le cheval a espouronné
Qui li va a grant alenee^h.
Sa volille avoit trossee
Sor le cheval au limeçon

¹⁶⁵² Qui molt iert de gente façon.

gauche, il voit venir à très vive allure un messenger¹ qui ne cessait d'éperonner sa monture ; une allure aussi rapide indique qu'il s'agit d'un homme de guerre. Dès que ce messenger voit Renart, il le salue en ces termes : « Que Dieu qui règne au plus haut des cieus guide vos pas ! » Renart lui répondit comme il convenait : « Mon ami, que Dieu vous bénisse ! D'où venez-vous, où allez-vous et que cherchez-vous ? — Seigneur, je dois vous dire la vérité : Monseigneur Noble le lion m'a envoyé auprès de vous qui êtes l'un de ses meilleurs amis et l'un de ceux pour qui il a le plus d'affection ; je ne crois pas qu'il existe au monde quelqu'un pour qui il ait plus d'affection que pour vous. Il me charge de vous remettre ce pli de sa part : le voici, vous pouvez briser le cachet. » Renart fut tout heureux de le prendre.

Renart, après avoir brisé le sceau, lut le message du roi et prit connaissance de son contenu. Puis il dit au messenger : « Mon ami, par la foi que je vous dois, je vais de ce pas me rendre auprès du roi. Qu'il sache bien que je ne manquerai en aucun cas de répondre à la demande d'aide qu'il m'adresse. » Le messenger le remercia de cette réponse, prit congé et repartit. Renart en fit de même, tenant toujours son faucon sur le poing, en homme qui en savait plus que tout le monde. Il rencontra alors son cousin Grimbert qui le salua en ces termes : « Bonjour ! D'où venez-vous ? — Dieu vous bénisse, mon cousin,

Par la resne le mainne en destre,
 Devant^a lui regarde a senestre,
 Et voit un messagier venant
 1656 Sor un cheval esporonnant
 Hastivement^b venoit et tost ;
 Bien samble home qui viegne d'oïst
 Car de tost venir s'esvertue.
 1660 Ou voit Renart, si le salue :
 « Sire, dist il, cilz Diex vos maint
 Qui la amont es sains cieus maint. »
 Renars molt bien li respondi :
 1664 « Amis, Dieus beneïe ti !
 Dont viens et ou vas et que quiers ?
 - Sire, ce dist li messagiers,
 Drois est que le voir en disons.
 1668 Messirez Noblez li lions
 M'a cil uec a vous tramis
 Com a un des millors amis
 Que il ait et qu'il aime plus ;
 1672 Je ne cuit qu'en ce mont soit nuls
 Que il aint autant comme vous.

Cest brief vous envoie par nous :
 Tenés le et si le brisiés. »
 1676 Renars le prent, si en fu liés.
 Renars a brisié les saiaus
 Et puis lut les lettres roiaus.
 Bien sot a dire qu'il i a.
 1680 Le messagier araisonna
 Et dist : « Amis, foi que vous doi,
 Ge m'en irai par tens au roi,
 De çou qu'il requiert sace bien,
 1684 Que je ne li faurai de rien. »
 Cil li respont : « Voïstre merci ! »
 Congié prent, si s'en part ensi.
 Et Renars s'en va autresint,
 1688 Son faucon desus son puing tint ;
 Molt resamble bien home apert.
 Devant lui encontre Grimbert,
 Son cousin qui l'a salué :
 1692 « Bon jor aiés hui ajorné !
 Fait Grimberz et dont venés vous ?
 - Cousins, Diex beneïe vous,

répondit Renart, montez donc sur ce cheval que j'ai là et ensemble nous irons à la Cour. » Grimbert ne se le fit pas dire deux fois ; il répondit à Renart : « Seigneur, c'est bien volontiers ! » Profitant sans tarder de l'invitation, il monta sur le cheval en s'aidant des étriers. Maintenant Renart a avec lui un bon écuyer ! Dès qu'il fut monté, il lui passa le bouclier autour du cou et, plein de prévenances pour un tel compagnon, il lui mit l'épieu dans la main. Portant toujours son faucon sur le poing, Renart poursuivait allégrement son chemin tout en discutant avec Grimbert. Mais ils n'avaient pas été bien loin quand ils rencontrèrent Percheaie, le fils aîné de Renart. Il venait à bride abattue tout en manifestant un très grand chagrin. Il salue aussitôt son père qui, après l'avoir embrassé, lui demande ce qui l'amène. « Au nom de Dieu, un malheur vient de nous frapper, mon très cher père. — De quoi s'agit-il ? — Ma mère est morte. — Morte ? — Oui, seigneur. » Cette nouvelle plongea Renart dans une profonde affliction, au point qu'il faillit s'évanouir. « Ah, Hermeline, ma très chère, que vais-je devenir ? » Percheaie lui dit : « Mon père, il ne faut pas vous affliger ; de telles lamentations ne servent à rien. — Malheureux que je suis ! dit Renart. Que faire ? Comment me consoler d'une telle perte ? Assurément, jamais je ne le pourrai. Mon cher fils, ne vous attardez pas ici, retournez plutôt sur vos pas et amenez vos

Fait Renars quant il l'ot parler.

¹⁶⁹⁵ Venés sour cest cheval monter :
S'en irons jou et vous a cort. »
Lors ne fist pas Grimberz le sort,
Ains dist : « Sire, molt volentiers ! »

¹⁷⁰¹ Montés i est par les estriers.
Quant Grimberz ot conmandement,
Si est montés isnellement,
Que il n'i volt plus delaier.

¹⁷¹⁴ Or a Renars bon escuier.
Tout maintenant que montés fu
Li a mis a son col l'escu,
Et l'espié^u li baille en son puing.

¹⁷⁰⁸ De tel conpaigie avoit soing.
Desus son puing le faucon porte,
En aler forment se deporte.

Et vont andui parlant ensamble,
¹⁷¹² Mais poi ont alé, ce me sanble,
Quant Percheaie ont enconré ;
Ce fu des fius Renart l'aisné.

Molt venoit grant duel demenant,
¹⁷¹⁶ Sor un cheval espouronant.

Son pere a tantoſt salué

Et Renars si l'a acolé,
Demande li qu'il va querant.

¹⁷²⁰ « Por Dieu, fait il, malvaisement
Nous est avenus, biaux dolz pere.
- Coment ? - Par foi, morte est ma mere.
- Morte ? fait Renars. - Voire, sire. »

¹⁷²⁴ Molt en a a son cuer grant ire
Renars quant la novele entent ;
A poi que li cuers ne li fent.

Molt ot grant dolor a son cuer ;
¹⁷²⁸ « Ha, Hermeline, bele suer,
Fait se il, que porrai je fere ? »
Percheaie li dist : « Bial pere,
Cest duel vous covient a lassier ;

¹⁷³² Desconforter n'i a mestier.
- Las, dit^h Renars, et que ferai ?
Et coument m'en conforterai ?
Voir, conforter ne m'en porroie.

¹⁷³⁶ Biaux filz, mais alés tote voie
Arriere, si ne demorés
Et vous deus freres m'aménés

deux frères à la Cour de Noble le lion. Nous vous ferons chevaliers tous les trois avant Pentecôte, que cela plaise ou non, car le roi se trouve face à une guerre imminente¹. Allez, amenez-les à la Cour le plus rapidement possible. — Seigneur, je vais exécuter de mon mieux vos ordres. » Ils se séparèrent tous les trois : Percehaie repartit de son côté et Renart poursuivit sa route, Grimbert à ses côtés, qui le réconforte du mieux qu'il peut. Ils arrivèrent enfin à la Cour : Renart et Grimbert mirent pied à terre au montoir, et maître Tiécelin le corbeau vint prendre les deux chevaux, les boucliers et les lances. Ils montèrent au palais où ils trouvèrent l'empereur². Ils le saluèrent respectueusement et Renart, en homme qui connaît les usages, s'est agenouillé devant lui. Le roi lui demanda de se lever et aussitôt le fit asseoir à ses côtés, puis il déclara : « Si je vous ai fait venir, c'est parce que j'ai grand besoin de vous : les païens³ sont en guerre contre moi. Ils ont déjà, sous la conduite du chameau, envahi ma terre et pris deux de mes châteaux les mieux fortifiés. Ils sont venus en nombre, scorpions, éléphants, tigres, qui tous ont perdu la mémoire⁴, buffles, domadaires⁵ légers et farouches, serpents venimeux, ils sont si nombreux qu'on ne peut les compter. Je crains fort qu'ils ne m'infligent une défaite humiliante ; il y a même des lézards et des couleuvres. — Quelle maudite entreprise, répond Renart.

A la cort Noblez li lions.

- ¹⁷⁴⁰ Tous trois chevaliers vos ferons
Mais que vegne la Pentecoste,
Cui que soit bel ne cui qu'il coste,
Car au roy molt grant guerre sort.
¹⁷⁴⁴ Alés, ses amenés a cort
Molt tost et molt delivrement.
- Sire, vostre comandement
Feraï volentiers et l'otroi. »
¹⁷⁴⁸ A itant departent tuit troi,
Si s'en retorne Percehaie.
Et Renars se mist a la voie"
Et Grimberz fu lés lui encoste
¹⁷⁵² Qui au mielz qu'il puet le conforte.
Tant ont a l'aler entendu
Que sont a la cort venu
Entre Renart et le taison.
¹⁷⁵⁶ Andui descendent au perron
Et dans Tyecelins li corbaus
Reçuit ambedeus les chevaus
Et escu et lancez après^b,
¹⁷⁶⁰ Et tant monterent ou palés

Ou l'empereor ont trové.

- Molt gentement l'ont salué
Et Renars con bien ensegniés
¹⁷⁶⁴ S'est devant lui agenoulliez.
Li rois comande qu'il se liet,
Maintenant delés lui l'assiet.
Et dist li rois : « Mandé vous ai
¹⁷⁶⁸ Car molt très grant mestier en ai,
Por païenz qui me font grant guerre.
Il sont ja entré en ma terre
Et si les conduist li chameus ;
¹⁷⁷² Ja a de mes castiaus pris deus,
Des millors, des plus fors donjons.
Tant i a de escorpiõs,
Elefans, tygres et yvoires
¹⁷⁷⁶ Que tous ont perdu lor mimoiress^c,
Bugles, domadaires legiers,
Qui molt ont les coraiges fiers,
Cuivers serpens n'en sai le conte.
¹⁷⁸⁰ Molt doc que ne me fachtent honte ;
Laisardes i a et couluevres. »
Dist Renars : « Ci a males ouevres.

Convoquez vos hommes, sans plus attendre, et nous irons défendre votre terre.

— Renart, Renart, dit l'empereur, vous avez bien parlé, par saint Pierre. C'est ainsi que je vais procéder, par la foi que je vous dois : je convoquerai tous mes barons sans en oublier un seul, ils seront mobilisés en masse. » Le roi fit alors rédiger ses lettres, sans se soucier de qui que ce soit, et il les fit porter par ses hommes. Personne ne fut oublié par la convocation, ni grues, ni hérons, ni ours, ni léopards, ni même monseigneur Espinart le hérisson¹, ni chiens, ni loups². Tous sans exception vinrent : Bernard l'archiprêtre et Baucent qu'il tenait par la main, seigneur Bruiant le taureau, Brun l'ours et seigneur Ferrant, monseigneur Pelé le rat, Tibert le chat³, Brichemer, Isengrin, maître Roussel et maître Belin ; Roonel y vint à vive allure, main dans la main avec Timer ; vinrent également Chantecler le coq, un vaillant jeune homme, le singe, Couart, Hardi le lapin et Rohart, le corbeau frère de Tiécelin. Ils venaient si nombreux sur tous les chemins que l'on ne voyait que des étendards. Frobert le grillon y vint aussi en menant grand tapage ; bref, ils étaient tous là, sauf Tardif. Le roi, posté pour observer le mouvement depuis l'embrasure d'une fenêtre, vit s'approcher étendards et enseignes. « Renart, regarde, quels bataillons de valeureux barons ! Ils libéreront par leur puissance militaire ma terre de tous ses envahisseurs. Vois toutes ces enseignes,

Mandés vos gens sans plus attendre,
1784 S'irons voestre terre desfendre.

- Renart, Renart, dist l'emperere,
Vous avés bien dit, par saint Pere.

Ensi iert il, foi que vous doi :

1788 Treštous mes barons manderoi,
Par non que ja n'en lairai un,
Tout seront mandé en comun. »

A tant fait escrire ses briès,

1792 Cui que soit bel ne qui soit liés^a,
Ses envoie par ses barons.

N'i remest grue ne hairons

A semonre, ours ne liupars,

1796 Neïs messires Espinars

Le yreçons ne leu ne chien.

Tout i vienent^b sans nul retien.

Bernars l'arceprestre i vint

1800 Et Bauçans que par la main tint.

Si vint li tors sire Bruians,

Bruns li hours et sire Ferrans

Et messirez Pelés li ras ;

1804 Et si i vint Tyebers li cas

Et Brichemers et Ysengrinz

Et dans Roussiaus et dans Belins

Et Rooniaus laschue son frain

1808 Et il et Timers main a main ;

Si i est venus Canteclerz

Li cos qui est fors bachelers ;

Li singes i vint et Couars,

1812 Hardis li conins et Roars,

Li corbiaus frere Tiecelin.

Tant en venoit par le chemin^c

Qu'on n'i perçoit fors confanons^d.

1816 Frobers i vint li gresillons

A grant estor, a grant estrif ;

Treštout^e i vienent fors Tardif.

Li rois s'est apoiés as estres,

1820 Si regarde par les fenestres,

Vit venir pononz et ensaignez.

« Renars, esgarde, quelz conpaignes,

toutes ces lances, tous ces blancs hauberts et tous ces boucliers ! Les païens seront bien battus ! Nous avons des hommes en nombre considérable, Dieu en soit remercié ; jamais je n'ai vu autant d'hommes rassemblés et jamais personne, je pense, n'en a vu autant. » Les hommes commencèrent à s'installer dans les vastes prairies : ils montent les tentes et les pavillons.

Une fois que tous furent installés, voici que Brun¹ monte au palais avec les plus grands barons. Ils sont très bien accueillis par le roi qui manifeste sa joie de les voir et qui leur expose ses préoccupations : « Seigneurs, je me plains auprès de vous de ces païens arrogants que je vois occuper ma terre ; ils s'emparent par la force de mes châteaux et de mes forteresses. Sachez-le, je n'apprécie pas du tout que jusqu'à présent nous ayons accepté cette situation. Le chameau me nuit tout particulièrement en conduisant contre nous ses païens. Mais nous avons des chrétiens en si grand nombre qu'au lieu de nous attendre ils s'enfuiront plutôt, j'en suis persuadé. — Sire, dit Belin le mouton, il y a ici quantité de valeureux barons, des hommes de grande famille ; il y a aussi beaucoup d'hommes à la sagesse éprouvée, qui pourront vous conseiller sur la manière d'agir face à cette situation. » Renart, qui était assis à côté du roi, lui répondit : « Belin, par ma foi, vous avez très bien parlé, c'est vrai, et vous n'avez pas manqué à votre devoir ;

Fait li rois, de barons de pris !
 1824 Cil m'aquiteront mon pais
 Vers tous homez par lor poissance.
 Vés tante enseigne, tante lance,
 Tant blanc hauberc et tant escu !
 1828 Bien seront li païen vaincu !
 Molt avons gent, la Dieu merci,
 Ainc mais tant ensamble n'en vi^a,
 Non fîst nuls hon au mien cuidier. »
 1832 Et cil se prenent a logier
 Es près qui erent grans et lons ;
 Tendent tentez et pavillons.

Quant tot se furent atravé
 1836 Es vous Brun^b ou palais monté
 Et les haus barons avoec lui.
 Li rois molt bel les recueilli
 Et lor fîst grant joie et grant feste
 1840 Et tot lor a conté son estre
 Et dist : « Signor, a vous trestous
 Me plaing de ces païens estous

Que je voi en ma terre entrés ;
 1844 Mes castiaus et mes fermetés
 Prenent par force de lor gent.
 Saciez ne m'est ne bel ne gent
 Que sont tant par nous souffert.
 1848 Li cameus malement me sert
 Qui nous amaine ses païens.
 Mais nous avons des crestiens
 Tant que ja ne nous atendront ;
 1852 Je croi mielz que il enfuiront^f.
 - Sire, dist Belins li moutons,
 Molt a ci de nobles barons,
 Haus homes et de grant lignaje,
 1856 Si i a maint preudome et saige
 Qui bien sauront conseil doner
 Coment vous en devés ouvrir. »
 Renars qui sist jouste le roy
 1860 Li respont : « Belin, par ma foi,
 Çou est voirs, vous ditez molt bien,
 Vous n'i avés mespris de rien ;

mais l'heure n'est plus à la délibération, il faut agir vite et bien : demain matin nous nous mettrons en route pour attaquer l'ennemi. — Seigneur Renart, dit Belin, voilà qui est bien dit, je l'atteste par Dieu, mais il nous manque monseigneur Tardif qui n'est pas encore arrivé ; j'ignore les raisons de son absence. » Monseigneur Roussel fit un bond en avant et déclara devant toute l'assemblée : « Seigneurs, seigneurs, n'attendez pas Tardif : il ne viendra pas, il est mort, j'en suis sûr. » Cette nouvelle plongea le roi dans l'affliction. « Roussel, dit le roi, dis-moi, je t'en conjure, où il est mort et dans quelles circonstances. — Sire, je l'atteste par Dieu, je sais bien qu'il a été tué : je l'ai vu, je vous le garantis, raide mort et j'ai bien vu sa blessure. » Le roi, à ces mots, fut plus que troublé car il avait pour Tardif une très grande affection. « Seigneurs, dit-il, quel grand malheur ! Aidez-moi donc de vos conseils. » Isengrin se leva et dit au roi : « N'en parlons plus ! Personne n'a le pouvoir de ressusciter un mort ! Puisque la mort nous l'a enlevé, cherchez l'homme à qui vous pourriez confier le gonfanon, car un tel homme est indispensable. — Je le jure sur ma tête, c'est exact. Voyez donc, s'il vous plaît, qui nous choisirons comme gonfanonier. — Sire, disent tous les barons ensemble, nous allons en délibérer comme il convient. » Mais voici qu'entrent au palais¹ les trois fils de Renart. Ils saluent respectueusement le roi, car ils savent comment parler en toutes circonstances. Le roi les accueille

Mais ja conseil de cest affaire
 1864 N'i aura pris fors de bien faire,
 Ançois movrons demain matin.
 - Sire Renars, ce dist Belin,
 Vous dites bien, se Diex me saut,
 1868 Mais messirez Tardis nous faut,
 Que n'est pas encore venus ;
 Ne sai por quoi s'en est tenus. »
 Messirez Rousiaus saut avant
 1872 Et dist, oiant toute la gent :
 « Signor, signor, n'attendez pas
 Tardif car il ne venra pas,
 Que il est mors, ne doutés mie. »
 1876 Li rois a la parole oïe,
 S'en fu dolans et si li dist :
 « Roussel, di moi, se Diex t'aïst,
 En quel liu fu mors et coment.
 1880 - Sire, se Damledix m'ament,
 Je sai bien que il fu ocis,
 Et si le vi, jel vous plevi,

Tout mort et si vi bien la plaie. »
 1884 Li rois l'oï, molt s'en esmaie,
 Que molt l'amoit et tenoit chier.
 « Signor, ci a grant enconbrier,
 Fait li rois, car me consilliez. »
 1888 Ysengrins s'est levés en piés
 Et dist au roi : « Laissez ester,
 Que mort ne puet nuls recover ;
 Puis que perdu l'avons par mort^a,
 1892 Querés qui le con fanon port,
 Et qui que le doiés baillier,
 Il vous couvient gonfanonier.
 - Voirs est, dist li rois, par mon chief,
 1896 Or gardez, si ne vous soit grief,
 De cui gonfanonier feron.
 - Sire, bon conseil i metron »,
 Fait cascuns de la soie part.
 1900 Atant e vous les filz Renart ;
 Tot trois sont ou palais entré.
 Molt ont le roi bel salué,

joyeusement, il les embrasse, puis, parce qu'il est d'une grande bonté d'âme et qu'il connaît les bonnes manières, il les fait asseoir tous les trois à côté de lui en les complimentant. Il rappelle ensuite à ses hommes qu'ils doivent, sans commettre la moindre erreur d'appréciation, lui choisir un nouveau porte-étendard.

« Sire, dit Isengrin au roi, le meilleur que je vois ici et que l'on puisse choisir parmi nous, c'est Renart, par la foi que je vous dois : il est audacieux et déterminé, il est valeureux et appartient à une illustre famille. — Cela est exact, répond le roi ; puisque vous en avez décidé ainsi, qu'il soit porte-étendard au nom de Dieu, conformément à vos souhaits ! » Ce choix, loin de chagriner Renart, le réjouit grandement. Aussitôt, en homme qui connaît les usages, il s'est jeté aux pieds du roi et les couvre de baisers pour manifester sa grande joie. Il s'adresse ensuite au roi en ces termes : « Cher Sire, j'ai trois beaux et grands enfants, que Dieu les protège ! Au nom de Dieu, je vous en prie instamment, armez-les chevaliers dès demain. » Le roi lui répond en souriant : « Renart, je vous l'accorde en toute amitié ; demain matin ils seront chevaliers et ils pourront nous aider dans le conflit actuel. » Les discussions en restèrent là ; après avoir passé la nuit en prière à l'église, ils furent armés dès le lendemain matin de la main même du roi : il leur mit l'épée au côté et leur donna l'accolade¹.

Que molt sont de bele parole.

¹⁹⁰⁴ Li rois les conjoit et acole,
Comme debonere et cortois
Delès lui les asiet tous trois
Et dist que molt sont bel et gent.

¹⁹⁰⁸ Maintenant commande a sa gent
Que antr'iaus gonfanonnier facent
Si boin que de riens ne mesfacent.

« Sire, dist Ysengrins au roi,
¹⁹¹² Tous li miedrez que jou i voi
Et que sache^a eslire entre nous,
Ce est Renars, foi que doi vous ;
Hardis est et de fier coraige

¹⁹¹⁶ Et molt a en lui vasselaige
Et si est bien enparentés. »
Li rois respont : « C'est verités,
Puis que vous l'avés esgardé,

¹⁹²⁰ Gonfanonniers soit de par Dé,
Puis que a vous vient a talent. »
Renars n'ot pas le cuer dolent,

Ains l'en ot molt lié, ce saciés.

¹⁹²⁴ Tantost li est cheüs as piés,
Con cius qui bien est afaitiez,
Li a andeus les piez baisiez
De la grant joie que il a.

¹⁹²⁸ Monsignor Noble en apela
Et dist : « Biau sire, mi enfant
Sont, Diex les salve, bel et gent ;
Si vous pri por Dieu et requier

¹⁹³² Que demain soient chevalier. »
Li rois li respont en riant^b :
« Renars, je l'otroi bonement.
Le matin chevalier seront,

¹⁹³⁶ A ce besoing nous aideront. »
Atant lassierent le plaidier.
La nuit villierent al mostier
Et quant ce vint a l'endemain

¹⁹⁴⁰ Li rois meïsmes de sa main
A a ca scun çainte s'espee
Et si lor done la colee.

Une fois la cérémonie terminée, le roi, sans perdre une seconde, appela Renart et lui dit : « Renart, je l'atteste par Dieu, nous devons partir dès ce matin, mais je vous en prie, par saint Martin, restez ici pour veiller sur ma terre et mon royaume, en compagnie de Rovel et de Malebranche. Percehaie, lui, portera au milieu de l'armée l'étendard et l'enseigne de soie immaculée ; je veux l'emmener avec moi et vous trois, vous resterez ici avec d'autres barons en grand nombre, qui vous jureront fidélité. Soyez sans crainte, il y aura avec vous Tibert le chat et Isengrin, entouré de tout son lignage, dont on connaît parfaitement la droiture. Tous vous jureront fidélité devant moi, même si cela peut déplaire à certains. Veillez bien également sur la reine Fièvre, je vous en prie. Je ne peux pas m'attarder davantage auprès de vous, je la confie à Dieu et à vous.

— Sire, fait Renart, quoi qu'il puisse arriver, j'agirai selon vos ordres, mais je souhaite recevoir le serment de fidélité de vos barons : c'est là une façon raisonnable d'agir. — Vous allez le recevoir », répondit le roi. Il fit alors venir Isengrin et Tibert devant lui et il leur dit : « Seigneurs, avancez avec tous vos hommes ; vous allez jurer tous ensemble de toujours rester avec Renart dans ce pays. Chers seigneurs, dit-il à tous, je vous laisse avec Renart pour garder ma terre en paix. Mais jurez-lui

Quant il furent fait chevalier,
 1944 Li rois qui ne volt delaier
 Renart apela, si li dist :
 « Renars, fait il, se Diex m'aït,
 Movoïr nous covient le matin,
 1948 Mais je vous pri por saint Martin
 Que vous ci iluec remanés,
 Ma terre et mon pais gardés,
 Rovel o vous et Malebranche.
 1952 Le penon et l'ensegne blanche
 Qui est toute pure de soie
 Portera en l'oïst Percehoie ;
 Celui voel je mener o moi
 1956 Et ci iluec remanrés troi
 Et autres barons a plenté
 Qui vous jureront foialté.
 Tyeberz li cas, ne doutés mie,
 1960 Sera o vos par conpaïgnie
 Et Ysengrins et sa maisnie
 Qui molt est droite et alignie.
 Foialté vous jureront tuit

1964 Voiant moi, a cui qu'il anuit.
 Et la reine Fièvre ausi^b
 Gardés bien, que je vous em pri ;
 Ne puis plus demorer o vous,
 1968 Je la lais a Dieu et a vous.
 - Sire, fait il, vostre^c plaisir
 Ferai que qu'en doie avenir,
 Mais la foialté des barons
 1972 Vorrai jou car il est raisons. »
 Li rois respont : « Vous l'aurés ja. »
 Atant Ysengrin apela
 Et Tyebert, tous ses ieulz voiant.
 1976 « Signor, fait il, venés avant,
 S'amenés toute vostre gent,
 Si jureront le saïrement
 Que avoec Renart tous dis
 1980 Demorrés vous en cest pais.
 Bial signor, o Renart vous lais^d
 Por^e garder mon pais en pais ;
 Mais un saïrement li ferés
 1984 Que vous par^f tout li aiderés

par serment de l'aider en toute loyauté avec tous vos moyens, au cas où quelqu'un voudrait l'attaquer. » Tous alors prononcèrent le serment devant le roi sans demander plus d'explications. Le roi décida qu'il était temps de partir, mais auparavant il fit remplir les chariots et les charrettes d'armes et de deniers et il fit charger les bêtes de somme ; une fois les tentes et les pavillons chargés, ils prirent congé et s'en allèrent : c'était un mardi à la pointe du jour, ils étaient plus de cent mille. Ils chevauchèrent à travers la campagne ; Percheaie portait l'enseigne qui flotte au vent, mais il n'avait que tristesse au cœur d'être séparé de Renart. Ce dernier, toujours animé de mauvaises intentions, était resté avec la reine, à qui il portait un amour passionné¹, et cela depuis bien longtemps. Désormais elle est avec lui, débordante de joie et d'allégresse ; Renart tout ravi la couvre de baisers et elle n'oppose pas la moindre résistance, bien au contraire ! Renart ne peut que se réjouir d'avoir sa dame auprès de lui ; il fait remplir le château du mieux qu'il peut de provisions dans la crainte d'un assaut.

Tel est le bonheur des amants. Pour ce qui est du roi, il chevauche avec ses troupes le plus rapidement possible, favorisé par l'absence de vent, de grêle et de pluie. À marches forcées, ils arrivent à moins de trois lieues de l'armée ennemie qui avait mis le siège devant un château. Le roi, très inquiet,

Loialment a voestre pooir
 Se nuls li voelt guerre movoir. »
 Atant ont le sairement fait
 1988 Devant le roi sans plus de plait.
 Adont s'en volt li rois partir,
 Mais ains a fait ses chars enplir
 Et armez torser et deniers
 1992 Sor carretes et sor somiers ;
 Pavillons et tentez torserent,
 Congié prisent, si s'en tornerent
 A un mardi a l'esclairier
 1996 Et furent plus de cent milier.
 Chevalchant vont par la chanpaigne,
 Percheaie porte l'ensaigne
 Qui baloie contre le vent,
 2001 Mais le cuer ot triste et dolent
 Por Renart dont il fu sevez.
 Renart qui fu molt mal senés
 Fu remés avoec la roïne
 2004 Qui l'amoit d'amoureuse treine^a
 Et longement l'avoit amee.

Or est avoec lui demoree,
 Lie et joiant et envoisie ;
 2008 Molt soventez fois l'a baisie
 Renart qui en aise en estoit^b
 N'ele pas nel contredisoit,
 Ançois li plaist molt et agreee.
 2012 Renart a grant joie menee
 De sa dame qu'il ot o lui ;
 Molt a bien le castel garni
 Al mielz que il pot de vitaille,
 2016 Carpoora c'on ne l'assaille.
 Ensi remaint a grant joie
 Et li rois s'en va toute voie
 Avoc sa gent al miels qu'il puet,
 2020 Ne vente ne grelle ne pluet,
 De coi lor est bien avenu.
 Tant ont alé qu'il sont venu
 Chevalchant durement^c et tost
 2024 A mains de trois liues de l'oist
 A un castel qui fu assis^d.
 Li rois fu durement pensis,

appelle ses barons et leur déclare : « Seigneurs, écoutez-moi bien : au nom de Dieu, je vous en conjure, mettez vos troupes en ordre de bataille¹. — Sire, répondent-ils, vos ordres seront exécutés. » Ils se précipitent sur leurs armes et commencent à se mettre en position : les hommes sont répartis en dix corps de bataille. Puis les régiments chevauchent en bon ordre. Couart le lièvre conduit le premier sous la bannière qui flotte au vent, c'est là l'exacte vérité, Belin le deuxième, Tiécelin le troisième et Brun l'ours, vaillant entre tous, le quatrième. Chantecler, qui était un vaillant jeune homme, conduit le cinquième régiment, Espinart le hérisson — c'est ce que nous pouvons lire dans les textes — le sixième et Baucent le sanglier aux dents pointues le septième. Roonel conduit le huitième, accompagné de Roussel, et le neuvième est confié, comme on peut le voir, au seigneur Frobert. Quant au dixième régiment, c'est le roi qui le conduit, assisté de Percheaie le courtois, qui a autorité sur l'ensemble de la troupe et de maître Bernard l'archiprêtre², homme de grande valeur et partisan de la paix ; il les a tous confessés en leur disant : « Seigneurs, n'ayez aucune crainte de ces infidèles qui sont là ! Ils ne nous battront pas, soyez-en sûrs ; chevauchez donc plutôt tout en manœuvrant habilement : avant qu'ils aient pu s'équiper de leurs armes, nous les aurons tous massacrés et exterminés ! — Voici une parole bien réconfortante, dit

Si a ses homes apelés.

2028 « Signor, fait il, or m'entendés,
Je vous pri por Dieu et requier,
Faites vous batailles rengier.
- Sire, font il, vostre plaisir. »

2032 Dont vont tot lor armes saisir,
Lor batailliez ont commenciés
A rengier, si les ont^a rengiez.

Dis esciellez font de lor gent,
2036 Molt chevalchent et bel et gent.
Les eschielez^b font departir.

Couars li lievres sans mentir
Conduist la premiere et caele

2040 O l'ensegne qui molt ventele.
La seconde mainne Belinz,
La tierce conduist Tiecelins,

La quarte mainne Bruns li ors
2044 Qui molt par estoit coraigous.

La quinte conduist Canteclerz
Qui molt estoit fors bachelers.

La siste si con nous lisons

2048 Mainne Espinars li ireçons,
La septime conduist Baucens^c
Li sanglers as agües^d dens.

L'uitisme conduist Rooniaus,
2052 Si estoit avoec lui Rossiaus.

La nuevisme tot en apert
Fu mise es mains signor Frobert,
La disime conduist li rois

2056 Et Percheaie li courtois
Qui estoit de trestot l'oüst mestre,
Et dans Bernars li arceprestre
Qui molt fu pseudom et de pais ;

2060 Si les a fait trestous confés
Et dist : « Signor, ne doutés ja
Cele parjure gent de la,

2064 N'auront ja contre nous pooir,
Içou saciés vous bien de voir,
Mais or chevalchiez saigement^e,
Qu'ains qu'il aient armé lor gent

le roi, et vous êtes quelqu'un de précieux. Bravo de me donner un tel conseil ! Par saint Sylvestre, quel bon archiprêtre vous êtes ! Je veux vous couvrir d'honneurs : si Dieu me permet de revenir vivant, au nom de la foi que je vous dois, vous serez fait évêque, j'en prends ici l'engagement envers vous. — Sire, dit Bernard, je vous en remercie. » L'armée reprend alors sa chevauchée et avant même que les diables qui étaient en face aient pu se rendre compte de quoi que ce soit, Couart leur est tombé dessus et a fait de nombreux prisonniers en profitant du fait qu'ils étaient tous désarmés. Voici que l'alerte est donnée dans l'armée ennemie et qu'on se précipite pour prendre les armes ! La situation aurait pu mal tourner pour Couard sans l'intervention de Tiécelin¹ qui ne lui ménage pas son aide. La mêlée devient féroce et Tiécelin, brandissant son épée à la lame brillante et effilée, frappe un scorpion et lui coupe la tête et les pieds. Le chameau, pris de colère, fonce sur Tiécelin et jure par le Dieu du ciel que ce sont les diables qui ont envoyé un tel adversaire contre lui. Il lui donne un coup de patte si violent qu'il le fait tomber de cheval et s'étaler de tout son long. Tiécelin allait être capturé, c'est bien la vérité, quand Belin arrivant lancé en pleine course, s'interpose entre eux deux, après avoir heurté si violemment deux sarrasins qu'il leur fait sortir les yeux de la tête. Le chameau, loin de goûter cette plaisanterie,

Les avrons detranchiez et mors. »
 2068 Diſt li rois : « Ci a bons confors ;
 Molt a en vous bone persone.
 Bien ait qui tel conseil me done !
 Par la foi que doi saint Silveſtre,
 2072 Molt a en vous bon arcepreſtre.
 Je^a vous vorrai molt honorer :
 Se Diex me done retorner,
 Que par la foi que je vous doi
 2076 Evesques serés de la loi,
 Li don vous en otroi ici.
 - Sire, fait il, voſtre merci. »
 Atant prennent al chevalchier.
 2080 N'en sorent mot li aversier,
 Si eſt Couars sor iaus venus,
 Molt en a pris et retenus,
 Car il furent tuit desarmé.
 2084 Es vous en l'oſt le cri levé,
 As armes courent maintenant.
 Ja fuſt Coars mal avenant

Quant Tyecelins i eſt venus :
 2088 Par lui fu molt bien secourus.
 La ot molt eſtoute meslee,
 Tyecelins tint ou poing l'espee
 Qui ot le branc cler et moulu^b.
 2092 S'a un escorpion feru,
 La teſte li cope et les piés.
 Li cameus en fu molt iriés,
 A Tyecelin eſt corus sus
 2096 Et jure Dieu qui eſt lassus
 Que malfé li ont enbatu^c.
 Lors l'a si durement feru
 De sa pate que il l'abat
 2100 Dou cheval a la terre plat.
 Ja fuſt retenus, c'eſt la fins
 Quant entr'iaus se feru Belins,
 Si con il venoit escorsés ;
 2104 A si deus sarasins hurtés
 Que il lor fiſt voler les ieulz.
 Li cameus nel tint pas a jeus,

en est affligé, sachez-le, mais Belin fonce une seconde fois, emporté par une rage furieuse : il fend le crâne d'un autre combattant ; en quelques instants voilà qu'il en a tué trois ! Néanmoins il n'aurait pu échapper à une mort sans rançon, si Brun l'ours n'était arrivé à toute allure avec cent barons qui détestent les scorpions au point de vouloir leur trancher la tête. Ils se précipitent dans la mêlée, bien décidés à les exterminer ; ils les tuent en grand nombre. Pourquoi m'attarder ? Les païens auraient été battus et réduits à merci, sans qu'un seul puisse échapper au massacre, si plus de cinq mille scorpions n'avaient débouché d'un vallon. De l'autre côté Chantecler est arrivé avec toute sa troupe ; ce ne sont alors que hurlements et cris des combattants terrassés et meurtris ; nombreux sont les blessés, les hommes abattus de leurs chevaux et les morts. Chantecler sort du rang et donne la preuve de sa vaillance : inlassablement il se dépense et s'illustre au combat, au point qu'on ne pourrait trouver son égal dans toute l'armée ; je me demande avec émerveillement comment un animal si jeune et de si petite taille peut être si intrépide : rapide et valeureux, il s'expose à tous les coups. Il s'enfonce furieusement dans la mêlée et aussitôt attaque le buffle qui vient de sortir des rangs et de tuer à lui seul au moins sept des nôtres. Chantecler, désolé de le voir malmenier ses hommes, décide d'attaquer le buffle. Aussitôt il

Ains li anuie, ce saciés,
 2108 Et Belins se rest eslassiés,
 L'enragié fait et le dervé :
 Un autre en a escervelé,
 Trois en a en poi d'eure mors.
 2112 Mais neporés ne fust estors
 Que mors ne fust sans raençon,
 Quant Bruns l'ors vint a esporon,
 Qui o lui ot tels cent barons
 2116 Qui heent les escorpions
 Si conme des testes tolir.
 En la presse se vont ferir,
 D'ialz desconfire entalenté ;
 2120 Molt en ont mort et craventé.
 Qu'iroie lonc conte fisant ?
 Maté fussent et recreant
 Ci de la, n'en escapaist piés,
 2124 Quant d'un val se sont desbussié
 Plus de cinc mil escorpions.
 Cantecler o tous ses barons
 I rest de l'autre part venus ;

2128 La ot et grans cris et grans hus
 Des abatus et des plaiez ;
 Molt en i ot des mehaigniez,
 De mors, d'abatus, de navrez.
 2132 Canteclers qui fu desraés
 I mostre molt bien sa proece ;
 Come cilz qui est sans perece
 Se paine de lui aloser,
 2136 Que nulz honz ne pooit trover
 En trestoute l'oist son parell,
 Mais molt durement me merveill
 Par quele cose ne^b coment
 2140 Il puet avoir tel hardement
 Beste de si petit eage
 Con il est et de tel corsaigne,
 Qui ensi est visitez et prous
 2144 Que son cors abandone a tous.
 En l'estor se fiert par air,
 Maintenant corut envair
 Le bugle qui molt se desvoie ;
 2148 Des nos a mors et qu'en diroie ?

éperonne son destrier, fermement appuyé sur les étriers et tenant la lance bien calée ; ils se précipitent l'un sur l'autre.

Le buffle frappe le premier et son coup de lance est si violent qu'il met en miettes le bouclier de Chantecler, mais celui-ci a un haubert des plus solides qui empêche la lance d'aller plus loin et la fait voler en deux morceaux. Chantecler, qui était habile au combat, le frappe furieusement à son tour et lui donne un coup de lance si violent qu'il lui passe l'arme à travers le corps en faisant ressortir la pointe dans le dos. Il le fait tomber raide mort de son cheval, et n'a plus le temps de lui faire d'autres misères ; immédiatement il dégaine son épée et fonce dans la mêlée avec ses hommes, tout aussi fougueux que lui, et bientôt on ne peut plus compter les morts et les blessés parmi lesquels se trouvent de nombreux rois et comtes. Quand les païens voient leur seigneur mort, ils sont accablés par la douleur et la rage ; fous furieux, ils se précipitent sur Chantecler, plus de cinq cents en un seul bloc, bien décidés à le mettre à mal. Ils distribuent des coups féroces sur Chantecler et ses hommes ; on ne compte plus les morts et les blessés et c'est à ce moment que Chantecler tombe raide mort. Les siens allaient être battus à plate couture, quand monseigneur Espinart pique des éperons de leur côté, accompagné de Baucent et de Roonel ; à toute allure ils se jettent dans la mêlée : les lances se brisent alors en nombre.

Plus de set par lui seulement.
 Chantecler en pesa forment
 Quant il li vit sa gent malmetre ;
 2152 Encontre lui se vorra metre.
 Maintenant broche le destrier,
 Bien fu afichiés en l'estrier
 Et mist la lance sor le fautre,
 2156 Si point li uns encontre l'autre.
 Li buglez vint premierement^d,
 Cantecler fiert si durement
 De sa lance et de tel vertu
 2160 Qu'il li peçoie son escu,
 Mais hauberc ot fort et tenant
 Si qu'il ne pot aler devant ;
 La lance vole en deus moitez.
 2164 Canteclers qui fu affaitiés
 Le ra feru irriement,
 De sa grant lance radement
 Le feri si par mi le cors
 2168 Que li tronçons en parut^b fors.
 Mort le tresbuche dou cheval,
 Onques ne li fist autre mal ;

Puis a maintenant trait s'espee,
 2172 Si se refiert en la meslee
 Lui et ses homez tous iriez.
 La ot de mors et de plaiés,
 Tant que n'en sai dire le conte,
 2176 La ot et maint roy et maint conte.
 Quant iluec lor signor mort voient,
 Grant duelen ont et molt s'esmaient^f ;
 Vers Cantecler en sont venu,
 2180 Tout plain d'ire et escomeü,
 Plus de cinc cent tout a un fais
 Qui de mal faire sont entais.
 Sor Cantecler et sor sa gent
 2184 Ferirent molt irriement ;
 Molt en i ot mors et navrés,
 La fu Chantecler mors rués.
 Desconfit^d fussent a ce point
 2188 Quant mesure Espinars i point,
 O lui Bauchent et Roonel ;
 Molt venoient tost et isnel,
 En l'estor se fierent manois ;
 2192 Molt i ot de lances grans frois.

Monseigneur Espinart fonce à l'endroit où la bataille est la plus rude ; il rencontre le dromadaire et se rend compte que celui-ci s'est écarté des siens ; d'un vigoureux coup d'épée il lui tranche la tête et le fait tomber mort sur place. Sans perdre un instant, il passe le bouclier à son bras et, plein de hardiesse, il montre ce qu'il sait faire : ceux qu'il rencontre sur son chemin sont tués ou gravement blessés et tous ses hommes font preuve de la même intrépidité pour l'assister au combat. Les morts ne se comptent plus dans les deux camps ; les chiens de chasse sont tués en très grand nombre, mais la plus grande catastrophe fut la mort d'Espinart, qui plongeait le roi et ses barons dans la douleur et la désolation. Ils allaient être mis en déroute après ce coup du sort, quand Frobert le grillon entra dans la mêlée avec toute sa nombreuse troupe. Les ennemis sont mis à mal et plus de vingt mille sont tués : jamais plus ils ne rentreront dans leur pays ! Les serpents, pris de panique, fuient devant les grillons qui les poursuivent de très près au milieu d'un grand désordre. Mais voici qu'entre dans la bagarre le régiment du roi conduit par Perchehaie ; à sa vue le chameau appelle ses hommes et leur dit : « Seigneurs, nous ne pouvons plus leur résister ; en avant, je ne peux plus vous protéger, que chacun voit comment il peut échapper à la mort. » Ils s'enfuient alors tous à vive allure, talonnés par les grillons qui accélèrent le pas. En les voyant fuir, Noble se met à crier : « Sus à l'ennemi, fonçons ! Voyez

Mesire Espinart si s'eslasse^a
 La ou il vit la grignor presse ;
 Le dromadaire a encontré,
 2196 Des autrez l'a veü sevré :
 Tel cop le feri de l'espee
 Que la teste li a copee ;
 Mort le trebuche en mi la place.
 2201 Tot maintenant l'escu embrace
 Espinart et fait le hardi,
 Ne fait pas sanblant d'estordi,
 De telz en encontra assés
 2204 Qu'il a mors et aus craventez
 Et si home comunement
 Li aident molt hardiement.
 Molt en muert d'une part et d'autre ;
 2208 Mort i ot maint et maint v'iautre,
 Mais sor iaus en torna li pis^b,
 Car Espinart i fu ocis,
 Dont li rois ot le cuer irié ;
 2212 S'ensont li baron correlié.

Desconfit fussent a cel saut
 Quant Frobert li gresillonz saut,
 O lui de sa gent a plenté^c.
 2216 Molt par sont cil mal atrapé,
 Plus de vingt mille ocis en ont,
 Jamais en lor terre n'iront.
 Serpent s'en vont molt esmaiant,
 2220 Gresillon les vont enpressant,
 Molt les maintent en grant desroi.
 Estez vous l'eschiele le roy,
 Que Perchehaie conduisoit ;
 2224 Si tost con li chameus la voit,
 Sa gent apele et dist : « Signor,
 Ne poons plus garir an lor^d,
 Or tost, ne vous puis maintenir,
 2228 Pensés de vos vies garir. »
 A tant s'en fuient a bandon,
 Ses enchauchent li gresillon
 Trestitot ensamble a grant exploit.
 2232 Et quant Noblez fuir les voit,

Frobert qui les talonne avec sa troupe et tout le reste de l'armée. » Alors la troupe du roi se précipite à leur poursuite, la lance bien calée sur le haut de la selle ; de force ils les repoussent jusqu'à la mer et tous les païens, bien contre leur gré, y entrent à l'exception du chameau. Ce dernier, au lieu d'entrer dans la mer, s'enfuit à travers les terres, toujours poursuivi par monseigneur Frobert, qui parvient à le capturer et le remet au roi en tenant son cheval par la bride : « Sire, grâce à Dieu, tous vos ennemis sont vaincus. Voici leur chef que je remets entre vos mains comme il est de mon devoir de le faire. — Je vous en remercie », répond le roi.

C'est une immense joie dans toute l'armée et on a vite fait de désarmer le chameau. Celui-ci, aussitôt débarrassé de ses armes, se jette aux pieds du roi en disant : « Sire, j'implore votre pitié et me constitue prisonnier entre vos mains. Vous ferez de moi ce que vous voudrez, mais pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. — Jamais, répond le roi ! Malheur à moi si vous repartez libre ; vous serez au contraire traité comme on doit traiter un traître : vous allez être brûlé, pendu ou supplicié. » Le roi appela Brun l'ours, Baucent, Tiécelin, Roonel, Roussel et Belin ainsi que Percehaie et le seigneur Frobert et il leur dit : « Seigneurs, donnez-moi votre avis : quel châtiment dois-je infliger à ce brigand renégat¹ ? Dites-moi comment je vais me venger de lui. — Par saint Richer, répond Frobert, je propose qu'on le fasse écorcher

Si s'escria : « Or toït après !
 Veés, Froberz les suit de prés
 Et sa maisnie et tuit li autre. »
 2236 Lors s'esmuevent lance sor fautre :
 Par force les ont porseüs
 Tant qu'en mer les ont enbatus ;
 Treüstous ensamble estre lor voel
 2241 Entrerent ens sans le camuel^d.
 Cilz n'i entra pas, ains fui
 Par terre, si le^e consivi
 Mesirez Frobers, si le prent
 2244 Et par le frain au roi le rent
 Et dist : « Sire, la Dieu merci,
 Tout sont vaincu vostre anemi.
 Le signor vous rent saus mes drois^f.
 2248 - Vostre merci », ce dist li rois.
 Molt firent grant joie par l'oïst,
 Le chamuel desarmerent toït.
 Si toït con fu deshaubergiez,
 2252 Si est le roy cheüs as piés

Et dist : « Sire, merci vous quier^d,
 A vous me rent por prisonnier.
 Vostre merci^f de moi ferois,
 2256 Pardonés moi iceste fois
 Içou que je vous ai mesfait. »
 Li rois dist : « Ja mais corz bien n'aït
 Se ja vous en alés si quites,
 2261 Ainçois serois conme traïtrez
 Ars u pendus u traïnés^f. »
 Lors en a Nobles apelés
 Bruns l'ors, Baucent et Tyecelin,
 2264 Roonel, Roussel et Belin,
 Percehaie et signor Frobert ;
 Si lor a dit tot en apert :
 « Signor, fait il, conseillez moi
 2268 De ce larron de pute foi
 Quel venjance de lui ferai ;
 Dites coment m'en vengerai. »
 Froberz respont : « Par saint Richier
 2272 Je lo c'on le face escorchier

tout vif, si ce châtiment vous paraît convenable. — Qu'il en soit fait selon votre désir », conclut le roi. Alors immédiatement on fait étendre à terre le chameau et il est écorché sans plus attendre. Baucent donna le premier coup de dents, suivi de Roonel : ils commencèrent par la queue et furent aidés par Brun l'ours. Ils lui ont ainsi arraché toute la peau : quelle belle vengeance que cet écorchement¹ ! Le roi était tout heureux d'avoir pu venir à bout de ses ennemis ; il était tout heureux mais, il faut le savoir, pour rien au monde, si cela avait été possible, il n'aurait voulu la mort de ses hommes. C'est avec un grand chagrin qu'il fit enterrer tous les morts, à l'exception d'Espinart et de Chantecler, dont il ne voulait pas laisser les corps sur place². Il fit préparer deux bières pour ramener leurs corps, puis le roi et ses hommes prirent le chemin du retour, car ils languissaient de revoir leur pays. Ils cheminèrent donc en direction de leurs terres, tout tranquillement et dans la joie. Ici nous allons abandonner momentanément le roi pour revenir à Renart, qui est toujours la méchanceté et la fausseté incarnées. Après avoir réfléchi quelques instants, il s'était dit qu'avec l'aide de Dieu il pourrait devenir roi et empereur avant la fin du mois, en faisant croire aux barons que Noble le lion est mort. Aussitôt il rédigea une lettre, puis appela un ser-viteur et lui dit : « Mon ami, écoute-moi bien ; tu vas me pro-

Tot vif, se veés que boin soit. »
 Dist li rois : « A vo plaisir soit. »
 Tot maintenant sans plus atendre
 2276 Font le camuel a terre estendre,
 Escorchier le font erranment.
 Bauchens i enbati le dent
 Et Rooniaus i mist la seue^a.
 2281 S'ont comencié de vers la queue,
 Bien leur a aidiez Bruns li ours ;
 Le cuir li ont trait a rebors,
 Escorchie l'ont, bien sont vengie.
 2284 Li rois en a le cuer molt lié
 De çou qu'il a si bien ouvré
 Que ses anemis a maté.
 Li rois a grant joie en son cuer,
 2288 Mais bien saciez que a nul fuer
 Ne vosist de sa gent la mort.
 Il en est en grant desconfort ;
 Treštous les a fais enterrer
 2292 Fors Espinart et Cantecler ;
 Ciaus ne volt il iluec lassier,

Tantoist fist li rois commencer
 Deus bieres u les fist couchier,
 2296 Puis se metent au repairier
 Con cil qui desirrant en erent.
 Vers lors terres s'acheminèrent
 A grant joie tout sans desroi.
 2301 Ci iluec vous lairons dou roi,
 Si vous redirons de Renart
 Qui molt estoit de male part
 Et molt fu plains de faussetés.
 2304 Un petitet s'est porpensés^b
 A soi meïsmes et a dit
 Que se Damedie x li ait,
 Empereres sera et rois,
 2308 Se il puet, ains que past li mois ;
 Il fera entendre as barons
 Que^c mors est Nobles li lions.
 Unes letres a fait errant
 2312 Puis a apelé un serjant :
 « Amis, dist il, entent a moi.
 Tu me fianceras ta foi

mettre de ne pas dire à partir de maintenant un mot sur les consignes que je vais te donner. — Seigneur, répondit-il, sachez que, quoi qu'il arrive, je ne dirai rien ; je vous en donne ma parole, soyez sans crainte. » Il le jura à Renart et celui-ci lui dit en tête à tête : « Mon ami, je te demande d'aller de ma part trouver les barons demain à la Cour ; tu leur diras, quoi qu'il en soit, que le roi a été tué ; c'est ce que tu leur diras, mon cher ami, et sous leurs yeux tu me donneras cette lettre ; voilà mes consignes. — Seigneur, répondit-il, elles seront exécutées, de toute façon. » Sur ces mots le jeune homme se saisit de la lettre que lui donna Renart et, après avoir pris congé, il s'en alla, laissant Renart qui brûlait d'impatience de voir son plan se réaliser. Le jeune homme s'éloigne rapidement sans être vu de personne. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il sort de la ville — c'était un malin ! —, et va dans la prairie : mené à grands coups d'éperons, son cheval est rapidement couvert de sueur, puis le messenger revient sur ses pas, donnant au cheval de si grands coups de talons que les éperons lui entrent dans les flancs¹. Il finit par entrer à bride abattue dans le château, met pied à terre et au pas de course il monte au palais. Il commence par saluer Renart, puis il salue la reine comme on doit saluer une personne de qualité et il dit : « Dame, le roi vous envoie ses salutations et il demande aux barons

Que de riens que je te comant
 2316 Ne parleras d'ore en avant.
 - Sire, fait il, saciez sans faille
 N'en parlerai coment qu'il aille ;
 Foi que doi vous, ne doutés mie. »

2320 A tant li a sa foi pluvie.
 Quant il ot fait çou qu'il li quist,
 Renars li conselle et li dist^a :
 « Amis, tant feras, ce te proi,

2324 Que tu en iras de par moi
 As barons demain a la cort
 Et si diras, coment qu'il tort,
 Que li rois a esté ocis ;

2328 Içou lor diras, biaux amis,
 Et ces lettres lor ieulz^b voiant
 Me bailleras, jel te comant.

- Sire, fait il, vostre plaisir
 2332 Ferai que que doie avenir. »
 A ces mos les lettres li tent,
 Li vallés volentiers les prent
 Et a pris congié, si s'en part.

2336 Et Renars remainst cui est tart

Qu'il eüst fait çou qu'il pensoit.
 Li vallés s'en va a exploït
 Si que nuls hons ne s'aparçut.

2340 Au matin quant li jors parut,
 S'en est issus fors de la ville
 Con cilz qui assés sot de guille ;
 Dedens le prairie entra,

2344 Son roncien tost espouronna^c
 Tant que il le fist tout suant
 Puis retorna isnelement,
 Telz cops li done des talonz

2348 Es coustéz que ses^d espourons
 Veïssiez en sa char entrés^e ;
 Tant s'est li messaigez hastés
 Que par la porte entre en la cort.

2352 Descendus est et puis s'en cort^f ;
 Ou palais monta errament.

Renart salua tout avant
 Et puis en après la roïne

2356 Come cortoise et enterine
 Et dist : « Dame, salus vous mande
 Li rois et as barons conmande

de faire lire cette lettre ; sachez-le, je le jure sur ma tête, le roi a été tué au combat. — *Quoi*, malheureux que je suis, Monseigneur le roi est-il donc mort ? » Fou de colère Renart prend un bâton et frappe si violemment le messenger qu'il lui fend le crâne et l'étend raide mort sur place, en disant : « Silence ! À Dieu ne plaise que nous ayons de cette façon perdu le roi. » Savez-vous pourquoi Renart a agi ainsi ? C'est qu'il ne voulait pas, le grand rusé qu'il était, que le messenger puisse en parlant le dénoncer aux barons. Il donne la lettre à Tibert le chat et devant tous les barons, celui-ci la prend et, les moustaches dressées, il la lit de bout en bout puis déclare : « Renart, je le jure sur ma tête, le roi est mort, c'est bien la vérité et il fait dire à tous les siens quelles sont ses dernières volontés : que Renart épouse Dame Fièrre la reine et lui porte un amour sincère, et qu'il soit immédiatement et sans contestation reconnu comme roi de tout le pays. »

Après cette lecture, la reine répond devant tous les barons : « Chers seigneurs, puisque telles sont ses dernières volontés, je dois bien les respecter et il n'est pas possible d'agir autrement : le royaume dépend de moi, je suis reine et je dois le rester. Mais je voudrais savoir si Renart accepte également. — Dame, je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez. — Sur ma foi, seigneur, c'est une réponse parfaite. » Les barons sont partagés entre la joie et la tristesse, tristesse

Que il fachment lire cest brief,
 2359 Et si saciés bien par mon chief
 Qu'il fu en la bataille ocis.
 - Oès, dist Renart, las, chetis,
 Est donques mors li rois mesires ? »
 2364 Un baston hauce par grant ire,
 Le messaige fiert si forment^d
 Que la cervelle li espant ;
 Por mort l'abati en la place.
 2368 « Tais toi, dist^b Renart, Dieu ne place
 Qu'ensi aiens le roi perdu. »
 Savés por coi il l'a feru ?
 Por çou qu'a nului n'en parlaſt
 2372 Ne qu'as barons ne l'acusaſt.
 Molt fu Renars plains de barat^c,
 Les lettres rent Tyebert le cat.
 Tyeberz voiant^d tous les barons
 2376 Les prent et lieve les grenons,
 Puis luit le brief de chief en chief.
 Lors a dit : « Renars, par mon chief,
 Li rois est mors veraïement
 2380 Et mandé a toute sa gent

Que dame Fièrre^c la roïne
 Pregne Renars par amor fine,
 Delivrement et sans desfois
 2384 Soit de toute la terre rois. »
 Quant la roïne a entendu,
 Oians tous lor a respondu :
 « Bial signor, puis que il le mande,
 2388 Faire m'estuet çou qu'il commande
 Quant je voi qu'autrement ne puet^f
 Et li roiaumes de moi^g muet,
 Miens est et bien le doi avoir.
 2392 Mais or vorroie jou savoir
 Se Renars le voelt otroier.
 - Dame, jel voel sans delaier
 Faire quanque comanderés.
 2396 - Par foi, sire, bien dit avés. »
 Lié et dolant sont li baron :
 Por çou c'ont perdu le lion
 Sont dolant et lié d'autre part
 2400 Quant il ont a signor Renart.
 Tantoſt sans plus de demorance^b
 Fu faite d'iaus deus la fiance.

d'avoir perdu le lion et joie d'avoir Renart pour nouveau roi. C'est sance tenante que consentements et serments sont échangés et la liesse se répand dans tout le palais : les jongleurs¹ jouent chansons et lais sur leurs vielles, les dames et les demoiselles dansent, bref c'est la liesse générale et on dort très peu cette nuit-là. Le lendemain, sans attendre plus longtemps, Renart épousa la dame et tous les barons du royaume lui jurèrent fidélité². On plaça sur sa tête une couronne en or de Frise et on mit dans sa main un sceptre décoré de fleurs : il avait vraiment le maintien et l'allure d'un empereur³. Les barons jurèrent de lui venir en aide chaque fois qu'il en aurait besoin. Renart prit soin de ne parler que modérément et les barons manifestèrent sans retenue leur joie par des danses et des jeux. Puis on fit le service de l'eau⁴ et le connétable Isengrin fit dresser le couvert et on se mit à table. Grimbert, personnage admirable, cousin germain de Renart, servit un menu digne d'un pareil jour : il y eut, je crois, plus de vingt plats, mais je ne les ai pas comptés. Dès la fin du repas tous quittèrent la table rapidement. Tibert et Grimbert, qui étaient de bons compagnons, allèrent ensemble bénir le lit nuptial⁵. Ils sortirent ensuite de la chambre pour y laisser les amants seuls : ceux-ci connurent alors jusqu'au matin les délices de l'amour. Renart le roi se leva de fort charmante humeur. Il ne perd pas de temps et décide

Grant joie font par le palais,
²⁴¹⁴ Chançonnetes sonent et lais
 Cil jogleor en lor vieles,
 Carolent damez et puceles :
 Grant joie font toutes et tuit,
²⁴¹⁸ Molt dormirent poi cele nuit.
 A l'endemain sans demoree
 A Renars la dame espousee,
 Et se li ont fait fiaulté
²⁴¹² Trestit li baron dou regné.
 Une corone d'or de Frise
 Li ont de sus son chief asise,
 Ceptre li baillent paint a flor :
²⁴¹⁶ Molt sambla bien empereor.
 Et li baron juré li ont
 Que tot partot li aideront
 Se il avoit d'iaus nul besoing.
²⁴²¹ Renars n'a de trop parler soing^b,
 Grant joie demaint entre eus
 Li baron, font dansez et jeux,
 De joie ne sont pas aver.
²⁴²⁴ Tantoſt a doné a laver

Cilz qui en sert ; li conestablez
 Ysengrins fist metre les taublez,
 Si se sont assis au mengier.
²⁴²⁸ Grimberz qui molt fist a prisier^c,
 Qui fu Renart cousins germaines,
 Lor aporta entre ses mains
 Tel mès con a tel jor covint.
²⁴³² Je cuit plus en orent de vint
 Des mès, mais je nes contai pas.
 Quant mengié ont, enesle pas
 Se lievent tuit comunement.
²⁴³⁶ Tyeberz et Grimberz ensemment
 Qui molt furent bon conpaignon,
 Cil dui font la beneïçon
 De sus le lit as deus amans.
²⁴⁴¹ De la cambre issent a itant^d,
 Et cil remesent toute voie,
 Lor delit firent a grant joie
 Dusqu'a matin qu'il ajourna.
²⁴⁴⁴ Et Renars li rois se leva
 A grant joie et a grant baudour.
 Tot maintenant et sans demor

de faire ouvrir le trésor royal, ne voulant pas attendre plus longtemps. Deniers, or et argent, tout est distribué aux gens de sa maison, jusqu'à la dernière pièce. Il fait porter une partie du trésor à Maupertuis, car il craint, et il a bien raison, le retour du roi et veut être en mesure de lui résister. C'est pour cela qu'il fait entasser dans son château armes et provisions en quantité suffisante pour tenir, à mon avis, pendant sept ans. La position du château le rend en effet imprenable¹ ; si l'on ne parvient pas à réduire les occupants par la famine, jamais Noble ne pourra lui faire du mal.

Renart fait approvisionner son château, tout à la satisfaction d'avoir réalisé son objectif en se faisant proclamer empereur ; son bonheur est immense, mais il continue de bien approvisionner² sa forteresse. La reine l'aime et le chérit comme son époux légitime : elle avait pour lui, dit-on, plus d'affection qu'elle n'en eut pour Noble le lion. Pour l'heure c'est entre eux un bonheur sans nuages, mais sous peu il y aura une violente tempête. En effet, le roi chevauche à bride abattue, tout triste à cause de ses deux barons morts : il ramène les dépouilles de Chantecler et du hérisson dans des litières transformées en civières. Il envoie en avant l'écureuil pour annoncer son arrivée. Mais ce dernier ne peut pénétrer dans le château, car le pont est relevé. Renart, appuyé sur la muraille, l'interpelle en

A fait le tresor enfondrer
²⁴⁴⁸ Qui iluec ne volt plus demorer.
 Les deniers et l'or et l'argent
 En a fait doner a sa gent
 Par covent qu'il n'i entra puis ;
²⁴⁵² Porter en fist a Malpertuis
 Car il se doute, si a droit,
 Dou roi que se il revenoit
 Contre lui se vorroit tenir.
²⁴⁵⁶ Pou çou fait son castel garnir
 D'armeüres et de vitaille^a ;
 Ne cuit devant set ans li faille.
 Li castiaus est si bien assis
²⁴⁶⁰ Ja ne sera par force pris.
 Se par force^b n'est afamés,
 Ja par Noble n'en iert grevés^c.
 Renars fait garnir son castel,
²⁴⁶⁴ Assés i a de son avel
 Et molt a de ses volentés
 Quant empereres est clamés :

Grant joie en a et grant liece.
²⁴⁶⁸ Bien fait garnir sa forteresse ;
 La reine l'aime et tient chier
 Come son signor droiturier,
 Que mielz l'amoit si con dison
²⁴⁷² Que ne fist Noble le lion.
 Grant^d joie demainant entre eus,
 Mais par tens i auragrans deulz,
 Car li rois chevalche a esloit
²⁴⁷⁶ Qui Cantecler en apportoit
 Et le hyreçon en litieres
 Ansi faites comme deus bieres.
 Molt ot de ses barons grant duel,
²⁴⁸⁰ Devant envoie l'escuiruel
 Por les noveles apporter.
 Mais ou castel ne pot entrer
 Car li pons si estoit levés.
²⁴⁸⁴ Renars fu as murs aqueutés,
 Si l'apele et li dist : « Amis,
 Dont estes vous ? De quel pais ?

ces termes : « Mon ami, à quel camp appartenez-vous ? De quel pays venez-vous ? — Seigneur, répond-il, par saint Simon, je suis un homme de Noble le lion, je reviens de l'expédition qu'il a menée ; Dieu en soit remercié, cette expédition a été un succès : il a battu tous ses ennemis. Mais une chose l'accable de chagrin : la mort de Chantecler et celle du seigneur Espinart dont il ramène les corps dans une litière. — Je l'atteste par Dieu, qu'il vienne quand il voudra : jamais il ne mettra un pied ici à l'intérieur. Allez donc lui dire seulement ceci : désormais je suis roi et il n'y a rien à ajouter à cela. — Comment, seigneur Renart ? répond l'écureuil qui bouillait de rage. Comment ? Est-ce une plaisanterie ou dites-vous sérieusement que le roi ne pourra pas entrer ici ? — C'est l'exacte vérité, sachez-le : jamais, tant que je serai vivant, il n'entrera ici. Voilà mon sentiment. » À ces mots, l'écureuil repart sans attendre davantage et il est à peine parti qu'il rencontre le roi. En le voyant, loin de garder le silence, il s'empresse de lui rapporter très fidèlement les paroles de Renart. Ce rapport fait grimacer le roi¹ : la colère et la rage le font changer de couleur. Il appelle auprès de lui tous ses barons : « Seigneurs, vous avez entendu la façon particulière qu'a Renart de me servir : il m'interdit de rentrer dans ma terre et se fait, dans le palais, appeler roi. Au nom de Dieu, conseillez-moi donc et apportez-moi votre aide car j'en ai besoin.

- Sire, fait il, par saint Symon,
 2488 Je sui hons Noble^a le lion,
 De l'ost repaire ou a esté ;
 Molt l'a bien fait, la merci Dé,
 Tous ses anemis a vaincus.
 2492 Mais il est forment irascus
 Por Cantecler que il aporte
 Tot mort, dont molt^b se desconforte,
 En litiere et sire Espinart.
 2496 - Si m'aît Diex, ce dist Renart,
 Bien puet venir quant il vorra
 Car çaiens les piés ne metra.
 Alés, se li dites itant
 2500 Que rois sui dés ore en avant,
 N'i a mais que recomander. »
 En l'escuiruel n'ot qu'aïrer,
 Si li respondi errament :
 2504 « Qu'est ce, sire Renars ? Coment ?
 Est ce a certes ou a gas
 Que li rois n'i entera pas ? »

Dist Renars : « Tout de voir saciés
 2508 Que ja mais n'i metra les piés
 A nul jor tant con il soit vis.
 Or vous en ai dit mon avis. »
 Quant li escuiruelz l'entendi,
 2512 Va s'ent que plus n'i atendi.
 N'a gaires longement erré
 Quant il a le roy rencontré.
 Quant il le voit, ne se voelt taire,
 2516 Ains li recontre tot l'afaire
 Si con Renars li avoit dit.
 Li rois l'oï, si en sorrit,
 D'ire et de maltalent nercie^c,
 2520 Si apele la baronie.
 « Signor, fait il, avés oi^d
 De Renart con il m'a servi :
 Ma terre ferme contre moi,
 2524 Ou palais se fait clamer roi.
 Par Dieu, et car me consilliez
 Et a cest besoing me valliez.

— Sire, dit Brun l'ours, demain sans faute nous irons lui donner l'assaut avec des perrières et des catapultes. C'est ce que nous ferons dès demain s'il s'obstine à tenir vos propres châteaux contre vous. Et si nous le capturons, c'en sera fini de lui car il n'y aura aucune rançon possible : nous le pendrons au sommet de ce tertre. Voilà mon avis, voilà ma proposition. — C'est une excellente proposition », dit le roi. Ils se remettent en route et arrivent devant le château. Comme ils ne peuvent entrer, il ne leur reste qu'à installer leurs pavillons. Le roi se laisse emporter par une colère furieuse¹ et il en vient à jurer que s'il peut s'emparer de Renart, il lui infligera la mort qu'on réserve d'ordinaire aux brigands : il sera pendu ou brûlé ou traîné à la queue d'un cheval et ne pourra pas échapper à l'un de ces châtimens. Le roi fait dresser en grand nombre des catapultes, des trébuchets et d'autres machines de guerre. « Qu'est-ce qui se passe, dit Renart ? Que diable ! C'est comme cela qu'ils s'imaginent s'emparer de moi ? Je vais faire une sortie contre eux, et pas plus tard que cette nuit. » Il fait armer ses hommes, ainsi que ses deux fils et son cousin : ils vont bientôt voir le roi de près. Ils sont au moins dix mille à faire une sortie en masse par le pont que Renart a fait abaisser ; ils foncent en éperonnant les montures en direction de l'armée du roi.

Quand Percehaie les voit arriver, immédiatement il quitte le camp du roi en emmenant tous ceux qu'il peut entraîner ; ils ne

- Sire, diât Bruns l'ors, sans falir
 2528 Le matin l'irons assalir
 As perrieres, as mangonnaus ;
 S'il tient contre vous vous castiaus,
 Nous les assarrons le matin.
 2532 Se vous le prenons, a sa fin
 Sera venus sans rænçon :
 Desus cel tertre le pendron.
 Ensi le lo, ensi le voel. »
 2536 Diât li rois : « Ci a bon conseil. »
 Atant se metent a la voie
 Et cheminerent toute voie
 Tant qu'il vinrent vers le castel.
 2540 Pavillons tendent, n'i ot el
 Que dedens ne porent entrer.
 Li rois s'en prent molt a irer
 Et jure s'il le puet tenir
 2544 De tel mort le fera morir
 Com on doit larron tormenter,
 Pendre ou ardoir u traîner.

Ja ne s'en puet partir par el.
 2548 Drescer a fait maint mangonnell,
 Maint trebuchet et maint caable.
 « Que est çou, diât Renars, diauble ?
 Me cuident il dont ensi prendre ?
 2552 Je m'istrai hors contre iaus desfendre
 Encor anuit sans demorer. »
 Atant a fait sa gent armer
 Et ses deus filz et son cousin ;
 2556 Par tens seront au roi voisin.
 Dis mile furent, voire plus ;
 Le pont a fait avaler jus
 Et s'en issent tout a bandon,
 2560 Envers l'oïst poignant de randon.
 Percehaie les vit venant,
 Dou roi se parti maintenant
 O ciaux qu'il pot mener o soi.
 2564 Par tens feront anui au roi.
 Sus lui tornerent demanois ;
 Encor n'estoit armés li rois,

tarderont pas à causer de grands tracas au roi. C'est sur le roi que tous se précipitent aussitôt : comme il n'était pas encore armé¹, l'effet de surprise est total et le roi se trouve tout de suite en difficulté. Il prend un bouclier d'une main et une épée de l'autre : au milieu de grands cris et d'un tumulte sans nom, les coups d'épée sont distribués sans compter. Le roi allait se trouver dans une situation plus que critique quand² il est sauvé par Brun l'ours. Bruiant, Bernard et Baucent se précipitent vers les portes et viennent tirer le roi du très mauvais pas où il se trouvait à cause de Renart. Baucent est le premier à sortir des rangs ; il était un chevalier intrépide. Quand Isengrin le voit s'écarter du groupe, il décide d'aller l'attaquer. Ils échangent des coups féroces et Isengrin ne peut supporter le coup porté par Baucent : il tombe à terre et Baucent s'arrête au-dessus de lui pour tirer son épée. Tout allait se terminer pour Isengrin et Baucent allait le tuer sans accepter de rançon quand voici qu'arrive Grimbert le blaireau. Malgré tous les opposants, il fait remonter à cheval Isengrin au prix de mille difficultés. C'est au tour de Brun l'ours de mener une charge : sur son chemin il rencontre Percheaie, l'un des fils de Renart. En le voyant, celui-ci tourne de son côté le bouclier et ils se frappent à grands coups d'épieu. Celui de Brun l'ours se brise et vole en deux morceaux ; Percheaie, en habile combattant, lui porte alors un coup très bien ajusté sur le haut du bouclier et il le blesse au côté droit

Ains l'ont molt belement soupris^a.

2568 Or fu li rois molt entrepris ;
Un escu a saisi de plain
Et une espee en l'autre main.

La ot grant cri et grant meslee,
2572 Maint cop i ot feru d'espee.
Molt i eüst li rois perdu
Quant Bruns li ours l'a secouru.
Bruians et Bernars et Baucens

2576 As portes vinrent maintenant^b,
Si ont secoureü le roi
Que Renars menoit a belloï.
Baucens desrengé tot premiers,

2581 Qui molt fu estous chevaliers.
Quant Ysengrins le vit sevrer,
Vers lui prent a espouronner,
Grans cops se vont entrefeir.

2584 Ysengrins nel pot pas souffrir
Le cop que Baucens le ferit^c
Si qu'a la terre l'abati ;

Sour lui s'aresté et trait l'espee.

2588 Ja fuüst de lui la pais juree
Que mort l'eüst sans raençon,
Quant é vous Grinbert le tassel.
A cui qu'il en deüst peser,

2592 A fait Ysengrin remonter,
Mais molt i souffri painne grant.
Bruns l'ors i vint esporonant ;
Si encontra en mi sa voie

2596 Un des filz Renart, Percheaie.
Quant Percheaie l'a veü,
Envers lui tourne son escu.

Grans cops se fierent de espiez,
2601 Li Bruns l'ours est parmi frossiez,
Si est en deus moities volé ;
Percheaie l'a assené,
Grant cop et fort li a doné ;

2604 Molt par l'avoit bien assené
Haut en l'escu^d com chevaliers ;
L'anste dont trenche li aciers

avec sa lance au fer tranchant. Mais voici qu'arrive Bernard l'archiprêtre : il se précipite au secours de Brun l'ours et vient au galop, monté sur un grand cheval balzan, tandis que cent hommes du camp de Renart accourent pour aider Percchaie : il y a Isengrin, Rovel et Malebranche qui viennent ensemble, tous les proches de Renart, à ce qu'il me semble. *Que* l'on soit d'accord ou non, ils capturent Brun l'ours, malgré l'opposition de tous les combattants, puis ils vont s'attaquer à l'archiprêtre, coupable d'avoir voulu aider Brun. En l'apercevant, Malebranche lance contre lui son cheval : tous les deux font prendre de l'élan à leurs chevaux à travers un vallon puis se donnent sur les boucliers suspendus à leurs cous de grands coups de lances ; celles-ci volent en éclats, ils dégainent alors leurs bonnes épées et se frappent sur le heaume. Malheur à celui qui ne sait pas bien se protéger. Bernard parvient à lui donner sur le heaume un coup d'épée qui le précipite jambes en l'air à terre où il s'étale de tout son long. Malebranche allait être fait prisonnier quand Tibert le chat a forcé l'allure pour venir à son secours. Malgré l'opposition des ennemis, il le fait remonter à cheval. Le combat est des plus acharnés : Renart se précipite dans la mêlée ; le bouclier au cou et l'épée à la main, il frappe de son mieux. Il rencontre Bruiant le taureau, puissamment armé et veut le frapper de l'épée. Mais c'est Bruiant qui, fonçant aussi

Li passe par le costé deestre.
 2618 Estes vous Bernart^a l'arceprestre
 A la rescoursse de Brun l'ors.
 Venoit poignant plus que le cors
 Desus un grant destrier baudent ;
 2612 Des Renart i coururent cent
 Por aidier a Percchaie.
 Ysengrins forment se deshaie,
 Roviaus et Malebranche ensamble,
 2616 Tot li parent si con moi samble.
 Ou fust ou bien ou mesprison,
 Brun l'ors en mainent en prison
 Malgré tousciaus qui ou chanpsont.
 2620 L'arceprestre dolant feront
 Por çou que aidier li voloit.
 Quant Malebranche l'aperçoit,
 Vers lui trestorne son cheval ;
 2624 Andui poignent parmi un val,
 Des lances se fierent grans cops
 Desus les escus de lor cols ;

Les lances volent en asteles,
 2628 Puis traient les espees beles,
 Sor les hiaumes se vont ferir.
 Cius qui bien ne se sot covrir
 Puet dire qu'il a mal ouvré^b.
 2632 Bernars li a un cop doné
 Parmi le hiaume de l'espee
 Que jus l'abat jambe levee^c
 A la terre tout estendu.
 2636 Ja l'eüst pris et retenu
 Quant^d Tyebers li cas i a point,
 Por lui a esforcie^e sen point.
 A cui que il deuïst peser,
 2640 Fist Malebranche remonter.
 Li chaples est molt esforciez/ ;
 Renars i vint tous eslassiez,
 L'escu a col, l'espee traite,
 2644 Forment de conbatre s'afaite.
 Bruiant le tor a encontré ;
 Molt le vit richement armé,

vite que son cheval le lui permet, lui porte le premier coup. Renart se protège de son bouclier et fait tomber son adversaire : le coup porté par Bruiant est si violent que la lance de Renart s'est brisée dans sa main, mais le coup porté par Renart est lui aussi si violent que la pointe du heaume de Bruiant a heurté le sol. Renart descend ensuite de son cheval de Gasconne et brandit l'épée : Bruiant, en voyant venir le coup, a peur d'être tué, et les mains jointes il demande grâce : « Renart, fait-il, au nom de Dieu, pitié ! Je me rends, ne me tue pas. »

Renart réplique à Bruiant avec un sourire : « Bruiant, pour cette fois je vous tiens quitte, mais vous allez me promettre de vous constituer prisonnier au château. — Seigneur, répond Bruiant, cela me convient ; je me plierai à toutes vos exigences, pourvu que j'échappe à la mort ; je me sou mets à votre volonté¹. » Alors il remonte à cheval sans tarder car il avait hâte d'abandonner le terrain. Le combat touche à sa fin et il a été favorable à Renart qui emmène deux prisonniers, Brun l'ours et Bruiant le taureau. Ses hommes reviennent tous ensemble au château dans l'allégresse. Ils ont laissé le roi accablé et furieux de ce que ses barons ont dû subir. Il jure par Dieu et tous les noms qu'on lui connaît qu'il ne quittera pas l'endroit avant d'avoir éliminé tous ses adversaires. Toutes ces menaces n'impressionnent pas du tout Renart,

De l'espee le va ferir.

2648 Tant con chevaus li pot venir
Le fiert Bruians premierement.
Renars meit l'escu em present,
Si l'a encontre terre abatu.

2652 Et Bruiant l'avoit si feru
Que la lance li brise es poins
Et Renars lui, si que li coins
De son hiaume fiert ou sablon,

2656 Puis descent dou cheval gascon,
Hauce l'espee por ferir.

Quant Bruians vit le cop venir,
Poour a que il ne l'ocie,

2661 As mains jointez merci li crie :
« Renars, fait il, pour Dieu merci !
Je me renc a toi, ne m'oci. »

Quant Renars ot parler Bruiant,

2664 Si li respondi en riant :
« Bruiant, fait il, a ceste fois
Vous cuit, mais vous fiancerois

Prison a tenir ou castel.

2668 - Sire, dist Bruians, ce m'est bel,
Ensi le ferai con vous dites ;
Mais que soie de la mort qutes,
Ensi con il vous plaist l'otroi. »

2672 A tant remonte sans deloi
Con cius a cui molt estoit tart.
A ce mot li caples depart,
Bien l'a fait Renars a cel^a cors :

2676 En prison en maine Brun l'ors
Et Bruiant le tor autresi.

Ou castel en sont reverti,
Tuit ensanble lié et joiant.

2680 Le roi lassent triste et dolant
Et corecié de ses barons.
Forment jure^b Dieu et sez nonz
Qui d'iluec ne se partira

2684 Jusqu'a tant que pris les avra.
Molt par est a Renart petit
De trestout çou que li rois dit ;

qui ne leur accorde pas la moindre valeur¹. Tous les barons ont mis pied à terre et sont montés au palais, où la reine les accueille de la façon la plus chaleureuse et leur demande : « Comment s'est passé le combat ? — Bien, fait Renart, par la grâce de Dieu ; nous avons fait prisonniers Brun l'ours et Bruyant le taureau. Je n'accepterai pour eux aucune rançon, en or ou en argent, mais nous allons les garder ici : si l'un des nôtres était fait prisonnier, nous pourrions, j'en suis sûr et certain, l'échanger contre ces deux-là. — Seigneur, par saint Simon, voilà qui est très bien dit. » À ces mots elle embrasse Renart ainsi que Malebranche et Percehaie, et manifeste à tous la satisfaction que lui procure la situation. Ce n'est alors que liesse dans le palais, et on chante sonnets et lais. Tous passent la nuit, je crois, à s'amuser : harpes et vielles font entendre de douces mélodies, ainsi que les flûtes et les cithares ; les jeunes filles dansent et mènent de joyeuses farandoles. On entend de nombreux instruments à travers tout le palais et plus particulièrement dans la salle. Pas une seule parole malveillante n'y est prononcée contre les puissants ou les nobles, à l'exception du roi Noble, contre lequel tout le monde se répand en menaces : « Il serait extraordinaire, disent-ils, qu'il ne prenne pas la fuite ! Nous avons semé la panique dans son camp et y avons fait des morts et des blessés en très grand nombre. — Seigneurs, reprend Renart, voilà qui est bien. Ne

N'en donroit pas un esporon.
²⁶⁸⁸ Descendu sont tot li baron
 Et puis sont monté ou palais.
 Ainc si grant joie ne fu mais
 Come la roïne lor fait,
²⁶⁹² Puis lor demande : « Qu'avés fait ?
 - Bien, fait Renart, la merci Dé :
 Brun l'ors vous avons amené
 En prison et Bruiant le tor.
²⁶⁹⁶ Ja n'en prendrai argent ne or
 De nul avoir de raençon,
 Mais ça dedens les" garderont,
 Car de çou certains sui et fis
²⁷⁰⁰ Que se uns des nos estoit pris
 Que par iciaus les ravrion.
 - Sire, foi que doi saint Symon,
 Vous en avés molt bien parlé. »
²⁷⁰⁴ A icest mot l'a acolé
 Et Malebranche et Percehaie ;
 A tous les autres fait grant joie.

Grant joie font par le palais,
²⁷⁰⁸ Chantent ces sonés et ceus lais.
 Toutes et tuit, si con moi sanble,
 Firent la nuit grant joie ensamble.
 Harpes i sonent et vïeles
²⁷¹² Qui font les melodiez beles,
 Les estïves et les citoïles.
 Les damoiselez font quaroles
 Et trescent envoisiement.
²⁷¹⁶ Laiens ont maint son d'estrument
 Par le palais et par la sale.
 Ains n'i ot dit parole male
 De nul home riche ne noble
²⁷²⁰ De mais seulement dou roi Noble.
 Celui manacent il trestituit :
 « C'iert merveille s'il ne s'en fuit,
 Font il, molt l'avons esmaïé,
²⁷²⁴ Molt en avons mors et plaiez.
 - Signor, diêt Renars, or est bien.
 Onquez nel maneciez por rien^b,

proférez pas de menaces gratuites¹ car c'est demain matin que l'on verra qui est le plus actif pour distribuer les coups et faire flotter les bannières au vent ; si, à ce moment-là, je vous vois non seulement soutenir le choc, mais également parvenir à mettre les troupes du roi en fuite, si donc vous voulez bien vous employer à ce résultat, alors vous aurez par votre service exaucé le plus cher de mes vœux ; je serais le plus heureux si je parvenais à mettre le roi hors de combat. » La discussion dura ainsi jusqu'à la nuit. Ils allèrent alors se reposer jusqu'au lever du jour. Sitôt levés, ils s'équipèrent de leurs tenues de fer et de leurs armes, avec l'intention de faire du mal au roi. De son côté, l'empereur monseigneur Renart² prit ses armes, ainsi que ses deux fils et son cousin Grimbert, parangon de loyauté et de vaillance. Une fois monté sur son cheval de bataille, Renart prend congé de la reine en ces termes : « Dame, d'ici ce soir, vous pouvez m'en croire, le roi sera votre prisonnier. — Sire, fait-elle, Dieu accorde que ce que vous annoncez puisse se réaliser ! » Renart embrassa la reine au moment de la quitter³, puis il a fait ouvrir les portes et abaisser les ponts. Aussitôt tous se ruent à l'extérieur puis fondent sur l'armée du roi. Chacun craint pour sa vie car ils sont tous solidement armés. Le roi lui-même et ses hommes, de crainte d'être pris par surprise, s'étaient déjà armés. C'est pourquoi, dès qu'il les vit venir, le roi interpelle ses chevaliers :

Mais le matin quant jorz venra,
²⁷²⁸ Sauronz qui mienz se contenra
 As cops ferir et emploier
 Et as ensaignes^d desploier ;
 Se la vous voi bien maintenir
²⁷³² Contr'iaus et tant l'estor tenir
 Qu'a la fuie les puissons metre,
 S'ensi vous volez entremetre,
 Vos m'aurois molt servi a gré ;
²⁷³⁶ Se l'avoie desbareté,
 Molt avroie de mon deduit. »
 Ensi furent jusqu'a la nuit
 Que ne finerent de parler.
²⁷⁴⁰ Lors^b se sont alé reposer
 Jusqu'au matin a l'esclairier.
 Lors se lievent li chevalier,
 Si sont fervestu et armé,
²⁷⁴⁴ Le roi vorront molt faire iré.
 Autresi s'arme^c d'autre part
 L'empereres sire Renart
 Et si doi fil et ses cosins

²⁷⁴⁸ Grimberz qui molt fu enterins
 De loialté et de valor.
 Et Renars monte ou missodour,
 A la roïne congié prent
²⁷⁵² Et dist : « Dame, mien essient,
 Encor anuit avrois le roi
 En prison ensi con je croi.
 - Sire, fait elle, Diex otroit
²⁷⁵⁶ Que çou que vous dites voirs soit. »
 Baisie l'a au departir,
 Puis a fait^d les portes ovrir,
 Les pons comande a avaler ;
²⁷⁶⁰ Hors issirent sans demorer,
 Si se fierent en l'oïst le roy,
 Mais cascuns ot poor de soi ;
 Si furent armé richement.
²⁷⁶⁴ Li rois meïsmes et sa gent
 Avoient lor garnemenz pris,
 Ne voloient estre soupriis.
 Si tost con coisi ciaus de la,
²⁷⁶⁸ Ses chevaliers en apela :

« Seigneurs, je sollicite votre aide pour me venger de ce traître et de ce brigand qui s'est emparé de façon illégitime de ma demeure¹ et me fait la guerre. Je serais déshonoré s'il m'échappe. Plus jamais je ne connaîtrais un instant de bonheur avant de m'être vengé de lui. — Sire, répondent-ils, c'est ce que nous allons voir : honte à celui qui vous fera défaut ! N'ayez donc aucune crainte à ce sujet : nous ne manquerons jamais à nos obligations envers vous. » Ces paroles réjouirent le roi qui les remercia tous.

Les deux armées, immenses et très puissantes, s'affrontèrent alors. Une mêlée féroce commence, où l'on ne peut compter les lances brisées et les chevaliers abattus. « Roi Noble, crie très fort Renart, où êtes-vous allé ? Si vous voulez vous battre contre moi, venez, vous aurez le combat que vous recherchez et en peu de temps vous comprendrez que je n'ai plus pour vous la moindre affection². Si vous l'emportez sur moi dans ce combat, je vous laisserai le château et toute votre terre et vous serez en paix. Si, en revanche, je l'emporte sur vous, alors quittez le pays et laissez-moi votre terre sans faire la guerre. » À ces mots voici le roi qui s'élance, nullement effrayé, et qui lui crie d'une voix ferme : « Renart, Renart, par saint Clément, c'est tout ce que je demande. Honte à moi si je n'ai pas le courage de t'attendre. » Alors le roi, fou de rage, éperonne son cheval et de son côté Renart en fait de même avec son bon destrier qui

« Signor, fait il, je vous requier
Que vous m'aïdiés a vengier
De ce traïtor, ce laron
2772 Qui ensi saisi ma maison
Et me gerroie si a tort.
Je sui honis se il m'estort ;
Ja mais nul jor joie n'auoie,
2776 Se je de lui vengiez n'estoie.
- Sire, font il, or i parra !
Honis soit qui vous en faurra ;
Or n'aiez ja de çou poor,
2781 Ja ne vous en faurons nul jour. »
Quant li rois l'ot, si en fu liés,
Si les en a tous merciés.
Atant assanblent li doi oïst
2784 Qui molte estoient grant et fort.
Molt fiere mellee i comence ;
La ot brisie mainte lance
Et maint chevalier abatu.
2788 Renars s'escrie de vertu :

« Rois Nobles, ou es tu alés ?
Se conbatre a moi vous volés,
Venés, que la bataille avrois
2792 Et molt prochainement saurois
Que je ne vous ainc qui riens vaille.
Se me conquerrés em bataille,
Le castel et toute la terre
2796 Vous lairai en pais et sans guerre.
Et se par moi estes conquis,
Alés vous ent hors dou païs,
Si me lassiés la terre en pais. »
2801 A tant e vous a grant eslais^a
Le^b roy qui la parole oï ;
De riens nule ne s'esbahi,
Ançois s'escrie hautement :
2804 « Renars, Renars, par saint Climent,
Je ne demant nule autre cose.
Honis sui^c s'attendre ne t'ose. »
Lors a pris a esporonner
2808 Li rois ou il n'ot qu'aïrer.

n'était pas boiteux. À la plus grande vitesse qu'ils peuvent atteindre, ils foncent et vont se donner sur les boucliers des grands coups de lance qui fendent le vernis et le bois. Les lances ne peuvent que se briser, mais les hauberts, faits de mailles serrées et résistantes, ne se déforment pas sous le choc. Alors ils lancent une seconde charge à la vitesse de la foudre, après avoir encore rallongé les étriers. Les chevaux se heurtent de plein fouet, et cavaliers et montures tombent ensemble à terre. Le roi et Renart ont vite fait de se remettre sur pied et ils s'affrontent farouchement : ils dégainent leurs épées et s'en portent de grands coups sur le heaume. Monseigneur Noble le lion allait avoir définitivement le dessous, quand tous les hommes de son camp se mettent en mouvement pour lui porter secours. Ils sont plus de dix mille : le premier est Baucent qui lui apporte une aide efficace ; il y a également l'archiprêtre, Roonel, maître Tiécelin le corbeau et Couart en compagnie de maître Belin. Alors Renart allait à son tour se trouver dans une situation critique, quand accourent à bride abattue Malebranche et le blaureau, ainsi que Tibert le chat et Perchehaie ; Rovel est le plus rapide à quitter les rangs et Isengrin le premier pour secourir Renart¹. La bataille s'engage entre eux et on ne saurait compter les poings et les pieds coupés, les nuques tranchées. Rovel et ceux qui sont avec lui accomplissent des prodiges : ils réussissent en force à faire remonter Renart à cheval,

Et Renars d'autre part rebroche
 Le bon destrier qui pas ne cloche.
 Tant con plus tost pueent aler
²⁸¹² Se vont grans cops entredonner
 De lor lances sor les escus ;
 Perchent le vernis et les fus,
 Les lances covint a quasser,
²⁸¹⁶ Li haubert ne porent fausser
 Que trop sont serré et tenant.
 Lors revinrent espouronant
 Conme foudrez^a qui doit descendre,
²⁸²¹ Un pié font les estriers estendre.
 Li cheval s'encontent^b de front,
 Amedui chieient en un mont.
 Molt tost refurent sus sali,
²⁸²⁴ Forment li uns l'autre asali
 Et traient nues les espees,
 Si s'entredonnent grans colees
 Desus les hiaumes de lor chiés.
²⁸²⁸ Ja i fuist trop grant li meschiés
 De vers dan Noble le lion

Quant tout cil de sa legion
 S'esmeurent pour lui aidier
²⁸³² Et furent plus de dis milier.
 Por le roi secorre s'esmut
 Bauçans et bien le secourut,
 L'arceprestrez et Rooniaus
²⁸³⁶ Et dans Tyecelins li corbiaus
 Et Couars avoec dan Belin.
 Ja fuist Renars en mal traîn
 Quant Malebranche et li tassonz
²⁸⁴⁰ Vientent a coite d'esperonz,
 Tyeberz li cas et Perchehaie
 Et Roviaus qui^c molt se desraie
 Et Ysengrins ou chief premier
²⁸⁴⁴ Tout près de Renart aidier.
 Le chaple ont entr'iaus commencié.
 La veïst on maint poing tranchié
 Et tant pié et tant hateriaus^d.
²⁸⁴⁸ Mervelles i faisoit Roviaus^e
 Et cil qui furent de sa part :
 Par force ont remonté Renart,

mais dans l'autre camp, les hommes en font de même, au prix de grandes difficultés, pour l'empereur. Avant qu'il puisse remonter, on échange de part et d'autre de rudes coups. Le roi perdit dans cet échange beaucoup de ses barons les plus réputés et cette perte le plongea dans une grande affliction. Renart de son côté fut accablé par la perte de ses plus valeureux barons : il y perdit Tibert, dont la mort laissa l'armée muette de douleur. Les pertes étaient considérables dans l'un et l'autre camp. Renart était néanmoins parvenu, non sans difficulté, à remonter sur son cheval. Les hommes du roi s'efforcèrent eux aussi de le faire remonter rapidement sur son cheval et malgré tous les obstacles ils y parvinrent. Alors il lança sa monture au galop à travers un vallon et revint au combat, tandis que de son côté, Renart, qui avait retrouvé tout son allant, revenait à travers la lande. Fous de rage tous les deux, ils se précipitent à nouveau l'un sur l'autre, mais les choses se seraient vraiment gâtées pour Noble, si ses hommes¹ n'étaient pas intervenus de façon efficace pour lui porter secours, en se plaçant rapidement autour des deux combattants ; mais la situation n'en restait pas moins délicate et pénible pour eux. Voici qu'arrive Rovel sur un destrier rapide : il brandit son épée dégainée et porte à Roonel un coup terrible qui lui fend le crâne en deux jusqu'aux dents ; il le fait tomber raide mort de la selle et s'empare de son

Mais li autre a molt grant dolor
 2852 Ont remonté l'empereor.
 Ains qu'il peuiſt eſtre montés,
 I ot maint ruiſte cop donés
 Et maint en i ot receüs.
 2856 Molt par i a li rois perdus
 De ses barons des mielz priſiés,
 Dont il fu marris et iriés^a.
 Et Renars i fu molt dolans
 2860 Qui i perdi des plus vaillans :
 Ce fu Tyeberz qui fu ocis
 Dont tous li os fu molt pensis.
 Molt i perdent d'amedeus pars.
 2864 Tutez voiez sire Renart
 Eſt remontés a quel que force.
 La gent le roi ſi ſe resforce,
 Delivrement monter le font ;
 2868 Cui que ſoit bel ne cui que gront^b,
 Le font monter ſour ſon cheval.
 A tant broche parmi un val

Corant et la jouſte demande.
 2872 Lors ſ'en revint parmi la lande
 Renars qui^c ot ſon cuer repris.
 Conme cil qui ſont d'ire eſpris^d
 Se coururent ſus derechieſ,
 2876 Mais Noblez i euiſt meſchief
 Molt grant ſe ne fuſſent ſa gent
 Qui le reſcouſent bel et gent,
 Qui tout ſe ferirent entour eus,
 2880 Mais il nel tinrent mie a geus
 Ne ne lor en fu point de bel.
 A tant e vous venir Rovel
 Ou deſtrier qui toſt ſe remue.
 2884 En ſon poing tint l'eſpee nue ;
 Roonel fierſi ſi durement,
 La teſte juſqu'as dens li ſent.
 Mort le trebuche de la ſelle
 2888 Et prent le deſtrier de Caſtele,
 Mener l'en cuide a^e ſalveté
 Quant Brichemers l'a encontre

destrier de Castille. Rovel veut l'emmener pour le mettre en sécurité, mais il rencontre Brichemer qui lui dit : « Tu ne l'emmeneras pas tant qu'il me reste un souffle de vie ! » À ces mots il relâche le destrier qu'il emmenait par la bride de la main droite et il voit Brichemer foncer sur lui l'épée dégainée. Il réserve à ce dernier un agréable accueil en allant lui-même l'attaquer avec son épée nue. Il lui porte des coups d'épée si violents sur le heaume que Brichemer doit plier l'échine. Rovel continue de frapper si bien que l'autre ne peut presque plus respirer et qu'il n'a plus assez de forces pour se défendre efficacement en s'abritant derrière son bouclier. Quand Rovel le voit dans une telle situation de faiblesse, il lui porte un coup décisif qui lui fait jaillir la cervelle du crâne. En retirant son épée il le fait tomber de son cheval à la renverse.

Brichemer est maintenant à terre, allongé sur le dos. Le roi, en voyant la terrible perte qu'il subit, en devient presque fou de rage, tant sa colère est grande. « Eh, Dieu, dit-il, que dire de ces maudits brigands qui me mettent au supplice ? Brichemer, je suis désespéré pour vous, mais je vous vengerai, si Dieu en qui je crois le permet. » Aussitôt il lâche les rênes et éperonne son cheval en fonçant droit sur Rovel, mais celui-ci lui réserve un accueil sévère : ils échangent de tels coups que leurs boucliers se fendent. Rovel y a brisé son épieu, ce qui le rend fou de colère

Qui li a dit : « N'en menrois mie
 2892 Tant come bate ou cors la vie. »
 Roviaus entendî Brichemer,
 Le destrier a lassî aler,
 Que il en destrê en amenoit
 2896 Et voit Brichemer qui venoit,
 L'espee traite contre li.
 Roviaus l'a molt bel recuelli
 Et au brant tot nu le requiert.
 2900 Molt vertueusement le fiert
 Parmi le hiaume si grans cops
 Que tout li est ploiez li cols.
 Si forment le fiert et demaine
 2904 Qu'a poi qu'il n'a perdu l'alaine
 Ne il n'a pas tant de vertu
 Qu'il get devant lui son escu,
 Ains est autresi conme pris.
 2908 Quant il le^a voit si entrepris,
 Un autre cop li a doné
 Si que tot l'a escervelé.

Son cop estort et dou destrier
 2912 Le fiist a terre trebuchier.
 A terre cheï tous envers
 Messirez Brichemers li cers.
 Quant li rois voit son grant damaje,
 2916 Por un petit de duel n'enrage,
 Tant fu plains de corous et d'ire.
 « He ! Diex, diêt il, que porai dire
 De ces larronz, de tele gent
 2920 Qui si me mainent malement ?
 Brichemer, por vous sui iriés,
 Mais vous serois par tens vengîs
 Se il plaist Dieu en cui je croi. »
 2924 A tant lait corre a grant desroi,
 Vers Rovel broche son destrier,
 Mais a guise de chevalier
 Le reçut, si s'entreferirent
 2928 Telz cops que li escu croissirent.
 Roviaus a brisié son espîe^b
 Dont il a molt le cuer irié^c

et lui déplaît fortement, il faut le savoir. Il ne perd pas une seconde pour tirer son épée et se précipiter sur le roi. Mais celui-ci ne l'a pas attendu pour lui porter un coup qui transperce le bouclier et le haubert, lui faisant sur le côté une blessure profonde de la largeur de trois doigts. Voici Rovel allongé de tout son long, bien mal en point en raison de sa blessure. Le roi fit demi-tour et revint vers lui en brandissant l'épée ; s'arrêtant devant lui, il allait le décapiter quand Baucent arriva à toute allure et lui dit : « Sire, je vous demande une faveur : faites-le prisonnier, ne le tuez pas, car on ne manquerait pas, sachez-le, de vous en blâmer. Emmenez-le plutôt en prison ; c'est le fils de ce brigand de Renart. Si vous le gardez prisonnier, vous pourrez, en le rendant, obtenir la libération de Brun et de Bruiant que Renart tient emprisonnés dans son donjon. Mais si vous le tuez, sachez que tout est fini : vos deux barons seront pendus là-haut. C'est pour cette raison que je vous demande de ne pas le tuer. — Vous avez raison, répond le roi, votre demande est acceptée. » Aussitôt il le fait emmener prisonnier.

Le spectacle de Rovel emmené prisonnier par le roi est un coup terrible pour Renart, mais il ne peut rien faire pour qu'il en aille autrement. Terrassé par la douleur, il interpelle ses barons : « Seigneurs, faisons donc demi-tour : nous venons de perdre Rovel, mon fils, que le roi emmène en prison. » Les

Et molt li desplot, ce saciés.
 2932 Molt tost refu ses brans sachiés,
 Si cort au roi sus maintenant,
 Mais li rois le fiert si avant
 Que l'escu perce et le hauberc :
 2936 Ou costé li a fait un merc,
 Trois doie en le char li enbat.
 Es vous Rovel cheü tot plat,
 Bleciez fu et bien atornés,
 2940 Et li rois si est retornés,
 L'espee traite, si s'areste.
 Ja li eüst copé la teste
 Et ocis l'eüst maintenant,
 2944 Quant Bauçans vint esporonant.
 « Sire, fait il, merci vous quier
 Que vous l'envoiez prisonnier,
 Que se vous ci ja l'ociés,
 2948 Saciés, blasmez en seriez.
 Mais metez l'en vostre prison,
 C'est li filz Renart le larron

Et por lui se vous l'enmenés",
 2952 Brun et Bruiant quite raurés
 Que Renars a mis en sa tor.
 Se vous l'ociés sans retor,
 Saciés que pendu en seront
 2956 Vostre doi baron la amont.
 Por çou vous pri, ne l'ociés. »
 Li rois respont : « Bien dit avés ;
 A vostre plaisir sera fait. »
 2960 Tot maintenant mener l'en fait.
 Li rois en fait mener Rovel,
 A Renart ne fu mie bel,
 Ains li anue^b durement,
 2964 Mais il ne pot estre autrement.
 Molt fu dolans, molt fu iriés ;
 Ses barons en a raisniez :
 « Signor, fait il, car retornons.
 2968 Rovel mon fil perdu avons,
 Li rois l'en mainne en sa prison. »
 A tant retournent li baron ;

barons prennent le chemin du retour et tous partagent la douleur de Renart. Ils pénètrent par la porte dans le château et font, derrière eux, protéger l'entrée. Une fois désarmés, ils montent au palais ; la reine se précipite à leur rencontre et leur fait fête. « Dame, dit Renart, par la foi que je vous dois, l'heure n'est pas pour moi à la fête : Rovel, j'en ai maintenant la certitude, est emmené prisonnier par Monseigneur Noble le lion. » À cette nouvelle, la reine n'est pas loin de s'évanouir. « Ah ! Malheureuse que je suis ! *Que faire ?* Malheureuse ! *Quel* drame si nous perdons Rovel ! J'aurais mieux aimé qu'ils réduisent en cendres ce château. Faites venir les deux prisonniers et envoyez à l'armée du roi le message suivant : s'ils ne vous rendent pas immédiatement Rovel, vous ferez pendre Brun l'ours et Bruiant, ils n'y échapperont pas. — Dame, dit Renart, vous avez raison. Je l'atteste par Dieu, je vais aller moi-même leur lancer cet avertissement. » Renart grimpe alors sur la muraille et crie de façon à être bien entendu : « Roi, accorde-moi un instant ton attention : tu as comme prisonnier mon fils et moi, de mon côté, j'ai comme prisonniers Brun l'ours et Bruiant. À toi de choisir maintenant : ou tu libères mon fils ou alors tu vas les voir à l'instant même pendus au sommet de cette tour, et Brun, et Bruiant. — Renart, réplique le roi, tout cela ne sert à rien ! Tu ne reverras jamais ton fils. Maintenant on va bien voir ce dont tu es capable. »

Cascuns forment se desconforte.
 2972 Ou castel entrent par la porte ;
 Le pont font après iaus fermer.
 Cascuns se corut desarmer
 Et puis monterent ou palais.
 2976 Et la roïne a grant eslais
 Vint encontre iaus, si les conjoie.
 « Dame, dame, n'ai soing de joie,
 Fait soi Renars', foi que vous doi,
 2981 Car Rovel, ensi con je croi,
 En envoïe en sa prison
 Messirez Noblez li lions. »
 Quant la roïne entent Renart,
 2984 A poi que li cuers ne li part.
 « Hahi ! Lasse, que porrai faire ?
 Lasse ! Con ci a mal affaire
 S'ensi avons perdu Rovel !
 2988 Mielz volsisse que cest castel
 Euïssent trestout mis en cendre.
 Faites moi les deus' prisons prendre

Et si mandés a ciaus de l'oïst,
 2992 Se ne vous rendent Rovel toïst,
 Que vous ferois pendre Brun l'ors
 Et Bruiant, n'en avront secors.
 - Dame, fait il, bien avés dit.
 2996 Je meïsmes, se Diex m'aït,
 L'irai a ciaus de la crier. »
 A tant va sus les murs monter
 Et s'escrie que bien l'ot on :
 3001 « Entent ça, Noble li lion ;
 Tu as en prison mon enfant
 Et je rai Brun l'ors et Bruiant.
 Or fai le quel que tu vorras :
 3004 Ou tu mon fil Rovel' rendras
 Ou tu les verras sans demour
 Pendre la amont en la tour.
 Pendus iert et Bruns et Bruians.
 3008 - Renart, fait li rois, c'est neans,
 Que jamais Rovel ne verras.
 Or i parra que tu feras. »

Cette réponse faillit faire perdre la tête à Renart. Il se précipita auprès des prisonniers, les fit aussitôt enchaîner et mener au sommet de la tour. Puis il leur fit bander les yeux et passer la corde autour du cou. « Seigneurs, seigneurs, leur dit-il, votre dernière heure¹ est arrivée : suppliez le roi qui est votre suzerain de me rendre mon fils Rovel ou alors, par saint Marcel, vous serez pendus tous les deux. » À ces mots, les deux barons eurent peur de mourir et aussitôt ils se mirent à crier au roi : « Au nom de Dieu, nous ne pouvons échapper à la mort si vous n'avez pas pitié de nous. » Le roi entendit leur appel et vit qu'ils avaient les yeux bandés. Il interpelle ses barons : « Seigneurs, que me proposez-vous de faire ? On va bientôt les voir pendus haut et court si nous ne leur rendons pas Rovel ! — Sire, répondent les barons, faites venir ici Rovel et faites-lui jurer qu'il fera en sorte qu'on vous renvoie sans tarder Brun l'ours et Bruiant dans l'état où ils ont été capturés, avec toutes leurs armes et leurs chevaux de valeur. — Vous avez raison », conclut le roi. Alors il fait aussitôt venir Rovel devant lui et sans plus attendre il lui fait prêter serment qu'il fera délivrer les prisonniers sitôt qu'il sera arrivé là-bas. « Sire, dit-il, je vous le jure. » Rovel prend congé du roi et ce dernier lui donne une escorte afin d'éviter qu'il soit importuné par ses soldats ; Rovel est raccompagné jusqu'au château et lorsque Renart, assis près d'une machine de guerre,

Quant il a le roi entendu,
³⁰¹² A poi qu'il n'a le sens perdu.
 As prisonniers s'en vint errant,
 Lier les fist de maintenant,
 Si les fist en la tor mener,
³⁰¹⁶ Puis lor a fait les eulz bender,
 Et puis lor mist ou col les hars.
 « Signor, signor, ce dist Renars,
 Venu estez a vostre jor ;
³⁰²⁰ Priez le roy vostre signor
 Qu'il me rende mon fil Rovel
 Ou foi que je doi saint Marcel,
 Ja serez amedoi pendu. »
³⁰²⁴ Quant li baron l'ont entendu,
 Cascunz ot grant poor de soi,
 Maintenant s'escrient au roi :
 « Sire, por Dieu et por son non,
³⁰²⁸ Nous somes mors sans raençon
 Se vous n'avez de nous merci. »
 Li rois les barons entendī
 Et voit qu'il ont les iex bendés.
³⁰³² Ses barons en a apelés :

« Signor, fait il, que m'en loés ?
 Ja les verrois haut encroés
 Se nous Rovel ne lor rendons.
³⁰³⁶ - Sire, ce dient li baron,
 Faites li Rovel envoyer
 Et se li faites fiancier
 Que Brun l'ors et signor Bruiant
³⁰⁴⁰ Vous envoiera maintenant
 Tout ensi con il furent pris,
 Armez sor les chevalz de pris.
 - Vous ditez voir », fait soi li rois.
³⁰⁴⁴ Lors l'a fait venir demanois
 Devant lui et sans atargier
 Li fist plevir et fiancier
 Que, si tost con laiens sera,
³⁰⁴⁸ Les prisonniers deliverra.
 « Sire, fait il, ensi l'otroi. »
 A tant a pris congié au roi
 Et li rois li baille conduit
³⁰⁵² Que de sa gent ne fuist souduit ;
 Sel conduisent vers le castel.
 Renars qui fu lés un quarel,

le voit venir, il donne l'ordre d'ouvrir les portes. Rovel entre très joyeusement et renvoie son escorte, puis il monte au palais : jamais on n'a vu autant de joie que dans la façon dont son père l'accueille : pas une parole déplacée, mais une immense joie, comme jamais je n'en ai vu de ma vie. Renart donne l'ordre d'amener près de lui monseigneur Brun l'ours et Bruiant et de leur retirer sans tarder leurs bandeaux des yeux ; ils quittent la forteresse sur leurs destriers arabes, l'épée brillante au côté : leur joie est immense. Ils rejoignent l'armée sans tarder et mettent pied à terre devant le pavillon du roi. Ce dernier, au comble de la joie, les embrasse et les serre plusieurs fois dans ses bras ; il leur tient des propos empreints de bienveillance : « J'ai été terriblement inquiet pour vous deux, mais grâce à Dieu, je me réjouis de vous voir ici devant moi sains et saufs. » Renart, de son côté, était tout joyeux de revoir son fils, mais il s'inquiète pour sa blessure qui le fait atrocement souffrir. Immédiatement il demande qu'on lui retire ses armes et des médecins très expérimentés examinent cette plaie. Ils prodiguent au blessé des soins si attentifs qu'avant la fin de la semaine la plaie était entièrement cicatrisée et Rovel pouvait porter ses armes. Renart, que tous avaient raison de redouter, convoque alors ses hommes et leur parle ainsi : « Seigneurs, qu'allons-nous faire ? Il faut tenter une sortie ; prenons donc nos armes

Quant a veü Rovel venir,
 3056 Les portes comande a ouvrir.
 Cilz i est entrez a grant joie.
 Le conduit arriere envoie,
 Si s'en monte sus ou palais.
 3061 Onc si grant joie ne fu mais
 Comme ses peres li a faite ;
 N'i ot mie grant noise faite
 Ne n'i ot parlé fors de joie.
 3064 Je ne cuit que ja mais oïe
 Ausi grant joie en mon vivant.
 Mon signor Brun l'ors et Bruiant
 Comande Renars a mener.
 3068 Tantoüst les a fait desbender ;
 A grant joie et a grant liesce
 Les mist hors de la fortece
 Desus les destriers arrabis,
 3072 A lor costés les brans forbis ;
 En l'oüst en viennent sans deloi.
 De devant la tente^a le roi
 Sont andoi descendu a pié.
 3076 Li rois en a le cuer molt lié,

Si les baise et si les acole
 Et doucement les aparole.
 Il les acole et si les baise
 3080 Et dist : « Molt estoie a malaise
 Por vous deus, mais la Dieu merci
 Molt sui liez^b quant je vous voi ci
 Devant moi et sains et haitiez. »
 3084 Durement refu Renars liés
 Por son fill mais Rovel s'esmaie
 Car molt li duelt et cuist sa plaie ;
 Desarmer le fait maintenant,
 3088 Si li vont sa plaie cerchant
 Li mire qui molt sont sené.
 Tant sont de lui garir pené
 Qu'ançois que passaüst la semaine
 3092 Fu sa plaie garie et saine
 Et bien pot ses armes porter.
 Renars qui molt fist a douter
 En a apelé ses barons :
 3096 « Signor, fait il, quel le ferons ?
 Il vous convient issir la fors ;
 Il n'i a que d'armer nos cors

pour aller mettre à mal nos ennemis.» Tous s'arment sans perdre une seconde et tous franchissent le pont en masse, me semble-t-il. Pourquoi en dire davantage ? Ils se précipitent aussitôt sur les hommes du roi, mais ceux-ci, loin d'être sans armes, s'étaient armés et étaient prêts à défendre chèrement leur vie. Tambours et cors font alors un extraordinaire tapage. Le roi s'avance le premier, armé de pied en cap sur son cheval, en valeureux guerrier qu'il est !

Quand Renart voit s'avancer le roi, il éperonne rageusement son cheval et le lance contre le roi le plus rapidement possible. Sous le choc les lances se brisent, mais l'un et l'autre se croisent à toute allure sans se faire plus de mal. Isengrin, sur un cheval qui valait au moins cent besants d'or, lance sa monture pour fondre sur Bruiant le taureau en tenant sa lance bien à l'horizontale. De son côté Bruiant fonce aussi vite qu'il le peut. Ils se donnent alors de grands coups avec leurs lances à la pointe d'acier tranchant. Isengrin, valeureux parmi les valeureux, le frappe avec tant d'énergie qu'il lui enfonce dans le corps tout le fer et la partie en bois de la lance sur une longueur d'un travers de doigt si bien qu'on voit ressortir de l'autre côté la pointe en fer¹. Bruiant, sous ce coup, tombe de cheval et en tombant il pousse un hurlement qui fait frémir toute l'armée. Le roi, en entendant le cri, se jette de ce côté-là : il voit Bruiant étendu de

Por nos anemis damagier. »

³¹⁰⁰ A tant s'arment sans delaier ;
Par desus le pont tuit ensamble
S'en issirent si con moi samble.
Qu'iroie lonc conte faisant ?

³¹⁰⁴ En l'oïst se fierent maintenant,
Mais nes truevent pas desarmés,
Mais bien garnis et apreštès
Conme de desfendre lor cors.

³¹⁰⁸ La ot de tabors et de cors
Grant noise faite et grans escrois.
Devant les autres vint li rois,
Trestous armés sor son cheval ;

³¹¹² Molt ot en lui noble vassal.
Quant Renars vit le roy venir,
Envers lui broche par aïr
Quant que chevalz puet randoner.

³¹¹⁶ Les lances brisent au moïstrer,
Ambedui tot comunement
Outre passent isnellement ;

Li uns a l'autre plus ne forfiſt.

³¹²⁰ Ysengrins sor un cheval siſt
Qui bien valoit cent besans d'or ;
Il broche vers Bruiant le tor,
La lance droite randonant.

³¹²⁴ Bruiant revint esporonant,
Si toſt com il pot en venir.
Grans cops se vont entreferir
Des lances o les ferz trenchanz.

³¹²⁸ Ysengrins qui molt fu vaillanz
Le feride de si grant vigour
Que de la lance travers dor
Li miſt ou cors et le fer tout ;

³¹³² D'autre part en voit on^b le bout.
Dou deſtrier a terre le met ;
Au trebuchier jeta un bret
Si grant que tot l'oïst en fremi.

³¹³⁶ Et li rois Noblez l'entendi,
Cele part vint espouronant
Et a veü Bruiant gisant

tout son long dans l'herbe ; son âme avait déjà quitté l'enveloppe charnelle. « Malheureux que je suis, dit le roi à ce spectacle, pourquoi ai-je attendu ? Pourquoi ne vais-je pas châtier ce traître, ce félon qui a tué mon baron ? Qu'attends-je pour venger ce baron qui avait pour moi tant d'affection ? » Eperonnant son cheval de Castille, le roi brandit aussitôt sa lance dont l'oriflamme flotte au vent ; il s'avance à bride abattue au-devant des siens, porté par une rage folle. En face, un chevalier est sorti du rang pour se précipiter à la rencontre du roi, mais celui-ci lui porte un coup de lance si violent que le fer ressort dans le dos de plus d'une demi-toise. Tandis que la lance vibre encore dans la blessure, le roi le fait tomber mort dans la prairie. Un tel spectacle est insoutenable pour Malebranche : il fonce de ce côté-là, rendu fou par la mort de son homme ; accablé de douleur, il lance son cheval à toute allure en direction du roi. Celui-ci a bien vu la manœuvre et aussitôt il fonce sur lui aussi vite qu'il peut faire aller sa monture, en se tenant fermement appuyé sur les étriers. Malebranche prend son élan à travers un terrain défriché et dès qu'il voit le roi, il serre son bouclier contre lui, tout enflammé de colère et de rage. C'est dans ce même état d'esprit que le roi s'avance de son côté : ils se donnent sans répit d'extraordinaires coups sur le bouclier accroché à leur cou ! Malebranche brise sa lance

Tout estendu enmi la pree :

³¹⁴⁰ L'ame li est dou cors sevre.

Quant li rois le vit estendu,

« Ha ! Las, fait il, qu'ai attendu ?

Que ne vois^e vengier mon baron

³¹⁴⁴ De cel traïtor, cel felon^b ?

Qu'aten ge que nel vois vengier ?

Il m'amoit tant et tenoit chier. »

Lors point le cheval de Castele,

³¹⁴⁸ La lance ou li penons ventele

A desploiee maintenant ;

Devant sa gent s'en va poignant

Tout hors dou sens, tous esragiés.

³¹⁵² Uns chevaliers s'est desrengiés

Qui contre le roy espourone,

Mais li rois si grant cop li done

De la lance par mi le cors

³¹⁵⁶ Que li fers en parut defors,

Je cuit plus de demie toise.

A çou que la lance pantoise,

L'a trebuchié mort ens ou pré.

³¹⁶⁰ Malebranche en a molt pesé^c

Qui l'ot esgardé et veü.

E le vous cele part venu ;

Malebranche a le sens dervé

³¹⁶⁴ Quant son home vit mort jeté ;

Molt en fu dolans et iriés,

Envers le roi s'est eslassiés.

Et li rois qui bien l'aperçut

³¹⁶⁸ Maintenant cele part corut

Quantqu'il puet traire dou destrier ;

Bien fu enfichiez en l'estrier.

Et Malebranche d'autre part

³¹⁷² S'eslasse par mi un essart :

Si tost com a veü le roy,

L'escu enbrace par des roi,

D'ire et de maltalent espris.

³¹⁷⁶ Li rois revint mal talentis,

Doné se sont mervillous cops,

Desus les escus de lor colz

Se ferirent^d sans demorance.

³¹⁸⁰ Malebranche brisa sa lance

et le roi en profite pour lui enfoncer d'un coup énergique sa lance dans le corps jusqu'à l'oriflamme ; il le fait tomber mort à bas de son destrier. C'est alors que survient Renart pour lui porter secours, mais il est trop tard. Les siens accourent avec lui, mais en vain : ils ne trouvent qu'un cadavre. « Maintenant il n'y a plus rien à faire, dit Renart. Mais je verrai bien qui a pour moi de l'affection, car je veux aller le venger. — Seigneur, disent les barons, c'est bien volontiers que nous vous accompagnerons pour vous aider. » Alors la mêlée reprend : innombrables sont les coups d'épée échangés, innombrables les bêtes qui y perdent la vie ! Personne ne peut résister à l'épée de Renart ; c'est alors qu'arrive Ferrant, accompagné de vingt mille hommes qui apportent au roi une aide très précieuse. Ils se lancent rapidement dans la bataille et provoquent dans le camp de Renart des pertes impossibles à chiffrer : pour Renart l'heure n'est pas à la plaisanterie.

À ce moment-là on peut voir Percheaie se démener au milieu des troupes : personne ne peut résister aux coups qu'il porte. Belin veut lancer une charge contre lui, mais Percheaie d'un seul coup a transpercé son bouclier, et, que cela lui plaise ou non, il lui enfonce au travers du foie le fer et la hampe de sa lance ; il l'abat raide mort sur le chemin, puis, dégainant son

Et li rois le fiert a bandon
 Qui sa lance trusqu'a penon
 Li fist par mi le cors glacier ;
 3184 Mort le trebuche dou destrier.
 Por lui rescoure vint Renart,
 Mais il i est venus trop tart.
 Il et sa gent i sont venu
 3188 Mais malement l'ont secoru
 Car ilueques l'ont trové mort.
 « Ci n'a, dist Renart, nul confort,
 Mais or verrai qui m'avra chier,
 3192 Car je le voel aler vengier.
 - Sire, ce dient li baron,
 Volentiers molt vous aideron. »
 Lors recomence la meslee,
 3196 Maint cop i ot feru d'espee,
 Molt veïssiez bestez morir.
 Onques nul ne se pot tenir
 Encontre l'espee Renart,

3201 Quant Ferant s'en ist cele part,
 Telz vint mile en sa compaignie
 Qui firent au roi grant aïe.
 En l'estor se fierent errant,
 3204 Des gens Renart ont ocis tant
 Que je ne sai le conte dire.
 Lors n'ot Renars talent de rire.
 Qui adont veïst Percheaie
 3208 Par mi l'oïst con il se desroie,
 Nulz ne puet a son cop durer.
 Belinz prent a espouonner,
 Percheaie l'a si feru
 3212 Qu'il li a percié son escu ;
 Ou li pesast ou bial li fuist,
 De sa lancé et fer et fuist
 Li a passé parmi le foie ;
 3216 Mort le trebuche en mi la voie,
 Puis saiche dou fuerre l'espee,
 A Ferrant done tel cole

épée, il décapite Ferrant d'un seul coup ; c'est au moins une dizaine de personnes qu'il met ainsi définitivement hors de combat. Renart de son côté ne reste pas inactif ; il frappe le léopard et le transperce d'un coup de lance, en faisant ressortir le fer dans le dos ; il cherche à retirer la lance et ce faisant, il le précipite à terre raide mort. Le combat continue, toujours aussi féroce. Voici qu'arrive Noble le lion, en armes sur son cheval de couleur gris fer et tenant bien en main sa lance. Il est entouré d'un nombre incalculable de ducs et de comtes, parmi lesquels le comte Frobert et le milan maître Hubert¹, qui partagent la même haine violente envers Renart. Seigneur Frobert le grillon fonce sur Renart plus rapidement qu'un oiseau rapace. Renart en le voyant brûle d'impatience de se mesurer à lui ; il tient à la main son épée dégainée dont la poignée est ornée d'une inscription et Frobert en fait de même. Ils se précipitent l'un sur l'autre et avec leurs solides épées tranchantes ils se donnent des coups formidables qui les laissent tout étourdis. Ils finissent, à force d'échanger des coups terribles, par se renverser l'un l'autre et ils se retrouvent tous les deux allongés sur le chemin. Mais voici Percheaie qui arrive à toute allure avec de nombreux vaillants chevaliers ; ils font remonter par force Renart à cheval et abandonnent le combat pour se diriger à bride abattue vers le château.

Que la teste li fist voler ;
³²²⁰ De dis fist la guerre finer.
 Renars s'eslasse d'autre part ;
 Grant cop va ferir le liepart
 De son glaive parmi le cors,
³²²⁴ Si que li fers parut defors ;
 Tant con la lance li dura,
 A la terre mort le jeta.
 Molt i ot grant caple et felon.
³²²⁸ Este vous Noble le lion
 Armé sor son cheval ferrant,
 La lance en son poing palmoiant.
 O lui ot maint duc et maint conte,
³²³² Tant en i a n'en sai le conte.
 O lui estoit li cuens Frobers
 Et li escoufles dans Hubers
 Qui heent Renart durement ;
³²³⁶ Vers lui vienent iriement.
 Sire Froberz li gresillons

Plus tost que un alerions"
 S'en vint poignant contre Renart.
³²⁴⁰ Renars le voit que molt fu tart
 Que il a lui se fuist mellés ;
 En son puing tint son^b brant letre
 Et Froberz retint le sien trait.
³²⁴⁴ Li uns près de l'autre se trait,
 Si se tierent par grant esfors
 Des brans qui sont trencant et fors^c.
 Si mervillous cops s'entredonent
³²⁴⁸ Que toutes les testes s'estonent.
 Des grans cops qu'il se sont feru
 S'entresont a terre abatu :
 Andoi cheïrent en la voie.
³²⁵² Estez vous poignant Percheaie,
 O lui maint vaillant chevalier ;
 A force ont fait Renart monter,
 Si lassent l'estor a itant,
³²⁵⁶ Au castel vont esporonant.

Ils montent au palais qui était puissamment construit. Épuisés et exténués, ils quittent leurs armes dans la belle cour blanche tout en ne cessant de se lamenter sur le sort de Malebranche. « Malheureux que je suis, infortuné, sous quelle mauvaise étoile je suis donc né ! Moi qui viens de perdre Malebranche, mon très cher fils, l'autre moitié de moi-même ! Maintenant je n'attends plus rien de la vie. Dame Fièrre, votre amour, j'ai dû le payer au prix le plus fort ! Mais par la foi que je dois à saint Riquier — envers qui d'ailleurs je n'ai pas la moindre dette —, la situation va se gâter pour le roi Noble ; il ne pourra pas terminer son siège sans qu'il lui en cuise ! — N'en parlez plus, dit Rovel ; tout cela ne vous mène à rien. — Vous avez raison, Rovel, répond Renart ; mais, par la foi que je dois à saint Marcel, j'ai au moins une certitude : le roi me le payera cher et avant que ce château soit obligé de se rendre, il sera pendu au gibet. » Ils cessèrent alors de discuter. Le roi installa son campement dans la prairie au pied de la tour et il jura par Dieu le Créateur de ne jamais partir de là avant d'avoir fait pendre Renart. Son armée s'était installée devant la forteresse dans un climat très joyeux : les hommes passèrent là, dans la joie et la bonne humeur, toute la journée et une bonne partie de la nuit, jusqu'au moment où tous sans exception s'endormirent. Renart, qui ne connaissait que le mal et la trahison, appela alors ses deux fils¹ et

Les degrés^a montent clou palais,
 Qui richez estoit et bien fais.
 Molt las et molt travillé sont ;
 3260 Si se desarment la amont
 En la cort qui ert bele et blanche.
 Molt sont dolant de Malebranche.
 « Las, dist Renart, malaürés,
 3264 De maleeure fui onques nés,
 Quant j'ai Malebranche perdu,
 Mon bon ami, mon millor dru^b !
 Or n'atent jamais nul secors.
 3268 Dame Fièrre, les vos amors
 Ai ge comparees molt chier !
 Mais, foi que je doi saint Richier,
 A cui je n'en doi nés un point,
 3272 Li rois Noblez iert en mal point ;
 N'en puet partir en nule guise
 Que de son siege ne se cuise^c. »
 Dist Roviaus : « Lassiez çou eüer,
 3276 Vous n'i puez riens conquæster.

- Vous dites voir, fait il, Rovel,
 Mais, foi que je doi saint Marcel,
 De ce me puis bien afichier
 3280 Que il le conperra molt chier ;
 Ains que cilz castiaus soit rendus,
 Sera il as forches pendus. »
 A tant lasserent le plaidier.
 3284 Li rois Nobles se fist logier
 En mi les prés desous la tour
 Et jure Dieu le creator
 Que jamais ne s'en partira
 3288 Tant que Renars pendus sera.
 Ensi se sont a grant liesce
 Tendu devant la forterece ;
 A grant joie et a grant baudor
 3292 Furent ilueq trestot le jor
 Et^d grant partie de la nuit,
 Tant que il s'en dormirent tuit ;
 N'en i ot nul ne s'endormist.
 3296 Renars, qui onques bien ne fist

Isengrin son compaignon et leur dit : « Seigneurs, qu'allons-nous faire ? Toute l'armée est en train de dormir : prenez vite vos armes et allons jeter le plus grand désordre dans le camp. Si nous pouvons arriver jusqu'au roi, que Dieu ne m'accorde jamais sa miséricorde si je ne le tue pas au moment où je pourrai le tenir de mes propres mains. — Seigneur, répondent-ils, tout cela est bien dit. » Tous les quatre, et eux quatre seulement, allèrent immédiatement prendre leurs armes. Ils firent descendre le pont très doucement et sans le moindre bruit, puis ils sortirent sans parler. Ils semèrent alors une belle panique dans l'armée, faisant quatre morts à la première escarmouche. Le camp est alors sens dessus dessous et les quatre avancent jusqu'à la tente du roi ; ils coupent les cordes, la tente tombe, le roi se réveille. Il s'étonne de tout le vacarme qu'il entend et ses hommes, se précipitant sur leurs armes, ne mettent pas longtemps à s'équiper. Ils ont bien l'intention de capturer les quatre assaillants, mais ceux-ci s'enfuient sans les attendre. Ils finissent par les rattraper devant la tour : c'est alors un combat féroce qui s'engage et les barons font honneur à leur réputation de vaillance. Combattant à quatre contre les hommes du roi, Renart, Isengrin, Rovel et Malebranche¹ le Robuste les massacrent et les tuent en nombre. Mais ils ont beau faire des blessés et des prisonniers, les hommes du roi finissent par avoir le dessus et ils capturent Renart,

Se maus non et desloialtez,
 En a ses deus filz apelés
 Et Ysengrin son compaignon.
³³⁰⁰ « Signor, fait il, quel le feron ?
 Il se dorment trestot en l'oïst :
 Faites et si vous armés toïst,
 Ses irons la hors estormir.
³³⁰⁴ Se poon au roi avenir,
 Ja Diex n'ait de m'ame merci,
 Se je le tieng, se ne l'oci.
 - Sire, font il, bien avés dit. »
³³⁰⁸ Adont s'arment sans contredit
 Tout quatre que n'en i ot plus.
 Le pont ont fait avaler jus
 Tout belement et tot souef.
³³¹² Et quant li pons fu avalés
 S'en issent sans noise et sans cri.
 Durement ont l'oïst estormi,
 Quatre en ont mors au premier saut ;
³³¹⁶ L'oïst s'estormist et bas et haut.

Vers la tente le roi en vont,
 Les cordes copees en ont,
 La tente chiet, li rois s'esvelle,
³³²⁰ La noise entent, molt s'esmerveille,
 As armez queurent cil de l'oïst,
 Isnellement s'arment et toïst.
 Ja les vorront toz quatre prendre,
³³²⁴ Mais il nes voellent mie atendre,
 Ançois se sont mis au retor.
 Atains les ont devant la tor :
 La comenchent chaple felon,
³³²⁸ Bien se contienent li baron.
 Tuit quatre contre les roiaus,
 Renars, Ysengrins et Rouviaus
 Et Malebranche qui fu fors
³³³² Maint en ont ocis et maint mors².
 Mais qui que soit navrez ou pris
 Sor iaus en est tornés li pis,
 Car la gent le roi tant s'esforce
³³³⁶ Que Renart i ont pris a force.

tandis que les trois autres parviennent malgré tout à se réfugier dans le château. Renart, qui écumait de rage et de colère, fut amené au milieu d'un tumulte indescriptible devant le roi. « Ah ! lui dit ce dernier, sale rouquin, engeance maudite, tu as fait un vrai massacre des miens¹, mais tu vas le payer cher : tu vas être pendu dans la minute qui suit et toutes tes ruses ne te tireront pas d'affaire. — Pitié, bon roi Noble, accordez-moi votre pardon pour cette fois. Je suis coupable envers vous, je le sais bien ; mais si vous me pardonnez aujourd'hui, je serai bien récompensé pour le service que je vous ai rendu en vous guérissant de la fièvre, lorsque pour vous je suis allé à Palerme, dans le pays de Rome et à Salerne ; pour vous j'ai même franchi la mer et j'ai même séjourné très longtemps² chez les Sarrasins pour chercher un remède afin de vous guérir. Récompensez-moi donc pour tout cela et que Dieu et Notre-Dame en fassent de même pour le salut de votre âme ! »

Le roi, qui était d'une grande sagesse, en entendant rappeler le service que lui avait naguère rendu Renart, se mit à réfléchir et il le fit pendant un long moment dans un silence général ; enfin il déclara : « Seigneurs, accordez-moi toute votre attention. Voyez ici ce traître qui m'a fait beaucoup de mal ; maintenant il rappelle qu'il m'a guéri de ma maladie et finalement il a bien raison et ce rappel va bien le servir : même pour tout l'or

Et li autre^a, cui que soit bel,
 Si se ferirent ou caſtel.
 Et Renars par molt grant desroy
 3340 Fu amenez devant le roi,
 Tous correciez et tous plains d'ire.
 Et li rois li comence^b a dire :
 « Ha, pugnaiz rous de male part,
 3344 De ma gent m'as fait grant essart ;
 Mais li guerredons t'iert rendus
 Car orendroit seras pendus,
 Ne t'ivarra engieniz ne lobes.
 3348 - Merci, fait il, gentilz rois Nobles,
 Pardonez moi a ceſte fois.
 Bien sai que vers vous sui forfais ;
 Se ceſte fois me pardonés,
 3352 Adonc m'iert bien guerredonés
 Li servicez que je vous fis
 Quant de la fievre vous garis,
 Quant je fui por vous en Palerne,
 3356 En Romenie et en Salerne ;

Otre mer en sarrazzinois
 Fui je por vous plus de set mois
 Por querre voſtre garison.
 3360 Or me rendés le guerredon,
 Et Damedieſ et Noſtre Dame
 Guerredon vous en rende a l'ame. »
 Li rois qui fu plains de ſavoir
 3364 Ot le service amentevoir
 Que Renars li ot fait jadis.
 Adonc a porpensers s'est pris ;
 Cascuns se taiſt et ne dit mot.
 3368 Et quant longement pensé ot,
 Si diſt : « Signor, entendés ça.
 Vés ceſt traïtor qui molt m'a
 Meffait ; or me renproche ci'
 3372 Çou que de mon mal me gari.
 Il le me doit bien renprochier ;
 Orendroit li avra meſtier
 Que por tout l'or qu'el monde soit
 3376 Ne li meſferoie orendroit,

du monde, je ne lui ferais pas le moindre mal aujourd'hui, bien au contraire je lui accorde un pardon total pour tous ses méfaits et je le déclare quitte pour tout. — Je vous en remercie », dit Renart. C'est sur ces mots que la paix est conclue. Le roi fait sonner la retraite : ceux qui assiègent la tour reçoivent l'ordre de cesser l'assaut et immédiatement les tentes sont démontées. Le roi s'en retourne avec toute sa troupe et ne s'arrête pas jusqu'à son château ; dès qu'il met pied à terre, Dame Fièr se porte à sa rencontre et l'accueille avec toute l'allégresse que l'on doit à son mari. Elle multiplie les gestes de grande tendresse et montre sa grande joie pendant qu'il monte au palais. Abusé par les paroles de la reine, le roi ne se rendit pas compte qu'elle avait épousé Renart ; jamais personne n'eut l'idée d'accuser la reine et on fit sur ce sujet un silence général¹. Renart s'en vint à Maupertuis où ses fils l'accueillirent joyeusement, comme ils en avaient l'habitude. Ses relations avec le roi Noble étaient sans nuages, au point que tous ceux de Constantinople², à ce que raconte l'histoire, auraient bien été incapables, même par des calomnies, de brouiller les deux hommes : entre eux régnait une amitié totale. C'est sur ces mots que finit l'histoire.

Ains li pardoins tout le forfait
 Qu'il avra en ce monde fait.
 Treštout li cuit orendroit ci. »
³³⁸⁰ Et diſt Renars : « Voſtre merci. »
 A iceſt mot fu la pais faite.
 Li rois fiſt corner la reſtrete ;
 Ciaus qui aſſallent a la tour
³³⁸⁴ En a tous faiz metre au retor
 Et maintenant ſans aſteſter
 A fait^c ſes pavillons oſter ;
 O toute^b ſa gent ſ'en retourne,
³³⁸⁸ Duſqu'a ſon caſtel ne ſejourne,
 Tantoſt au perron descendi.
 Dame Fiere^e vint contre li
 Qui a grant joie le reçut
³³⁹² Si con ſon ſignor faire dut.
 Durement le baiſe et conjoie,

El palès montè a grant joie.
 Le roi^d par paroles deçoit
³³⁹⁶ Si que il point ne ſ'aperçoit
 Que Renars l'euiſt eſpouſee ;
 N'onques ne fu acoiſonee^e
 Ne il n'en fu parole puis.
³⁴⁰⁰ Renars ſ'en vint a Malpertuis
 Ou a grant joie le reçurent
 Si fill ſi con il faire durent.
 Puis fu il ſi bien dou roi Noble
³⁴⁰⁴ Que tuit cil de Conſtantinoble.
 Par parole ne par meſdit
 Enſi con l'eſcripture dit,
 Ne feiſſent a lui meſler^f
³⁴⁰⁸ Por riens qu'il ſeuſſent parler,
 Car entr'iaus molt grant amor ot.
 Li contes feniſt a ce mot.

Branche XVII

LE PARTAGE DES PROIES

Pierre, qui est né à Saint-Cloud, sur les instances de ses amis, a mis en vers pour nous, à force d'efforts et de peines, une histoire pour rire, un bon tour joué par Renart, le maître des ruses, ce sale avorton¹, ce renégat, par qui ont été abusés tant d'hommes de bien que je suis incapable de vous les énumérer. Je vais donc commencer à vous raconter son histoire, si du moins je trouve quelqu'un qui veuille bien l'entendre : quel qu'il soit, il pourra s'en instruire, comme j'en ai la ferme conviction, pour peu qu'il réfléchisse bien en l'écoutant. Cela se passait au mois de mai, quand les fleurs éclosent sur l'aubépine, que reverdissent près et bois, que les oiseaux chantent sans repos toute la nuit et tout le jour² : Renart séjournait dans sa forteresse de Maupertuis. Mais bien grande était sa détresse, car il n'avait pas de quoi subsister : sa famille était si mal en point que les cris de famine qu'elle poussait étaient poignants ; il en allait de même avec sa femme Hermeline, qui était à nouveau enceinte et si malade

Pierres^a qui de Saint Clent fu nés
S'est tant travilliés et penés
Par priere de ses amis,
⁴ Que il nous a en rime mis
Une risee et un gabet
De Renart qui tant set d'abet,
Le puant nain, le descreü,
⁸ Par coi ont esté deceü
Tant baron que n'en sai le conte.
Des or commencerai son conte
Se je sai qui le voelle^b entendre :
¹² Qui que soit i pora aprendre,
Si con je cuit et je pens,
S'a l'escouter met bien son sens.

Ce fu en may, en ce termine
¹⁶ Que la flour monte en l'aube espine,
Li pré verdoient et li bos,
Li oisel cantent sans repos
Et toute nuit et toute jor,
²⁰ Que Renars estoit a sejour
A Malpertuis sa forterescce.
Mais molt estoit en grant destresce
Car de garison n'avoit point :
²⁴ Sa maisnie ert en si mal point
Que de fain crioit durement ;
Sa feme Hermeline ensemment,
Qui estoit de novel ençainte
²⁸ Estoit si fort de mal atainte

qu'elle ne savait plus à quel saint se vouer. Renart, alors, se prépare à partir chercher sa provende : il quitte la maison seul, et jure de ne pas rentrer avant d'avoir apporté de la nourriture pour rassasier sa famille. Il laisse le grand chemin à sa gauche et va à travers la forêt, car il ne lui convient ni ne lui plaît de suivre les chemins et les sentiers : il connaissait bien le bois car il l'avait traversé maintes fois. Il marche un moment, et le voici descendu de l'autre côté du bois et arrivé dans une prairie : « Mon Dieu ! s'exclame Renart, Sainte Marie ! où trouver ailleurs un endroit aussi joli ! Je crois bien que c'est le paradis sur terre ! Comme il ferait bon s'installer ici, si on y trouvait assez à manger ! Ah ! ce bois et ce ruisseau, et ce pré que je n'ai jamais vu aussi beau ! regardez comme il est vert, comme il est plein de fleurs ! certes, que l'Esprit-Saint m'assiste, c'est bien volontiers que je m'y serais allongé si je ne me trouvais pas dans une si dramatique nécessité ; mais le besoin fait même trotter les vieilles ! » Cela dit, il se met au galop et abandonne les lieux, plein de tristesse et de mélancolie. Mais la faim qui lui montait jusqu'aux dents, celle qui chasse le loup du bois, lui a fait quitter la place bien malgré lui. Il s'en va à travers prés, en descendant la vallée, en scrutant le paysage, en amont et en aval, pour voir s'il découvrirait quelque chose qui conviendrait à sa pitance, un oiseau, un lièvre ou un lapin. Sa course le conduit sur un chemin

Qu'il ne se savoit consillier.

Lors se prent a aparillier

Renars de querre garison :

³² Tous seus s'en ist de sa maison

Et jure qu'il ne revenra

Dusqu'a tant qu'il raportera

Viande a sa maisnie peestre.

³⁶ Le grant chemin laisse a senestre⁷²,

Atorne travers la forest

Car il ne li siet ne ne plaît

A tenir chemin ne sentier :

⁴⁰ Bien savoit le bos tot entier

Car maintes fois l'avoit alé.

Tant va qu'es le vous avalé

Soz le bos en la prairie :

⁴⁴ « Dieus, dist⁷⁴ Renars, sainte Marie !

Ou fu trovés ensi biaux eüstrez !

Je cuit, c'est paradis terrestre !

Con ci feroit bon herbergier

⁴⁸ Qui assez avroit a mengier !

Vés ci le bos et le ruissel

Et le pré c'ains ne vi si bel⁷ !

Vez com eüst vers, com eüst floris !

⁵² Ensi m'aüt sains esperis,

Que molt volentiers m'i geüsse

Se jou si grant besoing n'eüsse ;

Mais besoing fait vielle troter ! »

⁵⁶ A ce mot prent a galoper,

Si s'en part tristes et dolans ;

Mais li fains^d qu'il avoit as dens,

Qui encace le leu dou bos,

⁶⁰ L'en fait partir desus son pos.

Par les prés s'en va contreval,

Molt regarde amont et aval

Por savoir se coze veüst

⁶⁴ Qui a son mengier li seüst^e,

Oisel ne lievre ne connin.

Tant va qu'il entre en un chemin

Qui vers une ville en aloit.

⁶⁸ Le chemin vit et quant il voit

qui menait vers un village. Voyant le chemin et apercevant le village, il jure sur sa tête que, cela fasse plaisir ou non, il s'en ira tout droit vers ce lieu. Il est persuadé qu'il y trouvera ce qu'il lui faut. Il laisse alors le chemin et le sentier. En approchant de l'endroit, notre spécialiste en ruse, qui ne veut pas se faire voir, progresse à petits pas par les buissons et les haies de sureau, tantôt se baissant et tantôt se relevant. Il invoque Dieu avec ardeur, pour qu'il le préserve de la captivité et lui envoie des victuailles qui lui permettront de faire le bonheur de sa femme, de ses enfants et de toute sa maisonnée.

Je ne veux pas vous le cacher plus longtemps : dans le village il y avait la résidence d'un paysan à la fortune rondelette, au point que, si le livre où j'ai trouvé consignée cette histoire dit la vérité, d'ici jusqu'à Troyes-la-Petite¹ on ne trouvait de paysan aussi opulent ! La maison était située à côté d'un enclos : le lieu était richement garni de tous les biens que la terre prodigue, vaches, bœufs, brebis, lait, œufs, nourritures de toute espèce, poules et chapons ; il y en avait à foison. Renart a là ce qu'il désire, du moins s'il arrive à y rentrer ! Mais je crois, et j'en ai l'intime conviction, qu'il risque de languir dehors, car la clôture entourait complètement le jardin et la maison, avec des pieux pointus, gros et longs ; de plus, un ruisseau coulait tout autour. À l'intérieur il y avait toutes sortes de petits arbres,

La ville, si jure son chief,
Qui que soit bel ne cui soit grief,
Droit a cele ville en ira.

⁷² Bien cuide qu'il trovera
Cose qui li aura mestier.
Le chemin lait et le sentier.
Quant venus est prez de la ville

⁷⁶ Cius qui savoit assez de guille,
Qui ne voet pas estre veüs,
Par ces bussons, par ces seüs,
S'en va le pas cheant levant⁷⁷.

⁸⁰ Durement va Dieu reclamant
Qu'il li gart son cors de prison
Et li envoit tel garison
Dont il face sa feme lie

⁸⁴ Et ses enfans et sa maisnie.
Or ne me voel de çou taire,
Qu'en la ville avoit un repaire
A un vilain riche d'avoir ;

⁸⁸ Que, se li livres nous dist voir

Ou je trovai l'estoire escripte,
De ci qu'a Troie la petite^b
N'ot un vilain si aaisié !

⁹² La maison sist jošte un plassié,
Qui estoit richement garnie
De tout le bien que terre crie,
Si con de vaichez et de bries,
⁹⁶ De brebis et de lait et d'ues,
D'unez et d'autrez norreçons,
De gelinez et de chapons ;
De ciaus i avoit il planté.

¹⁰⁰ Or a Renars sa volenté,
Renars, s'il puet entrer dedens !
Mais je cuit et croi par mes dens
Qu'il fera par dehors sejour^c,

¹⁰⁴ Car cloz estoit trestous entor
Et li jardins et la maisons
De pieus agus, de gros et lons ;
Si coroit entor un ruiissiaus.

¹⁰⁸ La dedens avoit d'arbrissiaus

sachez-le, tous chargés de fruits. La maison était de toute beauté : le propriétaire en était Bertold, un personnage important, un paysan cossu¹ et fortuné qui poussait fort loin l'avarice et la ladrerie, car il ne voulait rien dépenser et mettait tout son soin à accumuler : il aurait préféré se laisser arracher les poils de sa moustache plutôt que de manger un seul de ses chapons, ou de faire du feu pour cuire un chapon ou une poule ; il aimait mieux les faire vendre au marché. Mais si Renart arrivait à mettre la main dessus, je crois bien qu'il en aura sa part : le paysan ne saura pas les garder !

Le paysan se trouvait au logis. Il n'y avait personne en dehors de lui : sa femme était partie vendre ce qu'elle avait filé, les autres étaient tous sortis pour vaquer à leurs travaux. Renart vint de ce côté-là en courant : il était bien convaincu, n'en doutez pas, que la maison était bien pourvue de ce qui lui était nécessaire. Passant par un sentier entre deux champs de blé, il est parvenu jusqu'à la haie : il s'inquiète fort de la façon dont il pénétrera dans l'enclos, car il voit les chapons au soleil, Chantecler qui cligne de l'œil², et ses poussins avec ses poules, qui se trouvaient à côté d'un tas de ronces, sur un tas de paille, en train de gratter. Ils ne prenaient garde à tout ce manège et croyaient être tout à fait en sécurité. Mais Renart, cette sale bête, brûle et se consume de gourmandise : il se rend parfaitement compte

De maintes guisiez, ce sachiez,
 Qui tuit erent de fruit cargié.
 Molt par estoit biaux li repaires :
¹¹² Sirez en iert Bertiaus li maires,
 Un vilains enmeulez et richez
 Qui molt estoit avers et ciches,
 Car de despendre n'avoit cure,
¹¹⁶ Qu'en amasser metoit sa cure :
 Ains lassast plumer ses grenons
 Qu'il menjast un de ses capons
 Ne qu'il eüst au feu cuisine
¹²⁰ Ne de capons ne de geline ;
 Ains les faisoit au marché vendre.
 Mais se Renars i puet main tendre,
 Je cuit bien qu'il en aura !
¹²⁴ Ja si garder ne les saura !
 Li vilains fu en sa maison.
 N'i avoit home se lui non :
 Sa feme fu son filé vendre,
¹²⁸ Li autre furent por entendre

A lor affaires treštout fors.
 Renars vint cele part le cors,
 Qui bien pensoit, n'en dotès mie,
¹³² Que la maisons ert bien garnie
 De çou dont il avoit mestier.
 Entre deus bleis, par un sentier,
 S'en est venus jusque la haie :
¹³⁶ De laiens entrer molt s'esmaie,
 Car les chapons voit au soleil^a
 Et Cantecler qui cligne l'ueil,
 Et ses pouçins et ses gelines
¹⁴⁰ Qui erent les un tas d'espines
 En un pallier ou il gratoient^b.
 De treštot çou ne se gardoient :
 Bien cuidoiēt asseür estre.
¹⁴⁴ Mais Renars qui fu^c pute beste,
 De lecherie frit et art :
 Bien voit par engien ne par art
 N'i entera ; c'est por noiant !
¹⁴⁸ Entor le jardin va et vient

que ni ruse ni stratagème ne le feront entrer ; peine perdue ! Il va et vient, tournant autour du jardin, pour voir et vérifier s'il ne pourrait pas trouver un trou par lequel s'introduire. À force de courir à droite, à gauche, Renart le roux, cette maudite engeance, finit par découvrir dans la clôture — pur hasard ! — un pieu usé par la pourriture, là où passait le caniveau d'évacuation des eaux de pluie du jardin ; par ce passage, il s'est faulé à l'intérieur de l'enclos, tout doucement, en jurant par ses dents qu'il fera bientôt craquer ses mâchoires — peu importe pour qui sera le préjudice ! — avec un chapon ou une poule. Il s'est tapi sous une haie de ronces car il ne veut pas se faire voir : sans bouger, sans faire un seul mouvement, il reste coi et écoute. Chantecler, qui n'a pas la moindre inquiétude et qui croit être en parfaite sécurité, s'en va, pour son malheur, cherchant sa pitance à travers le jardin et appelant ses poules. À force de chercher à droite et à gauche, il arrive face à l'endroit où Renart s'était caché. À le voir, Renart est ravi et jure, sur son salut, qu'il lui jouera un mauvais tour.

Tandis que l'autre s'applique à gratter le sol, Renart se lève et descend vers lui pour l'attraper, mais il manque son coup car Chantecler saute de côté. Cruel est le dépit de Renart quand il voit qu'il a échoué, et il ne laisse pas d'en être furieux. Il se met à donner la chasse au coq, le poursuivant en tous sens. Chantecler s'aperçoit que son heure est venue

Pour veoir et pour esprover
Se ja peüst pertuis trover
Par u il se peüst ens metre.
¹⁵² Tant va a deestre et a seneestre^a
Renars li rous, li maleïs,
Que par devers le plasseïs
Trova un pel par aventure
¹⁵⁶ Qui ert usés de poreture,
Par la ou li regors courroit
Dou jardin quant pleü avoit^b ;
Par la s'en est entrés dedens
¹⁶⁰ Tout souef, et jure ses dens
Qu'a cui que il doie nuire,
Fera il ja ses grenons bruire
Ou de capon ou de geline.
¹⁶⁴ Tapis est desous une espine,
Qu'il n'i voet estre veüs :
Ne s'est croslés, ne s'est meüs,
Ains se tient cois et si escoute.
¹⁶⁸ Chanteclers, qui point ne se doute

Et qui bien cuide estre asseür,
S'en va, ou non de mal eür,
Par mi le jardin porquerant
¹⁷² Et ses gelines apelant.
Tant se porquiert, tant se porcace,
Qu'il est venus devant la place
La ou Renars se fu mucieüs.
¹⁷⁶ Quant le vit, si fu Renars liés^c
Et jure que, se Dieus le saut,
Il li fera un mauvais saut !
Que que cius a grater entent,
¹⁸⁰ Renars se lieve, si descent
Vers lui por prendre, mais il faut,
Car Chanteclers a travers saut.
Es vous Renars molt mal bailli
¹⁸⁴ Quant il voit que il a falli,
Si n'ot en lui que corecier.
Le cos a pris a encaucier
Et ça et la et sus et jus.
¹⁸⁸ Canteclers voit qu'il n'i a plus :

et commence à jeter les hauts cris. Bertold, qui se trouvait au logis, bondit pour voir ce qui jette une telle panique parmi ses poules ; il ouvre la porte de son jardin, voit Renart le goupil en train de pourchasser Chantecler. Il s'en retourne aussitôt à la maison, se saisit d'une paire de filets de chasse tout noirs de fumée¹ — les démons de l'enfer lui en ont fait cadeau ! — et se dit que, pour peu que Renart veuille bien l'attendre, s'il ne le capture pas, il en sera très fâché ! Ce sont les diables qui l'ont conduit en ce lieu ! Le paysan, qui présente toutes les apparences de la folie furieuse, revient directement vers son jardin ; Renart l'a vu venir et est allé se terrer sous un chou ; l'autre, qui n'avait jamais été initié à la volerie ni à la vénerie, se met à disposer les filets sur les choux, complètement de travers, en jurant sur son corps tout entier² que Renart sera capturé par ces pièges. Il se met alors à pousser des cris comme un enragé, il crie et hurle au hasard, bien qu'il ne voie pas Renart, s'exclamant : « Ah ! ah ! vous allez le payer cher d'être venu ici, fils de pute, scélérat, traître, c'est par là que vous allez sortir, par saint Germain ! » Il tenait dans sa main un bâton, avec lequel il retourne les choux si violemment qu'il les coupe en morceaux ; il les passe au peigne fin, en tous sens. Quand Renart se rend compte que la partie est perdue et qu'il est inutile de se cacher plus longtemps, il fait un bond et en redescendant atterrit dans l'un des filets mais ce n'est que pour en voir s'aggraver ennuis et peines ; ce sont les démons

A crier comence a haut ton.
 Bertous qui fu en sa maison
 Saut por veoir que çou estoit
¹⁹² Qui ses gelines tempestoit ;
 L'uis a ouvert de son courtil,
 S'a veü Renart le houpil
 Qui Cantecler va decachant⁴.
¹⁹⁶ En sa maison repaire a tant,
 Si prent deus roiseus enfumés
 Que maufé li orent donez,
 Et dist que, se Renars l'atent,
²⁰¹ Molt iert iriez s'il ne le prent !
 Diauble l'i ont bien amené !
 Cils, qui bien sanble forsené,
 S'en revient a son cortil droit ;
²⁰⁴ Et Renars, qui veü l'avoit,
 Desouz un col muciez se fu ;
 Et cius, qui pas apris ne fu
 Ne d'oiseler⁶ ne de cacier,
²⁰⁸ Sor les cholz a pris a couchier

Les roiseus treštout de travers,
 Et jure les os et les ners
 Que Renars sera engigniés.
²¹² Lors s'escrie comne esragiés,
 En aventure huie et crie,
 Ja soit ce qu'il ne le voit mie :
 « Ha ha ! fait il, mar i venistez,
²¹⁶ Filz a putain, lerez traîtres,
 Par ça sarrés, par saint Germain ! »
 Un bâton tenoit en sa main,
 Dont il a les cholz reverchiez
²²¹ Tant que tous les a detrenchiez ;
 Molt les reverse sus et jus.
 Quant Renars voit qu'il n'i a plus
 Et que n'i a mestier celee,
²²⁴ Un saut a fait a l'avalee,
 Si se fiert en l'un des ruisseus :
 Or li croist il anuis et deulz ;
 Malfé l'ont en ce point tenu !
²²⁸ Molt li est or mal avenu.

qui l'ont mis dans cette situation ! Les choses se sont mal passées pour lui et il serait extraordinaire qu'il en réchappe ! les lacs s'entortillent autour de lui, il est pris aussi bien par le museau que par les pattes ; le voilà pris au piège, et sa ruse ne lui a servi à rien ! Il aurait mieux fait de ne jamais entrer dans ce village. Il se tourne et se retourne d'un côté, puis de l'autre, et plus il se tourne, plus il s'empêtre. Il se tourne en tous sens en agitant ses bras pour sortir des liens, mais c'est en vain, car le vilain qui l'a bien vu, d'un bond, est devant lui ; il lui dit que son heure est venue, puisqu'il est tombé dans son piège ; ce sera vraiment un prodige s'il lui échappe et s'il n'en a pas le corps abîmé. Il se précipite sur lui, furieux ; il a levé son pied droit, avec l'intention de le lui mettre sur la gorge croyant que cela l'aiderait à mieux le maîtriser. Renart ne veut pas lui faire ce plaisir, car le vilain aurait sans doute vite fait de le blesser. Au moment où l'autre abaisse son pied, Renart le saisit à pleines dents et les lui plante toutes d'un coup : il serre les mâchoires et bloque sa gueule si fort que les dents du dessus touchent celles d'en dessous ; le scélérat a bien serré ses crocs, ils ont traversé le pied de part en part !

Le vilain, sentant qu'il est blessé et voyant son pied transpercé en plein milieu, s'écroule ; le sang se retire de son visage, il pâlit et s'évanouit sous le coup de la douleur ; Renart, cependant, continue à le tenir et se réjouit fort en son cœur de l'avoir sous la main, jurant par Dieu et par saint Germain

S'il en eschape, c'iert merveille !
 La rois entor lui s'entorteille,
 Pris est et par groing et par piés ;
²³² Or a il esté engigniés
 Ne li a riens valu sa guille !
 Mielz li veniüst que en la ville
 Ne füst venus ne entrez ja !
²³⁶ Torne et retorne ça et la,
 Et quant plus torne plus se lace.
 Toutez voiez tornoie et brache
 Por issir en, mais ne li vaut,
²⁴⁰ Car li vilains a fait un saut,
 Quj bien l'avoit aperceü,
 Et dist qu'or li est mescheü,
 Quant il est cheüs en la trape ;
²⁴⁴ Mervelle iert grant s'il li escape,
 Que dou cors ne soit empiriez.
 Vers lui s'adrece tous iriez ;
 Si avoit haucié le pié destre,

²⁴⁸ Desus la gorge li volt metre
 Que mielz l'en cuidoit maïstroier.
 Renars nel veult pas otroier,
 Que tost l'auroit espoir blecié.
²⁵² Si con cilz rabassoit son pié,
 Renars l'a pris par mi as dens,
 Si que toutes li enbat ens :
 Serre les dens, estraint la bouche,
²⁵⁶ Si que li un denz l'autre touche ;
 Bien les a li lerrez serrez :
 D'outre en outre li sont passés !
 Quant li vilains se sent bleciez
²⁶⁰ Et vit son pié par mi perchié ;
 Le sanc li mue et la color :
 Pasmés cheï de la dolor ;
 Et Renars le tint toutevoie,
²⁶⁴ Quj a son cuer avoit grant joie
 De çou qu'il l'avoit si a main,
 Et jure Dieu et saint Germain

qu'il ne lui échappera pas avant qu'il ait accompli ses volontés. Renart sait bien, en effet, qu'il serait en fâcheuse posture si le paysan lui avait échappé, car il ne peut se dépêtrer du filet, qu'en étant délivré par quelqu'un qui connaît l'astuce. C'est pourquoi il se dit que la mort devrait le frapper s'il enlève ses dents du pied. Le paysan, qui gisait à terre de tout son long, à la merci des dents de Renart, est entre-temps revenu de son évanouissement. Croyant échapper ainsi à Renart, il se met à lui tâter le museau, car il veut lui desserrer la gueule, mais Renart n'a pas l'intention de le laisser faire, bien au contraire : ce comportement l'exaspère, car le paysan essaie de l'empoigner avec ses pouces qu'il a gros et durs, mais il ne pousse pas l'audace jusqu'à lui toucher la bouche ; Renart, lui, qui était couché dans une position peu commode, en voyant qu'il le palpe et le tâte brutalement, jette ses crocs en avant et happe, en même temps que le pied, la main droite du paysan. Il a bien trouvé son maître, le paysan ! Renart le tient complètement à sa merci : pas de risque qu'il s'échappe ! Il aurait été bien plus sage pour lui, je le sais en vérité, de laisser Renart chercher tranquillement de quoi vivre : c'est une décision tout à fait insensée qu'il a prise là ! Il a eu tort de vouloir le capturer : tant gratte la chèvre qu'à la fin elle est mal couchée ! Il avait bien cru pouvoir se venger de lui, et c'est lui qui est tombé en son pouvoir, car jamais le goupil n'aura pitié de lui. Il a gardé, au moins, un pied et une main à sa disposition ! Renart tient fermement de sa gueule le pied droit

Qu'il ne li eschapera

²⁶⁸ Devant que son plesir fera ;
Car bien seit qu'il seroit frapé
Se il li estoit escapés,
Car ne pooit oster son cors
²⁷² Dou rissel, s'il ne n'iert mis hors
Par tel qu'il seüst la maniere.

Por çou dist que la mors le fiere
Se il oste dou pié les dens.

²⁷⁶ Li vilains, qui se jut as dens,
Tot ensi con il estoit lons,
Est revenus de pasmisons.
De Renart se cuide escaper,

²⁸⁰ Si li prent le groing a tafter,
Que la bouche li volt ouvrir,
Mais Renars ne li volt soffrir,
Ançois li va molt anuiant,

²⁸⁴ Que li vilains le va baillant"
As polcesqu'il a durs et gros.

Toutez voiez n'est pas tant os

Qu'il a la bouche li adoïse ;

²⁸⁸ Et Renars qui jut a maloise,
Quant voit qu'il le taste et portaïste,
Jete les dens et sile hape
Avoec le pié par la main destre.

²⁹² Or est bien li vilains a mestre !
Bien le va Renars maïstroïant :
N'eschapera, c'est por noïant !
Il eüst fait grignor savoir

²⁹⁶ S'eüst laïssié, ce sai de voir,
Renart en pais querre sa vie^b :
Molt ot enpensé grant folie !

Quant le volt prendre, mar le fist :
³⁰⁰ Tant grate chievre que mal gißt !
Bien se cuida de lui vengier,
Or est cheüs en son dangier,
Car il n'en aura ja pitié.

³⁰⁴ A tout le mains n'a il c'un pié

et l'autre main : il accable le vilain de menaces, lui disant qu'il lui arrachera l'âme du corps, par la foi qu'il doit à sa femme, et que jamais il n'acceptera de rançon ; il vaudrait mieux pour lui qu'il se trouve à Lanson, plutôt que d'être tombé entre ses griffes ! Grande est la peur du paysan, qui ne sait plus que faire ni que dire ; les larmes lui coulent des yeux, il pousse des soupirs du fond du cœur et passe là des moments très pénibles¹. En pleurant il crie grâce en ces termes : « Seigneur Renart, pitié ! Lâchez-moi, je vous en supplie au nom de Dieu, et vous pourrez m'ordonner ce que vous voudrez, je vous obéirai, car cela est juste, et je me ferai votre vassal à tout jamais ! — Fils de pute, salaud de cul-terreux, lui répond Renart, que me chantez-vous là ? Aujourd'hui même vous n'avez pas hésité à me traiter ignominieusement et vous avez bien cru me capturer, lorsque vous avez commencé à étaler vos filets à travers le jardin ! Mais — si seulement saint Loup pouvait m'aider — l'affaire prendra une autre tournure, car l'heure du Jugement est arrivée pour vous ! Vous allez me le payer aujourd'hui encore, et fort cher ! » L'autre, qui ne peut prendre sa revanche, crie, pleure et se répand en lamentations poignantes, disant : « Seigneur, je ferai en toutes choses ce que vous voudrez, il vous suffit d'ordonner ! — Silence ! répond Renart, trêve de balivernes ! Fils de pute, traître de serf, sur mon corps tout entier, je vous promets que je vous en ferai voir des vertes et des pas mûres ! Ce n'est pas cette semaine que vous allez m'échapper !

Et une main en sa baillie !

Renars a sa geule saisie^a

Dou pié destre et de l'autre main :

³⁰⁸ Molt va maneçant le vilain

Et dist qu'il li traira l'aume

Dou cors, foi que il doit sa feme,

Que ja n'en aura raençon ;

³¹² Mielz li venist estre a Lançon

Que il fust cheüs en ses mains

Grant poor en a li vilains :

Ne seit que faire ne que dire ;

³¹⁶ Des ieulz pleure, dou cuer sospire

Et maine ilueques molt fort vie.

Tot en plorant merci li crie :

« Sire Renars, fait il, merci !

³²⁰ Lassiez moi, por Dieu le vous pri

Et comandez quanque vorrois,

Je le ferai, car il est drois,

Et vostre hom serai tous jors mes !

³²⁴ — Fil a putains, vilains engrés,

Fait Renars, qu'alés vous disant ?

Molt m'aliés hui despisant

Et molt me cuidiés bien prendre

³²⁸ Quant començastes a estendre

Par mi le jardin vo raisseus^b !

Mais si me puist aidier sains Leus^c,

Li geus sera en autre guisse,

³³² Que venus estez a juisee !

Vous le conparrois hui molt^d chier ! »

Cius qui ne se puet revengier,

Si crie et pleure et fait grant duel :

³³⁶ « Sire, fait il, a vostre vuel

Ferai el tot, mes comandés !

- Taisiez, dist Renars, ne jenglez,

Fil a putain, traîtrez sers,

³⁴⁰ Que par les os ne^e par les ners,

Je vous metrai en male painne !

Ne m'escaperés de semaine !

Vous avez vraiment bien cru me capturer, mais je vous ai joué un plus beau tour ! c'est vous qui êtes maintenant mon prisonnier : que plus jamais je ne trouve ma provende si je ne vous en fais pas baver ; pour commencer, de toute la journée, vous n'allez rien manger : impossible de bouger ! Même si on devait me donner toute la fortune de l'empereur Octavien, par la foi que je dois à saint Julien, cela ne me ferait pas démordre de ma volonté de représailles ! — Renart, pour l'amour de Dieu, n'en fais rien ! ne me traite pas maintenant avec toute la cruauté dont tu es capable ; je me suis mal conduit à ton égard, je ne l'oublie pas ; certes, j'ai eu tort d'agir ainsi, mais je suis prêt à faire amende honorable, selon ce que tu voudras bien m'ordonner de faire : jamais je ne m'opposerai à tes ordres ; sache plutôt — que Dieu m'assiste ! — que je veux et te propose que ma personne et tout ce que je possède soit entièrement à ta disposition ; tu ne devrais pas, Dieu me garde ! refuser une si belle réparation : j'ai à profusion des victuailles, du genre de celles qu'il te faut ! tu pourras mieux en profiter que n'importe lequel de mes voisins, tout autour d'ici ! Par Dieu, donne-moi cette preuve d'affection ! Je me ferai ton homme lige : jamais, je te l'assure, tu n'auras à déplorer en quelque lieu de préjudice de ma part ! Au nom de Dieu, accepte donc cet hommage et ne sois pas si cruel envers moi ! tu devrais être heureux qu'un homme de mon importance et d'une telle richesse veuille se faire ton homme lige ! »

Molt bien me cuidiez avoir pris,
³⁴⁴ Mais je vous ai mielz entrepris^a !
 Or eüstz vous en ma prison :
 Ja n'aie jamais garison
 Se je ne vous fäch tot anui ;
³⁴⁸ Al mains i junerés^b vous hui !
 N'avés pooir de vous movoir.
 N'en prendroie pas tout l'avoir
 L'enpereor Octenien^c,
³⁵² Foi que doi a saint Julien,
 Que je ne vous face contraire !
 - Renars, por amor Dieu, nel faire !
 Ne me fai ore pas del piz^d
³⁵⁶ Que tu porras ; je ai mespris^e
 Vers toi, voirs est, je m'en recort ;
 Certez j'en ai eü le tort,
 Mais je sui près de l'amender
³⁶⁰ Si con tu vorras conmander,
 Ja n'irai contre ton comant ;

Ainçois saces, se Dieus m'ament^f,
 Que je le voel et je l'otroi,
³⁶⁴ Que moi et tout le mien metroi
 Dou tot en tot en ton esgart ;
 Ne devez pas, se Dieus me gart,
 Refuser ensi bele amende :
³⁶⁸ Je sui bien garnis de viande
 Tele com il vous a mestier !
 Mielz vous en porés aaisier
 Que voisins qui soit ci entor^g !
³⁷² Por Dieu, faites moi ceste amor !
 Vostre home lige devenrai ;
 Ja mais voir en lieu ne serai
 Dont il vous puißt venir damage !
³⁷⁶ Por Dieu, or prendés cest homaige ;
 Ne soiez vers moi si crueus !
 Liez poés estre quant un teus
 Hons con je sui et ensi riches^h
³⁸⁰ Voet devenir vostre home lizez ! »

Renart, en entendant le paysan pleurer si fort, se repentir et déclarer qu'il éprouve tant de remords à l'avoir outragé, insulté et humilié, se laisse gagner par la pitié et lui dit : « Tais-toi, rustre, et arrête de pleurer ! pour cette fois tu t'en tireras sans mal, mais fais attention à ne pas recommencer car, je te le jure — et si je mens, que je ne voie plus jamais ni ma femme ni mes enfants — personne au monde ne pourrait te servir de garantie pour me dissuader de te le faire payer ! Mais, avant de te laisser filer, j'exige que tu me donnes l'engagement solennel que désormais je ne subirai plus, ni des tiens ni de toi-même, de dommages moraux ou physiques, que tu me rendras l'hommage aussitôt que je t'aurai relâché, et que tu mettras à mon entière disposition tes biens et ta personne. — Seigneur, répond Bertold, j'accepte sans restriction les clauses que vous venez d'énumérer. Je vous promets — que l'Esprit-Saint me vienne en aide ! — qu'il n'y a rien au monde que je désire autant que d'agir selon votre bon plaisir ! » Sur ce, le paysan lui rend l'hommage, et Renart l'accepte. Or sachez que Renart peut lui faire une confiance totale, comme à un prêtre, car le vilain était un homme intègre et il avait horreur de mentir. Aussi lui dit-il : « Bertold, écoute-moi ! tu t'es engagé en toute loyauté à agir selon mes désirs. — Il est vrai, et je souhaite que Dieu ait autant d'intérêt pour moi que j'aurai de bonne volonté à le faire, car je n'y manquerai pour rien au monde

Quant Renars le vilain entent
 Qui si fort pleure et se repent
 Et dist qu'il a si grant pesance
³⁸⁴ De l'outraige et de la viltance
 Et de la honte qu'il li fiât,
 Pitiez l'en prent et si li dist :
 « Tais toi, vilain, ne pleure pas !
³⁸⁸ A ceste fois nul mal n'auras,
 Mais garde toi dou rencheoir,
 Car, si puisse je mais veoir,
 Ne ma feme ne mes enfans,
³⁹² Nuls hons ne te seroit garans
 Nel te fessisse comparer !
 Mais ançois que te laisse aler,
 Voel ge que me baillez ta foi,
³⁹⁶ Que mais par les tienz ne par toi
 N'avré ne honte ne damaige
 Et que tu me feras d'umaige
 Si tost con je lassié t'avré,

⁴⁰⁰ Et que tout a ma volenté
 Metraz et ton avoir et toi.
 — Sire, dist Bertilz, je l'otroi
 Treštout ensi con vous le dites.
⁴⁰⁴ Ensi m'aït Sains Esperites,
 Que rien nee tant ne desir
 Com a faire voſtre plaisir !
 A cestui mot la foi li rent
⁴⁰⁸ Li vilains et Renars la prent.
 Or sachiez que bien le puet croire
 Tout ausi bien con un provoire
 Car li vilains estoit entiers
⁴¹² Si ne mentoit pas volentiers.
 « Bertolt, ce dist Renars, entent !
 Tu m'as fiancié loialment
 Que tu feras a mon esgart.
⁴¹⁶ - Voire, si ait Dieus en moi part
 Con jou volentiers le ferai,
 Ja por nulle riens nel lairai,

et je préfère m'y plier sans restriction aucune ! — Du moment que tu l'affirmes avec autant de conviction, je n'en doute pas, dit Renart, car tu es un homme de bien, c'est du moins la réputation que tu as : j'ai souvent entendu parler de toi. » À ces mots, il le laisse partir ; le paysan, qui a été mis à mal, a de la peine à se relever ; ensuite il se met à genoux devant Renart, lui mouillant les pieds de ses larmes et lui fait hommage en pleurant, sans plus attendre. Il étend sa main en direction de l'église et prononce le serment qu'il est de tradition de faire pour le rite de l'hommage, réparant tous les outrages qu'il lui avait fait subir auparavant ; il a parfaitement accompli la promesse qu'il lui a faite, poussé par une peur extrême, et lui tient ensuite ces propos : « Seigneur, maintenant, dites absolument tout ce qui vous plaira et j'exécuterai vos ordres comme bon vous semblera, selon mes possibilités et sans faux-fuyant.

— Eh bien ! répond Renart, avance par ici et débarrasse-moi avant tout de ce filet qui me fait beaucoup souffrir ! » Le paysan se lève immédiatement et fait tout ce que Renart lui a demandé. Ce dernier, qui a plus d'un tour dans son sac pour tromper son monde, sent et voit qu'il est dépêtré de ses liens, lui témoigne sa joie, mais pour autant, n'en oublie pas du tout le reste : « Cher ami, tu m'as promis, lui dit-il, que tu accompliras sans restriction tous mes désirs, dans la mesure de tes possibilités. Or, tu vas t'acquitter de tes obligations à meilleur compte,

Ains le ferai de tout en tout !

⁴²⁰ - Puis qu'ensi le dis, pas n'en dout,
Fait Renars, que tu es preudom ;
Au mains en as tu le renon⁴.
Molt ai de toi oï parler. »

⁴²⁴ A cest mot le laisse aler ;
Cius qui avoit esté grevés
S'est a quelque paine levés ;
Aprés devant lui s'agenoille,

⁴²⁸ De ses larmes les piez li molle,
Si li fait homaige en plorant,
Qu'il n'i va plus demorant.
Envers le moustier sa main tent

⁴³² Et si li fist tel sairement
Com il convient a faire homaje,
Et li amende tout l'outraige
Qu'il li avoit fait devant :

⁴³⁶ Bien li en a fait son creant,
Com cil qui molt iert poerous,

Puis li diât : « Sire, or dirois vous
Trestout içou que vous plaira

⁴⁴⁰ Et je sui cil qui le fera
Si com il vous iert a devise,
A mon pooir^h tout sans faintise.
- Or dont, fait Renars, vien avant

⁴⁴⁴ Si me deslace tout avant
De cest roisel qui trop me grieve ! »
Maintenant li vilains se lieve
Si li fait tout a son devise.

⁴⁴⁸ Quant Renars, qui en mainte guise
Engigne le gent, sent et voit
Qu'il est desloiez, li conjoit^c.
Dou tout n'a il pas oublié :

⁴⁵² « Biaux amis, tu m'as afié
Fait il, que trestot mon voloir
Me feras selonc ton pooir.

Mais certes tu en seras quitez
⁴⁵⁶ Por mains assez que tu ne cuidez :

assurément, que tu ne l'imaginais : je vais bien arranger ton affaire ; apporte-moi ton coq Noiret, que tu as guetté toute la journée pour moi¹ si tu veux obtenir mon amitié : prends-le par le cou et donne-le-moi ; par la foi que je dois à saint Paul, je ne te demanderai plus jamais rien d'autre, et je ferai de toi, en plus, le suzerain de ma personne et de ma terre ! » Bertold, qui ne veut pas la guerre, lui répond : « Seigneur, vous avez tort, car, par le Père qui est au ciel, sa viande est trop dure à manger ! Et si vous l'échangiez ? Il a, en effet, deux ans bien comptés. À sa place, je vous donnerai, de mes propres mains, trois poussins tendres, si vous le voulez, qui suffiront à vous rassasier et feront le plus grand bien à votre cœur, par la foi que je dois à ma sœur, dame Leteïs de Lannoie ; le corps de ce coq a, que Dieu me guide ! des nerfs et de la chair trop coriace ! » Renart réplique : « Cher ami, je n'ai que faire de tes poussins, tu peux tous les garder ! En revanche, si tu veux agir d'une manière tout à fait correcte, tu me donneras le coq que je te demande ! — Seigneur, répond l'autre, je vais exécuter vos ordres, comme m'y forcent le droit et la morale, car je suis votre homme lige. Sur ma tête, vous allez l'avoir immédiatement, puisque vous en avez un si grand désir ! » Sur ce, Bertold abandonne la discussion et s'en va sur-le-champ vers son coq, qu'il pourchasse à travers l'enclos et finit par attraper ; il revient alors auprès de Renart et le lui donne, en disant : « Seigneur, que Dieu me soit propice,

Je te ferai bien ton feret ;
 Apporte moi ton cok Noiret,
 Que m'as hui^a toute jor gaitiés,
⁴⁶¹ Se tu voelz avoir m'amistiez,
 Si me le baille par le col ;
 Par la foi que je doi saint Pol,
 Ja plus riens ne te requerrai,
⁴⁶⁴ Ains te di que je te ferai
 Signor de moi et de ma terre ! »
 Bertols, qui ne voelt pas la guerre,
 Li dist : « Sire, vous dites mal,
⁴⁶⁸ Que, par le pere esperital,
 Li cors^b est trop durs a mengier !
 Se vous le volés escangier ?
 Car il a bien deus ans tous plains.
⁴⁷² Mais je vous donrai de mes mains
 Trois poucins tenres, se volés,
 Dont vous serés bien soolés
 Et vous feront a vostre cuer

⁴⁷⁶ Grignor bien, foi que doi ma suer,
 Dame Leteïs de Lannoie^c,
 Car li cors a, se Dieus me voie,
 Et les ners et le char trop dure ! »
⁴⁸⁰ Dist Renars : « Biaux amis, n'ai cure
 De tes poucins, tot soient tien !
 Mais se tu voes faire molt bien,
 J'avré le cok que je demant !
⁴⁸⁴ - Sire, dist il, vostre comant
 Ferai par droit et par raison
 Car je sui vostre ligez hon.
 Par mon chief, maintenant l'avrés,
⁴⁸⁸ Des que vous tant le desirrés ! »
 A itant lait Bertolz le plait ;
 Tout le plain vers le cok s'en vait
 Puis l'a cacié par le porpris
⁴⁹² Et a tant fait que il l'a pris ;
 Puis vient a Renart, si li baille
 Et dist : « Sire, se Dieus me vaille,

et par la foi que je dois à saint Mandé, j'aurais préféré que vous m'eussiez réclamé deux de mes poules qui sont en train de dormir là-bas, sur le tas de ronces, car ce coq, je l'aimais de tout cœur, parce que souvent il me couvrait mes poules l'une après l'autre. Mais, puisque vous n'en voulez pas d'autre, il est tout à fait juste que vous l'ayez ! — Bertold, ne vous tracassez donc pas, car, je le jure sur ma tête, vous avez eu raison de le faire ! De l'hommage que vous m'avez prêté, je vous déclare désormais entièrement quitte ! — Seigneur, conclut Bertold, que Dieu vous en rende la récompense, ainsi que Notre-Dame, Sainte Marie ! »

Sur ces mots Bertold le Grand laisse Renart et le recommande chaleureusement à Dieu. Quant à Renart, qui lui a joué un fort bon tour, il a pris le coq et s'en va tout droit à Maupertuis, son refuge. Il compte bien en ronger l'échine en compagnie de dame Hermeline, son épouse tant aimée. Mais il ne sait encore rien de l'aventure qui lui pend au nez ! Alors qu'il était en train de passer sous un tilleul, qui bordait le chemin sur la droite, en contrebas d'une ferme isolée, il regarde le coq qu'il emporte et le voit qui se désespère : un torrent de larmes coule de ses yeux ; Renart, saisi d'une vive pitié, lui demande pour quelle raison il pleure : « Pourquoi ? Qu'aujourd'hui soit maudite l'heure qui m'a vu naître ! répond le coq, voilà une bien belle récompense pour les services que j'ai rendus à ce sale

Ne foi que je doi a saint Mandé,
 496 Mielz volsisse que demandé^a
 M'eüssiez deus de mes gelines
 Qui la dorment sor ces espines,
 Que je l'amoie durement
 500 Por çou que menu et sovent
 Les me^b chauchoit l'une après l'autre.
 Mais, puis que vous ne volez autre,
 Il est bien drois que vous l'aiés !
 504 - Bertolt, or ne vous esmaïés,
 Que par mon chief buer l'avez fait !
 L'omaige que m'aviez fait
 Vous claing d'or en avant tot quite !
 508 - Sire, dist Bertolz, la merite
 Vous en puist rendre Dieus a l'ame
 Et sainte Marie la dame ! »
 A ces parolez se depart
 512 Bertolz li maires de Renart,
 Si le comande molt a Dé.

Et Renars qui bien l'a gabé,
 A pris le cok et si s'en vet
 516 Droit a Malpertuis son recet.
 Bien en cuide rungier l'eschine
 Entre lui et dame Hermeline,
 Sa feme que il tant amot.
 520 Mais encor n'en seit il mot
 De tel cose li pent a l'uell !
 Si come il vint desoz un truel
 Qui ert les le chemin a destre
 524 Desous une vile champeuistre,
 Garde et voit le cok qu'il emporte
 Qui durement se desconforte :
 Des eulz pleure molt durement ;
 528 A Renart grant pitié en prent,
 Si li enquier^c por quoi il pleure :
 « Por coi ? Maldite soit hui l'eure,
 Fait li cos, que onques fui nés !
 532 Molt m'est or bien guerredonnez

péquenot, à ce lépreux qui part en lambeaux, que j'ai si longtemps servi ! Maudite l'heure où je l'ai vu, car cela ne me vaudra rien d'autre que la mort ! — Par Dieu, dit alors Renart, tu as tort de te lamenter sur ton sort ! Par l'âme de ton père, écoute-moi bien ! N'est-il pas normal qu'en tout lieu le maître, à juste titre, fasse ce qu'il veut de son serviteur ? Eh oui ! foi de chrétien, il doit bien accepter de mourir, sans autre forme de procès, afin de sauver la vie de son maître si celui-ci est dans une situation désespérée ; n'aie donc aucune crainte, je le jure sur ma tête, il ne peut t'échoir plus grand honneur que celui de sacrifier ta vie pour ton maître ! Il aurait été bien mal loti et couvert de honte s'il n'avait pu se racheter envers moi grâce à toi, le seul gage que j'aie agréé ; en effet, aussi vrai que je souhaite m'amender, je l'aurais tué et étendu raide ! N'aie pas peur, mais console-toi en te disant que tu devais toi aussi mourir ; aucun homme au monde n'aurait pu t'en préserver ! Et je t'affirme qu'il vaut mieux pour toi mourir de cette façon que d'une autre, car du moment que tu meurs pour ton maître, tu iras rejoindre les anges, là-haut, et tu gagneras la vie éternelle, en compagnie de Dieu¹ !

— Seigneur, répond le coq, je veux bien le croire ! Ce n'est pas la mort que je pourrais subir qui me plonge ainsi dans l'effroi, sachez-le, mais ce qui me dépite le plus, c'est de penser que les chapons et les poules que vous avez vus à côté des ronces

Li servicez que je ai fait
A l'ort vilain, mesel desfait,
Que j'ai⁵³⁶ si longuement servi !
Mal ait l'eure c'onques le vi
Car ja non aurai que la mort^b !
- Par Dieu, dist Renars, tu as tort,
Qui por çou te vas dementant !
⁵⁴⁰ Par l'ame ton pere, or entent !
N'est il bien drois en toute place
Que li sirez par raison face
De son serjant sa volenté ?
⁵⁴⁴ Oïl, par ma crestienté,
Il se doit bien lassier morir
Sans plus, por son signor garir^c
De mort s'il en est a meschief ;
⁵⁴⁸ Or n'aiez poor, par mon chief,
Ne pués avoir honor^d grignor
Que de morir por ton signor !
Malbaillis fuist et ahontés

⁵⁵² Se il ne se fuist racatés
Envers moi de toi seulement ;
Car si aie amendement,
Je l'eüsse ocis tot froit mort !
⁵⁵⁶ N'aiez poor, mais prent confort
Qu'ausi avoiez a morir ;
Nulz hom ne t'en peüst garir !
Si te vient mielz morir ensi
⁵⁶⁰ Qu'en autre guise, ce t'afi,
Car quant por ton signor moras
Avoec les angles t'en iras
Lasus en la Dieu conpaignie,
⁵⁶⁴ Qu'auras pardurable vie !
- Sire, dist li cos, bien le croi !
Ne sui pas por mort en esfroi,
Que j'aie a avoir^e, ce saciez,
⁵⁶⁸ Mais de çou sui plus coreciez,
Que li capon et les gelines
Que veïstez les les espines,

seront déguâtés au milieu d'une grande liesse, et leurs âmes s'en trouveront plus heureuses à cause des réjouissances de la fête, tandis que moi, j'aurai le crâne fracassé ! Pour ma mort, pas de danses, pas de bal, pas de divertissements, pas de carole ; à moins que vous n'acceptiez de me chanter une chanson, alors il me serait égal de savoir quand je dois mourir ! Je sais bien que mon sort en serait rendu plus agréable, lorsque je siégerai en la compagnie de Dieu ! — Ah bon ! se dit Renart, par ma vie, c'est donc pour cela que tu pleurais ? Et pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Pas la peine de faire grise mine pour cela ! par la fidélité que je dois à mon amie très chère, je vais de ce pas te chanter un morceau du meilleur conduit¹ que je connaisse, sans plus tarder, afin de te réconforter ! » Il s'est mis à chanter alors une chanson toute nouvelle, et quand celui qui le lanternait avec de telles sornettes sent la bouche s'ouvrir, il entreprend de battre des ailes et s'envole sur un orme haut et grand qui se trouve de l'autre côté du chemin. Quand le goupil se rend compte de la chose, il comprend qu'il a été trompé. Il accourt au pied de l'orme et dit : « Noiret, vous m'avez roulé ! — Renart, répond l'autre, vous savez maintenant quelque chose que vous ignoriez tout à l'heure, et, par la foi que je dois à saint Thomas, vous avez perdu une belle occasion de vous taire ! Si cette fois-ci vous avez été bien attrapé pour avoir trop chanté, eh bien, taisez-vous une prochaine fois, quand vous en

Seront a grant joie mengiez,
 572 S'en seront lor ames plus liez
 Et dou solas et de la feste,
 Et j'auré croissie la teste !
 N'i aura dancie ne bale,
 576 Ne solacie ne carole ;
 Seviaus se itant faïssiez^a
 C'une cançon me cantissiez,
 Ne m'en causist quant moreüsse !
 580 Bien sai que plus soef en fusse
 Assis en la Dieu conpaignie !
 - Voi, fait soi Renars, por ma vie^b,
 Est ce çou por quoi tu pleuroiez ?
 584 Et por coi ne le me disoiez ?
 Ja por çou ne fai laide chiere !
 Foi que je doi m'amie chiere,
 Tot orendroit te canterai
 588 Dou millor conduit que je sai^c,
 Sans plus, por toi reconforter ! »

Lors a conmenchié a chanter
 Une cançon toute novele ;
 592 Et quant cius qui par sa favele
 L'amuse sent la bouche ouvrir,
 Des elez se prent a ferir
 Et a batre, et s'en va volant
 596 Desus un orme haut et grant
 Qui de l'autre partie estoit.
 Et quant li houpilz aperçoit,
 Si voit que il est deceüs.
 600 Desoz l'orne est acoreüs,
 Et dist : « Noiret, gilé m'avés^d !
 - Renars, fait il, or le savés !
 Devant ne le saviez pas,
 604 Par la foi que doi saint Thomaz,
 Mielz vous venist estre teüs !
 Se vous estez or deceüs
 Par trop chanter, si vos tasiez^e
 608 Quant vous n'en serois aisiez^e »

aurez la possibilité, je vous le demande instamment ! Allez donc chercher une autre proie, car pour ce coup-ci, c'est bel et bien raté ! » Renart, se rendant compte qu'il est en mauvaise posture, ne sait que dire ni que faire ; il voit bien qu'il aurait mieux fait de se taire plutôt que d'avoir poussé la chansonnette en cette circonstance ; il dit alors : « Noiret, par la foi que je dois à sainte Agnès, qui fut habitée de l'amour de Dieu, je me rends parfaitement compte que de bien chanter ennuie, et même parfois fait du tort en même temps ! Il parle juste, me semble-t-il, le paysan qui dit qu'entre la coupe et les lèvres¹ il y a souvent fort loin ! Me voilà tout à fait convaincu et persuadé ; c'était une grande sagesse et habileté de la part de Caton que d'enseigner à son fils, quand il était petit, qu'il fallait parler peu en mangeant ; mais cette leçon, je ne l'ai pas bien retenue ! Je vois bien que les choses ont mal tourné pour moi parce qu'en l'occurrence, j'ai trop parlé ; je vais donc repartir, il est juste que j'aille chercher ma provende ailleurs : ici, je n'ai plus rien à gagner ! — Ah ! puant rouquin, sale engeance, va-t'en, et qu'il plaise à Dieu et à sa Puissance, que tu te retrouves brûlé ou pendu avant la fin du mois ! À l'heure qu'il est, tu m'aurais déjà rompu les os fort cruellement, en vérité je le sais, si par mon astuce et mon savoir je n'avais pas réussi à me dégager de ta prise ; fiche le camp, car, par le corps de saint Marcel, si tu attends encore, ton pelage sera rapiécé ! »

Une autre fois, si vous en proie !

Que allez querre un autre proie
Qu'a ceste avés vous bien fali ! »

⁶¹² Renars se tint por mal baili,
Ne seit que dire ne que faire ;
Bien voit que miex le venist tere
Qu'avoir canté icele enpainte :

⁶¹⁶ « Noiret, dist il, foi que doi sainte
Agnès qui fu de Dieu amie^a,
Bien voi que biaux canter anuie
Et nuiſt aucune fois ensamble !

⁶²⁰ Voir dist li vilains, ce me sanble,
Qui dist qu'entre bouche et cullier
Vient sovent aucun deſtorbier^b !
Or en sui bien certains et fis ;

⁶²⁴ Saigez fu Catonz et recuis^c
Qui enseigna son fil petit
Qu'a son mengier parlaſt petit ;

Mais ne l'ai pas bien retenu !

⁶²⁸ Bien voi que mal m'est avenu
De trop parler a ceste fois ;
Or m'en irai, qu'il est drois
En autre lieu moi porcacier :

⁶³² Ci ne puis je riens gaaignier !
- Ha ! puans rous de pute eſtrace,
Alés vous ent, ja dieu ne place,
Fait soi li cos, ne ses vertus,

⁶³⁶ Que ne soiez ars u pendus
Ançois que li mois soit passez !
Ja m'eüssez les os quassés
Molt malement, ce sai de voir,

⁶⁴⁰ Se par engien u par savoir
Ne me fusse de vous eſtors ;
Alés vous ent, que par le cors
Saint Marsel, se plus atendés,

⁶⁴⁴ Vos pelïcons iert ramendés ! »

Tandis qu'ils sont en train de vider ainsi leur querelle, quatre lévriers surgissent à toute allure, poursuivant un sanglier à en perdre haleine, en contrebas, à travers champs, ainsi que deux braques, et derrière eux viennent les veneurs, leur cor à la main, dont ils sonnent bruyamment. Ils abasourdissent le pays tout entier de leurs cris et de leurs sonneries. Renart le roux — que le feu infernal le consume ! — est tellement pris par sa conversation avec le coq, que pas un instant il ne se rend compte de la situation, si bien qu'ils lui tombent dessus. Il comprend alors qu'il s'est fait avoir : il prend la fuite en dévalant à travers champs ; les veneurs se mettent à sa poursuite en l'accablant de leurs huées : « Ah ah ! s'exclament-ils, Renart, Renart, que jamais Dieu ne récupère votre âme ! Si nous n'étions pas à ce point empêchés, nous vous aurions flanqué une belle peur, et n'importe quelle précaution que vous preniez ne vous aurait évité d'y laisser votre peau ! Il vous aurait fallu vraiment être le champion de la ruse pour ne pas y perdre votre manteau : mais pour l'heure vous n'avez pas à vous soucier de nous ! » Et lui de s'en aller, mort de peur, car il ne tient pas du tout à les rencontrer : il s'est caché derrière un remblai, en attendant que les chiens viennent à sa hauteur ; les chiens, de leur côté, courent en bande, derrière le sanglier, menant grand tapage. Ils continuent de courir un moment et finissent par entrer dans la forêt ; Renart, voyant la tournure que prennent les événements, en est fort ravi et se dit que, par la fidélité qu'il doit à sa demeure, il n'ira

Que qu'il vont ensi plaidant,
 Quatre levrier vient fendant
 Après un porc par grant alaine,
 648 Tout contreval par la chanpaigne,
 Et deus brachez, et après viennent
 Li veneor qui lor cor tienent,
 Dont li vont durement cornant^d.
 652 Tout le pais vont estonant
 De lor huiuer, de lor corner.
 Tant entent au cok a parler
 Renars li rous, que maufeus arde,
 656 Que onques ne se dona garde
 Ains li sont sor le col cheü.
 Lors se tint bien por deceü :
 Aval les chans s'en va fuiant ;
 660 Li veneor le vont huiant :
 - Ha ha ! font il, Renars, Renars,
 Ja Dieus n'ait en vostre ame part !
 Se ne fussons si enbleé,

664 Ja vous euissons esfraé,
 Que si bien ne vous gardissiez
 Que la cote n'i lassissiez.
 Trop vous conveniüst savoir frape^b,
 668 Se vous n'i lassissiez la cape :
 Mais or n'avés garde de nous ! »
 Et cil s'en va tous poorous
 Qui n'a cure de lor acolz :
 672 Dedens un terrail s'est repolz,
 Tant que li chien l'ont encontré^c ;
 Et cil s'en vont tuit arouté,
 Aprez cornant, et font grant noise.
 676 Ne finerent de corre a toise :
 Si sont entré en la forest ;
 Quant Renars le voit, molt li pleüst
 Et dist que foi qu'il doit se vile^d,
 680 Que cele part n'ira il mie,
 Qu'il puiüst, ne que bial li soit !
 Bien seit se li uns d'iaus le tenoit,

pas dans cette direction-là, même s'il en avait la possibilité et que la chose lui plaisait ! Il sait parfaitement que si l'un d'entre eux l'attrapait, il lui donnerait autre chose que du pain ! Après ces réflexions, il est arrivé en plein champ et bien à contrecœur il a abandonné le coq, puis il s'enfuit pendant longtemps, en suivant un sentier entre deux champs de blé, mais comme il craint encore de se faire arrêter par un lévrier ou un mâtin, il sort des blés au grand trot et se précipite dans une forêt : c'est l'endroit qui lui plaît le plus et où il a le moins peur ; le voilà à son aise et en sécurité, si seulement il n'y avait pas la faim qui le fait souffrir. Régulièrement il regarde s'il y a quelque lièvre ou lapin qu'il puisse capturer. Grande est son irritation quand le souvenir du coq qui l'a si bien trompé lui revient, et il se dit que la malchance était de la partie, ne faisant pas plus cas de son jugement que d'un œuf, ajoutant : « Fi ! même s'ils avaient été neuf, j'aurais dû les berner tous ! tout le monde m'attribue une si grande vaillance, une telle intelligence et un si vaste savoir, mais assurément ce qu'ils disent n'est guère vrai ! Je ne dois pas avoir en moi une si grande sagesse, si une créature aussi misérable qu'un coq a réussi à me rouler ! J'aurais préféré me voir estropié d'une patte ou d'un œil plutôt que ça ! mais — puissé-je un jour repasser avec joie le seuil de ma demeure ! — si Dieu m'accorde de le revoir un jour, je le lui ferai payer cher, à ce volatile ! et moi qui disais qu'un bœuf ne s'y connaissait pas autant en matière de labour que moi en matière de ruse ! Il a suffi d'un petit coquelet de village

Qu'il li donroit el que pain !
⁶⁸⁴ A cest mot est venus au plain
 Et lait le cok dont molt li poise,
 Si s'en va fuiant grant toise
 Par un sentier entre deus bles ;
⁶⁸⁸ Encor se crient d'estre enconbrez
 Ou de levrier ou de gaignon ;
 Des bleis s'en ist le grant troton,
 Si se fiert en une forest :
⁶⁹² Cou est li lieus qui plus li plest
 Et ou il a mains de poor ;
 Or est aaise et asseür,
 Si ne fuist li fains qui le grieve.
⁶⁹⁶ Sovent garde s'il veüst lievre
 Ne conin qu'il peüst prendre.
 Molt est iriez quant il li menbre
 Dou cok^a qui si l'a deceü
⁷⁰⁰ Et dist que mal li est cheü,

Ne prise tout son sens un oef :
 « Fi ! fait il, se il fussent neuf,
 Si les deüsse engignier tous !
⁷⁰⁴ Chascuns dist que je sui^b si prous
 Et que j'ai tant sens et savoir :
 Certes il ne dient pas voir !
 N'ai pas grant sapïence enclose
⁷⁰⁸ En moi, quant si chetive chose
 Conme est un coiches m'a boulé !
 Mielz volsisse voir qu'afolé
 M'eüst on d'un pié et d'un oel !
⁷¹² Mais si puisse jou mais le suel
 De me maison passer a joie,
 Se Dieus done que mais le voie,
 Je li ferai chier comparer !
⁷¹⁶ Je disoie que buef d'arar
 Ne savoit tant con je de guille :
 Mais un petis coches de vile

pour m'abuser et me flouer... Je ne voudrais pas que la chose fût connue, pour toute la puissance de Constantinople, à la Cour de mon suzerain Noble ! Par la fidélité que je dois à tous mes enfants, je serais vraiment très ennuyé si on venait à me le reprocher : je ne le voudrais pour rien au monde ! »

C'est ainsi qu'il s'en va, broyant du noir, épiant sans arrêt pour tenter de découvrir de quoi rendre sa femme contente, elle qui, gardant la maison, se désespère de la faim qui la tourmente cruellement ; lui-même d'ailleurs, la faim le fait bâiller, sans qu'il dénicher rien qui vaille, ce dont il est absolument furieux. Il n'a pas franchi quatre arpents bien comptés, je le sais vraiment, quand tout à coup il aperçoit Monseigneur Noble et Isengrin, qui arrivaient le long du chemin, à travers la forêt, en prenant du bon temps. Renart court de ce côté-là, en riant, et se dit en son for intérieur qu'il va faire subir des dommages à Isengrin, d'une façon ou d'une autre, si l'occasion lui en est offerte. Il s'en vient donc au-devant du roi, la mine avenante, et le salue en ces termes : « *Quelle* bonne surprise ! Bienvenue à la compagnie ! » Le roi ne peut s'empêcher de rire en voyant Renart devant lui, et s'exclame : « Bien le bonjour à vous, Renart, et bonne ruse ! *Que* cherchez-vous donc ? — Sire, je suis en train de chercher ma pitance, répond-il, en ces lieux et alentour. Je n'ai pas arrêté depuis le point du jour, à cause de ma femme qui est enceinte et pour le moment je n'ai pas encore déniché la

M'a engigné et deceü.

⁷²¹ Ne vorroie que fuist seü,
Por l'onor de Constantinoble,
Dedens la cort mon signor Noble !
Foi que je doi tous mes enfans,

⁷²⁴ Je seroie voir trop dolans,
Se nulz hons le me renprochoit :
Ne vorroie por riens qui soit ! »

Ensi s'en va cilz dementant

⁷²⁸ Et toute voiez et gaitant,
Savoir se ja cose veïst
Dont sa feme lie feïst,
Qui en sa maison se demente

⁷³² De la fain qui trop la tormente ;
Et il meïsme en baaille,
Mais ne voit cose qui li vaille,
Dont il est forment airés.

⁷³⁶ N'ot pas quatre arpens mesurés
Alé avant, ce sai de voir,

Quant il prent a apercevoir
Mon signor Noble et Ysengrin

⁷⁴⁰ Qui venoient tot le chemin,
Par mi le bos, iaus desduisant.
Renars cort cele part riant
Et dist et pense en son coraige

⁷⁴⁴ Qu'il fera Ysengrin damaige,
Se il puet en nulle maniere.
Atant s'en vient a bele chiere
Devant le roi, si le salue :

⁷⁴⁸ « Or ça, que bien soit hui venue,
Fait Renars, ceste conpaignie ! »
Li rois n'en puet muer ne rie
Quant il voit Renart devant lui :

⁷⁵² « Bon jor, fait il, aiés vous hui,
Renars, barat ! Qu'alés querant ?
- Sire, je me vois porcachant^b,
Fait ce il, par ici entor.

⁷⁵⁶ Ne finai des le point dou jor,

moindre proie à lui rapporter, qui puisse la réconforter dans cette épreuve de la faim qui la fait cruellement souffrir. — Renart, réplique Noble, morbleu, débrouille-toi donc sans nous ! — Sire, répond l'autre, par la fidélité que je vous dois, je n'ose pas vous proposer mon aide, car vous ne daigneriez consentir à ce qu'un individu d'aussi peu d'importance que moi, de si petite taille et si faible, se joigne à votre compagnie ! Vous préférez la société des grands barons de votre Cour, celle par exemple du seigneur Brun l'ours, celle de Baucent et de Roonel le vautre¹, celle du seigneur Isengrin et des autres du même acabit ; vous ne vous souciez guère des petites gens ! — Renart, dit le roi, vous êtes en train de me brocarder joliment et gentiment, me semble-t-il ! Venez donc vous joindre à nous, si cela vous plaît et vous convient — et je vous prie de ne pas vous offusquer de cette invitation —, jusqu'à ce que nous puissions trouver une proie dont faire notre déjeuner, tous les trois, que Dieu me guide ! — Sire, répond Renart, je n'oserais pas, à cause de la présence d'Isengrin le loup qui vous accompagne, car, par saint Loup, je sais bien qu'il ne me porte pas dans son cœur : à aucun prix il ne consentirait à m'aimer, et pourtant jamais, je le jure sur ma tête, je ne lui ai rien fait, que je sache, qui eût pu lui porter préjudice ! Il a cru, à tort, que je m'en suis pris à sa femme, mais je le jure par Dieu et par sa Puissance, jamais, au grand jamais, dans mon existence, je n'ai fait d'avances malhonnêtes

Por ma feme qui est ençainte
Et si n'ai mie encor atainte
Chose que li puisse porter

⁷⁶¹ Dont la puisse reconforter,
Por le faïn qui li destraint fort.
- Renars, fait Nobles, par la mort,
Bien fais tes affaires sans nous !

⁷⁶⁴ - Sire, dist il, foi que doi vous,
Je ne vous os m'aide offrir
Car vous ne dagneriés souffrir
Que si petis hons con je sui

⁷⁶⁸ De cors et de force autresi
Alašt o vous en conpaignie !
Mielz amés la grant baronnie
De voſtre cort avoeques vous,

⁷⁷² Si conme est sires Bruns li ors,
Bauçans et Rooniaus li vautres,
Signor Ysengrin et les autres ;
N'avés cure de^a povre gent !

⁷⁷⁶ - Renars, fait li rois, bel et gent
M'alés gabant, si con moi sanble !
Mais or venrois o nous ensanble
Si il vous plaist et il vous siet,

⁷⁸⁰ Et si vous pri qu'il ne vous griet,
Tant que proie puissons trover
Dont nous puissons desjeûner,
Entre nous trois, se Dieus me voie !

⁷⁸⁴ - Sire, fait il, je n'oseroie
Por signor Ysengrin le leu,
Qui est o vos, que par saint Leu,
Bien sai que il m'a contre cuer :

⁷⁸⁸ Il ne m'ameroit a nul fuer,
N'onques ne li tis, par mon chief,
Que je sace, dont li fuſt grief !
De sa feme m'a mescreü^b,

⁷⁹² Mais par Dieu et par sa vertu,
Onques encor jor de ma vie
Ne li requis je vilenie

ni d'autres propositions à ma commère : je ne lui ai rien demandé que je n'eusse demandé à ma mère ; et pourtant il ne le croirait pas. — Renart, dit le roi, il n'aurait pas manqué de vous prendre sur le fait, si vous l'aviez montée aussi longtemps. Qu'il n'y ait plus désormais de cause de mécontentement entre vous : nous ferons la paix sur cette affaire immédiatement ! — Sire, dit alors Renart, que Dieu puisse récompenser votre âme pour cette faveur car, par la fidélité que je dois à ma femme, c'est lui qui est dans son tort et j'ai le droit pour moi ! — Isengrin, mon ami, à quoi rime cette haine contre Renart ? dit le roi. Parbleu, vous êtes fou de croire de telles vilénies de sa part ! Aussi vrai que je souhaite que le Seigneur Dieu s'intéresse à moi, je ne crois pas qu'il ait pu se rendre coupable d'avances déshonnêtes vis-à-vis de votre épouse ! Prenez Renart en pitié, profitez de sa présence ici, renoncez à votre ressentiment et pardonnez-lui, car, sur ma tête, vous avez grand tort de vous appuyer sur des faits que vous ne connaissez que par ouï-dire pour nourrir de la haine et de la colère contre quelqu'un. Voilà qui n'est pas se conduire en homme sage ! Par la foi que je dois à saint Pierre de Rome, je connais suffisamment Renart pour savoir qu'il n'est pas homme à commettre de tels actes, même pour les biens de l'empereur Octavien¹. — Sire, par ma foi, je veux bien le croire, dit le loup, du moment que c'est vous qui le dites ! — Eh bien, dans ces conditions, ne différez plus, mais pardonnez-lui de bon cœur et renoncez au ressentiment que

Ne nule cose a ma conmere
⁷⁹⁶ Que je ne quisse a ma mere,
 Si ne le cuideroit il pas.
 - Renars, fait li rois, tout cest gas
 Ne peüssiés avoir ovré
⁸⁰⁰ Qu'il ne^a vous i eüist trové,
 Se tant l'eüssiés maintenue.
 Or n'i ait ja descovenue^b
 Qu'orendroit la pais en feronz !
⁸⁰⁴ - Sire, dist il, les guerredons
 Vous en puißt rendre Dieus a l'ame,
 Que, foi que je doi a ma feme,
 Il en a tort et j'en ai droit !
⁸⁰⁸ - Ysengrin, amis, çou que doit,
 Fait li rois, que Renart haès ?
 Par Dieu, folz estes qui créés
 Tel vilonnie de Renart !
⁸¹² Se damredieus ait en moi part,
 Je ne cuit pas que çou feïßt

Qu'en nulle guise requëïst
 Vostre feme de malvaistié !
⁸¹⁶ Prainge vous de Renart pitié
 Qui est ci iluec en presant
 Pardonnés li cel mautalent^c
 Que par mon chief grant tort avez,
⁸²⁰ Quant de çou que vous ne savés
 Fors seulement par oïr dire
 Portez nului corous ne ire !
 N'est pas maniere de saige home !
⁸²⁴ Foi que doi saint Piere de Rome,
 Je connois bien Renart a tel
 Qu'il nel feïßt^d por le castel
 L'empereor Oätevien.
⁸²⁸ - Sire, par foi, je le croi bien,
 Fait li leus, quant le tesmoigniez !
 - Or donques, si ne porlogniés
 Mais de bon cuer li pardogniés
⁸³² Le maltalent qu'a lui avés !

vous lui témoignez ! — Sire, répond le loup, j'en suis d'accord et je lui pardonne en toute bonne foi, ici même, devant vous. Jamais plus je n'aurai de colère à son égard, jusqu'au jour où mon âme se séparera de mon corps, et je veux, au contraire, qu'il soit désormais mon bon ami ! » Après ces mots, ils échan- gent le baiser de paix, ces deux lascars qui jamais n'ont été amis et jamais ne le seront : ils peuvent dire ce qu'ils voudront, ce n'est pas pour autant que le litige change de nature. Ils ont scellé la paix, quelle qu'en soit la qualité, et ils l'ont conclue solennellement devant le roi, mais elle sera de courte durée, car il est totalement impossible que l'un mette un terme à son manque d'affection pour l'autre : jamais ils ne renonceront à leur rancune. Je ne donnerai pas une prune pour cette paix, que Dieu me garde ! C'est vraiment la « paix de Renart¹ », de celui qui n'a jamais arrêté de tricher et qui n'a pas encore envie de s'en priver !

C'est ainsi que Renart et Isengrin ont fait la paix tous les deux, comme il me semble ; puis ils ont repris leur chemin, Noble en tête avec Isengrin son connétable, et maître Renart, dont l'esprit est si plein de perfidie. Noble demande alors : « Renart, qu'allons-nous faire ? Nous nous conformerons à ta décision. Sur ce point, c'est toi qui seras notre maître, car je sais bien que tu connais parfaitement tous les endroits et les sentiers de cette forêt : mais prends bien garde à ne pas me mentir ! Connais-tu par ici, alentour, quelque lieu, un pré ou un pâturage bien à l'écart,

- Sire, diât li leus, je l'otroi ;
Je li pardoin en bone foi,
Ici iluec, par devant vos.
⁸³⁶ Jamais n'iere vers lui irous
Jour que l'ame ou cors m'en soie^a,
Ains voel que mes boins compains
Après cesmos s'entrebaissent [soit !]
⁸⁴⁰ Cil qui onques ne s'entramerent
Ne ja jor ne s'entrameront :
Dire puent çou qu'il vorront,
Mais pour çou ne se mue droit.
⁸⁴⁴ Pais ont faite quel qu'ele soit,
Si l'ont devant le roi fermee^b,
Mais molt aura corte duree
Car ne porroit estre a nul fuer
⁸⁴⁸ Li uns n'ait^c l'autre contre cuer
Ne ja ne seront sans rancune.
Ne donroie pas une prune

En cele pais, se Dieus me gart !
⁸⁵² Voirs est que c'est la pais Renart
Qui ainc ne fina de trichier,
N'encor n'a talent dou lassier !
Ensi ont fait pais ce me sanble
⁸⁵⁶ Renars et Ysengrins ensanble^d.
Puis se sont mis en lor chemin
Nobles avant et Ysengrin
Son conestable et dan Renars
⁸⁶⁰ Qui tant estoit plains de mallart^e :
« Renars, diât Nobles, que ferons ?
A ton conseil nous contenrons.
A cest point^f seras nostre maïstrez,
⁸⁶⁴ Car bien sai que tu ses les estres
De ce bos et toutes les sentes :
Mais or gar que tu ne me mentes !
Ses tu nul liu ici entor,
⁸⁶⁸ Ne pré ne pasture en deïstor

où nous pourrions trouver une proie ? Eh bien, conduis-nous-y directement ! Si tu connais un tel endroit, si Dieu t'envoie ce que peut désirer ton cœur, alors tes services m'auront donné toute satisfaction ! » Et Renart de répondre : « Par saint David, je ne sais pas avec certitude en quel pâturage ni par quel moyen trouver une proie qui en vaille la peine. Il y a juste une chose qui me revient, c'est que par là, en contrebas, dans un vallon entre deux collines, il y a une prairie où l'on amène souvent paître le bétail de cette ferme isolée¹ qui est à côté d'ici. Allons dans cette direction si vous le voulez bien afin de savoir et de vérifier si nous pourrions dénicher de quoi manger tous les trois. — Ma foi, dit Noble, je le veux bien ! »

Les voilà partis de ce côté-là, le seigneur Noble, Renart et Isengrin son bon ami. Mais s'il plaît à Dieu et à saint Rémi, cette affection sera de courte durée ! Ils parcourent une bonne partie de la grand-route et gardent leur direction jusqu'à ce qu'ils aient atteint le pré que maître Renart leur avait indiqué. Isengrin jette un œil et voit à l'extrémité du pré une proie superbe ; sachez qu'il en est transporté de joie, car la faim le fait cruellement souffrir ; il s'imagine qu'il est bien arrivé en un lieu où il se remplira la panse. Et pourtant, il ferait bien de ne pas en brûler de désir car, si l'histoire nous dit la vérité, je crois que la tournure que les choses prendront sera bien différente !

Ou nous peüssiens trover proie,
Car nous i maine droite voie !
Se tu le seïs, se Dieus t'envoït
⁸⁷² Cose que li tiens cuers convoit,
Lors m'auras a mon gré servi. »
Et dist Renars : « Par saint Davi'',
Je ne sai pas certainement
⁸⁷⁶ En quel pasture ne coument
Ne truisons proie qui rienz vaille.
Mais de tant me recort sans faille
Que ça jus en une valee
⁸⁸⁰ Entre deus mons a une pree
Ou on amainne sovent païstre
L'amaille de cele chanpestre
Ville qui est ici delés.
⁸⁸⁴ Alons cele part se volés
Por savoir et por esprover
Se poriens cose trover
Que peüssiens mengier tout troi.

⁸⁸⁸ - Par foi, dist Noblez, ge l'otroi ! »
A tant s'esmuevent cele part
Entre sire Noble et Renart
Et Ysengrin son bon ami.
⁸⁹² Mais se Dieu plaïst et saint Remi
L'amorz aura corte duree !
Tant s'en vont la voie ferree
Et tant ont lor chemin tenu
⁸⁹⁶ Qu'il sont dedens le pré venu
Que dans Renars lor avoit dit.
Ysengrins regarde, si vit
Al chief del pré molt bele proie^b ;
⁹⁰⁰ Or saciés qu'il en ot grant joie
Car molt estoit de fain grevés ;
Or cuide bien estre arivés
En liu ou il emple sa pance.
⁹⁰⁴ Mais ja ne soit il en beance,
Que, se l'estoire ne nous ment,
Je cuit qu'il iert molt autrement !

Isengrin adresse la parole au roi : « Sire, par la fidélité que je vous dois, nous sommes allés dans la bonne direction ! J'ai l'impression que nous sommes bien tombés, car je vois, me semble-t-il, un taureau accompagné d'une vache suivie de son veau, en bas, là, au bout de cette prairie : nous les aurons, malgré qu'on en ait ; cependant je vous recommande, si cela vous convient, qu'avant que nous allions de ce côté-là, vous y envoyiez Renart en éclaireur, pour s'assurer qu'il n'y a pas de mâtin ou de bouvier, ou tout autre obstacle qui pourrait nous créer des problèmes : nous risquerions de sérieux ennuis à leur tomber dessus, ainsi, sans aucune précaution ! Lui, il est mince et petit, et sera repéré moins vite que nous ne le serions, vous et moi. — Vous parlez d'or, dit le lion, Renart ne manque pas de sagesse ni d'habileté, et il aura vite fait d'avoir repéré les lieux ! » Sur ce, il interpelle Renart : « Renart, que Dieu vous garde ! vous êtes intelligent, vous savez tromper votre monde, et vous avez le don de pressentir le danger ; eh bien, partez en reconnaissance et allez vérifier si vous ne découvrez pas là-bas un bouvier, un vil péquenot, susceptibles de nous faire des histoires ; pas la peine d'y aller, en effet, si nous n'y trouvons pas notre compte ! — Sire, répond Renart, j'y vais bien volontiers ! » Il descend alors jusqu'en bas du pré, à toute allure, en prenant les sentiers et à force de trotter et de courir,

Lors en a araisnié le roi :
⁹⁰⁸ « Sire, dist il, foi que vous doi,
 Nous avons bon chemin tenu !
 Je cuit bien nous est venu
 Car je voi, ensi con moi sanble,
⁹¹² Un tor et une vache ensanble
 Qui a avoec lui son veel,
 La jus al chief de ce preel :
 Cialz aurons nous, cui que il griet,
⁹¹⁶ Mais je vous lo, se il vous siet,
 Ains que nous alons cele part,
 Que vous i envoiés Renart
 Por veoir et por espier
⁹²⁰ S'il i a maſtin ne bovier
 Ne cose qui nous puiſt mal faire :
 Bien porions avoir contraire
 Se nous ensi desporveü
⁹²⁴ Estions sor elz enbatu !
 Mais il est grazil et menus,

Si n'iert pas si tost porceüs
 Con jou et vous serions.
⁹²⁸ - Vous dites bien, dist li lions,
 Il est saiges et voisins,
 Si les aura tost espies ! »
 Atant en araisne Renart :
⁹³² « Renars, fait il, se Dieus vous gart,
 Saiges estez et decevans
 Et de tous maus apercevans ;
 Car alés, si nous espies,
⁹³⁶ Savoir se la jus verriés
 Bouvier ne vilain deputaire
 De cui nous puiſt venir contraire ;
 Car por noiant i irions
⁹⁴⁰ Se nostre preu n'i ferons !
 - Sire, fait Renars, volentiers ! »
 A tant s'est mis par les sentiers
 Grant aleüre aval le pré :
⁹⁴⁴ Tant a troté, tant a erré,

il finit par arriver pile à l'endroit en question. Il regarde tout autour de lui et aperçoit à l'extrémité de la prairie, à l'orée du bois, le paysan qui gardait le bétail, en train de dormir sous un orme. Aussitôt, il part dans cette direction, pas à pas et la tête baissée, réfléchissant intensément sur la tactique à adopter et sur la façon dont il trompera le paysan sans que celui-ci ne s'en aperçoive. Il va falloir qu'il le feinte en douceur, car il sait bien que si l'autre arrivait à lui mettre la main dessus, il lui donnerait bien autre chose que du pain noir et qu'il le ferait tomber sans hésiter dans le genre de piège d'où il lui serait absolument impossible de ressortir. Il saisit alors l'une des branches de l'orme, saute dessus à toute vitesse, et si discrètement que l'autre ne s'en est pas réveillé. Maître Renart, qui a manigancé et accompli tant de mauvais coups depuis sa naissance, va de branche en branche jusqu'à la verticale du paysan, jurant par Dieu et saint Germain qu'il va lui en faire voir et le couvrira de honte. À quoi bon allonger l'histoire ? Renart se conduit en sale bête : arrivé au-dessus de la tête du dormeur, il redresse la queue et lâche vers le bas une grande giclée de diarrhée bien liquide¹, le cultout ouvert. Il lui en a recouvert le visage tout entier ! Le paysan, en sentant ce qui lui arrive, se réveille, tâte son visage et se demande ce que c'est, ce qui lui tombe de là-haut de si chaud sur le visage ; il se met alors à regarder en l'air sans y voir quoi que ce soit car le

Qu'il est venus al lieu tot droit.
 Tout entor lui garde, si voit
 Au chief dou pré jošte l'oreille
 948 Le vilain qui gardoit l'amaille
 Qui se dormoit desous un orme.
 Maintenant cele part se torne
 Tout pas por pas le col baissant ;
 952 Durement se va porpensant
 Dedens son cuer que il fera
 Et coment il engignera
 Le vilain qu'il ne s'aperçoive".
 956 Soef estuet qu'il le deçoive
 Car bien seit, se il le tenoit,
 Tout el que pain noir li donroit^b
 Sel feïst volentiers cheoir
 960 En tel lieu ou n'eüst pooir
 De lui movoir en nule guise^c.
 Lors a une des branches prise
 De l'orme, saut isnellement
 964 Desus, ensi tres belement

C'onques cius ne s'en esvilla.
 Et dans Renars qui tant de mal a^d
 Pensé et fait puis qu'il fu neis,
 968 S'en est de branche en branche alez
 Tant qu'il vint endroit le vilain,
 Et jure Dieu et saint Germain
 Qu'il li fera anui et honte.
 972 Que vous feroie plus lonc conte ?
 Renars fïst conme pute beste :
 Quant il li fu desus la teste,
 Drece la queue et aler laisse
 976 Tout contreval une grant laisse
 De faire claire a cul overt.
 Tout li en a le vis couvert !
 Cius qui l'a sentue s'esvelle :
 980 Taušta son vis et s'esmervelle
 Que çou est qui li chiet si chaut
 Sor son vis de lasus en haut ;
 Lors prent a garder contremont,
 984 N'i voit nule cose dou mont

feuillage de l'arbre est trop dense et Renart s'est si bien recouvert de feuilles qu'il est camouflé ; le paysan, ne voyant rien, s' imagine avoir affaire à un fantôme. Il tâte avec sa main puis renifle, et sent que c'est bien de la merde qui pue : il n'est pas ravi quand il s'en aperçoit, bien au contraire il en est très fâché et dépité. Il bondit aussitôt sur ses pieds et se précipite tout droit vers un fossé qui courait en contrebas du pré, qui avait bien vingt pieds de profondeur et était plein d'eau jusqu'aux bords ; il se dit et jure que — Dieu sauve son âme ! — il saura bien qui est là tout en haut dès qu'il sera revenu. Une fois arrivé au bord de l'eau, il s'accroupit pour se laver. Renart qui n'a qu'une envie, lui en faire voir, saute à terre du mieux qu'il peut, s'en vient vers lui au trot, par-derrière, afin que l'autre ne l'aperçoive pas, car il a envie de lui jouer cette fois-ci un très vilain tour, et veut en plus profiter de la position du paysan pour faire en sorte qu'il ne puisse fuir. Arrivant de tout son élan, il lui saute sur le dos. Voilà le paysan en bien mauvaise posture car avant d'avoir eu le temps de s'en rendre compte, il est déjà tombé à l'eau. Il a grand peur de se noyer et se met à patauger car il ne demande pas mieux que d'en sortir ; mais avant d'y parvenir, il risque d'avoir à souffrir dans sa chair si Renart réussit d'une manière ou d'une autre : son heure est venue et il ne s'en tirera pas sans y laisser des plumes¹. Renart va saisir au milieu du pré un gros bloc

Car li arbres est trop fuelliez
 Et Renars s'estoit tooilliez
 En fueles, si qu'il n'i paroit ;
⁹⁸⁸ Et quant li vilains riens ne voit,
 Si cuide que ce soit fanstosme.
 Lors tašte a sa main puis si hosme
 Et sent que c'est merde qui put :
⁹⁹² Ne fu pas liés quant l'aperçut,
 Ains li anuie molt et grieve.
 Tout maintenant d'iluec se lieve
 Et s'en cort droit a un fossé
⁹⁹⁶ Qui estoit au desus dou pré
 Qui bien ot vint piés de perfont
 Et fu plains d'ewe trusqu'au fons⁹ ;
 Et jure et dist, se Dieus le saut,
¹⁰⁰⁰ Qu'il saura qui est la en haut
 Si tost con il iert revenus.
 Quant il fu a l'ewe venus,
 Si s'acropi por soi laver^b.
¹⁰⁰⁴ Renars, qui bee a lui grever,

Saut jus a terre al mielz qu'il pot :
 Vers lui^c s'en est venus le trot
 Par derrier, qu'il ne l'aperçoive,
¹⁰⁰⁸ Car talent a qu'il le deçoive
 A ceste fois molt malement.
 Et si le volt, si con cil vint^d,
 Faire que cius ne puist fuir.
¹⁰¹² Si con cil vint de grant air,
 Li est desus le dos salis.
 Or est li vilains mal bailis,
 Car ains qu'il soit^e aperceüs
¹⁰¹⁶ Est il dedens l'ewe cheüs.
 Il ot grant poor de noier,
 Si comença a patojier
 Car volentiers en issist hors ;
¹⁰²⁰ Mais ains aura anui dou cors,
 Se Renars puet en nulle guise :
 Il est venus a son juisse ;
 N'en istra mais sans beste vendre^f !
¹⁰²⁴ En mi le preit cort Renart prendre ;

de pierre qu'il a découvert, et il le lance sur le paysan avec une telle violence que celui-ci ne peut s'empêcher de couler à pic. Isengrin, qui s'était couché dans le pré, aux côtés de Monseigneur Noble a vu la scène et a montré au roi comment Renart se débat tout là-bas : il ne le fait pas pour son bien, mais uniquement pour lui nuire, car jamais il n'a pu concevoir d'amitié pour lui — il a beau l'appeler son ami, au fond de son cœur, jamais il ne l'aimera ; peut-être lui fera-t-il bon visage, cela ne l'empêchera pas de vouloir que Renart soit frit comme lard. « Sire, dit-il, regardez donc comme Renart est un hypocrite ami ! Il vous prend bien, en l'occurrence, pour son cousin, à nous faire moisir si longtemps ici ! que le diable le prive de lumière, puisqu'il se conduit si mal à votre égard ! Il ne revient ni ne retourne : il ferait vraiment un bon messager pour aller chercher et trouver la Mort, car il ne se dépêcherait pas de revenir ! Allons donc par là-bas et nous saurons pourquoi il se dispense de revenir et quel empêchement le retient. Voilà, je l'aperçois, je vous le jure, à côté de ce fossé ; il me semble qu'il joue, il folâtre et gambade : il se soucie fort peu de nous ! Peut-être a-t-il trouvé provende à son goût, aussi se moque-t-il bien de nous autres, du moment qu'il est bien repu ! Allons de ce côté-là, si vous le voulez bien, et nous saurons ce qu'il trafique et pourquoi il est resté sur place ! — D'accord, répond Noble, bien parlé ! par la foi que je dois à saint Julien, je lui ferai payer cher de nous avoir laissé croupir ici si longtemps ! s'il le fait par manque

Une pierre qu'il a veüe
 Grant et quarree, si li rue
 Desus^a le cors par tel air
 1028 C'onques cius ne se pot tenir
 Qu'il ne soit au fons alés.
 Ysengrins, qui se jut delés
 Mon signor Noble emi le pré,
 1032 L'a veüe, si li a moustré
 Com il se debat la aval^b,
 Non pas por bien mais tot por mal,
 Car onques ne le pot amer ;
 1036 Son ami le puet il clamer,
 Mais ja de cuer ne l'amera ;
 Bial sanblant espoir li fera,
 Si vorroit il qu'il fust lardés.
 1040 « Sire, fait il, or esgardés
 De Renart com est mauz amis^c !
 Bien vous prent or por ses cousins
 Qui tant nous a ci acorbés !
 1044 Diaublez le puist essorber

Quant il vous fait tant de mal traire !
 Ne il ne vient ne ne repaire :
 En lui auroit bon messaigier
 1048 Por querre la mort et cerchier,
 Qu'il revenroit molt a tart !
 Car alons ore cele part,
 Si sarons por quoi il ne vient
 1052 Et quelz essoigne le detient.
 Je le vois la, ce vous plevi,
 Les cel fossé ; ce m'est avis^d
 Qu'il se jeue et cort et saut :
 1056 Molt petitet de nous li chaut !
 Il a espoir trové pasture
 A son oes, si n'a de nous cure,
 Puis que il est bien soolés !
 1060 Alons cele part, se volés,
 Si saurons qu'il fait ne por quoi
 Il est la remés ! - Je l'otroi,
 Fait Nobles, vous dites molt bien ;
 1064 Foi que je doi saint Julien,

de respect, il ne perd rien pour attendre, et personne ne pourra lui servir de garant, s'il n'y a pas de mobile apparent ! »

Ils se sont alors levés et quittent les lieux. Ils s'élancent du côté où se trouve Renart, pleins de fureur et de ressentiment. Pendant ce temps, le paysan qui est en train de gigoter dans l'eau, à qui Renart faisait subir le martyre, avait déjà le cœur si mal en point, à force de recevoir des coups, qu'il en avait perdu sa vigueur et son énergie ; à deux reprises il avait touché le fond, tandis que Renart, qui jamais n'a été capable de bonté — en lui il n'y a que ruse et tricherie —, commençait à trouver qu'il lui créait bien des ennuis ce paysan qui lui fait perdre ainsi son temps. Il regarde autour de lui, il court prendre des mottes de terre et en remplit son giron, puis les jette tout autour de sa victime, sur le dos et sur le flanc. Le paysan a trouvé là un mauvais hôte qui le fait souffrir tout ce qu'il sait. *Que* vous dire de plus ? Renart s'est tellement démené, il lui a envoyé tant de pierres et de terre, en vérité, malgré qu'on en ait, qu'à la troisième fois il l'envoie au fond et le noie. Voilà le paysan mort, il peut bien s'en vanter ! Plus personne ne l'entendra dorénavant chanter de mauvaises chansons ! C'est ainsi que s'en est débarassé Renart, que Dieu l'abatte ! Ils ont tout loisir maintenant d'agir à leur guise avec la proie, sans rien avoir à redouter : du côté de cet homme, ils sont tranquilles car il ne leur fera plus jamais de mal et ne leur interdira plus rien !

Je li ferai con parer chier
 Cou qu'il nous fait tant ci juchier !
 Se il le fait por nul despit,
 11068 Ja n'en aura point de respit
 Ne nulz ne l'en sera garant
 Se il n'i a cause aparant ! »
 Atant se sont d'iluec levé.
 11072 Cele part s'en vont abrievé
 Tout plain d'ire et de matalent.
 Et li vilains qui va balant
 En l'ewe, que Renars destraint,
 11076 Avoit ja le cuer si estaint,
 Tant l'avoit dans Renars batu,
 Qu'il n'avoit force ne vertu :
 Il ot deus fois au fons esté
 11080 Et Renars, qui onc n'ot bonté
 Se barat non et tricherie,
 S'a pensé que molt li anuie
 Qui tant le fait iluec atendre.
 11084 Lors garde entor li, si cort prendre

Des motes tout plain son giron,
 Si li rue tot environ
 Et desus le dos et encoeste.
 11088 Li vilains a en lui mal hošte
 Car quanqu'il puet li mes fait^a.
Que vous diroie ? Tant a fait
 Renars, et tant li a geté
 11092 Et pierre et terre, en verité,
 Cui que soit bel ne qui en gronde,
 En la tierce fois le renfondre^b.
 Or est mors, bien s'en puet vanter !
 11096 N'en orra mais nuls hon canter
 Male canchon d'ore en avant !
 Renars, que li cors Dieu cravant !
 S'en est delivrés en tel guise.
 11100 Or puent faire a lor devise
 De la proie tout sans peür :
 De cestui sont il asseür,
Que jamais mal ne lor fera
 11104 Ne riens ne lor contredira !

Une fois que Renart a exécuté ses desseins, comme il l'entendait et selon son gré, et que la bagarre est achevée, il a l'intention de s'en retourner, mais il voit arriver Monseigneur Noble et Isengrin à l'esprit versatile qui foncent droit sur lui, ignorant sentiers et chemins et coupant à travers près ; il se conduit avec sagesse et finesse, car aussitôt qu'il les a aperçus, il va à leur rencontre à petits bonds et les salue poliment : « Vous êtes le bienvenu, Sire, vraiment, dit-il, et votre compagnie aussi ! — Renart, moi, je ne vous salue pas, répond Noble, et vous mériteriez la pendaison pour m'avoir fait morfondre si longtemps sans songer à revenir ni à vous en retourner ! — Sire, par la fidélité que je dois à ma femme, rétorque Renart, je n'y suis pour rien, car j'ai eu quelques démêlés avec le paysan qui gardait le bétail et que j'ai trouvé à la lisière de ce pré, en train de dormir comme un loir, et après réflexion, je suis arrivé à la certitude que s'il nous remarquait ou nous entendait, il nous mettrait à mal s'il en avait la possibilité ; aussi l'ai-je si bien traité, grâce à Dieu, par ma ruse, que vous me voyez ici sain et sauf, vaillant et en forme, tandis que lui, il est couché, mort, dans ce fossé, tout aplati comme une grenouille. Il m'a donné beaucoup de mal, mais je me suis, nonobstant, si bien débrouillé que nous en sommes délivrés pour de bon ! S'il vous a été pénible d'attendre, je n'en suis guère surpris, sachez-le, car j'ai mis bien longtemps, et comme

Quant Renars ot fait çou qu'il quist,
Si con li plet et con lui sist,
Et ot feni tout son estor,
¹¹⁰⁸ Lors se volt metre en son retor,
Quant vit venir mon signor Noble
Et Ysengrins au cervel mobile,
Qui vers lui tout droit s'en venoient ;
¹¹¹² Voie ne sentier ne tenoient
Fors par les près tot a travers^b ;
Et il fu saiges et apers ;
Si tost con les a perceüs,
¹¹¹⁶ Encontre va les saus menus
Si les salue gentement :
« Bien vegniez, sire, voirement,
Fait il, et vostre compaignie !
¹¹²⁰ - Renart, je ne vous salue mie,
Fait Noblez, on vous deüst pendre
Quant m'avés tant fait attendre
Sans venir et sans repairier !
¹¹²⁴ - Sire, foi que doi ma mollier,

Fait soi Renars, je n'en puis mais
Car j'ai eü un entremais
Dou vilain qui gardoit l'amaille,
¹¹²⁸ Que je trovai la a l'oraille
De cel pré, dormant conme loir,
Si me pensai et soi de voir
Que s'il nous savoit ne ooit,
¹¹³² Qu'il nous nuiroit se il pooit ;
Si l'ai tant mené, Dieu merci,
Par mon engien, que je sui ci
Sains et haitiez et preus et fors^c,
¹¹³⁶ Et il gist en ce fossé mors
Tous estendus conme une rainne.
Molt en ai esté en grant painne !
Mais toute voie ai tant ovré
¹¹⁴⁰ Que bien en somez delivré !
Se d'attendre estes anuiés,
Ne m'en merveil pas, ce saciés,
Car demoré ai longement :
¹¹⁴⁴ Et molt anuie qui atant,

on le dit à juste titre, celui qui attend s'embête beaucoup ; mais je le jure par mes héritiers, si vous saviez ce qui s'est vraiment passé, vous n'auriez sans doute aucune animosité à mon égard, et vous m'en aimeriez plutôt, j'en suis convaincu. Écoutez donc, je vais vous conter l'affaire ! » Sur ce, il commence son récit et lui expose de bout en bout l'histoire : comment il est monté sur l'ormeau et a chié sur le museau du paysan, si bien qu'il s'est réveillé ; comment ensuite, l'autre s'en est allé se laver avec l'eau du fossé en retroussant ses nippes ; comment il a sauté à terre et lui a couru après, comment de tout son élan il a sauté sur le dos du paysan à quatre pattes pendant que celui-ci se penchait sur l'eau pour se laver le visage, si bien qu'il l'a fait tomber, de force, cul par-dessus tête : « Que dire de plus ? ajoute-t-il, après l'avoir précipité dans l'eau, je l'ai tellement rossé et battu qu'il ne s'en relèvera plus jamais ! De son côté, nous sommes tranquilles : plus jamais il ne risque de nous faire du mal ni de contrarier aucun de nous trois dans nos projets. » Le roi, en écoutant ce récit, admire, applaudit et lui fait fête, jurant par ses yeux et sa tête que jamais encore on n'avait joué pareil tour. « Ma foi, commente Isengrin le loup, c'est bien la première fois qu'on entend de telles sornettes et je ne le croirais pas, assurément, sans le voir ! » Le roi dit alors : « Que Dieu me guide, Renart, le récit que tu me fais là est-il véridique ? — Rien ne vaut comme d'y aller voir,

Ce vous dist on, et il est voirs ;
 Mais foi que je doi a mes hoirs,
 Se la verité en seüssiés,
 1148 Ja vers moi mal grén'eüssiez^a,
 Ançois m'en amissiez, ce sai.
 Or oés, je la vous dirai ! »
 A ce mot aqueult, si li conte
 1152 Renars de chief en chief son conte^b,
 Comment il monta sus l'ormel,
 Et chia desus le musel
 Au vilain, tant qu'il s'esvilla ;
 1156 Et puis coment cius s'en ala
 Laver a l'ewe dou fossé,
 Et il a son panel torsé,
 Si saut a terre et cort après,
 1160 Si con il vint as grans eslais,
 Saut sus sen dos a quatre piés^c,
 La ou il estoit abassiés
 A l'ewe por son vis laver,
 1164 Si qu'a force l'en fist aler^d

La teste avant, le cul desus.
 « Que vous diroie, fait il, plus ?
 Quant je l'oi en l'ewe abatu,
 1168 Tant l'ai frapé, tant batu,
 Qu'il n'en levera jamais !
 Vers lui avons ore tel pais
 Que jamais mal ne nous^e fera
 1172 Ne cose ne nous desdira
 Que nulz de nous trois fere^f voeille. »
 Li rois escoute et s'esmerveille
 Et bat ses paumez et fait feste
 1176 Et jure ses culz et sa teste
 Que mais ne fu veüs telz jeuz :
 « Par foi, fait Ysengrins li leus,
 Tel borde ne fu mais oïe
 1180 Ne je ne le creroie mie,
 Certes, se jou ne le veoie ! »
 Et dist li rois : « Se Dieus me voie,
 Renars, dis le me tu por voir ?
 1184 - Il n'a a tel con dou veoir,

répond-il, si vous ne me croyez pas : allez-y et constatez par vous-même ! — Maudit celui qui ira voir, dit Noble, et qui perdra sa peine pour si peu ! je n'estime pas assez un paysan pour cela ! j'aimerais autant toucher de ma main un lépreux répugnant qu'un paysan. Il gît là-bas ? Eh bien, qu'il y reste ! quant à nous, nous en userons à notre guise, si nous y arrivons, de la proie qui est à notre disposition ! Nous avons sans aucun doute eu grand tort, le loup et moi-même, de dire que vous aviez l'intention de tricher. Mais maintenant je n'hésite pas à affirmer fermement qu'il n'y a personne d'aussi loyal et d'aussi sage à ma Cour, compte tenu de votre taille, que vous, pas même le sanglier ou un autre animal ! Vous vous êtes parfaitement acquitté de votre besogne, beaucoup mieux que je ne le pensais. Il est temps maintenant de nous occuper de notre proie et de la partager immédiatement ! Isengrin, avancez-vous et faites cette distribution ! il serait tout à fait choquant que chacun n'en ait pas sa part. » Le loup répond : « Par saint Médard, Sire, quand vous voudrez ! Il n'y a rien que je désire autant, car moi aussi j'ai grand-faim et avant toute chose, je me dis que nous avons ici un taureau, une vache et un veau, et que nous devons nous les partager. » Alors il se met à méditer en son for intérieur sur un adage souvent répété, à savoir que celui qui voit le bien et choisit le mal, s'en repent, et ce n'est que justice ; il se dit qu'il préférerait être pendu à une corde plutôt que de laisser une part à

Fait il, se vous ne m'en créés :
 Alés la et si le veés !
 - Dehait, fait Nobles, qui ira
 1188 Ne qui ja tant s'en lassera !
 Je n'ai mie vilain tant chier !
 Autant ameroie atoucher
 A un ort mesel^u de ma main
 1192 Con je feroie^b a un vilain !
 Or soit iluec et si se gise
 Et nous férons a nostre gise
 Le nostrepreu, se nous savons,
 1196 De la proie que nous avons !
 Certes grant tort eü avons
 Jou et li leus, qui disions
 Que vous voliés trichier.
 1200 Mais or os je bien atichier
 Qu'il n'a si loial ne si saige
 En ma cort de vostre corsaige
 Con vous, ne sangler n'autre beste !
 1204 Bien avés la besoigne fete

Mielz assez que je ne cuidois.
 Mais or ailons a nostre proie
 Si soit partie maintenant !
 1208 Ysengrin, or venés avant,
 Si faites ceste partison !
 Trop i auroit grant mesprison
 Se cascuns n'en avoit se part. »
 1212 Et dist li leus : « Par saint Maart,
 Sire, quant vous vient a plaisir !
 Il n'est riens que je tant desir,
 Car ausi ai ge fain molt grant
 1216 Et il me sanble tout avant
 Que nous avons ci un torel
 Et une vache et un veel :
 De çou devons partison faire. »
 1220 Lors prent en son cuer a retraire
 Cou que on dist auques souvent,
 Que cius qui bien voit et mal prent,
 S'il s'en repent, c'est a bon droit ;
 1224 Et dist que il mielz vorroit

Renart. S'il en a l'occasion, il l'écartera complètement et l'empêchera d'être associé au partage ; qu'il s'en aille donc chercher pitance ailleurs ! « Sire, ajoute-t-il, que Dieu me garde, la meilleure solution que je voie en cette affaire, c'est que vous gardiez de ce splendide butin, pour votre usage, ce taureau, et encore cette petite génisse pour Madame Once l'orgueilleuse : elle la trouvera bonne et savoureuse, car la viande en est fort grasse et tendre ; quant à moi, je ne désire pas m'approprier tout et je me satisferai de ce veau. Enfin, ce vaurien-là, ce rouquin au sale pelage, qui ne s'intéresse pas à ce genre de nourriture, eh bien, qu'il aille chercher ailleurs sa pâture ! »

Le pouvoir est quelque chose de tout à fait redoutable, car celui qui l'exerce veut tout faire selon ses caprices ; en rien il n'accepte de partager, et veut tout garder à son propre usage ; Isengrin aurait dû être attentif à cela, par la foi que je dois à Dieu, avant de procéder au partage ! Noble hoche la tête faiblement, en entendant ces propos, qui ne lui conviennent guère, car il y a une chose dont je suis persuadé et qui est vraie, c'est qu'il voulait tout garder pour lui, en dépit de ce qu'il avait pu déclarer auparavant. Il s'est avancé de deux pas, levant sa patte droite : il en frappe Isengrin sur la joue, si violemment qu'il lui arrache un morceau de chair qui tombe à terre, si bien qu'il le fait abondamment saigner. Il s'adresse alors à Renart en ces termes : « C'est vous qui partagerez ! Écoutons donc ce que vous aurez à en dire,

Qu'il fust pendus a une hart

Que ja i eüst part Renart.

S'il puet, dou tot l'en getera^a

¹²²⁸ Ensi que ja n'i^b partira ;

Voist soi porcacier d'autre part !

« Sire, fait il', se Dieus me gart,

Li mielz si est que jou i voie

¹²³² Que vous de ceste bele proie

Reteigniés a vostre oes cel tor,

Et cele genicete encor^d

A ma dame Once l'orgueilleuse,

¹²³⁶ Bone li ert et savoureuse

Car elle est molt et crasse et tenre ;

Et jou, qui ne voel pas tout prene,

Si aurai sans plus ce veel.

¹²⁴⁰ Et cil gars rous de pute pel

Qui n'a de tel viande cure

S'en voist aillors querre pasture ! »

Molt a grant cose signorise^e,

¹²⁴⁴ Car tout voet^f faire a sa devise

De riens ne voet a part venir,

Tot voet a son oes retenir ;

A çou deüst avoir gardé

¹²⁴⁸ Ysengrins, foi que je doi a Dé,

Ains qu'ileüst partison fete !

Nobles crosle un petit la teste

Quant la parole a entendue.

¹²⁵² Ne li fu pas a gré venue

Car itant sai ge bien de voir

Qu'a son oes voloit tot avoir

Que qu'il eüst dit avant.

¹²⁵⁶ Deus pas avoit passé avant,

Si a haucie la destra poe :

Fiert Ysengrin deles la joe

Si durement que le cherual

¹²⁶⁰ Li en rache^g tout contreval

Si qu'il l'a fait molt fort sainnier.

Renart en prent a araisnier,

Si li a dit : « Vous partirois !

¹²⁶⁴ Or orrons^h ce que vous en dirois

seigneur Renart, vous qui êtes si habile ! — Sire, dit Renart, vous n'avez pas à employer un tel langage, en vérité : au nom de la sainte charité, en ce qui vous concerne, il ne doit pas y avoir de partage ; servez-vous donc selon vos désirs, et donnez-nous ensuite ce que vous voudrez, car vous savez bien que de droit la totalité de la proie vous revient. — Par la foi que je dois à l'apôtre saint Pierre ! s'exclame Noble, ce n'est pas ainsi que se passeront les choses ! J'exige que la proie soit partagée avant que vous ne quittiez les lieux ! — Sire, puisque telle est votre volonté, dit Renart, je vais faire la répartition ! il me semble, pour autant que je puisse en juger, comme le disait Isengrin, que la meilleure solution qu'on puisse trouver en l'occurrence, c'est que vous ayez ce taureau pour vous : il sera mieux employé avec vous qu'avec n'importe qui d'autre ; la vachette qui est tendre, grasse et bien jeune, échouera à ma Dame. Et votre fils qui n'est plus nourri par sa mère et qu'on a sevré cette année, disposera, si vous le voulez bien, pour sa nourriture, de ce petit veau qui est bien tendre et qui tête encore : il n'aura pas ses huit jours demain ! quant à moi et à ce rustre-là, nous irons chasser en un autre lieu pour trouver notre pitance. »

Le roi, en l'entendant, est tout à fait ravi. Voyant que la totalité de la proie lui revient, il bondit de joie et s'écrie : « Renart, que Dieu t'accorde le salut de ton âme, dis-moi en toute sincérité, qui t'a le premier appris à partager ? Dis-le-moi donc,

Sire Renart qui tant savés !
 - Sire, fait Renars, ne devés
 Tel cose dire en verité^a :
 1268 Foi que doi sainte Carité,
 Vers vous n'i doit ja part avoir,
 Mais prenés a vostre voloir
 Puis nous donés çou que vorrois,
 1272 Car bien savés que ce est drois
 Que tote la proie soit vostre.
 - Foi que doi saint Pere l'apôstre^b,
 Fait Noblez, ensi n'ira mie !
 1276 Je voel que ensi soit partie
 Ançois que de ci vous movés !
 - Sire, puis que tant le volés,
 Fait Renars, je le partirai !
 1280 Il m'est avis, al sens que j'ai,
 Ensi comme Ysengrins disoit
 Que c'est li millor qui i soit,
 Que ce tor a vostre oes arés :
 1284 Mielz sera en vous emploiez

Qu'il ne seroit en nulle hame ;
 Et la vachete aura ma dame,
 Qui est tenre et crasse et jonete.
 1288 Et vostre filz qui mais n'alete,
 Qui awan a esté sevrés^c,
 Aura, se ensi le volés,
 A son mengier ce veelet
 1292 Qui est tenres et est de leit :
 N'aura encor huit jors^d demain !
 Et entre moi et ce vilain
 Irons en autre lieu cachier
 1296 Por nostre vivre porchacier. »
 Quant li rois l'entent, si li fu bien.
 Quant ore voit que tot est sien^e,
 S'en a de joie fait un saut :
 1300 « Renars, fait il, se Dieus te saut,
 Qui t'aprist premiers a partir ?
 Or me di voir, ne me mentir^f !
 - Sire, fait il, par sainte Luce,
 1304 Cilz vilains a la rouge amuce :

sans mentir ! — Sire, répond-il, par sainte Lucie, c'est ce manant-là, avec son capuchon rouge : je n'ai jamais eu d'autre maître ! J'ignore s'il est clerc ou prêtre — en tout cas il porte une tonsure rouge — mais je sais bien que, s'il est ecclésiastique, il s'agit d'un pape ou d'un cardinal ! — Renart, réplique Noble, tu es très pervers ! tu sais de quel côté est ton intérêt¹ ; bien fou qui t'engagerait comme berger, car, par mes yeux et ma tête, il n'existe pas d'animal plus malin que toi dans tout mon Empire ! Tu retiens bien les leçons que tu entends : en effet, il prend le meilleur chemin possible celui qui se corrige par l'exemple des autres, et tu as bien agi, me semble-t-il. Restez donc ici, tous les deux, et tenez-vous compagnie, car je m'en vais ; dis à Isengrin de faire attention, la prochaine fois, de partager équitablement ! il pourrait s'attendre à une situation qui tournerait encore plus mal. Restez sur place, car je ne peux plus m'attarder ici : je m'en vais ; quant à vous, allez chercher votre pitance pour le dîner dans cette forêt ; moi, je compte emporter mon butin. Isengrin et vous, sans mentir, vous savez bien partager ! je me plie entièrement à ce que vous avez dit : vous ne serez jamais contredit par personne qui ait mon accord ; allez maintenant chercher n'importe quoi, ce que vous voudrez, à manger, car de cela, vous ne goûterez jamais ! — Ah, Sire ! s'écrie Renart, ne parlez pas ainsi ! sera-ce donc cela, la récompense pour vous avoir conduit en ces lieux ? Assurément, si je n'en tire aucun avantage, si petit soit-il,

Je n'en oi onques autres maîtres !
 Ne sai s'il est ou clerz u prestre
 Et si pore rouge corone,
¹³⁰⁸ Mais bien sai, se il est personne,
 Qu'il est papes ou chardenaus !
 - Renars, fait Noblez, molt es maus !
 Tu ses ou quel te pain^a mengier !
¹³¹² Folz est qui de toi fait bergier,
 Que par mes ieulz et par ma teste,
 Il n'a plus voisieuse beste
 Que tu es en toute mon empire !
¹³¹⁶ Bien retiens çou que tu os dire :
 Que tote en prant la millor voie
 Cius qui par autrui se castoie,
 Et tu as bien fait, ce me sanble.
¹³²⁰ Or remanés ici ensamble
 Entre vous deus, car je m'en part ;
 Di Ysengrin que il se gart,
 Une autre^b fois, qu'il parte droit !

¹³²⁴ Qu'espoir a tel afaire auroit
 Qui li feroit encore pis'.
 Or remanés, que plus ne puis
 Ci demorer, ançois m'en vois,
¹³²⁸ Et vous, porcaciés par cel bois
 Se vous volés, vostre disner,
 Car ma proie en voel je mener.
 Vous et Ysengrins, sans mentir,
¹³³² Par mon chief, bien savés partir !
 Bien m'en acort a vostre dit :
 Vous n'en aurés ja contredit
 De nul home, que bel me soit ;
¹³³⁶ Or alés querre que que soit,
 Se volés, que vous mengerois,
 Que ja de çou ne goüteroies !
 - Ha ! Sire, fait Renars, nel dites !
¹³⁴⁰ Seront ce donques les merites
 De çou que ça vous amenai ?
 Certes, s'aucun petit n'en ai,

je ne pourrai pas trop me féliciter de vous ! et si vous ne souhaitez pas m'en donner à moi, du moins n'en faites pas autant pour lui, et par amitié, partagez un peu avec Isengrin, pour qu'il puisse en faire un dîner, car il est si mal en point qu'il ne peut trouver seul sa pitance. Il aurait encore mieux valu pour lui, en vérité, que vous l'eussiez rendu infirme de l'une de ses pattes ! Certes, vous commettrez un grand péché en le laissant si affamé ! J'en ai de la peine, que Dieu m'aide ! car je n'ai rien à lui donner. Parbleu, je le ferais bien dîner, si j'avais de quoi, et ce serait vraiment de bon cœur, car mon cœur est vivement touché de le voir ainsi blessé ; vous lui avez vilainement déchiré son chaperon à côté de la joue ! » En prononçant ces paroles, il lui a fait une grimace, si discrètement que l'autre ne s'en rend pas compte. Noble le contemple, se met à rire et déclare : « Renart, tu connais plus d'un tour, et tu t'es sorti de maint embarras. Dieu sait bien avec quelle arrière-pensée tu es en train de me sermonner ! Si tu le dis, c'est plus par pitié pour toi-même que pour lui, par ma foi ! car je sais bien que si je laissais une part de la proie, je n'aurais pas le temps de tourner le dos que tu la lui aurais dérobée et tu ne lui en montrerais que la corde¹ sans lui donner l'occasion de prendre sa revanche. Même si cela devait le rendre fou de rage, il n'en aurait pas le moindre bout, par mes yeux ! Je réglerai le problème de manière bien plus satisfaisante car, par la foi que je dois à l'Esprit-Saint, vous

Poi me porrai de vous loer !

¹³⁴⁴ Et s'a moi n'en volez doner
Seviaus non et par conpaignie,
A Ysengrin faites partie
Un poi, tant qu'il se fust disnés,

¹³⁴⁸ Car il^u est si mal atornés
Qu'il ne se puet porchacier.
Mielz li venist voir qu'eschacier
L'eüssiés fait de l'un des piez !

¹³⁵² Certez, çou sera grant pechiés
Se le laissez^b si familleus !
Ce poise moi, si m'ait Dieus
Que je ne li ai que doner.

¹³⁵⁶ Por Dieu^c, jel feïsse disner,
S'eüsse de cuer volentiers^d,
Que molt en est mes cuers tenriés
De çou qu'ensi le voi blecié ;

¹³⁶⁰ Molt li avez mal despecié
Son chaperon deles la joe ! »

A ce mot li a fait la moe,

Si qu'il ne l'aperçut ne vit.

¹³⁶⁴ Nobles l'esgarda, si s'en rit
Et dist : « Renars, molt ses de boule ;
Tu es issus de mainte foule.

Dieus seit bien por quel covenant

¹³⁶⁸ Tu me vas ici sermonant !

Plus le dis por pitié de toi

Que ne fais de lui, par ma foi !

Car bien sai, se je l'en laissoie^e,

¹³⁷² Ja si tost tornez n'en seroie,

Con tu l'en torroiez sa part

Et en moſteroies^f la hart,

Qu'il ne s'en poroit revengier ;

¹³⁷⁶ S'il s'en devoit vis esragier

N'en auroit il pas, par mes ieulz !

Mais je le ferai assez mielz,

Que, foi que doi Saint Esperit,

¹³⁸⁰ Ja n'en mettrois la ou chienz cit^g

n'outragez personne¹ ni par vos actes ni par vos paroles ! Vous subirez, dans cette histoire, une telle honte qu'aucun de vous deux n'aura de raison de rire de son compagnon pour une épaule, une patte ou une cuisse, ni pour le petit veau, si cela est en mon pouvoir ! » Sur ce, Noble s'en va, abandonnant Renart dans le pré : il simulait fort bien la colère, de voir Isengrin blessé, alors que le spectacle le comblait de joie. Il lui dit : « Que Dieu me guide, mon cher compère, nous voilà bien eus ! Le roi nous a drôlement étrillés, contre toute justice et sans aucune raison. Si seulement je pouvais revoir ma maison ! il a commis là un grand péché et dépassé largement les bornes : il se pourrait bien qu'un jour ou l'autre sa conduite lui vaille des représailles ! et si l'on décidait, à mon sens, de travailler contre lui, il risquerait de le payer cher ! Je crois qu'il faut, de près ou de loin, faire de son mieux pour venir au secours de son ami en cas de besoin ; eh bien, moi, je ne veux pas épargner mes efforts afin que vous soyez vengé de cet affront ! En effet, je serais véritablement fort aise si je le voyais avoir quelques ennuis. S'il possédait le moindre grain de sagesse, de bonté et de courtoisie, il ne se serait pas emparé de la proie en totalité, sans nous en laisser. Nous avons perdu notre honneur si nous nous laissons ainsi piétiner par lui, car il serait capable de nous estropier tous si nous n'osons pas lui faire face. Aussi recommanderai-je, avant que la situation n'empire,

Ne por vos fais ne por voz dis !
 Ains vous en ferai si onnis
Que ja l'uns de vous par raison
 1384 N'engabera son conpaignon
 D'espaule, de pié ne de cuisse
 Ne du voeil^a, que je onques puisse ! »
 Après cest mot Noblez s'en part
 1388 Et lasse emi le pré Renart
 Qui molt faisoit le courecié
 D'Ysengrin, que il vit blecié,
 Ja soit ce qu'il en eüst joie.
 1392 Si li a dit : « Se Dieus me voie,
 Conpere, bien somez guilé !
 Bien nous a li rois afole
 Treüstout sans droit et sanz raison.
 1396 Si voie je mais ma maison,
 Grant mal a fait et grant outrage :
 Bien en pora avoir damage
 Espoir encor en aucun tens !

1400 Et qui vorra selonc mon sens
 Encontre lui dou tout ovrer,
 Bien le porra chier conparer !
 Je cuit, ou au près ou au loing,
 1404 Son ami doit on au besoing
 Al mielz que on puet consillier ;
 Et je me voel bien travailler
 A çou que venchiés en soiez !
 1408 Car je seroie voir molt liés
 Se li veoie anui avoir.
 S'en lui euißt point de savoir
 Ne de bien ne de cortoisie,
 1412 N'eüst pas la proie saisie
 Si toute que n'en eussions.
 Honi somes se nous laissons
 En tel guise a lui defouler^b
 1416 Car tous nous porroit afoier
 Se nous ne l'osiens desdire.
 Si lo, ains que la cose empire

que nous recherchions l'art et la manière d'en tirer vengeance, pour vous tout d'abord, qui avez été si maltraité ; à cause du coup de force, ensuite, dont il s'est rendu coupable en vous privant de votre part de la proie qui appartenait à tous. Personne n'a à jouer ainsi les fanfarons, sous le simple prétexte qu'il est au-dessus de nous ; en effet, par la fidélité que je vous dois, à vous qui êtes mon cher compère, sa méchanceté et sa férocité, si grandes fussent-elles, ne nous empêcheront pas d'en tirer vengeance ! » Isengrin entend l'accord que Renart lui offre et propose : s'il consent à mettre en œuvre son intelligence et son savoir, il réussira à lui procurer la vengeance contre le roi qui l'a si vilainement traité. Il le hait, d'ailleurs, plus que tout homme au monde, à cause du mal qu'il lui a fait, d'autant plus que lui, Isengrin, n'avait rien fait qui pût justifier un tel traitement ; s'il en avait l'occasion, il lui ferait volontiers subir des désagréments, et de telle façon, je le sais de façon sûre, que le roi ne puisse s'en rendre compte avant que la chose ne soit arrivée. Mais il lui vient aussi à l'esprit que ce qu'il est en train de manigancer¹ n'aboutira pas et que sa pensée ne se réalisera pas, s'il n'obtient l'aide de quelqu'un qui soit bien plus intelligent que lui, et il ne connaît personne à qui il puisse découvrir ses intentions en toute sécurité ; il dit alors : « Si je me pose des questions, c'est peine perdue² : je vois ici mon compère qui a plus d'affection pour moi qu'il n'en a pour son frère et qui à lui

Que nous querons et art et^a guise
¹⁴²⁰ Par coi la venjance soit prise
 Por vous trestot premierement,
 Qu'il a mené si malement
 Por la force que il a faite,
¹⁴²⁴ Que vostre part vous a fortraite^b
 La proie qui estoit comune.
 Ne se doit nulz faire si prune^c
 Por çou s'il est par desus nous ;
¹⁴²⁸ Que par la foi que je doi vous
 Qui estes mes conperes chiers,
 Ne sera si maus ne si fiers
 Que bien n'en aions la venjance ! »
¹⁴³² Ysengrins ot la convenance
 Que Renars li dist et presente :
 Or se il voet selonc s'entente
 Ovrer et selonc son savoir,
¹⁴³⁶ Il li fera venjance avoir
 Dou roi qui si mal l'a mené.

Et il le het plus c'ome né
 Por le mal qu'il li avoit fait
¹⁴⁴⁰ Sauf çou que il n'avoit fait^d
 Chose por quoi il le deüst
 Si mal mener ; se il peüst
 Si li feïst volantiers faire
¹⁴⁴⁴ Chose qui li deüst desplaïre,
 En tel guise, ce sai de voir,
 Qu'il ne le peüst apercevoir^e
 Devant que la cose fust faite.
¹⁴⁴⁸ Mais il se pense que sa traite^f
 Ne sera a fin, n'acomplie
 Sa pensee, s'il n'a aïe
 D'aucun qui molt plus de lui sace
¹⁴⁵² Ne seït nul a cui son coraïge
 Puiüst descovrir seürement^g :
 « Tuit, fait il, se je me demant
 De noiant ; je voi mon conpere
¹⁴⁵⁶ Qui plus m'ainme ne fait son frere

tout seul en connaît plus en matière de ruse, assurément, que vingt-deux des plus doués à la Cour du roi, et moi j'hésiterai à lui ouvrir mon cœur ? Non, car je n'oserai pas le faire : j'ai trop peur, si je lui en fais part, qu'il n'aille m'accuser auprès du lion, car c'est une mauvaise engeance¹ ; c'est la réputation qu'il a dans tout le pays dont il est originaire, où il est né. C'est pourquoi je n'ose me fier à lui ! je ne veux pas qu'il aille déclarer à la Cour ce que j'ai tramé. Holà ! voilà que je me laisse aller à de mauvaises pensées envers mon cher compère Renart ! Je ne crois pas, que Dieu m'en préserve, qu'il serait capable de faire une chose pareille, pour rien au monde, car c'est un honnête homme, je le sais bien ; il y a longtemps que j'en ai la preuve, et de plus, jusqu'à présent, j'ai toujours trouvé en lui un homme loyal, par la foi que je dois à saint Pierre de Rome. Je me plierai à ses conseils : la religion l'a fait mon compère, aussi suis-je convaincu qu'il ne me ferait aucun mal ni ne chercherait à m'en faire ! » C'est en ces termes qu'il s'adresse à lui-même, et en arrive, en fin de compte, à la conclusion qu'il sera d'accord avec ce que Renart lui dira et qu'il suivra ses conseils, quelle que soit l'issue de cette affaire. Il sait bien, en effet, que nul n'est aussi efficace que Renart dans ce genre de situation critique. Il se met alors à élaborer subtilement des propos d'homme bien poli, et lui dit sur le ton de l'amitié : « Mon cher et précieux ami, mon cher compère, conseillez-moi de telle sorte

Et plus seit de barat tous seus,
 Certes, que ne font vint deus
 Des millors de la cort le roi
¹⁴⁶⁰ Et je ne li descoberrai
 Mon cuer ? Non, car je n'oseroie :
 Poor ai se je li disoie,
 Qu'il ne m'acusaſt au lion,
¹⁴⁶⁴ Qu'il a en lui mout mal' cïon.
 Ce dist on par tout le païs
 Dont il est estrais et naïs :
 Por çou si ne m'os fier !
¹⁴⁶⁸ Je ne voel pas qu'il aut crier^b
 A cort çou que j'ai enpensé.
 Avoi ! Or aige mal pensé^c
 Vers mon chier conpere Renart !
¹⁴⁷² Je ne cuit pas, se Dieus me gart,
 Qu'il feïst tel cose por rien,
 Qu'il est preudom, je le sai bien ;
 Pieça que je l'ai esprové,

¹⁴⁷⁶ Et encore l'ai ge trové
 Trusques ici molt loial home,
 Foi que doi saint Piere de Rome.
 A son conseil m'en atandrai :
¹⁴⁸⁰ Il est mes conperes en loy,
 Si sai que pas ne me ferroit^d
 Nul mal ne me porcacerait ! »
 Ensi a soi meïsmes tance
¹⁴⁸⁴ Et en la fin de sa sentence
 S'acorde a çou qu'il li dira
 Et que son conseil en fera
 Conment que li afairez saut.
¹⁴⁸⁸ Car bien seit que nuls tant ne vaut
 Conme Renars a tel besoing.
 Lors commence a traire de loing^e
 Parolez con bien afaitiez,
¹⁴⁹² Et li a dit par amiſtiés :
 « Biaux amis cherz et biaux conperes,
 Consilliés moi si qu'il i pere

que l'utilité de vos conseils apparaisse avec évidence. Je ne verrai pas la fin de cette journée sans me venger de Noble qui m'a si bien écorché le visage que la peau en est arrachée et pend ! Je vous rappelle cela, cher ami, afin que vous vous mettiez en peine pour moi et que vous m'apportiez votre aide en toute bonne foi ! — C'est ce que je vais faire, dit Renart, par le grand saint Léonard ! mais pour l'heure, ce n'est pas le bon moment : retournez chez vous et laissons tomber cette affaire pour aujourd'hui ! » Ayant remis à plus tard ses conseils, Renart s'en retourne à son logis, tandis qu'Isengrin, son cher compère, est revenu dans sa demeure. C'est ici que Pierre interrompt l'histoire à laquelle il a consacré son travail et laisse Renart à ses méditations.

Que vostre consauz m'ait¹⁴⁹⁶ meſtier.
 Je ne verrai ja l'anuitier
 Se de Noble ne sui vengié
 Qui si m'a le vis escorchié
 Que li cuirs en est aval mis !
¹⁵⁰¹ Por çou le vous di, biaux amis,
 Que por moi tant vous travailliés
 Qu'a bone foi me consilliés !
 - Si ferai ge, ce diſt Renars,
¹⁵⁰⁴ Por le baron saint Lienart !

Mais orendroit n'en est saison :
 Alez en en vostre maison,
 Si le laissons eſter huimés ! »
¹⁵⁰⁸ Atant est li consaus remés.
 Si va Renars a son repere,
 Et Ysengrins son chier compere
 Est retornés a son manoir^b.
¹⁵¹² Ici fait Pierres remanoir
 Le conte ou se volt travailler
 Et lasse Renart consillier.

Branche XVIII

LA MORT DE RENART

On était au mois de mai, au début de la belle saison, à l'époque où les arbres engendrent les fruits, où résonne dans les bois le chant clair des loriots et des perroquets¹ ; au moment que nous évoquons, Renart se trouvait en sa demeure : le retour du beau temps le remplissait de joie et d'allégresse, car l'hiver avait été une dure épreuve. Voyant la porte de son château ouverte, il sortit sans tarder et observa vers le bas des prés, si venait d'un côté ou de l'autre âme qui vive. Puis il quitte sa maison — celle-là, que personne ne la recommande à Dieu ! Il accélère l'allure et se met en chasse, en passant par une lande. Il n'est pas éclopé, il n'a pas une jambe de bois : au contraire, il file, piquant des deux et bondissant. Renart franchit une haie d'osier et s'élance, la tête baissée et donnant des éperons. À l'intérieur de l'enclos il y avait un parc, nouvellement installé, qui regorgeait de coqs, de poules et de chapons, propriété de Dame Abbaye² des moines blancs. Grâce à une branche, Renart grimpe

El mois de may qu'estez commence^a,
Que cil arbre cuellent semence,
Que cler chantent^b parmi le gaut
⁴ L'orioel et li papegaut,
A icel tens que nous dison,
Éstoit Renars en sa maison,
Qui, par le biau tens qui revint,
⁸ Molt liés et molt joians devint
Car molt ot l'iver mal soufert.
De son castel vit l'uis overt,
Si s'en issi sans demoree
¹² Et regarda aval la pree
S'ame venroit d'aucune part.
Atant de sa meson depart

Que nelui a Deu ne comande ;
¹⁶ Poignant s'en va par une lande
Por sa viande porchacier.
Il ne fu ne clop n'eschacier,
Ains s'en va poignant tous les saus.
²⁰ Parmi un plaseis de saus
S'en va Renars tous eslassié
Esporonant le col bassié.
Dedens le plaseis avoit
²⁴ Un parc qui novviaus i estoit :
Dedens avoit a grans foison^c
Kos et gelines et chapons
Qui sont dame abaie la blanche.
²⁸ Renars monte par une branche

sur les pieux de la clôture ; de toute la hauteur des poteaux, il a aussitôt bondi dans la cour. Il se dirige vers les chapons et les assaille comme un fou et un enragé ; il en saisit un et l'a immédiatement englouti : le voilà fort joyeux et bien aise ! Ensuite, il s'en va en se coulant sous la clôture. Mais, tandis qu'il sortait ainsi des lieux, l'un des moines blancs l'aperçoit, se munit d'un bâton et se met sur-le-champ après Renart, poussé par la colère et débordant de fureur. Aussitôt il s'est mis à lui crier : « Renart, vous voilà attrapé ! » et il lui a assené un coup de bâton si violent qu'il lui fait plier en deux l'échine. Renart n'avait plus lieu de rire ou de se réjouir : il s'est retourné contre le moine, s'est glissé entre ses jambes, la colère l'échauffe ; Renart lui a attrapé les couilles avec les dents et tire si fort dessus qu'il lui arrache une des breloques.

Le moine était complètement fou de douleur : il tombe de tout son long, tandis que Renart tourne les talons ; il sort de l'enceinte à reculons et prend la fuite au grand trot. Il prend pour un sot le moine, de s'être laissé prendre sa couille, et l'exploite l'a rempli de joie. Mais il n'a guère fait de chemin, quand il tombe sur Couard, qui s'en venait juché sur son destrier ; sur l'encolure il tenait un pelletier : il lui avait pris son épée et lui avait entravé les jarrets avec une baguette flexible coupée sur un arbuste encore vert. Il se dirigea vers Renart sans tergiverser.

Sor les piez et sor les palis ;
 Tantoſt eſt en la cort salis
 Des piez a terre, qui sont haut.
³² As chapons vient, si les assaut
 Conme dervés et esragiez ;
 Un chapon prent, si l'a mengié
 A grant liesce et a grant aise,
³⁶ Puis s'en issi par une haise.
 Mais ensi con il s'en issoit,
 Un des blans moines l'aperçoit,
 S'a pris un bâſton en sa main :
⁴⁰ Après Renart s'en va a plain,
 Tous correciez et tous plains d'ire.
 Maintenant li a pris a dire :
 « Renars, vous eſtes atrapé ! »
⁴⁴ Lors l'a si dou bâſton frapé
 Que toute l'eschine li ploie.
 En Renart n'ot ne ris ne joie :
 Vers le rendu s'en eſt alez,
⁴⁸ Entre ses janbez s'eſt coulés"

Conme cil qui fu d'ire espris ;
 Renars l'a par le coille pris
 As dens et si forment le sache
⁵² Que un des pendans li esrage.
 Li moines fu molt esperduz :
 A la terre chiet eſtendus,
 Et Renars torne les talons ;
⁵⁶ Dou palis iſt a reculons,
 A la fuïe se meit le trot^b.
 Le moine a^c bien tenu por sot
 Qu'il li ot la coille tolue,
⁶⁰ Si en avoit grant joie eüe.
 Mais n'a mie granment alé
 Que il a Coart encontré
 Qui venoit desus son deſtrier :
⁶⁴ Sor son col tint un peletier
 A cui il ot tolu s'espee ;
 Par ses jarres li a boutee
 Une verge d'un vert plaçon.
⁶⁸ Vers Renart vint sans contençon.

Renart fut surpris en l'apercevant : il s'arrêta net et prit le temps de l'examiner. Sans se soucier de savoir si la chose plairait ou déplairait à d'aucuns, il le salue et lui tient ce propos : « Bienvenue à vous, mon cousin ! Dites-moi, si vous le voulez bien, qui est cet homme que vous transportez ? Je veux savoir toute la vérité, sans faute ! L'avez-vous fait prisonnier au combat ? Pour quelle raison et quel motif le maltraitez-vous de la sorte ? Si je veux le savoir, c'est bien normal ! » Couard répond : « Vous le saurez, je vous le dirai bien volontiers, puisque cela vous agréé ! » Il dépose son homme à terre et s'assied ; Renart s'installe à ses côtés. Il lui raconte les faits : « Seigneur, voici ce qui m'est arrivé ce matin, tandis que j'allais m'ébattre, comme de coutume, dans ce bois. Le hasard m'a fait rencontrer ce sinistre individu qui m'a fort vilainement agressé ; il a tiré son épée du fourreau et m'en a menacé, par la foi que je vous dois ! Croyez bien qu'il m'aurait volontiers frappé s'il en avait eu l'occasion ; mais quand je l'ai vu se précipiter sur moi, je n'ai pas pu me retenir : je me suis jeté sur lui, lance baissée, je lui ai craché au visage et pissé dessus, de toutes mes forces. L'énergumène en fut tout éperdu : la peur l'a fait tomber par terre, et moi, aussitôt, je lui ai sauté sur le ventre, sans attendre. Je suis allé lui prendre l'épée des mains au plus vite. Là, je vais solliciter un arbitrage à la Cour de Noble le lion, pour savoir quel sera son sort. »

Si tost con Renars l'aperçut,
 Mervilla soi, si s'arestut
 Et le regarda une piece.
⁷² Cui que il desplaie ne siece,
 Le salue et dist itant :
 « Cousinz, bien soiez vous venant !
 Dites le moi, se vous volés :
⁷⁶ Qui est cilz hons que vous portés ?
 Savoir le voel et tout sans faille !
 Avez le vous pris en bataille ?
 Et comment et par quel raison
⁸⁰ Li faites vos tel mesprison ?
 Savoir le voel, que il est drois. »
 Coars respont : « Bien le savrois
 Moltvolentiers puis qu'il vous siet ! »
⁸⁴ Atant le meit jus, si s'asiet
 Et Renars s'asiēt jouste lui :
 « Sire, dist il, m'avint hui
 Matin que joer m'en aloie
⁸⁸ Par ce bos, si con je soloie,

Si encontrei par aventure
 Ce vilain qui me fist laidure
 Molt grant, que s'espee sus moi
⁹² Saicha, par la foi que vous doi !
 Et sachiez que feru m'eüst
 Molt volentiers se il peüst ;
 Quant je le vi vers moi venir,
⁹⁶ Adonques ne me poi tenir,
 Ains ving vers lui tous ademis
 Si li crachai enmi le vis
 Et espichai par grant vertu.
¹⁰⁰ Li vilains en fu esperdu :
 De poor a terre chaï,
 Et jou maintenant li sailli
 Sor le ventre sans demorer.
¹⁰⁴ L'espee li alai oster
 Hors de la main molt viſtement.
 Or en vois querre jugement
 Por savoir que de lui feron
¹⁰⁸ A la cort Noble le lion. »

Renart, en entendant ce discours, en fut fort réjoui et lui répond sans perdre de temps : « Couard, c'est une idée insensée que vous avez eue là ! Ce serait une folie et un scandale ! Il n'est pas convenable pour un homme de noble famille, du moment qu'il possède une terre avec les honneurs y afférant, d'aller quêrir ailleurs un arbitrage ! Au contraire, s'il prend en flagrant délit un malfaiteur, il fait justice lui-même. Si c'est à moi qu'il avait manqué, par ma foi, je m'en serais vengé moi-même ! — Seigneur, dit Couard, écoutez-moi ! Je sais de manière certaine que vous avez de l'amitié pour moi ; mais, si la chose ne vous ennuyait pas, je souhaiterais aller à la Cour pour entendre arbitrer le cas et pour savoir quelle réparation la justice doit m'accorder. Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais que vous m'accompagniez. — Ma foi, dit Renart, il est juste que j'y aille, du moment que cela vous fait plaisir ! » Renard et Couard se lèvent et quittent l'endroit, tout contents, ils se mettent en route, Couard transportant son pelletier ; ils ne s'arrêtèrent qu'une fois arrivés devant la porte de Monseigneur Noble le lion. Les deux barons y viennent ensemble sans encombre ni empêchement. Couard s'est adressé à Renart en ces termes : « Renart, mon très cher ami, ce vil personnage que je transporte m'a causé bien de la fatigue et de la peine. Que Dieu lui en fasse voir de belles, à celui qui le transportera plus loin ! Allons écouter ce que le roi et les barons diront de ce cas, et nous saurons dans

Renars, qui la parole oï'
 Molt durement s'en esjoi,
 Si li respont sans demorer :
¹¹² « Couart, folie avés pensee !
 Ce seroit folie et outrage !
 N'afiert a home de paraige,
 Puis que il tient honor et terre,
¹¹⁶ Qu'aillors aut jugement querre ;
 Mais s'il prent home en son forfait,
 Il meisme justice en fait.
 S'il m'eüst mesfait, par ma foi,
¹²⁰ Venjance en preïsse par moi !
 - Sire, dist Coars, entendez !
 Or sai de voir que vous m'amez ;
 Mais s'il vous estoit a plaisir,
¹²⁴ A cort iroie pour oïr
 Le jugement et por savoir
 Quel jugement en doi avoir.
 Se il vous plaist, o moi venrois.
¹²⁸ - Par foi, dist Renars, ce est drois

Que g'i aille, puis que vous siet ! »
 Lors se lieve de la ou siet
 Renars^b et Couars a grant joie,
¹³² Atant se metent a la voie
 Et Coars son peletier porte :
 Ne fineret trusque la porte^c
 Mon signor Noble le lion.
¹³⁶ Andui i viennent li baron
 Sanz deffense et sanz contredit.
 Coars si a a Renart dit :
 « Renars, fait il, biaux^d dolz amis,
¹⁴⁰ Li vilains que je port m'a mis
 En grant travail et en grant painne.
 Dieus le meit en male semaine
 Qui en avant le portera !
¹⁴⁴ Or orrons que li rois dira
 Et li baron dou jugement,
 A quel painne et a quel torment
 Nous ferons le vilain morir. »
¹⁴⁸ Et dist Renars : « Molt le desir

quels supplices faire mourir cet individu ! » Renart réplique : « C'est mon plus cher désir de vous voir vengé de lui ! » Et les deux barons de monter aussitôt les degrés¹, et sans plus attendre ils trouvent le roi dans la salle d'audience, entouré d'une nombreuse assemblée de bêtes. Ce jour-là, on célébrait l'anniversaire de la mort d'une grande et noble dame, la sœur de Pinte, dame Coupée, tuée en traître : ce jour-là, c'est son souvenir que fêtaient le roi Noble avec ses barons rassemblés à la Cour autour de lui. Il y avait là maint prince et maint baron : rien que des grands seigneurs, qui étaient, croyez-m'en, vêtus de fourrures de vair et de petit-gris². Le roi, dans toute sa splendeur, trônait à côté de Ma Dame très estimée, et les barons les entouraient. Voici nos deux compagnons, Renart et puis Couart qui apporte le rustaud dont la capture le réjouit. Monseigneur Renart s'avance et, avant toute chose, salue le roi, en homme qui connaît les usages : il s'est agenouillé devant lui, et le roi qui l'avait en grande affection le relève et lui dit : « Bienvenue à vous ! Mon ami, vous avez bien fait de venir me voir ; je ne vous ai plus vu depuis que nous avons conclu la paix entre vous et votre compère ! Par la fidélité que je dois à l'âme de mon père, je suis, maintenant, heureuse et me réjouis fort de vous voir revenu à ma Cour ! Sachez que je vous en sais gré ! » Renart ne fut pas gêné pour répondre, et sa déclaration fut brève : « Sire, mon roi, que Dieu le véridique

Que vous soiez de lui vengié ! »
 Maintenant montent le planchié
 Li dui baron, et sans deloy
¹⁵² En ia sale truevent le roi,
 Et ot entor lui mainte beste.
 Le jor celebroit une feste
 D'une haute dame honeree,
¹⁵⁶ La suer Pinte, dame Coupee,
 Qui fu ocise en traïson :
 Le jor en faisoit mension
 Li rois Noblez et son barné
¹⁶⁰ Qui iluec erent assamblé.
 Maint prince i ot et maint baron ;
 Il n'ot se haus homes non^b
 Qui estoient, ce vous devis,
¹⁶⁴ Vestu u de vair u de gris.
 Li rois, qui faisoit bele chiere^c,
 Seoit delés ma dame chiere,
 Et li baron^d environ eus.
¹⁶⁸ Evous les conpaignons andeus,

Renars et Couart qui aporte
 Le vilain ou il se deporté.
 Mesire Renars i vint devant,
¹⁷² Le roi salue tout avant
 Con cil qui fu bien ensegniez,
 S'est devant lui agenouilliez,
 Et li rois qui molt chier l'avoit
¹⁷⁶ Le redrece quant il le voit
 Et dist : « Bien soiez vous venuz !
 Amis, bien vous estez tenus
 De moi veoir ; ne vous vi mais
¹⁸⁰ Puis que nous feïsmes la pais
 Entre vous et vostre compere !
 Foi que je doi l'ame mon pere,
 Or serai je haitiez et liés
¹⁸⁴ Quant a moi estez repariés !
 Saciez que bon gré vous en sai ! »
 Renars ne fu pas en esmai
 De respondre, si dist briement :
¹⁸⁸ « Sire rois, cilz Dieus qui ne ment

vous accorde, de vos volontés... la moitié ! car je sais de manière certaine que vous avez de l'amitié pour moi et que j'en ai pour vous, par la foi que je dois à saint Germain ! Mais je suis venu solliciter votre intervention pour une affaire, car j'en ai bien besoin, ainsi que mon compagnon Couard. — *Que* Dieu nous assiste ! Seigneur Renart, dit le roi, que dites-vous là ? *Que* l'Esprit-Saint aussi me vienne en aide, c'est bien volontiers que je vous prêterai assistance ! Mais dites-moi donc, cher ami, sur quel point vous demandez mon concours ! — Sire, répond Renart, je vais vous exposer la chose. »

À ces mots il appelle Couard qui s'était mis sur le côté, tenant toujours son prisonnier ; aussitôt l'autre s'avance vers le roi, courroucé et tout bouillant de colère. Renart le prend par la main et lui fait jeter immédiatement le manant sur le dallage qui n'était pas particulièrement moelleux. C'est tout juste s'il ne lui a pas brisé le cou ! L'individu en fut tout retourné de colère, mais Renart adresse la parole au roi : « Cher seigneur, nous sollicitons votre conseil sur le sort que nous devons réserver à ce personnage qui s'en est pris à votre baron avec l'intention de le frapper, mais qui l'a manqué. — Sire, ajouta Couard, écoutez ! Si je parle mal, corrigez-moi ! Ce manant est pour moi une prise de guerre et je viens ici pour obtenir un jugement. Je vous le livre comme un malfaitteur : à vous de voir quel sort nous devons lui faire subir ! » *Quand* le rustre entend et comprend que Couard réclame qu'il passe,

Vous otroit de vostre voloir
La moitié, que je sai de voir
Que vous m'amés et je vous aim',
¹⁹² Foi que je doi a saint Germain !
Mais d'un affaire vous requier
Conseil, que bien en ai mestier
Moi et mon compaignon Coart.
¹⁹⁶ - Dieus aide, sire Renars,
Fait li rois, qu'est ce que vous dites ?
Ausi m'aißt Sains Esperites,
Conseil vous donrai volentiers !
²⁰⁰ Mais or me dites, amis chiers,
De quoi me demandés conseil !
- Sire, fait il, dire vous voeil. »

A cest mot apela Couart
²⁰⁴ *Qui* s'estoit trais a une part
Qui encore le vilain tint ;
Tout maintenant al roi en vint
Iriez et trestous d'ire^b espris.

²⁰⁸ Et Renars par la main l'a pris
Et li fist jeter maintenant
Le vilain sus le pavement
Qui n'estoit mie granment mol.
²¹² A poi ne li brisa le col !
Si en fu li vilainz plains d'ire,
Et Renars li a pris a dire :
« Bial sire, conseil vous queron
²¹⁶ *Que* nous de celui la feron
Qui vostre baron assalli :
Ferir le cuida, si fali.
- Sire, dist Coars, entendés !
²²⁰ Se je di mal, si m'amendés !
J'ai ce vilain ci pris de guerre
Si en vieng ci jugement querre.
Je le vous rent comme larron :
²²⁴ Esgardez que nous en feron ! »
Quant li vilains ot et entent
*Qu'*il en demande jugement

lui, en jugement, il est au comble de la stupeur, et dit au roi : « Sire, ayez pitié de moi ! Je m'en remets à vous, les mains jointes ; sachez que je suis un homme loyal ! Si cela ne vous ennuie pas, je vous dirai que j'ai bonne réputation auprès de mes voisins les plus loyaux, qui attesteront de ma propre loyauté : ce sont des hommes de bien, parmi les meilleurs sur cette terre ; mandez-les auprès de vous ! » Le roi répond : « Bien volontiers, car nous en avons le plus grand besoin ! » Il les fit donc chercher sans plus attendre : ils furent dix-huit de moins que trente, c'est-à-dire douze qui vinrent témoigner, tous autant qu'ils étaient, des hommes qui exerçaient honnêtement leur métier de pelletier ; les voilà donc à la Cour. Quand le manant les a vus, il en fut rempli de joie et d'allégresse ; sur-le-champ il se redresse et sans perdre de temps, il dit au roi : « Ces gens-là viennent témoigner pour moi. » Et eux de déclarer : « Sire, c'est vrai. Si vous voulez connaître toute la vérité, elle vous sera bientôt révélée. Cet homme avait gagné un œuf, dans lequel à tous les douze ensemble il a fait tremper une mouillette ; c'est pourquoi il nous semble que c'est un homme loyal et de bonne foi. » Lorsqu'il les a entendu parler ainsi, le roi exulte et dit aussitôt au manant de s'en aller et de ne pas se faire de souci. Il ne demande pas son reste et il repart avec ses rustauds de compagnons. Le roi continue à jubiler et, dans la salle d'audience, la liesse était générale. Renart, dont le visage avait pris des couleurs, s'est installé aux côtés du roi ;

De lui, s'en fu molt esbahis,
 228 Et dist au roi : « Sire, merci !
 A vous me rent jointez mainz ci ;
 Saciez que je sui loiaus hon !
 Con il vous plaist, bon non avon
 232 De mes voisins des plus loiaus
 Qui diront que je sui loiaus^a,
 Des plus preudomez de la terre ;
 Si les faites envoyer querre ! »
 236 Li rois respont : « Molt volentiers,
 Que il nous en est grans mestiers ! »
 Mander les fist, n'i volt attendre :
 Dis huit furent, moins de trente,
 240 Douze vinrent por tesmoignier,
 Tuit loial home peletier^b
 Estoient ; a cort sont venu.
 Quant li vilains les a veü,
 244 Si ot grant joie et grant liesce ;
 Maintenant en estant se dresce

Et dist au rois sans delaier^c :
 « Cil ci me viegnent tesmoignier.
 248 - Sire, font il, vous dites voir.
 Se verités volés savoir,
 Par tens vous sera ensegnié.
 Il avoit un oef gaaignié,
 252 Ou il nous fist mollier ensamble
 Toz douze ; por çou si nous sanble
 Qu'il est loiaus hom et de foi. »
 Quant çou a entendu li roi,
 256 Molt durement s'en esjoist
 Et maintenant au vilain dist
 Qu'il s'en alaist, il n'avoit garde.
 Et li vilains plus ne se tarde
 260 Et s'en reva o ses vilains.
 Li rois remest de joie plains :
 Tuit firent joie par la sale.
 Renars n'ot pas la coulour pale :
 264 Dejouste le roi s'est assis ;

à le voir, il n'était pas plongé dans la mélancolie. Le roi a donné l'ordre aux connétables de faire mettre les tables, ce qu'ils firent sans délai. Les chevaliers y prennent place : les comtes siègent à côté du roi : les mets qui furent servis, je ne saurais les énumérer¹, mais sachez qu'une fois qu'ils furent rassasiés, ils ont joué au tric-trac et aux dés.

À l'une des extrémités de la salle du palais se sont assis Isengrin et Renart : devant eux il y a un superbe échiquier sur lequel ils commencent à disposer leur jeu. Renart dit à Isengrin de faire venir un marc d'or pur, pour qu'il serve d'enjeu, et l'autre s'exécute ; il place aussitôt la mise sur l'échiquier. À son tour, Renart en mise autant, et ils se mirent à jouer avec une grande concentration. Isengrin était un joueur expert : avec un pion il a pris une tour de son adversaire ; après la tour, il a gagné la reine. La partie continua ainsi jusqu'à 9 heures². Isengrin avait bien gagné ses cent livres, et Renart se demandait s'il n'était pas ivre, car il n'avait plus de quoi miser. Il interpelle le loup : « Écoute-moi, Isengrin, au nom de la fidélité que je te dois, je n'ai plus les moyens de suivre les enchères³ à moins d'engager mes couilles et mon vit ! Mais je continuerais volontiers à jouer si tu veux mettre en face de l'argent ! — Eh bien, par ma foi, dit-il, c'est d'accord ! » Et ils se remettent derechef au jeu et Renart a vite fait d'y perdre ses bijoux de famille⁴. Isengrin, le gagnant, ne se tint plus de joie et d'allégresse :

Ne fist pas chiere de pensis.
Li rois a dit as coneſtablez
Qu'il facent metre les tablez,
²⁶⁸ Et il si firent sans targier.
Si assirent li chevalier",
Delez le roi sisent li conte :
Des mes qu'il i ot n'en sai conte,
²⁷² Mais quant mengié orent assez
Jeuent as tablez et as des.
Au chief dou palais a une part
S'asiſt Ysengrins et Renars :
²⁷⁶ Devant ialz un bel eschequier ;
Leur jeu prenent a adrecier.
Et diſt Renars a Ysengrin
Que venir face un marc d'or fin
²⁸⁰ Al metre ou jeu et il si fiſt ;
Tantoſt sus l'eschequier le miſt.
Un autre en i a mis Renars,
Si joerent par grant esgart.
²⁸⁴ Ysengrins fu dou jeu apris :

D'un paonet a un rok pris ;
Après le rok a pris la fierge.
Tant joerent ains qu'il fuſt tierce.
²⁸⁸ Gaigna Ysengrins bien cent livres
Dont Renars se tint bien pour yvres,
Qu'il n'ot mais que metre al jeu.
Il en a apelé le leu :
²⁹² « Ysengrin, fait il, entent moi,
Par cele foi que je te doi,
Je n'ai de coi mon jeu envit
Se n'i met ma coille et mon vit !
²⁹⁶ Encor joerai volentiers
S'encontre veus^b metre deniers !
- Si ferai, diſt il, par mon chief ! »
Lors reconmenchent de rechief
³⁰⁰ A joer, et tot erraument
Perdi Renars son garnement.
Ysengrins, qui ot gaaignié,
En fu joieus et forment lié :
³⁰⁴ Tantoſt et sans plus demorer

immédiatement et sans perdre de temps, il a fait apporter un énorme clou qu'il lui planta en plein milieu des bourses et le fixa ainsi sur l'échiquier, après quoi il s'en alla et abandonna Renart à ses cris et hurlements : il est furieux et fou de rage, tant il souffre le martyre. Madame Fièrè entendant le cri vint immédiatement de ce côté pour lui porter secours : elle fut fort marrie de ce qui lui arrive ! Elle a bien du mal à le sortir de là, et le prit avec elle dans sa chambre, le couchant dans un lit. Mais il n'y fut pas pour goûter aux plaisirs de l'amour, car la douleur l'accablait à ce point qu'il était au bord de l'évanouissement. La rage lui trouble le sang ; il se sent mal ; il finit par tomber en pâmoison. Il resta longtemps évanoui, de sorte qu'elle s'imagina qu'il était réellement mort ; aussi se mit-elle à crier : « Seigneur Renart, que se passe-t-il ? Voulez-vous me quitter ainsi ? » Elle a ensuite poussé un soupir que Renart a entendu ; il entrouvrit les yeux, se mit à parler et dit : « À quoi bon, Madame, manifester tant de chagrin comme je vous vois faire ? Faites préparer un bain, car j'ai envie de me baigner un peu ! — Seigneur, fait-elle, c'est bien volontiers que je ferai pour vous ce dont vous aurez besoin ! » Elle ordonne donc qu'on lui fasse chauffer un bain et tous ses ordres sont exécutés sans délai. Les domestiques ont porté Renart jusque dans la cuve et l'ont plongé dans l'eau. Dame Fièrè lui dit : « Mon ami, je crois que la perte sera irréparable pour moi !

A fait un grant clo aporter :
 Par mi la couille li ficha
 Et a l'escequier l'ataicha,
 308 Puis s'en torna et si le lait.
 Renars remest qui crie e brait
 Tous coreciés et si plains d'ire"
 Car il soffroit si grant martire.
 312 Madame Fièrè oï le cri :
 Maintenant cele part genci ;
 Quant voit Renart, si li aïe :
 De çou qu'il ot fu fort marrie !
 316 A grant painne d'iluec l'estort^b,
 Dedens sa cambre le poist
 Et le coucha dedens un lit.
 Mais il n'i ot point de delit,
 320 Que de dolour est si destrois,
 A poi li cuerz ne li partoit' !
 Dou corous qu'il ot sansmella,
 Malades fu, si se pasma.
 324 En pasmisons jut longuement,

Qu'elle cuidoit veraïement
 Qu'il fust mors ; si s'escrïa :
 « Sire Renars, çou que sera,
 328 Me volés vous ensi guerpir ? »
 Adonques a fait un souspir.
 Renars^d, qui le souspir oï,
 Un petitet les ielz ovri,
 332 Si parla et dist : « A que faire,
 Dame, vous voi ge tel duel faire ?
 Faites un baing aparillier,
 Car je me voel un poi baignier !
 336 - Sire, dist elle, volentiers
 Vous ferai çou que iert mestiers ! »
 Adonc commande que li face
 Un baing chauffer et sans espace
 340 Fait fu quant il l'ot comandé.
 Mon signor Renart ont porté
 En la cuve, dedens l'ont mis.
 Dame Fièrè li dist : « Amis,
 344 Ja n'en cuit raençon avoir !

— Si j'en suis arrivé à cette extrémité, je ne peux m'en prendre qu'à mon ignorance, qui, j'en ai bien peur, me fera mourir dans les tourments ; j'en souffre à cause de l'amour que j'ai pour vous, car je crois que je vais vous quitter ; je ne verrai sans doute pas la fin de cette journée ! » En entendant ces paroles, Dame Fièrre en a quasiment le cœur brisé de chagrin et de courroux : « Hélas ! s'écrie-t-elle, plus jamais je ne connaîtrai de joie ! » À ces mots, sans autre forme de procès, ils ont retiré Renart de la cuve ; ils l'ont couché dans un lit car il est en bien triste état. Il a demandé à se confesser ; son âme en obtiendra la rémission de ses péchés : « Croyez-m'en, il me tarde fort de le faire ! Permettez-moi de parler à Bernard l'archiprêtre, je me confesserai à lui et lui avouerai mes péchés. » La dame lui répondit sur-le-champ qu'elle fera ce qu'il désire.

Elle a aussitôt mandé Bernard, qui sans perdre de temps est accouru sans délai avec tous les attributs de sa fonction. Ils avaient installé maître Bernard sur un banc, placé aux pieds de Renart. Il adresse la parole à Renart : « Renart ! vous voulez vous confesser ? Si vous avez le désir de vous repentir, vous pouvez faire une bonne fin. Renoncez aux perversions et aux vices qui ont si longtemps entaché votre vie, car la sagesse commande de se repentir ! — Seigneur, dit Renart, veuillez m'écouter ! Si vous me dispensez les encouragements qui appartiennent à votre ministère, vous vous conduirez en homme de bien et de loyauté et vous me soulagerez de tous les maux, car mes

- Ce mal ai ge par non savoir
Dont je crien morir a dolor ;
Si m'en poise por voſtre amor,
348 Car je cuit de vous departir ;
Je ne verrai ja l'enserir ! »
Dame Fièrre l'ot et entent,
A poi que li cuers ne li fent
352 Tant eſt dolante et correchie :
« Lasse, jamais ne serai lie ! »
A iceſt mot sanz autre plait
Ont Renart de la cuve trait ;
356 En un lit l'ont couchiés mis
Come cel qui molt ert mal mis.
Demandé a confession,
S'aura s'ame remission :
360 « Sachiez, diſt il, que molt m'eſt tart !
Faites moi parler a Bernart
L'arcepreſtre, si me ferai
Confez et mes pechiez dirai. »
364 La dame respondi a tant

Qu'elle fera son talent.
Maintenant a Bernart mandé
Et il n'a pas demoré,
368 Ains vint sans plus atargier
O tout çou que li ot meſtier.
Desus un banc as piez Renart
Avoient assis dan Bernart.
372 Si a Renart mis a raison :
« Renars, volés confession ?
Se vous vos volés repentir,
A bone fin poés venir.
376 Laissiez eſter les mauvaistiez
Et les viſsez dont entechiez
Avez eſté si longuement,
Que saigez eſt qui se repent !
380 - Sire, fait Renars, entendés !
Se vous a droit m'amoneſtés
Que preudons serois et loiaus,
Vous m'aligerois de tous maus,
384 Que je n'ai pas mesfait granment.

mauvaises actions ne sont pas bien graves. Si j'ai sauté dame Hersent ma commère¹, je n'ai commis aucune faute, bien au contraire, je ne lui ai fait que du bien et du plaisir. Quand j'ai couché avec Madame Fièrre, qui est si orgueilleuse et si fière, je n'ai pas manqué envers ma femme, celle que j'ai prise pour épouse légitime, de bon cœur : l'officiant était Tibert le chat qui la maria volontiers avec moi, même si d'aucuns ne le voyaient pas d'un bon œil ! Que dire encore ? Sachez que pour de vrai, je n'ai jamais, au grand jamais, péché, sauf lorsque j'ai apporté la guérison à Monseigneur, Noble le lion : oui, je le sais bien, à ce moment-là, j'ai péché en lui apportant la guérison. — Renart, Renart, lui dit Bernard, au nom de monseigneur saint Léonard, tu es vraiment d'une sale race ! Puisque tu reconnais avoir couché avec la reine, tu t'es rendu coupable d'une faute. Si tu veux arriver à faire une bonne fin, il te faut jurer de l'abandonner ! » Et Renart de répliquer : « Comment voulez-vous que je le fasse ? Si par hasard j'en réchappe, je romprai le serment et soyez convaincu que je vous accorde bien volontiers le serment, pour être en état de repentir, mais que je ne le tiendrai pas pour autant si je puis réchapper de mon mal. Cependant, parce que je n'ai l'intention ni de transgresser vos ordres ni de les réduire à néant, je veux bien vous faire ce serment ! »

Aussitôt, sans plus tarder, sont apportées sur place les reliques et Renart a juré devant l'archiprêtre Bernard tout ce qu'il lui a exposé.

Se j'ai croissu dame Hersent
Ma conmere, ne mespris rien,
Ançois li fis liece et bien.

³⁸⁸ Quant je croissi ma dame Fiere
Qui est molt orgueilleuse et fiere,
Ne mespris pas envers ma dame
Que je avoie prise a feme

³⁹² Et espousee par solas^a ;
Li prestres fu Tybers li cas
Qui volentiers le m'espousa,
Et a tel i ot cui pesa !

³⁹⁶ Que diroie ? De voir, saciez,
Je ne fis onques nulz pechiez
Fors quant je donai garison
Mon signor Noble le lion :

⁴⁰⁰ Mais bien sai que donques pechai
Quant jou garison li donai.
- Renars, Renars, ce dist Bernart,
Par mon signor saint Lienart,

⁴⁰⁴ Molt es^b ore de pute orine !

Quant tu conois que la roïne
As croissue, tu as mespris.
S'a bone fin voelz estre pris,

⁴⁰⁸ A forjurer la te covient !
- Coment, fait Renars, s'il avint
Que je aie respasement,
Je fausserai le sairement

⁴¹² Et vous poés de fi savoir
Que por la repentance avoir
Le sairement otroi je bien !
Mais por çou n'en ferai ge rien,

⁴¹⁶ Se jou dou mal puis respasser.
Mais por çou que ne voel passer
Vo comandement ne deffaire,
Vol je bien le sairement faire ! »

⁴²⁰ Tot maintenant, sans plus d'espasse
Furent aporté en la place
Li saint, si a juré Renars
Devant l'arceprestre Bernart

⁴²⁴ Tout çou qu'il li ot devisé.

Une fois le serment prêté, Renart reste tout seul et se plaint bruyamment, car l'angoisse l'opprime cruellement. Il a poussé un gémissement puis s'est évanoui ; Dame Fièrè lui frotte les poignets et le visage d'un peu de baume. Elle frotte vigoureusement, de tous ses efforts — c'est ce que je pense et je vous l'affirme — mais Renart était à bout de forces, au point qu'il ne réagit plus. Il est dans un état de syncope si profond que tous le croient mort ; immense est alors le chagrin ! Madame Fièrè, la reine, affiche une mine maussade¹ : sa douleur et le malheur qui la touche en sont cause. Le vacarme en est venu jusqu'aux oreilles du roi qui est aussitôt accouru : dans la chambre il a vu Renart évanoui ; il n'en croit pas ses yeux : on lui aurait donné la totalité de ce que peut posséder un roi ou un comte, qu'il aurait été incapable de rester debout sur ses pieds ; il ne peut s'empêcher de tomber à la renverse, en disant : « Renart, je vous ai perdu et plus jamais je n'aurai de vassal aussi vaillant ! » Alors, sans perdre de temps, il a fait appeler tous ses gens, qui le réconfortent énergiquement et lui font remarquer qu'il n'est pas très convenable, de la part d'un homme de si grand renom, de manifester si ostensiblement son chagrin pour un baron : « En revanche, puisqu'il est mort, disent-ils, faites venir sans tarder sa famille. » Immédiatement et sans délai, il a convoqué un messager et a fait mander sans attendre Hermeline à Maupertuis, ainsi que ses trois fils, dont la douleur est grande quand ils entendent

Quant le sairement ot juré,
Renars remest qui molt se plaint,
Que l'angoisse molt le destraint.
⁴²⁸ Un plaint a jeté, si se pasme ;
Dame Fièrè d'un poi de basme
Li frote le polz et le vis.
Si com je pens et devis,
⁴³² De froter durement s'esforce,
Mais Renars avoit si sa force
Perdue c'onques ne se mut.
Mais ensi en pasmison jut
⁴³⁶ Si que tot cuident qu'il soit mort ;
Donques fu grans li desconforz !
Madame Fièrè le roïne
Por Renart fait chière louvine,
⁴⁴⁰ Dolente et male aventuree.
Li rois a la noise escoutee
Si est tout maintenant venu
Qu'en la² chambre si a veü
⁴⁴⁴ Renart qui fu en pasmisonz ;

Molt s'esmerveille li lions :
Qui li donaüst trestot l'avoir
Que reis ne contez puisüst avoir³,
⁴⁴⁸ Ne se peüst sor piez ester,
Ançois li covint adenter ;
Et dist : « Renars, perdu vous ai,
Jamais si bon baron n'aurai ! »
⁴⁵² Adont, sans plus de delaier
A fait tote sa gent huchier,
Qui le confortent durement
Et dient que ce n'est mie gent
⁴⁵⁶ A home de si grant renon
Que tel duel faire d'un baron :
« Mais quant morz est, sanz detenir,
Faites sa maisnie venir ! »
⁴⁶⁰ Tot maintenant et sanz targier
A fait venir un messagier,
Si a Hermeline mandee
A Maupertuis sans demoree⁴
⁴⁶⁴ Et ses trois filz qui grant duel ont

la nouvelle. Ils se mettent en route et arrivent au château où se trouvait le roi. Quand Hermeline pénètre dans la chambre, son cœur bat la chamade et elle commence à exprimer si bruyamment sa douleur qu'on n'aurait pas entendu le tonnerre de Dieu. Ils disaient, elle et ses fils, bien fort : « Seigneur, il n'y a pas encore deux semaines que vous avez quitté Maupertuis, content et joyeux, sans y être retourné depuis ! Et aujourd'hui, il y a en ces lieux ce malheur si pénible et si visible ! Grimbert n'est pas encore au courant : il faut le prévenir de votre mort, ce sera une sage décision. » Et le roi de déclarer : « Eh bien ! qu'on le fasse venir ! » Il a appelé un messenger qui s'est précipité, et lui dit : « Va, sans tarder tout droit à Maubuisson, et dis à Grimbert qu'il doit venir me trouver ici, et raconte-lui ce qui s'est passé ! » L'autre s'en va à toute allure. Pendant ce temps-là, Grimbert le blaireau était assis dans la cour de Maubuisson.

Quand le messenger pénètre dans la cour, Grimbert accourt à sa rencontre et lui demande : « Que désirez-vous, mon ami ? Soyez le bienvenu ! Au service de qui êtes-vous ? — Seigneur, dit-il, je suis au service du roi, qui me charge de vous adresser son salut et vous prie et ordonne, de surcroît, de venir le rejoindre sans délai ! » Grimbert, l'entendant, s'inquiète et lui répond : « J'irai volontiers ! Dites-moi donc, mon très cher ami, la raison qui fait que l'empereur me demande. — Seigneur, dit le messenger, au nom du Saint-Père, c'est parce que votre voisin Renart est mort ;

Quant le messaige entendu ont^a.
 Tant ont alé qu'il sont venu
 Al castel la u li reis fu^b.
 468 Quant Hermeline en la chanbre entre,
 Si li fremist li cuers ou ventre
 Et commença un duel si grant
 Qu'on n'i oïst Dieu tonant.
 472 Et disoient a haute alaine :
 « Sire, n'a pas encor quinzaine
 Que de Malpertuis vous partistez
 Liez et joians, puis n'i venistes !
 476 Or a ci grant duel et apert ;
 Encor ne le seit pas Grimbert :
 A faire li covient savoir
 Vostre mort, si fera savoir. »
 480 Fait li rois : « Si soit dont mandé ! »
 Un messagier a apelé
 Et celi est venus maintenant :
 « Va, fait il, n'i va demorant,
 484 Droit a Malbuisson si' me di

Grimbert que il viegne a moi ci
 Et si li conte l'aventure ! »
 Cilz s'en torne grant aleüre.
 488 Dedens la cort de Malbuisson
 Se seoit Grimbert li taison.
 Quant li messaige entre en la cort
 Grimbert a l'encontre li cort
 492 Et dist : « Que alés vous querant,
 Amis, bien soies vous venant^d !
 A cui estes, dites le moi !
 - Sire, fait il, je sui au roy
 496 Qui de par moi salus vous mande
 Et encor vous prie et comande
 Qu'a lui vegniés sans delaie ! »
 Grimbert l'oi, si s'en esmaie,
 500 Si a dit : « G'irai volontiers !
 Or me dites, biaux amis chiers,
 Por quoi me mande l'enperere.
 - Sire, fait li mes, par saint pere,
 504 Mors est Renars, vostre voisin^f,

vous n'aviez pas meilleur voisin ! » Grimberty apprend la nouvelle et, croyez-le, elle ne lui fit pas vraiment plaisir, au contraire, son cœur en fut rempli de douleur. Il a déclaré au messager : « Mon ami, par le Dieu de vérité, voilà une bien triste commission que tu me fais là en m'annonçant la mort de mon cousin germain ! j'étais au mieux et me voilà au plus bas¹ ! C'est grâce à lui, soyez-en convaincu, que ma fortune s'est accrue. » À ces mots ils sont partis de concert et se sont mis en route, ne s'arrêtant pas avant d'avoir gagné la Cour. Il n'y manqua pas de courtisans pour se montrer satisfaits de leur arrivée. Grimberty, épuisé, s'est assis à côté du cercueil, abattu par la douleur et plongé dans de tristes pensées ; il se tenait la tête baissée. À côté de la dépouille mortelle, la mine qu'il fait et l'expression de sa figure sont parfaitement adaptées à la situation. De temps à autre, il s'agite, criant et pleurant énergiquement, puis il déplore sa perte avec tendresse : il est inconsolable. Le roi fait porter la dépouille dans la grande salle, solennellement ; ils demeurèrent là jusqu'à la nuit. Dame Fièrre s'affaire pour faire fabriquer et apporter des cierges ; en grand nombre, à foison, on les allume dans toute la maison. Il y en avait tant que je ne saurais vous en dire le nombre ! Jamais encore, même pour un roi ou un comte, on n'avait vu tel étalage de lumières. Grimberty, une fois ses manifestations de deuil terminées, s'est assis à côté du cercueil et déclara au roi :

Vous n'aviez millor voisin ! »
 Quant Grimberty entent la novele,
 Saciez ne li fu mie bele,
⁵¹⁰ Ains en ot a son cuer grant ire².
 Au messagier a pris a dire :
 « Amis, par cel Dieu qui ne ment,
 Ici a mauvais mandement,
⁵¹² Quant mors est mes cousins germain !
 Dou plus estoie, or sui dou mainz,
 Que par lui, ce saciés de voir,
 Estoie montés en avoir. »
⁵¹⁶ A icest mot s'en sont torné
 Andui, se sont acheminé ;
 Tant ont alé qu'a la cort vinrent.
 De lor venue lié devinrent,
⁵²⁰ De ciaux ot a la cort assés.
 Grimberty qui tous estoit lassés
 Si est delés la biere assis,
 Molt est dolans, molt est pensis ;
⁵²⁴ Son visage en bronchié tenoit.

Les le cors molt li avenoit³
 La chiere qu'il fait et la lippe.
 D'eures en autres se defrippe :
⁵²⁸ Il crie et pleure durement,
 Si le regrete doucement,
 Que nulz ne le puet conforter.
 Et li rois fist le cors porter
⁵³² En la sale, par grant deduit ;
 Illueq furent jusqu'a la nuit.
 Dame Fièrre par grant affaire
 Fist cierges apporter et faire ;
⁵³⁶ A grant plenté et a foison
 Les allument par le maison.
 Tant en i ot, n'en sai le conte !
 Onques mais por roi ne por conte
⁵⁴⁰ Ne fu tels luminaires fais.
 Grimberty, qui avoit son duel fait,
 Si est delez la biere assis
 Et dist au roi : « Par saint Denis,
⁵⁴⁴ Ne foi que vous devés saint Gile,

« Par saint Denis et par la foi que vous devez avoir en saint Gilles, faites donc chanter les vigiles des morts, immédiatement et sans délai ! » Le roi répond : « Par saint Éloi, Grimbart, voilà qui est bien parlé ! » Il a appelé Bernard : « Bernard, avancez et faites venir vos compagnons ; chantez les vigiles des morts, pour Renart que vous voyez ici, mort, ce qui me chagrine fort ! — À vos ordres, sire ! » lui a répondu Bernard. Sur-le-champ, il se sépare du roi, emmenant avec lui Tibert le chat, monseigneur Hubert le milan, et monseigneur Tardif que la disparition de Renart plongeait dans de mornes pensées. Voilà ceux que Bernard amena avec lui, et le hérisson d'autre part, qui était fort élégant et avait toutes les qualités, ainsi que le grillon, maître Frobert ; il a emmené aussi Chantecler, tout ce beau monde pour chanter les vigiles, sans oublier maître Roonel le mâtin, le seigneur Ferrant le cheval de bât, et Brun l'ours, et Bruiant le taureau ; avec eux il y avait encore Isengrin et maître Brichemer ainsi que le seigneur Baucent le sanglier. Ils ont revêtu leur tenue, ils se sont préparés et sont revenus se placer devant la dépouille, en plein milieu de la grande salle. Le visage de Grimbart avait changé de couleur : il était pâle, parce qu'il avait une grande affection pour Renart. Avec ses acolytes il a entonné les vigiles, tandis que parmi l'assistance il y en avait beaucoup qui s'arrachaient les cheveux des tempes et se frappaient de leurs poings. Roonel, en homme d'expérience, a lu la première leçon,

Car faites chanter la vigile
Orendroites et sans deloy ! »
Li rois respont : « Par saint Eloy,
548 Grimbart, vous avés bien parlé ! »
Lors en a Bernart apelé :
« Bernart, fait il, avant venés
Et vos conpaignons amenés ;
552 Si chantés vigile de morts
Por Renart qui ici est mors,
Dont je sui iriés durement ! »
- Sire, a vostre comandement ! »
556 Ce li a respondu Bernars.
Tout maintenant dou roi se part,
S'en a o lui mené Tyebert
Le cat et mon signor Hubert
560 L'escoufle, et mon signor Tardis
Qui molt fu por Renart pensis.
Ciaus amena o lui Bernart
Et li ireçons d'autre part
564 Qui molt ert cointes et apers,

Et li gresillons dans Frobers,
Si a amené Chantecler,
Tout por les vigiles chanter",
568 Et dan Roonial le mastin,
Et sire Ferrant le roncain
Et Brun l'ors et Bruiant le tor,
Et si fu avoec iaus encor^b
572 Ysengrins et dan Brichemer
Et sire Bauçant le sengler.
Revestu sont et atorné
Et puis arriers retorné
576 Devant le cors en mi la sale.
Grimbertz ot le vis taint et pale
Por Renart que forment amoit.
Lui et ciaus que il amenoit
580 Ont les vigiles comenciez.
Maintes templez i ot sachiés
Et maint puing ensamble feru.
Roniaus qui saiges hon fu
584 A liute la leçon premiere,

mais sans enthousiasme, car c'était pour Renart¹. Le répons fut dit par le limaçon, sans faire d'histoires ni de manières, puis ils chantèrent ensemble le verset, l'un en basse et l'autre en fausset². La deuxième leçon, c'est Brichemer le cerf qui l'a lue ensuite, tandis que Tibert a chanté le répons en compagnie du seigneur Frobert ; après quoi ils chantèrent ensemble le verset, doucement, sans se presser. Et puis le seigneur Épineux le hérisson a lu la troisième leçon, selon les règles et sans problèmes, tandis que Grimbert se chargeait du répons ; puis l'un d'eux entreprit le verset ; Isengrin les fit bénéficier de son concours. La quatrième leçon, c'est Isengrin qui l'a dite ensuite et il s'est bien acquitté de sa tâche ; Baucens a chanté le répons, calmement et sans se hâter, tandis que Brun l'ours a chanté le verset : son chant achevé, il lâcha un pet. Ensuite, la cinquième leçon fut lue par maître Chantecler, le mari de Pinte, et le répons, comme les sources l'attestent, fut chanté par Frobert le grillon ; Pelé le rat chanta le verset en chœur avec monseigneur Tibert le chat. Brun l'ours, en faisant tous ses efforts, entonna la sixième leçon : il la finit bien, comme il l'avait commencée. Et voici qu'aussitôt se lève Roussel l'écureuil qui chanta le répons correspondant et se comporta fort bien dans l'épreuve ; le verset fut chanté en toute simplicité et calmement par Petitprofit. La septième leçon fut entonnée doucement

Mais por Renart fist laide chiere.
 Le respons dist li limeçons
 Et sanz fere noise et tençon"
⁵⁸⁸ Puis disent il dui le verseit
 Li un en gros li autre en fausez.
 La seconde leçon après
 A luite Brichemers li chers.
⁵⁹² Le respons a chanté Tyeberz
 Entre lui et sire Frobert
 Et puis ont le verseit chanteit
 Doucement, ne sont pas haisté.
⁵⁹⁶ Et puis luit la tierce leçon
 Sire Espinart li yreçon,
 Belement et sans contençonz,
 Et Grinbers chanta le respons,
⁶⁰¹ Et après le verset un d'iaus ;
 Ysengrins^b lor aida li leus.
 Puis a la quarte leçon ditte
 Ysengrins qui bien s'en aquite,
⁶⁰⁴ Et Baucens le respons chanta,

Tout soef, pas ne se^c hašta,
 Et Bruns l'ors chanta le verset :
 Quant il l'ot dit, si fist un pet^d.
⁶⁰⁸ Et après luit la leçon quinte
 Dans Chantecler li baronz Pinte ;
 Et le respons, con nos lisons
 Chanta Frobers li gresillons ;
⁶¹² Le vers chanta Pelés li ras
 Et mesirez Tyebers li cas.
 Bruns l'ors, qui s'en esforça^e,
 La siste leçon comença :
⁶¹⁶ Bien la conmença et feni^f,
 Et maintenant a tant salli
 Roussel l'escuiquel qui chanta
 Le repons, bial se deporta^g ;
⁶²⁰ Le verset chanta simplement
 Petitporcas et doucement.
 Le septime leçon comence
 Doucement par grant sapience
⁶²⁴ Li poons sire Petitpas,

et avec grande habileté par le paon, le seigneur Petitpas, et croyez-moi, il n'a pas manqué son coup : au contraire, il la lut admirablement ! C'est Roonel qui chanta le répons ; le verset fut chanté par le moineau Drouin, avec grand plaisir et allégresse, en l'honneur du mort, et s'il élève autant la voix, c'est qu'il veut se faire entendre. La huitième leçon est lue sans confusion par maître Ferrant, le palefroi, et Couard interpréta le répons qui accompagnait les autres. Le lapin, le seigneur Sauteret, entonna le huitième verset. La neuvième leçon fut chantée par Bernard, que la mort de Renart affligeait. Brichemer chanta le répons, et le verset fut dit par Baucent le sanglier.

Quand on eut chanté les leçons et que les vigiles furent achevées, immédiatement ils sortent en rang, tous ensemble, pour aller enlever leurs ornements liturgiques. Quand ils ont tous quitté leur tenue, ils sont revenus, de concert, dans la salle, n'en déplaise à d'aucuns, et se sont assis tous sans exception, c'est mon avis, devant la dépouille mortelle. Le palais était illuminé d'abondance par des luminaires splendides ; cette nuit-là ils firent une fête comme jamais je n'en ai entendu décrire, et comme plus jamais ils ne referont, à mon avis : toute la nuit, ils la passent au jeu des plantées¹ ; le premier à lever le pied fut

Et saciez qu'il n'i failli pas,
 Ançois la lut et bien et bel.
 Le respons chanta Roonel
 Et le verset par grant deport
 Chanta por celui qui est mort
 Drouin li moiniaus a grant joie,
 Si haut que il voet que on l'oïe.
 L'uitisme leçon sans desroi
 Luit dans Ferans li palefroi
 Et Couars chanta le respons
 Qui o les autrez fu espons^a.
 Li conins sire Sauteret
 Comença l'uitisme verset.
 La nuesme leçon lut Bernart
 Qui estoit dolans por Renart.
 Le respons chanta Brichemers
 Et le vers Bauchent li senglers [tees
 Et Quant^b les leçons furent chan-

Et vigiles furent finées^c,
 Devestir se vont maintenant
 Tout arengié en un tenant^d.
 Quant il furent devestu tuit
 En la sale, cui qu'il anuit,
 S'en sont venu trestout ensamble,
 Devant le cors si con moi sanble^e
 Furent assis comunement.
 Luminaire et bel et gent
 Avoit laiens a tel fuison
 Que toute en reluist la maison ;
 Icele nuit firent il joie,
 Je ne cuit que jamais tel oie,
 Non feront il si con je cuit :
 As plantees jeuent la nuit ;
 Le pié leva premierement
 [Lacune]

LES AUTRES BRANCHES
DU « ROMAN DE RENART »

Branche XVIII (fin)
LA MORT DE RENART

*Ce que nous publions ici enchaîne avec le vers 658 (XVIII, p. 703)
après lequel H est lacunaire.*

Le premier à lever le pied avec entrain fut Isengrin ; et Tibert le chat le frappa avec tant de calme et de douceur... qu'il le fit tomber à la renverse. Puis il est allé s'asseoir. Alors Primaute tendit à son tour le pied¹, mais Brichemer ne le ménagea pas car il lui mit un tel coup que son pied tout entier en fut parcouru de frissons et, bon gré mal gré, il tomba à la renverse. Aussitôt Brichemer s'assit et tendit son pied en l'air. C'est maintenant Bruiant le taureau qui a assené son coup ; il y mit toute sa force et sa puissance, sans pour autant prendre d'élan. À cette vue, Brichemer changea de couleur et fut terrifié, mais cette fois il tint bon et ne bougea pas quelque coup que l'autre lui donne. Je ne pense pas qu'il le lui pardonne ! Monseigneur Frobert, tout en gardant le silence, a vu quel coup a été donné. Il vint plein de colère vers Bruiant ; celui-ci leva le pied devant lui, selon la règle. Frobert lui donna un si grand coup dessus qu'il s'en fallut de peu qu'il ne lui déchirât le cuir !

Ysengrins⁶⁶⁰ molt joieusement
Et Tieberz li chaz i feri
Si doucement et si seri
Que d'autre part le fist chaoir.
Lors s'est Tiebers alez seoir^b.
⁶⁶⁴ Dont retendi Primaute li pié,
Mes onques n'ot de lui pitié
Brichemer que tel li assist
Que trestout li piez li fremist :
⁶⁶⁸ Vousist ou non d'autre part chiet.
Et Brichemers tantost s'assiet,
Si a le pié en haut tendu.
Adonc a son cop estandu
⁶⁷² Bruiant li tors et si s'efforce^c

De ferir^d que toute sa force
I mist, mes pour ce ne se mut.
Quant ce vit, la color li mut
⁶⁷⁶ Brichemer et si fu destrouiz^e,
Mes il se tint a cele foiz
Qu'il ne se mut pour cop qu'il doinst.
Ne quit mie qu'il li pardoinst !
⁶⁸⁰ Mesire Frobers qui se test
A veü le cop qu'il a fet ;
Envers Bruiant vint airé
Et cil li a le pié haucié,
⁶⁸⁴ Tout ainssi comme a lui affiert,
Et Froberz un grant cop i fiert :
A pou le cuir ne l'en a fret !

Aussitôt Bruiant le taureau recula complètement abasourdi. Rempli de joie et d'allégresse, le seigneur Frobert tendit le pied à son tour. Aussitôt se porta vers lui, de toute la puissance de sa course, Baucent le sanglier qui frappa le grillon de telle sorte qu'il le fit tomber à genoux. Mais Frobert se remit debout immédiatement et déclara : « Vous n'avez pas manqué votre coup, seigneur Baucent, dit Frobert. Par la foi que je dois à frère Hubert, je vous estime et prise infiniment pour avoir abattu devant moi un chevalier de si grand prix ! J'en suis fou de joie ! — Seigneur Frobert, répondit Baucent, par la foi que je dois à saint Laurent, je n'ai fait cela que pour le jeu. » Puis il s'assit et tendit le pied. Et sans attendre, une fois sa cape ôtée, Tardif l'a frappé. Il mit toute sa force et son adresse pour bien assener son coup, et il frappa si violemment Baucent qu'il l'abattit sur le pavé. Le visage du sanglier changea de couleur ; dès qu'il le put, car il éprouvait douleur et colère, il bougea. Aussi Tardif s'empessa de lui dire : « Baucent, ne vous mettez pas en colère ! » À ce moment s'avança Petitpas le paon, fort mécontent. Redoutant peu sa colère, Tardif s'assied aussitôt. Le paon mit toute sa force dans son coup, il s'appliqua mais pour autant monseigneur Tardif ne bougea pas d'un pouce. Sous le coup, il devint écarlate et le paon, s'apercevant qu'il l'avait blessé, lui cria : « Tardif, ne vous mettez pas en colère !

Demaintenant arriers se tret
⁶⁸⁸ Bruiant le tor tout esbahi.
 Et danz Froberz le pié tendi
 A grant joie et a grant leesce.
 Demaintenant a lui s'adresce^a,
⁶⁹² Quanqu'il onques puet i a point,
 Baucens li sangliers a cel point
 Et tiert Frobert le gresillon
 Que il l'abat a genoillon.
⁶⁹⁶ Mes tost en estant resailli
 Et dit : « Vos n'avez pas failli,
 Sire Baucent, ce dit Frobert.
 Foi que je doi frere Hubert,
⁷⁰⁰ Molt durement vous lo et pris
 Quant vous tel chevalier de pris
 Avez devant moi abatu ;
 Molt en sui de joie esbatu^b.
⁷⁰⁴ Sire Frobert, ce dit Baucens,
 Par la foi que doi saint Laurens,
 Riens se jeu non^c n'i entendi. »
 Lors s'assiet et le pié tendi,
⁷⁰⁸ Si a feru sanz demouree

Tardiz qui a sa chape oſtee.
 A ferir mist tout son pooir
 Et a bien son cop empleoir ;
⁷¹² L'a feru si tres durement
 Qu'il l'abat sus le pavement.
 Le vis^d et la coulour mua,
 Plus tost qu'il pot se remua,
⁷¹⁶ Qu'il estoit dolanz et plainz d'ire.
 Et Tardis li a pris a dire :
 « Baucent, ne vous courrouciez pas ! »
 Atant vint avant Petitpas
⁷²⁰ Li paons, a qui il dessiet.
 Et Tardiz maintenant s'assiet,
 Qui le courrouz petit redoute.
 Li paons mist sa force toute
⁷²⁴ A ferir et si s'esvertue,
 Mes pour le cop ne se remue
 Mesire Tardiz de la place,
 Toute li vermeillist la face
⁷²⁸ Pour le cop qu'il ot receü.
 Li paons c'est aperceü
 Qu'il l'ot blecié, si li escrie :

Buvez plutôt, s'il vous plaît. La nuit est encore bien longue et nous n'en jouerons que plus joyeusement. Seigneur, donnez vos ordres à cet effet », dit Petitpas. Tardif fit apporter du vin et ils burent tout à loisir ; il y eut aussi de la bière. Il but tant qu'il retrouva sa gaieté.

Quant ils eurent bu à satiété, Petitpas alla s'asseoir. Pelé le rat s'est avancé tout doucement et posément ; il frappa Petitpas sans attendre, tout doucement et sans étendre le pied. Pourtant il y a mis toute sa force et brise le bâton en deux tronçons égaux¹. Ce coup-là, Isengrin le loup le vit bien et n'en fut pas heureux, sachez-le. Il s'est avancé vers le rat et lui a dit avec emportement, si fort que le roi l'entendit : « Seigneur Pelé, vous avez grand tort de frapper si violemment. Une bouffée de colère m'en est montée à la tête. Dieu m'en soit témoin, je ne manquerais à aucun prix de vous frapper à mon tour. » Monseigneur Pelé lui répondit : « Seigneur Isengrin, soyez sûr que je ne voudrais pas l'avoir blessé, dussé-je perdre la peau du dos. Je préférerais m'être coupé un doigt jusqu'à l'os ! » Isengrin dit : « Admettons. Mais sortez du jeu maintenant. » Aussitôt Petitprofit a fait un bond en avant, et s'exclame : « Isengrin, il n'en est pas question. Nous jouerons au contraire jusqu'au jour, tout doucettelement et en toute amitié. Pelé, dit-il, avancez, asseyez-vous et jouez. » Celui-ci tendit la patte sans délai.

« Tardif, ne vous correciez mie,

⁷³² Mes bevez, si ne vous anuit'.

Encore est bien longue la nuit,
Si joueron plus liement.

- Sire, vostre conmandement »,

⁷³⁶ Fait Petitpas. Lors fist venir

Du vin, si burent a loisir ;

Et autresi i ot cervoise :

Tant ot beü que il s'envoise.

⁷⁴⁰ Quant beü^b ont a lor vouloir,

Si ala Petitpas seoir.

Pelez li raz s'est avant tret

Tout belement et tout a tret,

⁷⁴⁴ Et tiert Petitpas sanz attendre

Tout belement, sanz pié estandre.

Sa force i a trestoute mise,

Li bastons en deus tronçons brise,

⁷⁴⁸ En deus moitez par le milieu.

Cel cop vit Ysengrin le leu,

Si li anuie, ce sachiez.

Envers le rat s'est avanciez

⁷⁵² Et li a dit par grant desroi,

Si que bien l'entendi le roi :

« Sire Pelez, grant tort avez

Que vous si durement ferez.

⁷⁵⁶ Grant ire en ai eüe au cuer.

Je ne lesseroie a nul fuer

Que n'i fiere, se Diex m'aït'.

Et mesure Pelez li dist :

⁷⁶⁰ « Sire Ysangrin, sachiez de voir

Que blecié nel vorroie avoir

Pour la pelice de mon dos.

Mielz vorroie que trusqu'a l'os

⁷⁶⁴ Me fusse tranchiez en un doit ! »

Dist Ysengrin : « Vous avez droit.

Or lessiez le jeu a itant^d. »

Maintenant est sailliz avant

⁷⁶⁸ Petitpourchaz, si li escrie :

« Ysengrin, si n'ira li mie,

Ainz jouerons desi au jour

Tout souavet et par amour.

⁷⁷² Pelez, fait il, avant venez :

Asseez vous et si jouez. »

Il tent le pié sanz demouree.

Et voici venir à toute allure monseigneur Petitporchas qui sans plus attendre, décocha un coup de pied à Pelé, si fort que l'autre en fut tout étourdi. *Que* vous raconter de plus ? Ils firent si bien que le jour arriva. Alors ils cessèrent de frapper et de jouer ; dès qu'il fit jour, le jeu prit fin. Et l'archiprêtre, dom Bernard, fit sonner les cloches pour Renart. Ils se sont bien acquittés de cette tâche puis ont porté le corps à l'église. Ils le déposèrent devant l'autel, dont je ne pense pas qu'il existe l'équivalent en ce monde. C'était l'autel de madame Pinte, qui avait été tuée si cruellement et reposait là dans une châsse¹. Elle fut installée sur cet autel le jour même de sa mort. Et il y en eut bien pour être contrariés de la voir si richement mise au tombeau ! Chantecler agit sagement lorsqu'il fit déposer son corps en un tel lieu pour qu'il y repose. C'est avec l'autorisation du roi que Pinte fut installée là sans contestation. Aussi fait-elle des miracles évidents en sa faveur : tous les paralytiques qui entrent dans cette chapelle guérissent, ainsi que d'autres malades atteints de goutte ou de rage de dents. Nombre de très beaux miracles se produisirent là. Lorsque Renart y entra, il fut donc déposé devant l'autel. *Quant* au roi, il a envoyé chercher tous les barons de son royaume. Tous vinrent, les meilleurs comme les pires, car nul ne sut refuser. Pourtant, celui pour qui ils sont venus leur avait fait bien sou-

Atant es vous de randonnee

⁷⁷⁶ Monseignor Pourchaz sanz atendre
Et vint Pelez le pié estandre
Et li a^e si grant cop doné
Que il l'a trestout estonné.

⁷⁸¹ *Que* vous iroie je contant ?
Tant vont lor euvre demenant
Que le jour vint, adonc finerent
Lor jeu et le ferir lessierent^b,

⁷⁸⁴ Si tost comme il adjourna,
Li jouers maintenant fina.
Et l'arceprestre^c dant Bernart
Fist les sainz sonner pour Renart ;

⁷⁸⁸ Au sonner se sont deporté^d,
Le cors ont au moustier porté.
Asis l'orent devant l'autel,
Ne cuit qu'el siecle^e eüst autel :

⁷⁹² L'autel ma dame Pinte estoit
Qui en fiertre illuec gisoit,
Qui a grant dolor fu ocise.

Iluecques fu sor l'autel mise

⁷⁹⁶ Le jour que ele devia^f,
Dont tel i ot grant anui a
*Qu'*el fu mise si richement.
Chanteclers erra sagement

⁸⁰¹ *Quant* en itel leu fist poser
Le cors^g et metre et reposer.
Ce fu par le congié le roi
*Qu'*ele i fu mise sanz desroi.

⁸⁰⁴ Miracles apertement fet
Pour li, si que tuit li contret
Garissent qui entrent laiens,
Et autrez de goutte et de denz ;

⁸⁰⁸ Maint tres bel miracle i avint.
Quant^h leanz Renars adonc vint,
Devant l'autel fu mis a terre.
Et li rois a envoié querre

⁸¹² Touz les barons de son empire.
Tuit vindrent meillor et pire
Que ne le sorent refuser.

vent perdre leur temps ! Devant l'autel, en silence et sans bruit, ils se sont assis autour du roi. Six d'entre eux, les plus puissants, allèrent s'habiller dans la sacristie afin de rendre les honneurs à la dépouille de Renart. Le premier était Bernard l'archiprêtre, chef et gouverneur de la Cour ; puis il y avait Bruiant le taureau, et le cheval de bât ; le quatrième était Roonel le mâtin ; enfin venaient Brun l'ours et Brichemer le cerf, qui depuis toujours vouait un profond amour à Renart¹ ! Ces six-là avaient revêtu les vêtements sacerdotaux nécessaires au service funèbre de Renart qui repose dans son cercueil. Hermeline et Madame Fièvre expriment leur profonde douleur avec force cris lorsque Bernard, tout pâli par le jeûne et le deuil, se mit à prononcer un sermon un peu avant la lecture de l'Évangile². « Chers seigneurs, dit-il, par saint Gilles, je puis bien être étonné ! Renart était hier encore en parfaite santé et aujourd'hui il n'est plus. Il devrait bien être pur et sans tache, celui qui voudrait vivre cette existence où chacun trouve sa mort et sa fin. Et ils devraient bien méditer cette leçon ceux qui n'ont cessé de vouloir tramer ruses et méchancetés. Ni tour, ni murailles, ni forteresse, ni demeure ne les protégeront ! Chacun mourra ; c'est la raison pour laquelle chacun devrait s'efforcer de mener une vie juste. Renart, qui vient de mourir, a, lui, en son temps, mené une vie de martyr et d'apôtre.

Maintez foiz les ot fet muser
⁸¹⁶ Celui pour qui il sont venu.
 Devant l'autel paisible et mu
 Se sont entor le roi assis³.
 Reveſtir s'en alerent sis,
⁸²⁰ Qui estoient riche et greigneur,
 Pour faire au corps Renart honneur.
 Li uns fu Bernart l'arcepreſtre,
 Que de la court fu sire et meſtre⁴,
⁸²⁴ Bruiant le tor et le roncin,
 Li quarz Roenel le maſtin,
 Brun l'ours et le cerf Brichemer
 Qui molt souloit Renart amer.
⁸²⁸ Reveſtu furent a devise
 Cil sis pour faire le servise
 De Renart qui giſt en la bierre.
 Hermeline et ma dame Fièvre
⁸³² Meinent grant cri et grant doulour.
 Bernart, qui pale ot la coulour
 De jeûner et de mal trere,

Lors priſt un ſarmon a retrere
⁸³⁶ Un petit devant l'evangile.
 « Biaux seigneurs, fet il, par saint Gile,
 Forment me puis esmerveillier !
 Renars estoit touz hetiez hier,
⁸⁴⁰ Et or est alez a sa fin.
 Bien devroit estre net et fin
 Qui voudroit estre en ceſte vie,
 Ou chascun se muert et devie.
⁸⁴⁴ Cist exemples devroient prandre
 Cil qui ades weulent emprandre
 Les mauveſtiez et les malices.
 Ja ne les garra tor ne lices⁵
⁸⁴⁸ Ne forterescs ne mesons.
 Chascun morra : c'est l'achoisons⁶
 Por quoi chascun devroit pener
 De bonne vie demener.
⁸⁵² Renars, qui la vie a finee,
 Si a en son temps demenee
 Vie de martyre et d'apoſtre.

Puissent tous les nôtres avoir même fin et aussi bon repentir, car dans son cas je ne doute pas qu'il soit admis parmi les élus. Jamais Renart en effet ne fut accusé une seule fois de quelque turpitude. Il a été exempt de félonie, de méchanceté et d'orgueil. Jamais personne ne vit un prince qui eût sa vertu. Et s'il a volontiers baisé, on ne doit pas en faire toute une histoire. Il n'est au monde roi ou comte, j'en suis persuadé, qui n'ait baisé ou qui ne baise. Il faut baiser, à ce qu'il me semble ; aussi je vous déclare à vous tous ici réunis que baiser n'a jamais été défendu : c'est pour baiser que le con a été fendu. C'est pourquoi je recommande à tous en cet instant que, qui bande dur et raide, et s'il a un con à sa disposition, baise et en soit excusé ; jamais cela ne lui sera reproché. Ce n'est pas plus pécher de baiser, pourvu que des couilles entourent le sexe, que de faire des andouilles : il s'agit toujours de mettre un boyau dans un autre¹ ! Tous se jouent de ce bijou féminin. Renart a volontiers baisé : son cœur fut tout entier à Hersent... ainsi qu'à Madame Fièvre. Il est mort et je ne crains pas ses coups, quoi que je puisse dire ici. Cher Seigneur et roi, au nom de Dieu, faites crier par tout votre Empire que ceux qui baiseront n'en seront pas tenus pour pires. Je veux leur remettre ce péché et, si je pouvais leur donner des rentes, je le ferais volontiers en même temps que je leur remettrais leurs péchés. Je ne leur fais pas

Autel fin aient tuit li nostre
⁸⁵⁶ Et aussi bonne repentance,
 Que de lui ne sui en doutance
 Qu'il ne soit en bonne fin pris.
 Onques ne fu Renars repris
⁸⁶⁰ Nul jour a nule vilanie.
 Il a esté sanz felonnie^a
 Et sanz malice et sanz orgueil.
 Onques jour ne virent un oeil^b
⁸⁶⁴ Prince qui fust de sa vertu.
 Se il a volantiers foutu,
 L'en n'en doit tenir plet ne conte.
 Il n'a ou monde roi ne conte,
⁸⁶⁸ De ce ne sui je pas en doute,
 Qui n'ai foutu ou qui ne foute.
 Foutre couvient, si con moi semble ;
 Pour ce vous di a touz ensemble
⁸⁷² Que foutre n'iert ja defendu :
 Pour foutre fu le con fendu.
 Si commant a touz orandroit

Que qui a le vit dur et roit,
⁸⁷⁶ S'il a le con abandonné,
 Le foutre li soit pardonné,
 Que ja ne li ert reprochié ;
 Ne il n'est de foutre pechié,
⁸⁸⁰ Pour que vit soit parti de coilles,
 Ne que il fait de bouel endoilles
 Qu'en met de bouel en bouel.
 Tuit se jeuvent de ce jouel.
⁸⁸⁴ Renars a foutu volantiers :
 A Hersent a esté entiers
 Ses cuers et a ma dame Fièvre.
 Mors est, n'ai paour qu'il me tière
⁸⁸⁸ Pour chose que je raconte ci.
 Biau sire roi, pour Dieu merci,
 Fetes crier par vostre empire
 Que qui foutra ja n'en iert pire.
⁸⁹² Le pechié en weil pardonner,
 Et se lor pooie donner
 Rantes, volantiers lor donroie

une promesse en l'air : ici même et en la présence de Dieu, je leur pardonne toutes les fautes qu'ils commettront pour baiser. Et leur pénitence sera qu'en récompense, ils mangeront de la viande tous les jours de la semaine. Et qui n'obéirait pas à mon ordre et ne baiserait pas volontiers, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'une bête, que pieds, mains, corps et tête lui soient liés avec des chaînes en fer pour subir les tortures de l'enfer ! Alors que ceux qui suivront mon ordre connaîtront la joie du paradis. » Une fois complètement achevé son sermon, le brave archiprêtre Bernard poursuivit la cérémonie en commençant son Confiteor. Puis il prononça l'oraison funèbre en l'honneur de Renart : « Hélas, Renart, mon ami, dit-il, vous avez couru bien des dangers dans les bois, la forêt ou la plaine pour vous remplir le ventre et pour porter à votre épouse Hermeline coq, poule, chapon, oie ou oison gras. Ils étaient toujours à point, du moment que vous pouviez les tenir ! Désormais vos anciens actes de bravoure ne servent plus à rien, ni les bonnes actions destinées à vous amender. Jamais plus un baron tel que vous ne mourra ! Seigneur Renart, désormais Hermeline demeurera pauvre et abandonnée ; jamais plus elle ne connaîtra le moindre bonheur. Vous saviez bien, vous, lui procurer l'abondance mais désormais c'est elle qui devra se laver après le sale travail¹.

- | | |
|--|---|
| Et lor pechiez lor pardonroie. | Puis dist l'oroison pour Renart : |
| ⁸⁹⁶ Ne lor pramet pas en pardon : | ⁹¹⁶ « Ahi, Renars, tist il, amis, |
| Ci et devant Dieu lor pardon | En maint peril vous ^b estes mis |
| Quenque par foutre mesprandront. | En bois, en forest et en plain |
| Tele penitance emprandront | Pour avoir voestre vantre plain |
| ⁹⁰⁰ Qu'il en mangeront a estraine | ⁹²⁰ Et pour porter a Hermeline, |
| Char touz les jours de la semaine. | Voestre fame, coc ou geline, |
| Et qui de mon conmant istroit, | Chapon ou oee ou cras oison. |
| Et qui volantiers ne foutroit, | Touz jorz estoient en seson, |
| ⁹⁰⁴ Soit homme, soit femme ou soit beste, | ⁹²⁴ Quant les poiez or tenir ! |
| Et piez et mainz et corps et teste | Or estuet a neant venir |
| Li soit de chaennenz de fer | Les granz hardemenz qu'avez fez |
| Li es granz tourmenz d'enfer. | Et les bienz dont estes refez ^c . |
| ⁹⁰⁸ Et cil qui mon conmant feront | ⁹²⁸ James tel baron ne morra ! |
| A joie en paradiz seront ^d . » | Sire Renars ^d , or demorra |
| Quant l'arceprestre ot afiné | Hermeline povre esgaree ; |
| Tout son sermon et terminé, | James n'avra de bien denree. |
| ⁹¹² De son servise s'avança. | ⁹³² Bien le saviez procurer : |
| Son confiteor commença | Or li couvient metre curer |
| Le bon arceprestre Bernart, | Et tremper son ventre et ses mainz ^e . |

Elle était au plus haut et maintenant elle est au plus bas¹. Jamais plus elle ne possèdera même une queue de cerise puisque votre amour lui fait défaut. »

Lorsque Bernard eut achevé son discours dans son style habituel, qu'il en eut ainsi fini avec ce qui lui incombait, Briche-mer commença de lire l'Épître de telle sorte que tous et toutes l'entendirent bien : « Renart, dit-il, il ne fait aucun doute qu'à cause de vous bien des poules et des oies sont mortes de peur, dans leurs granges et leurs abbayes. Bien des fois pour elles, vous avez joué des mâchoires et vos babines se sont déformées². Pour elles, vous avez reçu sur le dos et le derrière bien des coups. Vous avez trompé bien des moines blancs et les avez fait — ce qui doit leur être fort pénible — se coucher tard et se lever tôt pour tenter de vous prendre en flagrant délit³. C'est que tu leur as emporté bien des poules et des poussins en te conduisant traîtreusement ! Mais nous t'absolvons de tout cela : pour tout ce que tu as pris, Renart, reçois l'absolution. Je prends le péché sur moi et ainsi je t'absous, mon ami⁴. »

Brichemer termina l'Épître et Ferrant le cheval de bât, qui n'a pas son égal pour les embrouilles, commença à dire à haute voix l'Évangile : « Voici pour toi *gracia*, *Evangile sequentia secundum* le goupil Renart⁵. Écoutez bien, seigneur Bernard, vous qui êtes archiprêtre et puissant, et vous tous aussi, grands et petits, roi et barons. Renart, nous le savons bien, est mort.

Du plus estoit, or est du mainz.

⁹³⁶ N'ara mes vaillant une alie,
Quant vostre amour li est faillie^a. »

Quant Bernarz ot en sa reson
Bien definee s'oroison

⁹⁴⁰ Et apropié son chapistre,
Brichemer commença l'espiestre^b,
Que bien l'oïrent touz et toutes :
« Renars, fet il, sanz nules doutes

⁹⁴⁴ Pour vous ont esté esbaïes
En granches et en abaïes
Mainte geline et mainte oe.
Maintez foiz vous en est la joe

⁹⁴⁸ Remuee et le grenon tors^c.
Maint cop en avez sor le dos
Et sus le crepon receü.

Meint blanc moine avez deceü

⁹⁵² Et fet, dont molt lor doit grever,
Tart couchier et matin lever
Pour agaitier ton larrecin.
Mainte geline, maint poucin

⁹⁵⁶ Lor as emblé conme felon.

Mes de tout ice t'asolon ;
De tout quanque tu as tolu,
Renars, soiez tu absolu.

⁹⁶⁰ Li pechiez en soit seur moi mis,
Aïnssi absoil je mes amis. »

Brichemer l'espitre fina
Et Ferrant le roncins, qui n'a

⁹⁶⁴ Conpainz qui tant sache de guille,
Conmença en haut l'evangile
Et a dit : « Ves toi graastia
Euvangile sequencia

⁹⁶⁸ Secundum le gorpil Renart.

Entendez i, sire Bernart :
Arceprestre estez et seignor,
Et vous après grant et menor,

⁹⁷² Le roi et trestous les barons.
Renars, que de voir le savons,
Est morz : vez ici en present.

Dolante en est dame Hersent,

⁹⁷⁶ L'espousee Ysengrin le leu,

Considérez-le ici même. Dame Hersent en porte le deuil, elle, l'épouse du loup Isengrin, car bien souvent dans l'intimité Renart l'a prise par-derrière. Et il a gratifié sa crevasse d'une volée de coups de sa trique. Maudite soit cette putain de fente, qui ne garde aucune trace des coups qu'on lui inflige ! Et s'il a souvent aussi martelé le trou de Madame Fièrre, seul la chagrine le peu de fois que cela s'est produit. Jamais son cul, si tu l'as entendu, ne s'est avoué fatigué de recevoir des coups de couilles. Elle aurait dû avoir le sexe tranché, pour avoir cocufié le roi. Quant à Hersent, à la large croupe, on aurait dû lui griller la queue¹. Renart, lui, que nul n'en doute, a fait pénitence pour cela. Son âme ira à reculons au paradis avec les mulets, là où iront les ânes lorsqu'ils quitteront ce monde. Renart, je lui en fais la promesse solennelle, sera assis à côté de l'ânesse dans la joie et le bien-être². Les poules prépareront le lit où il devra reposer. Mais je désire tout de suite vous éclairer : là, il n'osera même plus avancer le bout du doigt pour prendre un oison ou une poule. C'est là toute la pénitence qu'il fera pour en avoir autant tué dans sa vie, pour son péché ; pour cette raison, au paradis il sera dupé. »

Puis l'archiprêtre, le seigneur Bernard, chanta la messe pour Renart. À la fin, le roi plein de résolution parla d'une voix forte devant tous et appela Brun l'ours pour lui dire : « Mon ami, vous irez sous ce pin et ferez, mon très cher et tendre ami,

Que maintez foiz en privé leu
L'a Renars tenue adossee.
Meint grant cos et mainte dossee"⁹⁸⁰
Li a donné sor sa crevace.
Maudite soit tele fendace
Ou cop ne pert que l'en i fiere^b !
Se il a a ma dame Fièrre
Aussi souvent^c batu son tro
Il ne li poise fors du po.
Onques son cul, s'entendu l'as,
Pour cop de coille ne fu las.
⁹⁸⁸ Le cul deüst avoir cospé,
Quant ele a le roi acoupé.
Et Hersent a la croupe lee
Deüst la keue avoir ullee.
⁹⁹² Renars, n'en soit^d mis en doutance,
En a fete sa penitance.
L'ame en ira a reculons
En paradis o les mulons,
⁹⁹⁶ Iluec o les asnes iront
Quant de cest siecle partiront.

Renars, je l'en faz bien promesse,
Sera assis delez l'arnesse
¹⁰⁰⁰ A grant joie et a grant delit.
Les gelines feront le lit
En coi il devra reposer.
Mes itant vous veil je gloser,
¹⁰⁰⁴ Ja n'i osera le doit tendre
A oison n'a geline pandre.
Autre penitance n'avra
Pour ce qu'en sa vie en ara
¹⁰⁰⁸ Meinte occise par son pechié,
Pour ce iert en paradiz trichié^e. »
L'arceprestre sire Bernart
Chanta la messe pour Renart.
¹⁰¹² Quant ele fu toute finee,
Li rois par bonne destinee
En haut devant trestouz parla,
Et Bruns l'ours a soi apela
¹⁰¹⁶ Et li diät : « Amis, vous iroiz
Desouz ce pin et me feroiz
La fosse, biaux tres douz amis,

la fosse où reposera le corps de Renart. Il sera mis en terre avec tous les honneurs. Je vous prie instamment d'exécuter rapidement mes désirs et mes ordres. » Et Brun de répondre : « Il en sera fait selon vos désirs, au risque de déplaire à certains, car je ne veux pas me dérober. — Chantecler, prenez l'encensoir pour honorer sa dépouille. Brichemer et vous, seigneur Belin le mouton, porterez la bière de ce baron de noble lignée. Isengrin s'occupera de porter la croix. À chacun son travail : la chèvre prendra un tambour dont elle jouera ; le cheval de bât, le seigneur Ferrant, interprétera sur la harpe, tel est mon plaisir, une de ses mélodies galloises, tout à loisir, mais je veux qu'il commence sans délai. Couart le lièvre, Tibert le chat et Hubert le milan porteront les cierges allumés. Quand le cortège s'ébranlra, les souris sonneront les cloches comme je le souhaite. Le singe, lui, fera des grimaces. C'est Bernard qui mettra le corps en terre : inutile de chercher meilleur que lui. » Sans tarder, ils exécutent les ordres du roi. En grande pompe, ils portèrent le corps dont on avait découvert le visage. Brun l'ours de sa patte puissante avait très soigneusement préparé la fosse. Près d'elle, ils ont déposé le corps, couvert d'une lourde soie verte¹. Ils ôtèrent l'étoffe et Brichemer prit le corps par la tête, comme Bernard, qui avait mis bien des morts en terre, le lui avait appris. Voyant Belin devant lui, il lui demande de prendre Renart par

Ou le cors Renart sera mis.

¹⁰²⁰ A grant honor iert mis en terre.
Si vous weil prier et requerre
Que vous faciez isnelement
Mon bon et mon comandement. »

¹⁰²⁴ Et cil respont : « Vostre vouloir,
Quiconques s'en doie doloir,
Feraï, que ne le weil lessier^d.

- Chanteclers, prenez l'encensier
¹⁰²⁸ Dont vous le cors encenseroiz.
Brichemer et vous porteroiz
La biere au baron de franc lin,
Et vous le mouton dant Belin^f.

¹⁰³² Ysengrin se deportera
En la croiz que il portera.
Chascun fera de son labour :

La chievre prandra un tabour^f
¹⁰³⁶ De quoi ele ira tabourant,
Et le roncín sire Ferrant
Harpera, tiex est mon plesir,
Un sien galois, tout a loisir,

¹⁰⁴⁰ Ne weil pas que se voist tardant.

Les cierges porteront ardent
Couart li lievres et Tibert
Li chaz et l'escoufle Hubert.

¹⁰⁴⁴ Quant le cors enterrer iroint,
Les souriz les sains sonneront,
Ainssi con mon conseil le loe,
Et li singes fera la moe.

¹⁰⁴⁸ Bernart metra le cors en terre :
Meilleur de li n'i convient querre. »
Ainssi con li rois le commande.
Le font, nus respit n'i demande.

¹⁰⁵² Le cors aporterent a grant feste,
Qui descouverte avoit la teste.
Brun l'ours, qui la poe avoit grosse,
Ot appareillie la fosse,

¹⁰⁵⁶ Qui molt bien i ot entendu.
Le cors ont iluec descendu,
Qui couvert iert d'un paille vert.
Et quant^d il l'orent decouvert,

¹⁰⁶⁰ Brichemer par le chief le prist,
Ainsi con Bernarz li aprist,
Que maint mis en terre en avoit.

les pieds. Sans attendre, ils l'ont mis et couché doucement dans la fosse. Et l'archiprêtre jeta bien vite de l'eau bénite sur le corps, afin qu'aucune créature démoniaque ne puisse s'en emparer. Au moment où Brun allait jeter la terre pour le recouvrir, Renart commença à ouvrir les yeux. Il se demanda avec stupeur ce qui se passait, il avait peur et redoutait d'être enterré. Ce n'était pas le moment de fermer les yeux ! Son évanouissement avait duré longtemps et il ne savait ce qui s'était passé. Aussi pensa-t-il bien être l'objet d'un enchantement. Mais lorsqu'il vit le roi et sa suite, reprenant courage et hardiesse, il mit tout son cœur et ses forces à se tirer d'affaire. Il sauta hors de la fosse à pieds joints et s'empara d'un coup de dents de Chantecler qui tenait l'encensoir. Pas question de le laisser ! Il s'enfuit à toute allure avec sa proie et se jeta dans une haie.

Lorsque le roi s'aperçut qu'il avait été berné par Renart, il fut pris de colère et de fureur. Aussitôt il déclara : « Vite à sa poursuite, noble et célèbre armée ! S'il prenait une lieue d'avance, c'en serait fait de mon baron. Celui qui pourra prendre le malfaiteur aura à jamais mon amour. » Alors sans plus tarder, tous s'élancent et éperonnent pour galoper après Renart, qui s'en va en emportant Chantecler. Dans sa fuite, il avait déjà fait tant de chemin qu'il s'était mis dans la haie dont nous avons parlé. « Ah ! misérable, malheureux, pourquoi fuis-tu ? dit Chantecler. Honte à toi !

A Belin, que devant lui voit,
 1064 A fet Renart par lez piez prandre.
 En la fosse, sanz plus attendre,
 L'ont mis et couchié doucement.
 Et l'arceprestre isnelement
 1068 Geta sus l'eve beneoite
 Pour ce que chose maleoite
 Ne se peüst au cors bouter.
 Quant vint a la terre giter,
 1072 De coi Brun l'ours le voutl couvrir,
 Renars prißt les iex a ouvrir.
 Merveilla soi que ce estoit,
 Paour ot et si se doutoit
 1076 Qu'en la terre ne fußt enclos.
 Il ne tint mie les iex clos
 Que tens n'en estoit ne seson.
 Molt ot jeü en pamoison,
 1080 Ne sot ou il avoit esté ;
 Molt cuida bien estre enchanté.
 Quant vit le roi et le barnage,
 Cuer prißt en soi et vasselage ;
 1084 A li garir mißt cuer et cors,

Joinz piez saut de la fosse hors.
 Chantecler, qui tint l'encensier,
 Prißt as dens, ne le volt lessier.
 1088 A tout s'en va tout eslessié
 Et se feri en un plessié.
 Quant li rois a aperceü
 Que Renars l'avoit deceü,
 1092 Courroucié en fu et plain d'ire.
 Tout maintenant a pris a dire :
 « Ore après, franche gent loee^a !
 S'il estoit loins une loee,
 1096 J'aroie perdu mon baron.
 Qui porra prendre le larron,
 A touz jourz mes avra m'amour. »
 Adont s'eslescent sanz demour
 1100 Tretuit a grant esperonnee
 Après Renart de randonnee,
 Qui Chantecler en va portant.
 Ja ot erré et fouï tant
 1104 Qu'el plessié se fu embatu.
 « Ui ! chetis, laz, pour coi fuis tu ?
 Fet Chantecler, c'est grant outrage.

Dis-leur donc que tu emportes un gage pour le tort que l'on t'a fait à la Cour. Ils ne te serrent pas de si près que tu ne puisses leur montrer et leur déclarer clairement que tu m'emporteras malgré eux et que tu feras de moi ce que tu veux, en dépit de leur nombre. Ils te font une grossière injure par leur prétention à me secourir ! Aucun d'eux ne pourrait t'apprendre à courir, si rapide soit-il. Dis-leur donc — tu ne dois pas leur cacher — qu'ils te poursuivent en vain. » Renart se méfiait du discours de Chantecler, car celui-ci l'avait déjà berné par ses paroles rusées¹. Aussi craignait-il de parler et il refusa de dire un mot. Pendant ce temps tous ceux de la Cour le défiaient, criant que s'il ne leur rendait pas Chantecler, il lui en cuirait. Et Chantecler : « Quelle clameur² ! Dis-leur tout de suite de rentrer sur-le-champ, que tu iras à la Cour faire droit à toutes les plaintes, que tu feras de bon gré tout ce que le roi t'ordonnera, comme un vassal fidèle. De cette manière tu les arrêteras, puis tu iras dans ton château, où tu pourras m'emporter et prendre du bon temps. Pour ce soir, tu as de quoi faire bonne chère et, si jamais ta femme était en couches, tu aurais de quoi la nourrir. » À ce moment, le coq remarqua un paysan qui coupait du petit bois pour son four. Il avait attaché une chaîne en fer au collier garni de fins petits clous d'un dogue étonnamment grand, maigre et affamé. Le paysan qui tenait le chien aperçut

Di leur que tu emportes gage
 1108 Du tort que l'en t'a fet a court.
 Il ne te tiennent pas si court
 Que tu ne lor puisses moustrer
 Et tout apertement conter
 1112 Que maugré eulz m'enporteras
 Et de moi ton vouloir feras,
 Maugré toute la compaignie.
 Te font^d ore grant vilanie
 1116 Quant ainssi me veuillent rescorre.
 Nus d'eulz ne t'aprendroit a corre,
 Tant seüst bien du pié aler.
 Di lor, ne lor dois pas celer,
 1120 Que pour neant te vont sivant. »
 Renars qui fu apercevant
 De Chantecler qui l'aparole^d,
 Que par engin et par parole
 1124 L'avoit autre foiz engingnié,
 Si a a parler resoingnié^e;
 Ne vult mot dire. Et cil s'escrient
 Qui tuit de la court le defient,
 1128 Se il ne lor rant Chantecler,

Certes molt se deüst grever^d,
 Fet Chantecler : « Ceste huee !
 Di leur sanz nule demouree
 1132 Qu'il s'en retournent orandroit.
 Tu iras a cort faire droit
 De ce qu'en te demandera.
 Quenque li rois commandera,
 1136 Feras de gré et volantiens,
 Comme cil qui est siens entiers.
 Ainssi les feras remanoir,
 Puis t'en iras a ton manoir,
 1140 Ou tu te porras deporter
 Et moi avecques toi porter.
 A anuit a bonne cuisine :
 Se ta fame fust en gesine,
 1144 Si eüsses tu pour vitaille. »
 Lors choissi un vilain qui taille
 Ramille pour son four chauffer.
 A une chaaine de fer
 1148 Or a sa corioie lié,
 Dont li cloet sont delié,
 Un gaignon grant et merveillex ;

le renard qui arrivait, il lâcha son chien et l'excita de ses cris. À cette vue, Renart est dans l'embarras. Il était si furieux et malheureux qu'il ne savait que faire ni que dire. Il n'osait aller vers le chien ni se retourner pour affronter les gens du roi, qui le suivaient à grande allure, précédés de Tardif qui tenait haut l'étendard¹. Alors Renart a tourné bride pour traverser un enclos. Il ne laissa pas Chantecler pour autant, mais c'est fort troublé qu'il l'emporta. Le matin ne s'est pas laissé distancer, il suit Renart à toute vitesse. Renart se mit alors à penser : « Si je laisse aller Chantecler, que ferai-je ? Car ce soir je ne trouverai plus rien pour mon dîner. Mais si celui qui me poursuit avec l'idée de me prendre peut m'arrêter, il n'attendra pas demain pour m'apprendre combien ses dents sont tranchantes. Je ne dois pas préférer ce coq à moi-même. De l'autre côté, Tardif arrive, menant une foule de gens derrière sa bannière, et si ceux-ci me ramènent à la Cour, je serai dans de beaux draps car le roi va être en colère contre moi à cause de Chantecler qu'il aime et estime. Je regrette fort de l'avoir pris car cela va me retomber dessus. » Alors il dit à Chantecler : « Ma foi, je suis obligé de te laisser. On voit que ce matin a été tenu en laisse : il me poursuit avec l'ivresse de la liberté. Va-t'en vite, tout de suite. Je ne t'ai ni blessé ni maltraité, et si tu vas à la Cour, mon ami, ne m'attire pas les mauvaises grâces

Meigres estoit et fameilleus.

¹¹⁵² Le vilein qui le chien tenoit
Choissi le gorpil qui venoit.
Le chien deslace, si li huie.

Renars le voit, molt li anuie ;

¹¹⁵⁶ Tant fu courouciez et plain d'ire,
Ne sot que faire ne que dire.
Il n'ose vers le chien tourner
Ne vers les reaus retourner

¹¹⁶⁰ Que grant pas le vienent sivant,
Tardiz u premier chief devant,
Qui tint la baniere levee.
Adonc a sa regne tournee

¹¹⁶⁴ Renars au travers d'un plessié,
N'en a pas Chantecler lessié,
Ainz l'emporte molt esmaiez.

Li mastins ne s'est delaiez,
¹¹⁶⁸ Ainçoiz le suit de grant eslés.
Lors pense Renars : « Se je lés
Chantecler aler, que ferai ?
Car anuit mes ne trouverai

¹¹⁷² Chose dont me puisse souper.

Et se cil me puet acouper
Qui si me chace pour moi prendre,
Il me fera encui aprendre

¹¹⁷⁶ Comme ses denz sevent tranchier.
Je ne doi pas avoir tant chier

Ce coc comme mon cors demeine.
D'autre part vint Tardis qui meine

¹¹⁸⁰ Un molt grant peuple a sa baniere ;
Et se il me meinent arriere,
Je serai molt mal atirié,

Que li rois iert vers moi irié

¹¹⁸⁴ Pour Chantecler qu'il aime et prise.
Molt me poise de ceste prise :

Seur moi en venra le meschief. »
Lors dit^a Chantecler : « Par mon chief,

¹¹⁸⁸ A force couvient que vous lesse.
Cist matin a esté en lesse,
Que trop me suit delivrement.
Va t'en tost et isnelement.

¹¹⁹² Je ne t'ai blecié ne malmis,
Et se tu viens a cort, amis,
Ne me sage par^b ton desroi

du roi par des discours emportés. — Je n'en ferai rien, répond-il, cher maître. » Et d'un saut sur la droite, il se perche sur un arbre, où il manifeste fort sa joie. Quant à Renart, il met toute son énergie à fuir à toute allure. Mais le chien se jette sur lui et lui retourne la peau du dos jusqu'à la croupe. Le goupil aurait été en grand danger de perdre la vie, lorsque survint Tardif, qui brûlait de le capturer. Cela l'a sauvé car ce dernier l'a repris au matin. Mais il y eut un bel échange de coups, avant qu'il ne tienne Renart en son pouvoir. Aussitôt la noble et belle troupe que le puissant empereur Noble avait envoyée pour le prendre se dressa autour de Renart. Sans attendre ils l'ont pris et lié, puis l'ont amené devant le roi. Celui-ci jura, comme un dément, qu'il le ferait exécuter, brûler, écorcher, écarteler, ou livrer à de cruelles tortures. Quant à Chantecler, il ne perdit pas une minute pour se plaindre de la mésaventure que l'autre lui avait fait subir. Le roi répondit que justice lui en serait rendue suivant les plaintes qu'il formulerait, puisque Renart l'a cruellement brutalisé. Il ne se contentera pas de le mettre en prison, « je le ferai plutôt écorcher ! Je ne pourrai en tirer plus belle vengeance. — Sire, dit Renart, un instant, écoutez quelle sera ma sentence. Je me conformerai au jugement, ne comptant que sur votre miséricorde. Mais jamais aucun mortel n'a été mené au supplice

En nuisance devers le roi.

¹¹⁹⁶ - Non ferai je, fet il, biau mestre. »

Lors saut desus un arbre a destre,
Si a grant joie demenee.

Et Renars de grant randonnee

¹²⁰¹ S'en va fuiant et a grant corse.

Mes li chiens saut qui li rebourse

La pel du dos jusqu'au crepon.

Ja fust en male souspeçon

¹²⁰⁴ Li gorpilz de perdre la vie,
Quant Tardiz, qui a grant envie

De lui prandre, i est seurvenu.

De ce li est bien avenu

¹²⁰⁸ Que il l'a au maistin rescous.

Mes ainz i ot feru mainz cous

Que il en eüst la baillie.

Tantost est entor lui saillie

¹²¹² La compaignie bele et noble

Que li riches empereres Noble

I envoia pour Renart prandre.

Pris et lié l'ont sanz atandre,

¹²¹⁶ Si l'ont devant le roi mené,

Qui aussi conme forsené

Jure qu'il le fera deffaire,

Ardoir, escorchier ou detraire,

¹²²¹ Ou livrer a cruel torman.

Et Chantecler isnelement

Se plaint de la descouvenue

Qui li est par li avenue.

¹²²⁴ Li rois dit que droit en avra,

Tel con il demander savra,

Que trop li fist grant mesprison.

Ja ne sera mis en prison,

¹²²⁸ « Ainçoiz le ferai escorchier,

Ne m'en porrai plus bel vengier !

- Sire, fet Renars, entendez,

Jugement de moi entendez.

¹²³² Au jugement me contendrai

Et vostre merci atandrai.

Onques ne fu nul homme né

sans autre forme de procès. Et si l'on peut trouver dans votre Cour quelqu'un qui désire prouver contre moi que j'ai commis une action déloyale, une trahison ou une imposture, je suis prêt à me défendre. Mais ceux qui me mettaient en terre ont voulu me faire subir un bien mauvais sort. La crainte ne les a pas effleurés ! Pour quel crime, je veux le savoir, me faisait-on enterrer vivant ? Dites-moi donc votre avis : m'avait-on pris en train de voler ? Pour cela, la Cour mérite un blâme sévère. Bruiant le taureau et Brichemer, mais aussi tous les autres que j'aime et estime, seront blâmés pour cet attentat. À mon sens, c'est vous Chantecler, j'en suis sûr, qui avez ourdi toute cette trahison. Vous avez manigancé bien des crimes et celui-ci vous est imputable. Je désire prouver par un duel que c'est par lui que m'est arrivée aujourd'hui cette cruelle déconvenue d'être mis en terre tout vif. Jamais il n'aurait dû se mettre en tête de m'infliger déshonneur et outrage. Si aujourd'hui je ne l'oblige pas à se déclarer vaincu en duel, quiconque doive en souffrir, faites-moi crever les deux yeux. — Renart, répond Chantecler, Renart, sur la foi que je dois à Bernard l'archiprêtre, que je vois là, la chose ne s'est pas du tout passée comme vous le dites. Vous ne vous en tirez pas aujourd'hui aussi facilement que vous le pensiez. Ah ! sainte Pinte, venez donc à mon aide ! Aussi vrai, je le rappelle,

Sanz leal jugement mené.
 1236 S'en puet en voestre court trouver
 Nus qui veille vers moi prouver
 Que j'aie fet desleauté
 Ne traïson ne fauseté,
 1240 Aprestez sui de moi deffandre.
 Trop voldrent envers moi mesprendre
 Cil qui en terre me metoient.
 Mon esperance petit doutoient^a.
 1244 Pour quel forfet, ce veil oïr,
 Me faisoit l'en vis enfoïr ?
 Or me dites voestre semblant
 Eštoie je pris en emblant^b ?
 1248 La court en fet molt a blasmer :
 Bruiant li tors et Brichemer
 Et les autres que j'aim et prise
 Seront blasmé de ceste emprise.
 1252 Chantecler, n'en sui pas en doute,
 Avez ceste traïson^c toute,
 Ce m'est vis, quise et pourchaciee.

Mainte mauvestié as braciee :
 1256 Ceste li doit l'en reprouver.
 Encontre son cors veil prouver
 Que par lui m'est hui avenue
 Iceste grant descouvenue
 1260 De moi tout vif en terre metre.
 Ja ne s'en deüst entremetre
 De moi faire honte et anui.
 Se recreant ne l'en rant hui,
 1264 A qui que il doie grever,
 Fetes moi les deus iex crever.
 - Renars, dit Chantecler, Renars,
 Par la foi que je doi Bernart
 1268 L'arceprestre que je voi la,
 Onques en tel guise n'ala
 Li affaires con vous le dites.
 Ne vous en iroiz pas si quites
 1272 De cest jour d'ui con vous cuidiez.
 Ahi, sainte Pinte, or m'aidiez,
 Si voirement con je recort

que Renart vous a assassinée, aussi vrai je n'ai rien à me reprocher de ce dont il m'accuse. — Traître, vous mentez, dit Renart. C'est par vos mensonges que vous avez fait en sorte que je sois enterré, je vous le garantis. Je vous obligerai à l'avouer avant que la journée ne soit finie, ou du moins serez-vous brisé et blessé à mort. Vous ne pouvez l'éviter. — Sire, accordez-moi ce duel, dit Chantecler à l'empereur. Et que celui qui s'avouera vaincu, soit pendu ou démembré sur votre ordre¹. Vous devriez bien vous souvenir des offenses que Renart vous a fait subir. — Par Dieu, le vaincu sera pendu ou exécuté. Pas d'échappatoire ! Ce n'est que raison et justice, il me semble. » Aussitôt on les met face à face sans chercher d'artermolement. Tardif, le milan, Ferrant, le grillon et la fourmi, tous bons amis, preux et vaillants sans excès, furent chargés par le roi de l'arbitrage dont ils s'acquittèrent fort bien et fort sagement. Lorsque les duellistes eurent prononcé leurs serments, ils les laissèrent face à face. Alors ils ont bondi l'un vers l'autre. Et Renart fait le premier assaut contre Chantecler. Il lui donne de grands coups de patte tandis que Chantecler lui fait de son bec une entaille près de la joue, si profonde que son sang clair coule jusqu'au talon et que pendant un bon moment il ne voit goutte. « Apparemment, vous êtes bien vivant puisque vous perdez un sang tout rouge, lance Chantecler qui

Que Renars vous ocist a tort,
¹²⁷⁶ Et si conme je n'i ai coupe
 Du blasme de coi il m'encoupe.
 - Vous mentez, fet Renars, traïtrez,
 Pour vostre mençonge feïstes
¹²⁸⁰ Qu'enterré fui, ce vous creant.
 Si vous en rendré recreant
 Ainçoiz que li jours soit passez,
 Ou a mort plaiez et quassez.
¹²⁸⁴ Ne poez faillir ainssi n'aille.
 - Sire, otroiez moi la bataille,
 Fet Chantecler a l'emperere,
 Et celi qui recreant ere,
¹²⁸⁸ Faites ou pendre ou desmembrer.
 Il vous devoit bien remembrer
 Des anuiz que il vous a fez.
 - Par Dieu, penduz iert ou deffez
¹²⁹² Iceli qui vaincu sera.
 Ja autrement n'en passera !
 Et c'est droiz et reson, me semble. »
 Maintenant les mettent ensemble,

¹²⁹⁶ N'i vont plus d'aloigne querant.
 Tardif, l'escoufle et Ferrant,
 Le gresillon et le fourmi,
 Qui molt estoient bon ami
¹³⁰⁰ Et preuz et vaillanz sanz desroi,
 Cil garderent de par le roi
 Molt tres bien et molt sagement.
 Quant fet furent li serement,
¹³⁰⁴ Si les ont ensemble lessié.
 Lors s'est l'un vers l'autre eslessié.
 Et Renars, qui premier l'assaut,
 Emprès Chantecler fet asaut.
¹³⁰⁸ Granz cos li donne de la poe,
 Et Chantecler delez la joe
 Li fet de son bec une roie
 Si grant que li clers sans en roie,
¹³¹² Que jusqu'au talon va la goutte ;
 Et des iex ne vit nule goutte
 De l'erreüre d'une live.
 « Il pert bien la char avez vive,
¹³¹⁶ Fet Chantecler qui le tint cort,

le serre de près. Votre folie vous a poussé à me combattre : je vous apprendrai aujourd'hui comment je sais me défendre. Tu désires avouer ta défaite ? Déclare-toi vaincu, je te le conseille. *Que* je te fasse pendre car tu as trop vécu ! » À cette menace, Renart essuie le sang qui lui coule sur le visage et lui a rempli les yeux. Il les rouvre et découvre ses dents pour lancer à Chantecler : « Traître ! Dieu m'en soit témoin, c'est pour votre malheur que vous m'avez réclamé cet aveu ! Si je sors vivant de cette journée, je vais vous donner une telle leçon que jamais plus vous n'attiserez les haines¹. » Alors il se précipita sur lui avec violence et de sa patte le frappa avec une telle fureur sur la hanche qu'il la lacéra jusqu'à la chair. *Quelle* meurtrissure il lui a faite ! Au travers de son haubert emplumé, c'est un plein seau de sang qui jaillit, et coule en ruisseau au travers du champ : il aurait pu faire tourner un moulin. Mais Chantecler a la ferme intention de lui rendre cette bonté. Déjà il lui est monté sur le dos, il l'éperonne avec force et de son bec lui pince et mord la tête jusqu'à l'os. Il lui arrache l'oreille droite et lui crève l'œil gauche. Puis il dit : « Cela va mal pour vous, seigneur Renart, il me semble ! Vous ne sortirez pas d'ici intact et vivant. Dame Pinte est bien vengée, ainsi que dame Coupée, sa tante. Il sera nécessaire de mettre sur vos plaies plantain simple et lancéolé², si Épineux, le médecin du roi, accepte de s'occuper de vous.

Que li sans touz vermaus en cort !
 Folie vous fiât a moi prandre :
 Je vous ferai encui aprandre
 1320 Conment je me sai maintenir.
 Se pour outré te veulz tenir,
 Je lo que te cleimes vaincu.
 Pandre te fai, trop as vescu ! »
 1324 Renars, qui entent la menace,
 Tert le sanc contreval sa face
Que les iex li avoit couvers.
 Lors a les iex et denz ouvers^a
 1328 Et dit a Chantecler : « Traîtres,
 Si m'aiât Diex, mar le deïstes
Que je recreant me rendisse !
 Se sein ne sauf de cest jour isse,
 1332 Je vous cuit encui donner tele,
 Mes ne metrez en fu atele. »
 Lors li cort viguerusement,
 Si le feri irieement
 1336 De la poe parmi la hanche
Qu' li derompi la char blanche.
 Trop li a fet doulereus merc :

Parmi la plume de l'aubert
 1340 Fiât de sanc saillir plein boisel ;
 Par le champ encourt le ruisel
 Si c'un moulin en peüst moldre.
 Mes bien le cuide rendre et sodre
 1344 Chantecler iceste bonté.
 Lors li est sus le dos monté,
 Si le fiert des esperons fort
 Et de son bec le pince et mort
 1348 *Que* jusques au test li embat.
 La destre oreille li abat
 Et l'ueil senestre li creva.
 Puis li dist : « Malement vous va,
 1352 Sire Renars, au mien avis.
 Ja de cest champ n'estordrez vis
Que il du cors ne vous meschiece.
 Bien est dame Pinte vengiee
 1356 Et dame Coupee s'entein.
 De lancelee et de plantein
 Se voudra en vos plaies metre,
 S'Epinaert se veult entremetre,
 1360 *Qui* est fisicien le roi.

Il pourra bien vous guérir, votre absence de mesure finira par tourner à votre honte. Et quand ce duel s'achèvera, que j'aurai assouvi ma fureur contre vous, vous n'aurez plus, je pense, besoin de médecin ! » Entendant cela, Renart comprend parfaitement à quelle situation honteuse et humiliante Chantecler entend, dans sa cruauté, l'amener, sans lui laisser aucun répit. Aussi se met-il en tête de faire le mort¹, pour ne plus avoir à se frotter à celui qui lui inflige tant de mal et de honte. Il se laisse alors tomber sur lui, qui, ne le voyant plus bouger ni remuer, le pince et le mord. Mais Renart reste muet, bouche close. Il ne laisse échapper aucun son, aucun souffle de vie. Lorsque Chantecler le vit ainsi, il l'a traité de malfaiteur, l'a pris par la queue et traîné dans un fossé. Renart vit bien à ce moment-là que nul ne le secourait ni ne l'aidait car il est, par tous, l'animal le plus haï au monde. Il comprit qu'il ne pourrait obtenir sa liberté ni contre une rançon d'or ou d'argent, ni contre une promesse, si l'on voyait qu'il vivait encore. Mais par sa ruse il a trompé Chantecler qui le laisse pour mort. Autour de lui, il y avait une foule aussi dense que pour une nuit de fête². Rohart et Brune la corneille vinrent de ce pas trouver le roi pour lui dire : « Sire, n'intervenez pas. Renart va mourir, sans aucun doute. Car il a été bien estropié dans ce duel. Et à présent, il est tombé dans ce fossé, aussi vivant qu'une souche.

Bien vous garra, mes le deroi
Qui en vous est vous honnira¹.
Quant la bataille fenira

¹³⁶⁴ De vous, et vengiee arai m'ire,
N'arez, ce croi, mestier de mire ! »

Renars, qui la response entant,
Au miex que il set i antent

¹³⁶⁸ La grant honte et la vilenie
Que Chantecler par felonnie
Li fet, n'encor n'en est lassez.
Adonc s'est Renars pourpensez

¹³⁷² Que la morte vieille fera,
N'a Chantecler n'adesera
Que tant li fet et honte et let.
Atant seur li cheir se let

¹³⁷⁶ Et Chantecler le pince et mort^b
Qu'il ne se crolle ne remue,
Ainz tint la bouche close et mue
Que voiz n'aleine n'en issi.

¹³⁸⁰ Quant Chantecler le vit ainsi,
Lors l'a conme lierre repris^c,
Au bec parmi la keue pris,

En un fossé le traîna.

¹³⁸⁴ Or voit bien Renars que il n'a
De nului secours ne aïe,
Car c'est la beste plus haïe
Du monde et de toute gent.

¹³⁸⁸ Bien set pour or ne pour argent,
Pour promesse ne pour avoir
Ne pourroit raençon avoir,
Se il estoit aperceü.

¹³⁹² Par son savoir a deceü
Chantecler qui pour mort le lesse.
Entour lui ot aussi grant presse
Conme se il fust gent de velle.

¹³⁹⁶ Rohart et Brune la corneille
Vindrent au roi tot pié estant
Et li distrent : « Sire, a itant
Lessiez. Renars mors iert sanz faille.

¹⁴⁰⁰ Molt li est de ceste bataille
Hui vilainement mescheü.
Or est en ce fossé cheü
Tout mort, aussi conme une çoche.

¹⁴⁰⁴ Blasme i avriez et reproche,

On vous reprocherait de le tourmenter encore. Demain des saletés de bêtes l'auront entièrement mis en pièces et dévoré. Vous vous êtes suffisamment attardé ici puisque son adversaire l'a vaincu. » Le roi Noble revint à sa tente et ses barons retournèrent chez eux. Ils rentrèrent avec joie, et laissèrent Renart gueule béante dans le fossé, comme si son âme l'avait quitté. Cela réjouissait ses ennemis. Le corbeau et dame Brune la corneille quittèrent le roi, en cachette de tous. En courant, ils vinrent au fossé, où Renart, une oreille et un œil en moins, se mourait de faim. « Rohart, dit la corneille, je veux que nous allions maintenant même voir Renart, ce crève-la-faim. Par les saints des pèlerinages de Galice, nous allons lui arranger sa pelisse ! Il est mort, pas de méfiance à avoir. » Renart les écoutait et les observait. Il était blessé et contrefaisait le mort, se refusant à leur adresser la parole. Il pensait rester là jusqu'à la tombée de la nuit. Mais ceux-là ne lui en laissèrent pas la possibilité, qui arrivaient vers lui au trot sans se douter de rien. Tous deux lui montèrent dessus. Rohart s'avança en premier, bec en l'air, et le lui planta dans la chair. Alors Renart a donné un coup de dents, l'a saisi par la cuisse et attiré jusqu'à lui, ainsi que le rapporte l'histoire. De cette façon il a pu en le secouant lui briser la cuisse au ras du cul. Il l'a salement abîmé ! Et Rohart dans sa détresse s'est envolé

Se l'en metoit plus seur li mein.
 Males choses l'aront demein
 Tout despecié et devouré ;
 1408 Et vous avez ci demouré
 Que son compaignon a outré. »
 Li rois Nobles vint a son tré
 Et li barnages s'en tourna
 1412 En son hoſtel. Cil qui tourna
 S'en entra joie demenant.
 Renars lessierent remanant
 U fossé la gueule baeé,
 1416 Si con l'ame s'en fu alee,
 Que ses anemis en fu bel.
 Du roi se depart le corbel
 Et la cornille dame Brune,
 1420 C'onques nel sot beste nesune.
 U fossé s'en vindrent courant,
 Ou Renars iert de fein mourant,
 Que l'orille ot perdue et l'ueil.
 1424 « Rohart, fet la cornille, or veil
 Que nous aillons veoir Renart
 Encore anuit, ce famelart.

Par les sains qu'en quiert en Galice
 1428 Li afaiterons sa pelice.
 Mors est, nous n'avons de ligarde. »
 Renars les ot et les regarde,
 Que blecié fu et se feingnoit,
 1432 Ne a elz parler ne daignoit.
 Tant se cuidoit iluec tenir
 Que il veïst la nuit venir.
 Mes cil souffrir nel voldrent pas
 1436 Qui li vindrent plus que le pas,
 Que de noient ne se douterent.
 Ambedui desus lui monterent :
 Rohart primerainz s'avança,
 1440 Le bec avant primes hauça,
 En la char li embat dedenz.
 Et Renars a geté les danz,
 Si le priſt par la cuisse et tret^a
 1444 A soi, si con l'escrit retret,
 Que il li a lochee toute
 La cuisse et emprés^b le cul route :
 Vileinement l'a afolé.
 1448 Rohart est d'autre part volé

de l'autre côté du fossé. Lorsque la corneille vit Renart seul, elle sauta aux côtés du corbeau. Quant à Renart, il bondit sur ses pieds, prit la cuisse et partit avec, laissant Rohart triste et affligé. Comme une bête désespérée, il s'enfuit sans demander son reste, l'œil crevé, l'oreille coupée. Il ne trouva pas la porte de sa forteresse close et pourtant c'est à grand-peine qu'il y entra. Quand Hermeline le vit, elle le fêta plus joyeusement qu'elle ne l'aurait fait à qui lui aurait donné Choisy pour rien¹. Mais une fois qu'elle eut aperçu le piteux état de sa tête, elle montra une douleur immense. Et les renardeaux firent de même : grandes furent les lamentations. Puis ils le couchèrent sur un lit. De son côté, Rohart, lui aussi gravement mutilé, se plaint à la corneille : « Dites-moi, noble amie, comment pourrai-je aller à la Cour ? Renart m'a serré de trop près ! Je ne sais que faire. — Je vous porterai dans mes bras, répondit la corneille. Vraiment, ce malheur me plonge dans la douleur et le chagrin. » Sur ce, Brune a retroussé ses manches et s'en est allée, triste et chagrine, trouver le roi assis sous sa tente, implorant sa pitié. « Je vous apporte Rohart, votre ami le corbeau, couvert de blessures. Et il y a autre chose encore pour me déplaire : que cet ignoble voleur de Renart, qui s'est retranché dans son repaire de Maupertuis, ait emporté la cuisse de Rohart. Il l'a mangée, dévorée !

Seur le fossé molt angoisseus.

La cornille vit Renart seus,
Avecques li a tressailli¹⁴⁵².

Et Renars est en piez sailli,
La cuisse prant, a tout s'en torne ;
Et Rohart lessa tristre et morne.

Aussi comme beste esperdue,
¹⁴⁵⁶ Fuiant s'en va sanz atandue,
L'ueil crevé, l'oreille cospee.
Il ne trouva pas estoupee

La porte de sa forteresse,
¹⁴⁶⁰ Ainz s'i feri a grant destresce.

Quant Hermeline le choisi,
Qui li donna st quite Choisi,
N'eüst tel joie ne tel feste.

¹⁴⁶⁴ Quant ele a aperceu la teste
Qu'il avoit si mal atournee,
Adonc a grant doulour menee.

Ausi firent les renardiex :

¹⁴⁶⁸ Grant fu la crie et li diax.
En un lit l'ont couchié et mis.
Et Rohart qui molt fu maumis

A la cornille se demante :

¹⁴⁷² « Dites, fet il, amie gente,
Comment porrai aler a cort ?
Trop durement m'a tenu cort
Renars. Ne sai que j'en ferai.

¹⁴⁷⁶ - Entre mes braz vous porterai,
Fet la cornille. Par mon chief,
De l'anui et du grant meschief
Sui molt dolante et correciee. »

¹⁴⁸⁰ Atant s'est Brune rebraciee,
Si s'en ala tristre et dolante
Au roi qui se sist en sa tante,
Criant a sire roi merci.

¹⁴⁸⁴ « Tout mahaigüé vous aport ci
Rohart, vostre ami le corbel.
Et si ne m'est mie encor bel
Du larron Renart deputere

¹⁴⁸⁸ Qui a Malpertuis, sen repere,
S'est mis et a fermé sa porte,
Que la cuisse Rohart emporte.
Mengiee l'a et devouree.

¹⁴⁹² Frans rois, ne fetes demouree :

Noble roi, ne tardez pas : prenez vengeance du déshonneur et de l'injure que vous fait Renart. Cela n'a que trop duré. C'est à votre baron qu'il a pris un membre. Et si vous avez bonne mémoire, il vous a déjà mis quatre fois au supplice. Le traître sera exécuté et décapité pour ce nouvel attentat. » Rohart prit la parole : « Sire, ayez pitié de moi car je suis blessé à mort. J'ai perdu pied et cuisse, j'en suis désespéré. Je vais mourir bientôt de cette blessure, je pense, et si je ne suis pas vengé de l'être déloyal et traître qui m'a plongé dans le malheur, le blâme retombera sur vous et ce sera juste. » Le roi se dressa et répondit sur-le-champ à ces paroles : « Rohart, vous êtes mutilé et celui qui vous a ainsi arrangé ne perd rien pour attendre. » Aussitôt il ordonne que s'équipent ses barons et ses vassaux ; par les saints de Rome, « hiver ni été ne me retiendront d'aller à Maupertuis. Je ferai abattre ce château et en ferai sortir Renart de force. Il sera pendu comme un malfaiteur sous les yeux de mes barons : pas d'alternative pour lui. — Cher roi, il y a une autre solution, dit seigneur Grimbert le blaireau. Frère Guibert¹ et moi, à moins que cela ne vous déplaie, nous rendrons à Maupertuis délivrer votre message à Renart en hommes sensés. Et si vous l'ordonnez, nous lui dirons de venir à vous, que vous l'appellez. Nous vous rapporterons alors fidèlement sa réponse. »

Vengiez la honte et la laidure
 Que Renars vous fet, qui trop dure.
 Voestre baron a desmembré !
¹⁴⁹⁶ Se vous estes bien amembré,
 Destroiz quatre foiz vous a fez'.
 Derranchiez sera et deffez
 Li traîtres de ceste emprise. »
¹⁵⁰⁰ Rohart a la parole emprise
 Et dist : « Sire, merci aiez
 De moi car a mort sui plaiez.
 Le pié et la cuisse ai perdue
¹⁵⁰⁴ Dont j'ai la pensee esperdue.
 Morir en cuit procheinement,
 Mes se je n'en ai vengeance
 Du desleal, du traïtour
¹⁵⁰⁸ Par qui sui en ceste tristour,
 Blasmé en seroiz et^b a droit. »
 Li rois se leva en piez droit,
 Quant la parole ot et entant,
¹⁵¹² Et respont, que plus n'i atant :
 « Rohart, vous estes mehaingnié,
 Ne cil n'i a riens gaaingnié

Qui ainsi vous a atorné. »
¹⁵¹⁶ Tantost commande qu'atourné
 Soient si baron et si homme,
 Que par les sains qui sont a Romme
 « Ne m'i tandra yver n'esté,
¹⁵²⁰ Tant qu'aie a Malpertuis esté.
 A terre abatre le ferai
 Et Renart par force en trerai.
 Pendu sera comme larron,
¹⁵²⁴ Si que le verront mi baron :
 N'en puet partir par autre pas.
 - Biau sire, si n'ira il pas,
 Fet le tesson sire Grinbert,
¹⁵²⁸ Entre moi et frere Guibert
 Iron, mes qu'il ne vous desplese,
 De Malpertuis passer la hese,
 Et a Renart comme homme sage
¹⁵³² Raconterons vostre mesage ;
 Et li dirons, sel commandez,
 A vous viengne, ce li mandez.
 Et selonc que que entendon,
¹⁵³⁶ Response de li vous randon. »

Le roi, toujours debout, répondit exaspéré : « D'accord, allez-y vite. Et dites-lui, par l'œil qui lui reste, qu'il vienne s'expliquer sur les raisons qui l'ont poussé à mutiler mon baron. » Ils n'ont pas discuté l'ordre, mais sont partis sans tarder. L'escargot Tardif prit les devants pour réserver un bon gîte. Les autres chevauchèrent à sa suite, qui refusèrent de s'y arrêter ! Je ne souhaite pas vous narrer tout au long leur voyage et ses péripéties. Ils firent tant et si bien qu'ils arrivèrent à Maupertuis, où Renart était sur son lit de douleur. Parvenus à la porte, Hubert et Grimbart, les porteurs du message, appelèrent à grands cris : « Ouvrez aux messagers du roi. » Entendant ce tapage, Renart commanda à son portier — un rapide — de se rendre à la porte et de s'adresser sans tarder à ceux qui appelaient si violemment. Le portier, à la queue tordue et poilue, s'y rendit en hâte ; du haut de la barbacane¹, il leur cria en homme sage et courageux : « Qui êtes-vous ? — Nous sommes messagers de Monseigneur Noble le lion et voulons parler à Renart. » À cette réponse, le portier commença à remonter bien vite la porte coulissante. Grimbart, qui s'avança en premier, est entré à reculons. Lorsqu'il eut franchi la première entrée, il dit au milan : « Allons, seigneur Hubert. Baissez la tête, la porte est basse. » Mais Hubert répondit : « Par saint Liénart, je crains que Renart ne veuille se garnir la panse avec

Li rois qui fu em piez drecié
 Respondi conme courroucié :
 « Alez i tost, ainssi le weil,
 1540 Et li dites seur son deestre oeil
 Qu'il me viengne randre reson
 Pour coi et pour quele achoison
 Il a mon baron mehaigné. »
 1544 Sil n'ont le conmant desdaingnié,
 Ainz s'en tornent sanz plus atandre.
 Au devant, pour bon hostel prandre,
 Ala li limaçons Tardis.
 1548 Cil chevauchent après tandis
 Qui ne s'i voldrent arrestier.
 Ne vous veil toutes aconter
 Lor journees ne qu'il devindrent.
 1552 Tant errent qu'a Malpertuis vindrent,
 Ou Renars jut sanz nul delit
 A grant dolor dedanz son lit.
 Hubert qui le mesage aporte
 1556 Et Grimbart vindrent a la porte ;
 Si huchierent par grant desroi :
 « Ouvrez au mesage le roi. »

Renars qui entendi la noise
 1560 Conmande qu'a la porte voise
 Li portiers, qui n'est pereceus,
 Et maintenant parole a ceus
 Qui si huchoient fierement.
 1564 Li portiers vint isnelement,
 Qui torse et velue ot la keue ;
 D'en haut desus la barbakue
 Lor escria conme preu e sage :
 1568 « Qui estes vous ? - Sommes mesage
 Monseigneur Noble le lion,
 Que Renart parler voulion. »
 Quant li portiers l'ot, de volee
 1572 La porte qui estoit coulee,
 Amont a trere commença.
 Grimbart qui d'antrer s'avança,
 I est arreculons entré.
 1576 Quant le premier huis ot outré,
 Si dist a l'escoufle Grimbart :
 « Venez avant, sire Hubert.
 Bessiez vous que basse est l'entree. »
 1580 Dit Hubert : « Je dout que vantree

moi aujourd'hui encore¹. Je resterai ici et attendrai votre retour, car je préfère garder mes coudées franches. » Et Grimbart est bien obligé d'en passer par où frère Hubert le désire. Lui alla plus avant et Renart lui demanda, en montrant combien il souffrait, ce qu'il voulait. Grimbart lui dit : « Cher voisin, je suis votre cousin germain. Voilà une bonne raison d'avoir de l'affection pour vous. Mais monseigneur Rohart le corbeau est venu se plaindre de vous à la Cour. Le roi et sa suite n'apprécient pas ce qui lui est arrivé. Ne prenez donc pas mal qu'il m'ait chargé de vous demander, c'est son droit, de venir le trouver sur-le-champ pour vous disculper de cette plainte. Vous ne devez pas refuser d'aller à la Cour pour que justice soit rendue. — Cousin, je n'ai que faire de tout cela. Je ne veux plus aller à la Cour, on m'y a mis dans de trop mauvaises situations. Voici ce que vous direz au roi lorsque vous serez devant lui : que le corbeau m'a tué, et que là dehors, sous cette pierre tombale surmontée d'une croix à l'ombre d'une aubépine, Hermeline, votre amie et parente, m'a fait enterrer ; et qu'elle en éprouve chagrin et douleur. Au-delà du portail, vous trouverez le tombeau d'un paysan du nom de Renart. Vous verrez l'inscription de son nom et rapporterez ce fait au roi. À votre départ, Hermeline vous conduira directement voir le tombeau qui est tout récent. Mon fils Rouvel l'accompagnera.

Ne face, par saint Lienart,
De moi encore anuit Renars.
Ici iluecques me tendré ;
¹⁵⁸⁴ Tant que vous viengniez atandré.
Miex meing au large qu'a l'estroit. »
A Grimbart couvient qu'il otroit
Ce que frere Hubert commande.
¹⁵⁸⁸ Ainz vint et Renars li demande,
Comme cil qui molt se doloit,
Que il queroit et qu'il vouloit.
Grimbart li a dit : « Biau voisin,
¹⁵⁹² Je sui vostre germain cousin,
Si vous devoie molt amer.
A court vous est venuz blasmer
Monseigneur Rohart le corbel.
¹⁵⁹⁶ De son damage n'est pas bel
Au roi ne a sa baronnie.
Ne le tenez a vilanie,
Par moi vous mande, et il a droit,
¹⁶⁰⁰ Que viengniez a li orandroit
Pour vous de ce blasme escuser.
Ne devez mie refuser

Qu'a court ne viengniez pour droit
¹⁶⁰⁴ - Cousin, de ce n'ai je que faire, [faire.
Ne veil or plus aler a court
Que trop m'i a l'en tenu court.
Ceste parole me randroiz
¹⁶⁰⁸ Au roi quant devant li vendroiz,
Qu'a la mort m'a mis le corbel,
Et la dehors souz ce tombel,
A cele croiz souz cele espine
¹⁶¹² Me fist enfouir Ameline,
Vostre amie, vostre parente,
Qui iriee en est et dolante.
Quant hors de la porte seroiz,
¹⁶¹⁶ Un tombel iluec trouveroiz
D'un vilain qui Renars ot non.
Desus verrez escrit le non,
Et ainsi au roi le diroiz.
¹⁶²⁰ Quant de ci vous departiroiz,
Hermeline vous menra droit
Veoir le tombel orandroit
Qui est tout fres et tout nouvel.
¹⁶²⁴ O lui ira mon filz Rovel.

— C'est d'accord, dit Grimbart. Je m'en vais donc, avec votre permission. » Alors Grimbart le quitta et retrouva ses seuls compagnons, Guibert le milan et Tardif. Hermeline et son fils Rouvel les menèrent tout droit à la tombe ; là elle leur dit : « Renart le goupil, pour votre grand déplaisir, beaux seigneurs, repose sous cette pierre. Lisez l'épithaphe et priez Jésus-Christ d'avoir pitié de son âme. Malheureuse, je demeure seule ici ; mes enfants sont orphelins. Et je n'ai aucun vêtement, ni de laine ni de lin, tant je suis restée pauvre. » Sur ce, elle est rentrée derrière les palissades de Maupertuis. Les autres s'en retournèrent et ne s'arrêtèrent pas jusqu'à la Cour. Ils trouvèrent le roi sous sa tente. Aussitôt Grimbart s'est agenouillé devant lui, le visage tout mouillé de larmes. À ce spectacle, le roi Noble fut pris de colère. Mais le milan se hâta de lui parler : « Sire, nous arrivons de Maupertuis et nous pouvons dire que nous avons été joués : Renart est mort et enterré. Quant Rohart s'est réfugié ici¹, Renart était déjà si mal qu'à présent il est en terre. Nous avons vu la fosse et la pierre tombale. Et nous savons parfaitement que c'est le corbeau, maintenant sans forces, qui l'a achevé. Lui s'en tire avec une blessure, Renart a péri. Que le Saint-Esprit s'occupe de son âme et la fasse entrer au paradis², là où n'existe ni pauvre ni mendiant. » À cette nouvelle, le chagrin du roi se

- Ainsi, fet Grimbart, l'otroi jé.
Si m'en voiz a vostre congié. »
Atant s'en departi Grimbart
¹⁶²⁸ Et avec l'escoufle Guibert¹⁶²⁸
Et Tardis plus compaignons n'a.
Tout droit au tombel les mena
Hermeline et Rouvel son filz,
¹⁶³² Et distrent : « Renars le gorpilz,
De qui il ne vous est pas bel^h,
Biaus seignor, gist soz ce tombel.
Lisiez les letres et l'escrit
¹⁶³⁶ Et si priez a Jhesu Crist
Que il ait de s'ame merci.
Lasse, esgaree remein ci,
Et mi enfant sont orfelin.
¹⁶⁴⁰ N'ai robe lange ne de lin,
A grant povreté sui remese. »
Atant est entree en la hese
De Maupertuis. Et cil s'en tournent
¹⁶⁴⁴ Qui de ci au roi ne sejourment^f ;

Trové l'ont en ses paveillons.
Dedevant lui a genoillons
S'est maintenant agenoulié
¹⁶⁴⁸ Grimbart, qui le vis ot moillié
Du plorer que il fet avoit.
Et quant li rois Nobles le voit^d
Plorer, si en fu touz pleinz d'ire,
¹⁶⁵² Et l'escoufle li prist a dire :
« Sire, de Malpertuis venons
Dont a engingniez nous tenons :
Renars est morz et enfoüi.
¹⁶⁵⁶ Quant Rohart ceanz a estui',
Si durement estoit malmis
Renars qu'il est en terre mis.
La fosse et le tombel avons
¹⁶⁶⁰ Veüe. Tout de voir savons
Que le corbel le partua
Qui ore pou de vertu a.
Mehaingnié en est et periz
¹⁶⁶⁴ Est Renars. Li sainz esperiz

ravive, cette fois pour Renart. Il se lève aussitôt pour déclarer dans son trouble et sa douleur : « Par notre grande faute nous avons perdu le meilleur baron que j'avais, et je ne pense pas pouvoir un jour obtenir réparation de cette mort. J'aurais donné la moitié de mon trésor plutôt que de voir cela ! » Il sortit de sa tente et regagna son palais. Et moi, je vous quitte ici même, au terme des funérailles et de la vie de Renart. C'est ici que le nom de Renart disparaît¹.

De la seue ame s'entremete
 Tant qu'en paradouse la mete,
 Deus liues outre paradiz",
¹⁶⁶⁸ Ou nus n'est povre ne mandis. »
 Quant li rois oï la nouvele,
 Tout son courrous li renouvele.
 De Renart fu molt courrouciez.
¹⁶⁷² Tantoïst s'est en eïtant dreciez
 Et diïst dolanz et esperdu :
 « Par grant pechié avons perdu

Le meilleur baron que j'avoie,
¹⁶⁷⁶ Ne ne cuit mie que ja voie
 Que je venjance en puisse avoir.
 Pour la moitié de mon avoir
 Ne vouisïe qu'il fust ainssi ! »
¹⁶⁸¹ Atant fors de son tref issi
 Et s'en monta en son palés.
 Ici luec de Renart vous lés
 La vie et la procession^b.
¹⁶⁸⁴ Ci fine de Renart le non^c.

Branche XIX

ISENGRIN ET LE PRÊTRE MARTIN

Seigneurs, les devins le disent, et de plus des écrits en témoignent : « Il connaît souvent mauvais réveil celui qui a mauvais voisin¹. » Ce proverbe s'applique ici à Isengrin et au révérend prêtre Martin. Celui-ci était plutôt remarquable, quoiqu'il ne fût pas grand clerc. Il savait mieux jouer des tours de cochon que faire une lecture impromptue². Le prêtre Martin était plein de science pour l'élevage de brebis dans ces herbages, et il en tirait beaucoup de fromages. Mais le loup lui causa bien des dommages. Puisse tout son lignage connaître le malheur ! Il habitait près de lui, dans les bois, et il lui faisait grand tort, car il habitait vraiment tout près. Souvent il faisait des brebis un troupeau impair, si elles étaient en nombre pair ; souvent aussi il les rappariait, s'il les trouvait en nombre impair. Le prêtre Martin s'afflige de ce qui fait la joie d'Isengrin. Aussi médita-t-il de creuser une grande fosse. Quant elle fut faite selon ses plans, il plaça dessus une longue perche,

¹ Seignor^a, ce dient li devin,
Et s'est escrit en parchemin :
« Que cil a sovent mau matin
⁴ Qui^b pres de lui a mal voisin. »
Je le vos di por Ysangrin
Et por un prestre dant Martin.
Vaillanz estoit assez li prestres,
⁸ Ne fu onques de lettres mestres ;
Plus savoit de trüe enfondue
Que de letre desporveüe^d.
Prestres Martins estoit molt sages
¹² De bien norrir par ces herbaiges
Berbiz dont il ot maint fromages.
Mais molt li fit plus or damages

Li lous. Mal ait toz ses lignages^e !
¹⁶ Pres de lui menoit es boscages.
Il li faisoit molt grant ennui
Quar il menoit molt pres de lui.
Sovant li faisoit ses ooilles
²⁰ Nomper, s'eles erent paroilles,
Et sovent les rapareillot,
Se non pareilles les trovot.
Molt^f est dolanz prestres Martin
²⁴ De ce dont est liez Ysangrin.
Prestre Martin se porpansa
C'une grant fosse chavera.
Quant faite fu a sa devise,
²⁸ Une^g grant perche a desus mise ;

et sur celle-ci il mit une claie. Il l'équilibra du mieux qu'il put et la fixa bien à la perche. Quand la fosse fut entièrement recouverte, il abandonna un agneau sur la perche. Si Isengrin passe par là et veut emporter l'agneau, il lui faudra le faire tomber de la claie, et à peine sera-t-il monté dessus qu'il tombera dans la fosse. Quant le piège fut fin prêt, il l'a laissé et s'en est allé. Isengrin, torturé par la faim, s'est levé par une nuit sans lune, à l'heure où tout le monde dort en paix. Il est venu à vive allure là où il a l'habitude de prendre sa nourriture. Par hasard, il tombe sur le piège. Quant il voit l'agneau, il est tout joyeux d'avoir trouvé une proie. À cette heure-là, il n'a pas peur d'être vu et il s'avance en toute sûreté. Dès qu'il est monté sur la claie, il est tombé au fond de la fosse, car la claie a basculé. Isengrin comprend qu'il est pris : ce n'est pas un jeu de s'échapper de là ; pas moyen¹ ! « Ah, dit-il, pauvre malheureux, comme ma convoitise m'a dupé ! À coup sûr je peux dire et jurer qu'il m'est impossible de m'échapper d'ici. Il va me falloir payer cher les brebis qu'on me vit emporter. C'est à juste titre que celui qui sait conter dit qu'une fois " la cruche doit se renverser² ". » Quant au prêtre, il était cette nuit-là tout à fait soucieux et embarrassé, et ne put fermer l'œil de la nuit. Dès qu'il vit poindre le jour, il se leva en hâte. Il prit une lourde massue et vint à la fosse, du côté où la claie s'est effon-

Sor la perche met une cloie,
Au miaz que puet la^a contremoie.
A la perche l'a bien fermee ;

³² La fosse a tote acouvetee.
Un aignel gitasus la perche.
Se Ysangrins par lai converse^b,
Et l'aignel en vuelle porter,

³⁶ De la cloie l'estuet tumer,
Et ja si tost n'i montera
Quant il en la fosse charra^c.
Quant il l'ot bien apperoillié,

⁴⁰ Alez s'en est, si l'a laissé.
Ysangrins, qui molt fain endure,
Est levez une nuitoscur^d,
Quant tote gent se dort sure.

⁴⁴ Si est venuz grant aleüre,
La ou suel prandre sa pasture.
L'engin trueve^e par aventure.
Quant voit l'aignel si fait grantjoie

⁴⁸ De ce qu'il a encontré proie.

Or n'a paor que nuls le voie,
Seürement s'en va sa voie.

Tantost^f est montez sur la cloie,
⁵² Cheüz est jus quar^g elle ploie.
Ysangrins voit que il est prins ;
De l'eschaper n'est geus ne fins^h.
« Ahi, ditil, dolanz chaitis,

⁵⁶ Cum couvoitise m'a sorpris !
Or puis je bien dire et jurer
Que de ci ne puis eschaper.
Chier me covandra comparer

⁶⁰ Les berbiz c'on m'an vit porter !
Cil dit bien qui set raconter
C'une foiz doit le pot verserⁱ. »
Li prestres fu toz trespassez

⁶⁴ Et cele nuit toz esgarez.
Onques la nuit ne pot dormir ;
Si tost cum il vit esclarrir,
Si lieve sus isnelemant.

⁶⁸ Une maçe priât pesant.

drée. Alors il y a découvert le loup prisonnier. À cette vue, il éclate de joie. Il enlève la perche et la claie. Puis il ôte son manteau dans un grand mouvement de colère et se met à tenir ce discours à Isengrin : « Seigneur Isengrin, à présent je vais vous faire payer ce que je vous ai tant promis. Je vais vous apprendre à l'aide de ce bâton comment je m'appelle¹. » Le prêtre leva sa massue qu'Isengrin a bien vue ; il voulut le frapper sur la tête mais Isengrin sut bien éviter le coup. Cette fois, il ne l'atteignit pas car le loup connaît l'art de la parade. Dans sa colère, le prêtre Martin a choisi une autre stratégie. Poin- tant bas son bâton en direction du loup, il lui dit : « J'enrage, si je ne vous crève pas l'œil à ce coup-ci. » Et sur ces mots, il pousse sur son bâton. Isengrin, qui redoute le coup, préserve son œil et attrape le bâton. Alors le prêtre se penche vers lui ; de ses deux mains, il tire fort sa massue. Quant au loup, il se tord en tous sens, pensant mettre en pièces le bâton. L'on aurait pu voir d'un côté le prêtre s'emporter dans l'espoir de conserver cette massue, de l'autre le loup qui ne s'évertuait pas moins. Chacun d'eux faisait tous ses efforts pour attirer le bâton à lui. Or, comme nous le rapporte la tradition écrite, il arriva une mésaventure au prêtre : la terre s'est dérobée sous lui, elle s'est éboulée sous ses pieds, et il tomba dans la fosse avec son bâton. Isengrin a maintenant un compagnon !

A la fosse vint vers le treu,
Si a dedanz trové le leu.

Quant il le vit, grant joie fait^a.

⁷² La perche et la cloie sus trait.

Puis se deffuble par grant ire ;

A Ysangrin comance a dire :

« Sire Ysangrins, or vos vandrai

⁷⁶ Ce que je tant promis vos ai.

Apanrai vos a cest bâton

Coment prestres Martin a non ! »

Li prestres lieve sa maçe,

⁸⁰ Et Ysangrins l'a bien veüe,

En la teste le voist ferir,

Et Ysangrins sot bien ganchir.

A cele foiz n'en tocha mie,

⁸⁴ Quar il savoit de l'escrémie.

Prestres Martins s'est aïrez,

Et an autre san porpansez.

En avalant le bâton mist

⁸⁸ De sus le lou, et si li dist :

« Dedanz mon cuer formant me duel,
S'a cest cop ne vos crieve l'uel. »

Quant ot ce dit, le bâton bote.

⁹² Ysangrins, qui le cop redote,

Garde son oil, le bâton prant.

Et li prestres vers lui se tant^b,

A ambes meins le sache fort^c ;

⁹⁶ Et li loux ça et la s'estort,

Le bâton cuide estroncier.

Qui veïst prestre corrocier^d

Por bien tenir cele maçe,

¹⁰⁰ Li loux d'autre part s'esvertue.

Molt s'esforçoient ammedui

Chascuns dou bâton traire a lui.

Si comme nos dit l'escriture,

¹⁰⁴ Au prestre avint une aventure^e

Que la terre est soz lui fondue,

Desoz les piez li est cheüe.

Il en vait anz o le bâton.

¹⁰⁸ Ora Ysangrins compaignon !

L'un se tenait de ce côté-ci, l'autre de côté-là ; chacun dévisageait l'autre avec peur. Si Isengrin est rempli de peur, le prêtre l'est plus encore. Aussi a-t-il commencé à dire son psautier et à le psalmodier. Puis il demanda par une prière de recommandation que Dieu le préserve de la prison. Parmi les sept psaumes, celui qu'il répétait le plus était le *Miserere mei Deus*¹. Il disait son *Pater noster* le corps incliné, lorsque Isengrin lui sauta sur la nuque et de là hors du trou² : le prêtre tomba à demi mort. Quant au loup, avançant à travers champs, il s'enfonça dans les bois, laissant le prêtre dans le piège. Celui-ci n'ose faire un mouvement, tandis qu'Isengrin s'enfuit à toute allure et rit en lui-même de lui avoir échappé, en lui sautant sur le dos quant il était lui aussi enfermé dans la fosse. Ses serviteurs eurent tôt fait d'en tirer le prêtre ; ils rirent ensuite de sa déconvenue. Je peux vous dire et affirmer que jamais depuis celui-ci ne chanta la messe ou le psautier d'aussi bon cœur, ni avec autant d'intelligence que lorsqu'il le fit en compagnie d'Isengrin ! Ici s'arrête notre conte.

FIN DE L'HISTOIRE
DE RENART ET DU PRÊTRE MARTIN³

L'uns fu de ça, l'autres de la,
De paor l'uns l'autre esgarda.
Molt ot Ysangrins grant paor
¹¹² Et li prestres assez greignor.
Il a comancié le sautier
Et toz les mozt^a a verseillier,
Et puis dit commendation
¹¹⁶ Que Dex le gart de la prison ;
En ses sept saumes disoit^b plus
Miserere mei Deus.
Pater noſter disoit enclin,
¹²⁰ Sor le col li saut Ysangrins ;
Desus^c son col resailli hors,
Li prestres cheï demi morzt^d.
Par chans, par bois tantoſt se fiche ;
¹²⁴ Le prestre laissa en la briche.
Preſtres Martins ne rit ne mut

Et Ysangrins molt toſt s'an fuit.
A lui meïsmes rit assez
¹²⁸ De ce qu'il li eſt eschapez,
Et qu'i li sailli sor le dos,
Quant en la fosse fu enclos^e.
Si sergent l'en orent toſt trait,
¹³² Puis se rient de ce qu'a fait^f.
Bien vos puis dire et affichier^g
C'onques puis messe ne sautier
Ne chanta puis de bon talant^h,
¹³⁶ Ne par si bon entandement
Come il fit o Ysangrin !
Ici prant noſtre contes finⁱ.

EXPLICIT DE RENART
ET DE PRESTRE MARTIN^j

Branche XX

ISENGRIN ET LA JUMENT

Je vais vous dire à présent ce qui arriva à Isengrin quand la nuit vint. Il s'en allait en courant à travers le bois tout en pensant qu'il est fou l'homme ou le loup à qui il arrive d'aller seul, alors qu'il pourrait avoir de la compagnie, car on a souvent besoin d'aide. (Mais on peut prendre pour compagnon telle personne qui vous apportera ensuite de graves ennuis¹ !) Il remuait ces pensées lorsqu'il sortit du sous-bois. Il vit une jument qui paissait dans un pré proche d'une pièce de blé. Traversant les cultures, le loup se dirigea tout droit vers la jument, à vive allure. Quand il fut près d'elle, il la salua ainsi : « Dieu vous sauve, Mainsant, mon amie. — Dieu vous sauve également, seigneur Isengrin ! D'où venez-vous de si bon matin ? — Madame, j'ai échappé aux mains ennemies entre lesquelles je fus cette nuit. Le prêtre Martin avait fabriqué un piège pour me prendre et il me prit ; il m'a tenu toute la nuit prisonnier². Si j'avais eu un compagnon, celui-ci m'aurait bien vite délivré. Voici pourquoi je vous ai raconté cette mésaventure :

¹ Or vos dirai^a comment avint
A Ysangrin, quant la nuit vint.
Parmi le bois s'an vait corrant

⁴ Et si s'aloit aporpassant^b
Que fox est li hons et li lous
Qui onques vait nule part soux,
Puis qu'il avoir puist compaignie,

⁸ Que sovant a mestier d'ahie.
(Et tel puet on acompaignier
Dont l'en a puis^c grant enconbrier !)
Quant ce panssoit en son corage,

¹² Adont issi de cest boschage.
Une jument vit en un pré,
Ou elle paissoit pres d'un blé.

Li lous s'en va grant aleüre

¹⁶ Droit a jumant par la couture.

Quant vint a li, si la salue :

« Dex saut, fait il, Mainsant^d ma drue.
- Et Dex vos saut, sire Ysangrins !

²⁰ Dont venez vos si tres matin ?

- Dame, dit il, eschapez sui
De males mains ou ennuit fui :

²⁴ Prestres Martins un engin fit

Por prendre moi et si me prišt^e ;
Tote nuit me mit en prison.
Se je eüsse un compaignon,
D'ilec m'eüst bien tošt gité.

²⁸ Por ce le vos ai reconté :

si vous vouliez être ma compagne, nous aurions beaucoup à y gagner. Je vous donnerais largement à manger ce que vous préféreriez : bon froment ou bonne avoine ; et jamais vous n'auriez la moindre peine à vous donner. Je vous serais infiniment utile : je m'occuperais de tout. Ma compagnie vous sera agréable. Réfléchissez donc, noble dame, à ce paysan qui vous tue à vous faire tirer la charrue¹. C'est vous qui gagnez toute sa richesse, mais vous n'en recevrez jamais rien d'autre que la plus mauvaise part et que ce dont il ne voudra pas. Ah ! Mainsant, ma douce amie, venez donc avec moi. Vous serez alors libre, vous n'aurez plus à tirer de charrette, ni à porter ici ou là du fumier. Et je serai vôtre pour toujours. — Seigneur Isengrin, si je pouvais, j'aimerais vous accompagner. Mais je ne puis ni courir ni marcher, aussi j'aime mieux rester à pâturer ici. Alors que je passai sur une petite route, une épine s'est plantée dans ma patte arrière droite. Si vous me la retiriez de vos dents, jamais je ne vous quitterais. Je pourrais vous être bien utile ; je ferais tout ce que vous voudrez, car si l'on excite les dogues à se lancer à vos trousses, je saurai bien ruer, mordre et donner des coups de pied. Celui que je poursuivrai, son procès sera tout plaidé ! Celui que j'atteindrai n'aura plus envie de jouer de musique ! » Isengrin dit : « Montrez-moi le pied où vous sentez l'épine. J'aurai tôt fait de vous l'arracher. Ensuite, malheur à

Se voliez estre ma compaigne,
Nos feriens molt grant gaaigne.

Assez vos donroie a maingier

³² Lequel que avriëz plus chier :

Ou bon fromant ou bone avoinne ;

Ne ja n'avriëz nule poinne^u.

Vos m'ariez trop grant meštier

³⁶ Quar je m'iroie porchacier.

Ma compaignie vos iert bele^b.

Quar vos porpanseze, damoisele,

De cel vilein que si vos tue

⁴⁰ Et vos fait traire a la charrue.

Vos gaaigniez treštöt son bien

Ne vos n'en avrez ja rien^c

Fors le pire que^d il avra

⁴⁴ Et ce dont il cure n'avra.

Ahi ! Meinsant, ma doce amie,

Quar venez en ma compaignie :

Si serez hors d'autrui dongier,

⁴⁸ Ne vos eštovra charroier,

Ne ça ne lai porter nuls tiens.

A toz jors mes serai je tiens^e.

- Sire Y sangrin, se je peüsse,

⁵² Vo compaignie chiere eüsse^f.

Mes je ne puis corre n'aler,

Por ce ain miaz ci pasturer.

De mon pië destre par darriere

⁵⁶ Passai je en^g une charriere ;

Une espine me feri anz.

Se la me traïiez es danz,

Jamais ne seroit departie

⁶⁰ De moi la vôstre compaignie.

Grant meštier^h vos porroie avoir ;

Je feroie tot vos voloer,

Quar s'on vos fait gaïgnon huer,

⁶⁴ Je serai molt bien regiperⁱ,

Mordre des danz, ferir des piez.

Cui consurrai, toz iert jugiez !

Cui je porrai bien assener,

⁶⁸ N'ara talant de vieler^j ! »

vous si vous désirez la compagnie d'un autre ! » Elle lève le pied et lui s'accroupit ; de ses ongles, il lui vide entièrement le sabot. Tandis qu'Isengrin s'ingénie à le vider et nettoyer, Mainsant a étendu son pied et a frappé Isengrin entre les yeux, sur le museau, si fort qu'elle le jeta évanoui dans le pré. Puis elle partit en ruant ; pendant une lieue, elle s'en alla pétant¹. Quant à Isengrin, il resta à terre sans connaissance longtemps après son départ. Puis il dit : « Ah ! malheureux, pauvre de moi ! Si hier j'ai eu mal, aujourd'hui c'est pire. Je ne sais plus à qui me fier, je ne peux faire confiance à personne. » Ainsi se lamente Isengrin et c'est ici que prend fin cette branche.

FIN DE L'HISTOIRE D'ISENGRIN ET DE LA JUMENT

Dit Ysangrins : « Le pié moſtrez,
Celui ou l'espine santez.
Toſt la vos avrai errachie :
⁷² Ja d'autrui mar avrez envie^a ! »
Le pié lieve et cil s'acrouit,
A ses ongles le vuide tout.
Que qu'Ysangrins au voidier cerche,
⁷⁶ Et qu'il le pié netoie et cerche,
Mainsanz le pié a eſtandu^b
Et Ysangrin a si feru
Entre deus yeuz sor le musel^c,
⁸⁰ Tot quoi le gita ou prael.
Mainsanz s'an torne regipant,

Une liueë vait poiant^d.
Et Ysangrins toz quoiz se giſt
⁸⁴ Grant piece après, et puis si dit^e :
« Ahi ! mal heüroux, chaitix !
Se hier oi mal, or ai hui pis.
Ne me sai plus en cui fier,
⁸⁸ Ne puis en nelui foi trover. »
Einsi se demante Ysangrins.
Ici prant ceſte branche fin.

EXPLICIT D'YSANGRIN
ET DE LA JUMANT^f

Branche XXI
ISENGRIN ET
LES DEUX BÉLIERS

Je vous parlerai encore d'Isengrin, qui reprit son chemin car il voulait rentrer chez lui. Pendant sa promenade, il entendit bêler des brebis au champ. Il se mit alors à marcher dans cette direction. Au moment où il sortit du bois, il vit deux béliers dans le champ. L'un était Belin, l'autre Bernard, tous deux fort aimés du seigneur Tiart. À la lisière du bois, ils s'amusaient en heurtant leurs cornes. Pendant qu'ils menaient leur bataille, la bergère s'en alla. Et le berger, en décampant, les a oubliés. Si Bernard et Belin ne se gardent bien d'Isengrin, s'ils ne se montrent pas sages et habiles, je pense qu'ils regretteront d'avoir fait cette joute. Belin était le plus peureux, aussi est-ce Bernard qui parla le premier : « Bienvenue, cher seigneur loup. — Je ne vous salue ni l'un ni l'autre¹. Jamais je ne saluerai une bête, dès lors que j'ai l'intention de la manger. — Seigneur Isengrin, nous savons bien que nous sommes tous deux à vous, et que vous nous mangerez tous deux chaque fois que vous le

¹ Encor^a vos dirai d'Ysangrin
Qui se remist en son chemin,
Quar il s'an voloit repaier.

⁴ Quant il s'ala esbenoier,
Les berbiz ot ou champ baaler.
Cele part comance a aler.
Si com il fut dou bois issuz,

⁸ Dous motons a ou champ veüz :
L'uns fu Belins, l'autres Bernarz ;
Molt les amoit sire Tiartz^b.
Au chief dou bois s'esbeneoient

¹² Et de lor cornes se hurtoient.
Que qu'il faisoient lor mellee,
La bergiere s'an est tornee ;
Li bergiers les ot obliez :

¹⁶ D'ilec s'an est outre botez.
Se' entre Bernart et Belin
Ne se gardent bien d'Ysangrin,
Se il ne sont et saige et cointe,
²⁰ Je cuît mar i ot faite pointe.
Belins estoit li^a plus coarz,
Premieremant parla Bernars :
« Bien veingniez vos, biax sire loup.
²⁴ - Je ne vos salu mie andoux.
Ja beste ne saluerai,
Puis que je maingier la voudrai^c.
- Sire Ysangrins, nos savons bien
²⁸ Que nos sommes ammedui tien,
Et que andoux nos maingeras
Totes les foiz que tu voudras^d.

voudrez. Mais s'il vous plaisait, en vertu de votre noblesse, de nous rendre le grand service de nous mettre d'accord, je tiendrai ce geste pour un haut fait. En effet, il dit que ce champ est à lui et j'affirme de mon côté qu'il m'appartient. Si vous nous le partagiez et nous établissiez dans ce champ de telle sorte que j'y aie ma part et que vous donniez l'autre à Bernard, alors vous pouvez bien faire tout ce que vous voulez de nous deux. » Isengrin répondit : « Bien volontiers. Dites-moi donc d'abord comment. — Seigneur, asseyez-vous sur ce tas de compost¹, puis que chacun de nous recule. Nous viendrons en courant jusqu'ici devant vous : celui qui arrivera le premier, aura, en proportion de son avance, une plus grande part du champ. » Isengrin dit : « Je suis d'accord. Éloignez-vous donc de moi. Belin partira d'ici vers la droite et Bernard vers la gauche. » Belin était le plus rapide : c'était le plus jeune. Mais Bernard était plus avisé parce qu'il était le plus âgé. Tous deux ont pris de la distance par rapport au loup, comme il l'avait ordonné. Il leur a dit : « Seigneurs, partez ! Faites de votre mieux. » Belin court à toute allure. Quant il arrive sur lui, il incline ses cornes et frappe Isengrin avec une telle force qu'il le renverse et le laisse étendu sur la gauche. Et voici qu'au moment où le loup se relève, arrive Bernard qui le frappe sur l'autre flanc. Il le rejette vers Belin et lui brise quatre côtes. C'est tout juste s'ils ne l'ont pas tué ! Puis ils

Mes se toi plut por ta franchise

³² Que nos facés tant de servise^a
Qu'entre nos dous met acordance,
Si tendrai ce a^b grant vaillance,
Quar il dit que cist chans est siens

³⁶ Et je redi que il est miens.
Se vos an dous nos partiez
Et anz ou champ nos meüssiez^c,
Si que j'en eüsse ma part

⁴⁰ Et l'autre donassiez Bernart,
Dont poez faire vo plaisir
De nos dous et toz vos desir. »
Dit Ysangrins : « Molt volantiers.

⁴⁴ Or me dites comant premiers.
- Sire, soiez en la fautriere^d.
Chascuns de nos se traie arriere,
Ci devant vos vendrons corrant.

⁴⁸ Cil^e qui plus tost venra avant,
De tant com il plus tost corra,
La greignor part dou champ avra. »

Dit Ysangrins : « Et je l'otroi.

⁵² Or vos tornez en sus de moi.
Belins ira de ça a destre
Et Bernarz ira a seneestre. »
Belins estoit li plus ysneax,

⁵⁶ Qui estoit li plus jovanceax.
Mais Bernarz estoit plus senez
Por ce qu'il estoit li ainznez.
Communement l'ont esloignié,

⁶⁰ Si com li loux l'ot devisé.
Il lor a dit : « Seignors, movez !
Faites le miax que vos poez. »
Belins s'an vient de grant ravinne ;

⁶⁴ Quant vient en lui, ses^e cornes cline.
Par grant vertu fiert Ysangrin,
Si qu'il le giete tout sovins,
Tot estandu de l'autre part.

⁶⁸ Au relever ez vos Bernart,
Qui le fiert en l'autre costé :
Devers Belin re la gité,

s'en vont en se moquant du loup. Lui perd connaissance plus de cent fois ; vraiment, il connaît douleurs et souffrances. Un sang abondant jaillit à flots de son nez. Quant son mal se fut un peu calmé, il se remit de son évanouissement. « Hélas ! dit-il, pauvre malheureux, quel misérable vagabond je fais ! Je suis bien semblable à l'épervier qui a l'habitude, lorsqu'il donne la chasse à une alouette, de la prendre grâce à son vol rapide puis de la laisser s'échapper¹. Ces diables vivants, mes seigneurs, m'avaient institué juge de leur partage. Mais en quoi cela devait-il m'intéresser de donner ou de partager des terres ? » Cette branche est bonne, courte et bien composée, à condition d'être bien racontée.

Quatre costes li a brisié^a.

⁷² A poi que ne l'ont mort laissié !
Puis si s'an tornant a itant,
Dou lou se vont^b escharnissant.
Il se pasme plus de cent foiz,

⁷⁶ Si est angoissox et destroiz.
Li sans li saut a grant randon
Parmi le nés a grant foison.

Quant il fu un poi aquoisiez,

⁸⁰ De pasmeison est repariez.
« Hé ! las, dit il, dolanz chaitis,

Com sui maleüroux mendis^c !

La costume ai a l'esprevier,
⁸⁴ Qui l'aloe vait tant cerchier
Que il la prant por tost voler
Et puis si la relait aler.

Li vif deable, mi seignor^d,
⁸⁸ M'avoient fait partisseeor.

Et que devoit a moi tenir
De terre doner ne partir ? »

Ceste branche est bone et petite

⁹² Et bien faite, s'ele est bien dite.



Branche XXII

LA MONSTRANCE DU CUL

Je commencerais bien à vous raconter une histoire, mais je crains de vous ennuyer. Aussi, si vous le souhaitez, je me tairai, mais si cela vous tente, je vous dirai ce qui arriva à Isengrin, qui se leva un beau matin. Madame Hersent l'avait bien soigné et guéri de ses blessures¹. Il était maintenant tout gras et plein d'allant, violent, hardi et orgueilleux. Et il s'en allait à vive allure dans le bois où il était. Au milieu de son chemin, il rencontra un paysan qui avait trouvé un jambon, tombé de la charrette de deux moines, et qui le tenait par sa ficelle. Isengrin vint à lui : « Reste ici, dit-il, où t'en vas-tu ? — Ma foi, répond-il, je ne bougerai pas. — Où as-tu volé ce jambon ? — Seigneur, dit-il, je l'ai trouvé. — Tu l'as trouvé ? Alors j'en aurai pour ma part toute une moitié jusqu'à la ficelle. » Le paysan répondit : « Par ma foi, seigneur Isengrin, j'en suis d'accord. »

Ces nobles personnages sont bien vite devenus amis à cause du jambon. Alors qu'ils discutaient, en vue de faire le partage,

¹ Ge^a vos vuil uns vers comancier,

Mes je vos dot a enuier :

Se vos volez, je me taira,

⁴ Et se vos plait, je vos dirai^b

Comant avint a Ysangrin

Qui se leva par un matin.

Dame Hersant l'ot bien gardé

⁸ De ses dolors et repassé.

Or iert toz gras et revelous,

Fel et hardiz et orgoillous.

Grant aleüre s'an aloit

¹² Parmi un bois, ou il estoit.

Enmi sa voie a encontre

Un vilein qui avoit trové

Un bacon, qui estoit cheüz

¹⁶ De la charrate a dous randuz,

Et le tenoit devers la hart.

Ysangrins vint de celle part.

« Esta ilec, dit il, ou vas ?

²⁰ - Par foi, fait il, non ferai pas^c.

- Ou as tu cest bacon enblé^d ?

- Sire, dit il, je l'ai trové.

- Trové ? Donc i avrai je part

²⁴ D'outre en outre jusqu'a la hart. »

Dit li vileins : « En moie foi,

Sire Ysangrins, et je l'otroi. »

Acompaignié sont li baron

²⁸ En poi d'ore por le bacon.

Endementiers que il parloient

Et que il partir se voloient,

voici que de l'autre côté, un ours surgit près d'eux au pas de course. De prime abord, son regard s'arrêta sur le jambon. « À qui est ce jambon, noble loup ? — Seigneur, répondit ce dernier, il est à nous deux. — Je veux en avoir ma part, dit-il, non pas en exerçant ma puissance mais en toute amitié. » Le paysan dit : « D'accord. » Et le loup répondit : « Par ma foi, moi aussi. — Seigneurs, dit l'ours, merci à vous. Vous avez fait de moi votre ami. Mettez-le donc sur mon dos ; je l'emporterai dans ce bois, car quelqu'un pourrait venir qui aurait tôt fait de nous l'enlever. » Aussitôt ils le lui ont mis sur le dos et il s'est enfoncé dans le bois. Ils déposent le jambon sur l'herbe et se mettent à discuter de la manière de le partager équitablement. Patous, qui était le plus sage, dit aux deux autres que cette difficulté ne l'arrêtait pas. « Seigneurs, dit-il, faites-moi confiance. Laissons-le pour cette nuit pendu à ce haut et grand hêtre. Et demain matin lorsque nous reviendrons ici, nous montrerons tous nos trous du cul¹ : celui qui aura le plus grand, emportera le jambon entier. » Le loup répond : « Je suis d'accord. — Et moi aussi, par ma foi », dit le paysan. Ils ont monté le jambon en haut de l'arbre, puis s'en sont allés tous les trois.

Le bonhomme arriva à sa maison, où l'attendaient ses petits enfants. « Où êtes-vous, dit-il, dame Anne ? — Je suis ici, mon ami, dit sa femme. Pourquoi rentrez-vous si tard ? — Mon amie, dit-il, parce que j'ai trouvé un beau jambon au milieu du bois. Jamais je n'en vis de mes yeux de si gros, mais nous

Êste vos d'autre part uns ors,

³² Qui lor est sailliz a plain cors.

Si com il fu ilec venuz,

Sor le bacon s'est arestuz.

« A cui est cil bacons, dans lous ?

³⁶ - Sire, fait il, entre nos dous.

- G'ivoil, dit il, ma part avoir

Par amistié, non par pooir. »

Dit li vileins : « Et je l'otroi. »

⁴⁰ Ce dit li lous : « Et je par foi^a.

- Seignor, dit il, vostre merci.

Conquis m'avez a vostre ami.

Or le metez ci sor mon dos,

⁴⁴ Si l'anportera en cest bois,

Quar texporroitici venir

Qui tost le nos porroit tolor. »

Atant li ont sor le dos mis,

⁴⁸ Ou bois s'est tantoist arriers^b mis.

Sor l'erbegient le bacon ;

Dont parlerent li compaignon

Comant il soit partiz a droit.

⁵² Patous, qui^c plus saiges estoit,

Lor dit, que n'i est arestez.

« Seignor, dit il, quar me creez.

Ennuit^d mais le laissons pendant

⁵⁶ A cest fol qui est hauz et grant.

Et le matin ci revanrons,

Et trestuit noz cus mostrerons^e,

Et cil qui greignor cul avra,

⁶⁰ Tot le bacon enportera. »

Ce dit li lous : « Et je l'otroi.

- Et je, fait li vileins, par foi. »

Le bacon ont en haut levé

⁶⁴ Et puis s'en sont tuit trois alé.

Li bons hom vint^f en sa maison,

Ou l'atendent sui anfanton^g.

« Ou estes vos, dit il, dame Anne ?

⁶⁸ - Je sui ci frere^h, dist sa femme,

Porquoiavez tant demoré ?

- Suer, dit il, que je ai trové

sommes trois associés. Sais-tu comment nous le partagerons ? Demain matin, nous retournerons là-bas, à ce que je pense ; alors nous montrerons nos trous du cul tous les trois et celui qui pourra montrer le plus grand, pourra emporter le jambon. » Seigneurs, la femme est et folle et sage, son caractère très versatile. Elle est folle lorsqu'elle ne sait pas dissimuler ce qu'elle désire. Car sachez que lorsqu'elle écoute les mouvements de son cœur, elle a vite fait de trouver une ruse. Et elle dit vérité pour mensonge : elle a vite fait de transformer sa folie en rêve. Voici ce que nous disent ces espiègles de fous : la femme a plus de tours dans son sac que le diable. Mais pour ma part, j'affirme que, sage, elle est folle par habileté. Il est fort sage celui qui dit et mit dans sa chansonnette ce que voici : « Selon les heures et les moments, il est bien nécessaire d'user de folie ou de sens¹. » Et la femme possède un sens profond. D'ailleurs celle du paysan prit une fort bonne résolution. Ainsi a-t-elle proposé à son mari, quand demain il fera jour, de revêtir ses vêtements et d'aller à sa place au rendez-vous pour le jambon. Et si l'on en vient à exposer son trou du cul, elle pourra montrer une putain de fente². Le paysan l'écouta et puis se mit à rire. « Par Dieu, dit-il, voilà qui est bien parlé ! » Quand il fit jour, ils se sont levés et sont partis tous deux à travers bois. Il lui indiqua soigneusement le chemin qui menait parmi les arbres jusqu'à l'endroit fixé. À son arrivée, les deux autres l'ont prise pour le paysan.

Un bon bacon en mi cest bois.

⁷² Einz de mes yeuz ne vi si gros,
Mais nos sommes trois compaignons.
Sez comant nos le partirons ?
Le matin irons la, ce croi,

⁷⁶ Si moſtrerons nos cus tuit trois.
Qui plus grant cul porra moſtrer,
Le bacon en porra porter. »
Signor, femme est et fole et saige,

⁸⁰ Et molt changanz de son coraige^a.
Fole est, quant ne se set covrir
D'une chose qu'a en^b desir.
Quar sachiez quant cuers li remue,

⁸⁴ Toſt a trové une fallue
Et verité dit por mançonge :
Toſt a torné folie en songe.
Ce nos^c dient cil fol musart :

⁸⁸ « Plus a que deables un art ».
Mais je di ce en ma partie
Que saige est fole par maïstrie.

Molt fu saiges cil qui le dit

⁹² Et qui en son sonet le mit :
« Selonc les hueures et le tans,
A grant mestier folie et sans. »
Molt est femme de parfont sans.

⁹⁶ Et ceste prit molt bien porpans.
Si a reconté son signor,
Quant il vendra demain au jor^d,
Qu'e ses garnemanz vestira

¹⁰⁰ Et por le bacon s'an ira.
Et se ce vient au^e cul moſtrer,
Grant fandasc porra moſtrer.
Li vilein l'ot et puis s'an rit.

¹⁰⁴ « Par Deu, dit il, molt as bien dit ! »
Quant vint au jor, levé se sont ;
Parmi les bois andui s'an vont.
Il li ensoigne bien la voie

¹⁰⁸ Jusque l'estre parmi l'arboie.
Et quant ele i est parvenue,
Por le vilein l'ont coneüe.

Ces nobles personnages qui l'attendaient sous le hêtre, lui ont donc dit : « Seigneur paysan, Dieu vous donne aujourd'hui une bonne matinée. » Elle répondit : « Très chers seigneurs, que Dieu vous donne aujourd'hui une bonne journée. » Patous l'ours parla le premier : « Seigneurs, dit-il, il fait déjà grand jour. Faites rapidement votre devoir ; seigneur Isengrin, montrez-nous votre trou du cul. — Seigneur, dit le loup, bien volontiers. Dites-moi donc d'abord comment. — On étire son corps en avant et en arrière tout en se pliant en deux¹. » Le loup de lever la queue : le trou de son cul est béant ; à travers cette ouverture, on peut lui voir jusqu'aux entrailles, tant est large la cavité. « Seigneur Isengrin, dit Patous, le trou de votre cul est très grand et profond. À votre tour, paysan, de vous plier en deux. Montrez-nous le trou de votre cul. » Et la femme baissa les braies qu'elle avait attachées sur son cul, puis elle écarta largement les jambes pour bien montrer cette partie de son anatomie, enfin elle baissa la tête pour se plier en deux. Les autres se mirent à l'examiner. Patous s'en est tant étonné qu'il s'est signé de sa patte droite. « Nom de Dieu ! dit l'ours, ce trou-là n'est pas unique ! Si tout cela ne forme qu'un trou du cul, nul ne peut entrer en compétition avec. » Puis le loup lui a répondu : « Ma foi, j'y vois deux trous. » Alors Patous : « Regarde de près, si tu es si désireux de savoir. Pour moi, je

Li dui baron qui atandoient

¹¹² Desoz le fol, ou il estoient,

Si li ont dit : « Sire vilain,

Damedieu vos doit hui bon main^a. »

Ele respont : « Biax doz seignor,

¹¹⁶ Damedex vos doit hui bon jor^b. »

Premiers parla Patous li ors :

« Seignor, dit il, ja est granz jors.

Faites tost ce que vos devez^d.

¹²⁰ Sire Ysangrins, vo cul mostrez.

- Sire^e, dit il, molt volontiers.

Or me dites comant premiers.

- Son cors estant on par devant

¹²⁴ Et par derriere en estupant^f. »

Lieve la coue, le cul bee :

Jusque laianz parmi l'antrie

Le puet on veoir es boieax,

¹²⁸ Tant par est larges li vasseax^g.

« Sire Ysangrins, ce dit Patous,

Molt est vos cul granz et parfons^h.

Vileins, dit il, or estupezⁱ !

¹³² Le vostre cul nos remostrez. »

Cele a les braies avalees

Qu'ele avoit a son cul fermees.

Ele a fait large^j enforcheüre

¹³⁶ Por bien mostrer cele nature.

Son chief mit bas por estuper^k.

Cil la prenent a esgarder :

Tant s'an est Patous mervoilliez,

¹⁴⁰ De son pié destre s'est soingniez.

« Nomini Dame ! dist li ors^l,

Cist cus ne est mie toz sous !

Se ice la est trestoz cus,

¹⁴⁴ Contre cestui ne se prans nus. »

Puis li a respondu li loux :

« Par foi, dit il, j'i voi dous trous. »

Ce dit Patous : « Garde de pres,

¹⁴⁸ Se dou savoir est si engrés.

Je n'ai soing d'abooter

Ne m'i estuet point alumer. »

ne me soucie pas de l'inspecter et il n'est pas nécessaire de m'apporter de la lumière pour ce faire. » La femme leur dit : « Écoutez-moi donc ! C'est une pratique courante pour mon cul que de se pousser du col¹. C'est pour cela que je l'aime toujours plus. » Alors Patous de dire : « Isengrin, sauve qui peut, allons-nous-en et proclamons sa victoire. » Et tous les deux de s'écrier : « Bonhomme, prends le jambon et emporte-le chez toi. » C'est ce qu'elle fit sans tarder. L'histoire s'arrête là.

FIN

Cele lor dit : « Or m'escoutez !

¹⁵² Mes cus est toz acoſtumez
Sovant de son^a col atichier,
Por ce l'ai je toſtans plus chier. »

Ce dit Patous : « Ysangrins fuite^b,

¹⁵⁶ Alons nos an ! Clamons li quite.

- Bons hom, font il', prant le bacon

Et si l'anporte en ta^d maison. »

Ele si fit, ne tarda plus^c.

¹⁶⁰ De ceſte branche n'i a plus.

EXPLICIT

Branche XXIII

COMMENT RENART PARFIT LE CON

Nombreux sont ceux à qui il arrive de taire ce qui pourrait être agréable à d'autres s'ils le leur faisaient connaître. Aussi est-il bien fou celui qui laisse se perdre une belle aventure lorsqu'il l'entend. Il doit plutôt en tirer quelques belles phrases dont il puisse réjouir ceux qui veulent la lui entendre raconter. Aussi pour l'aventure que je vais dire, ai-je mis toute ma peine. Je l'entendis raconter par un vieil homme, sage et de grand talent. L'histoire est celle d'un goupil ; cependant, ne la tenez pas pour méprisable, car chaque détail en est véridique, ainsi qu'on veut nous le faire croire¹.

Il est vrai que Chantecler, Isengrin, Brichemer et le seigneur Renart, à ce qu'il me semble, essartèrent un grand champ. Brichemer de ses cornes aiguës en a remué les pierres, Chantecler a arraché les racines en grattant, tandis qu'Isengrin, sur ses épaules et son échine solides, en a emporté les souches. Renart, qui trompe le monde entier et qui ne se lasse pas de faire le mal,

¹ Mainz" hons puet tel chose taisir
Qui autrui vendroit a plaisir,
S'ele iert seüe et descoverte.

⁴ Por ce est fox qui done a perte
Bele aventure, quant il l'ot.
Aprendre an doit^b aucun biau mot
Dont il puisse ces esbaudir

⁸ Qui son conte vuelent oïr.
Je di por ce une aventure
Ou j'ai mise tote ma cure.
Je l'oï dire a un voillart

¹² Qui estoit saiges de grant art.
Li contes est traiz d'un gorpil :
Ne l'aiez ja por ce plus vil,

Que tote en est la letre voire,

¹⁶ Si comme l'on nos fait acroire.

Ce fu li voirs que Chantecler
Et Ysangrins et Brichemers
Et danz Renars, si com moi samble,

²⁰ Firent un grant essart ensamble.

Brichemers es cornes^e aguës
En a les roiches^d esmeües ;
Chantecler grata les racines,

²⁴ Et Ysangrins es forz eschinnes
Et es espauls, qu'il ot fortz,
A la buche portee hors^e.

Renars qui tot le mont deçoit,

²⁸ Qui de mal faire ne recroit,

se tenait sur le côté et les exhortait ainsi : « Allons vite, seigneurs ! Faites un grand tas de tout cela. Pour moi, armé d'un bâton ou d'une épée, je veillerai à ce que personne ne vienne, qui puisse nous faire du mal. » Et de regarder de côté et d'autre : il savait bien garer ses fesses, car il ne se souciait pas de faire quoi que ce fût.

Une fois le bois défriché pour leur malheur, Renart prit la parole le premier, avec sagesse et amabilité : « Seigneurs, voici un champ de bonne terre. Maintenant il nous faut faire le bon choix ; il nous faut proposer chacun à notre tour, suivant notre pensée, d'y semer ce qui pourra nous fournir à manger. *Qu'en* dites-vous seigneur Brichemer ? Et vous cher seigneur Chantecler ? Donnez votre avis. » Chantecler laissa fuser un rire, puis répondit assez brièvement : « Seigneur Renart, à mon sens, le mieux serait de semer du chanvre. Le grain en est doux à manger, il a souvent subvenu à mes besoins ; quant au fil, on en tire de l'argent. » Brichemer dit avec mauvaise humeur que jamais on n'en sèmera là : « La terre vient d'être essartée. On peut bien y semer de l'orge, si cela vous agréé. Pour ma part, j'y souscris. » Isengrin lui jeta un regard noir et lui dit avec colère : « Seigneur Brichemer, sachez-le, il n'en ira pas comme vous le souhaitez ! La malédiction de Dieu sur celui qui serait d'accord avec vous ! Car pas une fois je n'ai mangé d'orge sans en éprouver des maux

Éstoit selonc. Si les semon :
« Or tost seignor ! Faites grant mont.

Je garderai que nus ne veigne,
³² Qui baſton ni espee teigne
Dont il nos puisse faire mal. »

Lors garda amont et aval :
Bien sot son cul arriere traire,
³⁶ Quar il n'ot cure de riens faire^a.

Quant il orent por lor pechié
Le bois derout et despecié,
Renars palla toz premerains,
⁴⁰ Qui n'éstoit ne fox ne vileins :

« Seignor, ci a bon champ de terre.
Or avons mestier de bien faire,
Or devons panre tel porpans,
⁴⁴ Chascuns de nos selonc son sans,
Que nos tel chose i sammissons
Dont nos a mangier eüssons^b.

Qu'an dites vos danz Brichemers ?
⁴⁸ Et vos biax sire Chantecler ?

Dites que vos en est avis. »

Chantecler an gita un ris,
Si respondi assez briement :

⁵² « Sire Renars, mien esciant,
Qui cheneviere^c y sammeroit,
C'est li riens qui plus i vaudroit.
Li grains en est douz a maingier,
⁵⁶ Maintes foiz m'a heü mestier,
Et de la tille a on argent. »

Brichemer dit par mal talant
Que ja jor n'i sera sammee :

⁶⁰ « La terre est novel essartee,
Bien i puet l'on orge semmer,
Se vos le volez craanter
Et je l'otroi de moie part. »

⁶⁴ Ysangrins l'an fit un resgart,
Si li a dit ireemant :
« Danz Brichemers, a vo talant,
Ce sachiez voz, n'ira il mie !

⁶⁸ Mal dahez ait qui si l'otrie,

de gorge. Si Renart en tombe d'accord, semons plutôt du froment dans cette pièce de terre. C'est la meilleure des nourritures ; moi-même, on le sait, je me nourris de froment¹. » Renart répondit : « Très cher compère, bienheureuse l'âme de votre bon père ! Jamais je ne vous opposerai un refus, et votre proposition est la meilleure de toutes. Occupons-nous donc de semer au plus tôt ! J'ai entendu chanter les grues : grâce à elles, nous savons qu'il en est bien temps². » Qui aurait vu alors ces gens travailler, l'un semer, un autre herser, un autre encore rassembler les souches et le petit bois pour les porter hors du champ, puis passer soigneusement le râteau, pourrait bien évoquer le souvenir de bons serviteurs. L'affaire fut rondement menée, une fois entreprise par de tels hommes. Quand l'essart fut bien ensemencé et parfaitement clôturé, Renart le très fin s'est assis sur une butte³ pour interpeller ses compagnons. Il leur tint ce langage :

« Seigneurs, cette terre de rapport, nous ne la diviserons jamais entre nous. C'est tous ensemble que nous ferons la récolte et que nous en mangerons le produit, cet hiver, lorsqu'il gèlera et qu'on ne trouvera de nourriture ni dans les champs, ni dans les bois, pas même une bête. » Isengrin jura sur sa tête que cet accord ne serait jamais rompu par lui. Et les autres, à leur tour, ont fait la même promesse.

Le seigneur Brichemer s'en retourna vivement vers sa pâture.

Q'ainz cele foiz ne mengai d'orge
Que n'eüsse mal en ma gorge.

Mais se Renars deça l'otroie⁷²

⁷² Semmons de fromant ceste roie :

Ce est li miaz de tote rien ;

Vif de fromant^b, ce set on bien. »

Renars respont : « Biax douz compere,

⁷⁶ Bien ait l'arme vostre bon pere,

Ja n'en seroiz por moi desdiz :

Ce est li miaz de toz noz diz^c.

Or panssons dont del tost semmer !

⁸⁰ J'ai oï les gruies chanter,

Qui nos tesmoignent par raison

Que de semmer avons saison. »

Qui donc veïst genz exploier^d,

⁸⁴ L'un semmer et l'autre archier,

L'autre ces soiches aüner,

Et la ramille fors porter,

Et puis après bien rateler,

⁸⁸ De bons sergenz li puet mambler.

Tost fu la chose a point mise^e

Que de tex gens fu entreprise.

Quant fu bien semmez cil essarz

⁹² Et bien clos de treštotes parz,

Renars, qui molt estoit sotilz,

Sor un aroit^f s'estoit assis.

Dont apele ses compagnons,

⁹⁶ Et si fu tele sa raison :

« Seignors, ceste gaaingnerie

Ne sera ja par nos partie^g.

Tuit ensamble la coillerons,

¹⁰⁰ Communemant la mangerons

En yver quant il gelera,

C'on viande ne trovera

Enchampan'en bois, nois une beste. »

¹⁰⁴ Ysangrins an jura sa teste

Que ja par lui n'iert destorné.

Lors l'ont li autre creanté.

Danz Brichemers grant aleüre

¹⁰⁸ S'an repaire en sa pasture ;

Isengrin a fait demi-tour pour rentrer dans la forêt, où nuit et jour il cherche à manger, ne désirant aucun autre passe-temps. Quant à Chantecler, il revint en volant auprès de ses poules qui l'avaient attendu bien longtemps. Renart, lui, suit un autre chemin ; il recherche ses proies dans les terres défrichées. Ainsi les quatre compagnons se sont-ils séparés sans dispute, ni mouvement d'humeur.

Quand vint juin, où il fait chaud, et où les épis de blé sont hauts et grenus, Isengrin aux poils blancs, un jour qu'il s'en allait droit à sa demeure, vit des bêtes paître dans un enclos, sauta la haie et en prit une. Il lui a mené la vie si dure, la piquant de ses éperons, qu'il lui a arraché la peau du dos. C'est qu'il est bien décidé à ne pas lâcher sa proie. Malgré tout, il marcha tant qu'à la nuit il parvint chez lui, au beau milieu de la forêt. Là, il déchargea sa proie et bien vite la mit en pièces, sans laisser ni peau, ni os. Il s'en trouva si gonflé, épaissi et grossi qu'il pouvait difficilement faire un pas. Alors il se prit à penser qu'il ne pourrait se tirer d'un mauvais pas, s'il devait fuir. Tout doucement il sortit du sous-bois en suivant le sentier d'un vallon et se rendit directement à cet essart qui était sien pour le quart. Son idée était de se reposer au milieu du froment, jusqu'à ce que la chaleur soit retombée et qu'il ait digéré tout ce qu'il avait dans le ventre. Il avança et entra dans le froment pour se

Et Ysangrin s'an est tornez,
En la forest s'an est antrez
Nuit et jor por querre viande,
¹¹² Car autre deduit ne demande.
Et Chanteclers revint volant
A ses gelines maintenant,
Qui^a molt l'avoient atandu,
¹¹⁶ Ne l'avoient pieça veü.
D'autre part vint Renars sa voie,
En cel essart vait querant proie.
Si departent li compaignon
¹²⁰ Sanz mal talant et sanz tançon.
Quant vint en guing que il fait
Que cil blé sont creü en haut [chaut^b,
Et espié et tuit grenu,
¹²⁴ Ysangrins qu'ot le poil chanu
S'an vait traiant a son maigni,
Bestes vit paistre en un cortil.
Trassaut la haie, s'an prant une.
¹²⁸ Mes il li a fait tel rancune
Et si la vait esperonnant,

La pel dou dos li vait ostant^c
Quar il ne vuet laissier sa proie.
¹³² Tant a alé que tote voie
S'an vint par nuit a son recest.
Quant il fu en mi la forest,
La a sa proie deschargié.
¹³⁶ Isnelemant l'a despecié
Que n'i laissa ne pial ne os.
Si fu anfleu, espés et gros^d
Qu'a poignes pot un pas passer.
¹⁴⁰ Lors se comance a porpanser
Que ne poroit dou pas^e issir,
Se besoing avoit de foïr.
Tot belemant ist dou boschel
¹⁴⁴ Parmi la sante d'un vaucel ;
S'an vint tot droit a cel assart
Ou il avoit la quarte part.
Porpanssa soi qu'en son fromant
¹⁴⁸ Panra il son reposerant,
Tant que la cholor soit cheüe
Et la viande descreüe

coucher là où il était le plus dense. Ainsi l'a-t-il foulé et renversé. Puis il commença à hurler à tue-tête. Et voici qu'arrive Brichemer, qui se demandait ce qui se passait. Venu directement de ce côté, il s'avança pour l'interpeller : « Palsambleu, qui vois-je là ? Seigneur Isengrin, avec l'autorisation de qui avez-vous donc abimé ce blé ainsi ? Est-ce là chose permise ? » Le loup leva la tête pour répondre dans un soupir : « Cher compère, avancez-vous et considérez mon état : tout mon corps est pris d'hydropisie. » Brichemer répondit avec grandeur : « Que Notre-Seigneur Dieu ne soulage jamais mon corps, si je sus jamais quelque chose en matière d'urine et si je m'y connais le moins du monde en médecine, en blessures, en potions dont je puisse guérir quelqu'un ! Ce n'est pas par moi que vous serez guéri. Mais, pour ma part, si je rompais mon jeûne, je m'en trouverais un peu mieux. » Isengrin lui dit : « Allez, broutez ce froment là où il est le plus dense ! Ce n'est pas moi qui révélerai que vous y avez touché. Vous avez ma bénédiction. » Alors Brichemer en mangea tant qu'il en fut tout enflé, et il alla se coucher à côté d'Isengrin, dont le ventre ne criait pas famine.

Ce jour-là par aventure Chantecler recherchait de quoi manger et il vint tout droit par là en volant. Il a vu Isengrin couché et Brichemer à ses côtés : cela le chagrina fort,

- Dont il avoit si ploin le vandre.
¹⁵² Ala avant, ou fromant antre.
 Si se coucha anz ou plus dru^a,
 Defoulé l'a et abatu.
 Lors comança haut a uller.
¹⁵⁶ Atant este vos Brichemer,
 Molt se mervouille qu'il estoit,
 Cele part^b est venuz tot droit.
 Ala avant, si l'esraigna^c :
¹⁶⁰ « Par le cuer bé, cui voi je la ?
 Sire Ysangrins, par cui congie
 Avez cest blef si domagié^d ?
 Est ce dont chose abandonée ? »
¹⁶⁴ Li lous a la teste levee,
 Si respondi en sospirant :
 « Biax comperes, venez avant
 Et si veez ma melaidie,
¹⁶⁸ Que je sui ploins d'itropisie. »
 Brichemer respont franchement :
 « Ja^e Damedé mon cors n'amant,
 Se je soi unques riens d'orine,

- ¹⁷² Ne se riens sai de medicine,
 Ne de plaies, ne de poison
 Dont donasse autruigarison !
 Ja par moi garison n'avrez.
¹⁷⁶ Mes s'estoie desgeünez,
 Plus en seroie un poi haitiez. »
 Ysangrins dit : « Alez, paissiez
 De cel fromant anz ou plus dru !
¹⁸⁰ Ja par moi ne sera seü
 Que ja i avez atoichié.
 De moi avez bien le congié. »
 Lors en mainga tant Brichemerz
¹⁸⁴ Qu'il an fu trestoz anflez
 Puis vint gesir lez Ysangrin
 Qui n'avoit pas vandre frarin^f.
 Cel jor avint par aventure
¹⁸⁸ Que Chantecler queroit pasture :
 Cele par vint tot droit volant.
 Ysangrin a veü gisant
 Et Brichemer dejoinste lui.
¹⁹² Molt li torna a grantennui

d'autant plus qu'il n'avait d'autre héritage à espérer qu'en cet essart. Il s'adressa à eux avec colère :

« Seigneurs, ce n'est ni avec mon accord, ni avec celui de Renart, je pense, que vous avez fait un tel ravage ! Jamais de ma vie je n'ai vu telle folie ! Vous vous êtes conduits comme des saligauds ! Dieu maudisse votre amitié pour moi puisque vous avez failli à votre promesse ! Si je ne redoutais pas tant les coups, je vous intenterais un procès en trahison. Car à la vérité, vous l'avez bien mérité à voir ici ce que vous avez fait. » À ces paroles, Isengrin fut pris de rage ; il se hérissa de colère lorsqu'il s'entendit traité de parjure. Il s'imagina et jura entre ses dents que s'il pouvait tenir le coq, il lui ferait salement regretter ses injures¹. Mais il ne montra pas son humeur et lui répondit raisonnablement : « Chantecler, dit-il, par saint Georges, je ne veux pas que l'on s'habitue à m'accuser de félonie. Vous avez craché vos insultes, mais il eut mieux valu, par saint Omer², que vous n'en soyez encore qu'à les imaginer. Si j'en trouve l'occasion, je pense vous les faire payer. Mais pour l'instant vous n'avez rien à craindre de moi : que les feux de l'enfer me dévorent, si contre vous ou contre Renart tricherie, tromperie, conduite déloyale ou trahison furent jamais de mon fait ! Cependant, puisque nous avons été associés pour cet essart, prenez-en donc votre part légitime pendant que vous le pouvez. Et ne pensez pas que cela me gêne. »

Et plus li fu de son domaige,
 Quar il n'avoit plus d'eritaige
 Qu'en icel essart soulemant.

¹⁹⁶ Il lor a dit par mal talant :

« Seignor, n'est mie de part moi
 Ne par Renart, si comme je croi,
 Que vos aiez fait tel domaige^a !
²⁰¹ Unques mes jor de mon aage
 Ne vi mais tele desraison !
 Ovré avez comme larron !
 Vers moi dazait vo compaignie^b :

²⁰⁴ Vos en avez vo foi mantie !
 Se je tant les cox ne dotasse,
 De traïson vos apellasse.
 Certes, bien l'avez deservi
²⁰⁸ Selonc l'uevre que je voi ci. »
 Ysangrin l'ot, si s'aira ;
 De mal talant se heriça

Quant il s'ot tenir por parjure.
²¹² Entre ses danz porpanse et jure
 Que se il puet le coc tenir,

Il li fera son geu puïr^c.

Ne mostra pas son mal talant,

²¹⁶ Einz respondi senneemant :

« Chantecler, dit il, par saint Jorge,
 Je ne vuil pas que nus s'amorge
 A moi rester de felonnie.

²²⁰ Se vos avez dit vo gorgie,
 Miauz vos venist, par saint Omer,
 Encore fust a porpanser.

Bien le vos cuit encor merir,
²²⁴ Se je en puis au point venir.

Mes or n'avez vos de moi garde :
 Max feux et male flaimme m'arde,
 Se je vers vos ne vers Renart

²²⁸ Fis tricherie ne barat^d,
 Desloiauté ne traïson !

Mes por itant que compaignon
 Avons esté de cest essart,

²³² Or an prenez vo droite part,
 Endemantres que il vos loit.

Ne cuidiez pas que il m'an poit. »

Alors le coq mit pied à terre. Et il a tant mangé de froment qu'il ne put repartir et alla se coucher à côté d'Isengrin. Or voici qu'arriva Renart empruntant la vallée au pied d'une colline. Il pensait annoncer à ses compagnons quand leur blé serait bon à couper. Lorsqu'il le vit tout piétiné, renversé et retourné, alors qu'à côté il les voyait couchés, profondément endormis l'un près de l'autre, il en conçut de la colère, de la déception et de la douleur. Il murmura entre ses dents : « Si je pensais m'en sortir vivant, sans y laisser autre chose que la chair de mes cuisses, je tuerais ces canailles, qui ont trahi la promesse qu'ils m'avaient faite. » Isengrin a levé la tête et aperçu Renart : « Willkommen ! Bienvenue, Renart ! Venez donc vous asseoir. Je désirais fort vous voir. » Renart ne put prononcer un mot ; la colère le faisait trembler. Il finit par dire : « Je ne vous salue pas, seigneur Isengrin, par saint Thomas, ni ces autres, qui sont ici et se sont conduits honteusement mal à mon égard ! Vous avez trahi notre accord et rompu votre engagement, fils de pute, cocu sans loyauté ! — Renart, il ne tient pas à vous, dit Isengrin, que je ne sois cocu¹ ! Mais je jurerais solennellement devant vous que jamais vous n'avez eu la compagnie d'Hersent, ma tendre amie. Vous vous êtes vanté du contraire, mais sur ma tête vous mentez car, sur cette terre, Dieu merci, il n'est pas de plus loyale dame qu'elle.

Lors dessandi li cox a pié.

²³⁶ Si a dou fromant tant meingié
Qu'ainz d'ilec ne se pot partir,
Lez Ysangrin s'ala gesir.

Antant ez vos Renars traïant

²⁴⁰ Par la veele d'un pendant^a.
Ses compaignons cuidoit noncier
Quant lor blez seroit a soier^b.
Quant il le vit si defoulé

²⁴⁴ Et abatu et triboulé,
D'autre part veoit ces gesir,
L'ain delez l'autre fer dormir^d,
Iriez an fu, maz et dolanz.

²⁴⁸ En bas a dit entre ses danz :
« Se vis eschaper en cuidasse
Et que dou mien plus n'i laissasse
Que de mes cuisses les braons,

²⁵² Je oceïsse ces glotons
Qui vers moi se sont parjuré. »
Ysangrin a le chief levé,
Si a Renart aparceür :

²⁵⁶ « Huile come^f ! Bien veignes tu,
Renars ! Quar vos venez seoir.
Molt vos desirroie a veoir. »

²⁶⁰ Renars ne pot un mot soner,
De mal talant priüst a trambler
Et dit : « Je ne vos salu pas,
Sire Ysangrins, par saint Thomas,
Ne ces autres, qui ici sont,

²⁶⁴ Qui domage et honte me font !
Menti m'avez de covenance
Et trapassé vostre fiancé,
Fiz a putain, desloiax cox !

²⁶⁸ - Renars, ce n'est mie de vos,
Dit Ysangrins, que cox ne soie^g.
Un sairement vos en feroie
Que a Hersent, ma douce amie,

²⁷² N'eüstes unques compaignie^h.
Se vos en estes vos vantez,
Mes, par mon chief, vos i mantez
Qu'en ceste terre, Deu merci,

²⁷⁶ N'a plus loial dame de li :

Sa réputation le dit assez. Quant à moi, si je vous ai causé du tort, portez donc plainte bien vite. Je ne suis pas sous votre coupe et je ne vous aime pas assez pour jamais vous apporter une amende ou vous faire des excuses, par la foi que je dois à Noble le lion. Ni Maupertuis, ni un autre château fort ne vous protégerait de mes attaques, si je ne me retenais à cause de la paix que le roi m'a fait jurer¹. Si je ne pensais pas le peiner, vous n'auriez plus de pelisse ! Malheur à toi qui m'as traité de parjure, fils de pute, langue de vipère ! Tu es mon ennemi mortel. Ne prenez jamais d'engagement, ni d'accord, ni d'alliance avec moi. Je vous ferai faire le grand saut avant que vous n'ayez vu le début d'août. » Voyant Isengrin en colère, tout prêt à mal agir, Renart répondit avec beaucoup de bon sens : « Pour *Laetare Jerusalem*, seigneur Isengrin, je vous invite à comparaître à la Cour de Monseigneur le roi, vous et vos compagnons². Là nous réglerons nos différends. » Isengrin répondit : « Maudit de Dieu celui qui ne s'y accorde pas volontiers ! Pour nous départager par une sentence de justice, j'accepte que chacun de nous s'y rende. » Ainsi l'ont-ils tous promis, ce qui réjouit fort Renart. Depuis lors, il ne cessa de voyager et ne s'arrêtant ni nuit ni jour, il arriva à la Cour du roi. Il y trouva, à ce que je crois, Isengrin et ses compagnons, qui s'étaient logés à l'extérieur. Il n'en salua

Ele en a bien le tesmoignage.
 Mes se je vos ai fait damage^a,
 Si anquerez vostre droiture
 2801 Isnelemant grant aleüre.
 Je ne sui pas en vos dangier,
 Je ne vos ai mie tant chier
 Que je vos aport ja amande,
 2804 Ne nul escondit vos an rande.
 Foi que doi Noble le lyon,
 Ne Mal Pertuis ne fort donjon
 Vers moi ne vos garantiroit,
 2808 Se por la pais ne remenoit^b
 Que li rois m'a fait fiancier ;
 Se ne li cuidoe annuier,
 Dou pelicon n'avriez mie !
 2902 Mar m'apelates foi mantie,
 Fiz a putain envenimez !
 Mes ennemis estes mortex :
 Unques n'aiez en moi fiance,
 2906 Ne seürré, ne aliance^d.
 Je vos ferai un saut saillir

Einz que vaiez^c aoßt venir. »
 Renars voit Ysangrin irië
 3000 Et de mal faire encoragië,
 Si respondi assez par san :
 « A Letare Jherusalem,
 Sire Ysangrins, je vos envoi
 3004 A la cort mon seignor le roi,
 Vos^e et voz autres compaignons :
 La departirons noz raisons. »
 Dit Ysangrins : « Mal daezoit
 3008 Qui molt bien ne vuet que ce soit ;
 Por partir ne por^e panre droit
 Vuil je bien que chascuns i soit. »
 Eins i l'on tuit acreantë,
 3102 A dant Renart vient molt a grë.
 Einz puis n'ot gaires de sejour,
 Ne ne fina ne nuit ne jor,
 Tant qu'il vint a la cort le roi.
 3106 La trova il, si com je croi,
 Ysangrin et sa compaignie
 Qui la defors s'estoit logie.

aucun et pénétra dans le château par une petite porte dérobée. Il salua le roi à haute voix, d'une manière qui prouvait qu'il savait parler avec sagesse : « Sire, mon roi, que le fils de Marie vous bénisse, vous et tous les vôtres. » Sans tarder, le roi se leva à l'arrivée de Renart ; il le fit asseoir à ses côtés car Renart était quelque peu son ami. Le roi tenait une bêche. En effet, il ne savait rien faire d'autre que des cons. Mais son œuvre était sans beauté ni élégance, car lorsqu'il avait de sa bêche bien tranchante fait une plaie en forme de fente, celle-ci demeurait hideuse et grande, sans jamais pouvoir se refermer. Ainsi l'entaille était bien apparente, longue d'un demi-mètre au bas mot.

Renart, tout étonné, interpella le roi Connin à ce sujet¹. Il lui demanda à propos de cette ouverture si laide et obscure, pourquoi il l'avait faite si grande, car jamais dans sa vie il n'avait vu de plaie sans fond. Et cela ne ressemblait en rien à un con. « Renart, lui répondit le roi, vous n'êtes ni sage, ni courtois vous qui blâmez ce que le monde entier sert et prie à genoux ! C'est bien un con que j'ai fait là. — Sainte Vierge, tous les autres sont-ils aussi laids que celui-ci ? — Oui, puisse Dieu me prêter vie, car ils sont tous frappés sur le même coin², c'est-à-dire fendu avec cette bêche. » Renart répondit en souriant : « Sire, je garderai désormais le silence

Unques nul sol ne salua,
³²⁰ Par un guichet laianz antra,
 Le roi salua hautement,
 Si come cil qui saigement
 Savoit bien dire sa raison :
³²⁴ « Sire rois, sa beneïçon
 Vos doint li fiz Sainte Marie
 Et tote voſtre compaignie^e. »
 Li rois ne tint mie paresce,
³²⁸ Contre Renart molt toſt se dresce^b,
 Si' l'a deſoſte lui assis
 Car il ert auques ses^d amis.
 Li rois une besche tenoit^f,
³³² Que d'autre meſtier ne ſavoit
 Que de cons faire ſoulemant.
 Mes nel faisoit ne bel ne gent,
 Quar quant li plaie eſtoit fândue
³³⁶ De la besche qu'eſt eſmolue^g,
 Si remenoit hideuse et granz,
 Ne ja ne reclooit nul tans,
 Que demi aune a grant mesure

³⁴⁰ Ne parut bien la fandeüre.
 Renart molt s'en esmervoïlla ;
 Le roi Connin en^e apela,
 Demanda de celle overture,
³⁴⁴ Que si eſtoit laide et obscure,
 Por quoi l'avoit faite si grant,
 Car onques mes en son vivant
 N'avoit veüe plaie sanz fonz,
³⁴⁸ Ne ce ne ſambloit mie cons.
 « Renars, ce respondi li rois,
 N'eſtes pas ſaiges ne cortois,
 Qui blasmez ce que toz li mons
³⁵² Sert et requert a genoillons !
 Ce eſt uns cons que j'ai ci fait.
 - Douce dame, ſont il si lait^h
 Tuit li autre, si cum ciz eſt ?
³⁵⁶ - Oïl, se Dex ſanté me preſt,
 Car tuit ſont en un coing feru
 Et de ceſte besche fându. »
 Renars respont en ſorriant :
³⁶⁰ « Sire, je m'an tairai atant

puisqu'il ne doit blâmer cette chose. Mais on pourrait y apporter bien des améliorations, sire, si vous vouliez m'en croire. — Comment cela, Renart ? — Vous auriez pu prendre un cou de cerf fort et résistant, écorché de frais ; vous en auriez placé la peau en travers du con, solidement collée avec de la poix et de la glu. Une fois la plaie séparée par ce cuir finement cousu, il y aurait deux orifices moins hideux qu'un seul. Celui qui serait tourné vers l'extérieur, serait le con ; et celui du dessous, de forme plus ronde, serait l'anus puisqu'il doit être situé à l'arrière. »

Le roi se leva pour considérer son œuvre. Il se mit à imaginer que, si le con était dessus, et par conséquent l'anus dessous, ainsi que Renart le lui conseillait, la chose en serait infiniment meilleure. « Renart, approuva-t-il, tu dis vrai. Vraiment, tu es bien savant : toutes tes paroles sont des vérités ! Cependant je ne sais où l'on aurait trouvé le cou d'un cerf à mettre là. Jamais je ne vis un cerf dans ce pays. » À l'entendre, Renart conçoit une joie folle. « Vous vous faites du souci pour rien : ici même, au portail extérieur, j'en ai vu un gros et gras. Il y a longtemps qu'il serait entré, si la porte était ouverte ! » Le roi bondit et se précipita en personne à la porte pour l'ouvrir. Brichemer, qui attendait son procès, vit que l'entrée était libre ; il s'y lança, tête en avant, sans attendre ses compagnons. Le roi suspendit la trêve¹ : de ses mains, il le saisit par les cornes, leva une puissante massue et lui

Car nus hom ne doit ce^a blasmer,
Mes molt i porroit amander,
Sire, se vos m'an creüssez.

³⁶⁴ - Comant Renars ? - Que preïssiez
Un col de cerf fort et tenant,
Qui escorchiez fuist maintenant,
Sou meïssiez sus de travers,

³⁶⁸ A poiz et a gluz bien aherz.
Quant la plaie fuist departie
Et de cest cuir estroit lacié,
Ne fussent mie si hydous

³⁷² Li dous pertuis cum li uns soux.
Cil de defors fuist li cons
Et cil desoz, li plus raons,
Fuist cus en itelle maniere

³⁷⁶ Car li cus doit aler arriere. »

Li rois estut, si l'esgarda ;
Dedanz son cuer se porpansa
Que se li cons estoit desus,

³⁸⁰ Por quoi desoz refuist^b li cus,
Si cum Renart li ensaingnoit,
La chose molt amenderoit.

« Renars, dit il, tu me diz voir.

³⁸⁴ Molt par est plains de grant savoir :
Quant que tu diz est veritez !

Mes je ne sai ou fuist trovez
Li cox clou cerf qui la fuist mis.

³⁸⁸ Un cerf ne vi en cest pais. »
Renars l'entant, molt an fu liez^c.

« De folie vos esmaiez.

A cele porte la defors,

³⁹² En vi je un et gras et gros.

Pieça qu'il fuist çaiantz antrez,
Se li poistiz fu desfermez ! »

Li rois meïsmes se dreça,

³⁹⁶ Vers le poistiz molt tost ala,
Si l'a overt isnelemant.

Brichemers, qui son plait^d atant,
Voit que delivre estoit l'antree ;

⁴⁰⁰ Laiantz se fiert teste levee,
Einz compaignon n'i atandi.

Li rois les triés li randi :

Par les cornes es mains le prant,

⁴⁰⁴ Une grant maçuë destant,

en frappa la tête. Renart le roux se réjouit lorsqu'il le vit à genoux. « Tuez ce scélérat, dit-il. Pas un jour de son existence où il ne fit de tort à quelqu'un ! Il y a longtemps qu'il aurait dû être exécuté, si la justice fonctionnait dans ce pays. » Le roi tenait un couteau pointu, avec lequel il a séparé le cou de la tête, puis, en pratiquant une incision, il a isolé la peau de la nuque. Il l'a placée en travers du con et l'a fixée solidement avec du ciment. Cela est indispensable, car la tension à cet endroit est toujours si grande qu'il s'en faut de peu que les deux orifices n'en redeviennent un seul.

« Renart, mon cher ami, dit le roi, j'ai fait selon ton enseignement. À la vérité, de toute ma vie, je n'ai rien fait de cette qualité ! » Lorsque Renart vit que le roi était content, il se réjouit de ce que ce dernier acquiesçât ainsi à ses leçons.

« Sire, vous avez bien travaillé en cousant étroitement la peau d'un solide lacet. Maintenant la tranchée n'est plus aussi grande, ni aussi horrible à regarder. Voici bien la preuve que vous avez agi avec grande sagesse. Vous avez fait le début du con, mais il reste encore plus à faire, avant que les progrès ne se voient. La fosse reste grande et profonde : il n'y en a pas de plus horrible au monde ! Qui maintenant regarderait et en examinerait l'intérieur, ne trouverait aucun obstacle pour l'empêcher de voir jusqu'au fond, s'il le désirait, alors que cela ne doit pas être. Sire, ce n'est ni une vieille marnière, ni un grand fossé, ni même un profond cours d'eau,

Si l'an dona parmi la teste.

Renars li ros en fait grant feste

Quant il le vit agenoilliez.

⁴⁰⁸ « Tuez, dit il, cest pautonnier

Qui onques jor de son aage

Ne vesqui sanz autrui domaige !

Pieça qu'il deüst estre ocis,

⁴¹² Se droiz alast par cest païs. »

Li rois tint un coutel a pointe,

Dou col a la teste desjoite,

S'an tailla hors le chaaignon^a,

⁴¹⁶ En travers l'a mis sor le con,

Bien estaichié a fort cimant.

Meüstiers est granz quar toz jors tant

Si durement que par un poi

⁴²⁰ Ne revinent a un li troi^b.

« Renart, dit li rois, biax amis,

Fait ai ce que tu m'as apris.

Or sai de voir qu'en mon vivant

⁴²⁴ Ne fis chose qui vausist tant ! »

Quant Renars vit que au roi plot,

Dedanz son cuer grant joie en ot

De ce que li rois s'acordoit

⁴²⁸ A ce que li li ensaignoit.

« Sire, bien avez exploitié

Quant vos avez estroit lacié

Le cuir a la forte^c corroie.

⁴³² Or n'est mie si granz la roie

Ne si hidouse a esgarder.

Por ce poez bien esprover

Que ovré avez molt saigement.

⁴³⁶ Fait avez le comancement

Dou con, mes plus i a a faire

Encor, einçois que ce ne paire^d,

La fosse est granz et parfonde,

⁴⁴⁰ N'a si hidouse en tot le monde !

Qui orandroit esgarderoit

Et laianz esbeoteroit,

N'i a chose qui destornast

⁴⁴⁴ Que deci au fonz ne gardast^e,

Se il le fonz voloit veoir,

Mes ce ne doit on pas veoir^f.

Sire, n'est pas marliere viez^g,

⁴⁴⁸ Ne granz fossez, ne parfonz biez,

mais un abîme, véritablement, puisqu'on n'en trouve pas le fond. Je ne sais que vous dire ! C'est le gouffre de Satalie, qui engloutit et reçoit tout ! Mais sachez bien que, qui prendrait la crête rouge vif d'un coq pour l'attacher sur cette bande que vous avez mise là afin de séparer le con de l'anus, boucherait un peu l'entrée. Ainsi cette fosse ne serait plus aussi béante, elle qui est constamment ouverte parce que rien ne la recouvre. Nul n'osera en approcher de peur de se noyer ! »

Le roi Connin comprit que Renart lui donnait de bons conseils. Il s'émerveilla infiniment sur la manière dont Renart pouvait imaginer de telles solutions. Car lui pourrait bien y passer ses journées sans les entrevoir, si Renart ne le conseillait pas. « Renart, dit-il, tu es un très grand savant ! Je suis convaincu que mon œuvre serait meilleure, si je me tenais à ta proposition. Mais je ne sais où prendre la crête, je n'en aurai pas. Je ne saurais même pas où chercher car jamais je ne vis de coq en cette terre ! » Renart parla avec intelligence : « Sire, si vous voulez me croire, je vous donnerai un bon conseil à ce propos. Ce matin, lorsque j'entrai ici, je vis Chantecler, qui s'était installé là dehors sur la branche d'un pommier ; il tendait le cou de ce côté avec insistance. Sire, je suis persuadé qu'il entrerait volontiers, pourvu qu'on lui ouvre. — Renart, va donc lui ouvrir ; et s'il veut venir ici, surtout qu'on ne l'en

Einz est abismes veraimant
Que nule chose fonz n'i prant.

Je ne sai que je vos en die :

⁴⁵² Ce est li gorz de Sathalie
Qui tot englout et tout reçoit !
Mes bien saichiez qui pranderait^a

Une creste de coc vermoille,

⁴⁵⁶ Si l'atachaſt en^b celle roille
Que vos avez ileques mise,
Qui le con et le cul devise,
Un poi estoperoit l'antree.

⁴⁶⁰ Si ne seroit pas si bae
Celle fosse qui toz jors huevre,
Por ce que nule riens ne cuevre ;
N'i osera nus aproichier

⁴⁶⁴ Quar il i cuideroit noier. »
Li rois Connins entant et voit
Que Renars bien le consoilloit.

Mervoille soi molt duremant

⁴⁶⁸ En quel meniere ne comant
Renars s'an pooit remambrer,
Car toz jors i poist pansser

Quant il de ce s'esparceüst,

⁴⁷² Se li consoz Renart ne fuſt.

« Renars, fait il, molt par es' saiges !
Bien sai por voir que mes ovraiges
Amanderoit, s'estoit tenu

⁴⁷⁶ Ce que tu m'as esmenteü.

Mes je ne sai ou je prandroie
La creste, que point n'an avroie.
Je ne le savroie ou querre

⁴⁸⁰ Que ainz ne vi coc en ceſte terre ! »
Renars parla, qui fu sennez :

« Sire, se croire me volez,
De ce bon consoil vos donrai.

⁴⁸⁴ Huimain, quant je çaiantz antra,
Vi Chantecler la fors logier
Desor la branche d'un pomier,
Duremant coulooit çaiantz.

⁴⁸⁸ Sire, je sai de voir et pans

Que volantier i antreroit
Qui la porte li overroit^d.

- Renars, alez li donc ovrir ;

⁴⁹² Et se il vuet çaiantz venir,

empêche pas. » Aussitôt Renart sauta sur ses pieds, plein de joie, car il sait maintenant sans aucun doute qu'il tirera vengeance de Chantecler. Il va ôter le verrou de la porte. Chantecler, lui, pensait venir plaider. Quand il trouva la porte ouverte, il ne s'aperçut pas qu'il courait à sa perte ; il se précipita sans retenue à l'intérieur, sans attendre pair ou compagnon. Renart referma la porte. Le coq comprit qu'il était tombé dans un piège, au moment où il vit Brichemer gisant à terre¹. Il s'attendit au même sort. Il sut avec certitude, lorsqu'il vit Renart, l'auteur de tous ses ennuis, qu'aujourd'hui il ne quitterait pas la Cour sans dommage, car il n'avait obtenu de lui ni trêve ni paix. Il est terrifié à l'idée de mourir. Mais Renart n'est pas tranquille non plus, car il craint que l'autre s'échappe. Il irait volontiers lui donner une ou deux rations de coups de bâton sur la tête, car il craint beaucoup les volatiles. Le roi s'est dressé tout aussitôt et a saisi Chantecler par la tête : « Chevalier, dit-il, c'est sans autre forme de procès que je ferai de vous ce que je veux, puisque je vous ai sous la main. Si cela vous chagrine, peu m'importe ! » Et Renart lui donna un rasoir avec lequel il coupa la crête, grande et dentelée. Il la posa au milieu du con, suivant les indications de Renart. Après que la crête fut placée avec beaucoup d'attention et de soin, elle se trouva être suffisamment grande et large pour boucher toute l'entrée.

Gardez ne li soit deſtorné
 Que n'i antre a sa volanté. »
 Maintenant saut Renars en piez,
⁴⁹⁶ Qui molt an fu joianz et liez,
 Quar or set il bien sanz faillance
 De Chantecler avroit vanjance.
 Le poſtiz vait desverroillier
⁵⁰¹ Et Chantecler^a cuidoit plaidier.
 Quant la porte trova overte,
 Ne s'aperçoit pas de sa perte,
 Laianz se fier tot a bandon,
⁵⁰⁴ N'i atant par ne compaignon.
 Renars a le poſtiz reclos.
 Adonc s'aperçut bien li cox
 Que trahiz eſt quant Brichemer
⁵⁰⁸ Vit a terre peeſter^b.
 Autretel atandi de lui.
 Bien set de voir que sanz ennui
 Ne partira de cort huimés,
⁵¹² Quar il n'avoit trieve ne pais
 De Renart, quant il l'a veü
 Qui tot ceſt plait li a meü.

De morir a molt grant paour ;
⁵¹⁶ Ne Renars n'eſt mie en ſejour
 Que il dote de l'eſchaper.
 Volantiers li alaſt doner
 Un cop ou dous de livroiſon
⁵²⁰ Parmi la teſte d'un baſton,
 Car molt dote chose volant.
 Li rois s'eſt dreciez en eſtant,
 Chantecler par la teſte prant.
⁵²⁴ « Vassauz, dit il, sanz jugemant
 Ferai de vos ma volanté
 Quant je ſi pres vos ai trové.
 S'il vos an poise, ne m'an chaille ! »
⁵²⁸ Et Renars un rasour li baille
 Dont li a la creſte copee,
 Qui eſtoit granz et crenelee^c.
 En mi le con aſſise l'a,
⁵³² Si cum Renars li devisa.
 Et quant il l'ot einqui aſſise
 Par grant ſan et par grant devise,
 Si fu la creſte grant et lee
⁵³⁶ Qu'ele eſtopa^d tote l'antree.

Vous qui avez vu l'intérieur d'un con et vous occupez de cons, savez bien de quoi il s'agit : les femmes l'appellent clitoris, parce qu'il est au milieu du con¹. À cette époque-là, il n'avait pas encore de nom. Mais depuis les femmes lui en ont donné un, qu'elles nous ont appris.

Le roi Connin se réjouit fort, lorsque la tranchée fut garnie de la crête et de la nuque, car alors cela commença à ressembler à un con. « Renart, dit-il, quiconque chercherait tout autour de la terre, ne trouverait un homme aussi sage que toi dans ta génération ! Je m'interroge : d'où te viennent pareille sagesse et ces grandes idées que tu m'exposes ? — Sire, ne vous occupez plus de cela, vous en avez assez parlé. Vous avez commencé un con, mais il n'est pas encore terminé. — Comment cela Renart ? Est-il donc encore laid ? — Oui, assez. — Dis-moi en quoi ? — Bien volontiers, Sire. Ma foi, il lui manque une barbe. S'il en avait une, il en serait plus beau et plus décent. — Dis-moi donc à quoi servirait de lui mettre une barbe ? — Sire, elle couvrirait le con, visible au beau milieu sans aucune difficulté, ainsi que cette crête et ce morceau de couenne. Sire, quel que soit le résultat, si mon conseil est agréé, la barbe sera placée par-dessus. Les rustres qui ne s'y connaîtront pas imagineront grâce à la barbe qu'ils sont devant l'entrée d'un puits profond, bouchée par un buisson. Car, nous avons pu voir que,

Vos, qui en con veü avez
Et de cons vos entremetez,
Savez bien que ce senefie :

⁵⁴⁰ Les dames l'apelent landie
Por ce qu'ele est en mi le con.
Encor adonc n'avoit nus non
Mes puis li ont les dames mis,

⁵⁴⁴ Qui le non nos an ont apris.
Molt fu li rois Connins haitiez,
Quant li rois fu^a apperoilliez
De la creste et dou chaon,

⁵⁴⁸ Qu'adonques primes sambla con.
« Renars, dit il, en tot le monde
Qui chercheroit a la reonde
Ne troveroit home si saige

⁵⁵² Comme tu es de ton aage !
Molt me mervoil dont si grant sans
T'est venuz et si granz porpans
Come je t'oi ci deviser.

⁵⁵⁶ - Sire, tot ce laissez eüer

Qu'assez avez de ce plaidié.
Un con avez ci comancié,
Mes il n'est mie encore fait.

⁵⁶⁰ - Comant Renars ? Est il donc lait ?
- Oïl, assez. - Di moi de quoi^b !

- Volantiers, sire, par ma foi
Barbe li faut. Si barbe eüst,

⁵⁶⁴ Plus beax et miaz seanz an fust.
- Or me di donques que vaudroit
La barbe, qui or li metroit ?
- Sire, ele covreroit le con

⁵⁶⁸ C'on voit en mi tot a bandon
Et celle creste et cel coueine.
Sire, comant qu'il an aveigne,
Se mes consouz en est creüz

⁵⁷² La barbe iert mise par desus.
Vilain qui ne s'i conoïstront
Par la barbe molt bien sauront
Que ce soit d'un haut pois l'entree

⁵⁷⁶ Qui d'un boison soit estopee,

bien souvent lorsque quelqu'un a fait une chute dans un puits, les paysans des alentours l'entourent d'une haie afin que les bêtes n'y tombent pas. Ils penseront donc qu'il s'agit de cela et n'oseront jamais hanter ce lieu. Mais toutes les personnes courtoises, qui seront au courant, ne le haïront pas à cause d'une barbe. Au contraire, clerks, bourgeois et chevaliers n'en auront que plus d'amour pour lui.

— Renart, je vois bien que tu me conseilles loyalement. Saches qu'en vérité je paierai de ma personne plutôt que de renoncer à cette barbe, quelle que soit la terre où elle sera prise. — Si vous voulez avoir la barbe, vous n'avez pas besoin de bouger de chez vous. Si vous voulez me croire, sur la foi que je dois à Hersent, ma maîtresse, ici même, avant l'heure de complies, je vous amènerai le seigneur Isengrin. Je le vis ici ce matin, à la porte extérieure. Il arbore un museau gigantesque qui conviendrait parfaitement à nos besoins. — Dieu, dit le roi, quel conseiller ! Je ne connais pas son pareil sur terre. Va ouvrir la porte ! — Avec plaisir, Sire », dit Renart qui ne connaît ni lenteur ni lâcheté. Il alla ouvrir le portail. Isengrin, qui n'était pas endormi, bondit et il ne fit pas une tête d'enterrement, lorsqu'il vit la porte ouverte. Il se précipita à l'intérieur à toute allure et monta jusqu'au palais pour se présenter au roi. Quand il vit Chantecler sans crête et Briche mer sans nuque,

Quar maintes foiz avons veü,
Quant on est en un pois cheü,
Li paisant d'entor le haient
580 Que les bestes dedanz ne chaient^a.
Autel cuideront ci trover,
Ja n'i oseront habiter^b.
Cortoise gent, qui ce sauront,
584 Ja por barbe ne le hairont^c,
Einz l'an avront assez plus chier
Clerc et borjois et chevalier.
- Renartz, je voi bien et entant
588 Que me consoilliez loialmant.
Or sachoiz bien de verité
Que ainz m'avra dou cors costé
La barbe qu'ele n'i soit mise,
592 En quelque terre que soit prise.
- Se la barbe volez avoir,
Ja ne vos en covient movoir
De ci dedanz vostre maison.
596 Se volez croire ma raison,

Foi que je doi Hersent m'amie,
Çaiaz, einz ore de complie,
Vos amanra dant Ysangrin^d.
590 Je le vi çaiaz hui^e matin,
La defors devant cele porte.
Une grandesime ure porte :
Bone seroit a cel meſtier.
594 - Dex, dit li rois, quel consoillier !
En tot le mont ne sai son per.
Vai li la porte deffermer !
- Volantiers, sire », dit Renars,
598 Qui n'est mie lanz ne coarz.
Lors li dessarra le poſtiz.
Ysangrins n'estoit^f mie endormiz,
Saut sus, ne fit pas chiere morte,
602 Quant vit qu'overte fu la porte.
Laiaz se fiert tot a eslais,
Devant le roi monte ou palais.
Quant sanz creſte vit Chantecler
606 Et sanz le chaignon Briche mer,

une grande peur le saisit, n'en doutez pas. Pour tout le trésor de Rome, il voudrait ne pas s'être jeté là. Lorsqu'il vit Renart son ennemi, il aurait préféré être plongé nu dans la mer. — Renart, dit-il, tu m'as trahi ainsi que tous ceux que je vois ici. Si je ne craignais que toi, par la foi que je dois à dame Hersent, il en irait tout autrement. Mais je ferai éclater ta trahison, je vais te faire voir ! — Par ma tête, seigneur Isengrin, vous parlerez d'autre manière, s'exclame Renart, avant de vous échapper. Et ce museau que vous arborez, vous allez nous le laisser ici en gage ! — Renart, si je vous le laissais, ce serait très grave pour moi. Je ne pourrais plus adresser la parole à Hersent : elle croirait, je vous le garantis, que j'ai été condamné pour vol¹. — Seigneur Isengrin, que m'importe, corbleu, votre honte ! Si vous étiez écorché vif, des oreilles jusqu'aux pieds, je n'en serais pas assez vengé, tant vous m'avez causé de douleur et de chagrin. Je ne connais pas d'autre bête, excepté Brun l'ours, que je haïsse autant que vous. — Ai-je donc commis quelque faute à votre égard ? Je croyais être votre ami. — Mon ami ? Dieu ! Dites-moi comment ? À cause de vous j'ai perdu le froment, dont le quart me revenait. Mais par ma barbe², j'en aurai aujourd'hui justice, que cela vous soit ou non désagréable ! — Par saint Remacle³, où jamais je ne suis allé, Renart, si vous me causez du tort et si je peux vous attraper

Paor ot grant, n'an dotez mie.
 Por tot l'avoir de Rommenie^a
 N'i vousist estre embatuz ;
 620 Miaz vousist estre en mer toz nuz
 Quant vit Renart^b son ennemi.
 - Renars, fait il, tu m'as trahi
 Et toz ces autres que ci voi.
 624 S'or ne dotasse autrui que toi,
 Foi que je doi dame Hersent,
 Ja alašt treštot autremant.
 Ta traison ferai paroir,
 626 Ce vos ferai je bien savoir.
 - Par ma teste, sire Ysangrin^c,
 Vos parleroiz d'autre Martin,
 Fait soi Renars, einz qu'eschapez^d.
 632 Et cele hure que vos portez
 Nos lairoiz vos çaianz en^e gaige !
 - Renars, g'i aroie domage,
 Se je la hure i laissoie !
 636 Mais a Hersent ne parleroie :

Bien cuideroit, ce vos plevis,
 Qu'a larrecin fusse repris.
 - Sire Ysangrins, de vostre honte,
 640 Por le cuer bé, a moi que monte !
 Se estiez vis escorchiez,
 Dois les oroilles jusqu'as piez,
 Ne m'an seroit assez vanjance,
 644 Tant m'avez fait duel et pesance.
 Ne sai beste fors que Brun l'ors
 Que je tant hée come vos.
 - Ai je^f donc riens vers vos mespris ?
 648 Je cuidoie estre vostre amis.
 - Mes amis ? Dex ! et vos comant ?
 Par vos ai perdu mon fromant,
 Ou avoie la quarte gerbe.
 652 Mes par iceste moie barbe,
 Je en avrai encui mon droit,
 Ou mal vos sie ou bien vos poit !
 - Par saint Romascl ou onc ne fui^g,
 656 Renars, se par vos ai ennui,

hors d'ici, je me vengerai sur votre personne de telle sorte que l'être qui vous aime le plus en sera affligé. — Vous êtes bien présomptueux, Isengrin, de me menacer ainsi à la Cour, en présence du roi ! Cela va vous valoir une nouvelle récompense, je pense. — Certes non, dit le roi, par saint Samson¹ ! Avant qu'il ne quitte ma maison, on lui rabattra son caquet ! Ce n'est pas la première fois qu'il se vante et prétend déshonorer mes amis. »

À ces mots le roi sauta sur ses pieds et se dirigea plein de colère vers Isengrin. Il le tira par les oreilles jusqu'à les lui rendre rouge vif. Il le lança et le frappa, le tira et le poussa : l'autre en perdit toute couleur. Puis il le saisit par la nuque² : il lui a complètement détaché le museau de la tête, avec toute la peau, et l'a planté autour du con, de telle façon que depuis personne ne put l'ôter, quelque moyen qu'on invente. Glu, poix, épile-con³ ne valent pas un bouton de culotte. Les mélanges et autres substances dépilatoires que concoctent les putains ne leur servent à rien, car le poil pousse toujours, et même il repousse après encore plus épais. Seigneurs, ainsi fut arrangé le con, comme vous me l'avez entendu dire, grâce aux sages conseils de Renart. Éclatante fut la vengeance qu'il tira de ses associés pour le tort qu'ils lui firent. Il sut bien leur causer de grands ennuis à tous trois, à Brichemer en premier puis à Isengrin et Chantecler.

Et je vos puis tenir ça fors,
J'en prandrai de^a vostre cors
Tel vanjance qui grevera
⁶⁶⁰ Celui qui miaz vos amera.
- Molt par estes outrecuidiez,
Ysangrins, qui me menaciez
Devant le roi dedanz sa cort !
⁶⁶⁴ Je cuit qu'autre bien vos en tort^b.
- Non, dit li rois, par saint Sanson,
Ainz que il parte de ma maison^c,
Laira il molt de son genglois !
⁶⁶⁸ Ce n'est pas la premiere foiz
Qu'il s'est vantez et avanciz^d
De honte faire a mes amis. »
A ceist mot saut li rois en piez,
⁶⁷² Vers Ysangrin vint touz iriez.
Si le saiche par les oroilles,
Qui totes li a fait vermoille ;
Empaint et fiert et saiche et boute :
⁶⁷⁶ La color li fuit tantoist toute^e.

Puis le prant par le tribonel,
La hure a trestote la pel
Li a de la teste sevee,
⁶⁸⁰ Et entor le con l'a plantee
Que puis ne la pot nus oster
Par engin c'on poïst trover.
Ne gluz, ne poiz, ne poillecons
⁶⁸⁴ Ne valent mie trois botons ;
Melleüre, n'autre peloins
Que entremellent ces^f putains
Ne lor vaut riens, quar toz jors croit,
⁶⁸⁸ Plus dru après commance et naïst^g.
Seignor, ainsi fu atornez
Li cons, come vos dire m'oez,
Par le conseil Renart le saige.
⁶⁹² Bien se vanga dou grant damage
Que li firent sui moitoiier ;
Bien lor en fist grant encombrier
A toz trois, premiers Brichemer
⁶⁹⁶ Et Ysangrin et Chantecler.

Renart a restauré le con : Brichemer y a mis la nuque, le coq y mit le clitoris et la barbe qui pousse à l'extérieur et qui fut placée en dernier, c'est Isengrin le débauché qui l'a mise. Il en resta sans ornement, déshonoré à jamais.

Le roi considéra son œuvre : elle lui plaît infiniment car il n'y a rien mis sans raison valable. Sans rien mettre de plus, sans rien ôter non plus, je puis bien, quant à moi, me reposer et laisser le conte du con. Nul ne doit en parler qu'en bien, car il n'est au monde rien de plus doux que le con, je le sais bien. Ici s'achève la chanson qui raconte comment Renart rendit le con parfait.

APPENDICE I

Aussitôt il s'était adressé à lui très amicalement : « Renart, soyez le bienvenu. Nous vous avons beaucoup attendu. Avez-vous réussi ? Hermeline vous a-t-elle appris ce que vous recherchiez ? Je l'avoue, je suis très curieux de savoir la vérité et je vous serai reconnaissant de me le dire. — Seigneur, dit Renart, Votre Grâce, n'est-il pas bien fou celui qui ne cherche pas ? Moi, pour obtenir votre reconnaissance, j'y ai consacré toutes mes forces. Vous ferez ce que je dirai, et ensuite vous verrez ce que je vais faire, car je désire infiniment devenir votre

APPENDICE I

Renars a restoré le con^a :

Brichemer i mist le chaignon,

Et la landie i mist li cox,

⁷⁰⁰ La barbe qui croist par defors,

Qui i fu mise a darrieres,

I mist Ysangrins li lechierres^b,

Qui toz an fu desaornez.

⁷⁰⁴ Il ne sera plus honorez.

Li rois esgarde son ovraige

Qui molt li plait en son corage,

C'onques nule chose n'i mist

⁷⁰⁸ Que par raison n'i convenist.

Sanz plus metre, sanz plus oster,

Ici puis je bien reposer

Et laisser le conte dou con.

⁷¹² Nus n'an doit dire se bien non

Que ou monde n'a si douce rien

Com est li cons, ce sai je bien^c.

Ici parfina la chançon^d

⁷¹⁶ Comant Renars parfist le con^e.

¹ Maintenant l'avoit aresnié

Et li dist par grant amistié :

« Renars, bien soiez vos venu,

⁴ Assez vos avons attendu.

Comment avez vos exploitié ?

Vos a Hermeline enseignié

Ce que vos alastes querant ?

⁸ Certes molt le vois desirrant

Que j'en sache la verité

Et molt vos en^f savrai bon gré.

- Sire, dist Renart, vostre grace,

¹² Est il molt fox qui ne porchace ?

Et por la vostre grace avoir,

I ai ge mis tot mon pooir.

Vos ferez ce que je dirai,

¹⁶ Et pois verrez que je ferai

Que je ai molt grant volenté

Que je soie de vos privé

Et molt ai mis a porchacier.

intime ; j'ai tout fait pour y parvenir. Faites donc sortir tout le monde de cette demeure. Donnez vos ordres pour qu'ils sortent tous et qu'il ne reste personne, mort ou vif ; que tous attendent à l'extérieur sauf la reine, vous et moi. Je préparerai le remède ; je lui donnerai à boire un somnifère qui l'endormira si vite qu'elle ne pourra se retenir de tomber. Alors nous pourrions soigner la plaie et nous lui ferons un con là où vous voudrez. Je vous tiendrai ainsi parole. » La décision de faire un con est prise. Il y en aura qui seront bien surpris.

Le roi ordonna à ses gens ainsi qu'aux étrangers de sortir du palais : qu'ils discutent dans la cour, car il veut avoir un entretien privé avec sa femme et le noble Renart. Il veut leur faire part de ses secrets. Tous ont descendu l'escalier pour sortir du palais de marbre. Renart alors prend une coupe et apporte à boire à la dame. S'il avait voulu la tromper, il lui aurait suffi de dire : « Ne bougez pas, c'est un ordre », et il aurait pu la découper en morceaux, elle n'aurait pas bougé le pied ni la tête. Elle reposait sur le dos, son poulx et son haleine étaient imperceptibles. Le noble Renart, comme un médecin, a pris un cataplasme et a soigné la plaie en un tournemain. « Seigneur, dit Renart, voilà qui est fait de cette crevasse : elle n'est plus visible. À présent occupez-vous de savoir en quel endroit nous ferons le con. Considérez avec attention son emplacement. »

²⁰ Or fates cest oſtel wïdier
Et lor moſtrez voſtre reſon,
Si que il wident la meſon
Qu'il n'i remaigne vis ne mors ;

²⁴ Tuit vos atendent la defors
Fors ge et vos et la roïne.
Et je ferai bien la mecine,
Je li donrai a boivre oubie

²⁸ Qui l'avra lues si endormie
Ne se tendra qu'ele ne chaie.
Lors si porrons sener la plaie.
Et feron con ou vos voudrez

³² Si que ja desdit n'en serez. »
Du con fere est le conseil pris,
Or en i avra de sorpris.

Li rois comanda a sa gent

³⁶ Et as estranges ensement,
Que il issent hors du palais ;
En mi la cort tiegnent lor plais,
Qu'il velt dire un privé esgart

⁴⁰ A sa fame et a dant Renart ;

Ilec lor dira ses secrez.
Tuit ont devalé les degrez,
Fors sont du palés marberin.

⁴⁴ Et Renars prent un mazelin,
Si aporte la dame a boivre ;
Si com il la vousist deçoivre,
Ne li estut fors dire tant :

⁴⁸ « Reſtez coie'', jel vos commant. »
Detrenchier toute la peüst
Que pié ne teſte ne meüſt ;
Ele giſt juſ tote ſouvine,

⁵² N'i ſentiſt on pouſ ne aline.
Danz Renars a pris un entrait
Comme cil qui mecine fait,
Plus toſt a la plaie ſenee

⁵⁶ Que on n'eüſt ſa main tornee.
« Sire, ce diſt Renars, eſt bien
La creveüre, n'i pert rien.
Or prenez garde en quel endroit

⁶⁰ Nos ferons le con orendroit.
Si gardez tres bien ou il ſiece. »

Un moment pensif, le roi dit : « Fais-le sur le devant du buste. Je le veux bien loin de cet endroit puant. Parce qu'il sent si mauvais, je veux l'éloigner du cul. » Le noble Renart a pris son rasoir et fait une petite fente au milieu du buste. Il appelle le roi et lui dit : « Seigneur, il me faut à présent voir votre pénis. Mettez-le ici, bien droit : je veux faire à vos mesures. » Le roi répond : « Comme tu veux. » Aussitôt il lui sort son pénis. L'autre en a pris la circonférence et il fait une fente à cette taille. Il a tant fendu qu'il parvient à la fin de son travail. « Seigneur, il est tout à fait sain et se tient bien. Mais ils ont toujours tendance à s'agrandir. À peine peut-il en rester un seul en état. Il conviendrait d'y mettre deux contreforts, deux bonnes et fortes courroies, une dessus et une autre dessous. Ainsi il ne bougera plus. » Noble répond : « Tu as raison. Mais où les avoir ? Où prendre ces courroies ? — Empruntez-les à Brichemer ! Il n'en est pas de meilleures au monde que celles qu'il a sur le dos. C'est ce que je vous conseille », dit Renart.

APPENDICE II

Renart a parfait son œuvre. De ses deux pieds il lui ouvre le con et regarde s'il ne faut pas recoudre. Il appelle le roi et le lui

Li rois a pensé une piece :
 « Fai le, fet il, el piz devant.
⁶⁴ Ensus le vueil de ce puant.
 Por ce qu'il a si malvés flaire,
 Le vueil ge du cul ensus traire. »
 Danz Renars a son rasoir pris,
⁶⁸ Un poule fent en mi le piz.
 Li rois apele, si li dit :
 « Sire, or m'estuet veoir le vit,
 Metez le ça tot a droiture ;
⁷² Je vueil fere a vostre mesure. »
 Li rois respont : « Si com toi plest. »
 Tot maintenant le vit li trest,
 Entor en a pris la mesure,
⁷⁶ Puis le fent tant com le vit dure,
 Tant a fendu qu'a son point vient.
 « Sire, or est bien sain, si se tient.
 Mes il croissent tot volontiers,
⁸⁰ A paines remaint uns entiers.
 Si convendroit deus contreforz

De deus bones corioies forz,
 L'une desus, l'autre deseure :
⁸⁴ Ne se movra puis icele eure. »
 Noble respont : « Tu diz bien voir.
 Comment les porrons nos avoir ?
 Les courroies, ou ierent prises,
⁸⁸ Qu'illequesseront assises ?
 - Empruntez les a Brichemer,
 N'a si bones jusqu'a la mer,
 Molt les a bones sor le dos ;
⁹² Ce dist Renars, tex est mes los. »

APPENDICE II

¹ Bien a Renars parfete s'uevre,
 A ses deus piez le con li oeuvre,
 Garde s'il i a que recoustre ;
⁴ Li rois apele, si li mostre :
 « Sire, esgardez mon cele creste.
 Que vos en senble ? Siet bien ceeste,

montre : « Seigneur, examinez bien cette crête. Dites-moi votre avis : n'est-elle pas bien à sa place, comme cette lippe et cette hure ? Voyez comme il a une belle taille et comme il est loin du joucur de clairon¹. Vous ne serez pas incommodé par sa puanteur, car j'en ai suffisamment éloigné le con. » Noble dit : « Tu as fort bien travaillé. Réveille donc la dame. Il n'est plus temps de dormir ; l'affaire est terminée. Je vais faire revenir la Cour. — Bien volontiers, Seigneur. Allez-y. » Le roi est sorti et a descendu l'escalier. Renart fait lever la dame, car il veut en terminer avec son procès. Il se considérera comme un sombre idiot s'il n'est pas acquitté grâce à ce coup-là, de sorte que la dame en garde le souvenir et que lui soit bien en Cour. Renart par son enchantement va rendre le roi sombre et triste. Celui-ci a ramené ses bêtes dans la grande salle. Par une invocation magique de Renart, la dame a poussé un cri si fort que, sans mentir, on l'entendit à des lieux à la ronde. Répondant à un ordre de Renart, elle parla ainsi :

« Dieu, dit-elle, quel déshonneur que d'être dotée d'un con à rebours de la nature ! Je croyai être née sans malformation, mais ici on m'a si maltraitée et torturée que je suis sens devant derrière. On m'a outragée atrocement. Je mourrai, si je ne suis vengée. » Alors elle s'écrie avec fureur : « J'ai entretenu de méchantes gens, si ma honte n'est pas vengée ! » Que vous dire de plus ?

Et ces lipes et ceste hure ?

⁸ Veez com a bonne mesure
Et s'est ensus du corneeur ;
Ne vos fera ja mes pueur,
Que assez l'ai arriere trait. »

¹² Ce dit Noble : « Molt l'as bien fait.
Or fai la dame reveillier.
Ne li estuet plus soumeillier,
Ne cest afere plus tenir.

¹⁶ Je ferai no gent revenir.
- Volentiers, sire, or en alez. »
Li rois s'en est fors avalez.
Renars fait la dame lever,

²⁰ Que il veut son plet achever.
Or se tendra il bien por yvre
S'a ceste oeuvre ne s'en delivre,
Si que la dame s'en recort

²⁴ Et il remaigne bien de cort.
Renars, par son enchantement,
Fera le roi graim et dolent,

Que ses bestes a achevees

²⁸ Et en la sale ramenees.
Par le charme que Renars fait,
A la dame gité un brait
Si grant c'on l'oï retentir

³² D'une jornee sanz mentir.
Par le Renart commandement
A parlé issi faitement :

« Diex, dist ele, com sui honnie,

³⁶ Quant a rebors sui aconnie !
Je cuidai bien estre a droit nee,
Et on m'a ci si mal menee
Et trestornee en tel maniere

⁴⁰ C'on fait ce devant derriere.
Vilainement sui laidengiee ;
Je morrai, se ne sui vengie. »
Lors s'escrie par mautalent :

⁴⁴ « Norrie ai molt malvaie gent,
Se n'est vengiee ceste honte. »
Que vos feroie je lonc conte ?

L'enchantement de Renart perd de sa puissance : les bêtes crachent de si hautes flammes qu'il semble que la salle s'embrase. Noble le lion fait le signe de croix et s'enfuit dans une autre pièce. Il a si peur qu'il en est muet. Toute la bande se disloque alors, tous s'enfuient par les bois : il ne reste pas une seule bête dans cette demeure. La fête est interrompue. Renart, en grand diplomate, va reconforter son seigneur. Il le trouve profondément évanoui. « Dieu, dit Renart, mon ami, mon bon roi, qu'avez-vous eu ? Quel malheur pour moi ! »

Lorsque le roi entend Renart, il se tourne vers lui : « Renart, au nom de Dieu le Roi tout-puissant, pardon. J'ai vu une chose trop terrible. Délivre-moi de ce diable qui m'a échauffé pour mon péché. Si je n'en meurs pas, je serai heureux. Elle a raison et nous tort : nous avons travaillé contre nature, et elle ne désirait pas cela. J'ai peur d'être puni sur-le-champ. Renvoyez-la dans son pays : prends mille livres de mon trésor et donne-les-lui pour l'apaiser. Puis remets-lui son sexe dans son état premier. Je sais bien qu'elle ne se soucie pas de mon amour. Très cher Renart, renvoie-la donc ; dis-lui de reprendre son chemin, car je ne veux pas d'une telle femme. J'en trouve toujours assez lorsque j'en ai besoin. »

Li enchantement Renart faut,
⁴⁸ Gietent feu et flambe si haut,
 Avis est que la sale espleigne.
 Et Noble li lions se seigne,
 En une chambre s'en fouï.
⁵² Tel poor a, toz amui.
 Trestoute fu derouté lors,
 Trestit s'en fuient par le bos,
 En la meson ne remest beste ;
⁵⁶ Toute est despeciee la feste.
 Renars qui set la pes porter,
 Vet son seignor reconforter.
 Il le trova tot espasmi.
⁶⁰ « Diex, dist Renars, de mon ami,
 Mes bons sires, qu'a il eü ?
 Or m'est laidement mescheü. »

Quant li lions oï Renart,
⁶⁴ Il a regardé cele part :

« Renars, merci por Dieu le roi,
 Trop par ai veü grant desroi.
 Delivre moi de cest maufé
⁶⁸ Qui de grant mal m'a eschaufé.
 Bien m'ira se n'en ai la mort.
 El a droit et nos avons tort :
 Nos ovrames contre nature
⁷² Et ele n'avoir de ce cure.
 Je crien de bout estre traiz.
 Renvoiez l'en en son païs ;
 Pren mil livres de mon avoir,
⁷⁶ Si li done por pes avoir.
 Si li ratorne sa nature.
 Bien sai que de m'amor n'a cure !
 Biax douz Renars, or l'en envoie,
⁸⁰ Di li qu'ele tiegne sa voie,
 Que je n'ai de tel fame soing.
 G'en recovre assez a besoing. »

Branche XXIV

RENART MAGICIEN

Seigneurs et barons, écoutez donc. Vous avez entendu parler de Renart, eh bien, vous allez entendre le récit d'une ruse magistrale qui le sauva. Renart le roux s'est avisé qu'il était en si mauvais termes avec le roi qu'il ne connaîtrait jamais la paix, s'il ne se montrait fort habile. « Sire, Sire, dit Renart, je ne veux en rien vous contredire : vous ferez de moi exactement ce que vous voudrez. Je suis venu à votre demande, faites selon votre désir. Si j'avais commis tant de fautes envers vous que je mérite d'être exécuté pour cela, je me serais tenu à l'écart de votre Cour ; je n'aurais pas quitté mon château mais j'y aurais attendu la déclaration de guerre de votre armée, car un malheur arrive toujours assez vite¹. Au contraire, je suis venu volontiers à vous, car je me sens totalement exempt du moindre soupçon de forfaiture. Aussi je m'offre de bon cœur à votre justice. Je vous ai servi bien souvent, Dieu m'en soit témoin, en toute fidélité. Vous seriez donc fort déconsidéré, si j'étais mis à mort sans raison

¹ Seigneurs⁴⁰ barons, or entendez
Qui de Renart oï avez,

S'orrez une molt grant voisdie

⁴ Qui a Renart fiist grant aïe.

Renars li rous s'est porpensez

Que tant estoit au roi mellez,

Ne puet a nul jor pes avoir,

⁸ Se ce n'est par molt grant savoir.

« Sire, sire, Renars a dit,

Vers vos n'ai ge nul contredit.

De quanque vos demanderez,

¹² Voſtre plaisir de moi ferez.

Je sui venuz a voſtre mant,

Si fetes tot voſtre comant.

Se tant fusse vers vos meffaiz

¹⁶ Que j'en deüsse estre deffaiz,

Tresisse moi de vos ensus ;

De mon châstel ne fusse issuz,

Ainz atendisſe guerre et oſt,

²⁰ Que au mal vient en assez toſt.

A vos sui venuz volentiers

Que tant me sant saus et entiers

Que sui sanz nule forfeiture,

²⁴ Et bien m'offre a voſtre droiture.

Je vos ai servi mainte foiz,

Si m'aïſt Diex, en bone foiz.

S'en seriez molt avilliez,

²⁸ Se ge estoie essilliez

et sans jugement alors que je suis sous la protection de votre maison. Mais je sais, en vérité, qu'il y a tant de charité en vous, malgré votre puissance et votre sévérité, que vous êtes un bon juge et que vous ne feriez de tort à personne, même pour tout l'or de Rome. Je suis absolument certain, même si je suis dans une mauvaise passe, que vous êtes un roi bon et loyal, que la simonie n'influence pas au point que vous fassiez malmenier les vôtres contre de l'or ou de l'argent. Sire, s'il vous plaît de faire taire ces crieurs¹ et cesser ce vacarme, que celui qui ne voudra pas retirer sa plainte dépose contre moi, devant vous, afin que vous puissiez comprendre pourquoi et de quelle faute il se plaint. Que ces grands barons qui s'agitent à ce propos, disent chacun à leur tour ce qu'ils veulent. Si je ne peux me disculper et montrer que je suis dans mon droit, alors il faut m'exhiber à la queue d'une vieille jument². Mais faites que mon procès se déroule légalement.

— Il a bien parlé, dit l'empereur. Par la foi que je dois à l'âme de mon père, je ne veux pas avoir la réputation de condamner contre de l'argent, ni d'avoir une cour corrompue³. Je veux au contraire être un juge loyal. Qui veut faire quelque reproche à Renart vienne donc déposer sa plainte. Qu'il soit bien certain que si celui-ci est coupable, il ne s'en sortira pas vivant mais mourra de façon honteuse. »

Sanz jugement et sanz reson
El conduit de vostre meson.

Mes je sai bien de verité

³² Qu'en vos a tant de charité,
Encor soiez vos forz et fiers,
Que vos estes bons droituriers ;
Ne feriez tort a nul home

³⁶ Por trestot le tresor de Rome.
De ce sui ge tot asseür,
Por quant se j'ai mavés eür,
Que bons rois estes et loiaux ;

⁴⁰ N'estes mie simoniaux
Que vos por or ne por argent
Faciez mal mener vostre gent.
Sire, s'il vos vient a plaisir

⁴⁴ Que faites ces crieurs taisir
Et ceste grant noise abessier.
Après qui nel voldra lessier,
Face son claim a vos de moi,

⁴⁸ Et vos i entendez por coi

Et por quel meffet il se claiment.
Ciست haut baron qui ça sus mainent
Die chascuns que vodra dire.

⁵² Se ge ne m'en puis escondire,
Et ge n'en sai mon droit mostrer
Dont me doit on fere mostrer
A la queue d'un viel jument.

⁵⁶ Faites m'avoir droit jugement.
- Ciست a bien dit, fet l'emperere,
Foi que je doi l'ame mon pere,
Je ne vueil pas le los avoir

⁶⁰ Que je face tort por avoir,
Ne que ma cort soit loouice,
Ainz vueil estre loial justice.
Qui riens velt Renart demander,

⁶⁴ Si se viegne de lui clamer.
Et il de ce soit touz certains,
Se il de ces plez est atains,
Que ja vis n'en eschapera ;

⁶⁸ A molt grant honte fenira. »

Isengrin a bondi sur ses pieds ; il est encore plein de colère car il veut que Renart lui prête serment, ce que le jugement des barons l'a condamné à faire, en expiation de son crime. Il s'est approché du roi pour dire : « Mon roi, n'en prenez pas ombrage, si je fais appel contre Renart. La sentence prononcée par vos barons l'obligeait envers moi à se disculper par serment d'avoir commis l'adultère avec mon épouse, accusation portée contre Renart mais dont le blâme est retombé sur elle. Voici l'objet de ma plainte : il se cacha dans mon terrier puis battit mes louveteaux et leur pissa dessus, sans qu'aucun d'eux n'en tire vengeance. Nous savons tous parfaitement qu'il finit par accepter l'idée du serment. Il pensa que je l'aimais peut-être assez pour lui en faire grâce. Mais lorsqu'il vit qu'il lui faudrait le prêter, il sut bien vite prendre la tangente et s'enfuit chez lui. Tous les barons ici présents savent de quoi il retourne, de sorte qu'ils ne pourraient être d'accord avec Renart sans faire un grave mensonge. Rendez-moi donc justice de ce forfait ; gagnez ma reconnaissance par votre action. Il doit récolter ce qu'il a semé. Mais peut-être Renart est-il si habile, malgré son peu de goût pour la querelle, qu'il dira faussement n'avoir jamais cherché à trahir. Pourtant je l'en accuse, par ce Seigneur qui est aux cieux. Je me plierai à ce que voudra et décidera la Cour. Je m'en rapporte à son jugement, pourvu qu'il soit juste. »

Isengrin s'est en piez dreciez,
 Qui encor ert molt corrouciez,
 Por ce qu'il velt son sairement
⁷² Selon l'esgart du jugement
 Que li baron li orent fait
 En amendise du meffait.
 Devant le roi s'est aprouchiez,
⁷⁶ Dist : « Rois, ne vos en corrouciez
 Se ge me reclaim de Renart.
 Vo baron firent un esgart
 Qu'il se dut vers^a moi escondire
⁸⁰ Par serement de l'avoutire
 Qu'en li mist sus de m'espousee,
 Dont ele a molt^b esté blasmee.
 De ce me plaing qu'i se quati
⁸⁴ En ma loviere et si bati
 Mes loviaux et les compissa,
 Ainc nus d'euls ne s'en revenja.
 Ce savons nos bien vraiment
⁸⁸ Que il vint jusqu'au serement.
 Il quida que je tant l'amasse,

Espoir, que je li pardonasse.
 Quant vit qu'il li convendroit fere,
⁹² Molt tost se sot arriere trere,
 Si s'en foi en sa meson.
 Ce sevent bien tuit cist baron
 Que nel porroient consentir,
⁹⁶ S'il n'en voloient bien mentir.
 Or en prenez bien vo droiture
 Por moi de ceste forfeture.
 Fetes tant que gré vos en sache :
¹⁰⁰ Bien doit avoir ce qu'il porchace.
 Espoir, Renars est trop voiseus,
 Encor ne soit il pas noiseus,
 Qu'il dira ja par mesprison
¹⁰⁴ Qu'ainz ne porchaça traïson.
 Mes tot ce li met ge bien sus,
 Par cel seigneur qui meint lasus.
 Bien en ferai quanqu'en voudra,
¹⁰⁸ Si com la cort esgardera.
 Bien m'en acort au jugement
 Et l'on le face loiaument. »

Renart répondit : « Seigneur Isengrin, avez-vous tout dit ? Voulez-vous encore parler ? » Isengrin dit : « J'en ai dit assez. Et vous serez bien fatigué avant d'avoir pu vous défaire de ces accusations ! Je n'ai pas bu aujourd'hui au point d'être ivre. » Renart répondit : « Sire, écoutez-moi et jugez qui de nous deux est dans son droit. Je vais faire retomber sur Isengrin l'accusation qu'il porte contre moi. Il est vrai que vous m'avez fait convoquer et commander par Grimbert de me présenter à Roonel et d'agir à sa guise¹. Je trouvai ensuite dans votre lettre je ne sais quelle formulation qui disait qu'au nom de cet univers-ci, je fasse ce serment et qu'ensuite je devrais être tenu pour quitte. Une fois cette lettre lue, j'étais prêt à faire ce serment dont Roonel aurait dû être garant. Je vins donc à la Cour, muni de votre convocation, mais je vais vous raconter comment j'aurais dû subir là un sort méprisable. Lorsque je fus arrivé au jour dit, sans attermoïement ni retard, Isengrin me fit comprendre, en homme qui souhaitait me berner, que Roonel s'était étouffé avec un os. Il était adossé à un tombeau, censément mort. Ils décidèrent, justement ou non, que je jurerais sur la dent de Roonel et m'acquitterais ainsi de mon serment. Pas un moment je ne fis mine de fuir, malgré ma colère, et au contraire je m'avançai. Je voulus prêter serment pour obtenir la paix, à leurs conditions. Une fois mes manches retroussées, je

Renars respont : « Ysengrins, sire,

¹¹² Avez tot dit ? Volez plus dire ? »

Dist Ysengrins : « J'ai dit assez.

De tant serez vos toz lassez,

Ainz que vos en soiez delivres.

¹¹⁶ Je ne bui hui dont je soie ivres. »

Renars respont : « Sire, entendez

Selonc l'un droit l'autre prenez.

De ce q'Ysengrin me met sus

¹²⁰ Le metrai ge du tot ensus.

Ce fu voirs que vos me mandastes

Et par Grinbert me commandastes

Que devant Roonel venisse

¹²⁴ Et a son los me deduisisse.

Aprés trovai en voestre escrit,

Ce ne sai ge quel chose escrit

Que por quanqu'a cest mont apent,

¹²⁸ En feisse" je serement,

Por tant en devroie estre quites.

Et quant je oi les letres lites,

Prez fui de mon sairement faire,

¹³² Et Rooniaux dut estre maire.

Je ving a cort pres et garniz

Par vo commant, mes escharniz

I dui estre molt malement,

¹³⁶ Et si vos conterai comment.

Quant je fui venuz a mon jor,

Sanz contremant et sanz sejour,

Ysengrins me fist a entendre,

¹⁴⁰ Com cil qui me voloit sorprendre,

Que Rooniaux iert enossez.

A un tombelert adosse :

Illec devoit il estre morz.

¹⁴⁴ Esgarderent, fuist droit ou torz,

Sor la dent Roonel jurasse

Et mon serement aquitasse.

Onc n'en foï, ainz m'avanchié,

¹⁴⁸ Encor en fusse ge irié.

Si voil fere mon serement

Por pes avoir a lor talent.

m'approchai donc de la dent : j'aurais dû en être bien affligé. Si je ne m'étais aperçu de rien, j'aurais été bien attrapé ! Mais je vis Roonel lever la tête et chercher à reprendre sa respiration : je me rendis alors compte qu'on entendait me jouer un méchant tour. Et si je cherchai à échapper à leur piège, nul ne doit m'en blâmer, car ils auraient eu tôt fait de me faire perdre conscience. Roonel, qui devait être mort, fut à me poursuivre bien rapide ! Il me suivit à vive allure, et lui et ses compagnons me causèrent bien des blessures. Il y avait bien là cinq cents mâtins qui me traitèrent méchamment : ils mirent en pièces ma pelisse¹. Sire, ainsi fus-je maltraité et attaqué malgré votre sauf-conduit. Si le malheur fut mien, la honte en retombe sur vous, à cause de votre homme de justice qui se montra faux. Roonel agit ainsi par haine de ma femme, dame Hermeline, qui ne voulut pas satisfaire ses désirs amoureux². L'autre jour furent déposées des réclamations en justice pour la honte qu'il vous a faite lorsqu'il resta étendu ici, langue pendante. Il vous faut en faire bonne justice et le pendre plus haut qu'un autre malfaiteur. Maître Frimaut le putois³ fut témoin de la scène, ainsi que le très courtois Grimbert et tous les barons présents, qui eurent une conduite irréprochable. S'il plaît à Dieu, ils diront la vérité car jamais ils ne mentiront en ma faveur. Tous savent bien que je dis la vérité, et cependant, pour avoir la paix,

Je ving au dent toz rebraciez,
¹⁵² Molt en dui estre corrouciez.
 Se ne me fusse aperceüz,
 J'eüsse esté molt deceüz.
 Je li vi la teste lever
¹⁵⁶ Et a s'alaine molt pener.
 Bien aperçui la vilanie
 Qu'en i entendoit felonnie.
 Et se ge quis ma guerison,
¹⁶⁰ Que ne cheïsse en lor prison,
 De ce ne me doit nus blasmer
 Que tost m'eüssent fet pasmer⁴.
 Morz devoit estre Rooniaux,
¹⁶⁴ Mes après moi fu toz isniaux !
 Il me sivi grant aleüre
 Et si me fist mainte laidure
 Entre lui et ses compaignons.
¹⁶⁸ Bien i avoit cinc cent gaignons
 Qui laidement me demenerent ;
 Mon peliçon me despanerent.

Sire, si fui ge maubailliz
¹⁷² Et en vo conduit assailliz.
 Vostre est la honte et miens li maux,
 Par vo justisiers qui fu faux.
 Ce fist Rooniaux par haïne,
¹⁷⁶ Por ma fame, dame Hermeline,
 Qui nu volt aaisier d'amors⁵.
 L'autrier en furent les clamors
 De la honte⁶ qu'il vos a faite,
¹⁸⁰ Qu'il jut issi la langue traite.
 Bien en devez justise prendre
 Et plus haut qu'autre larron pendre.
 Ce vit danz Frimaux li putois
¹⁸⁴ Et Grinbert qui molt est cortois
 Et tuit li baron qui la vindrent
 Et molt loiaument se contindrent.
 Se Diex plest, le voir en diront,
¹⁸⁸ Que ja por moi n'en mentiront.
 Bien sevent tuit que je di voir,
 Et neporquant por pes avoir,

je prêterais serment ici, en votre présence, en toute loyauté. Je n'ai que faire de la guerre, alors que je souhaiterais que la paix règne sur cette terre. Aussi, jusqu'au plus petit d'entre vous, je prêterai serment de lui porter grand honneur. Si les barons ici présents prononcent une juste sentence, je ne me soucierai pas de plaider : je suivrai très volontiers leur décision, sans faire d'objection.

— Hein ? par les saints de Bethléem¹, répondit Noble en souriant, si tu dis la vérité, Renart, alors ils vont être privés de leurs possessions ; si tu as été trompé malgré mon sauf-conduit, la faute retombe sur moi. Seigneurs, considérez ce que dit Renart ; cela requiert une délibération minutieuse. *Que* les autres formulent leurs plaintes et vous, examinez-les avec l'amour que vous me devez. Mettez-y tout votre discernement afin de rendre une juste sentence. »

Chantecler bondit alors en avant, plein de colère, prêt à en découdre. De son bec il lisse ses plumes et s'apprête à prononcer un beau discours. « Sire, Sire, dit Chantecler, jamais mon cœur n'a retrouvé sa légèreté depuis la mort de dame Coupée, que Renart faillit manger pour son dîner. Par Dieu, Sire, rendez-moi justice, devant tous vos vassaux, de l'homicide qu'il commit en tuant dame Coupée². Par Dieu, je viens vous en prier, et cela il ne peut le nier. Voici dame Pinte pour en témoigner puisqu'elle assista à la scène. — C'est vrai, Sire, dit la dame,

Feroie je le serement

¹⁹² Ci devant vos molt loiaument.

Je n'avroie mestier de guere

Que pes vodroie estre en la terre.

Si juroie tot le menor

¹⁹⁶ Et porteroie grant honor.

S'en dient ces barons droiture,

N'averoie de plaider cure ;

Molt volentiers sivrâi lor dit,

²⁰⁰ Ja n'i meterai contredit.

- Oz, por les sainz de Biauliant,

Respont Nobles en sorriant,

Renars, se tu dis verité^a,

²⁰⁴ Dont sont il donc desherité.

S'en mon conduit fus deceüz,

Ge meïsme i sui receüz.

Seignors, oez que dit Renars,

²⁰⁸ Ci afiert un molt grant esgart.

Facent li autre lor clamor ;

Vos i entendez par amor,

Metez i voestre entendement

²¹² Por faire loial jugement. »

Chanteclers est sailliz en place,

Touz corrouciez, molt se rebrace.

Au bec ses pennes aplanoie

²¹⁶ Et de bien parler s'amanoie.

« Sire, sire, dist Chanteclers,

Onques mes cuers ne fu puis clers

Que morte fu dame Coupee

²²⁰ *Que* Renars dut avoir soupee.

Por Dieu, sire, fetes m'en droit,

Voiant voz homes orendroit,

De l'omicide que il fist,

²²⁴ *Quant* il dame Coupee ocist.

Por Dieu, vos en ven ge prier,

Que ce ne puet il pas noier.

Vez dame Pinte le tesmoigne,

²²⁸ *Qui* avec fu^b en la besoigne.

- Voire, sire, ce dist la dame,

Damediex ait merci de l'ame,

que Dieu ait merci de son âme ! J'étais sur les lieux où il la tua, ce seigneur qui commit ainsi un grave péché. » Le coq a achevé de formuler sa plainte et Renart a baissé la tête. Il fixa un moment le sol, mais ne renonça pas à parler. Au contraire, il répondit très habilement et se montra plein d'audace : « Sire, dit-il, écoutez-moi à présent. Par Dieu, ne vous mettez pas en colère, car mon tort n'est pas si grand. Quand bien même je devrais être exécuté pour cela, je dirai la vérité : c'est mon devoir de vous la faire connaître. Lorsque je vous ai guéri l'an passé de la maladie qui vous accablait, Votre Grâce en a éprouvé pour moi un vif sentiment de reconnaissance¹. Vous me confiâtes, avec l'autorité de bailli, la responsabilité de garder vos terres et de veiller à vos intérêts. Je m'occupais donc de vos affaires et quittai la Cour, dégagé de toute la honte éprouvée avant. Affamé et éreinté, car j'avais beaucoup marché ce jour-là, j'arrivai à la maison de Gombert du Frêne², fauteur de troubles patenté. Je le priai aimablement de votre part, sans le provoquer le moins du monde, d'accepter de m'héberger. Il faisait nuit et je ne savais où aller : « Qu'en votre faveur, il me donne le couvert. » Mais il me fit vite changer de projet en m'opposant un refus insultant : plein de provocation, il déclara qu'il n'aimait assez ni vous ni moi pour faire quoi que ce soit en votre faveur. » Je le pris un peu de haut et le menaçai de votre part. Je lui dis que je m'en plaindrais à vous, que dans ma haine pour lui

Au lieu fui ge ou il l'ociſt,
²³² Li sire qui grant pechié fiſt. »
 Li cos a si son claim finé
 Et Renars a son chief cliné,
 Vers terre un poi ses eulz bessas.
²³⁶ La parole atant ne lessa,
 Ainz respondi molt sagement,
 Si se contient hardiement :
 « Sire, fet Renars, or oez.
²⁴⁰ Por Dieu, ne vos en gramoiez,
 Que je n'ai mie si grant tort.
 Se g'en devoie avoir la mort,
 S'en irai ge parmi le voir :
²⁴⁴ Bien le vos doi fere savoir.
 Quant je vos oi l'autre an gueri
 Du mal dont vos vi esmari,
 Voſtre merci, molt m'en amaſtes.
²⁴⁸ En baillie me commandaſtes
 Que garde fuisse de vo terre,
 Penasse moi de vo preu querre.

Ge porchaoie vo besoigne :
²⁵² Je m'en issi fors de vergoigne.
 Touz fameilleus et alassez,
 Que meinz pas oi ce jor passé,
 Ving a l'oſtel Gombert du Fraine,
²⁵⁶ Qui meint mal porchace et amaine.
 De voſtre part bel li priaï,
 C'onques ne le contraliaï,
 Qu'ilec me lessaſt oſteler.
²⁶⁰ « Nuiz ert, ne savoie ou aler ;
 Por vos me donaſt a mengier. »
 Il me fiſt molt mon sens changier,
 Molt m'en escondiſt laidement
²⁶⁴ Et molt contralieusement
 Diſt « n'amoit tant ne vos ne moi
 Que por vos feiſt ce ne quoi. »
 Un poi vers lui me redreçai,
²⁶⁸ De voſtre part le menaçai.
 Dis li qu'a vos me clamerioie,
 Ne jamés jor ne l'ameroie,

pas un jour ne passerait sans que je lui cause du tort. Mais habité de sentiments déloyaux, il répondit : « Par considération pour ton seigneur, je te donnerai un si mauvais viatique cette nuit, que tu seras proprement étrillé¹ ! » Il appela tous ses mâtins et les lança sur mes traces. Ils faillirent mener contre moi une dure chasse². Je ne pus faire demi-tour et ils me firent faire un bon bout de chemin avant que je ne saute sur une roche. Là, je me tins immobile en silence, sans oser souffler mot, jusqu'à ce que je les visse repartir. Ils rentrèrent chez eux. Cette nuit-là, j'ai passé un sale quart d'heure. Et c'est pour vous qu'on me fit cette gentillesse : me faire chasser de la cour par des chiens ! Cet homme m'a injurié, et il vous a injurié plus gravement encore, vous que je présentais comme mon seigneur. Je lui aurais volontiers causé des ennuis, je vous aurais vengé de lui en m'attaquant à lui-même plutôt qu'à ses biens, si j'avais pu en avoir l'occasion. Le lendemain dans la matinée, je rencontrai dame Coupée, tendrement chérie de l'honorable Gombert. Fièrre elle-même, elle me railla de manière injurieuse. Puis elle me nargua : si j'osais lui faire du mal, je ne m'en sortirais pas indemne. Elle était pleine d'assurance à cause de son maître et cherchait là sa nourriture, en dehors de la cour. Mais le dépit de m'être fait maltraité par Gombert m'avait envahi. Et pour m'acquitter de ma charge, je rassemblai toute ma hardiesse et vengeai quelque peu la honte que vous aviez subie. Au cas où

Ainz li querroie son damage.
²⁷² Mes il ot molt felon corage
 Et dist : « Por ton seignor anuit
 Te livrerai si mal conduit
 Que tu seras bien chapigniez. »
²⁷⁶ Touz ses gaignons a apelez,
 Ses me hua après la queue :
 Chacier me durent male veue³.
 Je ne me poi pas retorner,
²⁸⁰ Bon pas me firent retorner.
 Nuiz fu, sailli sor une roche.
 La fui toz quoz a close bouche,
 Onques n'osai un mot tentir
²⁸⁴ Duques les chiens vi departir.
 Si s'en ralerent en maison.
 Cele nuit oi male saison ;
 Por vos me fist on tant de biens
²⁸⁸ Que de cort fu chaciez a chiens !
 Honte m'a fet et vos greignor,
 Qu'i reclamoie a seignor.

Volentiers li feïsse ennuï,
²⁹² Venjasse vos du cors de lui,
 Plus volentiers que de l'avoir,
 Se g'en peüsse leu avoir.
 Et lendemain la matinee,
²⁹⁶ Encontraï ge dame Coupée,
 Que danz Gomberz avoit molt chiere.
 Ele meïsme estoit fiere,
 Vilainement me ramosna.
³⁰⁰ Après a moi s'abandona :
 Se ge mal li osoie fere,
 Ge ne m'en pooie retere.
 Por son seignor s'aseüroit,
³⁰⁴ Ça defors la cort pasturoit.
 Mes maltalent m'ot sormené
 Por Grombert qui m'ot malmené.
 Por fornir voſtre mandement
³⁰⁸ Cueilli ge greignor hardement,
 Un petit venjai voſtre honte.
 De ce que amendise monte,

j'aurai ainsi commis quelque faute, il revient à votre cour de justice de décider d'une réparation. Mais si vous me condamnez à une lourde peine pour cela, vous n'aurez officier ni sénéchal qui, pour veiller à vos intérêts, osera mettre un paysan de mauvaise humeur. Par ailleurs, je n'ai aucune haine pour Chantecler : s'il reconnaît l'accusation de félonie, je lui accorderai volontiers la réparation décidée par l'ensemble de vos gens.

— Par ma foi, dit le lion, quel nouveau sujet de chagrin que le mépris témoigné par ce paysan ! Il ne me craignit pas lui qui chassa mon officier et voulut le faire dévorer par ses gens. Il aurait bien dû me redouter un peu ! Par ma barbe, si j'en ai l'occasion, je lui en ferai rendre compte. Cependant Chantecler n'aurait pas dû pour autant en subir de perte. Barons, décidez donc quelle réparation Renart peut lui faire. » Mais les autres, les plaignants, de s'exclamer : « Non, que les barons attendent¹ et écoutent ce que nous avons à dire. »

Brun l'ours s'est dressé, tout prêt à crever de rage en voyant le roi ne pas anéantir Renart, mais être pour partie de son côté : « Sire, Sire, dit Brun l'ours, que Dieu protège votre Cour et le seigneur qui la dirige, lorsqu'elle fait si bonne justice ! S'il vous plaît, Sire, vengez-moi aujourd'hui du terrible outrage subi lorsque vous m'avez envoyé chercher Renart à Maupertuis, à son essart. Il m'arrangea de la façon que vous avez vue et pouvez encore voir². Et il ne pourrait nier sans que je lui jette mon gant³.

Se riens i a de mesfature,
³¹² Voſtre eſt la cort et la droiture.
 Se vos por ce me fetes mal,
 N'avrez ſerjant ne ſeneſchal
 Qui por vo preu aporchacier
³¹⁶ Oſaſt un vilain corroucier.
 Ne Chantecler ne hé je mie ;
 S'il prent ſor lui la felonnie,
 Bien l'en ferai amendement
³²¹ Aulos de toute voſtre gent.
 - Par mon chief, le lyon a dit,
 Or me regrieve du deſpit
 Que li vilains ne me douta
³²⁴ Qui mon ſerjant me debouta,
 Et volt fere a ſes genz mengier.
 Auques me deüſt reſoignier !
 Par ma barbe ſe g'en ai aïſe,
³²⁸ Je l'en ferai eſtre a malaiſe.
 Mes Chanteclers par tel deſerte
 N'en deüſt pas avoir la perte.

Barons, ſ'en faites voſtre eſgart
³³² Comment li amende Renars. »
 Dient li autre : « Non feron.
 Baron, entendez que cliron. »
 Bruns³³⁶ li ours eſt en piez levez ;
 A poi qu'il n'eſt de duel crevez,
 Quant li rois ne détruit Renart
 Et qu'il eſt auques de ſa part.
 « Sire, ſire, diſt Bruns li ours,
³⁴⁰ De Dieu ſoit guerrie vo cors
 Et li ſires qui la maintient
 Quant ſi bone juſtice tient.
 S'il vos pleſt, ſire, or me vengiez
³⁴⁴ De ce que ſi ſui ledengiez,
 Quant m'envoiâſtes por Renart
 A Malpertuis, a ſon eſſart.
 Par lui fui ge tel conreez
³⁴⁸ Com vos veïſtes et veez.
 Ce ne porroit il pas noier,
 Ja m'en verroit gage ploier.

Je lui ferai avouer son crime en duel car, mort ou vif, je l'attaquerai. — Faites donc, dit Renart, avec l'aide de Dieu ! Ce serait vraiment un piètre combat car vous êtes grand et fort tandis que je suis tout chétif. Je suis bien pauvre et menu, et qui plus est très vieux et chenu. Qui vous pousserait en ce sens, ne ferait certes pas grandir votre gloire. Je ne suis pas venu pour me battre en duel, sinon je m'en tiendrai à Roonel comme garant. Je viens pour parler à mon seigneur, le prier pour Dieu et pour son amour de me maintenir comme son vassal et de me conserver sa loyauté.

— Renart, Renart, dit le roi, par ma foi, vous m'avez gravement manqué de respect lorsque vous avez outragé mon messager. Vous m'avez renvoyé, saignants et dans un sale état, Brun l'ours et l'honorable Tibert le chat. Je n'accepterais aucun rachat ; si vous étiez convaincu de ce crime, vous seriez exécuté sur-le-champ.

— Non, Sire, ne croyez pas cela ! Pour l'amour de Dieu, croyez-vous donc que je sois assez fou ou tellement soumis au diable que je ne m'incline pas jusqu'à terre devant un messager envoyé par vous ? Je vais vous dire : il est vrai que Brun vint chez moi. Il me dit alors que vous me demandiez et m'attendiez à la Cour. Je ne sais s'il me dit vrai car je ne vis aucun écrit scellé à ce sujet. Puis il me pria par le Dieu du ciel, au cas où je saurais où trouver du miel, de lui en procurer un peu, ou du

Envers son cors le mosterrai

³⁵² Que vif ou mort le requerrai.

- Mostrez, dist Renars, Diex i vaille !

Ci avroit ja povre bataille,

Que vos estes et granz et fors

³⁵⁶ Et ge ai ci molt petit cors.

Si sui molt povres et menuz

Et si sui toz viex et chanuz.

Ja qui cest plet vos loeroit,

³⁶¹ Certes vo pris n'i acrestroit.

Ne ving pas por bataille faire,

Restroie en^a Roonel le maire.

Ge vieng parler a mon seignor ;

³⁶⁴ Por Dieu li pri et por s'amor

Qu'il me mainteigne a feeuté

Et qu'il i gart sa loiauté.

- Renart, Renart, ce dist li roi,

³⁶⁸ Par mon chief, ce fagrant dessrois,

Quant mon mesage laidenjastes ;

Lez et seignanz les m'envoiastes^b,

Brun l'ours et dant Tybert le chat.

³⁷² Je n'en prendroie^c nul rachat,

Se par vos avoit esté fait,

Que morz ne fussiez entresait.

- Ostez, sire, ne creez onques.

³⁷⁶ Por amor Dieu, creez vos donques

Que je fusse si forsenez,

Ne par deable si menez

Que ne servise jusqu'as piez

³⁸⁰ Message que m'envoissiez ?

Je vos dirai une reson :

Voirs fu, Bruns vint en ma meson.

Si dist que vos me mandiez

³⁸⁴ Et a vo cort m'atendiez.

Ce ne saige se voir m'a dit,

Onques n'en vi seel ne escrit.

Puis me proia por Dieu du ciel,

³⁸⁸ Se je savoie point de miel,

Que je un petit l'en donasse

Ou la ou il ert le menasse.

moins de le conduire là où il y en avait. Je l'y menai bien volontiers, à travers broussailles et sentiers. Et nous arrivâmes à la ruche où Brun devait manger et se désaltérer. Peut-être les abeilles le piquèrent-elles, mais moi, je ne l'approchai seulement pas. — Brun, demanda le roi, vous toucha-t-il ? — Certes non, mais il connaissait bien le piège où je devais rester pris. — *Qui* diable, dit Renart, moi ? Seigneur Brun, pourquoi dites-vous cela ? *Quand* vous voudrez, vous vous rapprocherez de la vérité ! *Que* Dieu l'accable aujourd'hui de honte, que les flammes de l'enfer le brûlent, lui qui ne faisait attention à rien ! — Par ma foi, dit Brun, vous racontez des fariboles et vous pensez vous en sortir ainsi ! Vous m'avez dit, à propos du tronc fendu où un paysan avait tendu un piège, qu'il s'agissait d'une ruche. — Vous a-t-il fait croire cela ? — C'était bien un tronc où il y avait du miel. Mais le seigneur Lanfroi le savait bien, et c'est lui qui vous a été hostile. J'en fus plus attristé qu'heureux, et si j'avais pu et su comment vous aider, je l'aurais fait. Mais pour regagner votre amitié, je vous donnerai de grandes marques d'honneur, je jurerai très volontiers sur tous les saints que le paysan n'apprit pas par moi votre présence. Votre malheur m'accable ; sachez que je suis rempli de honte parce que c'est moi qui vous ai mené là. Je vous fus un bien mauvais guide ! Je vous aiderai à vous venger, si j'ai l'occasion de maltraiter ce paysan. Après que délibèrent les seigneurs, petits et grands,

Je l'i menai molt volentiers
³⁹² Et par broces et par sentiers,
 Tant que venimes a chatoire
 Ou Bruns devoit mengier et boivre.
 Espoir si le poindrent les és,
³⁹⁵ C'ainc par moi ne fu adesez.
 - Bruns, fet li rois, toucha vos il ?
 - Il me toucha certes nenil,
 Mes il sot bien la traison
⁴⁰⁰ Dont remanoir dui en prison.
 - *Qui* deable, dist Renars, ge ?
 Dan Brun, por quoi dites vos ce ?
Quant vos vodrez, vos direz miex.
⁴⁰⁵ Male honte li doint hui Diex
 Et male flambe le cors arde,
Qui ainc de ce se donoit garde.
 - Par foi, dist Bruns, merveilles dites,
⁴⁰⁸ Et por ce quidez estre quites !
 Vos deïstes du tronc fendu
 C'un vilain i avoit tendu,

Que ce estoit une chatoire.
⁴¹² - Vos ot il ce fet a croire ?
 - Ço iert un trons ou miel avoit.
 Sire Lanfrois bien l'i savoit
 Par qui fuïstes contraliez.
⁴¹⁶ Plus en fui ge dolenz que liez,
 Et se ge aidier vos peüsse,
 Gel feïsse, se jel seüsse.
 Mes por aquerre voïstre amor,
⁴²⁰ Vos en ferai ge tant d'onnor,
 Volentiers jurerai tos sainz
Que par moi nu sot li vilains.
 Ainz me poise de voïstre ennui,
⁴²⁴ Sachiez que toz honteus en sui
 Por ce que je vos i menai ;
 Mavesement vos assenai.
 Vos aiderai bien a vengier
⁴²⁸ Se le vilain puis laidengier.
 Après esgardent cil seignor,
 Et li petit et li greignor,

tous hommes de bien et loyaux, qui siègent justement au tribunal royal, pour savoir comment je vous ferai réparation. Je ne m'opposerai pas à leur décision.

— Brun, dit Frumant, il s'est suffisamment excusé et vous êtes entièrement guéri. Ne prenez pas si sérieusement cette histoire que cela puisse tourner mal. Celui qui voudrait se venger de tous ses malheurs ne trouvera pas ainsi le bonheur, que je sache. Si le médecin vous a coûté fort cher, qu'il vous en rembourse une partie. Prenez la bonne et ferme résolution de pardonner toutes les fautes. Remettez-vous-en à notre jugement. — Moi, vraiment, seigneur, que je me range à votre avis ? Frumant, vous êtes un homme de bien. Mais si je le tenais dans ces griffes-là, et s'il niait sa trahison à mon égard, vous n'auriez pas eu le temps de ramasser un tison à terre, que je l'aurais déjà tué. — Brun, dit Frumant, vous avez tort de continuer à tenir pareils propos, car vous vous préoccupez d'une chose qui n'arrivera pas avant longtemps. Renart fera sa paix aux conditions imposées. Il n'est pas si insensé, ni si effrayé par vos accusations pour accepter un duel de gaieté de cœur, alors qu'il n'y est pas encore contraint par une décision de justice. Et puis vous dressez bien mal vos batteries : avez-vous des témoins prêts à affirmer qu'ils vous virent dans la nécessité dont Renart profita pour vous faire cet outrage ? — Qu'est-il besoin de témoins ? dit Brun. Mon sang ne coulait-il pas, ce qui vaut bien un témoignage en ma faveur ?

Qui pseudome sont et loial,
⁴³² A droit sieent el banc roial,
 Comment jel vos amenderai.
 Ja contredit n'en esserai.
 - Brun, fet Frumanz, il dit assez,
⁴³⁶ Et vos estes toz respassez.
 Ne prenez chose si en grief
 Que puisst torner a grant meschief.
 Qui toz ses deuls vengier voudra,
⁴⁴⁰ Ja, ce sache, bien n'en vendra.
 Si vos a trop costé au mire,
 Si vos aïst d'une partie.
 Ferme conseil et bon prenez
⁴⁴⁴ Que touz meffaiz soit pardonez.
 Si vos metez en nostre esgart.
 - Voir ge, sire, de vostre part ?
 Frumans, fet Bruns, molt estes preus.
⁴⁴⁸ Se je le tenoie a ces greus,
 Por qu'il noiaïst la traïson,

N'avriez pris a terre un tison,
 Si tost com je l'avroie mort.
⁴⁵² - Bruns, fet Frumans, vos avez tort
 Qui tel parole maintenez,
 Que de tel chose vos penez
 Qui devant aouït n'avendra.
⁴⁵⁶ Renars a la pes se rendra :
 Il n'est mie si desreez
 Ne por cest plet si esfreez
 Qu'il face bataille envoisie,
⁴⁶⁰ Qui encor ne li est jugiee.
 Trop malement en artilliez :
 Avez tesmoinz apareilliez
 Qui de ce porteront tesmoing
⁴⁶⁴ Que vos veissent au besoing,
 Ou Renars vos fist ceïte honte ?
 - Quels tesmoinz, respont Bruns, i
 Dont ne fu li sanz aparanz [monte ?
⁴⁶⁸ Qui por tesmoing me soit guaranz ?

— Brun, dit le singe Cointereau, c'est bien vous qui marquez le point¹ ! Si vous l'attaquez en justice sur cette base, vous vous êtes levé pour rien de votre siège. Dieu, bénédiction divine ! Imaginez que vous ayez conçu de la haine contre moi pour une quelconque raison : vous vous trouverez plein de sang ou bien vous vous serez vous-même égratigné et puis vous direz que c'est moi qui vous ai fait cela. Et je réparerai une faute connue et révélée par vous seul ! Renoncez à l'impossible ; il vous faut changer de discours. Renart s'est amplement justifié puisqu'il ne vous a pas touché, fait que vous avez reconnu devant la Cour. » En entendant cela, Brun garda le silence ; il pensa qu'il ne pouvait résister et mesura ses paroles en conséquence : « Chers seigneurs, dit-il, écoutez-moi donc. Puisque vous m'en priez si aimablement, et que “ doit mourir fort honteusement celui qui le plus souvent ne croit pas les conseils qu'on lui donne² ”, je ne veux plus lutter contre votre avis, ni accroître ma rancœur. Je me rangerai à votre décision et ferai ce que vous souhaitez. — C'est bien ainsi, dit le lion. Renart, si nous vous donnons des assurances et que, de votre côté, vous cherchez à nous nuire, sachez bien que nous vous le ferons payer. Je vous envoyai Tibert le chat qui se plaint fort de vos ruses. Il fut pendu par vous à un lacet, tendu je ne sais où³. Il en reste encore plein de colère. » Tibert s'est levé dès qu'il a entendu

- Bruns, dist li singes Cointeriaus,
Dont est bien vostre li meriaus.
Se por ce desresnié avez,
⁴⁷² Por neent vos estes levez.
A Dieu beneïçon ce soit !
Vos me harrez de quoi que soit,
Puis vos serez ensanglantez,
⁴⁷⁶ Ou vos meïsme esgratinez ;
Puis direz que je l'avrai fet :
S'en amenderai le mesfet
De chose qui n'est conneüe
⁴⁸⁰ Ne de nus fors de vos seüe !
Lessiez ester qu'estre ne puet,
Autre parole vos estuet.
Renars s'en est bien deschargiez
⁴⁸⁴ Q'ainz par li ne fustes touchiez
Et bien l'avez en cort connut. »
A ces paroles Bruns se tut,
Pensa, ne puet avoir duree ;

⁴⁸⁸ Sa raison a amesuree :
« Biau seignor, fet il, or m'oez.
Por ce que si biau m'en proiez,
Et “ a grant honte morir doit
⁴⁹² Qui a la foiz conseil ne croit ”,
Ne vueil vers vos tant estriver
Ne mon mautalent alever,
Que en vostre esgart me metrai
⁴⁹⁶ Et a vo los me contendrai.
- Bien est einzi, fet li lions.
Renars, se nos vos afions
Et vos les maus nos porchaciez,
⁵⁰⁰ Nos vos en paions⁴, ce sachiez.
A vos tramis Tybert le chat,
Molt se plaint de vostre barat.
Par vos fu il au laz penduz,
⁵⁰⁴ Que ne sai ou estoit tenduz.
Encore en est toz corrouciez. »
Lors s'est Tybers en piez dreciez,

le roi parler pour lui. Il ne faisait pas la forte tête¹ contre Renart. Il avait infiniment peur de lui, depuis qu'il le poussa dans le piège en forme de sac² ; et jamais, si le roi s'était tu, il n'aurait pris la parole, car on a tant tiré les choses à hue et à dia, si j'ai bien entendu et compris, que Renart est en train de gagner le procès. Dès lors il aurait mieux valu se taire. Mais Tibert, debout au centre de la salle, a commencé son discours ainsi :

« Sire, dit Tibert au roi, Renart commit une grave faute, s'il connaissait la funeste configuration des lieux où il m'arriva malheur, car c'est sur son conseil que j'y allai. Comme un fou, je passai par le trou, et là je me retrouvai pris dans un nœud coulant. Mais je laissai le prêtre et sa putain bien misérables : sans que je l'aie provoqué, il se grattait au sang³ ; quant à elle, elle me battait à deux mains de sa grande quenouille. Parce que je lui ai tranché une couille de mes dents, je laissai le prêtre en proie à une peur intense. Si seulement étaient arrangés ainsi tous les prêtres qui ont des femmes, lorsque celles-ci portent la culotte dans leur maison ! Renart a pour moi une haine ancienne, profonde et sans fin. La raison en est un piège où l'autre jour j'ai failli laisser ma peau. Par malchance, c'est lui qui y tomba et il m'accusa de l'avoir trahi. Mais vraiment je n'y suis pour rien ; aussi vrai que Dieu me voit, je n'en eus même pas vent. Que cette faute-ci soit mise en balance avec celle-là : s'il me la par-

Puis que li rois por lui parole.
⁵⁰⁸ Vers Renart a la teste mole,
 Molt durement le redouta
 Por l'escharpel ou le bouta,
 Ne ja, se li rois s'en teüst,
⁵¹² La parole n'en esmeüst,
Que j'ai oï et escouté
 C'on a tant sachié et bouté
Que Renars s'en va au deseure.
⁵¹⁶ Bon taire^a feïst a cele eure.
 En piez est enmi la meson,
 Si a commencié sa reson :
 « Sire, ce dist Tybers au roi,
⁵²⁰ Molt par fiüst Renars grant desroi,
 S'il savoit la descovenance
 La ou me fiüst la mesestance,
Que par son conseil i alai ;
⁵²⁴ Ou trou comme fox avalai,
 Ou je fui pris au laz corant,

Mes le prestre lessai coustant :
 Sanz m'envie se degratoit,
⁵²⁸ Et sa putain qui me batoit
 A deus mains de sa grant quenouille.
 Por ce q'as denz tranchai la coille,
 Tot lessai le prestre effréé.
⁵³² Tel fussent ore conrée
 Tuit li prestre qui fames ont,
 S'en lor oïstex lor dames sont.
 Renars me het de viez haïne,
⁵³⁶ Molt est dure, encore ne fine.
 S'est la rete par un charpel,
 Ou l'autrier dui lessier la pel.
 Par male aventure i cheï,
⁵⁴⁰ Sus me miüst que je le traï,
 Mes voir non fis, se Diex me voie ;
 Onques n'en soi ne vent ne voie.
 Cist meffait soit contre celui,
⁵⁴⁴ Sel me pardoint et je a lui.

donne, je fais de même pour lui. S'il acceptait ce compromis, Sire, je veux vous prier de lui ordonner de s'y plier aussitôt, et que les barons ici présents l'en prient immédiatement. » Lorsque Renart comprend que cette affaire tourne à une paix partielle en sa faveur, il est plus joyeux qu'il ne le fut jamais. « Renart, acceptez-vous ce compromis, demanda le roi, ainsi que Tibert le fait ? Pour moi, je vous pardonne votre faute, sans perdre mon temps à rechercher des solutions excessives à votre sujet ou à celui d'un autre baron. — Acceptez, Renart », lui crient-ils tous, sans pouvoir s'empêcher de rire.

« Sire, Sire, dit Renart, en exposant avec soin sa réponse, Tibert a commis une grave faute envers moi. Mais quand bien même il m'aurait fait pire, si vous le souhaitiez vraiment, j'accepterais les pertes subies. Cher roi, je désire suivre le mieux possible votre vœu et la prière de ces barons. — Oui, oui, Renart, s'écrièrent-ils. — Seigneurs, je ne me soucie pas de faire la guerre, je voudrais au contraire signer la paix. J'accepte donc très volontiers ce traité. Souhaitez-vous que je lui donne le baiser de paix ? — Oui, oui, sur-le-champ. » Alors ils se donnèrent mutuellement ce baiser et la paix fut faite entre ces deux-là. Puisse Dieu la mettre entre les autres !

Maintenant que l'accusation et la défense ont parlé, le roi a clos cette phase du procès. « Seigneurs, dit-il, écoutez-moi, vous qui rendez la justice et qui devez décider : je ne vous veux aucun mal.

S'ainsi le voloït otroier,
Sire, vos en vueil ge proier
Que vos le commander de bot,
⁵⁴⁸ Que cist baron l'en prient tot. »
Or entent Renars que cest plais^a
Li torne auques a la pais.
Or est si liez q'ainz ne fu si.
⁵⁵² « Renars, loez le vos aïnsi,
Ce dist li rois, com Tybers fet ?
Je vos pardone le meffet ;
N'ai soing a tendre a desreson
⁵⁵⁶ Sus vos ne sor autre baron.
- Faites Renars », tuit li escrient,
Ne puet muer que il n'en rient.
« Sire, sire, Renars respont,
⁵⁶⁰ Qui sa parole bien espont,
Tybers a molt vers moi mespris.
S'il m'avoit fet encore pis,
Si le voussisiez bien acertes,

⁵⁶⁴ S'en soufferroie ge les pertes.
Biau sire, vostre loement
Vueil ge fere molt bonement
Et ce que cist baron m'en prient.
⁵⁶⁸ - Voire, voir, Renars », cil escrient.
« Seignor, n'avroie soing de guerre
Ainz vodroie la pes aquerre.
Si oïstroie tres bien la pes.
⁵⁷² Et loez vos que je le bes ?
- Oïl, oïl, tot pié estant. »
Entrebesié se sont atant :
La pes est fete de ces deus^b.
⁵⁷⁶ Entre autre gent la mete Dex !
Or sont et claim et respont fait ;
Li rois a respitié le plait :
« Seignors, fet il, or m'entendez,
⁵⁸⁰ Qui les droiz fetes et prenez,
Et ceus qui doivent atirier :
Je ne vos veil pas empirier.

Allez, commencez par juger de l'affaire qui divise Isengrin et Renart. Il me semble que Renart accuse Isengrin de trahison, et qu'Isengrin l'accuse d'avoir manqué à sa promesse. Départagez-les de sorte que justice soit rendue à chacun. Ensuite jugez en faveur de Chantecler comment Renart doit réparer la mort de dame Coupée, qui fut enterrée l'autre jour. Puis décidez de la réparation à réclamer à Renart pour Brun. Maître Plateau et vous, monseigneur Cointereau, vous prononcerez ces sentences. *Que* Brichemer le cerf, et le blaieau, seigneur Grimbert, vous accompagnent. Je veux encore que le léopard¹ aille avec vous. Prenez de justes décisions afin que chacun s'en trouve content, en conformité avec les lois de ma maison. Je vous en conjure par le serment que vous m'avez prêté en toute loyauté. Agissez de façon à vous couvrir d'honneur et à nous procurer une bonne paix. Et si jamais un témoignage est falsifié², suivez l'avis de la majorité. » Alors les cinq jurés se lèvent et vont dans une pièce à l'écart. Si l'on avait voulu croire Brichemer et si son avis avait été accepté par tous, il se serait vengé pour la lanière qu'on avait tranchée dans le cuir de son dos³. « Seigneurs, dit Plateau le daim, vous connaissez les allégations de l'accusation et celles de la défense. Le roi vous estime et vous aime tant qu'il s'en est remis à votre sentence. Ayons donc notre honneur à l'esprit, et pour la dignité de notre seigneur, agissons de manière à recevoir des éloges, car " qui se perd soi-même ne peut disposer d'autrui⁴ ".

Alez, fetes primes esgart
⁵⁸⁴ D'entre Ysengrin et Renart.
 Vis m'est, Renars en sa raison
 Reste Ysengrin de traïson,
 Et Ysengrins lui de faillance,
⁵⁸⁸ Qui li failli de covenance.
 Partissiez si bien l'aventure
 Que chascuns en ait sa droiture.
 Après jugiez de⁴ Chantecler
⁵⁹² Com Renars li doit amender
 La mort de ma dame Coupee,
 Qui l'autre jor fu enterree.
 Et s'esgardez comment soit prise
⁵⁹⁶ Por Brun de Renart l'amendise.
 Fetes cest esgart, dan Platel,
 Et vos misire Cointerel ;
 Avec soit Brichemers li cers
⁶⁰⁰ Et li taisons sire Grinberz ;
 Si voil que i voist le lieparz.
 Si faites si loial esgarz

Que chascun ait bien sa raison
⁶⁰⁴ Selonc le droit de ma meson.
 Je vos conjur le serement
 Que me feistes loiaument :
 Faites si q'ennor en aiez
⁶⁰⁸ Et que nos aions bone pes.
 Et s'ili a controuverie,
 Sivez en la greignor partie. »
 Atant li cinc s'en lievent sus ;
⁶¹² En une chambre vont ensus.
 S'or estoit creüz Brichemers
 Et que de toz en fust loez,
 La corroie seroit vengie
⁶¹⁶ Qui sor le dos li fu tranchie.
 « Seignors, ce dist Platiaus li dains,
 Oï avez respons et clains.
 Li rois vos aime tant et prise,
⁶²⁰ Sus vos a la parole assise.
 Or i esgardons nostre honor ;
 A l'onorance no seignor

Ce qu'Isengrin réclame en réalité, c'est le serment de Renart. Examinons cela : souhaitez-vous, et à la vérité, vous le pouvez, qu'il le lui prête devant le roi, sans manifester d'orgueil ou d'esprit de provocation, et qu'ainsi la paix soit faite sans objection ? » Brun répondit : « Plateau, votre proposition est bonne. »

Mais Cointereau le singe objecta : « Cette décision est trop rapide. Que direz-vous donc de l'accusation portée par Renart contre Isengrin ? Je décrète que, selon la loi, ce dernier doit se disculper envers Renart en jurant sur les saints, car la trahison est un crime affreux. Il est bien téméraire celui qui ose trahir !

— Par la prunelle de mes yeux, dit le léopard, je préfère cette sentence et je m'y accorde en tous points. » Et Grimbert de dire : « Moi aussi. » Sur cinq, trois sont de cet avis, tandis que les deux autres maintiennent leur position.

Alors le cerf dit : « Considérons ensuite — Dieu m'en soit témoin, peu s'en faut, depuis que nous sommes ici rassemblés, que je ne dise ce que je pense¹ —, quelle amende Renart doit verser à Chantecler pour la faute commise. » Grimbert répondit : « Donnez votre avis, seigneur. C'est d'ailleurs votre devoir. — Alors j'affirme qu'en toute justice et légalité Renart devrait être exécuté, sans aucun délai, pour l'homicide qu'il a commis. Pour cela il doit au moins être pendu au gibet, ou bien il faut lui couper le pied droit, puisqu'il a reconnu son action déloyale en ne la niant pas après le discours de l'accusation.

Faisomes tant qu'en nos en lot,
⁶²⁴ Que " qui soi pert d'autrui ne jot ".
 Ysengrins s'est plains" voirement
 De cel qu'il velt son serement.

Esgardons, se vos le loez
⁶²⁸ Et por voir dire le poez,
 Qu'il li face devant le roi
 Tot sanz orgueil et sanz desroi.
 Si soit la pes sanz contredit. »

⁶³² Dist Bruns : « Plataus, bien^b avez dit. »

Ce dist li singes Cointeriaus :
 « Cist jugemenz est trop isniaux.
 Que direz vos dont de la reste
⁶³⁶ Que Renars sor Ysengringiete ?
 Je di par droit que premerains
 Li escondie cil as sainz,
 Que traison c'est lede chose.

⁶⁴⁰ Molt est hardiz qui faire l'ose !
 - Par mes ieulz, ce dist li lieparz,
 Miex me contieng que cist esgarz

Et je le lo tres bien ainsi. »

⁶⁴⁴ Dist Grinbert : « Et je autresi. »
 A ce dit se tient li troi
 Et li dui sivent lor oïstroi.

Ce dist li cers : « Gardons après,
⁶⁴⁸ (Si m'aïst Diex, il se va pres,
 Puis que nos somes ci ensemble,
 Que je ne di ce que moi senble),
 Comment Renars doit amender

⁶⁵² La meffaiture Chantecler. »
 Respont Grinbert : « Dites le, sire.
 Autresi l'avez vos a dire. »

- Dont di ge por bien et por droit
⁶⁵⁶ Que tot sanz respit orendroit
 Devroit estre Renart deffait
 Por l'omicide qu'il a fait :

As forches en doit penduz estre
⁶⁶⁰ Au meins, ou perdre le pié' deestre,
 Que connut a la felonnie :
 Après le claim nel noia mie.

Il me semble qu'il s'est condamné lui-même. Et surtout il a rompu la paix jurée par le roi. » Le singe, langue tirée, lui fait la nique par-derrière¹. Puis il l'interpelle ainsi : « Seigneur Briche-mer, c'est donc votre avis ? — Oui, tout à fait, Cointereau. Quel est le vôtre ? — Vous êtes ivre, il me semble ! On pourrait me donner deux mille livres, je ne dirais pas une telle chose devant le roi : c'est folie de condamner un si grand baron à la pendaison comme un vulgaire malfaiteur, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'un officier royal. À l'homme qui prononcera une sentence si excessive devant lui, le roi ne saura aucun gré et il ne l'en aimera pas mieux. N'ai-je pas entendu Renart dire qu'il a agi pour venger le roi, au service duquel il fut insulté ? Il faut que vous considé-riez l'affaire avec plus d'attention. Il me semble vraiment que ce que Renart fit pour le roi était juste, puisqu'il a agi à son service. Quand bien même il aurait commis un acte plus épouvantable encore, pour lequel on devrait le poursuivre en justice, c'est à son seigneur qu'il revient d'en juger. Ne décidez rien sur ce crime : le roi décidera de la sentence. Mais il me semblerait juste qu'en considération de ce malheur, de la valeur de Chantecler, et pour faire la paix entre eux, Renart lui prêtât hommage pour le dédommager. Une telle décision me semble préférable. — Maître Cointereau, rétorqua Plateau, vos avis approchent presque de la perfection. Mais je n'approuve absolument pas,

Molt me semble qu'il s'est meffaiz.

⁶⁶⁴ Ensorquetot il a la pais,
Que li rois a juree, enfraite. »
Li singes a la langue traite,
Si li fait moe par derriere.

⁶⁶⁸ Puis parole en tel maniere :
« Danz Briche-mer, loez le vos ?
- Oïl voir, Cointerel. Et vos ?
- Or me semble que soiez yvres !

⁶⁷² Qui me donroit deus mile livres,
Ne diroie ge tel parole
Devant le roi, que ele est fole,
Qu'en jugera si haut baron

⁶⁷⁶ A pendre com autre larron,
Nis mesmement serjant le roi.

Ja qui devant lui tel desroi
Dira, ja gré ne l'en savra,
⁶⁸⁰ Ne jamiex ne l'en amera.

Dont n'oï ge que Renars dist
Que por le roi vengier le fist,
En quel servise fu ledengiez ?

⁶⁸⁴ Droiz est que miex l'entengiez :
Bien me semble que ce soit droiz
Ce que Renars fist por li rois,
Puis qu'en son servise le fist.

⁶⁸⁸ Se plus grant merveille feïst,
Dont on li deüst fere anui,
Doit li sires prendre sor lui.
Si ne jugiez mes del desroi :

⁶⁹² Li jugemenz iert sor le roi.
Bien me senbleroit a droiture
Que por ceste mesaventure,
Por Chantecler qui molt est preuz,

⁶⁹⁶ Et por la pes metre entr'eus deus,
Que Renars l'en feïst homage
En l'onorance del damage.
Li ples me^{re} senble ainsi plus biax.

⁷⁰⁰ - Dant Cointerel, ce dist Plati-
ax, Vos alez auques pres de bien,
Mes ce ne loe ge de rien
Que, se li rois a son serjant

⁷⁰⁴ Un petitet maliciant,

si le roi a un officier un tant soit peu prompt à la méchanceté¹, et que quelqu'un est dans l'impossibilité d'exécuter ses ordres, que ce chevalier le tue par l'autorité de la maison royale. Tout au contraire, si une personne lui manque, il doit la désigner au roi. Et il revient au roi de prendre vengeance, comme il le souhaite, de cette faute. Voilà ce qui me semble juste. » Grimbart qui se moquait de cette interprétation, et qui avait été à bonne école, lui a ôté la parole : « Hé, dit-il, seigneur Plateau, laissez-nous un peu le crachoir². Et cessez de répéter à tout propos qu'on ne doit tuer personne. "Amour de maître est inconstant", mais on dit aussi, vous le savez bien : "Qui m'honore, honore également mon chien³". » Ainsi, par les saints de Rome, imaginons que je sois officier d'un homme puissant. Il m'aura confié la garde de ses terres et commandé qu'en cas de délit, j'exerce une vengeance. Alors quelqu'un m'insultera, qui ne se souciera pas de mon amitié, qui nous méprisera mon seigneur et moi, qui ne m'estimera aucunement. Je pourrai donc venger l'injure. Je laisserai plutôt mon seigneur en juger ? En ce cas, je suis inutile à mon poste ! Et il n'est plus d'homme avisé, à mon avis, pour garder la terre de mon seigneur et le faire respecter. Qui m'insulte et m'injurie agit de même envers mon seigneur. Or Chantecler ne nia pas que le paysan dans sa déloyauté et Coupée par son absence de considération n'eussent manifesté leur mépris pour le roi. »

S'aucuns n'a son aaisement
De faire son commandement,
Que li vassaus por ce l'ocie
⁷⁰⁸ Par le pooir de sa mesnie.
Mes s'aucun li fait deshonor,
Mostrer le doit a son seignor.
Li sires preigne la venjance
⁷¹² A son gré de la mesestance :
Issi me semble la droiture. »
Grimbert qui de ce n'avoit cure,
Et ot esté a bone escole,
⁷¹⁶ Li a rescousse la parole :
« Avoi, dist il, sire Platel,
Un poi nos prestez le batel,
Et vostre parole avalez
⁷²⁰ De tant selonc l'araisez
Que nului ne doit on tuer.
"Amors de seignors puet muer",
Mes on dist, si le savez bien,
⁷²⁴ "Qui moi honore et mon chien".
Or por les sainz qui sont a Rome,

G'iere serjanz a un riche home.
Sa terre m'avra commandee
⁷²⁸ Qui par moi soit tres bien gardee,
Et se nus i fait mesprison,
Ne remaigne sanz venjoison.
Puis me fera aucun laidure
⁷³² Que de m'amor n'avera cure,
Moi et mon seignor despira,
Et moi noient ne prisera :
Je porrai vengier le medire.
⁷³⁶ Puis si leré mon seignor dire ?
Dont sui ge por noient assis.
N'est sages hom, ce m'est avis,
A la pais^a garder de la terre
⁷⁴⁰ Et a l'onor monseignor querre.
Qui me dit honte ne meffait,
Mon seignor meismes le fait.
Et Chanteclers neu noia^b mie
⁷⁴⁴ Que li vilains par felonnie
Et Coupee tot sanz respit
N'eussent le roi en despit. »

Brichemer dit : « Je le vois bien : chacun tire à blanc contre lui. Mais le roi suivra sa propre volonté et même pour son vassal ne laissera pas de la faire exécuter. »

Grimbert répondit : « Vous dites vrai, seigneur. Mais vous avez bien entendu dire que “ la truie commet souvent les méfaits pour lesquels les porcelets paient¹ ”. Par ma foi, si j'en ai le pouvoir, aujourd'hui ne sera pas mis à mort avec mon assentiment un officier royal, quelque injustice qu'il ait commise ou non. Et le roi ne le hait pas au point de vouloir sa mort ; lui qui l'a toujours fort bien servi n'a vraiment pas mérité qu'on l'exécute pour pareille action. Il faudrait d'autres faits. Donc il vous convient de prononcer pour Renart une autre sentence que la pendaison.

— Seigneurs, seigneurs, dit le léopard, il est nécessaire de faire preuve ici d'un assez grand discernement. Je vous ai entendu vous quereller avec violence et attiser vos différends. Pour moi, je n'ose relaxer directement Renart, ni le condamner à mort définitivement, parce qu'il est officier du roi. Et pour l'homicide qui, je crois, a été comme un défi à la paix royale, je n'ose l'acquitter. Je vous dirai donc ce qu'il est possible de faire : reposons-nous sur le roi pour décider de cette affaire ; qu'il en juge comme il veut et ainsi nous n'encourrons pas sa colère. Pour ce qui est de Brun et de sa plainte contre Renart, nous l'avons vu bien pâle et sans couleurs. Il l'accuse de l'avoir trahi lorsqu'il lui arriva malheur au tronc d'arbre vers lequel le

Dist Brichemers : « De ce le vi :

⁷⁴⁸ Ne trait noient chascuns a lui.

Li sires son talant fera,

Por son home nel lessera. »

Grimbert respont : « Voir dites, sire.

⁷⁵² Mes vos avez bien oï dire :

“ La truie fet sovent les maus

Dont les porcelz ont le nouaus². ”

Par mon haterel, se ge puis,

⁷⁵⁶ N'en iert oan serjanz destruis,

Par mon dit ne par mon otroi,

Qui soit ou servise le roi,

Tant i face ne droit ne tort.

⁷⁶⁰ Li rois nel het mie de mort,

Qui l'a toz jorz molt bien servi ;

Ne doit mie avoir deservi

C'on le destrue por tel fet.

⁷⁶⁴ Autres affaires i estuet,

Autre conseil vos convient prendre

Que de Renart jugier a pendre.

- Seignor, seignor, dist li lieparz,

⁷⁶⁸ Ci affiert auques grant esgarz.

Molt vos ai oï estriver

Et vo mautalanz aviver.

N'ose Renart sauver de bout,

⁷⁷² N'a mort jugier du tot en tout,

Por ce qu'il est serjanz le roi ;

Et por l'omicide, ge croi,

Qui a la pais le roi despote,

⁷⁷⁶ Ne l'ose fere du tot quite.

Si vos dirai c'on en puet faire :

Metons sor le roi cest affaire,

Qu'il en face le sien talant,

⁷⁸⁰ Si n'avrons pas son mautalant.

De Brun qui de Renart se plaint,

Molt le veïsmes pale et taint.

Il li met sus qu'il le trahi

⁷⁸⁴ Au tronc quant il li mescheï,

seigneur Renart le guida. Puisqu'il n'y a pas de témoins, que Renart s'en excuse par un serment sur les saintes reliques et qu'ils soient amis comme auparavant. C'est la meilleure solution, à mon sens. Me suivrez-vous dans cette voie ? » Briche-mer répondit : « Nous en sommes d'accord, puisque nous ne pouvons trouver mieux. Allons, seigneur léopard ; prononcez la sentence devant le roi. »

Ils sont revenus où le roi tenait sa cour de justice. Au milieu de la salle, le léopard commença à parler : « Sire, mon roi, écoutez donc. Si vous le voulez, je dirai les sentences que nous avons prononcées pour le rétablissement de la paix. » Le roi répondit : « Non seulement je le veux et le souhaite, mais je vous le commande et vous en prie. — Nous avons décidé, à la vérité, que Renart prononce le serment en faveur d'Isengrin, comme il aurait dû le faire lorsque Roonel en était garant. Mais pour conforter la position du roi, il faut d'abord qu'Isengrin jure qu'il ne commit, ni ne connut, aucune trahison dont Renart fut la malheureuse victime. Alors qu'ils sont pleins du désir de se nuire, qu'ils soient désormais amis. Pour ce qui est de l'accusation de trahison que porte le noble Brun contre Renart, celui-ci prouvera par un serment purgatoire sur les saintes reliques qu'il n'en sut ni n'en trama rien. Ainsi soit faite la paix entre eux deux et que l'on n'ait plus jamais besoin de la rétablir. En revanche, pour l'affaire Chantecler, je vous le dis, nous n'y voyons pas clair

Ou sire Renars le mena.

Por ce que il tesmoinz n'en a,

Renars li escondie as⁸⁰⁸ sainz,

Si soient ami comme ainz.

Ce est li miex que ge i voie.

Sivrez me vos de ceste voie ? »

Dist Briche-mer : « Nos le loons,

Puis qu'amender ne le poons.

Alons avant, sire liepart !

Devant le roi dites l'esgart. »

Repairié sont ou mandement

Ou li rois tient son jugement.

Li liparz enmi la meson

A commenciee sa reson :

« Sire rois, fet il, or oiez.

Je dirai, se vos l'otroiez,

Les esgarz que nos avons faiz

Au conformement de la pais. »

Respond li rois : « Jel vos otroi,

Bien le voil⁸¹⁴ et commant et proi.

- Esgardé avons voirement

Renars face le serement

Ysengrin, si com il dut faire,

Comme Roonel en fu maire.

Mes por le roi asseürer

Convient ainz Ysengrins jurer

La traïson ne fist ne seut

Dont Renars male aventure eut.

De maufaire sont arrami,

D'ore en avant soient ami.

Et de Renart que dans Bruns rete

Et traïson sor lui degiete,

Renars as sainz escondira

Qu'il ne le sot ne atira.

Si soit d'aus deus faite la pais

Qu'el ne renouvele jamais.

Mes de l'affaire Chantecler,

Vos di ne veons mie cler,

et nous n'osons prononcer, sachez-le, une sentence de mort contre Renart pour l'homicide qu'il a commis, parce qu'il se couvre de votre autorité dans cette affaire. D'autre part, nous ne pouvons prononcer son acquittement puisqu'il a troublé la paix que vous avez garantie et jurée. À présent nous souhaitons nous taire ; faites comme bon vous semble.

— Nous proclamerons ceci, fait le roi : Chantecler est si courtois qu'il saura garder la mesure et prendra une décision de justice raisonnable. Sachez-le, en faveur de personne, je ne veux trahir mon serment. Je m'en remets à Chantecler pour cette affaire ; qu'il en soit juge et responsable, et qu'il s'efforce de faire tant, que moi et autrui, nous lui en sachions gré. Je lui assure en toute loyauté qu'on agira suivant sa décision. *Qu'*il décide donc du genre de réparation qu'il veut obtenir. *Quant* à nous, faisons venir les saintes reliques ici et que les autres intéressés soient prêts à faire leur serment selon ce qui leur a été indiqué. » Après avoir entendu le roi, le coq le remercia d'une inclinaison de tête. Il a appelé dame Pinte et fait signe à dame Rousse ; il les emmena toutes deux pour délibérer avec lui. Dans le même temps, on a apporté les saintes reliques et les barons concernés se tiennent debout. Ces derniers ont fait et juré leur paix, suivant les décisions prises dans leurs cas. Chantecler, lui, tient conseil et se montre fort agité. « Pinte, dit-il, que me suggérez-vous pour cette décision ? Comment nous pro-

Ne n'osons dire, ce sachiez,
⁸²⁴ *Que* Renars soit a mort jugiez
 De l'omicide qu'il a fait,
 Por ce qu'a garant vos en trait.
 D'autre part ne poons trover
⁸²⁸ Sa delivrance ne prover
 Por la pes que il a faussee,
*Qu'*avez plevie et affiee.
 Atant nos en volons taisir
⁸³² Et vos en faites vo plaisir.
 - Nos emparlerons, fet li rois,
Que tant est Chanteclers cortois
Qui en esgardera mesure
⁸³⁶ Et par raison prendra droiture.
 Ce sachiez, por nului tensor
 Ne vueil mon serement fausser.
 Sus Chantecler met cest affaire
⁸⁴⁰ *Qui* en soit justicier et maire,
 Et il regart que tant en face
 Dont moi et autre gré l'en sache.

Tres bien li affi loiaument
⁸⁴⁴ *Qu'*en en fera son loement.
 Or se consulte de l'amendise
 Comment il velt qu'ele soit prise.
 Si façon ci les sainz venir,
⁸⁴⁸ Et li autre por pais tenir
 Soient prest de lor serement
 Et sivent lor oïstroient. »
 Li cos a la parole oïe ;
⁸⁵² De ce qu'il ot, li rois mercie,
 La teste en a vers lui clinee.
 Dame Pinte a apelee,
 Et ma dame Rosse açaine^a ;
⁸⁵⁶ A son conseil andeus les maine.
 Aporté sont li saint atant,
 Et li baron sont en estant.
 S'ont lor pais faite et atiree,
⁸⁶⁰ Si com on lor ot esgardee.
 Chanteclers est a son conseil
Qui molt en est en grant esveil.

noncerons-nous sur la réparation qu'on nous demande de trouver contre Renart ? Notre sœur dame Coupée est morte. La mort ne peut être effacée : pardonnons donc cette mort à Renart¹. Pour ce qui est de l'âme, que Dieu ait merci de cette femme. — *Quoi ?* dit Pinte. *Que ferez-vous ?* Vous pardonnerez le meurtre de ma sœur, dame Coupée, que j'aimais tant ? Vous voulez donc me voir tomber évanouie sous le coup de la douleur !

— Pinte, dit Rousse, écoutez-moi donc : pour Dieu, jugez bien de l'affaire de Coupée, votre sœur. Puisque nous avons la faveur du roi, nous devons infliger une lourde punition à Renart. Faisons lui au moins crever les yeux ou couper les deux pieds. *Qu'en toutes Cours il soit désormais déshonoré !* » Pinte répondit : « Rousse dit des choses vraiment étonnantes, elle qui me conseille de faire mutiler Renart. Jamais il ne nous laisserait la vie sauve, si lui-même subissait une peine autre que la mort, car il est habité par la félonie et l'envie. Étant fort intelligent et habile, il aurait tôt fait de se venger de nous. Par ma foi, tel n'est donc pas mon avis. Il a tiré la plus courte paille en tombant en notre pouvoir, et il est nécessaire que nous lui jouions maintenant un sale tour. Je suis tout à fait d'accord pour qu'il soit pendu, et qu'aucune prière n'obtienne sa grâce. Par le Seigneur céleste qui ne ment pas, si vous agissez autrement, jamais plus vous ne serez mon amant, ni ne me côcherez². »

« Pinte, fet il, que m'en loez
⁸⁶⁴ De cest conseil que vos oez ?
Que diren nos de l'amendise
Qui de Renart est sor nos mise ?
 Morte est no suer, dame Coupee.

⁸⁶⁸ Mort ne puet estre recovree :
 Pardonons li la mort. Por l'ame,
Que Diex ait merci de la dame.
 - Coi ? dist Pinte, quel la ferez ?

⁸⁷² La mort ma seror pardonez
Que tant amai, dame Coupee ?
 Ja me verrez de quel pasmee !

- Pinte, fet Rosse, or m'entendez :

⁸⁷⁶ Por Dieu, bon jugement prenez
 De Coupee vostre seror.
 Puis qu'avons le gré du seignor,
 Nos le devons molt bien grever.

⁸⁸⁰ Fesons au meins ses eulz crever
 Ou il perde les piez andeus.

En toutes corz soit mes honteus ! »
 Fait Pinte : « Rousse dit merveille,

⁸⁸⁴ *Qui* en tel guise me conseille
 Com de Renart defigurer.

Jamés ne nos lairoit durer,
 S'il sanz mort remanoit en vie,

⁸⁸⁸ *Que* molt est fel et plains d'envie.
 S'est molt sages et vesiez,
 Toïst se seroit de nos vengiez.

Par mon chief, ce n'est pas mes los

⁸⁹² Il a trait le plus cort des loz :

Si est cheüen en no manede,
 Bien li devons or fere lede.

Je l'otroi bien qu'il soit penduz,

⁸⁹⁶ Por priere ne soit renduz.

Par le haut seignor qui ne ment,
 Se vos le fetes autrement,

James mes amis ne serez,

⁹⁰⁰ Ne ma croupe ne chaucez. »

Chantecler comprit que son amie ne pardonnerait jamais à Renart le tort qu'il leur a fait ; elle lui a affirmé que jamais plus elle ne l'aimera tant que Renart vivra. Il est préférable pour lui que Renart meure, puisque son amie veut le détruire, plutôt que de la perdre, elle, à l'avenir. Les femmes ont tous les atouts dans leur jeu¹ ! Vous avez beau leur accorder tout ce qu'elles veulent, il n'en reste pas moins que cela est douloureux. Sur ce, leur réunion s'est achevée : ils y ont fait pencher la balance du mauvais côté pour Renart. Lui qui s'imaginait obtenir une bonne paix, son procès tourne autrement. Tous trois revinrent de leur réunion pour aller trouver le roi. Chantecler tenait la tête baissée, le jeune homme inspirait bien de la pitié. Des larmes lui mouillaient le visage, laissant leur trace sous ses yeux. Il s'est incliné aux pieds du roi, puis a exposé les résultats de la réunion. Il faut bien que la sentence soit connue. « Sire, dit-il, Dieu vous soutienne, vous qui m'avez marqué tant d'honneur. Dame Pinte éprouve une douleur mortelle à cause du meurtre de sa sœur et elle veut qu'on en tire vengeance. Nous voulons donc que Renart soit pendu ; on n'a que trop attendu pour le faire. Il a donné la mort, qu'il la reçoive ! » Renart tremble alors comme une feuille, plus même, lorsqu'il entend qu'on parle de le faire mourir. En ces circonstances, personne ne pouvait plus l'aider : le roi avait prêté serment de suivre leur volonté.

Noble s'est dressé et s'est mis dans une colère noire :

Or ot Chanteclers que s'amie
 A Renart ne pardonra mie
 La laidure qu'il lor a faite ;
⁹⁰⁴ Tel parole li a retraite
 Que jamés jor ne l'amera
 Tant comme Renars vivera.
 Miex li vient il que Renars muire
⁹⁰⁸ Quant s'amie le velt destruire,
 Qu'il la perdiât d'ore en avant.
 Bien ont fames les dez avant !
 Otroiez li quanqu'ele velt,
⁹¹² Mes neporquant le cuer en deult.
 Atant ont lor conseil finé :
 Renart i ont mal encliné,
 Qu'il cuidoit avoir bone pais,
⁹¹⁶ Mes autrement torne li plais.
 Du conseil reperent tuit troi,
 Si sont venu devant le roi.
 Molt se tint enbruns Chanteclers,
⁹²⁰ Piteus fu molt li bachelers.

Les lermes li moillent la face,
 Desus ses ielz i pert la trace.
 As piez le roi s'est aploiez,
⁹²⁴ Puis est li conseilz desploiez.
 Ce covient il que devant viegne.
 « Sire, fait il, Diex vos maintiegne,
 Qui grant honor m'avez portee.
⁹²⁸ Dame Pinte est molt amotee
 Por sa seror qui est occise
 Et velt que venjance en soit prise.
 Volons que Renars soit penduz ;
⁹³² Trop est il assez atenduz.
 Mort a donnee, mort recueille^a ! »
 Or tremble Renars plus que fueille,
 Quant de sa mort oï plaidier.
⁹³⁶ Nus ne l'en pooit mes aidier :
 Li rois ot fet son sairement
 Qu'il sivroit lor atirement.
 Nobles s'en est en piez dreciez,
⁹⁴⁰ Molt durement s'est corrouciez :

« Chantecler, dit-il, tu m'as tué ! Et tu as commis envers Renart une action d'une déloyauté incroyable, lui qui m'a rendu tant de brillants services. Quelle reconnaissance misérable je lui en montre ! Je ne trahirai pas mon serment car je l'ai juré en des termes trop rigoureux ; mais je t'imaginais plus clément ! Tu feras donc ce que tu voudras ; je tiendrai mon serment et te le livrerai. » Le roi a appelé Renart et le lui a livré la corde au cou.

À ce moment-là, Renart vit qu'il était condamné et ne pouvait plus être libéré contre des otages. Il ne pouvait tromper la mort sans l'aide de sa ruse. Il a alors conçu un stratagème d'importance et ne laissera pas passer l'occasion de l'exposer. Si cela peut lui servir, tant mieux : il fait mine de ne pas être touché par la sentence. « Roi, dit Renart, écoutez-moi. Au nom de Dieu, parlez à votre ami, qui vous a si bien servi, en toute loyauté et sans tricher. J'ai constamment recherché votre intérêt en tous lieux où j'ai pu le faire. J'aurais souhaité mourir il y a longtemps puisque ma destinée s'achève si mal. J'ai tant vécu que mon poil est entièrement blanc¹. Et maintenant à quelle misérable fin suis-je arrivé ! Si je mourais d'une belle mort, mon âme en serait mieux consolée ; je ne peux être plus irrité que je ne le suis lorsqu'on m'attaque aussi injustement. Si j'avais encore du temps à vivre, je vous marierais en très haut lieu. Mais force m'est de souffrir ce martyre. Avant de mourir, je veux vous révéler ce que le roi Yvoris² vous propose. Il commande à de grands États ;

« Chanteclers, fet il, tu m'as mort !
S'as vers Renart molt felon tort,
Qui maint biau servise m'a fait.

⁹⁴⁴ Mau guerredon l'en ai retrait !
Ne fauseré mon serement
Que plus le juré asprement,
Que plus te quidai debonaire !

⁹⁴⁸ Si feras ce qu'aras a faire ;
Mon serement aquiterai
Que je le te deliverrai. »
Li rois a apelé Renart,

⁹⁵² Si li a livré par la hart.
Lors voit Renars qu'il est jugiez,
Ne puet mes estre ostagez.

De mort ne puet avoir treslue,
⁹⁵⁶ Se son engin ne li aiüe.
Porpensez s'est de grant voidie,
Ne lessera qu'il ne le die.
Se il li puet valoir, si vaille :

⁹⁶⁰ Semblant a fet qu'il ne l'en chaille.

« Rois, fet Renars, antent a mi.
Por Dieu parole a ton ami,
Qui servi t'a si bonement,

⁹⁶⁴ Sanz tricherie loiaument.
Bien ai porchacié vostre preu,
Tot la ou je fere le peu.

Mon vueil fusse pieça finez,
⁹⁶⁸ Puis que si mal sui destineiz.
Tant ai vescu, toz sui chanuz.
Or sui a male fin venuz !
Se morusse de bele mort,

⁹⁷² M'ame en eüst plus grant confort,
Ne puet estre autresi espris,
Par grant pechié sui entrepris.
Se g'eüsse de vie espace,

⁹⁷⁶ Molt richement vos mariasse.
Mes souffrir m'estuet cest martire.
Ainz que ge muire, vos vueil dire
Ce que rois Yvoris vos mande.

⁹⁸⁰ Molt a grant chose en sa commande ;

il gouverne dix fois plus de terre que vous ne pouvez en justifier. Il a une fille de très grande valeur qu'il veut vous donner pour épouse ; il n'a pas d'autres héritiers, par conséquent vous aurez sa terre. On verra donc ce que vous allez faire. Je puis bien vous révéler qu'il n'est pas de plus belle femme au monde. Et il n'est pas de bête sur toute la terre dont elle ne puisse prendre l'apparence ; elle sait parfaitement se métamorphoser lorsqu'elle souhaite se dissimuler. Sire, pensez-y et faites en sorte de conquérir cet Empire. Si vous ne prenez pas la peine de vous en occuper, vous ne pourrez jamais retrouver pareille occasion. Et quand il n'y aurait rien d'autre à recueillir que le plaisir et la folle joie émanant de cette femme, vous devez, Sire, vous préoccuper des moyens de l'amener ici. Ainsi me réjouirais-je de votre puissance, même si je dois être mis à mort. Choisissez un messenger et envoyez-le avant qu'un autre ne se mette en chemin. Si demain j'étais encore en vie, je me chargerais bien volontiers pour vous de cette mission, mais vous avez juré... Et vous respectez votre serment trop scrupuleusement car voici ce que nous dit la Sainte Écriture, qui élucide la vérité pour nous : " On agit mal pour ne pas faire pire¹ " ; la loi doit fléchir devant le bien. Et nous trouvons, me semble-t-il, que même le roi David, aimé au plus haut point de Dieu, jura dans sa colère qu'il ferait tuer sans délai un homme — je ne sais s'il le méprisait, ni pourquoi il le haïssait —, mais

Plus a de terre a mamburnir
 Dis tanz que n'en poez fornir.
 Une fille a molt precieuse,
⁹⁸⁴ Doner la vos veult a espeuse ;
 N'a plus hoirs, sa terre averez.
 Or i parra quel la ferez.
 Bien vos sai dire tel novele
⁹⁸⁸ Q'en tout le monde n'a si bele.
 N'est beste tant com terre dure
 Dont ne puiſt prendre la figure ;
 Molt par se set bien tresmuer,
⁹⁹² Quant ele se veult remuser.
 Sire, pensez de cest affaire,
 Que ceſte honor puissiez atraire.
 Se bien n'en pensez de l'ovrer,
⁹⁹⁶ Ja tel ne porras recovrer.
 S'il n'i avoit autre eritage
 Mes que son deduit et sa rage,
 Sire, si t'en doiz tu pener

¹⁰⁰⁰ Que ci la puisses amener.
 Por quant se doi estre essilliez,
 De vostre honor seroie liez.
 Pren ton mesage, si l'envoie
¹⁰⁰⁴ Ainz q'autre se mete a la voie.
 Se encore demain vesquisse,
 Cest porchaz tres bien vos feisse,
 Mes fetavez vo serement.
¹⁰⁰⁸ Sel tenez trop entierement
 Que ce nos dit sainte escriture,
 Qui la verité nos espure :
 " On fait le mal por pis lessier ",
¹⁰¹² Por bien se doit la lois plessier.
 Et si trovons, ce m'est avis,
 Que meismes li rois David,
 Qui Diex ama parfitement,
¹⁰¹⁶ Par ire fist un sairement
 C'un home ocirroït sanz respit.
 Ne sai s'il l'avoit en despit,

Dieu lui dit qu'il commettrait un péché, car en aucune manière un homicide ne doit être accompli sans jugement. Et David crut en la parole de Dieu et agit selon son conseil. Ce que Dieu, qui règne sur nous tous, recommande à un individu, doit être observé à la lettre par tous. Or voici précisément la situation où nous nous trouvons et, si ma vie vous est nécessaire, il vous est parfaitement possible d'ajourner mon exécution. Si se parjurer est une faute, c'en est une plus grande de me faire subir des mutilations. »

Sachez que le roi trouva cette information plutôt intéressante. À sa seule annonce, il éprouva une joie intense. Aussi va-t-il parler, s'il le peut, au risque d'en mécontenter certains comme d'en réjouir d'autres. « Seigneurs, dit Noble le roi, la raison et le droit voudraient que les plus grands et les plus petits personnages de ma Cour cherchent par tous les moyens à m'honorer ; c'est précisément ce dont il est question dans ce que m'a dit Renart, à condition que je puisse m'en acquitter dans l'année. D'ailleurs si je n'obtiens pas ce qu'il m'a dit, je tiendrai ma puissance pour bien médiocre. Or Renart sait qu'il n'a plus longtemps à vivre, car je ne veux pas me parjurer. Qui d'entre vous portera donc mon message à Yvoris à propos de ce mariage ? Qui lui demandera pour moi la main de la jeune fille ? » Malheur à celui qui se porterait volontaire pour délivrer ce message, car nul ne connaissait Yvoris et ses terres.

Ne por quel chose ille haoit,
 1021 Mes Diex li dist pechiez feroit
 Q'omicide en nule mesure
 Ne doit estre fet sanz droiture.
 Cil crut ce que Diex li ot dist
 1024 Et selonc son conseil le fist.
 De ce que Diex loe un a faire,
 Qui de toz est sires et maire,
 Ce doit estre molt bien tenu.
 1028 Or sommes a cest point venu,
 Se ma vie vos a mestier,
 Bien poez ma mort respitier.
 Pchiez est il de parjurer,
 1032 Graindre est de moi deffigurer. »
 Quant li rois oï la novele,
 Sachiez que auques li fu bele.
 De tant seulement qu'il oï,
 1036 Molt durement s'en esjoï.
 Or parlara, s'il en a aise,

Qui que soit let ne^b cui il plaise.
 « Seignors, ce dist Nobles li rois,
 1040 Bien esseroit resons et drois
 Que li plus grant et li menor
 Partot porchascent m'onor :
 Tel chose m'a Renars ci dite,
 1044 S'en cest an la puis avoir quite.
 Et se ge n'ai ce qu'il m'a dit,
 Dont pris ge m'anor molt petit.
 Or set Renars ne puet durer
 1048 Que je ne m'en vueil parjurer.
 Quel de vos fera le mesage
 A Yvoris du mariage,
 De par moi die la novele
 1052 Qu'a moiller me doint la pucele ? »
 Mal de celui qui ainc deïst
 Du mesage qu'il le feïst,
 Que Yvori ne connoissoient,
 1056 De sa terre point ne savoient.

Je ne sais comment ils les connaîtraient, ni quel démon le leur aurait dit. Renart lui-même n'en savait rien, qui avait simplement fait miroiter cette promesse devant le roi. S'il lui faisait croire en un fait irréel, c'est qu'il souhaitait le griser pour parvenir à retrouver sa liberté. « Seigneurs, dit Noble, écoutez donc ! Je vous ai pressés et priés avec insistance de porter mon message, mais je n'en vois pas un seul assez sage pour se flatter de le faire. *Qu'*avez-vous à dire à ce sujet, Chantecler ? Si vous me tuez Renart, sur qui repose mes espérances, me porterez-vous ce message ? — Par Dieu, Sire, vous moquez-vous ? J'ai toujours ignoré où réside Yvoris ; d'ailleurs Renart, qui n'est pas stupide, vous fait croire ce qu'il veut, exactement comme il en a l'habitude. » Ainsi déprécia-t-il l'histoire de Renart. Celui-ci aurait pu ne pas reprendre la parole, mais il n'abandonnera pas si facilement. « Sire, dit-il, croyez sans aucune crainte ce que je vous ai dit, car sans conteste je ferai en sorte que vous soyez roi au-delà des mers comme vous l'êtes de ce côté-ci. Et vous aurez une noble femme, qui jusqu'en Sicile n'a pas sa pareille pour la beauté. Si je ne fais pas ce que j'ai dit, et si je suis vivant, je consens à ce que dans l'année je sois exécuté sans qu'il y ait là déloyauté. On aura tort, au contraire, de vouloir me faire un procès. » Grimbert approuva : « La proposition est honnête, Sire. Vous ne devez pas la refuser. Et j'accepte de m'en porter garant pour lui : s'il ne réussit pas, libre à vous de ne pas me

Ne sai comment il la seüssent,
Ne quel malfê dit lor eüssent.
Renars meïsmes nu savoit,
1060 Mes li rois amüsé avoit.
Tel chose li faisoit acroire
Qui ne pooit pas estre voire,
Mes si le voloit enivrer
1064 *Qu'*'il se peüst delivrer.
« Seignors, fet Nobles, or oiez !
Molt vos ai semons et proiez
Que me feïssiez cest mesage,
1068 Mes n'en i voi un seul tant sage
Qui du fere s'en oït vanter.
Et vos que direz, Chantecler ?
Se vos Renart me destruez,
1072 Ou mes conseilz est apuiez,
Cest mesage ferez le vos ?
- Por Dieu, sire, gabez me vos ?
Ainc ne soi ou meïst Yvoris,

1076 Mes Renars, qui n'est esbahis,
Vos fet acroire ce qu'il veult,
Issi faitement com il seult. »
Renart a son conte abessié.
1080 Le parler eüst ja lessié,
Mes nel lera si faitement.
« Sire, fait il, sanz doutement
Creez ce que je vos ai dit,
1084 *Que* ge ferai sanz contredit
Que rois serez dela la mer
Si com vos estes deça mer.
Et si avroiz fame nobile,
1088 N'a tant bele jusqu'a Sezille.
S'ainsi nel faz, se ge ai vie,
Dedenz cest an sanz felonnie
Ostroï que je soie deffez.
1092 *Ja* mar" en ert jugemenz fez ! »
Ce dist Grinbert : « Il dit bien, sire.
Ja ne le devez escondire.

laisser un quignon de pain, un fief ou une terre à gouverner. *Quoi* qu'il puisse m'arriver, tenez-moi pour responsable, au cas où Renart ne vous tiendrait pas sa promesse. *Quant* à son crime, prenez-le sur vous. Et quelle importance, si l'on vous tient pour parjure, puisque vous ne pourriez trouver personne pour vous en faire reproche ? » Dans la situation délicate où se trouvait le roi, Grimbert lui offrit une porte de sortie légitime. « Chantecler, dit Noble, je vous commande et vous prie tout à la fois pour l'amour de moi¹, de pardonner cette mort à Renart, jusqu'à ce que j'aie ceint la couronne de ce royaume que je désire. *Qu'*il sache bien toutefois que, s'il vous opposait la moindre résistance, toute l'armée de Dieu ne saurait le sauver. »

Chantecler entendit l'ordre ; il ne sait comment refuser ce que le roi lui demande et commande, car la réparation demandée à Renart est très importante. Dès lors que le roi le désire vivement et qu'il lui faut supporter de perdre, il s'est accordé à ses souhaits. Mais il y en eut pour s'en chagriner ! *Quels* qu'ils furent, cela réjouit Renart ainsi que le singe, seigneur Cointereau. Au contraire, Pinte s'en chagrina fort tandis qu'Isengrin se répandit en lamentations. Le roi, lui, remercia Chantecler après l'avoir entendu.

« Je vous en sais gré et vous remercie, dit-il. Renart, Renart, il n'est donc que justice, puisque vous êtes tenu quitte de la sentence de mort, que vous vous libériez de vos obligations,

Je le preing bien por lui en main :
¹⁰⁹⁶ Mar me lerez mie de pain
 Ne tiez ne terre a tenir.
*Que*que je doie devenir,
 Moi meïsmes metés avant,
¹¹⁰⁰ Se Renars ne vos tient covant.
 Prenez sor vos sa forfaiture ;
Que chaut, s'en vos tient a parjure,
Que ja ne porriez trover
¹¹⁰⁴ *Qui* le vos doie reprover ? »
 Li rois ot le besoing estroit,
Que Grimbers li^{re} conseille a droit.
 « Chanteclers, fet il, je commant
¹¹⁰⁸ Et si vos pri com mon amant
Que ceste mort me pardonez,
 Tant que je soie coronez
 De tel honor com je porchace.
¹¹¹² Mes une chose por voir sache,
 Se mes de riens vos desdisoit,

Touz li os Dieu^b nel gueroiroit. »
 Chanteclers ot la commandie,
¹¹¹⁶ Ne set comment il escondie
 Ce que li rois prie et commande
Que l'amendise est molt grande.
 Puis que li rois le velt a certes
¹¹²⁰ Et souffrir li convient ses pertes,
 Otrié li a son talant.
 Mes tel i a qui sont dolent !
Qui que fu lait, Renart fu bel
¹¹²⁴ Et le singe dant Cointerel.
 Mes Pinte en fu tote dolente
 Et Ysengrins molt se cemente.
 Mes li rois Chantecler mercie,
¹¹²⁸ *Quant* il a sa parole oïe.
 « Grez et merciz, ce dist li rois !
 Renars, Renars, or est bien droiz,
Quant de mort estes aquitez,
¹¹³² Vos et vostre plege aquitez :

vous et votre garant, en menant à bien votre mission. » Renart répondit : « Vous avez raison, mais une lettre portant votre sceau m'est nécessaire, car pour une fortune, je ne me détournerai pas de mon but, si Dieu me prête vie. » Le roi fit rédiger sa lettre et coucher sur un vélin tout ce qu'il voulait dire. Renart la ferma du sceau royal. Noble lui fit mille recommandations sur sa mission et Renart dit amen à tout. Il serait bien allé là où on l'envoyait, mais il n'en connaissait pas la première direction. Il a tant fait qu'il a retrouvé sa liberté. S'il le peut, il ne se fera plus attraper à la Cour du roi jusqu'à ce qu'il domine assez la situation et puisse trouver un moyen de nuire à ses ennemis et de les réduire au silence, tout en faisant plaisir au roi.

Alors toute la Cour se sépara. Quant à Renart, lui qui aurait dû être livré à la justice, il partit de son côté. Il est rentré chez lui prendre conseil auprès de sa femme, qui s'inquiétait fort de son sort. En le voyant, elle s'est montrée folle de joie. Mais cela dura peu car il lui raconta toute l'histoire ; ils ne surent à quel saint se vouer. Renart dit : « Je ne pense pas être à l'abri à moins de m'exiler fort loin de ce pays ! » En jeune femme fort avisée, dame Hermeline lui conseilla, après réflexion, de mettre tout son savoir à apprendre la nigromancie¹ : « Prenez la peine d'aller² jusqu'en Espagne ; c'est à Tolède qu'on en sait le plus. Cet art est ainsi fait que, qui en connaît bien les procédés, réalise

Si porchaciez bien vostre affaire. »
 Ce dist Renars : « Bien est a faire.
 Mes vo lettres m'estuet avoir
 1136 Et vo seel, que por avoir
 Nel leraï ge que je n'enquiere,
 Se Diex done que je ne muere⁴. »
 Li rois fet ses lettres escrire
 1140 Et fait metre quanqu'il vult dire
 En un parchemin de veel ;
 Renars les charge o son seel.
 De sa besoigne molt li prie :
 1144 Renars quanqu'il vult li otrie.
 Bien alaït la ou l'en l'envoie,
 Mes il n'en set ne champ ne voie.
 Tant a fait qu'il est eschapez !
 1148 S'il puet, il n'iert mes atrapez
 En cort a roi jusqu'a cele eure
 Que il iert auques au deseure
 Et qu'il porra chose trover
 1152 Dont ses anemis puisït grever
 Et en la cort faire tesanz,

Si que il soit au roi plesanz.
 Atant toute la cort depart.
 1156 Renars s'en torne d'une part,
 Qui a cort dut estre traiz.
 Revenuz est en son païs
 A sa fame prendre conseil,
 1160 Qui por lui est en grant esveil.
 Por lui a grant joie menee,
 Mes molt li a corte duree
 Que tot li a conté l'affaire :
 1164 Ne sevent preu a quel chief trere.
 Ce dist Renars : « Guerir ne cuide,
 Se trestot le païs ne wide ! »
 Porpensa soi dame Hermeline,
 1168 Qui molt par fu sage meschine,
 Loé li a que se science
 Mete a aprendre de^b nigromance :
 « Jusqu'en Espaigne vos lassez ;
 1172 A Tolete en set on assez.
 Ce est uns ars de tel maniere
 Que, qui bien en set la maniere,

tout ce qu'il souhaite puisque c'est l'art des enchantements. Si vous l'apprenez et connaissez les enchantements, vous ferez par vos sortilèges tout ce que vous avez promis au roi. »

Renart savait que son amie lui faisait une judicieuse suggestion. « Dame, dit-il, vous me conseillez du mieux que vous pouvez. Aussi y irai-je puisque ce voyage a votre faveur, mais je vous laisse bien seule. Prenez donc grand soin de votre maison, garnissez-la richement. Et que vos terres soient bien tenues, car je ne sais quand je reviendrai, ni quelles merveilles je vais rencontrer. » Sur l'heure, il partit, laissant sa femme après l'avoir très tendrement prise dans ses bras et embrassée. Celle-ci est pleine d'inquiétude à cause de ce voyage¹ et elle prie Dieu de le guider.

Renart marcha du mieux qu'il put, comme il devait le faire. Il franchit les montagnes et les vallées, les forêts grandes et profondes, les défilés et les passages. Habile et sage, c'est la nuit qu'il allait le plus souvent à la recherche d'une proie, car il ne désirait pas être vu. Il a tant passé de jours à marcher et à traverser d'immenses régions qu'il est entré sur la terre d'Espagne. Il leva la patte et se signa sur le front. Assuré d'être en Espagne, il pria Dieu de le conduire. Il suivit les traces d'une charrette et arriva de nuit à Tolède. Il monta dans la ville en empruntant les rues où les maisons hautes se serrent les unes contre les autres. Il se cachait soigneusement et était sur ses gardes, car il redoutait fort

Tot fait a son commandement,
¹¹⁷⁶ Que ce est l'art d'enchantment.
 Se de cel art apries avez
 Et de l'enchantment savez,
 Par vostre enchant le roi ferez

¹¹⁸⁰ Quanque fere li devez. »
 Renart sot que s'amie dist,
 Qui de bon conseil le garnist.
 « Dame, fet il, vos me loez »

¹¹⁸⁴ Du mieuz que vos fere savez,
 Et je irai puis qu'il vos gree,
 Mes je vos les molt esgaree.
 Or pensez de vostre mesnie

¹¹⁸⁸ Que richement soit amanie.
 Vostre terre soit bien tenue,
 Que ne sai de ma revenue
 En quel termine le ferai,

¹¹⁹² Ne quels merveilles troverai. »
 Atant s'en va, sa fame lesse.
 Molt doucement l'acole et bese.
 De son travail molt li ennuie,

¹¹⁹⁶ Si prie Dieu qu'il le conduie.

Va s'en Renars au miex que puet,
 Si comme fere li estuet.

Passe les monz et les valees

¹²⁰⁰ Et les forez larges et lees
 Et les destroiz et les passages.

Sicomme veziez et sages,
 Les nuiz va molt sovent en proie,

¹²⁰⁴ Que il n'a cure c'on le voie.

Tant a tenues ses jornees
 Et les granz terres trespassees,
 Entrez est en terre d'Espaigne.

¹²⁰⁸ Lieve son pié, sa teste saigne.
 En Espaigne ert, bien le savoit ;
 Or prie Dieu que il l'avoit.

La trace suit d'une charrete :

¹²¹² Par nuit est venuz a Tolete.

Amont en va parmi les rues,
 Ou les mesons sont granz et drues.
 Molt se demuce, pres se tient,

¹²¹⁶ Que molt se doute et molt se crient

d'être attaqué par des chiens ou quelque autre animal. La faim le faisait bâiller avec instance ; aussi cherchait-il les resserres et les cuisines. Il aurait volontiers tâté d'une poule et en aurait fait son dîner. Il connaissait le moyen d'ouvrir les portes des cages et des poulaillers et se cachait entre les haies et les clôtures. Et par hasard, il s'est introduit dans une demeure où il va recevoir des coups. C'était celle d'un maître nigromancien, qui ne se méfiait pas de Renart ; il s'appelait maître Henri¹. Or ses gras chapons étaient placés dans une cage à côté de la cheminée. Jamais plus belle occasion ne se présenta ! Renart les a flairés et sentis. Pas un instant, il ne cessa de gratter le seuil de la maison, car il cherchait de tout son cœur à pénétrer à l'intérieur pour se remplir le ventre des chapons. Il a tant et si bien gratté qu'il a déjà percé un petit trou. Puis il s'y est glissé avec tant d'habileté qu'il s'est insinué dans la maison. Sa gourmandise le tourmentait au plus haut point, mais il n'eut pas besoin de faire de vœux à Marie², car son flair le renseignait assez. Il est venu tout droit à la cage, a brisé un des barreaux avec ses dents et a glissé sa tête à l'intérieur. Puis il y entra tout entier, mais il n'en ressortira pas assez vite pour échapper à de graves ennuis. Il saisit l'un des chapons dans sa gueule et ce dernier poussa un tel cri que les serviteurs de la maison se sont levés à ce vacarme. Ils ont mis Renart dans une bien mauvaise situation, car le maître

Que chiens ou beste ne l'asaille.
Tel faim a que molt en baaille ;
Cerche citieres et cuisines.

¹²³⁰ Volentiers goutast de gelines
Et s'en preïst a son souper.
Engin savoit a destouper
Trous de jaioles et de toiz,
¹²³⁴ Muce par haies et par soiz.
Par aventure est enbatuz
En tel ostel ou ert batuz,
A l'ostel le mestre de l'art,
¹²³⁸ Qui ne se gardoit de Renart.
Mestre Henriz avoit a non.
S'estoient mis si gras chapon
En une cage lez le fu.

¹²³² Ainc mes tele voie ne fu !
Renars a flairié et senti ;
Ainz de grater ne s'alenti
Desus le seuil de la meson,
¹²³⁶ Que volentiers querroit reson

Comment il fust laienz entrez
Tant que des chapons fust ventrez.
Il i a tant graté a preu

¹²⁴⁰ Que feti a un petit treu.
A par soi s'est tant avanciez
Qu'il s'est en la meson fichiez.
Molt l'angoisse la lecherie,

¹²⁴⁴ Et si n'a pas voé Marie
Que li flairiers l'en fesoit sage.
Venuz est tot droit a la cage ;
Li un des piex brise a ses denz,

¹²⁴⁸ Tant que son chief a mis dedenz.
Puis i entre de tot son cors,
Mes ja ainçois n'en istra fors
Qu'il en sera molt entrepris.

¹²⁵² L'un des chapons a aus denz pris ;
Lors s'escria de tel randon
Que les serjans de la meson
Por la noise se sont levé.

¹²⁵⁶ Durement ont Renart grevé,

leur cria : « Par tous les saints de Dieu, un goupil ! Fils de pute, courez à la porte ; c'est sous le seuil qu'il a fait son trou. Je l'ai parfaitement vu en faisant mes sortilèges. Quel déshonneur, s'il nous échappe ! » Lui-même saute de son lit pour suivre la chasse et la partie de plaisir que ses valets offrent à Renart, sorti trop tard de la cage. De fait, la lumière allumée ne laisse pas un coin dans l'ombre et son passage a été bouché.

Renart est donc dans une mauvaise passe ; voilà un début qui augure mal de la suite ! Chaque valet tenait un pilon ou une massue. Renart transpirait de peur. Chacun à son tour lui porta un coup. « Hélas, pensait Renart, que va-t-il arriver ? Est-ce ainsi que l'on apprend la nigromancie ? Quelle pénitence on m'inflige déjà pour cela ; je n'y ai encore guère travaillé que j'ai déjà reçu une volée de coups¹ ! » Que vous dire ? Ils l'ont tant battu qu'ils le laissèrent à terre pour mort. Renart gisait gueule ouverte ; il a bien trompé son monde : il n'était absolument pas mort, mais se tenait aux aguets. Il voulait entendre ce qu'ils diraient à son sujet. « Prenons-lui sa peau, dit l'un. Je l'écorcherai avec ce couteau. — Nous avons eu tort, dit le maître, car nous aurions pu le nourrir tout l'été jusqu'à l'hiver, si nous l'avions pris vivant. On aurait alors été dans sa meilleure saison, lorsque sa gorge est blanche et chenue. Sa peau vaudrait beaucoup plus que maintenant². Si seulement il revenait à lui !

Que li maîtres lor escria :
 « Par les sainz Dieu, gorpil i a !
 Filz a putain, alez a l'uis ;
 1261 Desouz le sueil est le pertuis.
 Tresbien l'ai veü en mon sort.
 Honniz somes s'il nos estort. »
 Il meïsmes saut de son lit
 1264 Veoir la chace et le deduit
 Que si vallet font a Renart,
 Qui de la cage issi a tart,
 Que grant clarté fet la lumiere.
 1268 Si ont estoupé sa doviere.
 Or est Renars en male paine,
 Au commencer a male estraine !
 Chascuns tient pesteil ou maçe,
 1272 De la poor Renars tressue.
 Qui primes vint, primes i fiert.
 « Las, pense Renars, ce que iert ?
 List on ainsi de nigromance ?
 1276 Trop en ai ja grief penitance.

Encor n'en ai gueres ouvré,
 S'en ai ja maint cop recouvré ! »
 Qu'en diroie ? Tant l'ont batu,
 1280 Por mort l'ont a terre abatu.
 Renars se gist gueule baeë,
 Auques a cele gent gabee :
 N'estoit pas mort du tot en tot,
 1284 Ainz prenoit bien a euls escot.
 Oïr voloit que il diroient
 Et que de lui deviseroient.
 « Prenons en, diât li uns, la pel.
 1288 Je li toudrai a un coutel.
 - Mal avons fet, ce diât le mestre,
 Que tot vif le peüsson peestre
 Jusqu'a yver après esté,
 1292 Se vif l'eüssons arresté.
 Adont fuât sa seson venue
 Et sa gorge blanche et chanue ;
 Miex vauisât que ne fet assez.
 1296 Que fuât il ore respassez !

Dieu m'en soit témoin, nous ne le laisserions pas mourir aussi longtemps qu'il aurait à vivre ici. » Quant Renart entendit qu'il pouvait vivre dans ces conditions, que personne ne le tourmenterait mais qu'au contraire ils le garderaient prisonnier jusqu'à ce qu'il eût son poil d'hiver, il fut plus heureux que jamais. Il s'étendit un peu vers le feu et soupira profondément. Le maître jura : « Par le Saint-Esprit, il n'est pas mort ! Vite, secourons-le. » Ils lui font avalé de grandes gorgées de lait bien chaud. Ainsi firent-ils revenir ce diable à la vie, puis ils l'attachèrent à une chaîne. Le maître demanda à ses serviteurs de lui donner de la nourriture en suffisance jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli. Ceux-ci obéirent, si bien que Renart fut guéri. Il ne se montra alors ni rebelle, ni timide, mais se comporta avec beaucoup de simplicité et de bonhomie dans la maison. Il avait alors toute possibilité d'apprendre la nigromancie, car ils se montraient fort doux avec lui. Chaque jour, il restait couché dans la salle de classe et entendait tout ce que le maître disait. Il était fort sage et attentif, ses oreilles ne pendaient pas mais étaient toutes dressées pour écouter. Il était plongé dans des abîmes de perplexité ; il apprit cependant tellement qu'il devint bien savant. Or il n'était plus considéré comme une bête sauvage mais comme un animal parfaitement apprivoisé et il se promenait dans la maison en toute liberté. Une nuit, il se leva de l'endroit où il couchait et suivit le maître dans une cave voûtée où ce dernier allait chercher sa

Si m'aïst Diex, mes ne morroit,
Tant com ici vivre porroit. »
Quant Renars ot q'ainsi puet vivre,
¹³⁰⁰ De mort ne le fera nus cuivre',
Ainçois le tendront em prison
Tant que sa pel soit en seson,
Or est si liez q'ainz si ne fu.
¹³⁰⁴ Un petit s'estent vers le fu
Et a gité un grant soupir.
Li mestres jure : « Saint Espir,
N'est mie morz ! Or li aidons. »
¹³⁰⁸ Let li gietent a granz randons
En la gueule tot eschaufé.
Si respasserent le maufé.
D'une chaane l'ont lié.
¹³¹² Le mestre a ses serjanz prié
Qu'a mengier li doingnent assez
Tant que il soit toz respassez.
Il si firent, tant qu'est gueriz.
¹³¹⁶ Or ne fu fel ne esmarriz,

Ainz se contient molt simplement
En l'ostel et molt bonement.
Or puet aprendre d'ingromance,
¹³²⁰ Que assez li font de pitance.
Chascun jor en l'escole gist
Et ot quanque le mestre dist.
Molt fu sages et entendanz,
¹³²⁴ N'ot pas les oreilles pendanz,
Ainz les tient droites et escoute.
Molt parfont pense que il doute,
Tant en apriest que toz fu sages.
¹³²⁸ Si n'estoit pas entr'eus sauvages,
Ainz estoit molt aprivoisieiz ;
Par l'ostel aloit desliez.
Une nuit se leva de l'estre,
¹³³² Si s'en ala après le mestre
En une voute desouz terre,
Ou il aloit son savoir querre
A une grant teste cavee,
¹³³⁶ Qui estoit de cuivre gitee.

science auprès d'une grande tête creuse, faite de cuivre fondu dans un moule¹. D'elle il tirait ses décisions les plus secrètes et les plus intimes. « Noble seigneur, que signifie cela ? J'ai ici même de nombreux amis qui sont assez avancés dans votre art, mais cela ne leur rapporte pas l'ombre d'un bout de gras car ils achoppent sur un point qui leur échappe. Aussi sont-ils douloureusement embarrassés. » La tête lui répondit : « Maître, vous avez étudié bien des jours et plus encore ; pourtant vous ne savez, ni ne pouvez comprendre seul pourquoi ils ne peuvent réussir dans cet art ? Écoutez-moi donc, je vais vous le dire sans vous mentir en rien. Celui qui veut vraiment réussir à user de cet art doit tôt ou tard se rendre au trou d'un cabinet d'aisances². Qu'il ne fasse pas le signe de croix et ne prononce pas ce mot. Mais s'il veut s'en remettre à nous, il doit sacrifier là un coq des marais³ ou un chat noir. À défaut de pouvoir en voler un, qu'il l'achète. Puis qu'il dise tout simplement : “ Vous tous, diables, écoutez du fond de l'enfer : acceptez d'être les maîtres de cette cérémonie faite en votre honneur ” et qu'il jette là-dedans son sacrifice. Libre à lui ensuite de sortir du cabinet ; il aurait tort de faire une autre prière. Désormais il peut user de son pouvoir. » Ne voulant plus rien dire, la tête se tut. Renart, lui, retint ce qu'il put. Sans retard, le maître est revenu chez lui. Renart est resté un peu à l'écart jusqu'à ce que le maître sorte, car il veut éviter de le rencontrer. Puis il a fait preuve de mauvaise éducation

A cele prenoit ses conseulz
 Les plus privez et les plus seus.
 « Baron, dist le mestre, que doit ?
 1340 Meint compaignon ai orendroit
 Qui assez sevent de vostre art :
 Ne lor vault denree de lart
 Et non fet il demie d'oïnt,
 1344 Qu'il n'en pueent savoir un point.
 S'en sont dolent et confondu. »
 La teste li a respondu :
 « Mestre, meint jor lit en avez
 1348 Et plus encor, si n'en savez
 Ne ne poez par vos trover
 Que doit qu'il n'en pueent ovrer ?
 Or m'entendez, gel vos dirai,
 1352 Que ja ne vos en mentirai.
 Qui bien velt ovrer de cest art,
 Venir l'estuet ou temple ou tart
 Au trou d'une chambre privee.
 1356 Croiz ne soit fete ne nomee,

Mes si se velt en nos fier,
 Illeques doit sacrefier
 D'un coc marchois ou d'un noir chat.
 1360 Qui nel puet embler, si l'achat.
 Après die sanz autre fable :
 “ Oiez d'enfer tuit li deable,
 De ceste oeuvre soiez seignor,
 1364 Et si soit fet en vostre honor ”,
 La dedenz giet son sacrefice.
 Après, s'il velt, de la chambre isse.
 Ja mar fera autre proiere :
 1368 Tot puet faire son majetiere. »
 Ne vult plus dire, si se tut.
 Renars retint ce que il put.
 Li mestres sanz arrestoison
 1372 Est revenuz en sa meson.
 Un petitet s'est tret ensus,
 Tant que le mestre en fu issus.
 De son acostement n'a cure.
 1376 Fet i a male norreture

en s'emparant du coq de la maison. De fait, il ne savait pas de volatile de cette espèce qui fût plus près. Sur-le-champ, il s'en alla aux latrines et là, il fit son affaire selon les directives données par la tête. Puis il partit sans prendre congé ; il prononça des paroles magiques, traça des caractères spéciaux, fit ses conjurations et ses actions de grâces¹. Après cela il ne pouvait plus être arrêté ; avec la vitesse du vent, il est arrivé à Malcreux² en une heure seulement. Il trouva là sa femme qui pleurait, pleine d'inquiétude pour son mari qu'elle avait envoyé en voyage alors qu'il était dans un tel trouble. Mais lui l'a reconfortée et lui a raconté son aventure. Il lui assura qu'il aurait tout ce dont il avait besoin car il connaissait tous les tours des enchanteurs. Qu'il se méfie donc celui pour qui il aura de la haine, car il lui en cuira sous peu. Ils se sont fait fête jusqu'à ce que le jour paraisse. Renart prit congé de son amie, lui disant qu'il ne voulait pas tarder à aller rendre compte de sa mission au roi et qu'il ne différerait pas même d'un jour cette démarche. Il se rendit donc à la Cour en empruntant routes et chemins empierrés. Sans se renseigner, il trouva le roi dans la forêt de Brocéliande³. Ce dernier espérait vivement le retour de Renart, car il craignait d'avoir été sa dupe. Voici donc Renart qui se présente aux yeux de tous, car il veut faire savoir son arrivée. En effet, il revient avec des nouvelles plaisantes pour les sots. Devant le roi gai et heureux, Renart parla en homme bien éduqué : « Roi,

Qu'il a pris le coc de l'ostel ;
N'en savoit nul ci pres ne tel.
Atant s'en va a la longaigne,
1380 Illec a fet sa barbacane,
Si com la teste l'ot apris.
Puis s'en va, congié n'i a pris,
Fist ses charmes et ses caraudes,
1384 Ses conjuremenz et ses laudes.
Ainz puis ne pot estre tenuz :
Avec le vent s'en est venuz
A Malcruies en une seule eure,
1388 Ou sa fame trove qui pleure
Par la dolor de son mari
Qu'en envoia si esmarri.
Mes il l'a bien reconfortee,
1392 S'aventure li a contee.
Dit bien avra toz ses ators,
D'enchantement set toz les tors.
Or se gart bien que il harra,

1396 Qu'assez tost li en mescherra.
Grant joie ont ensemble menee
Tant que ce vint a l'ajornee.
Congié prent Renars a s'amie
1400 Et dist qu'il ne lessera mie
Qu'au roi ne se voïst aqitier ;
James n'en quiert jor respitier.
Renars vet a la cort le roi
1404 Par chauciees et par perroi ;
En la forest Broceliande
Illec le trova sanz demande.
Por Renart ert en grant abé :
1408 Cremoit qu'il ne l'eüst guabé.
Atant ez vos Renars en place
Que il velt bien que on l'i sache^b,
Que il aporte tel novele
1412 Qui as musarz essera bele.
Li rois estoit bauz et hetiez.
Renars parla com afetiez :

longue vie à vous ! J'ai supporté bien des choses désagréables pour vous. J'ai traversé des pays pour finir par trouver ce que je cherchais. J'ai parfaitement réussi dans ma mission et prouvé ainsi ma valeur. » Renart le servait de bourdes, lui qui dupe le monde de ses arguties. « Il est roi d'Arcadie et de Chalcédoine¹ ; nombreux sont les puissants qui lui paient tribut et c'est lui, dit-il, qui règne jusqu'aux frontières tracées par Arthur. Or il vous offre toutes ses possessions en vous donnant sa fille en mariage. Ainsi fait-il de vous son héritier. Il est vieux, il ne peut plus mener ses armées ; c'est pourquoi il vous donne sa fille. — Renart, demanda le roi, où est-elle ? — Sire, elle arrive avec une très importante escorte. Je me suis porté en avant pour vous prévenir. Convoquez donc tous vos vassaux pour pouvoir la recevoir décemment, et préparez un festin qui convienne à un noble roi et dont nous tirions honneur. — Renart, dit le roi, à la bonne heure ! Retourne auprès de cette dame et conduis-la ici. Quant à moi, pendant cette semaine je vais faire venir tous mes vassaux et réunir ma Cour. »

Renart est alors reparti, tandis que le roi s'est lancé dans ses préparatifs. Il demanda à ses vassaux, les plus grands comme les plus petits, de venir pour lui marquer leur déférence. Tous accoururent sans se faire prier, sans chercher routes ou chemins mais en prenant à travers broussailles et terres défrichées, pour venir voir les merveilles de Renart.

« Rois, torjorz soies tu sauvez !
¹⁴¹⁶ Molt ai esté por vos grevez.
 Passé en ai mainte contree ;
 Bone aventure en ai trovee.
 Bien ai exploitié mon travail
¹⁴²⁰ Et s'ai prové combien je vail. »
 Or le sert bien de la treslue
 Renars qui tot le mont argüe.
 « Rois est d'Arcade et de Celdone ;
¹⁴²⁴ Meint riches hom treü li done,
 Jusqu'as bones qu'Artus les fit,
 Est il sire, si com il diât.
 Tot vos donne son heritage
¹⁴²⁸ Ovec sa fille en mariage.
 Si fait de vos son eritier ;
 Viex est, ne puet mes ostoier.
 A fame vos clone sa fille.
¹⁴³² - Renars, fet li rois, ou est ille ?
 - Sire, ele vient a grant empire.

Avant le vos sui venuz dire.
 Or mandez tote vostre gent,
¹⁴³⁶ Sel recevez honestement ;
 Et apareilliez tel conroi
 Tel com convient a noble roi,
 Et que nos i aions honneur.
¹⁴⁴⁰ - Renars, fet li rois, a beneur !
 Va por la dame, si l'amoine.
 Et je dedenz ceste semaine
 Ferai ma gent toute venir
¹⁴⁴⁴ En ma sale por cort tenir. »
 Atant Renars s'en est tornez ;
 Et li rois s'est bien atornez,
 Mande ses genz granz et menors
¹⁴⁴⁸ Que tuit vieignent a ses honors.
 Tuit i aqueurent volentiers,
 N'i quierent voies ne sentiers,
 Mes par broces et par essart,
¹⁴⁵² Veoir les merveilles Renart.

Il en vint tant que la Cour était au complet. Pendant une semaine, il ne cessa d'en arriver d'ici et d'ailleurs ; ils y épuisèrent maint cheval. Le roi, lui, faisait ses préparatifs pour le grand mariage qu'il souhaitait. On abattit du gibier à foison et des volailles de toute sorte. Je prendrais bien la peine de vous les citer toutes, mais j'ai envie d'en terminer avec cette œuvre. Le roi distribua ses officiers à des postes déterminés¹. Il confia la cuisine à Roonel, qui ne cessa d'y travailler, et ordonna à Tibert de l'aider. Brun l'ours a en effet rappelé que le chat savait fort bien assaisonner la nourriture. Et Tibert s'y rendit sans attendre. À Plateau il ordonna de distribuer le pain avec générosité. De Brichemer il fit son sommelier, lui demandant de préparer le vin. Quant à Brun, qu'il s'occupe des plats et les mette dans un endroit proche de la table. « Isengrin, à vous la découpe des viandes et le service du vin pour Madame la reine. » Isengrin répondit au roi en s'inclinant profondément.

Le roi a ainsi réparti toutes les tâches. Et Renart a tout observé, s'amusant de ce qui se passait à la Cour². Il lui fallait à présent se préparer. Il fit ses invocations et ses grandes conjurations et offrit un chat aux puissances du mal pour réussir son sortilège. Puis il créa par enchantement une foule de bêtes. Certaines avaient vingt têtes, d'autres plus encore. Il créa des bêtes que Dieu n'avait pas créées, aux formes très diverses et, pour certaines, sans queue ni tête³. Après que Renart leur a jeté

Tant en i vient, la cort fu plaine.
 Ne finerent d'une semaine
 De venir d'amont et d'aval ;
 1456 Eständié i ont meint cheval.
 Li rois atorne son affaire
 Que granz noces vodra il faire.
 De venoison i a molt prise
 1460 Et volille de mainte guise.
 Du tot me penasse a nomer,
 Mes ceſte oevre vueil achever.
 Li rois ses meneſtreus aſſiſt
 1464 Et a chascun son meſtier diſt.
 Roonel met a la cuisine
 Qui de l'apareillier ne fine,
 Et dit Tybert qu'il li aïſt.
 1468 Bruns li ors a loë et diſt
 Bien ſet mengier aſavorer ;
 Tybers i va ſanz demorer.
 Platiaus commande pain livrer
 1472 Et molt largement delivrer.

De Brichemer fet bouteillier,
 Le vin li rueve apareillier ;
 Et Brun preingne garde des mes,
 1476 A la table les face pres.
 « Yſengrins, penſez de taillier
 Et de la coupe apareillier
 Devant vo dame la roïne. »
 1480 Yſengrins parf ont l'en encline.
 Li rois a bien tot devisé,
 Et Renars a tot aviſé
 Qui ert en aise de la cort.
 1484 Or le convient qu'il ſe ratort.
 Il fet ſes ynvocations
 Et ſes forz conjurations.
 As mauvez' fet d'un chat preſent
 1488 Por bien fere l'enchantement.
 Par enchant a fet meintes beſtes ;
 De tex i a qui ont vint teſtes
 Et plus aſsez de tex i a.
 1492 Beſtes fet q'ainz Dex ne cria,

un charme, elles crachèrent feu et flammes par la bouche et le nez, avec une telle fureur qu'il semblait que la fin du monde fût arrivée. Mais dès qu'il le voulait, il leur imposait silence et elles ne faisaient plus le moindre bruit. Renart arriva parmi des airs de fête et des manifestations de joie, tout en faisant un vacarme énorme. Pas étonnant si des bêtes qui ont autant de têtes font du bruit ! Celui-ci était étonnamment fort car, au commandement de Renart, les bêtes hurlaient, sonnaient du cor ou de la trompette. Ceux qui les entendaient soupçonnaient l'arrivée de diables et se gardaient à grand-peine de trembler. Renart amena sa promesse au roi sous la forme d'une lionne. C'est dans cet appareil que Renart arriva à la Cour, et Noble vint à sa rencontre. « Bienvenue à toi, Renart ! Quoique tu sois blanchi par les ans, il n'est pas de jeune homme en ma terre qui sache mieux s'occuper de mes intérêts que toi. Est-ce là ma femme que tu m'amènes, pour laquelle tu as tant souffert ? — Oui, cher Sire, répondit Renart. Je vous la rends avec la totalité de l'Empire de son père. — Sois-en remercié. » Le roi la prit dans ses bras et mit la queue de la dame sur son gourdin¹. « Dame, je vous souhaite la bienvenue. » Celle-ci ne souffla mot, comme le noble Renart lui en a fait signe, mais elle s'inclina très bas. Noble se mit à la caresser avec insistance ; il se pourléchait les babines et finit par sauter sur ses pieds. Il était si heureux qu'il se retint bien difficilement

Et molt de diverse maniere
 Et ausi çou devant¹⁴⁹³ derriere.
 Puis que Renars les a charmez,
 1496 Gietent par bouches et par nés
 Feu et flambe par tel ravine,
 Avis est que tot le mont fine.
 Et quant il velt, si les racoise
 1500 *Que* ja ne feront point de noise.
 Renars vient a joie et a feste,
 Mes molt demoine grant tempeste.
 N'est merveille se noise font
 1504 Bestes qui tant de testes ont !
 La noise iert merveille grande :
 Puis que danz Renars le commande,
 U'llent et cornent et buisinent.
 1508 Cil qui l'oent, s'en adevinent
Que ce sont deable qui viennent ;
 A poines de poor se tienent.
 En guise d'une lionnesse
 1512 Anmaine au roi sa promesse.

Ainsi s'en vint Renars a cort,
 Nobles encontre lui acort.
 « Renars, bien soiez vos venuz !
 1516 Por ce se tu es viex chanuz,
 N'a il bachelier en ma terre
Qui mex i sache mon preu querre.
 Est ce ma fame que m'amaines,
 1520 Dont tu as eü si granz paines ?
 - Oil, ce dit Renars, biau sire.
 Je la vos rent a tot l'empire.
 - Voestre merci. » Li rois l'embrace,
 1524 La keue^b li met sor la mace.
 « Dame, bien soiez vos venue. »
 Cele a sa parole tenue,
Que dant Renars li a fet signe,
 1528 Mes parfondement li encline.
 Nobles la va molt atouchant,
 Sa barbe en va delechant,
 Et saut en piez. Tel joie maine
 1532 *Qu'il* est tenuz a molt grant paine

de la saillir aux yeux de tous. C'est qu'il était affolé et échauffé à la voir si belle. Mais le noble Renart, expert en ce domaine, les conduisit sans tarder au palais où il imposa à tous le silence. Chacun prit place à table. À présent vous allez pouvoir en entendre de belles ! Tous, serviteurs, adolescents et jeunes gens, s'acquittèrent de leur tâches.

La dame était assise à la table d'honneur avec le roi, le seigneur Noble. Quant à Isengrin, il découpait devant eux les viandes et préparait les plats qui leur étaient destinés. Naguère, il avait été écorché de la nuque jusqu'aux pieds sur l'ordre du roi Noble le lion, pour qu'on guérisse ce dernier grâce à sa peau¹. Celle-ci avait repoussé, mais le poil était encore jeune et court. Ses pattes étaient déjà bien velues et sa tête était entièrement blanche puisqu'elle avait conservé son ancien poil. Mais j'ai bien peur que cette fourrure ne paye cher son existence, dès lors que Renart, son ennemi de toujours, l'a remarquée. Ce diable, brûlé par son goût du mal, se mit à imaginer un plan pour lui nuire, car, s'il le peut, il le détruira. Comme il n'avait aucune envie de remettre cela à plus tard, il fit pleurer, soupirer et changer de couleur la lionne. Elle cessa complètement de manger. Le roi s'en aperçut et en fut ennuyé ; il appella Renart qui se leva de table. « Renart, dit-il, qu'a donc cette dame ? Que les feux de l'enfer brûlent celui qui ne dira pas la vérité à ce sujet et qui refusera de se soumettre à

Que voiant toz ne l'a saillie,
Si espris fu de la folie,
Por ce que si bele la voit.
¹⁵³⁶ Mes dant Renars qui molt savoit,
Toz les enmaine el palés
Et si fet fere molt grant pes.
Chascuns s'est assis a la table.
¹⁵⁴⁰ Or poez oïr bele fable !
Tuit servirent de lor meſtier,
Serjanz, vallez et bachelier.
La dame siſt el meſtre dois
¹⁵⁴⁴ Et li sires Nobles li rois.
Et Yſengrins devant euls taille,
Qui lor apreſte lor vitaille.
Il fu autrefois escorchiez
¹⁵⁴⁸ Des le haterel jusqu'es piez
Par le roi Noble le lion,
C'on fiſt de sa pel guerison.
Ses cuirs li estoit revenuz,
¹⁵⁵² Li peuls ert jeunes et menuz.

Les piez avoit ja toz veluz,
Mes li chiés estoit toz chanuz
Por les viex peuls qui i remeſtrent.
¹⁵⁵⁶ Mes je crien que il ne comperent,
Que Renars s'en eſt garde pris,
Qui meintes foiz l'a entrepris.
Or se porpense li maufez,
¹⁵⁶⁰ Qui de grant mal fu eschaufez,
En quel maniere li nuira
Que, s'il puet, il le deſtruira.
Et si ne velt plus demorer :
¹⁵⁶⁴ La lionesse fet plorer,
Soupirer et color changier ;
De tot en laisse le mengier.
Li rois la voit, si li en grieve ;
¹⁵⁶⁸ Renart apele et cil se lieve.
« Renars, fait il, qu'a ceſte dame ?
Arde le feus et male flambe
Qui la verite n'en dira
¹⁵⁷² Et qui ja li escondira

un souhait de sa part qui lui ferait retrouver le sourire. » Dès lors Renart fut assuré que l'on ferait tout ce qu'il demanderait. Et il a dans l'idée de causer des ennuis à Isengrin, s'il peut rendre sa propre justice. Pourtant il n'a d'autre reproche à lui faire que de l'avoir fait convoquer à la Cour à cause de sa femme, dont il le sépara¹. Le loup se conduisit bien follement en grondant à ce propos.

« Sire, dit Renart, cela me chagrine, Madame étant pleine de noblesse et de courtoisie, de la voir vous faire si mauvaise figure. Lui aurait-on manqué de quelque manière ? » Renart demanda instamment à la dame de dire à Noble, son époux, ce qui causait sa mauvaise humeur. Bien sûr Renart le savait, mais il voulait éviter d'être blâmé et accusé de quoi que ce fût. « Dame, exprimez vos désirs. Vous ne devez éprouver aucune contrariété car je ferai tout ce qu'il vous plaira. » Elle ne put alors garder le silence puisque Renart lui en a donné l'ordre et que le roi l'a questionnée. Elle a un peu secoué la tête avant de parler avec une certaine arrogance : « Renart, traître universel, lorsque tu m'amenas en ce pays, je ne m'imaginais pas trouver une bête qui puisse témoigner d'un manque d'égard aussi flagrant — et je ne sais s'il agit ainsi par perfidie — que ce chevalier qui nous sert. Je vois clairement qu'il est gonflé d'orgueil. À aucun moment je n'ai été dupe, au contraire. Il aurait dû nous servir son seigneur et moi en nous montrant joie et respect,

Chose qu'el vueille commander,
 Por quoi on le puist amender. »
 Or ot Renars c'on en fera
¹⁵⁷⁶ Tot ce que il commandera.
 Ysengrin voudra ennuier,
 S'a son droit se puet apuier ;
 Si ne li set que demander
¹⁵⁸⁰ Fors tant qu'a cort le fist mander
 Por sa fame dont le bani ;
 Que fox fist, Quant il en groinni.
 « Sire, ce dist Renars, moi poise,
¹⁵⁸⁴ (Ma dame est molt franche et cortoise)
 Quant ele tel seublant vos fait ;
 Ne sai s'on li a riens forfait. »
 Renars la dame dist et prie
¹⁵⁸⁸ Qu'a son seignor Noble die
 De quoi tel mautalant avoit.
 Por quant Renars bien le savoit,
 Mes du blasme se velt geter
¹⁵⁹² C'on ne l'en puist de riens reſter.

« Dame, dites vostre voloir.
 Ja ne vos en convient doloir,
 Que j'en ferai vostre plesir. »
¹⁵⁹⁶ Or ne s'en puet ele teisir,
 Des que Renars l'ot commandé
 Et li rois li a demandé.
 Un petit a crollé la teste,
¹⁶⁰⁰ Ja parlera com fiere beste.
 « Renars, qui tot le mont traïs,
 Quant m'amenas en cest païs,
 Je ne quidai mie trover
¹⁶⁰⁴ Beste que on peüst prover
 De si aperte vilenie
 (Ne sai se c'est par felonnie)
 Que ciſt vassaus qui ci nos sert.
¹⁶⁰⁸ Je le voi molt d'orgueil apert.
 Nis un seul point ne sui deçute
 Ainz me sui tres bien aperçute.
 Il deüſt moi et son seignor
¹⁶¹² Servir a joie et a honor,

or son accueil est celui d'un perfide. Aujourd'hui il a constamment gardé son chapeau sur la tête, sans daigner l'ôter. Maudit celui qui l'engendra ! Si cela se produisait chez moi, on aurait tôt fait de lui ôter son capuchon, de si belle façon qu'il le sentirait passer ; nul n'aurait supporté une telle conduite. Je ne sais s'il a la teigne, à le voir si renfrogné. Mais je vois dans son attitude un autre défaut encore, dont mon cœur est plus touché : toute la journée il découpe nos mets devant nous en gardant des gants dont il s'essuie le nez et la bouche. Peut-être même touche-t-il un endroit plus sale de sa personne, lorsqu'il fait la vilaine commission ! Pas un moment, il n'a daigné les enlever pour nous et cela m'a porté sur le cœur. Sire, voilà toutes les raisons pour lesquelles vous ne coucherez jamais à mon côté, si on ne lui ôte pas ici, devant moi, chapeau et gants, à rebrousse-poil. » D'esprit violent et revêche, Isengrin aurait parlé avec virulence, s'il en avait eu la possibilité et s'il ne devait pas s'attirer ainsi la haine du roi. Parce qu'il craignait de se mettre dans une situation pire encore, il n'osa dire mot et garda le silence, tout en reculant légèrement.

Noble entendit que sa femme se refusait à lui, à moins qu'Isengrin ne soit déganté ; la colère fut près de le faire éclater et il dit à Isengrin, qui cherchait à se cacher : « Seigneur Isengrin, malheureux, ôtez votre capuchon. Vous n'êtes ni écosais, ni irlandais ! Vous imaginiez-vous être couronné de

Et il est de felon apel.

Hui tote jor a son chapel

Fermé, q'oster ne le deigna.

¹⁶¹⁶ Mal dahez ait qui l'engendra !

Se ce feüst en ma contree,

S'aumuce li fußt tost oſtee

Si belement qu'il le sentiſt,

¹⁶²⁰ Ne trovaſt qui le consentiſt.

Ce ne sai ge s'il eſt tigneus,

Que je le voi molt rechigneus.

Encor voi autre mesfetur

¹⁶²⁴ Dont au cuer ai greignor ardure,

Que tote jor devant nos taille,

Mouffles chauciees, no vitaille

Dont il tert son nés et sa bouche ;

¹⁶²⁸ Espoir en plus ort leu l'atouche

Quant il fet le vilain afaire !

Onques por nos nes deigna traire,

S'en ai eü grant mal au cuer.

¹⁶³² Sire, bien vos ai dit le fuer

Que ja ne gerrez a ma coſte,

S'on ci devant moi ne li oſte

Chapel et mouffles a rebors. »

¹⁶³⁶ Ysengrins fu fel et rebors,

Ja parlaſt feleneſement,

S'il en eüſt consentement

Et li rois nel deüſt haïr.

¹⁶⁴⁰ Que il cremoit en pis chair,

N'ose mot dire, ainçois se taiſt ;

Un petit arriere se traïſt.

Nobles ot que sa fame diſt

¹⁶⁴⁴ Que son gesir li contrediſt,

Se Ysengrins n'eſt desmoufflez.

Un petit en eſt bouroufflez.

Voit Ysengrin qui se demuce.

¹⁶⁴⁸ « Oſtez en maleur voſtre aumuce,

Sire Ysengrins, ce diſt li rois.

Ja n'eſtes vos Escos n'Irois !

fleurs¹ ? Êtes-vous atteint de la teigne ou de la pelade ? Et dégantez-vous donc ! » Alors Isengrin a relevé la tête. « Sire, miséricorde ! Au nom de Dieu, épargnez-moi cela : mes gants ne me seraient pas enlevés sans mal. Je m'évanouirai avant sous vos yeux. Cependant vous ne devez pas me faire de tels reproches, car je ne porte ni gants, ni chapeau : ce sont les restes de ma peau, qui vous servit de pelisse lorsque Renart vous donna sa potion. » Renart entendit sa justification, mais ne s'en soucia pas. Entre ses dents il conjura à nouveau la reine et lui fit reprendre la parole : « Cet individu sait y faire en paroles. Par la foi que je dois à l'âme de ma mère, si nous nous trouvions à la Cour de mon père, il n'aurait pas eu la possibilité de tant s'excuser ; on les lui aurait ôté, malgré lui. Je ne sais quelle sorte de roi vous êtes, vous que vos bêtes ne craignent pas ! » Le roi fut très atteint par ces paroles, mais aussi de la voir se lever de table et déclarer qu'elle ne resterait pas plus longtemps. « Dame, dit-il, apaisez-vous donc, car par ma foi, on va les lui enlever. » À cette nouvelle, le loup fit un bond et crut pouvoir s'enfuir, mais la salle était loin d'être vide. Le roi ordonna qu'on le retienne ; avant qu'il eût pu atteindre la porte, on se saisit de lui. Renart était à présent heureux comme un coq en pâte², lorsqu'il vit Isengrin renversé à terre. Ils lui écorchèrent entièrement tête et pattes : son chapeau et ses gants lui ont été ôtés. Il a payé le prix fort pour les noces royales !

Cuidiez estre enchapelez ?
¹⁶⁵² Êstes vos tigneus ne pelez ?
 De ces moufles vos deschauciez ! »
 Lors s'est Ysengrins haut dreciez.
 « Sire, merci, por Dieu nu faites !
¹⁶⁵⁶ Ne seroient de legier traites ;
 Ja me verrez ici pasmer.
 Porquant ne me devez blasmer,
 Que n'i ai moufle ne chapel,
¹⁶⁶⁰ Ainz est remenant de ma pel
 Dont vos feïstes pelïçon,
 Quant Renars vos dona poison. »
 Renars l'ot qui de ce n'a cure.
¹⁶⁶⁴ Entre ses denz la reconjure,
 La roïne parler refet.
 Dist ele : « Cist set molt de plet.
 Foi que je doi l'ame ma mere,
¹⁶⁶⁸ Se ce fust " en la cort mon pere,
 Ja tant plaidier ne li leüst,

Mes maugré sien oisté l'eüst.
 Ne je ne sai quel roi vos estes
¹⁶⁷² Qui n'estes doutez de vo bestes ! »
 Ot le li rois, molt li en grieve,
 Et ce qu'il voit qu'ele se lieve.
 Dist qu'ele ne remaindra mes.
¹⁶⁷⁶ « Dame, fet li rois, or a pes,
 Que par mon chief on li trera. »
 Quant li leus ot q'ainsi ira,
 Il prent un saut, foïr s'en cuide,
¹⁶⁸⁰ Mes la sale n'iert mie wide.
 Li rois le commande a tenir.
 Ainz qu'il peüst a l'uis venir,
 Le saisissent de totes parz.
¹⁶⁸⁴ Or est bien seur ses oes Renarz,
 Quant voit Ysengrin entrepiez.
 Tot li escorchent chief et piez :
 Chapel et moufles ont ostees.
¹⁶⁸⁸ Bien a les noces achetees !

Puis il se mit à descendre le grand escalier et ils le laissèrent partir, car ils n'avaient plus besoin de lui. Mais ce sont les tout jeunes qui se mirent à le harceler. Quant à Renart, il lui lança deux de ses plaisanteries : « Mon compère, vous êtes tonsuré ! Vous pourrez bien chanter la messe lorsque votre épouse se rendra à l'office. Mon compère porte un chapeau rouge : je crois bien qu'il est empereur¹ ! » Isengrin prit la fuite, sans peau sur le crâne. C'est pour son malheur qu'il vit le début de la fête.

À la plus haute table est assis Noble le roi avec la reine². Ils furent régalez de mets somptueux, mais les bêtes créées par enchantement ne font guère honneur à la nourriture. Les diables n'ont que faire de manger ! Lorsque le repas fut terminé, qu'ils eurent mangé et bu jusqu'à plus soif, le roi réclama le silence. Il appela Renart auprès de lui et lui demanda de tenir ses engagements : « Renart, tu m'avais promis et répété plusieurs fois que ma femme savait jouer et prendre l'apparence de toutes les bêtes. Tiens ta parole, tant que tu es ici. — Sire, dit Renart, vous dites vrai. Elle possède d'immenses talents. Priez-la donc de vous les montrer. » Et Renart fit ce qu'il désirait : entre ses dents, il a conjuré la reine de parler sans attendre. Celle-ci présente son discours de façon à ne pas être prise pour une sotte par Renart. Devant le roi et ses vassaux, elle s'exécute sans tarder. « Renart, asseyez-vous donc, car je voudrai d'abord voir

Aval se prent a avaler.
 Il l'ont atant lessié aler,
 Il n'ont plus que fere de lui,
 1692 Li chael li font grant ennui.
 Renars deus de ses gas li done :
 « Compere, vos avez coronne !
 Vos porrez bien chanter la messe,
 1696 Quant vostre dame ira a messe.
 Rouche chapela mes comperes !
 Ce quit bien qu'il ert empereres. »
 Fuit Ysengrins, n'a cuir en teste.
 1700 Mar vit ajostee la feste.
 A table siet Nobles li rois
 Et la roïne au plus haut dois.
 Molt furent servi noblement,
 1704 Mes les bestes d'enchantement
 N'i gastent gueres de pasture.
 Deables n'a de mengier cure !
 Quant li mengiers fu toz passez
 1708 Et il orent mengié assez,

Beü tant qu'il n'en vodrent mes,
 Lors rouva li rois fere pes.
 Renart apele, qu'a lui viegne
 1712 Et sa convenance li tiegne.
 « Renars, tu m'eüs en covent
 Et le me deïs molt sovent
 Que ma fame savoit joer
 1716 Et sa figure tresmuer
 En semblance de toutes bestes.
 Aquitez vos que que ci estes.
 - Sire, diät Renars, il est voirs.
 1720 En li est molt granz li savoirs.
 Si li priez qu'ele le face. »
 Bien fet Renars ce qu'il porchace :
 Entre ses denz l'a conjuree
 1724 Qu'ele parolt sanz demoree
 Et si agence sa parole,
 Que Renars nel tiegne por fole.
 Devant le roi et son barnage,
 1728 Ele si fait que plus n'atarge :

quels jongleurs sont les gens de ma maison que vous avez amenés avec moi ici. En effet, vous m'avez dit, lorsque vous êtes venu me chercher dans mes terres, que les bêtes de chez vous savaient chanter, monter à cheval à la perfection et, qu'en outre, elles étaient de bons gymnastes¹, des acrobates exercés à sauter dans des cerceaux ; en un mot, qu'elles étaient de meilleurs jongleurs que celles de mon pays et qu'il était impossible de trouver leurs pareilles. Que le mensonge éclate donc ! Que le roi fasse exécuter leurs tours aux siens, et moi aux miens. Si les vôtres sont vaincus, qu'ils s'imposent silence. Quant à mes propres dons, je vous en ferai la meilleure démonstration possible. — Sire, dit Renart, la proposition est excellente, et il serait fâcheux de refuser. Ordonnez donc à vos bêtes de faire leurs tours sans jamais accorder un moment de paix à celles de la reine². À coup sûr nous les vaincrons, vous auriez tort d'en douter. — Renart, répondit Noble le roi, tu es plein de sagesse et de courtoisie, aussi je te confie l'entière responsabilité de cette affaire. Fais en sorte de sauvegarder mon honneur. Organise ces jeux comme tu le veux ; pour moi, j'ordonne de bon gré que tous suivent tes arrêts. » L'affaire tourna ainsi que le trompeur Renart le désirait. Il va en faire faire de belles ce jour-là ! Renart ordonna que l'on délimite un champ clos, long et large, au milieu de la grande salle, et que les bêtes viennent s'asseoir autour pour mieux voir.

« Renars, bien vos poez seoir,
Que je voudrai primes veoir
 Comment set joer ma mesnie
¹⁷³² Que vos avez ci amenie.
 Vos me deïstes en ma terre,
Quant vos me venistes requerre,
 Voz beïstes savoient chanter
¹⁷³⁶ Et sor chevaus molt bien monter,
 Et si erent bones tumberesses
 Et parmicerciaus saillereses,
 Et savoient molt bien joer,
¹⁷⁴⁰ C'on ne pooit lor pers trover,
 Miex que celes de ma contree.
 Or soit la mençonge provee.
 Face li rois joer les sienes³,
¹⁷⁴⁴ Et je ferai joer les mienes.
 Se les vôtres i sont vaincues
Qu'eles soient taisanz et mues.
 Mon majetire vos ferai
¹⁷⁴⁸ Du miex que faire saverai.

- Sire, dist Renars, bien a dit,
 Ja mar i avra contredit.
 Commandez que voz beïstes jeuent,
¹⁷⁵² C'onques vers elles ne detrieuent.
 Nos les vaincrons tot sanz faillance,
 Ja mar en avez doutance.
 - Renars, ce dist Nobles li rois,
¹⁷⁵⁶ Molt par es sages et cortois.
 Ge met sor toi tot cest afere ;
 Gardes qu'en saches m'onor trere.
 Assié les giex a ton talant,
¹⁷⁶⁰ Et jel commant sanz mautalant
Qu'ensivent trestuit vostre asise. »
 Or est la parole ainsi prise
 Comme Renars le velt, li faux.
¹⁷⁶⁴ Encui fera fere biax saux !
 Renars commande faire parc
 En mi la sale grant et larc,
 Et viengnent les beïstes seoir
¹⁷⁶⁸ Por plus plenièrrement veoir.

Il appela en tout premier Brun car il ne voyait pas d'animal sauvage plus léger... « Brun, dit Renart, avancez. Par le roi, et à sa prière, je vous ordonne de faire une culbute. Vous y êtes expert. » Brun comprit bien qu'il lui fallait le faire, car il ne saurait trouver d'excuse pour ne pas s'exécuter. Il se plaça au milieu, puis se prépara, arrangea son poil avec soin et se mit en état de faire une belle culbute. Il baissa sa tête vers la terre, puis continua le mouvement avec les fesses. Il tomba si lourdement à terre que son anus s'élargit et s'ouvrit. Il avait l'intestin si rempli qu'il faillit éclater ! Et la culbute lui fut si pénible qu'il fut contraint malgré lui de péter devant tous. La salle entière en résonna et chacun en rit.

« Belle culbute, dit la reine, que celle de celui qui sonne de la trompette avec son cul en l'exécutant ! » Sur ce, elle fit se lever une bête qui avait bien vingt et une têtes, et lui ordonna de faire une cabriole. Cette dernière arrangea son costume, se mit à une place visible de tous et fit sa cabriole avec succès et infiniment de légèreté. Puis elle s'est assise tout simplement. Tous attestèrent aussitôt qu'elle l'emportait sur Brun. Renart le roux, toujours vigilant à faire le mal, prépara quatre cerceaux, deux larges et deux plus étroits, mais dont l'un était nettement plus petit que les trois autres. Il les disposa dans l'arène en ligne droite, les installant solidement. Il était sûr ainsi qu'ils ne tom-

Brun apele tot primerain,
Ne veoit plus legier ferain.

« Brun, fet Renars, venez avant.

¹⁷⁷² De par le roi je vos commant
Que vos tumbiez por sa proiere.
Tot en savez le majestiere. »

Bruns ot que tumber li estuet,

¹⁷⁷⁶ Que escondire ne s'en puet
Que totes voies ne le face.

Venuz en est en mi la place.

Molt s'acesme, molt s'aplanie

¹⁷⁸⁰ Et de bien tumber s'amanie.

La teste lesse a terre aler

Et puis lesse le cul aler.

Si durement vient a la terre,

¹⁷⁸⁴ Le pertuis eslesse et desserre

Que si ert plain, par poi ne crieve ;

Et li tumbers si fort li grieve,

Maugré sien li estuet peoir,

¹⁷⁸⁸ Si que tuit le porent veoir.

Toute la sale en rebondist,
Chascune des bestes en rist.

« Cist tumber bien, fet la roïne,

¹⁷⁹² Qui au tumber du cul buisine ! »

Lors a fet lever une beste,
Bien avoit vint et une teste.

Commande qu'ele face un tor.

¹⁷⁹⁶ Cele apareille son ator.

Voiant toz en la place vient,

Si fet son tor que bien revient.

Molt par le fist legierement,

¹⁸⁰⁰ Puis s'est assise bonement.

Tuit la tesmoignent entresait

Que miex de Brun a le tor fait.

Renars li rous qui en mal veille

¹⁸⁰⁴ Quatre cerciaus lor apareille,

Les deus larges et deus estrois.

Li un fu plus petit des trois.

En la place les a assis,

¹⁸⁰⁸ L'un avant l'autre les a mis ;

beraient pas au moment du saut. S'il en rate un, l'acrobate est éliminé. Renart appela Brichemer et lui demanda de se préparer à sauter. Il ne pouvait choisir aucun autre animal aussi agile et apte à cet exercice ; qu'il s'exécute donc devant le roi. Sans marquer la moindre précipitation, le seigneur Brichemer s'est préparé pour le saut, mais il y éprouva plus de peine que de bonheur. Il tendit en avant tête et cou, plaqua sa queue sur son dos et se dirigea vers les cerceaux. Il passa au travers des deux premiers, mais peina en arrivant au troisième. Quant au quatrième, il s'y trouva si bien coincé qu'il s'imagina en mourir, et se mit à bâiller. Comme il s'était trop rempli l'estomac de nourriture, il se trouva fort incommodé : il rentra le ventre, mais son anus, lui, s'entrouvrit. Alors que placé derrière lui Renart l'excitait, la bouillasse¹ jaillit de son rectum et frappa Renart en plein visage. C'est au prix de peines infinies que Brichemer passa le dernier cerceau. Renart, lui, fut couvert de merde pour sa honte et son déplaisir. Cependant nombreux furent ceux qui s'en réjouirent et le manifestèrent bruyamment. La reine appela une autre bête et lui ordonna de faire le même exercice sans commettre de faute. Celle-ci sauta avec élégance et passa les cerceaux avec facilité. Et tous s'écrièrent : « Elle a mieux réussi que celui qui ridiculisa Renart ! »

Renart appela Cointereau : « Mettez une selle à Roonel

Il les a couchié roidement.
 Il voit tres bien entierement
 Que pas ne charront por le saut.
 1812 Sel'un saut", li saillieres faut.
 Renars apele Brichemer,
 Por saillir le rueve acesmer.
 N'en i choisi nul si saillant
 1816 Ne a cele euvre si^b vaillant ;
 Le saut face devant le roi.
 Danz Brichemers tot sanz desroi
 Du saillir s'est apareilliez,
 1820 Mes plus en fu dolenz que liez.
 La teste et le col avant tent,
 Sa queue sor son dos estent,
 Vient aus cerciaus, les deus en passe
 1824 Mes au tiers durement se lasse.
 Li quarz le par destraint si fort
 Que bien en cuide avoir la mort.
 Si le destraint qu'il en baaille.
 1828 Trop se fu empliz de vitaille,

Molt fu Brichemers a malaise :
 Ventres estraint et trou eslesse.
 Renars le semont par derriere ;
 1832 Li boillons saut de la doiere
 Qui Renart fiert en mi le vis.
 A grant poines et a envis
 Est Brichemers outre glaciez,
 1836 Mes Renars fu toz conchiez
 Que honteus en est et dolenz.
 Mes molt en i a de joianz,
 Grant joie en mainent et grant feste.
 1840 La roïne apele une beste,
 Si li commande qu'ele saille
 Tres bien, si gart qu'ele n'i faille.
 Cele saut acesmeement,
 1844 Outre s'en va legierement.
 Tuit s'escrient : « Miex a sailli
 Que cil qui Renart mesbailli ! »
 Renart apele Cointerel :
 1848 « Metez la sele en Roonel.

et exécutez-nous un mouvement de charge ici même. Le palais est assez grand pour cela. » On apporta une bride et une selle fort belle, entièrement décorée à l'or. On sella Roonel et lorsque le singe fut monté, Renart dit en lui-même : « On va voir ce dont vous êtes capable, noble Cointereau. Vengez-moi bien de cette chèvre¹ ! Piquez-le bien de vos éperons, que ce matin les sente. » Le singe se prépara avec soin. Renart lui présenta la paire d'éperons, de bon acier et bien pointus et le singe les attacha à ses talons. Il prit son écu décoré d'un lion et le pendit à son cou sur sa gauche². Il mit la bride au cou de Roonel pour pouvoir le brimer. Cointereau monta sur son destrier sans s'abaisser à utiliser l'étrier. Il ceignit son épée. Puis galopant, lance à la verticale, il chargea au travers de la salle. Roonel trouva ce jeu peu à son goût car le noble Cointereau l'éperonnait. Il lui donna de tels coups d'éperons qu'il lui arracha des flots de sang. Le chien avait tant mangé et bu qu'il avait la panse comme farcie ; on aurait dit qu'il avait été engrossé. Le noble Cointereau le tortura tant qu'il faillit éclater. Sachez qu'il pensa mourir cette fois-là. En fait, il se vida salement par le cul. Le cavalier, lui, le frappa devant et derrière, tira sur ses rênes. Il lui arracha la gueule, alors que l'autre n'avait aucun tort envers lui. Le noble Cointereau baissa sa lance et s'élança avec impétuosité. Dans son impétuosité, il donna un rude coup, mais faillit

Si nos ferez ci un eslés.

Assez est larges li palés. »

On li aporte frain et sele

1852 Tote a or painte, molt fu bele.

Si ont Roonel enselé.

Et quant li singes fu monté,

« Or i parra, dant Cointerel.

1856 Vengiez moi bien de ce wadel !

Coitiez le bien des esperons,

Si que le sente li gaignons. »

Li singes tres bien s'apareille.

1860 Renars uns esperons li baille

Qui sont agu de bon acier ;

En ses talons li a fichiez.

Son escucel a lion prent,

1864 A senestre a son col le pent.

Met Roonel le frain el chief³,

Qu'il le puis tenir a meschief.

Cointeriaux monte en son destrier,

1868 Ne se deigna prendre a estrier.

A son coïste ceint a l'espee.

Galopant va lance levee,

Par la sale fait son eslais.

1872 A Roonel fu ciïst gieus lais,

Que danz Cointeriaus l'esperonne,

Des esperons granz cops li done

Que il en fet voler le sanc.

1876 Il avoit molt farsî le flanc

Que tant a beü et mengié,

Vis est c'on l'eüst enpreignié.

Danz Cointeriaus si fort le grieve,

1880 Par un petit que il ne crieve ;

Et sachiez que morir i cuide,

Vilainement du cul se wide.

Cil fiert devant et fiert derriere

1884 Et retire le frain arriere.

Toute la gueule li deffait,

Si ne li avoit riens meffait.

Danz Cointeriaus sa lance besse,

1888 Par grant air forment s'eslesse ;

tomber. Il brisa sa lance et revint sur ses pas pour charger à nouveau. Il frappa Roonel de ses éperons et lui perça la peau en de multiples endroits. Des filets de sang jaillirent en plus de vingt-quatre endroits. Après s'être acquitté de l'exercice, Cointereau descendit de son cheval. Tous dirent : « Le cavalier n'est pas mauvais, mais son cheval avait le ventre trop plein. » Deux des créatures enchantées montèrent à leur tour sans tarder sur deux autres bêtes de même origine. Elles menaient grand bruit et joutèrent bien. Après avoir brisé leurs lances, elles retournèrent à leur place et se rassirent. Noble dit : « Quelle belle joute que la leur. Renart, nous ne marquons pas un point. Souciez-vous donc de notre honneur ! — Sire, dit Renart, qu'il en soit selon vos vœux ! »

Renart sortit de la grande salle et descendit l'escalier pour entrer dans une cabane de la cour. Il fabriqua magiquement une corde, qui aurait à elle seule été un fardeau pour un paysan. Il rentra dans le palais avec elle. « Tibert, dit-il, viens ici. Tu es plein de qualités et capable d'exploits — écoutez donc comment il l'aborde. Porte-moi donc cette corde là-haut, où il te faudra l'attacher. » On aurait bien pu le menacer de pendaison ou de noyade, il n'aurait pu la porter seul car il n'était pas assez fort. Mais Renart l'y a aidé, quoiqu'il doive fausser ensuite leurs accords¹. Tous deux l'ont attachée sur les poutres. Puis Renart somma Tibert

Durement fiert par grant aïr,
 Mes molt estoit pres de cheïr.
 Sa lance brise, puis repaire ;
¹⁸⁹² Son eslais recommence a faire.
 Des esperons fiert Roonel,
 En meint leu li perce la pel,
 Le sanc en vole fils a fils
¹⁸⁹⁶ En plus de vint et quatre lius.
 Quant il a ses eslais renduz,
 De son chevalest descenduz.
 Tuit dient : « Cist n'est pas vilains,
¹⁹⁰¹ Messes chevaus estoit trop plains. »
 Deus des bestes d'enchantement
 Sont remonteas erramment
 Desor deus de lor autres bestes.
¹⁹⁰⁴ Molt demenoient granz tempestes
 Et joſtent bien, lor lances brisent.
 A lor leus vont, si se rasient.
 Ce dist Nobles : « Cist joſtent bien.
¹⁹⁰⁸ Renars, nos ne venchons de rien.

Prenez garde de nostre honeur !
 - Sire, dist Renars, a beneur ! »
 Renart issi hors de la sale,
¹⁹¹² Parmi les degrez en avale,
 En la cort entre en une borde.
 Par enchant i fet une corde
 (Uns vilain i eüst son fais) ;
¹⁹¹⁶ A tot est venuz el palais.
 « Tybert, ce dist Renars, ça vien.
 En toi a molt proesce et bien,
 (Or oez comment il l'aborde")
¹⁹²⁰ Portez moi lasus ceste corde.
 En haut la vos estuet lier. »
 Qui le deüst pendre ou noier,
 Ne l'i portaſt il par son cors,
¹⁹²⁴ Que il n'estoit mie si fors.
 Mes Renars l'en a fet aïue,
 Qu'il en tendra mavesse triuee.
 Sor les trez l'ont lié amont.
¹⁹²⁸ Renars dit Tybert et semont

de la parcourir de bout en bout ; il sera quitte à cette condition. Tibert pensa s'en sortir, car il était maître à ce jeu, et il aurait réussi si la corde avait été un objet normal et non magique. Tibert monta sur les poutres, en créature habituée à grimper. Il crut sauter sur la corde, mais il échoua involontairement et fut contraint à une vilaine chute. Au terme d'une descente brutale, il s'écrasa par terre de façon stupéfiante. Il fit une grimace de douleur et serra les dents. Un peu plus et son coffre éclatait ! Tibert était étendu évanoui au milieu de la salle, en bien mauvais état. Une bête créée et formée à la perfection par Renart est montée sur la traverse, puis a sauté sur la corde. Elle la parcourut dans les deux sens avec succès. À cette vue, Roussel l'écureuil conçu de la honte et la chute de maître Tibert l'affecta profondément : « Seigneur Renart, dit-il, écoutez. Laissez-moi courir sur cette corde. — Taisez-vous, répondit ce dernier, malheureux ! Vous vous proposez une folie. » Ainsi réprimandé, Roussel n'osa plus rien dire et se tut. Quant à Noble le lion, la colère le gagna. Dans cette humeur il appela Renart, jurant par le cœur et les entrailles de Dieu. « Renart, tes jeux n'ont pas répondu à mon attente aujourd'hui. Ils ne nous ont absolument pas réussi. Mais par ma foi, sache-le bien, je désire que tu me réalises toi-même un tour qui les mette tous en émoi. » Aux jurons prononcés par son roi, Renart comprit

Qu'il la queue de chief en chief :
Ainsi quite tendra son chief.
Tybert quide estre respassez,
1932 Que de cest gieu set il assez,
Se la corde fuüst bien ovree,
Que par enchanter ne fuüst trovee.
Tybers fu sus les trez montez,
1936 Qui de ramper fu bien dantez.
Sus la corde cuide saillir,
Mes maugré sien l'estut faillir
Et cheoir molt vilainement.
1940 De cul et de pointe descent,
Merveilleus flat prist a la terre :
D'angoisse eschigne, les denz serre.
Par poi n'est crevee sa male !
1944 Toz pasmez chiet en mi la sale,
A grant malaise Tybers gißt.
Une beste que Renars fißt,
Que bien ot aprise et dantee,
1948 Sus le travers en est montee.

Après sor la corde sailli,
Cort et racort, ainz n'i failli.
Voit le Roussiaus li escureus,
1952 Toz fu honteus, si ot granz deuls
Por ce que danz Tybers cheï.
« Sire Renars, dißt il, oi.
Laissez me corre la deseure.
1956 - Taisiez vos », dißt il, en maleure !
Vos vos presentez de folie. »
Roussiaus entent qu'il le chasteie,
Atant se taißt, n'ose plus dire.
1960 Et Nobles li lions s'aïre,
Par mautalent Renart apele,
Jure le cuer et la boele.
« Renars, ti gieu m'ont hui traï.
1964 Onques bien ne nos en chaï,
Mes par mon chief, tres bien le saches,
Je vueil que tu un gieu me faces
Du cors de toi sanz delaier,
1968 Dont tu les faces esmaier. »

qu'il lui fallait rétablir un peu l'équilibre. Il répondit qu'il obéirait à ses désirs et ferait tout son possible. Il monta tout en haut du palais royal¹ pour accomplir un de ses mauvais tours. Il est allé s'asseoir sur le toit et tous sortirent pour le voir. Il prononça ses formules magiques mot à mot et, sans que personne pût l'entendre, évoqua les diables vivants et leur demanda de le soutenir si bien qu'il n'éprouve aucun mal. Puis il s'est dressé sur ses pieds, a poussé un court sifflement sur le faite. Lorsqu'il vit arriver une bête noire, il fut sûr de la réussite de son affaire. Il se laissa alors tomber et cria à pleine voix : « Sens dessus dessous ! » Grimbart son cousin versa des larmes car il craignait qu'il ne se tue. Mais grâce au diable il avait volé, de sorte qu'il atterrit sur ses pieds sans le moindre mal. Tous se signèrent. Renart retourna trouver la reine et lui parla ainsi : « Dame, faites exécuter ce tour. — Renart, répondit-elle, inutile. C'est à moi qu'il convient d'agir ; je ne veux pas tuer mes gens. »

La lionne redressa orgueilleusement la tête et se changea en un autre animal. Je ne sais comment vous raconter la chose : il n'est bête connue dont elle n'ait pris l'apparence. Puis elle se retransforma en lionne. Le roi a été attentif à ce spectacle et Renart lui a dit : « Sire, répondez-moi : vous semble-t-il que je sois entièrement quitte de ma promesse ? »

Renars ot que ses sires jure,
 Si l'en convient garder mesure
 Et dit, s'il puet, qu'il le fera,
¹⁹⁷² A son voloir se maintendra.
 Montez est en son le palés",
 Il fera ja un de ses lais.
 Sus la feste se va seoir,
¹⁹⁷⁶ Tuit en issent por li veoir.
 Ses conjures dist mot a mot
 Et apele, que nus ne l'ot,
 Les vis deables qu'a lui vieignent
¹⁹⁸⁰ Et si belement le soſtieignent
 Que il n'i soit un point grevez.
 Puis est Renars en piez levez,
 Un petit siffle sor le feste,
¹⁹⁸⁴ Voit venir une noire beste.
 Or est seurs de son affaire
 Qu'il en porra a bon chief traire.
 Venir s'en lesse trebuchant
¹⁹⁸⁸ Et a plaine gueule huiant
 Et crie : « Ce desouz deseure ! »

Et Grimbart ses cousins en pleure,
 Qu'il crient qu'il ne soit afolez.
¹⁹⁹² Mes par deable estoit volez,
 Si que toz sainz en piez remaint.
 N'i a celi qui ne s'en saint.
 Devant la dame vint arriere,
¹⁹⁹⁶ Puis parole en tel maniere :
 « Dame, fetes fere cest saut.
 - Renars, fet ele, ne me vaut.
 Moi meismes convient joer,
²⁰⁰⁰ Je ne vueil pas ma gent tuer. »
 La lionnesse s'est creſtee,
 En une autre beste muee.
 Ne sai qu'aconte vos en face :
²⁰⁰⁴ Il n'est beste c'on nuncier sache
 Dont ele n'ait semblance prise.
 En lionnesse se rest mise.
 Li rois a bien tot avisé,
²⁰⁰⁸ Et Renars li a devisé :
 « Sire, dist Renars, or me dites
 Que vos senble. Sui ge bienquites ? »

Noble dit : « Elle est extrêmement courtoise, mais une petite chose m'ennuie. Si cela pouvait être corrigé, cette œuvre de la nature serait parfaite. Il vous faut y songer. » Renart lui répondit : « Dites-moi, Sire, de quoi il s'agit, s'il vous plaît. » Le roi le tira à part : « Renart, je vais te dire ce que je pense car tu es plein de ressource. J'ai demandé à ta dame de se métamorphoser parce que je pensais trouver une bête qui peut-être aurait été conformée de telle sorte que son con fût éloigné du trou de son cul¹. Mais, par ma foi, je n'en ai pas vu une seule. Aussi en suis-je fort affligé, car l'anus est un orifice puant alors que le con est chose bien douce, à l'odeur suave de rose, que l'on pelote volontiers. Leur proximité est donc condamnable. Qui pourrait trouver un savant capable de les éloigner l'un de l'autre et de les séparer, ferait une bonne action. »

Renart réfléchit un moment à ces paroles royales. En créature habitée par l'envie, il a médité une magistrale ruse pour nuire à ses ennemis². Aussi s'est-il chargé de cette entreprise. « Sire roi, dit-il, on ne peut mener à bien un si grand projet sans beaucoup de peine. Mais si l'on acceptait d'y mettre ses efforts, on pourrait bien en venir à bout. Je saurais, moi, y réussir, s'il m'était possible de trouver tout ce qui est nécessaire à cette œuvre. — Renart, dit le roi, dis-tu vrai ? — Sire, vous auriez tort de ne pas le croire, car vous le verrez de vos propres yeux,

Ce diſt Nobles : « Molteſt cortoise,

²⁰¹² Mes d'un poi de chose me poise.
S'ele pooit estre amende,
Molt seroit bien l'uevre fondee.
Si vos en convient prendre esgart. »

²⁰¹³ Lors li a respondu Renars :
« Dites le sire, s'il vos plaist. »
Li rois a un conseil le trait :
« Renars, ge te dirai mon sens

²⁰¹⁴ Que molt par ies de grant porpens.
Ta dame ai fait son sens muer,
Por ce que je quidaï trover
Une beste par aventure

²⁰¹⁵ Qui feüst de tele nature³
Que li cons fuſt ensus du cul.
Mes, par ma foi, n'en i voi nul,
S'en sui a molt tres grant malaise,

²⁰¹⁶ Que cus est chose molt punaise
Et cons est une douce chose
Et soef flerant comme rose,

Et que on volentiers manie.

²⁰¹⁷ S'est mauvese lor compaignie !

Qui sage home trover peüst
Qui entreeslongnier le seüst
Et l'un ensus de l'autre trere,

²⁰¹⁸ Ceste chose fuſt bone a fere. »

Renarz ot que ses sires dit,
Si s'est porpensez un petit.

Porpensé a molt grant boidie,

²⁰¹⁹ Com cil qui molt est plains d'envie.

Grever voudra ses anemis,
Por ce s'en est bien entremis.

« Rois, fet Renars, si grant afere

²⁰²⁰ Ne puet on sanz grant paine fere.

Mes qui poine i vodroit metre,
On s'en porroit bien entremetre.

J'en savroie molt bien ovrer,

²⁰²¹ Se ge pooie ce trover

A ceste oeuvre tot l'estovoir.

- Renars, diſt li rois, dis tu voir ?

si j'ai ce qu'il me faut pour cela. — Renart, s'il est possible de se le procurer, sur la prune de mes yeux, vous l'aurez. Et vous serez mon ami pour toujours. » Ces paroles plurent à Renart, qui nourrit le fou de bêtises. « Sire, dit-il, écoutez : donnez-moi un délai de huit jours. Pendant ce temps fêtez la reine. J'irai parler à ma femme Hermeline, qui sait beaucoup de choses. Elle me conseillera judicieusement sur ce sujet, car elle est savante chirurgienne et experte en cons. » Le roi répondit : « Hâtez-vous donc et songez à revenir bien vite. » Renart prit alors congé et s'en alla par une poterne, de sorte que pas un être vivant ne le vit. Ainsi tourna-t-il le roi en dérision. Et pour l'humilier, il lui fit perdre son temps et attendre là à grands frais. Car avant qu'il ne revoie Renart, celui-ci fera un très grand essart, où il sèmera du froment. À cause de quoi il fera plus d'un malheureux. Et vous pourrez bien entendre cette histoire, s'il vous plaît de l'écouter.

- Sire, ja mar le mescroirez,
 2052 Que vos meïsmes le verrez.
 Se ge ai ce qu'il i estuet.
 - Renars, s'on recovrer le puet,
 Par mes deus eulz vos l'averez,
 2056 Et toz dis mes amis serez. »
 Or ot Renars ce qu'il li plaißt,
 Qui de musage le fol païßt.
 « Sire, fait Renars, entendez :
 2060 Uit jorz de respit me donez,
 Et fetes feste a la roïne.
 G'irai parler a Hermeline
 Ma fame, qui molt set de bien.
 2064 De ce me conseillera bien
 Qu'ele set molt de cileurgie,

Et des cons set bien la meſtrie. »
 Li rois respont : « Dont vos haſtez
 2068 Et de toſt revenir pensez. »
 Atant a Renars congié pris
 Et s'en issi par un poſtis
 Que ne le vit home de char.
 2072 Ainsī fet du roi son eschar
 Et par despit le fet muser
 Et a granz despens sejourner
 Qar, ainz que revoie Renars,
 2076 Fera il un molt grant essart
 Ou il semera son froument
 Dont il fera aucun dolent.
 Si en porrez oïr parler
 2080 Se il vos pleſt a escouter.

Branche XXV

LES ENFANCES DE RENART

Seigneurs, vous avez entendu bien des histoires que vous ont racontées nombre de conteurs, sur la façon dont Pâris enleva Hélène, sur les malheurs et les peines que cela lui causa ; vous avez entendu parler de Trîstan, dans le récit qu'en a fait avec un certain talent La Chèvre, ainsi que des fabliaux et des chansons de geste ; vous connaissez des histoires en français sur le lin et sur la bête que maints autres relatent à travers la terre ; mais jamais vous n'avez entendu parler de la guerre ; elle fut si épouvantable et si dure, celle qui opposa Renart et Isengrin ; elle dura longtemps et fut très violente ; c'est la vérité toute pure que les deux chevaliers n'ont jamais, au grand jamais, eu d'affection l'un pour l'autre ; ils se sont affrontés en mainte bataille et maint combat, voilà la vérité. Je vais donc commencer mon histoire¹.

Écoutez donc, s'il vous plaît. Je vais vous raconter avec plaisir comment Renart et Isengrin vinrent au monde, ainsi que je l'ai trouvé dans une de mes lectures, et qui ils furent. Un jour, je découvris dans un étui un livre intitulé *Aucupre*². J'y trouvai bien des histoires,

¹ Seignor", oï avez maint conte
Que maint conteor vos raconte
Coment Paris ravi Elaine,

⁴ Les max que l'en ot et la paine ;
De Trîstant dont La Chievre fîst,
Qui assez belement en diât,
Et fables et chançons de geste ;

⁸ Romanz dou lin et de la beste
Maint autre en content par la terre,
Mais onques n'oiïstes la guerre
Qui molt fu dure de grant tîn

¹² Entre Renart et Isengrin,
Qui molt dura et molt fu dure.

Des deus vasaus, ce est la pure,
Onques ne s'entrainerent jor.

¹⁶ Mainte bataille et maint estor
Ot entr'aus deus, ce est la voire^b.
Des or comenceraï l'estoire.

Or oiez, s'il ne vos anuist !

²⁰ Je vos conterai par deduit
Comment il vindrent en avant,
Si com je l'ai trovê lisant,
Qui fu Renars et Isengrin.

²⁴ Je trovai ja en un escriin
Un livre, Aucupre avoit non.
La trovoi ge mainte raison

sur Renart et sur d'autres sujets, dont il faut bien oser parler. Après une grande initiale rubriquée, je trouvai un récit tout à fait extraordinaire. Si je ne l'avais lue dans ce livre, j'aurais tenu pour un ivrogne celui qui aurait conté pareille aventure, mais on doit croire ce qui est écrit. Il meurt justement déshonoré celui qui n'aime ni n'ajoute foi aux livres.

Aucupre raconte donc à partir de cette initiale — que Dieu le protège, lui qui sut l'inscrire là — comment Dieu avait chassé du paradis Adam et Ève, parce qu'ils avaient transgressé ses commandements. Il prit pitié d'eux et leur donna une verge dont il leur montra l'usage. Lorsqu'ils auraient besoin de quelque chose, ils en frapperaient la mer. Adam, qui tenait la verge en main, frappa la mer sous les yeux d'Ève : une brebis en sortit. Adam dit alors : « Dame, prenez cette brebis et gardez-la bien. Elle vous donnera tant de lait et de fromage que nous aurons de quoi nous nourrir en suffisance. » Ève pensait en elle-même que, si elle en avait encore une, leur société en serait plus belle. Elle saisit vivement la verge pour en frapper la mer violemment. Un loup en sortit qui s'empara de la brebis. À vive allure, au grand galop, le loup s'enfuit dans les bois. Lorsque Ève vit qu'elle avait perdu sa brebis, si personne ne lui venait en aide, elle se mit à crier très fort : « Ah ! ah ! » Adam reprit la verge dont il frappa la mer fort en colère : un chien en sortit

Et de Renart et d'autre chose,
²⁸ Dont l'en doit bien parler et ose.
 A une grant letre vermoille
 Trovoï une molt mervoille.
 Se je ne la trovasse ou livre,
³² Je tenisse celui a ivre
 Qui dite eüst tele aventure,
 Mais l'en doit croire l'escriture.
 A desanor muert a bon droit
³⁶ Qui n'aime livre ne ne croit.
 Acupres dist en cele letre,
 (Bien aït de Dieu qui l'i sot metre)
 Come Diex ot de paradis^b
⁴⁰ Et Adam et Evain fors mis,
 Por ce qu'il orent trespasé
 Ce qu'il lor avoit commandé.
 Pitié l'en prist, si lor dona
⁴⁴ Une verge^c, si lor mostra
 Quant il de rien meüstier avroient
 De cele verge en mer ferroient.

Adams tint la verge en sa main,
⁴⁸ En mer feri devant Evain.
 Si tost com en la mer feri,
 Une berbiz fors en issi.
 Ce dist Adam : « Dame, prenez
⁵² Ceste berbiz, si la gardez.
 Tant vos donra lait et fromache,
 Assez i avrons compenage. »
 Eve en son cuer se porpansoit
⁵⁶ Que s'ele une encor en avoit,
 Plus bele estroit la compaignie.
 Ele a la verge tost saisie,
 En la mer fiert molt roidement.
⁶⁰ Uns leus en saut, la berbiz prent.
 Grant aleüre et granz galoz
 S'en va li leus corent as bos.
 Quant Eve vit qu'ele a perdue
⁶⁴ Sa berbiz, s'ele n'a eiüe,
 Brait et crie forment « Ha, ha ! »
 Adam la verge reprisse a,

bien vite. Quand il vit le loup, il se lança à bride abattue pour reprendre la brebis. Il la reprit au loup, qui la lui laissa bien malgré lui. Et celui-ci agirait de même demain encore, s'il trouvait la brebis dans les bois ou la plaine. Mais à cause de sa mésaventure, il s'enfuit tout honteux dans le bois.

Lorsque Adam retrouva son chien et sa bête, il se réjouit fort. Selon l'opinion du livre, ces deux animaux ne pouvaient vivre et subsister bien longtemps, s'ils n'étaient pas avec des humains. Et vous ne sauriez imaginer d'animal qui ne puisse plus facilement s'en passer. Toutes les fois qu'Adam frappa la mer et qu'une bête en sortit, ils la gardèrent ; quelle qu'elle fût, ils l'apprivoisaient. Mais de celles qu'Ève fit sortir, ils ne purent garder aucune. Aussitôt qu'elles sortaient de la mer, elles s'en allaient trouver le loup dans le bois. Les créatures d'Adam s'apprivoisaient aisément, celles d'Ève devenaient sauvages. Entre autres bêtes sorties de la mer, il y eut le goupil, et il devint sauvage. Il avait le poil roux comme Renart, était excessivement habile et cruel. Grâce à son intelligence, il trompait toutes les bêtes qu'il trouvait sur son chemin. Sachez que ce goupil représente Renart, l'homme qui dominait tellement par son savoir. D'ailleurs, tous ceux qui possèdent ruse et habileté sont désormais appelés Renart à cause de Renart et de son goupil. Tous deux en savaient vraiment beaucoup :

En la mer fiert par mal talant :
⁶⁸ Uns chien en saut hastivemant.
 Qant vit le leu, a laissé corre
 Por la berbiz qu'il voſt rescorre.
 Il li resqueut, molt a enviz
⁷² La laissa li leus la berbiz.
 Si feroit il encor demain,
 Si le tenoit n'a bois n'a plain.
 Por ce que meffaiz ot li leus,
⁷⁶ Au bois s'enfoui tout honteus.
 Qant Adans ot son chien et sa beste,
 Si en fait grant joie et grant feste.
 Selonc la santance dou livre,
⁸⁰ Ses deus baïstes ne pooient vivre
 Ne durer mie longement,
 S'eles n'éstoient avec gent.
 Ne savrez beste porpenser
⁸⁴ Miauz ne s'em puisse conserrer'.
 Toutes les foiz c'Adens feri
 En la mer, que beste en issi,

Cele beste si retenoient ;
⁸⁸ Quelque el ert, si l'aprivoisoient.
 Celes que Eve en fist issir,
 Ne pot il onques retenir.
 Si tost com de la mer issoient,
⁹² Après le leu au bois aloient.
 Les Adam bien aprivoisoient,
 Les Evain asauvagoisoient.
 Entre les autres en issi
⁹⁶ Li gorpis, si asauvagi.
 Rous ot le poil comme Renarz,
 Molt par fu cointes et gaingnarz.
 Par son sens^b toutes decevoit
¹⁰⁰ Les bestes, qant qu'il en trovoit.
 Icil gorpis vos senefie'
 Renars, qui tant sot de minſtrie.
 Tot cil qui sunt d'anging et d'art,
¹⁰⁴ Sunt mes tuit apelez Renart
 Por Renart et por son gorpil^d.
 Molt par sorent et cil et cil :

si Renart savait emmerder les hommes, le goupil savait berner les bêtes. Ils étaient bien de la même famille ; mêmes mœurs, même caractère.

De la même façon, Isengrin, l'oncle de Renart, était, sachez-le, un grand pillard ; de nuit comme de jour, il se livrait au brigandage. Celui-ci est représenté par le loup qui déroba les brebis d'Adam. Et tous ceux qui furent de grands pillards, qui volèrent de nuit comme de jour, sont à juste titre surnommés Isengrin. Le loup et lui étaient bien tous deux de la même lignée ; mêmes pensées, même caractère. Tous deux étaient des bandits de la même génération. C'est pour cela que l'on appelle le loup Isengrin. Quant à dame Hersent, elle représente la louve qui suscite tant de haine en raison de son ardeur à voler. Celle-ci peut bien être comparée à Hersent, cette Hersent aux taches de rousseur¹ qui était l'épouse d'Isengrin. La renarde représente également cela, car elle possède infiniment de ruse et d'habileté. Si l'une est une maîtresse en convoitise et l'autre en luxure, toutes deux avaient même cœur. Elles étaient sœurs, je crois. À cause de Richeut, la femme de Renart, à cause de son esprit fertile en ruses, la renarde est surnommée Richeut². Car si l'une fait la chatte, l'autre joue à la minette³. Elles vont vraiment bien ensemble et se représentent l'une l'autre. Ces quatre-là s'unissaient parfaitement ; jamais depuis on ne trouva leurs

Se Renars sot gent conchier,

¹⁰⁸ Li gorpix bestes engingnier.
Molt par furent bien d'un lignage
Et d'unes meurs et d'un corage.

Tot ensemement de l'autre part

¹¹² Ysengrins, li oncles Renart,
Fu, ce sachiez, molt fort roberre
Et par nuit et par jor fort lerre.
Icelui l'en senefia

¹¹⁶ Qui les berbiz Adam roba.
Tot cil qui sorent bien rober
Et par nuit et par jor enbler,
Sont bien a droit dist Ysengrin.

¹²⁰ Cist furent bien endui d'un lin
Et d'un pansé et d'un corage.
Larron furent tuit d'un aage,
Et Ysengrins apele l'on

¹²⁴ Le leu par iceste acoison.
Dame Hersant resenefie
La leuve qui si est haïe,

Qui si par est aigre d'anbler.

¹²⁸ Bien puet cele Hersent senbler,
Cele Hersent la lentilleuse
Qui fame ert Ysengrin espeuse.
La gorpille le senefie

¹³² Car molt set d'art et de mintrie.
Se l'une iert mestre abaeresse
Et l'autre mestre lecharresse,
Molt furent bien lesdeus d'un cuer.

¹³⁶ L'une fu l'autre, ce cuit, suer.
Por Richout, la fame Renart,
Por le grant engin et por l'art,
Est la gorpille Richeut dite.

¹⁴⁰ Se l'une est chate, l'autre est mite.
Molt a ci bone compaignie,
Et l'une et l'autre senefie.
Cist quatre furent bien asanblé,

¹⁴⁴ Einz ne furent mes tel trové.
Se Ysengrins est mestre lerre,
Ausi est li rous forz roberre.

pareils. Si Isengrin est un maître voleur, le roux est lui aussi un bandit de haute volée. Si Richeut est pleine de convoitise, la renarde est débordante de lubricité. Parce qu'ils se conduisaient pareillement, Renart était devenu le neveu d'Isengrin. De même, parce qu'ils s'entr'aimaient tant et allaient souvent ensemble, le loup fit du goupil son neveu et le goupil son oncle du loup. Voilà tous les liens de parenté et d'amour qui les unissent, comme je vous le dis. Ils n'en ont pas d'autres, à moins que mon livre de référence ne m'induisse en erreur. Quand il accompagnait le loup, le goupil lui disait : « Cher oncle, que désirez-vous faire ? », afin de s'attirer son amour. Et le loup s'adressait en parfait ami au goupil, car il n'avait aucune haine pour lui. Ainsi se traitaient-ils d'oncle et de neveu, lorsqu'ils se voyaient.

Avec Renart, il est fort possible de tirer de grandes leçons, si l'on veut bien y faire attention. Car ce Renart, sachez-le, représente ceux qui sont pleins de perversité, qui ne cessent de guetter le moment de bernier autrui. Et jamais le traître ne sera heureux les jours où il ne bernera pas quelqu'un. Intimes, étrangers ou amis, peu lui importe, pourvu qu'il berne. Il n'épargnera personne, même pas son plus proche ami. Et outre cette trahison, son cœur déborde d'envie. Or l'envie est la racine de tous les maux. Avec la perversité et l'envie marche de pair la pingrerie. Celle-ci garde constamment le porte-monnaie fermé.

Si Richeuz est abairesse,
¹⁴⁸ La gorpille est fort lecharesse.
 Por ce qu'erent si d'un train,
 Estoit Renars niés Isengrin.
 Por ce que si bien s'entramoient
¹⁵² Et qu'ansamble sovent aloient^a,
 Li leus dou gorpil fait neveu
 Et li gorpiz oncles dou leu.
 Si faitement com je vos di,
¹⁵⁶ Sont entr'aus parant et ami,
 Ne s'apartient^b autrement,
 Se mes bons livres ne me ment.
 Por ce que li gorpis disoit
¹⁶⁰ Qant il avec le lou aloit :
 « Biaus oncles, que volez vos faire ? »
 Le voloit a s'amor atraire.
 Li lous disoit par amor fine
¹⁶⁴ Au gorpil vers qui n'ot haïne.
 Par amištié s'entrapeloient
 Oncles neveu, qant se veoient^c.

A Renart puet l'en bien aprendre
¹⁶⁸ Grant sen qui bien i viaut entendre,
 Car cil Renars vos senefie
 Çaus qui sont plain de felonie^d,
 Qui ne finent del agaitier
¹⁷² Com puissent autrui engingnier.
 Ne ja li fel liez ne sera
 Le jor qu'autrui n'engingnera.
 A l'engingnier li sont onni
¹⁷⁶ Privé ou étrange ou ami.
 Ja un seul n'en esparnera,
 Ja si chier ami ne sera.
 Et avec cele felonie
¹⁸⁰ A il le cuer tout plain d'envie,
 Et envie est cele racine
 Ou tout li mal prenent orine.
 Avec felonie et envie
¹⁸⁴ Escharsetez est lor amie,
 Et escharsetez est tele chose
 Que toz tens ait la borse close.

C'est un vice qui chérit l'avarice. Et cette dernière s'est emparée du monde, au point qu'est déclaré misérable et malheureux celui qui n'a pas de rentes et ne prête pas à usure. Mais j'en dis trop, car ceux qui possèdent les rentes les plus importantes sont ceux qui les convertissent en de nombreux méfaits. Il est possible d'en dire bien du mal, mais je ne me soucie pas d'en raconter plus.

Je veux vous avertir d'une chose : vous ne devez pas vous étonner si en cet endroit de mon traité — commencé à propos de Renart — on vous parle d'autres personnages, puisque vous pourrez entendre tout à l'heure reparler du seigneur Renart et d'Isengrin. Nos voisins nous racontent en effet qu'une ânesse parla un jour, chevauchée par un prophète¹. Je l'entendis appeler Balaam, aussi ai-je su vous dire son nom. Dans sa colère et sa fureur, Balaq, un roi, l'avait emmenée, à force de promesses et de dons, pour maudire tout le peuple d'Israël. Notre-Seigneur ne voulut pas y consentir ; son ange se dressa devant lui, et d'une épée fort tranchante, lui interdit le passage. Balaq pique la croupe de l'ânesse de son aiguillon, tandis qu'il l'éperonnait et la frappait de son licol. Mais l'ânesse n'osait avancer ; force lui fut de parler, et Dieu voulut cette parole. Elle dit au prophète : « Hé là ! laisse-moi tranquille ! Dieu ne me permet pas d'avancer. » Or s'il plaît à ce même Dieu, il peut bien encore

Escharsetez est une vice
¹⁸⁸ Qui forment aime avarice.
 Avarice a le mont sorpris :
 Cil est clamez dolanz chaitis,
 Se rante n'a, se il n'usure^a.
¹⁹² Or ai parlé outre^b mesure
 Car cil qui les granz rantes ont,
 Ce sont cil qui maint maus en font.
 Molt en puet l'en vilment parler,
¹⁹⁶ Mais je n'ai soing de plus conter.
 Une riens vos voil acointier^c :
 Ne vos devez esmerveillier
 Se li leus en cest^d mien traité,
²⁰¹ Qui de Renart ait commencié,
 Se om^e l'enparole d'autrui,
 Com vos porrez oïr ancui
 De dant Renart et d'Isangrin.
²⁰⁴ Car ce content nostre voisin
 Que une anesse parla ja
 Que uns profete chevaucha.

Balaam l'oï apeler,
²⁰⁸ Por ce le sai ainsi nomer.
 Balaac uns rois l'out mené,
 Tant li out promis et doné,
 Par mal talent et par grant ire
²¹² Tout le pueple Israel maudire.
 Nostres Sires nou voût souffrir ;
 Son enge fist devant venir
 A une bien tranchant espee
²¹⁶ A la voie a celui vee^f.
 Cil point l'asne de l'aguillon
 Par derriere sor le crepon,
 Des esperons^g le destraignoit
²²¹ Et dou chevestre le feroit.
 L'ane n'osoit avant aler,
 Par force l'escouvint parler
 (Et Diex le voût qu'ele parla),
²²⁴ Et le profete raconta :
 « Diva, fai il, laise m'estër !
 Diex ne me laisse avant aler. »

consentir à ce que les bêtes sauvages parlent, tout comme il peut rendre généreux les usuriers...

Ainsi donc vous avez entendu tout à l'heure comment sont arrivés au monde Renart et Isengrin le loup. Maintenant vous allez entendre à nouveau parler de ces deux-là. Je vais vous raconter un épisode de leur vie que j'ai appris. Un jour, Renart, tout malade et plein d'ulcères, vint trouver son oncle. Isengrin lui dit : « Cher neveu, qu'as-tu ? Je te vois presque mort ! » Renart répondit : « Je suis malade. — Certes, mais dis-moi, as-tu mangé aujourd'hui ? — Non, seigneur, et je n'en ai pas envie. — Levez-vous, dame Hersent, et faites-moi une petite fricassée avec deux rognons et une rate. » Renart se tut, tête baissée en pensant que le loup avait fait des jambons. Il leva un peu la tête et vit pendre trois jambons à la poutre maîtresse. Souriant aux jambons, il dit : « Il est bien fou celui qui vous mit là ! Ah ! cher oncle Isengrin, il y a tant de mauvais voisins : l'un d'eux pourrait voir là vos jambons et en voudrait avoir sa part. Dépendez-les bien vite et dites qu'on vous les a volés. » Isengrin répondit : « Je pense bien qu'il n'y goûtera pas celui qui saura cela. » Alors Renart se mit à rire : « Vous ne pourrez, dit-il, l'interdire, car tel pourrait vous en prier qui... » Isengrin l'interrompit : « Taisez-vous. Je n'ai frère, neveu ou nièce à qui j'en donnerais un morceau. » Il dit cela pour Renart ainsi que pour son père, sa femme et sa mère.

Cil Diex, si li vient a plaisir,
²²⁸ Puet encore bien consentir
 A parler les bestes sauvages
 Et les usuriers faire larges.
 Or avez bien oï atant
²³² Comment sont venu en avant
 Renars et Isengrins li leus.
 Or redevez oïr des deus ;
 Si vos conterai de lor vie,
²³⁶ Ce que j'en sai, une partie.
 Toz malades, plains de raoncle,
 Vint Renars un jor a son oncle.
 Dist Ysengrins : « Biaus niés, q'as tu' ?
²⁴⁰ Molt te voi ore confondu. »
 Ce dist Renars : « Malades sui.
 - Voire, cheles, mangas^b tu hui ?
 - Naie sires', n'en ai talent.
²⁴⁴ - Levez moi sus, dame Hersent,
 Fates une petite hašte^d
 De deus roignons et d'une rate. »
 Renars si se tut toz^e enbrons,

²⁴⁸ Pansa qu'il eüst faiz bacons.
 Un pestitet leva la teste :
 Trois bacons vit pandre a la feste.
 En sorient as bacons dit :
²⁵² « Molt par est fous qui la vos mißt !
 Ahi, biaus oncles Ysangrin,
 Ja sont il tant malvés voisin :
 Tés puet la voz bacons veoir
²⁵⁶ Qui en vora sa part avoir.
 Isnelement les despandez ;
 Dites c'on les vos a enblez. »
 Dist Ysangrins : « N'en gouterà
²⁶⁰ Tez, com je cuit, qui le savra^f. »
 Dont commença Renars a rirre :
 « Nel porrez, dist il, escondire,
 Tés hom vos en porroit rover^g. »
²⁶⁴ Dist Ysangrins : « Laissez ester.
 Je n'ai frere, neveu ne niece
 Qui j'en donasse une piece. »
 Por lui le dist et por son pere
²⁶⁸ Et por sa fame et por sa mere.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que Renart ne revienne tout doucement à la maison du loup, lorsqu'il dormait. Il ôta la toiture au niveau de la poutre maîtresse, avec toute la puissance dont il se sentait capable, il sortit par là les jambons. Il les emporta chez lui où il les mit en pièces et en cacha les morceaux dans la paille de son lit. Isengrin se leva de bon matin, il vit sa maison découverte et constata la perte de ses trois jambons. « Ah ! dit-il, dame Hersent, merde ! On nous a salement joués. » Celle-ci saute à bas du lit comme une folle, nue et toute échevelée. « Dieu, dit-elle, qui a fait cela ? Voilà un affront fort désagréable. » Mais ils ne savent à qui s'en prendre et tous deux ne peuvent que se montrer leur mutuelle colère. Après le déjeuner, Renart vint en se promenant à leur maison, fort gaiement. Il trouva son oncle dans la désolation. « Mon oncle, dit-il, qu'avez-vous ? Je vous vois tout pensif et désolé. — Cher fils, dit-il, il y a bien de quoi : j'ai perdu mes jambons, tous les trois. C'est cela qui me remplit de colère et de douleur. — Mon oncle, voilà bien ce que vous devez dire ! Si vous dites par toute la rue¹ que vous avez perdu cette viande, ni parents, ni amis ne vous en demanderont par la suite. — Cher neveu, dit-il, c'est la vérité que je te dis : je les ai perdus et cela me chagrine ! » Renart répondit : « Je n'ai jamais rien entendu de pareil. " Tel se plaint qui n'a aucun mal². " Je sais bien que vous les

Ne demora mie grantmant
 Que Renars vint tout coïement
 En sa maison, qant il dormi.
 272 Sus el feste la¹ descouvri.
 Par tel vertu i sent ses cors^b,
 Les trois bacons en sacha fors.
 En sa maison les emporta
 276 Et par pieces les despeça ;
 En son lit les mist en l'estraim.
 Ysangrins s'est levez par main,
 Il vit sa meson decouverte
 280 Et de ses trois bacons la perte.
 « Ahi, dist il, dame Hersent,
 Conchié somes lasdement. »
 Ele saut sus comme desvee,
 284 Toute nue et eschevelee.
 « Diex, dist ele, qui a ce fait ?
 Ci a estout domage et lait. »
 Ne le sevent sor qui souchier,
 288 N'a entr'aus deus que corrocier.

Comme ce vint après mengier,
 Renars s'en vint esbenoier
 En sa maison molt lieement,
 292 Son oncle trueve molt dolent.
 « Oncles, dit il, que avez vous ?
 Pensis vos voi et corroçous.
 - Biaux fuiz, fait il^c, bien sai de coi :
 296 Perdu sont mi bacon tuit troi.
 S'en ai au cuer corrouz et ire.
 - Oncles, dit il, or devez dire !
 Se vos dites aval la rue^d
 300 Que cele char aiez perdue,
 Puis ne vos en rovera mie
 Paranz, amis, n'ami, n'amie^e.
 - Biaux niers, fait il, por^f voir te di :
 304 Perduz les ai, ce poise mi ! »
 Renars respont : « Or^g n'oi tal.
 Tez se plaint, n'a mie de mal.
 Bien sai qu'en sauz les avez mis
 308 Por voz paranz, por voz amis.

avez mis en lieu sûr, contre vos parents et vos amis. — Allons, fait-il, tu te moques ? Par la foi que tu dois à l'âme de ton père, ne crois-tu donc pas ce que je dis ? — Continuez à dire ainsi, dit Renart. — Renart, dit dame Hersent, je pense que vous avez perdu la raison ! Si nous ne les avions pas perdus, nous n'en aurions pas refusé même à un moine. — Dame, dit Renart, je sais bien que vous êtes rusée et habile. Cependant votre perte se limite à avoir découvert votre maison. Dites bien que c'est par là qu'on les a dérobés. — Par Dieu, Renart, c'est bien le cas ! » Renart répondit : « C'est ce que vous devez affirmer. — Renart, je n'ai pas envie de rire. Je suis accablé par leur perte. Cela nous cause un grand préjudice. » À ces mots, Renart s'en alla joyeux alors qu'ils restèrent à se lamenter. Ce fut là un épisode des jeunes années de Renart. Depuis il apprit tant de ruses et de tours qu'il ne cessa de causer de graves ennuis à son oncle et à d'autres.

- Diva, fait il, es tu gabere ?

Foi que tu dois l'ame ton pere,

Et ne croiz tu ce que je di ?

³¹² - Toz tens dites, dist Renarz, si.

- Renars, ce dist dame Hersant,

Je cuit vos estes hors dou sens !

Se nos nes eussions perduz,

³¹⁶ Ja esconduiz n'en fust randuz.

- Dame, dist il, je le sai bien

Que molt savez d'art et d'angien,

Nequedant tant i a de perte,

³²⁰ Voz meson avez descouverte.

Or dites, par la en sont trait.

- Par Dieu, Renars, si sont il fait ! »

Respont Renarz : « Ce devez dire.

³²⁴ - Renars, n'en ai talant de rire.

Ce poise moi qu'il sont perdu^u.

Grant damage i avons eü. »

Atant Renars s'an vait joiant

³²⁸ Et cil remedrent tuit dolant.

Ce fu des anances Renart ;

Tant aprist puis d'angin et d'art

Que il en fist puis meint ennui

³³² Et a son oncle et a autrui.

Branche XXVI
L'ANDOUILLE JOUÉE
AU MORPION

Par ici, approchez donc tous : je vais vous conter une histoire à propos de Renart. Il a quitté Hersent et a pris à travers un terrain pentu jusqu'à ce qu'il rejoigne un grand chemin. Entre un champ et une meule¹, il porta ses regards au loin, à ce que j'ai entendu dire, et finit par voir — ce qui l'amena à méditer — une croix plantée au bord d'un chemin, tout près d'un sapin. C'était celle d'un homme qui avait été assassiné là, vaincu par ses ennemis. Ceux-ci l'avaient tué. Et ses parents, ses plus proches amis édifièrent cette croix le lendemain de sa mort. Sans tarder et au plus tôt, ils la placèrent à sa tête..... plantèrent en terre avec leurs pieds². Puis ils ont placé une planche bien menuisée entre les deux croix, qui les maintient bien et les rend solidaires³. Sur cette pierre tombale, des bergers ont gravé le plateau d'un jeu de morpion⁴. Là étaient assis deux à deux des personnages que je peux bien vous nommer. Le premier était la fourmi Fromond⁵, le second Blanche l'hermine,

¹ Or vos^a traiez ça d'une part :
Un fauble dirai de Renart,
Qui de Hersent s'est departiz.

⁴ Il s'an torna par un larriz
Tant qu'il vint a une grant voie.
Entre un champ et une moie
Garda avant, ce oï dire,

⁸ Tant que il vit (et se remire)
Une croiz desus un chemin,
Qui molt estoit pres d'un sapin,
D'un home qui i fu murtriz,

¹² De ses ennemis desconfiz.
Tué l'orent si ennemi.
Cil parant, li plus pres ami^b,

Cele croiz firent landemain ;

¹⁶ Ne tarderent, mais main et main
Li assistrent desus son chief
.....^c

Ont a terre a lor piez botee
²⁰ Et une plainche bien dolee
Ont entre les dous croiz assise ;
Et bien les tient et fait joïste.
Sor la pierre ot un marregler

²⁴ Qu'entaillié i ont li bergier.
La se seoient per a per,
Que je vos sai molt bien nommer :
Li uns est li fremiz Fremonz,

²⁸ Blans li hermines li seconz,

le troisième Tibert le chat et le quatrième Roux l'écureuil. Ils venaient de trouver une andouille de bon charcutier. Je ne sais à qui elle avait échappé, mais ces quatre-là l'avaient attrapée. Et ils se torturaient l'esprit pour la partager également, car en son milieu elle était grosse, et mince aux extrémités. C'était un bien grand malheur puisque si elle avait eu une forme régulière, le partage aurait vite été fait. Après de longues discussions, ils ont décidé unanimement de la jouer au morpion, pour savoir qui l'obtiendrait dans sa totalité. Roux et Tibert le chat se tenaient tous deux d'un côté, de sorte qu'ils pourront se surveiller l'un l'autre, au cas où l'un d'entre eux serait sur le point de jouer un mauvais coup. Fromond et Hermine la blanche sont tous deux de l'autre côté de la planche. Ils peuvent bien, autant que faire se peut, veiller l'un l'autre sur le déroulement de leur jeu. Ils avaient bien commencé la partie et un alignement gagnant était prêt de se réaliser, mais ils étaient encore incapables de dire qui remportait la partie, lorsque maître Renart se montra. Au moment même où Portefaix devait jouer son coup, il regarda par hasard au loin et le vit venir à vive allure. Il cria à ses compagnons : « Fuyez, fuyez ! Fils de pute, bougez-vous ! » À ces mots du portefaix, le chat saisit l'andouille avec sa rapidité coutumière et monta sur la croix. Là il ne craint ni roi ni comte. Quant aux trois autres compagnons, ils fuirent et se mirent à l'abri. Renart a fixé ses regards sur Tibert, mais celui-ci lui a

Et li tiers fu Thieberz li chaz,
Et Ros li esquiriaux li quarz.
S'orent une andoille trovee⁴¹

³² Qui molt estoit bien conraee.
Ne sai cui ele fu cheüe
Mais cißt quatre l'ont receüe.
En poinne sont et en tormant
³⁶ Que la partissant igalmart :
Enmi est grosse et graille au chief.
De ce est molt granz li meschief
Quar, c'ele fu par tot honie,
⁴⁰ Legierement fußt departie.
Tant ont dit et tant ont parlé
Que tuit ensamble ont esgardé,
As marrelles la juëroit

⁴⁴ Liquez d'aux trestote l'avroit.
Entre Ros et Thieberz le chat
Andui estoient d'une part
Si que l'uns l'autre ensoigneroit

⁴⁸ Se nus d'aux mestraire voloit.
Fromonz et Hermine la blanche
Ont andui d'une part la planche.
Bien puent li uns⁴⁹ l'autre ensoignier
⁵² Quanqu'il porra au marreglier.
Il l'avoient trestot enpris⁵⁰
Et marrelles i avoit pres,
Mes encor ne sevent a dire
⁵⁶ Qui dou geu soit miadres ne pire,
Quant lors danz Renars aparut^d.
Si comme Faisius traire dut,
Garda avant par aventure,
⁶⁰ Vit le venir grant aleüre
Il lor crie : « Fuiiez, fuiiez,
Fil a putain, ne vos targiez ! »
Si com ce ot dit li faissiax,
⁶⁴ Et li chaz, qui molt fu isneax,
L'andoille prant, sor la croiz monte :
Il ne dote ne rois ne conte.

tourné le dos. « Tibert, dit Renart, est-ce toi qui es là ? » Alors Tibert commença à le regarder, en lui disant : « D'où viens-tu présentement, Renardin¹ ? — De ce bois-ci, mon très cher cousin. Pourquoi es-tu monté tout là-haut ? — Pour être plus en sécurité. — Comment, dit Renart, crains-tu quelqu'un ? — Oui. — Et qui ? — Toi et d'autres. — Pour quelle raison ? — Parce que je tiens une chose que je serais affligé de perdre à cause d'un méchant tour. — Ah ? qu'est-ce ? Oh, ne serait-ce pas une proie ? — Oui. — Ne puis-je donc savoir de quel genre ? — Oui. — Mais ne puis-je en avoir un morceau ? Allons, va, qu'est-ce ? Comment cela s'appelle-t-il ? Allons, parle ! — On appelle cela une andouille. — Comment l'as-tu eue, par quel moyen ? — Renart, à la vérité, tu n'y goûteras pas car j'ai déjà des compagnons avec qui partager. — Où sont-ils ? demanda Renart. — Je le sais fort bien. — Moi aussi, j'en aurai une part ! — Renart, tu es arrivé trop tard ! » Renart se mit dans une grande colère ; il ne cessait de se lécher les babines. Tourmenté, il montrait son agitation ; le désir le brûlait, le consumait. Il se mordait les lèvres et ne cessait de rouler des yeux en regardant en l'air. Pas un de ses membres qui ne manifestât sa souffrance. L'andouille était déjà un peu entamée, et plus il la scrutait, plus elle lui faisait envie. Mais Renart comprit bien qu'il n'en aurait pas, si sa grande ruse ne venait à sa rescousse. Il a donc mis toute son intelligence en branle et est monté sur la planche.

Ettuit li autres compagnons

⁶⁸ S'an fuient tuit a garison.

Renars a Thieberz esgardé,

Et cil li a le dos torné.

« Thieberz, dit il, es tu ce la ? »

⁷² Adonc primes le regarda :

« Et dont vienz tu or, Renardin ?

- De cest bois ci, biaux douz cosin.

Por quoi es tu laissus montez ?

⁷⁶ - Quar plus seurs en sui assez.

- Comant, fait il, doutez nelui ?

- Oïl. - Et cui ? - Toi et autrui.

- Por quoi ? - Quar tel chose teing ci

⁸⁰ Dont j'avroie le cuer marri,

Se par malvesté le perdoie.

- Ha ? ce que est ? Ahi, dont proie ?

- Oïl. - Si ne le puis savoir ?

⁸⁴ - Oïl. - Mes n'an puis riens avoir ?

Di va, ce qu'est ? Comant a non ?

Diva ! - Andouille l'apelle on.

- Comant, dit il, et par quel art ?

⁸⁸ - Ja voir n'an goteras, Renars,

Quar autres compagnons hi a^b.

- Ou sont, dit il ? - Tres bien le sai.

- Aussinc i avrai je ma part !

⁹² - Renars, trop i es venuz tart ! »

Renart se fist^c molt corrociez,

Sovant a ses grenons lechiez.

Li angoissous molt se defripe,

⁹⁶ Molt art, molt frit, molt se delippe.

Sovant ses yeuz laissus rehuile,

Sor lui n'a mambre ne se duille.

L'andouille iert un poi entamee :

¹⁰⁰ Plus l'esgarde, plus li agree.

Bien voit Renars n'an avra mie,

Se granz baraz ne li ayie.

De grant engin s'est porpansez :

¹⁰⁴ Desor la plainche en est montez ;

Il n'y avait pas été bien longtemps immobile quand il sauta à terre tout d'un coup et se jeta pattes en avant là où l'herbe était épaisse. « Tibert, dit-il, l'avez-vous vue ? — Qu'est-ce donc, Renart ? Qu'avez-vous pris ? — Par Dieu, il y a ici une souris. » Lorsque Tibert entendit ce nom, celui de la chose qu'il préférerait, il se préoccupa tant de la souris qu'il en oublia l'andouille. En se retournant, il bougea la patte et l'andouille lui échappa. Renart s'empessa de la saisir et l'andouille vint aussitôt à lui. Perché sur la croix, Tibert montre la plus grande des douleurs possibles : « Renart, dit-il, par Dieu, j'ai été trahi ! Celui qui vous fait confiance, se retrouve terriblement humilié. — Tibert, répondit Renart, laisse-moi tranquille. Je n'ai pas besoin de tes leçons. Et il est bien plus fou celui qui se fie à toi. Je ne cessai, il n'y a pas un instant, de te demander ton assistance et tu ne daignas pas seulement me regarder. À présent je puis bien me vanter : c'est moi qui ai l'andouille avec sa ficelle. Tu n'en auras ni morceau ni ficelle, car je ne me considère pas comme ton cousin. » Ici s'achève cette histoire.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ANDOUILLE
QUI FUT JOUÉE AU MORPION

N'i a gaires esté en pais
Quant resaut jus tot a un fais.
Ses piez bota en l'erbe drue.
¹⁰⁸ « Thieberz, dit il, havez veüe ?
- Et qu'est ce, Renart ? qu'avez pris ?
- Par Deu, ci a une soriz. »
Quant Thieberz oï ce nommer,
¹¹² La riens que il puet tant amer,
A la soriz tant entandi
Que l'andoille mit en obli.
Au retourner son pié remue
¹¹⁶ Et l'andoille li est cheüe.
Renars l'ahort ysnelemant
Et l'andoille tantoït s'estant.

Thieberz fait duel sor la croiz maire
¹²⁰ Que nus ne poïst plus grant faire :
« Renars, dit il, Dex, fu trahiz !
Qui vos croit, molt par est honiz.
- Thieberz, dit il, lai moi ester :
¹²⁴ N'ai cure de ton sarmoner.
Plus est fox, qui en vos se fie !
Molt vos crierai orainz aïe,
Ne me doignates regarder.
¹²⁸ Mes^b orandroit me puis vanter :
Je hai l'andoille a tot la hart.
Plus n'i avroiz ne hart ne part,
Ne me tieng pas a vo coisin. »
¹³² Ici prant ceste branche fin.

AUTRES ÉCRITS
RENARDIENS

*Le texte en ancien français
des « Mémoires » de Philippe de Novare,
reproduit avec l'autorisation de Liguori Editore,
a paru dans : Filippo da Novara,
« Guerra di Federico II in Oriente (1223-1242) »,
© Liguori Editore S.r.l., 1994.*

DU NOBLE LION

OU

LA COMPAGNIE DE RENART

Le lion, qu'on appelle Noble, se trouvait jadis dans une vigne, en plaine, à la lisière du bois. Il était accompagné de Renart et d'Isengrin le loup. Chacun était affamé. Noble le lion bâilla. Renart s'en étonna et de sa patte droite fit sur lui le signe de croix¹, lorsqu'il le vit exhaler son haleine. « Sire, dit Renart le flatteur, vous avez le ventre bien plat de n'avoir guère mangé aujourd'hui. » Le lion répondit : « Il est vrai, mais je mangerais volontiers, si nous trouvions quelque proie. Créons donc une association et jurons dès maintenant de partager loyalement le butin que nous ferons. » Chacun l'a promis et juré. Tous trois se sont mis en route. À la lisière d'un bois, ils trouvèrent un taureau, qu'ils n'auraient pas relâché pour quelque trésor que ce soit, en train de paître dans un pré avec une vache et un veau. Ils les laissèrent tous trois ensemble. « Sire, dit Renart, il me semble qu'il serait bon de partager ces proies. » Isengrin dit : « Je suis d'accord.

¹ Li lions^a, c'onapele Nobles,
Estoit^b jadis en un vinoble,
Au chief du bos, en une plaingne.

⁴ O li estoit en sa compaignie
Renars et Ysengrins li leus.
Chascuns estoit mont familleus ;
Nobles li lions bailla.

⁸ Renars mont s'en esmerveilla ;
De sa destre poe le sainne,
Quant il en vit issir l'alaine.

« Sire, fait Renars, qui le flate,
¹² Mont avés ore panche plate
Car n'avés hui gaires mangié. »
Li lyons respont : « Non ai gié,
Mais mont volentiers mangeroie,

¹⁶ Se nous trouviens aucune proie^c.

Or faisons une compaignie
Orendroit chi par foi plevie
Que par loiauté partirons

²⁰ Ytel gaaign que nous ferons. »
Chascuns l'a plivi et juré.

Touttrois se sont acheminé ;

²⁴ A chief d'un bois trouvent un tor,

Dont il ne presisent nul or,

Et une vake et un viel^d

Trouvent paissant en un prael.

Tous trois les ont laissiés ensamble^e.

²⁸ « Sire, fait Renars, ce me samble
Que boin feroit partir no proie. »
Dist Ysengrins : « Et je l'otroie.

— Moi aussi, dit le lion. Isengrin, faites le partage de sorte que chacun, avant de s'en aller, ait une juste part en fonction de sa valeur. — Je vous donne donc l'avantage : Sire, vous aurez le taureau, dit Isengrin. À moi, la vache. Et Renart, qui rabat les proies, aura le petit bouvillon. À ce qu'il me semble, j'ai parlé justement. — Vous allez bien le voir », répondit le lion. Dans un mouvement de colère noire, il leva la patte et lui planta ses griffes au milieu du front. Puis il l'a frotté de son pied droit et lui a rabattu sur le museau le cuir de sa peau grise. Aussitôt le loup, qui ne faisait pas belle figure, prit du champ. « Allons vite, Renart, dit le lion. Partagez, donnez à chacun ce qui lui revient. — Sire, volontiers, dit Renart. Le bœuf tout entier sera pour vous. Pour ma dame la lionne, qu'elle ait la grasse et grosse vache. Quant à mon petit seigneur, qui est un jeune lionceau, nous lui enverrons le veau. Si cela vous paraît bien, j'en suis ravi. — Renart, dit le lion, cher frère ! Par la foi que tu dois à l'âme de ton père, qui t'apprit à si bien partager ? — Par saint Étienne martyr, Sire, je ne vous dissimulerai pas la vérité : c'est ce jeune homme, que je vois là, tout fier et faraud¹ parce qu'il porte une aumusse² rouge ! » Cette histoire exemplaire de Renart nous avertit à tout moment qu'il faut tenir pour sage celui qui se corrige en considérant la conduite d'autrui.

- Et jou, fait li lions, ossi.

³² Ysengrins, or le partés si^a
Que chascuns, selonc çou qu'il vaut,
Ait droite part ains qu'il s'en aut.

- L'avantage vous en doins or :

³⁶ Sire, vous en arés le tor,
Diât Ysengrins, et jou le vake^b,
Et Renars, qui le proie quache,
Aura le veillon petit.

⁴⁰ Il me samble que j'ai bien dit. »
Diât li lions : « Ja vous parra ! »
La poee hauche, mont s'irra^c.
As graus enmi le front l'aiert,

⁴⁴ Si l'a de sen diestre piet tiert ;
Le cuir de le grise piel
Li reviersa sour le musiel.
Et li leus s'est lués trais arriere^d,

⁴⁸ Si ne fait mie bele chiere.
« Or tost, fait li lyons, Renart !
Partés, dounés chascun sa part.

- Sire, fait Renars, volontiers.

⁵² Voîtres sera li bués entiers,
Et ma dame li lyonesse
Ait la vaiche crasse et espesse.
Et mes sires mes damoisiaus,

⁵⁶ Chiex ki est juvenes lyonchiaux,
Celui envoierons nous le viel.
S'il vous samble boin, moi est bel.

- Renart, diât li lyons, biaux frere,

⁶⁰ Foi que tu dois l'arme^e ton pere,
Ki t'aprist si bien a partir ?

- Par saint Estievene le martir,
Sire, ne vous mentirai ja :

⁶⁴ Chius damoisiaus que je voi la,
Ki si se fait fiers et harouge
Pour chou k'il a aumuche rouge ! »
Chiex essamples chi de Renart

⁶⁸ Nous senefie tempore et tart
C'on doit tenir sage celui/
Qui se chastie par autrui^g.

PHILIPPE DE NOVARE

MÉMOIRES

(Extrait)

Dès que la paix fut conclue, Philippe voulut en tirer une chanson rimée, mais le seigneur de Beyrouth¹ n'y consentit pas. Et ce n'est qu'avec difficulté qu'il s'accorda à ce qu'on en fit une branche de Renart où furent nommés d'assez nombreux animaux. Philippe y donna au seigneur de Beyrouth la figure d'Isengrin, à ses enfants² celles des louveteaux, au seigneur Anceau de Bries³ celle de l'ours, à lui-même celle de Chantecler le coq et au seigneur Toringuel⁴ celle de Tibert le chat. Tous ces animaux sont du camp d'Isengrin dans le *Roman de Renart*. D'autre part, il donna au seigneur Aimery⁵ la figure de Renart, au seigneur Amaury⁶ celle de Grimbert le blaireau et au seigneur Hugues⁷ celle du singe. Comme vous l'avez entendu, il les avait déjà appelés ainsi précédemment⁸. Et tous ces animaux sont du camp de Renart dans le même roman. La branche dit ainsi : Poème sur Renart et sur la victoire qu'Isengrin remporta sur lui.

Renart a été si longtemps en guerre que tout le pays en est détruit et brûlé. Ses aventures lui furent bien contraires, souvent âpres et difficiles. Il fut bien près de sa fin, lorsque Isengrin l'eut défait

Si tost come la pais fu faite, Phelippe en voßt faire chanson a rime, mais le seignor de Baruth ne le voßt souffrir. A quelque peine soufri qu'on feïst une branche de Renart en quei il nouma beßtes plusors. Et afigura le seignor de Baruth a Yzengrin et ses enfans a ses louveaus, et sire Anceau de Bries a l'ours, et soy meïsme a Chantecler le coc, et sire Toringuel a Tinbert le chat. Toutes ces beßtes sont de la partie d'Yzengrin au romans de Renart. Et sire Heimery afigura il a Renart et sire Aumaury a Grinbert le taison, et sire Hue au singe. Et autre fois les avoit il ensi apelés, si com vous avés oi. Et celes beßtes sont de la partie de Renart au roumans meïsmes. La branche dit ensy : C'est la rime de Renart, come Yzengrin le desconfißt⁹.

Tant a esté Renart en guerre
Qu'arce et destruite en est la terre.
Mout fu divorce s'aventure,

⁴ A toute fois et aspre et dure.
Mout fu Renart pres de sa fin,
Quant desconfit l'ot Yzengrin

et assiégé dans Malcreux¹, un château dont ensuite le loup prit possession. Il n'y avait plus ni à manger, ni à boire : il fut sur le point de se couvrir de honte. Si Noble² n'avait pas été au centre de l'affaire, Renart serait mort avec ses compagnons. Mais Dieu, perfection de tout bien, a voulu faire tant que Renart obtint la paix. Mais loin d'être parfaite, elle fut conclue un peu à la légère. Car Renart, Grimbert et le singe seuls la signèrent pour leur camp. Ils ne sont que trois, en comptant Renart, alors que tous leurs alliés se sont déloyalement soustraits à cette paix. On peut donc à bon droit accuser Renart de trahison, mais jamais il n'eut de parole : il y a manqué plus de cent fois ! En outre, les trois personnages dont j'ai parlé n'ont pas conclu d'accord avec tous ; ils ne sont en paix qu'avec Isengrin et ses louveteaux. Et je peux vous affirmer que ces derniers n'agirent pas selon leurs désirs lorsqu'ils durent faire la paix. Jamais ils ne porteront d'amour à Renart, car lorsque ce dernier fut médecin et qu'il les fit prendre à un piège, il leur pissa dessus dans leur tanière³. S'il ne le paie pas, ils en seront malheureux. Il est juste qu'ils s'en plaignent et l'accusent. Que Dieu les hâisse, s'ils portent de l'amour à ces gens-là. Mais il est encore pris dans une grande querelle car il n'a pas fait sa paix avec tout le monde. Monseigneur l'ours et Tibert le chat disent qu'ils lui donneraient volontiers une claque. Monseigneur Chantecler le coq, qui sur son échiquier est la tour⁴, passe près

Et assege dedens Maucρεύ^a,

⁸ Un chasteau qu'ot puis a son eus.

N'i ot que manger ne que boivre :

Trop malement se dut descoivre.

Se ne fust Noble en la bargaigne^b,

¹² Mort fust Renart et sa compaigne^c.

Mais Deu, qui tous les biens parfait,

A volu^d otroyer et fait

Tant que Renart a sa pais faite.

¹⁶ Mais ne fu mie bien parfaite

La pais, ains fu un poi trop linge.

Renart et Grimbert et le singe

I sont sans plus de cele part :

²⁰ Ne sont que troy o tout Renart,

Et toutes les^e soues aïes

Sont a la pais vilment^f faillies.

Celui peut on de traïsson

²⁴ Apeler par droite raison,

Mais Renart n'ot onc qu'une^g fois :

Cele menty plus de cent fois !

Et les troy que j'ai recordé

²⁸ Ne sont pas a tous acordé,

Car il n'ont pais qu'a Yzengrin

Et o ses louveaus autrecy.

Et si vous dy que les louveaus

³² N'orent pas bien tous leur aveaus,

Quant il lor convint faire pais.

Renart n'ameront il ja mais,

Car dan Renart, quant il fu miege

³⁶ Et il les ot fait prendre au piege,

Les conpissa en la louviere.

Pesera leur, s'il ne compere. [clament^h ;

Drois est, s'il s'en pleignent et

⁴⁰ Et Deu les heit, se il les aiment.

Mout est encore a grant contens,

N'a mie pais a toutes gens.

Messire l'ours, Timbert' le chat

⁴⁴ Dient qu'il ly donroient' un flat ;

Messire^k Chantecler le coc,

Que de son esquicher est roc^l,

de son château assiégé en chantant. Et souvent il rappelle au loup par des chansons et des fabliaux le traquenard grâce auquel on pissa sur ses louveteaux¹. Le coq répare ses éperons et affirme qu'il n'est pas de si grand seigneur à la Cour, s'il ose attaquer Renart, qu'il ne soit prêt à accompagner au combat. Mais voici Renart à la Cour, qui souhaite des marques d'honneur. Il s'approche fort près d'Isengrin ; pour un peu il se ferait passer pour son cousin ! Il refait connaissance avec les louveteaux, l'un après l'autre ; il serre chacun dans ses bras. Renart fait là bien du bruit, il rit et s'amuse à contrecœur, et raconte à plusieurs reprises des détails qui lui font aussi bien honte qu'honneur. Il parle longuement de la bataille : en deux il les fend, en deux il les taille². Lorsque l'ours le voit, il lui montre les dents et maître Tibert le chat lui fait la grimace. « Qu'il fasse des paris sur l'avenir, dit Chantecler. On verra bien si le seigneur Renart nous prend pour des chèvres ! » Renart l'entend et la fièvre le saisit. Il a très peur de l'ours, car jadis celui-ci lui fit faire de bien haut une vilaine chute³. S'il le redoute, ce n'est donc pas étonnant. À voix basse il parle à son cousin Grimbert et lui dit qu'il a mal au cœur. « Hélas, dit-il, je me meurs ! » Son poulx s'emballe, il change de couleur ; la peur est un sentiment angoissant. Renart retourne chez lui avec Grimbert le blaireau. Le seigneur Cointereau le singe, le seigneur Renardeau⁴ le misérable, Percehaie et Malebranche, et dame Hermeline la noble,

Ly passe en chantant par le siege.

⁴⁸ Souvent retraits au loup le piege
Et en chansons et en fableaus,
Con l'on pissa sur les louveaus.
Le coq refaite l'esperon

⁵² Et dit qu'il n'a si haut baron
En la court, s'il oze envair
Renart, qu'a luy l'ira ferir.
Atant es vous Renart a court

⁵⁶ Et si veut bien qu'on le hennort.
Mout s'acoist'a pres d'Yzengrin ;
Par poi ne se fait son couzin !
Les louveaus racointe un a un,

⁶⁰ Ses bras jet' au col de chacun.
Mout fait laens Renart de noise,
Encontre cuer rit et envoie,
Et dit bien souvent en son conte

⁶⁴ Mais de s'ennor et de sa honte.
Mout parole de la bataille :
Par my les fent, par my les taille.

Quant l'ours le voit, si le rechigne⁴,

⁶⁸ Et dans Timbert le chat l'en guigne.
« C'il comande qu'il le fera,
Fait Chantecler. Ory parra [chievre^b] ! »
Se dans Renart nous tient pour

⁷² Renart l'entent, prend le la fievre ;
Mout doute l'ours, car de bien haut
Le fist jadis prendre un mau saut.
S'il le doute, n'est pas merveille.

⁷⁶ A Grimbert son cousin conseille
Et dit qu'il a grant mal au cuer.
« Aylas, fait il, couzin, je muer ! »
Le pous li bat, change coulour ;

⁸⁰ Angoussous mal a en paour.
Renart s'en vait en sa maison,
O luy vait Guinbert le taison.
Et le singe dans Cointereaus^c,

⁸⁴ Et dans Renardiaus^d li mezeaus,
Et Percehaie et Malebranche,
Et dame Hermeline la franche

comme des fous, sont accourus vers lui. « Seigneur, parlez ! Qu'avez-vous ? — Allez vite chercher un prêtre, dit-il. Vous voyez bien tous dans quel état je suis. » À l'entendre, cette racaille s'est véritablement mis dans la tête qu'il était en grand danger de mourir et qu'elle allait perdre un excellent seigneur. Mais tout cela n'est que ruse ! C'est à présent qu'il faut faire attention, car on abandonne difficilement une habitude : on la conserve jusqu'à ce qu'on ait le crâne qui se déplume. Renart le tricheur déplumé, en habitué des tricheries, en a imaginé une avec volupté : sous couvert de confession, il pardonnera et demandera pardon à tous à l'article de la mort — il en aura moins de honte et les autres se retrouveront dans leur tort. Même à l'ours qui le piétina et à qui il le rendit bien ; à Chantecler et à Tibert, qui cherchaient ouvertement à lui nuire. Il sait bien que s'il ne fait pas la paix avec eux, il ne sera pas en sûreté. Cependant il ne désire que trouver le lieu et le moment pour pouvoir recommencer ses méfaits. Il jetterait volontiers de l'huile sur le feu, s'il en avait l'occasion. Toutefois, il fait venir le prêtre et lui demande la communion. Et voici le corps du Sauveur. Le noble Renart, le tricheur, se fait soutenir de chaque côté et affirme qu'il souhaite faire une confession complète : « Seigneur, en votre sainte présence, origine de tout bien, je veux avouer que je n'ai pas aimé Isengrin, ni ne l'aimerai jamais. Et lorsque l'année passée je prononçai mon serment, si j'avais eu

I sont corus come desvés.

⁸⁸ « Sire, dites ! Que vous avés ?

- Alés, dist il, tost pour le prestre !

Bien poés tuit veïr mon estre. »

Quant l'ont oï, cele frapaille,

⁹² Si ont cuidé de voir, sans faille,

Qu'il soit de mort en grant paour

Et c'om perdoit mout bon seignor.

Mais tout ce est engin et art !

⁹⁶ Or a mestier que on se gart,

Qu'a envis pert l'on la coustume

Que l'on tient tant que le toupplume.

Renart, le trechiere plumés,

¹⁰⁰ De trecherie acoustumés,

C'est porpencés par lecherie

D'une mout fiere trecherie,

Qu'en semblant de confession

¹⁰⁴ Pardonra et querra pardon

A toute gent en pril de mort,

A meins de honte a autrui tort,

Neïs a l'ours quy le foula,

¹⁰⁸ Envers qui il se^b rechata,

A Chantecler et a Tinbert

Qui son mal queroient apert^c.

Bien sait que s'a yaus ne s'apaise,

¹¹² Il n'ert a seür ni a aise.

Mais mout dezire leuc et tens

Qu'il puist recomencer par tens.

Volentiers atisaït le feu,

¹¹⁶ S'il en eüst horè et leu.

Toutefois le prestre y mande^d,

Le cors Nostre^e Seignor demande.

Es vous^f venir le Sauveour.

¹²⁰ Et dans Renart le trecheour

Se fait de deus pars soustenir

Et dist qu'il voït tout regehir :

« Sire, en voïtre sainte presence,

¹²⁴ De qui tous biens vient et comence,

Vueil regehir que Yzengrin

N'amai ni n'ameray en fin ;

le dessus, je ne lui aurais pas montré plus de pitié que je n'en eus pour ses autres amis. J'ai une grande haine et une grande peur de ses louveteaux, ainsi que de tout leur lignage. Et je le leur montrai bien l'année passée ! Mais je n'ai pas à me féliciter de cette année-ci : je suis déshonoré et tombé dans un dangereux puits¹. À défaut de pouvoir faire mieux, je m'en repens. Isengrin est à présent mon seigneur : j'en ai tout à la fois douleur et peur. Noble n'est plus en mon pouvoir ; ici s'achève ma machination. Ses louveteaux se rebellent avec lui, et il semble que jamais je ne les connus. Je ne puis plus rien contre eux ; par Dieu, j'abandonne puisque cela est impossible. Mais je possède un atout, c'est qu'ils respecteront fidèlement leur traité de paix envers moi. Et si j'en avais l'occasion, je sauterais bien dans le feu avec eux. J'ai nui à bien des gens et j'en ai encore très grand désir. Mais Dieu peut tout me pardonner, Lui qui connaît mon cœur et mes pensées. Par Dieu, seigneur, l'ours m'a jeté à terre et m'a rompu les reins. Si je fis faire du mal à Tibert, lui-même m'en avait fait beaucoup². Par Dieu, faites convoquer Chantecler, car il mène souvent des expéditions sur mes terres. Je veux me réconcilier avec lui, quoiqu'il m'ait causé bien des ennuis. Si je pouvais réchapper de cette maladie, je me ferais immédiatement moine. Je pardonne et pardonnerai à tous lorsque je pourrai me lever de ce lit. Je leur pardonne, qu'ils me pardonnent, par ces deux mains qui se joignent en signe de prière.

Et quant je fis antan la jure,
¹²⁸ S'au desus venist m'aventure,
 Ja n'en eüsse autre^a mercis
 Que je os de ses autres amis.
 Je hais mout ses louveaus et dout ;
¹³² Si fai je leur lignage tout,
 Et je leur mostrai bien antan !
 Mais ne me los pas de cest an :
 Houny suy et cheü en mal puis.
¹³⁶ Si m'en repens, quant meaus ne puis.
 Or est Yzengrin mon seignor,
 Ensemble en ai duel et paour.
 Nobles est fors ma^b seignorie ;
¹⁴⁰ Ci endroit faut ma tricherie.
 Ses louveaus regimbent o luy :
 Si^c semble c'onques nels conuy.
 Je ne lor puis ores plus faire ;
¹⁴⁴ Pour Deu le lais, quant nel puis faire.
 Bon jeu par ai je d'une^d rien
 Car lor pais me tendront il bien ;

Et se je avoye leuc ne aise,
¹⁴⁸ O eaus m'ardroye en la fornaise.
 Trop ai forfait a mout de gent,
 Encor en ay mout bon talent.
 Mais Deu me puet tout pardonner,
¹⁵² Qui sait mon cuer et mon penser.
 Par Deu, sire, l'ours m'abaty
 Et de mes reins tout me houny.
 Se je fis faire a Tinbert lait,
¹⁵⁶ Il si m'avoit mout bien mesfait.
 Pour Deu, Chantecler mandés querre,
 Car mout chevauche par^e ma terre.
 Je me vueil acorder o luy
¹⁶⁰ Et si m'a il mout fait d'ennuy.
 Se de cest mal pooye estordre,
 Maintenant entrerai en ordre.
 A tous pardoin et pardonray
¹⁶⁴ Quant je de ci me leveray.
 Je lor pardoin, or me pardoignent/
 Par ces deus mayns qui yci joignent.

Si auparavant je n'avais pas plus de pouvoir, désormais je ne puis leur déclarer la guerre. Mais si je pouvais les tenir, je le leur ferais bien savoir. » En toute hâte, on demande au coq de venir très vite pour le pardon. Le coq répond : « Par Dieu, dites-lui qu'il aille en paix, s'il meurt. Mais je sais que sa maladie est une méchante supercherie. Si monseigneur Isengrin est sage, il se comportera avec lui comme le fait habituellement le fauconnier : son épervier¹, s'il ne le nourrit pas selon la règle, en deviendra plus orgueilleux ; qu'il le fasse donc obéir à son appel. Je suis très fâché qu'il se soit sorti de la situation où il s'était enfermé. À Pâques, il fit une chose extraordinaire en osant bénir et manger l'agneau aux grandes oreilles² ! À ce moment-là il ne représentait plus un danger, mais si maintenant on n'y prend garde, il nous bernera encore. » Le messenger n'en put rien obtenir d'autre ; il vint trouver Renart sans plus attendre et lui rapporta dans le détail la réponse à son message. Alors Renart dit au chapelain : « Je mourrai aujourd'hui ou demain. Si je pouvais réchapper de cette maladie, je me ferais immédiatement moine. Je pardonne et pardonnerai à tous lorsque je pourrai me lever de ce lit³. Par Dieu, seigneur, donnez-moi donc l'absolution, car j'ai commis tant d'autres péchés que, pourrais-je vivre cent ans, je n'en serais pas libéré. » Le prêtre la lui donna aussitôt, mais à la condition qu'il vienne le trouver, s'il échappait à la

S'avant n'avoie autre pooir,

¹⁶⁸ Ne leur puis mais guerre movoir.

Mais se je les pooye avoir

De cuer lor feroie assavoir. »

Au coc mandent de grant randon

¹⁷² Qu'il veigne courant au pardon.

Le quoc respont : « Par Deu li dites

Que, se il muert, qu'il en soit quites.

Mais je sai que sa maladie

¹⁷⁶ Est traïson et felonie.

Se messire Yzengrin est sage,

Il maintendra vers luy l'usage

Que tient le fauconier : grifon,

¹⁸⁰ S'il nel fait^a païstre par raison,

Il devenra encor hautein ;

Fasse le venir au reclain.

Mout me poise qu'est^b eschapés

¹⁸⁴ De la ou il fu atrapés.

A Pasques fist faire merveilles,

Quant il l'aïgnel as grans oreilles

Oza beneïr ne manger !

¹⁸⁸ N'i avoit lors point de danger,

Mais quy or ne se gardera

Encore nous^c engignera. »

Li message n'i pot plus prendre,

¹⁹² A Renart vint sans plus attendre

Et li conta outreement

Le respons et le mandament.

Lors dist Renart au chapelain :

¹⁹⁶ « Je morray anuit ou demain.

Se de cest mal pooye estordre,

Maintenant entreray en l'ordre.

A tous pardoin et pardonray

²⁰⁰ Quant je de ci me leveray.

Por Deu, sire, car m'assoillés !

Car j'ay fait tant d'autres pechiés,

Car je peüsse cent ans vivre,

²⁰⁴ Ne seroye je pas delivre. »

Le prestre l'asot maintenant,

Meis ce fu par tel covenant,

mort. « D'accord, dit-il. Et j'irai aussitôt parler à d'autres personnes, à qui cela ne fera pas plaisir. » Le prêtre lui donna Celui qui ne devrait entrer en lui. Et lui le prend, qu'il soit maudit ! Jésus disparaît et Renart demeure, plein de fraude et d'habileté méchante. Le diable le possédait : à cause de lui, il avait le mal dans la peau. Il est déloyal, traître et perfide et le sera toute sa vie jusqu'à ce que son âme misérable l'abandonne.

S'il eschape, qu'il veigne a luy.

²⁰⁸ « Oïl, fait il, et a autry,
A quy il devra mout peser,
Iray je maintenant parler ! »
Le prestre ly douna celuy

²¹² Quy ne devroit entrer a luy ;
Et il le prent, en^a sa male heure !

Jehsu s'en part, Renart demore,
Plein de barat et de mal art.

²¹⁶ Diables ot en luy grant part,
Mout ot de luy mal en sa peau.
Desleal traitour et feau

Est et sera tant come il vive,
²²⁰ Jusque parte l'arme cheitive.

RÉCITS D'UN MÉNESTREL DE REIMS

EXEMPLE D'ISENGRIN ET DE LA CHÈVRE

Il arriva alors une histoire extraordinaire en France, à propos d'un jugement rendu à la Cour royale au sujet des enfants de la comtesse de Flandres : elle avait eu de Bouchart d'Avesnes deux fils, Jean et Baudouin, et de monseigneur Guillaume de Dampierre, Guillaume, Guyon et Jean. Le jugement attribuait à Guillaume le comté de Flandres au décès de sa mère, tandis que Jean et Baudouin étaient déboutés¹ parce que leur père avait pris et épousé leur mère illégalement, puisqu'il était sous-diacre² et que, d'autre part, la jeune femme, qui était son seigneur direct³, avait été confiée à sa garde par les pairs de Hainaut ; mais alors on lui fit grâce, et on fit mal.

Nous vous dirons à présent ce qui arriva. Jean et Baudouin quittèrent la Cour au plus vite et vinrent à un château de leur mère, situé dans la province de Flandres et de Hainaut. Ils en expulsèrent la garnison de la comtesse et le remplirent d'hommes à eux. Lorsque la comtesse l'apprit, elle en conçut un vif chagrin, rassembla ses troupes, se rendit à ce château et l'assiégea.

Or avint une aventure en France d'un jugement qui fu renduz en la cort le roy des enanz la contesse de Flandres, les queis elle avoit eu de Bouchart d'Avesne deus fiuz, Jehan et Bauduin, et de mon seignor Guillaume de Danpiere, Guillaume et Guion et Jehan. Si fu li jugemenz teis que Guillaumes auroit la contee de Flandres après le decet de sa mere, et furent forjugiet Jehans et Bauduins pour ce que lor peres avoit prise lor mere et espousee mauvairement, car il estoit soudiacres, et d'autre part la damoisele li fu chargé en garde por sauf faisant, qui sa lige dame estoit, par les perz de Hainnaut ; mais on li fist grace, dont on fist mal.

Or vous dirons qu'il en avint. Jehans et Bauduins se departirent de cort plus tost que il porent et vinrent a un chastel lor mere qui siet en la marche de Flandres et de Hainnaut, et en mirent hors la garnison la contesse et le garnirent bien ; et quant la contesse le sot, si en fut rop dolante et assembla ses oz et ala devant le chastel et l'assit.

Mais nul homme de son armée ne la soutenait de bon cœur ; ils lui préféraient Jean et Baudouin. Lorsque la comtesse vit qu'il en allait ainsi, elle quitta l'armée en laissant à sa tête monseigneur Guyon de Dampierre son fils, car monseigneur Guillaume, son fils aîné, était mort¹. Et elle alla trouver la reine à la Cour, tomba à ses pieds et lui dit : « Dame, par Dieu, pitié ! Jean et Baudouin, mes fils, m'ont pris Rupelmonde², un de mes châteaux, et désirent me déshériter.

« Dame, par Dieu, mettez-y bon ordre car je suis votre fidèle vassale et la cousine du roi³. De plus, je suis toute prête à adhérer à votre décision et à mettre toute ma terre entre vos mains. — Dame, dit la reine, vous parlerez au comte de Poitiers et au comte d'Anjou⁴ ; je leur ferai savoir entre-temps d'y mettre bon ordre. » La comtesse quitta alors la reine et trouva les comtes à Saint-Germain-en-Laye⁵. Le comte de Poitiers était malade. Elle leur parla, leur raconta sa situation et ils lui répondirent mollement. Lorsque la comtesse vit et comprit leur état d'esprit, elle prit à part le comte d'Anjou et lui dit : « Cher neveu, aidez-moi de bon cœur car je ne veux pas que vous perdiez votre peine : je vous donnerai le comté de Hainaut, qui rapporte bien vingt mille livres par an ; et je veux que dès maintenant vous en soyez possesseur. Je vais vous en donner un document officiel. » Lorsque le comte l'entendit ainsi dire, il s'illumina et répondit à la comtesse : « Dame, si vous tenez votre promesse, je vous rendrai votre place forte et ferai en sorte que vous teniez pour toujours vos terres en paix. »

Mais ele n'avoit homme en l'oïst qui li aidast de cuer, ainçois amoyent mieuz Jehan et Bauduin que li. Quant la contesse vit que ainsi estoit, si se part de l'oïst et i laissa chevetaing mon seignor Guion de Danpiere son fil, car mes sires Guillaume ces fiuz li aingnez estoit morz, et s'en vint a cort a la royne, et li chaï as piez et li dit : « Dame, pour Dieu merci, Jehan et Bauduin mi fil m'ont tolu Ripemonde, un men chaïtel et me beent a deseriter.

« Dame, pour Dieu, or i metez conseil, car je suys vo fame lige et suis cousine germaine au roy, et si suys preste et appareillie de croire vostre conseil et de metre toute ma terre en vostre main. — Dame, dit la royne, vous parlerez au conte de Poitiers et au conte d'Anjo, et je lor manderays entresait qu'il i metent conseil. » La contesse se parti atant de la royne et trouva les contes a Saint Germain en Laye, ou li quens de Poitiers estoit deshetiez, et parla a iaus et lor conta son besoing^b, et il li respondirent molement. Quant la contesse vit et parsut lor corage, si trait le conte d'Anjo a une part, et li dit : « Biaux niés, aidiez moy de bon cuer, car je wel que vostre poïne i soit bien sauvee, et je vous donrais la conte de Hainnaut, qui bien vaut vint mil livres l'an, et weil que vous en soiez maintenant en possession, et vous en donrays mes lettres pendanz. » Quant li quens l'oï ainsi parler, si li esclaira li cuers, et dit a la contesse : « Dame, se vous

Et aussitôt la comtesse lui donna le comté, en présence du comte de Poitiers, et lui en fournit une charte authentique et scellée.

Alors la comtesse quitta les comtes et s'en alla directement à Rupelmonde. Elle trouva le siège dans la situation où elle l'avait laissé : elle n'y avait rien perdu ni rien gagné. Je veux à présent vous raconter une histoire exemplaire en rapport avec le fait que la comtesse avait cherché de l'aide auprès des comtes de Poitiers et d'Anjou. Il était une fois un loup qui possédait une terre labourable représentant deux jours de travail. Il vint trouver une chèvre qui avait deux chevreaux. Il lui dit : « Chèvre, j'ai dans une ancienne vigne une terre labourable représentant deux jours de travail¹. Je te demande de la travailler pour la moitié de la récolte. Sache bien que la terre est si riche qu'elle portera du froment immédiatement, sans avoir besoin de fumure. Sache aussi que je préférerais la cultiver plutôt que de le faire faire pour la moitié de la récolte, mais j'ai un grand procès à la Cour de Monseigneur Noble le lion contre Belin le mouton, à propos de deux de ses brebis qu'il m'accuse de lui avoir mangées. Et il me faut être chaque semaine au tribunal et m'y dépenser à obtenir justice. — Certes, dit la chèvre, je n'aurais pas cette audace. — Pourquoi, dit le loup ? — À la vérité, dit la chèvre, parce que vous êtes un grand seigneur, puissant et de bonne famille. Alors que je suis une petite créature de peu de poids. En cas de différend, je n'aurais donc aucune chance contre vous. — Ah ! dit le loup. Chèvre, ma chère amie,

me faites çou que vous m'avez en convent, je vous rendrais le châstel, et vous ferais vostre terre tenir en pais a touz jourz mais. » Et la contesse li rendi maintenant par devant le conte de Poitiers et l'en donna bonne chartre en son seel.

Atant se parti la contesse des contes et s'en ala droyt a Ripemonde, et les trouva ainsi comme elle les avoit laissiet, et poi i avoit perdu et gaaigniet. Or vous weil dire un essemble soz çou que la contesse avoit quis aiue au conte de Poitiers et au conted'Anjo. Il fu une foiz uns leus qui avoit deus jourz de terre ahennable, et vint a une chievre qui avoit deus chevresons. Si li dit : « Chievre, j'ays deus jourz de bone terre ahennable d'aragis de vigne^a. Si te lo que tu le faces a moitié ; et sachiez de voir que la terre est^b si crasse qu'elle portera froment tout adés, sens fiens metre ; et saches de voir que je la feisse plus volentiers que je ne la donasse a moitié, mais j'ais un grant plait en la cort mon seignor Noble le lion contre Belin le mouton de deus berbiz sienes, que il dit que je li ays mangiees. Si m'i convient estre^c chascune semaynne a plait et estre en grant painne de quere mon conseil. — Certes, dit la chievre, je n'oseroie. — Pourquoi, dit li leus ? — Par foi, dit la chievre, pour ce que vous estes uns granz sires, et fors et bien enparentez. Et je suis une petite chose et de pouvre affaire, si n'avroie nuil bon plait encontre vous. — Ha ! dit li leus, chievre, belle amie,

n'ait aucune peur de moi. Je te jure sur la foi que je dois à dame Hersent ma femme et aux douze enfants vivants que j'ai eus d'elle que je serai bon partageur et que de ma vie je ne te causerai aucun tort. — Ma foi, dit la chèvre, j'accepte donc, mais je craindrai toujours que vous me causiez du tort. » Sur ce, le loup quitta la chèvre et celle-ci travailla la terre, la sema de froment. Il poussa et fut prêt à être moissonné. Elle vint trouver le loup pour lui dire : « Loup, notre froment est à point pour être cueilli. Venez ou envoyez quelqu'un. — Ma foi, dit le loup, je ne puis y aller ni ne puis y envoyer quelqu'un. Mais fais-le donc moissonner. Puis fais mettre le grain d'un côté et la paille de l'autre. Et quand je reviendrai de mon procès, nous partagerons en bonne amitié. » La chèvre ne put rien tirer de plus du loup et s'en revint. Elle moissonna le froment, le fit battre et fit mettre le grain d'un côté et la paille de l'autre.

Alors voici venir le loup qui n'attendait rien d'autre. Il vint trouver la chèvre et lui dit avec beaucoup d'arrogance : « Allons, dame, nous allons partager notre récolte¹. — Certes oui, dit la chèvre, si vous le voulez, cher seigneur. Voici le grain d'un côté et la paille de l'autre, ainsi que vous l'avez ordonné. Vous prendrez donc la moitié de l'un et la moitié de l'autre. — Va au diable, espèce d'idiote ! Tu ne sais ce que tu dis ! Il n'en est pas question. — Comment cela, dit la chèvre ? — Par Dieu, dit le loup, je vais te le dire. Je suis un grand personnage, doté d'une très grande maisonnée ; mes besoins sont donc bien plus grands que les tiens,

or ne me resoyngne de rien. Je te jur par la foy que je doy dame Hersant ma fame et mes douze enfanz que j'ays de lui touz vis, que je te serais bons parsonniers^a ne ja en ma vie tort ne te ferai. — Par foi, dit la chievre, et je le ferais, mais adès me douterais que vous ne me faites tort. » Atant s'en parti li leus de la chievre, et la chievre fist la terre et ahenna de froment et monteplia et fu en point de messoner, et vint au leu et li dit : « Leus, nostre froment est en point de cuiedre. Venez i ou vous i envoyez. — Par foi, dit li leus, je n'i puy aler ne n'i puy envoyer, mais fay lo messonner. Si fai metre le froment d'une part et la paille d'autre. Et quant je revenrais de mon plait, si partirons bonnement. » La chievre n'en pot plus porter clou leu et s'en revint. Et mesona le froment et le fist battre et metre le grain d'une part et la paille d'autre.

Atant ez vous le leu ou vient, qui n'atendoit autre chose et vient a la chievre. Si li dit mout fierement : « Ore dame, partirons nous nostre despuille. — Oi^b, dit la chievre, voir biaux sires, se vous volez. Vez ci le grain d'une part, et la paille d'autre, si comme vous me commandastes. Si penrez la moitié de l'un et la moitié de l'autre. — Va a diables, sote beste ! Tu ne sez que tu dis ! Ainsi ne sera il pas. — Comment dont ? dit la chievre. — En nom Dieu, dit li leus, jou te dirais. Je suis uns granz hons et ais mout grant maisnie, et me convient assez plus qu'il ne

puisque tu n'es qu'une faible créature. Aussi te contenteras-tu de peu. Tu auras la paille et moi le grain. — Hélas, seigneur, dit la chèvre, vous ne parlez pas justement. Par Dieu, prenez votre part et laissez-moi la mienne. — Par la langue de Dieu, dit le loup, je n'en ferai rien. Et je t'avertis que je reviendrai ici demain matin ; sache alors me dire si tu feras ce que je veux ou non. » Sur ce le loup partit, laissant la chèvre absolument stupéfaite. Elle se souvint de deux vautres qu'elle avait nourris au sein de son lait, qui appartenaient à une abbaye cistercienne toute proche. L'un des chiens s'appelait Taburel et l'autre Roonel¹. Elle s'en alla tout droit vers eux et les trouva à la porte d'entrée. Quant Taburel et Roonel virent venir leur mère, ils allèrent à sa rencontre, lui souhaitèrent la bienvenue et lui demandèrent quel besoin l'amenait. Elle leur dit comment le loup voulait la traiter. « Vraiment, dirent chacun des chiens, par nos bottes², il n'en ira pas ainsi. Rentrez donc chez vous et nous vous promettons que nous serons présents fort tôt le matin pour votre partage avec Isengrin. Et s'il plaît à Dieu, il ne vous fera ni tort ni affront en notre présence. »

Sur ce, la chèvre repartit et rentra chez elle, où elle trouva ses deux chevreaux en pleurs. Elle les consola, puis se coucha pour dormir, mais elle ne trouva guère le repos et se leva très tôt. Elle pria Dieu de l'assister. Voici qu'arrivent les deux frères Taburel et Roonel. Ils la saluent et lui demandent si Isengrin est arrivé. La chèvre leur dit : « Pas encore. »

fait toy, car tu ies une lache criature. Si avras de poy assez. Tu avras la paille et je avrais le grain. — Aïmmi sire, dit⁴ la chievre, vous ne dites mie bonne rayson, mais pour Dieu, prenez vostre part et moi laissez la moye. — Par la laingue Dieu, dit li leus, je n'en ferays noiant ; et bien te conseilhe que je revenrais ci le matin, et tu me saches a dire se tu le feras ou non. » Atant s'en parti li leus et la chievre demoura toute esbaubie, et se pensa de deus viatres qu'elle avoit norri de son lait a sa mamelle, qui estoient d'une abaie de Citiaus qui estoit pres de lui menant, dont li uns^b des chiens avoit non Taburiaus et li autres Roniaus. Et s'en va droit a aus et les trova a l'entree de la porte ; et quant Taburiaus et Roniaus virent venir lor mere, si li vont a l'encontre et la font bien vaingnant, et li demandent queis besoinz l'a amenee. Et elle lor dit comment li leus la voloit mener. « Voire, dit chascuns des chiens, par noz botes, ainsi n'ira il pas. Or vous en ralez, et nous vous avons en couvant que nous i serons le matin bien main a la parson de vous et d'Isengrin. Et se Dieus plait, il' ne vous fera ja tort ne outrage, la ou nous soiens. »

Atant s'en rala la chievre et s'en vint a son ostel et trouva ses deus chevresons plorant et les rapaisa. Et se coucha dormir, mais po i reposa et se leva bien matin et proia Dieu qu'il la conseilhat. Atant ez vous les deus freres Taburial et Ronial, et la saluent et li demandent se Ysengrins est venuz, et la chievre dit « nenil encore ».

« Nous vous expliquerons donc, chère mère, disent les chiens, ce que nous allons faire. Nous nous cacherons dans cette meule de paille¹ et nous y tiendrons en silence ; de là nous verrons et entendrons quelles sont les intentions d'Isengrin. Car s'il nous savait là, peut-être ne viendrait-il pas, mais attendrait que nous soyons absents. — Ma foi, dit la chèvre, mes enfants, vous avez raison. » Et les chiens s'en vont se dissimuler dans la meule de paille.

Sur ce, voici venir Isengrin le loup qui amène pour l'aider Renart son compère, celui qui lui avait causé bien des déboires. Il dit à la chèvre : « Eh bien, dame, êtes-vous décidée ? — Quelle décision voulez-vous que j'ai prise ? répondit la chèvre. Prenez votre part et laissez-moi la mienne. — Vraiment, dit le loup, tu continues à grogner ? Cela ne changera certes rien. » Et tandis que la chèvre et le loup se disputaient, Renart jeta les yeux sur la meule de paille et vit les queues des vautres. Il dit à Isengrin : « Cher compère, examinez avec attention votre affaire, car j'y vois tel point que vous ne voyez pas. — Corbleu, dit le loup, seigneur Renart, je ne changerai pas d'avis : j'aurai le grain et elle la paille. — Au nom de Dieu, dit Renart, cher compère, je ne dis cela que pour votre bien ; faites-en ce qu'il vous plaît. Prenez garde. Pour moi, je m'en vais. » Et Renart quitta Isengrin pour monter sur un tertre proche afin de voir le sort qu'aura son compère. Isengrin prit ses sacs aidé de son charretier et il les emplît de froment. « Par la mère de Dieu, dit la

« Or vous dirons bele mere, dient li chien, que nous ferons. Nous nous reponrons en cest burial d'esteule et serons la tuit quoi, et bien verrons et orrons² que Ysengrins vaura faire. Car se il nous savoit a sejour, il n'i venroit pas espoir, ainz atendroit tant que nous n'i seriens pas. » « Par ma foi, dit la chievre, mi enfant vous dites bien. » Et li chien s'en vont et se mucent ou burial d'esteule.

Atant³ez vous Ysengrins le leu ou vient et amainne Renart son comperre a son conseil, qui maintes mauvaises taches li⁴ avoit faites. Et dit a la chievre : « Ore, dame, estes vous conseillée ? — Dont, respondi la chievre, queil conseil voulez vous que j'aye ? Prenez vostre part et me laissez la moye. — Voyre, dit li leus, en as tu grocié ? Certes, dit il, ne sera autrement. » Et endementiers que la chievre et li leus betensoient, Renarz gete ses iex vers le burial d'esteule et voit⁵ les queues des viatres, et dit a Ysengrin : « Biaux comperes, prenez vous pres de vostre affaire, car je voys tele chose en vostre affaire que vous ne veez pas. — Par le cuer beu, dit⁶ li leus, sire Renart, il ne sera autrement : j'arais le grain et elle avra la paille. — En non Dieu, dist Renarz, biaux comperes, je nou dis se pour bien non, et bien vous en convieigne. Prenez ci garde. Je m'en voys. » Et se part Renarz d'Isengrin et monte en un tertre pres d'enqui pour veoir la fin que ses comperes fera. Et Ysengrins prent ses sacs entre lui et son chereton et les emplisoit dou froment. « Par la mere Dieu, dist la chievre, ore est as laides ! » Et escrie : « Roenel et Taburel, mi

chèvre, on m'insulte ! » Et elle s'écria : « Roonel et Taburel, mes enfants, vous voyez ce qu'il en est. » Et les chiens sautèrent hors de la paille et, sans demander qui avait tort, ils affrontèrent le loup au corps à corps. Ils le mirent à terre, ventre en l'air ; ils lui montèrent sur le gosier¹ et lui firent plus de cent plaies sur tout le corps en faisant voler vers le ciel des flocons de ses poils. Ils l'arrangèrent de telle sorte qu'on ne sentait plus ni son poul, ni sa respiration. Ils pensaient l'avoir tué et prirent le froment qu'ils portèrent au grenier de la chèvre. Pendant qu'ils emportaient le blé, le charretier prit Isengrin, le mit au plus vite avec bien de la peine sur la charrette et partit aussitôt pour le mener dans son refuge.

Sur ce, voici Renart qui vint à sa rencontre. Il avait tout vu et était très heureux, car telle était sa nature : il était heureux lorsque le malheur venait frapper son compère. Or celui-ci se trouvait fort malmené. Renart lui dit hypocritement : « Cher compère, votre épreuve me cause beaucoup de peine. Mais si vous m'aviez cru, cela se serait passé autrement. Car je vous disais bien de prendre garde, que je voyais dans votre affaire une chose que vous ne voyiez pas. — Renart, Renart, dit Isengrin, qui n'a pas d'autre ami que vous n'en a pas ! On m'a déshonoré, mais je me vengerai quand je pourrai. » Sur ce Isengrin quitta Renart et celui-ci lui tira la langue. Isengrin rentra chez lui, où sa femme, dame Hersent, et ses enfants l'attendaient. Lorsqu'ils le virent couché sur un peu de foin dans la charrette,

enfant, vous veez comment il est. » Et li chien salent hors de l'esteule et ne demandent qui ot donné, et assemblerent au leu de cors et de piz et le portent a terre, le ventre deseure ; et li montent sor la mormelante et li font plus de cent plaies sor le cors de lui et faisoient les flocons de son poil voler vers le ciel, et l'atornerent enqui en teile maniere que on n'i sentoit ni pous ne aleine. Et le cuidoient avoir mort et prisent le froment et le porterent ou grenier a la chievre. Et endementiers que il portoient le blé, li charretons prist Ysengrin et le mist au plus tost que il pot sor la charrete a grant paynne et se part d'enqui tantoist et le meynne vers son recest.

Atant ez vous Renart qui li vient a l'encontre, qui tout avoit veu et qui mout en estoit liez, car c'estoit sa nature ; il estoit liez quant maus adersoit et venoit a son compere, qui mout estoit maumenez. Et li dit en fayngnant : « Biaus conpères^b, il me poise mout de vostre mesestance. Et se vous m'en eussiez creu, il fust autrement que il n'est, car je vous disoie bien que vous preissiez garde a vostre afaire, que je veoye tel chose en vostre afaire que vous ne veez pas. — Renart, Renart, dist Ysengrins, qui n'a plus d'ami que vous, il n'en a point ! On m'a fait honte ; je l'amenderais quant je porrays. » Atant se part Ysengrins de Renart, et Renars li fait la loupe. Et Ysengrins s'en va en son ostel, ou sa fame, dame Hersenz, l'atendoit, et si enfant. Et quant il le virent venir gisant sor la charete,

ils commencèrent à se moquer de lui en disant : « “ On n’a jamais vu chose pareille¹. ” Est-ce là le froment que vous deviez nous apporter pour faire des gâteaux de Carême ? » Ainsi parlait la famille d’Isengrin. Il est d’ailleurs un vieux proverbe : « À qui est dans le malheur, tous tiennent des discours méprisants². » Isengrin descendit de la charrette couvert de blessures et s’en alla tête basse se coucher dans son lit. Et il ne fut pas guéri de ses plaies avant cinq bons mois.

Revenons à présent à Roonel, Taburel et à la chèvre. Lorsqu’ils eurent porté le froment au grenier, ils dirent : « Chère mère, nous nous en irons dans notre maison, qui est assez près d’ici. Et si vous avez besoin de nous, nous serons toujours prêts à vous aider. Voici un cor dont vous sonnerez, en cas de besoin. Dès que nous l’entendrons, nous accourrons vers vous. — Mille mercis, chers enfants, dit la chèvre. Bénie soit l’heure où je vous allatai pour la première fois. » Sur ce, les chiens prirent congé et s’en allèrent dans leur abbaye.

Je vais vous dire à présent pourquoi je vous ai conté cette histoire exemplaire. C’est pour Jean d’Avesnes, qui, je l’affirme, fut le loup de l’histoire, tandis que sa mère en fut la chèvre, et le comte d’Anjou et le comte de Poitiers Roonel et Taburel. Jean d’Avesnes, donc, voulait avoir le grain et laisser la paille à sa mère, puisqu’il voulait lui enlever ses terres sans aucun droit, et la priver de son patrimoine. Mais sa mère, que je compare à la chèvre, ne put supporter cela. Elle alla, au contraire, trouver les

sor un poi d’estrain, si le commencent a moquier et li dirent : « “ Plus appareillie chose remait que ceste. ” Est çou li^a fromenz que vous nous deviez ameneir pour faire des gastiaus en quaresme ? » Ainsi disoient li maisnie Ysengrin. Et on dit pieça « cui il meschiet, tuit li mesoffrent ». Ysengrins descent de la charrete touz bleciez et s’en va le col bassant couchier en son lit, ne puy^s ne fu il wariz de ses plaies en cinc mois de l’an.

Or revenons a Roenel et a Taburelet et a la chievre, qui orent porté le froment ou grenier, et dirent : « Bele mere, nous nous en irons en maison, qui est assez pres de ci, et se vousavez mestier de nous, nous serons adés appareillié de vous aidier. Et veez ci un cor que vous sonnerez, s’il vous est besoyng. Et tantoist comme nous l’orrons sonner, nous acourons a vous. — Granz mercis, dit la chievre, bel enfant. Bennoite soit l’eure que je vous aletays premiers. » Atant prindrent li chien congi^et et s’en alerent en lor abaie.

Or vous dirons pourquoy je vous ais conté cest exemple. Pour Jehans d’Avesnes, que je di qu’il^b fu li leus, et sa mere fu la chievre, et li quens d’Anjo et li quens de Poitiers furent Roeniaus et Taburiaus. Et Jehans d’Avesnes voloit avoir le grain, et voloit sa mere laisser la paille, car il li voloit tolir sa terre ou il n’avoit droit et la voloit deseriter. Mais sa mere, que^c je compare a la chievre, nou pot sou-

comtes d'Anjou et de Poitiers (qui incarnèrent selon moi Roonel et Taburel), et fit si bien auprès d'eux qu'ils l'aiderent à rétablir ses droits contre son fils qui, lui, est comparé au loup ; et ce dernier se fit si bien avoir¹ qu'il n'eut ni le pouvoir ni le désir de résister, comme vous l'entendrez plus loin, si j'ai l'occasion et le temps de le raconter.

Revenons à présent au comte d'Anjou. Il réunit une grande armée et s'en alla à Rupelmonde. Mais avant qu'il n'y arrive, Jean d'Avesnes était parti en Allemagne auprès du roi, son beau-frère², pour lui demander son aide. Mais le roi lui répondit qu'il ne l'aiderait pas contre sa mère. Et il fallut rendre le château au comte d'Anjou, qui y laissa une garnison, puis lui et la comtesse allèrent à Valenciennes, dont ils trouvèrent les portes fermées. La comtesse fit appeler le maire et les jurés³ et leur demanda pourquoi ils avaient ainsi fait fermer les portes. Ils répondirent pour la sauvegarde de la ville, « car nous voyons le pays qui est plein de troubles et la querelle qui vous oppose à vos enfants. — Vous avez bien fait, dit la comtesse. Ouvrez les portes. » Aussitôt les portes lui furent ouvertes et le comte d'Anjou et la comtesse entrèrent dans la ville avec toute leur troupe. Le prévôt⁴, le maire, les jurés et jusqu'à cent des personnages les plus importants de la ville furent appelés ; et la comtesse leur ordonna de prêter hommage au comte d'Anjou. En entendant cela, tous furent stupéfaits, mais ils virent bien qu'ils ne pouvaient faire autrement et, bon gré mal gré, ils prêtèrent hommage. Ainsi le comte entra-t-il en possession de Valenciennes

frir. Ainz ala au conte d'Anjo et au conte de Poytiers, que je di qui furent Roeniaus et Taburiaus, et fist tant envers iaus que il li aidierent son droit a retenir envers son fil, qui est comparez au leu, et li foula on si sa vendenge qu'il n'ot pooir ne talant de regiber si comme vous orrez ça en avant, se j'ais leu et tens dou dire.

Or revenons au conte d'Anjo⁵, qui assembla un grant oïst. Si s'en ala a Ripe-monde. Mais ainçois qu'il i fust venuz, s'en fu alez Jehans d'Avesnes en Alemaingne, au roy son serorge ; et li requist aïue. Et li roys li respondi que contre sa mere ne li aideroit il pas. Et couvint que li chastiaus fust renduz au conte d'Anjo, et li quens i laissa sa garnison, et vindrent a Valenciennes entre lui et la contesse. Et trouverent les portes fermees. Et la contessa manda le maieur et les jurez, et lor demanda pourquoy il avoient ce fait qu'il avoient fermees les portes. Et il respondirent pour sauf faisant, « car nous veons le pais triboulé, et le descort qui est entre vous et voz enfanz ». « Bien avez fait, dit la contesse, ouvrez les portes. » Et maintenant li furent ouvertes les portes et entrèrent enz le conte d'Anjo et la contesse a toutes lor genz. Et furent mandé li prevoz et li mayres et li juré de la vile et juques a cent des millors de la vile ; et lor commanda la contesse que il feissent faauté au conte d'Anjo. Quant il oïrent çou, si furent tuit esbai et bien virent que il n'avoient pooir et firent faauté, vousissent ou non. Et fu saizis de Valenciennes

et de sa forteresse. Puis il fit dire aux habitants de Mons en Hainaut, par une lettre de la comtesse et une autre de lui, de venir lui prêter hommage. Les Montois lui firent dire qu'ils n'en feraient rien, ni pour lui ni pour la comtesse. Le lendemain, le comte fit faire mouvement à son armée et vint assiéger Mons. Les habitants étaient à l'abri de bonnes fortifications et ne s'en inquiétèrent guère. Mais le comte mit en action jour et nuit perrières et mangonneaux¹, et il les poussa à une telle détresse qu'il emporta la ville par la force. Puis il fit tant qu'il fut mis en possession de tout le comté de Hainaut, à l'exception de Binche² où la femme de Jean d'Avesnes venait d'accoucher — pour cette raison il y renonça — et à l'exception d'Enghien³, un château de monseigneur Siger, cousin de monseigneur Jean d'Avesnes, qui ne voulut obéir ni prêter hommage au comte. Quand le comte d'Anjou eut pris possession du Hainaut et y eut laissé un capitaine pour garder sa terre, il retourna en France et y trouva sa mère très malade, sur son lit de mort pour ainsi dire. Elle fit son testament, laissant une fortune à Dieu, puis mourut en la foi de la Sainte Église comme la femme de bien et de sagesse qu'elle était. Elle fut portée dans son abbaye de Maubuisson, où elle fut enterrée avec tous les honneurs⁴.

et de la forteresse ; et manda a ciaux de Mons en Hainnaut que il li venissent faire fauté par la letre la contesse et par la soye. Et cil de Mons li mandarent que il n'en feroient riens pour lui ne pour la contesse. Et lendemain li quens fait son oüst mover et s'en va asseoir Mons. Et cil dedenz estoient bien hordé, qui po le prise-rent. Et li quens fist geter perrieres et mangoniaus^a jour et nuit ; et tant les destraint que il l'ot par force et fist tant que il fu saiziz de la conté de Hainnaut, arés de Bins, ou la fame Jehan gisoit d'enfant et pour ce le lascia, et arrés d'Anguien, un chastel qui est mon seignor Sohier, qui estoit cousins mon seignor Jehan d'Avesnes. Icil ne vot au conte obeir ne fauté faire. Quant li quens d'Anjo ot sayssi Hainnaut et laisset chevetaygne pour garder sa terre, si s'en revint en France et trouva sa mere mout malade, si comme au lit de la mort. Et fist son testament, et lascia mout grant tresor pour Dieu ; et morut en la foy et en l'estat de Sainte Eglise comme prode dame et sage qu'elle estoit ; et fu portee a Maubuisson s'abeie et la fu enfoye honorablement.

RUTEBEUF

RENART LE BESTOURNÉ

Renart est mort, Renart est vivant ! Renart est répugnant, Renart est abject, et pourtant Renart règne ! Renart a longtemps exercé son pouvoir dans le royaume, il y chevauche¹ volontiers à bride abattue et au galop. On l'avait pendu, à ce qu'il paraît, et c'est ce que j'avais entendu dire, mais non, pas du tout ! Vous le saurez sous peu puisqu'il est maître de tous les biens de Monseigneur Noble, de la plaine comme du vignoble². Renart fit bien ses affaires à Constantinople ; dans les maisons et les caves, il ne laissa la valeur de deux navets à l'empereur. Il a fait de lui un pauvre pêcheur. Et peu s'en fallut qu'il n'en fit un pêcheur des fonds marins³ ! On ne doit pas aimer Renart, car chez lui tout est amer⁴. C'est là sa règle. Renart a fait bien des émules ; nous en avons plus d'un comme lui dans ce pays. Renart est susceptible de faire naître un conflit dont se passerait bien la région.

Renars^a est mors, Renars est vis !

Renars est ors, Renars est vils,

Et Renars regne !

⁴ Renars a moult regné el regne^b.

Bien i chevauche a lasche regne,

Col estendu.

L'en le devoit avoir pendu,

⁸ Si com je l'avoie entendu,

Mes non a voir !

Par tens le porrez bien savoir :

Il est sires de tout l'avoir

¹² Monseignor Noble,

Et de la brie et du vingnoble.

Renars fist en Constantinoble

Bien ses aviaus ;

¹⁶ Et en cases et en caviaus

N'i lessa vaillant deus naviaus

L'empereor,

Ainz en fist povre pecheor.

²⁰ Par pou ne le fist pescheor

Dedenz la mer !

Ne doit l'en bien Renart amer,

Qu'en Renart n'a fors que l'amer.

²⁴ C'est sa droiture.

Renars a moult grant norreture ;

Moult en avons de sa nature

En ceste terre.

²⁸ Renars porra movoir tel guerre

Dont moult bien se porroit souferre

La regions.

Monseigneur Noble le lion imagine que son salut vient de Renart. Pas du tout, qu'il ait Dieu à l'esprit ! Je crains au contraire qu'il ne lui apporte malheur et honte. Si Noble savait de quoi il retourne, et ce qui se raconte par la ville : dame Raimbourc, dame Poufile¹ tiennent conciliabule à son sujet ; ici dix, là vingt autres commères pour dire que jamais pareille chose n'arriva, que jamais un noble cœur n'imagina de se livrer à un jeu pareil. Il devrait bien avoir en tête le cas de Darius, que les siens firent exécuter pour son avarice². Quand j'entends parler d'un vice si laid, par ma foi, mes cheveux se dressent sous le coup du chagrin et de la colère³, tellement que je ne sais que dire, car je vois que royaume et empire, c'est tout un⁴. Que pensez-vous du fait que Monseigneur Noble tienne à l'écart toutes ses bêtes, si bien qu'elles ne peuvent mettre le bout de leur nez⁵ dans sa maison les jours de fêtes solennelles ? Et sans autre raison que sa crainte de voir augmenter les prix. Qu'il ne voie pas la fin de l'année et n'établisse jamais d'autre coutume celui qui a ourdi cela, car il a adopté une conduite vraiment ignoble ! C'est Roonel le chien qui a tramé cela avec Renart. Noble, lui, n'a pas plus de malice et d'intelligence qu'un des ânes de Sénart⁶ qui transporte du bois : il ne sait de quoi est faite sa charge⁷. Aussi agit-il mal celui qui ne l'exhorte pas uniquement au bien. Vous allez maintenant entendre le nom des bêtes qui

Mesires Nobles li lyons

³² Cuide que sa sauvacons

De Renart viegne.

Non fet voir (de Dieu li soviegne !),

Ainçois dout qu'il ne l'en aviegne

³⁶ Damage et honte.

Se Nobles savoit que ce monte,

Et les paroles que l'en conte

Parmi la vile :

⁴⁰ Dame Raimborc, dame Poufile,

Qui de lui tienent lor concile,

Ça dis, ça vint,

Et dient c'onques mes n'avint,

⁴⁴ N'onques a franc cuer ne sovint

De tel geu faire.

Bien li deüst membrer de Daire

Que li sien firent a mort traire

⁴⁸ Par s'avarisce.

Quant j'oi parler de si lait visce,

Par foi, toz li peuz m'en herice

De duel et d'ire,

⁵² Si fort que je ne sai que dire

Quar je voiroiaume et empire

Trestout ensamble.

Que dites vous que li vous samble

⁵⁶ Quant mesires Nobles dessamble

Toutes ses bestes,

Qu'il ne pueent metre lor testes

Aus bons jors ne aus bones festes

⁶⁰ En sa meson ?

Et se n'i set nule reson,

Fors qu'il doute de la seson

Que n'encherisse.

⁶⁴ Mes ja de ceste anee n'isse,

Ne mes coustume n'establisce

Qui ce brassa,

Quar trop vilain fet embrança !

⁶⁸ Roneaus li chiens le porchaça

Avoec Renart.

Nobles ne set engin ne art

Ne c'uns des asnes de Senart

⁷² Qui busche porte :

Il ne set pas de qu'est sa porte.

Por ce fet mal qui li enorte

Se tout bien non.

⁷⁶ Des bestes orrez ci le non

ont toujours eu la réputation de mal agir. Elles sont cause de bien des ruines et des malheurs ; les seigneurs en ont souffert, mais elles passent outre. Elles volent et amassent en telle quantité qu'on peut s'étonner qu'elles ne se fatiguent pas. Entendez donc combien Noble est aveugle ! Et si son armée était convoquée par les bois et les terres, où pourrait-il chercher et trouver quelqu'un à qui confier la conduite de la guerre, si besoin en était ? Renart serait le porte-étendard ; Roonel, qui fait mauvaise figure à tous, constituerait le premier bataillon... à soi seul. Je puis bien vous dire à son sujet que nul n'obtiendra sa considération même en échange d'un service. Lorsque l'affaire serait engagée, Isengrin, méprisé de tous, conduirait l'armée, à moins qu'il ne s'enfuie. Bernard l'âne les divertirait avec sa grande croix. Ces quatre-là sont à la source de tout ; ces quatre-là ont la première voix dans l'Hôtel¹. Les choses sont ainsi faites que jamais roi des bêtes n'en eut de semblable. Le beau train de maison que voilà ! Ils appartiennent bien à l'entourage royal : ils n'aiment ni tapage, ni désordre, ni sourde rumeur. Et quand Monseigneur Noble mange, chacun sort de sa pâture ; personne n'y reste. Et sous peu nous ignorerons même où il habite. Qu'il ne change pas de conduite afin de faire des économies, et il pourra en faire de substantielles. Quant à eux, ce sont ses expert-comptables : Bernard tient les comptes et Renart les fausse.

Qui de mal fere ont le renon
 Toz jors eü.
 Moult ont grevé, moult ont neü ;
⁸⁰ Aus seignors en est mescheü,
 Et il s'en passent.
 Assez emblent, assez amassent :
 C'est merveille qu'il ne se lassent.
⁸⁴ Orentendez
 Com Nobles a les iex bendez !
 Et se son ost estoit mandez
 Par bois, par terre,
⁸⁸ Ou porroit il trover ne querre
 En qui il se fiast de guerre,
 Se mestier iere ?
 Renars porteroit la baniere ;
⁹² Roneaus, qu'a toz fet laide chiere,
 Feroit la bataille premiere
 O soi nului.
 Bien vous puis dire de celui,
⁹⁶ Ja nus n'aura honor de lui
 De par servise.
 Quant la chose seroit emprise,
 Ysengrins, que chascuns desprise,

¹⁰⁰ L'ost conduiroit,
 Ou, se devient, il s'enfueroit.
 Bernart l'asne les deduiroit
 O sa grant croiz.
¹⁰⁴ Cil quatre sont fontaine et doiz,
 Cil quatre ont l'otroi et la voiz
 De tout l'osté.
 La chose gist sor tel costé
¹⁰⁸ C'onques rois de bestes n'ot té^a.
 Le bel aroi !
 Cist sont bien mesnie de roi :
 Il n'aiment noise ne desroi
¹¹² Ne grant murmure.
 Quant mesires Nobles pasture,
 Chascuns s'en ist de sa pasture,
 Nus n'i remaint.
¹¹⁶ Par tens ne saurons ou il maint.
 Ja autrement ne se demaint
 Por querre avoir,
 Qu'il en porra assez^b avoir.
¹²⁰ Et cil ont assez de savoir
 Qui font son conte :
 Bernars gete, Renars mesconte ;

Ils ne font pas la différence entre honneur et honte. Roonel aboie sans qu'Isengrin ne s'émeuve de rien ; il porte le sceau : « Et zut, qu'on le paie¹ ! Chacun pour soi ! » Isengrin a un de ses fils auprès de lui, toujours avide de mal faire. Il s'appelle Primaut. Et Renart en a un, qui s'appelle Grimaut. Ils se moquent bien de mes vers, pourvu qu'ils fassent le mal et abolissent les bons usages. Que Dieu leur accorde ce qu'ils recherchent, et ils auront la corde. Leur œuvre le mérite bien, car ils ne connaissent ni la miséricorde, ni la pitié, ni la charité, ni l'amour. Ils ont entièrement fait abandonner les bons usages à Monseigneur Noble : son Hôtel ressemble à un ermitage ; ils font perdre leur temps en espoirs déçus² à ces pauvres bêtes qu'ils tiennent éloignées et à qui ils font toutes sortes de difficultés. Que Dieu les détruise, lui le Seigneur de l'univers ! Pour ma part, j'accepte que l'on me tonde³, s'il ne leur arrive pas malheur, car je me souviens du proverbe qui dit : « Celui qui embrasse tout, perd tout⁴. » Et cela est juste. La situation est telle que chaque bête voudrait que vienne l'Once⁵. Et si Noble trébuchait en se prenant dans les ronces, sur mille il n'en est pas un qui s'en plaindrait. C'est la vérité pure. On prédit guerre et bataille : peu m'importe désormais que cela aille mal.

FIN DE RENART LE BESTOURNÉ

- | | |
|---|--|
| Ne connoissent honor de honte. | Ses ostex samble uns reclusages ; |
| ¹²⁴ Roneaus abaie, | ¹⁴⁴ Assez font paier de musages |
| Et Ysengrins ^a pas ne s'esmaie, | Et d'avaloinnes |
| Le sœau porte : « Troupst, quel paie ! | A ces povres bestes lontaingnes, |
| Gart chascuns soi ! » | A cui il font de granz essoingnes. |
| ¹²⁸ Ysengrins a un filz o soi | ¹⁴⁸ Diex les confonde, |
| Qu'a toz jors de mal fere soi, | Qui sires est de tout le monde ! |
| S'a non Primaut ; | Et je rotroi que l'en me tonde, |
| Renars un, qui a non Grimaut. | Se maus n'en vient, |
| ¹³² Poi lor est comment ma rime aut, | ¹⁵² Quar d'un proverbe me sovient |
| Mes que mal facent | Que l'en dit : « Tout pert qui tout |
| Et que toz les bons us effacent. | C'esta bon droit. [tient. » |
| Diex lor otroit ce qu'il porchacent, | La chose gist sor tel endroit ^b |
| ¹³⁶ S'auront la corde. | ¹⁵⁶ Que chascune beste voudroit |
| Lorouvraingne bien s'i acorde | Que venist l'Once. |
| Quar il sont sanz misericorde | Se Nobles çopoit a la roinsce, |
| Et sanz pitié, | De mil n'est pas uns qui en gronce. |
| ¹⁴⁰ Sanz charité, sanz amistié. | ¹⁶⁰ C'est voirs sanz faille. |
| Monseignor Noble ont tuit getié | L'en senesche guerre et bataille : |
| De bons usages : | Il ne me chaut mes que bien n'aille. |

RUTEBEUF

SUR BRICHEMER

I

Il me faut écrire sur BricheMER, qui se joue de moi comme au furet¹. En ce qui me concerne, je dois l'aimer car je ne le trouve ni avare, ni chiche. Il n'y a pas plus généreux jusqu'au-delà des mers car il m'a rendu riche de ses promesses. Du blé qu'il va faire semer, il me fera dès maintenant une galette.

II

BricheMER est quelqu'un de bonne compagnie. Ce n'est pas un homme violent le moins du monde : on le trouve courtois, doux, affable, et menant grand train. Pourtant je ne peux lui arracher que des promesses, et rien d'autre. Il me faut attendre tout comme les Bretons attendent leur roi².

I

- ¹ Rimer^a m'estuet de BricheMER
Qui jue de moi a^b la briche.
Endroit de moi jel doi amer,
⁴ Je nel truis a eschars ne chiche ;
N'a si large jusqu'outre mer,
Quar de promesse m'a fet riche :
Du forment qu'il fera semer
⁸ Me fera ancouan flamiche.

II

- BricheMER est de bel afere,
N'est pas uns hom plains de desroi :
Cortois et douz et debonere
¹² Le trueve on, et de bel aroi^c ;
Mes n'en puis fors promesse atrere^d,
Ne je n'i voi autre conroi :
Autele a tente m'estuet fere
¹⁶ Com li Breton font de lor roi.

III

Ah ! Brichemer, très cher seigneur, vous m'avez payé à la manière de la Cour, car votre bourse ne s'en trouve pas moins pleine. Chacun le voit clairement. Mais je veux vous faire une suggestion qui ne coûte pas grand-chose : faites coucher par écrit la promesse que vous m'avez faite, et qu'elle figure dans votre testament.

ICI FINIT BRICHEMER

III

Ha ! Brichemer, biaux tres douz sire,
 Paié m'avez cortoisement,
 Quar voſtre borse n'en empire,
²⁰ Ce voit chascuns apertement ;
 Mes une chose vous vueil dire^a
 Qui n'est pas de grant couſtement :
 Ma promesse fetes escrire^b,
²⁴ Si soit en voſtre testament.

EXPLICIT DE BRICHEMER^c

LE COURONNEMENT DE RENART

[Vers 1675 à 2794]

Que Dieu, en qui repose mon espoir, fasse naître assez d'honneur pour que je puisse participer au puy¹ où l'on couronne les beaux dits. Mais je ne sais à quel puy, car ce ne sont que médisances que l'on couronne en Cour royale. Aussi, puisque les mauvais dits sont couronnés, je mets mon espoir dans le fait que ne sont pas encore nés ceux qui méritent la couronne que j'ai décernée aux personnes qui, selon moi, possèdent honneur et renom, sens et louange. Et ceux-là sont morts. Je le pense, ma foi, car s'ils vivaient, jamais Renart ne porterait la couronne. Cependant, mon talent est tout prêt à lui attribuer une couronne, contre laquelle existait une forte opposition au jour où en fut couronné celui qui depuis n'en a pas été privé. Au contraire, il a reçu l'appui des plus vaillants et des plus estimés du royaume depuis le bon comte Guillaume², pierre sur laquelle j'ai fondé mon œuvre. Écoutez donc maintenant comment je veux me saisir de mon sujet.

Depuis le moment où vous m'avez entendu raconter

Honour doinst Dius a cui m'apui,
Tant que venir peuisse au pui
Ou on corone les biau dis.
¹⁶⁷⁸ Mais ne sai ou, car tous mesdis
Est coronés en cort de roi.
Et je pour çou a ce m'apoi
Que, pour itant que coroné
¹⁶⁸² Sont li mesdit, encore né
Ne sont pas cil qui ont corone,
A ciaus dounee cui jou done
Honor et pris, sens et louenge.
¹⁶⁸⁶ Dont sont il mort ? Parfoi, ce entenge,
Car s'il vescuient, ja Renars

N'euiſt corone. Mais mes ars
Est ja tendus pour lui atraire
¹⁶⁹⁰ Une corone, ou maint contraire
Avoit, au jour dont coronés
Fu cil qui puis descoronés
Ne fu. Anchois est enforchiés
¹⁶⁹⁴ Des plus vaillans, des plus proisiés
Qui soient en tout le roiaume
Depuis le bon conte Guillaume,
Sour quel piere pris fondement.
¹⁶⁹⁸ Si m'entendés ore coment
Ma matere veil atraper.
Ensi com m'oïstes conter

les injures échangées par le seigneur Isengrin et son voisin Renart, qui toujours furent en guerre, je vais vous dire comment à mon avis se comporta Isengrin. Il se rendit en bien des pays, par-deçà et par-delà les mers. *Que* vous dirais-je ? Il rassembla tous les seigneurs, quel que soit leur titre : comte, duc ou prince, qui régnaient sur les quadrupèdes, dont le nom figure dans mon histoire en français ou en latin véritable¹. Car je ne souhaite pas traduire tous leurs noms, et je ne le pourrais pas, si je vous les citais tous maintenant. Toutefois, il faut en nommer certains, car cela est utile à mon propos.

À l'âne je commence² : forcément, car c'est par *a* que l'on commence. Aper, Aloy, Anabula, Alches, Ana et Ahune : ceux-ci furent les premiers à se rassembler. Bubalus et Bonacus, mais aussi Canis et Camelus, Cama, Calopus et Caſtor arrivèrent de l'autre côté. Camelopredus, Capra arrivèrent. Capreolus vel Rubrica eut là une conduite fort digne en compagnie de Cato. Cefusa, elle, ne se prenait pas pour peu de chose. Cervus, qui arriva d'une autre direction, retint Cimera dans sa troupe. Cirogrilus arriva avec Cuniculus, Cricetus et Corocroces. Après arriva Catapleba. Demma, Dammula firent, quant à eux, une grande assemblée, au moment où Duran déboula d'un pays situé vers l'Inde. Daxus leur adjoint³ Elephans. Equum et Cervum d'un autre côté sont amenés par Eale et Hemcires.

Des ramprosnés dant Isengrin
¹⁷⁰² Et de Renart le sien voisin,
 Qui onques pais n'orent ensamble,
 Si vos dirai, si com moi samble,
 Com Isengrins se departi.

¹⁷⁰⁶ Mainte contree puis vierti
 Par dela mer et par deça.
 Que vos diroie ? Il asambla
 Tous les barons qui prince furent

¹⁷¹⁰ Des bieſtes qui quatre piés urent,
 De cascune maniere : conte
 Ou duch ou prince, mis ou conte
 En roumanch ou en droit latin,

¹⁷¹⁴ Pour çou que toutes ne destin
 A roumanchier, car ne porroie
 Se toutes les or vos nomoie.
 Et nonpourquant nomer covient

¹⁷¹⁸ Les aucunes, car il m'en tient
 Pour çou que jou en ai afaire.

A l'asne primes me doi traire
 Car c'est comencemens par a.

¹⁷²² Aper, Aloy, Anabula,
 Alches, Ana et Ahune,
 Cil furent primes asamblé.
 Bubalus et Bonacus,

¹⁷²⁶ Canis ausi et Camelus,
 Cama, Calopus et Caſtor
 I vinrent a l'autre cor.
 Camelopredus, Capra i vinrent.

¹⁷³⁰ Capreolus vel Rubrica s'i contint
 Mout noblement aveuch Cato.
 Cefusa ne se pris a po.
 Cervus, qui revint d'autre part,

¹⁷³⁴ Cimera retint en sa part.

Et autresi Cirogrilus
 Revint aveuch Cuniculus,
 Cricetus et Corocroces.

¹⁷³⁸ Catapleba revint apriés.
 Demma, Dammula grant couvine
 Refisent, quant Duran ravine
 D'une contree deviers Inde.

¹⁷⁴² Daxus Elephans lor asinde.

Hamtra et Ermatius arrivèrent ici également d'Arménie. Erminius fort dignement arriva d'un autre côté avec une très grande troupe. Furunculus et Felena furent amenées par Furions. Feles et Finges avaient une importante troupe, Glis et Gali les conduisaient. Geneta et Guesses ne manquèrent pas cette réunion. Quand ils virent devant eux Ibiches, ainsi qu'Ibidra et Istrix, ils les ont salués de bon cœur. Après ceux-là, c'est Spinusus qui arriva. Hyena accourut en compagnie du duc Leopardum ; Lamia, qu'il considérait comme un homme important, tenait par la main le seigneur Lazani. Quant à Lins, qui l'accompagnait, il arrive en tenant celle de Licaon. Lupus, que je nomme Isengrin, appartenait à leur troupe. Lucius, qui ne craint nul homme, amenait avec lui Leucroceca. Un puissant comte, le seigneur Locusta, avait pour sa part une aussi belle compagnie¹ : il amenait avec lui pour se distraire Leoncophana, qui traite sans égards tout homme capable de lui nuire, Lepus, Lachta, et de nombreux bagages. Quant à Lucer et Luter, leurs nobles manières de cavaliers n'étaient pas une plaisanterie. Mulus, Monacheros ne vinrent pas avec une escorte beaucoup plus petite. Molosus et toute sa maison avaient à leur tour passé le grand fleuve. Mauricomorion retrouva Mantitora qui appartient à sa maison. Musquelibet ne fut pas oublié par Mammonetus, le duc du Nil. Migale et son fils

Equum Cervum a l'autre lés
Ront Eale, Hemcires amenés.
Hamtra, Ermatius ausi
¹⁷⁴⁶ Revinrent d'Ierminie iqui.
Erminius mout noblement
Vint d'autre par a mout grant gent.
Furunculus et Felena
¹⁷⁵⁰ Furions aveus amena.
Feles, Finge grant gent avoient,
Glis et Gali les conduisoient.
Geneta, Guesses n'i faillirent ;
¹⁷⁵⁴ Quant Ibiches devant aus virent,
Et Ibidra, Istrix ausi,
Si les ont de cuer conjoï.
Après ciaux revint Spinusus.
¹⁷⁵⁸ Hyena s'i est enbatus
Aveuch le duc Leopardum ;
Lamia, qu'il tint a barum,
Tint par la main dant Lazani ;
¹⁷⁶² Lins, qui venoit aveques li,
Ramenoit tenant Licaon.

Lupus, qui j'apiel en sornon
Isengrin, venoit en lor route.
¹⁷⁶⁶ Lucius, qui home ne doute,
Menoit o lui Leucroceca.
Uns riches cuens, dans Locusta,
Ravoit ausi biele compaignie.
¹⁷⁷⁰ Leoncophana, qui n'adaingne
Home nul qui li puisse nuire,
Lepus, Lachta, pour lui deduire
Menoit o lui a grant harnas.
¹⁷⁷⁴ Lucer et Luter, ne fugas
Com chevauchoient noblement.
Mulus, Monacheros granment
Ne vinrent mie a mains de rote.
¹⁷⁷⁸ Molosus, sa maisnie toute
Ravoient pasé le grant flueve.
Mauricomorion recuevre
Mantitora de sa maisnie.
¹⁷⁸² Musquelibet n'oblia mie
Mammonetus, le duch dou Nil.
Migale, qui avoit son fil,

venaient de leur côté en menant grand bruit. Tout pareillement arrivait Murilegus avec le seigneur Mustela. Mus *et earum genera* avaient, quant à eux, tellement envahi la place que Neomon n'aurait pu chevaucher avec eux, si Onager n'avait pas été là. Onocentaurus avait voyagé, dit-on, tout l'hiver. Orix et Oraflus amenaient, dit-on, Ovis avec eux. Pardus et Panthera n'arrivaient pas seuls, puisque Parader, Pegasus et Pilosus firent voler dans l'air de gros nuages de poussière. Pathio et Putorius avaient bien l'apparence de gens qui font de mauvais tours. Pirolus, lui, se laissant aller à sa malice habituelle, sautait partout à toute vitesse. Rangiver et Simia savaient entre tous se comporter fort bien. Tygris, à dire vrai, dépassait par son orgueil les plus forts. Mais Taurus vel Bos arrivèrent si impétueusement qu'ils firent plier les rangs¹. Quant au Taurus Indie, il était si fier que nul ne le surpassait sur ce point. Tramei, avec une foule de gens, arriva de l'autre côté : Tragelaphus, qui tenait bien son rang avec Trogodite ; Talpa monté sur un destrier arrivait avec Unicornis. Ursus, Vesontes et Urnis ne cessaient de demander le seigneur Renart. Varius arrivait, lui, de l'autre côté en s'agitant fort contre Zibo². Quant à Zubrones, peu s'en fallait que son cheval ne fût épuisé et pour tant il arrivait le dernier de tous ceux que je vous ai nommés.

Quand tous se furent rendus à Malrepaire, où se trouvait

Revenoit tro a grant beubant.

¹⁷⁸⁶ Murilegus tout ausimant
Venoit, o li dant Mustela.

Mus *et earum genera*

Ravoient le camp emplî

¹⁷⁹⁰ Que Neomon ne peut o li
Chevauchier ne fust Onager.
Onocentaurus tout l'iver
Avoit mis d'errer, ce dist on.

¹⁷⁹⁴ Orix, Oraflus, ce dist on,
Ovis amenoient o eus.
Pardus, Panthera mie seus
Ne venoient, quant Parader,

¹⁷⁹⁸ Pegasus, Pilosus en l'er
Fisent voler grande porriere.
Pathio, Putorius maniere
Eurent bien de faire malisse.

¹⁸⁰² Pirolus, par son grant malisse,
Sailloit de toutes par isniel.
Rangiver, Simia mout biel
Entre tous se sorent avoir.

¹⁸⁰⁶ Tygris, se je dire le voir,
D'orguel passoit tous le plus fors.
Taurus *velbos* revint si fors
Que tous les rens fissent ploier.

¹⁸¹⁰ Taurus Indie fu si fier
Que nus des autres ne le pase.
Tramei, qui avoit grant mase
De gent, revint de l'autre part :

¹⁸¹⁴ Tragelaphus, qui bien sa part
Tenoit aveuch Trogodite^a,
Talpa, sour le destrier monté,
Venoit aveuch Unicornis.

¹⁸¹⁸ Ursus, Vesontes et Urnis
Demandoient mout dant Renart.
Varius venoit d'autre part,
Soi mout demenant a Zibo.

¹⁸²² Zubrones tenoit a mout po
Que ses chevaus dont n'estançoit,
Et pour itant derrains venoit
De tous chiaus que je vos ai dit.

¹⁸²⁶ Quant tuit se furent avertit^b

le roi, couché et fort malade, comme son visage et toute sa personne le montraient, chacun d'entre eux se présenta devant lui. Le personnage le plus important de cette belle troupe prit le premier la parole : « Sire, que Dieu qui s'incarna en Marie et revêtit humanité vous redonne la santé et vous prête vie ainsi que le voudraient vos amis. — Seigneur Léopard, je vous souhaite la même chose », dit le roi, puis il se tut. Après cela, chacun le salua au plus vite. Et ils dirent tous : « Sire, votre maladie ne nous réjouit guère. — Seigneurs, dit-il, je le sais bien et vous en remercie infiniment. Vous avez de bonnes raisons pour cela. Car je ne pense pas que chacun de vous ait su combien j'eus de peine parfois à maintenir la justice entre vous tous dans mon domaine. Mais il pourrait bien vous en souvenir à l'avenir, si je me mettais à agir envers vous comme le ferait un homme violent, méchant ou pervers. Aussi vous faut-il choisir un autre roi, car je suis mourant. Et je ne vais vous laisser qu'un cadavre, incapable de vous faire justice à temps des outrages et des torts que vous subirez. Aussi qu'un roi soit élu, qui sache maintenir entre vous cette justice que vous connaissez, car il me faut mourir à la prochaine Pentecôte. *Quoi* qu'il m'en coûte et *quoi* qu'il puisse en coûter, nul ne peut me guérir et empêcher que je ne me remette entre vos mains comme mort. » À ces mots du roi, les cœurs s'attendrissent.

A Malrepair, ou li rois ert,
 Cascuns de ces a lui s'apert
 Devant lui, ou il se gisoit
 1830 Mout malades, si qu'il paroît
 A son iestre et a son viaire.
 Devant parla cil qui fu maire
 De celle biele compaignie :
 1834 « Sire, cil Dius qui en Marie
 Priſt car et sanc, umanité,
 Vos doinſt et preſte ſi ſanté
 Come vorroient voſtre ami.
 1838 - Sire Lupart, autel vos di »,
 Diſt li rois. Et puis ſi ſe teut.
 Apriés çou plus toſt que il peut
 Cascuns le ſalua iſniel,
 1842 Et diſſent : « Sire, pas mout biel
 Ne nos eſt de voſtre malage.
 - Singnor, diſt il, ice bien ſa ge,
 Grans merchis. Et vos avés droit,
 1846 Car ne cui mie, ſe ſavoit
 Cascuns de vos com j'oi grant paine

Aucune fois en mon demaine
 Pour vos a droit tous maintenir,
 1850 Encor ça avant ſouvenir
 Vos porroit bien, ſe jou de vos
 Faiſoie choſe que eſtous,
 Mauvais ne faus vos douiſt faire,
 1854 Et pour itant vos covient faire
 Un autre roi, car jou me muir.
 Si vos lairai et os et cuir,
 Sans arme, qui ne vos pora
 1858 Pas juſtichier quant tans ſera
 Des outrages ne des malfais
 Et pour itant uns rois ſoit faiſ
 Qui vos ſace a çou maintenir
 1862 Que vos ſavés, car moi morir
 Covient a ceſte Pentecoſte.
 Coi qu'il me griet ne cui qu'il coſte,
 Ne m'en puet nus douner confort
 1866 Que jou ne me rende a vos mort. »
 Quant chascuns le roi entendî,
 Si lour a le cuer atenri,

Tous poussent de profonds soupirs ; certains montrent une douleur particulière. Ceux qui l'aimaient beaucoup lui dirent : « Sire, vos amis et le royaume sont dans le malheur. Nous nous attendons à connaître vinaigre au lieu de baume ; nous aurons du fiel délayé au lieu de miel. *Quoi* qu'il arrive sur cette terre, il est impossible de trouver votre égal. »

Ainsi regrettaient-ils leur cher seigneur, le bon Noble, le fier¹ lion. Tant et si bien que finalement leur troupe s'aperçut que le jour fixé était arrivé. Et voici qu'arriva à la Cour dame Ermengarde², la femme de Renart. Elle tenait dans ses bras Renardeau, qui était encore petit et bien jeune, mais plutôt beau pour son âge. Sa mère le conduisit par la main devant le roi ; en personnes bien élevées, ils vinrent tous deux le saluer : « Sire, mon roi, que désormais vos couleurs et votre belle mine vous reviennent, au nom de Dieu. Nous sommes venus ici pour faire tout ce qu'il vous plaira, car, par Dieu, tout est changé pour nous. — Comment cela, madame ? Et que signifie l'absence de Renart à la Cour ? — Sire, dit-elle, il a pris un vêtement court³, lorsqu'il a entendu parler de vos tourments, de votre martyre, de l'obligation pour chacun de mourir. Il est bien dangereux de vivre dans le siècle pour qui veut avoir une demeure dans l'autre vie. Aussi voici son fils pour suivre votre bon plaisir. — Très cher seigneur, dit Isengrin, écoutez-moi, car j'ai livré

Et soupirent mout en parf ont.

¹⁸⁷¹ Li auquant mierveille duel font ;
Cil qui l'amoient durement
Disent : « Sire, or va malement
A vos amis et au roiaume.

¹⁸⁷⁴ Aisil atendoumes pour baume,
Fiel deſtempné arons pour miel.
Coment c'avingne desou ciel
Ne porroit on trover vo per. »

¹⁸⁷⁸ Isi plaignoient le bon ber
Dant Noble, le lion norois,
Tantqu'en la fin fu lor corois
Avisés que li iours dou tierme

¹⁸⁸² Fu venus. E me vos dame Ierme,
Feme Renart, qui a court vint.
Entre ses bras Renardiel tint,
Qui petis ert et jouchiaus ;

¹⁸⁸⁶ De son tierme fu auques biaux.
Li mere par la main l'a pris
Devant le roi ; com bien apris
Vinrent ensamble et le saluent :

¹⁸⁹⁰ « Sire rois, des or mais vos muent
Coulours et chieres, Dieu mierchi.
A vos soumes venu ichi
Pour faire tout voſtre talent,

¹⁸⁹⁴ Car il nos est or autrement,
Dieu mierchi, que il ne soloit.
- Coment, dame, et que ce doit
Que Renars n'est venus a court ?

¹⁸⁹⁸ - Sire, diſt ele, un habit court
A afublé, quant oï dire
Voſtre torment, voſtre martire,
Coment chascun covient morir.

¹⁹⁰² Grans perius est de soi viertir
Ens el siecle, qui veut avoir
En l'autre siecle son manoir.
Et pour itant ves ci son fil

¹⁹⁰⁶ A faire del tout vo plaisir.
- Biau sire chiers, diſt Isengrins,
Entendés moi, car mains huſtins
Ai puis eut que ne vi mais

¹⁹¹⁰ Vos, que jou voi or si mauvais,

bien des combats depuis que je vous vis, vous que je vois aller si mal ; et il est juste que je vous raconte l'orgueil démesuré et l'insolence dont Renart me donna la preuve par ce qu'il me dit lorsque nous nous séparâmes. Je ne veux pas vous mentir à ce sujet. » Alors il lui raconta comment ils discutèrent de l'étoile dont j'ai parlé, comment ils s'étaient mis en route lorsqu'il tomba dans un piège, comment Renart l'en délivra par son intelligence rusée, et quelle punition en reçut finalement le paysan ainsi que j'ai dit, comment enfin il lui dit de se rendre à la Cour afin de savoir ce qui s'y passait et si on y avait entendu parler de cette étoile dont j'ai fait précédemment mention¹. « Et moi, cher seigneur, je vins ici et vous racontai tout en détail afin que vous sachiez l'entière vérité. Alors vous m'avez commandé de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que je sois venu trouver au plus tôt tous vos vassaux pour qu'ils puissent être ici en ce jour. Je me préparai à cette mission qui me fit franchir bien des ponts et des passages, lorsque je rencontrai Renart, ainsi que je vous l'ai dit. Il avait réussi à distancer des chiens qui lui donnaient la chasse : aucune entrave ne le retardait, il courait librement². Lorsqu'il me vit, il vint vers moi, et moi vers lui. Je lui racontai alors votre malheur et comment vous convoquiez tous vos vassaux. À la fin de notre conversation, il me dit que j'étais plein de sagesse et qu'il connaissait un bon moyen

Que bien est drois que je vos die
 Le grant orguel et l'estoutie
 Que Renars me dist au partir
¹⁹¹⁴ De lui ; ne vos en cuit mentir. »
 Lor li conta confaitement
 Ot primes tenu parlement
 De l'estoile dont j'ai conté,
¹⁹¹⁸ Coment se furent arouté
 Quant il dedens le chep chaï
 Et il de la le departi
 Par son sens et par son engien,
¹⁹²² Et del vilain qui en la fin
 En eut teil leuier com j'ai dit,
 Et coment a darrain li dit
 C'a court venist savoir coment
¹⁹²⁶ On se maintin, se on nient
 Ooit parler de cele estoile
 Dont jou devant ai fait memoire.
 « Jou, biau sire, m'en vingh ici
¹⁹³⁰ Et vos contai treštout isi
 Com vos oïstes, pour savoir

De toutes ces choses le voir.
 Dont vos moi comandastes lors
¹⁹³⁴ Que jou n'euise nul depors
 Qu'a tous chiaus qui de vos tenoient
 Venise tost, par coi porroient
 Iestre ci au jour qu'il i sont.
¹⁹³⁸ Jou m'atournai, dont pluisor pont
 Et mainte planche puis passai.
 Dont je vos di que j'encontrai
 Renart, qui s'ert partis des chiens
¹⁹⁴² Ou le chaçoient, mais liens
 Ne le tinrent, car il venoit
 Tous delivres. Quant il me voit
 Vier moi en vint et jou viers lui.
¹⁹⁴⁶ La li contai la vostre anui,
 Coment vos mandîes tous vos homes.
 A darenier furent nos soumes
 Qu'il me dist que mout ere sages
¹⁹⁵⁰ Et que il savoit avantages
 Par ço, se je le voloi croire
 Et jou ne me voloi recroire,

pour me faire roi, si je voulais lui faire confiance et ne pas me dédire. Cette proposition ne me fit pas perdre la tête, car je lui répondis : « Par Dieu, Renart, gardez cette plaisanterie pour vous ! Nous n'avons cure de vos promesses. » Il m'injuria alors et je fus sur le point de l'attraper par les tempes¹. Je le saisis par les flancs et lui me saisit par mes pauvres os². « Ah ! Isengrin, comme tu es traître, dit le roi. Comme la jalousie que tu éprouves à l'encontre de ce malheureux, te dévore ! Aussi, je t'envoie me le chercher. » Dame Ermengarde présente dit : « Ah ! Sire, mon roi, grâce ! Sachez que si mon époux était ici, Isengrin se serait un peu retenu avant de tenir pareils propos, ou quoi que ce fût qui lui déplût à lui ou à un de ses partisans. — Madame, madame, vous parlez en vain. Votre histoire ne tient pas debout, dit Isengrin. Et il s'en faut de peu qu'on ne voie qu'elle est cousue de fil blanc³. Puissiez-vous connaître un grand déshonneur à être venue aujourd'hui encore ! » Le roi fut ennuyé pour elle et dit : « Quoi, Isengrin, voulez-vous ici même, devant moi, provoquer une querelle ? Je vous ai demandé publiquement d'aller me chercher Renart, et vous voilà en train d'injurier une dame de grande famille. Sachez que je ne vous tiens pas pour sensé. Allez-vous-en où je vous ai dit et n'y mettez pas de mauvaise volonté. — Sire, dit-il, je n'irai pas. Envoyez-y un autre au pas, au trot ou au galop, car moi je

Que il encor me feroit roi.

¹⁹⁵⁴ Dont jou pau n'eu or de desroi
Car jou li dis : « Pour Diu, Renars,
Ceste detenés en vo part !
Cure n'avons de vos promesses. »

¹⁹⁵⁸ Dont me laidi et fu enesses
Que me preisse a ses templiers.
Dont l'ai ahiers par les illiers
Et il moi par mes os pitaus.

¹⁹⁶² « Ha, Ysengrin, con tu ies faus,
Dist li rois, com t'as grant envie
Sour ce chaitif, ou jou t'envie
Que tu le me voises pourhuc. »

¹⁹⁶⁶ Dame Erme dist, qui ert illuec :
« Ha, sire rois, vostre mierchi.
Sachiés que, se mesure ert chi,
Isengrins dist ore teil chose

¹⁹⁷¹ Qui li fuist aques bien enclose
Dedens son cuer, ains qu'il deïst
Chose nule qui despleuïst
A lui ne a home des siens.

¹⁹⁷⁴ - Dame, dame, de çou est niens.
Li vostre affaire petit vaut,
Dist Ysengrins, a pau s'en faut
De vostre chief les lens ne conte.

¹⁹⁷⁸ Que vos aïies maloite honte
Quant vos encor venistes hui ! »
De cesti eut li rois anui
Et dist : « Coment, sire Isengrin,

¹⁹⁸² Volés vos ci endroit huïstin
Mouvoir en la moie presence ?
Jou vos ai dit en audience
Que vos Renart m'alés querant

¹⁹⁸⁶ Et vos ci alés laidengant
Une dame de haut linage.
Sachiés ne vos tieng mie a sage.
Alés vos ou je vos ai dit,

¹⁹⁹⁰ N'i metés mie contredit.
- Sire, dist il, jou n'irai pas.
Un autre i envoiés le pas
Ou les galos ou l'ambleüre,

¹⁹⁹⁴ Car jou mie ne l'aseüre

ne puis dire avec certitude à ce messenger l'heure de votre mort. — Ah ! dit le roi, comme tu es attaché à la méchanceté et aux affronts ! Seigneur Léopard, trêve de plaisanterie : je dois me plaindre à vous d'une telle attitude. Si j'étais aussi puissant qu'autrefois, Isengrin n'aurait pas eu la hardiesse de prononcer ces paroles. » Mais Léopard sourit et se détourna. Et le roi comprit qu'il ne ferait venir Renart par aucun de ces deux-là. Il vit le tigre, isolé, qui s'appuyait sur le bord de son lit. « Seigneur Tigre, je m'en remets¹ à vous pour que vous me vengiez d'Isengrin. Autrefois d'une telle querelle j'aurais eu une prompte vengeance. » Le tigre se retira en disant : « Je ne me mettrais pas mal avec un homme vivant pour un mort, car le premier pourrait bien vouloir exercer son droit de justice². » Que vous dire ? Nul ne voulut venger le roi parce qu'ils virent que la mort, qui cerne³ tous ceux qu'elle veut circonvenir, était sur le point de réclamer avec colère le roi à son bedeau⁴. Ils surent donc avec certitude que vengeance était prise du roi ; et il n'était pas question de s'en prendre à Isengrin, car chacun des grands aurait craint, s'il l'avait contrarié, de perdre le royaume à cause de sa seule voix, lors des élections. Et cependant le hérisson s'approcha du roi et lui dit : « Sire, je n'ai jamais été aussi étonné qu'à vous voir, vous qui avez gouverné un si grand pays, n'avoir pas un seul ami

De quele eure que soiïes mors.
 - Ha, dist li rois, com t'ies amors
 De mauvaistié et outrageus !
¹⁹³⁸ Sire Lupart, n'est mie geus :
 A vos me covient or doloir
 De teil chose. S'en mon pouoir
 Fusse ausi bien com jou fui ja,
²⁰¹² Mie si hardis ne fust ja
 Isengrins que il çou deïst. »
 Leopardons de çou sourrist
 Et se tourna de l'autre part.
²⁰⁰⁶ Li rois vit bien que de Renart
 N'aroit mie par nul d'iaus deus.
 Le tygre vit, qui fu tous seus
 Et s'apuioit sour son esponde.
²⁰¹⁰ « Sire Tygres, a vos m'affonde
 Que^e vos moi vengiés d'Isengrin.
 Teilfois ai veü du hustin
 Euïsetoït vengeance eüe. »
²⁰¹⁴ Li tygre de la se remue
 Et dist : « Ja mal n'iere dou vif

Pour mort home, car son juïf
 Vorroit bien del tout pouchacier. »
²⁰¹⁸ Que vos diroie ? Nus vengier
 Ne veut le roi, pour çou qu'il virent
 Que la mors, qui tous chiaus envirent
 Cui elle veut avironer,
²⁰²² Aloit del^b tout isi rover
 A ses bediaus coreusement
 Le roi, qu'il seurent vraiment
 Que de lui fu vengeance prise,
²⁰²⁶ Mais d'Isengrin ne fu emprise,
 Que chascuns dé grans ne doutaït,
 Pour tant que il le^c destorbaït,
 Que le roiaume ne pierdist
²⁰³⁰ Par lui seul se on l'esleïst.
 Et pour itant isi avint
 Que l'ireçons au roi en vint^d
 Et li dist : « Sire, grant mierveille
²⁰³⁴ Ai en mon cuer, mais sa pareille
 Ne vi, quant tant avés tenu
 Tière, quant ainc n'avés eü

pour veiller à votre honneur lorsque vous en avez besoin, et agir en votre faveur à la face du monde. — Ah ! dit le roi, très cher ami, voilà bien le monde, je pense : quand on a besoin de quelqu'un, on trouve peu d'amis, tout au contraire. Lorsque j'étais prospère, chacun me portait amour ; lorsque j'étais au faite de ma puissance, chacun me tenait pour son seigneur ; lorsque j'étais dans toute ma force, nul ne faisait un pas de travers devant moi, que je n'en fusse aussitôt vengé. Mais à présent la maladie et la souffrance me mettent si bas que chacun me dédaigne lorsque je lui ordonne de faire quelque chose qui lui déplaît. — Sire, mon roi, dit le hérisson, j'ai eu peu de compagnons que j'aurais accepté de voir rabaissés sans que je les venge, à condition que je sache qu'aucun dommage ne leur en adviendrait ; pourtant c'est pour une simple question d'honneur que je vais prendre vengeance de ce que je vois faire à mon roi. »

Tout hérissé, il piqua des deux vers Isengrin et ouvrit la gueule. Isengrin l'a bien vu ; il s'imagina répondre par une vive attaque, mais les épines lui frappèrent douloureusement le museau, de sorte qu'elles s'y planterent toutes et que son groin en fut tout entouré. Puis le mouton vint à la charge. Il le heurta à la poitrine et l'abattit sur le dos si violemment qu'il faillit le tuer sur-le-champ. Ils l'ont arrangé là de telle sorte qu'il pousse

Un ami qui a vo besoing,
 2038 A vos honours, de vos ait soing,
 Que il pour vos au besoing face
 Chose que tou li mondes sache.
 - Ha, dist li rois, biaux dous amis
 2042 Teus est li siecle, a mon avis,
 Que puis c'on a de l'oume affaire
 Pau troueve amis et mout contraire.
 Quant jou fui en prosperité
 2046 Cascuns me tenoit en chierté ;
 Quant jou fui en parfaite honor
 Cascuns me tenoit a singnor ;
 Quant iou fui en ma vive forche
 2050 Nus devant moi n'aloit a orche
 Que maintenant ne fust vengiés.
 Mais or sui mis si entre piés
 De maladie et de mehaing
 2054 Que chascuns de moi a desdaing
 Que li comande rien a faire
 Qui rien li torne a contraire.
 - Sire rois, dist li hireçons,

2058 Poi ai eü de conpaingnons,
 Se jou le veoie entre piés,
 Par coi jou vise que nus griés
 Li avenist, que jou n'aroie
 2062 Prise vengeance ; et toute voie
 Pour tant sans plus que por honor,
 Que jou voi c'on fait mon singnor,
 Vengeance en iert prise a itant. »
 2066 Viers Isengrin s'en vient poignant
 Tous hirechiés, les dens ovri.
 Et Isengrins nel meschoisi,
 Ahierdre le^a cuida isniel,
 2070 Mais les espines el musiel
 Le ferirent^b maloitement,
 Si que cascade^c en li se prent
 Que li groins en fu tous porpris^d.
 2074 Li moutons vint tous ademis,
 Si le hurte en la poitrille
 Que si dur l'abat sour l'eschine
 C'a poi qu'il lués ne l'a crevé.
 2078 La endroit l'ont si atorné

des cris si authentiques que tous croyaient véritablement qu'ils l'avaient fait mourir. Aussitôt tous de dire en foule : « Ah ! Tibelin, seigneur hérisson, arrêtez-vous, cela nous suffit, car Monseigneur est bien vengé. » Ils le laissèrent et alors Isengrin se remit sur ses pieds. Puis tout autour de lui se pressa le menu fretin. Ils lui dirent : « C'était la moindre des punitions, maître Isengrin ! Vous avez commis une grave faute en avilissant notre roi devant nous, vous qui n'avez pas voulu faire un seul pas à sa demande. Vous nous avez montré trop de mépris. Allez bien vite où l'on vous a dit. » Lorsque Isengrin entendit cet ordre d'aller trouver Renart, il répondit que sur son âme il ne savait où il était. « À Saint-Ferry¹, seigneur, vous le trouverez sans problème », dit dame Ermengarde. Alors Isengrin sans oser protester monta à cheval. Passant vallées et collines, il ne s'arrêta pas avant d'arriver à la ville dont j'ai parlé. Chez les jacobins, il chercha Renart avec tant d'insistance qu'il finit par le trouver. Il lui dit que la Cour l'attendait à Malrepaire. Quel spectacle cela aurait été de voir l'immense orgueil de Renart, et sa manière de cligner de l'œil en disant : « Cher frère, j'ai ici même un souverain. Mais je partirai demain, si je peux en avoir la permission. Seigneur Isengrin, dites-moi donc, pourquoi avez-vous le museau ainsi troué, lui que je vis si beau autrefois ? — Frère Renart, la perversité vous habitera toujours,

Qu'il crie et braît si coreument
 Que bien couidoient vraiment
 Tuit li baron qu'il l'ocheïsent.
²¹⁰² De maintenant de çou mil disent :
 « Ha, Tibelin, dans ireçons,
 Soufrés vos, bien n'en avons,
 Que mesure est bien vengiés. »
²¹⁰³ A tant Ysengrins sour ses piés
 Est relevés, quant laisié l'ont.
 Apriés tost entour lui se sont
 Asamblé la menue mains.
²¹⁰⁴ Lors li disent : « Çou fu dou mains,
 Dant Ysengrin ! Grant tort avés
 De çou que devant nos avés
 Nostre roi isi aveillié,
²¹⁰⁵ C'onques ne vosistes plain pié
 Aler de terre pour son dit.
 Trop nos feïste grant despit.
 Alés tost la ou il comande. »
²¹⁰⁶ Quant Ysengrins ot c'on li mande
 Et dist qu'il voise pour Renart,

Il dist que ja Dius n'euïst part
 A s'ame se il le savoit.
²¹⁰⁷ « A Saint Ferri, sire, tout droit,
 Dist dame Hierme, le troverés. »
 A tant Ysengrins est montés,
 Qui contredit n'i osa metre.
²¹⁰⁸ Ainch ne fina ne val ne tiertere,
 Si vint au chaстиel que j'ai dist.
 A Jacobins tant Renart quist
 Qu'il le trova et li dist tant
²¹⁰⁹ C'a Malrepaire li cours l'atant.
 Qui dont veïst le grant orguel,
 Coment Renars clungnoit de l'uel
 Et dist : « Biau frere, souverain
²¹¹⁰ Ai ci endroit ; g'irai demain
 Se jou congié puis ja avoir.
 Sire Isengrin, car dites voir,
 A coi avés vos le musiel
²¹¹¹ Si piertruisié, que ja si biel
 L'ai veü par tamainte foi ?
 - Frere Renart, tous jors revois

que vous soyez dans les ordres ou pas. — Ah, Isengrin, comme tu es attaché aux mauvaises actions et aux méchantes paroles ! »

Sur ce il le quitta et alla trouver son prieur. Il lui raconta comment le loup venait le chercher de par le roi. Le prieur dit : « Que décidez-vous donc, frère Renart ? Irez-vous ? — Seigneur, nous irons vous et moi. — Et que ferons-nous donc ? — Et bien il faut faire en sorte que tous haïssent l'homme susceptible de dire que je ne suis jamais entré dans votre ordre que depuis cinq jours et demi. Car si on apprenait, je vous le certifie, que l'autre fois j'aurais pu être à la Cour, j'aurais à en souffrir bien du mépris, et ce serait à juste titre. Car aucun de mes compagnons ne me reconnut, ni moi, ni ma manière de parler, à un quelconque détail, si habile fût-il à m'examiner. Or je me montrai assez en faveur de Renart et je présentai à ma candidature pour le trône de bonnes raisons. Et si cela se réalisait, juste ou injuste, vous seriez les maîtres du monde. — Renart, Renart, chacun doit sortir de la vallée pour atteindre le sommet au plus vite¹. Allons-nous-en à petits pas et tout doucement. Tu m'as tant appris à renarder depuis que je te rencontrai pour la première fois, que si vérité ne me trompe, je pense te faire couronner roi. »

Ils se mirent alors tous deux en route et ne s'arrêtèrent pas jusqu'à ce qu'ils arrivent où le roi et ses amis se trouvaient. Ils vinrent tout droit en sa chambre, entièrement lambrissée. Les

Serés en l'ordene et dehors.

²¹²² - Ha, Isengrin, com ies amors
A vilains fais et a maisdis ! »

A tant de lui s'est departis

Et est venus a son prieus,

²¹²⁶ Lors li conta coment li leus
Venoit^a pour lui de par le roi.

Li prieus dist : « Or tenés coi,
Frere Renart ? En irés vos ?

²¹³⁰ - Sire, dist il, et moi et vos
Irons nos. - Et que feriens dont ?
- Mais il covient que tout le mont
Hait home qui die c'onques mais

²¹³⁴ Fuse venus^b en l'ordene, mais
Fors puis cinc jours et un demi,
Car s'on savoit, itant vos di,
C'a l'autre fois euisse esté

²¹³⁸ A la court, j'en aroi viulé
A souffrir, si seroit raisons,
Car n'i eut nul dé compaignons

Qui de rien nule couneuïst,

²¹⁴² Tant bien esgarder i seuïst,
Moi ne mes dis, car pour Renart

Fui auques et mis en sa part

Raisons par coi je fusse rois.

²¹⁴⁶ Et s'ensi ert, fuïst tors ne drois,
Singnour seriés de tout le mont.
- Renart, Renart, dou val ou mont
Se doit cascuns metre vias.

²¹⁵⁰ Alons nos ent le petit pas,
Tout bielement et souavet.
Tant m'as aprius dou renardet,
Puis que te vi premierement,

²¹⁵⁴ Que se verités ne me ment
Jou te cuit coroner a roi. »

A tant se misent entr'aus doi,
Si n'ont finé tant que venu

²¹⁵⁸ Sont ou li rois ert et si dru.
Droïtement vinrent en la chambre
Qui toute estoit ouvree a lambre,

huissiers les y laissèrent entrer¹. Le prieur et frère Renart se présentèrent devant le roi. « Sire, que ce Dieu qui fit de lui-même une trinité de figures vous donne la possibilité de faire une bonne action qui finalement apparaisse au grand jour. — Seigneurs, dit le roi, soyez les bienvenus, à la bonne heure ! Frère Renart, dit le roi, comment vous vois-je vêtu ? Ce n'est pas là un costume de grand. — Ah ! sire, Dieu me bénisse, pour ce qui me concerne, vous dites juste. Mais par Dieu, donnez-moi donc des nouvelles de votre santé. Comment allez-vous ? — Seigneur Renart, cela vous importe peu, dit le roi, à ce que je vois. — Eh, sire, mon roi, pourquoi avez-vous dit cela, alors que seule la douleur que j'ai éprouvée pour vous m'a fait prendre cette robe que vous voyez. — Hélas, sire, par la grâce de Dieu, dit le prieur, si vous saviez... Il y a plus de cinq jours que Renart, notre frère, a perdu la raison. Et je ne pense pas que jamais une mère aimât aussi tendrement son enfant, si la douceur d'une attitude ne trompe pas. Car il y a aujourd'hui cinq jours que frère Renart prit l'habit, et pourtant depuis nous ne le vîmes pas fermer l'œil une fois ; il ne cesse de prier Dieu de vous recevoir en son sein, car Il aura pitié de vous. Dans le même temps, nous consacrons tous nos prières à Dieu pour qu'il vous prenne sous sa protection lorsque votre âme quittera son corps. — Renart, dit le roi, nul secours ne peut donc me disputer à la mort ? — Ni moi, ni personne, Sire, dit-il, sauf Jésus,

- Ou li huisier les laissent ens.
²¹⁶² Devant le roi vinrent presens
 Li priours et frere Renars.
 « Sire, cil Dius qui fist trois pars
 De soi meïme, il vos doinst faire
²¹⁶⁶ Chose en bien qui a la fin paire⁹. »
 - Singnor, dist li rois, vos aïies
 Bone aventure et bien vingniés.
 Frere Renart, li rois a dit,
²¹⁷⁰ Coment vos voi jou or viestit ?
 A loi de prinche n'est^b çou mie.
 - Ha, sire, Dius me beneïe,
 En non de moi vos dites voir.
²¹⁷⁴ Pour Diu, car faites^c moi savoir
 Voïstre santé. Coment vos est ?
 - Sire Renars, pau vous en est,
 Dist li rois, a çou que jou voi.
²¹⁷⁸ - Havoi, sire rois, vos pour coi
 Avés çou dit, quant pour vos seul
 A mes cuers eu si fait deul,

- Com vos vés, que jou l'a viești.
²¹⁸² - Haimi, sire, por Diu mierchi,
 Dist li prieus, se vos saviés...
 Bien a cinc jours que forvoiiés
 A esté Renars, nostre frere.
²¹⁸⁶ Car ne cuit c'onques feme mere
 Amaït onques tant tenrement
 Enfant, se dous samblans ne ment,
 Car hui cinc jours a que vieïstimes
²¹⁹⁰ Frere Renart, mais ne veïmes
 C'onques puis mais dormist de ll'uel,
 Fors Diu proier que vos acuel,
 Que de vos ara sa pitié,
²¹⁹⁴ Quant nos tuit soumes avoïié
 Pour vos prier a Diu le grant
 Que vos puisïés avoir garant
 Quant l'arme partira dou cors.
²¹⁹⁸ - Renart, dist li rois, nus confors
 Ne me puet tenser ? - Je ne hon^d,
 Sire, dist il, se Jhesus non

ne pouvons vous préserver de la mort. Et c'est parce que je ne pourrais supporter le spectacle de votre mort, que j'ai agi comme vous pouvez le voir. — Vite, seigneurs, réunissez-vous ; élisez comme roi qui vous semble bon pour vos lignages, car avant de mourir, je désire que soit désigné celui qui portera ma couronne d'or. Aussi en tant que le plus important personnage de la Cour, je commence ; la première voix me revient. Je désigne le hérisson pour mon héritier, lui qui m'a vengé. J'ai jugé que mieux que vous tous il portera et doit porter la couronne ; et je puis pour preuve le jurer solennellement. Aussi prononcez vite votre sentence, je vous en prie. » Renart dit : « Sire, je veux vous faire une prière : par Dieu, dites-moi d'abord, car je ne peux partir tranquille avant de le savoir, pourquoi vous aviez tant d'amour pour le hérisson, et je n'en savais rien. — Seigneur Renart, partez donc. Réunissez tous ces barons ; ils vous diront bien, je pense, la véritable raison de mes paroles. »

C'était le jour même de l'Ascension : une grande dissension régnait au palais de Malrepaire. Ils étaient nombreux les bons comme les mauvais à vouloir peser sur la décision. Renart, le plus habile parleur, vint droit au roi et lui dit : « Sire, écoutez-moi un très court instant, par Dieu. — Accordé. — Il est vrai, même si cela fut il y a peu de temps et parce que je suis vieux à présent, que je suis entré dans un couvent afin de faire mon

De mort ne vos puet garantir.

2202 Et pour itant que je morir
Ne vos porroie as iex veoir,
Ai jou fait ce que poués voir.
- Or tost, singnour, alés ensamble,

2206 Faites un roi teil qu'il vos samble,
Qui boins soit a vostre lingnie,
Car ains que muire, ensingnie
Veil que soit la courone d'or.

2210 Pour çou je coumence auçor,
Que prime vois je doi avoir.
Et pour itant je fach mon hoir
De l'hireçon qui m'a vengié.

2214 Sour tous les autres ai jugié
Que mius doit corone porter
Que nus de vos, ce puis prover
Par droiture et par sairement.

2218 Et pour itant vrai jugement
En faites tost, jel vos recuier. »
Renars a dit : « Sire, prier
Vos veil : pour Diu, ançois me dites,

2222 Car mie n'en doi aler cuites

Que nel sace au paraler,
Pour coi l'ireçon tant amer
Soliiés et je mot n'en savoie.

2226 - Sire Renart, alés vo voie.
Si metés ces barons ensamble ;
Bien vos diront, si com moi samble,
L'ocoison et la verité,

2230 Pour coi jou ai ensi parlé. »
Ce fu droit a l'Asention
Qu'il avoit grant dissention
A Malreper ens el palés.

2234 Mout i o de bons, de malvés,
Qui chascun voroit apeser.
Renars, qui miu savoit parler,
Vint droit au roi et li a dit :

2238 « Sire, a moi un tout seul petit
Entendés, pour Diu. - Je le lo.
- Voirs est, çou n'i eut c'un seul po,
Et jou mais sui vius » et chenus,

2242 En une ordene me sui rendus
Pour moi sauver o bones gens.
Ves^b ci mon fil quibiaus et gens

salut auprès de gens de bien. Voici mon fils, beau et noble. Pour moi, j'abandonne désormais ce monde, plein d'ordures et de vilénies. À ce que je vois, je suis persuadé qu'après vous, force nous sera d'avoir un roi grossier et déshonnête. — Seigneur Renart, cela ne me réjouit pas. Mais allez vite où je vous ai dit. »

Alors Renart bondit sur ses pieds et rejeta l'habit des frères pour retrouver le sien, à nouveau compère de Renardeau, dont je vous ai parlé. Il parla à haute voix : « Seigneurs barons, avancez-vous. Il nous faut accomplir les ordres que vous avez entendu prononcer par Monseigneur. » Il n'y en eut pas un qui ne se tournât vers lui, et tous se sont pliés à ce que le roi puis Renart leur intimèrent. Je ne puis rapporter le discours de chacun d'entre eux, mais finalement ils trouvèrent juste qu'en raison de l'outrage qu'Isengrin infligea au roi, il fût exclu de l'élection royale. Et les autres énoncèrent d'une seule voix que pour honorer le hérisson et Tibelin le blanc mouton, qui vengèrent le roi de la manière que vous avez entendue, ces deux-là choisiraient d'un cœur joyeux un homme de bien pour être roi, à la condition bien sûr de ne pas se donner la couronne à l'un ou à l'autre. Tous firent apposer officiellement leur sceau sur cet accord.

Cela rendit le hérisson fort content et le mouton aussi. Ils s'acquittèrent fort bien de leur mission et tinrent leurs conciliabules. Le hérisson dit : « Je me demande bien,

Est ; des or mais jou relenquis
 2246 Cest siecle qui est ors et vis.
 A çou que voi, bien puis savoir
 C'apriés vos nos covingne" avoir
 Roi maloſtru et deshonieste.

2250 - Sire Renars, de çou n'ai fieste,
 Mais alés tost ou je vos di. »
 A tant, Renars em piés saili
 Et jeta jus l'abit des freres,
 2254 Si demoura el sien, comperes
 A Renardiel c'avés oït.
 En haut parla et si a dit :
 « Singnour baron, venés avant.

2258 Faire nos estuet le coumant
 A mon singnor c'oï avés. »
 N'i eut nul d'iaus ne soit tornés
 Deviers lui et ont entendu
 2262 A la parole c'ont eü
 Dou roi et de lui ensiment.
 Ne puis dire confaitement
 Chascuns d'iaus tous isi raisna,
 2266 Mais en la fin isi ala

Qu'il troverent selonc droiture
 Que, pour itant de lla laidure
 Que Isengrins au roi paru,
 2270 Fu forjugiés, c'onques ne fu
 A exlection que feissent.
 Et li autre de coumun disent
 Que pour l'ounor a l'hireçon,
 2274 A Thibelin le blanc mouton,
 Qu'il orent fait del vengement
 Au roi isi faitierement
 Com vos devant avés oï,
 2278 Cil doi eslisent d'esjoï
 Cuer un prodome a iestre rois,
 Mais nul d'iaus deus en bone fois
 Ne pouoient il coroner.
 2282 Cesti chose ont fait saielor
 Et pendirent tout lour saiaus.
 Dont fu li hirecons mout biaux
 Et li moutons a l'autre les.
 2286 Cil doi tinrent mout fort lour les,
 Ensamble sont mis a conseil.
 L'ireçons dist : « Je m'esmerveil,

mouton, qui tu veus faire roi. — Et toi-même ? — Moi ? Par ma foi, Isengrin, que je considère comme un grand ami. — Comment diable, répondit celui-ci, parles-tu sérieusement ? — Pas du tout. Mais parle le premier. *Qui* te paraît le meilleur ? — De cela, je ne suis pas en peine, dit le mouton. Je choisis Capra. — Par le Dieu saint, voilà un grand roi, dit le hérisson ! Il dit vrai celui qui prétend : “ Fou est l’homme qui se maudit, alors qu’il peut être béni¹. ” On peut assez le constater. Et de là vient cette plaisanterie : “ Mouton, *ex re nomen habes*² ” ; tu es et resteras mouton tous les jours de ta vie. Et dis-moi donc, allons, noble mouton, pour quel profit, pour quelle raison viens-tu de nommer Capra comme roi ? *Quelle* intelligence a-t-il donc pour que tu l’aies nommé ? Penses-tu, parce que je suis petit et de peu de puissance, me conduire à m’accorder forcément à tes désirs ? Eh bien, non. Je n’imagine pas Capra de grande science, même si sa barbe est longue. Tel a barbe, ce n’est pas un mensonge, qui ne possède pas une once de qualité, valeur ou intelligence³, j’en suis sûr ; car si l’intelligence se trouvait dans les barbes, boucs et chèvres seraient très sages, mais cet argument ne parle pas en votre faveur, seigneur mouton. Vous ne recherchez pas du tout notre bien, mais désirez tout renverser et avilir la couronne. Parce que Capra vous possède, vous voulez réduire à rien le monde entier. — Nommez quel-

Mouton, de cui veus faire roi.

²²⁹¹ - Mais tu meïmes ? - Jou, par foi,
D’Isengrin le tien grant ami.
- Coment diable, cil respondi,
Es çou a chiertes ? - Nenil voir.

²²⁹⁴ Mais tu primes en di le voir.
Cui te samble le mius a prendre ?
- De çou ne sui jou a aprendre,
Fait li moutons, je prent Capra.
²²⁹⁸ - Par le saint Diu, haut roi chi a,
Dist l’ireçons ! Voir dist qui dist :
“ Fox est li hom qui soi mauidist
Tant com benïçon puïst avoir. ”

²³⁰² Ice puet on auques savoir
Et pour çou dist on ces habès :
Mouton *ex re nomen habes*,
Moutons ies et moutons seras

²³⁰⁶ Tous les jours mais que tu vivras.
Et or me di, va, dant mouton,
Pour quel pourfit, pour quel raison
As or nommé Capra pour roi ?

²³¹¹ *Quel* sens a ore dedens soi
Pour coi tu l’aies or nomé ?
Cuides me tu a çou mené,
Se sui petis et non poissans,

²³¹⁴ *Que* jou doi ore a tes talans
Acorder pour çou ? Naie voir.
Ne cuides mie grant savoir
En Capra, se sa barbe est longe.

²³¹⁸ Teus a barbe, n’est pas mençoigne,
Qui en lui n’a, ne doutes mie,
Bien ne valour ne sens demie ;
Car se barbes le sens eusent

²³²² Bouch et chievres mout sage fusent,
Mais ne vos vaut, sire mouton.
Ne chachiés mie tout no bon,
Anchois volés tout trebuchier

²³²⁶ Et le courone avillier.
Pour çou que Capra vos atient
Volés tout le mont metre a nient.
- Només un autre, biau dou sire »

²³³⁰ Dist li moutons, qui eut grant ire

qu'un d'autre, très cher seigneur », dit le mouton, qui éprouva une grande colère d'avoir été contredit. Le hérisson dit après : « Je conseille que Renart nous dirige. Car il est vrai, quel que soit celui dont il s'agit, que nul n'a le pouvoir de lui échapper, qu'il porte tunique¹ ou courte cape, et d'échapper à sa justice. Aussi je m'en remets à lui. Je ne sais ce que tu en diras. — Comment diable, est-ce là une plaisanterie, seigneur hérisson ? Vous savez bien que Renart a été reconnu coupable de meurtre et de vol. Jamais Renart n'eut un seul voisin qu'il ne mît dans de sales draps ou ne malmenât ; Renart à lui seul a plus de méchanceté que tous ceux qui sont venus ici. — Pauvre mouton, allons, que dis-tu ! S'il est expert en mal, il l'est aussi en bien. Jamais je ne vis un mortel chargé de diriger un grand État, qui valût une gousse d'ail comme seigneur, s'il ne savait trancher le bien du mal. Pour cette raison, j'affirme, seigneur mouton, qu'il faut connaître de fond en comble le bien et le mal. N'en doutez pas, rois, ducs, comtes et feudataires distinguent ainsi les mauvais des bons, afin de maintenir la paix. Très cher seigneur, choisissons-le donc. Je n'en vois aucun qui, à mon avis, le vaille. Car sous leur nez on a outragé Monseigneur et il n'y en eut pas un qui ait seulement levé le petit doigt pour l'aider, sauf moi qui me ruai sur le visage du coupable et toi lorsqu'il eut le dessous. À cause de la haine ancienne que tu lui portais, tu le frappas de façon à en tirer honneur,

De çou c'on li a contredit.

L'ireçons apriés^a a dit :

« Je lo que Renars nos maintingne.

²³³⁴ Car il est voirs, a qui qu'il tingne,

N'a cil pouoir qu'il li eschape,

Tant ait tarbart^b ne corte chape,

Que bien n'ait sa raison de lui.

²³³⁸ Et pour itant m'acort a lui.

Jou ne sai que tu en diras.

- Coment diable, est çou or gas,

Sire hireçons, que dit avés ?

²³⁴² Ja savés vos Renart provés

Est de mordre et de larecin.

Renars n'eut onques jour voisin

Ne cunchiās ou baillis mal.

²³⁴⁶ Renars ne seit mie mains mal

Que tuit cil qui ci sont venu.

- Chaitis mouton, va, que dis tu !

S'il seit dou mal, il seit dou bien.

²³⁵⁰ Ainch ne vis home terrien

Qui grant honour a maintenir

Euiſt, que s'il ne seut partir

Le bien dou mal, qui vausiſt mie

²³⁵⁴ En singnorage une alie.

Et pour çou di, sire mouton,

Savoir covient deci en son

Et bien et mal. Ja ne doutés,

²³⁵⁸ Rois, dus et contes et chasés

Pour çou conoissent les malvais

Et les bons pour tenir en pais.

Se Renars vieut iestre preudons,

²³⁶² Biau sire chiers, car le prendons.

Nul jou n'i voi a mon avis

Qui le vaille. Car en lor vis

Fist on mon singnor vilonie,

²³⁶⁶ Ainch' n'i ot home qui demie

D'aïe li vosiſt dont faire,

Fors moi tout seul qui el viaire

Me pris de celui qui çou fist,

²³⁷⁰ Et tu quant au desous se miſt.

Pour la haine viés c'avoies

Le hurtas si c'ounor avoies

aujourd'hui et pour toujours, entre les bons comme entre les mauvais. Aussi accorde-moi, bon gré mal gré, ce que je souhaite. — Seigneur hérisson, j'accepte volontiers de vous porter de l'amitié car vous êtes rempli de science. Vous êtes sage et avisé ; votre mort sera un grand dommage, tout comme il est dommage que vous ne soyez pas plus puissant physiquement et financièrement, car votre pouvoir en serait plus grand. Allons trouver le roi et lui dire le nom du roi que nous avons élu. — Bien parlé, répondit le hérisson. Sache que je te ferai seigneur du monde et maître du royaume. »

On n'aurait pas eu le temps de dire un long psaume qu'ils étaient déjà arrivés devant le roi. Là personne ne fit grand bruit, car il n'y en avait pas un, à dire vrai, qui ne s'attendît à être plus favorisé qu'il ne le fut. C'est pour cela, je pense, qu'aucun des plus grands personnages ne prononça un seul mot. Puis ils s'assirent sur des bancs, de bas en haut. Le hérisson, arrivé avec le mouton, dit : « Sire, mon roi, prêtez-nous attention un moment, de grâce. Le mouton ainsi que moi-même avons d'un commun accord et selon nos pauvres lumières choisi un roi parmi vos barons. Pour ce faire, nous savons bien que chacun a promis et scellé l'accord selon lequel notre décision à tous deux sera reconnue sans contestation possible. Mais nous vous demanderons encore, sur votre foi, tant que nous sommes ici, de dire d'une seule voix : “ Seigneurs, ce n'est que la vérité ” ;

De çou et aras tous jours mais
²³⁷⁴ Entre bons et entre malvais.
 Si me consent, veilles ou non,
 Ma volenté. - Sire hireçon,
 Et jou veil bien a vos avoir
²³⁷⁸ Amour, car trop i a savoir.
 Sages iestes et apensés,
 Damages iert quant vos morrés
 Et tout ausi est il, sachiés,
²³⁸² Que vos n'iestes plus enforchiés
 De cors, de membres et de avoirs,
 Par coi fuist plus grans vos pouvoirs.
 Alons au roi et si nomons
²³⁸⁶ No roi que nos ci fait avons.
 - Bienas dit, l'ireçons respont ;
 Jou te ferai, saches, del mont
 Singnor et maïstre dou roiaume. »
²³⁹⁰ A tant n'euiſt on dit grant saume,
 Quant sont venit devant le roi,
 Ou nus ne mena grant desroi,
 Car n'i eut nul, au dire voir,

²³⁹⁴ Qui n'atendiſt bien a avoir
 Plus de bien c'on ne li donaſt.
 Et pour itant ne cuit sonaſt
 Un seul mot tous li plus vaillans.
²³⁹⁸ A tant s'asient desour bans,
 Et haut et bas et sus et jus.
 Li ireçons" en est venus,
 O lui le mouton, et a dit :
²⁴⁰² « Sire rois, a nos un petit
 Entendés par amendement.
 Li moutons et jou ausiment
 Avomes par coumun asens,
²⁴⁰⁶ Selonch le nostre povre sens,
 De vos barons roi esleü.
 Pour coi nos avons bien veü
 Que chascuns i a mis sa foi,
²⁴¹⁰ Son saiel et le sien otroi
 Que çou que nos doi avons fait
 Iert bien tenu sans faire plait.
 Et encore vos recuerons
²⁴¹⁴ Parmi vos fois^l, isi que sons,

et si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il proteste avant que nous ne prononcions un nom. Voici ce que nous réclamons. » Alors tous d'affirmer à haute voix : « Seigneur hérisson et vous, noble mouton, parlez en toute liberté. Car nous avons fait serment de suivre votre décision et nous le ferons tous. Il n'y aura personne pour refuser, nous en sommes sûrs. — Seigneur prieur, dit le hérisson, si cela ne vous ennuie pas, approchez-vous. En présence de tous, nous vous demandons de présenter et patronner devant nous notre roi, en l'honneur de Dieu et à notre profit. » Il répondit : « *Que* Dieu y trouve son compte, et cela sera également mon cas. Mais que Monseigneur du fond de son cœur m'en prie, avec tous les barons. » Et tous de bruyamment lui en faire d'instantes prières. Alors il ne se passa guère de temps, une fois que le prieur eut appris qu'ils avaient choisi entre tous Renart pour roi — ce dont il ne conçut pas de trouble —, avant que le hérisson ne lui contât les raisons de ce choix et n'expliquât à force d'arguments juridiques, de citations des décrétales¹ que ce n'était que justice, qu'il n'y avait là rien de pernicieux, si Renart avait reçu cette bénédiction. Quant aux autres, pour la raison qu'ils virent outrager en leur présence leur roi, celui qui aurait dû moins que tout autre être l'objet d'un affront, et qu'ils le supportèrent et apparemment s'en réjouirent, ceux-là perdirent le droit au titre et au pouvoir royal. C'est ce prétexte, n'en doutez-pas,

Que tuit dites a une vois :
 “ Singnor, c'est verités et voirs ” ;
 Et se nus de çou est encontre,
 2418 Si se mete avant a l'encontre,
 Anchois que nos nomons nului.
 Car ensi le disons nos dui. »
 Dont dissent tuit a mout haut ton :
 2422 « Sire hireçon, vos dan mouton,
 Dites del tout a vo devis.
 Car nos sairemens avons mis
 Au tenir, si le tenrons tuit,
 2426 N'i ara home qui refuit
 I mete ja, de çou fis soit.
 - Sire prieus, ne vos anoit,
 Dist l'ireçons, venès avant,
 2430 Nos vos prions ici devant
 Iaus tous que vos nos comendés
 Nostre roi et le presentés
 A l'honour Diu et a no preu. »
 2434 Il respondi : « Dius i ait preu,
 Et jou ausiment le ferai ;

Mais que mesure de cuer vrai
 Et li baron m'en prient tuit. »
 2438 Et li si fisent a grant bruit,
 L'en ont priet mout bonement.
 Dont ne demoura pas grantment
 Quant li prieus seut et oï
 2442 *Que* Renart eurent aroï
 Et esleü sour tous a roi
 (Pour çou en lui n'eut pas desroi)
Que l'ireçons ne li contaüst
 2446 La raison et bien ne porvaüst
 Par fin droit et par decretales
Que de son droit, sans chose males,
 Il en portoit la benïçon ;
 2450 Et li autre pour l'ochaison
 Qu'il devant aus virent laidir
 Leur roi, cil qui mains deuïst
 Le souffrirent, et biel lor fu
 2454 Par samblant, icil ont pierdu
 Le non de roi et le baillie.
 Ceste colours, ne doutés mie,

qui permit de conférer à Renart le titre de roi, puisque lui n'assista pas à cette scène. Aussi fut-il compté parmi les hommes de bien par celui qui expliqua leur choix au prieur. De sorte que Renart devint le plus savant, le plus courageux et le plus vaillant, le mieux aimé, le plus subtil pour mener à bien ses projets. Quand le prieur eut tout écouté, il a intérieurement bien remercié Dieu de l'honneur qui leur arrivait, car c'était un riche sujet que d'avoir à patronner Renart, leur frère. Il se sentit pousser des ailes d'empereur¹. Écoutez donc comment parla le jacobin, comment il en fit des tonnes² : « Seigneurs, il ne me plaît pas de dire une parole qui n'honorerait entièrement la Cour. Pourtant il est bien vrai qu'on ne peut avoir l'assentiment de tous. Il y a à cela une raison que tous connaissent : les bonnes actions font sortir les méchants de la cour de Paradis³. Et il doit en aller de même, il me semble, ici-bas. Mais nous trouvons tout sens dessus dessous. Aussi agit-on par convoitise et la fin pousse souvent l'homme à utiliser des moyens condamnables, et souvent le but et l'homme se perdent mutuellement. Il n'y a rien d'autre à faire en introduction que de prier le vrai Roi tout-puissant de m'inspirer des paroles dont chacun tire la leçon qu'il faut faire le bien de tous côtés : devant, derrière, dessus, dessous. Seigneur Renart, ne tardons plus : avancez-vous, noble personne. Recevez donc cette couronne au nom du hérisson, votre

Douna Renart le non de roi,
²⁴⁵⁸ Car il ne fu pas au desroi,
 Anchois ert mis o bone gens.
 Quj a cest chi li miēt sens,
 A coi il fu li plus sachans,
²⁴⁶² Li plus preus et li plus vaillans,
 Li mius amēs, li plus soutius
 De ses besoignes metre au mius.
 Quant li priours eut escoutē,
²⁴⁶⁶ Diu a de cuer mout enclinē
 De l'honor que il lor venoit,
 Car riche matere avoit
 Pour comender Renart lor frere.
²⁴⁷⁰ En haut monta com emperere.
 Or oiiēs coment il parla
 Li Jacopins, com il viersa
 De plain pot en petit vaissiel :
²⁴⁷⁴ « Singnor, dist il, ne m'es pas biel
 Se ne di chose qui atourt
 Del tout a l'honor de la court.
 Mais ensi est au dire voir :

²⁴⁷⁸ De tous ne puet on gres avoir.
 Si a raison et tout le sevent
 Car li bienfait les mauvais levent
 Hors de la court de Paradis.
²⁴⁸² Et tout ausi, ce m'est avis,
 Doit il faire ici aval,
 Mais nos trovons dou mont el val.
 S'i met on bien par couvoitise,
²⁴⁸⁶ Et li ouevre souvent atisse
 L'oume a çou qu'il faut et vient
 A teil chose qu'il ne covient,
 Anchois pierdent bien l'un pour l'autre
²⁴⁹⁰ Soventes fois. Il n'i a autre"
 Que proiēs al commencement
 Le vrai roi omnipotent
 Qu'il me doins dire itel parole,
²⁴⁹⁴ Par coi cascuns oit teille escolle
 Dont il soit a çou escolēs
 Qu'il bien face encoſte, en les,
 Devant, derier, desus, dejus.
²⁴⁹⁸ Sire Renart, il n'i a plus,

ami, au nom du mouton, qui lui aussi vous considère comme un homme honnête et loyal, et au nom de celui que vous avez servi de votre cœur royal, votre seigneur. Finalement prenez son royaume, puisque, quelle que soit la façon dont vous l'avez servi dans la plénitude de sa force, c'est comme sur un ami qu'il peut compter sur vous dans sa déchéance, car de bon cœur vous avez reçu toutes portes ouvertes le salut de son âme dans vos prières. Et je suis garant de la manière dont vous le fîtes pour le jour du Jugement où Dieu aura de lui parfaites pitié et miséricorde, à condition qu'il prenne volontiers congé de ce siècle mauvais, où il n'est de justice pour personne. Ce qu'il put constater, lorsque Isengrin voulut en sa présence tirer les poils de dame Ermengarde de Maupertuis. Or sur ce point, je trouve dans le *Décret*¹, que les barons en eurent connaissance et comme ils ne voulurent pas prêter leur bras à la sentence du roi, ils sont privés et exclus de tout droit à pouvoir jamais être roi, comme nous le trouvons dans les textes de lois. Renart, au contraire, nous l'avons dit, qui ne mit pas un pied à la Cour, lorsque l'affront et l'outrage furent commis par ceux que je ne tiens pas pour sages, emporte la couronne ; en fait, là n'est pas la seule raison qui explique son éléction. On trouve surtout qu'il est le plus savant dans tous les domaines qu'il veut aborder. Nul n'est capable de le tromper ; et jamais il n'entreprend rien qu'il ne réussît.

Vénés avant, gentius persone.
 Si rechevés ceste couroune
 De par l'ireçon vostre ami
²⁵⁰² Et le mouton, qui autresi
 Vos tien a prodome et loial,
 Et celui qui de cuer roial
 Avés siervi, vostre singnour.
²⁵⁰⁶ Au paraler aiies l'ounor,
 Car vos, coument l'avés siervi
 En sa forche, a son ami
 Vos puet trover en sa povierte,
²⁵¹⁰ Car de bon cuer a porte ouvierte
 Recheuïstes en vos priieres
 Sa santé d'arme ; de cui^u manieres
 Jou sui pleges au jugement
²⁵¹⁴ Que Dius de lui parfaitement
 Ara manaie et pitié,
 Mais qu'il en gré prende congié
 Au mauvais siecle ci endroit,
²⁵¹⁸ Ou nus ne puet avoir nul droit.
 Ce vit il bien, quant Isengrins^b,

Devant lui veut sachier les crins
 Dame Ermengart de Malpietruis.
²⁵²² Et pour itant, en decrés truis,
 Que li baron icestui seurent
 Et dont le blasme au roi ne veulent
 Amender, privé sont et hors
²⁵²⁶ Que nus d'iaus mais n'iere amors
 A çou que puïst mais ieïstre rois,
 Si com trovons ou cors de lois.
 Mais Renars, si com dit avons,
²⁵³⁰ Qui en la court n'eut ses talons,
 Quant li despis et li outrages
 De ciaux cui jou ne tieng a sages
 Fu fais, en porte la courone ;
²⁵³⁴ Non pas sans plus, çou est la some,
 Dou tout pour çou, mais pour itant
 C'on le trueve le plus sachant
 De toutes choses ou il veut.
²⁵³⁸ Nus autres dechevoir nel peut,
 Ne il onques chose n'emprîst
 Que il a chief bien ne meïst.

Un tel homme doit porter la couronne ; c'est pour cela, sachez-le, qu'il l'obtient de plein droit. Et moi-même, je la lui octroie, ainsi que le hérisson et le mouton aussi. Debout donc, recevez-le pour votre seigneur et couronnez-le. »

Lorsque les barons entendirent ce discours du prieur, le roi et ses amis se réjouirent les premiers. De joie, tous sautèrent sur leurs pieds, à l'exception du roi. Ils se saisirent de Renart, qui fit semblant d'être rebelle à cette élection. « Comment, dit-il, seigneurs barons, imaginez-vous que j'aspire à me voir couronné du vivant de Monseigneur ? Certes, je ne me soucie pas d'une autre couronne que de celle que pourrait me donner mon évêque¹. — Comment, noble Renart ? Qu'est-ce donc, dit le léopard ? Refusez-vous la couronne ? — Oui, léopard, si Monseigneur ne donne pas son accord. Je veux qu'on lui rappelle le résultat de l'élection, au cas où il lui déplairait. » Le roi l'entendit et loin de se taire, il répondit au plus vite : « Renart, Renart, je n'ai qu'un seul mot à dire : il a été répété que c'est au vu de vos droits que le titre de roi vous a été octroyé. Je le souhaite moi aussi, à la seule condition que par amour pour moi vous soyez honnête homme. — Sire, dit Renart, n'ayez crainte. »

À ces mots, tous bondissent à qui mieux mieux. Les plus importants, sans rire, vinrent à Renart, le soulevèrent et le portèrent jusqu'à l'église où ils lui firent prêter serment devant les saints

Et teus hom doit porter corone,
²⁵⁴² Pour coi, sachiés, ses drois li done ;
 Et jou si fach et l'ireçons,
 Meïme autresi li moutons.
 Si vos decrîés et le prendés

²⁵⁴⁶ Com vo singnor et couronés. »
 Lors quant li baron entendirent
 Li priëus, mout fort s'esjoïrent
 Li rois primes et si ami.

²⁵⁵⁰ N'i eut nul em piés ne sali
 Mout baudement, ne fu li rois.
 Renart prisent qui fu revois
 Par samblant de l'eslection.

²⁵⁵⁴ « Coment, fait il, singnor baron,
 Cuidîés vos que jou a çou bé
 Que ja me voie courouné
 Tant com mesure soit en vie ?

²⁵⁵⁸ Ciertes jou n'ai soing ne envie
 De corone fors de mon vesque. [ce ?
 - Et coment, dant Renars ? dont qu'es-

Dist li lupars, refusés vos
²⁵⁶² Le corone ? - Lupart, o nos,
 S'ensi est que ne s'i acort
 Mesire, cui veil c'on recort
 L'elexion, se ne li plaist. »

²⁵⁶⁶ Li rois l'ot, de çou ne se taist,
 Anchois respont a l'ains qu'il pot :
 « Renart, Renart, n'i a c'un mot :
 Tant entent et ai entendu

²⁵⁷⁰ Que de vo droit avés eü
 L'otroi de roi et jou le veil,
 Sauf çou sans plus que jou acuel
 Que pour m'amour prodom soiës.
²⁵⁷⁴ - Sire, dist Renars, ne songniés. »

A tant saillent, qui ains peut mius
 Li plus vaillant, ne fu pas gius,
 Vinrent a lui, haut l'ont levé
²⁵⁷⁸ Et au moustier l'en ont porté,
 Devant les sains jurer le font
 Que la corone sans descont

de soutenir toujours la couronne du mieux possible sans jamais y renoncer. Renart le promet, et aurait promis plus encore si on l'avait voulu. Aussitôt ce furent Leopardus et Isengrin qui lui posèrent la couronne sur la tête, encore que le lynx les aida parce qu'il voyait plus clair que tous les autres dans ce qui en découlerait.

Il y eut de grandes ovations et acclamations¹ où les hommes forts et solides ont tenu leur rang, sachez-le, tandis que les faibles et les peu puissants allaient au milieu d'eux en se cachant du mieux possible. Le hérisson, qui fit le roi, les piquait tous de ses piquants dans son désir de parvenir plus facilement jusqu'au roi pour se montrer à lui, se faire valoir et honorer, comme celui qui l'a bien mérité. Mais nombreux sont ceux qui l'ont desservi en se plaignant qu'il les piquait. Le roi dit : « Quelle faute ! Faites-le sortir d'ici. Je ne veux pas d'un porteur de piquants entre nous, ni de mouton naïf et simplet. Je n'ai que faire de telles gens à mes côtés, car ce ne sont que des ennuyeux. Il faut toujours apprendre quelque chose aux moutons ; aussi je n'en veux prendre aucun auprès de moi. De même pour l'individu qui pique, qui n'a pas de paroles ou d'actions qui me soient douces et grâce à quoi il se ménage rapidement mes faveurs et ma sincère amitié. Qu'il prenne bien garde, car si je me courrouce contre un de mes vassaux, il ne pourra pas se louer de moi au bout du compte.

A son pouoir tous jours tenra.
 2582 Isi Renars le fiancha,
 Et encor plus se on voisist.
 De maintenant ou chief li mist
 Leopardus et Isengrins
 2586 La corone, mais que li lins
 Fu li tiers, pour çou qu'il veoit
 Plus cler que nus autres qui soit
 En çou qui en est avenu.
 2590 La eut grant priese et grant huhu
 Si que li fort et li menbru
 I ont, sachiés, lour liu tenu ;
 Li feble et li non poissant
 2594 Aloient entr'iaus bas muchant
 Au mius qu'il porent. L'ireçons,
 Qui le roi fist, des aguillons
 Poinst cha et la comunement,
 2598 Pour çou qu'il veut plus aisement
 Venir au roi pour lui moſtrer
 Et soi valoir et hounorer,

Com cil qui ll'eut bien desievi.
 2602 Mais li pluisor l'ont dessievi,
 Car il sont plaint qu'il les coisoit.
 Li rois a dit : « A mal çou soit.
 Metès le hors d'entre nos tous ;
 2606 N'ai cure que nus espinous
 Soit entre nos, ne de mouton
 Qui soit niches, simples, je non :
 N'en ai que faire entour moi,
 2610 Car en tel gent n'a fors anoi.
 Mouton sont adiés a aprendre,
 Et pour çou n'enveiljou nul prandre
 Entour moi, ne d'oume qui poingne
 2614 Ne die chose qui ne m'oiſne
 Par ses paroles et en fait,
 Par coi m'amour adiés atrait
 Et jou de cuer amer le veil.
 2618 Or s'en gart bien que, se me dueil
 D'oume que j'aie, au paraler
 De moi ne se pourra louer.

Et puisque je n'aime ni le mouton ni le piquant seigneur hériss-
son, chassez-les de ma maison. » Tout naturellement, dès
qu'Isengrin vint à Tibelin, il le saisit tout entier dans sa gueule
pour le jeter hors de la salle. Quant au hériss-son, que cela fut
juste ou pas, il revint trouver le lion, malade et ruiné. « Sire, dit-
il, je me plains à vous de l'injustice et du malheur que m'inflige
Renart, lui que j'avais fait roi. Il vient de me manquer grave-
ment en me bannissant de sa Cour. — Ami, dit-il, cela me
peine. Mais n' imaginez pas dans votre folle pensée qu'il soit
aujourd'hui le même qu'hier ; il n'est plus aujourd'hui celui
qu'il avait l'habitude d'être. Renart sait bien ce qu'il doit faire.
Dorénavant je ne dois plus m'occuper de rien d'autre que de
moi-même, car j'aurais déjà assez à faire, si je voulais venir à
bout de tout ce qui me concerne. Et puis celui qui, en procurant
à un autre une position, se voit rabaisser n'est pas sage. C'est
précisément ce que Renart dit de vous deux. »

À cet endroit, l'histoire nous dit que le jour de la Pentecôte
tomba le lendemain. Aussi chacun se tint aux côtés du roi
Renart ; chacun le salua, chacun vint à lui pour lui porter des
offrandes. Tous lui donnaient, chacun lui demandait : « Sire,
désirez-vous quelque chose ? » Je pense qu'aucun mortel ne
donna jamais tant de joyaux. Il n'en voulut aucun, mais Renar-
deau son fils et sa femme Ermengarde les prirent tous. C'est

Et pour tant n'ain jou le mouton

²⁶²² Ne l'espineus dant l'ireçon,
Metés lé hors de mon oſtel.
De maintenant, il n'i ott el,
Qu'Isengrins vint a Tibelin,

²⁶²⁶ Par la geule tout enterain
De la sale l'a mis toſt hors.
Li hireçons, fuſt drois ne tors,
Au liuon en eſt revenus

²⁶³⁰ Qui ert malades et confus.
« Sire, diſt il, a vous me plaing
De l'injure et dou mehaing
De Renart, cui j'avoï fait roi.

²⁶³⁴ Or m'a fait si vilain desroi
Que de sa court nos a bani.
- Amis, diſt il, ce poise mi.
Ne cuidiés mie en fol cuidier

²⁶³⁸ Qu'il soit hui de çou qu'il fu hier,
N'est hui mie çou qu'il soloit.
Renars seit bien que faire doit.
D'ore en avant jou ne me doi

²⁶⁴² Mesler de chose fors de moi,
Car en moi ai asés a faire,
Se jou voloie tout retraire
De çou c'a moi meïme aſiert.

²⁶⁴⁶ Et cil qui a autrui aquiert
Cose dont soi mete au desous
N'est mie sages, com vos dous
N'iestes a çou que Renars diſt. »

²⁶⁵⁰ A tant li contes ci nos diſt
Que li jours de la Pentecoſte
Fu l'endemain, dont cascuns jouſte
Delés le roi Renart se tint.

²⁶⁵⁴ Chascuns l'encline, cascuns vint
A lui et li portoit offrande.
Tuit li donent, cascuns demande :
« Sire, volés vos nule rien ? »

²⁶⁵⁸ Ne cuit nul home terrien
Donnaſt on onques tant juiaus,
Dont nul ne vot, mais Renardiaus
Ses fuis et sa feme Emengars

²⁶⁶² Tous les rechiut. Mais rois Renars

Renart qui les remerciait du grand honneur qu'ils témoignaient à son fils en ce jour.

Sans attendre, le roi a nommé le léopard bailli, pour faire justice et injustice, selon qu'il lui plaira. Celui-ci a un grand pouvoir : il est maître de sa maison. Après, tout naturellement, le tigre fut nommé huissier et chambellan. L'éléphant, qui était lent, eut le service de la porte lors des grandes fêtes et des cours plénières. Le buffle, parce qu'il était très fort, fut lui aussi huissier, afin que restent dehors ceux qui n'apportent pas à la Cour des présents en conformité avec la charité de la maison... Piro-lus et le noble Simia furent nommés échansons. Rangiver et monseigneur Talpa furent maîtres queux. Ursus fait la révérence de son côté, car il fut maître panetier. D'autre part Taurus et Aper furent faits messagers. Que vous dirais-je ? Chaque vers me montre que l'Hôtel du roi lion fut transformé complètement pour devenir celui du roi Renart.

Quand cela fut fait, il était très tard et les tables n'étaient pas encore dressées. Alors on ne tarda plus : aussitôt après que le roi se fut assis, tous les autres s'assirent à table sans attendre. Isengrin fut le plus courtois : il alla servir le roi. Qui aurait vu les serviteurs arriver et apporter la nourriture à foison, aurait cru, comme moi, qu'elle allait se répandre de toutes parts, tant il y en avait. Le prieur, assis à la place d'honneur

Les mierchioit del grant honour
Qu'il son fil fissent celui jour.

Dont ne demeure que li rois

2666 A fait balliu pour tors et drois
Faire, quant il mius li plaira,
Li lupars, qui grant pouoir a :
Cil fu maîtres de son ostel.

2670 Li thigres apriés, n'i ot tel,
Éstoit huisiers et chambrelens.
Li oliphans, qui estoit lens,
Fu a la porte pour ovrir

2674 As grans fiestes, as cours tenir.
Li bugles, qui mout estoit fors,
Refu huisiers, pour çou que hors
Demourassent cil qui a court

2678 N'aportent chose qui atourt
A la maisnie charité.
Boutillier furent aprestré
Pirolus et dans Simia.

2682 Rangiver, mesure Talpa
Furent maître de la cuisine.

Ursus d'autre part se racline,
Qu'il fu li maître panetiers.

2686 Taurus d'autre part mesagiers
Furent entre lui et Aper.
Que vos diroie ? En nesun ver
Ne truis que ne fust remués
2690 De toutes choses li osthés
Dou roi lion et dou renart.

Quant çou fu fait, si fu mout tart
Ains que les taules fuses mises.

2694 Dont n'i ot fait longues devises
C'apriés tost que li rois s'asist
Apriés li autre, nus n'i mist
Longes que tuit sisent au dois^a.

2698 Isengrins fu li plus cortois,
Devant le roi ala servir^b.
Qui dont veïst siergans venir,
A grant plenté porter viande,
2702 De toutes pars cuit qu'ele espande,
Sigrant plenté en i avoit.
Li prieus au desus seoit

près du roi, dit : « Très cher sire, ces plateaux et ces assiettes si remplis sont une offense à Dieu. » Le roi répondit : « Il est bien étonnant, seigneur prieur, que vous pensiez que mon Hôtel serait transformé. Il y a longtemps que j'assistai à une cour plénière, mais jamais elle ne fut si sobre qu'on n'y ait mangé à satiété, quel qu'en fût le payeur. Sur ce point, on ne verra pas ma maison déchoir. » Là-dessus, Renart se montra courtois, tandis que le prieur fut méchant et vicieux lorsqu'il fit ces reproches à l'intendant, qui honorait ainsi la Cour. Ils burent et mangèrent à satiété, jusqu'à ce que les aumôniers crient qu'on ôte les coupes¹. On retira les nappes — ce ne fut pas une plaisanterie —, et on démontra les tables.

Le noble Timer s'avança alors, sa harpe à la main. Il n'en jouait pas en rustre, au contraire, il commença une chanson qui plut à tous. Mais il commença sur une si haute note qu'à la fin tous avaient les oreilles cassées. Aussi sa chanson ne plut pas au lion, lui qui était dans les affres de la mort. Il pria qu'au nom de Dieu on le porte à l'église pour y trouver l'apaisement. Ce qu'on fit. Et peu après, on dit là-bas les vigiles avec une vraie dévotion.

Or chacun venait à la Cour le soir pour y dîner. Lorsqu'ils entendirent le noble Tibelin et le hérisson crier à haute voix qu'ils mouraient de faim et réclamer qu'on ait un peu pitié

Del roi et dist : « Biau sire chiers,
²⁷⁰⁶ Outrages est quant si pléniers
 Sont cil platiel, ces escueles. »
 Li rois a dit : « C'est grans mierveilles,
 Sire prieus, que ja pensés
²⁷¹⁰ Que mes osteus soit remués.
 Lonc tans a que j'ai court tenue,
 Onques n'avint qu'ele si nue
 Fust que asés on i mangaſt,
²⁷¹⁴ Quiconques l'acruſt ne^a paiaſt.
 D'asés mengier ne d'asés boire
 Ne verran mon oſtel recroire. »
 De ceſti fu Renars cortois
²⁷¹⁸ Et li prieus fel et revois,
 Quant de çou reprist le pourveur
 Qui a la court faisoit l'ouneur.
 Asés burent, asés mangierent,
²⁷²² Tant que li amosnier criierent^b
 Par coi on oſta les hanas.
 Les napes trairent, ne fu gas,
 Que on les tables jeta jus.

²⁷²⁶ Dans Timers est a tant venus,
 Qui la harpe tint en ses mains,
 Dont il ne fist pas com vilains,
 Car une note a comenchie
²⁷³⁰ Qui de tous fu adont prisie,
 Mais que si haut l'encoumença
 Car a darraïn les estouna.
 Par coi sa note ne pleut mie
²⁷³⁴ Au liuon, cui la mors aigrie,
 Qui pour Diu prie c'on le port
 A mouſtier pour avoir deport.
 Et on si fist ; a tant briement
²⁷³⁸ De cuer devot et bonement
 Dist on vigiles la endroit.
 Isi avint c'a court venoit
 Cascuns au soir a court souper.
²⁷⁴² Quant il oïrent dant Thiber
 Et l'ireçon, que haut crioient
 Pour Diu que il de fain moroient,
 Aucun pau lours la feïst on
²⁷⁴⁶ De bien a lui et al mouton,

d'eux, nul ne voulut les entendre et tous passèrent leur chemin. Mais pas question de mettre les nappes pour le dîner, car le roi était allé prier à l'église. Nul ne dînerait : c'est ce qu'ils ont entendu dire là, car on avait mangé il y avait peu. Un sale individu dit : « On m'a demandé de bien le dire à tout le monde. Ce que je fais, car je commettrais une faute, si je tardais. » Alors chacun fit demi-tour et rentra chez lui.

Que vous dirais-je ? Il ne se passa rien de plus. Le jour cessa et la nuit vint. Le lendemain arriva où le roi devait mourir, puisque Orgueil et Envie l'y poussent, eux qui mènent les bons à la mort. Envie, Orgueil et Renardie nous enlèvent les bons dans la mort. Renardie, Envie et Orgueil gardent les mauvais et tuent les meilleurs. C'est précisément ce qui arriva au lion, qui était alors le plus noble animal existant. Il lui fallut mourir, être mis en bière et enterré, à la vérité. Car jamais pour de l'argent, ou en considération de parents ou d'amis, il ne put se soustraire à la mort.

Cela arriva ainsi. Ainsi mourut Noble le roi, n'en doutez pas. Et cela, par la perversité de celui dont je viens de vous raconter depuis le début comment il monta toute l'affaire¹ dont il vint à bout, grâce à lui-même et au hasard. Affaire qui apporta du malheur à ceux qui s'en occupèrent : ils en payèrent le prix les premiers, comme vous l'avez entendu.

Ne fu nus qui^a a aus entende,
 Anchois s'en vont. Mais n'est qu'en-
 A nape metre pour souper, [tende
 2750 Car li rois ert alé^b ourer
 Au moustier. Nus ne souperoit,
 C'ont entendu illuech endroit,
 Car n'avoit gaires c'on i menja.
 2754 Dist un felgars : « On' me rouva
 Que jou a tous bien le deïse,
 Et jou si fas, car mefeïse
 Se jou longement i metoie. »
 2758 A tant chascuns tourne sa voie
 Et sont a lour oșteus venus.

Que vos diroie ? Il n'i ot plus.
 Li jours passa et la nuis vint
 2762 Que l'endemain morir covint
 Si com Orgius, Envie avoient
 Qui lé bons a morir convoient.
 Envie, Orgius et Renardie
 2766 Les bons a morir nos avie.
 Renardie, Envie et Orgius

Les maus retient, s'ochit le mius.
 Et tout isi avint adont
 2770 Que le liuon, qui estoit dont
 La plus noble bieste qui fuist,
 Covint morir et metre en fuist
 Et entierer au dire voir,
 2774 Que onques puis pour nul avoir,
 Pour parens ne pour nul ami,
 Ne peut de mort avoir mierci.
 Ensi avint ; ensi fina
 2778 Nobles li rois, ne doutés ja,
 Et par le malisse a celui
 Dont je vos ai conté jehui,
 Coment de lonch puisa s'a chief
 2782 L'iauve, dont est venus a chief,
 Que par lui que par aventure
 Dont cil orent malaventure
 Qui traitierent [...]^d,
 2786 Dont il avint quel compererent^e
 Tout le premier, ç'avés oit.
 Maint autre ausi ains que j'ai dit

Bien d'autres aussi le payèrent, si la véritable histoire ne nous trompe pas, celle que je vous ai contée et conterai. Avant de terminer, je vais vous raconter une partie de son règne, puis j'arrêterai la course de mon cheval.

Le compererent ausiment,
²⁷⁹⁰ Se li drois conte ne nos ment
Que j'ai traité et traiterai

Ains que jou fine, conterai
Une partie de son rengne,
²⁷⁹⁴ Ains que jou sache sus mon regne.

JEAN DE CONDÉ
DIT D'ENTENDEMENT

[Vers 762-1075]

Alors nous arrivâmes dans une lande ; il aurait fallu aller jusqu'en Irlande pour en trouver une plus belle. Nous trouvâmes là une grande assemblée, qui ne cherchait pas à se cacher, car il s'agissait de Noble le lion, le roi, venu là avec une nombreuse troupe. De fait, il avait fait convoquer ses barons par tout son royaume et, au nom des fiefs qu'ils tenaient de lui, leur avait donné l'ordre de venir. Aussi arrivaient-ils de tous côtés. D'ailleurs les tables étaient déjà mises et les domestiques s'occupaient de préparer tout le service, chacun selon son office. Renart était là le tout premier, qui était gouverneur et maître de l'Hôtel royal. Il avait organisé tout le banquet et avait distribué les offices, car Renart est suffisamment avisé pour se faire des amis par son habileté. Il sut bien user de son talent, car tout doucement et insensiblement il avait si bien conquis le roi que ce dernier n'aurait rien fait sans lui. Il n'était personne à la Cour, pour qui Renart eût du ressentiment, que le roi ne chassât, sitôt mis au courant ;

⁷⁶² Lors venimes en une lande,
N'ot plus bele jusqu'en Yrlande.
La trouvasmes grant assamblee,
Qui n'estoit pas faite a emblee,

⁷⁶⁶ Car Nobles li lyons, li rois,
Iert venus a grans conrois.
Si ot fet ses barons mander
Par son royaume et conmander

⁷⁷⁰ Sur les fiés que de lui tenoient.
Pour ce de toutes pars venoient.
S'estoient ja les tables mises
Et les mesnies entremises

⁷⁷⁴ D'appareillier tout leur service,
Chascuns selonc le sien office.

La fu Renars tout premerains,
Qui de l'ostelert souverains

⁷⁷⁸ Et mestres de l'ostel le roy.

Establei ot tout le conroy

Et les offices devisés,

Car Renars est bien avisés

⁷⁸² D'amis par engien recouvrer.

Bien sot de son mestier ouvrer,

Car tout belement et a trait

Ot si le roi viers lui atrait

⁷⁸⁶ Que il ne feïst riens sans lui.

Il n'avoit en la court nului,

Se Renars contre cuer l'eüst,

Si tost que li rois le seüst,

en revanche, celui que Renart aurait voulu aider aurait tôt réussi, sans avoir besoin de se faire du souci. Renart avait bien placé ses deux fils : il les avait faits moines. L'aîné, Renardeau, était jacobin, et portait une robe noire¹ ; il était, en outre, grand juriste. Quant à Rousseau, il était cordelier² ; il chantait la messe devant le roi et le confessait. Renart avait nommé chambellan³ Martin le singe ; celui-ci servait le roi dans sa chambre matin et soir. À peine si le roi ne sombrait pas dans la folie, lorsqu'il sortait de sa chambre et qu'il s'éloignait de lui. Renart avait fait la paix avec Isengrin et l'aimait, disait-il, d'une amitié si parfaite que jamais il n'aurait de désaccord avec lui : seules la paix et une bonne entente régneraient entre eux. Il l'avait élevé à la Cour à une si haute position qu'en dehors de lui-même, nul n'était plus important ; en effet, il l'avait fait bailli et sénéchal⁴. Quant à Grimbert, le blaireau, il était maréchal et livrait l'avoine⁵. Le roi l'avait nommé dans la semaine. Tibert le chat avait la charge de grand maître queux de la cuisine ; ainsi se réservait-il chaque jour les meilleurs morceaux. Quant à Tiécelin le corbeau, Renart en avait fait le panetier⁶. Il l'aimait d'un cœur sincère : sa malice rendait le corbeau plus aimable à la Cour, car il avait bien retenu la leçon. Quant à Tardif l'escargot, il l'avait fait maître bouteiller⁷. Les conseils habituels de Renart, il savait bien les rete-

⁷⁹⁰ De sa court ne feïst widier ;
Et cui Renars volsist aidier,
Tantost ot faite sa besoigne,
Ne l'en couvenoit avoir soigne.

⁷⁹⁴ Ses deus filz or bien assenés
Renars, qui les ot ordenés.
Renardiaus jacobins estoit
Li aînés, et noirs dras vestoit ;
⁷⁹⁸ Si estoit grans mestres de lois.
Et Roussiaus estoit cordelois ;
Devant le roi chantoit la messe
Et s'aloit a lui a confesse.

⁸⁰² Chamberlenc avoit fet Martin
Le singe, qui soir et matin
Le roy en sa chambre servoit.
Par poi que li roys ne deroit,
⁸⁰⁶ Quant de sa chambre estoit issus.
Et il estoit de lui ensus.
A Ysengrin avoit pes faite
Et l'amoit d'amour si parfaite,
⁸¹⁰ Ce dist, que mais n'ara descort

A lui, mes pes et bon acort.
Fait l'ot en la court si seignour
Qu'après lui n'i avoit greignour,
⁸¹⁴ Qu'il ert baillieus et seneschaus.
Et Grimbers estoit mareschaus
Li taissons, si livroit l'avainne.
Fet l'ot li rois en la semaine.
⁸¹⁸ Tibiers li cas fu en saisine
D'estre grans queus en la cuisine,
S'en avoit toudis del plus bel.
Et de Tesselin le corbel
⁸²² Avoit fet Renars panetier ;
Et si l'amoit de cuer entier :
De ce qu'il ert malicieux,
S'en ert a court plus gracieus,
⁸²⁶ Car bien aprise ot sa lechon.
Et de Tardieu le lymeçon
Avoit fet mestre bouteillier.
Ce que Renars vot conseillicher,
⁸³⁰ Sot bien retenir et aprendre ;
Ne l'en couvendra point reprendre.

nir et les apprendre, sans qu'il convienne de le reprendre. Et Renart l'avait chargé du soin de bien d'autres affaires d'importance. L'huissier était maître Roonel, le matin, qui était prompt à outrager et à mal agir, car il était plein de trahison. Quant au fils aîné d'Isengrin, que l'on appelle Malegrin, Renart en avait fait le premier valet, qui servait le roi à table¹. Son frère, Cruel, qui était très fort et habile, était, lui, officier tranchant de la reine. Désormais Renart n'éprouvait plus de haine pour Isengrin ni pour sa parenté, car il lui devait loyauté en raison de sa fonction de parrain². À Monnequin, le fils du singe Martin, qui était bon latiniste et clerc tonsuré, avait été donné l'office de notaire et de comptable des dépenses de la Cour. Et Renart avait placé un moine gris à la Cour pour y être aumônier³ : il s'agit de maître Épineux le hérisson. Pelé le rat était son valet. Ces deux-là distribuent l'aumône, peut-être ont-ils part à la distribution⁴. . . Renart, qui connaissait plus d'un tour, avait engagé trois ménestrels pour divertir le roi. Ils ne s'aimaient guère. C'était Martinet, le fils de Martin, un jeune chien, fils du matin, et le troisième était le fils de Tibert le chat. Ce dernier allait souvent trouver son père, car il ne détestait pas les bons morceaux. Ces trois-là, je vous prie de le croire, se disputaient bien souvent. Je vous aurais bien raconté quelques faits les concernant, si cela ne m'avait trop retardé.

De mainte autre grosse besoigne
Li ot Renars chargie le soigne.

⁸³⁴ Huissiers estoit dans Roeniaus
Li mastins, qui estoit isniaus
A faire outrage et vilonnie,
Car plains ert de grant felonnie.

⁸³⁸ Et de l'ainsné fil Ysengrin,
Que l'en apele Malegrin,
Le mestre vallet fet avoit
Et de l'escuele servoit.

⁸⁴² Et ses autres freres Despiers,
Qui moult estoit fors et apiers",
Trenchoit par devant la royne.
N'ot mes Renars point de hayne

⁸⁴⁶ A Ysengrin n'a son linage,
Car foy li dut par comparage.
A Monnequin le fil Martin
Le singe, qui bien sot latin

⁸⁵⁰ Et qui estoit clers couronnés,
Estoit li offices donnés
D'escrire a court et de conter

Que li frait pooient monter.

⁸⁵⁴ Renars avoit mis un gris monne
A court pour recevoir l'aumonne :
C'est dant Espinart l'yreçon.

Pelet le rat ot a garçon ;
⁸⁵⁸ Entr'eus deus l'aumone departent,
Bien puet estre que il y partent...

Renars, qui moult d'engien savoit,
Au roy trois menestreus avoit
⁸⁶² Pourchaciez pour lui solacier.

Li uns n'ot guaires l'autre cier :
C'ert Martinés li filz Martin
Et uns goucés, filz le mastin,
⁸⁶⁶ Filz Tibiert le cat fu li tiers.

Vers la cuisine volentiers
Pres de son pere se traioit,
Car bons morsiaus pas ne haioit.
⁸⁷⁰ Cil troi, ce vous ai en couvent,

Se descordoient moult souvent.
De lor fais assés vous deïsse,
Se troploing sejour n'i meïsse.

Le messager du roi était la martre. Cette dernière portait ses lettres et ses actes ; elle connaissait parfaitement les gîtes et les passages, sans qu'il fût besoin de l'en informer. Mais il n'y avait pas de Chantecler à la Cour : il n'osait y aller à cause de Renart. À ce dernier, en effet, le roi avait abandonné sa famille entière et lui avait accordé de pouvoir en capturer autant d'individus qu'il le souhaitait sans commettre la moindre faute. En outre, Renart avait obtenu que tous ceux qui avaient leurs habitudes à la Cour en fussent bannis. Ils ne fréquentaient plus la Cour, à moins d'être convoqués pour un procès, ou d'être appelés pour une assemblée plénière réunie par le roi. Renart dans sa malice avait si bien changé les manières du roi que celui-ci déclara que sa Maison ne mènerait plus aussi grand train qu'au-paravant. Il se méprenait sur les intentions de Renart. Lorsque Renart était haï par le roi, alors tout le pays le haïssait ; mais dès qu'on voit qu'il est aimé, alors il est acclamé comme seigneur et maître. Et tel lui porte honneur et le proclame seigneur, qui l'aime bien peu au fond de son cœur. Mais il n'ose pas avoir d'autre conduite, car personne n'ose se plaindre de Renart. Renart, qui avait tout fait préparer, a donc fait sonner pour que l'eau soit apportée. Et le roi s'est assis à table, arborant un visage heureux et amical. Quant à la reine, elle s'assit à sa droite. Alors le roi fit aussitôt asseoir Renart à la droite de la lionne, sa femme colérique et traîtresse. Mais Renart la tenait

⁸⁷⁴ Messagiers le roy fu li martres.
Cil portoit ses briés et ses chartres ;
Bien savoit gistes et trespas,
Enseignier ne li couvint pas.

⁸⁷⁸ A court n'ot point de Chantecler :
Pour Renart n'i ozoit aler,
Cui li rois ot donné un don
Que son linage en abandon

⁸⁸² Li ot mis, qu'il en pooit prendre
A sa volenté sans mesprendre.
Encore ot Renars pourchacié
Que tuit erent de court chacié

⁸⁸⁶ Cil qui devanteüstre y soloient.
De la court point ne se melloient,
S'il ne lor estoit conmandé
Pour plais, ou il fussent mandé

⁸⁹⁰ Que li rois tenist court pleniére.
Si avoit changié de maniere
Renars par malice le roi
Qu'il dist c'onques plus n'ot arroy

⁸⁹⁴ A son ostel c'ore y avoit.
Le couvenant moult mal savoit.
Quant Renars fu du roy haïs,
Si le haioit tous li païs ;

⁸⁹⁸ Et quant on voit qu'il est amés,
S'est sires et mestres clamés.
Sil'ouneure teus et le claimme
Seignour, qui en son cuer poil'ainme.

⁹⁰² Mes n'en ose faire autre chose,
Car nus de lui plaindre ne s'ose.
Renart ot fet tout atourner,
Ensi a fait l'aigue corner.

⁹⁰⁶ Et li roys s'est assis a table
A chiere lie et amistable,
Et la roïne sist deseure.
Si fist li roys seoir en l'eure

⁹¹⁰ Renart deseur la lyónnesse,
Sa fame yreuse et felonnesse.
Mes Renars si bien la tenoit
Que tout ensemment la menoit

si bien en son pouvoir qu'il la menait tout comme on le fait d'un petit enfant. Il lui fit chanter une chanson dont le texte était plaisant et court, afin de réjouir plus encore la Cour. Le roi appella dame Hersent, et la vieille consentit volontiers à prendre place juste à côté de lui. Puis Renardeau s'assit auprès d'elle. Et à côté de lui dame Hermeline, sa mère, prit place. Jamais je ne vis une béguine¹ se comporter avec plus de simplicité, et pourtant, si elle avait tenu acculée une oie grasse ou une poule, elle aurait eu tôt fait de l'étrangler ! Son fils Rousseau était assis à côté d'elle. Ainsi était-elle entourée par ses deux enfants. Plus bas était assise dame Berte, la femme du singe, qui s'était montrée fort cruelle et pleine de malice². Tous les plats étaient prêts, il n'y avait plus qu'à manger et ils eurent largement de quoi se contenter. Il y avait encore bien d'autres tables. Là s'installèrent ceux qui le purent. À l'une d'elles on fit asseoir Brun l'ours, tout en le qualifiant des épithètes de vilain et de grossier. À côté de lui il y avait le cerf Brichemer et le sanglier. On vit ce dernier écumer de rage à ce spectacle qui lui déplaisait parce qu'il lui paraissait injuste. Après lui étaient assis le cheval, Bruiant le taureau et Belin le mouton. L'âne était auprès d'eux. Puis venait Couard le lièvre, pris d'une fièvre due à son mécontentement³. Mais je ne peux vous les nommer tous car je désire atteindre la fin de mon projet. Isengrin parcourait la maison, donnant ses ordres.

⁹¹⁴ C'on fait le petit enfançon.
Chanterli fait une chançon
Dont li mot sont plaisant et court
Pour plus aresbaudir la court.

⁹¹⁸ Li rois hucha dame Hersent
Et la vielle bien s'i assent.
Lés le roi s'assist coëte a coëte,
Et Renardiaus s'assist encoëte,

⁹²² Par dalés lui dame Emmeline
Sa mere. Onques ne vi beghine
Plus simplement se conteniêt,
Et ne pour quant, s'elle teniêt

⁹²⁶ Grasse oie ou geline en anglee,
Elle l'eüst tost estranglee !
Roussiaus ses filz seoit dalés,
Einsi en ot deus a ses lés.

⁹³⁰ Par dessous seoit dame Berte
La singesse, qui moult desperte
Et malicieuse ot esté.
Li més furent tout apreüsté

⁹³⁴ Qu'il n'i ot mes fors du mengier.
Assez en orent sans dangier.
Autres tables assés y ot ;
Si s'i assist qui seoir pot.

⁹³⁸ A l'une ont fet seoir Brun l'ours,
Si dient qu'il est vilz et lours.
Dalez lui le cherf Briquemier,
Le sengler vit on escumer

⁹⁴² D'ardeur de ce que il veoit
Tel chose qu'il li desseoit,
Dont il li samble ce soit tors.
Li chevaus et Bruians li tors

⁹⁴⁶ Et Belins li moutons après
Sisent, li asnes^a lor fu prés.
Après seoit Coars li lievres,
Cui d'irour sont prises les fievres.

⁹⁵⁰ Ne les vous puis pas tous nommer,
Car mon propos wel assommer.
Ysengrins par l'oëtel aloit,
Devisant quanque il voloit.

Martin le singe n'était pas non plus assis : il courait partout. À l'un, il fait une grimace, à un autre, il pince la joue, l'oreille ou lui tire une touffe de cheveux. Ainsi le singe s'ingénie-t-il à agir de façon étonnante pour amuser le roi. Tantôt il retourne se placer sur son épaule, tantôt il chante, saute et danse, car de son art il connaissait toutes les finesses. Tantôt il va parler à voix basse avec Renart. Il voulut sauter à nouveau sur le roi, mais il fit un faux mouvement et heurta Madame Fièvre. Et il ne fut pas si rapide que la reine ne pût le frapper et le tirer à elle. Elle lui aurait lacéré le visage, si le roi dans sa colère ne le lui avait repris. Mais elle réussit à s'en sortir disant, que Dieu la protège, qu'elle n'avait agi ainsi que pour rire. Martin faisait preuve de finesse en toutes circonstances. Il sut cette fois voir la mouche dans le lait¹ et cessa son manège pendant un bon bout de temps. Quant au roi, il fit des reproches à la reine, tandis que Renart commença à chanter. Et toute la Cour lui donna la réplique. Martin le singe se cacha, empruntant son capuchon à Épineux. Parfois il sortait la tête et faisait une grimace au roi. Il ne se taisait que par malice. Et lorsque Renart cessa son chant, Martin le singe bondit. Il sauta sur Belin le mouton, puis se mit à chanter sur un ton élevé. Tous ceux qui le virent en rirent. Dans le service des tables, certains furent bien et largement servis et d'autres à peine. Les ménestrels firent leur métier et mon-

⁹⁵⁴ Martins li singes ne siēt pas,
Ains vait partout plus que le pas.

Il vait a l'un faisant la moe
Et l'autre reprent par la joe,
⁹⁵⁸ Par le toupet ou par l'oreille.

Einsi li singes s'apareille
A faire choses desguisees
Pour le roi servir de risees.

⁹⁶² Puis revait le roy a l'espace,
Puis chante et puis espringe et bale,
Car il fu soutilz en son art.
Puis vait conseillicier a Renart.

⁹⁶⁶ Lors revot saillir sur le roy,
Mes il fiēt un poi de desroy
Car il hurta madame Fièvre.
N'ala pas si tost ne le fièvre

⁹⁷⁰ La royne et vers lui le sache ;
Desroute li eüst la face,
Ne fust li rois qui li toli
Et si s'en courecha a li.

⁹⁷⁴ Mes elle s'en sot bien resqueure
Qu'elle dist, se Diex la sequeure,
Qu'elle ne l'ot fet fors par gas.

Martins fu soutieux en maint cas.

⁹⁷⁸ Bien sot connoistre mousche en lait :
Moult grant pieche le juer lait.

Et li roys la royne tenche,
Et Renars a chanter commanche,

⁹⁸² Et toute la cours le respont.
Martins li singes se repont,
S'emprunte a Espinart s'aumuce.
A la foyz la teste hors muce

⁹⁸⁶ Et au roy la moe faisoit.
Tout par malice se taisoit.
Quant Renars le chantel⁹ laissa,
Martins li singes s'eslaissa

⁹⁹⁰ Et saut sur Belin le mouton.
Puis prent a chanter a haut ton,
S'en risent tuit cil qui le virent.
Li siervant as tables servirent

trèrent leur habileté. Nombreux étaient ceux qui avaient du talent, mais Martinet les a tous surpassés par ses impertinences. Le roi décréta que c'était le plus agréable et le plus plaisant, quoi qu'on dise. Et pourtant de ce métier il ne savait rien d'autre que trouver des impertinences au bon moment. Entendement dit : « Cher compagnon, il est acheté bien cher le pain que l'on vient manger à cette Cour, car nombreux sont ceux qui n'en obtiennent qu'avec difficulté. Nous n'avons aucune raison de nous attarder : nous ne pouvons rien gagner ici. On pourra plaider ici même, mais le tort sera transformé en droit. Toute la Cour est menée par eux trois, les conseillers intimes du roi : Isengrin, Martin et Renart. Par la foi que je dois à saint Léonard, aucun jugement ne peut être prononcé dans cette Cour, quelle que soit la peine qu'on y mette, avant que l'un de ces trois-là ne se mêle de faire avancer l'affaire. » Je dis alors : « C'est là une situation étrange. J'ai entendu dire les poèmes sur Renart et comment on le haïssait habituellement lorsqu'il ne cessait de trahir tout le monde. À présent grands et moins grands le craignent et, à cause de cela, lui font fête et honneur. — Mon ami, dit-il, aujourd'hui Renart se répand et règne sur bien des Cours dirigées par des hommes puissants qui pensent mal. Cela arrive souvent à qui s'appuie sur les conseils d'autrui ou se fie trop à autrui. Si pareille chose se produit en certaines Cours, cela n'arrive pas partout.

⁹⁹⁴ Les aucuns bien et grandement
Et les autres recrandement.
Meneſtrel de lor meſtier oevrent
Et lor ſens mouſtrent et descuevrent

⁹⁹⁸ Dont il y ot des bons assés,
Mes tous les autres a passés
Par moquerie Martinés.

Li rois dist que c'est li plus nés
¹⁰⁰² Et li plus plaisans, quoi c'on die.

Si ne sot de meneſtraudie
Fors tantqu'il sot bien heure et point
De moqueries faire a point.

¹⁰⁰⁶ Dist Entendemens : « Biaus compains,
Moult est chier achatés li pains
C'on vient en ceſte court mengier,
Car pluseur l'ont a grant dangier.

¹⁰¹⁰ N'avons que faire d'arreſter :
Ci ne poons riens conquēſter.
On plaidera ja ci en droit,
Si fera on du tort le droit.

¹⁰¹⁴ Toute la cours va par eus trois

Et li conſeus le roy deſtrois :

Yſengrin, Martin et Renart.

Foy que je doi ſaint Lienart,

¹⁰¹⁸ Nus jugemens n'i puet passer,
Tant s'en ſache nus hom laſſer,
Que l'un de ces trois n'i couviegne,
Ains que jugemens avant vieigne. »

¹⁰²² Lors dis : « C'est couvenans diviers.
J'ay oï de Renart les viers,
C'oument on le ſoloit haïr
Quant^b il ſoloit chaſcun trahir.

¹⁰²⁶ Or le doutent grant et menour
Et ſe li font feſte et hounour.

- Amis, dist il, au jour d'ui court
Renars et regne en mainte court
¹⁰³⁰ De riche houme qui mal ſentent.
Qui a autrui conſeil s'atent
Ou qui en autrui trop ſe fie,
Ains en avient mainte fie.

¹⁰³⁴ Et ſe teux choſe en court aucune
Avient, n'est pas partout coumune.

Cependant en tous les lieux où tu iras, tu en trouveras quelque trace. Je voudrais te donner de courtes explications, car ce que nous avons vu est simple à comprendre. Malice, fraude, tricherie et sensualité sont représentées par Renart. Isengrin symbolise ceux qui font ouvrir les coffres et rapportent à la Cour l'argent dont ils dépouillent les pauvres. Ce sont des loups car ils pillent le pays. Par le singe, comprends ceux qui flattent, qui font bien des mines et des grimaces. À la Cour, on adore pareilles gens qui tiennent de faux discours et passent la brosse à reluire¹. Il n'y a aucun des personnages cités que tu ne puisses identifier, si tu veux bien y réfléchir. Je ne te donnerai point d'explication pour Tardif, qui rend de lents services à la Cour, mais si tu le veux, penche-toi sur son cas. Pour Rousseau et Renardeau, je m'en remets à toi, ainsi que pour Roonel, qui monte la garde à la porte. Considère-les, si tu le souhaites, ainsi que tous les autres. À coup sûr tu peux reconnaître que Renart parcourt le monde entier ; sur toute son étendue, il a répandu sa renardie. Renart marche hardiment partout : il ne redoute plus personne. Il a bien plus de pouvoir en la Cour de Rome qu'il n'en a ailleurs ; là Renart est avec les meilleurs. Celui qui séjourne là-bas le sait bien : le pape l'a retenu comme conseiller, à ce que j'ai entendu dire. Au temps présent, clercs et laïcs honorent Renart et croient en lui. Je vois bien qu'ils l'abjurent peu souvent. »

Mes en tous liex ou tu vendras,
Aucun samblant en trouveras.
1038 Petit t'en vodrai deviser,
Car legier est a aviser.
Malisce, barat, tricherie
Sont en Renart et lecherie.
1042 A connoistre donne Ysengrins
Ceus qui font ouvrir les escrins
Et rapportent a court l'argent
Qu'il prennent sus la povre gent.
1046 Leu sont car le païs desrobent.
Par le singe entent ceus qui lobent,
Qui font grans moes et grans chieres.
Teles gens a on a court chieres
1050 Qui losengent et ostent busches.
N'i a nul cognoistre ne pussés,
Se d'estudier as talent.
De Tardieu qui sert a court lent,
1054 Ne te ferai point de devise,
Mes se tu wes, se t'i avise.

De Rousselne de Renardel
Je t'en charge au col le fardel,
1058 Ne de Roenel qui l'uis garde.
A ta volenté y regarde^d
Et as autres communement.
Connoistre pues certainement
1062 Que Renars queurt partout le monde ;
Tant come il dure a la reonde
A espandu sa renardie.
Renars va a chiere hardie
1066 Partout : il ne doute mes^b houme.
Il puet bien en la court de Roume
Assés plus qu'il ne fache aillours ;
La est Renars o les meillours.
1070 Bien le set qui sejourne la :
De son conseil retenu l'a
Li papes, oï dire l'ai.
Au tans qui or ceurt, clerc et lai
1074 Houneurent Renart et le croient^c
Je voi que petits'en recroient. »

DIT DE LA QUEUE DE RENART

Puisque j'ai évoqué l'art de Renart et le mensonge, afin que chacun en ait une juste vision et se garde mieux de ce péché, car ni le mensonge ni l'art de Renart ne plaisent à Dieu et à Marie, je vais vous dire un poème sur Renart. Chacun d'entre vous y trouvera son lot.

I

Très aimable public, écoutez, afin que Dieu vous préserve du mal ; je vais vous remettre en mémoire de belles paroles, si vous voulez bien vous taire. Certains me demandent, quand je vais chantant dans Paris, si je suis capable de parler de quelque manière de la queue de Renart.

Pour ce que j'ai fet mencion
De renardie et fiction,
A ce que chascun droit regart
Aïst et miex de pechié se gart,
Quar fiction ne renardie
A Dieu ne plaisent n'a Marie,
Un dité diray de Renart.
Chascun de vous en a sa part.

1. Tres douce gent, entendez,
Que Dieu vous gart de contraire^a.
Par moy seront recorderz
- ⁴ Biaux mos, s'il vous plaist a taire^b.
Aucuns me vont demandant,
Quant par Paris vois chantant,
Se say parler par nul art
- ⁸ De la queue de Renart.

II

De Renart, je suis bien capable de parler. J'ai occupé ma mélancolie à rimer de jolis mots et il est raisonnable que je les dise. [Il n'est seigneur ni] chevalier, qui ne se comporte en homme très fier, quand il peut avoir sa part de la queue de Renart.

III

Renart, aujourd'hui, doit être mieux considéré que tout autre animal. Il n'est duc ni prince, si grand soit-il, qui ne fasse fête de sa queue. Chacun la porte sur lui ; ils s'en réjouissent et s'en parent. Écoutez bien, et que Dieu vous garde : aujourd'hui règne Renart.

IV

Sur les chapeaux, par grand orgueil, on met la queue de Renart. Et il ne vaut pas une queue de cerise celui qui n'a un chapeau à cette mode. Quant à son inventeur, je ne sais à quoi il pensa. Mais chacun se trouve plein de hardiesse grâce à la queue de Renart.

V

C'est tout au sommet de leur chevelure que la portent tous ces jeunes gens. Ils ne donneraient pas une pomme pour du menu vair ou de l'écureuil. Hermine, agneau blanc, gros vair et chevreau ne valent pas un coup de dés¹ en comparaison de la queue de Renart.

11. De Regnart scey bien parler.

J'ay mis ma melancolie
En gracieus mos rimer.

12 Raison est que je les die.

[N'est baron ne] chevalier^a

Qui ne se porte molt fier^b,

Quant puet avoir a sa part

16 De la queue de Regnart.

14. En chapiaus par grant revel

Est la queue Regnart mise.

Il ne vaut pas un porel

28 Qui n'a chapel en tel guise.

Cil qui premier le trouva

Ne scé de quoy s'apensa.

Chascun se porte gaillart

32 De la queue de Regnart.

111. Regnart se doit miex proisier

Au jour d'ui que nule beste ;

N'est duc ne si haut princier

20 Qui de sa queue n'ait feste.

Chascun la porte sur li,

Gay s'en portent et joli.

Entendez, que Dieu vous gart :

24 Au jour d'ui regne Regnart.

v. En haut dessus leur cheveus

La portent tuit cilz jone homme.

Menu vair ni escureus

36 Ne prisent pas une pomme.

Ermine ne blans aigniaus

Ne gros vair ne les chevriaus

Ne valent pas un hasart

40 Vers la queue de Regnart.

VI

Renart est parvenu au sommet. Chacun aujourd'hui l'honore :
prélats, évêques, abbés. Chacun aujourd'hui travaille pour lui :
prêtres, moines, jacobins, cordeliers et béguins¹, qui sont bien
hypocrites, puisqu'ils cachent Renart sous leurs chapes.

VII

Quand il veut, Renart est abbé et, quand il veut, il est moine,
doyen, prêtre tonsuré, ou bien encore chanoine. Quand il veut,
il prend l'aumusse². Partout il fait toutes ses volontés grâce à
son art : personne n'a de pouvoir contre lui.

VIII

Renart [...], quand il veut, porte un manteau fourré³. Quand
il veut, il n'y a pas meilleur logicien que lui dans le pays. Quand
il veut, il est docteur ès lois. Renart, d'ailleurs, possède ses
propres lois ; peu lui importe que ce soit tôt ou tard : Renart a
tout en son pouvoir.

IX

Renart va plaider à la Cour et tous le tiennent pour sage. Dans
les sermons qu'il prononce dans les églises de village, Renart
justifie son pouvoir⁴. Renart accomplit tous ses désirs ; il attire
chacun à sa cause. Le renard possède une bien grande queue !

vi. Regnart est en haut montez.

Chascun au jour d'uy l'onneur :
Prelas, evesques, abbez.

⁴⁴ Chascun au jour d'ui labeure :
Preſtres, moingnes, Jacobins,
Cordeliers et li beguins,
Qui font bien le papelart.

⁴⁸ Sous leur chapes ont Regnart.

viii. Regnart [est]''...

Quant il veut houce a fourree
Quant il veut, logicien

⁶¹ N'a meilleur en la contree.
Quant il veut, sire est de lois ;
Regnart a toutes ses lois.
Ne li chaut, soit tost ou tart :

⁶⁴ Sous sa main a tout Regnart.

vii. Regnart est, quant weut, abbé ;
Et quant il veut, il est moingne,
Doien, prestre coronné ;

⁵² Et quant weut, il est chainoingne.
Quant il veut l'aumuce prent.
Tout a son commandement
Fait par tretout par son art :

⁵⁶ Nul n'a pouoir a Regnart.

ix. Regnart va a court plaidier :
De tous est tenu pour sages.
En esglises preschier

⁶⁸ Regnart va par les vilages :
Regnart fait sa main blanchir.
Regnart fait tout son plaisir ;
Chascun atrait a sa part.

⁷² Trop grant queue a le regnart !

X

Béguines, nonnes et filles-Dieu¹, nul n'en doute, sont maîtresses en renardie : chacune l'attire à elle. Par sa grande arrogance, Renart s'établit prince et roi sur tous. Fauvel² se range à sa cause, grâce à l'intelligence rusée du renard.

XI

À la Cour viennent le servir roi et prince, duc et conte. Il fait obéir chacun mais la honte ne lui en revient pas. Fauvel le sert à table, à son lever et à son coucher. Les animaux de toutes origines obéissent à Renart.

XII

À tous les corps de métier je propose, conseille et recommande qu'ils aillent sans retard chercher une partie du renard. Orfèvres, émailleurs, fabricants de chasubles et changeurs, allez chercher votre part de la queue de Renart.

XIII

Maréchaux-ferrants, charpentiers, marchands de sel, tanneurs, marchands et bouchers, ne soyez pas les derniers. Tailleurs de vêtements mais aussi pelletiers, sans nul délai, gardez-vous d'être timides à attirer Renart vers vous.

- x. Beguines et ces nonnains
Et files Dieu, nul n'en doute,
De Regnard sont souverains :
⁷⁶ Chascune vers soy le boute.
Regnard par son grant derroy
Se fait sur tous prince et roy.
Fauvel atrait a sa part
⁸⁰ Par son engin le regnard.

- xi. A la court le vont servir
Roy et prince, duc et conte.
Tout fait vers lui obeir
⁸⁴ A li n'est pas la honte.
Fauvelle sert au mengier,
Au lever et au couchier.
Bestes de diverses part
⁸⁸ Obeissent a Regnard.

- xii. A toutes gens de mestier
Loe je, conseil et prie
Qu'il voient sans atargier
⁹² Querre du regnard partie.
Orfevres, esmailleurs,
Chasubliers et changeurs,
Alez querir vostre part
⁹⁶ De la queue de Regnard.

- xiii. Mareschaus et cherpentiers,
Sauniers, gens de tannerie
Et marcheans et bouchiers,
¹⁰⁰ Derreniers ne soiez mie.
[Et tai]lleurs^a de robe aussi,
Peletiers sans nul detri,
Gardez ne soiez couart
¹⁰⁴ De traire vers vous Regnard.

XIV

Procureurs, avocats, copistes, clerks, qui vous engraissez à ne rien faire, Renart s'incline devant vous. Poissonniers et vendeurs de harengs, épiciers et regrattiers¹, on vous tiendra pour des imbéciles, si vous ne mettez pas Renart de votre côté.

XV

Drapiers et cordonniers doivent être de la fête. Boulangers et épiciers seront eux aussi de cette grande famille². Armuriers et fourbisseurs, gainiers³, tabletiers⁴, brodeurs, allez chercher votre part de la queue de Renart.

XVI

Fabricants de harnais, selliers, ouvriers du cuir, batteurs d'or, ne tardez pas. Fabricants de ceintures, mégissiers⁵, travailleurs des messageries, charbonniers et bûcherons, taverniers et fabricants de chandelles, courez vite, comme des hommes hardis, prendre votre part de Renart.

XVII

Fabricants de hoquetons et merciers⁶, paysans, foulons, lainiers, teinturiers, courez tout de suite chercher Renart. Marchands de vin, courtiers, vendeurs d'oublies, huiliers, allez chercher votre part de la queue de Renart.

- xiv. Procureurs et avocas,
Escrivain, gent de clergie,
Qui de rien faire estes cras,
¹⁰⁸ Regnart vers vous s'umilie.
Poissonniers et harengiers,
Espiciers et regrattiers,
On vous tendra pour musart
¹¹² Se vers vous n'avez Regnart.

- xvi. Lormiers, seliers, baudroiez,
Orbateurs, ne targiez mie.
Couraiers, mesgeyciers
¹²⁴ Et gens de messagerie
Et cherbonniers et buchiers,
Taverniers et chandeliers,
Courez tost comme gaillart
¹²⁸ Prendre vo part de Regnart.

- xv. Drapiers et cordouenniers
Doivent estre de la feste.
Boulangiers et espiciers
¹¹⁶ Seront aussi de la geste.
Armuriers et fourbisseurs,
Gainiers, tabletiers, broudeurs,
Alez querir vostre part
¹²⁰ De la queue de Regnart.

- xvii. Auquetonniers et merciers
Et laboureur de terre,
Foulons, laniers, tainturiers,
¹³² Courez tantoist Regnart quere.
Marchans de vin, courratiers,
Vendeurs d'oublees, huilliers,
Alez querir vostre part
¹³⁶ De la queue de Regnart.

XVIII

Vendeurs de bière et de piquette¹, vous aurez pour vous le beurre et l'argent du beurre²; fabricants de lanternes, étudiants³, je n'en doute pas, serveurs et savetiers⁴: parce que le vin est cher, vous les avez attrapés avec votre marchandise bon marché⁵. Vos vêtements seront doublés de la fourrure de Renart.

XIX

Il n'est aujourd'hui aucun artisan ni aucun marchand, excepté le volailler, qui n'aime et n'estime le renard. En revanche les volaillers ont juré, s'il ose venir leur faire visite, qu'ils auront la queue de Renart.

XX

Vous qui m'avez écouté, mon poème ne doit pas vous déplaire car on dit, comme vous le savez, que Renart fait réellement en tout lieu ce qu'il veut. Demandez donc joyeusement que Dieu vous garde de tout ennui. Renart est plein de malice.

XXI

Renart provoque la guerre quand il le veut, à ce que j'ai entendu dire; quand il veut, il ramène la paix. Mais le lion, qui est le roi des animaux, le lui fera payer: il fera tomber le renard. En ambitieux, Renart monte trop haut et il faudra qu'il chute.

xviii. Cervoisiars et bufetiers

Vous arez de vo partie

Cote, sercot; lanterniers

¹⁴⁰ Escoliers, je n'en dout mie,

Porte platiaus, savetiers:

Pour ce que le vin est chiers,

Vous les avez prins au lart.

¹⁴⁴ Fourrez serez de Regnart.

xx. Vous qui oï nous avez,

Ne vous doit mie desplaire

Quar on dit, bien le savez,

¹⁵⁶ Que Regnart ce qu'il weut faire

Fait en tous lieux vraiment.

Mes ordonnez lieement

Que Diex d'encombrier vous gart.

¹⁶⁰ Malicïeus est Regnart.

xix. Il n'est au jour d'ui mestier

Ne nule marchandise

Excepté le poullailier,

¹⁴⁸ Qui le regnart n'aime et prise.

Mes poullailiers ont juré,

Se Regnart est si osé

Qui leur vigne faire esgart^a,

¹⁵² La queue aront de Regnart.

xxi. Regnart si fait guerroiier

Quant il weut, ce oï dire,

Quant i weut, fait apaisier.

¹⁶⁴ Mes le lion, qui est sire

Des bestes, l'en paiera:

Le regnart trebuchera.

Trop haut monte comme quoquart,

¹⁶⁸ Cheoir faudra jus Regnart.

XXII

Aussi je vous conseille et recommande de repousser Renart loin de vous, car c'est le diable qui, selon ses très mauvaises manières, fait ainsi régner Renart, pour mener en enfer ceux qui se mettent de son côté. Le renard est très mauvais.

XXIII

Je veux cesser de vous parler de Renart, mais, d'un seul cœur, prions Dieu, qui est roi de justice, qu'il maintienne dans leur ferme puissance notre roi et ses amis. Que le doux Père et Jésus-Christ nous gardent du tourment et du mal. J'arrêterai ici de parler de Renart.

xxii. Et pour ce vous lo et pri
Que vous le traiez arriere
 De vous, quar li anemi
¹⁷² Par sa tres fausse maniere
 Fait Regnart ainsi regner,
 Pour ceus en enfer mener
Qui se traient a sa part.
¹⁷⁶ Il est trop malle regnart.

xxiii. De Regnart vous weil laisser,
 Mes prion d'une acordance
 Dieu, qui est roy droiturier,
¹⁸⁰ Qu'il tigne en ferme puissance
 Nostre roy et ses amis.
 Le dous pere, Jhesucris,
 D'annui et de mal nous gart.
¹⁸⁴ Cy fineray de Regnart.

NOTICES,
NOTES ET VARIANTES

LE ROMAN DE RENART

(Manuscrit de Paris, Arsenal 3334)

Branche Ia

LE JUGEMENT DE RENART

(Martin I, Roques I, FHS 10)

NOTICE

Cette branche, qui n'est pas la première du point de vue chronologique, est la plus célèbre, la plus remarquable sans doute du point de vue littéraire, et celle qui paraît avoir le plus fasciné le public puisque, paradoxalement, elle figure en tête de recueil dans les collections α et β^1 comme dans *H*, notre manuscrit de base : dix manuscrits, soit les deux tiers de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, choisissent cette disposition. La collection γ considère le *Roman* à la manière d'un cycle épique et s'ouvre sur le récit des « Enfances Renart » : « Le Jugement de Renart » n'est que la dixième séquence narrative dans le manuscrit *C*. Cette position est beaucoup plus logique : la branche du « Jugement » vient juste après la branche de « L'Escondit² », dont elle se présente comme une continuation : c'est elle, d'ailleurs, qui nous transmet le nom de Pierre de Saint-Cloud, en qui le copiste voit l'initiateur du *Roman*. La branche Ia est la seule, avec celle du « Pèlerinage³ », à nous avoir été également transmise de façon indépendante, hors collection. Le *Reinaert de Vos* flamand, au XII^e siècle, transcrit essentiellement cette branche du *Jugement*, qu'il complète à sa manière en utilisant des souvenirs des autres branches, mais aussi en innovant. Le poème de Goethe⁴, qui procède de cette tradition étrangère, commence lui aussi par la branche Ia.

Ce n'est pas un mince paradoxe que de faire commencer le cycle renardien par un texte qui se réclame d'emblée d'un récit plus ancien mais jugé incomplet. Le récit rétrospectif anticipe ainsi sur la narration : cela n'est tenable que dans la mesure où la constitution du recueil est largement postérieure à la phase de la création pure, où les branches vivaient d'une vie indépendante, et où les lecteurs de la branche Ia — qui étaient surtout des auditeurs à la fin du XII^e siècle — connaissaient depuis longtemps les crimes perpétrés par Renart dans les branches Vc, VIIa

1. Sur ces collections, voir la Note sur la présente édition, p. LXXIII.

2. Branche Vc, p. 191.

3. Branche IV de *H*.

4. *Renart le goupil*, publié en 1793.

et IX¹, de plusieurs années antérieures. Le copiste du manuscrit *H* suit donc une tradition sans innover.

La branche Ia, où se trouvent réunies la plupart des techniques du cycle renardien en cours de formation, a joué un rôle considérable : écrite à un moment central de l'élaboration des contes de Renart, sans doute vers 1179², elle rassemble la plupart des données des premières branches et, par la fermeté de sa structure et la qualité de son style, fournit un véritable modèle pour les conteurs futurs. L. Foulet, comme L. Sudre, qui ont généralement des positions opposées, s'accordent à reconnaître l'importance de ce texte : « C'est cette branche en effet qui [...] a dominé presque toutes les combinaisons d'aventures et a fourni le point de départ de la plupart des agencements³. »

Pour la première fois dans la tradition renardienne — si l'on s'en tient, faute de mieux, à la chronologie proposée par L. Foulet —, la branche Ia possède une réelle unité d'action : elle relate le procès intenté à Renart par Isengrin à la suite du viol de la louve, procès qui devient celui de la malignité de Renart lorsque les autres victimes se lèvent pour énoncer leurs propres plaintes. Mais comme la branche de « L'Escondit »⁴, elle s'achève sur un échec, Renart trouvant le moyen d'échapper à la mort. J. Dufournet a dégagé le schéma général que la branche Ia a emprunté à « L'Escondit » de Pierre de Saint-Cloud⁵ :

1. la Cour de Noble est réunie : seul Renart est absent ;
2. ses méfaits sont dénoncés au cours d'une discussion animée ;
3. une circonstance aggravante surgit ;
4. on envoie chercher Renart pour qu'il se justifie ;
5. il est condamné (ou, dans des branches ultérieures, mis en difficulté) ;
6. il parvient à s'échapper, contre toute attente.

Cette structure est évidemment de celles qui favorisent les jeux les plus complexes entre les registres anthropomorphique et zoomorphique, et la branche est à cet égard tout à fait éblouissante.

Elle enrichit d'abord ce schéma en ménageant de véritables rebondissements, et en jouant plus que ne le faisait « L'Escondit » avec les stéréotypes des chansons de geste contemporaines. Le roi Noble tient une cour plénière, celle de l'Ascension, à laquelle les vassaux sont tenus de participer : seul Renart s'en est abstenu, ce qui, dans la poésie épique comme dans les mœurs féodales, est un signe d'indépendance et de rébellion. À la différence du Charlemagne des chansons de geste, toutefois, le roi ne profère pas de menaces à son encontre. Ce premier décalage dénonce une faiblesse : de fait, lorsque Isengrin renouvelle sa plainte et rappelle que Renart a réussi à échapper à l'*escondit*, le lion s'efforce de l'apaiser : après divers échanges de propos, où Brun, Bruiant et Grimbert tiennent des positions contradictoires, Noble prend parti en faveur de Renart et fait taire le loup. Nous sommes alors dans la droite ligne de la

1. « L'Escondit », « Chantecler. Mésange. Tibert » et « Tiécelin. Hersent ».

2. Voir p. 921.

3. L. Sudre, *Les Sources du « Roman de Renart »*, Paris, 1892, p. 75-76.

4. Branche Vc de la présente édition.

5. J. Dufournet, *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970, p. 73.

branche Vc, mais la position de Noble est ici plus ferme : l'affaire pourrait en rester là, ce qui signifierait évidemment la reprise de la guerre privée entre Renart et Isengrin. Le troisième élément du schéma surgit alors avec une vigueur particulière : il ne réoriente pas les débats, comme le faisaient les plaintes de Brun dans « L'Escondit », il les relance. Le cortège funèbre de la poule Coupée, mené par Pinte et Chantecler, introduit un véritable rebondissement, très théâtral, chargé de *pathos* : le roi lui-même cesse alors de protéger Renart. En effet les affaires soulevées étaient jusqu'à ce point du récit des affaires mineures (y compris la question du viol d'Hersent) : il s'agit cette fois d'un meurtre, qui est du ressort de la haute justice et qui constitue un trouble majeur à l'ordre du royaume. L'habileté de l'auteur est ici très grande : il parvient à conduire le récit simultanément sur les deux registres, zoomorphique et anthropomorphique, et à tirer des effets doubles, pathétiques et comiques à la fois, du contraste qui jaillit de leur association, et que vient renforcer la parodie du *planctus* épique, ce chant de déploration que l'on prononce sur le cadavre des héros morts au combat. Isengrin s'efforce évidemment de tirer parti de l'événement, et il sera servi au-delà de ses espérances par un phénomène qui dénonce à lui seul la culpabilité insupportable de Renart : une fois enterrée, la poule, tel un saint martyr chrétien, accomplit des miracles sur sa tombe : Couard, le lièvre, dont les fièvres s'étaient emparées, se réveille guéri après avoir dormi sur la sépulture. L'effet esthétique produit par l'association du comique et du pathétique est constamment entretenu.

La procédure juridique va suivre son cours. Cette fois il n'y aura pas d'*escondit*, c'est-à-dire de serment solennel destiné à disculper l'accusé, mais un jugement en bonne et due forme. Le droit médiéval fournit donc ici fort opportunément une possibilité de variation. Comme dans la branche Vc, on va chercher Renart : mais une fois encore l'auteur va amplifier le schéma de l'ambassade en offrant de nouvelles aventures autour du triplement du motif : successivement, Brun et Tibert vont trouver le goupil qui, chemin faisant, les berne et les abandonne coincés l'un dans la fente d'un arbre qui était censée abriter du miel, l'autre dans une maison prétendument infestée de rats où il est pris au piège et mis à mal par un prêtre. Ce sont là des réécritures originales d'épisodes des branches Vc (plaintes de Brun) et XIII (Tibert et Renart, puis Tibert et Primaute dans une ferme). Le troisième ambassadeur, Grimbert, cousin du goupil, recueillera la confession faussement contrite de ce dernier — c'est la première en date : elle deviendra un motif classique des contes de Renart — et parviendra à l'amener à la Cour. Chacune de ces ambassades est traitée de façon originale : l'élément de variation, au sein de la répétition du schéma, reflète la personnalité du messager. Brun est un naïf lourdaud, Tibert a des appréhensions qui ne résistent pas au plaisir de croquer des souris ou des rats, Grimbert se hâte et sait tirer tout le profit nécessaire de l'expérience que lui donnent ses relations de parenté et d'amitié avec le goupil. Cette amplification introduit, on le voit, une innovation importante : avant la branche Ia, il existait deux types de structures bien distincts, la succession d'épisodes « en enfilade », au gré des rencontres de Renart¹, et la réunion de la Cour autour d'un procès,

1. Voir par exemple la branche VIIa.

où les aventures du goupil faisaient seulement l'objet de récits rétrospectifs relatés par les plaignants¹. La branche Ia profite du motif narratif de l'ambassade auprès de Renart pour combiner ces deux structures.

Devant les barons et les plaignants réunis, auxquels se sont adjoints Brun et Tibert, Renart présente sa défense et décline toute responsabilité dans les malheurs survenus aux victimes ; quant au viol d'Hersent, il s'étonne que la louve n'ait pas porté plainte si l'accusation était fondée. Mais l'argumentation du goupil ne trompe personne, et les barons proposent de le condamner à mort.

C'est alors qu'a lieu le dernier rebondissement, que la branche Ia va amplifier — au sens de la rhétorique médiévale : allonger — en le dédoublant. Grimbert invoque la solidarité du lignage et les risques qu'il peut y avoir à exécuter un grand baron pourvu d'une puissante parenté : écho, bien entendu, des récriminations de l'aristocratie contre l'accroissement du pouvoir royal, en particulier dans le domaine judiciaire. Il propose alors la solution de l'Église : Renart se rendra en pèlerinage à Jérusalem pour expier ses fautes². La solution était en effet fréquente dans la réalité du XII^e siècle, et la chanson de *Renaut de Montauban* l'adopte elle aussi. La branche pourrait fort bien s'en tenir là, mais ce serait contraire à l'esprit des contes de Renart : vainqueur ou vaincu, celui-ci n'est jamais soumis. Un dernier retournement va donc se produire, qui rendra au goupil sa liberté : une fois parvenu au sommet de la colline qui domine la carrière où se tient la Cour, Renart, avec force insultes et facéties plus ou moins scatologiques, se défait de ses habits de pèlerin et nargue ses ennemis, y compris le roi. Il ne reste plus à celui-ci qu'à le poursuivre jusqu'aux portes de Maupertuis et à mettre le siège devant la forteresse : comme dans la réalité historique, la guerre est le dernier recours du droit. Si l'on compare le point de départ de la branche et son point d'arrivée, on constate qu'aucun méfait n'a été réparé, et qu'au contraire la tension fondamentale entre Renart et la Cour n'a fait que s'accroître. Loin d'épuiser les ressources du genre, la branche Ia ménage des possibilités nouvelles : sa structure ouverte et le flux dynamique qu'elle crée sont de nature à en faire une véritable matrice pour les contes à venir.

L'écriture de la branche Ia est aussi riche qu'ambiguë. On a signalé rapidement que ce texte excelle à superposer les registres de l'anthropomorphisme et du zoomorphisme. La poule Coupée qui a été massacrée par Renart n'est rien de plus que les multiples *gelines* que Renart, comme tous les renards, convoite dans tous les poulaillers ; son « meurtre » est un acte naturel, il ne saurait être comparé aux mauvais tours que Renart joue à Tibert, à Isengrin, ou même à la mésange de la branche VIIa : il n'y a pas de piège, de ruse mise en œuvre. Mais on transporte le cadavre de cette poule sur une civière, elle porte un nom, elle a une famille, une réalité sociale et même une réalité dans l'au-delà. La dualité de registres n'est pas ici une simple convention générique : elle est portée par l'humour, qui est sans doute le trait le plus significatif de la branche Ia. On en trouve des touches partout : à la fin, lorsque la charge de gonfalonier de l'armée royale est confiée à Tardif, le limaçon, au début, lorsque Noble, désa-

1. Branche Vc.

2. Dans la collection α , éditée par F. Martin, c'est Renart lui-même qui propose cette pénitence : Grimbert ne fait qu'appuyer ensuite cette proposition.

busé, conseille à Isengrin d'oublier son infortune car tous, rois et comtes, acceptent en silence d'être trompés par leur femme (est-ce un regard oblique décoché vers Arthur et Guenièvre, au moment où Chrétien de Troyes vient d'achever son *Chevalier de la Charrette*?) ; ou encore lorsque, pour accueillir Tibert à Maupertuis, Renart lui lance un sonore « villecome » dont la forme anglo-saxonne n'a guère de pertinence géographique. Si l'auteur excelle dans la combinaison des registres, c'est qu'il est un excellent connaisseur de la vie des animaux : le blaireau entre dans le terrier à reculons, la queue en avant, la tête en arrière, le renard, poursuivi par les troupes royales, a la bouche qui « écume ». Ces animaux sont mus par ailleurs par des sentiments humains particulièrement exacerbés, comme s'ils représentaient le point extrême de l'humanité : on songe au désespoir de Pinte, aux « fievres » humoristiques de Couard (qui riment plaisamment avec « lievres ») qui le conduisent au bord de la défaillance, ou aux souffrances de Brun. La courtoisie est présente, bien entendu : ainsi Renart fait fête à Grimbert en lui passant les bras autour du cou, Fièvre, la lionne, donne son anneau au héros. L'essentiel de l'action est de l'ordre de l'anthropomorphisme. C'est une affaire de droit féodal qui doit être jugée, et Renart dispose d'une véritable forteresse, décrite comme telle au moment de l'ambassade de Grimbert (même si l'on y pénètre comme dans un terrier). Noble n'est pas seulement le roi des animaux, il est empereur, comme le Charlemagne des chansons de geste, et ses réactions tiennent largement compte des réalités historiques. Le roi dirige les débats, dans les procès, mais il ne décide qu'après avoir recueilli l'avis de ses barons. Sa tâche de justicier lui impose essentiellement de veiller à la régularité de la procédure, de rappeler au calme. Lorsque Noble se laisse emporter et insulte Renart¹, on songe à certaines chansons de geste où l'on voit l'empereur monter sur une table ou lancer un bâton au rebelle². L'auteur de la branche Ia est beaucoup moins sensible aux raisonnements juridiques que ne l'était Pierre de Saint-Cloud : ce qui compte, ce sont les effets d'atmosphère. Comme l'écrit M.-N. Lefay-Toury, « il ne manque à ce procès que la justice³ » : si l'on comprend que le meurtre de Coupée incite le roi à moins d'indulgence à l'égard de Renart, pour des raisons aussi juridiques que psychologiques, on comprend moins la mansuétude qui le conduit à revenir sur une sentence prononcée par sa Cour. On notera toutefois que le manuscrit *H* est sur ce point plus judicieux et cohérent que la collection a : dans le texte édité par E. Martin, Grimbert invoque pour seul argument l'utilité de préserver un soldat aussi vaillant que Renart ; ici, il rappelle le poids de la solidarité du lignage, qui risque de causer au roi des difficultés bien plus graves ; notre texte est plus proche des réalités évoquées dans les chansons de geste du cycle des rebelles.

Noble cependant est loin d'être un roi de pacotille, méprisé de ses vassaux, et ne régnant que grâce au soutien actif d'un baron exceptionnel, comme pouvait l'être l'empereur du *Couronnement de Louis*. Il est unani-

1. Vers 1291-1308.

2. *Aye d'Avignon* ou *Gui de Nanteuil*, par exemple, qui datent vraisemblablement de la seconde moitié du XII^e siècle.

3. M.-N. Lefay-Toury, « Ambiguïté de l'idéologie et gratuité de l'écriture dans la branche I du *Roman de Renart* », *Moyen Âge*, 80, 1974, p. 97.

mement respecté ; même Renart se montre déférent en sa présence. Tibert, qui n'a aucune envie d'aller quérir Renart à Maupertuis, n'ose refuser au roi ce service qu'un vassal doit à son suzerain. C'est avec vigueur que Noble rappelle à Isengrin qu'il est le garant de la paix et ne saurait tolérer la poursuite d'une guerre privée. Lorsqu'il s'agit d'enterrer Coupée, il préside à la cérémonie, comme Charlemagne à Roncevaux dans la *Chanson de Roland* : c'est là une mission royale importante, dans un monde où le roi est considéré comme responsable du salut éternel de son peuple. Noble assure donc comme il convient la maîtrise du sacré, et les miracles de la tombe et la martyre confirment cette vocation de la Cour royale. Le seul moment où cet univers bien réglé chancelle, c'est lorsque Renart, du haut de la colline, nargue le roi : la scène est d'ailleurs complexe. Le goupil a attendu d'être hors de portée pour tourner en ridicule Noble et sa Cour. Il le fait avec la dernière grossièreté, on l'a vu, et le recours à la scatologie le dénonce ici comme une créature diabolique — ce qui est bien le cas, puisqu'il n'a pas hésité à commettre le sacrilège de porter la croix et de simuler la pénitence. Cela atténue évidemment la portée de ses attaques contre la royauté. La branche Ia joue ici, mais de loin, avec les motifs carnavalesques que son auteur avait déjà rencontrés dans la branche XIII, à peine antérieure : selon le texte édité par E. Martin (le détail ne figure pas dans *H*), Renart urinait discrètement dans la bassine d'eau avec laquelle il se préparait à tonsurer le loup Primaut. Il n'y a sans doute pas d'idéologie politique dans la branche Ia, tout au plus une idéologie de la juste mesure : le plaisir de l'écriture est souverain.

Il en va de même pour la prétendue satire sociale qui caractériserait la branche. La parodie, incontestablement présente dès lors que des rôles humains sont transposés dans le registre de l'animalité, n'est pas nécessairement de la satire. J. Flinn¹, après L. Foulet², voit dans la branche Ia une raillerie âpre et intense contre le clergé : satire des religieuses dans la bouche d'Hersent, qui se prétend aussi chaste qu'une nonne, satire des prêtres de campagne, paillards et dépourvus de spiritualité, parodie d'un office — l'enterrement de Coupée — et des miracles. Il nous semble que rien de tout cela ne dépasse le cadre du genre auquel appartient pour une large part le *Roman de Renart*, celui des *ridenda*, des histoires drôles, et presque tout se retrouve dans les fabliaux avec une virulence analogue. La parodie de l'office n'a rien de subversive : il y a tout juste de l'humour dans cette transposition de registres qu'impose d'ailleurs le genre. Quant à la satire des paysans, elle se fait ici dans le cadre d'une sorte de parodie épique renforcée par une onomastique fantaisiste qui cultive le style bas : nous pensons à la charge des paysans, avec leurs armes de fortune, contre Brun. La dénonciation de l'influence pernicieuse des « serfs » dans l'entourage des rois est un lieu commun de la littérature aristocratique de cette époque : on sait que les rois de France, depuis la régence de l'abbé Suger, d'humble origine semble-t-il, s'efforçaient de se soustraire à l'influence des grands barons. La rédaction du manuscrit *H* est d'ailleurs quelque peu en retrait par rapport à celle de l'édition d'E. Martin : on n'y trouve pas cette réflexion amère de Noble à propos de l'influence néfaste

1. J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, p. 63-68.

2. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1914 ; rééd. 1968, p. 349-351.

de la croisade et des pèlerinages sur ceux qui les pratiquent : « Qui bon i vont, mal en revenent¹ ». Le seul élément de satire qui nous paraisse vraiment percutant se trouve, nous semble-t-il, dans la bouche de Renart, quand celui-ci apostrophe le roi en le saluant au nom de Noradin, l'ennemi redoutable des chrétiens en Terre sainte². Il y a là une allusion cruelle aux défaites des chrétiens et, sans doute, au refus de Louis VII de reprendre la croix en dépit de ses propres vœux. Il ne faut pas oublier que l'*Ysengrimus*, écrit juste après l'échec cuisant de la deuxième croisade, s'achevait sur une vision apocalyptique qui dénonçait la même impuissance des grands.

La branche Ia contient ainsi un nombre important d'indications qui permettent de la dater avec quelque certitude. L'utilisation qui est faite du thème de la croisade, le nom de Noradin — qui ne serait autre que le sultan d'Alep Nour-ed-Din, qui a régné entre 1146 et 1173 — nous placent à coup sûr entre la deuxième et la troisième croisade. Le même Noradin apparaît dans une formule toute faite dans la bouche du sénéchal Keu, au début du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes³, qui date environ de 1178. Après la troisième croisade, c'est le nom de Saladin qui aurait à coup sûr été utilisé. Les échos intertextuels avec les branches antérieures, la proximité avec Pierre de Saint-Cloud incitent à placer la composition de la branche Ia vers 1179.



La branche Ia du manuscrit *H* est des plus fautives. Dès le troisième vers, la syntaxe est bancal, ce qui nécessite de très fréquentes interventions de l'éditeur pour rétablir le sens⁴. Les vers hypermètres ou hypomètres sont nombreux : ainsi, à titre d'exemples, les vers 177, 237, 328, 417, 421, 459, 813, 894, 942 ou 1324. Nous avons corrigé lorsque l'examen de la tradition manuscrite permettait de le faire sans bouleverser le texte.

La tradition manuscrite dont le copiste-remanieur s'inspire pour cette branche est celle de la collection β , ce qui nous a contraint à adopter le manuscrit de Cangé (*B*) comme manuscrit de contrôle, et non *C* — sauf à de très rares exceptions — qui doit remplir cet office pour la grande majorité de nos branches : cependant il n'est pas rare que *H* s'accorde avec *C* et la collection α (éd. Martin) contre *B*. Nous n'avons généralement cité les variantes de *C* que lorsqu'elles éclairent utilement ces rapports complexes. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

DOMINIQUE BOUTET.

1. Éd. Martin, v. 1408.

2. V. 1556-1560.

3. Voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 594, p. 353 et n. 1.

4. Ainsi, par exemple, v. 238-241 et var. *a* et *b*, p. 9 et v. 258-267 et var. *f*, *g* et *b*, p. 9.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « I » désigne la branche qui porte le numéro « Ia » dans la présente édition.

- JONIN (P.), « Les Animaux et leur Vie psychologique dans le *Roman de Renart* (branche I) », *Annales de la faculté des Lettres d'Aix*, XXV, fasc. 1-2, 1951, p. 63-82.
- DUFOURNET (J.), *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970.
- DUBUIS (R.), « Les Structures narratives dans la branche I du *Roman de Renart* », *Mélanges Pierre Le Gentil*, SEDES, 1973, p. 199-211.
- BIANCOTTO (G.), « Renart et son cheval », *Mélanges Félix Lecoy*, Champion, 1973, p. 27-42.
- LEFAY-TOURY (M.-N.), « Ambiguïté de l'idéologie et gratuité de l'écriture dans la branche I du *Roman de Renart* », *Moyen Âge*, 80, 1974, p. 89-100.
- BATANY (J.), « Le Lion et sa Cour : autour du *Pantchatantra* et du jugement de Renart », *Marche romane*, XXVIII, 1978, *Medievalia* 78, *Épopée animale, fable et fabliau*, p. 17-25.
- PAYEN (J.-Ch.), « L'Idéologie chevaleresque dans le *Roman de Renart* », *Marche romane*, XXVIII, 1978, *Medievalia* 78, *Épopée animale, fable et fabliau*, p. 51-65.
- DE MEDEIROS (M. Th.), « La Parole dans la branche I du *Roman de Renart* », *Revue des langues romanes*, 1982, p. 109-116.
- SCHEIDEGGER (J.-R.), « Les Jugements de Renart. Impunités et structure romanesque », *La Justice au Moyen Âge, Senefiance* 16, 1988, p. 333-348.

NOTES ET VARIANTES

Page 3.

a. Folio 1 de H - colonne a, vers 1-36 ; b, 37-77 ; c, 78-118 ; d, 119-159. ♦♦ b. Ais a ysengrin H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. Le vers 21 manque dans B. ♦♦ d. B ajoute après le vers 24 : Et si le vont mout despisant . ♦♦ e. l'aime / Devant touz les autres se claime / Et dist B, C

1. Cette « ouverture printanière », issue de la poésie lyrique d'oc, était déjà à cette époque en usage dans la chanson de geste (*Charroi de Nîmes*, *Prise d'Orange*, *Girart de Vienne* en particulier) et dans le roman d'Antiquité (*Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure). La branche XIII, de peu antérieure, y avait déjà recouru.

2. Les grandes fêtes religieuses (Noël, Pâques, l'Ascension en particulier) étaient l'occasion de la tenue des cours plénières, dont le lieu était la grande salle (*palais*) du château.

Page 4.

a. Vers 38 dans B : Iciist jeux ne fu mie biaux : vers 38 dans C : Ce est li deus qui m'est plus max . ♦♦ b. C ajoute deux vers après le vers 44 : De ce a joie sanz corouz / Li rois et a dit oiant touz . ♦♦ c. Les vers 53 et 54 manquent dans B. C donne pour ces deux vers : Tele est celeovre a escient / Que li parlers n'i vaut noient .

1. La rousseur de Renart est à rapprocher, dans les mentalités médiévales, de celle, supposée, de Judas : c'est la couleur de la trahison.

2. Allusion à l'institution de la « paix du roi » qui prit, au XII^e siècle, le relais de la « paix de Dieu » prônée par l'Église au siècle précédent.

Page 5.

a. Vers 73 et 74 dans B : Se l'uns tout l'autre sili rande / Et dou meffet li ploït l'amande . Pour le vers 73 C donne : Se l'un doit a l'autre si rende . ♦♦ b. Les vers 85 et 86 manquent dans B. ♦♦ c. Vers 94 dans B : cil rous puanz cil orz trichierres . Les vers 93 et 94 manquent dans C. ♦♦ d. Ja maupertuis B ♦♦ e. Et quant renars H ; nous corrigeons d'après C.

1. L'assistance aux cours plénières était une obligation vassalique. Le vassal qui s'en abstenait était considéré comme un rebelle.

Page 6.

a. Vers 125 dans B : Mes naiainz est si con je pans : vers 125 dans C : Mes c'est delmiex que je i sent . La rime est erronée dans H. ♦♦ b. autrement H ; nous corrigeons d'après B.

1. Le jugement (*juise*) de Dieu, ou ordalie, consistait à soumettre l'accusé à l'épreuve du fer rouge ou à celle de l'eau bouillante ; le duel judiciaire est également une forme d'ordalie. Dieu était censé secourir l'innocent, qui venait à bout de l'épreuve. L'enquête comme procédure de preuve n'a supplanté de façon générale le duel judiciaire qu'au milieu du XIII^e siècle (ordonnance de saint Louis, 1260). L'ordalie est un trait archaïque, d'origine germanique.

Page 7.

a. charbon arsin B : chardon asnin C ♦♦ b. Folio 2 de H - a, vers 160-200 ; b, 201-241 ; c, 242-282 ; d, 283-323. ♦♦ c. H donne duiiières avec le dernier i expunctué. Vers 164 dans B : Que noz foces et noz doieres : vers 164 dans C et Mar. : nos [les Mar.] fossez et nos [les Mar.] lovieres . ♦♦ d. Ne mesfet ne vilain B, C, Mar. ♦♦ e. Bernarz B, Mar. : Fromont C

1. On notera le jeu entre l'anthropomorphisme (« salles ») et le zoomorphisme (« tanières ») dans la désignation de ces lieux dans notre manuscrit, alors que la leçon correspondante de la famille α et des manuscrits B et C renvoie au seul monde animal : fosses, tanières, louvières.

2. Ce serment ironique et satirique fait songer à celui qu'Iseut prononce à la Blanche lande, dans le *Tristan* de Bérout, pour se disculper de l'accusation d'avoir commis l'adultère avec Tristan : « [...] entre mes cuisses n'est entré aucun homme, sauf le lépreux qui m'a prise en charge pour me faire traverser le gué, et le roi Marc mon époux. » (*Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, v. 4205-4208, p. 114). Le faux lépreux ainsi nommé n'était autre que Tristan.

Page 8.

a. blasment çou que loer doivent [v. partiellement expunctué et surchargé en t ; ent expunctué] H ; nous corrigeons d'après B ♦♦ b. Vers 203 dans B : Ahi renart fox mal senez : vers 203 dans C et Mar. : Ahi renart li forsenez . ♦♦

c. fait H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. Renart l'oï B; les vers 211-222 manquent dans C et Mar. ♦♦ e. Gerbers H; nous corrigeons d'après B et la suite.

1. Les manuscrits H, B, C et l'édition d'E. Martin donnent pour ce passage (et jusqu'au vers 223) un texte très différent. Notre manuscrit, avec le nom d'Isengrin et le présent de l'indicatif (voir v. 211, et var. d) pour le verbe *garder* (v. 212), suppose le retour à la narration et à la voix du récitant : le discours de l'âne s'arrête au vers 210. Le manuscrit B, édité par M. Roques, nomme Renart et non Isengrin et utilise le passé simple (*garda*) : l'éditeur intègre les vers 211-216 (respectivement 209-214 de son édition) au discours de l'âne. Enfin le manuscrit C et l'édition Martin, qui ignorent les vers 211-222, attribuent les vers 223-234 à l'âne, sans faire intervenir le blaireau.

2. Le passage est manifestement corrompu dans notre manuscrit, qui donne aux vers 239 et 240 *siet, griet*, leçons isolées et peu satisfaisantes, qui impliquent une rupture de construction après le vers 238 et vident de son sens la restriction du vers 237.

Page 9.

a. s'il ne H; nous corrigeons d'après B qui donne : se il vos siet . C et Mar. : *procurerent* se il n'i vient . ♦♦ b. si ne vos griet B : se il s'en tient C : e s'il s'en tient Mar. ♦♦ c. despit B. Les vers 243-244 manquent dans C et Mar. ♦♦ d. retort H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ e. Vers 248 dans B : Tout ce poons nos bien laisser : vers 248 dans C : Itel os pouez bien mengier : vers 248 dans Mar. : Tel os poés vos bien ronger . ♦♦ f. Vers 258-262 dans B : Je l'an prendrai se vos volez / Se hersant portoit la juise / Ou ele estoit arse ou esprise / Lors le savroit qui or nel set / Liez en seroit qui or vos het : vers 258-262 dans C : Jel prendroie sire estez / Se hersent porsui la juise / Et ele soit arse et esprise / Lors le savra qui or nel set / Liez en sera qui or me het . Le copiste de H n'a manifestement rien compris aux vers 258-262 et 265-266 : le vers 260 est une lecture fautive de arse et esprise (B et C); le vers 258 a nécessairement une valeur d'antiphrase (ou correspond à une première rédaction irrésolue ?), puisque la suite le contredit ; le vous des vers 262 et 265 (voir var. g) est une erreur manifeste pour le pronom de la première personne du singulier, attesté par les autres manuscrits (sans B pour le vers 262) ; au vers 266, la leçon que le mal fait (voir var. b), dépourvue de sens dans la phrase, est une mauvaise lecture de qu'il m'a fait , sur quoi s'accordent B et C confirmés par Mar. : qu'il me fet . ♦♦ g. vous H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. (voir var. f). ♦♦ h. Vers 266 dans H : Souffrir honte [h *ensurcharge*] que le mal fait : vers 266 dans Mar. : Souffrir la honte qu'il me fet . Nous corrigeons d'après B (voir var. f). ♦♦ i. garra ne suer ne frere C, B, C et Mar. ajoutent ici deux vers, que voici d'après B : Ne murs ne fossez desfansables / Or dont dit noble au deauble . La rime orpheline du vers 271 a dit est une leçon isolée et ne peut donc être corrigée. ♦♦ j. Or me dites que B

Page 10.

a. saint lienart / Je connois tant les faiz [arz C, Mar.] renart B, C, Mar. ♦♦ b. B, C et Mar. ajoutent ici deux vers : A la terre entre .ii. eschames / S'asist sa quee entre ses james . ♦♦ c. iax H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. gerre ne presist H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ e. pince H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ f. Quant ili H; nous corrigeons d'après B.

1. Battre ses paumes est une manifestation traditionnelle du deuil.

Page 11.

a. elles gentix bestes / Et chien et leu si [tex Mar.] con vos estes B, C, Mar. ♦♦ b. de pour toute avec tou expontué et le deuxième t surchargé en d dans H. ♦♦ c. Tous avec u expontué dans H. ♦♦ d. Folio 3 de H - a, vers 324-364 ; b,

365-405 ; c, 406-446 ; d, 447-487. Vers 324 dans B : Jones puceles et meschines : vers 324 dans C : Que virge poules que meschines . ♦♦ e. Girarz dou fraite B : Gonbert de fresne C : del frenne Mar. ♦♦ f. vos H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ g. corroz n'autrui paroles B : coroz vaillant .ii. soles C, Mar.

Page 12.

a. Delameschine et del B : Del'amende et del C

Page 13.

a. Vers 407 dans H : A vous [et *exponctue*] as autres souverains : vers 407 dans B : A vos et as autres me claim : vers 407 dans C et Mar. : A vos et a toz les foreins . ♦♦ b. Vers 416 dans B, C et Mar. : La jus anmi[sus] endroit C] cele costure . ♦♦ c. sa H (vers *hypomètre*) ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ d. s'en va H ; nous corrigeons d'après C. B donne : Atant vont . ♦♦ e. Vers 422-423 dans B : Lui et un autre soulement / Et li rois son connement . C donne pour le vers 423 : Mes li rois el connement . Mar. procure pour le vers 423 la même leçon que B à la variante près au connement . ♦♦ f. et le trait brichemers B

1. Il appartenait à la fonction royale de veiller à ce que les morts reposassent en terre chrétienne : voir par exemple la *Chanson de Roland*, aux vers 2432-2439 et 2945-2973 (éd. Jean Dufournet, GF. Flammarion, 1993, p. 250-251 et p. 288-291), où Charlemagne, de retour à Roncevaux, accomplit rigoureusement ce devoir. Pour le sens de *coverture*, nous adoptons l'interprétation de G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 11, que confirme le vers 438 (Coupée est enterrée sous un arbre). Voir aussi la variante *b* (*costure* signifie « champ »).

2. *Parler d'autre Martin* : expression d'origine incertaine. Il est possible que *Martin* y soit une déformation de *matire* (« matière », « sujet », d'où le sens de : « parler d'autre chose »), comme l'a suggéré H. Suchier. Voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 22 et p. 103.

3. Les manuscrits B et C portent *evangile* et non *vigile* aux vers 425 et 432 ; c'est la leçon du manuscrit H qui est la bonne, puisqu'il s'agit de l'office des morts.

Page 14.

a. lame / Neelé a sel et a B ♦♦ b. Vers 453 dans B : Et grant dolor ont demené . ♦♦ c. guiches B, Mar. : guiles C ♦♦ d. brun biax douz frere B, C, Mar. (vers *hypomètre* dans H).

Page 15.

a. les nes moigne H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. Folio 4 de H - a, vers 488-528 ; b, 529-569 ; c, 570-610 ; d, 611-651. ♦♦ c. Vers 497 dans B : Tres par mi l'adrece d'une aire : vers 497 dans C : Par mi l'adrece d'un sentier : vers 497 dans Mar. : Parmi l'adrece d'un senter . ♦♦ d. Vers 501 dans B : Et renart devers meriane : vers 501 dans C : Renart qui tot le monde engane : vers 501 dans Mar. : Et renart qui le mont engane .

1. Le texte est incertain (voir var. c) ; *agaire* est sans doute une faute pour *agaïse*, *argaise*, terme rare qui paraît désigner soit des broussailles (selon Godefroy), soit un ravin, un précipice (selon Tobler-Lommatzsch).

G. Tilander (*Lexique*, p. 7) ne propose aucune traduction et se borne à citer ce vers.

2. Le texte est incertain (voir var. d). G. Tilander, dans son *Lexique*, p. 107, rapproche sans certitude *moraine*, adjectif, de *mor*, au sens de « brun », « brunâtre » ; la variante de B, *meriane* (du latin *meridiana*), désigne l'heure de midi et ne parle pas d'une tour.

Page 16.

a. Vers 522 dans B : Qui ça jus vos fist desvoier : vers 522 dans C et Mar. : Qui ça te ra [vos a Mar.] fet avaler . ♦♦ b. Vers 530 dans B : De premier dou buef a l'egrès : vers 530 dans C : De primes a buef a l'egrès . ♦♦ c. Vers 542 et 543 dans B : Les os vos ruent li garçon / Qui sont plus fel que hermeçon : vers 542 et 543 dans C et Mar. : Les [Lor Mar.] os lor gietent li garçon / Qui plus sont fel [sec Mar.] que vif charbon . H donne au vers 542 gardon avec d exponctué et c suscrit et au vers 543 aleront avec t exponctué. ♦♦ d. il ars en un ré / Le B : il ars et venté / Le C, Mar.

1. J. Dufournet commente ainsi le vers 529, dans son édition, p. 66-67 : « Sauvé est celui qui tient les manches du puissant qui se lave les mains avant le repas, car il en retire honneur et profit. Il faut se rappeler que les manches des vêtements étaient amples et longues. »

2. L'antécédent de ce pronom relatif change selon les manuscrits : les os (Mar.), les valets (B et C, où *fel* est substitué à *sec*, voir var. c).

3. Le sénéchal était primitivement un officier chargé de l'intendance des vivres.

Page 17.

a. Vers 557 dans H : De novel mes malgré ces rees . Nous corrigeons d'après B. C et Mar. donnent : en fresches rees . ♦♦ b. Et [defiance exponctué] aliance H ♦♦ c. el mes lanfroï B : du bois lanfroï C : el bois lanfroï Mar. H donne jofroï ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. et suivant la logique, H désignant ce personnage sous le nom de lanfroï aux vers 650, 671, 699, 1253. ♦♦ d. de coze H ; nous corrigeons d'après B.

1. La leçon de notre manuscrit (voir var. a), fort peu satisfaisante même au plan syntaxique, aurait pu se traduire de la façon suivante : « j'ai mangé pour six deniers d'un plat nouveau, malgré ces gâteaux de miel ».

2. « Au nom du Père et du Christ, son fils » : Brun, que l'on a vu revêtir une étole, paraît être un prêtre, mais son latin est chargé de barbarismes et de solécismes.

3. Les expressions *tremper la corroie*, *pioier la corroie*, qui signifient « berner », tirent leur origine du jeu dit *Boute en courroie* : voir G. Paris, *Romania*, XXI, 1892, p. 407 et suiv. et G. Tilander, *Lexique*, p. 39.

Page 18.

a. trechieres avec i en surcharge dans H. ♦♦ b. Au mes lanfroï B : El bois lanfroï C. H donne jofroï ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ c. bos dut defendre B : bos soloit vendre C, Mar. H donne Jofrois ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ d. Les vers 604 et 605 manquent dans B, C et Mar. ♦♦ e. Les vers 612-613 sont absents de B. ♦♦ f. Les vers 622-623 sont intervertis dans B. C donne pour le vers 623 : Einssi le conchie et afole . C et Mar. ajoutent après le vers 623 deux vers : Maudite soit sa vie toute / Jusque a .I. an [Que jamés Mar.] n'en tresist [il Mar.] goute . ♦♦ g. Vers 624 dans B : Que tu vanras ja a la ree .

Page 19.

a. Et ajoutée en marge dans H. ♦♦ b. Vers 645 dans B: Ahi com vos cuideriez . ♦♦ c. Folio 5 de H - a, vers 652-692 ; b, 693-733 ; c, 734-775 ; d, 776-816. ♦♦ d. Pour le passage allant du vers 662 au vers 667, les manuscrits divergent pour le détail et la longueur de la liste (14 vers dans C et Mar., 12 vers différents dans B, très proches de H). ♦♦ e. trosse anesse B

Page 20.

a. B ajoute ici deux vers : Dont l'en feïst une viez borse / Fuiant s'an v a le fil a l'orse . ♦♦ b. Ce passage est très abrégé par rapport à B, C et Mar. qui comportent cinq ou six vers de plus et organisent différemment la rime des vers 686-687 ; voici la leçon de B : Si le feri par mi les rains / Et li freres chievres de rains / Cil qui fait pingnes et lanternes / Ataint l'ors entre .ii. citernes / D'une vete de buief qu'il porte / Li a toute l'eschine torte / Et d'autres vilains i a tant . ♦♦ c. Le texte des vers 688 à 691 est corrompu : trois vers se suivent sur la même rime ; B, C et Mar. présentent une leçon commune (à quelques variantes près) et cohérente, avec une syntaxe différente de celle de H, ce qui nous interdit les corrections de détail. Texte de B : Qui a tiniex le vont batant / a mout grant paine s'en eschape / Or iert renart pris a la trape / Se bruns li ors le puet ataindre . ♦♦ d. avoir H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ e. Lanfroï B, C, Mar. ♦♦ f. Vers 711-712 dans B : Tant a alé esperonant / Que par devant none sonant : vers 711-712 dans C : Tant a alé esperonant / Que dedenz mie di passant : vers 711-712 dans Mar. : Tant a alé esperonant / Que dedens le midi sonant

Page 21.

a. B, C et Mar. font suivre ce vers de trois vers (avec de légères variantes), dont les deux premiers riment en -é ; le troisième, en -i, rime avec bailli ; la leçon donnée par C est la suivante : Par poi qu'il ne t'a encisié / Brun i a tant de sanc laissié / Que la parole li failli . ♦♦ b. Par illisible dans H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ c. poure H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. B donne pour ce vers : Alés moi tantost por renart . ♦♦ d. saint bernart H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. C et Mar. donnent pour ce vers : Dieu reclainme et saint lienart . ♦♦ e. Le vers 750 manque dans H ; nous corrigeons d'après B, auquel C et Mar. sont analogues. ♦♦ f. garde par ses oroisons B, C, Mar.

1. Nous avons corrigé le texte de H, qui est triplement fautif : il substitue saint Bernard à saint Léonard (voir var. d), et rend de ce fait le vers 749 hypométrique, et, enfin, la libération des prisonniers étant l'attribution traditionnelle de leur patron saint Léonard et non celle de saint Bernard, il supprime le vers suivant qui perd son sens et laisse ainsi le vers 751 orphelin à la rime. Sur cette fonction de saint Léonard, voir J. Dufournet, *Adam de la Halle à la recherche de lui-même ou le Jeu dramatique de la Feuillée*, SEDES, 1974, p. 112-115.

Page 22.

a. huica destre a senestre H ; nous corrigeons d'après B et Mar. C donne pour ce vers : Assez si le hucha a destre . ♦♦ b. oisiaus tourna sa teste H ; le texte de H est corrompu et dépourvu de sens. Nous corrigeons d'après B qui entraîne le moins de corrections : oisiaus vint a senestre et avec lequel s'accordent C et Mar., sauf variantes de synonymie. ♦♦ c. gaingli exponcheu H ♦♦ d. i en surcharge dans H. ♦♦ e. mout briement B : belement C, Mar. ♦♦ f. B, C et Mar. ajoutent deux vers, que voici d'après B : Vous n'avez en la cort voisin / Fors danz grinbert vostre cousin

1. Il s'agit d'un busard. Sur cette question, et sur la superstition qui suit, voir G. Tilander, *Remarques*, p. 12-15.

Page 23.

a. et et H; nous corrigeons. ♦♦ b. Vers 809 dans B et Mar.: Si feroie non feriez : vers 809 dans C: Si feré voir non feriez . ♦♦ c. Folio 6 de H - a, vers 817-857; b, 858-898; c, 899-939; d, 940-980. ♦♦ d. par lor H; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ e. le plaignoît B, Mar.

1. Pour le sens des vers 805-809, et en particulier du mot *baras*, nous adoptons la traduction que suggère M. Roques dans le glossaire de son édition, comme l'a fait J. Dufournet. L'argumentation de G. Tilander (*Remarques*, p. 20) qui vise à comprendre ce même mot dans le sens de « voleur » en s'appuyant sur l'existence d'un fabliau dont le héros, Baras, est un voleur, n'est pas convaincante. L'édition japonaise (dont le texte est identique) ponctue différemment en mettant un point d'exclamation après *barat*, ce qui implique alors le sens suivant : « Contes en l'air ! Vous ne goûteriez pas, à ce que je crois, à des souris grasses et à des rats. » L'articulation logique y est un peu forcée : Renart ne peut pas à la fois faire mine de ne pas croire Tibert et abonder dans son sens.

Page 24.

a. briens avec r expunctué dans H. ♦♦ b. qu'il n'i avoit H; nous corrigeons d'après B. C donne : Il n'i avoit . ♦♦ c. Fu H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ d. Vers 866 et 867 dans C et Mar.: Alumez si courez au trou / Li woupis est tenu por fou . B donne pour le vers 867 : Li gorpiz est alez au treu . ♦♦ e. Les vers 870 et 871 sont intervertis dans H. Vers 870 et 871 dans B: En sa main tint une quenaille / Et li prestres qui tint s'endoille : vers 870 et 871 dans C et Mar.: A une main tint sa quenaille / Et li prestre a .ii. pouns [en son poing Mar.] sa coille .

1. Il peut sembler étrange que ce soit le prêtre qui s'empare de la quenaille ; de fait, l'ordre logique des deux vers (870 et 871), tel qu'il apparaîtrait dans Mar., B et C (voir var. e), a été bouleversé, mais la formulation du second (*En l'autre...*) empêche de procéder à une simple interversion. Nous avons préféré ne pas corriger.

Page 25.

a. Vers 893 dans B: Hé diex com il se vengeroit : vers 893 dans C: Mout volentiers s'en vengeroit . ♦♦ b. ses parrochiens H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. pour la rime et la métrique. ♦♦ c. hu H; nous corrigeons d'après B et C.

Page 26.

a. Vers 917-919 dans B: Ja ne viv il que sol itant / Qu'il ait esté moignes rându / Et puis par larecin panduz : vers 917-919 dans C et Mar.: Ja ne muire il jusque [de si q' Mar.] a tant / Qu'il ait esté moines si trez [retrez Mar.] / Et puis par larrecin desfez . ♦♦ b. Vers 942 dans B et C: Ja nul [nule C] essoigne nel tanra . Les vers 942 et 943 sont intervertis dans C. ♦♦ c. Vers 953 dans B: Au vespre trueve son essart : vers 953 dans C et Mar.: Au vespre trove en un essart . ♦♦ d. mur i sont en un destroit B (contre C, Mar. et H).

1. La leçon de H pour les vers 917 à 919 diffère notablement de celles de Mar., B et C, lesquelles, par-delà leurs légères variantes, s'accordent sur le sens suivant : « Puisse-t-il ne pas mourir avant d'être devenu moine et d'avoir ensuite été pendu pour vol » ; la satire antimonaastique demeure aussi virulente : la retraite dans un monastère est dans les deux cas le couronnement d'une vie peu édifiante. Les vers 845-846 révè-

laient d'ailleurs que Martin d'Orléans finirait sa vie comme moine : ainsi, les imprécations de Tibert sont d'avance frappées d'inanité. On retrouve la même alternative entre l'habit monastique et la pendaison aux vers 1013-1019.

Page 27.

a. aile H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ b. il oï l'esfroï venir B : il oï celui venir C ♦♦ c. et a [lavalier biffé] passer H. Vers 965 dans B : Au petit cors et au passer : vers 965 dans C : Au petit pas et au torner : vers 965 dans Mar. : Au petit pas et al aler . ♦♦ d. Vers 969 dans B, C et Mar. : Einz que de plus pres l'ait veü . ♦♦ e. Folio 7 de H - a, vers 981-1021 ; b, 1022-1062 ; c, 1063-1103 ; d, 1104-1144.

1. Le « guichet » est une ouverture pratiquée dans une grande porte (en particulier une porte de ville) et réservée aux piétons.

2. Ce détail est conforme aux mœurs du blaireau.

3. On pourrait aussi bien rattacher cette proposition au vers précédent et traduire *por ce que* par « car » ; mais l'interversion des vers 972-973 dans Mar. et C plaide en faveur de la solution que nous avons adoptée, si du moins on admet qu'il faut rechercher la meilleure cohérence derrière les divergences entre les copies.

Page 28.

a. clervaus H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ b. Vers 1026 dans H : Sire renars ce dist grimbers ; nous corrigeons d'après le sens. Vers 1026 dans B : Et dist renart sire grimbert : vers 1026 dans C et Mar. : Renart respont sire grimbert .

1. Ces termes étaient exactement ceux du message oral que Tibert était chargé de délivrer à Renart, aux vers 737-739.

2. C'est-à-dire bénédictin (moine noir) ou cistercien (moine blanc). Ces deux monastères étaient les plus illustres et les plus influents au XII^e siècle, d'où la satire qui suit immédiatement.

Page 29.

a. Vers 1041 dans B : Que je n'ai envers lui nul plait : vers 1041 dans C et Mar. Que nel puis veer [neer Mar.] a nul plet . ♦♦ b. Vers 1050 dans B : Gel fis ou bresil herbergier : vers 1050 dans C : Jel fis el brai bien embroier : vers 1050 dans Mar. : Jel fist el braion enbraier . ♦♦ c. issir si fu emflez B : issir tant fu ventrez C, Mar. ♦♦ d. moi [ocis *exponctué*] trahis H ♦♦ e. el H ; nous corrigeons d'après C et Mar. B donne pour le vers 1065 : Devant le char au pleseiz . ♦♦ f. Vers 1071 dans C et Mar. : Fox fu qui de lui fist berchier . B donne m'en à la place de l'en .

1. Allusion à l'aventure fondamentale et originelle du *Roman de Renart*, le viol d'Hersent dans le dernier épisode de la branche IX, p. 301-302.

2. Ces deux aventures, où Isengrin mange un mouton et pénètre dans une bergerie, n'ont pas été identifiées. Peut-être faut-il les mettre en relation avec une fable d'Ésope qui sera reprise, au début du XIII^e siècle, par Eudes de Chariton. Voir L. Foulet, *Le Roman de Renard*, p. 335 et p. 337. On notera l'écart important entre les différentes rédactions. Au lieu de « Je le fis s'installer dans une bergerie » (leçon de H et de B), la famille de α donne, pour le vers 1050, une leçon (voir var. b) que l'on pourrait traduire

par : « tomber dans un tas de boue » (si l'on se fie au dictionnaire de Godefroy) ou « tomber dans un piège » (si l'on considère *braion* comme une graphie de *broion*, comme le suggère G. Tilander dans ses *Remarques*, p. 22). Dans cette dernière hypothèse, ce pourrait être, selon G. Tilander, une allusion à la fin de la branche XIII (le serment de Primaut sur le piège que Renart fait passer pour les reliques d'un ermite) : Primaut aurait été confondu, dans le souvenir des conteurs, avec Isengrin. G. Tilander reconnaît lui-même que l'on ne voit nullement de bergers rosser Primaut dans cet épisode, et son argumentation n'est pas pleinement convaincante (p. 22-23).

3. Allusion confuse au dernier épisode de la branche XIII (voir p. 426-429), où Isengrin mange tant de jambons qu'il ne peut plus emprunter l'orifice par lequel il s'est introduit avec Renart dans la ferme ; mais le propriétaire est un paysan, et non un prêtre : l'auteur l'a sans doute confondu avec l'épisode central de cette même branche, où Primaut, enivré, chante la messe et ne peut sortir par le trou d'entrée que Renart a pris soin de reboucher (voir p. 405).

4. Allusion à l'épisode de la pêche au seau (branche X, p. 317).

5. Allusion à la branche Va, « Le Puits ».

6. Allusion au quatrième épisode de la branche XIII (Renart, Primaut et les harengs), lui-même réécriture de l'épisode des anguilles de la branche X.

7. La variante de B (voir var. f) est également plausible : Renart s'accuse alors lui-même (« On aurait bien dû m'écorcher pour cela »). Les chanoines n'étaient pas astreints à l'abstinence. L'épisode, tel qu'il est rapporté, renverrait, selon L. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 336-337), à un petit poème latin du début du XII^e siècle, le *De lupo*.

8. Allusion au début de la branche Ia.

Page 30.

a. maisement H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. B, conforme à H pour les vers 1105-1106, donne pour le vers 1107 : *Que a nelui riens ne mesface* : vers 1105-1107 dans C et Mar. : *Ja dex ne me dont tant veoir / Ce dist renart que ja mes face / Nule chose qu'a dieu desplace*. ♦♦ c. Vers 1109 dans B : *Puis le baisa et cil l'asout* : vers 1109 dans C : *Cil l'asolt et li dist tantoist* : vers 1109 dans Mar. : *Il s'abaissa et ci l'asout*. ♦♦ d. Vers 1114-1118 dans C : *Congie prist a son mariage / Enfanz dist il de hauſt parage / Pensez de mes chaſtiax tenir / Que que de moi dieu avenir / Contre contes et contre rois*. Mar., analogue à C pour les vers 1114-1118, donne pour le vers 1113 : *Il prist congie a son manage*. B, analogue à H pour les vers 1113-1117, donne pour le vers 1118 la même leçon que C et Mar. ♦♦ e. chaſtelaine B

1. Cet épisode est inconnu. G. Paris supposait qu'il résumait une branche perdue qui rapportait la grande guerre entre Renart et Isengrin annoncée par Pierre de Saint-Cloud. L. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 169-170) n'en croit rien, et suppose que Renart s'invente des exploits comme à plaisir. Il signale qu'en 1188 Philippe Auguste, qui avait recruté des mercenaires allemands, les a renvoyés sans les payer. Voir G. B. Adams, *The History of England*, Londres, 1905, p. 354. La fin de la présente branche mettra en scène une poursuite similaire faisant intervenir tous les animaux de la Cour (Ia, v. 1587-1604, puis le siège de Maupertuis dans la branche Ib, p. 45), mais les différences sont considérables : en particulier, le chien Roonel fait ici partie des ennemis de Renart, il n'est pas

question de solde impayée, et cette armée est envoyée par le roi Noble : il ne s'agit plus d'une guerre privée menée par Isengrin, même si celui-ci participe à l'expédition.

Page 31.

a. Folio 8 de H - a, vers 1145-1186 ; b, 1187-1227 ; c, 1228-1268 ; d, 1269-1309. ♦♦ b. Le vers 1151 manque dans H ; nous corrigeons d'après B. Pour ce vers C et Mar. donnent : Et puis chevauchent par la plainne. ♦♦ c. B donne d'annes à la place de d'ues. À la place du vers 1160, C et Mar. donnent trois vers, que voici d'après C : De let de fromaches et d'ues / De brebis de vaches de bues / D'unes et d'autres norriçons.

Page 32.

a. Vers 1170 et 1171 dans B : Ensi as tu dieu renoié / Cil dist je l'avoie oublié. C et Mar., conformes à H pour le vers 1170, donnent pour le vers 1171 : Sire je l'avoie oublié. ♦♦ b. Vers 1182-1184 dans B : Que tu cheïs sor terre mere / Dolante puet estre la mere / Qui te porta a itele eure. ♦♦ c. chevaux renart acoupe / Li flans [Le sanc C, Mar.] li bat desoz la croupe / Mout B, C, Mar.

Page 33.

a. cort le roi avale B, C, Mar. ♦♦ b. Vers 1214-1215 dans B : Et chanteclers pas ne sonmoille / Et raonniaux se raparoille. Ces vers manquent dans C et Mar. ♦♦ c. oeuvre H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar.

1. L'amor n'est pas seulement un sentiment qui lie deux personnes : c'est aussi un concept politique qui perdurera pendant tout l'Ancien Régime, et qui définit la relation normale entre le roi et ses sujets. Voir D. Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Champion, 1992, p. 352-366.

2. Ici commence une diatribe contre les parvenus, d'origine servile, qui s'élèvent et réussissent à séduire les rois, tandis que ceux-ci délaissent leurs appuis naturels, aristocratiques. On la rencontre dans une bonne partie de la littérature, généralement d'inspiration courtoise, de la seconde moitié du XII^e siècle (*Parthoupeu de Blois*, chansons de geste...) ; on considère généralement qu'il s'agit là d'une réaction des milieux nobles devant une tendance des rois historiques du XII^e siècle à s'entourer de personnages d'origine modeste. Suger, l'abbé de Saint-Denis qui assura la régence pendant que Louis VII était parti en Orient, lors de la deuxième croisade, était un oblat qui était devenu un familier de Louis VII.

Page 34.

a. Nature est H ; nous corrigeons d'après B. Les vers 1242-1245 ne figurent que dans B et H. ♦♦ b. Après le vers 1257, B, C et Mar. ajoutent deux vers : Ja a il tex poinz et tex moes / Et tiex musiau et teles joes B : Ja a il granz mains et granz piez / Si a grant musel et grant giez C : Ja a il tex meins et tex piez / Si granz musteaux et si grant giez Mar. ♦♦ c. H donne au vers 1268 puis quil que nous corrigeons d'après C. Les vers 1268-1269 se présentent différemment dans B, C et Mar. : Que je n'aie [j'avoie C, Mar.] sa fame amee / Mes puis que ne s'en [Et puis qu'il ne s'en C] est clamee. ♦♦ d. Le vers 1270 est orphelin dans H. B donne : Et puis qu'il n'ot braies traites / Ne huis brisie ne portes fraites : C procure : Sui ge lechierres de ma vie / Li fox jaloux qui a envie. ♦♦ e. Vers 1275 et 1276 dans B : Biau sire et vostre roiautez / Et la foi et la liautez : vers 1275-1276 dans C : Qar ce seroit desloiauté / Mout est grant vostre loiauté. ♦♦ f. Vers 1278 dans B : Mes or ai la gorge cha-

nue . À la place du vers 1278, C donne : M'a l'ame del cors desfendue / Mes foi que doi dieu et saint jorge / J'ai toute chenué la gorge .

Page 35.

a. Vers 1290 dans B : S'en parlera l'en malement . Les vers 1289 et 1290 sont inversés dans B et C. ♦♦ b. Vers 1292-1294 dans B : Dehaiz ait l'ame vostre mere / Qant ele ne vos avorta / Qant en son ventre vos porta . ♦♦ c. cohardie C. Les vers 1305 et 1306 manquent dans B. ♦♦ d. Vers 1307-1308 dans B, C et Mar. : Trop [Mout C, Mar.] savez de la fauve anesse / S'en avrez hui [Se ja n'avez C, Mar.] votre promesse . ♦♦ e. vers vous nous obeissons H; nous corrigeons d'après B. vers vos nos abessons C. Ici commence le folio 9 de H - a, vers 1310-1311; b, 1352-1392; c, 1393-1433; d, 1434-1474. ♦♦ f. Vers 1311-1315 dans B : Por bien faire et por droiture / Par raison par san par mesure / Ne devez pas le maltraitier / Mais la pais faire et afaitier / Se vos metez or malement . Les vers 1311 et 1312 manquent dans C et Mar. Vers 1313-1315 dans C : Por droit fere et por afaitier / Ne devez pas por ce traitier / Voestre baron vilainement .

1. La graisse de chat était un remède populaire contre l'inflammation arthritique des articulations ; elle était censée tenir chaud. Le sens de la locution est donc : « il n'y a pas de remède », « rien n'y peut faire ». G. Tilander y voit une métaphore pour désigner la ruse (*Remarques*, p. 24), ce qui est une interprétation restrictive.

2. C'est ici la première et la plus ancienne attestation de ce concept issu précisément de la figure de Renart, et qui associe tromperie et méchanceté. Voir l'Introduction générale de ce volume, p. xxxiii. On trouve, dans l'ensemble du texte de H, deux autres occurrences de ce terme, au vers 900 de la branche II, et au vers 1602 de la branche XII.

3. Le vers 1310 est hypermétrique dans notre manuscrit (voir var. e) : c'est qu'il combine, selon toute apparence, deux leçons contradictoires, attestées respectivement par B (le verbe *obeir*) et C (la construction pronominale du verbe *abessier*). Cette dernière construction étant incorrecte pour le verbe *obeir*, il faut corriger : nous le faisons en suivant la leçon fournie par B (correction minimale), comme nous le faisons pour les vers suivants, B et H s'opposant le plus souvent à C et au texte de Martin dans cette partie de la branche Ia.

4. Le sens du passage est ambigu : il faudrait comprendre que Grimbart oppose ici l'idée d'un procès criminel à celle d'un arbitrage fondé sur la confiance accordée à un serment solennel. Cependant cette opposition ne peut être qu'utopique : il suffit qu'une victime dénonce le serment pour qu'un duel judiciaire devienne inévitable. Il est certain que la leçon (voir var. f) de B (*maltraitier*) et celle de C et de l'édition Martin (*treitier* / *Voestre baron vilainement*) ont le mérite d'être plus claires : si l'on considère qu'elles donnent une indication de portée générale sur le sens de ce vers, il faut conférer au verbe *traitier* un sens péjoratif. Sur les difficultés que présente l'ensemble du passage, se reporter à la note suivante.

5. Passage corrompu dans notre manuscrit, qui offre seul cette leçon difficile pour les vers 1310-1316. Il est cependant plus proche du manuscrit B (voir var. f), qui comporte seul les deux vers précédents (qui riment en *-ure*) et présente dans le même ordre les rimes *traitier* / *afaitier* ; cependant, l'écart s'accroît aux vers 1314-1316 au point de rendre cette correction inopérante. Nous maintenons donc la leçon de notre manus-

crit, qui est acceptable si l'on considère que le *mais* initial du vers 1316 n'oppose pas ce vers au précédent, mais constitue une reprise rhétorique du même mot employé au vers 1314.

Page 36.

a. avoit [tains *exponctue*] ters H ♦♦ b. *Après le vers 1330, B ajoute deux vers: Marcins li chevriaus et bruianz / Li tors et li mulez muianz. .Après le vers 1327, liste différente dans C et Mar., qui divergent ensuite complètement d'avec B et H jusqu'au vers 1455. ♦♦ c. estorbee B ♦♦ d. lui [sont *exponctue*] et H. B donne pour ce vers: S'eüst o lui toz ses barons . ♦♦ e. terre B ♦♦ f. Le vers 1346 manque dans H; nous le restituons d'après B. ♦♦ g. Vers 1360 dans B: S'il vient a pont qui soit desfez .*

Page 37.

a. haitiez B ♦♦ b. ranponer B ♦♦ c. Vers 1374 dans B: Ja mie cest plait je n'otroi . ♦♦ d. En tor sont B ♦♦ e. puet que dieu ne plaise B

Page 38.

a. Tees H; *correction selon l'usage de H attesté v. 1410. tiex B ♦♦ b. sor sale H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. prise une ore cenelle H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. toute [e *exponctue*] sa H ♦♦ e. ceste [foi *exponctue*] fie H ♦♦ f. Vers 1429 dans B: Fait grinbert que vosli doingnez .*

Page 39.

a. Vers 1444-1447 dans B: Jel vos promest en bone foi / Par toz les sainz de belleant / Se mes en oi ne tant ne quant / Sachiez le bien sans demorance . ♦♦ b. roi[r *exponctue*] en cheoir H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. *A partir de ce vers C et Mar. rejoignent B et H. ♦♦ d. crois cot en H; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ e. ne s'areta B. Ici commence le folio 10 de H - a, vers 1475-1515; b, 1516-1556; c, 1557-1597; d, 1598-1638.*

1. Ce sont des attributs caractéristiques des pèlerins.

2. *Rompre le festu*, « rompre la paille » ou « jeter le fétu » est un geste juridique d'origine germanique. Selon R. Boutruche c'est, dans la France du Nord et en Basse-Lotharingie, « un acte formaliste qui préside à la brisure des engagements » (R. Boutruche, *Seigneurie et féodalité*, Aubier, 1970, t. II, p. 210), un défi qui demande à être relevé, en particulier dans les accusations de parjure. Mais ce geste pouvait aussi servir à rendre un serment plus solennel. Il semble que ce soit ici le cas, à moins de supposer que Renart se délie de tous ses liens juridiques terrestres au moment de partir en Terre sainte. G. Tilander (*Remarques*, p. 25), citant M. Bloch, rappelle que « très souvent l'expression ne désigne pas un acte matériel, et n'est employée qu'à titre de locution imagée toute faite ».

3. La neuvième heure (vers 3 heures de l'après-midi) était l'heure supposée de la mort du Christ : le choix de cette heure dans ce passage n'est peut-être pas indifférent.

Page 40.

a. li rent H; nous corrigeons d'après B, C et Mar.: l'an[n] el li tent . ♦♦ b. onques ne [le *exponctue*] vit H ♦♦ c. Nl avec N *exponctue* à l'initiale dans H. ♦♦ d. B et Mar. ajoutent deux vers utiles pour la suite: Forment me poise de l'ennui / Que l'en vos a fait si grant hui . ♦♦ e. foir avec o *exponctue* et u *suscri*t dans H. ♦♦ f. Vers 1523 et 1524 dans B: Si m'aïst diex ce diu renat / Or esterez sire

couarz : vers 1523 et 1524 dans *C et Mar.* : Par le cuer bieu sire coarz / Ça esterez ce diât renart

1. Sous-entendu grivois, au beau milieu d'une scène d'inspiration courtoise.

2. Ce passage n'est pas d'une grande clarté, mais il est confirmé par *B* et *C*. Peut-être y a-t-il là une allusion aux anneaux protecteurs du folklore, comme l'anneau d'invisibilité que Lunette donne à Yvain dans le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 1021-1047, p. 364). J. Dufournet, sans explication, traduit : « celui qui ne m'a pas vu de près va s'en souvenir ».

3. Nous avons indiqué, dans les variantes (voir var. *b*, p. 36), une divergence complète entre les manuscrits *Bet H* d'une part, *Cet Mar.* d'autre part du vers 1327 au vers 1455 de notre manuscrit ; dans le passage correspondant de *C* et de l'édition d'E. Martin, Couard, terrorisé, va se réfugier dans une haie (v. 7019-7030 de l'édition japonaise, v. 1361-1372 de l'édition Martin), où Renart à présent l'aperçoit ; c'est donc la rédaction *BH* qui récrit, et *C* et Martin qui donnent la version la plus cohérente pour ce passage.

4. Jeu de mots difficile à traduire sur *repoiſt* (re-peser, « s'affliger à son tour », en réponse au vers 1515) et *repaïſt* (repaiſtre, « se repaître », « avaler »).

Page 41.

a. *B* donne coarz à la place de corans. Vers 1525 dans *C* : Ja n'iert vos chevaux si igniax . ♦♦ b. Vers 1529 et 1530 dans *B* : La cort le roi et si serjant / Furent en la vaele grant : vers 1529 et 1530 dans *C* : Coart le vet tot jors suiant / Par mi un val parfont et grant : vers 1529 et 1530 dans *Mar.* : La cort le roi et si serjant / fu en un val parfont et grant. *H* donne au vers 1530 Et furent ; nous corrigeons d'après *B* pour la syntaxe. ♦♦ c. *B*, *C* et *Mar.* ajoutent ici deux vers : Couart panche l'oreille aval / Par desoz le ventre au cheval *B* : Qar [*Coart Mar.*] pendant va tot contre val / Par desoz [devers *Mar.*] les piez au cheval *C, Mar.* ♦♦ d. i vit *H* ; nous corrigeons d'après *B* qui donne Tant baron voit : Tant voit barons *C, Mar.* ♦♦ e. Vers 1543-1544 dans *H* : parloient de couart [...] mot de renart . Nous corrigeons d'après *B, C* et *Mar.* ♦♦ f. chape *B* : frepe *C, Mar.*

1. Allusion satirique aux défaites cuisantes infligées aux Latins de Palestine par le sultan d'Alep, Nour-ed-Din, entre la deuxième croisade et 1161. Voir L. Foulet, *Le Roman de Renard*, p. 66 et 104-108.

Page 42.

a. Vers 1576 dans *B* : Si li conte la deablie . ♦♦ b. sai ge bien que mais me *H* ; nous corrigeons d'après *B*, confirmé par *C* et *Mar.* ♦♦ c. Et li *H* ; nous corrigeons d'après *B* (confirmé par *C* et *Mar.*) qui donne pour ce vers : Li sanglés as aguees danz .

1. Nous rejetons la leçon du manuscrit *H* (voir var. *b*), leçon isolée contre *B, C* et *Mar.* qui sont bien plus satisfaisants : on ne voit pas en quel sens Renart « tient » le roi Noble (le texte de *H* se traduirait ainsi : « Je sais bien qu'à présent il me tient »).

2. J. Dufournet propose excellemment de traduire ce nom propre par « Petitfouineur ».

Page 43.

a. Les vers 1607 et 1608 manquent dans *B* et sont inversés dans *C* et *Mar.* ♦♦ b. La première lettre de rote est grattée et r suscrit dans *H*. *B* donne brouce et *C* et *Mar.* croute . ♦♦ c. Vers 1612 dans *B* : Aprés le siut corte la goce . ♦♦ d. pas ne

seürent *H* ; nous corrigeons d'après *B* (confirmé par *C* et *Mar.*) qui donne pour ce vers : Li autre pas ne l'aseürent . ♦♦ *e.* *B, C, Martin ajoutent deux vers. Le premier est semblable dans les trois manuscrits : Ne forteresce ne donjons . Pour le deuxième vers, les leçons divergent : Tors ne tainieres ne buisons B : Ne tesniere neïs mesons C : Crues ne taisnere ne boisson Mar. ♦♦ f.* Ne por fuir ne por *B, C, Mar. ♦♦ g.* *B, C, Martin ajoutent deux vers, que voici d'après B : Ja li pertuisoient les rains / A poi ne chiet entre lor mains . ♦♦ b.* en un pertruis *H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar., en conservant la graphie de H. ♦♦ i.* Vers 1632 dans *B : Qui viaut mais hui aler si aut : vers 1632 dans C : Et qui voudra aler si aut : vers 1632 dans Mar. : Or qui mes velt aler si aut . ♦♦ j.* Les vers 1633 et 1634 sont absents de *B. ♦♦ k.* .II. *H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ l.* Folio 11 de *H - début de la colonne a, vers 1639-1654. ♦♦ m.* et plaignent *H ; nous corrigeons d'après B et C.*

1. *Li polent* : du latin *pudulare, pedulare*, « épouiller ». Selon G. Tilander (*Remarques*, p. 26), le mot a dérivé vers le sens de « malmenier », « rosser ». Nous avons choisi de traduire par « étriller », terme qui évoque aussi, originellement, l'acte de débarrasser le poil de sa saleté et de sa vermine.

Page 44.

a. crepon *B, C, Mar. ♦♦ b.* baignier avec *b* surchargée en *s* dans *H.*

Branche Ib

LE SIÈGE DE MAUPERTUIS

(*Martin Ia, Roques I, FHS X*)

NOTICE

Le vers 1655 du manuscrit *H*, au folio 11, comporte une lettre montante, qui n'est pas la lettrine liminaire d'une branche autonome¹ ; c'est le début de ce que l'édition Martin a popularisé sous l'appellation de « branche Ia », qui raconte les péripéties du siège de Maupertuis par les troupes de Noble. Ce récit de 566 vers a toutes les apparences de la « continuation ». L'arrière-plan est le même que celui du « Jugement de Renart », et les figurants identiques : le roi et sa Cour, les barons en majorité ennemis de Renart, parmi lesquels le blaireau Grimbert fait exception. L'antagonisme, traité surtout sur le mode politique et juridique dans le texte précédent, est transposé temporairement sur le plan de l'affrontement militaire, celui du siège de la forteresse où le goupil s'est réfugié ; mais il revient rapidement au cadre familial, avec l'acharnement de tous contre Renart, tombé entre les mains de son souverain. Il s'agit, une fois de plus, de pendre le traître, qui échappera miraculeusement au châtement.

Trois étapes caractérisent cette narration parfaitement linéaire. La première se définit par l'unité de ton que lui confère l'imitation du

1. Dans le manuscrit *H*, les débuts de branche sont marqués par une lettrine qui correspond, en hauteur, à six ou huit lignes, et les séparations d'unités narratives à l'intérieur des branches par une lettre dont la taille correspond à deux vers. La séparation au vers 2222 est de deux lignes comme celle du vers 1655.

registre épique. Le siège inefficace de la forteresse du baron rebelle commence par une évocation du rapport de forces, une séquence de défi par laquelle Renart, comme dans ses « confessions », se vante des mauvais tours joués à ses adversaires, et se poursuit pendant six mois par de vaines tentatives d'assaut¹. La deuxième partie du texte renoue avec les aventures renardiennes traditionnelles : un tour joué à ses adversaires, qui le met à la merci du roi : Renart se jette dans ce mauvais pas par une sortie nocturne, pendant laquelle il humilie les guerriers et abuse de la lionne ; sa capture le livre aux animaux qui rivalisent de haine, de lâcheté et de férocité contre celui qui est promis à la corde ; mais il peut compter sur un ami fidèle, Grimbert, et l'attitude équivoque de la lionne. Comme on s'y attend, Renart aura la vie sauve, mais le narrateur ne se contente pas de la solution de facilité qu'offre le talisman de Fièvre². La dernière partie du récit est celle des solutions et du triomphe de Renart : intervention de Grimbert et promesse de se faire ermite, qui se heurte à un refus violent ; arrivée de la famille du goupil avec un cheval chargé de présents, qui finissent par emporter la mansuétude d'un souverain corrompu³ ; nouvelle remise en jeu par la péripétie du cortège funéraire de Pelé⁴, qui serait fatale si Renart n'avait déjà pris la fuite. La branche s'achève comme la précédente par les « gabs », les railleries de Renart contre le roi et l'outrage qu'il lui fait subir en le blessant d'un jet de pierre.

La fin du « Jugement de Renart » offre un canevas tout prêt à un conteur qui voudrait reprendre le récit : après s'être cruellement moqué de Noble en lui faussant compagnie grâce à un fallacieux projet de croisade, Renart s'est réfugié à Maupertuis, « son solide château, son solide donjon, sa forteresse et sa maison, où il ne redoute ni armée ni assaut⁵ ». L'enchaînement se fait sans heurts : les mêmes termes sont repris aux vers 1655-1665, qui proposent une amplification de cette image d'invulnérabilité. Il suffit dès lors de prendre la situation à la lettre. Les similitudes dans les motifs et les épisodes sont assez fréquentes dans la suite pour que l'on ait pu, comme L. Foulet, parler de « plagiat » ; mais c'est méconnaître le rôle de la variation et de la réécriture dans le corpus renardien⁶.

Le défi lancé par Renart du haut de son donjon répond en effet aux provocations qu'il prodigue depuis le sommet de la montagne dans la branche Ia ; il est d'ailleurs redondant à l'intérieur de notre texte, puisqu'il a un écho dans les « gabs » jetés depuis le chêne où il se réfugie à la fin. L'idée du cortège funéraire du rat Pelé, conduit par Chauve, s'inspire évidemment de celui de Coupée. Le « brief » de la reine est un avatar de l'anneau qu'elle a confié au goupil dans la branche Ia, et qu'il rappelle au vers 1739. Enfin, avec le serment de se faire ermite, Renart renoue avec la

1. Le siège occupe les vers 1655 à 1801, subdivisé en trois unités narratives, respectivement v. 1655-1676 ; v. 1677-1743 ; v. 1744-1801.

2. Le deuxième moment occupe les vers 1802 à 2055 avec quatre moments forts, respectivement v. 1802-1868 ; v. 1869-1921 ; v. 1922-1975 ; v. 1977-2055.

3. V. 2055-2117.

4. V. 2118-2163.

5. Voir la branche Ia, v. 1629-1631.

6. Les séquences en écho existent à l'intérieur même des branches : l'exemple le plus frappant est celui de la branche VIIa, où les situations se répètent avec des personnages différents (Chantecler, Mésange, dont on rapprochera aussi Tiécelin à la branche IX).

méthode qui lui avait assuré le salut : la volonté de partir en croisade l'avait soustrait au châtement mérité, mais le narrateur, ici, ne profite pas de son modèle pour achever le récit à bon compte ; il renouvelle la formule, en insistant sur l'in vraisemblance du procédé dans le cas d'un personnage comme Renart, reconnu par tous comme maître fourbe. Le travail de l'écrivain apparaît ainsi dans toute sa netteté : produire une œuvre différente, nouvelle, à partir d'un schéma qui a fait ses preuves : l'antagonisme du baron rebelle contre le roi et les autres animaux, sa capture et son jugement. L'originalité, il faut la chercher dans l'adaptation épique qui caractérise le début, dans l'invention d'un tour encore inouï joué aux ennemis, et surtout dans les péripéties nouvelles de la délivrance. On peut considérer, en effet, le motif du « Jugement de Renart » comme une sorte de gageure pour le jongleur, qui trouve là un stimulant terrain d'émulation : Renart, dont la culpabilité ne fait aucun doute, est condamné à la corde, mais, pour que ses aventures continuent, il doit être, à la manière des héros de roman-feuilleton, sauvé *in extremis* par un coup de théâtre. Chacun a son dénouement : la branche Ia imagine un pèlerinage, une croisade ; la branche Ib parie sur la cupidité du souverain ; la branche II fait intervenir frère Bernard de Grandmont ; la branche XXIV montre le goupil proposant une épouse au souverain. Dans cet ensemble, la branche Ib apporte, avec la vénalité de Noble, une innovation intéressante par sa pertinence narrative et psychologique, mais aussi par son impact satirique.

L'entrée en matière est résolument anthropomorphique, et ce choix est maintenu presque en permanence. Il n'est question ici de la tanière de Renart qu'une seule fois, au vers 1858, dans l'unique passage teinté de zoomorphisme. Les lieux de l'action sont le château du baron Renart¹ ; le camp des assiégeants, dont le centre emblématique sont le gibet et la hart² ; enfin le chêne sur lequel, non sans invraisemblance, se réfugie le renard en fuite. Le récit s'ouvre sur des tableaux qui n'empruntent qu'à l'univers des hommes : bâtiments, actions guerrières, défi. Cependant, l'animalité n'est pas totalement perdue de vue : elle revient à l'arrière-plan du discours de Renart, qui raille ses anciennes dupes et évoque les exactions qu'il leur a fait subir (le miel de Brun, le piège pour Tibert, le chant fatal du coq).

La sortie nocturne du goupil rappelle brutalement que les soldats qui le cernent possèdent des queues, et que dès lors on peut les mettre hors de combat en les attachant aux arbres. Le contraste est abrupt, mais tempéré immédiatement par la visite à la lionne qui, à la différence de la scène archétypale du viol d'Hersent, ne privilégie pas la bestialité : le conteur a pris soin de présenter le couple royal en fâcherie et la reine faisant chambre à part ; l'acte lui-même est raconté de manière euphémistique, avec une expression qui s'applique aussi bien à l'homme qu'à l'animal ; la position de Fièvre, sur le dos, n'a rien d'animal. Le cri de la victime, la publicité du déshonneur, le châtement de la corde, les cortèges avec des chevaux, la bienveillance, sinon l'amour, de la reine pour Renart, tout cela nous replace dans un contexte parfaitement humain. Mais le clin

1. V. 1655-1801. Voir les termes « chaſtel », v. 1656, v. 1665, v. 1669, v. 1752, v. 1785, v. 1994, etc. ; « tour », v. 1678, v. 1799, etc. ; « donjon », v. 1659 et v. 1745.

2. V. 1802-2163. Voir v. 1886, v. 1978, v. 2047, v. 2054, v. 2056 et v. 2093.

d'œil est toujours possible, avec des effets de décalage héroï-comiques : le rôle de Tardif le limaçon, le convoi funéraire du rat tirent leur cocasse-rie de cette incongruité affichée.

Le début de la branche se caractérise, on l'a vu, par son arrière-plan épique. Le thème s'y prête : les deux types de séquence qui relèvent par excellence de ce traitement sont les formes du combat, dynamiques comme le duel ou la mêlée, statiques comme le siège, et les poursuites. L'imitation de la chanson de geste passe par les déplacements de motifs et par la reprise de formules et tournures typiques, de tics d'écriture. La recherche ne porte pas tant sur le style, ici, que sur une imagerie globale. La description de la demeure du goupil épuise les ressources lexicales de l'architecture militaire¹ et emploie les expressions consacrées. Le défi du rebelle, qui ridiculise ses adversaires en leur rappelant leur humiliation et qui exhibe sa force, le discours de Noble avant l'attaque², définissent un cadre général *a minima* ; pas de description de combats, mais quelques vers plutôt ubiquistes qui ne dépareraient pas un texte de geste³.

Les exclamations et apostrophes au subjonctif imparfait, si caractéristiques de l'amplification épique (« *Qui* lors veïst », « Lors veïssiez [...] »), les énumérations, l'évocation des coups portés, les procédés spécifiques souvent sollicités par les conteurs dans des situations plus éloignées du monde épique (comme la poursuite du goupil par les chiens) ne sont pas mobilisés ici. On peut lire la référence rapide et narquoise à Ogier le Danois, déformé en « Auchier » et associé au vilain Lanfroï dans le « gab » final de Renart⁴, comme une forme de parodie discrète et efficace : le goupil et Ogier se ressemblent dans leur sort de rebelles traqués par l'autorité royale, dans leurs talents de séducteur.

La séquence du défi de Renart, dans la fière apostrophe qu'il lance du haut de sa tour, est tout à fait significative de la synthèse que le *Roman de Renart* opère à partir de ses emprunts à des genres divers. Le fonds est épique, mais la tournure que donne le goupil à ce rite de l'affrontement guerrier appartient à la tradition renardienne, celle des « confessions » par lesquelles le fripon se donne l'occasion de passer en revue la longue liste de ses exploits, de ses forfaits : une pratique qui a son pendant dans le défilé des plaintes des victimes lors des procès de Renart⁵. La jouissance renouvelée des outrages que le larron a infligés à ses partenaires, l'affirmation cynique de sa supériorité, la possibilité de rattacher l'aventure présente à l'ensemble d'un corpus, en constituent les finalités habituelles, auxquelles s'ajoute ici la recherche de la cohérence narrative : les méfaits de Renart expliquent l'acharnement des animaux sur le prisonnier. Isengrin et Hersent, envers qui la faute originelle a été commise, ont les honneurs de la première place. Les autres allusions concernent des

1. On relève les termes de « plasseïs », « murs », « tor », « roulleïs », « forttereces », « donjons », « fossés », et les expressions toutes faites : « roche bise » (v. 1746), « bien assis » (v. 1770).

2. V. 1780-1783.

3. Ainsi, le vers 1786 : « Li assaus fu molt mervelleuz », ou le vers 1867 : « Toute l'oït en fremist et bruit ». J. Dufournet, dans son article sur la branche, attire l'attention sur le vers 1677 : « Renart fu bien en sa vigour », proche des vers d'intonation qui introduisent les laisses ; il signale des esquisses de laisses similaires, v. 1776-1778 et v. 1784-1785.

4. V. 2185.

5. Voir à cet égard les Notices des branches III, p. 992, et IV, p. 1005.

branches variées : épisode de Brun et Tibert, dans la branche Ia ; de Chantecler, dans la branche VIIa ; de Brichemer, dans la branche XV ; Tiécelin rejoint Hersent parmi les acteurs de la branche IX. D'autres allusions, à Pelé ou Rousseau, sont plus difficiles à identifier. Le point culminant en est la bravade adressée au roi, dont le prestige bafoué est symboliquement représenté par l'anneau reçu de la part de Fièvre.

Comme dans les « gabs » qui pleuvent sur la victime, l'enjeu est la « honte » que le vainqueur impose au vaincu : la rivalité des barons est une lutte pour l'honneur et la reconnaissance de leur valeur aristocratique. Les défaites infligées par Renart sont, à l'inverse, des humiliations qui ramènent les autres, le plus souvent, à la nature animale : le cuir du cerf, le rat dans la gueule du chat, la queue de l'écureuil ; le lion et le loup sont atteints dans leur dignité de seigneur et de mari. Dans la situation présente, la fanfaronnade dénonce l'impuissance du souverain et de ses barons, démontre l'impunité du fauteur de désordres et sa liberté. L'inutilité des assauts successifs, pendant six mois, illustre ce rapport de force : la coalition des ennemis est aussi peu efficace que les confrontations isolées que Renart a complaisamment passées en revue. Le pouvoir est, fondamentalement, dispersé et partagé dans la société féodale, et l'individu rebelle ne manque pas d'arguments s'il détient, par ses possessions, sa bravoure, sa force, ou sa ruse, une forme quelconque de puissance.

L'épisode des « queues liées » s'inscrit à la fois dans la tradition guerrière, celle de la sortie des assiégés, d'un raid nocturne, et dans l'univers coutumier des ruses du goupil. Les éléments familiers de la ruse se substituent à l'affrontement direct, essentiellement verbal : on retrouve ainsi l'« engin » qui lui a valu ses victoires passées¹. Le goupil profite de la nuit, de l'absence de vigilance, il procède par dissimulation (« celeement² ») et surprend ses victimes, barons et reine, dans leur sommeil. La trahison de l'entreprise est soulignée par une intervention du narrateur³. La méthode employée est, en elle-même, humiliante : tous les fiers combattants sont liés à leur arbre, par le bras, la patte ou la queue, et ramenés à leur nature initiale.

La conduite du goupil envers la reine a la même portée que l'infortune qu'il fait subir à Isengrin : le viol, atteinte à l'honneur conjugal, est l'une des formes les plus évidentes du *casus delicti* justifiant les guerres privées ; l'outrage provoque non seulement le ridicule du mari, mais rejaille sur le lignage tout entier. Dans le cas du monarque, le crime de lèse-majesté est patent : la publicité donnée au forfait par les cris de la reine et la scène de foule qui suit contribue à la dégradation irréversible de l'image du souverain ; l'évocation de la délivrance de Noble, qui n'est pas sans rappeler les efforts grotesques d'Isengrin pour dégager sa femme de la tanière du goupil dans la branche IX, achève d'abattre le prestige royal : le lion n'est qu'une bête parmi d'autres.

Peut-on déceler dans ce passage un clin d'œil au roman contemporain ? La situation infamante de Noble n'est pas sans rapport avec celle d'Arthur. L'allusion à l'erreur de Fièvre sur l'identité de son visiteur fait

1. V. 1711.

2. V. 1810.

3. V. 1814.

penser aux conditions de la naissance d'Arthur, lorsque Uter Pendragon revêt l'apparence de l'époux d'Igerne, voire à la mésaventure d'Arthur avec sa sœur Morgain, qui conduit à la conception de Mordret.

L'ensemble de la scène participe de la farce, avec une ultime dérision : c'est le plus chétif des animaux, le limaçon, promu gonfalonier de l'armée depuis la branche Ia, qui libère ses compagnons en coupant force bouts de queue, et c'est lui qui attrape Renart par la patte et permet aux troupes de le maîtriser, ce qui lui vaut un commentaire ironique du narrateur, au vers 1861 : il se conduit, en effet, en vrai seigneur par cette action d'éclat...

Renart est aux mains de ses adversaires : la situation est la même que dans la branche précédente, mais il ne s'agit plus de lui faire un procès ; inutile de convoquer des accusateurs ou des témoins, puisque le baron révolté revendique hautement ses actes passés et que son statut de « lar-ron¹ » ne fait plus aucun doute ; nous sommes à l'heure du jugement (« juïse² »). La dynamique du récit est, dès lors, celle du sursis à exécution : le prisonnier a les yeux bandés, la condamnation est sans appel et la corde attend ; tous sont impatients d'en finir avec le trublion, la corde est passée à son cou et le roi presse l'accomplissement de l'inéluctable³ mais les effets de retardement s'accumulent.

Le premier vient d'Isengrin, qui réclame l'assouvissement d'une vengeance privée⁴ ; le roi refuse, moins par souci d'équité — car sa justice est tout aussi expéditive — que par nécessité de réparer d'abord en public, par un châtiment symbolique, l'affront que le souverain a essuyé. Dans l'énoncé laconique de la sentence⁵, les attendus sont sans ambages : la mort est le prix de l'« outrage », des excès commis, de la rébellion et du manque de respect pour la fonction royale ; mais Noble y associe l'opprobre jeté sur lui par l'adultère, par le « desduit de la roïne », le plaisir peccamineux pris avec la lionne. Là encore, la tentation est grande de rapprocher cette réaction de celle d'Arthur, quand il apprend l'infidélité de Guenièvre et tente de mobiliser ses chevaliers contre Lancelot en mêlant habilement l'intérêt du royaume, le respect de la fonction et le déshonneur de l'individu.

Les rituels de la justice royale n'empêchent pas la libre expression des violences collectives : la joie est générale quand on voit le goupil maîtrisé ; les valeureux soldats se livrent à une véritable séance de lynchage et se défoulent de leur échec militaire sur le captif sans défense, au mépris des règles élémentaires de la chevalerie. Le narrateur réserve d'ailleurs l'une de ses rares interventions⁶ pour souligner le scandale et en tirer la leçon : la férocité des animaux est le reflet des bassesses humaines, et l'on n'a plus guère d'amis quand on se trouve dans le triste état qui est celui de Renart. La palme de la lâcheté revient à Pelé, qui donne à Renart l'occasion de prouver qu'il n'est pas complètement abattu et qu'il reste dangereux. L'incident de la mort du rat n'est pas gratuit : il prépare la péripétie finale et traduit le souci de la composition. En même temps, il offre un contraste avec l'attitude des deux derniers soutiens de Renart, son indéfectible cousin Grimbart et, de manière plus inattendue, la reine.

1. V. 1837.

2. V. 1987.

3. V. 1876-2054.

4. V. 1872 et v. 1889.

5. V. 1878-1887.

6. V. 1902-1907.

À deux reprises, la même construction, de l'imminence contrariée¹, introduit une péripétie : devant le déchaînement des ignominies, Fièvre offre l'image de la noblesse d'âme, encouragée par une inclination pour Renart qui renforce le déshonneur de Noble. Même si elle juge sans indulgence la démesure et la folie du vassal indocile, la pitié² et l'indignation devant le traitement infligé à un personnage qui conserve ses vertus aristocratiques — il est « frans et debonaire³ » — sont l'expression, peut-être l'alibi, d'un sentiment moins désintéressé. Renart le séducteur a la beauté du diable, l'aura du révolté : il n'est pas toujours le « puant roux », il est aussi un seigneur qui a des manières⁴ ; Hersent comme la lionne succombent à un charme que leurs maris ne semblent pas posséder au même degré. Clin d'œil inspiré par une misogynie traditionnelle qui fait de la perfidie féminine une loi sans exception ? Non seulement Fièvre ne conçoit aucun ressentiment à l'égard de celui qui a abusé d'elle, mais elle propose son aide, par le « brief » remis délibérément à Grimbert, et entend tirer quelque profit de son intervention, en ménageant un rendez-vous secret⁵ qui est une déclaration d'amour⁶.

Avec cet intermède, le conteur ne fait que reprendre un procédé déjà utilisé par la branche Ia, mais il ne l'exploite pas. Le talisman ne sera pas remis à Renart : l'arrivée du cousin lui procure juste un répit, qui lui permet de faire un testament comique, en deux temps. Le premier consiste en une série de legs à sa femme et à ses fils où se mêlent l'héritage féodal — château, tours — pour l'épouse et l'aîné, et les réalités plus triviales : terrains de chasse riches en rats et basse-cour pour les deux autres fils. Le second est une digression satirique et désabusée, qui remet en cause les bonnes dispositions initiales : Renart déshérite aussitôt sa compagne au profit de Grimbert, pariant sur l'inconstance des femmes et imaginant qu'Hermeline, devant son cercueil, ferait les yeux doux à un successeur... Le ton a changé, et le pathétique des circonstances s'estompé derrière ces plaisanteries plus classiques. La conclusion apportée par Renart à son discours est de la même veine : il fait appel à une ruse déjà éprouvée, la promesse d'entrer dans les ordres ou de se faire ermite, comme ultime échappatoire. Mais là non plus, le conteur ne se contente pas de l'artifice. Veut-il se démarquer de son prédécesseur ? La réaction violente du loup fait échouer la tentative.

Deux solutions possibles, le talisman et la conversion, ont tourné court, par le bon plaisir du narrateur, qui relève le défi et joue avec les difficultés. Le coup de théâtre décisif se produit avec l'arrivée de deux cortèges éplorés, qui sont en parfaite symétrie⁷. Le premier est mené par Hermeline et les fils de Renart qui viennent implorer le pardon ; son

1. V. 1979-1980 : « Molt ert ja près de sa juise / Quant Grimbers [...] » ; v. 2056-2057 : « Ja fust pendus [...] / Quant li rois garde aval [...] ».

2. V. 1950.

3. V. 1957.

4. V. 1954.

5. La dignité de Noble s'en trouve encore plus menacée, car les avances de la reine prennent l'allure d'un véritable complot : « privcement » (v. 1969 et 1975), « en basset » (v. 1949).

6. V. 1973.

7. Voir le parallélisme des expressions, relevé par J. Dufournet, dans la formule d'introduction : « quant li rois garda et vit [...] », dans l'expression de la douleur, dans l'évocation de la « noise », du vacarme.

centre est le cheval de bât qui transporte l'argument décisif, l'or. Les discours du monarque sur les voies impitoyables de la justice et la nécessité du châtement ne pèsent pas grand-chose après la remarque féroce des vers 2082-2084 : plutôt que la douleur démonstrative de la famille, Noble voit les trésors déployés, et cède à la cupidité, achevant ainsi de se déconsidérer. Renart est sauvé, non par une ruse, mais par les faiblesses du roi.

Mais le moyen qui vient d'assurer son salut, d'une manière si peu morale, est immédiatement contrecarré par le deuxième cortège, tout aussi rempli d'affliction. Comme Don Juan, Renart est rejoint par son passé. Le convoi dont le centre est constitué par les chevaux transportant le cercueil de Pelé à l'eff et inverse du précédent, et confirme sa perte. Il s'agit de la reprise d'un épisode qui se situe au début de la branche Ia : la dépouille de Coupée est apportée à la Cour sur une civière et solennellement enterrée, et ce spectacle décide le roi à refuser la réconciliation avec Renart. Mais la réécriture n'est pas simple imitation d'une séquence bien connue : à ce stade du récit, les jeux sont faits, et Renart a pris le large ; le sens du cortège de Pelé, dont on oublie qu'il n'est pas mort en gloire, s'adresse moins au goupil, dont la perversité est suffisamment établie, qu'au roi lui-même, qui a laissé partir le fripon pour des motivations sordides. Et l'on ne saurait négliger l'eff et de pure virtuosité, de la part d'un conteur qui maintient son public en haleine sans discontinuer, avec des rebondissements incessants et une permanente remise en question des situations.

La branche s'achève en point d'orgue avec une situation symétrique de celle du début : les animaux cernent Renart, qui cette fois-ci a trouvé abri sur un chêne, du haut duquel il peut de nouveau narguer l'autorité de Noble. Mais le refuge est moins sûr que les murs d'un château, et la cognée aurait vite fait de le réduire à néant, si Renart ne commettait une dernière agression contre le prestige du souverain, un acte dont l'audace inouïe est soulignée par le narrateur¹ : d'un coup de pierre, il assomme le roi, et profite de la panique pour s'échapper définitivement. Tous les animaux s'avouent vaincus par cette ultime transgression, qui fait du goupil un avatar du démon² devant qui les moyens de la justice humaine resteront impuissants.

Renart est gagnant sur toute la ligne : le roi et les barons ont bien piétiné allure devant celui qui les défie au début comme à la fin, sans avoir à rendre compte de ses méfaits. Plus encore que dans la branche Ia, il apparaît comme un personnage hors norme, échappant aux lois communes, et d'une nature vraiment diabolique. Mais ce vassal « frans et debonaire³ » ne manque pas de panache, et ne fascine pas quel'épouse de son roi ou celle de son rival : une secrète admiration équilibre l'inquiétude qu'il suscite chez tous, et Noble lui-même, malgré son apparente rigueur, lui fait trop souvent la part belle. Aussi bien le goupil n'est-il pas seulement un hors-la-loi qui enfreint constamment les règles d'une société ordonnée : l'image que donnent les animaux et leur souverain est loin d'être un modèle ; à côté de la haine aveugle du loup, de l'inefficacité militaire des seigneurs de la Cour, de la lâcheté des uns et de la férocité de

1. V. 2200.

2. V. 2211.

3. V. 1957.

tous, la liberté irréductible, la fierté et la volonté de puissance de Renart retrouvent quelque prestige.

Le discrédit de la figure royale est particulièrement cruel dans ce texte : militairement incapable, bafoué par son ennemi et par la reine, foncièrement corrompu, le lion illustre la position difficile du roi dans la hiérarchie féodale. Son pouvoir est d'ordre essentiellement symbolique : s'il n'est pas, comme Arthur, le parangon des vertus, il perd son influence et sa capacité à constituer autour de lui une société harmonieuse. Il se rapproche de ces souverains débilés de certaines chansons de geste confrontés à de braves guerriers, comme Guillaume d'Orange, qui servent et maintiennent envers et contre tout la monarchie. Mais le *Roman de Renart* n'a pas pour souci premier de sauvegarder les valeurs ou des abstractions. Face au mauvais roi, il place un personnage qui exploite cyniquement les failles du système et se fortifie des faiblesses d'autrui. La nature infâme du « traître », si étroitement associée à Renart et si volontiers rappelée par Isengrin¹, s'en trouve cependant sérieusement relativisée.

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « Ia » désigne la branche qui porte le numéro « Ib » dans la présente édition.

DUFOURNET (J.), « Défense et illustration de la branche Ia du *Roman de Renart* », *L'Information littéraire*, XXIII, 1971, p. 55-65.

—, *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970.

FUKUMOTO (N.), « Remarques sur la structure de la branche Ia du *Roman de Renart* », *Actes du Colloque de la Société internationale renardienne-Amsterdam 1977*, éd. N. Van den Boogaard et J. de Caluwe, *Marche romane*, XXVIII, 3/4, 1978, p. 43-48.

MICHA (A.), « Note sur la date de la branche Ia du *Roman de Renart* », *Romania*, XCII, 1971, p. 261.

NOTES ET VARIANTES

Page 45.

a. Folio 11 de H - fin de la colonne a, vers 1655-1679 ; b, 1680-1720 ; c, 1721-1761 ; d, 1762-1802. ♦♦ b. a chastel H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 1661-1662 dans C : Vit les trenchies et les murs / Fors et espés et haus et durs . . . Après le vers 1662 il manque dans H deux vers, que voici d'après C : Vit les qarniaux desus la mote / Par ou on entroit en la roche . ♦♦ d. desour H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. C'est-à-dire les palissades faites de troncs d'arbres et de fascines roulées.

Page 46.

a. Vers 1686 dans C: Vos gorfolai ja la vendenge . ♦♦ b. Les vers 1687 à 1690 sont un ajout de H et B; les vers 1689-1690 ont leur équivalent dans C et Mar. à la place des vers 1703 et 1704 de H (voir var. d). C et Mar. intervertissent l'apostrophe à Brun (r. 1693-1698) et l'apostrophe à Tibert (r. 1699-1704). ♦♦ c. Vers 1696-1698 dans C: Ja vos i fis bien donmagier / Vos i lesastes les oreilles / Et trestuit virent les merveilles . ♦♦ d. Vers 1703-1704 dans C: Je cuit que tiex cent cox eüstes / Ou vin ne eve ne beüstes . ♦♦ e. Vers 1710 dans C: Je vos ting ja dedenz les ners . ♦♦ f. Vers 1712-1714 dans C: Perdites de la piau du dos / Deus corioies que chiens vos firent / Mout i a ci de ceus qui le virent . ♦♦ g. jocelins C

1. Littéralement: « que jamais vous n'en bûtes de vin »; allusion à la fin de la branche IX. L'expression *foler la vendenge* (voir Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971) renvoie ici à l'accouplement.

Page 47.

a. Vers 1724 dans Mar., B et C: Quant je vos toli le fromage . ♦♦ b. Vers 1732 dans C: Ice vos dui je mout chier vendre . ♦♦ c. fisant avec i *exponctué* dans H. ♦♦ d. Vers 1738 dans C: Ainz que cist mois soit toz passez . ♦♦ e. Ce vers est un ajout de H; il est superflu par rapport au couplet d'octosyllabes précédent. ♦♦ f. Vers 1746-1749 dans C: Mes n'est si fort ne l'aie asise / N'en partiré si l'avré prise / D'une riens bien vous aseür / Jusqu'a un en le siege jur . ♦♦ g. sera renduz H (vers *hypermètre*); nous corrigeons d'après B. C donne pour ce vers: Aînçois ert li chastiaus renduz . ♦♦ b. Vers 1755 dans C: Einsie esmoie l'en coart .

1. L'expression est fréquente: *faire poïr* ou *puïr* — du verbe *puïr*, qui signifie « répandre une mauvaise odeur » — prend le sens de « faire se repentir », avec pour complément privilégié *jeus*, déterminé par un possessif; la formule la plus fréquente est au futur: *je lui ferai mon jeu puïr*, « je ferai en sorte qu'il regrette ce qu'il a fait ».

2. Pour l'emploi figuré de ce verbe, voir G. Tilander, *Lexique*: « subir une perte ».

Page 48.

a. Vers 1760-1761 dans C: Ili a assez de gelines / Et assez bestes aumalignes . ♦♦ b. Les vers 1762 et 1763 sont intervertis dans C. ♦♦ c. Les vers 1786-1789 manquent dans C. ♦♦ d. Vers 1794 dans C: Onc nel porent de tant grever .

Page 49.

a. Vers 1798-1799 dans C: Onques ne finerent un jor / Qu'il n'asaussissent tot encor . ♦♦ b. Folio 12 de H-a, vers 1803-1843; b, 1844-1884; c, 1885-1926; d, 1927-1967. ♦♦ c. Vers 1801-1805 dans C: Dont il vausist mains un denier / Un soir furent mout merveilliez / D'asaillir furent anuiez / Chascun dormi seürement / En sa loge mout longuement . ♦♦ d. Vers 1810-1811 dans C: De son châstel ist belement / En sa loge mout fermement . Après le vers 1811, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Dormoit chascun desoz un chesne / Ou desoz orme ou desoz fresne . ♦♦ e. Ou par la queue C ♦♦ f. Vers 1827 dans C: Si s'escria aïe aïe .

Page 50.

a. n'a [li *exponctué*] rompue H ♦♦ b. Les vers 1842 et 1843 sont intervertis dans C. ♦♦ c. alouer H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. A chascun trenche pié ou queue C ♦♦ e. Vers 1851-1854 dans C: Qu'il en est de cent

entamez / Ainz qu'il soit tuit desnoé / En sont tuit li plus escoé / Envers le roi salient . ♦♦ *f. Les vers 1860 et 1861 sont intervertis dans C et les autres manuscrits.* ♦♦ *g. esperonant C. H suit B.* ♦♦ *h. Les vers 1866 et 1867 sont intervertis dans C. Après le vers 1867, C ajoute : Si l'ont batu et descirez / Or est en male trape entrez .* ♦♦ *i. Après le vers 1869 il manque dans H deux vers, que voici d'après C : As forches le menent por pendre / Li rois n'en voltraençon prendre .*

1. Littéralement : « en frémit et bruit ».

Page 51.

a. d'autre bernart C. H suit B. ♦♦ *b. Vers 1890-1891 dans C : Du poing lui donne tel bufet / Que il en fist voler un pet .* ♦♦ *Après le vers 1891 il manque dix vers dans H.* ♦♦ *c. Vers 1897 dans C : Feri mainte beste despaingne .* ♦♦ *d. Vers 1908 dans C : Fors dant gonbert qui forment ploie .*

1. Le scorpion est un fouet de lanières ou de chaînes à pointes de métal, une sorte de fléau d'armes — mais ici le sens premier, zoologique, peut-il être exclu ?

2. L'expression a été commentée par J. Bédier à propos du *Lai de l'ombre* (1913, p. 70-71), dans sa forme la plus courante : *chanter / parler d'autre Martin* signifie « chanter une autre chanson ». Voir à ce propos la branche Ia, p. 13 et n. 2.

Page 52.

a. li raz s'est avancies / Devant les autres s'est lanciez C ♦♦ *b. Le vers 1923 manque dans H. Nous le rétablissons d'après C.* ♦♦ *c. De duel fremit tot et tressue C* ♦♦ *d. Doudon de l'anelse C* ♦♦ *e. Vers 1930 dans C : Caril recuide avoir assez .* ♦♦ *f. il H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.* ♦♦ *g. Vers 1941-1943 dans C : Nus n'a peur de mort si grief / S'il l'avoit par bone creance / Que ja de mort eüst doutance .* ♦♦ *h. Le vers 1948 est hypomètre dans H (le manque) ; nous corrigeons d'après C qui donne : Dites de ma part le reçoive .*

1. Le manuscrit *H* n'est pas très clair dans ce passage. La leçon donnée par les autres manuscrits pour le vers 1928 (voir var. *d*) et qui peut se traduire par « elle regrette de lui avoir donné l'anneau » est certainement la bonne leçon, et permet de comprendre le vers 1930 (dont le sens serait alors « elle pense encore avoir besoin de l'anneau ») et les vers suivants. Nous corrigeons le moins possible (voir var. *f*). L'expression *en l'uel li pent* est l'équivalent de notre « lui pend au nez ».

Page 53.

a. Vers 1952 dans C : Si me doit dex bone escherie . ♦♦ *Les vers 1952 et 1953 sont intervertis dans Mar. et C. H suit B.* ♦♦ *b. Vers 1955-1956 dans C : Me poise qu'il est deshaitiez / Mout me poise de son contraire .* ♦♦ *c. Vers 1960-1961 dans C : Cil qui loing voit et qui loing mire / Et de toz biens est rois et sire .* ♦♦ *d. Folio 13 de H-a, vers 1968-2008 ; b, 2009-2049 ; c, 2050-2090 ; d, 2091-2131.* ♦♦ *e. Vers 1977 dans C : Sianemi renart mar virent .*

1. Les autres manuscrits portent *as forces* (« le traîner au gibet »), qui est plus explicite.

Page 54.

a. Vers 1991 dans C : Dont vos avez trois biax et granz . ♦♦ *b. robert fre-naie / Et a mon petit filz rousel / Lai C. H suit B.* ♦♦ *c. Après le vers 2009 il manque*

dans B et H deux vers, que voici d'après C : Issi lor devis ge lor les / Ici devant trestoz ces bers . ♦♦ d. Les vers 2016 et 2017 sont intervertis dans C. ♦♦ e. H donne au vers 2020 oubliée avec le second e expunctué. C donne pour les vers 2020 et 2021 : Ainz que tibaut soit crestiens / En metra un en ses liens . ♦♦ f. Vers 2026 dans C : Conplus se pasme et vet trenblant .

Page 55.

a. Vers 2037 dans C : Voil lessier plus n'en ai envie . ♦♦ b. Vers 2040-2041 dans C : Tantes guiles nos avez faites / Quel treslue nos avez traite . ♦♦ c. auroit bele persone C. Les vers 2042 et 2043 sont intervertis dans C. ♦♦ d. Après le vers 2049, il manque dans B et H deux vers, que voici d'après C : Quar qui larron de pendre areste / Tot jors het et lui et sa jeste . ♦♦ e. Vers 2053-2054 dans C : Car tel en peche qui enqueut / Li rois lor dist pensez del pendre . Pour le vers 2053, comparer avec la leçon qu'en procure Mar. : Car tel ne peche qui s'en delt . ♦♦ f. tout un sart H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Pour le vers 2051, Or seront vostre li chemin, on pourra se reporter à l'édition de M. Roques, CFMA, glossaire, qui traduit par « vous ferez ce que vous voudrez ». Littéralement, l'expression signifie : « désormais, les chemins vous seront ouverts ».

Page 56.

a. Vers 2064-2065 dans C : Et si troi filz ne se tarjoient / A ce que li autre fesoient . ♦♦ b. Après le vers 2069 il manque dans H deux vers, que voici d'après C : Ne viennent pas trop belement / Ainz vienent mout isnelement . ♦♦ c. Les vers 2070 et 2071 sont intervertis dans C. ♦♦ d. Qu'est devant li d'argent C. Comparer avec la leçon de Mar. : Devant lui et d'argent . ♦♦ e. Vers 2085-2088 dans C : Dame fait il foi que doi vous / Renart a trop vers moi mesfet / Et a mes hommes trop grant let / Que je n'en porroie pes faire .

Page 57.

a. mains H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 2117 dans C : Ne vit mes hui riens tant li place . ♦♦ c. Vers 2124 dans C : Garder les estut par deriere . ♦♦ d. Vers 2128 dans C : Ce estoit chauve la soriz C ♦♦ e. Folio 14 de H - a, vers 2132-2172 ; b, 2173-2210 ; c, 2211-2221.

1. Cette biere chevalereche, que G. Paris traduit par « civière portée par des chevaux » (Romania, XVIII, 1889, p. 148) est représentée par une miniature du manuscrit I (folio 18d) ; le brancard est porté par deux chevaux, l'un devant, l'autre derrière.

2. Cette succession de nombres est incohérente (10, 40, 60) et n'a qu'une raison d'être : l'effet de masse. Il est vrai qu'il s'agit de souris et de rats.

Page 58.

a. Vers 2151 dans C : Qui mout crient les souduianz . ♦♦ b. Vers 2163 dans B, C et Mar. : Que l'en n'i oïst dieu tonnans . ♦♦ c. Vers 2170 dans C : Après vont trestuit apresté . ♦♦ d. Soz le chesne B, C, Mar.

Page 59.

a. vous ne me livrez ostage B, C, Mar. ♦♦ b. racont[e expunctue] H ; nous corrigeons pour la rime d'après C, B et Mar., qui donnent pour ce vers : Qui set noveles si les cont . ♦♦ c. Vers 2188-2189 dans C : Li rois oï renart gaber / El chesne et a lui estriver . ♦♦ d. Vers 2198 dans B, C et Mar. : En son poing

tint une grant roche . ♦♦ e. *Vers 2205 dans C et Mar.* : Et entre lor braz le sequeurent

1. Ogier le Danois et Lanfrois sont des héros de chanson de geste : la récitation de ces textes fait partie des divertissements des armées en campagne (voir l'anecdote sur la *Chanson de Roland* chantée avant la bataille de Hastings).

2. Tilander, *Lexique*, s'interroge sur le sens de cet hapax : « grosse pierre ? [...] De pierre + roche ? ».

Page 60.

a. *Vers 2211 dans C* : Ainze est oeuvre a vif deable . ♦♦ b. Huit jors C, Mar. ♦♦ c. et aaisier C, Mar.

Branche Ic

RENART TEINTURIER

RENART JONGLEUR

(*Martin Ib, Roques I, FHS 11-12-13*)

NOTICE

S'il est de tradition, depuis l'édition du *Roman de Renart* par E. Martin, de distinguer trois branches dans le grand ensemble appelé « Le Jugement de Renart » (« Le Jugement » proprement dit ; « Le Siège » ; « Renart teinturier. Renart jongleur »), il faut noter que le manuscrit *FI*, comme d'ailleurs *A* et *B*, respecte l'intégralité de ce bloc de plus de 3 200 vers ; ce sont les manuscrits *C* et *M* qui proposent un autre arrangement : *C* ne sépare pas les deux premières branches, mais il divise notre branche Ic en 3 unités : Renart teinturier, Renart jongleur et la « desputoison » des dames. Le manuscrit *M*, qui découpe volontiers les textes — il divise « Le Jugement » proprement dit en 3 unités et fait du « Siège de Maupertuis » une unité autonome —, suit exactement la répartition de *C* pour notre branche Ic¹.

Il faut reconnaître que le découpage proposé par *C* et *M* est très artificiel, sinon carrément trompeur. En effet, l'unité 11 (pour reprendre le terme des éditeurs de *C*), sous le titre de « Renart teinturier », comprend nos vers 2222 à 2641 et divise en son milieu la scène du retour au foyer d'Isengrin mutilé ; la coupure entre l'unité 12 (Renart jongleur) et l'unité 13 (« La Desputoison ») intervient, après le vers 3111, en plein dialogue, au moment précis où un aveu d'Hersent rend Hermeline folle de jalousie.

Mais toutes ces divergences ne doivent pas occulter un fait essentiel : dans aucun des manuscrits connus, les trois épisodes qui constituent nos branches Ia, Ib et Ic ne sont disjoints², et ils échappent ainsi aux opéra-

1. Pour le détail des rubriques de ces deux manuscrits, voir var. *a*, p. 61 ; var. *i*, p. 71, et var. *b*, p. 83.

2. Le fragment *α* ne contient même que les 3 branches (Ia et Ib) de l'édition Martin. Comparer avec le sort de la branche VII (voir la Notice, p. 1085-1086).

tions de dépeçage, d'éparpillement et de regroupement. Peut-être la solide suture posée au début de la branche Ib et les différents points de suture placés dans la branche Ic ont-ils imposé cette règle du maintien intégral. La branche Ib s'achève sur la blessure du roi, contraint de rentrer au palais, et sur la fuite de Renart descendu de son chêne : « Saut jus Renars, si torne en fuie¹ » ; la branche Ic s'ouvre sur un changement de procédure : Renart ne sera plus convoqué à la Cour, sa tête est mise à prix, mais cela ne saurait l'empêcher de fuir : délaissant la Cour et son propre repaire, « fuiant s'en va tout un essart² » ; l'espace est donc libre pour de nouvelles aventures dans un cadre nouveau : il est vital pour Renart d'éviter toute rencontre avec un adversaire plus fort que lui³.

Du point de vue narratif, nous sommes devant une structure originale, à mi-chemin entre la composition par enfilage et la composition nécessaire autour d'un motif unique, celui de la quête par exemple.

L'originalité de la structure narrative de cette branche réside, comme l'a démontré R. Dubuis, dans la succession de récits brefs, de « fabliaux » en somme : « La branche Ib [éd. Martin] n'est faite que de la juxtaposition d'aventures intéressantes certes et bien racontées, mais qui ne constituent nullement un tout homogène comme l'était la première partie⁴. » Le conteur en arrive même à perdre de vue le héros éponyme durant tout un épisode⁵, d'où le recours à une transition pesante qui évoque le mécanisme de la composition entrelacée des romans courtois en prose : « Or vos dirai de l'autre part / Dou felon outragex Renart⁶ ».

On peut distinguer dans la branche Ic cinq épisodes de longueur variable : après un raccord destiné à assurer une transition logique avec la fin du récit du siège de Maupertuis, le premier épisode conduit Renart, en quête d'une proie, chez un teinturier⁷ ; tombé accidentellement dans une cuve de teinture, Renart réussit par un mensonge à échapper au teinturier et il quitte les lieux « gaunes en sui et tous luisanz⁸ ». Se faisant passer pour un jongleur breton auprès d'Isengrin, il réussit à faire enfermer celui-ci dans la maison où le loup est venu voler une vielle : l'expédition nocturne vaut à Renart de disposer désormais d'une vielle, tandis qu'Isengrin est mutilé et perd ses attributs sexuels⁹. L'épisode suivant¹⁰ abandonne provisoirement le héros éponyme et c'est la scène du retour du mari « escouilliet¹¹ » : Isengrin est finalement mis à la porte du logis familial par Hersent, inconsolable quand elle constate la disparition de la « cose¹² » ! Le quatrième épisode, le plus long¹³, par une transition pesante déjà citée, revient à Renart jongleur : c'est maintenant le retour

1. V. 2206.

2. V. 2229.

3. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Isengrin aux vers 2413-2414.

4. Roger Dubuis, « Les Structures narratives dans la branche I du *Roman de Renart* », *Mélanges Pierre Le Gentil*, SEDES, 1973, p. 211.

5. V. 2612-2763, le retour d'Isengrin mutilé.

6. V. 2764-2765.

7. V. 2251-2333.

8. V. 2325.

9. Deuxième épisode : v. 2334-2611.

10. V. 2612-2763.

11. V. 2591.

12. V. 2740.

13. V. 2764-3073.

du mari que l'on croyait mort : Renart châtié d'abord le « jovencel » qu'Hermeline s'apprête à épouser puis il se fait reconnaître de son épouse, qu'il corrige avant de la mettre à la porte. Le dernier épisode¹ laisse face à face les deux épouses, celle qui a chassé son mari (Hersent) et celle qui vient de se faire chasser par le sien, qu'elle croyait mort (Hermeline) : c'est alors, selon la formule de J. Batany, la scène du « crépage de chignon² ». Un court épisode final est consacré à la réconciliation générale obtenue par un pèlerin de passage sur les lieux du combat des dames, et le récit s'achève sur l'harmonie conjugale retrouvée à Maupertuis.

La branche Ic a bénéficié dès le début d'un jugement favorable de la part des critiques, qui, à la suite de Martin lui-même, comparent les deux continuations (nos branches Ib et Ic) de la célèbre branche I : pour Martin, « la branche Ib (Ic pour nous) est bien plus intéressante que la branche Ia (Ib pour nous) [...] mais elle aussi porte un cachet très distinct de celui de la branche I (la pour nous) » et « elle constitue un récit indépendant et complet³ ».

Il convient d'examiner la branche Ic dans ses rapports avec les deux précédentes sous l'angle des mécanismes de la réécriture. Le public attend de chaque nouveau récit consacré à Renart à la fois le respect d'une tradition en cours de constitution et l'innovation qui puisse le charmer ; c'est le programme narratif de tout nouveau conteur de Renart, tel qu'il est formulé dans le prologue de la branche XII : « [...] faire une novele branche / De Renart, qui tant set de guanche⁴ ».

L'auteur de la branche Ib a fait un choix précis : continuer le jugement de Renart sous une autre forme ; les barons du roi n'accomplissent plus auprès du roi leur devoir de *consilium* (jugement d'un de leurs pairs), mais leur devoir d'*auxilium* (assistance militaire), sous la forme d'un siège en règle de la forteresse du rebelle. L'auteur de la branche Ic aurait pu revenir à un récit de *plait* en bonne et due forme⁵, mais il préfère changer de registre ; la Cour du roi disparaît et Renart n'y est plus convoqué : sa tête est mise à prix et il pourra être exécuté dès sa capture sans autre jugement⁶. Renart ne retrouve pas directement le chemin de Maupertuis, son « fort repaire⁷ », mais il trouve en face de lui son ennemi de toujours, Isengrin ; à partir de ce moment la branche retrouve sa cohérence et on peut la lire comme la quête d'une double vengeance privée, en prise directe avec les événements des branches Ia et Ib.

L'identité de la première victime de cette entreprise de vengeance

1. V. 3074-3211.

2. Jean Batany, « La Femelle de l'homme dans le *Roman de Renart* », *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, Actes du Colloque du centre d'Études médiévales de l'Université de Picardie, 15 et 16 janvier 1983, éd. par A. Crépin et D. Buschinger, Kümmerle, 1983, p. 103-112.

3. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Trübner, 1887, p. 19 et 16.

4. V. 5-6.

5. C'est la voie retenue par les auteurs des branches II (« Le Duel judiciaire ») et XV (« Renart médecin »).

6. Du point de vue de la construction du récit, on peut comparer les vers 2222 à 2228 de notre branche et les vers 1636-1638 de la branche XIV (« Renart le noir ») : « A fait li rois son ban crier / Que ce Chufet porra tenir / Qu'il le face a cort venir » ; l'auteur de la branche XIV a choisi délibérément de reprendre pour Renart-Chufet la procédure du *plait*.

7. Voir branche Ia, v. 33.

n'étonnera pas le lecteur : il s'agit d'Isengrin, et le contentieux entre les deux personnages est si lourd que le conteur ne prend pas la peine de le mentionner, réactualisant seulement, si l'on peut dire, l'éternel projet d'Isengrin — mettre à mort Renart — à la lumière de la proclamation du début : « Li rois m'en a doné congié / Et comandé et otroié¹ ». Mais l'élément nouveau de cette vengeance, au-delà du motif du lieu clos dans lequel Renart enferme son ennemi (en laissant ainsi à d'autres le soin de le corriger et de l'humilier), c'est ce que l'on pourrait appeler une sorte de jusqu'au-boutisme : la mutilation atteint Isengrin dans sa dignité de mari : mari trompé, mari obligé d'assister au viol de son épouse, le voici désormais mari incapable de remplir le devoir conjugal et rejeté parce que devenu inutile.

Le même jusqu'au-boutisme commande la seconde entreprise de vengeance : l'image d'Hermeline, épouse fidèle (véritable contrepoint d'Hersent, la femme adultère) et auxiliaire efficace dans la branche précédente, subit une forte dégradation : elle tourne à celle de la veuve joyeuse. L'idée même d'un remariage d'Hermeline n'est pas nouvelle ; elle se trouve dans la branche Ib, dans la scène du testament de Renart², où elle est le prétexte d'un couplet railleur sur l'inconstance féminine. La vengeance de Renart est exécutée en deux temps : le futur mari est éliminé grâce à un « tour » classique (le piège dissimulé sur le tombeau d'une sainte guérisseuse), puis l'épouse est copieusement corrigée et raillée.

Mais ce schéma, somme toute bien ordinaire, d'une double vengeance est prolongé, grâce à une utilisation judicieuse de la notion de « couple », par une double querelle : querelle d'un couple d'abord (couple mal assorti : le mari est mutilé sexuellement et la femme est luxurieuse), puis querelle de femmes (l'épouse et l'amante), et on assiste là à une nouvelle manifestation de ce jusqu'au-boutisme qui paraît être la marque de ce récit, en même temps que l'atmosphère, qui dans la branche Ib était proche de celle des chansons de geste, se rapproche de celle des fabliaux.

L'épisode de la mutilation sexuelle figure déjà dans la branche Ia : c'est le prêtre du village, ruiné à la fois par sa concubine et par les ravages de Renart, qui subit la perte d'« un des pendans », s'attirant ainsi une raillerie féroce de Tibert : « ne puet sonner andeus les cloques³ ». Mais la scène est amplifiée par le conteur de la branche Ic au moyen d'une extension dans le temps et dans l'espace. La révélation de l'infortune d'Isengrin est retardée et, lorsque la vérité éclate, la scène de la déploration d'Hersent est traitée sur le mode parodique : gestuelle digne d'une héroïne courtoise⁴, emploi du vocabulaire stéréotypé⁵ et surtout détournement de ce vocabulaire ; l'expression usuelle pour désigner l'être aimé est bien utilisée ici (« la riens que jou plus amoie⁶ »), mais elle désigne la « coille⁷ » que vient de perdre Isengrin ! La chute de la déploration d'Hersent est particulièrement soignée : c'est de sa capacité à « la cose faire⁸ » que dépend

1. V. 2426-2427.

2. V. 1992-2021.

3. V. 881 et 913.

4. V. 2718-2723.

5. Voir « lasse chaitive », v. 2724 et « dolante lasse », v. 2729.

6. V. 2727.

7. V. 2676.

8. V. 2736.

toute la « valour¹ » de l'homme. Tous les raffinements de l'amour courtois sont balayés par l'affirmation crue de la primauté du désir sexuel ; l'amour conjugal n'est plus vu que comme un accouplement.

La seconde scène est originale en ce sens qu'elle oppose l'épouse et l'amante, réunies dans la même infortune. Tandis qu'Hermeline tente de se justifier, Hersent réaffirme sa conception de l'amour : les maris défaillants seront remplacés, pour l'une et l'autre, par des « jovenciaus [...] qui bien feront nos volentés² ». Mais, à la suite d'un rappel malheureux du passé (l'adultère), le ton monte et aux paroles ordurières succèdent les coups. On assiste donc à une dégradation totale de l'image d'Hermeline, tandis que la logique narrative du personnage d'Hersent (incarnation de la femme avec tous ses vices) est poussée jusqu'à l'extrême limite.

L'originalité de cette branche Ic réside dans l'utilisation du motif du déguisement. Certes il ne s'agit pas d'une innovation, et J. Dufournet a analysé la multiplicité des sources de ce motif de l'animal teint³, en particulier la tradition orientale du *Panchatantra*. Mais ici le déguisement, d'origine accidentelle, est canalisé par la ruse de Renart à son profit et il lui permet de mener à terme son projet de double vengeance. Autre trait singulier et distinctif, le déguisement extérieur se double d'un travestissement volontaire du langage : c'est la peur et le simple instinct de survie qui dictent à Renart la voie du salut : « il changera son langage⁴ ». Ainsi le récit va conjuguer comique de mots et comique de situation. Le choix du personnage du jongleur n'est pas sans évoquer le déguisement de l'héroïne d'*Aucassin et Nicolette*, qui se munit d'une vielle, se teint le visage et s'habille en jongleur lorsqu'elle veut échapper au mariage imposé par son père⁵. Le conteur n'oublie pas l'accessoire qui « fait » le jongleur⁶, la vielle, et cet instrument, à partir du mensonge initial de Renart⁷, va porter la dynamique de l'épisode de la rencontre avec Isengrin : la quête de la vielle pour Renart permettra tout à la fois à ce dernier de se venger sur place d'Isengrin et de rendre possible dans un avenir proche la seconde vengeance.

Le jargon de Renart a déjà été largement analysé⁸ mais on doit noter que chaque manuscrit donne une version propre de ce franglais qui conforte la vraisemblance du personnage créé par Renart ; le manuscrit *H* normalise parfois tellement le texte qu'il copie qu'il n'y a plus trace de jargon⁹.

1. V. 2743.

2. V. 3086-3088.

3. Jean Dufournet, *Petite introduction [...]*, p. 78-83.

4. V. 2351. Lorsque Renart cesse de jargonner, le conteur note soigneusement : « Bien sorent engingnies furent / Quant a parler le reconurent » (v. 3064-3065).

5. *Aucassin et Nicolette*, éd. M. Roques, Champion, 1967, XXXVIII, lignes 12-18.

6. Sur les jongleurs, voir E. Faral, *Les Jongleurs en France au Moyen Âge*, Champion, 1910.

7. Voir v. 2383 : un second mensonge (Renart affirme qu'on lui a volé son instrument) vient conforter le premier (Renart se prétend jongleur) en lui donnant une assise de vraisemblance à partir de ce postulat implicite : pas de jongleur sans vielle !

8. Sur les études récentes consacrées à ce jargon, voir n. 2, p. 380 de l'étude d'E. Schulze-Busacker citée dans la Bibliographie à la fin de la Notice.

9. C'est le cas du vers 2363 dont le vocabulaire et la syntaxe ne présentent aucune irrégularité. À titre d'exemple on pourra comparer avec les leçons données par les autres manuscrits, voir var. *b*, p. 64.

On peut relever néanmoins dans le jargon de Renart jongleur les caractéristiques suivantes :

— déformation des mots par aphérèse ou apocope : *pris* (v. 2375, 2379, pour *apris*), *morrai* (v. 2374, pour *demorrai*), *peler* (v. 2431, 2438, pour *apeler*), *lumer* (v. 2962, pour *alumer*), *dir* (v. 2956, pour *dire*), *candel* (v. 2960, 2962).

— confusion sur le genre des substantifs : *ma compaigne* (v. 2369, mais *mon compain*, v. 2373), *mon viel* (v. 2383), *un candel* (v. 2960).

— confusion dans la conjugaison : *fust* (v. 2396, pour une forme *est* attendue), *avés* (v. 2450, pour une troisième personne), *se te vorrai* (v. 2992).

— emploi atypique du futur (*savrai*, v. 2404, 2477, 2822).

— absence d'article : *par tout campagne* (v. 2370), *toute France* (v. 2372).

— confusion dans l'emploi des pronoms personnels : *Si sai avoir moi* (v. 2476), *tout sui moi seul* (v. 2524), *ce moi os bien dir* (v. 2956).

— mots étrangers : *godebiere* (v. 2362), *nienhic* (v. 2368), *gordatouet* (v. 2403).

Certains vers restent confus, sans qu'on puisse déterminer s'il s'agit d'une mauvaise compréhension du copiste ou d'une recherche de l'auteur (v. 2384, 2527-2528, 2963, 2999).

Le conteur utilise à deux reprises un comique de situation qui n'est pas étranger aux autres genres narratifs et aux textes dramatiques : il s'agit d'exploiter l'incognito d'un personnage qui s'entretient avec un second personnage en évoquant un tiers : alors que les auditeurs-lecteurs sont dans la confidence, le second personnage ignore que le locuteur et celui dont il parle sont en réalité une seule et même personne. C'est ainsi qu'Isengrin et Poincet sont successivement victimes du déguisement extérieur et du langage travesti de Renart : Isengrin apprend au jongleur les derniers forfaits d'« un rous garçon de pute part » et accable ce dernier de malédictions¹, tandis que Poincet se lance dans une sorte d'oraison funèbre inversée du mari défunt de sa future épouse, justifiant ainsi qu'il ait fini au bout d'une corde : « mainte traïson avoit faite² ».

Le conteur fait un très faible usage du jeu sur le zoomorphisme des personnages renardiens. Même si le terme « beste » est employé régulièrement, par exemple pour désigner les ennemis de Renart ou les invités aux noces d'Hermeline³, la mention de traits propres à la physiologie animale est peu fréquente ; il y a bien deux fois l'indication de la différence de taille entre loups et renards⁴, ainsi que la mention des « dens agües » d'Hersent⁵, mais il n'y a jamais dans ce cas d'effet de rupture. La seule indication qui constitue un jeu sur la double appartenance des personnages se lit à propos de l'évocation de Poincet faite par Hermeline : « Poincet a la crine bloie⁶ » ; en effet l'auteur reprend le stéréotype de la beauté de la chevelure blonde et fait en même temps une allusion à la

1. V. 2409 et v. 2441-2445.

2. V. 2842.

3. V. 2233 et v. 2892. Autres occurrences : v. 2246, v. 2289, v. 2359 et v. 2852.

4. V. 2342 et 3184.

5. V. 3173.

6. V. 3080.

physionomie particulière de l'animal : la tête du blaireau associe deux couleurs, le blanc et le noir, et « les parties latérales de la tête, ainsi que le front, sont d'un blanc tirant parfois sur le jaune ivoire¹ ». Cette mention de « la crine bloie » de Poincet peut être considérée comme un écho à la « gorge chenue » dont Renart tire argument pour sa défense dans la branche I de l'édition Martin au vers 1266².

Cette discrétion dans le jeu sur le zoomorphisme résulte essentiellement du choix qui est opéré au début du récit de recentrer l'action sur la vengeance privée de Renart et finalement de restreindre le personnel narratif aux deux couples, entourés de quelques anonymes et de Poincet. Dans un tel schéma narratif, la faim, motif courant pour l'ouverture d'un récit, ne tient ici aucune place : elle est bien mentionnée pour Renart ainsi que pour Isengrin³, mais elle n'a aucune influence sur le cours du récit⁴. De la même façon, le zoomorphisme n'intervient pratiquement pas dans les relations tumultueuses des personnages avec les hommes. Le teinturier identifie bien Renart comme une « beste⁵ », mais le conteur, s'il utilise l'appât du gain (forme spécifique de la *cupiditas*) comme moteur de l'action du vilain, le fait selon un schéma original : évitant une discussion ou un monologue sur le prix de la fourrure du goupil, il met en scène un teinturier qui se laisse prendre à la proposition mensongère de Renart, « Si te puis bien avoir mestier⁶ ». De la même façon Isengrin n'est jamais identifié, l'obscurité aidant, comme le loup par les habitants de la maison où il se retrouve enfermé⁷.

Le conteur qui, comme nous l'avons signalé, a mis un soin particulier à jalonner son récit de points de suture avec les deux branches précédentes, développe pour le remariage d'Hermeline une remarque faite par Renart au moment où, dans la branche Ib, il dicte son testament : « [...] molt m'aura tost oublié / Quant elle me saura devié⁸ ». Il réutilise également des personnages caractéristiques des récits antérieurs : dame Coupée, mutilée par Renart le voleur, revient ici au premier plan dans l'épisode de la mort de Poincet. Mais ce qui n'était qu'une invention suspecte d'Isengrin (la guérison miraculeuse de Couard⁹) est présenté désormais comme un article de foi par le conteur lui-même, qui mentionne la « tonbe d'une martire¹⁰ » ainsi que l'abondance et la rapidité des guérisons qu'elle provoque. La scène finale peut être lue comme un clin d'œil au lecteur : ce (vrai) pèlerin, *deus ex machina* indispensable au retour

1. Henri Blaser, *Les Renards et les Blaireaux*, Atlas Visuels, Lausanne, Payot, 1975, p. 39. D'ailleurs le terme même « blaireau », qui remplace en moyen français « taïsson » pour désigner l'animal, provient de l'adjectif « blier » (« qui a une tache de blanc »).

2. « G'ai tote chenue la gorge ». Il s'agit dans notre édition du vers 1278 de la branche Ia, vers pour lequel H procure une leçon différente.

3. V. 2253 et v. 2339.

4. Dans son jargon Renart mentionne bien à un moment qu'il est affamé (v. 2385), mais cette piste possible est ensuite abandonnée au profit d'une autre quête, celle de la vieille.

5. V. 2289.

6. V. 2293.

7. Quant à Poincet, sa mise à mort (v. 3001-3008) est un modèle de brièveté, le conteur courant la poste pour en arriver à « la » scène : le châtimant d'Hermeline !

8. V. 2020-2021.

9. Voir la branche Ia, v. 470-477.

10. V. 2932.

de l'harmonie générale, ne peut manquer d'évoquer le départ en pèlerinage de Renart, faux pèlerin, à la fin de la branche Ia¹.

Mais tout ce travail de réécriture et d'invention est accompli dans un cadre conforme à l'horizon d'attente du public familial du cycle renardien : les « litanies² » du goupil confirment bien l'aspect diabolique du personnage, et l'on peut considérer l'utilisation du jargon comme le raffinement de la « bele parole³ » que tous les conteurs présentent comme la spécialité du héros éponyme. Face au teinturier qui s'apprête à le frapper comme face au toujours naïf Isengrin, Renart sait trouver le langage adéquat : on peut considérer le discours tenu au teinturier⁴ comme une plaidoirie en miniature, dans un récit qui a délibérément écarté la reprise du schéma du *plait* et qui s'articule sur la vengeance privée du héros.

ROGER BELLON.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « Ib » désigne la branche qui porte le numéro « Ic » dans la présente édition.

SCHULZE-BUSACKER (E.), « Renart, le jongleur étranger, analyse thématique et linguistique à partir de la branche Ib du *Roman de Renart* (v. 2403-2580 et 2857-3034) », J. Goossens et T. Sodmann éd., *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium Münster 1979, Proceedings*, Cologne et Vienne, Böhlau, « Niederdeutsche Studien », XXX, 1981, p. 380-391.

DUBUIS (R.), « Les Structures narratives dans la branche I du *Roman de Renart* », *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, SEDES, 1973, p. 199-211.

DUFOURNET (J.), *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970.

NOTES ET VARIANTES

Page 61.

a. Folio 14 de H - fin de la colonne c, vers 2222-2251 ; d, 2252-2292. On trouve dans C et M, avant ce vers, une rubrique introductive. Rubrique de C : C'est si conme renart fu tain-turiers . Rubrique de M : Ci comance la branche si conme renart fu teinturier . ♦♦ b. Que qui porra B, C ♦♦ c. pas s'en va tendant Mar : pas s'an va avant B : pas s'en vet tardant C ♦♦ d. N'est pas mervelle H (vers hypermètre) ; nous corri-geons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ e. C donne pour les vers 2232 à 2235 un ordre différent : 2235, 2234, 2232 et 2233. Vers 2233 dans H : Qui a tant bestez au regarde . Nous corrigeons cette leçon incompréhensible d'après C qui donne au vers suivant : Desoz un haut tertre . ♦♦ f. maniere con je devise H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après B, Mar. et C. Vers 2245 dans B et Mar. : En tel maniere me devise : vers 2245 dans

1. Voir la branche Ia, v. 1463.

2. V. 2409-2412 (Isengrin) et 2836-2843 (Poincet).

3. Voir la branche Ia, v. 785 : « Que bials parlars riens ne li [Renart] couste ».

4. V. 2291-2298 et 2302-2309.

C: Et en maniere me devise . ♦♦ g. L'ordre des vers 2248 et 2249 est inversé dans tous les manuscrits autres que H.

1. Ce *grant tertre* (v. 2234) peut être considéré comme un rappel de la *roche agüe* (branche Ia, v. 1531) sur laquelle Renart pèlerin se réfugie pour narguer le roi et ses barons.

2. La religion chrétienne ignore cette prescription relative à la position du fidèle en prière ; la position *versus ad orientem* (du côté de Jérusalem) ne s'applique qu'aux églises. Dans la branche Va (« Le Puits »), le conteur fait une utilisation bouffonne de cette attitude, en liaison avec la stupidité du loup : *Son cul torna vers orient / Et sa teste vers occident* (v. 391-392).

3. Le début de cette prière de Renart constitue une parodie d'un motif connu dans la littérature épique, la « prière du plus grand péril » ; voir sur ce point l'étude de M. Rossi, « La Prière de demande dans l'épopée », *La Prière au Moyen Âge, Senefiance*, 1981, p. 449-475, et celle de J. de Caluwe, « La Prière épique dans les plus anciennes chansons de geste françaises » (*Mediaevalia*), *Marche romane*, XXVI, 1976, p. 361-373.

4. On note l'aspect sacrilège de cette prière qui consiste à rendre Dieu complice des méfaits de celui qui demande son aide.

5. La prière anticipe le déguisement de Renart : la chute dans la cuve (purement accidentelle dans la logique de la fiction) peut apparaître comme la réponse favorable de Dieu qui exaucerait ainsi la demande de Renart ; voir le vers 2323, où Renart attribue à Dieu le fait de ne pas avoir péri noyé dans la cuve.

Page 62.

a. L'ordre des vers 2252 et 2253 est inversé dans tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Le couple d'adjectifs à la rime (v. 2256 et 2257) est peu clair dans H et il a désorienté les copistes. On lit dans B *atornee* et *destranpee* ; dans C *destrenpee* et *atornee* ; dans A *destrempee* et *atrempee*. La leçon de C paraît la plus satisfaisante. ♦♦ c. *taindre en jaune* B, C, Mar. ♦♦ d. *estoit a overte* H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après C et Mar. ♦♦ e. Vers 2265 dans B : *Con ele estoit et neste et pure* ; vers 2265 dans C : *Dont ele estoit et nete et pure* ; vers 2265 dans Mar. : *Quant la fesoit et nete et pure*. ♦♦ f. Vers 2266 dans C : *Par un pertuis en la cort entre*. ♦♦ g. *proie avoec son* H ; nous corrigeons d'après C. Ce vers a embarrassé les copistes et celui de B modifie le texte : *Por querre pasture a son vantro*. ♦♦ h. *reverchié* B, C, Mar. Le vers de H est hyponomètre. ♦♦ i. *Par la* H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après C. ♦♦ j. *Joint les piez* H ; nous corrigeons d'après C. Après le vers 2273, B, C et Mar. donnent deux vers qui ne figurent pas dans H. Les voici dans C : *Esbahiz fu si vit son onbre / Oiez con li maufez l'encontre*. Légères variantes pour B et Mar. ♦♦ k. *en s'afont* B, C, Mar. ♦♦ l. *en samain / Son drap a auner reconcence / Quant il oï renart qui tence / Por ce que issir s'en voloï / tant a noé tot s'en doloï / Li vilains a drecé* C, Mar. B a le même texte que H.

1. Le conteur soigne ici l'organisation de la vraisemblance : la fenêtre est restée ouverte, le teinturier est momentanément absent, la cuve contenant la teinture prête à l'emploi n'est pas recouverte.

2. L'expression *a eus* (autre graphie de *oës*) *son ventre* (voir var. g) signifie littéralement « pour l'usage de son ventre ».

3. Le terme *vilain* est ici utilisé pour le personnage qualifié au vers 2254 de *tainturier* (ce mot ne sera repris qu'une seule fois, à la fin du récit, v. 3218) ; on peut hésiter pour la traduction entre « paysan », « villageois » (sens étymologique) ou « artisan ».

Page 63.

a. tuez B ♦♦ b. Folio 15 de H - a, vers 2293-2333 ; b, 2334-2373 ; c, 2374-2414 ; d, 2415-2455. ♦♦ c. Vers 2297 dans H : De millor tainture c'ai fait . Nous corrigeons d'après B et Mar., pour le respect de la rime, cette bève du copiste qui fait rimer le vers 2297 avec le suivant et non avec le précédent. ♦♦ d. sai plus que vous assez [v. 2295] / Qar ne sez mie con on C ♦♦ e. Vers 2307 dans C : Et atornee a son endroit . ♦♦ f. la poe qu'i li tent / Par tel air le jete l'essache Mar.] hors / Qu'a poi ne li a tret du cors / Le braz et trestout desiré / A poi renart n'en est desvez / Quant renart vit C, Mar. B est identique à H. ♦♦ g. Noiés dui H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après B et Mar. ; leçon de C : Noiez cuidai . ♦♦ h. est bien H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C et Mar. ♦♦ i. Vers 2325 dans C : Je en sui toz tains et lui sanz

1. Nous suivons, pour traduire l'expression *estre au plain*, les explications de Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 124).

2. Dans ce discours de Renart, le tutoiement est de rigueur d'un bout à l'autre ; il marque le changement de ton, Renart n'étant plus en position de demandeur face au teinturier.

3. Le conteur annonce discrètement, pour la seconde fois (voir déjà v. 2247), le motif central de son récit : l'incognito (par un déguisement) de Renart.

Page 64.

a. Vers 2330-2331 dans C et Mar. : Or remanez quar je m'en vois / Querre aventure par cel [ces Mar.] bois . B procure la même leçon que H. ♦♦ b. Vers 2336 dans B : Va son chemin tote une voie . ♦♦ c. vers lui C : a lui Mar. ♦♦ d. Si panse et dist en B : Molt pense bien en C : Lors se porpense en Mar. ♦♦ e. poue B, C, Mar. ♦♦ f. ot fait si H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ g. Godehelpe C ♦♦ h. Vers 2363 et 2364 dans C : Ne savré rien ton reson dire / Et diex vous saut biax doz amis . Mar., qui donne la même leçon que C pour le vers 2364, donne pour le vers 2363 : Non saver point ton reson dire alors que B procure : Ne sai rien de ton reson dir . On voit que pour le vers 2363 c'est la leçon de Mar. qui est la plus « jargonante » : emploi fautif de la négation, absence de conjugaison, modification de la terminaison de l'infinitif et erreur sur le genre du substantif.

1. Le texte de H est incohérent du point de vue de la logique narrative, quoique grammaticalement correct : le vers 2330 est une reprise du vers 2314 et les vers 2331 et 2332 sont redondants (*se depart / se part*). Le texte proposé par C et Mar. (voir var. a) est plus satisfaisant, même si le *gab* de Renart sur sa victime est peu développé (*Or remanez* : « Restez donc où vous êtes », c'est ce que Renart dit d'ordinaire à un ennemi prisonnier d'un piège) ; mais l'essentiel est ici la teinture qui va fournir au héros un nouveau déguisement, et non le teinturier anonyme, personnage secondaire abandonné au bord de sa cuve.

2. La haie constitue un élément essentiel du paysage rural de l'époque médiévale. Dans les récits renardiens elle est, pour les prédateurs de taille petite ou moyenne, à la fois un lieu de chasse et une cachette (voir v. 3009).

3. *Soi abahir* suivi de *que* et l'indicatif futur signifie « s'encourager soi-même à passer à l'action », « se décider à ».

4. La Bretagne (la Grande-Bretagne actuelle) est pour le public de l'époque le pays d'origine de la « matière de Bretagne » dont se nourrit le roman courtois : avec ses trois éléments essentiels : la Cour du roi Arthur, Tristan et Yseut, le Graal.

Page 65.

a. Vers 2368-2379 dans C : Non ma seignor mes de bretaing / Si fou tout perdu mon gaing / Tout fu cerchié por ma compaing / Ne trovera rien qui m'ensaing / Trestot franc n'en tot engleter / Avra quis por ma compaing quer / Or vodrai torner por reſter / Ne sai mes ou puisse querer / Tant avré more ceſt païs / Que j'avré ja tout france pris / Mes paris ira moi ançois / Si avré pris trestout francois . Mar. présente pour les vers 2374-2377, qui manquent dans B, la même leçon que H. ♦♦ b. Entre les vers 2383 et le vers 2384 C intercale quatre vers : Se je voudra avoir viel / Sie vos diré un rotruel / Ou un biau lai ou un biaus son / Por ce vos me senblez preudon . On les retrouve, à quelques variantes de détail près, dans Mar., tandis que B est, comme le plus souvent pour cette branche, identique à H. Au vers 2385, le texte fourni par H est peu cohérent par rapport à la suite d'un couplet ; B donne : Ne menjai vers deus : leçon de C : Je ne menjai deus : Mar. offre : Ne fot mangié deus . ♦♦ c. main H ; nous corrigeons d'après Mar. ♦♦ d. Les vers 2388-2393 manquent dans C, tandis que B donne exactement le texte de H ; il ne manque dans Mar. que les vers 2392-2393. ♦♦ e. Vers 2394 dans C : Et sez tu dire point novel . ♦♦ f. Vers 2396-2397 dans C : Non un vassal de mon mestier / Si l'a me tolez avant ier : vers 2396-2397 dans Mar. : Je fot servir mot volenter / Tote la gent de ma mester . Le texte de B est identique à celui de H. ♦♦ g. fout B ♦♦ h. Foucon C ♦♦ i. Vers 2401 dans B : De charpel et de saint brandan : vers 2301 dans C : Et du chievre fueil saint brandan . ♦♦ j. Il ne paraît pas nécessaire de corriger dans ce passage du jargon de Renart le nom de l'héroïne ; C donne pour la fin de ce vers yseut qui rime avec goditouet au vers suivant. ♦♦ k. Vers 2407 dans C : Mes par la foi que doi le roi .

1. Ce surnom, peu utilisé dans la suite du récit, est emprunté à la tradition épique : Galopin est un personnage pittoresque (l'homme de la taverne) dans *Garin le Lohereuc* (éd. A. Iker-Gittleman, Champion, 1994). *Le Répertoire des Noms propres* [...] d'A. Moisan mentionne également comme portant ce nom un messager sarrazin très rapide dans le *Moniage Rainouart*, un nain larron puis écuyer dans *Élie de Saint-Gilles* et un éclaireur de Marsile dans le tardif (fin du XIII^e siècle) *Roman de Charlemagne* de Girard d'Amiens : les uns et les autres sont des personnages peu recommandables. Galopin est le nom donné à un lièvre dans l'épisode de « L'Escondit », mais dans une variante propre au manuscrit C (voir la branche Vc, var. b, p. 214).

2. Le dialogue est peu cohérent : Isengrin répond à une question par une autre question ; en outre, Renart a déjà expliqué (v. 2383) pourquoi il n'avait pas de vieile.

3. On a là une liste d'ouvrages de la littérature dite « bretonne » de la fin du XI^e siècle : le prophète Merlin, le roi Arthur, la légende de Tristan et Yseut ; *Noton* (E. Martin avouait ne pas pouvoir identifier ce terme) est l'un des noms du diable, voir *Le Chevalier au Lion* (Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, n. 2, p. 466) et les explications de B. Woledge (*Commentaire sur « Yvain, Le Chevalier au Lion »*, Droz, 1988, t. II, p. 89-90). Le *Voyage de saint Brandan*, poème anglo-normand d'environ 2 000 vers, que l'on date du début du XI^e siècle, est le récit d'un voyage à la découverte du Paradis et de l'Enfer.

Page 66.

a. Vers 2413 dans C : Diex dont que encore le tigne : vers 2413 dans Mar. : Damedex doinst q'as poing le tiegne . Les vers 2414 et 2415 manquent ici dans C et Mar. : ils sont placés plus loin, voir var. g. ♦♦ b. Vers 2417 dans C : Par son engin par son desroi : vers 2417 dans B : Tant sot de guile et de desroi : vers 2417 dans Mar. : Par son engin par son bofoi . ♦♦ c. Vers 2430 dans B et Mar. : Malvés

lecher fot il devez : vers 2430 dans C: Mauvès lechierres fox desvez . ♦♦ d. apeler H; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après tous les autres manuscrits et d'après les vers 2433 et 2438 où l'on rencontre l'aphérèse, dont l'effet est évidemment comique. ♦♦ e. Fout il donques pelez C, Mar. : Fout il dont apelez B. Voir n. 3, p. 66. ♦♦ f. desfaez B, C, Mar. ♦♦ g. dolor nos maine / Damnedix li doint male estraine / Et male encontre a son lever / Male B. Les vers 2440-2445 sont remplacés dans C (et dans Mar. avec de menues variantes) par les quatre vers suivants : Toz nos deçoit, toz nos engingne / Se diex donne que je le tiengne / De lui seroit la terre quite / La seue part seroit petite . Ces vers sont à rapprocher des vers 2412-2415, p. 66.

1. Il s'agit de l'épisode du viol de la reine dans la branche précédente (branche Ib, v. 1818-1825); il faut noter l'euphémisme dans l'évocation d'Isengrin alors que plus loin le langage sera extrêmement cru.

2. Fot (v. 2430), déformation à connotation grossière de fut, n'est employé qu'une fois dans H alors que son emploi très fréquent dans les autres manuscrits est à la base du jargon de Renart.

3. Le jeu de mots sur *il a non* (« il s'appelle », voir v. 2386 et v. 2432, *comment a s non ?*) et *anon* (« ânon », on écrirait plutôt *asnon*) est intraduisible en français moderne.

Page 67.

a. Vers 2446-2447 dans C: Donques sera mout mal torné / Se tu l'avras ja trové (vers hypomètre). ♦♦ b. nos C, Mar. : lor B ♦♦ c. Folio 16 de H - a, vers 2456-2496; b, 2497-2537; c, 2538-2578; d, 2579-2619. ♦♦ d. Ses tu H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après B. C donne pour ce vers: Se tu en sez servir a cort . ♦♦ e. Les vers 2460-2461 manquent dans C. ♦♦ f. Au vers 2462, B et Mar. donnent signor saint jursalen . Vers 2463 dans B et Mar.: Ne fot itel trové oan : vers 2463 dans C: Ne fot il tel trouvé ouen . ♦♦ g. vien avoec moi H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ h. Vers 2465 dans B: Et je te conduirai au roi : vers 2465 dans C: Et je t'atornerai au roi . ♦♦ i. molt est cortoise meschine B, C ♦♦ j. Foutre B, C ♦♦ k. Vers 2473 dans B: Je fout savoir bons frecopins : vers 2473 dans C: Je savré bien fere chopins : vers 2473 dans Mar.: Je fot saver et bons chopins . ♦♦ l. Vers 2474-2479 dans C: Et si sez bien fez chevalier / Dont moi sui a cort tenu chier / Et se je avra mon viél / Je vos dirai un rotruel / Et si vous dirai un tel son / Por vous qui me senblez preudon . Les vers 2476 à 2479 se trouvent déjà plus haut dans une addition propre à C; voir v. 2384 et var. b, p. 65. ♦♦ m. Bien en H; nous corrigeons cette bévue d'après tous les autres manuscrits.

1. Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, fut assassiné en 1170 sur ordre du roi Henri II Plantagenêt; il fut canonisé dès 1173, son histoire entra alors dans les recueils hagiographiques et sa tombe devint un lieu de pèlerinage.

2. Déformation d'Apollon et nom de l'un des dieux couramment attribués aux musulmans dans les chansons de geste.

3. À partir du vers 2456, Isengrin emploie systématiquement le « tu » dans le dialogue.

4. Au vers 2459, *tourner aucun* (*tourt*: subjonctif présent, troisième personne du singulier) a le sens de « prendre le pas sur quelqu'un », « lui être supérieur ».

5. Confusion plaisante entre un lieu saint (le Lieu saint par excellence) et un saint de l'Eglise chrétienne: il s'agit là d'une plaisanterie cléricale bien anodine.

6. *Chopins* est un terme dérivé du verbe *copier* (« trébucher », « renverser ») et il a pour premier sens « coup violent capable de renverser ».

Page 68.

a. de son françois / Et cil parole en son englois C, Mar. B donne la même leçon que H pour le vers 2494. ♦♦ b. Vers 2497 dans C: Jusqu'à la maison au rendu. ♦♦ c. Vers 2506 dans C: Quant le veiller le va matant. ♦♦ d. Vers 2509 dans C: Puis escoute se il someille (leçon plus riche). Ce vers est hypomètre dans H et pourrait être facilement corrigé d'après la leçon de B et puis oreille. ♦♦ e. Et par un trau qu'il iert H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. vit H; nous corrigeons d'après C et Mar. (B donne la même texte que H) cette leçon qui est en contradiction formelle avec le vers 2520. ♦♦ g. Vers 2519-2520 dans C: Mes li pecons de cele couche / Nel laissa veoir ysengrin. H donne au vers 2520 Ne le puet veoir, leçon incobérente du point de vue syntaxique et que nous corrigeons d'après C. ♦♦ h. Fout moi dont sol B: Serai je seus C

1. Rendu est la leçon de tous les manuscrits, mais il semble qu'il s'agisse d'une facilité pour la rime, car ce personnage n'apparaît jamais dans la suite de l'épisode.

Page 69.

a. Vers 2527-2529 dans C: Que je ne savré ci nul tor / Se sui seul j'en seré porté / Por ce fu moi desconfortez. Seul C donne pour le vers 2527 une leçon cohérente, la leçon de H contour n'est pas très claire. On peut relever la leçon, isolée mais très riche, de B pour le vers 2528: Et tot fout je desfigurez. ♦♦ b. Ne hardi ne H; nous rétablissons le texte raturé d'après B qui donne pour le vers 2534: Ne saïje clerc ne saïje fame; vers 2534 dans C: Sage prestre ne sage dame. ♦♦ c. et plus demande C ♦♦ d. H donne au vers 2536 est plus aise. Nous corrigeons pour la mesure du vers d'après B qui donne pour les vers 2536-2537: Et tant con ele est plus aise / Puis quiert que ele est en mal aise: vers 2536-2537 dans C: Et quant ele a trêstoute s'aise / Lors quiert que ele est a mal aise. Ces deux vers manquent dans Mar. ♦♦ e. H donne au vers 2539 plus son duel. Nous corrigeons pour la cohérence syntaxique et pour la rime d'après C qui donne pour les vers 2538-2539: Et quant ele a ce qu'ele veut / Lors quiert que ele plus se deut: vers 2538-2539 dans B: Et quant plus a ce qu'ele veut / Tant quiert ele plus dont ce dieut. ♦♦ f. Vers 2541-2542 dans C: Mes s'amor si conme je croi / Se voudra ressembler renart. B présente le même texte que H, de même que Mar. qui remplace cependant renart par rallart. ♦♦ g. tout cest chemin H; nous corrigeons pour la rime d'après C. ♦♦ h. Vers 2550-2551 dans C et Mar.: Apuïee fu d'une corre / La nuit [Et puis Mar:] fu oubliee a clorre. ♦♦ i. Vers 2559 dans C et Mar.: Comment il le conchiëra: vers 2559 dans B: Con isengrin conchiëra. ♦♦ j. Se nel conchi comment C, Mar.: Se ne li vant comment B ♦♦ k. cline C, Mar. ♦♦ l. Les vers 2566-2567 manquent dans C.

1. Ce proverbe sur la couardise des clercs et des jongleurs n'est pas attesté chez J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925; la « folie » de la femme est un lieu commun.

2. La rime *hart / renart* est courante; on observe que les propos de Renart n'ont aucun rapport avec ce qui précède.

3. On peut hésiter sur le sens à donner à *chemin*: sens propre (« je connais le moyen d'arriver jusqu'à la vieille ») ou sens figuré (« astuce », « moyen de se tirer d'une difficulté »).

Page 70.

a. Vers 2569 dans C et B: Et a la noise qu'ele fist. ♦♦ b. touz C ♦♦ c. Tout esraige ce que il pent / Mes ysengrins B: Tout a tranchié ce qui li pent / Mes ysengrins C. La leçon de B et C au vers 2585 est plus cohérente. ♦♦ d. sa dolor li engraingnoit / Que li chiens as denz le tenoit / Tant [...] escouilliet B: sa dolor li engraingnoit / Que li chiens sa coille tenoit / Tant s'estoit laiens travaillié / Que

ysengrin est escoillie C. H donne au vers 2589 a des (oubli de la barre de nasalisation). Nous corrigeons d'après B.

1. Le terme *couille* (graphie de *coille*) n'a pas encore la connotation vulgaire qu'il a en français moderne : il s'agit, tout comme *cul*, *poïstron* (voir v. 3050) et *con*, d'un terme banal pour désigner une partie du corps humain ou animal.

2. Le texte donné par tous les manuscrits sauf C (voir var. d) n'est pas clair, et le pronom *il*, qui désigne le paysan et son chien, semble résulter d'une mauvaise compréhension du vers précédent où l'on comprend mieux le pluriel : Isengrin et le chien font tout leur possible pour arracher la partie du corps de l'adversaire (*naje*, v. 2579 ou *couille*, v. 2582) qu'ils tiennent entre les dents.

Page 71.

a. fu après sanz painne / Ysengrins C ♦♦ b. Vers 2615 dans B: Lors commença a avesprer : vers 2615 dans C: Quant il commence a avaler : vers 2615 dans Mar.: Ançois commence a galoper . Ce vers de transition semble avoir embarrassés les copistes. ♦♦ c. la B, C, Mar. ♦♦ d. Folio 17 de H-a, vers 2620-2660 ; b, 2661-2701 ; c, 2702-2742 ; d, 2743-2783. ♦♦ e. Vers 2621 dans C et Mar.: Ja mès cure de lui n'avroit . ♦♦ f. trot H; nous corrigeons cet oubli du scribe plutôt que d'adopter la leçon de C va et vient . ♦♦ g. Mais coïement et C ♦♦ b. Vers 2637 dans B: Entor lui ganglent et parolent . ♦♦ i. Vers 2639 dans C: Autre joie lor veïst faire . Entre les vers 2639 et 2640, C et M comportent une rubrique ouvrant une nouvelle unité; rubrique de C: Si comme renart fu jogleur : rubrique de M: Ici faut si comme ysengrin fu escoilliez par galopin li jogleur et conmanche de renart comme il fu jogleur aus noces sa fame . ♦♦ j. Joïste C

1. Aucune précision n'est donnée sur leur nombre et leurs noms ; voir la branche IX, v. 262, où le conteur précise qu'il y a quatre tout jeunes louveteaux.

Page 72.

a. chaut C ♦♦ b. Vers 2653 dans C: Car n'eüst cure de s'amie . ♦♦ c. torrés B ♦♦ d. femes vient H; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après B qui donne pour les vers 2664 et 2665 un texte qui implique une autre répartition des répliques: Quel faire va ce qui covient / Et qu'a totes fames avient . Il en est de même pour C qui donne le texte suivant: Que feré nai ce que avient / Et que il a fame covient . ♦♦ e. Faites en tost vostre B, Mar.: Metez i tout vostre C ♦♦ f. Cet Mar. donnent au vers 2678 mie de l'andouille et à la rime au vers suivant est ta coille . B qui suit la leçon de H pour le vers 2678 donne au vers 2679 est m'andouille . Le terme andouille se trouve dans la branche Ia (v. 870), dans la variante originale de B, tous les autres manuscrits donnant coille . ♦♦ g. Vers 2683-2684 dans C et Mar.: A cui une nonne velee / Qui en son cortil me fist prendre . B donne au vers 2684 cortil me voïst prendre .

1. Dans la liturgie catholique (et plus spécialement dans la récitation des Heures), on appelle Vigile la partie de la liturgie célébrée la veille d'une fête importante ; pour les laïcs, la célébration de la Vigile est accompagnée d'interdits d'ordre alimentaire ou sexuel.

Page 73.

a. Vers 2690 dans B: Si la leroïst ele encore : vers 2690 dans Mar.: Si lairoit les pleges encore . ♦♦ b. Vers 2693 dans C: Qu'ele est fille au conte conain : vers 2693 dans Mar.: Que est file au conte gilein . ♦♦ c. que gueres ne savès

C, Mar. ♦♦ d. droiz que on vos pandist [r. 2699] / qant ele l'a en sa baillie / N'en avroiz sachiez ja mès mie / Mise m'avez en B ♦♦ e. Vers 2707-2708 dans C: Demain vous prangne male fin / Car vous taisiés si vous finés : vers 2707-2708 dans B: Demain aiez vos mal matins / Car vous taisiés si ne parlés . Mar: donne au vers 2708 taisiés si vos dormez . ♦♦ f. L'ordre des vers 2710-2711 est inversé dans C. ♦♦ g. Vers 2720 dans B: Ses braz estraint ses braz detort . ♦♦ h. s'ore C, Mar. : jure B ♦♦ i. Les vers 2722 et 2723 manquent dans Mar. ♦♦ j. Or ai je perdue H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après C.

1. Cette explication loufoque (une partie du corps laissée en gage pour retrouver la liberté) s'inscrit dans le ton de la branche Ia (voir v. 178, où Hersent jure qu'elle a été aussi chaste qu'une nonne).

2. *Se clamera* ici son sens technique de « porter plainte auprès de quelqu'un pour quelque chose » ; voir branche Vc, v. 978.

Page 74.

a. Les vers 2728 à 2731 sont remplacés dans C par les deux vers suivants : Onques mes n'oi si grant anui / Ne ja mes n'averé de lui . Le second vers est d'ailleurs hypermètre. Ensuite pour les vers 2732-2733 C donne : Fole sui quant me couche o lui / Con une çouche gis soz lui . ♦♦ b. Vers 2735 dans C : Ne je nel voil mes aprochier . C et Mar. donnent au vers suivant puet à la place de voet (leçon plus riche et confirmée par B qui déplace ce vers, voir var. c). ♦♦ c. faire de lui [r. 2731] / mais aut ermites B où manquent les vers 2732-2737 que ce manuscrit place après le vers 2753, à la fin de la seconde déploration d'Hersent. ♦♦ d. Vers 2740-2741 dans C et Mar. : Qar bien sai qu'il est conchiez / Quant de la coille est desrochiez . H donne au vers 2741 Jou en put toute . Nous corrigeons d'après B cette leçon incompréhensible. ♦♦ e. Vers 2742-2743 dans C : Il a perdu joie et baudor / Hardement et barbe et coulour . B, conforme à H pour le vers 2743, donne pour le vers 2742 : Et hardement force et coulour . Ces deux vers manquent dans Mar. ♦♦ f. Du jor C, Mar. ♦♦ g. piés eust sor les iels H ; nous corrigeons d'après C cette leçon incompréhensible. ♦♦ h. le cul au vent [r. 2760] / A dieu fet ele vous conmant / Drece la poe si se saigne / Vet s'en tantoist comment qu'il praigne / Or vos dirai C. Mar. offre le même texte que C, à quelques menues variantes près, et B le même texte que H. ♦♦ i. Del felon traïtor B : La contenance de C : De la mesnie dan Mar. Visiblement a début de vers a embarrassé les copistes.

1. Nous suivons ici l'interprétation de Tilander (*Lexique*, p. 46).

Page 75.

a. Les vers 2766-2767 manquent dans C et Mar. qui inversent un peu plus loin l'ordre des vers 2770 et 2771. ♦♦ b. Vers 2774 dans C : Tant con renart vesqi tout dis . ♦♦ c. escollez C, Mar. ♦♦ d. Onc tel barat ne C : Onques tiex bers ne B ♦♦ e. trovee / Olui menoit B, C, Mar. Il ne paraît pas nécessaire de corriger le texte de H. ♦♦ f. Vers 2782 dans B et Mar. : Cousin grinbert le tesson fu : vers 2782 dans C : Cosin germain le tesson fu . Pour le vers 2783, B et C donnent la même leçon : Renart le vit si s'arestut . ♦♦ g. Folio 18 de H - a, vers 2784-2824 ; b, 2825-2865 ; c, 2866-2906 ; d, 2907-2947. ♦♦ h. saut [r. 2790] / Que il le vit lever en haut / Et si li vit ou colla la hart / Sili senbloit mout bien renart / Et si le vit as forches pendre / C fiist la dame [...] briement B : saut / Qu'il vit renart lever en haut / As forches et qu'il le vit pendre / Ce lor a fet tybert entendre / A unes forches granz et hautes / Les mains liées et les paumes / Il sembloit bien a renart / Je le vi pendre a une hart / La dame respondi briement C ♦♦ i. Les scribes semblent avoir eu des difficultés, pour le passage allant des vers 2790 à 2799, avec les courtes répliques. La version longue de C et de Mar. (avec ses répétitions et sa rime fausse) représente une tentative de clarification, tandis que H donne la version la plus courte. Nous corrigeons d'après C (voir var. b) le début du vers 2794 pour lequel notre manuscrit donne : Et il li respondi , leçon incohérente par rapport au vers suivant. Au vers 2797 B, C et Mar. procurent plet à la place de fais . En outre les temps et

mode des verbes aux vers 2798-2799 ne sont pas très cohérents, moins en tout cas que dans C : Se nul baron le peüst prendre / Tout maintenant le feüst pendre . ♦♦ j. estroitement [v. 2801] / Renars Mar. ♦♦ k. *Vers 2806 dans B :* Si dist souef entre ses danz : *vers 2806 dans C et Mar. :* Apnecet dist entre ses denz

1. Cette éventualité était évoquée par Renart au moment de sa condamnation, dans la branche Ib, tout au long d'un couplet railleur sur l'inconstance des veuves (v. 2015-2029).

2. Les vers 2786-2787 contiennent une ellipse : il faut comprendre qu'un mariage ne peut être célébré que par une fête pour laquelle la présence d'un jongleur est indispensable.

3. Légère incohérence dans le fil du récit, car *H* n'a encore donné nulle part ce nom propre ; dans les autres manuscrits, il apparaît au vers 2786. Le nom de ce cousin du blaireau (Renart lui aussi se dit cousin germain de Grimbert), personnage d'une seule branche, n'est guère significatif. On peut seulement remarquer que le suffixe *-et* indique qu'il s'agit d'un animal « jeune » ou de petite taille, comme par exemple pour Foinet le putois (branche Vc, v. 1797 et var. *d*) ou Rousselet l'écureuil (branche Vc, v. 1806). On rencontre d'ailleurs ce diminutif pour des anthroponymes comme Martinet (branche Ia, v. 868) ou Robinet (branche XII, v. 1349), Renart lui-même est appelé une fois *Renardet* (branche VIIa, v. 324).

Page 76.

a. Entramé s'estoient lons C (leçon plus riche). ♦♦ b. tenir B, C, Mar. ♦♦ c. l'on H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. fot B, C, Mar. ♦♦ e. Que je fot pris B, Mar. : Je fou bien pris C ♦♦ f. Vers 2824-2827 dans C : Et si savrai mout bon loi fere / Qar je fou molt tres bon joglere / Si serai bon joglere et prouz / Si savrai dir chançon a touz . Au vers 2825 H donne n'avrés que nous corrigeons pour la rime avec le vers précédent d'après B. ♦♦ g. Vers 2828-2830 dans B : Par foi que doie saint tomas / Sanblant ferez de tholomas / Et si sanbla bons rois amer : vers 2828-2830 dans C : Et par mon seignor saint colas / Moi semble bien que tu l'amas / Et li moi semble toi amer . Mar. donne pour le vers 2828 : Par foi mon seignor saint colas . On voit que sur le nom du saint invoqué au vers 2828 C et Mar. s'opposent à Bet H. ♦♦ h. ocist par mautalent C ♦♦ i. Vers 2839-2841 dans C et Mar. : Or a de lui son plaisir fet / Renart ot non li engingnierres / Mout [Fel Mar.] fu traîtres et boisierres . B donne pour le vers 2839 : Or li a l'ame dou cors trait et comme C Mout au vers 2841. ♦♦ j. Vers 2842 dans C : Et mainte meson a il frete

1. Besançon est encore en terre d'Empire, la Franche-Comté ne rentrant dans la mouvance du Royaume de France qu'au *xiv^e* siècle : c'est donc une terre étrangère, aussi étrangère que la Bretagne citée plus haut (v. 2368).

Page 77.

a. dame once la haïe B, Mar. : dame once la roïne C. Sur ce personnage, voir n. 1. ♦♦ b. mont et bois et plain C, Mar. ♦♦ c. Vers 2857 dans B : Si que il ont luissié lor mere . ♦♦ d. Vers 2861 dans C et Mar. : Ainz demain nuit l'avré juree . ♦♦ e. dens / Tu en seras encor dolans [Certes tu en seras dolanz B] / Encor en charas en B, C, Mar. ♦♦ f. Vers 2866-2867 dans C : Sire jougleres damoisiax / Ce li a dit sire poinciax . ♦♦ g. assés / Quant cist aferes ert passez / Foutre merci C, Mar. B donne la même leçon que C et Mar. au vers 2872. ♦♦ h. Vers 2873 dans B : Et je vos ferai atapir : vers 2873 dans C : Je ne vos savra escondir : vers 2873 dans Mar. : Moi savra fer ton plesir (vers hypomètre). ♦♦ i. Vers 2875 dans B et Mar. : Et

d'olivant et de rolier . *H et C ne comportent pas l'interversion burlesque de syllabes sur les noms du couple épique.* ♦♦ *j. Vers 2877 dans Cet Mar. : Dont vos est il bien venu . ♦♦ k. Vers 2879 dans C : Je sui a vos li mal trovez : vers 2879 dans Mar. : Et vos estes mal asenez . ♦♦ l. Vers 2884-2885 dans C : Quant vindrent la si entra enz / Son chastel vit et il descent .*

1. La leçon donnée par *H* est originale, tous les autres manuscrits portant *dame Once la baie* (voir var. *a*), c'est-à-dire le lynx, animal réputé pour sa cruauté et sa rapacité ; voir Tilander, *Remarques*, Göteborg, Elan-der, 1923, p. 36. Dans la branche XVII (« Le Partage des proies »), on retrouve ce nom pour la reine : *ma dame Once l'orgueilleuse*, v. 1235). Il faut cependant noter que si *B* donne pour ce vers la même leçon que *H*, *C* et *Mar.* suppriment dans leur leçon le nom propre *Once*.

2. *Por* (v. 2865) a ici une valeur adversative : « même si on lui donnait en échange ».

Page 78.

a. Vers 2892-2893 dans C : Tant veissiez bestes venir / N'en pouissiez conte tenir . ♦♦ b. loing s'asamblent H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Vers 2899 dans C : Por mautalent c'a lui avoit . ♦♦ d. rote C (leçon isolée). ♦♦ e. Vers 2911 dans B : Et tiberz et grinberz servirent : vers 2911 dans C et Mar. : Tybert li chaz et brun servirent . ♦♦ f. voloit B, C : valoit Mar. ♦♦ g. englois H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ h. Vers 2920-2921 dans B : Après mengier se departirent / Hastivement savez que firent . C, identique à B pour le vers 2920, donne pour le vers 2921 : Tot maintenant que plus ne firent . Mar. donne pour ces deux vers le même texte que H.

1. La *mue* est au sens premier la cage dans laquelle on enferme une volaille, un chapon à l'engrais par exemple : Isengrin n'a-t-il pas subi la même opération que les chapons ?

2. *Patrenostre* constitue une invention burlesque et une plaisanterie cléricale dont le mécanisme est déjà connu dans l'*Ysengrimus*, par exemple aux vers 62 et suivants du livre II : Aldrada, la vieille servante du prêtre, invoque successivement saint Osanna et son épouse Excelsis, la bienheureuse Alleluia et le fidèle Celebrant (*Le Roman d'Ysengrin*, traduit et commenté par É. Charbonnier, Les Belles Lettres, 1991, p. 91 pour la traduction du texte de l'*Ysengrimus* et p. 255-256 pour le commentaire).

3. On note le souci de vraisemblance du conteur ; la leçon de *H* pour le nom des personnages assurant le service de table est d'ailleurs la seule à mentionner un herbivore, Belin (v. 2911), dans cette assemblée de petits carnivores.

4. La langue médiévale utilise pour marquer la totalité des tours pittoresques qui sont intraduisibles tels quels : on a ici « ni bons ni méchants, ni chevelus ni chauves » (v. 2922-2923).

Page 79.

a. solt H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Que le fesoit H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 2939 dans B et Mar. : Ou soit moignes ou lais ou clers : vers 2939 dans C : Ou soit prestres ou clers ou lais (rime fausse). ♦♦ d. Vers 2942-2943 dans C : Renart le rous i ot veüz / Le jor devant deus laz tenduz . ♦♦ e. Folio 19 de H - a, vers 2948-2988 ; b, 2989-3029 ; c, 3030-3070 ; d, 3071-3111. ♦♦ f. Vers 2953 dans C : Sire bosé se vo fu saige C. Le texte de B est identique à H, et la correction ne s'impose pas pour le jargon de Renart qui

confond parfois les personnes (voir v. 2954 : jou dira). ♦♦ g. di H ; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ h. Se rivas tu H ; nous corrigeons d'après B cette leçon incompréhensible. C donne pour ce vers : Se volez aler a piez nuz . ♦♦ i. Vers 2962-2963 dans B : Ton chandoil fout ileuc lumer / Tu fot un fil avoir gendrer : vers 2962-2963 dans C : Et ferez ton candoil ardoir / Bien porrez vous enfanz avoir : vers 2962-2963 dans Mar. : Et tu vus ton candeil ardoir / Tu fus demein un fil gendrer

1. Coupée est une *geline* martyrisée par Renart (branche Ia, v. 297-487) ; après des funérailles solennelles, son tombeau est le lieu d'un premier miracle dont le conteur souligne le caractère douteux. Ici le doute n'est plus de mise : Coupée est enrôlée dans la longue cohorte des saints guérisseurs.

2. Explication laborieuse du conteur qui ne trouve comme justification de la préparation de ce piège que la grande sagesse de Renart !

3. La leçon de *H* est moins cohérente, pour la fin du vers 2963, que celles de *Mar.*, *B* ou *C* (voir var. *i*), qui présentent, dans le mensonge de Renart, le saint martyr comme un garant de la fécondité du mariage, avec en plus l'assurance d'avoir un héritier mâle.

Page 80.

a. pin C, Mar. ♦♦ b. Vers 2972-2973 dans C : Cil vet avant et il se doute / Renart après et si le boutte . ♦♦ c. braon H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ d. roion C, Mar. ♦♦ e. Vers 2981 dans C et Mar. : Reclainme dieu et le martire . H donne Renars que nous corrigeons en Poincès d'après B. ♦♦ f. Vers 2986-2989 dans C : Poncès assez avon oré / Nos avon ci trop demoré / Vous amez mout cestui martir / Quant de lui ne volez partir . ♦♦ g. Les vers 2992-2995 sont réduits à deux vers dans C : Vous ne pouez d'ilec venir / Le martir vous velt detenir . ♦♦ h. Vers 2998-3000 dans C : Que noviax estes espousez / Vo moillier vous atent assez / Ja ert il noire nuit obscure . B donne pour le vers 3000 : Lijorz en va, vient nuit obscure . ♦♦ i. garçons C ♦♦ j. Vers 3003 dans C et Mar. : Un anemi frere gillain [brian Mar.] . ♦♦ k. avoit apris H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Nous suivons pour *cloion* l'interprétation de Tilander (*Lexique*, p. 35) ; le conteur est ici avare de détails sur ce piège.

Page 81.

a. Fort le vit renars s'en esmaie H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. B et Mar. donnent : Renars le vit molt s'en esmoie : C donne : Renart les voit si s'en esmoie . On pourrait aussi corriger fort en « mort » (selon que ne propose aucun manuscrit, selon le tome III de l'édition Martin). ♦♦ b. une haie / Sa feme trove encortinee / Qui atendoit C ♦♦ c. Vers 3015 dans C : Ja ne cuide mes veoir l'eure . ♦♦ d. Vers 3022 dans B, C et Mar. : Mout est mauvese vostre sorz [foiz C] . ♦♦ e. levez B, C, Mar. ♦♦ f. Vers 3035 dans B : Este mes mariz ça dedanz : vers 3035 dans C : Ce est mesure vraiment . ♦♦ g. Vers 3038 dans B : Et fiert et crie cele part : vers 3038 dans C : Et fiert et roille dur et bat : vers 3038 dans Mar. : Et fiert et hurte et rolle et bat . La leçon de B est pauvre, mais elle donne une rime juste. ♦♦ h. Vers 3040-3041 dans C et Mar. : Sire por dieu merci requier [te quier Mar.] / Lesse moi vive repairier .

1. Reprise du terme utilisé au vers 3031 par Renart lui-même, avec le double sens du substantif (« fait d'être martyrisé ») et de l'adjectif féminin substantivé.

Page 82.

a. Si vous esfonderé C, Mar. ♦♦ b. par le crepon B ♦♦ c. barnesses B, C, Mar. La leçon de H est isolée mais il n'y a aucun doute possible sur la lecture. Les vers 3054-3055 manquent dans Mar. ♦♦ d. Vers 3059 dans B: De vos croupes faire tuer : vers 3059 dans C: De vos poistrons fere foler : vers 3059 dans Mar.: De vos poistrons fere roillier . ♦♦ e. Vers 3067 dans C et Mar.: En grant peor chascune a mise . La leçon de H (et de B) est très riche, voir n. 2. ♦♦ f. Quant C ♦♦ g. les a mises / Onc ne lor lut parole dire / Ne une ne autre escondire / Et l'une et l'autre se dement / Chascune forment se torment / Dame hersent C, Mar. offre le même texte (à quelques légères variantes près) que C, tandis que B est semblable à H. Voir n. 3. ♦♦ h. Les vers 3080-3081 manquent dans B.

1. C'est le proverbe 137 de Morawski, dont le sens n'est pas évident ; on peut y voir une allusion à l'opération consistant à dépouiller de sa peau un animal mort : pour faciliter l'opération, il faut que celui qui manie le couteau soit aidé par une personne qui maintient le cadavre dans la position adéquate ; le sens est donc : celui qui tient un membre du cadavre est autant « responsable » que celui qui manie le couteau. Il s'agit d'une formulation imagée qui redouble le sens du proverbe cité au vers 3053.

2. Le vers 3067 constitue du point de vue syntaxique une proposition interrogative indirecte dépendant du substantif *mervelle* (v. 3066), dont la valeur est ici à rapprocher de celle du verbe *se merveillier* (« se demander avec stupéfaction »).

3. Il faut admettre pour la cohérence du vers 3074, si l'on ne corrige pas le texte de H en y intégrant les quatre vers de la version de C et Mar. (voir var. g), que le verbe *soi esmaier* (v. 3071) est implicite ici.

Page 83.

a. des jovenenciaus H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Si avoi H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. folie C (leçon isolée). ♦♦ d. Vers 3102 dans C: Pris l'avez en tele maniere . ♦♦ e. Vers 3103 dans B: Qar voir vos estes trop legiere . ♦♦ f. C et Mar. offrent pour les vers 3104-3105 la même leçon: Qui communas est as garçons / Trestit li entrent es arçons . Vers 3106-3107 dans C: Mes ne fis onques tricherie / Ce set on bien ne lecherie : vers 3106-3107 dans Mar.: Mes je ne fis einc legerie / Ce set on bien ne puterie . Vers 3107 dans B: Ne malvestié ne lecherie . ♦♦ g. mes lous vous ot H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ h. et laidengiez / Gel fis chaoir en sa tesniere / Et il fist le jeu [son tort Mar.] par deriere / Dame hermeline ot la parole C, Mar. Ici commence le folio 20 de H - a, vers 3112-3115 2 ; b, 3153-3193 ; c, 3194-3225. Entre les vers 3112-3113 C laisse un espace blanc de deux lignes pour une rubrique et M comporte la rubrique suivante: Ci comance la desputoison de la fame renart et de la fame isengrin . ♦♦ i. orde C

1. Ce proverbe ne figure pas dans le recueil de Morawski.

2. Allusion à la « scène primitive », celle de l'adultère et du « compisage » des louveteaux, branche IX, v. 246-287.

3. C donne pour le vers 3115 une leçon plus crue, et plus dans le ton de la conversation des deux dames : *frotee*, le verbe *froter* étant un euphémisme pittoresque pour *fouter*.

Page 84.

a. com m'avez H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits pour la cohérence syntaxique de la phrase. ♦♦ b. Vers 3128-3129 dans C: Qu'en vos tondiât cel peliçon /

Et feïst lit de vif charbon : vers 3128-3129 dans Mar. : Qu'en vos tolist le peliçon / et feïst l'en de vos carbon . ♦♦ c. Vers 3132-3133 dans B : Et est male euvre d'autre part / Qant vostre fil sont tuit batart . ♦♦ d. puant B : fruiant C ♦♦ e. Vers 3146 dans B : Mout est de cuer vains et escars : vers 3146-3147 dans C : Mout est mauves mout est coart / Qu'il ne vous pent a une hart . ♦♦ f. Vers 3151 dans C : Qui au nestre l'enfant atоче . B et Mar. donnent estē à la place de lahtë , leçon qui paraît plus cohérente, mais la correction ne s'impose pas. ♦♦ g. voïst H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ h. Vostre taverne ne li faut / Meint en tornez a Mar. C donne au vers 3154 Que nel tornez a . ♦♦ i. Que n'out onques li rois de france Mar.

1. Nous suivons pour le verbe *avouter* (v. 3135 et 3163), en construction transitive, les explications de Tilander (voir *Remarques*, p. 228-231).

2. Cette allusion est un écho au passage de la branche Ia sur les infortunes des plus grands (v. 48-50) ainsi qu'aux vers 2812-2813 de la branche Ic sur l'inconduite des veuves.

3. Il faut rapprocher la leçon originale de H sur la jeunesse (dévergoncée) d'Hermeline d'un épisode inconnu de H, les « Les Enfances de Renart », voir branche XXV.

Page 85.

a. Vers 3163-3164 dans C : Vous avotrez conme murtherie / Les vos enfanze ce set l'en bien . ♦♦ b. lardouse B : teignouse Mar. ♦♦ c. piax ronpues et trenchies H ; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. boutent C ♦♦ e. agus H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après C qui remplace le vers 3179 par les trois vers suivants : Si durement que les piax percent / As denz agües se detrenchent / Lor mautalent sovent i vengent . Mar donne avec quelques menues variantes la même leçon que C. ♦♦ f. enpirent C ♦♦ g. hermeline saisir [v. 3177] / Revindrent par terre et hersant / Aus denz agües les piaus prent / La veissies B ♦♦ h. Vers 3186 dans C : Encontre un fust l'a engoulee . ♦♦ i. clochant le H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après C. B et Mar. donnent clochant tout le . ♦♦ j. departies les a / Mout doucement les salua / Demanda C ♦♦ k. repaire H ; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits.

1. D'ordinaire les *denz agües* (vers 3173 et 3179) sont l'attribut de Baucent le sanglier, voir v. 2222 de la branche XIV (« Renart le noir ») et v. 1600 de la branche Ia (*Li senglers au dent trenchant*).

2. *Castiot* (v. 3195) est une forme dialectale (parlers de l'Ouest) d'imparfait de l'indicatif à la troisième personne du singulier.

Page 86.

a. hermeline amene arriere C, Mar. ♦♦ b. Vers 3211-3213 dans C : Que par tout est la pes asise / Puis fu renart en sa meson / O sa moillier molt grant saison . Mar. donne la même leçon que C au vers 3211. ♦♦ c. salis / Quant ilgabale B ♦♦ d. C ajoute après le vers 3225 quatre vers qui manquent également dans B : Ci faut renart li tain-turiers / Qui tant sot de mauves mestiers / Et la tençon de hermeline / Et de her-sent qu'est sa voisine . Mar. donne les deux premiers vers de C avec la variante suivante pour le début Ci fu renart le . Sur cette leçon, voir n. 3.

1. Cet épisode de clôture du récit contient plusieurs éléments stéréotypés que l'on retrouve par exemple à la fin de la branche II (« Le Duel ») ; voir v. 1628-1654 : Renart raconte ce qui vient de lui arriver et Hermeline compatit et approuve, Renart reste tranquillement chez lui... jusqu'à l'épisode suivant.

2. Nous suivons pour le verbe *serdre* (v. 3221) les explications de Tilander (*Remarques*, p. 37).

3. La leçon donnée par C (v. 3225), tout comme les paroles de Renart rapportées au style indirect (v. 3215-3221), constitue un résumé de la seule branche Ic : on note que le terme *jougleorn* n'y apparaît nulle part.

Branche II

LE DUEL JUDICIAIRE

(*Martin* V/I, *Roques* V/III, *FHS* 26)

NOTICE

La branche dite habituellement du « Duel de Renart et d'Isengrin » prend place dans le manuscrit *H* à la suite de l'ensemble insécable formé par la branche du « Jugement » et ses deux satellites, « Le Siège de Maupertuis » et « Renart teinturier. Renart jongleur ». La collection α éditée par E. Martin la place beaucoup plus loin dans la série des aventures de Renart, après les épisodes de Chantecler, de la mésange, du corbeau, des anguilles, du « Moniage Isengrin », du puits et du viol d'Hersent. Elle s'y présente comme une troisième version du procès originel du *Roman*, et tous les faits qui sont reprochés à Renart sont déjà connus du lecteur du manuscrit. La place de cette branche dans *H* est donc bien moins logique, dans la mesure où la plupart des chefs d'accusation portés contre Renart correspondent à des mésaventures situées plus loin dans le manuscrit¹. La version β place « Le Duel judiciaire » à un moment analogue à celui occupé par cet épisode dans la version α : après les aventures de Chantecler, de la mésange et du puits, mais toutefois avant le « Moniage Isengrin ». La collection γ , qui présente par ailleurs un ordre radicalement différent, possède la même cohérence et donne la branche du « Duel judiciaire » après les aventures auxquelles elle fait référence.

Le manuscrit *H* se singularise donc par rapport aux trois collections, sans que le copiste paraisse s'émouvoir des conséquences que la disposition adoptée peut avoir sur la lecture. Il serait absurde de s'en étonner : aucun de nos manuscrits, sauf peut-être ceux de la collection γ , ne recherche un semblant d'ordre chronologique, tout simplement parce que, au moment de leur confection, les aventures de Renart sont tellement connues des lecteurs potentiels que les références aux autres branches sont immédiatement comprises, même si elles renvoient à des épisodes transcrits plus loin.

Cependant, placée comme elle l'est dans le manuscrit *H*, la branche du « Duel judiciaire » se donne d'autant mieux à lire comme une réécriture de la branche Ia, à l'issue de laquelle la justice royale avait échoué. Renart, grâce à sa fourberie, avait échappé à la mort. La seule façon de faire aboutir convenablement la quête de justice, à cette époque, c'est le recours au jugement de Dieu : procédure judiciaire de l'ordalie — l'épreuve de l'eau

1. Mais il faut reconnaître que la branche Ia elle-même suppose connu le viol de la louve, qui n'apparaît que bien plus tard dans la collection.

ou du feu — ou procédure du duel judiciaire. Toutes deux procèdent d'un même esprit : l'accusateur et l'accusé affirment chacun la véracité de leurs dires et prêtent serment sur des reliques ; celui des deux qui s'est parjuré ne pourra sortir vainqueur de l'épreuve, car Dieu ne saurait laisser vivre un parjure. Le moment essentiel de la procédure est donc le serment et les termes précis dans lesquels celui-ci est formulé : une formulation habile peut parfois sauver les apparences et éviter au coupable le châtement qu'il aurait mérité, les mentalités du ^{xii}^e siècle étant plus attachées à la forme qu'au fond. Il faudra attendre le règne de saint Louis et l'ordonnance de 1260 pour qu'une procédure juridique fondée sur la recherche de la preuve remplace celle du duel judiciaire. L'un des éléments essentiels de la variation dans la réécriture de la branche Ia est donc la substitution d'une procédure fondée directement sur l'expression de la volonté divine (agissante dès que les combattants sont mis en présence) à une procédure humaine fondée sur le jugement des barons. Nous reviendrons plus loin sur les modalités juridiques de la procédure du duel.

La branche II se présente comme une succession logique d'épisodes qui culminent avec la mort apparente de Renart à l'issue du duel, et elle se prolonge grâce à un retournement de situation, très classique dans les récits renardiens : Renart, mal en point mais vivant, se fait moine et finit par s'enfuir du monastère pour regagner sa demeure. Cet ensemble est tout à fait parallèle au récit de la branche Ia, le « moniage » remplissant la même fonction que le départ fictif en pèlerinage.

La branche II reprend donc pour commencer le schéma-type de la branche Ia¹, mais y introduit des modifications, dont l'importance varie selon les manuscrits : *H*, on va le voir, est plus fidèle au schéma-type que les autres rédactions.

Une scène de cour plénière sert de motif d'ouverture : c'est un cadre familier du roman, mais le caractère arthurien et courtois est ici accentué : l'évocation de la fête, avec sa foule de jongleurs et de musiciens, devient topique dans le roman comme dans la chanson de geste après 1180². L'absence d'un baron soupçonné de manquer à ses obligations vassaliques est également un thème épique associé à la scène de cour plénière³. Mais alors que dans les chansons de geste le roi s'indigne de l'absence du vassal parce qu'il y voit le signe d'une velléité d'indépendance, dans la branche II de *Renart*, comme dans la branche Ia, l'action est lancée par les protestations d'un plaignant, Isengrin, qui se déclare victime de Renart. C'est ici que le manuscrit *H* propose, avec la collection γ , une divergence importante par rapport aux collections α et β : celles-ci font arriver brusquement Renart accompagné de son cousin Grimbert, sans qu'Isengrin ait émis la moindre plainte. On se souvient que dans la branche Ia le thème de l'ambassade envoyée pour quêrir Renart avait été riche en rebondissements. *H* et γ en conservent le

1. Tel que Roger Bellon l'a récapitulé à la suite de J. Dufournet, *Diversité et unité du « Roman de Renart »*, thèse dactylographiée, Université de Lyon II, microfichée à l'Atelier national des thèses, Lille, 1992, p. 359-365.

2. Ainsi dans la chanson de geste des *Aliscans*, où les réjouissances de la Cour font contraste avec la solitude de Guillaume venu réclamer du secours.

3. Ainsi commence, vers 1190, la chanson de *Beuve d'Aligremont* qui sert de long prologue à *Renaut de Montauban* dans certains manuscrits.

minimum : Noble envoie Grimbert auprès du goupil, et tous deux arrivent quelques vers plus loin. Mais c'est assez pour que la structure-type soit préservée. Or cette différence entre les collections a une importance considérable. Dans les versions éditées par E. Martin et M. Roques, l'arrivée du goupil et de son cousin peut être lue comme un retour à la situation correspondante de la branche Ia : la suite pourrait se présenter alors comme une sorte de bifurcation du récit, comme si deux options s'offraient, entre lesquelles les branches du « Jugement de Renart » et du « Duel judiciaire » font un choix opposé : un jugement des barons et un duel judiciaire. Les épisodes rapportés par ces deux branches deviennent virtuellement deux versions différentes d'une même histoire. Le récit des mésaventures de Brun et de Tibert renvoie alors au passé le plus récent dans une branche comme dans l'autre. *H* et la collection γ , en revanche, interdisent pareille lecture : les deux branches ne sauraient se dérouler dans le même temps et constituer des options. Il y a bel et bien deux procès, tous deux réclamés par Isengrin, et entre les deux branches un laps de temps s'est écoulé au cours duquel le loup a été à nouveau victime du goupil, qui lui a fait perdre sa queue et lui a fait une tonsure monstrueuse et cruelle.

Vient ensuite le « temps des paroles¹ », qu'inaugure la longue lecture de l'acte d'accusation², entrecoupée de brèves répliques de Renart. C'est le lieu des récits rétrospectifs où se donne libre cours l'intertextualité renardienne, avec de véritables rappels (à peine résumés) des principales aventures rapportées dans les branches Ia, Va, VIIa, IX et XV. Dans ce long passage, l'écriture atteint ses limites : le roi semble oublier qu'il anime une procédure juridique, et se fait conteur devant sa Cour : son récit mime les événements ou la relation que pourraient en faire ceux qui les ont vécus, et va jusqu'à la reproduction du discours direct des comparses — par exemple, des lamentations de la « prêtresse » privée, par la faute de Tibert, de la jouissance des organes sexuels de son « mari ». Faut-il voir là une négligence de l'auteur, qui aurait oublié que le locuteur était le roi et non la victime ou le narrateur ? On ne saurait exclure cette hypothèse. Mais cette dérive, qu'elle soit involontaire ou qu'elle procède d'une recherche, est significative d'un aspect essentiel de l'écriture renardienne : l'importance que revêt le plaisir des mots, de la logorrhée qui est la manifestation langagière de l'élan vital. L'activité de Renart s'inscrit « en abyme » dans le texte parce que le plaisir du texte est d'abord, pour le lecteur, celui des bons et mauvais tours : la répétition est nécessaire à la délectation ; entendre une branche de Renart, c'est aussi voir s'y refléter la quintessence du « roman » tout entier. C'est bien là que réside la véritable unité du texte.

Renart est ensuite invité à se justifier : il déploie sa mauvaise foi coutumière, se prétend victime de calomnies et n'hésite pas à rappeler que certaines accusations — comme celles de la mésange, de Chantecler ou de Pinte — ont déjà été jugées. La branche Ia constitue donc bien le passé de la branche II, et ces animaux anthropomorphes ont une histoire. Les barons, réunis en conseil, seraient prêts à procéder à un jugement à l'amiable si Isengrin ne se montrait intransigeant : il réclame le duel judi-

1. R. Bellon, *Diversité et unité* [...], p. 910-911.

2. V. 167-587.

ciaire. Alors que dans les branches Ia et Vc sa plainte n'a d'autre fonction narrative que de lancer l'action, elle joue ici un rôle complémentaire de relance décisive. On comprend mieux à présent l'utilité des longs retours en arrière auxquels se livre Noble : ils rendent insupportable l'absence de châtement et disent à quel point le duel, c'est-à-dire le jugement de Dieu, est devenu nécessaire. L'activité maléfique de Renart ne se réduit pas à un moment de folie sexuelle : elle se déploie dans le temps.

C'est alors seulement que commence la véritable nouveauté de cette branche II, son « vrai sujet¹ » selon la formule de L. Foulet : le duel judiciaire. C'est là un motif narratif, de caractère mimétique, abondamment répandu dans l'ensemble de la littérature narrative : on le rencontre dans *Le Chevalier au Lion*², mais aussi dans les chansons de geste (plus encore au XIII^e siècle). L'auteur procédera par deux fois à des renversements de situation au cours du combat (Isengrin semble vaincu), jusqu'au moment où Renart est laissé pour mort : situation qui lui évite d'avoir à s'avouer battu, et donc parjure. C'est ainsi qu'un combat qui n'avait rien de vraiment spécifique renoue, *in fine*, avec la tradition renardienne : une telle ambiguïté n'est guère envisageable dans un roman ou une chanson de geste, où le vainqueur décapite son adversaire lorsque celui-ci refuse de se déclarer vaincu. C'est donc une fois de plus la ruse de Renart — qui profite ici simplement d'une situation de fait — qui va fournir une possibilité de relance que la grande rigueur juridique de l'épisode précédent paraissait exclure. Le temps renardien n'est jamais un temps fermé : la réécriture était, en réalité, fondée sur un leurre. Ce leurre est lié aux conventions (pour reprendre le terme de Dante) auxquelles le *Roman de Renart* ne peut se soustraire sans renoncer à sa nature profonde aussi bien qu'à ses possibilités de prolongement indéfini : Renart ne peut pas mourir, Renart ne peut pas être maté de façon définitive par quelque pouvoir que ce soit. La solution ici adoptée renvoie, comme celle de la branche Ia, à l'univers aristocratique — nombreux étaient les seigneurs de mauvaise vie qui entraient au couvent pour s'amender, à l'heure de la vieillesse —, mais aussi à l'image fictionnelle qu'en donnait la production épique contemporaine : comme Guillaume dans la chanson de geste du *Moniage Guillaume* ou son beau-frère, Rainouart, dans celle du *Moniage Rainouart*³, Renart a bien du mal à s'adapter à l'austérité de la vie monastique et à refréner sa passion pour la nourriture. Mais le schéma épique est inversé dans l'univers renardien : Guillaume et Rainouart sont des natures généreuses, et si leur truculence sème la perturbation dans le monastère, leur sentiment religieux est sincère. Renart au contraire simule une adaptation parfaite, mais ne songe qu'à satisfaire sa gloutonnerie et à s'échapper. L'inversion de l'univers épique est d'ailleurs l'un des principes constitutifs de ce « genre » que forment les branches du *Roman de Renart*.

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1914, p. 361.

2. Voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 5944-6304, p. 482-491, le passage où Yvain combat incognito contre Gauvain pour défendre une cadette noble contre les prétentions de son aînée.

3. *Le Moniage Guillaume*, édité par W. Cloetta, Société des Anciens Textes Français, 1906 ; *Le Moniage Rainouart*, édité par G. A. Bertin, Picard, Société des Anciens Textes Français, 1973 ; nous avons donné et traduit des extraits significatifs de ces deux œuvres dans *Le Cycle de Guillaume d'Orange*, anthologie, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1996.

Si donc l'entreprise de l'auteur de la branche II était de mettre bon ordre au scandale que représentaient, pour l'ordre médiéval, les pirouettes qui sauvaient Renart à la fin des branches Ia et Vc, elle était vouée à l'échec, et l'auteur le savait bien évidemment d'emblée : un procès renardien ne peut pas, à l'inverse d'un procès épique ou arthurien, se présenter comme un récit mimétique, encore moins comme une idéalisation idéologique de la réalité. La *fantaisie* renardienne s'y oppose. Et pourtant, il semble bien que les intentions de cet auteur aient été pour une large part d'ordre idéologique.

Il est en effet remarquable, et la critique l'a remarqué¹, que le zoomorphisme soit réduit dans cette branche au strict minimum. À quelques détails près, on peut même dire qu'il est cantonné dans deux moments très précis : l'arrivée d'Isengrin, privé de queue, à la Cour, au tout début de la branche, et les récits rétrospectifs de Noble. Le premier, on l'a vu, n'existe pas dans les deux collections les plus anciennes et donne dans le comique de l'obscénité et de la scatologie, qui est l'une des composantes de l'écriture renardienne comme de celle des fabliaux ; les récits de Noble ressortissent à la rhétorique de la citation, et leur statut dans l'écriture de la branche est par conséquent bâtarde. Partout ailleurs, nous avons une Cour féodale qui fonctionne comme cour de justice, avec des usages mimétiques de la réalité historique et des personnages qui ont des idées, des désirs, des comportements presque exclusivement anthropomorphiques : s'il arrive à Isengrin de se hérissier², les deux adversaires se battent avec leurs bâtons, avec leurs poings, se mutilent les bras, et n'utilisent qu'exceptionnellement leurs dents acérées. Renart, grièvement blessé, « ressemble bien à un *homme mort*³ ».

La procédure du duel judiciaire est en effet d'une fidélité exemplaire au schéma juridique en usage au XII^e siècle, et répandu dans le genre épique. La procédure commence par des préliminaires, qui sont des actes juridiques et religieux. Il y a l'accusation, énoncée clairement devant le tribunal royal, c'est-à-dire devant l'ensemble des barons présents à la Cour ; le roi peut confier à certains d'entre eux, choisis pour leur sagesse, des fonctions particulières. Si aucune conciliation n'est possible, soit que l'une des parties s'y oppose, soit que le roi estime l'offense trop grave, la procédure du duel est engagée. Une veillée de prières, parfois une messe, permet souvent aux adversaires de mesurer l'enjeu spirituel de leurs déclarations et de leurs actes, tout en rappelant que la justice humaine n'est qu'une délégation de la justice de Dieu. Des garants doivent être livrés par chacune des parties : dans la mesure où ils s'engagent moralement, ils risquent d'être exécutés si celui qu'ils soutiennent est vaincu — c'est le cas des otages de Ganelon, dans la *Chanson de Roland*, après la défaite de son champion Pinabel. Une fois armés, les deux adversaires se présentent devant le roi, prêtent serment sur les reliques et entrent dans le champ clos. Les armes peuvent être des épées ou, pour les non-nobles, des bâtons ferrés et munis de courroies de cuir. Le combat cesse lorsque l'un des adversaires est incapable de se relever. À ce moment, s'il n'est pas encore mort, il s'avoue vaincu et reconnaît ses torts, et le vainqueur

1. Voir par exemple R. Bellon, *Diversité et unité*..., p. 383-386.

2. V. 1351.

3. V. 1430.

lui tranche la tête ou, éventuellement, lui fait grâce. Le roi a pour seule fonction de veiller à la rectitude du déroulement de la procédure, et de confirmer le verdict. Si le vainqueur accorde sa *merci* au vaincu, le roi, après avoir écouté l'avis du conseil des barons, prononce une sentence de substitution : la mort par pendaison, un pèlerinage en Terre sainte, une amende honorable, voire le paiement d'une rançon. L'auteur de la branche II multiplie les détails et, s'il n'est question ni de veillée de prières ni de messe, du moins est-il dit que les familles prient, une fois les combattants armés. Les noms des otages sont précisés ; des barons sont chargés d'une tentative, infructueuse, de conciliation. Les serments sont prononcés sur un reliquaire : c'est Brichemer qui, avec beaucoup de scrupules, en énonce les termes en veillant à n'omettre aucun des chefs d'accusation. Comme le remarque J. Subrenat, la branche II prend soin de signaler que Renart, qui avait jadis appris la magie à Tolède, en a tout oublié et ne pourra donc truquer le combat : or des textes juridiques comme le *Livre de Justice et de Plet* ou les *Assises de Jérusalem* prévoient, dans les formules des serments judiciaires, une déclaration de non-recours à la sorcellerie¹. On ne saurait, dans une œuvre de fiction, aller plus loin dans le respect des usages juridiques : aucune distance n'est sensible entre le récit et les institutions historiques.

Cela doit nous inciter à chercher de ce côté la raison d'être de cette réécriture. Le roi se montre ici particulièrement scrupuleux dans le respect des formes, et il ne manifeste aucune faiblesse, aucune tendresse secrète envers Renart, bien au contraire. Il refuse par avance toute tentative de corruption financière. Ce n'était pas le cas dans les branches Ia et Ib. La Cour est reconnue unanimement comme le lieu où se règlent les conflits : la guerre que se font entre eux les barons est un dévoiement qui doit être finalement porté devant le tribunal royal, qui est rigoureux et juste. La perspective de l'auteur est exactement celle que les rois de France du *xii^e* siècle, et particulièrement Louis VII et Philippe Auguste, se sont efforcés de faire prévaloir pour rétablir l'ordre dans le royaume, mais aussi pour renforcer leur pouvoir. À une époque (sans doute la dernière décennie du *xii^e* siècle) où les chansons de geste accordent une place croissante au personnage du baron révolté contre l'injustice royale, et après les branches Vc, Ia et Ib où le roi-lion ne montrait pas toute la rigueur nécessaire, il paraît clair que la branche II cherche à présenter, au moyen de la procédure incontestable du duel judiciaire, un plaidoyer en faveur de l'autorité royale.

La fin de la branche, dans cette hypothèse, peut faire difficulté : le roi accepte en effet d'épargner Renart en le confiant à Bernard de Grandmont, qui veut en faire un moine — et Renart, après quelques efforts plus ou moins hypocrites pour s'adapter à sa nouvelle vie, finira par s'échapper. Or la critique a cru pouvoir identifier ce religieux avec un prieur grandmontain, Bernard du Coudrai, qui était aussi un conseiller influent de Philippe Auguste². Nous avons là encore un effet de réel : le clergé jouait un rôle important dans les entourages royaux. Mais, surtout, seul un religieux pouvait sauver Renart (nécessité narrative absolue, comme on l'a vu) sans que la responsabilité de Noble se trouve engagée, sans que

1. J. Subrenat, « Trois versions du jugement de Renart », *Mélanges P. Jonin, Senefiance* 7, p. 643.

2. Pour plus de précisions, voir n. 1, p. 122.

l'image royale ait à en souffrir. Le roi est en effet responsable du salut de son peuple : comment pourrait-il refuser à l'un de ses barons, si corrompu soit-il, de changer de vie et de faire son salut éternel lorsque c'est un moine qui le lui demande ? Dans la branche Ia, c'était Grimbert qui proposait d'envoyer Renart faire un pèlerinage, et qui invoquait le déshonneur dont serait frappé le lignage du héros si celui-ci était pendu : on mesure l'écart idéologique entre les deux branches et, du même coup, la raison d'être de cette réécriture qui se préoccupe si peu de l'habituelle fantaisie renardienne et du jeu entre humanité et animalité.

La datation approximative de cette branche s'en trouve facilitée. L'usage qui y est fait de frère Bernard de Grandmont n'a de sens que pendant la période d'activité de Bernard du Coudrai auprès de Philippe Auguste, c'est-à-dire avant 1195. Les événements internes à l'ordre de Grandmont susceptibles, aux yeux de L. Foulet¹, d'avoir conduit Bernard du Coudrai de Limoges à Paris se situent tous entre 1185 et 1189 : cette période convient parfaitement aux éléments d'intertextualité épique que nous avons pu mettre en évidence, sans qu'il soit possible de préciser davantage. La branche II paraît en effet très significative des tendances idéologiques qui se développent dans les dix premières années du règne de Philippe Auguste.

DOMINIQUE BOUTET.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « VI » désigne la branche qui porte le numéro « II » dans la présente édition.

NIEBOER (E.), « Le Combat judiciaire dans la branche VI du *Roman de Renart* », *Épopée animale, fable et fabliau* (Medievalia 78) *Marche romane*, XXVIII, 1978, p. 59-67.

SUBRENAT (J.), « Trois versions du jugement de Renart », *Senefiance* 7, *Mélanges Pierre Jonin*, 1979, p. 623-643.

—, « Renart et Ysengrin, Renart et Rooneel ». Deux duels judiciaires dans le *Roman de Renart*, *Mélanges André Lanly*, 1980, p. 371-384.

NOTES ET VARIANTES

Page 87.

a. Ici se termine le folio 20 de H - fin de la colonne c, vers 4 ; d. 5-45. Après le vers 4, C ajoute un vers : *Que il a la queue perdue* et supprime le vers 6. ♦♦ b. À partir du vers 7 et jusqu'au vers 135, B présente un résumé squelettique du contenu de H et C. ♦♦ c. li cous C ; cette leçon (« le cocu ») pourrait être meilleure que celle proposée par H (« en courant »), puisqu'elle renvoie à la matière même du procès qui va suivre. Mar. ignore l'arrivée d'Ysengrin et introduit directement celle de Grimbert et de Renart.

1. Il s'agit d'une allusion à l'épisode dit de la pêche à la queue, branche X. C est plus explicite, voir var. a.

1. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, p. 109.

2. Encore une allusion à la branche X, où Renart a échaudé le crâne du loup pour lui faire une tonsure.

3. Les vers 17-18 sont obscurs. Aucune branche n'évoque une quelconque captivité de Renart chez Isengrin, ni l'inverse. De plus, ces vers n'offrent guère d'articulation logique avec les suivants : si Renart est « retenu » par Isengrin, la cause de son absence à la Cour ne saurait être la crainte de ses ennemis. Enfin cette situation aberrante est en contradiction évidente avec les conditions de l'arrivée d'Isengrin devant Noble au vers 30, et avec la présence de Renart à son propre domicile, où Grimbart le trouve aux vers 86, puis 103-105. Si faute il y a, elle doit remonter à une copie de la famille γ antérieure à C (et à M, selon l'édition japonaise) puisque ces deux manuscrits offrent la même leçon que H. Mar. ignore les vers 13-18 et passe directement de l'évocation de l'absence de Renart à sa cause — la crainte de ses ennemis ; B donne un texte très remanié, qui ignore également les vers litigieux. Dans ces conditions, il est impossible de corriger, et nous nous résignons à traduire le texte de H en dépit de son incohérence.

4. Ces chansons et ces lais sont des œuvres lyriques, et ne doivent pas être confondus avec les chansons de geste et les lais narratifs comme par exemple ceux de Marie de France. Cette poétesse déclare souvent dans ses prologues que le conte qu'elle va rapporter a fait, avant elle, l'objet d'un « lai » généralement breton, brève œuvre lyrique qui chante une « aventure » individuelle digne de mémoire. Renart, se faisant passer pour un jongleur, déclare connaître un grand nombre de ces « lais » (branche Ic, v. 2402-2407).

Page 88.

a. Ici commence le folio 21 de H - a, vers 46-86 ; b, 87-127 ; c, 128-168 ; d, 169-209. À la rime C donne plumez ♦♦ b. tolu H ; nous corrigeons pour la rime d'après C. ♦♦ c. Vers 64 dans C : Et je ne m'en porrai adier

1. La version longue de cette branche (illustrée en particulier par C, M et H) renvoie toujours aux mêmes souvenirs de la branche X, d'abord à l'épisode de la pêche au seau, à l'issue de laquelle le loup perd sa queue prise dans la glace, puis à l'épisode du « Moniage Isengrin », où Renart a ébouillanté la tête du loup afin de lui faire une large tonsure. L'ordre de saint Paul : il y a sans doute un jeu de mots entre *Pol* (prononcé « Pou », comme l'atteste la rime avec *trou*) et *pou* (« peu »), que l'on rencontre plusieurs fois chez Rutebeuf (*Les Plaies du monde*, v. 95-96, *Leçon sur Hypocrisie et Humilité*, v. 217-218, *Pauvreté Rutebeuf*, v. 41-42, Rutebeuf, *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, Bordas, « Classiques Garnier », 1990). Noble ironiserait alors sur le fait qu'Isengrin est *peu* couvert.

Page 89.

a. fetes H, avec le premier e exponctué et ai suscrit. ♦♦ b. iriès avec le deuxième i exponctué dans H. ♦♦ c. Con cil qui est C ♦♦ d. Vers 102 dans C : Assez tencié et ramosné

1. Cet épisode est une réécriture condensée de celui de la branche Ia, où Noble envoyait déjà Grimbart chercher Renart pour le juger. La version courte éditée par E. Martin et M. Roques ignorant ce passage, l'arri-

vée de Grimbart et de Renart (v. 154 de *H*) s'y présente plutôt comme une version nouvelle de la branche Ia, alors qu'ici elle formerait un épisode distinct. Voir la Notice, p. 968-969.

Page 90.

a. vendre C ♦♦ b. que .i.c.[un cent] H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. bon manque dans H; nous corrigeons d'après C l'hypométrie et la syntaxe fautive de H. ♦♦ d. Mar. inverse l'ordre: Grimbart avant renart après. C confirme la leçon de H.

1. Allusions à la branche VIIa (la mésange qui a failli être croquée par Renart, Chantecler pris au piège de la vanité) et à la branche IX (Tiécelin a perdu son fromage); quant à Chantecler, que Renart tenait entre ses dents, il est parvenu à s'échapper de cette « prison » en suggérant au goupil de lancer des quolibets aux paysans: en ouvrant sa gueule, Renart a libéré involontairement le volatile.

2. On pourrait littéralement traduire la leçon de *H* par « sans restituer un animal », « sans rendre gorge » et celle de *C* (voir var. a) par « sans vendre l'une de ses bêtes », « une partie de son cheptel ». Sur cette locution et l'alternance *vendre* / *rendre*, voir G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 28.

3. Cette façon de se présenter est conforme aux meilleurs usages courtois.

Page 91.

a. Après le vers 162, le texte de *C* diffère notablement: il remplace les vers 163-164 par six vers, qu'il partage avec B où Renart est terrifié par le regard de Noble. ♦♦ b. estre aillors toz nuz / Qu'en sa cort fuist encor venuz / Li B, C ♦♦ c. guerrier C ♦♦ d. après mol vent vente [vante B] B, C ♦♦ e. beste C ♦♦ f. C donne couroucié au vers 197 et enginné à la rime au vers suivant. Cette interversion confirmée par B est mieux venue que le texte de H.

1. Le sens littéral est: « tant que tu es en vie », « tant que ton destin se poursuit »; mais on pourrait aussi voir là, en surimpression, une assimilation de Renart à Fortune, qui, elle aussi, « tourne sa roue ».

2. Le *pluquel*, *pluiel*, est, étymologiquement, le vent de la pluie, le vent d'ouest; il est donc ce *mol vent* de la leçon de B et C, qui est caractéristique d'un temps mou, à la fois tiède et humide.

3. Proverbe bien connu, qui se présente aussi sous des formes voisines: *Aus teichons cognôist on les pots, Bien pert as tez qui les oules firent* (Morawski, n° 259).

Page 92.

a. Folio 22 de *H* - a, vers 210-250; b, 251-291; c, 292-332; d, 333-373. ♦♦ b. *H* donne avés ou anés. Nous corrigeons d'après C cette leçon difficile à lire du fait de l'absence d'un jambage.

1. Allusion à la branche Ia, v. 857 et suiv., pour Tibert et v. 610 et suiv., pour la mésaventure de Brun.

2. Allusion à la branche VIIa pour Chantecler et la mésange, et à la branche IX pour Tiécelin.

3. La suite des idées, dans notre manuscrit *H*, peut sembler chaotique: c'est Tiécelin qui a perdu son fromage et quelques plumes, et la

mésange qui a failli être croquée. « Ainsi que la mésange ta commère » est donc à considérer comme une incise. C suit le même ordre, mais avec une syntaxe un peu plus lumineuse.

4. Renart rappelle ici insolemment à Noble les devoirs réciproques qu'impose le pacte vassalique : seigneur et vassal se jurent fidélité et assistance, et s'engagent à ne se causer aucun tort. Contrevenir à cette obligation revient à rompre le pacte.

Page 93.

a. menteor C, Mar. : muredeor B ♦♦ b. C bouleverse par erreur l'ordre des vers 243-246 et en modifie légèrement la syntaxe ; les rimes deviennent croisées : aparçoivre / accroire / deçoivre / voire . B est analogue à H. ♦♦ c. travaux ce est la some / Dont je C ♦♦ d. voi H ; nous corrigeons d'après C et M. Ce texte est très bouleversé dans B et Mar. ♦♦ e. Vers 261 dans B et C : Vos qui dites qu'il a mesfet [mesfait B] . ♦♦ f. estreit H ; nous corrigeons d'après C et Mar., cette leçon ne convenant ni pour le sens, ni pour la rime et étant incontestablement fautive ; estreint (si l'on suppose l'omission de la barre de nasalisation) conviendrait pour la rime, mais n'offrirait guère de sens non plus ; C fait rimer en -et ces deux vers, et offre donc une cohérence réelle. Ce vers est absent de B. ♦♦ g. refait C. Les vers 263-264 manquent dans B. ♦♦ h. Vers 266 dans B et C : Ja de ce ne seras [serez C] desdit . Mar. est analogue à H. Après ce vers B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C : Bien puet estre qu'il m'a servi / Mes malement le m'a meri . ♦♦ i. mandai B, C, Mar.

1. Allusion à la branche XV (« Renart médecin »), où Renart va apprendre la magie à Tolède afin de soigner le roi Noble malade.

2. Nous reprenons l'adaptation proverbiale de J. Dufournet. Littéralement : « celui qui ne refuse pas accorde bien ».

3. Ici commence le long récit rétrospectif des ambassades successives envoyées par Noble auprès de Renart dans la branche Ia, à l'exception de l'ambassade de Grimbert, qui avait réussi. Sur la question de la réécriture, voir la Notice, p. 968-970.

Page 94.

a. qui H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar.

1. Sur ce *bouet*, voir la note de Tilander, *Remarques*, p. 83-88 ; en particulier p. 88 : « [...] ce conduit avait plusieurs destinations. Il servait à l'aération, il permettait aux petits animaux d'entrer et de sortir, quand les portes de la maison étaient fermées. »

2. On notera la dérive de l'écriture : l'auteur paraît oublier qu'il s'agit d'un discours du roi, et le récit devient purement autonome, proliférant en détails parfaitement inutiles dans un acte d'accusation (voir la Notice, p. 969).

Page 95.

a. sa B, C ♦♦ b. B, C et Mar. ajoutent deux vers, que voici d'après C : Mout sui ore tristre et dolente / A joie ai usé ma jovente . ♦♦ c. bons dras B, C : biaux draps Mar. ♦♦ d. Vers 337 dans B, C et Mar. : Renart s'en fu pieça partiz . H donne au vers 338 lieu à la place de jeus ; nous corrigeons, d'après B pour la graphie, cette faute due vraisemblablement à une confusion entre i et l . C et Mar. donnent pour ce vers : Einsy fu li giex mal partiz . ♦♦ e. groing le tint H ; nous corrigeons d'après C et Mar. B donne pour ce vers : Et ou fust remest le groing brun . ♦♦ f. gaais H (barre de nasalisation omise) ; nous corrigeons d'après B et Mar. C donne gaaing .

Page 96. :

a. faites C (avec intervention de faites et de traites aux vers 367-368). B et M proposent la même leçon que H, tandis que Mar. est analogue à C. ♦♦ b. Vers 372 dans H : Mais il n'en puet partir sans rire . Nous corrigeons d'après B, C et Mar., la leçon de H sans rire n'offrant aucun sens satisfaisant si le sujet de la proposition est bruns ; la faute est sans doute un doublon appelé par la rime du vers 370 ; il a été impossible de la corriger sans intervenir sur la totalité du vers. ♦♦ c. Folio 23 de H-a, vers 374-414 ; b, 415-455 ; c, 456-496 ; d, 497-537. ♦♦ d. por musart / Ariere main jeta hasart / Fuient [Fuiant C] s'en B, C. B intervient les vers 391 et 392, alors que Mar. présente pour ces vers une leçon analogue à H. Au vers 393 H donne ensi avec une minuscule, suivant une majuscule grattée. Il pourrait s'agir d'un F comme semblent l'indiquer les leçons de B et de C. ♦♦ e. B et C ajoutent ici douze vers, dont huit d'invectives proférées par Renart ; Mar. modifie le détail et place ces vers après le vers 396. ♦♦ f. B et C ajoutent après le vers 396 deux vers, que voici d'après C : Que je bon droit loren ferai / Se prover le puis jel pendrai . Au vers 397 C donne brichemer au lieu de canteclers alors que B et Mar. proposent pour ce vers une leçon différente, que voici dans B : A ce a fait dant brun son plaint . ♦♦ g. Vers 401-403 dans B : Les denz jeta por l'enconbrer / Ensi la quida estrangler / La li orent ses ailes luës ; vers 401-403 dans C : Les denz jeta por lui conbrer / Einssi la cuida estrangler / Lors li orent ses eles oes . Mar. est conforme à C pour le vers 401, analogue à H pour le vers 402, et semblable à B pour le vers 403.

1. Cette expression provient du jeu de dés et désigne un mauvais coup, d'où le sens second de : « être malchanceux ». Voir J. Dufournet, *Le Roman de Renart*, GF. Flammarion, 1985, t. I, p. 416.

Page 97.

a. felonie C : tricherie B, Mar. C ajoute ensuite six vers, et B deux vers communs avec C ; Mar. ajoute les quatre premiers vers de C, dont les deux vers communs à B et C, que voici d'après C : Ele estoit en foi sa comere / Et si le tenoit por compere . ♦♦ b. B, C et Mar. donnent ici dix-huit vers qui mettent en scène le corbeau et rapportent l'histoire du fromage. ♦♦ c. Vers 432-434 dans C : Por ce que il l'avoit pramis / Par devant nostre connestable / Du delivrer mes ce fu fable . B et Mar. ignorent les vers 431 à 436. ♦♦ d. rois H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. A l'initiale de conte H donne un s surchargé en c , leçon confirmée par les autres manuscrits.

1. La rousseur était un signe diabolique ; le Moyen Âge représentait Judas roux (voir l'Introduction, p. xxix).

2. Noble poursuit son récit des plaintes et des événements de la branche la.

3. Le connétable du roi Noble n'est autre qu'Isengrin (branche Vc, v. 996-997).

4. Le serment sur les reliques est l'élément central de la procédure, Dieu étant censé punir le parjure et non le méfait purement temporel.

Page 98.

a. A la place des vers 451-452, B et C donnent dix vers, que Mar. intercale entre le vers 450 et le vers 451. ♦♦ b. B et C ajoutent ici quatre vers, que voici d'après C : La l'en fist renart le musage / En l'engin avoit un fromage / Que un vilain mis i avoit / Et renart mout bien li savoit . ♦♦ c. B et C ajoutent ici deux vers, que voici d'après C : Rooniax ne fist pas que sage / Sailli avant prist le fromage . ♦♦ d. Vers 462-463 dans C (confirmé par B) : Paine et angoisse soufri male / Cil se fandoille et retourne . Mar. est analogue à H pour le vers 462. ♦♦ e. B, C et Mar. donnent deux vers supplémentaires, que voici d'après C : Omaques et o tiniaux / Li ont tant auné les buriaux . ♦♦ f. B, C et Mar. donnent deux vers supplémentaires, que voici d'après C : Ne bret ne crie qu'il ne puet / Simplement contenir l'estuet . ♦♦ g. en[s exponctue] issa [avec le deuxième s en surcharge] pas H ; nous corrigeons d'après C. B donne eschape et

Mar. escapa . ♦ ♦ h. sa renardie B, C ♦ ♦ i. Aavoit H; nous corrigeons d'après C.

1. Cette aventure de Roonel, que tous les manuscrits rapportent en ce point, est inconnue par ailleurs.

2. La libération sous caution existait au Moyen Âge (*Chanson de Roland*, éd. J. Dufournet, GF. Flammarion, 1993, v. 3852 par exemple), mais ce n'est pas de cela qu'il est question ici. Noble se déclare incorruptible. Certaines chansons de geste, dès la fin du XII^e siècle, montrent un Charlemagne sensible à l'attrait de l'or : la première à le faire est *Aye d'Avignon*, que l'on date des années 1195-1205. Noble fait preuve de la même convoitise dans la branche Ib, v. 2070-2101 : mais on notera qu'aux vers 544-546 de la présente branche, l'auteur euphémise cette mansuétude coupable de Noble en en faisant un signe de haute courtoisie : le roi aurait cédé devant les supplications de la « courtoise » Hermeline. Peut-être l'auteur de la branche II cherche-t-il à répondre à certaines œuvres, voire à la branche Ib, et à endiguer les tentatives de dépréciation de l'image royale. Sur la question de la portée idéologique de cette branche, voir la Notice, p. 972-973.

3. Allusion au subterfuge imaginé par Renart pour échapper à son supplice dans la branche Ia. Il était fréquent en effet qu'un condamné de haut rang substitue à sa peine un pèlerinage en Terre sainte, pour expier ses péchés. On en voit un exemple dans la chanson de geste de *Renaut de Montauban* (aux environs de 1190), où le héros expie ainsi sa rébellion contre Charlemagne.

Page 99.

a. couri H; nous corrigeons d'après C. ♦ ♦ b. renart est omis dans H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C.

1. Le bourdon est le bâton, généralement ferré, que portent les pèlerins, et qui peut aussi bien servir d'arme (comme on le voit dans de nombreuses chansons de geste du XIII^e siècle, telle *Jehan de Lanson*).

2. Noble évoque et résume les événements de la branche Ib (« Le Siège de Maupertuis »).

Page 100.

a. Folio 24 de H - a, vers 538-578; b, 579-619; c, 620-660; d, 661-701. ♦ ♦ b. coche C; les vers 559-560 sont intervertis dans C.

1. Pelé, le rat, a en effet été étranglé par Renart sans que personne s'en aperçoive dans la branche Ib, v. 1914-1921.

Page 101.

a. C donne Traînés ert ains . H donne ensuite : il s'en [voist expontue] [tort suscri]. ♦ ♦ b. Or li covient que il B, C, Mar. ♦ ♦ c. Vers 600 dans B et C : Bien se sot garder d'entreprendre . Mar. est analogue à H. ♦ ♦ d. Vers 603 (pour lequel Mar. est analogue à H et B à C) dans C : Et au droit que dira s'acort . Vers 604 dans C : Tant en feré n'en avré tort : vers 604 dans B : Tant en dira n'en avrai tort . ♦ ♦ e. s'escouterons H; nous corrigeons d'après B et C. ♦ ♦ f. nos nos tairon B, C ♦ ♦ g. alonges B, C ♦ ♦ h. Vers 612 dans B et C : Que vos avez desor moi traites .

Page 102.

a. a tort en sui blasmez B, C ♦♦ b. B et C ajoutent ici deux vers, que voici d'après C : S'or ne set renart de barat / Mar acointa tybert le chat . Mar. est analogue à H. ♦♦ c. Vers 653 dans C : Or est cheüs en males mains : vers 653 dans B : Et brun fors s'or n'est en liens : vers 653 dans Mar. : S'or n'est renars en mal liens . B, C et Mar. donnent à la rime du vers suivant rectoriens . ♦♦ d. C donne taillier à la place de lassier , alors que B et Mar. donnent pour ce vers : Sanz chaperon set taillier chape . B et C intercalent après le vers 656 deux vers presque identiques aux vers 647-648 mais dans l'ordre inverse ; leçon de C : La n'ot meüstier parole fainte / De renart font au roi complainte .

1. Souvenir célèbre de la branche Ia, v. 299.

2. Le sens de H, plus directement accessible (« sans rien perdre », « en sauvant sa peau »), diffère complètement de celui que procurent les autres manuscrits (voir var. d), « il sait tailler une chape sans chaperon », leçon qui souligne l'incroyable habileté qui serait celle de Renart, comme l'explique J. Dufournet (*Le Roman de Renart*, t. I, p. 426-427) : « le chaperon appartenant nécessairement à la chape complète, il fallait être très rusé pour faire une chape sans le chaperon ». Il renvoie également au proverbe : « Mal fait la chape qui ne fait le chaperon. »

Page 103.

a. B et C ajoutent ici quatre vers et modifient légèrement les vers qui les encadrent ; voici la leçon de C : Renart respont il m'est avis / Si que bien connois par raison / Vers vos n'oi nule mesproison / Sire sire ce dit renart / Ja diex n'en ait en m'ame part / Se ie de mesfet me recort . Mar. analogue à H. ♦♦ b. honor B, C, Mar. ♦♦ c. cors H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Les vers 677-678 sont absents de B et de C qui d'autre part intervertissent les vers 679 et 680, interversion qui modifie la leçon de ces deux manuscrits pour le vers 680 ; voici la leçon de C : Et pres sui du moüstrer sans faille . Après ce vers, B et C donnent deux vers supplémentaires, que voici d'après C : Einssi con l'en esgardera / Et que la cort le jugera . ♦♦ e. Vers 682 dans C et B : Qui que il poist ne qui que [qui i B] place . Mar. donne ne li desplace . ♦♦ f. Toustans [tous expunctue] H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ g. tenus H (rime du même au même) ; nous corrigeons d'après le sens et les autres manuscrits ; B et C donnent chanuz et Mar. canus .

1. Sur ces deux types de preuve judiciaire, voir la Notice, p. 967-968.

Page 104.

a. Folio 25 de H - a, vers 702-742 ; b, 743-783 ; c, 784-824 ; d, 825-865. ♦♦ b. Les vers 707-708 sont intervertis dans C, B et Mar. ♦♦ c. Vers 724 dans C : Nos somes venu a l'asaut . B donne la même leçon que C. Mar. est analogue à H. ♦♦ d. Dont a ma feme H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. (correction justifiée par la syntaxe et la métrique). ♦♦ e. vosist B, C, Mar. analogue à H.

Page 105.

a. B et Mar. donnent pour le vers 748 : Le criator que tant me hace et C une variante en fin de vers jor mesface . B et C donnent la même leçon pour le vers 749 : C'aie fet tel descovenue . ♦♦ b. Vers 757 dans C : Mes n'en deüssiez tenir conte : vers 757 dans Mar. : Ja n'en deüssiez fere conte . B change la rime des vers 757 et 758 : Ne deüssiez pas chose dire / Qui a hersent tornaät a ire . ♦♦ c. B, C et Mar. donnent ici deux vers absents de H, que voici d'après C : Ce est bien chose conneüe / Que mainte beste as deceüe . ♦♦ d. d'aütorité H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits cette rime du même au même.

1. La louve Hersent était coincée à l'entrée du terrier, d'où Renart était sorti par une autre issue pour la surprendre par-derrière (branche IX, v. 393 et suiv.).

2. Allusion à la branche Va (« Le Puits »).

Page 106.

a. B, C et Mar. donnent après le vers 782 deux vers absents de H, que voici d'après C :
Où il avoit gaaingneries / Et bois et plains et prairies . Vers 783 dans B et C :
Nus ne seüst [pooit C] riens demander . Après le vers 784, B, C et Mar. proposent six vers énumérant des plats de poisson et des victuaille. ♦ b. Les vers 791 et 792 sont intervertis dans B et C. ♦ c. estoient H avec nt exponctué et s en surcharge sur le premier jambage du n . ♦ d. Les deux couplets que forment les vers 805-808 sont intervertis dans B et C, ainsi que les vers 807-808 entre eux ; Mar. est analogue à H. ♦ e. mels exponctué] H.

1. Désignation traditionnelle des Cisterciens, dérivée de la couleur de leur habit ; les « moines noirs » sont les Clunisiens.

Page 107.

a. B, C et Mar. donnent six vers sur la fameuse « pêche à la queue ». ♦ b. C et Mar. donnent ici vingt vers (B, dix-huit vers) de leçon de morale prononcés par Renart. ♦ c. Vers 830 dans C, B et Mar. : Onques des poissons ne menjames [menjai B] (rime différente pour le couplet dans B). ♦ d. Vers 832 dans C et Mar. : Et gent par parole amuser . B donne muser à la place de user . ♦ e. deïst H avec t exponctué. ♦ f. C donne après le vers 844 deux vers : La me menas tu conme fol / Assez i oi batu le col , que B intercale après le vers 842. ♦ g. C donne après les vers 858 deux vers : Avoir nos durent entrepris / Qar il nos avoient soupris .

1. Sorte de motet qui se chante pendant que le prêtre se rend à l'autel. Allusion à la branche XIII, où le loup s'appelle Primaut.

Page 108.

a. Folio 26 de H - a, vers 866-906 ; b, 907-947 ; c, 948-988 ; d, 989-1029. ♦ b. il [i exponctué] avoient H. C donne pour le vers 883 : A poi n'avoie trop targié . ♦ c. Les vers 885 et 886 sont intervertis dans C. Après le vers 886, B et C donnent douze vers (Mar., huit vers) qui sont manifestement une omission de H ; voir ici n. 1. ♦ d. levriers H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦ e. B, C et Mar. donnent après le vers 898 deux vers, que voici d'après C : Je t'ai menee loiauté / Et tu moi grant desloiauté . ♦ f. B, C et Mar. donnent après le vers 902 deux vers, que voici d'après C : Vous m'encusez ne sai de quoi / Cil autre baron sont tuit coi . ♦ g. di[t surchargé en s] H

1. Le passage brutal des anguilles aux gourdins semble manquer de cohérence : de fait, les autres manuscrits intercalent une douzaine de vers qui relatent le cœur de l'épisode des anguilles et conduisent à la volée de coups reçus par Isengrin (voir var. b).

2. Noter l'emploi du terme de *renardie* pour désigner la ruse, la tromperie. Le terme se généralisera au XIII^e siècle et s'emploiera en dehors du contexte du *Roman de Renart*. Voir l'Introduction, p. xxxii-xxxiv.

Page 109.

a. H donne [gaige exponctué] tent . ♦ b. Les vers 919-920 sont intervertis dans B et C, avec de légères modifications syntaxiques. ♦ c. Vers 927-928 dans C : Et le lievre sire coart / Ceus ot ysengrin a sa part . B et C donnent au vers 929 miex senez . ♦

d. Vers 934 dans B et C: Grimbert son cosin le tesson . ♦♦ e. Vers 938 dans B et C: La bataille ont aterminee . Les vers 937-938 sont intervertis dans C. ♦♦ f. ont omis dans H; nous corrigeons d'après C qui donne comme B ont le champ parti .

Page 110.

a. la bataille ramie H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Vers 953-954 dans B et C (cités d'après C): Engigneus est mes n'est pas fors / Se ysengrin li fait esfors . ♦♦ c. tors B, C ♦♦ d. B et C intervertissent les vers 971-972 (cités d'après C): Tant desirre qu'a poins le tiengne / Ja ne cuide q'a tens i viengne . ♦♦ e. B et C donnent après le vers 980 deux vers, que voici d'après C: En grant porchaz est del haster / Et en paine de l'aprester . ♦♦ f. densflie H; nous corrigeons d'après C.

Page 111.

a. bienentret C. B donne pour ce vers: Dechief en chief jusqu'au somet . ♦♦ b. B et C déplacent après le vers 1018 les vers 1021 et 1022. ♦♦ c. le tiegne H, avec l surchargé en i, premier e exponctué, et t surchargé en v . ♦♦ d. B et C intervertissent aux vers 1023-1024 à la rime peor et freor, ainsi que les vers 1025 et 1026. Après le vers 1026, B et C procurent deux vers, que voici d'après C: Et renardiax tuit li trois frere / Fesoient grant duel por lor pere . B et C, qui donnent pour le vers 1027: Avec lor mere en la tesniere, ajoutent après le vers 1028 huit vers qui amplifient le motif de la prière d'Hermeline et des renardeaux. ♦♦ e. pri[s surchargé en e] H ♦♦ f. Folio 27 de H-a, vers 1030-1070; b, 1071-1111; c, 1112-1152; d, 1153-1193.

1. Le jaune est, dans la symbolique médiévale, la couleur de l'hypocrisie et de la trahison.

2. Le bâton était l'arme classique de la procédure du duel judiciaire entre non-nobles; c'est aussi l'arme qu'utilisent les *netuns*, les fils de démon que le maître du château de Pesme-Aventure oppose à Yvain dans le roman du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, écrit vers 1178 (v. 5517, *Œuvres complètes*, p. 472).

Page 112.

a. soef B, C, Mar. ♦♦ b. Quant renars vit la gent menue H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ c. bataille [t surchargé en i]ert H. B et C donnent La ou la bataille .

1. La leçon de H (voir var b) est fautive: ce n'est pas le menu peuple, ce sont les barons qui doivent arbitrer le duel; le scribe a ajouté par distraction un jambage.

Page 113.

a. Après le vers 1094, B et C ajoutent quatre vers, que voici d'après C: Fors solement du droit tenir / Du sorplus vos lais covenir / Moi ne poise se il s'acordent / Ne voil que por moi se descordent . ♦♦ b. Que H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits pour la syntaxe. ♦♦ c. B, C et Mar. ajoutent après le vers 1110 deux vers, que voici d'après C: A fere honte a son compere / Ne foute ja mes sa conmere .

Page 114.

a. ne manque dans H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Que li rois B, C: Car brichemer Mar. La correction n'est pas indispensable. ♦♦ c. qu'isengrin B, C, Mar. ♦♦ d. s'escondit B, C: l'escondit Mar. ♦♦ e. Dist a brichemer se volès H; nous corrigeons pour la logique d'après B, C et Mar.

Page 115.

a. Vers 1159-1160 dans B, C et Mar., ici dans la leçon de C: Que je la bataille n'en aie / Ne james n'en avré manaie . ♦♦ b. maintenant B, C. Mar. analogue à H. ♦♦ c. Dir ^{exponctue} dans H ♦♦ d. B et C ajoutent après le vers 1180 deux vers qui modifient la construction syntaxique; les voici d'après C: Deviserent le serement / Oiant treüstoz apertement . Mar. analogue à H. ♦♦ e. C donne au vers 1189 bruiant à la place de bruns . Les vers 1189-1190 manquent dans B; C après le vers 1190 ajoute: Longuement fu a oroison / Et fu en grant aflicion . ♦♦ f. Vers 1191-1192 dans C: Renart faites le sairement / Ci oiant nos apertement : vers 1191-1192 dans Mar.: Alez fetes le serement / A ysengrin enterement . B est analogue à C pour ces deux vers. ♦♦ g. Folio 28 de H - a, vers 1194-1234; b, 1235-1275; c, 1276-1316; d, 1317-1357.

Page 116.

a. brichemer biau doz amis C: brichemer oïés amis Mar. Le vers est hypomètre dans H. ♦♦ b. camp s'oroison fait C. B remplace les vers 1209-1210 par les suivants: Par mi le champ fait orissons / Et fu en granz aflicions , que C plaçait après le vers 1190. ♦♦ c. B, C et Mar. donnent au vers 1219 se molle et à la rime au vers suivant crole . ♦♦ d. volt dire / Renars sot les trais de H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ e. Les vers 1231-1232 sont manifestement corrompus (absence de rime); à leur place, B et C donnent quatre vers, que voici d'après C: Renart ne fu pas esmaiez / Son baston prent con afaitiez / Gentement le sot a soi trete / Bien fu apris de tel afere . La leçon de Mar. est analogue à H.

Page 117.

a. v[s surchargé en i]ltance H ♦♦ b. H donne au vers 1251 leüs et au vers suivant à la rime porleüs . Il s'agit probablement d'une lecture fautive; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. te H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. Les vers 1277-1278 manquent dans B et C.

1. H est le seul à évoquer en ce point un premier assaut réel d'Isengrin; B, C et Mar. présentent un système hypothétique (« Si Isengrin s'approche de lui, il lui assènera un tel coup... »); C, peu cohérent, emploie comme H le parfait dans l'apodose au lieu du futur appelé par le sens. Les vers 1268-1271 paraissent donner raison à la leçon de B, C et Mar. contre H, puisque Renart laisse entendre qu'aucun coup n'a encore été échangé. Nous préférons cependant ne pas apporter trois corrections en chaîne à notre manuscrit.

2. Jeter reirete, c'est donner un coup vif en lançant puis en rappelant l'arme, ici, le bâton, tenu par des courroies. On retrouve la même expression au vers 1311.

Page 118.

a. B, C et Mar. ajoutent deux vers, que voici d'après C: Que il ne sot ou il estoit / Soit jors ou nuiz quel tens fesoit . ♦♦ b. Ce vers et le suivant sont intervertis dans B, C et Mar. ♦♦ c. B et C donnent au vers 1315 si s'en part et à la rime au vers 1316 fart . Mar. analogue à H.

Page 119.

a. Vers 1326 dans C: Li dui baron el champ esturent . ♦♦ b. escuz guerpiz / Si s'aerdent par mi les pis C, qui ajoute après le vers 1340 deux vers: Longuement furent en estant / En plusieurs sens se vont hastant . B et Mar. sont analogues à C. ♦♦ c. li autres torne H; nous corrigeons d'après C ce lapsus dû à la répétition des lettres tres . ♦♦ d. hascie C. B, C et Mar. ajoutent ensuite deux vers, que voici d'après C: Les denz a un poi plus agües / Que renart et plus esmolues . ♦♦ e. B, C et Mar. ajoutent après le

vers 1352 deux vers, que voici d'après C : Renart li fait un tor d'englois / Ysengrin nel doutoit angois . ♦♦ f. B, C et Mar. intervertissent, à la rime aux vers 1355 et 1356, envers et a travers . ♦♦ g. Folio 29 de H - a, vers 1358-1398 ; b, 1399-1439 ; c, 1440-1480 ; d, 1481-1521. B, C et Mar. ajoutent après le vers 1358 deux vers, que voici d'après C : Es eulz li boutte le baston / Et poile as ongles le grenon .

Page 120.

a. m'escusez C : m'ausez B ♦♦ b. B et C ajoutent après le vers 1370 deux vers, que voici d'après C : Renart li fait du tout son miex / De la poudre li jete es eulz . Mar. analogue à H. ♦♦ c. B et C ajoutent ici quatre vers, que voici d'après C : Par fame est plus noise que pais / Ja la moie ne crairai mais / Fame fait hair pere et mere / Fame fait tuer son compere . Mar. n'ajoute que les deux premiers, en les inversant. ♦♦ d. H donne au vers 1387 pot , corrigé en puet . C donne pour ce vers et le suivant : mes ne potestre / Qu'il n'ot vertu fors du braz destre . B et Mar. suivent C. ♦♦ e. auis H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ f. pais H, avec i expunctué. ♦♦ g. Vers 1393 dans B, C et Mar. : Ysengrin tient por non sachant .

1. Le redoublement synonymique se rencontre dans la poésie épique ; les leçons des autres manuscrits (« yeux » ou « nez » en premier terme) sont néanmoins plus satisfaisantes.

Page 121.

a. crepel H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ b. les H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. H donne au vers suivant Renars navoit avec e en surcharge sur a . ♦♦ c. jorne H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ d. B, C et Mar. ajoutent après le vers 1416 deux vers, que voici d'après C : Ysengrin le fiert en la chiere / Ne tient pas sa main vers lui chiere . ♦♦ e. poor H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ f. plus froit C. Même leçon dans les autres manuscrits avec des variantes graphiques. ♦♦ g. voel H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Vers 1432 dans B et C : Mout le descire et desache . ♦♦ i. l'avoit [p surchargé en l]assie H ♦♦ j. Les vers 1439-1444 varient selon les manuscrits. B, C et Mar. ajoutent une comparaison avec la joie éprouvée par les Troyens lors de l'arrivée d'Hélène à Troie ; il faut cependant préciser que les vers 1441-1444 sont identiques dans H et dans Mar.

Page 122.

a. Vers 1446 dans C : Noble n'en velt oïr le conte . ♦♦ b. Vers 1450 dans B et C : Bien ont renart en lor baillie . Pour ce vers, Mar. est analogue à H. Les vers 1451 et 1452 sont absents de B, C et Mar. ♦♦ c. Vers 1459 dans B, C et Mar. : Renart por sa vie tenses . ♦♦ d. chanteclin Mar. ; B et C donnent un vers très différent qui introduit deux vers supplémentaires, que voici d'après C : Par la priere son cosin / Le tesson mon seignorgrimbert / De grant duel a le cuer covert . ♦♦ e. B et C changent la rime pour les vers 1479 et 1480, que voici d'après C : Quant li frere ot que il li dit / Nel'en pesa mie petit . Mar. est analogue à H. ♦♦ f. B, C et Mar. remplacent le vers 1483 et le suivant par quatre vers, que voici d'après C : Renart l'a bien aparceü / Au grant duel qu'il en a eü / Que mainne grimbart li tessons / Et espinars li heriçons .

1. Abbaye du diocèse de Limoges. L'ordre de Grandmont avait été fondé par Étienne de Muret, qui fut canonisé le 30 août 1189. L. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 108-109), accepte la suggestion de Jonckbloët, selon laquelle ce frere Bernard de retour de Grandmont serait Bernard du Coudrai, correcteur du prieuré grandmontain de Vincennes et conseiller influent de Philippe Auguste. Ce prieuré avait été fondé en 1164 par Louis VII. Bernard avait été chargé par le pape de missions diplomatiques délicates (en 1169, il était du nombre des ecclésiastiques chargés de réconcilier Thomas Becket et Henri II). Philippe Auguste, au

moment de partir pour la troisième croisade, avait également recommandé à la reine-mère Adèle et à l'archevêque de Reims de se fier à ses avis. Frère Bernard aurait eu plusieurs occasions importantes de se rendre de la maison-mère limousine à la Cour de Paris entre 1185 et 1189.

2. *Mar.* et *B* font intervenir le personnage de Grimbert, ce qui fournit un interlocuteur précis à frère Bernard.

Page 123.

a. Rime fautive dans *H*, correcte dans *B*, *C* et surtout *Mar.* : De jošte lui l'a asegié *C* : Jošte lui le fet asegié *Mar.* ♦♦ *b.* prister *H*, avec *st* expunctué. ♦♦ *c.* Du vers 1495 au vers 1500, les manuscrits divergent considérablement ; *C* ajoute après le vers 1496 quatre vers : Ne puet aler a dieu le grant / Ne pardonne son maltalent / Jhesu crist pardonna sa mort / A lui devez prandre confort . Ces deux derniers vers se retrouvent dans *B*, mais dans un contexte modifié. Les deux premiers s'intercalent dans *Mar.* entre le vers 1496 et le vers 1497 de notre manuscrit. ♦♦ *d.* *C* ajoute après le vers 1500 deux vers : Aiez merci du pecheor / Se vers dieu a aucune amor . Ils figurent également dans *B*, qui ignore cependant les vers 1497-1498. ♦♦ *e.* por vous *H* ; nous corrigeons d'après *C* et *Mar.* ; *B* à partir de ce vers diverge complètement jusqu'au vers 1517. *C* ajoute après le vers 1506 deux vers : Et por nos fu en croiz penez / Por ce pardonner li devez . ♦♦ *f.* n'avriés *H* (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après *C*. ♦♦ *g.* demandast avec *d* initial expunctué, *e* surchargé en *g* dans *H*. ♦♦ *b.* Folio 30 de *H-a*, vers 1522-1562 ; *b*, 1563-1603 ; *c*, 1604-1644 ; *d*, 1645-1654.

Page 124.

a. *B* et *C* donnent après le vers 1538 deux vers, que voici d'après *C* : Et si fet mout le papelart / Tant qu'il s'em puisse issir par art . *Mar.* analogue à *H*. ♦♦ *b.* a sainte eglise *C*, *B*, *Mar.* On ne peut exclure, pour expliquer la leçon isolée de *H*, une rime du même au même. ♦♦ *c.* *H* donne nisses que nous corrigeons d'après *B*, *C* et *Mar.* Au vers suivant il omet *a* , erreur que nous corrigeons d'après *C*.

1. L'ensemble de la tradition manuscrite donne ici la même leçon étrange pour le vers 1567. *M. Roques*, dans les « Notes critiques et variantes » de son édition, commente ainsi cette construction : « il faut donner à *de* le sens de “ pour ce qui est de ” » (p. 157).

Page 125.

a. nuis *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ *b.* Ce jor *C* : Toz jorz *B* : Tote *Mar.* ♦♦ *c.* Vers 1587 dans *C* (confirmé par les autres manuscrits) : Bien li chaï de l'aventure . ♦♦ *d.* *H* donne Ses et procure au vers suivant Puis es cloistre ; nous corrigeons ces deux leçons d'après *C*. ♦♦ *e.* Sur les vers 1594-1596 les rimes sont désorganisées ; *B*, *C* et *Mar.* donnent pour le vers 1594 passot et pour les deux vers suivants, que voici dans *B* et *C* : Un frere qui bien aparçut / Que renart li rous les deçut . ♦♦ *f.* *B*, *C* et *Mar.* ajoutent deux vers, que voici d'après *C* : Tant larrecins lor ot il faiz / Que bien sorent qu'il fu mesfaiz .

Page 126.

a. vit forment l'aboie *B* : vit forment l'esmoie *Mar.* ♦♦ *b.* *B* ajoute après le vers 1630 deux vers sur lesquels se clôt la branche dans ce manuscrit : Et li enfant sire renart / Firent grant joie d'autre part . ♦♦ *c.* *H* omet grant et donne au vers suivant On le comença ; nous corrigeons ces deux leçons d'après *C* et *Mar.* ♦♦ *d.* Fin de la branche dans *Mar.*

1. Ce trouble de *Roonel* n'est guère satisfaisant. Les leçons de *Mar.* et *B* (voir var. *a*), qui attribuent au chien un comportement agressif, sont

plus logiques, mais la leçon de *H* étant confirmée par *C*, nous la conservons.

2. Au début de chaque repas seigneurial, on présente de l'eau pour que chacun puisse se laver les mains. Les textes littéraires (romans, chansons de geste) évoquent souvent ce moment qui a valeur de signe social.

Branche III

LA CONFESSION DE RENART

(*Martin* V/II, *Roques* XIV, *FHS* 24)

NOTICE

La branche qui met en présence le milan Hubert et le goupil comprend, comme bon nombre de récits renardiens, deux séquences narratives distinctes : après un long prologue, on trouve un prélude des plus classiques, de quelque cent cinquante vers, qui évoque les exploits de Renart dans le poulailler d'une abbaye à Compiègne, et sa déconvenue lorsqu'il est découvert par un serviteur ; l'aventure originale de cette branche, beaucoup plus développée — 600 vers —, se présente pour l'essentiel sous la forme d'un dialogue entre Renart, réfugié sur une meule de foin à cause d'une crue de l'Oise, et le milan à qui il veut se confesser et qu'il finit par gober. Le scénario de cette confrontation se retrouve, avec des variations, dans la branche XI (« Pinçart le héron »). Le morceau de bravoure est constitué ici par la confession elle-même¹, dont la plus grande partie consiste d'ailleurs en un échange d'une rare crudité sur les vertus et vices du « pertuis » d'Hersent², célébré avec lyrisme par Renart, et dénoncé par Hubert comme l'abîme de toutes les horreurs...

Le diptyque habituel — d'abord une confrontation de Renart avec le monde humain, dans la recherche de nourriture, puis une confrontation à un animal qui fuit bientôt, victime des discours du goupil — repose sur une logique de progression, mais aussi de compensation : à la situation difficile du goupil réduit à la fuite répond d'abord une épreuve, la meule de foin assiégée par l'Oise, puis un renversement de situation avec l'arrivée du rapace, qui permet au goupil de donner toute la mesure de son ignominie. La transition entre les deux épisodes est bien marquée grâce à une intervention de jongleur, réaffirmant la véracité de son histoire, opposée aux fables de ses prédécesseurs. La branche se termine de manière abrupte, par deux vers de bref congé, par une exclamation d'indignation du narrateur qui souligne l'énormité et l'extravagance du forfait.

Cette structure se retrouve, par exemple, dans la branche du « Puits », qui partage avec celle de « La Confession de Renart » le cadre de l'abbaye pour l'expédition dans le poulailler, mais aussi les échos de la satire antimonacale, les éléments de parodie religieuse, voire la provocation

1. V. 46-675.

2. V. 437-472, puis v. 473-606.

quasi blasphématoire à l'égard des points du dogme et des croyances. J. Dufournet a pris cette branche comme exemple de « réécriture », de remaniement et recomposition de motifs déjà connus ; il relève dans son article toutes les similitudes, qu'il considère comme autant d'emprunts faits par notre branche à celle du « Puits », mais souligne aussi les divergences et les déplacements¹. Il est vrai que les effets de miroir sont nombreux d'un texte à l'autre. Cependant, le registre et le style changent complètement. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on voit qu'un canevas identique, celui des deux versions de la branche Va, peut donner deux récits assez différents par leur style et leur esprit. Le ton de « La Confession » ne se retrouve guère dans le *Roman de Renart*. Depuis Sainte-Beuve, les critiques ont, en effet, des sentiments mêlés à l'égard d'une grossièreté qui les rebute. Le conteur se singularise par sa tendance à la moralisation — marquée dès le début par le long et pesant prologue — qu'il associe, curieusement, à un jeu très poussé de transgressions linguistiques, dans le domaine du blasphème, de l'obscénité et de la scatologie : le sermon du milan sur Hersent et la réponse du goupil figurent parmi les passages les plus orduriers du *Roman de Renart*. Les propos sur le « trou » de la louve, sur la fornication des moines noirs, traduisent une volonté délibérée de choquer, et de privilégier, comme le note J. Dufournet, le « bas corporel » et l'« animalisation de l'humain », qui est le revers de l'anthropomorphisme. Le plaisir du texte n'est pas dans la narration, qui tient peu de place ; il est dans la charge, dans le trait appuyé, dans l'excès. Rien ne semble échapper ici à cette frénésie de dégradation : la branche III nous propose de la violence, de la haine, un appétit de plaisir et de domination qui va jusqu'au meurtre. L'univers renardien apparaît sous son aspect le plus cru et le plus cruel : l'espèce de hargne que le narrateur semble manifester à l'égard de son protagoniste est proportionnelle au cynisme provocateur qu'il lui prête en permanence. La férocité de la satire, répétée, contre les moines, et contre le sexe féminin, incarné par la louve, est à l'avenant.

Le prologue, on l'a dit, est d'une longueur inhabituelle, et son contenu tout aussi inaccoutumé. La plupart des narrateurs se contentent de mettre en situation leur récit, de le rattacher au canevas et à l'esprit du corpus renardien, d'en promouvoir l'originalité ; il leur arrive d'annoncer le ton et le registre d'expression, ou de présenter, non sans fascination, le protagoniste du nouveau « gab ». C'est ce que fait, par exemple, la branche du « Puits ». Le conteur de « La Confession de Renart » inaugure un autre style, qu'adopteront à la fin du XIII^e siècle les auteurs des versions allégorisées de Renart : le discours moralisateur, qui transforme le

1. Voir l'article cité en Bibliographie. L'idée d'un emprunt à la branche du « Puits » peut s'appuyer, en plus des arguments proposés par J. Dufournet, sur un phénomène que l'on constate dans le *Roman de Renart* : la moralisation progressive de la matière et la transformation du goupil en représentant de tous les vices ; les branches les plus tardives sont les plus enclines à dénoncer Renart. Parmi les ressemblances de détail, J. Dufournet cite le « serjant » qui découvre le loup dans le puits et le valet qui entend le goupil, les propos amers ironiquement mis dans la bouche de Renart sur les moines, le motif de la confession, etc. Les deux textes ont un long prologue, dont la philosophie est opposée : le « Puits » considère la « folie » de Renart comme une forme supérieure de sagesse et une valeur positive, tandis que le moraliste de la branche III fait un triste tableau des risques éternels du « fol » ; si dans Va Renart triomphe de tout, il risque lui-même les coups de fortune pour le narrateur de III.

goupil en suppôt de tous les vices et en avatar du Malin. Ce hors-d'œuvre de soixante-dix vers se divise en deux séquences inégales : une réflexion générale sur la « folie » des hommes et la raison ; une dénonciation de Renart et une mise en garde contre ceux qui seraient tentés de céder aux séductions du pervers¹.

La première partie est une succession de banalités — que l'auteur désigne lui-même comme « exemple »² — et de lieux communs autour du concept de la « folie » : « Fols » est le premier mot du texte, et l'expression « fols est qui... », reprise en anaphore, ponctue la méditation liminaire³. Le quatrain d'ouverture se place d'emblée sous le signe de l'universalité, par la formule « Bien fou qui croit à la réalisation de ses folles pensées », par l'expression proverbiale du vers 2 — dont l'équivalent serait aujourd'hui : « il y a loin de la coupe aux lèvres » — et par la généralisation du vers 4 (« le monde entier »). La folie dont il est question, et qui n'épargne personne, est celle de l'« insensé » si souvent alléguée par la Bible, celle de tout homme trop confiant en son pouvoir. Le narrateur ne la définit pas plus, il se contente de l'opposer à la « raison » et au « sens »⁴, que l'on pourrait assimiler à la lucidité sur la vanité et l'instabilité de toute réalité d'ici-bas.

L'essentiel du propos porte, en effet, sur l'amplification de ce thème, à travers les images venues de la littérature édifiante : le monde n'est que prêté, les derniers seront les premiers et inversement⁵. On a du mal *a priori* à concevoir le rapport entre cet exposé de philosophie passe-partout et une branche du *Roman de Renart*. Le ton de gravité et de sévérité de ce début annonce les commentaires acerbes sur le personnage de Renart et ses actes, qui accompagnent le récit⁶, et des digressions comme celle des vers 108-110, où le sort des chapons est comparé aux mœurs cruelles de la Cour.

La puissance qui dirige ce monde apparemment sans règle est nommée dès le vers 5 : Fortune, le principe de la succession absurde des heurs et des malheurs sur Terre, personnification qui connaît une faveur de plus en plus grande dans la littérature de la fin du XII^e siècle et surtout du XIII^e. Elle est présentée selon la rhétorique familière des séries binaires, des antithèses accumulées : les uns, les autres, le haut et le bas, le succès et la chute ou le saut. L'apparition de cette entité n'est pas dénuée d'intérêt. La roue de Fortune est une image qui traverse en filigrane l'ensemble du *Roman de Renart*, et le début de la branche III est l'un des rares moments où la puissance qui préside à l'aventure est thématifiée dans le texte.

Quelle autre loi que celle, aveugle et indifférente, de Fortune, gouverne l'univers des aventures renardiennes ? Renart lui-même en subit les aléas : tour à tour triomphant et rabaissé, il suit son parcours où les hauts et les bas alternent sans raison. En peu de temps, « en poi d'ore », selon l'expression consacrée pour les vicissitudes de Fortune, il passe du désespoir et de la faim à la satiété, pour se retrouver tout aussi vite au

1. Respectivement, v. 1-46 et v. 47-70.

2. C'est l'un des termes utilisés pour qualifier un développement moralisant ou la vérité profonde d'une histoire ; il ne s'agit donc pas ici de l'*exemplum* de la rhétorique.

3. V. 1, v. 3, v. 37, v. 41.

4. V. 34 et 70.

5. Respectivement v. 17 et 37-38 ; v. 23-25 et v. 28-30.

6. V. 265-266, v. 275 et suiv., v. 718 et v. 809-810.

fond d'un puits, et en ressortir grâce à son art, mais aussi parce que la maîtresse du monde sublunaire ne laisse jamais personne ni au sommet ni en dessous de sa roue. Rien n'est acquis, rien n'est définitif, et lorsqu'une meule de foin offre un refuge inespéré, la rivière gonfle et risque de l'emporter. La succession ininterrompue des succès et des échecs est au cœur du récit, elle en est la seule logique.

Face à l'absurdité d'un tel univers, une seule garantie, la « raison », qui se confond avec la prudence, la résignation et une forme de non-participation, qui permet d'éviter les à-coups les plus brutaux. C'est l'attitude que prêche Raison, dans le *Roman de la Rose*, au jeune Amant tenté par l'« amour de Fortune ». Le narrateur de « La Confession de Renart » ne prodigue pas de conseils et se contente d'une recommandation vague : il faut agir selon la raison¹ ; il préfère l'avertissement, voire la menace, nettement exprimée par le proverbe du vers 44, « tant va la cruche à l'eau... ». Il s'en tient à une diatribe générale contre cette « folie » dont il a trouvé une incarnation particulièrement frappante, Renart.

La deuxième partie est introduite par une définition du personnage qui ne laisse aucune illusion sur la philosophie du narrateur : Renart est « dervé² », il agit contre Nature, c'est un monstre, le modèle de tout ce que vient de dénoncer le sermon liminaire. Le lien entre les deux séquences est clairement posé : l'« exemple », le discours moral adressé au public, a sa justification ; il n'est là que « pour Renart », à cause de lui³, sans que sa fonction exacte ne soit précisée. S'agit-il de mettre en garde contre Renart, ou de suggérer qu'il ne sera pas plus épargné que les autres par les revers ? Avec le qualificatif de « dervé », l'équivoque n'est plus possible : Renart représente de façon privilégiée cette folie dont il était question ; mais il n'est pas seul en cause, car la leçon vise aussi ceux qui seraient tentés de le croire ou de le suivre, de le « servir⁴ » à leurs risques et périls⁵. Le danger n'est pas négligeable, car la mort est au bout du chemin.

La situation ainsi esquissée est à l'inverse de celle que propose la branche du « Puits », dont le prologue, avec des termes voisins, trahit la fascination toujours renouvelée pour le génie du goupil, même si elle laisse percer l'inquiétude⁶. La branche III introduit un ton nouveau, celui qu'on retrouve par exemple dans la branche XXIV, qui raconte la naissance et les « enfances » du goupil : Renart, Isengrin, Hersent et Richeut y sont les rejetons funestes de la baguette maniée par Ève, et cette Genèse réinterprétée éclaire l'histoire du Mal sur Terre. « La Confession de Renart » laisse planer la menace : comme tous les insensés, le goupil aura à son tour le « guerredon », le sort qu'il mérite, et rien ne l'empêchera de subir son destin. Le motif de la folie universelle reste un fil directeur dans tout le récit : les hommes en général et Renart en particulier sont touchés, selon le narrateur ; les moines sont contaminés, à en

1. V. 33-36.

2. « Dervé » ou « desvé » (« celui qui est sorti de la bonne voie ») est le nom que porteront, dans les textes du XIII^e et plus tard, le simple et le fol.

3. V. 47-48.

4. V. 52 et v. 65.

5. V. 50 et v. 57-60.

6. On comparera, à cet effet, les vers 20 et suiv. de la branche Va avec les vers 50 et suiv. de notre branche.

croire Renart, les clercs et prêtres aussi, comme le prétend Hubert ; quant au goupil, il s'en accuse lui-même, et retourne le grief contre le milan.

Les aventures racontées par la branche III ne confirment pourtant pas la chute prévue de Renart : une fois de plus, après un mauvais moment à passer, il est tiré d'affaire par la ruse, par un stratagème que le narrateur soumet à la réprobation de son public plutôt qu'à son admiration. La transition entre les généralités du prologue et le récit lui-même est assurée par un nouveau portrait du goupil, toujours aussi négatif, mais plus adapté au cadre traditionnel du *Roman de Renart*, puisqu'on y découvre les variations attendues sur le thème de la ruse et de la fourberie comme « lecherie », « deceü », « engien¹ ». L'épisode du poulailler se déroule en trois temps : le festin de Renart, moment de bombance amplement développé ; l'arrivée du valet qui déclenche le branle-bas de combat ; le martyr que les moines infligent au voleur, sa fuite et la poursuite.

L'expédition du goupil dans son lieu de chasse favori, basse-cour de ferme comme dans les branches VIIa et XVII, ou « gelinier » d'une riche abbaye comme dans la branche Va, se fait ici aux dépens d'un couvent de moines noirs, c'est-à-dire de Bénédictins². Le choix de ce cadre n'est pas neutre : la satire de la vie monastique commence en douceur, par un clin d'œil à l'opulence du lieu, bien fourni en « chapons gras et vigoureux³ ». La séquence est traitée à l'économie, sans fioriture inutile : ni le trajet, ni les manœuvres d'approche, ni l'effraction elle-même ne font l'objet de longs commentaires, comme dans la branche Va. Le but semble être de montrer Renart se gobergeant aux dépens d'innocentes proies, dont le triste sort est souligné pathétiquement par un conteur décidé à ne manquer aucune occasion de prendre ses distances et de juger⁴.

La franche lippée tourne court. Une motivation triviale, bien que naturelle, mais dont l'évocation fournit un avant-goût des facéties linguistiques à venir⁵, fait sortir un serviteur qui entend les bruits du festin. La suite est sans surprise : c'est une scène de foule où le goupil tient à son tour le rôle de la victime, avec moines et valets courant en tous sens et rossant l'intrus à l'envi. Quelques accents épiques⁶ complètent la scène, ainsi qu'une fugitive transposition anthropomorphique, lorsqu'il est question du « haubert » et du bouclier de Renart⁷. Les exploits accomplis par les moines, la violence et l'acharnement qu'ils mettent à défendre leur provende, sont difficilement compatibles avec les vœux monastiques. Ce décalage malicieux est souligné par le monologue du goupil, qui réclame en vain un prêtre pour sa dernière onction... et se lance dans une première diatribe, pleine d'amertume, contre les occupants du lieu ; non sans ironie, d'ailleurs, pour quelqu'un qui vient de saccager le poulailler.

Le martyr de Renart est évoqué avec une complaisance qui s'explique sans doute par la satisfaction de voir la méchanceté et le mal enfin

1. V. 74-76.

2. V. 83.

3. V. 85.

4. V. 105-110.

5. V. 123.

6. V. 139 et suiv.

7. V. 191.

châtiés. Dès lors, deux des thèmes essentiels du texte sont en place : la satire de l'existence monastique, et la confession, à laquelle le goupil ne songe qu'en dernière extrémité, et à l'irréel du présent. S'il se retrouve sain et sauf, c'est parce que la matière l'exige, plutôt que par sa science ou son art. L'artifice n'est pas dissimulé : c'est le moment où le narrateur en appelle à la « vérité de la branche » et conjure le spectre du mensonge¹ ; Renart échappe parce qu'il a toujours le dernier mot.

Les vers 213-318 constituent un temps mort de l'action, une sorte d'intermède, exploité pour mettre en place les circonstances de ce qui sera le centre d'intérêt, la confession : installation de Renart sur une meule de foin pour la nuit, dévotions avant le sommeil, montée nocturne des eaux de l'Oise, réveil et désenchantement. Même dans cette séquence, l'essentiel n'est pas dans le récit, qui n'occupe qu'un volume restreint, face à la succession des monologues. Le premier accompagne une salve de pets sonores, lâchés en guise d'introduction à l'oraison ; le second est une prière du soir blasphématoire, et le dernier évoque les projets coupables d'une nouvelle journée, vite contrecarrés par l'inondation.

D'emblée le ton est donné, avec le glissement scatologique², les discours provocateurs et cyniques, le jeu avec les réalités sacrées, le tout ponctué de commentaires du conteur qui grossit les traits et crie au scandale. Renart est affublé d'une série de qualificatifs qui sont autant de condamnations sans appel : « le traître de sale engeance » le « renégat », le « pervers », le « plus déloyal qui soit au monde »³. L'inversion des valeurs s'affiche de manière un peu maladroite et rudimentaire, par l'intermédiaire des fanfaronnades du goupil. Nous sommes loin ici de la subtilité et de la cocasserie qui caractérisent les allusions religieuses de la branche Va. Le narrateur attribue à son personnage une hargne analogue à celle qu'il met à le dénoncer.

La « prière de Renart »⁴ mérite de rejoindre la « confession de Renart » ou le « pèlerinage de Renart » parmi les exemples d'inversion parodique des rites et croyances. Tout débute par une gaudriole : la salve de sept pets qui précède la prière et dont chacun est dédié en bonne ou mauvaise intention à un adjuvant ou à un adversaire du goupil. La bouffonnerie est autant dans l'association d'une réalité triviale au sacré, que dans les détails : le chiffre, symbolique, les invocations en gradation, le choix des destinataires — parents et bienfaiteurs, poules victimes, amours, et pour clore la liste, l'éternel ennemi, Isengrin, qui a droit à une longue malédiction.

Avec la prière du soir, qu'en bon chrétien Renart se garde d'oublier, tout bascule. Le cadre général de l'oraison est respecté : le héros se recommande aux douze apôtres et récite trois patenôtres, mais avec la tirade que le narrateur désigne rétrospectivement comme la « prière » proprement dite, le jeu devient plus inquiétant. Modèle du monde à l'envers, elle fait l'éloge des vices et perversions, appelle bénédiction et prospérité sur les larrons, traîtres, parjures, jouisseurs et pécheurs de

1. V. 196-200.

2. V. 222-226.

3. Respectivement v. 276 ; v. 277 ; v. 281 ; v. 284.

4. V. 275.

toute espèce, et finit en imprécations contre le clergé. Renart se pose en esprit du mal, affichant bruyamment son mépris des valeurs les plus sacrées dans cette fanfaronnade qui constitue, avec la définition qu'il donne de lui-même au début de la confession, un véritable Credo de la « renardie ».

L'escalade dans la provocation se poursuit aux vers 319-674 : le dialogue entre le milan et le goupil, en proie au désespoir, commence par un étrange « sermon », selon le terme du vers 343 ; il s'agit d'une proclamation qui répond point pour point à la prière scandaleuse de Renart¹. Hubert, qui s'improvise confesseur à la demande pressante et pathétique du goupil, reprend, sans raison apparente, les invectives contre prêtres et moines, et demande l'absolution de tous ceux que Renart avait associés dans sa prière. Le ton de la confession qui suit immédiatement est désormais fixé : un assaut de cynisme, de férocité et d'ignominie.

La longue séquence de la confession, noyau narratif de cette branche, comporte cinq phases² : vantardises et autodéfinition du goupil ; évocation dithyrambique du « trou d'Hersent » ; diatribe du milan contre Hersent ; menaces de Renart et agressivité ; palmarès des fripons et liste de méfaits. L'aveu des fautes, qui est *a priori* la justification de l'épisode, reste cependant en périphérie, en ouverture et clôture de cet ensemble ; même dans ces passages, la confession proprement dite des péchés commis demeure discrète et vague.

La confession fait partie des motifs récurrents du *Roman de Renart*, mais c'est dans ce texte qu'elle trouve sa forme la plus élaborée. Comme dans les branches du « Siège » et de la « Mort », elle se fait entre animaux, ce qui la situe d'emblée dans le registre de la bouffonnerie. Entre un confesseur qui vient de se présenter à travers des propos blasphématoires et un pénitent de la trempe de Renart, le rite ne peut être que malmené. Nous avons là, en effet, une véritable *Schelmenbeichte*, une « confession de larron », qui permet de faire le portrait du fripon, avec, en l'occurrence, une forte teinte religieuse : vices et hérésie se combinent ici pour un tableau de l'horreur. Renart commence par se vanter de sa longue carrière de mécréant, se félicitant d'être excommunié et de vivre en renégat.

« C'est la confession Renart »³ est une expression proverbiale pour désigner une pénitence feinte, un repentir hypocrite et une rechute rapide. Les effets littéraires obtenus par les conteurs sont nombreux : parodie d'une institution religieuse relativement récente, car nous sommes à un moment où la pénitence est au centre des préoccupations de l'Église⁴ ; moyen d'endormir la vigilance de celui qui l'écoute, et, par

1. V. 333-346.

2. Respectivement v. 347-436 ; v. 437-472 ; v. 473-606 ; v. 607-646 ; v. 647-675.

3. Voir par exemple dans *Le Chevalier au barisiel*.

4. Voir J.-Ch. Payen, *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale*, Genève, Droz, 1968. La confession individuelle est une création récente. Elle correspond à une nouvelle conception de l'au-delà, de la relation entre vivants et morts, de la responsabilité individuelle. La pratique de la confession auriculaire se développe : le quatrième concile du Latran en 1215 rend obligatoire au moins une fois l'an ce type de confession pour tous les chrétiens adultes. En l'absence de prêtre, comme c'est le cas dans notre texte, il est possible de se confier à un laïc, qui ne peut toutefois donner l'absolution. Il est recommandé de ne pas attendre, comme Renart, d'être à l'article de la mort... Voir aussi J. Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Gallimard, « Bibl. des Histories », 1981, p. 288 et suiv.

conséquent, forme de la ruse ; jouissance du scandale, et renouvellement du plaisir éprouvé lors de l'acte. Le rappel complaisant des mauvais tours présentés comme autant d'exploits combine l'hyperbole de l'accumulation, l'éloge paradoxal et la distanciation ironique par rapport au forfait. Les possibilités comiques du décalage criant entre le cynisme du ton, la fierté de l'acte accompli, d'une part, et la volonté affichée de repentir, de l'autre, sont ici abondamment exploitées.

En revanche, le narrateur ne profite guère d'une autre virtualité de ce motif, plus largement utilisée par d'autres conteurs, comme celui du « Pèlerinage » : l'insertion du récit dans le corpus par le rappel des aventures racontées dans des branches antérieures. À cet égard, le procès et la confession offrent des avantages comparables et fournissent une toile de fond pour les actions de Renart, assurant ainsi la continuité du corpus. L'artifice permet de retracer la biographie de Renart, de rattacher la branche singulière au *Roman*. Mais cet aspect est ici estompé : l'énumération des exactions bien connues du goupil et des personnages du *Roman de Renart* est remplacée par des griefs très généraux, bien que plus graves (hérésie / sodomie). Le procédé même de l'énumération, caractéristique de ce type de séquences, est cependant conservé, avec la liste des noms, des modèles de perversité, que Renart se vante de surpasser.

La confession donne par ailleurs l'occasion, souvent bienvenue, d'un commentaire de l'action, selon les catégories du Bien et du Mal. Le conteur réactualise ainsi pour le public un système de référence quelque peu perturbé et lui permet de retrouver ses repères dans un jeu constamment brouillé par le goupil. Mais les précautions ont été prises depuis longtemps dans la branche III, par de pesantes interventions moralisatrices qui ne laissent plus aucune chance à l'équivoque. C'est sans doute la raison pour laquelle le narrateur se concentre sur les côtés purement provocateurs et scandaleux de la prestation du goupil, et dévie rapidement vers d'autres formes de comique.

Le glissement est rapide : la confession devient prétexte à des digressions, plus ou moins habilement rattachées au fil conducteur ; devant l'énormité de ses crimes, Renart aurait pu songer à rentrer dans les ordres, mais il repousse avec horreur cette hypothèse : c'est ainsi que s'enchaîne le tableau de la vie au couvent, qui est un morceau d'anthologie de la satire anticléricale. La longue et scabreuse évocation des parties d'Hersent se greffe directement sur ce premier *excursus* : le goupil ne saurait vivre sans les délices qu'elles lui prodiguent, et c'est son endurcissement dans la luxure qui déclenche la charge du milan contre celle qu'il définit comme une vieille sorcière décrépite et insatiable.

Les moines ont déjà été la cible des récriminations de Renart, quand il était dans l'abbaye ; Hubert ne les a pas plus ménagés dans son apostrophe liminaire que le goupil ne l'avait fait dans ses prières. Le passage qui leur est consacré dans la confession constitue le point d'orgue de cette polémique, et offre un catalogue des critiques habituellement adressées à la vie monacale. Deux thèmes y dominent, celui de la difficulté d'une existence ascétique contre nature, et celui de la luxure de ces hommes voués à la chasteté. Moines blancs et moines noirs sont mis dans le même sac.

Ce qui excite le plus la verve du goupil, c'est la frustration sexuelle qu'il suppose sans limites, et pour laquelle il propose un remède : trois séances

hebdomadaires de défoulement avec une femme, qu'il faudrait cependant rapidement arracher aux mains d'une communauté déchaînée. L'image de cette abbaye en folie est d'autant plus cocasse qu'il est question des Cisterciens, ordre réputé pour sa rigueur !

Mais l'*ultima ratio* du refus de Renart n'est pas dans l'appréhension des vœux auxquels il faut se soumettre. Ce qui l'empêche de mener une sainte vie, c'est l'incapacité de renoncer aux délices de ses amours adultères avec Hersent. Pour en parler, il trouve des accents lyriques. Mais le registre ne change pas, car l'objet de sa vénération est le « pertuis », le sexe d'Hersent, et le sexe féminin en général, qu'il décrit comme une merveille du monde : « C'est le nom le plus noble qui soit sur terre, que celui de con¹ ». Le texte offre alors un éloge paradoxal, une évocation complaisante, dithyrambique et jubilatoire, à la manière des fabliaux², dont on retrouve ici le « matérialisme hédoniste », selon l'expression de H.-R. Bloch. La force suggestive des paroles vient de la double transgression qu'elles impliquent : celle des prohibitions sexuelles imposées par l'Église, et celle des tabous linguistiques et des règles de bienséance respectés par le lyrisme et par le roman courtois³, où l'euphémisme et la litote expriment tout ce qui touche à la sexualité.

La provocation est, une fois de plus, évidente : les organes génitaux de la louve deviennent le lieu et la source de toutes les vertus et valeurs, une remède souverain de tous les maux, une puissance dispensatrice de tous biens, et même d'honneur. La célébration du corps, et surtout du sexe, est la manière renardienne de prôner, à l'instar de la courtoisie, l'amour comme valeur suprême, dont découlent les autres formes de perfection.

Hubert enchaîne directement avec une bordée d'injures contre le goupil, suivie par une extravagante tirade, d'une rare grossièreté, destinée à détourner Renart de l'objet de son culte, de ses amours coupables, et de ce « pertuis » qu'il rend, lui, responsable de tous les maux. *Le corpus delicti* est immédiatement dénoncé : c'est l'amour que Renart porte à une « vieille espouronnée », une vieille carne qui a trop servi et qui a du mal à retenir ses pets⁴. Le ton est donné, et les vers 482 à 603 sont un exercice de surenchère délirante. Deux temps se succèdent dans ce féroce dénigrement : description de la louve en tant que « sorcière barbu », dont même un chien ne voudrait plus, et dont le corps est décrit avec un luxe

1. V. 443-444.

2. Voir H.-R. Bloch, dans *Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e et XIII^e siècles*, éd. L. Rossi, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 1992, p. 540 et suiv. : « Cette étude [...] de la délectation dont font l'objet les parties génitales masculines et féminines signale le plaisir érotique qui, pour le poète des fabliaux, réside dans le langage. Le conte comique célèbre sans doute le corps dans toutes ses cavités et toutes ses protubérances, mais il contient aussi une bonne part de jouissance liée à la transgression linguistique et qui se traduit par l'utilisation de termes décrivant les parties du corps. On tire plaisir par exemple de la répétition des mots interdits [...]. Il y a dans les fabliaux une évidente exultation à parler des organes sexuels, et aussi à les nommer » (p. 541-542). La même analyse peut convenir à la farce ou à la nouvelle, ou aux jeux linguistiques de Rabelais.

3. Une bonne définition de cette exigence se trouve dans le discours de Raison sur les « mots et les choses » dans le *Roman de la Rose* de Jean de Meun. L'Amant, à qui l'on a appris à maîtriser son langage, est confronté aux objections de Raison, qui démontre que tous les mots sont « bons », justes et voulus par Dieu. Voir Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. A. Strubel, « Lettres gothiques », p. 433-439. La discussion porte tout particulièrement sur les termes désignant les organes masculins.

4. V. 480-481.

de détails ignobles et répugnants, selon un principe favori de la satire, la *vituperatio*¹ : nouvelle évocation du sexe ensuite, qui se métamorphose en toutes sortes de variantes, plus effrayantes les unes que les autres, du gouffre.

Symétrique de la *laudatio*, du portrait séduisant, réservé aux amies des héros de roman, la description de la laideur et de la vieillesse reprend en les inversant les poncifs de la beauté féminine. Hersent se transforme progressivement en horrible vieille usée par les débauches, en véritable monstre de laideur et de luxure. N'est-elle pas, après tout, une *lupa*, nom dont les Romains affublaient les prostituées du *lupanar* ?

Son discours aussi se laisse entraîner par le mouvement et l'excès, et comme dans les propos enthousiastes du goupil, le sexe de la louve, par l'accumulation des métaphores, devient un objet fantasmagorique, glosé par des comparants dont le sème commun est la cavité sans fond. La plus développée est celle de la plaie que l'on essaierait en vain de sonder² ; elle est complétée par les images du bief impossible à remplir, du gouffre, véritable puits d'Enfer, et dans un autre registre, par celles de l'enclume et du mortier. La conclusion est au diapason du reste : même si Renart était tout entier « vit et couilles », il s'épuiserait inutilement à vouloir combler ce trou abyssal. Entre-temps, Hubert a multiplié les visions de cauchemar ou les tableaux grotesques, comme celui d'un Renart juché sur des échasses pour compenser la différence de taille et monter la louve.

Les propos du confesseur sont ponctués d'allusions au « bas corporel³ » : pets, cul et con reviennent de façon lancinante. La provocation est d'abord renversement des hiérarchies. Mais ce n'est pas d'une simple réhabilitation qu'il s'agit ici. La frénésie misogyne du milan, qui ressemble à certains discours cléricaux sur la femme, trahit une profonde angoisse devant la lubricité prêtée aux filles d'Ève : entre l'exaltation de Renart et l'horreur éprouvée par Hubert, on a toute l'ambiguïté de la relation de l'homme à la sexualité, mélange de fascination et de répulsion ; la femelle se fait dévoratrice, telle la mante religieuse. Le délire du milan réactualise les fantasmes de castration, l'archétype de la *vagina dentata*, du sexe devenu gouffre ; la luxure inépuisable de la louve est un piège fatal, mortel.

Au moment du paroxysme, quand il en vient à assimiler cet objet de désir et de dégoût à la gueule de l'Enfer, l'étrange confesseur s'arrête brutalement, sous le prétexte qu'un ecclésiastique ne peut dire autre chose que la vérité... La confession change alors de registre : ce n'est plus une surenchère d'obscénités et de provocations, mais un antagonisme, un rapport de forces, qui s'achèvera par la mort du milan. De la violence verbale à la violence physique, il n'y a qu'un pas. Le prétexte est tout prêt.

1. C'est le terme technique que les manuels de rhétorique proposent pour le portrait : *laudatio* pour la description élogieuse de la beauté (les portraits d'héroïnes de roman, Blanche fleur ou Enide), *vituperatio* pour l'exercice inverse, dont on peut trouver l'exemple dans l'évocation de la Vieille par Guillaume de Lorris au début du *Roman de la Rose*, dans le portrait de la « demoiselle hideuse » du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes ou celui de la « Belle Heaulmière » chez Villon.

2. V. 515-535.

3. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, 1970.

Renart retrouve des accents courtois pour défendre l'honneur de son amie et s'irrite des propos malsonnants qu'il vient d'entendre. Simple alibi pour une fin depuis longtemps planifiée, ou sursaut de fierté de celui qui n'oublie pas son statut de « baron », et qui conserve toujours, à l'inverse du loup, une certaine dignité dans ses propos lorsqu'il évoque sa femme ou son amie ? L'issue de l'histoire ne fait plus aucun doute, et les menaces sont précises¹. Le méfait, dénoncé avec tant de véhémence, du pécheur qui mange son confesseur, n'est pas un acte gratuit, mais une vengeance à laquelle le narrateur se paie le luxe de donner de nobles motivations.

La fin de la confession ressemble à une manœuvre d'intimidation : si Renart se targue de dépasser en abjection les plus fameux vauriens, c'est moins pour s'accuser de ses crimes que pour faire peur à son interlocuteur. Seules ses forfanteries sur ses exploits sexuels rappellent encore le ton du début : elles se terminent par une allusion bien plus inquiétante pour Hubert ; Renart, en effet, pousse l'immoralité jusqu'à dévorer ses rejets et rien ne semble pouvoir arrêter le monstre. À partir de ce moment, le goupil est redevenu le prédateur qu'il incarnait au début de la branche. Mais le milan n'est pas une simple proie, comme les poules. Pour arriver à ses fins, le goupil doit renouer avec ses habitudes de ruse et de séduction, et user d'un double stratagème, employé dans d'autres circonstances : se mettre en état d'infériorité, voire contrefaire le mort, quitte à se mutiler ; ici, proposer, après l'échec de cette première manœuvre, un baiser de réconciliation, véritable baiser de Judas, dont le partenaire crédule fera les frais. Après la folie de Renart, celle, fatale, du milan qui, malgré les signes de plus en plus aveuglants, dont le dernier est la révélation du forfait commis contre ses propres fils, se laisse piéger par son rôle.

Les maladresses ne manquent pas dans ce texte, qui n'est sans doute pas parmi les grandes réussites du *Roman de Renart* : le tissu narratif est fait d'emprunts à des branches antérieures ; le reste consiste en une amplification parfois caricaturale de tendances présentes ici et là dans le corpus, comme le comique de transgression, la satire contre le clergé ou les femmes. La place de « La Confession » dans le manuscrit *H* est d'autant plus surprenante, et l'on a du mal à cerner les intentions du copiste qui, après la séquence des trois parties de la branche I, donne deux textes, « Le Duel » et « La Confession », qui forment chacun une sorte de « patchwork » de motifs déjà connus, sans doute des productions tardives.

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « VII » désigne la branche qui porte le numéro « III » dans la présente édition.

DUFOURNET (J.), « La Réécriture dans *La Confession de Renart* (branche VII du *Roman de Renart*), Jeux et enjeux », K. Varty éd., *À la recherche du*

1. V. 635-636.

- « *Roman de Renart* », New Alyth, Lochee Publications, I, 1988, p. 95-106.
- HARANO (N.), « Quelques particularités de la branche VII du *Roman de Renart* », *Reinardus*, V, 1992, p. 63-68.
- SUBRENAT (J.), « Les Confessions Renart », G. Bianciotto et M. Salvat éd., *Épopée animale, fable et fabliau*, Colloque d'Évreux, 7-11 septembre 1981, PUF, 1984, p. 625-640.

NOTES ET VARIANTES

Page 127.

a. Ici se termine le folio 30 de H1 - colonne d, vers 1-27. C comporte une rubrique : Si comme renart volt mangier son confessor . ♦♦ b. celui qui le met H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. li manque dans H1 ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 21-22 dans C : Qui petit a perdu poi rent / Chascun doit vivre bonement : vers 21 dans Mar. : Qui poi emprunte poi rent . ♦♦ e. Liçou avec l'expunctuē dans H1.

1. *Remanoir* (v. 2) signifie « rester », « demeurer », au sens aussi de « déchet », « résidu » : littéralement, l'expression veut dire qu'il y a beaucoup de déchet entre ce que rêve le fou (l'insensé) et ce qui arrive ; l'explication vient ensuite : c'est la main de Fortune qui déjoue les espoirs des hommes.

2. « En balance », c'est-à-dire dans une constante précarité : c'est la « branloire perenne » de Montaigne. Ici le discours n'est pas celui du sceptique : il s'agit de la philosophie chrétienne de la *vanitas*. Ce prologue morose et édifiant est atypique dans le *Roman de Renart* et d'autant plus surprenant que la suite du texte donne dans la gaudriole et l'obscénité la plus crue.

3. Le *topos* de Fortune comprend, inévitablement, la métaphore du haut et du bas, filée ici à travers plusieurs variations. On notera que l'image de la roue n'apparaît pas, même si elle est en filigrane derrière des expressions comme *faire malvais saut salir* (« faire accomplir un mauvais saut », « faire trébucher », voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, « faire un mauvais tour »). L'amitié de Fortune (v. 11) est un thème longuement développé par Jean de Meun dans son *Roman de la Rose* (l'amour de Raison contre l'amour de Fortune).

4. Avec le vers 17, le propos change : ce n'est plus Fortune et l'instabilité du monde, mais la métaphore du prêt qui sert de trame : elle se poursuit jusqu'au vers 25, où l'image du haut et du bas revient en première ligne. Celui qui possède beaucoup doit rendre autant, celui qui a peu n'a emprunté que peu et n'aura pas de grands comptes à rendre ; c'est ainsi que l'on peut lire le vers 21, qui offre une leçon moins satisfaisante dans le manuscrit H1 qu'ailleurs (voir var. d) ; mais *prendre* pourrait signifier aussi « prendre à tort », « voler ».

Page 128.

a. Folio 31 de H - a, vers 28-67 ; b, 68-107 ; c, 108-148 ; d, 149-189. ♦♦ b. Vers 33-34 dans C : Je cuit qu'aucun bien en vendroit / Qui raison regarderoit . ♦♦ c. qui tient a donnee / La cose C ♦♦ d. loing[*l'expunctuē*] H ♦♦ e. Vers 46 dans C : A li fort du faible besoing . ♦♦ f. a droit / Ne ja de lui n'avra l'en droit /

C'est merveille qu'il ne reçoit / La mort quant il ne fet a droit / Mes il C ♦♦
g. *Vers 58 dans C*: Tant qu'il li fet son gieu puis . ♦♦ h. *Les vers 59 et 60 man-*
quent dans C, qui les place après le vers 64.

1. Le vers 46, dans la leçon de H, est bien obscur. La formulation est de type proverbial et ressemble à une expression fréquente : *besoing fait vielle troter* (voir Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n^{os} 236-237). *Faus* peut être une graphie pour *fols* (il est largement question du *fo*/auparavant). Reste que le copiste a mis le cas sujet au lieu du cas régime (faute ?).

Page 129.

a. *Vers 79 dans C*: Il n'est nului que il n'engingne . ♦♦ b. capon[exponctue] H

1. Pour *chevillon*, voir G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart », Göteborg, Elander, 1923, p. 105, « bâton formant partie de la fermeture ».*

Page 130.

a. *Vers 105 dans C*: Mout pars e contient lieement . ♦♦ b. son maltalement H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. *Vers 117-118 dans C*: Que maugrè as simoniaux / Mengerà il de bons morsiaux . ♦♦ d. sa H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. *Vers 131 dans C*: Si l'a mout tost pris et lié .

Page 131.

a. *Vers 143 dans C*: Mout li menbrast de gent isele . ♦♦ b. puelent H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. *Vers 151-152 dans C*: Enz entrerent trestit ensemble / Renart fremist de peor tremble . ♦♦ d. Et gent de mout male B, C, Mar. ♦♦ e. cape H ♦♦ f. sont voir H; cette leçon n'offre aucun sens satisfaisant.

Page 132.

a. Ici commence le folio 32 de H - a, vers 190-230 ; b, 231-271 ; c, 272-312 ; d, 313-353. *Vers 189-190 dans C*: L'autre le fiert l'autre le tue / Ore est entrez en male rue . ♦♦ b. *Vers 195-199 dans C*: Que en plus de quatorze lieux / Li a mestier aiguille et fieus / Maint homme ont de renart flablé / Mais j'en diré la verité / Tot maintenant sanz nule alonge . ♦♦ c. *Vers 208 dans C*: Le grant chemin tant con il dure . ♦♦ d. *Vers 211 dans C*: A envizaidast autrui . ♦♦ e. *Après le vers 212 il manque deux vers dans H, que voici d'après C*: Se je fusse en sa compaignie / Molt petit prisasse s'aïe .

Page 133.

a. que[u exponctue] il alašt H ♦♦ b. Et l'autre por l'ame ma mere B, C, Mar. ♦♦ c. *Vers 234 dans C*: Qui jhesu envoit mau matin . ♦♦ d. *Vers 243-244 dans C*: Comme je fa z le cors de lui / La male mort le prangne hui . ♦♦ e. *Après le vers 246 il manque dans H deux vers, que voici d'après C*: Se j'onques soi point de barat / Penduz soit a la male hart .

Page 134.

a. *Les vers 277-278 manquent ici dans C qui les modifie et les place après le vers 284*: Atant s'estent li renoiez / Et mist sa queue entre ses piez . ♦♦ b. *Vers 288 dans*

C: Un mot dit que fere cuida . ♦♦ c. s[*i expunctue*] irai H ♦♦ d. Dant gonbert C ♦♦ e. f[r *expunctue*]ait H ♦♦ f. *Les vers 295-296 sont intervertis dans C.*

Page 135.

a. volentiers [r. 304] / Renart d'ainsi parler ne fine / Mes la nuit o ttel cretine / Que les eves furent creües / Tant que au mulon sont venues / Quant C ♦♦ b. *Vers 313-318 dans C:* Que que il s'aloit dementant / Es vos un escoufle volant / Qui illuec se va reposer / Por ce qu'il est las du voler / Vers le mulon s'est adreciez / Renart le vit si s'est dreciez . ♦♦ c. *Vers 325 dans C:* Comme mes amis et mes druz . ♦♦ d. *Vers 327-328 dans C:* Quant par vos m'a si secoruz / Or serai confès se volez . H *donne au vers 328* cui gié . *Nous corrigeons.* ♦♦ e. *Vers 338-339 dans C:* Se hons valt gueres qui ne peche / Mes cil qui assez ont fait mal

Page 136.

a. *Vers 331 dans C:* Li sodomite et li herites . ♦♦ b. *Folio 33 de H-a, vers 354-394 ; b, 395-435 ; c, 436-476 ; d, 477-517.* ♦♦ c. *Vers 356-357 dans C:* Et renoies plus de set ans / Assez vos avroie a retraire . ♦♦ d. *Vers 363-364 dans C:* Ice sachiez vos tot de voir / Que blancmoine ne moine noir

1. Popelicains, nom donné à l'origine aux disciples de Paul de Samosate et qui finit par désigner toutes les sortes d'hérétiques.

Page 137.

a. noir B, C, Mar. ♦♦ b. adrees H ♦♦ c. eüssent tout foutu H ; *nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.* ♦♦ d. Et ele eüst bruniau batu C ♦♦ e. hors de l'ordene H ; *nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits, pour rétablir la rime.* ♦♦ f. *Vers 395-396 dans C:* Se il futoient trop sovent / Il en sordroit noise en covent . ♦♦ g. *Vers 404 dans C:* Espoir si s'escerveleroient . ♦♦ b. *Après le vers 414 il manque dans H deux vers, que roici d'après C:* De jeüner et du veillier / Du chanter et du verseillier

Page 138.

a. *Vers 417-419 dans B, C et Mar.:* Mes j'en oï ysengrin plaindre / Qui est assez plus fort et graindre / Que je ne sui bien les deus pars . ♦♦ b. *Après le vers 422, B et C ajoutent:* Qu'il le laissa comme por mort / A mout grant painne s'en estort . ♦♦ c. *Les vers 423-426 manquent dans B, C et Mar.* ♦♦ d. *C donne* eschar *plus beureux pour la rime.* ♦♦ e. tost le chace a mal C ♦♦ f. *Vers 454 dans C:* Cons est li plus souverains sire

Page 139.

a. gari [r. 457] / Qui mout estoient esbahi / L'en ne porroit la plaie estaindre / Qar l'en ne puet au fons ataindre / Et se la plaie n'est atainte / El n'ert james nul jor estraite / Ainz durra pardurablement / Car c'est plaie sanz finement / Et qui C ♦♦ b. *Vers 469-470 dans C:* Qu'eüsse de lui toz mes bons / Et ele de moi toz les sons . ♦♦ c. *Vers 477 dans C:* Fel rous, fel diex, fel deceüz . *Les vers 477-606 (réprimande du milan) divergent considérablement dans C qui développe plus longuement.* ♦♦ d. *Vers 481-485 dans C:* Qui ne puet mes sor piez tenir / Tu la puez bien trop maintenir / Lai la tant con li jeus est biaux / Ce est un deable uns corbiaux / Ce est une vielle barbelee . ♦♦ e. *Vers 487 dans C:* Espoir plus de quatre vint anz . ♦♦ f. *Vers 491-493 dans C:* Qu'il n'a jusqu'a la mer betee / Garçon qui ne l'ait garçonnee / Ha quel soulaz quel compaignie

1. Il s'agit aussi bien ici du pouvoir du mari ou de la famille que de celui du suzerain.

2. *Espouronnée* (« éperonnée »), v. 480, selon G. Tilander, *Lexique*, p. 74, a un sens obscène : un cheval fourbu à force de recevoir des coups d'éperons ; les vers qui suivent sont un déluge de grossièretés ; le rapport avec le prétexte initial (la confession de Renart), un moment oublié, reparait dans ce *castoïement*, dans cette remontrance du confesseur au pécheur.

3. La « verge pelée » est un bâton dont on a enlevé l'écorce : ici, périphrase pour le sexe.

Page 140.

a. entor le cul C ♦♦ b. *Vers 497-498 dans C* : Chaitif mout par devroies fondre / Ja te porroit ele repondre . ♦♦ c. *Les vers 502-503 manquent dans C*. ♦♦ d. *Vers 504-506 dans C* : Va t'en en grece ou en autre terre / En escoce ou en engleterre / El ne l'ira gueres loing querre . ♦♦ e. *Vers 508-509 dans C* : Se tu estoies a chambli / Elle iroit ainz a ronqueroles . ♦♦ f. *Vers 516-517 dans C* : En lieu de tente et de naie / Mes el ne trove si grant tente . ♦♦ g. *Folio 34 de H1-a, vers 518-558 ; b, 559-599 ; c, 600-640 ; d, 641-681*. ♦♦ h. ce H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ i. *Vers 522 dans C* : Les plaies que chevaliers font . ♦♦ j. *Les vers 523-529 correspondent dans C aux vers suivants* : Ont vïax a tot le mains deus chiés / Si n'est pas si grant li meschiés / Que l'en puet veoir et cerchier / Mes ci n'ose nus atouchier / Par oignement ne par poison / Des que les tentes n'ont foison / Si i met on por noient painne / La plaie n'en ert ouan saine / Nus ne porroit la plaie estraindre .

1. La séquence des vers 520 à 527 est fort confuse ; les manuscrits présentent de grandes divergences dans leur texte (voir var. j). Pour le manuscrit H, on peut comprendre que le groupe *De la plaie* se rapporte, comme complément, à *Ice* ; on ne peut, cependant, faire l'économie, dans ce cas, d'une rupture de construction au vers 522 (une comparaison implicite, dont la deuxième partie est introduite par *Que es plaies [...]*). *Que trop fust ferue* serait plus satisfaisant (la complétive pourrait être rattachée à *dire*, et serait reprise par *Ice*, mais la lecture *Qui trop fust ferue* est incontestable. De toute façon, la leçon du vers 527 est inintelligible en l'état et le vers, hypermètre.

Page 141.

a. *Les vers 531-535 correspondent à trois vers dans C* : Ele a tout jors le cul baé / En mains d'eve a l'en gaé / Un paleroi a quatre piez . ♦♦ b. *Après le vers 538, C ajoute les quatre vers suivants* : Ele a plus cous de coille eüz / Qu'il n'a de foilles en cent seüz / En esté quant plus drues sont / Diex quex devise dont tuit ont . ♦♦ c. *Vers 542 dans C* : Hersent si poile hersent tont . ♦♦ d. *Vers 544-546 dans C* : Par les sains dieu ce est la some / A droit a non hersent la love / Qar c'est ele qui les maus cove . *Les deux derniers vers correspondent aux vers 569-570 de H*. ♦♦ e. se hersent non B, C, Mar ; le vers de H est hypomètre. ♦♦ f. ne de coivre (v. 553) / Por quoi eüst autretant çuire / Ne c'on i eüst tant batu / C'on n'eüst le fons abatu / Ou ne fust abatu encoste / L'en met en icelui et oste / Ne voil que il soit ja oiseus / De morenci jusque a puseus / Ne troveroit on tant d'estopes / Qar tant i fierent et i boutent / Tant C ♦♦ g. on manque dans H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ h. *Vers 568-574 dans C (qui ignore les vers 569-570 et intervertit les vers 571-572)* : Tot jors sort tot jors est plaine / Auques set ele de barat / Quant ele a pris au cul renart / Celui qui tot le mont deçoit / Tout le siecle le set et voit .

Page 142.

a. *Après le vers 576, il manque dans H six vers, que voici d'après C* : Qui cul prent il est conchiez / Et s'il le rent il est chiez / C'est merveille se il le tient / Ou il le lait ou

il le tient / Il i aroit mout vilain mot / Et si l'en tendroit l'en a sot . ♦♦ b. plus
[v. 579] janete / Bone chose ert et honeste / Acointiez vos par un matin / De cor-
toise fame belin / Qui est grasse et bele et tendre / Illeques se feroit bon prendre /
Ele n'est pas mesaisie / Ainz est sage et bien ensaignie / La doit C ♦♦ c. Vers 586
dans C: Qui touz les max fait et esveille . Après le vers 586, il manque dans H deux
vers, que voici d'après C: Une grant vielle a cul peteus / Dont trestit li maistin roi-
gneus . ♦♦ d. que tu reviens / Du cul ou tout le mont tooille / Se C ♦♦
e. Vers 601-602 dans C: C'est le gouffre de saterne / Que quantqui i entre s'inie . ♦♦
f. Vers 610 dans C: Il ne tient l'escoufle a sage . Après le vers 610, il manque dans
H deux vers, que voici d'après C: Qui si vilainement parole / Ainz li est avis qu'il
afole

1. Il s'agit sans doute d'une déformation du « golfe de Sathalie » que l'on trouve par exemple dans *Le Moniage Guillaume*, éd. W. Cloetta, SATF, t. II, Table, p. 317: « Satalie, Adalia, ville d'Asie Mineure, sur le golfe de son nom »; voir aussi « puy de Satelie », *Le Moniage Rainouart*, v. 123; le nom est également employé pour désigner l'Enfer, le pays de Satan; la littérature évoque un « gouffre de Sathalie » lié au mythe de Méduse. On en trouve mention chez Gervais de Tilbury, *Otia Imperialia*, éd. Leibniz, II, 12, p. 920, et dans l'épisode de la « laide semblance » du *Livre d'Artus*. Voir aussi, à ce propos, J. Runeberg, *Étude sur la Geste Rainouart*, Helsingfors, 1905, p. 86-95, ainsi que L. Harf-Lancner et M.-N. Polino, « Le Gouffre de Sathalie: survivance médiévale du mythe de Méduse », *Le Moyen Âge*, 1988, p. 73-101.

Page 143.

a. Que j'en deisse une folie C ♦♦ b. Après le vers 625, il manque deux vers dans H, comme le montre l'absence des rimes; voici ces vers d'après C: Se trestit li rendu du val / Estoient ore touz des vos . Le copiste rétablit un sens plausible en changeant le vers 626 pour lequel C donne: Certes s'estes vos li plus sos . Nous conservons cependant le texte qu'il a ainsi refait, ♦♦ c. Vers 636 dans C: Ja n'en avrez autre retor . ♦♦ d. male escole [v. 644] / Et qui deable si porchace / Et son grant anui li portace / Si dist avant mal est bailliz / Ja ne sera espeneiz / Di va avant se tu sez rien / Que tu soies confés mout bien / Sire C ♦♦ e. Après le vers 650 il manque dans H quatre vers, que voici d'après C: Plus que li abes de corbie / Dont toute l'ordre est enorbie / Ne herbert cil qui a les bordes / Qui fu fet el coing as coordes

Page 144.

a. Vers 653 dans C: Ne montel le cler de ateveile . ♦♦ b. cointeriaz C ♦♦ c. noviax lechiers C. Après ce vers il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Ne dant pierres li roux pautras / Qui tant sovent joue ses dras . ♦♦ d. Vers 659 dans C: N'ont pas touz autrement lechié . ♦♦ e. le pere [v. 662] / Et après toute sa mesnie / Si puisse je boire demie / De moré ou de bon vin cuit / Qu'il m'est avenu mainte nuit / Que je futoioe quinze foiz / Mes j'estoie toz desarez / Je sui C ♦♦ f. Vers 666 dans C: Quant je truis con a ma mesure . ♦♦ g. Vers 671-672 dans C: Ja nus ne m'enporroit tensor / J'ai fet que nus n'ose penser . ♦♦ h. monloon C: maroil Mar. ♦♦ i. Folio 35 de H - a, vers 682-722; b, 723-763; c, 764-812. ♦♦ j. Vers 684-686 dans C: Il est costume a preudomme / Quant il ot parler a nul jor / Pecheresse ne pecheor . H donne au vers 686 lot que nous corrigeons en ot d'après C.

1. Le passage est assez difficile à comprendre dans H, qui propose une leçon très différente aussi bien de celle de la famille α (*N'est nus qui m'en puisse tensor*) que de celle de C (voir var. g); le vers 672 pourrait être interprété, dans la suite du précédent (« même si elle n'a pas d'yeux, aucune bête n'est plus laide que toi [...] »), mais au prix de ruptures de

construction et d'ellipses ; la rime *resambler / penser* est évidemment moins satisfaisante que celle que proposent la plupart des témoins (*tenser / penser*).

2. *H* est seul à donner ce toponyme qui n'est pas sans rappeler le « Mont Gibel », désignation fréquente de l'Etna (Voir Gervais de Tilbury, *Otia Imperialia*, éd. Leibnitz, II, 12, p. 921), d'après son nom arabe (*djebel*, la « montagne », par excellence).

Page 145.

a. Et con il le trait a parole C ♦♦ b. *H* donne pour ce vers : Ha las fait il se il morir voel , que nous corrigeons d'après les autres manuscrits et C qui procure pour ce vers : Ha las fait renars je me muir avec interversion de poil et cuir au vers précédent. ♦♦ c. Vers 703-704 dans C : Passion praigne ceste teste / Qui prent ceste chanue beste . ♦♦ d. le prent au bec C (rime en doublet). ♦♦ e. Vers 718-719 dans C : Mout fist renart que pute beste / Qu'il jeta les denz sel hapa . ♦♦ f. Vers 727 dans C : En cui se crera on ja mes

Page 146.

a. par la messe berengier H, C ; nous corrigeons d'après B et Mar. ♦♦ b. Quele part voist ne quel part il viengne C ♦♦ c. Aux vers 738-740 correspondent cinq vers dans C : Cele ordure puant punaise / Cel puant lerre losengier / Qui por moi ore losengier / Se fist ainssi con beste morte / La male passion le torte . ♦♦ d. Vers 746 dans C : La male passion le torte . ♦♦ e. Le vers 752 est hypomètre dans H. Vers 752 dans C : Bien enpenez et grant et biax . Après le vers 752, C ajoute deux vers : Delez un grant saus les trovai / Je m'en repent toz les menjai . ♦♦ f. Et a lui se font tuit confés C ♦♦ g. Vers 761 dans C : Certes sire or m'en repent

1. Voir G. Tilander, *Lexique*, p. 22, qui cite ce passage d'après Martin, en ajoutant : « par mégarde sans doute, *H*, *I* et *L* portent la messe Berangier ». Il renvoie au fabliau de *Berengier au long cul*, où il n'est cependant jamais question d'ânesse. Expression proverbiale.

2. Allusion sans doute à l'épisode de Renart et les marchands de poisson (branche IX, début) ; *bene* est signalé par Greimas (*Dictionnaire de l'ancien français*, Larousse, 1968) sous la forme *bane* (de *benna*, latin tardif, venant d'un mot celtique). Le *Lexique de l'ancien français* de Fr. Godefroy (Champion, 1982) cite « *benier*, substantif masculin, conducteur d'une benne, d'un tombereau », voir de même *benieur* (sens identique).

3. « Hermoufle » (v. 754) est glosé par G. Tilander, *Remarques*, comme un dérivé du grec *erēmophilos* (« ami de la solitude », « ermite »), mais le mot prend au Moyen Âge le sens d'« hypocrite ».

Page 147.

a. Vers 777-778 dans C : Mauvezlerresmal veziez / Tant que vos i soieznoicz . ♦♦ b. Les vers 779-794 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Vers 796 dans C : En cele eve te noieroie . ♦♦ d. Vostre home lige devenrai / Si vous en bessera en foi C

1. Il s'agit là de la cérémonie de l'hommage vassalique : celui qui se fait le vassal d'un autre met ses mains jointes entre celles de son suzerain et déclare : « je deviens ton homme », avant d'échanger avec lui le baiser sur la bouche, l'*osculum*.

Page 148.

a. Après le vers 806 il manque dans H deux vers, que voici d'après C : Li huans le bec li estent / Et renart le gorpil le prent . ♦♦ b. mengié de son H ; le vers est hypermètre. ♦♦ c. Les vers 812-813 sont un ajout de H.

Branche IV

LE PÈLERINAGE DE RENART

(Martin VIII, Roques IX, FHS XXI)

NOTICE

La structure de cette courte branche est simple et linéaire. Le schéma en diptyque — une aventure dans le monde humain, puis une aventure dans le monde animal —, si fréquent dans le *Roman de Renart*, se réduit ici à une double série de rencontres. Renart, saisi par le repentir, tombe sur un paysan, se confesse à un saint homme et entreprend pour sa pénitence un pèlerinage à Rome¹. Il persuade deux compères, le mouton Belin et l'âne Bernard, de le suivre dans sa pieuse expédition². Une seule péripétie : le trajet s'interrompt dès la première nuit, quand les compagnons arrivent à la demeure du loup Primaut, double d'Isengrin³ ; après avoir vidé le garde-manger et tué le propriétaire, ils s'enfuient, poursuivis par Hersent et les loups⁴. Le hasard les sauve : réfugiés dans un arbre, ils finissent par en tomber parce qu'ils éprouvent le besoin de bouger, écrasant quelques loups et chassant les autres. Tout le monde renonce aux épreuves et fatigues du pèlerinage.

Le thème, d'origine folklorique, de la ligue des animaux, se combine ici avec une satire, modérée, du faux pèlerin. L'intérêt principal du texte réside, en effet, dans l'évocation de la pratique, si répandue au Moyen Âge, du pèlerinage. Sans que l'on puisse à proprement parler utiliser ici les termes de « satire » ou de « parodie », car les éléments empruntés à l'institution du pèlerinage restent discrets, le choix d'animaux comme protagonistes et la figure centrale de Renart suffisent à créer un effet de décalage cocasse. À première vue, la dévotion d'un renard, d'un mouton et d'un âne n'est pas à prendre au sérieux.

Le pèlerinage est un motif plusieurs fois employé dans le *Roman de Renart* : c'est en prétendant se faire pèlerin que le goupil échappe à la corde dans la branche Ia ; la même promesse fallacieuse lui permet de se séparer à bon compte d'Isengrin dans la branche Vb. À chacune de ces occasions, l'institution est bafouée : une fois obtenus la besace et le bâton pour aller à Jérusalem, le goupil conspu le roi et les barons ; le projet du chemin de Saint-Jacques tourne court, et Renart l'oublie rapidement quand il découvre le grillon⁵. Ni la réputation du goupil, ni son passé scandaleux ne semblent faire douter ses adversaires de la sincérité de ses promesses.

Il suffit d'annoncer l'intention de partir en pèlerinage pour échapper à toute poursuite ; c'est dire le prestige d'une pratique fort répandue à

1. V 1-164.

2. V. 165-276.

3. Voir la branche XIII où il est présenté comme le frère d'Isengrin ; ici, il apparaît comme mari d'Hersent, donc substitué d'Isengrin.

4. V. 277-472.

5. Voir la branche Vb, v. 399-701 et v. 704 et suiv.

l'époque du *Roman de Renart* : le pèlerin, avec son « bourdon », son « escherpe » et sa cape ou son chapeau, fait partie de l'imagerie traditionnelle des routes médiévales. Homme ou femme, chevalier ou paysan, prêtre ou marchand, le pèlerin a tout abandonné : famille, liens sociaux, fortune, maison, pour se mettre en route vers l'un des sanctuaires où convergent les foules, Saint-Jacques, Rome ou Jérusalem. Devenu *peregrinus*, étranger et exilé, celui qui affronte les périls d'un long et pénible trajet à pied symbolise la condition humaine, perpétuel exil et voyage. Les raisons de son départ ? Les documents d'époque en citent trois principales : *pietatis causa*, pour des raisons de piété, parce que l'on a fait un vœu, ou simplement pour aller prier dans un lieu particulièrement investi par le sacré, où l'on peut sentir la présence physique du divin ; *in poenam*, par pénitence, pour compléter un châtement civil et se réconcilier avec le Ciel ; *moriri apud sanctos*, pour mourir dans un endroit qui garantit une place de choix au moment du Jugement, c'est-à-dire dans un sanctuaire où rayonne la grâce et où l'on bénéficie de l'intercession des plus grands saints. La valeur du pèlerinage tient aux épreuves qu'il impose, aux dangers qu'il fait courir. Il permet de jouir d'un statut d'exception : indulgences, exemptions, privilèges juridiques, et protection réservée à la veuve ou à l'orphelin. Ces avantages suscitent quelques abus, et l'habit du pèlerin cache parfois des motivations moins pieuses : le « tourisme », et sa forme plus inquiétante, le vagabondage, sont régulièrement dénoncés ; les voies d'expansion de l'hérésie suivent volontiers celles des pèlerinages ; les moralistes voient d'un mauvais œil la promiscuité des grands chemins et mettent en question le pèlerinage des femmes. Il existe même des pèlerins professionnels, rétribués, que l'on engage quand on hérite d'un vœu qui n'a pu être accompli : c'est l'institution du « pèlerinage vicairial », avec ses services tarifés, vingt livres pour aller en Terre sainte, dix pour Rome, sept pour la Galice¹. Voilà le contexte dans lequel le pèlerinage de Renart, *in poenam*, prend tout son sens.

La branche qui figure en quatrième place dans *II* est la seule à exploiter le pèlerinage comme trame unique de l'action : elle retient la troisième grande destination des pèlerins médiévaux, Rome, et se contente des possibilités réduites d'un tel schéma narratif : le remords, la pénitence infligée, les rencontres en chemin et la péripétie qui interrompt le voyage. Le motif de l'association entre Renart et d'autres animaux (le chat Tibert, au loup Primaut, par exemple), qui met habituellement en scène deux coquins réunis dans un même mauvais coup, et qui finit presque toujours par une confrontation violente (sinon la catastrophe pour le partenaire du goupil), est utilisé de manière minimale : les compagnons de route se séparent au premier danger. La noble entreprise échoue, faute de conviction.

L'arrière-plan du texte est, certes, religieux, mais nous n'avons pas ici, de la part du conteur, d'exercice de virtuosité parodique, de mascarade comme pour les funérailles de Coupée² ou celles de Renart³, de célébra-

1. Sur le pèlerinage médiéval, voir le numéro 15 des *Cahiers de Fanjeaux*, Privat, 1980, et R. Oursel, *Les Pèlerins au Moyen Âge*, Fayard, 1963.

2. Voir la branche la, v. 421-453.

3. Voir la branche XVIII (fin), pour les Vigiles des Morts et la messe d'enterrement de Renart.

tion burlesque des offices comme dans « Les Vêpres de Tibert »¹ ou la messe de Primaut². Le pèlerinage se prête moins facilement à la parodie qu'une cérémonie avec ses rites et ses formules. Même la « confession Renart »³ lorsqu'il évoque rapidement sa vie de pécheur devant l'ermite, est traitée avec une grande économie de moyens, en quelques dizaines de vers, sans que le narrateur insiste sur la vantardise et le cynisme coutumiers.

Le jeu littéraire de cette branche repose essentiellement sur l'écart grandissant entre le langage et la réalité : jusqu'à l'épisode de la maison des loups, l'ambiguïté est maintenue sur le sérieux de l'initiative et sur l'authenticité du changement de conduite du goupil, figure privilégiée de l'hypocrisie ; or, le public, comme le paysan qui conduit Renart chez l'ermite et manifeste son incrédulité⁴, connaît bien la nature de Renart, sait ce que valent ses repentirs, et s'attend à ce que tout cela finisse mal. Le sel du récit est dans la gradation et l'effet de suspension : remords, supplique au vilain, confession, pénitence, sont autant d'étapes qui retardent le point de bascule. La décision même du pèlerinage ne dépend pas, comme dans les branches Ia et Vb, d'une situation critique, dont elle serait l'unique issue : aussi bien la Cour de Noble que le loup sont pris au piège de l'institution et de l'image, parfaitement acceptable, du « bon larçon », du criminel qui se repent, type historique et littéraire bien attesté avec Robert le diable. Mais dans cette branche-ci, aucun calcul, aucune tromperie ne semblent compromettre l'édifiant changement de vie du fripon. Le paradoxe d'un Renart renonçant à sa nature est évident, mais la suite démasquera progressivement, moins l'hypocrisie ou la duplicité, que l'absence de véritable sens religieux ou moral chez celui qui vit en dehors des lois du bien et du mal. Qu'un mouton ou un âne n'aient pas de véritable sentiment religieux ne surprend pas, même si le bourricot représente le clergé. On ne peut cependant s'empêcher de penser que pour beaucoup de pèlerins les motivations n'étaient pas plus authentiques que pour les compagnons de Renart.

L'ouverture de la branche rattache le texte à l'univers bien connu des lecteurs du *Roman de Renart* : les motifs familiers, comme celui de la guerre avec le loup, le départ matinal, sont repris, mais inversés ; le goupil « a renoncé à la guerre », et sa sortie de la tanière est morose ; la fatigue et, peut-être, l'âge ont conduit le coquin à résipiscence, et ses remords soudains semblent découler plus de son état physique que d'une prise de conscience de ses péchés. Le monologue qui suit oscille entre le regret nostalgique des exploits passés et la contrition. La littérature hagiographique abonde en exemples de conversion : une vie édifiante après des excès dans le mal n'a rien pour déconcerter le public.

Le quatrain qui introduit l'aventure elle-même comprend les éléments attendus : l'indication vague de temps qui signale le démarrage du récit proprement dit (« il arriva jadis »), la sortie de la tanière qui est le prélude

1. Voir dans la branche VI la célébration carnavalesque de l'office par le renard et le chat.

2. Voir la branche XIII.

3. Voir la Notice de « La Confession de Renart », pour le motif de la confession dans le *Roman de Renart*.

4. Voir les vers 68-80, quand le paysan rappelle la véritable nature de Renart, expert en ruses et tromperies (v. 79).

à la quête du prédateur. La précision du « vendredi matin » n'est pas innocente, et l'on pense au Vendredi saint qui provoque la prise de conscience de Perceval dans *Le Conte du Graal*¹. La quête n'est pas la recherche désespérée, habituelle du goupil, de nourriture pour lui-même et sa famille affamée : le manque initial, la frustration qui déclenche le départ, n'est pas la faim, mais la volonté de s'amender. Le paradigme « jeunesse (folie) / vieillesse (sagesse) » est en filigrane : sans que le terme de vieillesse soit utilisé, la modification de l'allure, l'adjectif « lassés² », le regard rétrospectif que Renart porte sur ses aventures, tout y renvoie.

La rencontre avec le paysan illustre la mutation subie par le goupil : loin de le transformer en victime ou de lui jouer quelque tour, il sollicite son aide, multipliant les protestations de sincérité. Nous avons là un des rares passages où la confrontation entre l'homme et l'animal n'est pas agressive et violente. Les signes se multiplient, attestant la réalité de la conversion. L'ermite, lui aussi sceptique, est forcé de rentrer dans le jeu : le pécheur le plus endurci peut obtenir l'absolution. L'accent de vérité de ses paroles de repentir, les apparences extérieures, tout contribue à augmenter la surprise du lecteur, thématifiée dans le texte par les exclamations de défiance du vilain et de l'ermite.

Le choix d'un ermite comme confesseur, de préférence à tout autre ecclésiastique, s'explique par le rôle que joue cette figure littéraire dans le roman³, où les ermites servent souvent de relais pour la réconciliation avec la société ; mais aussi par l'acharnement satirique que le *Roman de Renart* déploie contre tous les autres membres du clergé, prêtres et moines — la suite de la branche en fournit une illustration avec l'âne Bernard, désigné comme « archiprêtre ».

La longue liste des « gabs » et délits du goupil se réduit pour une fois à quelques allusions : trois tours pendables dont Isengrin fut la victime, et un autre contre Hersent. On reconnaît, entre autres, l'épisode de la pêche à la queue — voir la branche X — ainsi que deux histoires qui concernent Primaut, dans la branche XIII. Même dans ce bref échantillon des actions renardiennes, Isengrin apparaît comme l'éternelle victime ; le loup, mystifié, battu, estropié, dans un rôle prédestiné.

Le premier et seul signe, bien ténu, de dissonance entre le discours de Renart et la réalité de son repentir pourrait être la protestation, fugitive, au vers 162, devant la pénitence infligée.

Sans doute faut-il voir aussi un clin d'œil dans le commentaire du narrateur sur la « belle apparence » de Renart en pèlerin, avec sa besace et son bâton, aux vers 168-169. L'anthropomorphisme prend, avec le déguisement du goupil, un tour plus concret, qui en souligne l'incongruité. Le comique tient surtout au télescopage des mondes humain et animal. Avec la rencontre du mouton, couché dans son pré, puis de l'âne qui broute des chardons dans le fossé, le décalage entre les réalités décrites, le langage et le déguisement de Renart est à son comble.

1. Voir *Le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, v. 6217-6346, p. 838-841. Perceval a passé cinq années dans l'oubli de Dieu ; il rencontre un groupe de chevaliers et de dames qui font pénitence et lui expliquent le sens de cette journée ; il décide de se confesser auprès de l'ermite.

2. V. 16.

3. On pense à l'ermite Ogrin, qui essaie de remettre Tristan et Yseut dans le droit chemin.

Dès qu'il est en chemin, le goupil retrouve sa véritable nature : l'indication sur le choix de l'itinéraire est significative ; la voie de gauche, c'est à la fois l'itinéraire habituel du renard en chasse, qui préfère les tours et les détours à la grand-route ; c'est aussi l'image même du dévoilement, si l'on se réfère aux *Voies de Paradis* et à l'exemple du carrefour d'Hercule¹. En même temps, le registre d'expression se modifie imperceptiblement et les considérations matérielles prennent le dessus. C'est avec des arguments très terre à terre — échapper à une mort inévitable et au garde-manger, à la vie pénible de bête de somme — que Renart décide le mouton, puis l'âne, à le suivre. Au passage, le récit est agrémenté par un tableau burlesque : l'existence harassante du mouton à qui incombe la charge d'honorer toutes les brebis. Il fait un contraste plaisant avec le discours très moral de Renart, manipulateur virtuose de tous les codes linguistiques et sociaux, qui prend à son compte les images et les tournures du langage édifiant, qui énonce une véritable philosophie du pèlerinage : « Dieu commande d'abandonner père et mère, [...] terre et herbe² », déclare-t-il au mouton avec un sens de l'à-propos qui fait penser au passage de la branche Va où il dépeint, devant Isengrin, le paradis à l'usage des loups. Le choix du mouton, animal victime par excellence, se double d'une allusion irrévérencieuse à l'agneau pascal.

Le mélange des registres caractéristique de l'écriture renardienne se retrouve dans les arguments destinés à convaincre les animaux de rencontre : un discours religieux sur le pèlerinage, imbriqué avec un discours parfaitement ciblé, qui propose des avantages purement matériels. La dureté de l'existence antérieure, avec laquelle Renart propose de rompre, rappelle, sur le mode cocasse, le thème de la « vallée de larmes » qu'il faut quitter pour faire son salut. L'amalgame est tel qu'on ne sait plus à quel type de raisonnement Belin finit par se rendre : « On ne contredit pas un pèlerin³ » peut sonner ironiquement, car l'idée d'échapper au couteau aura sans doute été aussi décisive que les réflexions théologiques du goupil. Le spectacle d'un renard prêchant la vie chrétienne à un mouton est, en lui-même, une scène de farce.

La première nuit du voyage, le premier péril renversent brutalement la situation : les motivations réelles se dévoilent, les égoïsmes se heurtent ; le pèlerinage se transforme en bombance, en beuverie, puis en jeu de massacre. Avec la première épreuve, la tombée de la nuit, chacun ne songe plus qu'à son confort. La remarque des vers 310-313 — ils trouvent dans l'« ostel Primaut » de la viande, du fromage, des œufs et de la bière « et tout ce qui convient à un pèlerin » — marque le changement de ton. La quête de l'hospitalité, devoir sacré, devient une scène de rapine, dans laquelle le goupil renoue avec ses habitudes de vol et de parasitisme. Les motivations spirituelles sont définitivement oubliées au profit du corps et de la franche lippée.

1. Voir, par exemple, la *Voie de Paradis* de Rutebeuf, quand le narrateur renonce à la voie facile et riante sur sa gauche (*Œuvres complètes*, Faral-Baştin éd., Picard, 1976, p. 343, v. 42-69) ; le chemin de gauche, celui des Vices, qui conduit tout droit à la Cité infernale, est choisi par le protagoniste du *Songe d'Enfer* de Raoul de Houdenc, éd. A. Scheler, *Trouvères belges du XII^e au XIV^e siècle*, réimp. Genève, Slatkine, 1977.

2. P. 154.

3. V. 239.

L'irruption du propriétaire met fin à l'orgie, et la branche s'achève par une confrontation violente, qui rappelle les dénouements familiers au *Roman de Renart* ; le loup est l'ennemi héréditaire, et la vision seule de Renart suffit à rendre fou furieux ce personnage impulsif et agressif. Le ton se fait épique, avec les injures, les termes comme « mar¹ » exprimant la menace et le défi, ou « fel² », les encouragements de Renart, les hyperboles ; le conteur esquisse des formules typiques de la chanson de geste, comme l'exclamation « qui donques veïst » ou « onques ne veïstes si fort assaut ». Le combat à la porte de la demeure de Primaud prend les accents d'une lutte aux portes de la ville assiégée. La ruse n'est pas un stratagème subtil, mais se limite ici au refus du combat direct et à l'entrebâillement, par trahison, de la porte, dans laquelle le loup se trouve coincé. Le conteur ne manifeste d'ailleurs aucune pitié pour celui qui ne fait que défendre son droit, et la fin de l'épisode a la cruauté ordinaire du *Roman de Renart* : le loup, « écervelé », ne sera pas vengé. En revanche, les compagnons de Renart font piètre figure : geignards, ils ponctuent l'aventure de leurs plaintes et de leurs craintes. Il est vrai que les mobiles qui les ont poussés à suivre le goupil n'encouragent pas à l'héroïsme.

L'entreprise ne pouvait s'achever que par un fiasco : Renart ne saurait atteindre le but de son pèlerinage et changer de vie sans renoncer à sa nature et détruire le cadre de la littérature animale.

Il y a un siècle, L. Sudre, dans son étude sur les *Sources du « Roman de Renart »*³, faisait de cette branche la plus ancienne du corpus, en raison de la simplicité de la narration. Son argumentation, fondée sur une vision naïve de l'« archaïsme », ne peut être retenue, comme l'a déjà montré L. Foulet. Le texte n'est pas moins savant que d'autres. Le livre IV de l'*Ysengrimus*⁴ raconte l'histoire de Renart — accompagné de la chèvre Bertiliana, du cerf Rerardus, du bouc Berfridus, du « satrape des béliers » Joseph, de l'âne Carcophas, etc. — partant en pèlerinage et repoussant une attaque d'Ysengrin aidé de toute sa tribu. L. Foulet tire parti de cet épisode pour appuyer sa thèse de l'origine cléricale du *Roman de Renart*. La postérité de cet épisode est particulièrement féconde dans les « Renart » byzantins⁵.

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

Dans l'article mentionné ci-dessous, le numéro « VIII » désigne la branche qui porte le numéro « IV » dans la présente édition.

SPITZER (L.), « Die Branche VIII des *Roman de Renart* », *Archivum Romanicum*, XXIV, 1940, p. 205-237⁶.

1. V. 346.

2. V. 343.

3. *Les Sources du « Roman de Renart »*, Paris, 1892.

4. V. 1-810.

5. « Légende de l'âne respectable », « Belle histoire de l'âne, du loup et du cheval », deux textes en vers, issus d'une version tardive du xiv^e siècle.

6. L'article de Spitzer est une analyse fine et soigneuse de cette branche, mais comporte quelques erreurs matérielles (le loup est appelé Isengrin, la *Vie de Saint Louis* ne parle pas du vendredi comme jour de départ du chroniqueur à la croisade, etc.).

NOTES ET VARIANTES

Page 149.

a. Ici se termine le folio 35 de H - colonne d, vers 1-32. Le manuscrit C comporte une rubrique : Ci conmance le pelerinage renart con il ala a rome . ♦♦ b. Vers 14 dans B, C et Mar. : Si s'eslessa par la bruiere .

Page 150.

a. Folio 36 de H - a, vers 33-73 ; b, 74-114 ; c, 115-155 ; d, 156-196. ♦♦ b. haut[exponctue]ns H ♦♦ c. Vers 35-36 dans C : La ou je savioie les huis / Des cras chapons et de gelines . ♦♦ d. moi la covenoit venir B, C ♦♦ e. ocis en traïson B, C, Mar. ♦♦ f. N'o je riens H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits et plus particulièrement C qui donne pour ce vers et le vers suivant : N'oi je voir se de l'autrui non / Se je peüsse or m'en repent . ♦♦ g. ne jone ne chanu C

1. Pour *peoillier*, voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, qui traduit « peler » ; J. Dufournet propose en note « picorer » ; dans la mesure où le verbe renvoie à *peoil* (du latin *pediculum*) ou à *pel* (« le poil », *pellis* en latin) et qu'il n'y a pas d'incompatibilité physique ou zoologique, l'épouillage par les poussins donne ici un tableau plaisant du goupil en Pays de cocagne.

2. Comme toujours, dans le schéma de la confession de Renart (le regret prend en effet l'allure d'un examen de conscience), on glisse insensiblement à la vantardise cynique, au palmarès des exploits passés ; il s'agit là d'un excellent moyen pour rappeler des épisodes d'autres branches et, pour le narrateur, de se situer dans la continuité du cycle.

3. L'allusion renvoie à la branche Ia (cortège funéraire de dame Coupée), v. 300 et suiv.

4. Le monologue commence et finit par une déploration (v. 17 et 51-54). Pourtant, le *planctus* s'efface rapidement devant un tout autre registre. L'évocation du passé ne va pas sans complaisance : comme la Belle Heaulmière de Villon ou la Vieille de Jean de Meun (voir, dans le *Testament* de Villon, les « Regrets de la belle Haumière », str. XLVII-LVI, *Œuvres*, éd. A. Longnon, Champion, 1992, p. 26 et suiv. ; le *Roman de la Rose*, le discours de la Vieille à Bel Accueil, éd. A. Strubel, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 1992, p. 756 et suiv., v. 1286 et suiv.), Renart se remémore avec une certaine fierté les exploits accomplis au temps de sa « jeunesse folle » ; notons que cet orgueil porte essentiellement sur les actions d'éclat du voleur de poules. Le « péché » se pare des couleurs de la prouesse, il est d'emblée excusé par la jeunesse et son exubérance, par la « nature ». La satisfaction que tire Renart de son impunité et les souvenirs attendris de bombance tiennent autant de place dans ces propos que le repentir ; nous avons là une similitude avec l'effet souvent recherché dans les épisodes de « confession Renart », qui sont, eux aussi, l'occasion de vantardises sur les mauvais tours joués à droite et à gauche. Une allusion précise à l'épisode du meurtre de Coupée (v. 44-48), qui fait partie des forfaits les plus souvent reprochés au goupil, renforce encore ce parallèle.

Page 151.

a. avra[i *exponctue*] H. C donne il a pardon . ♦♦ b. trover / Qui la penitance m'enjoigne C ♦♦ c. En a i vien guerguinois H ; nous corrigeons d'après C et

les autres manuscrits, cette leçon n'ayant pas de sens. ♦♦ d. Q'uns bons crestiens i avoit B, C, Mar. ♦♦ e. veroil C ♦♦ f. Vers 101-102 dans C: Diex le set que puis n'i fus tu / Qu'a cest estre de miex n'en fu .

1. Littéralement : « ne grogne pas » ; c'est le contexte qui conduit la quasi-totalité des traducteurs à donner au verbe le sens de « mentir », « raconter des histoires ».

2. Nous gardons la tournure latine, d'une orthodoxie grammaticale douteuse : il s'agit de *in nomine domini* (« au nom de Dieu »), transformé selon l'évolution phonétique romane (*dominus* donnant *dam* / *dan* : voir *domina*, « dame ») mais bien écorché par le saint homme.

Page 152.

a. Vers 110 dans C: Biax amis dist il o t'asié . ♦♦ b. Vers 116 dans C: Et les oues quant les trouvoie . ♦♦ c. Desloialment H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 122-123 dans B, C et Mar.: Par amors li fis espouser / Hersent la bele ma seror . ♦♦ e. poissons C ♦♦ f. Vers 141 dans B: Et si li peliça la pel : vers 141 dans C: Qui li repeleiça sa pel : vers 141 dans Mar.: Et molt li peliça la pel .

1. Le contenu de cette confession renonce au ton jubilatoire et aux fanfaronnades que l'on a pu apprécier, par exemple, dans la branche précédente. Il s'agit, en effet, de la seule fois où le confesseur est un humain, et non un comparse animal, milan, blaireau ou âne. Le péché consiste moins à manger des poules — après tout, c'est la « nature » du renard — que de les capturer par trahison et de les gober avec gourmandise. Voir par exemple, dans le *Bestiaire* de Guillaume le Clerc, le chapitre consacré au renard : « Vous avez tous suffisamment entendu parler de la manière dont Renart volait, d'ordinaire, les poules de messire Constant des Noues. Le goupil aime à faire retentir ses mâchoires, en toutes saisons, du bruit des poules et des chapons. Il vit constamment de pillage, de larcin, de tromperie, tant il est traître et d'une race méprisable », *Bestiaires du Moyen Âge*, éd. G. Bianciotto, Stock, 1980, p. 90-91.

2. L'épisode renvoie à la branche XIII, v. 668 et suiv., où le loup porte le nom de Primaut.

3. Les autres manuscrits (sauf B) portent la leçon « poissons », plus sensée (voir var. e). Sans doute y a-t-il ici une confusion entre deux épisodes de la branche X, le vol des harengs et des anguilles aux marchands de poisson (début de la branche, v. 24 et suiv.), et la pêche dans l'étang gelé (v. 379 et suiv.).

Page 153.

a. Vers 151-153 dans C: Mout ai faites de tricheries / De larrecins de roberies / Bien sai qu'escumenié sui . ♦♦ b. Après le vers 172, B et C ajoutent quatre vers: Car il se crient mout de sa pel / Toït passeroit par tel chastel / Ou il s'estovroit herberger / Et de sa pel treü lessier . ♦♦ c. Vers 173 dans C: Le grant chemin torna a destra . ♦♦ d. Tant ot mengié que B, C

1. Littéralement : « un grand fardeau » ; le pèlerinage est, en effet, une entreprise de longue durée, hasardeuse et pénible (traversée des Alpes ou des Pyrénées, de la Méditerranée, insécurité) ; le pèlerin fait son testament avant de partir.

2. C'est là l'uniforme du pèlerin : un sac pour les provisions, un bâton pour la marche. Avec cette première protestation contre la pénitence

imposée, le pèlerinage fait partie des peines classiques (les lettres de rémission accordées par le roi comprennent souvent la condition d'un pèlerinage ; voir *Cahiers de Fanjeaux*, n° 15, *Le Pèlerinage*, Toulouse, E. Privat, 1980). Renart donne le ton de ce que sera son voyage : une progressive dégradation de l'idée initiale.

Page 154.

a. Vers 189 dans C : Onques puis que soi brebis luire , avec doublet à la rime au vers suivant. ♦♦ b. A ses seors et a leur prise B, C, Mar. ♦♦ c. Folio 37 de H - a, vers 197-237 ; b, 238-278 ; c, 279-319 ; d, 320-360. ♦♦ d. Vers 217 dans B, C et Mar. : J'ai esté a un dieu fael . ♦♦ e. ferere expunctué dans H.

1. Les Rogations se déroulent pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, donc en mai, pour attirer la bénédiction divine sur les champs.

Page 155.

a. Que de vingt et soisante nuef C ♦♦ b. Vers 236 dans B, C et Mar. : Ne chaucement de ta pel . Les vers 237-238 manquent dans C. ♦♦ c. Je le vos otroi dist C ♦♦ d. Vers 254 dans C : Ains volons soffrir martire .

1. Le verbe *meürer* signifie « mûrir », « devenir sage » au figuré. Le discours lénifiant de Renart fait référence aux paroles de l'Évangile, mais introduit un dérapage comique avec l'allusion à l'herbe ; le procédé est le même que dans la séquence du « Puits », lorsque le goupil évoque le Paradis *adusum lupi*.

2. Voir Luc, xv, 7, et Matthieu, xviii, 13.

3. Cette apparition burlesque d'un « ecclésiastique » incarné par l'âne rappelle le légat papal représenté par un chameau dans la branche Vc. L'assimilation a des connotations multiples et d'abord religieuses : l'âne, symbole d'humilité, fut la monture du Christ pour l'entrée à Jérusalem, comme il fut celle de la fuite en Égypte ; dans la tradition apocryphe, il figure dans la crèche avec le bœuf, autre emblème de patience. Après avoir été un animal noble, dans la Bible et les civilisations orientales, il devient objet de dérision avec les Grecs et les Romains : les fables de Phèdre en font l'animal ridicule qui interviendra si souvent chez La Fontaine. L'association avec l'ignorance et l'obstination butée — Brunetto Latini, par exemple, signale qu'il y a « maints proverbes touchant sa négligence et sa sottise » (*Li livres dou Tresor*, éd. F. Carmody, Los Angeles, 1948, livre I, chap. 176) — ajoute la note comique et satirique ; l'ignorance fait partie, avec la luxure, des tares traditionnellement attribuées aux curés et aux moines des fabliaux, farces et nouvelles ; ce détail est corsé par une allusion grivoise à la virilité et à la lubricité de la bête.

Page 156.

a. Vers 266 dans C : Lors ne dureras nis en l'ombre . ♦♦ b. Vers 271-274 dans C : Dist bernars je ne le feroie / Se assez a mengier n'avoie / Si avras dient il par foi / Lors s'en vont ensemble tuit . B et Mar. procurent la même leçon que C pour le vers 274. ♦♦ c. Les vers 275-276 manquent dans C. ♦♦ d. pristrent il B, C, Mar. : orent il D ♦♦ e. belin C ♦♦ f. ce dit sire bernart C ♦♦ g. Vers 296 dans C : Si seron honiz demanois .

1. Quant à l'« archiprêtre » Bernard, qui incarne la gent ecclésiast-

tique, il n'a qu'un seul souci, celui de bien manger. Les deux vers qui introduisent le personnage sont un raccourci des possibilités expressives de l'anthropomorphisme : la rupture entre le vers 243 et le vers 244 (« Quand ils voient Bernard, l'archiprêtre, en train de brouter les chardons dans un fossé ») est accentuée par la rime *archepêtre / pêtre*. La formule par laquelle l'âne salue Renart (« que Dieu te bénisse », v. 247) est parfaitement adaptée à son état et à sa dignité ; le double sens de *maltalent* (« dépit », « mauvaise intention ») souligne, s'il le fallait, le peu de crédibilité du nouveau déguisement de Renart ; nous sommes loin, désormais, des bons sentiments du début de la branche.

2. Voir var. *d*. Les autres manuscrits proposent des formes du verbe « prendre » au sens de « capturer » ; le verbe *prisier* n'est pas absurde ici, dans la mesure où l'âne et le mouton sont peu intéressés par ce type de victuailles.

3. Dans deux branches (XIII et IV), le nom du loup est Primaut et non Isengrin ; ici, on trouve l'un et l'autre, associés à Hersent (voir v. 119 et suiv. ; v. 147 et suiv.).

Page 157.

a. Vers 302 dans B, C et Mar. : Bien sai qu'il nos herbergera . ♦♦ *b. Vers 325-326 dans C :* Des pelerins qui laienz erent / Un petitet s'en aresterent . ♦♦ *c. Sire ysengrin dont ne sez tu* C ♦♦ *d. Vers 336 dans C :* Ceus avon en nostre garde *à la rime avec* asne .

1. Le narrateur, par la prolepse des vers 304-306, signale le changement définitif de scénario : nous sommes désormais en terrain familier, avec le mauvais tour perpétré aux dépens du loup, la situation désespérée, le stratagème de Renart. La fin de la branche IV ne diffère plus guère de celle d'autres récits : bagarre, course poursuite, tous les ingrédients sont là.

2. Les trois compères, à qui la boisson fait oublier leur idée première, à l'instar des animaux musiciens de Brême, chantent à tue-tête. L'imitation burlesque de la polyphonie sacrée est un motif plusieurs fois évoqué dans le corpus renardien, avec le chat dans « Les Vêpres de Tibert », avec le loup dans l'histoire de Primaut, dans la branche XIII. Plus de trace, maintenant, de religion, et l'on supposera que ce ne sont pas des cantiques qu'entonne le chœur improvisé. Cette scène, brièvement esquissée, est le dernier symbole d'une collaboration et d'une harmonie qui vont bientôt voler en éclats. Il s'agit là d'une véritable polyphonie à trois voix : *tenure* (« mélodie »), *organum* (« voix de basse ») et *treble* (« octave haute ») ; on pense ici aux cérémonies de « La Mort de Renart », (branche XVIII, v. 580 et suiv.), longuement décrites en termes techniques. La présence de l'âne renvoie à une image célèbre, celle de l'âne musicien (représenté avec une lyre), analysée par Émile Mâle (*L'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1928, p. 339), inspirée d'une fable de Phèdre. L'âne à la lyre figure avec d'autres animaux musiciens à la collégiale Notre-Dame de Beaune, par exemple, ainsi qu'à Nantes, Brioude, Aulnay, Chartres. On trouve, de même, l'âne disant la messe à Aulnay, en compagnie d'un bouc. Le thème parodique des animaux musiciens est célèbre par l'histoire des « Musiciens de Brême », qui est bien connue dans la tradition des contes allemands.

Page 158.

a. *Après le vers 348 il manque dans H un vers, que voici d'après C* : Tuit sonmes mort sanz nul retor . *Dans ce passage, H a refait les rimes.* ♦♦ b. *Vers 350-351 dans C* : Car bien itron de cest touel / Se volez croire mon conseil . *B et Mar. donnent la même leçon que C pour le vers 351.* ♦♦ c. *Le vers 353 manque dans B, C et Mar.* ♦♦ d. *Vers 354-355 dans C* : Renart ja es tu si bon mestre / Que en cest leu nos amenas . ♦♦ e. *Folio 38 de H - a, vers 361-401 ; b, 402-442 ; c, 443-472.* ♦♦ f. *Vers 367 dans C* : Assez fu miex que en prison .

Page 159.

a. *Les rimes des vers 407-408 sont interverties dans C.* ♦♦ b. *montez [r. 411] / Se vos volez de vos pensez / Renart monta en l'arbre sus / Quant il virent qu'il n'i a plus / A molt* C. *B et Mar. donnent la même leçon que C pour le vers 412.* ♦♦ c. *Vers 414 dans C* : Desus deus branches s'encroerent .

Page 160.

a. *Les vers 419-420 sont intervertis dans C.* ♦♦ b. *sont [assis exponctue] cochié H* ♦♦ c. *nes H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.* ♦♦ d. *Vers 435-436 dans B, C et Mar.* : Or vos tornez qar je vos les / Cil se tornent tout a un fes . ♦♦ e. *bernart [r. 446] / Et li leu s'enfuient grant erre / Tout le chemin s'en vont a destre / Et por* C

Branche V'

NOTICE GÉNÉRALE

La branche qui occupe la cinquième position dans notre manuscrit est l'une des plus réussies du *Roman de Renart*, par sa cohérence, par la richesse des références et des allusions. Le regroupement, par le manuscrit H, du « Puits » (*Martin IV*), avec l'épisode du grillon (*Martin V*) et le récit plus long de l'« Escondit » (*Martin Va*), est tout à fait original dans la tradition.

Cet ensemble a une apparente unité. L'aventure du puits se termine, comme souvent dans le *Roman de Renart*, par une situation ouverte : Isengrin guéri jure vengeance et le conteur annonce un prochain revirement de situation :

*Se dans Renart passe les pors,
Et cius le truiſt dedens sa marche,
Sachiés qu'il li fera damaige¹ !*

Cette prolepse autorise un enchaînement sans solution de continuité, qui laisse simplement en suspens une durée vide, un laps de temps indéterminé :

*Un jor issi fors d'une lande
Y sengrins por querre viande²*

1. Branche Va, v. 552-554.

2. Branche Vb, v. 555-556.

De même, le dénouement de la double histoire du jambon et du grillon ménage une suite : le loup est mis à mal par les chiens, sous les yeux de Renart, ravi de cette compensation à l'humiliante mésaventure du jambon ; il conçoit, une fois de plus, de sombres desseins contre le goupil :

*Lors li remembre de Renart [...]
 Porpense soi par quel affaire
 Li puisst anui et corouze faire¹.*

La méditation d'Isengrin conduit sans trop de peine à l'entrée en matière de « L'Escondit » : le loup ressasse sa rancune et se rappelle le forfait par excellence de Renart, le viol d'Hersent ; il s'en prend alors brutalement à son épouse :

*Lors s'est apensés d'une cose
 De coi sa feme en son cuer cose²*

L'absence de toute séparation visible dans le manuscrit correspond bien à l'homogénéité superficielle de la narration. Nous avons ici une belle illustration des possibilités d'exploitation offertes par les motifs de début et de fin de branche.

L'habileté de ces transitions sans heurts ne doit pourtant pas faire oublier que cette longue séquence de 1 958 vers, placée sous une letrine unique par le manuscrit *H*, est un conglomérat de trois récits qui ont leur autonomie, leur style et sans doute leur origine propres. Nous les présentons, par conséquent, en trois entités distinctes, afin de ne pas rompre avec la tradition éditoriale.

Les registres d'expression et les thématiques sont, en effet, bien différents de l'un à l'autre : subtile parodie littéraire et religieuse dans le « Puits » ; démêlés simplistes et juxtaposés du goupil avec le loup et un autre animal (le jambon et le grillon, deux échecs successifs) dans Vb, à la manière de notre branche VII ; un « jugement de Renart » à la Cour de Noble, enfin, dont l'arrière-plan féodal et institutionnel renvoie à la branche I.

ARMAND STRUBEL.

Branche Va

LE PUIITS

(*Martin IV, Roques II, FHS XXIII*)

NOTICE

Cette séquence commence sur le rythme alerte d'un récit où le conteur annonce « une branche et un seul gaber³ », un seul tour joué par Renart ; ce tour consiste à ressortir d'un puits dans lequel le goupil est tombé, en y faisant entrer le loup, grâce au mécanisme des seaux. Autour de ce

1. Branche Vb, v. 940-945.

2. Branche Vc, v. 946-947.

3. V. 19.

noyau, la quête de nourriture, par Renart, dans une abbaye de Cisterciens, et les mésaventures d'Isengrin découvert par les moines. Le texte est construit sur le schéma binaire de l'aventure dans le monde des hommes, d'une part, et de la confrontation des animaux entre eux, de l'autre. Mais au lieu de faire simplement se succéder les deux types de séquences, comme les branches III, X ou XVII, il organise la matière de façon très symétrique, en trois temps : Renart dans le monde des hommes (l'abbaye) ; Renart et Isengrin ; Isengrin et les hommes (les moines).

De dimension modeste — cette branche ne compte que 554 vers dans le manuscrit *II* —, « Le Puits » témoigne d'un travail littéraire remarquable.

La construction soignée du récit mérite que l'on s'y attarde un peu : les symétries et équilibres qu'on y découvre si volontiers aujourd'hui pourraient être suspectes d'anachronisme et traduire une fascination hors de saison pour les modèles scolaires modernes. Or, le découpage proposé par le copiste du manuscrit *II*, par les lettrines des vers 107, 149, 249, 369, 469, correspond aux articulations principales de la narration, qui est ainsi distribuée en six blocs : le prologue et le trajet ; la capture des poules ; le puits ; le dialogue entre la « voix d'outre-tombe » et Isengrin ; les moines et le loup ; l'épilogue qui montre Isengrin de retour chez lui. L'unité de la branche est d'abord une unité de lieu : le puits qui trompe d'abord le goupil puis le loup. Cette cohérence fondamentale de l'ensemble favorise les effets de parallélisme, dont l'exemple le plus spectaculaire est la reprise pour Isengrin du scénario de « Renart au puits », avec les mêmes formules, mais aussi avec des décrochages burlesques.

Le prologue est ponctué par les quatre occurrences de l'adverbe « or¹ », qui marquent les quatre étapes de la mise en scène du récit : établissement de la situation de communication et définition du registre ; utilité et enseignement à tirer du conte ; annonce du sujet et définition du protagoniste ; distique de transition à la narration proprement dite. La scansion du texte tout entier par l'adverbe temporel et logique « or² » est un indice de la présence du « discours », qui accompagne constamment le « récit », dont les articulations chronologiques sont des adverbes comme « lors », « puis », « atant ». Les événements racontés sont, en permanence, mis en situation par un conteur qui s'adresse à son public : les apostrophes soulignent les péripéties ou les transitions, commentent et amplifient, prédisent une fin attendue³. Tous ces éléments qui appartiennent au « style de la sympathie », selon l'expression de J. Rychner⁴, ne sont pas propres à cette branche, mais ils sont habilement mobilisés pour la dramatisation, l'identification du public au héros ; en revanche, on ne trouvera guère ici de jugements sur le comportement de Renart, sur sa perversité. La troisième partie du prologue traduit assez l'ambiguïté de la position du narrateur face à son personnage.

1. V. 1, 8, 18 et 33.

2. On le retrouve aux vers 100, 107, 121, 149, 178, 183, 189, 193, 195, 424, 447, pour souligner des moments essentiels de l'action.

3. Voir respectivement v. 200, v. 326, v. 400 et v. 447.

4. Voir J. Rychner, « Renart et ses conteurs ou le style de la sympathie », *Travaux de linguistique et de littérature*, IX, 1971, p. 309-322.

La rhétorique du prologue est parfaitement maîtrisée : les premiers vers font effet de *captatio benevolentiae* et d'annonce du registre d'expression ; le conteur précède les désirs du public, il propose un texte destiné à faire rire. La fiction de la communication directe et orale offre une transition pour un autre motif canonique de l'exorde : que chacun se taise, car l'inspiration est là ! L'éloge du sujet s'articule tout naturellement sur cet appel : il ne s'agit pas seulement de plaire mais aussi d'instruire¹, et la matière renardienne, pour qui sait la comprendre, est riche d'enseignements. Le refus de l'intention didactique, exprimé dans les vers 3 à 5, par le rejet de l'hagiographie et du sermon, n'empêche pas que l'on puisse, même à travers le conte à rire, découvrir une sagesse. Dans la « folie » du jongleur², qui ne pense qu'à amuser, réside une sagesse profonde, inattendue de la part de celui qui prend l'option de relater un mauvais tour du goupil (un « gabet ») et de composer une nouvelle « branche » du *Roman de Renart*. Dès lors, l'horizon est bien circonscrit : le ton est donné, le lien est fait avec le corpus. Toutes les composantes sont en place : le conteur avec son enthousiasme et sa sagesse, le public avec ses attentes et sa connaissance de la littérature, la matière avec sa tradition et ses particularités.

Mais quelle sagesse attendre de Renart ? L'éloge de la matière se poursuit par une séquence enthousiaste et vaguement inquiète sur les qualités du protagoniste, enfin nommé : « il s'agit de Renart³ », figure bien connue ; la familiarité du public avec ses frasques crée à la fois une complicité et l'occasion d'une réflexion sur ce qu'implique le choix d'un tel acteur. Avant même que le nom ne soit prononcé, une périphrase définit sa compétence, son essence même : « l'expert en ruses⁴ ». Et c'est bien là toute la question : le maître est redoutable à fréquenter, son exemple déplorable⁵, et pourtant, il incarne une forme paradoxale de sagesse⁶. Les traits énumérés sont autant de défauts et de périls pour qui se trouve confronté à lui, et en même temps, il y a dans ses aventures bien des leçons à retenir. Le martèlement du patronyme « Renart » manifeste la fascination trouble pour la puissance de cette ruse qui triomphe de tout, la sympathie pour l'intelligence espiègle, et la crainte devant ses pouvoirs.

En ce monde, il n'y a pas de sagesse qui mette à l'abri de toutes les mésaventures. C'est parce que le personnage est faillible que le récit existe : la supériorité de Renart est toujours remise en jeu par le hasard des coups de Fortune. Les vers 31-32 annoncent le moment où le narrateur fait le bilan des erreurs du goupil, en fâcheuse posture au fond du puits. La branche sera donc, comme le précisent les deux derniers vers du prologue, une illustration de cette loi : une épreuve (« mesestance », « pesance ») due à un moment d'imprudence, à un manque de vigilance, un défi à la sagesse de Renart, et qui arrive comme un malheur subi, et non comme un défi voulu. L'embrayage de la narration elle-même se fait sans solution de continuité par la formule : « or vous dirai », symétrique de l'expression liminaire : « Or me covient tel cose dire ».

1. V. 7 et v. 12.

2. V. 14.

3. V. 21.

4. V. 20.

5. V. 26.

6. V. 29.

Le prélude — c'est-à-dire les vers 35-148 — exploite un canevas fréquent dans le *Roman de Renart* : le départ de Renart, qui, avec la faim pour seule motivation, se met en chemin, erre longuement et finit par trouver le lieu de ses exploits ; mais le terrain de chasse oppose des obstacles apparemment infranchissables, jusqu'à ce que le hasard offre le moyen d'entrer et de faire bombance. Le motif de l'itinéraire est développé sur trente vers, sans véritable péripétie, retardant d'autant le début de l'action : on peut donc s'interroger sur sa fonction. Le quatrain qui introduit le récit apporte quelques éléments de réponse : Renart sort de chez lui, « en autre terre¹ », afin de trouver sa provende. Le verbe « porquerre » qui est utilisé ici fait songer au terme fétiche du roman, celui de « quête² », qui désigne l'errance et la disponibilité du chevalier parti de la Cour pour affronter les dangers.

La quête de Renart est, cependant, bien ciblée, et sa motivation n'a rien à voir avec le désir de prouesse qui pousse sur les chemins les émules de Lancelot, Perceval ou Yvain. Pourtant, il n'y a pas ici de procédé de parodie systématique, mais un parallélisme qui fait apparaître les divergences : le départ de la tanière et celui de la Cour, le chemin tortueux et le trajet direct, la recherche de nourriture et celle de valeurs abstraites, le mauvais pas ou le mauvais tour et l'épreuve qualificatrice, le résultat pour la collectivité, souvent lésée par le goupil, tandis que le sacrifice du chevalier lui est bénéfique. L'aventure chevaleresque constitue un arrière-plan discret mais permanent.

L'itinéraire est décrit avec un luxe de détails, sur les allures et les lieux traversés, dont la portée est très différente de celle qu'on attendrait dans un œuvre littéraire moderne. Ce décor, paradoxalement, ne correspond à aucune précision topographique : terres labourées, prés, fourrés, lisière du bois sont un condensé emblématique de l'espace où vit et sévit Renart, la campagne cultivée avec ses fermes et ses abords boisés. Les allusions aux attitudes et postures renvoient à l'animalité concrète du personnage, dont on s'éloignera progressivement au cours de la narration. Si Renart se met en route, c'est pour sa pitance et parce que son ventre le fait cruellement souffrir.

Les besoins bruyamment manifestés par son estomac, la nécessité de la survie de la famille sont un leitmotiv du *Roman de Renart*, qu'on a pu qualifier d'« épopée de la faim ». La branche Va brode largement autour des effets pathétiques de ce manque initial³. Si le conteur renonce au tableau dramatique de la famille Renart en proie aux affres de la famine⁴, il choisit de privilégier les souffrances physiques du goupil, et se souvient sans doute de l'apologue des « Membres et de l'Estomac », quand il fait allusion au ventre et viscères qui se demandent ce que font les pattes et dents⁵. Cette insistance a plusieurs significations : elle met en évidence la

1. V. 36.

2. Un passage fameux de Chrétien de Troyes, dans le *Chevalier au Lion*, définit parfaitement cette quête chevaleresque : Calogrenant explique au monstrueux gardien de taureaux qu'il est un chevalier qui cherche l'introuvable : « Je sui, ce voiz, uns chevaliers / Qui quier ce que trover ne puis » (v. 356-357), voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 347.

3. V. 37-38, v. 43-44, v. 48, v. 49-56.

4. Voir par exemple au début de la branche VI et de la branche XVII.

5. V. 52-54. Sur l'apologue de Mennienus Agrippa, voir n. 4, p. 164.

nature animale de Renart et relativise sa responsabilité dans les péripéties auxquelles il s'expose ; elle trahit les préoccupations d'une société de pénurie, toujours à la merci de la disette, pour qui le Pays de cocagne reste un rêve paradisiaque ; elle offre, comme les fabliaux, un contrepoint à la discrétion habituelle des genres nobles sur la vie matérielle et l'alimentation.

Pourtant l'errance ne dure pas. Le village, la ferme opulente ou le couvent finissent toujours par apparaître au bout du chemin. Une clôture suffit à désigner l'installation humaine, lieu de l'aventure. Si ce n'est pas un château, mais une abbaye de moines blancs, de Cisterciens, et plus exactement sa grange, elle présente à première vue toutes les caractéristiques du château : véritable forteresse¹, elle défend ses richesses derrière ses murs et son fossé. La formule du vers 68 : « où Renart a l'intention de faire une joute », empruntée au vocabulaire de la chevalerie, accentue encore la ressemblance. Cependant, ce n'est pas le clin d'œil à la situation du chevalier au pied du château aventureux qui paraît essentiel ici. L'évocation complaisante de l'opulence des moines² est un trait satirique : leur conception de la charité laisse à désirer, puisqu'ils sont résolus à ne rien se laisser enlever, même par la force, et l'abondance de biens matériels dont ils jouissent donne une idée de leur austérité.

La référence explicite à l'ordre de Cîteaux n'est sans doute pas anodine. Parmi les douze versions qui sont connues, en six langues différentes, de cette histoire, notre branche est la seule à la retenir, et aucune raison contraignante n'obligeait à placer les exploits du goupil dans un cadre aussi précis. Mais les Cisterciens font souvent l'objet d'attaques autour des années 1178, pour leur *avaritia*, leur amour des biens matériels en contraste avec la rigueur de leurs règles, alors qu'ils ont été fondés en réaction au luxe et à la puissance temporelle des Bénédictins³. La richesse agricole affichée de ce couvent, son architecture même ne laissent guère de doute sur le sens de l'allusion. Ainsi se met en place un thème qui parcourt tout le texte : les moines sont disqualifiés avant même leur apparition ; leur laxisme se manifeste par la négligence de la porte laissée ouverte⁴. Les appréciations, ironiques de la part de ces larrons, que porte Renart sur leur « félonie⁵ » et Isengrin sur cet endroit où « habitent les démons⁶ » relèvent de la même inspiration.

L'aventure prend forme, et le vocabulaire acquiert une coloration de plus en plus anthropomorphique. Devant l'obstacle, Renart est « tous abrivés de faire assaut⁷ », même s'il ne s'agit que d'un poulailler, et que le résultat de l'attaque est la capture de « gelines » et de chapons. Un hasard providentiel, le « guichet » ouvert, supprime les difficultés matérielles.

1. V. 69-76.

2. V. 77-78 et v. 81-83.

3. Robert de Molesne prônait, en effet, le retour à la règle simple de saint Benoît, à la solitude et à la pauvreté. Les abbayes cisterciennes s'établissent loin des lieux habités, dans les vallées marécageuses et les forêts, et imposent à leurs moines un dépouillement total, le bannissement de toute commodité de nourriture et de vêtement. Mais pour garantir son indépendance par rapport aux puissances séculières, le monastère possède des biens fonciers.

4. V. 97.

5. V. 105.

6. V. 210.

7. V. 86.

C'est alors, à l'instant où le prédateur arrive à ses fins, que la vie intérieure du goupil entre en scène. Perplexité, hésitations, aller et retour : sans que le procédé, éminemment romanesque, du monologue délibératif soit sollicité, nous en avons l'équivalent dans ce moment de réflexion qui précède l'action¹. Renart adopte l'attitude qui le distingue de la pure animalité : il se met à réfléchir, il « se porpense² » : le terme est réservé aux opérations mentales de calcul, de prévision, d'élaboration de stratagèmes.

Le glissement vers le discours indirect est révélateur : une sorte de monologue intérieur se met en place aux vers 101-106, et crée une certaine ambiguïté ; le jugement sur la félonie des moines exprime évidemment le point de vue de Renart, mais sa subjectivité est gommée et la proposition pourrait être mise au compte du narrateur. Le retour au récit se fait grâce à une formule lourde de connotations littéraires : « Cui caut ? » est fréquemment utilisé dans le style épique, dans les situations de catastrophe inéluctable, où la résistance individuelle, tout comme la plainte, serait vaine³. Une magistrale exclamation met un terme à cet intermède : « Tout est en aventure ! » ne déparerait pas comme conclusion d'un discours où, après avoir pris la mesure des risques, le personnage épique ou romanesque se lancerait bravement dans l'action.

Mais il n'en est rien. Le narrateur, par l'accumulation de comportements significatifs et par leurs motivations — crainte et nécessité —, trace alors le portrait d'une sorte d'« antihéros », impression renforcée par la rupture avec la fière déclaration du vers 106. C'est le retour à la condition animale de Renart, qui offre, avec le vers 111, un thème constant du *Roman de Renart* : l'image d'un protagoniste que ses expériences n'instruisent pas. Loin de l'esprit de sacrifice et de renoncement qui caractérise le héros romanesque, la souffrance et l'épreuve n'ouvrent pas pour Renart la voie de la perfection.

À la scène du massacre des poules, traitée sans longs détours, qui fait apparaître la trahison et la méthode retorse propres au goupil, succède la brève relation de la prédation et du festin. L'action est silencieuse et instantanée, et sa rapidité rendue par l'usage de l'accompli⁴ ; pas de cruauté inutile, car c'est la loi de la nature. Le sadisme de Renart ne se manifeste pas dans ces situations, il s'exerce à d'autres occasions, dans l'humiliation des victimes qu'il a trompées. Un détail troublant intervient alors : le goupil a tué trois poules, et en dévore deux sur place, réservant la dernière à un usage moins animal, puisqu'il « a l'intention de l'emporter pour la cuire⁵ » ; le trait anthropomorphique, après l'allusion au bruit des mâchoires du fauve, provoque un de ces effets de rupture caractéristiques du *Roman de Renart*, gratuit, semble-t-il, car cette troisième poule ne réapparaîtra plus dans la suite. D'autres versions de l'histoire en tirent un meilleur parti narratif⁶. Mais le narrateur a des ambitions plus élevées que cette cohérence superficielle.

1. V. 100-120.

2. V. 115.

3. Ainsi, quand Charlemagne arrive trop tard à Roncevaux, et qu'il découvre le cadavre de son neveu Roland, v. 2411, laisse 177 : « De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet ? » (« Mais à quoi bon, puisque personne ne répondit »). Voir la *Chanson de Roland*, éd. J. Dufournet, GF. Flammarion, 1993, p. 248.

4. V. 136.

5. V. 138.

6. Voir la Notice de la deuxième version du « Puits », p. 1031-1032.

La soif causée par le festin relance le récit et offre une transition bienvenue : à l'instar du premier épisode, celui du puits est déclenché par la nécessité physiologique, et la satisfaction du besoin se heurte, là aussi, à des difficultés : l'eau est inaccessible, comme l'était le poulailler. Mais très vite, le registre d'expression change. Après une scène riche en notations matérielles et concrètes, une échappée poétique, un jeu d'ombres font perdre de vue le mobile initial. La rupture en est d'autant plus brutale, et le mystère s'achève en farce : Renart, au fond du puits et le pelage mouillé, en est réduit à gloser sur les limites de son intelligence. Les deux temps partagent également la séquence de 51 vers¹ et la part réservée aux rêveries de Renart, qui font oublier provisoirement sa nature, n'est qu'un intermède.

Tout le scénario dépend désormais d'un mécanisme, celui des deux seaux et de la poulie, présenté comme extraordinaire². L'apostrophe qui souligne son caractère exceptionnel confirme son rôle dramatique : depuis l'instant où Renart est descendu dans un seau, jusqu'à ce que les moines retirent Isengrin du puits, en passant par le moment où les seaux se croisent, la logique narrative est celle d'un mouvement de va-et-vient résumé au vers 157, de l'alternance des chutes et des remontées, qui est à l'image des vicissitudes de l'existence. L'exploitation habile des propriétés matérielles et symboliques de l'objet confère à cette branche une cohérence particulière³. Renart, pourtant, ne songe pas à profiter des merveilles de la technique pour étancher sa soif. Pour que le spécialiste des pièges se laisse prendre, il faut un détour plus subtil.

L'évocation de Renart penché sur la margelle et perdu dans ses contemplations est elliptique : l'attitude très humaine qu'on lui attribue — il est « triste, affligé et plongé dans de mornes pensées » — paraît disproportionnée par rapport à l'enjeu immédiat de la situation ; est-ce simplement l'impossibilité d'atteindre l'eau ? La suite fait oublier complètement ce souci : Renart est fasciné par son reflet, qu'il prend pour l'image de sa femme. Son « ombre⁴ », l'écho de sa propre voix qui ressort du puits, telles sont les illusions auxquelles succombe celui qui a tant mystifié les autres, et qui ne pouvait être abusé que par lui-même. La scène repose, concrètement, sur un canevas très mince : des phénomènes simples comme le reflet et l'écho sont transformés en mystères parce que le narrateur adopte le point de vue du personnage. Mais l'art du récit n'est pas seul en cause, et le tableau du goupil en arrêt devant le puits ne prend son sens que par les allusions littéraires multiples qu'il met en jeu.

Un glissement curieux s'opère en effet quand Renart se voit dans l'eau : ignorant les lois de la physique, il prend la forme ainsi projetée pour son épouse : le verbe « cuïdier⁵ », qui désigne la perception purement subjective et souvent fausse, est bien à sa place ici. L'anthropomor-

1. V. 149-199.

2. V. 155.

3. On songe, par exemple, à l'usage que fait Molière de la chaise, dans la scène où Don Juan reçoit M. Dimanche, ou au rôle du berceau dans l'histoire du « Meunier et des deux clercs » connue par un fabliau et une nouvelle de Boccace (*Décameron*, IX^e journée, nouvelle VI).

4. V. 162 et 164.

5. V. 165.

phisation est alors poussée à son paroxysme : les relations entre le renard et sa femelle sont qualifiées par l'expression d'« amor fine¹ », d'amour pur et parfait, empruntée au lyrisme et au roman. Le voleur de poules se fait émule de Lancelot². Si Renart descend au fond du puits, ce n'est plus pour une raison matérielle, la soif, mais sous l'empire du plus noble des sentiments.

Mais ce clin d'œil n'épuise pas la richesse du passage. Le scénario et le vocabulaire nous invitent à faire le rapprochement avec un mythe dont la faveur ne cesse de grandir à l'époque, celui de Narcisse³. Le *Roman de Renart* développe cependant le motif de l'écho plus que celui de l'image fallacieuse⁴.

L'intention parodique se devine aisément : l'*exemplum* tragique, que l'on a en filigrane, illustre les apories du désir et sonne comme un avertissement aux adeptes de la « fine amor » ; l'amant est un Narcisse qui ne s'avoue pas, et succombe volontiers aux enchantements de sa propre voix ; l'écho, pure réflexivité, est la forme vide de ce chant qui se laisse fasciner par lui-même et dont le destinataire reste à jamais asymptotique. Mais le mythe est détourné ici pour une situation farcesque : un renard amoureux, que l'oubli provisoire de sa nature animale fait tomber au fond d'un puits ; le trompeur universel pris au piège d'un mécanisme sans malice. L'incongruité de cette transposition courtoise se révèle, en effet, de manière abrupte dès que ce Narcisse au royaume des bêtes passe à l'action. La rupture, brutale, est marquée par le raccourci du vers 177 : « ains ne sot mot » ; il se jette dans le traquenard parce que ses rêveries lui ont fait oublier les réalités.

L'ironie de ce renversement est vigoureusement soulignée par une amplification mi-pathétique, mi-sarcastique, ponctuée par les interventions du narrateur et l'anaphore de l'adverbe « or⁵ ». La rime « cheüs » / « deceüs⁶ » résume la signification de cette péripétie, de même que le parallélisme entre la position du goupil accoudé à la margelle⁷ et celle qu'il a au fond, accoudé à une pierre⁸. La chute est littérale et métaphorique ; le personnage connaît sa pire défaite, car il est battu sur son propre terrain ; le mystère se dissipe en un instant, et la réalité cuisante efface les apparences séduisantes. Renart est ramené à sa nature, et le supplément d'âme qui lui a été temporairement accordé s'estompe devant le constat trivial : il a la peau mouillée⁹. Le narrateur et commen-

1. V. 166.

2. Voir n. 2, p. 167.

3. Ce rapprochement a été analysé en particulier par J. Subrenat, « Le Reflet dans l'eau (à propos de la branche IV du *Roman de Renart*) », *Sénefiance* 15, 1985, p. 349-362, et par Cl. Reichler, *La Diabolie : la Séduction, la Renardie, l'Écriture*, Minuit, 1979, p. 123. Le thème de Narcisse, popularisé par les *Métamorphoses* d'Ovide, apparaît dans le *Roman d'Alexandre*, le *Roman de Troie*, le *Cligès* de Chrétien, dans le *Lai de Narcissus*, dans un célèbre passage du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris : la comparaison des textes montre des ressemblances frappantes, surtout dans le lexique. Un article de J. Frappier, qui n'évoque pas notre branche, fait le point sur le motif du miroir et du reflet : « Variations sur le thème du miroir, de Bernard de Ventadorn à Maurice Scève », *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, XI, 1959.

4. Voir n. 2, p. 167.

5. V. 178, v. 183, v. 189, v. 193, v. 195.

6. V. 179-180.

7. V. 159.

8. V. 185.

9. V. 188.

tateur ne se prive pas, devant cette démonstration si évidente, de faire la leçon : la ruse se retourne contre celui qui ne l'a que trop employée contre tous¹ et ce n'est que justice. C'est le seul moment dans toute la branche où perce un tel souci de moralisation.

Renart se trouve pour la troisième fois dans une situation de détresse physique : après la faim et la soif, la nécessité de sauver sa peau. Le cadre est propice à l'exercice de son principal talent, la ruse et la séduction, car aucune astuce matérielle ne lui permet de sortir de ce mauvais pas ; au mieux, il en sera tiré par les moines à la recherche d'eau, et dans ce cas son sort est scellé. Les vers 193 à 199 définissent le point le plus bas (dans tous les sens du terme) de l'aventure ; la seule manière de continuer le récit est d'impulser un mouvement inverse. Pour faire fructifier ses dons, Renart a besoin d'un interlocuteur, qui lui est fourni par l'arrivée de sa victime désignée, le loup.

Le registre de la farce est mobilisé une nouvelle fois pour l'épisode du loup au puits, mais la violence, la grossièreté et la stupidité du personnage font descendre le ton d'un degré. Le parallélisme rigoureux des séquences, de taille identique, traduit une volonté délibérée de contraste stylistique. Une scène de ménage par illusions interposées, la vision d'un renard fornicant avec une louve, les insultes du mari trompé par son propre reflet : les ingrédients sont ceux du fabliau, et servent de contrepoint bouffon aux allusions littéraires du passage précédent. À la place de Narcisse et de l'amoureux transi, le cocu face à ses obsessions : le miroir du puits ramène chacun à sa vérité. Mais là non plus, le sens de la séquence ne se limite pas à l'effet de contraste comique : après les rêveries silencieuses de Renart, qui témoignent des leures du désir, les fantasmes d'Isengrin, bruyamment extériorisés, mettent en lumière le fonctionnement de ce délire qu'est la jalousie.

La difficulté consiste à faire intervenir le loup au bon moment. Le caractère providentiel de la coïncidence — la quête du loup affamé le conduit dans le même couvent — n'est pas dissimulé, bien au contraire ; la ficelle est montrée du doigt². L'itinéraire d'Isengrin est réduit au strict minimum³ : pas d'errance, pas de détour, pas de temps d'arrêt et de réflexion ; la grange si riche n'apparaît plus. Il est vrai que pour la réussite du stratagème, le loup doit être à jeun...

Les hésitations du goupil devant le poulailler sont remplacées par un monologue cocasse, sur le manque de ressources du lieu et la nature de ses habitants : dans la plainte d'Isengrin, l'abbaye cossue se compare au « gaste pays » du roman, à la déréliction qui frappe les terres soumises à une malédiction⁴. Le passage, qui est essentiellement une transition, s'achève par une note ironique du narrateur : le verbe « s'esbanoier », « prendre du bon temps », utilisé pour qualifier la situation du goupil, est une antiphrase qui prolonge les commentaires antérieurs. Mais l'appellation « Renart le roux » introduit un élément nouveau : la couleur de la fausseté et de l'hypocrisie annonce la manœuvre à venir et le talent particulier de Renart, qui n'a pas trouvé d'occasion, jusque-là, de se déployer.

1. V. 190-192.

2. V. 200-201.

3. V. 200-218.

4. V. 209.

Isengrin n'a pas les mêmes raisons de s'intéresser au puits, mais à partir du moment où il se penche au-dessus de l'eau, le scénario est identique. La symétrie est marquée par la reprise littérale de quelques vers¹, et surtout par celle du quatrain d'ouverture de la séquence consacrée à Renart². Comme son prédécesseur, le loup prend son ombre pour celle de sa compagne, mais au reflet s'ajoute la vision réelle du goupil, et la présence simultanée des deux formes fait basculer le texte. Plus d'atmosphère de mystère, d'allusion littéraire et d'illusion due à un sentiment respectable. Les relations d'Isengrin et d'Hersent ne se déroulent pas sur le mode de la « fine amor », mais sous la forme de la scène de ménage permanente, du rapport de force et de suspicion. À l'émerveillement de Renart s'oppose la colère imbécile du loup qui revit ses angoisses. La moindre occasion réactualise ses craintes, d'ailleurs justifiées, et lui donne le ridicule du jaloux incapable de se maîtriser. Au lexique courtois répond un chapelet d'injures et de grossièretés, et si la première question est la même que pour Renart (« Qui es-tu³ ? »), la suite du discours produit un effet de contraste violent : d'instinct, le loup retrouve l'apostrophe qu'il réserve souvent à son épouse, « pute provée ». La véhémence de la réaction trahit l'aveuglement du personnage, et rappelle le leitmotiv du *Roman de Renart*, cette faute originelle qui explique l'antagonisme des deux barons. Le paradoxe est que le loup se révèle d'autant plus animal qu'il imite des travers humains, et notamment l'emportement du mari jaloux. Le ressentiment irrationnel qui éclate immédiatement se tourne vers Renart, à qui il impute toute la responsabilité de la situation imaginée. Le spectacle, malgré son invraisemblance, déclenche un comportement stéréotypé : Isengrin est enfermé dans ses hantises et ses schémas de conduite ; il s'installe avec une ardeur masochiste dans son infamie⁴ et l'assume comme une fatalité⁵.

Chacun joue son rôle : Isengrin se pose sans réfléchir en victime, la louve correspond à son image habituelle de lubricité et d'inconstance. Mais le loup se met de lui-même, par son impulsivité, dans la posture la plus grotesque : c'est à son propre reflet qu'il adresse les injures. À la différence de Renart, il se situe d'emblée dans le registre de la bestialité, comme le montre la répétition du verbe « hurler⁶ ». Le reflet dans le puits est un miroir sans pitié, qui révèle la vraie nature de celui qui s'y contemple. La séquence, au-delà de ses vertus comiques, a l'avantage de camper le personnage qui en fait les frais : Isengrin apparaît tel qu'en lui-même, avec sa voracité, sa naïveté et sa stupidité, son agressivité et sa brutalité. Tous ces traits sont autant de faiblesses que le discours du séducteur saura détourner à son profit.

Une nouvelle rupture de ton intervient alors : à la violence verbale d'Isengrin répond le propos lénifiant de Renart qui introduit une autre scène d'illusions, cette fois entièrement manipulées par le maître fourbe. La fiction se met en place progressivement : mort du goupil, voix

1. V. 227-228, qui reproduisent le vers 165 et le vers 167 ; v. 245 et 248 pour le vers 171.

2. V. 159-162, répétés en 219-222.

3. V. 169 et v. 242.

4. V. 232.

5. V. 231.

6. V. 241, v. 247.

d'outre-tombe, sentiments très chrétiens d'une âme qui a échappé aux tribulations terrestres, évocation du paradis, moyens d'y parvenir ; la ruse de Renart s'appuie sur une eschatologie paradoxale et provocatrice, dont la portée dépasse les enjeux habituels d'un exercice de séduction. Le texte est, en effet, un remarquable moment de parodie religieuse¹.

Le dialogue est presque un monologue du goupil, ponctué par de courtes réponses du loup. La séquence est un morceau de bravoure : l'arrivée du loup au puits n'a pas résolu le problème de Renart, toujours bloqué au fond ; les deux personnages sont face à face, mais séparés par un fossé, et Isengrin ne peut pas *a priori* apporter une aide matérielle, d'autant plus que, dans les dispositions où il se trouve, il ne pourrait que se réjouir des malheurs de son rival. L'habileté consiste, dès lors, à continuer dans le registre des illusions et des ombres. La rhétorique renardienne fait passer sa victime de la haine au pardon, puis au désir : elle n'est pas seulement consentante, elle se précipite dans le piège. Le conteur de cette version fait de Renart un virtuose de la mystification, qui brouille à loisir les repères du vrai et du faux, du bien et du mal et se sert avec désinvolture des croyances et des points de doctrine, du langage de la religion, dont on sait qu'il peut être le paravent privilégié de l'hypocrisie.

Tout cela est accompli avec une jubilation féroce et une pointe de cruauté : une fois que l'interlocuteur n'a plus qu'une envie, se jeter dans le seau pour rejoindre le fond, le maître du jeu se paie le luxe de le faire attendre, de multiplier les délais et les humiliations : épisode supplémentaire de la guerre des barons, ou plaisir gratuit de la manipulation ? La ruse instrumentale, destinée à sortir Renart du mauvais pas, se double d'une jouissance évidente à disposer entièrement de l'autre. La différence entre le discours du loup et celui du goupil est immédiatement perceptible : tandis qu'Isengrin hurle, Renart se tait et attend. Ce silence marque-t-il le temps de la réflexion, de la mise en place du stratagème ? Une voix sort du puits, mais cette fois-ci il ne s'agit pas d'un écho. Cette parole qui se donne comme venant d'outre-tombe prend d'emblée le ton plein de componction qui convient au scénario : une sorte de prosopopée burlesque ; « feu Renart », tel un revenant qui vient visiter les vivants et leur décrire l'au-delà², développe les lieux communs de la « bonne mort ».

La première étape de la mystification, autour de la mort et du repentir du pécheur³, a pour effet de désarmer complètement l'agressivité du loup. L'habileté consiste à précéder le désir le plus cher d'Isengrin⁴, qui serait de voir son perpétuel adversaire enfin éliminé. Cette tactique

1. Voir n. 2, p. 169.

2. Les relations entre vivants et morts sont un thème largement exploité par la littérature de ce temps : voyages dans l'au-delà et visions (*Purgatoire de saint Patrick, Voies de Paradis*), témoignages recueillis par des « ethnologues » comme Gervais de Tilbury (l'histoire du revenant de Beaucaire, passages de roman comme l'apparition de Gauvain à la fin de la *Mort du Roi Arthur*). La communication avec les disparus sert essentiellement à fournir des informations sur le sort qui attend l'âme après la mort ; plus tard, les histoires de rencontres entre morts et vivants (les « Dits des trois morts et des trois vifs ») donneront une coloration macabre à la confrontation.

3. V. 249-281.

4. V. 263.

semble d'autant mieux adaptée que le loup vient d'exprimer toute sa colère contre celui qu'il croit avoir pris en flagrant délit. L'illusion prend parce qu'elle rejoint les fantasmes inavoués de l'interlocuteur. On mesure l'ironie du discours bienveillant de ce « bon voisin¹ », ainsi que l'antiphrase du vers 258 : « vous m'aimiez plus que votre frère »... Au lieu de répondre à la question : « depuis quand es-tu mort ? » Renart se contente d'une vague allusion : « depuis l'autre jour », et embraye sur les motifs familiers de l'*ars moriendi*. Le comique de la scène est dans l'hiatus qui sépare le contenu du sermon et la nature du personnage qui le prononce : Renart se transforme en exemple de vertus chrétiennes.

La mort signifie le grand pardon. Le larron le plus endurci peut, au dernier moment, se convertir. Tous les *topoi* de la fin édifiante défilent alors². Mais le propos édifiant ne renonce pas aux clins d'œil, et quand Renart souhaite que Dieu conduise aussi le loup à cette forme de sérénité, ce n'est pas uniquement par charité chrétienne... Fausse confession, faux pèlerinage, messes parodiques : la rhétorique du séducteur puise souvent dans ce fonds religieux, en profitant des avantages de l'hypocrisie ; aucun discours ne paraît plus adéquat à son objet que celui de l'hypocrite. Il suffit de prévenir les attentes du destinataire et d'endosser un masque crédible, comme c'est le cas ici, avec le rôle du malfaiteur repent.

À la fin de ce passage, le but est atteint : l'interlocuteur entre dans ce discours de prédicateur, que Renart est sans doute le moins habilité à tenir, et s'installe déjà en position de victime. Isengrin a mordu à l'hameçon, se déclare prêt à pardonner, et oublie le côté saugrenu de la situation. Un nouveau pas est franchi, à la limite de la transgression. À la compassion enfin obtenue d'Isengrin³, Renart oppose sa félicité enviable et la résume dans une image frappante, celle de son âme aux pieds du Christ⁴. L'argument se place sur un autre plan : c'est la représentation du sacré qui est en cause, et avec elle des points essentiels du dogme. Cette version bouffonne de la *visio facialis* est d'autant plus incongrue que le vers précédent rappelle la nature animale de son bénéficiaire : l'antithèse entre la tanière et le paradis contient toute l'équivoque de la scène. Le tableau du prince des filous, du personnage quasi satanique, du parangon des vices, siégeant parmi les élus et contemplant Dieu est de toute évidence une provocation ludique.

Mais le jeu, là non plus, n'est pas dépourvu d'arrière-pensées : la question de l'âme des animaux fut largement débattue par les théologiens ; celle de la possibilité d'une vision immédiate et directe de Dieu après la mort continuera à être agitée jusqu'au xiv^e siècle⁵. L'anthropo-

1. V. 256.

2. L'aveu de la faute (v. 260), la pénitence (v. 262), la mort comme sort commun à tous et égalisatrice (v. 267-270), la fin des épreuves dans cette vallée de larmes (v. 271-273).

3. V. 281.

4. V. 288.

5. L'âme, principe immatériel, principe d'éternité, part du divin dans l'homme est *a priori* refusée aux animaux. Les théologiens distinguent, en fait, plusieurs niveaux de ce principe : l'âme « végétative », commune à tous les êtres vivants, permet la survie et la reproduction, les opérations biologiques ; l'âme « sensitive » y ajoute la sensation et le sentiment, partagé par les hommes et les animaux ; l'âme « rationnelle » est réservée aux humains ; c'est elle qui assume la responsabilité des actes et qui est jugée.

morphisation atteint ici son comble, puisque l'animal s'approprie la caractéristique la plus humaine : le corps dans le cercueil, et l'âme au ciel ; mais un détail empêche d'adhérer totalement au scénario : la mention de la tanière, qui rappelle la réalité concrète. C'est un renard qui parle.

Si la mort du goupil ressemble étrangement à celle des chrétiens, le paradis qu'il fait miroiter à Isengrin¹, lui, est parfaitement adapté aux rêves d'un loup. Le bonheur des élus prend un aspect concret, matériel. Le paradis *ad usum lupi* a l'allure d'un Pays de cocagne, garde-manger inépuisable, rempli d'animaux comestibles. L'opposition « regne terrestre » / « paradis celestre² » sonne comme une boutade, quand on voit le tableau très terrestre de ces joies de l'au-delà ; l'archétype de l'Éden, avec son abondance et sa vie facile, est en parfaite adéquation avec le travers par excellence du loup, la voracité. L'accumulation, l'anaphore, le mélange des termes précis comme « oie », « chèvre », « lièvre », et des collectifs en « -aille », tout contribue à une transposition cocasse de l'idée, abstraite, du bonheur des Elus. Mais ce *locus amoenus* dont le paysage enchanteur est surtout une vaste réserve alimentaire est fort peu chrétien : il invite à la satisfaction immédiate des instincts de violence, de prédation et de gloutonnerie. Mais le paradis n'est-il pas présenté comme la compensation des frustrations de ce monde, la revanche des souffrances et des privations ?

Savoir que le paradis existe, et connaître ses délices, est une chose, y parvenir de son vivant en est une autre. Renart est prêt à indiquer le mode d'emploi, car il s'agit toujours de faire descendre Isengrin dans le seau. L'iconographie du Jugement dernier, qui commence à se répandre sur les tympans des églises³, en fournit le moyen. Mais avant d'en arriver à la conclusion, forcément triviale, Renart se joue de l'impatience du loup, qu'il a si ingénieusement suscitée, en lui imposant des épreuves de passage, comme dans la branche X, quand il le fait entrer en son « couvent ». Les procédés employés pour retenir le loup dans son élan et le faire souffrir sont des motifs fréquents du *Roman de Renart* : la confession dévoyée et la prière parodique. Le narrateur renonce au stéréotype de la « confession Renart »⁴ : l'exigence de la confession des fautes, avant d'accéder au paradis, est ici détournée pour faire endosser à Isengrin toute la culpabilité, et transférer sur lui les méfaits commis par le goupil. Le retournement de situation est saisissant : c'est Renart qui s'offre le plaisir de traiter le loup de « félon, traître et tricheur⁵ » et d'obtenir à bon compte l'absolution de son péché originel. Isengrin subit l'affront, en est la victime consentante, et endosse la culpabilité.

La prière du loup est un de ces moments d'imitation burlesque des rites les plus vénérables, dont on a des exemples plus élaborés dans les offices célébrés avec Primaut ou Tibert. L'inversion sacrilège de la position, le cul vers l'orient et les hurlements du fauve suffisent à conclure la séquence par une note grotesque⁶. Mais l'intérêt du passage n'est pas dans ces effets comiques accessoires. Le dispositif concret du puits réap-

1. V. 282-302.

2. V. 291-292.

3. Parmi les représentations les plus connues, celle de l'abbatiale de Conques, celle d'Autun.

4. Voir la Notice de la branche III, p. 991-992.

5. V. 308.

6. V. 391-394.

paraît en effet, avec ses deux seaux. Pour attirer le loup au fond, Renart se souvient de cette image qui occupe la place centrale dans l'iconographie du Jugement dernier, celle de la balance tenue par l'archange psychopompe, saint Michel, sur laquelle sont pesées les âmes, parfois avec un démon qui, traîtreusement, met son pied sur un plateau pour fausser l'opération. La psychostasie héritée des Égyptiens trouve ici une variante particulièrement loufoque : Renart respecte la tradition quand il explique que l'âme se sépare du corps, qu'elle est posée sur le plateau, mais le dispositif n'est pas tout à fait classique ; c'est le bien qui fait descendre au fond, au lieu de faire monter au ciel, grâce à une adaptation inattendue du système de la balance.

Il n'est pas facile d'évaluer la portée de ce détournement presque blasphématoire des croyances et des traditions concernant le sort des âmes après la mort, la vie éternelle, la récompense et le châtement, le jugement. L'irrespect et la désinvolture font partie des règles de la parodie, laquelle est d'autant plus efficace que le modèle est plus prestigieux : les débordements de la « fête des Fous » sont d'ailleurs organisés par les clercs eux-mêmes, et prennent pour cible principale la liturgie¹. Les facéties de Renart participent de la même inspiration, mais le renversement délibéré des valeurs, la pratique systématique de l'inversion du bien et du mal les rend moins anodines et plus inquiétantes. La branche Va est un modèle de cette stratégie renardienne, dont les valeurs ne sortent pas toujours intactes : haut et bas, ciel et enfer, bien et mal, tout est allégrement bouleversé et retourné par une parole qui sait que la vérité compte moins que l'efficacité. La mystification de Renart est-elle si éloignée du discours d'une religion qui promet une impossible satisfaction, et un lieu fantasmatique aussi immatériel que le paradis du puits est illusoire ?

Le choix de la thématique eschatologique n'est pas dépourvu d'intérêt : le texte date d'une époque où se met peu à peu en place ce que J. Le Goff a appelé la « géographie de l'au-delà² ». Le péché, la responsabilité individuelle et la confession auriculaire, la pénitence, la rémunération proportionnelle des fautes et des mérites, l'existence d'un lieu intermédiaire de purification : toutes ces questions qui sont alors débattues, et tournent autour de la notion clef du sort réservé aux âmes après la mort, du rapport entre les morts et les vivants. Le dogme laisse des marges de liberté, des questions non tranchées : les plaisanteries de Renart s'inscrivent dans ces franges floues, que l'orthodoxie n'a pas encore figées, et dans lesquelles survivent tant bien que mal les vestiges de la culture antique ou les croyances populaires, parmi lesquelles figurent les âmes errantes de la « Maisnie Hellequin » et les revenants.

Mais la balance du bien et du mal se révèle rapidement sous son autre valeur symbolique : le treuil est aussi un avatar de la roue de Fortune³, et les repères, jusque-là inversés, se remettent bien vite en place : le fond du puits est bien une figure de l'Enfer, comme le loup en fera l'amère expérience. Le vers 424 signale le brutal retour de la réalité : un renard bien en chair passe devant ses yeux éberlués, car il n'a pas encore compris le piège. Renart, par ses « gabs », ses moqueries habituelles quand il

1. Voir la Notice de la branche VI, p. 1072.

2. Voir J. Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Gallimard, « Bibl. des Histoires », 1981.

3. V. 400-424.

triomphe, lui explique la « coutume », la loi générale de l'Univers : il existe un équilibre mécanique ; les uns montent, les autres descendent, tel est le mouvement que Fortune impose au monde. L'image du va-et-vient des deux seaux en est l'illustration matérielle, et remplace de longs développements. Elle suffit à la morale de cette histoire : chacun son tour. Le dialogue s'achève par un rétablissement définitif des pôles : le paradis est bien en haut, et l'enfer en bas. Et les diables qui sont les habitants du lieu ne tarderont pas à se montrer. Isengrin est dans le puits, mais il n'a droit ni aux sarcasmes ni à la sympathie du narrateur, car le sort qui l'attend est le lot de tous ceux qui cèdent aux arguments du séducteur.

Les cent derniers vers de la branche mettent enfin en scène ces moines dont la présence était jusque-là marginale, mais contre lesquels un préjugé est déjà installé : complètement extérieurs à l'action, ils sont la cible de quelques traits de satire, traditionnels : paresse et gloutonnerie expliquent leur inertie ; la digestion d'une nourriture grossière — des fèves trop salées et sans doute consommées en quantité déraisonnable — ne facilite pas le respect des heures canoniales et la ferveur dans la célébration des offices. La violence et l'acharnement qu'ils manifestent face au loup contraste avec le peu d'entrain montré dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux — que l'on ne comptera pas, toutefois, au nombre de leurs vertus. Ce tableau de la vie monacale dans un ordre supposé ascétique¹ est, cependant, loin de la charge féroce que propose, par exemple, la branche III.

Une fois encore, un besoin physiologique conduit un personnage au puits, point focal de l'action. La posture de la méditation devant le reflet dans l'eau est rappelée ici par l'attitude du moine qui surveille l'opération de ravitaillement en eau, appuyé — ou plutôt couché — sur la margelle². Il n'a guère l'occasion de se plonger dans la rêverie comme Renart, ou d'alimenter ses fantasmes comme Isengrin : la vision inattendue du loup que l'âne remonte dans son seau déclenche l'hallali. La branche se termine en farce, avec une succession rapide de scènes cocasses : l'âne qui tire le seau, l'affolement des bons moines qui s'arment d'instruments hétéroclites et mobilisent les objets du culte à des fins peu chrétiennes : tout est bon pour frapper sur le loup ; même les chiens se mettent de la partie. Les craintes que Renart avait pour lui-même, à propos de ces religieux « félons au-delà de toute mesure », se réalisent pour Isengrin lorsqu'il tombe entre leurs mains en essayant de fuir.

Qu'est-ce qui explique une telle férocité de la part d'hommes voués à une existence pacifique ? Nul ne songe à mettre Isengrin au saloir, comme le fait le paysan Liétard avec Brun, dans la branche XII. La peur du loup peut justifier certains débordements³, mais c'est le prieur qui, avec son couteau, apporte la réponse la plus probable⁴ : comme Renart pour les poissonniers de la branche X, comme Tibert pour les deux prêtres de la branche VIII, Isengrin est d'abord, pour les hommes, un pelage, une fourrure, et cette cupidité brutalement exprimée s'ajoute aux

1. V. 447-475.

2. V. 469-472.

3. V. 515-516.

4. V. 507-510.

autres travers des frères. Pour échapper à l'issue fatale, le loup a recours à la ruse renardienne par excellence : il fait le mort¹. Mais cela ne suffit pas à le sauver, car il bénéficie de la part de l'abbé qui arrête le coup, d'un sentiment d'humanité, si l'on peut dire : il est épargné parce que la peau est en si mauvais état qu'elle ne vaut plus rien².

La branche se clôt sur l'image du loup revenu parmi les siens. La rencontre du fils d'Isengrin permet d'ouvrir le récit et de préparer d'éventuels prolongements : la vengeance est un devoir familial. L'épilogue³ généralise ce thème et, après un saut chronologique, relate la période de rétablissement d'Isengrin, recréant une situation immédiatement exploitable pour relancer un récit. Le commentaire final du narrateur annonce, sur le mode de la guerre féodale, la reprise des hostilités. Le manuscrit *H* ne fait pas attendre longtemps cette confrontation, puisque la branche qui suit immédiatement donne à Isengrin, du moins au début, l'occasion de se venger des souffrances subies.

L'anecdote si magistralement traitée par la branche Va repose sur un argument très répandu dans la tradition scolaire médiévale, à travers la fable et l'*exemplum*. L'histoire du renard qui tombe dans un puits et réussit à en sortir en abusant de la naïveté d'un comparse est utilisée dans la fable du « Renard et du Bouc », que l'on trouve par exemple dans l'*Ésopé* tardif⁴ de Julien Macho : le bouc fait la courte échelle au renard et reste bien entendu au fond. Mais l'avant-texte le plus connu est celui que propose l'*exemplum* XXIII de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse⁵ : le loup et le renard, après un épisode avec un paysan qui ressemble au début de la branche XII, arrivent de nuit à un puits ; ils prennent la lune qui s'y reflète pour un fromage ; le loup, moins naïf qu'Isengrin, envoie d'abord son compère au fond ; le mécanisme des deux seaux permet cependant au renard de remonter, en attirant son partenaire au fond dans l'autre seau, sous le prétexte qu'il a besoin d'aide et que le fromage est trop lourd. La sécheresse du canevas correspond à une morale tout aussi limitée : avec le bœuf du paysan et le fromage du puits, le loup a sottement négligé le présent pour un futur aléatoire⁶. On mesure la distance qu'il y a entre le texte didactique et le jeu littéraire sophistiqué de notre conteur. La référence à ce texte, où l'on a déjà le noyau narratif de la branche Va, n'est pourtant pas inutile : la deuxième version que le manuscrit *H* offre de cette histoire en garde des traces plus évidentes.

ARMAND STRUBEL.

1. V. 506.

2. V. 513.

3. V. 545-554.

4. Fin du xv^e ; voir *Les Fables françaises du Moyen Âge*, Flammarion, 1996, p. 281.

5. Voir la *Disciplina clericalis*, éd. A. Hilka et W. Soederhjelm, Heidelberg, 1911 (Sammlung Mittellateinischer Texte, I) ; le texte latin, attribué à un juif espagnol converti et baptisé Pierre d'Alphonse (1106), a été traduit et remanié dès le début du xiii^e siècle en langue vernaculaire, sous le titre de *Chastoiement d'un père a son fils*. L'épisode du reflet dans le puits existe, par ailleurs, dans la fable LVIII de Marie de France : un renard voit la lune se mirer dans un étang et la prend pour un fromage ; il lape l'eau en pensant accéder ainsi au festin, jusqu'à en éclater.

6. *Et ita quia pro futuro quod presens erat dimisit, lupus boves et caseum perdidit* (« Et ainsi, pour avoir laissé échapper ce qu'il avait à cause de ce qu'il pensait pouvoir obtenir, le loup perdit le bœuf et le fromage »).

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « IV » désigne la branche qui porte le numéro « Va » dans la présente édition.

ADLER (A.), « Observations on Branche IV of the *Roman de Renart* », *Symposium*, XII, 1959, p. 183-188.

HENDERSON (A.-Cl.), « Foolish Foxes and Comic Cistercians. The *Roman de Renart*, branche IV », *Actes du Colloque de la Société internationale renardienne - Amsterdam 1977*, éd. N. Van den Boogaard et J. de Caluwe, *Marche romane*, XXVIII, 3/4, 1978.

SUBRENAT (J.), « Le Reflet dans l'eau (à propos de la branche IV du *Roman de Renart*) », *Senefiance* 15, 1985, p. 349-362.

DOCUMENT

LE PUIITS

Deuxième version dans H

La présence dans le manuscrit *H* d'une deuxième version de l'histoire du puits, à trente-cinq folios d'intervalle, nous conduit à nous interroger¹ sur la datation des branches du *Roman de Renart*, sur l'élaboration en plusieurs étapes des récits et sur l'utilisation des sources. Avec l'épisode de « Pinçart le héron », auquel il est associé, ce doublet du « Puits » constitue l'originalité de notre manuscrit. Il ne s'agit pas d'une simple répétition, due à une maladresse du copiste, mais bien de deux variantes de la même aventure, de longueur différente. La première, en 554 vers, occupe les folios 38c à 42a, la seconde, qui ne fait que 426 vers, les folios 76b à 78d.

La familiarité du public avec le texte édité par E. Martin, et sans doute aussi le fait que *H* soit l'unique témoin de cette deuxième version, ont relégué cet autre représentant de la tradition à une place accessoire, et donné à la première version le statut de « version officielle ». Les travaux récents de K. Varty ont contribué à une réhabilitation bien méritée. Nous avons pris le parti de donner ici, à titre de document, cette deuxième version, dans la mesure où la répétition d'une histoire avec des divergences essentiellement narratives, et en fin de compte peu importantes, ne nous semble pas ajouter à la connaissance du recueil. Il fallait cependant que ce récit fût préservé, car il constitue, à nos yeux, un témoin irremplaçable sur le travail de reprise, de remaniement et de réécriture qui est propre au corpus renardien.

Les savantes analyses de K. Varty sur la grammaire, les rimes, les relations aux textes modèles que sont l'*exemplum* de la *Disciplina clericalis* et la fable du rabbin Raschi, tendent à prouver que cette version « courte » est la plus ancienne et que la version « standard » qui correspond à celle de l'édition Martin lui est postérieure. Il en existe encore une troisième variante plus longue, celle de la collection γ, à laquelle appartient notre

1. Voir à ce propos A. Strubel, « Les Deux Versions de la branche IV du *Roman de Renart* dans le manuscrit *H* », *Ensi fient li ancessor, Mélanges offerts à M.-R. Jung*, éd. L. Rossi, Turin, Dell'Orso, 1996, p. 437-449, et la contribution de K. Varty, *ibid.*, p. 459-463.

manuscrit de contrôle, C. Une telle conclusion, largement étayée, ne peut qu'être acceptée. Nous avons d'ailleurs suggéré la même idée, à partir de considérations d'ordre narratif et stylistique.

La redondance du manuscrit *H* soulève nécessairement des interrogations : accident de la transmission, distraction ou négligence du copiste ? L'hypothèse de la réunion fortuite de feuillets à un manuscrit déjà existant est à écarter d'emblée, car aucun indice matériel ne la justifie : le texte commence et s'achève au milieu de la colonne de droite du folio ; il n'y a pas de changement de main ni de différence de langue. Si, comme tout conduit à le supposer, la deuxième version est chronologiquement antérieure, on pense moins à la bêvue d'un copiste qu'au problème qui s'est posé au responsable de ce recueil, confronté, par des voies que nous ignorons, à deux traditions différentes pour une même aventure, pour « un seul gabet » ; au risque d'une répétition qui n'est peut-être surprenante que pour un public moderne, il a préféré les conserver toutes deux, en les plaçant cependant à des endroits significatifs de sa collection.

La trame narrative est identique et les écarts portent, en apparence, sur des détails : l'usage fait de la troisième poule capturée par Renart, qui disparaît complètement de la première version à partir du moment où le goupil est arrivé au puits, et qui sert ici d'appât pour le loup ; la qualification de « blancs moines » qui n'est pas reprise, la mention de la lune, etc. Mais le plus important est sans doute l'absence, dans la deuxième version, des effets de virtuosité parodiques autour du motif de Narcisse et des thèmes eschatologiques. La seconde version est un récit parfois verbeux, prodigue en truismes et détails oiseux, mais cohérent, autour d'un canevas classique, le piège.

Le point qui mérite d'abord réflexion est la place des deux histoires dans le manuscrit. Les textes ont respectivement le septième et le dix-septième rang dans la distribution des branches et sous-branches : « Le Puits » dans sa première version — que nous appellerons désormais « Puits 1 » — fait suite à un ensemble dominé par l'arrière-plan féodal (les branches Ia, Ib, Ic et II), puis par les préoccupations religieuses (les branches III et IV : « La Confession » et « Le Pèlerinage de Renart ») ; les traits satiriques contre les moines blancs, les allusions au rituel de la confession, créent dans *H* une continuité d'inspiration entre le « Puits 1 » et les épisodes précédents ; cette unité est cependant remise en cause par le regroupement, en une seule longue branche (Va, Vb, Vc), des aventures du puits, du bacon enlevé, du grillon et de l'« escondit ».

La place de cette deuxième version du « Puits » dans le manuscrit *H* apporte d'autres éléments : le « Puits 2 » y fait en effet suite à la capture du héron et aux tribulations du goupil sur une meule de foin emportée par une inondation, notre branche XI, qui, comme nous le verrons, offre de nombreuses similitudes avec l'histoire d'Hubert. « La Confession » et « Pinçart le héron » illustrent deux façons, très différentes, de traiter un canevas composé des mêmes ingrédients : la deuxième mouture du « Puits » est une forme plus radicale de cette pratique. Dans les deux cas, il existe une version simplifiée, dont l'intérêt est avant tout narratif, et une version plus élaborée — dérivée ? —, qui multiplie les effets satiriques et parodiques. Ajoutons que les aventures de Renart et Isengrin autour des anguilles, qui dans nombre de manuscrits sont immédiatement suivies par celle du puits, interviennent dans *H* juste avant l'ensemble « Pinçart-Puits 2 ».

La taille plus réduite de la deuxième version ne signifie pas qu'elle est une forme abrégée de la première. L'amplification porte simplement sur d'autres aspects. La comparaison entre la structure des deux récits montre d'abord une correspondance frappante des grandes articulations.

Puits 1	Puits 2
<i>Prologue</i> , vers 1-34.	<i>Prologue</i> , vers 1-32.
<i>Épisode I</i> , Renart et le puits, vers 35-199 :	<i>Épisode I</i> , vers 33-218 :
A. La quête (35-106)	A. La quête (33-106)
B. Le poulailler (107-148)	B. Le poulailler (107-156)
C. Arrivée puits (149-157)	C. Arrivée puits (149-156)
D. Narcisse (158-199) :	D. Le goupil assoiffé (157-218) :
Illusions (159-177)	Perplexité (157-182)
Désespoir (179-199)	Le piège (183-218)
<i>Épisode II</i> , Renart et Ysengrin, vers 200-446 :	<i>Épisode II</i> , vers 219-384 :
A. Arrivée du loup (200-248) Reprise du scénario de 159-177	A. Arrivée du loup (219-249) Le bruit dans le puits
B. Feu Renart (249-399) Mort chrétienne Paradis <i>ad usum lupi</i> La balance La confession / la prière Le « gab » de Renart	B. Feu Renart (250-352) L'amendement Paradis La geline
C. I. dans le puits (400-446)	C. I. dans le puits (353-384)
<i>Épisode III</i> , I. et les moines, vers 447-544 :	<i>Épisode III</i> , I. et les moines, vers 385-426 :
A. Le loup et les rendus (447-520) La soif des moines Haro sur le loup	Le loup et les rendus
B. Le loup et son fils	
<i>Épilogue</i> , vers 545-554	

Le parallélisme s'accompagne, dans le « Puits 2 », d'une diminution de l'ampleur narrative, qui est nette à partir de l'épisode II (165 vers contre 246, puis 41 vers contre 97) ; la conclusion du « Puits 2 » est économique. Les motifs du reflet dans l'eau, de la jalousie d'Isengrin, de la confession forcée du loup et de la balance du Bien et du Mal en sont absents. Il y manque aussi le jeu plaisant avec les *topoi* de la mort chrétienne, qui met Isengrin en condition avant de l'appâter par la perspective d'un paradis plein de délices. Le conteur passe directement à l'évocation du paradis, rendue plus crédible par la présence de la troisième poule sur la margelle du puits. Ce détail qui n'a aucune utilité dans le « Puits 1 », où on n'en trouve plus trace, est soigneusement mis en scène ici, car il garantit la cohérence de l'ensemble.

Cette concision n'est pourtant pas la règle générale : souvent des situations évidentes et assez banales ont droit à de longs développements. Le passage consacré à l'entrée de Renart dans le puits en est un bon exemple : le « Puits 2 » ressasse l'idée de la soif contrariée, et s'en tient à cette unique invention qu'on a bien oubliée dans le « Puits 1 » quand Renart descend dans le seau pour retrouver sa femme « aimée d'amour parfait » ; le copiste exploite sans discrétion le pathétique des circonstances. Il est vrai que le désir et l'impossibilité de boire constituent pour lui la seule motivation du goupil, qui n'a pas d'Hermeline à rejoindre. Le narrateur privilégie ici la vraisemblance et les effets dramatiques produits par les péripéties principales. En renonçant à cette causalité simple mais efficace, le « Puits 1 » met en scène d'autres ressorts plus complexes et change de registre littéraire.

Deux choix différents à partir d'un schéma identique : l'habileté rhétorique et les références culturelles, de la part d'un écrivain qui semble affectionner le clin d'œil au connaisseur et qui produit l'un des chefs-d'œuvre du *Roman de Renart* ; l'art de la narration et de la dramatisation de la part d'un conteur honnête, qui propose une histoire bien menée, comparable à la bonne moyenne du recueil. Le second est resté plus proche des textes qui se trouvent en amont du *Roman de Renart*, en particulier de ce motif qui fournit à la fable et à l'*exemplum* leur argument : le reflet de la lune dans le puits, confondu avec le fromage. Le fromage a complètement disparu de nos deux branches, mais le « Puits 2 » se souvient de la lune, qui apparaît pour la première fois au moment où le loup entre dans la cour de l'abbaye : « Or vait par la cort desduisant / Li leus a la lune luisant¹ », puis lorsque Renart s'aperçoit de sa présence : « Et Renars tint droite la teste / Si esgarda contre la lune / Si com le demaine fortune² ». La nuit n'apporte rien au scénario, et le détail est tout à fait gratuit ici. N'y a-t-il pas là un souvenir de l'apologue originel, où l'astre joue le rôle essentiel dans la mystification organisée par le renard ?

A. S.

DEUXIÈME VERSION DU « PUIITS »

Or me couvient tel cose dire
 Dont je vous puisse faire rire,
 Car je sai bien, c'en est la pure
⁴ Que de sermon n'avés vous cure
 Ne de cor saint oir la vie
 Ne vous prent il gaires d'envie,
 Mais de tel cose qu'il vous plaise.
⁸ Or se gart cascuns qu'il se taise :
 Se vous me voliés entendre,
 Tel cose i porés aprendre
 Qui molt iert bone a retenir.

¹² Si me suet on por fol tenir,
 Mais j'ai oï dire en escole :
 « De fol home, saige parole. »
 Lons prologues n'est preus a faire.
¹⁶ Or dirai, ne me voel plus taire,
 Une branche et .i. seul gabet
 De celui qui tant set d'abet :
 Cou est Renars, bien le savés,
²⁰ Si comme oï dire l'avés.
 De Renart ne va nuls en destre :
 Renars fait tout le monde peestre ;

1. V. 233-234.

2. V. 250-252.

Renars atrait, Renars afole,
²⁴ Renars est de belle parole.
 De lui ne va coriois ointes
 Nuls, tant soit voiseus ne cointes :
 Molt par est saiges et voiseus
²⁸ Renars, issi n'est pas noiseus.
 Mais sor le monde n'a si saige
 Qui a la fois n'aut a folaige !
 Or vous dirai quel mesestance
³² Avint Renart et quel pesance :
 L'autrier estoit alés pour querre
 Sa garison en autre terre,
 Comme cil qui avoit soffraite,
³⁶ Pour le fain qui si le dehaite.
 Tornés s'en est ^a en une pree ;
 Si comme il vint a l'avespree,
 S'en va Renars par une brouce.
⁴⁰ Molt fu dolans, molt se courouce
 Qu'il ne puet tel cose acuper
 Qu'il peüst avoir au souper ;
 Mais n'avoir riens en la pasture.
⁴⁴ Lors s'en reva grant aleüre
 Fors dou bois et vint en l'orelle.
 Arestés s'est, de fain baaille,
 Graïles par flans, vains, esbahis :
⁴⁸ Molt grant fain a en son país.
 D'heures en autres s'estendelle
 Et ses ventres molt se merveil
 Et li boiel qui sont dedens
⁵² Qu'il fait des poës et des dens.
 De l'angoisse et de la destrece
 Gient, de la fain qui molt le blece,
 Et dist qu'il fait malvais atendre^b
⁵⁶ La ou on ne trueve que prendre^c.
 A icest mot par un sentier
 Courut un grant arpent entier.
 Onques ne volt issir dou pas
⁶⁰ Tant que il vint a un trespas.
 Lors s'aresté et a coloiet
 Con cil qui molt a foloiet :
 Si com il a le col bassié,
⁶⁴ Si a coisi par un plassié
 Par encoïste d'unes avainnes,
 Une abeie de blans moïnes,

Et une grainge tres dejoïste
⁶⁸ U il volra faire une joïste.
 Li mur erent de roche bise :
 La grainge ert grant^d et bien asise
 Tout aval, ja n'en mentiron
⁷² Et fu close tout environ
 D'un fossé dont haute iert la rive,
 Si que ne li puet riens qui vive
 Tolir par force nule cose
⁷⁶ Des que la porte iert ferme et close.
 Planteve iert de noretüre,
 Qu'il erent en bone pasture :
 Molt par estoit riche la graigne
⁸⁰ Mais a pluisors estoit estraigne.
 Assés i avoit tel viande
 Con Renars li houpilz demande :
 Gelines, chapons sejoïnés...
⁸⁴ Renars est cele part tornés :
 Par mi les voies va les saus'
 Tous abrievés de faire assaus,
 Qu'onques ne fu ses frains tenus
⁸⁸ Dusqu'il est as fossés venus.
 Sor le fossé s'est arestés,
 De gaaignier tous apreïtés
 Et des gelines asalir ;
⁹² Mais il n'i pooit avenir.
 Cort et racort entor la graigne,
 Mais il n'i trovoit pont ne place
 Ne pertuis ; si s'en desconforte.
⁹⁶ Lors s'acroupi devant la porte,
 Et vit le guicet entrovert
 Et le pertuis a desouvert.
 Cele part vint, outre se lance :
¹⁰⁰ Or est Renars en grant balance,
 Car s'il puent apercevoir
 Qu'il les voelle decevoir,
 Les moïnes retendront son^f gaige
¹⁰⁴ U lui meïsmes en oïtaige,
 Car felon sont a desmesure !
 Cui chaut ? Tout est en aventure...
 Renars va or par le pourpris :
¹⁰⁸ Grant poor a d'estre souspris.
 Vint aus^g gelines, si escoute.
 C'est la verité que molt se doute

a. s'[ene *exponctue*] est H

b. malvais la atendre H ; nous corrigeons. De même pour toutes les leçons rejetées de H.

c. La [ou non neneon *exponctue*] trueve H

d. ert [fo *exponctue*] grant H

e. Vers hypomètre.

f. mon H

g. au H

Et bien sait que fait musardie.
 112 Retornés est de couardie
 Car pour a que on nel voie.
 De la cortist, vient a la voie
 Et commence a se defroter^a
 116 Mais besoins fait vielle troter,
 Car li fains qui molt le tormenté,
 U bel li soit, u s'en repente,
 L'a fait arriere refichier
 120 Por les gelines desnichier.
 Or est Renars venus arriere :
 En la graigne entre par derriere
 Si coient que ne se murent
 124 Les gelines ne n'aperchurent.
 Sor un tref en ot trois juchies
 Qui a mort estoient jugies.
 Cius s'atorna por faire guerre
 128 Et monta sor un tas de fuere
 Por les gelines acroichier.
 Les gelines sentent hochier
 Le fuere, si s'entressalirent
 132 Et en un angle se tapirent ;
 Et Renars cele part se torne,
 Ses a prises toutes a ourne
 La u il les vit enanglees ;
 136 Toutes trois les a estranglees :
 Des deus a fait ses^b grenons bruire,
 Et la tierce enporte por cuire.
 Quant ot mangié, si fu aaise.
 140 De la graigne ist par une haise
 Et la tierce geline enporte.
 Ensi com il vint a la porte^c,
 Si ot molt grant talent de boire
 144 Icius qui suet la gent deçoivre.
 Un puis avoit dedens la cort :
 Renars le voit, si i acourt,
 Por la soif qu'il voloit estaindre,
 148 Mais ne pooit al'ewe ataindre,
 Car parfonde ert a grant merelles.
 Untrueli avoitas deus selles : [vuide ;
 Quant l'une iert plainne, et l'autre
 152 Molt fu faite par grant estuide !
 A terre a mise la geline
 Renars, et sour le puis s'acline,
 Mais ne se set a quoi tenir
 156 Car ne puet a l'ewe avenir.
 Renars estoreen molt grant painne ;

En mainte guise se demainne ;
 Tramble et tressaut, sa barbe leche :
 160 De soif lui cuist la barbe et seche.
 Ne puet par nul engien savoir
 Con il peüst de l'ewe avoir.
 Lieve la teste et les orelles :
 164 Si a veüez les deus selles
 Pendues sor le puis a destre. [estre
 « Dieus, dist Renars, çou que puet
 Que n'os boire et si muir de soi,
 168 Et si n'i a palis ne soi
 Ne chose quel me contredie ?
 Je sui couars, que que on die,
 Mais la male flamme me parte
 172 Ançois que de cest lieu me parte !
 Se je bois ains que m'esvainnes
 Ja n'en querrai congîe as moisnes ! »
 Lors sali por la cordee prendre
 176 La u il vit le saiel pendre,
 Et cuide que d'ewe soit plainne.
 Oes con son pechié le mainne,
 Si comme il se prist a la selle,
 180 Et la corde li destoreille
 Qui ert entors le truel entorte
 Et ens ou puic parfont l'enporte.
 Or puet boire se il comande,
 184 Car l'ewe a toute en sa conmande !
 Granz perilz iert dou revenir :
 Or se puet cius pour fol tenir
 Qui les autres suelt afoier !
 188 Ne puet ramper, ne puet voler,
 Ne porpenser par quel maniere
 Il se puisse venir arriere :
 « Dieus, dist Renars, que devenirai ?
 192 En quel guise me contenrai ?
 Il m'estuet ci doner paaige !
 Ja me suelt on tenir por saige...
 N'i a noient dou retourner !
 196 Or me covient ci sejourner,
 Cou est la fine verités,
 Se par autrui n'en sui jetés.
 Ci remanrai, jel sai de voir ;
 200 Et s'on me puet apercevoir,
 Deschirés iert mes pelîons
 Des moines qui ont les friçons.
 A peschier me covient aprendre !
 204 Ne puis de moi bon conseil prendre

a. Et se comment ce a defroter H

b. ii. [a faite *expontue*] ses H

c. vint a la [a la vint porte *expontue*] porte H

- Des que je sui en la riviére
Et ne men puis retraire arriere ! »
Or est Renars en grant angoisse.
- 2108 En maint endroit pense et deboise
Comment se porroit consillier
Sans sa gonelle despoillier.
Mais ne se sot tant porpenser
- 212 Comént il la puisse tenser ;
Ne set li chaités que il face,
Mais la corde tient et enbrace
Et l'anse dou saiel qui flote :
- 216 Pour a de perdre sa cote ;
Or n'i a fors de l'escarder :
Malvairement se sot garder !
Que qu'il ert en celle misere
- 221 Evous Ysengrins son conpere
Que li fains ot dou bos geté ;
Et je vous di en verité
Qu'il n'i vint pas por Renart querre,
- 224 Mais por sa garison porquerre.
Au guicet vint, outre se met^a ;
De grant folie s'entremet
Car molt saura de la trestorne
- 228 S'il sans damaige s'en retorne^b
L'abeie vet dediant
Et entor la graigne espïant,
Savoir se il trover peüst
- 232 Cose qui mestier li eüst.
Or vait par la cort desduisant
Li leus a la lune luisant ;
Et si comme il vint pres dou puis,
- 236 Si escouta, celer nel puis.
Dedens ot celui grignier
Qui les autres suelt engignier.
Lors ot Ysengrins molt grant joie
- 240 Bien cuide avoir avoïre encontre proie
D'annes u de brebis u d'oes
Dont il farsisse bien ses joes !
Mais n'i a riens de quanqu'il cuide,
- 244 Ains ne le pot tenir frains ne bride.
Cele part vint tous abrievés
Mais a mal port fu' arivés !
Sor le puis se va acouter
- 248 Et comença a^d escouter,
Savoir se c'est oïsel u beste.
Et Renars tint droite la teste,
Si esgarda contre la lune,
- 252 Si com le demaine fortune :
« Dieus, fait il, biaux sire' pere,
Est^f çou Ysengrins mon conpere
Qui s'est apoiés la deseure ?
- 256 Que vait il querant a ceste eure ?
C'est lui^g, je l'ai bien conneü
Vif d'yauble l'ont esmeü
Qui ci iluec l'ont amené.
- 260 Certes, jel tiens a forsené ! »
A icest mot l'en apela :
« Ysengrins, estes vous çou la ?
Par la foi que vous me devés,
- 264 Por qu' estes si matin levés ?
Parlés a moi : vous n'avés garde ! »
Ysengrins l'ot, si se regarde ;
Basse la teste, si oreille,
- 268 Mais ne voit riens, si s'esmerveille,
Garde sor destre et sor seneestre :
« Ha, dieus, dist il, çou que puet estre ?
U es tu, va, qui me demandes ?
- 272 - Je tel dirai se tu commandes,
Fait cius qui tout le mont afole ;
C'est Renars qui a toi parole^h
Qui est en paradis terreestre
- 276 U nuls pechieres ne puet estre. »
Ysengrins a aperceü
Renart, si l'a bien conneü.
« Renars, fait il, ne te puis croire,
- 280 Car maintes fois, çou est la voire.
M'as deceü par tes mençoignes.
Or me recontes ci tes songes
Et paroles ne sai de quoi ! »
- 284 Et Renars respont en requoi :
« Sire Ysengrins, or m'entendés !
Savés, con je sui amendés
Et con j'ai cangié ma vie ;
- 288 Por tout l'or qui est en Pavie
Ne vous feroie cose acroireⁱ
N'a nul autre s'el n'estoit voire ;

a. passe *expunctué* dans H.

b. sen damaige sans retorne H

c. sui H

d. au *expunctué* dans H.

e. fait se il bial sire H

f. Es H

g. il H

h. qui ja tous *expunctué* parole Hi. cose ja reprendre *expunctué* H

Por noiant en avés doutance,
²⁹² Que que j'äie fait en m'enfance ;
 Or sui pseudons, ce vous plevi,
 Car hons qui est en paradis
 N'a mestier de mençoigne dire,
²⁹⁶ Bien le devés savoir, biau sire.
 - Renars, fait Ysengrins, nel dites :
 N'estes pas encore si cuites
 De traisons ne de pechiés
³⁰⁰ Dont vous estes tot entechiés,
 Qu'en paradis sachiez la voie.
 - Si sai, fait il, se dieus m'avoie !
 A toute honor et a grant aise,
³⁰⁴ Car n'i voi rien qui me desplaie :
 Tout a mes cuers quanqu'il desire ;
 De nule riens ne s'en consire.
 Trestit li autre ensemment
³⁰⁸ Qui chaiens ont herbergement.
 A mengier avons tot ensamble
 Gelines tant con boin nous samble.
 Si en verras ja la provende,
³¹² Que tu n'en soies en doutance.
 Or te regarde, si te cline :
 Si troveras une gelines ! »
 Ysengrins l'ot, si se regarde ;
³¹⁶ Baisse le chief, vers terre esgarde,
 Si a la geline trovee.
 « Bien sai que c'est vretès provee,
 Fait Ysengrins a soi meïsmes ;
³²⁰ Molt est li paradis saintismes
 U on menjue tel viande ;
 Fols est qui autre char demande ! »
 A icest mot prent la geline
³²⁴ Et menjue trusqu'a l'esquine
 Tous fors les os et la plume,
 Qu'onques n'ifist samblant ne frume.
 Au puis revint sans demoree
³²⁸ Quant la geline ot devoree.
 Puis li a dit : « Renars, bial frere,
 Aies merci de ton compere :
 Enseigne moi par ta franchise
³³² En quel maniere et en quel guise
 Je poroie estre en paradis ! »
 Ce dist Renars : « Jel te devis.
 Ses tu comme entrer i poras ?
³³⁶ A tot le monde pardonras
 Premierement : ci n'a que dire

Courous et maltalens et ire !
 Puis si auras misericorde
³⁴⁰ Et te pendras a cele corde
 Et li angle t'enporteront
 Qui de toi grant joie feront ! »
 Tant li dist Renars et consele
³⁴⁴ Et tant li a mis en l'orelle
 A Ysengrins, qu'il s'aparelle
 Pour prendre la corde et la" selle :
 Il ne douta, si fist enfance ;
³⁴⁸ La nuit i prist male froviance :
 A la corde se tient et lace
 Ysengrins et la selle embrace,
 Puis s'agenoille sor senestre
³⁵² Por veoir paradis terrestre.
 Ne sot mot que qu'il s'agenoille,
 Que la corde le destouroille
 Plus tost que flos de mer ne monte.
³⁵⁶ Que vous ferois je lonc conte ?
 Molt traist la nuit pute aventure :
 Ou puis s'en va grant aleüre,
 Ja soit içou qu'a lui em poise ;
³⁶⁰ Et cius se lieve qui mains poise.
 Renars monta et cil avale :
 Ceste partisonz est molt male
 Car cius en rit et cils en pleure,
³⁶⁴ Cilz va desous et cilz deseure !
 En une hureté s'encontrerent
 Cil qui onques ne s'entramerent.
 Ysengrins commença a dire :
³⁶⁸ « U irés vous, Renars, bial sire,
 Biaux conperes, se dieus vous voie,
 Dites quel part en iert la voie ? »
 Cius respont qui molt sot de frape
³⁷² Et qui de grant peril eschape :
 « Je m'en irai, car n'i puis mais estre :
 Tele est de paradis terrestre
 La costume ! quant li uns vient
³⁷⁶ Et li autres son chemin tient !
 Je m'en vai, tu remanras
 Avoec les moïns as blans dras ! »
 A cest mot en vint contremont
³⁸⁰ Cius qui engigne tout le mont ;
 Joins pié saut^b sus en mi la place,
 Puis s'en reva toute sa trace
 Et lait et erre^c col eslassié
³⁸⁴ Tant que il vint en plassié.

a. et [a *exponctue*] la H

b. Joins saus H

c. Et [laitet *exponctue*] erre H

Or est Renars a garison
 Et Ysengrins est en prison :
 Ou puis se crout dedens la selle
³⁸⁸ Pensis et tristes a mervelle ;
 Ne set que faire ne que dire :
 La corde tient et saiche et tire,
 Mais por folie se travelle,
³⁹² Que ne li vaut une maaïlle.
 N'i a fors dou bel contenir :
 Tout çou li ert a avenir !
 La nuis s'en va, li jors repaire ;
³⁹⁶ La lune couche, l'aube esclaire
 Et li moisne sont esvillié
 Atorné et aparillié
 Et vont au puc de l'ewe traire.
⁴⁰⁰ Ains qu'il voisent en lor afaire,
 Uns moisnes a la corde prise
 Et ou puis a la selle mise
 Et fait la cordelle laschier
⁴⁰⁴ Por l'ewe qu'il en voet sachier,
 Et Ysengrins s'en va montant.

Que vous iroie jou contant ?
 Ceste avala, cele monta
⁴⁰⁸ Ou li leus en qui poor a.
 Dou pus le geterent li moisne :
 Delivrés est de toute paine !
 Et quant il l'orent trait deseure
⁴¹² Et li vit que d'aler f'ueure,
 De la cordelle se desserre
 Et de la selle saut a terre.
 De joie s'esqueut et defripe
⁴¹⁶ Et hors de la porte s'esquiepe,
 Et li moisne l'ont escrié
 Mais por noient l'ont deffié :
 Jamais de lui n'auront saisine
⁴²⁰ Car il s'en va plus de ravine
 C'oostoirs ne vole de randon
 Quant il voit mallart a bandon.
 Molt par li est bien avenu
⁴²⁴ Quant ne l'ont mort u retenu :
 Ne doute mais home qui vive,
 De grant peril est trais a rive !

Dans les articles mentionnés ci-dessous le numéro « IV » désigne la branche qui porte le numéro « V » dans la présente édition.

STRUBEL (A.), « Les Deux Versions de la branche IV du *Roman de Renart* dedenz le manuscrit H », dans *Ensi firent li ancessor, Mélanges offerts à M.-R. Jung*, éd. L. Rossi, Turin, Dell'Orso, 1996, p. 451-463.

VARTY (K.), « La Datation des contes de Renart le goupil et la Branche IV : Renart et Isengrin dans le puits », *À la recherche du « Roman de Renart »*, New Alyth, Lochee Publications, 1988, p. 330-343.

—, « Renart et Isengrin dans le puits : la version courte, la version longue et la version plus longue de la branche IV du *Roman de Renart* », *Mélanges M.-R. Jung*, Zurich, 1997.

Pour plus de détails, on se reportera à la Bibliographie, p. 1029.

NOTES ET VARIANTES

Page 163.

a. Le manuscrit C comporte une rubrique : Si comme renart fist avaler ysangrin dedenz le puits . ♦♦ b. Folio 38 de H - colonne c, vers 1-5 ; d, 6-47. ♦♦ c. Que de sa mort n'avés C ♦♦ d. Vers 23-24 dans B, C et Mar. : De renart ne va nus a destre / Renart fet tout le mont pestre .

1. Voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, qui donne pour *adrece* le sens de « chemin de traverse », difficile à exploiter ici. Les autres manuscrits (voir var. d) proposent une leçon différente : « personne n'a le dessus sur lui ». On peut comprendre la leçon de H comme une allusion aux tours et détours (aux sens propre

et figuré) du renard dans ses itinéraires de chasse, ainsi qu'à son esprit retors.

Page 164.

a. Qui a la foiz n'aut au folage C ♦♦ b. Vers 38 dans C: De guarison qui mout deshaite . ♦♦ c. Ici commence le folio 39 de H - a, vers 48-88 ; b, 89-129 ; c, 130-170 ; d, 171-211. Vers 48 dans C: Puis s'is'est arestéz sanz faille . ♦♦ d. otle col bessié C

1. Voir G. Tilander, *Lexique*, qui cite d'autres occurrences de cette formule imagée, dont le sens littéral est « les courroies bien graissées » (« sans dommage ») ; la forme la plus fréquente se construit sur le verbe *aller* comme le proposent D et Mar. (*ne va nuls corroies ointes*), ou *partir* (« échapper »).

2. *Autre terre* (v. 36) peut signifier ici tout simplement « terrain de chasse différent », mais le terme, en écho aux romans arthuriens, prend une résonance plus mystérieuse, celle de la terre lointaine et inconnue où s'aventure le chevalier quittant la Cour. Tout le début de la branche, jusqu'au massacre des poules (v. 141), gagne en richesse de sens si on garde en tête le schéma-type de la quête chevaleresque (voir la Notice, p. 1016). *Le Roman de Renart*, selon le principe du « décalage vers le bas » caractéristique de la parodie, offre un contrepoint ironique à cette quête : trajet plein de détours, motivation « basse » (faim, peur, « assaut » contre un poulailler). On ne saurait parler de pastiche explicite, mais les clins d'œil sont nombreux — nous les signalons au fur et à mesure — tant dans le vocabulaire utilisé que dans les situations décrites.

3. L'amble est une allure particulière de certains chevaux et quadrupèdes en général : le renard va-t-il l'amble ? C'est en tout cas l'allure naturelle de l'ours.

4. Allusion à l'apologue dit de Mennenius Agrippa, utilisé par Tite-Live pour représenter la nécessaire collaboration des parties du corps social ; le contexte lui donne une connotation burlesque, puisqu'il s'agit de la collaboration de tous les membres du renard pour un objectif unique, la nourriture.

Page 165.

a. Vers 89-90 dans C: Sor la fosse s'est aprestez / Du gelinier touz aprestez . ♦♦ b. Vers 98 dans C: Et si le vit a descovert .

1. L'expression est typique du vocabulaire chevaleresque : les vers suivants maintiennent l'ambiguïté, et la grange est décrite comme un château fort auquel on va donner l'assaut. *Bien asise* peut se lire comme « bien fortifiée », la *roche bise* est le matériau habituel pour les murs des fortifications.

2. Exemple de l'équivoque habituelle à l'écriture du *Roman de Renart* (voir G. Bianciotto, « Renart et son cheval », *Mélanges Félix Lecoy*, Champion, 1973, p. 27-42), qui passe brutalement à un lexique anthropomorphique : il n'a pas été question de cheval jusque-là, il n'en sera plus question après ; la formule, imagée (tirer sur le mors de la monture pour s'arrêter), semble avoir perdu toute référence concrète ; pourtant, l'espace d'un instant, on imagine le goupil en cavalier, et cela d'autant plus facilement que l'ambiance du passage est chevaleresque (un chevalier devant

un château à conquérir : voir *faire assaut* (v. 86), *gaaignier* (v. 90), qui signifie « gagner du butin » ou simplement « attraper des proies ».

3. C'est le sens ancien du mot : « petite porte ménagée dans une porte monumentale » (cf. le guichet d'une ville).

4. Allusion aux coutumes féodales : l'adversaire capturé, ou sa famille, doit payer une rançon ; il peut être laissé en liberté contre caution (le cheval, l'armure). Ce passage à la troisième personne peut être un commentaire du narrateur ou une sorte de discours indirect libre, évoquant les réflexions de Renart, comme le suggère le vers 105. L'écriture renardienne est d'une grande souplesse : les focalisations glissent insensiblement de l'externe à l'interne. Mais un renard a-t-il des « pensées » ?

5. Sur la formule *enï cant*, voir la Notice, p. 1018 et n. 3.

Page 166.

a. Et la tierce geline B, C, Mar.

1. *Aller en fuerrre* (v. 127), c'est « aller fourrager », « piller » et « marauder », comme les soldats en campagne.

2. La définition n'est pas tout à fait gratuite : la qualité de Renart est rappelée juste avant l'épisode du reflet dans l'eau où l'universel trompeur est victime de ses illusions.

Page 167.

a. Les vers 151-154 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ b. Les vers 163-164 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Les vers 181-182 sont un ajout de C, H et M.

1. Voir G. Tilander, *Lexique* : « regarder à travers un orifice sans être vu », « épier ».

2. Le terme *pensis* (v. 168) renvoie à l'attitude de l'amoureux perdu dans ses méditations quand il songe à son amie ; voir Perceval devant les trois gouttes de sang sur la neige (*Le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 789), Lancelot pensant à Guenièvre et arrivant à un gué (*Le Chevalier de la Charrette*). Le passage est empreint d'un halo de mystère et de poésie inhabituel dans le *Roman de Renart*. Toute la séquence fait allusion au mythe de Narcisse (voir la Notice, p. 1020 et n. 3), très prisé dans la deuxième moitié du XII^e siècle : de nombreux parallèles peuvent être faits, par exemple, avec l'anonyme *Narcissus*, conte ovidien, en particulier au niveau du vocabulaire (Narcisse revient de la chasse assoiffé, il contemple son ombre qu'il prend pour un autre, le récit mêle amour et déconvenue ; voir aussi à ce propos *Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, v. 1420 et suiv.). La nymphe Écho se retrouve dans l'écho de la voix de Renart. Mais ce n'est là qu'un clin d'œil, car Renart ne se consume pas d'amour sur place, il se retrouve le derrière mouillé... Le maître des ruses ne peut être trompé que par lui-même, par son propre reflet.

Page 168.

a. Les vers 189-194 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ b. Folio 40 de H-a, vers 212-252 : b, 253-293 ; c, 294-334 ; d, 335-375. ♦♦ c. rend[e] *exponétue*lation H ♦♦ d. son ombre a boeter H : son ombre a visiter C. Nous rétablissons l'octosyllabe d'après B et Mar.

1. Les giets (v.189) sont des liens de cuir, utilisés notamment pour retenir le faucon sur le poing.

Page 169.

1. Sur la répétition des vers 159-162 par les vers 219-222 qui ouvre une séquence parallèle à celle de Renart, voir la Notice, p. 1022.

2. L'exclamation n'est pas innocente ici : le discours de Renart tout entier est imprégné par le vocabulaire religieux et les croyances sur l'âme, l'au-delà. Pénitence, pardon des offenses, béatitude des élus, psychostasie : tous les éléments de l'eschatologie chrétienne sont repris dans une vision parodique et inversée (le ciel au fond du puits, un paradis *ad usum lupi*). Le XII^e siècle est le moment où se met en place une nouvelle « géographie » de l'au-delà, dans laquelle intervient un troisième lieu, le purgatoire (voir. J. Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Gallimard, « Bibl. des Histoires », 1981).

Page 170.

a. Les vers 261-262 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ b. Les vers 273-274 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Vers 289 dans C : Sez conpere por quoi jel voil .

1. Le discours lénifiant sur la mort-délivrance et le pardon chrétien des offenses produit son effet ; la *captatio benevolentiae* (avait-il moyen de s'y soustraire ?) a fait d'Isengrin, ravi d'être débarrassé de son bourreau (v. 263), une proie facile pour la prochaine phase de la rhétorique de persuasion, l'évocation de la vie au paradis.

2. La leçon des autres témoins (voir var. c) est bien plus satisfaisante : elle prépare la description de l'abondance de ce nouvel Éden. Sur la question de l'âme des animaux, voir la Notice, p. 1024 et n. 5.

Page 171.

a. Vers 307-308 dans C : Mout ai esté toz jors trichierres / Fel et traîtres et boiserres . ♦♦ b. Les vers 317-318 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Les vers 328-329 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ d. Vers 335 dans C : Li a dit par itel esgart .

1. Les rapaces peuvent surprendre dans une énumération qui comprend surtout, en dehors des paysages respirant la prospérité, les proies possibles pour le loup ; éperviers, autours et faucons sont les oiseaux de proie utilisés en volerie : allusion à l'activité seigneuriale par excellence, inséparable d'une image de paradis sur terre ?

2. Sans doute faut-il voir dans la leçon de H, *boise*, une graphie de *poise*, « balance », qui est le mot des autres témoins et qui se trouve d'ailleurs aux vers 331 et 338 ; le terme *boise* existe au sens de « morceau de bois » et de « tromperie ».

Page 172.

a. Les vers 333 à 338 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ b. Vers 347 dans C : Einssi t'i mist sains esperi . Les vers 346-347 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. repentis H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. Dont je cuidai avoir grant C

1. Le copiste de H s'empêtre dans le mécanisme, c'est au vers 338 que se produit le glissement : le substantif « bien » convient mieux que l'adverbe que nous avons ici (le parallélisme avec *li maus*, v. 342, empêche de le lire autrement) ; le bien descend, le mal reste.

Page 173.

a. Folio 41 de H - a, vers 376-416 ; b, 417-457 ; c, 458-498 ; d, 499-539. ♦♦ b. Les vers 352 à 377 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Les vers 380-383 sont un ajout de C, H et M. Au vers 381, C donne sainte apétite. ♦♦ d. Et mout doucement C ♦♦ e. Les vers 403-408 sont un ajout de C, H et M. Aux vers 405-406, C intervertit les rimes paroient / luisoient.

Page 174.

a. Vers 413-415 dans C: Passion le fiere en la chierre / N'i avoit ne feu ne lumiere / Ainz i avoit assez ordure. ♦♦ b. Les vers 413-418 sont un ajout de C, H et M. ♦♦ c. Les vers 435-436 manquent dans C. ♦♦ d. trop dormi C (vers hypermètre). ♦♦ e. Les vers 451-452 sont un ajout de C, H et M.

1. Allusion au siège d'Alep (1165), en Syrie, lors de la deuxième croisade. Il s'agit de l'une de ces allusions à des faits d'actualité qui servent de base aux exercices de datation.

Page 175.

a. deles H, C; nous corrigeons d'après B et Mar. pour la logique de la situation, et le parallélisme avec les vers 219 et suiv.

1. Nouvel écho des vers 159-162, cette fois-ci débarrassé d'intention parodique (mais le moine couché sur le puits dans une attitude grotesque relève du clin d'œil satirique).

Page 176.

a. Vers 516-517 dans C: Abessie en est ceste terre / Touz morz est sel lessiez ester. ♦♦ b. Vers 531-533 dans C: Biau filz renart qui est murtrier / En un puis me fist trebuschier / Ne ne me saia cui conseiller.

Page 177.

a. Folio 42 de H - a, vers 540-554. ♦♦ b. Vers 548 dans C: Avec lui furent ses amis. ♦♦ c. Et ille tient dedens C.

Branche Vb

LE JAMBON ENLEVÉ
RENART ET LE GRILLON
(Martin V, Roques XVI, FHS XX 55)

NOTICE

Deux épisodes imbriqués constituent la trame narrative de cette courte branche et lui donnent son unité : une double mésaventure (Isengrin dévore entièrement le jambon volé et ne garde à Renart que la ficelle, le grillon ne se laisse pas attraper) suivie par une double vengeance (le grillon est emmuré dans son four sous les quolibets de Renart, le loup est mis à mal par les chiens).

La composition de ce texte, parfois mal jugé, est soignée, du moins dans le manuscrit *H* qui ménage une parfaite symétrie :

- Prologue-prélude, 10 vers.
- Aventure I : rencontre d'Isengrin, 143 vers (564-707) :
 - Renart est maltraité par le loup ;
 - Remords du loup ;
 - Le paysan et son jambon ;
 - Renart floué de son butin ;
 - Séparation : le « pèlerinage de Renart ».
- Aventure II : rencontre de Frobert, 142 vers (708-850) :
 - Face-à-face et phase d'observation ;
 - Première tentative de séduction (le psautier) ;
 - Échec : Renart démasqué ;
 - Deuxième tentative de séduction (le pèlerinage) ;
 - Échec : arrivée de la meute.
- Revanche de Renart, 88 vers (851-939) :
 - Le grillon enfermé dans le four (850-895) ;
 - « gabs » de Renart ;
 - le loup en proie aux chiens ;
 - « gabs » de Renart et colère d'Isengrin.
- Épilogue : 6 vers (ressentiment d'Isengrin envers Renart).

Cet équilibre n'existe pas dans toutes les collections : il est obtenu dans *C*, *H* et *M* par l'adjonction de l'épisode du four et des « gabs ».

Les vers 555-563 constituent un prologue *a minima*. La question qui se pose ici est celle de l'autonomie de la branche, présentée par la critique comme une suite naturelle de l'épisode du viol d'Hersent, qui termine notre branche IX. Traditionnellement, Pierre de Saint-Cloud est considéré comme l'auteur de cet ensemble¹ formé par les branches VIIa et IX du manuscrit *H*, et qui constituent ailleurs un tout cohérent (par exemple, chez Martin, sous le numéro de branche II). Les dix vers de l'ouverture renvoient à la situation de conflit, telle qu'elle est exposée au début de la branche VIIa dans le « prologue de Pierre de Saint-Cloud », qui en fait non seulement la matière de la branche qu'il introduit, mais le principe même du récit renardien². L'allusion que fait Renart à ses mauvais rapports avec son voisin ainsi que la menace implicitement contenue dans la prolepse du vers 558 (« ils ne vont pas tarder à se rencontrer ») restent très vagues et ne contiennent aucune précision, aucun souvenir d'un méfait particulier du goupil. Ni le prologue ni la suite du récit ne comportent d'élément qui renvoie directement à l'histoire du viol de la louve. L'attaque *in medias res*³ et l'absence de prologue général ne suffisent pas à garantir la subordination d'une branche à un texte antécédent, même si elle facilite les regroupe-

1. Pour ces problèmes d'unité et de chronologie du *Roman de Renart*, voir l'Introduction, p. xix, et la Notice générale de la branche V, p. 1013.

2. C'est le problème, dans *H*, de la séparation en deux parties, désignées dans notre édition par les numéros VII et IX, de ce qui forme traditionnellement une seule branche.

3. Elle n'est pas rare dans le *Roman de Renart* même pour des récits toujours considérés comme indépendants : voir les branches II, IV, X, XIII.

ments ; le copiste du manuscrit *H* en profite d'ailleurs pour proposer une conjonction tout à fait originale avec l'épisode du puits, et en fin de compte tout aussi logique. Celui du manuscrit *C* s'éloigne encore davantage du « noyau primitif » et développe ce prélude sur plus de 100 vers, en imaginant d'abord un songe prémonitoire du goupil¹, puis un scénario de piège qui est une simple transposition des Bestiaires (le renard fait le mort pour attraper et engloutir une corneille), avant la rencontre avec Isengrin.

La confrontation entre le loup et le renard est brutale. Le rapport des forces se manifeste sans équivoque, aussi bien dans les menaces d'Isengrin que dans le mauvais sort fait immédiatement à Renart². La scène est tout à fait inhabituelle dans le *Roman de Renart*, qui nous montre plus souvent le triomphe de la ruse du goupil sur la supériorité physique du loup, et Isengrin mis à mal par les hommes ou par les chiens. Quand les poils du goupil volent, c'est sous les dents des mâtins. Est-ce là une vengeance inespérée de toutes les avanies subies par Isengrin, et en particulier le viol d'Hersent, si tant est que la branche Vb se rattache directement à cet épisode ?

Or, ici, point de stratagème ou de piège. Si le récit continue, c'est parce qu'Isengrin éprouve soudainement du remords et de la pitié pour celui avec qu'il entretient des relations ambiguës : l'ancienne « amitié » qui lie les deux « compères » le fait changer d'avis, tandis que Renart préfère rappeler leur parenté, en se définissant comme son neveu³, car dans ses discours le terme d'« ami » a été trop dévoyé⁴. La promesse d'une collaboration en vue d'un mauvais coup, moyen de feinte et de fuite favori du goupil face à ceux qui, comme Tibert, lui dament régulièrement le pion, apporte une première solution à l'antagonisme. Un paysan apparaît providentiellement sur le chemin, et donne à Renart l'occasion de prouver son astuce.

Le vol du jambon est une ruse des plus classiques⁵, qui représente une variante de la fausse mort employée pour tromper les marchands de poisson de la branche X : Renart simule un handicap, en l'occurrence la claudication, pour attirer la convoitise de sa victime, fascinée par la perspective d'une belle fourrure. Poursuivi, le goupil retrouve tous ses moyens, obligeant le paysan à se débarrasser du jambon pour s'alléger. Isengrin s'en empare et l'engloutit sans délai. Pour une fois, il n'est pas lésé. Le partage du butin reproduit la situation initiale, la suprématie du loup, que Renart reconnaît avec résignation⁶. L'intérêt principal de la péripétie réside sans doute dans le jeu de mots final⁷ : le même mot, « hart », désigne, en effet, la

1. Le passage de *C*, un rêve funeste de Renart interprété par Hermeline (voir éd. FHS, p. 372-373), a des ressemblances avec le rêve de Chantecler, glosé par Pinte, dans la branche VIIa.

2. V. 584-596.

3. V. 618. Ce lien d'oncle à neveu est posé dans une autre branche, tardive, la branche XXV, vers 112 et suiv. Renart y est présenté comme le neveu d'Isengrin, tandis qu'Hermeline est la sœur d'Hersent.

4. Renart évoque cette affection, non sans ironie, dans la branche Va, aux vers 257-258.

5. L'anecdote est traitée ici de façon très proche de l'*Ysengrimus* (voir *Le Roman d'Ysengrin* traduit et commenté par É. Charbonnier, Les Belles Lettres, « La Roue à livres », 1991, I, p. 57-72, v. 1-528).

6. La scène du partage inique, faussé par le rapport de forces, se retrouve dans la branche XVII, où le lion accapare la totalité du butin ; avec Tibert, Renart est grugé de manière similaire avec l'andouille trouvée dans un champ et imprudemment confiée au chat, dans la branche VIIb, v. 1023 et suiv.

7. V. 694.

ficelle qui sert à attacher le jambon et la corde du pendu. L'expression : « que la corde reste à celui qui la mérite ! », préparée dès le vers 648 par le défi de Renart (« si je n'arrive pas à vous procurer le jambon, faites-moi pendre à une corde ! »), conclut ironiquement la séquence.

Mais le goupil n'est pas quitte pour autant. La situation reste périlleuse et une ruse s'impose pour se tirer de ce mauvais pas. Le motif bien connu du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle¹ fournit la solution. L'astuce qui lui permet de fausser compagnie au roi et d'échapper à la corde dans la branche Ia se trouve réduite ici à une esquisse : le motif ne connaît qu'un degré minimal d'actualisation, car le goupil ne se déguise pas en pèlerin, et ne part évidemment pas pour la Galice, mais saura bientôt se souvenir de son nouvel état pour circonvenir le grillon Frobert.

L'idée du pèlerinage fait le lien entre les deux épisodes, mais l'enchaînement narratif immédiat est celui qu'utilisent la plupart des branches : le hasard du chemin, qui permet à Renart de croiser des animaux de toute sorte et de trouver pour ses exploits de nouveaux lieux — en général des garde-manger. On s'attend donc à ce qu'il découvre un poulailler bien garni, mais la branche Vb propose une variante originale de proie : des rats. Ce n'est pourtant pas à une simple scène de prédation que le narrateur nous convie. Le *Roman de Renart* réserve ce genre de séquences à l'ouverture de ses récits². Le goupil s'arrête dans sa chasse à cause d'un grillon, dont le chant lui paraît une menace³. L'insecte se transforme bientôt en partenaire, en interlocuteur, en proie à séduire et tromper, tandis que Renart, lui, se prend au jeu.

Frobert, car tel est son nom, n'est pas un inconnu dans le *Roman de Renart* : il fait partie des accusateurs du goupil dans l'édition Martin du « Jugement de Renart »⁴, il commande la neuvième « échelle » de l'armée royale dans la branche XVI, est garant de Roonel dans la branche XIV, participe aux vigiles de la branche XVIII. C'est un comparse de second rang, comme Tardifle limaçon, Couart le lièvre ou Pelé le rat, acteurs à mi-chemin entre les proies anonymes et les personnages dotés d'une histoire.

La scène évoque à la fois la tentative de capture de Mésange et celle de Chantecler. De l'oiseau, Frobert a la méfiance et la prudence : sans illusions sur les intentions du goupil, il se laisse néanmoins piéger une première fois⁵ et esquive de justesse le coup qui lui est porté ; le deuxième essai de Renart se solde par un échec total, devant le scepticisme nar-

1. Voir la Notice de la branche IV.

2. Voir les branches III et Va.

3. V. 724 : « car il a peur que l'animal ne le dénonce » : cette notation est étrange, à moins que le silence soudain du grillon — qu'on mettra au crédit des talents d'observation des conteurs, car grillons et cigales cessent, en effet, soudainement de chanter lorsqu'on passe à proximité — ne puisse être l'indice de la présence de Renart dans le « courtil » pour son propriétaire. La confrontation entre le goupil et l'insecte ignore complètement le rapport de taille et de force. L'idée d'une possible dénonciation, ou d'accusations, par Frobert obsède le goupil, car on la retrouve dans ses « gabs » lorsqu'il a enfermé le grillon dans le four. Est-ce le souvenir de l'attitude de ce dernier dans la branche du « Jugement de Renart » ? Mais le manuscrit H, à la différence de Martin, ne mentionne pas Frobert à cet endroit-là.

4. Dans l'édition Martin, branche I, v. 1323-1324, mais non dans notre manuscrit. La famille α éditée par Martin, en revanche, ne donne pas de nom au grillon dans ce texte, dans sa branche V.

5. V. 751-752.

quois du grillon qui, comme la mésange, peut se payer le luxe d'ironiser sur le sort qui attend son interlocuteur, avec l'arrivée d'une meute¹. Comme le coq, Frobert a des talents de chanteur : ce ne sont pas ces dons que Renart flatte directement, mais sa capacité à « lire le psautier », à lire (réciter, chanter ?) les Psaumes. Aussi l'apostrophe-t-il avec un « dans clers² » honorifique, *captatio benevolentiae* semblable aux termes employés avec Chantecler et Mésange, qui se voient rappeler leurs liens privilégiés de « cousin germain » et de « commère » avec le goupil. Cette compétence liturgique du grillon est-elle imaginée ici parce que l'insecte chante le soir et la nuit, ou parce qu'il se cache dans le jardin d'un prêtre ? Le conteur de la branche XVIII se souvient de ce talent, lorsqu'il fait chanter Frobert aux vigiles de la mort de Renart.

En tout cas, le stratagème fait long feu et, si Frobert risque sa peau, c'est moins parce qu'il se rend aux arguments de Renart que par imprudence, ou excès de prudence. À ce moment, le récit nous présente un renard soudainement anthropomorphisé, qui tire de sa manche une massue, mais retrouve tout aussi vite ses réflexes naturels, en ouvrant sa gueule. Le *Roman de Renart* nous a habitués à ces brusques changements de registre. D'où sort cet attribut humain ? Dans ce passage, il semble particulièrement incohérent, dans la mesure où le seul « habit » que l'on peut supposer à Renart est celui de pèlerin, et que la massue est particulièrement inattendue dans ce contexte. Le statut de pèlerin est d'ailleurs mentionné, ironiquement, par Frobert³, avant même que Renart ne s'en serve comme feinte. La logique aurait exigé, par conséquent, que les signes extérieurs de son état fussent apparents. Or, le texte n'a parlé de rien d'autre que de projets de pèlerinage, que Renart a formulés pour échapper à Isengrin. Ce flottement est une illustration de cette « rhétorique de l'ambiguïté » propre à l'écriture renardienne, assez mal maîtrisée ici.

Après son échec, Renart revient à la charge et saisit la balle au bond, en exploitant immédiatement l'allusion faite à sa situation de pèlerin. Changement de tactique, avec une proposition d'association dans cette pieuse entreprise, qui invite à un nouveau parallèle dans notre corpus, cette fois avec la branche IV : Frobert sera compagnon, prêtre et confesseur de tous les pèlerinages. Pour donner plus de poids à son invitation, le goupil se met en situation d'infériorité — comme lorsqu'il propose à Mésange de fermer les yeux afin qu'elle puisse lui donner sans péril le baiser de paix —, insistant sur une fatigue et une faiblesse simulées, mais désormais sans efficacité face à un partenaire échaudé.

Mésange et Frobert peuvent servir d'exemples pour une ligne de conduite possible dans l'univers renardien, où il est si difficile de trouver une règle de vie. Dans un monde livré à la loi du plus fort ou du plus rusé, une méfiance de tous les instants est la seule sagesse des faibles. Bien connaître les « fais Renart » permet d'éviter de subir le sort du héron de la branche XI. C'est la seule leçon que l'on peut tirer des différentes mésa-

1. Les similitudes concernent le déroulement de l'action : première tentative avortée, lucidité définitive de l'animal qui a failli être pris, « gab » au moment où Renart risque de se trouver à son tour en position de victime. Voir la branche VIIa, v. 461 et suiv.

2. V. 737.

3. V. 772.

ventures qui ont frappé tous ceux qui ne savent pas faire la part de la vérité et du mensonge, et prennent pour argent comptant les flatteries et les promesses du séducteur. Encore faut-il savoir démasquer Renart sous ses déguisements...

Même la circonspection ne protège pas toujours des ennuis. La séquence que développent *C* et *H*, après l'irruption de la meute qui oblige Renart à interrompre l'entretien, remet tout en question. Le grillon, réfugié dans le four à la suite des risques qu'il vient de courir, n'a pourtant pas pris la bonne décision, malgré les apparences. Ce qui devait être un abri devient une prison, sinon un tombeau. Renart se venge de son échec avec un acharnement et une cruauté que semblait annoncer la hargne, voire la peur, avec laquelle il avait abordé Frobert¹. Une fois le four colmaté et les chiens semés, le goupil se livre à son exercice favori, celui du « gab », de la moquerie sadique aux dépens de sa victime réduite aux dernières extrémités.

Le passage des vers 854-895 est un modèle du genre, particulièrement développé. Le narrateur s'en donne à cœur joie, alternant les injures et les conseils ironiques. Le cynisme et la férocité de ces invectives sont augmentées par la comparaison que Renart fait, en conclusion, avec sa propre liberté. Le désir de vengeance contre l'impudence et l'outrecuidance de celui qui lui a tenu tête², mais aussi, comme un leitmotiv, la crainte de la dénonciation par Frobert, semblent expliquer cette cruauté de Renart.

Il reste au narrateur à solder le compte d'Isengrin. Autant la peur et le dépit du goupil étaient grands au moment de la rencontre avec le loup, autant sa satisfaction éclate, quand les chiens, au lieu de s'en prendre à lui, se jettent sur son oncle. Cette fois ce ne sont pas les « flocons » (les touffes de poils) de Renart qui volent, mais ceux du loup. À nouveau, le recours au motif du « gab » dramatise l'événement : Renart cette fois-ci se venge de la perte du jambon et se gausse impitoyablement des difficultés de son parent à fuir ses bourreaux, avec un ventre trop rempli. La branche s'achève ainsi sur un nouveau *casus belli*, par le ressentiment d'Isengrin contre la joie indécente du goupil. Tout est prêt pour une nouvelle aventure.



Le manuscrit *H* rattache directement à l'épisode du puits, sans aucune transition, l'épisode du jambon et celui du grillon. Ces deux séquences, qui correspondent à la branche V de Martin, ont une tradition manuscrite complexe, et peut-être séparée. La longueur du texte varie considérablement suivant les familles de manuscrits, depuis la version brève en 246 vers (famille de *A*), jusqu'à la version longue en 608 vers (famille de *C*) ; le manuscrit *H* se situe entre les deux, avec 358 vers. Pour l'épisode du jambon, *H* est proche de *A* (153 vers dans *H*, 148 dans *Mar*) ; tandis que *C* développe longuement (358 vers) ; en revanche, pour l'épisode du grillon, les recoupements sont systématiques entre *H*, *C* et *M*.

1. V. 723-724, v. 754 et v. 765.

2. V. 875-876.

À partir du vers 709, le manuscrit *H* offre de nombreuses leçons communes avec *C* et *M*; les vers 719-720, 747-750, 753-754, 757-758, 763-766, 775-776, 779-780, 785-788, 795-802, 805-811, 813-814, 829-844, 849-900, 903-904, 917-928 sont des ajouts de *C*, *H* et *M*.

ARMAND STRUBEL.

NOTES ET VARIANTES

Page 179.

a. Ici commence le folio 42 de *H* - colonne a, vers 555-579; b, 580-620; c, 621-661; d, 662-702. ♦♦ b. *A la place des vers 555-566, C propose un prologue de 118 vers avec une rubrique*: C'est le songe renart si comme ysangrin le bati. ♦♦ c. *Les vers 569-570 correspondent dans C à 6 vers*: Vers son oncle mout s'umelie / Et doucement merci li prie / Oncles dist il l'en dit en plait / Nus n'amende s'il n'est mesfait / S'a amende m'en lait venir / Ja la feré a vo plaisir. ♦♦ d. a je *H*; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ e. *Vers 574-577 dans C*: Ja autre amende nen prendrai / Dedenz mon ventre te metrai / Illeques seras a ostel / Que ja nen passeras par el. ♦♦ f. *Après le vers 579, C ajoutez vers*: Tant que je t'avré transgloti / Et de mon ventre enseveli. *Après le vers 580 il manque dans H deux vers, que voici d'après C*: De toi acuisera mon sanc / Si accroistrai mon hardement.

Page 180.

a. demorez [v. 583] / Quant ot ce dit adonc destent / Cort a renart et si le prent / Renart enverse entre ses piez / Or set il bien qu'il est jugiez / C'onques nus *C* ♦♦ b. laidengiez [v. 589] / Son oncle sovent merci crie / Ysengrin ne l'escoute mie / Ainz l'a saisi par le chaon / Sel mastine com un gaignon / Par mi le col quant que il puet / La pel li deront et esquet / Ysengrin *C* ♦♦ c. *Après le vers 597, C ajoute 12 vers, dans lesquels Isengrin exprime ses ressentiments et envisage les différentes façons de faire mourir lentement Renart*. ♦♦ d. *Vers 612-613 dans C*: Au cuer li bat aucune vaine / Et je n'i sent feu ne alainne.

1. G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, interprète *fus / feu* (v. 613), comme la « chaleur de la vie ».

Page 181.

a. petit honme [v. 619] / A cest mot garde lez un plain / Renart s'a veü un vilain / Qui s'en aloit toute la voie / Si ert chargiez que trestot ploie / Sor son col *C* ♦♦ b. *Vers 625-627 dans C*: A son oncle dist ce m'est vis / Oncles oez bonne novele / Qui vous sera et bonne et bele. ♦♦ c. *Après le vers 629, C ajoute 16 vers, dans lesquels Renart se propose de régler tout seul l'affaire, en volant le jambon et en le rapportant tout entier à Isengrin*. ♦♦ d. or demorez [v. 651] / G'irai avant se vos volés / Tant l'a blandi tant l'a proié / Qu'ysengrin li donne congié / Renart saut sus si vistement / Con s'il n'i eüst mal ne torment / Par devant *C* ♦♦ e. *Après le vers 655, C ajoute quatre vers*: Par devant li grant aleüre / Tant qu'il ient a la devanture / Son chief covert d'un mantelet / Quel il fu devant jus se met.

1. La remarque vient du narrateur, qui signale ainsi l'intervention de la ruse; le procédé est simpliste, mais cette partie de la branche V est assez rudimentaire, aussi bien dans son intrigue que dans ses moyens d'expression.

2. La formule est, littéralement, plus abstraite: *esgart* (v. 634) a le sens d'« arbitrage », de « délibération ».

Page 182.

a. en peril [r. 659] / Dont renart estoit forment liez / Selonc la voie s'est couchiez / Et li vilain mout s'esjoist / Sa maque a une main prist / Quant voit que traïnoit ses rains C ♦♦ b. ne te vaut [r. 663] / Il lesse corre sa maque / A renart roïdement la rue / Sus la croupe li fist un treu / Puis si le sieut de preu en preu / Dist li vilain par saint marcel / Ta pel ert mise en mon mantel / Mes mout a C ♦♦ c. alainne [r. 671] / Adonc se prent a porpenser / Qu'il ne porra avant aler / Ne que ja mes ne le prendra / Tant con le bacon portera / A la terre l'a jus geté / Et ysengrin l'a regardé / Qui pres d'ilec le porsivoit / Por veoir que renart feroit / Renart C ♦♦ d. Vers 675-676 dans C: Et ysengrin sieut les esclous / Con cil qui n'a cure d'enchaus . ♦♦ e. H fournit au vers 679 Fuit en que nous corrigeons d'après C qui donne pour les vers 680-683: Li vilain pense en son corage / S'il prenoit le gorpill sauvage / Que de la pel acuiteroit / Grant part del bacon qu'il portoit . Après le vers 684, C ajoute vingt vers qui racontent l'affrontement brutal entre le vilain et Renart et la poursuite avec la massue. ♦♦ f. Après le vers 687, C ajoute deux vers: Renart va tant de ça en la / Qu'ysengrin el buisson trova . ♦♦ g. Après le vers 689 C ajoute deux vers: Mes ysengrin l'avoit mengié / Si en estoit mout plus haitié . ♦♦ h. Li avoit otroïé la hart C. Après ce vers, C ajoute dix vers où Renart demande sa part au loup, qui la lui refuse sarcastiquement. ♦♦ i. ne voet faire bataille H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ j. Après le vers 694, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Qar je ne l'ai deservi mie / Par dieu le filz sainte marie .

1. La plupart des manuscrits portent *enchaus* (voir var. d), de *enchalcier* (*incalceare*, de *calceum*, « talon »), et que les dictionnaires traduisent par « poursuite », « insistance », « cour assidue ».

2. G. Tilander, *Lexique*, propose de traduire *prent et part* (v. 690) comme une expression toute faite signifiant: « il se met en route »; le dialogue qui suit n'encourage pas à adopter cette proposition, d'autant plus qu'il est question ici d'un partage ironique (le jambon pour le loup et la ficelle pour le renard).

3. Sur le jeu de mots du vers 694, voir la Notice, p. 1043.

Page 183.

a. Ici commence le folio 43 de H - a, vers 703-743; b, 744-784; c, 785-825; d, 826-866. Vers 703-706 dans C: Renart fu mout en grant esfroï / Quinze jors va a grant baudor / Onques renart ne fist sejour / Si a ysengrin comandez . ♦♦ b. Après le vers 729, il manque dans H quatre vers, que voici d'après C: Renart en tint le chief enclain / Clerc se vent bien chanter latin / Je vos donroie bon louer / Dant cler distes .

1. Petite touche de réalisme, qui ne manque jamais dans le *Roman de Renart* — on sait que les grillons aiment les endroits chauds — et qui intervient surtout au début de la rencontre entre Renart et son interlocuteur; c'est le moment où le zoomorphisme est le plus évident; voir la rencontre de Tibert, se prélassant au soleil et jouant avec sa queue (branche VIIa, v. 661 et suiv.). La principale caractéristique du grillon est le chant, qu'il partage avec les « clercs », confondus ici avec les ecclésiastiques.

Page 184.

a. ci escrire [r. 737] / Se voliez reconmencier / Por mon pere vostre sautier / Je vos en savroie bon gre / Si en seriez bien loué / Et je issi fere le voil / Le gresillon C ♦♦ b. Vers 763 dans C: Tu me porras encui bien nuire . Le vers de H est hypothétique. ♦♦ c. Vers 771 dans C: Mout es de mauvese maniere .

1. Ce sont là les deux attributs par excellence du clerc, lire et écrire, et, pour l'ecclésiastique, chanter les offices ; pour un moment, on oublie qu'il s'agit d'un humble insecte, jusqu'au coup de dents de Renart.

2. L'expression signifie : « tomber sur un imbécile » ; *bergier* est synonyme de « naïf », « facile à tromper » ; on le trouve en ce sens dans le *Roman de la Rose*, v. 3617 et v. 12225 (voir Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. A. Strubel, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 1992).

3. Voir G. Tilander, *Lexique* : « savoir ce qui vous manque, ce qui vous fait mal ».

4. Tout ce passage est obscur ; de quoi Renart veut-il se venger : de l'affront subi avec l'apostrophe du grillon ? Le vers 754 renvoie sans doute à l'inquiétude signalée au vers 724 (Renart, dans le jardin du prêtre, craint d'être découvert, à juste titre si l'on se reporte aux vers 808 et suiv.) ; la massue (que l'on trouve aussi dans les manuscrits *C* et *M* sous la forme *mace*) n'est pas une interprétation très heureuse ; la famille α propose une leçon plus vraisemblable : la manche, détachée de l'habit (rappelons que les manches étaient souvent lacées, et donc aisément détachables) et jetée sur l'insecte, l'immobilise, il devient ainsi plus facile à prendre.

Page 185.

a. Vers 780 dans *C* : Et dist renart je estoie yvres . ♦♦ b. Après le vers 783, il manque dans *H* pour la cohérence de deux vers. Pour la leçon de ces deux vers, voir v. 784-785 de *C*, var. d. ♦♦ c. puet *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 784-791 dans *C* : Mout sui surpris de grant malage / Que j'ai fet maint pelerinage / Que vaut nel puis choisir a l'uel / Certes mout durement me duel / Car trop sui plain de grant malage / Je ai fait maint pelerinage / Qui mon cors ont mout fort pené / Tel mal ai dedenz moi cové . ♦♦ e. Après le vers 793, il manque dans *H* quatre vers, que voici d'après *C* : Certes je sui un chaitis hon / Mes fetes moi confession / Qar il n'a ci illuec nul prestre / Et vos savez bien tot cest estre . ♦♦ f. païs ci environ / Ne troverroie plus preudon / Li gre-sillon *C*

1. Notre manuscrit porte *Or puet savoir* (voir var. c), que l'on pourrait à la rigueur prendre pour une tournure impersonnelle : « on peut bien se rendre compte que » ; nous avons traduit la leçon de *C*.

2. Là encore, les manuscrits *C*, *H* et *M* ont un texte moins logique et satisfaisant que *Mar*. On ne voit pas le lien entre les plaintes de Renart au sujet de sa fin prochaine, due à l'abus des pèlerinages épuisants, et cette invitation à le suivre, d'autant plus que la réplique du grillon évoque plutôt une requête portant sur une dernière confession (v. 805-806). La solution de la confession (*Mar*.) paraît plus intéressante.

Page 186.

a. Les vers 812-813 et les vers 814-815 sont intervertis dans *C*. ♦♦ b. Vers 821-823 dans *C* : Si descouple les chiens engrés / Or tribole or clarenbaut / Par ci fuit le gorpil rigaut . ♦♦ c. Vers 827 dans *C* : Li levrier vieignent a droiture . ♦♦ d. Et le ro tout aparceü *H* ; nous corrigeons, pour le sens, d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ e. Assés *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits.

Page 187.

a. gart que ne puis plus C, *plus beureux pour la rime*. ♦ b. Vers 863 dans C: Ne de mauvese coardie. ♦ c. Folio 44 de H - a, vers 867-907; b, 908-945. ♦ d. Ou peüistes hardement prandre C ♦ e. Les vers 888-889 manquent dans C.

Page 188.

a. lessié sor le for C ♦ b. conmençoit H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦ c. Vers 908 dans C: La bataille est par contençon. ♦ d. Après le vers 917, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Se j'en eüsse la moitié / Vos n'eüssiez pas tant mengié. ♦ e. li font anui H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Cette longue séquence (propre à C, H et M) développe un motif typiquement renardien : les quolibets du vainqueur qui insistent lourdement sur la situation désespérée de la victime, ajoutant l'humiliation verbale à la violence physique. Le souci de symétrie — au risque de la répétition, car Renart se livre à nouveau à cet exercice aux vers 914 et suiv. — est manifeste : l'aventure imbriquée (Renart et Frobert) se termine par la déconvenue du goupil, comme l'épisode du jambon ; les deux épisodes s'achèvent cependant par la vengeance de Renart, directe dans le cas du grillon (l'entrée du four bouchée), indirecte dans celui du loup (les chiens, perdant la trace de Renart, se jettent sur Isengrin). Quelle est la signification de cette joie cynique du triomphe ? Satisfaction de se tirer d'un mauvais pas ? Le grillon n'a pas représenté de réel danger. Loi du talion et justice rudimentaire, qui constituent le seul principe d'ordre de cet univers soumis à la force et à la ruse ? Vengeance pour l'échec de la capture ou cruauté foncière ? La peur qu'inspire le goupil tient aussi à cette propension sadique. Il y a, d'autre part, une exigence d'équilibre du système : même bafoué, Renart s'en tire avec les honneurs : dans les branches VIIa et IX, par exemple, la série des revers se clôt par l'épisode positif d'Hersent.

2. Le terme désigne de façon générale une construction.

3. Littéralement : « qu'il est avec de mauvais parents (amis) » ; voir la note de l'édition japonaise, p. 444.

Page 189.

a. Après le vers 939, C et M ajoutent dix vers en guise de conclusion. ♦ b. Les vers 940-945 sont propres à H ; voir n. 1.

1. Le texte s'achève sur la formule du début (v. 565-566). Les vers 940-945 sont une cheville du manuscrit H pour relier ces deux épisodes à la branche Vc, qui se présente sans solution de continuité (sans lettrine) dans notre manuscrit. La conclusion choisie par notre texte est un motif traditionnel de fin de branche : le ressentiment du loup et la volonté d'en découdre, comme après l'aventure du puits en Va. La jonction avec Vc est parfaitement assurée : le même personnage, dont les pensées moroses sont tournées vers Renart, se souvient d'une autre humiliation subie de la part du goupil : le viol d'Hersent.

Branche Vc

L'ESCONDIT

(Martin Va, Roques VIIb, FHSI, IX)

NOTICE

La branche de « L'Escondit » (la justification), habituellement connue sous le sigle « Va », est considérée comme la « suite naturelle » de la branche IX, qui relate le viol d'Hersent. Le manuscrit *H* bouleverse cette succession. Dans bon nombre de manuscrits, dont *H*, le récit commence de façon abrupte par une scène de ménage entre la louve et son époux, consécutive à l'affront que Renart lui a infligé et qui est raconté en conclusion de la branche IX de notre manuscrit.

Force est, néanmoins, de constater que pour les versions conservées du *Roman de Renart* cette proximité immédiate ne s'est pas imposée comme une évidence, alors que la jonction entre « Le Jugement » et « Le Siège de Maupertuis » est faite systématiquement. On notera que c'est dans un témoin où la matière est considérablement retravaillée et redistribuée, comme le manuscrit de Cangé édité par M. Roques, que la solution, en apparence la plus naturelle, du regroupement « Viol d'Hersent-Escondit » est adoptée. L'ordre proposé par *H* montre que l'on peut insérer ce récit sans difficulté dans un ensemble plus vaste, au prix de quelques vers de raccord. Le copiste de *C* va jusqu'au bout de cette logique, et donne à « L'Escondit » une autonomie complète : la scène de ménage liminaire est rattachée à la fin du « viol d'Hersent », et la nouvelle branche est enrichie d'un prologue de 27 vers.

La question a fait couler beaucoup d'encre. L. Foulet consacre de nombreuses pages de son ouvrage à la démonstration de l'unité originelle¹, qui n'est sans doute qu'un effet de perspective dû à une continuation particulièrement habile ; J. Flinn essaie de trouver de nouveaux éléments pour étayer cette théorie. Cependant, les arguments ne manquent pas pour dénoncer ce montage de conjectures, bien fragiles² dans un univers aussi mouvant que le corpus renardien. Les médiévistes ont été fascinés par l'idée d'une « branche primitive », d'une sorte d'archétype caractérisé par son homogénéité, que les adjonctions, par strates successives, ont progressivement démembrée : elle aurait été faite du prologue

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1914 ; réimp. 1968, p. 120-237 ; la thèse se fonde sur la transition, parfaite selon des critères modernes, entre le vers 1394 de la branche II de l'édition Martin et le vers 257 de la branche Va, qui aurait ensuite été perturbée par des copistes maladroits.

2. Voir par exemple A. Lodge et K. Varty, « Pierre de Saint-Cloud's *Roman de Renart* : Foulet's Thesis reexamined », J. Gooßens et T. Sodmann, éd., *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium Münster, 1979, Proceedings*, Cologne et Vienne, Böhlau, *Niederseutsche Studien*, XXX, 1981, p. 189-195. K. Varty, « Back to the Beginning of the *Roman de Renart* », *Nottingham Mediaeval Studies*, XXIX, 1985, p. 44-72.

de Pierre de Saint-Cloud et du viol d'Hersent¹, complétés par « L'Escondit » ; une telle hypothèse ne correspond pas à une situation dominante² dans la tradition manuscrite, et ne laisse pas d'être suspecte d'anachronisme. Il semble peu probable que le conteur, ou le copiste du XIII^e siècle, ait la même conception de la perfection littéraire, de la qualité d'un récit, qu'un érudit du XX^e siècle.

Il est vrai que la branche s'ouvre sur une scène de ménage entre Isengrin et la louve qui, selon toute apparence, peut se greffer directement sur l'épisode du viol³. Mais l'injure et la brutalité sont le registre habituel des rapports entre les loups, et l'infortune conjugale constitue, non sans raison, l'obsession unique et permanente d'Isengrin ; le ressassement par le mari trompé de cette « faute originelle » joue le rôle de donnée primitive dans le fonds renardien ; son rappel permet, le cas échéant, une entrée en matière directe ou un enchaînement tout prêt, solution qu'a retenue notre copiste.

La branche compte dans *H* un millier de vers, que l'on peut répartir en trois séquences⁴ : la plainte des loups devant le roi ; le conseil des barons et le piège du serment, dont le goupil se tire à grand-peine ; l'ensemble est parfaitement équilibré, avec deux passages d'égale longueur, l'accusation et la cérémonie du serment, répartis autour d'un noyau plus développé, le débat entre les animaux sur la culpabilité du goupil et les procédures susceptibles d'arrêter la guerre privée entre Isengrin et Renart.

Le noyau narratif de la branche est un « jugement » à la Cour de Noble, à la suite de la plainte du loup. Le scénario est des plus exploités dans le *Roman de Renart*⁵. L'intérêt de ce type de situation est évident : le conteur, en rapportant les griefs des victimes de Renart et leurs plaintes, a l'occasion de rappeler les épisodes les plus fameux, et de se livrer à ce travail de réécriture qui fait l'essentiel du processus créateur de la littérature renardienne. Le cadre très souple du débat contradictoire entre les plaignants ou accusateurs et les défenseurs du goupil remplit la même fonction que le schéma de la confession qui permet à Renart d'énumérer lui-même ses exploits et méfaits. C'est ainsi qu'à travers tout le recueil les mêmes aventures sont reprises en écho et finissent par créer une véritable biographie du héros.

L'avantage d'un tel canevas est triple. Il est d'abord narratif : le réseau des allusions qui se tisse d'une branche à l'autre finit par obtenir, par la familiarité du public avec les personnages et les événements, une profondeur de champ et une densité comparables à celle des grands cycles romanesques et, dans une mesure moindre, épiques. Un univers fictif acquiert ainsi une épaisseur et une cohérence remarquables et s'impose à l'imaginaire de son époque. On ne peut négliger, au demeurant, la facilité

1. Début de la branche VI la et fin de la branche IX dans *H*.

2. C'est l'ordre proposé par la famille β, éditée par M. Roques (manuscrits B, K, L) et par *W* ; on est fondé à penser que la « logique » qui préside à de tels regroupements est plutôt celle d'une intervention *a posteriori*, d'une volonté de remise en ordre.

3. Voir la branche IX, v. 393-fin.

4. Respectivement, v. 946-1217 ; v. 1218-1675 ; v. 1676-1957.

5. Voir les branches Ia, II, XIV, XV, XVI, XVIII et l'article de J.-R. Scheidegger, « Les Jugements de Renart. Impunités et structure romanesque », *Senefiance* 16, 1988, p. 333-345, ainsi que l'analyse présentée dans sa thèse, p. 95 et suiv.

qu'offre au conteur l'argument tout prêt, avec ses péripéties attendues, et le défi à relever : comment sauver Renart de la corde ou du guet-apens ? La réactualisation d'aventures déjà connues, mais relatées par les victimes, est une forme habile de variation.

Le jugement de Renart a sans doute une portée satirique : les mécanismes et les institutions de la société féodale sont mis en scène, mais avec des acteurs animaux. On assiste au fonctionnement du pouvoir : le roi est l'arbitre suprême ; il s'entoure de son conseil, il délègue aux grands seigneurs l'instruction du dossier ainsi que le choix de la procédure, et se range à l'avis de la majorité. Mais la Cour n'est pas celle du roi Arthur, et ne représente pas le lieu de toutes les vertus : tel, comme Isengrin, est aveuglé par la haine et recourt, alors même qu'il crie vengeance contre la trahison de son ennemi, à des méthodes tout aussi blâmables. L'intérêt personnel et la raison d'État interfèrent subtilement. Le roi lui-même n'est pas exempt de complaisance, et manifeste, dans cette branche encore, une sympathie difficile à comprendre à l'égard d'un vassal turbulent.

Celui-ci bénéficie, par le biais des procès répétés qui lui sont ainsi faits, d'un statut particulier dans cet univers de bêtes qui jouent à l'homme. Il sème le désordre, conteste régulièrement l'autorité et ne se laisse mener que par son plaisir et sa volonté de puissance. Tout le désigne comme le baron rebelle qu'il faut ramener dans le rang ou éliminer. Mais le brouillage permanent des valeurs rend la question plus complexe. Les discussions autour de la responsabilité du goupil en montrent toute l'ambiguïté. Le public, en se souvenant des faits évoqués dans la branche IX après la séquence de Tiécelin, ne peut que partager le scepticisme ironique de Noble devant la vertueuse indignation de l'épouse forcée. La violence sans nuances et la stupidité foncière du connétable, avec le ridicule de son état de cocu, rendent la cause du loup moins légitime. Quant aux autres victimes, tel Brun, elles le sont autant de leurs faiblesses et travers que de la perversité du goupil, qui sait surtout profiter des failles que présentent les situations auxquelles il est confronté.

Les similitudes sont nombreuses avec les branches Ia et II : griefs contre Renart ; discussion entre les animaux qui choisissent leur camp ; jugement du coupable, qui finit par échapper à ses adversaires. Chaque texte apporte ses variantes propres à ce canevas : dans la branche Ia, comme dans « L'Escondit », c'est la plainte d'Isengrin au sujet du viol d'Hersent qui déclenche le processus, tandis que la branche II fait énumérer les crimes de Renart par le roi lui-même, et lui donne l'occasion de remémorer tout le passé du fripon. Le débat des amis et des ennemis du goupil porte, dans la branche Ia, sur l'opportunité des poursuites et la condamnation n'est obtenue que par une péripétie pathétique : l'arrivée du cortège funéraire de Coupée ; Renart se défend lui-même et porte la contradiction contre Isengrin dans la branche II. La sentence est expéditive dans la branche Ia, et Renart n'est sauvé de la corde que par la fallacieuse proposition d'un pèlerinage ; l'issue de la branche II, avec la promesse de conversion et le bref séjour dans un monastère, n'en est pas éloignée ; dans Vc, c'est la fuite pure et simple, avec la traditionnelle poursuite par les chiens, qui achève l'aventure. Les règles de la société féodale sont mieux représentées dans les branches II et Vc, où Renart bénéficie de procédures de justification, le duel judiciaire et le serment

solennel. L'originalité de « L'Escondit » est dans l'importance que prend le débat purement juridique : le jugement n'y fonctionne pas comme un cadre narratif propice à l'énumération des exploits du goupil, mais plutôt comme une *disputatio*, un échange d'arguments sur des points de droit.

Peut-on établir, comme l'a fait L. Foulet, une chronologie, dans laquelle Vc occuperait la première position ? Il semble difficile de plaider en faveur de la précocité de la branche II, véritable catalogue de motifs renardiens, qui laisse penser que le matériau était déjà bien connu et largement élaboré. La question des relations avec la branche Ia est plus complexe : l'antériorité de Vc, communément admise, se fonde essentiellement sur le postulat que l'œuvre de Pierre de Saint-Cloud et la branche Vc forment le noyau originel du *Roman de Renart* : comme Ia se définit par rapport au texte de « Perrot », sa composition est postérieure¹. Mais le raisonnement n'est juste que si Vc constitue effectivement le deuxième volet du récit de Pierre ; or, il n'y a pas de critère qui permette de l'établir de manière incontestable, et même des partisans de cette fusion, comme J. Flinn, sont sensibles à la différence de ton et de registre².

D'emblée, la plainte d'Isengrin, touché dans sa dignité de mari et de père, et dont le goupil a saccagé tous les biens, se voit ôter toute crédibilité : c'est Hersent qui, malgré une incontestable responsabilité, propose l'arbitrage du roi pour échapper à la brutalité de son époux. La situation est d'autant plus ambiguë que le loup, lorsque Hersent était coincée dans la tanière de son ennemi, s'est laissé duper et n'est pas intervenu : sa véhémence est proportionnelle à son désarroi. Son registre de langue résolument ordurier³, qui traduit son impuissance, contraste délibérément avec la solennité de la Cour.

Les mobiles même de la démarche du couple sont entachés d'équivoque : Hersent est prête, pour se justifier, à étaler la « honte⁴ » qui l'atteint ; elle n'hésite pas à nier l'évidence, ou du moins à mentir par omission, car si la « force⁵ » a bien été employée contre elle, cela ne concerne que l'épisode du viol ; il n'y a pas eu de contrainte lorsque Hersent s'est offerte au visiteur involontaire de sa tanière. Le sérieux des discussions juridiques ultérieures s'en trouve, d'avance, désamorcé : l'honneur perdu de la famille Isengrin est une notion viciée dès le début. La justice à la Cour du roi n'est pas exempte de reproches, mais la cause elle-même est douteuse. La satire des institutions féodales, la parodie du lan-

1. Voir la Notice de la branche Ia, p. 915.

2. Voir J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, p. 36-46, et particulièrement, p. 45 : « [...] la différence entre les deux parties de II-Va est assez frappante [...] ». L'unité de l'ensemble n'est confirmée qu'au prix de laborieux détours : une gradation subtile qui va de l'animalité à une humanisation et une intention parodique de plus en plus poussée ; mais l'épisode initial de Chantecler comporte déjà un degré d'anthropomorphisme et de parodie conséquent (voir la Notice de la branche VIIa).

3. Les expressions de « pute orde vile » sont monnaie courante dans les apostrophes d'Isengrin à sa femme : on en a l'exemple dans la branche Va, lorsqu'il le loup croit la découvrir avec Renart au fond du puits, et dans la branche IX, v. 309 et suiv., quand Isengrin découvre l'état de sa tanière et entend les accusations de ses fils.

4. V. 967.

5. V. 969.

gage et des rites judiciaires sont des ressorts importants de cette branche : mais ce qui frappe surtout ici, c'est le profond scepticisme, le relativisme qui caractérise le *Roman de Renart* avant que les conteurs ne deviennent résolument moralisateurs et ne dénoncent le goupil comme avatar du diable. Honneur et honte, culpabilité et innocence, tort et droit, bien et mal ont des contours flous, même quand Renart ne s'amuse pas à brouiller les repères.

L'essentiel de l'histoire consiste en une péripétie supplémentaire de cette « guerre des barons » dont le prologue de « Pierre de Saint-Cloud » a fait le thème fondateur de l'œuvre.

Le viol offre la possibilité d'une condamnation sans ambages, mais Isengrin est prédestiné au ridicule¹ : il subit l'affront et, le moment venu, ne peut appuyer ses griefs sur aucune preuve définitive, de sorte qu'il ne bénéficie pas d'un exercice rigoureux de la justice. Aussi ne trouve-t-il son salut que dans un discours habile : il commence sa plainte en dénonçant le manquement à la paix et à l'ordre du royaume, la rupture de la parole donnée et la menace contre les valeurs les plus sacrées de la société², laissant à Hersent le soin d'exposer la raison concrète de sa requête. Avant de la laisser évoquer le préjudice subi, il implique l'autorité royale dans sa mésaventure personnelle : c'est une institution garantie par le roi, le mariage, qui est visée : l'autorité du souverain ne peut être que bafouée.

Les vers 1034 à 1054 définissent la réalité de la faute : la scène sordide du viol est insérée dans un discours d'une rare habileté ; la louve se présente comme victime innocente des assiduités amoureuses du goupil, auxquelles elle a toujours héroïquement résisté ; le vocabulaire ironiquement courtois contraste avec la trivialité des circonstances de la « honte ». Mais la mention de l'« amour » offre une porte de sortie pour Renart, que le roi n'oubliera pas : Hersent propose une noble motivation, qui dédouane partiellement le forfait. L'attitude de la louve à l'égard du goupil reste ambiguë, comme l'est celle de Fièvre dans les branches Ia et Ib ; ses propos ne sont pas dépourvus d'arrière-pensées. Le mensonge par omission, à propos de l'épisode des louveteaux, l'insidieuse allusion aux sentiments de Renart, tout contribue à rendre le témoignage pour le moins équivoque. Le conteur enrichit son texte d'une touche discrète de satire antiféministe, qui se prolonge dans le bref interrogatoire mené par le roi : la rouerie, la duplicité et l'inconstance sont les travers habituellement cités ; Hersent les incarne à la perfection.

La plainte se termine par une intervention énergique d'Isengrin. L'humiliation du mari n'est que le couronnement d'une agression générale, contre la descendance, les biens et l'honneur du loup. Le connétable insiste sur l'outrage commis contre sa maisonnée et manie la litote pour

1. On pense au vieillard d'*Yonec* et de *Guigemar*, dans les lais de Marie de France, au mari du *Caïffa Gilos* de Raimon Vidal, et même au roi Marc qui perd toute dignité dans l'épisode du rendez-vous épié. Jean de Meun, dans le *Roman de la Rose*, imagine un personnage que la jalousie conduit à un véritable délire. Dans la branche Ia, Noble rappelle à juste titre le ridicule et le pathétique qu'il y a dans ce ressassement public du cocufiage : « Ysengrin, lassies dou ester, / Vos n'i poés riens conquister / A ramentevoir vostre honte » (v. 45-47).

2. V. 1015-1033.

3. V. 1036.

l'affaire du viol : c'est la valeur la plus précieuse de la société aristocratique qui est visée, l'honneur du lignage ; l'infidélité de l'épouse, au-delà de l'outrage au mari, fait planer la menace de la bâtardise. La requête du loup oscille entre le désir de réparation¹ et celui de la pure et simple vengeance². La passion l'emporte, et devant les réticences du monarque, Isengrin retrouve vite son registre favori, celui de la violence verbale et de l'insulte. Le différend entre les barons, porté devant la Cour, se transforme en problème de paix civile, et de relation entre le suzerain et ses vassaux. Isengrin rappelle à Noble les devoirs du roi, qui ne doit pas juger et prendre parti, mais assurer l'équité et le respect des formes : il écoute les plaintes et cherche les solutions pour le rétablissement de l'ordre et de la concorde.

L'anthropomorphisme est très poussé dans toute la séquence de la Cour : Noble se présente, tel Arthur, siégeant au milieu d'une assemblée nombreuse, entouré de ses conseillers silencieux. Quelques expressions comme celle du vers 1000 : « la grande Cour plénière », ou celle du vers 1005 sur la richesse du trône, « digne d'un roi », sont un écho des tableaux qui ouvrent les romans de Chrétien de Troyes. Les animaux remplissent leurs fonctions et assument leurs dignités : si le loup est reconnaissable, comme le souligne le narrateur pour donner plus d'impact à sa démarche, Brichemer est sénéchal. Mais cette humanisation est régulièrement perturbée par les réminiscences du monde animal : le témoignage des loups, et plus tard le récit de Brun, nous font revenir à la réalité première. La branche Vc ne pratique guère les jeux de l'ambiguïté linguistique : elle privilégie la juxtaposition des registres. Certains acteurs, comme Noble et ses conseillers, assument des traits — sociologiques et psychologiques — entièrement humains : l'effet comique se concentre sur la discordance entre le sérieux de leur langage et leur nature. Le loup et l'ours se situent à la jonction des deux univers.

Noble incarne l'autorité royale, dont il donne une image moins dégradée que dans d'autres branches³ : sa fonction est d'arbitrer les conflits, ou de les éviter, et de maintenir la cohésion entre ses vassaux ; sa réponse à Isengrin⁴ ne laisse aucun doute sur la conception qu'il a de son rôle. La seule touche d'ironie dans le dialogue avec les plaignants concerne l'indulgence qu'il témoigne à l'égard des motivations amoureuses et courtoises du prévenu : la faute du goupil est arrachée à la vulgarité, à la bestialité, qui est le domaine d'expression naturel du loup, et reformulée dans un vocabulaire plus adapté à la Cour. Le scepticisme qu'il manifeste dans les questions qu'il pose à Hersent peut être mis au compte d'une sympathie secrète pour Renart que le texte laisse souvent deviner. Mais sa lucidité permet surtout de faire apparaître d'emblée les contradictions de l'affaire, et de lancer le débat juridique. On notera cependant qu'au moment où il donne mission à ses conseillers de juger de la requête, il en propose une formulation restrictive, bien éloignée des termes de la

1. V. 1059, 1083 et 1117.

2. V. 1119.

3. Voir par exemple la branche Ib, où l'image du souverain est fortement dépréciée.

4. V. 1132-1136.

plainte : il s'agit de se prononcer sur un méfait accompli sous l'impulsion du sentiment amoureux¹.

Dans la Cour de Noble apparaît une figure originale, celle du légat, incarné non sans clin d'œil ironique par le chameau Musart² : son charabia comique, fait d'italien, de latin et de français, appartient au même registre que celui de Renart déguisé en jongleur dans la branche Ic. Il cache, sous la plaisanterie linguistique, la prudence et la rigueur de l'autorité ecclésiastique : le « sage et bon légiste³ » ne prend pas position, mais place le roi devant ses responsabilités ; s'il y a eu faute, il doit y avoir châtement. L'intervention de ce dignitaire ecclésiastique se justifie sans doute par la référence qu'Isengrin a faite d'emblée au sacrement bafoué du mariage. Elle peut avoir aussi un impact satirique, visant, selon E. Martin, le cardinal Pierre de Pavie, légat d'Alexandre III auprès de Louis VII, personnage en vue à la Cour, dont le langage exotique suscitait de faciles plaisanteries⁴.

Ce sont les grands du royaume⁵ qui auront à juger. Le monde animal est traversé par une ligne de partage entre les alliés de Renart et ses ennemis irréconciliables, la plupart du temps d'anciennes victimes. À la différence de la branche Ia, il ne s'agit pas ici d'une série d'accusations et de plaidoyers adressés au souverain, mais d'un véritable conseil, pour lequel les animaux, plus d'un millier, se retirent. Le débat qui s'ouvre sous la présidence de Brichemer laisse percer, sous les considérations juridiques, l'écho des haines individuelles ; mais nous sommes loin du déchaînement de violences qu'évoque la branche Ib, lorsque Renart est capturé par l'armée royale.

L'art du conteur consiste en une répartition habile des rôles et des opinions : l'hostilité de Brun s'affiche sans détours⁶ ; le sanglier Baucent est présenté comme un champion du droit ; le daim Plateau n'est pas favorable au goupil, mais déplace la question sur un plan plus objectif, celui des dégâts commis dans la demeure du loup ; Brichemer, enfin, qui dirige les opérations, manifeste son irritation contre les exactions qui touchent le loup mais, dès sa première déclaration, il fait preuve d'une louable impartialité. La polémique porte essentiellement sur la recevabilité de la plainte d'Isengrin : la culpabilité de Renart est subordonnée à ce problème juridique ; mais les animaux prévenus contre le goupil, comme Plateau et Brun, tentent, par leurs interventions, de ramener les débats sur le plan plus concret des méfaits de Renart.

Le conseil se déroule en trois temps : avec les discours successifs de Brichemer, Brun et Baucent⁷, l'objet de la discussion est parfaitement circonscrit : la plainte des loups est-elle acceptable ? Le cerf souligne

1. V. 1225-1227.

2. Musart est un hapax : le chameau réapparaît dans la branche XVI, mais il s'agit alors d'un personnage différent : le chef des païens.

3. V. 1174.

4. J. Flinn va plus loin dans l'identification, en voyant dans le vers 1172, avec l'allusion aux « trêves », un écho d'événements datés des années 1175-1176 : Pierre de Pavie fut chargé par le pape de faciliter la paix entre la France et l'Angleterre, et de favoriser le départ du roi en croisade.

5. V. 1223.

6. V. 1235-1236.

7. V. 1243-1297.

l'insuffisance de la déposition d'Hersent et la nécessité d'un témoignage extérieur ; l'ours excipe de la dignité et du prestige de la fonction d'Isengrin, qui suffit à garantir l'authenticité de sa parole ; l'argument est réfuté par Baucent, qui fait ressortir la relativité du prestige et de la réputation. Le deuxième temps¹ fait suite à la déclaration du daim Plateau, qui, nous l'avons dit, déplace le problème sur le terrain de la réalité du vandalisme contre la tanière des loups ; Brun enchaîne avec des récriminations contre les faiblesses du roi à l'égard de Renart, et apporte des preuves de la perversité du goupil en racontant sa propre mésaventure, puis en citant d'autres victimes bien connues. Mais avec la réponse de Baucent, on en revient aux questions de droit : pas de jugement par contumace ; il n'y a pas de crime notoire ou reconnu par le coupable ; il s'agit d'une affaire de guerre privée, dans laquelle il faut rétablir la paix par des procédures institutionnelles, comme le serment solennel.

Brun reste partisan d'une justice expéditive ; en l'absence d'Isengrin, c'est lui qui incarne la force brutale et la haine, associées à la naïveté et à la stupidité. Le caractère interchangeable des rôles ne s'explique pas uniquement par des considérations psychologiques : ours et loup sont les deux fauves de la forêt européenne, et leurs mythologies interfèrent². Aux points de vues fortement humanisés de ces éminents juristes que représentent plaisamment le cerf et le sanglier, Brun oppose des certitudes naïves comme celle de la nécessaire adéquation entre la fonction et la vertu — le loup est connétable, donc *a priori* homme de bien —, ou sa propre expérience. La relation de sa mésaventure³ introduit une rupture radicale dans cette séquence fortement anthropomorphisée et fondée sur le travestissement des mécanismes de la société féodale. Les quelque 160 vers de ce récit, qui emprunte des éléments à la branche VIIa (la maison de Constant) et à la branche Ia (l'ours et le miel) — sans qu'on puisse le rattacher de manière plus étroite à l'une ou l'autre de ces références —, forment une petite branche insérée, avec un canevas rudimentaire, comme celui des aventures que l'on voit souvent en ouverture des textes construits sur le schéma binaire. La touche comique propre à ce passage provient des rodомontades de l'ours, qui évoque avec des accents épiques son combat héroïque⁴.

L'originalité de cette branche est la cérémonie de « l'escondit », de la disculpation solennelle, dont on trouve un exemple célèbre dans le *Tristan* de Béroul⁵ ; comme dans ce roman, qui ne manque d'ailleurs pas d'affinités avec le *Roman de Renart*⁶, le rituel qui engage le salut de celui qui jure, puisqu'il prononce son serment sur des reliques et prend Dieu à témoin de la justesse de sa cause, se trouve fort malmené. Yseut ruse avec la vérité et les équivoques du langage ; Renart est prêt à se plier à la

1. V. 1298-1493.

2. Les héros de la mythologie scandinave atteints de fureur guerrière prennent la forme et la nature de l'ours — *berserker*, littéralement « chemise d'ours » — ou celle du loup.

3. V. 1334-1493.

4. V. 1416-1470.

5. Voir *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, v. 4197-4213, p. 114.

6. Voir, sur le prologue de Pierre de Saint-Cloud, la Notice de la branche Va, p. 1015.

sentence, bien que sa culpabilité soit patente ; la cérémonie elle-même se transforme en guet-apens, et la manipulation porte sur ce qu'il y a de plus sacré, les reliques, remplacées par un animal bien vivant et prêt à toutes les trahisons. L'institution du serment purgatoire¹ semble avoir été adoptée comme un pis-aller : l'absence de preuves irréfutables et de témoins ne laisse que cette possibilité de règlement du différend.

Le choix de la procédure est pourtant dicté par la coutume du royaume et par le souci du rétablissement de la paix entre vassaux². Brichemer l'expose avec la solennité et l'emphase qui conviennent à une décision aussi grave, ponctuant son rapport à Noble de références au « droit³ » et à la « droiture⁴ ». L'arbitre, Roonel, est désigné pour ses qualités « humaines » : il est « homme de bien et de vérité⁵ ». Mais toutes ces précautions, enveloppées dans un discours pontifical, qui se pare des prestiges de la sagesse et de l'équité, trouveront bientôt leur contrepoint dans le déroulement bien plus trivial de l'événement.

Jusque-là, Renart est resté en dehors de l'action, n'existant que dans la parole d'autrui, accusateurs ou défenseurs. Il y est apparu successivement comme le fauteur de troubles qui menace l'ordre public et défie l'autorité royale, comme un fripon jouant des tours pendables, mais aussi, dans les réactions de Noble comme dans les propos des juristes, cerf ou sanglier, comme un baron qui doit être traité selon les usages de la société aristocratique. Le message de Grimbart, qui remplit cette fonction d'intermédiaire dans plusieurs textes⁶, le tire brusquement de cette absence. À la différence de la branche Ia, il se soumet sans réticence à la décision qui, il est vrai, lui fait la part belle en lui offrant la chance de se dédouaner à bon compte de ses méfaits.

Le scepticisme du conteur vis-à-vis de l'institution ne fait aucun doute : Hersent n'hésite pas à revendiquer l'escondit dans la branche IX, après l'épisode de la tanière, tandis qu'ici Renart saute sur l'occasion de se disculper, sans égard non plus pour la vérité. La procédure juridique sert de paravent à une manœuvre dont, pour une fois, Renart n'est pas le maître d'œuvre. L'institution est complètement faussée par la félonie d'Isengrin, qui trouve en Roonel un allié efficace et rusé. À la fin de la branche, la Cour, qui apparaissait comme une instance régulatrice des conflits privés, montre un autre visage : celui d'un endroit où les haines individuelles et les intérêts des puissants empruntent des voies détournées ; Brichemer et Baucent assistent à la cérémonie, mais leurs beaux discours n'empêchent pas que le rite soit perverti.

La ruse, ici, n'appartient pas au goupil : pourtant, la méthode retenue est celle qu'il utilise lui-même avec les marchands de poisson, et qui lui

1. Voir Yvonne Bongert, *Recherches sur les cours laïques du x^e au xiii^e siècle*, Paris, 1949, p. 205-211 ; Jean Graven, *Le Procès criminel de Renart, étude de droit criminel féodal au xii^e siècle*, Genève, 1950, qui compare ces débats avec les principes de procédure et le droit criminel féodal, tel qu'il est conservé dans des traités comme les *Assises de Jérusalem*, *Le Livre de justice et de Plet*, *Les Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir, *Les Établissements de Saint Louis*, *Les Très Anciennes Coutumes de Normandie*, *La Très Ancienne coutume de Bretagne*.

2. Le leitmotiv est le terme « acorde », v. 1574, v. 1575, ou « acordement », v. 1586.

3. V. 1638, 1640 et 1642.

4. V. 1634 et 1648.

5. V. 1606.

6. Voir dans la branche Ia où il est l'ambassadeur, efficace, qui arrive à conduire Renart à la Cour ; branches II, XVIII et XXIII de l'édition Martin.

est congénitale, à en croire les *Bestiaires* : c'est Roonel qui fera semblant d'être mort ; lorsqu'il annonce le scénario à Isengrin, il emploie les expressions mêmes qui s'appliquent au goupil¹, et les procédés classiques de sa fourberie : la dissimulation et le mensonge des apparences. Mais le vocabulaire par lequel le narrateur désigne le stratagème ne se confond pas avec celui qui évoque habituellement la ruse de Renart : il n'est question ici que d'« agait² » et de « trahison³ » ; les termes d'« engignié⁴ » et « deceü⁵ » sont réservés à la conduite du goupil envers le loup, lorsque Brichemer impose à Renart la formule de son serment.

Bien que l'ensemble des vassaux du roi soit réuni pour servir de témoin à la réconciliation, on a l'impression d'être sur un champ de bataille, car l'assemblée est partagée entre deux groupes qui se font face : les partisans d'Isengrin, parmi lesquels les adversaires traditionnels du goupil, comme Tibert ; ceux de Renart, où l'on note une prédominance d'animaux de petite taille, tels l'écureuil, le rat, la souris, le hérisson, la belette, et même la fourmi... Jusqu'au dernier moment, rien ne laisse prévoir la chausse-trape, et Renart accomplit les gestes consacrés, retroussant sa manche. Mais la supériorité du goupil, cette « guence » évoquée par le vers 1862, n'est pas seulement d'imaginer toutes sortes de tours, de mentir et promettre, de feindre et dissimuler : la ruse existe aussi sous sa forme passive, qui consiste à être toujours aux aguets. Un infime détail, le flanc de Roonel qui bouge au rythme de sa respiration, suffit à l'alerter. Avec, une fois de plus, l'aide de Grimbert, qui fait reculer les assistants, il se dégage et prend la fuite, seul moyen efficace devant la disproportion des forces.

C'est le seul passage du texte où le narrateur intervient, pour que l'on n'oublie pas la véritable nature de Renart, le « méchant traître⁶ », constamment tiré d'affaire sans jamais avoir de comptes à rendre sur ses méfaits passés. Parce que l'exercice de la justice est foncièrement corrompu, le fripon s'en sort et reste disponible pour de nouveaux coups.

La branche s'achève par une séquence qui est aussi fréquente dans le *Roman de Renart* que le départ du goupil en quête de nourriture, type même de l'ouverture : la scène de poursuite qui met un point final à une aventure, et qui est traitée sur le mode épique. Il ne s'agit pas cette fois-ci d'une meute de chiens de chasse ou des mâtons d'un paysan qui vient de découvrir Renart dans sa basse-cour. Le passage reste dans le ton de l'ensemble de la branche, et les chiens qui se lancent derrière le baron sont les compagnons et alliés de Roonel, placés en embuscade. Les effets de transposition stylistique, à partir des éléments de la chanson de geste, sont particulièrement évidents ici, encore que le manuscrit *H* ne les amplifie pas autant que d'autres, comme *C* ou l'édition d'E. Martin qui évoque à ce propos le souvenir du cycle de Guillaume d'Orange, tandis que L. Foulet fait le parallèle avec le début d'*Aliscans*. Le trait le plus facile à reconnaître est la longue énumération des « combattants », de tous ces chiens pourvus d'un nom et d'une appellation d'origine, qui se précipi-

1. V. 1737 et 1738 : les « dens rechigniés », la « langue traite ».

2. V. 1828 et 1833.

3. V. 1882.

4. V. 1855.

5. V. 1856.

6. V. 1905.

tent, « lance levée¹ », derrière le fugitif ; avec une variation plaisante, puisque la deuxième partie de la liste concerne uniquement des chiennes.

Renart a dans cette branche un statut particulier : il est au centre du récit, il est omniprésent par ses actions, mais la figure du fripon et du traître n'apparaît qu'indirectement, à travers le discours des autres, des victimes qui n'ont qu'une obsession, la vengeance ; elles la réclament avec d'autant plus de vigueur qu'elles ont été, comme Brun, les dupes de leurs propres faiblesses ou, comme Isengrin, celles d'un aveuglement inexplicable. Même si un jugement du narrateur vient *in extremis* rappeler que la tricherie est l'essence du personnage, Renart a le beau rôle, et il se contente de ce qui est le degré minimal de la ruse : éviter le piège qu'on lui tend. À côté de la plupart des branches du *Roman de Renart*, « L'Escondit » constitue une sorte de pôle d'équilibre : les actions du goupil ne sont pas simplement l'illustration de son ingéniosité, de sa perversité ; elles sont mises en perspective par rapport aux valeurs et aux codes de la société aristocratique. Il s'agit, en effet, d'un « jugement de Renart », plus nuancé que celui de la branche Ia, dans la mesure où il relativise la notion même de culpabilité et enlève toute crédibilité à la victime privilégiée des méfaits du goupil : Isengrin.

★

Les vers 946-955 manquent dans B et C ; dans ces manuscrits, les vers 956-987 servent de conclusion à la branche Martin II.

Le manuscrit C fait de « L'Escondit » sa neuvième branche, qu'il introduit par une séquence de 26 vers, avec une rubrique : « Si comme Ysengrin s'ala plaindre de Renart a la cort le roi ».

Pour la plus grande partie du texte, jusqu'au vers 1875, C est proche de B, tandis que H rejoint le texte de *Martin*.

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, les numéros « Va » et « VIIb » désignent la branche qui porte le numéro « Vc » dans la présente édition.

DEROY (J.), « Le Discours du chameau, légat papal dans le *Roman de Renart* (branche Va) », J. Goossens et T. Sodmann éd., *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium Münster*, 1979, *Proceedings*, Cologne et Vienne, Böhlau, *Niederseutsche Studien*, XXX, 1981, p. 102-110.

SUBRENAT (J.), « Trois versions du jugement de Renart (*Roman de Renart* ; br. VIIb, I, VIII du manuscrit de Cangé) », *Mélanges P. Jonin*, Champion, 1979, p. 623-643.

WILMOTTE (M.), « L'Auteur de la branche II-Va et Chrétien de Troyes », *Romania*, XLIV, 1915-1917.

1. V. 1913.

NOTES ET VARIANTES

Page 191.

a. Folio 44 de H - colonne b, vers 946-948 ; c, 949-989 ; d, 990-1030. ♦♦ b. Les vers 950-951 manquent dans Mar. ; les vers 954-955 correspondent dans Mar. à quatre vers : Si se remet molt tost arere / Et vint molt tost a la qarrere / O sa feme trova seant / Maintenant la va ledenjant . ♦♦ c. Vers 956-959 dans C : Quant ysengrin la vit delivre / Hai fet il pute orde vivre / Pute serpent pute colevre / Bien ai veü toute l'uevre . B présente la même leçon que C pour les vers 956 et 959. ♦♦ d. voirs il H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Mot à mot : « il ne s'est pas rendu coupable d'une faute tellement grave, en comparaison de la violence qu'il m'a faite » ; la leçon de H n'est pas aussi satisfaisante que celle de la plupart des manuscrits. C et Mar. procurent une leçon que l'on pourrait traduire par : « ma faute n'est pas si grave, vu qu'il m'a fait violence ».

Page 192.

a. Vers 980 dans C : Se ce puet estre a cort porté . ♦♦ b. Vers 988-991 dans C : Si s'en est chascun retornez / Ysengrin s'est acheminez / Et erré tant qu'il vint a cort / Or cuit que il tendra mout cort . ♦♦ c. a[u *exponctue*] roi H. C donne pour ce vers : I tel con a tel home estuet .

1. De telles appréciations flatteuses sur Isengrin sont rares dans le *Roman de Renart*, mais l'ambiance « féodale » de la branche justifie que le narrateur définisse bien le statut de « baron » du loup. Le connétable, étymologiquement, est l'officier chargé des écuries royales (*comes stabuli*) ; comme pour le maréchal, cette appellation carolingienne recouvre ensuite des attributions plus vastes ; le connétable est conseiller militaire du souverain et, en son absence, le chef de l'armée.

2. Plutôt que d'un trône, il s'agit d'un siège pliant et facilement transportable, réservé aux grands, recouvert d'un coussin (étymologiquement *faldistól*, « chaise pliante », de *faltan*, « plier », et *stól*, « siège ») ; l'allusion du vers 1229, *trefroial* (« tente du roi ») corrobore cette interprétation.

Page 193.

a. Vers 1013 dans B et C : Et mesire isengrin commence . ♦♦ b. Vers 1019-1020 dans C : Que ja mes jugement roial / N'osaït fraindre ne briser . ♦♦ c. voel H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Le vers est hypomètre dans H ; on attend plutôt : Renars m'a honi de ma fame , que l'on peut traduire par « Renart m'a déshonoré avec ma femme ». ♦♦ e. Ne loiauté ne comperage B, C ♦♦ f. Folio 45 de H - a, vers 1031-1071 ; b, 1072-1112 ; c, 1113-1153 ; d, 1154-1194. ♦♦ g. Vers 1032 dans B, C et Mar. : Rien que je die n'est mençonge . ♦♦ h. Vers 1038 dans B et C : N'ains ne voil mon cuer apoier . ♦♦ i. conpaignon H ; nous corrigeons pour la rime d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ j. Ne ainz mes ne me pot sorprendre B, C ♦♦ k. Vers 1045-1047 dans C : Ou j'estoie auques crasse et grosse / Serreement fui el pertuis / Ils'en issi par un autre huis .

1. La phrase, en ancien français, repose sur une construction elliptique : « Renart ne vous estime pas assez (pour considérer votre ban comme un obstacle) et jamais il n'a tenu pour un obstacle votre ban. »

Page 194.

a. conte [p. 1053] / Ysengrin le ra entrepris / Voire voir sire je repris / Renart le

rous a cest mesfet / Vos ensemble a il mesfet / Bien ne reson B, C ♦♦ b. *Vers 1061 dans H*: De çou dont reté l'avons nous ; nous corrigeons pour la rime d'après C qui donne pour ce vers et le suivant: De quanque reter le savrons / Et si vos di tout sanz dangier . B procure pour le vers 1062 la même leçon que C. ♦♦ c. *Vers 1065 dans B, C et Mar.*: Et qu'il pissa sor la loviere . ♦♦ d. le bati H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Et dist que cous estoit B, C, Mar. ♦♦ f. Et H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ g. Je les surpris a la montee B, C, Mar. ♦♦ b. lors affaire / Un sairement por a desfendre H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ i. Tot manque dans H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Le manuscrit porte bien *passa* et non *pissa*, comme tous les autres témoins (voir var. c); *pissa* serait une allusion plus précise aux exactions de Renart à la fin de la branche IX, lorsqu'il saccage la tanière des loups et compisse les louveteaux.

2. Le récit d'Isengrin dans notre manuscrit ajoute cet élément — peu vraisemblable dans le contexte renardien et bien différent de l'épisode qui clôt la branche IX. Le comique de ce passage vient du contraste violent entre le langage du droit et de l'honneur invoqués ici par les deux époux, et la scène de ménage qui précède. La défense de la louve et ses protestations sur son sens aigu de l'honneur prennent tout leur sel pour un public qui connaît le *Roman de Renart*; la branche IX montre une Hersent peu farouche, qui, par ses invitations ironiques, pousse Renart à l'acte. La réaction sceptique et amusée de Noble se justifie.

Page 195.

a. il manque dans H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. *Vers 1106-1109 dans C*: Qui ensemble o moi la vint / Ou ceste vergoingne m'avint / Ert il o vos oil sanz faille / Qui cuidast ce que diex i vaille . ♦♦ c. *Vers 1119 dans C*: Que cil qui vos a fait liance .

1. Le texte de H suppose sans doute, au vers 1109, un verbe *fuist* elliptique (*que tel ringaille fuist, que...*); *ringaille* désigne un collectif, les gens de peu, la valetaille qui fait la queue de l'armée, les plus mauvais soldats.

Page 196.

a. *Vers 1121-1122 dans C*: Je moſterioie qu'a hersenz / Jut il a force que jel vi . ♦♦ b. *Vers 1128-1129 dans B, C et Mar.*: Et s'il cuidast que non feïst / Sachiez volentiers le guerpïst . ♦♦ c. meüssiès guerre [a ma cort *exponctue*] ensamble H ♦♦ d. usse H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Les vers 1132 à 1155 ne se trouvent que dans H et I. B et C donnent pour les vers 1156-1157: Et quant il voit qu'il velt tencier / Si conmença a agencier .

1. Le qualificatif est surprenant; toute cette partie du texte (v. 1132-1155) n'existe que dans les manuscrits H et I.

Page 197.

a. Vous quit auques H; cette leçon est difficile à comprendre et ne peut s'adresser à Isengrin qu'au pri: d'une interprétation laborieuse (« je vous tiens quitte des obligations de vengeance pour le crime qu'il a commis »). Nous corrigeons d'après C et B qui donnent: L'escuse auques . ♦♦ b. Les vers 1164-1165 sont intervertis dans B et C. ♦♦ c. a le faite H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. *Vers 1180 dans B, C et Mar.*: Quare mesure me audite . ♦♦ e. *Vers 1182 dans B et C*: Legem expresse publicate . ♦♦ f. *Vers 1187 dans B et C*: Que mout a grant chose mesface . ♦♦ g. Desi que parmaine commune B, C, Mar. ♦♦ b. Et se vos siez bone rege B, C ♦♦

i. Folio 45 de H - a, vers 1195-1235 ; b, 1236-1276 ; c, 1277-1317 ; d, 1318-1358. ♦♦
j. Vers 1196 dans C : Et qui la vos esteut parar *

1. L'idée que Constantinople, ville mythique par sa puissance et sa richesse, puisse verser un tribut à Noble relève évidemment d'une forme de comique loufoque qu'on trouve aussi dans les « gabs », les vantardises des guerriers de la chanson de geste. Le cardinal légat parle un sabir franco-latin-italien, que les différents manuscrits inventent à leur façon. Mais l'allusion à la capitale de l'empire d'Orient a peut-être une autre fonction (voir la Notice, p. 1057).

2. Le « Décret » est le texte fondamental du droit canonique (un « décrétiste » est un docteur en droit canon, enseigné dans les facultés de « Décret ») ; le nom générique est attribué à un ensemble de compilations dont la plus connue est le « Décret » de Gratien, moine de Bologne (vers 1140).

Page 198.

a. Fai droit jubar por ton henor B, C, Mar. ♦♦ b. Vers 1208-1210 dans B et Mar. : Videte bonne favelar / Par la foi teue tien toi car / Se ne tiens car ta baronnie . ♦♦ c. Vers 1214 dans B et C : Se tu ne gardes bien t'enor . ♦♦ d. Vers 1216-1217 dans B et C : Favelar roi quanque te place / Plus ne te di ne plus n'en face *

1. Le discours du légat devient totalement incompréhensible dans ce passage de H, de même qu'il est parfaitement illogique aux vers 1214-1215, dont les deux négations se contredisent. Il existe bien un mot qui se rapproche de *tarte amie*, c'est *tartarie*, au sens de « crécelle, cliquette portée par les lépreux ». Les autres manuscrits ont une leçon plus claire (voir var. b) que l'on peut traduire par : « si tu n'as pas d'estime pour tes barons ». On peut proposer une traduction approximative de ce galimatias : « Tu viens d'exposer la triste situation du plaignant ; nous trouvons écrit dans le " Décret ", en la rubrique publique " De la violation du mariage " les règles suivantes : d'abord on doit examiner l'accusé, et, s'il ne peut pas se purifier de sa faute, tu peux le tourmenter à loisir, car le crime qu'il a commis est grave ; la vérité contenue dans ma sentence est la suivante : s'il ne veut apporter réparation, disperse et mets à la disposition de la communauté la totalité de sa fortune, ou fais lapider ou brûler le corps de ce diable de Renart ! Et vous, vous devez vous montrer très bon roi : s'il y a quelqu'un qui transgresse la loi et qui veut la bafouer, il doit le payer très cher ! Maître, au nom du saint Calice, si le jugement est rendu dans ces conditions, et si tu veux être un bon seigneur, alors tu seras équitable, mais fais-le par amour pour toi, au nom de la sainte Croix ! Car tu ne seras pas un bon roi si tu ne veux faire le droit et la justice comme le fit Jules César, et si tu ne veux dire le droit en ce procès. Si tu veux être un bon seigneur et si tu veux avoir bonne réputation, respecte-le bien, au nom de la foi ! Si tu n'estimes pas tes barons, fais-toi moine pour changer ta vie. Ne te soucie pas de faire le roi si tu ne juges avec bonté. Et si tu ne transformes pas le tort en droit, tu seras un bon seigneur ! Je t'ai dit tout ce que je pense être utile pour toi, je m'arrête là, je ne sais que te dire de plus ! »

Page 199.

a. Li cers parla B, C, Mar. ♦♦ b. De sa fame vos rediron B, C ♦♦ c. on H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. En vostre foi car dites ore B, C, Mar.

Page 200.

a. a s bons acueudre B, C ♦♦ b. Vers 1287 dans B et C: Dont ne seriez vos pas quites ♦♦ c. Vers 1290 dans B, C et Mar.: Et dire cent sols me devez ♦♦

1. Ce personnage apparaît furtivement dans le *Roman de Renart*; il ne figure que dans cette branche et dans la branche XXIV, v. 617, où il intervient dans des circonstances analogues: désigné par le roi pour juger Renart, il propose d'accorder au loup le serment de justification qu'il demande. Le nom s'inspire de la plus visible particularité du daim, les bois en plateau (l'« étrange ramure » dont parle Gaston Febus dans son *Livre de chasse*).

Page 201.

a. torra savoir H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 1325 dans B et C: Que mesure s'onori face ♦♦ c. Por dieu fait il ne C ♦♦ d. H donne comme D, E et K et defiee que nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. quant que il pot / Car a la vile aler ne sot / Dont B, C

1. Les pièges énumérés par H sont moins variés que ceux des autres manuscrits: il s'agit essentiellement de lacets et de collets, dispositifs qui font intervenir une ficelle tendue sur le passage; le trébuchet est un piège destiné surtout à la capture des oiseaux, et les autres méthodes ne semblent pas appropriées non plus au renard, que l'on enfume en sa tanière, ou que l'on attrape à la fosse.

Page 202.

a. Folio 47 de H - a, vers 1359-1399; b, 1400-1440; c, 1441-1481; d, 1482-1522. ♦♦ b. j'amoie [voel exponctue] miel H ♦♦ c. Vers 1372 dans C: Le poëstis trovames overt ♦♦ d. H donne graigne avec n exponctué.

Page 203.

a. Vers 1425 dans C: Et fourir et mordre de randon ♦♦

Page 204.

a. Vers 1434-1435 dans C: Quant les vi venir si m'en part / Les chiens choisi de l'autre part ♦♦ b. Vers 1454-1455 dans B et C: Si me chacent et me detirent / Quant li vilain entre eus ce virent ♦♦ c. Le passage allant du vers 1456 à 1467 présente dans les autres manuscrits une version plus courte. B et C (selon identique pour Mar. pour les cinq premiers vers) donnent pour les vers 1456-1465: Eêtes les voz toz apoingnant / De lor glaives me vont poingnant / Pierres jetent saietes traient / Et li maïstin criënt et braient / La ou je poiun d'els ataindre / De toutes parz me vi ataindre / Je vi que g'iere mout plaiez / Adonc fui auques esmaiez. Les vers 1466-1467 manquent dans B, C et Mar.

Page 205.

a. pois exponctue H ♦♦ b. Quant il en besant l'asali C. L'allusion au baiser de Judas au vers suivant suggère que la bonne leçon est celle donnée par C et par la plupart des autres manuscrits: Quant il au baisier l'asali ♦♦ c. Ou H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. n'oroit H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. plainte H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Littéralement: « aux premiers traits », « aux premiers projectiles lancés ».

Page 206.

a. *Vers 1504 dans B et C*: Or devon la response atendre . ♦♦ b. Par le jugement de justice / Ce dist li singes cointeriaus B, C (de même au vers 1592). ♦♦ c. Se vos ne dites que i a B, C, Mar. ♦♦ d. *Folio 48 de H - a, vers 1523-1563*; b, 1564-1604; c, 1605-1645; d, 1646-1686. ♦♦ e. B, C et Mar., qui intervertissent les rimes aux vers 1530-1531, donnent au vers 1532 por plus iestre .

1. Il s'agit évidemment du « singe » Cointerel, personnage que l'on rencontre aussi bien dans la branche Ia que dans les branches XIV, XVI et XVIII (même remarque pour le vers 1592).

2. L'interprétation de *cils* n'est pas évidente : s'agit-il de celui qui vient de parler (le sanglier, mais son intervention est en faveur de Renart) ou de celui dont on vient de parler (Isengrin), voire de Renart lui-même ?

Page 207.

a. *Vers 1546 dans C*: Bien se desrenent envers lui . ♦♦ b. *Vers 1552 dans B et C*: En la chartre ou en la jeaole . ♦♦ c. et d'escoillier B, C, Mar. ♦♦ d. *Vers 1556-1557 dans C*: Desforcier fame n'i a el / Nis s'ele ert fame communal . ♦♦ e. Et si cuide H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ f. *Vers 1568 dans C*: Dont ysengrin tesmoing li porte . ♦♦ g. *Vers 1570 dans B et C*: Dist li singes si a dur conte . Après ce vers, B et C ajoutent deux vers: C'on baillist henor a tel honte / C'un preudonme por tel mesfet . ♦♦ h. C, qui intervertit les vers 1571-1572 et ignore les vers 1573-1574, donne pour le vers 1575 la même leçon que B: Si en fetes aucune acorde . ♦♦ i. *Vers 1577 dans C*: Et grant vent chiet a poi de pluie .

Page 208.

a. Les vers 1590-1591 manquent dans B, C et Mar. ♦♦ b. *Vers 1599-1603 dans C*: Qu'il n'i ait riens de sorpresure / Une chose qui mout me serre / Se li rois n'est en ceste terre / Devant qui est li plaiz traitiez / Se renart n'en estoit haitiez . ♦♦ c. chien frobert B, C, Mar. (voir v. 1666). ♦♦ d. *Vers 1606 dans B et C*: En lui a mout bon chien et vrai . ♦♦ e. *Vers 1609 dans B et C*: Qu'en a devant li mis cest plet .

Page 209.

a. *Vers 1619-1620 dans C*: Bien l'a conduite et agencie / Si comne bons restoriens . ♦♦ b. fait il nos estiens / Alé le jugement enquerre / Selonc la guise de la terre B, C, Mar. ♦♦ c. *Vers 1642-1643 dans C*: Ne droit n'estoit qu'il conquersist / Por riens que sa fame deïst . ♦♦ d. *Vers 1649 dans H*: Por garder mais en quel mesure . Nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Page 210.

a. donré jor de plait metre B, C ♦♦ b. Tuit i seront mi compaignon B, C. Les vers 1664-1665 sont intervertis dans C. ♦♦ c. *Vers 1668 dans B et C*: Renart se velt adés repondre . ♦♦ d. a malcrues en son repere C ♦♦ e. *Hajoute en marge del plait qui est la leçon de B et de C*: atorné del plait a fere . ♦♦ f. *Folio 49 de H - a, vers 1687-1727*; b, 1728-1768; c, 1769-1809; d, 1810-1850.

Page 211.

a. *Vers 1695 dans B et C*: Mes mout est fox e t mout s'orgueille . Les vers 1696-1697 sont intervertis dans C. B et C proposent pour le vers 1698 la leçon suivante: Con puet si praigne ses aferes . ♦♦ b. *Vers 1704-1710 dans B et C*: Et gïst el pailler a grand air / Sor le fumier delez la haise / Ysengrins le voit si l'eschive / Mes

il le rapele par trive / Si li a dit mout simplement / Je vos dirai tot erroment / Que je sui venuz a vos querre . *H donne au vers 1705 pailles que nous corrigeons d'après C (n. 1704) et les autres manuscrits. Mar. donne pour les vers 1706-1708 la même leçon que B et C. ♦♦ c. Vers 1715 dans B et C: Ci outre n'a ne tor ne guanche . ♦♦ d. Vers 1723-1724 dans B et C: Que vos suiez duplet a mi / Tant que nos l'aions confondu*

Page 212.

a. Vers 1737 dans H: Joie jetrai dens resoigniés . *Nous corrigeons d'après C et Mar. ♦♦ b. Ainz ne vit mes saint qui B, C, Mar. ♦♦ c. Vers 1750 dans C: Ne puet aler la ou bien ait . ♦♦ d. Vers 1752-1755 dans B et C: Bien plus de quarante gaingnons / De touz nos meillors compaignons / Des plus igniax, des plus aidables / Dontiert renart que deables . ♦♦ e. Vers 1760 dans C: En la forest en une lande*

Page 213.

a. la paterne H; *nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. d'espaignne [v. 1776] / S'est ajostez a la compaignie / Tant fet li leus qu'il les assamble / Quant il sont parvenuz ensemble / Mout les a semons C ♦♦ c. C qui donne pour le vers 1790 Mes renart n'en a gueres mains intervertit les vers 1790 et 1791. ♦♦ d. Vers 1797 dans B et C: Le prevoist qui foinez ot non . ♦♦ e. Vers 1800-1803 dans B et C: S'en fet il ce que a lui monte / Grimbert qui ot fet la semonte / N'en ose renart escondire / Ne ja por riens qu'en sache dire . ♦♦ f. B et C, qui intervertissent les vers 1804-1805, proposent pour le vers 1804: Neli faudra ja c'est del mains*

1. Sans doute a-t-il fait ses classes à Tolède, comme les enchanteurs de la chanson de geste (Basin, Maugis, Berfumé), ou Wistasse le moine, et Renart lui-même. Voir à ce propos, dans *Tolède (1085-1985). Des traductions médiévales au mythe littéraire*, Guy Trédaniel, 1989, les articles de S. Roblin et A. Strubel.

2. Une intervention inattendue du conteur, plutôt qu'une marque du « style de la sympathie », permet une cheville pour la rime.

Page 214.

a. Et dame gente la marmote / Corte la taupe C ♦♦ b. Après le vers 1811, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Dant galopins i vint li lievres / La lure la martre et li lievres . ♦♦ c. Vers 1817 dans B et C: Mes li connins n'en eüst soing . *Après ce vers, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: De son venir car mout s'eschive / Mes dant renart en a pris trive . ♦♦ d. commun asentement / Fu apelez au C*

1. Les manuscrits D, E et H sont les seuls à ne pas faire de More la marmotte; c'est un nom qui n'apparaît que dans ce passage. Il en va de même pour Torte, qui est d'habitude appelée Corte.

Page 215.

a. Folio 50 de H - a, vers 1851-1891; b, 1892-1932; c, 1933-1957. ♦♦ b. desous H; *nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. boisié B, C. Après ce vers, C en ajoute deux: N'a vostre conmere jéu / N'en tel maniere deceu . ♦♦ d. Vers 1859 dans B et C: Mout s'apareille et se rebrace . ♦♦ e. quel debat; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ f. Vers 1867 dans C: Quant il soufle et prent s'alaine . ♦♦ g. Vers 1873-1875 dans B et C: Fetes tant que vos aiez droit / Et fetes vostre serement / Devant nos tout apertement . *Après le vers 1875, C ajoute un épisode de 314 vers: récit d'une aventure, en guise de diversion, que Renart propose à Tibert et Bruin chez Frobert. Les deux comparses se trouvent enfermés à cause de leur gloutonnerie et doivent affronter les rilaïns et leurs chiens, tandis que le goupil role une oie.**

1. Cette comparaison peut sembler incongrue ; elle s'éclaire cependant lorsque l'on voit à quel point les auteurs de traités cynégétiques — et Gaston Febus tout particulièrement — ne tarissent pas d'éloges sur la « subtilité », les « malices » et la « sagesse » du cerf.

2. La leçon *iriés*, propre à *H* (v. 1865), est moins significative dans ce contexte que la leçon *haitiez* des autres manuscrits (« il s'aperçoit que Roonel est en bonne santé »).

Page 216.

a. Vers 1885-1886 dans *C* : Je cuit que je bien vos dirai / Reson et droit au mien espoir . ♦♦ b. de corre *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ c. Que il voïst *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ d. Si anemi si l'escrierent *C*, *Mar.* ♦♦ e. Après le vers 1915, il manque dans *H* deux vers, que voici d'après *C* : Le riche vilain del plaissié / Icil l'ont premier enchaucié . ♦♦ f. rechingnie le filz gillain *C*

1. Le manuscrit *H*, après avoir à deux reprises donné « Tieri de la Fontaine » comme propriétaire de Roonel, revient ici à la tradition la plus répandue, qui l'attribue à Frobert. Les vers 1910-1929 sont une parodie de chanson de geste : énumération des ennemis qui se lancent à la poursuite du héros.

Page 217.

a. Vers 1921 dans *C* et *Mar.* : Atant se metent au frapier . Après ce vers, les autres manuscrits donnent 36 vers (énumération de chiens). ♦♦ b. Vers 1922-1923 dans *C* et *Mar.* : Tuit icil furent compaignon / Bien le chacierent li gaignon . ♦♦ c. Après le vers 1927, il manque 6 vers dans *H* (énumération de chiens). ♦♦ d. provoire / Priçonete qui *C* ♦♦ e. Trenchanz briamonz et faïz *C*, *Mar.* ♦♦ f. Vers 1950 dans *C* : Tant ont renart li chien tiré . ♦♦ g. Après le vers 1957, *C* ajoute 80 vers pour conclure la branche : Isengrin se plaint bruyamment devant Brun, Baucent et Roonel de l'issue de cette aventure, en leur demandant de témoigner devant le roi de la trahison du goupil.

1. Le même proverbe apparaît au vers 1401 ; il s'agit d'un véritable stéréotype, qui intervient de préférence dans les moments critiques de la fuite, de l'hésitation vaincue.

Branche VI

LES VÊPRES DE TIBERT

(Martin XII, Roques XI)

NOTICE

Cette branche, d'une qualité littéraire très remarquable, est parfaitement indépendante : elle n'entre dans aucun ensemble cyclique et se suffit à elle-même. Elle entretient néanmoins des relations avec les autres textes du corpus, en particulier avec les branches VIIa, VIIb et VIII qui mettaient en scène, avant elle selon la chronologie vraisemblable de la composition des branches, ces deux partenaires égaux en force et en ruse

que sont Tibert et Renart, et avec la branche XIII qui relatait, dans son épisode central, une parodie d'office jouée par Renart et le loup Primaut, ici frère d'Isengrin, après avoir conté, dans sa première partie, un nouvel affrontement entre Renart et Tibert. Cependant, la branche VI ne cite jamais la matière de ces contes, et se borne à s'en inspirer, voire à en récrire des épisodes : il n'y a pas ici de « mise en abyme », pas de référence explicite à un quelconque passé renardien.

Cela rend d'autant plus aléatoire la position de la branche à l'intérieur des différentes collections. Dans la collection α éditée par E. Martin, elle porte le numéro XII et prend place entre « Renart empereur », où Tibert joue un rôle analogue à celui des autres barons, et « Renart le Noir », qui récrit l'épisode de l'ambassade de Tibert auprès de Renart (devenu Chuflet) de la branche Ia. Dans la collection β , elle vient en onzième position et se trouve encadrée par la branche de « Liétard » et par une branche XII (épisodes des poissons, du « Moniage Isengrin » et de « La Pêche au seau », soit la branche X de notre édition), où Tibert n'apparaît pas. Quant à la collection γ , à laquelle appartient C, elle l'ignore purement et simplement. Le texte du manuscrit H, composite, étant ici voisin de celui de la seconde collection, nous avons adopté le manuscrit B (manuscrit de Cangé) comme manuscrit de contrôle. Le scribe du manuscrit H commet un nombre important de fautes de lecture. En particulier, son ignorance complète de la géographie et de la toponymie de la Normandie lui rend certains vers incompréhensibles¹.

Cette branche est en effet très enracinée dans un terroir qui est celui de son auteur, Richard de Lison : la Basse-Normandie, avec la paroisse de Saint-Martin-de-Blagny, Tournières, Le Breuil, La Folie, Le Molay et son bois, le bois de Vernoi, Lison, Bayeux enfin, qui sont des localités de l'actuel département du Calvados et qui appartiennent même, pour nombre d'entre elles, à l'actuel canton de Balleroy. C'est là un phénomène très exceptionnel : seule la branche XII connaît un enracinement semblable. On notera que dans les deux cas les auteurs se nomment et s'affichent comme des hommes du terroir (« le prêtre de la Croix-en-Brie » pour la branche XII). Nous n'avons malheureusement aucune autre information sur eux. Cet enracinement a évidemment son importance : face aux chansons de geste et aux romans, dont la géographie est celle des Cours royales quand elle n'est pas purement imaginaire, une branche du *Roman de Renart* peut se présenter comme une sorte d'épopée locale et rurale. L. Foulet se sent même autorisé à supposer que les événements rapportés transposent dans le registre de la parodie animalière des faits réels qui auraient agité le petit monde des paroisses situées à l'ouest de Bayeux : « Le quart de l'église de Saint-Martin de Blagny avait été donné aux moines de Longues. On peut supposer que Huon l'abbé des v. 31, 38, 39, 99² était l'abbé de Longues ; et on se demande si dans la discussion qui prend place entre Tibert et Renart aux vers 901 ss.³ et où le

1. Nous avons dû corriger en rétablissant le texte du manuscrit de Cangé (B) aux vers 257 (le Breuil) et 472-474 (avec la mention de Bayeux), et la correction, quoique moins nécessaire, aurait été envisageable au vers 567 (avec la mention de Dol-de-Bretagne).

2. Cette numérotation, qui est celle de Martin, est pour cette partie du texte semblable à celle de notre édition.

3. Ces vers de l'édition Martin correspondent aux vers 895 et suiv. de la présente édition.

chat ne veut laisser au goupil indigné que le *quart* des offrandes, des legs et des dîmes, il n'y a pas un écho des contestations qui ont pu surgir entre le prêtre de Saint-Martin et les moines de Longues¹. » Gautier de Coustances (v. 1445) a effectivement été archevêque de Rouen de 1185 à 1207, et Guillaume Bacon (v. 131) seigneur du Molay peu après 1189. Ce dernier, ayant soutenu le parti de Philippe Auguste dans sa querelle avec le roi d'Angleterre en 1204, s'est vu confisquer ses terres anglaises par Jean. Ces indications permettent de dater avec quelque vraisemblance la branche VI de la dernière décennie du XII^e siècle.

Comme on le voit, nous sommes loin de l'esprit des premières branches et même de la branche Ia, où la transposition zoomorphique du monde féodal se faisait dans la généralité de lieux plus emblématiques que réels. La prétention des auteurs est, avant tout, de distraire et de captiver un public de proximité, les précisions géographiques perdant tout intérêt, voire toute possibilité d'être comprises — comme en témoignent les fautes du copiste de *H* — en dehors d'un cercle provincial très restreint. Ce sera le cas, au XIII^e siècle surtout, pour un certain nombre de fabliaux comme *Boivin de Provins* ou *Les Trois Aveugles de Compiègne*.

La structure de la branche VI est très élaborée et suit un mouvement ascendant qui culmine avec l'épisode principal, situé à la fin et dans lequel le comique de situation vient équilibrer la tension dramatique qui n'a cessé de s'accroître, intimement mêlée au rire elle aussi, pendant les épisodes préparatoires. On peut ainsi distinguer, après un prologue où l'auteur revendique son acte de composition et une mise en route qui reprend le schéma classique de la quête de nourriture, trois cellules narratives dont la deuxième constitue une variation sur les principaux thèmes de la première. Examinons-en le détail.

Renart, baron courtois manifestant toute son affection à son dernier fils, part en quête de nourriture pour lui et pour les siens, poussé par la famine. Après un premier échec — l'abbé Huon et son équipage ont fait fuir les oisons que Renart allait attraper —, le héros rencontre Tibert qui se prélassait au soleil sur un rocher, la panse pleine. C'est le signal habituel du commencement d'une aventure. Les deux compères finissent par s'accorder et décident d'aller dévaster un enclos appartenant à un certain Guillaume Bacon. Là encore, le texte suit le schéma renardien type : entrée illicite dans une propriété rurale, arrivée du propriétaire des lieux, fuite calculée de Renart, tandis que son compagnon est en mauvaise posture : Tibert, réfugié dans un arbre, est attaqué par des paysans et des chiens. Un prêtre survient et leur prête main-forte, laissant son cheval libre : Tibert esquivait les coups, saute sur la monture et s'échappe, comme il l'avait fait avec le prêtre Rufrangier dans la branche VIII. Il n'y a, jusqu'ici, rien de bien neuf : tout juste des variations minimales sur des motifs topiques. C'est à ce moment, qui marque habituellement la fin d'un épisode, voire d'une branche, que surgit le premier élément original qui va servir de leitmotiv à toute la suite : Tibert, qui possède une instruction de clerc, nargue le prêtre qui le poursuit et qui lui réclame les livres de messe qu'il avait troussés avec ses bagages. Incapable de

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1914, p. 456, n. 2.

répondre à des parodies de questions savantes, disqualifié par conséquent sur le plan de la culture par un chat qui s'affirme déjà, selon le mot de J. Batany, comme un « super-prêtre¹ », le curé du Breuil n'a plus qu'à faire demi-tour en abandonnant son cheval et ses livres à Tibert : ainsi s'achève la première grande unité narrative de la branche VI. Ici se prépare la grande nouveauté — inspirée de la branche XIII, mais allant beaucoup plus loin que cette dernière —, qui intéresse le statut même du personnage renardien : l'animal n'est plus simplement mi-anthropomorphe, mi-zoomorphe, il va jouer un rôle de *substitution*. Tibert va en effet décider d'aller remplacer le prêtre du Breuil dans la paroisse de Blagny où ce dernier était attendu.

La deuxième unité narrative commence comme la première, avec les mêmes acteurs, mais dans des rôles inversés : Tibert, à cheval, rencontre Renart qui se repose dans un champ. Après avoir feint de ne pas le reconnaître, il accepte de le prendre en croupe. Alors qu'au début de la première unité Renart et Tibert étaient plus généralement zoomorphes, ils sont maintenant de véritables barons à cheval. Le chat, qui a failli perdre sa peau à cause de Renart, songe évidemment à se venger. Renart, quoique en position de faiblesse, cherche à obtenir de Tibert un partage égal du cheval : situation qui rappelle celle du prêtre du Breuil. Les deux épisodes suivent alors des lignes parallèles : Renart, comme le prêtre, va devoir montrer son savoir dans les arts libéraux, et, comme lui, il va échouer. Depuis que l'action s'est écartée du schéma type initial, Tibert ne cesse d'affirmer sa supériorité sur ses adversaires ou ses partenaires. La deuxième grande unité narrative se clôt avec l'arrivée des protagonistes à Blagny, dans un climat de tension.

La troisième et dernière se passe tout entière dans un même lieu : l'église de Blagny, alors que les deux premières se déroulaient au fil d'un itinéraire. L'église est le véritable point de convergence de toutes les lignes du récit, y compris la quête de nourriture, puisque les deux héros se disputent par avance le produit des dîmes. Le texte suit fidèlement le modèle de la branche XIII : office célébré par les animaux, quête réussie de nourritures dans l'église, sonneries de cloches, et pour finir fuite de Renart et immobilisation de son partenaire (Primaud dans la branche XIII, ici Tibert) qui doit affronter une troupe de paysans armés jusqu'aux dents. La branche introduit cependant deux écarts dont l'importance est essentielle et qui interdisent de parler d'imitation servile : la première est le rôle du savoir et la dimension particulière de la substitution de l'animal à l'homme, la seconde est le refus de cette solution de facilité qu'était l'ivresse de Primaud comme instrument du piège. Il y a là un raffinement incontestable et une profondeur plus grande de la réflexion sur la parodie. Ce dernier épisode est le lieu du renversement attendu : après une nouvelle humiliation lors de la répartition des fromages découverts près d'une fenêtre, Renart accomplit sa vengeance et savoure la jouissance qu'elle lui procure comme jamais encore il ne l'avait fait. Le sarcasme et l'ironie consacrent sa supériorité définitive sur Tibert. Mais il lui reste encore à satisfaire cette quête de nourriture pour laquelle il s'était mis en route : ce n'est, pour l'auteur, qu'une contrainte mineure, qu'il expédie

1. J. Batany, *Scène et coulisses du « Roman de Renart »*, SEDES, 1989, p. 136.

en deux vers avec la plus grande désinvolture¹. Le texte de *H* s'interrompt sur le retour de Renart auprès des siens et sur une formule circulaire : le héros raconte à Hermeline et à ses enfants « coment il a Tyebert mené² ». Le manuscrit de Cangé, quant à lui, ajoute une douzaine de vers d'épilogue où Richard de Lison se nomme et s'excuse de son provincialisme normand, un peu à la manière de Conon de Béthune, poète lyrique exactement contemporain, blessé d'avoir été repris par la reine de France pour son parler d'Artois³.

La branche VI n'est donc pas un simple conte, dont l'intérêt serait principalement narratif. Elle plonge des racines profondes dans un univers mental qui n'est plus le nôtre, même s'il a continué de vivre encore pendant plusieurs siècles. Elle est indissociable d'une culture, dans tous les sens de ce terme, et elle en tire son originalité comme sa profondeur. Elle s'inspire des festivités carnavalesques, de la fête des Fous, des conduites de bruit comme le charivari, en même temps qu'elle joue sur la symbolique complexe du chat.

Des offices parodiques, fête de l'Âne ou fête des Fous⁴, étaient organisés par le clergé lui-même à des moments bien précis : ils ne constituaient nullement une contestation extérieure à l'Église, même si la haute hiérarchie s'en défiait quelquefois ouvertement⁵. Ces fêtes se déroulaient dans les églises et les cathédrales. Afin de pouvoir mieux mesurer l'originalité de la branche VI et de la branche XIII, il importe de connaître leurs grandes lignes. À Sens, qui était alors la grande métropole ecclésiastique dont dépendait l'évêché de Paris, la fête de l'Âne se déroulait, avec la fête des Fous, aux vêpres. Les textes qui en organisent le rituel expliquent que deux chanoines conduisent l'âne à la table du pré-chantre, avant que ne commence un office où se mêlent des morceaux de tout ce qui pouvait se chanter dans l'année. Entre les leçons, on faisait boire et manger l'âne, que l'on conduisait ensuite dans la nef. Le peuple, mêlé au clergé, dansait autour de l'animal que l'on reconduisait ensuite dans le chœur. La « prose de l'âne » était insérée dans ce rituel : chaque strophe latine s'achevait sur une invocation parodique : « Hue, monsieur l'âne, hue ! » À Beauvais, les répons de l'*Introït* et du *Kyrie* étaient remplacés par une modulation sur « Hinhan », répétée trois fois. À la fin de la liturgie, l'âne était « conduit vers la coupe, le repas, les jeux ». Lors de la fête des Fous, un jeune clerc était élu *episcopus stultorum*, « évêque des fous », et recevait les honneurs dus à l'épiscopat. Son aumônier prononçait une bénédiction, dans laquelle il demandait pour l'assistance maladie du foie, maux de dents, teigne. Les prêtres se barbouillaient de lie de vin et entraient dans le chœur en dansant et en chantant

1. Voir v. 1457-1458.

2. V. 1462.

3. Conon de Béthune, pièce « Mout me semont Amours ke je m'envoise » (composée sans doute vers 1180), éd. A. Wallensköld, Helsingfors, 1891, reprise et traduite dans de nombreuses anthologies, entre autres dans *Quatre siècles de poésie : La Lyrique médiévale au nord de la France*, textes recueillis et traduits par F. Ferrand et F. Suard, Troesnes, Limonaire, « Corps 9 », 1993, p. 168.

4. Sur ces offices et leurs rapports avec le *Roman de Renart*, voir J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, p. 82-90.

5. La fête des Fous sera condamnée par la faculté de Théologie de Paris le 12 mars 1444, après des protestations qui débutèrent dès le xii^e siècle.

des chansons obscènes. Diacres et sous-diacres mangeaient des boudins et des saucissons sur l'autel, devant le célébrant, puis jouaient aux cartes et aux dés. Ensuite on transportait tout ce monde à travers la ville dans des charrettes remplies d'immondices, tandis que chacun des participants adoptait des poses lascives et impudiques. Cette fête se célébrait assez souvent le jour de la fête des Innocents, à la fin du mois de décembre, dans les églises et même dans les monastères. À Evreux, la « fête du chapitre » était célébrée le 1^{er} mai, et l'on faisait sonner les cloches à toute volée, au point qu'un jour l'une des grosses cloches de la cathédrale s'était détachée.

L'Office de la cathédrale de Sens avait été composé par l'archevêque Pierre de Corbeil au début du XIII^e siècle. L'esprit général de ces fêtes est joyeux : la profanation et les débordements instaurent un monde à l'envers qui correspond à l'esprit carnavalesque décrit dans les travaux bien connus de M. Bakhtine¹ : la parodie religieuse revêt un caractère institutionnel, sa fonction n'est ni de contester la légitimité du système, ni d'en stigmatiser les abus : il s'agit d'abaisser ce qui est élevé pour le régénérer, pour instaurer une nouvelle vie. La parenté avec les Saturnales de l'Antiquité a été souvent soulignée. Obscénité et grossièreté, qui font partie de cet ensemble, sont la marque de la liberté et de ce que M. Bakhtine appelle « l'aspect comique second du monde ». Les conduites de bruit, parmi lesquelles le charivari auquel le *Roman de Fauvel*, lointain héritier de *Renart* au XIV^e siècle, consacra quelques pages, se rattachent à ces traditions culturelles dont le carnaval aura été l'un des derniers survivants. C. Abastado, résumant la théorie littéraire et sociale de M. Bakhtine, caractérise la littérature « carnavalesque » par la liberté des sujets, une trivialité sans limite, la fantaisie de la fiction, le fantastique des situations, la bouffonnerie des personnages, tout cela autorisant « la plus grande audace de la pensée, une réflexion philosophique paradoxale, volontiers utopique, des prises de position polémiques sur les problèmes sociaux et politiques contemporains² ».

L'univers de la folie ritualisée ne se limite pas à la fête des Fous. Il y a, d'abord, toute une symbolique qui s'attache à la folie et à son explication médicale par les humeurs venteuses qui envahissent le cerveau, et que le fou se doit d'entretenir. C'est ainsi que le fromage est censé développer ces humeurs — le fromage sec plus encore que le fromage frais —, de même que les fèves, qui font enfler le ventre. La scatologie des flatulences rejoint ainsi la science médicale et s'associe d'une manière inattendue à l'esprit « carnavalesque » : la Mère Folle de Dijon est représentée avec deux soufflets, et le mot *fou* procède du latin *follicis*, « soufflet ». La corne elle aussi a partie liée avec la folie carnavalesque : à Rome, la *Cornomania*, très antérieure au XII^e siècle, est « un usage ecclésiastique, probablement de dérivation païenne et de caractère carnavalesque, [...] une Fête des fous créant un royaume d'un jour, dont l'emblème est la corne, et dont les valeurs sont l'inversion et la dérision³ ». Selon une description

1. M. Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, Gallimard, 1970 ; et *Poétique de Dostoïevski*, Gallimard, 1963.

2. C. Abastado, *Mythes et rituels de l'écriture*, Bruxelles, 1979, p. 237.

3. M. Boiteux, « Cornomania et carnaval romain médiéval », *Le Carnaval, la Fête et la Communication* (actes des premières rencontres internationales de Nice), Nice, Éditions Serre, 1985, p. 111-125. Sur tous ces aspects, on pourra se reporter à l'article de Ph. Walter, « Renart le fol, motifs carnavalesques dans la branche XI du *Roman de Renart* », *L'Information littéraire*, n° 5, 1989, p. 3-13, que nous utilisons ici.

datant des années 1140-1143, un sacristain apparaissait, au milieu d'un cortège burlesque, avec une couronne de fleurs en forme de cornes. Cette fête avait lieu à Pâques.

La branche VI renvoie explicitement à la fête des Fous de Bayeux¹ : c'est un indice important, et une invitation à suivre ce fil d'Ariane pour l'interprétation du texte. Mais il n'est pas sûr que Richard de Lison se contente d'appliquer un schéma tout fait. Comme on l'a vu, le monde carnavalesque est un monde de la spontanéité, non du calcul et de la ruse : le concept de littérature carnavalesque ne peut donc convenir que très superficiellement au *Roman de Renart*. Il faut à présent examiner en détail l'épisode des vêpres.

Lorsque Renart et Tibert se dirigent vers Blagny, leur but n'a rien de facétieux : ils se prennent tous deux très au sérieux, et convoitent l'argent et les victuailles que rapportent les dîmes. Mais du fait des caractères des deux personnages, un glissement progressif s'opère du sérieux vers les querelles et les ruses caractéristiques de l'écriture renardienne, ainsi que du burlesque animalier vers le déchaînement de l'exorcisme.

L'office lui-même est une fausse bouffonnerie, une bouffonnerie au second degré, dont l'esprit diffère de celui de la fête des Fous. C'est un office qui se veut sérieux, identique à tous les autres, célébré par des animaux anthropomorphes qui y mettent toute l'application dont ils sont capables et veulent apparaître à leurs propres yeux comme un prêtre et son servant de messe. Les effets parodiques tiennent à trois phénomènes qui se conjuguent : la nature animale des officiants (malgré leur anthropomorphisme prononcé), les erreurs matérielles qu'ils commettent, enfin l'écart entre le zèle liturgique qu'ils déploient (le « riche chanter » de Renart) et l'absence totale de préoccupation spirituelle. On peut y ajouter aussi la présence d'éléments de satire : les tendances nouvelles du chant liturgique, qui s'amplifie démesurément, sont stigmatisées². Mais cet office n'a qu'un rôle de transition : il a pour fonction d'installer les protagonistes dans une fonction lucrative, et il retarde le moment décisif de tout récit renardien : celui de la vengeance du goupil. La dispute autour des fromages, qui suit l'office, relance la tension et déclenche la ruse de la sonnerie de cloches — qui n'est, à certains égards, qu'une variante du thème du chat pris au lacet dans un boyau. L'auteur s'applique seulement à convoquer autour de cette vengeance tous les aspects de la fantasmagorie du sacré : on passe d'un charivari carnavalesque, mais partiellement involontaire, puisque le chat est incapable physiquement de cesser de sonner les cloches, à une scène d'exorcisme qui repose en partie sur l'image diabolique du chat qui a cours au Moyen Âge. On peut, à ce sujet, comparer ce passage à une anecdote rapportée par le moine cistercien Étienne de Bourbon dans l'un de ses *exempla*, et qui intéresse l'activité de saint Dominique en pays cathare. Alors qu'il poursuivait sa prédication contre les hérétiques au monastère de Fanjeaux, dans l'actuel département de l'Aude, des femmes désorientées viennent lui demander de leur indiquer la vraie foi. Le saint se met en prières et leur dit qu'elles

1. V. 471-474.

2. Sur les aspects techniques de ces nouvelles tendances, voir n. 1 et n. 2, p. 239, ainsi que B. Gagnepain, *Histoire de la musique au Moyen Âge*, t. II, XIII^e-XIV^e siècles, Seuil, « Sol-fège », 1996, p. 25-47.

vont voir apparaître le Maître qu'elles ont servi jusque-là. C'est alors que surgit un chat terrifiant (*catus teterrimus*), de la taille d'un grand chien, à la langue longue et sanguinolente, étirée jusqu'au nombril, et qui se tourne en tous sens en montrant son postérieur et en dégageant une odeur nauséabonde. Au bout d'un moment, il s'échappe en grimpant à la corde des cloches jusqu'au clocher, laissant des traces fétides de son passage¹. Bien entendu, effrayées par cette vision, les femmes se convertissent. Cet exemple, postérieur de plusieurs décennies à notre branche (l'anecdote remonterait à 1233), permet de mieux comprendre pourquoi un chat suspendu aux cordes des cloches peut terroriser des paysans et justifier un exorcisme. La dimension comique, en revanche, est ici essentielle, puisque le lecteur ou l'auditeur de la branche VI connaît la nature bien terrestre de Tibert, redevenu d'ailleurs pleinement zoomorphe alors que l'animalité des protagonistes s'était bien émoussée au cours de l'office et de la scène du partage des fromages.

Mais la logique du texte n'est pas celle de la fête carnavalesque. La conduite de bruit est d'abord une activité sérieuse, indissociable du rituel ordinaire des offices religieux ; son excès est ensuite le fruit de la ruse de Renart et la manifestation de son succès. Elle n'est pas une fin en soi, mais un moyen de l'action et un moyen du comique. L'ironie que Renart déploie au cours de la longue diatribe sarcastique qu'il sert à Tibert enchaîné est le point d'aboutissement logique d'un personnage caractérisé par la maîtrise de la parole, dans une branche où le discours et le savoir sont le principal moyen d'affirmation d'une supériorité. Or ce discours retourne contre Tibert l'ironie que celui-ci, la panse bien pleine, avait déployée au début de la branche contre un Renart affamé qu'il affectait de prendre pour un pèlerin. Ce discours de plus de cent trente vers marque le triomphe jubilatoire de la parole et de la vitalité sur le silence du chat muselé par le nœud coulant. C'est que l'ironie et le sarcasme sont à la fois une fin et un moyen : un moyen car, chez Renart, dans cette scène, ils visent à rabaisser un adversaire qui est dans l'impossibilité de se défendre, ils font partie de la vengeance, ils sont une forme de violence délibérément destructrice ; une fin, car ils sont aussi plaisir, jouissance. Plaisir et jouissance de la maîtrise sur autrui : Renart rappelle et détruit aussitôt toutes les situations dans lesquelles Tibert l'avait précédemment écrasé — la rencontre dans le pré avec le chat qui chantait un cantique de Rome, les « sept arts », l'arrogance de Tibert à cheval, le partage des fromages ; mais aussi plaisir des mots, jouissance devant le jaillissement, la vitalité du langage. Peu de passages des branches de *Renart* justifient aussi pleinement la définition que Cl. Reichler donne de la « renardie » : « La renardie, cette ruse du désir, se révèle comme la faculté de jouir malgré la loi, de tirer de son dévoiement le plaisir essentiel et, du même coup, de faire du langage même un objet orgiaque, qui s'inscrirait tout entier du côté du corps². » Après ces sommets, la dimension épique était acquise : il ne restait plus, dans un bouquet final, qu'à

1. Étienne de Bourbon, *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus*, édition partielle par A. Lecoy de La Marche, Paris, 1877, p. 34-35.

2. Cl. Reichler, *La Diabolie : la Séduction, la Renardie, l'Écriture*, Éditions de Minuit, 1979, p. 116.

transposer le modèle stylistique des combats de chansons de geste dans le registre inférieur, en traitant le combat des paysans contre le chat sur le mode de la parodie, en évoquant les coups d'épée, les cottes de mailles qui se déchirent, et même le heaume supposé de Tibert. Mais ces paysans armés d'épées et de lances ne parviendront qu'à trancher la corde qui retenait le chat : le burlesque l'emporte sur la satire, et les héros renardiens demeurent toujours supérieurs aux hommes.

Tout est donc mascarade : toute réalité est trompeuse, le langage l'est plus encore. Tibert, que l'on prend pour le diable, possède un savoir de clerc (avec ses lacunes !), joue au dialecticien, et le hasard le fait possesseur d'un cheval de prêtre et d'un missel. Il est donc aussi, contradictoirement, la vérité des prêtres. Comme l'écrit J. Batany : « Le contact avec les prêtres est conflictuel, mais peut-être fondé sur un modèle du clergé dont le chat est détenteur¹. » S'il y a dans cette branche quelque chose de l'atmosphère carnavalesque, cela se situe au niveau de la narration et non pas au niveau de l'histoire : le temps que vivent les acteurs n'est pas de même nature que celui que parcourt le lecteur. Ce que nous présente cette branche VI, c'est un univers désacralisé où, faute de croire profondément en Dieu, il reste comme unique ressource de conjurer le diable. Les deux célébrants accomplissent scrupuleusement le rituel, mais Renart n'hésite pas, un peu plus tard, à mêler à ses sarcasmes les saints, les cloches, le paradis, et Dieu lui-même.

Ce jeu débouche sur la mise en évidence de la seule valeur qui existe dans ce monde : l'expansion de l'énergie vitale, du Moi, à travers la ruse, le discours ou la violence. Une expansion totalement amoralisée, libérée des tabous : comme lors de la fête des Fous, on rit, on mange, on ironise, on se dispute, on se bat — et l'on cherche à tuer, ce qui est nouveau — dans une église. La fête renardienne n'est pas, comme disait M. Bakhtine, « le visage comique et ouvert du monde » : il n'y a de fête que dans la victoire sur autrui, et la mort guette dans l'ombre.

Richard de Lison, avec cette longue scène dont le point culminant est sans doute l'image du chat-diable conjuré par des paysans terrorisés et troublés jusqu'au fond d'eux-mêmes, nous livre peut-être, à mots couverts, sa conception du *Roman de Renart* et du rôle qu'y joue le comique : un exorcisme par l'écriture.

DOMINIQUE BOUTET.

BIBLIOGRAPHIE

- DUFOURNET (J.), *Le « Roman de Renart », branche XI, Les Vêpres de Tibert le chat*, Champion (Traductions des classiques français du Moyen Âge, XL), 1989.
- BELLON (R.), « Réécriture et lecture intertextuelle. *Les Vêpres de Tibert* », *Reinardus*, IV, 1991, p. 27-40.
- COMBARIEU DU GRÈS (M. de), « Le Même e(s)t l'Autre. Études sur " Les Vêpres de Tibert le chat " », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, p. 361-373.

1. J. Batany, *Scène et coulisses [...]*, p. 136.

- SUBRENAT (J.), « Regards d'un clerc sur ses confrères (au sujet des "Vêpres de Tibert") », *Bien dire et bien apprendre*, 8, 1990, p. 141-155.
- ROQUES (M.), « Pour le commentaire de *Renart* (branche XII de Martin) », *Romania*, LXXVI, 1955, p. 519-522.
- WALTER (Ph.), « Renart le fol, motifs carnavalesques dans la branche XI du *Roman de Renart* », *L'Information littéraire*, 1989, n° 5, p. 3-13.
- ZINK (G.), « Le Vocabulaire de la ruse et de la tromperie dans le *Roman de Renart* (branches X et XI) », *L'Information grammaticale*, octobre 1989, p. 15-19.
- BOUTET (D.), « Renart, le rire, le plaisir et le Mal », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, p. 257-268.

NOTES ET VARIANTES

Page 219.

a. Folio 50 de H - colonne c, vers 1-12 ; d, 13-52. ♦♦ b. traslatee H (omission de la barre de nasalisation) ; nous corrigeons. B donne tranlatee . ♦♦ c. rousel B ♦♦ d. fin B ♦♦ e. si vaneroi B ♦♦ f. Car il n'i a point de quisine B ♦♦ g. A tant li sont devant sailliz B (rime acceptable, alors que H présente une assonance).

1. Ce stéréotype est, vers la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, caractéristique des prologues des chansons de geste : on peut citer ceux d'*Aiol*, des *Enfances Guillaume*, de *La Destruction de Rome* ou de *Jehan de Lanson*.

2. L'ouverture printanière, moyen de lancement ou de relance de l'action, est d'origine lyrique, mais se rencontre dans les chansons de geste dès le *Charroi de Nîmes* (milieu du XII^e siècle), et ensuite dans les romans (dès le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, aux environs de 1160-1170).

3. La variante de B, *Rousel*, donne un nom propre au lieu de l'adjectif *novel*, que H fait rimer avec lui-même. On peut supposer une erreur de lecture de l'initiale. *Rovel* est — et ici même au vers 143 — le nom de l'un des fils de Renart dans la branche Ia, v. 572.

Page 220.

a. torne si baaille B ♦♦ b. abé [v. 38] maudisant / Mal seies tu si main levez / Ce dist renart li desfaez / Tu m'as B ♦♦ c. Vers 43-44 dans B : As hui proiei sor moi saisine / maudite soit la teue orine . ♦♦ d. qant tu m'as aparceü B ♦♦ e. gaaing B ♦♦ f. Folio 51 de H - a, vers 53-93 ; b, 94-134 ; c, 135-175 ; d, 176-216. ♦♦ g. rai desor l'oel H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ h. B, qui poursuit la réplique du vers précédent, donne pour le vers 67 : Et por coi que me volez vos . ♦♦ i. or de noise mestier B

1. L'abbé, en le privant (involontairement) de cette aubaine, a pour ainsi dire prélevé sur lui l'impôt de la taille qui pesait sur tout paysan. Sur l'abbé Huon, voir la Notice, p. 1069-1070.

2. Mot à mot : « l'abbé Huon s'en va demeurant » ; la leçon de B (voir var. b) semble meilleure (« Renart s'enfuit en maudissant l'abbé »).

3. *Partir par egal* signifie « partager également », « ne pas avoir plus qu'un autre », et, par extension, « n'avoir ni gain ni perte » : c'est ce sens qu'explicita la variante de B au vers 51 (voir var. e).

Page 221.

a. Ne [mil surchargé en mie] jangler [ne exponctue] a la gent . B ajoute deux vers redondants : Il n'aitert pas a peneant / Que il aille la gant gabant . ♦♦ b. Et H ; nous corrigeons d'après B.

Page 222.

a. petit eure H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. V'ers 124 dans B : Comment viauz tu estre reclus . ♦♦ c. pessié H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. issu de l'aunoï / Vers le moloi toz eslaissiez B

1. Les branches de Renart sont particulièrement riches en proverbes. Le proverbe est considéré au Moyen Âge comme une figure qui concourt à l'amplification, but suprême de la poésie.

2. Sur Guillaume Bacon, seigneur du Molay, voir la Notice, p. 1070.

3. Le Molay (*Meloi*), localité de l'actuel département du Calvados, dans le canton de Balleroy, à l'est de Saint-Martin-de-Blagny. H donne pour les vers 158 et 159 une leçon peu cohérente : les héros ne sont pas dans un village, mais sur un chemin, et ils veulent se rendre non dans un bois, mais dans un enclos. Dans B (voir var. d), les deux vers correspondants sont plus clairs.

Page 223.

a. B intervertit les vers 171-172. ♦♦ b. mains H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. V'ers 194 dans B : Ja esterez muz et taisant . ♦♦ d. vos vendront ja desfier B ♦♦ e. haut / A terre ne sor eschaufaut / Ne vos batent de lor B ♦♦ f. penroit H ; nous corrigeons pour le sens d'après B qui donne prandront

1. Dans la guerre médiévale, il était d'usage de libérer des prisonniers de haut rang moyennant le paiement d'une rançon. Le cas le plus célèbre est sans doute, à l'époque de la composition de la branche VI, celui de Richard Cœur de Lion, retenu par le duc d'Autriche Léopold puis par l'empereur Henri VI (1193-1194).

Page 224.

a. as H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. destiance B ♦♦ c. Ici commence le folio 52 de H - a, vers 217-257 ; b, 258-298 ; c, 299-337 ; d, 338-378. souës B ♦♦ d. renart [a exponctue] escrié H ♦♦ e. les chaisnes H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ f. avenu H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après B.

1. Le manuscrit écrit *encore*, sans coupure ; la leçon de B, *el corre*, paraît la bonne : Tibert n'avait pas confiance en ses capacités à courir, tant il se sentait alourdi ; il peut s'agir d'une faute d'inattention du scribe.

2. L'auteur procède ici à une inversion complète de la prière chrétienne : protection du corps et non de l'âme, et absence de charité.

3. *Poigneor* et *correour* (« combattants » et « éclaireurs ») appartiennent au vocabulaire militaire ; B, qui donne *veneor*, utilise plus naturellement le vocabulaire de la chasse. Notre manuscrit semble se livrer à une discrète parodie avec ce léger décalage terminologique.

4. Sur Blagny, localité de l'actuel département du Calvados, voir la Notice, p. 1069.

Page 225.

a. prestre breoit H ; nous corrigeons d'après L et le vers 1431. Le scribe de H, qui ignore tout de la topographie de la région de Bayeux, n'a pas compris la leçon broil (Le

Breuil) et a transformé un nom de lieu en un nom de personne. La correction était nécessaire. B donne broil . ♦♦ b. Les vers 267-270 manquent dans B. ♦♦ c. mie larron B ♦♦ d. H écrit devant doie : abréviation de Que expunctuée, abréviation de Con intercalée. ♦♦ e. Vers 291-292 dans B : Vers moi c'on vient ici detraire / Encor vos porroi anui faire .

1. *Plait* : « querelle », « situation conflictuelle ». La variante *chaz* de B convient mieux au verbe *abatre*, mais la rectification n'est pas indispensable.

2. La troisième personne renvoie à Tibert lui-même, qui objective en quelque sorte la situation. Même chose au vers 296 pour *cest pechieire*.

Page 226.

a. molt H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. iestes li plus rapiaus B ♦♦ c. Vers 316 dans B : Par vos sera bien dieu servi . ♦♦ d. est manque dans H, nous corrigeons d'après B et la syntaxe. ♦♦ e. voïls suscrije H. B donne que a terre voise .

1. Le chat connaît le latin, comme les clercs. Sur la proximité de Tibert avec le sacerdoce (proximité paradoxale pour un animal souvent associé au diable), voir J. Batany, *Scène et coulisses du « Roman de Renart »*, p. 133-138.

Page 227.

a. L'ordre des vers 339-353 est différent dans B, qui donne successivement les vers 345-353, puis un vers similaire au vers 354 ('Et tibert a tant avalé'), les vers 339-344 (identique au vers 354), puis le vers 355 et la suite. L'un des copistes a sans doute embrouillé son texte en confondant le vers 339 avec le vers 346 et le vers 344 avec le vers 354. ♦♦ b. B donne pour le vers 363 : Lors apelent lor chien atant et à la rime au vers suivant corant . ♦♦ c. Vers 367-368 dans B : Son chien qui o lui va trotant / Et tibert va esperonnant B ♦♦ d. neüst expunctué et va suscrit dans H. ♦♦ e. Folio 53 de H - a, vers 379-419 ; b, 420-460 ; c, 461-502 ; d, 503-543.

1. La cocasserie évocatrice du nom du chien, dont le voisinage n'est guère sympathique, est celle de bien des noms propres de comparses dans le *Roman de Renart* (voir par exemple les noms des paysans de la branche Ia, v. 662 et suiv.).

2. Le terme de *bauchent*, *baucent*, s'applique bien plus fréquemment aux chevaux.

Page 228.

a. vene[res expunctue]or H ♦♦ b. Deux vers s'intercalent ici dans B : En vos avet maves apel / De moi voliez avoir la pel . ♦♦ c. Les vers 399-400 ne figurent pas dans B. ♦♦ d. Vers 402-403 dans H : Dont vous covenra entremetre / Que de toutes dames tenir . Nous corrigeons d'après B, la leçon de H étant syntaxiquement incompréhensible pour ces deux vers et dépourvue de sens pour le vers 403. ♦♦ e. Vers 410 dans B : Qu'es autres rians ne saviez . ♦♦ f. paior B ♦♦ g. fauble [en latin expunctue] se volès H

1. La leçon de B (voir var. e) est bien meilleure : elle renvoie explicitement à l'ignorance du prêtre de campagne, incapable même de lire ce qu'il ne connaît pas par cœur.

Page 229.

a. Les vers 425-426 sont omis dans B. ♦♦ b. croisseüre H ; nous corrigeons d'après B

cette faute de lecture évidente. ♦♦ c. Les vers 459-460 sont absents de B. ♦♦ d. Vers 464 dans B : Cil prestres si nos tient a fous .

1. La fève, qui fait gonfler le ventre, est associée aux humeurs venteuses génératrices de la folie selon la science médiévale (voir la Notice, p. 1073). Le jeu sur la paronomase, *faba* / *fabula*, pourrait n'être pas seulement de style, et évoquer une parenté profonde entre la folie et la fable renardienne, si l'on suit la suggestion de Ph. Walter (« Renart le fol [...] », p. 12) : « Derrière le lapsus du prêtre se cache en réalité l'auto-définition poétique de la branche XI : la fable renardienne a la nature de la fève. Elle se place sous l'emblème de ce légume carnavalesque, synonyme de folie. » On notera toutefois que la fève est également associée aux chantes et à l'art du chant : selon Guillaume Durand, évêque de Mende, la consommation de fèves permet de conserver une voix pure.

2. Jeu de mots : *poit* peut être une forme du verbe *poire* (« péter »), ou une graphie pour *poist*, de *peser*. Le prêtre pense immédiatement au registre de la scatologie : mais le pet renvoie, une fois de plus, aux humeurs venteuses et à la folie (voir la Notice, p. 1073).

3. La corne est elle aussi associée à la sphère carnavalesque, par exemple lors de la fête romaine de la *Cornomania* (voir la Notice, p. 1073-1074). Au sens littéral, les réponses respectives du prêtre et de Tibert paraissent contradictoires : mais elles peuvent s'accorder au plan symbolique, dans la perspective d'une double lecture qui devait sembler évidente pour des hommes du Moyen Âge, habitués aux rituels carnavalesques.

4. La leçon de B, *nous*, correspond mieux à la réalité de la situation ; mais dans notre manuscrit ce *v* est nettement distinct d'un *n*, et cette leçon n'est pas inacceptable.

Page 230.

a. H donne pour le vers 473 : Et grant departie a beans et à la rime au vers suivant gens . Nous corrigeons d'après B ce passage corrompu dans les manuscrits, dont H, qui n'ont pas identifié bahieus comme un nom de lieu (la ville normande de Bayeux) ; la bonne leçon est donc nécessairement celle de B, que nous rétablissons. ♦♦ b. Vers 476 dans B : Si s'en retourne en plorant . ♦♦ c. Vers 481 dans B : Desor tornieres en uns blés . ♦♦ d. B ignore les vers 483-484 et donne pour les vers 485-488 : Siest couchiez por reposer / Et tibert prist a devaler / Mil foiz se saigne quant le voit / Dedanz le blé ou il gisoit . ♦♦ e. Le vers 498, que nous rétablissons d'après B, est absent de H qui donne au vers 499 de cerfueil et d'aiglierier que nous corrigeons d'après B pour la rime. ♦♦ f. en un ornoil B ♦♦ g. brance H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ h. Les vers 505-506 diffèrent légèrement dans B : Es ce tibert que je voi la / Oil par ma foi gel voi la .

1. Le chou était censé être antagoniste de la vigne et, à ce titre, être un remède contre l'ébriété lors de la fête des Fous : voir J. Flinn, *Le Roman de Renart*, p. 82.

2. Le texte des vers 472-474 est corrompu (voir la var. a) ; en rectifiant la syntaxe, le sens serait le suivant : « On fera demain une grande distribution de choux aux spectateurs ; allez-y, vous verrez les gens. »

3. Les chapeaux de fleurs et de feuillages étaient fort appréciés, au retour de la belle saison, pour se protéger du soleil : Lancelot adolescent aime à s'en couvrir dans le *Lancelot* en prose. C'était un signe d'élégance courtoise. Ph. Walter (« Renart, le fol [...] », p. 7) rapproche ce chapeau de la « couronne de fleurs disposées en forme de cornes » que porte le sacristain lors de la *Cornomania*.

Page 231.

a. B donne un texte plus court pour les vers 511-514 : Por coi me parti or de lui / Si me vient or a grant anui . ♦♦ b. Vers 525 dans B : Meitre ne ne l'os aresnier . ♦♦ c. B intervertit les vers 541-542. ♦♦ d. Folio 54 de H - a, vers 544-584 ; b, 585-625 ; c, 626-667 ; d, 668-708.

1. L'une des plus célèbres abbayes cisterciennes, illustrée par saint Bernard.

Page 232.

1. La leçon de B est meilleure (*A Dol est alés*) ; celle que propose notre manuscrit n'est guère satisfaisante (littéralement : « alors ils disent en Bretagne ») : on ne voit guère ce que vient faire la Bretagne, s'il n'est question que de localités et de personnages normands. Une fois de plus, le scribe n'a aucune notion de la toponymie des régions de l'Ouest (voir déjà Le Breuil, Le Molay, puis Bayeux : chaque fois, le texte qu'il donne est déformé et se tient mal). Cependant la correction ne s'impose pas de façon absolue.

Page 233.

a. Avez oï por le cuer bé B ; H indique l'interrogation après Avés . ♦♦ b. B, qui ajoute après le vers 622 deux vers, propose pour ce passage : dragons [v. 620] / Et je vis si pres le cheval / delez l'abre tout a estal / Conmençai moi a devaler / Et il me pristrent a huer / Lor chiens qu'il me . ♦♦ c. Vers 627 dans B : S'an ala tout demaintenant .

Page 234.

a. Le vers 639 manque dans H ; nous le rétablissons d'après B pour la rime. ♦♦ b. Non dant tibert B

1. Les « questions » (*quaestiones*) sont l'un des exercices pratiqués dans l'enseignement scolaire. Ce sont des débats en forme, en comité restreint, sur une affirmation tirée d'un texte ; ils diffèrent de la *lectio*, commentaire suivi, au fil du texte, effectué par le maître, et de la *disputatio*, qui est un débat de forme solennelle.

2. Les sept arts (ou arts libéraux) sont les disciplines enseignées au Moyen Âge, et qui se répartissent en deux blocs : le *trivium* est formé de la dialectique, de la grammaire et de la rhétorique, et doit servir de base à la discipline majeure, qui est la théologie ; le *quadrivium* comprend la géométrie, la musique, l'arithmétique et l'astronomie.

Page 235.

a. Et dist tibert sire renart B ♦♦ b. B, qui continue la réplique de Tibert, donne pour le vers 698 : S'autre raison ne le te done . ♦♦ c. B intervertit les mots à la rime : Qui me volez par tricherie / Giter de votre compaignie . ♦♦ d. Folio 55 de H - a, vers 709-749 ; b, 750-789 ; c, 790-830 ; d, 831-870. ♦♦ e. quiquilq *exponctue* liquique H

1. La répartition des répliques est perturbée par rapport au manuscrit B.

2. Le passage qui commence ici est du type de la *questio*, d'où la nécessité d'une compétence en dialectique (v. 715). Il en reprend le vocabu-

laire. *Respondre* (v. 717), c'est « répondre aux objections », « résoudre la question » ; *oposer* (v. 717), c'est « formuler une objection ». L'*argument*, c'est « le raisonnement même qui sert de base à la *questio* » (v. 719) ; *prover l'argument* (v. 727), c'est « faire une démonstration ». L'astronomie (v. 726) n'a évidemment rien à voir avec tout cela, et cette bouffonnerie dénonce sans doute les limites du savoir de Tibert en même temps que sa fatuité.

Page 236.

a. renars H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. ne a autre H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. pai H (omission de la barre de nasalisation) ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. renars H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ e. Les vers 751-754 sont absents de B. ♦♦ f. H donne Sans dis , leçon que nous corrigeons d'après le sens. B donne pour ce vers : Se de .x. blez n'i a .x. pains et modifie la syntaxe du passage.

1. La leçon de B, *faillance*, se comprend mieux, mais *fiance* n'est pas dépourvu de sens. Nous conservons cette forme par fidélité au manuscrit de base, bien que l'origine de la faute soit évidente : la quasi-homophonie entre les deux termes.

2. Le texte oppose ici les deux grandes philosophies, le nominalisme et le réalisme, qui alimentaient la querelle des universaux, entre logique et métaphysique. Pour les nominalistes, les universaux (des concepts comme « homme », « animal », « substance ») ne sont que des mots, des souffles vocaux (*flatus vocis*) : c'est la position de Roscelin au début du XII^e siècle. Pour les réalistes, les universaux sont des réalités, des objets de pensée qui subsistent réellement dans chaque individu ; le concept général est l'essence même des réalités, et les accidents rendent cette substance corporelle et sensible ; c'est la position de Guillaume de Champeaux. Pour Abélard, les universaux sont des mots, mais ils ont un sens et ne sont donc pas de purs *flatus vocis* : le monde est une collection d'individus, et l'universel est le terme qui peut être appliqué à cette collection. Ici, Renart adopte la position du réalisme : il n'existe qu'un pain, car tout pain renvoie à une réalité unique qui est l'Idée de pain, l'universel. Tibert est nominaliste, ou plutôt abélardien : le pain est une collection de pains, l'universel « pain » est le terme applicable à cette collection. En distinguant « orge » et « froment », il distingue la substance (le pain) et l'accident (sa composition). Ce faisant, il complique son point de vue pour brouiller l'esprit de Renart.

Page 237.

a. a il desfiance B ♦♦ b. avoir / Sire renart a son B ♦♦ c. v [pas surchargé en fas] anui H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ d. Nous rétablissons d'après B ce mot illisible dans H.

Page 238.

a. masars H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. Jehanz li viauz et dant B ♦♦ c. Vers 840 dans B : Congië et vos l'avons oï . ♦♦ d. est est omis dans H ; nous corrigeons d'après B.

1. *Jarbes doner* : allusion au produit de la dîme. Nous sommes loin des nourritures renardiennes traditionnelles.

Page 239.

a. renars H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. Cele dist B ♦♦ c. Vers 867-868 dans B: Et renart l'a bien entonné / Et mout piteusement chanté. Après le vers 868, B don e deux vers supplémentaires: Après chantent si con moi sanble / Leur antienes andui ensanble. ♦♦ d. Renart B. Ici commence le folio 56 de H-a, vers 871-911; b, 912-952; c, 953-993; d, 994-1034. ♦♦ e. an travers B. H donne ensuite un vers absent de B, qui est une faute manifeste du copiste: L'orison dist apertement. Ce vers est identique au vers 874, et place l'oraison dans la bouche de Renart avant de la faire prononcer une seconde fois par Tibert; il vient également perturber la rime, ce qui est la preuve qu'il s'agit bien d'un doublon de copiste. ♦♦ f. Et tibert le B. La distribution des répliques est différente dans les deux manuscrits. ♦♦ g. Vers 881-882 dans B: Tant a si renars envai / Qant benedicamus sailli. ♦♦ h. Qui n'en eüst mout grant pitié B ♦♦ i. B donne, après le vers 892, quatre vers supplémentaires: Qui mout estoit de chanter las / Si dist le deo gracias / Après ont vigile chantee / Et quant dou tot l'orent finee. ♦♦ j. tyebers H; nous corrigeons d'après B.

1. *A orgue*: l'*organum* est un des trois genres qui régissent la musique polyphonique. À la fin du XII^e siècle, c'est l'élément principal des festivités liturgiques. Le *treble* est la partie supérieure de la polyphonie, correspondant à une voix de soprano. Le *descant* est un contrepoint note contre note, mais il existe des formes plus libres, qui reposent sur l'entrecroisement d'une voix montante et d'une voix descendante. Renart se livre donc, à lui seul, à de véritables acrobaties vocales.

2. Il faut voir dans ce passage une satire des nouvelles tendances du chant liturgique polyphonique. Ainsi, les *organa* de Pérotin peuvent durer une vingtaine de minutes et comprennent de longues vocalises. Dans le *Sederunt* de la fête de saint Étienne, la première note soutient à elle seule soixante mesures de transcription 6/4 ou 6/8; une fois l'intonation achevée, le chœur termine le corps du répons en plain-chant grégorien; dans l'intonation, chaque thème est composé de notes dotées d'un « immense point d'orgue » (J. Chailley, *Histoire musicale du Moyen Âge*, PUF, p. 1950).

Page 240.

a. Par foi non fazeinz B ♦♦ b. mont H; nous corrigeons d'après B.

Page 241.

a. encor tailliés H; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. .i. treštout fres entremoillié B ♦♦ c. vorroi[s: surcharge] H ♦♦ d. Je nel voil pas mestre B ♦♦ e. soi H; nous corrigeons d'après B.

1. Sur les liens entre le fromage et la folie, voir la Notice, p. 1073. J.-M. Fritz pense cependant que ce passage, qui valorise le fromage frais par rapport au fromage vieux et dur, s'appuie moins sur la symbolique de la folie que sur « une idée largement répandue en dehors des cercles médicaux, selon laquelle le fromage dur est moins bon que le mou » (J.-M. Fritz, « Fromage médiéval et montres molles », *Flommages à Suzanne Roth*, ABDO, Dijon, 1994, p. 287).

Page 242.

a. a l'ewangile H; nous corrigeons d'après B et la leçon de H pour le vers 1422 (voir également la leçon propre à B après le vers 892, var. i, p. 239). La leçon de H ne convient guère au contexte de la présente liturgie, et procède d'une faute évidente de lecture. ♦♦ b. renart B.

La distribution des répliques est donc différente dans les deux manuscrits. ♦♦ c. a et entor H : tout entor B. Par inadvertance, le scribe de H a écrit l'abréviation de et à la place d'un l. ♦ Nous rectifions cette bévue manifeste. ♦♦ d. B ajoute après le vers 1022 : Et quant il ot assez soné / Si s'est mout bien dou laz osté.

Page 243.

a. Folio 57 de H - a, vers 1035-1075 ; b, 1076-1116 ; c, 1117-1157 ; d, 1158-1198. ♦♦ b. montaffes H ; correction a minima, B donne montates. ♦♦ c. Les vers 1047-1048 sont absents de B. ♦♦ d. engingniez B ♦♦ e. mostrer B ♦♦ f. Vers 1058 dans B : Renart qui ainz ne dist voir. ♦♦ g. B ajoute, après le vers 1062, deux vers : C'or ne s'a il sor coi ester / Et toz jorz fait les sainz soner. ♦♦ b. B ajoute, après le vers 1064, deux vers : Envers lui commence a passer / Ha ha fait il or est assez. ♦♦ i. ti B

Page 244.

a. Vers 1072 dans B : Vos me faites or [sorde oroille *exponctue*] la dorvoille. ♦♦ b. Vers 1074 dans B : Ne me daigniez dire noiant. ♦♦ c. a dieu H ; nous corrigeons cette faute due à l'attraction de la rime du vers précédent. B donne pour ce vers : Avoit tibert n'est mie jeu. ♦♦ d. Vers 1099-1100 dans H : Q [se *intercalé*] vous dit bien par saint sanson / [Sue *surchargé en* Que] je vous [di bien *exponctue*] en tienga bricon. Confusion probable entre les deux vers à l'initiale. ♦♦ e. U a été cjointé en marge dans H devant Vous.

1. Allusion à Judas, roux comme Renart ?

Page 245.

a. Ne vodriez a aus parler / Ne lor droit sovent escouter / Je B

1. L'expression est à prendre au sens figuré : « se livrer à une occupation sans intérêt » ; J. Dufournet adapte : « aller à la chasse aux papillons ».

Page 246.

a. simon B ♦♦ b. avai H ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. conpaignie [v. 1171] / Ne devriez encore mie / Mais avant volez mot a mot / Si con je croi oir trestot / Espoir [v. 1177] de ce B. L'absence des vers 1175-1176 dans B découle d'une confusion due à la présence du même mot initial pour les vers 1175 et 1177. ♦♦ d. tot ce que ou cheval / Ne vousises que je partise / Si voliez que j'empreisse / A porter B

1. Ce saint était censé protéger de l'épilepsie, ou danse de Saint-Gui, et donc plus largement des convulsions.

2. La maille, petite monnaie de cuivre, vaut en effet un demi-denier.

Page 247.

a. anious B ♦♦ b. Folio 58 de H - a, vers 1199-1239 ; b, 1240-1280 ; c, 1281-1321 ; d, 1322-1362. ♦♦ c. B ajoute, après le vers 1208, deux vers : Que ne pooist issir des ais / Ne ja par lui n'en istra mes. ♦♦ d. Les vers 1217-1220 sont absents de B. ♦♦ e. oferande *surchargé en* offrande dans H.

Page 248.

a. renart B ♦♦ b. Les vers 1265-1266 sont absents de B. ♦♦ c. C'est neanz li uns respondi B

Page 249.

a. cuarz B ♦♦ b. recorurent B

Page 250.

a. rovee H; la leçon de notre manuscrit suggère que Tibert a demandé à être le titulaire de l'église (« rover » signifie « réclamer ». Cette leçon est certainement fautive et s'explique par l'omission d'une lettre; celle de B que nous adoptons est certainement plus simple. ♦♦ b. o manque dans H; nous corrigeons d'après B pour le sens et la métrique. ♦♦ c. de la [pièce exponentue] pelice H ♦♦ d. Vers 1348 dans B: Un poi li est le brant coulé . ♦♦ e. Folio 59 de H - a, vers 1363-1403; b, 1404-1444; c, 1445-1462.

Page 251.

a. B intervertit les vers 1379-1380. ♦♦ b. Vers 1396 dans B: En sa voie par saint clement . ♦♦ c. Les vers 1398-1400 subissent des permutations dans B: De vostre ofrande nous donez / Por amor dieu biaux tres douz sire / Que diex le pere le vos mire

1. La critique voit généralement là une allusion au héros épique Guillaume d'Orange, destinée à accentuer le caractère parodique de cet épisode.

Page 252.

a. Vers 1409 dans B: Renart ce dit tiberz li chaz . ♦♦ b. a l'evangile B ♦♦ c. Les vers 1433-1434 sont absents de B. ♦♦ d. brif / Que ne vos ai dit par mon chief / Le mostier a mis en B ♦♦ e. lia H; nous corrigeons d'après B.

1. La leçon de B, *Huon*, est plus logique, et boucle en quelque sorte la boucle, puisque Renart avait justement rencontré l'abbé Huon au début de cette branche.

Page 253.

a. un gras B ♦♦ b. Comment tiberz l'avoit mené B. Après ce vers, B donne un épilogue de douze vers, où l'auteur, Richard de Lison, se nomme, se présente et se défend contre d'éventuelles critiques.

Branche VII

NOTICE GÉNÉRALE

La branche qui occupe la septième position dans le manuscrit H rapporte les histoires de Chantecler et de Mésange, la course entre Renart et Tibert, et l'épisode de l'andouille. Ce regroupement s'inscrit dans une séquence d'épisodes plus large, dont la précellence de l'édition Martin a fait oublier l'importance, mais qui est pourtant celle que proposent la plupart des manuscrits: D, E, F, G et N pour la famille α; K et L pour la famille β; I et O. On observe dans tous ces témoins l'ordre suivant¹: Renart et Chantecler [VIIa Renart et la mésange [VIIa]; Renart et Tibert (le « steeple-chase ») [VIIa]; Renart, Tibert et l'andouille [VIIb]; Renart, Tibert et les deux prêtres [VIII]; Renart et Tiécelin [IX]; Le Viol d'Hersent [IX].

1. Les numéros indiqués sont ceux de H.

L'édition Martin (essentiellement fondée sur le manuscrit A) présente un découpage fort différent ; les trois récits qui constituent notre branche VIIa y forment le début de la branche II, laquelle se termine avec les épisodes de Renart et Tiécelin et du viol d'Hersent. Quant à l'épisode de « Renart, Tibert et les deux prêtres » (notre branche VIII), il y est associé avec l'aventure de l'andouille (notre branche VIIb) pour constituer la branche XV.

Pour répandue qu'elle soit, la répartition des aventures proposée notamment par H fait question : elle fait attendre longtemps l'élément essentiel qu'annonce le prologue de la branche VIIa : la cause de la guerre sans fin et sans merci qui oppose Renart et Isengrin. Le forfait auquel le conteur fait allusion est, incontestablement, le « compissage » des louveteaux, suivi du viol de la louve sous les yeux de son mari. Or, dans notre manuscrit comme dans ceux que nous avons énumérés, ce récit se trouve reporté après les démêlés entre Renart et Tibert — c'est-à-dire après la branche VIII de H.

Nous avons là, selon toute probabilité, les effets d'un travail de recombinaison et de redistribution de la matière, une volonté d'ordre — le regroupement des épisodes dont le goupil et le chat sont les protagonistes —, qui ne va cependant pas jusqu'à intégrer un récit plus long et plus élaboré, comme celui des « Vêpres de Tibert », dont les acteurs sont pourtant identiques.

Dans H, l'épreuve du « steeple-chase » et le partage de l'andouille — qui rappelle celui du jambon entre le goupil et le loup (Va) — se succèdent sans transition. La déconfiture de Renart clôt le premier de ces deux épisodes :

*Or ne set mais que faire puisse :
A poi qu'il n'a perdu sa cuisse¹ !*

et le conteur enchaîne immédiatement sur les premiers vers du second :

*Renars, qui molt sot de treslue,
Et qui avoit grant fain eüe² [...]*

Mais la cohérence est assurée par les allusions au « broion », le piège dans lequel le chat a fini par faire tomber le goupil. Le vers 839 (Tibert, « qui l'avait laissé dans le piège ») permet un enchaînement narratif sans défaut, et le vers 850 présente le nouvel épisode comme la conséquence de la volonté de Renart de se venger de la déconvenue que Tibert vient de lui faire subir.

C'est pour des raisons de commodité, et notamment pour ne pas désorienter les lecteurs habitués au découpage devenu classique de l'édition Martin, que, tout en respectant la présentation du manuscrit et la continuité de la numérotation, nous proposons deux sous-branches distinctes, ainsi que deux Notices séparées.

ARMAND STRUBEL.

1. Branche VIIa, v. 829-830.

2. Branche VIIb, v. 831-832.

Branche VIIa

CHANTECLER, MÉSANGE ET TIBERT

(Martin II, v. 1-842, Roques IIIa, FHS V, XXI)

NOTICE

Partie des mieux connues du *Roman de Renart*, cette branche fonctionne selon le principe de la juxtaposition de plusieurs aventures, et plus précisément d'une série de mésaventures et d'échecs ; les deux premiers avec des volatiles (un coq, une mésange, objets habituels de prédation pour le renard), le troisième avec le chat Tibert. Le rattachement à cet ensemble, par le copiste du manuscrit *H*, de l'épisode de l'andouille donne un récit parfaitement symétrique : quatre fiascos, deux avec des oiseaux, deux avec le félin.

Un prologue de 22 vers, attribué à Pierre de Saint-Cloud, situe la matière renardienne par rapport aux grands thèmes de la littérature de l'époque et définit l'objet du texte : l'origine de la guerre entre les deux « barons », Renart et Isengrin. Le découpage proposé par *H* contrarie ce programme et relègue le forfait de Renart — c'est-à-dire le compissage des louveteaux et le viol d'Hersent — dans la branche IX. Le récit comporte une aventure soigneusement élaborée, développée sur plus de 400 vers : la capture de Chantecler. Les deux séquences suivantes, la rencontre de Mésange et la confrontation avec Tibert, sont traitées plus rapidement (200 et 170 vers) et sans recherche particulière. Les 400 vers de VIIb rétablissent la symétrie et font de la branche VII une œuvre comparable à la « branche II » de l'édition Martin où les trois aventures sont complétées par l'histoire du renard et du corbeau, et celle du viol d'Hersent.

Le diptyque : aventure dans le monde humain / aventure dans le monde animal, si répandu dans le *Roman de Renart*, ne fonctionne pas dans cette branche, qui préfère une composition par enchaînement, mais avec une gradation qui évite la simple répétition. Renart est confronté à des adversaires de plus en plus coriaces : un coq qui se laisse d'abord prendre au jeu subtil de la persuasion, mais rétablit la situation en utilisant le même stratagème ; un petit oiseau qui fait preuve d'une prudence à toute épreuve ; un chat qui non seulement évite le piège tendu, mais y précipite son auteur. La narration exploite largement la dynamique de la ruse, de la méfiance et de la contre-ruse. Chaque épisode s'achève par une course poursuite : chiens de Constant qui se lancent après le voleur du coq, meute du chasseur qui fait tourner court le dialogue avec la mésange, mâtins qui surgissent en plein milieu du « steeple-chase ». Chaque fois, l'expression « s'en va fuiant » (« il s'en va prenant la fuite ») conclut la séquence¹. Le hasard d'une

1. V. 457, v. 641, v. 827.

nouvelle rencontre relance le récit : la transition est toujours la même, avec une proposition temporelle (« tandis qu'il se plaint ») et une rupture brutale (« voici qu'apparaît une mésange¹ » ; « il regarde et voit » un chat).

Le prologue de la branche est particulièrement intéressant, par sa volonté de situer l'action dans le corpus renardien et dans le paysage littéraire. Le manuscrit C en fait une introduction générale à tout le *Roman de Renart*, qu'il fait suivre des « Enfances de Renart » (notre branche XXV), en poussant jusqu'au bout l'ordre logique et le remaniement². Il est vrai que ces quelques vers résument ce qui fait le fil conducteur de la plus grande partie des textes rassemblés sous l'intitulé *Roman de Renart* : l'inimitié immémoriale entre le goupil et le loup, dont le conteur se propose de raconter les origines.

Pierre de Saint-Cloud est l'autorité sous laquelle sont ordinairement placés ces vers, qui sont les seuls à donner l'argument général du *Roman de Renart* ; aucun nom n'apparaît dans notre texte, qui se contente d'opposer entre eux les conteurs anonymes³. Deux branches de H se réfèrent néanmoins à un « Pierre de Saint-Cloud » considéré comme le spécialiste des aventures renardiennes, celle de « Pinçart le héron » et le « Partage des proies » ; la branche I, qui dans la plupart des manuscrits et dans H ouvre le recueil, cite un « Perrot » (Pierre), qui « mit son talent et son art à faire des vers sur Renart et Isengrin », et lui reproche d'avoir négligé l'essentiel, le procès, consécutif à l'outrage subi par Hersent. L'assimilation avec l'auteur du prologue qui introduit le mieux la totalité du *Roman de Renart* est compréhensible, sans qu'il y ait pour autant de preuve objective.

Quoi qu'il en soit, l'auteur — ici anonyme — du prologue, ne manque ni de culture ni de talent ; il situe son œuvre dans le panorama des textes et des genres familiers au public de son temps. Les allusions ne sont pas toujours faciles à interpréter : la référence à l'enlèvement d'Hélène par Paris semble renvoyer au *Roman de Troie* ; l'adultère commis par Renart est lui aussi cause de guerre. Le nom de Tristan rappelle évidemment la légende bien connue mise en vers par Béroul et Thomas, mais la formule qui le complète est ambiguë⁴. Avec la mention « faubliaus⁵ et cançons de joste », nous sommes en terrain mieux connu. Le vers 8 est particulièrement énigmatique : chaque manuscrit propose une leçon différente, et la correction traditionnellement admise en « roman d'Yvain et de sa bête », qui offrirait une lecture intéressante (*Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes), semble trop belle...

En tout cas, l'énumération de ces quelques titres et des principales catégories littéraires ayant cours à l'époque intègre le conte dans

1. V. 462.

2. Le manuscrit de Cangé, édité par M. Roques, suit un ordre semblable (prologue de « Chantecler », « Naissance de Renart »), mais n'en fait pas l'ouverture du *Roman de Renart*.

3. « Maint conteor », v. 2 et un « je » implicite, v. 18 : « Je vais donc commencer mon histoire [...] ».

4. Sur cette ambiguïté, voir n. 1, p. 255.

5. Peut-être des « fables », mais l'époque préfère le terme d'« isopet » ; la notion de « fable » sert par ailleurs à désigner tout texte de fiction, notamment de manière péjorative, quand on l'oppose à la vérité de l'« estoire » (voir v. 18).

l'ensemble des textes les plus prestigieux et en souligne l'originalité. Dans le même temps, le conflit entre le loup et le renard est mis sur un plan d'égalité avec les genres nobles, roman antique, roman arthurien et épopée, ce que confirme le qualificatif de « barons » qui est appliqué aux deux animaux.

L'intervention de Tristan comme unique référence facile à identifier n'est pas anodine dans ce contexte, et la comparaison est volontiers faite par la critique entre les deux figures subversives du monde féodal¹. Renart et le neveu de Marc partagent une situation marginale par rapport au reste des barons et à la Cour ; ils sont des hors-la-loi plus ou moins volontaires, et des facteurs de désordre ; leur relation avec la forêt est évidente ; tous deux font appel à la ruse, au déguisement et au mensonge. Mais l'inspiration des deux types de textes est fondamentalement différente : pour le goupil, la ruse est un mode d'existence, elle est sa « nature » ; pour Tristan, elle n'est qu'un instrument au service d'une passion vécue comme une malédiction. Il y a peu de recoupements entre l'atmosphère tragique du mythe d'amour et de mort vécu par les amants de Cornouaille et les aventures souvent cocasses du goupil.

Le nœud de la matière est la guerre des barons. L'absence de toute détermination autre que le statut social implique que les personnages sont déjà dans le domaine public. Existe-t-il un *Urtext*, s'agit-il de l'*Ysengrimus* latin ? L'état de conflit entre deux « barons » renoue avec l'ambiance des chansons de geste, et place le sujet dans un cadre institutionnel : nous sommes en présence d'une « guerre privée » entre vassaux, privilège de caste². Les vers 13 à 17 ne font qu'amplifier le motif de l'âpreté et de la durée de l'antagonisme, qui constitue un cadre général à l'intérieur duquel le récit lui-même vient s'intégrer. L'éloge de la matière, *topos* fréquent de l'exorde, se fait en deux phases : originalité du sujet, encore jamais entendu ; intérêt de l'argument particulier de la branche, qui raconte le moment essentiel de la querelle, son origine.

Ce prologue est-il rapporté ? A-t-il été ajouté à une branche qui contenait, en effet, le crime du compissage des louveteaux et le viol d'Hersent, et dont la forme la plus ancienne serait celle que donne l'édition Martin ? Mais, même dans cette version, le programme annoncé n'est réalisé que 1 000 vers plus loin, et il connaît dans notre manuscrit un retard, accompagné d'une interruption de branche. Les aventures avec Chantecler, Mésange, Tibert et Tiécelin n'ont aucune relation directe avec ce qui est donné par les premiers vers comme l'enjeu du texte. Bien plus, lorsque Renart rencontre Tibert, il lui parle d'une « guerre sans merci » qu'il a entreprise contre Isengrin³, alors que le conteur n'a pas encore évoqué les causes du conflit, nécessairement antérieures à ce dialogue...

1. Voir W.-A. Tregenza, « The Relation of the Oldest Branch of the *Roman de Renart* to the Tristan Poems », *Modern Language Review*, XIX, 1924, qui insiste sur les similitudes entre la « partie la plus ancienne du *Roman* et Bérout » (l'amour illégal, l'escondit), la relation des personnages avec Marc ou Noble).

2. Sur l'état de « guerre privée », on peut trouver des indications chez Philippe de Beaumanoir (*Costumes du Beauvaisis*), qui écrit en 1280 : « Si un seigneur en tue un autre en temps normal, il risque la pendaison ; en cas de guerre privée, son acte devient légal. Le *casus belli* peut être une querelle avec échange de coups, une menace proférée, un défi, le rapt d'une femme. »

3. V. 694-696.

La solution d'un noyau encore plus « primitif », composé du prologue, de l'épisode de Tiécelin et de celui d'Hersent, a été envisagée¹, mais toute spéculation est hasardeuse, car nous ne disposons plus que de manuscrits bien postérieurs à la date présumée de création des textes, et dans lesquels le matériau a été redistribué et brassé.

Le premier épisode, autour de Chantecler le coq, fait partie des morceaux les plus plaisants du *Roman de Renart* : les amours d'un coq et d'une poule traitées à la manière d'un roman, le discours habile du séducteur qui sait tirer profit des faiblesses de son interlocuteur, la scène de fabliau entre le paysan et sa femme y sont de véritables réussites.

La narration proprement dite commence par un quatrain qui pose le cadre spatio-temporel — le temps indéfini du conte : « un jour », un lieu vague — et caractérise de manière générale le protagoniste. L'ouverture classique des branches du *Roman* se réduit à sa plus simple expression : pas d'évocation de l'itinéraire, pas de départ matinal de la tanière ; seuls sont mentionnés le mouvement même (il « s'en vint ») et sa destination (une « ville », c'est-à-dire un habitat humain, un « hameau ») ; quant à Renart, il est déterminé par trois substantifs qui sont autant de variations sur le concept de la ruse (« engien », « art », « guile »), et un verbe au passé (« sot ») qui traduit à la fois la fascination devant le « savoir » et le pouvoir du goupil, ainsi que la permanence de sa « nature ». Comme rien jusqu'à présent n'autorise le public à connaître les qualités de Renart, sauf à supposer qu'il existe des textes antérieurs, c'est bien de l'essence même de la figure, de l'archétype, qu'il s'agit ici : l'aventure tout entière sera placée sous cette idée.

Pour le moment, aucune allusion n'est faite à ce qui fait d'habitude sortir le renard de sa tanière, la faim. Au contraire, le vers 44 lui donne pour unique motivation le « deduit », le plaisir et le divertissement. Il est vrai que le cadre est un *locus amoenus*, un décor idyllique, celui du verger, que les romans réservent aux ébats des amoureux. Mais ses charmes sont autres et l'amplification porte sur les notions d'abondance, avec des adverbes de quantité, des adjectifs comme « plentive », « riche », etc. : ce n'est pas tant le « riche verger » qui attire Renart, mais la basse-cour. Variante de l'abbaye opulente, la ferme bien pourvue, qu'on trouve aussi dans « Le Partage des proies », est tout aussi inaccessible et bien défendue.

Le passage est rythmé par les verbes de mouvement² ; la véritable quête commence, lointaine transposition de celle du chevalier, avec ses épreuves et ses obstacles bien matériels : la ferme n'est-elle pas une véritable forteresse ? Renart, en revanche, prend ses allures de voleur de poules, attitudes animales qui dénotent la fourberie (« tout coïement ») et l'approche insidieuse. Mais devant la difficulté, le prédateur s'humanise, s'enrichit d'une vie intérieure, annoncée par le verbe « se porpense », qui implique réflexion, calcul, stratégie. Le discours indirect dote le goupil d'une pensée qui fonctionne selon la logique humaine, avec ses prévisions, la mesure des conséquences, les choix à faire, bien qu'elle ne porte

1. Voir J.-R. Scheidegger, *Le « Roman de Renart » ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989.

2. V. 26, 44, 50, 52, 59, 70, 71, 75, 76.

que sur une action compatible avec la nature animale : sauter par-dessus l'enclos. La peur, la prudence et le goût du moindre risque font ici la différence avec le courage habituel du chevalier devant l'épreuve. Un hasard providentiel, le pieu cassé, apporte une solution rapide au problème, mais la branche VIIa n'entend pas raconter une simple expédition de rapine dans le poulailler, et la tentative tourne court.

La quête de nourriture est interrompue du vers 81 au vers 271 par des jeux d'anthropomorphisme plus raffinés. La basse-cour du paysan se transforme pour un temps en véritable Cour, où règne en maître et seigneur le coq, au milieu de ses poules effarouchées. Le passage est superflu pour l'action. Son intérêt est ailleurs, dans les effets de parodie, à la fois des amours humaines et d'un motif largement exploité dans les chansons de geste et le roman, celui du rêve et de son interprétation. La scène comprend trois moments : un tableau du coq qui parade et fanfaronne, le récit du rêve qui le plonge dans une profonde angoisse, et l'exégèse magistrale qu'en fait Pinte, aussitôt refusée par un Chantecler inconscient du danger. Le comique tient à la fois à la pratique subtile de l'anthropomorphisme, jamais complètement coupé de la réalité de la situation, et à la reprise fidèle, mais burlesque, des étapes attendues d'un rêve à « senefiance ».

Le qualificatif qui désigne Chantecler, « Messire », ménage un beau contraste avec le décor qui est planté : le sentier, les pieux, la rigole, le tas de poussière. Le coq est présenté dans toute sa majesté, manifestant sa vanité et son inconscience du danger, dans une scène cocasse où il rassure ses poules effrayées par le bruit que fait le renard en pénétrant dans l'enclos. Le mélange des attributs humains et animaux est particulièrement sophistiqué dans ce passage : à l'orgueil aristocratique, à la confiance en soi inébranlable affichée par le seigneur et protecteur du lieu, font écho des notations directement animalières, comme « la plume au cou », « le cou tendu », ou la position du coq qui dort sur une seule patte. Son langage, qui évoque l'univers féodal¹, est dicté par son rôle de gardien de poules, et de suzerain qui garantit la paix à ses sujets. L'attitude péremptoire du personnage illustre une supériorité grotesque et sans fondement, du mari et seigneur, mais aussi une double « folie » : sur le plan animal, l'incapacité à percevoir le péril imminent ; sur le plan humain, une grande naïveté, qui consiste à croire aux trêves, et une outrecuidance dérisoire, faite de présomption de ses propres forces : « pas un putois ni un renard n'oserait entrer dans l'enclos »².

L'entrée en scène de la poule donne un échantillon des effets comiques que le conteur peut tirer de l'anthropomorphisme. La première qualité de Pinte, inhérente à son statut de poule, est de pondre les œufs les plus gros de la basse-cour. Est-ce cela qui lui assure, à l'instar

1. La « trêve » évoquée au vers 109.

2. V. 111-112. Le coq est typiquement un emblème de la vanité pour l'imaginaire moderne. Pourtant, la tradition de la fable, en particulier celle du « Coq et de la perle » lui attribue un mépris louable pour la fausse gloire et la richesse. Dans la plupart des mythologies, il est un animal solaire et lumineux — tandis que le renard se tapit dans l'ombre —, un animal de bon augure. La pensée chrétienne en fait l'emblème du Christ, symbole de lumière et de résurrection, d'intelligence aussi, car il annonce infailliblement l'arrivée du jour, ce qui explique sa présence sur les girouettes des églises.

d'une Guibourc dans la *Chanson de Guillaume*, la place de choix à la droite du maître ? La dignité de la position correspond à un autre trait, humain cette fois : elle est la poule la plus savante, la plus sage. Et c'est ainsi qu'à travers ce couple de gallinacés se met en place l'opposition entre *sapientia* et *fortitudo*, « sagesse » et « force », *topos* de la chanson de geste. Car ce que Chantecler dénonce comme peur déraisonnable est une sage prudence, fondée sur la réalité, et sa propre assurance pur aveuglement.

Cet aveuglement est métaphoriquement représenté par le sommeil, dans lequel sombre rapidement le coq revenu sur son fumier. Mais l'intérêt de la séquence n'est pas dans ce tableau d'une sécurité fallacieuse et dont l'issue ne fait aucun doute. Le conteur fait appel à un moyen de dramatisation fort prisé dans le roman et l'épopée : le rêve énigmatique mais annonciateur de catastrophes, celui que Dieu envoie aux rois et empereurs.

À quoi rêvent les coqs ? Le récit du songe, en deux temps, d'abord par le narrateur puis par Chantecler lui-même, crée un climat d'angoisse et d'inquiétante étrangeté. La saveur de ce passage vient de la disproportion entre le procédé littéraire utilisé et les circonstances évoquées : le songe est un message crypté, par lequel la divinité révèle ses desseins. L'enjeu est toujours grave : l'avenir d'une collectivité ou de son souverain est en cause. Certes, la poésie allégorique du ^{xiii}e siècle détourne le motif vers des fins plus profanes, mais c'est avec la volonté affichée d'instaurer une sorte de religion rivale, celle du dieu d'Amour dont on visite le paradis. Avec Chantecler, la portée est tout autre : le sort d'une volaille menacée par un prédateur est seul en cause. Néanmoins, le vocabulaire technique est bien présent, surtout dans l'exégèse de Pinte ; le caractère incompréhensible et angoissant du rêve est conservé, et même le scénario le plus classique, celui de l'affrontement des animaux, trouve quelques échos¹.

Les principales fonctions du rêve sont respectées : son incidence sur la narration, comme prolepse et préfiguration de la suite des événements ; ses effets poétiques : atmosphère insolite, mystère, merveilleux ; sa valeur dramatique, voire tragique, car le destin ainsi révélé est implacable, et le message, la plupart du temps, celui de la mort et de la destruction. L'expérience est prise au sérieux, puisque, à l'instar de ces chevaliers de *La Queste del Saint Graal* qui se précipitent pour trouver un ermite quand ils ont été visités par un songe, le coq réclame immédiatement le secours de la plus savante des poules pour chasser son effroi. Mais l'incongruité du tableau n'est jamais complètement occultée, et l'évidence même de ce que voit Chantecler renvoie inévitablement à la réalité triviale. Il s'agit d'un rêve de coq : la seule tragédie qui soit de son ressort consiste à être mangé par le renard.

Une séquence de songe, motif alors très répandu, comprend généralement trois étapes : les visions, le récit fait par le rêveur de ce qu'il a vu, et

1. Les rêves de Charlemagne dans la *Chanson de Roland* mettent en scène des animaux, ours, léopards, chiens, etc. qui se combattent ; l'animal est l'une des métaphores favorites à travers lesquelles la « senefiance » se donne à voir concrètement. Ainsi, Arthur, la nuit où son fils Mordret est engendré, rêve que de ses entrailles sort un serpent qui dévaste la terre et massacre son peuple, mais qu'il finit par tuer non sans avoir été lui-même mortellement blessé ; de même, Gauvain, au château du Graal, rêve d'un serpent multicolore qui rejette par sa gueule cent serpenteaux et combat un léopard.

la reprise des éléments essentiels dans le discours exégétique. Ces trois moments canoniques sont facilement repérables dans le texte. Le premier doit produire une impression d'énigme. Le conteur y parvient en gardant une totale indétermination : on « ne sait quelle chose » passe de force sur le dos de Chantecler un vêtement, une pelisse rousse, dont l'ouverture est faite d'os... Les détails qui suivent, en une succession de flashes incohérents, servent à la fois à brouiller les repères et à confirmer le soupçon : la blancheur du ventre, la tête et la queue inversées. Le comique réside dans l'évidence même de l'événement, laborieusement crypté mais en même temps riche d'indices¹, et dans la réaction du coq : pendant le rêve, quand il a des frissons de terreur et qu'il « se merveille » ; et surtout au réveil, lorsqu'il prononce, tel le héros épique à l'article de la mort, la prière du plus grand péril.

La redondance des expressions de la peur n'est pas seulement un moyen d'amplification à but parodique. Il y a aussi un clin d'œil, un écho de la scène précédente : le maître de la basse-cour, qui se moquait de la panique justifiée des poules, est à son tour pris d'une angoisse purement fantasmagorique. Le fier baron, dans sa détresse, n'a pas d'autre issue que de se laisser rassurer par celle dont il raillait les inquiétudes. La relation qu'il lui fait de ses visions reprend le récit fait par le narrateur, et y ajoute des précisions qui ne laissent plus aucun doute sur le sens de l'avertissement : l'étroitesse de l'encolure, le poil tourné vers l'extérieur, l'habit dans lequel on entre par la tête et à reculons ; tout concourt à l'évidence, et l'incapacité de Chantecler à comprendre seul la teneur du rêve, alors même que la présence du renard lui a été signalée, accentue la cocasserie du passage. Il s'agit, en effet, d'une fausse énigme, face à laquelle la savante terminologie utilisée tant par le conteur que par Pinte paraît bien inadéquate.

Le vocabulaire formel de l'exégèse est, en effet, abondamment utilisé : l'antithèse éculée du « songe » et du « mensonge », trois fois reprise ; la désignation du rêve comme « avision » ; la rime « espondre » / « répondre », le verbe « senefier » ou le concept de « semblance », tout cela pourrait se trouver dans le *Roman de la Rose* ou *La Queste*². L'entrée en matière de la spécialiste en interprétation des rêves, Pinte, dont on oublie presque qu'il s'agit d'une poule, traduit l'assurance et la compétence. La méthode herméneutique est irréprochable. On part de l'équivalence fondatrice : la « chose », la « pelisse rousse », c'est le renard ; cette équation a l'autorité de l'évidence. Ensuite, on défait progressivement l'écheveau des métaphores subordonnées : la « gueule d'os » correspond à la mâchoire du goupil, etc. Et l'on termine sur la signification globale du message, brutalement énoncée : vous serez mangé par Renart.

Toutes ces propositions sont ponctuées, comme il se doit, de formules d'authenticité, qui garantissent la pertinence des déductions. La solennité du ton, le sérieux technique de l'interprétation, l'invocation répétée à Dieu et à ses saints, produisent un contraste saisissant avec les mots « queue », « pelage », « goupil », « buisson », qui rappellent la réalité très terre à terre. D'ailleurs, l'animal vu en rêve n'est pas métaphorique,

1. La « pelisse » est le terme qui désigne toujours la peau de Renart, la rousseur est un signe sans ambiguïté.

2. Voir n. 1, p. 260.

il n'est pas porteur de sens caché : c'est le renard réduit à son pelage et à sa gueule, ses deux attributs les plus significatifs. Devant l'irréremédiable qui semble se profiler, la réaction du coq est celle, tout aussi funeste, de Crésus, lorsque sa fille Phanie lui expose le sens de son rêve, dans le *Roman de la Rose*¹ : il retrouve sa morgue, et refuse énergiquement cette hypothèse, qu'il traite de « folie ». Le texte revient à la dialectique de la folie et de la sagesse : Chantecler, à nouveau, joue le rôle de l'insensé face à la prudence de Pinte ; il fait partie des inconscients qui ne croient pas au rêve, surtout quand il est défavorable, et dénonce, avec une tragique ironie, la déraison de ceux qui y accordent foi.

Après cet intermède plein d'étrangeté, retour à l'animalité : Chantecler n'est plus qu'un coq sur son fumier, en train de somnoler, et guetté par un renard.

Le conteur revient à l'approche silencieuse du goupil, dont la première tentative avait causé la panique parmi les poules. Cette fois-ci, c'est en véritable renard, sournoisement, qu'il se glisse près du coq endormi. La manœuvre, lente et réfléchie, est soigneusement décrite : un pas avant l'autre, sans précipitation, dans l'attitude caractéristique, la tête baissée. Il faut se souvenir que dans une civilisation où les valeurs guerrières dominent, où l'on privilégie le corps à corps, le défi, l'affrontement franc et direct, ce comportement fourbe est, avec la lâcheté, l'exemple même de la turpitude. D'ailleurs, le texte rappelle en deux vers la définition du personnage : il est l'ennemi de tous, il a plus d'un tour dans son sac. Les vers 282-284 sont ambigus : qui parle, le narrateur en son propre nom ? Renart, imaginant le résultat de son coup et se délectant d'avance ? Avec la locution « il li fera son jeu puîr » (« il lui fera passer un mauvais quart d'heure »), c'est l'aspect inquiétant de la ruse qui se trahit : au bout, il y a la violence, la souffrance et la mort.

Mais une nouvelle fois, l'instinct et l'animalité semblent avoir pris le dessus : le deuxième saut du goupil, qui veut happer Chantecler dès qu'il l'aperçoit, se termine en fiasco. L'adverbe de temps « or » marque un arrêt ; le verbe « se porpenser² » réapparaît aussitôt, qui redonne à Renart son aspect humain : au prédateur trop pressé se substitue le calculateur, celui qui élabore patiemment son « engin », son piège³. La tâche se complique : Chantecler a reconnu son agresseur. Dès lors, à la force sournoise puis brutale succédera la rhétorique de la persuasion, la flatterie, la parole qui endort. Le but de la manœuvre est de restaurer la situation de départ : il s'agit de faire refermer les yeux au coq, malencontreusement réveillé ; il finira par le faire volontairement.

Le scénario de la séduction comprend trois phases : la mise en condition par le rappel des liens de parenté entre le coq et le renard ; l'évo-

1. Jean de Meun, v. 6485 et suiv. Voir Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. A. Strubel, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », p. 400 et suiv. La prédiction est du même ordre : le rêve du roi lui annonce une mort ignominieuse, perspective qu'il repousse avec vigueur, mais cela ne l'empêchera pas de trouver la fin prévue.

2. V. 293.

3. Le verbe « engingnier » (v. 295) vient du latin *ingenium*, « intelligence pratique », « qualités innées » ; c'est l'aptitude à inventer des solutions pour obtenir un résultat concret ; « art » et « engin » s'opposent à la force. Un même vers associe le terme fortement humanisé d'« engingnier » et la réalité animale : « manger ».

cation émue du souvenir paternel, qui joue sur le narcissisme parental de Chantecler ; le défi qui fait appel à la rivalité entre le fils et le père. Le discours du séducteur commence par un quatrain de classique *captatio benevolentiae*. L'enjeu en est double : il s'agit de vaincre la réaction naturelle de la victime, d'empêcher la fuite et d'instaurer une relation de confiance, de connivence. Pour y parvenir, Renart évoque les liens de sang, le cousinage ; il procédera de façon comparable avec la mésange : à l'anthropomorphisme des liens de parenté (un renard cousin d'un coq...) s'ajoute une nuance ironique pour qui sait la fin de l'histoire : Chantecler se révélera « cousin » du goupil par la ruse... L'astuce fonctionne parfaitement : le coq exhibe immédiatement ses talents en poussant son chant, offrant ainsi une prise facile pour la flatterie. Mais il ne suffit pas de le combler d'aise, il faut neutraliser toutes ses défenses.

La référence à l'ancêtre glorieux, à sa réputation de chanteur, permet de faire la transition. À la fierté innée du gallinacé s'ajoute l'orgueil familial, le souci de l'héritage à cultiver, comme le suggère la ressemblance des noms : Chanteclin, Chantecler ; tel père, tel fils¹. Dans la société aristocratique qui se profile derrière ce dialogue de seigneurs, le lignage est une notion fondamentale, même si le prestige de la voix paternelle ne sert qu'à provoquer la rivalité entre le père et le fils. Mais la partie n'est pas gagnée : le coq est méfiant. Il faut graduer les effets, faire tomber une à une les résistances. Pour ce faire, l'injonction accompagnée de protestations d'amitié, première étape de l'échange, ne suffit pas. C'est là qu'intervient le défi. Le coq doit se montrer digne héritier, puis se convaincre qu'il est l'égal de son père, voire qu'il éclipse la réputation de ce dernier : l'honneur du lignage est en jeu, et la vanité de l'individu fera le reste.

L'évolution de l'attitude de Chantecler manifeste les progrès de la séduction : de la franche défiance, on passe à la circonspection, puis à l'aveuglement, au sens littéral et figuré. Ce passage est l'un des plus beaux exemples de la technique du séducteur dans le *Roman de Renart*. Il s'agit d'éveiller le désir secret de la victime et de favoriser ses faiblesses pour en faire un complice.

Réveiller l'envie latente, bloquée par le principe de réalité, lui donner un objet, lui fournir un moyen de s'exprimer : telles sont les armes de la parole tentatrice, qui lève peu à peu les inhibitions et les réticences, les obstacles intérieurs, et finit par brouiller le vrai et le faux, par entraîner dans une sorte de vertige. Renart, alternant compliments et injonctions, se pose ici en véritable maître du langage.

Le résultat est prévisible, et le conteur ne s'attarde pas : la capture se fait sans autre forme de procès. Tels sont en effet les dangers de la vanité : il n'est que d'oublier une seule fois d'ouvrir l'œil, dans un univers où le danger est permanent, où le Malin guette. C'est Pinte qui se charge de donner à cette fin méritée une coloration pathétique, Pinte dont la douleur, exprimée dans un *placētus* digne d'un roman, constitue un prolongement courtois de la scène de basse-cour. Il s'agit d'un véritable monologue de désespoir, celui que prononce d'habitude la dame qui vient de

1. Si Chantecler porte un nom parlant, le nom du père est plus énigmatique : y a-t-il une allusion ironique à « cligner » (« fermer les yeux », « baisser les paupières ») ?

perdre son ami¹ : les formules stéréotypées de la déploration, exclamations et hyperboles (« Lasse, dolante ! con sui morte [...] »), sont aussi celles de l'épouse d'un seigneur qui, avec la disparition de son mari, perd son statut social, son « honneur ».

La tirade est en même temps une leçon à tirer de la mésaventure du coq. L'interférence est subtile, entre le *topos* romanesque de la « pucele desconfortee » et le triomphe de la raison. La femme a le dernier mot, comme dans le fabliau. Le personnage de Pinte garde sa cohérence à travers tout le passage : son rang à côté du maître, son sens de la dignité, la sagesse dont elle fait preuve dans l'épisode du songe, font d'elle une épouse modèle, la voix du bon sens, en contraste avec les forfanteries et l'inconscience de Chantecler. La « folie » de ce dernier fut double : ne pas avoir accordé foi aux avertissements du destin, ne pas vouloir regarder la réalité en face, et fermer les yeux pour chanter, en sacrifiant à la vanité la prudence la plus élémentaire. Tout repose sur le renversement de situation : vous me croyiez folle, c'est vous qui l'êtes... C'est ainsi que l'épisode se clôt, provisoirement, sur un clin d'œil : l'anthropomorphisme du *planctus*, sa délicatesse, succède à la brutalité du moment de la capture, et fait contraste avec la vulgarité de la scène qui suit.

Le ton change brusquement, en effet, et descend d'un cran, quand on entre dans le monde des hommes. La « bone dame del mesnil », la fermière, fait pendant à Pinte — son exclamation du vers 381 fait écho au vers 358 —, et la découverte du goupil emportant son coq introduit une scène de fabliau ou de farce. La « femelle de l'homme », selon l'expression de J. Batany², joue un rôle moins important que les femelles du loup ou du renard ; quand elle n'est pas, exceptionnellement, comme dans la branche XII, une conseillère avisée, elle se contente d'être un témoin passif, dont les yeux étonnés voient passer le prédateur, comme la vieille à qui Tiécelin vole le fromage. Elle compense généralement son impuissance par une agitation vaine et bruyante.

Le dialogue du paysan et de sa femme, grossier et violent, s'oppose diamétralement au registre courtois qui caractérisait les échanges entre Chantecler et Pinte, voire entre le coq et le renard. Le propriétaire des lieux accueille son épouse avec une apostrophe sonore : « Sale vieille putain ! » et lui reproche de n'avoir pas attrapé le goupil, tâche à laquelle il faillira lui-même, malgré l'aide de ses comparses et des chiens. La confrontation entre les animaux et les hommes tourne rarement à l'avantage de ces derniers : même Constant des Noues est un être brutal et vulgaire, bruyant et inefficace. Les relations sont des rapports de force et de violence, de tromperie parfois, et dans ce cas le renard a le dessus. Les humains qui apparaissent dans le *Roman de Renart* sont essentiellement des « vilains » et des prêtres, cibles favorites de la satire et proies toutes désignées pour l'habileté de Renart.

La scène de poursuite qui s'engage alors, avec les paysans et les chiens aux trousses de Renart, conclusion habituelle des épisodes de prédation,

1. Ainsi, la cousine de Perceval qu'il rencontre après son échec au château du Roi Pêcheur, et qui tient sur ses genoux le cadavre de son ami. Voir *Perceval ou le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 770-771.

2. *Scène et coulisses du « Roman de Renart »*, SEDES, 1989, p. 251.

voire de séduction, n'est guère développée dans notre branche. L'aventure, en effet, n'est pas terminée, et le maître en fourberie, à son tour, prouvera que nul n'est à l'abri de la « folie ». Le narrateur intervient pour marquer le renversement de situation, par la formule habituellement réservée à Renart, quand il est à la dernière extrémité¹ ; c'est au coq que sont transférés les attributs du goupil, l'« engin » et l'« art ». Le proverbe « Ni a si sage ne foloit² » donne une signification générale à la péripétie : même le virtuose de l'intelligence a des moments de faiblesse, le trompeur est à son tour trompé : la roue de Fortune tourne et l'équilibre est rétabli, comme le marque la formule « Renart qui trompe tout le monde fut trompé à son tour³ ».

Le défi lancé par Chantecler au goupil pour lui faire ouvrir sa gueule et desserrer son étreinte mortelle est une tactique tout à fait similaire à celle dont il a fait les frais. En lui proposant la gageure de lancer un de ses « gabs », une des moqueries qu'il jette si volontiers à ses poursuivants ou à ceux qu'il a trompés, le coq s'adresse à la fierté, à la vanité de Renart, le somme d'être à la hauteur de sa réputation ; cette fois-ci il ne s'agit pas de chanter mieux, mais de prouver la supériorité de l'animal sur l'homme. La même fibre est sollicitée : la fierté nobiliaire, non pas à travers le lignage, mais face à la « honte » que représentent les cris des paysans ; pour un seigneur, l'infamie suprême consiste à se laisser injurier par des manants. Le « gab » est, d'autre part, le péché mignon de Renart qui éprouve une jouissance sadique à se moquer de ses victimes. Renart lâche Chantecler en raillant ses poursuivants, comme le corbeau laissera tomber son fromage.

À ce « gab » bien fâcheux du goupil succèdent les sarcasmes du coq, qui ont une fonction semblable, même si le terme est remplacé ici par ceux de « ris » et de « favele »⁴ parfaitement adaptés aux circonstances. Le renversement des rôles est résumé dans la position emblématique des acteurs : le coq sur son pommier, et le goupil sur le fumier. Les plaisanteries cruelles de Chantecler permettent de faire le bilan de l'expérience ; le sens de l'aventure est clair : la sagesse consiste à garder l'œil ouvert, à veiller, comme le dirait l'Évangile ou un prédicateur. Le « cousinage » s'est transformé en malédiction, et l'exclamation de Chantecler, « maudit soit votre cousinage », porte aussi bien sur le stratagème employé par Renart — malheur à celui qui se laisse embobiner par les déclarations d'amitié au nom de la parenté — que sur la parenté qui pourrait effectivement lier les deux animaux : voilà une parenté dont on se passera bien désormais. La scène détermine avec netteté les rôles de la victime et du coupable ; nul ne songe à plaindre le goupil, et le triomphe du bien se fait ostentatoire. Le « gab », de plaisanterie cynique du gagnant, exprime ici la loi du talion. Si le coq peut ironiquement taquiner Renart sur l'ordre du monde, c'est bien parce que celui-ci y a introduit la loi de la jungle, et se retrouve la dupe d'une règle qu'il a imposée.

L'épilogue, préfiguration des épisodes suivants de la branche VII, nous montre Renart abandonnant la partie et ruminant son dépit.

1. V. 408-409.

2. Voir la branche Va, v. 31-32, où l'on trouve la même idée.

3. V. 420-421.

4. V. 433 et 452.

Après le coq perché sur son pommier, voici Mésange sur la branche d'un chêne. Cette entrée en matière souligne l'aspect concret de la scène : c'est là que se trouve son nid et ses œufs. Mais immédiatement, avec l'apostrophe de Renart, le registre bascule : le qualificatif de « com-mère », et celui de « dame », la proposition du baiser font un instant oublier que les acteurs sont un renard et un passereau. L'enjeu est identique à celui de l'épisode précédent : capturer une proie ; mais la solution de la force et de la surprise est d'emblée exclue : il faut, en effet, faire descendre l'oiseau de son refuge : l'invitation au baiser révèle sans attendre cet objectif.

Comme dans le cas de Chantecler, l'invocation de la relation de parenté sert de préliminaire, malgré l'invraisemblance, car la vision d'un renard dans la nature déclencherait chez une mésange une réaction de fuite rapide et définitive. L'aventure est traitée avec plus de simplicité que celle de Chantecler ; c'est un récit à l'économie, sans digressions, qui se divise également en deux temps : le dialogue de séduction, la poursuite par les chiens. Comme avec le coq, la manœuvre se déroule en plusieurs étapes, mais la résistance de Mésange est autrement plus coriace. Les salutations de Renart déclenchent un refus lucide et indigné : l'oiseau connaît son monde, sait à quoi s'en tenir, et oppose la réalité de fait — Renart est un tricheur — à l'illusion que tente d'imposer le fourbe.

Elle n'a pas de faiblesse à flatter, pas de vanité à combler comme le coq, ou de voracité à satisfaire comme le loup. Le seul angle d'attaque, pour Renart, c'est la sincérité de ses sentiments de paix et d'affection filiale. Mais le handicap est lourd, car sa réputation de perfidie est bien établie. Pour désamorcer la défiance de Mésange, Renart excipe d'une trêve générale, imposée par le souverain : voilà la paix rétablie dans le monde animal, et la prédation hors la loi. Le stratagème consiste, comme avec Chantecler, à faire intervenir une troisième figure, prestigieuse ou rassurante : le roi Noble, l'autorité qui garantit la paix universelle ; d'une certaine manière, Renart pourrait éveiller, chez Mésange aussi, un secret désir, celui que les petits peuvent concevoir, d'une existence sans risques et harmonieuse à côté des grands et des forts, des prédateurs. Rêve idyllique d'une nature dans laquelle tous vivraient en harmonie.

Le tableau de la paix entre les animaux, qui fait écho à la trêve alléguée au début par Chantecler, n'a toutefois pas les vertus attendues. Mésange démontre qu'il y a des limites à la séduction ; à la différence du coq, elle décèle dans les propos lénifiants et conciliants de Renart la part d'exagération, pressent le piège. Circonspection, vigilance et méfiance sont les seuls moyens de survie pour les faibles, et le petit oiseau est l'une des rares figures du *Roman de Renart* à incarner une telle forme de sagesse, qui n'est pas sans rappeler celle de Pinte.

La situation paraît donc bloquée, et Renart n'a plus qu'une solution : la ruse qui lui est innée, celle qui consiste à simuler une infériorité, une invalidité, voire la mort. Pour l'heure, il propose de fermer les yeux en gage de bonne foi, inversant ainsi les rôles avec le coq ; mais pour lui les yeux fermés ne trahissent pas l'aveuglement, ils sont l'indice du piège, d'ailleurs vite éventé. Le goupil n'a que de la mousse et des feuilles à se mettre sous la dent. Premier essai manqué, comme avec Chantecler, qui ne voulait clore qu'un œil, et nouvelle tentative, pour laquelle le prétexte est de plus en plus fallacieux : l'attaque en traître n'était qu'un « gab » destiné à

faire peur... Désormais, la partie est perdue, et la mésange se joue de Renart.

Le canevas de cette courte scène est bien connu. Le baiser que Renart se propose de donner à sa « commère » est à la fois le baiser de Judas, et celui dont nous parlent les Bestiaires, quand ils décrivent le goupil dans son jeu favori : se coucher à terre, faire le mort, attendre que des oiseaux trop curieux viennent à sa portée pour les happer en un mortel baiser. Les yeux fermés représentent un écho affaibli de cette simulation de mort qui ne leurre pas seulement les oiseaux, mais aussi les marchands de poisson¹. À la ruse scandaleuse du prédateur et séducteur, qui alterne mensonges et promesses, qui se réclame des valeurs les plus sacrées sans jamais les respecter, répond une forme de ruse moins décriée, celle que le faible est parfois obligé d'opposer au puissant : ruse faite d'esquive, et non de mensonges ou de mystifications. Pour le séducteur éconduit et frustré, il ne reste plus que le défi et l'invocation des grands principes — la charité, l'humilité, la famille, la miséricorde et le pardon du péché — pour forcer le destin. Mais le maître de la parole n'a aucune prise sur qui « fait la sourde oreille² ». Le discours de la ruse ne fonctionne qu'avec le consentement actif de la victime.

On voit mal comment cet échange pourrait continuer. La solution est vite trouvée dans le *Roman de Renart*, et les chiens ne sont jamais loin pour interrompre brutalement une manœuvre de séduction qui se prolonge trop. La séquence de poursuite ne donne pas lieu cette fois-ci à un morceau de bravoure en style pseudo-épique. Elle permet au conteur de conclure la rencontre par un assaut d'ironie : Mésange offre enfin à Renart, en mauvaise posture, son baiser, et plaisante sur son départ précipité ; le goupil s'en tire avec une boutade sur les chiens qui ne sont pas au courant de la trêve jurée.

Pour la deuxième fois, le maître fourbe a trouvé les limites de ses talents, et subi les quolibets de celui qui devait être sa victime. Fin rassurante, et compensation de l'inquiétante facilité avec laquelle le discours habile du flatteur parvient d'habitude à brouiller les repères et à faire mordre chacun au piège de ses plus secrets désirs. Parvenu à échapper aux chiens que les paysans ou chasseurs lancent derrière lui, il se trouve cette fois-ci pris entre deux feux : un frère convers lui barre le chemin avec deux grands chiens. L'urgence commande et le discours ne s'embarasse pas de subtilités. La ruse, stratégie ordinairement à long terme, devient ici l'art de la parade immédiate, de l'improvisation et de l'adaptation. Renart fait appel aux vertus de justice que devrait incarner le saint homme, et lui fait croire qu'il est en train de disputer une course de vitesse avec ses poursuivants. Cette plaisanterie, efficace, préfigure l'épisode du concours hippique disputé avec Tibert, et empêche le frère de s'associer aux chasseurs et d'attraper le fugitif ; sans doute y a-t-il un clin d'œil ironique dans l'image de ce religieux accompagné de deux « vautres », deux chiens de chasse, alors que ce divertissement est interdit aux ecclésiastiques.

1. Pour plus de détails sur ce scénario, voir la Notice de la branche X, p. 1135 et n. 3, p. 308.

2. V. 553.

L'épisode de Mésange se termine comme celui de Chantecler : Renart en est quitte pour avoir sauvé sa peau, et son état est de plus en plus piteux. La « mescheance », le hasard malencontreux, ne le lâche pas, mais rien n'est définitif dans cet univers où règne Fortune, et tandis qu'il ressasse sa ran-cœur, une nouvelle occasion s'offre à lui. Le chat Tibert n'est pas une proie, pourtant, et la rencontre ne peut plus être une opération de séduction avec pour issue la capture et la dégustation de la victime. Il s'agit plutôt d'une confrontation entre rivaux, d'un face-à-face plein de sous-entendus entre deux égaux, et qui commence par un échange lourd de menaces.

La scène de genre, l'évocation du chat qui se prélassait au milieu d'une rue et joue avec sa queue, ne dure pas : le salut hypocrite de Tibert cache mal son déplaisir — dès qu'il reconnaît Renart, il le maudit intérieurement —, tandis que le goupil exprime sans ambages son hostilité et son ressentiment. Le chat, aussi faux jeton et aussi méfiant que le renard, n'est pas comme le coq ou la mésange en état d'infériorité, et ne manque pas d'arguments, le cas échéant : Renart, dans son état de faiblesse, trouverait en lui un adversaire redoutable. Ce rapport de forces est parfaitement crédible, si l'on se souvient que le chat sauvage est un véritable fauve, qui n'aurait aucun mal à déconfire un renard, pour qui il est effectivement un rival dans la même niche écologique. Le *Roman de Renart* est fondé sur une connaissance précise de la nature et du monde animal¹.

Aussi, le dialogue se déplace-t-il rapidement sur le terrain de la paix armée. Une rapide prise de conscience marque, en effet, le triomphe de la raison sur la passion : Renart a l'estomac vide, Tibert est en pleine forme, ses dents sont redoutables comme ses griffes. Le ton change : de la déclaration de guerre, on passe à une réconciliation superficielle et lourde de sous-entendus. On ne persuade pas un chat de la même façon qu'un coq vaniteux ou une mésange craintive. L'entretien se fait entre égaux, et c'est une alliance que propose le goupil. Il s'agit d'une véritable association de malfaiteurs, d'un jeu de dupes, dans lequel chacun ne pense qu'à son profit, essaie de piéger l'autre et de tirer son épingle du jeu. C'est ce qui se produit ici, et qui fera l'objet aussi de l'épisode qui suit dans le manuscrit *H* ; le modèle du genre est le récit des « Vêpres de Tibert ». Ce motif apparaîtra à plusieurs reprises dans le corpus, soit avec le loup, Isengrin ou Primaut, soit avec le chat. Le pèlerinage de Renart, avec Belin et Bernard, en constitue une variante édulcorée.

Les relations entre le chat et le renard sont d'ailleurs constamment hostiles dans le *Roman de Renart*, dès la branche I où Tibert, messenger de Noble auprès de Renart, se fait prendre au piège ; elles sont riches en coups pendables dont chacun est victime à son tour. Un certain équilibre est cependant maintenu dans ces relations, car Tibert est l'un des rares personnages à n'être pas systématiquement floué par le goupil. Les deux figures sont également maléfiques pour l'imaginaire de l'époque : le chat occupe une place de choix dans le bestiaire de la sorcellerie et dans les apparitions du démon², dont le renard est l'un des symboles les plus clairs dans les Bestiaires.

1. Le *Livre de chasse* de Gaston Febus traite du chat sauvage en même temps que du renard, du loup, de l'ours, du sanglier, sous la rubrique des « Bêtes puantes » ou « mordantes ».

2. Un *exemplum* célèbre d'Étienne de Bourbon raconte l'apparition d'un chat noir aux yeux flamboyants, avec une langue qui pend jusqu'au nombril. La renarde et la chatte sont des animaux de mauvais augure au Japon, et se transforment en jeune fille pour séduire et perdre les hommes. Voir le dossier de J. Dufournet dans sa traduction des « Vêpres Tibert », *Le Roman de Renart* « branche XI », *Les Vêpres de Tibert le chat*, Champion, 1989, traductions, XI.

La transposition anthropomorphique est délibérée : nous avons affaire à deux barons en état d'antagonisme endémique, comme le veut la société féodale, avec ses guerres privées et ses trêves souvent rompues. L'offre de Renart s'inscrit dans la pratique habituelle de cet univers où la parole donnée, la foi jurée, constituent la base des relations humaines et des institutions. En même temps, nous avons là une forme nouvelle de la ruse, qui consiste à évaluer les rapports de force et à s'y adapter.

La collaboration entre deux êtres de ce type ne peut être placée que sous le signe de la duplicité. En l'occurrence, c'est Renart qui porte la plus lourde responsabilité dans la tension, et le narrateur souligne abondamment le mauvais esprit avec lequel le goupil aborde la situation, sa « felonnie », à la fois méchanceté et trahise¹ ; afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté, il indique d'emblée que son mobile constant est la haine, dédouanant ainsi d'avance Tibert. Si la ruse face à Chantecler et Mésange est une sublimation, inquiétante toutefois, de l'instinct de prédation, Renart révèle dans cet épisode une perversité plus profonde. L'élaboration de la ruse révèle la permanence d'une arrière-pensée et la volonté foncière de nuire, à l'image du diable, de l'ennemi toujours aux aguets, attendant le moment de faiblesse ou d'inattention pour s'emparer de l'âme.

Cependant, la mise en œuvre de la ruse repose entièrement sur le hasard : Renart « aperçoit² » le piège, et s'adapte immédiatement à cette situation. Telle est la *mêtis*, l'intelligence opportuniste faite de souplesse et d'improvisation, la capacité à tirer parti des circonstances, qui caractérise pour les Grecs le renard et le poulpe³. Le traitement du stratagème lui-même est simpliste : il s'agit d'un « broion », d'un piège matériel, en écho au mauvais tour joué à Brun dans la branche I. N'oublions pas qu'une telle méthode de chasse est considérée comme ignoble par les spécialistes de la chasse aristocratique, comme Gaston Febus, qui promet le Ciel à tous les chasseurs, mais relègue les amateurs de piégeage dans la basse-cour du Paradis. Avec Renart, un degré supplémentaire est franchi dans l'indignité, puisqu'il n'hésite pas à profiter du piège d'autrui ; une telle attitude traduit une cynique indifférence aux valeurs de sa caste. Même dans un contexte d'émulation aristocratique, le goupil n'invoque les valeurs respectées par son interlocuteur que pour en faire des leurres et des armes.

Le déroulement de la scène est accessoire : plusieurs tentatives se succèdent pour pousser Tibert dans le piège, habilement évité, puis Renart en devient lui-même la victime, quand tous deux sont pourchassés par des chiens et que le chat le pousse du bras gauche au moment où il ne s'y attend pas. Le savant déploiement des artifices rhétoriques n'est plus de mise entre deux fripons : le dialogue se réduit à une réitération de défis et sarcasmes sur l'infériorité du concurrent. L'entrée en matière ressemble à celle de l'épisode de Chantecler (d'abord le compliment, ensuite le défi). Les éloges s'adressent ici aux qualités de chevalier de Tibert, à sa « prouesse » et aux vertus de sa monture. Le passage au registre anthro-

1. V. 714-717, v. 736, v. 745, v. 761-762.

2. V. 719.

3. Voir M. Detienne et J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La Mêtis des Grecs*, Flammarion, « Champs », 1974.

pomorphique s'accroît avec le deuxième argument, la rapidité du cheval, car il assimile totalement le chat au cavalier. Même un partenaire de la trempe de Tibert n'est pas insensible à l'habileté d'une rhétorique aussi bien ciblée. La suprématie du goupil réside aussi dans sa capacité à trouver le terrain sur lequel chacun peut être séduit.

Devant la perspective de se mesurer — pacifiquement, avec le sport comme substitut de la lutte armée — à Renart, le chat est « échauffé »¹, saisi par l'ardeur et l'enthousiasme. Le système de référence choisi par Renart ne saurait laisser indifférent un de ses pairs : il s'agit de l'orgueil aristocratique, de la compétition entre deux *juniores*, deux représentants de cette classe des jeunes qui est en rivalité permanente pour obtenir le « pris » et le « los », la gloire individuelle et la reconnaissance collective. Le concours hippique que Renart propose au chat donne lieu à une scène particulièrement cocasse, qui repose surtout sur les jeux de langage et les équivoques de la transposition.

Dans le texte surgit brutalement un cheval² dont il n'a pas été question auparavant, et qui n'a d'existence que dans le discours. Cette apparition est d'autant plus inattendue que le Tibert était, au début, décrit comme un véritable chat s'amusant avec sa queue. L'invention n'est pas inouïe. L'incongruité de l'image du chat sur sa mule, dans la branche I, sur un cheval volé à un prêtre, en compagnie du goupil, dans la branche VI, produit un effet de comique loufoque ; mais dans la branche VIIa, la monture n'a pas de véritable réalité, et l'on serait bien en peine d'en préciser la couleur ou la taille.

L'art du narrateur consiste à employer à bon escient le vocabulaire de l'équitation : à jouer sur les possibilités des termes qui s'appliquent aussi bien à un chat qu'à un cheval et à un cavalier (« courir », « esquiver », « sauter ») ; à les mêler ensuite à des mots plus techniques, réservés au registre de l'art équestre, donc humains (« poindre », c'est-à-dire piquer des deux, « mener », « laisser courir »). Les vers 730 à 773 sont une amplification virtuose d'un procédé fréquemment sollicité quand les conteurs évoquent la fuite du goupil : l'expression « donner des éperons » est alors utilisée métaphoriquement pour désigner une fuite précipitée, pour caractériser des allures rapides ; les locutions sont figées et sans incidence référentielle³. La séquence du concours hippique entre le chat et le renard exploite de manière systématique l'équivoque ainsi créée.

La conclusion de l'aventure, avec l'arrivée des chiens et le salut *in extremis* de Renart qui, cette fois-ci, est blessé, se résume parfaitement par le proverbe que cite, dans son « gab » final, le chat qui a réussi à retourner la situation à son avantage : « encontre vezië recuit » (« à malin, malin et demi ») ; telle est la leçon de la plupart des manuscrits, que le copiste de H n'a pas retenue. Il se contente, en effet, de la belle formule que Tibert lance à son partenaire : « viels est li cas », le chat n'est pas né de la dernière pluie. Après deux échecs, le goupil a trouvé son maître. Le sens reste le même. Dans une confrontation qui s'est engagée comme un rapport de

1. V. 735.

2. V. 730.

3. G. Bianciotto a longuement analysé cette technique de l'ambiguïté dans son article « Renart et son cheval », *Mélanges Félix Lecoy*, Champion, 1973. Voir aussi l'Introduction, p. xxxviii.

forces, Renart a, selon son habitude, essayé de tricher, sans qu'il y ait d'autres raisons que le plaisir de nuire ou la haine. Mais la ruse n'est pas une exclusivité, et son usage comporte des risques, car elle se retourne parfois contre celui qui ouvre la boîte de Pandore ; on a l'impression qu'elle existe en tant que force autonome, dangereuse à manipuler, qui dépasse même un expert en la matière.

En lâchant le coq, Renart connaît l'humiliation et la frustration, mais sauve sa peau ; avec Mésange, il échappe de justesse à une situation critique. Avec Tibert, l'enjeu a changé. Poussé par son démon, et par un ressentiment qui ne peut qu'inhiber l'intelligence, Renart en a oublié un principe élémentaire de stratégie : ne jamais sous-estimer un adversaire. La branche VIIb renchérit dans le même registre, car dans le *Roman de Renart*, personne, même pas le protagoniste, ne tire d'enseignement de ses erreurs passées. Le parcours n'est pas initiatique, comme dans les romans de chevalerie. Il a pour seules lois la répétition et le hasard. Cette confrontation entre Renart et son double constitue un apport original du conteur.

Les aventures de Chantecler et de Mésange existent toutes deux dans l'*Ysengrimus*¹ : le coq Sprotinus, qui est l'interlocuteur unique de Rei, a droit, de la part de Reinardus, aux mêmes flatteries que Chantecler, et se délivre par une ruse identique ; c'est lui encore qui est l'objet des promesses de paix et de la proposition du baiser de la part du goupil. L'histoire de Chantecler appartient à une riche tradition, représentée en particulier dans le monde musulman², et bénéficie d'une certaine popularité par sa présence dans les recueils des fabulistes. Le canevas du début de la branche VII est déjà présent, à l'état d'esquisse, dans « Le Coq et le Renard » de Marie de France : flatteries, capture du coq, défi du renard aux poursuivants sur l'instigation de sa victime, plaisanterie finale du coq délivré³.



Notre manuscrit de contrôle, C, répartit la matière d'une façon très différente de H : le prologue de « Pierre de Saint-Cloud » (v. 1-22) y figure.

Dans C, l'épisode de Chantecler (v. 23-445), introduit après le vers 23 par la rubrique « Si comme renart priist chantecler le coc », est immédiatement suivi par celui du « steeple-chase » avec Tibert (v. 446-620) qui correspond à branche II de Martin (v. 23-468), sur lequel se greffe directement, comme dans H, l'aventure de l'andouille (Martin XV début).

L'histoire de Mésange est complètement séparée de l'ensemble et constitue la branche XXI du manuscrit C⁴, avec la rubrique : « C'est le desputement de la mesange et de renart ».

ARMAND STRUBEL.

1. IV (v. 811-fin) et V (v. 1-1123).

2. Voir en particulier sous le nom de *Marzubanama* la traduction arabe, en 1220, d'une collection de fables en persan du x^e siècle.

3. Voir L. Harf-Lancner et J.-M. Boivin, *Fables françaises du Moyen Âge*, Flammarion, 1996, p. 51.

4. Voir var. b, p. 267.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « II » désigne la branche qui porte le numéro « VIIa » dans la présente édition.

- BÉRIER (Fr.), « Étude rhétorique et stylistique du prologue de la branche II-Va du *Roman de Renart* », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse*, IX, 1978, p. 9-14.
 BURNELL (N.-H.), *Glossaire aux branches II et Va du « Roman de Renart »*, Leeds, University of Leeds, 1926.
 DUVAL (J.), « Si come Renart priüst Chantecler le coc and the Nonnes Preeſtes Tale: a Comparison », *Publications of the Arkansas Philological Association*, III, 1978, p. 10-15.
 HENRY (A.), « Pierre de Saint-Cloud et le *Roman d'Alexandre* », *Romania*, LXII, 1936, p. 102-116.
 —, « Mais où donc se prélassait Chantecler ? », *Romania*, CV, 1984, p. 326-332.
 LODGE (A.), « De Tristan que la chievre fist », *Romania*, CIV, 1983, p. 524-533.

NOTES ET VARIANTES

Page 255.

a. Folio 59 de H - colonne c, vers 1-20 ; d, 21-61. ♦♦ b. De trīstram qui la C ♦♦ c. Qui tant fuſt H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Avant le vers 23, C donne une rubrique : Si come renart priüst chantecler le coc .

1. Ce début de la branche VIIa fait l'objet d'une abondante littérature critique ; le vers 8 varie en effet considérablement d'un témoin à l'autre : *Ronmanz de lui et de la beste* (D, L) ; *Romans de lui et de sa beste* (G) ; *Romans du leu et de la beste* (K) ; *Romanz dou lin et de la beste* (B) ; *Romans du lait et de la beste* (O) ; *Ronmans de lui et de sa jeste* (E) ; *Romains de luy et de sa geste* (F) ; *Romanz de lui et de sa geste* (C) ; *Et mainte autre hystoire boneſte* (I). Une des corrections les plus riches de sens mais assez éloignée du texte des manuscrits est celle de M. Willmote, reprise par G. Tilander (*Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923) et J. Dufournet (*Le Roman de Renart*, GF. Flammarion, 1979, p. 177) : *Romanz d'Yvain et de sa beste*, qui ferait allusion au roman de Chrétien de Troyes. Le prologue énumère les différents genres et textes littéraires que le public peut connaître : roman « antique » (Pâris et Hélène), Tristan ; fabliaux, chansons de geste... La compréhension du texte de H dépend du sens que l'on peut donner à *li* (v. 8) : le pronom ne saurait renvoyer qu'à quelqu'un de déjà connu — Renart en l'occurrence — et, dans ce cas, la *beste* désigne le loup ; mais aucune solution n'est vraiment satisfaisante. L'interprétation de *que La Chievre fist* pose elle aussi de nombreuses questions : s'agit-il d'un nom d'auteur, inconnu, d'une version perdue de l'histoire, ou d'une corruption du segment *qui la chievre fist* (qui se déguisa en chèvre, allusion possible aux nombreux déguisements de Tristan pour rejoindre Yseut depuis son exil, comme on en trouve dans les *Folies Tristan* de Berne et d'Oxford) ? Le manuscrit H porte un texte sans équivoque : *que*, sans abréviation.

2. *De grant fin* (v. 11) est une sorte de superlatif, une expression qui modifie le sens de *dure* (voir la branche XIV, v. 599 et v. 2446); le manuscrit C n'introduit pas la conjonction *et* après *dure*, contrairement à ce qu'affirme G. Tilander (*Remarques*, p. 41 et suiv.).

Page 256.

a. *Vers 24-25 dans B et C*: Qui tant est plain d'engin et d'art / Et qui mout set de mainte guile . ♦♦ b. Anes marlarz et jarz et oes / Et mesires costant B, C ♦♦ c. *Vers 40 dans C*: Tout environ ert li plaisiez . ♦♦ d. *Vers 55-56 dans C*: Le trestorne de son afere / Si qu'il nen set a quel chief traire . ♦♦ e. *Vers 58 dans B et C*: As gelines ne puet venir . ♦♦ f. *Vers 60 dans C*: Mout se doute que l'en nelvoie . ♦♦ g. *Ici commence le folio 60 de H - a, vers 62-102 ; b, 103-143 ; c, 144-184 ; d, 185-225 . Vers 62 dans C*: As gelines et il i faut .

1. Il s'agit du terme technique qui désigne les pièces de lard prélevées sur le côté du porc, de l'épaule à la cuisse.

2. Littéralement, *porchaz*, avec la graphie picarde *porcach* (v. 53), désigne l'action de quêter, de rechercher; la vénerie distingue encore les « chiens de grande quête » (capables de tenir la piste longtemps) des chiens de « courte quête ».

Page 257.

a. *Vers 71-72 dans B, C et Mar.*: El retor del paliz choisis / Un pel froissie dedens se mist . ♦♦ b. *Vers 79 dans B et C*: Qui bien l'ont veü en sohaite . ♦♦ c. *Les vers 93-94 manquent dans C*.

1. *Chanlevant* (v. 70) est une contraction de *cheant levant*: l'allure du renard à l'approche de la proie comporte de nombreux temps d'arrêt, où il s'aplatit pour disparaître et prendre le vent (voir G. Tilander, *Lexique*).

2. Voir G. Tilander, *Notes sur le texte du « Roman de Renart », Zeitschrift für romanische Philologie*; XLIV, 1924, qui glose *retor*, leçon des autres manuscrits, par « tournant », « coin »; *H* propose *recoi* (v. 71), que l'on peut comprendre comme « lieu tranquille », « lieu abrité ».

3. La leçon des autres manuscrits, *chos* (« des choux »), que *H* retrouvera aux vers 106 et 341, conserve mieux la vraisemblance de la situation (un passage libre dans la clôture). Cette leçon semble appuyée par le passage de la branche XVII où Renart se tapit vainement dans les choux du paysan Bertold (v. 203 et suiv.); or, cette branche se réclame ouvertement de « Pierre de Saint-Cloud ». Le texte de *H* n'est cependant pas absurde (une réparation de fortune dans la palissade).

4. Voir G. Tilander, *Notes*, sur *raiere* ou *roiere* au sens de « rigole », « écoulement d'eau » (qu'il rapproche de *regorz*, branche XVII, v. 157). Les autres manuscrits présentent le coq juché sur une *poudrière* (*H* ne la fait apparaître qu'au vers 114), un tas de balayures, et ajoutent une note cocasse avec le contraste entre la fière allure du volatile et sa situation.

5. *Tordant* (v. 86) est moins satisfaisant que la leçon la plus répandue, *tendant*; le verbe « se rengorger » peut cependant rendre cet hapax, puisqu'il désigne un mouvement de torsion du cou (« approcher son menton auprès de sa gorge pour la faire paraître plus belle », d'après Furetière).

Page 258.

a. *Après le vers 116 C ajoute*: De nule rien n'aiez peür / Mes soiez trestoute

aseür . ♦♦ *b.* *Après le vers 118, B et C ajoutent :* Il se doutast d'aucune chose / Mes la cort est si bien enclose .

1. Les rimes *songe / mensonge* (v. 213-214) ou *songier* avec *mensongier* sont canoniques (voir le *Roman de la Rose*, v. 1-4, où l'on trouve successivement les deux séries) ; elles apparaissent souvent dans un contexte de rêve prophétique, qui est plaisamment évoqué ici. La séquence est construite comme les passages de chansons de geste (la *Chanson de Roland*, laisses 56, 57, 184, 155) ou de romans (*Merlin*, *Lancelot* en prose, etc.). Sur l'interprétation de ce rêve, voir la Notice, p. 1092 et n. 1.

2. Il s'agit là d'une formule stéréotypée, protestation d'authenticité qui se réfugie derrière l'autorité d'une source parfois prestigieuse : *estoire*, du latin *historia*, désigne pour les théologiens la vérité de l'Histoire (pour la Bible, de l'Histoire du Salut).

Page 259.

a. iert a envers / Et si li vestoit du travers / Estroit C ♦♦ *b.* *Après le vers 152 il manque dans H deux vers, que voici d'après C :* Et que la queue est en la faille / Et la teste en la cheveçaille . ♦♦ *c.* as H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ *d.* Et cius H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ *e.* sor H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Dans une chanson de geste, on parlerait de la « prière du plus grand péril » ; là encore, nous sommes dans l'héroï-comique.

Page 260.

a. Les vers 185-186 sont intervertis dans B, C et Mar. ♦♦ *b.* el [consillier non *exponctue*] soumillier H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ *c.* Vers 195 dans C : D'os estoit fete l'oleüre . ♦♦ *d.* Vers 199 dans C : Que par mi le ventre i entroie . ♦♦ *e.* Vers 202 dans C : Et puis apres le devesti . Les vers 203 et 204 sont intervertis dans B et C.

1. *Espondre* (v. 215) appartient au vocabulaire technique de l'exégèse (l'« exposition » du songe est sa transposition) ; voir, par exemple, *Roman de la Rose*, v. 2071 et suiv. : *La verite qui est coverte / Vos en sera lors toute aperte / Quant espondre m'orroiz le songe.*

Page 261.

a. Vers 219 dans C : Qu'il e rous peliçon portoit . ♦♦ *b.* Ici commence le folio 61 de H - a, vers 266-266 ; b, 267-306 ; c, 307-347 ; d, 348-388. Vers 226 dans B, C et Mar. : A quoi il vos metra dedenz . ♦♦ *c.* ilueques enterrez [enterrez *exponctue*] C ♦♦ *d.* Les vers 233-234 manquent dans B et C. Les vers 237-238 sont placés dans C avant les vers 235-236.

1. L'expression peut surprendre. J. Dufournet propose la traduction « avec le poil rebroussé » ; elle devient moins absurde si l'on se rappelle qu'au Moyen Âge la fourrure servait surtout de doublure pour les vêtements.

2. Si l'on s'en tient à la terminologie stricte, la « semblance » n'est pas la « senefiance » : l'une désigne l'apparence fallacieuse et mystérieuse de ce qui est vu en rêve, l'autre désigne la vérité cachée. Mais la compétence exégétique de Pinte ne doit sans doute pas être surestimée... Pourtant, l'exercice est réussi et conduit selon les règles : exposé du rêve au passé, explication au futur, car comme l'écrit Guillaume de Lorris, les songes

« sont après apparissant » : *Que li plusor songent de nuiz / Maintes choses covertement / Que l'en voit puis apertement* (*Roman de la Rose*, v. 18-20).

Page 262.

a. *Vers 261-263 dans C* : Ne m'a dit rien ou ge gaigne / Je ne croi mie mal me viengne / Ja n'avré mal por itel songe . ♦♦ b. au [v. 271] souleil / Et commença a cliner l'oïl / Ne doute que gorpil s'i mete / Mes renart qui le siecle abete / Si tost con il oï la noise / Besse la teste si s'acoise / Chantecler s'est asseürés C. B présente les mêmes quatre vers après le vers 272. ♦♦ c. *Vers 274 dans C* : Mout fu renart amesurez . ♦♦ d. Et vertez H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. *Vers 292-293 dans C* : Si en fut mout forment marri / Lors se commence a porpenser .

1. La plupart des manuscrits ont une leçon (voir var. a) que l'on pourrait traduire par : « pourvu que cela tourne bien pour moi », « que la situation tourne à mon avantage » (littéralement : « s'il est vrai que du bien doive m'en advenir ») ; H utilise une formule d'optatif introduite par *s'i* et une tournure moins subjective (*i* renvoie indirectement à l'ensemble de la situation, ou au rêve).

2. La *fable* est le contraire de la vérité (*fabula* s'oppose à *historia*) ; l'expression *turnera fable* signifie « se révéler trompeur, fallacieux ».

Page 263.

a. nus hons sil ne H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. *Vers 307-310 dans C* : Tele voiz ot et si cler ton / Que d'une lieue l'oït on / Et mout chantoit a longue alaine / Les deus eulz clos et la voiz saine . . . Après le vers 310, il manque dans H deux vers, que voici d'après C : D'une grande lieue l'en oït / Quant il chantoit et refernoit . ♦♦ c. *Vers 312 dans B, C et Mar.* : Volez me prendre par engin . ♦♦ d. *Vers 317 dans C* : Que vos mesface ne tant ne quant .

1. La formule est difficile à comprendre dans le contexte : il s'agit sans doute d'une expression d'incrédulité.

2. Littéralement : « ne fut rien à côté de vous » (voir G. Tilander, *Lexique*, « fut inférieur à vous »). Renart appâte sa victime en faisant appel à une valeur très cultivée dans la société féodale, l'orgueil du lignage.

Page 264.

a. *Vers 335-336 dans C* : A un lonc tret a eulz cligniez / C'on l'oït d'outre les plessiez . ♦♦ b. *Vers 354-355 dans C* : Vostre orgoil si vos a traï / Fole fui quant le vos apri . H donne au vers 356 ait pris que nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. *Vers 360 dans C* : Treštoute ai perdue m'amor . H donne au vers 361 dame desmesnil que nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Littéralement : « vos façons de penser vous ont fait tourner en dérision » ; *sens*, du latin *sensum*, désigne l'action de sentir et la façon de penser, et remplace progressivement *sen* (du germanique *sin*).

2. Sur le « planctus » auquel se laisse aller Pinte, voir la Notice, p. 1096 et n. 1.

3. Voir G. Tilander, *Lexique*, « retourner » ; du latin *receptare* ; nous revenons maintenant aux conditions réelles de l'aventure, un peu oubliées avec le songe de Chantecler et les lamentations de Pinte, qui se plaçaient résolument dans un registre anthropomorphique et se nourrissaient de références littéraires ; le *Roman de Renart*, du moins dans les

branches les plus élaborées, joue en permanence de ces changements de registre.

Page 265.

a. Sire que est ce que vos dites C ♦♦ b. Folio 62 de H - a, vers 389-429 ; b, 430-470 ; c, 471-511 ; d, 512-552. ♦♦ c. Vers 392 dans C : Nel prendroient chien ne braon . Le vers est hypomètre dans H. ♦♦ d. Vers 397 dans C : Quant renart l'ot si sali jus .

1. La soule (v. 376), ou choule, est un jeu de boules, où l'on emploie un maillet.

Page 266.

a. Vers 408-409 dans C : Or est renart en grant peril / Et le coc se il ne set d'art . ♦♦ b. lanciai est de H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 430 dans C : Et renart fuseur le terrier .

1. La leçon de H est assez difficile à comprendre : les autres manuscrits ont *s'en touche* et l'édition Fukumoto et *alia* corrige ainsi ; on peut imaginer la position du coq, coincé entre les mâchoires du renard, qui, au moment où elles se desserrent, se fait tout petit et s'échappe.

Page 267.

a. Vers 455-457 dans C : Besoigneus met le plus a u mains / Renart s'en va par mi uns plain / Renart s'en va toute une sente . ♦♦ b. Après le vers 460, C donne l'épisode de Tibert, qui figure dans H aux vers 658 et suiv. L'épisode de Mésange constitue dans C la branche XXI où, après la rubrique C'est le desputement de la mesange et de renart , il est introduit par les quatre vers suivants : Renart se leva par matin / Si s'est mis en son chemin / Quar la fain durement l'estraint / Si se demente et se conplaint . ♦♦ c. sepus H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Le vers 466 est hypermètre dans H et C. ♦♦ e. estes [vos exposé avec signes de déplacement] conperes mes C

1. La *conmere* (v. 466) est la marraine par rapport au parrain (*compere*) ; la suite montre que le sens technique du terme est employé par Renart pour créer d'emblée la familiarité (il rappelle que le fils de la mésange est son filleul, v. 478-479) — voir aussi les vers 501-502 ; la séquence de Chantecler est inaugurée par la même complicité (cousinage).

2. Littéralement : « vous seriez vraiment mon compère, si vous n'étiez pas aussi tricheur » ; il y a rupture de construction entre la protase et l'apodose : la subordonnée est au subjonctif imparfait, marque habituelle de l'irréel du présent, la principale substitue au subjonctif attendu un présent de l'indicatif, non sans raison, car le lien social est une réalité.

3. *Se retraire* (v. 482) peut vouloir dire simplement « s'éloigner » ou « se mettre à l'écart », mais ce sens ne conviendrait pas ici : Renart veut faire croire qu'il renonce à sa nature mauvaise et à l'antagonisme contre les autres bêtes, en raison de la paix jurée.

Page 268.

a. Vers 487-488 dans C : Par sa terre l'a fait jurer / Et a ses homes afier . Cette leçon est confirmée par Bet Mar. ♦♦ b. Vers 491-492 dans C : Par tout en iroent en plusors terres / Que partout charront mortieus guerres . ♦♦ c. Les vers 499-500 manquent dans C. ♦♦ d. Vers 517 dans Bet C : Toïst eüssiès la pais enfrete .

1. Littéralement : « vous êtes en train de déguiser la vérité » ; l'idée de flatter implique celle de mensonge ; contrairement à Chantecler, Mésange n'est pas dupe de la *captatio benevolentiae*, du discours solennel de Renart sur la paix officielle publiquement proclamée dans le royaume — changement de registre par rapport à la première prise de contact, où l'approche se situait dans le domaine familier des relations parentales.

Page 269.

a. fet ele c'est tot droiz C ♦♦ b. la goule / Renart mais B, C, Mar. ♦♦ c. Folio 63 de H - a, vers 553-593 ; b, 594-634 ; c, 635-675 ; d, 676-716.

1. Les protestations sur la réalité de la paix n'ayant donné aucun résultat, Renart revient au premier argument, celui des liens familiaux ; l'épisode de la mésange représente un exemple, rare dans le *Roman*, de résistance sans faille aux techniques du séducteur ; l'humiliation de Renart n'en est que plus grave, car après avoir été battu sur son propre terrain par le coq, il échoue avec un oiseau minuscule ; la séquence se termine, comme la précédente, par une fuite éperdue et une poursuite. Notons que les éditeurs japonais du manuscrit C rejettent, au vers 552, la leçon de leur manuscrit, identique à celle de H (*De pecheor misericorde*) et proposent *Cuidiez vos donc que je vos morde* ?

2. La leçon la plus répandue, *corneors* (« sonneurs de cors »), est plus satisfaisante ; le terme *coreor* désigne l'éclaireur, dont on ne voit pas l'intérêt cynégétique ; il reste la solution d'une variété de chiens de chasse comme les braques : le « chien courant » fait l'objet du chapitre xix du *Livre de chasse* de Gaston Febus.

Page 270.

a. Vers 563 dans C : Car mout doute [mort avec t exponifié et s suscrit] de gaignon . ♦♦ b. Vers 580 dans C : Et est juree tout a bout . ♦♦ c. Vers 585-586 dans C : Encor estoient il trop jane / Au jor que lor pere e lor dame . ♦♦ d. enfaigne H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. aaisiés [v. 592] / Ce dist renart li desloiaux / Atant s'en torne les granz saux / Renart [...] dire / Par mi le bois trestout a tire / Con cil C. B ajoute, comme C, un vers supplémentaire après le vers 593. ♦♦ f. avoec iaus H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ g. Vers 599-600 dans C : Li garz qui mainne les levriers / Si aperçut renars premiers .

1. Littéralement : « il retrousse ses vêtements ».

2. Comme Chantecler, Mésange se paie le luxe d'un « gab », plaisanterie cynique du vainqueur dont Renart a l'habitude quand il réussit à tromper ses victimes.

3. Le vautre (v. 597) est un grand chien destiné à la chasse à l'ours et au sanglier (voir Gaston Febus, *Livre de chasse*, chap. xvii, *alanz veautres*, qu'il décrit comme des « lévriers de laide taille » avec « de grosses têtes, de grosses lèvres et de grandes oreilles » et qui « servent très bien pour chasser les ours et les porcs, car ils tiennent fort de leur nature ». Le prince ajoute : « mais ils sont pesants et laids, et s'ils meurent par le fait d'un sanglier ou d'un ours, ce n'est pas une trop grande perte »).

Page 271.

a. Le vers 603 manque dans C. Après le vers 604, B et C ajoutent : N'est merveille s'il

s'en esmaia . ♦♦ b. si le H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Et la pointe H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. cuivers H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Vers 617 dans C: Bien set que il ne puet guenchir . ♦♦ f. Les vers 633-634 manquent dans C.

1. Sur ce genre d'expressions stéréotypées et l'ambiguïté qu'elles créent, voir la Notice, p. 1102 et n. 2.

Page 272.

a. Vers 657 dans B et C: De quant qu'il s'estoit entremis . ♦♦ b. Vers 659-661 dans C: Renart se plaint de s'aventure / Garda par mi une costure / Si voit tybert qui se desduit . ♦♦ c. entor soi feste faisant C ♦♦ d. Vers 672-673 dans C: Que par mon chief je vos feroie / Volentiers mal s'en avoie aise . H donneau vers 674 qui se taise , leçon que nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Page 273.

a. H donne de juner que nous corrigeons d'après le vers 683. ♦♦ b. Que en maint lieu ot desirée C, qui omet guise au vers suivant . ♦♦ c. Vers 711 dans B et C: Or l'a renart tant amusé . ♦♦ d. Folio 64 de H - a, vers 717-757; b, 758-798; c, 799-830.

Page 274.

a. tybert qui pas n'estrive C ♦♦ b. Vers 726 dans C: Volentiers li fera contreire . ♦♦ c. bien agatie H; nous corrigeons d'après le synonyme proposé par C et les autres manuscrits: bien espié .

1. L'ambiguïté de l'écriture est poussée ici au paroxysme. Sur l'art du narrateur à jouer sur les termes s'appliquant aussi bien au chat qu'à sa monture, voir la Notice p. 1102.

2. Littéralement: «il n'en fait pas mine ni apparence».

Page 275.

a. agaitié [v. 746] / Tybert fet il n'est pas engins / Voſtre cheval est trop eschis / Au refere est or repoingniez / Il est un petit esloingniez / Et let corre C. B intervertit comme C les vers 749 et 750 et omet les vers 751-754. ♦♦ b. Les vers 759-764 manquent dans B et C. ♦♦ c. vous oi H; nous corrigeons d'après Mar. B et C donnent: fait il ne sai que dire . ♦♦ d. Vers 768 dans C: De ce qu'il est ainssi saillanz . ♦♦ e. Et a son cors recommencié C ♦♦ f. C, qui omet les vers 781-782, donne pour le vers 783: Tybert le tiert del pié senestre . ♦♦ g. Après le vers 786, il manque dans H deux vers, que voici d'après C: Si serrent li huisset andui / A renart ont fet grant anui . ♦♦ h. Que tybert C

Page 276.

a. Vers 800 dans C: Encontre vezie recuit . ♦♦ b. Vers 802 dans C: Car li chien durement le hape . ♦♦ c. Vers 811-812 dans B et C: A soi le tret mout fu bleciez / Fuiant s'en va joiant et liez . ♦♦ d. Vers 827 dans C: Mout se demente et mout s'esmaie .

1. *Lait* (v. 812) n'existe que dans H, les autres manuscrits ont l'antithèse *dolent et liés* (ou *joianz*), qui est reprise et développée dans les vers suivants.

Branche V^{III}b

TIBERT ET L'ANDOUILLE

(Martin XI', Roques IIIb, FHS 5)

NOTICE

Le problème principal que pose cette courte branche — moins de 400 vers — est celui de son éventuelle autonomie et de sa place dans les différents recueils¹. Dans l'édition Martin, nous la trouvons en première partie de la branche XV, où elle occupe les vers 1-364 ; elle y est associée à l'épisode des deux prêtres (notre branche VIII). Son insertion, par le manuscrit *H*, dans la branche VII est aussi peu problématique que la combinaison avec d'autres aventures, car nous nous trouvons ici devant une histoire simple, sans doute indépendante au départ, qui peut s'intégrer facilement dans des systèmes à tiroirs comme celui de « Pierre de Saint-Cloud », au prix de quelques raccords.

Les sept premiers vers comprennent suffisamment d'éléments pour fonctionner comme une ouverture de branche indépendante : caractérisation générale du goupil (« Renars, qui molt sot de treslue »), indication des circonstances (la faim), évocation de l'itinéraire qui peut être une continuation de trajet ou un départ nouveau². La conclusion est, comme dans bon nombre de branches qui opposent Renart et Isengrin, à la fois un point d'arrêt et l'amorce d'un prolongement : les deux personnages se séparent, mais la vengeance est dans l'air.

Dans notre manuscrit, l'enchaînement avec l'aventure précédente est mieux réalisé que dans l'édition Martin : la continuité avec la séquence du « steeple-chase » est assurée par de nombreux rappels. Le système narratif se situe lui aussi dans le prolongement du récit de « Pierre de Saint-Cloud » : il s'agit de la reprise avec quelques variations d'un thème connu, celui de l'alliance pleine d'arrière-pensées entre deux antagonistes. Les acteurs jouent la même partie : méfiance, réconciliation feinte, entreprise commune qui se termine, une fois de plus, par la déconfiture du goupil qui tombe derechef sur plus fin que lui. Duplicité, pesamment soulignée par la prolepse du narrateur³, mensonges et fausses promesses : les ingrédients sont sans surprise, et toute la « treslue » de Renart tient à son mépris des serments, pourtant solennellement prononcés. Le rôle qui lui échoit ici est moins celui du trompeur que celui du traître, comme l'indique sans ambiguïté le vers 928 ; c'est à la trahison qu'est d'ailleurs consacré le discours moralisateur qu'il tient au chat⁴.

La logique de ce récit, comme avec Chantecler, Mésange et le premier épisode de Tibert, est simple et efficace : le schéma binaire du trompeur

1. Voir la Notice générale sur la branche VII, p. 1085.

2. V. 833-834.

3. V. 933-938.

4. V. 879-889.

trompé suffit à la cohérence : après une manœuvre d'approche réussie, pendant laquelle la virtuosité rhétorique de Renart vient une nouvelle fois à bout des réticences du chat, le goupil se fait subtiliser une andouille, que Tibert va déguster au sommet d'une croix ; la confrontation est brutalement interrompue, comme dans les deux aventures précédentes, par l'arrivée des chiens. Les ressemblances ne s'arrêtent pas là : Tibert sur sa croix, en train de narguer Renart, est un écho de la scène qui montre Chantecler sur son arbre, lançant ses « gabs », mais aussi des séquences avec Mésange et Tiécelin ; quand le goupil lâche son andouille, on songe au moment où il ouvre la gueule et laisse échapper le coq, ou à l'imprudence du corbeau.

Le talent du conteur tient pour une grande part à cet art de réutiliser les motifs et les situations. Est-ce là un effet de compétition entre deux auteurs dont l'un reprend un sujet déjà traité et en propose une version parallèle, comme cela semble être le cas avec les branches Ia et Ib ? Les dialogues, qui occupent plus de la moitié du texte, laissent plus de place à l'invention : c'est une véritable gageure, après l'incident du piège, que de retrouver la confiance d'un adversaire redoutable, qui vient de prouver sa capacité de nuire et se prépare à un affrontement violent¹, d'autant plus qu'il faut avaler la rancœur de la récente mésaventure ; nous avons là un exemple de surenchère dans la difficulté, déjà rencontrée dans la branche Ib, lorsque Renart manque pour la deuxième fois d'être pendu.

Mais le morceau de bravoure est constitué par l'échange entre le chat perché et cruellement moqueur, et un renard penaud dont les suppliques puis les menaces restent vaines. Sans doute ne s'agit-il que d'un « gab » très amplifié, mais il renouvelle habilement les ressources comiques de cette situation stéréotypée : les propos de Tibert sur la sainteté de l'andouille, de même que les appels de Renart à la vertu, à la loyauté et à la générosité de son partenaire, apportent une variation intéressante sur les habituelles fanfaronnades, moqueries cyniques et insultes.

Le plan est parfaitement linéaire, et compte trois étapes : après la transition de sept vers, un dialogue de fripons qui permet de mesurer l'efficacité de la persuasion renardienne dans les circonstances les plus défavorables² ; une intervention du narrateur, aux vers 933-938, marque le passage à l'action. L'aventure de l'andouille occupe tout le reste de la branche : découverte fortuite, renversement des rôles, dialogue autour de la croix et fin brutale due à l'intervention d'un péril extérieur.

Les péripéties sont rudimentaires : après le raccommodement inattendu des deux compères, on découvre une andouille au bord du chemin. L'événement paraît *a priori* assez invraisemblable, mais l'objet a peut-être un double sens, attesté ailleurs dans le *Roman de Renart*³, et l'équivoque grivoise donne toute sa saveur à l'éloge paradoxal qu'en fait Tibert. Le butin est aussitôt emporté par le goupil. Ce ne sont pas les railleries du chat sur la façon peu ragoûtante qu'il a de transporter son fardeau qui finissent par décider Renart à l'abandonner, mais une bien mauvaise pensée, révélatrice de la duplicité du personnage : la charge rendra Tibert plus vulnérable⁴ ; mais la ruse n'aura guère l'occasion de se

1. V. 870 et suiv.

2. V. 838-932.

3. Voir n. 1, p. 282.

4. V. 985-986.

manifeste, et l'« agit », le mauvais coup projeté, se retourne contre celui qui le conçoit, car le chat se réfugie en un lieu inaccessible et dévore l'andouille tout entière, à la manière d'Isengrin qui engloutit le jambon, sans en laisser une miette à Renart, dans la branche Vb.

Si l'épisode offre, dans sa structure et sa thématique, d'évidentes similitudes avec les autres histoires de la branche VII, il s'en démarque cependant par le recours ironique au discours moral et religieux, totalement absent des aventures précédentes. Sans doute y a-t-il là un argument en faveur de l'indépendance originelle de la branche et de son insertion ultérieure dans l'ensemble. Le premier exemple en est la tirade de Renart qui désarme l'agressivité de Tibert : avant de lui reprocher, par antiphrase, son attitude dans l'affaire du « broion », il se livre à des considérations amères et édifiantes sur la perversité du monde et les dangers de la trahison : ce sont là des réflexions qu'on trouve plutôt dans les prologues, avec des conteurs particulièrement dénués d'humour. Le paradoxe est évident, mais superficiel : c'est le maître fourbe qui donne des leçons d'éthique... La référence à Isengrin¹ pourrait cependant servir d'indice : le « sermonnier », le « prêcheur » est aussi un radoteur, et des propos placés sous une telle autorité ne doivent pas être pris trop au sérieux.

Les traîtres sont toujours punis, et nul ne les apprécie. L'avertissement s'adresse aussi, indirectement, au chat, dont le comportement dans l'aventure précédente ne saurait être, pour Renart, autre chose qu'une trahison : des considérations générales sont plus appropriées, dans une phase de *captatio benevolentiae*, qu'une accusation directe. Simple précaution oratoire ? Mais ce genre de discours prend tout son sel quand on constate que l'essentiel de l'action du goupil vise à profiter d'un faux serment, de la loyauté affichée et transgressée, pour se venger de ses déboires². C'est pourquoi le leitmotiv du début de l'histoire est la « foi » (c'est-à-dire la confiance), notion d'autant plus vigoureusement invoquée qu'elle sera systématiquement bafouée. C'est bien la question de la confiance qui est au centre de cette relation entre deux personnages égaux par leur force et leur ruse : Tibert n'est pas une proie que l'on gobe comme une mésange, un coq ou un corbeau.

Les plaisanteries par lesquelles Tibert répond à Renart, du haut de la croix, appartiennent à un répertoire largement cultivé par d'autres branches : l'irrévérence envers la religion. Tibert, inspiré par l'endroit où il s'est mis hors d'atteinte de Renart, adopte un style plein d'onction, et excipe du caractère sacré de l'andouille pour en faire bombance seul : on ne peut la manger que sur une croix ou dans un sanctuaire... Tous ses sarcasmes se coulent dans ce moule ecclésiastique : Renart est « pire qu'un hérétique³ », et s'il souffre le martyr en voyant Tibert se goberger, c'est qu'il doit verser des larmes sur ses péchés ; c'est grâce à l'amour de Dieu que le chat dispose d'eau et peut soutenir le siège. Les rôles sont inversés : non seulement Tibert tire son épingle du jeu, mais il s'approprie la virtuosité dans le domaine où Renart est un expert incontesté : l'imitation du langage religieux, le détournement des termes

1. V. 891.

2. V. 848-853.

3. V. 1068.

et notions de la foi, l'usage burlesque du sacré. Le « sermon joyeux » qui se profile derrière le panégyrique de l'andouille participe de la même veine que les oraisons funèbres grivoises et provocatrices de la branche XVIII.

L'une des originalités du *Roman de Renart* est l'intertextualité : de récit en récit, les événements sont remis en perspective et la trame s'enrichit. L'anecdote la plus ténue acquiert une certaine profondeur de champ par l'insertion dans le « temps renardien ». À côté des jalons que le narrateur dispose pour éviter la solution de continuité avec les épisodes de VIIa, deux allusions assez discrètes et quelque peu énigmatiques, l'une à Isengrin moine et l'autre à Renart prêtre¹, remplissent cette fonction. Même quand le loup est absent de la scène, l'ombre de l'ennemi principal de Renart rôde. La digression que le goupil lui consacre contient, d'une certaine manière, la morale de tout le récit : « [...] il cuida / Tel engignier qui l'engigna² », et Tibert, en damant le pion à Renart, fait contrepois à la longue série d'humiliations infligées par ce dernier au connétable Isengrin.

La jonction opérée dans le manuscrit *H* avec les épisodes de Chantecler, de Mésange et du « steeple-chase » n'est pas dépourvue de sens : dans cette « branche VII », les talents de séducteur du goupil se heurtent constamment à des obstacles : le coq réussit à retourner contre son ravisseur le procédé qu'il avait employé, la mésange se défend avec son incrédulité et sa prudence, et le chat à deux reprises se moque de Renart, qui reste, littéralement, sur sa faim. Si l'on met entre parenthèses l'aventure des deux prêtres (branche VIII), qui ne concerne que Tibert, il faut attendre la branche IX, avec Tiécelin et Hersent, pour que l'équilibre se rétablisse.

DOMINIQUE BOUTET
et ARMAND STRUBEL.

NOTES ET VARIANTES

Page 277.

a. Folio 64 de *H* - colonne c, vers 831-839 ; d, 840-880. ♦♦ b. Les vers 833-834 sont déplacés après le vers 836 dans *C*, et manquent dans *B* et *Mar*. ♦♦ c. Les vers 837-844 sont absents de *B* et *Mar*, et les vers 841 et 842 intervertis dans *C*. ♦♦ d. foi / Cuidiez vos donc que je vos hace / N'en doutez pas. *C*, *B*, analogue à *H* pour le vers 861, donne au vers 862 la même leçon que *C* avec une légère variante Ne doutez pas. *Mar* est analogue pour ces deux vers à *H*.

1. À la fin de sa précédente aventure (dénommée le « steeple-chase » depuis L. Foulet), Renart, pris dans un piège, s'y était cassé la patte. Sur la parfaite continuité entre les deux épisodes dans *H*, voir la Notice générale de la branche VII et la Notice de la présente branche, p. 1111.

1. Voir, pour la première, v. 890-894, la référence à la branche X et au « moniage Isengrin » ; pour la deuxième, v. 1166, la référence à la branche XIII.

2. V. 893-894.

Page 278.

a. Ici commence le folio 65 de H - a, vers 881-921 ; b, 922-962 ; c, 963-1003 ; d, 1004-1044. Vers 881 dans C : Li un ne volent l'autre amer . B et Mar. procurent une leçon analogue à H pour ce vers. ♦♦ b. compaignon a son pouoir / Par foi je le vos di C. Les vers 883-884 sont absents de B et Mar. ♦♦ c. loiauté B ♦♦ d. homme de mere né / Et si C ♦♦ e. vengier C ♦♦ f. n'avra ja H ; nous corrigeons d'après B, C et Mar. Voici la leçon dans C et Mar. pour ce vers : Car il n'aront ja mes m'amor [nul jour honneur] . ♦♦ g. C ajoute après le vers 908 : Que vos n'en fussiez corouciez / Et mout durement aïrez .

1. C'est là une allusion probable à la branche X, épisode du « moniage Isengrin » (voir ici la Notice, p. 1114).

Page 279.

a. Vers 912 dans C : Quant fui chaüz en tel torment : vers 912 dans B et Mar. : Qant me veïstes a torment . ♦♦ b. Vers 917-918 dans C : Bien me cuida a mort livrer / Mes il failli au coup ruer . B est analogue à C pour le vers 917 et à H pour le vers 918. ♦♦ c. Vers 922 dans C, B et Mar. : Que pot ce estre dant tybert . C donne au vers suivant Mes or . À la place des vers 923-924, on trouve dans B et Mar. six vers prononcés par Renart, sur des rimes différentes de celles de H. ♦♦ d. B, C et Mar. donnent au vers 925 molement et à la rime du vers suivant sent . ♦♦ e. conduit u il voelle u non H (rime du même au même) ; nous corrigeons d'après C, B et Mar. B donne L'escondit ci la place de Le conduit . ♦♦ f. À la place des vers 937-938, on trouve dans C ces quatre vers : Que il croie cel vif maufe / Qui n'a ne foi ne loiauté / Mes tybert bien se gatera / Que de riens ne li mesfera : vers 937-938 dans B et Mar. : Que il n'ait merel mestrait / se il voit chose qui lui plaist [qui li hait Mar.] . ♦♦ g. Après le vers 950, B, C et Mar. ajoutent deux vers, que voici d'après C : Tybert mout pois i aseüre / En ce que dant renart li jure .

1. *Sor moi escoter* (« payer son écot à mes frais »), allusion à la valeur de la fourrure du goupil, que le paysan compte vendre après avoir tué l'animal. On retrouve des expressions analogues dans d'autres branches, dans des situations identiques. Voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 69-70 (« Escoter »).

Page 280.

a. vous H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. B et C donnent au vers 959 dens l'estraint et à la rime au vers suivant C donne l'estraint et B enpaint . B ajoute après le vers 960 : La droite moitié igaument / Ne li viaut partir autrement . ♦♦ c. Les vers 963-968 manquent dans B. ♦♦ d. avra mauvese part C ♦♦ e. debavez C, B, Mar. La leçon de H, desbarès , est probablement une erreur de lecture ou de transcription. Nous avons conservé cette forme atypique, puisque le sens se tient, et que le vers 1000 parle de « sonillure ». ♦♦ f. ondeant C : ondoient B ♦♦ g. quitement B, C ♦♦ h. renars H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ i. H donne au vers 988 bleciès leçon que nous rejetons car elle n'offre aucun sens satisfaisant. Nous corrigeons d'après C, qui donne pour ce vers et le suivant : plus toät plesiez / Et miex le porroit li repandre / Por ce li .

1. La leçon de C, que nous avons adoptée (voir var. 1), donne à entendre que celui qui s'encombre de l'andouille est plus vulnérable en cas d'attaque. Renart cherche systématiquement à mettre son adversaire ou son rival potentiel en position d'infériorité : c'est un pari stratégique.

Page 281.

a. e H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. fait il ci porteroiz / L'andouille quant vos la rayroiz / Qarele B, C ♦♦ c. Après le vers 1002, C ajoute : Que ne fet assez vilanie / Ne plain . i. val de lecherie . ♦♦ d. doutez B, C

Page 282.

a. Aux vers 1037-1040, C diffère sensiblement de H : il ajoute six vers après le vers 1036 (parmi lesquels le vers 1040, déplacé devant le vers 1037) et modifie comme suit les vers 1039-1040 : Mes fetes ore que cortois / Si m'en getez tant con vouldroiz . Du vers 1037 au vers 1066, B diverge complètement de H, avec seulement quelques vers communs isolés. ♦♦
 b. Folio 66 de H - a, vers 1045-1085 ; b, 1086-1126 ; c, 1127-1167 ; d, 1168-1206. ♦♦
 c. H donne au vers 1048 mengie que nous corrigeons d'après C pour la rime. ♦♦
 d. Puis q'aval C ♦♦ e. Se lor foine veulent mentir C ♦♦ f. que sodomites C : que nus erites B

1. Peut-être faut-il se souvenir ici que l'andouille, dans le *Roman de Renart*, dans les fabliaux et dans le vocabulaire du registre bas, désigne métaphoriquement le sexe masculin : Tibert tiendrait alors ici un discours de type carnavalesque, où les *puenda* sont interverties avec les objets sacrés. Jean de Meun, dans son *Roman de la Rose*, reprendra dans le long discours de Raison cette association d'idées pour évoquer l'arbitraire du signe linguistique et l'écart absolu entre le mot et la chose qu'il désigne (éd. A. Strubel, *Le Livre de poche*, « Lettres gothiques », v. 7104-7111) : Je te di devant dieu qui m'ot / Que je, quant mis les nons as choses, / Que si reprendre et blasmer m'oses, / Coilles reliques apelasse / Et reliques coilles nommasse, / Tu, qui si m'en mors et depiques, / Me redeïsses de reliques / Que ce fust laiz mox et vilains (« Je te déclare devant Dieu qui m'entend que si moi, que tu as l'audace de critiquer et de blâmer de la sorte, au moment où j'ai attribué les noms aux choses, j'avais appelé les couilles reliques et les reliques couilles, toi, que cela rend si mordant et si piquant contre moi, tu m'aurais alors dit que reliques est un mot laid et vilain »).

Page 283.

a. vous en viengne une tendre C : poinz nos en viegne une tendre B ♦♦
 b. Vers 1090 dans B et C : N'estes pas de bonne atendance [de bone atenance B] . ♦♦
 c. Vers 1098 dans C : Le vos atort a penitance : vers 1098 dans B : vos en avrez la penitence

Page 284.

a. Vers 1122 dans B et C : Si sera donc miex afermez [donc miauz afiez B] . ♦♦
 b. Vers 1126 dans C : Si en esteré miez creüz . ♦♦ c. mautalent C ♦♦
 d. savoient H ; nous corrigeons d'après B. C donne pour les vers 1150-1153 : Car après viennent li chael / Et li venieres les semont .

Page 285.

a. se vous [les exponctue] ales[ur exponctue] avant H ♦♦ b. anz nianque dans H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. Les vers 1189-1190 sont absents de C. ♦♦
 d. Vers 1200-1201 dans C : Sot bien que renart n'ert ja pris / Ançois s'en va grant aleüre . ♦♦ e. Vers 1205 dans C : Esforciez est vers li la guerre : vers 1205 dans B : Esfondree est vers lui la guerre

1. Cette formule à double sens manifeste l'ironie de Tibert, qui escompte la mort de Renart.

2. Cette indication trop allusive renvoie peut-être à la branche XIII, où Renart dit une parodie d'office avec le loup Primaut dans une église (et dont la branche VI, plus tardive mais située juste avant la branche VII dans le manuscrit H, est une réécriture), ou, comme le pense L. Foulet

(*Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 259), à nos branches X (Martin III, épisode du « moniage Isengrin », où Renart se fait passer pour un religieux) ou II (Martin VI, quand Frère Bernard sauve Renart en l'emmenant dans son abbaye).

Branche VIII

TIBERT ET LES DEUX PRÊTRES

(*Martin XI', Roques IV', FHS 15*)

NOTICE

L'argument de la branche VIII est d'une grande simplicité : deux prêtres, voyant Tibert perché sur une croix, convoitent sa fourrure ; l'un d'eux veut s'emparer de l'animal, qui le blesse et s'échappe sur son cheval. Le malheureux doit rentrer à pied chez lui, où l'attend sa concubine qui vient d'être renversée par le cheval affolé, monté par le chat. Tout l'intérêt de la branche réside dans la vivacité des dialogues, la rapidité du trait et le détail de l'observation. À la manière des fables et des fabliaux (ce dernier genre commence à peine à naître), la narration se clôt sur une moralité, qui est celle de la nécessaire punition du pécheur.

Cette branche est une des seules du *Roman de Renart* où l'animal soit constamment zoomorphe : perché sur une croix où il est en train de déguster une andouille, il se hérisse et frappe Rufrangier d'un coup de griffe ; les deux prêtres voient en lui un animal à fourrure ; surtout, il ne prononce pas la moindre parole. La terreur qu'il inspire à Rufrangier est compréhensible lorsqu'on connaît la taille et la puissance d'un chat sauvage. Un seul détail anthropomorphique sacrifie à la tradition : Tibert se retrouve assis sur la selle, puis, une fois à l'écurie, laisse le cheval paître comme le ferait un cavalier ordinaire. On est, à cet égard, à la limite inférieure de l'adéquation aux conventions d'écriture qui caractérisent la production renardienne.

J. Flinn¹ retenait surtout de cet épisode sa virulence satirique : c'est la première fois, si l'on admet la chronologie des branches proposée par L. Foulet, qu'un conteur de Renart attaque des membres du clergé en dénonçant l'écart entre le comportement et la fonction. Convoiteux, dépourvus de toute charité, ils font un peu songer au Renart et au Tibert de la branche VI qui se disputent la possession du cheval. Leur naïveté, qui paraît illustrer le proverbe « vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué », fait bon ménage avec un sentiment religieux qui se réduit à de la superstition : le diable en personne, qui les a incités au péché, est venu cueillir ses victimes. Dans leur désarroi, les deux prêtres débitent toutes les prières qu'ils connaissent : la religion a, chez eux, quelque chose de purement mécanique. Il faut cependant noter que ces attaques apparem-

1. J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, p. 48-49.

ment irrévérencieuses étaient monnaie courante au XII^e siècle, et constituaient même un *topos* de la littérature morale. Des chansons de geste comme *Le Moniage Guillaume* ou *Le Moniage Rainouart* ne sont pas plus tendres à l'égard des moines, ni Hélinand de Froidmont, poète cistercien, dans ses *Vers de la Mort*, à l'égard de l'ordre de Cluny. Au demeurant, la branche VIII s'attaque à des curés de campagne, qui se rendent à un synode qui ne les intéresse guère : la dénonciation de la grossièreté d'esprit du bas clergé, de son inculture, de son incompétence et de ses mœurs sera l'une des constantes des fabliaux.

Cette branche très brève constitue, dans la collection éditée par E. Martin, la seconde partie de la branche XV. Elle y fait suite, comme dans le manuscrit *H*, à l'histoire du partage de l'andouille entre Renart et Tibert, mais sans lettrine indiquant un changement de branche. L. Foulet, estimant que l'auteur de la branche XV de l'édition Martin « n'a cité ou imité que Pierre de Saint-Cloud et son premier continuateur », et en particulier l'auteur de la branche III de Martin, place la composition de cette branche dans le dernier quart du XI^e siècle, et « plus près de 1175 que de 1200¹ ». Le texte ne renferme aucun indice externe de datation.

Aux yeux de L. Foulet, la branche XV de Martin manque d'unité : la première partie (notre branche VIIb) serait dans l'esprit de Pierre de Saint-Cloud, tandis que la seconde partie (notre branche VIII) est radicalement différente : « Non seulement les hommes y passent au premier plan, mais ni Isengrin ni Renart n'y jouent le moindre rôle². » Dans VIIb, les deux héros ne cessent d'employer le vocabulaire féodal, avec une insistance caractéristique sur la « foi jurée ». Rien de tel dans VIII : l'animal et l'homme se font face dans la plénitude de leur nature. Certains manuscrits, comme *C* et *M*, en ont tiré les conséquences : plusieurs branches, et non des moindres (Mar. I, Ia et Ib, Mar. XIV, Mar. XVI), les séparent. Cet ordre paraît cependant plus artificiel, l'ensemble formé par VIIb et VIII semblant en effet posséder une véritable cohérence en profondeur.

Tout d'abord, la branche VIII commence là où la branche VIIb s'achève : Tibert, qui s'est emparé de l'andouille, est perché sur une croix. La venue des chiens a fait disparaître Renart, mais le décor reste en place : « es vous³ » (« Voici que »), en marquant une rupture, souligne aussi la continuité de la situation d'une branche à l'autre. Le premier vers fait lui aussi référence au passé immédiat : « Tyebers li cas, dont jou ai dit », tandis que les allusions à la « paix » et aux « trêves » se font écho de part et d'autre de la jonction entre VIIb et la branche VIII⁴ dans tous les manuscrits, y compris ceux qui, comme *C*, disjoignent totalement ces deux ensembles. Mais là n'est pas l'essentiel : la branche VIII ne prend tout son sel et son sens que dans cette continuité. La satire anticléricale, qui n'est sans doute qu'une convention de genre, vient après un épisode bien plus audacieux, qui serait même blasphématoire si les personnages n'étaient pas des animaux très largement zoomorphes : une croix prise comme perchoir pour déguuster une andouille, un jeu verbal qui tend à

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 259.

2. *Ibid.*, p. 253.

3. V. 4.

4. Respectivement v. 1206, branche VI lb et v. 3, branche VIII. Voir n. 1, p. 287.

profaner le sacré (l'andouille est déclarée « chose sainte¹ »), des chiens de chasse assimilés à une procession, voilà autant d'éléments d'un processus de déraison dont le surgissement des deux prêtres et leur inconduite constituent en quelque sorte le point d'orgue. La fin de la branche VIIb et la branche VIII pourraient bien relever, conjointement et donc dans une liaison indissoluble au plan de la logique, d'un jeu de type carnavalesque. Dans cette perspective, deux détails peuvent se charger d'une résonance particulière et se faire écho, de la fin de la branche VIIb à celle de la branche VIII : la « sanctification » de l'andouille et le nom complet de l'un des deux prêtres, « Turgis de Lonc Buisson ». L'andouille est, très classiquement, utilisée comme métaphore du sexe masculin dans les fabliaux comme dans le *Roman de Renart*² ; le « lonc buisson », dans ce contexte, pourrait métaphoriser le sexe féminin³ : l'idée de longueur se retrouve dans le fabliau de *Bérenger au long cul*, et la branche XXIII, dite « Essart Renart », utilise la peau du loup comme équivalent du « buisson » qui couvre le sexe féminin. La présence du chat sur la croix, au carrefour de VIIb et de VIII, son assimilation au démon, font songer aux profanations dont sont accusés les hérétiques et les créatures diaboliques. Ainsi, selon Giraud de Barri, l'ermite saint Godric aurait vu, dans une vision, Henri II Plantagenêt et ses fils grimper sur un crucifix et s'y installer, avant de souiller l'autel de leurs déjections⁴. Tous les rituels de sorcellerie font une place de choix aux chats. Alain de Lille fait dériver le mot « cathare » de « catto », parce que, dit-il, dans leurs cérémonies, ces hérétiques baissent le postérieur d'un chat⁵. Dans la branche XXIV (« Renart magicien »), Renart, qui s'adonne à la sorcellerie, fait ses « invocations » et ses « conjurations », puis offre « un chat aux puissances du mal pour réussir son sortilège⁶ ». Les affinités entre Tibert et les prêtres, déjà signalées dans la branche VI⁷, sont ici tout aussi significatives. Comme l'écrit J. Batany : « Le chat perché, cet animal ambigu, lié à la conjonction ou à la disjonction verticale du Ciel et de l'Enfer, n'attire pas seulement de simples chasseurs, mais des prêtres⁸. » Les rapports entre le chat et la sexualité, dans ce qu'elle a de condamnable aux yeux des médiévaux, sont constants. L'imaginaire de la branche VIII paraît exploiter, mais de façon indirecte, le même matériau⁹. Contrairement à l'opinion généralement reçue, la branche VIII, avec son premier volet VIIb, s'éloi-

1. V. 1047, branche VIIb.

2. Ainsi dans la branche Ic, v. 2678-2680, quand Hersent découvre l'infortune dont Isengrin vient d'être victime : « N'i trova mie de la coille / Chaitif, fait elle, u est l'andouille / Qui ici endroit soloit pendre ? »

3. F. Martin reconnaît d'ailleurs avoir « cherché en vain sur les cartes » cette localité ; *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 83.

4. Voir *Regni Britannicarum Medii Aevi Scriptores, Giraldi Cambrensis Opera*, t. VIII, edited by F. Warner, London, Rolls Series, 1891, *De principis instructione*, livre III, chap. 29, p. 313. Voir, par exemple, la Notice de la branche VI, p. 1074-1075 et n. 1 de p. 1075 où un chat monstrueux laissait les mêmes traces fétides dans l'apparition suscitée par saint Dominique à l'abbaye de Fanjeaux.

5. Voir J. Dufournet, *Pélie introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970, p. 121.

6. V. 1487-1488.

7. Voir la Notice, p. 1070-1071 et 1076.

8. J. Batany, *Scènes et coulisses du « Roman de Renart »*, SEDES, 1989, p. 135.

9. Voir la branche VIIb, n. 1, p. 282 et la citation de Jean de Meun sur la valeur du signe linguistique, à propos des mots « couille » et « reliques ».

generait donc des branches les plus anciennes pour rejoindre un ensemble auquel appartiennent les branches VI et XIII, qui s'amuse à jouer avec les thématiques carnavalesques.

DOMINIQUE BOUTET.

BIBLIOGRAPHIE

Aucun travail critique n'a été consacré spécifiquement à cette branche. Sur l'image du chat et ses relations avec les prêtres, on pourra se reporter à la bibliographie de la branche VI, p. 1076-1077.

NOTES ET VARIANTES

Page 287.

a. Folio 67 de H - colonne a, vers 1-38 ; b, 39-79 ; c, 80-120 ; d, 121-158. ♦♦ b. ot une viez barbacane C : ot une viez balçane B ♦♦ c. Le vers 10 manque dans H ; nous le rétablissons d'après C. ♦♦ d. mais H (barre de nasalisation omise) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. Vers 17 dans C : Por ce que il bonne pel a . ♦♦ f. vous H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ g. savoit molt meſtier H ; nous corrigeons d'après C, B et Mar. ♦♦ b. agenciés avec s exponctuéet r suscrit dans H.

1. La relance, d'une branche à l'autre, est ici assurée par un procédé proche de celui de l'enchaînement, ou reprise, auquel ont recours les chansons de geste à la frontière des laisses : glissement d'un personnage (Renart) vers un autre (Tibert), mais reprise conjointe de l'évocation des trêves et de la paix (VIIb, v. 1206 et VIII, v. 3).

2. Un palefroï est un cheval de promenade.

3. Tibert est, en fait, un chat sauvage, et ne saurait donc être tout noir. Les manuscrits B et C ainsī que Mar. parlent non d'un chat noir, mais d'un chat-putois. Le choix d'un chat noir, dans le manuscrit H, n'est sans doute pas neutre, et modifie quelque peu le registre : le chat-putois renvoie à l'animalité sauvage, le chat noir à l'univers de la sorcellerie : on prétend qu'il participe aux sabbats des sorcières. Par ailleurs le chat sauvage est un animal redoutable et de taille respectable, qui peut dépasser une dizaine de kilos et un mètre trente de longueur. Sa queue est particulièrement volumineuse, ce qui explique qu'il suscite la convoitise des prêtres ; voir J. Dufournet, *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1970, p. 120.

4. L'intérêt pour la fourrure est une constante du *Roman de Renart* : voir par exemple, dans les branches X et XIII, la convoitise des marchands qui pensent pouvoir disposer de la peau du goupil.

Page 288.

a. turgis ne savez B, C ♦♦ b. A ajouté en marge dans H. B et C donnent : eür ce dist frangiers ♦♦ c. malbailliz C ♦♦ d. moitié en avant C. B est analogue à H. ♦♦ e. a sens C ♦♦ f. vee[s exponctue]r H, qui procure au vers 60 escoutés que nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ g. quivee B, C

1. Turgis et Rufrangier sont des noms fréquents en Normandie qui pourraient dériver du scandinave ; voir E. Martin, *Observations sur le*

« *Roman de Renart* », Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 83. Cette branche pourrait donc être d'origine normande, comme la branche VI.

Page 289.

a. Vers 80 dans B et C : Que riens plus a u cuer ne li toche [touche B] ♦♦
b. Au vers 84, B donne en début de vers Sor la teste et C monte erroment en fin de vers. ♦♦ c. l'abati teste versee C : l'abati teste levee B, M ♦♦ d. Vers 107 dans C : Que il l'a jeteé souvine . B intervertit les vers 107 et 108. ♦♦ e. Quant el va veoir son C

1. Le prêtre du Breuil, dans la branche VI (« Les Vêpres de Tibert »), perd également toute mesure dans la poursuite du chat qui s'est emparé de son cheval.

2. Comme ceux des fabliaux, les prêtres du *Roman de Renart* vivent en concubinage. Selon P. Andrieu-Guirancourt, *L'Archevêque Eudes Rigaut et la Vie de l'Église au XIII^e siècle d'après le Registrum Visitationum*, Paris, 1938, p. 298-299, quatre-vingt-six ecclésiastiques seulement sur un peu moins d'un millier sont accusés d'incontinence dans l'archidiocèse de Rouen : sans être négligeable, ce chiffre est fort éloigné de l'image que le *Roman de Renart* donne du bas clergé. Voir sur cette question Ph. Ménard, *Les Fabliaux; Contes à rire du Moyen Âge*, PUF, 1983, p. 73.

Page 290.

a. Que ne l'ot C : Que ne l'ont B ♦♦ b. otoier C : onbroier B ♦♦
c. somes enfantosmé / Ne ja de cest oſt n'en istron C ♦♦ d. n'i perdon C ♦♦
e. Qant B : Quant C ♦♦ f. respitiez B : respitiés C ♦♦ g. Les deux derniers vers de la branche, d'une écriture plus lâche, sont disposés sur quatre lignes complétées chacune par quatre points de remplissage.

1. Sur le caractère diabolique du chat, voir la Notice de la branche VI, p. 1074-1075 et le « dossier sur le chat » proposé par J. Dufournet, *Le « Roman de Renart », branche XI, Les Vêpres de Tibert le Chat*, Champion, 1989, p. 63-148. Ici, l'originalité a été de combiner ce thème avec celui du péché de convoitise auquel Rufrangier a succombé (v. 153-154).

Branché IX

TIÉCELIN. LE VIOL D'HERSENT

(Martin II, v. 843-fin,

Roques VII-VIIa, FHS XVIII et I)

NOTICE

L'histoire du renard et du corbeau fait partie du fonds exploité depuis l'Antiquité par les fabulistes et les recueils d'*exempla*. La branche IX du manuscrit H la reprend en un bref récit et l'associe à l'épisode du viol d'Hersent¹.

1. Respectivement v. 1-156 et v. 157-528.

Le problème le plus ardu que pose ce texte est celui de son indépendance : est-il la suite des épisodes de Chantecler, Mésange et Tibert, dont l'enchaînement initial aurait été perturbé par l'insertion d'autres séquences, consacrées à Tibert et regroupées à cet endroit pour cause d'identité des acteurs et de similitude des canevas ? Est-il le noyau initial auquel convient parfaitement le prologue de « Pierre de Saint-Cloud » ?

Le début de la branche ne permet pas de résoudre la question : les quinze premiers vers évoquent un cadre idyllique, un pré dans un frais vallon, à côté d'une rivière ; Renart prend ses aises, couché dans l'herbe. Seule note discordante : il est harcelé par la faim. Il s'agit d'une ouverture assez générale pour introduire une branche nouvelle, et assez banale pour servir de transition entre deux aventures successives à l'intérieur d'une même branche¹. Pour autant, il n'y a pas ici de solution de continuité entre le moment où Renart quitte l'arbre sur lequel Tiécelin s'est réfugié, et celui où il tombe dans la fosse, dans la tanière des loups. Seuls les vers 157-158 font le bilan de l'échec relatif face au corbeau, avant de remettre le goupil sur le chemin d'une autre aventure.

Au vers 116, l'incident de la patte cassée dans le piège, résultat du mauvais tour préparé pour Tibert dans la branche VIIa, est invoqué par Renart pour favoriser une nouvelle ruse ; le manuscrit *H* relègue l'événement dans un passé indéterminé (« l'autre jour »), qui suppose qu'un laps de temps non négligeable s'est écoulé depuis. Le motif de la blessure à la jambe est un facteur de continuité, utilisé toutefois sans trop de rigueur : annoncé dans l'épisode de Chantecler (v. 316), réalisé avec le piège du paysan, il est exploité largement face à Tiécelin, mais n'empêche pas le goupil de sauter sur le corbeau ; il paraît oublié à la fin du texte, qui montre Renart fuyant à toutes jambes vers Maupertuis, devant les loups. Faut-il s'arrêter aux incohérences chronologiques et en tirer prétexte pour plaider l'autonomie des récits ?

Les parallèles avec les situations de la branche VIIa ne manquent pourtant pas. L'ouverture et la clôture de la séquence du corbeau² ; la position des personnages, le renard au pied de l'arbre, et l'oiseau, sur une branche, qu'il s'agit de faire descendre ; les flatteries sur les dons de chanteur du volatile ; autant d'échos faciles à repérer entre les textes. Si l'on associe tous les épisodes de VIIa et IX en une seule branche, comme le fait l'édition Martin, l'ensemble gagne d'ailleurs en unité, du moins selon les critères d'un public moderne. Le mouvement s'inverse : après une série de plusieurs échecs, dont le dernier est le plus cruel, l'équilibre se rétablit progressivement, grâce au succès partiel remporté avec Tiécelin, et au triomphe cynique sur les loups, lorsque la ruse prouve définitivement sa supériorité sur la force brutale.

Tiécelin n'est pas un personnage-clef du *Roman de Renart*. Ses mésaventures sont cependant un motif récurrent dans le corpus, lorsque sont énumérés les méfaits du goupil³. Seule la branche XVI, « Renart empeureur », lui accorde un rôle plus substantiel, comme chef de la troisième

1. Pour une telle transition, voir la branche VIIa, v. 812-830 ; voir également les vers 452-460 (fin de l'épisode de Chantecler) et v. 651-658 (fin de l'épisode de Mésange).

2. Respectivement v. 7 et v. 155.

3. Voir les branches Ia, II et Vc.

« échelle » de l'armée de Noble. S'il n'a pas la prestance de Chantecler, il partage avec lui la vulnérabilité à la flatterie, d'autant plus cocasse qu'elle porte sur le talent le moins compatible avec la nature du corvidé, celui du chant. L'anthropomorphisme est peu développé, comme dans l'épisode de Mésange, mais le corbeau n'est pas une simple silhouette : le vol du fromage lui confère une certaine présence ; il est lui-même prédateur mais, larron sans mérite, il met simplement à profit un manque de vigilance. Il se paie même le luxe de faire la leçon à l'imprudente vieille, tandis qu'elle s'épuise en vaines gesticulations, en lui rappelant le proverbe « Mauvaise garde engraisse le loup ». Toutefois sa philosophie ne l'accompagnera pas plus loin, car sa propre attention sera vite prise en défaut, dès qu'il s'apprêtera à déguster le fruit de ses rapines.

Le dialogue entre le corbeau et le goupil correspond à un modèle éprouvé. On y retrouve les éléments qui ont servi pour Chantecler : allusion au lien de parenté pour entamer la conversation, recours à l'image prestigieuse du père, défi à l'émulation ; les ingrédients du discours de séduction sont réunis, sans être vraiment exploités, car l'interlocuteur n'offre qu'une résistance fragile. Il suffit en effet d'évoquer ses talents pour qu'il en fournisse sans hésiter un échantillon, et de revenir à la charge pour qu'il se laisse emporter par son élan et lève la patte qui tient le fromage. Cette première étape est un résumé, un raccourci du piège qui a eu raison de Chantecler. Le corbeau allie bêtise et vanité, et succombe à la « losenge », à la flatterie la plus rudimentaire. La référence renouvelée à la figure du père s'enrichit ici d'un effet d'exagération burlesque : une vertu essentielle dans la société médiévale, l'autorité et le respect des anciens, devient pure bouffonnerie.

Quand le renard se trouve face à ses proies naturelles, la ruse peut sembler inutile puisqu'il est confronté à de plus faibles que lui ; l'égalité des chances est pourtant sauvegardée, dans la mesure où la victime peut sans difficulté s'envoler et mettre ainsi fin à la discussion ; le discours de séduction contrebalance l'obstacle infranchissable. Avec la mésange, Renart, après avoir épuisé les arguments habituels de la séduction, rencontre une méfiance insurmontable et n'est pas loin de basculer dans le discours de l'inversion, celui qui dévoile les valeurs les plus sacrées ; avec Tibert, duplicité et hypocrisie sont l'arrière-plan permanent des actions ; avec le corbeau, l'instinct de prédation pourrait être satisfait grâce au fromage, mais Renart, pris au jeu, corse la difficulté et s'impose une sorte d'ascèse, en renonçant à dévorer le fromage, malgré une envie bien soulignée par le conteur. Épreuve ou gageure supplémentaire que s'impose le goupil, après le succès trop rapide ? Acharnement coupable, comme avec le chat ?

La faille si vite découverte de la vanité ne permet pas de pousser l'avantage. Pour faire descendre le corbeau, il faut une mise en scène qui, à l'instar de la proposition que Renart fait à Mésange de fermer les yeux pendant qu'elle lui donnera un baiser, s'inspire indirectement des Bestiaires. Le goupil ne fait pas le mort pour attirer les oiseaux trop curieux ou gourmands, en particulier les corbeaux, mais il prend prétexte de sa blessure pour simuler la faiblesse et le malaise. L'appel aux bons sentiments est un subterfuge plus insidieux que l'exploitation des faiblesses d'autrui, plus redoutable que le mensonge ou la falsification des apparences ; il confine à la « diabolie », à la perversion, au brouillage

des repères du bien et du mal. Tiécelin en est quitte pour quelques plumes.

Pour conclure cette brève expérience, il n'est pas besoin de l'intervention des chiens, ni même de « gabs ». La balance est en équilibre, chacun a de quoi se satisfaire : Renart calme sa faim, et se venge de son dépit en savourant le fromage ; Tiécelin a sauvé sa vie et gagné en sagesse. La morale qu'il dégage de l'expérience est vite énoncée : le terme de « folie », le constat de l'imprudence suffisent à la circonscrire. Chantecler et Tiécelin ont failli payer cher leur narcissisme, et l'oubli du principe de réalité pour le principe de plaisir. Renart, comme le Malin, ne capture dans ses filets que des êtres rendus vulnérables par leurs défauts ou leurs péchés.

Nous l'avons dit, le corbeau et le renard font partie du fonds le plus célèbre de la fable. On en trouve des versions dans la plupart des recueils, de Marie de France au *Novus Aesopus* d'Alexandre Neckam. Si l'on compare, par exemple, l'« isopet » XIII de Marie de France à notre texte, la différence des registres littéraires ressort immédiatement. La plus visible est celle de la *brevitas* de l'apologue, qui réduit l'action et les circonstances au strict minimum, tandis que le *Roman de Renart* s'attarde aux détails, au décor, et s'impose une certaine vraisemblance. Ainsi, au lieu de se contenter du canevas économique, celui que propose la tradition la plus ancienne (le corbeau, en chantant, ouvre son bec et abandonne le fromage), le conteur imagine Tiécelin en train de piocher dans son larcin, qu'il immobilise avec une patte : l'introduction avait, en effet, montré le goupil couché sous l'arbre, et dans l'impossibilité de voir l'oiseau qui s'y pose ; c'est une miette qui, en tombant sous son nez, déclenche la scène. La séquence de séduction y trouve un intérêt supplémentaire : il ne suffit pas de faire chanter le corbeau, il faut qu'il s'oublie dans son chant, comme Chantecler, et qu'il desserre sa prise ; cette référence permet de ménager une progression, et de renouveler l'argument simpliste qui suffit au caractère didactique de la fable.

C'est en effet dans la morale que notre branche se singularise. La fable XIII de Marie de France annonce sans ambages la signification du court récit : « c'est essamples des orguillus¹ » ; la déconvenue du corbeau illustre ce qui arrive aux imprudents aveuglés par leur amour de la gloire personnelle et des honneurs, et vulnérables à la fausse louange, aux flatteries les plus mensongères. Il semble à première vue que Tiécelin tire la même conclusion et reconnaisse sa « folie² ». Mais son bilan ne se limite pas au fromage perdu, qu'il se résigne à laisser au goupil ; la remarque « j'ai été bien fou de vous croire » s'applique tout autant à la tentative de capture dont il a manqué faire les frais ; or, là, ce n'est pas la simple vanité qui est en cause, mais la crédibilité du langage, la possibilité de se fier dans les valeurs les plus respectables, charité, pitié et amour du prochain, cyniquement détournées par Renart. La découverte de cette faille inquiétante du langage, qui ne saurait en aucun cas garantir un univers de vérité et de stabilité, est autrement plus lourde de conséquences que la perte du butin, lui-même fruit de la rapine. « Croire Renart » est un risque auquel nul n'échappe, car les relations sociales ne fonctionnent plus dès lors que toute parole est d'emblée suspecte de duplicité. Il ne reste alors qu'à identifier les renards...

1. V. 29, Marie de France, *Die Fabeln*, éd. K. Warnke, Halle, Wiemeyer, 1898.

2. Voir v. 139-142.

L'épisode du viol d'Hersent tient une place particulière dans la longue liste des aventures de Renart : il est le *casus belli* que le prologue de « Pierre de Saint-Cloud » présente comme le point de départ de la guerre des barons. En introduisant ce deuxième épisode, le narrateur rappelle la fonction de la séquence : elle est le péché originel, la source de la « noise », de l'antagonisme, et la cause de nombreux malheurs même pour le goupil¹. La conduite de Renart envers la louve, envers les fils d'Isengrin et envers le « connétable » lui-même, est le grief qui parcourt tout le corpus, et qui resurgit à chaque fois qu'on lui fait procès. La fin de la branche IX du manuscrit *H* raconte une succession de forfaits, en gradation : l'adultère, commis avec la louve consentante, et sur invitation ; la souillure et les mauvais traitements infligés aux louveteaux ; le viol d'Hersent immobilisée dans l'entrée du terrier ; l'humiliation d'Isengrin qui assiste en spectateur impuissant à cette scène. Cette série d'affronts et de violences touche l'ensemble de la famille du loup ; l'outrage s'adresse au clan rival, englobe le baron, son épouse et sa descendance.

Si l'on est habitué à voir le loup et le renard face à face, la confrontation prend ici une tournure singulière. Il ne s'agit pas, en effet, du scénario coutumier, de la ruse savamment orchestrée, dont Isengrin se fait la victime impatiente, par voracité et gloutonnerie, comme dans les branches Va ou X ; pas de faiblesse particulière du loup, sinon une bonne dose de crédulité, et une agressivité permanente. Le ridicule du mari soupçonneux — non sans raisons, semble-t-il — et déshonoré, à la manière d'un personnage de fabliau, est son unique défaut dans un récit où il apparaît d'abord comme victime. La relation est de force pure et de domination. Elle doit être replacée dans le contexte féodal, dans le climat de rivalité, d'affrontement, voire de guerre endémique qui règne dans une société aristocratique fondée sur les valeurs militaires. Le viol et l'enlèvement figurent d'ailleurs parmi les causes les plus fréquemment attestées des guerres privées.

Mais ici tout commence de façon fortuite : l'action est relancée par le pur hasard du chemin, que Renart a repris après avoir laissé Tiécelin sur son arbre. La faim est provisoirement calmée. La description du décor de l'action — une fosse, cachée par une haie, un trou où il dégringole — le fait ressembler à un piège des plus classiques. Renart se jette littéralement dans la gueule du loup, et s'en passerait volontiers, car, ignorant si le maître des lieux est céans, il n'est pas très rassuré. Même la louve, avec ses petits, représente un danger réel. Le comportement ultérieur du goupil, avec Hersent et les louveteaux, ne manque donc pas de courage.

Si le vers 164 évoque l'aventure, notion sacralisée par le roman arthurien, ce n'est pas pour faire de Renart un chevalier : l'aventure pour le goupil n'est pas source de prouesse mais seulement chute dans une fosse ou un puits, situation d'extrême péril où l'exploit consiste à sauver sa peau. La scène est d'abord muette. Le texte insiste longuement sur la peur, le malaise de Renart. C'est Hersent qui ouvre le feu, par une apostrophe lourde de menaces, accusant le goupil de mauvaises intentions et de menées insidieuses : le verbe « espier² » implique le guet-apens, le désir de piéger. L'intimidation se transforme subrepticement

1. V. 166 et 165.

2. V. 192.

en badinage, et aboutit à une invitation sans détours ; l'affrontement initial devient collusion, aux dépens d'Isengrin. Le jeu d'Hersent est d'une perfidie égale aux talents de Renart : par des reproches qui visent juste, en lui rappelant ses devoirs de civilité négligés, elle l'accule à la défensive et l'oblige à se justifier. L'inversion des rôles est riche d'ironie : la louve, séductrice, emploie les arguments que Renart a lui-même utilisés avec le corbeau, avec Chantecler et Mésange, en évoquant leurs liens de parenté, de « compère » à « commère ».

La partie est cependant plus égale ici qu'entre Renart et ses interlocuteurs habituels : Hersent sait d'emblée à qui elle a affaire, à celui dont la rousserie est signe de fourberie et d'amoralité. Mais le dialogue à fleurets mouchetés ne conduit pas, comme avec Tibert, à une tentative de tromperie mutuelle. Les deux coquins trouvent immédiatement un terrain d'entente, le ressentiment contre Isengrin. L'excuse alléguée par Renart pour ne pas avoir fait les visites de politesse à sa commère, c'est le soupçon injustifié du loup à son égard. La parade est subtile : Hersent tient le prétexte d'une vertueuse indignation et l'occasion d'une vengeance immédiate, en donnant au jaloux ridicule des raisons de s'inquiéter...

Voilà Isengrin installé dans son emploi privilégié et prédestiné : le « gilos »¹, celui qui suspecte sa femme d'infidélité et l'offense ; quant à la louve, elle trouve quelque dignité dans le rôle de l'épouse offensée, victime d'un mari indigne, objet de calomnie et de médisance. La logique narrative de l'épisode renoue avec celle des nombreuses histoires de femmes trop étroitement surveillées, que les précautions mêmes de leur geôlier poussent dans les bras d'un séducteur : l'infortune du loup ne serait donc qu'un châtiment mérité. La responsabilité et la culpabilité sont ainsi équitablement réparties.

La conclusion de l'entretien ne se fait pas attendre. Ayant ainsi dédouané son désir, Hersent lance à Renart une invitation nette : « revenez souvent me voir ! », et dans l'immédiat lui fait des avances qui, bien qu'allusives (« étreignez-moi et donnez-moi un baiser »), ne laissent pas de sortir du cadre de la simple politesse ou de l'affection familiale. Le narrateur se contente de signaler que la louve lève la cuisse... et il s'en tient à cette litote. Rétrospectivement, l'accueil initial trouve un tout autre éclairage : la froideur n'était-elle que feinte ? Hersent allie la duplicité à l'inconstance, selon les critères de la satire. La fausseté du personnage sera confirmée dans la suite, quand elle proposera l'« escondit », la justification officielle, pour se disculper. Tout le dialogue se révèle comme un assaut de fourberie : l'argumentation retorse de Renart, qui se défausse sur Isengrin, va de pair avec le raisonnement biaisé de la louve, qui se donne bonne conscience pour satisfaire sa luxure.

Le forfait lui-même est perpétré en deux étapes. L'adultère est consommé, même si le conteur reste dans la périphrase et l'euphémisme ; sa réalité ne fait plus aucun doute quand les louveteaux dénoncent les exactions du goupil à leur père. La scène pourrait s'arrêter là, car le *casus belli* est établi, l'honneur du connétable est bafoué sous les yeux de

1. La figure du jaloux grotesque, justement châtié, traverse la littérature courtoise : un texte de Raimon Vidal, *Castia Gilos*, en constitue la référence privilégiée, avec le roman de *Filamenca*. Dans le discours d'Ami du *Roman de la Rose* apparaît un véritable forcené, à qui la jalousie fait perdre toute mesure, et dont la suspicion se transforme en paranoïa.

ses enfants. Un dérapage se produit alors, et Renart, poussé, malgré sa peur, par une impulsion irrésistible, se livre à une double agression : le compissage des louveteaux et le vandalisme. Le jeu de l'anthropomorphisme est brutalement interrompu ; on tombe dans le registre de l'animalité la plus crue : l'acte est lourd de sens, car on y voit à la fois le comportement habituel du canidé qui marque son territoire et démontre sa supériorité par l'émission d'urine, mais aussi le degré suprême de l'insulte et de l'outrage. L'opprobre est ainsi jeté sur le lignage, qui porte une marque indélébile d'infamie. Quant au saccage du garde-manger, il correspond aux déprédations — destruction des maisons et des récoltes — que l'on pratique généralement dans la guerre féodale. Mais Renart ne s'en tient pas là : la cruauté qu'il manifeste envers les louveteaux, qui sont en outre jetés hors de leur lit, battus et foulés aux pieds, est tout à fait gratuite : défi au loup, défolement, punition de l'imprudence d'Hersent ? En tout cas, le récit met en scène le triomphe cynique, et une forme particulièrement rude du « gab ».

Il s'agit bien, là, de la « grant fornication » qui est à l'origine du procès de Renart dans la branche Ia, puisque le loup s'y plaint de l'« avoutire », c'est-à-dire de l'adultère, et du traitement infligé à ses fils¹. Le retour d'Isengrin déclenche la scène de ménage. Malgré les interdictions de la mère, qui donne ainsi toute la mesure de sa duplicité, les fils se révoltent, exigeant la vengeance de leur honneur et la réparation du préjudice. La dénonciation des faits est subtilement agencée : des sévices qu'ils ont eu à souffrir dans leur chair, on passe aux insultes essuyées, qui ne peuvent laisser le loup indifférent, puisque ses fils sont appelés bâtards, et on termine sur le point le plus douloureux, celui-là même qui répond aux fantasmes du jaloux : le cocufiage.

Par les hurlements, les grossières injures d'Isengrin, et la rouerie avec laquelle Hersent se fait passer pour une innocente victime, la scène est digne du fabliau. L'impulsivité, la colère et la violence incontrôlée font partie du personnage du loup ; le vocabulaire ordurier est son moyen de communication favori avec sa femme². En contraste, l'habileté d'Hersent à récupérer la mise et à désarmer l'agressivité du loup est tout aussi constante dans le corpus : la proposition de l'« escondit », l'acte solennel de disculpation, alors même que la faute est avérée, fait penser à l'attitude d'Yseut vis-à-vis de Marc ; elle aussi est prête à n'importe quel serment et à toutes les ruses et jeux sur les mots pour protéger son adultère.

Puis l'harmonie est retrouvée : c'est le ressentiment contre Renart qui fait maintenant l'unanimité et fournit le prétexte à une nouvelle « aventure³ » dont le bénéficiaire est, cette fois, le couple des loups. Ce prolongement *a priori* inutile du récit confirme le discrédit de la figure d'Isengrin, l'infériorité systématique de la force brutale et stupide. Il s'agit essentiellement d'une répétition de l'adultère sous une forme plus rude et d'une aggravation de la honte du loup, puisque le viol a lieu sous ses yeux, sans qu'il puisse intervenir : crédulité et incapacité de se défier même des mensonges les plus énormes, ou bêtise incurable ? Le loup endosse là un personnage qu'il ne quittera que rarement.

1. Voir la branche Ia, v. 8, v. 30 et v. 37.

2. Voir dans la branche Va, lorsqu'il croit découvrir Renart et Hersent dans le puits, et qu'il agonise sa propre ombre d'insultes.

3. V. 349.

La séquence du viol joue à la fois sur les équivoques de l'anthropomorphisme — l'étroit mélange entre les règnes humain et animal — et sur la transgression linguistique. La bestialité de la scène n'est pas seulement métaphorique : l'accouplement entre animaux, dont la description particulièrement crue est justifiée par le registre, donne tout son sens à l'acte de violence sexuelle qu'il symbolise dans le monde des hommes. L'ambiguïté commence avec l'indication du lieu de l'action : à la fois « castel » et « fosse » ; le nom de « Valcrues » lui-même peut renvoyer à deux univers parallèles, celui d'un vallon où se situerait le manoir du goupil, et celui du creux qu'est en fait sa demeure. Cette façon de présenter le repaire du goupil n'est pas totalement originale à la branche IX, mais c'est l'un des moments dans le *Roman de Renart*, avec la scène de la cuisson des anguilles de la branche X, où la topographie réelle est le mieux exploitée.

En effet, la matérialité concrète de la situation n'est jamais oubliée : la louve trop corpulente s'est précipitée dans l'ouverture de la tanière du renard, et elle y reste bloquée. Quant à Renart, il profite sans hésiter de l'occasion : « quand il vit qu'elle était coincée, il ne voulut pour rien au monde renoncer...¹ » Faut-il y voir une preuve de la luxure du « lecheor », de l'amateur de bonne chère et de plaisirs en tout genre, ou une forme de vengeance contre la duplicité d'Hersent, d'abord son « amie », et maintenant associée à l'expédition punitive d'Isengrin pour se laver de tout soupçon ?

Les détails les plus réalistes (la queue de la louve relevée et rabattue sur son dos, la position *more ferarum...*) coexistent avec des éléments qui, s'ils ne sont pas empruntés au roman courtois, ne dépareraient pas une évocation discrète de la sexualité humaine (« a lui gesir » : « coucher avec elle » ; « faire de lui son plaisir »). La transposition devient franchement comique avec le mot « nocēs² » pour désigner les ébats que vient interrompre l'arrivée inopinée du loup. L'évocation sans détours de l'anatomie et des gestes — particulièrement dans le récit des efforts désespérés que déploie Hersent pour protéger sa vertu, et de la méthode utilisée par Renart pour parvenir à ses fins —, l'exhibition volontaire, le gros plan délibéré, relèvent d'une rhétorique de la provocation et de la jubilation, celle des « paroles grasses », que le *Roman de Renart* partage parfois avec les fabliaux et la farce. L'usage qu'en fait le conteur reste cependant plus discret que dans la branche III³.

Le fripon triomphe sur tous les plans : Isengrin est non seulement cocu et humilié, il doit encore subir l'affront d'un viol accompli devant lui, mais que le goupil réussit à faire passer pour une opération charitable destinée à délivrer Hersent... Malgré son incrédulité affichée devant les mensonges éhontés de Renart, il est réduit au rôle de spectateur passif et furieux, dont on a du mal à comprendre l'inaction. Renart, après les déconvenues subies, retrouve ainsi sa stature : celle du manipulateur des apparences, du vaurien sans foi ni loi, mais qui suscite l'admiration par son talent à faire toujours triompher l'intelligence et vaincre la force brute.

1. V. 393-394.

2. V. 430.

3. Pour une analyse de l'obscénité dans le *Roman de Renart*, voir la Notice de la branche III, p. 994.

Si l'on se réfère à l'ensemble constitué par les aventures de Chantecler, Mésange, Tibert et Tiécelin, cette conclusion de la branche IX est une sorte de réhabilitation du personnage de Renart et des pouvoirs de sa ruse, après une série d'échecs qui prouvent que lui aussi est faillible. Il n'y a pas beaucoup d'exemples de branches qui se terminent sur une déconvenue définitive du goupil. L'argument est-il suffisant pour en déduire qu'une coupure après la rencontre, ou les rencontres, avec Tibert, ne peut être qu'une intervention de remanieur ?

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

- BENNET (P.-E.), « Le Goupil, le Corbeau et les Structures de maître Pierre Pathelin », *PMLA*, LXXXI, 1966, p. 334-341.
 JOHNSTON (R.-C.), « Renart et Tiécelin and its Source », *Modern Language Review*, LVII, 1962, p. 232-235.

NOTES ET VARIANTES

Page 291.

a. Ici commence le folio 68 de H - colonne a, vers 1-38 ; b, 39-79 ; c, 80-120 ; d, 121-161. L'épisode de Tiécelin se situe dans C entre l'épisode de « La Monstration des culs », notre branche XXII, et l'épisode d'« Isengrin et le prêtre Martin », notre branche XIX. Il est introduit par la rubrique : De renart si comme il conchia le corbel . ♦♦ b. s'i est refroidiez C ♦♦ c. es vers 19-20 sont intervertis dans C.

1. L'expression appartient au vocabulaire épique : le même décalage plaisant entre le registre lexical et la situation (un corbeau, des fromages) se trouve dans la branche Va à propos de Renart qui entreprend d'« attaquer » une basse-cour d'abbaye, v. 86 (*Tous abrivés de faire assaut*).

Page 292.

a. le H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. que il l'esmie C ♦♦ c. rolla H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. Croler la teste est une expression habituelle, tandis que roler signifie « fourbir ». ♦♦ d. estoit [premiers exponctue] deviez H

1. Le mot « vassal » (v. 34) désigne une situation hiérarchique de dépendance (institution féodale), ou la jeunesse, et plus généralement la vaillance ; le terme est donc ici plutôt laudatif. Les connotations de « dépendance » et « jeunesse » peuvent cependant être utilisées en mauvaise part, comme dans les invectives de la vieille. Le mot, en effet, s'est banalisé comme apostrophe quelque peu méprisante, et on le rencontre fréquemment, par exemple chez Chrétien de Troyes, dans la bouche d'un chevalier ennemi s'adressant au héros.

2. L'expression est difficile à comprendre : elle correspond au proverbe, modifié, du vers 42 (*La male garde paist le leu*, expliqué par Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923 : la mauvaise surveillance du troupeau profite au loup) ; on peut néanmoins don-

ner un sens — peu satisfaisant — à cette leçon, partagée par B, C, H, K, L et M : le troupeau mal surveillé divague et ménage le pré du propriétaire en se nourrissant chez autrui.

3. La leçon *jone* de H (cf. *june* de L) correspond à « jaune » dans la plupart des manuscrits : l'association à l'adjectif « tendre » peut justifier une traduction par « la partie la plus jeune et la plus tendre », « jeune » correspondant à « frais », « crémeux », tandis que « jaune » renvoie plutôt au fromage sec, ou très fait. La leçon de H est parfaitement acceptable.

Page 293.

a. Qui n'en avoit son per en france B, C ♦♦ b. Vers 90 dans C : Si l'a derechief entrepris . ♦♦ c. Ains ne solt H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. L'expression « si vous évitiez de manger des noix » suppose que les noix sont considérées comme nocives pour les cordes vocales. Nous n'avons pas trouvé trace de cette croyance, sur laquelle les commentateurs restent discrets.

Page 294.

a. puet tenir [r. 123] / Tiecelin n'ose pres avenir / Il va tirant le cul ariere / Molt douteque renart nel fiere / Renart le voit acoharder / Sel commence a aseürer / Par dieu C ♦♦ b. desvoia C ♦♦ c. Vers 142 dans C : Por ce que plorer vos veioie .

Page 295.

a. Les vers 144-153 correspondent, dans C, à treize vers : Renars un mot li respondi / Alez vos ent tenez vo voie / Et je remaindré en l'erboie / Molt tost avré le duel mengié / Dont forment s'aloit delectant / Molt fu iriez je vos creant / De ce qu'il li est eschapez / Et que il ne la atrapez / Puis dist en terre que il sache / Ne vit il mes si bon fromache / Bien li valut une poison / Nemplaint que la male foison / Onques sa plaie nen fu pire . ♦♦ b. Vers 155-156 dans C : Qar bien est son plet definez / Et renart est d'iluc tornez . Les vers 155 à 156 sont un ajout de B, H et L. Après le vers 156, C enchaîne sur la branche XIX, « Isengrin et le prêtre Martin », avec la rubrique : C'est du prestre martin , et reprend au vers 157 pour lequel il donne : Cil plet fu a tant definez . ♦♦ c. fendant [r. 159] / Entre un tertre et un pendant / S'en vet renart les saus menuz / Ses amis a bien confonduz / Car bien est des bacons delivre / Fuiant s'en vet tot a delivre / Onc C ♦♦ d. Folio 69 de H - a, vers 162-202 ; b, 203-243 ; c, 244-284 ; d, 285-325. ♦♦ e. Vers 172 dans C : S'en i avoit repoßt avoir . ♦♦ f. Vers 175 dans C : Ysengrin son bon ami .

1. Littéralement : « lui apporte l'équivalent d'un breuvage », « breuvage » étant à entendre au sens de « quelque chose qui est vite avalé ».

2. C'est la première fois, depuis le début de cette branche, que le goupil a sujet de se réjouir, après trois échecs successifs ; l'épisode de Tiecelin est une répétition de celui de Chantecler (le chant et la vanité du volatile, branche VIIa, v. 304 et suiv.), auquel se mêlent des éléments de la prudence de Mésange (branche VIIa, v. 461 et suiv.). Le commentaire final du narrateur — qui pourrait aussi bien être un monologue intérieur de Renart, rapporté — relève du stéréotype (conclusion de l'aventure), tant il semble inadéquat aux circonstances.

3. Voir Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971), qui rapproche le verbe *s'esgaier* du latin *aequaliare* (niveler / disperser) et du moderne « s'égailler » (se disperser, en parlant d'un troupeau) ; on peut comprendre ici que le goupil s'écarte du chemin sans s'en rendre compte.

4. C'est maintenant que le programme du prologue de notre branche IX (v. 10 et suiv.) est respecté ; les épisodes précédents n'entrent pas dans les causes de l'hostilité traditionnelle entre le loup et le renard ; Isengrin n'y est cité qu'une seule fois, lorsque Renart propose une alliance à Tibert (branche VIIa, v. 694 et suiv.).

5. Ce passage est un bel exemple de glissements permanents entre l'anthropomorphisme et le zoomorphisme : un orifice dans le rocher, caché par les broussailles, comme la tanière d'un loup ; il suffit de franchir l'ouverture pour se trouver dans un château, avec salle d'apparat (*la sale*), mais on y découvre une louve qui allaite ses petits ; l'image de l'animal couché et entouré de sa progéniture disparaît aussitôt pour laisser fugitivement la place à celle d'une femme avec sa coiffe. Ce détail est plaisant, puisqu'il affuble la louve de la tenue habituelle des accouchées. Entre-temps, le trou est devenu un *uis*, une porte que l'on peut ouvrir et derrière laquelle on se dissimule.

Page 296.

a. *Vers 187-188 dans C* : Muciez estoit derrier la porte / Et hersent qui mout s'en conforte . ♦♦ b. Que laiens ne veoit l'en goute C ♦♦ c. rapele B, C, Mar. ♦♦ d. Je ne sau H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Ne puert muer ne li responde B, C, Mar.

1. Il est rare que le *Roman de Renart* exprime aussi clairement la valeur péjorative de la couleur rousse ; d'habitude, le pelage roux est signe de reconnaissance (pour Chantecler, Tibert) ; un syntagme fréquent, dans lequel cette valeur est implicite, est l'expression *li phant rous*. Le roux est ainsi attribué à Judas, Hérode et à l'Antéchrist. Voir l'étude de J. Grisward sur Ernaut le Roux (*Archéologie de l'épopée médiévale*, Payot, 1981, p. 253 et suiv.) et l'article de R. Bellon, « Renart li rous : remarques sur un point de l'onomaistique renardienne », *Les Couleurs au Moyen Âge, Senefiance* 24, 1988, p. 15-28.

Page 297.

a. pas ubele H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. *Vers 238 dans C* : Onques n'i pensai vilanie . ♦♦ c. *Vers 250-252 dans C* : Et renart s'en ist de la tor / Qui crient que ysengrin ne viengne / Et mout doute qu'il n'i sorviengne .

Page 298.

a. *Vers 262 dans C* : Ses clainme avoestre et tilaîtres . ♦♦ b. *Vers 268 dans C* : Dame hersent lor vint devant . ♦♦ c. H donne Cui que nous corrigeons d'après C qui donne pour ce vers : Coi deable nos celerons . ♦♦ d. qu' manque dans H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Laidengies vous a H ; nous corrigeons pour rétablir la cohérence avec ce qui précède. *Vers 278 dans B, C et Mar.* : Et nostre pere deceu . ♦♦ f. *Vers 290 dans B, C et Mar.* : Qui soz la roche est entesnie .

1. Il peut s'agir de viande séchée ou de viande salée, qui sont les deux principaux moyens de conservation de l'époque. Renart, après avoir cédé aux avances d'Hersent — il est donc innocent de l'accusation d'adultère —, se livre à des actes de saccage et d'humiliation contre les biens et la descendance du loup ; sans doute est-ce là le « péché » évoqué au vers 167. La scène de la séduction d'Hersent brouille subtilement les

responsabilités : non sans malice, la louve s'autorise des soupçons non fondés de son mari pour passer à l'acte. Alibi commode ? La louve renvoie à la *lupa* des Latins, la courtisane (cf. « lupanar »), et incarne la lubricité. L'attitude craintive de Renart empêche cependant de considérer qu'il y ait eu auparavant des relations adultères entre compère et comère. Au reste, le grand perdant est Isengrin, toujours coupable de ses infortunes.

2. Le terme *coïstron* (v. 262, avec la graphie *quatrez*, dont les autres graphies sont *coïstre*, *quïstron*, *quïstre*, *questre*, *quastre*) désigne le marmiton et le bâtarde.

Page 299.

a. Les vers 316 à 473 manquent dans C. C'est M qui derient, pour tout ce passage, notre manuscrit de contrôle. ♦♦ b. Folio 70 de H - a, vers 326-366 ; b, 367-407 ; c, 408-448 ; d, 449-528.

1. Littéralement : « vous montez sur les arçons » ; le terme de *puant* n'est pas une injure gratuite ; dans les traités cynégétiques, le renard fait partie de la catégorie des « bestes puantes » avec le sanglier, l'ours, le loup et la loutre. Le passage du « tu » au « vous » est un effet fréquent dans les invectives, que nous ne pouvons rendre en français moderne, car il est dépourvu de toute valeur stylistique.

Page 300.

a. Vers 335 dans M : De ce que vodriez deviser . ♦♦ b. Vers 341 dans M : Renart s'ele le puet veoir . ♦♦ c. Sovent ainz que la guere parte M ♦♦ d. li semaine H ; nous corrigeons d'après M et les autres manuscrits. ♦♦ e. un essart delez un clos B, M ♦♦ f. amoie H ; nous corrigeons d'après M et les autres manuscrits. ♦♦ g. Mes ne se puent avancier M

1. Tilander propose « mis en tas » pour *trait en voie*, leçon de A.

Page 301.

a. Vers 378 dans M : De ce fu renart correciez . ♦♦ b. Jusqu'à l'entree d'un val crues B, M ♦♦ c. Il vit qu'il n'avoit de lui garde M ♦♦ d. Se feri dedenz la tesniere B, M, Mar. ♦♦ e. estoupe H ; nous corrigeons d'après M et les autres manuscrits. ♦♦ f. se ieus H ; nous corrigeons d'après M et les autres manuscrits.

Page 302.

a. force soit [v. 414] / Renart se test a cui est bel / De ce qu'il li fet le cenbel / Si bien la paie et tel li done / Que toute M ♦♦ b. Que ja ne me priseriez M ♦♦ c. Vers 424 dans M : Se jel fis encor le ferai . ♦♦ d. Par les sainz dieu M ♦♦ e. Vers 442 dans M : De cest pertuis et a oster .

1. C'est évidemment dans cette scène de viol que se joue ce qui sera désormais le *casus belli* par excellence, cette humiliation définitive du loup, constamment évoquée dans d'autres branches. Notons que le conteur, une fois de plus, laisse entendre, par la formule du vers 414, que la victime est consentante.

2. C'est une variante du « gab », vantardise et raillerie cynique du vainqueur qui ajoute l'humiliation verbale au méfait.

Page 303.

a. Vers 454-455 dans M: Por noient vos en covrez / Ne controverez ja mençoenge . ♦♦ b. savez qu'en engin et art / Si vaut a chose mainbornir M ♦♦ c. À partir du vers 474, le manuscrit de contrôle redierent C. ♦♦ d. est de lonc auques graindre C

Page 304.

a. Vers 492 dans C: Si voit renart qu'esprent et art . ♦♦ b. De tel vertu a soi C ♦♦ c. Il voit qu'ele est en la chariere / Si s'est un petit C ♦♦ d. Vers 517-519 dans C: Vint a hersent si la soufache / Et quant il la trouve un poi lasche / Enpaint et tire et sache et boute C ♦♦ e. Après le vers 522, B et C ajoutent: Que merci dieu bien s'est tenue / Tant que hersent est fors issue .

Page 305.

a. Les vers 527-528 sont absents de C. Après le vers 526, C enchaîne sur un passage qui figure dans notre branche Vc (r. 947-988).

Branche X

RENART ET LES ANGUILES

(Martin III, Roques XII, FHS II, III, IV)

NOTICE

Cette branche de 500 vers est un récit allègrement mené, sans temps morts, qui enchaîne trois épisodes parfaitement liés, dont la pêche et le poisson constituent l'unité thématique. Renart y tire en permanence son épingle du jeu et trompe tout son monde, autant les hommes, marchands de poisson qu'il dépouille d'une partie de leur chargement, que les bêtes, en l'occurrence son rival habituel Isengrin. Les péripéties se succèdent de manière linéaire et s'enchaînent naturellement, selon un principe de gradation dans l'habileté, le sadisme du goupil et le martyre du loup, d'abord ébouillanté puis gelé, avant qu'il n'échappe de justesse aux mâins en abandonnant un morceau de sa queue.

La composition de ce récit fait appel au schéma fréquent dans le *Roman de Renart*: deux aventures consécutives, la première dans le monde des hommes, généralement la quête de nourriture, puis la capture de proies; la seconde, plus développée, dans le monde animal, mettant le goupil aux prises avec ses « compères », le plus souvent le loup, les hommes réapparaissant à la fin, avec les chiens, pour faire subir un triste sort au partenaire de Renart¹.

Le triptyque est équilibré: une scène centrale, un peu plus étendue², est encadrée par deux séquences symétriques, qui montrent deux manières

1. Nous retrouvons là le plan des branches III, XI, XVII, et surtout le canevas de la branche du « Puits », avec laquelle d'autres parallèles seront possibles, dans le traitement du thème de la parodie religieuse.

2. 221 vers pour la scène centrale contre respectivement 147 et 144 vers.

bien différentes d'obtenir du poisson et qui illustrent chacune la « nature » de son protagoniste, l'astuce de Renart qui lui permet de profiter de la cupidité d'autrui, la sottise incorrigible d'Isengrin, victime de sa propre gloutonnerie. Le noyau est constitué par la scène du dialogue à la porte du « château » de la famille Renart, où le loup tente désespérément d'entrer pour partager le festin. Par la magie des paroles de Renart, la tanière se transforme en abbaye richement pourvue, et Isengrin est prêt à endurer tous les sévices pour s'y faire moine...

La branche abonde en passages cocasses, en véritables tableaux susceptibles d'inspirer les illustrateurs de manuscrits : le renard couché devant la charrette des poissonniers, le renard se gobergeant sur la charrette, le saut depuis le véhicule avec le collier d'anguilles, la famille des renards confectionnant des brochettes avec des baguettes de noisetier, le loup ébouillanté à travers le trou de la porte, ou coincé par les glaces¹. La jubilation du conteur transparaît à chaque instant, et l'on chercherait en vain chez lui une nuance de pitié pour les infortunes d'Isengrin. Sa verve éclate jusque dans les détails : le marchand qui aperçoit le premier le faux cadavre interpelle son compagnon d'un retentissant « fils a putain² » ; pour accroître l'enthousiasme du candidat aux Ordres, Renart lui fait goûter un tronçon d'anguille, évoqué avec une complaisance gourmande, « rôti sur les braises, si bien cuit qu'il tombe tout en miettes³ ».

Le narrateur intervient régulièrement, mais discrètement, pour souligner les effets, faire ressortir la ruse du goupil ou l'imprudence des charretiers, résumer de manière elliptique l'orgie de poissons à laquelle se livre Renart, faire partager la résignation et l'impatience d'Isengrin, renouveler l'attention avant une nouvelle péripétie, commenter la cruauté de Renart ou marquer le passage au style hyperbolique de l'épopée⁴.

La branche X ne comporte ni prologue ni épilogue. L'entrée en matière se fait directement avec les prémisses de l'aventure : la triste situation que l'arrivée de l'hiver cause dans la maison de Renart. Elle s'achève comme souvent par le ressentiment d'Isengrin, résumé ici en trois vers à valeur de bilan : le loup s'arrête dans sa fuite et jure qu'il se vengera. L'indication de la saison est un motif liminaire parfois utilisé par le *Roman de Renart* : sous la forme de la « reverdie », de l'ouverture printanière, neutre dans la branche Ia ou euphorique dans la branche XVIII, mais aussi, de façon contrastée, associée au manque de victuailles dans la branche XIII et XVII ; la variante proposée ici est le déclin de la belle saison, le retour de l'hiver générateur d'inquiétudes et de privations. L'indication initiale, qui relève du *topos* formel, n'est pas incompatible avec un certain souci de vraisemblance. En effet, le vers 379 place la pêche dans l'étang gelé « un peu avant Noël » et situe l'aventure sans ambiguïté au début de l'hiver.

La faim est le mobile par excellence qui pousse Renart hors de chez lui. Le texte donne à ce thème, si souvent traité dans le corpus⁵ et si

1. Respectivement v. 43-49 ; v. 85-101 ; v. 109-112 ; v. 169-176 ; v. 339-347 ; v. 411-420.

2. V. 59.

3. V. 282-283.

4. Respectivement v. 44 et v. 50 ; v. 68 ; v. 94 ; v. 272 ; v. 335 ; v. 345.

5. Voir le début des branches Va, VI, VIIb, XIII, XV, XVII.

révéléateur des angoisses de l'époque, une tournure résolument anthropomorphique : Renart ne peut honorer ses dettes, il n'a « que vendre ni acheter ». Le ton est donné pour une branche qui joue du début à la fin avec la transposition de réalités humaines (la famille, la cuisine, les ordres religieux) dans le monde animal. Ce n'est qu'avec la description des attitudes typiques du goupil dans sa chasse que l'on est ramené à la caractéristique originelle de Renart : il s'accroupit, tourne la tête en tous sens. La quête de l'affamé, son trajet à travers un marais, entre bois et rivière, n'a aucune incidence réaliste ; il s'agit d'une séquence d'attente, vide, livrée au hasard de l'« aventure ».

L'« aventure » n'est pas ici la découverte d'une riche ferme où le goupil, selon sa « nature », pourra se livrer au pillage du poulailler, mais l'arrivée providentielle des marchands de poisson, signalée par la formule-type « atant evous » (« voici que surgit »). L'intérêt du renard pour des poissons, harengs, anguilles ou lamproies, est sans doute à mettre au crédit de l'anthropomorphisation délibérée plutôt qu'à celui d'une observation juste du monde animal, encore qu'il n'y ait là aucune invraisemblance¹. La ruse du goupil s'inspire directement de la tradition des Bestiaires. L'image de l'animal couché à terre, la langue tirée, retenant son souffle, pour attirer l'oiseau trop curieux ou charognard, est célèbre².

Si Renart réussit à tromper son monde, c'est d'abord parce qu'il sait exploiter les faiblesses cachées de chacun : la vanité du coq, la voracité d'Isengrin, la cupidité des hommes, qui leur font oublier la plus élémentaire prudence. Lorsqu'ils lui pincement le dos et la gorge, est-ce pour s'assurer qu'il est bien mort, ou pour palper et évaluer le pelage ? Les marchands ne se posent pas de questions sur ce cadavre étendu en plein milieu du chemin, ils ne voient que l'occasion d'un profit supplémentaire et discutent déjà du prix qu'ils tireront de cette peau : quatre ou cinq sols ? Les deux prêtres de la branche VIII ne réagissent pas autrement en apercevant Tibert et en se disputant les parts de sa fourrure³. Mais l'adage « Il y a loin de la coupe aux lèvres⁴ » est l'un des constats les mieux illustrés par le *Roman de Renart* : les calculs, les projets, les rêves de richesse ne sont qu'illusion vite dissipée, pour ceux qui oublient que la roue de Fortune tourne vite, comme le rappelle le prologue morose de la branche III.

Les marchands en sont quittes pour un panier de harengs et un chapelot d'anguilles : au lieu du bénéfice matériel inespéré, une perte matérielle supportable. Il ne leur reste plus qu'à tirer les leçons de l'expérience, à faire le bilan : imprudence, présomption (« outrage »), folie⁵, sont une

1. Le poisson ne fait pas partie du menu habituel du *Vulpes vulpes*, pour lequel les ouvrages de référence citent rats, souris, lapins, hérissons, écureuils, poules, grenouilles, escargots, sauterelles, œufs, fruits. Cependant, les canidés sauvages ne refusent pas les poissons, qu'ils peuvent rencontrer à l'état de charogne (voir M. Burton, *Tous les mammifères d'Europe*, Bruxelles, Elzevier Sequoia, 1976, p. 134. Chr. Kempf, G. Baumgart et al. signalent le poisson parmi les restes alimentaires trouvés devant un terrier, dans *Mammifères d'Alsace*, Les Guides Gesta, 1980, p. 203).

2. On la trouve notamment dans Guillaume le Clerc, *Le Bestiaire*, Leipzig, éd. Reinsch, 1892 ; ou dans *Le Traité de chasse* d'Henri de Ferrières, *Les Livres du Roy Modus et de la Royné Ratio*. Pour plus de détails, voir n. 3, p. 308.

3. Voir la branche VIII, v. 11 et suiv.

4. V. 84.

5. Respectivement v. 128 et 129.

fois de plus les maîtres mots d'une philosophie pratique qui traverse tout le corpus. « Croire Renart », se fier aux apparences, baisser la garde, ne peut conduire qu'à des déconvenues dans un monde où rien ne semble jamais sûr ni définitif. Qu'y a-t-il à apprendre d'une telle mésaventure ? À ne pas s'y laisser reprendre... L'unique enseignement que les victimes de Renart peuvent retenir de leur confrontation avec le goupil est de ne pas commettre deux fois la même erreur, et d'adopter à l'avenir une règle de vigilance constante, qui n'est pas sans rapport avec celle que l'on prêche au chrétien, toujours exposé aux ruses et embûches du démon. La méfiance, celle qui sauve Frobert dans la branche Vb et Mésange dans la branche VIIa, est le seul garde-fou dans un univers où même le fort n'est pas à l'abri, comme le montrera le sort du loup.

La poursuite du goupil emportant sa proie et ponctuant sa fuite d'un « gab », est une scène obligée : le paysan tente de récupérer le larcin¹, lance ses chiens, mais n'arrive pas à rattraper le fripon. Il en va de même pour les marchands, qui abandonnent rapidement la partie. C'est dans ces situations que Renart se voit affublé soudain d'un cheval dont il n'a jamais été question auparavant. La formule « car son cheval est trop rapide² » semble une expression stéréotypée, imposée par les circonstances et vidée de son sens concret ; pourtant, elle fait surgir de façon éphémère l'image d'un cavalier cocasse, d'un renard juché sur une monture, avec des anguilles autour du cou... Bref instant d'anthropomorphisation, qui prépare ici le retour de Renart à son domicile et la scène touchante de l'accueil familial, et dont l'effet est rapidement contrecarré par une évocation des sauts et gambades du goupil.

Il n'est pas question ici de tanière, de fosse dans laquelle on peut tomber, comme celle où la louve a mis bas³. Renart s'en revient à son « castel », lequel est pourvu d'une porte et d'une tour. Comme le chasseur au retour de son expédition, il est attendu par sa « maisnie », sa femme et ses deux fils, qui non seulement sont nommés, mais pourvus de qualités humaines et d'une vie affective. Pour la renarde, l'appellation « dame⁴ » correspond à un statut de châtelaine, dotée des vertus habituellement évoquées dans les romans pour les femmes et jeunes filles aimées des chevaliers : la courtoisie et la « franchise », noblesse de race et de cœur⁵. Les fils de Renart apparaissent dans trois types de circonstances : pour dramatiser le tableau de la famille, comme au début de la branche XVI ; pour défendre leur père ou l'assister, comme dans la branche Ib, ou comme ici et dans la branche Ia, pour donner une touche plus émouvante à l'accueil du goupil de retour chez lui⁶. L'imitation des

1. Voir la branche VIIa avec Chantecler, v. 400 et suiv., et la branche XIII, v. 290 et suiv.

2. V. 143.

3. Voir la branche IX, v. 160 et suiv.

4. Voir v. 153 et v. 154 (« Madame »).

5. L'allusion « courtoise » à Hermeline figure aussi dans la branche Va quand Renart croit la voir au fond du puits ; le narrateur parle alors d'« amor fine » entre les époux. Cette transposition plaisante des valeurs de la *fin amor* dans le monde animal n'est cependant pas la règle dans le *Roman de Renart*, où la satire antiféministe n'épargne pas Hermeline ; voir en particulier la branche Ic et l'épisode de Poncet.

6. Dans la branche Ia, v. 1630 et suiv., Renart est pourvu de trois fils, Percehaie, Malebranche et Renardeau, qui l'accueillent avec leur mère et le soignent après qu'il a réussi à échapper à la corde.

rituels sociaux est poussée fort loin : on « torche les jambes » du maître des lieux et l'on s'active autour des anguilles, prestement accommodées. La cuisine de la famille Renart complète cet exercice de mélange des règnes, une sorte d'extrême, dans la mesure où le fait de cuire et de préparer les aliments définit, avec le vêtement et la parole, l'humanité¹. Le jeu n'est pas tout à fait gratuit : l'eff et comique se double d'un intérêt narratif ; c'est le fumet des brochettes en train de griller qui attire Isengrin vers le cadre de ses futurs déboires.

Comme dans la branche du « Puits », où il arrive sur les lieux d'une façon tout aussi providentielle², le loup n'est pas mieux loti, au départ, que le renard : il cherche vainement sa pitance et la faim le met au supplice. Le reste du récit nous le présente tel qu'en lui-même : une combinaison unique de voracité et de bêtise ; à partir du moment où il a senti le parfum annonciateur de bonne chère, il n'a plus qu'une seule obsession : entrer et participer aux agapes. Le besoin et la gloutonnerie légendaire du loup expliquent son aveuglement. Il est désormais un jouet à la merci de Renart qui, avec virtuosité, attise d'une part sa convoitise et, de l'autre, remet toujours à plus tard la satisfaction, selon une technique utilisée avec plus d'habileté encore dans la branche du « Puits », lorsqu'il s'agit de faire patienter le loup qui ne demande qu'à descendre au fond. L'enjeu est moins important ici, et ce n'est pas pour se sortir d'un mauvais pas que Renart s'amuse aux dépens de son partenaire : le plaisir sadique de la manipulation, de l'humiliation et de la souffrance infligée semble être le seul mobile.

Un dialogue cocasse s'engage à la fenêtre puis à la porte du « castel ». La scène de reconnaissance est un moment de farce typique, dont le théâtre saura faire usage³ : à la question sur l'identité de l'arrivant, Isengrin donne la réponse stupide attendue (« c'est moi »), qui permet un enchaînement ironique (« nous avons cru qu'il s'agissait d'un voleur »). Insensiblement, le piège se met en place : par la magie du discours, la tanière, après avoir été château, se transforme en abbaye où les moines font ripaille, mais qui, comme le loup ne tardera pas à le comprendre, comporte de redoutables épreuves d'admission. La formule latine écorchée par Isengrin (« *nomini dame*⁴ » au lieu de *in nomine domini*) montre qu'il a déjà mordu à l'hameçon, dans sa hâte de pénétrer en un endroit où l'on se remplit la panse.

Renart connaît l'art de jouer avec le désir d'autrui : il faut, en effet, grader astucieusement l'envie, l'attente et les mauvais traitements qu'il veut faire subir en profitant de la situation. Le refus opposé aux premières demandes, pressantes, s'accompagne d'une évocation troublante des plaisirs gastronomiques dont l'affamé est exclu. Mais le discours seul ne suffit pas à faire accepter les outrages que Renart s'apprête à faire subir : le sacrifice d'un tronçon d'anguille neutralise les réticences et enferme définitivement le loup dans le piège⁵. Désormais, Isengrin est

1. Voir dans la branche Va le passage où Renart, ayant capturé trois poules, en dévore deux et réserve la troisième, qu'il a l'intention de faire cuire (v. 138).

2. Voir la branche Va, v. 200 et suiv.

3. Ainsi, dans l'*École des femmes*, l'arrivée d'Arnolphe chez lui, acte I, scène II.

4. V. 240.

5. Le narrateur de la deuxième version de la branche Va attribue la même tactique à Renart, au fond du puits, quand il fait prendre la troisième poule, laissée sur la margelle, comme l'indice de l'opulence du paradis qu'il est en train de décrire.

prêt à tout, même une fois échaudé, pour entrer dans un couvent si plaisant et pour satisfaire une gourmandise que le goupil a su rendre irrésistible.

Pour donner quelque vraisemblance à la situation, Renart prétend s'être fait moine, mais à la différence de la branche IV, où il se déguise en pèlerin, il s'en tient ici au pur jeu verbal : l'ordre et son mode de vie peu ascétique n'ont pas plus de réalité que le paradis, lui aussi lieu de franche lippée, inventé au fond du puits. Les similitudes avec la branche Va ne s'arrêtent pas là : on y retrouve, en écho, une satire légère de la vie monastique ; à la grasse abbaye de « blancs moines », c'est-à-dire de Cisterciens, supposés vivre dans le dénuement, répond ici l'ordre, proche, de Tiron, qui existe réellement et qui est présenté comme un véritable Pays de cocagne. Sans doute y a-t-il quelque malice dans les réponses de Renart, quand il annonce que ce n'est pas de la viande, mais du poisson que l'on déguste : le poisson est la nourriture des jours maigres et, probablement dans un esprit de renoncement, la règle interdit la consommation de viande...

Ce tableau de l'existence des moines est loin de la férocity avec laquelle la branche III dépeint les mœurs du couvent, lieu d'orgie permanente¹. La vocation du loup est du même acabit que celle qui pousse l'âne Bernard à suivre Renart dans son pèlerinage : les animaux ne sont peut-être pas les seuls à mêler aux choix spirituels des motivations profanes et un intérêt matériel bien compris. Comme souvent, le maître de la parole se laisse emporter par sa verve : l'avenir d'Isengrin s'annonce brillant, et aux rêves de ripaille s'ajoute l'ambition ; une fois admis, le loup ne tardera pas à être abbé ! Malgré l'énormité de la plaisanterie, qui suscite un moment d'incrédulité², il donne dans le panneau, tant il est vrai que la seule chose qui puisse l'intéresser, même dans la dignité d'abbé, est la possibilité de manger du poisson à satiété.

Mais l'escalade dans la fantaisie cesse brutalement avec les sévices que le goupil fait subir à Isengrin : la tonsure consiste à lui ébouillanter la tête, à travers un orifice de la tanière, comme à un porc que l'on vient de tuer. Pourtant, le traitement, dont les résultats sont longuement commentés, ne suffit pas à calmer le désir du loup d'entrer dans les ordres. Cette obstination et ce masochisme sont nécessaires à la suite du récit. L'épisode du « moniage Isengrin » est largement développé dans l'*Ysengrimus*³ ; dans cette œuvre savante, facétie de moine, le loup séjourne réellement dans le couvent, après s'y être laissé entraîner par Renart, qui prétend y mener une vie de plaisirs. L'*Ysengrimus* se déroule en grande partie dans l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-au-Mont-Blandin à Gand. Dans le texte latin, la satire monastique est plus nette, à l'usage des moines eux-mêmes. Isengrin y incarne la sottise, la brutalité et la gloutonnerie ; sa conduite scandaleuse finit par le faire chasser de la communauté.

L'épisode de la pêche à la queue figure aussi dans l'*Ysengrimus*, où il est longuement amplifié et constitue une aventure autonome⁴. L'histoire est

1. Voir la branche III, v. 358 et suiv.

2. V. 314.

3. Livre IV, v. 345 et suiv., après l'histoire du coq et en combinaison avec l'adultère de la louve.

4. I, v. 529-1064 ; II, v. 1-158.

sans doute d'origine folklorique : le loup et l'ours tiennent indifféremment le mauvais rôle ; le récit permet dans le deuxième cas d'expliquer l'absence de queue chez l'ours. Ce conte est bien à sa place pour terminer sur une note comique la branche X : la pêche comme épreuve initiatique ne rompt pas avec la logique d'un texte où le poisson est un leitmotiv et qui en fait la seule nourriture d'un ordre où la viande est prohibée. L'enchaînement avec la tonsure se fait sans problèmes, par gradation, car Isengrin est prêt à se soumettre à d'autres humiliations pour accéder enfin au festin.

La scène est traitée avec la cruauté inhérente au *Roman de Renart* : la pêche à l'aide d'un seau attaché à sa queue illustre l'insatiable sottise du loup¹, son imprévoyance et sa crédulité ; elle constitue une variante du piège dans lequel l'animal laisse sa patte ou un autre membre. L'expérience d'Isengrin dans les Ordres s'achève de la même manière que l'aventure du jambon dans la branche Vb. Les exécuteurs des basses œuvres sont, comme d'habitude, les chiens, en l'occurrence la meute de chasse du hobereau voisin ; mâtins et chasseurs se précipitent sur l'animal pris par la glace, mais un coup d'épée heureusement dévié le libère, au prix de son appendice caudal.

Le passage est amplement développé : expédition nocturne à l'étang ; dialogue par lequel Renart persuade Isengrin de s'équiper du seau fatal et pendant lequel les interlocuteurs se donnent du « frère » ; description complaisante de l'eau qui se fige lentement, des efforts désespérés du loup sous les yeux narquois de Renart, caché pour mieux profiter du spectacle ; lever du jour sur un paysage hivernal. Le talent du narrateur se manifeste aussi dans ce morceau de pure farce, ainsi que son sens du détail, car le trou pratiqué dans la glace et l'accessoire indispensable, le seau, apparaissent de manière tout à fait naturelle : c'est là qu'un paysan vient abreuver ses bêtes, et laisse sur place un seau. Une notation de style épique² marque la séquence stéréotypée du combat entre l'animal et ses adversaires, chiens et hommes. La branche peut s'achever sur le ressentiment aggravé d'Isengrin, berné, mutilé et bien décidé à se venger.

La branche X est un bon exemple du travail des conteurs dans le *Roman de Renart*. À l'intérieur d'un cadre parfaitement défini, celui de la « guerre » entre le goupil et le loup, il faut inventer une nouvelle péripétie, un « gabet », pour reprendre le mot utilisé dans le prologue de la branche du « Puits », qui illustrera la nature des deux animaux, la ruse de l'un et la sottise impulsivité de l'autre. L'art du narrateur est essentiellement dans la composition d'un récit homogène et linéaire, qui ménage des surprises à partir de pièces empruntées : renard simulant la mort issu du *Bestiaire*, souvenirs nombreux de l'*Ysengrimus* mais débarrassés de leur lourdeur pédante, thèmes du folklore... La touche personnelle est dans l'habileté des jointures, particulièrement sensible ici : l'idée plaisante, bien qu'à la limite de la vraisemblance, d'un Renart amateur d'anguilles grillées fait le lien entre les parties et confère à l'ensemble son unité.

ARMAND STRUBEL.

1. On notera que le narrateur du *Roman de Renart* a davantage le sens du concret que le moine Nivard, qui fait pêcher le loup avec sa seule queue, sans autre accessoire.

2. V. 488.

BIBLIOGRAPHIE

RYCHNER (J.), « La Critique textuelle de la branche III (Ma) du *Roman de Renart* et l'Édition des textes littéraires français du Moyen Âge », *Bulletin de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, XV, 1967-1968, p. 121-136.

NOTES ET VARIANTES

Page 307.

a. Ici commence le folio 71 de H - colonne b ; vers 1-38 ; c, 39-79 ; d, 80-121. C comporte une rubrique : Si comme renart manja le poisson aus charretiers . ♦♦ b. B, C et Mar. donnent descoverue . Pour la leçon de H desconneue , Tilander, « *Lexique* », donne la traduction « chose inouïe ». ♦♦ c. Vers 15-16 dans C : A tant fet et tant a alé / Qu'il entre en chemin ferré .

1. *Aloer* (v. 7) signifie littéralement : « donner en location » ; il s'agit plutôt ici d'un doublet, car le sens de « dépenser » est attesté aussi pour ce verbe.

Page 308.

a. Herens menoient H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 48 dans C : Les ieus clot et les denz rechingne . ♦♦ c. gorpilutesson C

1. La plupart des manuscrits ont *acaté* (anguilles et lamproies que les marchands ont achetées dans les villes) ; la lamproie et l'anguille, de forme proche, vivent aussi bien dans la mer qu'en eau douce. La leçon de H est parfaitement recevable, les villes étant plutôt un lieu de vente que d'approvisionnement « en gros » pour le poisson.

2. *Musant fichant* (v. 40) est glosé par G. Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971) comme « allure du renard approchant une proie », à l'instar de *cheant levant* (« Chantecler », branche VIIa, v. 70 : *chanlevant* dans H) ; le prédateur s'aplatit sans bouger, puis se relève.

3. Renart est « arrangé comme mort » (littéralement, v. 46) ; l'attitude est caractéristique de l'espèce, mais généralement l'animal se contente de s'allonger au sol et de rester parfaitement immobile pour attirer une proie. Cette ruse est citée régulièrement dans les Bestiaires, les encyclopédies et les traités de chasse comme exemple le plus significatif de la perfidie de cette figure diabolique ; voir Guillaume le Clerc, *Le Bestiaire*, Leipzig, éd. Reinsch, 1892, v. 1317 et suiv. : *Li gopiz est mult artillos ; / Quant il est alques fameillos / Et il ne set ou querre preie, / Por la feim, qui forment l'aspreie, / S'en vet a une ruge terre. / La s'envoltre e toeille e merre / Tant qu'il ressemble tot sanglent. / Puis s'en vet cocher belement / En une place descoverte, / Qui est a ces oisels aperte. / Dedens son cors retent s'aleine, / Si a la pance dure e pleine. / Li culverz, qui tant set de bule, / Met la langue hors de sa gule, / Les elz clot, des denz reschigne / Et si feitement en gigne / Les oisels, qui gesir le veient : / Car certainement mort le creient. / Donc descendent, por lui beccher. / Mes quant il les sent aprocher / Pres de ses denz e il veit aise, / Si felonement les baise, / Quant en sa gule sont enclos, / Que tot devore e*

char e os (« Le renard est fort rusé ; quand il est affamé et ne sait où trouver sa proie, à cause de la faim qui le tourmente fort, il se rend en un lieu où la terre est rouge, et là il se roule et se vautre tant et si bien qu'il semble être tout en sang. Ensuite il s'en va se coucher judicieusement en un lieu découvert, accessible aux oiseaux. Il retient son haleine, il se fait un ventre dur et bourré. Le coquin, expert en ruse, tire la langue hors de sa gueule, ferme ses yeux, fait un rictus avec ses mâchoires, et de la sorte trompe les oiseaux qui le voient étendu, et qui sont sûrs qu'il est mort. Ils descendent de leur perchoir, pour lui donner des coups de bec. Mais lorsqu'il les sent approcher de ses dents et voit qu'il en a l'occasion, il leur donne un baiser si perfide, quand il les a enfermés dans sa gueule, qu'il les dévore tout entiers, chair et os ») ; ou *Le Traité de chasse* d'Henri de Ferrières, *Les Livres du Roy Modus et de la Roïne Ratio* qui reprend, au xiv^e siècle, le même scénario : *Et pour querre sa vie fait mont de malices : il se met es places ou il soit que il a greigneur hant de corneilles et de pies, et la se couche tout plat et tret la lange et fet le mort ; et tantoist que les oisiaus le voient, il agachent et cuident que il soit mort et s'aprechent de lui pour le mengier, et quant il sont si pres que illi peut ataindre, si en prent un et l'aporte et le mengut* (éd. G. Tilander, § 79).

Page 309.

a. *Vers 68 dans C* : Il n'ont pas peor de tel oste . ♦♦ b. *Vers 70 dans C* : Li autre a dit assez plus vaut . ♦♦ c. jut as dens H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. n'a pas failli [v. 96] / Qu'il n'en traisist fors des anguilles / Renars qui solt de tantes guilles / Trois hardiaus mist entor son col / De ce ne fist il pas que fol / Son col C

1. La *gonnele* (v. 81) était une longue cotte portée par-dessus l'armure et qui descendait jusqu'à mi-jambes ; d'évidence, elle désigne ici métaphoriquement le pelage de Renart, objet de convoitise. Le jeu de mots porte habituellement sur *pelice* / *pelicon*.

2. La *favele* (v. 82) est la *fabula* du langage savant, un terme qui désigne une histoire controuvée, des inventions mensongères (et que l'on oppose à *historia*, récit véridique). Le narrateur, par une sorte de prolepse, utilise ironiquement le mot pour rappeler que les projets que font les marchands sur la peau du goupil sont une fois encore illusoires (voir le vilain de la branche XI), autre illustration de « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ».

Page 310.

a. *Le vers 114 manque dans H ; nous le rétablissons d'après C*. ♦♦ b. *noîtrez avec n exponctué et v ajouté dans H*. ♦♦ c. *Folio 72 de H - a, vers 122-162 ; b, 163-203 ; c, 204-244 ; d, 245-285*. ♦♦ d. *Vers 127 dans B, C et Mar.* : Las dist li uns con grant donmage . ♦♦ e. *Vers 140 dans B, C et Mar.* : Je sui renart qui s'en taira . ♦♦ f. *il nel bailleront mes B, C, Mar.*

1. La leçon de H, *Cils sameaus* (v. 115), est un hapax ; G. Tilander, *Lexique*, se contente de la remarque « mot obscur » ; le manuscrit A porte *Cilz tantes* (« cette petite quantité »), B, C, M et L des variantes de *hardel*, « petite corde ».

2. Littéralement : « qu'elles puissent vous faire du mal ».

3. Cette apparition inopinée et fugitive d'un cheval fait partie des

techniques analysées par G. Bianciotto dans son article « Renart et son cheval », *Mélanges F. Lecoy*, Champion, 1973, p. 27-42.

Page 311.

a. saillisa fame / Hermeline la preude dame / Qui mout C ♦♦ b. *Après le vers 164, C comporte une rubrique* : Si comme renart fist ysangrin moine . ♦♦ c. De terre H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. b[o *exponctué*]uche dans H.

Page 312.

a. Les vers 183-184 manquent dans C. De même pour les vers 201-202 et 207-210.

Page 313.

a. alonge H ; nous corrigeons pour la rime. B, C et Mar. donnent : nule essoine . ♦♦ b. Vers 258 dans C : poisson qui est cras et gros .

1. Fondé en 1113, l'ordre de Tiron, localité proche de Nogent-le-Rotrou, a fini par rejoindre celui de Cîteaux.

2. Déformation de *in nomine domini*.

3. *Herbergier* est le terme que l'on utilise pour le voyageur, le chevalier qui arrive au château après une longue route. La coutume veut que l'on offre gîte et couvert.

4. *Êstre* du latin *extera* signifie « maison », « chambre ».

Page 314.

a. Vers 274 dans C : Un seul morsel de sa viande . ♦♦ b. Vers 284 dans B, C et Mar. : Et desoirre toute la mie . ♦♦ c. Folio 73 de H - a, vers 286-326 ; b, 327-367 ; c, 368-408 ; d, 409-449.

Page 315.

a. de mallart H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. que li seignor / Vos esliroient a prior B, C, Mar. ♦♦ c. Vers 314-315 dans C : Avez me vos dit verité / Renart respont ouil biau sire . ♦♦ d. Vers 326-327 dans C : Donques me faites rooingnier [(*propos d'Ysengrin*)] / Et renart dist mes rere et tondre . ♦♦ e. moi[*faitil* *exponctué*] haštivement H

1. G. Tilander, *Lexique*, rapproche l'expression de *or n'i a plus* (« il n'y a pas d'autre solution », « c'est le moment »).

Page 316.

a. Vers 343-344 dans C : L'ewe boillant li a jete / Desus la teste et reversee . ♦♦ b. çou que l'ordre H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 366-367 dans C : Et a son los se maintendra / Tant a fait et tant a ovré . ♦♦ d. Les vers 369-370 manquent dans C.

1. Le manuscrit H partage avec L la leçon *roté*, sans doute du verbe *roter*, « jouer de la rote » ; *assoter*, littéralement : « abrutir », « rendre sot ».

Page 317.

a. avinent H (vers *hypermètre*) ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. *Après le vers 378, C comporte une rubrique* : Si comme renart fit peschier a ysangrin les

anguiles . ♦♦ b. Les vers 387-388 manquent dans C. ♦♦ c. Les vers 411-414 manquent dans C.

1. Poisson d'eau douce — étangs, lacs et eaux tranquilles — de la famille des cyprinidés.

Page 318.

a. Vers 422 dans C: Qu'ileques ne volt plus ester . ♦♦ b. conmença arrire H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Folio 74 de H-a, vers 450-490; b, 491-512. ♦♦ d. ysengrin aloit tirant C

1. Il s'agit bien entendu d'un proverbe, correspondant à « Qui trop embrasse, mal étreint ». Le proverbe a un rôle essentiel dans la « morale » du *Roman de Renart* : il énonce une vérité d'expérience — valable pour de nombreux cas particuliers, mais pas comme loi absolue —, une constatation *a posteriori*.

2. Le « vavasseur » est le vassal d'un vassal, un membre de la petite noblesse ; c'est une figure bien connue des romans de Chrétien de Troyes où il joue le rôle d'hôte pour les chevaliers errants que surprend la tombée du jour (voir *Érec et Énide*, ou *Yvain*).

3. Le verbe *huier* (v. 445) appartient au vocabulaire de la vénerie : il signifie « encourager les chiens de la voix ». La leçon des autres manuscrits (*Et sa maisnie crie et huie*) est bien meilleure en l'occurrence. L'interruption des plaisanteries de Renart par l'irruption de chasseurs est un motif fréquent.

Page 319.

a. Vers 464 dans C: Adonc ysengrin fort s'esmaie . ♦♦ b. Ferir la cuide H (vers hypermètre); nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits qui donnent: cuida si failli . ♦♦ c. Vers la queue li a coupee C ♦♦ d. Vers 496 dans B et C: Treστοz les chiens mordant a orne .

1. Le terme *braconnier* (v. 469) est formé sur *brachet* (voir v. 470) : ce sont les valets de chien qui tiennent en laisse la meute jusqu'à ce que soit donné l'ordre de « découpler » (du latin *copula*, « lien »), c'est-à-dire de les détacher ; l'expression « découpler la meute » est restée dans le vocabulaire cynégétique. Le mot « braconnage » prend son sens actuel — délit de chasse — à partir du XVII^e siècle. Le *brachet* est un chien de petite taille, attesté plutôt comme animal de compagnie (mais c'est aussi le chien de Tristan, Husdent, désigné comme *buen brachet* par Bérout).

2. Ce type de formule (le plus souvent au subjonctif imparfait) est caractéristique de l'amplification du style épique.

Page 320.

a. Les vers 499-500 manquent dans C. ♦♦ b. Vers 512 dans C: El premier lieu qu'il le verra . Après ce vers, C ajoute: Ici prent ces branche fin / Mes encore i a d'isengrin .

Branche XI

PINÇART LE HÉRON

(Martin XXV)

NOTICE

Le manuscrit *H* est l'unique témoin pour cette courte histoire, qui offre de nombreuses similitudes avec la branche III, « La Confession de Renart ». Comme cette dernière, elle oppose Renart à un oiseau, en l'occurrence un héron, qui finit dévoré ; puis, elle montre le goupil désarmé sur une meule de foin où il s'est réfugié pour la nuit et qui est emportée par la crue d'une rivière. Mais l'écriture est ici d'une grande simplicité : le récit se réduit à une ruse élémentaire du prédateur pour capturer sa proie, puis à une confrontation entre Renart et un paysan, qui tourne à l'avantage de l'animal, selon un scénario sans surprise¹.

Si la narration est des plus rudimentaires, la voix du conteur, en revanche, est extrêmement présente. Dans le prologue tout d'abord, qui situe l'histoire par rapport à la tradition renardienne, et la définit résolument comme une contribution tardive : « cela fait des jours et des années² » que le public est supposé connaître les aventures de Renart, placées ici sous l'autorité de Pierre de Saint-Cloud³.

Ce nouvel épisode s'ouvre, comme souvent les « prologues de jongleurs », sur l'éloge que fait l'auteur de ses propres talents et sur une critique acerbe de l'incompétence de ses prédécesseurs et rivaux à mettre en vers les aventures relatées⁴. Autre *topos* : la qualité du sujet, qui se confond, en l'occurrence, avec ses capacités à instruire autant qu'à plaire ; la matière est occasion de « savoir » et source d'« exemples ».

La voix du conteur se manifeste également dans les interventions qui ponctuent le récit : simples chevilles dénotant une certaine maladresse — « que dire de plus⁵ ? » — ou commentaires moralisants sur les desseins du goupil dont on dénonce la trahison⁶ ; la remarque sur l'opportunité de l'action, quand le conteur se félicite des dons de nageur du paysan⁷, et l'insistance sur la coïncidence de l'arrivée du

1. Voir, par exemple, les branches XII (Renart et Liétard), et XVII (l'épisode de Renart et Bertaud).

2. V. 2.

3. Les branches XI et XVII sont les deux seuls endroits du *Roman de Renart* où le nom de cet auteur soit cité comme le maître de la matière renardienne ; c'est à lui que l'on attribue le prologue de l'épisode de Chantecler (branche VIIa).

4. Une telle déclaration ne laisse pas de poser des problèmes : est-ce un *topos* ? On ne connaît pas, à l'époque, de textes français en prose qui exploiteraient la matière renardienne.

5. V. 175 et 270.

6. V. 66 et 109.

7. V. 303.

pêcheur¹ peuvent être mises sur le compte de cette recherche de complicité que les récitants du *Roman de Renart* essaient de créer avec leur public. La prolepse, moyen classique de découpage du récit, est employée pour jouer avec l'horizon d'attente du lecteur-auditeur².

La référence à un adage, à la sagesse populaire, montre que la glose de l'action n'est pas seulement un artifice narratif, destiné à marquer les temps forts du texte. Comme le signale le prologue, on peut « puiser grand savoir » dans la matière renardienne et y « trouver maint bon exemple à méditer³ ». Le discours du narrateur prend en charge cette dimension édifiante et pédagogique du récit. Cependant, la philosophie de cette branche reste limitée, et la leçon qui se dégage de la mésaventure du paysan⁴ se résume au constat que les actions humaines ont parfois une issue imprévisible : « Tel s'imagine tirer profit d'une situation, qui n'y trouve que sa honte et son désavantage. » Cette règle, plus statistique qu'éthique, mise au crédit des « sages » sans autre précision, est l'unique enseignement que l'on peut tirer de ce qui est arrivé à l'imprudent, puni pour sa « convoitise » et sa « présomption ».

L'épisode de la capture du héron n'inspire, quant à lui, aucune autre réflexion que la condamnation répétée de la fourberie de l'action. L'auteur, non sans un involontaire cynisme, conclut sur une réflexion pleine de bon sens et qui bénéficie en outre de l'autorité du corps médical : il n'est pas bon de marcher le ventre plein, et rien ne vaut un petit somme pour la digestion⁵. Mais cette sagesse pratique du goupil ne suffit pas à le garantir de l'erreur, et la décision s'avère bientôt funeste.

C'est entre la « folie » et la « sagesse » que tout se joue dans cette aventure : la folie est l'imprudence du héron, dont la vigilance se laisse endormir, mais aussi celle du goupil qui a préféré passer la nuit dans le pré plutôt que de regagner sa tanière, et qui se fait le reproche, dans son deuxième monologue, de sa paresse, de son manque de « sens » (d'intelligence, de bon sens) et de sa trop grande confiance en son étoile ou en ses talents.

L'« outrage » que le goupil se reproche à lui-même, et que le narrateur blâme chez le paysan, semble être l'*ultima ratio* d'une morale très concrète : nul n'est à l'abri d'un faux pas, même pas le maître de la ruse, mais il n'y a pas de recette ou de loi générale pour s'en préserver. L'« outrage » est toujours un constat rétrospectif. Il y a pourtant dans la folie des degrés, sanctionnés par la gravité du châtement : Renart échappe à la mort, comme on s'y attend, en profitant de l'imprévoyance de son adversaire, tandis que le paysan n'est sauvé que par le miracle d'un pieu bien placé et par ses talents de nageur.

1. « Que d'aventures arrivent en ce bas monde ! » (v. 212) ; s'agit-il d'une forme d'ironie, qui souligne la ficelle ? On trouve un effet similaire dans la branche Va, lorsque Renart est au fond du puits et qu'à ce moment même, le loup arrive dans l'abbaye (branche Va, v. 200-201).

2. On en trouve plusieurs exemples : au vers 165 pour préparer la mésaventure de Renart et introduire le tableau de l'inondation ; aux vers 241-242, qui, par le recours au proverbe « De ce que pense l'insensé, il n'y a pas grand-chose qui se réalise » et par l'annonce du dénouement « Les choses en iront tout autrement », ôtent toute illusion sur le succès du vilain.

3. V. 10-11.

4. V. 279-283.

5. V. 161-163.

Les relations entre les acteurs sont réduites au strict minimum : il n'y a pas de dialogue ; la scène de la prédation est une scène muette. Le seul son émis par la victime est animal¹. La brève lutte qui oppose le paysan au renard consiste essentiellement en coups d'aviron, d'une part, en course-poursuite et en esquives de l'autre. Nous sommes loin, ici, de l'image d'un Renart maître du langage, virtuose de la flatterie, de la persuasion, de la séduction. Pour autant, la parole n'est pas bannie du récit. À trois reprises, un monologue vient exposer les motivations des personnages : monologue de décision de Renart, avant de tenter la ruse contre Pinçart ; monologue de déploration quand le goupil se trouve en fâcheuse posture sur sa meule ; monologue du paysan qui vend la peau du renard avant de l'avoir tué².

Toutes ces situations sont stéréotypées. D'une certaine manière, la parole y fonctionne à vide : les craintes formulées par un goupil qui n'a rien d'héroïque se révèlent sans fondement, car l'insouciance du héron supprime le danger ; le regret est bien inutile une fois que la sottise est faite, et le désespoir de Renart vite oublié ; les rêves du paysan sont rapidement contredits par l'évolution de la situation. La fonction du monologue est, par conséquent, surtout dramatique : il met en valeur le pathétique des circonstances — la faim, la découverte d'une proie, les périls qui sont autant d'obstacles à une satisfaction immédiate — ou la cruauté des illusions.

L'ouverture est à l'image du reste : un canevas sans chair, où figurent les motifs familiers du départ matinal, de la quête de nourriture, du trajet qui se limite ici à un décor stylisé (la sortie du bois, la plaine), de la faim qui tenaille. Le seul élément original est le lieu de l'action, qui est l'Angleterre, mais cette précision géographique ne correspond à aucune couleur locale : ni toponyme ni paysage³. La rivière, cadre de tout le récit, n'est pas nommée, mais c'est elle qui donne l'unité à l'ensemble : le héron y cherche sa pitance, ses flots en crue assiègent le goupil, le paysan y est allé pêcher au petit matin avec sa barque.

Le héron ne figure nulle part ailleurs dans le *Roman de Renart*. Le nom, évocateur, de Pinçart, est d'ailleurs attribué par la branche Ia au fils d'Isengrin et Hersent. Il s'agit donc d'un véritable hapax. Le seul trait anthropomorphique est le qualificatif de « dan Pinçart » qui lui est attribué, de manière d'ailleurs tout à fait gratuite, parce qu'il ne possède aucune autre caractéristique humaine. Son statut ne diffère pas de celui des proies anonymes, de ces poules que le renard attrape dans les poulaillers⁴. Son activité est tout animale, conforme à sa nature : il pêche à

1. Le terme utilisé est « braire » (v. 146).

2. Respectivement, v. 41-62 ; v. 184-205 ; v. 226-240. Le monologue du paysan rappelle les commentaires des marchands de poisson sur la qualité de la fourrure de Renart dans la branche précédente (branche X, v. 69 et suiv.), le dialogue des deux prêtres de la branche VIII sur le pelage de Tibert (v. 10 et suiv.), et la réaction du paysan de la branche Vb, v. 663-664, quand il voit le goupil qui boite.

3. V. 17. L'Angleterre fait partie des pays parcourus par Renart jongleur, qui baragouine un anglais mélangé de breton, dans la branche Ic. Le conteur ne connaît pas particulièrement la contrée. Peut-être a-t-il voulu localiser l'action comme le fait la branche III, où les détails géographiques sont nombreux : Compiègne, l'Oise en crue, etc.

4. Dans la branche Va par exemple, lorsqu'il s'empare de trois poules dans l'abbaye de moines blancs.

l'aide de son bec. En revanche, Renart « se porpense », il réfléchit et prépare son coup, d'une façon fort éloignée des habitudes des renards.

La scène souffre d'une certaine invraisemblance, et la probabilité pour qu'un héron en bonne santé fasse partie du menu d'un renard semble faible, ne serait-ce que pour une question de taille et en raison du danger que représente le bec de l'oiseau. Curieusement, ce n'est pas ce risque que Renart évoque dans son monologue, mais celui d'être découvert et de finir sous la dent des mâtons. La ruse elle-même n'est qu'une amplification de la technique de chasse par excellence du goupil, la dissimulation : il se tapit pour évaluer ses chances, il se cache dans un amas de fougères qu'il jette à l'eau. La « trahison » dénoncée par le conteur tient essentiellement à l'art d'endormir la méfiance de la proie : à deux reprises, Renart fait passer devant Pinçart des tas de fougères inoffensifs, avant de se blottir dans le troisième. L'image du goupil flottant au milieu de ces végétaux préfigure celle de la meule de foin sur laquelle il sera bientôt emporté par l'eau. La mort du héron est expédiée sans fioritures ni pathétisme : c'est la loi de la jungle qui s'applique dans toute sa cruauté.

Pour qui connaît quelque peu le *Roman de Renart*, une simple scène de prédation comme celle-ci ne fournit pas la matière d'une branche : elle est, à l'ordinaire, le prélude à une aventure qui fait l'originalité de la contribution personnelle du conteur. Comme dans l'histoire du puits, où la soif consécutive aux ripailles conduit Renart vers le lieu de ses exploits, l'enchaînement se fait naturellement : la fin du jour, l'éloignement du gîte, la fatigue, tout contribue à rendre judicieux le choix d'une meule de foin providentielle. L'indication de temps¹, utile pour la suite, n'est pas sans incidence sur l'épisode qui vient de se dérouler. La capture du héron aura donc pris toute la journée... mais les textes n'attachent pas grande importance au respect de la chronologie : les moments ne sont pas tant des points de repère dans une durée linéaire et logique, que des signaux. L'insistance sur ces temps morts de l'action a son importance ici : le soir qui tombe, la nuit, le réveil du lendemain, tous ces détails sont indispensables : l'aventure est imposée, en effet, par les circonstances externes, par une fatalité naturelle.

La scène de confrontation avec le paysan fait pendant à celle du héron : elle n'est guère plus longue ni plus élaborée, même si elle offre une certaine symétrie ; aux deux tentatives « à blanc » du goupil correspondent les deux temps de la chasse infructueuse au renard, devenu à son tour une proie ; à la capture de Pinçart font écho le bond fatal du paysan sur le refuge de Renart et l'appropriation par celui-ci de la barque.

La rencontre entre le monde humain et le monde animal est brève et violente, sans autre échange que des coups. Ni jeu d'équivoques, ni dialogue comme avec Bertold et Liétard. Il n'y a aucune osmose entre les deux univers, l'anthropomorphisme se réduit ici au strict minimum : le monologue du goupil et la ruse des fougères avec le héron ; un nouveau monologue et le départ en barque². L'allusion à la « forteresse » où rentre

1. V. 157-158.

2. V. 287.

Renart n'ajoute rien à cet égard ; elle peut être mise sur le compte des automatismes d'écriture.

L'épilogue montre que le protagoniste de la deuxième histoire n'est pas tant Renart, dont l'ingéniosité réside uniquement, en l'occurrence, dans la rapidité de réaction et la capacité à profiter de l'imprudence d'autrui, que ce vilain, sur le sort duquel le narrateur s'attarde. Il est une simple silhouette, sans épaisseur. Pas trace ici de ce mépris bruyamment affiché pour les vilains, dans les branches XII et XVIII, pas de tirade sur leur fourberie et leur ignominie. Tirer des plans sur la comète, se laisser prendre au piège de la convoitise et oublier dans le feu de l'action les précautions les plus élémentaires : ce ne sont pas là des tares spécifiques aux paysans.

La deuxième partie de la branche XI fonctionne comme un *exemplum*, avec un bref récit dont la portée est sommairement indiquée : bilan et condamnation *ad hominem* dans les vers 277-278, où sont dénoncés la cupidité et l'imprudence ; leçon plus générale à retenir, exprimée par la pensée des « sages » et formulée de manière générale : « Tel, qui s' imagine trouver son bien, obtient le contraire. » Le narrateur pourrait s'arrêter sur l'image du goupil qui rentre sain et sauf chez lui, laissant le paysan dans une situation désespérée. Mais sans doute le crime n'est-il pas pendable, ou le narrateur est-il moins féroce que d'autres avec le monde des vilains. Entraîné par une vague, il se tire d'affaire, et le texte s'achève par des considérations sur le risque que l'on court en se colletant avec un renard...

Aucun souci des continuateurs : l'aventure est close, sans prolongation possible. L'insertion dans le corpus renardien est purement formelle, en amont comme en aval. En dehors de la mention liminaire de Pierre de Saint-Cloud, il n'y a pas d'allusion à d'autres figures ou événements du *Roman de Renart* ; le dénouement répond à la situation de départ : le goupil est revenu chez lui, le paysan est sauvé, et riche de son expérience.



Ce texte ne figurant que dans notre manuscrit, nous signalons uniquement les leçons de *H* non retenues, ainsi que les corrections proposées par E. Martin dans son édition.

ARMAND STRUBEL.

NOTES ET VARIANTES

Page 321.

a. Folio 74 de *H* - colonne b, vers 1-15 ; c, 16-56 ; d, 57-97. ♦♦ b. qu'il ne prise *H* ; nous corrigeons à cause de la construction des vers 5 et 6 : aventures et conte sont compléments d'objet de prise. ♦♦ c. jel vous cont *H* (vers hypermètre) ; nous corrigeons.

1. *Exemple* (v. 11), au sens d'*exemplum*, apologue doté d'un sens moral.

Page 322.

a. lengien *H* ; nous corrigeons. ♦♦ b. Martin corrige *H* et propose : Se preut. Cette correction ne semble pas utile : le manuscrit offre un sens satisfaisant.

Page 323.

a. Folio 75 de H - a, vers 98-138 ; b, 139-179 ; c, 180-220 ; d, 221-261. ♦♦ b. Le passage des vers 107-108 semble corrompu : la succession des rimes n'est pas assurée ; Martin suppose un vers perdu après le vers 107 et corrige le vers 108 en rétablissant une rime : mais ne l'ose.

Page 325.

a. jusqu'a mulon H ; nous corrigeons.

1. Littéralement : « il n'en voulut tenir long discours » ; on attendrait plutôt ici *n'en voel longue parole faire*, intervention typique du jongleur pour résumer une situation et faire transition, comme au vers 175, mais le manuscrit H porte bien *volt*, sans autre possibilité de lecture.

2. Le manuscrit porte bien *desous* : la préposition semble en contradiction avec *sor* (v. 164). L'absence de tout autre témoin pour cette branche ne permet pas de corriger éventuellement en *desus une mule* (voir v. 191).

3. Ce passage des vers 161-165 est un exemple du « style de la sympathie » : les marques (fictives ?) de l'oralité — appel à l'expérience familière de l'auditoire — et la prolepse soulignent un moment clef de la narration, préparant une péripétie.

Page 326.

a. Ne ne fui H ; la correction que nous adoptons est proposée par Martin et justifiée par la construction *fis* [...] *porpens*, où *porpens* est un substantif déverbal complément d'objet direct. ♦♦ b. Martin corrige en *Dyauble me fist*.

1. Sans doute faut-il comprendre ici : la solution qui me fait le moins peur (c'est-à-dire rester sur la meule) est celle qui comporte le risque le plus grave (celui de se faire capturer). Le vers 196 n'est pas clair : peut-être Renart veut-il dire que la crue ne se retirera qu'à la tombée de la nuit et que cela laissera largement le temps de le découvrir et de le capturer. L'obsession de la capture traverse toute cette branche (v. 49-52). Pour la chronologie, on peut penser que cette séquence se passe au petit matin : Renart, en passant toute la journée ainsi à découvert, court effectivement le risque d'être pris.

Page 327.

a. fait il vilains H ; nous corrigeons. ♦♦ b. fu manque dans H. Nous le suppléons. ♦♦ c. renars manque dans H. Nous le suppléons. ♦♦ d. Folio 76 de H - a, vers 262-302 ; b, 303-309.

1. Voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971 : « partie autour de la gorge ».

Page 328.

a. Martin intervertit les vers 263-264, pour restituer la succession logique des actions. ♦♦ b. *sesse* corrigé par expunction en *serre* dans H. ♦♦ c. *l'enporte[s]* *expunctue* dans H.

1. Le passage est obscur : on pourrait comprendre que la barque s'éloigne de la meule (*se partir de* : « se séparer de », « quitter un lieu »), tan-

dis que l'eau continue à emprisonner le paysan sur son tas de foin. Mais le texte dit bien *l'onde s'en part*. *Sesse* n'a guère de sens, et dans le manuscrit les deux *s* sont exposés avec correction en deux *r*. Nous proposons donc *serrer* (« enfermer », « clore », « tenir fermé »), mais la difficulté n'est pas totalement résolue. Une autre possibilité consiste à comprendre : l'eau s'éloigne de la barque puis revient l'enserrer (mouvement de res-sac). Pour rétablir la cohérence il faudrait corriger le vers : *la nes s'en part*, *l'onde la serre*.

Branche XII

RENART ET LIÉTARD

(*Martin IX, Roques X, FHS 28*)

NOTICE

La branche XII est l'une des plus élaborées du *Roman de Renart*, mais c'est aussi la plus singulière. E. Martin déjà le remarquait : « La branche IX [selon sa propre numérotation] porte un caractère individuel qui la distingue de la plus grande partie du roman¹. » Aucune autre branche ne la cite (sans doute parce qu'elle est postérieure au plus grand nombre d'entre elles), mais elle cherche elle-même à s'inscrire dans la continuité renardienne en plaçant dans la bouche de son héros une récapitulation de ses principaux exploits passés. Cependant, en faisant mourir Brun l'ours, une des plus imposantes figures des anciennes branches, elle rompt avec l'une des conventions du cycle : seule la branche XVI, « Renart empereur », plus tardive encore, osera conduire à la mort la fine fleur de la Cour du lion. L. Foulet, tout en considérant qu'elle s'inspire des « meilleures traditions du Roman² », avançait un jugement sommaire et sans aucun doute injuste sur la seconde partie de la branche, pour laquelle l'auteur ne suit aucune source repérable et se fie à sa seule imagination : « L'in vraisemblable y devient par trop manifeste et donne à la narration comme un air de gaucherie », et il croit y déceler « l'inexpérience d'un débutant³ ». À ses yeux, « le revirement inattendu de la fin » en est la preuve. Nous aurons le loisir de montrer que ce revirement, fondé sur la dénonciation du braconnage, est discrètement suggéré dès la première partie de la branche.

La branche commence par un vaste ensemble dont la structure, assez proche de celle des contes populaires, va d'un méfait vers sa réparation ; cette structure est elle-même dédoublée : après une longue scène où l'on assiste au méfait, l'irruption de Renart dans le rôle de conseiller introduit une réparation encore virtuelle, que le paysan devra ensuite actualiser (et qu'il reproduira sous la forme du récit de l'aventure qu'il fera à sa femme

1. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg, Trübner, 1887, p. 58.

2. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 444.

3. *Ibid.*, p. 445.

une fois revenu, triomphant, à la ferme). Cette première séquence est remarquablement concentrée : une journée pour le méfait et la mise en place du plan de bataille, une matinée pour l'exécution. Il y a unité de lieu : le théâtre des événements est un essart, et l'auteur en exploite toutes les virtualités narratives et symboliques. L'essart est un lieu isolé, vers lequel on va, une sorte de pôle d'attraction. C'est un lieu frontière, marqué par l'ambiguïté : frontière entre le sauvage et le cultivé, entre l'univers de l'homme et celui des bêtes sauvages, entre le bien visible — espace découvert — et le touffu où l'on se dissimule. C'est un lieu de faiblesse relative, où l'apparence de la solitude est pervertie par la présence de la forêt dissimulatrice. L'auteur joue habilement de cette nature de l'essart : Brun épie Liétard, Renart entend le paysan sans en être vu, et la ruse imaginée par le goupil repose totalement sur cette duplicité du cadre spatial, de ce lieu double et trompeur, où l'on peut faire triompher l'illusion.

C'est dans ce cadre donc que Liétard maudit imprudemment l'un de ses bœufs, Rougel, et le voue au « mauvais ours » ; un premier point de bascule survient alors : Brun, tapi à proximité, prend pour lui cette promesse et se prépare à réclamer son dû. Le discours de l'ours est la matérialisation de la menace : la déstabilisation du paysan se présente comme l'actualisation du premier point de bascule. Après un dialogue contradictoire et âpre intervient un second point de bascule, fondé sur la stupidité de l'ours : Liétard obtient un délai qui suspend le méfait initial. La première phase de l'action s'achève sur les lamentations du paysan, qui conduiront à la réparation définitive du méfait initial par des moyens identiques à ceux qui l'avaient provoqué : Renart, tapi à proximité, dans la forêt — comme l'avait été Brun —, entend ces cris de désespoir. Une seconde unité narrative commence alors, avec l'entrée en scène du goupil : tout ce qui précède n'était, en fait, que prologue à l'action principale, à savoir les relations de coopération difficiles entre Renart et Liétard. On a donc un troisième point de bascule, qui vient lever de façon inattendue l'aporie sur laquelle venait buter le manque d'imagination du paysan qui ne savait que faire du délai obtenu. Vient ensuite un dialogue de marchandage, au cours duquel Renart veut convaincre le paysan de suivre ses conseils et de lui donner un coq en échange. Le goupil expose ensuite son plan : ici le dialogue précède le discours informatif, alors qu'il lui succédait dans l'unité narrative précédente. Le discours de Renart comme celui de Brun accueillent un récit rétrospectif : l'ours rappelle la mésaventure qui lui a ôté toute confiance en la parole des paysans, Renart énumère, à l'inverse, les bons tours qui l'ont rendu illustre. Cette stratégie du narrateur permet de placer d'emblée Brun dans la fonction de trompé, et Renart dans celle de trompeur. Lorsque Renart et Liétard se séparent, le méfait est virtuellement réparé : les deux interlocuteurs n'ont plus qu'à exécuter point par point le plan prévu. Et, de fait, comme dans les contes populaires, l'ours aura exactement les réactions attendues : quand Renart, personnage protéiforme, déploiera ses talents d'homme-orchestre, imitant à la fois les cors des chasseurs, leurs huées et les aboiements des chiens, Brun suppliera Liétard de le cacher dans la terre d'un sillon, où le paysan l'égorgera sans difficulté. Cette nouvelle unité narrative se présentera donc comme l'exacte actualisation de la dernière partie de l'unité précédente, dont des vers entiers sont d'ailleurs répétés avec

un simple changement des conditions de l'énonciation. Mais les parallélismes structurels ne s'arrêtent pas là : au contrat involontaire par lequel Liétard avait voué son bœuf à l'ours répond à présent le contrat volontaire, mais forcé par les circonstances, par lequel le même Liétard voue son coq à Renart. Si l'on adopte la perspective de Liétard, ce contrat est un nouveau méfait, que le paysan va s'efforcer de réparer en usant de moyens classiques. Mais avant cela, il s'applique, avec toute sa maisonnée, à mettre l'ours dans son saloir. Renart, lorsqu'il lui avait exposé son plan, lui avait conseillé de se méfier du voisinage et de procéder à la délicate opération du transport à l'abri des regards indiscrets et jaloux : le paysan risquerait gros si son braconnage était dénoncé¹ ! Liétard avait répété l'argument devant son épouse Brunmatin². Nous sommes à présent au cœur de la branche : le milieu exact de celle-ci correspond au moment où Renart approche de la ferme et où Liétard, qui l'a aperçu, demande à son épouse de trouver une ruse pour préserver le coq et les poules. Cette cellule narrative est parfaitement calculée, puisqu'elle joue un rôle de pivot : conséquence du contrat conclu entre Renart et Liétard, elle est le point d'aboutissement logique de la première partie de la branche ; mais elle est aussi, avec le piège que tendent Liétard, Brunmatin et le valet de ferme, le point de relance de l'action et le premier temps de la seconde partie. La construction du texte est donc très ferme et calculée avec une grande précision. La seconde partie qui s'ouvre ainsi aura une structure très différente de la première, et beaucoup plus traditionnelle : elle reposera en effet sur une succession de ruses et de contre-ruses. Brunmatin conseille en effet d'abord de laisser Renart approcher et, au dernier moment, de lâcher contre lui les mâtons qui le mettront à mort. C'est, on s'en doute, un échec, mais le goupil doit panser ses plaies à Maupertuis pendant huit jours entiers. Hermeline lui conseille — remplissant un rôle symétrique de celui de Brunmatin — de faire disparaître les courroies de la charrue : Liétard est ainsi dans l'incapacité de travailler et ne sait comment les récupérer. La contre-ruse sera mise au point par Timer, l'âne, dans le terrier (la forteresse). Ce plan réussirait si Renart ne surprenait un léger mouvement de Timer. L'âne s'enfuit avec Hermeline attachée aux courroies : Liétard, voulant tuer celle qu'il prend pour Renart, tranche la cuisse de l'âne avec son épée et libère la prisonnière. On retrouve ici les traditions du *Roman de Renart* : poursuites, liens dont il faut se défaire, mutilations diverses. Finalement la branche se termine par le triomphe de Renart : terrifié à l'idée d'une dénonciation pour braconnage, le paysan accepte de devenir le vassal de Renart et de pourvoir à sa nourriture quotidienne, perdant ainsi tout ce qu'il avait cherché à sauvegarder.

Le texte s'organise donc autour de deux grandes parties : dans la première le paysan, Liétard, cherche à conserver par tous les moyens le bœuf qu'il a imprudemment voué au « mauvais ours », et la réparation du méfait va bien au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer : non seulement il conserve son bœuf, mais de surcroît il gagne un ours entier à consommer pour l'hiver. La seconde partie exploite à satiété le thème renardien du trompeur trompé : Liétard, dans son avarice, veut aussi préserver son

1. V. 696-700.

2. V. 967-972.

coq, ce qui le conduira à sa perte. La solution finale est retardée par le plaisir des rebondissements, desquels elle ne découle nullement — sauf, peut-être, du point de vue dramatique. La seconde partie, qui est la plus « renardienne » par les tours qu'elle met en œuvre, a donc un tissu moins serré, même si elle adopte une ordonnance tripartite avec effet de symétrie autour d'un point neutre : défaite de Renart à la ferme, demi-succès de l'âne, qui récupère les courroies mais ne parvient pas à livrer Renart, succès définitif de Renart à la ferme, qui satisfait pour un avenir indéfini sa quête de nourriture. Cette partie repose sur une poétique du rebondissement assez répandue à la charnière des XII^e et XIII^e siècles, et qui connaît une certaine fortune dans les chansons de geste de cette époque¹.

L. Foulet a montré de façon convaincante, contre la théorie folkloriste de L. Sudre, que la première partie de la branche XII s'inspirait de l'un des récits de la *Disciplina clericalis* de Pierre d'Alphonse². Ce texte du début du XII^e siècle est un recueil de contes et de fables présentés comme des *exempla*, qui illustrent des préceptes moraux. Notre branche s'inspire de la première partie du conte XXIII, dont la seconde partie avait servi de support à l'épisode du puits de la branche Va. Elle illustre un proverbe : « Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras" ». » Un paysan anonyme maudit ses bœufs, qu'il juge trop lents, en les vouant au loup. Celui-ci l'entend et, à la fin de la journée, vient réclamer son dû : le paysan rétorque qu'il n'est lié par aucun serment. Pour régler ce désaccord, ils décident de se rendre auprès d'un juge. Ils rencontrent en chemin le renard. Celui-ci s'entremet et règle l'affaire grâce à des *a parte* successifs : chacun des plaideurs s'imagine que l'autre a fait des concessions. Le loup accepte ainsi de délier le paysan de sa promesse, puisque celui-ci lui propose en échange un gigantesque fromage. Le renard conduit alors le loup au bord d'un puits où se reflète la lune : tel est le fromage promis. On connaît la suite, rapportée dans la branche Va.

Comme on le voit, la *Disciplina clericalis* fournit l'argument, et rien de plus : l'auteur de la branche XII a entièrement retravaillé le matériau. Seule subsiste pleinement la cellule initiale : la malédiction des bœufs, et la revendication de son dû par le loup, ou ici par l'ours qui lui a été substitué. La tradition manuscrite est d'ailleurs hésitante : le manuscrit C parle à deux reprises³ « d'un mauvais loup », tout en conservant le personnage de Brun. L. Foulet a bien vu les raisons de cette substitution : le loup n'est pas un gibier, et le tribunal du comte n'aurait pas reproché au paysan la mort d'un animal nuisible. L'ours était le seul animal comestible susceptible de tuer et d'emporter un bœuf. Toutefois la substitution de Brun, un animal qui a une histoire dans la tradition renardienne, à une bête sauvage anonyme entraîne la branche XII dans une voie originale autant que périlleuse. Pour le reste, l'auteur récrit complètement le schéma de l'*exemplum* en usant avec une grande habileté du

1. Voir à ce sujet D. Boutet, *Jehan de Lanson. Technique et esthétique de la chanson de geste au XIII^e siècle*, Presses de l'École normale supérieure, 1988.

2. 1. a *Disciplina clericalis*, composée en Espagne par un juif converti, Petrus Alfonsi, a connu un succès considérable, puisque nous en avons conservé deux adaptations en français : une en vers, du début du XIII^e siècle, le *Chastoiement d'un père à son fils* (dont il subsiste une rédaction normande et une autre anglo-normande), l'autre en prose, du XIV^e siècle, la *Discipline de clergie*, plus proche de son modèle latin.

3. V. 67 et 171.

caractère protéiforme de Renart, alors que la *Disciplina clericalis* ne voyait en lui qu'un être rusé. Mais la différence majeure réside dans le stratagème : le renard de Pierre d'Alphonse attend du paysan deux poules, mais le texte s'interrompt sur le piège du puits, sans que l'on sache si la promesse du paysan a été tenue ; la question est, dans l'*exemplum*, parfaitement indifférente. Elle constituera au contraire, dans la branche XII, le sujet de la seconde partie, et le point d'articulation du récit : son vrai centre de gravité.

La première partie repose donc sur un schéma narratif à trois personnages, Brun, Liétard et Renart, et sur la circulation désirée ou refusée de deux objets de valeur — pour reprendre la terminologie d'A. Greimas —, le bœuf Rougel et le coq Blanchard. L'attribution d'un nom ne suffit donc pas à définir le statut de personnage, et Brun lui-même verra son statut se transformer au cours de la branche, puisqu'il passera de celui d'acteur à celui d'objet de valeur : de la viande à saler. Il est notable que Brun n'est jamais, dans cette branche, rattaché à son passé renardien : nulle part il n'est question de son rôle à la Cour du roi Noble, ni du statut social — d'ecclésiastique ou de baron, conseiller du roi — qui s'attache à l'ours dans les plus anciennes branches et encore dans la branche Ia. S'il n'était doué de la parole — ce qui est la convention minimale de tous les contes d'animaux —, on pourrait ne voir en lui qu'une bête sauvage dangereuse pour l'homme : de fait il terrifie Liétard, alors qu'il se faisait rosser copieusement par les paysans de la branche Ia. Il faut donc se pencher sur les représentations de l'ours dans la civilisation médiévale, si l'on veut juger au mieux de l'utilisation que la branche XII fait du personnage de Brun, caractérisé à la fois par sa naïveté stupide et par sa force colossale, dont il se dit prêt à user.

Au livre XII des *Étymologies* d'Isidore de Séville, qui sont l'un des sucus nourriciers de la culture médiévale, l'ours est un animal puissant mais mal dégrossi, à l'intelligence bornée : *ursorum caput invalidum*¹. Dans l'iconographie médiévale, on peut distinguer trois types de représentations de l'ours : l'animal qu'un jongleur fait danser, l'animal dangereux à affronter avec l'épée (comme sur la frise de l'église d'Andlau, en Alsace), capable de terrasser un homme avec ses griffes et grâce à sa taille (représentations du musée de Nevers, ou de la cathédrale de Sens qui montre une lutte à bras le corps), et enfin l'ours gourmand, friand de gâteaux de miel (église de Rosheim, en Alsace). Dans le symbolisme des quatre éléments, l'ours est associé à la terre². Il n'apparaît jamais dans les *Bestiaires*, et demeure donc étranger au symbolisme du bien et du mal qui est leur principe conducteur.

C'est sans doute que cet animal est trop directement associé à l'imaginaire de la fonction guerrière. Déjà, dans l'Antiquité grecque, l'ours était associé à des rites d'initiation : lors de la fête des Lysistrata, le postulant devait passer par la condition d'ourse (au féminin). Chez les Germains, on trouve la même association, et le nom des guerriers d'Odhin, les *berserkir*, signifie « à enveloppe d'ours ». Le meurtre d'un ours était une condition d'intégration des jeunes dans le groupe guerrier. Dans la *Vie de sainte Amauberge*, on voit Charlemagne venir à bout d'une ourse qui avait

1. « La tête, chez les ours, ne vaut rien », alors que leurs membres sont puissants.

2. Ainsi dans l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg.

pénétré dans une église¹. Un guerrier peut parfois revêtir l'apparence d'un ours : dans les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (xii^e siècle), un guerrier d'exception, Bôdhvar Bjarki, se métamorphose en ours pour livrer son dernier combat. Au xiv^e siècle encore, Froissart, dans son *Voyage en Béarn*, rapporte les délires de Pierre de Béarn, frère bâtard de Gaston Febus, qui s'armait en pleine nuit pour livrer des combats imaginaires depuis qu'il avait tué un ours ; et l'écrivain d'ajouter, intrigué par ce manège : « Peut-être que cet ours avait été un chevalier chassant dans les forêts de Biscaye². » Tuer l'ours, c'est donc apparaître comme le guerrier type ; être ours, c'est manifester les caractères de la fonction guerrière. Tout cela peut sembler fort éloigné de l'image que la branche XII donne de Brun : et pourtant l'ours, ici, n'est plus l'inoffensif amateur de miel de la branche I, il est un agresseur de bétail, prêt à tuer un homme et à se saisir d'un bœuf. En fait, cette branche joue, comme le fait habituellement le *Roman de Renart*, sur des effets de décalage et de dérision. Dans un premier temps, Liétard est en effet terrorisé, et jamais il n'envisagerait de tuer l'ours si Renart, qui appartient au monde des seigneurs — comme on le voit à la fin de la branche, et comme le signale sa résidence de Maupertuis —, ne l'y poussait. Ce sera donc un paysan qui, par procuration en quelque sorte, « tuera l'ours », mais un ours devenu cette fois gibier, et régissant en animal chassé et terrorisé par les chasseurs — supposés — du comte Thibaut. L'inversion du schéma mythique est complète. Le *Roman* joue sur la pluralité des registres pour en tirer des effets de sens : l'aplatissement de l'épique tient, pour une large part, à sa transposition dans le monde rural. À cet égard, la branche XII est d'une richesse exceptionnelle, car elle utilise au mieux des intérêts narratifs les conditions matérielles caractéristiques de la fin du xii^e siècle.

Le xii^e siècle a été une période d'expansion démographique considérable : la population de la France a augmenté de moitié entre 1100 et 1200. Le pain restant la denrée la plus consommée, il a fallu absolument accroître les surfaces cultivables. Cette époque est donc celle des grands défrichements. Vers 1150, un grand mouvement se développe dans toute l'Europe. Le Bassin parisien étend ainsi progressivement les espaces consacrés aux cultures céréalières. Les ermites contribuent au déboisement forestier, en même temps que les paysans. L'attitude de l'aristocratie a évolué lentement : les nobles voyaient d'abord d'un mauvais œil la régression de la forêt et des landes, qui étaient des espaces de chasse ; ils ont ensuite compris l'intérêt économique de l'extension des cultures, sur le produit desquelles ils prélevaient des impôts. On peut distinguer deux types d'essartage³. Le premier consiste en un élargissement des terroirs anciens : des champs nouveaux sont créés en bordure du village, en gagnant sur la ceinture des friches et des pâtures : cette méthode, plutôt discrète, pouvait être pratiquée par des paysans à l'insu du seigneur. Le second type correspond à la création d'enclos dispersés, trouant et morcelant les bois et les pâtures : on a ainsi une sorte de zone

1. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, 2^e éd., Paris, 1905, p. 376.

2. Jean Froissart, *Voyage en Béarn*, éd. A. Diversès, Manchester University Press, 1953, p. 86 : « Aussi peut estre que cel ours avoit esté un chevalier chaçant es forestz de Bisquaie. »

3. L'essart est la terre cultivable conquise sur la forêt ou les friches.

intermédiaire entre les friches, la forêt et la campagne, où se mêlent forêt, taillis et cultures. Les champs ainsi créés se rejoignent progressivement en fonction des progrès de l'essartage. Les nouveaux essarts sont souvent éloignés du village : les défrichements s'arrêtent lorsque la distance devient trop grande et que le paysan a le sentiment de perdre trop de temps dans les trajets, qui d'ailleurs fatiguent ses bêtes de façon improductive. Les animaux avaient en effet besoin de toutes leurs forces pour labourer dans les essarts, où la terre, moins aérée, était encore embarrassée de racines et de pierres. La branche XII utilise parfaitement ces données géographiques et économiques : les bœufs de Liétard se montrent moins productifs, et l'action elle-même n'est envisageable que sur un terrain à la fois éloigné de toute habitation — et donc de toute présence humaine autre que celle du paysan lui-même — et situé en bordure de la forêt, lieu de la chasse et des animaux sauvages, lieu de tous les dangers. La Brie orientale, qui sert de cadre à cette branche, était jusqu'au xii^e siècle un véritable désert de forêts, pris entre une Île-de-France et une Champagne peuplées de longue date. Ces déserts avaient été colonisés progressivement par des pionniers qui, à mesure qu'ils s'éloignaient de leur village, en fondaient de nouveaux. Ce peuplement était souvent organisé par la haute aristocratie, seule propriétaire des forêts les plus importantes. Il va de soi que l'extension des cultures autour d'un village contribuait au développement d'une paysannerie riche, qui échappait à la condition servile. Cette richesse reposait d'ailleurs sur une polyculture systématique : l'isolement relatif imposait la recherche de l'autarcie. Outre les céréales qui entraient alors dans la composition du pain noir (orge, mil, avoine), on plantait systématiquement de la vigne. Les animaux d'élevage étaient peu nombreux. Comme animal de labour, le cheval remplace un peu partout le bœuf vers 1200 : plus rapide, il procure un gain de temps dans les terrains ordinaires. Mais le bœuf subsiste dans les essarts : la rugosité du sol exige ici de la force, non de la vitesse. L'attelage se renforce au cours du xii^e siècle : la charrue à huit bœufs, à versoir, munie de roues, se répand chez les paysans riches.

La condition paysanne évolue. Dans les zones de défrichement, les paysans disposent d'une plus grande liberté ; ils deviennent des tenants libres pour un nombre croissant de parcelles, et c'est là pour eux un facteur d'enrichissement. La maison se transforme : toujours en bois, même pour les paysans aisés, elle intègre le foyer au milieu de la salle commune, ce qui rend moins nécessaire la recherche de la chaleur animale : des bâtiments séparés commencent à abriter les animaux. Socialement, le paysan est considéré comme un dépendant : « manant », il est attaché à une tenure ou à un territoire seigneurial ; « vilain », il est un homme de la *villa* — village ou seigneurie : les *villae* étaient les grandes propriétés des temps carolingiens. Soumis à toutes sortes de redevances et aux corvées, il est assujéti au service militaire, comme sergent à pied ou à cheval : c'est pourquoi beaucoup de paysans possèdent une arme chez eux — Liétard, par exemple, possède une épée, comme le Guillaume de la branche VI, qui cherche à pourfendre Tibert suspendu aux cordes des cloches de Blagny. Il faut enfin noter que les paysans sont en contact avec trois types de seigneurs. Les grands, comtes ou ducs, sont généralement lointains, occupés à faire la guerre ou à servir le roi, mais ils visitent périodiquement leurs terres avec une suite plus ou moins

nombreuse, qui se montre généralement vorace. Le seigneur local, qui demeure dans une simple maison forte dans le village, est au contraire très proche du monde paysan : sa présence est constante, mais il ne dispose ni du droit de guerre, ni du droit de justice. Il y a enfin un type intermédiaire, qui a contribué puissamment à modeler le tissu rural : il s'agit du *sire*, dont le pouvoir s'étend sur quelques villages, qui dispose d'un château sur motte, qui a droit de justice, assure la rentrée des impôts et peut convoquer aux opérations militaires. Renart, avec sa résidence de Maupertuis située à quelque distance du village, pourrait correspondre à ce type intermédiaire, surtout à la fin de la branche, mais le goupil est dans ce texte trop zoomorphe pour s'identifier clairement à un type féodal historiquement déterminé.

La branche XII accorde plus d'attention que toute autre aux réalités de la vie rurale. Habituellement, on ne voit que les lieux dans lesquels Renart et ses compagnons s'introduisent pour faire leurs mauvais coups : un poulailler, un cellier, un enclos. Ici la richesse de Liétard n'est pas simplement évoquée en termes généraux : il passe en revue tous les biens qu'il possède et brosse ainsi un tableau d'ensemble de l'agriculture et de l'élevage ; la maison possède plusieurs chambres, la grange est un bâtiment distinct, donnant sur la cour ; le paysan dispose d'un valet de ferme dévoué. Surtout, il a épousé une femme d'une condition supérieure à la sienne, et qui est même noble. Cette situation, que l'on rencontre également dans les fabliaux, n'a rien d'in vraisemblable : la pauvreté de certaines familles de la petite noblesse — comme celle de ce vavasseur, père de la belle Enide, dans *Érec et Enide* de Chrétien de Troyes — conduisait quelquefois les cadettes à épouser des paysans beaucoup plus riches. La ferme n'est pas ici simplement un lieu : elle appartient à un système de relations caractéristiques que la Brie partage avec d'autres régions en cette fin du *xiii^e* siècle, et dont les deux autres points forts sont l'essart et la forêt. On voit Liétard occupé à consolider une palissade de pieux, à proximité des bâtiments : protection contre les animaux sauvages, les animaux de la forêt. La réalité de l'essart, on l'a dit, est remarquablement exploitée par l'auteur et joue un rôle dramatique essentiel. Transparaissent également les dangers du voisinage dans le monde rural : on a peur d'être épié, d'être dénoncé, et l'on est en permanence sur ses gardes. Le paysan est, comme souvent dans la littérature médiévale, âpre au gain¹, prêt à tout (y compris à mentir et à faire de faux serments) pour préserver ses biens, il ne sait pas, ne veut pas et ne peut pas faire autre chose que travailler : son statut correspond à sa nature². Habile à manier la cognée et le couteau de boucher, il est lâche, dépourvu de tout courage physique lorsqu'il est attaqué par plus fort que lui, et il se montre maladroit lorsqu'il utilise une épée, qui ne sied pas à sa condition. Mais tout cela est évoqué sobrement. Le paysan n'est pas décrit comme un monstre : on apprend seulement qu'il est maigre, vieux, affaibli, et qu'il a les hanches tordues ; les objets sont simplement nommés, les scènes sont esquissées autour de quelques gestes simples et bien choisis : le labourage, le remplacement des pieux, la salaison de l'ours, les chiens

1. On retrouve la rime caractéristique chiche / riche aux vers 19-20.

2. V. 28-34.

qui sont lâchés de la grange. La précision tient à la multiplication de petits détails plus ou moins autonomes, isolés, qui finissent par créer un univers qui n'est ni une charge, ni une idéalisation du réel. Ainsi, au moment où l'action se lance, trois idées principales sont amplifiées par l'évocation du monde rural : la dureté du paysan au travail, la fatigue du bœuf, la malédiction. La mise en œuvre évoque le réveil à la pointe de l'aube, l'es-sart lointain et difficile à cultiver, le fumier que l'on transporte, la dureté du paysan envers ses animaux de trait, leur lenteur, l'ironie des voisins, la valeur d'un bœuf au marché, les courroies de l'attelage, la charrue à huit bœufs qui dénote la richesse, la proximité des animaux sauvages, enfin le labourage. Plus loin, lors de l'expédition nocturne pour rapporter l'ours à la ferme, le prêtre de la Croix-en-Brie manifeste son art du croquis rapide et vivant : le paysan graisse de suif les roues, met d'abord le cheval au pas, fait taire sa femme et son valet : il y a là, au-delà de l'effet de réel, une recherche de rythme et d'atmosphère, inséparable de la stratégie narrative puisque le paysan prend ces précautions pour être sûr de ne pas attirer l'attention du voisinage. Le sens de la précision s'intègre ainsi parfaitement à la marche de l'action, et témoigne de l'acuité du regard porté sur le monde rural en même temps que de la sobriété de la mise en œuvre. Cette acuité et cette sobriété vont de pair avec une certaine distanciation : le prêtre de la Croix-en-Brie n'a aucune sympathie ni aucune compassion pour Liétard et sa famille : tous subissent à la fin la dure loi de Renart, qui pour une fois donne une leçon méritée à des émules moins doués que lui. L'insistance constante sur l'avarice et l'absence de respect de la parole donnée — Brun lui-même en fait un des traits fondamentaux de la nature paysanne — oppose évidemment ce monde rural aux valeurs aristocratiques comme aux valeurs chrétiennes ; l'épouse, bien que noble, se comporte à cet égard comme son mari : cet univers ravale tout ceux qui s'y enfoncent. Dans ce monde, comme dans celui de Renart d'ailleurs, les valeurs sont comme aplaties. La seule philosophie est celle de l'assouvissement des désirs les plus matériels : la nourriture, le gain. Le paysan ne s'identifie donc pas, dans cette branche, à la seule fonction d'opposant qui est la sienne dans la plupart des textes renardiens : il y a ici une connivence plus profonde entre le goupil et le paysan, assez semblables quant au fond et seulement inégaux en intelligence, en *engin* : le concept de *renardie*, inséparable de l'idée de hardiesse¹, a ici une valeur universelle. Le manuscrit *H* est toutefois moins disert que les manuscrits *B* et *C*, qui précisent en trois vers l'orientation foncière de ce concept vers le plaisir du mal². Cette orientation joue ici sur une ambiguïté remarquable, qui va au-delà de cette « métamorphose illusoire » qui caractérise les histoires de Renart. L'animal conserve largement son statut sauvage : Brun comme Renart vont à quatre pattes, se reposent dans des buissons ou au creux d'un arbre, s'intéressent exclusivement à une chair fraîche adaptée à leur taille — un bœuf, des poules, un âne mort ; il est même parfaitement naturel qu'un renard subtilise des courroies de cuir, qui peuvent être un aliment en cas de famine. Certes, ils parlent et manifestent dans leurs discours des raisonnements de type humain : mais c'est là, comme on l'a dit à propos de Brun, une conven-

1. V. 1602-1603.

2. Voir var. g, p. 370.

tion minimale commune à tous les contes d'animaux. Ce qui est moins ordinaire, et qui va plus loin que dans toutes les autres branches — à l'exception de la branche VI, celle des « Vêpres de Tibert », qui partage ce caractère —, c'est que l'animal se présente en égal de l'homme à l'intérieur même de la société humaine : il négocie, il connaît les institutions judiciaires et envisage de les utiliser à son profit. L'animal n'est pas ici un homme travesti en bête : il est un mixte. L'homme réagit lui aussi en homme, mais il fait piètre figure : devant Renart, il est la bêtise opposée à l'intelligence, et Brunmatin ne rachète guère Liétard. L'inversion finale de la situation montre bien à quel point cette branche subvertit les traditions : Renart ne se contente pas de se nourrir aux dépens d'un paysan, comme il le fait si souvent dans le *Roman*, il institutionnalise le fait et, surtout, il devient le seigneur de Liétard, dans un monde qui n'est pas celui du roi Noble et qui, par voie de conséquence, ne peut être que celui des hommes. De même que Tibert, dans la branche VI, était un « super-prêtre », selon l'expression de J. Batany, Renart est ici un « super-homme », après avoir été un « super-chasseur » à la manière des hommes et non à la manière des renards. Il devient illusionniste. Comme dans les branches où il confesse ses péchés — dans les branches Ia et II par exemple —, il se délecte au récit rétrospectif de ses propres exploits ; mais ici il introduit des éléments de théorie qui montrent que le plaisir des bons tours et le besoin d'assouvir sa faim ne constituent qu'un aspect de son activité : le plaisir naît aussi de la cruauté gratuite et de l'inversion du tort et du droit. « Je sui bons maïstrez de plaidier », déclare-t-il au vers 482. Il se présente à Liétard comme le Décepteur par excellence, par-delà le bien et le mal¹. Pas de contrition ici, même feinte : un plaisir affiché au grand jour. Or, avec la mise en scène de la mort de Brun, ce plaisir est à l'évidence le plaisir du sang : Renart est celui qui affirme par le meurtre son pouvoir sur le monde. Il est aussi le seul personnage à n'être jamais ridicule dans cette branche. Son seul moment de fléchissement est celui qui suit sa déconvenue à la ferme : moment important d'idéologie renardienne, où le héros tient des propos de type satanique qui tendent à le faire basculer vers l'abandon définitif au mal². À cet égard, cette branche correspond bien à une époque de transition dans l'évolution de la matière renardienne : le plaisir du jeu domine encore largement, mais la figure de Renart commence à prendre une dimension qu'exploitera la littérature moralisatrice du XIII^e siècle. Ce qui ressort surtout ici, c'est l'extraordinaire vitalité de Renart, sa force d'imagination et sa maîtrise de la parole séductrice : les propos occupent environ les deux tiers du texte, et les longs discours montrent bien que le plaisir des contes de Renart est avant tout un plaisir des mots.

La branche XII est généralement datée des environs de 1200. G. Paris, puis E. Martin, après Jacob Grimm et Méon, la voyaient postérieure aux années 1220-1225 parce qu'ils identifiaient le comte Thibaud du *Roman* à Thibaud IV de Champagne, dit le Chansonnier. Ces dates paraissent bien tardives à L. Foulet, qui penche pour Thibaud III, mort jeune en 1201. Sans doute va-t-il trop loin lorsqu'il tire argument des fastes annoncés de la Cour de Pentecôte pour situer la composition en 1200 :

1. V. 494-495.

2. « Jamais nul jor bien ne ferai » (v. 1408).

comme l'a montré J.-R. Scheidegger¹, cette indication superlative est un *topos* et ne réfère donc pas nécessairement à une réalité historique précise. Mais c'est un fait que les ressemblances foncières entre la branche XII et la branche VI — une même conception des rapports entre humanité et animalité, un même traitement de l'illusion et du plaisir du langage —, dont les données sont par ailleurs entièrement différentes, plaident en faveur d'une relative proximité chronologique pour la composition de ces deux textes.

DOMINIQUE BOUTET.

BIBLIOGRAPHIE

- DUFURNET (J.), *Le Gonpil et le Paysan*, Champion, « Unichamp », 1990.
 BATANY (J.), « Renart et le vilain Liétard. Brindilles le long d'une "branche" », *Mélanges Jean Dufournet*, Champion, 1993, p. 125-137.
 BOUTET (D.), « Renart, le rire, le plaisir et le Mal », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, p. 257-268.
 SUBRENAT (J.), « Symétries et dissymétries dans la branche IX du *Roman de Renart* », *Reinardus*, I, 1988, p. 130-141.

NOTES ET VARIANTES

Page 331.

a. Folio 79 de H - colonne a, vers 11-51 ; b, 52-92 ; c, 93-133 ; d, 134-174. ♦♦
 b. d'aguille H ; nous corrigeons d'après L. Vers 12 dans B et C : Mes que chascun oïr le voille [la vuille B] . ♦♦ c. escripture C

1. Le vers 12 est ambigu : le sujet du verbe *set* peut aussi bien être, du point de vue syntaxique, Renart que le conteur, tous deux ayant été mentionnés auparavant. C'est habituellement Renart qui est défini comme expert en ruse, et J. Dufournet (*Le Roman de Renart*, GF. Flammarion, 1970) explicite dans ce sens sa traduction. Mais on pourrait très bien comprendre que le conteur connaît par cœur des histoires dont la matière repose sur la force et la tromperie, comme c'est le cas pour les histoires de Renart.

2. Constant des Noues était le paysan fortuné de la branche VIIa (v. 30), propriétaire de Pinte et de Chantecler.

Page 332.

a. Le diuist H ; nous corrigeons d'après C qui donne pour ce vers : Ne deduit a vilain ne plest . ♦♦ b. contree ne H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. fors lieus C ♦♦
 d. Vers 53-54 dans C : Mes voisins qui vos despisoient / Et por ce que il me disoient . ♦♦ e. vraiment C ♦♦ f. Ains cilz H ; nous corrigeons d'après C pour la métrique et la syntaxe. ♦♦ g. mal leus C. De même, v. 171. Sur la confusion entre l'ours et le loup, voir la Notice, p. 1153.

1. *Le « Roman de Renart » ou le Texte de la dévotion*, Genève, Droz, 1989, p. 51-52.

1. Au XII^e siècle, la charrue à huit bœufs se répand chez les paysans riches : il s'agit d'une charrue à versoir, munie de roues. Le terme de charrue peut également désigner, par extension, l'ensemble formé par l'outil lui-même, les animaux de trait — bœufs ou chevaux — et l'agriculteur qui les conduit.

2. Sur cette construction avec prolepse, voir G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 117. Le texte de Martin est cependant légèrement différent (« à cause de mes bœufs qu'ils méprisaient » d'où : « parce qu'ils méprisaient mes bœufs »), mais le sens général est le même.

3. Sur la valeur des bœufs aux environs de 1200, on pourra comparer avec le fabliau de *Boivin de Provins*, éd. Ph. Ménard, *Fabliaux français du Moyen Âge*, Genève, Droz, 1979 (v. 35 et v. 51) : Boivin prétend avoir vendu ses deux bœufs respectivement dix-neuf et trente-neuf sous. Un autre bœuf coûte vingt sous dans *Aucassin et Nicolette*.

4. Le contexte (*le col carchié*) et la variante *liens* commune aux manuscrits B, C, L et à *Martin* incitent à lire *jou* (« joug ») au lieu de *jor* ; on peut cependant conserver la forme donnée par le manuscrit en la comprenant dans le sens de « journal », superficie à labourer en une journée.

Page 333.

a. demor[see exponctue]ance H ♦♦ b. S'iert près tous H (correction minimale et conjecturale). Vers 87 dans C : S'estoit il el buisson repost : vers 87 dans B : S'estoit près dou buison repouz . ♦♦ c. avrai dieu H ; nous corrigeons d'après B et C pour la métrique. ♦♦ d. J'ai C ♦♦ e. Vers 101 dans C : Or li guerredonneré bien

Page 334.

a. voet H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. C modifie les vers 123 et 124 et ajoute quatre vers : Quar ire avre envers lui grant / Se rougiel mon buief me desfent / Einssi dist bruns li ors por voir / Et aferme par son savoir / Le vilain mout forment menace / Que se il le trove en la place / Tel coup C. Cette interruption dans le monologue de Brun paraît peu cohérente. ♦♦ c. feré C ; ferai B ♦♦ d. Ce H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ e. auques[exponctue] H

1. Proverbe assez répandu dans le *Roman de Renart*. Brun veut sans doute dire que Liétard ne pourra rien contre la force physique de l'ours.

Page 335.

a. liétart [v. 152] / Et un garçon qui o lui fu / Qui les buief chaoït de vertu / Il estoit de si povre afere / Nel prisoit pas une cenele / Aloué l'avoit la saison / A tant du garçon C : liétart [v. 152] / Qui estoit et foibles et viauz / Fors seulement qu'il a deus iauz / Mais que de miel a la saison / Atant del vilain B. Ce passage n'est vraiment clair que dans C. La leçon de H semble être le résultat d'une contamination entre la famille α (édition Martin, qui évoque la présence d'un valet) et la leçon commune à B et L, qui parlent des deux yeux de Liétard (mais qui semble elle-même corrompue, le vers suivant s'articulant de façon étrange : voir la note de M. Roques aux vers 9406-9407). Dans H, seule l'articulation entre de deus (écrit de .ii.) et fors que pose un menu problème : il faut sans doute comprendre que Liétard a deux valets, dont un seulement à l'année, mais rien ne vient confirmer cette hypothèse. ♦♦ b. m[a exponctue]iene H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. gieus C ♦♦ d. Folio 80 de H - a, vers 175-215 ; b, 216-255 ; c, 256-295 ; d, 296-336. ♦♦ e. Vers 182 dans C : Se par richesce ne se covre : vers 182 dans B : Par ta richesce le recouvre

1. Indépendamment du problème d'établissement du texte (voir var. *a*), la mention de ce valet fait difficulté. Notre manuscrit — et plus encore la leçon de Martin, où l'on voit le valet pousser les bœufs — donne à entendre que ce *garçon* se trouve dans l'essart avec Liétard : or la suite montrera que Liétard est seul avec Brun.

2. La deuxième personne du singulier *as* (v. 168) est peut-être une leçon fautive ; mais on peut aussi comprendre que le *tu* inclus dans la forme verbale est ensuite explicité par *la promesse* (« toi, c'est-à-dire ta promesse »).

3. *Par ta richece* doit être interprété, selon G. Tilander, comme un juron adapté à la circonstance : « Par le juron *Par ta richesce*, Brun en appelle pour ainsi dire à la propre expérience de Liétard : " c'est ainsi que tu es devenu riche ! " » (*Notes sur le texte du « Roman de Renart », Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 680).

Page 336.

a. est [et *exponctue*] grans *H* ♦♦ *b.* Le buief que ja *C.* *B* analogue à *H.* ♦♦ *c.* proiece *H* ; nous corrigeons d'après *B* et *C.*

Page 337.

a. *Vers 232-233 dans C :* En plorant li dit sel deslie / Rougiel je dotque ma jornee . *B* donne la même leçon que *C* pour le vers 232 et une leçon analogue à *H* pour le vers 233. *Entoute logique, C* donne porré au lieu de pora au vers 235 et mi au lieu de li au vers 236. ♦♦ *b.* fait n'en *H* ; nous corrigeons d'après *B* et *C.* ♦♦ *c.* *Vers 251 dans B et C :* Ne me tenez mie a estruit . ♦♦ *d.* semine *H* ; nous corrigeons d'après *B* et *C* (voir n. 2). ♦♦ *e.* Trop[*z* *exponctue*] *H* ♦♦ *f.* vaut sesine [*v. 254*] / Se je rent ce dont sui saiziz / Dont seroie je fox nais / Certes mout en seroie fol / Se ce que je tieng an mon col / Rendoie [...] afole / Se ge metoie *C* ; vaut saisine [*v. 254*] / Se ce te lais dont sui saiziz / Mout seroie malvais failliz / Se je metoie *B.* *Les vers 262-264 sont absents de B.*

1. La terre d'un essart, récemment conquise sur la lande ou la forêt, est en effet résistante et dure.

2. La leçon *semine*, que donne parmi nos témoins le seul manuscrit *H*, offre un sens bien moins satisfaisant : évoquer les semailles, ce serait prôner les vertus de l'attente, non celles de la possession immédiate ; de surcroît, le verbe *saisir*, qui apparaît deux vers plus loin, confirme que *sesine* est la bonne leçon. De plus, *saisir*, *saisine* appartiennent au vocabulaire féodal et désignent la remise en possession d'un fief à un vassal par son seigneur.

3. Sur la leçon *atapés*, voir G. Tilander, *Remarques*, p. 118. Le mot, rare mais attesté, a le sens de « fou », « insensé ».

Page 338.

a. mal *C* ♦♦ *b.* Mais *H* ; nous corrigeons d'après *B*, *C* et *Mar.* ♦♦ *c.* *C* ajoute ici deux vers : Et que se diex li donnaist joie / Que vers moi iroit droite voie . ♦♦ *d.* Ses deus chevax *C* : Se ses deus chaiaus *B.* *Du vers 292 au vers 294, les débuts de vers sont décalés en diagonale vers la droite et les vers ne coïncident pas avec les lignes (quatre lignes pour trois vers).*

Page 339.

a. *Vers 309 dans C :* Ne plest pas au seignor de terre : vers 309 dans *B :* Ne

loist pas a saignor de terre . ♦♦ b. Folio 81 de H - a, vers 337-377 ; b, 378-418 ; c, 419-459 ; d, 460-501.

Page 340.

a. Digner et ma fain C ♦♦ b. porquerrai avec le second r exposé dans H. ♦♦ c. Vers 370-371 dans C : Que mautalent avoit mout fort / De gaaingnier n'avoit talent . H confirmé par B. ♦♦ d. N'ai C, H confirmé par B. ♦♦ e. A bruns H ; nous corrigeons d'après B. Brun , en début de vers, rattaché syntaxiquement au vers suivant dans C en fonction de sujet.

Page 341.

a. Les vers 391-392 sont intervertis dans C. ♦♦ b. H donne au vers 399 trahis barré avec naïs transcrit à la fin du vers suivant après une barre de séparation. ♦♦ c. sovent meschiece H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ d. es[tr effacé accidentellement]aine H ; restitution d'après C. ♦♦ e. perde H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ f. Hier C : ler B

1. On pourrait transposer ce proverbe sous cette forme plus moderne : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. »

Page 342.

a. hons [hom B] que je sache B, C ♦♦ b. Ne n'a talent d'issir huimais C ♦♦ c. esfendelle H ; nous corrigeons d'après C. B donne estendaille . ♦♦ d. Atant renart hors du B, C. La syntaxe des vers 455-458 est satisfaisante dans H, mais non dans B et C.

1. La marotte et la massue faisaient partie des attributs du fou au Moyen Âge.

Page 343.

a. Vers 472 dans B et C : De vos aide n'en avroie . ♦♦ b. Por que H ; nous corrigeons d'après C. B donne Por ce que . ♦♦ c. cort na elion H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ d. sovent de tort droit fais [v. 486] / Et mainte foiz du droit le tort / Ainsi covient sovent qu'il tort / Car C ♦♦ e. Le vers 490 manque dans H ; nous le restituons d'après C, car il est indispensable à la compréhension. ♦♦ f. beste salvaige H ; nous corrigeons d'après B et C pour la rime. ♦♦ g. sez que je fere [faire B] B, C ♦♦ h. Je H ; nous corrigeons d'après B et C. Ici commence le folio 82 de H - a, vers 502-542 ; b, 543-583 ; c, 584-624 ; d, 625-665. ♦♦ i. escapail a paines B, C

1. L'auteur joue ici sur les trois sens principaux du mot *conseil*, *conseil* : « délibération intérieure », « conseil donné par un tiers », « secours ».

2. Allusion à la branche Va, « Le Puits ».

Page 344.

a. jou H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. Le texte de H, corrompu, diffère de celui de B et C entre les vers 513 et 516 : le vers 513 est orphelin dans H et les vers 514-515 sont absents de B et C, qui donnent à leur place un vers unique rimaient avec le vers 513 : Quar en l'ève le tis chaoir [le tis seoir B] . ♦♦ c. saie[e exposé]lee H ♦♦ d. aprendre H ; nous corrigeons d'après B et C pour la rime. ♦♦ e. loutice H ; nous corrigeons d'après B et C.

1. Allusion à l'épisode de la pêche au seau de la branche X.

2. La leçon, commune à H et à L, est peu claire ; les manuscrits B et C portent *acovetés*, « recouvert » ; *anniés* exprimerait directement la conséquence de cet état. Ce n'est certainement pas la leçon originale.

Page 345.

a. n'est homme si os C. Les vers 560-643 n'ont pas d'équivalent dans B ; voir à ce sujet la note de l'édition de M. Roques, p. 18, qui considère cette absence comme une omission de B due probablement à la longueur excessive de ce morceau et à son peu d'utilité. ♦♦ b. C organise différemment les vers 579-583 : Vos qui avez maint conseilliez / Le chief ai vit et estonné / De duel et d'ire et du pensé / Treštout est desvoiez mon sens / De duel et d'ire et de porpens . ♦♦ c. gié C (meilleur pour la rime et la métrique).

Page 346.

a. disoie [v. 592] / Et sages hons bien resembloie / Por ma terre qui trop ert dure / Hui matin par mesaventure / Dis a rougiel C ♦♦ b. Vers 599-600 dans C : Et que meïsmes le preïst / A itant bruns li ors i vint . ♦♦ c. qui H ; nous corrigeons d'après C pour la syntaxe. ♦♦ d. avroie[s expunctue] H. Vers 623 dans C : Mes j'en avré bones merites . ♦♦ e. Vers 625 dans C : Mes vilains est aussi con chiens . ♦♦ f. font H ; nous corrigeons pour le sens. C donne fet . ♦♦ g. Se rovel H ; nous corrigeons d'après C pour la métrique.

Page 347.

a. Vers 634 dans C : Dist renart et bien t'aideroie . ♦♦ b. Vers 643 dans C : Renart le vilain bien escoute . Les vers 644-645 sont remplacés dans C par huit vers de *délayage* qui figurent également dans B, dans lesquels Renart annonce qu'il va donner un bon conseil en échange du coq. ♦♦ c. Folio 83 de H - a, vers 666-706 ; b, 707-747 ; c, 748-788 ; d, 789-829.

1. Le texte nomme le coq tantôt Blanchet, tantôt Blanchart ; nous avons unifié le nom selon l'usage le plus fréquent. La même alternance se retrouve dans B et C ; *Mar.* ne connaît que « Blancart ».

2. L'expression *vous en ferai saisir* a une valeur féodale : Liétard les remettra à Renart comme on donne un fief en récompense à un seigneur. La *saisine* marque avec force la nature de l'appropriation par Renart du coq et des poulets, en même temps qu'elle joue sur les deux registres de l'anthropomorphisme et du zoomorphisme.

3. *Escorchier* est dû sans aucun doute à une mauvaise lecture de *cortouchier*, leçon que donnent C et *Mar.*, et qui annonce le stratagème que précisent les vers suivants. Mais la tradition manuscrite n'est pas unanime : B propose *cortoier*. La leçon de notre manuscrit s'explique par l'inadvertance et par la mention du couteau de boucher : mais c'est Liétard, et non Renart, qui utilisera cette arme contre Brun.

Page 348.

a. conchiier H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. le manque dans H ; nous corrigeons d'après B et C.

1. La chasse, et particulièrement la chasse au gros gibier, est un privilège aristocratique, et le braconnage est très durement réprimé.

Page 349.

a. mercie / Ce dist lietart C : merci / Sire renart B ♦♦ b. B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C : Einssi departent ambedui / Et brun li ors avra anui . ♦♦ c. Vers 736 dans C : Dont ne vaut il mie une alie . B est analogue à H. ♦♦ d. errr surchargé en erer dans H. B et C donnent arer .

1. La variante proposée par C, *Des piez derriere regibant*, ou par B, *Des pates derriès regibant* (« ruant des pattes de derrière »), est meilleure à tous

égards. Faut-il comprendre ici que Brun regrette d'avoir accordé un délai (cependant, deux vers plus loin, il semble n'avoir aucun doute) ? Le vers suivant surenchérit alors en faisant allusion à la mort de l'ours, et non pas au sort de Rougel. L'isolement de *H* montre que son texte est ici corrompu.

Page 350.

a. gran[t surchargéen s] *H* ♦♦ b. Vers 785 dans *B* et *C*: A brun [Et brun *B*] commence a ennuier

Page 351.

a. pramesse *C*. *B* est analogue à *H*, mais intervertit les vers 820-821. ♦♦ b. Folio 84 de *H* - a, vers 830-870; b, 871-911; c, 912-952; d, 953-993. ♦♦ c. Vers 833 dans *C*: Et granz chiens fors enchaannez

1. La fiction s'enracine dans les réalités contemporaines de la Champagne, dont le comte était Thibaud III si la branche date bien des environs de 1200 (sur les illusions d'une chronologie des branches, se reporter à l'Introduction, p. XVIII-XIX, et à l'ouvrage de J.-R. Scheidegger, *Le « Roman de Renart » ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 38-53).

Page 352.

a. cort [vorra surchargé en fera] venir *H*: cort voudra tenir *C*: cort fera venir *B* ♦♦ b. Vers 848 dans *C*: Por ce est la chose si prise: vers 848 dans *B*: Por ce est si main la chose enprise. ♦♦ c. brun [f surchargéen p]rise *H* ♦♦ d. loinge en surcharge dans *H*. ♦♦ e. pres au groing *B*, *C*

Page 353.

a. Vers 886 dans *C*: Et cors et croupe li enserre. *B* est analogue à *H*. ♦♦ b. Vers 894-895 dans *C*: Que brun a nul mal li esgarde / Lietart plus de rien ne se tarde. Le vers 895 est hypomètre dans *H*. *B* donne plus de rien ne s'atarde. ♦♦ c. faillir *B*, *C* ♦♦ d. en sus de lui se trait *B*, *C*

1. Est-ce un simple hasard lié aux nécessités narratives ? Dans l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg, l'ours est associé, dans la symbolique des quatre éléments (feu, air, terre, eau), à la terre, parce qu'il est compact et vit dans des cavernes. Brun rejoindrait ainsi, par cette mort si particulière, l'élément qu'il symbolise, et qui exprime sa propre nature.

Page 354.

a. Vers 923 dans *C*: Por riens nule ne le diroit. ♦♦ b. *B* et *C* donnent des rimes différentes pour les vers 930-931, que voici d'après *C*: En une chambre tost apele / Si li a dit m'amie bele. ♦♦ c. Vers 941 dans *C*: Et que ja oublié ne soit, *B* identique à *H*. ♦♦ d. Vers 953 dans *B* et *C*: Se je a lui ne m'acordasse. ♦♦ e. prestre *H*; nous corrigeons d'après *B* et *C*.

Page 355.

a. jusque a hui [v. 959] / Por coi feroie je lonc conte / Renart qui de bien fere a honte / Tel guille. *C*. Même leçon dans *B* à quelques variantes graphiques près. ♦♦ b. L'avait bien simple *C*: l'avait fol et simple *B* ♦♦ c. atornee [aprestee *B*] / Et je et vos et costancete [contenete *B*] / Le metromes [Le metrons bien *B*] en

B, C. *H* donne constant ceute que nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. volez [v. 991] / Car espoir trop nos greveroit / Por ce que trop pesant seroit / Einssi porrons nos [porrons bien B] exploier / Nus ne nos porra agaitier [ne nos venra agaitier B] / A cele heure que nus nel set / Ne nus diex merciz ne nos het / Quant ele a B, C. *Ici commence le folio 85 de H - a, vers 994-1034 ; b, 1035-1075 ; c, 1076-1116 ; d, 1117-1157. ♦♦ e. Après le vers 997, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C :* Bien set ne porroit fere miex / La bouche li bese et les eulx . ♦♦ f. *Après le vers 999, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C :* Bele suer bone grace avez / De damedieu qui tant savez .

Page 356.

a. nos B, C ♦♦ b. *H* écrit le verrons , B et C leverons ; *il est possible que le copiste de H ait pensé au futur du verbe « voir », le étant le pronom régime repris par Brun au vers 1007. Mais le sens impose le verbe « lever ».* ♦♦ c. Brun[s *exponctué*] H ♦♦ d. parnature [v. 1017] / Avant s'en va toute la voie / Por espier que l'en nel voie / Lietart de riens ne se sejourne / Sa carete afete et atorne / En la charrette monter fait / Sa fame et sa fille et s'en vait / Sanz noise fere au plus qu'il pot C. *B est analogue à C.* ♦♦ e. ointe [v. 1024] / Sa moillier et sa fille cointe / Il lor desfent quant que il pot / Que il ne dient un sol mot / Que fames jenglent totevoies / Eles se tiengnent totes coies / Que de la gent grant C. *B est analogue à C, sauf au vers 1028 où il donne, comme H, la leçon agait . ♦♦ f. alés tros H ; nous corrigeons le bourdon d'après B et C.* ♦♦ g. l'avoient sors [v. 1037] / Dui et dui ensemble se tiennent / Pres de la charete s'en viennent / Dedenz le metent il a paine / Lietart a son ostel le meinne / Conme cil qui grant joie en fet / A bones pieces le desfet / Et a son coustel C. *B est analogue à C. H donne au vers 1039 Lietart [t surchargé en s] . ♦♦ h. A son garçon B, C*

Page 357.

a. L'amor C. *B est identique à H.* ♦♦ b. et afie [v. 1054] / Que ne le descouverra mie / Ne ja par lui n'ert descoverte / Chose dont il li viengne perte / Ne mal ne donmage ne honte / Por coi vos feroie lonc conte / Tantoost C. *Pour ce passage rapporté au style direct dans H, B est identique à C, à quelques variantes graphiques près. ♦♦ c. Vers 1062 dans B et C :* Sa pel ot de viande vuide [vide B] . ♦♦ d. espia [v. 1071] / Qui entor son plessié estoit / Une viez soif i redreçoit / Vers la haie vers lui s'eslaisse / Comme cil qui la fain apresse / Bien cuide avoir sanz contredit / Ce que li villain li ot dit / Mes autrement C. *B suit C avec de légères variantes. ♦♦ e. Vers 1084 dans B et C :* S'il s'atent a moi a [au B] souper .

1. Le texte de *H* n'est pas très clair : le valet pouvait difficilement ignorer ce qui se passait dans la maison. La leçon de B et C, qui plus tardier, pourrait être meilleure si ce verbe ne figurait pas au vers suivant. Dans le doute, nous conservons la leçon de *H*.

Page 358.

a. B et C donnent un texte un peu différent pour les vers 1094-1097, que voici d'après C : Einssi parlant a l'ostel vint / Ou trova filant brunmatin / Trop lessiez oeuvre par matin / Sire mauvez villain fet ele / Ma bele suer ma damoisele . ♦♦ b. *Après le vers 1107, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C :* Por ce qu'avant hier li pramis / Por brun que en mes mains a mis . ♦♦ c. *Après le vers 1111, B et C ajoutent quatre vers et modifient la syntaxe du vers 1112 ; voici ces vers d'après C :* Et si controve un bon barat / Se vaincu le puez rendre ou mat / Le felon plain de tricherie / Tu feras bonne lecherie / Et bon barat et bon enging .

1. Le terme de *damoiselle* peut surprendre, quand il s'agit de désigner une épouse ; mais c'était sans doute le moyen le plus efficace de rappeler que Brunmatin est d'origine noble et de montrer que Liétard se sent en situation d'infériorité dans son ménage.

Page 359.

a. apensen dans H, avec le dernier jambage du second n exposé et e en surcharge sur le premier jambage. ♦♦ b. Et H; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. vostre [garçonnen corrigé par exposition en garçonnet] tous trois / A l'uis de la chambre detrois H; nous corrigeons d'après C qui donne A l'uis de la granche toz cois. B donne: A l'uis de la granche detrois. ♦♦ d. Vers 1155 dans B et C: Les chiens maintenant li huiez. La leçon de H huie convient pour la syntaxe, mais ni pour la rime ni pour la métrique. ♦♦ e. Folio 86 de H - a, vers 1158-1198; b, 1199-1239; c, 1240-1280; d, 1281-1322.

1. La fourrure de la gorge du renard change de couleur selon les saisons: en hiver, elle comporte une large tache blanche, très recherchée.

Page 360.

a. S'il vos dit blanchart li donez / Vos doucement li responnez / A pou C; B est analogue à C. ♦♦ b. covendroit / Je sai trestout vostre revel / N'avez cure de tel morseil / Il vos convendrait gelinetes / Oisiax chapons tendres pouletes C. B est analogue à H. ♦♦ c. nel C: se ne le B ♦♦ d. Lovel C: Clavel B ♦♦ e. Bien l'en ameront [amanront B] en maison [prison B] B, C ♦♦ f. C ajoute, après le vers 1209, deux vers: Bele suer itant vos di ge / Ici ne remaindré je mie. B est analogue à H.

1. *Clavians* est un cas sujet, ce qui ne convient pas à la syntaxe de la leçon de H; cette leçon est en fait le résultat d'une contamination entre le texte de la famille α (Martin), où le verbe *vengier* est à la troisième personne du pluriel (les noms des trois chiens sont alors sujets de ce verbe, et le point qui suit celui-ci n'a plus lieu d'être) et celui des manuscrits B et C, où le vers suivant remplace le relatif par *bien*: les trois noms propres sont alors sujets du verbe *amener* (voir var. e).

Page 361.

a. si con B, C. Le vers est hypermètre dans H. ♦♦ b. en dans H, avec e exposé et n surchargé en a. ♦♦ c. li vilains s'afolot H; nous corrigeons d'après B et C. La leçon de H ne présente aucun sens satisfaisant; l'origine de la faute est évidente: une mauvaise lecture de clot (c lu comme o) a entraîné la réfection de soif en saf d'où safolot pour sa soif clot. La correction s'impose. ♦♦ d. l'a H; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ e. H donne chies, corrigé par exposition en chief.

Page 362.

a. [po exposé] chapon H ♦♦ b. ne poule [r. 1262] / Moult m'e poise por vostre goule / Certes volentiers m'aquitasse / S'eüsse bone poule crasse / Se t'eüsse de quoipaier / Ja ne le quersisse esloingnier / Que hons puis qu'il se met en moi / Certes molt volentiers le pai / Con C. B ne diffère de H pour ce passage qu'au vers 1263: Mout par amasse vostre bole. ♦♦ c. Vers 1269 dans B et C: S'aucune bone chose eüsse. H est corrompu (rime bancale à cause de l'intervention de l'adjectif et du verbe). ♦♦ d. Vers 1272 dans B et C: Nule riens qui vos deüst plaire. ♦♦ e. entent C: an tant B ♦♦ f. Le vers 1285, nécessaire pour la rime, manque dans H. Nous le restituons d'après C qui ajoute après ce vers: Que il fust mors et devorez / Ice sez tu de veritez. ♦♦ g. C bouleverse le passage: il ajoute, après le vers 1289, deux vers: Ou l'en t'a pris a prametre / Et du ton n'i veus noient metre, qu'il fait suivre des vers 1294-1297, eux-mêmes suivis des vers 1290-1293.

Page 363.

a. ains avec une barre de nasalisation inutile sur le i dans H. ♦♦ b. grater

[v. 1299] / Tes temples et tes poins detordre / Me cuides tu ainssi estordre / Et par
tes bordes eschaper / Certes je te feré couster / En une maniere ou en deus / Filz
au putain vilain roingneus / Desloiaux C. B *suit C avec de légères variantes.* ♦♦ c. Vers
1305 dans B et C: Tu es deceus [Tu ies decaus B] devers nuli [nulli B] . ♦♦
d. empire [v. 1310] / Quant vilain cuide desconfire / Par guile home qui noient
vaillle / Damage te feré sanz faille / Ainz huit jors ce saches de fi / Des hui C. B
suit C avec de légères variantes. ♦♦ e. Vers 1318-1322 dans C: Renart poi voi qui ce
ne face / Grant hardement est de menace / Ton pouoir fai sanz menacier / Je ne te
pris pas un denier / Ne vos requier ne pes ne trives . B, *analogue à H pour les*
vers 1318-1320 et le vers 1322, donne pour le vers 1321: Janem'en verras en bronchier . ♦♦
f. Folio 87 de H - a, vers 1323-1363 ; b, 1364-1404 ; c, 1405-1445 ; d, 1446-1486. ♦♦
g. dient H ; nous corrigeons d'après B et C.

Page 364.

a. force toute [v. 1331] / Que tu ne penses ne ne cuides / Bien voil que ton soit
li estuides / A moi nuire et a moi grever / Ja ne m'en feras main lever / N'aipeor ne
garde de toi / Ja de tiex genz si con je croi / Qui a poi d'efreor riens vaillent / Maint
homme sont qui autre asaillent / Par parole mout aigrement / Et si n'ont point de
hardement / Par parole sont mout hardi / Mes tost resont acohardi / Quant ce
vient C ♦♦ b. Vers 1347-1348 dans C: Je te conmant a mauze hui / Qui te
puissent contralier . ♦♦ c. ruerre *corrige par surcharge en a terre dans H.* ♦♦
d. si les hue [v. 1350] / Li garz sa chape a terre rue / As maştins corut en la granche
/ Chascun lien pres du col tranche / Li maştin saillent de la cort / Cil les huie qui
aprés cort / Et quant orent renart veü / Au grant cors se sont esmeü / Après lui
corent abaiaint / Mais de l'ataindre est il noiant / Puis que renart les vit venir / Bien
set s'il le pueent tenir / Ne li feront pas ses aviax C. B *suit C pour tout ce passage, mais*
respecte l'ordre de H pour les vers 1351 et 1352. ♦♦ e. Vers 1365 dans C: Lienbati jus-
qu'au broion . ♦♦ f. Qui estoit rouse et grant B, C

1. La leçon de H est très différente de celle de B et de C (« ils ne lui
feront pas ce dont il a envie », voir var. d), où deux vers supplémentaires
bouleversent le contexte immédiat : dans B et C, ce vers est une réflexion
personnelle de Renart, qui redoute les chiens ; dans H, il se présente
comme un commentaire du narrateur.

Page 365.

a. mestier [v. 1378] perece [paresce B] / En son cuer a repris proece [Se en
son cuer n'a quis proesce B] / Puis que secors ne li est preste [li apreste B] /
Bien set que la mort li est preste / Envers les chiens n'a nule force [Et li chien
orent plus de force B] / De corre [De son cuer B] durement s'esforce / Au
plus que onques puet s'enfuit / Qui que soit bel ne qui anuit / A malpertuis B, C ♦♦
b. douce [an *exponctue*] dame H ♦♦ c. mesavendra [v. 1397] / C'est li plus
enuieus del monde / C'est cil a qui toz biens abonde / Plus meschiet il et mesa-
vient / A celui qui asdez se tient / Et de mal fere et de mal dire / Qu'a celui qui
tout jors empire / Je di ce que je sai de voir / Je qui soloie decevoir / Genz et
beêtes prendre et traïr / Et toute loiauté haïr / Et de bien fere me gardoie / De
touz biens toz dis habondoie / N'avoie de chose degete / Qui por aise d'ome fust
fete / De tout avoie je plenté / Bevoie et mengoie a mon gré / Hons ne beste ne
m'asaillloit / Nule chose ne me failloit / Mes por ce que C ; B *est analogue à C, sauf*
au premier vers où il donne honorez à la place de enuieus. ♦♦ d. Les vers 1408-
1409 *diffèrent complètement de H dans B et C; les voici d'après C:* Mal m'est por bien
fere venu / Ja mes par moi n'ert maintenu . ♦♦ e. Mout H ; nous corrigeons
d'après C. ♦♦ f. rendu [v. 1413] / Le guerredon et la deserte / Mal donmage et
male perte / M'aviengne de moi et de mien / Le jor que ja mes ferai bien / Certes
ja mes bien ne ferai / Ne a nul jor ne maintendrai / De mal fere en nule maniere /
Il n'a gueres ça en arriere / De mal fere si con je croi / Par cele foi que je vos doi /
Plus ai C

1. Nous traduisons *preeche*, qui offre un sens satisfaisant, bien qu'il soit vraisemblable que le copiste ait tout simplement inversé le *e* et le *r* de *pereche* (forme que donnent les manuscrits de contrôle) en résolvant faussement l'abréviation commune à *-eret* à *-re*.

Page 366.

a. Vers 1420-1421 dans C: Fet ele a dieu vos conmant / Qui vous a mené cest torment . B suit H pour le vers 1420 et C pour le vers 1421. ♦♦ b. verité m'en deïssiez / Ou l'en vos a si desertez / Mout par en aile cuer irez / Et ou fustes si . C. B suit C. ♦♦ c. Les vers 1432-1433 sont intervertis dans B et C. ♦♦ d. sens et ma guile en maint lieus [an maint liex . B] B, C ♦♦ e. Vers 1449-1450 dans C: En petit d'eure mort m'eüssent / Et si fusse trop mal menez . ♦♦ f. trovai un chesne chevez / Pres de terre ou je me repos / Meüstier avoie de repos / Que mout . C; B identique à C, sauf variantes graphiques. ♦♦ g. d'eure fui trespassez / J'avoie bien gardé mon cors / Puis que des mastins fui estors / Sanz plaie et par ma proece / Petit prisai cele lassece / Tandis con . C; B est a ralogue à C. ♦♦ h. haie . C; B identique à H.

1. La leçon de H (*chemin chevé*, « chemin creux ») est sans doute fautive : le vers 448 mentionnait explicitement le creux d'un *chaisne*, et l'erreur de lecture est par ailleurs aisément explicable. Lorsque le vers 1457 parle d'un creux « au bord de la route », c'est à ce même creux qu'il fait allusion, plutôt qu'à une cavité du sol dont le texte n'aurait jamais parlé auparavant. Nous préférons néanmoins, par prudence, conserver la leçon de notre manuscrit.

Page 367.

a. bien a fere [v. 1467] / Je qui onques mes bien ne fis / Le quis je et je me mesfis / Quant je fis bien en mal eür / Le vilain fis liez et seür / De rougiel par ma porveance / ue il ert de perdre en doutance / Por le vilain . C. B suit approximativement C. ♦♦ b. Vers 1477 dans C: Il me venoient embatant . ♦♦ c. Folio 88 de H - a, vers 1487-1527; b, 1528-1568; c, 1579-1609; d, 1610-1650. ♦♦ d. desvoloir . C. B suit H.

Page 368.

a. la chose [v. 1504] / Uit jorz touz pleniers se repose / Renart . C; B identique à C, sauf variantes graphiques. ♦♦ b. Après le vers 1523, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C: Qu'il avoit pres del buisson mises / Renart coient les a prises . ♦♦ c. Il oiloit et forment chantoit . C: I hoiloit et en haut chantoit . B ♦♦ d. Après le vers 1531, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C: Tot entor le buisson les quert / Mout li poise que si seus ert . ♦♦ e. Con cil qui ne . B, C ♦♦ f. tosdís H; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ g. Vers 1543-1544 dans B et C: Il m'a commen-cié les merites / Et le guerredon hui a rendre .

1. *Li maus bissestres*: littéralement, « le mauvais jour bissextile »; l'idée de fatalité s'était vite attachée à ce jour exceptionnel.

Page 369.

a. Vers 1575 dans C: Si n'ot onques mes duel grenor . B est identique à C aux variantes graphiques près.

1. G. Tilander (Notes, p. 682) se déclare enclin à comprendre *amance* au sens de « trouble », « émoi »; il interprète donc ainsi le passage: « Est-ce que je peux, dans le trouble où je suis maintenant, envoyer labourer mes bœufs dans les champs? » Dans son *Lexique* (Champion, 1971), il cite

M. H. Kjellman, qui se demande si la leçon de *C* et de *M*, *en mes manches*, n'est pas la bonne ; le sens serait alors : « Puis-je envoyer mes bœufs dans mes manches, maintenant que j'ai perdu mes courroies ? » Nous sommes loin d'être convaincu. M. Roques, dans le lexique de son édition des Classiques français du Moyen Âge, traduit par « à l'aventure » : nous adoptons cette proposition plus simple, comme l'a fait J. Dufournet.

2. Nous unifions le nom de l'âne selon l'usage le plus habituel. La présence de cet âne surprend : l'auteur semble avoir oublié que la scène se situait dans l'essart, et non dans la ferme.

Page 370.

a. *Après le vers 1589, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C* : Vos avroiz un poi de farine / Et de mon orge plainne mine . ♦♦ b. Li felons rous B, C ♦♦ c. tenre [v. 1592] / Tant comme vos en vodrez prendre / S'engingniez le larron revoit / Qui tout emble quant que il voit / Il engingne C ♦♦ d. Por B, C ♦♦ e. querre H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ f. *Après le vers 1601, B et C ajoutent deux vers* : Por le traïtor afoier / Mes nus nel porroit bareter . ♦♦ g. *Après le vers 1603, B et C ajoutent quatre vers, que voici d'après C* : Renart si est de mal entendre / Et a lui puet on bien entendre / Il est a mal faire haitez / Biau sire ne vos esmaiez . ♦♦ h. voiseus H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ i. recuit [v. 1605] / Il n'est nus qui si sage soit / Qui aucune foiz ne foloit / Ne fol qui aucun sens ne face / Sire lietart ja diex ne place / Que renart ait si bon eür / Que il soit toz jors asseür / C'on ne l'engint aucune foiz / Je qui ne sui gueres adroiz / Par semblance de savoir mal / Se vos covent avez loial / Renart C ; B est identique à C (variantes graphiques). ♦♦ j. corroies [v. 1610] / Tymer se faire le poutoies / Je ne sai pas comment par de / Je l'avré mout tost esgardé / Je ai C. B, analogue à H pour le vers 1611, donne comme C, après ce vers, deux vers supplémentaires. ♦♦ k. *Après le vers 1621, B et C ajoutent deux vers que voici d'après C* : Si feré chierre de dormant / Quant liez les avré forment . B donne *savrai au liende avré* .

1. La mine est une mesure pour les grains qui correspond à un demi-setier, soit environ 78 litres.

Page 371.

a. *Après le vers 1627, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C* : Tymer li asnes recanant / Et des piez derrier regibant . ♦♦ b. *Après le vers 1631, B et C ajoutent deux vers, que voici d'après C* : Au plus qu'il puet s'alaine tient / Con se il ert mort se contient . ♦♦ c. de la H (barre de nasalisation omise) ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ d. Folio 89 de H - a, vers 1651-1691 ; b, 1692-1732 ; c, 1733-1773 ; d, 1774-1814.

Page 372.

a. flans et en la teste [v. 1664] / Mes tymer qui ert dure beste / Et qui C (variantes graphiques dans B). ♦♦ b. H donne *mauvés corrigé par ponctuation et suscription en mauvais* . ♦♦ c. *Vers 1683-1684 dans C* : Mes je ne sui pas si tres fort / Comme vos estes biaux doz frere . H donne pour le vers 1684 : Qui de tout l'an ouevre ne faire ; nous corrigeons d'après B et Mar, C étant trop éloigné pour fournir la correction. ♦♦ d. *Après le vers 1687, C ajoute deux vers* : Que tu es mout bien reposez / Si doiz estre plus fort assez . ♦♦ e. par raison C ♦♦ f. *Vers 1707 dans B et C* : Ai ge tant mal que je ne puis .

Page 373.

a. *Vers 1713 dans C* : Qui put plus que trou de punaise . B est identique à H. ♦♦ b. m'etre H (barre de nasalisation omise) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. de tei H ; nous corrigeons d'après Mar. ; B et C donnent *de ceste* . ♦♦ d. *Après le vers 1735, C*

bouleverse l'ordre des vers et en ajoute deux : et de la puor [v. 1735] / De l'ordure de la viltance / Que cil pertuis el cors me lance / La puor se tu ne me crois / Puez sentir dont je sui destrôis / Qui tout me fet le cuer doloir / Se t'ait diex or vien oloir / Acor ça deslie moi tost . ♦♦ e. Vers 1747 dans B et C : Il i morroit soudainement .

Page 374.

a. Vers 1765 dans B et C : Il nos en menast ja grant oirre [oire B] . ♦♦ b. Après le vers 1771, C ajoute deux vers : Devant lores ne t'amerai / Et devant que je le verrai . ♦♦ c. je omis ici, ainsi qu'au vers 1780 dans H, ce qui entraîne dans les deux cas une hypométrie des vers. Nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ d. Que brurie en fera lons grenons H ; nous corrigeons d'après C.

Page 375.

a. paines , confirmé par B et C, est en surcharge et peu lisible dans H. ♦♦ b. apertement B, C ♦♦ c. Vers 1805 dans B : Tu savras ja se je te mens . Pour les vers 1805-1806, C offre une leçon incomplète et plus longue : Tu savras ja certainement / [espace blanc pour un vers non transcrit] / Se tu as corroies te lies . ♦♦ d. Folio 90 de H-a, vers 1815-1856 ; b, 1857-1898 ; c, 1899-1939 ; d, 1940-1980. ♦♦ e. Vers 1826-1827 dans C : Que engingnier ne le porroit / Mout grieve renart quant le voit . B est analogue à H. ♦♦ f. Le vers 1831 est omis dans H ; nous le restituons d'après C. B donne esté fammenine .

1. La leçon de H est isolée : les manuscrits B et C, comme Martin, disent exactement le contraire, sous des formes différentes (« tel qui n'a pas péché est puni »).

Page 376.

a. Vers 1848-1849 dans C : Venez a la vile plaidier / Savoir se me porroiz . B, identique à H au vers 1848, s'écarte à la fois de H et de C au vers 1849. ♦♦ b. Après le vers 1859, B et C ajoutent quatre vers : Qu'ert esroilliee et frotee [fraise B] / A painel'a du fuerre oſtee [traite B] / Que il cuide que renart soit / S'espectrete va tot [S'espee en sa main ala B] droit . ♦♦ c. Tost de B, C. La leçon de H est certainement une mauvaise lecture, que nous ne corrigeons pas dans la mesure où elle n'est pas dépourvue de sens.

1. Les quatre vers qui précèdent sont manifestement corrompus ; les manuscrits B, C, H et l'édition Martin donnent chacun une leçon différente (voir var. a). De surcroît, il n'est pas aisé de ponctuer et de distribuer les répliques dans H.

Page 377.

a. Vers 1877-1879 dans C : Renart dont ne sui je vaillant / Or se puet bien tymmer vanter / Que chier li ai fait comparer . B suit C pour le vers 1877 et H pour les vers 1878-1879. ♦♦ b. Le vers 1885 est omis dans H ; nous le restituons d'après C (B donne une leçon analogue). ♦♦ c. Vers 1891 dans C : A damedieu le tres haus hon .

Page 378.

a. faifoies H ; nous corrigeons d'après B. C donne feïsses . ♦♦ b. entendez C : m'antendez B ; H a peut-être omis la barre de nasalisation sur le a initial.

1. Nous avons conservé, pour le texte lui-même, cet étrange changement d'unité narrative marqué par une grande majuscule, qui prend place à l'intérieur d'une phrase ; nous adoptons pour la traduction une disposition plus conforme à la syntaxe.

2. La leçon des manuscrits B et C et de Martin, *ou fussent besanz*, se comprend mieux ; la leçon de H, *qui fussent* [...], peut être comprise comme une correction à valeur hyperbolique.

3. Mot à mot : « cela ne te vaudrait pas plus qu'une amande [le fruit sec] ». Il est usuel, en ancien français, de renforcer la négation avec des termes très variés qui évoquent des objets ou des quantités négligeables (« une pomme pourrie », « un ail pelé » sont parmi les plus fréquents).

4. Il était d'usage, au Moyen Âge, de s'acquitter d'une faute grave en versant une rançon au seigneur justicier.

Page 379.

a. Folio 91 de H-a, vers 1981-2021 ; b, 2022-2062 ; c, 2063-2103 ; d, 2104-2145. ♦♦ b. se ge en ment / Toute vos don ma C ♦♦ c. se diex *est omis dans H ; nous corrigeons d'après B et C.* ♦♦ d. Que par vos nul mal B, C (*H est hypermétrique, peut-être à la suite d'une confusion entre les abréviations, très similaires, de vous et de nus*).

1. Cette démarche était très précisément celle qui, aux origines de la féodalité, avait présidé à l'hommage vassalique : un individu plus faible remettait la propriété éminente de ses biens entre les mains d'un plus fort, lequel lui en restituait l'usufruit et lui garantissait aide et assistance en cas de besoin.

2. *Saisis*, comme *saisine*, appartient au vocabulaire juridique féodal : la saisine est la libre disposition d'un bien du vassal — généralement d'une place forte — pour le seigneur ; elle est la manifestation de sa propriété éminente.

3. C'est la réciprocité du pacte vassalique : le seigneur et son vassal s'engagent réciproquement à ne pas se nuire.

Page 380.

a. B et C intervertissent les vers 2011-2012 et les modifient ; les voici d'après C : Ne en esmai ne en doutance / Se diex me gart de mesestance . ♦♦ b. voir [v. 2023] / Or fai donques li mien plaisir / Que ne me vodrai plus taiser / Se tu ne fez le mien voloir / Je te feré par tens doiloir / Se tu fez que C. B suit H pour le vers 2024 et C pour la suite du passage. ♦♦ c. Je ne vos B, C (*pas de changement de locuteur*).

1. Encore un étrange changement d'unité narrative, marqué par une grande majuscule, au beau milieu d'une proposition.

Page 381.

a. C donne nous et B nos . De même au vers suivant.

Page 382.

a. Après le vers 2087, B et C ajoutent deux vers, *queroici* d'après C : Puis que il vit les chiens morir / Il n'ot talent plus de foïr . ♦♦ b. Vers 2098-2099 dans C : Ma norreture que je ai / Prenez biau sire quant que j'ai : vers 2098-2099 dans B : Ma norreture que je ai / Asez plus corrociez serai . ♦♦ c. [Que *exponctme*] Se H. C donne pour le vers 2100 : Que ja vers vos ne niesprandroie . ♦♦ d. sin ravoie H ; nous corrigeons d'après B et Mar. *cette lecture sautire et dépourvue de sens pour si manioie , les trois jambages du m ayant été mal identifiés par le copiste, qui a lu à leur place nr (u et n ayant par ailleurs souvent la même graphie).* C donne n'i delaie . ♦♦ e. Les vers 2102-2103 sont absents de C. ♦♦ f. H, qui omet le vers 2112 que nous rétablissons d'après C, donne au vers 2113 De joï que nous corrigeons d'après B et C, H étant pour ce vers hypométrique.

1. Pour ce vers, la tradition manuscrite est confuse et le sens mal établi (voir var. *b*). La leçon de *H* semble pourtant la plus savoureuse : Liétard, par cette comparaison avec un oiseau qui a mauvaise réputation, veut dire qu'il aurait vraiment parlé à tort et à travers s'il ne parvenait pas à tenir ses engagements.

2. *Loer* est le latin *laudare* ; G. Tilander rapproche cela de l'hommage fait par Liétard à Renart. « Louer » Renart, c'est vénérer tout ce qu'il peut dire, et donc lui obéir servilement. Les leçons de *C* et *M* (*n'eüsse eü mon assez*) et de *B* (*n'eüsse eü mon se z*) sont plus limpides et conviennent mieux à un goupil : « si je n'avais pas eu de quoi me rassasier ».

Page 383.

a. Vers 2125 dans B et C : Por voir acroire li feïsse . ♦♦ *b. trembla* [*r. 2127*] / Grant peor ot tot sanz faintise / J'avoie si la chose emprise / Qu'ens el bois le feïsse pendre / A un chesne mout haut estendre / Mes vers moi a fait comme sage / A genoillons me fist honmage / N'est nule *C* ♦♦ *c. aissiés* *H, avec expunction du premier s* . ♦♦ *d. Vers 2144 dans C* : Se tes enfans morir lessioie . *B est identique à H.* ♦♦ *e. Folio 92 de H - a, vers 2146-2186 ; b, 2187-2195.*

Page 384.

a. renart qui bien *H ; nous corrigeons d'après B pour la syntaxe. C donne* forment pour mout bien . ♦♦ *b. aprocha norreture* / Et renars *H ; nous corrigeons d'après B et C.* ♦♦ *c. Après le vers 2175, C ajoute deux vers qui obligent à ponctuer différemment* : Que lietart si fu ses amis / Et si le servoit trestout dis . ♦♦ *d. Et quant il de l'ostel s'en torne* *C. B suit C.* ♦♦ *e. Vers 2182 dans C* : Ne n'i remest geline crasse +

Branche XIII

RENART ET PRIMAUT

(*Martin XII', FHS 6-7-8*)

NOTICE

Cette branche, bien qu'assez ancienne, ne figure pas dans le manuscrit de Cangé (*B*). Sa place dans le manuscrit *H* est assez semblable à celle qu'elle occupe dans la collection α éditée par E. Martin, où elle figure en quatorzième position. Dans *H* comme dans cette collection elle forme une branche unique, alors que dans le manuscrit *C* elle est décomposée en trois ensembles qui se suivent et sont intitulés respectivement : « Si comme Renart coupa a Tybert la queue », « Si comme Renart fist Primaute le frere Ysangrin prestre », et « Si comme Renart et Primaute vendirent les vestementz au prestre por un oyson », cette dernière rubrique incluant par ailleurs sans raison visible les épisodes du hareng et des jambons. Le texte lui-même connaît des variations assez considérables d'une collection à l'autre, puisque la collection α réduit considérablement certains épisodes et en ajoute d'autres : lorsque Renart rencontre Primaute dans la forêt après l'aventure de l'église, il tient déjà dans sa main le hareng qui doit servir à appâter le loup ; le rédacteur de *A* ignore donc l'épisode de la

vente des vêtements sacerdotaux à un prêtre en échange d'un oison et la mésaventure de Primaute à qui le vautour Mouffart vole ce même oison, et n'a pas jugé utile de récrire l'histoire de Renart et des anguilles relatée dans la branche X, qu'il se contente d'évoquer dans un récit rétrospectif de Renart. En revanche, on trouve dans le manuscrit *A* un bref épisode supplémentaire, juste avant le serment final : Renart entraîne Primaute à la conquête d'un troupeau d'oies, dans un enclos. Le texte édité par E. Martin est cependant deux fois moins long que celui du manuscrit *H* (1 088 vers contre 2 086).

Le scribe de notre manuscrit est très souvent fautif : les vers orphelins abondent — nous avons dû intervenir à huit reprises —, et nous avons dû corriger le texte plus fréquemment qu'ailleurs pour le rendre intelligible. Les divergences avec le manuscrit *C*, dans le détail, sont nombreuses, certains couplets ne figurant que dans un seul des deux manuscrits, mais elles n'ont pas d'incidence notable sur la narration.

La structure de cette branche est donc une structure à tiroirs, à la manière des branches V, VIIa et X, qui toutes lui sont antérieures et qu'elle paraît chercher à imiter. On peut toutefois distinguer deux parties, de longueur très inégale : un premier ensemble met en scène Renart et Tibert, avec deux aventures successives et intimement liées qui se déroulent dans une même maison¹ ; un second ensemble, cinq fois plus long, rapporte les aventures de Renart et du frère d'Isengrin, le loup Primaute². À la charnière, la transition est du type le plus désinvolte, assez répandu à vrai dire dans la chanson de geste et le roman : « Nous ne parlerons plus de Tibert », dit le narrateur, « Nous vous parlerons d'un prêtre³ ». C'est dire l'absence de lien véritable entre les deux parties, qui se contentent de suivre les déplacements du héros au fil du temps. La famille de *C*, en morcelant la branche, a bien senti ce que cette succession avait d'artificiel.

Telle qu'elle se présente dans *H*, la branche XIII juxtapose six épisodes, après une rapide introduction sur le thème de la « reverdie ». Le premier relate l'intrusion de Renart et de Tibert dans une ferme : le chat veut boire un pot de lait dissimulé dans une huche, tandis que Renart s'intéresse à la volaille. Mais au lieu de s'occuper séparément de leurs affaires, les deux compères, à l'initiative de Tibert, agissent ensemble : Renart tiendra levé le couvercle de la huche, et le chat l'accompagnera ensuite au poulailler. L'épisode comprend donc deux aventures successives. On devine pourquoi cette stratégie a été adoptée : Tibert veut jouer un mauvais tour à Renart, mais sans courir de risque ; il lui faut donc s'être d'abord repu de lait. Renart, excédé et fatigué, laisse retomber le couvercle au moment où le chat sort du coffre et lui coupe la queue en deux. Tibert avait fait exprès de renverser ce qu'il restait du pot pour frustrer Renart du plaisir d'y goûter : le système classique de l'alternance des ruses et des contre-ruses est donc déjà en place. Pour se venger, le chat va ensuite emprunter une astuce au Chantecler de la branche VIIa : au moment où Renart s'enfuit avec le coq dans sa gueule, son compagnon lui demande s'il le tient fermement : le goupil, en lui répondant,

1. V. 1-337.

2. V. 341-2062.

3. Voir v. 338-341.

libère le volatile. On devine aisément la suite : le paysan entend les cris du coq et lâche ses chiens, Tibert s'éclipse, et Renart est rossé par les mâtons. On n'entendra plus parler de Tibert dans la suite de cette branche.

Le second épisode est radicalement différent : c'est lui qui a inspiré la branche VI, « Les Vêpres de Tibert ». Renart, qui ne semble pas souffrir de ses blessures, rencontre le loup Primaut, frère d'Isengrin. Nous examinerons plus loin les raisons de cette substitution, analysées en son temps par L. Foulet. Le héros a trouvé une boîte d'hosties qu'un prêtre a perdue : il propose à son nouveau compagnon les deux dernières et l'entraîne dans l'église la plus proche pour s'en procurer d'autres. C'est donc une quête de nourriture qui est à l'origine de la profanation de ce lieu saint — la branche VI transformera profondément ces données, et par conséquent le sens de l'épisode. Les deux complices découvrent rapidement, dans un coffre, de la nourriture et du vin. Renart médite alors une ruse purement gratuite, pour le plaisir de malmenier Primaut : il pousse ce dernier à s'enivrer. L'esprit embrumé par les vapeurs de l'alcool, le loup veut dire la messe : le goupil lui rappelle qu'il lui faut auparavant être tonsuré. L'auteur transpose alors la célèbre scène du « moniage Isengrin » de la branche X. Le prêtre et ses paroissiens surgissent lorsque le loup se met à sonner les cloches. Renart s'éclipse ; Primaut, après avoir été rossé, s'échappe par une fenêtre : situation inverse de celle sur laquelle s'était achevé l'épisode précédent, le loup et le chat étant des types opposés dans le *Roman de Renart*.

Le troisième épisode, quant à lui, est fermement arrimé au précédent : Primaut, qui a toujours avec lui les vêtements sacerdotaux, retrouve Renart qui suggère d'aller les vendre à la foire. Nous sommes au milieu de la branche lorsque les deux compères se mettent en route. Chemin faisant, ils rencontrent un prêtre qui veut précisément changer sa garde-robe et qui apporte un oison à un ami. Renart, intéressé par le volatile, engage le dialogue, mais Primaut le devance dans la négociation du troc et emporte l'animal. Renart, après avoir vainement sollicité le partage, s'en va et laisse Primaut seul. L'épisode pourrait s'arrêter là : il manquerait singulièrement de piquant. En fait, cet échec de Renart, qui répond en miroir à son triomphe sur Primaut dans l'église, n'est que le premier panneau d'un diptyque. Bien mal acquis ne profite jamais : le vautour Mouflart convoite à son tour l'oison que le loup, dépourvu de méfiance une fois Renart parti, tient entre ses pattes, et le lui arrache : Primaut aura beau le supplier, rien n'y fera. Ce petit *exemplum* s'achève sur l'énonciation du proverbe qu'il illustre : à trop convoiter, on s'expose à tout perdre. Une justice immanente serait-elle à l'œuvre dans cette branche ?

Le quatrième épisode s'articule avec le précédent selon la technique, éminemment romanesque à cette date, de l'entrelacement : « Nous laisserons là le conte de Primaut [...], pour vous raconter à présent la conduite de Renart qui s'en va par les sentiers¹. » La première partie de l'aventure qui va suivre a donc lieu en même temps que celle de Primaut et du vautour : la seconde poursuivra avec les retrouvailles du loup et du goupil, selon la technique bien éprouvée du diptyque. Renart rencontre une charrette chargée de harengs : il fait le mort, est jeté par les charre-

1. V. 1273-1277.

tiers qui convoitent sa fourrure au milieu des poissons, s'en gave et disparaît en emportant un hareng destiné à attirer le loup dans le piège de l'imitation stupide. Le récit suit de près celui de la branche X, le seul intérêt de cette réécriture étant de préparer le second panneau du diptyque, qui est original. Primaud, frustré de son oison et de plus en plus tenaillé par la faim, fait la paix avec Renart, écoute attentivement son récit — chacun raconte à l'autre l'aventure qu'il vient de vivre : de tels effets de miroir abondent dans la littérature de cette époque — et décide de s'allonger à son tour en travers de la route. Mais son subterfuge est découvert, et il est copieusement rossé. Il retourne se lamenter auprès de Renart. Après une nuit de repos, ce dernier propose d'aller voler trois jambons chez un paysan qu'il connaît.

Commence alors le cinquième épisode. Les deux compères, à l'instigation de Renart, entrent par une ouverture étroite et se gavent de nourriture, chacun de son côté. Au moment de sortir, Primaud a tellement mangé qu'il est coincé dans le « pertuis » par où ils étaient entrés. Sous prétexte de le tirer de là, le goupil lui déchire la peau et s'enfuit dès que le paysan surgit. Primaud s'échappe à son tour par la porte restée ouverte, en emportant un morceau de la fesse du rustre. Cet épisode est donc symétrique du tout premier de la branche : symétrie inversée, puisque ici Renart est vainqueur. Une unité un peu artificielle semble donc rassembler ces épisodes hétéroclites : la boucle est en quelque sorte bouclée.

L'auteur ajoute cependant un sixième et dernier épisode. Alors que Renart perdait de vue Tibert à la fin du premier épisode, Primaud retrouve le goupil. Loin de lui en vouloir, il lui offre le morceau de fesse arraché au paysan : Renart refuse cette nourriture ignoble et déclenche ainsi la colère de Primaud¹, qui le frappe et le piétine. Renart menace de porter plainte devant le roi : si la ruse est permise, la violence directe est passible des tribunaux. Pour éviter cette procédure, le loup doit accepter de jurer fidélité au goupil sur les reliques d'un saint ermite, comme Renart l'avait fait sur les reliques de « saint Roonel » lors de l'épisode de l'« escondit » dans la branche Vc. Ces reliques sont en fait un piège à loup, dont la clé se détend lorsque Primaud y met la patte. La branche s'achève donc sur le triomphe de Renart qui, sarcastique, ironise sur la situation : si le « saint » retient ainsi le loup, c'est que celui-ci avait l'intention de se parjurer ! Sur le chemin du retour, le goupil trouve de quoi nourrir sa progéniture². La branche VI s'en souviendra.

Cette fin montre à quel point la branche XIII est redevable à Pierre de Saint-Cloud. Pour L. Foulet, son auteur n'est pourtant pas un continuateur de cet initiateur : il se soucie « de reprendre des scènes déjà traitées pour les retoucher³ ». La volonté d'imiter les branches II et III de l'édition Martin [nos branches VIIa, IX et X] est à ses yeux manifeste. Dans le premier épisode, Renart est la dupe d'un animal plus faible que lui : coq, mésange, corbeau ou, exceptionnellement, chat. On a vu que l'astuce

1. Le texte, en ce point, manque de logique ; voir n. 1 et n. 2, p. 431.

2. La collection α ignore cet élément, et parle seulement des retrouvailles. Peut-être H — avec la collection γ — a-t-il emprunté l'idée à l'avant-dernier épisode de la collection α , absent de ces manuscrits, dans lequel Renart conduisait Isengrin dans un enclos où étaient parqués des oisons.

3. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 313.

mise en œuvre par Tibert était directement imitée de l'histoire de Chan-tecler. Dans la seconde partie, Renart trompe Primaut, comme il avait trompé Isengrin dans l'épisode du viol d'Hersent. C'est donc la structure même de la branche II de l'édition d'E. Martin qui est imitée. On notera au passage que la chose n'est possible que si notre auteur avait connaissance d'un état du roman correspondant à la collection α , puisque cette branche II est complètement démembrée dans les collections β et γ , comme dans le manuscrit *H*. Le dernier épisode de notre branche XIII est analogue, on l'a dit, à la fin de la branche de « L'Escondit » (notre branche *Vc*). La transposition toutefois n'est pas servile, les circonstances et la nature du serment étant radicalement différentes : dans « L'Escondit », Renart doit se disculper publiquement, devant le roi et la Cour, d'une accusation, et « saint Rooneil » est censé l'attraper et le tuer ; dans la branche XIII, les deux personnages sont seuls, la Cour est évoquée comme une simple possibilité de recours, le piège est inanimé, et Renart songe seulement à faire souffrir Primaut pour se venger de son agression. Notre branche pourrait bien s'inspirer ici, comme l'avait déjà remarqué E. Martin¹, du livre VI de l'*Ysengrimus*, où l'âne Carcophas doit régler un problème de droit épineux avec Isengrin : Renart conduit ce dernier, pour prêter serment, vers un reliquaire qui n'est rien d'autre qu'un piège à loup. Ce rapprochement nous semble plus assuré que le précédent : les deux personnages du loup et du goupil sont déjà en place, et la tromperie use des mêmes instruments. De plus, comme le note L. Foulet, l'*Ysengrimus*, aux vers 572-573, déclarait déjà que le saint ne laisse pas échapper les coupables : c'est le sarcasme même que Renart lance ici à Primaut². L'épisode des jambons, original dans le corpus renardien, pourrait s'inspirer d'une fable ésoquique, que L. Foulet résume ainsi : « Un goupil aperçoit des provisions qu'un berger a laissées dans sa cabane — ou dans le creux d'un arbre : il entre, se gorge et ne peut plus ressortir : le voilà à se lamenter. Survient un autre goupil qui, entendant ces plaintes, s'enquiert de ce qui s'est passé. Il faut que tu restes là, dit-il au prisonnier, jusqu'à ce que tu sois de nouveau dans l'état où tu étais quand tu es entré. Morale : s'en remettre au temps de la solution des grandes difficultés³. » Mais il n'est pas certain que cette fable ait été connue en France au XII^e siècle : elle n'a pas été reprise dans le grand corpus médiéval du *Romulus* qui était la source essentielle.

Faut-il considérer l'épisode de l'église comme une réécriture de l'épisode du « Moniage Isengrin » de la branche X ? Le point commun aux deux textes est qu'un loup se fait tonsurer par Renart pour devenir moine ou prêtre, cette envie étant de pure circonstance et sans rapport avec la foi religieuse. Mais dans la branche X Renart procède avec la dernière cruauté, en ébouillantant le crâne d'Isengrin pour faire tomber les poils : ici, il utilise de l'eau et un rasoir, la méchanceté consistant seulement à étendre démesurément la tonsure. L'auteur va cependant plus loin que son prédécesseur : « Le Moniage » s'arrêtait à la tonsure, et la branche X passait aussitôt à l'épisode de la pêche au seau. Nous avons ici une scène de

1. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 79.

2. V. 2048-2049.

3. *Le Roman de Renard*, p. 318-319.

type carnavalesque, bien plus que ne le sera sa réécriture de la branche VI : l'esprit est bien celui de la profanation farcesque des choses saintes — les hosties, l'église, l'autel, les fonts baptismaux —, des ripailles, de l'ivresse et des conduites de bruit comme le charivari. La vraie source de l'épisode, c'est la fête des Fous¹, où l'on travestissait des animaux et où l'on faisait ripaille jusque sur l'autel. Il faut d'ailleurs entendre le mot « source » dans son sens le plus profond : au-delà de l'emprunt de thèmes générateurs de comique, c'est l'esprit de cette fête qui anime l'auteur : il y a chez Primaud une joie, un plaisir du travestissement et de la substitution des rôles que l'on ne retrouve pas dans la branche VI ; tout l'art du conteur consiste précisément à créer un effet de dissonance entre cet aspect ludique et comique et la déchéance du loup cyniquement exploitée par Renart. Dans la branche VI, Renart et Tibert s'imaginent remplacer le prêtre et ils s'appliquent, dans la mesure où ils sont capables d'une telle application, à dire correctement l'office ensemble. Ici les deux personnages ne sont pas sur le même plan : Renart mène le jeu pour s'amuser à bafouer Primaud, qu'il pousse à boire. Le comique est d'une autre nature, beaucoup plus grinçant dans la mesure où le loup n'a pas conscience de sa déchéance. L'esprit renardien pervertit donc le sens d'une institution parodique, et la branche XIII s'inscrit parfaitement dans la tradition issue de l'*Ysengrimus*. L. Foulet a en effet rapproché cette scène du livre V de cet ouvrage, où Isengrin se fait tonsurer par Renart et devient moine à l'abbaye du Mont-Blandin ; il déforme systématiquement les paroles de la messe ; un jour, il prétexte la soif et se fait conduire au cellier avant de dire la messe ; il s'y enivre et doit finalement être expulsé après avoir été sacré évêque — parodiquement — par les moines excédés. Si l'auteur de la branche XIII a bien puisé à cette source, il faut reconnaître que sa pratique continue celle de Pierre de Saint-Cloud.

Le jugement de L. Foulet sur la branche XIII est particulièrement sévère : « on ne trouvera pas dans XIV [de l'édition Martin] ce que nous avons observé dans II-Va [de l'édition Martin] : une gradation habile, une pénétration des épisodes les uns par les autres, une atmosphère précise et constante, une action qui se noue et se dénoue. L'auteur de XIV a simplement mis bout à bout un chapelet de récits qu'il a groupés de façon tout artificielle et extérieure². » La branche XIII, telle qu'elle se présente dans le manuscrit *H*, repose presque exclusivement sur le schéma de la quête de nourriture. La branche VI se montrera plus subtile : en remplaçant Primaud par Tibert, elle offrira à Renart un partenaire plus fin, plus vindicatif, doué d'une plus forte personnalité : la quête de justice, c'est-à-dire de vengeance, vient alors s'inscrire en contrepoint ; elle le fait, d'ailleurs, dans le premier épisode dont Tibert est précisément le héros. Ici, Renart a sans doute le plus stupide et le plus inoffensif des compagnons : en dépit de ses déboires successifs, Primaud ne s'irritera vraiment qu'à la fin de la branche, et dans des conditions peu compréhensibles. La lutte de Renart et d'Isengrin, dans les premières branches, est celle de la ruse contre la force. Ce schéma ne se retrouve ici qu'avec la

1. Voir la Notice de la branche VI, p. 1072-1073.

2. *Le Roman de Renard*, p. 315.

colère de Primaute : auparavant, il n'est bon qu'à se faire rosser et à se faire enlever par un vautour la proie qu'il tenait entre ses pattes. Primaute incarne moins la force que l'absence totale de ruse, la bêtise la plus absolue : c'est un loup pitoyable, qui paraît même dénué de méchanceté, sauf lorsqu'il refuse de partager l'oison avec Renart. Sa supériorité physique est traitée sur le mode mineur : Primaute en fait un argument lorsqu'il négocie l'oison avec le prêtre¹, et c'est elle qui dissuade Renart de lui en disputer le partage². Il a faim et ne cesse de s'en plaindre, et la récurrence de ce motif est même bien près de perturber l'enchaînement de certains épisodes : apparemment, les nourritures trouvées dans l'église, pourtant abondantes, ne l'ont pas rassasié. C'est la quête de nourriture de Primaute, plus que celle de Renart, qui commande la structure narrative dans toute la seconde partie de la branche. Renart est mû surtout par le plaisir des mauvais tours : le narrateur prend soin, au début de chaque épisode, de signaler les intentions méchantes, et souvent gratuitement méchantes, du goupil. On peut y voir le signe d'une évolution encore discrète, que la branche la formalisera en faisant défiler les victimes devant le tribunal du roi. Cependant, comme dans les branches VIIa, IX et X, le zoomorphisme l'emporte largement sur l'anthropomorphisme. Celui-ci n'est sensible que dans l'épisode de l'église — encore que le modèle de la fête des Fous justifie la présence d'animaux — et dans celui de la vente des habits sacerdotaux. Mais, là encore, la préférence donnée à l'oison — les animaux ne songent nullement à un paiement en espèces — rappelle le zoomorphisme, qui dominera dans toute la fin de l'épisode : Primaute tient l'oison entre ses pattes, et le vautour se pose sur un arbre ; c'est un goupil, puis un loup, que les charretiers trouvent en travers de la route ; ce sont des animaux qui s'introduisent dans la ferme par un *peruis*. Les ruptures d'isotopie sont peu nombreuses et généralement discrètes : Renart, piétiné et malmené par Primaute, menace son agresseur de porter plainte devant le roi, et, pour éviter cette éventualité fâcheuse, Primaute va devoir prêter serment en bonne et due forme. Les deux compères sont qualifiés de « barons³ », lorsque Renart revient avec son hareng auprès de Primaute ; ce terme anthropomorphique ne reparaitra qu'au dernier vers, cette fois dans le sens d'« époux ». Nous sommes loin de l'« escondit » de la branche Vc : la branche XIII n'illustre pas une réflexion critique sur la société des hommes. Elle peint tout au plus, par petites touches, le caractère insidieux de la présence du Mal, qui s'avance masqué sous les faux-semblants de l'innocence.

L'auteur de la branche XIII, s'il s'inspire largement de Pierre de Saint-Cloud, de ses successeurs immédiats et de l'*Ysengrimus*, n'est cependant pas un plagiaire. Il a su introduire des éléments de renouvellement. Il y a tout d'abord l'invention du personnage de Primaute. Pourquoi avoir remplacé Isengrin par ce frère inconnu des autres branches ? L. Foulet remarque justement qu'il était impossible de montrer Renart cheminant avec son ennemi le plus farouche⁴. Mais il était surtout nécessaire de

1. V. 1116-1118.

2. V. 1170-1172.

3. V. 1469.

4. *Le Roman de Renart*, p. 316.

changer le nom du protagoniste parce que les aventures qui sont ici mises bout à bout sont des réécritures de mésaventures d'Isengrin — la tonsure — ou d'épisodes liés à une rencontre entre Renart et Isengrin — les poissons : anguilles ou harengs. Quant à l'histoire du loup coincé dans un *pertuis*, elle rappelait sans doute trop le crime originel de Renart, le viol d'Hersent, pour pouvoir être attribuée à Isengrin. Ce n'est donc pas seulement l'incompatibilité d'humeur qui a suscité la substitution de Primaud à son frère : c'est le projet narratif d'ensemble du conteur, un projet de renouvellement dans la fidélité, fondé sur la poétique de l'amplification. L'épisode de l'église, on l'a vu, a recours aux catégories carnavalesques pour amplifier le motif de la tonsure, hérité de la branche X. Or cet épisode est une réussite ; on y voit Renart à l'affût de toutes les occasions de bernier Primaud : son goût pour les hosties, la présence du vin, l'envie de l'ivrogne de dire la messe ; tandis que Primaud s'embrume, Renart s'active, cherche dans les armoires, trouve les fonts baptismaux, désacralise les lieux en les investissant d'une fonction purement matérielle. Nous sommes loin des ruses préméditées comme celles dont furent victimes la mésange ou Tiécelin. Renart sait seulement qu'un être qui se dégrade et perd la raison est une victime en puissance, et une victime de soi-même. Renart est moins celui qui invente que celui qui sait observer et réagir. C'est là un élément relativement neuf, qui se confirme dans tous les épisodes. Jamais Renart, dans la branche XIII, ne met au point de système compliqué. Il est presque l'innocence même, sauf lorsqu'il rebouche l'ouverture pratiquée sous le seuil de l'église. Il explique à Primaud, qui le lui a demandé, comment il s'est procuré des harengs : est-ce sa faute si Primaud se fait rosser alors que lui-même a pu se repaître de poissons ? Il permet au loup de se gaver de jambons : est-ce sa faute si ce dernier n'a pas réfléchi à l'exiguïté du *pertuis* ? Primaud est responsable en grande partie de ses propres malheurs : Renart se contente de le tenter, l'inconséquence du loup fait le reste. La nourriture fonctionne comme un piège : la gloutonnerie de Primaud est la cause de ses déboires. Seul le dernier épisode échappe à ce schéma et repose sur une véritable ruse, sur une dissimulation de la réalité. L'auteur a bien senti que cette apparence d'innocence, toute relative d'ailleurs, était indispensable à partir du moment où il s'agissait de construire la branche autour d'une sérialité sans changement de personnages, et il a disposé à chaque fois des indices destinés à opposer l'apparence — qui est l'univers mental dans lequel se meut Primaud — et la réalité — la malignité de Renart. Il y a donc bien ici un renouvellement de la technique narrative, qui va bien au-delà du modèle léger que pouvait fournir la branche X en juxtaposant l'épisode du « Moniage Isengrin » et celui de la pêche au seau. On remarquera d'ailleurs que la branche XIII est la première des branches de Renart à inverser les effets de la reверdie. La branche X, avant elle, s'ouvrait sur le déclin de la saison chaude et l'arrivée de l'hiver, prélude à la quête de nourriture. Ici, c'est la thématique printanière qui fait contraste avec la famine dont souffre Renart. Ce schéma nouveau, que la poésie lyrique exploite elle aussi, se retrouvera plus tard dans les branches VI, XVI et XVII. La branche XIII apporte donc un témoignage non négligeable sur les rapports entre réception et création à l'intérieur du cycle renardien en formation, et sur les choix esthétiques qui sont susceptibles de présider au travail de renouvellement.

La branche XIII ne comporte aucune indication qui renverrait à un fait d'actualité ; anonyme, elle n'a aucun enracinement géographique. Les seuls éléments de datation sont donc les références intertextuelles : cette branche est nécessairement postérieure aux branches Vc, VIIa, IX, et X qui passent pour être les plus anciennes ; l'utilisation qu'elle fait de l'*Ysengrimus* inciterait à penser qu'elle ne leur est guère postérieure, les branches tardives étant fort peu tributaires de ce texte latin. On la date habituellement de 1178-1179 : une telle précision, sans doute excessive, se fonde sur le fait que l'on n'y trouve aucune référence à la branche Ia, elle-même datée un peu arbitrairement de 1179. L'absence d'allusion ou d'emprunt aux branches postérieures à cette date, sans être un argument décisif pour la chronologie, constitue néanmoins un indice convergent. En revanche, cette branche a fourni son principal motif narratif à la branche VI, celle des « Vêpres de Tibert », et le nom de Primaut reparait dans la branche IV, celle du pèlerinage, toutes deux datées approximativement de 1190. Elle est donc certainement antérieure à la dernière décennie du XII^e siècle, et plus proche de 1178 que de 1190.

DOMINIQUE BOUTET.

BIBLIOGRAPHIE

BELLON (R.), « L'Art du remaniement. Les Aventures de Primaut le loup dans les manuscrits A et C », *Reinardus*, II, 1989, p. 18-31.

NOTES ET VARIANTES

Page 385.

a. Folio 92 de H - colonne b, vers 1-28 ; c, 29-69 ; d, 70-110. C, outre la lettre ornée à l'initiale, fait précéder le texte d'une rubrique : Si conme renart coupa a tybert la queue ♦♦ b. molt en surcharge dans H. ♦♦ c. Les vers 13-16 sont absents de C. ♦♦ d. Cel H ; nous corrigeons d'après Mar. C donne Ele

Page 386.

a. respont et g'irai la / Je t'aseür mout C ♦♦ b. C omet les vers 41-48, sans doute un bourdon (saut du même au même), de maison au vers 40 à maison au vers 48. ♦♦ c. Mout vaut hons qui set de baraz C

1. Le recours à des locutions étrangères, en particulier anglaises ou germaniques, est un procédé habituel dans le *Roman de Renart* ; voir par exemple, dans cette même branche, les vers 517-518, et le vers 2403 de la branche Ic (Ya ! Ya ! Gordatouet !).

Page 387.

a. renart venez avant C ♦♦ b. plainne cruche une H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Qui por le let fremit et C

Page 388.

a. Folio 93 de H - a, vers 111-154 ; b, 155-195 ; c, 196-236 ; d, 237-279. ♦♦ b. tu

dont çou dont *H* (doublon); nous corrigeons d'après *C*. ♦♦ *a*. Quant ot humé tant con li plot [*v*. 129] / Si trebuscha tot jus le pot / Et espandi le let trestout / Renart *C*. *Le vers 130 est absent de H; nous le restituons d'après C pour le sens et la versification.* ♦♦ *d*. *Vers 135 dans C*: Meüsses et après bien point . *Le vers 136 est omis dans H; nous le restituons d'après C.* ♦♦ *e*. *Vers 148-151 dans C*: Quant voit qu'il ne puet endurer / Maintenant avoit fet un saut / Renart tint le covercle haut / Et tybert saut hors de plain vol . *Le vers 150 est omis dans H; nous le restituons d'après C pour la versification.*

Page 389.

a. *Vers 157 dans C*: Que le covercle sus chaï . ♦♦ *b*. fet que dis tu *C* ♦♦ *c*. *Vers 175 dans H*: Por cinc cenx livres de bernars . *Cette leçon est incompréhensible, nous corrigeons d'après C, qui donne au vers suivant Tybert tes toi .* ♦♦ *d*. *Vers 183-184 dans C*: Que tu n'as qui te croie lores / Dist renart tot est forelores .

1. La leçon donnée par *H* (voir var. *c*) est dépourvue de sens. Celle de *C*, que nous adoptons, laisse sans doute entendre que, dans sa colère, Tibert ne considère pas l'acte de Renart comme une étourderie, mais comme une malveillance.

2. Mot à mot: « je ne voudrais pas pour plus d'argent encore que tu ne peux l'imaginer ».

3. Il faut se souvenir que Tibert est un chat sauvage, à la queue beaucoup plus fournie que celle d'un chat domestique.

Page 390.

a. alons sanz [*v*. 204] demourer / Tot droitement sanz delaier / Droit la ou est le gelinier / Et dist renart par saint richier / je voil que aions a mengier *C* ♦♦ *b*. entreplees corrigé par expunction en estonees dans *H*; nous corrigeons d'après *Mar*. ♦♦ *c*. *Vers 226-232 dans C*: Dures et vielles et crotees / Le coc si est jones et tendres / Et si est des autres mout mendres / Et si i metroit ja dangier / Quant vos vendrez au gelinier / Se les gelines perniez / Et se vos les sesisiez / Il s'escrierait ja si haut . ♦♦ *d*. gonbart *H*; nous corrigeons d'après *C* la rime et la forme du vers 259.

1. Renart perd en effet sa queue dans la branche XII (v. 1362-1365), et Isengrin se présente devant le roi Noble amputé de ce même appendice au début de la branche II (v. 15-16, v. 32-37, etc.), où la Cour le tourne en ridicule; un paysan la lui avait tranchée d'un coup d'épée lors de l'épisode de la pêche au seau, dans la branche X (v. 491-493).

Page 391.

a. *Le vers 239 est omis dans H; nous le restituons d'après C pour la versification.* ♦♦ *b*. *H, qui omet le vers 247 (restitué d'après C pour la versification), donne ici tien les tu, que nous corrigeons d'après C.* ♦♦ *c*. *C intervertit et modifie les vers 254-255: Si con renart ovri la goule / Celui qui tot le monde boule .* ♦♦ *d*. couche *H; nous corrigeons d'après C. Mar. donne toche .* ♦♦ *e*. *Vers 262-263 dans C*: Si a oï dant renardier / Qui ja estoit a gelinier .

1. Cette ruse est analogue à celle de la branche VIIa, v. 410-428, où Renart emporte Chantecler; mais dans cette dernière c'était le coq lui-même qui invitait Renart à ouvrir la gueule pour parler... et le libérer malgré lui.

Page 392.

a. Folio 94 de *H* - *a*, vers 280-320; *b*, 321-361; *c*, 362-402; *d*, 403-443. ♦♦ *b*. *Vers 288-289 dans C*: Qui tout ce li a esmeü / Et que por fol l'a il tenu . ♦♦ *c*. va

[h *expunctué et surcharge*]uiant H. C donne riant . ♦♦ d. Vers 313 dans C : Car si ne pot ne fouir n'ose .

Page 393.

a. Vers 332-335 dans C : Se tybert l'eüst atendu / Il li eüst mout chier vendu / L'estrif que li chien li ont fet / Fuiant s'en vet tot un garet . ♦♦ b. H donne soit sause que nous corrigeons d'après le sens. Les vers 338-339 sont absents de C, qui introduit après notre vers 337 un titre de branche : Si comme renart fist primaut le frere ysangrin prestre et donne au vers 340 : Or escoutez une autre estoire . Le o de Or est une lettre ornée. ♦♦ c. plainnes H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. aperçut H (vers hypernètre) ; nous corrigeons d'après C.

1. Le texte en ancien français joue ici sur les deux facettes de la « métamorphose illusoire » : le vers 327 présente Renart comme un cavalier, le vers 328 comme un animal qui court sur ses propres pattes.

Page 394.

a. Vers 374-376 dans C : Ou alez por chanter m'en vois / A un moustier outre cel bois / Por aler i sui aroutez . Mar. est analogue à H. ♦♦ b. Vers 385 dans C : Par foi sire mout volentiers . ♦♦ c. v'aloient H (erreur appelée par le chiffre .v.). qui suit ; nous corrigeons d'après C.

Page 395.

a. mal te trace / Tu n'avras par saint romacle / Tele viande huimés avras C ♦♦ b. que besoing avroiz C ♦♦ c. Vers 421 dans C : Alez avant g'irai après . ♦♦ d. Font une fosse et un degré H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. Les vers 432-433 manquent dans C. ♦♦ f. Vers 439-440 dans C : La touaille prant ses ataint / Si les ot plus tost desnoees .

1. Sur le sens de l'expression *Tot malgré le nés au provoire* (« malgré qu'il en ait »), voir G. Tilander, *Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 109, qui renvoie pour l'expliquer à une citation de l'*Heptameron*.

2. La leçon du manuscrit C (voir var. d), que nous adoptons, est mieux compréhensible : selon H, les deux compères creusent un trou « et une marche », ce qui, concrètement, ne présente guère de sens.

3. Mot à mot : « qu'il ne faut pour tourner les mains ». L'expression, courante en ancien français, n'a pas survécu à l'ancienne langue.

Page 396.

a. Folio 95 de H - a, vers 444-484 ; b, 485-525 ; c, 526-566 ; d, 567-607. ♦♦ b. briesee la moraine C, Mar. ♦♦ c. char et poisson C ♦♦ d. Vers 473 dans C, qui décale ainsi d'un vers la fin de la réplique : Tot estrié ce est bien fet . ♦♦ e. Le pain le vin et la char terre C

1. Le vin d'Auxerre était réputé au Moyen Âge (voir par exemple le fabliau *des Trois Aveugles de Compiègne*, éd. Ph. Ménard, *Fabliaux français du Moyen Âge*, t. I, p. 111, v. 73. Ph. Ménard mentionne également en note, p. 163, le *Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel et la *Bataille des vins* d'Henri d'Andeli). Cette dénomination recouvre la production viticole de l'actuel département de l'Yonne (Auxerre, Tonnerre, Chablis, Irancy, etc.).

Page 397.

a. entente C. Les vers 486-487 sont absents de C. ♦♦ b. d'un fer d'asne / Mes tien le henap si di have C : d'un ferlinc / Et tu renart tien have drinc Mar.

(voir n. 1). ♦ c. te di guersai / Par foi diſt renart je l'oſtrai C (*répétition différente des répliques*). ♦ d. part H ; nous corrigeons d'après C.

1. La tradition manuscrite eſt ici perturbée, mais elle conſerve le caractère anglophone de certaines plaisanteries de Renart (voir l'épiſode de Renart jongleur, dans la branche Ic). La leçon retenue par Mar. (voir var. b) eſt ſans doute la meilleure : le *ferlinc* eſt une petite monnaie de la valeur d'un quart de denier, et *have drinceſt* à rapprocher de l'anglais *have a drink* ; C remplace le *ferlinc* par un « fer d'âne », comme H par un « fer long », c'eſt-à-dire des objets de peu de valeur : mais la leçon de H paraît curieufe, et C ſe contente d'une aſſonance très médiocre.

2. *Wairsoi* (autre graphie : *guersai*, leçon de C) eſt une invitation à boire, que nous modernisons en conſervant le regiſtre et l'écart linguistique.

Page 398.

a. faillant C ♦ b. H donne au vers 537 nobles li lions . Vers 537-538 dans C : Noble cuide eſtre le lion / Et renart soit de sa mesnie . ♦ c. s'en esjoï [v. 563] / Que asotez eſt vraiment / Primaüt avra ſon paiement / Si que il ſera mout dolenz / Ançois qu'il iſſe de laienz / Tu porroies bien tel chant fere C

Page 399.

a. que eſt omis dans H ; nous corrigeons d'après C. ♦ b. pas eſt omis dans H ; nous corrigeons d'après C. ♦ c. Vers 604 dans C : Si s'en va par laiens chantant . ♦ d. Folio 96 de H - a, vers 608-648 ; b, 649-689 ; c, 690-730 ; d, 731-771.

1. Sur le ſens de l'expression *n'iert li des changiez*, voit G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 151. Il s'agit originellement d'un terme de jeu qui ſignifie « remplacer les bons dés par des dés truqués », puis « user de tromperie », « jouer un mauvais tour ».

Page 400.

a. bacin[s *exponctue*] H ♦ b. venuze n souait / Je cuit que granz vertuz i ait C ♦ c. dieu eſt omis dans H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦ d. Vers 646 dans C : Et il l'avra sanz plus d'afere . ♦ e. a terra H ; nous corrigeons d'après C.

Page 401.

a. Les vers 686-687 ſont absents de C. ♦ b. puet à demi effacé et difficilement lisible dans H.

1. *Orgue, double, treble* : le *treble* désigne la ligne ſupérieure d'une composition polyphonique. Le motet court eſt le plus ſouvent à deux voix. Voir B. Gagnepain, *Histoire de la musique au Moyen Âge*, t. II, Seuil, 1996, p. 190, pour la définition de la polyphonie : « Quand ſe répandit l'usage de la polymélie, et qu'à la *vox principalis* empruntée ſ'ajouta une *vox organalis* inventée, cette réalisation fut dite "double" (par exemple *organum duplum*) ; mais le mot ſervit auſſi à désigner la ſeule voix ajoutée au-deſſus de la voix empruntée dite *teneur*. Et quand on eut l'idée d'adapter des paroles (*motetti*) à cette voix, on appela *motetus* auſſi bien l'ensemble de la teneur et du *duplum* que le *duplum* ſeul. Par extension, une deuxième voix ajoutée prendra le nom de *triplum* [...]. »

Page 402.

a. respont biax amis C ♦♦ b. Les vers 708-711 sont absents de C. ♦♦ c. Les vers 718-725 sont absents de C, qui donne deux vers à leur place : Et tant fu sages et pensez / Et de barat bien doctrine

Page 403.

a. trible H; nous corrigeons d'après C pour la rime. ♦♦ b. Le vers 754 est orphelin dans H et absent de C. ♦♦ c. Vers 758 dans C : Por ce n'ot cure de sejour . ♦♦ d. nois H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. Folio 97 de H - a, vers 772-811; b, 812-852; c, 853-893; d, 894-934. ♦♦ f. gilain C ♦♦ g. Vers 777-778 dans C : La dame i porta une grouge / Et li chapelains la coorge

1. Alors que le manuscrit C (voir var. g) évoque une *coorge* (un bâton qui sert à transporter des seaux), H choisit une formule licenciée, qui se retrouve dans la branche Ia, v. 870-871 (où l'on retrouve la même rime *quenouille / couille*).

2. Comparaison ironique, qui joue sur l'antiphrase comme souvent dans le *Roman de Renart*. On notera que dans la branche Ia, aux vers 1606-1608, le limaçon Tardif est le gonfalonier de l'armée de Noble.

Page 404.

a. Vers 783-784 dans C : Li prestres qui mout sot d'aguet / Par un pertuis fiist son aguet . ♦♦ b. mie [v. 786] / Por la teste qu'il vit pelee / Et la coronne grant et lee / L'uis fet sovent C ♦♦ c. s'atornent C ♦♦ d. de grant aie C ♦♦ e. li autre mainne ses chiens / L'autre tient espee en C ♦♦ f. Vers 825-826 dans C : Bien combatront a la limace / Et cil qui estoit el moستير

1. Le texte de H parle de *cros* (« crocs », « crochets »), terme qui pourrait désigner les armes de fortune des paysans ; mais ce type d'instrument n'apparaît pas dans la suite du texte : il nous paraît donc que *cros* est une faute de copiste pour *cors*, leçon de C, que nous adoptons.

Page 405.

a. Vers 845 dans C : Et qui fu mout tres mal menez . ♦♦ b. sense tesragiez / Ja fuüst li provoires mengiez C ♦♦ c. Vers 865 dans C : Durement se prist a irer .

Page 406.

a. O soi lestemens enporte H; nous corrigeons d'après C qui donne pour les vers 872-873 : Mes en soi de cese conforte / Que illes vestemenz enporte . ♦♦ b. grant dol C ♦♦ c. brebiz se il puet / Einssi le dit que plus n'en puet / Il le metra a C ♦♦ d. Ou sa chemise C ♦♦ e. que je doi hersent C

Page 407.

a. Folio 98 de H - a, vers 935-976; b, 977-1017; c, 1018-1058; d, 1059-1099. ♦♦ b. Le vers 940 est absent de C. ♦♦ c. iffusse H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. covient H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. a ma goule C

1. *Saint Oule* : aucun saint ne paraît avoir porté ce nom, que le manuscrit H est le seul à donner. Il faut donc y voir un nom commun, désignant soit directement, soit parodiquement, une chose sainte. On peut songer d'abord à *oule*, *ole*, du latin *olla*, « pot », « cruche », « marmite » ; toutefois le substantif est féminin, et le *Roman de Renart*, lorsqu'il joue sur les noms de saints, a toujours soin d'utiliser des noms attestés par ailleurs (saint

Leu par exemple, dans la bouche du loup Primaut). On pourrait alors songer à l'hostie (« la sainte Hostie »), en ancien français *oulee* ; mais cette dernière forme, que l'on rencontre dans le texte de Martin (et qui diffère d'ailleurs phonétiquement de *oule*), n'est pas attestée dans notre manuscrit, qui emploie *oïste* (v. 435) ou *oblee*, *oublee* (v. 344, 358, 362, 389). *Ole*, substantif masculin ou féminin, est également attesté par le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch (t. IV, colonne 1061) comme une variante graphique de *nile* : nous adoptons, faute de mieux, cette hypothèse, qui nous paraît la plus plausible, même si l'expression « les saintes huiles » (au pluriel) est largement postérieure au XIII^e siècle.

Page 408.

a. de peor C ♦♦ b. Le vers 964 est omis dans H ; nous le restituons d'après C. ♦♦
c. a dieu l'ali C

Page 409.

a. ai H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. renart C, ouverture nécessaire des guillemets après *diſt* . ♦♦ c. en ai ge grant corage C ♦♦ d. Amit [s *exponctue*] confanon H ; anticipation probable sur l'initiale de H (barre de nasalisation omise) ; nous corrigeons d'après C. sorçainte . ♦♦ e. vestemes

Page 410.

a. Vers 1045-1046 dans C où ils marquent un changement d'épisode (voir n. 1) et où le E de Entre est une lettre ornée : Entre renart et dant primaut / Jurent ensemble en un gaut . ♦♦ b. oison va vendre H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦
c. pendre C. H confirme la leçon de M mentionnée par l'édition japonaise.

1. Ce nouvel épisode est inauguré dans le manuscrit C par une lettre ornée (voir var. a) et la rubrique suivante : *Si comme renart et primaut vendirent les vestemenz au prestre por un oyson*, qui est une annonce incomplète puisque l'histoire de l'oison sera suivie de celle des harengs, puis des repues franches chez un paysan. L'épisode de l'oison ne figure pas dans l'édition d'E. Martin, qui aborde directement celui des harengs, en l'abrégeant considérablement (voir la Notice, p. 1173-1174).

Page 411.

a. souscain[g *exponctue*]te H ♦♦ b. fere C. Ici commence le folio 99 de H - a, vers 1099^{ab}-1139 ; b, 1140-1180 ; c, 1181-1221 ; d, 1222-1262. Le vers 1099 est répété par erreur au début de la colonne 99 a avec une variante de graphie : Molt grant marcié vous en feroins .

1. Nous hasardons cette traduction d'une expression peu claire, qui a résisté aux tentatives de G. Tilander, lequel écrit dans ses *Notes sur le texte du « Roman de Renart »*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 693, après avoir énuméré les variantes des manuscrits C, M et H : « Cette expression m'est obscure. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'il faut y voir un nom de lieu corrompu, car les "marcheants" disaient qu'ils allaient à la foire. » Cette suggestion est peu convaincante. *Dont nous vendons [...]* mainte est parfaitement compréhensible, et réfère à l'activité habituelle de ces marchands ; il reste à expliquer *ensor an* ; il est certain que *ensor l'an* serait mieux venu, même si *ensorn* n'est pas la préposition la plus attendue dans le sens de « au long de », « pendant » ; toutefois,

encore dans l'usage moderne, la préposition « sur » peut revêtir un sens temporel analogue (« sur l'année, j'ai vendu telle quantité de... », par exemple). Cette interprétation nous paraît donc être la plus plausible.

Page 412.

a. bos qui d'eus estoit près C ♦♦ b. jeu H; nous corrigeons d'après C.

1. Expression lexicalisée, qui évoque la ficelle par laquelle on pend un jambon, une andouille, etc. (voir G. Tilander, *Remarques*, p. 67-68). Mais la *hart* est aussi la corde avec laquelle on pend un criminel. La rime *hart* / *part* est habituelle.

2. Voir la note de l'édition japonaise du manuscrit C : cette expression proverbiale, qui n'est pas recueillie par J. Morawski, « recommande le renoncement » (note sur le vers 3337, t. II, p. 408).

3. Saint Leu, archevêque de Sens (573-623) ; mais *leu* signifie aussi « loup », et c'est Primaud qui parle...

Page 413.

a. molt [en toutes lettres] ont H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. crssi avec o suscrit dans H. C donne tolir .

1. *La compagnie Tassel* : expression d'origine obscure, que Ph. Ménard comprend ainsi : « être un compagnon déloyal, trompeur » (*Le Rire et le Sourire dans le roman courtois*, Genève, Droz, 1969, p. 608, n. 80). Voir également la note sur le vers 3362, t. II, p. 408, de l'édition japonaise, qui donne quelques références complémentaires.

2. Cette expression proverbiale, qui se traduit littéralement par « je m'y connais mieux qu'un bœuf ne sait tirer la charrue », se rencontre également dans la branche XII, v. 1771.

Page 414.

a. bien[*t expunctue*] H ♦♦ b. Après le vers 1224, H omet six vers donnés par C où l'on voit Mouflart, sur un chêne, dévorer l'oison sous les yeux de Primaut ; le dernier de ces six vers introduit la lamentation du loup et explique l'emploi de la conjonction que au vers 1225 de notre manuscrit, qui est donc lacunaire. C donne pour le vers 1224 : Sire mouflart il m'est avis . ♦♦ c. fait surchargé en fas dans H.

Page 415.

a. ne finai des hui main C ♦♦ b. je omis dans H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Folio 100 de H - a, vers 1263-1303 ; b, 1304-1344 ; c, 1345-1385 ; d, 1386-1426. ♦♦ d. desus H ; nous corrigeons d'après C.

1. Cet épisode est emprunté à la branche X (v. 43 et suiv.). Il ne figure pas dans la famille α, où l'on voit cependant, mais sans explication, Renart présenter un hareng à Primaud.

Page 416.

a. se muce C, qui donne à la rime au vers suivant veüs . ♦♦ b. lague H (barre de nasalisation omise). ♦♦ c. le nain C

1. La branche X, aux vers 43-51, mettait déjà en œuvre ce stratagème du renard, emprunté aux *Bestiaires* médiévaux qui le tenaient eux-

mêmes des *Étymologies* (livre XII, chap. 29) d'Isidore de Séville. Le présent texte est cependant plus proche de ces derniers. Ainsi on peut lire, dans l'article sur le goupil du *Bestiaire* en prose de Pierre de Beauvais, rédigé vers 1200 : « Quant il a fain et il ne treuve que mengier, il s'enveloppe en rouge terre si qu'il pert [semble] estre touz sanglanz, puis s'estent a terre tout envers comme s'il fuist morz et retient s'alaine et enffle soi qu'il ne souffle noient [au point de ne plus respirer] ; la langue trait fors [il tire la langue] » (*Le Bestiaire de Pierre de Beauvais*, édition de la version courte par Guy R. Mermier, Nizet, 1977, p. 71). Il attire ainsi les oiseaux qu'il peut dévorer par surprise. Le goupil des *Bestiaires* est une figure du diable.

2. Le surcot est, au début du XIII^e siècle, un vêtement de dessus, fendu sur les côtés au passage des bras, et qui pouvait être fourré sur les bords pour l'hiver : ainsi Philippe Mouskès, au milieu du XIII^e siècle, évoque dans sa *Chronique rimée* un surcot « fourré de vair et de goupis » (le vair est la fourrure d'hiver de l'écureuil nommé « petit-gris »).

3. La couleur de la gorge du renard varie selon les saisons ; la couleur blanche est la plus recherchée.

Page 417.

a. Si m'en vois a dieu C ♦♦ b. Et quant cius H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. le [trop surchargé en trot] et l'ableüre H ; nous corrigeons d'après C.

Page 418.

a. vengier H ; nous corrigeons d'après C.

Page 419.

a. Folio 101 de H - a, vers 1427-1467 ; b. 1468-1508 ; c. 1509-1549 ; d. 1550-1590. ♦♦ b. Por [por expunctue] prooier H ♦♦ c. peocheor en surcharge difficilement lisible sur prodrom ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. glofrai H ; je l'otroi C

1. Proverbe répertorié par Morawski (n° 689, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925). La sagesse populaire est celle des paysans (*vilains*) : il existe d'ailleurs un ouvrage intitulé *Proverbes au vilain*.

Page 420.

a. que vous me H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Vers 1494-1495 dans C : Mout m'en est or bien avenuz / Que je me moroie de fain .

1. Le texte de l'édition Martin reprend ici le fil de l'histoire, interrompu après l'aventure de l'église et de la messe.

Page 421.

a. le leu aïe aïe C ♦♦ b. effor[s surchargé en t] H

Page 422.

a. grant [es expunctue] frapier H ♦♦ b. la corut H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Folio 102 de H - a, vers 1591-1631 ; b. 1632-1672 ; c. 1673-1713 ; d. 1714-1754. ♦♦ d. Abréviation de molt / mout dans H (de même au vers 1597) ; nous corrigeons d'après C qui donne m'ont asailli . ♦♦ e. mgie H ; nous corrigeons d'après C.

Page 423.

a. [S *exponctue*] il H. C, qui intervertit les vers 1615-1616, donne tot depiquié le dos . ♦♦ b. amis[s *surchargé en* t]ié H ♦♦ c. vos C

Page 424.

a. Vers 1646 dans C: Se couche un petit au derriere . ♦♦ b. cuidiez C ♦♦ c. foi que vos doi C

1. Cet épisode repose peut-être sur des souvenirs de la branche Vb (Renart et les jambons).

Page 425.

a. Se eles C ♦♦ b. Sis'apensa lores d'un jeu / Que l'autre jor avoit veü / Bien l'ot visité et veü C ♦♦ c. Les vers 1727-1728 sont absents de C.

1. Littéralement : « vous voilà devant la charrue ». Le registre linguistique est celui du monde paysan.

Page 426.

a. acoutant *surchargé en* escoutant dans H. ♦♦ b. Folio 103 de H-a, vers 1755-1795 ; b, 1796-1836 ; c, 1837-1877 ; d, 1878-1918.

Page 427.

a. Vers 1799 dans C: Ja envers li rescous n'aroie C

Page 428.

a. me H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Et dans primaus qui ne se muet H ; syntaxe incohérente que nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. retoit H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. Les vers 1837-1838 sont absents de C. ♦♦ e. Vers 1851 dans C: Que je ne voil ci plus atendre .

1. La leçon de C, que nous adoptons (voir var. b), se tient mieux, *ains* ayant alors le sens adversatif attendu ; on peut toutefois conserver la leçon de H en donnant à *ains* une fonction d'adverbe et non de conjonction.

Page 430.

a. Que li vilains H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. C donne boutee au lieu de trovee et à la rime au vers suivant tornee au lieu de boutee . ♦♦ c. Folio 104 de H-a, vers 1919-1961 ; b, 1962-2002 ; c, 2003-2043 ; d, 2044-2084. ♦♦ d. voil C

Page 431.

a. Vers 1948 dans C: Ja se diex plet n'en mengeron . H omet les vers 1949-1950 qui sont nécessaires à la succession des idées ; nous les restituons d'après C. ♦♦ b. Les vers 1953-1954 sont absents de C. ♦♦ c. Quant primaüt l'ot si envaiz / Si li a dit trestot en haut / Vos avez tort sire primaüt / Sachiez se m'aviez C ♦♦ d. doucement li prie C ♦♦ e. doinst [diex *biffé*] diex H ♦♦ f. forlist C ♦♦ g. Les vers 1985-1986 sont absents de C.

1. La leçon de C (voir var. a) est d'une syntaxe plus lisible. La reprise de *char de vilain*, dans H, avec l'ellipse du verbe (il faut sous-entendre la reprise de l'idée de *preu*, d'utilité, exprimée négativement au vers précédent), est

une construction un peu forcée. Le passage est d'ailleurs plus largement corrompu, puisque la réaction brutale de Primaud n'est pas explicitement motivée comme elle l'est dans *C*, qui intercale deux vers d'explications psychologiques. Est-ce la mention d'un oison, de sinistre mémoire pour Primaud, qui est la cause de cette colère pour le remanieur du manuscrit *H*? Sur cette réaction, voir n. 2.

2. Le texte de la collection α éditée par E. Martine est ici plus cohérent : la réaction violente de Primaud, qui se limite à un simple coup de patte et à une altercation verbale, fait suite à un nouvel épisode (qui ne figure ni dans *C* ni dans *H*) où Renart conduit le loup dans un enclos où se trouve un troupeau d'oies... gardé par un berger et des chiens ; voir la Notice, p. 1174.

3. Renart fait ici allusion à la tradition féodale, d'origine germanique, de la *faide*, ou vengeance privée, fondée sur l'impératif de la solidarité du lignage, qui entretenait les guerres intestines. Les rois de France du *xii^e* siècle, en particulier Louis VII et Philippe Auguste, se sont efforcés d'imposer le recours au tribunal royal pour régler les conflits et d'interdire l'usage de la guerre privée comme moyen du droit.

Page 432.

a. mon *H* ; nous corrigeons d'après *C*. ♦♦ b. Après le vers 2008, *C* intercale les vers 2013-2014. ♦♦ c. Vers 2020-2021 dans *C* : Mon ami serez et mon dru / Se nel fetes je n'en puis mes . ♦♦ d. o *H* : dont *C* ; nous corrigeons d'après le sens.

Page 433.

a. Les vers 2061-2062 sont absents de *C*. ♦♦ b. Les vers 2067-2070 sont absents de *C*. ♦♦ c. Vers 2071 dans *C* : En sa voie prist un oison . ♦♦ d. vilain [que *exponctue*] [ou *suscri*] il *H*

1. Saint Léonard était le saint patron des prisonniers. Voir déjà les vers 749-750 de la branche Ia et n. 1, p. 21.

Page 434.

a. Folio 105 de *H* - a, vers 2085-2086.

Branche XII'

RENART LE NOIR

(*Martin XIII*)

NOTICE

La branche XIV (« Renart le Noir ») est inconnue des manuscrits des familles β et γ ; elle ne figure que dans les manuscrits du groupe α et les manuscrits dits composites, *H* et *I* ; mais il est à noter que dans tous ces manuscrits, à l'exception de *N*, nous avons le même groupement : « Renart et Liétard », « Renart et Primaud », « Renart le Noir », « Renart médecin » et « Renart empereur », c'est-à-dire, dans notre système de numérotation, les branches XII à XVI.

Cette branche XIV se présente dans le manuscrit *H* sous une forme originale qui mérite d'être signalée : alors que le canevas narratif est à peu près identique¹ à celui du manuscrit *A*, la version de *H* compte 3 156 vers contre 2 366 pour *A* ; il y a là un emploi des procédés de l'amplification et de la réduction qui mériterait une analyse détaillée, d'autant que l'amplification de *H* par rapport à *A* (d'environ un tiers) ne touche pas la première partie (850 vers contre 846 dans *A*), mais seulement les deuxième (1 088 vers contre 734) et troisième parties (1 215 vers contre 783).

Cette longue branche, d'une composition simple et linéaire, est constituée de deux parties. On peut toutefois distinguer dans la seconde deux temps. Pour des raisons de clarté, nous avons choisi de structurer ce long récit en trois parties². La première est consacrée à la chasse au goupil, et même si ce goupil est nommé Renart, il reste confiné dans un strict zoomorphisme : les repères spatio-temporels ordinaires du *Roman de Renart* font défaut, tout comme est absent le personnel romanesque habituel dans les autres branches. La deuxième partie ramène le lecteur dans l'univers renardien bien connu et les personnages familiers au public réapparaissent, à l'exception notable de la famille de Renart, qui n'a dans ce texte ni femme ni enfants. Le récit met Renart aux prises avec ses comparses habituels, puis se déplace à la Cour de Noble où Renart est jugé, provoqué en duel puis battu par Rooneel et sauvé *in extremis* de la mort par l'intervention de Grimbart³.

Cette longue branche a longtemps fait figure de mal-aimée de la critique, et cela depuis E. Martin, qui la jugeait « aussi longue qu'ennuyeuse » en précisant : « [...] elle comprend deux récits, dont l'un présente un caractère très différent du reste du roman, tandis que l'autre se compose d'une série d'imitations peu réussies⁴. » L. Foulet ne pouvait qu'abonder dans son sens, d'autant que ce long récit ne fournit aucun argument pour appuyer sa thèse sur les sources savantes et écrites du *Roman de Renart* et il le range parmi les « [...] longs romans qui ressassent une fois de plus les aventures passées du goupil, quitte à y ajouter ici ou là quelque épisode de leur cru⁵ ». Elle ne mérite cependant ni excès d'honneur ni indignité, et il faut pour en comprendre la valeur faire appel aux notions de réécriture et d'intertextualité, dans le cadre d'un cycle d'aventures organisées autour d'un héros éponyme.

La première partie est construite selon le procédé de la triplification : l'action s'étend sur trois journées et la chasse est donnée par trois fois au goupil ; celui-ci se réfugie à trois reprises dans un château, à l'intérieur duquel on finit par le retrouver dans une cachette « insolite » : il est caché parmi les peaux de ses congénères qui n'ont pas échappé à la chasse. On peut considérer cette ruse inédite, pour se dissimuler et échapper à ses

1. On constate cependant que dans la première partie l'auteur « coupe » certaines scènes — les repas en particulier — mais en ajoute d'autres : vol de nourriture par le goupil.

2. Le récit s'ouvre sur un court prologue (v. 1-10) par lequel le conteur annonce « une estoire » (v. 1) sans préciser qu'il s'agit d'une aventure de Renart. Ces trois parties occupent respectivement les vers 11-850, 851-1939 et 1940-3156.

3. Le récit se termine sur un vers qui fait fonction d'explicit : « Atant est li contes finés » (v. 3156).

4. *Observations sur le Roman de Renart*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 75.

5. *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 474.

poursuivants, comme une véritable « trouvaille » du conteur. Mais Renart est tout de même démasqué par le flair des chiens. Tous les ingrédients nécessaires à la dramatisation sont réunis autour de cette lutte à la vie à la mort¹ entre Renart et le veneur, mais le premier parvient à mutiler le second et à « semer » ses poursuivants. À ce moment le goupil franchit pour la dernière fois la porte du château. Le récit va changer de décor et Renart de partenaires.

On quitte le monde de l'illusion réaliste pour entrer dans celui de la fantaisie renardienne, c'est-à-dire l'univers de la perpétuelle métamorphose. Les repères spatio-temporels deviennent alors plus flous² ; l'action avance au gré des déplacements du personnage principal et de ses rencontres. Renart désormais n'affronte plus de chevaliers et de chasseurs à cheval, mais seulement des personnages connus du *Roman*³, et des paysans, tout aussi acharnés d'ailleurs que les chevaliers dans leur lutte contre les animaux sauvages. Conséquences logiques de ce changement de décor et de personnel romanesque : Renart ne se réfugie plus dans un château mais dans une meule de foin, et le thème de la quête de nourriture⁴ — qui parcourt tout le corpus — réapparaît.

La meule de foin qui sert de refuge au goupil est cernée par les eaux : Renart qui paraît condamné à une mort prochaine par noyade ou par inanition parvient pourtant à se tirer de ce mauvais pas : il convainc un paysan d'approcher sa barque de la meule et se retrouve bientôt sur l'embarcation, tandis que le paysan, abandonné sur la meule, doit prendre un bain forcé.

Le deuxième épisode⁵, relativement bref, est enchaîné au précédent par simple contiguïté spatiale : « Tant a alé qu'il voit Hersent / S'amie et son sire Ysengrin⁶ ». Aussitôt Renart décide de se rendre méconnaissable au moyen d'une poudre qu'il a trouvée et ainsi, « plus noirs que airement⁷ », il peut aborder le couple qu'il vient de rencontrer : il se débarasse du mari en le précipitant dans un piège, se fait reconnaître de son amie Hersent et peut ainsi consommer avec elle l'adultère, sous les yeux du mari qui n'en peut mais.

Il en est de même pour le troisième épisode, tout aussi bref⁸ : Renart, qui continue de naviguer sur la rivière en crue, aperçoit un paysan qui engage la conversation avec lui. La fantaisie renardienne s'efface pour laisser place un instant à un monde merveilleux dans lequel bêtes et gens peuvent dialoguer sur un pied d'égalité : Renart échange sa barque contre quatre chapons⁹ et continue son chemin à pied.

1. Le conteur rappelle par deux fois que l'enjeu de cette poursuite est bien la « pel » du goupil (v. 819 et 838).

2. Mais le récit reste rythmé par l'alternance du déplacement diurne et du repos nocturne, sauf pour l'épisode du vol dans le « gelinier », qui ne peut être placé que la nuit.

3. Le premier — à tout seigneur tout honneur — sera évidemment Isengrin.

4. Ce motif de la quête est d'ailleurs promptement mené ; dès le vers 934, la faim de Renart est apaisée.

5. V. 1189-1215.

6. V. 1190-1191.

7. V. 1212.

8. V. 1316-1359.

9. Le conteur oublie d'ailleurs de mentionner le sort des deux derniers (voir v. 1361 et 1372).

Le quatrième¹ épisode contraste avec les précédents par sa longueur, puisque les démêlés de Renart, qui se fait désormais appeler Chufet, s'étendent sur près de 300 vers ; Renart doit d'abord apaiser les craintes du chien Roonel, qui fuit dès qu'il aperçoit cette créature diabolique, puis au terme d'un dialogue savoureux Roonel provoque lui-même son malheur en avouant qu'il a faim : c'est alors le départ pour la quête et pour le piège caché dans lequel Renart ne manquera pas de le précipiter ; il n'y a pas ici de piège dissimulé, mais seulement un « plançon² » amorcé par un morceau de viande. Le récit suit alors un cours linéaire — Renart raille Roonel, les paysans le rouent de coups — avant de prendre une direction inattendue : Roonel se précipite à la Cour³ pour se plaindre de Chufet, et personne ne reconnaît Renart le roux sous le « noir peliçon » du « noir diable »⁴.

Le cinquième et dernier épisode de la deuxième partie⁵ est consacré aux aventures de Renart et de Roussel l'écureuil ; au premier qui est affamé le second indique le « gelinier » des moines. C'est donc le récit ordinaire d'un vol nocturne de nourriture : le lecteur se trouve en pays connu, malgré la scène inédite de la cérémonie d'exorcisme. À partir de ce moment-là le récit traîne quelque peu en longueur, jusqu'au coup de théâtre : Renart tente de dévorer par surprise son compagnon l'écureuil. Suivant le même chemin que Roonel, ce dernier se précipite alors à la Cour pour se plaindre de ce soi-disant cousin qui ne respecte plus les liens de parenté.

La troisième partie est tout entière consacrée au jugement de Chufet et, là encore, le récit est construit selon un schéma familial aux lecteurs des aventures de Renart. On y distingue nettement cinq temps⁶. Le premier est celui de la « clamor » : Roonel reconnaît son bourreau sous le « noir peliçon » dont parle Roussel et il s'associe à sa plainte, puis c'est au tour d'Isengrin de venir se plaindre. Une fois la « clamor » acceptée par le roi commence le deuxième temps, celui de l'envoi des messagers auprès de Chufet, envoi organisé selon le schéma de la triplification⁷. Tibert, le premier messenger, échoue dans sa mission, tout comme Belin, qui lui succède. Le conteur réserve son innovation pour le troisième envoi : un trio de barons — Bernard, Brun et Baucent — décide de « saignement ouvrir⁸ », et leur plan réussit : Renart-Chufet est capturé, attaché sur un cheval et amené comme un larron devant la Cour.

Le troisième temps, celui du jugement, s'ouvre sur les dénégations de Chufet, avant d'évoquer l'acte d'accusation du roi et la défense de l'accusé : celui-ci plaide l'innocence totale et bien imprudemment se dit prêt à se défendre si l'un de ses accusateurs voulait bien « prendre l'escu⁹ ». Sur la

1. V. 1360-1638.

2. V. 1526.

3. Dont la localisation géographique reste extrêmement imprécise.

4. Respectivement v. 1630 et 1631.

5. V. 1639-1939.

6. Respectivement v. 1940-2011 ; v. 2012-2704 ; v. 2705-2791 ; v. 2792-3088 ; v. 3089-3155.

7. Ce schéma correspond en outre à une réalité juridique de l'époque : le baron qui ne répond pas à trois convocations successives de son seigneur est considéré comme félon.

8. V. 2617.

9. V. 2781.

réponse positive de Roonel, qui réclame le duel en son nom et au nom des autres victimes, le jugement proprement dit est terminé. Le quatrième temps, celui du duel judiciaire, commence — conformément à la réalité historique — par la désignation des « ostaiges ». Après la prestation de serment¹, le duel peut commencer, sur un rythme rapide d'oscillations dramatiques : il aboutit à la défaite de Chufet. Le roi décide alors de le faire noyer et la sentence est immédiatement exécutée.

Le dernier temps constitue ce que nous pourrions appeler familièrement la « séance de repêchage » pour Chufet-Renart : tiré de l'eau par Grimbert qui s'était posté tout près, Chufet le noir commence par redevenir Renart le roux et il peut regagner tranquillement Maupertuis, tout en menaçant de sanglantes représailles tous ses accusateurs. Renart le roux n'oublie pas les injures faites à Chufet le noir : nous sommes en présence d'une fin ouverte, donc d'un épisode bien intégré à un récit cyclique.

Cette analyse, au cours de laquelle nous nous sommes volontairement abstenu de toute référence précise aux récits antérieurs, est éloquente pour un familier des aventures de Renart : derrière chaque épisode — à l'exception de la première partie² — le lecteur reconnaît un épisode des récits antérieurs, parfois même une réplique, une rime : ainsi l'épisode de Renart cerné par les eaux sur la meule de foin³ ne peut que rappeler au lecteur l'épisode semblable de la branche III. Mais, loin des anathèmes de L. Foulet sur les « imitations peu réussies », il convient de voir comment le conteur a réutilisé de façon originale les données de la tradition renardienne en cours de constitution.

Le conteur opère un choix parmi le personnel romanesque disponible : la famille de Renart, comme nous l'avons dit, est totalement absente et le personnage d'Hersent n'intervient que dans une scène. À côté du roi, l'auteur a placé les grands barons⁴, à l'exception toutefois de Bruiant le taureau, mais on doit reconnaître que Brichemer occupe un rôle des plus réduits ; Bernard, Brun et Baucant constituent le trio qui réussit, après l'échec de Belin, mais le premier de ces trois personnages subit une transformation notable. Rien ne rappelle qu'il est l'âne Bernard de la branche Ia, personnage d'une grande naïveté, ou l'âne de la branche IV, uniquement préoccupé de sa nourriture quotidienne⁵ : il devient ici plus rusé que Renart lui-même. La présence de Roonel aux côtés d'Isengrin parmi les victimes de Renart ne doit pas étonner, car c'est une constante depuis la scène de l'« escondit » manqué de la branche Vb : les branches qui suivent — « Renart médecin » et « Renart empereur » — conserveront cette association. La désignation de Tibert comme messenger est évidemment un clin d'œil à la branche Ia, mais celle de Belin comme second émissaire « conchié » par Renart est plus étonnante : Belin, ennemi héré-

1. Sur « le chief Pelé le rat » (v. 2908), victime de Renart dans la branche Ib.

2. On reviendra sur le raffinement atteint dans la technique de la dissimulation de Renart suspendu parmi les autres peaux de goupils.

3. Pour une recension complète des motifs repris par notre branche nous renvoyons à l'étude très complète de J. Dufournet citée dans la Bibliographie, p. 1199.

4. Dont Grimbert, le fidèle cousin de Renart.

5. Voir les branches Ia (v. 181) et IV (v. 243-244) : « [...] voient Bernart l'achepestre / En un fossé les chardons peestre ».

ditaire d'Isengrin le loup, est d'ordinaire dans le camp de Renart. C'est le personnage de Roussel qui reçoit une promotion subite en accédant au rang de victime de Renart, tandis que les autres « petits » animaux (en particulier Chantecler et sa famille) disparaissent du récit. Cette promotion peut se comprendre pour deux raisons. Tout d'abord les aventures de Renart se déroulant, dans la deuxième partie, loin de l'espace habité, le choix d'un animal sauvage s'imposait, mais surtout c'est la teinture noire de Renart qui permet à l'auteur de placer à ses côtés un animal à la peau rousse sans que la désignation « li rous », fréquemment employée, soit ambiguë¹. Parmi les personnages humains utilisés par le conteur, il convient de noter un familier du cycle, le paysan présomptueux qui met à son manteau — ou à son chapeau — la peau du goupil avant de l'avoir tué², mais le chevalier est représenté avec la même présomption : il parle la première fois de « reverser la chape³ » du goupil, et le deuxième jour il annonce à ses hommes : « Et se nous prendre le poon / La pel ert en mon pelïçon⁴ ». Les autres personnages humains sont purement fonctionnels : ils rejoignent la cohorte des paysans et des moines acharnés à se défendre contre les larcins perpétrés par les animaux sauvages.

Il est impossible d'énumérer ici tous les motifs et éléments de motifs empruntés par le conteur de la branche XIV aux récits antérieurs, mais il faut tout d'abord constater que le motif du déguisement — déjà utilisé par Renart teint en jaune dans la branche Ic — fait que Renart n'est jamais reconnu tout au long du récit, sinon par Hersent et par Grimbert lui-même⁵ : ce déguisement, en même temps qu'il procure l'incognito à Renart, lui confère une sorte de virginité narrative : tout peut recommencer, et Chufet le noir peut rejouer à Tibert le mauvais tour que Renart le roux lui a joué dans la branche Ia.

Le motif du déguisement est ici allégé du travestissement du langage⁶ qui l'accompagne dans la branche Ic, mais il donne lieu au même scénario que dans cette branche : ainsi, dans un passage propre à *Fi*, Tibert est amené à dresser devant Chufet-Renart le portrait de Renart le roux, à énumérer ses mauvais coups et à souhaiter ouvertement sa mort⁷. Le travestissement permet également au conteur de faire rejouer à ses personnages la scène du viol d'Hersent sous les yeux du mari — scène de la branche IX —, mais il s'agit ici d'un adultère consommé dans la joie devant un Isengrin doublement trompé, puisque dans cette scène il est le seul à ignorer que ce batelier généreux n'est autre que Renart lui-même. Isengrin aura d'ailleurs la faiblesse de renouveler ce que le roi dans la

1. C'est ainsi que depuis le vers 1724 jusqu'au vers 1922 Roussel est toujours appelé « li rous », le nom propre n'intervenant qu'au vers 1925, tandis que dans la première partie au vers 200 « le rous » désigne clairement, dans la bouche du chasseur, le goupil : au vers 2077 le conteur désigne Renart par le syntagme « li puans rous », tandis que pour se faire reconnaître de Grimbert Chufet lui glisse à l'oreille « je sui Renars li rous » (v. 2834).

2. Voir v. 1032-1033 : « Molt bien cuide son chaperon / Forer de la pel voirement. »

3. V. 55.

4. V. 161-162.

5. C'est la condition pour que Renart puisse fournir des « ostaiges » pour le duel et pour qu'il échappe à la noyade.

6. C'est d'ailleurs ainsi que l'auteur justifie le fait que Grimbert reconnaisse son cousin (v. 2847).

7. V. 2248-2288.

branche la considère comme une faute : il informe toute la Cour de ses déboires conjugaux, et cela en termes très crus¹. Ce seul trait suffit à prouver qu'Isengrin ne change pas², pas plus que Renart : le conteur conserve au héros éponyme, sous le déguisement de Chufet le noir, les attributs fondamentaux de Renart le roux : l'art de la « bele parole » et l'art de la dissimulation. Chufet convainc le paysan de venir lui porter secours et Isengrin de monter dans sa barque... et Tibert caractérise bien le personnage lorsqu'il décrit Renart en ces termes : « [...] c'est Renars li houpil / Qui tant set d'engien et de plait³ ».

Cette fonction de la « bele parole » est résumée dans un monologue par Renart lui-même : il s'agit d'« abriconner / Le fol vilain par sermoner⁴ ». D'ailleurs le nom que Renart se donne, Chufet (ou Chuflet dans le manuscrit A), relève du champ lexical de la parole, puisque « chufler », c'est « se moquer », « railler », « persifler », en somme exercer sur l'autre une domination verbale écrasante, dont le « gab » sur la victime constitue en quelque sorte le fleuron. Quoi qu'en disent Foulet et ses disciples, le « gab » que Renart lance au vilain privé de sa barque et abandonné sur sa meule de foin n'est en rien une piètre imitation, il supporte la comparaison avec les « gabs » lancés à Brun dans la branche Ia ou aux marchands dans la branche X ; il en va de même pour le « gab » lancé à Roonel pendu au « plançon⁵ » : Renart l'accuse successivement de faire preuve d'ingratitude puis d'orgueil, tout en lui laissant entendre qu'il va s'attirer une réputation de voleur.

L'art de la dissimulation / simulation fait l'objet dans cette branche d'une utilisation particulièrement soignée : Renart ne dissimule pas l'existence d'un piège sous de prétendues reliques, mais par trois fois il « fait le mort⁶ », ruse favorite du goupil selon la tradition des Bestiaires et les observations des zoologues. Cette simulation est chaque fois adaptée à la nature même du personnage : à la fin du duel le combattant simule la mort pour ne pas avoir à s'avouer vaincu, ce qui n'empêche pas le roi d'ordonner que le combattant mourant soit exécuté. Au début de la deuxième partie, Renart utilise ce stratagème dans un but alimentaire : la description de la « beste morte » correspond fidèlement aux indications des Bestiaires. Mais c'est dans la première partie que l'utilisation de l'arme de la fausse mort est la plus subtile : il s'agit là de la technique de l'homochromie poussée à sa dernière extrémité. Renart, pour tromper le chevalier, anticipe en quelque sorte le programme que celui-ci a prévu pour lui — mort, écorchement et séchage de la peau, avant la préparation par un fourreur — et le stratagème n'est éventé que par le flair des chiens. Cette dissimulation totale est d'ailleurs préparée par les deux précédentes, sur lesquelles l'auteur reste discret, pour ménager l'intérêt du récit.

Cette utilisation d'une thématique connue et reconnue par le public ne doit pas faire négliger le fait que le conteur se livre à quelques « innova-

1. V. 2003-2006.

2. Le conteur mentionne également un autre trait : la haine que lui voue Renart (v. 1208).

3. V. 2270-2271.

4. V. 1011-1012.

5. V. 1540-1565.

6. Respectivement v. 812, 905, 3040.

tions » fort intéressantes : ainsi le songe prémonitoire de Renart sur la meule de foin¹ constitue une reprise pittoresque d'un motif vulgarisé si l'on peut dire par Pierre de Saint-Cloud avec le songe de Chantecler. Mais la nouveauté la plus spectaculaire est évidemment ce pied en bois dont est pourvu Isengrin après sa mutilation.

L'essentiel réside, à notre avis, dans l'art avec lequel le conteur structure son récit ; de ce point de vue, chaque partie doit être analysée séparément. La première repose, nous l'avons vu, sur une large exploitation du procédé de la triplification : le récit s'étend sur trois journées, le goupil est poursuivi trois fois, la deuxième journée est elle-même rythmée par trois chasses, et l'arrivée du père du chevalier se fait sur un rythme ternaire : arrivée de deux écuyers portant les provisions, arrivée du *hamois*, arrivée du père lui-même. Enfin Renart s'enfuit trois fois du château, emportant la première fois une perdrix, la deuxième fois une galette et la dernière fois le pouce du chevalier, mais surtout sa propre peau dont le récit souligne à deux reprises² qu'elle constitue l'enjeu final de toutes ces joutes entre les hommes et les animaux.

La deuxième partie repose sur un autre principe d'organisation : Renart le Décepteur y retrouve ses partenaires habituels pour les jeux de « l'enging », mais selon une progression qui est à l'inverse de celle des premiers récits. Dans la branche II telle qu'elle figure dans l'édition de Martin, Renart affronte d'abord les petits animaux, puis Isengrin : ici l'affrontement avec Isengrin est placé en tête et les petits animaux représentés par Roussel — contre lequel Renart retrouve l'instinct de dévoration qu'il manifestait face à Chantecler ou à la mésange — sont placés à la fin de la série. Quant à la troisième partie, elle constitue une variation originale³ sur l'archétype du jugement de Renart tel qu'il figure dans la branche Ia. Le conteur a repris la structure de base du procès, en l'adaptant à l'innovation que constitue l'incognito de Renart-Chufet : il peut ainsi se dispenser de façon tout à fait vraisemblable de « ressasser », selon l'expression de Foulet, les anciens griefs accumulés sur la tête de Renart depuis le début de ses aventures. Le procès, qui d'ailleurs tourne court après la demande de Rooneel, n'a à évoquer que les trois premiers délits commis envers Isengrin, Rooneel et Roussel, et les mauvais traitements infligés aux deux premiers messagers : Tibert et Belin. Le texte est alors agencé de façon rigoureuse : plainte des victimes, envoi des messagers, acte d'accusation et plaidoirie de l'accusé, tout s'enchaîne de façon naturelle, et le récit du duel n'est pas dépourvu de charme.

Malgré cet agencement rigoureux, les faiblesses du récit ne peuvent échapper à une lecture attentive. Il faut tout d'abord observer la faiblesse du jeu sur le zoomorphisme des personnages : si la première partie enferme le personnage de Renart dans une stricte animalité — il est aux yeux du chevalier un porteur de fourrure particulièrement rusé —, la suite du récit ne fait du zoomorphisme qu'une très mince utilisation, ou plus exactement le conteur juxtapose traits zoomorphiques et traits anthropomorphiques au lieu de pratiquer le jeu de l'interférence et de la

1. V. 955-973.

2. V. 819 et 838.

3. La branche suivante (« Renart médecin ») exploite aussi cet archétype, mais dans un esprit totalement différent.

métamorphose illusoire. La colère du roi à l'arrivée de Roussel reste bien terne, de même que les variations sur l'allure des messagers. Tibert est pourvu d'un cheval, mais ce cheval disparaît par la suite sans que l'auteur ait songé à jouer sur cette interférence entre les deux univers, celui du messager qui se déplace à cheval, et celui du chat qui se retrouve pendu au bout d'une corde. Renart et Roussel sont transformés en « bachelier¹ », soucieux de leur toilette, mais le zoomorphisme propre à l'écureuil se réduit à la seule mention de sa queue. Plus généralement, si l'auteur mentionne bien l'origine animale des personnages², il s'en tient là et n'exploite pas les caractéristiques de la morphologie ou du comportement de l'animal.

Autres faiblesses : une certaine lenteur du récit, et une tendance à expliquer les mauvais tours que prépare notamment Renart : dans la plupart des cas, tout effet de surprise devient impossible, comme par exemple lors des démêlés du goupil et du paysan sur sa barque : le plan de Renart est expliqué dans un monologue délibératif³, puis le « contreplan » du vilain est largement explicité par le conteur au style indirect. Après une telle annonce, le lecteur ne peut que s'attendre au dénouement de l'épisode. Il en va de même pour l'affrontement avec Rooneel ou pour l'adultère consommé avec Hersent.

Cette branche XIV représente un témoignage capital sur la vitalité de la matière de Renart et sur sa capacité à vivre de sa propre exploitation, à s'autogénérer en quelque sorte. Le conteur se montre connaisseur avisé des aventures de Renart et il prouve, par la construction tripartite de son récit, qu'il a compris l'essence même de la tradition en cours de constitution, la polyvalence du personnage principal, simple goupil mais aussi puissant baron⁴. Finalement, quoi qu'en dise L. Foulet⁵, le plus intéressant n'est pas à notre avis la première partie, mais les deux suivantes dans la mesure où on y voit à l'œuvre un pur travail de réécriture de la matière renardienne.



Cette branche XIV étant inconnue du manuscrit *C*, nous avons dû choisir, pour l'établissement du texte, un autre manuscrit de contrôle : c'est le manuscrit *A* qui a été retenu, malgré les divergences de longueur signalées plus haut, et qui a donc été consulté directement. Nous citons dans les variantes le texte de ce manuscrit *A* sans aucune modification de quelque nature que soit⁶, c'est-à-dire que nous ne corrigeons aucune des fautes du scribe du manuscrit *A*.

ROGER BELLON.

1. V. 1877.

2. « Grimerz li taissons » (v. 2237).

3. V. 1008-1012.

4. On va voir que l'auteur de la branche XV fait le choix d'un climat résolument féodal pour tout le récit.

5. « Les 846 premiers vers sont plus intéressants parce qu'au moins nous y trouvons du nouveau. Il y avait là une belle occasion de nous peindre la vie d'un gentilhomme campagnard du XIII^e siècle » (p. 476).

6. Martin procède dans son édition à diverses corrections et harmonisations graphiques, mais seules les premières sont mentionnées dans l'appareil critique.

BIBLIOGRAPHIE

DUFOURNET (J.), « Renart le Noir », *Reinardus*, IV, 1991, p. 83-99.

NOTES ET VARIANTES

Page 435.

a. Folio 105 de H - colonne a, vers 1-35 ; b, 36-76 ; c, 77-117 ; d, 118-160. La majuscule initiale est agrandie sur la hauteur de six lignes. ♦♦ b. Un puc torneïs ot entor H. Nous corrigeons d'après A cette leçon peu satisfaisante (rime du même au même). ♦♦ c. Vers 23-25 dans A : Or vos en ferai le devis / Desur une eve fu asis / Que grant est et porte navie

1. On a dans ces dix premiers vers toute la topique de l'exorde, mais rien ne vient annoncer qu'il s'agit d'un nouveau récit consacré à Renart.

2. La description du château est faite selon les stéréotypes ordinaires des autres textes médiévaux : ainsi la rivière navigable est un élément constant dans les paysages du *Bel Inconnu* (éd. G. Perrie Williams, Champion, 1983, v. 1505). Voir également C. Croizy-Naquet, *Thèbes, Troie et Carthage, Poétique de la ville dans le roman antique du XII^e siècle*, Champion, 1994, chap. II, « Les Paysages de la ville ».

Page 436.

a. duroit cinc liues A. liues est illisible dans H ; nous adoptons la leçon de A. ♦♦ b. bele et gente H ; nous corrigeons pour la rime d'après A. ♦♦ c. Vers 40 dans A : Mes nule beste n'i avoit . ♦♦ d. aleir cacler H ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ e. Et li venerres va A. Les vers 47 et 48 sont intervertis dans A. ♦♦ f. Le mot est en partie effacé dans H, mais on distingue nettement le v initial et le or final ; la leçon de H serait donc veneor . Nous adoptons la leçon de A. ♦♦ g. Atant ont levé un renart A. Martin corrige dans son édition un en dant , qui est la leçon de H ; le texte de A signifie donc que Renart est devenu un nom commun. Dans la suite du récit, dès le vers 137, le goupil chassé sera toujours appelé Renart. ♦♦ h. Or ça or ça [r. 52] / Quant Renart vit A

1. *Praerie* (v. 29), *vignes* (v. 32) et *forest* (v. 35) : ce sont les composantes essentielles du paysage médiéval, mais les terres labourables ne sont pas mentionnées, car elles ne joueront pas un grand rôle dans la suite du récit. On retrouve plus loin (v. 615-616) le paysage idéal composé de *vignes*, *praeries* et *beles gaaigneries* (terres cultivées).

2. La traduction d'*escuier* (v. 48, 277, 348, etc.) par « jeune écuyer » ne doit pas faire oublier qu'au Moyen Âge l'*escuier* est, tout comme le *vallet* (v. 291, 684 et 747), un jeune noble non encore adoubé, un adolescent, qui accomplit auprès d'un grand un service — non rémunéré et temporaire — d'apprentissage et d'initiation au métier de chevalier et à la vie mondaine. Le *serjant* (v. 48, 198 et 277), au contraire, est un « serviteur » : d'origine non noble, il accomplit les basses besognes, il est rémunéré et peut passer toute sa vie auprès du même seigneur.

3. *Li veneres* désigne ce que l'on appelle aujourd'hui dans les chasses appartenant à un État ou à un très haut personnage le grand veneur — c'est la traduction que nous adopterons ici —, c'est-à-dire le responsable de la chasse, qui a sous ses ordres les rabatteurs et autres auxiliaires, ceux que le texte nomme *escuier* et *serjant* (v. 48). Si l'on compare les versions

de *A* et de *H*, il semble que l'auteur de ce dernier manuscrit n'a pas toujours bien compris cette distinction (voir v. 278).

4. La peau de renard, à l'époque médiévale, est précieuse et recherchée parmi toutes les peaux d'animaux sauvages; si l'on compare — avec toute la prudence nécessaire — les chiffres donnés par les marchands de la branche X et ceux qu'avance Liétard dans la branche XII, on constate que le prix d'une « belle » peau de renard peut atteindre la moitié du prix d'un bœuf de labour! Cette avidité — et cette présomption — du chevalier rappelle au lecteur celle des vilains et des marchands (voir par exemple, dans la branche X, v. 60-74, la discussion entre les deux marchands). Ce trait sera repris, au vers 162. Toute la chute de l'épisode repose sur le détail des peaux de goupil que l'on a suspendues (pour les faire sécher) à *une bart enmi la sale* (v. 794). À la fin de l'épisode, le conteur rappelle, dans le discours du grand veneur (v. 819) et dans une réflexion de Renart rapportée au style indirect (v. 836-838), l'enjeu de toutes ces poursuites menées contre le goupil: transformer sa peau en fourrure (*la pel erten mon peligon*, v. 162).

Page 437.

a. pris a fuïr [v. 60] / Li chen le suent a ellez / Et tuit li veneor aprez / Et renart qui fu esbail / Sailli sor le pont torneïs / Et s'en va parmi la porte enz / Del trover est il mes noienz / Con il fu entrés *A* ♦♦ b. il est nostre [v. 74] / Lors s'aslaissent sans atarger / El castel est entré premier *A* ♦♦ c. Vers 79-84 dans *A*: Puis descendi de son cheval / L'estrer li tint le seneschal / Après sont li autre venu / Enmi la cort sont descendu / Li gorpil vont partot querrant / nel troverent ne tant ne quant . ♦♦ d. Les vers 85 et 86 manquent dans *A*. Dans *H* le dernier mot du vers 86 est surchargé, sans qu'il soit possible de déterminer la correction que le scribe a voulu apporter. ♦♦ e. Les vers 90 est hypermètre. ♦♦ f. Que li gopilz *A* ♦♦ g. Vers 104 dans *H*: Quant ne puet retenus . Nous corrigeons pour la mesure du vers d'après *A* et adoptons à la rime au vers précédent devenu au lieu de devenus , leçon de *H*. ♦♦ h. je sai *H* (vers hypomètre); nous corrigeons d'après *A*.

1. Dès le début de cette quête infructueuse, le conteur mentionne la parenté de Renart et du diable (voir également v. 152, 229 et 817): ce trait, plus insistant dans les derniers récits, ouvre la voie vers la mise en allégorie des *Continuations*.

Page 438.

a. çaiens le vi ge entrer [v. 110] / Par foi sire *A* ♦♦ b. Por malvais ne nous *H*; nous corrigeons d'après *A*. ♦♦ c. Vers 120 dans *A*: Atant s'en va de fin anui . ♦♦ d. bans sous tes *H*; nous corrigeons d'après *A*. ♦♦ e. n'i querront plus [v. 131] / El palais monterent sus / Si sont venu a lor signor / Trestit li dient par iror / Bau sire par seint lienart / bien nos a conchié renart / Qu'est ce *A* ♦♦ f. Damredieix *H*; nous corrigeons d'après *A*. ♦♦ g. Vers 144 dans *A*: Notez nous volt une autre glose . ♦♦ h. renart est si mestre / Qu'il n'est beste icou *A* ♦♦ i. deceü *H*; nous corrigeons pour la rime d'après *A*. ♦♦ j. Vers 151 dans *A*: Orle quidai bien avoir pris .

1. On peut voir dans cet emploi abondant du verbe *querre* une allusion — peut-être — ironique au motif de la quête, essentiel dans le roman courtois, et plus particulièrement au motif de la quête du saint Graal: on est ici en présence d'un Graal dérisoire, un simple goupil devenu insaisissable.

2. Le goupil est maintenant nommé Renart, et le conteur, usant d'une rime facile, qui est aussi un signal pour son public, insère ainsi son récit

dans le cycle des « bons tours » de Renart : la rime *art* / *Renart* se trouve dans la branche Ia (v. 1-2) et dans l'épisode de Chantecler (branche VIIa, v. 23-24).

3. *Senefiance* et *demonstrance* sont les termes consacrés pour le récit à portée allégorique : *La Queste del Saint Graal* avance au rythme de la succession des *semblances*, événements obscurs pour les chevaliers et dont un personnage proche de Dieu (généralement un ermite) est chargé de dévoiler la *senefiance*.

Page 439.

a. Ici commence le folio 106 de H - a, vers 161-201 ; b, 202-242 ; c, 243-283 ; d, 284-323. a mal port [v. 158] / Et se nous prendre H ; nous restituons d'après A les deux vers que le scribe a sautés en changeant de folio. ♦♦ b. Que çaien a H (vers hyponiètre) ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. feme joiant et liee A ♦♦ d. Vers 179-181 dans A : Dejoste son seignor se sist / Au mangier et maintenant rist / De renart qui les a demoquiez. Les vers 182-236 sont réduits à neuf vers dans A : Atant vindrent richez deintez / Lardes de cerf et de sengler / Ot le chevalier au soper / Et si burent bon vin d'anjou / De la rocele et de poitou. / Ne vos ferai ci longe fable / Mes quant orent mangé la table / Conmanderent que l'en l'ostaist / Por ce que il estoit tro tart. Le conteur se garde bien, dans l'épisode propre à H, d'indiquer, aux vers 182-183, l'endroit exact où se cache le goupil. ♦♦ e. a folé H (vers hyponiètre tout comme le vers 184) : la leçon est bien qu'il mais peut-être s'agit-il d'une erreur de copie pour que il, auquel cas la correction proposée n'a plus lieu d'être.

Page 440.

a. Cette leçon n'est guère satisfaisante ; Martin propose dans ses variantes por querir, leçon de I.

1. On retrouve ici le motif du lieu clos dans lequel un personnage — animal ou humain, dans les fabliaux par exemple — se trouve enfermé ; il ne peut s'échapper que s'il existe dans cette clôture hermétique une faille ignorée de ses poursuivants. Le détail du trou d'écoulement des eaux de pluie est présent dans la branche XVII (v. 155-158), qui elle-même reprend le détail du pieu usé de la branche VIIa (v. 72).

Page 441.

a. la dame levee [v. 238] / A son seignor A ♦♦ b. mal A ♦♦ c. Vers 253 dans A : Se il vos vient a volenté. ♦♦ d. choce la mainie / Mes en la chanbre laisserent / Deus cieres qui grant clarté geterent / Assez grant erent par raison / Bien en vit om par la meson / Cil qui orent A

1. Ce détail de la *Procession Renart* a beaucoup intrigué les critiques : il permet de dater la branche et de la classer parmi les rédactions tardives, à une époque où les histoires de Renart en français avaient atteint une grande notoriété.

Page 442.

a. Et li veneor H. Nous corrigeons d'après A, ainsi qu'aux vers 279 et 281, la leçon de H, qui est totalement incompréhensible quant à la répartition des rôles entre le chevalier et le maître de la chasse. H donne au vers suivant Si sont dedens. ♦♦ b. Silion tot H ♦♦ c. mis el retor [v. 282] / Et li chevaliers erramment / Se chauce que plus A. ♦♦ d. voil aler chacer [v. 294] / Celui quil ot A. Les vers 295-298 font allusion à un épisode propre à H. ♦♦ e. Vers 307 dans A : Ice vos di par verité. ♦♦ f. Et li veneres si A ♦♦ g. que molt lor en H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Le *chaceor*, cheval employé lors des chasses, doit être rapide, résistant et agile.
2. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un proverbe, mais d'une locution imagée pour dire que la situation est grave et qu'il convient de fuir coûte que coûte.

Page 443.

a. Après le vers 315, H ajoute un vers : Mais se tu pués pense de toi , dont la rime fait double emploi avec le vers 316, que nous conservons pour la cohérence grammaticale. Vers 316 dans A : Et li leverr sans nul deloy . ♦♦ b. Folio 107 de H - a, vers 324-366 ; b, 367-407 ; c, 408-448 ; d, 449-489. ♦♦ c. ne ven H ; nous corrigeons cette bérue d'après les autres manuscrits. ♦♦ d. as H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ e. s'lis H ; nous développons cette abréviation originale. ♦♦ f. Les vers 342-345 de H sont développés sur dix vers dans A. ♦♦ g. aporte / Cou qu'aportent H ; nous corrigeons cet oubli de deux vers d'après tous les autres manuscrits. Les vers 351-374 de H sont remplacés dans A par une version totalement différente qui s'étend sur 68 vers consacrés au rituel de l'accueil des deux jeunes écuyers ; ces derniers annoncent pour le lendemain l'arrivée du père du chevalier et celui-ci décide de partir pour la chasse.

1. Senlis est renommée non pas pour ses foires, mais pour sa cathédrale, l'un des premiers chefs-d'œuvre de l'art gothique, commencé en 1153.

2. La version de H ne paraît pas très cohérente : en effet l'arrivée des deux écuyers porteurs d'une provision de viande n'est pas exploitée ; ce n'est qu'aux vers 634-635 que l'on apprendra qu'ils ont été envoyés par le père du chevalier pour annoncer son arrivée.

Page 444.

a. En la forest et en cest estre / Mais il n'orent gaire alé en destre H ; nous corrigeons d'après A la seconde partie du vers 393, puis pour la rime (et la mesure du vers) celle du vers 394. ♦♦ b. Vers 395-396 dans A : Qu'il ont levé un cerf brançu / de quatre branches et membru .

1. L'arrivée du père et des deux frères n'a pas été annoncée dans les vers qui précèdent. En outre la chasse qui commence est présentée comme une chasse au goupil puis comme une chasse au gros gibier. Alors que le récit correspondant de A (v. 287-352 de l'édition Martin) est très cohérent pour tout le rituel de l'accueil, l'auteur de H, en insérant l'épisode du vol de la galette flamande (v. 361, vol symétrique de celui de la perdrix, v. 195), bouleverse l'équilibre de l'épisode et au vers 375 le passage de raccord entre les deux chasses est bien maladroit.

2. C'est la seule fois dans tout l'épisode que ce titre est donné au chevalier ; cette leçon est propre à H.

Page 445.

a. Vers 413-414 dans A : Qui l'ont saisi eneslepas / Li veneres plus que le pas . ♦♦ b. cort mont H ; nous corrigeons cette erreur manifeste. ♦♦ c. en fait [v. 426] retinter / Del cler son que li cor rendi / Atant est un sengler sailli / del boisson qu'a la noise oïe A

1. *Stoïe* : selon Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 145) il s'agit du participe passé du verbe *stoïr* ou *estoir*, « enfermer ». Il y a dans les vers 428-435 un télescopage entre les deux univers du récit : celui de la chasse décrite sur le mode de l'illusion réaliste

et celui de la fantaisie renardienne qui fait de Maupertuis la forteresse de Renart.

2. Au vers 436 commence le long épisode de la chasse au sanglier (436-607) : durant toute la période médiévale, c'est la chasse par excellence, la chasse dangereuse et difficile, celle qui met à l'épreuve l'endurance et la science des chasseurs et de leur chiens.

Page 446.

a. s'esmuet [v. 440] / Qui molt estoit grant et corsu / Le sengler a aconseü / Qui s'en fuioit tot enbroncié / Loing des autres plus d'une archié / Le suit li levrers et le prent / Par l'orelle .A ♦♦ b. Vers 446 dans A : Li porz escout la dent d'air . ♦♦ c. Vers 452-454 dans A : Que trestot l'a escervelé / E que les boiaus li saillirent / Atant li autre chen saillirent . ♦♦ d. après aler H ; nous corrigeons d'après I. Vers 458 dans A : Quanque piés le porent porter . ♦♦ e. tot de a bandon H ; une correction a été portée sur le de , probablement pour le supprimer, mais la lecture est mal assurée. ♦♦ f. desbuchiez [v. 462] / E s'en fuit .A ♦♦ g. H donne repols et à la rime au vers suivant cors , que nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ h. Ains que il l'eüst H ; nous corrigeons d'après A pour la cohérence syntaxique de la phrase.

Page 447.

a. Folio 108 de H - a, vers 490-530 ; b, 531-571 ; c, 572-612 ; d, 613-653. ♦♦ b. li chien après H ; nous corrigeons d'après A pour la rime. ♦♦ c. Vers 498-499 dans A : Et li veneres por rescorre / Feri après des esperons . ♦♦ d. si entrepris H ; nous corrigeons d'après le vers 508 pour la mesure du vers. ♦♦ e. Vers 504-507 dans A : Or criem que remanoir estuïsse / Con il se senti entrepris / Le leverer a as denz repris / Que longues avoit et agües . ♦♦ f. s'en vait randonant .A (leçon plus riche).

Page 448.

a. d'autre part [r. 528] / E furent durement hasté / Li pors est en fuie torné / Qui n'avoit cure de targer / E tojors après li leverr / Qui molt estoient .A. ♦♦ b. a un faul H ; nous corrigeons pour la rime d'après A (nous corrigeons également col en cou à la rime du vers 545). ♦♦ c. Vers 547-548 dans A : Que les deus eulz li fist voler / Et tos les boiaus traîner . ♦♦ d. De quatorze en a perdu dis H ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ e. pors ocis [v. 554] / Par un senter s'en est torné / Au devant le porc est alé / Largement une arbaleste / Li pors li vint .A ♦♦ f. A un [v. 564] cesne s'est afiché / Li pors qui tant curu avoit / Que trestot avegles estoit / De lasseté et de corrot / En l'espiel .A

1. Ce détail a déjà été utilisé plus haut (v. 449-452).

Page 449.

a. Vers 573-574 dans A : Li pors li vint de tel redor / El cors li mist comme rasor . ♦♦ b. en deus moitiés [v. 576] / Le fers est remés el cors / Adonques est coüs li pors / Tos mors plus ne se desfendi / Et li chevalier .A ♦♦ c. Si en ont dieu H (vers hyponiètre) ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ d. gracié / Li veneres prist un cotel / A un manche d'argent molt bel / Le costé ot .A ♦♦ e. A partir du vers 599 l'épisode est plus développé dans A : aux vers 599-610 de H correspondent quarante vers dans A.

Page 450.

a. Vers 618-620 dans A : Lor virent venir abrevié / Liemers levrers et brachez / Que menioient quatre vallez . ♦♦ b. a son col un grant cor H ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. Vers 632 dans A : Qui tuit sont cargié de richece . ♦♦ d. sont mentet H ; nous corrigeons ce lapsus. A donne s'en sont entré . ♦♦ e. alés [r. 648] /

E s'estoit asis sor un doiz / Einz si baux n'ont prince ne roiz / Desor le dois fu en seant / Li chevalier li vient clinant / Le saluent .A ♦♦ f. Folio 109 de H - a, vers 654-694 ; b, 695-735 ; c, 736-776 ; d, 777-817. ♦♦ g. L'épisode relaté dans les vers 655-688 se trouve dans A dans un passage de longueur équivalente, mais le détail du texte est totalement différent.

Page 451.

a. La gaité l'ajornee H ; nous corrigeons cet oubli d'après I, seul manuscrit à présenter un texte analogue. ♦♦ b. Quant ont H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. Vers 690-692 dans A : Mes il n'orent geres erré / Que demie liue sanz dote / Quant il ont oï la rote . ♦♦ d. sa lesse / Ou de levrés ou de bracsés / Ensi s'en viennent li vallés / Outre A

1. Ce vers est obscur, à moins qu'il ne faille comprendre que les deux *eschiers* envoyés en éclaireurs par le père du chevalier pour annoncer sa visite (v. 348) sont ses propres frères ; dans ce cas l'apostrophe *biau frere* (v. 636) est à lire au sens propre.

Page 452.

a. si voient [v. 708] / Un gorpil qui se fuit le pas / Por aus et si ne dotés pas / Qu'il n'ait les chens aperceü / Quant li chevalier l'a veü / Si se rist si a dit par foi Ce gorpil que je ici voi / Si m'a il ja gabé deus fois / Ce est il bien le reconnois / Gabé et coment font se il / Gel vos dirai bien fait se il / Je A ♦♦ b. demorer / Puis si lez ont mis a la chace / Maintenant ont sentu la trace / Et quant A ♦♦ c. desirrer / De lor venue mes dolent / Sor le pont saut voiant A

Page 453.

a. s'entremet / Par trestot ont il reversé A ♦♦ b. monterent [v. 765] / En la sale seant troverent / Le nain par desus une table / Qui trop bien ressemble diable / Onques n'e fu si contrefet / Il sambloit qu'il fust d'enfer treit / Toz fu et de piez A ♦♦ c. A la place des vers 775-777, A donne treize vers consacrés au portrait du nain, stéréotype de la laideur. ♦♦ d. Cil qui vient esgardent H ; nous corrigeons d'après A pour la mesure du vers. ♦♦ e. Vers 784-788 dans A : Einz crolle le chef si se gront / Li chevalier se sont asis / Dejoïste le boçu neis / Que a si bele la veüe / Adonc est la dame venue . Pour le passage allant du vers 789 au vers 800, A donne un texte totalement différent et très allongé (20 vers au lieu de 12).

1. Ce personnage a été mentionné plus haut dans le convoi précédant le père du chevalier ; son portrait ne mentionne que sa difformité (voir var. c).

Page 454.

a. j'en voi dis [v. 805] / De ces braces sui esbaïs / Que issi les vont abaïant / Lors saut li chevalier avant / Sor les paux les vit arester / E vit le ventre sospirer / del gopil qui pendus estoit / A la hardere molt estroit / Se tint et as A ♦♦ b. Les vers 815-816 sont remplacés dans A par les quatre vers suivants : Par mon seignor saint lienart / Ligorpilz se pent a la hart / A cele perce avoc ces paux / Por ce glatissent les chaiax . ♦♦ c. Folio 110 de H - a, vers 818-858 ; b, 859-899 ; c, 900-940 ; d, 941-981. ♦♦ d. descendre / Adonc est revenu arere / Vit renart pendre a la hardiere / Les meins jete prendre A

Page 455.

a. s'esqueut [v. 822] / Au hardel par les piés se pent / Celui par le pouc as denz prent / Sile mort et si le destreint / L'ongle en la goule li remeint / Quant ce out

fait si sailli jus / Foïz s'en est n'atendi plus / Parmi la porte el bois entra / Onc puis
laiens ne retorna / Or en a perdu -A ♦♦ b. que faire [r. 850] / Endementers que
fuit s'apense / Que el bois n'a point desfense / Durement dementant s'en vet /
Vers la prairie se tret / Enmi le pré un tas avoit / de feïn qu'aüné i avoit / Por -A

Page 456.

a. se vait renars [r. 862] reposer / esor le feïn monta en haut / Riens fors a man-
ger ne li faut / Or fu renars -A ♦♦ b. mengier [r. 879] / Car il en avroit grant
meštier / En tant con -A

1. Après le premier épisode, dans lequel le motif de la faim du goupil n'était pas utilisé, le conteur « recadre » le récit sur un schéma d'utilisation fréquente en guise d'ouverture du récit : disette, faim et départ pour la quête. Sur l'art de la dissimulation / simulation et sur l'utilisation du stratagème de la fausse mort, voir la Notice, p. 1196.

2. *A ventrillons* est une locution qui signifie généralement « sur le ventre », sens qui serait en contradiction avec le vers suivant : mais cette locution peut aussi prendre un sens affaibli : « allongé de tout son long », sans plus de précision.

Page 457.

a. esgardee [r. 896] / Cum il la vit et il s'apense / Qu'il en fera sa despense / Et
si li fera grant engin / Lors se laisse chaoir sovïn / Le dos desoz les piës desoue /
Langue traite n'i ot plus / Illoc se gisoit estendu / La corneille l'a perceü / ue
grant feïn -A ♦♦ b. venue est a -H ; nous corrigeons d'après -A pour la cohérence syn-
taxique. ♦♦ c. La rime est fautive mais il n'est pas possible de corriger, l'ordre des deux vers étant
inversé dans -A, voir var. b, p. 458.

1. Le conteur utilise un tour stéréotypé venu du style épique, *ja li eüst... quant*, pour marquer, par l'emploi du subjonctif imparfait dit « d'imminence contrecarrée », la rapidité dans la succession des deux actes, ainsi que l'effet de rupture produit par le second.

2. La mention de la satisfaction du prédateur repu (reprise presque mot pour mot au vers 944) et tout engourdi par la somnolence postprandiale se lit déjà dans la branche Ia (v. 508 : *Si se repose et se gist aise*) ; elle s'oppose aux bâillements douloureux de l'animal affamé (voir la branche XVI, v. 6-9).

3. Trait de réalisme zoomorphique que cette attitude de l'animal au repos.

Page 458.

a. Folio 111 de H-a, vers 982-1022 ; b, 1023-1063 ; c, 1064-1104 ; d, 1105-1145. ♦♦
b. par le col [r. 920] / Con il la tint si en fuliës / De lui a ses gernons torchez / Si en
a fait ses joes bruire / Einz ne tant ne quan n'en prist cure / Quant mengié out si fu
aese / Son lit a fait que desplese / Si est chocé desor le feïn / Tot maugré le nés
au vilein / Que illoc l'avoit aüné / S'est renart illoques reposé / E dormi dusqu'en
l'endemein / Quant il s'evella si vit plein / Le pré d'eve entor le muillon / Ha dex
fait renart que feron / Con par est ceste -A

1. Cet épisode propre à H est imité du songe de Chantecler (branche VIIa), mais tout le jeu sur le symbolisme onirique en est éliminé ; on peut le rapprocher d'un autre passage de la branche Vb (« Renart et le grillon »), dans une variante propre au manuscrit de Cangé (B), qu'on peut lire dans l'édition Roques (branche XVII, v. 15071-15128) ; mais ici Renart est

tout seul et il ne va pas tarder à comprendre la signification de ce rêve prémonitoire. Les rimes *songier / mençoingnier* et *voire / estoire* se trouvent déjà dans l'épisode de Chantecler (respectivement v. 17-18 et 129-130). Ces rimes sont particulièrement répandues dans la littérature médiévale.

2. Cette situation de crise — variante du lieu clos dans lequel l'animal est enfermé — se rencontre dans la branche III (« La Confession de Renart ») et dans la branche XI (« Pinçart le héron ») : on a dans les trois cas le même enchaînement : Renart, repu, s'arrête pour la nuit sur une meule de foin ; au matin celle-ci est cernée par les eaux et Renart est en danger de mort.

Page 459.

a. morz de fein [v. 987] / Atant voit venir un vilein -A

1. *Millere* est un terme qui fait difficulté ; voir Tilander (*Lexique*, p. 106), qui propose « ne plus savoir son chemin, être à la dernière borne... ».

2. Le récit n'est pas fidèle à la réalité animale. Le renard sait nager et le public médiéval le sait : les Bestiaires rapportent le comportement particulier du renard qui se jette à l'eau pour se débarrasser de ses puces.

Page 460.

a. rive par dela [v. 1010] / Li vileins a renart veü / Si tost con l'aperceü / Dex fait il quel bestee est ce la / Qui desor çou muilon esta / Con il fu un pou avalé / Si li a renart escrié / Vilein vilein ce dist renart / Ameine ça se dex te gart / Cele nef si me met dedenz / Volenters renart par mes denz / fait li vileins je la vous meing / Mais venés jus de sus le fein / Tant a le vilein governé / Que au mollon est arivé / Or venez jus fait il renart / Sire ne puis se dex me gart / Je ne porroie pas descendre -A ♦♦ b. Vers 1047-1048 dans A : Il covient que vous m'i aidiez / Et que fors de la nef issiez *

1. On retrouve chez le paysan les traits stéréotypés : convoitise et présumption (celle-ci est déjà annoncée dans le monologue de Renart avec l'adjectif *fol*, v. 1012).

2. Dans ce long épisode de Renart et du paysan, le conteur a tendance à annoncer soigneusement le développement de l'intrigue (voir la Notice, p. 1198).

3. C'est l'argument utilisé par Renart avec Tiécelin le corbeau (branche IX, v. 116-117 et 128).

4. Il [la victime] *cuide qu'il* [Renart] *die voir* (v. 1053) : c'est la tournure qui annonce la réussite du stratagème fondé sur un mensonge ; voir par exemple, avec une variante du verbe introducteur, le vers 119 de la branche IX : *Tyecelins pense que voir die*.

Page 461.

a. Cil cuide que il voir li die [v. 1053] / Lors est issus de la navie / Entor le muillon est alé / Et renart est tant avalé / Que il saut en la nef abrive / Si l'a escipé de la rive / Si s'en vait aval durement / Et renart le goveral prent / Si conmença a gouverner / Et renart prent le gouverner / Le vilein qui sus le fein monte -A. L'avant-dernier vers doit être corrigé en Et Renart prent a apeler . ♦♦ b. doi H ; nous corrigeons d'après le vers suivant. ♦♦ c. tenir [v. 1077] / Vos gous me feïssiez sentir / Or vos seés desor ce fein -A

1. Ce long couplet contre les paysans (v. 1080-1096) est propre à H ; il développe des arguments déjà connus dans les branches III (« La Confes-

sion de Renart ») et XII (« Renart et Liétard »), et on y voit une esquisse de la mention des trois « ordres » : *chevalier, clerc et vilain* (v. 1088-1089).

2. Le « gab » de Renart — il abandonne la propriété de quelque chose qui ne lui appartient pas — reprend celui de la branche X : *Et li remanans soit tous vostres* (v. 116).

Page 462.

a. *Le vers 1112 est hypomètre dans H.* ♦♦ b. *Que je m'en voise t si vos lais [v. 1108] / Renart renart dit li vilein / Vien en je t'afi en ta mein / Que je nul mal ne te ferai* A ♦♦ c. *E bien et debonairement* A (*leçon moins riche*). ♦♦ d. *fain aval [v. 1126] / Vien avant je t'atendrai ci / Dit li vileins vostre merci / Lors descent que plus n'i demora* A ♦♦ e. *cunchier [v. 1133] / S'il pot il le fera pescher / Car il fait molt bien a envs / En une fosse s'estoit mis / Qui molt* A ♦♦ f. *Folio 112 de H - a, vers 1146-1186 ; b, 1187-1227 ; c, 1228-1268 ; d, 1269-1309.*

1. C'est exactement le scénario des branches XII et XVII (première partie).

Page 463.

a. *avant sailli / Qui de l'engin ne se garda / A une perre s'acopa / Si chet en la fosse tot plat* A ♦♦ b. *parmi le dos [v. 1155] / Que tot li a frousiés les ous / Qui que il en doüst* A ♦♦ c. *la nef aval [v. 1168] / De si grant force governa / Que totes les meins escria / Au governail* A ♦♦ d. *Vers 1183-1184 dans A : A debles l'a conmandé / Puis est arere retorné* . ♦♦ e. *Sa conmere et ysengrin* A

Page 464.

a. *qu'il aie* H ; *nous corrigeons pour la rime d'après la leçon de I.* ♦♦ b. *veüs les a [v. 1193] / De grant engin se porpensa / Car il dit que il se teindroit / Ja ysengrin nel connoistroit / Une erbe avoit en s'annosnere / Qui molt ert pressiose et chere / Bien set que il le het de mort / Lores est arivés au port / Renart en a molt tost frotee / Tote sa chere est noirciee / Et tot son cors delivrement / Lors* A ♦♦ c. *Renart vers ysengrin torné / Et a dit ça venés prodrom* A ♦♦ d. *U bien li poist li poist u mal li saïie* H. *Nous corrigeons ce doublon. Les vers 1231-1232 ne figurant pas dans A, il n'est pas possible de corriger le texte de H, qui est peu satisfaisant pour la rime.*

1. Le plan de Renart est clairement annoncé : il vise autant la satisfaction personnelle des amants que l'humiliation du mari trompé, et renouvelle le scénario de la branche IX (v. 491-494).

2. Le conteur est pour une fois avare de détails sur cette poudre ou cette cendre (du charbon de bois ?) ; l'essentiel est le renouvellement du motif du déguisement : dans la branche Ic (épisode de Renart teinturier), Renart exploite à son avantage un accident qui aurait pu lui être fatal, la chute dans la cuve d'un teinturier. Mais il n'y a pas ici de travestissement du langage.

3. Mot à mot : « je ne veux pour cela ni maille ni denier » ; la maille est une toute petite pièce de monnaie.

Page 465.

a. *Et dans Renars li houpilz serre* H ; *nous corrigeons d'après A.* ♦♦ b. *Et deson cors tote la fliche* H ; *nous corrigeons d'après A cette leçon qui contrevient à la rime.* ♦♦ c. *fera son voloir [v. 1230] / Tant ont nagie et gouverne / C'a un ille sont arrivé / Si tost cum il vindrent a terre / E renart le gouvèrnera / Si l'a bien a terre apoié / Et ysengrin mist hors le pié / E de son cors la nefalege / Meintenant est caïet el piege* A ♦♦ d. *je ne sui* H ; *nous corrigeons cette leçon incompréhensible de H : oubli d'un jambage*

du m . ♦♦ e. Je sui renars veraïement [v. 1254] / Cele l'entent A ♦♦ f. contremont [v. 1264] / A dame hersant le pelïçon / Si li bota le vit el con / E conmença fort a croller / Que tote la nef fait branler / Quant il ot fet sa volenté / Si est au governail torné / E conmença a gouverner A

1. La nature exacte de ce piège n'est pas précisée, l'essentiel étant l'immobilisation d'Isengrin à proximité de la rive.

2. La leçon de H contraste, par sa discrétion, avec la sèche brutalité de la leçon de A : *Silibotale vit el con* (voir var. f).

Page 466.

a. Vers 1280 dans A : N'a geres d'ysengrin parlé . ♦♦ b. Gris fu H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. durement [v. 1284] baaille / Si i fu A ♦♦ d. Les vers 1293-1310 sont remplacés dans A par les deux vers suivants : Ysengrin ont dedenz trové / Si l'ont durement frapé . ♦♦ e. Folio 113 de H - a, vers 1310-1350 ; b, 1351-1391 ; c, 1392-1432 ; d, 1433-1473. ♦♦ f. O tot souef H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ g. Vers 1318 dans A : De ce qu'out fait ne se repent .

1. On retrouve ici la même hésitation que chez les marchands dans la branche X (v. 56).

2. Le verbe *courcier* est interprété par Tilander (*Lexique*, p. 43) comme une forme abrégée de *courecier*; mais on peut aussi y voir le verbe *courcier*, « raccourcir ».

3. C'est la trouvaille de l'auteur, et il continuera de l'exploiter lors de la troisième partie.

Page 467.

a. s'avendraï la H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ b. la vous [v. 1323] / je l'achaterai se tu vous / Par foi fait renart volenters / La vos vendrai baüs amis chers / Foi que doi saint pierre l'apôstre / Por quatre capons sera vostre / Ja certes por meins ne l'aurois / Dit le vilein vos les aurois / Je n'en ferai A ♦♦ c. cest capon [v. 1349] / Li vileins s'en va de randon / O tot la nef que il enmeine / E renart A

1. *Abattre* a ici le sens d'« obtenir un rabais sur le prix ».

2. Dans tout cet épisode, le zoomorphisme de Renart est occulté — de même pour la scène de dévoration du chapon, v. 1360 —, et on se trouve dans un monde merveilleux où hommes et animaux communiquent sans difficulté.

Page 468.

a. Si con s'il H; nous corrigeons pour la cohérence syntaxique du vers. ♦♦ b. les capons [v. 1368] / Si s'en va par la tere graste / Tot belement et tot sanz hašte / S'en va tant qu'il fu près de nuit / Un capon manja tot descuit / Enmi les chanz desoz un teil / Onques la nuit ne clot son oil / Por le grant travail qu'ot oü / Et quant le jor esclarci fu / Si se mist tantoüst el troton / Mes ançois manga son chapon / Tot belement et tot en pes / Et puis s'en va a grant esles / Trestit contreval un prael / Atant a trové Roenel A ♦♦ c. nel conïstra [v. 1394] / Vers lui s'en va grant aleüre / Mes de noient ne s'aseüre / Et quant roenel A

1. Lors de son entrée dans le *Roman de Renart*, Roenel est un chien de garde (branche Vc, v. 1914) complice d'Isengrin dans la scène de l'escondit manqué : il devient ainsi un ennemi mortel pour Renart, et les conteurs l'associent régulièrement au loup dans la liste des victimes de Renart, comme par exemple dans la branche XVI (« Renart empereur »).

Page 469.

a. roenel l'entendi [r. 1410] / Si est arere retornés / Mes toz estoit desconfortés / E renart qui tos hardi fu / Li a dit bien soies venu / Dex vos saut fait soi le mastin / Dont estes vous .A ♦♦ b. de fons levés H. Nous corrigeons pour la mesure du vers d'après A.

1. On retrouve ici la tendance, signalée plus haut (n. 1, p. 437), à multiplier les rapprochements entre Renart et l'univers diabolique ; dans cette scène la couleur noire facilite le rapprochement, comme il est dit plus loin, vers 1631.

2. Le nom de la ville se trouve à la rime, mais il convient de souligner, comme le faisait déjà E. Martin (*Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 77), que ce choix concorde avec les traits dialectaux picards de l'auteur.

3. H est le seul manuscrit à donner cette leçon, le nom inventé par Renart étant partout ailleurs Chuflet (sur le sens de ce nom, voir la Notice, p. 1196).

4. Le verbe *relever* (ou *lever*), parfois accompagné du complément de fons ou *sor fons*, et/ou du verbe *batiser*, signifie « baptiser » (mot à mot « tenir sur les fonts baptismaux ») ; voir, v. 2495, le tour abrégé *quant levés fui*, « le jour de mon baptême ». C'est au moment du baptême que le prénom est définitivement choisi, le clergé étant chargé de la tenue des registres de l'état civil.

Page 470.

a. Folio 114 de H-a, vers 1474-1514 ; b, 1515-1555 ; c, 1556-1596 ; d, 1597-1637.

1. Ce vers est d'ordinaire appliqué à Renart en début de récit : le motif de la faim, absent de la première partie, puis mentionné dans l'épisode de la corneille, revient maintenant avec insistance ; il culminera avec la tentative de Renart de dévorer l'écureuil.

2. Il y a là un détail réaliste, un trait à ranger dans ce qu'on nomme les *realia* : l'habitude (elle est encore mentionnée par Rabelais dans *Gargantua*, chap. xxv) de faire surveiller les vignes par un gardien à partir du moment où les raisins sont formés (voir branche XV, v. 442-445 et 584).

Page 471.

a. pas miens [v. 1438] / Comment avés non dit le chen / Par fo i ce vos dira ge bien / Quant je fu sor fon relevés / Chufles par non fu apelés / Choflet a non si només sui / Mes dites se mangastes hui / Noue voir ce dit reonel / de fein m'en trencent li boiel / Je menjasse molt volentiers / Ne manjai deus jors entiers / Merveille est dit coflet par dé / Je sai de reinsins a plenté / En une vine près de ci / En menjeroies ce me di / Oïl molt bien dit roenel / Mes je me dot molt de la pel / Tu es coart ce dit coflet / Je ne t'i mesferai un pet / ice te di por verité / Alons dit li chens de par dé / Atant .A ♦♦ b. Un poçon comme .A. Dans la suite du passage A donne systématiquement poçon là où H donne plançon . ♦♦ c. Vers 1505-1506 dans A : Et dit si voie il noël / Il fera prendre roenel . ♦♦ d. Vers 1513 dans A : Li vileins ne fu mie eschar . ♦♦ e. Vers 1517 dans A : E li prestre soit honi . ♦♦ f. Vers 1519-1520 dans A : Ne mengerai devant noël / Char dieble dist roenel .

1. Procédé comique lié au déguisement : Renart se présente lui-même comme le point de référence en matière de vaillance !

2. L'origine du mot *plançon* et le mécanisme de ce piège, qui associe un nœud coulant et un mécanisme — perche de bois posé en équilibre instable ou arbrisseau flexible courbé à terre — qui se détend et suspend l'animal pris par le nœud coulant, sont très bien expliqués par Tilander (*Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 128-150).

Page 472.

a. Il quidera A

1. Le mot « gab » n'apparaît pas ici, mais c'est bien de cela qu'il s'agit : Renart feint d'ignorer — c'est le principe même du « gab » — l'existence du piège, il accuse successivement Roonel d'ingratitude (il refuse la nourriture offerte) puis d'orgueil (il refuse de parler à Renart) et se livre à une cruelle plaisanterie sur la trace que va lui laisser le nœud coulant.

Page 473.

a. val u li chiens H. *Il s'agit manifestement d'une erreur du copiste : répétition d'un passage du vers précédent que nous corrigeons, faute de mieux; d'après la correction proposée par Polycarpe Chabaille, « Le Roman de Renart », Supplément, variantes et corrections, Paris, 1835.* ♦♦ b. pas creüs [v. 1558] / Ainz le quideront sanz mentir / Atant vit le vilein venir / Qui les vignes devoit garder / Quant il vit le panchon lever / E il vit roenel pendre / Le grant val commence a descendre / Tot un A ♦♦ c. Cil H; nous corrigeons ce lapsus du copiste. ♦♦ d. sans demorer [v. 1577] / Quanque pié l'en porent porter / Que grant poor a de sa pel / Et cil vient a roenel / Li premer A ♦♦ e. Les vers 1599-1602 sont remplacés dans A par un développement de 28 vers sur les maladroites successives des vilains.

1. Le conteur a voulu vraisemblablement alléger le récit (il y a dans A 28 vers de plus), mais, ce faisant, il n'explique pas comment Roonel a pu échapper au nœud coulant ; dans la version plus développée c'est un coup de hache, destiné à tuer le chien, qui tranche le nœud coulant.

Page 474.

a. Et trenars jute n une haie / Mucié ou il l'ot toït veü A ♦♦ b. de nos régions / Tantoït A ♦♦ c. trover a été corrigé en tenir par expunction du o et modification des lettres voisines dans H. ♦♦ d. Folio 115 de H-a, vers 1638-1678 ; b, 1679-1719 ; c, 1720-1760 ; d, 1761-1800. ♦♦ e. Vers 1643-1645 dans A : D'ysengrin et de roenel / A qui a fait battre la pel / que estoient ses anemis.

1. Au début de la branche Ic, l'ordre du roi est de mettre à mort Renart dès qu'on pourra le capturer (v. 2225 : *Ja ne le face a court venir*).

Page 475.

a. un ormel [v. 1656] / Qui grant ombre li a rendu / Devant lui est rossel venu / L'escurel au pilçon rox / Et dit bone nuit aiés vos / Et renart le regarde a l'oïl / Et dit diex te gart escuiroil / Vien toi A

1. Ce détail, propre à H, est destiné à justifier la venue de l'écureuil, poussé lui aussi par la faim, à cet endroit précis.

Page 476.

a. ma viande ou querre [v. 1694] / Sire A ♦♦ b. a la maison [v. 1714] / Atant s'estoit mis a la voie A ♦♦ c. Que rossel A

1. Le récit comporte une légère contradiction : *la maison a un rendu* semble désigner, vu l'emploi du singulier, le logis d'un ermite, or la suite du texte laisse apparaître toute une communauté monastique : dès le vers 1715 Renart parle de *faus moineiaus*.

2. Pendant toute une partie de l'épisode (jusqu'au vers 1925), l'écureuil n'a pas de nom propre et il est désigné par *li rous* (voir la Notice, p. 1195).

Page 477.

a. un chapon saisi [v. 1736] / Et rossel commence a monter / Une geline oï cover A ♦♦ b. une avoit H; nous corrigeons pour la mesure du vers, mais A n'offre aucune solution satisfaisante : Qui desoz lui avoit douze oës . ♦♦ c. l'uis estopa [v. 1750] / Puis est arere repairiés / Ses conpaingnons a esviellies / Or sus A ♦♦ d. Vers 1759 dans A : Adonc sont li frere levé

1. Le terme *laidon* a embarrassé Tilander (*Lexique*, p. 94) ; la leçon de A (*baston*) est plus confortable.

2. Le même détail se lit dans la branche III (« La Confession de Renart », v. 123).

Page 478.

a. li prestre / Et si courut a sa fenestre / Li prestrez H; nous supprimons ce vers dû à l'inattention du copiste. ♦♦ b. tel beste [v. 1783] / Or tost si esvellez le prestre / Le prestre esveilrent errant / Et il est levés maintenant / N'i remeist A ♦♦ c. Rossel A ♦♦ d. Folio 116 de H - a, vers 1801-1841 ; b, 1842-1882 ; c, 1883-1923 ; d, 1924-1964.

1. L'assimilation de Renart au diable est ici poussée jusqu'à son terme : Renart, la couleur noire aidant, est le diable, et comme tel il va subir une cérémonie d'exorcisme.

2. Le conteur se garde bien de préciser comment l'écureuil quitte ce lieu clos ; au vers 1750 il est précisé que le serviteur qui donne l'alerte a rebouché le trou (*le trau estopa*), mais plus loin Renart s'échappe par *le pertruis* (v. 1827), *par le bouel* / *Par la ou il entrés i fu* (v. 1834-1835) ! De même rien n'explique la présence d'un vilain dans la cour de la maison *a un rendu* au milieu de la nuit (v. 1812).

Page 479.

a. molt le manace / Ferir le quide A ♦♦ b. sailli / Molt très durement et a plein / Li coux tiert A ♦♦ c. se mist au frapier / Par le pertuis A ♦♦ d. vos esmaies [v. 1842] / Je me soi d'aus bien eschiver / Mes or nos alons reposer / Que il est ore bien raisons / Atant s'en vont tot les trotons / Onques n'i ot rien delaié / Sor un chaisne se sont coché / Bien orent esté conréé / La se sont andoi reposé / Et si dormirent jel vos di A ♦♦ e. Vers 1858 dans A : Lors se levent li bache-ler

1. Ce « vol » de l'étole du prêtre, détail propre à H, n'est pas exploité ; dans la branche VI (v. 284-287), la concubine du prêtre est accusée de détournement de fonction des objets du culte. Ici c'est le prêtre lui-même qui s'est servi de l'étole comme d'un lasso pour capturer le diable.

2. Le couple d'adjectifs *biax et clers* constitue, selon les relevés d'A. Micha (*Essai sur le Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1989, p. 222), un cliché de la littérature narrative.

Page 480.

a. querre noz garisons [r. 1874] / Et ce que nos Devon disner / Lors monterent li bacheler / Et chevauchent san demoree / Tant que fu près de l'avespre / tot le jor ne finent d'aler / Onques ne porent rien trover / En la forest entrent atant / Par tot vont A ♦♦ b. Ne truent H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. de fein morir [r. 1885] / Tot sans mangier se vont gesir / Renart et rossel sont coché A ♦♦ d. se prist H; nous corrigeons pour la rime d'après A.

1. Dans tout ce passage, le zoomorphisme des personnages est totalement occulté.

Page 481.

a. fox naïs [r. 1894] / Se ainsi se let aliver / Meus li vient rossel estrangler / Que il de fein [mori à corriger morir] se let A ♦♦ b. ne li desnoue [r. 1904] / Dist l'escureil vous me blechez / Bau conpaignon mar i sachez / Volez vos ma queue esrachier / Dist renart ains vous voil mengier A ♦♦ c. dui H; nous corrigeons la faute du copiste. ♦♦ d. ne puis plus endurer [r. 1911] / En ceste nuit t'estuet finer / Tu ne pot aler en avant / Dit rossel a deu me conmant / Renart tint la ceue rosel / As denz ne l'en est mie bel / De si grant redor l'a sachee / Que tote li a escorcicee A

Page 482.

a. Vers 1946 dans A: Maintenant est levés en piés A ♦♦ b. Et si m'a maue H; nous corrigeons cette bème du scribe qui dans le dernier mot a oublié le q mais a placé la barre oblique d'abréviation de æ au-dessus du a. ♦♦ c. cuer et apuant H; nous corrigeons pour la cohérence syntaxique. ♦♦ d. Nous rétablissons l'ordre des vers nécessaires à la rime; H donne l'ordre suivant: 1957, 1959, 1960 et 1958. ♦♦ e. Folio 117 de H - a, vers 1965-2005; b, 2006-2046; c, 2047-2087; d, 2088-2128. ♦♦ f. Et quant li rois l'a entendu / Et rooniaus qui H; nous corrigeons d'après A pour la cohérence syntaxique de la phrase.

1. Cette expression rappelle celle de la branche Ia, v. 297: *Or est li feus griés a esteindre*; la situation est identique: les plaintes contre Renart/Chufet vont déclencher l'action judiciaire et en tout premier lieu l'envoi d'un messager auprès du prévenu.

2. Voir la branche Ia, v. 363, à propos de Chantecler: *De larmes ses piés li moulla*.

Page 483.

a. Et voiant me H; nous corrigeons. ♦♦ b. On peut hésiter sur la lecture du mot entre nuire et vivre, mais A donne vivre. ♦♦ c. a tenu [r. 1961] / Atant es ysengrin venu / Que quida que celui i fust / Si aporta un pié de fust / Con il ot entendu rossel / Et le mastin dant roonel / Qui se sont clamé de celui / Tantoist devant le roi sailli / Et a ses piés s'agenoilla / Le roi ysengrin regarda / Et vir qu'il ot le pié perdu / Durement en fu esperdu / Tot maintenant l'a arainié / Ysengrin ou est vostre pié / Dites par qui l'avés perdu / As furches en sera pendu / Sire dist ysengrin merci / Vous veés con sui maubailli / Ensi m'a coflet atorné / Jamais a cort n'ere onoré / Ce n'est pas cose covenable / Que laissez vivre çou dieble / Il doüst A

1. La rime *dresce / destrece* figure déjà dans la branche Ia, v. 378-379, de même qu'un peu plus loin (v. 1995-1996) la rime *venjance / France* (branche Ia, v. 730-731, au moment du retour de Brun).

2. Rien n'indique si ce rappel, en termes plus que crus, de l'infortune d'Isengrin concerne les faits connus de tous (adultère et viol) depuis la

branche IX ou s'il s'agit des événements récents (branche XIV, v. 1264-1270).

Page 484.

a. le chat coisi / Tibert fait il avant venés / Ceste besoigne fornirés / Aler .A. ♦♦ b. herberges H; nous corrigeons pour la rime. ♦♦ c. retornés sanz li [v. 2025] / Maintenant tibert respondi / Tantoüst conmande qu'on atort [vers orphelin] / Son palefroï sans demorer / Que il ne vout plus arester / Fait fu con il .A.

1. Le vers 2028 constitue la reprise exacte du vers 663 de la branche VIIa, au moment de l'entrée en scène de Tibert.

Page 485.

a. d'errer ne finē [v. 2052] / Tant qu'il est venuz a l'oïssue / Une prairie a vieüe / Qui molt estoit et clere et bele .A. ♦♦ b. li puans H; nous corrigeons pour les besoins de la rime. ♦♦ c. Le cheval des esperons fiert [v. 2074] / Tant que il est a lui venu / Si dist sire je vos salu / De la part mon seignor le roi .A. ♦♦ d. doulz fait H; nous corrigeons cet oubli pour la mesure du vers.

1. Ce détail de la corde que Renart doit apporter autour de son cou figure déjà dans la branche Ia (v. 739) mais on peut noter que rien de tel n'est mentionné par le roi (v. 2019-2025) dans les ordres qu'il donne à Tibert.

2. Ce jeu sur la double parole est habituel pour Renart; le conteur suit ici de près la branche Ia (v. 773-774 et 779).

Page 486.

a. vous viegniés / Et que molt vous H (les deux vers sont hypomètres). Nous corrigeons. ♦♦ b. Folio 118 de H - a, vers 2129-2169; b, 2170-2210; c, 2211-2251; d, 2252-2292. Ja soi H; nous corrigeons cet oubli du copiste. ♦♦ c. vostre col une hart [v. 2088] / Baus sire dist renart por quoi / Se le savés dites le moi / E dit tibert bien le saurois / Con a la cort venus serois / Que bien vos di par saint mandé / Je n'en sai pas la verité / Mes ce que encheré me fu / Vos ici iloc coneü / Or me dites ce que voudrois / Se me creés a cort vendrois / Dist renart volenters iré / Mais eins serai desjuëné / Encor hui .A.

1. Il y a dans la branche Ia un jeu subtil de gradation et d'écart dans la conduite des trois messagers (Brun, Tibert puis Grimbert) face à Renart; ici le conteur ne dit pas si le silence (et le mensonge par omission) de Tibert est un trait de méfiance ou une manifestation de peur et de lâcheté.

Page 487.

a. vostre merci [v. 2136] / Alons en donques sans targier / Que je n'ai soing de delaier / Renart monte .A. ♦♦ b. Vers 2156 dans .A.: Bien le deçoit par son barat. ♦♦ c. Du vers 2157 au vers 2308, H donne un passage entièrement original qui n'est connu par aucun autre manuscrit. ♦♦ d. molt oïste H (vers hypomètre); nous corrigeons. ♦♦ e. La correction de m'agart par me gart (tour plus fréquent) ne paraît pas s'imposer.

1. Une telle affirmation d'amitié (*mes drus*, v. 2150) figure déjà plus haut dans le dialogue avec Roonel (*vos amis et vostre privés demaine*, v. 1458-1459) et avec Roussel (*mes acointes*, v. 1711).

2. La rime *barat* / *chat* est presque un automatisme, en tout cas une commodité, pour les conteurs.

3. Au vers 2157 commence un long passage de 152 vers qui est propre à *H* : selon un procédé déjà utilisé (dans la branche Ic) par Renart teint en jaune face à Isengrin, Tibert va être conduit à calomnier Renart devant Chufet sans se douter qu'il s'agit de la même personne.

Page 488.

1. *Droiturier* est l'adjectif que l'on utilise d'ordinaire dans le portrait du bon souverain.

2. *Colons* (venu directement du latin *columbum*) désigne le pigeon, sauvage ou domestique, mais il est impossible de conserver ce terme en français moderne, compte tenu de la connotation qui y est attachée (personne dupée).

3. On a dans les vers 2205-2208 une énumération de toutes les vertus du parfait souverain.

Page 489.

a. as agus dens *H* (vers hypomètre) ; nous corrigeons.

1. Ce couplet de qualification pour Roonel se trouve déjà dans la branche II (« Le Duel », v. 439-440).

2. La distinction que fait Tibert repose en fait sur la taille respective de tous les personnages : il y a les grands (par la taille), le cerf ou le chameau par exemple, et les petits, comme le grillon ou le corbeau. Dans la branche XVII (« Le Partage des proies »), Renart se qualifie lui-même de *petis bons* (v. 767) face à *la grant baronnie* (v. 770), catégorie dans laquelle il range Isengrin, Brun, Baucent et Roonel.

3. Derrière ces récriminations *ad hominem*, il y a toute la symbolique médiévale attachée à la couleur rousse ; Hersent ne dit pas autre chose lorsqu'elle affirme à Renart : *li pians le doit / Que soies fel et deputaire* (branche IX, v. 200-201).

Page 490.

a. La correction de *lac en hart*, pour la rime, et l'aménagement du vers en *Qu'il me fist pendre a une hart ne parait pas s'imposer*. ♦♦ b. Ne li fesisse *H* ; nous corrigeons pour la cohérence syntaxique. ♦♦ c. en forment *H* (vers hypomètre) ; nous corrigeons. ♦♦ d. Folio 119 de *H* - a, vers 2293-2333 ; b, 2334-2374 ; c, 2375-2414 ; d, 2415-2455.

1. Le tour *Renart qui tant set de...* est constamment utilisé par les conteurs pour présenter et qualifier le héros éponyme ; d'ordinaire *engin* est associé à *art*, qui rime avec *Renart*.

2. Aucun récit, parmi ceux qui ont été conservés, ne mentionne cette expédition pour aller *mengier le lart* (v. 2275) ; c'est Primaut qui est conduit par Renart dans un *lardier* d'où il ne pourra ressortir (branche XIII, v. 1713-1756).

3. Allusion à l'épisode de la branche Ia, dans laquelle Brun est le premier messenger envoyé par le roi à Maupertuis.

Page 491.

a. dedens ma meson entrés [v. 2324] / Et j'atacrai nos chevaus / Ci iloc a ces arbreaus / Et le matin sans nul deloi / En irons a la cort le roi / Tibert nul mal n'i entendi / Maintenant a pié descendi / Et le cheval li a lessié *A* ♦♦ b. vers lui *H* ; nous corrigeons d'après *A*.

1. *Forestier* peut désigner soit un homme qui vit dans la forêt, sans plus de précision, soit un bûcheron (c'est la traduction choisie), soit un « garde forestier », chargé de surveiller la forêt au nom du seigneur ou du roi.

2. Ici *mordre* ne peut avoir le sens concret de « jeter les dents », car le nœud coulant ne comporte aucun appât.

3. Le geste de tenir l'étrier et les paroles d'accueil font partie des lieux communs romanesques quand il s'agit de présenter des personnages tels les vavasseurs, etc.

Page 492.

a. le saisist [v. 2328] / Et renart qui bien le vit pendre / S'en foï que ne pot atendre / Malement l'a fait herbergier / Lors est sailli le forestier / Qui a oï grocier tibert / Il fu sages et bien apert / Qu'en lui n'ot point de mesprison / Et dit nous avons un prison / Vers l'uis est venus maintenant / Si a trové tibert pendant / Maintenant un baston pris / Et tibert qui fu entrepris / A molt grant poor de sa pel / Et il li aune son borel / Sovent va le baston hauçant / Et tibers .A

1. *Auner les buriaus* ou *le burel*, mot à mot « mesurer le tissu grossier » (qui sert de vêtement à l'animal), est une métaphore pour la bastonnade ; la même expression est utilisée pour Roonel, branche XV, v. 687.

Page 493.

a. Le vers 2381 est hypomètre dans H. ♦♦ b. reverse la pel / Très par desus le hate-rel / Lors H ; nous supprimons le dernier de ces trois vers avec la même rime en el . ♦♦ c. sa maison [v. 2375] / Vos ne faites mie rason / Si me leissiés ester atant / Et li vileins saut maintenant / S'a amont le baston haucié / Tibert qui ot son las rongié / N'a mie le coup atendu .A ♦♦ d. La rime n'est pas exacte et A propose une leçon que l'on peut juger satisfaisante pour la seconde partie du vers ; voir var. e. ♦♦ e. Fuiant sen va tot [v. 2396] le troton / Jusqu'a la forest n'aresta / Soz un arbre renart trova / Renart qui l'a aperceü / Li dist bien soies vos venu / Venés vous .A

Page 494.

a. li rois ere H ; nous corrigeons pour la rime d'après A. ♦♦ b. as piés li cet [v. 2420] / E dit sire o r sui retorné / Mes n'ai pas coflet encontre / Ce m'a fait que poés veoir .A

1. Tous les messagers n'ont pas, pour rendre compte de l'échec de leur mission, la concision de Brun : *Rois, fait il, ensi m'a bailli / Renars con vous poés veïr* (branche Ia, v. 721-722). Mais Tibert est moins bavard que Roonel, dont le compte rendu de mission s'étend sur près de 70 vers (branche XV, v. 895-962).

2. Voir la branche XV (« Renart médecin », v. 1031 : *Bien sai que vous estes saige home*). Mais Belin réussira à convaincre le roi d'envoyer Briche-mer à Maupertuis.

Page 495.

a. Folio 120 de H - a, vers 2456-2496 ; b, 2497-2536 ; c, 2537-2577 ; d, 2578-2618. ♦♦ b. i eroit H ; nous corrigeons d'après A (même correction au vers 2469). ♦♦ c. Mais ne H ; nous corrigeons pour cohérence syntaxique d'après A. ♦♦ d. Cil qui t'a si mal atorné [v. 2439] / Atant a li rois apelé / Le mouton mon seignor belin / Qui a renart n'est pas cosin / Sire belin avant venés / Et tost querre coflet alez / Et si li dites a cort vienne / ue nus essoignes ne le teine / Dit le moton s'il vos plaisoit / Baux sire

uns autres i iroit / Dist li rois n'ira nus se vos non / Atant s'en torne le moton / Del
aler bien s'aparella / Quant monté fu si s'en torna / Con il out pris dou roi congié /
Vers la forest s'est eslessé / Et s'en vait a molt grant aleine / Mes s'or ne set garder
sa leine / Sachés qu'il .A

1. *Ambleüre* : le mot n'a pas ici la connotation sexuelle qu'il a dans le tour *perdre s'ambleüre*, « devenir impuissant » (II, v. 326) ; il s'agit plutôt ici du sens premier, « allure calme », pris au figuré, à moins qu'il ne s'agisse du mot *emblaüre* ou *embleüre*, au sens de récolte de céréales ou de terres ensemencées en céréales.

Page 496.

a. sans arester [v. 2479] / Renart vit soz un horne ester / Si tost con belin l'a
veü / Coflet fait il mal avenu / Vos est ce sachés sans mentir . ♦♦ b. a porpenser
se prent / Comment porra belin servir / Sire fait il vostre plaisir / Ferai certes molt
volenters .A ♦♦ c. grant joie H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ d. grant voie / Et
se vos moi en croiez / Un petitet mengeroiez / Une avaine ai ici delés .A

1. Belin passe désormais du « vous » au « tu », tandis que Chufet continue à le vouvoyer.

2. Ce syllogisme de Belin, tout comme le précédent lors de son monologue délibératif (v. 2484-2487), ne figure que dans le texte de H, qui présente pour cet épisode un texte nettement plus long que celui des autres manuscrits : l'épisode de la mission confiée à Belin, qui n'occupe que 100 vers dans A, s'étend sur 146 vers dans H (v. 2443-2588).

3. Chufet utilise avec Belin les mêmes arguments qu'un peu plus tôt avec Tibert.

Page 497.

a. se sont acheminé / Que il n'i ont plus demoré / Grant aleüre H; nous corri-
geons d'après A et supprimons le vers propre à H : le copiste n'a vraisemblablement pas compris
que acheminé rimaît avec menrai et il corrige ce qu'il croit être un oubli. Vers 2535
dans A : Et chevaucherent le troton . ♦♦ b. a peler .A

Page 498.

a. Vers 2591-2592 dans A : Et avocques fu sans fausser / Misire baucens le
sengler . ♦♦ b. Il est impossible de déterminer s'il faut lire dans H vous ou nous ,
leçon plus cohérente, que nous retenons. ♦♦ c. querre celui [v. 2599] / Qui si a belin mau-
bailli / Alés et si .A

1. Brun et Baucens, pour lequel le tour *as aguës dens* fonctionne comme une épithète de nature, ont été cités plus haut (v. 2221-2224) parmi les grands barons ; Bernard, de par ses fonctions ecclésiastiques, occupe une place spéciale à la Cour.

Page 499.

a. Vers 2613-2615 dans A : Et s'achement sane noisier / Tuit troi prennent a
chevacier / Trestit coëte a coëte et a destre .A ♦♦ b. de vous H; nous corrigeons
d'après A, de même qu'aux vers 2617 et 2625. Ici commence le folio 121 de H - a, vers 2619-
2660 ; b, 2661-2702 ; c, 2703-2743 ; d, 2744-2784. ♦♦ c. Trestitout souef vont che-
vauchant H; nous corrigeons d'après A pour la cohérence du discours. ♦♦ d. era H;
nous corrigeons d'après A. ♦♦ e. en doit H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ f. Ge irai se
vous [v. 2627] commandes / Seignor fait il bien dit avés / Et damledeu a son plaisir /
Vous en laist a bon chief venir / Qui le vous doint par tens trover / Que au roi le

puissonz mener / Atant .A ♦♦ g. Sire bien viengniez / Et bernart qui fu avanchez / Li dist .A

1. Pour cet épisode (le troisième messenger), le conteur innove par rapport aux schémas connus : la troisième ambassade, celle qui doit nécessairement réussir, est composée de trois membres et sa réussite repose sur l'alliance de la ruse (pour approcher Chufet) et de la force (pour le capturer au moment où il veut s'enfuir).

Page 500.

a. fait vous H (vers hypomètre); nous corrigeons. Vers 2659 dans .A: Sire par sainte charité . ♦♦ b. pas assenés H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après .A.

1. Bernard précise clairement le fonctionnement de la justice dans la fiction narrative : le roi ne décide rien par lui-même ; on voit même dans la branche XXIV le roi mis en situation délicate : sur les conseils de la Cour, il laisse Chantecler décider de la punition à infliger à Renart, puis il se désole d'entendre le coq réclamer la mort de Renart, mais il ne peut faire casser cette décision (v. 93-952).

2. Le terme *guerredon*, terme clef des romans courtois, a ici une forte valeur ironique.

Page 501.

a. baucens [v. 2667] / Qui chevaucent isnelement / Puis descent andui a pié / Si ont choflet pris et lié / Desoz le ventre du cheval / Si chevacerent le fons d'un val / Onques n'i sont aresteü / Si en sont a la cort venu / Tuit troi .A ♦♦ b. Molt loïé d'une corroie / Trestit en font H ; les deux vers sont hypomètres : nous corrigeons. ♦♦ c. meint baron [v. 2701] / Atant voit venir le baron / Quant ysengrin .A ♦♦ d. mais ne le salumie [v. 2717] / Et coflet maintenant s'escrie .A ♦♦ e. fait a cort mander / Or si vos plaist .A

1. Cette locution est expliquée par Tilander (*Lexique*, p. 136) : *de bourgeois* est une détermination appréciative (« digne d'un homme libre »).

Page 502.

a. vous soies venus H ; nous corrigeons d'après .A. ♦♦ b. ferai [v. 2742] ardoir en cendre / Sire dit renart entendez / Se il vos plaist si escotez / Par tos les seins .A ♦♦ c. desfendi H ; nous corrigeons d'après .A. ♦♦ d. Et H ; nous corrigeons d'après .A. ♦♦ e. A del penchon le lart mangié [v. 2751] / Je n'i ai gaires gainié / Ne perdre n'i redoï ge mie / Foi que je doi sainte marie / N'i ai gainnié ne perdu / Se li vilein l'i ont batu / Ai ge forfait que l'en me pende / Nenil sire deu m'en desfende / Et se .A ♦♦ f. batu la pel [v. 2764] / En ice que aï gemesfet .A

1. Nous conservons ici le passage brutal à l'intérieur de la même phrase du « vous » au « tu ».

2. La ligne de défense de Renart n'est guère originale, elle reprend celle de la branche Ia : il rejette toute responsabilité personnelle et met en avant les fautes des autres, en oubliant qu'ils ont agi sur ses conseils et qu'il y a au départ un mensonge flagrant de sa part.

Page 503.

a. Vers 2774 dans .A: S'il vos plaist si nos tenés pés . ♦♦ b. a nul home / Et s'il en vout son escu prendre .A ♦♦ c. Folio 122 de H - a, vers 2785-2825 ; b, 2826-2866 ; c, 2867-2907 ; d, 2908-2940. Vers 2785 dans .A: Ce que vous dites ne vaut

rien . ♦♦ d. au roi comme prouz A ♦♦ e. *Vers 2809-2810 dans A*: Li rois dist donés est li gages / Or n'i faut mes que les oſtages .

1. Sur toutes les règles concernant la procédure du duel judiciaire, voir la Notice de la branche II, p. 971-972.

Page 504.

a. avant venés [v. 2815] / Et por moi oſtages serés / Et vos avoc dan brichemer / Vos me soliés tant amer / Entre vos et sire grinbert / Ore verrai qui ami m'iert / Or en est venus li besoing A ♦♦ b. *Le mot a été corrigé et surchargé dans H*; on peut hésiter entre qui et que . ♦♦ c. le ros [v. 2834] / Si vos di bien de verité / Que roenel sera maté A

1. C'est la formule consacrée de tous les duels judiciaires.

Page 505.

a. l'aperçoit [v. 2840] / A son dit l'a reconeü / Devant le roi en est venu / Oſtage por renart livra / Et dan brichemer i entra / Quant A ♦♦ b. Et tandis s'est H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. bataille demant / Ce a dit roenel au roi / Et il li respont je l'otroi A ♦♦ d. *Les vers 2886-2889 manquent dans A*.

1. Por n'a pas ici une valeur causale, mais une valeur concessive; voir sur ce point l'étude d'O. Soutet, *Études d'ancien et de moyen français*, PUF, 1992, p. 17-57 (« le rapport concessif »).

Page 506.

a. Por la H (*vers hypomètre*); nous corrigeons d'après A. ♦♦ b. quites [v. 2891] / Ançois li rendrai ses mérites / Et de la honte et de l'ennui / Que nos a fait ici enqui / Lors dist renart par seint denis A ♦♦ c. seint martin H; nous corrigeons d'après A pour la rime. ♦♦ d. Ses aporta A. Entre le vers 2907 et le vers 2908, le copiste, à la suite d'une erreur au moment du changement de colonne, recopie 8 vers d'un passage précédent (les vers 2812-2819), puis signale dans la marge avant le vers 2908 l'endroit où il faut reprendre la lecture. ♦♦ e. *Vers 2918-2919 dans A*: Et de vos mon seignor tibert / Qui cest seintueire tenés .

1. Personnage tué par Renart (branche Ib, v. 1919).

Page 507.

a. or vous taisiés [v. 2926] / Par les seins que je voi ici A ♦♦ b. *Folio 123 de H - a, vers 2941-2981; b, 2982-3021; c, 3022-3061; d, 3062-3102.* ♦♦ c. la corroie / Roenel nel redote mie / Car asés set de l'escremie A ♦♦ d. bien covrir / Qui l'escu encontre gita / Et renart grandime cop frapa / Renart ne fu mie aprendre A

1. Dans la branche II (v. 961-962), c'est pour Renart que cette grande maîtrise dans le maniement des armes est mentionnée.

Page 508.

a. ne l'a afronté / Or dist renart fel parjuré / Mout A ♦♦ b. *L'ordre des vers 2997-2998 est interverti dans A où il manque les vers 2999-3000.* ♦♦ c. *Vers 3004-3008 dans A*: Mout delivrement et a plein / A son baston en haut levé / Si a si roenel frapé / Enmi le vis sans demorer / Que li fist un des euz voler . *La rime n'est pas bonne dans H pour les vers 3007-3008, mais aucune correction satisfaisante ne s'impose.*

Page 509.

a. fiert menuement .A (leçon plus riche). ♦♦ b. Molt menuement sor .A ♦♦ c. Le mot ayant été corrigé et surchargé dans H1, on peut hésiter entre nés ou vis, leçon, incontestable, de A. ♦♦ d. les piés et les mains H; nous corrigeons pour la rime d'après A. ♦♦ e. Je [v. 3044] cuit cest camp est afinés / Que je vos di par seint germain A

1. Le conteur ne s'attarde guère sur ce renversement de situation, nécessaire pour que Rooneil soit vainqueur.

2. Le baron Chufet utilise ici le stratagème qui sert d'ordinaire au renard pour capturer les oiseaux.

Page 510.

a. de maintenant / Qant renart .A ♦♦ b. Damredieix H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ c. li rois l'a veü [v. 3063] / Si demanda est il vencu / Sire font les gardes oïl A ♦♦ d. Jamais ma gent ne honira / Tot maintenant pendus sera / Car insi le voil par seint jac / Que i soit botés en un sac A ♦♦ e. en l'aire H; nous corrigeons d'après A. ♦♦ f. Les vers 3079-3085 sont remplacés dans A par les 3 vers suivants : Grinbert qui estoit corociés / Desos le pont estoit mucés / Que por renart estoit iré *

1. On a ici une illustration de ce que J. Dufournet appelle l'esprit de compétition entre les conteurs : chaque conteur s'est plu à faire approcher Renart de la mort puis à l'en sauver par un ultime rebondissement ; c'est ici l'alternative offerte par le roi (pendaison ou noyade, v. 3070) qui permet au conteur de « sauver » Renart, ce qui est indispensable à tout récit cyclique.

2. Le conteur omet ici de rappeler la base de cette affection : Grimbart est toujours présenté comme le cousin germain de Renart (voir v. 3090).

Page 511.

a. Folio 124 de H-a, vers 3103-3143 ; b, 3144-3156. ♦♦ b. jel vos plevis [v. 3108] / Et a dit cosin or veés / Dont ne sui ge bien atornés A ♦♦ c. Sire fait il si nos teson [v. 3120] / Desoz le pont A

1. Ces orisons ne peuvent être que des formules incantatoires ; dans la branche II, il est précisé que Renart ot oï de nigremance (v. 1228).

Page 512.

a. a son ostel [v. 3130] / Bien cuident estre a sauveté / Mes il sont A ♦♦ b. Vers 3139-3140 dans A : Mes ne sont mie entré dedenz / Departis sont lieiz et joianz. Cette leçon est plus cohérente : les deux cousins sont obligés de repasser devant le palais, mais ils se gardent bien d'y entrer. ♦♦ c. va en sa meson A ♦♦ d. En son castel A

1. Cette formule laisse ouvert le cycle des aventures en suggérant une probable vengeance de Renart (voir v. 3145-3150).

2. Cette scène finale — retour du héros chez lui — est habituelle dans la plupart des branches, mais nous n'avons pas affaire ici à un récit de type circulaire : Maupertuis n'est mentionné qu'une seule fois dans le récit et furtivement ; de plus Renart n'a ici ni femme, ni enfants.

Branche XI'

RENART MÉDECIN
(*Martin X, Roques XIX, FHS XXIX*)

NOTICE

Cette branche de 1 891 vers¹, pour laquelle toutes les rubriques existantes appliquent à Renart le qualificatif de *mire*, ne connaît dans la tradition manuscrite ni dépeçage ni regroupement ; de plus, 11 des 14 manuscrits² qui nous transmettent le *Roman de Renart* donnent, dans cet ordre, « Renart médecin », puis « Renart empereur »³, soit nos branches XV et XVI. La branche XV peut être classée parmi les branches « judiciaires » : il s'agit de juger Renart à la Cour de Noble le lion, et elle s'inscrit dans une tradition illustrée par la très célèbre branche Ia, dont elle reprend le schéma d'ensemble, en particulier le motif des trois messagers envoyés successivement auprès de Renart. Le héros d'un récit cyclique ne peut mourir : Renart devenu médecin échappera à tout châtiment⁴, exactement comme Renart devenu pèlerin dans la branche Ia.

Comme dans la plupart des branches dites « judiciaires », le récit s'ouvre à la Cour et s'achève à Maupertuis. Il conduit tout à fait logiquement de la plainte déposée devant le roi contre Renart à la comparaison de ce dernier, puis à son jugement et à la nécessaire ruse qui lui permet d'échapper à la mort et de rentrer chez lui. À ce schéma du *plait* le conteur fait subir d'ingénieuses inflexions, et il faut analyser ce récit en référence à la branche Ia pour voir à l'œuvre le travail de réécriture et les mécanismes de l'intertextualité. Comme l'écrit J. Scheidegger, « Le *Roman de Renart* se constitue du réemploi de matériaux multiples, et, dans un deuxième temps, il devient matière lui-même à de nouvelles versions⁵. »

On peut reconnaître dans la construction de la branche XV ce que J. Dufournet appelle l'archétype des branches judiciaires⁶, archétype qu'il établit à partir de la branche I (notre branche Ia). Une première analyse de notre texte montre l'habileté du conteur à jouer avec les différents temps de la procédure judiciaire.

1. Le dernier vers est orphelin et constitue un *explicit* : « Ici faut la fusique Renart. »

2. Les deux branches manquent dans K et O, mais elles sont séparées dans L par les branches XII (« Renart et Liétard ») et X (les épisodes du vol des anguilles et du moniage Isengrin).

3. Il y a là un véritable « noyau narratif », selon le sens que donne J.-R. Scheidegger à cette formule, *Le « Roman de Renart » ou le Texte de la dérision*, Droz, 1989, p. 111.

4. Il ne sera même pas jugé et il pourra se venger de ses ennemis.

5. *Le « Roman de Renart » ou ...*, p. 64.

6. Jean Dufournet, *Petite introduction aux branches I, Ia et Ib du « Roman de Renart »*, CDU, 1971, p. 73-77.

Faisant suite à un prologue¹ tout à fait conventionnel, la première partie située à la Cour du roi Noble comprend quatre épisodes² d'inégale longueur :

1. la scène d'ouverture, avec la réunion de la Cour, en l'absence de Renart, à l'occasion de la fête de Pentecôte. Mis à part ce changement de fête religieuse et l'absence de la mention de la « reverdie », cette scène est fort proche de celle de la branche Ia.

2. L'acte d'accusation de Renart est dressé en termes assez généraux, mais suffisamment clairs, par le roi lui-même, et le débat qui s'ouvre est limité à une intervention défavorable à Renart, celle d'Isengrin. Partisan convaincu de l'exemplarité du châtement, il suggère au roi l'élimination du félon.

3. L'intervention vigoureuse de Tibert renverse le cours du destin de Renart — renversement de situation souligné par l'emploi du tour « ja fußt [...] se ne fußt [...] »³.

4. La proposition de Tibert, qui consiste à faire « semondre » Renart⁴ pour qu'il vienne s'expliquer devant les barons, est adoptée et doit être mise en application. Il faut désigner le premier messager : ce sera Roonel, qui s'empresse d'accepter.

La deuxième partie, qui compte plus de mille vers⁵ pourrait s'intituler « le temps des messagers envoyés à Maupertuis ». L'auteur reprend le procédé de la triplification — envoi de trois messagers, seul le troisième parvenant à ramener Renart à la Cour —, familier des lecteurs depuis la branche Ia ; mais il s'écarte de l'archétype pour la troisième mission : après l'échec de Roonel et de Brichemer, la maladie du roi suspend le cours de la justice et Grimbert en profite pour se rendre secrètement à Maupertuis : ce troisième envoyé — officieux, cette fois — réussit là où ses prédécesseurs avaient échoué. Renart annonce qu'il va se présenter dès le lendemain devant la Cour.

La troisième partie n'est pas consacrée au jugement de Renart, mais à sa vengeance, au moyen de la monnaie d'échange que constitue la guérison du roi. On peut distinguer quatre épisodes⁶ :

1. Le voyage de Renart de Maupertuis à la Cour ; le vol des herbes médicinales et des instruments nécessaires à la mise en scène de l'arrivée à la Cour.

2. L'arrivée de Renart et le « retournement » du roi ainsi que l'élimination des gêneurs : le roi se met sous la dépendance de Renart, qui a alors carte blanche pour le guérir et se venger.

3. Renart médecin en profite pour se venger de ses ennemis : Isengrin et Brichemer sont mutilés, mais pour la bonne cause, puisqu'il s'agit de sauver le roi. Tibert parvient cependant à s'échapper.

4. Le roi, guéri par l'application de *l'aliborum*, récompense Renart et le fait reconduire chez lui par une escorte.

Le récit s'achève sur une brève scène de retrouvailles à Maupertuis⁷.

1. V. 1-14.

2. Respectivement v. 15-37 ; v. 38-113 ; v. 114-216 ; v. 217-271.

3. V. 115-117.

4. V. 201.

5. V. 272-1331.

6. Respectivement v. 1332-1444 ; v. 1445-1630 ; v. 1631-1831 ; v. 1832-1870.

7. V. 1871-1890.

Si l'on observe que le motif du renard médecin qui guérit le lion par l'application d'une peau de loup est déjà traité par Esope, qu'il figure dans les fables de Paul Diacre (au VIII^e siècle) et qu'il constitue le sujet d'un livre entier — le troisième — de l'*Ysengrimus*, on peut facilement imaginer que cette branche XV a beaucoup servi dans le grand débat sur les origines des récits renardiens et que chacun y a trouvé des arguments pour sa thèse. L. Foulet croit pouvoir démontrer que les auteurs du *Roman de Renart* ont puisé à des sources écrites et savantes, mais en même temps il s'oppose à la thèse défendue par Grimm et ses disciples : nos branches ne seraient que des remaniements tardifs et maladroits d'originaux perdus que l'on pourrait retrouver presque intacts dans le *Reinbart Fuchs*. Mais sa démonstration n'est cependant pas totalement convaincante, car il raisonne comme si notre conteur n'avait connu que deux textes écrits, celui de Paul Diacre et celui de l'*Ysengrimus* de Nivard. Le texte de la fable d'Esope¹ est comme d'ordinaire très bref, et le récit s'organise autour de trois éléments : la maladie du lion et la visite des courtisans, l'absence du renard et les critiques du loup, l'arrivée du renard et le « bon » tour de la peau du loup comme remède infaillible pour le roi. Le récit de Paul Diacre introduit un changement intéressant pour une future insertion dans un récit cyclique : l'ennemi de Renart, l'ours et non pas le loup, n'est plus tué mais seulement, si l'on peut dire, écorché vivant². La fable du renard médecin (et du loup écorché) est insérée dans l'*Ecbasis captivi* et dans l'*Ysengrimus*, mais dans les deux cas de façon très originale : dans l'*Ecbasis* c'est à l'occasion d'un récit dans le récit³ que le loup rappelle les mésaventures survenues à son ancêtre. L'*Ysengrimus* utilise le même procédé, mais c'est la maladie du lion qui déclenche le récit dans le récit⁴, lequel s'étend sur deux livres. En réalité la fable du lion malade a circulé sous de multiples formes durant toute la période médiévale ; J. Scheidegger cite⁵ à côté de l'Esope occidental aux innombrables ramifications un Esope arabe présentant des traits qui apparaissent dans le récit renardien ; il faut noter, pour en terminer avec les sources, que le conte du lion malade a eu en France un destin contrasté : « On ne peut qu'être frappé par le contraste entre sa carrière littéraire prestigieuse et son peu de succès folklorique⁶. »

Si la question des avant-textes littéraires assurés peut être facilement réglée, il reste néanmoins à examiner le problème de l'unité de la branche. Il ne s'agit pas de refaire toutes les démonstrations que les critiques, de Grimm à Gaston Paris, ont voulu décisives sur les prétendues

1. Cette fable est inconnue de Phèdre, mais elle a circulée pendant tout le Moyen Âge et elle figure dans les *Fables* de Marie de France.

2. Les critiques du XIX^e siècle parlaient alors d'une « transformation épique » du motif, en ce sens que la rivalité des deux personnages (ours et renard ou loup et renard) pouvait alors être transférée d'un récit bref et fermé comme la fable à un récit s'intégrant dans un cycle, comme les histoires de Renart en français.

3. Sur ce point et sur l'organisation de l'*Innenfabel* (*Le Lion malade*, « récit englobé » selon la critique moderne) et de l'*Aussenfabel* (*L'Aventure du veau*, « récit englobé »), voir A.-J. Surdel, « Pour une lecture plus clunisienne de l'*Ecbasis* », *Épopée animale, fable et fabliau*, PUF, 1984, p. 641-643.

4. *Le Roman d'Ysengrin*, p. 10.

5. *Le « Roman de Renart » ou [...]*, p. 65.

6. M.-L. Tenèze, *Le Conte populaire français*, t. III, Maisonneuve et Larose, 1976, p. 327.

« incohérences » de la branche XV. E. Martin, qui se voulait seulement éditeur et que la fréquentation des manuscrits avait convaincu de la faiblesse du raccord qui unissait le motif du jugement de Renart (première partie de la branche) et le motif de Renart médecin (seconde partie), notait déjà que « la première partie est constituée de longues narrations sans rapport avec la suite¹ ». Foulet a repris cette idée de la faiblesse de la première partie avec la volonté de démontrer que notre branche n'était pas un remaniement mais un original, maladroit précisément dans l'agencement des deux parties. L'explication qu'il donne sur cette maladresse est peu convaincante : d'abord parce qu'il considère que notre branche n'a connu qu'une version, fixée une fois pour toutes, celle des manuscrits du groupe α , et que les autres manuscrits ne présentent que des interpolations dues à des copistes trop zélés et qu'il estime que le conteur avait le désir d'introduire le motif du goupil médecin dans le cycle renardien en le dotant d'une introduction typique dans le ton de celle de la branche Ia ; ainsi cet imitateur des textes latins traitant du lion malade et de la branche Ia n'aurait pas réussi à concilier les deux originaux et il n'aurait pu produire qu'un texte sans unité et d'une « valeur littéraire faible² ».

Il nous paraît souhaitable d'adopter un autre point de vue pour appréhender l'originalité de ce récit. Le projet narratif de la branche XV n'est pas d'insérer dans une histoire de Renart en français le motif ésopique du renard médecin, mais d'écrire une nouvelle branche sur Renart en utilisant ce que nous avons appelé l'archétype du *plait*, archétype dont la branche Ia représente une version très élaborée³ ; voulant récrire le jugement de Renart, le conteur a cherché une solution différente de celle que propose la branche Ia, la grâce accordée à Renart transformé en pèlerin, et il s'est souvenu de la fable du loup qui perd sa peau sur la prescription du goupil soi-disant médecin : un tel récit peut aisément s'insérer dans un schéma de vengeance à l'intérieur d'une spirale de la violence, dans le cadre de la « grant guerre » que se livrent Isengrin et Renart, et elle concorde avec les traits principaux du caractère du héros éponyme, prince du mensonge et roi de la « bele parole »⁴. L'idée originale de l'auteur de la branche XV est bien d'avoir « renardisé » le schéma de la fable, dont le texte s'ouvre sur de légères variantes de la même phrase : « Le lion devenu vieux était malade et restait couché dans son antre. » Notre conteur élimine le motif de la vieillesse du roi et inverse la succession narrative « maladie du roi » puis « visite des courtisans » ; la réunion de la

1. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 62.

2. *Le Roman de Renart*, p. 365.

3. Nous restons là dans le cadre chronologique fixé par les analyses de Foulet (antériorité de la branche Ia par rapport à XV) ; mais le fait que l'allusion aux malheurs des deux messagers de la branche Ia (Brun et Tibert) se trouve dans un long passage (v. 293-306) qui manque dans *A* peut rendre plausible l'hypothèse suivante : *A* donne une version de « Renart médecin » qui serait antérieure à la branche Ia, et le texte fourni par B, C, H et M représente une version « améliorée », en particulier pour ce qui concerne la chronologie relative du voyage de Renart, nous y reviendrons, et insérée dans le cycle renardien par ce rappel d'un récit antérieur. Tout cela relève de l'hypothèse, mais il faut prendre en compte le fait que les branches ont pu circuler aux XII^e et XIII^e siècles sous une forme plus ou moins éloignée de celle que nous ont conservée les manuscrits.

4. Voir v. 1458 : « Et Renars qui bien set parler ».

Cour en l'absence de Renart, voilà un motif connu du public — c'est l'ouverture des branches Ia et Vc. Renart doit être jugé et pour cela il doit se présenter à la Cour : le scénario du triple envoi d'un messenger subit une modification de taille ; tout s'arrête au retour du deuxième messenger, bredouille comme le premier, et c'est cet échec humiliant pour le roi, dont l'autorité se trouve bafouée devant tous ses barons, qui déclenche de façon brutale sa maladie. L'idée originale est bien là. Cette maladie, ou si l'on préfère l'insertion dans le schéma du *plait* de la donnée de base de la tradition de la fable, interromp le cours de la justice et l'envoi des messagers. Cette greffe a nécessité quelques ajustements dans l'utilisation de l'archétype : « l'enging » de Renart n'intervient pas après le jugement et la condamnation à mort, mais avant ; plus précisément la « manipulation » à laquelle se livre Renart évite la mise en route de la procédure du jugement : le roi, tout à son désir de guérir, oublie le prévenu Renart pour se mettre tout entier entre les mains du médecin Renart. Une dernière embûche se dresse sur la route du triomphe de Renart, c'est l'intervention de Roonel, mais Tibert vient pour la seconde fois dans le récit au secours de Renart et balaie le témoignage du premier messenger. L'invraisemblance grossière que contient le mensonge de Tibert destiné à contrer le témoignage oculaire de Roonel et à conforter le mensonge initial de Renart¹ est gommée dans *H* par les vers 1589-1594 qui ne figurent point dans *A*, sur une préscience de Renart, appuyée par le roi lui-même. Une fois l'objection de Roonel écartée, le sort du loup est définitivement scellé.

Notre conteur n'est pas esclave de son modèle ésoquique. Il retaille largement le patron tel qu'il est présenté dans l'*Ysengrimus* : une fois écorché, Isengrin quitte la Cour et le conteur ne reprend pas la scène des railleries sur la tunique pourpre d'Isengrin et sur sa coiffe et ses gants². Il ajoute en revanche deux ingrédients qui entrent dans la thérapeutique destinée au roi : le nerf principal de la tête du cerf Brichemer et une ceinture de cuir prélevée sur le dos du même Brichemer³ — éléments qui ne seront d'ailleurs pas utilisés dans la suite. Pour ce qui est de la peau du chat — réclamée mais non obtenue —, on comprend mieux l'intention de se venger d'un ennemi de toujours, même si celui-ci lui a apporté deux fois une aide décisive, contre l'avis d'Isengrin d'abord, puis contre le témoignage de Roonel. Il y a dans tout cela beaucoup de cohérence : Renart médecin n'oublie pas l'humiliation que lui a infligée par deux fois

1. Quel'on peut résumer ainsi : comment Renart pouvait-il, lors de la venue du premier messenger, être déjà parti chercher le remède pour le roi, alors que la maladie ne s'est déclenchée qu'après le retour du second messenger ?

2. Cette plaisanterie (v. 1131-1132 de l'*Ysengrimus*) apparaît pour la première fois dans le texte de Paul Diacre. Elle sera reprise dans la branche XXIV (« Renart magicien ») au moment où Isengrin assure le service de la table auprès de la fiancée de Noble ; sa peau ayant repoussé, il a encore à la tête et aux pieds l'ancienne peau qui n'a pas été écorchée au moment de la maladie du roi (v. 1547-1555) ; la fiancée (par le truchement de Renart) accuse Isengrin d'impolitesse ; il sert à table avec des moufles et un chapeau. Sur ordre du roi Isengrin sera écorché à la tête et aux pieds et Renart magicien achèvera le travail de Renart médecin et il resservira à Isengrin dont on vient d'écorcher la tête la vieille (car déjà utilisée contre Brundans la branche Ia, v. 705) raillerie sur le *rouge caperon*. La scène constituée à elle seule une petite comédie délicate (v. 1543-1700).

3. Cette courroie est d'ailleurs identique à celle que le cerf a perdue lors de l'attaque du paysan et des chiens aux vers 1186-1187.

Tibert¹ et on peut voir dans cette volonté d'associer Tibert au châtement des ennemis de toujours un élément fort d'intégration du récit au cycle renardien. De même, s'il punit Brichemer, le second messager du roi, il n'oublie pas le premier, Roonel, qu'il humilie publiquement.

L'originalité de notre récit repose bien sur la réécriture du jugement de Renart et sur l'aménagement de l'archétype par l'insertion du motif de la vengeance — sur Isengrin et quelques autres — de Renart médecin. Le projet narratif est mené selon une idée constante, celle d'une « féodalisation² » totale de la tonalité ; cette volonté de créer une tonalité propre conduit d'ailleurs le conteur à ajuster sur divers points ce que Foulet appelle ses modèles, plus exactement les deux motifs qu'il fusionne dans un récit soigneusement construit.

La scène d'ouverture du récit donne le ton : la rime « beste / feste³ » paraît être tout à la fois un clin d'œil au public averti et une concession à la loi du genre, mais en dehors du terme « beste » tout le passage pourrait figurer dans un roman arthurien : rien n'y manque, ni la fête de Pentecôte ni la mention des luxueuses fourrures. C'est dans l'exposé des motifs de la convocation de Renart que le changement apparaît le plus clairement : plus question, comme dans la branche la, de ce viol ambigu dans une « tenniere », plus question de ce va-et-vient permanent entre le champ des relations familiales et celui de la prédation animale, comme dans le morceau de bravoure que constitue la « clamor de Pinte »⁴. Renart et les autres personnages sont installés dans un univers féodal strict dont le premier discours du roi rappelle les règles essentielles : primauté de la parole donnée et de la foi jurée⁵, prééminence du roi qui met en mouvement l'appareil judiciaire et sollicite « le bon conseil⁶ » de ses barons, nécessité de respecter les règles du droit. Le ton est ainsi donné et aucun baron ne commettra de faute de goût en évoquant ce qu'on pourrait appeler des méfaits « subalternes » du petit prédateur. Dès le début, les accusations contre Renart mettent en avant le « respit » et le « despit⁷ » dont le baron s'est rendu coupable en ne se rendant pas à la convocation du roi bien qu'aucun fait nouveau justifiant cette relance⁸ de la « machine à juger » et « à raconter » ne soit mentionné : aucune allusion appuyée aux épisodes douloureux pour l'honneur du roi qui ont ponctué la fin de la branche la et toute la branche lb⁹, le conteur ne

1. Dans la branche VIIa (Renart est pris dans un « broion », v. 721) et dans la branche VIIb (Renart est privé de sa part de l'andouille trouvée « par merveilleuse aventure », v. 942).

2. Si l'on peut risquer ce néologisme, en référence à la formule de l'oulet qui estimait que le succès des premières branches tenait dans le secret du dosage entre « renardie et féodalité ».

3. V. 17-18.

4. Branche la, respectivement, v. 44 et v. 316-350.

5. Voir v. 45 : Renart est un « traïtor ».

6. V. 47.

7. V. 41-42. Les deux termes sont encore employés à la rime aux vers 259-260, 989-990 et 1125-1126. C'est ce qu'explique de façon nette Isengrin dans sa première intervention en employant deux fois le terme « honte » (v. 283) : « Certes grant honte vous a faite », et v. 100, associé à « despit » et « viltance ».

8. Dans la branche la, c'est la plainte d'Isengrin (v. 29-44) qui déclenche la machine judiciaire, puis après le non-lieu prononcé par le roi (v. 283), c'est l'arrivée du cortège funèbre de Coupée qui relance la machine, et ce renversement de situation est marqué par l'emploi du tour « se ne fust... » (v. 294).

9. Sauf par l'épouse de Roonel que l'on pourrait surnommer Cassandre.

retenant en somme, pour constituer le dossier de mise en accusation de Renart, que la désobéissance envers le roi.

Le héros éponyme subit lui-même les effets de la tonalité féodale : même si Renart est qualifié par deux fois de « rous¹ », sa couleur d'origine si l'on peut dire, son activité de petit prédateur est totalement oubliée ; il ne connaît plus la faim, cette faim qui constitue à la fois un trait de réalisme zoologique et un élément de structuration pour un schéma de quête — de nourriture. Il est appelé par Tibert « franc home² » dans une harangue d'une haute teneur féodale et il est présenté comme le vassal le plus efficace³. Quant au roi, il est présenté comme le « prince de terre⁴ » ayant subi la pire humiliation de la part de son vassal. Mais c'est le personnage de Roonel qui apporte la preuve, presque jusqu'à la caricature, de cette volonté du conteur de donner à son récit un « coefficient maximal de féodalité ». Roonel n'est plus le chien de ferme qui paresse sur un tas de fumier⁵, il n'est plus « saint Roënel le rechignié⁶ » qui se prête à un guet-apens sacrilège : tout ce passé est oublié et Roonel devient la figure du parfait vassal, toujours dévoué pour son seigneur et respectueux de la parole donnée⁷. Son compte rendu de mission insiste lourdement sur la parfaite exécution des ordres reçus⁸ autant que sur la félonie de Renart⁹ ; après un avertissement lancé à qui mettrait en doute sa parole, il conclut par un appel à la vengeance d'une stricte orthodoxie féodale : « Vengiés vostre honte et la moie¹⁰. »

C'est toutefois dans « l'intermède » des vers 783-865 qu'apparaît le plus clairement la tonalité que le conteur désire donner à son récit : cette réunion secrète de fidèles autour du roi, dans une partie de campagne sans aucun pittoresque, n'est pas narrativement indispensable et elle ne sert qu'à rappeler les positions des hauts barons du royaume¹¹, non sans insister au passage sur leurs qualités de vaillance et leur appartenance à des familles de grand renom¹². Toute mention de la fantaisie originelle du *Roman de Renart* est ici délibérément gommée et rien ne vient rappeler que Grimbert est un blaireau et Belin un mouton si ce n'est le tour qui consiste à accoler au nom propre du personnage reconnu par la tradition le nom commun de l'espèce animale à laquelle il appartient¹³ ; encore ce procédé n'est-il pas utilisé systématiquement¹⁴.

1. V. 308 (« lirous ») et v. 882 (« Renars li rous »).

2. V. 190.

3. Voir v. 178-179.

4. V. 983.

5. [Roonel] « Qui se deduit en esbatant / Et gißt li sires a grant aise, / Devant es pailles, lès la haise » (branche Vc, v. 1703-1705).

6. Branche Vc, v. 1854.

7. Voir respectivement v. 284-825 et v. 328-329.

8. Voir les vers 897-899 : « Bien fis çou que me comandastes / Et le messaige ou m'envoiastes. / Vous lettres portai a Renart ».

9. Voir les litanies du goupil aux vers 936-939.

10. V. 961.

11. C'est aussi l'occasion de faire entrer en scène Grimbert (v. 846), qui tient face à Isengrin le rôle, joué par Tibert dans la scène d'ouverture, de défenseur de Renart.

12. Voir v. 787-789.

13. Voir « Belins li moutons » (v. 865) ou « Noble le lion » (v. 790).

14. Ainsi Roonel et Grimbert sont désignés par le tour simple « li mastins » (v. 838) et « li taïsson » (v. 846).

On ne s'étonnera pas dans ces conditions de la faible place accordée au zoomorphisme dans la représentation des personnages. Il ne s'agit pas de comparer cette branche avec la branche Ia — érigée en modèle — pour déplorer la « faible valeur littéraire¹ » de la première et célébrer le talent de l'auteur de la seconde, mais simplement de faire un inventaire des techniques de composition. Le zoomorphisme apparaît nettement dans la scène de Renart médecin : la nature animale des protagonistes n'est d'ailleurs pas indifférente, puisque la thérapeutique mise en œuvre par Renart exige² une peau de loup fraîchement écorchée, le « mestre nerf » des bois du cerf et une lanière en peau de cerf pour faire une ceinture ainsi qu'une peau de chat pour envelopper les pieds du roi. L'emprunt au scénario de la fable rend ces précisions nécessaires : les personnages ne sont pas interchangeables. Dans la suite, en revanche, les passages où le conteur laisse transparaître en filigrane un trait caractéristique de la physionomie ou du comportement animal sont relativement rares. On peut cependant relever un trait de vraisemblance zoologique dans la démarche de Grimbert : « Et Grinberz est dedens entré, / Tot belement pas avant autre. / Son cosin saluc [...]³ ». Cette allure calme, est-ce celle de l'animal⁴ ou celle de l'homme prudent et sur ses gardes, engagé dans une entreprise délicate ? Il y a là un jeu sur la double isotopie, animale et humaine, qui n'est pas sans rappeler l'évocation de la démarche de Brun qui va l'amble⁵ sur le chemin de Maupertuis. L'allure de Roonel, lorsqu'il revient à la Cour, est précisément celle du chien copieusement roué de coups (« Parmi la cort ses rains traîne⁶ »), et on peut y voir un trait de réalisme animalier, ou une recherche de l'illusion réaliste. Mais le conteur sait également jouer de façon fugitive sur le double registre : humain et animal. Ainsi, le même Roonel, lorsqu'il part en mission, peut aussi bien être le bon chien de chasse lancé à la poursuite du gibier que le baron zélé que rien (pas même les avertissements de son épouse) ne saurait détourner du droit chemin⁷.

Le même jeu se rencontre dans l'attitude de Tibert lorsqu'il prend la parole, dans un silence total, pour s'opposer à la proposition avancée par Isengrin : « Lors s'est Tyeberz en piés dreciés / Si jete sour son dos sa queue / Et sa langue aguise et desneue / Por bien parler et se herice / Treštous li poilz de sa pelice⁸. » L'auteur mêle dans ce passage des termes relevant de l'isotopie animale et des expressions appartenant au registre humain, tandis que le terme « pelice » reste à la frontière entre les deux univers : s'agit-il des poils du chat qui adopte une attitude agressive pour impressionner l'adversaire ou des poils d'un vêtement de fourrure porté par un avocat frémissant de rage ? L'auteur se garde bien de trancher, et le lecteur familier du cycle reconnaît sans peine une réécriture de la déposition d'Hersent au début de la branche Ia⁹.

1. Selon l'expression de L. Foulet, p. 365.

2. La peau du loup sera mentionnée un peu plus loin (v. 1822), mais rien n'est dit de l'emploi de la lanière de peau et du nerf enlevés à Brichemer.

3. V. 1280-1282.

4. Voir sur ce point n. 1, p. 546.

5. Branche Ia, v. 464 : « Atant s'en torne l'ambleüre / Parmi un val d'une couture. »

6. V. 876.

7. V. 342-344.

8. V. 130-134.

9. « Hersens rougiſt si ot vergoigne / Treštous li poilz li va levant / Et puis respont en souspirant » (branche Ia, v. 134-136).

Il n'en reste pas moins que le conteur de la branche XV a laissé en friche de nombreux possibles narratifs : il n'a pas exploité toutes les possibilités offertes par le jeu sur le zoomorphisme de ses personnages, ne serait-ce que pour la colère du roi lors du retour des deux messagers ou pour les effets de la fièvre quarte sur le corps animal du roi. Lors du châtiment des deux messagers par les paysans qui ne voient en eux que des animaux le conteur reste d'une grande discrétion et c'est à peine s'il laisse planer le doute à propos de la tenue de Brichemer : « Et Brichemers fu en destrece / Car li chien, si con nous dison / Li depechent son ganbison / Molt l'atornerent laidement¹. » Le « ganbison » est habituellement le gilet rembourré que portent les combattants, mais ici ce n'est que fugitivement que l'on voit les poils du cerf dépasser sous le haubert du baron (mentionné au vers 1093), lorsque le messager est accueilli par une grêle de flèches tirées par les archers de Renart.

Mais au-delà de la faiblesse du jeu sur le zoomorphisme, le parti pris du conteur de privilégier la tonalité féodale du récit et d'installer dès le départ les personnages dans leur fonction de hauts dignitaires de la Cour a une autre conséquence : ce qui, dans d'autres branches antérieures, ne constituait qu'une métaphore — destinée à marquer la rapidité de la course d'un personnage ou la sécurité offerte au petit prédateur qu'est Renart — se trouve maintenant engagé dans un processus de « prise au sérieux », si l'on peut s'exprimer ainsi ; Renart se trouve doté d'un vrai cheval² et Maupertuis, qui était dans la branche Ia tantôt le repaire dans lequel le goupil se terrait à l'abri du danger, tantôt le « chastel » projetant vers le ciel ses hautes murailles, ne porte plus ce nom : il devient un château autonome, loin de toute évocation métaphorique d'un lieu baignant dans la plus haute fantaisie. Renart est désigné comme « li chastelains de Valgris³ », et ce château est pourvu de « carpentiers de pluisors manieres⁴ » requis par Renart pour en renforcer la défense, de « boins ovriers⁵ » et de « sergenz⁶ » qui tirent sur tout ce qui approche et, en dernier lieu, d'un « senechal⁷ » auquel Renart confie la défense de ses biens. Il est d'ailleurs plusieurs fois envisagé que le roi assiège et rase le château du rebelle. Cette « prise au sérieux » du château s'accompagne d'une évocation parallèle de la « terre » de Renart, terre dont Isengrin propose la confiscation par le roi⁸. Au terme de ce processus, le lecteur ne peut plus être surpris par la récompense offerte par le roi à son « sauveur » : « Et signor vous fac de ma terre. / Cui vous vorrois si avra guerre, / Car en aide vous serai. / De vous mon consiller ferai⁹. » De même, lorsque Renart quitte la Cour en vrai vainqueur, il est accompagné par cent chevaliers qui « bien sont fervestu et armé¹⁰ ». La volonté de donner au récit une tonalité nettement féodale ne s'est pas démentie.

1. V. 1172-1175.

2. Voir sur ce point l'étude (limitée aux branches Ia, Ib et Ic) de G. Bianciotto, « Renart et son cheval », *Mélanges F. Lecoy*, Champion, 1973, p. 27-42.

3. V. 30.

4. V. 349.

5. V. 592.

6. V. 1090.

7. V. 1346.

8. Le droit féodal prévoit la confiscation par le seigneur du fief du vassal félon.

9. V. 1833-1835.

10. V. 1861.

Constater que le conteur de la branche XV a augmenté la « dose » de féodalité et diminué celle de la renardie ne suffit pas à le classer obligatoirement dans la catégorie des imitateurs médiocres. Son récit n'est pas sans charmes, il n'est pas non plus sans faiblesses, en particulier dans la deuxième partie, où le conteur paraît parfois en panne d'inspiration¹ et où Rooneel se montre le digne héritier des personnages de l'*Ysengrimus*, c'est-à-dire un infatigable bavard² que rien ne saurait arrêter. Le conteur se montre un fin connaisseur de la tradition en cours de constitution, et il construit un récit de type ouvert, qui laisse au cycle de la violence la possibilité de repartir avec les intentions de vengeance de Brichemer et d'Isengrin³. Sur le schéma renardien du *plait*, il parvient à coudre habilement l'épisode du loup dépouillé de sa peau par Renart, devenu — ce n'est que l'une de ses multiples métamorphoses — le médecin du roi.

ROGER BELLON.

BIBLIOGRAPHIE

BILLOTTE (D.), « Renart médecin ou le Roi et le Thaumaturge », *Reinardus*, III, 1990, p. 3-13.

NOTES ET VARIANTES

Page 513.

a. Ici commence le folio 124 de H - colonne b, vers 1-24 ; c, 25-64 ; d, 65-104. On trouve dans B, C et M une rubrique. Rubrique de B : C'est la branche de renart si come il fu mires : rubrique de C : C'est la branche renart si com il fu mires : rubrique de M : Et conmance si comme renart fu mires . ♦♦ b. [n expouctue] vos H ♦♦ c. Ja ennorés H : Ja orriez C. Nous corrigeons d'après Tilander, « Notes sur le texte du "Roman de Renart" », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 684. ♦♦ d. tint sa [cort corrigé en feste] H

1. On trouve dans le prologue (v. 1-14) tous les éléments de la topique de l'exorde : appel au silence, *captatio benevolentiae*, annonce d'un épisode inédit dans une matière passionnante.

2. Le verbe *oïr*, qui dénote les qualités d'écoute et de compréhension de l'auditeur (alors que le verbe *dire* désigne la compétence du narrateur ; v. 8 et 11), est ici employé trois fois, à trois temps différents : *porriés oïr*

1. Lors du triple emploi du motif de l'envoi d'un messenger auprès de Renart, l'auteur de la branche la se livre à un subtil jeu de reprises et d'écarts pour la scène de l'entrée du messenger à Maupertuis.

2. Son compte rendu de mission s'étend sur plus de 60 vers (v. 895-962) : Rooneel ne possède pas l'art de la *brevitas* que maîtrise parfaitement Brun, qui n'a besoin que de deux vers pour tout expliquer (branche Ia, v. 721-722 : « Rois, fait il, ensi m'a bailli / Renars con vous poés veïr. » Mais le conteur explique très clairement, par la bouche d'une des victimes, le mécanisme de la tromperie et le jeu du Décepteur (v. 919-942).

3. Bizarrement, les mauvais traitements infligés par Renart médecin à Isengrin et Brichemer seront à peu près totalement oubliés dans les récits suivants ; en revanche la branche XVI reprendra par deux fois le motif de la guérison du roi.

(v. 2), *orés* (v. 8) et *oïstes* (v. 13) ; on rencontre un emploi identique dans le prologue de la branche VIIa (v. 1, 10 et 19).

3. On retrouve la même expression au début de la branche XII (v. 35-36). Dans les deux cas on peut hésiter sur le sens exact de *mervelles / mervillous* : emploi volontairement provocateur d'un mot en langue vulgaire pour désigner les *mirabilia* qui exigent normalement le support de la langue latine ? Allusion au merveilleux ordinaire du *Roman de Renart* qui fait parler les animaux ? Argument de bateleur pour vanter l'excellence de sa « marchandise » ?

4. L'assimilation de Renart au diable est un trait qui, s'il prépare la voie vers l'allégorisation, est constant dès les premières branches ; voir par exemple l'affirmation de la mésange dans la branche VIIa (v. 475-476), ou à la fin de l'épisode du siège de Maupertuis dans la branche Ib (v. 2210-2211) le jugement du roi sur Renart.

5. Même rime, *Pentecoste / tant coste*, chez Chrétien de Troyes, *Yvain, Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 339. Il s'agit d'une fausse étymologie fondée — comme c'est souvent le cas — sur des homophonies : *pentecoste* est décomposé en « pente » et « coste ».

Page 514.

a. *Vers 28-29 dans C* : Ainz n'i ot celui qui n'eüst / Robe ou de vair ou de gris . La leçon de H est isolée par rapport à tous les autres manuscrits. ♦♦ b. *Vers 31 dans C* : Renart de cui tant mal sort : vers 31 dans B : Renart de qui toz max sort . La leçon donnée par H est moins satisfaisante ; en effet sort ne peut être une forme de subjonctif : on aurait alors une formule de malédiction à l'intérieur d'une relative. ♦♦ c. En lieu et place des vers 38-42, C donne : Mais li roi tantoüst le manda / Sel puet tenir n'avra respit / Por ce que il l'a en despit : vers 38-42 dans Mar. : Mes li rois ce quit li vendra / S'il le puet tenir sans respit / Ce qu'il a sa cort en despit . Les vers 39 et 40 ne se trouvent que dans H ; la leçon de Mar. (ms. A) est du point de vue de la logique narrative la meilleure, mais il semble qu'un copiste scrupuleux ait voulu corriger ce qu'il a pris pour une rime du même au même, vendra dans A au vers 37, alors que la seconde forme est en réalité le futur du verbe « rendre ». ♦♦ d. *Vers 51 dans H* : Le despit et selonc raison . Nous adoptons la leçon de C. Mar. qui ne donne pas les vers 47 et 48 offre pour les vers 49 à 51 une version plus claire : Nel voil laisser en nul endroit / De si grant honte selonc droit / Jugiez le moi selonc raison . ♦♦ e. Molt fort sont H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ f. oüst H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ g. *Vers 61-62 dans B et Mar.* : Chascun se test chascun escote / Chascun se crent chascun se dote . Le vers 62 est hypomètre dans H, mais aucune correction ne s'impose vraiment. ♦♦ h. cort H ; nous corrigeons d'après B et C.

1. La traduction de *robes de vairs et de gris* (v. 29) par une seule expression (« fourrures de petit-gris ») mérite une explication : les deux substantifs désignent la fourrure d'un même animal, le petit-gris, ou écreuil de Sibérie, qui a pour particularité d'avoir le dos de couleur gris ardoisé et le ventre très blanc. On pouvait donc obtenir deux sortes de fourrures, des fourrures entièrement blanches, avec un étroit liseré gris, en utilisant les ventres, et des fourrures entièrement grises en utilisant les dos des animaux. Dans les textes les deux termes sont souvent associés ; voir par exemple Chrétien de Troyes, *Érec et Énide* (v. 1331-1332) et *Cligès* (v. 142-143). La mention de ces vêtements s'impose pour créer un climat de luxe et de raffinement dans l'art de vivre, comme le montre ce passage d'*Aliscans*, lors de l'arrivée de Guillaume au palais de Laon : Cil juleor ont lor vieles pris. / Grant joie meinent el palés segnoris / Mout i avoit et de ver et de gris (*Aliscans*, édition Cl. Régnier, v. 3008-3010).

2. Unique occurrence de ce toponyme qui remplace l'usuel Maupertuis, lequel n'apparaît jamais dans cette branche. Ce nom propre est formé selon un principe courant de l'onomaistique des lieux païens dans les textes épiques ; le répertoire de Moisan ne mentionne Valgrïs qu'une seule fois, dans *Folque de Candie* (éd. O. Schultz-Gora, Dresde, Halle, 1915-1936, 3 vol.) : le syntagme *cels de Valgrïs* (v. 8250) désigne les soldats de l'armée de Desramé.

3. Littéralement : « par dix messagers, et même assurément par vingt ».

4. Ces barons muets et terrorisés à la perspective de devoir se prononcer sur Renart ressemblent évidemment à ceux de la Cour du roi Marc ; voir Bérout, *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, v. 135-140, p. 6.

Page 515.

a. Les vers 86-87 manquent dans Mar. ♦♦ b. Vers 94-95 dans C : Cil garz cil lerrés cele sete / Mandé l'avés bien un mois a . Le vers 94 est hypomètre dans H. B donne pour le vers 95 la même leçon que C. ♦♦ c. plaît C (comme tous les manuscrits).

1. Nous suivons pour ce mot *sete* (v. 94) l'interprétation de G. Roques qui le traduit par « siège de latrines ».

Page 516.

a. Folio 125 de H - a, vers 105-144 ; b, 145-184 ; c, 185-225 ; d, 226-266. ♦♦ b. raençon B, C ♦♦ c. Quil Mar. Le début de ce vers a embarrassé les copistes ; L propose un arrangement clair pour tout le vers : Qui le delivra par porcas . ♦♦ d. V'ers 124-125 dans B et C : Por œ li velt contre le leu / Devant le roi tybert aidier . Cette leçon est nettement plus explicite sur le projet de Tibert. ♦♦ e. le[s] expōnētue] H ♦♦ f. deveure H ; nous corrigeons (rime fautive) d'après C et tous les autres manuscrits. ♦♦ g. et si herice / Trestoiz les pex de B, C ♦♦ b. or [es]coute corrigé par expōnētuation en escoute] ma parole / N'a[s] expōnētue] pas H

1. Le vers 106 constitue un euphémisme : Isengrin ne prononce pas le mot, mais c'est bien la mort de Renart qu'il propose.

2. Il s'agit d'une allusion au *broion* de chêne dans lequel Tibert a précipité Renart (branche VIIa, v. 721). Certains copistes semblent avoir mal compris l'allusion et cru qu'il s'agissait d'une allusion au *laz* de la branche Ia dans lequel Renart a fait prendre Tibert (v. 847 et 859) ; mais la suite est claire, il ne s'agit pas pour Tibert de se venger de Renart, mais au contraire de tenter de « se racheter » en le défendant face à la proposition extrémiste d'Isengrin.

3. Sur ce proverbe (littéralement : « abandonne le coussin et prends le matelas »), voir les explications convaincantes de Tilander (*Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 122) : la *coute* est plus grande et plus confortable que le simple *coissin*. On trouve dans la branche Ia (v. 1235-1236) une expression similaire, *laisser le chief por la ceue*, dans le discours de Renart sur la mauvaise influence des courtisans.

Page 517.

a. Le vers 146 a embarrassé les copistes. B et Mar. donnent pour ce vers : Dont on deïst après qu'il ment : vers 146 dans C : Dont on dit apres que il ment . ♦♦ b. N'es H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits. ♦♦ c. c'est la voire / Ja hons qui est bien droituriers / Ne jugera autre en derriers / Et ce poués molt bien C ♦♦ d. V'ers 155-156 dans C et Mar. : Entre eus et par [Et par cele Mar.] mortel haïne / Qui

longuement lor est voisine . La leçon de H pour le vers 156 est isolée. Les vers 157-158 manquent dans Mar. ♦♦ e. Ne contrester ses B, Mar. ♦♦ f. Les vers 175-180 ne figurent pas dans Mar., qui donne pour le vers 181 Sire por ce devant l'esgart .

1. Tout ce passage (v. 152-157, de même que le vers 161, avec le terme *guerre*) est à rapprocher du prologue de la branche VIIa qui trace le cadre général de la lutte impitoyable entre les deux personnages (v. 10-15).

Page 518.

a. oïssiez C ♦♦ b. Lors esgardent H; nous corrigeons d'après C et tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 207-208 dans C: Car se cest plet velt refuser / Ne l'en doit pas nus escuser : vers 207-208 dans B: Qar se ce plaist viaut refuser / Ne l'en doit mes nus acuser : vers 207-208 dans Mar.: Qar se cest plaist vout refuser / Ne l'en doit mes nus escuser . Ces vers ont embarrassé les copistes. Nous avons corrigé la leçon de H refuser en refusés pour la rime, mais aucune autre correction ne s'impose, à moins d'éliminer totalement la leçon du vers 208 et de rétablir le texte le plus clair et le plus cohérent, celui que donne Mar. ♦♦ d. enfance / Ançois en pren lors ta venjance / Tybers se test ne B, C, Mar. ♦♦ e. a [dire corrigé par exponctuation en rire] H ♦♦ f. me H avec correction par exponctuation et ajout d'un signe d'abréviation.

1. Ce tour proverbial (v. 199) figure dans les proverbes recueillis par Morawski, n° 535 ; on le trouve intégré au dialogue entre Yvain et Laudine dans la scène finale du *Chevalier au Lion*, v. 6782-6783 ; voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 502.

2. Il faut comprendre : « de juger Renart en son absence » ; voir les leçons des autres manuscrits (var. d), en particulier celle de A qui propose un raisonnement plus cohérent : « car s'il refuse de venir s'expliquer, personne ne doit plus lui trouver la moindre circonstance atténuante... »

Page 519.

a. somes B, C ♦♦ b. nul proier / Mes comandés Mar. ♦♦ c. essoine B, C, Mar. ♦♦ d. N'i puet aler C (leçon isolée). ♦♦ e. Sire se damedieix C. Les vers 250 et 251 manquent dans Mar. ♦♦ f. Vers 252-253 dans B et C: Ainz forniré sanz contredit / Le mesage s'on m'i envoie : vers 252-253 dans Mar.: Ge fornirai sanz contredit / Le messaje . ♦♦ g. di H; nous corrigeons d'après C.

Page 520.

a. refu[fu exponctue]se H ♦♦ b. Vers 263-264 dans B et Mar.: Et se cest mandement refuse / Et par ses vanvoles s'escuse [mon commandement escuse Mar.] . C donne la même leçon que B et Mar. pour le vers 263. ♦♦ c. Vers 266 dans C: Si l'apelez de foimentie (leçon isolée). ♦♦ d. Folio 126 de H-a, vers 267-307 ; b, 308-348 ; c, 349-389 ; d, 390-430. ♦♦ e. irali exponctue] H ♦♦ f. Vers 288-291 dans C: Qar ne voudré envers lui fere / Chose dont se deüst irier / Le matinet a l'esclairier / M'estuet movoir diex m'en avoit . B et Mar. donnent pour ce passage la même leçon que C avec de légères variantes. ♦♦ g. Vers 292 dans Mar.: Sire fet ele diex l'otroit . Les vers 293 à 332 manquent dans Mar.

1. La *fame Roonel* (v. 277) est un personnage qui n'apparaît que dans cette scène ; elle exerce une fonction de rappel des précédents fâcheux qui auraient dû instruire Roonel et lui servir d'avertissement.

Page 521.

a. nous avés H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. fait si sage / Que vos avez enpris mesage / A porter a B : mesage / Qui avez empris cest voiage / A porter a C ♦♦ c. Et vous et dan tybert H; nous corrigeons d'après C, B

et M. ♦♦ d. set B, C ♦♦ e. *Vers 316-317 dans C*: Puis que li rois l'a conmandé / Et par le cors saint boniface . ♦♦ f. *Les vers 320 et 321 ont embarrassé les copistes; on lit dans C*: Que je l'eüsse escondit / Chose que li peüsse fere . B est identique à H à l'exception d'une variante pour le début du vers 320: Que je li eüsse , leçon plus satisfaisante pour la syntaxe. ♦♦ g. Mes cest mesage forniré / Quant il li vient C. La leçon de H pour le vers 327 est isolée (B est identique à C) et moins heureuse par rapport au contexte.

1. L'expression *Renart barat* (comment faut-il ponctuer?) se trouve également dans la branche Ia au vers 806 Tilander (*Remarques*, p. 17) propose de voir dans *barat* un nom propre devenu nom commun (« voleur »), mais il ne traite pas de notre exemple, le passage ne figurant pas dans l'édition Martin. Si l'interprétation de Tilander peut convenir au texte de H, il faut néanmoins observer qu'il ne convient pas à la variante commune à B et à C (voir var. b).

2. *Par la char beu* fait partie de ces jurons dans lesquels on a déformé, pour éviter le blasphème, le nom de Dieu en *bleu* ou *beu*.

Page 522.

a. n'i est plus delaiés H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Et le grant H (vers hypermètre); nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. chevauchie H; nous corrigeons cette leçon incompréhensible d'après le vers 345. C donne pour le vers 342 La matinee a tant erré . ♦♦ d. *Vers 345-346 dans C*: Tant chevauche bois et garenne / Qu'il est venuz a therouanne . B et Mar. donnent des versions presque identiques à celle de C. ♦♦ e. portes coileïscs / Li fesoient devant ses lices B, C ♦♦ f. *Vers 362-363 dans Mar.*: A cele fois il se regarde / Quant il a choisi roënel . ♦♦ g. soit jusqu'el regne as Mar.; cette version isolée est plus satisfaisante. ♦♦ h. *Le vers 369 a embarrassé les copistes. C'est li mieudres que j'ainz veisse B*: Li mieudres que onques veisse Mar. C offre la même leçon que H.

Page 523.

a. Vez la letre qui le tesmoigne / Que a lui vegniés sans essoigne C. *Le vers 375 est hypermètre dans H, mais aucune correction n'est satisfaisante.* ♦♦ b. *Vers 387-390 dans B*: Par moi vos en semont encore / Et par ces lestrés ne se ore / se vos i daignerez venir / Se de ce li voulez faillir . C, qui offre la même version que H pour les vers 387-389, suit B pour le vers 390. ♦♦ c. serez C et l'ensemble des manuscrits. ♦♦ d. *Vers 399-400 dans B, C et Mar.*: Or m'ont a lui mellé si home / Mes par les sainz qu'on quiert [on prie B, Mar.] a ronme . ♦♦ e. Oil H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Il s'agit là d'une expression proverbiale sur le mauvais vassal; dans les vers suivants, Renart récite le credo du bon vassal.

2. Proverbe (littéralement: « un tel ne commet aucune faute qui pourtant est puni », *encorir* signifiant ici « subir une peine », « expier une mauvaise action ») dont Renart fait grand usage pour appuyer ses démonstrations d'innocence; voir les branches II (v. 628) et XII (v. 1813). Dans la branche III le proverbe est appliqué à l'innocente volaille dévorée par Renart (v. 108-110).

Page 524.

a. *Vers 412 dans C*: Fetes tost voz chevaus ferrer : vers 412 dans B: Faites tost vo cheval ferrer . Mar. est identique à H. ♦♦ b. ensable H; nous corrigeons cet oubli du copiste. La barre de nasalisation est également oubliée pour sable au vers suivant. ♦♦ c. *Les vers 419 et 420 manquent dans Mar.* ♦♦ d. metent par uns arez B, C : metent as desarez Mar. ♦♦ e. *Vers 428 429 dans Mar.*: Quant le voit ses temples grater / Mais renart va touz jours derriere . ♦♦ f. *Folio 127 de H - a,*

vers 431-471 ; b, 472-512 ; c, 513-553 ; d, 554-594. ♦♦ g. Vers 437 dans B, C et Mar. : A voit vignes que [molt Mar.] bien m'en membre . Cette leçon est plus satisfaisante pour la rime. ♦♦ h. Vers 443 (vers hypomètre) dans B et Mar. : Une ceignole tendue . ♦♦ i. pendue C, Mar. ; B porte tendue , corrigé par Roques en pendue .

1. Le conteur emploie ici (v. 422) une formule identique à celle du prologue de la branche VIIa (v. 15) ; Rooneel, complice d'Isengrin dans l'épisode de l'escondit manqué (branche Vc), est le plus souvent associé à Isengrin dans le rôle de victimes des mauvais tours de Renart.

2. Le verbe *froter* (v. 428) fait difficulté, car le sens proposé par Tilander (*Lexique*, p. 84) pour les autres occurrences (« battre », « malmener ») ne convient guère ici. Il faut voir dans *froter*, semble-t-il, une allusion au système rudimentaire de freinage pour les chariots, dans les descentes par exemple, au moyen d'une planchette qui appuie sur la roue et freine son mouvement.

3. Cette *corgie* (v. 443) ne constitue qu'une partie du piège ; pour le mécanisme de cet *enging* (v. 456) ; voir les explications très détaillées (et illustrées par des reproductions de miniatures) de Tilander (*Remarques*, p. 128-150) et, ici, n. 1, p. 527.

Page 525.

a. pendre C ; leçon isolée, mais claire car il n'y a d'abréviation pour ce mot ni dans H ni dans C. ♦♦ b. Vers 472 dans C : Ne de la cort si retraiant . Même leçon dans B et Mar. avec de menus changements. ♦♦ c. honerès H ; nous corrigeons pour la rime d'après tous les manuscrits. Mar. donne pour ce vers : En cest pais sont honorees . ♦♦ d. est H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Le Moyen Âge a usé et abusé du culte des reliques, et les conteurs de Renart ne se privent pas d'ironiser sur ces abus : le motif du piège présenté comme un reliquaire est également utilisé dans les branches Ic et XIII ; dans la branche Vc c'est Rooneel lui-même qui monte un stratagème (expliqué aux vers 1734-1754) et devient le corps d'un (faux) martyr ; Renart doit prononcer son serment sur *la dent* / *Saint Roënel le rechignié* (v. 1853-1854).

Page 526.

a. cele H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. s'il i atouche H : s'anz l'atoche B. Nous corrigeons d'après C pour la mesure du vers. ♦♦ c. Vers 494 dans Mar. : Une fois u dous a sa boce . ♦♦ d. soit envenimee / Des qu'ele en sera aprimee B. La leçon de A est identique à celle de H, mais Martin la modifie d'après B pour la correction grammaticale. ♦♦ e. vile^s H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits pour la rime. ♦♦ f. Vers 501-502 dans C : Rooneel sera atrapez / Et a grant honte regardez . Aucune correction de H ne s'impose vraiment mais on constate que pour ces deux vers la leçon de C est la plus cohérente, bien que la leçon de ce même manuscrit pour le vers 500 soit fort médiocre. ♦♦ g. escuser / Et rooneel que il atole / Se treüst pres Mar. Cet te leçon a le mérite de la cohérence et de la clarté. ♦♦ h. deseur B, C. ♦♦ i. Vers 515 dans H : Et il atende tant la graige : vers 515 dans Mar. : Et voille prendre le fromage . Nous adoptons la leçon de B et C. ♦♦ j. legien H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cet oubli de la barre de nasalisation. ♦♦ k. Vers 520 dans B : Que il ne praingne male joïste .

1. On note l'incohérence des manuscrits à propos des noms propres : A, B et C, qui donnent *Romacle* au vers 488 — cité comme exemple de saint moins puissant que le saint local dont Renart prétend honorer les reliques —, proposent au vers 924, dans le compte rendu de mission de

Roonel, Ylaire, tandis que *H* donne *Minacle* au vers 488 et *Romacle* au vers 924. Saint Hilaire, évêque de Poitiers au IV^e siècle, est particulièrement honoré dans toute la région poitevine. *Romacle* constitue la forme populaire de Remacle, saint très honoré en Belgique : « Comme patron de paroisses belges, il vient après Lambert (bon premier), Amand et Rémi » (*Vies des Saints*, par les Bénédictins de Paris, Letouzey, 1959, t. IX, p. 79-81). Fondateur des deux monastères de Stavelot et Malmédy (au sud de Verviers), il fut ensuite « évêque abbé » de Stavelot et mourut entre 671 et 679. Sur les *poissons saint romacle* de la leçon de *A*, *B* et *C*, voir Tilander, *Remarques*, p. 125-126. Quant à *Minacle*, il est inconnu des manuels hagiographiques.

Page 527.

a. si vos plessiez *B*, *C*. Leçon identique dans *A*, corrigé par Martin d'après *H*. ♦♦ b. saituare *H*; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. domage [v. 532] / Entalentez fu mout de prandre / Por çou qu'il le uit jaune et tendre / Jete les dens point ne se tarde / Haper le volt *B*, *C* ♦♦ d. cuignuelle *H*; nous corrigeons d'après *C* pour la mesure du vers; aux vers 504, 740 et 922, le terme, malgré les variations graphiques, compte toujours pour quatre syllabes. *Mar.* donne pour ce vers Quant au sacher li laz destent. ♦♦ e. Vers 539 dans *Mar.*: La ceoignole si l'enporte. Les copistes ont manifestement des difficultés avec les termes techniques désignant les parties du piège; le copiste de *B* répète le terme ceoignole au vers 537 (comme dans *C* et *H*) et au vers 539 (comme dans *Mar.*) ♦♦ f. Et trestout *H*; nous corrigeons ce vers hypermètre d'après *C*. ♦♦ g. mesure *C*, *B* ♦♦ h. c'est la pure [v. 551] / de vos garder en tel mesure / Et de vos torz et de vos giles / Que vanter m'en poisse as viles / Mes or m'en sui si mal gardez / Qu'a honte en serai regardez / Por ce dit en *A*. On retrouve ici, après le vers 552, les quatre vers que tous les autres manuscrits placent après le vers 498. ♦♦ i. Vers 556 dans *C*: Et sa honte quiert et porchace : vers 556 dans *B*: Et son domage quiert et chace : vers 556 dans *A*: Et son domage quiert et brace. ♦♦ j. Vers 563 dans *B* et *Mar.*: Orainz qant serrates les danz.

1. C'est le principe même de ces pièges, pour lesquels la dénomination moderne de « pièges à bascule » est ambiguë : l'animal engage, sans s'en rendre compte, son cou dans un nœud coulant qui est pratiqué au bout d'une corde (ou d'une courroie); cette corde est attachée soit à une perche de bois en position d'équilibre précaire, soit à un arbuste flexible replié au sol et maintenu en place de façon sommaire : lorsque l'animal tente de se dégager du nœud coulant, le moindre mouvement communiqué à la corde vient rompre l'équilibre précaire de la perche ou faire cesser la tension de l'arbuste : la perche ou l'arbuste sont alors projetés vers le haut, entraînant la corde et l'animal pris par le nœud coulant.

Page 528.

a. Vers 568 dans *C*: Ne ja a bon chief ne tendra : vers 568 dans *B*: Ne nus hom bon chief n'en panra. ♦♦ b. Vers 578 dans *B* et *C*: Tant le sai a preuz et a sage : vers 578 dans *Mar.*: En leu de prodome et de sage. Ces deux leçons offrent l'avantage de la correction orthographique de la rime. ♦♦ c. Vers 589-590 dans *Mar.*: Et son cheval point tant et broche / Que de son castel vit la roche. ♦♦ d. Vers 592 dans *C*: Les ovriers qui les vingnes font : vers 592 dans *B* et *Mar.*: Les ovriers qui les [ses *Mar.*] euvres font. On lit dans *H* qui sueu avec le signe d'abréviation de *re* rajouté en fin de mot au-dessus de la ligne. ♦♦ e. de reparer *B*, *C*, *Mar.* Ici commence le folio 128 de *H* - a, vers 595-635; b, 636-676; c, 677-718; d, 719-760. Les colonnes c et d comportent 42 vers au lieu de 41. ♦♦ f. Vers 598 dans *H*: K'il n'a pas

pooir qu'il le voſt : vers 598 dans C et Mar. : Il n'a pas peor qu'il l'en oſt . La leçon de H est en contradiction avec le vers 596, c'est pourquoi nous la corrigeons d'après B. ♦♦ g. seront Mar.

1. Allusion à la pratique, mentionnée au vers 445, de la surveillance des vignes à partir du moment où les grains sont formés.

2. Mot à mot pour le vers 596 : « il est confessé », c'est-à-dire « arrivé à ses derniers instants de vie » ; allusion à la pratique religieuse selon laquelle l'Eglise prescrit à ses fidèles de se confesser avant la mort ; voir un témoignage de cette pratique dans la branche Ia, aux vers 1024-1031. Sur cette pratique, voir l'article de Jean Subrenat, « Les Confessions Renart », *Épopée animale, fable et fabliau*, PUF, 1984, p. 625-640.

Page 529.

a. Vers 606 dans B : Mout bien tornez toz coleiz : vers 606 dans Mar. : Molt bien torné toz volteiz . ♦♦ b. hons qui en fuſt feruz / Que en sa fin ne fuſt venuz C. B et Mar. présentent une leçon presque identique, la leçon de H est donc isolée. ♦♦ c. Les archieres sont as carniar / Par ou on trera les garriar C, B ♦♦ d. par eschauguetier C, Mar. : por escharguetier B ♦♦ e. afaitiez C. Les vers 619-620 sont inversés dans B et C. ♦♦ f. Hordeis ot et bon et bel / Par defors les murs du chaſtel / Ses barbaquanes fiſt B, C, Mar.

1. Les vers 635-636 laissent entendre que le récit pourrait déboucher sur le siège de Maupertuis, comme dans la branche Ib ; c'est d'ailleurs le plan que prépare le roi au vers 828.

Page 530.

a. Vers 643 dans C : Dirai coment est sovenu : vers 643 dans B : Dirai qu'or m'en est souvenu . Mar. donne pour les vers 643-644 En la haie retorneré / Qui malement fu atrapé . ♦♦ b. ot en celui mau voisin / Qui illuec B, C, Mar. Cette leçon est plus claire que celle de H, dans laquelle le pronom lui est ambigu. ♦♦ c. Vers 651 dans B et C : Mais ne li vaut un ameçon . ♦♦ d. Et le vingneron sanz delaie / Vint qui des vingnes estoit garde / Celui vit pendu [Vit celui pendu Mar.] si l'esgarde B, C, Mar. ♦♦ e. Vers 666 dans B : Ja est de dous par asailis . ♦♦ f. Vers 679-680 dans Mar. : Salirent avantamedeus / Ja li ferunt de molt puz jeus . ♦♦ g. diſt li autres qui vers tue B, Mar.

1. Mot à mot pour les vers 646-647 : « il n'aurait pas échangé une pièce de monnaie avec quelqu'un qui lui aurait donné en contrepartie un bon denier anglais » ; le tour est elliptique ; il faut comprendre que Roonel ne peut pas faire un mouvement, même pour réaliser une opération de change d'argent particulièrement avantageuse pour lui.

2. Mot à mot pour le vers 651 : « cela n'a pas pour lui la moindre valeur, pas même celle d'un bouton ».

Page 531.

a. D'une maçe H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Les vers 687-688 sont intervertis dans Mar. ♦♦ c. acoutez C : acoudez B ♦♦ d. Vers 709 dans Mar. : Et bon porchaz s'il en escape . ♦♦ e. Les vers 711-712 sont intervertis dans H. Nous rétablissons l'ordre donné par tous les autres manuscrits. ♦♦ f. Vers 714 dans B et Mar. : De renart qui si le deçoit . ♦♦ g. Vers 716 dans C : Ou il fu bouté et enpainted : vers 716 dans B et Mar. : Ou cil l'ont bouté et enpainted . Ces deux leçons donnent une suite grammaticale au vers précédent. ♦♦ h. est sa cose alee C : est la cose ovree B, Mar.

1. Sur cette expression imagée (*Molt li aurent bien ses buriaus*, v. 687), voir n. 1, p. 492.

Page 532.

a. cheminer *C* (leçon isolée). ♦♦ b. laigne *H*; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. destruisse / Cose m'as fait qui molt m'anuisse *H*; nous corrigeons d'après *B* et *C*; si la forme destruisse est attestée, la forme anuisse ne se rencontre nulle part. ♦♦ d. maintenant *C* ♦♦ e. De lor *H*; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. Folio 129 de *H-a*, vers 761-801; b, 802-842; c, 843-883; d, 884-924.

Page 533.

a. Vers 773-776 dans *B* et *C*: Que des cox que du brandeler / Qu'il ot pris as vignes garder / Qu'il n'i remest os a brisier / Tant qu'a paines se pot aidier. *Mar.*, qui offre pour les vers 773-775 la même leçon que *B* et *C*, donne pour le vers 776: A grant poine se puet aider. ♦♦ b. lui quatre / Brichemer li cers ysengrin / Grimbart li tesson et belin / Cil *B, C, Mar.* *H* ne donnera les noms des quatre barons qu'aux vers 864-865, en oubliant d'ailleurs de citer le premier. ♦♦ c. ne fuist envais / Qui estoit de plusors hahis / Por ce erent ainssi serré / Et *C. B* donne la même leçon que *C* aux vers 799 et 800. *H* donne au vers 802 Que; nous corrigeons d'après *C* cette erreur du copiste au moment du changement de colonne.

1. L'expression *lance sor fautre* (v. 798) est un stéréotype épique et romanesque pour marquer la position du chevalier prêt à charger.

Page 534.

a. en bone foi [v. 805] / Signor *Mar.* ♦♦ b. Vers 813 dans *B* et *C*: Ne uns ne autre fors que gie [que je] *B*. *Mar.* donne pour les vers 813-814: Ne vos ne autres fors que moi / Et vos savés bien de la loi. ♦♦ c. Vers 817-818 dans *B* et *C*: Que je voil aler par esgart / Bien veés par saint lienart. *Mar.* donne pour le vers 817 la même leçon que *B* et *C*, leçon moins riche que celle de *H*. ♦♦ d. fait le trou d'un chou *C* ♦♦ e. por moi servir *B* ♦♦ f. bien ce *H*; nous corrigeons d'après *B* et *C*. ♦♦ g. ce monte / Por ce le vos di a conseil / Qu'en nule maniere ne voil / Que ceste chose soit seüe / Quant de moi sera conneüe [Fors de vos et requeneüe] *B* / Or voeil abatre *B, C* ♦♦ b. esgart [v. 817] / Treüstot droit au caüstel renart / por lui prendre et por amener / Ai fet ceste gent assembler / Qar messaiges *Mar.*: assanbler [v. 829] / Sel feré a cort amener / Car messaiges *B, C* ♦♦ i. Vers 835-836 dans *C*: Ne voet faire por nule riens / Si en sui iriez et dolens: vers 835-836 dans *B* et *Mar.*: Ne viaut faire por ce m'en claim / A vos quatre que je mout aim.

1. *Ne çou ne coi* est une locution figée (signifiant « absolument rien du tout ») utilisée pour le renforcement de la négation.

Page 535.

a. Vers 854 dans *C* (et dans *Mar.* avec de menues variantes): Que li rois no sires demande: vers 854 dans *B*: Por coi nostre sire le mande. *C* est cette dernière leçon qui paraît la plus satisfaisante. ♦♦ b. Vers 856 dans *B, C* et *Mar.*: Il n'a pas le message oï. ♦♦ c. l'afaire apiris / A tant lessent le sarmoner / Si se prenent au retorner / Si treüstout souavet le *B, C, Mar.* ♦♦ d. Vers 872 dans *C* (leçon isolée): Confaite essoine le detient. ♦♦ e. li cols et le teste *H*: li dos et l'eschine *B, C, Mar.* Nous corrigeons *H* d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ f. Vers 881 dans *Mar.*: Qu'il ait chacié ou leu ou ors. ♦♦ g. Moquié vous a renars *B, C*: Bien l'a moquié renars *A* ♦♦ h. devers l'envers *C*. Ce vers a embarrasé les copistes; on lit dans *Mar.*: Il l'a bien tenu en travers.

1. Le débat organisé par le roi est réduit en fait à l'affirmation de deux positions: celle d'Isengrin (v. 837-845), toujours défavorable à Renart, et

celle de Grimbert (v. 846-860), qui défend Renart et lui prépare un alibi mettant en cause la bonne foi de Roonel.

2. La chasse aux loups est citée ici comme la chasse pénible par excellence, celle qui laisse les chasseurs exténués.

Page 536.

a. Sire por fait *H*; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Le messaige *H* (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 903-904 dans *H*: Et il me rendiüst erramment / Et respondi joieusement. Nous corrigeons d'après *C*, la forme rendiüst étant incompréhensible du point de vue syntaxique. ♦♦ d. cest jor [v. 901] / Qu'il n'i avoit plus de sejour / Il me respondi loiaument [errant *C*] / Et si me dit [dist *C*] joieusement / Que il i viendroit sanz delaie / Puis *B*, *C*, *Mar*. ♦♦ e. Vers 908 dans *B*, *C* et *Mar*: Et je le semons de troter. ♦♦ f. Vers 918 dans *C* et *Mar*: Lors commençames a venir. ♦♦ g. Vers 923-924 dans *B*, *C* et *Mar*: Acroire que c'ert saintuaire / Et que la gisoit saint ylaire. ♦♦ h. Folio 130 de *H* - a, vers 925-965; b, 966-1006; c, 1007-1047; d, 1048-1088.

1. Le conteur utilise ici (*gaboient*, v. 891) le terme réservé d'ordinaire à Renart; il donne des barons une image peu favorable: craintifs et terrorisés par Renart quand il s'agit de prendre position (v. 56-69), mais prompts à railler celui qui échoue. Au vers 1449 c'est Renart lui-même, à son arrivée à la Cour, qui doit subir les moqueries des barons.

Page 537.

a. por [i exponctue] fol[r exponctue] *H* ♦♦ b. Li fois mentie *H*; nous corrigeons d'après *C*. ♦♦ c. li desloiaus lecheres *Mar*. ♦♦ d. bastons *H*; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ e. Vers 952 dans *C*: Tant que la teste ai peçoiaie: vers 952 dans *B*: Tant que la coste oi peçoie. ♦♦ f. honor *H*; nous corrigeons, pour le sens (voir le vers suivant), d'après tous les autres manuscrits.

1. Les vers 956-958 contiennent en germe ce qui deviendra le schéma narratif de la branche II et de la dernière partie de la branche XIV.

Page 538.

a. querre *H*; nous corrigeons, pour la rime, d'après *B* et *C*. ♦♦ b. Vers 971-973 dans *B*, *C* et *Mar*: Par son enging et fet marrir / Conseil de lui fere honnir / Prendroie mout tres volentiers. ♦♦ c. irieement *B*, *C*, *Mar*. ♦♦ d. bien est placé dans *H* en fin de vers avec un signe de déplacement après seït. ♦♦ e. Vers 980 dans *B* et *Mar*: Ne s'en doit pas arrier torner. ♦♦ f. doit aïdier son *C* ♦♦ g. que *H*; nous corrigeons d'après *B*, *C* et *Mar*. ♦♦ h. li ateïnez *B*, *Mar*. ♦♦ i. Et on la pendu *H*; nous corrigeons d'après *B*, *Mar*. et *C* qui donnent Qu'il fust pendu. ♦♦ j. poi *H*; nous corrigeons d'après *B*, *C* et *Mar*, la leçon de *H* étant incompatible avec les vers 1002 et 1007.

Page 539.

a. Que on nos tenroit al malvais / De tel dit et del comande *H*; nous corrigeons d'après *B* et *C*; le vers 1009 est hypomètre dans *H*. ♦♦ b. Vers 1012 dans *Mar*: Il ert penduz por qu'en le truisse. Ce vers a embarrassé les copistes à cause de la répétition du même au même; on attendrait à la fin du vers le verbe destruisse. Le copiste de *L* a trouvé une solution banale: Il ert pendus si con je croi. ♦♦ c. se bien non [v. 1015] / Se dant roonel le gaingnon / N'a fet ce qu'en li conmanda *B*, *C*, *Mar*. ♦♦ d. Un autre quimiex le fera / I envoit li rois par mon los / Ne ja mais n'ait [mais ne soit *B*, *Mar*]: nul si os *B*, *C*, *Mar*. ♦♦ e. mout *B*, *C*, *Mar*.

1. La tradition des Bestiaires fait généralement de la sagesse l'élément essentiel de la « nature » du cerf. Brichemer a un rôle de premier plan dans

le fonctionnement de la Cour en tant qu'instance judiciaire ; voir son rôle dans la branche Vc (l'escondit manqué) : il est le porte-parole des barons.

Page 540.

a. Vers 1050-1501 dans B, C et Mar. : Prez de faire vostre talent / Se vos m'i volez envoyer . ♦♦ b. Mot corrigé dans H : le copiste avait commencé à écrire *apor-* . ♦♦ c. Sanz achoison ne querre guille C : Sanz achoison querre ne guille B, Mar. ♦♦ d. il [l] corrigé par expontuation en m]i H ♦♦ e. Por fois H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. s'en vet conme sage / Bien cuide fornir [cuide faire B] son mesage B, C, Mar.

Page 541.

a. Si hordé si Mar. ♦♦ b. Qui fu venuz desus C : Avant s'en va desus B, Mar. Ici commence le folio 131 de H - a, vers 1089-1129 ; b, 1130-1170 ; c, 1171-1211 ; d, 1212-1252. ♦♦ c. il traitent menuement B, C, Mar. ♦♦ d. Vers 1108-1109 dans Mar. : Qui toz les biens torne a sa part / De par noble que sui message . B donne la même leçon que Mar. pour le vers 1108. ♦♦ e. Vers 1113 dans B et C : Fet renart vos trestort vos ires : Vers 1113-1114 dans Mar. : Fet renart si vos doinst henor / Comment le fait il monseignor . ♦♦ f. baron[t expontue] H ♦♦ g. Vers 1120 dans C : Por dieu biau sire o ri venez : Vers 1120-1121 dans B et Mar. : Dites moi por coi desdaigniez / Li et sa cort ce est folie .

1. Littéralement, « à trois ou quatre pieds » ; le vers 1101 constitue la reprise du vers 783, avec changement de sujet (*li rois* / *Renars*) et même rime *esbatre* / *quatre*.

Page 542.

a. traire B, Mar. ♦♦ b. tieng pas a [despit expontue] savoir H ♦♦ c. Comme me messagiers H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. Qui H ; nous corrigeons d'après C. B donne pour le vers 1141 : Renart fait il montez vos tost . ♦♦ e. nostre H (lecture incontestable) ; nous corrigeons pour le sens d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. de H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ g. Lespreišt H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Virent H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ i. Vers 1153-1154 dans C : Champestre renart s'adreça / Et dist sire par de deça . B et Mar., qui offrent pour le vers 1153 la même leçon que C, donnent pour le vers 1154 Envers la vile et dist par ça . ♦♦ j. m'envoie H ; nous corrigeons, pour la syntaxe, d'après tous les autres manuscrits.

1. Le vers 1145 est identique au vers 1194 de la branche Ia, pour décrire la même situation : le départ pour la Cour de Renart et du messager (Grimbert dans la branche Ia).

2. Le conteur « court la poste » dans cet épisode et rien n'est dit explicitement du plan de Renart pour se débarrasser du messager : il s'agit simplement d'amener celui-ci à proximité des paysans, mais le conteur néglige l'in vraisemblance qu'il y a, à tous points de vue, dans la scène du cerf capturé sans problème par les chiens du paysan.

Page 543.

a. vont li droit chemin tout plain B, C, Mar. ♦♦ b. deus H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. huit H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. A tout un baſton [r. 1177] si le frape / Brichemer est en male trape / Sa desfense B, C, Mar. ♦♦ e. corioe H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. alg expontue] laine H ♦♦ g. N'ira mes o aus de B, Mar. ♦♦ b. Que mout li del et cuit sa B, C, Mar.

1. Le récit est assez elliptique et cette *corroie* (v. 1186) arrachée du dos de Brichemer préfigure celle que Renart médecin fera arracher plus tard (v. 1737 et 1750).

Page 544.

a. N'en avré ja autre C ♦♦ b. envoiaistes conme sage / A renart fere le mesage B, C, Mar. ♦♦ c. *Vers 1231 dans B et C*: Cil qui einnsi t'a donmagié : *vers 1231 dans Mar.*: Celui qui si t'a damaché .

Page 545.

a. voustre merci [v. 1234] / Puis furent einsy longement / Que il n'en fu au roi nient / De renart fere a cort venir / Bien le quidoit aillors tenir / Por ce si l'ont einsy laissié / Mes molt fu vers renart irié / Li rois tant qu'il avint un jor / Qu'il se seoit dedenz sa tor / si li prist une maladie / Dont il quida perdre la vie Mar. ♦♦ b. *Folio 132 de H-a, vers 1253-1293 ; b, 1294-1334 ; c, 1335-1375 ; d, 1376-1416.* ♦♦ c. *Vers 1254 dans B, C et Mar.*: Por son malage regarder . ♦♦ d. *Vers 1262 dans C (leçon isolée)*: S'en foi acorder le pooit . ♦♦ e. s'est mist a H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits. ♦♦ f. que ne finera mais H, avec signe de déplacement après que et avant mais . ♦♦ g. *Vers 1272 dans Mar.*: Se fu le jor levé bien mein .

1. La chronologie mise en place par le conteur est assez imprécise : au vers 438 l'action est située en septembre, période où il faut surveiller les vignes ; au vers 1245 rien n'indique s'il s'agit de « la Saint-Jean d'été » (24 juin, fête de Jean Baptiste) ou de « la Saint-Jean d'hiver » (27 décembre, fête de Jean l'Évangéliste).

2. Littéralement « avant qu'on ne sonne l'heure de none », c'est-à-dire l'heure de l'office récitée au milieu de l'après-midi.

Page 546.

a. *Vers 1277 dans B, C et Mar.*: Por son cosin fere venir . ♦♦ b. fait [lor corrigé par expunctuation en son] plaisir H ♦♦ c. *Vers 1280 dans B et C*: Es vos grimbert dedenz entré : *vers 1280 dans Mar.*: Es vos Grinbert en la ferté . ♦♦ d. Ce H ; nous corrigeons ce lapsus grammatical. ♦♦ e. Dont chascun jor sospire B, C, Mar. ♦♦ f. arrire H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ g. *Vers 1299 dans B et C*: Et dist cousins or me nonmez : *vers 1298-1300 dans Mar.*: Et renart respont a cest mot / Beax doz cousins se dex vos gart / Or me dites ce dit renart . Cette leçon est plus cohérente que celle de B et C pour le vers 1299. ♦♦ h. qui conme sage B. Voir var. i. ♦♦ i. *Vers 1308 dans C*: Fu envioiez si conme sage : *vers 1308 dans B*: Furent envioiez ou mesage : *vers 1308 dans Mar.*: Furent envoié conme saje . C'est la leçon de Mar. qui paraît la plus cohérente. La leçon de H est médiocre (rime du même au même). ♦♦ j. *Vers 1311 dans B, C et Mar.*: Feïstes en la vingne prendre .

1. Il s'agit là d'une observation très fine de la démarche du blaireau : « Les mouvements du blaireau sont empreints de balourdise, ce qui provient pour une bonne part du fait que, semi-plantigrade, il pose à chaque pas une partie de la plante du pied sur le sol, tournant, en dégageant le pied, sa patte en dedans, tout comme on le voit faire à l'ours. Se déplaçant avec une sage lenteur, le blaireau avance à pas comptés d'une démarche circonspecte » (Henri Blaser, *Les Renards et les Blaireaux*, Lausanne, Atlas Visuels Payot, 1975, p. 38 et 74).

Page 547.

a. *Vers 1317 dans B, C et Mar.*: Renart ot parler son cousin . La leçon de H, juste pour le mètre, est fautive pour la rime. ♦♦ b. *Vers 1323 à 1326 dans B, C et Mar.*: Et

g'irai a cort le matin / Si m'escuserai d'ysengrin / Devant lo roi serai demein / Foi que doi dieu et saint germain . ♦♦ c. et H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits, qui portent la leçon suivante: Mais qui soit bel ne qui soit griez . ♦♦ d. cort n'i estore n'i cosmande H (leçon incompréhensible); nous corrigeons d'après C. ♦♦ e. Vers 1342 dans C: Que nus n'i mesface de rien : vers 1342 dans B: Por home ne por nule rien : vers 1342 dans Mar.: Ne ja home por nule rien . Voir var. f. ♦♦ f. Vers 1345 dans B, C et Mar.: D'aucun homme ce seroit max . Ce vers et le vers 1342 ont embarrassé les copistes à cause de la répétition du mot home . ♦♦ g. monterent B, C, Mar.

1. Les deux termes employés par Renart au vers 1320 (*engin* et *desroi*) pour stigmatiser les manœuvres d'Isengrin sont d'ordinaire employés par les conteurs pour Renart lui-même: il s'agit de la ruse et du désordre, des perturbations qu'elle entraîne dans le fonctionnement de la société; ainsi au début de la branche la Renart est accusé *Par son orguel, par son desroi* (v. 26). Le terme *engin* convient mal à Isengrin, qui, tout au long de la branche XV, ne parvient précisément pas à cacher la haine mortelle qu'il éprouve pour Renart.

2. La fonction de sénéchal a été supprimée à la Cour des Capétiens en 1191, car elle donnait à son titulaire un pouvoir que le roi jugeait excessif. Le sénéchal a d'importantes attributions militaires et civiles: chargé de l'intendance de la maison du roi, il s'occupe des finances et a en fait un droit de regard sur pratiquement toutes les activités du roi et de la Cour. Dans un château de moindre importance, le sénéchal est tout à la fois majordome, intendant et régisseur; en outre, il remplace le seigneur lorsqu'il est absent. Dans les régions méridionales de langue d'oc, le sénéchal est l'équivalent du bailli (et la sénéchaussée l'équivalent du bailliage), fonctionnaire royal chargé de surveiller les prévôts (voir n. 2, p. 560).

Page 548.

a. Vers 1355 dans C: Que il li doit par sapité . B et A donnent la même leçon à quelques interversions près. La leçon de H est suspecte en raison de la reprise de *diex* . ♦♦ b. Vers 1364-1366 dans C: Ou il se puist de rien fier / Tant a erré qu'en un pré entre / De l'errer li doloit le ventre : vers 1364-1366 dans B: Qui le peuist reconforter / Tant a erré qu'en un pré entre / De chevauchier li diaut le ventre . ♦♦ c. De la jornee qu'il a faite / Vit la nuit qui de pres le suit / Ez prez descent avant ne fuit / La nuit jut B, C ♦♦ d. Que il les cunut meus asés / Que je dire Mar. ♦♦ e. Vers 1394 dans B, C et Mar.: Plus en quelte de plainne jaloie .

1. Sur les herbes médicinales, la façon dont elles étaient cultivées et leurs vertus, réelles ou supposées, voir M.-Th. Lorcin, «Les «Meschantes Herbes de jardin»», *Vergers et jardins dans l'univers médiéval, Senefiance* 28, 1990, p. 235-252; G. Sodigne-Coütes, «Les Simples et les Jardins», *ibid.*, p. 329-342, et J. Barrau, «Les Plantes de la guérison», *Les maladies ont une histoire, L'Histoire*, numéro spécial (74), 1984, p. 128-132.

2. L'auteur nomme *vergier* (v. 1390) ce qu'il appelait plus haut *jardin*. Aucune précision supplémentaire n'est donnée, mais il peut s'agir du jardin que possédaient à peu près tous les monastères; un capitulaire carolingien (*Capitulaire de Villis imperialibus*) de 812 prescrivait de cultiver dans ces jardins soixante-seize plantes herbacées et seize espèces d'arbres d'intérêt médicinal. Plus tard, aux environs de 1150, un traité composé à Salerne (le *Circa instans*) énumère 229 compositions à bases de végétaux, dont un certain nombre empruntées à la médecine arabe.

Page 549.

a. Molt s'envoise et grant B : Molt envoissie grant Mar. ♦♦ b. En lande H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Folio 133 de H - a, vers 1417-1457; b, 1458-1498; c, 1499-1539; d, 1540-1580. ♦♦ d. gisoit B, C ♦♦ e. l'amosniere H; nous corrigeons d'après le vers 1420. ♦♦ f. Vers 1426-1427 dans Mar. : Renart qui le siegle des-çut / L'ovre si a trové dedens . Bet C donnent la même leçon que Mar. pour le vers 1427. ♦♦ g. Vers 1435-1436 dans Mar. : Et puis a gardé d'autre part / Une esclavine vit renart . ♦♦ b. liés H; nous corrigeons d'après B, C et Mar.

1. Le personnage du pèlerin est fréquent dans la littérature épique ou romanesque; ici il a pour fonction de fournir à Renart les éléments matériels nécessaires (*une riche ausmoniere*, v. 1420, et *l'esclavine*, v. 1436) pour appuyer la vraisemblance d'un long périple en quête du remède destiné au roi, ainsi que les remèdes indispensables pour le guérir. On note que, Renart allant à cheval, le *bordon*, l'élément qui « fait » le pèlerin, n'est jamais mentionné ici.

2. Ce terme semble avoir désorienté les scribes (*et li barons* dans H, simple lapsus ? *alibarons* dans A et *et liborum* dans B); l'identification avec l'ellébore semble probable, mais il n'est pas possible de définir plus précisément de quel type il s'agit. Littré, qui cite notre passage d'après l'édition de Méon, glose le mot prudemment (« sorte d'herbe ») tandis que F. Lecoy, dans le glossaire du dernier volume de l'édition de M. Roques, propose pour *aliboron* « ellébore, plante favorite des charlatans ».

Page 550.

a. Vers 1443-1444 dans B : Tant a l'aler entendu / Qu'ez le vos a cort descendu : vers 1443-1444 dans C : Tant a aler entendu / Qu'il est a la cort descendu : vers 1443-1444 dans Mar. : Tant a a l'aler entendu / Qu'il est au perron descendu . ♦♦ b. quil H; nous corrigeons d'après B, C et Mar. ♦♦ c. Vers 1455 dans Mar. : Quant il l'ot si torne le chief (leçon isolée). ♦♦ d. Ici fait H avec signe de renvoi entre les deux mots et dix en fin de ligne. ♦♦ e. Vers 1461 dans C : Qui fist et ciel et mer et terre : vers 1461 dans B et Mar. : Qui fist tot quant que la mer serre . ♦♦ f. voussavez moult d'erlue B, C : moutsavez de treslue Mar.

1. C'est à Salerne, dans le sud de l'Italie, qu'a été installée au XI^e siècle la plus ancienne faculté de médecine de l'Europe chrétienne.

Page 551.

a. Vers 1487 dans B, C et Mar. : Ele m'a fait mout de mal traire . Cette leçon est plus cohérente que celle de H. ♦♦ b. entendez a moi C. La leçon de H et de tous les autres manuscrits, à l'exception de C, suppose qu'une forte pause après *sire* empêche l'élision du e final. ♦♦ c. donmagiez C, Mar. ♦♦ d. en cité ne en ville H : en chastel n'en cité B, C, Mar. Nous corrigeons en inversant l'ordre des deux termes pour les besoins de la rime. ♦♦ e. Ne H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. message corrigé par exponctuation en masage dans H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ g. Dis[t exponctue] me [di corrigé par exponctuation en tu] voir H ♦♦ b. Vers 1513-1514 dans B (leçon confirmée par C) : Je l'aportai por vos garir / Ele m'a fait maint mal souffrir . La leçon de H pour le vers 1514 est fort suspecte : rime du même au même.

1. Le motif de l'ingratitude royale envers un de ses barons — liée souvent à la faiblesse du roi face à son entourage — est un motif épique d'usage fréquent, à l'ouverture du *Charroi de Nîmes*, par exemple.

2. L'identification de cette région est problématique : les Ardennes (leçon de A, H et C) ? La Maurienne (B et L) ?

3. C'est exactement le serment prononcé par les chevaliers partis pour la quête du Graal ; la formule est devenue habituelle pour indiquer la volonté acharnée de recherche.

Page 552.

a. dist li lions [v. 1510] / Que de cest mal me gariras / Ne sai se fere Mar. ♦ b. sera[i] *exponctue*s H ♦ c. Vers 1529-1530 dans C : Bien le cuida adonmagier / Et de lui se cuide vengier . B, qui offre pour le vers 1529 la même leçon que C, donne pour le vers 1530 Par sa parole et si vangier . ♦ d. molt li fu bel [v. 1528] / Qui par la gole fu lacié / La ou renars l'ot engignié / Et il fu pendu par le col / Encor l'en tient renart por fol Mar. ♦ e. passa otrante / S'est ore mires devenu C : passa vallance / Si dist mires est divenuz H. Mar. donne au vers 1540 passa maante . ♦ f. Vers 1546 dans B, C et Mar. : Bien en devez venjance prendre . Cette leçon commune est plus riche que celle de H. ♦ g. ois H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Montpellier — la ville forme une seigneurie qui dépend du royaume d'Aragon jusqu'en 1349 — possède depuis la fin du XII^e siècle une très célèbre école de médecine, la première du royaume de France. L'université de Montpellier est créée en 1289 par le rassemblement en une seule communauté des différentes « écoles » de la ville.

2. Valence est une leçon originale de H, et cette mention est tout à fait cohérente du point de vue géographique, à condition bien sûr d'y reconnaître la ville sise dans l'actuel département de la Drôme, considérée à partir des pays de langue d'oïl comme la porte du Midi ; il en est de même pour Maante (A) ou pour France (L), mais la leçon de B (Otrante), qui paraît résulter d'un désir d'assurer la rime avec vante, n'est guère satisfaisante du point de vue géographique.

Page 553.

a. voisdie B, C ♦ b. Va ta voie ce dist tibert / Dahez ait home qui desert / Trop par as dit grant estoutie Mar. ♦ c. vilanie C : felonie B : foi mentie Mar. ♦ d. Vers 1576 dans B, C et Mar. : Si con t'en es ici vantez [ici clamez B, Mar.] . ♦ e. de [g *exponctue*] franque H ♦ f. Folio 134 de H - a, vers 1581-1621 ; b, 1622-1662 ; c, 1663-1703 ; d, 1704-1744. ♦ g. estoient H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. B, C et Mar. donnent en salerne . Nous préférons ne pas corriger H. ♦ h. Vers 1585 dans B et C : Por faire afaitier la poison : vers 1585 dans Mar. : Por acater de la poison . ♦ i. Mout par en a son cors pené C : Molt a por lui son cors pené B : Por vos a molt son cors pené Mar. Les vers 1589-1594 ne figurent pas dans Mar. ♦ j. soi H ; nous corrigeons d'après B et C.

Page 554.

a. il ne le celaüst mie / Ains me jujaüst ce ne douc mie / Mes C : il ne me celaüst mie / Einz m'encusaüst jusqu'a la lie / Mes B : il ne le celaüst mie / Einz me menaüst tost a la lie / Mes Mar. ♦ b. que je n'oi H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦ c. quartiers [i *exponctue*] fendue H ♦ d. Sia H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦ e. prenez haüstif conroi [v. 1606] / Je ai un mal que ne voi goute / Ja ne cuit veoir pantecošte / Je ne vos puis Mar. Certaines répétitions pour ce passage dans H paraissent suspectes (v. 1611 et 1621).

1. Les manuscrits B, C et H (voir var. a) tentent de faire disparaître une invraisemblance de la version de Renart, déjà parti de chez lui lors du passage de Roonel, alors que la maladie du roi n'était pas encore déclarée.

2. Deux mensonges, ceux de Tibert et de Renart, qui se confortent mutuellement ont plus de force qu'une vérité, celle de Roonel ; on peut rapprocher cet épisode de l'affirmation de Renart à Liétard sur sa force pour plaider et sur les manipulations qu'il peut faire subir au droit et à la vérité (branche XII, v. 482-487).

3. À partir de ce moment tout est joué : le roi est sous la dépendance totale de Renart (ce qui sera confirmé après le premier examen, v. 1674) et ce dernier, médecin, a tout pouvoir pour se venger de ses ennemis.

Page 555.

a. renart bien est issi [v. 1636] / Adonques l'a levé en haut / ce dist renars se dex me saut Mar. ♦♦ b. Le leaz H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. saint climent B ♦♦ d. qui bien la tue [v. 1648] / Sire nobles ce dist renart / Or en estuet molt grant esgart / Volez vos de cest mal garir Mar. ♦♦ e. Vers 1658 dans B et C : Dist noble rien tant ne desir ; vers 1658 dans Mar. : Ce dist nobles molt le desir . Les vers 1659-1667 manquent dans Mar. ♦♦ f. Ne vos face B, C

1. L'examen des urines est pour la médecine de l'époque le premier acte médical nécessaire à l'établissement d'un diagnostic.

Page 556.

a. Et si H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits. ♦♦ b. Le vers 1688 se trouve placé par anticipation après le vers 1684 ; le copiste a placé dans la marge des lettres (a, b et c) pour rétablir l'ordre définitif voulu par lui ; il dispose ainsi les vers : 1684, 1688 (b dans la marge), 1685, 1686, 1687 (a), 1689 (c) et 1690. ♦♦ c. la vie [v. 1680] / Dont ot ysengrin grant poor / Il a a deu crié amor / Que il n'i a plus lous Mar. Les vers 1685-1686 manquent dans B. ♦♦ d. estre part H ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ e. les grenolz H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits cette leçon fautive : le copiste a d'abord écrit genolz puis il a ajouté un r au-dessus du g , mais il n'a pas corrigé la fin du mot. ♦♦ f. Renart s'an venchera ancui [v. 1688] / Nobles sousleve les gernons / Si regarde Mar. ♦♦ g. Vez ci venir le tens B : Car ore entre le tens Mar.

1. Dans l'*Ysengrimus* la peau du loup, qui lui est enlevée puis repousse, sert en quelque sorte de calendrier pour l'action.

Page 557.

a. resp[o expunctu]jitiès H ♦♦ b. despoillier [v. 1708] / Par les euz Mar. ♦♦ c. outrageus B, C (leçon plus riche). Vers 1714-1715 dans Mar. : Ore est ysengrin trop cortois / Qui ma parole a contredite . ♦♦ d. sa merite [v. 1716] / Pernez le tost mes euz voiant / Si li despoilliés maintenant / Dont le pristrent de totes pars Mar. ♦♦ e. Dou B, C, Mar. ♦♦ f. Soutiel [ou Souciel ?] H ; nous corrigeons d'après C.

Page 558.

a. Folio 135 de H-a, vers 1745-1785 ; b, 1786-1826 ; c, 1827-1867 ; d, 1868-1891. ♦♦ b. on Havecle n corrigé en t , mais sans barre de nasalisation. ♦♦ c. Cil ot bien son escot C : Cist ont bien lor escot Mar. Les copistes hésitent entre le singulier (Brichemer) et le pluriel (Brichemer et Isengrin réunis dans le bâtiment que leur inflige Renart). ♦♦ d. Vers 1757 dans C : Tonlieu ne païage ne devront : vers 1757 dans B : Deus foiz poïage ne donront : vers 1757 dans Mar. : Tolliu païage ne dorront . La leçon de C paraît la plus satisfaisante. ♦♦ e. Mais n'est mie tens de B, Mar. ♦♦ f. si s'afaita B, C, Mar. ♦♦ g. Si s'est feruz B, C : Si se feri Mar. (leçon plus riche).

1. Le *peage* est, dans la France médiévale, la somme d'argent que l'on doit verser pour avoir le droit de franchir un pont, d'entrer dans une ville

ou une foire ; il est proportionnel à la valeur de marchandise que l'on transporte.

2. On a pour Tibert un retour au comportement typique de l'animal. Le terme *pléssié* désigne aussi bien la palissade — doublée le plus souvent d'une haie vive — que le terrain entouré d'une palissade.

Page 559.

a. a mon signor / Diex vos otroit grant desenor / Faites moi tost sanz demorer / Alez le moi ci apoter B, C, Mar. *Le copiste de H a sauté deux vers contenus dans tous les autres manuscrits et laissé ainsi une rime fausse ; il convient sans doute de restituer les deux vers manquants.* ♦♦ b. Et li baron H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits. ♦♦ c. Qui si forz a mervoille estoit / Que noblez prist a B : Qui si fort oignement estoit / Si le prist si a Mar. *Le vers 1806 de H est suspect et c'est vraisemblablement le mot oignement qui n'a pas été compris par les copistes de H et de B et C.* ♦♦ d. Vers 1809 dans B, C et Mar. : A demener se conmença . ♦♦ e. Vers 1816 dans B et C : Et dist renart ne vos doutez : vers 1816 dans Mar. : Et dist renart ne vos tamés

1. Toutes les manifestations décrites ici pour la guérison de Noble correspondent aux théories médicales de l'époque : la fièvre qui torture le corps du malade doit en être extirpée et évacuée, par exemple par la sudation provoquée.

Page 560.

a. eblee H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. ne C : n'en B ♦♦ c. mal enfermeté [v. 1828] / Ce dist nobles je suigaris Mar. ♦♦ d. Et si vos saisi de Mar. ♦♦ e. Quant B, C, Mar. ♦♦ f. estes respassez [v. 1840] / Sire rois or m'en voil aler / Por ermeline conforter / Je ne la vi deus mois i a Mar. ♦♦ g. Vers 1850 dans Mar. : Si ne li ai nient mesfet

1. La médecine traditionnelle a utilisé jusqu'au XIX^e siècle cette « thérapeutique » pour ceux qu'on appelait les « poitrinaires » : envelopper le malade dans une peau d'animal — généralement un mouton — encore toute chaude ; il s'agissait de rendre au corps malade la chaleur qui lui manquait.

2. Le prévôt est à l'origine un officier chargé de l'administration d'une partie ou de la totalité du domaine royal ou d'un domaine seigneurial. Dans les autres passages qui assignent à Isengrin une fonction précise, c'est généralement la fonction plus prestigieuse de *conestable* qui lui est attribuée : le connétable — *comes stabuli*, « comte de l'écurie » à l'époque carolingienne — est chargé des écuries du roi et de ses nombreux déplacements ; hiérarchiquement il est placé au-dessous du sénéchal, mais après la disparition de cette charge il prendra de plus en plus d'importance, en particulier en temps de guerre et deviendra en quelque sorte un chef d'état-major de l'armée royale.

Page 561.

a. vostre provoost [v. 1851] / Sachés qu'il ont vers moi grant tort / Se il me pooient tenir / A duel me feroient fenir / Sire bon conduit me bailliez / Que je n'i soie damachés / Ce dist nobles Mar. ♦♦ b. Vers 1863-1864 dans B et C : A garder son cors de donnage [con son cors de maine B] / Et cil s'en vont par un rivage [araine B] . ♦♦ c. cent chevaliers [v. 1860] / Tant chevaucent de grant vertu / Qu'a torouanne sont venu Mar. B suit Mar. pour les vers 1865-1866. ♦♦ d. Si tost con l'en sot sa venue / Hermeline est acoureüe / Sa fame qui savoir voloit /

Comment au roi chevi avoit B, C ♦♦ e. *Le mot est peu lisible dans H ; on hésite entre ot, ut et rit. C donne pour ce vers : Cele s'en rit et joue adons. ♦♦ f. midi passé [v. 1867] / Mais lor chevaus sont molt lassé / Li cent sont retorné arere / Et renars entre en sa tesnere / Venchés s'est de ses Mar. : Q'afolé a ses B. ♦♦ g. Ce vers orphelin est propre à H. Explicit de M : Si faut si comme renart fu mires.*

1. C'est ici la première intervention du personnage dans le récit ; elle y remplit sa fonction habituelle : écouter le récit des aventures de Renart.

2. Ce vers « orphelin » est de la même main que le reste du texte ; on peut hésiter pour la lecture du premier mot entre *ici* et *ja*.

Branche XVI

RENART EMPEREUR

(Martin XI)

NOTICE

Cette branche, la plus longue du corpus (3 410 vers), offre deux particularités : elle est connue de tous les manuscrits¹ du *Roman de Renart*, à l'exception de K et O, sans variante textuelle notable² ; le texte a résisté à toutes les tentations de partition et de dépeçage sauf dans M, qui le découpe en deux unités mais d'une façon extrêmement maladroite³.

Ce récit peut aisément se diviser en trois grandes parties⁴ : les diverses aventures de Renart sur le chemin de Maupertuis à la Cour de Noble ; la croisade de Noble et de ses barons contre les Infidèles ; l'usurpation du trône par Renart.

La première partie laisse au lecteur l'impression d'un récit mal construit : Renart, parti de Maupertuis en quête de nourriture, semble se perdre, et le conteur, oubliant ce qui a fait sortir le héros de chez lui, le conduit finalement à la Cour de Noble menacé par l'intrusion des Infidèles sur sa terre. Si une analyse plus détaillée laisse apparaître une certaine cohérence dans le projet narratif, celle-ci ne peut masquer les faiblesses dans la réalisation de certains épisodes. On peut comprendre l'intention qui préside à l'organisation de l'ensemble de la branche comme une reprise du schéma binaire qui fait précéder les démêlés de Renart avec ses semblables — Isengrin, Noble, Tibert et les autres — d'une aventure dans le monde des hommes⁵. Mais ce schéma est ici

1. Avec toutefois des lacunes importantes dans A, L et I.

2. Les seules variantes intéressantes et significantes sont les quelques interpolations de E au moment de l'énumération des combattants.

3. Voir var. b, p. 581.

4. Respectivement v. 1-1755 ; v. 1756-2299 ; v. 2300-3402.

5. C'est ainsi que sont construites les branches III (« La Confession de Renart »), Va (« Le Puits »), X (« Renart et les anguilles ») et XVII (« Le Partage des proies ») ; voir les Notices de ces quatre branches pour la réalisation concrète de ce schéma.

éclaté : le premier temps¹ est constitué d'une « collection » de sept épisodes² dans lesquels les hommes n'ont qu'une faible place, tandis que le second temps³ est divisé en deux phases : guerre extérieure et guerre intérieure⁴.

Ce récit s'ouvre sur une scène de « reverdie » qui ne dépaysera pas le lecteur des aventures de Renart⁵ ; il s'agit d'une « reverdie » dont les effets sont ici inversés : ce n'est pas la joie qui habite le cœur du héros, mais la tristesse et le désespoir, provoqués par l'absence de nourriture. L'évocation du retour de la belle saison est ici expédiée en trois vers et c'est la quête de nourriture, motif quasi constant du *Roman de Renart*, qui conduit le goupil à délaisser Maupertuis.

Le premier des sept épisodes de cette première partie fait intervenir un Isengrin toujours aussi naïf sur un fond de lutte à mort entre prédateurs sauvages et paysans. Seule innovation : la haine que se vouent Isengrin et Renart se transforme ici en une solide amitié.

L'épisode suivant est intéressant du point de vue de la construction du récit et en raison de son contenu thématique. Le procédé de construction par enfilage⁶ convient parfaitement à ce que J. Batany appelle la « sérialité narrative ordinairement caractéristique des aventures du décepteur⁷ » : les épisodes s'enchaînent et ne sont pas reliés entre eux par une composition nécessaire. On pourrait par exemple faire l'économie de l'épisode de Renart face aux mûres et passer directement au suivant sans que l'architecture de l'ensemble en soit bouleversée. Cette scène est d'ailleurs la seule de tout le *Roman* où nous voyons le héros, seul, mis en échec par les forces de la nature. La ruse qui d'ordinaire est plus efficace que la force⁸ reste ici totalement impuissante à procurer à Renart affamé la nourriture qui abonde sur le buisson ! Mais ce qui n'était dans la fable qu'un récit des plus concis⁹ devient ici un récit qui ne manque pas de pittoresque.

Le troisième épisode constitue le maillon le plus faible de cette chaîne : le conteur semble faire du « remplissage ». Le bon tour de Renart, qui profite d'un moment de faiblesse de l'adversaire pour le mettre dans une position inconfortable, sinon mortelle, tourne à vide ; il en reste un « gab » de facture classique, fondé sur le principe de la « lecture naïve ».

L'épisode suivant, inséré dans la trame du récit au prix d'une lourde transition, commence par une innovation spectaculaire qui va à l'encontre

1. V. 1-1755.

2. Respectivement v. 41-263 ; v. 264-337 ; v. 338-545 ; v. 546-767 ; v. 768-1389 ; v. 1390-1526 ; v. 1527-1755.

3. V. 1756-3410.

4. La seconde trouve son origine dans l'absence du roi parti livrer la première guerre : il y a dans ce second temps une composition nécessaire qui n'apparaît pas dans le premier.

5. Ce motif a déjà été utilisé dans les branches VI, XIII, XVII et XVIII.

6. Pour la définition de ce procédé, voir V. Chklovski, « La Construction du récit », *Théorie de la littérature*, Seuil, 1965, p. 193.

7. J. Batany, « La Cour du lion, autour du *Pantchatantra* et du *Jugement de Renart* », *Épopée animale, Fable et Fabliau, Marche Romane*, XXVIII, 3-4, 1978, p. 17-25.

8. Voir branche IX, v. 468-470 : « Vous savés bien engien et art / Vaut mieus a cose mainburnir / C'on ne puet a force furnir ! »

9. Quatre vers dans Phèdre, moins de vingt-cinq mots dans Ésope.

des données de base du réalisme zoologique : Renart peut grimper à un arbre ! Le récit, qui ne manque pas de lenteurs et de répétitions, est construit sur une alternance mécanique de réussites et d'échecs — Renart dévore les oisillons, mais est laissé pour mort après la lutte sanglante qui l'oppose aux milans. Le cinquième épisode est une véritable petite comédie avec unité de lieu et de temps, trois personnages principaux et un ressort dramatique puissant, le « guerredon ». Il illustre ce que les spécialistes du conte populaire nomment le récit équilibrant en deux actes — au méfait de Renart répond la vengeance de Drouin — et pourrait, compte tenu de ses dimensions (622 vers), constituer une branche autonome comparable aux branches X ou Va. L'acte I comprend deux scènes : harmonie totale dans la première, consommation du méfait dans la seconde : Renart baptise à sa façon les enfants du moineau, en les gobant vivants. On peut voir dans ce jeu macabre sur le sacrement du baptême, non pas une raillerie féroce, mais plus simplement le souvenir d'un type de plaisanterie cléricale très utilisée dans l'*Ysengrimus*¹. L'acte II — qui occupe 454 vers sur un total de 622 — exploite par symétrie avec le premier la notion de contrat passé entre deux personnages, mais il ne s'agit plus d'un contrat déceptif² comme celui qui liait Renart et Drouin. Chacun des deux contractants remplit scrupuleusement ses obligations.

Le sixième épisode peut être considéré comme une sorte d'appendice obligatoire du précédent : aux termes du contrat liant Drouin et Morant et de la sévère correction administrée au goupil par ce dernier, Renart se retrouve dans le même état qu'après son combat contre les milans ; mais l'auteur se livre ici à une variation intéressante sur le motif de la « remise en forme » du héros. Renart est secouru et sauvé par Isengrin et Hersent : un mois plus tard, tout peut recommencer.

Le dernier épisode, enfin, est construit sur un mouvement en constante accélération : le conteur semble pressé d'arriver à l'essentiel, tout en restant maître dans l'art de la mise en place d'un minimum de vraisemblance. Renart commence par voler un faucon et un cheval, nouvelle étape dans le jeu de la métamorphose illusoire du personnage, qui de gibier devient chasseur. Il tue ensuite Tardif le limaçon de deux coups de *labor* bien assénés, puis rencontre successivement un messager du roi qui le réclame à la Cour, Grimbert qui décide de l'accompagner, et son fils qui lui annonce la mort d'Hermeline, son épouse.

La deuxième partie de la branche XVI, d'une rapidité qui confine souvent à la sécheresse, est consacrée à la croisade contre les Infidèles qui ont envahi le royaume de Noble. Cependant le lecteur comprend vite que l'essentiel de cette branche ne se joue pas sur le champ de bataille, mais au palais du roi dont la garde est confiée à Renart pour la durée de la guerre.

1. À la fin du livre V, par exemple, lorsque Isengrin est chassé du couvent, la bastonnade que lui administrent les moines est décrite sur le mode parodique comme la consécration d'un évêque ; voir *Le Roman d'Ysengrin*, traduit et commenté par E. Charbonnier, Les Belles Lettres, 1991, p. 266, n. 34.

2. Voir la conclusion que Drouin tire de l'épisode (v. 909-911) : « Certes / Rendu m'avés males dessertes / De ce que je servi vous ai. »

La troisième et dernière partie vient justifier le titre que la tradition manuscrite a d'emblée donné à la branche : Renart met à profit l'absence du roi pour s'emparer, au moyen du subterfuge d'une fausse dépêche annonçant la mort de Noble, du trône, du royaume et du trésor royal, et pour épouser la reine Fièvre¹. Suivent alors les serments d'allégeance et les festivités du mariage de Renart et de Fièvre ; les opérations militaires ; l'échec de la prise de pouvoir par Renart et sa garde rapprochée — Isengrin et deux des fils du goupil ; et le jugement de Renart, nouvelle version d'un motif bien connu, sur un scénario toujours renouvelé qui doit faire en sorte que Renart frôle la mort et y échappe. Le récit s'achève sur l'harmonie retrouvée et l'amitié indéfectible de Renart et du roi qu'il a tenté de supplanter.

Depuis les travaux d'E. Martin, cette branche souffre d'une mauvaise réputation : « style traînant et lent partout² », « ruse absurde [par laquelle] Renart parvient à se faire substituer à Noble ». L. Foulet lui a porté le coup de grâce en écrivant qu'il s'agit du récit « le plus long et peut-être aussi le moins attrayant³ ». Ce jugement, empreint de sévérité, sinon d'injustice, repose sur un raisonnement judicieux : pour lui les premières branches doivent leur charme à « un curieux mélange de féodalisme et de renardie⁴ », c'est-à-dire au jeu permanent sur la double appartenance des personnages, à la métamorphose illusoire, en somme à cet univers de fantaisie qui fait de Maupertuis tantôt le terrier d'un goupil, tantôt la maison d'un baron puis un château imprenable. Mais, selon les analyses de Foulet, il y a « une limite à ne pas dépasser », limite que l'auteur de la branche XVI, « imitateur tardif », a franchie, ce que Martin formulait d'une autre manière en disant : « Renart n'est plus qu'un homme, qu'un chevalier⁵. » Ces critiques méritent un examen sérieux, qui passe par l'analyse des procédés mis en œuvre.

L'auteur a convoqué tout le personnel romanesque connu — y compris les personnages morts dans les récits précédents tels Brun, Pelé ou Hubert, brusquement ressuscités pour venir combattre sous la bannière du roi. S'y adjoignent des membres de la famille de certains personnages⁶ : Roart le corbeau, frère de Tiécelin, ou Hardi le lapin, cité immédiatement après son cousin, Couart le lièvre. Seule Hermeline meurt opportunément pour laisser le champ libre à un remariage du héros, remariage rendu possible par le jeu de la fausse dépêche annonçant la mort du roi. De la même façon, la mort de Tardif le limaçon libère une charge militaire importante, celle de porte-enseigne, qui sera d'abord

1. Le lecteur comprend mieux les raisons de la mort d'Hermeline : Renart évite ainsi de se placer en situation de bigamie.

2. *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 66.

3. *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 456. Deux épisodes échappent à cette exécution sommaire, « deux aventures contées de façon assez intéressante » (p. 459) : l'épisode des mûres et celui de Drouin.

4. *Ibid.*, p. 457.

5. *Observations*, p. 66.

6. D'autres personnages cités ne sont pas identifiés avec précision : ainsi le personnage nommé Timer au vers 1808 ; s'agit-il de l'âne de Liétard, qui aurait franchi la barrière séparant les simples animaux domestiques des personnages animaux du *Roman de Renart* ? Dans la branche XII, Timer, qui monte un stratagème pour capturer Renart, a la cuisse tranchée par un coup malheureux du paysan (v. 1865).

attribuée à Renart, puis à son fils aîné, lorsque Renart sera désigné comme régent du royaume en l'absence du roi.

L'innovation réside dans l'instauration de nouveaux rapports de forces entre les protagonistes : ainsi, à la haine farouche opposant traditionnellement Isengrin à Renart succède une amitié sans faille et l'oubli total des méfaits antérieurs¹. Amnésie, et aussi amnésie générale : l'heure n'est plus aux querelles, mais à l'union sacrée commandée par la menace extérieure. Le motif de la « grant guerre » se transforme pour devenir ici celui de lutte sans merci qui oppose, comme dans les chansons de geste du cycle du Roi, chrétiens et païens. Ce scénario inédit — l'invasion du royaume de Noble par les Infidèles, et l'oubli des haines et rancœurs intestines — doit être salué comme une heureuse trouvaille : les personnages venus d'outre-mer sont décrits, selon une logique interne, comme des animaux exotiques — tigres, éléphants, buffles, dromadaires — ou diaboliques, comme les « cuivers serpents »².

Mais cette croisade ne constitue qu'un prétexte. L'essentiel est l'installation de Renart sur le trône. Il fallait à cette fin éloigner le roi Noble, et l'enchaînement entre les deuxième et troisième parties est un modèle de logique. L'épisode de Renart empereur peut être considéré comme une variation originale sur le motif du siège, déjà utilisé lors de l'épisode du siège de Maupertuis³ ; mais ici c'est Renart qui a l'initiative et menace très sérieusement Noble, roi sans palais ! Toutes les péripéties liées à la capture des prisonniers, puis à l'échange entre les deux camps au terme d'une mise en scène dramatique, sont inédites et elles donnent, quoi qu'en disent Martin et Foulet, un rythme alerte au récit. La tentative de régicide⁴ — qui d'ailleurs échoue — constitue un moyen original pour mettre un terme à un récit qui menace de s'éterniser dans la répétition sans fin des attaques des assiégeants et des sorties des assiégés.

Le conteur de la branche XVI se révèle excellent connaisseur de la littérature de son époque et utilise tous les procédés de l'art de la parodie⁵. Certaines de ses lectures ont influencé de façon presque inconsciente son écriture ; ainsi l'ambiance courtoise des romans arthuriens a

1. Tardif est le seul qui tente de se venger de Renart : « Vengier s'en cuide encor ancuï : / Treštout l'anui que fait li a / Orendroit, ce dist, li vendra » (v. 1608-1610). Mais le conteur ne précise pas quels sont les griefs de Tardif, dont la seule action d'éclat dans les branches antérieures consiste à capturer Renart dans l'épisode du siège de Maupertuis (branche Ib, v. 1858-1861).

2. V. 1779.

3. On note que comme dans la branche Ib les paysans n'ont plus leur place dans ce nouvel univers narratif investi par les personnages renardiens devenus des chevaliers à part entière.

4. Cette tentative est bien évidemment à rapprocher, du point de vue de l'organisation de l'épisode et de sa place dans la structure du récit, de l'épisode du viol de la reine dans la branche Ib.

5. Ainsi pour le nom du chien qui devient le fidèle allié de Drouin, le manuscrit H1 abandonne le nom de Morhout — nom du géant abattu par Tristan dans le roman de Béroul — qui est celui des manuscrits de la première famille, et il le remplace par Morant, patronyme courant de la littérature épique et synonyme de férocité. Mais celui qui porte un nom aussi terrifiant ne saurait effrayer qui que ce soit car Drouin trouve en face de lui « sur un fumier un mâtin d'une extrême maigreur et presque mort de faim » (v. 996-999).

infiltré l'univers de la fantaisie renardienne¹ et les textes épiques sont mis à contribution dans les deuxième et troisième parties, le conteur ne se privant pas d'insérer dans son récit des motifs de chanson de geste facilement identifiables par les auditeurs / lecteurs² : la figure haute en couleur de l'archiprêtre Bernard ou la distinction accordée à deux guerriers morts — Espinart et Chantecler qui sont ramenés au pays et non pas enterrés sur place — ne dépareraient certes pas la *Chanson de Roland*.

Le stratagème de la fausse dépêche annonçant la mort du roi n'est pas un procédé original, c'est celui qu'utilisera Mordret, dans la version de *La Mort Artu* que nous connaissons, pour s'emparer du royaume d'Arthur pendant que ce dernier est occupé sur le continent à repousser les Romains. Depuis E. Martin, qui estimait que le récit consacré à Renart empereur était si médiocre qu'il ne pouvait que servir à cacher des allusions à des événements contemporains, les critiques ont tenté de voir derrière l'usurpation de Renart une satire des mœurs de l'époque : J. Flinn, à partir d'une interprétation compliquée du vers 3404 et d'une identification jugée décisive de ceux qui sont désignés par la périphrase « tuit cil de Constantinoble », croit avoir trouvé la clef de l'énigme et voit dans notre branche une montée indubitable de la satire au détriment de la fantaisie originelle des récits renardiens³. En fait, cette recherche de référents historiques ne nous paraît guère convaincante, et la finalité de l'épisode n'est pas, à notre avis, d'ordre satirique, mais relève plutôt de la parodie et du jeu sur les avant-textes connus du public. Renart est bien ici une réincarnation de Mordret, dont on nous dit qu'il est de la grande famille des rouquins, c'est-à-dire, depuis Judas, des félons. Quant à Fièvre la reine, c'est une nouvelle Guenièvre. Mais ici le conteur s'écarte délibérément de la version qui sera fournie par les romans en prose du XIII^e siècle, version dans laquelle Guenièvre n'épouse pas Mordret et anime la résistance intérieure contre l'usurpateur en attendant le retour du roi. Il reste fidèle à la version fournie par le *Roman de Brut* de Wace, où la reine n'oppose aucune résistance au plan de Mordret et où, après la défaite de ce dernier, c'est le repentir pour son inconduite passée qui pousse Guenièvre à aller se cacher dans une abbaye⁴. Ainsi le conteur parachève-t-il l'entreprise de dégradation de l'image du

1. Ainsi dans la demeure d'Isengrin on fait assaut de politesse : Renart ne manque pas de « querre congié » (v. 239) ou de « prendre congié » (v. 261 et 1509) ; Isengrin se comporte « comme courtois et bien apri » (v. 1510) : il laisse partir son ami quand celui-ci le demande et fait avec lui un bout de chemin. Certaines situations sont même à la limite de la caricature : ainsi Roonel, battu à mort par les paysans, s'excuse auprès de Renart de ne pouvoir aller à sa rencontre pour le saluer (v. 356), etc.

2. Le « panorama épique » (v. 1819-1834) ; voir l'étude de J.-P. Martin, « “ Vue de la fenêtre ” ou “ panorama épique ” : structures rhétoriques et fonctions narratives », *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste*, Cuernum, *Senne fiance* 21, 1987, t. II, p. 859-878. Le conseil des barons (v. 1841-1899), le dénombrement des *escheles* avant la grande bataille (v. 2028-2059), l'évocation de la citadelle imprenable (v. 2456-2462), ou l'attaque à l'improviste sur les ennemis qui ne sont pas encore armés (v. 2080, v. 2566), autant de motifs que le public reconnaît sans peine. Le déroulement et le mécanisme d'enchaînement des combats au moyen du tout « ja fuist... se ne fut » ne sauraient non plus troubler le lecteur.

3. Voir pour le détail de ces analyses les pages 261 et 262 de l'article cité dans la Bibliographie, « Renart empereur [...] ».

4. *Le Roman de Brut*, édité par I. Arnold, SATF, 1938-1940, v. 13028-13030 et v. 13221-13222.

couple royal commencée dans la branche Ib¹ : en tournant en dérision à la fois la faiblesse du roi et l'inconstance de la reine.

Il convient donc d'être plus nuancé que R. Bossuat, qui affirme que « ce tissu d'incohérences ne saurait passer pour la suite logique des aventures de Renart. [...] L'auteur n'a produit qu'une imitation maladroite des chansons de geste et des romans d'aventures² ». Un jugement équitable se doit de distinguer entre les trois parties de cette branche. La première fait alterner ce qu'il faut bien appeler le meilleur et le pire : l'épisode de Drouin, récit alerte et d'une composition soignée, et celui de Roonel, où la narration languit et s'étire. Néanmoins, force est de constater que le conteur a tenté de tirer au maximum profit de la fantaisie propre au *Roman de Renart*, c'est-à-dire du jeu sur la métamorphose illusoire des protagonistes, jeu particulièrement perceptible dans le rapport des personnages à la nourriture. Si, lorsque Renart et Isengrin se gobergent dans la maison de ce dernier, le zoomorphisme est totalement oublié — se nourrir n'est plus un problème : la maison d'Isengrin regorge de réserves alimentaires —, les trois épisodes suivants renouent avec le thème qui parcourt tout le corpus renardien, celui de la quête de nourriture. Face au nid des milans, le réalisme zoologique n'est pas respecté, et Renart se mue en un dénicheur qui n'a aucun mal à atteindre le nid pour se gaver des oisillons, les difficultés ne venant qu'après cette quête facile. L'épisode de Drouin nous ramène dans l'univers familier des aventures du goupil, où seule la ruse permet à Renart d'obtenir la nourriture placée dans l'arbre — les cerises, puis les moinillons —, avant que le conteur, considérant que le motif de la quête de nourriture a épuisé toutes les ressources du genre, ne décide de tourner la page : Renart, devenu après le vol d'un faucon Renart « l'oiseleur », accède à ce que les économistes nomment l'autosuffisance alimentaire. La fin de cet épisode marque une rupture dans le récit : le « féodalisme » l'emporte, pour reprendre les termes de L. Foulet, sur la « renardie » dans le subtil dosage qui préside à la construction du personnage et à l'organisation de ses aventures. La deuxième partie évacue totalement le zoomorphisme : les personnages sont tous pourvus, à l'instar de Renart qui a volé les armes et le destrier de Tardif, de l'équipement chevaleresque traditionnel. Mais le conteur n'a pas oublié que sous le haubert de Belin ou de Chantecler se cachent des animaux pourvus de caractéristiques physiques bien connues et dont il joue de deux manières, selon le procédé de la transposition plaisante ou selon l'esprit fatrasique³. Nous trouverons un exemple de ces deux méthodes dans l'écorchement du chameau confié à des barons justiciers qui sont aussi des animaux connus pour la force de leurs mâchoires et le tranchant de leurs dents, et dans l'installation à la tête de la première « eschele » de Couart et de Belin, le lièvre et le mouton, animaux réputés peureux et connus pour leur propension à fuir au moindre bruit. De

1. Le roi y est montré comme cupide (v. 2082-2084) : « Li rois coisi le grant tresor / Des grans deniers d'argent et d'or ; / Del avoir fu molt convoitous », et la reine protège par tous les moyens celui qui vient de l'outrager publiquement (v. 1920-1924).

2. *Le Roman de Renart*, Hatier, 1967, p. 56-57.

3. Pour une analyse détaillée de ces deux procédés, voir R. Bellon, « Le Limaçon porte-enseigne : spécificité du comique dans le *Roman de Renart* », *Le Rire au Moyen Âge dans la littérature et dans les arts*, Presses universitaires de Bordeaux, 1990, p. 53-69.

même, le conteur oppose systématiquement à un animal de grande taille venu du camp des païens un baron du roi de toute petite taille : Frobert le grillon capture le chameau, tandis qu'Espinart le hérisson charge le dromadaire et que Chantecler le coq tue le buffle d'un coup bien ajusté. L'esprit des premières branches n'est donc pas totalement oublié.

La troisième partie est tout entière marquée par la « renardie », et repose sur une nouvelle ruse de Renart : en fait une variation originale sur la ruse utilisée par les conteurs de Renart dès les plus anciens récits, le stratagème de la fausse mort : non pas celle de Renart, comme à l'ordinaire, mais celle du roi Noble¹. Exclure *a priori* notre branche de « la suite logique des aventures de Renart » relève donc d'un jugement rapide, mieux vaut sans doute saluer l'originalité de la trouvaille de l'auteur des aventures de « Renart empereur » et remarquer que ce conteur a refusé de céder à toute récupération allégorisante de ces aventures : rien dans la branche XVI n'annonce de près ou de loin l'esprit qui sera celui de *Renart le Nouvel* ou celui du *Couronnement de Renart*².

ROGER BELLON.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « IX » désigne la branche qui porte le numéro « XVI » dans notre édition.

BELLON (R.), « Renart et Drouin : un récit original », *À la recherche du « Roman de Renart »*, éd. K. Varty, Perthshire, Lochee Publications, t. I, 1988, p. 79-94.

—, « Renart empereur : un épisode peu connu du *Roman de Renart* (branche XI, vers 2300-3402) », *Lorraine vivante, Hommage à Jean Lanber*, sous la direction de R. Marchal et B. Guidot, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 257-263.

—, « Un épisode quelque peu oublié de la geste renardienne : la guerre contre les Païens, *Roman de Renart*, branche XI, vers 1747-2299 », *Et c'est pour quoy sommes ensemble, Hommage à Jean Dufournet, Littérature, histoire et langue du Moyen Âge*, Champion, 1993, t. I, p. 183-199.

NOTES ET VARIANTES

Page 563.

a. Folio 135 de H - colonne d, vers 1-14. Rubrique de B : Cest la branche de renart com il fu empereres : rubrique de C : Ce est la branche renart coment il fu empereres : rubrique de M : Ci faut si conme renart fu mires et conmance si con renart

1. C'est généralement le recours ultime de Renart dans des situations de danger (voir les branches II, v. 1430, et XIV) ou un stratagème qui permet au goupil de pourvoir à sa nourriture (voir les branches X et XIV). Ce sera également la dernière « pirouette » de Renart pour prendre congé de ses lecteurs (voir la branche XVIII fin).

2. Voir la Notice du *Couronnement de Renart* ; pour l'entrée des aventures de Renart dans la littérature allégorique, voir le chapitre intitulé « Les Avatars de Renart » dans *La Rose, Renart et le Graal*, par A. Strubel, Champion, 1989, p. 229-243.

fu emperieres par son engin . ♦♦ b. Folio 136 de H - a, vers 15-55 ; b, 56-96 ; c, 97-137 ; d, 138-178. ♦♦ c. vivre H (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits pour la cohérence syntaxique des vers 17-18. ♦♦ d. Vers 20 dans C : Renart li dist en tel maniere . ♦♦ e. el C, Mar. Le vers est hypermètre dans H.

1. La construction *Ce fu en... que*... rappelle évidemment la scène d'ouverture du *Conte du Graal* : *Ce fu au tans qu'arbre florissent, / [...] / Que li filz a la veve dame* (v. 69-74, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 687).

2. Si le nom des deux premiers fils de Renart (Percheaie, dont il est dit au vers 1714 qu'il est l'aîné, et Malebranche) est le même dans tous les récits, il n'en va pas de même pour le cadet (Rovel, v. 10) : voir par exemple la fin de la branche Ia, où il est appelé Renardiaus (v. 1639) et dans la branche Ib, au moment où Renart dicte ses dernières volontés, où on trouve Renardel (Bet H ; v. 2002).

Page 564.

a. mon enfant [v. 25] / Renart l'oi molt fu dolant / Et molt en devint esperdu / A hermeline a respundu / Douce amie sachez de voir / Que je voil orendroit movoir Mar. ♦♦ b. envoist H ; nous corrigeons pour la rime d'après les autres manuscrits et d'après le vers 32. ♦♦ c. proier H ; nous corrigeons d'après Mar. Vers 43 dans C : Si va savoir et esprouer . ♦♦ d. Vers 59 dans B : Il vous batront tuit a loisir : vers 59 dans C : Il vous metront tout a essil . ♦♦ e. vont H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

Page 565.

a. Vers 98 dans A : A vsengrin n'est venu : vers 98 dans C : Et puis n'est au leu venu . ♦♦ b. par H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. On peut rapprocher cette expression de deux proverbes du recueil de J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Champion, 1925 : *Qui mieuz puet mieuz face* (n° 1996) et : *Qui tant a fet qu'il ne puet mès / Bien le doit len lessier en pès* (n° 2151).

2. *Las et travailliés* (v. 81) est un couple synonymique qui constitue une formule stéréotypée de la littérature épique et romanesque.

3. *Plançon*, au vers 97 (voir G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 131-133), désigne ici un lien fait avec une branche mince que l'on assouplit en la tordant lentement et qui sert à lier, par exemple, des fagots de bois mort ; au vers 655, le *plançon* désigne non plus une branche souple, mais une perche, un grand bâton sur lequel on attache le cadavre — supposé — du goupil.

Page 566.

a. avoit son bâton levé Mar. ♦♦ b. Qu'avilain H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 141-142 dans C : Tant se detort et degeta / Que le vilain souz lui jeta . ♦♦ d. Vers 144 dans Mar. : Ysengrins le corut saisir . ♦♦ e. sor H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. Vers 158 dans C : De lui s'estort a molt grant peine : vers 158 dans Mar. : D'ysengrin s'estort a grant peine .

Page 567.

a. Que por H ; nous corrigeons, pour la mesure du vers, d'après Mar., C donnant la même leçon que H. ♦♦ b. Vers 168 dans Mar. : Tantoist se rest mis a la voie . ♦♦ c. qui molt est bele [v. 172] / Et bien fete par saint firmin / Chantant s'en vet tot le

chemin / Quant ysengrins Mar. (*leçon isolée*). ♦♦ d. hautement C ♦♦ e. Folio 137 de H - a, vers 179-219 ; b, 220-260 ; c, 261-301 ; d, 302-342.

1. On rencontre la même situation dans la branche VI entre Tibert et Renart qui feignent de ne pas se connaître ; les mêmes éléments sont présents ; voir v. 498-499 et 526-528.

Page 568.

a. par sainte foi Mar. (*leçon isolée*). ♦♦ b. ot H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. pot C ; le copiste de B propose une leçon originale (évitant la rime du même au même) pour ce vers 232 : Agniaus en pot capons en rost .

Page 569.

a. La seconde partie du vers (rime fausse dans H) a embarrassé les copistes : dusqu'a quart jor Mar. : jusqu'a tierz jor B : dedenz quatre jor C (*vers hypermètre*). ♦♦ b. C et tous les autres manuscrits donnent tout , mais il n'est pas indispensable de corriger H. ♦♦ c. C et tous les autres manuscrits donnent ait .

1. Le conteur rappelle ici le mobile de la quête de Renart (voir v. 29-35), mais il sera vite oublié.

2. On appelle ici *mûre* le fruit de la ronce des haies, qui est un « mûrier sauvage, à longues tiges sarmenteuses garnies d'aiguillons crochus, à fruit rafraîchissant », selon la définition du *Petit Robert*.

3. Ce motif du *locus amoenus* associé à l'absence de nourriture est déjà exploité au début de l'épisode de Tiécelin (branche IX, v. 12-14).

Page 570.

a. Ou li pesa ou bial li fu / Mais ne fina dusqu'a fonz fu H ; nous corrigeons d'après C pour la cohérence syntaxique du passage. ♦♦ b. comment que li plez en aut C ♦♦ c. Si en aroche B, C, Mar.

1. On peut comparer le vers 307 : *Agrant painne s'en est estors* (Renart au fond du fossé) et le vers 158 : *D'iluec s'estort au quel que painne* (le paysan malmené par Isengrin).

2. Littéralement : « en grand nombre jusqu'à trente-quatre... ».

Page 571.

a. Vers 336-337 dans Mar. : Atant s'en vet tot a eslais / Molt corecié e t molt dolant . ♦♦ b. Folio 138 de H - a, vers 343-383 ; b, 384-424 ; c, 425-465 ; d, 466-506. On peut hésiter formellement pour la lecture entre jut et vit , mais la cohérence syntaxique du vers impose la première lecture. ♦♦ c. n'en aise H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. bien au B, C, Mar. ♦♦ e. Qui H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ f. prendra H ; nous corrigeons, en fonction du contexte et d'après tous les autres manuscrits.

1. Le conteur reste dans le vague : si l'on suit la chronologie de la fiction, c'est dès l'épisode de l'« escondit » manqué (branche Vc) que Roonel s'est rangé, de façon irrévocable, dans le camp des ennemis de Renart en se faisant complice du guet-apens monté par Isengrin.

Page 572.

a. Vers 378 dans B : Renars qui vers nus ne s'acorde : vers 378 dans C : Renart qui a nul bien n'acorde . ♦♦ b. Vers 381-382 dans Mar. : A fet ne fu mie

tro fol / A roonel le mist el col . ♦♦ c. *Vers 384 dans B et C:* Qu'il ne mist enz que les deus piez . ♦♦ d. *Vers 392 dans C:* Les piez devant li alascha . ♦♦ e. damredieu H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. mot ne B, C, Mar.

1. La traduction du vers 392 est ici développée, le mot-à-mot étant d'une brièveté déconcertante : « le pied diminua l'étreinte du nœud coulant » ; d'autre part nous corrigeons dans la traduction l'inconséquence du texte qui parle au vers 384 des *deus piés* et au vers 394 des *piez*.

Page 573.

a. *Vers 422 dans C:* Que ne se porent detenir . ♦♦ b. *Vers 434 dans Mar.:* Despendre le fist erraument . La lecture de prendre dans H est incontestable, car il n'y a aucune abréviation.

Page 574.

a. *Vers 471 dans B:* De quoi je ne puis mes garir : vers 471 dans C: Dont je ne cuit ja mes garir : vers 471 dans Mar.: Ne je n'en cuit ja mes garir . ♦♦ b. *Vers 474 dans Mar.:* Tot le viaire li est teint . ♦♦ c. Ne ne contredie H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. a sa gent / Que il gardent qu'il soit eaise / Et cil qui furent a malaise / Dou maſtin qui C

1. Mot à mot : « il a le visage noirci et qui a changé de couleur ». Au vers 520, le conteur dit de Roonel qu'il a *le vis et taint et pale*, et la formule est reprise trois vers plus loin : *Ert pales et descolorés*. Le vers 632 dit de Renart blessé par les milans qu'il a *le vis et pale et pers*.

2. Le *mairrien* désigne en ancien français le bois de charpente sans autre précision ; en français moderne, « merrain » s'emploie pour désigner du « bois de chêne débité en planches en vue de la fabrication des tonneaux ».

3. Cette bière, portée par des chevaux, pourrait être appelée *biere chevalerece*, comme celle qui transporte le corps de Pelé à la fin du siège de Maupertuis (branche Ib, v. 2127) ; il y a là, semble-t-il, volonté du conteur de jouer avec des variations sur des épisodes connus.

Page 575.

a. son voloir / Car li rois en o tle cuer noir / Por lui B : son talent / Quant voit que li rois est dolent / Por lui C ♦♦ b. *Folio 139 de H-a, vers 507-547 ; b, 548-588 ; c, 589-628 ; d, 629-669.* ♦♦ c. Pours l'enporte H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. delimes C : de nines Mar. ♦♦ e. tou H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. On pourrait comprendre *tante* (v. 532) comme un adjectif se rapportant à *entente* (non répété) et annonçant la consécutive qui suit, littéralement : « il y eut pour toutes ses blessures une si grande application que... ». Mais la présence de la même formule au vers 1480, dans lequel *tante* a alors le sens de « charpie » (pour panser les plaies), invite à voir là un tour formulaire.

Page 576.

a. faire H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. nous H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. La leçon de H ne souffre d'aucune ambiguïté, le mot nous étant graphié sans abréviation et la lettre n étant bien fournée. ♦♦ c. cheveu-

chent H; nous corrigeons d'après C. Mar. donne pour les vers 549-550 : Des or vos dirai de renart / Qui chevaucet tot un essart . ♦♦ d. desvoie [r. 560] / Il les voudra treſtoz manger / Amont l'arbre Mar: ♦♦ e. Quant il n'a ses faons trevez / Si li corut come C. Les vers 573-574 manquent dans Mar.

Page 577.

a. dragon B, C, Mar. ♦♦ b. abatus H; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. L'un H; nous corrigeons d'après Mar. et M. ♦♦ d. Parmi le cuer si C : As denz le prent si Mar. La leçon cuir est indiscutable et elle n'est pas invraisemblable si on donne à cuir le sens de « peau » (opposé à « plumes »). ♦♦ e. malement B, C, Mar. ♦♦ f. trop angoisseus / De ses enfans avoit grans deus / Ja li eüst [un mot illisible] les euls H; le vers supplémentaire et inutile (la rime est parfaitement établie) introduit par le copiste de H est une leçon isolée. Le mot illisible au vers 614 a été restitué d'après C et Mar. ♦♦ g. Vers 613-616 dans C : Ocis l'eüst tout vraiment / Ja de la mort n'eüst garant / Jali eüst les eulz crevez / Quant renart saut connue desvez . ♦♦ h. Vers 619 dans C : Il ne l'espargna illec mie . Les vers 619-620 manquent dans Mar.

1. Il n'est pas possible de rendre en français moderne le féminin *l'une* du vers 598, qui désigne la femelle dans le couple ; voir sur ce point l'édition Fukumoto (note du vers 21294, t. II, p. 477) : le substantif *escoufle* est masculin ou féminin en ancien français.

Page 578.

a. Vers 630 dans Mar. : Si ont ilec trové renart . ♦♦ b. Vers 634 dans C : Si ot le cuir tot detranchiez (leçon plus riche). ♦♦ c. escuiers H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits pour la cohérence du dialogue. ♦♦ d. est H; nous corrigeons pour la cohérence de la phrase. ♦♦ e. Vers 647 dans B : Bien le porrai esparmenter . ♦♦ f. li a boutees H; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ g. il H; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ h. tel corrigé par expunction en nul dans H.

1. Le tour présentatif *A tant ex vos* — qui annonce l'arrivée d'un nouveau personnage — se trouve ici, de façon bizarre, au milieu d'un vers.

2. La leçon donnée par C et H est moins cohérente que celle de Mar., qui explique clairement la présence des trois cadavres (v. 642 : *Que cil escoufle l'ont ocis*) ; *mors*, au vers 643, est le participe passé de *morir* employé transitivement au sens de « faire mourir quelqu'un ».

3. Légère contradiction dans le récit : le conteur situe l'action au début de la belle saison (voir v. 1-3) ; or c'est à l'automne et au début de l'hiver que la fourrure du renard présente son plus bel aspect.

4. Le vers 654 fait difficulté : il ne donne pas de sens cohérent par rapport à la suite et semble faire double emploi avec le vers 656. Aucun manuscrit ne propose de leçon acceptable : logiquement, entre le vers 653 (« dégainer l'épée ») et le vers 655 (« couper un bâton »), on pourrait attendre une action qui désigne l'endroit où l'épée va être utilisée (« donner un coup d'épée dans un taillis ») ; mais ce n'est pas le cas avec le terme *jarrés*.

Page 579.

a. Vers 669 dans Mar. : Qui se remetoit au chemin . ♦♦ b. Folio 140 de H - a, vers 670-710 ; b, 711-751 ; c, 752-792 ; d, 793-833. ♦♦ c. entrés H; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 681 dans Mar. : Durement en fu esbahis . ♦♦ e. uel H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ f. ders H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

Page 580.

a. ferir le voloit / Car durement fu esperdu / Et cil sache de grant vertu / Quant renart Mar. ♦♦ b. *Vers 715 (hypomètre) dans Mar.* : Dolent en est si retourne . ♦♦ c. il mist H; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. *Vers 734 dans B, C et Mar.* : Et renart s'en vet randonnant . ♦♦ e. et duella plaie H; nous corrigeons d'après B. *Vers 742 dans C.* : Car molt li deult et cuir et plaie . ♦♦ f. s'esmaie / Car molt li dout et cuit sa plaie / Mes il fu sajes et recuit / Tot belement trotant s'en fuit / Si Mar.

Page 581.

a. triblee n'e hacie / Ainçois li a mis sanz tribler C ♦♦ b. *Entre les vers 762 et 763, M intercale la rubrique suivante* : Ci comance si conme droins le moisnel donna les cerises a mangier a renart par sa franchise . *Cette division est extrêmement maladroite car le titre donné ne correspond qu'au premier épisode (celui de Drouin) : elle rend caduc le titre donné à l'unité composée par les vers 1 à 762 de la branche XVI ; le copiste a vraisemblablement voulu isoler l'épisode de Drouin, mais il n'a pas mené à son terme l'opération.* ♦♦ c. deduit C ♦♦ d. et H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. On retrouve au vers 747 le tour déjà employé au vers 38 *Dieu reclamerque...* ; ici la demande de Renart va être satisfaite. Le même tour est utilisé ailleurs, branche XVII par exemple (v. 80-84).

2. Tous les manuscrits portent l'article défini *le*, qu'il n'est pas possible de conserver en français moderne.

3. Après le *vous* du vers 784, c'est le tutoiement qui est la règle dans tout le dialogue entre Renart et Drouin.

4. Si le renard est par nature un carnassier, il peut cependant devenir à l'occasion végétarien, se nourrissant en particulier de baies sauvages.

Page 582.

a. t'en donré volentiers / Se mengiere n'puez un setier / Molt grant merciz biax douz amis / Que n'êtes pas a contredis / Fet renart B, C ♦♦ b. *Vers 811-813 dans C.* : Et dist droins en vels tu mes / Nenil fet il j'en ai adès / Je n'en voil plus vostre merci . ♦♦ c. droins entendez / Je vos ai ci bien esprovez / Et C ♦♦ d. Mais ne sai savés gens H; nous corrigeons d'après Mar. C donne *sai se voz gens qui paraît peu satisfaisant pour la syntaxe et pour le sens du passage où le tutoiement est de rigueur.*

1. Il est déjà fait allusion à *la gent menue* dans l'épisode de la mésange, branche VIIa (v. 490).

Page 583.

a. *Folio 141 de H - a, vers 834-874 ; b, 875-915 ; c, 916-956 ; d, 957-997.* ♦♦ b. *Vers 835 dans C.* : Et je te conseilleré bien . ♦♦ c. *Vers 837-838 dans Mar.* : Car par la foi que je doi vos / Qui estes li mien amis doz . ♦♦ d. *C donne au vers 839 demander et commander au vers suivant.* ♦♦ e. j'ai [pass *exponctue*] esté H ♦♦ f. lombardie C ♦♦ g. emperor H (*vers hypomètre*) ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ h. contré H ; nous corrigeons, pour la rime, d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ i. rois fu garis et sains / De son païs sui chastelains C

1. Allusion aux voyages — inventés — de Renart dans la branche XV (« Renart médecin »), branche qui dans la plupart des manuscrits précède directement la branche de « Renart empereur ». La fin de la branche XVI est d'ailleurs en prise directe avec l'essentiel de la branche XV : Renart est gracié par le roi en souvenir de la guérison qu'il lui a procurée. Le vers 870 renvoie directement aux vers 1832-1836 de la branche XV.

Page 584.

a. Vers 880 dans C: Ja sui je prestre de la loi . ♦♦ b. Si l'a receü C ♦♦
c. Non ai ançois sont ça aval C

1. On ne voit pas bien à quel épisode fait allusion le mensonge de Renart, peut-être à la branche VI (« Les Vêpres de Tibert »); l'explication de Drouin (*je l'avoie oublié*, v. 882) se retrouve mot pour mot dans la branche Ia, dans l'épisode du voyage à la Cour après la confession à Grimbert, dans la leçon donnée par C pour le vers 1171 (voir var. a, p. 32).

2. Lienart ou Léonart est un saint très populaire au Moyen Âge et ce choix n'est pas gratuit, mais il relève de l'humour noir; saint Lienart est invoqué par les femmes en couches, mais surtout il est le patron des prisonniers. Voir, v. 894, l'expression employée pour la dévoration: *en son cors les fist prisaignier*; selon G. Tilander, ce verbe signifie « signer pour la première fois », donc « baptiser », mais on ne peut s'empêcher de rapprocher *prisaignier* et *prisonnier*. C donne d'ailleurs une leçon très claire: *En son cors le fist prisonnier*. Sur la légende de saint Léonart, voir P.-A. Sigal, *L'Homme et le Miracle dans la France médiévale (XI^e-XII^e siècle)*, Le Cerf, 1985, p. 221.

Page 585.

a. Tu ne puez tés toi je ne ruis C; il faut dans ce cas modifier la ponctuation dans la succession des répliques. ♦♦ b. Vers 925 dans B et C: Que j'en ai fet dirai le toi . ♦♦
c. Vers 938 dans C: Je vos ai mort or m'en repent : vers 938 dans Mar.: Je vos ai mort au mien parant . La leçon de H pourrait bien provenir d'une mauvaise interprétation du mot parant . ♦♦ d. Vers 946 dans B et C: Mout durement s'est meheingniez [demantez B]

Page 586.

a. faire [estbatus corrigé par ~~e~~ sponctuation en esbatus] / A laidengier ne al malmettre H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 963-964 dans C: Lors se porpense qu'il fera / Trestit le pais cerchera : vers 963-964 dans B: Lors se porpensa qu'il fera / Et comment se porchacera . ♦♦ c. pria que H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 974 dans B: De renart le rous li ait : vers 974 dans C: Que envers renart li ait . ♦♦ e. Vers 982 dans B, C et Mar.: Car [Que Mar.] durement renart dotons . La rime de H est fausse et peut-être faut-il lire, au lieu de le rous leron

Page 587.

a. Folio 142 de H - a, vers 998-1038; b, 1039-1079; c, 1080-1120; d, 1121-1161. ♦♦
b. Morin B: Morout Mar. De même à toutes les occurrences. ♦♦ c. De fain muir ne C ♦♦ d. Vers 1010 dans B et C: Il cuide avoir herbout tot dis . La rime est fausse dans H; au vers 1212 l'auteur va corriger le nom propre en morolt pour la rime avec volt .

1. Pour l'expression *de fain velu* (v. 998), voir G. Tilander (*Lexique*, p. 155) qui, s'appuyant sur quatre exemples de Godefroy, propose de traduire par « las », « abattu par la faim ».

2. Ce motif du *malvais vilain* — qui ne remplit pas son « contrat » avec les animaux domestiques — se rencontre dans la branche IV (« Le Pèlerinage de Renart », v. 187).

3. *Herbout* n'est pas un nom propre, mais un substantif, attesté dans Godefroy (« famine », « disette »); voir G. Tilander, *Lexique*, p. 92.

4. L'emploi du pluriel de politesse n'est jamais très rigoureux (voir par exemple les vers 1063-1065 qui font alterner *te* et *soiez* coordonné à *doute*) ; nous avons choisi de conserver le « vous » de politesse dans le passage du dialogue (v. 1019-1072) qui concerne la négociation du « contrat » ; par la suite nous employons systématiquement le « tu » entre les deux associés.

Page 588.

a. *Vers 1047 dans C* : Que vous n'en aiez a plenté . ♦♦ b. mengiez H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cette bêtise manifeste du scribe. ♦♦ c. par foi H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Le mot-à-mot de la réponse de Drouin (v. 1045-1047) donne une phrase très compliquée : « Vous en aurez en grande quantité, si bien que vous ne pourrez pas en manger suffisamment pour qu'il ne vous en reste pas en grande quantité. »

Page 589.

a. *Vers 1070 dans C* : Levés sus ne vos esmaiez . ♦♦ b. *Vers 1074 dans Mar.* : Mes si forment estoit lassiez . ♦♦ c. Tous les autres manuscrits donnent *covoitise* , la leçon de H est isolée, mais il n'est pas indispensable de corriger, cette leçon étant cohérente sur le plan de la syntaxe et du sens. ♦♦ d. entendez corrigé par expunction et surcharge en m'atendez dans H. ♦♦ e. cheminait B, C, Mar. ♦♦ f. descenduz [v. 1102] / saillant de devant li s'en va / Et li charretier C

1. La leçon de H indique bien que le charretier chevauche le cheval qui tire la charrette, situation qui est confirmée à la fin de l'épisode (v. 1140).

Page 590.

a. mesaisiés H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. descendi isnelement B : descendi delivrement C ♦♦ c. engingnié B, C

Page 591.

a. *Folio 143 de H-a*, vers 1162-1202 ; b, 1203-1243 ; c, 1244-1284 ; d, 1285-1325. ♦♦ b. Que l'ueil a poi que il ne crieve H ; nous corrigeons cette leçon incohérente d'après C. ♦♦ c. l'abat mort / Si est tot maintenant versez / En mi la voie que quassez / Li est li cous et les Mar. ♦♦ d. *Vers 1188-1189 dans C* : Le char verse l'esoi brisa / Si est desfonsiez li tonniex . Mar. donne pour le vers 1189 : S'est li fons volés del tonel et auvers suivent moinel à la rime.

1. Le conteur emploie ici pour Drouin un tour qui est utilisé ordinairement pour Renart.

2. On a ici une utilisation originale du motif du *coup qui faut*, motif qui n'est pas inconnu de la littérature romanesque.

Page 592.

a. peu corrigé par expunction en poi dans H. ♦♦ b. a ese morhout / Oïl fait il voestre merci Mar.

Page 593.

a. *Vers 1243 dans C* : Je n'en prendroie nule chose . ♦♦ b. *Vers 1249-1250 dans C* : S'en est venuz devant son huis / Si regarde par un pertuis . Ces vers ne

riment pas dans H, sans que l'on puisse déterminer avec certitude s'il s'agit d'une simple bévue ou d'un oubli de deux vers ; une autre explication pourrait se trouver dans le fait que dialectalement huis peut se réduire à hus ; c'est ce que l'on trouve dans Mar. : Si tost con il l'a entenduz / Si a regardé par mi l'hus . ♦♦ c. Vers 1257 dans C : Fai tost et si me vien mengier .

1. On peut voir dans ces deux vers un jeu sur l'ambiguïté du personnage : s'agit-il de la somnolence postprandiale toute naturelle chez le prédateur repu ou de l'absence totale de mauvaise conscience chez un criminel endurci ?

Page 594.

a. Vers 1291 dans C : Par m'ame n'irai en avant . ♦♦ b. dedenz C ♦♦ c. Si s'est hors du buisson salliz C

1. *Cuide qu'il die voir* est une expression qui fonctionne comme un signal pour le lecteur familier du cycle : signal que le mensonge de Renart est pris pour argent comptant par sa victime (voir branche XV, v. 927) ; ici c'est Renart lui-même qui est pris au piège du mensonge.

Page 595.

a. Folio 144 de H - a, vers 1326-1366 ; b, 1367-1408 ; c, 1409-1448 ; d, 1449-1489. ♦♦ b. Vers 1330 dans Mar. : Que renart a lessié por mort . ♦♦ c. Tant l'ai a mes denz desachie C ♦♦ d. Que ja mes loiaux ne sera C, Mar. : Que ja mes bien sein ne sera B ♦♦ e. Remes H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

Page 596.

a. Vers 1365 dans C : Pieces i faut et paletiax . ♦♦ b. Se hermeline C, M ♦♦ c. Vers 1380 dans Mar. : Molt joiant et grant joie fet : vers 1380 dans C : Et durement grant joie fet . Ces leçons sont beaucoup moins riches que celle de H. ♦♦ d. Vers 1404 dans Mar. : Molt hé l'oure que je tant vif .

1. Littéralement « des pièces et des bouts d'étoffe (pour raccommoder votre fourrure) » ; *baenes* et *cluteaus* sont des termes rares (voir G. Tilander, *Lexique*, p. 19-20 et 35).

2. Les lamentations d'Hersent ont une forte couleur parodique : elles utilisent à la fois tout l'appareil rhétorique habituel et sont prononcées en présence du mari, qui d'ailleurs n'y trouve rien à redire.

Page 597.

a. ma C ♦♦ b. Vers 1429-1430 dans C : Qui por li grant duel demainne / Si respondi a mout grant painne . La rime est fautive dans H. ♦♦ c. mesaisiès H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. cuer B, C, Mar.

1. *En males mains* est l'expression employée par Morant (v. 1345).

Page 598.

a. que garroie H ; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après C. Les vers 1453-1454 sont intervertis dans C. ♦♦ b. fait ysengrins / Le mire avroit un marc d'or fin / S'il vos pot trere a garison Mar. ♦♦ c. Vers 1475 dans B et C : Si le prannent de toutes pars .

1. Alors que les branches appelées « Renart médecin » et « Renart empereur » se suivent dans la plupart des manuscrits et que l'auteur de la

seconde a déjà rappelé plus haut, face à Drouin, les exploits de Renart médecin, on constate ici que cet épisode est totalement oublié, et on comprend pourquoi : le rappel de la vengeance de Renart (qui a dépouillé Isengrin de sa peau) serait malséant au moment où s'est installée entre Renart et Isengrin l'amitié la plus vive.

Page 599.

a. *Folio 145 de H-a, vers 1490-1530 ; b, 1531-1571 ; c, 1572-1612 ; d, 1613-1653.* ♦♦ b. mire en engleterre / Ne nul si bon si con je cuit Mar. ♦♦ c. *Vers 1525-1526 dans Mar. :* Parmi la forest de randon / S'en vet fuiant a esperon ; *cette leçon est isolée.*

1. Cette formule (v. 1517) est à rapprocher de celles qui sont employées plus haut dans l'échange de services entre Drouin et Morant (v. 1222 et 1347).

Page 600.

a. Grant joie H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après Mar., C donnant la même leçon que H. ♦♦ b. *Vers 1533-1534 dans Mar. :* Son cheval molt tres durement / Qui de corne ne fu pas lent . ♦♦ c. passant H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits (voir v. 1547). ♦♦ d. colp H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ e. *Vers 1560 dans C :* Et renart si s'en vet fuiant .

1. Le verbe *poindre* est employé ici de façon métaphorique, puisque Renart n'est pas — encore — pourvu d'une monture.

2. Contradiction dans les termes : un *roncin* n'est pas un cheval de grande valeur.

Page 601.

a. laça sanz demoree B, C ♦♦ b. vatee H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits cette leçon incompréhensible. ♦♦ c. Sor H ; nous corrigeons d'après tous les manuscrits cette leçon isolée. ♦♦ d. terre li aliee H ; nous corrigeons d'après B et C. *Vers 1586 dans Mar. :* Et a la terre l'a jalie . *Ce vers semble avoir déconcerté les copistes.* ♦♦ e. *Le vers 1594 est hypermètre, mais aucune des leçons des autres manuscrits ne s'impose pour la première partie du vers. Vers 1594 dans B :* Derriers les trosse si s'en vait : *vers 1594 dans C :* Derrier lui trosse si s'en vait : *vers 1594 dans Mar. :* Triers lui les trosse si s'en vait .

1. Les *jes* (*gierz* ou *gez*) sont les courroies qui immobilisent les serres du faucon quand il ne chasse pas ; Renart ici respecte les règles de base de la fauconnerie, en particulier l'attitude canonique pour le transport de l'animal, *le faucon sor son puing* (v. 1554, 1596, 1688 et 1709).

2. L'auteur ajoute ici au jeu fatrasique (un limaçon à cheval, armé de pied en cap !) un jeu sur le renversement de situation et l'effet de surprise : Tardif, tout armé, va être abattu par un adversaire qui n'a comme arme qu'un tambour.

Page 602.

a. tardis H ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. ♦♦ b. H donne ici facon et Desus son faucon au vers suivant ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. arçon a un laz / Et tardifle cheval brocha / Que il mie ne demora / Sel feri si de son espie C. H donne espiel que nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. pris H ; nous corrigeons d'après Mar., C donnant la forme priist, non satisfaisante pour la rime. ♦♦ e. *Vers 1633-1634 dans Mar. :* Toz s'est trebuchés et cou / Et renars si cort a l'escu . ♦♦ f. *Vers 1641-1643 dans B et C :* Mort l'a et puis s'apa-

reilla / S'espee ceint et puis s'en va / Si en porte l'escu vremeil . ♦♦ g. En son puing son espie H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. aleüre corrigé en alenee dans H. C donne alee et Mar. alenee .

1. Littéralement : « être à Choisy ».

2. Le *missodour* est un cheval de très grand prix, étymologiquement « qui vaut mille sous »; l'emploi de ce terme relevé est constant dans les récits épiques.

3. Ce coup porté par Renart, coup aussi décisif que peu orthodoxe, rappelle le combat du jeune Perceval contre le Chevalier aux armes vermeilles dans *Le Conte du Graal*.

Page 603.

a. Folio 146 de H-a, vers 1654-1694; b, 1695-1735; c, 1736-1776; d, 1777-1817. ♦♦ b. Hastivement H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. luſt H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. On peut voir cette intrusion dans le récit renardien d'un personnage indispensable des textes épiques et des romans arthuriens comme l'annonce d'un changement de « climat ». Jusqu'à présent les seuls messages du *Roman de Renart* étaient les personnages — Brun, Tibert et Grimbert dans la branche Ia, par exemple — envoyés à Maupertuis pour ramener Renart à la Cour.

Page 604.

a. L'espié H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. di H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. Mar. donne pour ce vers Las dit renart maloüre .

Page 605.

a. Vers 1749-1750 dans B et C: Grant aleüre par le bois / Si alerent tot demainois . ♦♦ b. Et l'escu et les lancez après H (vers hypermètre); nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Vers 1774-1776 dans B et C: Tant ont feru des esperons / Et olifant et tygre et noire / Que tuit ont perdu lor memoire . Mar. offre la même leçon que H à quelques variantes près. Sur ce vers 1776, voir n. 5.

1. Le conteur pratique l'art de la révélation retardée : au moment où il donne le motif de l'envoi du message à Renart (imminence de la guerre), il ne précise pas les raisons qui poussent Renart à vouloir faire adouber ses enfants.

2. Au vers 1761 l'auteur emploie pour la première fois le terme *empe-reor* pour désigner Noble; le terme sera repris deux fois (v. 1785 et 2852) pour le roi mais il est systématiquement employé pour Renart lorsqu'il a usurpé le titre et le trône de Noble.

3. Dans la littérature épique, les musulmans sont systématiquement qualifiés de *païens* et sont présentés comme polythéistes.

4. Le vers 1776 reste hermétique; peut-être la bonne leçon est-elle celle de C, qui lie course rapide et perte de la mémoire (voir var. c). À moins que cette leçon de C ne soit qu'une tentative pour rendre intelligible un texte corrompu.

5. Buffles et dromadaires ne sont pas des animaux totalement inconnus dans les chansons de geste : ils y sont mentionnés comme servant de *sommiers* aux sarrazins.

Page 606.

a. griés B, C, Mar.; *leçon plus cohérente*, grief *formant antithèse avec* bel . ♦♦
 b. Tout vientent H (*vers hypomètre*); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.
Vers 1798 dans B et C: Tout i vientent sans nul detien : *vers 1798 dans Mar.*: De
 ce se pot il vanter bien . ♦♦ c. par les chemin H; nous corrigeons d'après les autres
 manuscrits. ♦♦ d. *Vers 1815 dans B et C*: Qu'il n'i paroit que gonfanons :
vers 1815 dans Mar.: Que ce n'est se merueille non . ♦♦ e. Folio 147 de H - a,
vers 1818-1858; b, 1859-1899; c, 1900-1940; d, 1941-1981.

1. L'auteur varie le système de désignation des personnages, mais le syntagme complet (titre de politesse, nom propre de la tradition romanesque et nom commun de l'espèce animale) est peu fréquent; il est employé ici pour deux personnages modestes par leur taille: *messires Espinars / Le greçons* (v. 1796-1797) et *messirez Pelés li ras* (v. 1803).

2. On pourrait aussi modifier la ponctuation et comprendre alors: « aucune grue ni aucun héron ne furent oubliés pour aller porter la convocation aux ours... »; dans ce cas les animaux ailés seraient spécialisés comme messagers rapides, ce qui préserverait une certaine logique à l'intérieur de la fantaisie de ce monde original.

3. Pour le personnage de Tibert le conteur emploie toujours le tour *Tyebers li cas*, tour qui a l'avantage de constituer la moitié d'un vers et de fournir une rime commode.

Page 607.

a. *Vers 1826-1830 dans C*: De ce n'ai je nule doutance / Bien seront li païen vaincu / Mout avront les gens dieu vertu / Et sont chevaliers ce m'est vis / Ainz mes tant ensemble n'en vis . ♦♦ b. Es vos noble H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits *cette bëve sur le nom d'un personnage: cette leçon est incompatible, pour la logique du récit, avec le vers 1838*. ♦♦ c. *Vers 1852 dans C*: Ainçois cuit que il s'en fuiront .

1. Le personnage de Brun — qui est d'ordinaire nommé *Bruns li ors* (voir par exemple v. 1802) comme si la mention de l'espèce animale venait donner plus de consistance à un patronyme hérité monosyllabique — se trouve ici investi d'une sorte de prééminence sur les autres grands barons.

Page 608.

a. *Vers 1891 dans C*: Puis que perdu l'avez par mort : *vers 1891 dans Mar.*: Puis que sire tardis est mort .

1. Cette arrivée impromptue — mais le lecteur est dans la confiance depuis les vers 1737-1745 — va couper court à toute délibération sur le choix d'un porte-enseigne.

Page 609.

a. Que sache H (*vers hypomètre*); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦
 b. respontliement C : respont maintenant Mar.

1. On ne peut imaginer récit plus sommaire. La cérémonie de l'adoubement se trouve réduite à ses trois composantes essentielles: veillée de prières, remise de l'épée et *colee*. Nous traduisons ce dernier terme par « accolade », le violent coup de poing donné par le parrain au nouveau

chevalier s'étant transformé en un « coup donné avec le plat de l'épée sur l'épaule ».

Page 610.

a. rememanés H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cette bérue du scribe. ♦♦ b. Vers 1965 dans C: Et la roïne tout autresi : vers 1965 dans Mar.: Et la roïne ce vos di. On note dans ces deux leçons l'absence du nom de la reine. ♦♦ c. Sire fait vostre H; nous corrigeons cet oubli d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 1981 dans B et C: Qar renart est ici remés. ♦♦ e. Folio 148 de H-a, vers 1982-2022; b, 2023-2063; c, 2064-2104; d, 2105-2145. ♦♦ f. Et que par H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cette leçon incohérente du point de vue syntaxique.

Page 611.

a. Vers 2004 dans B, C et Mar.: Qu'il amoit [Qui l'amoit B] d'amor enterine. La leçon de H est isolée. ♦♦ b. Vers 2008-2009 dans C: Molt sovente foiz est baisie / De renart quant aisié en estoit. ♦♦ c. viſtement B, C (leçon plus riche). ♦♦ d. castelqu'il otassis Mar.

1. Le vers 2004 peut être interprété d'une autre manière, le pronom relatif étant souvent en ancien français éloigné de son antécédent: « la reine, qui l'aimait passionnément, et lui l'aimait depuis longtemps ».

Page 612.

a. font H; nous corrigeons d'après C pour la cohérence syntaxique de la phrase. Vers 2033-2034 dans C: Lor batailles ont devisees / Et après si les ont rengiees. ♦♦ b. bel et gent / Percheaie porte l'enseigne / Molt les conduit bel et ensaigne / Les eschieles B, C, Mar. ♦♦ c. bacens H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ d. agus H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits sauf B qui donne fines. ♦♦ e. fierement C

1. Cet ordre du roi annonce le motif du dénombrement des *eschies* ou *batailles*, c'est-à-dire l'énumération des différents corps de troupes selon leur position au moment du déploiement face à l'ennemi.

2. Bernard est ici un digne successeur du Turpin de la *Chanson de Roland*. On observe l'emploi ici du tour appellatif complet dans *Bernars li arceprestre* (v. 2058), dans lequel la mention de la fonction ecclésiastique remplace le rappel de l'espèce animale; par ailleurs, l'auteur de la branche XVI ne rappelle jamais que Bernard est un âne.

Page 613.

a. Se H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 2091 dans C: Le branc en fu bien esmoulu. ♦♦ c. Vers 2097 dans Mar.: Que mal s'est sor li enbatu. Cette leçon isolée est bien plus satisfaisante pour le sens.

1. Le conteur utilise régulièrement (v. 2086, 2101, 2112, 2122, 2187 et 2213) le tour *ja fuſt... quant...* pour rythmer les phases du combat: un premier personnage se trouve dans une situation périlleuse (*fuſt* marque l'imminence contrecarrée) mais l'arrivée d'un second personnage (*quant* et verbe d'action à l'indicatif) le tire de ce mauvais pas; à son tour le deuxième personnage est menacé (*ja fuſt...*, v. 2101) mais il est sauvé par l'intervention d'un troisième (*quant...*, v. 2102), etc.

Page 614.

a. Si con H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Par quel achoison ne B, C, Mar. ♦♦ c. Home Mar. (leçon isolée). ♦♦ d. Folio 149 de H - a, vers 2146-2186; b, 2187-2227; c, 2228-2268; d, 2269-2309.

Page 615.

a. vient esperonant B, C ♦♦ b. pari H; nous corrigeons cette bérue d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 2177-2178 dans B et C: Quant il trovent lor seignor mort / Mout en mainnent grant desconfort . ♦♦ d. mors rués / Et de ses homes bien cinc cent / Dont li baron furent dolent / Desconfit Mar. (leçon isolée).

Page 616.

a. s'elasse[t exponttue] H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. pils H; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 2215 dans C: Et de sa gent un grant tropé . ♦♦ d. garir as lor C, Mar. Aucune correction ne s'impose vraiment.

Page 617.

a. Vers 2239-2240 dans C: Es nés entrent drescent lor voile / Si s'en tornent sanz la chamoille . Cette leçon ne se rencontre que dans C et M. ♦♦ b. les H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 2247 dans B: Le seignor vous rent a mes choïs : vers 2247 dans C: Le seignor vous rent sanz mes droïs : vers 2247 dans Mar.: Le signor vous rent demanoïs . ♦♦ d. quiert H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ e. plesir C, Mar. ♦♦ f. Vers 2259-2261 dans Mar.: Se merci avés a nul jor / Ainz serés comme traïtor / Destrus et ars et tementé . La rime pour les vers 2259-2260 est fausse dans C et H.

1. L'expression *larron de pute foi* marque bien la double culpabilité du chameau: il a envahi le royaume de Noble (*larron*, terme péjoratif) et il adore les faux dieux (*de pute foi*).

Page 618.

a. la suie H; nous corrigeons pour la rime à partir de C qui donne les seues . ♦♦ b. Si s'est li lerres porpensés C ♦♦ c. Folio 150 de H - a, vers 2310-2350; b, 2351-2390; c, 2391-2431; d, 2432-2472. Exceptionnellement la colonne b de ce folio ne compte que 40 vers, l'avant-dernier vers occupant deux lignes.

1. Il faut noter la vigoureuse asyndète, impossible à rendre complètement en français moderne (v. 2283): *Escorchié l'ont, bien sont vengié*.
2. L'allusion à l'avant-texte épique (la *Chanson de Roland*) est ici nette.

Page 619.

a. Vers 2321-2322 dans C: Que il fera tout son plaisir / Renart li conseille a loisir . ♦♦ b. lettres ieulz H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. roncin espouronna H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C. ♦♦ d. coustéz de ses H; nous corrigeons (dans une colonne où les fautes sont particulièrement nombreuses) d'après tous les manuscrits pour la cohérence grammaticale. ♦♦ e. entrer H; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ f. Vers 2351-2352 dans C: Par la porte entre et puis s'en cort / Tout contre val jusqu'a la cort

1. Ce souci du détail « qui fait vrai » — qu'on retrouve un peu plus loin dans l'élimination du complice qui pourrait devenir gênant — est à

rapprocher du souci du conteur de la branche Ic pour organiser la vraisemblance dans l'épisode du teinturier (v. 2252-2332).

Page 620.

a. Vers 2364-2365 dans B, C et Mar. : A ce mot li saut sanz plus dire / Sel fiert d'un baston si forment . ♦♦ b. Puant dist C ♦♦ c. Vers 2373 dans C: Mout sot renart boule et barat . ♦♦ d. Molt fu voisies en apert / Le bref prent sil baille tybert / Le chat voiant Mar. ♦♦ e. Once B (leçon isolée). ♦♦ f. qu'autre estre ne puet C ♦♦ g. Et li rois avant de moi B (leçon plus riche). ♦♦ h. demorant H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

Page 621.

a. dou regné [v. 2412] / Et juré et plivi li ont Mar. Les vers 2413-2416 manquent également dans B. C est identique à H. ♦♦ b. n'a de refusser soing Mar. ♦♦ c. Vers 2428 dans Mar. : Grimbert li tesson tot premer . ♦♦ d. Vers 2440 dans Mar. : Puis s'en partent liez et joianz .

1. *Cil (cil jongleur)* est ce qu'on appelle un « démonstratif épique » ; il marque la conformité à un stéréotype connu et attendu par le lecteur : pas de scène de liesse dans un château sans l'intervention des jongleurs.

2. On note l'absence de toute cérémonie religieuse pour ce mariage.

3. Les vers 2413-2416 représentent une matérialisation de la souveraineté dans deux emblèmes : la couronne et le sceptre.

4. On parle aussi de *corner l'ave* ; il s'agit de passer au milieu des participants pour les inviter à se laver les mains avant de passer à table.

5. En l'absence de Bernard l'archiprêtre, qui accompagne l'armée du roi, Tibert et Grimbert accomplissent une fonction religieuse.

Page 622.

a. Vers 2457 dans Mar. : Bien le fet garnir de vitaille . ♦♦ b. Nepar autre H; nous corrigeons d'après C (voir var. c) cette leçon incompréhensible du point de vue syntaxique. ♦♦ c. Vers 2461-2462 dans C: S'il n'est par force afamez / Ja par force n'en iert grevés . ♦♦ d. Folio 151 de H - a, vers 2473-2513 ; b, 2514-2554 ; c, 2555-2595 ; d, 2596-2636.

1. Même formule employée pour Maupertuis dans la branche Ib (v. 1674-1676).

2. On note l'insistance du conteur sur les mesures prises par Renart : le verbe *garnir* est utilisé trois fois en douze vers (v. 2456, 2463 et 2468).

Page 623.

a. Je sui a noble C ♦♦ b. Mort dont molt H (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. Vers 2519 dans C: D'ire a la chiere nergie . ♦♦ d. avés avés H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. Traduction littérale du vers 2518 : « Le roi l'entendit, alors il en sourit ».

Page 624.

1. La situation ne manque en effet pas de piquant. L'empereur, tout

auréolé de sa victoire totale sur les païens, est obligé de camper devant son propre château, dans lequel s'est barricadé celui qu'il appelait un peu plus haut *un des millors amis* (v. 1670).

Page 625.

a. *Vers 2567 dans C*: Ainçois fu desarmez sorpris . ♦♦ b. *Vers 2576 dans C*: As armes corent vistement . ♦♦ c. *Vers 2580-2585 dans C*: Qui mout fu estouz pautonniers / Quant le roi vit issi mener / Vers lui prent a esperonner / Grant cop vet ysengrin ferir / Mes ses cox ne pot pas sofrir / Tel cop baucent le referi . ♦♦ d. *l'a assené [v. 2602] / Haut en l'escu B, C, Mar. Les vers 2603-2604 sont propres à H et la répétition de assené les rend suspects.*

1. Répétition du scénario utilisé pour l'attaque du premier bataillon emmené par Couard contre les païens (v. 2083).

2. On a aux vers 2573-2574 une légère variante du tour stéréotypé *ja fust... quant...*: ce renversement de situation est attendu, la logique du récit interdisant la mort du roi dès le premier assaut. Le tour *ja fust... quant...* est également utilisé aux vers 2588, 2636, 2828, 2838.

Page 626.

a. poissant Mar. ♦♦ b. *Vers 2631 dans Mar.*: Fu molt malement atorne . ♦♦ c. *jambes levees H; nous corrigeons pour la rime d'après Mar. C donne: l'abat teste levee* . ♦♦ d. *Folio 152 de H - a, vers 2637-2678; b, 2679-2718; c, 2719-2759; d, 2760-2800. Le vers 2662 ne figure pas à sa place dans la colonne a, mais il a été oublié et il est reporté, avec un signe de déplacement, dans la colonne b.* ♦♦ e. *esforcier H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* ♦♦ f. *Li chaple sont molt esforcie H; nous corrigeons pour la rime et pour le sens d'après tous les autres manuscrits.*

Page 627.

a. ces H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. prie C

1. Le conteur sait varier les deux scènes de capture de prisonniers de marque: à la sécheresse de la capture de Brun (v. 2618) s'oppose la dramatisation de la reddition de Bruiant, accompagnée d'un court dialogue (v. 2652-2673).

Page 628.

a. le H; nous corrigeons en fonction du contexte, d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Onques ne vos vantez porrien B

1. Littéralement: «il n'accorderait pas à ces menaces la moindre valeur, pas même la valeur d'un éperon»; on a un tour expressif (rare dans cette branche, voir cependant v. 3271: *nés un point*) pour exprimer la quantité minimale.

Page 629.

a. *essaignes H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* ♦♦ b. *Après le vers 2739, Mar. place un développement de 8 vers qui ne figure dans aucun autre manuscrit: l'auteur poursuit le récit de la soirée, mais abrège la description du repas.* ♦♦ c. *finerent de parler [v. 2739] / Jusques a matin a l'ajorner / Si se lievent li chevalier / Que il n'ont fait nul delaier / Si se sont maintenant armé / Au roi vodront moſtrer fierſe / Autresi s'arment C* ♦♦ d. *faitez H; nous corrigeons pour la mesure du vers d'après tous les autres manuscrits.*

1. On pourrait interpréter le verbe *maneciez* comme un présent de l'indicatif, et comprendre : « Vos menaces n'ont certes rien de gratuit mais c'est demain... »

2. C'est la première fois que l'auteur de la branche emploie le syntagme complet pour désigner ainsi Renart.

3. Cette scène de *départir*, la première du genre depuis que Renart est entré en rébellion, laisse attendre au lecteur, par sa dramatisation, un renversement de situation : la scène, symétrique, du retour sera une scène de tragédie.

Page 630.

a. B allège considérablement tout ce passage et omet ainsi 10 vers dans le passage compris entre le vers 2766 et le vers 2800 (2767 et 2768, 2785 et 2786, 2793 et 2794, 2797 à 2800). ♦♦ b. Folio 153 de H - a, vers 2801-2841 ; b, 2842-2882 ; c, 2883-2923 ; d, 2924-2964. ♦♦ c. soie H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. C donne : Mauvez sui

1. Il n'y a jamais dans les récriminations du roi envers Renart d'allusion au remariage de la reine avec Renart.

2. Cette litote est à rapprocher de la réponse de Ganelon à Roland qui vient de le proposer pour l'ambassade : *Jo ne vus aim nient* (*La Chanson de Roland*, éd. G. Moignet, Bordas, 1972, v. 306).

Page 631.

a. Con menfondrez H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits ce texte incompréhensible. ♦♦ b. s'enconrent H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ c. Et rooniaus H ; nous adoptons pour ce vers une correction inspirée, pour le nom propre, de la leçon donnée par Mar. au vers 2848 et, pour la forme syntaxique, de la leçon donnée par C pour ce vers : Et rousiax qui ; des trois personnages dont les noms peuvent facilement être confondus (Roonel, Roussel et Rovel), seul le dernier figure dans le camp de Renart. ♦♦ d. Et tant brisié de hateriaus C ♦♦ e. rooniaus H (vers hypermètre) ; nous corrigeons d'après Mar. : la leçon de C Merveilles i fet rooniaus est satisfaisante pour la mesure du vers, mais non pour le contexte.

1. Pour l'affrontement décisif, le conteur a rassemblé autour de Renart la garde rapprochée : ses trois fils, son cousin Grimbart, Tibert et Isengrin.

Page 632.

a. Vers 2858 dans H : Dont il fu marris ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cet oubli du copiste. ♦♦ b. Vers 2867-2868 dans C : De lui remonter par effort / Cui que soit bel ne qui qu'en plort . ♦♦ c. sor le cheval / Mes li ceoirs li fist grant mal / estonés fu mes ce que vaut / Sor le cheval que molt fu haut / Fu montés et joste demande / Atant es vos parmi la lande / Renart qui Mar. ♦♦ d. Vers 2874 dans C : Comme cil qui est de grant pris . ♦♦ e. al H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

1. On a aux vers 2876-2877 une variante du tour *ja fuist... quant...*, sous la forme d'un système hypothétique classique au subjonctif imparfait : *Noblez i euiſt... se ne fuissent...*

Page 633.

a. On peut hésiter entre le et se , mais il semble bien qu'il y ait un s corrigé en l ; c'est la leçon que nous retenons, leçon confirmée par C qui donne Quant l'a veü . ♦♦

b. espiel H; nous corrigeons pour la rime d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ *c. Vers 2930 dans Mar.* : Dont il fu aques enpirié .

Page 634.

a. renart le baron / Et por lui se vos le rendez C ♦♦ *b. amaine* H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ *c. Folio 154 de H - a, vers 2965-3005 ; b, 3006-3046 ; c, 3047-3087 ; d, 3088-3128. Les vers 2965 et 2966 manquent dans B.*

Page 635.

a. Fait renars H; nous corrigeons d'après Mar. ♦♦ *b. Faites moi deus* H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C: Faites les voz deus prisons pendre . ♦♦ *c. Ou tu mon rovel* H (vers hypomètre); nous corrigeons d'après C.

Page 636.

1. Littéralement : « vous êtes arrivé à votre jour » (jour décisif, celui de la mort).

Page 637.

a. teste H; nous corrigeons d'après C qui donne : Vient a la tente lou roi . ♦♦ *b. les acole* [v. 3077] / Et dejoſte lui les acole / Et lor a diſt le dieu merci / Mout sui liez C; manifestement le vers 3078 de C est une reprise erronée du vers 3077. ♦♦ *c. nos* C. Cette leçon est plus satisfaisante, mais il n'y a aucune ambiguïté pour la lecture de H.

Page 638.

a. Folio 155 de H - a, vers 3129-3169 ; b, 3170-3210 ; c, 3211-3251 ; d, 3252-3292. ♦♦ b. part avoit en H; nous corrigeons d'après C cette leçon incompréhensible.

1. Nous suivons pour *travers dor* (v. 3130) l'interprétation de G. Tilander (*Lexique*, p. 152-153).

Page 639.

a. voi H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ *b. Vers 3144 dans Mar.* : Que m'a mort cel quivert felon . Les vers 3145 et 3146 manquent dans B. ♦♦ *c. Vers 3160 dans C* : Malebranche en a apelé . ♦♦ *d. mal talentis* [v. 3176] / Si se fierent C

Page 640.

a. la H; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.

Page 641.

a. Vers 3238 dans B : Tantoſt con un esmerillon . ♦♦ *b. En son puing son* H; nous corrigeons d'après C qui donne En sa main tint son branc lettré . ♦♦ *c. Vers 3245-3246 dans Mar.* : Grans cos se firent de manois / Des brans qui sont sarasinnois .

1. L'un et l'autre ont été victimes des mauvais tours de Renart : Hubert le milan a été dévoré à la fin de la branche III (« La Confession de Renart »), mais il est ressuscité par l'auteur de la branche XVI.

Page 642.

a. vont esperonant / Tuit sont au chaſtel descendu / De lor bons chevaux de

vertu / Les degrez C ♦♦ b. Vers 3266 dans Mar. : Par qui dui estre secoru . ♦♦ c. Vers 3274 dans C : Que desouz lange ne s'en cuise . ♦♦ d. Folio 156 de H-a, vers 3293-3333 ; b, 3334-3374 ; c, 3375-3410.

1. Le conteur ne donne pas de noms, mais il ne peut s'agir que de Percehaie et de Rovel, Malebranche ayant été tué par le roi pendant le dernier combat (v. 3184).

Page 643.

a. Maint en ocis et maint mors H (vers *hypomètre*) ; nous corrigeons d'après C qui donne : Maint en i ont ocis et mors .

1. La correction proposée par Méon (qui remplace *Malebranche* par *Percehaie*) est inspirée par la logique (il ne peut s'agir que de Percehaie, puisque Malebranche a été tué) mais elle ne s'appuie sur aucun manuscrit.

Page 644.

a. se merueille [v. 3320] / As armes corent et molt tost / Se furent armé cil de l'oïst / Mes cil se sont mis el retor / Grant caple ont fet devant la tor / Mais la gent lo roi tant s'esforce / Que renart i pristrent de force / Et li autre Mar. ♦♦ b. Et li rois me comence H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. s'est pris [v. 3366] / Et quant il ot pensé grant pose / Si dit ore oës une cose / Segnor baron dist l'enperere / Vés ci renart quimaïnt contrere / m'a fet or me porchace ci Mar.

1. L'emploi métaphorique de *essart* au sens de « massacre » s'est banalisé dans les textes épiques ou romanesques ; voir *Le Roman de Brut*, édité par I. Arnold, SATF, 1938-1940, v. 12047-12048 : *Yder torme de l'autre part / Qui des Romains fet grant essart*.

2. Littéralement : « plus de sept mois » ; jamais il n'est fait allusion dans la branche XV à un séjour dans les pays sarrazins, mais ici le conteur de la branche XVI se cite lui-même et reprend ce que Renart expliquait à Drouin aux vers 859-860.

Page 645.

a. Et fait H ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. ♦♦ b. Et toute H ; nous corrigeons d'après C. ♦♦ c. L'empereriz Mar. ♦♦ d. baise et conjoie / Le roi H. Nous restituons le vers 3394 d'après C qui donne un vers *hypomètre* ; faut-il corriger monte en monta ? Ou faut-il retenir la leçon de A écartée par Martin montent ? Mar. donne pour le vers 3395 Li rois que sa feme deçoit . ♦♦ e. aresonnee B, C, Mar. ♦♦ f. Vers 3407 dans C : Nel feïssent au roi meller .

1. L'auteur règle par une pirouette le sort de la reine Fièvre, se contentant de dire qu'elle abuse le roi en parole et par omission.

2. Il ne semble pas qu'il faille interpréter *stricto sensu* la formule *cil de Constantinoble* et y voir, comme le fait J. Flinn (*Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Paris-Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 99), une allusion à des événements historiques précis ; la rime *Noble / Constantinoble* se trouve déjà au vers 862 (récit des voyages de Renart).

Branche XIVII

LE PARTAGE DES PROIES

(Martin XVI, Roques XVIII, FHS XII)

NOTICE

Cette branche de 1 500 vers est l'une des plus longues du *Roman de Renart*¹, mais la dimension d'un texte n'est pas toujours la garantie de sa richesse. Le travail de réécriture, de recombinaison des motifs, qui caractérise la composition du recueil, peut conduire, comme ici, à un véritable « patchwork » d'emprunts au corpus renardien ou aux traditions de la fable et de l'*Ysengrimus*. À l'instar des branches III, Va et XI — où la bipartition est particulièrement nette —, la branche XVII exploite un schéma binaire : une aventure dans le monde humain suivie d'une aventure dans le monde animal — dont l'étendue supérieure justifie ordinairement le titre de la branche. La particularité de ce texte est de consacrer autant de place aux deux parties², chacune étant enrichie d'un épisode secondaire, linéaire pour le premier, enchâssé pour le second. D'où une certaine complexité de la trame.

Dès le prologue, le conteur du « Partage des proies » se place sous l'autorité de l'écrivain renardien par excellence, Pierre de Saint-Cloud, comme l'avaient fait avant lui les narrateurs du « Jugement de Renart » et de « Pinçart le héron ». La référence n'est pas de pure forme : toute la première partie est en effet largement inspirée de l'histoire de Chantecler attribuée traditionnellement à cet auteur. Les quatorze vers d'introduction sont un condensé des prologues les plus longs et les plus élaborés du *Roman de Renart*, ceux des branches III ou Va, auxquels notre conteur n'hésite pas à emprunter des expressions³ ou des qualificatifs appliqués à Renart. Quant à l'allusion aux enseignements que l'on peut tirer du « conte »⁴, elle fait partie des lieux communs les plus éculés de la rhétorique du prologue.

Des emprunts donc, mais traités avec une grande économie de moyens. Un quatrain suffit au conteur pour brosser la figure de Renart : tout y est, son « savoir », sa perversité, le nombre infini de ses victimes. Il semble que nous ayons affaire à un bon connaisseur des tics d'écriture du *Roman de Renart* : bon imitateur, au demeurant non dépourvu de culture savante — puisqu'il pratique l'*Ysengrimus*. C'est un élève attentif plutôt qu'un créateur, et cette impression est constante dans le texte, tant dans la conduite du récit que dans le style.

1. Elle a pour équivalent les branches Ia, II, VI, XV, XVIII ; elle est cependant dépassée par les branches XII et XVI.

2. Ces deux parties occupent respectivement les vers 15-725 et 726-1509.

3. La formule des vers 5 et 6, par exemple, n'est pas sans rappeler les vers 19-20 de la branche Va.

4. V. 10-14.

Le prélude à la première aventure (vers 15-29) repose sur le contraste, utilisé aussi dans les branches VI et X, entre la « reverdie » et la disette qui règne dans la maison de Renart. Le conteur ne développe que l'essentiel ; la description du retour du printemps ne reprend que les quatre éléments indispensables : l'indication de la saison — le mois de mai —, et les trois symboles du renouveau — la fleur de l'aubépine, la verdure représentée par l'herbe et le feuillage, et le chant des oiseaux. On trouve ici réunis en une seule phrase les éléments nécessaires à tout début de branche : l'évocation de la saison et de la famine qui contraint le goupil, comme souvent dans le *Roman de Renart*, à quitter sa « forteresse », Maupertuis. Et de fait Renart se comportera souvent dans la suite du récit comme un véritable seigneur féodal.

Voici donc Renart une nouvelle fois poussé hors de chez lui par la nécessité de nourrir sa famille¹ ; cependant, même si cette obsession constitue un fil directeur dans le texte, l'histoire s'achève sans que le goupil ait réussi à satisfaire ce besoin, puisqu'il est floué à deux reprises : le coq lui fausse compagnie à cause de sa naïveté ; et il est obligé d'abandonner à plus fort que lui les proies qu'il a découvertes.

La longueur de cette branche est due, pour beaucoup, à un permanent décalage, qui va jusqu'au verbiage. J. Dufournet, dans l'article qu'il lui consacre², a relevé toutes les scories de cette pesante redondance : chevilles et redites, reprise systématique de constructions — comme l'auxiliaire « aller » suivi du participe présent —, répétitions inlassables de formules avec une infime variation, expressions toutes faites comme « mienz li venist » ; les proverbes et syntagmes figés pullulent ; les séquences de récit sont elles-mêmes redoublées, comme c'est le cas pour le sort ignoble que Renart fait subir au pâtre ; et quand le conteur tient une bonne plaisanterie (qu'il n'a même pas inventée), il la réutilise à quelques vers d'intervalle³. Le phénomène le plus frappant est l'importance des formules de serment, dont on rencontre toutes les variétés syntaxiques et lexicales : la préposition « par » (par Dieu, par tel saint), le verbe « jurer », les propositions avec « si » ou « se », ou « foi que doi » suivi d'un nom de saint.

On peut donc parler d'un véritable parasitage de la narration par des marques qui relèvent certes de l'oralité — une certaine négligence, une absence de concentration et une prolifération de la première personne, qui sont propres à ce type de communication —, mais cette oralité ne ressemble pas ici à la fiction — que mettent en scène la plupart des branches — caractéristique du « style de la sympathie » : une participation originale du narrateur et du destinataire au récit, participation dictée par la fascination et la méfiance qu'inspire le protagoniste. En dehors du prologue et de ces formes les plus envahissantes (mais aussi les moins riches de sens et d'effets) de la subjectivité, le conteur reste discret : pas

1. Thème emblématique du *Roman* que l'on trouve développé au début des branches Va, X et XI.

2. J. Dufournet, « Littérature oralisante et subversion. La branche XVIII du *Roman de Renart* ou Le Partage des proies », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXII, 1979, p. 321-325. L'article donne la liste des exemples et nous y renvoyons le lecteur.

3. Voir la plaisanterie sur le chapeau rouge, v. 1304 et 1307.

d'apostrophes au public, pas de commentaires sur l'action, pas de procédés de soulignement.

Notre auteur est, on l'a dit, un bon imitateur, mais malgré la description qu'il fait du goupil aux vers 6 et 8, il ne donne pas à l'essence même de son personnage — le maître fourbe — l'occasion de se révéler, alors même qu'il semble se nourrir de branches où celle-ci est brillamment démontrée : la ruse de Renart ne se manifeste guère à travers cette double histoire. Ce n'est qu'à la fin, lors de sa proposition de partage, et avec Isengrin, qu'il fait preuve d'habileté et d'astuce. Mais on ne peut comparer cette capacité d'adaptation à la situation et aux rapports de force, aux stratagèmes habituellement déployés par le séducteur, par exemple avec Chantecler dans la branche VIIa ou avec Isengrin dans la branche Va. Les relations sont essentiellement ici des rapports de pouvoir, fondés sur la violence et sur la domination de l'homme par l'animal, avec le goupil et les deux vilains ; des animaux les uns face aux autres, avec le lion et ses comparses. Tout au plus y a-t-il un écho de la « guerre des barons » et du rôle prédestiné de victime joué par Isengrin, dans la manière dont Renart aborde le loup¹, et dans le discours plein d'ironie et de duplicité qu'il lui tient après sa mésaventure.

Où est la leçon annoncée dès le vers 12 ? Il ne s'agit pas de mettre en garde contre les effets pervers de la rhétorique renardienne, car le goupil n'a guère l'occasion d'en user. De la mésaventure des paysans à celle du loup, la seule conclusion à tirer est que la loi du plus fort est toujours la meilleure. Bertold est puni pour sa présomption et pour l'outrage qu'il a fait subir à plus puissant que lui ; le vacher est une victime innocente de Renart ; Isengrin apprend à ses dépens qu'il n'y a pas de compromis avec la souveraineté violente et brutale. La branche XVII offre l'image d'un univers livré à l'impitoyable loi de la jungle où la défaite devant une force supérieure ne peut qu'être esquivée, au prix d'une habile soumission. La ruse, ici, n'apporte qu'un faible correctif à l'expression abrupte du pouvoir et de la domination.

Aucune valeur ne tient face à ce constat amer. Tout semble contaminé et dégradé ; personne ne s'en sort avec honneur : le paysan fait hommage à Renart par lâcheté, et se révèle félon dès qu'il faut honorer le contrat ; le goupil se conduit comme un assassin sans scrupules, éprouvant un plaisir gratuit et sadique à tuer le pâtre de manière infamante ; le sort de ce comparse réjouit Noble, roi sans principes, cupide et cruel avec ses vassaux, qui mutilé le loup sans autre forme de procès et trahit sa promesse de partage équitable. Même Isengrin, que Renart console hypocritement après s'être moqué de ses déconvenues, ne saurait susciter la compassion, car il fait preuve d'une permanente duplicité, cherchant constamment à rabaisser aux yeux du roi son principal rival.

Le canevas de la première histoire pourrait être celui de l'épisode de Chantecler, mais dépouillé de ce qui, dans la branche VIIa, lui donne sa profondeur : les clins d'yeux parodiques à la littérature courtoise, le songe et le discours de séduction. Seul le squelette narratif a été conservé, avec

1. V. 746-854.

ses quatre étapes¹ : l'arrivée à une opulente ferme, l'approche sournoise et l'échec de la prédation, la voie détournée qui permet de s'emparer du coq, l'astuce par laquelle celui-ci finit par échapper au goupil. Mais cette fois-ci, la séquence la plus longue n'est pas occupée par de subtiles variations anthropomorphiques ; la proie n'est pas obtenue par une manœuvre subtile et par l'efficacité de la parole, mais par la force, par la victoire sur le paysan qui, après avoir voulu usurper les méthodes du chasseur, échoue lamentablement et se met à la merci de Renart.

Parmi les éléments habituels d'un début de branche figure le trajet du goupil jusqu'au lieu de l'aventure. Des détails, plus ou moins développés selon les textes — allure typiquement animale du renard en chasse, détours et espaces de prédilection, sur un fond de souffrances infligées par un ventre vide —, le conteur ne retient ici que l'image parlante du choix de l'itinéraire : la forêt, que Renart connaît bien, et les voies de traverse plutôt que le « grand chemin² ». Le thème de la faim qui tourmente Renart est assez habilement traité par un intermède quasi lyrique, avec évocation d'un paysage de rêve, composé des ingrédients favoris du *locus amoenus* : une prairie, des arbres et un ruisseau ; mais un animal qui lutte pour la survie n'a pas droit aux émotions esthétiques qui accueillent l'amoureux dans les vergers courtois... Le paradis terrestre du renard exige d'autres félicités, plus tangibles.

La forêt, que Renart traverse et qui lui sert de refuge lorsqu'il est pour-suivi, n'est pas le cadre coutumier de ses exploits ; son univers est celui de la lisière, de la marge des installations humaines, avec une préférence pour les grosses fermes isolées³ et les abbayes. Le renard est un prédateur, mais parasite de l'activité humaine : la quête de nourriture ne consiste pas tant à pister une proie et à la capturer par surprise qu'à déjouer les obstacles que les hommes mettent sur sa route : palissades, chiens et gardiens. Comme dans la branche VIIa et la branche XII, Renart s'en prend à un opulent paysan, dont les richesses sont complaisamment énumérées — liste qui est un véritable défi à l'affamé⁴. D'un côté, la forteresse de Renart où tous meurent de faim, de l'autre, une abondance provocante et inutile. Le paysan, comme le marchand, ne songe qu'à amasser, à conserver ; c'est ce qui le différencie fondamentalement du seigneur, qui distribue et dépense largement. Cette coupable thésaurisation sonne comme un appel au pillage.

Le riche vilain, type social bien déterminé, est un personnage récurrent dans le *Roman de Renart*. Constant des Noues, Liétard et Bertold se détachent de la masse anonyme de ces silhouettes qui jouent surtout un rôle de victimes ou de persécuteurs du goupil. Rares sont ceux qui ont

1. Ces étapes occupent respectivement les vers 30-124 ; 125-189 ; 190-510 ; 511-726.

2. V. 36.

3. La situation de la ferme est celle de Constant des Noues et de Liétard : paysans industriels, conquérants, qui entourent leur propriété d'une haie ou d'une palissade (v. 103-106, v. 134), signe de leur indépendance, symbole de l'appropriation individuelle de la terre au milieu d'une exploitation surtout collective. Voir G. Duby, *L'Économie rurale et la Vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1962.

4. Le contraste entre la situation de Renart et celle du paysan est d'autant plus cruel que le propriétaire est décrit par deux séries d'adjectifs antinomiques : « enmeulez et richez » / « avers et ciches » (v. 113-114).

droit à un patronyme, comme Gombaut (branche XIII) ou Gombert du Frêne (branches Ia et III), et plus rares encore ceux qui ont une véritable présence. Plutôt que Constant des Noues, fugitive apparition lors d'une scène de ménage dans la branche VIIa — où il y fait preuve de la plus extrême grossièreté —, Liétard est la figure de paysan la plus élaborée du recueil¹, et il se révèle un adversaire rusé et coriace. Bertold, situé à mi-chemin, possède cependant une épaisseur suffisante pour incarner l'essentiel des travers reprochés aux « vilains » : l'âpreté au gain et la pingrerie, le ridicule quand ils se mêlent d'imiter les seigneurs en utilisant des armes ou des instruments de vénerie, la lâcheté, la félonie.

Autre illustration du parallélisme avec la branche VIIa : Renart profite ici d'un pieu pourri pour pénétrer dans l'enclos, comme il avait utilisé dans l'épisode de Chantecler un poteau cassé pour se glisser chez Constant des Noues. La manœuvre classique du renard, faite de dissimulation² et de surprise³, aboutit au même échec : le coq réussit à s'esquiver. Même symétrie dans les détails : ainsi Chantecler « cligne-t-il de l'œil⁴ » et affiche-t-il une stupide insouciance⁵ en paradant au milieu de ses poules. Mais l'échec de la capture met fin à la relation entre les deux textes : il ne s'agit pas de circonvenir l'animal et de l'obliger à se précipiter lui-même dans la gueule du prédateur, mais de le conquérir de haute lutte sur son maître.

La confrontation de l'homme et de l'animal relève — du moins au début — de l'univers de la farce, dans la scène bouffonne où Bertold traque le goupil qui s'est caché sous les choux, alternant les lancers de filets manqués — ce qui démontre l'incompétence du vilain à manier un objet qui ne fait pas partie de son univers — et les coups de bâton qui dévastent le potager ; Renart, une fois privé de son refuge, se jette de lui-même par inadvertance dans le piège.

La lutte se réduit alors à un échange de mauvais coups, un bref corps à corps : Renart est bloqué dans les mailles, mais l'imprudence du paysan lui fait laisser son pied dans la gueule du fauve, qui le blesse cruellement et ne desserre plus son êtreinte. La situation est sans issue : le vilain s'évanouit sous le coup de la douleur et finit par se rendre à la force bestiale, dans son expression la plus directe ; une tentative pour se dégager le met plus encore à la merci des dents du goupil. Les soupirs et les larmes accompagnent sa honteuse défaite. Le dialogue qui occupe près de 200 vers étale avec complaisance et redondance les phases successives de l'humiliation de l'homme par l'animal, du paysan par le seigneur : apostrophe triomphale du vainqueur, qui ne veut accepter de compensation pour l'outrage subi ; propositions renouvelées d'hommage, enfin retenues ; rituel — parodique ? — de l'hommage.

L'hommage d'un homme à un animal a déjà de quoi surprendre, par l'image d'un monde à l'envers et l'exploitation outrée de l'anthropomorphisme ; mais d'autres éléments conduisent à s'interroger sur la portée

1. Voir à cet égard la branche XII et l'article de J. Dufournet, « Portrait d'un paysan du Moyen Âge : le vilain Liétard », *Le Goupil et le Paysan*, Champion, « Unichamp », 1990, p. 57-106.

2. « Tapis » (v. 164), « muciecs » (v. 175).

3. V. 166-167.

4. V. 138.

5. V. 168-169.

sans doute parodique, voire satirique de la scène. La cérémonie la plus prestigieuse de la société féodale est traitée avec quelque désinvolture : les rites essentiels de l'*immixtio manuum*, les mains jointes du vassal dans celles du suzerain, de l'*osculum*, le baiser de paix¹, et de la remise d'un objet symbolique sont négligés ; l'hommage précède la foi et l'investiture, la proposition vient de l'inférieur, et les acteurs sont d'emblée dépréciés par leur absence de sens moral. J. Dufournet voit dans ces dissonances une intention subversive vis-à-vis des valeurs fondatrices de l'ordre féodal. L'attitude de Bertold, dès qu'il a obtenu un répit, illustre parfaitement la fragilité de l'engagement : sa nature revient au galop, et dès qu'il s'agit d'honorer sa promesse et de concrétiser l'échange par le don du coq, il rechigne, négocie et discute².

Si le paysan est raillé, c'est plus à ses propres faiblesses qu'il le doit qu'à l'art du goupil, qui ne tardera pas à être pris cruellement en défaut. Le besoin initial est satisfait, et il ne reste plus à Renart qu'à ramener le butin pour nourrir la famille. Mais un événement vient une nouvelle fois changer le cours du récit : la douleur bruyamment manifestée par le coq suffit à arrêter l'élan du prédateur. En souvenir de la ruse de Chantecler, qui rend la monnaie de sa pièce au fourbe et séducteur en flattant son orgueil, le narrateur imagine ici un ingénieux et efficace discours de déploration ; le désespoir de Noiret emprunte à la rhétorique du *planctus* : malédiction du jour de la naissance, amertume sur l'ingratitude du maître honnêtement servi. Un dialogue cocasse s'engage alors autour de la mort du volatile : Renart, décidément imprégné d'idéologie aristocratique, oppose aux plaintes de la victime les devoirs de la vassalité et l'honneur qu'il y a pour l'inférieur à sacrifier sa vie pour le seigneur.

Mais l'interlocuteur n'a que faire de cette transposition héroïque d'une réalité bien triviale : la basse-cour n'est pas un champ de bataille où l'on illustre les valeurs de la noblesse, mais un garde-manger pour les humains et les renards. Pour une vulgaire volaille, une belle mort peut tout au plus se trouver dans la joie et l'allégresse qui entourent le festin. Cette humble résignation de Noiret à un *ars moriendi* plus conforme à sa nature est habilement détournée pour sa requête : afin de ne pas mourir dans l'affliction et la solitude, alors que ses congénères sont consolés de leur triste sort par les échos de la fête, il demande une chanson pour adoucir ses derniers moments, et Renart se laisse prendre au piège. Il ne reste à ce dernier qu'à tirer la philosophie de cette faillite si peu en rapport avec son personnage, sous les quolibets du coq, qui, à l'instar de Chantecler, s'est mis à l'abri sur un arbre. Ce moment de recul et de réflexion provoque de la part du narrateur une avalanche de proverbes et de banalités sur l'opportunité du silence.

L'épisode du coq est assez inhabituel : Renart se découvre perdant sur toute la ligne, et son aventure contredit sans nuances la définition du « trompeur universel » donnée par le prologue. L'échec est tout à fait gratuit et univoque : ce n'est pas un renversement de situation après un mauvais tour, où l'on devinerait la main de Fortune, ou le prélude à un éclatant succès ; Renart est à deux reprises victime : il abandonne son

1. Mais on sait que, justement, un rustaud ne peut pas bénéficier du baiser de paix ; l'ironie apparaît aussi quand on voit que Bertold est le « suzerain » de son coq.

2. V. 467-479.

avantage sous l'influence d'un bon sentiment, alors même que dans la deuxième partie de la branche il ne fait montre que de cruauté et de cynisme. Faut-il voir dans cette forme d'incohérence l'effet de la réécriture ? Les aventures de Renart avec Chantecler ou avec Liétard ont chacune leur logique propre, avec une succession équilibrée de réussites et de déconvenues ; la combinaison partielle des deux canevas n'apporte pas la même unité, ni dans le schéma narratif, ni dans la signification globale.

L'intervention des chasseurs et des lévriers fournit une conclusion toute prête, largement utilisée par d'autres conteurs qui mettent fin ainsi aux démêlés de Renart avec Mésange, Tibert ou Frobert. Parti dans la forêt comme un animal en quête de pitance, Renart y revient comme animal traqué. Le bois est l'ultime refuge du fugitif, qui se retrouve dans la situation initiale. Si le départ de Maupertuis constitue l'ouverture classique d'un récit renardien, la rencontre fortuite est le motif le plus couramment employé pour l'enchaînement des épisodes¹ : ici la rencontre avec un couple inhabituel, le loup — ennemi de toujours —, en compagnie de Noble qui abandonne dans ce récit son rôle de monarque siégeant au milieu de la Cour, ou celui de chef des armées. Cette présentation du roi des animaux, essentiellement zoomorphique, constitue la principale originalité de notre branche.

La deuxième aventure emprunte quelques éléments au schéma de l'association des animaux, mais contrairement à ce qui se passe dans « Le Pèlerinage » Renart ne mène pas la danse. Comme dans la première partie, le récit se déroule en quatre étapes : la rencontre et la quête commune, où se révèlent essentiellement l'antagonisme du loup et du goupil, et les relations troubles du roi envers son turbulent vassal ; les démêlés de Renart avec le gardien du troupeau, entrecoupés par les médiances d'Isengrin ; le partage proprement dit, en deux temps, avec la proposition malencontreuse du loup, et l'habile flatterie du goupil ; un épilogue, dans lequel Renart se joue une fois de plus de la naïveté de son compère.

Dès les premiers instants, la confrontation laisse apparaître, comme dans l'épisode de Tibert à la branche VIIa, la nature profonde des relations qu'entretiennent de longue date les différents protagonistes, permettant ainsi au conteur d'intégrer son récit au cycle renardien. Renart, animé par la haine farouche qu'il nourrit envers Isengrin, cède au ressentiment, et le désir de faire tort au loup lui fait oublier les nécessités physiologiques. Le dialogue qui s'engage alors est un modèle de duplicité, de persiflage et d'hypocrisie, et l'accueil que Noble réserve à son mauvais sujet se révèle riche d'ambiguïté : méfiance, mais aussi secrète fascination, voire complicité. La suite montrera la connivence d'esprit qui peut exister dans le cynisme entre la force brutale et la ruse.

Cette rencontre avec Noble, image de l'autorité royale, va fournir à Renart l'occasion de se justifier une nouvelle fois devant le souverain : les insinuations sur le favoritisme royal, l'allusion perfide à l'hostilité d'Isengrin et sa disculpation sans vergogne permettent au goupil de tourner la

1. Voir la branche VIIa, où le conteur la sollicite abondamment.

situation à son avantage et d'obtenir une paix forcée, une réconciliation de façade et un pardon illusoire. Le ton est donné : une alliance superficielle recouvrant une haine profonde, qui attend son heure. Les commentaires nourris du conteur sur ce paradoxe¹ ne laissent aucun doute sur l'issue de l'aventure. La logique de l'épisode est dans cet affrontement sournois entre Renart et Isengrin, « son bon ami² », arbitré par Noble : chacun cherche à nuire à l'autre en se servant du lion. Les réactions positives ou brutalement hostiles, les menaces, bonnes paroles ou coups de patte dévastateurs du souverain, sont l'unique mesure du succès ou de l'échec.

La quête commune des proies en fournit un bon exemple. La trahison sans répit du loup, le sadisme et la fourberie de Renart, la férocité et la sauvagerie sans complexes de Noble attestent la totale immoralité de cet épisode. La subversion ne touche pas seulement les rituels de la société aristocratique, mais le fondement même des relations entre les puissants : la loyauté, la parole donnée, la foi jurée.

Dans ce tableau sans indulgence des rapports de force entre membres de la caste dominante s'intègre un épisode particulièrement cruel : la façon dont Renart, comme une « pute beste³ », se débarrasse du gardien des bovins. Monté sur un arbre, il l'aveugle et le suffoque d'un jet de diarrhée, et, quand le malheureux veut se nettoyer dans l'eau du fossé, il le pousse et le noie à grands coups de pierres. La séquence est d'une violence gratuite, elle n'apporte rien sur le plan narratif et semble n'avoir pour but que d'exhiber un incommensurable mépris envers le vilain, partagé par le noble et le clerc ; la jubilation bruyante du lion au récit des exploits de Renart, sa déclaration des vers 1190-1193 qui fait du paysan un être plus répugnant que les lépreux, prouve que c'est là sans doute l'intention dominante. Le redoublement de la séquence par la relation que Renart vient faire au roi accentue la férocité de la charge : le vilain meurt comme il vit, dans l'abjection et les excréments.

Dans une vision globale de la branche, le sadisme du goupil peut s'expliquer par un jeu de compensation, après l'humiliation subie avec Bertold. La symétrie entre épisodes de prédation et épisodes de confrontation avec un paysan est alors totale : au centre de l'aventure dans la première partie, le vilain devient, dans la seconde, un simple figurant ; la prédation du coq n'est que le prolongement, manqué, du conflit entre l'homme et la bête, tandis que la famille bovine est l'enjeu unique de la deuxième aventure ; l'ignominie du traitement infligé au pâtre est la réponse aux déconvenues essuyées avec Bertold et son coq. Les quelques incohérences observées dans les raccords de détails ont peu de poids face à cette maîtrise de l'ensemble.

L'évocation du partage — qui occupe environ deux cents vers — est le fruit d'une tradition bien connue, qui offre au conteur le choix entre deux types de récits : le lion partage lui-même, comme chez Phèdre, *Romulus*, Marie de France, Alexandre Neckham ou dans les isopets ; le partage est effectué par un autre animal, comme chez Ésope, Eudes de

1. V. 840-854 et v. 1036-1039.

2. V. 891.

3. V. 973.

Chariton, Jacques de Vitry ou dans l'*Ysengrimus*¹. Le second de ces canevas, retenu dans la branche XVII, est plus riche de sens. À la critique de l'expression violente de la souveraineté, il ajoute une réflexion sur ce que La Fontaine ou La Bruyère appelleront « l'art de Cour », sur la manière de gérer le pouvoir violent et la force supérieure : la soumission et la flatterie mêlées dans un discours qui non seulement se plie à la loi du plus fort, mais la légitime. Le roi accorde, au moment de la séparation, un véritable *satisfecit* à son vassal, en le reconnaissant comme « voisieuse beste² » et spécialiste incontesté de la « boule », de l'astuce ; il ne s'agissait pas, en effet, de tromper, mais de bien deviner les enjeux de la situation pour sauver sa peau : si la proximité avec le pouvoir apporte des avantages non négligeables, elle comporte aussi des risques considérables.

Le pouvoir, c'est d'abord l'arbitraire : *Quia nominor leo*, « parce que je me nomme le lion », telle est l'ultime justification que la fable lui donne. La force est un état de fait qui sait se faire reconnaître le cas échéant comme état de droit. Noble se trouve ici dans une position inhabituelle de « roi des animaux », à l'opposé de l'image du roi féodal, soucieux de l'équilibre des pouvoirs, du conseil de ses vassaux, et soumis à un système complexe de réciprocités. Le lion accumule tous les vices du tyran, selon l'idée qu'en a léguée l'Antiquité et qui est familière aux clercs : sa cupidité insatiable lui fait accaparer la totalité du butin ; sa cruauté et sa sauvagerie se manifestent sans ménagement, et la violence est le seul argument qu'il utilise ; sa promesse non tenue d'une répartition juste prouve sa trahison et sa déloyauté. Rien de tout cela ne rappelle les caractéristiques habituellement accordées à Noble par le *Roman de Renart* où, même si la satire n'épargne guère le roi, la fiction d'un monarque *primus inter pares* et entouré de ses barons est généralement maintenue. Est-ce là le signe d'une critique radicale de la royauté, qui transforme même le monarque féodal en despote aveugle et sans scrupules, ou le poids d'un héritage plus ancien qui véhicule une image anachronique de la souveraineté ?

L'histoire se termine par un retour au premier plan du couple Renart / Isengrin. Bien que floué comme Isengrin dans le partage du butin, le goupil donne libre cours à son sadisme en se moquant impitoyablement de la mésaventure du loup et de son « chaperon rouge » qui le fait ressembler à un pape ou un cardinal³. Renart s'offre même le plaisir d'une surenchère sarcastique et lance ses railleries, comme souvent à la

1. Voir dans l'*Ysengrimus*, livre VI, v. 133-348, où la scène est la même, mais où la proie n'est qu'une génisse, qu'Isengrin attrape et entreprend de partager de son propre chef. Renart y fait la leçon à son oncle le loup, car le poème latin, lourdement didactique, est moins elliptique que le *Roman de Renart* : « Il te fallait mourir ou accepter la loi du roi. Car il te tient avec tes biens sous un joug tyrannique. Sous le pouvoir royal la justice ne dépend pas de toi, mais elle appartient au roi, tout comme ta reconnaissance, s'il te laisse posséder quelque chose. Si tu as en commun avec lui un bien, qu'il accepte de partager avec toi, donne-lui le meilleur, pour qu'il ne s'acharne pas contre toi et tes propriétés. » Cette définition de l'arbitraire convient tout à fait à notre branche. Mais le texte latin ne pose pas le problème dans un cadre féodal, car le renard et le loup n'y sont point barons : « Ce n'est jamais une infortune pour un malheureux que d'être conscient de sa condition : nous ne sommes pas les compagnons des rois, nous sommes la foule des paysans. » (*Le Roman d'Ysengrin*, trad. F. Charbonnier, Les Belles Lettres, 1991, p. 222-223.)

2. V. 1314.

3. V. 1304.

fin d'une aventure, quand il triomphe d'un adversaire. Capable de se détacher des contingences — il oublie sa propre faim et la misère de sa famille —, il en appelle ironiquement à la pitié pour Isengrin. À défaut d'une satisfaction matérielle, il en tire au moins la joie que lui cause l'humiliation de son rival. L'attitude de Noble au moment de la séparation permet d'affiner l'image du souverain : il ne cédera rien, car il connaît ses sujets et ne se fait aucune illusion, ni sur la grandeur d'âme de Renart, dont il admire la rouerie, ni sur les bons sentiments d'Isengrin, dont il a pu mesurer la perfidie. Ultime et cynique justification d'un comportement blâmable ? L'absence de valeurs chez les sujets n'excuse pas les exactions du monarque, mais elle les rend moins scandaleuses. Dans un registre littéraire autre que le *Roman de Renart*, l'écrivain aurait fait de Noble la figure de référence, le repère du bien et du mal, par contraste avec ses vassaux indignes ; mais le conteur renardien ne propose pas de modèles.

Quant à Isengrin, semblant avoir oublié les propos peu charitables du goupil à son égard, il n'écoute que son indignation de baron spolié, son impulsivité naturelle, qui l'aveugle : la seule idée qu'il soit capable de concevoir est la vengeance contre « la force que [Noble] a faite¹ », si contraire au « savoir », au « bien » et à la « courtoisie ». Renart a beau jeu de s'associer hypocritement, comme le souligne le narrateur au vers 1389, à ses protestations. Toute l'ambiguïté des rapports entre les deux barons se révèle ici : hostilité réciproque, exploitation de la moindre occasion de se faire du mal, et réconciliations récurrentes, dues à la naïveté foncière du loup, qui finit toujours par croire à la sincérité de son interlocuteur. Isengrin, obsédé par la faute originelle que constitue le viol de la louve, se nourrit d'une haine primaire, mais se laisse aisément manipuler. Renart éprouve à son endroit une inimitié plus fondamentale, semblable à celle qu'il ressent envers Tibert : un sentiment d'indépendance ombrageuse et d'opposition à tous, un esprit de lutte toujours en éveil, pour la survie, l'intérêt ou la jouissance. La méfiance du loup face à la ruse du goupil ne le fait pas hésiter longtemps : celui « qui l'aime plus que son frère² » lui sera d'un appui précieux pour la vengeance.

« Le Partage » est sans doute une branche d'épigone, où il n'est pas difficile d'identifier les emprunts au *Roman de Renart* ou à d'autres sources savantes. Le dynamisme de la matière renardienne est tel que le résultat est un récit, certes composite, mais non sans unité, avec des idées-force parfaitement illustrées : la relation inégale entre l'animal et l'homme, et accessoirement l'infériorité et l'infamie foncières du vilain ; le jeu cruel du pouvoir. La réécriture s'en tient au registre narratif : les motifs et schémas ne sont pas ici un prétexte à une pesante moralisation, comme dans « La Confession de Renart ». Reste qu'il manque à ce texte au style constamment verbeux et redondant, du moins au regard peut-être faussé d'un lecteur moderne, la concision nerveuse des morceaux les plus réussis.

ARMAND STRUBEL.

1. V. 1423.

2. V. 1456.

BIBLIOGRAPHIE

- AMY de LA BRETEQUE (Fr.), « Un conte à personnages animaux du Moyen Âge : le Partage des proies (étude des formes et des thèmes) », *Revue des langues romanes*, XXXI, 1975, p. 484-507.
- DUFOURNET (J.), « Littérature oralisante et subversion. La branche XVIII du *Roman de Renart* ou le Partage des proies », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXII, 1979, p. 321-325.
- KIBLER (W.), « Politique et satire dans la branche XVI du *Roman de Renart* », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, p. 801-811.

NOTES ET VARIANTES

Page 647.

a. Folio 156 de H - colonne c, vers 1-2 ; d, 3-43. C comporte la rubrique suivante : Ci commence si comme nobles renart et isangrin partirent la proie . Vers 1 dans C : Pierres qui de saint clout fu nés . ♦♦ b. Seilest qui i voille C, Mar.

1. L'expression *puant nain* (v. 7) peut être comprise au sens figuré, comme association de deux termes péjoratifs (cf. *puant rous*), mais aussi éventuellement de manière concrète : rappelons que les livres de chasse classent le renard dans la catégorie des « bêtes puantes », par opposition aux « bêtes douces » (voir le *Livre de chasse* de Gaston Febus et celui d'Henri de Ferrières) ; l'allusion à la petite taille du goupil est transposée dans l'univers féodal aux vers 761 et suiv.

2. Les vers 15-19 sont un exemple, traité avec sobriété, de la « reverdie », l'ouverture printanière — motif ubiquiste du lyrisme —, que l'on trouve également dans le roman (voir par exemple le départ de Perceval à la chasse au début du *Conte du Graal*). L'auteur n'oublie pas de citer dans ce prologue les motifs inséparables de ce thème : l'indication du moment — mai, *Paskour*, temps d'esté —, les fleurs, les arbres qui mettent leurs nouvelles feuilles et le chant des oiseaux (de préférence le rossignol). C'est en contrepoint ironique de la situation de Renart que s'inscrit ici l'allusion à la belle saison, mais elle marque aussi, comme pour le roman, le départ pour l'aventure ; voir le début de « La Mort de Renart ».

Page 648.

a. Le grant chemin les a senestre H : Le grant chemin torne a senestre C ; nous corrigeons la leçon de H d'après B. ♦♦ b. Folio 157 de H - a, vers 44-84 ; b, 85-124 ; c, 125-165 ; d, 166-206. ♦♦ c. Vers 50 dans C : Onques voir ne vit nul si bel . ♦♦ d. Mes la fin C ♦♦ e. Vers 63-64 dans C : Pour veoir s'en nul lieu veïst / Qu'a son cuer bien li seüst .

Page 649.

a. Vers 79 dans C : S'en v ale pas sentant le vent . ♦♦ b. De ci qu'avroie la petite H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 103 dans C : Qu'il sera par defors le jor .

1. Désignation plaisante de la ville de Troyes, par opposition à *Troie la grant*, la ville de l'épopée antique et de la « matière de Rome ». Le nom du vilain est orthographié, suivant le passage, *Bertiaus* (v. 112, « Bertaut »),

Bertous / Bertols / Bertolz au cas sujet (v. 190, 466, 489, 508, 512) et au cas régime *Bertolt* (v. 413, vers 504), équivalent de « Bertold » en français moderne, voire *Bertilz* (v. 402) ; nous gardons le patronyme le plus fréquent, « Bertold », d'origine germanique (*Berchtold*). Il n'apparaît d'ailleurs que dans cette branche. Les manuscrits B, C et M proposent *Butor*.

Page 650.

a. a soleil H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. pallier be li gratoient H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. fu[t exponctue] H

1. Ce mot rare est commenté par G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 163 : « riche, bien pourvu de meules » à partir du sens « mis en meules ».

2. Cette remarque rappelle l'épisode de la branche VIIa, où Renart demande au coq de chanter en clignant de l'œil (v. 337). L'épisode de Bertold présente de nombreuses ressemblances avec celui de Chantecler (voir n. 1, p. 659), mais les éléments narratifs ne sont pas traités de la même manière : dans l'épisode de Chantecler (branche VIIa), l'action se focalise sur la relation entre les deux animaux — prédateur et proie — et sur les techniques de la séduction ; ici, le coq n'est qu'un appoint dans un récit axé sur les rapports conflictuels entre animal et homme.

Page 651.

a. asseneestre H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. pleut avoit H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. si fu liés renars H ; nous modifions l'ordre des mots pour rétablir la rime. C donne : Quant le vit si fu mout liez

Page 652.

a. Vers 195 dans C : Qui ses gelines va chaçant . ♦♦ b. Folio 158 de H - a, vers 207-247 ; b, 248-288 ; c, 289-329 ; d, 330-370.

1. Les filets sont utilisés pour piéger toutes sortes de gibier, depuis le cerf jusqu'au lapin ; Gaston Febus en explique la technique dans son *Livre de chasse* (chap. lx) ; une des miniatures les plus célèbres du Manuscrit BN 616 en montre les modes de fabrication (folio 53). Nous avons une scène de chasse sans noblesse, où le mauvais état du matériel utilisé par le paysan prouve qu'il ne s'en est pas servi régulièrement. La méthode employée — le paysan se contente de jeter le filet sur l'animal — n'a rien à voir avec l'usage habituel des filets.

2. Littéralement : « sur ses os et ses nerfs » ; on notera, au vers suivant, l'emploi *stricto sensu* du verbe *engignier*, « attraper par des pièges ».

Page 654.

a. Vers 284 dans C et Mar. : Et li vilain le vet baillant . ♦♦ b. en pais que de sa vie C

Page 655.

a. Vers 306 dans C : Renart a la geule laschie . ♦♦ b. Vers 328-329 dans C et Mar. : Que vos reseus alaïstes tendre / Par mi le jardin comme fox . ♦♦ c. sains

pox C. Les vers 331-332 manquent dans C et Mar. ♦♦ d. mon H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Que par mes dois ne C, Mar.

1. Littéralement : « il mène une vie difficile » (*fort* a le sens de « robuste », mais aussi de « pénible »).

Page 656.

a. Vers 344 dans C: Mes je vous ai a mes denz pris . ♦♦ b. i jumerés H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Vers 351 dans C: L'empereor o tout le mien . ♦♦ d. pas despiz H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. maespris avec a expunctué dans H. ♦♦ f. Vers 362 dans C: Ançois le sachiez vraiment . ♦♦ g. Ici commence le folio 159 de H - a, vers 371-411; b, 412-452; c, 453-493; d, 494-534. Vers 370-371 dans C et Mar.: Si vous en voudrai aaisier / Plus en ai come ci entor . ♦♦ b. quant hons tieus / Qui si est et puissans et riches C, Mar.

Page 657.

a. Que je n'aim riens tant C

Page 658.

a. en as tu le tesmoing C ♦♦ b. A son poor H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. li conoît H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Page 659.

a. Et m'as hui H; nous corrigeons pour la syntaxe. ♦♦ b. Le coc B, C, Mar. ♦♦ c. Dame litouis de la monjoie C

1. La leçon de H pour le vers 459 est illogique et isolée; *Que j'ai hui*, leçon des autres témoins, est plus satisfaisante; le nom du coq Noiret — que l'on trouve aussi dans C et M — ne tient pas compte du début de l'épisode, où Renart guettait Chantecler (d'autant plus que la suite de l'aventure, aux vers 577 et suivants, rappelle la conclusion de l'épisode de Chantecler dans la branche VIIa); l'adjectif *veret* proposé par B, Mar., etc. est à cet égard moins surprenant.

Page 660.

a. Vers 496 dans C: Miex vosisse je par saint gile . Les vers 495 et 498 manquent dans C et Mar. ♦♦ b. Le mes H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. Sili enquier H; nous corrigeons d'après B.

Page 661.

a. Folio 160 de H - a, vers 535-574; b, 575-616; c, 617-657; d, 658-698. ♦♦ b. Vers 537 dans C: Que bien sai que j'avré la mort . ♦♦ c. Vers 546 dans C: Porle son seignor garantir . ♦♦ d. avoir amour C ♦♦ e. j'aie amour H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Le discours de consolation que tient ici Renart n'est pas sans ressemblance avec les propos lénifiants qu'il utilise pour appâter Isengrin dans l'épisode du puits de la branche Va: évocation du bonheur des élus auprès de Dieu, avec la même image provocatrice de l'âme des animaux en paradis.

Page 662.

a. *Vers 577 dans Cet Mar.* : Mesgrantsoulazme geïssiez . *Cometes vers 575-576.* ♦♦
 b. *Vers 582 dans C.* : Et diât renart et je l'otroie . ♦♦ c. *Vers 587-588 dans C.* : Mout
 volentiers la vos diré / Au meillor endroit que savré . ♦♦ d. *gilé malvès H; nous corri-*
geons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ e. Quant vos en serez aaisiez C, Mar.

1. Le conduit (v. 588) est une sorte de motet que l'on chantait au moment où le prêtre se rendait à l'autel.

Page 663.

a. *Vers 617 dans C.* : Anne qui fu de bonne vie . ♦♦ b. *Vers 622 dans B, C et*
Mar. : Avient sovent grant encombrier . ♦♦ c. *Vers 624 dans C.* : Sachiez cha-
 tons fu bien recuis

1. Littéralement : « qu'entre la bouche et la cuillère, il y souvent des perturbations qui se produisent ».

Page 664.

a. *Vers 649-651 dans C.* : Es un brachet après venant / Li veneor lors cors cor-
 nant / Lesquex vont durement sonant . ♦♦ b. Trop seüssiez certes de frape C ♦♦
 c. *Vers 673 dans Cet Mar.* : Tant que li chien se sont outré . ♦♦ d. *Vers 679 dans*
B, Cet Mar. : Et diât foi que il doit s'amie .

Page 665.

a. *Folio 161 de H-a, vers 699-739; b, 740-780; c, 781-821; d, 822-862.* ♦♦ b. *sui*
manque dans H; nous rétablissons d'après C.

Page 666.

a. *Vers 741-742 dans C.* : Tres parmi le bois desduiant / Es renart cele part
 venant C. ♦♦ b. *Vers 754 dans C.* : Sire je vois prise querant

Page 667.

a. N'aves de cure de H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦
 b. mescreü[e exponctue] H

1. Le *veltre* ou *vautre* est un gros chien utilisé pour la chasse au sanglier et à l'ours; Gaston Febus l'évoque dans son *Livre de chasse* (chap. xvii), sous le nom d'*alant veautre*; dans la branche Vc, où Roonel joue un rôle important, il est désigné comme « mâtin ».

Page 668.

a. rois c'est tous gas / Ne peüist estre averé / Qu'en ne C ♦♦ b. *desconneüe*
H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ c. *Vers 815-818 dans C.*
 Voïstre fame de vilanie / Faites or une cortoise / Pardonnez li vo mautalent / Si
 serez sauf mon escient . ♦♦ d. *Qu'il ne feïst H; nous corrigeons d'après C et les*
autres manuscrits.

1. On trouve la même formule au vers 351.

Page 669.

a. *Vers 837 dans Cet Mar.* : Jor que la vie el cors ne vit . ♦♦ b. *Vers 845 dans*
C. : Devant le roi l'ont fiancee . ♦♦ c. Li uns n'a H; nous corrigeons d'après C et

les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 856 dans C: Renart isengrin ce me semble . ♦♦ e. Vers 858-860 dans C: Et puis en après dant renart / Qui mout est de male part . ♦♦ f. Folio 162 de H-a, vers 863-900 ; b, 904-944 ; c, 945-985 ; d, 986-1026.

1. La locution est devenue proverbiale pour désigner un accord plein d'arrière-pensées ; voir aussi l'expression « la confession de Renart » pour désigner une confession sans repentir, parfois hypocrite, toujours fanfaronne.

Page 670.

a. saint remi C ♦♦ b. molt bele porte H ; nous corrigeons pour la rime d'après C et les autres manuscrits.

1. Il s'agit sans doute toujours de cette ferme qui apparaît au vers 524 (*vile champestre*) ; la cohérence topographique n'est pas nécessaire au bon déroulement de la narration : tous ces lieux sont essentiellement des décors stéréotypés — le chemin, la lande, le pré, la basse-cour —, parfois chargés de valeur esthétique ou affective, comme au début de cette branche, lorsque Renart se laisse aller au « sentiment de la nature » mais peut-être n'est-ce là qu'un effet destiné à souligner le caractère désespéré de la situation dans laquelle il se trouve.

Page 672.

a. qui ne s'aperçoive H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 958 dans C et Mar. : Que malement l'atorneroit . ♦♦ c. Vers 960 dans H : En tel lieu ou on eüst pooir ; nous corrigeons ce vers hypermètre d'après B. Mar. et C donnent pour les vers 960-961 : La ou ne se peüst movoir / Ou povoir n'ait en nule guise . ♦♦ d. qui tant de mal / Pense et a fet C

1. La *laisse* appartient au vocabulaire technique de la vénerie : c'est la fiente laissée par les animaux. Gaston Febus, dans son *Livre de chasse* (chap. xxx), explique la différence entre les *fumées* (cerf, renne, daim, bouc et chevreuil) et les *laissées* (bêtes « noires » et loups), les « crottes » du lapin et du lièvre, et les « fientes » du renard ou du blaireau. Le terme est donc utilisé ici dans son sens le plus général. *Foire*, du latin *foria*, désigne le « flux de ventre ».

Page 673.

a. d'eve jusque a mont B, C, Mar. ♦♦ b. Si s'aprocha por lui laver C ♦♦ c. lui manque dans H ; nous rétablissons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ d. Vers 1010 dans B, C et Mar. : Et si le velt si soutilment . La leçon de H est plus malaisée à comprendre ; littéralement, si con cil vint signifie « de la manière dont celui-ci est venu » ; la succession des démonstratifs est assez embrouillée : cil du vers 1010 désigne le paysan, comme cius au vers 1011 ; cil au vers 1012 se rapporte à Renart. ♦♦ e. qui soit H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ f. sans beste prendre H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits, pour respecter la formule *p1* verbale.

1. *Sans beste vendre* est une locution proverbiale qui signifie que le paysan subira la perte de quelques têtes de bétail.

Page 674.

a. Folio 163 de H-a, vers 1027-1067 ; b, 1068-1108 ; c, 1109-1150 ; d, 1151-1191. ♦♦ b. Vers 1031-1033 dans C: A mesire noble moestre / Que il n'avoit demoré / C'on se delite la aval . ♦♦ c. con est mal voisin B, C, Mar. (leçon plus heureuse pour

la rime). ♦ d. *Vers 1053-1054 dans C et Mar.* : Je le voi la ce m'est avis / Lez le fossé tout ademis .

Page 675.

a. *Vers 1089 dans C* : Qui si durement li mesfet . ♦ b. *Vers 1092-1094 dans C* : Motes et pierres a plenté / ue tierce foiz au fonz afonde / ui que soit bel ou qui que gronde .

Page 676.

a. *Vers 1109-1110 dans C* : uant il voit noble le lion / Et dant isengrin le felon . ♦ b. *Le vers 1112 manque dans H ; nous rétablissons d'après C et les autres manuscrits.* *Vers 1113 dans C et Mar.* : Par les prez viennent a travers . ♦ c. *Et trestoz sainz et trestoz fors C*

Page 677.

a. *Vers 1148 dans C et Mar.* : Ja maugré ne m'en sariez . ♦ b. *Vers 1151-1152 dans C* : Tot de chief en chief sanz mençonge / Et il demaintenant li conte . ♦ c. *Vers 1159-1161 dans C et Mar.* : Et je sailli a terre après / Si comme je vin a eslés / Sailli sus lui a quatre piés . ♦ d. *Vers 1164 dans C* : Si qu'el fossé le fis voler . ♦ e. lui avons tel pais / Que jamais ne nous H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦ f. feres H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Page 678.

a. *vessel C, Mar.* : ort vaissiau B ♦ b. *Folio 164 de H - a, vers 1192-1232 ; b, 1233-1273 ; c, 1274-1314 ; d, 1315-1355.*

Page 679.

a. *Vers 1227 dans C* : S'il puet du tout l'enginera . ♦ b. *nen avec en exponctué et i ajouté dans H.* ♦ c. *il manque dans H ; nous le rétablissons d'après C et les autres manuscrits.* ♦ d. *Vers 1233-1234 dans C* : Retenez a vostre eus trestot / Et cele genice et cel tor . ♦ e. Mout a grant chose en seignorie C, Mar. ♦ f. tout voel H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦ g. Lienrage H ; nous corrigeons d'après B qui donne Li en aracha . C donne pour le vers 1260 : En est abatu contre val . La leçon de H n'a pas beaucoup de sens : ragier signifiant « devenir furieux » ; rachier , au sens de « arracher », serait plus satisfaisant. ♦ h. orrois H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Page 680.

a. *Vers 1266-1267 dans C* : Or en dites ce qu'en pensez / Certes je di en verité . ♦ b. *Vers 1274 dans C et Mar.* : Foi que doi sainte patenostre . ♦ c. *Vers 1289 dans C et Mar.* : Qui a en cest an esté nez . ♦ d. N'aura encor que huit mois C ♦ e. si li fu bon / Quant il oï que tot fu son C ♦ f. *Les vers 1301-1302 sont intervertis dans C.*

Page 681.

a. *Tusezelquetonpain B, C* ♦ b. *Un autre H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.* C donne pour le vers 1323 : ue une autre foiz parte a droiz . ♦ c. piis H ; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. Littéralement : « tu sais chez qui manger ton pain » (cf. *estre au pain de quelqu'un*, « dépendre de lui », « être à son service »).

Page 682.

a. voulez doner [v. 1344] / Sire a cest vilain en donnerez / Tant qu'il en soit desjeünez / Qar il C ♦♦ b. atornez [v. 1348] / Que a paine se puet ester / Miex li venist que l'eüssiez / Fet eschassier de l'un des piez / Se le lessiez C, Mar. Le vers 1352 manque également dans B. ♦♦ c. Folio 165 de H - a, vers 1356-1396; b, 1397-1437; c, 1438-1478; d, 1479-1514. ♦♦ d. Vers 1356-1357 dans C et Mar.: Dont jel face dejeuner / Je li donasse volentiers . ♦♦ e. Vers 1371 dans C: Car je sai bien se dex me voie . ♦♦ f. Et on mosteroies H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ g. la on chiez cit H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

1. On peut songer ici à l'épisode du bacon enlevé (branche Vb) où Isengrin dévore un jambon et ne laisse à Renart que la ficelle qui servait à le suspendre; l'expression est à double sens, car avec *bart*, on comprend aussi la corde du gîbet.

Page 683.

a. Ne tu voeil H; nous corrigeons à minima pour la cohérence. Le texte de H ne fait pas sens: il semble très proche de la leçon du manuscrit D: Ne du veel ne de la genisse, avec lequel les recoupements ne sont pas isolés dans cette branche (nombreux groupements B, C, D, H et M). C et Mar. donnent Ne d'un ne d'el . ♦♦ b. Vers 1415 dans B et Mar.: A lui issiques defouler .

1. Littéralement: «vous n'en mettez rien là où le chien fait ses crottes».

Page 684.

a. et manque dans H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. Vers 1424 dans B, C et Mar.: Que nostre part nos a tolaite . ♦♦ c. Ne se deüst fere si brune C ♦♦ d. Vers 1440 dans B et C: Sanz ce que ne mi avoit fet . ♦♦ e. [mal corrigé par expunction en a] percevoir H ♦♦ f. Vers 1448 dans C et Mar.: Il s'apense que sa retrete . ♦♦ g. Vers 1451-1453 dans C: Et durement ne se porchace / A home qui auques bien sache / Et puist dire seürement .

1. À propos de *traite*, voir G. Tilander, *Lexique*, qui en fait un équivalent de *retraite*, au sens figuré d'«arrière-pensée»: la suite de la phrase, avec la coordination *n'acomplie sa pensee*, renforce cette hypothèse.

2. *Tuit de noiant* (v. 1454-1455), littéralement: «c'est tout à fait pour rien».

Page 685.

a. mon mal H; nous corrigeons d'après C. ♦♦ b. Vers 1468 dans C et Mar.: Mes ne cuit pas qu'il aut crier . ♦♦ c. Vers 1470 dans C: Ore ai geu eü fol pensé . ♦♦ d. Si pens que ne me mesferoit C, Mar. ♦♦ e. Vers 1488-1490 dans C: Quar nus tuit ne set ne ne valt / A nul besoing comme renart / Lors commence a dire par art . Mar. donne la même leçon que C pour le vers 1490.

1. *Cion*, littéralement: «rejeton» (vocabulaire de la botanique, «pousse de l'année»). Cette leçon est aussi celle de C.

Page 686.

a. m'aint H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits. ♦♦ b. manoir manque dans H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.

Branche XVI/III

LA MORT DE RENART

(Martin XVI/II)

NOTICE

Renart peut-il mourir ? Les auteurs de romans-feuilletons savent combien il est difficile de se débarrasser d'un personnage qui doit sa popularité à l'habileté avec laquelle il se tire de toute situation, et les exemples ne manquent pas de héros ressuscités ou dont la mort ne se révèle qu'apparente. Avec le goupil, l'horizon d'attente du public est sans équivoque : « La Confession de Renart » et « Le Jugement de Renart » ont à ce point multiplié les détournements de rites et d'institutions que « La Mort de Renart » et sa « procession », la cérémonie funèbre, ne semblent pas devoir déroger à ce schéma ; et de fait, la mystification et le travestissement liturgique y transparaissent d'emblée.

L'épisode qui raconte la « procession » du goupil¹ n'existe que dans six manuscrits : *D* et *N* pour la famille α , *B* pour la famille β , *C* et *M* pour la famille γ ; la plupart de ces témoins comportent des lacunes plus ou moins étendues². Dans *H* il manque six feuillets, presque 1 000 vers, et le récit s'interrompt au début de la célébration, c'est-à-dire au moment de l'énumération des chantres³, pour ne reprendre qu'avec le retour à la Cour de Grimbert⁴, porteur de la nouvelle, fallacieuse, de la disparition définitive de son cousin Renart. Comme le veut la logique, le manuscrit *H* clôt le recueil par la branche consacrée à la comédie de la mort du protagoniste. Le dernier vers est suivi d'un *explicit* général : « Explicit li roumans de Renart ». Le récit présente un nombre important de traits caractéristiques des pièces de conclusion, sans que l'on puisse pour autant en inférer des arguments sur la composition tardive du texte, que L. Foulet date de 1205.

La technique de la réécriture est ici poussée à une sorte de paroxysme ; la branche est un véritable catalogue de motifs récurrents : départ en quête de nourriture, liturgie parodique, confession, jugement, duel judiciaire, etc. Autre trait caractéristique d'une conclusion, pas un acteur du *Roman de Renart* ne manque au générique de fin. De la vedette à l'obscur figurant⁵, presque tous les personnages défilent dans de longues séquences énumératives — procédé déjà employé dans d'autres textes du corpus, mais ici exploité de manière systématique. Le passage concer-

1. V. 1678.

2. Voir la Note sur le texte et sur la traduction du manuscrit *N* qui sert de témoin pour la partie manquante, dans la branche XVIII (fin), p. 1299.

3. V. 658.

4. Au vers 1638 du manuscrit *N* ; au vers 1642 du manuscrit *H* si l'on calcule d'après le nombre de vers représentés par six feuillets (164 vers par feuillet).

5. Voir par exemple la liste des participants au procès de Renart dans les branches la et Vc.

nant les Vigiles est un modèle du genre : aucun des neuf versets ou répons et aucune leçon ne nous sont épargnés, une vingtaine de noms sont ainsi cités dans des actions strictement identiques.

Rares sont les animaux de quelque importance, comme Tiécelin, à ne pas être mentionnés, ne serait-ce que par l'espèce. Certains d'entre eux sont des revenants, comme Hubert, Brun ou Pelé, ou comme ceux qui n'ont pas survécu au massacre de la branche XVI : Chantecler, Briche-mer, Tibert, etc. Simple oubli ? Argument pour une composition plus précoce du texte ? La résurrection est délibérée, comme le laisse penser la déclaration du milan¹, qui fait allusion à sa mésaventure passée et redoute d'« être mangé encore une fois ». Si toutes ces figures reviennent au premier plan, alors que Renart s'efface et rentre dans l'obscurité, c'est que la branche XVIII a choisi pour le goupil une fin bien plus efficace que la mort physique : l'anonymat et le retour dans le rang.

La réapparition de tous ces acteurs ne produit pas seulement un effet de reconnaissance et de familiarité. Elle fournit l'occasion d'une variation dans les rôles et dans le degré de présence, non sans arrière-pensée : Tardif le limaçon bénéficie d'une stature disproportionnée par rapport à sa véritable nature ; l'incongruité — qui rappelle celle de la branche Ib où le limaçon coupe les liens de ses compagnons et attrape Renart — devient caricature : le plus lent et le plus petit des poursuivants entraîne les autres. Deux variations sont particulièrement notables : le triomphe de Bernard, qui confesse le goupil mourant, prend part aux Vigiles et domine la messe des morts par son sermon joyeux ; l'effacement d'Isengrin dont la dernière action d'éclat aura été de clouer son ennemi à l'échiquier. Bien qu'il eût pu sortir grand vainqueur de ce récit, avec l'élimination progressive de son adversaire, il n'occupe qu'une place secondaire, moins importante par exemple que celle de Chantecler. L'éclipse conjuguée des deux principales figures du *Roman de Renart* est aussi une façon de prendre congé de l'univers de Pierre de Saint-Cloud.

La structure de la branche XVIII est originale : la redondance qui caractérise la distribution des acteurs se retrouve dans la multitude des péripéties et dans leur répétition. Certes, le canevas binaire tout à fait classique est respecté : aventure préliminaire, puis aventure principale, laquelle donne le nom à la branche. Mais chacune de ces séquences est démultipliée : la première est un diptyque², avec l'expédition dans l'abbaye et la rencontre de Couard ; la seconde un triptyque, où sont mises en scène successivement « trois morts » du goupil, aussi fausses les unes que les autres.

La « première mort »³ de Renart, survenue après la perte de « sa coille et son vit », imprudemment gagés lors d'une partie d'échecs l'opposant à Isengrin, son ennemi de toujours, se termine par un coup de théâtre sans ruse ni malice, un *deus ex machina* de comédie : Renart, porté en terre, est brusquement réveillé par la première pelletée de terre jetée sur lui par Brun ; il s'élance alors, non sans se saisir au passage de Chantecler, qu'il sera bientôt contraint de libérer.

1. V. 1574-1577.

2. V. 14-260.

3. V. 273-1209.

Les deux autres « morts »¹ sont liées à la nature même du personnage : il s'agit de mystifications. Capturé et conduit devant le roi, Renart, au terme d'un nouveau « jugement », doit se prêter à la procédure du duel judiciaire pour prouver son innocence : le plaignant, Chantecler, ne tarde pas à avoir le dessus. Pour échapper à son sort, Renart en est réduit à faire le mort — ruse par excellence du renard ; mais il ne s'agit pas ici, comme avec les marchands de poisson, de berner des naïfs pour obtenir un profit, car il est question uniquement de sauver sa peau. La dernière fuite du goupil qui, blessé, se réfugie auprès d'Hermeline manque singulièrement de panache : bien qu'il ait sans cesse affiché son mépris envers le monde paysan, le baron en est réduit à faire montrer la tombe d'un vilain qui porte le même nom que lui afin de convaincre de sa mort les émissaires du roi. Cette assimilation ultime entre Renart et ce qui a toujours été son antithèse est une suprême humiliation et le signe d'une destruction définitive de la figure du décepteur.

La dynamique narrative de ce récit repose sur une double logique : d'une part, celle de la progression, d'une succession de péripéties, qui, après avoir donné un aperçu des capacités de Renart, l'éloignent du premier plan ; d'autre part, celle de la démultiplication, qui ralentit la progression et retarde le dénouement. La structure binaire, qui fait suivre une série de succès — le chapon, le moine, Couart — d'une suite de revers — blessure, capture, duel —, évolue vers la sérialité, selon un processus habituel du mythe. Aux reprises déjà signalées, diptyque liminaire, triptyque ensuite, on ajoutera des échos internes, comme le parallèle entre le procès du pelletier devant le roi, et celui de Renart. Par moments, la narration semble même s'enliser dans des redites : c'est le cas pendant la veillée funéraire, avec les Vigiles et le jeu des plantées. Mais ce choix stylistique a peut-être une fonction : prolonger les effets de ce moment exceptionnel qu'est la mort du héros, avant qu'elle ne se révèle, elle aussi, fausseté et tricherie comme le reste de sa vie. Autre explication : l'impact comique et parodique des passages ainsi traités.

La compulsion à la répétition se manifeste particulièrement dans deux passages : la description du jeu et l'évocation des rites religieux, dont le déroulement solennel et strictement codifié est, à première vue, scrupuleusement respecté. Trois séquences, les Vigiles, la messe des défunts et la « procession », développent un schéma déjà exploité dans d'autres branches : le travestissement carnavalesque de la liturgie². Mais la parodie cléricale peut prendre des formes différentes. Lors des vigiles, le rituel est strictement respecté ; ce qui prime est l'incongruité d'animaux déguisés — le limaçon et le taureau, également revêtus d'ornements sacerdotaux... et chantant avec le plus grand sérieux. Seul le pet de Brun³ introduit une note discordante dans cette harmonie et, en rappelant une réalité plus triviale, dénonce la mystification. Le changement de registre, qui intervient avec le tableau des réjouissances brutales de la nuit, apporte un contrepoint et un intermède bienvenu dans la monotonie des énumérations.

1. Respectivement v. 1289-1539 et v. 1540-1688.

2. Voir les branches VI avec la célébration des « Vêpres de Tibert » et XIII, où Primaut dit la messe, mais aussi la fin de la branche IV lorsque les pèlerins se mettent à « orguener ».

3. V. 607.

La messe des morts est célébrée par les « grands » : Bernard l'archiprêtre, Bruiant, Roonel, Ferrant, Brun, Brichemer. Le déguisement¹ n'est ici qu'accessoire ; l'essentiel se trouve dans les trois discours burlesques qui tiennent lieu, dans un ordre peu orthodoxe, de sermon, d'épître puis d'évangile. Les procédés de ce type de parodie sont connus : ils reposent sur l'inversion — éloge paradoxal du vice, absolution du crime — et sur la transgression verbale ; le conteur de « La Confession de Renart » a largement puisé dans cette inspiration. L'âne, traditionnellement associé à la luxure et à la sexualité débridée, fait le panégyrique de la fornication et condamne la chasteté, en ponctuant son langage de termes — « foutre² », « con », « vit » et « coilles » —, dont il est inutile de signaler l'effet bouffon au milieu d'une cérémonie solennelle et pathétique. L'oraison prononcée par le digne ecclésiastique transforme le fripon en un héros dont le souvenir ne s'éteindra jamais.

L'« épître » de Brichemer ne ressemble en rien à la lecture habituellement faite sous cette rubrique : il s'agit d'une forme inédite de l'« absoute », le pardon définitif pour les vols et meurtres de volailles, et les mauvais traitements infligés aux moines. Le cheval Ferrant entonne alors l'« Euvangile [...] Secundum le gorpil Renart³ » et débite quelques obscénités qui rivalisent avec celles de l'archiprêtre. Son tableau de l'adultère avec Hersent n'a rien à envier à celui que fait Hubert dans la branche III, et rappelle ses délires autour du « trou » et de la « crevasse » de la louve⁴. L'enjeu véritable de cette envolée est la négation de la responsabilité de Renart dans les méfaits originels du *Roman de Renart*, le viol d'Hersent et celui de Fièvre ; c'est ainsi que la branche XVIII apporte une réponse sans détours aux interrogations des branches Ia, Ib et Vc. Comme pour le milan, les deux femmes adultères sont foncièrement des pécheresses, des monstres insatiables de luxure, tandis que Renart, lavé de toute faute, se présente en martyr. L'image qui conclut cette pochade, celle d'un renard dont l'âme, bordée par des poules, est admise — à reculons ! — au paradis des ânes, est un souvenir cocasse du paradis des loups de la branche Va.

L'esprit de tels passages est celui de la fête des Fous, une institution cléricale, qui permet aux clercs jeunes ou de rang inférieur de prendre quelques libertés avec les objets, les ornements et les rites du culte, sans pour autant que les principes et le dogme soient menacés. Sermons joyeux, prières détournées, comme le « credo des ivrognes » ou la « paternôte des usuriers », et travestissements provocateurs caractérisent ce dédoublement fondé sur le retournement carnavalesque des hiérarchies et des valeurs. L'âne y joue traditionnellement un rôle fondamental⁵.

1. V. 815.

2. Le terme apparaît douze fois en une quarantaine de vers (v. 861, 864, 866, 868, 869, 873, 875, 887, 894), avec des vers à double occurrence, comme le vers 865.

3. V. 967-968.

4. V. 974-978.

5. Voir les réflexions de J. Dufournet sur les « Vêpres de Tibert » et la fête des Fous, Champion, « Traductions des classiques français du Moyen Âge », XL, Paris, p. 20-21 ; Ph. Walter, « Renart le Fol. Motifs carnavalesques dans la branche XI du *Roman de Renart* » ; la Notice de la branche VI de notre édition, p. 1072-1073. La littérature sur la fête des Fous est abondante : deux synthèses, en particulier, celle de J. Heers, *Fête des fous et Carnavals*, Fayard, 1983 ; et celle de Cl. Gaignebet, *Le Carnaval*, Payot, 1974.

Dans la « procession » proprement dite, le cortège funéraire et l'enterrement, on se contente d'attribuer à chacun une fonction : Brun creusera la fosse, Chantecler maniera l'encensoir, Brichemer et Belin porteront la bière, Isengrin se chargera de la croix, tandis que la chèvre jouera du tambour et le cheval de la harpe ; Hubert, Tibert et Couard tiendront des cierges ; reste à trouver un emploi au singe : il fera la grimace... afin de ne laisser aucun doute sur la nature profonde de cette mascarade. Le thème iconographique de la « procession de Renart » a connu quelque succès : des sculptures, disparues, le représentaient sur les cathédrales de Marienhäfe et de Strasbourg.

Dans cette branche, l'anthropomorphisme est total, et parfois poussé à ses extrêmes limites. Ainsi Couard, le lièvre, transporte-t-il à cheval le pelletier, dont les jarrets sont entravés par un bâton : renversement total des rôles où l'animal, gibier par excellence, et dont le nom même est l'antithèse de l'héroïsme, réduit à l'état de butin l'homme qui a eu l'audace de le menacer de son épée. Il en va de même pour les divertissements de la Cour, qui réunissent loup, renard, chat et autres bêtes autour d'un échiquier, ou dans une sauvage partie de plantées. Il est vrai que ce jeu de société qui consiste à faire tomber son adversaire en lui assenant un coup violent sur la plante des pieds est plus proche de la bestialité que des raffinements d'une compagnie aristocratique. Il se transforme d'ailleurs en règlement de comptes et en affrontement violent des barons, avec un changement régulier de rôles entre attaquant et attaqué. L'évocation des coups ne laisse pas de faire penser aux procédés de la chanson de geste.

Renart ou comment s'en débarrasser ? Il eût été bien maladroit de faire périr le goupil de mort naturelle ou violente, alors qu'il s'est tiré de tous les mauvais pas et qu'il a tourné les situations les plus désespérées à son avantage. L'agonie du joueur d'échecs malheureux n'est qu'une fausse sortie. Pour mettre un terme à la carrière du fripon, une issue honorable du type « moniage Renart » ne peut pas non plus être envisagée : « Le Pèlerinage de Renart », le bref séjour au couvent dans la branche II et le tableau de l'existence monacale que propose la branche III enlèvent toute crédibilité à cette solution. Le conteur, avec un art consommé, évite la trop grande facilité de la disparition physique : il choisit de faire mourir le héros en le privant progressivement de ce qui fait sa différence. Son adversaire par excellence, le loup, comme nous l'avons dit, l'accompagne dans cette chute. Par un renversement ironique, ce sont les plus faibles et les plus petits, comme Tardif ou Chantecler, qui tirent leur épingle du jeu, ou le plus stupide, l'âne, qui occupe le devant de la scène.

Le rebelle, le maître fourbe, l'éternel vainqueur se retrouve nu, dépouillé progressivement de tout ce qui fit son prestige dans les branches précédentes. J. Dufournet¹ a bien montré comment s'opère cette mise à mort. Le passé dont le goupil se glorifiait si souvent dans ses pseudo-confessions lui est partiellement confisqué, par le retour à la vie de quelques-unes de ses victimes : seul le souvenir de Pinte et de Coupée

1. « Les Trois Morts du goupil », dernière partie.

rappelle ses exploits de chasseur de poules. S'il continue à semer la terreur dans les basses-cours, comme le laisse entendre l'épisode du chapon, en revanche il n'essuie plus ailleurs que des revers, même dans le domaine où il a toujours bénéficié d'une supériorité radicale, celui de la parole : il n'obtient pas, malgré ses efforts oratoires, la condamnation du vilain.

Voilà donc Renart réduit à la vulgaire nature d'un renard, dont les seuls succès ont pour cadre les poulaillers, à condition de ne pas tomber sur le coq. Il y a pire : dans cette branche, il ne prend que des coups, qui lui sont portés par des êtres de plus en plus petits et dérisoires, depuis le moine blanc qui le rosse copieusement jusqu'au corbeau, en passant par le loup et le coq. Celui qui, par sa volonté de puissance, son invention, ou les hasards de son errance, était le moteur des autres branches se présente ici comme un corps souffrant, objet passif manipulé ou brutalisé. L'état de cadavre auquel il est assimilé est emblématique de cette déchéance : l'action s'organise autour de lui, sans qu'il l'impulse, sans même qu'il y participe.

Le fourbe tire une dernière révérence, par un stratagème qui le ramène à sa nature première, celui du renard des Bestiaires, forme élémentaire et toute passive de la ruse. La longue série des aventures s'achève sur une fuite de Renart, élopé, qui se réfugie encore une fois — définitivement ? — à Maupertuis, non sans avoir rappelé au corbeau Rohart qu'il garde des dents, et que les volatiles sont ses proies prédestinées. La dernière étape de cette retraite forcée est l'anonymat : la perte du nom tant redouté, qui se confond avec celui d'un vilain. Renart quitte le récit sur un mensonge, un tour de passe-passe, une ultime mystification par laquelle il s'escamote lui-même ; la famille tout entière, ainsi que le cousin Grimbert, sont impliqués dans cette dernière mise en scène. Plus que les cérémonies autour de la bière, les trois oraisons funèbres que sont la déploration d'Hermeline, le message de Grimbert et la plainte du roi constituent un adieu.

La branche XVIII offre au *Roman de Renart* une conclusion ambiguë, ouverte. Pour le goupil, ce départ sur la pointe des pieds, sans gloire, est tout sauf une belle sortie. La survie physique est, certes, assurée, et les contes renardiens peuvent éventuellement se poursuivre. L'image d'un Renart alité en son manoir et refaisant ses forces¹ a servi à clore d'autres branches sans être une fin irrévocable. Cependant, le narrateur ne donne aucune raison d'espérer, comme c'est le cas ailleurs, un prompt rétablissement. Mais d'une certaine façon, le récit a trouvé ici son point d'équilibre, sinon son point de non-retour. Le conflit qui, avec les branches Ia et Ib, constitue le point de départ du recueil, est désamorcé par le désespoir et le pardon de Noble. Renart, battu et estropié, ne songe pas à la vengeance et ne semble plus aspirer qu'à la paix. « Explicit li roumans de Renart » : de celui qui a renoncé à son nom et choisi l'obscurité, il n'y a plus rien à dire.



Nous reproduisons, sous le titre de branche XVIII, les 658 premiers vers, mais non les vers 659-1684.

1. V. 1547-1548.

Pour la fin de la branche XVIII, p. 707-731, nous suivons le texte du manuscrit du Vatican (ms. Regina lat. 1699), le seul qui procure l'intégralité de l'épisode. Voir la Note sur le texte et sur la traduction de Sylvie Lefèvre, p. 1289.

ARMAND STRUBEL.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les articles mentionnés ci-dessous, le numéro « XVII » désigne la branche qui porte le numéro « XVIII » dans la présente édition.

COMBARIEU (M. de), « Le Thème du monde à l'envers dans la branche XVII du *Roman de Renart* », *Mélanges J. Larmat*, Les Belles Lettres, 1982, p. 101-115.

McCULLOCH (Fl.), « The Funeral of Renart the Fox », *Journal of the Walters Art Gallery*, XXV-XXVI, 1963, p. 9-27.

DUFOURNET (J.), « L'Originalité de la branche XVII du *Roman de Renart* ou les Trois Morts du goupil », *Mélanges Charles Campoux*, Montpellier, 1978, p. 345-363.

FRETIER (J.), « Recherches sur la branche XVII du *Roman de Renart* », Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1974.

SCHOUWINK (W.), « The Fox's Funeral in European Art : Transformation of a Literary Motif », 6^e Colloque, *Épopée animale, fable et fabliau*, SPA, 1985.

VARTY (K.), « The Death and Resurrection of Reynard in Medieval Literature and Art », *Nottingham Mediaeval Studies*, X, 1966, p. 70-93.

DOCUMENT

Nous donnons ici la fin de la branche XVIII dans *H* (v. 1642-1688 correspondants dans *N* aux vers 1638-1684).

¹⁶⁴² Lasse, esgaree remaing ci
Et mi enfant sont orfenin
N'ai robe laigne ne de lin :
En grant povreté sui remese ! »
¹⁶⁴⁶ Atant est entree en la hese
De malpertuis et cil s'en tornent
Qui de ci au roi ne sejoignent.
Trové l'ont en ses pavillons.
¹⁶⁵⁰ Dedevant lui a genoillons
S'est maintenant agenoiillés
Grinberz, qui le vis ot mollie
Dou plorer que il fet avoir,
¹⁶⁵⁴ Et quant li rois Noblez le voit
Plorer, si en fu tous plains d'ire ;
Et li escouflez li prist a dire :
« Sire, de Malpertuis venons,

¹⁶⁵⁸ Dont a engignié nous tenons.
Renars est mors et enfoïs.
Quant Rohars ceens à fui,
Si durement estoit malmis
¹⁶⁶² Renars, qu'il est en terre mis.
La fosse et le tonblel avons
Veüe, tout de voir savons
Que le corbel le partua
¹⁶⁶⁶ Qui ore pau de vertu a ;
Mehaigniez en est et peris
En est Renars. Li sains esperis
De la soie ame s'entremete,
¹⁶⁷⁰ Tant que en paradouce la mete,
Deus lieuez outre paradis,
Ou nuls n'est povrez ne mendis ! »
Quant li rois oï la novele

¹⁶⁷⁴ Tous ses courous li renovele :
 De Renart fu molt correchiés ;
 Tantoïst s'est en estant dreciés
 Et dist dolanz et esperduz :
¹⁶⁷⁸ « Par grand pechié avons perdu
 Le millor baron que j'avoie !
 Je ne cuit mie que ja voie
 Que de venjance en puisse avoir ;

¹⁶⁸² Por la moitié de mon avoir
 Ne vosisse qu'il fuïst ensi ! »
 A tant fors de son tref issi
 Et s'en monta a son palais.
¹⁶⁸⁶ Ci iluec de Renart vous lais
 La vie et la confessïon
 Ci fine la porcessïon.

EXPLICIT LI ROUMANS DE RENART

NOTES ET VARIANTES

Page 687.

a. *Fin du folio 165 de H - colonne d, vers 1 et 2. On trouve dans C la rubrique suivante : La mort renart* . ♦♦ b. *Folio 166 de H - a, vers 3-43 ; b, 44-84 ; c, 85-125 ; d, 126-166.* ♦♦ c. *Vers 25 dans C : Dedenz avoit si con lisons* .

1. Ce début printanier — la « reverdie » typique des poèmes lyriques mais aussi l'ambiance printanière du départ à l'aventure chevaleresque — est un *topos* dont les effets de réel sont estompés par l'inertie thématique : *orïol* et *papegaut* (ce dernier mot rimant avec *gaut*, « le bois », autre élément indispensable du décor) font partie de ces énumérations qui amplifient le motif du chant ; l'identification des espèces pose quelques problèmes, mais le souci de vérité ornithologique n'est sans doute pas primordial dans une séquence aussi stéréotypée. Le « loriol » (traduction habituelle de *orïol*) a un chant tout à fait remarquable et semble à sa place, encore que le mois de mai soit bien précoce pour ce migrateur des pays chauds ; le *papegaut* renvoie généralement au perroquet, mais on ne saurait garder cette solution sans risque d'in vraisemblance, les psittacidés étant rares dans les forêts médiévales... Le geai, autre candidat, ne peut être classé parmi les oiseaux chanteurs, malgré ses talents d'imitateur. Une traduction réaliste devrait privilégier les espèces de chanteurs les plus communs en cette saison dans les pays du *Roman de Renart* : le merle et la fauvette.

2. Le terme *parc* désigne de façon précise un parc à bestiaux, et, par extension, tout lieu clos où l'on garde des bêtes ; le texte de *H* porte bien *dame* là où les autres se contentent de la leçon d'une *abaïe blanche* ; le déplacement de l'épithète empêche d'y voir une simple bourde de copiste.

Page 688.

a. *entre s'est coulés* *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ b. *meit le trop* *H* ; nous corrigeons d'après *C* et les autres manuscrits. ♦♦ c. *Renarta* *C*

Page 690.

a. *parole oïle exponctue* *H* ♦♦ b. *oïr* [v. 124] / Le jugement dont sui destroiz / Par foi dist renart il est droiz / Que i voise quant le volez / A tant est en estant levez / Renart *C* ♦♦ c. *Les vers 133-134 sont intervertis dans C.* ♦♦ d. *Coart li dist biax* *C*

Page 691.

a. *Vers 157-158 dans C*: Qui fu en traïson ocise / Le jor en fesoient servise . ♦♦
 b. *Vers 162 dans C*: Qui mout furent de haut renon . ♦♦ c. *Vers 165 dans C*:
 Lirois qui tenoit cort plenièr . ♦♦ d. *Folio 167 de H-a, vers 167-207 ; b, 208-247 ;*
c, 248-288 ; d, 289-329. ♦♦ e. Vers 170 dans C: Le vilain tres par mi la porte .

1. Voir G. Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971) :
planche au sens de « degré », « marche », « palier ».

2. Ce sont là les termes stéréotypés pour désigner le vêtement d'apparat : fourrures chatoyantes de l'écureuil du Nord.

Page 692.

a. *Vers 191 dans C*: Que vos m'amez de cuer certain . ♦♦ b. vint / Mout
 aïrez et d'ire C

Page 693.

a. *Vers 229-233 dans C*: Soufrez que m'en aille de ci / Sachiez que je sui loiau
 hon / Quant vos plera tesmoingavron / De mes voisins des plus feaux / Que je sai
 preudons et loiax . ♦♦ b. *Les vers 240-241 sont intervertis dans C. ♦♦ c. au roi por*
tesmoignier C

Page 694.

a. *Vers 269 dans C*: Lors asistrent tuit au mengier . ♦♦ b. teus H; nous
 corréons d'après C et les autres manuscrits.

1. Cette séquence ne déparerait pas un roman courtois : les formules attendues — l'ordre de dresser la table, la rapidité d'exécution, l'ellipse sur le menu — sont là, sauf l'allusion à l'abondance et à la variété des plats ; même les préséances sont respectées. Nous pourrions être ici à la Cour du roi Arthur.

2. Les heures liturgiques les plus courantes dans les textes sont « prime » (7 h 30), « tierce » (9 h), « sixte » (12 h), « none » (15 h), « vêpres » (17 h).

3. Voir G. Tilander (*Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923) ; cette forme verbale (première personne du subjonctif présent) est expliquée comme picardisme (*envier*, de *invitare* : « enchérir »).

4. Littéralement : « son équipement » ; voir G. Tilander, *Lexique*, qui glose « parties viriles ».

Page 695.

a. *Vers 309-310 dans C*: Et dant renart souspire e t bret / Corouciez fu de duel
 et d'ire . ♦♦ b. *Vers 316 dans C*: Tot coïement et en repost . ♦♦ c. *Vers 321*
dans C: Qu'il se pasm a plus de dis fois . ♦♦ d. *Folio 168 de H-a, vers 330-370 ; b,*
371-411 ; c, 412-451 ; d, 453-493.

Page 696.

a. *Vers 380 dans C*: Sire fet renart or eëtez .

Page 697.

a. et bien [v: 387] / Ne mespris pas envers ma dame / Que j'avoie espousee a
 fame / Et a moillier par granz soulaz C ♦♦ b. Molt es[t *exponctue*] H

1. Allusion aux restrictions concernant le péché d'inceste : les relations entre la « commère », la femme qui est marraine, avec le « compère », le parrain, entrent dans ces interdits.

Page 698.

a. *Que la H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.* ♦♦ b. *Que hons mortex peüst avoir C* ♦♦ c. *Vers 463 dans C: Qu'ele vienne sanz deimoree*

1. Littéralement : « montre un visage de loup » ; au figuré : « renfrogné », « horrible ».

Page 699.

a. *Après le vers 465, C ajoute 8 vers : les messagers chevauchent jusqu'à Maupertuis et annoncent la nouvelle à Hermeline.* ♦♦ b. *Al castel ou dant renart fu C* ♦♦ c. *a apelé / Et il i vint tost et corant / Va fait il tost et vïstement / Droit a malpertuis si C* ♦♦ d. *Vers 492-493 dans C: Et dist qu'il soit le bienvenant / De qoi estes vos besoignant* ♦♦ e. *Folio 169 de H - a, vers 494-534 ; b, 535-575 ; c, 576-616 ; d, 617-658.* ♦♦ f. *voisin vostre H; nous corrigeons d'après C, qui donne vostre cousin, et les autres manuscrits.*

Page 700.

a. *en ot mautalent et ire C* ♦♦ b. *Vers 525 dans C: Lez la biere mout li seoit*

1. Voir G. Tilander, *Lexique* : « j'étais bien, maintenant je suis très mal ».

Page 701.

a. *Vers 567 dans C: Tout por les matines soner* ♦♦ b. *encor iaus encor H; nous corrigeons d'après C et les autres manuscrits.*

Page 702.

a. *Le vers 587 manque dans H; nous rétablissons, pour la rime, d'après C.* ♦♦ b. *chanté [v. 594] / Comme cil qui bien l'ont hanté / Et puis lut la tierce leçon / Sire espinart le heriçon / Le respons chanta le tesson / Belement et sans contençon / Et puis les versez ambedeus / Ysengrin C* ♦♦ c. *pas [se exponctue] ne se H* ♦♦ d. *Les vers 606-607 manquent dans C.* ♦♦ e. *C, qui intervertit les vers 612 et 613, donne pour le vers 614: Brun l'ors qui mie ne chanta* ♦♦ f. *Vers 616 dans C: C'onques nul mot n'i a failli* ♦♦ g. *Vers 619 dans C: Le respons si que n'en tança*

1. Littéralement : « montrait un visage renfrogné », « faisait grise mine » — le deuil n'empêche pas les souvenirs, et les animaux se distribuent en amis et ennemis du goupil.

2. Voir G. Tilander, *Lexique* : cet exemple de polyphonie — de cacophonie burlesque — rejoint les autres passages où l'on voit les animaux se livrer à des exercices de chant, souvent décrits en termes techniques (dans « Les Vêpres de Tibert », dans « Le Pèlerinage »). Voir la Notice, p. 1292.

Page 703.

a. *Vers 635 dans C: Qui o les autres ert embrons* ♦♦ b. *brichemer / Qui renart soloit tant amer / Et le sengler chanta le vers / Et a l'endroit et a l'envers / Quant C* ♦♦ c. *Les rimes des vers 642 et 643 sont interverties dans C.* ♦♦ d. *Vers 645 dans C: Et li autre touz d'un tenant* ♦♦ e. *Les rimes des vers 648-649 sont inter-*

verties dans C. ♦♦ f. Le manuscrit H s'interrompt ici ; il comprend cependant un dernier folio de 47 vers (v. 1642-1688), lesquels constituent la fin de la branche. Nous donnons ces vers en document, p. 1295-1296.

1. G. Tilander, *Lexique*, décrit le jeu ainsi : « L'un des joueurs relevait son pied. Le partenaire avait à lui donner de la plante du pied un si fort coup sur la plante du pied de l'autre et ainsi à tour de rôle, qu'il tombait à la renverse. Ici, il s'agit de donner un coup de bâton... »

LES AUTRES BRANCHES DU « ROMAN DE RENART »

Branche XVIII (fin)

LA MORT DE RENART (*Martin XVI, FHS 31*)

NOTICE

Pour une analyse de la mort de Renart telle qu'elle est rapportée dans la branche XVIII, nous renvoyons le lecteur à la Notice d'Armand Strubel, p. 1289-1295. Nous publions sous le titre de « Branche XVIII (fin) » la partie du récit qui manque dans le manuscrit H : la « procession du goupil ».

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

La branche XVIII n'est conservée dans son intégralité que dans un seul manuscrit : Rome, Vatican, ms. Regina lat. 1699, ff^{ns} 52d-65d (sigle : N). Quatre autres manuscrits, en raison de lacunes matérielles, ne contiennent plus que des morceaux plus ou moins suivis de ce texte. Le manuscrit de l'Arsenal 3334 (sigle : H) conserve les vers 1-658 et 1638-1684¹. Le manuscrit de Paris, BNF 1579, ff^{ns} 152d-159d (sigle : C) conserve les vers 1-1133, tandis que le manuscrit de Turin, BR, varia 151, ff^{ns} 182b-191b (sigle : M) garde les vers 1-1026 et 1621-1684, interpose plus de cent soixante-dix vers après le vers 1009 et vingt vers après le vers 1026.

1. Voir la Notice de la Branche XVIII, p. 1289.

Quant au manuscrit d'Oxford, bibliothèque Bodléienne, Douce 360, daté de 1339 (sigle : D), il s'achève au folio 159 avec le vers 807, confirmant la leçon de N au regard de C et M (*Et autres de goute des dens*).

Le manuscrit du Vatican compte 181 folios de parchemin d'un format de 276 x 202 mm. Il est écrit sur deux colonnes de 32 lignes, le plus souvent par deux mains différentes mais toutes deux du xiv^e siècle. Celui des deux copistes qui a écrit la branche XVIII use d'une gothique extrêmement soignée et claire. L'unique miniature du manuscrit figure en tête du volume et de la branche Ia. Elle représente Noble couronné et assis écoutant cinq animaux debout devant lui, les uns derrière les autres. Chaque branche commence avec une lettre puzzle filigranée aux encres rouge et bleue, sur quatre unités de réglure. À l'intérieur des branches, le texte est divisé par des lettres filigranées aux deux encres alternées, sur deux unités de réglure. Chaque vers commence par une lettre nettement séparée du reste du vers. Les signes de ponctuation sont inexistants.

Le volume a appartenu à Claude Fauchet (1529-1601), premier président de la Chambre des monnaies et historiographe de France. Deux mentions de sa main l'attestent : *Achépté le 26 aoust 1594, 40 sous. C. Fauchet.* (f^o 1r^o) ; *C'est a moi, C. Fauchet.* (f^o 185v^o). En outre, il a dressé la liste des branches du *Roman* sur un feuillet de garde et annoté le texte çà et là¹. On ne sait si le manuscrit passa ensuite dans la collection des frères Pithou ou, plus vraisemblablement, dans celle de Paul Petau (mort en 1614), mais il se retrouva ensuite dans la bibliothèque de Christine de Suède. À la mort du cardinal Decio Azzolini, héritier des livres de la reine, il entra à la bibliothèque Vaticane. Le traité de Tolentino signé en février 1797 par Bonaparte et Pie VI permit, entre autres, le retour en France de ce volume².

Il est difficile d'assigner une origine géographique précise au manuscrit. E. Martin³ notait seulement que « son orthographe sent tant soit peu le terroir picard : on y trouve quelquefois *chau* au lieu de *c* ». De fait, dans la partie de la branche que nous éditons suivant cette copie, on peut relever quelques traits imputables à cette aire linguistique : le possessif *sen* du vers 1488 ; la graphie *u* pour *ou* des vers 1161, 1415, 1421 ; peut-être la graphie *ai* pour *a* dans la troisième personne du présent de l'indicatif d'« avoir » au vers 1497 (variante *a*, p. 727). Mais deux autres traits s'expliqueraient plutôt comme normands, ou en tout cas de l'Ouest de la France : le pronom personnel féminin singulier *el* du vers 798 ; la forme d'impératif *sage*, que nous dérivons de *sachier*, au vers 1194. En raison même de la rareté de ces formes, et comme au moins l'une d'entre elles (*el* du vers 798) se retrouve dans le manuscrit C (dialecte d'Île-de-France), il est légitime de se demander si elles n'appartiennent pas au texte-source plutôt qu'au copiste.

1. Voir var. *b*, p. 715.

2. Pour une rapide description et l'histoire du manuscrit, voir E. Langlois, « Notices des manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au xvi^e siècle », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXIII¹, Paris, Imprimerie nationale, 1889, p. 221 ; Legrand d'Aussy, « Le Renard, Poème héroïco-comique, burlesque et facétieux », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. V, Paris, Imprimerie de la République, an VII, p. 294-320.

3. *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 7.

Principes d'édition.

Nous avons retranscrit le texte aussi fidèlement que possible, ne le corrigeant qu'en de très rares occurrences. Il offre, en effet, un sens satisfaisant la plupart du temps, meilleur parfois dans son détail que celui des manuscrits *C* et *M*. Nous avons donc corrigé lorsque le vers est évidemment fautif : pour le sens et/ou la syntaxe (v. 676, 983-984, 1253, 1361-1362, 1509 ; pour la métrique (vers hypomètres 979, 1247, 1381, 1443, 1451). Les corrections s'appuient sur les autres témoins ; lorsque ceux-ci viennent à manquer, nous sommes particulièrement redevables des suggestions de l'édition d'E. Martin¹, et en un endroit du travail de G. Tilander² (v. 1445-1446).

Le signe 9, représentant *con/ com* et l'abréviation avec tilde de la même syllabe, isolée ou en composition, ont été systématiquement rendus par *con* : d'où les formes *comme*, *commandement*, etc. Le nom de Renart, presque systématiquement réduit à R, a été fléchi suivant sa fonction dans la phrase. D'ailleurs, le respect de la flexion bicasuelle, s'il n'est pas systématique dans ce manuscrit, et particulièrement pour les noms propres, reste tout de même assez fréquent. Lorsqu'il figure en toutes lettres, le nom propre du blaireau privilégie la graphie *Grinbert* (sauf au vers 1580). C'est celle que nous avons adoptée, lorsqu'il est abrégé.

Principes de traduction.

La traduction a tenté de suivre le rythme du texte. Nous n'avons donc pas cherché à en accentuer la vitesse et le caractère enlevé. Nous n'avons pas voulu non plus travestir les niveaux de langue : la familiarité a finalement peu de place ici. Les discours de Bernard et de Ferrant n'en prennent que plus de relief, qui versent dans l'obscénité ou font appel à la luxure.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTES ET VARIANTES

Page 707.

a. Folio 57 de N - colonne d, vers 659-672. ♦♦ b. Vers 663 dans C et M : A cest mot s'est alez seoir . ♦♦ c. Adonc a son coup attendu / Bruiant le tor qui mout s'esforce C, M ♦♦ d. Folio 58 de N - a, vers 673-704 ; b, 705-736 ; c, 737-768 ; d, 769-800. ♦♦ e. et fu si deströiz N ; nous corri geons d'après C et M pour des rai sons syntaxiques.

1. Cette apparition soudaine de Primaut, ailleurs absent dans ce texte et qui ne figure que dans les branches IV et XIII, en lieu et place d'Isengrin, est d'autant plus surprenante qu'elle vient fausser les règles du jeu de la partie tout juste commencée. A la lumière des affrontements suivants il semble en effet que chaque attaquant devienne à son tour atta-

1. *Le Roman de Renart*, Strasbourg-Paris, Trübner et Leroux, 1882-1887.

2. « Notes sur le Texte du *Roman de Renart* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 658-721.

qué. Or Tibert, s'il est bien allé s'asseoir après le coup porté à Isengrin, est sorti du jeu au profit de Primaut. On peut soupçonner dès lors soit la perte des vers qui auraient d'abord vu Tibert renversé par Primaut, soit une simple substitution du nom de Primaut à celui de Tibert dans l'affrontement avec Brichemer. On peut d'ailleurs constater un peu plus loin, au moment du changement de partenaires Bruiant/Frobert/Baucent (v. 685-695), que les manuscrits *C* et *M* donnent un texte pour le moins embrouillé. L'ensemble de la relation du jeu des plantées, construit sur une récurrence des mêmes gestes et de mots identiques, semble bien avoir invité les copistes à commettre quelques bourdes.

Page 708.

a. A pou le cuir ne l'en a tret [*v. 686*] / Demaintenant vers lui se tret / Bruiant le tor le pié tendi / A dant frobert si con je di / A mout de joie et de leece / Isnelement a lui s'adrece *C*. Cette leçon (suivie par *M*), qui redouble l'affrontement Bruiant-Frobert, faussant l'alternance régulière des joueurs, repose sans doute sur un saut du même au même (demaintenant). ♦♦ b. Foi que je doi sire robert / Vos avez laidement mespris / Quant vous tel chevalier de pris / Avez devant moi abatu / Trop l'avez durement batu *C, M* (voir n. 1). ♦♦ c. Riens se bien non *C, M* ♦♦ d. pooir / Si bien sot son cop aseoir / Qu'il l'abat sor le pavement / Cil de l'angoisse que il sent / Le vis *C, M* ♦♦ e. Li fuiron s'est *C, M*

1. L'apostrophe de Frobert au sanglier est évidemment d'une auto-ironie cruelle. Cette nuance disparaît dans la leçon des manuscrits *C* et *M* (var. *b*). Il est notable d'autre part que c'est la seule fois où l'un des protagonistes se plaint lui-même de la violence que son partenaire de jeu a déployée à son encontre. C'est Petitpas qui entendra venger Baucent du coup de Tardif et Isengrin qui fera des reproches à Pelé sur sa conduite envers Petitpas. On pourrait donc, rétrospectivement, s'interroger sur la réplique de Frobert et se demander si, dans tout ce passage, il n'y a pas eu confusion sur les noms des acteurs et leurs actions respectives. La leçon *fuiron* (« furet ») de *C* et *M* pour *paons* au vers 729 renforce cette impression.

Page 709.

a. anuiet avec e exponctué dans *N*. ♦♦ b. a loisir [*v. 737*] / Quant beü *C, M* ♦♦ c. fuer [*v. 757*] / Que n'i fiere se diex me gart / Qui si vodra garder si gart / De mon pooir se diex m'ait *C, M* ♦♦ d. Or lessiez ester a itant *C, M*

1. Si les attaquants précédents ont commis une faute contre le jeu, ce serait, aux dires d'autres joueurs, d'avoir mis trop de violence dans leur coup de pied. Ici Pelé semble commettre une faute supplémentaire en usant d'un bâton, absent jusqu'alors de la partie. Cet instrument est-il si évidemment autorisé au jeu de plantées que l'affirme dans son *Lexique du « Roman de Renart »* (Champion, 1971) G. Tilander ? De toute façon, sous couvert de divertissement, ce jeu permet, sinon des règlements de comptes, du moins à la violence de se libérer.

Page 710.

a. Et vit le pié pelé estendre / Lors li a *C, M* ♦♦ b. Vers 783 dans *C* et *M*: Les plantees et si lessierent . ♦♦ c. ajorna / Chascun endroit soi s'atorna / Et l'arceprestre *C, M* ♦♦ d. Au sonner sont molt deporté *N*; nous corrigeons d'après *C* et *M*. ♦♦ e. Ne cuit que siecle *N*; nous corrigeons. ♦♦ f. Illec fesoit on son ser-

visé / Illuec ou ele devia C ♦♦ g. Folio 59 de N - a, vers 801-832 ; b, 833-864 ; c, 865-896 ; d, 897-928. ♦♦ h. laiens [v. 806] / De cel mal dont il sont ardans / De mout biax miracles avoit / La ou dame pinte gisoit / Et maint saintuaire i avint / Quant C, M

1. Cette allusion à la mort de Pinte renvoie en fait à la mort de Coupée, sa sœur, tombée sous les dents de Renart (branche Ia, v. 294 et suiv.). Pinte, bien vivante au contraire, vient avec Chantecler se plaindre à Noble de cet assassinat. Coupée sera richement enterrée sous un arbre, et non dans une chapelle. L'auteur de notre branche se joue donc des souvenirs de ses lecteurs.

Page 711.

a. entor le cors assis C, M ♦♦ b. Que il tenoient a lor mestre C, M ♦♦ c. garra touz ne lices N ; nous corrigeons d'après C et M. ♦♦ d. Chascun morra sanz achoisons C, M

1. Les six officiants de la messe en l'honneur de Renart sont parmi ses plus célèbres victimes et/ou ses plus farouches adversaires, lors d'affrontements plus ou moins réguliers : par exemple Bernard l'âne (branche IV), Bruiant le taureau (Ia, v. 79 et suiv. ; XVI, v. 2645 et suiv.), Ferrant le cheval (XVI, v. 3200 et suiv.), Roonel le chien (Ia, v. 1327 ; XV, v. 367 et suiv. ; XVI, v. 343 et suiv.). Il est piquant d'entendre leurs éloges funèbres qui osent à peine égratigner leur ennemi, tout mort qu'il est.

2. Autant qu'on puisse en juger, le déroulement de cette messe des morts ne respecte pas entièrement la liturgie attendue. Ainsi le sermon devrait prendre place après la lecture de l'Évangile : soulignant cette inversion, le texte montre que la parodie de l'office est tout à fait concertée. De même le *Confiteor* fait normalement partie des prières prononcées par l'officiant au bas de l'autel pendant la première partie de la messe, avant la liturgie de la parole. Celle-ci comprend essentiellement les lectures de l'Épître (Épîtres, mais aussi Actes, Apocalypse ou encore Ancien Testament) et de l'Évangile.

Page 712.

a. Vers 859-861 dans C : Onques nul jor ne fu espris / De mauvestié ne de folie / Il a esté sanz vilanie . ♦♦ b. Onques nul jor ne virent oil C, M ♦♦ c. li est pardonné N ; nous corrigeons d'après C et M.

1. Nouvelle façon, après les arguments naturaliste (le sexe féminin est fait pour cela) et générationniste (l'homme doit être fécond), de faire du péché de chair une peccadille : le recours aux images culinaires. Le texte part ici d'une des désignations figurées du sexe masculin au Moyen Âge : l'andouille (branche Ic, v. 2679), pour, en décrivant la recette à la fois véritable et étymologique (andouille vient de *inducere*, « introduire », « mettre dans »), filer une métaphore de l'acte sexuel. On notera que *bouel*, « boyau », peut également servir à désigner le sexe de l'homme (fabliau du *Pescbeor de Pont seur Saine*, v. 53, *Nouveau recueil complet des Fabliaux*, Assen, Van Gorcum, 1988, t. IV).

Page 713.

a. Vers 909 dans C et M : En paradis o dieu seront . ♦♦ b. En maint pertuis vos C, M ♦♦ c. retrait C, M ♦♦ d. Folio 60 de N - a, vers 929-962 ; b, 963-994 ;

c, 995-1206 ; d, 1027-1058. ♦ e. metre tremper / Son ventre oveques ses mains
C, M

1. Cette expression n'est pas une locution figée. Nous avons compris les verbes *curer* et *tremper*, tous deux introduits par *metre*, comme relevant du vocabulaire du nettoyage, de la lessive. On relève, en ce sens, quelques exemples de *metre tremper* (« mettez la tache tremper dedans par deux jours », *Mesnagerie de Paris*, II, 3, 12). Ici, on passerait du sens propre à un sens déjà figuré. Mais Micheline de Combarieu et Jean Subrenat ont traduit autrement ce passage (*Le Roman de Renart*, UGÈ, « 10/18 », 1981, t. II, p. 393) : « Dorénavant, elle devra pourvoir elle-même à sa subsistance et modérer son appétit et sa convoitise. » Ils prennent ainsi *curer* au sens de « s'occuper de » — mais *metre curer* peut-il avoir même sens que *metre cure* ? — et *tremper* au sens de « tempérer », mains et ventre symbolisant désir de possession et gourmandise.

Page 714.

a. Vers 937 dans C et M : Puis qu'ele a perdu vostre aïe . ♦ ♦ b. Les vers 940-941 manquent dans N ; nous les restituons d'après C. ♦ ♦ c. Vers 948 dans C et M : Remuee et touz les os

1. Au vers 513, on retrouve dans la plainte de Grimbert la même expression à peu de chose près.

2. Cet usage du verbe *tordre* associé à *grenon* semble très rare. Les expressions consacrées, particulièrement dans le *Roman de Renart*, sont plutôt : *faire bruire*, *delechie*, *forbir*, *torchie* ses *grenons*. Pourtant l'on trouve *tordre* parfois associé à *joe* pour décrire une grimace de douleur. Or *grenon* et *joe* vont souvent de pair dans les locutions qui expriment la voracité : ainsi ce verbe-ci a-t-il pu glisser de l'une à l'autre.

3. Les moines blancs sont les Cisterciens, ordre fondé à la fin du XI^e siècle par Robert de Molesmes pour revenir à l'observance stricte de la règle de saint Benoît. Grands agriculteurs, les Cisterciens s'enrichirent vite : d'où la mention conjointe ici de granges et d'abbayes. Mais ce détail réaliste débouche sur un portrait de moines uniquement soucieux de leur basse-cour et peu enclins à suivre les horaires de la règle.

4. L'Épître lue par Brichemer, qui se termine par l'absolution de Renart pour ses vols et meurtres de volailles, pourrait se confondre avec l'absoute, prière sacerdotale demandant à Dieu de laver un défunt de ses péchés. Mais ici, aucune référence à Dieu !

5. Bien plus que celle de l'Épître, la lecture de l'Évangile était entourée d'un cérémonial honorifique et souvent réservée à un personnage plus important. Le texte ici en garde trace : les vers 967-968 en francolatine ne sont rien d'autre que la formule rituelle qui sert d'introduction à cette lecture. Guillaume Durand en présente ainsi le sens dans son *Rationale divinarum officiorum* (éd. A. Davril, T. M. Thibodeau, Turnhout, 1995, livre IV, chap. xxiv, p. 352 ; nous traduisons) : « Le diacre, afin de rendre tous les assistants dociles et prêts à entendre le texte de l'évangile, c'est-à-dire celui qui annonce la bonne nouvelle du royaume de Dieu, ajoute : " Séquence du saint évangile. " » Le vers 966, quant à lui, pourrait être une déformation de la formule de salut adressée à l'assistance juste avant la lecture de l'Évangile : *Dominus vobiscum*, à quoi celle-ci répondait : *Et cum spiritu tuo*. C'est ainsi, en tout cas, que nous interpré-

terions l'étrange *V'es toi grasfia*, avec passage du vous au toi et de Dieu à la grâce. Cela demeure conjectural et, d'ailleurs, les manuscrits *C* et *M* ont fait un autre choix, plus clair. Avec *dit hari gracia*, le cheval Ferrant pique également son auditoire, mais avec le terme *hari*, interjection qui sert à exciter, à aiguillonner chevaux, bœufs et autres bêtes. Puis il prononce le mot de grâce. Ce mélange surprenant, nous le retrouvons dans un *Miracle de Notre-Dame* de Gautier de Coinci. Des diables qui veulent s'emparer de l'âme d'un paysan font valoir qu'il intercalait dans ses salutations mariales des encouragements à ses bœufs : « Quant cis vilainz aprez ses buez / Huchié avoit : " Hez ! " ou " Hari ! " / Lors si disoit : " Ave Mari ", / He ! com plaisant salu ci a ! » (voir *D'un vilain*, éd. V. F. Koenig, t. IV, Genève, Droz, 1970, p. 160, v. 152-155).

Page 715.

a. Meint cos et mainte dossee *N* (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après *C* et *M*. ♦♦
 b. que l'en i face *N*, avec une correction marginale de Fauchet : i [face corrigé par expunction en fiere] *C. M* donne fiere . ♦♦ c. Se il a ma dame fiere / A il souvent *N* ; nous corrigeons d'après *C* et *M*. ♦♦ d. a la fesse lee / Deüst la croupe avoir ullee / Renars n'en soit *C, M* ♦♦ e. Après le vers 1009, *M* ajoute 176 vers : après l'Évangile, la messe se poursuit par l'offrande. Puis la procession s'ébranle derrière Brichemer et Ferrant qui portent le corps de Renart.

1. Ce discours de Ferrant vise en grande partie à disculper Renart d'un des crimes « fondateurs » du *Roman* : le viol d'Hersent (branche IX, v. 393 et suiv.). Hersent était consentante, puisqu'elle fut la maîtresse de Renart, dont elle porte le deuil (Ic, v. 3106 et suiv. ; IX, v. 230 et suiv. ; XIV, v. 1250 et suiv.). Et il en va de même de Fièrre, violée par Renart (Ib, v. 1818 et suiv.), mais qui eut une liaison avec lui (XVI, v. 2002 et suiv.). À partir de ces deux exemples, Ferrant peut proposer un cinquième « évangile selon Renart » : le discours misogyne sur la femme pécheresse. Discours alimenté, en outre, par la croyance que, physiologiquement, la femme est sexuellement insatiable. Aux deux femmes impunies, Ferrant oppose un Renart repentant.

2. Le paradis des ânes, auquel accède Renart, est peut-être moins un « sous-paradis » qu'un paradis des trompeurs. L'ânesse auprès de qui il trônera, pourrait être la fauve ânesse de l'expression « savoir de la fauve ânesse », c'est-à-dire « s'y connaître en tromperie » (voir la branche II, v. 271). Jacquemart Gielée dans son *Renart le Nouvel* (1289) introduira d'ailleurs un cheval, aux côtés de Renart, comme incarnation de la fausseté. Ce personnage deviendra héros de satires sous le nom de *Fauvel* chez Gervais du Bus et Chaillou de Pesstain (1310-1316) et de *Fauvain* chez Raoul le Petit (1326). Ferrant lui-même n'est-il pas désigné ici comme n'ayant pas son égal pour la tromperie (*guille*) ? À propos du mot *mulon*, on notera que les dictionnaires de la langue médiévale n'en signalent qu'une seule acception : « meule », « tas ». Mais des études dialectales modernes sur des parlers de l'Ouest (Aunis, Saintonge, Morbihan) attestent cette forme au sens de « mulet ».

Page 716.

a. Après le vers 1026, *M* ajoute 19 vers qui montrent Barcent et Brun creusant la tombe de Renart, la procession marchant au son des instruments et Noble en majesté fermant la marche. ♦♦
 b. Vers 1031 dans *C* : Entre vos et sire belin . ♦♦ c. Vers 1035 dans *C* : Le

chien reprendra un tabor . ♦♦ d. Folio 61 de N - a, vers 1059-1090 ; b, 1091-1122 ; c, 1123-1154 ; d, 1155-1186.

1. Ce *paille* qui recouvre le corps de Renart n'est pas vert par hasard. C'est là en effet la couleur ambivalente par excellence : couleur du printemps et de la jeunesse, mais aussi de son inconstance, couleur du désordre enfin (Voir M. Pastoureau, « Formes et couleurs du désordre : le jaune avec le vert », *Médiévales*, IV, 1983, p. 62-73).

Page 717.

a. Le e final de loee est dans N d'une autre encre.

Page 718.

a. Me font N ; nous corrigeons pour la cohérence du discours de Chantecler. ♦♦ b. De chantecler ot la parole C ♦♦ c. engignié / A mout icel dit resoingnié C ♦♦ d. Ne volt mot dire [r. 1126] cele foiz / Que cil le sievent mout destroiz / Qui ne le lairont pas itant / Se il chantecler ne lor rent / Ainz li feront les piez lever / Certes mout te deüst grever C

1. Le discours flatteur de Chantecler, qui invite Renart à suspendre sa course pour défier ses poursuivants, rappelle évidemment celui qu'il lui tint dans la branche VIIa, v. 408 et suiv.

2. Les manuscrits ne situent pas la prise de parole par Chantecler au même endroit (voir var. d). C fait commencer le discours direct un vers avant N. Encore ce dernier présente-t-il un texte problématique, car ce que nous interprétons comme une phrase nominale exclamative *ceste buée* laisserait plutôt attendre l'emploi d'un relatif-interrogatif du type *quel* et non celui d'un démonstratif.

Page 719.

a. Folio 62 de N - a, vers 1187-1218 ; b, 1219-1250 ; c, 1251-1282 ; d, 1283-1314. ♦♦ b. Ne me soies par correction proposée par E. Martin et reprise par l'édition japonaise (FHS). Voir la Note sur le texte, p. 1300.

1. Tardif était déjà porte-étendard dans la branche Ia, v. 1603 et suiv.

Page 721.

a. Mon sens espoir petit doutoient correction proposée par E. Martin et reprise par l'édition japonaise. Inutile à notre sens. ♦♦ b. Eštoie je pris emblant N (vers hypomètre) ; nous adoptons la correction proposée par E. Martin. ♦♦ c. Avez trete traïson N ; nous corrigeons pour la syntaxe.

Page 722.

a. Folio 63 de N - a, vers 1315-1346 ; b, 1347-1378 ; c, 1379-1410 ; d, 1411-1442.

1. Ce duel judiciaire entre Renart et Chantecler évoque celui qui oppose Renart et Isengrin dans la branche II. Comme le coq, Isengrin laisse son adversaire pour mort. Ici, le duel est précédé de serments simplement évoqués et doit se terminer par la mort du vaincu, dont le roi prononcera la sentence. Ce type de combat, en effet, appartient à la procédure légale de l'époque.

Page 723.

a. Lors as les iex as denz ouvers N; ce vers est corrompu. E. Martin proposait de corriger simplement en : Lors a les iex andeus ouvers. Afin de rester plus proche du texte, il nous a semblé que l'expression ouvrir les denz, « ouvrir la bouche, desserrer les dents » (au sens de « parler ») pouvait se cacher ici.

1. Metre en fu atele n'est pas attesté comme une locution figée. Le terme *astele* désigne couramment les tronçons de lances qui se brisent au combat, ou les morceaux de bois dont on allume bûcher ou incendie. Nous comprenons cette expression au figuré, comme un équivalent de « mettre le feu aux poudres » ou « jeter de l'huile sur le feu ».

2. Ces deux sortes de plantain figurent ensemble dans les recettes de préparations à appliquer sur les plaies (Voir P. Meyer, « Recettes médicales en français publiées d'après le manuscrit B.N. lat. 8654ⁿ », *Romania*, XXXVII, 1908, p. 365, n^o 35, 36).

Page 724.

a. mes je deroi / Qui en vous est honnira N; nous corrigeons d'après Martin. ♦♦
b. Le vers 1376 est orphelin dans N; D. Méon l'a rétabli ainsi : Et renart fet semblant de mort. ♦♦ c. Lors comme lierre repris N; nous corrigeons suivant la suggestion d'E. Martin, déjà reprise par l'éd. japonaise.

1. L'expression du texte *faire la morte vieille* a été mise en doute par G. Tilander parce que non attestée ailleurs (*Notes*, p. 698-699). Il propose de corriger le vers ainsi : *Que la dormeveille fera*, avançant que l'ancien français trouvait là une expression spéciale « pour l'action de contrefaire le mort ou le dormant ». Mais les exemples qu'il cite contredisent cette interprétation : il ne s'agit jamais de simuler la mort mais uniquement le sommeil, dans des scènes (de comédie) qui se passent au lit. Il faut garder le texte du manuscrit N et y voir une création, qui renchérit sur l'expression « faire le mort » en y ajoutant la notation de la vieillesse. Est-ce pour en souligner le caractère faussement naturel, comme le suggère Micheline de Combarieu (« “ Faire la morte vieille ” : la ruse de la mort feinte dans le *Roman de Renart* », *Pris-Ma. Les « Romans » de Renart*, t. VII, 1991, p. 153-169, n. 2) ? Et de fait, dans d'autres branches, Renart se déclare souvent vieux et fatigué de vivre. Ou est-ce pour renforcer le caractère rusé de cette simulation, les vieilles ayant une forte réputation de fourberie ? On notera, d'ailleurs, que cette fausse mort, destinée à faire cesser un combat où Renart a le dessous, en lui servant finalement à attraper le corbeau, retrouve sa fonction naturelle : le faux cadavre sert d'appât.

2. L'expression *gent de velle* du vers 1395 a dérouté aussi bien E. Martin (*Observations*, p. 90) que G. Tilander (*Notes*, p. 699). Le premier se demandait déjà s'il fallait rapprocher les vers 1372 et 1395, mais sans aller plus loin. Le deuxième critique a voulu étendre au second vers son interprétation du premier, assuré que « *develle* est une faute du scribe pour *dorveille* ». Ce qui donnerait le vers suivant : *Comme s'il feïst la dorveille*. Comme nous avons maintenu la leçon originale du vers 1372 (voir n. 1), la correction proposée pour le vers 1395 perd tout caractère d'évidence. En outre, le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch fournit des exemples d'emploi de *veille*, qui permettent d'expliquer simplement ce passage. Le terme qui signifie d'abord « veille de fête » finit par désigner les jeux et divertissements auxquels on s'adonne en ce temps dans une communauté rassem-

blée. Une rime récurrente *veille / merveille* prend d'ailleurs quelque essor ; et une locution *geu(s) de veille* est formée pour désigner les occupations, futiles, auxquelles on se livre. Mais le vers 1395 dit bien *gent* et non *geu* : ce dont il est question ici, c'est de la foule nombreuse qui entoure Renart.

Page 725.

a. Sile prist par la cuisse et le tret N; nous corrigeons d'après Martin. Ici commence le folio 64 de N - a, vers 1443-1474 ; b, 1475-1506 ; c, 1507-1538 ; d, 1539-1570. ♦♦ b. Que cil li a lobee toute / Et la cuisse empres N. Le verbe *lober* attesté nulle part ailleurs est incompréhensible. E. Martin y a vu une déformation de « *lochier* », « *locher* » (« *ébranler* », « *secouer* »). Pour la correction de la syntaxe des deux vers, nous avons suivi G. Tilander (« Notes », p. 700).

Page 726.

a. Avecques li tressailli N; nous corrigeons d'après Adolf Kressner (E. Martin, « Observations », p. 90, correction reprise par G. Tilander puis l'édition japonaise).

1. L'expression *donner quite Choisi* n'est pas une locution figée. Pour tant le participe passé du verbe *choisir* « voir », « distinguer », appelle ailleurs la mention de *Choisi* (XVI, v. 1611-1612). Cette récurrence s'explique peut-être aussi par la nuance positive portée par ce nom de ville : celle du choix, de la préférence. Mais il est délicat d'en tirer argument pour cerner la patrie de l'auteur de la branche XVIII : Choisy-aubac (arrondissement de Compiègne), Choisy-en-Brie (arrondissement de Provins), Choisy-le-Roi ?

Page 727.

a. vous aifez N; nous corrigeons d'après D. Méon et E. Martin. Mais il pourrait s'agir d'une graphie dialectale isolée. ♦♦ b. Blasmé en seroit et N; nous corrigeons d'après E. Martin.

1. Dans ce passage, le milan porte tantôt le nom attendu, Hubert (v. 1578, 1580, 1587), tantôt celui de Guibert (v. 1528, 1628). Nous n'avons pas cru devoir corriger.

Page 728.

a. Folio 65 de N - a, vers 1571-1601 ; b, 1602-1632 ; c, 1633-1663 ; d, 1664-1684.

1. G. Tilander suspectant la forme *barbakeue* propose de corriger en *barbakene*, autre forme de *barbacane*, et de lire en conséquence *kene*, ailleurs *cane*, c'est-à-dire « mâchoire », « joue » (Notes, p. 700-701). Mais outre que les finales des mots sont parfaitement lisibles dans N, le sens des adjectifs *velue* et *torse* convient mieux à *kene* qu'à *kene*, malgré les explications de G. Tilander. *I'elu* ne paraît signifier « affamé » que dans la locution *velu de fain*. Ne peut-on voir plutôt dans *barbakene* une déformation plaisante de *barbacane*, comme plus loin *paradouze* l'est de *paradis* ?

Page 729.

1. Hubert s'est bien fait manger par Renart à la fin de la branche III. Comme d'autres personnages, il est donc capable de résurrection narrative ! L'auteur le suggère ici. Voir la Notice d'Armand Strubel, p. 995.

Page 730.

a. *Vers 1628 dans M*: Sitrova mon seignor frobert . ♦♦ b. De quoi il ne nos est pas bel M ♦♦ c. Et cil s'en tourne [...] ne sejourne N; nous corrigeons d'après M et H. ♦♦ d. Nobles ce voit N; nous corrigeons d'après M et H. ♦♦ e. Quant roarz ceenz a fui M, H

1. La *lectio difficilior* retenue peut s'expliquer non par un participe passé de *estoyer/estuer*, mais par le substantif *estui* au sens de « refuge », « cachette ». Littéralement, le passage signifie : Alors que Rohart a ici un refuge, Renart, lui, était si mal en point qu'il est déjà porté en terre.

2. La création du *paradouze* se fonde sur la décomposition de paradis en para-dix (*dis* dans la graphie médiévale) et sur la localisation du premier deux lieues plus loin que le second. M fait malencontreusement disparaître ce jeu de mots. Mais le terme *paradouze*, sans plus de justification, synonyme d'un « faux paradis imaginaire », réapparaîtra par exemple dans une sottie (éd. E. Picot, t. II, p. 191) puis chez Nicolas de Cholières (*Les Après-Disnées*, 1587).

Page 731.

a. Tant qu'il en paradis le mete / Trois liues outra paradiz M ♦♦ b. La vie et la confession H ♦♦ c. Ci fine la confession M, qui ajoute, après le vers 1684, six vers : De renart lerons le gorpils / Qui chantecler mist a essil / Mes ja renart ne finera / Tant com cest siecle durera / Car touz jorz sera renart / Et par son engin engingnart .

1. La disparition du nom de Renart avec la fin de cette branche, qui ne le laisse pourtant que faussement mort, usurpateur de la tombe d'un homonyme humain (v. 1616-1618), est remise en cause de deux façons. À l'intérieur du manuscrit N d'abord, puisque ce recueil ne s'achève pas là, mais poursuit immédiatement avec la branche XIV, pour ne se clore, six branches plus loin, qu'avec la branche IV. Quant à l'explicit fourni par M, manuscrit qui se ferme pourtant sur l'histoire de la « mort » du goupil, en affirmant que Renart durera aussi longtemps que le monde, il signale la disponibilité du personnage et se fait l'écho des œuvres postérieures au *Roman de Renart*, qui ont repris ce personnage de trompeur pour en faire une incarnation du mal. Voir aussi la Notice de la branche XXV, p. 1374.

Branches XIX à XXVI

NOTICE GÉNÉRALE

Avec l'histoire d'Isengrin et du prêtre Martin, nous cessons, par force, de suivre le manuscrit H puisqu'il s'achève avec la « La Mort de Renart »¹. Mieux, nous changeons de tradition manuscrite pour nous tourner vers des recueils qui contiennent des récits qu'eux seuls conservent. Suivant le classement proposé d'abord par Ernest Martin, deve-

1. Voir notre Note sur le texte de la branche XVIII (fin).

loppé par Hermann Büttnner et devenu classique depuis, ces manuscrits n'appartiennent pas en effet au groupe α , le plus proche d'un archétype supposé, mais aux deux derniers groupes de la tradition renardienne : β (B, L) et γ (C, M)¹.

Ce rappel d'ordre philologique est déterminant pour comprendre pourquoi les branches XIX à XXVI (« Isengrin et le prêtre Martin », « Isengrin et la jument », « Isengrin et les deux béliers », « La Monstrance du cul », « Comment Renart parfit le con », « Renart magicien », « Les Enfances de Renart », « L'Andouille jouée au morpion ») sont dites épigonales. Considérées comme tardives au regard des textes « primitifs », elles ont été datées entre 1205 et 1250². Mais les critères de datation apparaissent bien fragiles : ils reposent essentiellement sur la reconstitution du célèbre archétype d'où ces branches auraient été absentes, puisqu'elles le sont de la famille α ³, et s'appuient sur les dates proposées pour les branches les plus récentes contenues dans cette « première » collection : 1200 pour la branche XII, 1202 pour la XI et 1205 pour la branche XVIII.

Mais l'ordre établi autrefois par Hermann Büttnner n'est pas aussi intangible qu'il a pu le paraître longtemps. Ainsi, revisitant les anthologies du *Roman de Renart*, K. Varty discerne plutôt, à côté d'une famille α où entrent aussi les manuscrits jusqu'alors considérés comme composites (H, I, O), une seule autre famille, l'ancien groupe γ , tandis que le groupe β se défait pour souligner l'indépendance des manuscrits qui le constituaient auparavant. Au-delà de cette nouvelle répartition, quatre parties sont discernables dans l'ensemble des manuscrits, à l'exception toutefois du manuscrit *K* (Chantilly, Musée Condé, 472). La famille α et le manuscrit *B* proposent d'abord une anthologie de textes qui gravitent autour du « Jugement », puis une version étendue de l'anthologie de « Pierre de Saint-Cloud ». La famille γ et le manuscrit *L* font de même, mais en inversant l'ordre de ces deux premières parties. La troisième partie, dans l'ensemble des volumes, fournit un mélange de récits dont certains sont organisés entre eux et d'autres non. Enfin la quatrième partie est constituée de textes qui couronnent chaque anthologie d'une fin culminante (« Renart médecin », « Renart empereur », « La Mort de Renart »)⁴.

Or les branches dites épigonales ne se situent jamais à la fin des anthologies ; elles appartiennent à la troisième partie, la plus malléable, celle dont l'organisation semble la plus difficile à expliquer. Aussi, sur l'arbre Renart, ces rameaux considérés comme dégénérants sont accusés de faiblesse, de plagiat⁵, alors même qu'ils se mêlent à des récits considérés

1. E. Martin, *Examen critique des manuscrits du « Roman de Renart »*, Bâle, 1872. H. Büttnner, *Studien zu dem « Roman de Renart » und dem « Reinhart Fuchs »*, I *Die Überlieferung des « Roman de Renart » und die Handschrift O*, Strasbourg, Trübner, 1891, p. 6.

2. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 491-495 ; datations reprises par J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Paris-Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 697.

3. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, p. 28-29.

4. K. Varty, « The Transformations of Pierre de Saint-Cloud's *Roman de Renart* within the Renart Manuscripts », *Farai chansoneta novele, Hommage à Jean-Charles Payen*, Caen, 1989, p. 419-435.

5. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, chap. 19.

comme plus anciens. Résumant les critiques qui leur sont adressées, Jean Scheidegger a montré une nouvelle fois la vanité de certaines de ces idées. Le *Roman de Renart* est un espace littéraire où s'affirme partout la réécriture. L'ordre de ses parties dans les manuscrits n'y est donc pas lié à la chronologie de la création des branches ou à leur agencement en une collection primitive supposée, mais à une « chronologie [...] interne, ordonnée selon la vie fictive du héros¹ ». Et s'il existe bien des noyaux narratifs récurrents d'un manuscrit à un autre, autour d'eux s'agrègent des modules qui varient, quant à eux, d'une anthologie à l'autre, faisant de la version originale, originelle, longtemps recherchée par la science philologique, une « œuvre introuvable² ». Si une telle approche du texte renardien ne saurait suffire à faire des « dernières » branches d'incontestables réussites littéraires, elle leur restitue déjà un rang légitime à l'intérieur du *Roman*.

Les branches XIX à XXII.

Les branches XIX à XXII ont Isengrin et non Renart pour héros. C'est une des raisons qui expliquent la désaffection de la critique à leur égard³. Cette particularité a d'ailleurs pu paraître si troublante que le copiste du manuscrit *L* se laisse lui-même aller à un lapsus dans l'explicit du premier de ces récits : « Explicit de Renart et de prestre Martin⁴. » Pourtant seul ce manuscrit fait se succéder d'une traite ces quatre récits : il semble alors que fait sens la présence du loup, successivement confronté au prêtre, à la jument, aux deux béliers, au vilain et à l'ours. Ainsi après la série des branches Ia, Ib, Ic, qui ont définitivement fait de Renart le maître incontestable de la ruse, et ce dans les pires circonstances, l'anthologiste donne avec les branches XIX à XXII une illustration de la malchance ou de la bêtise du loup, qui peut faire pendant à la série des aventures d'ouverture du recueil, où Renart rencontrait Chantecler, la mésange et Tibert (branche VIIa), avec plus ou moins de bonheur⁵. Ainsi serait créé un effet d'équilibre et d'échos entre les ensembles narratifs, entre les deux protagonistes principaux du *Roman*.

La succession des quatre histoires d'Isengrin est marquée comme une suite inscrite dans une chronologie resserrée : la rencontre d'Isengrin et de la jument se situe au lendemain de la nuit passée par le loup dans le piège du prêtre⁶ ; l'aventure avec les deux béliers s'annonce comme une suite des aventures d'Isengrin⁷ ; enfin, le loup qui réapparaît au matin de « La Monstrance du cul » vient d'être guéri par Hersent de blessures qu'on peut supposer être celles qu'il a reçues dans les trois récits précédents⁸.

1. J. Scheidegger, *Le Roman de Renart ou le texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 55.

2. *Ibid.*, p. 112.

3. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, p. 484 : « Et quand nous arrivons à XXI d'une part, et à XVIII, XIX, XX [numérotation Martin] de l'autre, c'est encore mieux : le goupil n'y paraît même pas. Qu'on se figure des poèmes de Renard, d'où Renard est absent ! Rien qui marque mieux le complet épuisement du genre. »

4. Branche XIX, p. 736.

5. Voir la table IV de l'article de K. Varty pour la succession des branches dans le manuscrit *L*.

6. Branche XX, v. 20-25.

7. Branche XXI, v. 1-2.

8. Branche XXII, v. 4-8.

Est-ce à dire que ces branches sortent de la même plume ? E. Martin le pensait pour les trois premières : « [Celles-ci] se rattachent l'une à l'autre ; elles sont très courtes et portent le même caractère simple et enjoué : elles sont évidemment du même auteur, qui loue à bon droit son ouvrage à la fin de la troisième¹. » Mais l'argument de l'enchaînement n'est pas entièrement convaincant. S'il est vrai que le deuxième récit renvoie explicitement au premier, le deuxième vers de l'histoire d'Isengrin et de la jument la situant à la nuit tombée, fait contresens avec la suite censée se dérouler le matin de bonne heure, juste après l'évasion du loup². Y a-t-il là trace d'un remaniement inachevé ? En outre, l'articulation du troisième au deuxième récit a été jugée si peu contraignante par les maîtres d'œuvre des manuscrits *B*, *C* et *M* qu'ils ont dissocié les quatre textes en deux groupes : « Isengrin et le prêtre Martin », « Isengrin et la jument » d'une part, « Isengrin et les deux béliers », « La Monstrance du cul » d'autre part³. Ainsi les blessures guéries par Hersent au début du quatrième texte ne renvoient plus qu'à celles qu'infligèrent les deux béliers. Plus encore, ces trois manuscrits ont inversé l'ordre des deux sous-groupes dégagés par eux. Et si *C* et *M* n'insèrent que l'histoire du corbeau Tiécelin (premier épisode de la branche IX) entre les branches XXI-XXII et XIX-XX, *B* poursuit l'histoire de Tiécelin par celle du viol de la même branche IX, puis donne les branches II, IV, XII, VI, X, XXIII, III⁴. En revanche, les trois volumes, dans un bel ensemble, font précéder « Isengrin et les deux béliers » par « Tibert et les deux prêtres » (VIII). Analysant donc le sens de l'interpolation des branches VIII, XXI, XXII entre l'épisode Tibert et l'épisode Tiécelin dans le manuscrit *B*, K. Varty montre qu'ainsi est donné un coup de projecteur sur les deux opposants principaux de Renart, le chat et le loup, dans des histoires d'où Renart est absent et qui soulignent par l'affrontement avec deux adversaires, prêtres ou béliers, la ruse de l'un et la bêtise de l'autre. Bêtise encore mise en œuvre dans « La Monstrance du cul⁵ ». D'un autre côté, le groupe formé dans les manuscrits *C* et *M* par « Tibert et les deux prêtres », « Isengrin et les deux béliers », « La Monstrance du cul » et l'épisode Tiécelin peut être compris comme une suite de variations sur le thème du partage : de la fourrure du chat, d'un champ, d'un jambon, d'un fromage⁶, où interviendraient successivement le chat, le loup et Renart.

On peut donc trouver un sens à chaque module narratif tel qu'il se développe dans les différents recueils, et considérer que la rupture de la suite des branches XIX-XXII, propre au manuscrit *L*, dans les trois autres anthologies est rendue possible, aussi bien que par le découpage toujours possible d'une branche en divers épisodes convoqués ici ou là

1. E. Martin, *Observations sur le Roman de Renart*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 91. Idée reprise par L. Sudre, *Les Sources du Roman de Renart*, Paris, 1892, p. 324-325 ; L. Foulet, p. 486-487 ; J. Flinn, p. 106.

2. Branche XX, v. 2. E. Martin notait cette anomalie, sans remettre en cause son affirmation sur l'identité d'auteur des récits (*Observations*, p. 92).

3. On peut noter que *B*, *C*, *M* ont diminué la contrainte du vers 1, en substituant au « Encor vos dirai d'Ysengrin », un « Or vos redirai d'Isengrin », qui permet de reprendre le personnage après l'avoir abandonné momentanément.

4. Voir les tableaux IV et V de l'article de K. Varty.

5. K. Varty, *ibid.*, p. 427.

6. *Ibid.*, p. 429-430.

par les copistes-remanieurs¹, par l'inexistence originelle d'un lien entre ces quatre récits. Pourtant, lorsque E. Martin affirme : « Le manuscrit *L* est le seul qui les donne dans l'ordre original, mais son texte s'éloigne beaucoup des autres manuscrits », il semble bien qu'il ait raison. En effet, puisque les manuscrits *B*, *C* et *M* donnent tous les branches XXI-XXII en premier, le vers initial d'« Isengrin et les deux béliers » se trouve résonner assez faux : leur « Or vos redirai d'Isengrin » ne peut de fait renvoyer à aucun épisode précédent dont le loup aurait été le protagoniste principal à l'instar de Renart². En outre, dans le manuscrit *M*, « Isengrin et le prêtre Martin » se trouvant permuté avec « Isengrin et la jument » — deux histoires pourtant clairement articulées entre elles —, on devine que les réorganisations des suites narratives peuvent parfois aboutir aussi à d'évidents contresens.

Nous considérerons donc, sinon comme absolument authentique, du moins comme la plus vraisemblable la suite des branches XIX à XXII. À l'intérieur de celle-ci, on pourra distinguer deux groupes : les trois premiers récits d'une part, le quatrième de l'autre. De fait, les branches XIX-XXI montrent Isengrin seul, affronté à un ou deux adversaires ; la première histoire s'ouvre sur un prologue de quatre vers et la dernière s'achève par un éloge de la qualité du texte, pourvu qu'il soit bien raconté, enserrant ainsi les trois récits dans un dispositif extra-diégétique. La branche XXII, elle, forme une autre unité, munie d'un prologue propre, où la bêtise d'Isengrin trouvera à s'associer à celle de l'ours, tous deux bernés par la ruse d'une femme.

Les branches XXIII à XXI/I.

Avec ces textes, le *Roman de Renart* retrouve son héros préféré : le goupil. De fait, notre manuscrit de base (*L*) abandonne clairement Isengrin après le groupe des quatre branches dont il fut le protagoniste, pour donner un texte que lui seul conserve et où le loup n'apparaît plus. La branche XXVI, qui rejoue en partie le scénario de « Tibert et l'andouille » (VIIb), confronte en effet Renart au chat³.

Après cette branche de transition, le copiste de *L* a écrit la dernière de ses « dernières » branches : « Comment Renart parfit le con » (XXIII). Mais celle-ci ne finit nullement le volume, puisqu'elle est suivie du « Partage des proies » (XVII), de « La Confession de Renart » (III), etc., et enfin de « Renart empereur » (XVI)⁴. En raison de cette inscription dans le cycle, et surtout parce qu'elle est encore conservée par quatre manuscrits (*L*, *B*, *C*, *M*) comme les branches XIX-XXII, nous avons choisi de donner « Comment Renart parfit le con » juste après ces dernières.

1. À preuve, le fameux découpage de la branche II (numérotation Martin) opéré en *C* et *M*, qui rejettent le prologue de ce texte en tête de la branche « Les Enfances de Renart ».

2. D'ailleurs la branche XXI est précédée dans le manuscrit *B* par la rubrique : « C'est d'Ysengrin et de la jument », erreur ou vestige qui indique bien que l'ordre premier faisait précéder les branches XXI-XXII par XX (et XIX). Voir E. Martin, *Roman de Renart*, t. I, p. VI ; L. Foulet, p. 487.

3. Voir la Notice de la branche XXVI, p. 1377.

4. Voir la table IV de l'article de K. Varty pour la succession des branches dans le manuscrit *L*.

Suivant ce principe d'un ordre éditorial fondé sur le nombre des manuscrits qui contiennent tel ou tel texte, c'est la branche « Les Enfances de Renart » (XXV) qui aurait dû venir immédiatement après puisqu'elle est conservée par *B*, *C* et *M*. Cependant, si l'on peut sans inconvénient rejeter la branche XXVI vers la fin de la collection renardienne, il n'en est pas de même de l'autre *unicum* qu'est la branche « Renart magicien » (XXIV), conservée par le seul manuscrit *M*. Ce texte s'y trouve en effet si fortement lié à la branche XXIII qu'il en constitue même le pré-texte. C'est de la lionne, créée par les artifices de Renart magicien, pour être l'épouse de Noble que le goupil, par la grâce de deux interpolations propres à *M*, entend parfaire le sexe dans la branche XXIII¹. Même si nous ne conservons pas l'ordre propre à *M* (« Renart magicien » puis « Comment Renart parfit le con »), il nous a semblé impossible de dissocier ces deux branches qui y forment un ensemble. Alors même que dans les deux autres manuscrits (*B* et *C*), la branche XXIII est insérée entre des textes chaque fois différents : les branches X et III dans *B*, II et XII dans *C*.

Nous donnons ensuite la branche « Les Enfances de Renart » (XXV), conservée dans les manuscrits *B*, *C*, *M* et *n*, et introduite dans ces recueils par le prologue de la branche VIIa (vers 1-18). Tout en ouvrant délibérément le *Roman de Renart*, l'histoire de la naissance de Renart et d'Isengrin s'essaie aussi à le refermer en achevant le cycle.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Le manuscrit de base pour l'édition des branches XIX, XX, XXI, XXII, XXIII et XXVI est le volume 3335 de la bibliothèque de l'Arsenal (sigle : *L*).

Il s'agit d'un volume de 124 folios de parchemin d'un format de 293 x 208 millimètres, écrits d'une seule main du *xiv*^e siècle sur deux colonnes d'une quarantaine de vers. Les débuts de branches sont marqués d'une initiale ornée généralement sur 8 unités de réglure. Les divisions du texte à l'intérieur des branches sont indiquées par des lettres filigranées aux deux encres sur 2 unités de réglure.

Ce manuscrit était traditionnellement rangé dans la famille β avec *B* et *K*. Mais K. Varty a montré que ces trois recueils forment ce qu'il préfère appeler le groupe des indépendants². De fait, de l'un à l'autre l'organisation des textes est différente, tout comme elle n'adopte ni l'ordre général de la famille α ni celui de la famille γ . Toutefois, on peut constater une certaine parenté entre l'organisation des branches dans *L* et dans les

1. Voir les Notices des branches XXIII et XXIV, p. 1337 et 1348.

2. K. Varty, « The transformations of Pierre de Saint-Cloud's *Roman de Renart* within the Renart Manuscripts », *Farai chansoneta novele. Mélanges J.-C. Payen*, Caen, 1989, p. 419-435 ; voir en particulier les tables IV (*K*, *L*, *B*) et V (*C*, *M*).

deux manuscrits principaux de γ (C et M). Et comme les « dernières branches » ne figurent, comme nous l'avons vu, que dans L , B , C et M , nous avons utilisé non seulement B , mais aussi C et M comme textes de contrôle¹. Certaines leçons données en variantes permettent de constater la très grande proximité de B , C et M dans le détail du texte. L se montre véritablement indépendant, et c'est une des raisons qui nous l'ont fait préférer, outre le fait qu'il n'a jamais servi de base à une édition (sauf pour la branche XXVI qu'il est seul à conserver).

Le manuscrit B est le BNF, fr. 371. On trouvera sa description dans la Note sur la présente édition, p. LXXVIII. Il nous a servi de base pour la branche XXV (ff^{ms} 32b-34d), C (ff^{ms} 1a-2d) et M (ff^{ms} 1a-2d) restant nos manuscrits de contrôle.

Le manuscrit C est le BNF, fr. 1579. On trouvera sa description dans la Note sur la présente édition, p. LXXVIII.

Le manuscrit M est celui de Turin, bibliothèque Royale, Varia 151. Il compte aujourd'hui 191 folios de parchemin d'un format de 280 x 200 millimètres, copiés sur deux colonnes de 36 lignes en général. Le volume est mutilé de plusieurs folios (avant le folio 1, entre les folios 44 et 45, 89 et 90), d'où des lacunes de texte plus ou moins graves. Les débuts de branche sont marqués d'une initiale sur 6 ou 8 unités de réglure. Les découpages du texte à l'intérieur des branches se marquent par des initiales sur deux unités de réglure. C'est lui qui nous a servi de manuscrit de base pour la branche XXIV (« Renart magicien ») qu'il est le seul à conserver (ff^{ms} 72b-86d). C'est d'ailleurs à cause de cette branche XXIV que le manuscrit M interpole deux grandes séries de vers dans la branche XXIII (« Comment Renart parfit le con »), interpolations que nous donnons en appendice (ff^{ms} 89b-89d, 90c-91a).

Éditions et traductions.

Dans son édition du *Roman de Renart*, E. Martin a donné les branches XIX à XXIII et XXV d'après le manuscrit B et les branches XXIV et XXVI d'après les deux seuls textes qui en existent, on l'a vu, respectivement M et L .

M. Roques, pour son édition inachevée, a choisi le manuscrit B comme manuscrit de base, L et K lui servant de textes de contrôle (puisqu'appartenant au célèbre groupe β). Dans le volume 79 des *CFMA*, il donne les branches XXV, XXI et XXII ; dans le volume 88, les branches XXIII, XIX et XX.

Enfin, N. Fukumoto, N. Harano et S. Suzuki fournissent l'ensemble des branches du *Roman de Renart* qui figure dans le manuscrit C , contrôlé par M et relayé par lui pour la branche XXIV. La branche XXVI leur manque.

La branche XXV (« Enfances de Renart ») a été traduite par Micheline de Combarieu du Grès et Jean Subrenat dans le tome I de leur *Roman de Renart* (texte repris de l'éd. E. Martin), UGE « 10/18 », 1981, p. 19-41.

1. Le manuscrit K (Chantilly, Musée Condé, 472) ne conserve qu'une dizaine de textes ; il s'achève avec la branche du « Puits ».

Nous nous expliquons parfois dans les notes ou la Notice de cette branche sur des choix différents de traduction.

Maurice Toesca a donné en 1962 une adaptation d'une vingtaine de branches du *Roman de Renart*, rééditée en 1979, Stock Plus. Son ouvrage a beau se dire « transcrit du vieux français » d'après l'édition de M. Roques, ses alertes adaptations des branches XIX, XX, XXII, XXIII et XXV ne nous ont guère aidée pour une traduction plus fidèle.

Établissement du texte.

Pour les branches XIX-XXIII et XXVI.

Table de concordance des manuscrits :

Branche XIX : L (ff^{ns} 59b-60a) ; B (ff^{ns} 127c-128d) ; C (ff^{ns} 70a-71a) ; M (ff^{ns} 96a-97a).

Branche XX : L (ff^{ns} 60a-60c) ; B (ff^{ns} 128d-129c) ; C (ff^{ns} 71a-71c) ; M (ff^{ns} 95b-96a) ; m (Bibl. Sainte-Geneviève 257, folio de garde).

Branche XXI : L (ff^{ns} 60c-61b) ; B (ff^{ns} 45b-46a) ; C (ff^{ns} 67b-68a) ; M (92b-93a).

Branche XXII : L (ff^{ns} 61b-62a) ; B (ff^{ns} 46a-47b) ; C (68a-69a) ; M (93a-94a).

Branche XXIII : L (ff^{ns} 63a-67b) ; B (ff^{ns} 116a-121d) ; C (ff^{ns} 100b-104d) ; M (ff^{ns} 86d-90c).

Branche XXVI : L (ff^{ns} 62b-63a).

Le manuscrit *L* présente un certain nombre de particularités linguistiques, dont quelques-unes sont des traits de l'Est de la France. On relève ainsi la forme *sui* pour l'article possessif masculin au cas sujet pluriel (branche XXII, v. 66 ; branche XXIII, v. 693) ; la forme *pois* du substantif *tro*, *trou* (branche XXIII, v. 575, 578) ; la forme *troi* du substantif *tro*, *trou* (branche XXIII, v. 420). D'autre part, le préfixe *a-* des autres manuscrits y est souvent remplacé par *es-* (branche XXIII, v. 471 *s'esperceüst* contre *s'aparceüst*, v. 476 *esmenteü* contre *amenteu*). E. Martin en donne des exemples pour d'autres branches que celles que nous éditons (*Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 7). Cela gagne jusqu'au résultat de l'enclise de l'article *les* après préposition *a* (branche XX, v. 58 *es danz* ; branche XXIII, v. 24-25 ; branche XXVI à l'explicit). Notons enfin quelques particularités de la morphologie verbale : une désinence tonique *-ant* à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif (branche XXI, v. 73 *tornant*) ou du subjonctif (branche XXVI, v. 36 *partissant*) ; des formes de première personne du singulier à la désinence dialectale au présent de l'indicatif (branche XXVI, v. 89 *a* qui rime avec *sai*), au futur de l'indicatif (branche XXII, v. 3 *taira* ; branche XXIII, v. 599 *amanra*), et au passé simple (branche XXIII, v. 484 *antra* ; branche XXVI, v. 121 *fu*). L'alternance phonétique *ai/a* explique également la forme de l'adverbe de lieu *la* (branche XIX, v. 34 *parlai*).

Nous avons résolu l'abréviation *milt* en *molt*, mais la forme pleine n'apparaît jamais dans le manuscrit. En revanche, on rencontre les

formes concurrentes *cum*, *come*, *comme*. Nous avons donc développé le signe abrégatif isolé *g* en fonction des contraintes métriques. Lorsqu'il est en composition, nous le développons en *com* ou *con* suivant la consonne qui suit.

Quant aux noms propres, lorsqu'ils sont abrégés, nous les développons en cas sujet ou régime, suivant leur fonction dans la phrase (l'apostrophe est au cas sujet). Mais comme le respect de la déclinaison n'est pas systématique dans le manuscrit *L*, chaque fois que l'on trouvera un nom propre en « infraction » avec la règle énoncée, c'est que ce nom est en toutes lettres dans le texte.

En ce qui concerne la branche XXIII, certaines corrections de fautes évidentes du manuscrit *L* n'ont pas été reportées dans l'apparat critique : le vers 26 est surmonté d'un autre vers (*A la boche portée hors*) finement raturé ; v. 27 *mon* pour *mont* ; v. 245 répété au verso du folio ; v. 260 *pris* pour *prist* ; v. 338 *reclloit* [texpunctué] *nul* ; v. 425 *Qua* surmonté d'un tilde mais sans *t* final ; v. 463 *nus* surmonté d'un tilde ; v. 604 *dipour* *dit*.

Pour la branche XXIV.

Nous suivons pour cette branche le manuscrit *M*. Nous avons remarqué infiniment peu de mauvaises lectures de ce manuscrit dans l'édition japonaise de cette branche. Nos différences sont les suivantes : v. 281 *niiz*/*ainz* (éd. japonaise) ; 390 *ert*/*est* ; 413 *go iert*/*gon ert* ; 448 *se*/*si* ; 469 *li s.*/*le s.* ; 554 *meffet*/*mesfet* ; 581 *atirier*/*atirer* ; 819 *aus deus*/*ans deus* ; 973 *puet*/*peut* ; 1099 *metés*/*metez* ; 1191 *En*/*Et* ; 1217 *chiens*/*cheins* ; 1339 *baron*/*barons* ; 1401 *voist*/*voise* ; 1415 *toijorz*/*toz jorz* ; 1769 *primerain*/*premerain* ; 1792 *Qui*/*Que* ; 1867 *en*/*a* ; 1885-1886 *deffait*-*meffait*/*desfait*-*mesfait*. Tout cela est peu de chose. En revanche, nous poncturons assez différemment le texte.

Pour ne pas alourdir l'apparat critique, nous indiquons ici les fautes évidentes du manuscrit que nous avons corrigées : v. 20 *assz* ; 219 *mote* ; 301 *frere* ; 464 et 468 *besoig* et *tesmoigs* sans tilde ; 475 *ensaglantex* ; 537 *p* barré pour *par* ; 563 *voussissiez* avec signe abrégatif *us/os* au-dessus du premier *o* du verbe ; 639 *lede* ; 840 *justiciere* ; 864 *de cecestc.* ; 1246 *lagage* ; 1485 *yvocations* ; 1972 *maintera*.

Pour ce qui est de la résolution des abréviations, nous avons préféré *molt* à *moit* pour *mlt*, car on en rencontre au moins un exemple développé au vers 447. Le signe abrégatif *g* isolé est développé en *com*. Là encore, le texte joue de deux formes suivant le mètre (par exemple v. 807 *com* / v. 808 *comme*). En composition, *g* est développé en *com* ou *con* suivant la consonne qui suit. Ou encore en *cun* dans *chascuns* (par exemple v. 748). L'abréviation, on le voit, est polysémique.

Le respect de la déclinaison est fluctuant dans le manuscrit. Pour les noms propres abrégés, nous avons systématiquement choisi entre forme de cas sujet ou de cas régime selon la fonction grammaticale (les éditeurs japonais ont partout résolu en cas régime). On rencontre deux fois *Renarz* en toutes lettres (v. 1684 à la rime et v. 2037 en début de ligne), mais nous avons maintenu nos formes *Renars*. Ainsi le lecteur saura lorsque le cas sujet est nôtre, pour ainsi dire.

Pour la branche XXV'.

Nous suivons pour cette branche le manuscrit B. Mêmes principes observés dans le développement des abréviations (on rencontre ici des *com* en toutes lettres) et des noms propres abrégés.

Certaines corrections de fautes évidentes du manuscrit B n'ont pas été reportées dans l'apparat critique : v. 67 *fier* pour *fiert* ; v. 151 *Po ce* pour *Pour ce* ; v. 165 *Pa amistié* pour *Par a.* ; v. 195 *vilmen* pour *vilment* ; v. 202 [*d* exponctué] *ancui* ; v. 252 *estoit* [*oit* exponctués] ; v. 265 *neve* pour *neveu* ; v. 298 *onceles* pour *oncles* ; v. 314 : *hor* pour *hors* ; v. 316 *fust* [*nes* exponctué] *randuz* ; v. 331 *puis* [*p* exponctué] *meint*.

S. L.

Branche XIX

ISENGRIN ET LE PRÊTRE MARTIN

(*Martin* XV^{III}, *Roques* XV', *FHS* 19)

NOTICE

Avec ce récit s'inaugurent les aventures propres du loup à l'intérieur du *Roman de Renart*. Ce seul critère, on l'a vu, a pu suffire à reléguer ce texte et les suivants au rang de « dernières » branches. Pourtant, L. Foulet a trouvé dans la branche XIX un exemple parfait pour illustrer sa théorie de l'origine savante du *Roman*, puisqu'elle est une traduction presque littérale d'un texte latin du XI^e siècle, *Sacerdos et lupus* : « Nous voudrions qu'au lieu de voir dans ce procédé une exception singulière, on eût été mis quelque peu en éveil à l'endroit des branches plus anciennes. À lire la branche XVIII [notre branche XIX], contée de façon fort alerte et très naturelle, rien ne nous ferait soupçonner une traduction du latin ; et pourtant le fait n'est pas niable. Pourquoi les trouvères du XII^e siècle eussent-ils négligé des œuvres de clercs où allaient sans scrupule puiser leurs successeurs du XIII^e siècle¹ ? » Or, une fois remise en cause la théorie de l'archétype élaborée par H. Büttner et L. Foulet à sa suite, la datation supposée tardive de la branche XIX se retrouve sujette à caution. Si certaines des « premières » branches ont emprunté à l'*Ysengrimus* de Nivard du milieu du XII^e siècle, pourquoi un écrivain du XIII^e serait-il remonté, lui, jusqu'à une œuvre du XI^e siècle² ? De plus, puisque l'action est focalisée sur le loup et non le renard, il serait légitime de se demander si l'auteur de

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 488.

2. La tradition manuscrite de *Sacerdos et lupus* est aujourd'hui fort réduite : deux manuscrits, l'un du XV^e siècle (Fulda, Landsbibl., C 11, f. 74^v), l'autre du milieu du XI^e siècle. C'est le fameux « Chansonier de Cambridge », qui contient aux folios 432-441^v une série de pièces rythmiques latines d'origine allemande et française, copiées en Angleterre, probablement à Cantorbéry. Avec ces deux témoins, séparés par quatre siècles, il est difficile de rien affirmer sur la diffusion du texte-source de la branche XIX.

ce récit retrouve tardivement l'esprit de l'*Ysengrimus*, qui ne porte pas pour rien le nom du loup en son titre, ou s'il en est proche dans le temps.

Au-delà de ces querelles assez vaines sur la datation, on peut considérer avec intérêt le rapport du texte à sa source, un rapport clairement revendiqué : « Si comme nos dit l'escriture¹ ». Les deux œuvres sont brèves : 20 strophes ambrosiennes de quatre vers rythmiques en latin, 138 octosyllabes en français. La relative inflation du texte second s'explique en partie par les contraintes propres à l'ancien français, mais surtout par le développement ou la création de certains passages², comme la description de la fabrication du piège par le prêtre (v. 26-33 / str. 6), la prévision de la chute d'Isengrin dans la fosse (v. 34-40) puis celle-ci (v. 41-52 / str. 7, v. 3-4), la plainte du loup pris (v. 53-62), l'arrivée du prêtre au matin, sa joie, les paroles qu'il tient au prisonnier et leur combat (v. 63-100, str. 8-10), la fuite du loup une fois sorti de la fosse (v. 123-126). À l'inverse, le texte français condense en quelques endroits. Les strophes 14 à 16 du texte latin, en particulier, sont sans équivalents : on y trouve une plainte du prêtre au discours direct, l'indication des chants qu'il entonne pour s'attirer la protection et les vœux des morts et des vivants, et enfin l'annonce d'un dénouement grâce à sa lâcheté et à l'astuce du loup.

L'accent se trouvait ainsi mis dans *Sacerdos et lupus* sur le prêtre, sur son amour pour ses brebis qui le détourne de sa charge de pasteur d'âmes, faute dont il se croit puni et dont il se repent. Et l'instant précis où le loup bondit sur son dos est celui où il prononce une des demandes du *Pater* : *Sed libera nos a malo*. Puis éclate la joie du prêtre délivré de son compagnon, joie qui devient celle d'Isengrin dans le texte français, du moins dans la version du manuscrit L³. D'une langue à l'autre, l'importance relative des protagonistes a donc changé. Le comique tiré du repentir du mauvais prêtre, qui, priant incliné, fournit l'occasion au loup de s'échapper, est toujours présent, mais c'est la mésaventure du loup qui, cette fois, est mise en avant.

Au-delà d'une fidélité parfois littérale⁴, la traduction française infléchit donc sa source pour lui donner une autre signification, dans un autre univers : celui du *Roman de Renart*. D'où bien sûr, la nécessité de tirer de leur anonymat latin les deux personnages. Or Isengrin est — presque — l'unique loup du *Roman*, alors que le loup latin n'était qu'un des nombreux représentants de son espèce, habitants de la forêt proche de la demeure du prêtre. Recevant le nom de Martin, celui-ci se voit au contraire pourvu d'une identité plus proverbiale que réelle, si l'on en croit des textes ultérieurs⁵. Attribué à un prêtre, ce prénom répandu, qui

1. V. 103.

2. *Sacerdos et lupus*, éd. Karl Strecker, *Die Cambridger Lieder*, Berlin, 1955 (*Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum separatim editi*, XI), p. 88-90. Éd. antérieure par Scherer dans *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa*, 1^{re} éd. Berlin, 1864, n° 25, p. 37-40, notes p. 317-318 (disparaît de la 2^e édition comme œuvre non allemande).

3. V. 127-130. Si la leçon de B, C, M (voir var. e, p. 736) peut être comprise comme plus proche de la version latine, nous ne croyons pas à un contresens de L. De même, au vers 7, La choisi de faire du prêtre un homme « vaillanz », alors que B, C, M ont « viellarz », qui traduit *aetate sub decrepita*, mais rend moins forte la figure du prêtre agriculteur et combattant.

4. Voir les vers 19-22 et la strophe 4, v. 3-4 : *dant [lupi] impares ex paribus / et pares ex imparibus*.

5. Voir aussi n. 1, p. 735, qui fait un sort à la petite célébrité lexicographique acquise à tort par cette branche pour l'expression *Martin-bâton*.

sera un des surnoms de l'âne, qualifiera le curé, sans véritable culture, à la limite de l'illettrisme. insi lit-on dans le *Songe du vergier*, texte du xiv^e siècle : « Certes, nul ne puet estre bien lettrayé sanz plusieurs livres, car se le Roy n'avet que un livre ou deux, ce seroit le prestre Martin, qui ne se recognoit que en son livre¹. » Et précisément, le texte français insiste sur ce défaut du prêtre, absent de l'œuvre source².

On a dit que cette branche était artificiellement intégrée au *Roman*. Pourtant le thème du mauvais prêtre, plus soucieux de ses intérêts matériels que de ses paroissiens, est récurrent : il suffit d'évoquer la figure du curé de campagne de la branche Ia, père du futur moine Martin d'Orléans, que l'on rencontre d'abord fourche en main puisqu'il vient de répandre du fumier, puis chez lui, ruiné par sa concubine³. Mieux encore, l'histoire du loup pris au piège ne cesse de faire retour. Certes, grâce à Renart, et Renart est ici absent. Mais ainsi que Léopold Sudre, le grand adversaire de Lucien Foulet, l'a rappelé, il est fort vraisemblable que le clerc qui a composé *Sacerdos et lupus*, a eu en tête un ou plusieurs contes où le loup n'est pas seul à se retrouver dans la « louvière⁴ ». Et L. Sudre tente de retracer l'évolution de la tradition folklorique au travers des différentes formes attestées de l'histoire : depuis une forme considérée comme originale où les quatre coins de la fosse appellent la présence de quatre animaux (le loup, le renard, l'ours et le lièvre) qui, mourant de faim, s'entre-dévorent, le renard se servant finalement du loup comme d'une échelle pour s'enfuir ; jusqu'à la forme ultime où le loup seul se retrouve pris au piège qui lui est destiné, avec le fabricant de la fosse (*Sacerdos et lupus*) ; en passant par la forme intermédiaire, où un être humain vient tenir compagnie à trois animaux. Sur ces quatre prisonniers animés par une peur réciproque, le renard puis le loup se servent d'un compère pour s'échapper, l'homme ou la femme étant délivré par le fabricant du piège. Si cette théorie est juste, la lecture de l'histoire latine pouvait convoquer le souvenir de ces contes d'animaux, où loup et renard sont pris ensemble au piège et où la ruse est d'abord, voire uniquement, le fait du goupil. Quant à l'idée de se servir d'un compagnon d'infortune pour s'enfuir, elle est présente également dans la fable ésopique du Renard et du bouc descendus dans un puits pour boire, fable que l'auteur de la branche Va a pu exploiter⁵.

Enfin, l'auteur de la branche XIX n'a-t-il pu penser qu'il comblerait le vide narratif creusé par l'un des aveux de Renart lors de sa confession à son cousin Grimbert : « Gel fis cheoir en la louviere, / La ou il manga un agnel. / Ja ot tant batue le pel / Qu'il prist cenz cops de livrison / Ains qu'il issist de la prison⁶. » Nulle histoire ne répond mieux à ce résumé qu'« Isengrin et le prêtre Martin », même si Renart n'y intervient pas. C'est que, pour une fois, Isengrin tient en quelque sorte la place de son ennemi : au jeu de « tel est pris qui croyait prendre », il l'emporte sur

1. Éd. M. Schnerb-Lièvre, livre I, chap. 134, t. I, p. 227, Paris, CNRS, 1982.

2. V. 8-10.

3. Ia, v. 683-685, v. 833-842.

4. L. Sudre, *Les Sources du Roman de Renart*, Paris, 1892, p. 328-331.

5. Ésope, puis Phèdre, IV, 9. Voir encore La Fontaine, *Fables*, III, 5.

6. Branche Ia, v. 1045-1049. On notera que les branches I, Ia, Ib précèdent immédiatement la branche XIX dans le manuscrit L.

Martin. Mais ce succès sera de courte durée ; la jument, les deux bœufs et la femme du vilain auront raison de lui dans les trois textes suivants.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTES ET VARIANTES

Page 733.

a. Titre de cette branche dans B : C'est d'ysengrin et de prestre martin : titre de la branche dans C : C'est de prestre martin et du lou ysangrin . Folio 59 de L - colonne b, vers 1-35 ; 6, 36-78 ; d, 79-120. ♦♦ b. parchemin / Qui L, C, M ; nous adoptons la leçon de B, qui seule respecte le distique proverbial. ♦♦ c. Viellarz estoit auques li B, C, M ♦♦ d. Que de letres desporveüe L ; nous corrigeons d'après C et M. ♦♦ e. ses visages B : ses vivages M ♦♦ f. paroilles [v. 20] / Molt L ; nous adoptons la leçon de B, C et M. ♦♦ g. chavera / Une L ; nous adoptons la leçon de B, C et M.

1. Ce proverbe se retrouve dans au moins deux recueils proverbiaux du Moyen Âge, dont *Li proberbe au vilain* (éd. A. Tobler, Leipzig, 1895, p. 45). J. Morawski (*Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925) ne donne que sa version inverse « Qui a bon veisin a bon matin » (n° 1785) d'après un manuscrit du XIII^e siècle. Le texte pessimiste semble se rencontrer un peu plus souvent dans la littérature. Ne peut-on, dans le *Roman de Renart* même, penser au souhait qu'Isengrin en colère formule à l'encontre d'Hersent : *Demain vous viegne mal matins* (Ic, v. 2707).

2. La locution *savoir de truie enfondue* peut s'interpréter de diverses manières. G. Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 50) la comprend comme l'expression de la gourmandise du prélat, mise en contraste avec son peu de savoir. Il rappelle les acceptions d'*enfondue* : « mouillé », « trempé » et, comme il était usuel de conserver la viande dans la saumure, en déduit que la locution pourrait vouloir dire « truie mise en sel, en saumure ». Pour finir, il cite le mot *fondue* comme terme de cuisine, et propose comme interprétation alternative de lire non *truie enfondue* mais *truie en fondue*. Il semble que l'on puisse reprendre la première piste explorée par G. Tilander. En effet, le terme *enfondure* / *enfondure* désigne spécifiquement une maladie qui atteint les hommes mais surtout les animaux, une sorte d'engorgement. Et l'adjectif *enfondue* sert alors à désigner l'animal malade (Godefroy, mais aussi *La Cirurgie des chevaux*, traité du XIV^e siècle, éd. B. Prévot, Orléans, 1994, p. 394 et 401). Cela amènerait à comprendre le vers 8 comme la reconnaissance du savoir vétérinaire de Martin : plus qu'un prêtre, il est un éleveur. Mais il existe au moins une autre occurrence de notre expression, pour faire penser qu'elle doit être prise dans un sens figuré et qu'elle s'est constituée en locution figée. Gautier de Coinci (1177-1236) dans le *Miracle de sainte Leocade* stigmatise l'hypocrisie des faux dévots et des béguins : *Plus seivent de truie enfondue / Dui papelart c'en est la somme / Et dui beguin que cent preudome / Par leur baraz et par leur guiles / Lamproies nos font et anguiles / De laisardes et de setuelles. / Poi portent fruit et assez fuelles / Li papelart et li beguin / Tuit sont Renart et Ysengrin*. Ainsi que le note l'éditrice du texte, Eva Vilamo-Pentti (Helsinki, 1950), si l'acception exacte de cette expression échappe, il est probable que son sens est à peu près « tromper ». D'où notre traduction. Peut-on aller plus loin ? Le sens premier serait-il « tromper sur la qualité

de la viande », « faire passer pour sain du porc malade », tout comme ces hypocrites savent faire passer pour anguilles et lamproies de mer des lézards et des lamproies de rivière ?

Page 734.

a. cloie / Toute a compas la B, C, M. ♦♦ b. Vers 33-34 dans B, C et M: Un aignel lia sor la perche / Se isangrin par la s'adresce . ♦♦ c. Et ja si tost n'i montera / Con il en la fosse cherra C : Et ausi tost remontera / Con il en la fouse cherra B ♦♦ d. S'est levez a mie nuit obscure B : Se lieve a mie nuit obscure C, M ♦♦ e. L'aignel trove C, M. B donne la même leçon que L. ♦♦ f. le voie / Tantoist L; nous adoptons la leçon de B, C et M, celle de L résultant d'une erreur du copiste. ♦♦ g. Chaüz est anz qar B, C, M ♦♦ h. De l'eschaper n'est il pas fis B, C, M ♦♦ i. Vers 61-62 dans L: Cil dit bien qu'il set raconter / Sovant voit le pot verser : vers 61-62 dans C: Cil dit mout bien qui set conter / C'une foiz doit le pot verser : vers 61-62 dans B: Ce dist molt bien qui set conter / C'une foiz viaut le pot verser . Nous corrigeons d'après C.

1. La leçon des manuscrits B, C et M (voir var. b) ne fait aucune difficulté : « il n'est pas sûr de s'échapper ». En ce qui concerne le texte de L, en revanche, si le mot *gens* signifie bien ici « chose facile » (G. Tilander, *Notes*, p. 701), la tournure *il n'est fins* de construite avec un infinitif peut surprendre car elle est plutôt rare. Tobler-Lommatzsch en cite un exemple (*Roman de Thebes*, v. 1123) qu'il glose par « il ne faut pas y penser ». Ainsi G. Tilander avait-il raison d'interpréter le seul mot *fins* comme synonyme de « moyen ».

2. Le texte semble jouer sur le proverbe *Tant va li poiz a l'aive qu'il brise* (Morawski, n° 2302), que l'on trouve à la branche III, v. 44. En effet, on ne garde aucune trace de la formulation mise dans la bouche d'Isengrin (et les différentes variantes paraissent attester de son inexistence). Il pourrait donc s'agir de suggérer la maladresse rhétorique du loup, au moment même où il se couvre de l'autorité d'un professionnel du maniement de la langue.

Page 735.

a. Vers 68-71 dans B, C et M: Une maçe en sa main prant / A la fouse vint par le treu / Si a [de] denz veü le leu / Qant il le vit grant joie en fait . ♦♦ b. Garde a son euel le bañton prent / Et li prestres vers lui le tent B, C, M ♦♦ c. le bañton fort L; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ d. Vers 96-98 dans B, C et M: De ça en la li leus s'estort [leus estort C] / Le bañton li cuide esforcier [esrachier C: enforcier M] / Qui donc veüst prestre enforcier [esforcier C, M] . ♦♦ e. Vers 104 dans L: Apres avint un aventure ; nous corrigeons d'après B, C et M.

1. Les vers 77-78 signifient littéralement : « je vais vous apprendre de ce bâton comment le prêtre Martin s'appelle », et rien d'autre. A. Delbouille pourtant a voulu y voir l'origine possible, sinon la première attestation, de la locution Martin-bâton (*Romania*, IX, 1880, p. 127, à propos de « L'Âne et le Petit Chien » de La Fontaine). Malgré le scepticisme exprimé par Paul Meyer (*Romania*, XXIX, 1910, p. 90-91), certains ouvrages ont enregistré ces deux vers de *Renart* comme une attestation de la locution (Tobler-Lommatzsch et le *Dictionnaire des locutions en moyen français* de Giuseppe Di Stefano). Pourtant la rencontre de Martin et du bâton est ici une coïncidence sans rapport direct avec l'expression figée. Celle-ci serait apparue bien plus tard : c'est dans une traduction latine d'un sermon de Vincent Ferrer éditée en 1521 (*De Gula*, édition de Lyon, Jean Remy, f° CLVIIa) qu'on en a relevé le premier exemple clairement

daté. Les autres attestations appartiennent, elles, surtout au théâtre et à la nouvelle. Mais si Martin-bâton est absent de notre texte, le prêtre, lui, ne s'appelle pas Martin pour rien (voir la Notice, p. 1319-1320).

Page 736.

a. Par toz les moz B, C, M ♦♦ b. Que Diex le jait de la prison / Ceste .vii. siaume disoit C, M. B donne pour le vers 117 : Ceste se siaume disoit plus . ♦♦ c. Folio 60 de L - a, vers 121-138. ♦♦ d. Desus son col resailli hors / Li prestres sailli demi morz L ; nous corrigeons d'après le premier vers du couplet de B, C, M, qui ont par ailleurs un second vers moins satisfaisant que celui de L, ne serait-ce que pour la rime : Li prestres chei demi morz / Et ysangrins s'en va molt tost . ♦♦ e. en la fosse l'ot enclos B, C, M ♦♦ f. de ce que ont fait L ; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ g. dire et aconter B : dire et acointier C ♦♦ b. de bon entent B, C, M ♦♦ i. Vers 138 dans B, C et M : Tant con il fu en son enging . ♦♦ j. Ci faut de prestre martin M

1. Sept des Psaumes, dits de la Pénitence, se sont constitués en une collection isolée pour former une sorte de bréviaire adapté à l'usage quotidien. Il s'agit, suivant la numérotation de la Vulgate des psaumes VI (*Domine ne in furore tuo arguas me*), XXXI (*Laudate iusti Dominum rectos decet laudatio*), XXXVII (*Domine ne in ira tua arguas me*), L (*Miserere mei Deus*), CI (*Domine audi orationem meam et clamor meus ad te veniat*), CXXIX (*De profundis clamavi ad te Domine*), CXLII (*Domine exaudi orationem meam*). Cette collection a très largement circulé en latin, mais aussi très tôt dans différentes traductions françaises en vers ou en prose.

2. Le saut, qui permet la fuite d'Isengrin hors de la fosse, s'explique par la posture de prière adoptée par le prêtre, telle que la suggère le texte : une *genuflexio proclivis*. Cette position à genoux, buste et tête inclinés, manifeste normalement le repentir du pécheur. Ce qui est précisément le cas ici de Martin. Voir Anne-Françoise Leurquin-Labie, « La Prière en images », dans *Prier au Moyen Âge. Pratiques et expériences (V^e-XV^e siècles)*, Brepols, 1991, p. 88-89.

3. Sur ce lapsus du copiste qui remplace Isengrin par Renart, voir la Notice générale des branches XIX-XXVI, p. 1311.

Branche XX

ISENGRIN ET LA JUMENT

(Martin XIX, Roques XVI, FHS 20)

NOTICE

Au lendemain de sa nuit passée dans la fosse à loup creusée par le prêtre Martin, Isengrin aperçoit dans un pré la jument Mainsant. L'histoire de cette rencontre et du coup de pied qui s'ensuit se retrouve dans plusieurs récits latins dont l'*Ysengrimus* de Nivard¹ et la fable éso-

1. Livre V, v. 1131-1322, éd. Ernst Voigt, Halle, 1884, p. 327-336 ; trad. française d'Élisabeth Charbonnier, *Le Roman d'Ysengrin*, Les Belles Lettres, 1991, p. 207-212.

pique telle qu'elle fut diffusée fort tôt par le *Romulus*¹. Cependant le long développement et les détails rhétoriques apportés par Nivard à l'affrontement d'Ysengrimus et du cheval Corvigarus n'ont que de lointains rapports avec le récit simple et rapide de la branche XX. Chez Nivard, le loup vient d'être écorché sur les conseils de Renart afin d'obtenir la guérison du roi². Lorsqu'il rencontre Corvigarus, il lui réclame donc sa peau pour remplacer la sienne. Le cheval, à qui Ysengrimus s'est présenté comme moine, se déclare prêt à obtempérer. Mais il veut auparavant rafraîchir la tonsure du moine, qui a beaucoup repoussé et n'est plus cachée par le « capuchon » perdu. Pour cela, le barbier improvisé lui montre les rasoirs attachés sous ses pattes. Le loup lui répond alors que ces instruments ressemblent fort aux anneaux de porte que le cheval aurait dérobés à l'abbaye, se mettant ainsi en état de péché. Corvigarus, simulant le repentir, lui propose d'arracher de ses sabots les objets volés. Il tend une patte, dont se saisit le loup persuadé qu'une fois que le cheval sera déséquilibré il aura facilement raison de lui. Il reçoit alors un coup de pied magistral et le fer à cheval reste planté sur son front : Corvigarus lui révèle, en une ultime pirouette, qu'il s'agit là de son sceau personnel, que reconnaîtreont avec respect évêques et pape. Nulle part il n'est question ici du loup médecin, ni d'une épine plantée dans le pied du cheval. Ces éléments sont, au contraire, présents dans la fable du *Romulus*, même si c'est un lion, et non un loup, qui vient se présenter au cheval sous les couleurs du *familiaris* et du *medicus*³. Et la simplicité, la rapidité de la narration de la fable correspondent parfaitement à celles de la branche XX.

Force est donc de penser, comme L. Foulet, que c'est à la fable plutôt qu'à l'Ysengrimus que l'auteur d'« Isengrin et la jument » est directement redevable⁴. Toutefois, comme chez Nivard, l'insertion d'un schéma narratif préexistant dans une œuvre de plus longue haleine, là l'Ysengrimus, ici la suite des branches XIX-XX, voire le *Roman* dans son ensemble, fait naître des contraintes contextuelles. Dans l'œuvre latine, le loup poussé, comme dans la fable, par la faim, se couvre du prétexte de sa peau perdue dans l'épisode précédent pour aborder Corvigarus. Dans la branche XX, Isengrin, tirant leçon de sa mésaventure de la branche XIX, décide de se trouver un compagnon susceptible de l'aider à l'avenir. Et il rencontre la jument, qui, elle, va réagir à la lettre comme dans la fable. L'articulation forte ainsi créée entre les deux récits — et qui rend probable leur identité d'auteur — change le sens du second. Il ne s'agit plus, comme chez Nivard ou dans la fable, de faire tomber le masque de moine ou de médecin du loup. Isengrin fait montre, au contraire, d'une sincérité touchante dans son désir d'amitié. À tel point qu'au vers 72, si les manuscrits B, C,

1. III, 2, voir Louis Hervieux, *Les Fabulistes latins*, 2^e éd., Paris, 1893-1899, t. II, p. 493. Voir également la Notice de la branche XXI, p. 1328, à propos d'une autre fable comme source.

2. Cet épisode est raconté dans la branche XV de la présente édition.

3. Le texte d'Esopé mettait en scène un loup et un âne (*L'Âne faisant semblant de boire et le Loup*). Ces variantes concernant l'espèce précise du carnivore et de l'herbivore peuvent paraître accessoires au regard des éléments narratifs. Usant des traditions antique et française, La Fontaine écrira sa fable VIII du livre V, « Le Cheval et le Loup ».

4. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 489.

M et *m* évoquent bien la figure du médecin, le manuscrit *L* l'élimine au profit de celle d'un autre ami, qui pourrait venir supplanter le loup auprès de la jument¹.

Ce court épisode dit ainsi, autant que la naïveté et la bêtise du loup, l'impossibilité de toute amitié vraie dans le *Roman de Renart*. La convergence momentanée d'ambitions et de désirs y existe seule, et c'est le plus souvent l'hypocrite qui parle sous les couleurs de l'ami. Ainsi s'explique l'utilisation au début du texte des deux formules proverbiales contradictoires, dont l'une dépeint les pensées d'Isengrin — il est bon d'avoir un compagnon —, et l'autre, en incise, l'affirmation prémonitoire du narrateur — mieux vaut être seul que mal accompagné². Le loup aura beau rendre service à Mainsant en lui « tirant une épine du pied »³, cette épine n'existant pas, le bénéfice de son geste sera lui aussi nul. Isengrin reviendra donc à sa solitude de chasseur dans la branche suivante, où il rencontre deux béliers.



Nous avons eu recours en plus des manuscrits de contrôle habituels, à celui qui est conservé à la bibliothèque Sainte-Geneviève sous la cote 257 (sigle : *m*).

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTES ET VARIANTES

Page 737.

a. Titre de cette branche dans *C* : C'est de la jumant et de ysangrin : titre de cette branche dans *M* : Et comance de la jumant et de ysengrin le leu. On ne trouve pas de titre dans *B*, ni au début ni à la fin, mais le copiste a réservé au début deux lignes blanches à cet effet. Une main (peut-être celle de Cangé) a écrit dans cet espace au XVIII^e siècle : C'est d'ysangrin & de la jument. Ici continue le folio 60 de *L* - fin de la colonne a, vers 1-17 ; b, 18-60 ; c, 61-90. ♦♦ b. Et si aloit ce porpensent *B* : Et si aloit ce porpensant *C, M* ♦♦ c. on acompaignié / Dont le a puis *L* ; nous corrigeons d'après *B, C* et *M*. ♦♦ d. rain-sent *B, C, M* ; de même à toutes les occurrences. ♦♦ e. Por prandre moi et si me mit *L* ; nous corrigeons d'après *B, C* et *M*.

1. Les réflexions d'Isengrin se développent autour de formules devenues proverbiales comme : *Compaignie fait moult* (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n° 407), *Il fait bon avoir compaignie* (ballade d'Eustache Deschamps). Mais ainsi que le montre ce dernier texte, la réalité prouve plutôt le contraire. D'où une série parémiologique au moins aussi nombreuse : *Par compaignie se fait l'en pendre* (J. Morawski, n° 1582), *Compaignie sans traison ne vault rien* (n° 408), dont le *Tristan* de Thomas offre une forme longue : *Li sages hum por ço dit / Sun filz en ancien escrit : / Milz valt estre senz compaignie / Que avoir compainun a envie / Et senz*

1. Voir var. a, p. 739.

2. v. 4-10 ; voir n. 1, p. 737.

3. Il n'est pas impossible que la locution ait existé avant le XV^e siècle, où elle est attestée dans la *Chronique* de Georges Chastelain. Mais il est difficile d'affirmer que l'auteur de la branche XX ait pu jouer déjà du sens propre et du sens figuré.

compainun nuit e jor / Que avoir tel u n'ait amor (v. 965-970, *Tristan et Yseut*, Bibl. de la Pléiade, p. 150). C'est à cette série que sont redevables les vers 9-10. Contradictaires avec les vers qui les précèdent, ils ne peuvent appartenir au discours intérieur d'Isengrin. Il s'agit donc d'une incise ironique du narrateur, qui annonce les déboires du loup en usant de ce contre-proverbe.

2. Ce récit d'Isengrin à la jument se réfère à la mésaventure de la branche précédente.

Page 738.

a. *Vers 34 dans B, C et M*: Ou bon orge a quel que paine . ♦♦ b. Car je iroie porchacier / No compaignie eſteroit [seroit C] bele B, C. M *suit B pour le vers 37*. ♦♦ c. *Le vers 42 manque dans L*; nous le restituons d'après B, C et M. ♦♦ d. Fors le nouau que B, C, M ♦♦ e. *Vers 49-50 dans B, C et M*: Ne ça ne la porter nul fais / A toz iorz mais vivroiz en pais . ♦♦ f. eüsse L, où le e final est comme gratté. ♦♦ g. Passaiier en B, C, M ♦♦ h. traissisiez as danz / A nul jor n'estroie partie / De vos la moie compaignie / Grant meſtier B : traiez as danz / A nul jor ne seroit partie / De vos a moi la druerie / Grant meſtier C ♦♦ i. *Vers 63-64 dans B*: Car s'en vos viaut gaignon huer / Je savrai molt bien regiter : vers 63-64 dans C : Qar s'en vos velt gainon huer / Je savré tres bien rejeter ; *ni suit C pour le vers 64*. ♦♦ j. talant de regiber B, C, M

1. Plus puissant et plus rapide que le bœuf pour les labours, le cheval lui a fait concurrence pendant les XII^e et XIII^e siècles. Mainsant ne se contente évidemment pas de tirer la charrue ; elle est également attelée à la charrette de fumier (v. 48-49). Et c'est d'ailleurs sur une route assez large pour laisser passer une charrette (la *charriere* du vers 56) qu'elle prétend avoir attrapé l'épine qui l'incommode.

Page 739.

a. Je d'autrui mar avrez envie L ; nous corrigeons d'après B, C, M et m qui donnent : Ja mar i avra [avrez C] autre mire . La leçon de L semble moins évidente que celles de B, C, M et m, plus conformes aux formules étudiées par Bernard Cerquiglini dans « La Parole médiévale, Discours, syntaxe, texte », *Minuit*, 1981, particulièrement p. 147, 196-198 et 219-220 (« Ja mar » + verbe au futur). L'apparente étrangeté de notre leçon, l'insertion d'un complément entre ja et mar , n'est pourtant pas fautive. B. Cerquiglini en cite au moins un autre exemple, tiré de « La Prise d'Orange » : « Ja plus ceanz mar seroiz a sejour » (p. 196). ♦♦ b. *Vers 75-77 dans B, C et M*: Que qu'isangrins a voidier bronche / Et il le pié nestie et fourche / Rainsent le pié a deſtandu . ♦♦ c. Entre le piz et le musel B, C, M ♦♦ d. *Vers 82 dans B*: Queue levee va peant : vers 82 dans C, M et m : Queue levee va fuiant . ♦♦ e. et puis li dit L ; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ f. Ci feniſt de raisent la jumant et de ysengrin M

1. G. Tilander interprète avec justesse les formes *poiant* (L) et *peant* (B) comme participe présent de *peire, poire* « péter », le début du vers dans B, C, M et m (*Queue levee*) étant, à cet égard, éclairant. Il y a ainsi dans le vers 82 un jeu phonique sur la formule très courante d'*aler poignant* (de *poindre* « éperonner », « piquer des deux »). À la noble vitesse du chevalier se substitue une conduite scatologique, désobligeante pour Isengrin.

Branche XXI

ISENGRIN ET LES DEUX BÉLIERS

(Martin XX, Roques V, FHS 16)

NOTICE

L'histoire du loup arpenteur du champ de plusieurs béliers a, elle aussi, des sources latines. Tout d'abord, on la trouve dans l'*Ysengrimus* de Nivard : le loup vient de se faire couper la queue et rouer de coups au terme de l'épisode de la pêche à la queue ; le goupil tente de se disculper, et au loup affamé il propose d'attaquer quatre béliers, quatre frères que divise une querelle territoriale. *Ysengrimus* réclame leur peau aux béliers, puis fait semblant d'y renoncer pour préférer leur viande. Les frères lui demandent, avant de satisfaire ses désirs, de régler leur différend en se plaçant au centre du champ comme une borne qui le divisera en quatre parts égales. Et que celui qui franchira cette limite tombe sous ses dents. Le loup obtempère et, bien sûr, les béliers courant sus à cette borne depuis les quatre coins du champ la font voler en tous sens¹. On voit bien quelles sont les différences entre cet épisode et notre branche XXI : ici la querelle entre les frères n'est qu'un prétexte, alors que là, même si elle sert les mêmes desseins, elle est réelle, connue du goupil et exposée d'emblée par un des béliers ; dans notre branche les béliers pour se partager le champ font un concours, à celui qui arrivera le plus vite auprès du loup, alors que dans le récit de Nivard ils sont censés respecter la division égalitaire matérialisée par *Ysengrimus* ; ici les frères sont deux, là ils sont quatre. Pourtant les deux adversaires du loup dans le texte français portent le nom de deux des béliers de l'*Ysengrimus* : Belin et Bernard. Si le premier était devenu le nom traditionnel du mouton dans le *Roman de Renart*, le second y était réservé à l'âne². Ainsi est-on assuré que l'auteur de la branche XXI a utilisé l'œuvre de Nivard, même s'il a évité de reprendre les noms plus particuliers de Joseph et Colvarianus³. D'ailleurs, il caractérise Belin comme le plus jeune et le plus rapide des frères, et Bernard comme l'aîné et le plus avisé⁴. Or chez Nivard, si Bernard perd sa qualité d'aîné au profit de Joseph et s'il est dit très fort à plusieurs reprises, il est aussi le moins rapide ; quant à Belin, il est bien le plus jeune et le moins expérimenté⁵. Toutefois, alors qu'en français il est le plus peureux, en latin, son inexpérience même le préserve de la peur⁶.

1. Livre II, v. 199-688, éd. F. Voigt, p. 88-117 ; trad. française d'É. Charbonnier, *Le Roman d'Isengrin*, Les Belles Lettres, 1991, p. 94-108.

2. Belin : branches Ia, v. 1326 ; VI, v. 816 ; II, v. 934, etc. Bernard : branches IV, v. 243 ; XIV, v. 2644, etc. L'étymologie de *Belin* reste controversée. Le mot pourrait être issu du néerlandais *bel* (« petite cloche ») parce que le bélien en porte une ; ou bien de *beler*, d'un verbe latin *belare*, construit sur une onomatopée. Nivard lui donne une origine tout autre, liée à la transparence de sa laine : les savants ont proposé de retrouver le mot *hyalinus* derrière cette étymologie originale (voir éd. F. Voigt, p. lxxvii).

3. Voir L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 490.

4. V. 55-58.

5. *Ysengrimus*, éd. F. Voigt, livre II, v. 275-276, 499 et 458.

6. Ici, v. 21 ; et v. 457 de l'*Ysengrimus*.

La reprise de ces détails ne doit cependant pas masquer les différences importantes et déjà signalées qui existent entre les deux œuvres, ni la divergence de leurs lignes narratives. À Nivard, la complexité avec une multiplicité d'intervenants — dont Renart — et une multiplication des discours ; à l'anonyme français, la simplification peut-être, en tout cas la simplicité efficace. Comme dans la branche précédente, le copiste semble ici s'être également inspiré d'une autre source : la fable. Ernst Voigt signalait celle du « De lupo pedente » des *Fabulae extravagantes*¹ ; L. Sudre ajouta la fable intitulée « De infortunio lupi », du *Romulus de Munich*. Il s'agit, en fait, de deux versions très proches de la même histoire que nous supposons antérieure à nos textes².

La fable latine fait se succéder au cours d'une seule journée quatre déconvenues du loup, alors qu'un présage matinal lui avait fait croire qu'il serait ce jour-là rassasié d'honneurs. Or c'est à deux béliers qu'il doit sa deuxième humiliation. Et les quelques lignes de récit qui narrent cette rencontre sont extrêmement proches de notre texte. Qu'on en juge : le loup trouve les béliers en train de se battre dans un champ ; il leur annonce son désir de manger l'un d'entre eux ; un des béliers acquiesce mais le prie de régler d'abord le conflit qui les oppose à propos de ce champ hérité de leurs parents ; le loup accepte et leur demande comment procéder ; le béliers lui dit de s'installer au centre du champ ; partant des deux extrémités opposées du champ, ils courent dans sa direction, le premier arrivé aura le champ et le dernier sera la proie du loup ; les deux béliers courent vers le loup, le transpercent de part en part de leurs cornes et lui brisent des côtes.

Mais il y a plus intéressant. Comme nous l'avons dit, la rencontre du loup et des béliers n'est que seconde dans cette fable. Car le loup, après

1. P. LXXX. E. Voigt en attribuait la rédaction à Rinuccio d'Arezzo, humaniste et helléniste italien du xv^e siècle (mort après 1456). Mais sa traduction en prose latine de cent des fables d'Esopé, dédiée à Antonio de la Cerda, cardinal de Saint-Chrysogone en 1448, et éditée à Milan en 1474, n'a pas de rapport direct avec les *Extravagantes*. Ces dernières, dix-sept fables en prose, figurent dans la collection réunie et traduite en allemand par Heinrich Steinhöwel, publiée en 1476-1477. Cette édition bilingue reprend les trois plus célèbres recueils de fables du Moyen Âge (*Avianus*, *Romulus* ordinaire, *Romulus de Nevelet*), et y ajoute les dix-sept *Extravagantes*, la *Vie d'Esopé* et dix-sept des fables traduites par Rinuccio. On comprend d'où vient la confusion de E. Voigt : de cette identité du nombre. Voir le *Steinhöwels Äsop*, éd. Hermann Österley, Tübingen, 1873 (*De lupo pedente*, p. 212-214).

2. Le *Romulus de Munich* est un recueil qui combine le *Romulus* ordinaire et d'autres sources et qui n'a donné lieu, en tant que collection, à aucune traduction française médiévale (L. Hervieux, *Les Fabulistes latins*, Paris, 1893-1899, t. II, p. 284-286). Peut-on dater la fable « De infortunio lupi » qu'il contient, ou son autre version « De lupo pedente » des *Extravagantes* ? Le manuscrit du *Romulus de Munich* est du xv^e siècle. Mais Léopold Hervieux remarque que le *Romulus de Berne* (ms. 679), qui date de la seconde moitié du xiii^e siècle, donne une version abrégée de plusieurs des *Extravagantes*. Ce qui lui permet d'affirmer que le manuscrit de Munich conserve des textes qui remontent au moins au xiii^e siècle (L. Hervieux, *ibid.*, t. I, p. 694-696). Selon J. Flinn, au contraire, les *Extravagantes* n'ont fait que développer les versions courtes présentes dans le *Romulus de Berne*. Et pour lui, « De infortunio lupi » s'inspire pour deux de ses épisodes des branches XX-XXI du *Roman de Renart* et non l'inverse (*Le Roman de Renart dans la littérature française et les littératures étrangères du Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963). Sans pouvoir trancher définitivement entre les deux hypothèses, la seconde nous semble présenter moins d'évidence au regard de ce que l'on peut deviner des méthodes de travail de l'auteur, très certainement identique, des branches XIX-XXI, mais aussi de ce que l'on sait de l'orientation des rapports entre littératures latine et romane de façon générale. Longtemps, l'écrit est allé du latin à la langue vulgaire.

avoir négligé du saindoux et un porc entier salé, trouvés sur la route, mais qu'il juge indignes de lui, est d'abord tombé sur une jument et son poulain. Il réclame le jeune animal à sa mère, qui lui demande d'abord, comme au médecin qu'il est, de lui retirer une épine du pied. Il est facile d'imaginer la suite, d'autant qu'elle correspond à celle de notre branche XX. Nous découvrons ainsi une autre fable que celle du *Romulus* ordinaire, à l'origine de l'histoire d'Isengrin et de la jument. Une source qui met en scène non plus un âne ou un cheval, mais bien une jument. Et une source qui raconte successivement l'affrontement du loup avec la jument puis avec les béliers, légitimant encore l'ordre des branches retenu par le manuscrit L¹.

Ainsi se trouve dévoilée la démarche adoptée pour l'écriture des branches XX et XXI. Leur auteur se sert tout à la fois de l'*Ysengrimus* et du trésor des fables latines. Et ses ambitions rhétoriques, manifestement tournées vers la simplicité et la concision, l'engagent à se tourner du côté des fables plus encore que de celui de Nivard. Ce faisant, il remonte d'ailleurs à ce qui paraît avoir été un des terreaux de l'*Ysengrimus* même². D'autant que si l'on considère le troisième temps de la fable « De infortunio lupi », on y retrouve le loup aux prises avec une truie. Pour sauver ses petits, elle demande au loup de les baptiser. Prenant le personnage du prêtre, celui-ci se fait battre par les pales de la roue d'un moulin lorsque la truie le précipite dans l'eau du canal qui devait servir de baptistère. L. Sudre voyait là « le prototype de l'épisode final de l'*Ysengrimus* » où la truie Salaura et ses parents vont battre à mort le loup³. C'est donc en s'inspirant de cette « histoire populaire du *Loup nigaud* » que Nivard aurait élaboré son œuvre, et « le trouveur des branches XIX et XX [aurait] exploité le même filon⁴ ».

Sans adhérer aux thèses « popularisantes » de L. Sudre, nous voudrions souligner combien ce rapprochement de nos textes et de l'*Ysengrimus* avec cette fable peut nous apprendre sur la culture, non pas de Nivard — elle est évidente —, mais de notre anonyme. La combinaison des sources montre, au-delà de la modestie de son œuvre écrite, la richesse de ses lectures. Cela permet, enfin, de remettre en cause l'hypothèse « compliquée » de L. Foulet, qui ne parvenait à faire de l'*Ysengrimus* la seule source de la branche XXI, qu'à condition de prendre en considération l'épisode où le loup y est une nouvelle fois et pour son malheur confronté au béliet Joseph, de voir là une variante, certes très modifiée, de l'histoire du loup arpenteur, et de souligner que cet épisode fait suite à sa rencontre avec le cheval Corvigarus, une des sources de la branche XX⁵.

SYLVIE LEFÈVRE.

1. Voir la Notice sur les « dernières » branches, p. 1311-1314.

2. Voir E. Voigt, p. LXXIX-LXXXVIII, mais il insiste sur l'originalité irréductible de Nivard.

3. L. Sudre, *Les Sources du « Roman de Renart »*, Paris, 1892, p. 336.

4. *Ibid.* C'est-à-dire nos branches XX et XXI.

5. L. Foulet, p. 490-491 : « On dirait que l'auteur de XX [notre branche XXI], feuilletant l'*Ysengrimus*, pour voir quel parti pourrait encore en tirer un trouvère venu sur le tard, remarqua ces deux aventures qui se suivaient immédiatement : le loup dupé par le cheval, le loup dupé par le béliet ; mais au lieu d'emprunter la première à Nivard, il préféra reproduire la version du *Romulus* plus simple et plus naturelle ; quant à la seconde, au lieu d'imiter la version du livre VI de l'*Ysengrimus*, il préféra adapter le récit, beaucoup plus amusant, que lui offrait le livre II. »

NOTES ET VARIANTES

Page 741.

a. Ici se termine le folio 60 de N - fin de la colonne c, vers 1-5 ; d, 6-47. ♦♦ b. sire tieharz B : sire tiebaut M : sire tybert C ♦♦ c. obliez / D'ilec s'an est outro botez / Se L ; nous corrigeons le vers 16 de L d'après B, C et M, qui donnent pour ce passage une version plus longue : obliez / Iluec s'en ierent outre alez / Li vilains qui molt par sot peu / La malegarde pest le leu / Se . ♦♦ d. Se cil ne sont et sage et cointe / Mari fu faite ceste painte / Belin si fu li B, C, M ♦♦ e. Puis que maingier la voudrai L ; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ f. que [tu suscri] voudras L

1. Ce refus d'Isengrin de rendre leur salut aux deux béliers peut faire songer à d'autres épisodes du *Roman de Renart*. Par exemple, branche II, v. 172-173, Noble dit à Renart : *Ces saluz ne vos ren je mie / Rous ennuios de pute fois.*

Page 742.

a. Vers 30-32 dans B, C et M : De quele eure que tu vodras / Mais se toi plest por ta franchise / Primes nos fai tant de servise . ♦♦ b. Sel tenra l'en a B, C ♦♦ c. Vers 37-38 dans B, C et M : Sire se vos le partiez [partisiez C] / Et el champ bien nos meissiez . ♦♦ d. Sire saiez a la foriere B : Sire soiez en la foriere C, M ♦♦ e. Folio 61 de N - a, vers 48-90 ; b, 91-92. ♦♦ f. Belins s'esmuert de [se muet de B] grant ravine / Quant vint au leu ses B, C, M

1. Le terme *fautriere* est un hapax, au vu des dictionnaires. Il est donc bien difficile d'en définir le sens. Pourtant, ce mot paraît appartenir à la famille de *fautre* / *feutre*, *fautrer* / *feutrer* (« fouler », « frapper », « battre »). Or Godefroy conserve *fautrage*, terme juridique et agricole tout à la fois puisqu'il désigne le « droit qu'un seigneur avait de faire parquer ses moutons sur les terres de ses vassaux ». Le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (t. III, p. 525) relève, lui, dans un ouvrage d'agronomie publié en 1863, *feutrer* au sens de « former sur le pré un dépôt, qu'il est nécessaire de rompre au bout de quelques jours (de la bouse de vache délayée et employée comme engrais) » ; et déjà, en 1583, *L'Agriculture et maison rustique* (F^o 187a) parlait d'un champ *feultré* (« couvert ») d'herbe verte. *Fautriere* a donc peut-être existé dans un lexique technique, non attesté en littérature. Nous avons souhaité, en tout cas, conserver ce terme, en regard de la leçon évidente des autres manuscrits : *foriere*, « lisière d'un champ, d'un bois ».

Page 743.

a. Quatre cornes li a brisié L ; nous corrigeons d'après B, C et M, qui portent un pluriel pour le second hémistiche : Quatre costes li ont brisié . ♦♦ b. De loing le vont B ♦♦ c. Vers 82 dans B, C et M : Com sui maleürez tout dis . ♦♦ d. daiauble li saignor B, C, M

1. Contrairement à ce qu'écrit E. Martin (*Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 92), ces vers ne font pas allusion à la fable de « L'Oiseleur », diffusée en latin, entre autres, par la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse. Il s'agit, ici, d'une notation naturaliste : les médiévaux connaissaient bien la versatilité propre au faucon, qui va « au change » en poursuivant un autre oiseau que celui vers lequel il est envoyé. Cette particularité a servi, dans la littérature, de terme

de comparaison avec les conduites humaines, et singulièrement avec l'inconstance féminine (voir Robert de Blois, *Chastoiement des dames*, v. 166 et suiv.). Quant à la chasse à l'alouette, elle était très prisée, surtout par les femmes (voir Baudouin Van Den Abeele, *La fauconnerie dans les lettres françaises du XII^e au XIV^e siècle*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 1990, p. 170 et suiv.).

Branche XXII

LA MONSTRANCE DU CUL

(Martin XXI, Roques VI, FHS 17)

NOTICE

Dernier texte où Isengrin apparaît sans Renart, « La Monstrance du cul » pose d'autres problèmes que les branches précédentes : si le loup est malchanceux comme dans les trois récits précédents, il a cette fois un compagnon d'infortune en la personne de l'ours ; s'il est question d'un problème de partage, comme dans « Isengrin et les deux béliers », cette fois l'affaire est bien réelle. Enfin et surtout un paysan et sa femme sont les deux autres protagonistes de l'histoire.

Cette intervention humaine a d'ailleurs invité à lire cette branche comme un fabliau déguisé en fable animale : « Il est clair qu'Isengrin et Patous sont un peu dépayés dans cette histoire. Mettez deux vilains à leur place, et vous aurez un grossier fabliau qui tiendra bien sa place à côté de tant d'autres que nous a légués le XIII^e siècle¹. » Et de fait, nous pouvons rapprocher « La Monstrance du cul » de *Berengier au long cul*, un authentique fabliau conservé par trois manuscrits, et datable du début ou de la première moitié du XIII^e siècle². Une fille de châtelain s'y trouve mariée à un riche roturier. Devant son incapacité à porter les armes, elle se met à évoquer les vertus chevaleresques de son lignage. Piqué au vif, le mari se vante de faire mieux ; et chaque jour, il part tout armé pour revenir le soir, son écu en pièces, se targuant d'avoir défait l'ennemi. Son épouse veut en avoir le cœur net. Armée elle aussi, elle le suit dans la forêt et le voit tailler de son épée l'écu qu'il a suspendu à un arbre. Elle le défie alors de combattre ou de lui baiser le derrière, se présentant à lui comme le chevalier Berengier au long cul. Le mari choisit la seconde solution. Rentrant chez lui un peu plus tard, il surprend sa femme avec un amant. Il se fâche, mais comme elle lui dit qu'elle en appellera à Berengier au long cul, le lâche n'a plus qu'à se taire. Certes, il n'est pas question dans ce texte d'un concours à qui montrera le plus grand trou du cul. Le baiser réclamé par le faux chevalier lui sert à mesurer la lâcheté de son époux, en l'humiliant. Toutefois, on retrouve la ruse féminine, qui joue du déguisement masculin, la même posture désignée par le verbe rare *estuper* et sur-

1. L. Foulet, *Le Roman de Renard*, Champion, 1968, p. 486.

2. *Nouveau recueil complet des fabliaux*, éd. W. Noomen et N. Van den Boogaard, Van Gorcum, Assen, 1988, t. IV, p. 247-277.

tout l'étonnement du mari devant l'anatomie singulière de Berengier¹. Il est impossible de déterminer les dates respectives de « La Monstrance du cul » et de *Berengier*, et donc de savoir lequel de ces deux textes a pu le premier user du motif de l'exposition du postérieur. Mais un fait est notable. Alors que son mari propose au faux chevalier de lui donner de l'argent pour échapper au combat, celui-ci lui réplique dans la version d'un des manuscrits : « Se Deus me gart, / Vos parleroiz d'autre Renart² ». Est-ce là une simple variante des leçons des deux autres copies de ce fabliau (« Vos parleroiz d'autre Bernart » ou « Il vous couvendra d'el parler »), ou bien s'agit-il d'un clin d'œil à la branche XXII du *Roman de Renart*³ ?

Un autre élément paraît unir les deux textes : la lâcheté de l'autre ou des autres protagonistes face au personnage travesti. C'est par couardise que le mari du fabliau accepte d'embrasser le derrière du faux chevalier. C'est à cause de la peur qui, dans notre branche, saisit Patous au spectacle du sexe béant du faux paysan, qu'il exhorte son compagnon à fuir⁴. L'utilisation clairement différenciée de ce sentiment dans les deux narrations souligne, au-delà de parentés certaines, leur différence de signification. *Berengier* s'attache à montrer la prééminence de l'épouse noble sur son rustre de mari, fils d'un usurier, adoubé par son beau-père. Et le vilain baiser réclamé et obtenu — perversion du baiser donné lors d'une réconciliation, mais aussi lors de l'hommage vassalique — signe la dégradation de ce faux chevalier et sa perte d'autorité sur son épouse. En revanche, « La Monstrance du cul » — le titre seul indique l'importance de cet élément dans la narration — est un texte sur la fascination du corps. Corps de l'autre, de la femme, dont la singularité est indicible et impossible à affronter. Dans cette perspective, L. Foulet avait raison, lorsqu'il rapprochait de notre texte le chapitre XLVII du *Quart livre* de Rabelais⁵. Débarqué sur l'île des Papefigues, Pantagruel se fait raconter l'histoire d'un laboureur avec lequel un diable entend partager les fruits de ses récoltes. Trompé deux fois de suite par sa propre bêtise, le diable décide qu'ils joueront la possession du champ lors d'un concours de grattage mutuel. Le premier à déclarer forfait sera le perdant. Désespéré, le paysan se confie à son épouse, qui se charge de duper le diable. Au jour dit, celui-ci se présente chez le laboureur. Sa femme le reçoit, en se plaignant des blessures que son mari lui a infligées en essayant sur elle ses ongles. Et de montrer au diable « son comment a nom ? Le diable voyant l'enorme solution de continuité en toutes dimensions, s'escria. “ Mahon, Demiourgon, Megere, Alecto, Persephone, il ne me tient pas. Je m'en voys bel erre. Cela ? Je luy quitte le champ⁶ ”. »

1. « La dame n'i volt respit qerre : / Tot maintenant descent a terre ; / La robe prant a solever, Devant lui prant a estuper. / Et dit : “ Tornez ça vostre face ! ” / Et cil esgarde la crevace / Do cul et del con : ce li sanble / Que trestot se tienent ensanble. / A lui meismes panse et dit / Onques mais si grant cul ne vit » (*ibid.*, v. 237-246, p. 276. À mettre en parallèle avec les vers 137-146 de notre branche).

2. *Ibid.*, v. 215-216, p. 275.

3. L'expression est à peu près inédite, augmentant les chances d'une allusion délibérée.

4. Ici, v. 155-156.

5. L. Foulet, p. 486. E. Martin (*Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 93) avait déjà suggéré ce même rapprochement, et indiqué que R. Köhler avait démontré l'origine indienne de l'histoire rabelaisienne dans le *Jabrbuch für romanische und englische Literatur* (t. III, p. 338).

6. Rabelais, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 648.

Comme dans « La Monstrance du cul », la ruse d'une paysanne permet la victoire de son époux dans une affaire de partage. Et dans les deux cas, ces femmes se servent de leurs attributs naturels pour mettre en déroute les autres concurrents. Les commentateurs de Rabelais ont indiqué les souvenirs livresques à quoi l'épisode fait directement allusion : le *De virtute mulieribus* de Plutarque raconte au travers des *Apophthegmata* d'Érasme comment les mères de fuyards exhibaient le bas de leur corps et leur criaient qu'ils ne pouvaient rentrer une seconde fois en ce lieu, et comment les femmes d'une cité éloignèrent Bellérophon en relevant leurs robes pour lui montrer leur intimité¹. Il semble que cette exhibition ait un pouvoir magique de fascination, qui oblige celui qui en est spectateur à s'arrêter et/ou à changer de direction. Mais derrière cette « monstrance », narrativisée de façon différente, on l'a vu, dans la branche XXII, dans *Berengier* ou chez Rabelais, on discerne aussi la tradition anti-courtoise à l'œuvre. Celle-ci appelle un chat un chat, et n'hésite pas à évoquer avec plus ou moins de précision et de respect l'anatomie de la femme. À la fascination courtoise pour une femme au corps quasiment inaccessible fait alors pendant la fascination anti-courtoise pour un corps réduit à l'une de ses parties, comme démembré au profit d'un seul membre².

Or cette inclination des fabliaux comme du *Roman de Renart* pour ce morceau du corps féminin peut inviter à relire l'ensemble de la branche XXII du point de vue de la convoitise sexuelle. En effet, l'innocent *bacon* trouvé inopinément par le paysan, dans un certain nombre de textes, désigne par métonymie le corps de la femme, où l'homme veut prendre son plaisir³. Ainsi la quête de nourriture si habituelle dans le *Roman de Renart* pourrait-elle être ici doublée d'une recherche de la luxure⁴. L'obscénité finale, assumée par le personnage de la femme travestie, servirait à décoder ce que le début du récit dissimule sous des dehors *a priori* insoupçonnables.

1. *Ibid.*, p. 1293 ; Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. G. Demerson, Seuil, 1973, p. 706, n. 4. Cette tradition de l'ostentation du sexe féminin se retrouve chez Plinie, par exemple, où elle avait pour vertu de détruire les insectes ; ou dans la culture celtique où des effigies du sexe féminin auraient servi à protéger du mauvais œil (voir Claudé Gaignebet et Jean-Dominique Lajoux, *Art profane et religion populaire du Moyen Âge*, PUF, 1985, p. 196-197, qui citent *Berengier au long cul*, et publient la reproduction de statues de personnages féminins exhibant leur sexe, provenant d'édifices religieux des XII^e et XIII^e siècles).

2. Voir aussi la Notice de la branche XXIII, p. 1339.

3. Voir *Estornis* : « Tout avant au premerain prestre / A mis la bone dame leu / Que il viengne entre chien et leu, / Et si aport toz ses deniers. / " Dame, fet cil, mout volentiers ! " / Qui mout est pres de son torment. . . / Ne porquant va s'en liement. / Êstes vous venu le secon / Qui voloit avoir du bacon : / Mout par avoir chaude la croupe ! / Devant dame Yfame s'acroupe, / Puis li descuevre sa penssee », ou le *Meunier et les deux clers* : « Mout est la pucele envoisee, / La fille a cest notre munier ; / Mout par s'i fait mal anvoisier, / Et si fait trop bon foutre en huche ! / Conpeignon, car va, si t'i muce / Et si pran du bacon ta part : / Assez en a jusqu'a la hart » (*Nouveau recueil complet des fabliaux*, respectivement t. I, v. 88-99 et t. VII, v. 276-282) ou encore la trente-deuxième strophe des *Fatrasies d'Arras* (v. 4-6), texte du XIII^e siècle qui joue du non-sens et se colore souvent de trivialité : « Uns moines de croie / Faisoit mout grant joie / De foutre un bacon » (éd. L. C. Porter, *La Fatrasie et le Fatras. Essai sur la poésie irrationnelle en France au Moyen Âge*, Paris-Genève, 1960).

4. On sait combien le personnage de Renart / le *lecheorag*it souvent en fonction de ces deux mobiles : goût de la chère et de la chair.

L'auteur de la branche XXII a donc créé un texte à partir d'éléments disparates, tirés de la tradition folklorique comme de celle des contes à rire, des fabliaux. En cela, il se distingue nettement du mode d'écriture des branches XIX à XXI. Et il y a fort à parier que l'écrivain n'est plus le même. Celui-ci cependant fait montre lui aussi d'une culture latine certaine ; en témoigne son allusion à Horace¹. Quant à l'évocation, au début de la branche, de la guérison d'Isengrin par son épouse, elle permet de rattacher ce nouveau récit aux trois autres branches où le loup a subi nombre d'avaries². Au-delà, d'ailleurs, de son originalité et de la création d'un nouvel ours avec Patous qui remplace Brun³, cette histoire peut faire penser à d'autres branches du *Roman de Renart* : celles où loup et goupil ont un jambon à se partager (Vb, XXV), celle où le sexe de la femme est l'objet d'une description réaliste et fantasmatique tout à la fois (XXIII). En cela, la branche XXII participe autant de l'évolution du *Roman* que de son mode d'écriture originellement déceptrice, en ce qu'elle joue de tous les registres, de tous les genres. Ici du fabliau.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTES ET VARIANTES

Page 745.

a. Folio 61 de L. - colonne b, vers 1-36 ; c, 37-78 ; d, 79-120. ♦♦ b. plaît vos dirai L (vers hypomètre) ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. Vers 19-21 dans B et C : Ou vas dist il esta ileuc / A qoi [Por qoi C] fait il par foi poreuc . ♦♦ d. bacon trové L ; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ e. Vers 22 dans B, C et M : Par foi fait il ainz l'ai trové .

1. Cette branche faisant suite, dans tous les manuscrits qui la conservent, à l'histoire d'Isengrin et des deux béliers, la guérison évoquée ici peut fort bien être celle des blessures infligées par ces derniers adversaires. Mieux, dans le manuscrit L, le conte de « La Monstrance du cul » achève la série des quatre branches consacrées aux mésaventures du loup. Dès lors Hersent peut avoir eu à soigner les coups donnés successivement par le prêtre Martin, la jument et les béliers.

Page 746.

a. Après le vers 40, les autres manuscrits ont un distique supplémentaire ; le voici d'après B : Or en soiom domques tuit troi / Compaignon et par bone foi : le roici d'après C et M : Or en soion dont compaignon / Tuit .iii. et bien le departon . ♦♦ b. bois se sont arriere B, C, M ♦♦ c. Li leus qui B : Li ors qui C, M ♦♦ d. creez /

1. Ici v. 91-94.

2. V. 7-8.

3. E. Martin notait que « le nom de l'ours, Patous, est encore aujourd'hui connu comme nom de famille » (*Observations*, p. 93). Quant à son origine, Albert Dauzat le faisait dériver de *patte* (*Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Larousse, 1951). De fait, l'ours dans le *Roman* est souvent décrit comme celui qui a « grant poe ».

S'en mon consoil croire volez / Ja voir de riens ne mesferez / Anuit B ♦♦ e. Et trestit noz cus mostrons L (*vers hypomètre*) ; nous corrigeons d'après B et la graphie du vers 76. C et M donnent pour ce vers : Et trestit .iii. nos cus mostron ♦♦ f. vin L ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ g. si enfaçon B, C, M ♦♦ h. Je sui ci sire B, C, M

1. Le terme *cul* a ici le sens restreint de « trou du cul ». Si les dictionnaires et le lexique de G. Tilander, dans leur pudeur, n'entrent guère dans ce genre de détails, ils relèvent au moins un certain nombre d'exemples de la locution transparente « le cul d'une aiguille ». Et la suite de l'histoire démontre qu'on ne peut traduire autrement.

Page 747.

a. molt est fole de corage B, C, M ♦♦ b. chose sui en L ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ c. desir [r. 82] / Et sage est qant en [est car quant on C, M] li rueve / Toït a trovee une contrueve / Et verité dist por mençonge / S'ele en a mestier et besoigne / Ce nos B, C, M ♦♦ d. Que se il velt demain au jor C, M : Que se il vient demain au jor B ♦♦ e. ce vint au L ; nous corrigeons d'après B, C et M.

1. L'ensemble de cet excursus sur l'intelligence, la folie et la ruse féminines s'inspire de toute la littérature misogyne médiévale, qui a particulièrement trouvé à s'exprimer dans les proverbes : *Cuer de femme est tost mué* (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n° 435 ; voir *Yvain* (Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 1439-1440, p. 374), *Eneas* (éd. J. Salverda de Grave, Champion, 1925 et 1929, v. 9957-9962) ; *Ille et Galeron* (éd. F.A.G. Cowper, Paris, 1956, v. 1242-1245 : *J'oi dire en .i. respit / Que femme a molt le cuer volage / Et cange molt tost son corage*) ; *Femme scet ung art avant le deable* (J. Morawski, n° 740). À la fin, l'auteur semble pourtant vouloir prendre personnellement le contrepied de ce discours et créditer la femme d'intelligence, de sagesse, y compris dans sa folie. Mais lorsqu'il entend élargir son propos et conclure, il le fait encore par le recours à une formule d'allure proverbiale (suivant les circonstances, il faut être fou ou sage), dont il attribue la paternité à un auteur de « chansonnette », qui ne serait autre qu'Horace (*Odes*, IV, 12, v. 27-28 : « mêle aux pensées sérieuses une courte folie : il est doux de délirer à l'occasion », trad. F. Villeneuve, Les Belles Lettres, 1929). Cependant on trouve la même expression aux vers 69-70 de la branche III, sans aucune référence à un auteur particulier.

2. À quel registre de langue appartient le terme *fandasse* ? G. Tilander (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 79-80) parle d'un « euphémisme pour “ parties de la femme ” ». Pourtant la suffixation du mot et son autre attestation dans le *Roman de Renart* (XVIII fin, v. 981), dans un discours clairement obscène et insultant, feraient plutôt croire que l'on est en présence d'un mot dégradant pour désigner le sexe féminin. Ainsi se ferait entendre la voix critique de l'écrivain à l'intérieur même du discours indirect libre, qui rapporte le projet de la paysanne. En dehors du *Roman de Renart*, on connaît deux occurrences du terme dans le *Roman de la Rose* de Jean de Meun, dans une acception architecturale (v. 7331, 18439, éd. A. Strubel, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 1992).

Page 748.

a. Dex vos doint bon jor landemain L; nous adoptons la leçon de B, C et M. ♦♦ b. Les vers 115-116 manquent dans B, C et M. ♦♦ c. patou li rous B ♦♦ d. Faites tost ce que [toist foi que C, M] me devez B, C, M ♦♦ e. Folio 62 de L - a, vers 121-160. ♦♦ f. Son cors estant par dedevant / Et par derriere en errupant L; nous corrigeons d'après B. ♦♦ g. est longes li tuiaus B : est larges li tuax C ♦♦ b. estouz B, C, M ♦♦ i. escrupez L; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ j. lage avec r suscrit dans L. ♦♦ k. por escrupir L; nous corrigeons d'après B, C, M. ♦♦ l. dist li loux L; nous corrigeons pour l'alternance des répliques, les autres manuscrits n'offrant pas de texte assez satisfaisant ou proche : dist li leus / A ce cul devisent tuit treus / [comme dans L] / Ce li a respondu li leus / Par foi dist il g'i voi deut [sic] treus B : dist li leu / [comme dans B] / Il m'est avis, ce dist li leus / Par foi que g'i voie .ii. treus C, M. L donne pour le vers 146 : j'en voi dous trous ; nous corrigeons d'après B, C et M.

1. D'origine germanique, le verbe *estuper* signifie « se courber », « s'incliner », « se plier en deux ». Ainsi que le note M. Roques, ce mot est sans doute apparu assez tard. Peu attesté en dehors de la langue familière, voire grossière, il a pu disparaître assez rapidement. D'où les hésitations des copistes face à lui (« Anc. fr. *estuper*, a *estupons* », *Romania*, XLI, 1912, p. 608-612, article dont on trouvera un résumé dans G. Tilander, *Lexique*, p. 76-77). Cela expliquerait, en effet, les diverses formes fournies par notre manuscrit de base : *errupant* (v. 124), *escrupez* (v. 131), *escrupir* (v. 137). *Erruper* n'existe pas, *escruper* (*escroper*) signifie « briser la croupe, la cuisse » (*Lexique*, p. 71), et *escupir* (*escopir*) « cracher », « conspuer », « insulter ». Mais comme notre manuscrit offre des suffixations en *-es-*, là où les autres en ont en *-a-*, on peut également supposer qu'*escruper* et *escupir* représentent *acroper* et *acopir* (« s'accroupir »). Ainsi la position clairement décrite aux vers 135-137, flexion en avant du buste, tête en bas et fesses en l'air, se serait linguistiquement matérialisée dans un verbe plus courant, en décrivant une autre.

Page 749.

a. son suscrit dans L. ♦♦ b. ysangrins sire L; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ c. Bons hom fait il B : Vilain fet il M : Vilain dist il C ♦♦ d. sa L; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ e. fist et lieve sus B, C, M

1. Ce « col du cul », qui effraie tant l'ours et le loup, renvoie très certainement à l'anatomie féminine du faux paysan. Il doit s'agir du col de l'utérus. Le terme *col* apparaît en ce sens, d'après le *Trésor de la langue française*, dans le *Discours des parties du corps de Charles Estienne* en 1546 (col de la matrice). Mais déjà, dans un ajout au traité de *Placidés et Timeo* (fin XIII^e), dû à un manuscrit de la fin du XV^e siècle, on peut lire : *la matrice est a maniere de ung urynal, de la quelle matrice l'entree est molle, le col gros, le ventre gros et est velue par dedens, a celle fin que elle retiengne mieulz la semence* (éd. C. Thomasset, Paris-Genève, 1980, p. 256). Et il est bien possible que des traités médicaux en apportent de plus anciennes attestations. Quant à l'expression *afichiers son col*, elle dénote la fierté, l'orgueil, à l'inverse de la locution *baisser le col*, « adopter une attitude d'humilité ».

Branche XXIII

COMMENT RENART PARFIT LE CON

(Martin XXII, Roques XIII, FHS 27)

NOTICE

Cette branche de 716 vers traite tour à tour de deux sujets en partie étrangers au *Roman de Renart* : la culture en commun d'un essart par des animaux d'espèces différentes renvoie à l'univers de la fable¹ ; la « fabrique du con » à celui des fabliaux². Mais nous avons déjà signalé à plusieurs reprises combien l'ensemble du cycle était redevable à la fable, directement ou par l'intermédiaire d'avant-textes. Il s'agit donc plus de retrouvailles que d'un véritable renouvellement de l'inspiration³. Quant au fabliau, son écriture est souvent si proche de celle du *Roman* qu'il est difficile de dire d'emblée qui s'inspire de qui⁴.

L'association du goupil, du loup, du cerf et du coq dans une même entreprise agricole surprend à double titre : l'agriculture est laissée ailleurs dans le *Roman de Renart*, à de vulgaires humains⁵, et ces quatre personnages-là sont en général les pires ennemis dans les autres branches. Inspiré par la fable ou certains contes d'animaux — il n'est que de se reporter au « Partage des proies » et au « Méneſtreſel de Reims⁶ » —, ce compagnonnage *a priori* anti-renardien débouche d'ailleurs sur un échec : celui de Renart, qui déçu dans ses espérances, troque son rôle d'éternel accusé pour celui d'accusateur. Certains détails suffisent à relier ce récit au reste du cycle : l'habileté qui permet à Renart de regarder les autres travailler, ses talents d'orateur, la prudence qui lui fait éviter un affrontement violent et proposer un règlement judiciaire ; la gloutonnerie d'Isengrin et son absence de manières ; leur vieille querelle à propos d'Hersent.

Ce dernier point prouve toutefois combien l'auteur, à l'intérieur même du cadre devenu traditionnel, a de volonté de renouvellement : le loup, au lieu de reprocher comme d'habitude à Renart ses relations avec la louve, déclare haut et fort que le goupil n'a fait que se vanter et qu'Hersent est la plus fidèle des épouses⁷. Cela n'empêchera pas Renart, dans la seconde partie du texte, de jurer sur la loyauté qu'il doit à son amie : non pas Hermeline, mais Hersent⁸.

1. V. 17-312.

2. V. 313-716.

3. Lucien Foulet le disait à sa manière à propos précisément de ce texte (*Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 482) : « L'épopée de Renart est née de la fable antique : elle y retourne dans sa vieillesse. »4. Nous renvoyons une fois encore à Jean Subrenat, « Les dernières branches du *Roman de Renart* peuvent-elles être lues comme des fables ou des fabliaux ? », *Narrations brèves. Mélanges de littérature ancienne offerts à Krystyna Kasprzyk*, Varsovie, 1993, p. 41-49.5. Cette sorte de déchéance sociale pourrait donc aussi être lue comme une nouvelle avancée de l'anthropomorphisme dans le *Roman de Renart*.6. Voir la branche XVII, p. 1272 ; *La Compagnie Renart*, p. 843-844 et la Notice des *Récits du Méneſtreſel de Reims*, p. 1397-1405.

7. V. 268-277.

8. V. 597.

Ce désir de nouveauté éclate dans la seconde partie, même si son originalité là encore se coule dans une histoire de vengeance attendue. Histoire qui joue de l'intertextualité avec la branche XV, « Renart médecin », où Renart mutilait le loup et le cerf sous prétexte de guérir le roi. Mais on remarquera que le procès promis par le goupil est éludé ; l'assignation pour ses anciens associés à comparaître le quatrième dimanche de Carême n'est finalement qu'un leurre. Comme si Renart, souvent accusé, condamné mais sauvé par ses ruses, se défiait de la justice dès lors qu'il s'agit de punir les coupables. Cependant l'inversion des rôles de trompeurs et trompés dans la première partie aboutit à un retournement du schéma habituel : alors que le goupil ne se rend jamais sans difficultés à la Cour du roi, cette fois il y va de son propre mouvement et c'est lui qui y fait comparaître ses anciens compagnons.

Le roi de cette branche a changé de nom : il ne s'appelle plus Noble, mais Connin¹. Un roi dont toute l'occupation consiste, en effet, à creuser de sa bêche des sexes féminins. Ce souverain est un nouveau venu dans le *Roman de Renart*, cette nouveauté se marque un peu plus avant dans le texte par l'ignorance qu'avoue Connin de l'existence dans son pays d'un cerf, d'un coq². Seuls Isengrin et bien sûr Renart sont connus de lui. Mais le premier a acquis auprès de lui la réputation d'ennemi de ses amis³ !

C'est que ce roi vient d'un autre univers : celui des fabliaux. La branche XXIII fonctionne de fait comme une continuation du fabliau du *Con qui fu fait a la besche*, sans qu'on puisse assigner pour autant à ces deux œuvres une chronologie relative assurée⁴. Le fabliau met en scène Dieu et le diable. Le premier vient de tirer la femme d'une côte d'Adam — cela explique que, faite d'os, elle soit capable de supporter sa ration journalière de coups — et le second constate que « Con i oublia Dieus a faire, / Qu'il ne s'en estoit doné garde » ; la femme n'est en effet pourvue que d'un seul orifice. Averti, Dieu décide de s'en reposer sur le diable : qu'il agisse, mais sans rien ôter, ni rien ajouter. Le diable choisit alors parmi de nombreux outils la bêche, car « S'en puet on fere maintenant / Une grande fosse et parfonde ». Et « Ainsi fist le con a la besche⁵ ».

Le roi Connin semble donc avoir pris la place du diable et son instrument pour ouvrir, à son tour, de grandes et profondes plaies. Mais, en fait, il succède à Dieu comme premier ouvrier critiqué par un second. Et le diable a un digne émule en Renart. Ainsi le goupil et Connin rejouent-ils la scène du fabliau, mais il ne s'agit plus de faire un sexe qui existe déjà : il faut le parfaire. Le texte développe alors, suivant le mot heureux d'E. Martin, « une sorte de gynécologie fabuleuse⁶ ».

1. Le manuscrit Clui conserve le nom de Noble, contre les manuscrits Let B (v. 342, 465, 545). Quant à M, le premier des passages où le roi est nommé y a été remplacé par une interpolation qui, instaurant une continuité entre cette branche et « Renart magique », identifie le roi à Noble ; les deux autres passages sont absents de M, en raison cette fois d'une lacune matérielle. Sur le nom Connin, voir n. 1, p. 759.

2. V. 386-388 et v. 477-480.

3. V. 668-670.

4. Ce fabliau de quatre-vingt-deux vers n'est conservé que par un unique manuscrit (BNF, fr. 837, f. 170^r-v^o). Nous utilisons l'édition du *Nouveau recueil complet des fabliaux*, Van Gorpum, Louvain, 1988, t. IV, p. 15-21. Mario Roques éditant la branche XXIII en avait déjà rapproché la seconde partie de ce fabliau (CFMA, t. 88, p. V-VII).

5. *Nouveau recueil* [...], v. 20-21 : « Dieu oublia de lui faire un con, car il ne s'était pas préoccupé de cela » ; v. 58-59 : « Avec elle on peut faire immédiatement une fosse grande et profonde » ; v. 63 : « Ainsi fit-il le con avec la bêche. »

6. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 93.

La description de l'anatomie féminine ressortit au Moyen Âge soit au discours médical, soit aux genres comiques. Mais, le rire s'exerçant ici aux dépens des ennemis de Renart, la fabrication du con, à partir de leur démembrement, se donne à lire comme un blason du sexe de la femme. Le texte parvient ainsi à associer impératifs narratifs — la vengeance — et construction abstraite d'une image du sexe¹.

Pour abstraite qu'elle soit et détachée de tout corps², cette dernière n'en vise pas moins à être ressemblante³. Elle s'élabore donc à la frontière entre description réaliste, voire « scientifique », et objet littéraire.

La peau du cou du cerf, qui sépare sexe et anus, tient lieu de périnée. De fait, c'est un thème récurrent que la proximité étrange et dérangeante de ces deux orifices : la branche XXIV en donne l'exemple à l'intérieur du cycle⁴. D'autres textes s'en font l'écho tel le fabliau du *Debat du con et du cul*⁵. Et le *Blason du con*, texte anonyme du xvi^e siècle, dans sa volonté dithyrambique, assignera au sexe une place rhétorique inattaquable : « O joly con bien assis, hault monté, / Loing de dangier et bruit de ton voisin, / Qu'on ne prendroyt jamais pour ton cousin⁶. » Cependant la hantise peut aller jusqu'à voir ces deux orifices reformer le cloaque originel chez l'embryon⁷.

La crête du coq fournit, quant à elle, la *landie*. Certains ont vu là les lèvres de la vulve. Mais le terme utilisé par le texte est à la fois précis et rare : il appartient encore à la science lexicographique des glossaires latin-français. Or les mots qu'il traduit évoquent une faculté érectile (*tentigo*) et la jouissance (*locus voluptatis*)⁸. Nommant le clitoris, le texte se fait audacieux. Trop souvent, en effet, le discours médical médiéval a méconnu cette partie du sexe féminin : le clitoris est de trop, car il détruit la symétrie inversée construite entre les organes génitaux mâle et femelle (c'est la matrice qui correspond au pénis), et il n'a aucune finalité dans la procréation⁹. Le narrateur est d'ailleurs conscient de la nouveauté du

1. V. 689-704.

2. Aussi les deux interpolations du manuscrit *M* construisent-elles un tout autre texte, puisque Renart y fait un nouveau sexe à la lionne. Voir la Notice de la branche « Renart magicien », p. 1354 et les interpolations, p. 768-772.

3. V. 348.

4. V. 2018-2036.

5. Texte conservé dans le même manuscrit que le *Con qui fu fait a la besche* (BNF, fr. 837, f^o 183v^o-184r^o), éd. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1872-1890, t. II, p. 133-136, et notes p. 322 : « Nous sommes si pres herbregié / C'uns parchemins qui est moillié / N'est pas si tenus par toz leus / Con la paroit entre nous deus. / Mauvesement en exploita / Qui si pres moi te herbrega. / Tu ne fleres pas comme uns coins ; / Se tu fusses un poi plus loins, / Toz li mons fust a moi acilin ; / Mes j'ai en toi si ort voisin / Que tu ne vas ne tu ne sez » (« Nous sommes logés si près qu'un papier mouillé n'est pas aussi mince que la paroi qui nous sépare. Il œuvre bien mal celui qui te logea si près de moi. Tu ne sens pas la rose, et si tu étais un peu plus loin de moi, le monde entier me rendrait hommage. Mais tu es un voisin si dégoûtant, sans valeur ni savoir ! »).

6. *Blasons anatomiques du corps féminin*, Gallimard, 1982, p. 105 (d'après l'édition de 1539).

7. Ici, v. 418-420. Voir aussi *Desot chevalier*, fabliau de Gautier Le Leu (éd. C. H. Livingston, *Le jongleur Gautier Le Leu*, Cambridge (Mass.), 1951, p. 195, v. 240), à propos des deux « traus » d'une femme : « Por poi qu'il ne tienent ensamble » (C'est à peine s'ils ne forment pas un seul orifice ensemble).

8. Voir n. 1, p. 764. On notera que certains textes comiques font un usage très précis du vocabulaire anatomique : ici « landie » ; dans la branche XXII, « col ».

9. Voir Claude Thomasset, « De la nature féminine », *Histoire des femmes en Occident*, t. II, sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, Paris, 1991, p. 55-81.

terme, ou tout au moins de son usage en littérature, et de sa charge érotique : interpellant son public, il prétend avoir comme lui appris ce mot des femmes¹. Les mystères de la sexualité féminine sont secrets de femmes².

Enfin, le museau du loup donne au sexe une barbe, c'est-à-dire sa toison pubienne. Pour persuader le roi de la nécessité de cette dernière, Renart use de la métaphore du puits et du buisson³. Le texte se fait alors l'écho de toutes les images qui assimilent — et pour longtemps — le sexe féminin à un verger paradisiaque, arrosé par une fontaine. Mais le puits défendu par le buisson renvoie également ici à la figure première et inverse de l'abîme sans fond⁴. Et la mention du gouffre de Satalie indique en filigrane l'effroi qui lie sexe et mort. Le démembrement même des ennemis de Renart, qui sert à achever le con, illustre ce lien. Lien du corps au cadavre, du blason à la dissection⁵.

Cependant la construction de Renart entend parer à ce vertige, en masquant la profondeur du sexe. Seuls les courtois sauront interpréter et surmonter les obstacles qu'il dispose. Car du roi au narrateur, en passant par Renart, l'obsession d'une certaine courtoisie se fait jour : le monde entier s'agenouille devant le con, car il n'existe rien d'aussi doux. Cette autre courtoisie appelle donc un chat un chat. Et des termes interdits par les règles de la convenance sociale comme de la « grande » littérature, de cette chose qu'il faudrait « taisir⁶ », l'auteur fait ici sa chanson⁷. Ce dernier mot renvoie à la forme par excellence de la poésie lyrique, qui chante la femme inaccessible et aimée.

Cette réduction métonymique du sujet à son sexe est au centre, déjà, du *Lai del lecheor* (début ou première moitié du XIII^e siècle) : dans une assemblée annuelle où l'on a coutume de faire de la meilleure aventure racontée un poème chanté, une dame s'étonne qu'on ne parle jamais de ce qui anime tous les hommes, les rend braves et galants. Aussi dit-elle, « Faisons du con le lai nouvel⁸ ». Sa proposition est acceptée. Toutefois, le plus souvent, nous dit-on, l'œuvre n'est pas désignée par son nom véritable, mais par un titre décalé : « lai du libertin » ou « du débauché ». La branche XXIII du *Roman de Renart* s'inscrit donc avec beaucoup de bonheur dans cette seconde littérature, qui voit l'origine du monde comme celle du texte dans le sexe de la femme.

SYLVIE LEFÈVRE.

1. V. 537-544.

2. C. Thomasset, p. 73-74.

3. V. 573-576.

4. Ici, v. 439-453. Le dit *Du con* de Gautier Le Leu (seconde moitié du XIII^e siècle) associe dans son éloge les deux figures sans qu'il y ait trace d'inquiétude : la capacité d'engloutissement du sexe s'y trouve liée en effet à sa puissance supérieure (v. 199-204, v. 232-248).

5. Voir la belle postface de P. Quignard aux *Blasons anatomiques*, p. 141-144.

6. V. 1.

7. V. 715.

8. *Les Laïs anonymes des XII^e et XIII^e siècles*, éd. P. M. O'Hara Tobin, Genève, Droz, 1976, p. 347-358, v. 97.

NOTES ET VARIANTES

Page 751.

a. *Il n'y a pas de titre pour cette branche dans L, mais B et C donnent* : C'est la branche come renars parfiſt le con : M donne : Ci comance si comme renars fiſt son essart ; voir également var. a, p. 759. Ici commence le folio 63 de L - colonne a, vers 1-28 ; b, 29-71 ; 6, 72-114 ; d, 115-157. ♦♦ b. Extraire en doit B, C, M ♦♦ c. as cornes B : a cornes C : aus cornes M ♦♦ d. les çoiches B, C, M ♦♦ e. forz / En a gité les çoiches hors B, C, M

1. Ce prologue assez développé est construit sur un certain nombre de lieux communs récurrents en ouverture de texte : la nécessité de transmettre ce que l'on a appris (voir Chrétien de Troyes, *Érec*, v. 1-8), la peine prise par le conteur, la source qui authentifie la véracité de l'histoire (ici, un vieil homme, mais plus souvent un livre). Mentionnant seulement à la fin l'identité, mais non le nom, du héros de l'aventure, à la différence des autres prologues du *Roman de Renart*, le texte s'empresse de réaffirmer sa qualité et sa vérité. Comme si pesait sur les contes du goupil un soupçon de « mauvaise littérature », aux deux sens du terme. Voir Emmanuèle Baumgartner, « Les Prologues du *Roman de Renart* », dans *Le Goupil et le Paysan* (« *Roman de Renart* », branche X), éd. J. Dufournet, Champion, 1990, p. 201-216.

Page 752.

a. cure d'ovre faire B, C, M ♦♦ b. Vers 46 dans B, C et M : Dont nos rapariſent fusiens . ♦♦ c. chanevis B, C, M

Page 753.

a. Les vers 68-71 manquent dans L (lacune matérielle du folio) ; nous les restituons d'après B, C et M qui ont un texte similaire. ♦♦ b. Ce est le mieuz quar toute rien / Vit de froment B, C, M ♦♦ c. Vers 78 dans B, C et M : Ce est li mieuz jel vos plevis . ♦♦ d. Le vers 83 manque dans B. ♦♦ e. la chose a droit point mise B, C, M ♦♦ f. aqroit L : estoc B, C, M ♦♦ g. ja a droit partie B

1. Les trois propositions de semailles répondent à des goûts fort différents. Le coq, en bon oiseau, voudrait du chènevis ; il n'oublie pas de mettre en avant la possibilité de faire en outre du profit avec le reste du plant de chanvre. Le cerf souhaite de l'orge : c'est une des céréales que l'on plantait pour l'alimentation du bétail, particulièrement des chevaux, qui avait un meilleur rendement que l'avoine, et était nécessaire pour la fabrication de la bière et du pain grossier. Au sommet de cette trilogie se trouve le froment, c'est-à-dire le blé. C'est cette céréale de choix que veut planter Isengrin. Car ainsi que le dit le proverbe médiéval : *Fous est qui queurt a meilleur pain que de forment* (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Champion, 1925, n° 773).

2. Le retour d'Afrique des grues signifie aussi le retour du temps clément, propice aux semailles.

3. Le terme *acrois*, que l'on trouve sous la graphie *aqroit* dans notre texte, est assez rare ; dans les exemples répertoriés par Tobler-Lommatzsch, il signifie toujours « accroissement », « don supplémentaire », en rapport avec le verbe *acroistre*. Nous l'avons cependant conservé, face à la *lectio facilior* des trois autres manuscrits (*estoc* : « souche »,

« tronc d'arbre »), en tentant de le traduire en conformité avec le paysage-cadre : « hauteur », « butte » ne nous ont pas semblé devoir faire contresens.

Page 754.

a. Nuet et jor... erre viande [v. 111] / Qui L (lacune matérielle); nous restituons les vers 111-114 d'après B. C et M ont un texte similaire à B. ♦♦ b. Vers 121 dans L: Quant vint au loing que il fait chaut : vers 121 dans B et M: Quant vint en guing qu'il fait grant chaut : vers 121 dans C: Quant vint en juing que il fet chaut . Nous corrigeons la leçon de L d'après B, C et M. ♦♦ c. li va suant C ♦♦ d. Vers 138 dans B: Si fu enflez bargis et grouz : vers 138 dans C et M: Tant en menja qu'il fu sigros . ♦♦ e. ne pooit dou pas L; nous corrigeons d'après B, C et M.

Page 755.

a. Vers 153 dans B: Si se couche toz estandu . ♦♦ b. Folio 64 de L - a, vers 158-201; b, 202-245; c, 246-286; d, 287-328. ♦♦ c. si l'aresna B, C, M ♦♦ d. par cui couchié / Avez cest blef ni domagié L; nous corrigeons d'après B, C et M qui donnent: par qui congié / Avez cest blef si despecié . ♦♦ e. ma maladie / Je sui touz plains d'itropisie / Se m'orine aviez veue / Et m'anfermete conneue / Vos savez tant de la fuisie [fisique C] / Bien me guerriez de dropisie [Bien m'en garrez d'estre itropique C] / Brichemer respont maintenant / Ja B, C, M ♦♦ f. vantro frain L; nous corrigeons d'après B, C et M.

1. Isengrin couvre une vulgaire indigestion d'un terme médical savant : l'hydropisie. Et Brichemer lui répond sur le même ton, affirmant sérieusement son ignorance en médecine. La preuve : l'examen de l'urine est pour lui lettre morte, alors qu'il était, et pour longtemps, un des moyens courants d'établir ou d'orienter un diagnostic. L'urinal devient d'ailleurs l'emblème du médecin dans les représentations figurées comme littéraires.

Page 756.

a. Vers 199 dans B, C et M: Que vos avez fait cest outrage . ♦♦ b. Ne vi faire tel desraison / Erré avez comme larron / Vers moi dehaiz vo [moi de loial C, M] compaignie B, C, M ♦♦ c. Vers 212-214 dans B, C et M: Entre ses danz forment en jure / S'il puet as mains le coc tenir / Il i [Qu'il li C] fera les danz san-tir B, C, M ♦♦ d. Vers 227-228 dans B, C et M: S'onques vers vos ne vers renart / Quis tricherie ne barat .

1. Cette expression a été longuement analysée par G. Tilander (« L'Origine et le Sens de l'expression " je lui ferai mon jeu puir " », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XLVI, 1926, p. 666-678). Si elle signifie de façon évidente « jouer un mauvais tour », « malmener », « mal-traiter », son origine serait à chercher du côté de la physiologie animale et humaine : en cas de peur, le contrôle sphinctérien se relâche. Ainsi le sens littéral de la locution serait : « maltraiter tant quelqu'un qu'il lui arrive un malheur désagréable, malodorant ».

2. Saint Omer (v. 595-670) est né dans la région de Constance. Moine à Luxeuil, il devint évêque de Thérouanne. Pour évangéliser son diocèse, qui comprenait alors le Pas-de-Calais français et la Flandre belge, il fit appel à de nombreux groupes de moines. Ceux-ci couvrirent le pays d'abbayes. Lui-même fonda le monastère de Sithiu, noyau primitif de la ville de Saint-Omer.

Page 757.

a. renart atant / Parmi la sente d'un pendant B, M : renart batant / Par mi la sente d'un pendant C. ♦♦ b. blez voudront essayer L; nous adoptons la leçon de B. C donne: blé feroit a soier et M: blez seroit a seoir. ♦♦ c. estrepe B, C, M ♦♦ d. l'autre voit dormir L; nous adoptons la leçon de B et C. M donne: l'autre ferai dormir. ♦♦ e. Vers 254-255 dans L: Ysengrin a renart juré / Si li escrie par vertu; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ f. Wille come B, C, M ♦♦ g. que je cous soie B, C, M ♦♦ h. N'eütes part ne conpaignie B, C, M

1. Allusion à la grande affaire du *Roman de Renart*: Isengrin est-il ou non (officiellement) cocu? Ici, Isengrin est prêt à faire serment que sa femme lui est fidèle. Dans la branche Ia, pourtant, le loup a amené Hersent à la Cour pour porter une accusation d'adultère contre Renart; Hersent propose alors de se justifier par un serment ambigu (v. 134-178). Dans la branche IX, Isengrin accepte la justification de son épouse, après les révélations de ses fils (v. 325-338). Quant à la réputation de la louve, elle apparaît plutôt suspecte...

Page 758.

a. Mes s'elle vos a fait damage L; nous corrigeons d'après B, C et M. ♦♦ b. Ne por la pes ne remaindroit C, M ♦♦ c. Vers 293 dans B, C et M: Fil a putain rous venimeus. ♦♦ d. Vers 296 dans B, C et M: Foi que je doi hersant la franche. ♦♦ e. puissiez L; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ f. jerusalem / Ge vos envi sire isengrin / Droit a la cort le roi conin / Vos B: jerusalem / Je vos envi sire compere / Droit a la cort a l'emperere / Vos C, M ♦♦ g. La nos departira raissons / Ysengrins dist mal dahez ait / Cil qui cest envial vos lait / Por droit faire et por B, C, M

1. Isengrin fait allusion à la paix générale jurée à Noble (branche Ia, v. 62-63, 280-283 et 411).

2. *Laetare Jerusalem* est l'introit qui sert à désigner le quatrième dimanche de Carême. Il s'agit des versets 10 et 11 d'Isaïe, LXVI, qui dans le texte liturgique diffèrent légèrement de celui de la Vulgate: *Laetare Jerusalem et conventum facite, omnes qui diligitis eam: gaudete cum laetitia qui in tristitia fuistis: ut exultetis et satiemini ab uberibus consolationis vestrae* (Missel romain). Ce dimanche tombe au plus tard à la fin de mars, ou au début d'avril, et au plus tôt début mars. Or la scène se situe en juin (v. 121). Isengrin vient de menacer Renart de le tuer avant août. Et il s'agit sans doute ici d'une datation réelle, autant que d'une manière campagnarde de signifier « sous peu » (voir G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1924, p. 11). On pourrait donc s'interroger sur le délai de neuf mois accordé par Renart à ses ennemis pour comparaître en justice, n'était le sens liturgique donné à la célébration du quatrième dimanche de Carême. Il s'agit là d'un jour de repos, d'exultation et d'abondance. Abondance de la consolation reçue de Dieu (Isaïe, LXVI), que le texte de l'Évangile du jour redit allégoriquement avec le miracle de la multiplication des pains (Jean, VI, 1-15). En les convoquant à cette date, Renart jouerait donc sur l'adéquation des textes bibliques au festin criminel des compères et à la consolation que lui-même espère, non de Dieu, mais du roi. Peut-être aussi leur impose-t-il une première pénitence avant de se présenter: le jeûne de Carême. De toute façon le sens de cette période pré-pascale se trouve bien subverti par la convocation de Renart, car l'Église a tenté d'imposer la suspension des procédures judiciaires pendant le Carême. D'où peut-être le semblant de procès à quoi auront droit Brichemer, Chantecler et Isengrin?

Page 759.

a. Entre les vers 326-327, M donne cette rubrique : Ci comance si conme renart parüst le con par son engin . ♦♦ b. Vers 327-328 dans L : En renart n'ot point de paresce / Contre le roi molt tost se dresce ; nous corrigeons d'après la leçon de B, C et M. ♦♦ c. Folio 65 de L - a, vers 329-371 ; b, 372-414 ; c, 415-456 ; d, 457-499. ♦♦ d. il estoit molt ses B, C, M ♦♦ e. M remplace les vers 331-376 par quatre-vingt-douze vers que nous reproduisons en appendice. ♦♦ f. ploie avoit fandue / De la beche grant et molue B, C ♦♦ g. Le roi nobles en C. On lit nobles à toutes les occurrences dans C. ♦♦ h. Vers 354 dans B et C : Sainte marie sont si lait .

1. Le roi, encore appelé Noble au vers 285, se voit affublé d'un nom nouveau et transparent. *Connin* est d'abord un nom commun, issu du latin *cuniculus*, qui désigne le lapin. Mais par rapprochement sonore avec *con*, issu du classique *cunnius*, le terme a servi à désigner par euphémisme le sexe féminin. Si tôt que la première attestation de ce mot apparaît précisément dans une périphrase sexuelle : pour dire à sa fille Lavine qu'Énée préfère les hommes, la mère de celle-ci affirme : *Il n'aime pas poïl de conin* (*Eneas*, v. 8595). Et les jeux de mots et locutions à double entente (*embrocher un connin*, *chasser aux connins*, etc.) n'ont cessé de se multiplier, particulièrement aux ^{xiv} et ^{xv} siècles.

2. L'expression se trouve déjà branche Ia, v. 545.

Page 760.

a. con B, C ♦♦ b. Por quoi desus refuüst L, B ; nous corrigeons d'après C et M : Par qoi desoz refuüst , en adoptant la graphie du vers 374. ♦♦ c. Les vers 389-626 manquent dans M par suite d'une lacune matérielle. ♦♦ d. plain L ; nous corrigeons d'après B, C.

1. L'expression peut être prise au pied de la lettre, si l'on y voit une allusion à la paix générale instaurée par Noble. Mais il peut s'agir également d'une locution figée, pour signifier le début d'une action violente.

Page 761.

a. Sa tailla hors le chaaignon L ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. Vers 420 dans C : Ne revienngent a .i. li trou : vers 420 dans B : Ne revient a .i. le pertreu . ♦♦ c. La cor a la fort L ; nous adoptons la leçon de B et C. ♦♦ d. Encore einçois que cist con [que ce con C] pere B, C ♦♦ e. fonz na gardaüst L ; nous adoptons la leçon de B (voir var. b). ♦♦ f. Vers 441-446 dans B et C : Qui orandroit desor vanroit [desoz verroit C] / Et dedanz abeoüteroit / N'i a chose ne [chose qui C] deüstornaüst / Que deci au fonz ne gardaüst [fonz n'esgardaüst C] / Se cil le fonz poüst veür / Mais ce ne porroit avenir . ♦♦ g. Sire n'est pas riviere viez L ; nous corrigeons d'après B et C : Sire ce n'est marliere viez .

Page 762.

a. sathalie / Qui tot encloüst et tout reçoit / Mes bien saichiez que pranderait L ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. Si la trainchaüst a L ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. est L ; nous corrigeons d'après B, C ♦♦ d. Le vers 490 manque dans L ; nous le restituons d'après B.

1. Ce gouffre de Sathalie est, en fait, le golfe de Satalieh ou d'Adalia, l'antique Attalia, en Asie Mineure. En 1148, lors de la seconde croisade, Louis VII réussit à y embarquer pour Antioche et jusqu'en 1207, la ville fait partie de l'Empire byzantin. Mais c'est à la suite de la troisième croisade seulement (1189-1192) que se trouva rapportée par plusieurs

auteurs la légende étiologique expliquant les périls marins encourus dans ce golfe. On trouve ainsi dans le *De nugis curialium* de Gautier Map (entre 1181-1193, distinctio IV, chap. xii), les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury (1213-1214, decisio II, chap. xii), mais aussi dans les chroniques de Benoit de Peterborough (1191-1193) et Roger de Hoveden (1193-1201) l'histoire d'un homme pauvre, cordonnier ou soldat, tombé éperdument amoureux d'une jeune fille inaccessible et qui, désespéré par sa mort, descendit dans son tombeau pour la connaître charnellement. De cette union, une voix l'avertit qu'était née une tête monstrueuse, aux pouvoirs semblables à ceux de la Gorgone. C'est cette tête, jetée à la mer, qui serait à l'origine en ce lieu de tourbillons et de naufrages. On retrouve cette histoire de la morte qui enfante, liée au « gouffre de Satalie », également dans une œuvre française du milieu du XIII^e : le *Livre d'Artus* ; voir Laurence Harf-Laucner et Marie-Noëlle Polino, « Le Gouffre de Satalie. Survivances médiévales du mythe de Méduse », *Le Moyen Âge*, XCIV, 1988, p. 73-101. Bien sûr, cette image est également utilisée pour stigmatiser le sexe d'Hersent dans la branche III, v. 601-602.

Page 763.

a. Folio 66 de L.-a, vers 500-541 ; b, 542-583 ; c, 584-625 ; d, 626-668. ♦♦ b. Vers 508 dans L. : Ne vit arrières retorner ; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ c. cretelee B, C ♦♦ d. Qui le estopa L ; nous corrigeons d'après B et C.

1. Le verbe *peesster* (v. 508) est extrêmement rare, d'où sans doute la mauvaise leçon de remplacement fournie par L. La seule autre occurrence relevée par Godefroy en éclaire cependant le sens : *Ceste beste venimeuse chai demaintenant a la terre, et ala peestant par la terre trainant ses poes dolereusement après lui* (Paris, Bibl. Mazarine, 1716, fin XIII^e-début XIV^e, f^o 200 v^o, *Vie de saint Godric*).

Page 764.

a. Qant li cons fu B, C ♦♦ b. renars n'est il dont faiz / Nanil d'assez di moi por coi B, C

1. Si la signification du mot *landie* est clairement définie dans les glossaires latin-français depuis le XIII^e par sa synonymie avec *tentigo*, *locus voluptatis*, ses usages en littérature sont exceptionnels (voir la Notice, p. 1339). La branche XXII en offre peut-être même les seuls exemples. C'est que ce terme sans doute sentait le soufre. La locution injurieuse — *envoyer quelqu'un a la landie sa mere* — relevée par Godefroy uniquement dans des textes d'archives, dont le premier date de 1395, puis répertoriée dans des glossaires du XV^e siècle, montre à quel registre, obscène, populaire ou lexicographique, était réservée la désignation de cette partie du corps féminin.

Page 765.

a. Li paisant d'entor le lient / Que les bestes dedanz ne chient L ; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. Autel cuideroit cil trover / Ja n'i oseroit habiter L. Nous adoptons la leçon de B. C a un texte similaire à B. ♦♦ c. Vers 584 dans B et C : Ja por la barbe nel leront . ♦♦ d. Vers 598-599 dans C : C'ert f et ainz ore de compie / Qar ceanz est sire ysengrin . ♦♦ e. vi seoir hui B, C ♦♦ f. Renars n'estoit L ; nous corrigeons d'après B et C.

Page 766.

a. *Vers 618 dans B et C*: Por tot l'or qu'eüst [qui est C] en pavie . ♦♦ b. Miauz vosist estre avec [entre C] les turs / Qu'avec renart B, C ♦♦ c. Par ma teste dist ysangrin B ♦♦ d. *Vers 631 dans B et C*: Ainzçois que vos nos eschapez . ♦♦ e. vos au mains en B, M : vos ce cuit en C ♦♦ f. vos [v. 646] / Mais vos hai ge de fine mort / Avoi renars vos avez tort / Ai ge B, C, M ♦♦ g. ou onc ne fu L; nous corrigeons d'après B, C et M qui donnent : ou ainz ne fui . Mais voir dans la Note sur le texte et sur la traduction des branches XIX à XXIV, la note générale sur le manuscrit L, à propos de la branche XXIV, v. 121, p. 1316-1317.

1. La condamnation pour vol pouvait conduire à diverses mutilations, mais celle du nez ne semble pas apparaître dans les textes de la pratique judiciaire occidentale.

2. Ce juron de Renart acquiert ici quelque comique, dans la mesure où c'est à la barbe d'Isengrin qu'il en veut. Et Isengrin privé de museau et de barbe se verra défiguré, déshonoré et dévirilisé. Et ce au profit de ce que les *Cent Nouvelles nouvelles* appelleront au xv^e siècle *la barbe du devant* d'une femme (nouvelle XII).

3. Saint Remacle (mort vers 663) fut homme de cour avant de se faire moine et prêtre. Abbé dans le Limousin puis au Luxembourg, il est surtout connu pour avoir fondé les abbayes de Malmédy et de Stavelot dans les Ardennes belges. Evêque de Maëstricht en 652, il abdiqua onze ans plus tard pour retourner à Stavelot et y mourir. La tradition lui imputait d'avoir christianisé des fontaines, et de fait Malmédy et Stavelot sont connus pour leurs eaux. L'une de ces sources devait porter le nom de saint Remacle, lieu de pèlerinage pour des malades (voir branche XV, v. 924).

Page 767.

a. en prandroie de L; nous corrigeons d'après B et C. ♦♦ b. Je cuit que pechiez vos en tort L; nous corrigeons d'après B, C et M : Je cuit qu'autre bien vos acort . ♦♦ c. Le vers 666 manque dans L; nous le restituons d'après B, C et M. ♦♦ d. aatiz B, C, M. Ici commence le folio 67 de L - a, vers 669-710; b, 711-716. ♦♦ e. La color li fut tantoût toute L; nous corrigeons d'après C et M. B donne pour ce vers : La color li fait tantoût trouble B ♦♦ f. Que mestre i veulent ces B, C ♦♦ g. *Vers 688 dans B, C et M*: Plus dru apres qu'avent n'estoit .

1. Saint Samson (v. 490-v. 565) est un moine et évêque gallois qui évangélisa la Bretagne. Il y établit sa résidence dans un monastère de Dol, bien longtemps avant que cette ville ne devînt un siège officiel. Il est toujours vénéré en Bretagne et au pays de Galles.

2. Le mot *tribonel* / *tribunel* est un hapax. Si son sens est éclairé par la variante *baterel* de M, son origine reste obscure. E. Martin, qui avait lu dans *B cribunel*, avait proposé d'y voir une corruption de *crin brunel*. Mais B écrit très clairement *tribunel* et non *cribunel*.

3. Le mot *poillecon* est une formation plaisante, du même genre que *brise-fouace*. G. Tilander fait d'ailleurs remarquer que B et C l'écrivent en deux mots : *poile-con* (*Lexique*, p. 126). Il s'agit bien sûr d'un composé du verbe *poiler* / *peler* (« épiler ») et du substantif *con*.

Page 768.

a. Renart a l'estorer le con B, M : Renart au restorer le con C ♦♦ b. *Vers 701-702 dans B, C et M*: Qui fu mise au dareains / I mist ysangrins li farains . ♦♦ c. ce set l'en bien B, C, M ♦♦ d. raison C ♦♦ e. *À la place des vers 715-716, M donne quatre-vingt-deux vers que nous reproduisons en appendice.*

Appendice I

Nous donnons sous ce titre quatre-vingt-douze vers qui figurent dans le manuscrit *M* à la place des vers 331-376 de notre texte (voir var. *e*, p. 759). Ces 92 vers ne figurent pas dans *L*.

f. Molt en *M*; nous adoptons la correction de E. Martin.

Page 769.

a. Ceſtez coie *M*; nous adoptons la correction de E. Martin.

Appendice II

Nous donnons sous ce titre quatre-vingt-deux vers qui figurent dans *M* à la place des vers 715-716 de notre texte (voir var. *e*, p. 768). Ces 82 vers ne figurent pas dans *L*.

Page 771.

1. Le terme de *corneur* (celui qui sonne du cor ou de la trompette) sert à désigner plaisamment le cul, par allusion à une de ses indiscretes fonctions. Le même usage en est fait dans deux versions d'un fabliau du XIII^e siècle, la *Damoisele qui ne pooit oïr parler de foutre* (*Nouveau recueil complet des fabliaux*, t. IV, 1988, p. 59-89). En raison de sa prudence à l'égard des mots du sexe, cette jeune fille ignorante va désigner par des périphrases ses propres organes au jeune homme qui réussit à passer la nuit près d'elle, pour avoir imité son rejet de tout langage direct. Ainsi son sexe devient-il un pré arrosé d'une fontaine, dont l'autre orifice, le cul, est le gardien. Tâtant à son tour le corps du jeune homme, elle rencontre ce qu'il lui dit être son poulain, accompagné de deux maréchaux. Elle lui propose de faire entrer le poulain dans son pré, puis de l'abreuver à sa fontaine. Et si le joueur de cor grogne, les deux maréchaux n'ont qu'à bien le battre. Ce qui fut fait...

Branche XXIV

RENART MAGICIEN

(*Martin XXIII, FHS M24*)

NOTICE

Ce récit, dont le seul témoin est le manuscrit *M*, reprend dans sa première partie le scénario, commun à plusieurs branches, du jugement de Renart¹. La ruse magistrale, et neuve, avec laquelle le narrateur appâte un public connaisseur des histoires renardiennes² n'intervient qu'à la fin de la scène du *plait* pour sauver *in extremis* le héros et lui permettre, dans la

1. V. 5-1154.

2. V. 1-14.

seconde partie du texte¹, de tirer vengeance de ses ennemis. Car, ainsi que le notait déjà Lucien Foulet, si la scène du procès « ne pouvait guère varier dans son cadre et ses grandes lignes », « c'est au dénouement qu'on vous attendait : c'est là qu'on pouvait se montrer original² ».

L'originalité réside ici dans la complexité du système de défense de Renart, dans les sentences contrastées à quoi le jugement aboutit ; tout cela va permettre d'éclairer les procédés de réécriture mis en œuvre dans cette scène précise, et au-delà dans tout le *Roman*³.

Après quatre vers d'introduction, l'histoire débute *in medias res*. Premier personnage présenté, Renart s'adresse aussitôt au roi pour arguer de son obéissance : il se livre à lui, en réponse à la convocation royale. Cette présence immédiate du héros à la Cour est sans exemple dans les branches qui traitent du jugement. Celles-ci commencent, au contraire, sur le motif de « l'absence de Renart, marquée par le syntagme récurrent *for s Renart*, le récit subséquent ayant pour fonction de faire revenir le héros à la cour, d'en assurer la complétude sous l'autorité de Noble⁴ ». Ainsi dans les branches Ia (« Le Jugement ») et XV (« Renart médecin »), le roi est contraint d'envoyer successivement trois messagers⁵ à Renart avant d'obtenir sa venue à la Cour : il s'agit de Brun, Tibert et Grimbert dans la première, de Roonel, Brichemer et Grimbert dans la seconde. Dans la branche Vc (« L'Escondit »), le seul Grimbert suffit à amener Renart à la Cour où il doit être jugé. Terme d'une sorte de decrescendo, « Renart magicien » ignore ces scènes d'ouverture. Comme si notre texte bénéficiait sur ce point du travail de ces trois branches, qui lui sont antérieures dans *M*, se situant ainsi implicitement en aval d'elles.

De fait, la branche XXIV donne dans le même ordre — qui correspond à leur chronologie relative — que la branche Ia les accusations portées contre Renart pour des forfaits, qu'en dehors du premier (le viol d'Hersent de la branche IX) la branche Ia « inventait » : mort de Coupée, ambassades malheureuses de Brun puis de Tibert à Maupertuis. Le déroulement de ce nouveau procès n'est pas pour autant une simple répétition ou une pâle copie de la branche Ia, citée comme

1. V. 953-2080.

2. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 480.

3. Voir R. Bellon, « La Justice dans le *Roman de Renart*, procédures judiciaires et procédés narratifs », *Senefiance*, 16, 1986, p. 79-96. Cet article montre bien comment la rétrospection sert à l'insertion d'une branche dans le cycle, tout en permettant une relecture du lourd passé de Renart. Nous nous en démarquons toutefois sur certains points, en particulier parce que nous tiendrons peu compte des dates probables des différentes branches en jeu ici. Si l'auteur de la branche XXIV est certes un « suiveur », il lit les textes anciens comme un tout où puiser et semble plus sensible à l'ordre des branches adopté par les collections manuscrites qu'à leurs dates d'écriture. Aussi, contrairement à ce que dit R. Bellon (p. 82), ne fait-il pas véritablement de tri dans le « casier judiciaire » de Renart, car il ne saurait parler de l'attentat du goupil contre Rohart le corbeau. Ce dernier épisode appartient en effet à la branche XVIII, qui dans le manuscrit *M* clôt le cycle et se trouve donc placée après notre branche XXIV. Pour une analyse non chronologique des procès (et du reste du *Roman*), voir J. Scheidegger, *Le Roman de Renart ou le Textede la déision*, Genève, Droz, 1989, p. 95-98.

4. Emmanuèle Baumgartner, « Les Prologues du *Roman de Renart* », *Le Goupil et le Paysan (Roman de Renart, branche X)*, études réunies par J. Dufournet, Champion, 1990, p. 205.

5. Cela correspondrait aux trois sermons normales selon la législation médiévale.

texte-modèle¹. Car l'auteur de la branche XXIV montre une grande habileté à tisser son propre texte en recourant aux fils narratifs de plusieurs autres branches. Ainsi la branche II (« Le Duel judiciaire »), que l'on oublie généralement de mentionner, en constitue-t-elle un arrière-plan évident. Certes, la branche XXIV ne reprend aucune des accusations supplémentaires que le roi y présente en faveur de la mésange et de Roone², mais, comme dans la branche II, avant de rejeter toutes les accusations portées contre lui, Renart commence par se représenter en fidèle vassal, bien mal récompensé pour ses loyaux services, et en particulier pour la guérison du roi³. Ce qui nous ramène bien sûr à la branche XV (« Renart médecin »), dont la fin de notre texte, on le verra, s'inspire pour la scène de mutilation des ennemis du goupil.

Les crimes imputés à Renart sont donc toujours les mêmes. La façon dont le texte nous montre le goupil ou certains de ses pairs et juges tenter de l'en disculper est, en revanche, souvent neuve. Ainsi, aux plaintes d'Isengrin Renart répond en mettant en cause la trahison du loup et de Roone¹, qui l'ont empêché de prêter le serment qui devait le laver de l'accusation d'adultère dans la branche de « L'Escondit ». Or c'est la première — et dernière — fois dans le *Roman* qu'il est fait un tel usage de cette branche. Usage tout à fait concerté, comme en témoigne l'invocation aux saints de Bethléem placée dans la bouche de Noble au moment où il interprète l'éventuelle félonie de Roone¹ et d'Isengrin comme une remise en cause de sa propre justice et où il menace en conséquence ces deux barons. Cette invocation fonctionne, en effet, comme une citation des paroles du roi de la branche Vc⁴. Dans « Le Jugement » tout au contraire, Isengrin évoquait en des termes fort vagues les raisons de la fuite d'un Renart venu pourtant prêter serment, et ce afin de couvrir sa propre trahison : « Renart prist jour de l'escondire / Qu'il n'avoit fet tel avoultire. / Quant li saint furent aporté / Ne sai qui li ot enorté / Mais il se traist molt tost arriere / Si se feri en sa taisniere⁵. » Et le goupil une fois arrivé à la Cour ne faisait aucune allusion à cet épisode pour sa défense. C'est que la première partie du texte présentait Hersent prête pour sa part à une ordalie qui la laverait de tout soupçon, et montrait Noble soucieux de faire la paix entre le loup et le goupil sur cette affaire amoureuse. L'annonce seule du meurtre de Coupée relançait la procédure judiciaire contre Renart.

De ce meurtre, seule faute dont Renart reste véritablement convaincu ici, le goupil va pour la première fois encore réussir à se justifier, au moins partiellement. À la différence de ce qu'il faisait par exemple dans la branche de « L'Escondit », il ne le nie pas, mais en fait un acte de justice féodale contre le crime de lèse-majesté prétendu du paysan Gombert. Du piller de poulailler qu'il est encore dans la branche Ia, Renart devient grâce à sa parole déceptive sergent d'un roi dont l'Empire s'étend jusqu'au monde des humains. Comme l'indique Roger Bellon,

1. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 94. L. Foulet, p. 480-481.

2. Branche II, v. 398-410, 439-474. Le texte de cette branche dans l'édition Martin (branche VI, v. 325-338) ajoute encore le rappel de ce que le corbeau eut à subir de Renart dans le fameux épisode du fromage (notre branche IX).

3. *Ibid.*, v. 215-257.

4. Voir n. 1, p. 778.

5. Branche Ia, v. 39-44.

l'anthropomorphisme est alors intégral¹. Et il va de pair avec un juri-disme envahissant et pointilleux, nous allons le voir à propos de Brun.

Dans la branche Ia, l'annonce du meurtre de Coupée la poule, on s'en souvient, entraînait l'envoi des deux premiers messagers du roi, Brun et Tibert, auxquels le goupil jouait de méchants tours. À l'ours, qui l'accuse de l'avoir sciemment fait tomber dans un piège sous couleur de le mener à une ruche, Renart rétorque qu'il n'en est rien et qu'il n'a pas même porté la main sur lui. Et alors que dans les autres branches le retour de l'ours en sang avait suffi à accréditer son histoire, les barons vont finir par renvoyer accusateur et accusé dos à dos. Puisque Brun se révèle incapable de produire des témoins de sa version des faits, qui croire en effet ? Ces scrupules juridiques, qui servent Renart, témoignent sans doute des changements en cours dans la justice au XIII^e siècle : on songe bien sûr aux tentatives amorcées par Philippe Auguste et relancées par Louis IX pour remplacer la procédure du duel judiciaire, réclamée ici par Brun, par celle de l'enquête avec production de preuves et témoignages contradictoires². Ils font surtout apparaître la branche XXIV comme un texte qui, situé au bout de la chaîne du cycle, se fait fort de trouver de nouvelles solutions.

Comment juger alors l'attitude de Tibert ? Accusateur à son corps défendant, le chat propose ici de mettre un terme au vieux différend qui l'oppose à Renart : il est prêt à croire que le goupil ne l'a pas trompé en le conduisant chez le prêtre de la branche Ia, si ce dernier de son côté oublie ses soupçons contre lui à propos de sa mésaventure de la branche VIIa. Or cette proposition d'un Tibert qui se sent coupable fait penser au début de « Renart médecin ». Désireux pour les mêmes raisons de se ménager le goupil, le chat est le seul à prendre sa défense devant Noble. Contre l'avis d'Isengrin, il impose son conseil : avant de saisir la terre de Renart, de l'emprisonner ou de le bannir, il faut envoyer le quérir pour qu'il puisse se disculper des accusations portées contre lui³. Par ce phénomène de citation qui clôt les exposés des quatre plaignants et de l'accusé, l'auteur de la branche XXIV paraît indiquer une sorte de préférence pour la branche XV : elle est la seule à lui fournir un modèle, alors qu'il s'est ingénié dans les trois autres cas à trouver une solution originale. De fait, dans la seconde partie du texte, l'invention de Renart magicien sera également une manière de duplication de Renart médecin.

L'auteur a eu beau multiplier les innovations pour blanchir son héros, en évoquant une nouvelle fois le meurtre de Coupée, il a fini lui aussi par faire peser sur Renart une sentence de mort, manière de s'obliger à rivaliser avec les autres écrivains renardiens pour trouver une ultime échappatoire, une nouvelle ruse du goupil. Dans « Le Jugement », la pendaison est commuée en un départ pour la croisade, qui se transforme en simple fuite ; dans le « Le Siège de Maupertuis », la rançon apportée par Hermeline rachète Renart ; dans « Le Duel », c'est un moine qui le sauve *in extremis*.

1. « La Justice [...] », p. 89-90.

2. Voir Jean-François Lemerignier, *La France médiévale. Institutions et société*, Armand Colin, 1970, p. 369-373.

3. Branche XV, v. 114-210 et particulièrement 124-134. D'autres citations explicites de la branche XV sont relevées n. 2, p. 777 et n. 1, p. 795.

Cette fois, le texte l'affirme¹, il ne saurait être question de pareilles solutions. L'auteur va alors montrer son originalité en faisant inventer par Renart un roi imaginaire, Yvoris, doté d'une fille. Car l'auteur de la branche XXIV suppose que Noble n'est pas encore marié. Lui, l'héritier de toute une tradition, se projette donc dans la préhistoire du *Roman*, puisque la reine, parfois appelée Fièrre, est présente dès les branches Ia et Ib. Ce faisant, il se situe précisément en amont de la branche qui ouvre souvent le cycle dans les manuscrits, et surtout qui fonctionne comme le premier modèle de la partie de son texte qui « rejuge » Renart. On a ici un exemple éclatant de l'écriture renardienne, toujours prête à bouleverser le temps, à le faire tourner en rond.

Le désir qu'éveille Renart chez Noble en lui promettant un Empire et surtout une épouse va sauver le goupil, en suspendant la sentence prononcée par un Chantecler contraint par le chantage sexuel de Pinte : deux femmes convoitées permettent ainsi au texte de prendre un tournant nouveau. Ce retournement nous conduit de ce qui est attendu dans un tel jugement, la sentence de mort prononcée contre Renart, à l'inattendu, sa nouvelle ruse pour s'y soustraire.

Cette pure imagination doit pourtant être relayée par un discours qui donne des arguments au roi pour lui permettre de manquer à son serment : sont alors convoqués l'Ancien Testament et l'exemple de David rappelé à l'ordre par Dieu alors qu'il allait commettre un homicide². Comment ne pas reconnaître là une lecture faussée de l'histoire d'Urie que David envoya à la mort pour pouvoir épouser sa veuve (II Samuel, xi-xii) ? Renart en contredit le déroulement puisque David fit effectivement tuer son rival et n'entendit qu'après les reproches du Seigneur par la bouche de Nathan ; même motivation cependant chez le roi d'Israël et chez Noble : le désir éprouvé pour une femme. Le roi de notre récit est donc tout prêt à entendre cette nouvelle version de la Bible et à y ajouter foi. Les barons, au contraire incrédules, ne pourront que se refuser à porter un message à Yvoris puisqu'ils ne savent pas même où il demeure. Seul Renart sera donc capable de mener à bien cette mission, qu'il réclamait d'emblée. Et voilà le goupil délivré, qui file vers Maupertuis et Hermeline, bien décidé à ne réparaître à la Cour que le jour où il aura trouvé le moyen de se venger de ses ennemis.

Or les deux époux goûtent fort peu de temps la joie de leurs retrouvailles. Car comment Renart réussira-t-il à accomplir ce qu'il a promis au roi ? Le goupil, à court d'idées, ne voit plus son salut que dans la fuite. Momentanément sauvé par son invention de la fille d'Yvoris, il va l'être définitivement — dans le cadre de cette branche — par la solution proposée par Hermeline : recourir à la magie et donc aller d'abord apprendre cet art dans les meilleures écoles, celles de Tolède³.

La nigromancie se présente donc d'abord comme un palliatif à la ruse de Renart, ou plutôt comme un prolongement artificiel de son art naturel. D'ailleurs, selon la branche II (« Le Duel judiciaire »), texte-modèle, on l'a vu, Renart a appris cette science dès sa jeunesse : « Renart sot letres de s'enfance, / Si ot oï de nigremance. / Tant ot puis entendu aillors /

1. V. 895-896, 954.

2. V. 1007-1032.

3. V. 1155-1196.

C'oubliés ot les mos millors¹. » Souvenir de cet oubli, la reprise du sujet de la nigromancie va en même temps occulter cette ancienne compétence de Renart. Doté d'une mémoire vierge, Renart apparaît à nouveau comme un personnage neuf ou renouvelé. L'ensemble du *Roman* se construit sur cette tension entre citation et recomposition. D'une idée à peine ébauchée, qui aurait pu donner sans peine la victoire au goupil sur le loup lors de leur duel, « Renart magicien » va faire une véritable histoire : de l'apprentissage de cette science à Tolède à son utilisation à la Cour de Noble².

Tolède n'est pas un lieu neutre. C'est une ville de rencontre des cultures occidentale et orientale ; la science gréco-arabe y fut traduite, enseignée et se diffusa à partir de là. Or les arts magiques et divinatoires étaient particulièrement développés dans la culture musulmane. D'où l'image ambivalente de Tolède entre science et superstition, chrétienté et islam. D'ailleurs ce seul véritable voyage à l'étranger de Renart dans tout le *Roman* prend des allures épiques ; on sent à certaines formules que le goupil s'aventure en terre sarrasine³. Dans ce cadre non familier au *Roman*, Renart redevient d'ailleurs un simple prédateur de volailles que maître Henri va décider de nourrir jusqu'à ce que son poil ait retrouvé sa beauté, après quoi il compte bien le dépouiller de sa fourrure.

Pourtant l'élève caché va bientôt l'emporter sur le maître. Si ce dernier sait où Renart a creusé son trou pour entrer chez lui, il n'a prévu ni le moment de son arrivée ni sa double personnalité : goupil et Renart. Il semble bien que seul notre héros ait toutes les capacités pour devenir véritablement nigromancien. N'est-ce pas lui seul qui sacrifiant aux diables le coq de la maison, suivant les instructions de la tête oraculaire, atteint à la connaissance ultime et à la puissance qu'elle confère ? Qualifié bien souvent de rejeton du diable, Renart apprend et pratique un art diabolique.

Une fois rentré chez lui, à la vitesse du vent, grâce à ses formules magiques, Renart retrouve Hermeline, puis Noble. Il invite ce dernier à préparer ses noces, car la fiancée promise va arriver avec sa suite. Noble convoque sa Cour et distribue à chacun une tâche dans l'organisation du repas. Suprême honneur, Isengrin sera l'officier tranchant de la reine. Renart va alors créer des êtres monstrueux, à vingt têtes ou plus, crachant le feu comme des diables et arrivant dans un vacarme de fin du monde devant la Cour réunie dans la forêt de Brocéliande. De fait, jamais ils n'appartinrent à la création de Dieu.

La mention de Brocéliande — seule occurrence dans tout le *Roman* — n'est pas fortuite : elle permet aux créatures maléfiques de Renart de prendre ainsi la place des merveilles arthuriennes. Et il est assez facile de montrer en quoi la nigromancie, qui permet à Renart de susciter des êtres

1. II, v. 1227-1230. Rappelons qu'avant de commencer un duel judiciaire, les adversaires devaient jurer de ne porter sur eux aucun charme ou formule magique, qui aurait pu fausser l'issue du combat.

2. Voir les analyses rapides mais pertinentes de J. Scheidegger, « Le Nigromancier » p. 238-251.

3. V. 1199-1201, v. 1207-1210. Les voyages à Salerne et Montpellier pour trouver le médicament qui guérirait Noble malade ne sont que des fictions (voir branche XV, v. 1495-1540).

fictifs, est une métaphore de l'art de l'écrivain¹. D'ailleurs la tête oraculaire qui lui a livré les ultimes secrets de cette science est un motif que l'on retrouve dans les vies légendaires que le Moyen Âge attribue à un grand savant frotté de science arabe comme Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an mille, mais aussi à Virgile, poète et magicien². En outre, les affinités existantes entre la renardie du goupil, art du discours trompeur et truqué, et l'art magique qui repose sur un langage particulier — invocations, conjurations — et joue de l'illusion, invitent à leur association. Pareille rencontre d'un *trickster* et de la magie se produit dans le roman de *Witasse le moine* (daté entre 1223 et 1284). Personnage historique (v. 1170-1217) qui vécut sous Philippe Auguste, Eustache Busket fut le vassal et le sénéchal de Renaud de Dammartin, comte de Boulogne. Rebelle à son seigneur, il mena une vie de piraterie avant d'être capturé par les Anglais et décapité. Mais le roman s'ouvre sur des scènes proprement imaginaires, qui montrent un Witasse devenu moine à son retour de Tolède « Ou il ot apris nigremanche »³. Comme Renart, il a été enseigné « Aval sous terre en un abisme / Ou parloit au malfé meisme / Qui li apriest l'enghien et l'art / Qui tout le monde dechoit et art »⁴. Et dans les vers suivants, Witasse sème trouble et panique dans une taverne par ses enchantements : le vin coule à flots des tonneaux percés et chacun montre son derrière. De ces tours bon enfant, on passera ensuite à une vie de brigandage et de lutte contre le comte.

Revenons à Renart, cet autre rebelle. Seule donc la fiancée promise a les apparences rassurantes d'une lionne ; et elle séduit tant Noble qu'il reste difficilement maître de ses instincts sexuels. Alors commence le banquet. La vengeance de Renart va pouvoir s'exercer contre ses ennemis : « Or poez oïr bele fable⁵ ! » Ces derniers seront les accusateurs de la première partie : Isengrin, Brun et Tibert, mais aussi les messagers envoyés par Noble à Maupertuis dans les branches Ia (Brun et Tibert toujours) et XV (Brichemer et Roonel). Car c'est bien « Renart médecin » qui explique que le cerf et le chien sont ici en cause alors qu'ils n'appartiennent pas au groupe des accusateurs. De fait, le texte joue à présent de la réécriture de la branche XV. Et L. Foulet a pu aller jusqu'à dire que dans notre branche, il s'agissait « de greffer la branche X [notre branche XV] sur la branche I [notre branche Ia]⁶ ».

À tout seigneur, tout honneur : Isengrin est le premier malmené. Et il l'est exactement comme dans « Renart médecin » : on le dépouille de sa peau tout juste repoussée. Mais cette fois le goupil se dissimule derrière la reine, créature à qui il souffle toutes ses paroles comme un écrivain à ses personnages. Il s'agit ici pour lui d'éviter d'être soupçonné de ce qui serait, pour ainsi dire, une redite textuelle. Le prétexte cette fois n'est donc plus la guérison du roi, mais la mauvaise humeur qui s'empare de la reine en raison de l'absence de bonnes manières du loup, qui lui sert à

1. C'est ce que fait J. Scheidegger, p. 239-241.

2. Voir John W. Spargo, *Virgil the Necromancer: Studies in Virgilian Legends*, Cambridge (Mass.), 1934, p. 61-66, 132-134 ; J. Scheidegger, « Têtes parlantes », *Rago*, 11, 1990, p. 55-64.

3. *Li romans de Witasse le moine*, éd. Denis Joseph Conlon, Chapel Hill, 1972, p. 39, v. 7.

4. *Ibid.*, v. 13-16. « Sous la terre dans un gouffre, où il parlait au diable lui-même, qui lui apprit l'art et la manière de tromper et détruire tout le monde ».

5. V. 1540.

6. *Le Roman de Renard*, p. 481.

manger chapeau sur la tête et gants aux mains. Comme il ne les ôte pas de lui-même, on va donc l'y aider...

Une fois le banquet terminé, Noble demande à Renart de tenir la seconde partie de sa promesse : la reine est censée savoir se transformer en toutes sortes d'animaux ; qu'on lui en fasse la démonstration. La reine s'y accorde, mais à condition que se déroule d'abord un concours entre les gens du lion et sa propre suite. Noble confie à Renart le soin de l'organisation du concours et la responsabilité des performances de sa Cour. De souffleur, Renart va se faire ainsi metteur en scène et se venger de ses quatre autres ennemis : « Encui fera fere biax saux¹. » On a, dans les scènes qui suivent, une sorte de représentation d'un cirque médiéval. Mais les acrobates en sont les courtisans...

La première épreuve, une simple culbute, aboutit à l'échec de l'ours Brun. Il se couvre de ridicule et de honte puisqu'il accompagne sa chute d'un pet. Le recours au registre scatologique, fréquent dans le *Roman*, s'intensifiera encore lors de la seconde épreuve, qui voit Brichemer tenter de passer trois cerceaux de taille décroissante. Cette fois, Renart aura sa part de honte : en poussant le cerf par derrière, il reçoit une giclée de matières fécales. Aussi passe-t-on d'épreuves strictement acrobatiques à un autre genre de jeu : la parodie d'une charge à la lance. Rooneel sert de cheval au singe Cointereau, qui lui laboure les flancs de ses éperons. Et l'intestin du chien, qui comme Brun et Brichemer a trop mangé, se vide. Comme à chacune de ces trois premières épreuves les concurrents de la reine ont été vainqueurs, Noble s'impatiente et rappelle Renart à l'ordre. Ce dernier invente alors un exercice d'acrobatie aérienne pour Tibert. Et le chat pourrait réussir à courir sur la corde sans problèmes, si elle n'était enchantée. Après la seconde semonce du roi qui invite le goupil à concourir lui-même, Renart invente un dernier tour qu'il va réaliser avec l'aide des diables qu'il conjure : il va sauter du haut du palais et retomber sans dommages. Pour assurer le triomphe de Renart, la lionne se refuse à présenter un concurrent à ce jeu mortel. Elle se livre donc à l'exercice de métamorphose que le roi attendait d'elle et que le texte expédie, sans précisions, en six vers². Noble exprime alors discrètement son désappointement à Renart. Il espérait que la reine se transformerait en un animal femelle chez qui sexe et anus seraient éloignés l'un de l'autre, car leur proximité manque de courtoisie. Cette attente fait germer une nouvelle idée chez Renart, idée exploitée dans la branche XXIII (« Comment Renart parfit le con »), qui dans le manuscrit *M* suit immédiatement « Renart magicien ». Ainsi l'auteur de la branche XXIV ou le copiste de *M* a-t-il créé un lien fort avec un texte qui s'achève lui aussi sur la mutilation d'ennemis du goupil³. Mieux, par deux longues interpolations, il s'est immiscé dans cet autre texte et en a changé, voire perverti, le sens et la portée⁴. Car si Renart magicien a « inventé » ici la reine, objet sexuel pour Noble, il va plus loin dans la branche XXIII en parachevant le sexe féminin lui-même.

Sylvie Lefèvre.

1. V. 1764.

2. V. 2001-2006.

3. Voir branche XXIII, p. 760-768.

4. Voir les deux textes donnés en appendices dans la branche XXIII, p. 768-772 et la Notice de cette branche, p. 1339.

NOTES ET VARIANTES

Page 773.

a. *Titre de la branche dans M* : Ci commence le mariage que renars fist au roi noble le lyon . *Folio 72 de M - colonne b, vers 1-9 ; c, 10-45 ; d, 46-81.*

1. Cette expression proverbiale ne figure telle quelle dans aucun des recueils parémiologiques édités par Morawski, et n'est pas non plus répertoriée dans le dictionnaire des locutions de Giuseppe Di Stefano.

Page 774.

a. Après qu'il nel voldra *M* ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Le terme de *crieur* (v. 44) semble assez rarement utilisé. Il désigne soit un office seigneurial, en rapport avec la coutume de « crier le ban » d'un seigneur, c'est-à-dire convoquer la Cour féodale ou en faire connaître les décisions ; soit un office municipal ; il s'agit alors d'annoncer les impôts nouveaux, le prix des marchandises, les réunions des confréries, etc.

2. Ce mode d'exhibition infamant d'un condamné se retrouve dans « La Confession de Renart » de la branche IV. Renart l'utilise pour humilier la femme de son ennemi, Isengrin (v. 147-150). Cela rappelle également la scène où Hermeline est tirée par l'âne Timer (branche XII, v. 1633-1892), mais alors c'est la renarde qui s'était liée elle-même à l'âne dans l'espoir de le ramener dans son garde-manger. Enfin, on ne saurait oublier la mosaïque de la cathédrale de Lescar, dont une scène montre un mulet tirant un loup ou un renard attaché à sa queue par un licol. Cette représentation, datée vers 1130-1140, a été mise en relation soit avec le « supplice » d'Hersent (Yves Lefèvre, *Mélanges Jean Rychner, Travaux de linguistique et de littérature*, XVI, 1978, p. 303-316), soit avec la mauvaise idée d'Hermeline (Kenneth Varty, « La Mosaïque de Lescar et la Datation des contes de Renart le goupil », *Revue des langues romanes*, XC, 1986, p. 1-12).

3. Nous ne lisons pas *loonice* (v. 61), mais *loonice*. Il ne s'agit donc pas d'un hapax, que G. Tilander analyse comme la forme féminine de *leoniz* (non attesté), qui aurait pu être dérivé de *leon*, « lion », à l'image de *louviz* fait sur un *lupicius* supposé, à partir de *lupus* (*Lexique du « Roman de Renart »*, Champion, 1971, p. 98-99). Notre adjectif est plus simplement une forme de *loeiȝ*, *loueīs* (de *locare* « louer », « employer contre des gages »), bien attesté au sens de « vénal », « corrompu ».

Page 775.

a. se dult vers *M* ; nous corrigeons. ♦♦ b. *Folio 73 de M - a, vers 82-117 ; b, 118-153 ; c, 154-190 ; d, 191-227.*

Page 776.

a. Ne feisse *M* ; nous adoptons la correction proposée par L. Foulet (« *Le Roman de Renard* », Champion, 1968, p. 205) et G. Tilander (« Notes sur le texte du « *Roman de Renart* » », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 703).

1. Pour la convocation par Grimbert, voir branche Vc, v. 1659-1675, 1683-1692.

Page 777.

a. fet basmer *M*; nous adoptons la correction de G. Tilander (« Notes », p. 704). ♦♦ b. volt aisier d'amors *M*; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ c. Que la honte *M*; nous adoptons la correction de Martin.

1. Pour l'épisode de la fausse mort de Roonel, voir branche Vc, v. 1828-1957.

2. Sur les poursuites dont Hermeline auraient été l'objet de la part de Roonel, voir branche XV, v. 1557-1564.

3. Dans le texte d'E. Martin de la branche Va [notre branche Vc], le putois apparaît au vers 1068 sous le nom de Foinez (« Fouineux »; ou bien « celui qui vit parmi les hêtres »). Le texte fourni par *H* (v. 1797) ne donne pas de nom au putois, mais lui dénie toute qualité.

Page 778.

a. tu dit verité *M*; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ b. Folio 74 de *M* - a, vers 228-263; b, 264-299; c, 300-335; d, 336-371.

1. Cette même et rare invocation se trouve dans la bouche de Noble (branche Vc, v. 1659), précisément au moment où le lion s'accordait à ce que Renart prêtât serment devant Roonel.

2. Pour la mort de Coupée, voir la branche Ia, où elle est racontée par Pinte, v. 314-352.

Page 779.

1. Il s'agit ici d'un souvenir qui renvoie à Renart médecin (branche XV, v. 1445-1838). Voir la Notice, p. 1349.

2. Dans le texte du *Roman* édité par E. Martin, Gombert du Frêne fait une véritable carrière qui l'entraîne de la branche du « Jugement » à la nôtre, en passant peut-être par celle de la « Confession » s'il faut bien l'identifier au Gombert qui engraisse pour Noël une oie convoitée par Renart. Mais cette récurrence du personnage disparaît dans le manuscrit *H*, qui lui préfère Gérard du Frêne (Ia, v. 326 et 345) ou Raoul (III, v. 290).

Page 780.

a. durent male voie *M*; nous adoptons la correction de G. Tilander (« Notes », p. 705).

1. Le verbe *chapignier* (v. 275) est considéré par G. Tilander (*Lexique*, p. 31-32) comme une forme de *charpignier*, « carder », employé comiquement et figurément au sens de « déchirer », « malmener », emploi qu'il rapproche de celui de *pingner* (éd. Martin, branche XI, v. 143, soit notre branche XVI, où le terme n'apparaît pas).

2. L'expression *male voie* (v. 278) donnée par *M* est courante dans des locutions comme *tenir male voie*, *traire male voie* au sens de « être sur une mauvaise route », « filer un mauvais coton ». Mais, comme l'a relevé G. Tilander (*Notes sur le texte du « Roman de Renart »*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924, p. 705-706), *voie* donne ici une des seules rimes incorrectes du texte. Or il existe une autre expression *male veue* ou *male voe*, qui dérive non de *via* mais de *vota* (« vœux »), et qui entre dans des locutions de sens proche de celles basées sur *male voie*. Assez fré-

quente dans le *Roman*, *male veue* y rime particulièrement avec *queue*. Ainsi dans la branche IX (v. 497-498).

Page 781.

a. runs *M. La place de la majuscule initiale est restée vierge ; même si elle devait s'inscrire sur la seule dernière ligne de la colonne, il est probable qu'il s'agissait d'une marque de paragraphe, d'où notre présentation du texte.*

1. Pour l'interprétation de ces vers, nous suivons en grande partie la suggestion de G. Tilander (*Notes*, p. 706) : « *Li autre* se rapporte à tous ceux qui étaient mêlés à cette dispute et qui avaient témoigné contre Renart ; *li autre* sont de même opposés aux *barons* (*seigneurs*) qui avaient à juger le démêlé. » Contre la correction de Martin au vers 333 (*nous feron*), qui fait dès lors contresens, nous voyons comme lui en *feron* une troisième personne du pluriel du futur de faire, mais nous conservons au tilde sa valeur la plus usuelle (consonne nasale) pour lire *non*, au lieu de *nou* (forme enclitique de *ne* + *le*) chez Tilander. D'autant que les réponses négatives en ancien français combinent couramment *non* suivi du verbe substitut *faire*. Ici les plaignants répondent donc avant les juges interpellés et à leur place !

2. Cet épisode de Brun, conduit par Renart à une fausse ruche, est narré dans la branche Ia, v. 558-723. Voir la Notice, p. 1350.

3. L'expression originale *plier son gage* (v. 350), qui instaure un défi en duel ou souligne la solennité d'un serment, est très répandue dans la chanson de geste. On y plie soit un gant, soit un pan de vêtement ou un morceau de tissu.

Page 782.

a. Reſteroi en *M* ; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ b. seignanz le m'envoiaſtes *M* ; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ c. Folio 75 de *M* - a, vers 372-407 ; b, 408-443 ; c, 444-478 ; d, 479-515.

Page 785.

a. Nos vos en beons *M* ; nous adoptons la correction de G. Tilander.

1. L'expression emprunte au vocabulaire des nombreux jeux qui se jouent avec un plateau (*tables*) et des jetons ou des pions (*mereſ*).

2. Brun joue ici d'une variation sur le proverbe *Qui conseil ne croit dolent s'en voit* (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Champion, 1925, n° 1872), c'est-à-dire : « *Qui ne suit pas les conseils qu'on lui donne, s'en repent.* »

3. L'épisode de l'ambassade de Tibert qui se termine dans la maison du prêtre où il est pris dans un lacet, est raconté dans la branche Ia, v. 732-924.

Page 786.

a. Folio 76 de *M* - a, vers 516-551 ; b, 552-587 ; c, 588-623 ; d, 624-659.

1. L'expression *teſte molle* est un hapax (G. Tilander, *Lexique*, p. 149), mais elle se comprend bien si on la met en parallèle avec celle de *teſte forte*, que l'on rencontre dans des moralités de la fin du Moyen Âge et

qui a perduré jusqu'à aujourd'hui. En outre, le contexte montre clairement que Tibert veut user de ménagements et d'indulgence avec Renart.

2. L'histoire évoquée suit le schéma du trompeur trompé : Renart qui voulait faire tomber Tibert dans un piège, y est poussé finalement par le chat (branche VIIa, v. 713-814). Le piège en question est désigné par un mot fort rare : l'*escharpel* (v. 510) ou le *charpel* (v. 537). G. Tilander, mettant en relation ce terme avec *escharpe* (« ceinture », « bourse »), rapproche ce piège de ceux qui sont désignés comme *poche* et *bourse* : un filet en forme de sac dont l'ouverture se fermait par un nœud coulant et que l'on plaçait à la sortie des terriers (*Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 137-139). Cependant, dans la branche VIIa (v. 721), le piège porte le nom de *broion*.

3. Au vers 527, le terme *envie* est interprété par G. Tilander comme synonyme de *envial*, *enviaus* « défi », « provocation » (*Lexique*, p. 48). Gilles Roques, tout en mettant en cause cette acception mal attestée, ne propose pas véritablement d'autre solution (« Notes d'étymologie française », *Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag*, Tübingen, 1979, p. 580-582). Quant au verbe *degrater*, composé rare de *grater*, il est selon G. Tilander employé ici dans le sens figuré de « s'écorcher en se grattant à se faire du mal » (*Lexique*, p. 48).

Page 787.

a. renars ceste pis M ; nous adoptons la correction de Martin et Tilander. ♦♦ b. ces deuls M ; nous adoptons la correction de Martin.

Page 788.

a. Après de M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Le léopard est un des rares personnages récurrents du *Roman* à ne pas avoir de nom propre (branche Vc, v. 1772 ; II, v. 1053). Aussi l'identification posée par Micheline de Combarieu et Jean Subrenat (*Le Roman de Renart : index des thèmes et des personnages*, Aix-en-Provence, 1987, *Sénéfiance* 22, p. 276) du léopard avec Frumant dans notre branche s'explique-t-elle fort mal. G. Tilander propose plutôt de voir en Frumant la fourmi (*Remarques*, p. 185). Comparer avec Fremont de la branche XXVI (voir la Notice de la branche XXVI, p. 1377-1378).

2. Le mot *controuverie* (v. 609) pourrait être corrigé en *controverisie*, « controverse », « débat », ce qui aurait plus de sens au regard de la fin de la phrase : suivre l'avis de la majorité. Mais comme la première attestation relevée de ce terme ne remonte qu'à une charte liégeoise de 1236, nous en restons au domaine de l'hypothèse.

3. Allusion à la mutilation subie deux fois par Brichemer dans la branche XV : une première fois lors de son ambassade auprès de Renart, lorsqu'il se laisse entraîner par ce dernier près d'un village où des chiens le mettent à mal et lui arrachent une bande de cuir sur le dos (v. 1185-1187) ; la seconde lorsque, suivant les instructions de Renart médecin, le roi fait briser ses bois et découper sur son dos une lanière afin de guérir (v. 1729-1753).

4. Il s'agit du proverbe n° 1973 de Morawski : *Qui lui pert d'autrui ne joit*.

Page 789.

a. Ysengrins e st plains M; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ b. bruns renars bien M; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ c. ou prendre le pié M; nous adoptons la correction de Martin. Ici commence le folio 77 de M - a, vers 660-695; b, 696-731; 6732-767; d, 768-803.

1. G. Tilander traduit ainsi les vers 648-650 : « Fasse le ciel que je ne dise pas maintenant ce que je pense ; peu s'en faut, puisque nous sommes assemblés ici » (Notes, p. 708). Or si l'expression *il se va pres* signifie bien « peu s'en faut », la complétive qui suit n'est pas véritablement négative ; *ne* y est explétif comme les emplois parallèles en témoignent assez. Briche mer n'exprime donc pas en aparté le souhait vain de tenir sa langue, mais formule en une parenthèse qu'il est tenté de parler enfin à cœur ouvert. Ce à quoi l'invitera aussitôt Grimbert.

Page 790.

a. La pesme M; nous adoptons la correction de G. Tilander.

1. Ce geste caractérise presque toutes les apparitions du singe dans le *Roman*. Voir par exemple XVIII, v. 1047.

Page 791.

a. Et la pais M; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ b. Chanteclers n'en oia M; nous adoptons l'interprétation du tilde par G. Tilander: neu et non nen.

1. *Maliciant* (v. 704) est le participe présent de *malicier* « agir avec malice, méchanceté », « être soupçonneux à tort », « imputer à mal » (G. Tilander, *Remarques*, p. 179-180).

2. Le *batel* est un instrument des bateleurs, nous apprennent les dictionnaires sans autre précision. Godefroy ajoute toutefois qu'il pouvait s'agir de gobelets. Quant à l'expression *prester le bastel*, G. Tilander la met en parallèle avec *prester le frestel*, « laisser la parole », que l'on rencontre par exemple dans la branche XII, v. 1278 (*Remarques*, p. 180). *Frestel* seul signifie « bruit », « tapage », « parole », « caquet ».

3. Grimbert enchaîne deux proverbes partiellement contradictoires. Tous deux se retrouvent avec de légères variantes dans le recueil de Morawski : *Amors de segnor n'est mie heritaige* (n° 84) ; *Qui m'aime et mon chien* (n° 1974), mais aussi dans de nombreux textes littéraires.

Page 792.

a. Dont les puceles sont nouaus M; nous adoptons la correction de G. Tilander.

1. Ce proverbe, que l'on retrouve entre autres dans les collections de Morawski (n° 320 : *Ce forfait la truye que les pourceaux le compeirent*), évoque l'injustice commise par un puissant ou un aîné et réparée par un faible ou un jeune.

Page 793.

a. li escondit as M; nous adoptons la correction de G. Tilander. ♦♦ b. Folio 78 de M - a, vers 804-839; b, 840-875; c, 876-911; d, 912-947.

Page 794.

a. Ma dame rosse et acenee M; nous adoptons la correction de G. Tilander.

Page 795.

1. Cet appel de Chantecler à la clémence en faveur du meurtrier rappelle les paroles par lesquelles Tibert défend Renart dans la branche XV, v. 199-200 : *De picheour misericorde ! / D'onme ocirre prent on acorde.*

2. La fin du discours de Pinte conjugue deux niveaux de langage fort différents : celui, anthropomorphe, de l'amour courtois (*mes amis*) et celui, naturaliste, de la sexualité animale et même spécifiquement ornithologique (*ma croupe ne chaucere?*).

Page 796.

a. mort reçoive M ; nous adoptons la correction de Martin et Tilander.

1. L'expression originale se réfère non au jeu de cartes, mais au jeu de dés. La plus courante, *changier les dés*, est ici remplacée par l'hapax *avoir les dés avant*, dont on trouve une variante éclairante dans le roman de *Fergus* de Guillaume le Clerc : *Feme a d'avantage les dés / En tous les lius u ele siet* (« La femme a l'avantage des dés en tous lieux où elle se trouve »).

Page 797.

a. Folio 79 de M - a, vers 948-983 ; b, 984-1019 ; c, 1020-1055 ; d, 1056-1091.

1. Cette prétendue vieillesse est souvent utilisée par Renart pour apitoyer son interlocuteur. Le roi lui-même la rappellera au vers 1516. Mais simultanément Renart est toujours rajeuni par les nouvelles ruses dont les auteurs enrichissent la fiction du *Roman*. Voir la Notice de la branche XXV, p. 1374.

2. Yvoris apparaît bien sûr pour la première fois dans le *Roman*. Ce nom, qui fait songer à l'ivoire, se retrouve sans doute dans un roman en prose du milieu du xv^e siècle, *Gillion de Trazegnies*, sous la forme *Ivorin*. Il désigne alors un roi sarrasin. De même Yvoris est, aux dires de Renart, un grand roi de l'outre-mer fabuleux.

Page 798.

1. Il s'agit non d'un passage de la Bible, mais d'un proverbe : *L'en fet sovent mal pour plus mal lesser* (Morawski, n° 1469).

Page 799.

a. On trouve dans la marge de M un index pointé pour ce distique. ♦♦ b. Qui que soit ne M ; nous adoptons la correction de Martin.

Page 800.

a. Folio 80 de M - a, 1092-1127 ; b, 1128-1163 ; c, 1164-1199 ; d, 1200-1235.

Page 801.

a. Que li rois li M ; nous adoptons la correction proposée par Martin. ♦♦ b. li ors dieu M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Le terme *amant* dont Noble désigne Chantecler, en référence à la relation d'amour féodal qui l'unit au roi, semble rarement utilisé dans ce contexte. Il est généralement réservé aux amoureux des deux sexes, qu'ils soient ou non courtois.

Page 802.

a. je ne muire M; nous adoptons la correction de Martin. ♦♦ b. Velt aprendre de M; nous adoptons en partie la correction de G. Tilander.

1. La *nigromancie* tire son nom du grec *nécromanteia*. Il s'agit donc au propre d'une divination par les morts. Mais sous l'influence et la proximité du latin *niger*, le terme s'est mis à désigner plus généralement la magie noire.

2. Il est inutile de corriger le texte, comme le suggère G. Tilander (Notes, p. 713). En effet, le verbe *lasser* (v. 1171) se rencontre seul pour signifier la peine que l'on prend à effectuer un déplacement plus ou moins long.

Page 803.

a. vos loez M; nous adoptons la correction de Martin.

1. Le mot *travail* (v. 1195), qui signifie généralement « tourment », « peine », « fatigue », semble avoir ici le sens plus rare et conservé en anglais de « voyage » (voir *Milun*, v. 512, de Marie de France; l'Âme en gage, conte 56 de la *Vie des pères*, v. 279 de l'édition Méon, *Nouveau recueil de fabliaux et contes*, Paris, 1823, t. II, p. 435).

Page 804.

a. Folio 81 de M-a, vers 1236-1271; b, 1272-1307; c, 1308-1343; 1344-1379.

1. Il est difficile de dire si ce maître Henri évoque une figure réelle. Tout au contraire, J. Scheidegger souligne le caractère risible de ce savant, en rappelant l'étymologie de son nom, telle que Ernst Curtius la rapporte : *Hinc vocor Henris* : « Hen » -in, « ris » -risus. *Dicitur Henris « In risu »*. *Non in risu, quo rideo, sed quo rideor* (« Le nom que je porte, Henri, est composé de « Hen », c'est-à-dire dans, et de « ris », rire. Henri signifie dans le rire. Non pas parce que je ris, mais parce qu'on rit de moi »); *Le Roman de Renart ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 241 et n. 56. En outre, un certain maître Orri ou Horri a dû avoir au début du XIII^e siècle l'entreprise du curage des égouts parisiens. En tout cas, son nom est resté ensuite pour désigner un vidangeur : voir le vers 141 de la *Complainte Rutebeuf* et la note des éditeurs E. Faral et J. Bařtin (*Œuvres complètes de Rutebeuf*, t. I, Paris, Picard, 1959, p. 557).

2. Si la correction proposée par E. Martin *Et si n'a pas voie marrie* (littéralement : « sa route n'est pas mauvaise », c'est-à-dire : « il ne risque pas de se tromper de chemin ») fournit un texte très clair, il nous a semblé possible de maintenir celui du manuscrit. Le verbe *vouer* peut en effet se construire avec un régime direct. Il est vrai qu'on aurait ainsi une des rares occurrences de Marie dans le *Roman*.

Page 805.

a. satoviere M; nous adoptons la correction de G. Tilander.

1. Il y a certainement ici une allusion aux méthodes pédagogiques pratiquées, non pas à l'université, mais dans les petites écoles : les châtiements corporels pour les mauvais élèves.

2. Sur le changement de fourrure du renard, voir n. 1, p. 359.

Page 806.

a. nus cuire M ; nous adoptons la correction de Martin.

Page 807.

1. Sur cette tête oraculaire, voir la Notice, p. 1352.

2. Le lieu choisi pour le sacrifice aux puissances diaboliques est éminemment péjoratif pour la nigromancie, « art de bas étage ». En même temps, ainsi que l'analyse justement J. Scheidegger, la nigromancie présentée dans ce texte est constamment mise en relation avec des processus alimentaires : c'est en cherchant à manger que Renart entre dans la maison de maître Henri ; nourri comme une bête apprivoisée, il en profite pour suivre l'enseignement du savant. Le lieu ultime de cette science ne saurait donc être que celui où s'achève le parcours de la nourriture (voir n. 1, p. 804) !

3. L'adjectif *marchois* est d'interprétation délicate, car fort rare. On peut donc hésiter entre « du mois de mars » (voir *Les Vingt-trois Manières de vilains*) et « bourbeux », « marécageux », comme dans un marais (voir *Queste del Saint Graal*). Philippe Ménard, qui penche pour ce second sens, pense que l'oiseau en question pourrait être un animal proche de la poule d'eau et, plus précisément, une foulque (dite *coq d'aive*, « coq d'eau »), de couleur noire comme le fameux chat associé aux pratiques de sorcellerie et présent ici (« La Tête maléfique dans la littérature médiévale, étude d'une croyance magique », *Mélanges Kenneth Varty*, Brewer, Bury-Saint-Edmonds, 1987, p. 91). Même si cette hypothèse est juste, Renart se contentera de faire main basse sur un coq domestique. Apparemment la nigromancie accepte certains accommodements ou approximations !

Page 808.

a. Folio 82 de M - a, vers 1380-1415 ; b, 1416-1451 ; c, 1452-1487 ; d, 1488-1523. ♦♦
b. bien on l'i M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. À la suite de trois termes qui appartiennent spécifiquement au vocabulaire de la magie (*charmes*, *caraudes*, *conjuremenz*), apparaît au vers 1384 un mot discordant car relevant des pratiques religieuses : *laudes*. Renart, il est vrai, a fait clairement alliance avec l'enfer, et sa croyance va tout entière à la magie.

2. La demeure de Renart est généralement nommée *Malpertuis* (« mauvais trou »). Mais la variante *Malcrues* (« mauvais creux », « mauvais terrier ») se trouve aussi dans la branche Vc, v. 1683 et var. d, p. 210.

3. C'est la seule fois dans le *Roman* que ce haut lieu de l'aventure arthurienne est nommé. Cette forêt habituellement peuplée des merveilles que les chevaliers d'Arthur affrontent va donc être l'endroit où va se déployer la merveilleuse magie de Renart (v. 1452), sorte de nouveau Merlin.

Page 809.

1. Roi d'outre-mer, régnant sur un Orient mythique désigné ici par les noms d'*Arcade* et de *Celdone*, Yvoris offre à Noble tout ce qui était resté en dehors de l'Empire d'Arthur. Renart ouvre ainsi au roi l'Empire universel et lui permet de conjuguer les figures d'Arthur et d'Alexandre.

Page 810.

a. Amauvez M; nous adoptons la correction de Martin.

1. Cette distribution des offices par le roi est récurrente dans le *Roman*: Ia, v. 413 et suiv; XVIII, etc, et dans *Le Couronnement de Renart*, v. 2665-2691.

2. Nous comprenons la locution *estre en aise de* (v. 1483) non pas au sens de « être en bons termes avec » (G. Tilander, *Lexique*, p. 9), mais de « prendre du bon temps à, s'amuser de »; ici de ce que Renart voyait se passer à la Cour. En effet, le contexte montre que Renart ne s'est guère éloigné et observe tout ce qui se déroule autour de Noble.

3. *Sans queue ni tête* ne doit pas être pris littéralement, mais au sens figuré puisque l'expression traduit *çou devant derriere* (v. 1494).

Page 811.

a. ausi cõ devant M; nous adoptons l'interprétation du tilde par G. Tilander. ♦♦

b. Folio 83 de M - a, vers 1524-1559; b, 1560-1595; c, 1596-1631; d, 1632-1667.

1. Pour G. Tilander, le mot *mace* (v. 1524), employé ici dans un sens figuré, signifie « ventre ». Et il tire argument d'une locution poitevine *être en bonne mache* « être en bon appétit » (*Lexique*, p. 99). Mais le FEW (t. VI / 1, article « Mattea ») récuse ce sens pour lui préférer celui de « pénis » dans le *Roman de Renart* ainsi que dans deux passages, clairement obscènes, de Jean Molinet. Le geste de Noble, à un moment où il est précisément dit qu'il garde difficilement son calme, est une manière évidente de montrer à la dame tout l'effet qu'elle lui fait.

Page 812.

1. Allusion à la branche XV, v. 1675-1728, où Isengrin est écorché au profit de la guérison du roi.

Page 813.

1. Nous voici revenus à la « scène primitive » du *Roman de Renart*: la relation adultère, plus ou moins consentie, d'Hersent avec Renart, et la guerre juridique qui en découle entre les deux protagonistes.

Page 814.

1. Le texte fait allusion à la réputation de barbarie et de sauvagerie de ces peuples des confins occidentaux.

Page 815.

a. Folio 84 de M - a, vers 1668-1703; b, 1704-1739; c, 1740-1775; d, 1776-1811.

1. Le *chapel* présent dans le verbe *enchapeler* (v. 1651) nous semble renvoyer ici à la couronne de fleurs dont les gens de Cour se paraient, particulièrement lors de grandes fêtes comme celle-ci.

2. L'expression *estre seur ses oes*, littéralement « couvrir ses œufs », est extrêmement rare en ancien français. En la mettant en parallèle avec une locution proche attestée au xvii^e siècle, *pondre sur ses œufs*, qui veut dire « être à son aise financièrement », « s'enrichir lorsqu'on est déjà suffisam-

ment riche », on comprend que Renart atteint le bonheur de celui qui a réalisé tous ses souhaits : non d'argent, mais de vengeance.

Page 816.

1. Ce double quolibet rappelle celui que Renart lance à Brun, qui lui aussi a eu la tête écorchée par sa faute dans la branche Ia (v. 696-705), et plus encore la version qu'en donne Noble dans son récit de la branche du « Duel » (éd. Martin, branche VI, v. 289-295 ; ce passage est absent de notre branche II). Là, en effet, on parle à la fois de la tonsure et de la tête toute rouge de l'ours. L'auteur de la branche XXIV fait de cette dernière une évocation de la pourpre impériale.

2. Le couple de vers 1701-1702, variation des vers 1543-1544, donne comme une respiration épique au texte. Après la mésaventure du seul Isengrin s'annoncent ainsi les déboires de tous les autres ennemis de Renart.

Page 817.

a. les sens M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Nous rendons ainsi le mot *tumberesse* (v. 1737), féminin de *tumbeor*, dérivé du verbe *tumber* qui recouvre les sens divers de « sauter », « danser », « faire des culbutes ». Au vers 1739, le verbe *joer* est rendu par le substantif jongleur, personnage qui au Moyen Âge était tout à la fois acrobate, danseur, mime, acteur, diseur d'histoires.

2. G. Tilander analyse la forme *detrieuent* (v. 1752) comme une forme d'imparfait de *detrier* : « reculer », « retarder », « différer », et un trait linguistique du Nord, mais la traduit par un perfectif : « car elles n'ont jamais reculé devant celles de la reine » (*Remarques*, p. 181 et p. 63). Outre cette incohérence temporelle, le fait ainsi évoqué serait un mensonge flagrant puisque la Cour de Noble et l'escorte de la reine se rencontrent pour la première fois à leurs noces. Enfin, cette forme d'imparfait, en fait typiquement lorraine, devrait se lire *detrieuent*, d'où une rime fautive. Nous sommes donc contrainte de voir en *detrieuent* un autre verbe que *detrier*, un verbe dérivé du substantif *trieve*, *trieue* (voir v. 1926) comme l'est *atriever*, *atrieuer*. Ce verbe (non attesté) signifierait « conclure une trêve », « marquer une pause » et serait ici à l'indicatif présent.

Page 819.

a. *Folio 85 de M - a*, vers 1812-1847 ; b, 1848-1883 ; c, 1884-1919 ; d, 1920-1955. ♦♦
b. cele eure si M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Nous rendons le terme *boillon* (v. 1832) par « bouillasse », car il s'agit d'un euphémisme pour « merde ».

Page 820.

a. frain es chief M ; nous adoptons la correction de Martin.

1. Si le contexte indique que le mot *wadel* (v. 1856) est ici péjoratif ou injurieux, on s'est interrogé sur sa signification précise. Rapprochant de notre texte le vers 22351 du *Roman de Troie*, où apparaît le mot *guadeaus*, G. Tilander le traduit comme le fait l'éditeur dans son glossaire

par « pourceaux ». De fait, à côté de la variante *wadiaus* d'un manuscrit picard, un autre porte *porciax*. Mais c'est que manifestement le terme original n'a pas toujours été compris des copistes, puisqu'on trouve une demi-douzaine de manuscrits qui l'ont remplacé, eux, par *maſtins* « chiens » (voir t. III de l'édition Constans, p. 400). Les autres occurrences du mot *gadel* relevées par Godefroy sont bien toutes ramenées à l'acception « chèvre », « chevreau ». Quant à la forme en *w*, à condition que *gadel* soit d'origine germanique (voir *Geiß* en allemand et *goat* en anglais), elle pourrait s'expliquer par une hyper-correction de type picard ou wallon, ce qui corroborerait l'origine de la branche.

2. L'écu au lion est si répandu qu'on ne saurait y voir quelque allusion à un personnage littéraire ou historique précis. Comme tout chevalier de roman, Cointereau le pend à son cou par une longue courroie pour garder les mains libres lors de la charge à la lance — lance qu'en l'absence d'adversaire, il doit vraisemblablement aller briser sur un mannequin.

Page 821.

a. il l'adorde *M* ; nous adoptons la correction de Martin.

1. L'édition d'E. Martin ainsi que l'édition japonaise portent *Qu'il en tendra mavesse feue* (v. 1926), leçon dont G. Tilander rend longuement et difficilement compte dans son *Lexique* (p. 81-82). Notre propre lecture du manuscrit nous amène à rétablir le mot *trieue* (dont le *t* surmonté d'un *i* suscrit a été pris à tort pour un *f*). La rime *aiue* / *trieue* n'est d'ailleurs pas inédite et l'expression *tenir trieu* est bien attestée.

Page 822.

a. Folio 86 de *M* - a, vers 1956-1990 ; b, 1991-2026 ; c, 2027-2062 ; d, 2063-2080.

1. Le terme *male* (v. 1943) utilisé figurément pour désigner le ventre se comprend aisément. Dans la branche XV (v. 136) Tibert « desferme sa male », c'est-à-dire « vide son sac ».

Page 823.

a. Montez en est en son palés *M* ; nous corrigeons.

1. Notre correction (voir var. a) est motivée par deux faits d'importance inégale : *son palés* peut bien sûr désigner le palais de Noble, mais le texte reste ambigu ; le mouvement naturel de la phrase fait plutôt attendre la locution *en son* suivie d'un substantif précédé d'un déterminant : « au sommet de ».

Page 824.

a. Quine fust de tele nature *M* ; nous corrigeons.

1. C'est bien de cette mise à distance dont il est question, et non de l'absence pure et simple de sexe, comme le laisse entendre le résumé de la branche dû à Jean Dufournet et Andrée Méline : « Cruelle déconvenue pour le roi qui découvre, en cette occasion, que sa belle est dépourvue de son orifice naturel ! » (*Le Roman de Renart*, Flammarion, 1985, t. II, p. 464).

2. Avec ces vers et ceux qui précèdent, la branche de « Renart magicien » construit la transition qui va amener à « Comment Renart parfit le con », branche qui suit immédiatement dans le manuscrit M.

Page 825.

a. Après le vers 2080, on trouve dans M la rubrique suivante : *Ci comance si comme renars fist son essart qui précède notre branche XXIII.*

Branche XXV

LES ENFANCES DE RENART

(Martin XXIV, Roques III, FHS 1)

NOTICE

La branche XXV raconte la naissance des héros de la geste renardienne, en écrivant à côté de la Bible une genèse apocryphe. Ainsi l'apparition des animaux terrestres n'appartient plus au sixième jour de la création et ne précède plus la naissance de l'homme. Cette création est déplacée après qu'Adam et Ève furent chassés du paradis terrestre, et elle n'est due qu'à un mouvement de pitié que Dieu ne peut réprimer pour ce couple déchu. Il confie à Adam une baguette magique en lui montrant comment, en frappant la surface de la mer, il en fera sortir ce dont il a besoin : en l'occurrence des bêtes domestiquables. Mais la verge reçue travaille en quelque sorte comme si elle était un rameau de l'arbre du Bien et du Mal : si les bêtes créées par Adam sont toutes bonnes et domestiques, celles que fait surgir Ève se révèlent sauvages et mauvaises. Ainsi le loup et le goupil naissent-ils de la main de la femme.

Cette branche est tardive, en dépit de son sujet, ou à cause de lui. On sait, en effet, que le besoin d'écrire des enfances aux héros des grandes gestes épiques (Guillaume d'Orange, Vivien, etc.) ou des récits romanesques (Gauvain par exemple) s'est fait jour surtout au début du XIII^e siècle. Depuis L. Foulet, la composition des « Enfances de Renart » a été située autour de l'année 1250¹, et cette branche est ainsi devenue la dernière du *Roman de Renart*, suivant la chronologie supposée de l'écriture. En revanche, trois des quatre manuscrits qui la conservent la placent en ouverture de leur collection renardienne, juste après le prologue découpé dans la branche VIIa², qui prétend précisément instaurer une nouvelle matière avec « la guerre / Qui tant fu dure de grant fin / Entre

1. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, Champion, 1968, p. 96 : « Personne n'a proposé une date ferme, mais si l'on mettait la branche vers 1250, il est bien probable que pas une protestation ne s'élèverait : peut-être quelques-uns seraient-ils tentés de la placer beaucoup plus tard encore. »

2. V. 1-18.

Renart et Ysengrin »¹. Aussi, dans la logique de l'écriture renardienne, cette branche, toute tardive qu'elle peut effectivement être, entend bien dire l'origine du *Roman* dans son entier.

Initiale et initiatrice, cette histoire commence « A une grant letre vermeille » dans le livre-source où son narrateur dit l'avoir découverte². Cette évocation d'une lettrine de grande taille et de couleur rouge placée au début d'un texte est suffisamment réaliste pour passer pour réelle. Malheureusement, le livre intitulé *Aucupre*³ a échappé à toutes les recherches anciennes. La critique actuelle voit là une de ces pseudo-références dont les auteurs médiévaux se sont si souvent autorisés pour écrire : la source fait foi que ce qui se dit n'est pas, comme il pourrait sembler, mensonge. Ici le narrateur va jusqu'à parer le livre du prestige non seulement de son écriture, mais de l'Écriture : la graphie médiévale qui ignore presque constamment la majuscule peut jouer de l'ambiguïté⁴. Reste l'énigme de ce titre précis. L'hypothèse la plus vraisemblable rapproche *Aucupre* de mots latins qui désignent l'oiseleur⁵. Le titre pourrait donc être tout à la fois nom ou pseudonyme d'auteur. Et le texte donne confirmation de cette confusion des noms, lorsque Aucupre se retrouve désigné comme instance de l'énonciation, et main bénie qui inscrit l'initiale du texte : « Aucupres dist en cele letre / Bien ait de Dieu qui l'i sot metre⁶ ». Mais qui se cache derrière cette autorité fictive sinon l'auteur de la branche XXV ? R. Dragonetti et J. Scheidegger à sa suite se plaisent à décomposer ce nom pour deviner en sa trame « l'auteur [qui] se *crupe* [s'accroupit] derrière *Aucupre*, son double originaire⁷. »

Métaphore de l'écriture, qui s'origine dans le vide et l'imaginaire, tout en se couvrant d'une source fictive, *Aucupre* dit aussi l'origine des animaux. Mais cette nouvelle genèse, déplacée, pervertie au regard du texte biblique, va faire plus en donnant jour aux héros du *Roman*. Car, si la Genèse séparait déjà animaux sauvages et bétail⁸, si la naissance de créatures antagonistes par l'eau se retrouve dans de nombreuses mythologies de la création⁹, très vite ici la narration se focalise sur loup et goupil, sur la seule paire des « nuisibles ».

En effet, au couple brebis-loup, vite déséquilibré par l'intervention du chien — ce qui aboutit à la formation d'un trio autour duquel se développe une courte et exemplaire histoire sur les qualités respectives des

1. Il s'agit des manuscrits *C*, *M* et *n* — ce dernier n'est que la partie du manuscrit *N* (Vatican Reg. 1699), qui, copiée par une autre main, suit l'ordre de la famille γ . *B*, notre manuscrit de base, lie pareillement les vers 1-18 de la branche VIIa à la branche XXV, mais ce volume indépendant des deux grandes familles reconstituées par K. Varty, s'ouvre non pas sur ces deux textes mais avec l'anthologie des branches qui tournent autour du jugement de Renart (Ia, Ib, Ic, Va).

2. Branche XXV, v. 29. Pour J. Scheidegger, « la lettre vermeille est l'*alpha* mythique du roman » (*Le Roman de Renart ou le Texte de la déision*, Genève, Droz, 1989, p. 179).

3. V. 25.

4. Ici, v. 31-36.

5. Voir n. 2, p. 827.

6. Ici, v. 37-38.

7. Scheidegger, *Le Roman de Renart ou [...]*, p. 177 (à partir des notes d'un séminaire de R. Dragonetti). L'ensemble des pages 176-209 traite de la branche XXV.

8. Genèse, 1, 25.

9. Voir Mircea Eliade, « Les Mythes de la création », *Encyclopaedia universalis*, t. V, 1980, p. 62.

adversaires¹ — fait suite la création du goupil. Elle émerge à la fin du discours général qui indique que toutes les créatures dues à Adam étaient domesticables tandis que celles d'Eve ne l'étaient pas². Ainsi, conformément à l'imaginaire et à la littérature, le loup est le premier à incarner la bête sauvage, le goupil n'arrive qu'en second. Cette différence peut expliquer que loup et renard se considèrent respectivement comme oncle et neveu³ ; elle justifierait aussi la supériorité du goupil dans l'art de la ruse : le renard, créature seconde, ne serait pas aussi « primaire » que le loup. Pourtant, loup et goupil nous sont présentés comme des doubles l'un de l'autre : même origine et mêmes mœurs. Ce doublement se poursuit avec la présentation de leurs femelles. Mieux, cette « bande des quatre » trouve son reflet dans quatre autres créatures, humaines cette fois, et qui vont leur donner leur nom : Renart, Isengrin, Hersent et Richeu⁴.

On a beaucoup discuté sur le sens de cette imposition des noms : simple trait d'anthropomorphisme, trace d'un modèle historique de ces êtres de fiction ? L'anthropomorphisme, évident, remonte au-delà du texte français : dans l'œuvre de Nivard, le loup s'appelle Ysengrimus et le goupil Reinardus⁵. Mais comme la plupart des autres personnages sont dénommés d'après des traits naturels — Brun l'ours, Chantecler le coq, Tardif l'escargot, etc. —, on a pu se demander avec quelque légitimité si les protagonistes principaux ne représentaient pas, eux, sinon des personnes précises, du moins des types historiques. Ainsi Jean Batany, après un long silence de la critique sur ce terrain, a-t-il repris l'enquête⁶. Tout comme pour certains héros de la chanson de geste, et avec la prudence de l'école dite néo-traditionaliste, il s'est proposé de chercher dans l'histoire des x^e et xi^e siècles des prototypes à Renart. Il a trouvé la lignée des comtes de Sens, dont plusieurs portèrent le prénom de Renart et s'illustrèrent par leur opposition au roi de France, leur cynisme et leur hypocrisie. Il en conclut qu'« il a dû y avoir des traditions soit sur tel ou tel des comtes Renart, soit sur un personnage qui les confondait, mais ce n'est probablement pas avant le xii^e siècle qu'on aura eu l'idée, à force de raconter ces histoires, de les rapprocher d'une autre tradition, celle des comtes d'animaux [...], et d'attribuer au goupil le nom de *Renart*.⁷ » Voilà pour Renart, peut-être. Mais Isengrin ? Pour ce dernier, il convient de citer le célèbre passage de l'autobiographie que Guibert de Nogent écrivit entre 1114 et 1117, à propos de l'affrontement entre l'évêque et la commune de Laon en 1112 : « Ainsi donc, tandis que les émeutiers cherchaient notre homme dans les tonneaux, l'un après l'autre, Theudegaud s'arrêta devant celui-là même où Gaudry se cachait, en fit sauter le fond et, à deux reprises, il lança : “ Qui est ici ? ” Sous les coups, l'autre put à

1. Ici, v. 47-76.

2. *Ibid.*, v. 77-96.

3. *Ibid.*, v. 149-166.

4. *Ibid.*, v. 97-154.

5. Aucun personnage de roman ne porte apparemment les noms d'Isengrin ou de Renart. En revanche, dans la chanson de geste on rencontre un Renart, homme de Macaire, dans *Aiol* et un autre, homme de Bérenger appartenant au lignage des traîtres, dans *Aye d'Avignon* ; un Isengrin, comte d'Anjou, apparaît seulement dans *Raoul de Cambrai* et *Yon de Metz*.

6. J. Batany, *Scène et coulisses du Roman de Renart*, SEDES, 1989, chap. III, p. 73-107.

7. *Ibid.*, p. 91.

peine remuer ses lèvres glacées pour articuler : « Un prisonnier. » Or sachez que l'évêque avait coutume, par raillerie, d'appeler cet homme Isengrin, à cause de son profil de loup, car c'est ainsi que certains appellent habituellement les loups. Aussi cette canaille répliqua-t-elle au prélat : « Serait-ce monseigneur Isengrin qui se cache ici ? » Alors celui qui, tout pécheur qu'il fût, n'en était pas moins l'oint du Seigneur, est arraché du tonneau, tiré par les cheveux, roué de coups, puis entraîné en plein air, dans une ruelle du quartier des clercs, devant la maison du chapelain Godefroy¹. » Ce texte a fait couler beaucoup d'encre. Lucien Foulet, dans son combat contre les tenants d'une origine populaire du *Roman de Renart*, a justement rectifié certaines tendances à la correction d'un passage, qui passait trop facilement pour corrompu et où, face au sobriquet d'Isengrin, on tentait donc de glisser celui de Renart, qui aurait été donné à l'évêque Gaudry². Et il concluait que « vers 1112, à Laon, quelques personnes appelaient les loups Isengrin et que ces personnages, selon toute vraisemblance, étaient des clercs », qui auraient peut-être pu trouver ce nom dans un poème latin d'inspiration ésopique, aujourd'hui perdu, où le loup aurait été ainsi nommé³. Selon J. Batany, qui s'insurge contre « la rage délirante » de L. Foulet, si on avait surnommé un personnage Isengrin, c'était que « ce nom de personne évoquait un type de caractère humain qui faisait penser au loup [...]. Et il est bien possible que cette façon de parler populaire soit venue de ce qu'on racontait, sur un certain Isengrin, plus ou moins historique, des anecdotes où il avait une telle cruauté brutale qu'on avait fini par surnommer *Isengrin* les loups⁴. » À soixante-quinze ans de distance, il semble donc que se perpétue l'opposition entre partisans de l'origine savante et de l'origine populaire. Toutefois, Jean Batany a une vision un peu différente de cette opposition autrefois absolue : la tradition qu'il évoque est simplement « peu savante » et « principalement orale⁵ ». Si ce qu'il dit du loup peut renforcer son hypothèse à propos de Renart, il n'en demeure pas moins qu'il ne fournit pas de modèle historique d'Isengrin. Et que dire d'Hersent et de Richeut ? Jean Batany rappelle que le premier fut « un nom de femme, très souvent porté dans l'aristocratie du IX^e au XI^e siècle, et qui, pourtant, a dû évoquer plus ou moins la femme de mauvaise vie d'après la valeur du diminutif *Herselot* dans le fabliau de *Richeut* ; cet usage, lui aussi, a pu reposer sur quelque mauvaise réputation prêtée à une *Hersent* historique (serait-ce la fille de Charles le Chauve, dont le nom est curieusement lié

1. *Guibert de Nogent, Autobiographie*, éd. et trad. Edmond-René Labande, Les Belles Lettres, 1981, p. 343.

2. L. Foulet, *Le Roman de Renart*, p. 75-89. Longtemps cité dans l'édition de L. d'Achery (Paris, 1651 ; reprise dans la *Patrologie latine* de Migne, t. 156), ce passage donnait à la dernière phrase que nous citons un début fautif : « Renulfus igitur quamvis peccator christus tamen Domini de vasculo capillis detrahitur... ». De ce *Renulfus*, Jacob Grimm (1834) puis d'autres firent un *Renardus* ; tandis que M. Novati (1892) le premier retrouva par conjecture le texte véritable de Guibert en proposant de le corriger en *Renulfus* (c'est-à-dire : arraché). Quant à l'étrangeté apparente de voir Theudegaud, le chef des rebelles surnommé Isengrin par l'évêque, appeler ce dernier de ce même sobriquet, elle disparaît lorsqu'on se souvient de l'habitude fort répandue qui consiste à renvoyer à un adversaire l'injure même dont il a usé contre vous.

3. *Ibid.*, p. 89.

4. J. Batany, p. 90.

5. *Ibid.*, p. 88.

dans l'Histoire à deux autres futurs noms typiques de femmes débauchées, celui de sa mère Richeut et celui d'Auberée, la seconde femme de son mari Renier de Hainaut¹ ?) ». Peut-être atteint-on ici la limite de la démonstration de l'auteur. Car tout en s'appuyant sur *Richeut*, Jean Batany semble méconnaître que ce puisse être ce texte, et non un modèle historique, qui soit à l'origine de la mauvaise réputation attribuée aux noms de Richeut et d'Hersent². D'autant que, dans les branches considérées comme primitives, la conduite de l'épouse d'Isengrin suffit seule à la discréditer tandis que la renarde, toujours nommée Hermeline et non Richeut, y arbore les traits d'une sage et fidèle épouse³. La substitution de Richeut à Hermeline dans la branche XXV s'explique fort bien, si l'on souscrit à l'influence de textes et de traditions qui associent à ce nom, ainsi qu'à celui d'Hersent, le thème de la débauche et de la tromperie intéressée⁴. La violente attaque de la louve par Hubert le milan dans une des versions de la branche III confirme d'ailleurs cette interprétation ; ce dernier y affirme, en effet, que Richeut — et il s'agit alors du type de la femme de mauvaise vie — n'arrive pas à la cheville d'Hersent pour ce qui est du métier de prostituée : « Onques Richel n'en sot neant, / Ne nul barat envers Hersent. / Qui savroit donc, se Hersent non ? / Des le tens le roi Salomon / A ele itel mester mené⁵ ». En outre, cette substitution est rendue nécessaire par le fonctionnement propre au texte de la branche XXV, au moment où les deux épouses sont évoquées.

Après avoir créé un loup et un goupil singuliers, mais encore dénommés seulement génériquement, dans une Genèse de substitution, le texte va, en effet, changer de modèle, adoptant celui du bestiaire. Or dans ce genre d'œuvre sont mis en parallèle les caractéristiques des animaux et leur interprétation morale ou mystique. Le terme clef de ces diptyques

1. *Ibid.*, p. 92.

2. Cette œuvre atypique, datée entre 1159 et 1189, est considérée soit comme un des plus anciens fabliaux, soit comme un conte épique dont nous n'aurions qu'un fragment. La partie conservée raconte l'histoire de Richeut, ancienne nonne devenue prostituée, et l'éducation de son fils Sansonnet, qui a trois pères putatifs. Richeut a une servante du nom d'Herselot. Quant à *Auberée*, cet authentique fabliau est daté vers 1200.

3. L. Foulet avait raison de rétablir contre Paulin Paris, Walther Suchier et M. Cornu, auteur de la table des noms propres de l'édition Martin, la priorité d'Hermeline sur Hersent, comme épouse de Renart (*Le Roman de Renart*, p. 90-99). Pour lui, tous avaient été trompés par le fait que Méon mit en tête de son édition la branche XXV, suivant en cela la famille γ. Notons que W. Suchier, dans son souci de montrer l'ancienneté et l'audience du *Roman*, jugeait que les deux femmes de *Richeut*, texte fort ancien selon lui, devaient leurs noms à la louve et à la renarde. Et non l'inverse comme nous le suggérons plus loin. En revanche, l'argument de Foulet selon lequel le passage où sont introduites Hersent et Richeut, serait mal assuré et probablement corrompu, ne nous paraît pas décisif. Sans les vers 113-152 donnés uniquement par B, le texte serait clairement lacunaire.

4. Richeut est déjà un personnage d'entremetteuse dans le discours de reproches que Brangien tient à Yseut dans le *Tristan* de Thomas, écrit dans les années 1170. Jamais évoqué dans l'univers romanesque, le nom d'Hersent appartient aux mondes des fabliaux (*Aloul*, *La Vieille qui oint la palme au chevalier*, *Le Prestre teint*, et *Herselot* dans *Le Prestre et Alison*). Notons que, en ce qui concerne le nom de Richeut, J. Scheidegger croit un peu comme L. Foulet, à une bévue du copiste de B, due certainement à l'influence du fabliau du même nom (p. 191, n. 196). Selon nous il n'en est rien.

5. Martin VII, v. 559-563. Dans la version du manuscrit H, Renart remplace Richeut. Voir notre branche III, v. 547-551.

est d'ailleurs le verbe *senefier*¹. Ainsi la licorne, bête si farouche qu'elle ne peut être capturée qu'une fois enivrée par l'odeur d'une jeune vierge, « en verté / Nus signifie Dé », écrit Philippe de Thaon². Il entend par là que l'incarnation de Dieu dans le corps de la Vierge a eu pour corollaire la mort du Fils de l'homme. Après avoir marqué sa ressemblance physique avec un certain Renart³ c'est bien cette grille de lecture du bestiaire que l'auteur de la branche XXV applique au goupil : « Icil gorpis vos senefie / Renars qui tant sot de minstrie⁴ ». Bien plus que leur rousseur, ce qui met goupil et Renart sur un pied d'égalité, c'est leur habileté à tromper les autres.

Mais la référence au bestiaire, pour être appuyée⁵, n'en est pas moins faussée. Ainsi le narrateur semble-t-il prendre d'emblée ses distances par rapport à son modèle, en s'excluant de la communauté humaine, son public, pour laquelle le goupil a valeur de signe : le « nous signifie » des bestiaires se transforme en « vous signifie »⁶. Et le modèle détourné est doublement perverti : lorsque l'animal reçoit le nom propre même du personnage qu'il était censé représenter en gardant intacte son animalité ; et lorsque ce n'est plus la louve qui « signifie » dame Hersent, mais l'inverse⁷. Alors le symbolisme du bestiaire qui, tout en établissant des ponts significatifs entre les deux faces de son diptyque, maintenant une frontière apparemment infranchissable entre eux, tourne à la confusion vertigineuse des genres et des individus. Au bout du compte, ce qui est dit de Richeut et de la renarde vaut pour tous : « Et l'une et l'autre senefie⁸ ». Le rapport de sens se met à fonctionner indifféremment de l'animal vers l'humain, et vice-versa. Mieux, le processus d'identification est tel que les deux groupes — goupil, loup, louve, renarde ; Renart, Isengrin, Hersent, Richeut — finissent par se réduire à quatre personnages à deux faces, pour ainsi dire : « Cist quatre furent bien asanblé⁹ ».

Ce qui fait tenir ensemble cette congrégation, c'est le vice et sa maîtrise. Et cette évidence imposait une figure de la renarde inédite dans le *Roman*, et donc un autre nom : Richeut.

Outre le baptême, les animaux ont gagné à cette parodie de bestiaire de devenir presque des parents. La relation avunculaire supposée et mimée entre loup et goupil, présente déjà dans l'*Ysengrimus*, est à l'image de celle réelle — au moins fictivement —, qui existe entre Isengrin et

1. Sans jamais parler de bestiaire, J. Scheidegger note bien que rendre ce verbe par « rappeler », ainsi que le font M. de Combarieu et J. Subrenat et ainsi que le proposait déjà G. Paris (voir *Mélanges de littérature française au Moyen Âge*, Paris, 1911, p. 371) affaiblit le rapport instauré entre les deux individus (*Le Roman de Renart ou [...]*, p. 191, n. 195). Autres traductions de « senefier » adoptée par les auteurs nommés : « ressembler », « être le portrait de ».

2. *Philippe de Thaon, Le Bestiaire*, éd. Emmanuel Walberg, Paris, 1900 ; reprint Genève, Slatkine, 1970, v. 433-434, p. 17. Texte écrit entre 1121 et 1135.

3. Ici, v. 97-98.

4. *Ibid.*, v. 101-102.

5. V. 115, 125, 131, 142, 169.

6. V. 101, 169. Loin d'être erroné, nous pensons que le texte de *Best*, sur ce point, plus intéressant que celui de C.

7. V. 125-126.

8. Ici, v. 142.

9. *Ibid.*, v. 143 et suiv. où les « deux » groupes se retrouvent mêlés encore.

Renart¹. Le modèle humain a donc fini par s'imposer, par se superposer au monde animal. À tel point que dans le passage conclusif, qui revient à la thématique allégorique du bestiaire², le Renart dont il est question peut aussi bien désigner le modèle humain du goupil que ce dernier sous son nom « d'emprunt », puisque tous deux sont pleins de perfidie et d'envie³.

Après un discours amer sur l'avarice, sur lequel nous reviendrons, le lecteur peut s'attendre à retrouver les protagonistes du début du texte : loup et goupil, devenus entre temps Isengrin et Renart. Or, le narrateur se livre à une digression, qui vient rompre la rigoureuse construction de son didactique « traité »⁴. Alors que loup et goupil avaient déjà échangé quelques aimables propos pour justifier de leur supposée parenté⁵, il va tenter maintenant d'authentifier l'origine de leur faculté de parole⁶. Pour ce faire, il revient au texte biblique, évoquant cette fois avec fidélité l'histoire de l'ânesse de Balaam, mais réattribuée à des racontars de voisins ! Si le sérieux du procédé d'autorité s'en trouve perverti, voire anéanti, cette dégradation de l'Écriture assimilée à la parole ordinaire et quotidienne rend peut-être aussi plus proche celle des animaux.

Au terme d'un commentaire serré de l'histoire de l'ânesse dans notre branche ainsi que dans la tradition exégétique juive et chrétienne, J. Scheidegger conclut à « une *invention* du langage animal, qui repose sur la conjonction de l'animalité et de l'humanité⁷ ». L'histoire de Balaam n'est pas, en effet, choisie au hasard, car ce mauvais prophète se voit soupçonné de bestialité, voire de zoophilie dans les interprétations du texte biblique. Cet homme fait donc la bête tandis que son ânesse accède à l'humanité en se mettant à parler, contrainte par l'ange. Mais le bon plaisir de Dieu, convoqué pour réitérer le miracle de la parole animale, confère au langage des animaux du *Roman* une signification différente de celui des animaux de la fable. Pour cette dernière, la fiction du langage animal est entièrement rhétorique : il s'agit d'une figure littéraire qui permet d'atteindre une vérité située au-delà du sens littéral de ce qui est conté⁸ ; la fable a pour but sa moralité. Avec le *Roman de Renart*, la morale s'efface et le langage animal s'émancipe : il se conçoit comme langue de fiction, parole de désir⁹. Et l'action de ce Dieu, susceptible de donner langue aux animaux, tout comme de rendre généreux les usuriers, se

1. *Ibid.*, v. 153-166.

2. Comparer par exemple avec les vers 31-32 du *Bestiaire divin* de Guillaume Le Clerc : « En cest livre [...] / Ou l'en porra essample prendre / De ben faire e de ben aprendre » ou les vers 48-50 de celui de Gervaise : « Bien doit estre en auetorité, / Car qui bien i vouldroit entendre / Grant exemple i puet aprandre. »

3. *Ibid.*, v. 167-182. En conséquence, le Renart du vers 200 est identique à celui du vers 203 : il s'agit désormais du héros du *Roman*.

4. V. 197-203.

5. *Ibid.*, v. 155-166.

6. Notre traduction de ce passage diverge de celle proposée par M. de Combarieu et J. Subrenat (p. 31), aussi bien que de celle de J. Scheidegger (p. 195, n. 2), même si nous nous accordons avec ce dernier pour refuser la division entre un Renart-homme et un Renart-goupil opérée par les deux auteurs précédents. Voir notre article, « Du tractatus au traité : transfert en langue vulgaire d'un genre scientifique ? », *Le Moyen Âge et la Science*, éd. B. Ribémont, Klincksieck, 1991, p. 40-41.

7. J. Scheidegger, p. 209.

8. Sur la conception rhétorique de la fable, voir les jalons posés par J. Scheidegger, p. 198-200.

9. *Ibid.*, p. 202, 208-209, 221-224.

trouve ironiquement remise en cause par une affirmation précédente du narrateur, selon laquelle l'avarice gouverne le monde¹. Dieu laisse ainsi la place à un masque divin sous lequel s'avance l'auteur renardien lui-même. Et l'auteur de la branche XXV n'a cessé, on l'a vu, d'emprunter d'une manière ou d'une autre à l'Écriture, celle de la Bible ou du bestiaire, pour construire sa propre fiction, à l'origine du *Roman*.

À la fin du *traité* destiné à nous apprendre l'origine d'Isengrin et de Renart et celle de leur capacité de parole, le conte reprend ses droits pour nous narrer une partie de leur vie. Après la naissance, les enfances et leurs enfantillages. L'histoire des trois jambons volés par Renart à Isengrin, qui se refuse à en offrir à quiconque, même à son « neveu », fait penser bien sûr à l'épisode d'ouverture de l'*Ysengrimus*, repris par la branche Vb. Mais alors la ruse de Renart pour s'emparer du jambon transporté par un paysan se voit mal récompensée puisqu'au lieu du partage prévu le loup ne lui laisse que la ficelle. Il serait difficile de soutenir que notre épisode ait pu être conçu comme une réparation de l'injustice subie dans la branche « primitive »². Il n'en est pas moins évident que dans la perspective globale du *Roman* l'acte de naissance narratif attendu pour Renart ne peut être qu'un tour joué par lui avec succès à Isengrin.

La narration est, ici, particulièrement réussie. Certes, les faits sont simples : à son neveu malade, Isengrin n'offre qu'une fricassée d'abats, alors que trois jambons sont pendus sous son toit. Renart, décidé à s'en emparer, revient à la nuit tombée, ôte une partie de la toiture et prend les jambons. Rentré chez lui, il les met en morceaux et les cache dans la paille de son lit. Tout le sel de l'histoire est dans le piège verbal que le goupil tend au loup. D'ailleurs, la parole qui vient d'être « officiellement » conférée aux animaux trouve aussitôt sa pleine justification puisque les dialogues dominant nettement le récit : 60 vers sur 98. En conseillant à Isengrin de dépendre ses jambons et de les cacher puis de dire qu'on les lui a dérobés, Renart va donc faire par avance du volé le voleur, et empêcher que les plaintes du loup puissent être prises au sérieux. Ainsi que le dit le proverbe : « Tez se plaint, n'a mie de mal³. » Sous ce prétexte, Renart peut impunément endosser son personnage de « gabere », de « moqueur », de « railleur », que les auteurs du *Roman* lui prêtent volontiers à la fin des branches, pour d'ultimes pieds de nez à ses victimes⁴.

L. Foulet a proposé de rapprocher cette histoire d'une des nouvelles du *Decameron* de Boccace (VIII, 6)⁵. On y trouve, en effet, la même ruse qui permet à deux compères, Bruno et Buffalmaq, de voler un porc salé à Calandrin, tout en le faisant passer pour son propre voleur à leurs yeux mêmes, mais aussi à ceux du village grâce à une épreuve truquée. Cependant, cette coïncidence s'explique par la simplicité et l'efficacité même de ce mauvais tour, et on pourrait certainement en trouver d'autres exemples. D'ailleurs, la référence faite par L. Foulet à Boccace lui sert surtout à souligner que la branche des enfances s'achève sur « un

1. Ici, v. 227-230 et 189.

2. D'ailleurs, dans l'œuvre de Nivard, Renart se venge en entraînant le loup à pêcher avec sa queue ; et la branche Vb s'achève sur une autre vengeance du goupil. Voir la Notice de la branche Vb, p. 1041 et suiv.

3. Ici, v. 306.

4. Ici, v. 309. Voir par exemple la fin des branches Ia, Ib, Vb, et VI.

5. L. Foulet, p. 484.

conte à mettre en fabliau », qui n'appartient pas en propre à l'épopée animale. De fait, l'épisode final montre des personnages entièrement humanisés : pas un seul trait qui échappe à l'anthropomorphisme. On peut considérer cela comme un défaut : c'est ce que fait Foulet. On peut aussi y voir un effet de la rapidité narrative du texte. On peut enfin y saisir une conséquence du travail du début du texte sur les personnages, qui aboutit à la confusion absolue du loup et du goupil avec Isengrin et Renart, leurs *alter ego* humains.

De ce point de vue, la branche XXV se situe bien en marge du *Roman*. Non pas à côté, mais plutôt en surplomb. Se situant à l'origine de l'œuvre, elle entend en donner les clefs et se soustrait à son fonctionnement habituel, où l'anthropomorphisme n'est jamais totalitaire et laisse toujours place à un jeu sur l'animalité. Texte marginal, la branche des enfances répond à des questions dont la réponse a toujours été différée ailleurs : quel était le comportement de Renart lorsqu'il était jeune et quelles relations entretenait-il avec le loup¹ ? Les seules évocations de ce temps figurent dans les discours d'un faux repentir tenus par Renart à ses confesseurs dans les branches Ia et IV². La branche XXV vient définitivement trancher : Renart était dès le début tel qu'il est dans le reste du *Roman*. Éternellement jeune, il incarne tout à la fois le personnage du vieux madré. Sa ruse renouvelée fait de lui un Renart toujours nouveau. Jacquemart Gielee en prend acte dans son *Renart le Nouvel*, à la fin du XIII^e siècle : « [...] sachiez tart ou tempre / Couvient chascun s'enfanche rendre. / Renars est jones et sachans, / Petit a plus de .lx. ans / Jones hom est, s'a grant avoir / Que conquis a par son savoir³ ». Aussi les progrès dans la ruse évoqués à la fin de notre texte ne sont-ils pas vraiment réels ; ils servent d'ouverture à l'ensemble des autres branches, qui racontent des aventures censément postérieures.

Par ailleurs, la branche des enfances est une introduction aux véritables épigones du *Roman*, où Renart devient une allégorie du mal et une illustration de l'envie qui règne dans le monde, source de tous les autres vices tels que pingrerie et avarice⁴. Les vers 167-196 sont, à cet égard, « précurseurs » de la satire à venir contre les riches et les puissants, que le narrateur ne fait ici qu'égratigner, simulant la crainte : « Or ai parlé outre mesure⁵ ».

Ainsi, toute courte qu'elle est, cette branche des enfances se révèle fort complexe et riche de multiples enjeux. Après un long silence condescendant, elle est redevenue un objet à lire et à décrypter.



1. Voir l'article de Hans Robert Jauss, « Les Enfances Renart », dans *Mélanges Maurice Delbouille, Marche romane*, t. II, 1964, p. 291-312.

2. Branche Ia, v. 1095-1099 ; branche IV, v. 113-125. Ces textes sont cités par H.-R. Jauss, p. 298-299.

3. Éd. Henri Roussel, Paris, 1961, v. 4479-4484. Texte cité par H. R. Jauss, art. cit., p. 311, n. 3.

4. Ce passage du texte est d'ailleurs un des arguments de sa datation pour Lucien Foulet : « On sent déjà dans ces vers que le héros de Pierre de Saint-Cloud s'est échappé du Roman pour entrer dans la vie courante : Renard va bientôt cesser d'être l'adversaire du loup pour devenir la personnification de toute hypocrisie et de toute trahison. À défaut d'autre indication ces vers suffiraient à nous donner la date du poème » (p. 483).

5. V. 192.

Notre manuscrit de base est pour cette branche B, voir la Note sur le texte et sur la traduction des branches XIX à XXVI, p. 1315.

Sylvie Lefèvre.

BIBLIOGRAPHIE

- JAUSS (H.-R.), « Les Enfances Renart », *Mélanges Maurice Delbouille*, t. II, *Marche romane*, 1964, p. 291-312.
 DRAGONETTI (R.), *La Vie de la lettre au Moyen-Âge*, Paris, Seuil, 1980, p. 57-83.
 SCHEIDEGGER (J.-R.), *Le Roman de Renart ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 174-209.

NOTES ET VARIANTES

Page 827.

a. *Titre de la branche dans B* : C'est la branche de renart et d'ysengrin com il issirent de la mer. Ici commence le folio 32 de B - colonne a, vers 1-8 ; b, 9-38 ; c, 39-68 ; 69-98. ♦♦ b. ce n'est la voire B ; nous corrigeons pour le sens. Voir branche VIIa, v. 17.

1. Sur ce prologue de dix-huit vers, voir la Notice de la branche VIIa, p. 1087-1088, les notes et les variantes de ce texte, en particulier pour le vers 8. La leçon fournie par notre manuscrit (*Romanz dou lin et de la bestie*) pourrait renvoyer à une adaptation du *Conflictus ovis et lini* d'Herman Contrait.

2. Le titre du livre posé comme référence de la branche, *Aucupre*, demeure mystérieux. Pourtant en 1861, dans *Le Roman de Renart mis en vers d'après les textes originaux* (p. 7), Charles Potvin sur la foi de ce texte affirmait : « Bientôt apparaissent d'autres poèmes, en latin, en flamand, en gaulois. L'un d'eux dut s'appeler *Aucupium*, *Aucupatorius*. Il contenait les premières ruses de Renart. » Si pareille assertion est aujourd'hui impossible, on peut toutefois raisonnablement continuer à rapprocher ce titre des termes latins *auceptor*, *aucupex* (« l'oiseleur »). Godefroy y vit d'ailleurs l'allusion à une œuvre particulière, affirmant qu'« Aucupre [était le] livre de la chasse aux oiseaux, nom vulgaire donné au livre de Frédéric Barberousse *De accipitrum natura* ». Or seul le petit-fils de Frédéric Barberousse, l'empereur Frédéric II (1194-1250), est crédité d'un livre de fauconnerie, intitulé *De arte venandi cum avibus*. Pareille allusion à une œuvre de naturaliste se verrait toutefois appuyée par les vers 79-82, où se trouve souligné le caractère domestique du mouton et du chien *selon la sistance dou livre* ; ainsi que par les vers 155-158, qui rapportent que loup et renard ne sont unis que par une parenté de caractère et de mœurs. Et Jean Batany juge que « la théorie [exposée plus loin] sur la création du renard par Ève peut fort bien provenir de quelque ouvrage cynégétique à "moralisations" » (*Scènes et coulisses du Roman de Renart*, SEDES, 1989, p. 102, n. 5). Pour une autre interprétation, voir la Notice, p. 1367-1368.

Page 828.

a. dieu qui l'i fist metre C ♦♦ b. ot en paradis B ; nous adoptons la leçon de C. ♦♦ c. U verge B ; nous corrigeons d'après C.

Page 829.

a. On lit bien conserrer avecun s bouclé dans B. Voir C qui a : consievrer ♦♦ b. Folio 33 de B - a, vers 99-128 ; b, 129-158 ; c, 159-188 ; d, 189-218. ♦♦ c. gorpis [q exponctue] vos senefie B : gorpil nos senefie C ♦♦ d. et por le gorpil C

Page 830.

1. Tout comme les cheveux roux de Renart, *alter ego* du goupil, les taches de rousseur d'Hersent, modèle de la louve, fonctionnent comme une marque d'infamie, que l'on retrouve dans d'autres textes à propos de personnages humains.

2. Sur le nom donné ici à la renarde, Richeut et non Hermeline, voir la Notice, p. 1369-1371.

3. *Mite* (v. 140) est le nom familial donné à la chatte, mot que l'on peut rapprocher de nos *minou*, *minette*. Le terme composé et redondant de *chatemite* n'apparaît, semble-t-il, qu'à la fin du XIII^e siècle, et entrant plus tard dans la locution *faire la chatemite*, il se colore de dissimulation. On peut penser que dans le vers 140, toute allusion à l'hypocrisie n'est pas absente.

Page 831.

a. Les vers 113-152 manquent dans C. ♦♦ b. Ne m'appartient B ; nous adoptons la leçon de C. ♦♦ c. quant se voloient B ; nous corrigeons d'après la suggestion de Martin et la leçon de C : quant se voient . ♦♦ d. Vers 169-170 dans C : Car cil renars nos senefie / Ceus qui sont plain de malevie . M suit B pour le vers 170.

Page 832.

a. n'a s'a il n'usure B ; nous corrigeons d'après C et M. ♦♦ b. Or ai passé outre C, M ♦♦ c. vos voil commencier C, M ♦♦ d. Se j'ai mis en cest C, M ♦♦ e. scom B : si con C, M. Nous adoptons la lecture de M. Roques. ♦♦ f. A la voie celui vee B : La voie a a celui vee C ; nous adoptons la leçon de M. ♦♦ g. Folio 34 de B - a, vers 219-248 ; b, 249-278 ; c, 279-308 ; d, 309-332.

1. Épisode repris du livre des Nombres, xxii. Voir la Notice, p. 1372.

Page 833.

a. ysengrins biau nies qu'as tu M : ysengrins renart q'as tu C ♦♦ b. voire biau niez menjas C, M ♦♦ c. Nai sires B (vers hypomètre) ; nous corrigeons. C et M donnent : Nenil sire . ♦♦ d. Levez vos sus dame hersent / Fetes li .i. petit de haste C, M ♦♦ e. Renars se seoit touz C, M ♦♦ f. qui les verra C, M ♦♦ g. porroit rové B ; nous corrigeons d'après C et M.

Page 834.

a. Tout coiemet la C. B est confirmé par M. ♦♦ b. vertu assaut ses cors C, M ♦♦ c. Biau niez dist il C, M ♦♦ d. aval la vile B ; nous adoptons la leçon de C et M. ♦♦ e. Parent ne ami ne amie C, M ♦♦ f. fait por B ; nous corrigeons d'après C et M. ♦♦ g. Ainz C, M. E. Martin corrige en Onc .

1. La locution *aval la rue* (v. 299) ne permet pas de situer l'action dans un cadre citadin. Laisant souvent place à la variante *aval la ville*, elle sert à désigner l'espace large où se propagent les rumeurs, où l'on fait courir un bruit. Et un distique peut même devenir « refrain », des *Miracles de Notre Dame* de Gautier de Coincy au *Roman de la Rose* de Jean de Meun : *Sire, tout*

n'est pas evangile / Quan que l'an dit aval la vile. C'est précisément ce dont Renart prétend soupçonner Isengrin : d'un discours trompeur.

2. Ce proverbe se retrouve dans les collections parémiologiques éditées par Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Champion, 1925, n° 2375 : *Tel se plaint qui n'a nul mal.*

Page 835.

a. Ce poise moi se moi qu'il sont perdu B ; nous corrigeons d'après C et M.

Branche XXVI

L'ANDOUILLE JOUÉE AU MORPION

(Martin XXI)

NOTICE

Cette très courte branche, qui figure dans le seul manuscrit *L*, raconte comment quatre compagnons de fortune, qui ont trouvé une andouille et tentent de se la partager en jouant au morpion, vont être surpris par l'arrivée de Renart. Trois d'entre eux prennent la fuite, tandis que le quatrième, le chat Tibert, bondit sur une croix d'où il nargue le goupil. Mais celui-ci va le « déstabiliser » en lui faisant croire qu'il est sur le point d'attraper une souris, et l'andouille va tomber entre ses pattes.

Cette histoire semble une reprise du scénario de la branche VIIb, « Tibert et l'andouille », où le chat, également perché sur une croix, se régale d'une andouille, Renart tenant alors le rôle du perdant. E. Martin y voit même une correction apportée « par un jongleur mécontent » d'avoir vu Renart dupé par le chat¹. Mais si la branche VIIb a pu lui servir de modèle, la branche XXVI est d'une qualité littéraire bien inférieure. En outre, Tibert et Renart n'en sont pas les seuls protagonistes.

En effet, juste après avoir introduit le personnage de Renart en le liant au thème de la quête, récurrent dans tout le *Roman*, le narrateur lui fait découvrir une croix au bord d'un chemin. À cet endroit, le texte change de direction : se fixant sur l'histoire particulière de cette croix, qui n'est pas un simple calvaire mais a été dressée sur la tombe d'un homme assassiné, il en décrit la construction. Sur la pierre tombale un plateau de jeu a été gravé par des bergers, et il se trouve que quatre personnages sont, à ce moment précis, assis autour.

Il s'agit de Tibert le chat, de Roux l'écureuil, de Blanche l'hermine et de la fourmi Fromond. Tibert est bien connu, Roux et Blanche sont de nouveaux venus. Quant à Fromond, il a donné lieu à deux interprétations principales. P. Chabaille et E. Martin ont voulu y voir l'âne² ; le premier retrouvant ce nom pour le fils de l'âne Timer dans *Renart le Nouvel* de

1. E. Martin, *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 98.

2. Polycarpe Chabaille, *Le Roman de Renart. Supplément, variantes et corrections*, Paris, 1835, p. 14. E. Martin, *ibid.*

Jacquemart Gielée, le second le trouvant au vers 181 de la branche Ia comme variante du nom habituel de l'âne, Bernard. En outre P. Chabaille, suivi par E. Martin, vit dans le *Faisins* du vers 58 et *li faissiax* du vers 63 un surnom ou une épithète qualifiant le même personnage, et qu'il interpréta comme « porte-faix ». Ce dernier point emporte l'adhésion de G. Tilander¹. Il montre, en revanche, que Fromond n'est autre que la fourmi : les variantes « fremi », « fromi », « formi » sont courantes et « Fremonz » doit certainement avoir été associé au même radical. Quant au surnom de porte-faix, il est parfait pour cet insecte travailleur. Enfin la fourmi apparaît ailleurs dans le *Roman de Renart* : branche XVIII, v. 1298-1299 ; branche Vc, v. 1813. Cette plasticité du texte renardien et, au-delà, de tout texte médiéval, si elle n'enlève rien à la démonstration de G. Tilander, permet de comprendre pourquoi E. Martin avait pu avancer une dernière hypothèse : Frimaut le putois de la branche XXIV (v. 183). Pareille identification faisait des quatre joueurs des individus d'espèces animales voisines. Mais cet argument de vraisemblance ne tient guère au regard de la tradition renardienne, qui mêle avec délectation toutes sortes d'animaux.

Autre originalité au regard de la branche VIIb, les quatre compères ont choisi le jeu pour se partager l'andouille trouvée, ou bien plutôt pour se départager en désignant un unique gagnant. En effet, l'andouille s'est révélée impossible à diviser de façon égale car « Enmi est grosse et graille au chief² ». Le jeu fonctionne donc comme dans « La Monstrance du cul » : au vainqueur, l'ensemble de l'enjeu et non une part plus grosse. Reste que le jeu de marelles, sorte de jeu de morpion en plus complexe, oppose uniquement deux joueurs³. Ici, deux groupes de deux personnages entourent le plateau de jeu : soit la partie en cours oppose deux joueurs, chacun sous la surveillance d'un futur adversaire, soit — et nous pensons que la lettre du texte s'interprète mieux ainsi — ils jouent en équipe et le duo gagnant aurait ensuite à se départager par une nouvelle partie. Mais la narration coupe court à nos reconstructions hypothétiques, puisqu'au moment où la partie allait s'achever Renart survient⁴ qui désigne un gagnant suivant un autre mode d'évaluation, la vitesse. En réaction au cri de fuite de Fromond, Tibert, avec sa rapidité coutumière, fait main basse sur l'andouille et grimpe sur la croix⁵.

Sur la croix ou sur une des deux croix ? Autre petit mystère du texte, après celui de la nature de Fromond. De fait, au tout début du texte, Renart voit une seule croix, celle qui a été plantée à la tête de la tombe de l'homme assassiné. Mais au vers 21 deux croix sont évoquées, qu'une planche (la pierre tombale gravée ?) placée entre elles maintient. Et l'on peut supposer que cette deuxième croix apparaissait au vers 18, aujourd'hui manquant. En ce cas, on pourrait même avancer que figurait à la rime l'expression « de rechief », pour exprimer le renouvellement de la pose d'une croix. Pourtant, lorsque Tibert trouve un refuge en hauteur, il

1. G. Tilander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923, p. 183-185.

2. Ici, v. 37.

3. Voir n. 4, p. 837.

4. Ici, v. 53-57.

5. *Ibid.*, v. 63-65.

6. Voir n. 3, p. 837.

n'est plus, à nouveau, question que d'une seule croix : « la croiz¹ ». Quant aux vers 119-120 — « Thieberz fait duel sor la croiz maire / Que nus ne poïst plus grant faire » — ils paraissent ambigus, suivant que l'adjectif comparatif « maire » détermine « duel » ou « croiz ». Soit : Tibert sur la croix montre la plus grande des douleurs, telle qu'il est impossible qu'il en soit de plus importante ; soit : Tibert montre sa douleur, perché sur la plus haute croix, telle qu'il est impossible qu'il en soit de plus grande. Même si les habitudes syntaxiques nous font penser que la première lecture est la meilleure, le cadre même du texte apparaît assez indécis ; et il est difficile de dire si cela tient à l'incorrection de la copie ou à une intention délibérée, d'autant plus qu'une tombe munie de deux croix de taille différente aux deux extrémités de la pierre tombale n'a pas, à notre connaissance, de précédent dans la littérature ou l'archéologie médiévales. Et l'interprétation de Naoyuki Fukumoto qui croit voir dans ce passage « deux croix traversées par une planche [qui] servaient aussi de gibet », nous semble reposer sur une lecture « trop classique » de l'expression « faire joïstise² ».

En tout cas, une fois perché, Tibert se retrouve seul face à Renart, puisque ses compagnons ont trouvé leur salut dans la fuite. La situation est donc la même que dans la branche VIIb. Mais le récit laisse ici la place à un dialogue serré, où nombre de répliques occupent un vers, voire moins³, alors que là les deux protagonistes prononcent de petits discours en forme, presque des sermons pour ce qui est de Tibert et de sa « sainte » andouille⁴. Ici aussi le chat reste sourd aux demandes du goupil, mais le débat porte d'abord sur la nature de ce que Tibert entend mettre hors de sa portée. Une fois l'andouille nommée, Tibert met en avant l'existence de ses compagnons de fortune pour exclure Renart du partage : il est arrivé trop tard. Suit une description des symptômes physiques provoqués par la convoitise chez Renart, où se retrouvent nombre de termes présents ailleurs : « ardre », « frire », « se delipper », « se defriper », etc. Et le goupil par la vue alléché n'a plus qu'à mettre en œuvre une de ses ruses pour s'emparer de l'inaccessible andouille.

Comme le fit remarquer L. Foulet, la fin de la branche « met en œuvre une fable courante au Moyen Âge : toujours le chat revient à ses souris⁵ ». Cette fable, qui illustre la supériorité de la nature sur l'éducation, se rencontre dans le *Salomonis et Marculphi dialogus*, texte latin d'origine germanique remontant peut-être au ix^e siècle, mais aussi dans *Li Proverbe au vilain* ainsi que dans une fable parfois insérée dans le recueil de celles de Marie de France⁶. Contentons-nous de citer la strophe des *Proverbes*, qui résume parfaitement la chose : « L'en puet bien par usage / Faire le chat si sage / Qu'il tient chandoile ardant ; / Ja n'iert si bien apris, / Se il voit la

1. V. 65.

2. N. Fukumoto, « Le Roman de Renart, branche XXVI — révision du texte d'E. Martin », *Bulletin de l'Université Sôka*, t. XVI, 1992, p. 4, et la note au vers 21. Voir également ici n. 3, p. 837.

3. Ici v. 73-92.

4. Voir la branche VIIb, v. 1030-1090.

5. L. Foulet, p. 485.

6. Voir E. Cosquin, « Le Conte du chat et de la chandelle dans l'Europe du Moyen Âge et en Orient », *Romania*, XI, 1911, p. 371-430, 481-531. Pour la fable, voir L. Hervieux, *Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1893-1899, t. I, p. 752-753.

souris, / Q'il n'i aut maintenant. / Mieux vaut nature que nourre-
ture, / Ce dit li vilains¹. » Emmanuel Cosquin en retrouve également
l'existence « à l'état d'élément folklorique » dans des contes d'origine
diverse. Toutefois, contrairement à L. Foulet, qui considère que tout le
récit est orienté vers cet épisode final, la fin de notre histoire diffère sensi-
blement de celle de la fable ou du conte. Car si l'andouille, aliment civi-
lisé, peut à la rigueur tenir le lieu de la chandelle face à la souris, plus que
l'instinct du chat, c'est bien la ruse de Renart qui est mise en valeur. De
fait, c'est en faisant mine d'attraper une souris imaginaire qu'il parvient à
déconcentrer Tibert. Au seul nom de « la riens que il puet tant amer », ce
dernier laisse échapper sa proie. Et les derniers vers, loin d'insister sur
cette préférence naturelle du chat, illustre en un dernier dialogue la dupe-
rie réussie par Renart aux dépens de Tibert. Celui-ci l'a cru lorsqu'il par-
lait de souris, voilà bien son erreur. Renart a beau jeu ensuite de lui repro-
cher son manque de générosité pour expliquer la sienne. Et ainsi,
l'extrême fin de l'histoire renverse terme à terme celle de la branche VIIb :
Renart, au bas de la croix sur laquelle Tibert est perché, peut manger
entièrement l'andouille trouvée.

Histoire d'un partage raté entre quatre compagnons, puis d'un partage
impossible entre deux faux cousins, la branche XXVI s'inscrit, dans le
manuscrit qui la conserve, entre deux autres histoires de partage : celui
de « La Monstrance du cul » et celui des semailles dans la branche XXIII.
Elle semble ainsi constituer une transition thématique entre la série des
histoires dont Isengrin est l'anti-héros et celles où Renart réapparaît face
à son principal ennemi. D'ailleurs, la mention fugitive du vers 3, qui
montre le goupil quittant Hersent la louve, rattache clairement cette
branche à la « scène primitive » du *Roman* : celle des amours illégitimes de
Renart et de l'épouse d'Isengrin.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTES ET VARIANTES

Page 837.

a. Folio 62 de L. colonne b, vers 1-41 ; c, 42-84 ; c, 85-127. ♦♦ b. li plus pres voisins
L ; nous adoptons la correction d'E. Martin. ♦♦ c. Lacune de L.

1. Le terme *moie* (v. 6) n'a d'autre sens répertorié que celui de
« meule », « gerbe ». Nous ne savons pourquoi Naoyuki Fukumoto le tra-
duit par « borne » dans le glossaire, qui suit son édition dans le Bulletin de
l'Université Soka, t. XVI, 1992, p. 6.

2. Sur cette lacune du texte, voir la Notice, p. 1378.

3. L'expression *faire jofise* appartient normalement au domaine de la
faute, du crime et de sa punition, plus ou moins légale. D'où la traduction
proposée par N. Fukumoto dans son glossaire : « gibet », « fourches pati-
bulaires », acception inédite, mais qui découle de son interprétation des
deux croix « traversées par une planche ». Cependant, glosée ici par le
verbe *maintenir*, l'expression semble plutôt de l'ordre de la construction,

1. Éd. Adolf Tobler, Leipzig, 1895, p. 107, n° 252 D. 93.

de la jonction. Nous l'avons donc interprétée comme dérivant de *juxtare* et appartenant à la série *joster* « rassembler », « réunir », *jostaison* « rassemblement », « assemblée » (ce dernier terme est rare), plutôt que de *justicia*. Quant à la *planche*, nous pensons qu'il ne faut y voir rien d'autre que la pierre tombale : le mot *planche* peut en effet désigner toute sorte de surfaces planes, en bois, pierre ou métal. Au lieu d'une pièce située en hauteur entre les deux croix, nous y voyons donc une pièce qui les solidarise à leurs pieds.

4. Le jeu de marelles, que nous traduisons par « morpion » pour plus de clarté, mais que Jean-Michel Mehl rapproche plutôt du jeu du moulin, présentait au Moyen Âge une grande variété de règles. La grande complexité de ces jeux de marelles médiévales, qui tenait aux possibilités de blocages et de batailles, s'est estompée pour permettre au jeu de survivre dans les temps modernes autour d'un invariant : aligner trois pions. Voir Jean-Michel Mehl, *Les Jeux au royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Fayard, 1990, p. 149-151.

5. Sur l'identification de ce personnage, voir la Notice, p. 1377-1378.

Page 838.

a. *trove* L ♦♦ b. N. Fukumoto propose de corriger en *Bien puet li uns* . ♦♦ c. N. Fukumoto lit *trestot en peis* . ♦♦ d. *Quant [lor corrigé en lors] [aparut biffé] danz renars aparut* L ; corrections portées par une main moderne.

Page 839.

a. *Renart e t thieberz esgarde* L ; nous adoptons la correction de P. Chabaille. ♦♦ b. *Martin proposait de corriger en* *hai* . Voir la Note sur le texte et sur la traduction, branches XIX à XXI/I, p. 1315. ♦♦ c. *Renart [fe expunctue] se fist* L

1. Le diminutif Renardin, d'une tendresse ironique dans la bouche de Tibert, n'apparaît que dans cette seule branche. Ailleurs, le narrateur use de Renardet (VIIa, v. 324).

Page 840.

a. *havez haue* L ; nous adoptons la correction d'E. Martin. ♦♦ b. *Folio 63 de L - a, vers 128-132.*

AUTRES ÉCRITS RENARDIENS

DU NOBLE LION

OU

LA COMPAGNIE DE RENART

NOTICE

Ce court récit de soixante-dix octosyllabes reprend l'histoire du partage des proies, héritée de Phèdre et d'Ésope par le biais de recueils de fables latines, mais qui semble également appartenir au fonds d'un folklore universel¹.

Le double titre attribué à l'œuvre, *Du noble lion* dans notre manuscrit de base, *La Compagnie Renart* dans l'autre, indique deux pistes de lecture : le premier souligne la position prééminente du lion, qui justifie l'absence de partage, tandis que le second insiste sur le rôle de Renart au sein de la compagnie et sur son habileté sociale. Renart se trouve d'ailleurs rapidement et savoureusement croqué d'emblée comme flatteur des grands et particulièrement du roi, grâce à un des rares détails de ce texte très rapide : son respect des marques de civilité, lorsque Noble bâille de faim².

On va le voir, cette œuvre fonctionne à la fois comme une réduction de la branche XVII, et comme une nouvelle variation sur le schéma éso-pique. Ce dernier, qui s'oppose clairement à la veine phédrienne, de très loin la plus exploitée dans les fables du Moyen Âge, met en scène trois compagnons : le lion et deux autres animaux ; l'un des deux fait un mauvais partage, que corrige le second, qui a tiré la leçon de la réaction violente du lion envers le premier. Chez Ésope, les deux compagnons sont l'âne et le renard. Or, l'âne disparaît des textes médiévaux, peut-être sous l'influence d'avant-textes du *Roman de Renart* et plus précisément de l'*Ysengrimus* de Nivard. Dans notre texte, nous avons en outre affaire aux trois protagonistes du *Roman* puisqu'ils portent leurs noms propres. Mais la scène du partage n'est pas entièrement conforme à celle de la branche XVII. En effet, si Isengrin y donnait le taureau au lion, la vache à la lionne et se réservait le veau en oubliant volontairement Renart, dans notre texte il attribue une part à chacun de ceux qui sont présents³. Il

1. Voir François de La Bretèque, « Un conte à personnages animaux du Moyen Âge : Le Partage des proies (étude des formes et des thèmes) », *Revue des langues romanes*, LXXXI, 1975, p. 485-507.

2. V. 7-13.

3. C'est également le cas des autres textes postérieurs au *Roman de Renart*, qui mettent en scène le lion, le loup et le renard : Eudes de Chérillon (entre 1219 et 1225 environ) et Jacques de Vitry (second quart du XIII^e siècle) dans leurs *exempla*, Jean de Schepey (évêque de Rochester, mort en 1360) dans ses fables. Voir l'article de François de La Bretèque, p. 493-494 et n. 14. Déjà dans l'*Ysengrimus* (livre VI), le loup partageait la seule génisse en trois parts : pour lui, pour le lion et pour le goupil.

n'exerce donc aucune vengeance contre Renart et se contente de montrer sa bêtise au regard de la puissance du lion. L'arrière-plan que constitue l'ensemble du *Roman* s'en trouve ainsi estompé, et le texte rejoint dans sa brièveté et son absence de profondeur le type narratif de la fable.

Au demeurant, les quatre derniers vers, en conférant une morale explicite à l'histoire, la rattachent clairement au genre de l'apologue et de l'*exemplum*. Le terme *essamples* figure très précisément au premier vers de cette conclusion¹. Celle-ci vient ainsi redoubler la leçon donnée à la fin du récit par Renart lui-même, qui plaisante cruellement sur l'« aumuche rouge » dont s'enorgueillit Isengrin². Ce *gab* final est présent dans la branche XVII³, mais également dans la branche Ia, à propos de Brun⁴. Or, ce qui se trouve ainsi réuni, ce sont deux types de fin qui répondent, selon François de La Bretèque, à « deux modes d'appréhension nettement opposés du récit : d'un côté, en somme, les « moralistes », de l'autre, les « conteurs » ».

Notre texte s'inscrit donc bien à la confluence de ces deux traditions, opérant une sorte de mélange des genres inédit, même s'il ne frappe pas d'emblée un lecteur non averti. Cette œuvre, qui peut être datée du XIII^e siècle, si l'on se fie aux deux manuscrits où elle apparaît, est une nouvelle preuve du type moral de lecture et d'écriture à quoi va donner lieu le *Roman de Renart* à partir de cette époque⁶.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Il existe deux copies de l'œuvre. L'une et l'autre sont conservées à la Bibliothèque nationale de France, au sein de deux importants recueils médiévaux.

Notre manuscrit de base, coté fr. 12603 (sigle : A), comprend 302 folios de parchemin de grand format (310 x 230 mm), copiés sur deux colonnes de 44 à 45 lignes par au moins deux mains différentes⁷. Son écriture permet de le dater de la seconde moitié du XIII^e siècle, tandis que sa décoration évoque plutôt la fin de ce siècle ou le début du suivant. La langue des textes est marquée de traits picards ; ce que confirme le style des lettres initiales, qu'Alison Stones attribue à un atelier arrageois. Au XV^e siècle, le manuscrit faisait d'ailleurs partie de la bibliothèque de Charles de Croÿ, comte de Chimay.

1. V. 67.

2. V. 66.

3. V. 1298-1306.

4. Cette plaisanterie absente de l'*Ysengrimus* se trouve en revanche dans la *Fecunda ratis*, texte du X^e siècle. Voir la note 21 de l'article de François de La Bretèque.

5. *Ibid.*, p. 498.

6. Voir la Notice de la branche XXV « Les Enfances de Renart », p. 1366-1374.

7. Pour plus de précisions, on se reportera à la notice fournie par Terry Nixon, qui compile l'ensemble de la bibliographie antérieure, dans *Les Manuscrits de Chrétien de Troyes*, éd. K. Busby, T. Nixon, A. Stones et L. Walters, Amsterdam-Atlanta, 1993, 2 vol., t. II, p. 69-70.

Ce volume contient une série de romans, deux chansons de geste, une série de fabliaux et de textes divers, et enfin l'*Isopet* de Marie de France. Notre texte est copié au folio 277a-277c (70 vers) entre *La Voie de Paradis*, autrefois attribuée à Raoul de Houdenc, et le fabliau de *La Male Honte* de Huon de Cambrai. Il commence avec une initiale à l'encre bleue filigranée à l'encre rouge, haute de deux unités de réglure. Le texte est précédé de son titre rubriqué : *Du noble lion*.

Le second volume est le manuscrit fr. 837 (sigle : B), depuis longtemps connu comme le recueil le plus important de textes — généralement courts — des XII^e et XIII^e siècles¹. Sur ses 362 folios de parchemin de grand format (315 x 210 mm), plus de deux cent soixante textes ont en effet été copiés, sur deux colonnes de cinquante lignes. Or, un certain nombre de ces œuvres sont des *unica*, ce qui confère plus de valeur encore à ce manuscrit. Son écriture (la petite lettre ronde des textes français), homogène de bout en bout, permet de le dater du troisième tiers du XIII^e siècle. Ce qui est confirmé par l'existence de deux pièces qui font allusion à la mort de Pierre de la Broce (1276). La langue est conforme à l'usage de l'Île-de-France, mais teintée parfois de picardismes.

Notre texte est copié au folio 253c-253d (72 vers), entre une *Requête d'amour* et une *Complainte d'amour*. Le titre (*La Compagnie Renart*) qui précède le texte est d'une main plus tardive (fin du XIV^e ou début du XV^e siècle), mais il ne fait que doubler l'intitulé donné par l'explicit et copié, lui, de la même main que le texte. La pièce commence par une initiale champie, haute de huit unités de réglure.

Établissement du texte.

Nous avons choisi le premier de ces deux manuscrits pour base de l'édition de cette courte pièce : moins connu que le second, il n'en offre pas moins un bon texte. Nous l'avons donc amendé le moins possible. Quelques erreurs ont été corrigées qui ne sont pas signalées dans l'apparat critique : *mangerio* avec un tilde sur le *m*, une lettre grattée entre le *a* et le *r* de *arés*, *li lues* pour *li leus*². Le texte porte un seul signe de ponctuation au vers 11 : un point placé après le verbe d'incise *fait*.

Les éditions.

Sous le titre de *La Compagnie Renart*, notre texte a été édité à deux reprises à partir du manuscrit BNF fr. 837 : par A.-C.-M. Robert dans ses *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, et fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient, avant lui, traité les mêmes sujets, précédées d'une notice sur les fabulistes* (Paris, E. Cabin, 1825, 2 vol., t. I, p. 32-34), puis par Polycarpe Chabaille dans *Le Roman du Renart, supplément, variantes et corrections* (Paris, 1835, p. 107-109), deux ouvrages aujourd'hui vieillis et souvent inaccessibles.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de traduction de l'œuvre.

S. L.

1. Il existe un fac-similé de l'ensemble du volume, publié par les soins de Henri Omont, *Fabliaux, dits et contes en vers français du XIII^e siècle*, Ernest Leroux, 1932.

2. Respectivement, aux vers 15, 36 et 47.

NOTES ET VARIANTES

Page 843.

a. Titre dans A: Du noble lion : titre dans B: La compaignie renart . ♦♦
 b. Éstois A; nous corrigeons. ♦♦ c. Se peüssons enconter proie B ♦♦ d. Une
 vake, un buief et un viel A; nous corrigeons d'après B (voir var. e). ♦♦ e. foi plevie
 [v. 18] / Sire dist renars je l'otroi / Chascuns a plevie sa foi / Que par leauté partir-
 ont / Ite! gaing comme il feront / Tuit troi l'ont plevi et juré / Tant ont ensamble
 randoné / Qu'au chief del bois truevent un tor / Dont ne preissent nul tresor / Et
 une vache et un veel / Truevent pessant en un prael / Treſtoz troi les ont pris
 ensamble B

1. Le fait de bénir un bâilleur appartient aux règles de la politesse médiévale. Un texte comme *Le Dit des avocas* en témoigne parfaitement : « Ainsi doit-on punir et mener la racaille. Et par Dieu, si je bâille et qu'ils me regardent sans dire : " Dieu vous sauve et vous bénisse, seigneur ", j'en ai pris plus d'un en faute que j'ai expédié par monts et par vaux jusqu'à Reims au cœur de la mauvaise saison, au milieu de la pluie et de l'orage. Ils ressemblaient à des hommes sauvages lorsqu'ils arrivaient ainsi crottés ! » ; nous traduisons ainsi les vers 314-325, éd. Gaston Raynaud, *Romania*, XII, 1883, p. 218, d'après le manuscrit Berlin, Hamilton, 459 de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Page 844.

a. Ysengrins la partira si B ♦♦ b. Vers 36-37 dans B: Biaux sire et vous aurez le tor / Et ysengrins aura la vache . ♦♦ c. Vers 42 dans B: La poe haue sel frapa . ♦♦ d. Vers 44-47 dans B: Si doucement le nez li tert / Que le cuir de la grise pel / Li abat desus le musel / Et ysengrins se trais arriere . ♦♦ e. et espesse [v. 54] / Sel mengera souz sa cortine / Ou ele gist en sa gesine / Et voſtre filz mi dânoisel / Si avra le petit veel / Renart dist li lyons, biaux frere / Di moi par l'ame B ♦♦ f. Si nous enseigne tempre et tart / C'on doit sage clamer celui B ♦♦ g. Explicit la compaignie renart B (de la même main que le texte, après le vers 70).

1. Le mot *barouge*, qui signifie « orgueilleux », « présomptueux », est rarissime au XIII^e siècle. On en a ici la seule occurrence répertoriée. En revanche, il réapparaît en moyen français, dans les œuvres de Jean Froissart ou de Jean Molinet, c'est-à-dire chez des auteurs originaires du Nord de la France et plus particulièrement du Hainaut (voir le *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, t. XVI, p. 150, ancien francique **bara*). L'utilisation de ce mot dans notre texte ne fait donc qu'en confirmer l'origine géographique (voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1383).

2. L'aumusse fut d'abord en usage dans l'Église : capuchon de tissu souvent doublé de fourrure, elle était portée par les religieux réguliers ou séculiers. Elle devint bien plus tard un simple ornement ecclésiastique porté sur le bras gauche par les chanoines et les chantres lorsqu'ils se rendent à l'office. Entre-temps, le terme était entré dans le monde laïque et pouvait désigner le chapeau d'un homme comme d'une femme.

PHILIPPE DE NOVARE

MÉMOIRES

NOTICE

Longtemps appelé Philippe de Navarre, cet auteur a passé pour être français¹. Mais la véritable forme de son nom révèle son origine italienne, plus précisément lombarde. Dans les *Mémoires*, il revendique une naissance noble ; il est probable que Philippe fut un de ces nombreux cadets de famille qui tentèrent leur chance outre-mer. De fait, le témoignage autobiographique le plus ancien qu'il nous donne dans son *Livre a un sien ami en forme de plait*, écrit entre 1252-1257, le montre présent au premier siège de Damiette (août 1218-septembre 1219). Il y est au service d'un baron de Chypre, Pierre Chape, sans doute lié à la puissante famille des Ibelin². En tout cas, Philippe fut attaché toute sa vie à cette famille. Comme, lors du siège de Damiette, il semble encore tenir un rôle subalterne, on a pensé qu'il était alors jeune. Mais il est difficile de fixer sa naissance plus précisément qu'à la fin du xii^e siècle.

Entre 1221 et 1225, Philippe eut un fils prénommé Balian, comme son parrain, le fils aîné de Jean I^{er} d'Ibelin. *Les Lignages d'outremer*, histoire généalogique des grandes familles des royaumes latins d'Orient, font état non seulement du mariage de Balian de Novare, mais aussi des deux probables remariages de Philippe, son père. Dans les trois cas, les épouses appartiennent à certaines des plus nobles, sinon des plus puissantes familles du royaume de Chypre. Cela témoigne de l'intégration réussie de Philippe dans sa société d'adoption. Après la fin de la guerre contre Frédéric II, il devint même homme de confiance du roi de Chypre Henri I^{er}, dont il sera l'un des trois exécuteurs testamentaires en 1253. Les derniers témoignages conservés permettent de supposer que Philippe était encore vivant en 1263-1264.

Ce sont moins ses exploits guerriers que ses talents de diplomate et de juriste qui lui ont permis de se faire cette position. Les premiers se manifestent à l'occasion des missions qui lui sont confiées lors de la guerre racontée par les *Mémoires*. Les seconds ont donné matière au texte déjà cité : le *Livre en forme de plait* est un traité de droit féodal appliqué aux institutions propres aux royaumes de Jérusalem et de Chypre, et qui constitue un des meilleurs éléments du recueil connu sous le titre des *Assises de Jérusalem*, où il a été intégré³.

Homme rassis et sage, Philippe écrivit enfin à plus de soixante-dix ans un texte en prose, *Des quatre tenz d'aage d'ome* (*Sur les quatre époques de la vie*

1. La partie proprement historique de cette courte présentation doit beaucoup à l'introduction que Silvio Melani a consacrée à sa récente édition des *Mémoires*, mais aussi aux ouvrages de Jean Richard, *Le Royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1953, et de Joshua Prawer, *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, trad. française, CNRS, 1969-1970.

2. On sait en tout cas que sa veuve épousa en secondes noces Anceau de Bries, personnage important dans les *Mémoires* de Philippe.

3. Recueil édité par le comte Beugnot dans le *Recueil des historiens des croisades. Lois*, 2 vol., Paris, 1841-1843 ; l'ouvrage de Philippe figure dans le tome I, p. 475-571.

humaine), traité de morale et d'éducation. À la fin de ce texte, il récapitule l'ensemble de son œuvre. Outre les *Quatre tenz* et le *Livre en forme de plait*, il mentionne un tout premier livre, qui était en fait un recueil de pièces diverses. La première partie en était autobiographique : « [...] car la est dit dont il fu, et comment et por quoi il vint deça la mer, et comment il se contint et maintint longuement par la grace Nostre Seignor¹ ». Puis venaient « rimes et chançons plusors, que il meismes fist, les unes des granz folies dou siecle que l'an apele amors ; et assez en i a qu'il fist d'une grant guerre qu'il vit a son tens entre l'ampereor Fredri et le seignor de Barut, mon seignor Jehan de Ibelin le viel ». À la suite de ces poèmes amoureux ou politiques il y avait « un mout biau compe [...] de cele guerre meismes des le commencement jusques a la fin, ou queil sont devisé li dit et li fait et li grant consoil des batailles et des sieges atiriez ordeneement, car Phelipes fu a touz ». Et le recueil s'achevait sur des « chançons et rimes qu'il fist plusors en sa viellesce de Nostre Seignor et de Nostre Dame et des sains et saintes ». Nous n'avons malheureusement pas conservé l'intégralité de cette collection d'œuvres de Philippe. Les chansons d'amour, profanes et religieuses, ont toutes disparu. Quant à l'« autobiographie », les rares fragments qu'on a jugé en être tirés ne rapportent que des faits historiques qui ne nous apprennent rien sur Philippe, et en particulier rien sur sa jeunesse. En revanche, le récit de la guerre qui opposa les Ibelin à l'empereur Frédéric II entre 1223 et 1242 subsiste. On en situe la rédaction entre 1243 et 1247, mais peut-être Philippe en fit-il une révision après 1259. Comme les fragments de l'« autobiographie », ce récit a été intégré à une compilation historique connue sous le titre de *Gestes des Chiprois* et composée vers 1230 par un certain Gérard de Montréal. Le récit de la guerre conserve fort heureusement un certain nombre des poésies polémiques et satiriques que Philippe de Novare composa dans le feu de l'action, nous y reviendrons. Notons dès à présent qu'il devait avoir acquis une réputation de poète, de « chanteur » assez prestigieuse pour prendre la figure de Chantecler le coq dans l'extrait que nous donnons dans ce volume.

Dégagé avec quelques difficultés et incertitudes de la gangue des *Gestes des Chiprois*², le récit historique de Philippe a été généralement intitulé *Mémoires*, sans que ce mot apparaisse jamais. Silvio Melani, laissant de côté les maigres bribes de la prétendue autobiographie et ne retenant que le seul récit de la guerre, l'a édité sous le titre de *Guerre de Frédéric II en Orient (1223-1242)*³. Cependant, les premières lignes de l'œuvre, qui en annoncent la matière, mettent en évidence la personnalité de son auteur ainsi que son implication dans les événements : « Ici commence l'estoire et le droit conte de la guerre qui fu entre de l'empereor Federic et messire

1. *Des quatre tenz d'aage d'ome*, éd. M. de Fréville, Paris, Firmin Didot, 1888, p. 122-123. Nous apportons quelques menues corrections au texte, d'après la citation faite par S. Melani de sa propre édition de cette œuvre dans l'introduction des *Mémoires*, p. 3.

2. On a en effet décelé un certain nombre d'interpolations au sein même du récit de Philippe, que les éditeurs ont, ou n'ont pas, ôtées. Cela explique la différence de numérotation des paragraphes de l'œuvre de Philippe d'une édition à l'autre, en particulier entre celle de Charles Kohler, et celle de Silvio Melani dont nous avons fait usage. Tout en citant le texte de S. Melani, nous avons également donné la référence de l'édition Kohler (voir la Note sur le texte), peut-être plus facilement accessible.

3. *Filippo da Novara, Guerra di Federico II in Oriente (1223-1242)*, Naples, Liguori editore, 1994.

Johan de Ybelin, seignor de Baruth. Et par quey l'on peusse meaus entendre coment mut et comensa et fu cele guerre, et coment avint que partie des Chiprois se tint vers l'empereor et la plus grant partie vers le seignor de Baruth, Phelipe de Nevaire, quy fu a tous les fais et les conseils, et qui maintes fois a esté amés des bons pour le voir dire et haïs des malvais, vous en dira la verité, aucy come en touchant les homes et les grans fais¹. » De fait, la vérité annoncée est toute subjective, voire partisane. Et c'est certainement dans ce récit que l'autobiographie sinon factuelle, du moins intellectuelle, de Philippe se fait le mieux jour². Aussi conserverons-nous ici le titre de *Mémoires*, terme qui associe histoire et point de vue personnel.

Mais avant de considérer le récit que Philippe fit des événements, il convient de rappeler quelle était la situation des royaumes de Jérusalem et de Chypre.

Fondé lors de la première croisade avec la reconquête de la ville en 1099, le royaume de Jérusalem semble être entré dans une période difficile depuis la mort du roi Amaury I^{er} en 1174. Les pressions musulmanes sont à nouveau très fortes, qui aboutiront à la prise de la ville par Saladin en octobre 1187. Surtout les dissensions entre les grands féodaux ne cessent de se cristalliser autour des querelles de succession. Lorsque le petit-fils d'Amaury, Baudouin V, meurt en 1186, c'est sa mère, Sibylle, qui lui succède avec son second mari Guy de Lusignan, suivant le droit successoral en vigueur dans ce royaume. Mais l'opposition des barons francs est très forte contre cet étranger, venu du Poitou et considéré comme une sorte de parvenu.

C'est, en particulier, l'opinion des Ibelin, qui sont à la tête du parti des nobles. Grâce à une politique matrimoniale étonnante, ce clan s'est retrouvé étroitement apparenté à la famille royale de Jérusalem. Ainsi Philippe et Jean d'Ibelin sont-ils les demi-frères d'Isabelle, seconde fille d'Amaury I^{er} et dernière héritière du trône après la mort en 1190 de Sibylle et des deux filles qu'elle eut de Guy de Lusignan. En les perdant, ce dernier perd toute légitimité. La troisième croisade permet de surseoir un temps à sa déchéance, mais en 1192 la désaffection envers lui est telle — au profit de Conrad de Montferrat, le mari imposé à Isabelle par les Ibelin et leur parti — que le roi de Jérusalem achète l'île de Chypre aux Templiers qu'il l'avaient reçue de Richard Cœur de Lion. Suivi par ses derniers partisans, dont le Poitevin Renaud Barlais, Guy de Lusignan y crée le second royaume latin d'Orient. Mais il meurt la même année 1192 et c'est son frère Amaury qui lui succède à Chypre.

Or Amaury devient le quatrième époux de la reine Isabelle et porte avec elle la couronne de Jérusalem de 1198 à sa mort en avril 1205 ! En don de joyeux avènement, il apporte au royaume de Jérusalem le fief de Beyrouth, qu'il concède à Jean d'Ibelin (d'où la désignation de ce dernier chez Philippe de Novare comme « seigneur de Beyrouth »). De fait, Amaury de Lusignan avait d'abord épousé une cousine de Jean et Philippe d'Ibelin. De ce premier lit est né Hugues I^{er} de Chypre. Et ce dernier épouse Alix, fille de la reine Isabelle et de son troisième époux (Henri de Champagne),

1. Éd. S. Melani, p. 66.

2. Sur ce sujet, voir Michel Zink, *La Subjectivité littéraire. Autour du siècle de saint Louis*, PUF, 1985, en particulier p. 215 et suiv.

doublément belle-fille d'Amaury mais aussi nièce de Jean et Philippe d'Idelin ! On voit combien sont inextricables les liens entre les deux royaumes latins d'Orient, mais aussi entre les familles régnantes et celle des Idelin.

À la mort du roi Hugues I^{er} de Chypre en 1218, son fils Henri a moins d'un an. Ses grands-oncles, Philippe d'Idelin (mort en 1227) puis Jean, assurent la régence du royaume de Chypre. Mais certains barons chypriotes s'irritent de cette toute-puissance des Idelin, en particulier Aimery Barlais, fils de ce Renaud Barlais qui participa à la fondation du royaume. Or vers 1223, Alix se remarie avec le fils du prince d'Antioche contre l'avis des Idelin et des Barlais. Faute de pouvoir faire désigner son nouvel époux comme régent, elle aurait souhaité confier cette charge à Aimery Barlais. D'où les dissensions décrites par les *Mémoires*, dissensions que l'ouvrage fait remonter à 1223 avec la querelle qui opposa Aimery Barlais au chevalier Toringuel, lors de la fête d'adoubement de Balian et Baudouin, les fils de Jean d'Idelin. En 1225, l'empereur Frédéric II entre en lice : il vient en effet d'épouser Isabelle-Yolande, petite-fille de la reine Isabelle, et héritière du trône de Jérusalem. Les Idelin mais aussi le roi de Chypre deviennent les vassaux de l'empereur, puisque le royaume chypriote est inféodé à celui de Jérusalem. Désireux de briser la puissance menaçante des Idelin et d'assurer son pouvoir, lorsqu'il débarque à Chypre en 1228, l'empereur demande à Jean d'Idelin de se démettre de la régence, mais aussi de lui rendre le fief de Beyrouth. Jean obtempère quant au premier point ; quant au second il refuse puisqu'il a légitimement été saisi de ce fief par le roi Amaury de Lusignan. Et il déclare s'en remettre au seul jugement de la cour des barons. L'empereur le laisse partir, mais garde ses deux fils en otages dans la ville de Limisso. L'empereur rentre en Occident, confiant la régence de Chypre à cinq bayles ou gouverneurs, ennemis jurés des Idelin, à savoir Aimery Barlais, Amaury de Bethsan, Hugues de Gibelet, Gauvain de Chénéché et Guillaume de Rivet. Alors que Jean d'Idelin et ses fils sont rentrés en Syrie, ces cinq hommes s'attaquent à Philippe de Novare. Aidé des Hospitaliers, ce dernier leur résiste, réunit des partisans et entame la lutte. À son appel, Jean et ses troupes prennent la mer et battent l'armée adverse près de Nicosie, le 14 juillet 1229. Puis ils mettent le siège devant toutes les forteresses occupées par l'ennemi, et en particulier devant Deudamor (Dieu d'amour) où les régents se sont réfugiés avec le jeune roi Henri. Ce château tombe à l'été 1230, sans que Frédéric II ait pu secourir ses partisans autrement que par le décret de confiscation des fiefs des Idelin. Aimery Barlais se réconcilie en apparence avec Jean d'Idelin, qui reprend possession du royaume de Chypre. Cette fausse paix est à l'origine du poème sur Renart et Isengrin que Philippe intercala dans son récit en prose.

Quant aux fiefs syriens, le représentant de l'empereur, Balian de Sidon, est bien en peine de les confisquer aux Idelin. Irréprochables du point de vue du droit, ces derniers en appellent à la solidarité de leurs pairs qui répondent favorablement. Frédéric envoie alors son maréchal Riccardo Filangieri avec un corps d'armée durant l'été 1231. Dans l'impossibilité de débarquer à Chypre gardée par l'armée royale, le maréchal va mettre le siège devant Beyrouth. Fort de l'appui du roi Henri, Jean d'Idelin porte secours à sa ville. À peine débarqués, les anciens ennemis courent se ranger aux côtés des troupes impériales avec leurs quatre-vingts chevaliers... Preuve de leur duplicité digne de Renart.

Dans le récit de cette guerre qui dura en tout une vingtaine d'années, Philippe prend ouvertement parti pour les Ibelin, seigneurs dont il dépend. Mais il est difficile de déterminer jusqu'à quel point son récit est tendancieux, car il constitue précisément une des sources les plus riches pour l'histoire de cette période. Il est tout juste possible de le mettre en parallèle, et parfois en contradiction, avec l'*Estoire d'Eracles*, qui couvre les mêmes années¹.

En revanche, la visée polémique et satirique des cinq textes poétiques insérés dans le récit en prose est manifeste². Surtout lorsque les personnages représentés y prennent les traits caricaturaux des animaux du *Roman de Renart*. Cela est en germe dès le premier poème : il s'agit d'une « letre rimee » que Philippe, barricadé chez les Hospitaliers de Nicosie avec un groupe de partisans et des femmes, et en butte aux attaques des cinq régents, envoya à Balian d'Ibelin, alors à Acre, pour lui demander son aide³. En treize laisses d'alexandrins rimés, Philippe décrit plaisamment sa situation désespérée et interpelle Balian, allant jusqu'à le traiter de couard, s'il prend peur de ces cinq misérables. Seuls deux d'entre eux s'y trouvent désignés par les noms de Renart et de Grimbert⁴. Mais l'introduction en prose de la lettre établit un système de correspondances bien plus complet entre personnes réelles et personnages : « Et quant les cinq baues sont que Phelippe fu laens, si l'assegerent et firent mout durement garder de jour et de nuit qu'il n'en issist. Phelippe de Nevaire voist faire assaver cest fait tout premierement a monseigneur Balian d'Ybelin [...], et puy qu'il ot comencié a escrire les lettres li prist talent de faire les en rime. Et por ce que Heimery Barlais estoit plus malvais que tous les autres, il le vorra contre-faire a Renart ; et por ce que au romans de Renart Grimbert, le taison, est son cousin germain, il appella messire Amaury de Betsan Grimbert ; et por ce que sire Hue de Giblet avoit la bouche torte (il faisoit semblant que il feist tous jors la moe) Phelippe l'apela Singe⁵. » Pour l'instant, seul le parti Barlais se trouve déshumanisé et ainsi ridiculisé. Philippe rappelle, en effet, que le goupil est un animal « chetif⁶ », petit et peu puissant. Quant au poète, il n'est pas encore Chantecler mais rossignol, l'oiseau du lyrisme, qui pourra polir son poème, si son emprisonnement dure : « [...] se d'eaus chante ou rime, ce n'est pas grant otrage : / je suy li rocignol, puis qu'il m'ont mis en cage. / L'on ne me doit blasmer s'il n'a boune rime, / ne les vers ordenés car ceste est la prime ; / s'en la cage sui gaires, je fineray ma rime : / l'autre yert equivoque au meins ou leonnime⁷ ». Selon Philippe, ce poème obtint le double effet escompté : les Ibelin débarquèrent à Chypre et se lancèrent à la reconquête de l'île ; et ils rirent aux dépens de leurs ennemis : « Ceste rime fu receüe a Acre a mout gran joie⁸ ».

1. Comparaison effectuée par S. Melani, p. 18-36 de son édition. Notons que l'*Estoire d'Eracles*, continuation en français de Guillaume de Tyr, réutilise un texte aujourd'hui perdu, dû à un autre serviteur de la famille d'Ibelin, Ernoul de Gibelet, texte qui couvrait les années 1184 à 1197. La période dont rend compte l'*Estoire d'Eracles*, quant à elle, va jusqu'en 1248.

2. Sur ces textes, voir l'édition de S. Melani, p. 45-51.

3. Voir *ibid.*, p. 110-116, § 46-48 ; Kohler § 54-56.

4. Au vers 62.

5. *Ibid.*, p. 110, § 46 ; Kohler § 54. Sur ces trois personnages, voir n. 5, 6 et 7, p. 845.

6. V. 58.

7. V. 80-85 (*ibid.*, p. 116).

8. *Ibid.*

Le second poème inséré est un *serventoys*¹ (c'est-à-dire une pièce politique) de sept strophes de huit décasyllabes sur quatre rimes². Il rappelle les torts du parti Barlais, ses premières défaites dans la présente campagne, qui les ont conduits à s'enfermer dans le château de Deudamor. Cette pièce de propagande était adressée au connétable de Jérusalem, Odon de Montbéliard. Nulle évocation de Renart cette fois.

Le troisième poème, en revanche, y revient³. Blessé pendant le siège de Deudamor, Philippe ne veut pas laisser croire à l'ennemi que celui-ci a réussi à le tuer. Aussi, dès le soir, composa-t-il deux strophes qu'il alla chanter sous les remparts. Renart assiégé dans Maureus lui sert à narquer Aimery Barlais enfermé dans Deudamor, mais aussi ceux qui ont été assez sots pour lui faire confiance ! Quant au quatrième texte, sorte de chanson d'aube détournée du registre amoureux, il évoque cette fois les plaintes de certains assiégés du château de La Candare, surprises par Philippe et Anceau de Bries⁴. Aimery Barlais se trouve appelé « Renart » par ses propres hommes découragés et méfiants : « Bacet dist l'un a l'autre compaignon : / " Aylas ! fait il, signors, las, que feron ? / Traï nous a Renart, que Deu maudie⁵. " » Mais c'est dans le dernier texte, repris dans ce volume, que Philippe va véritablement imiter le *Roman de Renart* et mettre en présence deux groupes d'animaux adverses.

Cette fois, il ne s'agit plus de poèmes lyriques de forme fixe, mais d'une narration en octosyllabes à rimes plates. La forme elle-même est celle du *Roman*. Du reste, le terme qui introduit le texte n'est autre que celui de « branche ». Et Philippe a si bien réussi son pastiche que Gaston Paris, puis John Flinn considéraient que s'il avait circulé isolément, on aurait pu aisément le prendre pour une branche « authentique⁶ ». Tout en effet y évoque la tradition du *Roman* : le siège de Renart dans son château, l'épisode des louveteaux « compissés », le déguisement en médecin, la maladie simulée, la confession sans repentir⁷ et donc la fausse paix. John Flinn a pu relever jusqu'à des reprises d'expression de la branche Ia, lorsque Renart rentre chez lui et est accueilli par sa femme et ses fils pleins d'attention pour son état⁸. Et même les passages qui évoquent des épisodes proprement historiques comme le duel entre Aimery Barlais et Anceau de Bries⁹ ou la dispute entre Aimery et Toringuel¹⁰ peuvent être compris comme une simple allusion

1. V. 49.

2. *Ibid.*, p. 120-122, § 51 ; Kohler § 63.

3. *Ibid.*, p. 126, § 54 ; Kohler § 67. Deux strophes de huit décasyllabes sur quatre rimes.

4. *Ibid.*, p. 128-130, § 55 ; Kohler § 68-69. Il s'agit d'une chanson de sept strophes de huit décasyllabes et un hexamètre sur cinq rimes.

5. V. 5-7.

6. G. Paris, « Les Mémoires de Philippe de Novare », *Revue de l'Orient latin*, IX, 1902, texte repris dans ses *Mélanges de littérature française*, Mâcon, Protat frères, 1966, p. 427-470. J. Flinn, *Le Roman de Renart dans la littérature française et les littératures étrangères du Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, chap. iv, « Philippe de Novare et le Roman de Renart », p. 171.

7. Voir, respectivement, v. 5-7 de Philippe de Novare et la branche Ib ; v. 36-37 et la branche IX ; v. 35 et la branche XV ; v. 76-95 et la branche XVIII ; v. 120-170 et les branches III et XVIII.

8. Branche Ia, v. 1635-1644. À propos des noms des trois fils, voir n. 4, p. 847.

9. Voir v. 107-108 et 153-154.

10. Voir v. 155-156.

aux nombreuses mésaventures de l'ours (Anceau) et du chat (Toringuel) face à Renart dans le *Roman*. C'est que Philippe a su se plier aux contraintes de son modèle avec infiniment de bonheur, et donner à chacun le masque qui lui convenait le mieux. Le déloyal trompeur ne pouvait être qu'Aimery Barlais, son cousin Amaury de Bethsan le cousin de Renart, Grimbert le blaireau. Quant au troisième, Hugues de Gibelet, sa moue caractéristique lui conférait les traits d'un autre partisan de Renart, le singe Cointereau. En conséquence de ces premières identifications, qui remontent, on l'a vu, aux quelques lignes d'introduction qui précèdent la toute première pièce de vers insérée dans le récit, Philippe ne pouvait faire autrement, pour représenter le clan des Ibelin, que de dresser en face Isengrin (Jean d'Ibelin), ses fils et les autres ennemis jurés de Renart : l'ours (Anceau de Bries), Tibert le chat (Toringuel) et Chantecler le coq (Philippe lui-même). Le portrait de Renart demeure conforme à celui qui s'élabore dans le *Roman de Renart* ; les derniers vers mêmes qui en font un individu diabolique, y compris et surtout après la communion¹, entrent en résonance avec des désignations du goupil que l'on rencontre de branche en branche, et non avec l'universelle diabolisation que les textes ultérieurs feront subir à Renart.

En conclusion, la branche écrite par Philippe peut sembler anodine à qui n'en possède pas les clefs. Et de fait, en s'opposant à ce qu'il écrive « chanson a rime » sur la paix tout récemment conclue entre les deux partis, Jean d'Ibelin a voulu empêcher qu'il écrive une pièce lyrique comparable à trois des quatre textes insérés avant la « branche de Renart » : textes satiriques, où apparaissent toujours des noms de lieux et de personnes, qui sont d'une actualité brûlante et évidente. À bien lire l'introduction en prose à la branche, cette volonté d'apaisement du seigneur de Beyrouth paraît claire. Et si Philippe avait pu penser à une diffusion de ce texte, toute pertinente qu'en est la satire, elle n'aurait pu être appréciée qu'avec un minimum d'apparat critique ! C'est d'ailleurs le seigneur de Beyrouth qui donne lieu au seul — mais profond — gauchissement de la tradition renardienne : Isengrin, héros violent et imbécile, prête ses traits à Jean d'Ibelin, homme dont la finesse est manifeste aussi bien dans les questions juridiques que stratégiques ; homme qui veut au moins faire semblant de croire en la paix, en dépit de sa méfiance personnelle, des ressentiments de ses fils et de ses partisans, et des avertissements de Chantecler-Philippe.

Ce dernier, nous avons essayé de le montrer, a su jouer avec virtuosité des genres lyriques, mais aussi des deux formes qui se disputent encore la narration au XIII^e siècle : la prose et le couplet d'octosyllabes à rimes plates. Maître des formes, Philippe l'est grâce à sa culture littéraire. Et celle-ci est une parfaite illustration de la pénétration de certains textes jusque dans les royaumes de l'Orient latin, mais aussi de la prééminence du français dans ces terres, où pourtant une part non négligeable de la noblesse n'était pas d'origine française². Tel était le cas des Ibelin comme

1. « Jhesu s'en part, Renart demore », v. 214.

2. Sur ce sujet, voir David Jacoby, « La Littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades : diffusion et création », *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin. Actes du IX^e Congrès de la Société Rencesvals*, Modène, 1984, t. II, p. 617-646.

de Philippe lui-même. Et il est touchant de voir que le plus ancien témoignage que l'écrivain nous ait conservé de lui le représente en train de lire. Il participe, on s'en souvient, au siège de Damiette de 1218, aux côtés de Pierre Chape. Or un jour, « après mengier, messire Piere me fist lire devant lui en un romans : messire Rau [Rodolphe de Tibériade] dist que je lisoie moult bien¹ ». Ces talents de lecteur, Philippe les a exercés avec finesse sur le *Roman de Renart*, bien sûr. Mais dans les *Quatre tenz d'aage d'ome*, il est aussi capable de citer plusieurs vers du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, ou de s'inspirer, entre autres, de passages du *Roman d'Alexandre* et de *Barlaam et Josaphat*. Mieux, le héros des *Mémoires*, Jean d'Ibelin, emprunte à la littérature pour justifier ses actions. Lorsqu'à l'hiver de 1231, Jean, alors à Chypre, apprend que les impériaux assiègent sa ville de Beyrouth et demande son aide au jeune roi Henri de Chypre, son neveu, il lui rappelle ainsi ses services passés : « Sire, je ne reprochai onques le mien servise et de tout mon lignage a vostre pere ni a vous, mais or le m'esteut faire. Si contreferay Guillaume d'Aurenje, ja soit ce que je ne le vaille, quant il ot mestier de secorre ses nevous a Candie. Il reprocha a son seignor le roy Loys tout le servise que il avoit fait². » « Contrefaisant », imitant le grand héros de geste Guillaume d'Orange, Jean d'Ibelin cite ici *Foucon de Candie*, œuvre du XIII^e siècle. Ailleurs, il se référera lui aussi au goupil, mais à celui « des fableaus de Renart », c'est-à-dire aux fables ésoques. À l'évêque de Sidon, qui en 1233 lui apporte des lettres de l'empereur, où celui-ci lui demande simplement de faire un geste en venant le trouver, le seigneur de Beyrouth répond par l'apologue du lion malade qui désire manger le cœur d'un cerf³. Deux fois, ce dernier se rend à la convocation du lion. La première fois, il s'échappe de ses griffes la tête ensanglantée ; la seconde, il lui abandonne deux lanières du cuir de son dos. La troisième fois, le lion le tue et ordonne à ses barons de le dépecer et de lui donner son cœur. Mais Renart mange celui-ci, et pour se disculper aux yeux du lion, il prétend que le cerf ne possédait point de cœur. À preuve, malgré ses deux précédentes mésaventures, il a accepté de se représenter devant le lion une troisième fois ! Et tous en tombent d'accord avec lui. Or, affirme Jean d'Ibelin, si le lion représente l'empereur, lui-même n'est autre que le cerf. Par deux fois déjà, il a eu à se plaindre du lion ; il ne lui en donnera pas une troisième occasion. En filigrane, le seigneur de Beyrouth ne se transforme-t-il pas aussi en ce Renart, donneur de leçons de la fable ?

Qu'il ait ou non des fins morales, le récit historique appartient bel et bien, au Moyen Âge, à la littérature. Philippe de Novare pour sa part, avec ses *Mémoires*, démontre combien l'histoire est un genre rhétorique.

SYLVIE LEFÈVRE.

1. *Le Livre en forme de plait*, éd. Beugnot, p. 525.

2. Ed. S. Melani, § 64, p. 150 ; Kohler § 82.

3. *Ibid.*, § 110-111, p. 202-206 ; Kohler § 149-154. Il s'agit d'une reprise de la fable du lion malade, qui, dans l'*Isopet* de Marie de France, par exemple, est la soixante-dixième.

NOTE SUR LE TEXTE
ET SUR LA TRADUCTION*Le manuscrit.*

Il n'existe plus qu'un seul manuscrit de la *Geste des Chiprois*, compilation qui a englobé le récit de la guerre entre les Ibelin et Frédéric II fait par Philippe de Novare. Ce manuscrit a été copié à Chypre en 1343 par un certain Jean le Miège, alors en prison à Cérines. Il réapparut en 1882 à Verzuolo, dans le Piémont, au château du comte Massimo Mola di Larisse. Le comte l'offrit à son ami Charles Perrin, ingénieur des mines. Lorsque la Société de l'Orient latin apprit l'importance de cette redécouverte, elle offrit au nouveau propriétaire de lui acheter le manuscrit. Il refusa, mais donna en 1883 au comte Riant, secrétaire de la Société, une copie diplomatique faite de sa main (aujourd'hui BNF, n.a.fr. 6680). Et lorsque Gaston Raynaud entreprit l'édition de la *Geste des Chiprois* pour le compte de la Société, il obtint de Charles Perrin de pouvoir collationner la copie et une partie des épreuves sur l'original. Depuis lors, celui-ci était devenu inaccessible et, après la mort de son possesseur, semblait définitivement perdu. Pourtant, en 1979, Alda Rossebastiano le retrouvait à la Bibliothèque royale de Turin, où il porte la cote Varia 433¹.

Le manuscrit comprend 230 folios de papier (244 x 168 mm), foliotés de 9 à 238. Le volume est incomplet ; il y manque, outre le premier cahier de huit feuillets, les folios 232 et 239. Une seule main, d'une lettre cursive, a écrit le texte à longues lignes (33 lignes par page). La mise en page est peu régulière, et aucune mention à l'encre de couleur n'aide à déterminer la structure du texte.

Les éditions.

La première édition de l'ensemble du manuscrit fut celle que donna Gaston Raynaud en 1887 à Genève, sous le titre de *Gestes des Chiprois*. En 1913, Charles Kohler édita les seules parties du manuscrit attribuées à Philippe de Novare, sous le titre de *Mémoires* (1218-1243²). Pour ce faire, il n'avait pu bénéficier que de l'édition précédente et de la copie du manuscrit original. Depuis la redécouverte du manuscrit, Silvio Melani a pu établir en 1994 une nouvelle édition (avec traduction) du récit historique de Philippe de Novare, limité aux années 1223-1242, sous le titre de *Guerra di Federico II in Oriente*³. Son introduction et son annotation sont extrêmement riches.

Établissement du texte.

Dans l'impossibilité de consulter le manuscrit italien, nous avons repris le texte établi par Silvio Melani, nous contentant d'accentuer selon

1. A. Rossebastiano, « Sul disperso ms. di Cérines delle Geste des Chiprois ora Varia 433 della Biblioteca Reale di Torino », *Studi francesi*, XXIII, 1979, p. 76-79.

2. Paris, Champion, 1913.

3. Naples, Liguori, 1994.

les règles en vigueur dans l'édition des textes médiévaux en France, et parfois de ponctuer différemment. Quand nous faisons figurer en variante une leçon rejetée du manuscrit (sigle : *ms.*) sans autre précision, c'est que nous avons adopté une correction acceptée par plusieurs éditeurs. Quand, en revanche, nous adoptons une correction proposée par C. Kohler ou S. Melani, nous l'indiquons.

S. L.

NOTES ET VARIANTES

Page 845.

a. *Ce titre qui sépare la prose des vers n'est pas rubriqué dans le manuscrit.*

1. Il s'agit de Jean I^{er} d'Ibelin, dit « le vieux sire de Beyrouth ».
2. Les enfants de Jean I^{er} sont Balian III et Baudouin.
3. Cet Anceau de Bries a pour arrière-grand-mère la propre mère de Jean I^{er} d'Ibelin. Il descend en effet d'une fille que cette dernière eut d'un second lit, et donc demi-sœur du seigneur de Beyrouth.
4. Toringue est un chevalier toscan qui appartient à la maison de Philippe d'Ibelin, frère de Jean I^{er} d'Ibelin et régent de Chypre.
5. Il s'agit d'Aimery Barlais, baron chypriote, fils de Renaud Barlais et d'Isabelle de Bethsan, et ennemi des Ibelins.
6. Il s'agit d'Amaury de Bethsan, cousin d'Aimery Barlais.
7. Il s'agit d'Hugues de Gibelet, chevalier chypriote apparenté aux enfants de Jean I^{er} d'Ibelin par leur mère Mélisande d'Arsur, mais qui pourtant appartenait au parti adverse.
8. Cela renvoie à un passage du § 46 de l'édition Melani (Kohler § 54) cité dans la Notice, p. 1390.

Page 846.

a. *dedens maupertuis ms. ; voir n. 1. ♦♦ b. noble la bargaigne ms. ♦♦ c. sa compagnie ms. ♦♦ d. valu ms. ; nous adoptons la correction traditionnelle, en dépit de l'édition italienne. ♦♦ e. Et trestoutes les ms. ♦♦ f. vilement ms. ♦♦ g. onques une ms. ♦♦ h. et clament ms. ♦♦ i. ours et timbert ms. ♦♦ j. donroit ms. ; nous corrigeons suivant la suggestion de S. Melani. ♦♦ k. Et messire ms. ; nous adoptons la correction de S. Melani. ♦♦ l. est un roc ms. ; nous adoptons la correction de S. Melani.*

1. Le manuscrit porte *Maupertuis*, le nom le plus courant de la demeure de Renart dans le *Roman*. Pour rétablir la rime, tous les éditeurs ont corrigé en *Maureus*, d'après le *Maucrois* du § 54 de l'édition Melani (Kohler § 67). Rappelons que dans le *Roman*, on rencontre *Malcrues* au moins une fois (branche XXIV, v. 1387). Le château ainsi désigné est celui de Deudamor, assiégé par les Ibelins et leurs partisans de la fin juillet 1229 à mai-juin 1230.

2. Noble est le jeune Henri I^{er} de Lusignan, roi de Chypre, que les cinq régents nommés par l'empereur Frédéric II à la place des Ibelin retinrent prisonnier à Deudamor et qui fut délivré par les Ibelin.

3. Allusion à un épisode de 1228 où, pendant un séjour qu'il fit à Limassol, Aimery Barlais se trouva logé au-dessus des fils de Jean I^{er} d'Ibelin, alors otages de l'empereur Frédéric II (§ 34 de l'édition Melani,

p. 96) : [...] et tant con il i fu, messire Aymeri Barlais et sa rote estoient herbergies par dessus la maison ou estoient les ostages en prison. L'en disoit que il faisoient mout grant vilenies sureaus, teles qu'eles venoient jusques a eanes (« [...] et tout le temps où ils y furent, monseigneur Aimery Barlais et les siens logèrent au-dessus de la prison des otages. On disoit qu'ils leur faisaient maintes injures d'en haut, jusqu'à leur uriner dessus »).

4. Dans le jeu d'échecs, l'ancien nom de la tour était *roc*. Philippe de Novare prend ainsi la figure d'un défenseur — du roi de Chypre —, d'un rempart contre Renart. La fin de la phrase évoque le moment où, blessé lors du siège de Deudamor, Philippe n'en vint pas moins narguer l'ennemi et lui montrer qu'il était toujours vivant en chantant deux couplets (voir la Notice, p. 1391). Aimery y est encore une fois Renart (§ 53-54 de l'édition Melani ; Kohler § 65-67).

Page 847.

a. l'ours les voit si les rechigne *ms.* ; nous adoptons la correction traditionnelle, en dépit de l'édition italienne. ♦♦ b. chiure *ms.* ♦♦ c. Cointreaus *ms.* ♦♦ d. Renars *ms.* ; nous adoptons la correction de S. Melani. Voir n. 4.

1. Aucune de ces autres œuvres, sur ce sujet précis, n'est intégrée dans la rédaction des *Mémoires* qui nous est conservée.

2. Le texte joue ici d'un vers d'allure épique.

3. Lors du duel qui opposa en 1227 Aimery Barlais (Renart) à Anceau de Bries (l'ours), ce dernier fit tomber le premier de cheval (§ 26 de l'édition Melani, p. 80 ; Kohler § 14) : *Sire Anceau tira tant que il l'abaty ; et il fu pesamment armés, si fery grant cop a terre et fu mout blecié* (« Le seigneur Anceau tira tant [sur la lance tenue par Aimery] qu'il le désarçonna. Ce dernier, pesamment armé, tomba lourdement à terre et se blessa gravement »). Dans la chanson envoyée à Balian d'Ibelin, alors à Acre, Philippe rappelle que, si l'on n'avait pas arrêté ce duel, Aimery n'aurait jamais plus causé de trouble (§ 47 de l'édition Melani, v. 33-36, p. 112 ; Kohler § 55).

4. Le texte porte *Renars*, ce qui est invraisemblable et rend le vers hypométrique (à moins de supposer, comme le fait G. Raynaud, que *mezeaus* compte pour trois syllabes). Kohler corrige en *Renardins*. Mais *Renardins* n'est qu'un diminutif qui désigne Renart dans la branche XXVI, v. 73. Melani corrige en *Renardiaus*. Le terme *renardiaus* désigne génériquement les fils de Renart dans la branche XVIII, v. 1467. Mais à côté de Percheaie et de Malebranche, on rencontre dans la branche Ia un troisième fils : *Renardiaus* ou, dans certains manuscrits, *Rovel* (v. 1639). Aurait-on là un indice pour déterminer à quel type de texte du *Roman de Renart* Philippe de Navarre a eu accès ?

Page 848.

a. en peril de *ms.* ♦♦ b. Envers quil se *ms.* ♦♦ c. queroyent en apert *ms.* ; nous adoptons la correction de S. Melani. ♦♦ d. prestre de y mande *ms.* ; nous corrigeons. ♦♦ e. Et le cors de nostre *ms.* ; nous adoptons la correction de S. Melani. ♦♦ f. Et vous *ms.* ; nous adoptons la correction de Kohler. Voir le vers 55.

Page 849.

a. eusses autre *ms.* ♦♦ b. fors de ma *ms.* ; nous adoptons la correction de S. Melani. ♦♦ c. Sel *ms.* ; nous adoptons la correction de Kohler. ♦♦ d. ai d'une *ms.* ♦♦ e. che-vau par *ms.* ♦♦ f. me pardonèrent *ms.*

1. *Puis* (v. 135) n'est sans doute pas l'adverbe de temps « depuis », mais une évocation du puits de la branche Va du *Roman de Renart*.

2. Allusion à un épisode de 1223 : s'adonnant avec d'autres chevaliers à un jeu violent, la *barbadaye*, Toringuel (Tibert) frappa Aimery Barlais. Celui-ci en éprouva de la colère et, le lendemain, il tendit un traquenard avec ses gens où Toringuel fut blessé.

Page 850.

a. ne fait *ms.* ♦♦ b. poise qu'il est *ms.* ♦♦ c. encornous *ms.*

1. Le mot *grifon*, au vers 179, ne signifie sans doute pas, comme on l'a cru, « grec » (avec souvent une nuance de mépris). Plutôt que d'en faire un déterminant de *fauconier*, nous y voyons une désignation de l'oiseau de proie, que l'homme dresse entre autres à rapporter et non à dévorer le gibier, en lui proposant régulièrement à manger lui-même. *Grifon* serait alors une autre forme de *grifain*, dont Brunetto Latini affirme dans son *Tresor* (seconde rédaction après 1267) qu'il désigne un épervier capturé au début de l'hiver, aux yeux rouges comme le feu (livre I, chap. CXLVIII, « Des esperviers »).

2. Allusion plaisante que celle de cet agneau aux grandes oreilles, à l'âne qui constitua le seul repas pascal des assiégés de Deudamor (§ 55 de l'édition Melani ; Kohler § 68).

3. Les vers 197-200 sont une reprise des vers 161-164. Kohler n'a conservé que leur seconde occurrence, considérant avec d'autres critiques qu'il s'agissait d'un doublon erroné. Comme Silvio Melani, nous conservons cette répétition, car elle peut s'expliquer par la volonté de l'auteur d'insister sur le discours ambigu de son Renart, sur son faux pardon.

Page 851.

a. illes prent en *ms.* ; nous adoptons la correction de Kohler.

RÉCITS D'UN MÉNESTREL DE REIMS

EXEMPLE D'ISENGRIN ET DE LA CHÈVRE

NOTICE

Depuis l'édition qu'en a fournie Natalis de Wailly en 1876 pour la Société de l'histoire de France, le texte dont nous donnons un extrait est connu sous le titre de *Récits*, et est attribué à un ménestrel de Reims du XIII^e siècle. Reims, car l'auteur évoque dans un certain nombre de passages l'histoire de la ville : les démêlés de l'échevinage avec l'archevêque Guillaume de Joinville à propos du paiement des frais du sacre de Louis VIII en 1223 ; la mauvaise entente de l'archevêque suivant, Henri de Braine, avec les bourgeois de la ville ; la soif de richesses et de pouvoir de l'arche-

vêque Thomas de Beaumetz, qui le conduit à un procès devant la justice de saint Louis avec l'abbé de Saint-Rémi, procès qu'il perd et sur lequel se clôt l'œuvre. L'importance que prend dans le récit la ville du sacre des rois de France avait également inspiré un titre antérieur : *Chronique de Rains*, proposé par Paulin Paris et adopté par son frère, Louis, pour la première édition du texte en 1837. Mais comme ce récit historique, qui couvre les années 1180 à 1260, s'intéresse à bien d'autres lieux que Reims, son second éditeur, Joseph Jean de Smet, a préféré le nommer *Chronique de Flandres et des croisades*¹. Enfin, Natalis de Wailly a montré tout à la fois le caractère restrictif de ces deux désignations géographiques — c'est essentiellement l'histoire de France qui est le sujet de l'œuvre, celle des croisades demeurant secondaire —, et les caractères particuliers d'une narration qui lui fait préférer, dans l'édition qu'il procure en 1876, le titre de « Récits » à celui, plus sérieux, de « Chronique² ». En effet, reprenant les remarques de Victor Le Clerc³ en les radicalisant, Natalis de Wailly fait résolument de l'auteur un conteur et non un historien. Le premier voyait en lui un jongleur, un trouvère, le second en fait un ménestrel.

On peut aujourd'hui, à la lumière de ce que la critique la plus récente a apporté à l'historiographie médiévale, s'interroger sur la pertinence des critères retenus par ce défricheur de la littérature médiévale. La transmission de légendes — comme l'histoire d'amour entre la reine Aliénor et Saladin lors de la seconde croisade, le prétendu suicide d'Henri II Plantagenêt, le complot qu'aurait tramé Richard Cœur de Lion contre Philippe Auguste pendant la troisième croisade, la quête par le poète Blondel du roi Richard retenu secrètement prisonnier par le duc d'Autriche, ou l'imitation de la Cène par le roi qui, le matin de la bataille de Bouvines, aurait invité ses hommes fidèles à partager avec lui vin et pain, sous forme de « soupes » — n'est pas une exclusivité de cette œuvre. La chronique médiévale ne fait pas toujours le départ entre l'historique et le légendaire. Au demeurant, les *Récits d'un ménestrel de Reims* connaîtront un succès évident aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ; ce sont des compilations « historiques » qui les utiliseront : *Chronique de Flandre*, *Chronique de Normandie*, chronique de Pierre Cochon, *Gestes des nobles François* ; et leurs auteurs n'hésiteront pas à reprendre les anecdotes légendaires du Ménestrel. Le jugement que Victor Le Clerc portait sur l'œuvre de celui-ci était donc plus pertinent que celui de Natalis de Wailly, lorsqu'il y voyait une chronique, même s'il la qualifiait de populaire.

Toutefois, le terme de « récits » lui convient, en ce qu'il souligne combien l'art de la narration peut sembler proche de celui dont use, à la même époque, le jeune roman en prose. D'ailleurs ce dernier, né au début du ^{xiii}^e siècle, justifie l'abandon de l'octosyllabe par des arguments de véridicité rhétorique (le vers est mensonger) mais aussi historique, puisque les premières œuvres entendent intégrer l'histoire du Graal à l'histoire chrétienne. Or, l'œuvre du Ménestrel présente de nombreux dialogues, mais aussi des transitions qui lui permettent d'entrelacer les matières, tout comme le roman en prose entrelace les quêtes de diffé-

1. *Corpuschronicorum Flandriae*, t. III, 1836, p. 575-687.

2. Éd. N. de Wailly, p. 1-11.

3. Victor Le Clerc, « Notices supplémentaires. Chroniques », *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, 1847, p. 711-717.

rents chevaliers : « Ci vous lairons un poi eſter dou roi Henri [d'Angleterre] et de ses enſanz, si vous dirons dou roi Loys [VII] qui fu ſans fame¹ », « Ci vous lairons eſter dou conte de Pontiu et de la contesse », « si revenrons au roi Phelipe² », etc. Ce ſont ces pratiques textuelles, encore mal connues dans la proſe romanesque, qui ont pouſſé Victor Le Clerc et Natalis de Wailly à voir dans l'auteur un homme ſoucieux de ménager un public d'auditeurs et non de lecteurs, à en faire, donc, un récitant professionnel, jongleur ou ménestrel. Impression renforcée par les interpellations comme « or vous dirons qu'il en avint », « or revenons a », « si comme vous orrez ça en avant », ou « ſachiez vraiment que », dont on ſait désormais qu'elles ſimulent plutôt qu'elles n'indiquent véritablement la transmission ou la performance orale d'une œuvre ; cela eſt particulièrement vrai dans le cas du roman ou de ce type de chronique.

S'il n'eſt donc pas aſſuré que l'auteur de ce texte ait été jongleur ou ménestrel, cette appellation, devenue traditionnelle, contribue à donner une image aſſez juſte de ſon œuvre, pour peu qu'on ne lui dénie pas par là-même toute capacité de ſérieux, ni toute ambition. Au confluent des narrations romanesque et historique, l'œuvre du ménestrel de Reims propose un récit alerte et enjoué des dernières années du xiii^e ſiècle et des ſoixante premières du xiiii^e.

Or, cette période va être scandée par cinq croisades, de la troiſième à la ſeptième. Le texte ſ'ouvre précieſement ſur le rappel de la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon lors de la première croisade, en 1099. Quant au récit historique proprement dit, il commence en France à l'époque où les deux premiers rois de Jérusalem, Godefroi et ſon frère Baudouin, ſont morts (1118), avec le règne d'un pseudo-Raoul le Juſticier, en fait Louis VI le Gros.

L'histoire que le Ménestrel va illuſtrer d'un *exemplum* dont les personnages ſeront, comme dans le *Roman de Renart*, des animaux, eſt relativement complexe et ſ'étend ſur une trentaine d'années. Lui-même la réſume et en travestit quelque peu la réalité. En voici une version plus conforme à la vérité historique³.

Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, devenu empereur de Conſtantinople lors de la quatrième croisade, n'avait que deux filles. L'aînée, Jeanne, hérita en 1206 des deux comtés. La cadette, Marguerite, qui ne poſſédait que quelques terres, fut confiée en 1212 à la garde de Bouchard d'Avesnes, bailli de Hainaut. Ce dernier ſe hâta de l'épouſer. Mais la comteſſe Jeanne obtint l'annulation du mariage de ſa ſœur en cour de Rome en 1216 au motif que Bouchard, cadet de famille, avait été à l'origine deſtiné au clergé. Il avait pu rentrer dans le ſiècle parce que ſon frère aîné était reſté ſans enfants. Mais il aurait été ordonné ſous-diacre, ce qui lui fermait les portes du mariage. Cependant les époux ne ſe ſéparèrent pas immédiatement et ils eurent deux fils, Jean et Baudouin. En 1223, Marguerite fut remariée à Guillaume de Dampierre, dont elle eut trois fils : Guillaume, Guy et Jean. Ainſi commença le conflit entre les Avesnes et

1. F^o 2 v^o de notre manuscrit de base.

2. F^o 3 v^o.

3. Les développements qui ſuivent ſont fortement inspirés des ouvrages de Jean Richard, *Saint Louis, roi d'une France féodale, soutien de la Terre ſainte*, Fayard, 1983, p. 329-337, et de Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Gallimard, 1996, p. 252-255.

les Dampierre. Les uns arguaient du droit d'aînesse, les autres de l'invalidité du mariage et de la bâtardise des enfants qui en étaient issus.

En 1235, les deux sœurs avaient établi un accord, sanctionné par Louis IX, suzerain du très riche fief de Flandre. Il prévoyait un partage inégal de l'héritage de Marguerite : deux septièmes aux Avesnes contre cinq aux Dampierre. Mais en 1244, Jeanne de Flandre étant morte sans enfants, sa sœur Marguerite hérita de la Flandre et du Hainaut. Aussi en 1246, dans le cadre des actions de pacification préalables à la septième croisade (1248-1254), Louis IX et Eudes de Châteauroux, le légat pontifical, arrivèrent à un nouvel accord : le Hainaut reviendrait aux Avesnes et la Flandre aux Dampierre. Ainsi l'esprit du premier accord de 1235 était-il préservé. Cependant cette sentence ne satisfit pas les Avesnes. D'autant que si la comtesse reconnut à Guillaume de Dampierre le titre de comte de Flandre tout en se réservant la jouissance du comté, elle refusa de faire de même pour Jean d'Avesnes. Or Jean, en épousant la sœur de Guillaume de Hollande, était devenu le beau-frère du roi des Romains, désignation de l'empereur élu avant son couronnement. Et ce dernier lui donna l'investiture du comté de Hainaut en 1247, prescrivant en outre aux Namurois de le reconnaître pour seigneur en 1248.

Après la mort de Guillaume de Dampierre en 1251, Marguerite transféra le titre de comte de Flandre à Guy, son fils cadet du second lit. Entre-temps, en novembre 1249, la cour de Rome avait mis un terme au procès concernant la légitimité des fils de Bouchard d'Avesnes. Celle-ci était publiquement reconnue, ce qui redonnait du poids aux prétentions de Jean d'Avesnes. Et Guillaume de Hollande demanda à nouveau à Marguerite qu'elle reconnaisse le titre de comte de Hainaut à son beau-frère. Elle s'y refusa et le roi des Romains, arguant du fait qu'elle ne lui avait pas rendu hommage pour la Flandre impériale et le marquisat de Namur la priva de ses fiefs, dont il investit Jean d'Avesnes en juillet 1252. Les Hennuyers se rallièrent à Jean et chassèrent les gens de la comtesse.

Marguerite se mit alors en tête de faire revivre les prétentions des comtes de Flandre à lever un tribut sur le comté de Hollande à propos des îles de Zélande. Elle poussa ses fils Dampierre à s'emparer de ces îles. Mais leur débarquement à Walcheren en juillet 1253 fut un désastre : le comte Florent de Hollande, frère du roi des Romains, les fit tous deux prisonniers. Marguerite appella alors à son aide Charles d'Anjou, le plus jeune frère de Louis IX. Elle lui promit le Hainaut — qui devait revenir aux Avesnes — contre la défense de la Flandre. Le comte d'Anjou accepta et vint occuper Valenciennes et Mons, deux villes hennuyères. Mais ses conseillers parvinrent à lui faire éviter un conflit armé avec le roi des Romains, au nom des rapports d'amitié qui liaient Guillaume de Hollande et Louis IX. Cependant, Charles d'Anjou entendait faire de ses droits sur le Hainaut une réalité : il exigea l'hommage des seigneurs hennuyers, et particulièrement celui de Siger d'Enghien. Ce dernier s'y refusa et lorsque le comte d'Anjou, soutenu par l'archevêque de Reims (Thomas de Beaumetz), marcha contre lui, il remit son château aux mains des gens du roi de France.

Or à l'été de 1254, Louis IX rentra de la croisade. Irrité des initiatives de son frère, il le rappella à Paris. Puis en novembre 1255, il alla voir la comtesse Marguerite à Gand pour rechercher un moyen d'apaiser le vieux conflit. La mort de Guillaume de Hollande en janvier 1256 laissa le

roi de France seul arbitre. Il parvint, le 24 septembre 1256, à faire accepter par les deux parties le Dit de Péronne, qui ne fit guère que renouveler les accords précédents : aux Dampierre la Flandre, aux Avesnes le Hainaut. Mais ce dernier avait été cédé au comte d'Anjou. Louis IX y fit renoncer son frère contre une somme très élevée. Le 24 décembre 1257, Jean d'Avesnes mourut. Son frère Baudouin vint publiquement demander pardon à sa mère, prétendant n'avoir agi qu'à l'instigation de son aîné. Et à la mort de Marguerite en 1280, l'arbitrage de Péronne sera respecté.

Au regard de cette minutieuse reconstitution, le récit du Ménéstrel opère des confusions ou des sauts temporels, et commet des omissions que l'on peut analyser comme de véritables choix.

Le jugement rendu à la cour de France, sur quoi s'ouvre la séquence, semble être l'accord de 1246 qui attribua le comté de Flandre aux Dampierre. Cependant, les Avesnes ne furent pas déchus de tous droits, puisqu'ils obtinrent le Hainaut. Ensuite, ce n'est qu'en 1252 que Jean d'Avesnes tenta de prendre possession de la Flandre, fief dont Guillaume de Hollande, roi des Romains, l'investit. Enfin, si le récit de l'intervention du comte d'Anjou, de ses démêlés avec les villes de Valenciennes et de Mons, ainsi qu'avec Siger d'Enghien, puis avec l'empereur — passage que nous ne donnons pas — sont très proches de la réalité, l'expédition des Dampierre en Hollande est totalement passée sous silence. La mort de Blanche de Castille, en novembre 1252, suivie du retour de Louis IX en France, la mort de Guillaume de Hollande précéderont bien la résolution de la crise ; mais l'accord du Dit de Péronne n'est pas même mentionné. S'y substitue le récit imaginaire de la fin misérable d'un Jean d'Avesnes désespéré par la mort de son beau-frère — laquelle aurait scellé l'échec de ses prétentions — et qui meurt dans la pauvreté à Binche. Son cadet, Baudouin, va alors se jeter aux pieds de leur mère pour obtenir son pardon : il n'a fait que suivre son frère. Il obtient ce pardon, et ce n'est qu'alors que le texte fait état de la restitution forcée du comté de Hainaut par Charles d'Anjou à la comtesse Marguerite, à l'instigation du roi de France ; l'histoire s'achève là.

« Or vous lairons eſter de la contesse de Flandres, qui assez a eu painne et travail en sa vie, si vous dirons de l'empereor Bauduin de Constantinoble¹[...] ». Cette transition montre clairement la volonté de l'auteur de faire ici le récit des malheurs d'une mère aux prises avec ses propres enfants plutôt que celui des querelles d'héritage qui opposèrent les Avesnes et les Dampierre. C'est la voix du moraliste qui s'exprime dans ce texte : c'est parce qu'il entend faire de Jean d'Avesnes une figure de mauvais fils qu'il le punit par une mort misérable, alors qu'une autre famille de manuscrits, plus favorable aux Avesnes, le fait mourir à Valenciennes, où il aurait été enterré avec tous les honneurs dus à un si grand personnage². D'autre part, le caractère belliqueux de la comtesse a été gommé : aucune allusion n'est faite ici à l'expédition contre la Hollande. De même, il n'est jamais fait mention de la préférence qu'elle affichait pour les enfants nés de son second mariage.

Enfin l'*exemplum*, surimposé à la narration des faits « historiques » et inséré au centre du récit, en fournit à la fois une glose et un modèle.

1. F^o 53 r^e de notre manuscrit de base.

2. Ces manuscrits, au demeurant, ont délibérément omis l'*exemplum* du loup et de la chèvre.

Une glose ou une lecture orientée, puisque le choix de la chèvre, animal qui n'apparaît qu'une fois dans le *Roman de Renart*, dans la branche XVIII, souligne la faiblesse de la mère des Avesnes, Marguerite de Flandre. Face au loup, elle n'est qu'une proie, « une petite chose et de pouvre affaire¹ ». Travaillant pour lui, elle est flouée de son gain légitime, tout comme la comtesse est menacée d'être dépouillée de son patrimoine par les Avesnes. Quant aux deux chiens, dont la chèvre fut la mère nourricière, en volant à son secours sans poser aucune condition, ils donnent de Charles d'Anjou l'image d'un chevalier chrétien qui assume son devoir d'aide envers une veuve seule et sans appui ; il n'est du reste pas impossible que le frère de Louis IX ait passé pour tel aux yeux de ses contemporains². Peut-être les vautres sont-ils en outre dépeints comme des moines cisterciens en référence à la dilection de Blanche de Castille pour cet ordre³. À cet égard, il est notable que l'intervention de cette dernière, qui aurait renvoyé Marguerite de Flandre à ses propres fils, est plus que suspecte : elle est morte en novembre 1252 ; or, ce n'est qu'après le désastre de Walcheren, à l'été 1253, que la comtesse de Flandre demanda le secours de Charles d'Anjou. Mais l'image de cette mère admirable et de ses bons fils viendrait contrebalancer ici, tout en la soulignant, celle d'une mère combattue par certains de ses propres enfants. Quant aux Dampierre, tout comme dans le récit historique, ils sont à peine présents. Jeunes chevreux apeurés et incapables d'agir, ils laissent à leur mère le soin de les consoler et de les protéger. Ainsi n'ont-ils aucune responsabilité dans l'affaire.

Un modèle : c'est ce qu'affirme le texte lorsqu'au moment de revenir à la narration historique, il est dit que Jean d'Avesnes fut le loup de cette histoire, que sa mère en fut la chèvre et que les deux chiens figurent les comtes d'Anjou et de Poitiers. Cependant, la réalité historique, malgré les distorsions du récit qui en est fait, ne s'est pas entièrement pliée à l'histoire exemplaire. Si Jean d'Avesnes hérite de la cruauté et de la convoitise d'Isengrin, ce dernier n'a, lui, aucun lien de parenté avec la chèvre. Quant au personnage de Renart, l'auteur ne nous dit pas par quelle personne réelle il s'est trouvé incarné. Si l'on met Renart et Isengrin en parallèle avec le couple des frères d'Avesnes, il pourrait alors s'agir de Baudouin. Un Baudouin que la narration du Ménestrel met certes en retrait, mais de là à en faire un hypocrite... John Flinn pense, pour sa part, que Renart pourrait ici représenter Guillaume de Hollande⁴. Et de fait, le Ménestrel affirme, contre la vérité historique, que le roi des Romains refusa son aide à Jean contre sa mère ; et tout comme pour celle de Jean, il insiste sur le caractère misérable de la mort de Guillaume de Hollande, parti à la conquête des Danois et tombé sous les coups de simples paysans. D'où cette conclusion, qui use d'une formule proverbiale : « Ainsi gaaigne qui mal brace⁵ », c'est-à-dire « le méchant est toujours puni ».

1. Ici, p. 855.

2. Voir la remarque de Jean Richard, *Saint Louis, roi d'une France féodale* [...], p. 336.

3. Elle fonda l'abbaye de cisterciennes de Maubuisson, où elle se fit enterrer. La seule autre mention de l'ordre de Cîteaux dans les *Récits* intervient au moment où Philippe Auguste rentre d'Orient.

4. J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Paris-Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 245.

5. 1^{re} 52 r^e de notre manuscrit de base.

On le voit, modèle et histoire ne se superposent pas entièrement. Et ce sont précisément les décalages existants qui permettent à l'*exemplum* de fonctionner comme une grille de lecture des événements.

Cette histoire exemplaire, à laquelle l'histoire vécue vient se conformer, existe ailleurs. Car si l'histoire ne se répète pas et ne saurait donc livrer directement de leçon, l'*exemplum*, lui, est une fiction dont la répétition renforce la capacité de dire vrai. Ainsi, plus loin dans son œuvre, le Ménestrel mettra-t-il dans la bouche de l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, qui essaie d'apporter une consolation à Louis IX après la mort de son fils aîné, l'histoire de l'oiseleur trompé, fable très diffusée au Moyen Âge à partir de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse (début du ^{xii} siècle). De même, l'histoire du partage entre la chèvre et le loup semble appartenir à l'univers de la fable, ou du conte. On en conserve deux autres témoignages littéraires et une version orale.

Dans *Renart le Contrefait*, écrit par un clerc de Troyes dans la première moitié du ^{xiv} siècle¹, on retrouve les mêmes personnages dans les mêmes rôles que dans l'*exemplum* des *Récits d'un ménestrel de Reims*. Il présente cependant deux différences : du fait des intentions didactiques du texte, Renart prend une allure de sage donneur de leçons, jusqu'au moment où sa joie finale le rend à son rôle traditionnel de faux ami du loup. D'autre part, le motif de la querelle s'est déplacé : il ne s'agit plus du partage réel d'une moisson, mais d'un prétendu conflit à propos d'un droit de pâture. Dans *Renart le Contrefait*, la chèvre use habilement du prétexte juridique dont le loup se couvre pour la manger. Fort mais imbécile, comme dans le *Roman de Renart*, Isengrin se laisse prendre à son propre piège en lui accordant un délai.

Les deux autres versions, au contraire, inversent les rôles du loup et du goupil : c'est ce dernier qui est l'associé de la chèvre. *Rainaldo e Lesengrino* est une œuvre italienne conservée par deux manuscrits de la seconde moitié du ^{xiv} siècle, mais que l'on peut dater de la fin du ^{xiii} siècle². À la fin de la première partie du texte, un « Jugement » de Renart, le goupil a été condamné par le lion à cesser sa vie de rapine. Alors que Rainaldo se demande de quoi il va pouvoir vivre, il rencontre la chèvre. Cette dernière lui propose de cultiver un champ. Pour vider le conflit qui les oppose à propos de la récolte, Rainaldo trouve l'appui de Lesengrino tandis que la chèvre s'assure le soutien de deux chiens, qu'elle cache sous la paille. Rainaldo flaire le piège, simule soudain un malaise et laisse son compère se rendre malgré tout au rendez-vous. Les chiens tuent le loup, sous les yeux de Rainaldo qui s'en réjouit. Ainsi, malgré le changement de distribution, ici encore c'est le loup qui est le dindon de la farce, pour n'avoir pas été assez méfiant et s'être trop fié à sa force.

1. Éd. Gaston Raynaud et Henri Lemaître, Paris, 1914, 2 vol., t. I, p. 11-34, v. 1001-3198. La narration est longuement interrompue par l'histoire de l'amitié d'Athis et Philias qui raconte la chèvre Barbut (v. 1357-2052). Les discours moraux de Renart empruntent à la Bible, aux sages de l'Antiquité, etc.

2. Ce texte a été « incorporé » au *Roman de Renart* par Ernest Martin, qui a donné le numéro XXVII à cette « branche ». Il en a procuré une édition dans son tome II, 1885, p. 358-390. On se reportera à la dernière édition du texte, due à Anna Iomazzi, Florence, 1972 (*Biblioteca dell'Archivum romanicum*, série I, vol. CXVI). Les deux manuscrits donnent chacun une version assez différente de l'œuvre, d'où le choix d'une édition synoptique. La première partie (« Le Jugement ») compte 383 et 368 vers, la seconde 431 et 337 vers suivant les manuscrits.

Tout au contraire, dans un conte populaire gascon recueilli au XIX^e siècle, la narration ira jusqu'au bout d'une logique où la punition doit frapper le mauvais partageur et non son compagnon. Ici, le goupil a donc perdu, au profit du loup, la sagacité et la perspicacité qui sont ses attributs dans le *Roman de Renart*. Avec cette version, où les animaux retournent à l'anonymat des bêtes, il semble que l'on atteigne soit le terme d'une transformation dont *Rainaldo e Lesengrino* représenterait une étape (le renard à la place du loup), soit l'origine d'où les textes littéraires découleraient. En ce cas, l'œuvre italienne aurait maintenu la répartition des rôles, mais intégrant le conte à l'histoire du *Roman de Renart*, n'aurait pu qu'en changer la conclusion. Quant aux deux autres textes, ils auraient ensuite fondu en un seul les personnages du futur perdant et du mauvais partageur, réservant à Renart celui du sage conseiller. En fait, il est impossible de dire laquelle de ces quatre versions est la première. En la matière, la chronologie relative ne saurait trancher : on sait depuis assez longtemps que les contes populaires ont pu conserver des versions primitives de scénarios mis en œuvre dans des textes du Moyen Âge. De même, la datation relative des seules versions médiévales de l'histoire de la chèvre ne peut permettre d'affirmer une influence de l'une sur l'autre. C'est pourtant ce que firent certains. Pour J. Flinn, comme pour A. Todt¹, l'œuvre italienne est à l'origine des deux autres, quoique leurs arguments diffèrent. Selon Todt, une histoire aussi caractéristique que celle de la seconde partie de *Rainaldo*, si elle avait connu une rédaction primitive en français, n'aurait pu se perdre, comme en témoigne le soin apporté à recueillir les différentes branches de ce qui devint le *Roman*. Quant à Flinn, comme cette histoire de la chèvre et du goupil est liée à une version du « Jugement », il juge logique d'en conclure qu'elle appartenait elle aussi au fameux prototype élaboré par Lucien Foulet². Ainsi la version italienne devient-elle la plus ancienne des trois versions médiévales ! Mais comme le note Anna Lomazzi, si *Rainaldo* est bien antérieur à 1303, il est impossible de dire s'il est plus ancien que les *Récits d'un ménestrel de Reims*, que l'on peut dater de 1260. Il lui paraît du reste assez improbable qu'une œuvre rédigée en Italie du Nord dans un dialecte d'audience restreinte ait pu exercer une influence sur des œuvres éloignées dans l'espace et, pour Renart le *Contrefait*, dans le temps. Enfin, elle considère comme artificielle la liaison des deux parties de *Rainaldo e Lesengrino*³. Ainsi s'effondrent les hypothèses

1. A. Todt, *Die franco-italienischen Renartbranchen*, Darmstadt, 1903, cité par A. Lomazzi sans son édition de *Rainaldo e Lesengrino*, p. 37.

2. On notera que si Foulet parle longuement des rapports de *Rainaldo e Lesengrino* avec les « premières » branches du *Roman de Renart*, il expédie en quelques lignes l'histoire de la chèvre qu'il trouve pourtant originale et pleine de grâce (*Le Roman de Renart*, p. 381-391). Quant à Léopold Sudre, que Foulet s'emploie à contredire, il voyait dans l'œuvre franco-italienne la plus ancienne version écrite du « Jugement », et dans sa seconde partie le témoignage d'un « morceau qui n'a point laissé de trace dans la collection de l'ancien Renart » (*Les Sources du « Roman de Renart »*, Paris, 1892, p. 91).

3. Hans Robert Jauss considère lui aussi *Rainaldo e Lesengrino* comme un épigone, au terme d'une analyse littéraire et historique (« Une transformation tardive de l'épopée animale : *Rainaldo e Lesengrino* », *Cultura neolatina*, XXI, 1961, p. 214-219). Mais à la différence d'A. Lomazzi, il voit dans les deux parties un tout véritable et indissociable, une œuvre qui remet en cause les anciens principes de l'épopée animale (mélange dans la féodalité des prédateurs et de leurs proies) et oblige un Renart qui se dit vieilli, à changer de métier. La tentative aboutit à la mort de son compère le loup, et au retour forcé du goupil à son ancienne vie, désormais devenue clairement fictive.

des deux critiques précédemment cités. Et il paraît à la fois plus juste et plus judicieux de poser une source commune aux textes médiévaux, mais aussi au conte gascon, source à partir de laquelle les différentes versions auraient évolué de manière indépendante. C'est déjà ce que donnait à entendre E. Martin lorsqu'il écrivait : « Comme la branche XXVII [*Rainaldo e Isengrino*] est bien plus complète que les sources françaises qui traitent le même sujet, elle nous fait voir une fois de plus combien de traditions de ce genre auront péri sans avoir auparavant été fixées par la littérature¹. » C'est encore ce que propose Marie-Louise Tenèze, en mettant en parallèle le cas de l'histoire du loup nigaud, attestée indépendamment dans le *Libro de buen amor* de Juan Ruiz et par la dixième des *Fabulae extravagantes*². Ce qui nous ramène encore à Renart, et plus particulièrement aux branches XX et XXI³.

Or, ce dont témoigne l'épisode de la chèvre et du loup dans les *Récits d'un ménestrel de Reims*, quelle qu'en soit l'origine, c'est d'abord de l'influence du *Roman de Renart*. Ainsi Isengrin prétexte-t-il un procès à la cour du roi pour charger la chèvre de cultiver son champ : claire référence à l'épisode le plus connu du *Roman*, celui du plait, même si le loup n'est plus l'accusateur, mais l'accusé, et que son affaire le désigne clairement comme un prédateur, ce qui aurait dû alerter la chèvre. Isengrin et Renart entretiennent ici des rapports qui sont parfaitement en accord avec la tradition renardienne des mauvais compères, des faux amis. Enfin, le mauvais accueil reçu par le loup dans sa maison entre en résonance avec les malheurs conjugaux que connaît Isengrin dans nombre de branches. Sur ces deux derniers points, l'histoire exemplaire excède d'ailleurs le récit historique. C'est ce qui fait de ce passage des *Récits* une intéressante mise en tension de la chronique et de la fable, pratique que l'on retrouve chez Philippe de Novare⁴.

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Les *Récits* nous ont été conservés par onze manuscrits, mais l'apologue de la chèvre et du loup ne figure que dans une des deux familles de l'œuvre⁵. De plus, sur les cinq copies qui la constituent (sigles : A, B, C, I, K), quatre seulement en font état ; la cinquième (I), qui est un remaniement

1. E. Martin, *Observations sur « le Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887, p. 101.

2. M.-L. Tenèze, *Le Conte populaire français*, p. 100.

3. Voir la Notice de la branche XXI, p. 1329.

4. Voir la Notice du passage des *Mémoires* que nous reproduisons dans le présent volume, p. 1386-1393.

5. Sur la tradition manuscrite, voir Donald Willard Tappan, « The Manuscripts of the *Récits d'un Ménestrel de Reims* », *Symposium*, XXV, 1971, p. 70-78 (sur dix manuscrits) ; du même, « An Eleventh Manuscript of the *Récits d'un Ménestrel de Reims* », *Romance Notes*, XXIV, 1983, p. 71-75 (sur le onzième manuscrit redécouvert, le volume de Cambridge, et son importance dans la tradition du texte).

souvent abrégé du texte, l'omet. En revanche, un volume de la deuxième famille (*H*) possède bien l'apologue, mais sorti de son contexte, puisqu'il figure après les *Récits*. Nous ferons surtout et d'abord état ici des manuscrits de la première famille.

Le manuscrit conservé à Londres, à la British Library, sous la cote Additional 11753 (sigle : *A*), est notre manuscrit de base, comme il le fut pour l'édition de Natalis de Wailly et pour celle de Pascal Bonnefois. Il s'agit d'un volume de 58 folios de parchemin, écrits à longues lignes par un seul copiste (31 lignes par page). L'écriture en est très lisible et très particulière : il ne s'agit ni d'une gothique, ni de la petite écriture ronde des textes français. Le manuscrit ne contient que l'œuvre du Ménestrel et en est presque contemporain, puisqu'on le date entre 1260 et 1295. Le passage que nous éditons est copié aux folios 48 v^o à 51 v^o.

Le manuscrit conservé à Cambridge, à Corpus Christi College Library, coté 432 (sigle : *K*), compte 116 folios de parchemin (195 x 140 mm), copiés à longues lignes par une seule main (24 lignes par page). Lui aussi ne contient que les *Récits*. Il est daté entre 1286 et 1295. C'est le manuscrit de contrôle que nous avons choisi de préférence aux deux autres, qui sont plus récents, voire franchement tardifs. L'extrait publié figure aux folios 96 v^o à 101 v^o. L'apologue est mis en relief dans ce manuscrit : il commence un nouveau paragraphe (« Or vous vuid dire un exemple sour ce que la contesse avoit... »). De plus, à l'intérieur de l'apologue figure, au folio 98 r^o, une miniature très abîmée qui représente le loup et la chèvre.

Le manuscrit conservé à Rouen, à la Bibliothèque municipale, cote 1142 (sigle : *B*) compte 140 folios de parchemin (200 x 145 mm), écrits sur deux colonnes. Il a été copié au xiv^e siècle.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale de France coté fr. 10149 (sigle : *C*) est un volume du xvi^e siècle, qui faisait suite à l'origine au manuscrit fr. 10148, lequel contient la *Vie de saint Louis* de Joinville, copiée et rajeunie pour Antoinette de Bourbon entre 1513 et 1550.

Le manuscrit de Londres, British Library, Harley 3983 (sigle : *H*), qui appartient, ainsi que nous l'avons dit, à la deuxième famille de manuscrits, est un petit volume de 114 folios de parchemin, écrits sur deux colonnes de 40 lignes. Les *Récits* (ff^{os} 83 r^o-114 v^o) sont certainement de la même main que le *Florimont* d'Aimon de Varennes qui occupe les folios 2 r^o à 82 v^o. La date de 1323 qui figure à la fin de ce premier texte pourrait donc valoir aussi pour le second. L'apologue vient à la fin du volume. Le texte commence ainsi : « Or vous conterai une trufe sanz voir tour et quiener a essample qu'il fu une fois... » On remarquera que le lion n'y porte pas le nom de Noble.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale de France coté fr. 24430 (sigle : *E*) est un grand volume de 181 folios de parchemin (335 x 255 mm), copiés sur deux et trois colonnes. Les *Récits* figurent aux folios 59 à 80 de cette copie de la fin du xiii^e ou du début du xiv^e siècle.

Le manuscrit conservé à Londres, à la British Library, sous la cote Additional 7103 (sigle : *F*) a été écrit après 1295. Il en existe une copie du xix^e siècle, le manuscrit fr. 13566 de la Bibliothèque nationale de France, qu'utilisa Natalis de Wailly.

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles coté 10478-10479 (sigle : *J*) compte 249 folios de papier (285 x 203 mm), écrits à longues

lignes, puis sur deux colonnes à partir du folio 127. Il est daté du xv^e siècle. Les *Récits* figurent aux folios 184 r^e à 249 v^e.

Les éditions.

La chronique du Ménéstrel de Reims a été éditée dans son intégralité à quatre reprises :

Louis Paris, *La Chronique de Rains, publiée sur le manuscrit unique de la Bibliothèque du roi*, Paris, 1837 (d'après BNF, fr. 24430).

Joseph Jean de Smet, *Chronique de Flandres et des croisades*, dans *Corpus chronicorum Flandriae*, Bruxelles, t. III, 1856, p. 575-687 (d'après Bruxelles, 10478).

Natalis de Wailly, *Récits d'un ménestrel de Reims au xiii^e siècle*, Paris, 1876 [d'après les six manuscrits connus alors].

Pascal Bonnefois, *Édition critique des « Récits d'un Ménéstrel de Reims » et problèmes de génération de concordanciers lemmatisés sur micro-ordinateurs*, thèse de doctorat (université Paris-VII), 3 vol., 1990.

Les deux premières éditions, toutes deux fondées sur un manuscrit unique, ne donnaient que la version de la seconde famille. Il leur manque donc l'apologue de la chèvre et du loup. La troisième édition, celle de Natalis de Wailly, a longtemps fait autorité. Elle se fonde en effet sur le manuscrit A de Londres et donne un apparat critique qui tient compte des cinq autres copies alors connues. Cependant, elle offre un grave inconvénient : l'éditeur s'est livré à un travail de réfection linguistique de l'ensemble du texte. En s'aidant des formes qui se rencontrent dans les chartes de Reims, et qui représentaient à ses yeux un état de langue authentique, il a voulu donner une « couleur » locale systématique aux *Récits* du Ménéstrel. On s'en rendra compte en se reportant aux paragraphes 398 à 424¹ de son édition. Nous avons donc donné une édition à nouveaux frais du manuscrit A pour le passage qui nous intéressait. Si on la compare avec celle fournie par Pascal Bonnefois, on ne relèvera que de très rares divergences de lecture².

Enfin, il n'existe, à notre connaissance, aucune traduction française de l'œuvre du Ménéstrel. Une traduction anglaise en a été donnée par E. N. Stonedans *Three Old French Chronicles of the Crusades*, à Seattle en 1939.

Établissement du texte.

Nous n'avons pu consulter qu'un microfilm du manuscrit³ ; toutefois, le passage que nous éditons offre fort peu de difficultés de lecture.

La plupart des mots abrégés figurent ailleurs dans l'œuvre en toutes lettres, sous une forme unique, ou sous plusieurs dont une est toujours majoritaire. Le concordancier établi par P. Bonnefois nous a beaucoup aidée dans le choix des formes. Ainsi, *p* suivi du signe abrégatif *or/our* représente toujours *pour*. En revanche, venant à la fin du mot « seigneur »,

1. P. 204-217.

2. Voir les pages 160 à 171 du tome I de sa thèse.

3. Il en va de même de P. Bonnefois. N. de Wailly, lui, a bénéficié d'une copie du volume de Londres faite par Julien Havet (aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France, n. a. fr. 4115-4116 ; voir son introduction, p. xvii).

le même signe a été résolu en *or* car les graphies *seigneur*, *seignour* sont minoritaires face à *seignor*. La lettre *p* barrée représente soit *per* (les pairs du royaume), seule forme développée attestée dans le manuscrit, soit, en composition, *par* dans le verbe *parcevoir*. Quant à l'adverbe abrégé *mlt*, sa forme développée est majoritairement *mout*.

La langue du manuscrit comporte peu de particularités. On n'y remarque guère que les formes *queil* (« quel ») et *teis* (*teus*, cas sujet de *tel*), plutôt propres aux régions de l'Est, mais pas uniquement ; il en est de même pour *nuil* (« nul »). On peut enfin souligner une curieuse caractéristique graphique, sinon phonétique, qui affecte les premières personnes verbales dont la désinence est *-ai* : un *s* s'y trouve adjoint. Ainsi du présent (*j'ais*), du futur (*jou te dirais*, *je avrais le grain*, *je revenrais ci le matin*, *je l'amenderais quant je porrays*) et du passé simple (*bennoite soit l'eure que je vou aletays premiers*).

S. L.

NOTES ET VARIANTES

Page 853.

a. on lour fist K

1. Les Avesnes ne furent pas déshérités totalement. Quoiqu'on n'ait pas reconnu leur droit d'aînesse, ils devaient recevoir le Hainaut. Voir la Notice, p. 1400-1401.

2. Le sous-diaconat est le premier des ordres majeurs de la cléricature. Après vient le diaconat (deuxième ordre), qui précède immédiatement la prêtrise. Mais dès le sous-diaconat, le clerc est engagé de manière irréversible dans la carrière ecclésiastique, et il ne peut en particulier se marier sans commettre un sacrilège.

3. Le texte utilise l'expression *dame lige* pour exprimer la dépendance vassalique de Bouchard d'Avesnes envers Marguerite de Flandre. L'adjectif *lige* fonctionne, en effet, en ancien français aussi bien pour désigner le vassal (homme lige) que le suzerain (seigneur ou dame lige). Voir, pour la première acception, le discours de la comtesse à la reine, p. 854.

Page 854.

a. pour est peu lisible dans A, il pourrait s'agir de por ♦♦ b. conta son son besoing A (doublet non corrigé).

1. Guillaume de Dampierre mourut le 6 juin 1251.

2. Le château de Rupelmonde était situé en terre d'Empire, en Flandre orientale, dans l'actuel arrondissement de Saint-Nicolas.

3. Philippe Auguste ayant épousé Isabelle de Hainaut, nièce du comte de Flandre Philippe d'Alsace, Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, peut arguer de sa parenté avec le roi Louis IX, petit-fils de Philippe Auguste. Le terme de « cousine » a ici un sens large.

4. Il s'agit des deux frères cadets de Louis IX : Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers, rentrés d'Orient en 1250.

5. La ville de Saint-Germain-en-Laye s'est développée autour du château royal construit par Louis VI vers 1125. Brûlé par les Anglais en 1346, il sera reconstruit par Charles V (1367), puis par François I^{er}. Le palais de

Saint-Germain-en-Laye fut une des trois résidences habituelles de Louis IX, en sus de celui de la Cité à Paris, avec Pontoise et Vincennes.

Page 855.

a. .ii. journex de terre ahanable et bone vigne K ♦♦ b. la terres est A; nous corrigeons. ♦♦ c. si en davons estre K

1. La journée de travail est couramment utilisée comme mesure agraire, ainsi que l'attestent documents d'archives et textes littéraires; cette pratique perdurera par-delà le Moyen Âge. En revanche, la description du type de terre à mettre en culture suscite quelque interrogation, d'où les variantes produites dans les copies du texte. Le terme *aragis* est rare dans la littérature de l'époque. Il ne faut pas le confondre avec *arage*, *araige*, qui vient du latin *arare*, et désigne la terre arable, ou le droit de terrage, c'est-à-dire l'impôt en nature qu'un seigneur peut légitimement lever sur des terres arables concédées à ses vassaux. *Aragis* est une forme d'*arachis*, du latin *eradicare* (Godefroy, *Complément*). La terre proposée à la chèvre par le loup est donc une ancienne vigne qui a été arrachée.

Page 856.

a. que je te ferai bone parçoniere K ♦♦ b. partirons nos oyl K

1. Le terme de *desponille*, au sens de « récolte », appartient au vocabulaire juridique. On le rencontre habituellement dans les coutumiers (dont celui de Philippe de Beaumanoir) et dans les pièces d'archives, au moins jusqu'au xvi^e siècle.

Page 857.

a. Amis dist K ♦♦ b. Ij. vaignons que elle avoit norriz de son lait a une abaie qui estoit pres d'anqui des quex li uns K ♦♦ c. plait et a sa douce mere il K

1. Si *Roonel* est bien le nom du chien dans le *Roman de Renart*, *Taburel* est un nouveau venu. Son nom signifie soit « tambourin », soit « tambourineur ».

2. Ce juron semble relativement peu attesté dans les répertoires existants. On le retrouve cependant une fois dans le *Roman de Renart* (branche X, v. 307, dans la bouche de Renart sous la forme *par vos botes*). Une forme pour ainsi dire inversée en est *par mon chapel* (voir G. Tilander, *Lexique*, p. 25 et 31).

Page 858.

a. ferons nos serons en .i. lieu reponu et orrons K ♦♦ b. dites bien // Atant K ♦♦ c. maintes moes li K : maintes nicles li B, C, Fl ♦♦ d. ses jeux et voit K ♦♦ e. Par le cul Dieu dit K : par la goule beu dit C

1. Le mot *esteule* est fort courant, qui désigne la paille, le chaume. En revanche, *burel*, au sens de « meule », est un hapax du manuscrit. Les autres copies le remplacent par *moncel* ou *monceau*. Faut-il mettre *burel* en relation avec *bourel*, qui peut désigner un bourrelet? Ou avec *bure*, qui depuis le xiii^e siècle désigne en Lorraine la pyramide de fagots de bois que l'on allumait le premier dimanche de Carême, puis lors de toute autre

fête ? Les habitants de Lille et Tournai auraient usé du mot *boure* dans le même sens (voir Godefroy, art. *bure*, exemples tirés de pièces d'archives).

Page 859.

a. saillent hors et K ♦♦ b. et le porterent par terre et li monterent sour la pance et li font plus de cent plaies par mi le cors et le cuidoient avoir mort et vint ses charretons et le mist a grant poigne sour son char et l'en mena en son hostel // Atant ez vos renart qui tout avoit vehu et qui mout estoit liez quant mal adraçoit et vint a son compere qui estoit malmenez et li dist biax comperes K ♦♦ c. Renart [qui *exponctue*] dist A

1. Le mot *mormelante* est un hapax. En le mettant en relation avec le verbe *murmeler*, « murmurer », on peut y voir une désignation du gosier, de la gorge.

Page 860.

a. dirent que plus aparoillie chose remaint que ceste et si remaint essez de ce que fox pense est çou li K : dirent tant grate chievre que mal gist et asses remest de ce que musart pense ou est li C ♦♦ b. d'avesnes qui K ♦♦ c. sa me que A, sans signe d'abréviation ; nous corrigeons.

1. Ce proverbe fait partie des *Proverbes au vilain*, recueil parémiologique ancien (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n° 1646 : *Plus apareillie chose remaint*).

2. Ce proverbe se retrouve dans l'ouvrage de Morawski (n° 442 : *Cui il meschiet on li mesoffre*), mais aussi dans de nombreux textes littéraires.

Page 861.

a. Or revenrons a nostre matiere et dirons dou conte d'anjou K, B, C, E, F, J

1. Le verbe *fouler* seul peut à l'occasion signifier « faire l'amour », et le verbe *vendengier* lui-même a pu prendre le sens second de « pressurer », d'où, lui aussi, de « faire l'amour », voire de « se livrer à la prostitution » dans au moins un exemple. Mais ce qui est remarquable, c'est que la presque totalité des occurrences répertoriées de la locution *fouler la vendange* n'apparaît qu'en contexte obscène. Le recours à cette expression dans notre texte, pour évoquer le cuisant échec de Jean d'Avesnes et annoncer sa fin misérable, doit donc être entendu comme éminemment méprisant : Jean, comme une femme prise sans ménagement, a eu le dessous au sens propre.

2. Il s'agit de Guillaume de Hollande, roi des Romains, dont Jean d'Avesnes avait épousé la sœur. Il n'était donc pas à proprement parler roi d'Allemagne, mais empereur de ce qui allait être désigné comme le Saint Empire germanique.

3. Au XI^e siècle, la ville de Valenciennes s'était vu accorder une commune par le comte de Hainaut, à la suite des revendications de la bourgeoisie de cette place, dont l'importance commerciale s'affirmait. La ville avait donc un gouvernement municipal, dont le premier magistrat était le maire. Celui-ci était assisté d'autres magistrats, qui, pour avoir prêté serment au moment de leur entrée en fonction, étaient désignés du terme de jurés.

4. La présence d'un prévôt dans une « ville de commune » est difficile à expliquer. En effet, ce genre de ville jouit d'une totale autonomie poli-

tique. Or, le prévôt représente et exerce l'autorité qu'un seigneur a conservée sur des villes qui ne se sont vu accorder que des franchises, et qui, à ce titre, ressortissent à l'appellation de « villes de prévôté ». Mais peut-être ici le terme de « prévôt » sert-il à désigner un simple magistrat municipal.

Page 862.

a. Dans *A* le tilde manque sur la première syllabe de *magoniaus*.

1. Perrières et mangonneaux sont deux genres différents d'engins de siège. Les premières sont des armes à tir tendu, comme la baliste. Engins mus par un ressort, elles lancent des quartiers de rocs ou des boulets de cinquante à cent livres ; non réglables, tirant à courte distance (75 mètres environ), elles servent à détruire les fortifications. Les mangonneaux, eux, sont des armes à tir courbe. Utilisant le principe de la fronde, ils fonctionnent avec un levier et un contrepoids. Le mangonneau est le modèle réduit du très lourd engin qu'est le trébuchet (plus de deux tonnes). Et alors que ce dernier peut envoyer d'énormes quartiers de rocs pour atteindre l'intérieur des places fortes, le mangonneau lance plutôt de petits boulets, qui ont surtout un effet d'intimidation sur les assiégés.

2. La ville de Binche (*Binchium* ou *Bincium* en latin, d'où la forme *Bins*) est une ville hennuyère de Belgique.

3. La ville d'Enghien appartient au Hainaut. Elle est aujourd'hui située dans l'arrondissement de Soignies, en Belgique.

4. Blanche de Castille, alors régente du royaume, mourut le 27 novembre 1252 et fut inhumée à Maubuisson, dans l'abbaye cistercienne, dite Notre-Dame-la-Royale, qu'elle avait fondée en 1241. Son fils, Alphonse de Poitiers, mort en 1271, y a également son tombeau.

RUTEBEUF

RENART LE BESTOURNÉ SUR BRICHEMER

NOTICE

Rutebeuf n'est plus qu'un nom — ou un surnom — pour nous¹. À cet auteur, on attribue cinquante-six pièces, dont deux seulement se rattachent directement à la tradition du *Roman de Renart* : *Renart le bestourné* et *Sur Brichemer*.

Rutebeuf a écrit dans la seconde moitié du XIII^e siècle². Le *Dit des corde-*

1. De ce nom, certains des quinze textes où il apparaît proposent un commentaire « étymologique » : « Rutebeuf » est composé de « rude » et de « bæuf », ou bien stylistique : Rutebeuf qui rudement œuvre, c'est-à-dire dont le travail est grossier.

2. Les rapides développements qui suivent doivent tout aux excellentes éditions des *Œuvres complètes* de Rutebeuf par Edmond Faral et Julia Bastin (Picard, 2 vol., 1959-1960), puis Michel Zink (Bordas, « Classiques Garnier », 2 vol., 1989).

liers, sa première œuvre datée¹, a pour sujet la querelle qui, à Troyes, opposa en 1249 les franciscains au clergé séculier. La dernière, la *Nouvelle complainte d'outremer*, a été composée au début de 1277. Entre l'une et l'autre, Rutebeuf a connu bien des retournements de situation. Certainement né en Champagne, il vint sans doute à Paris pour parfaire ses études. Son œuvre semble en tout cas suggérer une formation de clerc : bon latiniste, il est familier de l'Écriture comme d'Ovide pour ne citer que ces deux exemples.

Un second changement intervient alors dans sa vie, qui pourrait étayer l'hypothèse selon laquelle il aurait étudié *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) : après avoir soutenu l'implantation des franciscains dans le centre de Troyes, Rutebeuf devient un ardent défenseur des maîtres séculiers, au premier rang desquels Guillaume de Saint-Amour, dans le conflit qui les oppose aux ordres mendiants au sein de l'Université². Or, l'on sait que les plus virulents partisans des séculiers appartenaient à la faculté des arts. Mais de strictement universitaire, la critique des ordres mendiants prend une tout autre dimension lorsque Guillaume de Saint-Amour remet en cause leur place et leur légitimité au sein de l'Église. Autour de février 1255, Rutebeuf consacre à cette affaire sa *Discorde des jacobins et de l'université de Paris*. Il poursuit son combat même lorsque la cause des maîtres séculiers apparaît définitivement perdue, en 1259-1260.

Rutebeuf, totalement compromis, traverse une période noire. Il ne peut plus écrire pour un parti qui a perdu et dont il était le pamphlétaire aussi convaincu que stipendié ; il ne peut plus espérer non plus de commandes de la Cour, comme celles qui furent à l'origine de certaines des œuvres de jadis : la *Complainte de Monseigneur Ancel de l'Isle* et celle de *Monseigneur Geoffroy de Sergines* (1255-1256). De fait, Louis IX a une prédilection marquée pour les mendiants, et il aime à s'en entourer : Vincent de Beauvais, Guillaume de Chartres, Eudes Rigaud... Son confesseur, le dominicain Geoffroi de Beaulieu, ira jusqu'à affirmer que le roi avait eu l'intention de devenir l'un des leurs, mais qu'il n'avait pas réalisé son souhait faute de pouvoir se décider entre franciscains et dominicains³ ! Lorsque le roi, par souci d'austérité et d'économie en prévision de la croisade, ferme ses portes aux poètes et aux ménestrels par décision du 4 avril 1261, Rutebeuf s'en fait l'écho dans la satire qu'est *Renart le bestourné*. C'est aussi vraisemblablement à cette époque que, privé de tout soutien, il écrit les pièces que Jean Dufournet a réunies sous le titre de « Poèmes de l'infortune ». Comme le dit Michel Zink, « il est en train de bâtir l'image [du pauvre hère] dont il entend vivre, essayant désormais de vendre sa propre complainte à défaut de se voir commander celle des autres⁴ ».

1. Un doute subsiste cependant sur son attribution.

2. Sur ce personnage, voir le livre de Michel-Marie Dufeil, *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne, 1250-1259*, Picard, 1972. L'ouvrage apporte beaucoup à la connaissance de Rutebeuf et à la chronologie de son œuvre. Sur l'histoire de la construction de l'université et de la diffusion du savoir, on pourra consulter le petit livre de Jacques Le Goff, devenu un classique : *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Seuil, 1985 (1^{re} éd. 1957).

3. Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Gallimard, 1996, p. 328-344.

4. Dans son édition des *Œuvres complètes*, p. 15.

Puis vient le temps de la conversion. À la fin de 1261 ou au début de 1262, Rutebeuf a dû trouver asile chez les chanoines de Saint-Victor de Paris. Il fait retour sur lui-même dans *La Voie d'humilité* (ou *de paradis*), s'accusant en particulier d'avoir écrit des textes polémiques. La suite de son œuvre n'échappera pas pour autant à cette tentation, surtout et toujours à l'encontre des ordres mendiants. Mais elle se colore d'une tonalité différente : il n'est plus question de querelles universitaire ou doctrinaire, mais de morale. Le grand sujet de Rutebeuf, désormais, est l'appel à la croisade, alors même que l'Empire latin de Constantinople a été repris par le Grec Michel Paléologue sur Baudouin II en juillet 1261, et qu'au Moyen-Orient tombent Césarée en 1265, Antioche et Jaffa en 1268. Il écrit en 1262 la *Complainte de Constantinople*, puis *La Voie de Tunis* au moment où Louis IX reprend la croix en 1267, enfin des complaintes sur Thibaud de Navarre et Alphonse de Poitiers, respectivement gendre et frère du roi, morts sur le chemin du retour en 1270 et 1271. Ces deux dernières œuvres montrent que le poète est à nouveau bien en cour. C'est de la même époque que l'on peut dater ses quatre grandes œuvres religieuses, dont deux témoignent encore de son retour en grâce : la *Vie de sainte Elysabel*, écrite vers 1264 pour Isabelle, fille de Louis IX et épouse du roi de Navarre, et *Le Miracle de Théophile*, commandé par l'évêque de Paris et représenté le jour de la Nativité de la Vierge de 1263 ou 1264.

À lire cette biographie succincte, tout entière tirée de l'œuvre, on pourrait se demander si l'œuvre en question n'a somme toute été écrite qu'en réaction aux circonstances¹. S'il est tenu pour assuré que *Renart le bestourné* fut une réponse à la mesure d'avril 1261 par laquelle Louis IX interdit fêtes et divertissements, et restreignit le train de sa Cour², des œuvres ultérieures, comme celle de Jean de Condé, reprocheront encore aux mendiants leur influence puritaine sur les grands seigneurs, laquelle les pousse à fermer leur porte aux poètes, ménestrels et amuseurs en tous genres³. Pourtant, Jean de Condé était précisément au service d'une Cour : celle de Hainaut... Ainsi, un texte de circonstance comme celui de Rutebeuf a-t-il pu rencontrer la thématique à la fois plus ancienne et durable du discours *pro domo* d'une catégorie d'écrivains⁴.

Un autre élément qui nous inciterait à accorder une portée plus générale au texte est l'usage que Rutebeuf fait des héros du *Roman de Renart*, usage qui va au-delà des allusions plus rapides que l'on trouve ailleurs : Brichemer le cerf dans *Sur Brichemer*, Couard le lièvre dans *Charlot le Juif qui chia dans la peau du lièvre*⁵, Renart prenant l'habit monastique sans chan-

1. Sur cette question, on consultera Jean-Claude Mühlethaler, « *Leo cecatus* ou le triomphe de Renart courtois. L'emploi d'un motif comme indice référentiel ? », *Reinar-dus*, III, 1990, p. 113-125.

2. Voir v. 46-67.

3. Voir la Notice du *Dit d'Entendement* de Jean de Condé, p. 1439, ainsi que *Le Couronnement de Renart*, où l'on voit le nouveau roi choisir des huissiers peu amènes, et restreindre le nombre des repas pris à portes ouvertes avec toute la Cour (voir v. 2672-2679, 2740-2759).

4. Voir les textes cités par F. Faral et J. Bastin dans leur édition des *Œuvres complètes*, t. I, p. 534, n. 1 : Raoul de Houdenc, *Songe d'enfer*; Robert de Blois, *Enseignement des princes et Riote du monde*.

5. V. 1264-1265.

ger de vie dans la *Discorde des jacobins et de l'université de Paris*¹. Ce dernier exemple montre déjà comment le goupil a été associé à la figure montante de l'hypocrisie au XIII^e siècle : le moine, et plus particulièrement le moine mendiant. Pourtant, la critique a longtemps considéré notre texte comme une œuvre à clefs. Ainsi Renart cachera-t-il, selon Achille Jubinal, Thibaud de Navarre ; selon Tiberius Denkinge, le franciscain Simon de Brie, qui fut légat du pape, garde des sceaux de Louis IX puis pape lui-même sous le nom de Martin IV ; selon Edward Ham, Charles d'Anjou, frère de Louis IX ; selon Paulin Paris et d'autres, Pierre de la Brosse². On a spéculé de même sur l'identité d'Isengrin, de Roone, de Bernard, de Primaute, fils du loup, et de Grimaute, fils du goupil³. E. Faral et J. Bastin ont à leur sujet des pages beaucoup plus prudentes que nombre d'autres érudits⁴. Un document d'août 1261 atteste, certes, d'un remaniement de son Hôtel par le roi ; mais les quatre chambellans nommés, Jean Sarrazin, Pierre de Laon, Pierre de Quatri et Jean Bourguegniet⁵, ne sauraient être identifiés avec certitude à ces « quatre-là » que Rutebeuf stigmatise⁶.

En recourant à des personnages de la littérature, qui excèdent tout discours strictement historique⁷, l'auteur tend à une parole universelle dont l'actualisation se joue entre les figures du narrateur et de son public⁸, qui forment alors une communauté⁹. Dès lors, Noble n'est pas une simple figure de Louis IX, mais incarne tout roi mal conseillé. Renart et ses acolytes ne sont pas tel ou tel des officiers de l'Hôtel royal ou des intimes de la Cour, ils représentent les mauvais conseillers, plus soucieux de leur bien propre que de celui du royaume qu'ils devraient servir. Et Renart ne se contente pas de diriger les affaires de France¹⁰ ; il vient tout juste de ruiner l'empereur de Constantinople¹¹. Car, quoi qu'on ait dit, on ne peut confondre ici le roi Noble et l'empereur¹², le

1. V. 53-55. Sur les rapports qu'entretient le poète avec le *Roman de Renart*, voir J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, chap. v, p. 174-200 ; Jean Dufournet, « Rutebeuf et le *Roman de Renart* », *L'Information littéraire*, 1978, n° 1, p. 7-15 (concerne presque uniquement *Renart le bestourné* et ses rapports avec la branche XVI « Renart empereur »).

2. A. Jubinal, *Œuvres complètes de Rutebeuf*, Paris, 1839, t. I, p. 234-236 ; T. Denkinge, « Die Bettelorden in der französischen didaktischen Literatur des 13. Jahrhunderts, besonders bei Rutebeuf und im *Roman de la Rose* », *Franziskanische Studien*, II-III, 1915-1916, p. 97-102 ; E. Ham, « Renart le Bestourné », *University of Michigan. Contributions in Modern Philology*, IX, 1947, p. 1-52 ; P. Paris, « Rutebeuf », *Histoire littéraire de la France*, t. XX, Paris, 1842, p. 758.

3. Dans le *Roman de Renart*, Primaute est le frère d'Isengrin. Quant à Grimaute, il n'existe aucun personnage de ce nom.

4. Voir leur édition des *Œuvres complètes*, t. I, p. 535-536.

5. E. Faral et J. Bastin rapportent une anecdote narrée par Guillaume de Saint-Pathus au sujet de ce dernier personnage, où, égratignant le roi, il prononce par deux fois le *trop* mis dans la bouche d'Isengrin au vers 126 (voir n. 1, p. 866).

6. V. 104-106.

7. Voir la Notice des *Récits d'un ménestrel de Reims*, p. 1402.

8. Le « vous » des vers 10 et 55.

9. Le « nous » des vers 26-27.

10. Voir v. 11-13.

11. Voir v. 14-21.

12. Dans le *Roman de Renart*, en revanche, Noble est qualifié tantôt de roi, tantôt d'empereur. Et dans la branche « Renart empereur », il se peut qu'il règne sur Constantinople. Remarquons que chaque fois que cette ville est mentionnée, ici et ailleurs (Vc, v. 1170-1171 ; XVII, v. 721-722), elle figure à la rime avec Noble, ce qui tendrait à trahir parfoi une simple cheville.

royaume et l'empire¹ ; et il faut bien supposer que Rutebeuf n'a pas seulement en tête les mesures de Louis IX d'avril 1261, mais aussi la chute de Constantinople entre les mains de Grecs « perfides » en juillet de la même année. La quasi-noyade de l'empereur pourrait être un clin d'œil à la fuite précipitée de Baudouin II à bord d'un navire vénitien. Ainsi la ruine de l'Empire latin préfigurerait-elle celle du royaume de France.

Les menaces de conflits sont d'ailleurs aussi bien menaces de guerre civile² que de conflagration universelle³. Car l'once, dont tous finissent par souhaiter la venue⁴, est avant tout la première bête de l'Apocalypse. Or Guillaume de Saint-Amour dans son *Tractatus de periculis novissimorum temporum ex Scripturis sumptis* de 1255 voulait démontrer que les ordres mendiants représentaient un des dangers annonceurs de la fin des Temps. À la lecture de *Renart le bestourné*, il semble qu'on ne puisse plus espérer que dans le Jugement dernier un rétablissement des vertus chrétiennes disparues⁵ et le renversement des méchants⁶.

Car, par-delà les mendiants, on l'a dit, Renart représente le mal et ses résurgences perpétuelles. Les premiers vers du texte, qui passent de la contradiction (*mors/vis*) à l'identique (*ors/vils*), sur un rythme binaire identique⁷, le proclament d'emblée, tout en jouant sur la tradition du *Roman de Renart*, où le goupil constamment menacé de pendaison ou de mort⁸, en réchappe toujours. Cette force de vie lui permet de resurgir ailleurs, transformé. Car que signifie *bestourné*? Sur ce point aussi, on a beaucoup débattu, mais on peut s'accorder sur le sens de « retourné », « mis sens dessus dessous » ou « devant derrière ». De fait, le goupil du *Roman de Renart* est au départ un seigneur qui n'occupe aucun rang d'importance à la Cour, et dont les méfaits font un être pendable, mis au ban de la société. Dans le poème de Rutebeuf, ce même mauvais sujet devient roi à la place du roi. De ce changement de fortune, suggéré peut-être par la tentative de la branche XVI, le XIII^e siècle ne cessera de se faire l'écho⁹.

Quant à l'épigramme intitulée *Sur Brichemer*, son commentaire soulève des difficultés similaires. Comme le cerf est, dans les branches II et Vc du *Roman de Renart*, un des premiers personnages de la Cour et le meilleur orateur au procès fait au goupil, E. Faral et J. Bastin ont songé à Geoffroi de la Chapelle, qui fut panetier de France — d'où la flamiche du vers 8 — et président du Parlement, et qui mourut peu avant 1260¹⁰. Mais le nom de « Brichemer » n'est peut-être là qu'appelé par l'image du jeu de briche¹¹. Dans

1. V. 53-54.

2. V. 28-30.

3. V. 161-162.

4. V. 155-157.

5. V. 137-140.

6. V. 148-149.

7. Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse des procédés littéraires (jeux de mots, paronomases, etc.) et de la forme du tercet coué (8a 8a 4b 8b 8b 4c, etc.), mais on pourra se reporter à Jean Dufournet, « Sur la structure des vingt et un premiers vers de *Renart le Bestourné* », *Mélanges Gérard Moignet. Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII, 1980, p. 418-421 ; Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Seuil, 1972, p. 408-412 ; Nancy Freeman Regalado, *Poetic Patterns in Rutebeuf*, New Haven, 1970.

8. Voir v. 7-9.

9. Voir les textes suivants dans le volume et en particulier *Le Couronnement de Renart*.

10. Dans leur édition des *Œuvres complètes*, t. I, p. 579.

11. Voir n. 1, p. 867.

l'incertitude, mieux vaut analyser le texte comme une de ces nombreuses pièces écrites par des poètes pour soutirer quelque contribution à des mécènes réticents. Pour Michel Zink, « le plus vraisemblable est que le poème date d'une période où Rutebeuf fréquente encore la cour, s'y exprime encore avec une vivacité allègre, mais commence à ressentir la disparition de ses protecteurs les plus fidèles. Cela le placerait un peu après 1270¹ ».

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Les deux textes de Rutebeuf retenus pour ce volume figurent tous deux dans les trois mêmes manuscrits, tous trois conservés à la Bibliothèque nationale de France.

Notre manuscrit de base, qui porte la cote fr. 837 (sigle : *A*), a déjà été décrit dans la Note sur le texte de *La Compagnie de Renart*². Il contient trente-trois textes de Rutebeuf, dont trente et un en série continue. *Renart le bestourné* y figure au folio 328 v^o et *Sur Brichemer* au folio 315 v^o. Chacun des deux textes commence par une initiale champie sur huit unités de réglure. En outre, dans *Sur Brichemer*, les deux dernières strophes débudent par une initiale filigranée sur deux unités de réglure.

Le manuscrit fr. 1593 (sigle : *B*) compte 220 folios de parchemin (249 x 182 mm). C'est un recueil de soixante-quinze pièces qui appartiennent aux mêmes genres que celles du recueil précédemment décrit. Le manuscrit date lui aussi du XIII^e siècle (ou du début du XIV^e), mais il n'a pas la même homogénéité. En effet, ce n'est qu'au XV^e siècle que des cahiers d'origine différente ont été réunis. Les vingt-six poèmes de Rutebeuf y apparaissent en trois groupes distincts de vingt et un (ff^{ms} 59-74), trois (ff^{ms} 102-104 v^o) et deux (ff^{ms} 134-136) textes. Les deux premiers groupes sont copiés de la même main. *Sur Brichemer* appartient à la première série (f^o 73 r^o) et *Renart le bestourné* à la seconde (ff^{ms} 102-103 r^o). Toutefois, cette œuvre se trouve copiée par une main du XV^e siècle sur des feuillets qui remplacent des folios anciens perdus. Il s'agit là d'une véritable restauration.

Enfin, le manuscrit fr. 1635 (sigle : *C*) est un volume de 181 folios de parchemin (260 x 188 mm), formé de la réunion de deux manuscrits indépendants. Le premier (ff^{ms} 1-84), copié à la fin du XIII^e siècle, contient cinquante des cinquante-six poèmes attribués à Rutebeuf. C'est donc la collection la plus complète de son œuvre. La langue y est marquée par des dialectalismes de l'Est. *Renart le bestourné* figure au folio 51 r^o, *Sur Brichemer* au folio 83 r^o.

Éditions et traductions.

Pour Rutebeuf, la grande édition de référence reste celle de ses *Œuvres complètes* publiée par Edmond Faral et Julia Bařtin, Picard, 2 vol., 1959-

1. Dans son édition des *Œuvres complètes*, t. II, p. 401.

2. Voir p. 1384.

1960. Les deux éditeurs ont choisi le manuscrit A comme manuscrit de base. *Renart le bestourné* se trouve aux pages 532-544 et *Sur Brichemer* aux pages 579-580 du premier tome.

En 1989, Michel Zink a donné une nouvelle édition des *Œuvres complètes*, avec traduction en regard, pour les « Classiques Garnier ». La base de ce travail est le manuscrit C. *Renart le bestourné* figure dans le premier tome (p. 253-263, variantes p. 505, notes p. 487-488), *Sur Brichemer* dans le second (p. 401-403, variantes p. 516, notes p. 499).

Jean Dufournet, reprenant le texte établi par E. Faral et J. Bastin, a donné la traduction de vingt-six pièces de Rutebeuf, sous le titre de *Poèmes de l'infortune et autres pièces*, Gallimard, 1986. *Renart le bestourné* figure aux pages 50-59, *Sur Brichemer* aux pages 106-109.

Il est bien difficile de rendre la fluidité, la rapidité de l'écriture de Rutebeuf en français moderne, tout comme il est malaisé, sans lourdeur, de laisser transparaître les jeux de mots qu'il pratique avec délectation. Jean Dufournet et Michel Zink y ont réussi bien mieux que nous. Souvent, nous avons repris leurs trouvailles ; parfois, nous avons rencontré par hasard les mêmes solutions qu'eux.

Établissement du texte.

Notre appareil critique est réduit au minimum. On pourra lire l'intégralité des variantes dans l'édition Faral et Bastin.

Nous suivons le même manuscrit que ces derniers. Mais nous proposons parfois une ponctuation un peu différente, et deux résolutions différentes de l'abréviation 9 : au vers 14 de *Renart le bestourné*, nous écrivons *Constantinoble* et non *Costantinoble* ; au vers 132, *comment* et non *comment*. Au vers 156, le manuscrit donne la leçon *voudroit* et non *vodroit* (Faral-Bastin). Notons enfin que si, au vers 125, *Et* manque bien, la place du signe tirolien qui le représente était réservée dans la colonnette tracée pour les initiales de vers.

S. L.

NOTES ET VARIANTES

RENART LE BESTOURNÉ

Page 863.

a. *Titre d'une main postérieure dans A* : Renart le bestourné : *titre dans B* : De Regnart le bestourné : *titre dans C* : Ci encoumence li diz de Renart le bestourné . ♦♦ b. regné ou regne B : regné et regne C

1. Le verbe *chevaucher* a conduit Jean Dufournet à traduire ce vers ainsi : « il y fait force expéditions à bride abattue ». Cependant, il semble que seul le substantif *chevauchée* ait eu ce sens particulier d'« expédition militaire », « incursion armée à cheval », attesté depuis le roman de *Horn*, dans la seconde moitié du XII^e siècle, et dès la seconde moitié du X^e en latin médiéval, avec le terme *cavalcata*.

2. Par son association avec *vingnoble*, le terme de *brie* (v. 13) renvoie d'abord à un nom commun : sont ainsi réunis terres de culture ou d'éle-

vage et vignobles. De fait, sous cette forme ou sous les formes *berrie*, *berrie*, les textes médiévaux évoquent la rase campagne, la plaine, voire le désert. Mais Rutebeuf peut aussi penser au nom propre, à la Brie, région traditionnelle de culture et d'élevage. En ce cas, le *vingnoble* pourrait évoquer la Champagne, d'où Rutebeuf est certainement originaire. Le fait que la Brie n'appartenait pas alors au domaine royal, argument avancé par E. Faral et J. Bařtin, n'est pas probant, car le poème dépasse le seul cadre référentiel de l'époque. J. Dufournet va plus loin. Pour lui, *brie* peut être la terre de Simon de Brie, le légat du pape, tandis que *vingnoble* peut renvoyer à la vigne du Seigneur, c'est-à-dire à l'Eglise (« Rutebeuf et le *Roman de Renart* », p. 13).

3. Le jeu est évident entre *pecheor* et *pescheor*. Renart a réussi à faire de l'empereur un *povre pecheor*, c'est-à-dire un pauvre diable, puisqu'il ne lui a pas laissé un sou vaillant. Pour un peu, comme le suggère le texte, il en faisait un marin pêcheur — profession réputée pour être rude et de peu de rapport. Mieux, grâce à la préposition *dedenz* (on attendrait *en*), l'image de la noyade se dessine en filigrane, qui achève de peindre la déchéance de l'empereur.

4. Rutebeuf joue ici de la proximité sonore des rimes *mer*, *amer* (« aimer ») et *amer* (« amertume »), rimes qui avaient trouvé tout leur sens dans l'histoire de Tristan et Iseut, liant amour et douleur à une mer sur laquelle ils avaient bu le philtre et qui plus tard les sépara.

Page 864.

a. toz li cuers m'en A ; nous adoptons la leçon de C et B.

1. *Poufille* est le nom d'une villageoise dans certains manuscrits de la branche Vc du *Roman de Renart* mais pas dans notre manuscrit H ; en ce qui concerne *Raimbourg*, les répertoires ne mentionnent qu'un personnage de ce nom (*Raiborg*, *Raiborghe*) dans la chanson de geste *Aiol*. Quant à l'opposition entre ville et Cour, elle parcourt la littérature satirique et particulièrement anticuriale des XIII^e et XIV^e siècles.

2. Il s'agit de Darius III, qui fut assassiné par Bessus et Ariobarzane, et dont parle, par exemple, le célèbre *Roman d'Alexandre* médiéval (rapportons qu'Alexandre épousa une des filles de Darius III) ; mais il n'est dit nulle part que Darius ait dû sa mort à son avarice. Un contemporain de Rutebeuf comme Robert de Blois use de l'exemple conjoint de Darius et d'Alexandre dans son *Enseignement des princes* pour apprendre à ceux-ci qu'il ne faut pas accorder sa confiance aux serfs. C'est la mort de Porus, vaincu par Alexandre, que Robert attribue au manque de libéralité de ce roi envers ses officiers.

3. La correction de *li cuers* en *li peuz* (v. 50) s'impose, car la littérature ne montre pas d'exemples d'un cœur se hérissant. À moins que Rutebeuf n'ait voulu créer ici une image nouvelle...

4. Il y a ici un jeu de mots sur *empire* et *en pire*, évocation d'un royaume qui va de mal en pis, d'un royaume dont la situation se dégrade. Ce calembour est cher à Rutebeuf : on le retrouve dans *La Voie de Tunis*, texte de 1267 (v. 131 : *De jour en jour iront de royaume en empire*) et dans *La Paix de Rutebeuf*, texte un peu postérieur (v. 17 : *Ses roiaumes devient empires*).

5. Malgré notre traduction, l'expression *metre sa teste* n'est pas un syntagme figé.

6. Il y a probablement un jeu de mots caché sous ce toponyme que l'on peut décomposer en *sen* « sens », « intelligence » et *art* « habileté », « science » — deux qualités qui manquent à Noble.

7. Le mot *porte* au sens de « ce qui est porté, transporté par voie de terre », « charge », est un terme rare, appartenant au vocabulaire concret. Rutebeuf l'a sans doute choisi à cause de l'animal de bât dont il vient de parler, mais aussi pour son homonymie. Les vers 55 à 60 ont montré, en effet, que la porte du roi était fermée à ses sujets. L'ignorance de Noble serait donc telle qu'il ne saurait qui est le véritable maître des entrées de son palais. En revanche, un jeu de mots sur charge au sens de « fardeau » ou de « devoir » n'est possible qu'en français moderne. Le terme *porte* l'exclut en ancien français.

Page 865.

a. gîst sor teil costei / *Que* rois de beſtes ne l'ot teil C ♦♦ b. Por faire avoir / *Qu'il* en devra assez B, C

1. Il s'agit de l'Hôtel royal, dont les vers suivants évoquent un certain nombre d'offices, comme celui de porte-sceau. Voir aussi *Le Dit d'Entendement*, p. 898-899.

Page 866.

a. abaie / Ysengrins A; nous corrigeons d'après B. ♦♦ b. gîst en tel endroit B, C ♦♦ c. Écrit de la même main que le texte dans A. Cy fine renart le beſtourné B : Explicit C

1. *Troupt* (v. 126) est une interjection qui exprime le dédain ou la désinvolture. Il s'agit au départ d'une onomatopée imitant un pet (« prout »). Isengrin se soucie fort peu de l'argent qu'il distribue au nom du roi, puisqu'il touche des émoluments sur ces paiements en tant que chambellan responsable du sceau secret ou privé. Jusque vers 1260, ce sont les chambellans de l'Hôtel qui gèrent un trésor particulier. De cette caisse et du bureau comptable qui y était afférent naîtra la Chambre aux deniers.

2. Le mot *avaloingne* (v. 145) est un hapax. On connaît *aloigne*, *aloingne*, *alonge*, au sens de « rallonge », et plus couramment de « retard », « délai », « attermolement ». E. Faral et J. Baſtin ont supposé que, parallèlement à l'expression bien attestée *sans aloigne*, aurait pu être construite celle d'*en aloigne*, ensuite substantivée. Mais en ce cas, il faudrait supposer aussi une dérive graphique d'*enaloigne* en *evaloigne* puis *avaloigne*. Jean Dufournet propose une autre solution, très séduisante : celle d'un mot-valise fait d'*aloigne* toujours et d'*Avalon*, cette île de l'Autre Monde où Arthur mortellement blessé se réfugia, et d'où il devait un jour revenir selon les Bretons. Voir *Sur Brichemer*, v. 15-16.

3. Le Moyen Âge, qui n'enfermait pas ses fous comme le fera l'époque classique, les tondait. Cette tonsure était signe d'infamie et d'exclusion, mais avait aussi une fonction thérapeutique (voir J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, PUF, 1992, p. 39-44).

4. Il s'agit d'un proverbe dont J. Morawski (*Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925) a recueilli deux formes un peu différentes (n^{os} 2164 et 2165) : *Qui tout covoit tout li chiet*; *Qui tot covoit tot pert*. C'est notre « qui trop embrasse, mal étreint ».

5. L'once est le nom d'une variété de panthère vivant en Asie centrale. Cet animal apparaît dans la branche Ic (v. 2848-2855) du *Roman de Renart*: Poncet, sur le point d'épouser Hermeline qui se croit veuve, raconte au goupil déguisé en jongleur que ses trois fils sont partis se mettre au service de « dame Once la haïe », dont la puissance s'étend au monde entier, et qui pourra les aider à venger la mort de leur père. Le personnage ici esquissé semble évoquer la première bête apocalyptique, sortie de la mer, et qui ressemble à un léopard. La terre entière se met à la suivre, une fois que le dragon lui a donné le pouvoir et une bouche pour blasphémer (*Apocalypse*, XIII, 1-10). Il est probable que Rutebeuf joue de la double citation : renardienne et biblique.

SUR BRICHEMER

Page 867.

a. *Titre porté d'une main postérieure dans A*: De BricheMER : *titre dans C*: C'est de BricheMEIR . ♦♦ b. Qui de moi se joe a C ♦♦ c. de grant aroi B, C ♦♦ d. *Vers 13 dans B et C*: Je n'en puis fors promesse trere .

1. Le jeu de la briche n'a été décrit que dans une interpolation du *Bestiaire d'Amours* de Richard de Fournival (vers 1250). Au milieu de joueurs se tient un meneur de jeu, dit le *musard* (« le niais »), qui tient en main le *briche musard*, un objet assez petit pour être dissimulé facilement. Il le propose à chacun des joueurs et le remet effectivement à l'un d'entre eux, mais assez discrètement pour qu'on ne sache à qui. Entre alors en scène un autre joueur, qui s'était tenu à l'écart et qui doit retrouver la briche. Le musard essaie de l'égarer par ses discours, car si l'autre réussit dans sa recherche, lui demeure musard un tour de plus. Ici, BricheMER est comparé au meneur de jeu : il offre ses promesses au poète comme le musard propose la briche à chacun, mais ne la confie qu'à un seul. De là l'usage attesté du mot *briche*, hors de tout contexte ludique, pour signifier la tromperie, la dissimulation. Voir Jean-Michel Mehl, *Les Jeux au royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Fayard, 1990, p. 106-108, qui avance, comme jeu le plus proche de la briche, celui du furet. Mais là, il n'y a pas de musard.

2. La croyance des Bretons au retour du roi Arthur était moquée par les Français, qui y voyaient le symbole d'une chose qui ne se produira jamais à l'instar des calendes grecques.

Page 868.

a. *Vers 21 dans B et C*: Un po de chose vous vueil dire . ♦♦ b. fete escrite A : faites escrire B, C. Nous adoptons la correction de E. Faralet J. Bastin. ♦♦ c. Écrit dans A de la même main que le texte. Explicit C

LE COURONNEMENT DE RENART

NOTICE

Le Couronnement de Renart, dont nous proposons ici un extrait, est un roman de plus de 3 000 vers qui date de la seconde moitié du XIII^e siècle. Son auteur le dédie à la mémoire du bon comte Guillaume de Flandre, tombé lors d'un tournoi sous les coups, dit-il, de *Mesdis* (Médiance), d'Envie et d'Orgueil. Sa valeur le rendait pourtant digne d'être roi, mais les temps sont tels que l'on préfère souvent un mauvais seigneur à un bon ; le roman en apportera la preuve¹.

À Maupertuis, Ermengarde s'étonne que son habile époux ne cherche pas à devenir roi pour transmettre la couronne à son fils. Renart lui avoue que, devenu vieux, il craint la mort et souhaite se repentir de ses fautes en se faisant religieux. Mais un coucou pousse alors son cri treize fois et Renart en tire l'augure qu'il lui reste autant d'années à vivre. Il part donc dans l'intention de détrôner Noble le lion².

En chemin, il va jouer un de ses mauvais tours coutumiers à l'âne Timer³, puis un autre à un boucher qui portait des andouilles⁴. À chaque fois, la morale de l'histoire est qu'il ne faut pas, par convoitise, chercher à se faire autre que ce que l'on est.

Puis, Renart rencontre son vieil ennemi Isengrin. Tous deux sont présentés à cheval, le loup tenant une lance. Leur conversation est pleine de sous-entendus ; sous prétexte de festin, ils tentent de s'attirer l'un l'autre dans un piège. Renart finit par changer de discours : il va à la Cour, à Grenomaisnil, car il a entendu dire qu'une étoile annonçait la mort prochaine du roi, qui aurait un successeur extraordinaire, digne d'être empereur de Rome et de Grèce⁵. Piqué dans sa curiosité, Isengrin suit Renart, mais il tombe dans un piège à loup. Il accuse son compagnon qui, pour une fois, n'y est pour rien et qui va le délivrer en se jouant de la convoitise du loup⁶. En guise de remerciement, Renart demande alors à Isengrin de se rendre seul à Grenomaisnil, de n'y pas parler de l'étoile et de prétendre ignorer où lui-même se trouve, si le roi le lui demande⁷. Mais Isengrin ne fait que calomnier Renart et dénoncer au roi un complot, fomenté par le goupil et l'âne, pour le détrôner au profit de ce dernier. Or, Noble, vieilli, a décidé d'abdiquer et de réunir une cour plénière à Malrepaire, où il est né, pour qu'un successeur lui soit choisi. Il charge le loup de porter partout sa convocation. Celui-ci lui demande alors s'il a entendu parler de la prédiction des astrologues à son propos, ce qui n'est pas le cas⁸.

1. V. 1-140.

2. V. 141-252.

3. V. 253-429.

4. V. 430-542.

5. V. 543-675.

6. V. 676-829.

7. V. 830-891.

8. V. 892-982.

Isengrin part accomplir sa mission. Rencontrant à nouveau Renart, qui semble poursuivi par la meute du comte de Flandre, il lui raconte ce qui se passe à la Cour et lui suggère de s'y rendre pour tenir compagnie au roi et lui montrer sa loyauté. Renart, après lui avoir proposé en vain de l'aider à devenir roi, refuse. Tous deux se quittent en mauvais termes¹.

Renart parvient à une ville où cohabitent dominicains et franciscains. Il demande au prieur des dominicains de l'accepter comme moine afin de faire pénitence de sa gourmandise, de sa médisance et de sa trahison. Le prieur va consulter son chapitre, lui conseillant d'accepter l'impétrant : dépourvus d'argent et de pouvoir, ils ne le sont pas d'intelligence, et, si Renart leur enseignait ses tromperies, ils pourraient devenir importants et être écoutés de tous. Les moines acceptent². Mais lassé d'attendre, Renart est entre-temps allé trouver les franciscains. Il a déjà revêtu leur robe, lorsque le prieur dominicain vient le réclamer. Renart décide alors de porter une robe mi-partie : il sera dominicain et franciscain tout à la fois. Ainsi se conclut la paix entre les deux ordres. Et Renart, allant de l'un à l'autre, leur enseigne son *art* et la façon de se comporter au sein d'une Cour. En un an, il leur apprend tout, moyennant la promesse que les moines n'avouent jamais que Renart a fait partie de l'un ou de l'autre ordre³.

Mais au cours de ce même séjour, Renart demande la permission d'aller voir Noble. Il part donc sous son habit religieux en compagnie d'un frère. Arrivé à la Cour, il est présenté comme le prieur des dominicains de Saint-Ferri. Il engage Noble à songer à son salut, prétendant avoir vu dans le ciel des signes de sa mort prochaine. À cette nouvelle, qui corrobore les propos rapportés par Isengrin, le roi se sent soudain faible et s'alite. Renart entend sa confession, puis lui demande à qui il songe pour lui succéder. Le lion penche pour le léopard. Renart le lui déconseille, car la ruse vaut mieux que la force. Noble évoque alors Renart, mais il est introuvable, comme chaque fois qu'on a besoin de lui, dit-il. Sous couleur de charité chrétienne, Renart prend alors sa propre défense et dit qu'on calomnie peut-être l'absent. Enfin, à l'invitation de Noble, Renart prononce un sermon en forme sur la vertu de pauvreté, qui ouvre les portes du paradis. Mais il revient incidemment au sujet qui l'intéresse en invitant les seigneurs de la Cour à élire un roi qui sache faire le départ entre bons et méchants. Le faux prêcheur promet de revenir à l'Ascension, le jour de l'élection du nouveau roi, puis il retourne à Saint-Ferri⁴. Le narrateur indique alors qu'il revient à Isengrin, abandonné au début de sa mission, après sa rencontre avec Renart⁵.

Vient alors le long extrait que nous avons choisi. Situé entre deux articulations fortes du texte⁶, il raconte comment Renart parvient à se faire couronner roi avec l'aide du hérisson et du mouton. L'extrait commence par une sorte de second prologue⁷, où est évoquée la figure du dedica-

1. V. 983-1079.

2. V. 1080-1173.

3. V. 1174-1253.

4. V. 1254-1667.

5. V. 1668-1674.

6. Sur ces articulations, mises en évidence par le manuscrit, voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1427.

7. V. 1675-1699.

taire posthume, le comte Guillaume. L'auteur oppose implicitement l'époque de celui-ci, où les *biau dis*¹, à la fois œuvres de talent et bonnes paroles, étaient reconnus et couronnés, au temps présent, règne des *mes-dis*², c'est-à-dire des médisances. D'ailleurs, l'extrait s'achève sur la mort de Noble, mort dont Orgueil, Envie et Renardie sont responsables. C'est grâce à eux que Renart est parvenu à ses fins. Et avant d'achever son œuvre, l'auteur va raconter le début de son règne³.

Renart quitte Malrepaire pour Grenomaisnil. En chemin, il rencontre le hérisson et le mouton, qui se plaignent d'avoir été exclus de la Cour par lui. Renart leur rappelle leur condition inférieure : s'ils ne sauraient figurer à la Cour, c'est que Dieu lui-même les a créés ainsi. Le narrateur renchérit : le hérisson connaissait la nature mauvaïse de Renart, il n'a donc eu de lui que ce qu'on pouvait en attendre⁴. Après avoir pris le soin de fortifier Grenomaisnil, Renart part pour Jérusalem et visite le Saint-Sépulcre. Sa réputation gagne toute l'Asie ; il répand sa science perverse dans tout l'Orient. Puis il se rend à Tolède pour y apprendre la nigromancie⁵. Enfin, il rentre en France et reçoit à Paris un accueil solennel du roi et de tout ce qui compte dans le royaume. Tous se mettent à son école, jusqu'au pape, qui le fait mander à Rome. Renart lui enseigne comment faire passer une chose pour une autre. En remerciement, le pontife lui donne l'absolution. Après avoir instruit tous les cardinaux, Renart part pour l'Angleterre, puis pour l'Allemagne. C'est le règne de la renardie⁶. Enfin, Renart rentre dans son royaume, à Grenomaisnil. Les grands s'empressent auprès de lui, ainsi qu'Orgueil, Médisance et Fausseté. Les pauvres, eux, sont repoussés par l'éléphant, qui fait fonction d'huissier. Ils se plaignent que seul Argent puisse faire ouvrir les portes royales : Argent peut tout, sauf ressusciter un mort⁷. Alors, leurs plaintes se transforment en apostrophe à la mort, qui leur a ravi un bon seigneur pour leur en donner un mauvais, qui leur a laissé du vinaigre pour du vin, etc.⁸. Enfin, le narrateur prend le relais pour déplorer une dernière fois la mort du bon comte Guillaume, et pour mettre en garde son frère cadet, le marquis de Namur, qui lui ressemble tant, puisqu'il n'a que faire de renardie. Cependant, il serait bon qu'il connaisse un peu Renart et sa « science » pour pouvoir démasquer ses disciples. C'est désormais une nécessité⁹.

On le constate, ce texte s'inscrit clairement dans la suite du *Roman de Renart* : la narration commence par deux mauvais tours joués par le goupil à ceux qui ont la fâcheuse idée de se trouver sur son chemin ; Isengrin y apparaît comme son vieil ennemi ; Renart ne se rendra officiellement à la Cour qu'à la seconde convocation de Noble, comme dans le *Roman*. Dans le *Couronnement*, ce retard constitue même l'un des principaux reproches que le roi formule à son rencontre : Renart n'est jamais là quand on a besoin de lui¹⁰.

1. V. 1677.

2. V. 1678.

3. V. 2760-2794.

4. V. 2795-2899.

5. V. 2900-2953.

6. V. 2954-3222.

7. V. 3223-3271.

8. V. 3272-3297.

9. V. 3298-3398.

10. Voir v. 1449-1450.

Cette connaissance du *Roman* apparaît de façon plus évidente encore lorsque l'auteur précise que le goupil passa tout un hiver et un été à Tolède pour y apprendre la nigromancie, épisode relaté dans la branche XXIV, « Renart magicien ».

Cependant, la volonté affichée de tirer une morale de tout traduit un esprit différent de celui du *Roman*¹. Renart y est représenté triomphant et couronné — c'est la première fois dans les textes épigones — au terme d'un complot qu'il ourdit contre Noble. Mais ce complot a seulement consisté à persuader le roi qu'il était tout prêt de mourir, et Noble s'est, pour ainsi dire, exécuté ! Que voir là, sinon l'indication que Renart est le représentant d'une nouvelle époque ? Une époque placée sous le signe de la convoitise, de la soif de pouvoir et du désir de changer de position sociale. L'âne et le boucher tombent dans le piège de Renart à cause de ce désir ; dominicains et franciscains acceptent Renart dans leurs rangs pour cesser d'être pauvres et devenir puissants ; le hérisson désigne Renart comme roi parce que, tout en sachant ce qu'il est, il espère en obtenir des signes de reconnaissance tangibles : c'est désormais le règne de l'Argent².

Cette vision pessimiste, qui dans sa généralité paraît transcender les époques, prend-elle plus de relief d'être resituée dans la période de son écriture ? La partie de l'unique manuscrit qui conserve l'œuvre a été copiée avant 1295. De plus, Alfred Foulet a bien montré certaines reprises du *Couronnement* dans le *Renart le Nouvel* de Jacquemart Gielee, en particulier l'entrée simultanée de Renart chez les Jacobins et les Cordeliers³. Or cette œuvre a été achevée en 1289. Enfin la biographie des deux personnages historiques évoqués dans le *Couronnement* : Guillaume de Dampierre, et son frère cadet Guy, devrait permettre d'affiner la datation. Guillaume meurt en 1251 lors d'un tournoi. Il portait le titre de comte de Flandre, mais c'est sa mère qui se réservait l'usufruit du comté. De même son frère Guy ne sera que titulaire jusqu'à la mort de sa mère en 1280. Mais entre-temps, il acquiert le marquisat de Namur en 1263. Comme le rappelle John Flinn, on a longtemps cherché dans la querelle qui opposa les Dampierre et les Avesnes la clef de ce texte⁴. De fait, la mort tragique du comte de Flandre en 1251 avait suscité des soupçons, injustifiés, contre les Avesnes. Charles Duvivier, en 1894, attribue à cet événement et à ces rumeurs l'écriture du *Couronnement*⁵, puisque, l'auteur le dit, le bon comte Guillaume est tombé sous les coups de Médisance, d'Envie et d'Orgueil. Cependant, Gaston Paris note que la formulation des vers 6 et 7 fait difficulté : « Dou preu vaillant conte William / Qui jadis fu contes de Flandres⁶. » Ce « jadis » rejette, en effet, trop loin dans

1. Notons que notre texte est suivi, dans le manuscrit, des *Fables* de Marie de France (fin du xii^e siècle). Or, c'est la fin même du *Couronnement de Renart* qui introduit cet autre texte en identifiant le Guillaume dédicataire de Marie avec le bon comte de Flandre !

2. V. 3244-3271.

3. *Le Couronnement de Renart, poème du xiii^e siècle*, éd. Alfred Foulet, Princeton-Paris, Princeton UP-PUF, 1929.

4. J. Flinn, *Le « Roman de Renart » dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Toronto-Paris, University of Toronto Press, 1963, p. 226-227. Sur cette querelle, voir la Notice des *Récits d'un ménestrel de Reims*, p. 1399-1401.

5. C. Duvivier, *Les influences française et germanique en Belgique au xiii^e siècle ; la querelle des Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257)*, Bruxelles, 1894.

6. G. Paris, *Romania*, VIII, 1879, p. 38.

le temps l'époque de sa mort pour que celle-ci puisse véritablement être considérée comme le premier motif de l'écriture du texte. Il paraît donc raisonnable de fixer à 1263, au moment où Guy devient marquis de Namur, le *terminus a quo* de l'œuvre. La querelle des Dampierre et des Avesnes ne fournit donc pas de clef satisfaisante : Renart, ici, n'est pas un Avesnes comme Isengrin l'est dans les *Récits d'un ménestrel de Reims*. Quant au *terminus ad quem*, le plus sûr reste 1289. Toutefois on pourrait considérer qu'après 1280, devenu pleinement comte de Flandre, Guy de Dampierre ne serait probablement plus désigné comme marquis de Namur. Se fondant sur l'identification du roi de France, qui accueille si bien le roi Renart, avec Louis IX, John Flinn, propose, pour sa part, 1270, année de la mort du futur saint¹. Mais si l'on veut jouer à ce jeu des personnages historiques égratignés par une satire allusive, alors pourquoi ne pas nommer aussi le pape de l'époque ? D'autant plus que Flinn donne l'impression de se contredire un peu plus loin. Poursuivant sa recherche du sens de l'« allégorie » du *Couronnement*, il affirme bien le trouver « en étudiant l'histoire de la Flandre vers les années 1263-1270² », mais pour lui, la « foule qui hurle sa misère et sa haine devant les portes du palais de Grenomaisnil, ce sont les ouvriers de Flandre, qui devaient en 1280 se révolter contre la tyrannie patricienne³ ». Certes, le *Couronnement* pourrait être un des nombreux avertissements reçus par Guy de Namur avant les fameux événements. Il n'en reste pas moins que, si le rappel de la montée en puissance des riches marchands et notables des villes du Nord restitue bien le climat de l'époque où le *Couronnement* a été écrit, il ne saurait en expliquer véritablement ni le surgissement, ni la forme⁴.

Quant à son auteur, nous ne pouvons en dire que bien peu de choses. Probablement serviteur ou clerc de la cour de Flandre, il connaît le *Roman de Renart*, peut-être *Renart le bestourné* de Rutebeuf. Et le latin. Assez en tout cas pour avoir eu la curieuse idée de convoquer à la cour plénière de Noble l'ensemble des quadrupèdes qui figurent dans la table des chapitres du livre IV du *Liber de natura rerum* du dominicain Thomas de Cantimpré, dont la première version date de 1228 et la seconde de 1244. Cette greffe appelle deux remarques. D'une part, la difficulté qu'éprouve l'auteur à insérer tous ces noms dans une syntaxe correcte illustre au plus haut degré la maladresse qui se décèle partout ailleurs dans l'œuvre. Se dessine alors le profil d'un auteur soit peu heureux, soit malmené par la tradition manuscrite⁵. D'un autre côté, cette volonté d'élargir le cercle des animaux proprement renardiens à l'ensemble des créatures à quatre pattes souligne la portée universelle, allégorique de l'œuvre. Dans un passage de belle tenue, le narrateur s'exclame d'ailleurs : « Mais ne cuidiés que je vos ment : / La sustance de fauseté / Est a un pau d'ingniquité / Escrite ou fuel de trecherie / Au pelagrafe de bois-

1. J. Flinn, *Le « Roman de Renart » [...]*, p. 226. En ce qui concerne l'identification à Louis IX, J. Flinn suit les suggestions déjà formulées par Ulrich Leo en 1922. Un argument supplémentaire est fourni par le vers 443, où il est fait allusion à la meute du comte de Poitiers. Seul le frère de Louis IX porta ce titre au XIII^e siècle, et il mourut en 1271.

2. *Ibid.*, p. 233.

3. *Ibid.*, p. 237.

4. Celle-ci rappelle encore le *Roman de Renart*, avec son couplet d'octosyllabes à rimes plates.

5. Voir la Note sur le manuscrit et sur la traduction, p. 1427-1428.

die / D'une loi qui ensi comenche : / " Pau m'est, sachiés, ou que jou menche. " ¹ »

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

Le Couronnement de Renart ne figure que dans le manuscrit fr. 1446 de la Bibliothèque nationale de France². Ce volume compte 210 folios de parchemin (285 x 210 mm), écrits sur deux colonnes (48 lignes pour la partie contenant le *Couronnement*). Plusieurs copistes ont travaillé à ce manuscrit. Les folios 1 r^o à 70 r^o donnent, avec *Kanor*, la dernière continuation du *Roman des sept sages*. Les folios 71 r^o à 88 v^o, d'une autre main, portent le *Couronnement*, suivi, aux folios 88 v^o à 108 v^o, des *Fables* de Marie de France, écrites par le même copiste. Au verso du folio 70, dans les marges basses des folios 71 à 108, puis sur les folios 109 à 114, un troisième copiste a écrit le brouillon du *Roman de Constant*, que Baudouin Butor avait entrepris à la demande de Gui de Namur, comte de Flandre, et de son gendre, Hugues de Châtillon, comte de Blois. Or, la troisième version du prologue de ce roman s'ouvre sur un songe de l'auteur, daté de 1295. Ainsi, la copie du *Couronnement* est-elle forcément antérieure à cette date.

Ensuite furent ajoutés au manuscrit, en trois séries, des œuvres de Baudouin de Condé et de son fils Jean (ff^{ms} 115 à 164), puis de Jean seul (ff^{ms} 165-196 et 197-210).

Ces deux poètes furent attachés à la maison de Hainaut, qui, après le Dit de Péronne, revint aux Avesnes, fils du premier lit de la comtesse Marguerite (morte en 1280)³. *Le Couronnement de Renart* est certainement l'œuvre d'un serviteur de la cour de Flandre, plus précisément de celle de Guillaume puis de Gui de Namur. Il est donc singulier de voir le manuscrit conjoindre des textes dédiés à deux familles qui furent longtemps opposées. Toutefois, dans ses deux premières dédicaces du *Roman de Constant*, Butor se réclame à la fois des comtes de Flandre et de Blois, mais aussi du comte de Hainaut, Jean II d'Avesnes, petit-fils de Marguerite.

Les éditions.

Le Couronnement de Renart a connu deux éditions intégrales : celle de

1. V. 2998-3004, éd. A. Foulet, p. 91 : « Mais n' imaginez pas que je vous mens : l'essentiel de fausseté est écrit avec un peu d'iniquité sur une feuille de tricherie au paragraphe de fraude d'une loi dont le début est : " Peu m'importe, sachez-le, le lieu où je mens. " »

2. Voir la notice détaillée fournie sur ce manuscrit par A. Foulet dans l'introduction de son édition (p. ix-xv).

3. Sur le conflit à propos de l'héritage flamand, voir la Notice des *Récits d'un ménestrel de Reims*, p. 1399-1401.

D.-M. Méon, au tome IV de son *Roman du Renart*¹ (Paris, Treultel et Würtz, 1826) ; et celle d'Alfred Foulet, à Princeton-Paris en 1929.

Établissement du texte.

Le passage que nous éditons (v. 1675-2794) se trouve aux folios 79d à 85c du manuscrit. Ce millier de vers est très clairement conçu comme un tout à l'intérieur de l'œuvre : le passage commence par une initiale (H), haute de dix unités de règleure, et, après le vers 2794, le texte est interrompu par une rubrique — « Ce est isi come Renars fu coronés / a roi et il se parti de Malrepar » —, le vers 2795 commençant à son tour par une initiale haute de dix unités (H à nouveau), de même facture que celle du vers 1675.

Le texte présente dans son ensemble peu d'éléments structurants (quelques lettrines et pieds de mouche situés en marge). A. Foulet s'est généralement servi de ceux-ci pour découper l'œuvre en sous-parties (vers commençant en retrait), mais il a aussi indiqué dans son édition des ruptures qui ne sont pas marquées dans le manuscrit, afin de rendre compréhensible le mouvement du texte. Nous nous sommes conformée à son découpage.

Notre lecture diverge d'ailleurs rarement de la sienne. En revanche, nous ponctuons assez souvent différemment. Nous n'avons relevé que deux mauvaises lectures du manuscrit dans la partie que nous éditons : la copie porte en un lieu *bons* et non *bns*², ainsi qu'en trois autres *ausiment* et non *ansiment*³.

Il arrive assez souvent que le manuscrit donne des formes dépourvues de tilde de nasalisation, et donc ambiguës. A. Foulet en a corrigé un certain nombre (*je contrai* / *j'encontrai* ; *evient* / *en vint* ; *ne prist* / *n'emprist* ; *entedu* / *entendu*⁴), en dépit des principes qu'il déclare avoir adoptés dans son introduction⁵. Nous l'avons fait en d'autres occurrences : pour *virent* / *vinrent* et *revirent* / *revinrent*, pour *cotint* / *contint*, pour *maitenir* / *maintenir*⁶. Nous avons également corrigé un *pa mi* en *parmi*, un *pou* en *pour*⁷.

Quelques-unes des fautes criantes du manuscrit, corrigées par A. Foulet, ne figurent pas dans l'apparat critique, telles que *ma ma matere*, *Pirolus*, *prse* sans *i* suscrit, *l petit pas*, *teus hom hom doit*⁸. Un singulier manifestement fautif, *bieste*⁹, maintenu par Foulet, a été corrigé à la suite de l'édition Méon.

Enfin, ce texte si maladroit — ou si corrompu — a été amendé par rapport à l'édition Foulet (mais un travail plus poussé serait certainement possible), avec l'aide des notes et du glossaire même de l'éditeur, et surtout grâce aux suggestions des trois comptes rendus du travail de Foulet que nous connaissons : Ernest Hoepffner, *Revue des langues romanes*, LVI,

1. P. 1-123 ; Polycarpe Chabaille donnera des corrections à ce texte dans le tome V, édité en 1835, p. 394-396.

2. V. 2764.

3. V. 2404, 2435, 2789.

4. Respectivement v. 1940, 2032, 2539 et 2752.

5. P. lxxv.

6. Voir les vers 1728-1730, 1746, 1777, 1861 et 2577.

7. Respectivement v. 2414 et 1772.

8. Respectivement v. 1699, 1802, 2062, 2150 et 2541.

9. Au vers 1710.

1929, p. 215-217 ; Alfred Jeanroy, *Romania*, LVI, 1930, p. 131-134 ; Alfred Schulze, *Zeitschrift für romanische Philologie*, LIII, 1933, p. 171-177.

Le texte est marqué de multiples traits picards, relevés par l'éditeur dans son introduction¹, aussi bien en ce qui concerne la phonétique que la morphologie.

En raison de la difficulté du texte, on voudra bien nous excuser de proposer une première traduction, qui elle aussi doit laisser beaucoup à désirer. Du moins n'avons-nous pas tenté d'escamoter les problèmes sous des tournures élégantes.

S. L.

NOTES ET VARIANTES

Page 869.

1. Les puy sont des sortes d'associations littéraires et religieuses, qui réunissent les bourgeois d'une ville, des poètes et des ménestrels. Une des premières de ces académies locales fut celle d'Arras, au début du XIII^e siècle. Puis Valenciennes et d'autres villes du Nord, en particulier, se doteront de ces institutions. Le puy, présidé par un personnage qui portait le titre de prince ou de roi du puy, organisait des concours où se voyaient couronnés une œuvre et son auteur. D'où l'évocation, ici, du couronnement de « beaux dits », opposés aux « médisances » ou « mauvais dits » qui sont en faveur dans les cours royales.

2. Ce comte Guillaume a été identifié avec Guillaume de Dampierre, fils d'un second lit de Marguerite, comtesse de Flandre (morte en 1280). Il portait le titre de comte de Flandre depuis 1246 environ, sa mère s'étant réservé la jouissance du comté. Revenu de Terre sainte en 1250, Guillaume mourut accidentellement le 6 juin 1251, lors d'un tournoi à Trazegnies, dans le Hainaut. Voir la Notice des *Récits d'un ménestrel de Reims*, p. 1400.

Page 870.

1. Pour l'identification du texte latin, source de la longue liste de noms d'animaux, voir la Notice, p. 1425. Il était impossible de trouver un équivalent français à chacun de ces noms d'animaux ; le texte, au demeurant, joue ici du bilinguisme. Nous avons donc conservé les formes latines, en donnant, pour chaque animal dont le nom latin n'est pas transparent, un résumé du chapitre qui le concerne chez *Thomas de Cantimpré* (d'après l'édition de H. Boese, Walter de Gruyter, Berlin-New York, 1973, p. 101-172). Le nom de l'animal apparaîtra dans la graphie de l'œuvre latine.

2. APER, dont Thomas distingue une variété sauvage d'une autre domestique, est le porc ou le sanglier (chap. III-IV). — ALOY est un animal proche de la mule, dont les genoux, comme ceux de l'éléphant, ne peuvent se plier. Pour dormir, il s'appuie sur un arbre. Pour le capturer, les

chasseurs coupent l'arbre, provoquant la chute de l'animal (chap. v). — ANABULLA vit, selon Pline, en Éthiopie. Cet animal a un cou de cheval, des pattes de bœuf et une tête de chameau. Il est recherché pour la couleur remarquable de sa peau (chap. vi). Il s'agirait de la girafe. — ALCHE est un animal proche de la mule, à l'exception de la configuration de sa lèvre supérieure, qui l'empêche de brouter l'herbe (chap. vii). — ANA est une bête orientale très sauvage et munie de dents fort longues. Un amour étonnant unit les membres de cette espèce et les rend très belliqueux à l'égard des autres animaux (chap. ix). — AHANES est, selon Aristote, un animal de la taille du cerf. Il se distingue de tous les autres quadrupèdes en ce que sa bile n'est pas dans ses entrailles, mais dans ses oreilles (chap. viii). — BUBALUS est plus grand et plus haut que le bœuf. Il a de longues cornes torses (chap. x). Il s'agit du buffle d'Afrique. — BONACHUM est un animal proche du taureau (chap. xi). Il s'agit très certainement du taureau sauvage que Pline désigne du nom de *bonasus*. — CANIS, bien sûr, est le chien (chap. xiii). — CAMELUS n'est autre que le chameau (chap. xii). — CHAMA ressemble à un loup tacheté comme un léopard. Il est très répandu en Éthiopie (chap. xv). Il s'agit du loup-cervier. — CALOPUS vit près de l'Euphrate. C'est un animal si agressif que les chasseurs ne peuvent l'approcher. Il porte de longues cornes en forme de scie qui lui permettent d'abattre de grands arbres (chap. xvi). — CAMELOPARDALIS est un animal africain à cou de cheval, tête de chameau, pattes de cerf ou de bœuf (chap. xvii). Il s'agit de la girafe. — CAPRA n'est autre que la chèvre (chap. xviii). — CAPREOLUS ou (*vel* en latin) Rubrica, ou encore Rubicapra, comme l'appelle Pline, est une chèvre sauvage (chap. xix). — CACUS (dont *Caco* ou *Cato* est l'ablatif) est un monstre de l'Arcadie. Couvert de poils comme un porc, il crache le feu lorsqu'il est en colère (chap. xx). — CEFUSA est un monstre qui, d'après Solin, fut conduit à Rome au temps de César. Ses pattes antérieures étaient munies de mains humaines (chap. xxi). — CERVUS est le cerf (chap. xxii). — CIMERA n'est pas l'être chimérique, mais la chimère décrite par Jacob, qui vit dans la région de Babylone : son postérieur est plus bas que le devant de son corps (chap. xxiii). — CIROGRILLUS est un petit animal sans grande force, dont la consommation est interdite par les règles alimentaires édictées par la Bible (chap. xxiv). Il s'agit du porc-épic. — CUNICULUS est le lapin (chap. xxv). — CRICHETUS est un petit animal d'Apulie de la taille d'un écureuil, qui creuse sa demeure dans la terre (chap. xxvi). — COROCROTES est une bête qui, comme la hyène, imite la voix de l'homme. Elle ne ferme jamais les yeux, elle n'a pas de gencives et est dotée d'une dent unique. On dit qu'elle est le fruit de l'accouplement d'un chien et d'une louve (chap. xxvii). — CATHAPLEBA est un animal de taille moyenne, qui vit sur les rives du Nil. Il a peine à porter sa lourde tête, et son aspect est si repoussant que ceux qui le voient meurent aussitôt (chap. xxviii). — DEMMA est un animal de la taille d'une chèvre, rapide et sagace, avec de longues cornes pointues (chap. xxix). — DAMMULA (ou damma) est ainsi appelé, dit Isidore de Séville, parce qu'il glisse de la main (*de manu*) de celui qui veut le saisir (chap. xxx). Il s'agit du daim. — DURAN est, selon Aristote, un animal cruel, rapide et très puissant. Lorsqu'il est chassé et près d'être saisi, il évacue des excréments pour retarder par l'odeur dégagée les chiens qui le poursuivent. Certains l'identifient à l'unicorne (licorne ou rhinocéros, voir MONOCEROS), mais ce n'est pas là l'opinion de tous les

savants (chap. xxxi). Selon Vincent de Beauvais, il s'agit du même animal que le *bonasus*. — DAXUS est un animal de la taille du renard, aux poils blancs et noirs mêlés. Il a de courtes pattes, plus courtes du côté gauche que droit (chap. xxxii). Il s'agit du blaireau. — EQUICERVUS est un animal de l'Orient ou de la Grèce. De la taille du cerf, le mâle est pourvu de cornes, non la femelle. Comme le cheval, il a une crinière (chap. xxxv). Ici, il semble que l'auteur ait dédoublé cet animal en ses deux composantes, comme le laissent penser les deux accusatifs (*equum* et *cervum*). — EALE est une bête qui ressemble au cheval, avec une queue d'éléphant. Il est de couleur noire. Ses cornes sont flexibles, et il les bouge à volonté, les utilisant à tour de rôle pendant un combat (chap. xxxvi). — HENICHRES (et non Hemcires) est un animal vivant en Orient, qui, selon Aristote, ressemble un peu au taureau (chap. xxxvii). D'après Vincent de Beauvais, il s'agit d'un autre nom du *bonasus*. — HEMTRA est un assez petit animal de Germanie. Durant l'été, il fait des réserves de nourriture qu'il cache sous terre et qu'il utilise en hiver (chap. xxxviii). Il s'agit du hamster. — ERINACIUS (et non Ermatius) est l'autre nom du cyrogrillus ou porc-épic (chap. xxxix). — ERMINIUM n'est autre que l'hermine (chap. xl). — FURUNCULUS est le nom savant du furet (chap. xlii). — FALENA naît dans de lointaines régions. Cet animal a été créé pour tirer vengeance des orgueilleux (chap. xli). — FURIONZ, selon Aristote, est un animal luxurieux et gourmand. À cause de cela, il ne peut vivre longtemps (chap. xliii). — FELES est un animal petit, mais dont la malice est immense. Il creuse sa tanière dans la terre (chap. xliv). Il s'agit de la martre ou du putois. — FINGA est un animal d'Éthiopie au poil sombre. Comme l'homme et à la différence de presque tous les animaux, il n'a que deux mamelles (chap. xlv). Selon Du Cange, il s'agit d'une sorte de singe. — GLIS est un petit animal aux couleurs variées (blanc, noir, rougeâtre). Il dort tout l'hiver (chap. xlvi). Il s'agit du loir. — GALI, selon Aristote, est un animal plein d'audace. Il combat les serpents et mange ceux qu'il a vaincus. Aussitôt après, il mange de la rue, herbe contraire aux serpents (chap. xlvii). Il pourrait s'agir de la belette ou de la fouine. — GENETHA est un animal un peu plus grand qu'un renardeau (chap. xlviii). Il s'agit bien sûr de la genette. — GUESSULES (ou roserula, et non Guesses) appartient à la famille de la belette. Elle habite souvent près de l'eau dans des terriers (chap. xlix). Il s'agit de la civette. — IBEX est de petite taille ; il vit dans les montagnes et porte des cornes (chap. l). Il s'agit du bouquetin. — IBRIDA, comme son nom l'indique, est un animal issu du croisement du sanglier sauvage et du porc domestique (chap. li). — ISTRIX est le nom savant du porc-épic (*porcus spinosus*) (chap. lii). — SPINOSUS : voir ISTRIX. L'auteur a créé un double animal à partir du nom savant et du nom vulgaire. — LAMIA est un grand animal très cruel. La nuit, il sort des forêts pour entrer dans les jardins ; il brise les branches des arbres à la force de ses bras puissants. Lorsque des hommes surviennent pour l'en empêcher, il les attaque et les mord. À ce que dit Aristote, nul ne saurait guérir de sa morsure aussi longtemps qu'il entend les cris de cette bête. On ne sait s'il faut l'identifier à la bête féroce qui porte le même nom dans Jérémie (chap. lvi). Lamia est aussi une sorte de vampire dont on menace les enfants chez Horace et Apulée. — LANZANI est un animal extrêmement cruel, qui terrorise même le lion (chap. lvii). — LINS est la graphie déformée par notre texte de *linx*, c'est-à-dire le lynx (chap. lviii). —

LINCISIUS (et non Lucius) résulte du croisement d'une louve et d'un chien. C'est un animal puissant et très agressif (chap. LXI). — LEUCROCOTA est l'animal le plus rapide de tous, aux dires de Jacob et Pline. Il a un corps d'âne, une croupe de cerf, le poitrail et les pattes d'un lion et une tête de chameau. À la place des dents, il possède un os solide, et il imite la voix des hommes (chap. LXII). — LOCUSTA est un quadrupède qui vit dans la région de Jérusalem. Il est assez petit (de la taille d'un lapin), mais ceux qui l'ont vu rapportent qu'il a une grosse tête, charnue et comestible. À ne pas confondre avec la langouste (chap. LXVII). — LEONCOPHANA est un animal de taille moyenne que les lions craignent plus que tout, car ils meurent de simplement le toucher, lui ou une de ses productions, comme son urine. D'ailleurs, on brûle cet animal lorsqu'on le capture pour saupoudrer de ses cendres les chemins empruntés par les lions (chap. LXIII). — LEPUS n'est autre que le lièvre (chap. LXV). — LACTA est un animal de taille moyenne dont la consommation est défendue par la Bible. En effet, il vit le plus souvent dans les tombes des morts, seuls lieux où il se plaise (chap. LXIV). — Les LUCER et LUTER de notre texte ne sont qu'un seul animal chez Thomas de Cantimpré, mais désigné sous la double forme *Luter* ou *Lotter*. Il s'agit de la loutre (chap. LXVI). — MULUS n'est autre que la mule (chap. LXVIII). — MONOCEROS est un monstre au mugissement effrayant. Corps de cheval, pattes d'éléphant, queue de porc et tête de cerf, corne unique au milieu du front, il s'agit du rhinocéros ou unicorne. — MOLOSUS est un animal assez grand, qui vit presque partout. Avec ses dents fortes et saillantes, il n'hésite pas à s'attaquer aux hommes, mais recule devant l'innocence des enfants (chap. LXX). Il s'agit du molosse. — MAURICOMORION est, selon Aristote, un animal vivant en Orient, très féroce, de couleur rouge. Pourvu de trois rangées de dents, il a la taille et le corps d'un lion, mais sa queue est celle du scorpion, tandis que sa face, ses yeux et ses oreilles sont humains. Sa voix ressemble à celle de l'homme, ses cris aux sons d'une trompette. Il court aussi vite qu'un cerf, chasse les hommes et les dévore (chap. LXXI). — MANTICORA est, si l'on en croit les descriptions de Solin et de Pline, un animal assez monstrueux : face presque humaine, yeux glauques, couleur sang, corps de lion, queue de scorpion, voix faible qui imite la flûte, trois rangées de dents. Aussi rapide qu'un oiseau en vol, il aime la chair humaine (chap. LXXII). Manticora et Mauricomorion apparaissent donc bien proches, et l'auteur du *Couronnement* ne s'y est pas trompé, qui les a associés dans une même *maïsnie*. — MUSQUELIBET est un animal de l'Orient, de la taille d'un chevreuil. Il développe à l'aîne un abcès libérant une humeur que l'on appelle musc (chap. LXXIII). Il s'agirait du chevroton porte-musc. — MAMONETUS est un animal plus petit que le singe. Il a le dos foncé et le ventre blanc, une longue queue poilue, un cou aussi long et épais que la tête ; aussi doit-on l'attacher par le ventre et non le cou, sinon le lien glisse. Il a un visage très semblable à celui de l'homme. Comme lui et à l'inverse du singe, il possède un espace entre nez et bouche. D'ailleurs, cet animal et le singe sont de mortels ennemis (chap. LXXIV). Le terme *maïmonet* apparaît dans d'autres textes français médiévaux : *Renart le Nouvel* de Jacquemart Gielee (1288), *Le Songe du vieil pelerin* de Philippe de Mézières, le *Perceforest* et *Tristan en prose* entre autres. Il y désigne chaque fois une sorte de singe. C'est sous le nom de *maïmon* (*maïmonet* ayant été perçu comme un diminutif), que Buffon décrira un singe dit à queue de

cochon, vivant à Sumatra et dans certaines régions de l'Inde. Mais ce singe est à queue courte. Linné utilisera, au contraire, *mainon* pour désigner un singe à queue longue, comme le firent les naturalistes médiévaux (Thomas de Cantimpré, mais aussi Vincent de Beauvais et Albert le Grand) : le mandrill d'Afrique. Voir Antoine Thomas, « Notes étymologiques et lexicographiques », *Romania*, XXXVIII, 1909, p. 556-563. — MYGALE est un animal dont la consommation est interdite par la loi biblique. Cet animal a quelque force dans sa jeunesse, mais plus il vieillit, plus il devient faible. Naturellement cruel, il se voit alors contraint de feindre la douceur. Mais dès qu'un animal l'approche, il lance son venin (chap. LXXV). Il s'agit de la musaraigne. — MURILEGUS ou Musio, encore appelé Cattus en grec, n'est autre que le chat (chap. LXXVI). — MUSTELA (chap. LXXVII) a donné en ancien français le terme courant de *mustele*, *mostoile*. Il s'agit de la belette. — Mus (chap. LXXVIII) désigne plusieurs variétés de rongeurs : la souris mais aussi le rat. Copiant à la lettre la table des chapitres du livre IV de Thomas de Cantimpré, l'auteur du *Couronnement* a introduit ici quatre mots latins : *Mus et carum genera* (la souris et autres espèces apparentées), en changeant le genre du mot *mus* : de masculin, il passe au féminin. — NEOMON est le nom grec d'un animal couvert de soies de porc, dont l'odeur trahit la présence ou l'absence de poison dans la nourriture (chap. LXXIX). Il doit s'agir de l'icneumon, un rat d'Égypte. — ONAGER (chap. LXXX) n'est autre que l'onagre, qui sert ici de monture au neomon. — ONOCENTAURUS est un monstre hybride : tête d'âne et corps humain. D'autres disent au contraire qu'il a un corps de cheval, mais un torse humain (chap. LXXXII). — ORIX est un animal de la taille d'une chèvre ; comme le bouc, il porte une barbe ; il habite dans le désert (chap. LXXXIII). Il s'agit de l'oryx, sorte de gazelle. — ORAFUS est un animal étonnant : la partie antérieure de son corps est si élevée que sa tête peut atteindre vingt coudées de hauteur, tandis que la partie postérieure est basse comme celle du cerf. Son pelage, inimitable, se singularise par toutes sortes de couleurs. Thomas de Cantimpré rapporte que le soudan de Babylone a envoyé cet animal à l'empereur Frédéric II (mort en 1250) (chap. LXXXIV). Il s'agirait de la girafe. — Ovis (chap. LXXXV) n'est autre que le mouton. — PARDUS (chap. LXXXVI) est le léopard. — PIRANDER est un animal qui, selon Solin, a la taille du bœuf, des cornes ramifiées, une tête de cerf, la couleur de l'ours, des poils touffus. Il est capable de changer de couleur en fonction de son environnement (chap. LXXXVIII). — PEGASUS, selon Pline, est un grand animal effrayant d'Éthiopie. Il ressemble à un cheval avec des ailes d'aigle, mais beaucoup plus grandes. Sa tête est surmontée de cornes. Il terrifie tous les animaux et leur est hostile, aussi bien qu'aux hommes (chap. LXXXIX). — PILOSUS est l'autre nom de l'homme sauvage. Le haut de son corps est humain, mais le bas se termine par des pieds d'animal. Saint Jérôme le décrit comme un homme avec des cornes et des pieds de chèvre, autrement dit un satyre ou un faune. D'après Thomas de Cantimpré, il fut rapporté au roi de France l'existence d'un être de la taille d'un chien, à visage canin mais corps d'homme ; son dos était poilu. Il aimait le vin et les nourritures cuites, la compagnie des femmes. Son sexe était disproportionné par rapport à sa taille. Sujet à des accès de violence, il s'attaquait aux hommes, mais une fois apaisé, il se plaisait à converser (chap. xc). — PATHIO est un animal de la taille d'un chien ; son corps, de couleur rouge

sang, brille au soleil ; ses os sont extrêmement durs, ses ligaments très solides. Certains pensent qu'il s'agit de la bête que des peuplades d'Occident vénèrent comme des dieux (chap. xcii). — PUTORIUS tire son nom de son odeur nauséabonde. Comme le *daxus* (voir ce nom), cet animal a les pattes gauches plus courtes que les droites. Carnivore, il est friand de poules et de poussins (chap. xciii). Il s'agit du putois. — PIROLUS est un petit animal, un peu plus grand mais pas plus long qu'une belette. Son corps est rouge, son ventre blanc. Il vit dans les arbres et saute de branche en branche en se servant de sa queue touffue, presque aussi longue que son corps. Il vit de noix, dont il fait provision pour l'hiver (chap. xciv). — RANGIVER est un animal de la famille des cerfs et des daims, qui vit en Norvège (chap. xcv). Il s'agit du renne. — SYMIA est un terme générique pour désigner les animaux de la famille des simiens ou singes (chap. xcvi). — TAURUS VEL BOS : le taureau ou le bœuf (chap. xcviij). Voir n. 1, p. 872. — TAURUS INDIE désigne la variété de taureau qui vit en Inde. Selon Solin, il est de couleur foncée, ses poils sont denses et hérissés, il a une grande tête et une gueule fendue jusqu'aux oreilles. Il dispose de deux armes efficaces : ses cornes qu'il plie à volonté, et ses déjections à l'odeur fétide (chap. xcix). — TRANEZ (et non Tramei) est un animal de la taille du lapin, de couleur rouge. Malgré sa petite taille, il a de la force et aime le combat. La preuve en est la sorte de casque qui lui protège le crâne (chap. c). — TRAGELAPHUS est un animal dont la consommation est interdite par la loi biblique. Selon Isidore de Séville, il ressemble beaucoup au cerf. Il a les pattes et le menton poilus comme le bouc. Il porte des cornes ramifiées. Il ne se trouve, paraît-il, que dans une région du nom de Fasida (chap. ci). Ce mot grec désigne une sorte de bouquetin. — TRAGODITA est un animal qui porte de si longues cornes qu'il doit brouter en se tordant le cou pour ne pas être gêné par celles-ci (chap. cii). — TALPA (chap. ciii) n'est autre que la taupe. — UNICORNIS est, selon Isidore, un animal d'une force étonnante eu égard à sa petite taille. Il a des pattes courtes, est de couleur jaune pâle et porte sur le front une corne, longue de quatre pieds. Il est si agressif qu'il ne peut être capturé par aucun chasseur, s'il n'est d'abord charmé par une vierge dans le sein de laquelle il s'endort (chap. civ). Il s'agit de la licorne. — URSUS (chap. cv) n'est autre que l'ours. — VESONTES est un animal proche du bœuf. Il porte une crinière comme le cheval. Il n'est pas domesticable (chap. cvi). Il s'agirait du bison. — URIN (et non Urnis) est un animal qui porte des cornes de taureau si grandes qu'on en fait d'immenses coupes pour les banquets royaux. Selon Isidore, il s'agit des bœufs sauvages de Germanie (chap. cvii). — Le chapitre cviii du livre IV de Thomas de Cantimpré concerne VULPES, c'est-à-dire le goupil, ici le seigneur Renart du vers 1819. — VARIUS est un petit animal, à peine plus grand que la belette. Il est ainsi appelé parce qu'il a le ventre blanc et le dos gris-bleu. On utilise sa précieuse fourrure pour des vêtements d'apparat (chap. cix). Il s'agit de l'écureuil, qui fournit le vair (ventre) et le gris (dos). — ZYBO est un animal de la taille du loup, tueur d'hommes et d'animaux. Vivant au fond des forêts, il attire hommes et chiens en les imitant. Il aime également se nourrir de cadavres qu'il tire de leurs tombes. Certains disent qu'il appartient à la famille de la hyène ; ses mœurs en témoignent assez (chap. cx). — ZUBRO (pluriel *zubrones*) appartient à la famille des taureaux sauvages. C'est un animal très féroce et fort rapide. Ses poils

sont noirâtres, ses cornes très longues et très grosses. Une autre variété, plus petite, est nommée *Thuro* par les Polonais (chap. cx).

3. Le verbe *asinder* est un hapax. A. Foulet se demande s'il faut le mettre en relation avec *ascender* « monter », tandis que A. Jeanroy préfère le rapprocher de **sende*, dérivé de *synodum*, et lui donne le sens de « adjoindre ». Nous avons choisi la seconde solution, mais sans aucune certitude. La syntaxe et le contexte sont ici trop pauvres pour aider au choix de l'une ou de l'autre hypothèse.

Page 871.

1. La construction des vers 1768-1773 n'est pas assurée, mais nous faisons l'hypothèse que les vers 1770-1773 se rapportent à la *biele compaignie* du comte Locusta. Nous faisons donc de ce dernier le sujet du verbe *mener* du vers 1773.

Page 872.

a. trogoditre avec le dernier r expunctué dans ms. ♦♦ b. furent averit ms.; nous corrigeons suivant la suggestion de Foulet, donnée au glossaire du « Couronnement de Renart », Princeton-Paris, 1929.

1. Il semble que le poète ait hésité à faire de Taurus *vel* Bos (le taureau ou le bœuf) un ou deux personnages (comme pour *equicervus*: voir ce nom): d'où glissement du singulier *revint* au pluriel *fisent*. Nous avons uniformisé au pluriel dans notre traduction.

2. Le sens de *soi demener a* n'est aucunement assuré, les dictionnaires n'en donnant aucune occurrence.

Page 874.

1. L'adjectif *norois* est passé, de son sens géographique — « du Nord », « nordique » —, à une acception morale — « fier », dans un sens positif ou négatif. Il n'est pas impossible que l'auteur du *Couronnement* joue ici sur les deux acceptions, puisque le roi Noble est une image du bon comte Guillaume de Flandre, c'est-à-dire du fief français le plus septentrional.

2. Le texte désigne ici, et ailleurs (v. 240, 247, 1966, 2103, 3205), du nom de *Ierne* (variantes *Erme*, *Hermie*, *Hierme*, *Ermen*) la femme de Renart. *Ermengart* (ou ses variantes) apparaît, en revanche, aux vers 145, 182, 200, 227, 2521, 2661. Pour plus de clarté, nous avons unifié sur la forme longue. Le choix de ce nom pour la renarde est curieux: c'est *Hermeline* qui avait été rendue célèbre par le *Roman de Renart*. Peut-être l'auteur du *Couronnement* s'est-il inspiré de la branche XIII. Là, en effet, le loup Primaut, frère d'Isengrin, a pour femme *Hermengart* (v. 904), tandis que l'épouse de Renart est prénommée *Herme* dans au moins un manuscrit mais *H* porte *Hermeline* aux vers 199, 962, 2075. Il y a donc pu y avoir confusion et développement erroné de la forme courte *Herme*, non en *Hermeline*, mais en *Hermengart*.

3. Sa longueur est une des caractéristiques du vêtement de cour jusqu'au milieu du xiv^e siècle. Mais la remarque d'Ermengarde ne laisse pas de surprendre: la robe des moines est longue elle aussi.

Page 875.

1. Dans ces vers se trouve résumé l'ensemble des épisodes qui ont précédé la venue à la Cour de tous les vassaux de Noble. Voir la Notice, p. 1421-1422.

2. Cette seconde rencontre de Renart et d'Isengrin a été racontée aux vers 1016-1079. L'auteur montre en effet le goupil en pleine course, qui paraît chercher à échapper à la meute du comte de Flandre.

Page 876.

a. la moi presence *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

1. Le sens du vers 1959 ne s'impose pas. Alfred Foulet, qui l'éditait ainsi : *Que me preïsse asés templiers*, se demandait si le mot *templier* pouvait avoir le sens de « querelle ». Mais pareille acception n'est aucunement attestée. On trouve, en revanche, le sens de « temple » dans *Maugis d'Aigremont* (d'après Godefroy) et dans un livre de médecine liégeois du XIII^e siècle ou du début du XIV^e, édité en 1941 par J. Haust (*FEW*, t. XIII, p. 192). Dans le contexte d'un corps à corps, c'est le sens que nous avons privilégié, d'où une lecture différente de celle de Foulet. D'autant plus qu'on ne relève aucune occurrence de *se prendre* suivi d'un complément direct, alors que la construction *se prendre a* quelque chose ou quelqu'un est documentée. Enfin, nous comprenons *fu enesses* comme une tournure impersonnelle : « il s'en fallut de peu ».

2. Le mot *ospitaus*, au vers 1961, laissait Foulet perplexe, tout comme celui de *templiers* (voir note précédente). Le mot, en effet, n'est attesté qu'au sens de « refuge », « hospice », ou bien sert à désigner l'ordre de l'Hôpital ou ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (créé au XI^e siècle et définitivement organisé en 1135 sur le modèle de l'ordre du Temple, fondé vers 1118). Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'auteur joue, ici, de l'évocation de ces deux ordres militaires, qui s'illustrèrent dans les combats jusqu'à la chute de Saint-Jean-d'Acre, en 1291. Cependant, pour que le vers fasse sens, il nous a paru indispensable de lire *os pitaus* (« pauvres os »). *Pitaus* peut être interprété comme une forme de *piteus*, puisque l'on trouve ailleurs *aus* pour *eus* (v. 59), *ciaus* pour *ceus* (v. 114), *consaus* pour *consensus* (v. 231), etc. On pourrait encore supposer que *ospitaus* est une forme dérivée et déformée de l'adjectif *occipitalis*, mais nous n'en avons trouvé aucun exemple ancien.

3. Nous n'avons trouvé aucune attestation d'une locution figée qui serait « compter les lentes sur la tête de quelqu'un ». Le sens du passage est clair cependant : l'histoire de l'entrée de Renart au couvent rapportée par sa femme est cousue de fil blanc. Pour Isengrin, cela ne tient pas debout.

Page 877.

a. m'asconde / *Que* *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Jeanroy, « *Romania* », *LI/I*, 1930, p. 131-134. ♦ b. Avoit del *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ c. ne *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ d. roi evient *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

1. Nous avons préféré lire, au vers 2010, *affonder* plutôt qu'*asconder*, le premier verbe étant clairement attesté au sens de « se fonder », « s'appuyer sur », à la différence du second.

2. *Juiif*, au vers 2016, est une forme aberrante de cas régime pour le mot *juis, juise* (de *justitia*), créée sur le modèle de *vis/vif*.

3. Le verbe *emirer*, au vers 2020 (avec un pluriel pour un singulier à cause de la rime) est assez rare, mais il ne signifie pas « étourdir » comme l'indique A. Foulet dans son glossaire. Tobler-Lommatzsch lui attribue plus sûrement le sens de « tourner », « virer », « entourer ».

4. *Bedeau* désigne ici un officier de rang inférieur à celui de sergent, chargé de fonctions de police dans les villes, au service des baillis et prévôts. Ce terme a également le sens d'« homme d'armes », « mercenaire ». Et il est tout naturellement devenu, en raison des exactions reprochées aux uns comme aux autres, terme d'injure.

Page 878.

a. isengrins ne meschoisi / Ahierde le *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Schulze, « *Zeitschrift für romanische Philologie* », LIII, 1933, p. 171-177. ♦♦ b. musiel / Que ferirent *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Jeanroy, E. Hoepffner (« *Revue des langues romanes* », LIV, 1929, p. 215-217) et A. Schulze. ♦♦ c. cascuns *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Jeanroy et E. Hoepffner. ♦♦ d. porris *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

Page 879.

1. Il semble bien que Saint-Ferry soit une ville imaginaire. Aucune commune française actuelle ne porte ce nom ; aucun couvent de ce nom n'est relevé dans le *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés* de dom Cottineau (Mâcon, 1939).

Page 880.

a. Vonoit *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ b. veus *ms.* ; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner.

1. Cette formule, qui ressemble à une locution, ne se retrouve dans aucun dictionnaire ni aucun répertoire.

Page 881.

a. fin paire est une restitution proposée par A. Jeanroy pour la fin du vers qui manque, et que nous avons adoptée. ♦♦ b. n'es *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Schulze. ♦♦ c. Diu faites *ms.* ; nous adoptons la correction d'A. Schulze. ♦♦ d. non *ms.* ; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner.

1. Ce détail prouve l'ascendant que les frères prêcheurs ont déjà acquis à la Cour. Lors de la première venue de Renart sous la robe dominicaine, les huissiers, au contraire, ne l'avaient introduit auprès de Noble qu'avec réticence (voir v. 1270-1279).

Page 882.

a. mius *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ b. Vees *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

Page 883.

a. voi ne peuis savoir / C'apriés vos ne covingne *ms.* ; nous corrigeons pour le sens.

Page 884.

1. D'après une note d'A. Foulet, on retrouve ce proverbe, sous le n° 332, parmi ceux qu'A. Kadler a relevés dans des textes de romans arthuriens (*Sprichwörter und Sentenzen der altfranzösischen Artus- und Abenteuerromane*, Marbourg, 1886).

2. Le terme *habés* (v. 2303), qui signifie « ruse », « finesse », est utilisé à deux reprises dans le *Couronnement* plutôt au sens de « plaisanterie, dicton plaisant » (voir aussi v. 1445 et la note d'A. Foulet dans son édition) et se trouve ainsi rapproché du mot *gabel* (voir compte rendu de E. Hoepffner). *Ex re nonien habes*, au vers suivant, signifie : « Tu tires ton nom de ce que tu es », c'est-à-dire : « tu portes bien ton nom ». Cette formulation rapportée ici au seul mouton, et à sa réputation de stupidité, fait écho en réalité aux sentences générales bien connues *Par le non connaît an l'ome* (*Conte du Graal*, v. 562) ou *Le nom ensuit l'ame* (J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n° 1100).

3. On retrouve ce proverbe chez Morawski : *En la barbe n'est mie le sens* (n° 658).

Page 885.

a. Foulet corrige en Li ireçons apriés ♦♦ b. tapith ms. ; nous corrigeons. Voir n. 1. ♦♦ c. Ainh ms. ; nous adoptons la correction de Foulet.

1. Le sens du mot *tapith* est ici un mystère. Aussi l'avons-nous remplacé par un terme vestimentaire, *tarbart*, « tunique militaire », qui apparaît au vers 2943 du texte (au cas sujet : *tarbars*).

Page 886.

a. L'ireçons ms. ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ b. Pa mi ves fois ms. ; nous adoptons la correction de Foulet sur ves , et amendons pa mi

Page 887.

1. Les décrétales sont des décisions papales sur des points du droit canon, qui se multiplient à partir du XIII^e siècle, au moment où la papauté réaffirme son autorité législative. Des collections successives de décrétales viendront ainsi compléter le *Décret* de Gratien (vers 1140), compilation systématique de près de quatre mille textes canoniques antérieurs, classés suivant leurs sujets. Cet ouvrage fut considéré comme la somme du droit de l'Église aussi bien par les autorités ecclésiastiques que par le monde universitaire. Il est donc curieux de le voir citer au vers 2522 avec les décrétales à propos de l'élection d'un roi. Certes, c'est un moine qui va faire l'éloge du choix de Renart, mais ses arguments lui ont été soufflés par un laïc, le héraisson.

Page 888.

a. Sovent et fois il n'i autre ms. ; nous adoptons la correction de Foulet.

1. Nous avons préféré lire ce vers 2470 au sens figuré plutôt qu'au sens propre, qui est d'un intérêt moindre.

2. La locution *verser de plain pot en petit vaissiel*, littéralement « verser un plein pot dans un petit récipient », n'est à notre connaissance pas répertoriée.

3. Ainsi que l'indique A. Foulet dans une note de son édition, il semble qu'il faille voir en filigrane dans ces vers l'image de la balance du Jugement dernier, dans laquelle pèseraient plus lourd les bonnes que les mauvaises actions ; de sorte que les méchants, trop légers, se trouveraient enlevés, « élevés » hors du paradis.

Page 889.

a. arme ne cui *ms.* ; nous corrigeons pour le sens. ♦♦ b. bien isengrins *ms.* ; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner.

1. Voir n. 1, p. 887.

Page 890.

1. Ce dont Renart prétend rêver, c'est de la tonsure appelée couronne en ancien français.

Page 891.

1. Bien que notre traduction soit en peine d'en rendre compte, l'interjection *hu* et surtout le substantif *priese* appartiennent d'abord au domaine de la chasse. *Priese* n'a, en effet, de sens « sonore » que dans la locution *corner prise*, c'est-à-dire « donner le signal de la capture d'un animal ».

Page 892.

a. tout entrain *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

Page 893.

a. doit *ms.* ; nous adoptons la correction suggérée par Foulet en note. ♦♦ b. siervier *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

Page 894.

a. Qui conquest la cruſt ne *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ b. criient *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet.

1. On a là une curieuse attribution confiée aux aumôniers : mettre fin au repas, alors que dans la réalité ils distribuent les aumônes de leur seigneur, et incarnent donc la générosité !

Page 895.

a. fu qui *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ b. aler *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ c. c'on i menca / Dist un fel grars on *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet. ♦♦ d. Lacune dans *ms.* ♦♦ e. coperent *ms.* ; nous adoptons la correction de Foulet et rétablissons en outre la nasale.

1. L'expression *puiser l'iaue de lonch s'a chief*, littéralement « puiser l'eau de loin pour la ramener à soi », ne figure dans aucun répertoire. Grâce au contexte, mais aussi en la comparant à la locution *tirer eue a son moulin*, on peut en déduire le sens. Il s'agit des manœuvres par lesquelles on s'approprie richesses ou position.

JEAN DE CONDÉ
DIT D'ENTENDEMENT

NOTICE

Jean de Condé, né entre 1275-1280, est comme son père, Baudouin, originaire du Hainaut où il exerça comme ce dernier le métier de ménestrel auprès de la Cour. Mais si Baudouin ne semble avoir travaillé que peu de temps pour la comtesse de Flandre, Marguerite II (morte en 1280), Jean reçut, de 1325 à 1333 tout au moins, des gratifications officielles de la comtesse de Hainaut, Jeanne de Valois, épouse de Guillaume I^{er} le Bon, qui régna de 1304 à 1337. Sa carrière a dû s'étendre sur une quarantaine d'années : de 1295-1300¹ jusque vers 1345, date probable de sa disparition².

La cour de Hainaut est alors extrêmement florissante et puissante. Après la conclusion de l'accord qui a départagé les fils des deux lits de la comtesse Marguerite, le Hainaut est revenu aux Avesnes³. Guillaume I^{er} est l'arrière-petit-fils de la comtesse ; il est également comte de Hollande, à la suite de son père, qui avait épousé Adèle, l'héritière de ce comté. Lui-même a épousé en 1305 Jeanne de Valois, nièce de Philippe le Bel et sœur de Philippe de Valois, qui en 1328 allait devenir roi sous le nom de Philippe VI. Il maria sa fille aînée, Marguerite, à l'empereur Louis IV de Bavière, et la troisième, Philippa, épousa en 1327 le roi d'Angleterre Édouard III. On sait que Philippa de Hainaut fut la protectrice du grand chroniqueur Jean Froissart, originaire de Valenciennes et qui se fit connaître à la cour de Hainaut d'abord comme poète⁴.

Poète, c'est ce que Jean de Condé n'a cessé d'être. Et un poète prêt à défendre bec et ongles son métier et sa position, aussi bien contre les simples amuseurs que sont les jongleurs que contre les ordres mendiants, à qui il reproche de couvrir d'opprobre, sans distinction, l'ensemble des métiers qui ont trait à la littérature ou au divertissement⁵.

Poète de cour, Jean écrit l'éloge funèbre de son maître dans le *Dit du boin conte Willaume*. Il avoue, aussi, qu'il a, en bien d'autres occasions, dû s'accommoder de sujets de commande, ou se plier au goût d'un public qui préfère souvent le rire aux sujets sérieux. Ce qu'il laisse entendre précisément au début de deux de ses cinq fabliaux, *Le Plïçon* et *Du prestre qui*

1. La première œuvre de l'auteur que nous puissions dater est *Del'ipocrisie des jacobins*, où il fait allusion à la mort de l'empereur Henri VII (1313), empoisonné, selon lui, par son confesseur dominicain !

2. Sur la vie et l'œuvre de Jean de Condé, voir Jacques Ribard, *Un ménestrel du xiv^e siècle. Jean de Condé*, Genève, Droz, 1969.

3. Sur cette querelle des Avesnes et des Dampierre, voir la Notice des *Récits d'un ménestrel de Reims*, p. 1399-1401.

4. Approximativement entre 1337 et 1404.

5. Voir par exemple le *Dit des jacobins et des fremeneurs*, éd. J. Ribard, Genève, Droz, 1970, ainsi que J. Ribard, *Un ménestrel [...]*, chap. iv, « Le Ménestrel ». Sur l'hostilité envers les ordres mendiants, voir la Notice de *Renart le bestourné*, p. 1415.

fu repus deriere l'escrin, dont il entend faire aussi des œuvres « véritables ». Car, comme bien d'autres auteurs de la même époque, Jean a une haute idée de sa mission et de la responsabilité qui est la sienne à l'endroit des princes. Il s'érige en défenseur d'un certain ordre, en promoteur des anciennes valeurs de générosité, loyauté, sincérité de la foi, etc., et donc en farouche adversaire de nouveautés qu'il considère comme autant de signes de déchéance d'une société : modes vestimentaires récentes (*Dit dou synge*), ordres mendiants... Ses ambitions didactiques se coulent essentiellement dans le genre du dit¹, et il use volontiers de figures ou d'architectures allégoriques.

Ainsi le *Dit d'Entendement*, une de ses œuvres les plus importantes, s'inscrit-il dans le cadre traditionnel d'un songe du narrateur². Couché dans son lit par une nuit de décembre, celui-ci se voit cheminant en quête d'une aventure. Mais de prouesses chevaleresques il ne sera pas question : un homme de grand âge se présente aussitôt, qui se propose de l'accompagner. Il s'appelle Entendement, et il s'agit de leur seconde rencontre. Autrefois, en effet, Entendement aida le narrateur à sortir des reines de Désir, lorsqu'il assiégeait le château d'Amour. Tout comme, alors, il lui avait montré maintes merveilles, Entendement promet de lui en faire voir d'autres au cours des deux jours qui vont suivre.

Se succèdent alors quatorze tableaux, qui viennent s'offrir aux yeux des deux compagnons le long de leur chemin. Après chacune de ces visions, Entendement en fournit une explication au narrateur. La première merveille³ se présente sous la forme d'un grand animal, harnaché comme un cheval qui échappe à tous ses poursuivants pour se laisser finalement monter par un infirme. Il s'agit de la Fortune, dont on ne sait jamais si elle est devant ou derrière vous : il ne sert donc à rien de lui courir après.

La seconde merveille⁴ prend l'aspect d'une haute et abrupte montagne qu'escaladent de nombreux hommes : plus ils montent haut, plus ils sont heureux ; mais plus d'un fait une chute pitoyable. Ils représentent tous ceux qui, lancés dans la course aux honneurs et aux richesses, oublient que la vie ne dure pas toujours et que, plus on est monté haut, plus dure est la chute.

La troisième merveille⁵ fait succéder à des manifestations de joie et des mélodies presque célestes des cris de douleur, image du caractère vain et éphémère de toute joie terrestre.

1. Le terme de *dit* apparaît toujours dans des œuvres qui jouent de la discontinuité (ici la technique énumérative), relèvent d'une énonciation à la première personne, où le *je* est celui du clerc-écrivain, et ont une fonction didactique (voir les analyses de Jacqueline Cerquiglini, « Le Dit », chapitre VII du *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. VIII / 1, *La littérature française aux XIV^e et XV^e siècles*, p. 86-94).

2. Le résumé qui suit se réfère à la seule édition existante du texte, due à Auguste Scheler, dans *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, Bruxelles, 3 vol., 1866-1867, t. II, p. 49-95. Or, A. Scheler a établi son texte sur le manuscrit de l'Arsenal, où l'œuvre compte 1 508 vers, tandis que notre édition du onzième tableau se fonde sur celui de la Bibliothèque nationale, qui n'en compte que 1 504 (mais on trouve une différence de cinq vers pour l'extrait que nous donnons : notre manuscrit de base n'ayant pas les vers 567-568, 579-580 et 590). Pour qu'on puisse se reporter plus facilement à l'œuvre complète, nous avons pourtant conservé la numérotation des vers de Scheler pour la présentation de ce résumé.

3. V. 51-112.

4. V. 113-192.

5. V. 193-234.

La quatrième¹ met en scène une noble dame, bien connue d'Entendement et qui lui raconte ce qui l'occupe : chaque année, une grande et riche cité toute proche se choisit un seigneur. Elle l'honore pendant un an, puis l'exile, pauvrement vêtu, dans un rude désert. Mais l'élu de l'année qui s'achève a pris, lui, ses précautions. Il a fait porter dans ce désert tout ce dont il a besoin, à telle enseigne qu'il y vivra plus confortablement et plus heureusement qu'ailleurs. Entendement donne alors au narrateur ces éclaircissements : les bourgeois de la ville représentent les richesses, les honneurs et les plaisirs du monde ; l'exil, la mort ; le corps pauvrement vêtu, le cadavre et son linceul. Tandis que l'âme qui ne s'est pas préparée va en enfer, celle qui est prête gagne le paradis. Quant à la dame, il s'agit précisément de Pourveance (« Prévoyance »), qui « pourvoit le cors et l'âme² ».

La cinquième merveille³ nous fait découvrir, à l'écart de la cité précédente, un mont et un beau verger. Là, un berger garde son troupeau, mais il se conduit étrangement : lorsqu'il aperçoit une belle brebis, il l'entraîne dans un recoin et l'étrangle ; d'autre part, il dérobe de la laine aux moutons, volant ainsi son maître. Ce berger représente les faux prêtres qui s'attaquent à leurs ouailles, déshonorant les femmes, pressurant les hommes.

La sixième merveille⁴ surgit sur le chemin qu'empruntent les deux voyageurs : une troupe de loups dissimulés sous des peaux de brebis noires, blanches ou bises s'avance. Seul celui qui y regarde de plus près peut s'apercevoir de la supercherie. Ce sont d'hypocrites religieux, dont Entendement estime inutile d'indiquer à quels ordres ils appartiennent : le narrateur pourra s'en aviser plus tard.

La septième merveille⁵ se présente alors que les voyageurs quittent la montagne pour la plaine. De la bouche d'une tête humaine naît une rivière qui, portant des navires, coule dans la vallée. Elle représente le « sens » qu'un sage répand généreusement grâce à ses paroles et à ses actes, et qui permet, par exemple, à un royaume de se maintenir.

Entendement et le narrateur cessent de suivre la rivière et empruntent une route au milieu des prés. La huitième merveille⁶ se trouve sous une tente : deux hommes y sont servis par leur entourage. L'un, pensif et triste, se chauffe à un feu et boit, seul, chacune des coupes qu'on lui verse ; l'autre, joyeux et entouré de ménestrels, boit peu et partage ses libations. Le premier est une figure d'avare, dont la convoitise n'est jamais assouvie ; comme l'hydropique, plus il boit, plus il a soif. Le second est mû par des sentiments d'honneur et de générosité. Quant à la tente, elle est l'image du caractère provisoire de la vie terrestre.

Avant de découvrir la neuvième merveille⁷, les voyageurs pénètrent dans une grande forêt, où il gèle à pierre fendre. Deux hommes misérables sont attachés au même arbre. Tandis que l'un blasphème sans voir

1. V. 235-358.

2. V. 348.

3. V. 359-396.

4. V. 397-438.

5. V. 439-480.

6. V. 481-606.

7. V. 607-716.

la fosse effrayante ouverte tout à côté de lui, l'autre endure l'épreuve avec patience et en appelle à la pitié de Dieu. Et au-dessus de lui, le narrateur voit que l'arbre porte feuilles, fruits et oiseaux. À sa mort, le premier pauvre, qui a succombé au désespoir, ira en enfer, s'il ne se repent ou si Dieu n'est pas miséricordieux ; le second connaîtra le paradis. La pauvreté ne doit pas conduire au désespoir, puisque nous naissons nus. Le narrateur objecte que la pauvreté est plus dangereuse que la richesse ; Entendement en tombe d'accord, car la pauvreté fait commettre bien des fautes qu'on éviterait si on avait de quoi vivre.

La dixième merveille¹ surgit dans la forêt sous la forme d'une chienne suivie d'une meute de chiens qui aboient à qui mieux mieux. Le narrateur est pris de peur, mais Entendement lui conseille de laisser passer la meute, toute tentative de défense aboutirait à susciter l'attaque. En effet, la chienne représente l'envie et les chiens les médisants, qui la servent de *mesdis* (« médisances », « calomnies »).

L'extrait que nous donnons correspond à la onzième merveille².

La douzième merveille³ a elle aussi pour cadre la forêt. Dans une clairière arrosée par une fontaine, une belle compagnie et vingt sergents en armes se pressent autour d'un noble jeune homme. Mais la fête s'achève lorsqu'une bête hideuse surgit et étrangle ce dernier. Il s'agit de la Mort, qui n'épargne personne. Richesse, jeunesse, beauté, « c'est trespas de vent » (« sont emportées par un souffle »)⁴, dit Entendement, qui à la fin se met à apostropher la Mort cruelle.

Dans la treizième merveille⁵, nous retrouvons l'infirme de la première. Désormais plein d'orgueil, il s'avance à la tête d'une grande troupe, ses richesses sur des bêtes de somme. Soudain, il fait une mauvaise chute et se rompt le cou. Tous se disputent son héritage, et le sang est versé. Nul ne doit se fier à sa fortune ; le mauvais pas qui a fait chuter l'homme entaché d'orgueil représente l'enfer.

Après ces retrouvailles, parvenus au terme d'une boucle narrative, les deux voyageurs sortent de la forêt et se retrouvent en plein champ. Alors se présente l'ultime merveille⁶. Deux hommes couverts d'ordures débouchent d'un sentier dégoûtant. Une femme les conduit en pleurant, une autre les lave à la fontaine, et une troisième les reconforte et leur donne de nouveaux vêtements. Il s'agit de pécheurs endurcis, menés par Repentance à Confession, puis à Pénitence. Cette dernière les revêt de vertus. Entendement demande au narrateur de retenir cet exemple, car qui fait une fin chrétienne, fait une fin heureuse. Puis il lui enseigne d'ultimes règles de conduite et disparaît.

Le narrateur dort jusqu'au jour. À son réveil, il cherche à se remémorer sa vision, afin de la raconter par la suite. Elle ne sera, en fait, utile qu'à ceux qui entendront la signification de chacun des tableaux extraordinaires qui la composent. Puissent tous les pécheurs trouver le chemin qui leur fera rencontrer les trois dames du dernier afin d'arriver à bon port.

1. V. 717-766.

2. V. 767-1080, ce qui correspond dans notre édition, aux vers 762-1075.

3. V. 1081-1186.

4. V. 1160.

5. V. 1187-1296.

6. V. 1297-1485.

Cette œuvre, qui fait glisser le long du fil narratif d'une visite guidée quatorze tableaux animés, aura peut-être, pour un lecteur moderne, l'étrangeté d'une séance de lanterne magique. L'alliance du didactique et de l'allégorique a quelque chose de suranné et d'attirant ; ces « merveilles », qui fonctionnent comme des images à mémoriser pour régler sa conduite, sont plus ou moins obscures et rendent inégalement nécessaires les explications d'Entendement. Les grands thèmes de la littérature morale se retrouvent tous : l'instabilité de Fortune (tableaux 1 et 13, mais aussi 2) ; la vanité et la courte durée des joies et, de façon générale, de la vie terrestre (tableau 3) ; la toute-puissance de la mort (12) ; la nécessité, donc, de pourvoir à son salut (tableaux 4, 9 et 14). Mais ils s'y trouvent mêlés à une satire des vices du clergé séculier et régulier (tableaux 5 et 6), à une critique des vices d'avarice et de médisance (tableaux 8 et 10), et enfin à un tableau négatif de la vie de Cour, avec le personnage de Renart (tableau 11). Quant au tableau central, le septième, il fait sourdre au cœur même du texte la source de sagesse, dont Entendement est l'incarnation agissante.

Malgré cette apparente unité d'inspiration de l'œuvre et sa construction concertée, on peut discerner dans le *Dit d'Entendement* des sources diverses. De fait, Jean de Condé y réutilise des matériaux venus d'ailleurs : la quatrième histoire figure, par exemple, dans le livre *Des quatre tenz d'aage d'ome* de Philippe de Novare¹. Jean a aussi puisé dans le répertoire des *exempla* ; du reste, dans notre manuscrit de base, les tableaux sont assez souvent désignés sous le terme d'« exemple » par des manchettes marginales. De ce point de vue, l'épisode qui met en scène Renart et la Cour de Noble est en rupture avec les autres merveilles. Ses protagonistes ne sont pas des figures échappées d'une pièce didactique, mais des héros dotés d'un passé littéraire. Le narrateur le rappelle lui-même en évoquant le *Roman de Renart* : « J'ay oy de Renart les viers. » Mais c'est pour aussitôt marquer la différence entre une première tradition renardienne où Renart le trompeur était haï de tous, et une seconde où, inchangé pourtant, il fait la loi en tout lieu². En contrepartie, Renart a désormais perdu son autonomie pour être « embrigadé » dans la littérature satirique, morale, et ici allégorique. Aussi bien, Jean de Condé emprunte la plupart de ses personnages au *Roman* : Isengrin, Hersent, Hermeline, Grimbert le blaireau, Tibert le chat, Tiécelin le corbeau, Tardif l'escargot, Roonel le chien, Épineux le hérisson, Pelé le rat, Brun l'ours, Brichemer le cerf, Bruiant le taureau, Belin le mouton, Couard le lièvre. Mais d'autres noms proviennent d'autres œuvres, où déjà le processus de « moralisation » de Renart est engagé. *Renart le Nouvel* (1289), du Lillois Jacquemart Gielee, fournit ainsi le nom des fils de Renart, Rousseau et Renardeau, qui, chez lui déjà, prenaient, l'un la robe des franciscains, l'autre celle des dominicains³ ; et celui du singe Martin — Cointereau dans le *Roman*. Quant aux autres, Malegrin, Despiers, Monnequin, Martinet et Berte, ils sont appa-

1. *Des quatre tenz d'aage d'ome*, éd. M. de l'Érville, Paris, 1888, p. 53-55, § 98-100. Voir la Notice consacrée à Philippe de Novare, p. 1386-1387.

2. Voir, ici, v. 1022-1027.

3. Jacquemart Gielee, *Renart le Nouvel*, éd. Henri Roussel, Picard, 1961, v. 799-806. Il faut noter que, si l'on en croit H. Roussel, Jacquemart Gielee s'est inspiré, de son côté, des œuvres morales de Baudouin de Condé, le père de Jean (« *Renart le Nouvel* » de Jacquemart Gielee. *Étude littéraire*, Lille, 1984, p. 107-110).

remment de l'invention de Jean de Condé¹. D'autre part, le *Dit d'Entendement* s'inspire sans doute aussi de *Renart le bestourné* de Rutebeuf : là comme ici, Renart ne porte pas la couronne, mais dirige et règne à la place d'un roi qu'il mène comme il le veut ; là encore, il est à la tête de l'Hôtel royal, et Roonel y a la charge d'huissier². Mais c'est dans le *Couronnement de Renart* que le goupil, devenu roi, procède à un remaniement complet des offices de sa maison³. Certes, la distribution des postes n'a rien de comparable d'un texte à l'autre, puisque, dans le *Couronnement*, elle se fait au profit des quadrupèdes tirés de la listelatine de Thomas de Cantimpré. Cependant, le fait que l'unique manuscrit du *Couronnement* nous conserve aussi le *Dit d'Entendement* peut laisser supposer que ce n'est pas seulement la proximité géographique et temporelle de leur écriture qui a invité à les rapprocher. Le thème de la médisance et des *mesdis* court ainsi d'une œuvre à l'autre, mais aussi celui de l'accueil triomphal fait à Renart par le pape à Rome.

Jean de Condé, on le voit, a tiré parti de nombreuses lectures pour faire œuvre nouvelle. Une œuvre où perce un moment sa voix de ménestrel déçu : n'est-ce pas Martin le singe (ou Martinet son fils), qui obtient de Noble le prix, l'emportant sur de meilleurs que lui⁴ ? Mais la Cour de Renart est un lieu sans justice, Entendement le dit clairement. Ce qui explique l'absence à la Cour de Chantecler et des siens, puisque le roi a abandonné leurs vies au bon plaisir du goupil, mais aussi le mauvais repas servi à d'anciens ennemis de Renart lors de cette cour plénière : l'ours, le cerf, le cheval, le taureau, le mouton, l'âne et le lièvre.

Lorsque Entendement explique les visions au narrateur, il lui laisse le soin — ainsi qu'au lecteur — de déchiffrer lui-même le sens de certains personnages, comme Tardif, Roonel, Rousseau et Renardeau⁵. En revanche, Renart, en entrant dans l'univers de l'allégorie, a perdu de sa légèreté d'antan. Il est résolument devenu l'incarnation de la fraude, de la méchanceté et de la luxure, source de tous les maux de la société laïque et religieuse, qu'il convient de dénoncer systématiquement.

SYLVIE LEFÈVRE.

1. À propos de la formation du nom de *Monnequin*, voir A. Thomas, « Notes étymologiques et lexicographiques », *Romania*, t. XXXVIII, 1909, p. 556-563. L'auteur rapproche ce nom, qu'il considère comme un diminutif flamingant, du diminutif *Monnu*, qui désigne le singe dans le *Livre royal* de Jean de Chavenges (1345-1348). Le terme utilisé par Jean de Condé pourrait faire le pont entre l'italien *monna* et l'anglais *monkey*.

2. Voir Rutebeuf, *Renart le bestourné*, p. 1414.

3. Voir *Le Couronnement de Renart*, p. 893.

4. V. 996-1005. Il y a une confusion prolongée dans le texte entre Martin, chambellan du roi, et son fils Martinet, le ménestrel (v. 864, 1000).

5. V. 1051-1060. Déjà, à la fin du sixième tableau, Entendement laissait au narrateur le soin d'identifier les différents ordres religieux évoqués par l'image des loups cachés sous des peaux de moutons. Ce sont les couleurs de ces dépouilles qui permettent de résoudre cette piètre énigme : dominicain (noir), cistercien (blanc), franciscain (bis).

NOTE SUR LE TEXTE
ET SUR LA TRADUCTION*Les manuscrits.*

Deux volumes nous conservent le *Dit d'Entendement* : il s'agit du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France fr. 1446 (sigle : *A*), ff^o 197-206 v^o (notre extrait aux folios 202a à 204a), et du manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 3524 (sigle : *B*), aux folios 64 à 76 v^o (notre extrait aux folios 70d et suiv.). Nous avons déjà décrit le premier à propos du *Couronnement de Renart*¹. De l'avis des spécialistes de Jean de Condé, il procure le meilleur texte pour ses poèmes². C'est donc notre manuscrit de base. Cette partie du volume est copiée d'une écriture plus haute et moins ronde que les folios précédents ; le nombre de lignes par page y est variable.

Le manuscrit de l'Arsenal est un volume de 139 folios de parchemin (263 x 182 mm), très soigné, du milieu du xiv^e siècle ; il a la particularité de ne contenir que des pièces de Baudouin et de Jean de Condé.

Les éditions.

L'extrait que nous proposons du *Dit d'Entendement*, qui forme le onzième tableau de l'œuvre, a été publié de façon indépendante, sous le titre de *Renars maître de l'ostel le Roy*, par M. Chabaille dans le supplément au *Roman du Renart*, p. 19-30, d'après les deux manuscrits. Chabaille allait jusqu'à faire de ce seul passage l'unique sujet du dit de Jean de Condé.

L'ensemble des œuvres du père et du fils a été publié par Auguste Scheler, *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, Bruxelles, 3 vol., 1866-1867. Le *Dit d'Entendement* est la pièce 38 du tome III, p. 49-95, notes p. 343-356. A. Scheler s'est fondé sur *B*, qu'il a collationné avec *A*³.

Établissement du texte.

Nous n'avons corrigé le texte de *A* qu'une seule fois. Partout ailleurs, ses leçons s'imposent, et les quelques variantes de *B* relevées dans l'apparat critique en sont un témoignage supplémentaire.

Au vers 934, nous corrigeons une faute évidente : *Qu'il nito mes* pour *Qu'il n'i ot mes*.

Les mots abrégés ont été résolus en fonction des formes développées relevées ailleurs : *mult* en *moult*, *seign* + signe abrégatif en *seignour*, *greign* + signe abrégatif en *greignour*. Au vers 1066 enfin, le tilde qui surmonte le *o* de *home* a été interprété comme signe de suspension et non pas de *nasa-*

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1426.

2. Voir J. Ribard, *Un ménestrel du xiv^e siècle. Jean de Condé*, Genève, Droz, 1969, chap. 1, « La Tradition manuscrite », p. 19-31, et chap. II, « Étude comparative des manuscrits », p. 32-38.

3. Sur les défauts de méthode et les erreurs de l'édition Scheler, voir J. Ribard, *Un ménestrel du xiv^e siècle. Jean de Condé*, p. 53-58.

lisation ; nous avons donc développé en *houme*, forme attendue à la rime avec *Roume*.

Il n'existe pas de traduction française de cette œuvre de Jean de Condé.

S. L.

NOTES ET VARIANTES

Page 898.

a. Fait l'ot Renars en B

1. Le terme de « jacobin » désigne un dominicain, porteur d'une chape noire.

2. « Cordelier » est l'autre nom attribué aux moines franciscains ; ceux-ci portent une robe grisâtre.

3. Le chambellan a un rôle fort important dans l'organisation de l'Hôtel du roi. Il dirige l'ensemble des services : chambre, cuisine, paneterie, échansonnerie, fruiterie, écurie, fourrière.

4. Il est curieux de voir le loup désigné à la fois comme bailli et comme sénéchal. D'origine différente, les deux charges finirent par devenir à peu près équivalentes. Au XIII^e siècle, on rencontrait plutôt les sénéchaux dans le Midi et les baillis dans le Nord. Ils dépendent étroitement du roi, administrant en son nom une région et y exerçant sa justice. Mais peut-être y a-t-il également ici le souvenir du rôle premier du sénéchal comme chef des services domestiques de la Maison du roi. À ce titre, il pouvait remplacer le roi à la tête de l'armée ; il était chef de la justice et de l'administration de ses domaines.

5. Le maréchal est à l'origine un employé des écuries du roi, qui ferrait les chevaux. Devenu un officier important de la maison royale, il se vit attribuer des fonctions militaires. À partir du XI^e siècle, et notamment du règne de Philippe Auguste, il devint le second du connétable. Il y a sans doute ici une intention ironique dans le fait que Grimbert le maréchal livre l'avoine.

6. Le panetier est l'officier domestique chargé du pain.

7. Le bouteiller est un officier de la Maison du roi, préposé aux caves royales. Si, dans la réalité, il ne s'est guère haussé au-dessus de cette charge domestique, supprimée en France en 1449, dans la littérature, en revanche, de grands chevaliers furent bouteillers : ainsi Lucan, le bouteiller d'Arthur, sera-t-il un des rares survivants de la bataille de Salisbury, où la chevalerie fut anéantie et le roi mortellement blessé.

Page 899.

a. despers B

1. Le valet tranchant est un officier domestique qui découpe et présente les plats.

2. Cette parenté spirituelle du parrainage qui lie Renart et Isengrin s'exprime sur le mode mineur dans le *Roman de Renart*, où les deux ennemis se donnent périodiquement du *compere*. Mais elle est clairement affir-

mée dans le *Reinbart Fuchs* de Heinrich der Glichezaere (v. 1180). Dans la branche XXV, il est question d'une pseudo-relation oncle-neveu.

3. Ce moine gris est un franciscain. Voir n. 1, p. 898.

4. La formulation du vers 858 est ambiguë à souhait, puisque le vers peut signifier aussi bien : « ensemble, ces deux-là distribuent l'aumône » que « entre eux deux ils se partagent l'aumône ». Dans le vers suivant, l'auteur continue à laisser planer le doute, préférant probablement ne rien affirmer qu'entre les lignes.

Page 901.

a. après / Bernars li asnes B

1. Le terme de *béguine* désigne ici une fausse dévote. Hermeline, sous l'influence de Renart, est donc gagnée par l'hypocrisie, religieuse en particulier. Hypocrisie dont à l'évidence ont hérité leurs deux fils, moines courtisans.

2. Le roi se préoccupe du plan de table et des places d'honneur qui reviennent, dans l'ordre, à sa droite, à la reine et à Renart, à sa gauche, à Hersent, Renardeau, Hermeline et Roussel. Il y a donc huit convives, et l'alternance homme / femme est parfaitement respectée.

3. Les fièvres qui s'emparent de Couard constituent une caractéristique du lièvre dans le *Roman de Renart*, et une explicitation de son nom (voir branche Ia, v. 470-471). Mais la locution *avoir les fièvres* sert aussi à évoquer la peur de façon générale.

Page 902.

a. chanter B

1. L'expression *connaître mouche en lait* (v. 978), c'est-à-dire ne pas se conduire en idiot, se rencontre déjà dans les *Miracles de Notre-Dame* de Gautier de Coinci.

Page 903.

a. Est B ♦♦ b. Car B

Page 904.

a. Vers 1059 dans B: A ta volenté y pren garde ♦♦ b. Renars i va a chiere lie / Partout qu'il ne doute mes B ♦♦ c. croent A; nous corrigeons pour la rime d'après B.

1. Il faut certainement rapprocher la locution *oster busches*, qui n'est attestée qu'ici, de *oster plume* ou *poulie*, ainsi que l'indique Alfred Tobler dans son édition des *Proverbes au vilain* (Leipzig, 1895, p. 141). L'expression sert à décrire une conduite flagorneuse : *Qui vialt de son seignor bien estre / Et delez lui seoir a destre, / Si com il est us et costume, / Del chief li doit oster la plume, / Neis quant il n'en i a point*, « Celui qui veut être bien vu de son seigneur et être assis à sa droite, selon les us et coutumes, doit lui enlever la plume restée dans ses cheveux, même quand il n'en a pas ! » (Chrétien de Troyes, *Cligès*, v. 4515-4519; *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 282).

DIT DE LA QUEUE DE RENART

NOTICE

Ce poème sur Renart, dénonciation d'un pouvoir et d'une influence fondés sur l'hypocrisie et s'exerçant sur tout un chacun, passe en revue les différents états existant en ce monde¹. Les deux premiers ordres de la société, noblesse et clergé, sont déjà atteints : rois, princes, grands seigneurs, jeunes courtisans² ; clergé régulier et séculier³, mais aussi clercs intellectuels et universitaires⁴. Le texte reprend ensuite l'énumération en chiasme⁵, introduisant de surcroît les seuls personnages féminins de l'œuvre (béguines, nonnes et filles-Dieu), mais aussi la figure de Fauvel, à la fois double et émule de Renart. À partir de la strophe XII — la strophe centrale —, le narrateur se tourne vers le tiers état. Comme il a pris pour cadre la ville de Paris⁶, il ne saurait guère convoquer ici les paysans : ce sont donc les différents artisans et marchands qui se trouvent interpellés et invités à prendre, eux aussi, leur part de la queue de Renart⁷. Le « laboureur de terre » du vers 130 n'est à l'évidence qu'une concession au schéma classique des trois ordres ; il est au reste « noyé » parmi les métiers du drap.

Viennent à la fin les volaillers, les seuls, bien sûr, qui n'aiment pas Renart et qui jurent d'en avoir la queue — c'est-à-dire, en l'occurrence, la peau. Par ce biais, le narrateur introduit la leçon morale et la mise en garde des dernières strophes. Apostrophant une nouvelle fois ses auditeurs, il leur rappelle qu'ils n'ont pas à s'offusquer de son œuvre puisque Renart règne partout⁸. Mais, comme tout ambitieux, celui-ci finira par être renversé ; c'est le lion, roi des animaux, qui sera à l'origine de sa chute⁹. Aussi le narrateur conseille-t-il à son public de repousser d'ores et déjà Renart, créature diabolique¹⁰. Puis il l'appelle à prier Dieu pour le roi et ses amis, et termine lui-même son poème sur une invocation à Dieu et au Christ en faveur de ses auditeurs et de lui-même¹¹.

Le pittoresque de ce texte tient surtout à l'énumération des métiers de Paris qui, on l'a vu, occupe huit de ses strophes. C'est en quelque sorte la mise en littérature du célèbre *Livre des métiers* qu'Étienne Boileau, prévôt royal et homme de confiance de Louis IX, consacra à la législation

1. L'œuvre, présentée au vers 7 de la strophe introductive comme un « dité », appartient au genre du dit. Sur cette désignation méta-discursive, voir la Notice du *Dit d'Entendement*, p. 1440, n. 1.

2. Strophes III-v.

3. Strophes VI-vii.

4. Strophe VIII.

5. Strophes IX-xi.

6. Voir v. 6.

7. Strophes XII-xix.

8. Strophe xx.

9. Strophe XXI.

10. Strophe XXII.

11. Strophe XXIII.

afférente à chacun des corps de métier parisiens vers 1268-1271¹. On y retrouve aussi des échos de certains dits construits autour de l'inventaire des cris des marchands, comme les *Crieries de Paris* de Guillaume de La Villeneuve². Cependant, à la différence de ces textes, le *Dit de la queue de Renart* est avant tout une satire. Le texte s'ouvre sur une *captatio benevolentiae*, qui justifie l'attention demandée par l'édification du public³. Surtout, Jean-Claude Mühlethaler l'a bien montré⁴, la « mélancolie » évoquée dans la deuxième strophe est cet état de dépression qui permet au discours d'un narrateur d'être entendu comme une réponse à une situation qu'il juge négative. Ici, « l'élaboration formelle [les *graciens mos*], source de plaisir pour le destinataire du poème, a ses racines dans la mélancolie⁵ ».

Du reste, ce texte n'est pas, comme l'édition ancienne d'Achille Jubinal⁶ pouvait le faire croire, un texte isolé. Il est au contraire inséré dans un dispositif complexe, qui fait de l'ensemble du manuscrit une œuvre pieuse originale⁷. Il s'agit d'une compilation, intitulée *Rosarius*, réalisée en l'honneur de la Vierge et dont les morceaux les plus importants sont les récits des miracles qui lui sont attribués. Comme le rosaire, l'œuvre est divisée en groupes de cinquante chapitres. Mais si le rosaire compte normalement trois fois cinquante grains, le *Rosarius*, lui, ne possède que deux livres, soit qu'un troisième a disparu, soit que l'œuvre reste inachevée. Son auteur conserve l'anonymat ; cependant, un certain nombre d'indications dont il a parsemé son œuvre ont permis de cerner sa personnalité. Il s'agit d'un dominicain originaire du Soissonnais, qui pour prêcher a couru les routes de sa région, mais aussi d'ailleurs. Son *Rosarius* et l'unique manuscrit qui en subsiste doivent dater de 1330 environ.

Chaque chapitre propose un montage textuel qui enchâsse et met en relief le miracle, généralement attribué à Marie⁸. Celui-ci se trouve en effet précédé de la description d'une plante, d'un animal, d'une pierre ou d'une chose quelconque⁹, et suivi d'une chanson pieuse, puis d'un dit ou d'un extrait d'une œuvre plus vaste. Car si l'anonyme dominicain est bien l'architecte du *Rosarius*, il n'est pas l'auteur de toutes ses parties. Avec un souci étonnant, parce que rare à cette époque, de rendre son bien à chacun, il indique en marge ou dans des vers de transition ce qui est de son fait et ce qui ne l'est pas. Ainsi cite-t-il, à la fin de certains de ses chapitres,

1. Texte édité par René de Lespinasse et François Bonnardot, Paris, 1879, reprint Genève, Slatkine, 1980. Voir notes 8, 10, 11, 12, 13, 14, 16 et 17.

2. *Nouveau recueil de contes, dits et fabliaux*, éd. Dominique-Martin Méon, Paris, 1823, t. II, p. 276.

3. V. 1-2.

4. Voir Jean-Claude Mühlethaler, *Fauvel au pouvoir : lire la satire médiévale*, Champion, 1994, p. 168-175.

5. *Ibid.*, p. 173.

6. A. Jubinal, *Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1839-1842 (reprint Genève, Slatkine, 1975), t. II, p. 88-95.

7. Voir A. Långfors, « Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXIX/2, Paris, 1916, p. 503-665.

8. Cinquante-deux miracles sur les quatre-vingts conservés ont été édités par Pierre Kunstmann, *Miracles de Notre-Dame tirés du « Rosarius »* (Paris, ms. B.N. fr. 12483), Ottawa-Paris, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991.

9. L'ensemble de ces descriptions a été édité par Gaston Raynaud, « Poème moralisé sur les propriétés des choses », *Romania*, XIV, 1885, p. 442-484. Textes réédités par Anders Zetterberg (*Études romanes de Lund* 52, Lund, 1994) et Sven Sandqvist (*Études romanes de Lund* 55, Lund, 1996).

des extraits de Rutebeuf, du *Miserere* du Reclus de Molliens (vers 1230), du *Dit des moustiers de Paris* ou encore le *Dit du roi* que Watriquet de Couvins dédia à Philippe VI. Ces deux derniers textes permettent de fixer la date du *Rosarius*, puisque le premier n'est pas antérieur à 1325, le second à 1328. En revanche, pour ce qui est des miracles proprement dits, l'auteur n'en emprunte aucun à l'œuvre célèbre de Gautier de Coinci (1177 ou 1178-1236), *Les Miracles de Notre-Dame*, préférant remonter à la source latine pour rimer à son tour sur le même sujet. De même traduit-il plusieurs contes mariaux des recueils latins d'Étienne de Bourbon, de Thomas de Cantimpré, d'Humbert de Romans, etc. Cette différence de traitement, cette originalité réservée surtout au domaine pieux ne font que souligner encore l'orientation principale du *Rosarius* : tout tourne autour de Marie.

Ainsi la première partie de chaque chapitre, qui ressortit à la tradition des bestiaires, plantaires et lapidaires, allégorise-t-elle les vertus de la Vierge. Vertus prouvées ensuite par le récit du miracle, chantées dans le poème lyrique, redites ou contredites par le texte, souvent profane, qui clôt le chapitre. Entre deux parties, l'auteur tisse des transitions visant à donner une unité à l'œuvre : œuvre singulière pour l'Unique¹.

Notre *Dit de la queue de Renart* trouve sa place à la fin du chapitre xli du second livre². Il y est précédé par une évocation d'un ciel à la fois divin, angélique et paradisiaque, qui gouverne toute chose ici-bas et dont Marie est un autre nom. Or, dans le long développement qui va mener vers le miracle proprement dit, l'auteur évoque déjà une figure antithétique de la Vierge, dame Renardie, ainsi que la queue de Renart : « Ou ciel li bon laboureur vont / Qui leur labour loiaument font / Ou n'a barat ne tricherie. / Bien laboura dame Marie ; / En lui n'eut nule fiction, / Barat, truc ne decepcion. / Mes au jour d'ui partout le monde / [lacune d'un vers] / Partout sa queue dan Renart / Trainee, ses malices depart. / Hui dame Renarderie / A chascun marchand se marie. / Neïs un povre savetier / Pour son malice est plus fier. / Bareteur ont souvent chevance / Petite pour leur decevance. / A bonne fin ja ne vendra / Qui par barat le sien vendra³. » De même les hommes intempérants iront-ils en enfer. La narration en octosyllabes laisse alors la place à un texte dont la métrique fait penser à celle d'une chanson (« De tous les mois de l'an / Septembre est li plus biaux » — texte inconnu au demeurant) et qui raconte à la première personne l'histoire d'un pilier de taverne, un *epicuriens*. Revenant à son sujet et aux octosyllabes à rimes plates (« Retournons a dame Marie /

1. On regrettera que cette œuvre, mutilée dans le volume qui nous reste (voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1453), ait ensuite été dépecée par les modernes, qui ne l'ont éditée que par morceaux, et encore partiellement ; voir les notes 7 et 8, p. 1449 de la présente Notice. Hélas, nous ne faisons que suivre leur exemple...

2. La rubrique annonce les textes suivants (f^o 236r) : *De Nostre Dame qui dessous son mantel gardoit par especial les freres prescheurs. Item une chanson de Jhesucrist et de sa mere. Item un dité de Renart.*

3. « Les bons travailleurs gagnent le ciel, eux qui accomplissent loyalement leur besogne, sans tromperie ni tricherie. Dame Marie travailla bien ; il n'y avait en elle trace de mensonge, de tromperie, de truquage ou de fraude. Alors qu'aujourd'hui de par le monde entier [lacune] Sire Renart traîne partout sa queue et distribue ses mauvais tours. Aujourd'hui, dame Renardie épouse chaque marchand. Même un misérable savetier s'enorgueillit de ses mauvais tours. Les trompeurs acquièrent souvent un peu d'argent, ce qui suffit à les abuser. Car cela finira toujours mal pour qui vendra ses marchandises en usant de tromperies » (f^o 238b).

Et lesson ceste lecherie¹ »), l'auteur introduit finalement le miracle annoncé par la rubrique² : saint Dominique, en prière dans le dortoir des moines, voit apparaître la Vierge et les saintes Cécile et Catherine. Notre-Dame asperge d'eau bénite tous les moines endormis sauf un. Elle explique au saint que ce moine a eu une conduite inconvenante. Un peu plus tard, saint Dominique a une seconde vision. Il est au ciel en présence de Dieu et de sa mère. Mais alors que de nombreux religieux sont présents, il n'en voit aucun de son ordre. Dieu soulève alors le manteau de Marie et les lui montre ainsi rangés sous sa protection. Au matin, saint Dominique réunit ses frères pour leur raconter sa vision et les exhorter à honorer la Vierge. Puis il confesse le moine ignoré par Marie, qui ne se reconnaît d'autre faute que de s'être réveillé nu. Pour éviter que ne se reproduise pareille mésaventure, saint Dominique ordonne que les moines dorment avec des chausses et ceinturent étroitement leur robe³.

Vient ensuite la chanson introduite par ces vers : « La gloire soit a Jhesucrist / Qui tele grace au monde fist / Que nostre humanité volt prendre / En Marie la virge tendre. / Les deus je weil loer ensamble / En chantant, bon est ce me samble⁴. » Immédiatement après cette chanson, inconnue par ailleurs, l'auteur introduit le dit final par huit vers de transition⁵. Mais depuis A. Jubinal, ces octosyllabes à rimes plates ont été considérés, à tort, comme les premiers vers du *Dit de la queue de Renart*. Ils s'en distinguent pourtant clairement, puisque la strophe de huit vers du dit est, elle, constituée d'heptasyllabes rimant *ababccdd*⁶.

Cette rupture métrique suffit-elle à indiquer un changement d'auteur, alors qu'aucune mention marginale ne peut à cet endroit nous guider, puisque la marge a disparu sous le couteau du rogneur ? Il semble bien que ce soit le cas, car si le dominicain a parfois momentanément délaissé les rimes plates pour des rimes embrassées (*abba*) ou croisées (*abab*), il ne paraît pas avoir abandonné l'octosyllabe, sinon lorsqu'il commet des vers faux⁷. En outre, le cadre géographique du *Dit de la queue* est, on l'a dit, clairement parisien. Et son narrateur s'y présente d'une manière certes fugitive, mais qui évoque bien plus un jongleur des rues qu'un frère prêcheur : « Quant par Paris vois chantant⁸ ». Enfin, l'enrôlement des ordres mendiants⁹ sous la bannière de Renart semblerait peu naturel sous la plume d'un dominicain. Reste que, s'il n'en est pas l'auteur, il n'hésite pas à reprendre pareil texte dans sa compilation. Il est vrai qu'à l'évidence, il

1. « Revenons à dame Marie et abandonnons ce sujet de débauche » (f° 238r).

2. F° 238d.

3. Il s'agit du miracle 49 de l'édition Kunstmann, p. 207-212, que ce dernier considère (p. 269) comme la fusion de deux contes narrés par Césaire d'Heisterbach (v. 1180-après 1240).

4. « La gloire en soit à Jésus Christ, qui se montra si généreux pour le monde qu'il souhaita prendre notre humanité en Marie, la tendre vierge. Je veux les louer tous deux ensemble en chantant. Cela me paraît une bonne idée » (f° 240a). Au troisième vers, nous corrigeons « Qui » en « Que ».

5. V. 1 à 8 de notre édition.

6. Georges Lote, reprenant l'inventaire des strophes non lyriques établi par Karl Naetebus (*Die nichtlyrischen Strophenformen des Altfranzösischen, ein Verzeichnis*, Leipzig, 1891), indique que ce schéma de rimes est un des 27 de ceux qui ont été répertoriés pour le huitain (*Histoire du vers français*, t. II, *Le Moyen Âge*, 1951, p. 81-82).

7. Voir P. Kunstmann, *Miracles de Notre-Dame tirés du « Rosarius »*, p. vii.

8. V. 6.

9. Voir strophe vi.

ne craint pas l'auto-dérision : devant un auditoire fictif, il imagine qu'un personnage l'interrompt ainsi : « Or escoutez, ce dist Robin, / Que gargouille ce jacobin ! »

De quand donc date le *Dit de la queue de Renart* ? La mention des filles-Dieu² fournit un *terminus a quo* : 1232³. Mais cette évocation pourrait n'être qu'un souvenir du *Dit des ordres* de Rutebeuf, œuvre datée de 1263 environ. Et la satire d'une société tout entière dominée par Renart fait inmanquablement songer à une influence de Rutebeuf et de son *Renart le bestourmé*⁴. Puis la présence de Fauvel au côté de Renart⁵, sans constituer une preuve absolue, permet de supposer l'antériorité de l'œuvre de Gervais du Bus, qui date de 1310-1314⁶. Cette impression est renforcée par l'usage de plus en plus fréquent de « renart » comme nom commun⁷, ce qui témoigne d'une évolution déjà avancée du processus qui aboutira à la disparition du terme de « goupil⁸ ». Le *Dit de la queue de Renart* serait donc à peine antérieur au *Rosarius* lui-même. Reprenant un texte tout récent, la compilation en aurait seule assuré la survie.

Enfin pourquoi la queue de Renart se substitue-t-elle si souvent, dans l'œuvre, à Renart lui-même ? Certes, cette partie de la fourrure du renard était particulièrement appréciée notamment dans l'habillement ; les strophes III à V l'évoquent bien en ce sens. Mais les autres occurrences — et ce dès la première strophe⁹ — ignorent ce contexte-là. Il faut alors chercher du côté des locutions et expressions proverbiales, sans qu'aucune puisse à elle seule nous fournir une explication suffisante. Tout d'abord vient à l'esprit le proverbe *A la queue est li encombriers*¹⁰, littéralement : « le mal réside dans la queue », c'est-à-dire, vraisemblablement : « le mal se montre en dernier », « dans un second temps ». Ensuite, on peut penser à la locution *voir sa queue luire*, « être dans une situation brillante », attestée dès Watrquet de Couvins, dans son *Tournoi des dames* de 1327¹¹, même s'il est probable qu'elle est empruntée au langage de l'astronomie et renvoie à l'image d'une comète. Enfin et surtout, l'expression *queue de goupil* est à mettre en relation avec la condamnation de conduites dominées par la sensualité, mais devant demeurer cachées. Ainsi la plus ancienne attestation de l'expression se trouve-t-elle dans *Le Miroir de mariage* (1381-1389) d'Eustache Deschamps, où une mauvaise épouse profite de la permission de son mari pour courir marchés, églises, fêtes et réunions, et se rendre à des rendez-vous galants : « Que lui faut-il ? Que lui faut-il ? / Certes la queue d'un goupil, / Afin que dedens son

1. « Écoutez donc, dit Robin, ce que débagoule ce jacobin ! » (F^o 224b). « Jacobin », rappelons-le, est un surnom donné aux dominicains, à la connotation sans doute un peu familière. Voir n. 1, p. 907.

2. V. 74.

3. Voir n. 1, p. 908.

4. Voir cette œuvre, p. 863-866 et la Notice, p. 1413.

5. Strophes X-XI.

6. Voir n. 2, p. 908.

7. Voir *reguart*, v. 72, 80, 148, 166, 176.

8. Sur ce sujet, voir Elina Suomela-Härmä, « [...] li goupil ou li renart ont fosses [...] » (Mt 8, 20), *Revue des langues romanes*, XCIII, 1994, p. 269-286.

9. V. 8.

10. J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Champion, 1925, n° 53 ; autre forme, toujours dans un manuscrit de la fin du XIII^e siècle : *En la queue gist li encombriers*.

11. V. 916.

corps n'entre / Chose qui mal lui face ou ventre¹. » Et Littré, sans donner malheureusement de référence, indique que l'expression « Il se donne la discipline avec une queue de renard », s'applique à un faux dévot sensuel. On évoquera également l'image — qui passe du *Narrenschiff* (« La Nef des fous ») de Sébastien Brant (1494)² au *Gargantua* de Rabelais³ — de la cloche dont le battant est remplacé par une queue de renard. Dans le premier de ces textes, celle-ci semble symboliser la calomnie et la rumeur, bavarde mais sourde. Plus proche d'Eustache Deschamps, notre « dit » userait de la « queue de Renart » pour désigner tout à la fois le goût de la luxure et l'hypocrisie de la figure de Renart, sorte de concrétisation de sa « renardie ».

SYLVIE LEFÈVRE.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

Le *Dit de la queue de Renart* est uniquement conservé aux folios 240b à 241b du manuscrit fr. 12483 de la Bibliothèque nationale de France. Ce volume de 266 folios de parchemin (253 x 175 mm), tout entier consacré aux deux livres du *Rosarius*, est copié sur deux colonnes de 44 lignes par une seule main, d'une écriture gothique. Il date d'environ 1330. Le manuscrit est très mutilé : il y manque les premiers et derniers folios, mais aussi les feuillets 74 à 77, 79, 80, 85 à 87, 216, 231, 232 et 247. Il a en outre été rogné si fortement que des morceaux du texte ont disparu, en début ou en fin de colonne. Ce volume ne conserve plus qu'une seule miniature. Représentant la Sainte Famille, elle ouvre, au folio 95, le livre II du *Rosarius*, livre dont la table est également conservée. Le manuscrit appartient à la bibliothèque des dominicains de Poissy.

L'édition.

Achille Jubinal donna une édition du *Dit de la queue de Renart* dans son *Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1839-1842 (reprint Genève, Slatkine, 1975), t. II, p. 88-95.

Il n'en existe, à notre connaissance, aucune traduction.

1. *Œuvres complètes*, éd. Gaston Raynaud, Paris, t. IX, 1894, p. 119.

2. Voir la légende de la gravure du chapitre xli : *Ein Glocke obn Klöpfel gibt nit Ton, / ob darin hängt ein Fuchsschwanz schon ; / nicht jede Rede erwirbt Lohn*, « La cloche sans battant ne donne pas de son, même si l'on y pend une queue de renard ; maronner à l'oreille n'avance en rien les choses » (texte repris de la première édition de 1494, Francfort-sur-le-Main, 1980 ; traduction de Madeleine Florst, Sébastien Brant, *La Nef des fous*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1977).

3. *Gargantua*, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, livre I, chap. xix, p. 52-53 : « Un quidam latinisateur demourant près l'hostel Dieu, dist une foyz, allégant l'autorité d'ung Taponnus, je fault : c'estoit Pontanus, poète séculier, qu'il desiroit qu'elles [les cloches] feussent de plume, et le batail feust d'une queue de renard : pource qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau, quand il composoit ses vers carminiformes. »

Établissement du texte.

La strophe d'introduction au *Dit* est marquée par une initiale à l'encre rouge filigranée à l'encre bleue, haute d'une unité de réglure. La première strophe du *Dit* commence, elle, par une initiale bleue filigranée de rouge sur deux unités de réglure. Les strophes suivantes s'ouvrent par une initiale haute d'une unité, alternativement rouge filigranée de bleu, et bleue filigranée de rouge. La structure du texte est donc parfaitement claire. L'erreur commise par A. Jubinal sur les rimes de la strophe 1 est facile à comprendre et à rectifier (A. Långfors l'avait fait déjà dans sa notice du manuscrit¹).

Le texte du *Dit* est parfaitement lisible et, en dehors des lacunes dues à la rognure excessive, complet. Au vers 162, deux mots ont été grattés entre *il veut* et *ceoi*.

S. L.

NOTES ET VARIANTES

Page 905.

a. Jubinal donne vous gart de contrauvez . ♦♦ b. Jubinal donne plaist atendez .

Page 906.

a. chevalier *ms.* Le début du vers est rogné ; nous le restituons. ♦♦ b. molt [chier barre] fier *ms.*

1. Le terme de *basart* (v. 39) désigne un coup de dés : soit le meilleur (*Jeu de Saint Nicolas* de Jean Bodel), soit, plus souvent, le pire. D'où son utilisation, ici, pour désigner une valeur nulle. Le terme pourra, dans des textes allégoriques, incarner le jeu de façon générale.

Page 907.

a. La fin du vers est rognée après Regnart ; Jubinal propose de lire Regnart est fisi-cien .

1. Le surnom de « jacobins » est traditionnellement attribué aux dominicains, car leur premier couvent parisien fut établi, en 1218, dans un hospice de la montagne Sainte-Geneviève dont la chapelle était placée sous le patronage de saint Jacques (*Jacobus* en latin) le Majeur. — Les cordeliers, eux, ne sont autres que les franciscains, ordre créé en 1209 par saint François. Leur couvent parisien était situé dans l'actuelle rue de l'École-de-Médecine. D'un ordre mendiant et au départ non clérical, on sait que l'influence papale — ainsi que l'évolution interne de l'ordre — fit un ordre de clercs, qui se consacra de plus en plus à la prédication et à l'enseignement, et s'éloigna de l'idéal de pauvreté voulu par son fondateur. Cette transformation déplut à ceux des franciscains, surnommés spirituels, qui entendaient rester fidèles à l'esprit de saint François. D'où

une querelle qui agita la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle, et qui déboucha sur la création de groupes déclarés schismatiques, voire hétérodoxes (les fraticelles). — Les béguins ou bégards, à l'exemple des béguines (voir n. 1, p. 908), faisaient le choix de demeurer laïques tout en menant une vie semi-religieuse. Certains et certaines s'intégraient aux tiers ordres des dominicains et des franciscains. Mais, vers la fin du XIII^e siècle, beaucoup passèrent sous l'influence de mystiques hétérodoxes comme les spirituels, et en 1311, le concile de Vienne décida de la dissolution des béguinages (ou associations), masculins comme féminins. Cependant, dès 1321, le pape Jean XXII les autorisait à nouveau.

2. Sur l'aumusse, voir n. 2, p. 844.

3. La *bouce fourree*, au vers 58, est traditionnellement évoquée lorsqu'il est question de gens de lois, et en particulier des avocats. Ils sont ainsi caractérisés, par exemple, chez Rutebeuf, chez Watriquet de Couvins ou dans *Renart le Contrefait*.

4. L'expression *faire blanchir sa main*, au vers 69, est difficile à traduire, car elle n'a guère d'équivalent. Sur la foi de notre seul texte, Tobler et Lommatzsch proposent, pour *blanchir la main a quelqu'un*, le sens de « corrompre », « graisser la patte », et semblent ainsi analyser notre occurrence comme une sorte de passif. Nous avons préféré nous fier à une autre acception du verbe, attestée au Moyen Âge (chez Froissart) et devenue courante — « innocenter », « disculper » —, et considérer *main* comme le signe du pouvoir qu'exerce Renart (voir le vers 64 : *avoir sous sa main*). Ainsi, *faire blanchir sa main* renverrait à la tentative, de la part de Renart, de faire passer pour bénéfique sa puissance, d'en effacer les aspects négatifs — et ce à la faveur de sermons. On rejoint ainsi la thématique des mauvais religieux qui, sous couvert de la parole de Dieu, prêchent le mal.

Page 908.

a. lleurs ms. Nous restituons le début du vers, rogné.

1. Les premières communautés de béguines seraient nées d'une idée de Marie d'Oignies, à la fin du XII^e siècle. Si le point de départ du mouvement fut la Belgique, il y eut aussi, par la suite, de nombreuses béguines en France. Louis IX fonda sans doute, et en tout cas protégea, la maison des béguines parisiennes, installée probablement un peu avant 1263. — Quant aux filles-Dieu le couvent qui les abritait existait à Paris depuis 1232 ; elles furent protégées par Louis IX, lequel leur accorda un revenu annuel de 400 livres parisis (voir le *Dit des ordres* de Rutebeuf, strophe ix, et son *Frere Denise*, v. 321).

2. Fauvel est un cheval fauve (couleur suspecte, comme celle de Renart), qui a pris suffisamment d'ascendant sur l'ensemble des classes de la société pour s'en voir servilement flatté, comme l'indique la locution *torchier Fauvel* (« étriller Fauvel »). Celle-ci s'était certainement répandue avant même l'exploitation du personnage dans la littérature avec le *Roman de Fauvel* de Gervais du Bus (1310-1314), interpolé ensuite par Chaillou de Pesstain (entre 1314 et 1322). Du reste, depuis le XII^e siècle, le mal et la ruse ont à l'occasion été représentés par une ânesse ou une jument fauve. Et dans son *Renart le Nouvel* de 1289, le Lillois Jacquemart Gielee avait prêté à dame Guille (la Ruse) une mule du nom de Fauvain.

Mais c'est par l'entremise de l'œuvre de Gervais du Bus, où Fauvel est interprété comme un composé de *faus* et *vel*, c'est-à-dire la Fausseté voilée, mais aussi comme l'acronyme de Flatterie, Avarice, Villainie, Variété (Inconstance), Envie et Lascheté, que le personnage a acquis sa célébrité. Dès 1319, on le retrouve dans *Renart le Contrefait* : l'art de Renart est identique à « l'art qui fait torchier Fauvel » (branche I de cette œuvre, v. 281). L'association de Renart et de Fauvel devint presque naturelle. D'où son apparition dans notre texte comme serviteur d'un Renart révérend par tous les états de la société.

Page 909.

1. Suivant *Le Livre des mestiers* d'Étienne Boileau, les regrattiers formaient un groupe de marchands très important à Paris. Il s'agissait, en effet, des détaillants de produits comestibles tels que pain, sel, œufs, fromage, volailles et gibiers, et de toutes les denrées se vendant à la livre (pommes, raisins, herbes, épices comme le cumin, la cannelle, la réglisse, etc.). Il faut remarquer que les regrattiers ne tenaient pas d'« épicerie » générale, mais se spécialisaient dans la vente d'un produit particulier. Ainsi les poulaillers formaient-ils une fraction du métier de regrattier.

2. Le terme de *geste* (v. 116) appartient à un vocabulaire soutenu : il évoque un lignage noble, une famille qui a montré sa grandeur par des actions héroïques, dignes d'être célébrées dans une *chanson de geste*. Le mot est donc utilisé ici de façon plaisante pour désigner le groupe de simples marchands inféodés à Renart.

3. Les gainiers fabriquaient des écrins pour protéger bijoux et objets précieux, des fourreaux et des carquois, dits *cofiniaux*. Ils travaillaient le cuir bouilli et les garnitures de métal dont ils garnissaient leurs ouvrages (*Le Livre des mestiers* d'Étienne Boileau, titre 65).

4. Les tabletiers fabriquaient des tablettes à écrire (planchettes enduites de cire sur lesquelles on écrivait, comme dans l'Antiquité, avec un poinçon) en bois, en ivoire, etc. (*Ibid.* titre 68).

5. *Lormiers, seliers, baudroiez, couraies et mesgeyciers* du texte (v. 121-123) appartenaient tous au même corps de métier : ils travaillaient le cuir. Les lormiers étaient spécialisés dans la fabrication des rênes et guides ; les courroyers dans celle de ceintures, courroies et menus objets tels que des boucles, etc. Quant au terme de *baudroiez*, il désigne ceux qui préparaient les cuirs destinés à devenir d'autres mains ceintures ou semelles (*ibid.*, titres 82-83).

6. Les merciers fabriquaient les parures les plus riches et les plus soignées : ceintures, galons et franges, chapeaux, bourses et aumônières (*Le Livre des mestiers*, titre 75). Quant aux fabricants de hoquetons, les *auquetonniers*, si *Le Livre des mestiers* n'en parle pas, des pièces d'archives comme *Le Livre de la taille* parisienne du XIII^e siècle en font bien mention. Rappelons que le hoqueton était une casaque ou tunique rembourrée, couvrant torse et haut des cuisses, et généralement portée par les hommes d'armes sous la cotte de mailles. Au XV^e siècle, le mot renverra soit à la tunique brodée des archers de la police royale, soit à une simple tunique surtout portée par les paysans.

Page 910.

a. Qui leur [qui leur *barre*] vigne faire es *ms.* Nous restituons la fin du vers, rogné.

1. Le *bufetier* vend du mauvais vin, le vin dit de *bufet*, ce qui le distingue, normalement, du tavernier, censé vendre du vin de qualité.

2. En dépit de notre traduction, l'expression *avoir cote, sercot* n'est nulle part répertoriée en tant que telle, et n'était en effet sans doute pas une locution figée. Pour entendre le propos de l'auteur, il faut se souvenir que la mise en gage d'objets divers auprès de créanciers, en particulier de taverniers, est un motif assez courant dans les textes. On peut se contenter d'évoquer ici un dit du XIII^e siècle, *Le Département des livres*, où un étudiant raconte qu'il a perdu non seulement tous ses manuels aux dés et en buvant du vin, mais aussi tous ses vêtements, de sorte *Que n'ai chape ne mantiau gris, / Cote, ne sorcot, ne tabart. / Tout est alé a male part* (v. 4-6, éd. J. Engels ; *Vivarium*, VIII, 1970, p. 76). La cote et le surcot dont il est ici question sont très certainement les effets engagés par des consommateurs impécunieux auprès des marchands de bière et de piquette. L'auteur suppose que ceux-ci ne pourront les dégager à temps, et qu'ils resteront la propriété des créanciers et couvriront amplement la dépense.

3. Nous lisons *escoliers* (les étudiants avaient la mauvaise réputation de courir les tavernes — voir la note précédente), alors que Jubinal a lu *estoliers*. Ce dernier terme signifierait « fabricants d'étoles », et il est vrai que le contexte accumule les noms de métiers. Mais Tobler et Lommatzsch donnent notre texte pour seul exemple de cette acception du mot, alors qu'un passage du *Roman de Carité* (vers 1224) du Reclus de Mollens utilise le terme au sens ecclésiastique de « porteur d'étole » : *Prestre, ki toi fist estolier, / Il te dona un gent colier* (strophe xcvi, v. 1-2, éd. A.-G. Van Hamel, Paris, 1855). Godefroy ajoute le témoignage d'une pièce d'archive de 1377 mais sans la citer : il est donc impossible de savoir s'il y est bien utilisé dans son sens ecclésiastique, le seul qu'il répertorie en citant lui aussi le Reclus (t. III, p. 618-619). Autre élément à porter au crédit de la lecture *escoliers* : il semble que la copie originale du *Livre des mestiers*, avant d'aborder les métiers proprement dits, consacrait un article préliminaire aux clercs parisiens. C'est en tout cas ce que la copie de la Sorbonne (aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote fr. 24069) laisse entendre, qui clôt le prologue sur cette annonce (f^o 2) : [...] *nous dirons, au comencement d'icele partie, des Clercs qui a Paris sunt a escole pour cause d'apprendre a celebrer le devin office, c'est a savoir des Clercs qui sunt Escolier a Paris* [...] (éd. Lespinasse et Bonnardot, p. 2).

4. Les *savetiers* étaient inférieurs aux *cordouaniers*, qui fabriquaient des chaussures de première qualité en cuir préparé à la façon de Cordoue et aux *savetonniers*, qui fabriquaient des souliers délicats. Toutefois, *savetonniers* comme *savetiers* travaillaient la basane. Ces trois métiers occupaient des rues proches, autour de l'ancienne église Sainte-Opportune, près de la rue Saint-Denis et de la place des Innocents (*Le Livre des mestiers*, titres 84-86).

5. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de l'expression *prendre au lart* (v. 143). Mais comme *faire quelque chose pour du lart* a le même sens que la locution moderne « pour du beurre », et comme il est question du succès des marchands de bière et de piquette auprès des moins fortunés *pour ce que le vin est chiers* (v. 142), on peut supposer que *prendre au lart* signifie « attraper », « séduire par des prix bas ».



RÉPERTOIRE

Ce répertoire s'appuie sur l'ensemble des textes figurant dans le présent volume. Il utilise également le travail accompli par Sylvie Lefèvre pour le Répertoire des *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes publiées dans la même collection.

Les renvois sont faits aux pages de ce volume, ou aux numéros que portent les branches dans la présente édition. Ils sont suivis d'un renvoi à une note, lorsque celle-ci vient compléter les informations apportées ici.

ABBAYE : Le seul animal à pénétrer à l'intérieur d'un monastère est Renart, à la fin de la branche II ; dans tous les autres cas, les conteurs ne s'intéressent qu'aux dépendances agricoles attenantes au monastère, ou aux granges, exploitations indépendantes appartenant aux moines ; Renart et ses compagnons ne fréquentent pas le cloître ni le chœur, mais plutôt le poulailler. Les abbayes, qu'elles abritent des moines blancs (Va, 164-165 ou XVIII, 688) ou noirs (III, 129), sont toujours présentées comme des garde-manger bien remplis et bien gardés. Dans l'Épître lue pour les funérailles de Renart (XVIII *fin*, 714), Brichemer analyse le combat permanent entre Renart et les moines, dont les volailles sont l'enjeu : « Vous avez trompé bien des moines blancs et les avez fait — ce qui doit leur être bien pénible — se coucher tard et se lever bien tôt pour tenter de vous prendre en flagrant délit. » Une telle déclaration laisse entendre que l'accumulation des richesses dans les abbayes détourne les moines de leur vraie mission : prier et chanter, jour et nuit, la louange de Dieu. Voir **CLERGÉ**.

ANTHROPOMORPHISME : La convention de base de la fable animale consiste à doter les personnages de la parole humaine et à les animer de sentiments humains au sein d'une société qui reproduit l'organi-

sation de la société humaine. La mention d'un détail anthropomorphique ne devient signifiante que lorsqu'elle crée une rupture par rapport au contexte ; ainsi, dans le récit du viol d'Hersent, tout concourt à faire de la scène la représentation d'un accouplement forcé d'animaux, mais les propos d'Isengrin (« vous ne pouvez pas nier que je vous ai vu en descendre et remonter vos braies » ; II, 105) évoquent clairement un contexte humain. Au début de la branche VIIa, Renart, présenté d'abord comme un prédateur en quête de nourriture, est doté d'une pensée qui fonctionne selon la logique humaine ; la basse-cour, objet de sa convoitise, devient une Cour où règne le coq, « Monseigneur Chantecler » ; Pinte, « la plus sage », couche à la droite du coq, mais elle est aussi celle qui pond les plus gros œufs (81) ! Certains traits apparemment anthropomorphiques peuvent créer des difficultés d'interprétation. Ainsi de « Maupertuis sa forteresse » (XIV, 445), où se réfugie un goupil réduit à l'état strictement animal de gibier : le terme ne doit pas nécessairement être interprété comme relevant du seul registre de l'activité guerrière des hommes ou préparant le passage du héros à des exploits typiquement humains ; c'est aussi une métaphore banale de la sécurité que la tanière offre à l'animal. Certains récits sont construits selon le principe d'une représentation exclusivement anthropomorphique des personnages principaux (XXV, fin). Voir MÉTAMORPHOSE ILLUSOIRE, ZOOMORPHISME.

ARTISAN : La palette des métiers représentés dans le *Roman de Renart* est étonnamment pauvre si on la compare à celle des fabliaux : on ne rencontre, outre les marchands, qu'un pelletier, ennemi juré des animaux à fourrure (XVIII), un teinturier (Ic, 62-64), appelé d'ailleurs aussi *vilain*, et dont la cuve fournit par accident une précieuse teinture jaune à Renart. Dans le *Dit de la queue de Renart*, l'auteur se livre, dans la tradition des *estats du monde*, à une longue énumération des métiers (909-910). Voir VILAIN.

ASCENSION. Voir CALENDRIER.

AUTEUR. Voir PIERRE DE SAINT-CLOUD, PRÊTRE DE LA CROIX-EN-BRIE.

BAILLI : Agent d'administration seigneuriale ou royale, exerçant des fonctions judiciaires, militaires et financières, le bailli était en particulier chargé du contrôle de la gestion des prévôts (voir ce mot). La charge de bailli est créée dans la première moitié du xii^e siècle, au moment où le domaine royal s'étend considérablement. Temporaire à l'origine, elle devient vers le milieu du xiii^e siècle un poste fixe rétribué et attaché à une circonscription administrative, le bailliage. Dans la branche XXIV, Renart exerce cette charge pour le roi, même si le mot n'est jamais prononcé (plaidoyer prononcé à propos du meurtre de dame Coupée, 779). Dans *Le Couronnement de Renart*, la première nomination à laquelle procède Renart (893) est celle du léopard à la charge de bailli, « pour faire justice ou injustice ».

BAN : Terme de féodalité désignant le pouvoir de commandement du seigneur, qui détient localement l'exercice de la puissance publique,

c'est-à-dire le droit de commander, de contraindre et punir pour assurer la sécurité des personnes et des biens. Le ban dénomme également toute proclamation publique qui manifeste une décision de justice du roi, en particulier un avis de recherche et d'arrestation, une condamnation à mort ou à l'exil : c'est ainsi que le roi fait crier son ban pour déclarer Renart hors la loi et mettre sa tête à prix (Ic, 61 ; II, 100 ; voir aussi XIV, 474). Voir JUGEMENT.

BESTIAIRE : La faune est diverse et nombreuse dans les récits renardiens, en raison de leur inscription dans la tradition du récit animalier, mais aussi à cause de la place que l'animal occupe dans la vie quotidienne, dans les mentalités et dans les proverbes. Le personnel romanesque du *Roman de Renart* est soit emprunté à l'*Ysengrimus* (voir ce nom) ou aux autres avant-textes, soit créé par des conteurs qui ont mêlé aux animaux domestiques les animaux sauvages qui peuplent les forêts médiévales, non sans y ajouter quelques animaux exotiques connus du public, comme le singe, ou le lion venu directement de la tradition classique. D'autres animaux exotiques apparaissent dans la branche XVI pour représenter les païens. Les conteurs ont le souci de placer à côté des grands prédateurs une multitude d'animaux de taille modeste, comme le grillon ou la marmotte, qui se réduisent souvent à un simple nom ou à une silhouette. Seul un groupe finalement assez restreint d'animaux accède au statut de vrai personnage. Certains des traits attribués à ces personnages proviennent des Bestiaires, recueils dont la vogue se situe aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Il ne s'agit pas tant de manuels d'histoire naturelle que de descriptions qui propagent un mode d'interprétation symbolique des comportements animaux, réels ou mythiques. C'est ainsi que dans son *Bestiaire* Pierre de Beauvais décrit (à la suite du *Physiologus*) le renard comme un animal fourbe et plein de ruse, qui fait le mort (après s'être roulé dans la terre rouge, pour paraître ensanglanté) afin d'attraper les oiseaux qui viennent se poser sur lui — attitude plusieurs fois décrite par les conteurs du *Roman de Renart*. Voir ZOOMORPHISME.

BRANCHE : Le terme n'est employé que six fois dans le *Roman* pour désigner un récit qui vient en quelque sorte se greffer sur un tronc commun préexistant (III, 132 ; Va, 163 ; XII, 331 ; XXI, 744 ; XXII, 749 ; XXVI, 840) ; tous ces emplois figurent dans le prologue ou l'épilogue, au moment où l'auteur prend la parole pour présenter son œuvre et l'insérer dans une tradition en cours de constitution. Parmi les autres termes utilisés, on trouve « fable » (XXVI, 837), « chanson » (XXIII, 768) ou « conte » (XIV, 512). Voir CLÔTURE DU RÉCIT, CONTE, ROMAN.

BRICHEMER : Le cerf, personnage sans famille et sans domicile, semble dans les premiers récits tout droit sorti des Bestiaires qui font de lui le symbole de la sagesse : il occupe dès sa première apparition à la Cour (Vc, 208) la charge de sénéchal (voir ce mot) et est choisi pour présider la réunion des barons qui examinent la plainte d'Isengrin, puis pour veiller au bon déroulement de l'escondit (voir ce mot).

Remarqué à la Cour pour la pondération de ses avis, qui contrastent avec l'extrémisme de Brun ou l'aveuglement d'Isengrin, il a la charge de veiller à la régularité du duel entre Renart et Isengrin (II, 112) et fait partie du groupe des animaux-clercs qui officient pour les funérailles de Renart (XVIII). Mais les conteurs ont également assigné à ce personnage le rôle de victime de Renart : messenger malheureux dans la branche XV, il doit payer son écot pour la guérison du roi en laissant une courroie de sa peau. Il subit la même mutilation à la fin de la branche XXI, après avoir été l'associé de Renart, d'Isengrin et de Chantecler pour l'essartage en commun. Quant à la pièce de Rutebeuf intitulée *Sur Brichemer*, elle n'a qu'un rapport formel avec le personnage du cerf présenté, à partir d'une lecture étymologisante de son nom, comme un prototype du rusé.

BRUN : Brun l'ours est un personnage composite : de la tradition des récits latins d'origine cléricale — l'ours y est représenté en évêque —, il a conservé de façon sporadique des fonctions religieuses ; il prend l'étole pour les funérailles de Coupée (Ia, 13) et officie avec cinq autres personnages lors de la messe de funérailles de Renart (XVIII, 711). À la fin de l'office il est cependant chargé de creuser la tombe de Renart (715) en raison de la taille et de la robustesse de ses pattes. Dans la branche XVI, il participe aux côtés du roi à la défaite des païens et à la lutte contre Renart. Mais son amour immodéré du miel va sceller sa carrière narrative : victime d'un mauvais tour de Renart (Vc, 201-205), il est le premier messenger envoyé à Maupertuis dans la branche Ia. Cette mésaventure le met au nombre des ennemis de Renart. La bonne foi du personnage ne suffit pas à pallier les insuffisances de son argumentation juridique : ainsi dans la branche XXIV il doit se contenter, faute de preuves et de témoins, d'un serment de Renart. Sa présence comme premier partenaire de Liétard dans une branche (XII) qui ignore totalement la Cour et ses usages paraît relever d'une autre inspiration : il semble que l'ours y soit alors un substitut du loup ; sa force physique redoutable (336) et sa grande naïveté font de lui la figure du *senex stultus*, imperméable aux leçons de l'expérience. Brun est le seul personnage à mourir au cours d'un récit, exception faite des combattants de la branche XVI.

CALENDRIER : La mesure du temps au Moyen Âge est fortement liée à la religion : l'histoire tout entière se déroule de la Création au Jugement dernier, avec les temps forts que sont la Chute (Adam) et la venue du nouvel Adam (naissance et mort du Christ). L'année est organisée autour d'une fête fixe (Noël) et d'une fête mobile (Pâques) ; chacune de ces deux fêtes commande un cycle : la période de l'Avent puis le cycle des douze jours (de Noël à l'Épiphanie), la période du carême puis le cycle de Pâques à la Pentecôte. Avent et carême sont des périodes sur lesquelles l'Eglise fait peser de forts interdits, d'ordre alimentaire et sexuel. Sur ce calendrier liturgique de base se greffe celui de la fête des saints. Le rythme religieux pénètre naturellement la vie quotidienne, même laïque, et

dans le *Roman de Renart* comme dans les romans arthuriens les réunions de la Cour sont fixées aux dates de fêtes religieuses importantes, comme la Pentecôte ou l'Ascension (Ia, 3 ; XV, 513) ; dans *Le Couronnement de Renart*, l'élection du roi qui doit remplacer Noble est fixée à la veille de la Pentecôte. On trouve également dans nos récits un système de datation par rapport à l'alternance de la belle (*esté*) et de la mauvaise saison (*biver*), la fête de la Saint-Jean coïncidant avec le sommet de la belle saison (II, 98 ; Vc, 202). Les événements sont quelquefois datés par rapport aux activités agricoles essentielles : récolte des céréales, fenaison ou surveillance des vignes avant les vendanges. Les références au calendrier religieux accompagnent parfois des activités basement matérielles : Noël est la période où l'on met les jambons dans la saumure (X, 317) et où le vilain se régate d'une oie grasse (III, 134). Voir HEURES.

CHASSE : Activité réservée à la classe chevaleresque et aristocratique, la chasse remplit une triple fonction : divertissement pour les beaux jours, entraînement, parfois même substitut à la guerre, elle permet enfin de garnir la table seigneuriale de *venoison*, à une époque où l'élevage (à l'exception de celui du porc) reste second par rapport à la culture des céréales. L'utilisation des pièges (et le braconnage) étant laissé aux vilains, qui par définition ne savent ni *oiselerni chacier* (652), la chasse est pratiquée *a chien* (c'est en gros notre chasse à courre, mais les chasseurs sont armés d'arcs et d'épieux) ou *a oisel* (la fauconnerie) ; la chasse avec les chiens a pour théâtre la forêt et les landes, la chasse avec les oiseaux la rivière, c'est-à-dire les étangs et les marais ou le bord des cours d'eau. La fauconnerie, moins fatigante et moins dangereuse, admet aussi bien les femmes que les hommes, qui sont seuls à pratiquer « l'art de vénerie » ; elle fait appel à un savoir codifié, voire ritualisé par des traités (en latin d'abord, puis en français, le plus célèbre livre de vénerie étant le *Livre de chasse* du comte de Foix Gaston Febus). La fauconnerie devient alors un marqueur social important : elle requiert une science particulière, des loisirs, et elle fait passer le plaisir esthétique d'un beau vol avant le profit résultant de la prise. Les oiseaux — les falconidés (toutes les espèces de faucons) et les accipitridés (l'autour et l'épervier) — sont précieux. Extrêmement coûteux, ils font l'objet du commerce de luxe au même titre que bijoux, soieries et fourrures. Le rapace posé sur le poing (600 et 601) est un détail dont usent couramment poètes et enlumineurs. Dans la marche qui conduit Renart de Maupertuis à la Cour, l'utilisation du faucon qu'il a dérobé à un chevalier constitue (600-601) un degré supplémentaire dans l'humanisation du personnage, qui passe ainsi de l'état de prédateur sauvage à celui d'homme chassant à l'aide d'un animal apprivoisé. La vénerie est une chasse bruyante (abois des chiens, cris des chasseurs, sonnerie du cor ; voir 441) qui exige, outre une grande résistance à la fatigue, une solide organisation, avec un grand veneur, de jeunes écuyers et des serviteurs. Les chiens qui lèvent et poursuivent le gibier sont le brachet, le lévrier, prisé pour sa vitesse dans la chasse au lièvre et le

veautre ou *veltre*, plus puissant, que l'on spécialise dans la chasse à l'ours et au sanglier. À la fin de la chasse les chiens sont récompensés par la curée (449), distribution des abats encore chauds, placés sur la peau de l'animal. Dans la première partie de la branche XIV, le conteur décrit de façon très précise (par rapport à ce qu'en disent les historiens) une chasse au cerf (l'animal est rapidement abattu d'une flèche, 444) et une chasse au sanglier (445-449), en insistant sur la résistance de l'animal, ses réactions dangereuses (il massacre une partie de la meute) et les périls qu'il fait courir aux chasseurs. Dans les autres récits, l'intervention des chasseurs et de leurs chiens a pour fonction de déranger Renart et les autres personnages dans leur activité essentielle de quête de nourriture ; le vavasseur de la branche X, prêt à partir avec son équipage bruyant, corrige le loup « à la place de » Renart et parachève la mutilation de son corps animal, ajoutant à la très large tonsure faite par Renart l'amputation de la queue. Il faut signaler la prétendue chasse au gros gibier du comte Thibaut dans la branche XII : Renart, excellent bruiteur, mime une chasse dans le but de terroriser Brun l'ours.

CHEVAL : Dans une société à la fois rurale et chevaleresque, l'importance du cheval est évidente. Concurrençant le bœuf pendant le xii^e et le xiii^e siècle, plus puissant et plus rapide pour les labours, il ne le remplacera ni tout à fait ni partout — la branche XII met en scène un vilain qui laboure avec un attelage de huit bœufs. Le cheval, attelé ou monté, est également l'animal du marchand, et la monture de tous les voyageurs. Les auteurs n'exploitent qu'une partie du riche vocabulaire de l'époque : mule (habituellement réservée aux femmes et aux ecclésiastiques) de Tibert et de Grimbert, jument du prêtre de la branche VIII (287), palefroï ou poulain que Tibert réussit à voler au prêtre (VI, 228), sommier chargé d'or (Ib), destriers (chevaux destinés au combat ou au tournoi) montés par les barons de Noble (XVI). Mais ils mentionnent également la fugitive monture de leurs personnages, Renart au premier chef (Vc, 203 ; X, 310) : l'évocation de ce cheval, qui n'est que la métaphore de la rapidité, participe de la fantaisie renardienne ; les univers animal et humain — le goupil qui s'empare d'un lièvre et Renart pèlerin qui se déplace à cheval (Ia) — se superposent sans se confondre. D'autres conteurs prennent tout à fait au sérieux ce cheval métaphorique : il n'y a plus alors superposition imparfaite des deux univers, mais simple juxtaposition.

CHIEN : Qu'ils soient de garde, de berger ou de chasse, les chiens sont présents dans toutes les branches, et l'auteur de la branche XXV rappelle que le chien et la brebis sont des animaux qui ne peuvent survivre sans l'homme. Indispensable pour la chasse (voir ce mot), le chien est également le compagnon indispensable du vilain, pour monter la garde autour de la ferme et éloigner les prédateurs : c'est dans cette configuration que le chien devient l'opposant de Renart.

CLERGÉ : Le clergé séculier n'apparaît pas à son avantage dans le *Roman* : les curés de campagne, dont les conteurs brossent un por-

trait proche de la caricature, sont ici ignorants, d'une pitié mécanique sinon superstitieuse, gourmands et libidineux. Ils sont assimilés aux vilains, et essentiellement voués à des activités agricoles ; leur cupidité, trait nécessaire à l'intrigue, en fait l'une des catégories sociales les plus décriées dans le *Roman* : Tibert accuse le prêtre du Breuil d'être le loup ravisseur et non pas le pasteur de ses brebis (VI, 226). Le clergé régulier — moines bénédictins ou cisterciens — n'est guère mieux loti ; l'auteur de la branche Va présente les moines blancs sous les traits de gloutons paresseux oubliant de célébrer l'office nocturne mais se montrant violents dès qu'ils sont menacés. Derrière les formules ordurières de l'auteur de la branche III, qui ajoute aux traits conventionnels une description « naturaliste » de la vie monastique — veilles et jeûnes y sont des pratiques contre nature, de même que l'abstinence sexuelle —, on peut voir poindre un début de critique de l'institution elle-même. Les épigones mettent en scène les moines mendiants au moment où le conflit entre le clergé séculier et les ordres mendiants à l'Université bat son plein (aux environs de 1250-1270). Le moine mendiant devient alors l'incarnation de Renart prince de l'hypocrisie, et le *Dit d'Entendement* présente les religieux hypocrites comme des loups déguisés sous des peaux de brebis. Dans *Le Couronnement de Renart*, Renart porte la moitié d'un froc de franciscain et la moitié d'un froc de dominicain, et l'auteur stigmatise ce qu'il représente comme le désir secret de tous les membres des ordres mendiants : cesser d'être pauvre et devenir puissant. Voir ABBAYE.

CLÔTURE DU RÉCIT : Pour pouvoir être inséré dans un cycle en cours de constitution, un récit doit ménager une possibilité de continuation. La plupart des branches se terminent par le retour du héros à Maupertuis, la branche VI offrant l'exemple du parfait récit circulaire. Dans la plupart des branches consacrées au jugement, le récit reste de type ouvert : Renart n'ayant pas pu être jugé — ou, s'il l'a été, la sentence n'a pas été appliquée —, et ayant de ce fait allongé la liste des méfaits qui lui sont reprochés, souhaite en outre personnellement se venger de ses accusateurs ; tout est prêt pour un nouveau récit.

COMMÈRE, COMPÈRE : La religion chrétienne désigne ainsi la marraine et le parrain d'un enfant l'un par rapport à l'autre : ces liens de parenté spirituelle étaient si forts qu'ils interdisaient le mariage d'un compère et d'une commère. Par extension, on emploie ces termes pour désigner les liens qui unissent les parents biologiques d'un enfant et les parents spirituels. Ainsi Hersent est la commère de Renart parce que, bien que cela ne soit jamais dit explicitement, Renart est le parrain d'un des jeunes loups. De la même façon, Renart appelle la mésange sa commère sous le prétexte qu'il serait le parrain de l'un de ses enfants (VIIa, 267). La parenté spirituelle qui unit Hersent et Isengrin à Renart rend encore plus coupable l'attitude de Renart qui commet l'adultère avec sa commère et ne cesse d'humilier son compère. Voir HERSENT, ISENGRIN.

CONFESSION : Le ^{xii} siècle voit l'Église catholique développer la pratique du sacrement de la pénitence, évolution confirmée par le IV^e concile de Latran (1215) qui rend obligatoire la confession annuelle. La branche XV montre que la confession entre dans les habitudes de pensée : Renart, en danger de mort, se confesserait volontiers si l'occasion s'en présentait. Du point de vue narratif, la confession offre deux avantages précieux aux auteurs : rappel des méfaits antérieurs de Renart, elle consolide les liens qui rattachent un nouveau récit aux anciens et permet au conteur de dresser un portrait du personnage. Mais ce sacrement n'échappe pas au détournement : la volonté de repentir qui doit animer le pénitent est le plus souvent remplacée par le cynisme de l'aveu et une sorte de jouissance dans l'évocation des malheurs infligés à autrui. Lorsque la confession paraît sincère (Ia, confession à Grimbert), elle est immédiatement suivie de la rechute dans le péché.

CONNÉTABLE : Ce mot, issu de la titulature du Bas-Empire (le *comes stabuli* est le comte de l'étable), désigna d'abord l'officier chargé de l'écurie royale. En France, à la fin du ^{xii} siècle, le rôle de cet officier s'accrut lorsque l'office de sénéchal disparut et que le connétable hérita d'une partie de ses attributions. Lors des campagnes militaires, il a la responsabilité de la cavalerie. S'il ne peut être chef de l'armée féodale, ce titre revenant au roi, il joue en revanche le rôle de conseiller militaire du souverain. Cette importante charge est dévolue à Isengrin, mentionnée dès sa première apparition dans le récit (IX, 295) et rappelée à la Cour (Vc, 192) au moment précis où Isengrin apparaît sous un jour défavorable (il est un mari trompé). Le conteur de la branche XVI se souvient des attributions liées à la fonction : Isengrin l'exerce auprès de Renart en l'absence du roi (621).

CONTE : Pour désigner leur récit, les poètes médiévaux usent volontiers des termes *conte* ou *histoire*, et peu du mot *roman*, qui désigne la langue vulgaire par opposition au latin avant de renvoyer à un genre narratif précis. L'usage du mot *conte* suggère combien la littérature médiévale est redevable de la culture orale, du folklore et des légendes véhiculées par des conteurs professionnels. Le terme est employé par l'auteur de la branche XXIII (751).

COUR : Le terme désigne à l'époque la réunion temporaire des barons autour du roi. Assister à la Cour fait partie des obligations du vassal qui vient exercer auprès de son seigneur son devoir de *consilium*. La Cour devient, avec le développement des serments de paix, l'instance régulatrice des conflits privés et le lieu où sont réglées les guerres entre vassaux ; mais l'auteur de la branche Vc montre qu'elle peut être le lieu où se manifestent brutalement les haines individuelles. *Renart le bestourné* fait de la Cour le lieu de toutes les intrigues et la représente tenue par trois personnages redoutables : Renart (tricherie et luxure), Isengrin (rapacité) et Martin le singe (flatterie et servilité). Voir JUGEMENT.

CROIX-EN-BRIE (PRÊTRE DE) : L'auteur de la branche XII ne nous est connu que par les quelques vers de l'épilogue de son récit : il en

appelle à la clémence de son auditoire pour les fautes du débutant qu'il est et annonce qu'il doit désormais se consacrer à des ouvrages plus sérieux. Son récit ne contient aucun toponyme briard ni aucun détail qui serait propre à la région, mais il fourmille de détails qui créent l'illusion réaliste, par exemple le graissage des roues de la charrette pour ne pas réveiller les voisins (356). Quant au fond de son récit, on peut y voir un enseignement moral, une mise en garde contre la *cupiditas*, cette rage de posséder et d'accumuler : pour sauvegarder son bœuf, Liétard s'engage dans un processus qui le conduit, la ruse de Renart aidant, à perdre jusqu'à son dernier œuf.

DÉGUISEMENT : Renart se déguise deux fois pour sauver sa tête : la première fois il joint au déguisement accidentel de sa couleur naturelle un déguisement du langage (Ic) ; la seconde fois, grâce à un simple changement de la couleur de sa peau (XIV), il devient Chufet le noir et peut rejouer à ses victimes qui ne le reconnaissent pas des mauvais tours déjà connus. Le déguisement amène tout naturellement la scène du quiproquo : Tibert dit à Chufet le noir tout le mal qu'il pense de Renart le roux sans se douter un seul instant que c'est à lui qu'il s'adresse (489).

DIVERTISSEMENTS : À côté des tournois et de la chasse (voir ce mot), on trouve notamment parmi les divertissements de l'aristocratie la musique, la danse et le chant. En outre, les chevaliers prenaient plaisir à rivaliser dans des concours sportifs ou des jeux d'adresse, comme ceux que Renart organise entre les barons du roi et les bêtes de la fille du roi Yvoris (XXIV). Quant aux jeux de société, les conteurs mentionnent la *choule* des paysans (VIIa, 265), la marelle (XXVI, 837) ainsi que le jeu des plantées, qui occupe une partie de la nuit des funérailles de Renart (XVIII, 703). La branche XVIII mentionne également le jeu des échecs — le jeu par excellence des chevaliers épiques — où pour une fois Isengrin triomphe de Renart. Deux personnages sont indispensables pour les divertissements d'intérieur, le nain (XIV, 453) et le jongleur (voir ce mot).

DUEL JUDICIAIRE : Il s'agit d'une forme particulière de l'ordalie, par le fer. Il est demandé par l'une des deux parties en présence, l'autre ne pouvant s'y opposer (II, 13). La décision est remise entre les mains de Dieu qui ne peut donner la victoire à celui qui a prononcé un faux serment, ni même le laisser vivre. Le conteur de la branche II insiste sur le détail de la procédure : un délai de quinze jours est fixé avant le duel ; les deux parties doivent laisser au roi des otages, garants de toute tentative de fuite ; jusqu'au dernier jour les deux parties peuvent se désister et remplacer le duel par une transaction. Le duel commence par la prestation de serment sur un reliquaire (II, 115), occasion pour chaque adversaire de revendiquer sa propre innocence (XIV, 506 et 507). À la fin du combat le vaincu doit être exécuté, à moins qu'il ne se reconnaisse vaincu, avouant ainsi qu'il est parjure, et qu'il ne *clame merci* au vainqueur. Du point de vue narratif le motif du duel est riche en rebondissements ; il permet au conteur de conduire le récit selon un jeu plus ou moins rapide

d'oscillations dramatiques. Contenu en germe dans une menace de Roonel (XV, 537), ce motif est utilisé trois fois par les conteurs, dans les branches II (Isengrin), XIV (Roonel) et XVIII (Chantecler). Voir ESCONDIT, JUGEMENT, ORDALIE.

ENFER ET PARADIS : La branche Va présente une vision originale du Paradis : il s'agit d'un paradis *ad usum lupi*, c'est-à-dire rempli d'animaux qui serviront de proie à un carnassier de la taille d'Isengrin. La dialectique de l'Enfer et du Paradis traverse le discours de Renart et du milan dans la branche III (136 et 140), où ils proposent une répartition peu orthodoxe des peines de l'enfer et des joies du paradis. La même dialectique réapparaît dans les sermons qui accompagnent les funérailles de Renart (XVIII, 712).

ÉPIGONES : Nous désignons ainsi les écrits renardiens qui n'entrent pas dans le cadre du *Roman de Renart*. Voir la Note sur la présente édition, p. LXXIX.

ERMITTE : L'ermite est un personnage presque obligé de la littérature romanesque : le public de l'époque connaît au moins le nom de l'ermite Ogrin dans les légendes tristanienues. Vivant loin des hommes, l'ermite peut accueillir les proscrits, les exclus, tous ceux qui ont de bonnes raisons de s'éloigner de la société des hommes ; vivant près de Dieu dans l'intimité de la prière et de la méditation, il est à même d'exercer un magistère spirituel auprès de ceux qu'il rencontre, et il est souvent le seul à pouvoir établir la *senefiance* des songes et autres spectacles prémonitoires. Dans le *Roman de Renart*, l'ermite de la branche III (151-152) écoute la confession de Renart ; sa seule fonction narrative est celle d'un relais : il envoie le pénitent auprès du pape. L'ermite est généralement associé à la vie en forêt (74) ; Renart, après sa condamnation à mort (Ib, 55) demande au roi une commutation de peine — phénomène historiquement courant — pour pouvoir devenir « moine, ermite, reclus ou chanoine » et, animé d'un repentir sincère, expier ses péchés par une vie consacrée à la prière et aux bonnes œuvres ; mais ses intentions sont loin d'être pures et Isengrin refuse, au nom de tous : « Il serait beau le saint homme que vous feriez ! » À la fin de la branche II (122-123), le roi accordera néanmoins à Renart vaincu dans le duel judiciaire le droit d'entrer au monastère. Voir MONIAGE, PÈLERINAGE.

ESCONDIT : L'escondit désigne en termes de justice la disculpation d'un accusé qui apporte la preuve de son innocence en recourant à des procédures légales telles que le duel judiciaire ou le serment purgatoire, ou en produisant devant la Cour des preuves irréfutables ou des témoins fiables. Un accusé doit se reconnaître coupable et *amender* (réparer, au sens le plus large du terme) son méfait, ou bien *soi escondire* (prouver par tous les moyens reconnus par la Cour son innocence). Le serment est un acte juridique qui engageait solennellement le jureur devant Dieu et les hommes. Les institutions de la société médiévale reposent sur la valeur accordée au serment qui scelle un contrat oral entre deux parties souvent inégales : le vassal

jure fidélité à son suzerain lors de l'hommage, le clerc prononce des vœux solennels lors de sa profession de foi, et le bourgeois prête serment à la commune, s'engageant ainsi à payer les impôts et à participer aux dépenses militaires de la ville. Le serment constituant une preuve, car il engage le salut de l'âme du jureur, on recourt au serment judiciaire, appelé serment d'escondit ou serment purgatoire, pour se disculper d'une accusation. Le parjure était une faute grave, rarement sanctionnée dans les faits, parce que difficilement prouvable. On pouvait cependant excommunier le parjure, le soumettre à une pénitence ou à une amende, le mettre au pilori et en cas de récidive lui fendre la lèvre supérieure. À l'issue d'un duel judiciaire le parjure était établi et le vaincu exécuté. Le serment purgatoire peut être proposé par la Cour comme un moyen de trancher en l'absence de preuves ou de témoins : Renart est invité à jurer à Isengrin qu'il n'a pas fait violence à son épouse (Vc, 208) et Brun devra se contenter d'un serment de Renart (XXIV, 793) attestant qu'il ignorait la présence du forestier. Le plaignant peut accepter l'escondit ou demander une des formes de l'ordalie, généralement le duel. Pour éviter l'accusation de parjure, il est toujours possible de jouer sur les mots, à l'exemple d'Yseut ; le conteur de la branche Ia suggère que le serment proposé par Hersent pour se justifier de l'accusation d'adultère est pour le moins ambigu (Ia, 7). Voir DUEL JUDICIAIRE, JUGEMENT, ORDALIE.

FAIM : On a souvent défini le *Roman de Renart*, à la suite de Jacques Le Goff, comme « l'épopée de la faim et de la ruse » : l'ouverture de nombreuses branches (Va, X, XIII...) utilise le motif de la faim et de la disette comme point de départ de la quête (voir REVERDIE). La représentation d'un prédateur poussé par la faim, en même temps qu'elle constitue un stéréotype de la fable gréco-latine, peut être considérée comme un moyen de créer l'illusion réaliste ; mais le souci de réalisme n'est pas la première préoccupation des conteurs : tous les personnages humains — paysans, moines, marchands — sont des nantis, pourvus de réserves qui précisément attirent les prédateurs affamés que sont Renart, Tibert ou Isengrin (voir ABBAYE, MARCHAND). Mais, pour ces derniers, se nourrir ne fait plus difficulté dès lors qu'ils se réunissent autour de Noble ; s'éloigner, comme le fait Renart, de la Cour où sa tête est mise à prix, signifie être soumis à la faim — moyen commode pour les conteurs de rappeler que sous l'habit de baron de leur personnage demeure le prédateur affamé. À la fin d'un récit de jugement, lorsque Renart a pu échapper à la mort en promettant de se racheter par une vie exemplaire, le surgissement de la faim est un puissant ressort dramatique qui réoriente l'action : Renart pèlerin capture le lièvre Couard et le frappe de son bourdon (Ia), tandis que Renart devenu moine ne peut s'empêcher de massacrer les chapons du poulailler de son abbaye, retrouvant ainsi la conduite ordinaire du goupil qui tue plus qu'il ne peut manger et enterre ce qu'il ne consomme pas immédiatement. Voir NOURRITURE, MANIÈRES DE TABLE.

FÉODALITÉ : Au sens strict, la féodalité désigne le système des institutions et des usages qui définit les obligations réciproques entre un seigneur et son vassal. Les auteurs de nos branches insistent plusieurs fois sur les devoirs réciproques du seigneur et du vassal (II, 92-93 ; XV, 515), et sur l'obligation du roi de maintenir la paix entre ses vassaux, au moyen par exemple de la paix jurée. Par extension, la féodalité représente l'ordre social, politique et économique du Moyen Âge, fondé sur la hiérarchie des hommes et des terres, la domination de la noblesse guerrière et la division de l'autorité publique. Ce mode d'organisation, qui repose sur l'institution du fief (sur laquelle le *Roman* insiste peu ; voir cependant XV, 560), se généralise en Occident au XI^e siècle en raison de la faiblesse du pouvoir royal. Les animaux organisés en société féodale autour du roi Noble miment la vie ordinaire de cet univers : vassaux du roi, ils doivent participer à la réunion de la Cour pour y exercer leur devoir de *consilium* auprès du suzerain : tandis que le suzerain doit pourvoir à l'entretien du vassal, ce qu'il fait en le *chasant*, c'est-à-dire en lui concédant un fief par le rituel de l'investiture qui suit l'hommage, par le service de conseil le vassal aide son suzerain à prendre des décisions politiques ou judiciaires. La cérémonie de l'hommage n'est jamais décrite lorsqu'il s'agit des barons de Noble, mais elle est par trois fois mentionnée hors de la Cour : Renart et Hubert le milan décident d'échanger « le baiser de paix en toute bonne foi » (III, 146-147), mais ce sera un baiser mortel ; la même dérision préside à l'hommage contraint et forcé que rend à Renart Liétard menacé de mort (XII, 379) et qui implique le versement au goupil d'une rente perpétuelle en volailles. Renart accorde si peu de valeur à l'hommage que lui rend un vilain qu'il l'en délie contre le don d'un coq (XVII, 659). Voir COUR, JUGEMENT, NOBLE.

FERME : Dans la représentation de la ferme, élément obligé du cadre rural dans lequel ils situent leurs récits, les conteurs n'ont aucun souci de pittoresque ou de réalisme : seule les intéresse la ferme du riche paysan dont le prototype est celle de Constant des Noues (VIIa ; voir aussi XVII). Deux lieux, soigneusement protégés (mais où le prédateur parvient généralement à s'introduire pour les nécessités de l'intrigue, tout le problème étant alors d'en sortir), représentent à eux seuls l'importance de la ferme dans le *Roman* : le *gelinier* — réservoir de nourriture sur pied — et le *lardier*, où est entreposé le porc salé. Le *gelinier* est remplacé pour les scènes de jour par l'enclos des volailles, appelé *cortil* ou *plaisié* : lieu clos, protégé par une solide barrière étanche. Voir ABBAYE.

FIÈRE : Le personnage de la reine, épouse de Noble, est une création des conteurs en français de Renart, la présence de l'épouse du roi Rufanus n'étant mentionnée qu'une seule fois au détour d'un vers dans l'*Ysengrimus*. Présente dans quatre branches seulement (Ia, Ib, XVI et XVIII), Fièrre représente la figure inversée des héroïnes courtoises : en cachette du roi, elle complotte (Ib) avec Renart qui vient de la violenter sous les yeux de son époux impuissant à la

secourir, et elle n'échappe pas à la dégradation généralisée qui touche tous les personnages de la branche Ib. Dans la branche XVI, elle n'oppose aucune résistance à son remariage avec Renart, dont on dit qu'elle l'aime davantage que son premier mari. Dans la branche XVIII, effaçant totalement le personnage d'Hersent, elle se montre une amante attentionnée, puis explorée à l'annonce de la mort de Renart (696). L'évangile lu par Ferrant le cheval associe d'ailleurs Fièr et Hersent dans la même réprobation : épouses adultères, elles sont des femmes insatiables. Dans cette représentation parodique de la femme amante, l'amour courtois se dégrade en un pur instinct sexuel.

FORESTIER : Agent royal chargé de protéger et de surveiller les grandes forêts. La forêt est soumise à une réglementation rigoureuse : le braconnage et le ramassage illicite de bois sont sévèrement punis, et la liberté de pâture concédée aux villages est limitée à une partie de la forêt. La fonction de police qu'assure le forestier en fait par définition un personnage antipathique. Dans le *Roman*, le terme forestier peut désigner tantôt un garde forestier, chargé de surveiller la forêt du comte Thibaut (XII, 378), tantôt un bûcheron (Ic, 18 ; XIV, 491).

FOURRURES : Le *Dit de la queue de Renart* dresse la liste des fourrures les plus recherchées (906) : vair (menu ou gros), écureuil, hermine, agneau blanc ou chevreau. La vogue des fourrures connaît son apogée aux XII^e et XIII^e siècles. Été comme hiver, on porte des vêtements fourrés. À partir du XII^e siècle la fourrure se porte en doublure, poil vers l'intérieur (VIIa, 261). Elle orne également la bordure des cols, des ourlets et des poignets. Ce phénomène est certainement à mettre au compte de l'influence byzantine et islamique sur un Occident qui s'ouvre alors à l'Orient. La vogue des fourrures jusque-là peu connues (vair, hermine, zibeline, marmotte de Sibérie) correspond d'ailleurs à la mode des soieries orientales. Si l'aristocratie fortunée utilise surtout les fourrures luxueuses — hermine, zibeline ou écureuil de Sibérie —, la paysannerie et la bourgeoisie portent les pelleteries d'animaux domestiques — lapin, chèvre, mouton blanc — ou d'animaux de la faune locale sauvage — renard, blaireau, loutre, lièvre. La fourrure est, comme le vêtement en général, un marqueur social très puissant : les barons de la Cour de Noble portent évidemment du vair et du gris (XVIII, 691 ; XV, 514). Mais dans le *Roman de Renart* la fourrure tient une place particulière : les principaux personnages sont des animaux qui, dans le cadre de l'illusion réaliste, sont porteurs d'une peau recherchée en vue de sa transformation en fourrure (c'est le travail du pelletier). Dès qu'un homme (vilain, marchand ou chevalier) aperçoit Renart, il évalue le prix qu'il pourrait tirer de sa peau (X, 309 ; XIII, 416) ou l'utilisation personnelle qu'il pourrait en faire (Vb, 182 ; XIV, 439) ; les marchands, qui sont des connaisseurs, s'extasient devant la gorge d'une blancheur immaculée du goupil (X, 309). À la vue de Tibert, chat sauvage à la queue volumineuse, l'un des prêtres songe immédiate-

ment à se confectionner un bonnet fourré (VIII, 287). À la fin de la branche Va (176), le prieur renonce à écorcher le loup qu'il croit mort, jugeant sa peau trop abîmée par la correction que les moines lui ont infligée. Le prix de la fourrure — trois peaux de renard valent à peu près le prix d'un bœuf de labour — rend vraisemblables l'acharnement à vouloir dépouiller l'animal de sa peau et le cri de victoire de Renart : « je porte encore sur moi ma peau ! » (VIIb, 279). Mais la fourrure est aussi à l'intersection des deux univers interférents du *Roman de Renart*, celui de l'animal (le goupil à la peau rousse) et celui du baron menacé par Noble qui veut le punir : il devra bien laisser en gage à la Cour *cele rousse pelice* (II, 91). Quand Renart lance ses railleries habituelles à Brun, plus lent que lui et donc directement menacé par les vilains qui les poursuivent, il lui affirme que si son *pelizon* est trop lourd à porter (Vc, 203) quelqu'un s'en chargera bientôt pour lui : manteau du personnage en train de déposer devant la Cour ou peau de l'animal poursuivi par les vilains qui voudraient le mettre au saloir et faire de sa peau la doublure d'un vêtement ? Le conteur se garde de trancher. Les auteurs jouent également sur le hérissément des poils : phénomène purement physiologique participant de l'illusion réaliste lorsqu'il concerne l'animal affrontant l'homme (VIII, 289) ou les chiens (X, 319), effet qui relève du jeu de la métamorphose illusoire (voir cette expression) lorsque Hersent dépose devant la Cour (Ia, 6) ou lorsque Tibert s'apprête à prendre la parole devant le roi.

FUITE : Le départ pour la quête constitue un motif classique d'ouverture du récit ; la fuite joue le même rôle à la fin des branches. Le jeu de la métamorphose illusoire (voir cette expression) permet d'ailleurs aux conteurs de varier les effets, selon que le thème est traité sous la perspective naturaliste (XII, 364) ou dans le cadre de la fantaisie renardienne (Ia, 45). Mais les conteurs ont soin de ne jamais oublier le réalisme zoologique : le héros est d'abord un renard, avec les traits spécifiques de son espèce ; sa petite taille ne lui permet pas d'affronter les chiens et son seul salut se trouve dans la rapidité de sa course et dans son aptitude à suivre une trajectoire non rectiligne destinée à tromper les poursuivants. Le loup, au contraire, peut se retourner et affronter victorieusement les chiens. Le syntagme *fuiant s'en va* est pour les conteurs un hémistiche comode qui dans les récits construits par enfilage offre fréquemment une transition d'un épisode à un autre (VIIa).

GAB. VOIR RAILLERIE.

GÉOGRAPHIE : La branche VI est profondément enracinée — phénomène exceptionnel à l'intérieur du corpus renardien — dans un terroir qui est celui de son auteur : tous les toponymes mentionnés renvoient à un canton bien précis, celui de Balleroy près de Bayeux, en Normandie. Ailleurs, la localisation géographique est totalement inexistante, ce qui n'implique pas pour autant l'absence de toponymes. On trouve dans les récits plusieurs allusions aux lieux de

pèlerinage les plus célèbres — Jérusalem et l'outre-mer, Rome et Saint-Jacques de Compostelle —, l'évocation des voyages imaginaires de Renart en quête d'un remède pour le roi à Salerne, Rome ou Montpellier (II, 93 ; XV, 550-551 ; XVI, 644) et la mention de la Lombardie, de la Toscane et de Valence. Dans son dialogue avec Drouin (XVI, 583), Renart fait de ce voyage un véritable tour du monde connu en mentionnant, après Rome et la Calabre, Constantinople puis l'Angleterre. Tolède apparaît dans la branche XXIV comme la ville de la magie par excellence. Les autres toponymes relèvent de l'imaginaire médiéval ou des stéréotypes littéraires : Constantinople évoque les fastes et les richesses d'un orient fabuleux (XVII, 666), l'Inde et l'Égypte sont les lieux les plus éloignés, l'Arcadie et la Chalcédoine sont désignées comme constituant le royaume du (doublement) mythique roi Yvoris (XXIV, 809). L'imaginaire arthurien est sollicité avec l'évocation (unique) de la forêt de Brocéliande (XXIV, 808) comme lieu de réunion de la Cour de Noble. La mention de quelques villes françaises comme Amiens (XIV, 469) ou Arras (Ib, 54) relève des impératifs de la rime plus que du souci du conteur d'insérer son récit dans un cadre spatio-temporel bien déterminé. Voir PAYSAGE.

GONFANON : On clouait, en haut de la lance, juste au-dessous du fer, des pans d'étoffes destinés à assurer la reconnaissance d'un groupe de chevaliers dans les tournois ou les combats. Rectangulaire, terminé par plusieurs pointes, le gonfanon est un petit étendard de combat. Vers le milieu du XII^e siècle, il est remplacé par la bannière, drapeau carré ou rectangulaire, porté par le seigneur qui conduit ses hommes au combat et que l'on nomme de ce fait « chevalier banneret ». La bannière s'orne des *connoissances*, c'est-à-dire des figures emblématiques qui servent de signe de reconnaissance et de symbole de pouvoir. Le gonfanon du roi Noble serait à ranger dans la simple recherche des effets de réel s'il n'était régulièrement tenu par Tardif le limaçon (Ia, 42-43), dont l'anthroponyme constitue à lui seul tout un programme narratif : il s'agit là d'une manifestation de l'esprit propre à la fatrasie, qui fait d'ailleurs du limaçon son animal fétiche. Dans cette carrière de porte-enseigne, Tardif a eu un prédécesseur, le putois (Vc, 213), animal de taille plus que réduite. Après la mort du limaçon la fonction ne sera plus l'objet d'un jeu fatrasique : le gonfanon passe dans les mains d'un des fils de Renart (XVI).

GRIMBERT : Cousin germain du héros, Grimbert le blaireau est un personnage figé dans une seule fonction, celle d'adjuvant de Renart : défenseur de Renart à la Cour, tout particulièrement lorsque ce dernier en est absent, et messenger officiel ou officieux à Maupertuis. Les débuts de la carrière romanesque de Grimbert sont modestes : dans la branche Vc il porte à Renart la convocation pour l'escondit (voir ce mot) puis agit efficacement pour éviter le piège tendu au héros. La suite de cette carrière est faite de voyages à Maupertuis et d'interventions décisives à la Cour (il obtient la commutation de

peine pour Renart dans la branche Ia, et permet à Noble de ne pas perdre la face en accordant un délai à Renart dans la branche XXIV, 801). Dans la branche XVI, Grimbert est sans cesse aux côtés de son cousin : lorsque celui-ci apprend la mort d'Hermeline, lorsqu'il épouse la reine Fière et lorsqu'il tente d'assassiner le roi. Enfin, dans la branche XVIII, le conteur brosse un tableau touchant de Grimbert accablé par l'annonce de la mort de son cousin (700). Mais lorsque celui-ci ressuscite, Grimbert redevient son défenseur auprès du roi : envoyé comme messager à Maupertuis, il se fait complice de Renart et rapporte à la Cour la nouvelle de sa fausse mort. Il est le seul personnage qui ne soit jamais victime d'un mauvais tour de Renart.

GUERRE : La guerre entre Renart et Isengrin constitue le sujet même du *Roman de Renart*, tel qu'il est annoncé dans le prologue de la branche Va et repris dans celui de la branche XV. Il s'agit d'une guerre privée, déclenchée par les déprédations commises par Renart et par le viol d'Hersent, le viol étant lui-même consécutif à une première tentative de vengeance privée pour le premier méfait de Renart : viol et enlèvement sont les causes les plus fréquentes des guerres privées que les Capétiens, alliés sur ce point à l'Église, tenteront de limiter et de régler. Le viol est alors considéré essentiellement comme une atteinte à l'honneur du mari et du lignage tout entier, et il constitue une offense majeure qui appelle vengeance. Lorsque la guerre privée est déclarée, le meurtre devient légal, alors que l'assassinat de dame Coupée (branche Ia) en une période où la paix a été jurée est un crime qui mérite la mort. Dans la branche XIII, on voit Primaut menacer Renart de mort ; une telle mise à mort déclencherait inmanquablement une guerre privée entre le meurtrier et les enfants de Renart (XIII, 431) : Primaut effrayé propose une réparation et Renart accepte que la paix soit jurée entre eux et garantie par un serment. Le conteur de la branche II expose une conception plus « moderne » : toute guerre privée doit se terminer devant la Cour du roi, tribunal juste et impartial, tandis que la branche Ia démontre que la guerre est indispensable lorsqu'elle est le dernier recours du droit. Au début de la branche Ia (9) Isengrin montre toute sa maladresse en envisageant, devant le roi qui refuse sa plainte, de lancer contre Renart une nouvelle guerre privée alors même que la paix vient d'être proclamée. Les auteurs du *Roman de Renart* ont élargi le front de la grande guerre, dont les ressources narratives étaient menacées de tarissement, en ouvrant dès la branche VIIb un front secondaire : Renart déclare en effet la guerre à Tibert (VIIb, 283) qui ne doit attendre de son adversaire, selon la formule consacrée, ni trêve ni paix. Dans la branche XVI, nouvel élargissement : ce sont d'abord les païens qui envahissent la terre de Noble, puis Noble qui doit guerroyer contre Renart pour retrouver son trône, son royaume et son épouse. Voir **ISENGRIN**, **TIBERT**.

HABITATION : À la différence des fabliaux, les récits renardiens évoquent rarement en détail l'intérieur d'une habitation humaine ;

l'occasion se présente dans la branche Ic lorsque Isengrin entre chez un vilain pour voler une vielle : la description de cet intérieur se réduit au lit, au feu qui couve dans la cheminée et au chien qui dort au coin du feu. Seuls Renart et Isengrin, parmi les animaux, sont pourvus d'une famille et d'une habitation, avec cependant Grimbert dont on dit dans la branche XVIII qu'il habite Maubuisson, toponyme cousin de Maupertuis comme Grimbert (voir ce nom) est le cousin de Renart. L'habitation d'Isengrin permet au conteur de la branche IX de jouer sur la double appartenance du personnage : on passe de la louvière dans la roche à la salle du connétable. Dans les autres branches (Ic et XXV), cette habitation est banalisée et fortement marquée d'anthropomorphisme, avec en particulier la mention du lit et des réserves de nourriture salée. Maupertuis, centre nerveux de la geste renardienne, d'où tout part et où tout revient, est désigné tantôt comme la tanière (II, 126) tantôt comme le palais (IV, 162) ou la forteresse de Renart. La scène du viol (voir HERSENT) exige une configuration particulière des lieux qui ne peut convenir qu'au terrier d'un renard, avec en particulier son conduit d'entrée trop étroit pour un animal de la taille de la louve. Mais dès la branche Ia, Maupertuis devient une forteresse, désignation métaphorique du lieu refuge pour l'animal, refuge que l'armée du roi Noble n'hésitera pas à assiéger dans la branche Ib. Dans la branche XV, Maupertuis est réellement une forteresse imprenable grouillant d'ouvriers et de soldats au service de Renart, lequel est secondé par un sénéchal : cas extrême de prise au sérieux des métaphores utilisées par les premiers conteurs pour créer l'univers instable de la fantaisie renardienne.

HERMELINE : Le personnage de l'épouse du goupil, inconnu des avant-textes comme l'*Ysengrimus*, est une création des conteurs français. Hermeline est attachée à un lieu, Maupertuis, dont elle sort rarement, si ce n'est pour aller à la Cour (Ib, 55) racheter la vie de Renart contre une forte somme d'argent. Sa fonction narrative se réduit à l'aide qu'elle apporte à Renart et à son rôle de conseiller auprès de ce dernier. Hermeline accueille Renart à son retour au logis (X, 311), soigne ses blessures (Ia, 43 ; XII, 365 et XVIII, 726), écoute le récit de ses aventures (XV, 561), le conseille dans la lutte contre Liétard (XII, 367) et l'envoie à Tolède dérober les secrets de la magie (XXIV, 802) ; leur séparation est alors l'occasion d'une scène où éclate la tendresse conjugale (803). Négatif du personnage d'Hersent (II, 111-112), elle est le plus souvent décrite comme *franche et cortoise*, même si son personnage connaît une brutale dégradation dans la branche Ic où, à partir de son remariage, elle représente la femme légère et inconsistante, rejoignant ainsi Hersent dans la cohorte des femmes infidèles et luxurieuses. Hermeline meurt (XVI, 604) alors que Renart se rend à la Cour, ce qui évite probablement au héros d'être accusé de bigamie au moment où il épouse Fièrre. La tradition renardienne oubliera souvent le nom d'Hermeline pour le remplacer par celui d'Ermangarde (*Le Couronnement de Renart*) ou d'Hersent.

HERSENT : Nouvelle Hélène de la grande guerre qui oppose Renart et Isengrin, le personnage d'Hersent reste attaché à la scène primitive du *Roman* : après avoir provoqué Renart et avoir consommé avec lui l'adultère, elle est victime, sous les yeux de son mari, d'un viol que les conteurs se sont appliqués à rendre ambigu, à une époque où l'on considère que la principale victime du viol d'une épouse est le mari (et les enfants), dont l'honneur est irrémédiablement souillé. Le viol est, avec l'enlèvement, l'un des *casus belli* les plus fréquents des guerres privées (voir GUERRE). Nouvelle Yseut — dans certains textes Isengrin et Renart sont oncle et neveu comme Marc et Tristan —, elle n'hésite pas à proposer à la Cour un serment des plus ambigus (Ia, 7). Le personnage se construit par l'inversion des valeurs courtoises véhiculées par la littérature romanesque : dans le *planctus* qu'elle prononce (Ic, 73-74) lorsqu'elle découvre la mutilation dont a été victime Isengrin, elle réduit le mari à un pur objet sexuel, devenu inutile s'il a perdu « la chose ». Dans la branche III elle fait l'objet d'une évocation ordurière par le milan qui, en bon confesseur, voudrait détourner Renart d'une telle femme ; l'image d'Hersent s'apparente alors à celle de « la vieille toujours en chaleur » que célèbrent certaines chansons ; lors des funérailles de Renart (XVIII, 715), Hersent est évoquée sous les traits de la femme lubrique, épuisée mais jamais satisfaite. Fixée dans ces traits essentiels, elle disparaît de la plupart des récits qui reprennent après la branche Ia le motif du jugement de Renart.

HEURES : Au Moyen Âge, la maîtrise du temps est religieuse (voir CALENDRIER). C'est la liturgie quotidienne qui scande la journée, les prières devant être chantées à des heures fixées par le canon de l'Eglise (d'où les heures canoniales et les livres d'heures). De trois en trois heures — heures diurnes dont la durée varie en fonction des saisons —, la journée était donc découpée par les offices de matines (minuit), laudes (3 heures du matin), prime (6 heures), tierce (9 heures), sexte ou midi (12 heures), none (3 heures de l'après-midi), vêpres (6 heures du soir), complies (9 heures du soir). L'expression *avant none* (XV, 545) est plusieurs fois employée pour indiquer qu'une action s'achève avant le milieu de l'après-midi.

ISENGRIN : En entrant dans le *Roman de Renart* comme partenaire du héros éponyme, le loup subit une sévère dégradation : il abandonne le rôle titre (voir YSENGRIMUS) et perd, sauf dans quelques récits, le rôle d'oncle de Renart, dont il devient le compère. Du héros de l'*Ysengrimus*, les conteurs de Renart ont conservé les traits essentiels : force physique, gloutonnerie et naïveté, voire franche stupidité. Mais la gloutonnerie du loup, victime de son appétit insatiable, est atténuée, en particulier dans les scènes se déroulant à la Cour. Isengrin devient le prototype du mari trompé, agressif, brutal, obsédé par ses déboires conjugaux. La scène primitive en fait le cocu qui aggrave son déshonneur en cherchant à se venger : il doit assister impuissant au viol de son épouse par Renart (IX). Dès lors sa

fonction narrative est fixée : victime toute désignée des bons tours de Renart, il lui voue une haine mortelle qui est à l'origine de la grande guerre constituant le sujet premier des récits renardiens. Cette guerre se joue à la Cour, où le loup tente vainement d'obtenir réparation en réclamant la mort de Renart, et sur le terrain, où les humiliations se succèdent pour lui. Isengrin plaignant va d'échec en échec : la Cour impose le serment purgatoire à Renart (Vc), mais le loup se rend coupable de félonie en montant un guet-apens que Renart parvient à éviter. Lorsqu'il revient à la charge, la Cour refuse d'enregistrer sa plainte (Ia) et, lorsqu'il obtient le duel, Renart, quoique battu, échappe à tout châtiment (selon la loi du récit cyclique). Dans les récits suivants, Isengrin doit laisser sa peau pour guérir le roi (XV), sa hure pour participer à l'œuvre créatrice de Renart (XXIII), et Renart magicien (XXIV) lui fait arracher la peau qui avait échappée à Renart médecin. Sur le terrain, Isengrin subit dans sa chair les méfaits de la ruse de Renart et doit écouter les railleries du goupil, qui visent à le rendre responsable de ses propres malheurs : il est largement tonsuré et perd sa queue (X), est laissé pour mort par les moines qui le sortent du puits (X), perd ses parties sexuelles (Ic) puis un pied (XIV). Dans les derniers récits, son image se brouille quelque peu : dans la branche XVI, il est frappé d'amnésie et devient l'ami de Renart et son fidèle compagnon dans la lutte contre Noble ; l'épisode des « Enfances de Renart » (XXV), placé en tête des manuscrits C et M, désigne comme victimes de Renart Isengrin et autrui : un second front, ouvert avec la lutte contre Tibert (VIIa), a fini par remplacer le premier. La branche XVIII marque un tournant dans la carrière romanesque d'Isengrin : certes, dans le droit fil de la thématique du monde à l'envers qui inspire cette branche, il triomphe pour la première fois de Renart, mais dans la suite du récit il glisse vers l'anonymat. Isengrin est le personnage principal de quatre courts récits (XIX à XXII), que l'on appelle parfois le cycle du loup nigaud : les auteurs, retrouvant l'esprit de l'*Ysengrimus*, auquel ils empruntent deux de leurs sujets, font du loup la victime de sa propre sottise ou de sa naïveté. Dans les épigones, l'image d'Isengrin est très fluctuante : dans le *Dit d'Entendement*, il est l'ami de Renart et devient le symbole de la rapacité, retrouvant ainsi l'une des caractéristiques du loup de l'*Ysengrimus*, qui ne connaît qu'une règle (*regula*), celle de son appétit insatiable (*gula*). Voir COMMÈRE, COMPÈRE, CONNÉTABLE, GUERRE, YSENGRIMUS.

JARGON. Voir LANGUES ÉTRANGÈRES.

JEUX. Voir DIVERTISSEMENTS.

JONGLEUR : Le mot jongleur provient du latin *joculator* qui signifie « sauteur », « faiseur de tours ». Le jongleur est de fait un saltimbanque itinérant : Renart jongleur se dit originaire d'Angleterre et prétend avoir parcouru toute la France. Acrobate, danseur, monstre d'animaux savants, le jongleur est aussi musicien et récitant de poèmes. Dans l'imaginaire de l'époque, qui transparaît dans le

discours d'Isengrin (Ic, 66), il n'y a pas de jongleur sans instrument de musique. Son répertoire peut mêler des chansons d'amour et des chansons de geste, des lais et des fragments de romans arthuriens, des vies de saints et des récits de croisades : le répertoire de Renart jongleur est conforme à ces habitudes (Ic, 65).

JUGEMENT : Renart n'étant jamais puni, son jugement est toujours à recommencer, et le *plaïd* devient un motif privilégié du *Roman*. Les récits se conforment pour l'essentiel aux procédures judiciaires — variables selon les régions — en cours dans le monde féodal à une époque où le roi essaie d'imposer son autorité sur tout le royaume. La justice est une prérogative royale, mais le souverain, qui a à connaître des affaires mettant en cause ses vassaux, ne l'exerce pas seul : il est aidé de ses barons réunis pour un *plaïd*. Tout commence avec la plainte (*clamor*) de la victime, qui vient *soi clamer au roi* de quelqu'un, en demandant qu'on lui *face droit* (« qu'on lui rende justice ») et en exigeant du roi un *loial* (« équitable ») jugement (778). Le roi ouvre alors avec ses barons un premier débat contradictoire (*claim* et *respont*, XXIV, 787), en interrogeant le plaignant et l'accusé (s'il est là), afin de décider si la plainte est recevable. Dans la branche II, l'accusé est plusieurs fois interpellé par les plaignants, mais il ne cesse de rappeler qu'il a le droit de parler, de répondre à toutes les accusations et que le roi est garant du bon déroulement de la procédure. Au terme de ce premier débat, cadre rêvé pour un rappel des mauvais tours de Renart, plusieurs solutions sont possibles, qui sont autant de possibles narratifs pour les conteurs : la plainte classée sans suite par le roi (Ia, 14) ; l'accusé absent peut être *mandé* (« convoqué ») ; les parties en cause se mettent d'accord et scellent leur réconciliation par un baiser de paix (XXIV, 787) ; ou bien elles acceptent le serment purgatoire ou le duel ; autre possibilité, l'affaire est transmise par le roi à la Cour pour qu'elle prononce un jugement (*pour faire esgart*), et le roi annonce qu'il se conformera au jugement de ses barons (*selonc l'esgart de la cort* ou *l'esgart de ma maison*, Vc, 197). L'assemblée des barons (*le parlement*, Vc, 198 ; *li conciles*, Ia, 36) ou quelques barons désignés par le roi avec l'accord de tous se retirent alors pour délibérer (*faire esgart*) : l'accusé peut être condamné à mort ou à une réparation (Vc, 207) : il s'agit alors de *prendre justice* de lui par *amendise* (« réparation », au sens large) ou par *rachat* (« compensation financière »). La Cour peut alors à nouveau poser la question de la recevabilité de la plainte (Vc, 199). Lorsqu'elle a arrêtée une décision (*l'esgart*), celle-ci est transmise au roi qui ne peut que la proclamer ; c'est alors le moment de l'énoncé de la sentence et éventuellement de l'exécution du condamné. L'auteur de la branche XXIII (758) résume bien le rôle de chaque intervenant : le plaignant cite en justice celui qui lui a causé du tort, la Cour doit régler les différends (dans la branche XXIV, 792, un juge précise qu'il s'agit de ramener la paix et l'amitié entre les barons) et l'accusé doit réparer ou se justifier en prouvant son innocence. Le code de procédure pénale de l'époque

offre aux conteurs de Renart une grande variété de scénarios ; c'est ainsi que la branche XV s'ouvre sur la plainte du roi auprès de l'ensemble des barons (514) : Renart refuse de se rendre à ses convocations. Un premier débat oppose les tenants de la manière forte et les partisans d'une justice sereine ; ceux-ci l'emportent, et l'on décide d'envoyer un messager auprès de l'accusé. Dans la branche Ia, après un premier classement de la plainte d'Isengrin, tout repart avec la plainte de la famille de Coupée (14), plainte aussitôt acceptée : Renart est convoqué à la Cour. Dans certains cas (XXIV, plainte de Chantecler), le roi laisse au plaignant le soin de déterminer lui-même la sanction à infliger à l'accusé. La branche XVIII montre que la mécanique du jugement peut s'emballer : Renart est vaincu dans un duel contre Chantecler et laissé pour mort. Il mutile gravement le corbeau Rohart venu le dévorer, et le corbeau porte plainte à son tour contre Renart, qui est convoqué à la Cour par un message... Seule la fausse mort de Renart viendra arrêter ce déluge de citations en justice. Le motif du jugement de Renart, riche en potentialités narratives que les conteurs ne se sont pas privés d'exploiter, est en revanche totalement absent des épigones. Voir DUEL JUDICIAIRE, ESCONDIR, MESSAGERS, ORDALIE.

LANGUES ÉTRANGÈRES : Le premier sens de « roman » dans la langue médiévale est celui de « langue vulgaire », par opposition au latin — *savoir de plusieurs latins* signifie « être savant » (II, 97) ; la branche la mentionne cette opposition lorsque Grimbart, devenu confesseur de Renart *in articulo mortis*, donne l'absolution moitié en français moitié en latin. Le latin est la langue de la liturgie et, plus généralement, la langue officielle de l'Église, celle qu'il faut connaître pour entrer au monastère (III, 136). Les conteurs se plaisent à mettre en scène des gens d'Église parlant un jargon bizarre, tel le légat du pape (Vc, 197-98) au langage latino-italien fort embrouillé. Mais c'est Renart qui est le maître de la parole contrefaite : il improvise un jargon franco-anglais qui berne Isengrin, Hermeline et Poincet — et qui a parfois perturbé les copistes.

MANIÈRES ET SERVICE DE TABLE : S'il est vrai que « l'homme est un animal qui fait la cuisine », les manières de table sont au cœur du jeu de la métamorphose illusoire (voir cette expression). Les conteurs qui représentent les barons du roi Noble à table utilisent les stéréotypes de la littérature romanesque pour l'évocation du menu aussi bien que pour la description du service de table. C'est lorsque les personnages sont à l'intersection des deux univers que la mention des manières de table prend tout son intérêt : ainsi dans une scène de dévoration animale d'une proie avalée toute crue où le conteur mentionne l'absence de préparation culinaire (X, 309) ou l'absence de nappe et de serviettes (III, 129). De la même façon, l'opposition entre le cuit et le cru permet de noter l'intégration à l'un ou l'autre des deux univers ou de souligner la situation particulière du person-

nage : après avoir tué trois poules et en avoir dévorée une à la façon animale, Renart emporte les deux autres « pour les faire cuire » (Va, 138). Lorsque les personnages sont intégrés à la sphère humaine ou soumis à une représentation entièrement anthropomorphisée, le lecteur ne s'étonne plus de les voir se nourrir à la façon humaine en consommant agneaux et chapons rôtis (XVI, 568) ou « pain, vin et viande » (XIII, 396), le pain signifiant culture de la terre (par opposition à la cueillette) et maîtrise du feu. Voir NOURRITURE, FAIM.

MARCHAND : On ne rencontre pas dans le *Roman de Renart* de marchands transportant pour la vente itinérante des produits précieux, exotiques ou rares. Leur représentation subit une forte restriction du fait des contraintes narratives propres au genre : les seuls marchands que l'on rencontre transportent des poissons (X, 308-310 et XIII, 416 et 422), de la viande de porc (XVI, 589) ou du vin (XVI, 591) ; ils sont en quelque sorte des garde-manger ambulants. Les conteurs donnent du marchand une image stéréotypée : cupide, il ne voit dans un animal mort qu'une fourrure à prélever ; naïf et présomptueux, il vend la peau du goupil avant de l'avoir écorché ; maladroit, il assomme son cheval quand il veut capturer l'oiseau.

MAUPERTUIS. Voir HABITATION.

MÉDECINE : En France, c'est à Montpellier que la médecine bénéficie d'un enseignement particulièrement réputé dès le ^{xiii}e siècle. Mais c'est surtout l'école de Salerne qui fait autorité aux ^{xiii}e-xiii^e siècles. Renart devient médecin (XV) pour sauver sa propre vie plus que pour guérir le roi Noble : il connaît le geste de la prise de pouls et celui de l'examen des urines (555), mais c'est le roi lui-même qui décrit (554) les symptômes de la forte fièvre dont il souffre. Les remèdes que Renart applique à son illustre patient relèvent de la thérapeutique de l'époque : l'hellébore a pour effet de faire sortir du corps la fièvre (d'où l'abondante sudation), tandis que le fait d'envelopper le malade dans une peau de loup encore chaude vise à lui redonner la chaleur vitale qui lui manque. Les maladies recensées dans le *Roman* ne sont guère variées : le terme de goutte (XIV, 460 ; XVI, 583) sert à désigner toutes sortes d'affections articulaires. Les remèdes signalés ne sortent guère de l'ordinaire : bain, ventouses et saignée (Ia, 44), recours au plantain simple (XVIII, 723) ou graisse de chat (Ia, 35). La thérapeutique préconisée pour les affections les plus graves reste le pèlerinage sur la tombe d'un saint (XV, 523).

MERVEILLEUX : On peut parler d'un merveilleux propre au *Roman de Renart* : les personnages soumis à la métamorphose illusoire conversent et négocient directement avec les hommes, au lieu de rester entre eux, dans un univers à cheval sur celui des hommes et celui des animaux ; c'est le cas dans toute la branche XII qui voit Renart s'allier à Liétard le vilain contre Brun l'ours, avant de s'engager avec lui dans un combat mortel : l'auteur annonce son récit comme un *merveillous rouman* (XII, 332), expression proprement intraduisible sans le secours d'une périphrase. Le terme est utilisé

également pour des phénomènes difficilement compréhensibles, ou en tout cas sortant de l'expérience quotidienne, comme le reflet dans l'eau ou l'écho de la voix qui remonte du puits (Va, 167).

MESSAGERS : L'envoi d'un messenger auprès d'un accusé (voir JUGE-MENT) répond au souci des conteurs de respecter la procédure pénale en vigueur : l'accusé doit être convoqué trois fois avant d'être mis hors la loi ; cette triplification obligée du motif permet aux plus habiles des conteurs de se livrer à un jeu subtil de variations sur le comportement de chaque messenger : Brun est sûr de son bon droit mais naïf, Tibert craintif et prudent, Grimbert méfiant et précautionneux (Ia). Dans les autres branches qui réutilisent la triplification du motif, le jeu est beaucoup plus terne. Dans la branche XIV, le troisième messenger est remplacé par un commando qui capture Renart-Chufet par la force.

MESURE (UNITÉS DE) : Le système médiéval pour la mesure des longueurs, des surfaces et des volumes est très diversifié d'une région à une autre. On mesure la longueur en lieues, arpents, aunes, toises et pieds ; pour les surfaces, l'unité de base est l'arpent ou le journal, c'est-à-dire la surface (variable selon les régions et la nature des terrains) que l'on peut labourer en une journée avec un attelage. Pour les volumes, on utilise le muid (Ia, 23), le setier (de valeur différente selon qu'il s'agit de mesurer du vin ou des matières sèches, les céréales en particulier), la mine (un demi-setier) ou le boisseau (douze boisseaux font un setier). On utilise aussi des expressions imagées comme la portée d'un arc (X, 308 ou XII, 356) ou d'un gros trait d'arbalète (Ib, 67).

MÉTAMORPHOSE ILLUSOIRE : On désigne par cette expression le passage incessant d'une représentation anthropomorphique à une représentation zoomorphique. Cette technique narrative, qui est aussi jeu avec un public habitué à ce genre de littérature, repose sur des effets de rupture : Isengrin le connétable regagne sa demeure, mais il porte dans sa gueule la nourriture qu'il a chassée (IX, 293 et n. 5). La déploration de Pinte devant la Cour (Ia, 11) est un modèle du genre : elle mêle deux champs lexicaux hétérogènes, celui de la relation économique entre un vilain et ses animaux et celui des relations familiales. Le jeu sur la métamorphose illusoire porte en général sur les codes alimentaires et vestimentaires, ainsi que sur le mode de déplacement et le type d'habitation. Voir ANTHROPOMORPHISME, ZOOMORPHISME.

MONIAGE : Entrée et séjour dans un monastère, le moniage constitue une réalité historique autant qu'un motif littéraire. Il arrivait fréquemment que des laïcs, grands personnages ou hommes d'un rang modeste, renoncent à la vie dans le siècle et demandent à être admis dans une communauté pour y revêtir l'habit monastique et y vivre dans la prière et la pénitence, afin de préparer leur salut. Le motif littéraire du « moniage » est illustré par *Le Moniage Guillaume* ou *Le Moniage Rainouart*, chansons de geste qui présentent sous un jour comique les perturbations de la vie monastique dues à l'intrusion

d'un chevalier dont la sincérité ne peut être mise en doute. Le « Moniage Renart » (II, 122-126) est construit par inversion de ce schéma : pas de perturbation bruyante de la vie communautaire, mais un manque total de sincérité chez le nouveau moine. Renart, qui entre au monastère pour échapper à la mort, joue le jeu de la vie monastique, mais sous la bure du moine bat toujours le cœur du prédateur. Il retrouve les mœurs du carnassier et est chassé de son refuge : le moniage a été pour lui l'occasion de se refaire une santé et pour le conteur un moyen de ne pas faire mourir le héros du cycle. L'autre « moniage » concerne Isengrin (X, 312-317), mais celui-ci ne franchit jamais la porte de ce monastère qui n'existe d'ailleurs que par la magie du verbe renardien : Renart veut tenir le loup éloigné de la nourriture volée qu'il consomme avec sa famille, et il invente donc une clôture infranchissable pour qui n'appartient pas à l'ordre. Isengrin doit se conformer au code alimentaire et vestimentaire de l'abbaye, mais le conteur, passant sous silence la question de l'habit, ne retient que la tonsure, élément plus riche de potentialités narratives. Isengrin fraîchement tonsuré doit encore affronter une nuit d'épreuves qui s'achèvera par la perte de sa queue, et c'est un personnage doublement mutilé qui apparaît au début de la branche II (87-88). L'entrée au monastère est également mentionnée par deux fois comme un moyen d'échapper à une condamnation à mort déjà prononcée (Ib, 55) ou présentée comme inévitable (Ia, 28). Dans la branche III, Renart évoque son désir d'entrer dans les ordres monastiques, mais il se dit rebuté par les rigueurs de la règle, présentée comme contraire à la nature, en particulier pour ce qui concerne l'obligation de veiller, le jeûne et surtout l'abstinence sexuelle.

MONNAIE : Le système monétaire médiéval mêle des unités de poids, des unités de compte et des termes désignant les pièces en circulation. Le denier est la base de tout le système. Cette unité monétaire d'argent fut définie à l'époque carolingienne par rapport à la livre (unité de poids, 490 grammes) : on fabrique 240 deniers dans une livre d'argent, et le sou, unité de compte, vaut 12 deniers ; il y a donc 20 sous dans une livre. La maille (ou obole) est une piécette en cuivre valant un demi-denier (XIV, 462). Le mot *marc* désigne non pas une monnaie, mais une unité de poids pour les métaux précieux, notamment l'or, l'argent et le bronze. Le poids du marc variait selon les régions et les pays. À Paris, le marc utilisé par les ateliers monétaires royaux pesait 245 grammes, soit une demi-livre. On se sert de cette unité de poids comme d'une monnaie de compte ; aussi est-elle évoquée comme expression de la quantité maximale pour le renforcement de la négation : « On pourrait me donner deux mille livres, je ne dirais pas une telle chose devant le roi » (XXIV, 790, et aussi IV, 160). On utilise parfois des termes désignant des monnaies étrangères : l'estérin, monnaie d'argent (4 deniers) frappée par le roi d'Angleterre, ou le besant ; étymologiquement lié à Byzance, ce terme désigne toute monnaie d'or ou toute monnaie mixte conte-

nant de l'or, d'origine orientale chrétienne ou musulmane. Cette pièce a d'autant plus de valeur, en soi et pour l'imaginaire social, qu'il n'y a pas de monnaie d'or frappée en France avant le XIII^e siècle ; elle sert pour désigner des sommes très élevées (378).

MORT : Renart est sans cesse menacé de mort, mais le héros d'un récit cyclique ne saurait mourir. D'où l'esprit de compétition et de surenchère qui s'est emparé des conteurs reprenant le motif du jugement (voir ce mot) : tous ont voulu conduire Renart jusqu'au pied du gibet pour trouver ensuite un moyen de le sauver ; c'est en ce sens que l'arrivée de frère Bernard, à la fin de la branche II, fonctionne comme un *deus ex machina* efficace.

MUTILATIONS : L'intégrité physique des personnages est fréquemment mise à mal : blessures plus ou moins graves que les chiens infligent à Renart ou à Isengrin (XII, 364), mutilations que Renart fait subir ou fait infliger à ses ennemis : Isengrin doit notamment laisser sa queue dans l'étang gelé (X, 319) après avoir été dépouillé des poils de sa tête (voir **ISENGRIN**) ; Tibert perd également sa queue (XIII, 388). C'est à la Cour que Renart se montre le plus dangereux : Renart médecin mutile Isengrin et Brichemer (XV, 543), puis Renart magicien fait arracher à Isengrin la peau qui avait échappé au médecin. Des mutilations sexuelles atteignent Isengrin, le prêtre de la branche Ia et le moine blanc du premier épisode de la branche XVIII (688).

NOBLE : Le Rufanus (celui qui est de couleur fauve) latin devient dans le *Roman de Renart* le roi Noble, c'est-à-dire celui qui possède toutes les qualités d'une âme bien née. Si l'on excepte la branche Ib, qui donne du roi une image fortement dégradée (chef militaire sans envergure, mari humilié publiquement, justicier cupide), et la branche XVII, qui fait de Noble sorti de la Cour un vulgaire prédateur et un tyran brutal, l'image du roi est ailleurs globalement positive. Un passage propre au manuscrit *H* (XIV, 488-489) place dans la bouche de Tibert un portrait particulièrement flatteur du roi : doux, généreux, soucieux de justice et de paix, attachés à ses vassaux par une vraie affection... La fonction royale la mieux représentée dans les textes est évidemment la fonction judiciaire : le roi, garant du bon fonctionnement de la justice, doit veiller à la régularité des débats de la Cour (voir **JUGEMENT**) ; cette fonction s'inscrit dans le prolongement de la fonction politique du roi, chargé de maintenir la concorde dans le royaume, en particulier par le moyen de la paix jurée (XXIII, 758). La branche Ia rappelle à l'occasion des funérailles de dame Coupée que le roi conserve une fonction religieuse : il a en charge le salut éternel de ses vassaux et de ses sujets. La branche XVI montre le roi Noble, également appelé empereur, dans l'exercice de la fonction guerrière : il doit défendre son royaume attaqué par les païens (c'est en somme l'envers des Croisades) puis, après une campagne victorieuse, il dispute son trône et son château à Renart, avant de lui pardonner en raison de l'excel-

lence des services rendus antérieurement. *Le Couronnement de Renart* mettra en scène un roi devenu vieux qui cède son royaume à Renart.

NOURRITURE : Dans toutes les branches du *Roman de Renart* on mange, et à défaut de manger on tente ou on rêve de manger. La nourriture n'est cependant pas un élément de pittoresque ; elle joue le rôle d'indice pour l'intégration des personnages à la sphère humaine ou pour leur marginalisation. La consommation de la viande, nourriture de base des prédateurs que sont Renart, Tibert et Isengrin, est soumise à de nombreux interdits religieux. Voir FAIM, MANIÈRES DE TABLE, MÉTAMORPHOSE ILLUSOIRE.

ORDALIE : Épreuve judiciaire usitée jusqu'au ^x^e siècle. D'origine germanique et reposant sur une conception magique de l'univers, elle est d'abord combattue puis finalement acceptée par l'Église catholique, qui tente de la régulariser et de la christianiser. Le fondement ultime de cette pratique consiste à reporter entre les mains de Dieu la désignation des coupables et des innocents, étant entendu que Dieu ne peut permettre au coupable de l'emporter ou de survivre à un faux serment. Lorsque la procédure régulière (voir JUGEMENT) ne permet pas d'aboutir à une décision de justice qui désigne un coupable, on a recours soit au serment purgatoire, soit au jugement de Dieu ou ordalie, *joïse* en ancien français : c'est ainsi qu'Hersent affirme à Isengrin qu'elle pourra [*soi*] *escondire par sairement ou par jouise* (IX, 301), c'est-à-dire se libérer de toute accusation par un serment purgatoire ou par une ordalie ; devant la Cour elle parle de *juise* par l'eau ou le feu (Ia, 6). L'ordalie peut être unilatérale (par le feu ou par l'eau : plonger l'accusé dans de l'eau bouillante, lui faire empoigner un fer rouge) ou bilatérale (par le fer : c'est le duel judiciaire) : le vainqueur du duel ne peut être que celui qui a le droit pour lui. De plus en plus critiquée, l'ordalie ne disparut définitivement qu'après sa condamnation par le quatrième concile de Latran en 1215. Voir DUEL JUDICIAIRE, ESCONDIT, JUGEMENT.

PÂQUES. Voir CALENDRIER.

PARADIS. Voir ENFER.

PARENTÉ (LIENS DE) : À l'intérieur du groupe familial, la société médiévale semble avoir accordé un intérêt particulier au lien affectif qui unit le neveu à son oncle maternel. Dans les familles aristocratiques, le neveu pouvait aller faire son apprentissage chevaleresque au château de l'oncle maternel. Selon le droit germanique, si un défunt avait perdu son fils, la succession revenait au frère du défunt et, par voie d'héritage, au neveu et non au petit-fils. Ce lien entre oncle et neveu se retrouve dans les branches XXV et Vb. Ailleurs, la parenté charnelle est remplacé par la parenté spirituelle qui lie compère et commère. Les conteurs ont imaginé un lien de cousinage entre Renart et Grimbert (voir ce nom). À côté de ce cousinage efficace, Renart invente des liens familiaux qui relèvent de la perspective du monde à l'envers, quand il se prétend cousin germain de Chantecler (VIIa, 263).

PAYSAGE : L'espace se répartit en deux zones, *le bois et le plain* (Ia, 32), la forêt et le terrain découvert, lui-même subdivisé en zone habitée (le village ou la ferme) et espace cultivé. La forêt n'est pas pour Renart et ses compagnons un lieu de solitude et d'aventures merveilleuses, ni le domaine de l'initiation et de la quête chevaleresques ; elle est le refuge où seules les grandes chasses comme celles du comte Thibaut peuvent constituer une menace. L'essart, qui offre aux conteurs une rime facile avec le nom du héros, est la frontière mobile qui sépare la forêt de l'espace cultivé : lieu propice à l'aventure, c'est la zone de rencontre entre ceux qui se cachent dans la solitude des forêts et ceux qui exploitent la campagne découverte. Le défrichement augmente, du XI^e au XIII^e siècle, la superficie des terres cultivées, entièrement réservées à la culture des céréales. Les prairies sont rares, et les animaux sont envoyés sur les landes, voire dans les forêts, soumises à la surveillance tatillonne des forestiers. L'omniprésence de la forêt dans les récits renardiens, en même temps qu'elle constitue un élément de vraisemblance, reflète bien la réalité d'une époque : le paysage rural est constitué de clairières cultivées qui trouent de façon irrégulière le grand manteau de la forêt ; les défrichements sont limités par la nécessité pour toute communauté villageoise de disposer d'un espace boisé d'où tirer bois d'œuvre et de chauffage. Le début de la branche XXIII (751) contient une évocation précise des activités d'essartage : après l'abattage des arbres (passé sous silence), il faut extraire les souches, les débarrasser de la terre puis les évacuer ; une fois la terre retournée et les semailles faites, la nouvelle parcelle est entourée d'une clôture censée la protéger contre les dégâts des animaux de la forêt. Autres éléments du paysage, le *val* et le *mont* peuvent se charger d'une valeur symbolique : lorsque Renart devenu pèlerin veut montrer qu'il triomphe, il se réfugie sur un piton rocheux pour apostropher le roi (Ia, 41), tandis que Roonel, messenger malheureux de la branche XV (532), se traîne dans le fond d'un vallon. Le paysage idéal pourrait être celui qui est décrit dans la branche XIV (435-436) : un château construit sur une hauteur, longé par une rivière navigable et entouré de prairies, de vignes et de forêts giboyeuses. Voir GÉOGRAPHIE.

PÈLERINAGE : On part en pèlerinage pour visiter les Lieux saints où vécut le Christ, et tout particulièrement Jérusalem jusqu'à la perte de la Ville sainte en 1187. Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle sont également cités (Va, 183), mais il existe des sanctuaires plus proches, comme Saint-Gilles (Ia, 22 : très probablement Saint-Gilles du Gard, situé sur l'une des routes menant à Compostelle) ou le tombeau de saint Martin à Tours. Même si l'un des motifs inavoués qui poussent les pèlerins sur les routes est le désir de rompre avec la monotonie du quotidien et de s'affranchir des limites étroites du petit pays, la motivation première du pèlerinage est d'ordre religieux ; il s'agit d'obtenir une guérison (Renart se dit atteint d'une terrible maladie, 185) ou la rémission de ses péchés

grâce à un pèlerinage pénitentiel dont le *Roman* offre deux exemples : Grimbert obtient du roi une commutation de peine pour Renart en promettant que celui-ci prendra la croix et se rendra à Jérusalem pour expier ses péchés (Ia, 38-41) ; l'ermite qui reçoit la confession de Renart envoie celui-ci à Rome afin qu'il se confesse au pape et obtienne de lui l'absolution (IV). Les pèlerins se reconnaissent à quelques signes distinctifs, l'écharpe (une sorte de besace portée en bandoulière, 39 et 153), le bourdon (grand bâton ferré, *ibid.*) et l'esclavine, grande cape de voyage qui peut servir aussi de couverture ou d'oreiller (XV, 549). Les pèlerins se déplacent en groupe, par souci de sécurité. C'est dans cet esprit que Renart engagera comme compagnons de voyage (155) le mouton et l'âne, dont les motivations sont pour le moins suspectes : il s'agit pour l'un d'échapper à la mort et pour l'autre de se soustraire à un travail harassant. Ce pèlerinage tourne court, et la sincérité apparente du goupil lorsqu'il part pour Rome fait place au désir de profiter des bons moments : il décide alors de renoncer à une « entreprise dure et pénible » (161). Après avoir fait du pèlerinage l'un des exercices quasi obligatoires sur la voie du Salut, l'Église considère avec une méfiance accrue les foules de pèlerins auxquels se mêlent des filous et des femmes de mauvaise vie. Alors que l'idée de la Croisade s'estompe, la réprobation se fait plus ouverte : une nouvelle spiritualité préconise des exercices spirituels, des aumônes et une ascèse intérieure plutôt que ces voyages qui désorganisent la vie sociale et transforment les chrétiens en vagabonds turbulents. L'Église tente également de mettre un frein à la pratique systématique du pèlerinage pénitentiel, source toujours possible d'abus de la part de pèlerins insincères : le pèlerinage au-delà de la mer entrepris par Renart à la fin de la branche Ia tourne à la mascarade sacrilège. Renart se livre à un détournement de fonction des objets qui « font » le pèlerin : il frappe Couard avec le bourdon et, avec l'écharpe, « il se torche le cul devant toutes les bêtes » (41), tandis qu'il raille Noble tout en se disant vrai pèlerin revenu des Lieux saints. Le pèlerin est pour le conteur un parfait *deus ex machina*, surgissant à point nommé pour les besoins de l'intrigue, comme celui à qui Renart vole son grand manteau (XV, 549) ou le saint prêtre qui, revenant de pèlerinage (Ic, 85), réconcilie Hermeline et Hersent et rétablit l'harmonie générale dans leurs foyers.

PENTECÔTE. Voir CALENDRIER.

PIÈGE : Système de chasse réservé aux vilains, les pièges abondent dans tous les récits et, avec les chiens, font partie de l'arsenal de défense contre les prédateurs. Le vocabulaire est d'une extraordinaire variété et les copistes n'ont parfois pas compris toutes les subtilités de tel ou tel mécanisme : si on laisse de côté le piège à loup et le plateau de chêne (*broion*, VIIa, 274), les pièges les plus répandus sont le lacet, nœud coulant placé sur un passage obligé du prédateur, et le trébuchet (XV, 527 et n. 1) qui suspend en l'air l'animal qu'il capture. Renart excelle dans l'art de la dissimulation et parvient

à faire passer un piège pour un reliquaire ou pour la tombe d'un saint personnage.

PIERRE DE SAINT-CLOUD : Ce personnage, inconnu d'autre part, est mentionné trois fois dans le *Roman*. L'auteur de la branche Ia le présente comme un conteur prestigieux mais maladroit, qui aurait oublié le plus intéressant de son sujet (Ia, 3). L'auteur de la branche XI (qui ne nous est connue que par le manuscrit *H*) se place également sous son patronage, tandis que celui de la branche XVII (647 et 686) se présente comme Pierre de Saint-Cloud en personne. Mais l'attribution à cet auteur des premiers récits — ce que Lucien Foulet appelle le noyau primitif, c'est-à-dire nos branches VIIa, IX et Vc — est actuellement fort contestée.

PRÉVÔT : Le prévôt est un agent de l'administration royale ou seigneuriale qui a, en contact direct avec la population, un rôle d'intendance et de police. Chargé de percevoir les taxes et les redevances, il exerce aussi la juridiction domaniale, veillant notamment au respect des droits forestiers. Dans les villes, il possède des pouvoirs de police et de justice, à titre de représentant du roi ou du seigneur. Renart fait remarquer au roi qu'il n'est pas prévôt (Ia, 34), pour signifier qu'il n'est pas chargé des menues affaires de coups et blessures pour lesquelles, selon lui, Tibert et Brun viennent se plaindre. Dans la branche XV, Isengrin n'est plus appelé connétable (voir ce mot), mais prévôt, sans que l'on puisse observer une dégradation de son statut. Voir BAILLI.

PRIMAUT : Ce personnage de loup n'a qu'une brève carrière romanesque, même si la tradition littéraire a imposé son nom dans le titre canonique d'une branche (XIII, « Renart et Primaud »). Si, dans les œuvres appartenant à ce que Robert Bossuat nomme le dernier « cycle » de Renart, les auteurs font un grand usage du procédé qui consiste à étoffer les familles des personnages connus, dans le *Roman de Renart* la création de Primaud frère d'Isengrin (394) ou celle de Rohart frère de Tiécelin (XVI et XVIII) obéissent à une autre logique : l'existence de ces frères jumeaux permet au conteur la duplication d'aventures antérieures. Renart rejoue à Primaud les mauvais tours dont son frère Isengrin a déjà été la victime : système de réécriture et d'amplification caractéristiques du texte renardien. Le conteur conserve au personnage la force physique et la naïveté qui étaient celles d'Isengrin, avec néanmoins (XIII) quelques éclairs de lucidité, vite éteints par le jeu hypocrite de Renart (406 et 409). Primaud se révèle imperméable aux leçons de l'expérience. Il est en outre doté d'un trait hérité de *l'Ysengrimus*, mais atténué chez Isengrin, la gloutonnerie, atout pour la construction du récit qui avance en juxtaposant les épisodes de quête de nourriture. Dans la branche IV, les pèlerins font étape à *l'ostel Primaud* (156), mais il ne s'agit en l'occurrence que d'un autre nom d'Isengrin. Primaud est sévèrement corrigé par le mouton (158-159). Cet épisode n'étant jamais évoqué dans d'autres branches du *Roman*, le sort du loup reste ignoré des lecteurs, tout comme les raisons de cette substitution de

patronyme. Dans la branche XVIII, le personnage de Primaut fait une apparition fugitive lors de l'épisode du jeu des plantées (707 et n. 1). Voir ISENGRIN.

PROVERBES : Formules elliptiques comportant une vérité d'usage, un conseil de sagesse pratique ou de conduite morale, les proverbes ont été collectionnés dès le Moyen Âge (XIII^e siècle) dans des recueils anonymes tels que les *Proverbes au vilain*, ou les dialogues de *Salomon et Marcoul* qui se composent d'un échange de formules sentencieuses entre Salomon, le sage et le courtois, et Marcoul, le rustre et le fou. Dans nos récits, le proverbe exprime sous la forme d'une vérité générale un jugement du narrateur sur les personnages ou une justification de sa conduite. De nombreux proverbes sont placés dans la bouche des personnages pour expliquer leur comportement ou stigmatiser leur propre stupidité (XII, 341). Dans un débat avec Isengrin le conteur Renart explique la conduite d'Isengrin et prouvant son innocence par le recours à un proverbe (II, 107).

RAILLERIE : Dès le premier récit, l'art de railler (*gaber*) est présenté par Chantecler comme une spécialité de Renart (VIIa, 256). La raillerie peut s'appuyer sur une lecture « naïve » de la situation : Renart demande à Brun dont la tête est ensanglantée à quel ordre correspond le rouge chaperon qu'il porte (Ia, 20). Elle peut aussi renverser le cours normal des choses : Renart vole les marchands, puis il leur attribue en partant ce qu'il ne peut pas emporter (X, 310). La raillerie est présentée comme le perfectionnement de la ruse. Seul Drouin peut railler Renart (XVI, 595-596) après l'avoir fait corriger.

RENARDIE : Le terme n'est employé que trois fois dans tout le *Roman* (Ia, v. 1306, p. 35 ; II, v. 900, p. 108 ; et XII, v. 1602, p. 370) alors qu'il deviendra d'un usage courant dans les épigones (*Le Couronnement de Renart* associe Renardie à Orgueil et à Envie), qui marquent l'entrée de Renart dans le récit allégorique. Dans le *Roman*, la renardie désigne l'art de la ruse qui caractérise le personnage de Renart. Art indispensable au prédateur qui ne survit qu'en dévorant ou en volant l'autre, la renardie est aussi dans le cadre de la métamorphose illusoire (voir cette expression) la science du courtisan, faite de dissimulation, d'invention et de séduction : cacher ce qui existe (le piège par exemple), inventer ce qui n'est pas (les voyages pour trouver un remède, le monastère, la chasse du comte Thibaut) et séduire celui qu'on ne peut réduire par la force. À cela vient s'ajouter ce qui est peut-être la caractéristique principale de Renart, l'art de la belle parole, c'est-à-dire l'art de plier à son propre désir la réalité par le maniement de la parole (XII, 343).

REVERDIE : Ce motif, qui appartient à la poésie lyrique, est largement utilisé pour l'ouverture des textes épiques (*Le Charroi de Nîmes*) ou romanesques (*Le Conte du Graal*) ; il situe de façon conventionnelle le récit au moment du retour de la belle saison, où tout reverdit et

refleurit. Les conteurs de Renart en font un usage particulier pour l'ouverture de plusieurs de leurs récits, en se jouant, par le détournement parodique, de l'horizon d'attente du public (VI, 219; XIII, 385; XVI, 563; XVII, 647-648; XVIII, 687). Au lieu de la joie, ils placent dans le cœur du héros douleur et tristesse dues à la faim qui le tenaille. Ce motif introduit toujours celui du déplacement et du départ pour la quête de nourriture, quête on ne peut plus triviale si on la compare à celle des chevaliers des romans arthuriens (voir FAIM). L'ouverture de la branche X (307) inverse l'ensemble du motif en présentant une anti-reverdie : l'action se situe au début de la mauvaise saison.

ROONEL : La carrière romanesque de ce personnage (qui ne fait pas partie des personnages hérités de la tradition des avant-textes latins) permet d'appréhender les procédés propres aux auteurs d'œuvres cycliques. Lors de sa première apparition dans le récit, Roonel est un chien de ferme qui s'ébat sur un tas de paille ; il est choisi comme responsable de l'escondit (voir ce mot) de Renart, et de son propre chef il organise le guet-apens destiné à éliminer définitivement le héros. C'est là le « péché originel » qui le fera ranger une fois pour toutes dans le camp des ennemis de Renart. Il en paiera le prix dans la branche XV lorsque, devenu le prototype du vassal fidèle (521), il est envoyé comme messenger à Maupertuis. On le retrouve associé à Isengrin dans les mauvais tours de Renart (XIV et XVI), tandis que dans la dernière partie de la branche XIV il joue en quelque sorte la « doublure » du loup en affrontant Renart-Chufet dans le duel judiciaire (voir cette expression). Dans les dernières branches (XVI et XVIII), mis en quelque sorte hors-jeu par la réconciliation implicite de Renart et d'Isengrin, il reste dans le camp du roi et meurt dans un affrontement avec Rovel ; il ressuscite (comme tous les personnages morts au combat dans la branche XVI) pour « La Mort de Renart ».

RUSE. Voir RENARDIE.

SÉNÉCHAL : D'origine germanique, le mot « sénéchal », formé de **skalk* (« domestique ») et de **sinista* (« le plus âgé »), désigne le serviteur le plus âgé. À l'époque mérovingienne, ce titre était donné au grand officier de la Couronne chargé du service du ravitaillement. Sous les Carolingiens, le sénéchal devient le chef de la domesticité royale et, sous les Capétiens, il contrôle l'administration royale, commande l'armée et rend la justice au nom du roi. Les pouvoirs sans cesse accrus du sénéchal étaient de nature à inquiéter le roi lui-même, de sorte que Philippe Auguste supprima cet office en 1191, après la mort de son sénéchal Thibaut V de Blois. C'est vraisemblablement cette fonction qu'exerce Brichemer le cerf auprès de Noble (Vc, 213). Renart a lui-même un sénéchal (XV, 547 et n. 2). Le mot ne disparaît pas après la suppression de l'office : il servait à la même époque dans l'Ouest et le Midi de la France pour désigner un officier royal dont les fonctions judiciaires et financières équiva-

laient à celles du bailli dans la France d'oïl et s'exerçaient dans une circonscription appelée sénéchaussée. C'est ainsi que dans *Le Dit d'Entendement* Isengrin est appelé « sénéchal et bailli », deux termes qui désignent la même fonction. Dans la branche XXIV, le titre de sénéchal, associé à celui de sergent, semble également désigner l'officier royal placé à la tête d'une sénéchaussée. Voir BAILLI.

SONGE : Les hommes du Moyen Âge sont très attentifs aux merveilles de la vie nocturne que sont les rêves. La Bible leur fournit des exemples de rêveurs illustres dont les visions nocturnes sont fréquemment représentées dans la sculpture et l'iconographie. La question de l'origine des songes est indissolublement liée à celle du crédit qu'il convient de leur donner. S'ils procèdent du diable qui suscite des cauchemars ou des rêves érotiques tentateurs, s'ils émanent de l'homme lui-même, des appétits et des tourments de son corps ou de ses préoccupations diurnes, les songes sont vains et illusoire. En revanche, s'ils sont envoyés par Dieu, parfois par l'intermédiaire d'un ange, d'un saint ou d'un personnage vénérable, ils sont porteurs d'une révélation sur l'avenir ou le présent. Le conteur de la branche VIIa détourne le motif épique du songe prémonitoire en le plaçant dans un enclos de volailles et en inversant totalement le symbolisme onirique fondé sur une utilisation du Bestiaire : ce que Chantecler voit en songe (mais il doit faire appel à Pinte pour le décryptage), c'est tout simplement le prédateur qui viendra le dévorer. Dans la branche XIV (458) le motif du songe prémonitoire est repris, mais il est dépouillé de tout symbolisme, en même temps qu'il est teinté d'humour : Renart se voit en rêve menacé par un incendie à Maupertuis ; à son réveil, il est cerné sur sa meule de foin par une inondation.

TIBERT : Le personnage de Tibert, création originale des conteurs de Renart (il n'y a pas de chat dans l'*Ysengrimus* ni dans la tradition de la fable animale), apparaît dès les premiers récits, selon la chronologie relative couramment admise ; peut-être faut-il voir là une volonté des conteurs d'élargir le front des adversaires de Renart et de démultiplier ainsi ses aventures (voir GUERRE). Tibert est un chat sauvage ; comparable au renard par la taille et par la force, il chasse les mêmes proies sur le même territoire, mais possède un avantage sur le goupil : il peut grimper aux arbres. Dès sa première apparition, Tibert se révèle un adversaire autrement plus coriace que le naïf Isengrin ; Renart, déjà mis à mal par des animaux de petite taille (Chantecler et Mésange), subit une nouvelle défaite. L'épreuve suivante (VIIb) est encore à l'avantage de Tibert. Le premier épisode de la branche XIII montre les deux adversaires faisant jeu égal dans leur quête de nourriture. Dans les récits situés à la Cour, le personnage de Tibert se révèle complexe, et les relations qu'ils entretient avec Renart sont ambiguës : victime d'une ruse de Renart lors de sa première mission à Maupertuis, il devrait se ranger dans le clan des ennemis mortels du goupil, d'autant que dans la branche XIV il est à

nouveau victime des agissements de Renart-Chufet. Or, dans la branche XV, il vient par deux fois au secours de Renart et rétablit à son avantage une situation bien compromise (XV, 516, 553). La clef de ce comportement, donnée à la branche XV dans un passage à la tradition manuscrite assez embrouillée, est fournie à nouveau dans la branche XXIV où l'on voit les deux adversaires enterrer la hache de guerre et sceller leur réconciliation par un baiser de paix devant toute la Cour (786) : Tibert a conscience de s'être mal conduit avec Renart dans l'épisode du piège (VIIa, 3^e épisode) ; ce n'est pas exactement le remords qui le tарауде, mais la crainte d'une vengeance féroce de Renart. Celui-ci est ainsi sauvé dans la branche XV, mais il n'en demande pas moins la peau de Tibert pour soigner le roi. Tibert reste néanmoins dans le camp de Renart, en particulier dans la branche XVI où il retrouve des fonctions qui rappellent « Les Vêpres de Tibert » : il lit devant tous les barons la fausse dépêche fabriquée par Renart puis, après le remariage de la reine, procède à la bénédiction du lit nuptial (XXIV) ; un peu plus loin il meurt au combat, mais le conteur de la branche XVIII le ressuscite pour le tableau final, où il tient un rôle modeste. Personnage ambigu, Tibert partage avec Renart le rôle titre d'une branche qui ignore totalement la Cour et les autres personnages (VI). Alors qu'il est fréquemment associé au diable, le chat remplace ici un prêtre à qui a volé ses livres. L'affrontement avec Renart suit ici un parcours des plus sinueux, mais au final Tibert doit s'avouer vaincu, rossé par les vilains et raillé par Renart.

VÉNERIE. VOIR CHASSE.

VILAIN : À l'origine, le vilain est l'habitant de la *villa*, la grande propriété foncière de l'époque carolingienne, devenue bien souvent par la suite le noyau des villages. Les vilains constituent la majeure partie de la population médiévale, mais ils ne forment pas à proprement parler une classe : on englobe sous cette dénomination des réalités totalement différentes, le terme *vilain* s'appliquant même parfois aux artisans ruraux. Dans le *Roman de Renart* n'apparaissent que des vilains aisés, voire très fortunés, comme Constant des Noues (VIIa) ou Liétard (XII) : Les conteurs excluent systématiquement la catégorie des paysans pauvres qui, ne possédant rien, ne peuvent être victime des vols commis par les animaux prédateurs. Ils ne se soucient pas plus de donner un tableau complet de la vie aux champs : la moisson, activité essentielle de la belle saison, est totalement absente et l'on rencontre un seul paysan en train de labourer (XII). Les nécessités de l'intrigue font apparaître plus souvent les gardiens des vignes ou les paysans surpris dans leur sommeil et réveillés par le tapage que déclenche l'entrée d'un prédateur dans leur poulailler. Certains auteurs ne négligent pas quelques touches de *realia*, ces détails qui « font vrai » : le paysan réveillé brutalement qui ranime son feu d'une poignée de paille afin d'y voir clair dans sa maison (XIII, 391), ou celui qui ramasse du bois mort

le long d'une haie pour chauffer son four (XVIII, 718). L'image donnée des vilains reste fortement stéréotypée : naïfs et présomptueux, adversaires perpétuels des animaux prédateurs qui vivent à leurs crochets, ils sont en outre maladroits. Les auteurs du *Roman* partagent les préjugés de la classe chevaleresque et des clercs à leur égard : « hommes sans foi » (XII, 377), ils ne peuvent être assimilés au système féodal et sont même dangereux pour lui. Par trois fois le vilain est présenté comme un ingrat envers ses animaux domestiques : Mainsant la jument (XX, 738), Belin le mouton (IV, 154) et Morant le chien (XVI, 587) sont au service de vilains qui ne récompensent par leurs services (comme on le fait dans le cadre d'une relation vassalique). Les vilains sont traités de « sale engeance » (XIII, 404), de « vrais diables sans amour ni pitié » (423) et sont constamment présentés comme liés à l'univers de la boue, de l'excrément et de la saleté. Renart n'hésite pas à souiller le pâtre de ses excréments puis à le noyer dans la rivière (XVII, 674), tandis que Noble place la répugnance que lui inspire le vilain au-delà même de celle qu'il éprouve à l'égard des lépreux (678). Dans un passage propre au manuscrit *H*, on peut lire un véritable réquisitoire contre le vilain (XIV, 461). La fréquence et la virulence de tels réquisitoires en atténuent bien évidemment la portée.

VIOL. Voir GUERRE, HERSENT.

YSENGRIMUS : Cette œuvre est souvent présentée comme l'un des avant-textes probables, sinon assuré, du *Roman de Renart*. Il s'agit d'une épopée savante d'inspiration cléricale, composée en vers latins (hexamètres dactyliques) au milieu du XII^e siècle par un moine de Gand appelé Nivard. Les animaux de l'épopée animale y reçoivent pour la première fois un nom propre. L'*Ysengrimus* se distingue de notre *Roman* sur deux points essentiels : son héros est bien, comme l'indique le titre, le loup, et non pas le goupil (voir ISENGRIN) ; œuvre d'un seul auteur, elle repose sur une solide construction narrative qui n'ignore pas le récit dans le récit.

ZOOMORPHISME : Dans un récit où, par convention, un personnage comme Renart peut être représenté en animal prédateur en quête de nourriture ou en baron jugé pour félonie, la mention de caractéristiques animales de physionomie ou de comportement, banale dans le premier cas, prend toute sa valeur dans le second. Il s'agit en somme pour le conteur, par la mention d'un détail zoomorphique, de rappeler la convention de base de son récit et d'éviter que ses personnages soient assimilés par les auditeurs-lecteurs aux personnages ordinaires de la littérature épique ou romanesque. Le zoomorphisme des personnages peut être souligné par un moyen très économique, qui consiste à rappeler que les barons qui se pressent à la Cour du roi Noble sont des *bestes* (XV, 513, 530, alors même que Renart arrive à cheval) ou à utiliser pour un personnage un syntagme dans lequel le nom propre est suivi du nom com-

mun de l'espèce animale (Tibert le chat, Brun l'ours). Mais il existe des moyens plus sophistiqués : lorsque le récit s'installe à la Cour et que les personnages, désignés comme des barons, rendent la justice — activité typiquement humaine —, le conteur mentionne une attitude animale et/ou une partie caractéristique du corps animal : Tibert, lorsqu'il se lève pour défendre Renart des accusations d'Isengrin, « rejette la queue sur son dos et aiguisse et dénoue sa langue pour bien parler ; tous les poils de sa fourrure se hérissent » (XV, 516 ; voir aussi Chantecler, XXIV, 778). Dans la branche XVIII, lorsque Renart se réveille au moment où il va être mis en terre avec toute la pompe de la liturgie chrétienne, il retrouve immédiatement le geste du prédateur pour happer Chantecler dans sa gueule. Bien souvent la mention d'un détail zoomorphique répond aux nécessités de l'intrigue : dans la branche XXIII le choix du cerf, du loup et du coq s'explique par la partie du corps que chaque animal va devoir abandonner, contraint et forcé, pour *parfaire le con*. De même, lors des fêtes organisées par Renart pour accueillir à la Cour la fille du roi Yvoris, chaque animal prend part à un jeu lié à ses caractéristiques zoomorphiques. Quelques récits enferment leur personnage principal dans un zoomorphisme intégral, leur refusant même la capacité à parler : dans la branche IX, Tibert est muet, et son comportement et sa physionomie sont sans équivoque ceux du chat (poils hérissés, usage des griffes). Voir ANTHROPOMORPHISME, MÉTAMORPHOSE ILLUSOIRE, NOURRITURE.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Pour de plus amples renseignements concernant la bibliographie consacrée au *Roman de Renart* on se reportera à :

BOSSUAT (Robert), *Manuel bibliographique de la Littérature française du Moyen Âge*, Melun, Librairie d'Argences, 1951 ; Supplément (1949-1953) ; Second Supplément (1954-1960) ; Troisième Supplément (1960-1980), Éditions du CNRS, 2 vol., 1986 et 1991.

KLAPP (Otto), *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft*, Bibliographie annuelle.

I. TEXTES

Éditions du « Roman de Renart ».

FUKUMOTO (Naoyuki), HARANO (Noboru) et SUZUKI (Satoru), *Le Roman de Renart édité d'après les manuscrits C et M*, Tokyo, France-Tosho, 1983-1985, 2 vol.

MARTIN (Ernest), *Le Roman de Renart*, Strasbourg et Paris, Trübner et Leroux, 1882-1887, 3 vol. ; réimp. Berlin et New York, De Gruyter, 1973.

MÉON (Dominique M.), *Le Roman de Renart publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Treutzel et Würtz, 1826, 4 vol.

ROQUES (Mario), *Le Roman de Renart édité d'après le manuscrit de Cangé*, Champion, CFMA, 1948-1963, 6 vol.

Traductions et adaptations.

BUSQUET (Robert), *Le Roman de Renart*, Fernand Lanore, 1935.

- CHARBONNIER (Élisabeth), *Le Roman de Renart*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1987.
- CHAUVEAU (Léopold), *Le Roman de Renard*, Payot, 1925.
- DUFOURNET (Jean) et MÉLINE (Andrée), *Le Roman de Renart*, édition bilingue, GF. Flammarion, 1985, 2 vol.
- FRAPPIER (Jean) et BOYON (Marc), *Le Roman de Renart*, extraits, Classiques Larousse, 1937 ; réimpr. 1972.
- GENEVOIX (Maurice), *Le Roman de Renard*, Presses de la Cité, 1958.
- GRAVEN (Jean), *Le Roman de Renart, aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère d'après le texte établi par Paulin Paris*, Lausanne-Genève, A. Gonin et A. Kundig, 1946.
- JEANROY (B.-A.), *Le Roman de Renart*, De Boccard, 1926.
- PARIS (Paulin), *Les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère, mises en nouveau langage, racontées dans un nouvel ordre et suivies de nouvelles recherches sur le « Roman de Renart »*, Paris, Techener, 1861 ; réimp. Gallimard, « Folio », 1986.
- SCHMIDT (A.-M.), *Le Roman de Renart*, Albin Michel, 1963.
- SUBRENAT (Jean) et COMBARIEU du GRÈS (Micheline de), *Le Roman de Renart*, édition bilingue, « 10/18 », 1981, 2 vol.

Textes latins.

- CHARBONNIER (Élisabeth), *Le Roman d'Ysengrin*, [Traduction française de *Ysengrimus*], Les Belles Lettres, « La Roue à livres », 1991.
- VOIGT (E.), *Ecbasis captivi, das älteste Tierpos des Mittelalters*, Strasbourg, 1874 (*Quellen und Forschungen zur Sprach- und Kulturgeschichte der germanischen Völker*).
- , *Ysengrimus*, Halle, 1884 ; rééd. Hildesheim-New York, G. Olms, 1974.
- HILKA (A.) et SÖDERHJELM (W.), *Disciplina clericalis*, Heidelberg, 1911.

Épigones.

- FARAL (Edmond) et BASTIN (Julia), *Œuvres complètes de Rutebeuf*, t. I, Paris, Picard, 1959 [Renart le Bestourné, p. 532-544].
- FOULET (Alfred), *Le Couronnement de Renart, poème du treizième siècle*, Princeton-Paris, UP-PUF, 1929 (Elliott Monographs, 24).
- JUBINAL (Achille), *Le Dit de la queue de Renart, Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1839-1842 ; reprint Genève, Slatkine, 1975.
- KÖHLER (Charles), *Philippe de Novare, Mémoires (1218-1243)*, Champion, 1913.
- MELANI (Silvio), *Filippo de Novara ; Guerra di Federico II in Orient*, Naples, Liguori Editore, 1994.
- ROUSSEL (Henri), *Renart le Nouvel par Jacquemart Gielee, publié d'après le manuscrit de La Vallière*, Paris, Picard, SATF, 1961.
- SCHULER (Auguste), *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, Bruxelles, 3 vol., 1866-1867 [Dit de l'Entendement, t. III, p. 343-356].

ZINK (Michel), Rutebeuf, *Œuvres complètes*, Classiques Garnier, 1989 [Renart le Bestourné, t. I, p. 253-263].

II. LITTÉRATURE CRITIQUE

On trouvera ici une orientation bibliographique à compléter par les indications données à la suite de la Notice consacrée à chaque branche.

Ouvrages généraux.

BICHON (Jean), *L'Animal dans la littérature française aux XII^e et XIII^e siècles*, Service de reproduction des Thèses, Lille, 1976, 2 vol., Champion, 1978.

BURGER (Gérard M.), *Le Thème de l'obscénité dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles*, Thèse Stanford University, 1973.

CALVET (Jean), *Les Types universels dans la littérature française*, Fernand Lanore, 1951.

DEBIDOUR (Victor-Henri), *Le Bestiaire sculpté au Moyen Âge*, Arthaud, 1961.

DELORT (Robert), *Les animaux ont une histoire*, Seuil, 1993.

DÉTIENNE (Marcel) et VERNANT (Jean-Pierre), *Les Ruses de l'intelligence. La Métis des Grecs*, Flammarion, « Champs », 1974.

JAUSS (Hans-Robert), *Untersuchungen zur mittelalterlichen Tierdichtung*, Tübingen, Niemeyer, 1959.

JUNG (Carl-Gustav) et KERENYI (Charles), *Le Fripon divin*, Genève, Georg, 1958.

LENIENT (Charles), *La Satire en France au Moyen Âge*, Hachette, 1893.

STRUBEL (Armand), *La Rose, Renart et le Graal. La Littérature allégorique au XIII^e siècle*, Champion, « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 11, 1989.

VARTY (Kenneth), *Reynard the Fox. Study of the Fox in Medieval English Art*, Leicester University, 1967.

Ouvrages sur le « Roman de Renart ».

BATANY (Jean), *Scènes et coulisses du « Roman de Renart »*, SEDES, 1989.

BELLON (Roger), *Diversité et unité dans le « Roman de Renart »*, Thèse Lyon II, 1992.

—, *La Ruse dans le « Roman de Renart »*, Thèse de III^e cycle, Lyon III, 1982.

BOSSUAT (Robert), *Le Roman de Renart*, Hatier, « Connaissance des Lettres », 1957.

BÜTTNER (Hermann), *Studien zu dem Roman de Renart und dem Reinhardt Fuchs*, Strasbourg, Trübner, 1891.

- COHEN (Gustave), *Le Roman de Renart*, CDU, 1930.
- COMBAREIU DU GRÈS (Micheline de) et SUBRENAT (Jean), *Le Roman de Renart. Index des thèmes et des personnages*, Aix, CUERMA, 1987.
- FLINN (John), *Le Roman de Renart dans la littérature française et dans les littératures étrangères au Moyen Âge*, Paris-Toronto, University of Toronto, 1963.
- FOULET (Lucien), *Le Roman de Renard*, Paris, 1914; rééd. Champion, 1968.
- GRAVEN (Jean), *Le Procès criminel du Roman de Renart : étude du droit criminel féodal au XII^e siècle*, Genève, Georg, 1950.
- JONCKBLOET (Willem Joseph Andries), *Étude sur « Le Roman de Renart »*, Groningue, Walters, 1863.
- MARTIN (Ernest), *Examen critique des manuscrits du « Roman de Renart »*, Bâle, Schweighauser, 1872.
- , *Observations sur le « Roman de Renart »*, Strasbourg-Paris, Trübner, 1887.
- REICHLER (Claude), *La Diabolie, la Séduction, la Renardie, l'Écriture*, Minuit, 1979.
- SCHEIDEGGER (Jean R.), *Le Roman de Renart ou le Texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989.
- SILCHER (Georg), *Tierfabel, Tiermärchen und Tierepos mit besonderer Berücksichtigung des Roman de Renard*, Reutlingen, 1905.
- SMITH (Richard E.), *Type-Index and Motif-index of the « Roman de Renart »*, Uppsala, 1980.
- STORK (Theodor), *Sprachliche Untersuchungen zum Roman de Renart*, Leipzig, Druck von O. Schmidt, 1901.
- SUDRE (Léopold), *Les Sources du Roman de Renart*, Paris, 1892.
- SUOMELA-HARMA (Elina), *Les Structures narratives dans le « Roman de Renart »*, Helsinki, Suomalainen Tiedekatemia, 1981.
- TILANDER (Gunnar), *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1923.
- , *Lexique du « Roman de Renart »*, Göteborg, Elander, 1924; rééd., Champion, 1971.

Recueils de communications ou d'articles.

- Actes du VI^e colloque, « Épopée animale, fable et fabliau »*, Spa, 1985, *Marche romane*, 1986.
- BIANCOTTO (Gabriel) et SALVAT (M.) éd., *Épopée animale, fable et fabliau*, colloque d'Évreux, 7-11 sept. 1981, PUF, 1984 (Publications de l'université de Rouen, *Cahiers d'études médiévales*, 2-3).
- BUSCHINGER (Danielle) et CRÉPIN (André) éd., *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, colloque d'Amiens, 15-16 janvier 1983, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1983 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 391).
- DUFURNET (Jean) éd., *Le Goupil et le Paysan*, Champion, « Unichamp », 1990.
- DUFURNET (Jean), *Du Roman de Renart à Rutebeuf*, préface de Roger Dragonetti, Caen, Paradigme, 1993.

- GOOSSENS (Jan) et SODMANN (Timothy) éd., *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium*, colloque de Münster 1979, *Niederdeutsche Studien*, XXX, Cologne-Vienne, 1981.
- ROMBAUTS (E.) et WELKENHUYSEN (A.), *Aspects of the Medieval Animal Epic*, colloque de Louvain 15-17 mai 1972, Leuven University Press et La Haye, Nijhoff, 1975.
- VARTY (Kenneth) éd., *Proceedings of the First International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium*, Glasgow, sept. 22-25 1975, University of Glasgow, 1976.
- , *À la recherche du « Roman de Renart »*, New Alith, Lochee Public. 1988.
- VAN DEN BOOGAARD (Nico) et DE CALUWE (Jacques) éd., *Épopée animale, fable et fabliau*, colloque d'Amsterdam, 21-24 octobre 1977, *Marche romane*, XXVIII, 3-4, 1978.
- WESTRA (Haijo), *Le Roman de Renart. On the Beast Epic*, *Revue canadienne d'études néerlandaises*, IV-1, mai 1983 (numéro spécial).

Articles.

- AUGIER (Michèle), « Le Thème de la faim dans les premières branches du *Roman de Renart* », *Mélanges Jeanne Lods*, ENS de Jeunes Filles, X, 1978, t. I, p. 40-48.
- BATANY (Jean), « Renart et les modèles historiques de la duplicité vers l'an mille », *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium*, J. Goossens et T. Sodmann éd., p. 1-24.
- BAUMGARTNER (Emmanuèle), « Les Prologues dans *Le Roman de Renart* », *Le Goupil et le Paysan*, J. Dufournet éd., p. 201-216.
- BELLON (Roger), « La Parodie épique dans les premières branches du *Roman de Renart* », *Épopée animale, fable et fabliau*, G. Bianciotto et M. Salvat éd., p. 71-94.
- , « L'Eau dans le *Roman de Renart* », *Senefiance* 15, 1985, p. 61-78.
- , « Un rôle difficile à tenir : la fame Renart, ou le personnage d'Hermeline dans le *Roman de Renart* », *Actes du VI^e colloque*, « *Épopée animale, fable et fabliau* ».
- , « De la chaîne au cycle ? La réorganisation de la matière renardienne dans les manuscrits C et M », *Revue des langues romanes*, XC, 1986, p. 27-44.
- , « La Justice dans le *Roman de Renart* : procédures judiciaires et procédés narratifs », *Senefiance* 26, 1986, p. 79-96.
- , « Trickery as an element of the Character of Renart », *Forum for Modern Language Studies*, XXII, 1, 1986, p. 34-52.
- , « Renart li rous : remarques sur un point de l'onomaïstique renardienne », *Senefiance* 24, 1988, p. 15-28.
- , « Le Limaçon porte-enseigne. Spécificité du comique du *Roman de Renart* », colloque de Pau, novembre 1988, Thérèse Boucher et Hélène Charpentier éd., *Le Rire au Moyen Âge*, Pau, 1990.
- BUREAU (Pierre), « Les Valeurs métaphoriques de la peau dans le *Roman de Renart*. Sens et fonction », *Médiévales*, 22-23, printemps 1992, p. 129-148.

- CHARBONNIER (Élisabeth), « Le Thème du jugement dans la fable et dans quelques avants-textes au *Roman de Renart* », *Senefiance* 16, 1986, p. 111-124.
- , « *Senex lupus* ou vieillesse et sagesse dans la tradition renardienne », *Senefiance* 19, 1988, p. 21-38.
- COMBARIEU DU GRÈS (Micheline de), « Manger et boire dans le *Roman de Renart* », *Manger et boire au Moyen Âge, Actes du colloque de Nice*, 15-17 octobre 1982, Les Belles Lettres, 1984, p. 101-115.
- , « Scènes de nuit dans le *Roman de Renart* », *Mélanges Alice Planche*, Les Belles Lettres, 1984, p. 117-125.
- DRAGONETTI (Roger), « Renart est mort, Renart est vif, Renart règne », *Critique*, XXXIV, 1978, p. 783-798.
- HARANO (Noboru), « Sur le terme branche », *Études de langue et de littérature françaises*, XXXIV, 1979, p. 1-10.
- JODOGNE (Omer), « Le *Roman de Renart*, un fait socio-littéraire », *Bulletin de l'académie royale de Belgique, Classe des Lettres*, 5^e série, LVIII, 1972, p. 178-188.
- , « L'anthropomorphisme croissant dans le *Roman de Renart* », *Aspects of the Medieval Animal Epic*, E. Rombauts et A. Welkenhuysen éd., p. 25-41.
- KNAPP (Fritz Peter), « Quelques procédés du comique dans l'épopée animale du Moyen Âge », *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, D. Buschinger et A. Crépin éd., p. 93-102.
- NIEBOER (Ettina), « Un rédacteur et son public : le rédacteur du manuscrit I du *Roman de Renart* à l'œuvre », *Mélanges J. Dufournet*, Champion, 1993, p. 1009-1028.
- PARIS (Gaston), « Le *Roman de Renart* », *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, Paris, 1912, p. 337-423.
- REGALADO (Nancy F.), « Tristán and Renart, two Tricksters », *L'Esprit créateur*, XVI, 1976, p. 30-38.
- SCHEIDEGGER (Jean R.), « Renart dans les branches : comique et réflexivité », *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, D. Buschinger et A. Crépin éd., p. 113-123.
- SUBRENAT (Jean), « La Dent seint Roënan le rechingnié. Sur les reliques dans le *Roman de Renart* », *Mélanges J. Dufournet*, p. 1307-1318.
- , « Le *Roman de Renart* et la Parodie littéraire », *Comique, satire et parodie dans la tradition renardienne et les fabliaux*, D. Buschinger et A. Crépin éd., p. 125-137.
- , « La Justice dans le *Roman de Renart* », *À la recherche du « Roman de Renart »*, K. Varty éd.
- SUOMELA-HARMA (Elina), « Le *Roman de Renart* et les fabliaux », *Mélanges J. Dufournet*, p. 1319-1331.
- , « Des roux et des couleurs », *Senefiance* 24, 1988, p. 401-422.
- , « Le *Roman de Renart* et le conte populaire français », *Reinardus*, I, 1988, p. 142-155.
- , « Pour une typologie des branches du *Roman de Renart* », *À la recherche du « Roman de Renart »*, K. Varty éd., p. 107-133.

- TILANDER (Ünnar), « Notes sur le texte du *Roman de Renart* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, 1924.
- VARTY (Kenneth), « An Etat présent of Roman de Renart Studies », *Mélanges J. Wathelet-Willem, Marche romane*, numéro spécial, 1978, p. 699-716.
- , « First list of recent publications and research in progress for 1975, 1976, 1977 », *Marche romane*, XXVIII, 1978, p. 235-237.
- , « Love, Marriage and Family Relationships in the *Ysengrimus* and the *Roman de Renart* », H. Westra éd., *Le Roman de Renart. On the Beast Epic*, p. 39-52.
- , « Le Motif littéraire du baron régent et traître dans l'*Historia regum Britanniae*, *Le Roman de Brut*, *La Mort le roi Artu* et la branche XI (Renart empereur) », *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges Ph. Ménéard*, Champion, 1998, t II, p. 1435-1443.
- WEILL (Isabelle), « La Parodie de l'énonciation épique dans le *Roman de Renart* », *Reinardus*, II, 1989, p. 185-194.

ARMAND STRUBEL.

TABLE

<i>Introduction</i>	XI
<i>Repères chronologiques</i>	LXIX
<i>Note sur la présente édition</i>	LXXIII

LE ROMAN DE RENART

(Manuscrit de Paris, Arsenal 3334)

Ia. Le Jugement de Renart	3
Ib. Le Siège de Maupertuis	45
Ic. Renart teinturier. Renart jongleur	61
II. Le Duel judiciaire	87
III. La Confession de Renart	127
IV. Le Pèlerinage de Renart	149
Va. Le Puits	163
Vb. Le Jambon enlevé. Renart et le grillon	179
Vc. L'Escondit	191
VI. Les Vêpres de Tibert	219
VIIa. Chantecler, Mésange et Tibert	255

VIIb. Tibert et l'andouille	277
VIII. Tibert et les deux prêtres	287
IX. Tiécelin. Le Viol d'Hersent	291
X. Renart et les anguilles	307
XI. Pinçart le héron	321
XII. Renart et Liétard	331
XIII. Renart et Primaut	385
XIV. Renart le Noir	435
XV. Renart médecin	513
XVI. Renart empereur	563
XVII. Le Partage des proies	647
XVIII. La Mort de Renart	687
LES AUTRES BRANCHES	
DU « ROMAN DE RENART »	
XVIII. La Mort de Renart (<i>fin</i>)	707
XIX. Isengrin et le prêtre Martin	733
XX. Isengrin et la jument	737
XXI. Isengrin et les deux béliers	741
XXII. La Monstrance du cul	745
XXIII. Comment Renart parfit le con	751
Appendice I	768
Appendice II	770
XXIV. Renart magicien	773
XXV. Les Enfances de Renart	827
XXVI. L'Andouille jouée au morpion	837

AUTRES ÉCRITS RENARDIENS

Du noble lion ou La Compagnie de Renart	843
Philippe de Novare : Mémoires (<i>extrait</i>)	845
Récits d'un ménestrel de Reims : Exemple d'Isengrin et de la chèvre	853
Rutebeuf : Renart le bestourné	863
Rutebeuf : Sur Brichemer	867
Le Couronnement de Renart (<i>vers 1675-2794</i>)	869
Jean de Condé : Dit d'Entendement (<i>vers 762-1075</i>)	897
Dit de la queue de Renart	905

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LE ROMAN DE RENART (*manuscrit de Paris, Arsenal 3334*)

Ia. Le Jugement de Renart	
<i>Notice</i>	915
<i>Bibliographie</i>	922
<i>Notes et variantes</i>	922
Ib. Le Siège de Maupertuis	
<i>Notice</i>	935
<i>Bibliographie</i>	943
<i>Notes et variantes</i>	943
Ic. Renart teinturier. Renart jongleur	
<i>Notice</i>	947
<i>Bibliographie</i>	954
<i>Notes et variantes</i>	954
II. Le Duel judiciaire	
<i>Notice</i>	967
<i>Bibliographie</i>	973
<i>Notes et variantes</i>	973
III. La Confession de Renart	
<i>Notice</i>	985
<i>Bibliographie</i>	995
<i>Notes et variantes</i>	996

IV. Le Pèlerinage de Renart

<i>Notice</i>	1002
<i>Bibliographie</i>	1007
<i>Notes et variantes</i>	1008

Branche V

<i>Notice générale</i>	1012
------------------------	------

Va. Le Puits

<i>Notice</i>	1013
<i>Bibliographie</i>	1029
<i>Document [Le Puits. Deuxième version]</i>	1029
<i>Notes et variantes</i>	1037

Vb. Le Jambon enlevé. Renart et le grillon

<i>Notice</i>	1041
<i>Notes et variantes</i>	1047

Vc. L'Escondit

<i>Notice</i>	1051
<i>Bibliographie</i>	1061
<i>Notes et variantes</i>	1062

VI. Les Vêpres de Tibert

<i>Notice</i>	1068
<i>Bibliographie</i>	1076
<i>Notes et variantes</i>	1077

Branche VII

<i>Notice générale</i>	1085
------------------------	------

VIIa. Chantecler, Mésange et Tibert

<i>Notice</i>	1087
<i>Bibliographie</i>	1104
<i>Notes et variantes</i>	1104

VIIb. Tibert et l'andouille

<i>Notice</i>	1111
<i>Notes et variantes</i>	1114

VIII. Tibert et les deux prêtres

<i>Notice</i>	1117
<i>Bibliographie</i>	1120
<i>Notes et variantes</i>	1120

IX. Tiécelin. Le Viol d'Hersent

<i>Notice</i>	1121
<i>Bibliographie</i>	1129
<i>Notes et variantes</i>	1129

X. Renart et les anguilles

<i>Notice</i>	1133
---------------	------

<i>Bibliographie</i>	1140
<i>Notes et variantes</i>	1140
XI. Pinçart le héron	
<i>Notice</i>	1144
<i>Notes et variantes</i>	1148
XII. Renart et Liétard	
<i>Notice</i>	1150
<i>Bibliographie</i>	1160
<i>Notes et variantes</i>	1160
XIII. Renart et Primaut	
<i>Notice</i>	1173
<i>Bibliographie</i>	1181
<i>Notes et variantes</i>	1181
XIV. Renart le Noir	
<i>Notice</i>	1190
<i>Bibliographie</i>	1199
<i>Notes et variantes</i>	1199
XV. Renart médecin	
<i>Notice</i>	1220
<i>Bibliographie</i>	1229
<i>Notes et variantes</i>	1229
XVI. Renart empereur	
<i>Notice</i>	1246
<i>Bibliographie</i>	1253
<i>Notes et variantes</i>	1253
XVII. Le Partage des proies	
<i>Notice</i>	1272
<i>Bibliographie</i>	1282
<i>Notes et variantes</i>	1282
XVIII. La Mort de Renart	
<i>Notice</i>	1289
<i>Bibliographie</i>	1295
<i>Document [Fin de la branche XVIII dans H]</i>	1295
<i>Notes et variantes</i>	1296
LES AUTRES BRANCHES DU ROMAN DE RENART	
XVIII. La Mort de Renart (<i>fin</i>)	
<i>Notice</i>	1299
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1299
<i>Notes et variantes</i>	1301
Branches XIX à XXVI	
<i>Notice générale</i>	1309
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1314

XIX. Isengrin et le prêtre Martin	
<i>Notice</i>	1318
<i>Notes et variantes</i>	1321
XX. Isengrin et la jument	
<i>Notice</i>	1323
<i>Notes et variantes</i>	1325
XXI. Isengrin et les deux béliers	
<i>Notice</i>	1327
<i>Notes et variantes</i>	1330
XXII. La Monstrance du cul	
<i>Notice</i>	1331
<i>Notes et variantes</i>	1334
XXIII. Comment Renart parfit le con	
<i>Notice</i>	1337
<i>Notes et variantes</i>	1341
XXIV. Renart magicien	
<i>Notice</i>	1347
<i>Notes et variantes</i>	1355
XXV. Les Enfances de Renart	
<i>Notice</i>	1366
<i>Bibliographie</i>	1375
<i>Notes et variantes</i>	1375
XXVI. L'Andouille jouée au morpion	
<i>Notice</i>	1377
<i>Notes et variantes</i>	1380
AUTRES ÉCRITS RENARDIENS	
Du noble lion ou La Compagnie de Renart	
<i>Notice</i>	1382
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1383
<i>Notes et variantes</i>	1385
Philippe de Novare : Mémoires	
<i>Notice</i>	1386
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1394
<i>Notes et variantes</i>	1395
Récits d'un ménestrel de Reims :	
Exemple d'Isengrin et de la chèvre	
<i>Notice</i>	1397
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1405
<i>Notes et variantes</i>	1408
Rutebeuf : Renart le bestourné. Sur Brichemer	
<i>Notice</i>	1411

<i>Table</i>	1515
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1416
<i>Notes et variantes</i>	
Renart le bestourné	1417
Sur Brichemer	1420
Le Couronnement de Renart	
<i>Notice</i>	1421
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1426
<i>Notes et variantes</i>	1428
Jean de Condé : Dit d'Entendement	
<i>Notice</i>	1439
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1445
<i>Notes et variantes</i>	1446
Dit de la queue de Renart	
<i>Notice</i>	1448
<i>Note sur le texte et sur la traduction</i>	1453
<i>Notes et variantes</i>	1454
<i>Répertoire</i>	1459
<i>Bibliographie générale</i>	1497

*Ce volume, portant le numéro
quatre cent quarante-cinq
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
mis en page par Traitext
à Quetigny
a été achevé d'imprimer
sur Valobible des Papeteries Prioux
le 6 avril 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.*

*ISBN : 2-07-011348-5.
N° d'édition : 64121 - N° d'impression : 98-0640.
Dépôt légal : avril 1998.
Imprimé en France.*